UNIVERSITE DE NANTES

UFR DE LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES

_____

CENTRE DE RECHERCHE EN EDUCATION DE NANTES (CREN)

Année 2012

N° attribué par la bibliothèque
|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Effets de raccommodement produits par l'écriture du récit de situations extrêmes de vie
L'exemple d'anciens appelés du contingent durant la guerre d'Algérie
(Volume 1)

_____

THESE DE DOCTORAT
Sciences de l'Education

Présentée
Et soutenue publiquement par

Corinne CHAPUT-LE BARS

Le 22 novembre 2012, devant le jury ci-dessous

Jury :

Rapporteur : Madame Hélène BEZILLE, Professeure, Université de Paris Est Créteil
Rapporteur : Monsieur Gaston PINEAU, Professeur émérite, Université de Tours
Examinateur : Monsieur Augustin BARBARA, Professeur, Université de Nantes
Examinateur : Monsieur Boris CYRULNIK, Directeur d'Enseignement, Université de Toulon

Directeur de thèse : Madame Martine LANI-BAYLE
Professeure à l'Université de Nantes

Remerciements

A Martine Lani-Bayle, pour ses conseils avisés, sa bienveillance et surtout sa patience.
Elle a toujours accepté avec sérénité et indulgence mes volumineux “objets de recherche”.

A mes collègues doctorants du groupe Transform’.
Ils ont toujours manifesté leur chaleureux intérêt et une convivialité propice au travail.

A Philippe, Paul, Jean et Denis, pour leur confiance.
J’espère ne pas les avoir trop trahis ou déçus par ma lecture de leur histoire.
Mais ils savent que tout récit engage avant tout la responsabilité de son lecteur…

Titre en français : Effets de raccommodement produits par l'écriture du récit de situations extrêmes de vie. L'exemple d'anciens appelés du contingent durant la guerre d'Algérie

Résumé en français : Ce travail de recherche porte sur les effets produits par l'écriture d'un récit portant sur une situation extrême de vie, chez quatre anciens appelés de la guerre d'Algérie. Les résultats permettent de mettre en évidence que leurs manuscrits portent majoritairement sur les faits générateurs de traumatismes : environnement hostile, rapports humains souvent violents, actions militaires dangereuses, découverte de la barbarie et surtout rencontre avec sa propre finitude. La guerre y est massivement condamnée. Ils font aussi le récit de leur retour et témoignent d'un état de stress post-traumatique et d'une "volonté somnolente" ne leur ayant pas permis de raconter leur expérience. Ils mettent également à profit leur récit de guerre pour évoquer les éléments déclencheurs de leur passage à l'écriture plusieurs décennies après, les écueils rencontrés et leur désir de faire œuvre de transmission. Les entretiens, effectués en référence à la méthodologie des histoires de vie, permettent de repérer pourquoi cette transmission a pris autant de temps, les effets d'autoformation, d'hétéroformation et de contribution à un savoir savant qu'elle procure, ainsi que les effets de restauration personnelle. Et ce, en dépit de quelques limites et, parmi elles, la réactivation des émotions. L'hypothèse centrale de la recherche est globalement vérifiée : faire le récit rétrospectif d'une situation de guerre favorise le raccommodement de soi, même quarante ans après les faits, ce qui doit encourager les Sciences de l'Education à poursuivre ses enseignements et ses recherches sur les histoires de vie en situation extrême.

Mots-clés : récits de guerre/ entretiens cliniques/ recherche qualitative/ analyse de contenu/ analyse du discours/ traumatismes de guerre/ stress post-traumatique/ effets de raccommodement/ appelés d'Algérie / histoires de vie en situation extrême.

Titre en anglais: Effects of "raccommodement" produces by writing of account on extreme situation of life. The example of former conscripts from the Algerian war

Résumé en anglais This work focuses at effects produced by writing an account on an extreme life situation, on four former conscripts from the Algerian war. Results help to demonstrate that their manuscripts mostly focus on facts which generate trauma: hostile environment, violent human relationships, dangerous military actions, discovery of barbarism and especially meeting with his own mortality. The war is overwhelmingly condemned. They are also talking about the story of their return and attest of a post-traumatic stress state and a "drowsy willpower", that did not enable them to talk about their experience. They also take advantage of their war account to talk about triggers elements in their transition to writing after several decades, pitfalls they encountered and their desire of transmission. Interviews, conducted with reference to life stories methodology, enable to identify why this transmission has taken so long, effects of self-education, "hétéroformation" and provides a scholarly knowledge, and effects of personal restoration. And this, despite some limitations, among them, reactivation of emotions. The central hypothesis of the research is globally verified: to make a retrospective account of a war situation helps "self-raccommodement", even forty years after the facts, which should encourage Education Sciences to continue his teaching and research on life stories in extreme situation.

Keywords: war accounts/ clinical interviews/ qualitative research/ analysis/ discourse analysis/ war traumas/ post traumatic stress/ Algerian war conscripts/ life histories in extreme situation

Discipline: Sciences de l'Education

Centre de Recherche en Education de Nantes (CREN)
UFR de Lettres, Langues et Sciences Humaines
Faculté de Lettres et de Sciences Humaines
Chemin de la Censive du Tertre
BP : 81 227
44312 Nantes Cedex 3

Avant-propos

➢ *L'amie retrouvée* [1]

Avant d'être recrutée comme cadre pédagogique à l'Institut Régional du Travail Social où je travaille aujourd'hui, je donnais déjà des vacations et j'y ai fait la rencontre, dans les années 1990, de Scholastique Mukasonga. Au moment du génocide de 1994 au Rwanda, elle était en formation d'assistante de service social et j'ai assisté, impuissante, à sa détresse. Trente-sept membres de sa famille, restés au pays, et dont le seul tort était d'être *Tutsi*, y ont péri.

En 2006, Scholastique publiait son premier livre et en janvier 2008, lorsqu'elle est venue, à ma demande, à la rencontre des étudiants en travail social pour témoigner de sa résilience par l'écriture, elle venait d'achever son second ouvrage qui paraîtrait deux mois plus tard, auquel elle a ajouté, plus récemment, un recueil de nouvelles.

De la lecture de ses deux premiers livres et de mes échanges avec elle, j'ai retenu en premier lieu cette phrase : « *Les assassins ont voulu effacer jusqu'à leur mémoire mais, dans le cahier d'écolier qui ne me quitte plus, je consigne leurs noms et je n'ai pour tous les miens* […] *qu'un tombeau de papier* »[2].

L'importance de ce tombeau symbolique a été traduite ainsi par l'auteur de la postface : « *ce qui prédomine, dans ce récit,* explique-t-il, *c'est le remords des survivants* […]. *D'où ce désir manifeste de donner aux disparus une digne sépulture de mots à la fois pour apaiser les vivants et sanctifier les morts* »[3].

Et du tombeau, on passe au linceul, encore un peu plus près des corps, désespérément recherchés et jamais retrouvés : « *Maman, je n'étais pas là pour recouvrir ton corps,* écrit Scholastique Mukasonga, *et je n'ai plus que des mots – des mots d'une langue que tu ne comprenais pas – pour accomplir ce que tu avais demandé. Et je suis seule avec mes pauvres mots, et mes phrases, sur la page du cahier, tissent et retissent le linceul de ton corps absent* »,[4] à l'instar d'une Pénélope qui attend le retour d'Ulysse. Mais ici, l'espoir de revoir sa famille n'est plus ; l'unique espoir est de pouvoir lui offrir le repos. D'ailleurs, elle a bien conscience de sa chance : « *Je me devais d'écrire, pour ma famille, mais aussi pour tous les habitants de Nyamata* […]. *Je suis privilégiée par rapport aux autres rwandais d'avoir pu écrire* »[5], m'a-t-elle confié.

Elle exprimait en même temps une limite, celle de la réactivation de la souffrance : « *Ce livre est le linceul dont je n'ai pu parer ma mère. C'est aussi le bonheur déchirant de la faire revivre…* »[6]. Bonheur déchirant, magnifique oxymore qui en rappelle un autre, non moins beau, celui du *Merveilleux malheur* de Boris Cyrulnik[7], mais qui dit aussi combien la plaie ne pourra jamais se refermer tout à fait.

En outre, si l'on mesure à quel point le tombeau de papier et le linceul tissé par ses mots pour sa mère sont essentiels, le récit ne comble pas tout. « *Si tu n'as pas de lieu,* me dit-elle un jour, *tu ne peux pas faire le travail de deuil complètement. D'ailleurs, dans les années qui ont suivi le génocide, si je passais devant une église où se déroulait un enterrement, j'entrais et je pleurais à chaudes larmes. Les gens se retournaient et me plaignaient d'avoir tant de chagrin pour le défunt dont j'avais sûrement dû être très proche alors que je pleurais juste parce que j'étais jalouse de ceux qui pouvaient enterrer les leurs* »[8].

---

[1] Cet intertitre fait référence au livre de Fred Uhlman, *L'Ami retrouvé.* Paris : Gallimard, 1978.
[2] MUKASONGA Scholastique. *Inienzy ou les cafards.* Paris : Gallimard, 2006, 160 p., p.158.
[3] Ibid, 4ème de couverture.
[4] MUKASONGA Scholastique. *La Femme aux pieds nus*. Paris : Gallimard, 2008, 145 p., p.13.
[5] MUKASONGA Scholastique. Les Mardis de l'IRTS, Hérouville saint-Clair. 2008. Notes personnelles
[6] MUKASONGA Scholastique. 2008, ibid, 4ème de couverture.
[7] CYRULNIK Boris. *Un Merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob, 2002, 218 p.
[8] MUKASONGA Scholastique. Les mardis de l'IRTS. Hérouville Saint-Clair. 2008. Notes personnelles.

Scholastique était l'emblème d'une résilience réussie par le récit autobiographique ; elle était aussi le symbole d'une forme de vulnérabilité pour laquelle le récit ne pouvait pas tout.

- **Le récit d'une situation extrême ou l'art de la résilience ?**

Ce cahier d'écolier, qui suit toujours mon amie Schola, où qu'elle soit, m'avait, à l'époque où est paru son premier livre, renvoyée à un autre cahier d'écolier.

Mon père avait soixante-trois ans au moment où, comme Schola, il a pris la plume pour raconter son histoire. En effet, comme tous les jeunes Français de sa génération, il avait eu la malchance de devoir faire son service militaire durant la Guerre d'Algérie. « *Lorsqu'il est revenu, il n'était plus le même* », avait toujours dit ma mère depuis que j'étais en âge d'avoir des souvenirs. Il n'avait quasiment jamais parlé de ce qu'il avait vécu de l'autre côté de la Méditerranée pendant une trentaine d'années. Seules les questions de ses petits-enfants, surtout d'un de ses petits-fils, l'avaient amené à revenir sur cette période de sa vie, à la fois si courte si on se fie au temps officiel, et si longue si l'on envisage un seul instant son intensité et les traumatismes qu'elle avait pu engendrer.

Et puis un jour, ma mère m'a soufflé entre deux portes : « *Ton père a commencé à écrire ses souvenirs d'Algérie* ». C'était comme si elle craignait, en parlant à haute et intelligible voix, de l'arrêter dans son élan, comme si ses premiers pas dans l'écriture étaient tellement incertains et fragiles qu'il ne fallait pas y croire trop vite. Elle avait tort d'ailleurs, car une fois lancé, rien ni personne ne pouvait vraisemblablement l'arrêter. Il a rempli une bonne douzaine de cahiers de son écriture simple et lisible d'un homme soucieux d'être compris. Il a écrit entre 1999 et 2000, surtout l'hiver, quand il n'était pas convoqué dehors par les beaux jours.

Mon père a toujours su, je pense, mon appétence pour la lecture et l'écriture. C'est peut-être pour cette raison, mais peut-être pour d'autres, qu'il n'a pas paru étonné lorsque je lui ai demandé de me confier ses cahiers, une fois la première version achevée.

Avec la complicité de ma mère, qui était d'accord pour rémunérer quelqu'un, j'ai "recruté" une secrétaire pour saisir le manuscrit. Je lui ai rajouté un titre, j'ai rédigé un court avant-propos, j'ai agrémenté la première et la quatrième de couverture de deux cartes postales venues tout droit d'Algérie grâce à une collègue de travail, et j'ai fait relier le tout.

De temps à autre, mais somme toute assez rarement, mon père s'enquérait auprès de moi de ce que devenaient ses cahiers mais je ne peux pas concevoir qu'il ait pu être dupe. Il a donc, selon moi, très bien joué la comédie de la surprise lorsque je lui ai avoué enfin ce qui se préparait. Par contre, quand le jour de son anniversaire, sans crier gare, je lui ai remis le "tapuscrit" dans sa forme finale, son émotion n'était pas feinte. Ce jour là, c'est une des rares fois où j'ai vu pleurer mon père.

Et puis, après quelque temps (peut-être était-il soulagé d'avoir notre assentiment ?), ma mère, une fois de plus, et toujours dans un souffle, m'a appris : « *Tu sais, ton père a recommencé à écrire, je crois qu'il n'a pas tout dit !* » Par la suite, évolution notable, c'est lui qui m'a très explicitement demandé si je pouvais faire intégrer les ajouts qu'il venait d'apporter à son récit. Et c'est mon fils, devenu en âge de le faire, qui s'est chargé de la frappe, et que son grand-père a tenu à rétribuer, à l'instar de la secrétaire dont, *a posteriori*, il avait découvert l'existence. De mon côté, j'ai remanié et complété le petit avant-propos que j'avais rédigé précédemment.

Satisfait, me semble-t-il, du résultat final, il m'a alors demandé si je pouvais le faire reprographier en plusieurs exemplaires pour ses enfants et petits-enfants, puis pour quelques amis de son âge ayant traversé les mêmes épreuves.

La dernière phase d'écriture, et non la moindre, fut consacrée à la dédicace qu'il décida d'adresser à chacun de ses six enfants et petits-enfants. Dédicace personnalisée, tenant sur une page, entre la première de couverture et l'avant-propos, et que, selon les dires de celle qui partage sa vie, il eut parfois de la peine à écrire, tant sans doute il avait envie de la soigner, en trouvant les mots justes pour chacun.

Peu après, s'étant enfin initié à l'informatique et à Internet, il a découvert des sites relatifs à la guerre d'Algérie et il exprimait, avec un étonnement d'enfant, son plaisir de retrouver des lieux et des personnes qu'il avait fréquentés à l'époque.

Mon sentiment, au début de ce travail de thèse, était que ce récit l'avait libéré, n'ayant de cesse, cinquante ans plus tard, de retrouver ses souvenirs, qu'il avait pourtant mis tant d'énergie à cacher. Et pourtant, il me semblait alors qu'écrire se heurtait, pour beaucoup d'autres, tantôt à des problèmes techniques, tantôt à des peurs plus irrationnelles. Certains, qui avaient pourtant vécu des expériences exceptionnelles, avaient le sentiment qu'ils n'auraient rien à dire ou que leur témoignage n'aurait aucune valeur en comparaison de tel auteur ou chercheur reconnu. Pour d'autres, le temps était un compagnon nécessaire ou subi : il faudrait douze ans à Schola entre le génocide rwandais et la parution de son premier livre et quarante ans à mon père entre son retour d'Algérie et la touche finale apportée à son premier récit. Dans ces deux derniers cas, même si la démarche d'écriture ne revêtait pas les mêmes enjeux, il s'agissait néanmoins de « *situations extrêmes* », expression empruntée au titre d'un colloque auquel j'avais assisté en juin 2008 à l'Université de Nantes[1] et qui a contribué à accélérer le choix de mon sujet. En effet, il s'agissait de parler de la mort, celle qui n'avait pas voulu d'eux, celle dont ils avaient cependant porté le fardeau durant si longtemps, celle qui était passée tout près et qui avait emporté la mère ou le camarade, celle qui ne les avait pas choisis et dont ils voudraient être sûrs qu'elle ne s'était pas trompée. Pour moi, à l'époque où je décidai de travailler ces questions, le silence d'une ou plusieurs décennies signifiait la peur, la culpabilité, le souci de ne pas écraser l'autre de ses états d'âme ; il s'agissait de la honte aussi, honte d'être là et pourtant d'oser se plaindre.

Cette conviction intime que l'écrit était libérateur était donc en même temps ébranlée, et pas seulement par la difficulté qu'avait eue mon père à parler de son expérience, mais aussi parce que des exemples célèbres attestaient de l'échec de l'entreprise ou venaient pour le moins la mettre en question. Pourquoi Primo Lévi et Bruno Bettelheim s'étaient-ils suicidés si longtemps après avoir écrit le récit de leur déportation ? Pourquoi leurs livres ne les avaient-t-ils pas sauvé de leurs fantômes ? Et *a contrario*, pourquoi Wladyslaw Szpilman avait-t-il pu, après la publication de son récit relatif à son expérience innommable dans le ghetto de Varsovie, et bien qu'il ait été censuré par le régime communiste pendant cinquante ans, reprendre le cours de sa vie, et notamment une carrière internationale de compositeur et de pianiste ?

Forte de ces deux expériences autobiographiques abouties (celle d'un parent et celle d'une amie), riche de cette conviction qu'elles avaient apporté à leurs auteurs du soulagement, mais demeurant néanmoins dans le doute, j'ai souhaité approfondir une série de questionnements, dans un travail que j'ai voulu tout à la fois rigoureux et engagé.

[1] Les histoires de vie au défi des situations extrêmes. Organisation pédagogique et coordination : Martine LANI-BAYLE et Marie-Anne MALLET. Université de Nantes. Formation continue. 14 juin 2008. Notes personnelles.

Table des matières

Partie I :

Les récits de guerre : des écueils pour se dire aux effets du récit ..... p 5

Sous partie I : La guerre appréhendée comme une situation extrême ..... p 9
Chapitre 1. Témoins et récits : présentation ..... p 11
Chapitre 2. La situation extrême, définition ..... p 17
Chapitre 3. De la situation extrême aux traumatismes ..... p 21
Chapitre 4. Les traumatismes de guerre : historique de leur prise en charge et courants actuels . p 33

Sous partie II : Ce que raconter la guerre implique ..... p 41
Chapitre 5. Ce qui retient de raconter ..... p 43
Chapitre 6. Ce qui retient d'entendre ..... p 51
Chapitre 7. Des difficultés de transmission aux "transpirations" ..... p 61
Chapitre 8. Enfant de victime, enfant de bourreau : peut-on dire lequel est le plus blessé ? ..... p 73

Sous partie III : Ce que raconter la guerre "rapporte" ..... p 83
Chapitre 9. Les motivations à faire le récit de "sa" guerre ..... p 85
Chapitre 10. Des effets de la prise de parole à ses limites ..... p 107

Conclusion intermédiaire : Problématisation de la recherche ..... p 131

Partie II :

Une guerre singulière, la Guerre d'Algérie. Des faits aux traumatismes, des séquelles à la difficile transmission, de la transmission tardive aux effets de (re)connaissance ..... p 137

Sous partie I : Présentation du protocole d'investigation ..... p 143
Chapitre 11. L'énoncé des hypothèses de recherche ..... p 145
Chapitre 12. Le modèle de recueil de données : du récit de vie à l'histoire de vie ..... p 149
Chapitre 13. La mise en perspective des « *unités d'observation* » ou comment recontextualiser les récits de vie ..... p 155

Sous partie II : Les résultats de l'étude des récits de vie ..... p 165
Chapitre 14. Des conditions de vie extrêmes ..... p 167
Chapitre 15. Une formation militaire impitoyable ..... p 195
Chapitre 16. Des opérations militaires à haut risque ..... p 201
Chapitre 17. Un sentiment d'insécurité permanent ..... p 227
Chapitre 18. Des évènements historiques majeurs qui ajoutent au danger ..... p 241
Chapitre 19. Actes insoutenables en tous genres ou la plus pénible des transmissions ..... p 247
Chapitre 20. « *L'éternel retour…* » ..... p 267
Chapitre 21. La guerre d'Algérie au banc des accusés ..... p 283
Chapitre 22. L'écriture des récits de vie rétrospectifs : des inducteurs d'écriture aux impacts sur leurs auteurs ..... p 293
Chapitre 23. Un récit dans le récit ..... p 305

Sous partie III : Regard sur une œuvre littéraire ..... p 311
Chapitre 24. Les figures du discours ..... p 313
Chapitre 25. L'usage des pronoms personnels ..... p 321
Chapitre 26. L'usage du présent dans un récit rétrospectif ..... p 329
Chapitre 27. De divers artifices littéraires ..... p 337

Conclusion intermédiaire : Bilan de l'étude des récits de vie ..... p 343

Partie III :

Les résultats de l'investigation par les entretiens ..... p 359

Sous partie I : D'une transmission impossible à une transmission volontaire, un long chemin ..... p 363
Chapitre 28. Au commencement… n'était pas le verbe ..... p 365
Chapitre 29. De la longue période de latence aux déclencheurs de l'écriture ..... p 373
Sous partie II : Une transmission porteuse d'espoir ..... p 381
Chapitre 30. Des narrateurs porteurs de savoirs ..... p 383
Chapitre 31. Des narrateurs sortis grandis des épreuves ..... p 397
Sous partie III : Un bilan toutefois nuancé ..... p 411
Chapitre 32. Des narrateurs laissés en souffrance ..... p 413
Chapitre 33. Des narrateurs qui perçoivent eux-mêmes les limites ..... p 419

Conclusion intermédiaire : Bilan de l'exploitation des entretiens ..... p 427

Partie IV :

Synthèse – Discussion ..... p 437

Sous partie I : Les principaux résultats de l'investigation ..... p 441
Chapitre 34. Ce que j'ai retenu de l'étude des récits de vie ..... p 443
Chapitre 35. Ce que j'ai retenu de l'étude des entretiens ..... p 451
Chapitre 36. Validation des hypothèses de la recherche ..... p 455
Sous partie II : Discussion avec la problématique de la recherche ..... p 461
Chapitre 37. Retour sur la première partie ..... p 463
Chapitre 38. Les compléments d'information ..... p 475

Conclusion générale et perspectives ..... p 489

Tableaux :

Tableau 1. Des grandes catégories de faits aux affects et aux effets produits ..... p 345
Tableau 2. Des séquelles post-traumatiques aux effets du récit de vie ..... p 351
Tableau 3. De l'acte d'écrire à ses effets ..... p 355
Tableau 4. D'une transmission impossible à une transmission volontaire, un long chemin ..... p 429
Tableau 5. Une transmission porteuse d'espoir ..... p 431
Tableau 6. Un bilan toutefois nuancé ..... p 433

Photos :

Auteur : Maurice Moussion ..... pages 4, 136, 358, 436, 488

Annexes :

Annexe 1. Petit dictionnaire de la guerre d'Algérie ..... p 517
Annexe 2. Carte de l'Algérie entre 1954 et 1962 ..... p 541
Annexe 3. Manuscrit de Philippe (extraits) ..... p 545
Annexe 4. Manuscrit de Paul (extraits) ..... p 613
Annexe 5. Manuscrit de Jean (extraits) ..... p 703
Annexe 6. Manuscrit de Denis (extraits) ..... p 881
Annexe 7. Entretien avec Philippe ..... p 955
Annexe 8. Entretien avec Paul ..... p 1 019
Annexe 9. Entretien avec Jean ..... p 1 089
Annexe 10. Entretien avec Denis ..... p 1 129

Introduction générale

Comment l'indomptable recherche scientifique
va-t-elle rester au service du mieux-être physique et mental de tous ?
Deux maîtres-mots : éducation et éthique,
qu'il faut traduire en pratique.
Emile-Etienne Beaulieu

L'introduction d'une thèse n'est pas seulement l'entrée en matière, l'intention, la présentation des objectifs, les préliminaires de la recherche. En effet, dans le langage soutenu, on parle d'introduire un visiteur. C'est à cette tâche que je désire m'atteler pour commencer.

Comme l'avant-propos l'a indiqué, il n'y aurait sans doute eu nulle visite de ma part s'il n'y avait eu avant moi d'autres visiteurs, ceux qui ont fait une visite inopinée dans ma vie et qui m'ont donné l'idée de leur rendre une visite de courtoisie en retour. Le visiteur suivant sera moi-même, en tant que chercheur venu visiter des lecteurs, et qui leur doit de se présenter à eux afin qu'ils fassent sa connaissance. J'accueillerai enfin d'autres visiteurs, ceux qui vont me lire et découvrir, chemin faisant, le produit de mon travail.

J'articulerai donc cette introduction en trois temps suivant la même métaphore : après le "vestibule", constitué, dans l'avant-propos, de la présentation des deux personnes qui m'ont donné l'idée, et surtout l'envie, de réaliser cette recherche :

- Le "cœur du foyer" sera constitué de mon parcours professionnel et universitaire qui m'ont conduite à m'intéresser aux récits de vie;
- Le "bureau" sera, comme il se doit, le lieu où je pourrai succinctement désigner la bibliothèque qui abrite ma thèse, en aiguisant le désir du lecteur à se plonger dans les rayonnages ;
- La "sortie vers le jardin" sera symboliquement le moment où, tel un "architecte", je dévoilerai les plans de mes travaux à venir

➢ L'acceptation de l'identité, un recours contre l'anéantissement

Cet intertitre aux apparences un peu floues, m'a été très largement inspiré par Georges Devereux. En effet, en 1964, le fondateur de l'ethnopsychiatrie avait intitulé une conférence donnée à la Société psychanalytique de Paris : « *La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement* ». Il y affirmait haut et fort que pour beaucoup, à l'époque, posséder une identité était une « *véritable outrecuidance* » et qu'ils visaient à « *anéantir non seulement cette identité mais l'existence même du présomptueux* »[1]. Ma lecture tardive, dans les années 1990, de Georges Devereux, m'a incitée (invitée) à assumer mes identités personnelle et professionnelle, et à les revendiquer, pour comprendre et faire comprendre ce qui m'a animée dans cette recherche.

Depuis 1998, c'est-à-dire depuis quatorze ans à l'heure où j'achève ce travail, je suis formatrice à l'Institut Régional du Travail Social (IRTS) de Basse-Normandie, et responsable du Pôle de Recherche et d'Etudes pour la Formation et l'Action Sociales (PREFAS). Ma formation initiale d'assistante de service social, mes quinze premières années de vie professionnelle comme travailleuse sociale m'ont permis de devenir formatrice puis, grâce à un parcours universitaire parallèle, d'être chargée du développement de la recherche au sein de mon établissement. Cette formation et ces expériences professionnelles, tour à tour dans le champ de l'intervention sociale, dans celui de la pédagogie des adultes puis de la recherche m'ont donné « *le goût des autres* »[2] et m'ont surtout appris à tendre vers ce que Carl Rogers

[1] DEVEREUX Georges. La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement. *Revue française de psychanalyse*, n°1, 1967, p.101.

[2] JAOUY Agnès. *Le Goût des autres*. Film. Producteurs : BERARD Christian, GASSOT Charles, HINSTIN Jacques. 2010. 112 mn. Couleur.

appelle l'accueil inconditionnel, l'empathie, la congruence ou encore le non-jugement[1]. Ces attitudes psycho-sociales m'ont rendue plus perméable que d'autres, sans doute, à la méthodologie des histoires de vie, que j'ai explorée dans un mémoire de Diplôme d'Etudes Approfondies en Sciences de l'Education en 1993[2]. Elles m'auront également servi, dans cette recherche, au moment des entretiens que j'y ai effectués.

- **La thèse, un exercice d'objectivation**

Je préfère le mot objectivation à celui d'objectivité : le second est une illusion, là où le premier dit l'effort fait pour tendre vers la distanciation nécessaire avec un objet de recherche mais sans l'illusion d'y parvenir tout à fait.

Pour élucider mes questions, j'ai donc commencé par en poser une, destinée à en contenir l'ensemble : *En quoi faire le récit de sa vie, lorsque l'on a subi une situation extrême, en l'occurrence une situation de guerre, et donc les traumatismes qui s'y rattachent, peut-il contribuer à réduire les séquelles de ces traumatismes ?*

Sur cette base, j'ai souhaité aller à la rencontre de différents auteurs et de différents concepts afin, précisément, de me décentrer de mes propres perceptions et représentations de mon objet, liées à mon parcours personnel, mes expériences professionnelles, les témoignages des proches qui m'entouraient.

J'ai pu, à l'issue de cette opération d'exploration, faire l'état des lieux des connaissances acquises, dégager ce qui me paraissait essentiel et surtout resserrer mon objet afin de pouvoir mieux l'étudier. J'ai dû, au passage, renoncer à certains approfondissements et reporter à des travaux ultérieurs le soin d'apporter des réponses ou des éclairages à certaines questions.

L'étape suivante a consisté à construire un modèle d'analyse et à délimiter un champ d'observation. Mon sujet portant sur les effets des récits autobiographiques produits par des personnes ayant vécu des situations de guerre, la démarche des histoires de vie m'est apparue comme une évidence. Etant déjà initiée à cette méthodologie par mes travaux précédents en DEA de Sciences de l'Education et, de surcroît, accompagnée dans cette thèse par une de ses spécialistes, j'ai obtenu la légitimité à pouvoir employer ce modèle. Il me restait à définir les "unités d'observation" destinées à tester la validité de mes hypothèses : ayant un temps envisagé que l'histoire de vie de mon père pouvait être l'unique terrain d'investigation, j'ai décidé très rapidement de l'intégrer à d'autres récits afin de procéder à une plus grande objectivation et de bénéficier d'un croisement de données.

Malgré cela, cette recherche demeure très qualitative puisqu'elle s'appuie sur quatre récits autobiographiques et quatre entretiens avec leurs auteurs. Au « *paradigme de la saturation* », Guy de Villers, un autre spécialiste des histoires de vie, a opposé « *le paradigme indiciaire* », dans lequel « *chaque récit reçoit la valeur d'un index qui pointe "vers où ça va"* »[3]. C'est sur la base de ce même postulat que j'ai travaillé. Le rapprochement des récits entre eux, puis des entretiens entre eux, m'a en outre permis de leur donner « *une portée beaucoup plus significative, en mettant en évidence les convergences et les divergences* »[4].

J'ai ensuite présenté de manière synthétique les résultats obtenus et j'ai engagé un dialogue virtuel entre les informations obtenues grâce à mon modèle d'analyse et celles émanant de mes lectures afin d'évaluer les correspondances, de mesurer les écarts, de faire émerger les apports nouveaux.

Enfin, j'ai achevé ce travail en dégageant les perspectives en termes de recherche mais

---

[1] Voir notamment ROGERS Carl, *La relation d'aide et la psychothérapie*, Issy-les-Moulineaux : ESF, 16ème édition 2010, 235 p. et *Le développement de la personne*, Paris : Dunod, 1970, 286 p.

[2] LE BARS-CHAPUT Corinne. Les histoires de vie, approche plurielle de la singularité d'une vie ou approche singulière de la pluralité d'une vie. DEA de Sciences de l'Education. Université de Caen. 1993.

[3] de VILLERS Guy. L'approche biographique au carrefour de la formation des adultes, de la recherche et de l'intervention. Le récit de vie comme approche de recherche-formation. *Pratiques des histoires de vie* / ed. par Danielle DESMARAIS et Jean-Marc PILON. Paris : L'Harmattan, 1996, 204 pages, p.125.

[4] Ibid., p.126.

aussi en termes d'enseignement dans le champ des Sciences de l'Education, qui a cette chance d'être à la fois une discipline scientifique et professionnelle.

- **La thèse, un exercice de communication**

J'ai choisi de structurer le compte rendu de mes travaux en quatre grandes parties, elles-mêmes déclinées en sous-parties et en chapitres :

- La première partie est celle que j'ai appelée la partie "théorique" de cette thèse car elle s'appuie sur des recherches documentaires, dans lesquelles je cède la place à des auteurs, et sur des concepts de nature à apporter un cadre théorique à ma réflexion. Elle comportera dix chapitres qui présenteront successivement ce que j'appelle les témoins d'une situation extrême, la typologie des récits que ceux-ci peuvent être conduits à produire, ce que l'on entend par situation extrême et par le concept de traumatisme, comment l'émergence de ce nouveau paradigme, depuis un siècle environ, a été traité d'abord par le milieu médical et comment, désormais, il est aussi investi par le champ des sciences humaines et sociales, pourquoi la transmission des émotions violentes qui accompagnent les traumatismes est-elle si difficile et ce qui peut néanmoins la motiver, pour terminer par les effets que produit cette transmission.
- La deuxième partie, après la problématisation de mon objet de recherche, présentera la méthodologie de l'histoire de vie comme mode d'investigation et le champ de l'enquête de terrain. J'ai fait le choix de retenir, à ce stade de ma recherche, la problématique des anciens appelés du contingent ayant effectué la guerre d'Algérie car, par comparaison avec notamment le génocide rwandais, il m'apparaissait que cette situation avait été parmi les plus longues et les plus pénibles à raconter. Ensuite, je ferai état de l'analyse des quatre récits de guerre que je me suis procurés avec l'accord de leurs auteurs.
- La troisième partie rendra compte des résultats obtenus par le biais des entretiens avec ces quatre narrateurs, s'approchant au plus près de ma question de départ et de mes hypothèses de recherche en resserrant mes questions et donc en cernant toujours plus mon objet sur le thème des effets engendrés par l'écriture du récit autobiographique d'une situation extrême.
- La quatrième et dernière partie sera l'occasion de faire le bilan de l'ensemble des données observées, en confrontant celles émanant du terrain d'investigation et celles issues des lectures, et en réinterrogeant la pertinence des concepts étudiés.

La conclusion à ce travail se positionnera vers l'avenir, les projets de recherche et de formation à entreprendre, comme autant de fenêtres ouvertes sur des paysages à contempler et à parcourir.



Partie I :

Les récits de guerre : des écueils pour se dire aux effets du récit

Sous partie I : La guerre appréhendée comme une situation extrême

Chapitre 1. Témoins et récits : présentation

1.1. La parole est aux témoins
1.2. Des récits multiformes
1.3. Des témoins anonymes ou “sur le devant de la scène”
1.4. La seconde guerre mondiale, référence ultime

Chapitre 2. La situation extrême, définition

2.1. Le voisinage de la mort
2.2. La brutalité des évènements
2.3. Un éclatement et une reconstruction identitaires
2.4 Un vécu toujours singulier

Chapitre 3. De la situation extrême aux traumatismes

3.1. Définition du traumatisme
3.2. Un traumatisme vient rarement seul
3.3. Des séquelles qui peuvent s’éterniser

Chapitre 4. Les traumatismes de guerre : historique de leur prise en charge et courants actuels

4.1. Une première période centrée majoritairement sur les traumatismes infantiles
4.2. Le tournant : la reconnaissance du PTSD (Post-Traumatic Stress Disorder)
4.3. Une polémique entre l’intervention d’urgence et l’intervention différée
4.4. La résilience, ou comment s’appuyer sur les réussites plutôt que sur les échecs

Sous partie II : Ce que raconter la guerre implique

Chapitre 5. Ce qui retient de raconter

5.1. Ne rien dire, c’est espérer
5.2. La peur de souffrir encore et encore
5.3. Avoir la chance d’être là
5.4. N’être pas toujours fier de soi
5.5. Vouloir préserver les siens
5.6. Ne pas pouvoir dire le vrai

Chapitre 6. Ce qui retient d’entendre

6.1. Une impossibilité d’ordre socio-politique
6.2. « Ne pas remuer tout ça »
6.3. Et si tout n’était pas si simple
6.4. Et si la peur de faire souffrir l’emportait

Chapitre 7. Des difficultés de transmission aux “transpirations”

7.1. Transmettre et transpirer ou la circulation des fluides
7.2. Quand la transmission est impossible
7.3. Quand les fantômes viennent vous hanter
7.4. Quand les écrits restent à l’état de traces
7.5. Quand les objets parlent pour nous
7.6. Quand la transmission s’emballe

Chapitre 8. Enfant de victime, enfant de bourreau : peut-on dire lequel est le plus blessé ?

8.1. La loi du silence
8.2. Toute honte bue
8.3. Entre identité acquisse et identité souhaitée, un conflit majeur
8.4. La peur de “lui” ressembler
8.5. Une culpabilité endossée à la place du bourreau
8.6. Le droit au chagrin refusé

Sous partie III : Ce que raconter la guerre “rapporte”

Chapitre 9. Les motivations à faire le récit de “sa” guerre

9.1. Le partage des émotions, une “pulsion” naturelle
9.2. “L’âge de guerre” ou quand trois périodes de la vie se prêtent volontiers au récit
9.3. « *Il faut laisser du temps au temps* »
9.4. Une plus grande facilité à échanger avec les petits-enfants
9.5. La deuxième génération, génération sacrifiée ou génération passerelle ?
9.6. Le devoir de mémoire : se souvenir, faire savoir et transmettre
9.7. Des effets escomptés aux désirs sous-jacents

Chapitre 10. Des effets de la prise de parole à ses limites

10.1. La formation de la personne au cœur de la production des écrits
10.2. Un sentiment d’appartenance
10.3. Des effets d’apaisement
10.4. Des effets de libération
10.5. De la catharsis au raccommodement
10.6. Des effets thérapeutiques ?
10.7. Vers des effets spécifiques de l’écriture
10.8. Des écueils aux effets délétères

Conclusion intermédiaire
Problématisation de la recherche

Cette première partie s'est attachée aux situations de guerre et aux récits qui leur sont consacrées. Et ce, qu'il s'agisse de récits de vie complète, dans lesquels le vécu de guerre apparaît comme un épisode, ou de récits "partiels", focalisant exclusivement sur cet épisode. De la même manière, les outils narratifs employés varient de l'écrit à l'oral, en passant par des formes diverses que je présenterai ultérieurement.

Afin de pouvoir étudier la spécificité des récits de guerre, j'ai recueilli un corpus de documents, à la fois d'anonymes et de "personnalités" qui devaient me permettre de commencer à répondre à ma question de départ, que je rappelle :

En quoi faire le récit de sa vie, lorsque l'on a subi une situation extrême, en l'occurrence une situation de guerre, et donc les traumatismes qui s'y rattachent, peut-il contribuer à réduire les séquelles de ces traumatismes ?

Si, dans cette question, j'ai préféré l'emploi du verbe "subir" à celui de "vivre", c'est que j'ai inclus, dans mon corpus, des documents émanant ou recueillis auprès de la deuxième, voire de la troisième génération qui ont suivi les acteurs mêmes de la situation de guerre. Ceci afin d'analyser les effets sur les descendants, à la fois des traumatismes et de la transmission ou non-transmission (j'ajouterai même la "mal-transmission") des expériences vécues.

Cette question a ouvert à la déclinaison de différentes rubriques qui sont autant de sous-parties pour cette première partie.

La première sous-partie a voulu d'abord présenter celles et ceux qui ont fait le récit de leur vie, mais aussi celles et ceux qui en ont été le réceptacle. J'ai appelé le premier chapitre celui des "témoins" et je me suis expliquée quant au choix de cette terminologie. J'y ai défini aussi ce qu'est une situation extrême, pourquoi y sont incluses les situations de guerre, les traumatismes qu'elles engendrent, la vulnérabilité à laquelle elles exposent ceux qui la subissent.

La deuxième sous-partie s'est efforcée d'expliquer en quoi raconter les faits d'une situation extrême peut être très difficile voire impossible, tant du côté de l'émetteur que de celui à qui s'adresse le récit. Au passage, ont été distingués, parmi les traumatisés de la guerre, ceux qui ont été rangés du côté des victimes et ceux qui ont peut-être le plus lourd fardeau à porter, celui d'être assimilés aux bourreaux.

La troisième sous-partie a abordé, bien sûr, ce qui est le cœur de cette recherche c'est-à-dire les effets du récit, à la fois sur son auteur mais aussi sur ses proches. Ces effets sont-ils toujours bénéfiques ? Pour qui ? A quelles conditions ? Y a-t-il des effets "secondaires" ou "pervers" ? Quelles en sont les limites ?

Il est à noter que lorsque des éléments d'information sont apparus sur la guerre d'Algérie, que j'ai choisie comme terrain d'investigation à partir de la deuxième partie, j'ai employé, comme à présent, des encadrés, afin de les mettre en exergue et de garder, telle Ariane, un fil rouge à ma recherche pour ne pas me perdre. Cependant, je ne les ai pas explorés davantage afin de privilégier ici une réflexion transversale à l'ensemble des conflits armés de ces cent dernières années, qui ont concerné notre pays de près ou de loin.

L'étude de l'ensemble de ces récits de vie, relatés par ceux qui les ont vécus, entendus, ou dont l'absence a été "assourdissante", m'a servi à dresser, à l'issue de cette première partie, une problématique et des hypothèses. Hypothèses que je suis allée ensuite confronter auprès de quatre anciens appelés du contingent dans cette démarche du général vers le singulier, du singulier vers le général.

Sous-partie I :

La guerre appréhendée comme une situation extrême

Chapitre 1
Témoins et récits : présentation

Il y a un temps pour vivre, il y a un temps pour témoigner de vivre.
Albert Camus

Afin de désigner ceux et celles sur lesquels j'allais m'appuyer pour tenter de comprendre ce que peut représenter le fait de vivre une guerre ou d'en subir le contrecoup, y compris en tant que descendants, il me fallait trouver un terme générique qui permette de rassembler tous les sujets qui sont "autorisés" à parler de "leur" guerre, soit parce qu'ils l'ont vécue, soit parce qu'ils l'ont subie, mais aussi parce que des victimes les ont choisis pour porter leur parole. Il me fallait aussi un corpus de récits qui, à ce stade, pouvaient ou même devaient être de formes narratives diverses pour que je ne me prive pas d'histoires riches de sens, et que je puisse aussi comparer les formes de récits et mettre au clair ce qui les distingue. C'est dans ce chapitre que j'ai donc présenté mon corpus de documents que j'ai appelé "théorique" car à ce stade de ma recherche, je n'ai pas été en contact physique avec leurs auteurs.

1.1. La parole est aux témoins

Si l'on remonte à son étymologie, le mot "témoin" est issu « *du latin testimonium "attestation juridique" et en général "preuve"* », c'est-à-dire « *personne qui peut certifier une chose* […]. *Avant la fin du 12ème siècle, témoin désigne aussi* […] *une personne qui certifie une chose vue ou entendue* »[1]. *Depuis le 16ème siècle* […], *l'emploi du mot s'est étendu à une personne simplement spectatrice d'un évènement* ». Puis, en 1924, il acquiert en matière d'athlétisme, le sens du « *bâton qu'un relayeur doit passer à l'équipier suivant* ». Quant au verbe "témoigner", il signifie dès 1174, « *en parlant d'une chose, indiquer, faire connaître* ». Enfin, l'adjectif "testimonial", « *emprunté* […] *au latin impérial testimonialis* », bien qu'ayant « *vieilli* », signifie toujours « *qui atteste, qui rend témoignage* »[2].

Si je retiens ce terme, c'est donc pour les quatre composantes essentielles qui apparaissent dans cette série de définitions et qui concordent avec mon entreprise :

1) Le témoin est celui ou celle qui, pour avoir vécu, ou vu une situation, est reconnu comme pouvant apporter la preuve de l'existence de la situation.
2) Le témoin peut être aussi celui ou celle qui a entendu le récit d'une autre personne ayant participé ou assisté à l'évènement. On parlera ici dans le langage courant de "témoin indirect".
3) Le témoin, qu'il soit direct ou indirect, a le droit de faire connaître ce que d'autres ne connaissent pas.
4) En vertu de quoi, il a une fonction de passeur, de relais.

En outre, Jean-Louis Jeannelle présente le témoin comme celui qui s'intéresse avant tout au registre « *de l'unique, de l'indicible ou de l'extraordinaire* »[3], ce qui est le cas bien évidemment des récits de guerre.

1.2. Des récits multiformes

Afin de présenter la classification de mon corpus, je me suis essentiellement appuyée sur les travaux de René Rioul, l'un des plus éminents lecteurs d'anonymes de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA). La réflexion qu'il a menée sur ce

[1] *Dictionnaire historique de la langue française* / ed. par Alain REY, Paris : Le Robert, Edition 2004, 4304 pages, p. 3779.
[2] Ibid, p. 3781.
[3] JEANNELLE Jean-Louis. Témoins de l'histoire. *La Faute à Rousseau*, 2003, n° 33, p. 30.

sujet est résumée dans une communication présentée en 2003 à Strasbourg.

A noter au passage qu'il a lui-même contribué à la diffusion du patrimoine autobiographique puisqu'il a adressé à l'APA sa correspondance avec sa fiancée durant la Guerre d'Algérie.

« *Il convient*, dit-il en préambule à sa conférence, *de s'entendre sur les mots* […] *et de déployer tout l'éventail des écrits autobiographiques*[1]. Selon lui, le journal serait le « *genre fondateur, au sens où il répond exactement à l'étymologie* […] *du mot autobiographie, "la vie qui s'écrit elle-même". Entendons : "qui s'écrit au jour le jour, dans l'ignorance de son avenir"* […]. *Si le journal est premier, c'est aussi parce qu'il est pratiqué de façon privilégiée par les adolescents* […] *bien avant l'époque où il devient normal qu'un être envisage de raconter son passé, comme un tout. Sa pratique est autrement plus répandue dans notre société que celle du récit* […]. *C'est une forme primordiale du désir d'écrire* »[2].

Il ajoute que « *ce qui est généralement considéré comme le trait distinctif du journal, c'est la datation systématique des textes quotidiens qui le constituent* » et cela même si « *la périodicité peut être très variable* ». Par ailleurs, c'est « *un travail sur soi, la relation au jour le jour de sa vie sans en rien cacher* […] *un perpétuel examen de conscience, une hygiène de vie. On parle volontiers de "journal intime"* »[3]. Michel Tournier y opposait d'ailleurs, poursuit-il, son "journal extime", compte rendu de ce qu'il avait « *observé ou lu d'intéressant chaque jour, en excluant délibérément non seulement toute introspection, mais toute confidence* »[4].

Lorsque le mot autobiographie apparaît, dit-il, « *c'est dans un sens très différent et qui exclut le journal* […] *c'est le récit de la vie (de l'ensemble de la vie) d'une personne, avec cette seule précision (essentielle !) que cette personne en est elle-même l'auteur* »[5]. Par ailleurs, c'est un genre rétrospectif. L'autobiographie, au sens strict, serait en quelque sorte « *une espèce particulière de biographie, commençant à la naissance de l'auteur, et se poursuivant plus ou moins dans l'ordre chronologique* ». La différence majeure avec la biographie, c'est que « *toute autobiographie est nécessairement inachevée, inachevable* »[6]. Sa fin « *est donc fuyante, insaisissable* » tout comme son début d'ailleurs : « *Les récits de la naissance et du très jeune âge sont nécessairement des souvenirs de seconde main* ».

Tout comme le journal, « *une autobiographie peut se limiter délibérément à une partie de l'existence* » dit aussi René Rioul. Si « *le récit d'enfance est une des formes les plus classiques et appréciées du genre* », parfois (et c'est ce qui m'intéresse ici) l'homme « *éprouve le besoin de raconter un épisode de la vie adulte* », le plus souvent un « *grand tournant de l'existence* » et qui, à ce titre, « *semble mériter de faire l'objet d'un récit autonome* »[7]. Il souligne un peu plus tard que les récits de guerre ont une particularité : « *Lorsqu'il s'agit de faire connaître les souvenirs des autres, après leur disparition, le désir de publication est parfois si fort qu'il parvient à franchir le barrage de l'édition. C'est le cas en particulier des souvenirs de guerre*. […]. *Un autre cas typique*, ajoute-t-il, *est celui des êtres morts jeunes* »[8]. Les deux cas de figure, malheureusement, peuvent parfois se rejoindre…

Au passage, René Rioul mentionne également « *la correspondance* ». Comme le journal, dit-il, elle « *s'écrit au jour le jour ; comme lui, elle n'a pas le public comme destinataire* ». Elle peut aussi « *constituer une forme d'autobiographie* », celui ou celle à qui elle s'adresse

[1] RIOUL René. Le désir d'autobiographie. *APA* [en ligne], 2003 [réf. du 10 décembre 2011], Disponible sur : http://sitapa.fr, Actualité, Blog de l'APA, ConfRioul.pdf.
[2] Souligné dans le texte (comme les mots ou passages qui vont suivre)
[3] Ibid, p.1.
[4] Ibid, p. 2.
[5] Ibid, p. 3
[6] Ibid, p. 3.
[7] Ibid, p. 4.
[8] Ibid, p. 9.

pouvant jouer *« le rôle de confident »*[1].

Il est en revanche beaucoup plus tranché sur le genre littéraire qu'est le roman. L'autobiographie, reconnaît-il volontiers, « *tient parfois, comme le journal, de la littérature d'idées, de l'essai* […]. *Mais elle est fondamentalement* <u>*incompatible avec le roman*</u> ». Devançant les remarques, il ajoute : « *Oh ! Je sais bien qu'on parle de roman autobiographique* […] *et depuis quelque temps d'autofiction* […]. *C'est jouer sur les mots : tout roman n'est-il pas plus ou moins autobiographique ? Il y a tout de même une différence essentielle entre la fiction et la sincérité requise de l'autobiographie*, […] *si on s'autorise des droits de l'imagination, il faut reconnaître qu'on quitte le champ autobiographique* »[2].

Pour conclure sur ce point, j'ajouterai, comme René Rioul l'admet lui-même, que les frontières qui séparent les différentes formes de récits de vie « *sont loin d'être absolues* »[3] et qu' « *il existe toutes sortes de* <u>*formules mixtes*</u> »[4]. Dans la présentation qui va suivre des récits récits étudiés, non seulement certains vont cumuler plusieurs formes, mais d'autres vont être parfois intitulés par leurs auteurs de manière inexacte. Enfin, d'autres outils narratifs y seront représentés : interviews, production d'Histoires de vies, essais, recherches…

1.3. Des témoins anonymes ou "sur le devant de la scène"

Il serait extrêmement fastidieux, pour le lecteur comme pour moi-même, de dresser la liste exhaustive de mes sources pour cette première partie. Elle figurera en revanche dans ma bibliographie. Je citerai uniquement pour le moment, en référence aux définitions ci-avant, les catégories dont j'ai disposé et les raisons qui ont guidé mes choix. Je ne pourrai pas non plus citer dès à présent toutes les personnes qui apparaissent dans ces documents, tant elles sont nombreuses. Elles seront découvertes au fur et à mesure des lignes qui vont suivre, dans les chapitres où leur voix s'imposera, pour une meilleure compréhension de mon objet de recherche.

J'ai identifié huit types de sources documentaires, inégaux en termes d'importance quantitative, mais pas nécessairement en termes d'intérêt. Afin d'évoquer la première des principales guerres qui ont marqué le 20ème siècle en France, j'ai choisi de restituer quelques mots prononcés par les Poilus dans des lettres adressées à leurs proches ou consignés dans des carnets, dont un grand quotidien s'est fait l'écho à l'occasion du quatre-vingt dixième anniversaire de l'Armistice.

Je n'ai retenu que quelques passages de journaux intimes, dans la mesure où, là encore, ma recherche visait plutôt le genre rétrospectif, et ce qu'il suppose de retour sur soi. Et ce, même si je n'ignore pas que certains des récits de vie sur lesquels je me suis appuyée ont parfois commencé ou ont été alimentés par des bribes de journal (c'est le cas pour Primo Lévi par exemple).

En ce qui concerne les autobiographies, elles sont plus ou moins assumées comme telles par leurs auteurs. Pour exemple, l'une se nomme *Lettre*… alors même que sa destinataire n'est plus de ce monde, destinataire dont, d'ailleurs, le propre récit de sa déportation figure dans l'ouvrage. Autre exemple, l'une des auteurs se nomme *La biographe* comme si elle parlait d'une autre.

Les romans ne sont qu'au nombre de trois. En réalité, deux d'entre eux sont autobiographiques mais, conformément au pacte de sincérité auquel l'autobiographe s'engage, les auteurs, parfois contraints à combler les blancs du récit par leur imagination, ont eu l'honnêteté de choisir la voie romanesque (à moins que ce ne soit une crainte ?). J'ai écarté deux "purs romans", dont un de Philippe Claudel qui, pourtant, se décrit comme « *un veilleur qui ne fait que métaphoriser le monde* »[5]. Mais un veilleur, si indispensable soit-il, n'est pas

[1] Ibid, p. 4.
[2] Ibid, p. 7 et 8.
[3] Ibid, p.4.
[4] Ibid, p. 5.
[5] CLAUDEL Philippe. Ses citations. *EVENE* [en ligne]. 2009 [réf. du 12 novembre 2009]. Plus disponible.

un témoin au sens où je l'entends ici.

Je me suis appuyée également sur des essais, dont l'un prête encore à hésitation. Le sous-titre *Essais-souvenirs* en atteste. On pourrait peut-être ici parler d'"autobiographie extime" si cette expression existait.

Les conférences, colloques et journées d'étude, ont évidemment enrichi ma réflexion, soit en y assistant directement, soit en ayant accès à leurs actes.

Les revues m'ont également permis de lire des témoignages, directs ou indirects, et en particulier certains numéros de la revue éditée par l'APA consacrés à des aspects de mon sujet. C'est cette même APA qui m'a autorisée à consulter une dizaine de récits portant sur la Guerre d'Algérie, dont deux interviendront dans les deuxième et troisième parties.

Un autre genre de documents, celui qui permet de "faire connaissance" physiquement avec les protagonistes des situations de guerre, est le documentaire. J'en ai utilisé plusieurs, allant de l'épisode tragique de Verdun aux conflits armés auxquels des Français, "de souche" ou réfugiés, ont été mêlés.

Enfin, mes sources les plus nombreuses sont constituées de ce que j'ai appelé les recherches. Elles n'émanent pas toujours de chercheurs patentés : il s'agit parfois de praticiens, enseignants, intervenants sociaux, ou encore psychiatres, mais ils ont tous en commun d'avoir mené une réflexion sur les parcours de vie de personnes ayant subi des traumatismes liés à la guerre, en restituent leur parole et en retirent des enseignements. Quelques-uns, d'ailleurs, se sont appuyés sur la méthodologie des Histoires de vie. Ces ouvrages sont au nombre d'une dizaine mais les histoires qu'ils racontent sont bien plus nombreuses.

1.4. La Seconde Guerre Mondiale, référence ultime

Si « *la guerre génère de l'écriture* » et que l'on peut dire, avec Philippe Artières, que « *c'est même l'une des machines les plus productrices d'écriture jamais inventées par l'homme* »[1] , si l'APA relevait en Septembre 1997 « *plus de 92 textes* » traitant de la guerre, « *soit environ 1/7ème* »[2] , la guerre numéro un est celle de 39-45. Sur les 92 textes recensés, 69 étaient relatifs à la Seconde Guerre Mondiale, contrairement aux « *guerres d'indépendance : Indochine, Algérie, dont on trouve de rares témoignages* »[3].

Ceci est confirmé six ans plus tard par Jean-Louis Jeannelle : « *Le gros de la production mémoriale se situe après la Seconde Guerre Mondiale : on observe une explosion du nombre de parutions à partir de la fin des années 60 et ceci tout au long des trente dernières années du siècle, ce qu'on peut appeler les "trente glorieuses de la mémoire"* »[4]. Pour être plus précis, il rend compte du résultat de ses recherches : « *Entre 1970 et 1999*, dit-il, *j'ai dénombré plus de six cents de ces textes, alors qu'entre 1900 et 1969, je n'en comptais que deux cents* »[5].

Parmi les explications que l'on peut avancer à cela, il y a certainement l'alphabétisation qui s'est considérablement améliorée dans les soixante-dix premières années du 20ème siècle, ce qui a résolu un problème technique. On peut également faire l'hypothèse que les travaux de la Psychologie, vulgarisés dans la seconde moitié du siècle, ont autorisé et libéré la parole.

Michelle Zancarini-Fournel fournit une explication complémentaire : les années 68 auraient été un déclic « *pour donner la parole à des individus ou à des groupes dont il ne subsistait guère de trace dans les archives et qu'on n'avait pas souvent l'occasion d'entendre*

[1] ARTIERES Philippe. Ecrire la guerre. *La Faute à Rousseau*, 1997, n° 16, p.23.
[2] LEROUX-HUGON Véronique. Ibid, p.27.
[3] Ibid, p.28.
[4] JEANNELLE Jean-Louis. 2003, op.cit., p. 29.
[5] Ibid, p.30

ou d'évoquer »[1].

Par ailleurs, il semble que la Seconde Guerre Mondiale ait été un tournant majeur dans notre Histoire. Par sa violence incommensurable et incomparable, elle est devenue un "évènement fondateur". Ainsi, Boris Cyrulnik affirme qu' « *aujourd'hui, notre tremblement de terre de Lisbonne* [en 1755] *s'appelle "Auschwitz", "Hiroshima"* »[2]. A propos de l'embuscade fatale à de jeunes soldats français en Afghanistan en 2008, une journaliste parlera d'un « *rapprochement avec les nazis* »[3], présent dans le vocabulaire employé par les politiques. Bien plus surprenante est l'analogie faite par Jacques Ascher et Jean-Pierre Jouet dans leur ouvrage sur les personnes greffées : « *Il est possible d'observer*, affirment-ils, *combien les malades, leur famille, le personnel médical et paramédical évoquent, avec une fréquence finissant par faire signe, l'institution paradigmatique de la société totalitaire de l'Allemagne nazie* […]. *Le génocide est* […] *allusivement pointé ou explicitement désigné* »[4]. Il est vrai que les malades vivent « *perte de poids massive, chute des cheveux, pâleur* » mais cela ne suffit pas à expliquer à quel point sont projetés sur l'Institution hospitalière « *des fantasmes archaïques* [pouvant] *aller parfois jusqu'à l'assimilation obscène et profondément injuste de l'hôpital au camp nazi* »[5].

Cette abondance des récits, d'une part, le symbole et la référence qu'ils constituent d'autre part, m'ont donc conduite à "surreprésenter" les témoignages portant sur la Seconde Guerre Mondiale dans mon corpus théorique. Par ailleurs, j'ai écarté les conflits dans lesquels les seuls militaires de carrière ont été engagés. Même s'ils ne sont sans doute pas exempts de traumatismes, ils ont "choisi" la situation extrême qu'est la guerre, ils y ont été préparés, ils en ont fait leur profession. D'ailleurs, Véronique Leroux-Hugon, qui a travaillé sur tous les témoignages recueillis par l'APA dans les *Garde-mémoire* 4 et 5, publiés en 2000 et 2002, confirme mon intuition : « *Passés l'amertume, la honte et le désespoir de la capitulation*, explique-t-elle, *il semble que les militaires de carrière retrouvent plus facilement leurs marques pour s'engager dans d'autres combats, sous d'autres cieux : leurs récits sont marqués par cette détermination* »[6].

C'est également ce sentiment qu'a éprouvé Claude Coquelle, membre du groupe Transform' réunissant les doctorants autour de notre directrice de thèse. Psychosociologue en libéral et biographe à ses heures, il a eu l'occasion d'interviewer, pour les besoins d'un récit de vie commandé par ses petits-enfants, un militaire de carrière ayant entre autres "fait" l'Algérie. Il m'a confié au cours d'une conversation, sans trahir son devoir de confidentialité, à quel point le récit de cet homme semblait « *lisse, sans aspérité* »[7].

[1] ZANCARINI-FOURNEL Michelle. Témoins de l'histoire. *La Faute à Rousseau*, 2003, n°33, p. 34- 35.
[2] CYRULNIK Boris. *De chair et d'âme*. Paris : Odile Jacob, 2006, 256 p. 52.
[3] Les mots de la guerre. *Déshabillons-les*. Chaîne Public Sénat. 2008.
[4] ASCHER Jacques, JOUET Jean-Pierre. *La greffe. Entre biologie et psychanalyse*. Paris : PUF, 2004, 234 p., p. 183.
[5] Ibid, p. 184.
[6] LEROUX-HUGON Véronique. Témoins de l'histoire. *La Faute à Rousseau*, 2003, n°33, p. 58.
[7] COQUELLE Claude. Séminaire doctoral Transform'. Université de Nantes. 15 Novembre 2008. Notes personnelles.

Chapitre 2
La situation extrême, définition

Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face.
François Lebigot

Selon les auteurs de *La greffe*, le concept de situation extrême aurait été inventé par Bruno Bettelheim en 1979 dans un article intitulé « Comportement individuel et comportement dans les situations extrêmes » paru dans l'ouvrage *Survivre* chez Robert Laffont. Et ceci après que Maurice Blanchot aurait, lui, décrit celui d'expérience-limite en 1969[1]. Quatre critères principaux, destinés à définir la situation extrême, sont apparus dans mes lectures.

2.1. Le voisinage de la mort

Boris Cyrulnik affirme qu' « *à la fin de sa vie, une personne sur deux aura subi un évènement qualifiable de traumatisme, une violence qui l'aura poussée à côtoyer la mort* »[2]. Fabienne Castaignos-Leblond, pour sa part, s'inspire de la définition de Nicolas Fischer, de 1994, dans laquelle il désigne par situation extrême « *un ensemble d'évènements qui plongent les individus dans des conditions radicalement différentes de leur vie habituelle. Elle se caractérise*, dit-il, *par une intensité insupportable qui plonge dans la souffrance et par une dimension de violence qui ébranle une vie* ». Elle est « *une situation non voulue, imposée par l'extérieur* […] *et qui menace* [la] *vie de la personne* »[3]. Par ailleurs, cet ensemble d'évènements, « *de par leurs caractères brusques et radicaux, entraînent un changement* […] *tel que l'individu est inévitablement acculé à se battre pour ne pas mourir et survivre* »[4]. Du même coup, occupé à lutter, l'individu réalise que « *sa vie est devenue éphémère et fragile, il devient conscient du temps qui passe* […] *et qui reste, et de sa propre finitude* »[5].

C'est à ce même constat qu'est parvenue Monique Hervy qui a effectué des travaux de recherche sur le rapport à sa propre mort, à la suite de son expérience du coma. Elle explique comment dans un conflit armé, par exemple, le sujet prend conscience de l'impensable. Et elle s'interroge *: « Comment intégrer* […] *un accident qui le confronte brutalement à sa condition inéluctable de mortel?* »[6].

Pour Gaston Pineau aussi, et c'est ce qu'il a écrit dans la préface de *Mort d'un pédagogue* de Jean-François Gomez, la situation extrême est très clairement celle qui va jusqu'au « *voisinage de la mort* »[7]. Une mort qui peut également être symbolique. En effet, Thierry Baubet, psychiatre et coordonnateur de la Cellule d'Urgence Médico-Psychologique de Seine Saint-Denis, étend le concept de situation extrême, au-delà de la « *confrontation directe avec la mort* (à) *tout ce qui est violence sexuelle. C'est une mort psychique* »[8], assure-t-il.

Je me suis autorisée également à étendre le concept à ceux et celles qui n'ont pas nécessairement été eux-mêmes menacés dans leur intégrité, mais qui, parce qu'ils ont été spectateurs ou parce que cette menace leur a été transmise en héritage, ressentent ce "voisinage" ou cette proximité avec la mort ou, à tout le moins avec un grave danger.

---

[1] ASCHER Jacques, Jouet Jean-Pierre. 2004, op.cit., p.166.
[2] CYRULNIK Boris. *Le murmure des fantômes*. Paris : Odile Jacob, 2003, 249 p, p.234.
[3] FISCHER Nicolas cité par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. *Traumatismes historiques et dialogue intergénérationnel. Un difficile exercice de mémoire*. Paris : L'Harmattan, 2001, 304 p., p.189.
[4] Ibid, p.83.
[5] Ibid, p.191.
[6] HERVY Monique Viviane. Trauma dans l'histoire d'une vie. *Histoires de morts au cours de la vie*, ed. par Gaston PINEAU et Martine LANI-BAYLE, Paris : L'Harmattan, Collection Histoires de vie en formation, 2011, 324 p., p.70.
[7] PINEAU Gaston. *Les histoires de vie au défi des situations extrêmes*. Journée d'étude de l'Université de Nantes. 14 juin 2008. Notes personnelles.
[8] BAUBET Thierry, cité par MOUTOUT Corinne. Une Cellule psychologique a été mise en place : l'exemple d'Avicenne. Documentaire. *Infrarouge*. France 2. 2008.

2.2. La brutalité des évènements

Dans un de ses ouvrages, Martine Lani-Bayle a publié des textes de personnes en formation et en ayant récapitulé les thèmes principalement abordés, elle montre la prévalence des « *moments significatifs de la vie* ». Parmi eux, cite-t-elle, figurent « *les évènements, chocs et traumas, situations extrêmes*, […], *deuils et guerre* »[1]. Pourquoi ? Parce que, comme le dit Fabienne Castaignos-Leblond, cet évènement va « *introduire une surprise dans la vie de tous les jours* ». Il brise la routine, il revêt « *un caractère d'exception* »[2].

Les faits ayant ce caractère extraordinaire, au sens strict du terme, ont été classés en quatre catégories par Brin et Ruffy en 1980. Parmi eux, « *les évènements liés au monde physique, imprévisible* », dans lesquels ils intègrent la situation de guerre. Michèle Leclerc-Olive, un autre auteur, distingue également, en 1997, quatre classes d'évènements. Trois d'entre elles pourraient, selon moi, caractériser les situations extrêmes : « *l'évènement rupture-transgression tel la mort ; l'évènement qui brise, ou encore l'évènement catastrophe tel le viol ; et enfin l'évènement qui détruit* »[3].

Ce qui caractérise le ou les évènements de ce type, c'est aussi qu'ils n'ont pas pu au préalable être pensés, ni dans leur « *intensité extrême* », ni dans leur « *temporalité brutale* »[4]. Lorsqu'ils touchent des enfants, qui sont donc encore plus « *vulnérables du fait de leur processus de développement* », ces évènements engendrent « *une sorte de modification brutale, radicale, jamais anticipable*. […]. *C'est une sorte d'exil intérieur extrême* »[5].

2.3. Un éclatement et une reconstruction identitaires

Ce que nous apprend également Fabienne Castaignos-Leblond, c'est que compte tenu des risques encourus par le sujet et de la violence du choc ressenti, la « *situation extrême entraîne une déstructuration de l'identité, une perte de consistance des repères, un éclatement des cadres de référence* ». Les évènements brutaux, vécus ou "reçus" dans l'angoisse, sont assimilés à des « *expériences de passage, non seulement d'un état à un autre mais de passage intérieur vers l'intérieur de soi où se joue sa propre refondation* »[6].

Ceci est confirmé par Catherine Schmutz qui, ayant étudié notamment une situation singulière, celle de Vincent Humbert (ici, exceptionnellement, nous quittons un instant le monde de la guerre), présente « *l'accident comme l'évènement fondateur de la deuxième vie,* […] *"le souvenir d'un corps qui n'est plus"* […] *le retrouver pour en faire le deuil*.»[7].

Même remarque à propos de Bruno Bettelheim, dont Jean-François Gomez dit : « *son passage à Dachau et à Buchenwald n'était pas un moment de son histoire, mais le moment essentiel, et* […] *il lui a fallu toute une vie pour en guérir* »[8].

Autre exemple pour conclure sur ce point, celui de Philippe Séguin, interviewé pour les besoins d'une émission télévisée en 2008. Il y parle d'une *Marseillaise* qui a résonné pour lui en Novembre 1949. Il avait six ans et demi et a reçu, en lieu et place de son père, la Croix de

---

[1] LANI-BAYLE Martine. *Histoires de formation. Récits croisés, écritures singulières*. Paris : L'Harmattan, 2003, 316 p., p.19.
[2] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne, 2001, op.cit., p.187
[3] Ibid, p.188.
[4] OUSS-RYNGAERT Lisa, DIXMERAS Jean-Paul. Que vivent les équipes dans les situations extrêmes ? , *Soigner malgré tout*, ed. par BAUBET Thierry, LE ROCH Karine, BITAR Dounia, MORO Marie-Rose, Paris : La pensée sauvage éditions, 2003, Tome 1, Trauma, cultures et soins, 251 p., p.56 et 57.
[5] MOUCHENIK Yoram. *Ce n'est qu'un nom sur une liste, mais c'est mon cimetière. Traumas, deuils et transmission chez les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation.* Paris : La pensée sauvage éditions, 2006, 173 p., p.15. (Collection traumas).
[6] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p.190.
[7] SCHMUTZ Catherine. Ecrire le droit de mourir ou de vivre : Analyse de deux situations extrêmes, *Histoires de de morts au cours de la vie*, 2011, op.cit, p.88-89.
[8] GOMEZ Jean-François. *L'Education spécialisée, un chemin de vie. Récit-journal.* Paris : L'Harmattan, 2008, 277 p., p.60. (Collection Histoire de vie et formation).

Guerre et la médaille militaire. Il dit à ce sujet : «*c'est toute ma vie !* […] *Ma vie, mes choix, sont marqués par cet épisode fondateur, si je puis dire, qui est la mort au combat de mon père* »[1]. Episode fondateur de plus de soixante ans ! Une sorte de point zéro qui absorbe tout et casse la temporalité.

2.4. Un vécu toujours singulier

Dernier aspect qui définit une situation extrême (comme d'ailleurs probablement toute situation de la vie), c'est sa relativité. « *Il n'existe pas d'extrême "objectif"* », nous disent Lisa Ouss-Ryngaert et Jean-Paul Dixméras, qui ont observé les réactions de chirurgiens humanitaires soumis à des conflits armés violents dans des pays où ils étaient partis soigner des victimes, et où ils en étaient à leur tour devenus. « *La notion d'extrême reste très relative, en fonction du cumul des traumas et des individus* »[2]. Parfois, la réaction qui survient dans l'après-coup, une fois l'évènement extrême passé, au cours duquel la personne "assure", parfois donc cette réaction « *survient lors d'un évènement plus "anodin", traduisant la relativité de l'extrême pour chacun* ». Et ils prennent l'exemple d'une personne pour qui « *ce fut l'odeur de la mort au Rwanda, après les violences objectives, qui fit "déborder le vase"* »[3].

C'est également ce qu'a observé Boris Cyrulnik dans les recherches qu'il a surtout effectuées auprès des enfants. A situation en apparence équivalente (mais en apparence seulement), deux individus ne vont pas réagir de la même façon. Prenant l'exemple d'enfants battus par la métayère chez qui ils avaient été placés, il explique : « *Ils ne souffraient pas une deuxième fois puisque le coup venait de quelqu'un qu'ils n'aimaient pas* […]. *Mais quand le coup provient d'une personne avec qui on a établi une relation affective, on souffre une deuxième fois de sa représentation* »[4].

Si l'on extrapole à partir de cet exemple, on pourrait dire que la situation de guerre, surtout lorsqu'on y a été conduit par son propre pays, qui a le devoir de protéger ses concitoyens, est une situation à "double effet" : elle est situation extrême par son voisinage avec la mort, sa violence, la nécessaire réadaptation qu'elle impose certes, mais elle l'est aussi parce qu'elle est déclenchée par "celui" qui est censé assurer la sécurité des siens : l'Etat.

[1] SEGUIN Philippe, cité par HUREL Pierre. Prêts à mourir pour la France. *Droit d'inventaire*. Production : Eléphant et Compagnie. 2008.
[2] OUSS-RYNGAERT Lisa, DIXMERAS Jean-Paul. 2003, op.cit, p.56.
[3] Ibid, p. 56 et 57.
[4] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit, p.20.

Chapitre 3
De la situation extrême aux traumatismes

Enseignez-nous l'art de la survie.
Le Dalai-Lama à Elie Wiesel

Si la situation extrême est un état dans lequel se trouve placé un individu, le traumatisme est déclenché par un ou plusieurs évènements liés à cet état. Bien que connu depuis longtemps, le traumatisme n'a fait l'objet d'un réel intérêt du côté des politiques publiques de santé que très récemment, et tout particulièrement s'agissant des traumatismes de guerre.

3.1. Définition du traumatisme

Sandor Ferenczi, contemporain et ami de Freud, ayant lui-même été mobilisé en 1916, décrivait au début du 20ème siècle, le traumatisme comme « *un choc inattendu, non préparé et écrasant* »[1]. De langue germanique, il employait « *le mot Erschütterung (commotion psychique)* » qui vient de « *schutt (débris)* ». Cette « *commotion psychique*, disait-il alors, *vient toujours sans préparation. Elle a dû être précédée par le sentiment d'être sûr de soi, dans lequel par suite des évènements, on s'est senti déçu* »[2].

Les auteurs de *La greffe* confirment que ce terme a été défini par la Psychanalyse comme « *un évènement violent, "effractant", déclenchant un afflux d'excitations qui déborde les mécanismes de défense ordinairement efficaces* »[3]. Cette expression de « *blessure par effraction* »[4] revient aussi dans la bouche d'Armelle Reznik, psychologue, psychothérapeute, et spécialiste de l'ethnopsychiatrie.

L'autre terme qui apparaît chez plusieurs auteurs, et qui a la même racine qu'effraction, est celui d'effroi. Thierry Baubet et Marie-Rose Moro citent Louis Crocq définissant l'effroi en 2002 : « *Les notions d'effraction et de rencontre avec le néant sont toutes deux contenues dans ce concept* »[5].

Par ailleurs, il est un aspect qui revient également dans quasiment toutes mes lectures, et qui est la perte des repères, déjà un peu abordée dans le chapitre précédent. Boris Cyrulnik a observé que cette « *surprise cataclysmique ou parfois insidieuse submerge le sujet, le bouscule et l'embarque dans un torrent, dans une direction où il aurait voulu ne pas aller. Au moment où l'évènement déchire sa bulle protectrice, désorganise son monde et parfois le rend confus, le sujet mal conscient de ce qui lui arrive, désemparé, souffre* »[6]. Et il ajoute : « *L'hébétude de nos représentations rend le monde incompréhensible parce que l'obnubilation nous fixe sur un détail qui signifie la mort imminente et nous fascine tellement qu'il obscurcit le reste du monde* »[7].

Même constat chez Bernard Rimé, interviewé à l'occasion de la parution de son ouvrage *Le partage social des émotions*. Il explique que « *les émotions et les traumas ne sont pas des phénomènes fondamentalement distincts. Dans les deux cas*, dit-il, *les systèmes d'attente, les modèles du monde, les théories de la réalité sur lesquels s'appuie l'individu pour son adaptation sont pris en défaut par les évènements. On est en présence de phénomènes d'infirmation. Et les émotions ou les traumas apparaissent alors comme des chiens de garde*

[1] KORF-SAUSSE Simone. Préface. *Le traumatisme*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2006, 171 p., p.20- 21.
[2] Ibid, p.33.
[3] ASCHER Jacques, JOUET Jean-Pierre. 2004, op.cit., p. 224.
[4] REZNIK Armelle. La rencontre transculturelle. Comment penser les migrants autrement. Journée d'étude de la Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales du Calvados. Caen. 15 septembre 2008. Notes personnelles.
[5] BAUBET Thierry, MORO Marie-Rose. Cultures et soins du trauma psychique en situation humanitaire. *Soigner malgré tout*. 2003, op.cit., p.85.
[6] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit, p.24.
[7] Ibid, p.60.

de ces systèmes vitaux de connaissance »[1]. Selon lui, l'étude des expériences émotionnelles extrêmes peut servir de miroir grossissant. Cette émotion extrême (ou trauma) serait ainsi « *la source d'un paradoxe non résolu, parce qu'elle révèle une contradiction entre les éléments de son expérience actuelle et les systèmes au moyen desquels* [le sujet] *appréhende habituellement le monde* »[2]. Cela signifierait donc que le traumatisme place l'individu devant un problème de sens.

Cette perte des repères, cette absence de sens à donner à l'évènement traumatique s'ajoute à une autre perception, plus terrifiante encore, celle « *d'être des êtres en suspend, potentiellement et facilement effaçables du monde, l'inhumanité de cette condition tenant dans le fait ou le sentiment de pouvoir disparaître sans laisser de trace* »[3]. C'est le cas de personnes en situation de guerre, dont pour certaines on ne retrouve effectivement jamais les corps, ou de personnes fuyant les combats et parfois victimes de passeurs sans scrupules.

Dernière caractéristique sur laquelle se rejoignent plusieurs spécialistes : « *Le traumatisme est plus grave lorsqu'il provient d'une main humaine* »[4], disait encore Armelle Reznik lors de la conférence au cours de laquelle j'avais pu l'écouter. D'ailleurs, certains auteurs ont distingué les « *traumatismes extrêmes et* [les] *traumatismes intentionnels* »[5]. C'est ce que dit aussi Tiphaine Dequesne, psychologue clinicienne qui a travaillé auprès de réfugiés Khmers après le génocide : « *L'expérience cambodgienne a particulièrement troublé parce qu'elle a été perpétrée par d'autres Cambodgiens* […]. *L'auteur du crime est ici le gouvernement censé protéger l'individu* […] *situation impensable* »[6].

C'est la raison pour laquelle on ne peut plus aujourd'hui estimer qu'à chaque coup du sort correspondrait un dégât que l'on pourrait évaluer. Réduire le traumatisme à un problème simple, c'est « *oublier qu'un coup du sort est avant tout un évènement mental. C'est pourquoi il faut distinguer le coup qui arrive dans le monde réel et la représentation de ce coup qui s'élabore dans le monde psychique. Or les coups les plus délabrants ne sont pas toujours les plus spectaculaires. Et la figuration du coup dans notre monde intérieur est une coproduction entre le récit intime que se construit le blessé et l'histoire qu'en fait son contexte culturel* »[7]. Au traumatisme premier peut donc en succéder un second, parfois plus dévastateur et souvent moins visible…

3.2. Un traumatisme vient rarement seul

Parmi les nombreux traumatismes secondaires, j'en ai identifié cinq principaux, dont certains seront repris ultérieurement. Le premier concerne l'absence cruelle de l'entourage pendant que certains soldats, au cours de différentes guerres, se trouvaient éloignés de chez eux. Pour les prisonniers, ce manque était d'autant plus fortement ressenti qu'aucune échéance ne pouvait être espérée. C'est ce que décrit Monsieur Boudot dans un colloque organisé à Tours en 1993: « *Il faut se rendre compte,* insiste-t-il, *que sur 1 Million 800 000 prisonniers de guerre (durant la période 39-45), la moitié étaient mariés et la moitié de ces derniers pères de famille. L'absence de nouvelles ou leur retard, l'ignorance de la durée de la séparation, les pieux mensonges pour ne pas augmenter les sujets d'inquiétude, créaient un*

[1] RIME Bernard. Le partage social des émotions. *Le Journal des psychologues*, 2006, n°248, p.72
[2] Ibid, p.73.
[3] BELKIS Dominique, FRANGUIADAKIS Spyros. Devenir réfugié : expérience de parcours, épreuve identitaire identitaire et récit biographique, *Colloque Terrains d'asile* [en ligne], 18-19-20 septembre 2008, [réf. du 10 décembre 2011], p.6. Disponible sur barthes.enssib.fr/TERRA/article819.html.
[4] REZNIK Armelle. 2008, op.cit.
[5] BAUBET Thierry, MORO Marie-Rose. 2003, op.cit., p.74.
[6] DEQUESNE Tiphaine. Vécu traumatique, migratoire et résilient des réfugiés Khmers de France après le génocide Khmer rouge : quand la culture crie en silence, *Colloque Terrains d'asile* [en ligne], 18-19-20 septembre 2008, [réf. du 10 décembre 2011]. Disponible sur : barthes.enssib.fr/TERRA/article819.html.
[7] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p.223.

climat d'incertitude qui se surajoutait au choc émotionnel de la défaite et de la séparation »[1].

Même lorsque les lettres, si attendues, arrivent, renchérit l'Abbé Deret, elles « *n'apportent pas ce que le prisonnier de guerre espérait : c'est que l'être réel ne s'exprime pas dans ces lignes comme l'eût fait l'être idéal qui est né de la méditation du prisonnier. L'épouse qui écrit reste attachée à ses préoccupations quotidiennes, il lui arrive même de parler de ses distractions, ignorant qu'elle est devenue un objet d'amour pur, un sujet de tendresse pure. Celui qui lit ne trouve pas le mot qu'il attendait, d'où mécontentement, parfois indignation et même inquiétude* »[2].

Autre conséquence de la captivité, en tout cas dans ses formes les plus extrêmes : le traumatisme de la dépersonnalisation. Celui de la déportation est très connu, mais je citerai deux autres exemples. Tout d'abord, celui proposé par Vincent de Gaulejac, ayant rencontré Roberto dans un des séminaires « Roman familial et trajectoire sociale » où il était accompagné pour produire son Histoire de Vie. « *Je me souviendrai longtemps de Roberto,* dit-il, *qui, au moment de sa première présentation dans un groupe où l'on évoquait l'histoire de ses prénoms, déclara : "J'ai été pendant cinq ans le numéro 2263 et depuis j'ai eu du mal à retrouver mon identité première". Il avait été incarcéré pendant plus de quatre ans, durant l'une des nombreuses dictatures qui sévit dans les années 1970 en Amérique Latine. Le nom est bien précieux puisque son abolition est un moyen de dépersonnalisation et d'indifférenciation* »[3], conclut-il.

Ce processus de perte de son identité profonde peut même perdurer bien au-delà de la situation de guerre. C'est ce qu'a ressenti Philippe Grimbert, enfant né après la Seconde Guerre Mondiale et qui a découvert, à l'âge de quinze ans, que son père, juif, avait perdu sa première femme et son premier fils, gazés à Auschwitz. Dans un récit très largement autobiographique, mais qu'il a appelé roman car il a dû en partie reconstituer la vie de ses parents avant sa naissance, il s'émeut de son nom, portant en lui la cicatrice du traumatisme. Il s'agissait de « *deux lettres changées officiellement à la demande de mon père, orthographe différente qui lui permettait de planter des racines profondes dans le sol de France. L'œuvre de destruction* […] *se poursuivait ainsi* […] *déversant ses tombereaux de secrets, de silences, cultivant la honte, mutilant les patronymes* […] *Défait, le persécuteur triomphait encore* ». Et il ajoute : « *régulièrement, on m'interrogeait sur l'origine du nom Grimbert,* […] *exhumant le "n" qu'un "m" était venu remplacer, débusquant le "g" qu'un "t" devait faire oublier* […]. *Un "m" pour un "n", un "t" pour un "g", deux infimes modifications. Mais "aime" avait recouvert "haine", dépossédé du "j'ai", j'obéissais désormais à l'impératif du "tais"* »[4]. Dans le cas précis de Philippe Grimbert, à la perte de ses origines s'associait aussi le devoir de ne pas en parler, caractéristique fréquente chez ceux que l'on nomme la deuxième génération, et dont nous reparlerons plus tard.

Ce qui est également souvent pointé par les témoins, et qui génère un second traumatisme, c'est l'absence de reconnaissance de la gravité des évènements que des Etats infligent à leurs ennemis, mais également, et c'est ce qui apparaît nous l'avons vu comme insoutenable, à leurs propres citoyens. Depuis le régime nazi, on parle beaucoup d'euphémisation à propos du vocabulaire de la Shoah. Primo Lévi, un des rescapés les plus connus de l'enfer des camps, et dont la fin tragique, tout comme celle de Bruno Bettelheim du reste, a contribué à me faire entreprendre cette recherche, comme j'en ai fait part en introduction, a fort bien traduit ce phénomène : « *Pour garder le secret* […] *on recourait dans le langage officiel à de prudents et cyniques euphémismes : au lieu de "extermination", on écrivait " "solution définitive", au lieu de "déportation", "transfert", au lieu de "mort par gaz", "traitement spécial"* »[5].

---

[1]BOUDOT Monsieur. Epreuve collective et mémoire. L'expérience de la captivité. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. *Peuple et Culture-Education permanente*, 1993, 143 p., p.92. (Collection histoires de vie).

[2] DERET Abbé. Ibid, p.95.

[3] de GAULEJAC Vincent. *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*. Paris : Desclée de Brouwer, 1996, 222 p., p.98. (Collection Sociologie Clinique).

[4] GRIMBERT Philippe. *Un secret. Roman*. Paris : Le Livre de poche, Grasset, 2004, 185 p., p.16 et 17.

[5] LEVI Primo. *Si c'est un homme*. Paris : Julliard Pocket, Edition 1990, 214 p., p.193.

Garder le secret, certes ! Mais on peut aussi s'autoriser à penser que les Allemands, par ce vocabulaire, avaient également le souci de conserver à leurs propres yeux l'image d'un peuple reconnu en Europe comme faisant partie des plus cultivés et des plus civilisés. Image qu'une barbarie affichée aurait définitivement ternie !

C'est d'ailleurs le même phénomène que l'on retrouve en France dans les conflits armés de la seconde moitié du 20ème siècle. Dans une émission diffusée sur la chaîne Public Sénat, plusieurs spécialistes sont tombés d'accord sur ce point. Ainsi, pour Charles Bernet, linguiste, il y a « *des stratégies d'atténuation. Et parmi* [celles-ci], *il y a le fait d'utiliser des mots plus vagues, comme conflit, comme hostilités, comme affrontement. On peut aussi se réfugier dans des mots plus précis, comme frappe, opération, et on peut même utiliser des locutions dans lesquelles on va employer des mots qui seront le contraire de la guerre, comme opération de pacification, opération de sécurisation* »[1]. Selon Denis Bertrand, sémiologue, ces stratégies d'atténuation sont liées à une « *intensité émotionnelle et passionnelle* […] *telle que le langage lui-même est mis en danger, le sens est mis en danger* ». On va donc « *affaiblir*, dit-il, *on va euphémiser* »[2].

Un peu plus nuancé (peut-être parce qu'à la différence des deux chercheurs, lui a été directement impliqué dans la sphère politique), Louis Gautier, ancien Conseiller à la Défense de Lionel Jospin, considère que le vocabulaire de la guerre est ancien et désuet. « *C'est normal*, souligne-t-il, *qu'on cherche des mots qui décrivent mieux ou qui habillent mieux* […] *la réalité des choses. Ce qu'il y a*, ajoute-t-il néanmoins, *c'est qu'à force d'habiller, on oublie de dire quand même qu'il y a au fond une réalité qui, elle, demeure, qui est celle de guerre, de combat, de mort, de violence, de brutalité* »[3].

Au passage, Philippe Moreau-Defarges, chercheur à l'IFRI[4] relève que c'est la guerre d'Algérie qui a inauguré ces termes d'opérations, termes au demeurant « *très intéressants*, ajoute Denis Bertrand, *parce qu'au fond, "opération" implique une programmation prévisible, c'est-à-dire élimine la dimension de l'aléa, alors que le mot "guerre" implique l'aléa* »[5].

De là à dire que les soldats n'ont pas à se plaindre, il n'y a qu'un pas à franchir ! Et ce pas a été souvent franchi et dans plusieurs situations extrêmes également vécues par des civils ces cent dernières années. En effet, Fabienne Castaignos-Leblond, dont le père a été déporté, note qu'à son retour ainsi qu'à celui des rares survivants, « *le temps est à la reconstruction. Etouffer les sources de tension est devenu un choix politique.* […]. *C'est fréquemment ce qui est à l'origine de leur amertume et constitue ce que Claude Barrois appelle le traumatisme secondaire* »[6].

Faisons un petit pas de côté avec Louis Croq, cité par Monique Hervy, et qui a étudié les traumatismes subis par les victimes du stade de Furiani et des attentats du RER (là encore, il ne s'agit pas de situations de guerre mais tous les autres "ingrédients" de la situation extrême s'y trouvent) : « *Le monde s'est refermé égoïstement sur ces rabat-joie que sont les victimes, leur infligeant le deuxième trauma qu'est l'oubli* »[7].

Autre pas de côté vers une guerre qui n'est pas une des nôtres mais qui s'apparente beaucoup à nos guerres coloniales, celle qui a amené 500 000 soldats américains au Vietnam. Selon Boris Cyrulnik, leur rapatriement « *s'est très mal passé. Non seulement la guerre a constitué une immense épreuve, mais en plus les combats n'avaient aucun sens pour la plupart de ces jeunes hommes* […]. *Mais surtout, le retour a constitué une épreuve*

[1] BERNET Charles. Les mots de la guerre. *Déshabillons-les*. Chaîne Public Sénat. 24 Octobre 2008.
[2] BERTRAND Denis. Ibid.
[3] GAUTIER Louis. Ibid.
[4] Institut Français des Relations Internationales
[5] BERTRAND Denis. Ibid.
[6] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p.102.
[7] CROCQ Louis, cité par HERVY Monique Viviane. 2011, op.cit, p.71.

supplémentaire pour ces hommes épuisés qui avaient connu l'horreur insensée. Ils se sont sentis déchus par le pays qu'ils croyaient défendre. Les "vétérans" n'ont pas été accueillis en héros. Au contraire même, ils ont subi des récits accusateurs qui faisaient d'eux des criminels honteux ». Pour montrer à quel point ce traumatisme "secondaire" était puissant, il cite Adrian Houbbalah : « *"D'après les statistiques officielles, le nombre de morts violentes (suicides et homicides) parmi les vétérans américains a été plus important que pendant le conflit"* »[1].

A ce premier traumatisme généré par la guerre, (à ces premiers traumatismes, devrais-je dire, tant les évènements potentiellement traumatisants sont nombreux dans une telle situation) s'ajoute donc celui de la non-reconnaissance de la souffrance. A celui de tuer, on additionne celui de pointer du doigt ceux qui l'ont exécuté. Comme le dit Fabienne Castaignos-Leblond, la guerre « *est la levée et l'inversion d'un interdit fondamental "tu ne tueras point", interdit qui institue nos comportements comme humains, qui est la condition même du lien social. En légitimant le fait de tuer, on érige la guerre en un système où la destruction d'autrui est présentée comme un devoir* »[2]. Alors, quand ce sont les mêmes qui envoient de jeunes hommes à la mort, qui les contraignent à enfreindre l'ultime tabou, qui refusent d'entendre l'expression de leurs traumatismes et qui, de surcroît, les désignent comme des bourreaux, on parvient ici au paroxysme de la perversité de la situation extrême qu'est la guerre !

Dernier aspect que je souhaiterais aborder à présent, celui de l'exil. Les toutes dernières guerres auxquelles des Français ont été mêlés, à la fin du 20ème siècle ou au début du 21ème, se sont déroulées hors de nos frontières, et parmi les "revenants", on trouve aussi bien des Français "de souche", installés dans des régions du monde malheureusement explosives, des Français aujourd'hui réfugiés ou en attente de le devenir, et originaires de ces pays en guerre, ou encore des humanitaires partis au secours des populations et parfois pour de longs mois, voire des années.

Les chercheurs qui ont étudié les parcours biographiques de ces expatriés semblent présenter l'exil comme un traumatisme secondaire souvent plus lourd de séquelles que la guerre qui les a contraints à fuir. Par exemple, Dominique Belkis et Spyros Franguiadakis, toujours au cours de leurs interviews, ont fait le constat suivant. Plus que la peur générée par les conflits dans le pays, le récit du voyage « *est considéré par tous comme le moment "le plus terrible", "que je n'oublierai jamais*, dit un témoin, *parce qu'il est le moment où ils se sont sentis totalement exclus du monde, dépossédés d'eux-mêmes* […], *l'épreuve dont il est question ici est* […] *caractérisée par la perte presque totale de son destin (livré aux passeurs) et c'est cette position qui rend l'expérience extrême et très difficile à supporter* »[3].

Tiphaine Dequesne, quant à elle, va encore plus loin dans le processus de l'exil puisqu'elle aborde également l'intégration. Selon elle : « *L'expérience migratoire, tout en étant parfois indispensable et salvatrice, est toujours une étape difficile et risque de figer dans son trauma le sujet qui n'a pas les ressources nécessaires à une intégration bénéfique dans le pays d'accueil* ». Et elle se demande même « *si après un bouleversement total des repères culturels et identificatoires, après une plongée aux côtés de la mort, la migration ne représente pas parfois, plus qu'une bouée de sauvetage, une tempête supplémentaire pour le réfugié naufragé* »[4].

Dernier témoignage à ce sujet, celui d'Hélène Asensi et Catherine Le Du. Ce ne sont pas deux traumatismes qu'elles relèvent mais « *plusieurs niveaux de souffrance* […] : *tout d'abord, la souffrance inhérente aux violences subies dans le pays d'origine* […]. *Cette souffrance est souvent associée à l'autre violence que confère le statut de spectateur impuissant de ces exactions sur ses proches* […]. *Apparaît ensuite la souffrance liée à la rupture de l'exil et au déroulement de l'exode, toujours présente,* [puis celle, parfois] *due aux*

[1] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p.69.
[2] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit, p.94.
[3] BELKIS Dominique, FRANGUIADAKIS Spyros. 2008, op.cit., p.5.
[4] DEQUESNE Tiphaine. 2003, op.cit., p.2.

conditions matérielles et humaines de l'accueil en France »[1]. Enfin, le parcours administratif nécessite d' « *apporter les preuves des violences politiques subies dans le pays d'origine* […], *il faut prouver que l'on a suffisamment souffert pour souhaiter* [le] *quitter* »[2]. Et quand l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides (OFPRA) refuse, la personne ne peut que penser : *« "on n'a pas cru mes paroles"* »[3].

Ce traumatisme est d'ailleurs partagé par les jeunes appelés envoyés dans des guerres qu'ils n'avaient pas choisi de faire et dont, au retour, ils ont à peine le droit de parler ou, s'ils le font tout de même, dont ils ne sont pas toujours crus.

3.3. Des séquelles qui peuvent s'éterniser

Trois psycho-traumatismes ont pu être définis : à court terme, à moyen terme ou en différé, c'est-à-dire six mois après l'évènement. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant à propos de la reconnaissance et de la prise en charge du traumatisme lié à la guerre.

Dans ces trois phases, des modes de réaction ont été repérés par de nombreux spécialistes et il apparaît, lorsque l'on étudie l'état de stress post-traumatique dans différentes régions du monde touchées par la guerre, qu' « *il existe bien des invariants culturels* », non pas dans les symptômes mais dans les séquelles des traumatismes. Dans les tout premiers moments qui suivent l'évènement, le phénomène de sidération est presque toujours cité. Dès 1920, Sigmund Freud avait différencié l'effroi (que précédemment, certains auteurs avaient assimilé au traumatisme lui-même tant l'évènement vécu et le choc ressenti sont dans une proximité temporelle) de la peur et de l'angoisse, « *utilisés, selon lui, à tort comme des expressions synonymes* ». Selon Thierry Baubet, il disait en effet qu' « *ils se laissent bien discriminer dans leur rapport au danger. Angoisse, expliquait-il, désigne un certain état tel que attente du danger et préparation à celui-ci, fût-il inconnu ; peur réclame un objet déterminé dont on a peur ; effroi, pour sa part, dénomme l'état dans lequel on tombe quand on encourt un danger sans y être préparé, mettant l'accent sur le facteur de surprise* »[4]. J'ajouterai que, probablement, en situation de guerre, angoisse, peur et effroi peuvent cohabiter, y compris au sein d'un même évènement.

Sandor Ferenczi, contemporain de Sigmund Freud, décrivait dans la même période les effets immédiats du traumatisme comme ceux d'« *un anesthésique* ». Il y aurait « *arrêt de toute espèce d'activité psychique, joint à l'instauration d'un état de passivité dépourvue de toute résistance* ». Paralysie qui inclurait « *aussi l'arrêt de la pensée* »[5]. Afin de parfaire cette définition de la sidération, Ferenczi employait une métaphore : elle englobe « *l'écroulement, la perte de sa forme propre et l'acceptation facile et sans résistance d'une forme octroyée, "à la manière d'un sac de farine"*»[6].

Parfois, « *pendant la situation extrême, des stratégies de survie empêchent de penser à son vécu* »[7] et certaines personnes « *semblent à peu près se comporter normalement* », mais en réalité elles sont le plus souvent en « *pilotage automatique* »[8]. Et comme il n'existe « *pas de dispositif pratique, de "dispositif de pensée, de stratégie en kit"* », le sujet « *ne parvient pas à réguler la situation, à réagir normalement aux stimuli* »[9], et après-coup, ils peuvent s'effondrer, comme l'expliquent des intervenants humanitaires.

[1] ASENSI Hélène, LE DU Catherine. Savons-nous accueillir les réfugiés en France ? *Soigner malgré tout*, 2003, op.cit., p.241.
[2] Ibid, p.243.
[3] Ibid, p.245.
[4] BAUBET Thierry, MORO Marie-Rose. 2003, op.cit., p.85.
[5] KORF-SAUSSE Simone. 2006, op.cit., p.20 et 21.
[6] FERENCZI Sandor, Ibid, p.33.
[7] HAMON Véronique. La rencontre transculturelle. Journée d'étude de la Direction des Affaires sanitaires et Sociales du Calvados. 2008, op.cit.
[8] BAUBET Thierry. 2008, op.cit.
[9] OUSS-RYNGAERT Lisa, DIXMERAS Jean-Paul. 2003, op.cit., p 56-57.

Cette sidération est décrite dans les mêmes termes dans un ouvrage d'Amanda Ripley. Cette journaliste du *Time*, qui a étudié de nombreux évènements extrêmes et parmi eux les attentats terroristes du 11 Septembre 2001 à New-York, a fait le constat suivant, très redoutable : « *La peur* […] *nous rend non pas hystériques mais curieusement engourdis, comme les évacués des tours jumelles* » qui auraient mis deux fois plus de temps à descendre que ce que prévoyaient les normes du bâtiment. Contrairement aux idées reçues concernant les mouvements de panique, « *la paralysie est de loin la réaction la plus courante en cas de catastrophe, mais aussi l'une des moins bien comprises* ». Selon les scientifiques, « *il s'agirait du vestige d'un réflexe de feindre la mort, qui a pu aider nos lointains ancêtres à repousser des prédateurs* »[1]. (Et qui a, du reste, parfois sauvé la vie à des soldats laissés pour morts sur un champ de bataille !)

La seconde réaction qui suit la sidération chez certains sujets, et qui est parfois considérée comme un mécanisme de défense, est ce que Sandor Ferenczi a appelé la fragmentation. « *Face à l'effet destructeur du trauma*, disait-il, *le psychisme adopte* », entre autres stratégies de survie, la « *fragmentation d'une partie du moi* ». Cet éclatement intérieur va amener ce même Ferenczi à décrire « *l'une des intuitions cliniques les plus fécondes* »[2] et qu'il a désignée sous l'expression d'"auto-clivage narcissique". Dans ce mécanisme de protection, « *le patient se dédouble : une partie de la personne continue de vivre et de se développer, tandis qu'une autre, enkystée, subsiste en état de stagnation, apparemment inactivée, mais prête à se réactiver à la première occasion : une partie éveillée, une partie morte* ». Ce clivage laisse le trauma en souffrance, « *c'est-à-dire en attente de remémoration et de représentations auxquelles se relier, mais aussi en attente d'être souffert* […]. *"Ce que vous ne voulez ni ressentir, ni savoir, ni vous rappeler*, disait encore Ferenczi il y a près d'un siècle, *est encore pire que les symptômes dans lesquels vous vous réfugiez"* »[3].

Un exemple de ce procédé inconscient de clivage, qui suit un traumatisme, est décrit par Wolf Biermann qui a rédigé la postface du célèbre *Pianiste*. « *Les lecteurs*, écrit-il, *auront sans doute été frappés par le ton étonnamment distancié d'un livre pourtant composé au milieu des ruines encore fumantes de la Seconde Guerre Mondiale. J'ai le sentiment que, pour décrire ses souffrances d'hier à peine, Wladyslaw Szpilman adopte un détachement qui est presque celui de la mélancolie. Comme s'il n'était pas encore revenu à lui-même après ce voyage à travers tous les cercles de l'enfer. Comme s'il racontait là le parcours d'un autre être humain, celui qu'il est devenu après l'invasion de la Pologne par les nazis* »[4]. Ou comme comme s'il racontait l'histoire de sa seule moitié encore en éveil ?

C'est cette même "attitude" qui choque Evelyne Bloch-Dano lorsqu'elle interroge sa mère, jeune fille juive ayant subi les persécutions nazies et qui, à la fin de la guerre, avait rejoint l'Armée française en Allemagne. Ainsi, lorsque sa fille lui demande ce qu'elle faisait à Berlin, elle répond que les déportés « *"avaient la gale. On était obligés de les désinfecter". Rien de plus. Elle n'a pas vu ? pas compris ? ou elle ne veut pas dire ?,* s'étonne l'auteure. *Le refoulement est-il parfois, comme le pense Ruth Klüger, le premier pas vers le dépassement ?"Ce qu'on ne perçoit, ni n'assimile, on ne l'a effectivement jamais vu"* », dit-elle. D'ailleurs, le mot de "déportés" que sa fille emploie dans son ouvrage, sa mère, elle, ne l'utilisera jamais. Elle parlera dans leurs conversations de « *personnes déplacées* »[5]. Quelques Quelques pages plus loin, Evelyne Bloch-Dano comprend. « *Ma mère ne ment pas. Elle ne se trompe pas. Simplement, sa mémoire n'a gardé de cette période que son intense bonheur de vivre. Il a tout éclaboussé. Elle était vivante. Jeune et libre. "C'est la plus belle période de ma vie"* »[6], avait-elle coutume de dire.

---

[1] MERCIER Nadine. The Unthinkable: who survives when disaster strikes -and why d'Amanda RIPLEY. *La Recherche*. 2008, n° 425, p. 92.
[2] KORF-SAUSSE Simone. 2006, op.cit., p.20 et 21.
[3] Ibid, p.21.
[4] BIERMANN Wolf. Postface. *Le Pianiste, ed. par* Wladyslaw SZPILMAN, 2001, op.cit., p. 251- 252.
[5] BLOCH-DANO Evelyne. *La Biographe*. Paris : Grasset, 2007, 233 p., p.75.
[6] Ibid, p.77.

Même constat pour Véronique Hamon, éducatrice spécialisée dans un Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile (CADA) et qui, entre autres tâches, aide les personnes à monter leur dossier pour l'OFPRA : « *Le clivage apparaît dans les récits de vie, dans la manière de raconter, froidement, sans affects apparents* ». Et elle ajoute que le demandeur d'asile, sauf exception, n'a pas de maladie mentale. C'est "simplement" un « *malade de la réalité* ». Donc l'enjeu, pour lui « *est de mettre une distance entre l'évènement et l'affect* »[1].

Alors, effet bénéfique ou effet délétère du clivage ? Selon Simone Korf-Sausse, Sigmund Freud ne tranchait pas sur cette question mais proposait bel et bien deux sortes d'effets : les uns, « *négatifs qui "tendent à ce qu'aucun élément des traumatismes oubliés ne puisse être remémoré ni répété" mais aussi des effets positifs, qui sont des "efforts pour remettre en œuvre le traumatisme, donc pour remémorer l'expérience oubliée ou, mieux encore, pour la rendre réelle, pour en vivre à nouveau une répétition"* »[2], répétition du trauma qui, selon lui, pouvait favoriser une meilleure intégration dans la vie psychique.

C'est également le point de vue de Boris Cyrulnik, même s'il emploie un vocabulaire plus actuel (le terme de répétition, par exemple, employé par Sigmund Freud, est aujourd'hui utilisé dans une acception plus péjorative). Il définit le clivage comme un « *procédé narratif qui, sous l'effet d'une menace, consiste à diviser le discours en deux parties qui se méconnaissent. L'une est confuse, comme la partie agonisante du psychisme, tandis que l'autre, encore vivante, devient source de lumière et même de gaieté. Quand le récit du trauma prend cette forme,* poursuit-il, *il peut soigner puisqu'il permet de demeurer dans le monde des humains, de conserver une passerelle verbale et de renforcer ce fil affectif ténu.* […]. *On peut ainsi dresser une typologie de la narration traumatique. Ceux qui, fascinés par l'objet qui les menace, en restent prisonniers, passent leur temps à répéter le même récit et à décrire la même image. A l'inverse, ceux qui expriment un récit clivé témoignent de l'enclenchement d'un processus de résilience* ». Il a constaté, en effet, dans sa pratique de psychiatre, qu'à force de mettre en mots ce qui est arrivé, le sujet va lentement éclairer la partie confuse de sa personnalité. Petit à petit, conclut-il, il va « *redevenir entier* »[3].

Au moment du retour dans un milieu protégé, soit dans sa famille pour les soldats, soit dans un pays d'accueil pour la victime de conflits armés dans son pays d'origine, ou de persécutions politiques ayant donné lieu aux pires exactions, on entre dans la deuxième phase où différents effets du traumatisme se produisent très fréquemment. Il y a bien sûr, pour certains d'entre eux, des blessures physiques, qui rappellent jour après jour les violences endurées et qui, peut-être par cette réactivation quotidienne du traumatisme, peuvent engendrer également des violences psychologiques. Ainsi, dans son ouvrage sur les enfants juifs cachés durant l'Occupation Allemande, Yoram Mouchenik donne la parole à Michèle. Celle-ci, née en 1936, voit son père « *arrêté en 1941 et interné dans un camp du Loiret avant d'être déporté, il reviendra en 1945, pesant 34 Kilos et présentera rapidement des accès dépressifs avec tentative de suicide. Son caractère s'est totalement modifié avec l'expérience concentrationnaire* ». Michèle se souvient : « *"Il ne comprenait pas que je refuse de manger. J'avais le souvenir d'un papa doux, mais il était devenu épouvantable, j'avais peur de lui"* »[4]. *lui"* »[4].

C'est également ce que rapporte Franck Ribault, fils d'un jeune homme déjà un peu "tête brûlée" et engagé volontaire en Indochine. « *Réveillé en sursaut par des douleurs abdominales qui te labourent les intestins, tu décides d'anesthésier le mal attrapé au Tonkin, toi petit Rambo français, en lui substituant un coït aussi furtif que fulgurant. De tes mains calleuses, aux poignets fracturés par quelques manipulations douteuses effectuées en Extrême-Orient, tu ne mets pas longtemps à transformer ma mère de paisible endormie en victime consentante*. […]. *Tu viens placer* [ton ventre] *meurtri par les piqûres que tu t'infliges tous les jours. Tu tentes d'éradiquer les vestiges de ces terribles amibes qui ont failli*

[1] HAMON Véronique. 2008, op.cit.
[2] KORF-SAUSSE Simone. 2006, op.cit., p.25.
[3] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p.62-63.
[4] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit, p.19.

t'emporter »[1].

Cette violence, qu'il a ramenée avec lui de son séjour en Indochine, il l'exerce aussi, et souvent, sur son propre fils. Elle comporte presque toujours des relents de cette guerre terrible. Ainsi, parfois, il met en scène des interrogatoires pour terroriser Franck : « *Au milieu de la pièce, environ seize mètres carrés, vides de tout meuble, tu disposes une chaise* […]. *Toi, militaire français, dépêché en Extrême-Orient, moi, vietcong capturé et soumis à la question. Toi, avoir les moyens de me faire parler. Tu te délectes en te rendant compte de la gêne, puis de la peur que tu suscites en moi* »[2].

Autre exemple, un jour où son père découvre le livre de François Mitterrand que Franck vient de s'acheter, il le déchire et lui demande de le « *"foutre à la poubelle". Tu ne respectes rien,* écrit Franck, *ni ta femme, ni ton fils, même pas les livres* »[3]. Et un peu plus loin, il émet cette hypothèse : peut-être assimilait-il « *la gauche au communisme, les rouges aux vietcongs* »[4].

Troisième situation où humiliation et expérience passée se mêlent. Franck vient d'être exempté après quelques jours de service militaire. Son père étale alors son « *verbe généreux en termes blessants*. […]. *Toi, le baroudeur ! Moi la mauviette* »[5]. Mais la violence ultime, celle qu'il exercera sur lui-même, celle qui se retrouvera fréquemment dans cette recherche, c'est son suicide par pendaison après son licenciement. Isolé de tous déjà depuis longtemps par son comportement, il ne sera retrouvé que quelques jours plus tard. La date de sa mort est donc incertaine mais Franck Ribault écrit (espère ?) : « *Il est plausible que tu te sois tué le 28 Octobre 1983, jour de mon vingt-sixième anniversaire* »[6].

Cet autre qui est revenu de la guerre ou des camps de la mort, qu'il s'agisse du père de Franck ou de celui de Michèle, a subi ce que j'ai retrouvé à de nombreuses reprises dans mes lectures et que l'on nomme la métamorphose. Ce phénomène fait partie d'un de ces invariants culturels observés par Thierry Baubet et Marie-Rose Moro. « *Le changement dans l'appréhension du monde est le second élément qui marque l'effet traumatisant : effondrement des idéaux, des croyances, du sens, désinvestissement objectal, sentiments d'abandon, de rage, etc* […] *le sujet ne se sent plus le même et ses proches ne le "reconnaissent plus"* »[7].

C'est aussi ce que dit Boris Cyrulnik à propos du traumatisme psychique : il « *contraint à la métamorphose ceux qui continuent à vivre malgré la meurtrissure* »[8]. Ce changement de personnalité est d'autant plus profond, et ressenti par l'entourage, que la séparation a été longue et que des évènements "périphériques" s'y surajoutent. Ainsi, à propos des prisonniers de guerre, Françoise Pineau explique : « *pendant cinq ans, des hommes et des femmes ont vieilli en vivant des expériences différentes, mais les yeux rivés vers le même horizon : les retrouvailles. Cinq ans, c'est long* […] *quoi d'étonnant s'ils ont eu du mal à se reconnaître et à se retrouver* ». De plus, écrit-elle, « *l'absence du mari avait changé le statut de la femme, elle avait appris à gérer, prendre des décisions, résoudre des problèmes* […]. *La compréhension et la patience furent par la suite les seuls remèdes capables de rétablir l'union des ménages. Ce n'étaient pas, hélas, des remèdes infaillibles* […]. *La reprise du contact entre le père et ses enfants entre autres, créa au retour une suite de problèmes en chaîne* »[9]. C'est pourquoi on intègre aujourd'hui, parmi les séquelles du traumatisme les « *répercussions sur la famille qui peuvent être lourdes (De Clercq, 2001)* »[10].

---

[1] RIBAULT Franck. *Ce Père que j'aimais malgré tout*. Paris : Albin Michel, 2001, 191 p., p.15.
[2] Ibid, p.92.
[3] Ibid, p.138.
[4] Ibid, p.140.
[5] Ibid, p.161.
[6] Ibid, p.181.
[7] BAUBET Thierry, MORO Marie-Rose. 2003, op.cit., p.86.
[8] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit, p.222.
[9]PINEAU Françoise. Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. 1993, op.cit., p.93.
[10] Ibid, p.101.

Il est un autre effet du traumatisme, qui intervient dans cette seconde période où le sujet n'est plus à proximité immédiate de l'évènement extrême et se retrouve en situation "protégée", sinon de lui-même, en tout cas de la menace qui pesait sur lui. Et c'est ce que beaucoup appellent la reviviscence. Cette situation, prise dans son acception littérale, celle de revivre un évènement qui a été réel mais ne l'est plus, est probablement d'autant plus fréquente qu'il reste à la personne des stigmates physiques qui le lui rappellent à chaque instant. C'est ce que nous avons déjà vu dans le récit de Franck Ribault, mais dont je citerai encore deux exemples.

Ainsi, parlant de son père sur son lieu de travail, il explique : « *Plusieurs fois dans la journée, tu devras quitter en urgence ton poste sans dire pourquoi. Un peu plus loin, tu défèques à l'abri des regards en songeant aux camarades morts que l'on a rapatriés d'Indochine, la nuit, dans leur cercueil afin que l'on ne sache pas. Toi, tu es revenu de jour, très malade et vivant. Mais si peu* »[1].

Il dépeint également l'apparence physique de son père : « *Huit ans après ton retour* […] *tu portes toujours les stigmates de la guerre sur ton visage. Tes joues, telles des tranchées, sont creusées par les sillons de l'horreur. Tes nuits sont agitées par des images qui te réveillent en sursaut quand de tes entrailles naissent ces douleurs lancinantes qui te laissent exsangue au cabinet* »[2].

Les cauchemars décrits ici par Franck Ribault reviennent de manière récurrente dans les récits. Ainsi, Thierry Baubet et Marie-Rose Moro, s'appuyant sur les travaux de François Lebigot (2002), soulignent que « *l'image traumatique pénètre dans l'appareil psychique* » et son « *resurgissement en sens inverse* […] *dans les cauchemars et les reviviscences provoque le même effet. Il y a donc là*, ajoutent-ils, *une expérience terrifiante où l'homme perd sa qualité d'"être parlant"* »[3]. C'est aussi ce qu'a constaté Tiphaine Dequesne lorsqu'elle a interrogé des réfugiés cambodgiens installés pour certains en France depuis vingt-cinq ans : « *la permanence du souvenir traumatique est trahie par des reviviscences et une somatisation importante* ». Elle émet l'hypothèse que l'évitement dont beaucoup d'entre eux ont fait une stratégie de survie n'a pas permis la résorption du traumatisme. Ainsi, ajoute-t-elle, « *l'évocation des années Pol Pot est toujours aussi difficile et Neary* [l'une des enquêtés] *nous dit que sa douleur est aussi intense, "comme avant, c'est la même"* »[4].

C'est ce qu'Armelle Reznik appelle « *un passé qui ne passe pas* »[5]. C'est ce que Bernard Rimé, quant à lui, désigne par le mot rumination. «*Toute expérience émotionnelle*, dit-il, *laisse des traces importantes au cours des heures, des jours, voire des semaines (et, parfois des mois ou des années)* […], *qui y font suite. Après une émotion, la pensée reste marquée par l'épisode. Celui-ci y revient de manière spontanée sous forme d'images intrusives et de rumination mentale* »[6].

Et comme le disent Bernard Rimé ou Tiphaine Dequesne, ces réminiscences du traumatisme peuvent se produire bien au-delà du temps du retour ou de la réinsertion, et parfois même dans des situations qui peuvent apparaître incongrues pour une personne non avertie. Ainsi, Philippe Grimbert relate, à la fin de son ouvrage, comment son « *père avait surmonté la disparition de son fils et de sa femme* » et comment « *la mort de son chien le faisait s'effondrer* ». Et d'ajouter, phrase essentielle qui va introduire le dernier élément de ce chapitre : « *Il m'a dit qu'Echo était mort par sa faute* »[7]. En effet, la culpabilité et la honte, notions voisines et souvent entremêlées, se retrouvent très souvent dans les récits de vie de ceux qui ont pu revenir de situations de guerre où d'autres sont restés. Parlant de sa grand-mère, revenue de l'univers concentrationnaire, Patrick Raynal remarque : « *Nous pleurons les*

[1] RIBAULT Franck. 2001, op.cit., p.45.
[2] Ibid, p.47- 48.
[3] BAUBET Thierry, MORO Marie-Rose. 2003, op.cit., p.86.
[4] DEQUESNE Thiphaine. 2008, op.cit., p.5
[5] REZNIK Armelle. 2008, op.cit.
[6] RIME Bernard. 2006, op.cit, p.71.
[7] GRIMBERT Philippe. 2004, p.170-171.

morts, pas les survivants, et Marie Pfister a survécu »[1]. Dans ces conditions, comment oser se plaindre sans craindre de recevoir l'opprobre de ceux qui vous considèrent comme une privilégiée ?

Par ailleurs, il est des situations de guerre où l'on peut facilement, par la force des choses, glisser du statut de victime à celui du bourreau. « *Le trauma extrême subi ou auquel on vous a obligé à assister (un meurtre, un crime, le viol de votre mère ou de votre sœur…), un tel trauma déshumanise, il sidère et laisse une marque ontologique qui transforme l'être* », nous rappelle Yoram Mouchenik. Et même si l'on est pris en charge, ajoute-t-il, il « *reste la culpabilité individuelle d'être sorti de la communauté des humains à laquelle on appartenait, d'avoir transgressé des règles de loyauté ou la règle fondamentale de la vie et d'avoir été, bon gré mal gré, auteur de violences subies ou mêmes agies* »[2].

Je ferai un détour par la guerre d'Algérie, grâce à la postface de Martine Lani-Bayle parue dans l'ouvrage de Fabienne Castaignos-Leblond, car y elle fait allusion. « *Un jour*, dit-elle, *ils sont partis* […] *certains* […] *sont rentrés. Mais sont-ils pour autant revenus de là où ils étaient ? Quelques-uns sont rentrés et pourtant, ce n'étaient plus les mêmes. Souvent, c'était visible, la différence* ». Mais parfois, elle était plus pernicieuse, cette différence. « *Après la guerre d'Algérie*, poursuit-elle, *ils sont rentrés, aussi, mais secrètement amputés* […]. *Muets ou racontant, l'horreur était inscrite en eux de façon indélébile ; muets ou racontant, ils rentraient meurtris, honteux, comme en trop, ne supportant plus de faire partie de ce monde : témoins gênants et récusés de l'inavouable qu'ils avaient rencontré et vécu* »[3].

Si ces effets du traumatisme se conjuguent, et qu'ils perdurent au-delà des six mois que l'on estime être un temps d'intégration du trauma "acceptable", le sujet peut devenir alors « *un écorché relationnel, abandonné à sa solitude* [et qui] *évolue vers l'agonie psychique. Sans émotions intimes et sans jalons extérieurs, la mémoire reste vide. Pour la remplir*, conclut Boris Cyrulnik, *il faut qu'une relation* [la] *stimule* »[4].

C'est donc désormais vers la prise en charge des traumatismes de guerre que je me suis orientée dans le chapitre qui va suivre, afin de commencer à enclencher ce qui constitue le nœud de cette recherche, à savoir comment transformer le trauma, comment "former" sa victime pour qu'elle en tire des enseignements, un savoir sur elle-même et les autres, et qu'elle puisse extraire du sens à ce qui lui paraît insensé.

[1] RAYNAL Patrick. *Lettre à ma grand-mère*. Paris : Flammarion, 2008, 227 p., p.104.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit, p.19.
[3] LANI–BAYLE Martine. Post-face. *Traumatismes historiques et dialogue intergénérationnel*. *Un difficile exercice de mémoire*, ed. par Fabienne CASTAIGNOS-LEBLOND, 2001, op.cit., p.265.
[4] CYRULNIK Boris. 2006, op.cit., p.66.

Chapitre 4
Les traumatismes de guerre : historique de leur prise en charge et courants actuels

On est toujours puni des crimes que l'on n'a pas assez pleurés.
René de Châteaubriand

Selon Tiphaine Dequesne, « *l'intérêt pour les manifestations psychologiques faisant suite à un évènement traumatique n'est pas nouveau. Ces troubles ont été décrits depuis l'Antiquité,* ajoute-t-elle, *mais il a fallu attendre la moitié du 19ème siècle pour que la question de leurs conséquences psychologiques à long terme soit étudiée de façon systématique* »[1]. Ceci est confirmé par un documentaire allemand diffusé à l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de l'armistice de la Première Guerre Mondiale. Dans ce docu-fiction largement inspiré par les correspondances et les journaux de guerre de quatre hommes, deux Français et deux Allemands, simples soldats ou officiers, des images d'archives saisissantes sont ainsi commentées : « *Il y a un phénomène que de nombreux médecins ne connaissaient pas. Dans l'enfer de la guerre des tranchées, les hommes ont les nerfs qui lâchent. On les appelle les "trembleurs de la guerre"* »[2].

Nous allons donc parcourir les cent ans qui nous séparent de la guerre 14-18 pour comprendre comment, progressivement, s'est construite scientifiquement mais aussi politiquement une prise en charge médicale et sociale des traumatisés de la guerre.

4.1. Une première période centrée majoritairement sur les traumatismes infantiles

Même si Sigmund Freud écrit assez tôt sur les névroses de guerre[3], le temps que ses travaux parviennent jusqu'à l'ensemble des psychiatres européens, et notamment français, laisse, comme le prouve ce documentaire, la plupart des médecins très démunis. D'autre part, la Psychanalyse a le plus souvent pour objet les traumatismes subis durant l'enfance, qui sont généralement considérés comme étant les plus délétères dans la mesure où ils interviennent pendant la construction des trois instances psychiques de la personnalité.

Ainsi, Sandor Ferenczi, dont l'œuvre sur le traumatisme a été remise au goût du jour en 2006, considérait par exemple que la naissance était le premier traumatisme que l'homme connaissait. Et il expliquait que si, pour la plupart d'entre nous, « *le trauma de la naissance est sans danger* » et qu'il « *ne laisse pas de traces substantielles* », c'est « *parce que le monde environnant s'occupe immédiatement de la réparation* »[4]. Cette réparation, proposée par les rituels de l'accouchement et des soins apportés au nouveau-né, pouvait, selon lui, être transférée à d'autres situations traumatisantes vécues par un sujet. Elle passerait alors par la capacité des écoutants « *à être vraiment spectateurs de ce drame* »[5], à montrer qu'on a enfin « *compris (c'est-à-dire senti) sa souffrance, d'où un sentiment beaucoup plus sûr de la réalité de ce qui lui est arrivé en propre* ». Sinon, concluait-il, le traumatisé vivrait la « *solitude complète au lieu de la possibilité d'en faire part et d'être écouté avec bienveillance* »[6].

[1] DEQUESNE Tiphaine. 2008, op.cit., p.1.
[2] KNOPP Guido. *Die Hölle von Verdun (Verdun aux portes de l'enfer*). Documentaire. Polar Film. 2006. 90 mn. Noir et blanc.
[3] L'ouvrage de référence à ce sujet semble être celui de Kurt Robert EISLER, paru aux PUF en 1992. Il montre que dès 1916, Freud établit une théorie à ce sujet et fut convoqué comme expert en 1919 devant une commission chargée de recueillir des plaintes.
[4] FERENCZI Sandor. 2006, op.cit, p.100.
[5] Ibid, p.78.
[6] Ibid, p.80.

4.2. Le tournant : la reconnaissance du PTSD (Post-Traumatic Stress Disorder)

Il est nécessaire de traverser, l'espace d'un moment, l'immensité de l'Océan Atlantique, et donc de quitter les frontières hexagonales. En effet, c'est au retour des vétérans américains du Vietnam que le PTSD a été défini. Cet état de stress post-traumatique, tel qu'on l'a traduit en Français, a permis « *une reconnaissance de leurs troubles, leur médicalisation et leur prise en charge par les systèmes d'assurance* », expliquent Thierry Baubet et Marie-Rose Moro. De plus, cela a aussi permis « *de conférer un statut de victime aux vétérans, et de leur donner une absolution morale* »[1]. Consolation dont ils avaient bien besoin si l'on se réfère au chapitre précédent.

Pourquoi cette attitude toute nouvelle d'un gouvernement occidental ? L'époque y est sans doute pour quelque chose. En effet, dans cette guerre du Vietnam qui s'enlise dès 1967, « *les pertes sont de plus en plus lourdes* », nous raconte Patrick Rotman[2] dans un documentaire réalisé à l'occasion de l'anniversaire de Mai 1968 en France et dans le monde. *« Des dizaines de milliers de jeunes américains repartent du Vietnam blessés, amputés ou pire encore, dans des cercueils plombés*. […]. *La guerre* […] *divise l'Amérique. La lutte contre l'engagement militaire est partie des campus. Le recours à la conscription qui menace de transformer chaque jeune américain en G.I., la suppression* […] *des sursis des étudiants grossissent encore les rangs de la contestation. Par milliers, des jeunes américains refusent l'incorporation, brûlent leur livret militaire. Certains passent au Canada et désertent. Les marches de protestation, les sit-in, les occupations d'universités se multiplient*. […]. *Le 21 Octobre 1967, 100 000 personnes marchent sur le Pentagone, centre névralgique de la machine de guerre américaine*. […]. *Le barrage de la police cède et des milliers de manifestants parviennent sur les marches de la forteresse* ».

Autre raison qui motivera sans doute les pouvoirs publics américains à devoir reconnaître les traumatismes subis par les vétérans : « *les noirs sont en première ligne, les G.I.S. sortent des ghettos* ». Or, nous sommes en pleine période du *BlackPower*. « *En Avril 1967, Cassius Clay refuse la conscription et déclare : "Je n'ai rien contre le Viet-Kong". Privé de son titre de champion du monde des poids lourds, condamné à cinq ans de prison puis libéré sous caution, le boxeur devient l'idole des jeunes du ghetto* ».

Troisième aspect essentiel à retenir pour comprendre la division de l'Amérique, l'importance des médias, qui, quelques années seulement après la fin de la guerre d'Algérie, et dont ses soldats, eux, n'auront pas bénéficié, permet aux cinquante millions de citoyens américains, « *stupéfaits* », de suivre « *à la télévision et en direct les combats dans la capitale vietnamienne le 31 Janvier 1968* ».

Dans une autre ville du pays, les combats sont presque au corps à corps. « *La presse américaine évoque le fantôme de Stalingrad* », encore une référence à la Seconde Guerre Mondiale, soit dit en passant.

Enfin, cette guérilla ne ressemble à rien de ce que l'Armée américaine a connu jusqu'ici. « *Au sol*, relate encore Patrick Rotman, *les G.I.S. évoluent dans une jungle hostile, infectée de moustiques, pataugent dans les rizières et les marais. Ils combattent un ennemi invisible et insaisissable. Dans une guerre dépourvue de front, la sécurité n'est nulle part. La moindre patrouille peut s'avérer dangereuse et dégénérer en combat meurtrier. Officiellement, les troupes américaines mènent une œuvre de pacification qui vise à rallier la population rurale sud-vietnamienne au gouvernement de Saïgon. La propagande parle de gagner les cœurs et les esprits. Les officiers américains traduisent par "attrapez-les par les couilles, les cœurs et les esprits suivront". Le Viet-Kong se cache dans les forêts. L'US AIR Force répand des*

[1] BAUBET Thierry, MORO Marie-Rose. 2003, op.cit, p73.
[2] ROTMAN Patrick. *68.* Documentaire. Kiev Production. 2007. 90mn. Couleur.

défoliants qui détruisent la végétation et les récoltes de riz », et pas seulement.

Cette guerre qui suscite « *l'indignation du monde* », même si elle est militairement perdue par le Viet-Kong, a un « *impact politique* […] *retentissant. Les Américains prennent soudain conscience que leur armée, malgré sa suprématie technologique, malgré sa puissance matérielle, ne parviendra pas à gagner sur le terrain* […]. *Le doute s'installe sous les casques, les G.I.S. croient de moins en moins au sens de leur combat dans les rizières d'Indochine. Le moral flanche. La drogue se répand comme traînée de poudre. Un tiers des soldats consomme de l'opium ou de l'héroïne. La fumette est au bout du fusil* ». Quant à leur réinsertion, elle est douloureuse et encore plus lourde en pertes humaines que la guerre en elle-même.

C'est ainsi que dans la nomenclature psychiatrique apparaît le concept de PTSD, « *né à la fin des années 70* ». Pour que cet état soit reconnu, « *le sujet doit avoir été confronté à un ou plusieurs évènements traumatiques ayant provoqué une réaction immédiate de "peur intense, d'impuissance ou d'horreur", et avoir présenté, en général dans les six mois suivant l'exposition à l'évènement traumatique, et pour une durée supérieure à un mois, un ensemble de symptômes causant une "souffrance significative" et comprenant l'association de symptômes de reviviscence, d'évitement des stimuli à même de rappeler l'évènement traumatique, d'un émoussement de la réactivité générale, et d'une hyper-activation neurovégétative* »[1].

Parallèlement, Bernard Rimé remarque qu' « *en psychologie, les publications scientifiques relatives aux émotions ont manifesté une croissance tout à fait atypique à partir de la décennie 1970-1979*. […]. *Les chiffres que j'ai pu rassembler*, complète-t-il, *montrent bien qu'entre 1930 et 1970, les publications relatives aux émotions ont été en stagnation manifeste par rapport à l'évolution observée dans les autres secteurs de la psychologie* »[2].

4.3. Une polémique entre l'intervention d'urgence et l'intervention différée ?

Depuis une dizaine d'années, deux courants semblent s'opposer dans la prise en charge des traumatismes, qu'il s'agisse d'attentats, d'explosions accidentelles, ou encore de situations de guerre. Une des contributions présentée, là encore, dans l'ouvrage collectif dirigé par Thierry Baubet, affirme que « *la conviction de l'importance de la prise en charge psychologique des personnes victimes d'évènements traumatiques a gagné peu à peu les organisations humanitaires* ». Cela s'est d'ailleurs concrétisé par la mise en place, cas semble-t-il unique en Europe, de Cellules d'Urgence Médico-Psychologique (CUMP) dans chaque département. Les auteurs pensent qu'il y a donc « *de moins en moins de personnes pour mettre en doute la légitimité de soins psychiques en situation post-traumatique immédiate* »[3].

Ces tenants de l'intervention immédiate ont la conviction que « *dans le traumatisme psychique, la question du temps est centrale. On sait*, ajoutent-ils, *que le traumatisme psychique est caractérisé par le syndrome de répétition. Les cauchemars récurrents ponctuent les nuits du sujet, les flash-back font intrusion dans sa vie quotidienne. Le patient revit sans cesse l'évènement comme s'il était en train de survenir* […]. *Le sujet vit dans un temps immobile, suspendu, incommunicable aux autres. Les évènements de la vie n'ont plus de chronologie. Il y a comme un gel de la mémoire* […] *le sujet se retrouve prisonnier* ». Ainsi, concluent-ils, « *le passé devient hyper-présent, le présent n'agit plus comme fonction de délimitation par rapport au passé* »[4].

[1] BAUBET Thierry, MORO Marie-Rose. 2003, op.cit., p.72.
[2] RIME Bernard. 2006, op.cit, p.73.
[3]VERCELETTI Colette, GODAIN Graziella, LACHAL Christian, BERTANDEAU Florence. Intervenir à distance du trauma : une urgence en Sierra Leone. *Soigner malgré tout*. 2003, op.cit., p.183.
[4] Ibid, p.184.

Par ailleurs, Thierry Baubet, dans son expérience de responsable de la CUMP du département de Seine Saint-Denis qu'il rapportait en 2008 dans une émission télévisée, a constaté qu'il y avait très peu de demande dans les troubles post-traumatiques. Il voit donc arriver dans ses consultations des tableaux très dégradés. C'est pourquoi, selon lui, il faut agir très vite. Et pourtant, c'est sur la question suivante que s'achève l'émission : « *Faut-il psychologiser la société ?* »[1].

Alors, intervenir tout de suite ou plus tard ? Y a-t-il une réponse univoque ? Cette question ne devrait-elle pas être traitée autrement, à savoir : ne faudrait-il pas intervenir tout de suite et plus tard, mais sous des formes différentes ?

C'est ce que préconise en tout cas Bernard Rimé dans son interview donnée au *Journal des Psychologues*. Il propose une nouvelle lecture des émotions qui, selon lui, « *signalent les limites du savoir ; elles assurent temporairement et tant bien que mal un relais ; elles maintiennent ensuite la pression tant qu'une révision du savoir pris en défaut n'est pas accomplie* ». Autrement dit, même les émotions les plus violentes, celles qui paralysent ou nous mettent en "pilotage automatique", sont utiles.

Ensuite, « *en ce qui concerne la résorption de l'impact des expériences émotionnelles* » les plus extrêmes, les données que Bernard Rimé a recueillies suggèrent qu'elle « *passe par deux voies différentes, complémentaires et aussi importantes l'une que l'autre*. *Il s'agit*, explique-t-il, *d'une part, de la voie socio-affective, qui comporte le réconfort et l'apaisement, la reconnaissance et la validation de l'expérience, le soutien social, le contact, l'empathie et même un certain degré de fusion émotionnelle. Cette voie-là*, précise-t-il, *a surtout pour effet d'éponger l'insécurité, l'anxiété et le sentiment de solitude qui, lors de l'émotion, naissent de l'expérience paradoxale et de l'infirmation des systèmes d'appréhension du monde* ». (C'est ce que d'autres auteurs cités plus tôt appellent l'éclatement identitaire).

A cette première étape, celle de la réparation dont parlait Sandor Ferenczi à propos du traumatisme de la naissance, Bernard Rimé en ajoute donc une deuxième : « *Il s'agit, d'autre part, de la voie cognitive, qui implique notamment la relecture et le recadrage de l'évènement, la révision des priorités, le réaménagement des systèmes d'appréhension du monde, la recherche et la production du sens* ». Il considère que « *dans l'immédiat de l'après-émotion, la personne concernée* […] *est pleinement accessible alors qu'elle est généralement fermée à la seconde* ». Ce qui pourrait aller dans le sens de ce qui est préconisé par les intervenants des CUMP. En revanche, ajoute-t-il, la « *seconde voie est efficace pour réduire l'impact qu'un épisode émotionnel passé peut conserver sur l'expérience actuelle* », ce qui est le cas dans le PTSD. Et pour cette deuxième phase, a-t-il observé, « *avec le temps et le recul, la voie cognitive devient ensuite davantage abordable* »[2], à condition d'être aidé par des personnes compétentes.

Même avis chez Boris Cyrulnik : « *Il n'y a qu'une solution pour soigner un traumatisé et apaiser son entourage*, dit-il *: comprendre*. *Tout de suite après un accident, une simple présence ou l'acte de parler peuvent suffire à sécuriser ».* Par contre, compte tenu que « *la vie psychique après le trauma sera* […] *remplie par les bribes de souvenirs avec lesquelles il faudra reconstruire* [le] *passé, mais aussi avec une hyper-sensibilité acquise à un type de monde qui désormais thématisera* [la] *vie* », ajoute-t-il, « *ce n'est que plus tard que le travail du récit donnera cohérence à l'évènement* »[3].

Belle transition que celle-ci pour aborder un concept qui, bien que controversé, est incontournable, et que ce même Boris Cyrulnik a remis à l'honneur ces dernières années : la résilience, sur laquelle s'appuierait un nouveau modèle de prise en charge.

[1] BAUBET Thierry, 2008, op.cit.
[2] RIME Bernard, 2006, op.cit. p.74.
[3] CUYRULNIK Boris, 2003, op.cit. p.64.

4.4. La résilience, ou comment s'appuyer sur les réussites plutôt que sur les échecs

Il y a en tout premier lieu un distinguo à établir entre deux notions voisines et parfois confondues : le *coping* et la résilience. Le « *coping englobe*, selon Fabienne Castaignos-Leblond, *toute une série d'actions, de stratégies que l'individu peut utiliser* […]. *Trois styles* […] *ont été dégagés par Léonard PEARLIN (1978). Le style de l'action directe dont le but est de changer la situation problématique* […]. *Le style de l'action indirecte dont le but est de redéfinir la situation* […]. *Le style des comportements palliatifs* »[1], ou la gestion des émotions stressantes.

Parmi les personnes les plus "aptes" au *coping*, Bruno Bettelheim, déporté à Auschwitz, a pu observer que « *seuls les intellectuels et les prisonniers politiques manifestent une capacité de distanciation qui préserve leur sentiment de soi et de leur liberté de jugement* […] *signe d'une force morale qui préserve l'intégrité personnelle* »[2]. Autre facteur individuel de *coping*, selon Nicolas Fischer : « *ceux qui ont déjà connu les épreuves et y ont fait face ont une plus grande probabilité d'affronter la situation en mobilisant de nouvelles ressources* »[3].

Pierre de Calan, prisonnier au cours de la Seconde Guerre Mondiale n'emploie pas le terme de *coping* mais l'exprime à travers ses mots. Voici ce que la captivité m'a apporté, dit-il, « *le sentiment d'égalité* […]. *La soupe était dégueulasse pour tout le monde* […]. *Le second problème, c'est l'aptitude d'une communauté* » à vivre ce type de situation : « *il y avait ceux qui se résignaient* […] *et ceux qui* […] *refusaient de la vivre* »[4].

Cette singularité, qui se manifeste par ce que l'on pourrait appeler un *coping* "fort" ou un *coping* "faible", est aussi décrite par l'abbé Deret dans le même colloque à propos de la séparation d'avec ses proches. « *Il est indispensable de décrire ce genre de souffrance* […] *cette longue privation d'un être cher* […]. *On a pu observer un phénomène d'obsession chez certains* […] *et cela n'a rien d'étonnant quand on est privé d'un objet désiré, on y pense beaucoup plus que si on l'avait à sa disposition* »[5]. *A contrario*, un groupe d'étudiants en Sociologie a montré combien le *« lien qui se crée entre l'absent et les siens par l'intermédiaire des lettres et des colis, si rares soient-ils* »[6], peut être facteur de *coping* pour le détenu.

Dernier exemple, qui souligne à quel point d'infimes évènements peuvent permettre de supporter les situations les plus épouvantables : Franck Ribault, dont la mère et lui-même ont été maltraités physiquement et psychiquement par cet homme rentré hyper-violent de la Guerre d'Indochine à laquelle, engagé volontaire il n'avait pas été à l'évidence suffisamment préparé, raconte un épisode qui peut paraître d'une banalité affligeante hors contexte, et qui cependant a été source de *coping*. Un jour, au cours d'une partie de pèche, dit-il, « *un frisson me déchire : tu m'as appelé "mon gars". Trente ans après, en l'écrivant, des larmes m'empêchent de continuer à taper* »[7].

Autrement dit, le *coping*, terme anglais qui signifie au sens premier "chaperon" et au figuré "construire un mur"[8], peut être défini comme la capacité à se protéger d'une situation menaçante pour son intégrité, soit par un chaperon imaginaire que l'on aurait appelé auprès de soi, soit par un mur invisible que l'on aurait construit autour de soi. Et on l'emploie (du moins c'est ce que je préconise) lorsque le sujet se trouve au cœur même de la situation extrême.

[1] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p.192.
[2] Ibid, p.193.
[3] Ibid, p.191.
[4] de CALAN Pierre. *Epreuve collective et mémoire. L'expérience de la captivité. Histoires de vie des* prisonniers *de guerre 1939-1945*. 1993, op.cit., p.35.
[5] DERET Abbé. 1993, ibid., p.35.
[6] PINEAU Françoise. Ibid, p.93.
[7] RIBAULT Franck. 2001, op.cit., p.102.
[8] *Dictionnaire Français-anglais wordreference.com*. 2011 [Ressource électronique], [réf. du 12 décembre 2011].

Ceci étant dit, les deux notions ne sont pas contradictoires, bien au contraire, puisqu'elles s'inscrivent dans une continuité temporelle.

La résilience est en effet le processus qui vient après, lorsque le sujet est "sorti" de la situation, à tout le moins quand il n'est plus mis en situation. « *Le mot de résilience évoquant étymologiquement l'idée de ressaut, de rebondissement s'applique d'abord en physique à la possibilité d'évaluer la résistance au choc d'un matériau. Passé dans les sciences sociales, il désigne "la capacité à réussir à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable en dépit du stress ou d'une adversité qui comportent normalement le risque grave d'une issue négative* […]. *Triompher de l'adversité et d'épreuves terrifiantes, garder l'aptitude à développer une vie humaine en dépit ou à cause d'attaques traumatiques très lourdes décrit bien la résilience permettant que "ce qui ne tue pas m'aguerrit" (Nietszche)* »[1]. Et Jacques Ascher et Jean-Paul Jouet, ayant emprunté cette définition à l'un de ses pères fondateurs parmi les plus connus, à savoir Boris Cyrulnik, d'ajouter : « *Associer deux termes antinomiques permet de faire "apparaître le contraste de celui qui, recevant un grand coup, s'y adapte en se clivant. La partie de la personne qui a reçu le coup souffre et se nécrose, tandis qu'une autre mieux protégée, encore saine mais bien plus secrète, rassemble avec l'énergie du désespoir tout ce qui donne encore un peu de bonheur et de sens à vivre" (Cyrulnik, 1999)* ».

S'appuyant encore sur les travaux de ce dernier, les auteurs expliquent avec pertinence que l'oxymoron, figure de style de la langue française employée dans l'ouvrage "phare" de Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, « *renvoie bien aux mécanismes de défense signalés à de multiples reprises* » (y compris dans cette recherche). Après l'oxymoron, expression du processus de résilience, de retour à la vie, ils évoquent également « *la capacité de produire un trait d'esprit, un "Witz"* » ou encore « *de manifester une aptitude à l'humour* »[2].

Selon Hélène Thomas, la résilience, après son invention en Physique a d'abord été « *utilisée dans la littérature psychiatrique anglo-saxonne à propos de la schizophrénie* ». Puis, « *c'est surtout à propos des traumatismes et plus particulièrement dans les recherches en psychopathologie de l'enfant* […] *qu'elle a connu son usage le plus développé* ». Il s'agit le plus souvent aujourd'hui « *de cerner les formes de résistance psychique* […] *du moi aux traumatismes de guerre, familiaux et sociaux* […]. *D'autres travaux psychanalytiques*, dit-elle, *s'intéressent au devenir des descendants de survivants de l'Holocauste ou de génocides pour analyser leur vulnérabilité au stress et aux syndromes post-traumatiques par rapport à d'autres individus* ».

Ce qui aurait fait le succès de ce modèle, selon le pédopsychiatre américain E. James Anderson, l'un de ses pionniers, est que « *l'exploration de ce nouveau champ du risque (psychique) et des manières d'y faire face* […] *s'écarte "enfin d'une approche centrée sur les facteurs de risques* […] *pour s'intéresser aux ressources comme la compétence, la capacité à faire face (coping), la créativité et la confiance"* […]. *L'ouvrage pionnier qu'il coordonne*, conclut Hélène Thomas, *pose déjà la notion comme multidimensionnelle* »[3].

Et pourtant, mal compris, « *le terme de résilience devient l'envers de celui de vulnérabilité psychique ou de fragilité de la personnalité* »[4], relève encore l'auteure. Boris Cyrulnik a bien sûr été le premier à faire les frais de la critique selon laquelle le concept qu'il a fait connaître en France (et qui l'a fait connaître également, du reste) voudrait dire qu'il y aurait chez les êtres humains, "par nature", des individus résilients et des individus non-résilients. Il ne craint pas d'affronter cette question : « *Certains parmi nous paraissent invulnérables. Ils supportent en riant les inévitables pertes et blessures de l'existence. On vient de leur trouver un gène qui facilite le transport de la sérotonine, un neuromédiateur, une substance qui lutte contre les*

[1] ASCHER Jacques, JOUET Jean-Pierre. 2004, op.cit., p.174.
[2] Ibid, p.175.
[3] THOMAS Hélène. Vulnérabilité, fragilité, précarité, résilience, etc. De l'usage et de la traduction de notions éponges en sciences de l'homme et de la vie. *TERRA-Ed, Coll. "Esquisses"*[en ligne]. Février 2008, [réf. du 16 juillet 2008], p.5. Disponible sur : http://terra.rezo.net/article697.html.
[4] Ibid, p.6.

émotions dépressives. Existerait-il un gène de la résilience ? Les petits transporteurs de sérotonine seraient-ils capables d'organiser un style d'existence paisible qui leur éviterait la dépression et les épanouirait quand même ? ». Selon lui, une réponse univoque, surtout lorsqu'elle est d'ordre biologique, est « *une pensée facile* » (trop facile). En revanche, « *une rencontre affective, un simple mot ou un circuitage des neurones tracé lors des petites années, peut nous faire passer du malheur au bonheur* »[1].

Thiphaine Dequesne le rejoint en insistant sur le fait qu'on ne doit « *pas considérer la résilience comme un jeu de loterie où certains seraient gagnants et d'autres plus malchanceux mais comprendre les enjeux psychologiques, culturels de tels drames et prévoir un accueil sécurisant* »[2] pour toutes les victimes de traumatismes. Et d'ajouter : la résilience est « *liée à l'existence d'un "attachement sécure" qui assure un rapport à la réalité et à l'autre* […]. *Ce qui détermine la qualité du lien que l'on a pu tisser avant le trauma et tout de suite après* [on revient ici à la notion d'intervention en urgence ou en différé]. *Pour tous nos sujets, c'est en effet une rencontre privilégiée, une relation de confiance, une main tendue attestant de la valeur de leur existence qui leur a permis d'y redonner sens* »[3]. Et cette reconnaissance de sa valeur est « *telle que la décrit Ricœur, comme réconciliation avec soi-même mais également avec sa culture, comme n'étant en rien en cause dans le drame Khmer* »[4].

Pour Fabienne Castaignos-Leblond, là encore, les uniques facteurs individuels ne peuvent pas être les seuls à intervenir dans le processus de résilience. Celui-ci est un processus de transition, qui nécessite de nouveaux choix et la réorganisation d'une nouvelle vie. Ce processus comporte un mouvement de séparation d'avec la situation extrême, suivi d'un mouvement de flottement (parfois même d'effondrement) puis d'un temps de reconstruction. Et pour cette reconstruction, trois facteurs de protection ont été distingués : « *Les facteurs affectifs* […] *les relations chaleureuses que l'individu entretient avec ses proches* […] *les aptitudes cognitives c'est-à-dire la capacité à se fixer des objectifs, élaborer une stratégie* […] *les processus conatifs qui renvoient à la volonté de l'individu, à ses motivations* »[5].

Elle aussi place en premier les liens familiaux et sociaux. Peut-être y aurait-il donc une place pour un concept, sinon nouveau, du moins inspiré par celui de résilience mais ouvrant moins à polémique ?

Pour terminer sur cette nouvelle manière de « *regarder la moitié pleine* »[6] de la bouteille, il me semble important de retenir ceci, qui rejoint à nouveau le débat que j'ai essayé de soulever sur le temps propice à l'intervention. Soigner, nourrir, laver « *est une nécessité physique bien sûr, mais ne déclenche pas un processus de résilience*, a observé Boris Cyrulnik dans sa longue pratique. *De même que ce qui fait le traumatisme nécessite un coup dans le réel suivi de la représentation de ce coup, on peut dire que ce qui fera la résilience nécessite une réparation du coup réel, suivie d'une réparation de la représentation de ce coup* »[7]. Un jour ou l'autre, ajoute-t-il, un trauma doit se transformer en souvenir. Car « *si on le fait revenir sans cesse, si on le rumine, on ne pourra que l'amplifier et se rendre prisonnier du passé. Mais si on en fait un spectacle, une réflexion, une relation, un éclat de rire même, on devient celui qui donne et répare ainsi l'estime de soi blessée* »[8]. Nous allons donc tenter, à à présent, de mesurer ce que représente pour une personne traumatisée par une situation de guerre, le passage au récit de son expérience extrême et les écueils qu'elle rencontre sur son chemin avant d'y parvenir.

[1] CYRULNIK Boris. 2006, op.cit, p.13.
[2] DEQUESNE Tiphaine. 2008, op.cit., p.13.
[3] Ibid, p.4 et 5.
[4] Ibid, p.9 et 10.
[5] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p.195.
[6] THOMAS Hélène, 2008, op.cit, p.5.
[7] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p.55 et 56.
[8] Ibid, p.57 et 58.

Sous-partie II :

Ce que raconter la guerre implique

Chapitre 5
Ce qui retient de raconter

Quand j'ai demandé à Mauriac,
au lendemain de "Partir avant le jour",
pourquoi il n'écrivait pas son autobiographie,
il m'a répondu : "Impossible, j'ai une famille".
Julien Green

Selon Bernard Rimé[1], 80% des émotions, et particulièrement les plus intenses, sont partagées, mais qu'en est-il alors, de ces 20% réfractaires au partage ? Pourquoi, autour de nous, entend-on malgré tout autant de personnes s'exprimant ainsi : « Ils n'en ont jamais parlé ! » Quels sont ces freins, ces obstacles, ces écueils à la transmission des situations extrêmes et aux traumatismes qu'elles laissent parfois derrière elles ? C'est ce que nous allons désormais essayer de comprendre.

Mais avant d'expliquer ce qui peut empêcher les victimes de raconter leur expérience extrême, il est important de préciser que « *tout n'a pas à être dit, ni entendu, que des zones de secret peuvent, voire doivent, persister entre les personnes* »[2]. Il s'agit de garder sa capacité à préserver, à délimiter un espace personnel propre sans lequel le sujet ne s'appartiendrait plus. Par ailleurs, il est de bons secrets, de nécessaires même. Je prendrai pour exemple ces anciens prisonniers de guerre qui ont accepté de participer à une enquête dont les résultats ont été dévoilés au Colloque de Tours en 1989. Outre les 20% environ qui disent s'être tus complètement, 21% d'entre eux ont avoué ne pas avoir tout dit et invoquent deux raisons majeures : l' « *éthique de solidarité* » ou encore l' « *éthique personnelle et sociale* »[3]. Ce point mérite d'être souligné car dans la méthodologie des Histoires de vie à laquelle j'emprunterai plus tard dans ce travail, le contrat de départ impose de respecter les blancs du récit, même si le narrataire s'autorise à les mettre en évidence, de ne pas contraindre le narrateur à remplir à tout prix ces zones de secret, d'intimité, de refuge personnel.

Hormis les bons secrets, quels peuvent être les freins à la parole qui seraient, eux, susceptibles d'être toxiques pour la personne ou son entourage car ne permettant pas d'affronter le réel ?

5.1. Ne rien dire, c'est espérer

Dans un premier temps, lorsque l'on est sorti de la situation extrême, un réflexe de protection, sans doute assez naturel, consiste à tomber dans le déni de la réalité. Nous l'avons déjà vu, un des mécanismes de défense qui apparaît souvent dans l'après-coup, est celui du clivage, c'est-à-dire la coupure entre la partie de soi qui souffre et la partie de soi qui continue à vivre et à faire face. Le déni est un autre processus de dissociation de l'individu qui consiste, lui, à faire abstraction d'une réalité qu'il rejette, bien qu'au tréfonds de lui-même, il en ait parfaitement conscience, et de vivre "comme si de rien n'était", comme si personne n'avait rien remarqué. Ce phénomène, bien connu par exemple chez les malades alcooliques, peut s'étendre à certains sujets victimes de faits de guerre particulièrement douloureux. Il a été observé chez les enfants juifs cachés durant la Seconde Guerre Mondiale, et pour cause. En effet, l'enfant peut être amené à se dire : « *C'est grâce à mon silence que j'ai pu survivre. Parler, c'est se livrer, s'exposer aux coups, risquer la mort à nouveau* »[4]. En d'autres termes, si je continue à me faire tout petit, à ne pas me faire remarquer, rien ne pourra plus m'arriver.

[1] RIME Bernard. 2006, op.cit., p.72.
[2] LANI-BAYLE Martine. *Taire et transmettre. Les histoires de vie au risque de l'impensable*. Lyon : Ed. Chronique sociale, 2006, 187 p., p.88. (Collection Comprendre les personnes).
[3] PINEAU Gaston, *Epreuve collective et mémoires. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945*, 1993, op.cit, p.132.
[4] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit. p.9.

Cette même observation a été faite auprès de ces enfants de l'Holocauste, mais concernant leurs parents cette fois. Si, de tout temps, des enfants ont perdu leurs parents dans des catastrophes, ils ont pu verbaliser leurs sentiments, raconter les conditions dans lesquelles ils ont péri, mais la tragédie de ceux dont Claudine Vegh, elle-même enfant de déportés, a parlé « *est que leur destin les a empêchés de porter le deuil* ». Elle dit de ces enfants qu'au début, ils « *s'accrochaient à l'espoir du retour de leurs parents* »[1]. Au fond, ne pas parler d'eux était la seule manière qu'ils avaient trouvée d'empêcher leur entourage d'évoquer leur mort, la seule façon d'espérer follement qu'ils reviennent. Et comme, nous le verrons plus tard, leur mutisme n'autorisait pas les adultes à leur apprendre la vérité, ils renforçaient, bien malgré eux, le mythe du retour possible qu'ils s'étaient forgé.

Parfois même, ce qui peut assez aisément se comprendre chez un enfant, surtout à un âge où la mort n'est pas encore un concept totalement approprié, a pu se produire chez des adultes. Ainsi, Martine, née au début de la guerre, et qui n'a pas eu le temps de se constituer des souvenirs de son père avant sa déportation, a eu rapidement la perception du refus de sa mère de concevoir la mort de son mari. « *Elle ne voulait pas accepter sa mort,* dit elle, *elle en parlait comme si elle l'avait vu la veille* »[2]. Ainsi, ne pas mettre en mots le malheur, c'est, pour quelques-unes des victimes, faire comme s'il ne s'était jamais produit et garder des raisons d'espérer.

Un peu dans la même logique, beaucoup de ceux ou celles qui n'ont pas réussi à parler de ce qu'ils avaient vécu, ou fort longtemps après, ont pensé que la meilleure "thérapie" était sans doute de reprendre le cours de leur vie et de considérer la guerre comme une parenthèse qu'il fallait au plus vite oublier. Il semble par exemple que les prisonniers de guerre de 39-45, retrouvant une fiancée ou une épouse, qui, elles, avaient continué à faire des projets, à s'occuper du ménage et des enfants, devant s'atteler à décrocher un emploi pour assurer leur subsistance, ont vite retrouvé leur ancienne vie. Ils se sont tus et « *il a fallu attendre après leur retraite pour qu'ils repensent à cet entracte, en schématisant beaucoup* »[3]. Sans doute y avait-il un trop grand hiatus entre cette époque de leur vie et leur vie nouvelle. Sans doute aussi avaient-ils été sevrés de leur jeunesse, de ses projets, de leur vie tout court et ont-ils pensé qu'en pratiquant « *la loi commode du silence* »[4], ils parviendraient à repartir de l'avant, ce qui s'est sans doute avéré vrai pour certains.

Pour d'autres, l'espoir de l'oubli s'est avéré vain. Ainsi, Primo Lévi, décrivant plusieurs catégories de déportés qu'il avait pu répertorier au cours de son expérience des camps, évoque ceux qui refusent d'en parler, ceux qui voudraient oublier sans y parvenir, ceux qui, au contraire, ont tout oublié, tout refoulé et ont recommencé à vivre en partant de zéro. Et de la même manière qu'il avait observé des déportés manifestant davantage de *coping*, de capacité à résister à l'épreuve, et qu'il les avait souvent associés à un engagement politique, il note chez ceux qui croient pouvoir oublier qu'ils ont, eux, « *échoué au Lager par accident* ». Et ce faisant, les évènements qu'ils ont subis sont dénués de sens et plutôt perçus « *comme un corps étranger qui s'est introduit douloureusement dans leur vie* »[5], et qu'ils cherchent, sans y arriver jamais, à éliminer.

5.2. La peur de souffrir encore et encore

Cette douleur, que décrit si bien Primo Lévi, ce vécu d'une maladie qui se serait introduite et propagée dans leur corps, ce virus tapi dans un recoin de l'organisme et qui ne demande qu'à se manifester à la moindre faiblesse, beaucoup de victimes craignent qu'ils ne

[1] VEGH Claudine, citée par BETTELHEIM Bruno. *Le Poids d'une vie. Essais-souvenirs*. Paris : Robert Laffont, 1989, 335 p., p.278. (Collection réponses).
[2] MOUCHENIK Yoram, 2006. op.cit, p.97.
[3] FRAISE Paul. *Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945*. 1993, op.cit., p. 9.
[4] MERIC André. Ibid, p.11.
[5] LEVI Primo. 1990, op.cit. p.200.

réapparaissent et pensent que si l'on tente de les oublier, ils finiront bien, avec le temps, par les quitter. Il semblerait d'ailleurs que plus la souffrance a été forte et plus la peur d'en parler serait intense. Ainsi, selon Pierre de Calan, statistiquement la proportion des prisonniers de guerre qui ont écrit a été bien plus grande que celle des déportés. Et si l'on regarde vers la population spécifique des prisonniers, il apparaît que plus la captivité avait « *revêtu un aspect dur et désagréable, moins l'envie de s'exprimer se manifestait* »[1].

La même observation a été faite chez les spécialistes de l'humanitaire qui accompagnent des réfugiés nouvellement français et dont les traumatismes ont donc été reconnus (et ils sont si peu nombreux à l'être que l'on peut aisément imaginer leur degré de gravité). En effet, lorsqu'ils tentent d'encourager certains d'entre eux à se faire aider, ils constatent que, souvent, le silence est d'or. Il permet de protéger « *des représentations non symbolisables* » et de ne pas avoir à se confronter à la douleur de ne pouvoir « *communiquer l'indicible* »[2].

Nous l'avons déjà abordé, les reviviscences de la situation extrême, notamment dans les cauchemars, occasionnent des perturbations telles que chez certaines personnes persiste la croyance selon laquelle plus elles vont se risquer à en parler, plus elles vont déclencher les cauchemars ou les pensées sombres. Elles retiennent donc en elles ces images traumatiques, craignant qu'en les projetant, en les expulsant, en les "regardant en face", elles ne conduisent qu'à les démultiplier. Et dans un premier temps, cela se révèle souvent exact. Ainsi, Nina Fédorniuk-Michel, sollicitée par un journal local à l'occasion du soixantième anniversaire de la Libération explique qu'elle a d'abord refusé. « *Il m'est impossible de réveiller "tout ça"* », dira-t-elle alors (un "tout ça" qu'elle ne peut pas encore nommer). Puis, devant l'insistance des journalistes, elle finira par céder. « *Mais cet article*, ajoute-t-elle, *se fait dans la douleur !!!* »[3]. Aujourd'hui, elle ne regrette rien car ce témoignage ô combien difficile sera les prémices d'un livre dont elle est désormais très fière.

En réalité, sans le savoir, les victimes restent dans la souffrance, ne "digèrent" pas les évènements, pour la plupart. Plus encore, comme l'a souligné Paul Ricœur, « *cette incapacité de raconter, le refus de raconter, l'insistance de l'inénarrable sont des formes dissimulées du souffrir* »[4]. Autrement dit, plus on souffre plus on tait, et plus on tait plus on souffre.

5.3. Avoir la chance d'être là

Un autre frein à la parole réside dans ce que beaucoup d'auteurs appellent la culpabilité du survivant. La "chance" d'être revenu de ce que j'ai nommé le voisinage de la mort n'autorise que rarement à se plaindre. Elie Wiesel résume à merveille cette idée dans une phrase très percutante et si juste : « *En fait, pour nous, survivants, la question n'était pas de pouvoir rire un jour mais de pleurer un jour* »[5]. La réaction fut la même pour Claudine Vegh quand, après la Libération, elle apprit la mort de son père et le retour de sa mère : « "*J'en ai au moins un des deux, dit-elle, sans verser une larme. N'en parlons plus jamais." Et pendant vingt ans, elle fut incapable de parler du disparu et même de prononcer le mot "père"* »[6].

Ainsi, lorsque le prisonnier, le soldat, le déporté, l'enfant caché revient, et qu'il ressent au plus profond de lui cette gêne d'être de retour alors que tant d'autres ne reviendront pas, comment parvenir à faire comprendre à ceux qui assistent à cette chance fantastique que « *c'est le retour à la vie qui fait mal* ? »[7]. Un retour à la vie qui « *témoigne de la mort de*

[1]de CALAN Pierre. *Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945*. 1993, op.cit., p.31.
[2] ASENSI Hélène, LE DU Catherine. 2003, op.cit., p.247.
[3]FEDORNIUK-MICHEL Nina, ANJOU-MAFILLE Catherine. *Mémoire de babouchka*. Douvres-la-Délivrande : Impressions Gazeau, 2008, p.101.
[4] RICOEUR Paul, cité par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p.97.
[5] WIESEL Elie, cité par Emmanuel DESCOMBES et Guy JOB. Elie Wiesel, le messager de la mémoire. *Empreintes*. 2009.
[6] BETTELHEIM Bruno, 1989, op.cit.p.276-277.
[7] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit, p.234.

l'autre dont il tient la vie »[1]. Pour eux comme pour beaucoup de ceux qui ont échappé à la rudesse de la captivité, aux dangers des combats, aux persécutions, aux agressions, une question demeure, lancinante : pourquoi moi ? Pourquoi suis-je revenu ou jamais parti, alors que mon frère, mon père, mon camarade, mon ami, mon oncle, mon enfant, qui sais-je, qui n'avait rien fait pour mériter son sort, n'est pas revenu ? Qu'ai-je fait, moi, pour le mériter ? Cette question est d'autant plus légitime que la plupart des personnes ayant subi une guerre ne se sont pas comportées en héros. La majorité des individus n'a pas tenté une évasion spectaculaire ou commis un sacrifice quelconque pour sauver des vies. Le commun des mortels a essayé, tant bien que mal, de résister, de "sauver sa peau", d'endurer et d'attendre.

Par ailleurs (et on le note tout particulièrement chez les enfants lors de la séparation de leurs parents, voire même dans des actes de maltraitance qui leur sont infligés), il y a une sorte de réflexe humain naturel qui consiste à penser que l'on est toujours un peu coupable d'avoir contribué à créer les évènements qui surviennent. Chez les adultes aussi, même face à des situations non voulues, Fabienne Castaignos-Leblond observe que « *la tentation reste de s'en croire partiellement responsable pour quelque faute imaginaire plutôt que d'affronter l'arbitraire* »[2]. Autrement dit, nous intègrerions, depuis notre plus tendre enfance, que s'il arrive un malheur, c'est peut-être parce que nous avons été "méchants".

5.4. N'être pas toujours fier de soi

Nous venons de le voir, même dans une situation extrême comme la guerre où, la plupart du temps, l'individu n'a pas de prise sur les évènements, il pressent qu'il a toujours une certaine marge de manœuvre qui peut faire de lui plus ou moins un acteur ou un objet. Il se sent souvent responsable de ses agissements, même si le contrôle qu'il peut exercer sur ces mêmes agissements reste infime. De la responsabilité à la culpabilité, il n'y a qu'un pas. Et de la culpabilité à la honte, il y a aussi souvent un petit pas à franchir. Dans le premier cas, il y a une série de questionnements sur ce que l'on aurait pu faire ou ne pas faire pour être épargné, mais le sentiment est confus, diffus, peu partageable car au fond assez irrationnel. En ce qui concerne la honte, le sentiment s'appuie sur des faits, sur des ressentis davantage objectivables, même s'ils demeurent singuliers et qu'un objet de honte pour une personne ne le sera pas nécessairement pour son prochain.

Ainsi, parmi les combattants de la Seconde Guerre Mondiale qui ont été fait prisonniers, les attitudes exprimées semblent « *extrêmement différentes. Certains disaient : "C'était un mauvais moment à passer, c'était la sortie de service bien moins glorieuse pour d'autres"* »[3]. Le sentiment militariste ou patriotique plus ou moins affirmé pourrait donc expliquer que le fait d'avoir été capturé par l'ennemi aurait pour les uns engendré la honte, pour les autres non.

Par ailleurs, lorsque l'on est conduit à manifester, dans des évènements extrêmes, une certaine lâcheté qui, finalement, n'est le plus souvent rien d'autre qu'un comportement de survie, cela « *est d'autant plus difficile à admettre que l'on a une haute opinion de soi-même* »[4]. En d'autres termes, le sentiment de honte que l'on peut éprouver quand on ne se sent pas "à la hauteur" est proportionnel à l'estime de soi.

Or, dans les situations de guerre, de multiples occasions sont offertes à l'éprouvé d'un tel sentiment. Vincent de Gaulejac en a répertorié cinq grandes catégories. Il y a d'abord la honte corporelle, liée au manque d'hygiène, que les conditions de combat, de captivité, d'évasion ou encore d'occupation par l'ennemi engendrent très souvent. Il parle ensuite de la honte sexuelle, en prenant l'exemple bien connu des Bordels Militaires de Campagne (les BMC), mais qui recouvre tous les comportements qui, dans des situations ordinaires de la vie quotidienne, seraient jugés délictueux ou *a minima* peu glorieux. Il introduit également la

[1] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p.125-126.
[2] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne., 2001, op.cit., p.97.
[3] de CALAN Pierre. 1993, op.cit., p.31.
[4] de GAULEJAC Vincent. *Les Sources de la honte*. Paris : Desclée de Brouwer. 1999, 315 p., p.17. (Collection Sociologie Clinique).

honte psychique, qui correspondrait à la perte de l'estime de soi, et qu'il distingue de la honte morale : ce serait « *être pris en flagrant délit de vantardise, de couardise* »[1], ce qui somme toute paraît assez proche.

Enfin, il termine par la honte ontologique, sans doute la plus violente, et qui correspond aussi aux expériences les plus extrêmes. Dans cette dernière forme de honte, l'être est confronté à l'inhumain, comme spectateur, comme acteur ou comme victime et se trouve face aux interdits suprêmes du meurtre, du viol ou encore de la torture par exemple. Placé devant ces transgressions, il touche ainsi aux limites de ce qu'il est convenu d'appeler "l'humanité". Et ce qui pourrait paraître surprenant au premier abord, c'est que cette inhumanité, dont il est dans la grande majorité des cas le spectateur impuissant ou la simple "marionnette", cette inhumanité qui n'est pas la sienne mais l'apanage d'individus de la même espèce, entraîne une honte plus grande chez lui, qui est plus victime que bourreau. Comme si appartenir au même groupe humain faisait de cette victime un bourreau en puissance, comme si un monstre sommeillait potentiellement en lui.

D'autre part, même si objectivement le sujet n'est pas en mesure d'agir face à ce à quoi il est brutalement exposé, « *le fait de n'avoir pu réagir* […] *accroît l'humiliation* »[2], celle d'avoir laissé dire ou laissé faire. Si l'on a subi l'humiliation, celle du "spectacle ou de l'action forcés", si l'on a déjà tendance à se replier sur soi, à se sentir illégitime puisque réduit à l'état de "moins que rien", et si s'ajoute à cette honte celle de n'avoir pas pu s'opposer, même après-coup, aux évènements, la pulsion agressive que l'on n'a pas pu adresser à l'ennemi, au tortionnaire, à ceux qui dirigent les opérations, se retourne contre soi. Cette blessure, nous dit encore Vincent de Gaulejac, « *est d'autant plus vive que c'est ce qu'il y a de plus précieux en soi qui est touché : son amour-propre* […]. *Le sujet redoute toutes les situations qui pourraient réveiller sa blessure* »[3], et notamment la verbalisation de ces expériences honteuses.

Pour conclure sur ce point, comme nous l'avions déjà observé à propos de l'éclatement des repères identitaires qui se produit dans une situation extrême, je pourrais dire que le sentiment de honte est une déchirure ou un écartèlement. Face à ses valeurs, ses idéaux, ses croyances qui s'effondrent, face aux contradictions, aux antagonismes, aux incompatibilités qui se révèlent entre ce que le sujet voudrait être et la réalité de ce qu'il vit, le tout alimenté le plus souvent par un isolement social, l'individu se trouve au cœur d'un conflit intérieur. Ainsi, « *soit il lui faut renier une partie de lui-même pour être comme les autres, c'est alors justifier que cette partie est mauvaise ; soit il valorise ce qu'il est et c'est justement pour cela qu'il est rejeté* »[4]. Dans les deux cas, il est mis à l'index : ou par lui-même ou par les autres.

5.5. Vouloir préserver les siens

Le sentiment de honte, que nous venons d'approcher, et sur lequel je reviendrai un peu plus loin, n'est pas uniquement lié au regard intime que l'on porte sur soi. Il est aussi, bien sûr, lié au regard des autres. La honte peut être très intériorisée, ne jamais s'exprimer, être inconnue de tous et pour toujours, et dans le même temps, le sujet peut être salué comme un héros par tout son entourage. Il peut donc exister un écart radical entre la perception de l'un et des autres. Cependant, ce sentiment peut être déclenché ou renforcé par le jugement porté par l'extérieur sur une conduite ou une attitude. C'est pourquoi, parfois, le sujet se tait. Mais s'il se tait, ce n'est pas toujours pour se protéger, c'est aussi pour préserver les siens.

Les écrivains eux-mêmes, habitués de la plume, et qui, *a priori*, rencontrent moins de gêne que le commun des mortels à prendre la parole, se disent conduits à trouver des stratégies d'écriture pour ne pas avoir à tout dire. Ainsi, Marie Minguet-Ollagnier note, dans la préface d'un ouvrage collectif, que « *le désir de nombreux écrivains est de protéger plutôt que*

[1] Ibid, p.119.
[2] Ibid, p.68-69.
[3] Ibid, p.68-69.
[4] Ibid, p.66.

révéler : il peut s'agir, affirme-t-elle, *de mettre à l'abri les proches* »[1] et, pour ce faire, de dénicher des abris littéraires qui sont autant de gestes de pudeur.

Un co-auteur de ce même ouvrage fait, lui aussi, référence à des moments d'infidélité au caractère passager, au recours à de « *petits mensonges pour ne pas blesser* »[2], voire même pour faire plaisir. C'est sans doute pour cette raison que beaucoup de romanciers répugnent à l'autobiographie ou la transforment en autofiction. Il y a en effet « *danger pour soi, car on court le risque de voir son intimité découverte, pour les autres également, car dans un texte où on se permet une totale franchise, ils s'en trouvent souvent malmenés* »[3].

Pour les anonymes, ceux qui n'ont pas cette aisance ou cette habileté naturelles à dire sans tout dire, à dire en se mettant à l'abri et en protégeant leurs proches, parler de ce qui a été vécu dans des circonstances telles que la guerre est une entreprise très délicate, voire périlleuse. Les personnes ayant vécu ces situations extrêmes les ont intégrées comme des expériences uniques (et c'est vrai qu'elles le sont), qui ont tendance petit à petit à se fondre ou se confondre avec leur identité première et elles considèrent parfois qu'elles ne sont pas transmissibles. Si de plus, ces expériences sont vécues par le sujet comme menaçantes vis-à-vis du moi, pour sa propre intégrité, si l'individu craint de souffrir en les exprimant, il peut craindre qu'elles ne soient source de souffrance pour ceux qu'il aime.

Il y aurait aussi dans la parole intime, selon Janine Altounian[4], une dimension incestuelle fantasmatique qui pourrait expliquer la difficulté qu'ont les parents ayant vécu des évènements traumatiques à en parler à leurs enfants. Autre peur non moins irrationnelle chez certaines victimes qui ont pu être interrogées : celle d'engendrer le malheur, de le répandre autour d'elles comme une traînée de poudre. A l'instar de ces déportés dont parle Primo Lévi dans son livre, qui racontaient le souvenir des camps de concentration comme la manifestation d'une maladie, d'un virus, tapis dans l'organisme pour mieux resurgir en toute occasion, certains parents ont cette intuition que « *partager un malheur, c'est entraîner ceux qu'on aime dans son propre chagrin* »[5].

Je retiendrai l'ouvrage de Yoram Mouchenik pour étayer ce propos. Lors de son enquête auprès d'anciens enfants juifs cachés durant l'Occupation, il a observé que « *lorsque l'enfant devient parent à son tour, il découvre une autre raison de continuer à se taire. Si je parle à mes enfants de ce qui m'est arrivé, je vais devenir un porte-malheur* »[6], entend-il de la part de ces personnes qu'il interroge. Et il prend notamment l'exemple de Martine, dont le père est mort en déportation, et duquel la mère n'a jamais admis la disparition, refusant d'en parler à ses filles comme si cela pouvait le faire revenir. « "*Vous savez,* dit-elle à l'auteur, *on est très abimé. Pendant longtemps, j'ai eu peur que mes enfants soient abimés eux-aussi* […]. *J'ai eu peur de leur transmettre"*»[7].

Et pourtant, malgré toutes ces craintes rationnelles ou irrationnelles, Martine Lani-Bayle nous enseigne à quel point les faits résistent à l'effacement du temps. Elle remarque que plus ou moins vite, ils réclament que l'on pose des mots sur ce qu'ils ont été, sur ce qu'ils ont fait endurer aux victimes. Et elle s'étonne que les humains, qui ont à la fois créé les mots et produit les faits, « *souvent peinent à les dire, ou même le refusent : on dirait qu'ils ont peur des mots plus que des faits* »[8].

Et l'auteure d'insister. Elle explique qu'il y aura bien sûr des révélations insoupçonnées, certaines désagréables, voire choquantes. Mais elle rappelle que ce qui se dévoile est déjà dans le passé, que le mettre en mots ne fera pas revenir l'évènement et offre ainsi une sorte de

[1] MINGUET-OLLANIER Marie, *Ecritures de soi : secrets et réticences*, ed. par Bertrand DEGOTT et Marie OLLANIER-MINGUET. Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan. 2001, 376 p, p.10.
[2] LYS Jerry. Ibid, p.240.
[3] RIOUL René,.2003, op.cit., p.1.
[4] ALTOUNIAN Janine, citant *L'incestuel* de Paul-Claude Racamier, Journée d'étude Vivre-survivre. Récits de résistance. Paris. 28 mars 2009. Notes personnelles.
[5] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit, p.61.
[6] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p.10-11.
[7] Ibid, p.100.
[8] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p.9.

conclusion provisoire à ce point de notre travail: « *Ne pas dire n'a jamais eu la faculté d'effacer ce qui a eu lieu* »[1].

Reste la peur de la représentation des faits, de leur mise en scène. Reste aussi à trouver les mots justes pour les dire et, surtout, pour rendre véritablement compte du réel, ce qui peut être un des derniers freins à la transmission.

5.6. Ne pas pouvoir dire le vrai.

Nous exposions un peu plus tôt les réserves de certains écrivains à entreprendre leur autobiographie, soit pour préserver leur famille, soit pour ne pas courir le risque d'être déjugés, ou qui recouraient à des artifices littéraires pour rendre leur vie lisible. On retrouve aussi, malgré leurs compétences, l'angoisse de ne pas parvenir à faire passer auprès des lecteurs la connaissance exacte de ce qu'ils ont pu vivre et ressentir. C'était le cas de Louis Aragon, pourtant l'un des plus grands poètes et écrivains engagés du vingtième siècle, dont Roselyne Waller parle ainsi : « *l'auteur, discutant avec ses camarades de déportation se dit convaincu que ni témoignages ni documents ne sauront rendre compte de la vérité de ce qu'ils ont à transmettre parce qu'elle est inimaginable* »[2].

Chez les psychanalystes, on retrouve parfois cette même posture, même si ce ne sont pas nécessairement les mêmes motifs qui visent à l'expliquer. Bruno Bettelheim, l'un des plus connus, raisonnait ainsi : « *En tant que freudien, je crois* […] *que la personne qui entreprend un tel travail "se condamne à mentir, à dissimuler, à se mettre en valeur". Quand je fais effort pour me rappeler les grands évènements de ma vie, je me rends compte de ma tendance à insister sur certains d'entre eux et à en oublier d'autres, moins flatteurs, exactement comme Freud l'avait prévu* »[3]. Cependant, lui aussi a eu recours à une stratégie littéraire pour réaliser réaliser tout de même cette autobiographie tant décriée car il a inscrit en sous-titre à son ouvrage : *Essais-souvenirs*. On y découvre qu'il a d'ailleurs raconté son expérience des camps de Dachau et de Buchenwald entre 1938 et 1939, et ce durant la Seconde Guerre Mondiale, ce qui vient à nouveau contredire sa position. Néanmoins, ce qu'il faut en retenir, et qui est tout à fait louable, c'est sa peur de trahir la réalité ou en tout cas de ne pas y être suffisamment fidèle.

On rencontre également, parmi les anonymes, un certain nombre de victimes qui craignent de ne pas savoir décrire les faits de la manière la plus réaliste qui soit. Le désir impérieux du détail, de la précision, de la vérification des faits, peut aussi faire obstacle à la transmission, par la crainte de ne pas pouvoir suffisamment rendre compte de ce qu'elles ont vécu. Ainsi, Stéphane Audoin-Rouzeau, Historien, « *note que violence physique et souffrance de guerre ont été occultés par les témoins, incapables d'une "écriture de soi" susceptible de rendre compte des traumatismes subis* »[4].

C'est ce que dit également Gaston Pineau, à propos des prisonniers de la Guerre 39-45, quand il souligne que l'opération est particulièrement difficile pour des hommes ayant vécu des évènements historiques très lourds, à la fois sur les plans individuel et collectif. « *Il faut,* dit-il, *trouver la force et des mots pour tenter d'exprimer parfois jusqu'à l'inexprimable pour s'en libérer* »[5]. Même constat chez Claudine Vegh qui, lors de son enquête auprès d'enfants de la Shoah comme elle, note qu'ils « *ne trouvaient pas de mots capables d'exprimer ce qui leur était arrivé* »[6].

Mais ne pas pouvoir dire le vrai ne réside pas seulement dans la difficulté à trouver les mots justes pour décrire ce qui peut paraître irréel ou incroyable pour certains auditeurs. Des

[1] LANI-BAYLE Martine. *L'Histoire de vie généalogique. D'Œdipe à Hermès*. Paris : L'Harmattan, 1998, p.95. (Collection Histoire de vie et formation).
[2] WALLER Roselyne. *Ecritures de soi : secrets et réticences*. 2001, op.cit., p.214.
[3] BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit p. 9.
[4] AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, cité par LEROUX-HUGON Véronique. Ecrire la guerre. 1997, op.cit., p.33.
[5] PINEAU Gaston. 1993, op.cit., p.19.
[6] VEGH Claudine, citée par BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p.276-277.

témoins renoncent à raconter car ils ont la crainte de ne pas bien le dire au sens esthétique du terme. Cela a été le cas pour Elie Wiesel, avant qu'il ne soit connu et reconnu pour son engagement et pour ses qualités littéraires ou d'orateur. En 1945 (il est alors encore tout jeune), il fait le vœu d'attendre dix ans pour en parler. La raison ? *« J'ai hérité,* dit-il, *d'un respect total pour la langue, pour la parole avec un P majuscule* »[1].

Cette même angoisse tenaillait Wladislaw Szpilman, pianiste et non encore écrivain, bien qu'il fût parvenu à la vaincre plus tôt. A deux reprises dans son célèbre ouvrage, il fait référence à la qualité de son écriture, la première fois en espérant que ses souvenirs soient exacts[2], et la seconde fois en craignant un manque de cohérence dans son récit. « *Lorsque je repense aujourd'hui à d'autres souvenirs plus terribles encore, ma vie dans le ghetto de Varsovie, de Novembre 1940 à Juillet 1942, me revient en une seule et unique image, comme s'il ne s'agissait que d'un jour et non de presque deux années. Malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à la décomposer en séquences plus brèves* […] *ainsi qu'on le fait habituellement en rédigeant un journal* »[3]. Le souci d'écrire en véritable auteur et de se distinguer ainsi d'une écriture tro impressionniste et centrée sur soi, et ce faisant d'acquérir les techniques littéraires pour mieux toucher le lectorat, est ici bien présente.

Comme nous venons de le voir, prendre la parole est un risque : risque irrationnel de "faire revenir les évènements douloureux", risque sûrement plus réel de souffrir à nouveau (avant, peut-être, d'apaiser sa souffrance), risque de faire du mal à ceux qui nous sont chers ou à notre amour-propre, risque encore de ne pas trouver les mots justes ou ceux qui capteront l'attention de l'auditoire. Cet auditoire qui, justement, joue un rôle non négligeable dans la possibilité ou non de partager l'expérience extrême, toute situation de communication impliquant à la fois un émetteur et un récepteur.

[1] WIESEL Elie. 2009, op.cit.
[2] SZPILMAN Wladislaw. 2001, op.cit p. 108.
[3] Ibid, p.58.

Chapitre 6
Ce qui retient d'entendre

Dire la vérité est utile à celui à qui on la dit,
mais désavantageux à ceux qui la disent,
parce qu'ils se font haïr.
Blaise Pascal.

Martine Lani-Bayle attire l'attention sur ce récepteur que l'on oublie parfois, tant nous sommes dans l'illusion que, dans nos sociétés modernes et démocratiques à la Littérature abondante, tout peut être dit, à l'exception de ce qui incite à commettre des actes interdits tels que la pédophilie ou l'aide au suicide par exemple. Ainsi pense-t-elle que les victimes de la guerre ont été plus nombreux qu'on ne le croit « *à avoir raconté, au début, dès leur retour, voire publié ou tenté de le faire* ». Mais, ajoute-t-elle, la société n'entend que ce qu'elle veut et peut, et quand les victimes crient, ses auditeurs se taisent : « *c'est la réception qui se ferme, pas l'émission. Beaucoup ont alors arrêté de parler* »[1].

Mais pourquoi gouvernements, historiens, familles, voisins, anonymes, ne sont-ils pas toujours en capacité d'entendre ce que ces témoins ont violemment besoin de dire ou qu'ils perçoivent comme un devoir ? C'est ce que nous avons tenté de cerner dans les pages suivantes.

6.1. Une impossibilité d'ordre socio-politique

Alexandre Soljenitsyne écrivait en 1974 dans l'archipel du Goulag : « *Nous ne sommes même pas sûrs d'avoir le droit de raconter ces évènements de notre propre vie* »[2]. Quoi de pire que cette privation de la liberté la plus naturelle qui soit, celle de partager avec d'autres êtres humains les souvenirs de son existence ? Au Cambodge, c'est la mémoire d'un peuple qui n'avait plus droit de cité. « *Les Khmers rouges ont voulu dépouiller* [leurs concitoyens] *de toute référence collective antérieure, de toute mémoire et transmission possible en contraignant au silence* »[3]. Ainsi, de très longues années après, vivant pourtant en sécurité en France, cette réduction au silence continue-t-elle implacablement de s'exercer, la nouvelle génération grandissant dans le malaise du non-dit. Comme si cette peur de parler était presque définitivement inscrite chez ses parents, comme si parler était inexorablement courir le risque d'être puni.

La censure s'est aussi appliquée au *Pianiste*. Après une version initiale, publiée dans les années 45-46 sous le titre *Une ville meurt*, il a été « *très vite retiré des librairies par les laquais polonais de Staline* »[4] et n'a été réédité que des années plus tard, « *quand bien même plusieurs maisons d'édition polonaises ont tenté de le remettre à la disposition des nouvelles générations dans les années 60* ». A chaque nouvelle tentative, les efforts étaient contrariés sans aucune explication officielle. Cependant, il était évident que l'ouvrage était trop porteur *« d'amères vérités sur ces Russes, ces Polonais, ces Ukrainiens, ces Lettons, ces Juifs qui dans leur déroute en étaient venus à collaborer avec les occupants nazis* »[5].

Plus étrange, l'Etat d'Israël, nouvellement créé, ne voulait pas les entendre, ces amères vérités, sans doute à cause du rôle que certains Juifs avaient joué contre leur propre peuple, sans doute aussi parce qu'il était insupportable, pour ceux que l'on nomme parfois le Peuple Elu, de s'être laissé "quasi exterminer" sans réaction, à l'exception notable, et certainement pas assez mise en valeur, de quelques ghettos qui se sont révoltés (dont celui de Varsovie

[1] LANI-BAYLE Martine. 2001, op.cit., p. 226.
[2] LEGRAND Jean-Louis, PINEAU Gaston. *Les Histoires de vie*. Paris : PUF. 1993, 126 p, p.5. (Collection Que sais-je ?).
[3] DEQUESNE Tiphaine. 2008, op.cit.
[4] SZPILMAN Andrzej. Avant-propos. *Le Pianiste*, ed. par Wladislaw SZPILMAN, 2001, op.cit., p.9.
[5] BIERMANN Wolf. 2001, op.cit., p.252.

d'ailleurs) et de prisonniers des camps qui ont effectué des opérations de sabotage. Par ailleurs, Szpilman ayant eu l'honnêteté de décrire son sauveur, il était *« impossible de publier un livre dépeignant le courage et l'abnégation d'un officier allemand* ». Il avait donc été contraint de transformer Wilm Hosenfeld en Autrichien. Connaissant les origines d'Hitler en personne, il apparaît aujourd'hui absurde qu' « *un ange gardien venu d'Autriche et non d'Allemagne était* […] "un *moindre mal"* »[1], et pourtant, tel fut le cas.

Quant à Bruno Bettelheim, ayant la particularité d'avoir été déporté avant le déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale et ayant pu s'exiler aux Etats-Unis, il publia une monographie pendant les hostilités, « *à une époque*, dit-il, *où on ne disposait que de très peu d'infos sur ce qui se passait* »[2]. Or, il fut accueilli avec scepticisme par le public américain.

Qu'en fut-il de la France ? Le constat de Robert Merle a été assez équivalent à celui des auteurs précédemment cités. Lui qui a écrit un roman, s'inspirant avec beaucoup de précision de la vie d'un haut dignitaire nazi, explique qu'immédiatement après 1945 on a vu paraître en France nombre de témoignages sur les camps de la mort mais que cette floraison fut brève. La politique de l'Occident changea : l'ennemi était devenu le bloc de l'Est, on entrait dans la guerre froide. « *Quand je rédigeai La Mort est mon métier, de 1950 à 1952, j'étais parfaitement conscient de ce que je faisais : j'écrivais un livre à contre-courant. Mieux même : mon livre n'était pas encore écrit qu'il était déjà démodé*. »[3] Tout ceci démontre bien que l'espace-temps dans lequel il était possible d'être entendu a été extrêmement court concernant la guerre 39-45 : au début de la guerre, les évènements rapportés semblaient trop énormes pour pouvoir être crus ; après la guerre, lorsque l'ennemi avait changé de camp, il était déjà trop tard.

Par ailleurs, il est des raisons plus subtiles et plus complexes qui président à la difficulté d'être entendu. Un des prisonniers, rentré de captivité à la fin de cette même guerre et interrogé pour les besoins d'une enquête, dit (anonymement d'ailleurs) que, représentant la France et l'armée française « *qui avaient été vaincues* », il éprouva que cette défaite, on la lui « *faisait bien sentir* »[4]. La déroute de 40, le nombre très important de soldats faits prisonniers par l'ennemi, la longue captivité, même la Libération et les œuvres de la Résistance n'avaient pu les faire totalement oublier. Et il était probablement plus facile de sortir du maquis que de revenir des geôles allemandes. La parole de ces victimes a donc pu être confisquée pour ne garder que celle qui sert à forger les mythes et à redorer l'image d'un pays qui, s'il n'avait été libéré par les alliés, serait certainement resté fort longtemps occupé. C'est ainsi qu'à la difficulté personnelle, psychologique, de devoir exprimer des expériences lourdes s'ajoutent « *les forces et les mots sociaux qui construisent* [reconstruisent ?] *l'évènement vécu* » et qui « *sont parfois plus un obstacle qu'une aide à l'expression* »[5].

C'est aussi ce que pense Yoram Mouchenik à propos des enfants juifs cachés. La France a été selon lui une « *véritable machine à oublier* »[6] et cela pour diverses raisons. La culpabilité, tant il est vrai que le Gouvernement de Vichy, et ceux qui le soutenaient, ont contribué aux dénonciations et aux déportations ; la lâcheté, qui est une forme de responsabilité passive : combien de Français ont-ils fait semblant de ne pas voir ou de ne pas croire ce qui se déroulait quotidiennement sous leurs yeux comme s'en indignait Hélène Berr dans son *Journal*[7] ; une sorte de négligence enfin : pourquoi expliquer à ces enfants ce que sont devenus leurs parents, cela ne les fera pas revenir…

---

[1] Ibid.
[2] BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit p.288.
[3] MERLE Robert. *La mort est mon métier*. Paris : Gallimard. 1952, (préface de 1972), 370 p., p.1. (Collection Folio).
[4] M. J. [anonyme]. Epreuves collectives et mémoire. L'expérience de la captivité. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. 1993, op.cit., p. 106.
[5] PINEAU Gaston. 1993, op.cit., p.13.
[6] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p.14.
[7] BERR Hélène. *Journal*. Morceaux choisis lus par Elsa ZILBERSTEIN. Paris : Audiolib. 2008, CD n° 2, Chapitre 6.

D'autre part, nous l'avons déjà entrevu précédemment, les émotions générées par les situations extrêmes ont longtemps été reléguées à l'état de perturbations dans l'adaptation de l'individu. Celui-ci avait donc lieu d'en éviter la communication ou de tenter de les juguler avec les "moyens du bord". Cet « *être humain rationnel, civilisé, maître de* lui »[1] était l'idéal des Lumières. De ce fait, la Littérature de l'intime a mis du temps à venir au monde.

Et lorsque les récits de voyage ont laissé progressivement place aux « *voyages dans le monde du dedans* »[2], la guerre a marqué un coup d'arrêt à cette émergence du "je". Alors même que les spécialistes de l'écriture autobiographique constatent que les émotions les plus fortes, et en particulier celles qui concernent les guerres, sont celles qui imposent le plus le partage, il y a dans le même temps une répugnance à s'étaler, en tout cas de manière publique, sur le sujet, et ce dans la longue période qui suit les évènements. On observe en effet « *la disparition des autobiographies en France entre 40 et 70* », alors même que c'est durant cette époque que l'on aurait pu les voir littéralement exploser.

La raison à cela ? *« L'écroulement de la guerre et la nécessité de la reconstruction avaient tellement donné la priorité aux discours sociaux que, dans un tel contexte, cette expression intime paraissait indécente* »[3]. C'est pourquoi, bien que la guerre, comme nous l'avons dit plus tôt, soit une "machine à écrire", elle est le plus souvent une "machine à retardement". C'est peut-être ce qui explique que les récits ont lieu souvent plus de trente ans après, sautant ainsi une génération. Et c'est aussi la raison pour laquelle, au traumatisme premier de la guerre s'adjoint le traumatisme second du silence contraint. En effet, comme le dit encore Boris Cyrulnik, « *le monde intime du traumatisé dépend* […] *de la charge affective que le discours social attribue à l'évènement* »[4]. A une charge affective faible, pire à l'indifférence, ou *a contrario* à une charge affective extrême, parce que gonflée de sentiments pénibles, s'oppose la densité du traumatisme second.

Un autre aspect qui interfère dans cette difficulté à se faire entendre, et qui est nouveau, est celui qui tient, malheureusement, à ce que le monde entier est de plus en plus spectateur des guerres qui parsèment la surface du globe. L'accès de la plupart des êtres humains à une information dense et quasi continue (et c'est le cas en particulier en France) conduit à une banalisation de ces évènements plus atroces les uns que les autres : assassinats, déportation dans des camps, déplacements de populations, et leurs cortèges d'épidémies et de famines.

Dans le même temps, le vocabulaire que l'homme a inventé pour désigner ces faits s'est affadi. Il y a une sorte d' « *affaiblissement des mots "génocide" ou "crime contre l'humanité"* »[5]. Celui que Boris Cyrulnik appelle l'éclopé de la vie comprend que l'autre pense que son trauma n'est qu'un simple remue-ménage, alors il préfère baisser les bras et se taire.

6.2. « Ne pas remuer tout ça »

Si les gouvernements n'ont pas toujours intérêt à ce que les rescapés prennent la parole sur ce qu'ils ont vu, sur ce qu'ils ont fait, sur les ordres qui leur ont été donnés, l'entourage, lui non plus, ne comprend pas toujours le bénéfice que les témoins trouveraient à raconter. Pire encore, cet entourage, parfois, voit dans ces récits quelque chose qui pourrait venir l'"agresser". J'en veux pour preuve l'ouvrage de Claudine Vegh sur lequel s'appuie abondamment Bruno Bettelheim pour faire son "autobiographie indirecte". L'auteure explique que les enfants juifs devenus adultes qu'elle a interrogés pour les besoins de son livre, mais aussi pour éclairer son propre parcours, s'ils expriment une difficulté à mettre des mots sur leur expérience, en expriment une autre « *plus profonde : ils pensent*, dit-elle, *que les autres souhaitent les voir se mettre en paix avec ce qu'ils ont vécu et ils savent que c'est*

[1] RIME Bernard. 2006, p. 71.
[2] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p. 149-150.
[3] Ibid, p. 234.
[4] Ibid, p. 66.
[5] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p. 63.

impossible »[1].

C'est aussi ce qu'ont remarqué d'autres anciens enfants juifs cachés en France lorsque, créant l'Association des déportés du convoi Y ayant conduit leurs parents dans les camps de la mort, et désirant réaliser un ouvrage collectif à leur mémoire, ils ont noté une résistance de la part de leurs proches. Ainsi, « *Gérard a souvent du mal à convaincre son environnement de l'intérêt de sa démarche* […]. *En général*, dit-il, [elle] *est vécue comme du masochisme, aller se faire du mal. Prendre un malin plaisir à mettre du sel sur ses plaies* »[2].

Même problème pour Lucien qui, lui, a tour à tour refusé d'entendre et été confronté au refus d'être entendu. Il n'était plus vraiment un enfant lorsqu'il a été arrêté en 1941 et interné dans les camps du Loiret, sinistres tremplins pour le départ. Après y avoir travaillé quelque temps avec certains des futurs déportés du fameux convoi, il décidera de s'évader, en dépit de l'opposition de nombre de ses camarades qui, eux, ne reviendront pas, à l'instar de ses propres parents. Néanmoins, à la Libération, il retrouvera quelques amis qui commenceront à lui parler de ce qu'ils avaient vécu, et particulièrement de la mort de son père dont ils avaient été les témoins. « *Je n'ai pas voulu en savoir davantage*, explique-t-il, *ni ce qui est arrivé à ma mère. Je n'ai pas voulu en entendre parler*. »[3] Et puis, un peu plus tard, quand il a voulu parler, personne, hormis son épouse, n'a voulu l'écouter. Son explication ? « *Chacun revenait cassé, brisé et voulait refaire sa vie en essayant d'oublier*. »[4]

Cette ambivalence, qui fait que certains ont, tour à tour, voire en même temps, été prêts à entendre ou à fermer "toutes les écoutilles" pour pouvoir dire ensuite qu'ils n'en ont jamais rien su, est très présente dans le parcours d'Evelyne Bloch-Dano, fille d'une mère juive allemande qui s'est cachée pendant la Seconde Guerre Mondiale, et d'un père français, capturé par les Allemands au cours des combats. Elle raconte en effet que lorsque sa famille revient dans le village lorrain où la branche maternelle s'était installée après avoir quitté l'Allemagne, « *on ne parle pas du passé, il me semble. Quelqu'un y fait-il allusion, à ces morts sans adresse, qu'on soupire et voilà* »[5]. S'il est sans doute vrai que personne ne "voulait "voulait remuer tout ça", elle n'en profite pas non plus pour poser des questions. D'ailleurs, en elle le doute s'installe : « *il me semble* », dit-elle encore un peu plus tard.

Un second épisode révèle avec davantage d'acuité cette ambivalence. A l'époque, l'auteure est adulte, et même assez près de l'écriture de son ouvrage, puisque la scène se déroule en 2000. Elle croit (ou fait semblant de croire) que toute la famille a réchappé aux persécutions, à l'exception de Marthe, la sœur de son père, son mari, ainsi que leurs deux enfants. En tout, quatre personnes. Comparativement à d'autres, sa famille s'en serait donc plutôt bien sortie. Elle fait alors remarquer à sa mère la chance qu'elle et les siens ont eue d'échapper à la Shoah. Là, explique-t-elle, sa mère la regarde, interloquée : « *Dans notre famille, 16 ou 17 personnes étaient mortes en camp de concentration. Elle m'a soutenu que je savais, qu'elle m'en avait parlé. Sur le moment, j'ai été sûre que non. Non, elle n'avait jamais rien dit* »[6]. Et elle ajoute avec beaucoup de sincérité : « *Maintenant, je doute. Son silence ou mon refus d'entendre ?* […]. *On peut à la fois savoir et ne pas savoir* »[7].

Elle cherche un peu plus loin à s'expliquer, peut-être même à se justifier de cette absence de quête qui fait que des disparus du côté maternel, elle ne sait rien ou presque : « *Mon travail de biographe s'arrête à la vie des autres* »[8]. Autrement dit, elle n'est pas "concernée" par leur leur mort. A quoi bon, au fond, raconter la mort quand on est fait pour raconter la vie ? A quoi bon aller fouiller tout cela et, surtout, que risque-t-on d'y trouver ?

Ce vieil adage populaire, "il vaut mieux ne pas remuer tout ça", est à mon sens, comme la plupart des adages, une façon de ne pas être obligé de penser. Puisque les anciens, les sages le

[1] VEGH Claudine, citée par BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p.276-277.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p.158.
[3] Ibid, p.161.
[4] Ibid, p.163.
[5] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p.197.
[6] Ibid, p.214-215.
[7] Ibid, p.216.
[8] Ibid, p.221.

disent, c'est sûrement vrai ! Et pourtant, est-ce que cela ne cache pas tout simplement un certain dégoût de l'horreur, un refus d'affronter la réalité ? « *Pourquoi voulez-vous que l'exhumation des morts, le retour des souvenirs de l'époque où il était interdit de vivre soient moins dégoutants*»[1] que les faits eux-mêmes ? Comment expliquer qu'Eliane, jeune adolescente ayant entendu à la BBC, le 25 Juin 1942, une déclaration annonçant l'existence des fours crématoires, se soit reçu une magistrale paire de claques par sa mère si ce n'est parce qu'il y avait évitement du réel ? « *Comment oses-tu sortir de tes lèvres des choses pareilles, que l'on brûle des gens* ? »[2], avait-elle crié alors pour expliquer sa gifle. On ne s'étonnera plus que tant de personnes, à la même époque, et même à la fin de la guerre, aient dit tout ignorer des chambres à gaz et autres inventions assignées au régime nazi, alors que de nombreux témoignages, comme celui d'Eliane, attestent que l'information avait été diffusée, mais si peu reçue.

Il est vrai que, parfois, à la décharge des familles, le dit était si inimaginable qu'il ne pouvait pas être entendu, et surtout par un proche. Ainsi, Nicole, née à la fin des années 1920, ne voit revenir de l'enfer des camps que son père, le reste du groupe familial ayant disparu. Bien qu'elle fût déjà adulte au retour de ce dernier, et qu'il n'ait pas pu parler dans les premiers mois, laissant ainsi, de fait, un peu de recul, la prise de distance a été pour elle impossible. Il « *a raconté des choses tellement horribles, moi qui étais d'une famille très pieuse, très religieuse, j'ai tout rejeté. Ce qu'il m'a raconté, ce qu'il avait vu était trop horrible* »[3]. Ici sans doute, au "il vaut mieux ne pas remuer tout ça" s'ajoute peut-être : "Dieu n'aurait pas pu laisser faire ça".

Mais quelles que soient les raisons profondes qui conduisent bon nombre des destinataires du récit à devoir l'esquiver, soit parce que le fardeau est trop lourd, soit parce que les idéaux ou les croyances sont menacés (à l'instar de ce qui se passe dans les manifestations du traumatisme), il y a probablement une peur du paroxysme qui renvoie chacun à sa propre inhumanité potentielle. Dans ce cas, l'art peut être parfois le seul moyen de pouvoir dire ce qui, autrement, dans sa forme brute, ne pourrait être accessible à l'auditoire. Ainsi, Fred Uhlman, lorsqu'il décide de témoigner de la disparition de la moitié de ses camarades de classe en 1942, ne parvient qu'à provoquer « *un silence hébété*. […]. *Alors, pour dire le vrai que personne ne peut entendre, il décide d'écrire L'ami retrouvé où* […] *il invente une fiction qui donne à la vérité une forme socialement acceptable* »[4].

Ce comportement de l'écoutant ordinaire, pas préparé à recevoir ce type de témoignage, pas formé à prendre le recul nécessaire, il est assez aisé de le comprendre. Ce qui peut en revanche surprendre davantage, c'est que les scientifiques eux-mêmes manifestent souvent la même attitude. Stéphane Audouin-Rouzeau, Historien, a passé une partie de sa vie à étudier des témoignages d'anciens combattants, édités en Français de 1915 à 1928 par Jean Norton-Cru, et s'appuyant sur trois-cents auteurs et deux-cent cinquante et un ouvrages, ce qui est un patrimoine monumental. A partir de ce travail pharaonique, il analyse, entre autres, cette peur du paroxysme chez les Historiens. « *A de rares exceptions près* », dit-il, ils le refusent. « *Les douleurs et les souffrances de la guerre de 1914-1918 n'ont pas été assez désignées et décrites, tant il est vrai qu'elles ont paru, au sens strict du terme, innommables.* »[5]

Une des hypothèses avancées par l'écrivain Jean Rouaud, prix Goncourt pour son livre *Les Champs d'honneur*, est que la Première Guerre Mondiale a marqué un tournant majeur dans les récits de combats. Pour la première fois de notre Histoire, on envoyait au front des gens qui savaient écrire et l'on passait des récits d'Etats-Majors à des récits de combattants. Là où Saint-Simon, écrivain du dix-septième, relatait dans *Les Mémoires* les évènements de son siècle et réduisait à une phrase unique la description d'un combat, on passait à une

[1] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 10.
[2] Ibid, p. 73.
[3] Ibid, p. 65.
[4] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p. 162.
[5] AUDOIN-ROUZEAU Stéphane. 1997, op.cit., p. 35.

écriture intime, détaillée, précise et froide. Ainsi, à partir de cette guerre "fondatrice", le vingtième siècle allait se donner pour mission de décrire l'horreur, et ce faisant, les Historiens allaient devoir réaménager totalement leur approche des faits. Le matériau changeait radicalement et interpellait alors le scientifique dans ce qu'il avait de plus intime. D'ailleurs, ajoute Jean Rouaud, de très nombreux carnets, journaux et correspondances sont stockés au Fort de Vincennes et ne parviennent pas jusqu'à nous.[1]

Je conclurai sur cet aspect en reprenant deux phrases prononcées par Philippe Lejeune, et qui peuvent s'adresser à tous les lecteurs, des plus proches aux plus éloignés de cette parole intime, des plus subjectifs à ceux que l'on croit les plus objectifs, et parmi eux les chercheurs : « *Comment reçoit-on le moi des autres ?* »[2], et finalement « *la vérité a-t-elle bon goût ? Est-elle de bon goût ?* »[3]. A-t-on véritablement envie de la connaître si elle n'est pas un peu plus "réjouissante" ?

6.3. Et si tout n'était pas si simple…

Pour passer de la peur d'affronter ce qui, pourtant, a déjà eu lieu, et qui n'est plus que sa représentation, au dégoût à l'égard de cette représentation effrayante, jusqu'à la honte de découvrir que ceux que l'on aime n'ont pas toujours été conformes à nos espérances, il n'y a qu'un pas. Nous avons déjà abordé le sentiment de honte qui peut habiter celui qui a vu ou vécu des évènements au cours desquels il ne s'est pas perçu à la hauteur de son image. S'il peut empêcher de parler, certains témoins ont néanmoins le courage de le faire ou éprouvent un besoin impérieux de s'exprimer, qui submerge tout le reste. Mais cette honte peut être également ressentie par l'écoutant, endossée par lui, comme s'il s'était trompé sur la personne, comme s'il s'en voulait à lui-même de pouvoir aimer celui qui la porte, comme si cette honte le renvoyait à ses propres faiblesses, inacceptables.

Vincent de Gaulejac, qui a consacré un ouvrage entier à ce concept, explique que partager la honte induit le plus souvent chez son destinataire un malaise que le "honteux " perçoit et qui ne fait que renforcer sa honte. Cette gêne s'accompagne souvent d'un silence, insupportable pour les deux interlocuteurs, ce "silence qui en dit long" pour reprendre une autre expression populaire. Même lorsque le sujet ayant vécu la situation extrême a commencé à en faire le récit, il est face au "mur du silence". Continuer à « *parler conduirait à mettre à jour des choses inavouables et au risque d'être soi-même désavoué. Le sujet est partagé entre le besoin de dire ce qu'il éprouve, d'exprimer ce qu'il ressent, et la crainte d'être déju*gé »[4].

C'est ce qu'ont également constaté les membres de l'APA qui reçoivent des manuscrits d'anonymes, et parmi eux, comme nous l'avons vu, de très nombreux récits portant sur une guerre. « *Si l'on n'a pas l'opportunité d'être édité* », dit René Rioul (et c'est le cas le plus fréquent), on peut faire lire son récit à ses proches. C'est même la transmission première, évidente pour beaucoup, impérative parfois. Or, ajoute-t-il, « *faire lire, ou même, sous une forme moins violente, donner à lire, ne sera pas toujours sans susciter quelques choses en retour. Des réactions d'indifférence ou de gêne parfois, éventuellement d'irritation* »[5].

Indifférence, gêne, irritation, ne seraient-ce pas les trois facettes possibles de la honte ou ses trois manifestations ? L'indifférence est peut-être le signe de ne pas avoir partagé ce vécu, d'en avoir été épargné. Parfois même, cette indifférence est anticipée par le narrateur, qui la pressent, qui la redoute par-dessus-tout, qui désire plus que tout l'éviter, car elle est probablement la pire, celle sur laquelle il n'aura pas de prise. Un auteur anonyme, ayant accepté de participer à l'ouvrage collectif sur les prisonniers de guerre, exprimait en ces

[1] ROUAUD Jean. *Le récit de (sa) vie, Objectifs et effets*. Journée d'étude. Université de Nantes. 13 Juin 2009. Notes personnelles.
[2] LEJEUNE Philippe. *Ecriture de soi : secrets et réticences*. 2001, op.cit., p.368.
[3] Ibid, p.370.
[4] de GAULEJAC Vincent. 1999, op.cit., p. 67.
[5] RIOUL René. 2003, op.cit., p.10.

termes la peur de l'indifférence : « *J'ai arrêté de vivre en ce dimanche de Juin 40* […] *et je n'ai recommencé à vivre qu'en Mai 1945*. […]. *C'est certainement pour cela qu'en dehors de ceux qui avaient partagé le même destin* […], *nous n'éprouvions pas le besoin ou même l'envie d'en parler* »[1]. C'est aussi peut-être cette même crainte de l'indifférence qui fait dire à Maurice que ses filles adultes sont encore trop peu impliquées dans ses recherches sur le convoi Y : « *il n'y a pas forcément une demande* », semble-t-il regretter. Et l'enquêteur de commenter : « *Que peut-on demander à ses enfants, trop ou pas assez ? Vont-ils nous renvoyer au silence et à l'incommunicabilité comme dans notre enfance ?* »[2].

Quant à la gêne, autre manifestation de l'auditoire mais celle-ci perceptible, repérable, décryptable même s'il s'agit le plus souvent de signes non-verbaux, elle peut être directement liée à des découvertes auxquelles il ne s'attendait pas, ou qu'il avait espéré de toutes ses forces ne jamais trouver. A l'instar de l'indifférence, qui peut être réelle ou fantasmée, cette gêne peut être crainte avant la confrontation aux mots. « *Et si la légende se trouvait brutalement contredite par les faits ?* »[3], s'inquiète Patrick Raynal avant de lire le journal de sa grand-mère, elle dont le passé héroïque avait été juste effleuré par les siens. « *Etait-il bien sage, après tout, de vouloir se confronter brutalement à la réalité à un âge où il est plus prudent de commencer à s'en détacher ?* »[4]

En l'occurrence, ce n'est pas ce qui s'est produit pour lui lorsqu'enfin, après qu'il eut été longtemps caché par sa mère, il put lire le récit de déportation de sa grand-mère. En revanche, et là nous basculons dans la troisième facette de la honte, celle que René Rioul appelle avec retenue l'irritation, le mythe a été très écorné pour Evelyne Bloch-Dano. Reprenant dans un chapitre de son ouvrage le ton que pourrait adopter une fillette, elle explique : « *De mon père, nous ne savions qu'une chose : il avait été prisonnier. Même pas déporté. Prisonnier de guerre. Dans les films, les prisonniers s'évadaient, comme Steve Mac Queen dans La Grande évasion. Mais lui non. Quand je lui demandais pourquoi, il me répondait : On ne pouvait pas. C'est tout. Je lui en voulais un peu. Il aurait pu au moins inventer quelque chose* »[5].

Puis, prenant du recul, quelques pages plus tard elle analyse : « *ce camp, au nord-est de l'Autriche, le pays où nous allions en vacances, s'apparentait dans mon esprit à une villégiature un peu rude. Avoir été en "captivité" lui retirait le droit à la parole, le droit à la souffrance et à la peur* »[6]. Et même en 2001, lorsqu'à l'occasion d'une visite en famille du camp du Struthof, il lui révèle qu'il a appris l'Espagnol avec les déportés de Mauthausen qu'il a côtoyés dans des carrières, l'auteure ne lui a posé en retour aucune question. Sa réhabilitation aux yeux de sa fille n'a pu véritablement intervenir qu'après sa mort, lorsqu'elle a entrepris, elle, biographe, d'écrire la biographie croisée de Romy Schneider et de sa mère.

Enfin, si cet agacement, ressenti par la petite fille qu'avait été Evelyne Bloch-Dano, peut prendre la forme d'un léger reproche (« *je lui en voulais un peu* ») il peut aussi être jeté à la figure de celui qui ose raconter, ou même tout simplement être là, et le sujet devient alors un "reproche vivant". C'est dans ces termes que Fabienne Castaignos-Leblond relate sa rencontre avec Maurice Schuman : « "*on vous reprochera d'être revenu"* », lui a-t-il dit, « "*parce qu'on ne devrait pas savoir tout ce qu'on sait sur la conduite de certaines personnes"* »[7]. Dans ce cas, la honte est portée par procuration : le témoin n'a pas nécessairement honte de ce qu'il transmet mais, en décrivant les faits, il jette l'opprobre sur ceux avec qui il les a partagés et, ce faisant, sur une communauté qui n'accepte pas d'être ainsi désignée du doigt. Pire encore, même s'il ne parle pas, et c'est le cas des enfants cachés que nous avons déjà évoqués, par sa seule existence il est, pour la famille survivante, comme un reproche vivant. Cette famille, qui n'a pas été toujours la plus active dans le sauvetage de cet enfant, qui l'a parfois laissé plus de

[1] M. J. [anonyme]. 1993, op.cit.. p. 105.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 117-118.
[3] RAYNAL Patrick. 2008, op.cit., p. 23.
[4] Ibid, p.24.
[5] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p. 137.
[6] Ibid, p.147.
[7] SCHUMAN Maurice, cité par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 40.

temps que nécessaire en maison d'accueil, voire même qui s'en est débarrassé à l'issue de la guerre.

6.4. Et si la peur de faire souffrir l'emportait

Il ne faudrait pas entendre dans les propos que je tiens, et que m'inspirent les témoignages que j'ai pu lire, que le public ait toujours de mauvaises intentions : volonté d'oublier des faits historiques peu glorieux, honte des récits des survivants. Il y a aussi, dans la crainte de l'entourage à recevoir cette parole, le souci de ne pas faire souffrir davantage ceux que l'on aime en les amenant à "revivre" les évènements qu'ils pourraient rapporter.

Par ailleurs, s'il s'agit d'enfants rescapés, les adultes ne savent pas toujours comment se conduire avec eux. Qu'ils se comportent avec pitié, « *l'attitude consolatrice* […] *rabaisserait l'enfant en lui faisant comprendre qu'il vaut moins que les autres* ». C'est entre autres la fameuse formule "Avec ce qui lui est arrivé", qui le condamne à ne jamais parvenir à vivre normalement. Qu'ils se comportent de manière intrusive et reçoivent des réponses inattendues, et le risque est de ne pas les croire : « *qu'est-ce que vous me racontez là* ? »[1] ou encore, « *vous exagérez !* »[2].

Il y a donc ici, en plus de la crainte de faire souffrir par les reviviscences, le souci du dialogue le plus juste, le plus sain, celui qui va réparer et non stigmatiser, celui qui va encourager l'expression et non la fermer pour toujours, celui qu'en tant qu'adulte, face à un enfant traumatisé, on espère pouvoir supporter. C'est ce désarroi qu'expose Gaby Cohen, dont l'organisation avait recueilli le jeune Elie Wiesel et que l'émission *Empreintes*, consacrée au Prix Nobel de la paix, est parvenue à retrouver. « *Avec cette expérience que vous aviez chacun* […], *je dois dire que j'avais peur de parler trop, de ne rien dire. Qu'est-ce qu'il fallait faire ? Mais je me laissais aller*… »[3] Ici, l'intuition, le bon sens, la générosité, la simplicité, ont fait naturellement leur office et ont permis au jeune Elie d'être autorisé à l'échange. Ailleurs, le déni de l'adulte, qui ne pouvait pas croire ce qu'il entendait, ou qui en était trop effrayé, a fait parfois prendre conscience à l'enfant « *que le déni protège autant* […] *celui qui écoute* ». En d'autres lieux encore, l'écoute « *avec gourmandise* »[4] a pu apparaître encore plus insupportable car vécue comme un plaisir sadique à se délecter des souffrances du témoin.

Mais en général, les adultes savent qu'il est très difficile de trouver cette bonne mesure, cette juste distance, et du même coup, préfèrent éviter de faire parler l'enfant pour ne pas le blesser plus encore.

Quand, au contraire, les victimes sont des adultes et qu'ils ont eu des enfants, la peur de faire souffrir, nous l'avons vu, est parfois motivée par des raisons plus inconscientes comme celle de porter malheur, et que l'enfant perçoit. Cette loyauté inaltérable, que seuls les enfants sont capables de manifester à l'égard de leurs parents, va alors venir renforcer la difficulté à prendre parole. Janine Altounian, fille de déporté, le sait bien, elle qui a consacré une partie de sa vie à écrire sur le thème que se propose de développer cette recherche et qui s'appuie également sur les travaux de Sandor Ferenczi. Elle explique qu'il existe une zone intouchable et mutique que le survivant a séparé du reste de sa vie psychique, et que celle-ci est toujours respectée par l'enfant, par « *piété filiale* ». Et ceci « *afin d'assumer son appartenance et d'en accueillir fidèlement le message implicite* »[5].

C'est aussi ce dont témoigne, avec les mots du quotidien, Yvon Ruellan, dont le grand-père et cinq de ses grands-oncles ont été tués lors de la Première Guerre Mondiale. « *Oncle Charles* [le seul survivant] *n'en parlait jamais*, dit-il. *Je me gardais bien de le questionner* »[6].

[1] HAZAN, cité par MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p.42.
[2] Ibid, p.9
[3] COHEN Gaby. *Elie Wiesel, le messager de la mémoire*. 2009, op.cit.
[4] MOUCHENIK Yoram, 2006, op.cit, p.9.
[5] ALTOUNIAN Janine, citée par MOUCHENIk Yoram, 2006, op.cit., p.42.

»[1]. Même sentiment pour Gérard, âgé d'une cinquantaine d'années, et dont le père, revenu des camps, est décédé aujourd'hui. « *Rien n'était dit directement par mon père*, explique-t-il, *ce que j'ai pu savoir, c'est quand il s'adressait à un ti*ers. » Et il ajoute, élargissant son propos à tous les enfants victimes de la guerre : « *L'enfant sait intuitivement qu'il s'est passé un drame, il a tendance à vouloir réparer. Il n'en parle pas, il sait qu'il ne faut pas en parler, ni poser de questions* »[2].

Du reste, que l'enfant ait découvert ou non la vérité, qu'il ait compris les traumatismes dont ses parents ont été l'objet ou non, qu'il en ait décelé ou non l'ampleur, cela ne semble pas modifier notablement son attitude à leur égard. S'il ne sait pas mais devine, s'il sait mais sait qu'il ne devrait pas savoir, s'il sait et sait dans le même temps que ses parents souffrent, il cherchera presque toujours à leur éviter la peine ou attendra le moment qu'il sent propice pour poser des questions, sachant que leur douleur sera, à ce moment, moins virulente et que sa douleur de leur douleur sera davantage supportable pour lui-même. Ainsi, lorsque Philippe Grimbert découvre, le lendemain de ses 15 ans, le secret de ses parents qu'au fond il avait toujours su, il se tait. « *Le silence allait persister*, raconte-t-il, *et je n'imaginais pas ce qui pourrait me décider à le rompre. A mon tour, je cherchais à les protéger*.[3] […] *J'avais 15 ans, je savais ce que l'on m'avait caché et à mon tour, je me taisais, par amour.* »[4]

Autrement dit, au souci de préserver les siens, que les victimes peuvent exprimer, comme nous l'avons entrevu précédemment, vient s'ajouter celui de l'entourage de protéger les témoins, venant par là-même bâtir un mur de silence autour de la famille. Mur, qui, comme je vais essayer de le montrer à présent, a une fâcheuse tendance à se lézarder.

[1] RUELLAN Yvon, cité par CHOPIN Eric. Six frères Ruellan tués : le descendant raconte. *Ouest-France*. 4 Novembre 2008.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 155.
[3] GRIMBERT Philippe. 2004, op.cit., p. 77.
[4] Ibid, p. 157.

Chapitre 7
Des difficultés de transmission aux “transpirations”

C’est curieux un écrivain. C’est une contradiction et aussi un non-sens.
Ecrire, c’est aussi ne pas parler. C’est aussi se taire.
C’est hurler sans bruit.
Marguerite Duras

J’ai souhaité, dans ce chapitre, montrer à quel point transmettre peut avoir un impact positif mais aussi comporter un versant peut-être moins connu, peut-être moins fréquent, mais parfois moins salutaire. Et j’ai tenté de mettre en évidence, à travers ce que j’ai choisi d’appeler les “transpirations”, en quoi les deux notions, de transmission et de transpiration, en apparence incongrues à rapprocher, ont des liens de parenté, y compris étymologiquement.

7.1. Transmettre et transpirer ou la circulation des fluides

Transmettre serait « *la réfection (XIIe siècle) d’après le latin de trametre (Xe s) issu du latin classique transmittere “envoyer de l’autre côté, faire passer au-delà, remettre”* »[1]. Cet autre côté, cet au-delà est ici constitué de ceux qui n’ont pas vécu la situation extrême, qui ne l’ont pas observée, et à qui on va la déposer, car il ne s’agit pas que de l’adresser mais aussi de la remettre. Et lorsque l’on remet quelque chose à quelqu’un, c’est que l’on attend de lui ou d’elle qu’il ou elle en fasse quelque chose : “Je te remets cette décoration, sois en digne. Je te remets cette lettre, n’oublie pas de la poster. Je te remets ce diplôme, fais en quelque chose pour ton avenir. En bref, je compte sur toi.”

Par la suite, « *le verbe a signifié dès le XIIe s,* “*céder (un droit, un bien) à quelqu’un” spécialement “faire passer à ses descendants un bien matériel” (1549) ou moral (1615), sens toujours usuel* »[2]. Nous voyons donc que l’acte de transmettre implique en priorité la filiation, et que cette transmission, initialement matérielle, est devenue, à peine soixante-cinq ans plus tard, une transmission de nature morale portant sur les règles de conduite, les croyances, les idéaux, les valeurs et ce, depuis près de quatre-cents ans. Pour ce qui nous intéresse, l’expérience extrême à transmettre à sa descendance porte exclusivement sur les conduites auxquels le témoin a été exposé et sur celles qu’il a été amené à adopter dans des circonstances en rupture totale avec son vécu antérieur. Nous retrouvons ici tout ce qui vient d’être dit sur l’innommable, la honte, la peur de faire souffrir ou d’être déjugé mais aussi parfois la fierté, voire l’héroïsme.

Ce qui est également très intéressant dans l’histoire du mot transmission, c’est que vers 1590, il a été « *traduit en français comme terme de médecine, en parlant de la circulation des humeurs* » et que « *depuis le début du XIXe s (1807), il se dit pour le passage par contagion d’une maladie d’un individu à un autre* »[3]. Autrement dit, la transmission pourrait opérer de manière incontrôlée d’un organisme à un autre, organismes qui pourraient alors se transmettre de mauvais objets. On oscille donc entre le choix volontaire de déposer à quelqu’un (de sa famille le plus souvent) une histoire à conserver, à protéger, à transmettre à son tour et le risque de contamination inconsciente par de “mauvaises histoires”, porteuses en elles de germes puissants qui pourraient mettre en péril la vie de son enfant.

Et c’est ici que transmission et transpiration peuvent se rejoindre. En effet, il y a dans le sens commun de transpiration la même idée de circulation des fluides corporels, eux aussi incontrôlables, parfois nauséabonds. Par ailleurs, dans son sens figuré, il y a bien sûr « *“paraître au jour, finir par être connu”(1738), par exemple rien n’a transpiré du secret* »[4].

[1] REY Alain. 2004, op.cit., p. 3894-3895.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] Ibid, p. 3896.

Secret vient de secréter, ce qui suinte. Je donnerai donc ici le contraire de son sens commun : tout a fini par transpirer du secret. N'est-ce pas ce que chacun de nous n'a pas le plus souvent entendu dans sa propre famille ? N'est-ce pas ce que plusieurs témoins ont dit dans les chapitres qui précèdent : je savais, je devinais, j'avais l'intuition ?

Dernier sens, enfin, du mot transpirer, et non des moindres, même s'il est aujourd'hui hors d'usage : « *apparaître à travers les fils (pour la trame d'un taffetas)" (1765*) »[1]. Nous pourrions dire aussi lire entre les lignes.

J'aurais pu choisir d'autres mots pour parler de toutes ces transmissions, plus ou moins conscientes, plus ou moins volontaires mais toujours très ténues. Certaines de mes lectures emploient le terme de trace, à la fois dans son sens positif : « *marcher sur ses traces (1658*) » quand il s'agit d'un ascendant dont on a pu être fier, ou dans le sens « *de la marque laissée par ce qui agit sur quelque chose (v.1250, "égratignure"*)[2]. D'autres encore parlent de bribes lorsque les témoins ont laissé des miettes de leur passé, miettes qui viennent du sens ancien qui désignait « *un morceau de pain, un reste de nourriture distribué aux mendiants* » et qui aujourd'hui, utilisé au pluriel, évoque des « *"restes insignifiants"* »[3] (mais sont-ils aussi insignifiants que cela ?). Le troisième terme qui apparaît, pour nommer ce que j'appellerai les transmissions partielles ou conflictuelles, ou encore les défauts de transmission, est celui de fragment. A l'origine, le fragment désignait un « *"morceau d'objet brisé", dérivé de fragmen "éclat, débris"* ». Aujourd'hui, il « *s'emploie dans le domaine abstrait (1868, fragment du passé)* ». Quand à l'adjectif fragmentaire, il « *est péjoratif et suppose un caractère incomplet (cf. lacunaire)* »[4].

Dans tous les cas, ce vocabulaire définit une transmission partielle, voire infime, et qui peut être volontaire (dans ce cas, les empreintes, les miettes ou les morceaux que l'on laisse derrière soi pourraient éventuellement être des leviers de transmission) ou inconscients (et dans cette hypothèse, les effets pourraient être plus délétères car ne pouvant être anticipés). Et pourtant, les choses ne sont pas toujours aussi simples…

7.2. Quand la transmission est impossible

Parfois, même les traces, les fragments ou les miettes laissés derrière soi ne permettent pas de déclencher le récit ou une parole sur les évènements. C'est le cas d'Henri qui « *voudrait sans jamais y parvenir pour le moment, parler de la déportation, de la mort de ses parents, de sa vie d'enfant à ses propres enfants devenus adultes. Mais ces tentatives impossibles le renvoient à l'image d'un enfant terrifié et anéanti, incapable de rétablir la succession des générations en étant capable de parler de ses morts* »[5].

L'hypothèse avancée est que l'association du convoi Y, ce sinistre convoi dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, représente à elle seule une sorte de « *matrice familiale* »[6] qu'il a perdue. Pour lui, à qui il ne reste presque aucun souvenir, le besoin est d'abord de réintégrer son propre père dans sa vie psychique avant de pouvoir en intégralité se constituer comme père. Sa quête à l'égard des investigations menées, autour du départ et du parcours du convoi, s'inscrit donc plus dans une logique ascendante que descendante. Tant qu'il n'a pas complètement retrouvé ses morts, tant qu'il n'est pas devenu un héritier, il ne peut pas transmettre un héritage.

C'est aussi ce qui est arrivé à Albert, né en 1937, dans une famille dont il était le cadet. En revanche, le mutisme dont il est question n'est pas le sien mais celui de son entourage. Son père est convoqué par le fameux billet vert en Mai 1941 et lui se retrouve caché en maison d'enfants jusqu'en 1945 ou 1946. C'est là que sa sœur, lui rendant visite, lui apprend

[1] Ibid.
[2] Ibid, p. 3872.
[3] Ibid, p. 519.
[4] Ibid, p. 1479.
[5] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p.43-44.
[6] Ibid, p. 43-44.

brutalement : « *"papa est mort, il ne reviendra pas*" »[1]. Comment a-t-on su ? s'interroge-t-il. C'est une question à laquelle il n'obtiendra pas de réponse, ni d'ailleurs à celle qui le taraude encore, celle de savoir comment sa mère et sa sœur ont réagi. Plus tard, sa mère l'a tenu à l'écart des informations qu'il souhaitait obtenir, que ce soit sur la Shoah en général ou sur la déportation de son père en particulier : « *"Ce n'est pas pour toi, ce n'est pas intéressant, tu n'as pas besoin de savoir"* » disait-elle inlassablement. Est-ce cette impossibilité à transmettre, cette honte devant cet enfant insatiable qui la poussera à l'envoyer à 11 ans vivre en Australie ? Ceci n'est pas précisé dans le témoignage d'Henri. Il nous apprend simplement que lors de ses passages en France, il continuera à l'interroger et il n'obtiendra rien d'elle. Même mutisme du côté du demi-frère de sa mère qui vit en Allemagne. « *"On se dispute car il refuse de répondre à mes questions* […] *il me dit : Je ne me rappelle pas"* »[2]. Quant à sa mère, ironie du sort, elle souffrira ensuite de la maladie d'Alzheimer, la maladie de l'oubli. Destin partagé d'ailleurs par la mère d'Evelyne Bloch-Dano qui raconte comment, au fur et à mesure de l'évolution de sa pathologie, celle-ci est redevenue petite fille, ce qui lui a permis, contrairement à Henri, d'avoir accès à ses souvenirs.

Dans l'ouvrage de Yoram Mouchenik, nombreux sont les témoignages qui vont dans le même sens : le vide. Mais ce vide est un vide "plein", fait de doutes, d'incertitudes, de frustration, de craintes, d'angoisses et parfois de souffrance. Ce vide plein est décrit par Helen Epstein dans son livre *Children of the Holocaust*. Elle utilise l'image d'une boîte qui contiendrait à la fois ce vide de connaissance sur soi et le sort de ses proches, et ce trop plein de douleurs généré par l'absence de transmission. « *"Depuis des années ma douleur est enfermée dans une boîte en fer enfouie si profondément en moi que je ne savais pas exactement ce qu'elle contenait.* […] *. Ce qui vivait ainsi en moi était si puissant que les mots éclataient en morceaux avant de pouvoir le décrire"* ». Et elle précise que cette boîte recélait des choses plus secrètes que le sexe, plus dangereuses que les fantômes qui au moins « *"ont une forme et un nom"* »[3]. Des fantômes que nous n'allons pas tarder à retrouver.

7.3. Quand les fantômes viennent vous hanter

Les guerres sont des situations propices aux secrets. Nous l'avons vu, elles contiennent souvent des faits qui génèrent de la honte et aboutissent à des récits partiels ou partiaux, quand elles n'aboutissent pas à des silences, des omissions, des choses cachées, dont certains protègent le témoin ou son entourage, dont d'autres, parfois, continuent à les poursuivre tant qu'ils ne peuvent être mis au jour. Nina Fedorniuk-Michel a ainsi partagé et conservé le secret de son amie Anastasia jusqu'à son décès et celui de son mari. Anastasia avait accouché d'un bébé mort-né à Dachau, enfant issu de sa liaison avec un prisonnier français. « *Elle m'a suppliée de ne jamais révéler le secret de son histoire, de cette naissance* […] *elle avait peur du regard de ses proches, et surtout de celui de ses enfants* […]. *En grandissant, ces derniers s'interrogeaient de plus en plus sur ce secret qui semble peser sur leur famille jusqu'à l'étouffer* […] *après le décès de leurs parents, je décide* […] *pour les libérer enfin, de leur parler de leur mère et de ce bébé.* »[4]

De ce frère qu'on lui avait également caché, Cornélia a, elle aussi, perçu l'absence et le manque. Elle est la demi-sœur d'Hervé, enfant issu d'une aventure entre sa mère et un soldat allemand durant l'Occupation. Une fois rentré en Allemagne, ce dernier s'est marié et a dissimulé toute sa vie l'existence de cet enfant. Et pourtant, sa fille légitime raconte : « *J'avais souvent l'impression d'être seule. Quelque chose manquait, bien que j'aie tout. J'ai une famille, un mari, j'ai deux enfants, j'ai tout, je vais bien. Tout de même, j'avais toujours l'impression d'être solitaire, d'être seule* […]. *Je pense que mon frère* [qu'elle a aujourd'hui retrouvé] *est le morceau qui comble tout ça pour moi. Maintenant, ma famille est complète* »[5].

[1] Ibid, p.132.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p.134.
[3] EPSTEIN Helen, citée par BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p.1979.
[4] FEDORNIUK-MICHEL Nina, ANJOU-MAFILLE Catherine. 2008, op.cit., p.94.

complète »[1].

Bien sûr, l'on pourra objecter que, depuis la découverte de son demi-frère et du secret de son père, Cornélia s'est reconstruit cette histoire d'enfant solitaire souffrant d'un vide dans sa vie, pour justifier du plaisir qu'elle a à partager avec Hervé une aventure peu banale, même si des enfants issus de couples franco-allemands ont été très nombreux à naître et beaucoup moins à connaître leurs origines. Peut-être. Il n'empêche qu'en termes d'identité au moins, être enfant unique ou appartenir à une fratrie change de manière évidente la donne. Par ailleurs, le secret révèle toujours la face cachée de l'être qu'on a pu croire si proche et fait apparaître la part d'opacité, d'inaccessible, de toute personne, avec tous les étonnements, voire les rancœurs, que cela peut susciter. Même si, dans ce cas précis, le secret n'a jamais réellement transpiré avant qu'Hervé ne parvienne à retrouver la famille de son géniteur, décédé entre temps, on peut s'autoriser à penser qu'il y avait une distance particulière, que le père de Cornélia avait dû entretenir toute sa vie, afin de ne pas être découvert, distance qui a pu instiller ce doute extrêmement diffus chez sa fille.

Du côté de Philippe Grimbert, ce ressenti, cette perception ténue, fugace, qu'exprime Cornélia, étaient beaucoup plus explicites et se manifestaient concrètement par des actes qu'il posait au quotidien. Ainsi, avant même de découvrir au grenier le jouet qui a appartenu à Simon, le fils que son père a eu de son premier mariage, il s'est inventé un frère « *plus beau, plus fort. Un frère aîné, glorieux, invisible* »[2]. Après cette découverte, ce frère virtuel occupe une place dans la maison. Philippe dispose à son intention une assiette à table et demande à ses parents de l'attendre avant de s'asseoir. Mais ce frère n'est pas seulement un compagnon, il le décrit comme celui derrière lequel il devait s'effacer, « *un frère*, dit-il, *qui allait peser sur moi, de tout son poids* »[3]. Au fil des années, ne sachant pas que c'était avec Simon qu'il luttait, il finissait toujours vaincu dans leur corps à corps. « *Je ne pouvais pas savoir*, explique-t-il, *qu'on ne gagne jamais contre un mort*. »[4] Et surtout quand le mort n'est pas nommé. Car, lorsque le secret lui est révélé par la plus proche voisine et amie de ses parents, même s'il se tait par amour pour eux, il sait désormais contre qui il se bat depuis toujours. Et ce faisant, il sait quelles sont ses forces et ses faiblesses et de quelles armes il doit s'emparer. Ainsi, face à un frère aîné doué physiquement et dont les performances faisaient la fierté de son père, il s'investit et s'épanouit dans le travail intellectuel, où il excelle. « *Je poursuivais mes études avec succès, je lisais enfin l'estime dans les yeux de mon père. Depuis que je pouvais les nommer, les fantômes avaient desserré leur étreinte : j'allais devenir un homme.* »[5]

Qu'il s'agisse des enfants d'Anastasia, d'Hervé et de Cornélia, ou encore du jeune Philippe, ce qui les relie, c'est le fantôme du frère ou de la sœur caché, absent, condamné au silence, relégué dans les espaces réels ou symboliques les plus éloignés ou les plus sombres. Pour ces témoins indirects ou plutôt ceux à qui l'on a refusé le "témoin", et ainsi d'être à leur tour des passeurs de mémoire, le fait de ne pas connaître ce qui s'est passé les empêche de répondre à la question : "Qui suis-je ?". Le fantôme est « *"une absence de représentation, un trou dans les mots, une défaillance des paroles"* »[6] qui portent quasiment toujours soit sur la sexualité, soit sur la mort, parfois les deux en même temps, comme pour Anastasia et Philippe. Ce ne sont pas les morts en eux-mêmes qui viennent hanter, mais « *"les lacunes laissées par les secrets"* »[7]. C'est cette crainte qu'expriment aussi les descendants du convoi Y qui, tout à la fois, ont peur d'être des porte-malheur pour leurs enfants et, s'ils se taisent, de ne faire connaître d'eux qu' « *une ombre inquiétante, un trou insondable* »[8].

[1] TRUC Olivier, WEBER Christophe. *Enfants de boches*. Documentaire. Sunset Presse. 2002.
[2] GRIMBERT Philippe. 2004, op.cit., p.11.
[3] Ibid, p.14.
[4] Ibid, p.32.
[5] Ibid, p.155.
[6] ABRAHAM Nicolas, TOROK Maria, cités par BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p. 175.
[7] ABRAHAM Nicolas, TOROK Maria. Ibid, p. 175.
[8] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit, p. 10-11.

C'est là que peuvent intervenir des transpirations potentiellement bénéfiques, à la double condition qu'elles soient volontaires et que les récepteurs de cette transmission non dite sachent ou puissent s'en saisir.

7.4. Quand les écrits restent à l'état de traces

L'ambigüité du mot trace est très intéressante puisqu'elle désigne, comme nous l'avons vu un peu plus tôt, à la fois les plaies et les écorchures que laisse un évènement pénible et les indices que l'acteur laisse bon gré mal gré derrière lui. Ces traces, ces morceaux, ces fils qu'on oublie sur le bâti d'un tissu, prennent des formes très différentes selon les individus, en fonction de leur éducation, de leur culture, de leurs croyances, mais aussi tout simplement en fonction de ce qu'il leur est possible de déposer. Ce sont ces différents supports de la transpiration de la situation extrême que j'ai tenté de répertorier et qui déclenchent ce que Martine Lani-Bayle a appelé le savoir insu, « *ce savoir incarné, car vécu, incorporé, mais qui en soi ne sait pas car (encore) dénué de mots* »[1].

Curieusement, la première trace que les acteurs d'une guerre laissent derrière eux n'est pas nécessairement celle qui favorise le plus la transmission. Nous l'avons déjà pressenti, même si une part d'indicible reste dans l'oubli, beaucoup de récits de guerre ont été produits. Or, parmi eux, nombreux sont ceux qui demeurent voués à la relégation ou à l'indifférence, voire au silence. Ainsi, Evelyne Bloch-Dano, dont j'ai déjà dit la déception que son père ne parvienne pas à être à la hauteur de Steve Mac Queen dans un grand film hollywoodien, a vu son père sortir un soir un petit carnet d'un tiroir et lui dire : « *"Tu vois, c'est mon journal de prisonnier. J'y notais des menus ; ça m'aidait à tenir"* ». Au-delà du traumatisme physique de la faim, et plus largement des conditions inhumaines de son existence, apparaît ici la capacité de l'écriture à combler une lacune (la composition des menus parvenait presque à masquer le manque, à l'instar de Charlie Chaplin s'installant à table, serviette autour du cou pour dîner avec délectation de sa chaussure usée jusqu'à la corde). Pour revenir à l'auteure, qu'a-t-elle fait de ce précieux journal ? « *Ce petit carnet*, relate-t-elle, *je l'ai volé après sa mort. J'ai profité d'un moment d'inattention de ma mère* […]. *Il est là devant moi, ce petit carnet à toile grise déchirée, aux feuillets jaunis. En 4 ans, je n'ai jamais osé l'ouvrir.* »[2]

Il en est souvent de même des correspondances ou des journaux de bord de Poilus. Il en a été ainsi du journal de Paul Chantard, retrouvé par son neveu en 1975, après soixante ans de "purgatoire" : « *"Il était rangé dans un placard. On l'a trouvé en déménageant la maison"* ». Et le neveu d'expliquer : « "*Nos parents n'en parlaient jamais* […] *Les drames, les malheurs, ils ont gardé ça pour eux"* »[3]. Même sort pour le carnet d'un grand-père, généralement remisé remisé dans l'armoire, sorti néanmoins de temps en temps mais seulement « *"lorsque venaient ses camarades de guerre"* »[4], jamais pour la famille. Quant au fils de Marius, il a attendu le décès de son frère pour demander à sa nièce de récupérer des documents que son père avait laissés. « *Bien enveloppé à l'abri dans une enveloppe, un tout petit carnet, et des pages d'une belle écriture au crayon à papier ou à la plume* », ainsi qu'un « *livre de photos de ces 3 années de captivité* »[5]. Pourquoi aura-t-il fallu attendre le décès de son frère pour que que Jean Bucquet délivre ces documents de leur prison dorée ?

Autre carnet, autre décès, et j'en terminerai là pour les Poilus, qui, je le rappelle, ont été les premiers soldats à écrire sur la guerre car les premiers à être alphabétisés. Claude Jéhannin a récupéré le journal de captivité de son père après son décès accidentel en 1964. « *"Il nous a parlé une seule fois de la guerre. On voulait savoir comment il avait été blessé au bras. Il ne s'est jamais étendu sur le sujet"* »[6]. Loyauté quand tu nous tiens…

[1] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p.127.
[2] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p.139.
[3] NAUDOT Hervé. Au jour le jour, les nouvelles du front d'un poilu. *Ouest-France*. 10 novembre 2008.
[4] BEUVE Jean-Pierre. Le tocsin ! C'est la guerre ! *Ouest-France*. 7 Novembre 2008.
[5] PRINTEMPS Corinne. Il est passé pour mort des jours et des jours. *Ouest-France*. 8-9 Novembre 2008
[6] AUPOIX Eric. Le jour où mon père a été prisonnier à Verdun. *Ouest-France*. 7 Novembre 2008.

Restons dans la même période mais cette fois dans le génocide arménien. Le père de Janine Altounian, dont nous avons déjà parlé, avait fait le récit de son histoire quinze ans avant sa naissance et l'avait abandonné longtemps au fond d'une armoire. Ce manuscrit de trente-quatre pages, relatant les persécutions dont il avait fait l'objet entre 1915 et 1919, la psychanalyste en a hérité comme d' « *une bouteille à la mer* »[1]. Ce texte, raconte-t-elle aussi, a plombé l'atmosphère familiale car il en émanait une proximité du malheur et une menace inconnue, qui avaient atteint autrefois ses parents, et qu'elle vivait comme toujours présentes. De plus, lorsque des visiteurs arméniens se présentaient dans son atelier de tailleur, son père parlait de ses souvenirs dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Que faire alors d'un récit déposé dans un espace à la fois proche et familier (une armoire), et à la fois éloigné (le fond de cette armoire), à la fois si accessible et si "planqué" ? Que faire d'une parole exprimée auprès de soi mais à la compréhension de laquelle on ne peut accéder, faute d'avoir été initiée à sa langue ? Cela évoque ces parents étrangers d'enfants français qui, pour éviter que leurs enfants ne les comprennent, s'expriment parfois dans leur langue maternelle, ce qui assigne aux enfants cette même place, celle d'écouter, celle de savoir qu'il se passe quelque chose de grave mais celle de ne pas pouvoir entendre. C'est ce qui fait dire à l'auteure que dans sa propre maison, il y avait un autre territoire importé pesant sur le territoire réel, celui de la maison.

Le récit peut également ne pas être rédigé par les ascendants mais être un ouvrage qui témoigne d'une réalité commune à une catégorie de victimes. Il constitue un moyen indirect de s'adresser à ses enfants sans avoir ainsi à s'impliquer personnellement. C'est l'expérience qu'a vécue Odile, née au début des années 30, et dont la mère n'est jamais revenue des camps. « *Un jour*, raconte-t-elle, *papa est revenu avec un livre et l'on a compris. Ce livre s'appelait Souvenirs de la maison des morts, il y avait l'explication des chambres à gaz, des convois de déportation* […]. *Mon père l'avait ramené de Paris, est-ce qu'il s'est rendu compte que ça allait être aussi brutal ?* »[2], s'interroge-t-elle. L'hypothèse la plus vraisemblable, comme le confirme Odile elle-même un peu plus loin, est qu'il était anéanti et ne se sentait jamais en mesure d'en parler. Le livre, ici, a fait office de parole sur la disparition de son épouse. Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est que malgré (ou à cause de) la brutalité de son geste, Odile l'a reproduit avec son propre fils. « *Ce fameux livre* […] *je l'avais caché* […]. *Et un jour, je l'ai retrouvé sur la table de nuit de mon fils, je l'ai recaché* […] *et le lendemain je l'ai retrouvé sur sa table de nuit, donc il voulait me dire qu'il l'avait lu, il avait 15 ou 16 ans. Mais il ne m'en a jamais parlé. Je ne lui en ai pas parlé et lui non plus*. »[3]

Autrement dit, même si le père d'Odile a été malgré lui dans la violence de l'assignation à lire ce livre, même si Odile, elle, l'a caché, pour éviter cette violence à son propre fils, elle en a généré une autre, celle du secret, celle du fantôme. Et dans les deux cas, la transmission directe n'a pu s'effectuer de père à fille puis de mère à fils. Le moyen de contournement qu'Odile a trouvé aujourd'hui est de se rendre dans les collèges et lycées de son département pour parler de la Shoah. Tout comme le livre, sorte d'objet transitionnel de transmission, le témoignage auprès d'autres enfants que le sien est un espace de transition pour une transmission collective mais pas intrafamiliale.

C'est à ce même mode de transmission indirecte que l'auteur du *Pianiste* a également fait appel. Son fils, Andrezcj Szpilman, dans l'avant-propos du livre de son père, réédité en 2001, raconte comment il s'est emparé discrètement de l'ouvrage, rangé sur une étagère retirée de la bibliothèque (comparable au fond de l'armoire chez Janine Altounian) à l'âge de douze ans. « *J'ai découvert*, dit-il, *pourquoi je n'avais pas de grands-parents paternels et pour quelle raison mon père ne parlait jamais de sa famille. Une partie de mon identité se révélait ainsi à moi. Il savait que je l'avais lu, j'en étais certain, et pourtant pas une fois nous ne l'avons évoqué ensemble.* »[4]

[1] ALTOUNIAN Janine. 2009, op.cit.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 50.
[3] Ibid, p. 51.
[4] SZPILMAN Andrzej. 2001, op.cit., p. 7.

Le récit écrit peut donc être choisi volontairement pour éviter d'occasionner de part et d'autre des émotions trop complexes ou trop intenses à maîtriser dans un contact visuel. L'idéal, dans ce cas, est qu'il soit proposé au grand jour et que sa diffusion soit préparée. Marc, né au début de l'Occupation allemande, après que son père fut arrêté et interné dans un camp du Loiret, puis déporté sans retour, fait partie de ces enfants dont la loyauté à l'égard de sa mère ne l'a pas autorisé à pousser plus loin les questions. « "*Ma mère pleurait rapidement dès que l'on commençait à parler de ça* "»[1], explique-t-il. Pour lui, qui par cette sorte de transmission de l'impossible transmission, n'a pas pu parler à ses propres enfants, la rédaction collective du livre des descendants du convoi Y est une véritable opportunité de communication. « *"Je le montrerai dans ma famille, à mes amis"* » se réjouit-il. En revanche, il pense qu'il ne pourra pas en parler : « *"J'ai peu de choses à dire, hormis mon texte, je ne ferai que me répéter"* »[2], conclut-il.

7.5. Quand les objets parlent pour nous

Si le livre peut prendre la place de la parole, comme pour Wladyslaw Szpilman ou Marc, de la même manière « *quand le dit n'est pas facile, on fait parler les objets* »[3]. D'ailleurs, le mot souvenir est tantôt employé pour désigner l'objet que l'on rapporte d'un voyage, tantôt utilisé pour décrire les évènements qui nous ont marqués et que l'on évoque dans nos conversations. Par ailleurs, ces objets, bibelots, tableaux, photos, médailles, diplômes, témoignent du « *passage du temps* »[4], mais aussi d'une certaine continuité de la vie, là où, justement, il y a eu rupture et parfois clivage. C'est, comme le dit Boris Cyrulnik, en rapportant « *une relique, une photo désuète* […], *une boîte en carton aux coins écrasés, une pièce de monnaie* […] *donner une forme à l'ombre, c'est se reconstituer après la pulvérisation traumatique* »[5].

Nous l'avons vu précédemment, de nombreux descendants ont retrouvé des récits de guerre émanant qui d'un père, qui d'un grand-père, qui d'un oncle ou d'un grand-oncle. Beaucoup ont eu également sous les yeux, ou à leur portée, des objets hétéroclites servant à attester de la réalité des situations vécues, et, là aussi, chaque "héritier" n'en a pas fait le même usage. Ainsi, à la mort de son père, Franck Ribault récupère un porte-monnaie à fermeture boutonnée qu'il conserve toujours dans sa poche ou sur son bureau. Il se souvient aussi de la vieille ceinture, souvenir de la guerre, qui tenait fermée la valise de son père : « *avec gourmandise*, rappelle-t-il à son père, destinataire de son autobiographie, *tu pioches dans le désordre une carte postale que tu adressais à maman, il y a presque 40 ans, une photo d'elle en noir et blanc – elle a 18 ans -, un paysage d'Indochine montrant des bœufs qui s'enlisent en rizière* ». Et il commente : « *toi aussi, tu as peiné et perdu bien des choses là-bas* »[6]. On retrouve ici les deux fonctions de l'objet-trace : la fonction de souvenir, souvenir pour son père, souvenir pour Franck, mais aussi la fonction de transmission dans ce qu'il parvient à interpréter des souffrances de son père, endurées en Asie.

Cette transmission, dont nous avons vu plus tôt qu'elle portait avant tout aujourd'hui sur des conduites et des valeurs, a sans doute été assurée pour Jacqueline Martin-Huan. Ainsi, participant à une démarche d'écriture apparentée aux récits de vie, elle dit à propos de son père: « *"Il a fallu que j'aie besoin de quelques papiers de famille pour retrouver des traces de cette décoration et surtout d'apprendre à la lecture d'une citation élogieuse, les raisons pour lesquelles elle lui fut attribuée."*»[7].

Cependant, il n'en est pas toujours ainsi. L'objet, autant que certains récits maladroits ou

[1] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 32.
[2] Ibid, p.37.
[3] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 14.
[4] LE GRAND Jean-Louis, PINEAU Gaston. 1993, op.cit., p. 7.
[5] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit, p. 146.
[6] RIBAULT Franck. 2001, op.cit, p. 183.
[7] LANI-BAYLE Martine. 2003, op.cit., p. 189.

mal amenés, peut paraître incongru, irrecevable ou hors de propos. En effet, si Evelyne Bloch-Dano a conservé un buffet en bois noir, récupéré de force par sa mère après la guerre chez des voisins bien intentionnés qui l'avaient soi-disant mis à l'abri, si elle y tient beaucoup, considérant que ses serrures lui ouvrent les portes du passé, elle est beaucoup plus réservée, voire dérangée, par un autre souvenir rapporté d'Allemagne. Lors de son séjour à Berlin, où elle s'était engagée à la fin de la guerre, sa mère se "prend de bec" avec un ingénieur allemand. Celui-ci revient avec un grand plateau et des cendriers. « *Um wiedergutmachen. Pour se réconcilier. Elle les a rapportés d'Allemagne. Ils sont toujours là. Des cendriers.* »[1] Sa mère était-elle encore dans le déni de ce que les Allemands avaient fait au peuple juif, tout comme lorsqu'elle parlait de personnes "déplacées" à propos des déportés libérés des camps ?

Incongruité des objets conservés ou ambivalence de ceux qui les rapportent, et qui oscillent entre honte et fierté, entre désir d'oubli et culpabilité de l'oubli ? Cette interrogation pourrait s'appliquer aussi aux parents de Philippe Grimbert. Dans ce grenier, où il découvre le jouet de son demi-frère, il découvre également, non sans quelque colère, « *des sacs abandonnés derrière un fauteuil. Des vêtements, des odeurs, un chien de peluche, des objets orphelins, quelques photos que l'on relèguerait dans l'ombre, et des pensées coupables, dont je supporterais le poids* »[2]. Grenier qui, faut-il le rappeler, ne lui est pas interdit, et dans lequel il accompagne sa mère qui sait qu'inévitablement il va y dénicher quelque chose. Ce quelque chose qui, malgré le malaise qu'elle manifeste ce jour-là, s'apparente bien à une volonté de transmission, si malhabile soit-elle.

Après l'objet "déplacé", après l'objet "caché/pas caché", parlons un peu de l'objet-monument, peut-être le plus douloureux. Un exemple vient l'illustrer avec effroi. Le père de Sylvie, dont la mère n'est jamais revenue des camps de la mort, « *érige une stèle domestique omniprésente à la maison*. […]*"il y avait une plaque que mon père avait faite après la guerre, qui était à côté du piano où était écrit : Ici a vécu madame… arrêtée par les Allemands* […] *et brûlée à Auschwitz-Birkenau, sept jours après"*»[3]. Ce monument funéraire a investi l'espace intérieur de la maison, alors que d'ordinaire il est situé à l'extérieur et le plus souvent dans un espace public (le cimetière) et non privé, permettant ainsi de séparer la vie et la mort.

Autre forme de transpiration, constituée, celle-ci, de ce que j'ai appelé plus tôt les bribes ou les fragments, ces "presque riens" que le sujet laisse derrière lui, soit parce qu'il ne dispose que de ces miettes à transmettre, soit parce qu'il les abandonne ici ou là à ceux qui voudront bien les picorer, comme une main tendue. Plusieurs des témoins directs ou des membres de la deuxième génération, rencontrés au cours de mes lectures, évoquent ces bouts de vie qu'ils ont pu disperser ou grappiller à droite et à gauche. A l'intérieur d'une même famille, d'ailleurs, ces bribes ne sont pas toujours identiques, comme le dit Fabienne Castaignos-Leblond à propos de sa propre fratrie : « *Chacun des enfants* [ne connaît que] *quelques bribes éparpillées ça et là* »[4]. Il reste à savoir si cette diversité est due au hasard des fragments déposés ou à l'impulsivité du moment, ou si elle relève plutôt des facultés de réception des descendants, probablement inégales, tant en raison de leur âge que des émotions que la parole suscite.

Cet âge de la réception est aussi invoqué par Patrick Raynal lorsqu'il évoque le retour de déportation, non pas de ses parents pour ce qui le concerne, mais de sa grand-mère. Il suppose, pour expliquer les lacunes du récit, que tout de suite après la guerre, les gens qui l'avaient vécue en échangeaient, « *ne serait-ce que pour conjurer la peur par la mémoire des exploits* », mais il ajoute qu'il était trop jeune alors pour pouvoir comprendre. En revanche, lorsqu'il fut en âge d'y parvenir, sa famille cessa d'en parler, à l'exception de « *quelques hauts faits, très peu, que j'avais l'impression de connaître depuis la nuit des temps* »[5], dit-il,

[1] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p. 98.
[2] GRIMBERT Philippe. 2004, op.cit., p.146.
[3] MOUCHENIK Yoram. Ibid, p.88-89.
[4] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p.14.
[5] RAYNAL Patrick. 2008, op.cit., p.23.

et qu'il entreprit de reconstituer à partir des bribes volées aux conversations des adultes.

Il y a ici, semble-t-il, deux types de souvenirs : les souvenirs communs, collectifs, partagés, sur lesquels on s'est implicitement entendu pour dire qu'ils étaient communicables, voire même la fierté de la famille, et ceux qui ont été tus, probablement volontairement, en tout cas au début, lorsque le jeune Patrick a été en mesure de les comprendre et qu'il a dû s'employer à découvrir "à la dérobée", jolie expression qui désigne à la fois un vol et un mouvement de danse. Ce même geste consiste à détourner l'attention des adultes pour prendre quelques mots, pour sortir un récit d'un vieux meuble de famille (souvent l'armoire d'ailleurs, meuble plutôt intime) ou d'une bibliothèque. Il y a néanmoins, dans ces deux cas, une possibilité laissée à l'enfant, s'il cherche bien, de découvrir ce qui est non-dit mais pas totalement ou nécessairement secret. Et l'on retrouve ainsi l'ambivalence des adultes qui ne se résolvent pas à montrer ou à parler mais qui renoncent à l'oubli.

Ces bribes sont du reste indispensables à une transmission qui ne peut pas, d'emblée, être totale (mais le peut-elle jamais ?), ou qui, parfois, ne le doit pas, comme l'ont montré les gestes brutaux qui ont été employés faute de mots, qu'il s'agisse du livre imposé sur la Shoah ou de la stèle installée au domicile par un père veuf. Cette obligation de passer par ces tout petits riens s'est entre autres appliquée à Eliane, cette jeune fille qui avait reçu une paire de claques lorsqu'elle s'était avisée de raconter à sa mère les informations de la BBC. Interdite de parole, elle a éprouvé elle-même beaucoup de difficultés à communiquer son expérience à ses enfants et à son mari, parlant de la Seconde Guerre Mondiale d'un point de vue général mais en évitant le registre personnel. Aujourd'hui, elle parvient à lâcher quelques mots : « *Chaque fois, je raconte une petite histoire, comme ça, mais je ne peux pas tout leur dir*e »[1].

C'est aussi la situation que vit Martine, même si cela se passe parfois dans la douleur. Dernière d'une fratrie de trois filles, elle est née au début de la guerre et n'a pas gardé de souvenirs de son père, mort en déportation. A partir de l'après-guerre, elle décrit une mère très malade, dont l'hôpital est la deuxième maison. Sa loyauté d'enfant l'empêche, elle aussi, de poser des questions à sa mère. Elle se retourne alors vers ses sœurs, qui peinent également à parler, elles qui, plus âgées à l'époque des faits, en ont pourtant conservé des souvenirs. Aujourd'hui, raconte Martine, une de mes sœurs me dit : « *"Maman est quand même partie avec toi et elle nous a laissées toutes les deux avec grand-mèr*e. […]. *Des choses que ma sœur ne m'avait jamais dites et qu'elle dit maintenant dans des bribes de vie"* »[2]

Parmi les bribes, il y a également ce que certains auteurs, ou ceux qui ont été interrogés pour les besoins d'une enquête, appellent les allusions. A travers ce mot, on passe d'un petit rien, qui a néanmoins un sens explicite, à une « *"expression qui éveille une idée, sans désigner clairement" (1593)* » et « *au sens moderne de "sous-entendu"* »[3]. Dans cette situation langagière, le témoin ne parvient pas à exprimer de façon claire ce dont il désire néanmoins parler et laisse le soin à son auditoire de décrypter l'allusion, de "faire le travail à sa place", travail d'autant plus périlleux que l'allusion est impénétrable. Pour Franck Ribault, enfant maltraité physiquement et psychologiquement, l'allusion est destinée à l'agresser et elle est relativement facile à interpréter. « *Certain soirs,* dit-il, toujours à l'adresse de son père, *tu me souhaites de passer au cours de ma vie par où tu es passé. Tu fais allusion à ton séjour en Extrême-Orient sans en dire plus.* »[4] De la guerre, le jeune Franck n'en saura pas davantage mais de la transmission des violences, il sera abondamment averti.

Plus indicible sans doute est la filiation de la chanteuse Anne Sylvestre. « *De temps en temps,* raconte-t-elle au journaliste qui l'interviewe à propos du passé de "collabo" de son père, *je lâchais une allusion dans u*ne *chanson* […]. *Ca me semblait transparent alors que c'était tellement opaque !* »[5].

Pour finir sur ce point, je reprendrai la notion de fragment qui, bien que moins employée

[1] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p.78.
[2] Ibid., p. 96.
[3] REY Alain. 2004, op.cit., p.94.
[4] RIBAULT Franck. 2001, op.cit., p.38.
[5] LEHOUX Véronique. 2008, op.cit., p.16.

dans mes lectures, contient, du fait même de son étymologie, davantage de douleur, me semble-t-il. Bruno Bettelheim, dont j'ai déjà dit qu'il avait préféré s'appuyer sur les expériences des autres que sur sa propre histoire pour décrire les souffrances de la guerre, cite le livre de Saul Friedlander, *Quand vient le souvenir*. Ce dernier explique qu'alors qu'il était sur le point d'entrer au séminaire, il apprit qu'il était juif et que ses parents biologiques étaient morts à Auschwitz. A partir de cette révélation, qui s'est sans doute imposée à ses parents adoptifs compte tenu de la carrière qu'il souhaitait embrasser, il a pu apprendre quelques miettes de son histoire et de celle de ses ascendants. Ces miettes, il les décrit ainsi : « *"Je garde tout au fond de moi certains fragments disparates, incompatibles, de mon existence* […] *comme ces éclats d'acier que les survivants d'une grande bataille gardent dans leur corps"* »[1]. Ici, la transmission contrainte, tardive, et incongrue au regard du choix de vie que le jeune Saul s'était forgé, devient de fait une impossibilité à devenir adulte alors que c'est l'objet même de la transmission que de faire advenir le sujet.

Nous venons de le voir, ces multiples formes de transmission des faits, que leurs acteurs ne parviennent pas à raconter de manière "naturelle", peuvent être tantôt de nature à être des leviers d'une transmission même partielle, tantôt de nature à la bloquer en maintenant le récepteur dans l'opacité, voire dans une très grande difficulté à vivre. Ces transpirations, ces suintements peuvent être des passerelles si celles-ci ne sont pas trop fragiles, des ponts pour reconstruire progressivement une vraie transmission, assumée de part et d'autre. Mais *a contrario*, n'existe-t-il pas également des formes de transmission excessives, forcées et quels en sont les effets ? C'est ce que je me propose d'aborder à présent.

7.6. Quand la transmission s'emballe

Pour ce sous-chapitre, je me suis appuyée à nouveau sur l'ouvrage de Yoram Mouchenik sur les enfants de déportés du convoi Y, qui propose cinq exemples de ce que j'ai appellé "l'hyper-transmission". Le premier est celui de Michèle, dont le père reviendra des camps en 1945, portant de lourds stigmates physiques, et présentera rapidement un état de stress post-traumatique. Mais à l'inverse de la plupart de ceux qui en souffrent et qui, par un mécanisme de défense du moi, procèdent en clivant l'expérience extrême du reste de leur vie, le père de Michèle s'exprime abondamment : « *"J'ai été baignée dans la déportation depuis toujours,* dit-elle. *Mon père disait qu'il était revenu pour raconter et que personne ne l'intéressait hormis les déportés et ceux qui pouvaient entendre par quoi ils étaient passés"* »[2]. C'est d'ailleurs seulement à travers son expérience concentrationnaire que Michèle peut entretenir un contact avec lui qui, pour elle, est devenu un étranger (ce qui est, comme nous l'avons vu, une des autres manifestations des troubles post-traumatiques).

Pour Nicole, brutalisée par le récit de son père qu'elle ne voulait pas entendre, la répétition transgénérationnelle s'est opérée. Ainsi a-t-elle également communiqué une horreur brute et particulièrement effrayante : « *"Je leur ai beaucoup parlé, j'ai même trop parlé à mon fils. Il était tout petit, je lui parlais beaucoup, il pleurait, si bien que mon frère était outré, il a dit : Arrête, tu vas le traumatiser"* »[3].

Chez Adrienne, dont les deux parents sont morts, la nouvelle est reçue dans la plus totale incompréhension et provoque une dépression profonde, notamment chez la grand-mère qui pleure tous les jours la disparition de sa fille. Avec elle, il n'y a aucune possibilité de communication et un climat d'infinie tristesse fait qu'Adrienne et ses sœurs n'osent pas se confier. A l'inverse, son grand-père est très actif et fait participer ses petites-filles à tout ce qui concerne la Shoah. « *"C'était sûrement trop"* »[4], conclut-elle.

Quant à Véronique, seule représentante de la troisième génération, elle est la cadette de trois filles dont la mère, enfant juive cachée sous l'Occupation, les a fait grandir « *immergées*

[1] FRIEDLANDER Saul, cité par BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p. 275.
[2] MOUCHENIK Yoram, 2006, op.cit., p. 58.
[3] Ibid, p. 67.
[4] Ibid, p. 126-127.

dans l'histoire de la Shoah »[1]. Elle ajoute que ce terme est faible, étant informée dès l'âge de trois ou quatre ans de tout ce qui s'était passé. Sa mère était tellement identifiée à la souffrance que Véronique est restée persuadée jusqu'à l'adolescence, et malgré toutes les connaissances dont elle disposait, que tout cela n'était arrivé qu'à sa mère. D'ailleurs, lorsque Véronique, devenue adulte, décide de partir visiter Auschwitz, elle ne se sent pas en mesure d'avertir sa mère de son projet. Selon elle, explique-t-elle, « *"l'histoire de la Shoah lui appartient"* »[2]. Son hypothèse se verra confirmée lorsqu'elle tentera, un peu plus tard, de la faire participer à une réunion de l'Association du convoi Y. La fille devra poursuivre seule son chemin, la mère détenant « *"le monopole de la souffrance"* »[3].

Enfin, Lucien, évadé d'un camp d'internement français, se dit surpris par la réaction de sa fille lorsqu'un jour, il lui dit avoir essayé d'en parler le moins possible à ses enfants. « *"Mais papa,* réplique-t-elle, *tu ne te rends pas compte, mais tu n'as pas arrêté d'en parler"*. »[4]

Janine Altounian constatait dans un de ses ouvrages que le langage reste « *souvent rivé au retrait quasi-autistique ou à l'hyperréalité du ressassement* »[5]. Nous avions déjà vu que les transmissions peuvent parfois être incontrôlables et c'est ce que révèlent aussi les cinq situations qui précèdent. Les deux versants extrêmes que sont la transmission impossible, même si elle est trahie par des transpirations, et le trop-plein de transmission, sont sans doute les deux facettes de l'expression d'un même traumatisme : le mécanisme défensif du clivage et les reviviscences des évènements.

Pour l'essentiel, nous avons identifié le sort des victimes de la guerre et de leurs descendants. Bien que certains d'entre eux aient participé à des faits peu glorieux et que la honte soit présente dans leurs récits, ou soit la raison même de leur absence, il n'en demeure pas moins qu'ils sont majoritairement reconnus comme des victimes. Mais qu'en est-il de ceux qui ont choisi le "mauvais camp" ou qui portent l'héritage de celui qui est désigné comme l'ennemi ? Un chapitre particulier devait leur être, à mon sens, consacré.

[1] Ibid, p. 147.
[2] Ibid, p. 148.
[3] Ibid, p. 148.
[4] Ibid, p. 163.
[5] ALTOUNIAN Janine, citée par MOUCHENIK Yoram. Ibid, p. 58.

Chapitre 8
Enfant de victime, enfant de bourreau : peut-on dire lequel est le plus blessé ?

Si je ne commets pas de crime,
ce n'est pas parce que je crains le châtiment de la justice
mais parce que je ne veux pas passer ma vie avec un criminel.
Socrate

Nous venons de voir différents exemples et donc différentes raisons qui ralentissent, empêchent ou altèrent la transmission des évènements traumatisants à ses proches. Parmi ceux-ci, j'ai souhaité accorder un chapitre spécifique à ceux ou celles dont les ascendants n'ont pas été victimes de guerres toujours injustes et cruelles, encore moins des héros dont on peut s'enorgueillir d'être les filles ou les fils, mais qui ont été les auteurs de ces cruautés, ont choisi le mauvais côté de l'Histoire ou tout bonnement, sans l'avoir délibérément choisi, se trouvaient, par leur naissance, dans le camp ennemi. En effet, comme le dit Martine Lani-Bayle, les documentaires, films ou romans ont « *donné lieu à de l'idéalisation des héros de guerre, que ceux-ci n'ont pu démentir* »[1]. Pas de place, donc, pour des portraits plus nuancés, plus mélangés, où la face sombre de l'être humain pouvait apparaître sous les traits du même homme.

Dans une telle vision manichéenne de l'humanité, il ne pouvait y avoir que les bons et les méchants et il était beaucoup plus rassurant d'entretenir l'image de notre bon soldat et de rejeter aux confins de notre mémoire celle du monstre. Et pourtant, dans toute guerre, il y a potentiellement à peu près le même nombre de perdants que de gagnants, d'attaquants que de défenseurs, d'agresseurs que d'agressés.

C'est pourquoi j'ai souhaité donner une place à la parole, plus souvent cachée, souvent moins audible, de ceux qui ont grandi à la mauvaise place et, ce faisant, tenter de comprendre si leurs blessures ont des caractéristiques spécifiques. Les témoins que j'ai trouvés dans les documents que je citerai ici sont pour l'essentiel concernés par la seconde guerre mondiale, conflit dont j'ai déjà dit plus tôt à quel point il faisait référence dans notre imaginaire collectif et combien il a donné lieu à de nombreux récits.

8.1. La loi du silence

Le premier exemple que j'ai retenu est celui des enfants nés de mère française et de père allemand durant l'Occupation. Un documentaire d'Olivier Truc et Christophe Weber les a appelés, comme tout le monde à cette époque, et encore bien plus tard, les *Enfants de Boches*[2]. Cette situation de filiation est loin d'être un épiphénomène démographique puisque, très tôt, Jacques Chevalier, Secrétaire d'Etat à la Famille, annonce à l'Amiral Darlan, alors président du Conseil, de « *très nombreuses naissances survenues ou attendues dès juillet 1941 en zone occupée et même en zone non occupée* ». Il s'en émeut en ajoutant : « *L'opinion commence à s'alarmer de cette situation* ». Et les documentaristes de soulever la question suivante : « *Est-ce notamment pour cette raison que l'Etat français, en décembre 1941, adopte la fameuse Loi sur l'accouchement sous x ?* ». Même inquiétude côté allemand : un document daté du 20 janvier 1943 confirme l'importance du phénomène, estimé « *le 1er octobre 1942* […] *entre 50 et 75 000 dans toute la France* ». Un an plus tard, une autre source allemande parle d'un nombre de ces enfants illégitimes « *qui aurait déjà atteint 85 000* ».

Selon l'enquête démographique effectuée par les auteurs du documentaire, le fameux baby-boom de l'après-guerre se serait amorcé en réalité pendant le conflit et « *il pourrait y avoir jusqu'à 200 000 enfants nés de mères françaises et de militaires allemands entre 1941*

[1] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p. 151.
[2] TRUC Olivier, WEBER Christophe. 2002, op.cit.

et 1945 » soit environ une naissance sur dix. Pour eux, il s'agit d' « *un gigantesque secret de famille, planqué avec une rare constance, dès le berceau, par tout un pays. Jusqu'à aujourd'hui. Probablement parce que l'orgueil national en prend de nouveau un bon coup* ». On appellera les liaisons de ces femmes avec l'ennemi la "collaboration horizontale" et près de 20 000 d'entre elles seront tondues en place publique. Mais, là encore, sans « *que l'enfant de la honte paraisse* ». Dans cette épuration, sinistre moment de l'après-guerre, les documents montrant ces jeunes femmes avec leur bébé d'Allemand seront rarissimes. Et cette loi du silence continue à être la règle soixante ans plus tard, puisque presque tous les enfants de Boches contactés par Olivier Truc et Christophe Weber refuseront de témoigner.

Parmi les exceptions, Jean-Pierre, né en juillet 1941, est abandonné par sa mère et placé à l'orphelinat, d'où il est sauvé de justesse par une des sœurs de sa mère. « *A l'adolescence, il a le droit de revoir sa mère, une mère qui refait sa vie, fonde une famille tout en condamnant son fils à garder le secret, à ne jamais l'appeler maman. "Moi je l'ai toujours appelée tante, même à son décès il y a deux ans,* témoigne Jean-Pierre. *Je ne pouvais pas oser"* ».

Autre histoire, celle d'Hervé, qui s'exprime visage caché devant les caméras. Lui n'a pas été abandonné et comme la plupart de ces enfants indignes, il « *a appris bribe par bribe l'histoire de ses origines* ». Ou plutôt, il a enquêté. «*"J'ose pas trop l'avouer mais je… je fouillais pas mais je regardais un petit peu et je suis tombé sur cette photo, je l'ai prise chez moi et… je crois que quelques jours après, ma mère m'a appelé en me disant que je lui ramène ce que… j'ai pris dans son secrétaire. J'ai ramené, j'ai jamais plus revu."* » Très longtemps après, il osera demander la vérité à sa mère et obtiendra juste « *"un nom, un prénom et une ville en Allemagne"* » qui lui permettront néanmoins de retrouver Cornélia, sa demi-sœur, celle que j'ai présentée comme "amputée" dans un précédent chapitre.

Le deuxième cas que j'ai souhaité présenter est celui des enfants de collaborateurs. Parmi eux, Danièle, dont l'histoire est racontée par Vincent de Gaulejac dans un ouvrage où il présente certains récits de vie produits dans ses séminaires de Sociologie clinique. Danièle parle, dans les premières séances, d'un père violent, notamment avec sa sœur aînée (violence à laquelle elle assiste), qui sera interné à plusieurs reprises et qui finira par se suicider. Puis, un peu plus tard, en cherchant la date du mariage de ses parents, elle bute sur l'année 1942, ce qui pousse l'auteur à lui demander ce qui s'est passé cette année-là. « *"Je ne sais pas,* répond-elle, *à douze ans il m'a dit des choses que je n'ai pas écoutées… Je n'ai pas tellement entendu…* […]. *Pourquoi il en a parlé à moi…* […]. *Il m'a dit qu'il avait été obligé de chercher des gens chez eux… Il était obligé de le faire sinon c'était lui."* »[1]

Ces révélations, cet aveu commis par un père milicien, probablement malade et qui, dans sa folie, a transmis sa culpabilité à un enfant incapable alors de la recevoir, ont été intériorisés par elle pendant des années. De surcroît, sa mère d'abord, son mari ensuite, lui auraient demandé de se taire. « *Cet interdit a contribué à enfermer Danièle dans la honte et l'impossibilité d'en parler*. [Or], *ce secret, si elle ne peut en parler, elle risque d'en transmettre les effets à ses enfants* […] *comme une malédiction.* »[2]

L'autre exemple dans le registre de la Collaboration est celui de deux auteures connues, mais pas pour leur lien de parenté, et pour cause. La plus âgée, Anne Sylvestre, écrit et interprète depuis toujours des chansons pour enfants. La plus jeune, Marie Chaix, a écrit notamment deux romans remarqués. Mais on ne sait que depuis très peu de temps qu'elles sont sœurs. Marie publie en 1974 « *un livre-choc, Les lauriers du lac de Constance* [où elle ose] *raconter sa famille déchirée : un père collaborateur, bras droit de Doriot, parti en Allemagne en 1944 puis emprisonné à Fresnes après la libération, la perte d'un frère, qui avait suivi son père à la toute fin de la guerre, et qui disparut dans un bombardement allié. Pendant longtemps, Anne n'a rien dit de ce passé-là, trop lourd à avouer, demandant à sa petite sœur de taire leurs liens de famille* »[3]. Huit ans plus tôt, une journaliste l'avait interviewée pour les besoins d'une biographie et elle était parvenue, dit-elle, « *"à faire*

[1] de GAULEJAC Vincent. 1996, op.cit., p. 44.
[2] Ibid, p. 47.
[3] LEHOUX Véronique. 2008, op.cit., p. 14.

l'impasse totale sur l'histoire de [son] *père ! Un vrai tour de force, une omission terrible et formidable !"* »[1].

Marie elle-même a mis beaucoup de temps à briser la loi du silence. Elle a d'abord gardé sur sa table de nuit, sans les ouvrir, les carnets rédigés par son père en prison et que sa mère lui avait confiés. Elle a ensuite commencé à écrire son roman, inspiré par ces carnets, en 1971, à la mort de sa mère. Et elle a écrit pendant deux ans sans qu'Anne ne le sache. Par loyauté sans doute, et pour sa mère et pour sa sœur. « *"Je touchais quelque chose de trop brûlant"* »[2], explique-t-elle. C'est certainement cette même loyauté qui a empêché Anne d'interroger son père lorsqu'il est sorti de prison, alors qu'elle était déjà grande puisque née en 1934. « *"Je voulais lui foutre la paix*, admet-elle. *Si maintenant je le tenais là, je lui dirais : Mais qu'est-ce qui t'a pris d'être aussi con !"* »[3] Autre raison sans doute, l'attitude de leur mère : « *Alice m'avait trop bien enseigné le silence* »[4], explique Marie dans son ouvrage. Malgré tous les efforts entrepris pour reconstituer l'histoire de leur père, il persiste cependant une frustration. Les fameux carnets n'ont pas dit toute la vérité attendue, impérieuse, pour ses filles. D'une part, le père saute allègrement de son passé héroïque à Mers-el-Kébir à ses anecdotes de prison, sans passer par la case collaboration avec le régime nazi. D'autre part, il s'épargne « *la peine de tirer des conclusions plus approfondies, insouciant de l'héritage d'incompréhensions* »[5] qu'il leur lèguera.

Troisième situation, et non des moindres, celle des enfants de ceux qui ont commis des atrocités ou qui les ont laissé faire en toute bonne conscience. Là aussi, anonymes et personnalités partagent le même destin cruel. Romy Schneider, dont Evelyne Bloch-Dano a réalisé la biographie croisée avec celle de sa mère, Juive allemande, est la figure emblématique de ces « *milliers d'Allemands, trop jeunes pour porter la moindre responsabilité dans le génocide, trop âgés pour avoir eu "la grâce d'une naissance tardive"* »[6]. Sa mère, Magdalena Schneider, débute au cinéma en 1930 et, contrairement à Wolf, le père de Romy, affiche tout de suite ses sympathies pour le Führer. Une photographie la montre d'ailleurs en compagnie d'officiers allemands et d'Hitler en personne à Berchtesgaden. Des rumeurs iront même jusqu'à en faire sa maîtresse. Comme la plupart des jeunes allemands nés à proximité de la guerre, Romy ignore tout de ce qui s'est passé. C'est grâce à une amie qu'elle « *comprend que pendant que ses parents poursuivaient leur carrière avec la bénédiction des Nazis, d'autres comédiens avaient fait le choix de la résistance et de l'exil*. […]. *Au refus d'entendre la parole des déportés fait pendant le silence de ceux qui ont laissé faire* […]. *La génération de ceux qui ont vingt ans en 1958 est sacrifiée à ce double silence* »[7].

Monica, elle, est à la croisée de deux lignées, l'une qui a commis les pires atrocités, l'autre qui a fait comme si elle ne voyait rien, n'entendait rien. Son père a commandé un camp de concentration durant cinq cents jours exactement et vivait avec sa jeune épouse, la future mère de Monica, dans une maison située à proximité du camp. Il est pendu par les autorités polonaises l'année de la naissance de sa fille. « *Je suis née en 1945*, raconte-t-elle dans un documentaire américain[8]. *A l'époque, en Allemagne, personne ne parlait de la seconde guerre guerre mondiale*. » Peut-être du fait des nombreux Allemands tués durant le conflit, elle comprend tardivement que tous les enfants ont un père et demande alors à sa mère où est le sien. « *Il est mort pour son pays comme des Millions d'hommes. Il a été tué* », lui répond-elle. « *Je l'ai crue*, ajoute Monica, *je n'avais aucune raison de douter d'elle. Mon père représentait tout pour moi. Je l'imaginais comme un grand homme, un soldat*. » Plus dure fut

[1] Ibid, p. 16.
[2] Ibid.
[3] Ibid, p. 17.
[4] CHAIX Marie. *Les lauriers du Lac de Constance*. Paris : Editions du seuil. 1974, 249 p., p. 248. (Points).
[5] Ibid, p. 221.
[6] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p. 16.
[7] Ibid, p.90-91.
[8] MOLL James. *Mon père cet assassin*. Documentaire. Produit par J. MOLL et C. PAVLICK. 2006. 70 mn. Couleur.

la chute quand, enfin, sa grand-mère lui apprit la vérité. « *Pendu mais pourquoi ? Elle m'a dit : il tuait des Juifs.* »

Elle ne savait pas que des Juifs avaient vécu en Allemagne. Personne de sa génération ne semblait le savoir, aussi étrange que cela puisse paraître.

8.2. Toute honte bue

Nous l'avons vu, la honte est très souvent présente dans les récits de guerre des victimes, lorsqu'elle n'est pas trop forte pour venir les contrarier, et elle est également ressentie par l'entourage, et particulièrement par les enfants, qui peuvent avoir honte du manque d'héroïsme de leurs parents ou encore de l'indécence de leurs conditions de vie. Chez les enfants des ennemis ou des bourreaux, la honte est probablement encore plus forte, sauf peut-être pour ceux qui épousent leurs idéaux. Comme le dit Boris Cyrulnik, des parents revenus de la guerre, même malades, même l'ombre d'eux-mêmes, voire des parents disparus « *peuvent encore offrir une valeur d'identification à leur enfant quand ils sont vantés par la culture ou "racontés" par des photos, des médailles, ou des objets insignifiants* »[1]. Mais quand, à l'instar des vétérans du Vietnam par exemple, les soldats « *se sont sentis déchus par le pays qu'ils croyaient défendre* », quand au contraire d'un accueil en héros, « *ils ont subi des récits accusateurs qui faisaient d'eux des criminels honteux* »[2], alors leurs enfants n'ont pu que courber la tête.

Cette honte, Françoise, "enfant de Boche", ne l'a pas ressentie qu'à travers des discours généraux mais l'a reçue en plein visage, et pas uniquement du fait de personnes éloignées. Elle se souvient, elle aussi visage caché devant le documentariste qui la filme : « *Dès la maternelle, j'entendais des insultes du genre "Tête de Boche". Je vois une personne* […] *que je croisais sur le chemin de l'école, en vélo,* […] *il semblait me le dire sans méchanceté* […] *: Salut Fritzouille !* ». Plus insoutenable sera l'attitude de son grand-père, pourtant aimant à sa façon, quand il avait bu : « *Il disait à ma grand-mère : va-t-en avec ta bâtarde de fille, avec ta petite Boche. Ma grand-mère avait la générosité du cœur, mon grand-père restait sur des positions de honte sociale* »[3].

Tête de Boche ou bâtarde, ces insultes touchent à l'intégrité de la personne, intégrité physique ou psychique d'ailleurs, car la tête, le visage, le faciès peuvent trahir une tare, une anomalie génétique. Quant à la bâtardise, elle renvoie à un mélange des sangs, un mélange des races, incompatibles avec la pureté, le "pedigree" pourrait-on dire. Anne Sylvestre le dit aussi, bien qu'avec d'autres mots. Quand sa sœur, Marie Chaix, lui parle finalement de son livre, deux ans après en avoir commencé l'écriture, elle éprouve de la terreur. « *"Je me suis sentie démasquée,* dit-elle. *Depuis toujours* […] *j'avais un secret, honteux.* […] *je me serais fait couper en morceaux plutôt que de le raconter ! Il n'y a qu'avec les amis que je me sentais obligée de le confier, sans jamais savoir s'ils allaient continuer à m'aimer."* »[4] Car il s'agit bien de cela, cette honte d'appartenir à une famille qui a des "choses à se reprocher" retentit sur l'enfant jusqu'à lui faire craindre de ne plus être aimable, d'être rejeté (ce qui parfois se révèle vrai, comme l'exprime Françoise).

Lorsqu'Evelyne Bloch-Dano se documente sur la vie de Romy Schneider pour réaliser sa biographie, elle découvre aussi que, malgré sa beauté et son talent, l'actrice ne se sentira jamais apte à être aimée, accumulant les conquêtes dans une course éperdue pour tenter, en vain, de se prouver le contraire. Mais comment être aimable quand on sait qu' « *être Allemande en France dans les années 50, c'est endosser les défroques vert-de-gris de l'ancien occupant. De la Traversée de Paris à Babette s'en-va-t'en-guerre se perpétue l'image de l'Allemand balourd ou sadique* »[5] ? Comment être aimable quand on sait

[1] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p. 87.
[2] CYRULNIK Boris. Ibid, p. 69.
[3] TRUC Olivier, WEBER Christophe. 2002, op.cit.
[4] SYLVESTRE Anne, citée par LE HOUX Véronique. 2008, op.cit., p. 16.
[5] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p. 119.

qu' « *entre 1945 et le début des années 60, l'humiliation et la honte ont changé de camp* »[1] ? Paradoxalement, lorsque Romy devient une star, « *elle est la figure de la revanche, l'emblème de la reconstruction allemande sur la scène du monde* »[2]. Le personnage de Sissi, qui la poursuivra toute sa vie, a été une couronne symbolique trop lourde à porter pour elle. Un de ses anciens partenaires, Karlheinz Böhm, confiera même à la biographe que cette honte d'avoir endossé ce rôle est peut-être « *"l'une des raisons de sa mort"* » […]. *Et si cette honte qui paraît si déplacée n'était pas due au film lui-même mais à autre chose ?* », s'interroge l'auteure. Elle-même, à la recherche de sa propre histoire, séjourne dans les années 70 à Berlin, où vit sa sœur. Elle y rencontre beaucoup de marginaux qui savent qu'on peut y échapper au service militaire. « *Croyez-moi*, dit-elle, *ils étaient nombreux les jeunes Allemands qui ne tenaient pas à marcher sur les traces de leur père*. »[3]

Après la génération du silence, celle de Romy, arrive celle qui fera flamber le pays. Tout le monde se souvient des mouvements d'extrême-gauche très violents qui séviront en Allemagne à cette époque et qui criaient leur honte d'être les petits-enfants du nazisme.

8.3. Entre identité acquise et identité souhaitée, un conflit majeur

« *Tout enfant se construit dans une articulation consciente et inconsciente entre filiation ("Je suis la fille ou le fils de ") et affiliations ("J'appartiens par mes parents à tel ou tel monde")* »[4], explique Yoram Mouchenik à propos des enfants juifs cachés. Les enfants de bourreaux ou les enfants de celui qui, à une époque donnée, est désigné comme l'ennemi, donc le Mal, se construisent de la même manière.

Dans le premier cas, on assassine la filiation et les affiliations de l'enfant caché puisqu'on tue ses parents et qu'on l'oblige à renier ses appartenances pour espérer survivre. Dans le second cas, le fait d'être fils ou fille de bourreau crée un écart considérable entre l'identité obtenue, malgré soi, par son ascendance, et l'identité que l'on désire obtenir, qui peuvent sembler antinomiques.

Cet espace entre identité objective et récit subjectif, que Vincent de Gaulejac observe dans les romans familiaux, est à l'œuvre dans toutes les productions d'Histoires de vie et fait partie du processus normal de tout héritage. Mais quand il est trop grand, quand il devient un puits sans fond, ce roman, savamment élaboré pour faire tenir le sujet, s'écroule comme un vulgaire château de cartes. Toujours à propos de Danièle, l'auteur raconte que dans une première version de son arbre généalogique qu'il lui a été demandé de dessiner, celle-ci s'est positionnée « *avec son mari, en haut de la feuille, elle s'instituait comme le couple fondateur de sa propre famille* »[5]. Cette difficulté à se situer dans l'histoire familiale révèle « *une situation paradoxale du type : "Je ne veux pas être ce que je suis"* »[6].

Parfois, dans le croisement des deux lignées auquel il appartient, l'individu n'en rejette qu'une seule et choisit l'autre, plus acceptable. C'est ce qu'avait tenté de faire Romy Schneider. Ayant débuté très jeune au cinéma, sa mère lui imposa « *de choisir pour nom de scène Schneider. Quand la jeune fille voudra reprendre le sien, Albach-celui de son père-, on l'en empêchera* »[7]. Argument avancé : elle était déjà trop célèbre. Sa seule échappatoire sera peut-être d'épouser, en 66, « *Harry Meyen, de son vrai nom Harald Haubenstoch* »[8]. Harry, demi-Juif, avait été déporté dans le camp de Fuhlsbüttel, déportation dont il ne se sera jamais remis. En 1979, il se pend à l'aide d'une écharpe à une échelle d'incendie. Romy donnera également deux prénoms juifs à ses enfants, David et Sarah, mais à celui de sa fille, elle en

[1] Ibid, p. 123-124.
[2] Ibid, p.83.
[3] Ibid, p.157
[4] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 16-17
[5] de GAULEJAC Vincent. 1996, op.cit., p. 32.
[6] Ibid, p. 109.
[7] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p. 66.
[8] Ibid, p. 164.

accolera un second, Magdalena, celui porté par sa mère, « *comme si à travers les prénoms de ses enfants se faisait jour une identité complexe* »[1], entre identité acquise et identité souhaitée.

Marie Chaix, elle aussi, a usé de façon consciente ou inconsciente de cette stratégie de nommer/se nommer en opposition à son nom de naissance. Dans un roman ultérieur, *L'été du sureau*, elle opère un retour sur l'écriture de celui qui a consisté en la révélation du secret de famille, *Les lauriers du lac de Constance*. Avec beaucoup de lucidité, « *elle analyse son mariage, entre autres, comme une tentative désespérée pour piquer* [le] *nom de son mari, Jean-François Chaix, dont elle fera son nom d'auteur* »[2]. Comme quoi même l'acte de lever le secret ne signifie pas automatiquement l'assumer pleinement.

Quant à Anne Sylvestre, sa sœur aînée, sa profession et son pseudonyme lui auront permis de ne pas figurer sur une des branches de l'arbre généalogique durant de très longues années.

8.4. La peur de "lui" ressembler

Ce refus de l'identité donnée par la filiation et les affiliations est probablement lié à la crainte d'être porteur des caractéristiques haïssables de ceux qui les ont engendrés. Ainsi, Danièle, lorsqu'elle révèle son secret à Vincent de Gaulejac, lui dit « *qu'elle ne veut rien avoir à faire avec lui*, […] *qu'elle a peur de ne pas être comme il faut* »[3]. Elle a peur, ajoute-t-t-il, « *de reconnaître la part de folie qu'elle ressent au fond d'elle, de l'héritage paternel qu'elle voudrait rejeter* »[4]. Elle le dit d'ailleurs un peu plus loin dans l'ouvrage, avec ses propres mots : « *"Je suis la fille de quelqu'un d'épouvantable. Je ne sais pas si c'est en moi ou hors de moi"* »[5].

Cette crainte est très largement partagée par Monica, qui, en rencontrant Helen, une des victimes survivantes de son père, désire prouver, et se prouver à elle-même, qu'elle est différente de l'officier nazi. « *Je ne peux pas lui dire que je regrette. Je ne peux pas m'excuser pour toutes ces horreurs. Mais il faut au moins qu'elle sache que je ne suis pas comme mon père.* » Cependant, elle continue d'en douter et d'en douter encore car elle dit plus tard à son interviewer, James Moll : « *suis-je meilleure que lui ?* [...]. *Toute ma vie, je me suis demandé si j'étais vraiment comme lui* »[6].

Cette haine de son père et d'elle-même, elle les a donc parfois retournées contre quelqu'un d'autre, un bouc-émissaire qui lui permettait de tenir, de sauver la face. Ainsi, elle raconte qu'elle lit un jour dans un journal que Steven Spielberg tournait un film appelé *La Liste de Schindler*. Ce dernier était un ami de son père et elle l'a connu toute petite. Elle sait donc que cette histoire est aussi la sienne et va assister à la projection. « *Pendant la première demi-heure, Amon Goeth* [son père]*, n'apparaît pas à l'écran. Puis, tout à coup, on voit une voiture qui traverse le ghetto. J'ai tout de suite su que c'était lui* […]. *Je me suis mise à détester Spielberg*. […] *ma réaction était de m'en prendre à lui, parce que je ne voulais pas tout savoir.* »

Cette haine, transférée sur le cinéaste, elle l'a également, à certains moments, projetée sur sa mère, ou s'il ne s'agit pas de haine, du moins s'agit-il d'incompréhension, voire d'effarement. En effet, elle se demande comment « *elle a aimé cet homme plus que n'importe qui au monde* », ne pouvant expliquer cet amour. Et quand sa mère se suicide, après lui avoir dit qu'elle regrettait de ne pas avoir plus aidé les Juifs, Monica ne parvient pas à lui pardonner. Montrant à l'écran des objets (traces ?) qu'elle a conservés, elle dit avec regret : « *Je n'ai pas grand-chose qui ait appartenu à mon père. Je n'ai que ces deux boutons de manchette que ma mère m'a donnés quand j'avais quinze ans. A côté de la photo d'Amon, elle avait cet étui à cigarettes. Je lui ai demandé : est-ce que ça appartenait à des Juifs ? Elle m'a*

[1] Ibid, p.179
[2] MONTEMONT Véronique. Familles. *La Faute à Rousseau*, 2006, n°42, p. 46-47.
[3] de GAULEJAC Vincent. 1996, op.cit., p. 34.
[4] Ibid, p. 35.
[5] Ibid, p. 44.
[6] MOLL James. 2006, op.cit.

dit : "non Monica, ça vient de ton grand-père", mais je ne sais pas si je dois la croire ».

La confiance a été brisée par ces années de mensonge, ces années de doutes sur la vraie nature de sa mère, sur son niveau de complicité et à elle aussi elle refuse de s'identifier, même dans ses derniers moments de douleur extrême.

8.5. Une culpabilité endossée à la place du bourreau

Malgré ce rejet exprimé par les enfants des criminels de guerre, malgré la quête d'une nouvelle identité permettant *a priori* de se restaurer, il semble que beaucoup d'entre eux subissent un sentiment de culpabilité à l'égard des actes posés par leurs parents. Wilm Hosenfeld, l'officier allemand qui a permis la survie de Wladislav Szpilman, l'avait parfaitement anticipé. Dans les cahiers qu'il a rédigés en captivité, et dont *Le pianiste* publie des extraits, il écrit ces phrases indélébiles et prémonitoires : « *Nous serons punis, nous aussi, et nos enfants le seront aussi, bien qu'innocents, parce que nous devenons des complices en tolérant que tous ces crimes soient perpétrés.*[1] […]. *Nous nous sommes couverts d'un opprobre ineffaçable. C'est une malédiction qui pèse sur nous*.[2] […]. *Notre peuple tout entier devra payer pour toutes ces erreurs, tous ces malheurs, tous ces crimes. Beaucoup d'innocents auront à être sacrifiés* »[3].

C'est ainsi qu'Elizabeth, fille de Madeleine et de Siegfried, "fille de Boche" et de surcroît reconnue par son père, ce qui est l'exception, a été sacrifiée sur l'autel de la revanche. « *"Pendant ma scolarité, oui je me faisais traiter de sale Boche tout le temps.* […]. *C'étaient des coups de poignard, un rejet comme si j'étais un monstre effrayant, une tache, une erreur, une erreur de l'Histoire*. […] *je me souviens, un cours d'Histoire fait par une religieuse où elle a vraiment appuyé sur* […] *la monstruosité des Allemands, la monstruosité de ces barbares* […] *et je m'appelais Wolf, je le prenais pour moi, tout ça c'était moi, c'était moi, on parlait de moi."* »[4]

Quant à Françoise, la bâtarde, telle que la désignait son grand-père lors de ses dérapages alcoolisés, la "Fritzouille" telle que la désignait tout naturellement un voisin, elle a senti très tôt qu'elle causait le malheur. « *J'amenais toute ma famille à se décomposer* […], *j'ai intériorisé tout ça, j'ai culpabilisé et je me suis toujours sentie coupable de quelque chose…d'être née !* »[5] Et pourtant, la seule faute commise par les mères respectives d'Elizabeth et de Françoise aura été d'aimer un homme pour des années ou une nuit, et la faute de ces hommes d'avoir seulement été obligés d'accepter l'incorporation dans l'armée allemande !

Que dire alors de Danièle, dont le père était complice de l'ennemi en participant à des arrestations ? Elle porte en elle deux culpabilités transmises « *du fait de la faute de son père et de son refus de l'écouter quand il a voulu lui en parler* »[6]. Elle est l'héritière d'un crime à deux titres : elle savait, mais en ne le dénonçant pas elle lui a peut-être évité d'être condamné et s'est rendue complice de ses actes ; comme il n'a pas été condamné, c'est elle qui, en ses lieu et place, est condamnée à payer. Si aujourd'hui, elle révèle, elle trahit son père, mais aussi sa mère et son mari qui ont exigé d'elle le silence, et elle se trahit elle-même parce qu'elle a été une complice passive depuis l'âge de douze ans et ce fameux jour de 1942 où son père a avoué un crime inavouable à un enfant. De plus, elle se demande « *si sa maladie n'était pas à cause de ça. Si je l'avais écouté, il aurait été peut-être moins malade…Je ne l'aimais pas assez pour l'écouter* »[7], se flagelle-t-elle encore et encore.

Dans le même ouvrage, Vincent de Gaulejac cite le livre de Peter Sichrovsky, *Naître*

[1] SZPILMAN Wladislaw. 2001, op.cit., p. 236.
[2] Ibid, p. 244.
[3] Ibib, p. 245.
[4] TRUC Olivier, WEBER Christophe. 2002, op.cit.
[5] Ibid.
[6] de GAULEJAC Vincent. 1996, op.cit., p. 47.
[7] Ibid, p.45.

coupable, naître victime. Parmi les entretiens recueillis par l'auteur auprès d'enfants de déportés et d'enfants d'anciens Nazis, celui de Rudolph retient son attention. « *"La faute me poursuit, vous savez. Et celui qui est coupable finit toujours par être puni*. […]. *Je n'ai pas le droit d'avoir des enfants. Cette race doit mourir avec moi. Que pourrais-je raconter à mes enfants sur leur cher grand-père ?"* »[1]

Wilm Hosenfeld l'avait prédit. Marie Chaix l'a aussi mis dans la bouche de Doriot dans un dialogue imaginaire entre le chef de la Collaboration et son père un jour d'Août 1944 : « *Le crime de ta famille, ce sera de porter ton nom !* »[2]. Danièle le vit au quotidien. Rudolph « *se vit comme l'héritier de la faute parentale* »[3] et de plus, exécute lui-même sa propre sentence : il sera puni en n'engendrant aucun nouveau monstre.

D'autres ne se punissent pas mais cherchent désespérément à comprendre. Ainsi, lorsqu'Evelyne Bloch-Dano passe l'été 1981 en Israël à la rencontre de ses origines, elle fait la connaissance d'Harry, jeune Allemand déguisé en Américain mal élevé. A elle, il parvient cependant à se confier et lui raconte « *son père nazi, pilote de la Luftwaffe, la haine qu'il éprouvait pour lui, son besoin de venir en Israël pour savoir, pour comprendre*. […]. *Harry ne savait que faire du fardeau d'une culpabilité qui ne lui appartenait pas* »[4], conclut-elle.

Certains, enfin, ne parviendront jamais à se libérer de ce fardeau, à l'image de Romy Schneider, « *une des figures de la mauvaise conscience allemande* »[5] selon sa biographe. Son mariage avec un Juif, les prénoms juifs donnés à ses enfants, l'étoile de David qu'elle porte toujours autour du cou, rien n'y fera. « *Comme il existe un devoir de mémoire,* nous dit l'auteure*, il existe un devoir d'oubli. On ne peut pas vivre sans mémoire. Sans oubli non plus. Mais si, avec des efforts, on parvient parfois à se souvenir, on ne peut se forcer à oublier*. […]. *Romy Schneider n'y parvint jamais*. [...]. *Rien n'est plus lourd à porter qu'une faute dont vous n'êtes pas responsable.* »[6]

On pourrait oser l'hypothèse que plus elle est illégitime, plus la culpabilité se fait diffuse, envahissante, toute-puissante.

8.6. Le droit au chagrin refusé

Pour couronner le tout, malgré la honte, malgré la peur, malgré la douleur, malgré la culpabilité, les enfants de bourreaux se voient le plus souvent refuser ce que l'on accorde plus volontiers aux victimes (même si l'exposition de la souffrance a ses limites, nous l'avons vu), à savoir le droit à la tristesse. Ainsi, Anne Sylvestre, dont le frère est mort en Allemagne, entraîné à l'âge de seize ans dans les troupes ennemies par un père exalté, explique : « *"Même le chagrin était illégitime, puisqu'on était du mauvais côté. Je n'avais pas le droit de pleurer mon frère. On me disait : Vous ne l'avez pas volé"* »[7].

Ce vécu singulier est confirmé par Boris Cyrulnik, qui s'attache aux discours sociaux qui prévalent dans un pays à une époque donnée et ainsi valorisent ou stigmatisent des catégories de population : « *un enfant de "collabos" n'avait pas le droit de se plaindre quand le récit social accablait ses parents* »[8], explique-t-il.

Helen, toute jeune fille au service d'Amon Goeth, le père de Monica, dans le camp qu'il dirigeait, confirme : « *Maintenant je peux comprendre ce que ressentent les enfants de bourreaux. Le temps apaise les choses. Avant, je ne voyais pas les choses sous cet angle. Parce qu'on a tellement de mal à reprendre une vie normale qu'on ne peut pas se préoccuper*

[1] Ibid, p.110.
[2] CHAIX Marie. 1974, op.cit., p. 110.
[3] de GAULEJAC Vincent. 1996, op.cit., p. 110.
[4] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p. 174-175.
[5] Ibid, p. 182.
[6] Ibid, p. 203-204.
[7] SYLVESTRE Anne, citée par LEHOUX Véronique, 2008, op.cit., p. 16.
[8] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p. 153.

de ce que vivent les enfants de bourreaux »[1].

Plus surprenante est l'attitude de Monica, la fille d'Amon. Elle raconte au documentariste que depuis qu'elle est petite fille, elle a toujours pensé que si les enfants de bourreaux souffraient, c'était tant pis pour eux. Elle détestait, dit-elle, tous les autres enfants de Nazis de son voisinage, à l'instar de la fille d'Hermann Goëring qui pour elle n'était *que* la fille d'Hermann Goëring. Bien sûr, intellectuellement elle sait que les enfants sont innocents mais émotionnellement « *c'est leur père que je vois à travers eux* », explique-t-elle. *Je n'aurai jamais de compassion envers les enfants de bourreaux* »[2]. Là encore, comme Rudolph, dénier dénier à ces enfants, semblables à elle-même, le droit de souffrir, c'est aussi se punir, c'est aussi considérer l'image de soi comme tellement détestable qu'elle ne mérite pas d'être triste et donc d'être réconfortée.

En conclusion à ce chapitre, je souhaiterais souligner que si les enfants de bourreaux partagent beaucoup de sentiments avec les enfants de victimes, si les défauts de transmission semblent présents dans leurs familles respectives même s'ils ne sont pas équitablement partagés, il apparaît des spécificités qui ajoutent de la souffrance à la souffrance.

Ainsi, la honte des actes commis par leurs parents, ou par extension par le camp auquel appartenaient leurs parents, l'héritage de leurs erreurs ou de leurs crimes, à travers l'expression de leur patrimoine génétique, ou parce que le discours social le leur assigne, enfin le déni de compassion qui leur est infligé, tout cela conduit à des problèmes majeurs d'émission et de réception de l'histoire familiale et à des tensions entre l'identité telle qu'elle est inscrite dans le livret de famille et celle que l'on cherche à conquérir pour se prouver que l'on n'appartient pas au "côté obscur de la force".

Nous l'avons vu, la parole des bourreaux semble très rare, celle de leurs descendants l'est tout autant. Certains y parviennent, souvent longtemps après les évènements, souvent dans la douleur, et ils le vivent comme un devoir. Ainsi, Monica s'est fait une obligation d'essayer de retrouver Helen, la jeune victime de son père, à la fois afin d'entendre la véritable histoire et la vérité sur les crimes commis par celui qu'elle appelle toujours Amon, à la fois afin de lui signifier (et de se signifier à elle-même) qu'elle ne serait jamais comme lui. Elle a cherché à réconcilier en elle sa part d'identité donnée par son père, et dont elle ne pourra jamais se défaire, quoi qu'elle fasse, et celle qu'elle s'est construite en réaction à l'horreur de ses crimes. Pour cela, elle s'est donné une mission : elle apprend à son « *petit-fils, David, que tous les hommes sont égaux, quelles que soient leur religion ou leur couleur de peau* »[3]. Elle va dans les écoles allemandes pour parler aux enfants de cette époque. Elle y explique que, même en temps de guerre (particulièrement en temps de guerre ?), un homme doit rester digne, surtout quand il a des enfants : « *Un père devrait toujours penser à ses enfants*, dit-elle. *Quand ils grandissent, ils se retrouvent dans la même situation que moi et ils n'auront jamais une vie normale* »[4].

Le choix de Monica, ou peut-être sa survie, m'ont donc contrainte à essayer de comprendre de façon plus complète ce qui peut, malgré toutes les embûches que nous venons d'explorer, conduire néanmoins les témoins à plonger dans le récit des évènements traumatisants qu'ils ont vécus ou dont ils ont eu le fardeau en héritage.

[1] MOLL James. 2006, op.cit.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] Ibid.

Sous-partie III :

Ce que la guerre « rapporte »

Chapitre 9
Les motivations à faire le récit de "sa" guerre

Ils avaient vingt ans et ils ne laisseront à personne le soin de dire
que ce fut l'âge le plus terrible de leur vie.
Patrick Rotman

Ce chapitre a été des plus délicats à composer car on perçoit déjà, dans les motivations exprimées ou implicites des témoins, ou dans ce qu'en disent ceux qui les ont étudiées, que parmi ces motivations, il en est qui portent sur des effets souhaités. Il y avait donc pour moi le risque d'être redondante, du moins en partie, lors du chapitre qui traitera plus spécifiquement des éventuels bénéfices que procurerait l'expression ou la "représentation" de l'expérience extrême. J'ai fait néanmoins le choix de les aborder ici afin de rendre compte, de la manière la plus large possible, des motifs qui poussent les sujets ou leurs héritiers à écrire, parler, répondre à des enquêtes, en d'autres termes à tenter de partager et transmettre cette expérience si peu commune.

9.1. Le partage des émotions, une "pulsion" naturelle

Selon Bernard Rimé, les personnes humaines, êtres de langage, manifestent de manière générale une propension considérable à partager leurs émotions avec leurs proches. Il a pu évaluer que « *dans plus de 80% des cas, on procède effectivement à ce partage, souvent à plusieurs reprises et avec plusieurs individus* »[1]. Ce phénomène serait d'autant plus prégnant que l'émotion de départ est intense. Il ne nous dit pas, en revanche, si à un certain degré d'intensité, le phénomène s'inverse et interdit ou paralyse le partage. Peut-être que les 20% restants sont, pour une part, à attribuer aux situations trop banales, et donc peu dignes d'intérêt, et pour l'autre, à celles qui sont indicibles ?

Bien sûr, peu parmi les personnes dont parlent Rimé iront jusqu'à écrire le récit des expériences vécues, considérant qu'elles sont suffisamment intenses ou emblématiques pour devoir être partagées avec le plus grand nombre. Bien peu aussi auront l'opportunité d'être interrogés pour les besoins d'une recherche ou d'une investigation journalistique. Cependant, il y aurait en chacun de nous une sorte de « *pulsion autobiographique, soit comme auteur* […], *soit au minimum comme lecteur* »[2]. En effet, lire la vie des autres ou dire la sienne seraient les deux symptômes d'une seule et même "maladie" « *contagieuse* »[3]. La mémoire des autres mettrait en mouvement notre mémoire, nous permettrait de nous reconnaître dans l'histoire qui nous est contée, de nous reconnaître dans un vécu partagé.

Ceci est corroboré par Jean-François Gomez, qui réfute la présentation que l'on fait parfois de l'acte d'écrire comme étant une « *activité solitaire* »[4]. Ecrire place, au contraire, et par définition, dans l'univers de l'autre, auquel à la fois on ressemble, duquel à la fois on se distingue. Autrement dit, « *tous un peu pareils, chacun absolument unique* »[5], c'est ce qui nous conduirait à vouloir, dans un même mouvement partager nos émotions les plus fortes, pour rentrer dans la communauté "de destin" des hommes qui les ont, soit vécues, soit observées comme spectateurs impuissants mais touchés, et à montrer que notre ressenti est toujours singulier et à ce titre, mérite d'être entendu.

Ce désir de partager s'accompagne du désir de trouver les formes propices à ce partage. C'est ce qu'ont remarqué les chercheurs qui ont enregistré et diffusé des bandes-son dans

[1] RIME Bernard. 2006, op.cit., p. 72.
[2] RIOUL René. 2003, op.cit., p.1.
[3] LEJEUNE Philippe, cité par RIOUL René. Ibid, p. 8.
[4] GOMEZ Jean-François. 2008, op.cit., p. 205.
[5] RIOUL René. 2003, op.cit., p. 1.

lesquelles des réfugiés se racontaient. Ils ont été frappés par les stratégies déployées pour décrire l'intimité de leur vécu tout en le rendant audible par le public susceptible de les écouter lors de l'exposition. Ces stratégies sont-elles totalement conscientes ou sont-elles l'essence même de la communication ? Cela n'est pas abordé, mais il a été constaté que cette parole est passée « *par un exercice de reformulation capable de porter du sens et des valeurs* »[1].

Trois aspects en particulier sont à retenir dans ce savant mélange de partage de son intimité la plus secrète et de ce processus qui vise à se distancier de soi pour socialiser son discours :

- en premier lieu un effort est porté sur le caractère indiscutable des évènements vécus (par exemple, la perte de sa vie antérieure, l'épreuve que représente le voyage en lui-même ou encore les effets psychologiques et physiques des brutalités) ;
- le second registre sur lequel s'appuient les propos des interviewés est celui de l'objectivité : ainsi, il est fait référence à des connaissances largement diffusées par les médias et connues de tous (exemples : le fondamentalisme religieux en Irak ou en Afghanistan ou encore la mafia et la corruption en Albanie) ;
- enfin, la troisième tendance qui ressort de ces enregistrements est l'appel à des valeurs universelles, qui font consensus, comme la référence à la famille, au traumatisme de la séparation ou encore au sacrifice de l'exil pour ses enfants.

Ainsi, et sans manipulation, puisqu'il ne s'agissait que de participer à une exposition qui n'offrait aucun avantage ou privilège à l'exception de faire savoir, le désir de partage des situations extrêmes et des traumatismes subis semble bien consister très naturellement en la reformulation de son histoire, de manière à s'inscrire dans un répertoire commun de connaissances, de valeurs et d'émotions.

Si l'on reste un moment encore dans l'univers des réfugiés, on retrouve également ce constat chez Michel Agier, ethnologue et anthropologue. Parmi ceux qu'il a rencontrés, dit-il, certains utilisaient « *l'espace d'une interaction pour prendre la parole* […] *avaient de bonnes raisons de me livrer un récit détaillé et conforme à tout ce que moi, anthropologue, Blanc occidental et spectateur de toutes ces violences, je pouvais attendre* »[2]. Là, certes, il y a un intérêt à la clé, celui de pouvoir gagner la sécurité des camps et d'être pris en charge par le Haut Commissariat aux Réfugiés. Il n'empêche que beaucoup parviennent à se saisir des espaces de parole qu'on leur offre, à l'écart des lieux où ils ont subi les épreuves bien sûr, et à partager une expérience violente qui devienne audible.

Michel Agier a aussi étudié quelques situations, plus rares, de réfugiés installés en France depuis plusieurs années. Pour le sujet qui y parvient, il relève « *le souci de se poser en interlocuteur dans sa prise de parole, d'écrire un livre ou une pièce de théâtre, de parfaire son récit, il devient auteur dans une dimension esthétique* »[3]. La forme du témoignage, surtout lorsqu'elle est théâtrale, n'est pas le reflet exact de l'évènement. C'est un évènement en lui-même, qui rend le témoignage autonome, qui en fait une performance.

Performance, spectacle, représentation, quel que soit le nom qu'on lui donne, ce témoignage capte le spectateur, le fait entrer pour quelques heures dans l'univers du narrateur, avec, finalement, sur le moment, très peu de médiation entre le vécu mis en scène et la réception du spectateur. C'est ainsi encore une autre manière de faire appel, par le détour artistique, aux valeurs consensuelles que les humains partagent.

A contrario, l'on peut trouver aussi une façon de partager plus sobre, plus dépouillée, mais qui peut revêtir autant de force de conviction. C'est celle qu'a choisie Primo Lévi, désireux de recourir au langage « *posé du témoin, plutôt qu'au pathétique de la victime ou à la véhémence*

[1] BELKIS Dominique, FRANKIADAKIS Spyros. 2008, op.cit., p. 4.
[2] AGIER Michel. Pour une anthropologie des prises de parole, *Vivre/survivre. Récits de résistance*, ed. par Christine DELORY-MOMBERGER et Christophe NIEWIADOMSKI. Paris : Téraèdre. 2010, 195 p, p. 179.
[3] Ibid, p. 182.

du vengeur »[1]. Il considérait, pour sa part, que ses paroles seraient d'autant plus crédibles qu'elles apparaîtraient plus objectives et dépassionnées. Il refusait d'être le juge, mais il voulait être le témoin, au sens judiciaire du terme, déposer pour remplir sa mission et préparer le terrain aux juges.

Si Primo Lévi faisait, semble-t-il, confiance aux mots pour décrire, avec le plus de précision possible, les évènements auxquels il avait été mêlé, je n'en dirais pas autant d'Hélène Berr. Jeune fille d'une vingtaine d'années lorsque la seconde Guerre Mondiale éclate, venant d'achever de brillantes études à la Sorbonne, elle décide de commencer un journal en 1942. Les premiers chapitres sont le plus souvent tournés sur sa rencontre avec Jean, qui deviendra son fiancé, et qui partira rejoindre les forces françaises libres à l'étranger. Mais en octobre 1943, un tournant s'opère dans son journal : elle décide qu'elle doit écrire tout ce qu'elle voit, ses images, ses réflexions, mais « *écrire comme je le veux*, dit-elle, *avec une sincérité complète, en ne pensant jamais que d'autres liront afin de ne pas fausser son attitude. Ecrire toute la réalité et les choses tragiques que nous vivons en leur donnant toute leur gravité nue, sans déformer par les mots* »[2].

Car c'est là sa grande crainte, celle d'une jeune fille juive qui vit à Paris, refuse de se cacher, s'occupe de protéger des enfants juifs et s'expose ainsi à tous les dangers, une jeune fille exaltée, révoltée non seulement contre les Nazis mais aussi contre ceux qui ne veulent pas voir ce qui se passe chaque jour autour d'eux. Elle répugne à écrire, dit-elle, car elle redoute une perte de spontanéité, une abdication, que les mots, en quelque sorte, créent une trop grande distance avec les événements tels qu'ils se déroulent, avec ses ressentis les plus profonds qu'elle craint de ne pouvoir exposer dans toute leur clarté.

Elle l'écrira néanmoins jusqu'au bout, bien décidée finalement « *à mettre dans ces pages tout ce qui sera dans ma tête et dans mon cœur* »[3], dit-elle. Plusieurs points communs la relient à Anne Franck, bien qu'elle soit moins connue : comme elle, son journal sera publié ; comme elle, elle mourra du typhus à Bergen-Belsen quelques jours avant l'évacuation du camp par les alliés ; comme elle, elle espérera que quelqu'un la lira un jour et saura les persécutions faites aux Juifs. Elle souhaitait qu'en pensant le moins possible que des lecteurs potentiels auraient un jour son journal entre leurs mains, elle parviendrait à l'authenticité la plus grande, parfois même à l'impudeur la plus extrême qui feraient de ce journal l'attestation exacte de la vérité.

Enfin, je terminerai cette rubrique, étrangement, par ceux qui, longtemps, trop longtemps, n'ont pas pu partager leurs émotions et qui, néanmoins, étaient "agités" par cette "pulsion naturelle" telle qu'elle a été décrite plus haut. Dans les trois cas dont je vais parler, il s'agit de sujets plutôt jeunes et qui font partie de ce que l'on appelle la deuxième génération. Le premier est déjà connu ici : il s'agit de Franck Ribault, martyrisé par son père, revenu d'Indochine avec des séquelles physiques et psychologiques qui n'avaient de cesse de lui rappeler ses traumatismes et qu'il n'avait de cesse de rappeler à son entourage. Franck décrit quatre années particulièrement terribles, entre l'âge de 12 ans et celui de 16 ans et parle de sa « *frénésie d'écriture* » qui ne desserrait jamais son étreinte. « *Ecrire est quelque chose d'inscrit en moi* »[4], ajoute-t-il. C'est un peu comme s'il commençait par un dialogue avec lui-même pour pouvoir engager le dialogue avec les autres, plus tard, par le biais de son livre, comme s'il faisait des "réserves d'écriture".

C'est une expérience un peu similaire qu'ont connue les deux sœurs célèbres. Anne Sylvestre, la chanteuse et auteur-compositeur pour enfants, dont les textes sont souvent destinés à être légers, recèle en elle une profonde gravité. Petite, dit-elle, « "*l'écriture était déjà un geste naturel. Plus tard, elle est devenue davantage : une nécessité physique, un moyen de survivre, vraiment !* […] *L'urgence et le remède"* »[5]. Mais le remède de quel mal

[1] LEVI Primo. 1990, op.cit., p. 191.
[2] BERR Hélène. 2008, op.cit., CD n° 2, Chapitre 6.
[3] Ibid.
[4] RIBAULT Franck. 2001, op.cit., p. 108-109.
[5] SYLVESTRE Anne, citée par LEHOUX Véronique. 2008, p. 14.

mystérieux ? On le découvre en découvrant l'autre sœur, la plus jeune, la moins connue du grand public. Longtemps obligée par Anne de taire leur lien de parenté, lorsque Marie a franchi le pas, a transgressé l'interdit, celle-ci s'est dite aussi sauvée par une écriture qui s'imposait à elle : « "*Quand on écrit, c'est comme si on traversait la Seine à la nage sans se poser de questions, sinon on se noierait"* »[1].

Ainsi, la première motivation qui conduirait un sujet à raconter une situation extrême telle que la guerre, soit parce qu'il l'a directement vécue, soit parce qu'il en a porté le fardeau par procuration, serait donc le fruit d'une conduite naturelle, d'un comportement normal qui viserait à partager ses expériences les plus intenses émotionnellement parlant, et ceci afin de ne plus être coupé de la communauté des hommes ou d'y être intégré. Mais toutes les émotions, aussi intenses soient-elles, se valent-elles ou plutôt valent-elles d'être racontées ? Nous allons quitter le registre un peu généraliste du partage des émotions pour parler plus précisément de ce qui pousse une personne à raconter spécifiquement des épreuves liées à une guerre.

9.2. "L'âge de guerre" ou quand trois périodes de la vie se prêtent volontiers au récit

Si l'on reprend la formule très évocatrice de Philippe Artières, qui souligne que la guerre est l'une des machines (de guerre) les plus productrices de récits, et que l'on y ajoute, à l'instar de René Rioul, que les souvenirs d'enfance sont une des formes les plus habituelles et les plus attractives du genre autobiographique, on comprend pourquoi raconter une expérience de guerre est la résultante du cumul de deux motifs qui poussent à se livrer.

Il faut cependant appréhender les récits d'enfance dans leur acception la plus large, c'est-à-dire depuis le moment où les souvenirs sont les plus précis et les plus fiables jusqu'au moment où la jeunesse s'éteint peu à peu pour laisser place à un adulte dont les vies sentimentale et professionnelle sont stabilisées. On note donc « *un " pic de réminiscence", un moment de sa biographie le plus facilement évoqué : les évènements survenus entre 10 et 30 ans constituent la colonne vertébrale de notre identité* »[2]. Il est d'ailleurs avéré par les spécialistes du cerveau que celui-ci est achevé aux alentours de 15 ans, ce qui fait que cette période de la jeunesse est celle qui nous marque de façon indélébile. Les mêmes spécialistes expliquent aussi que si notre rapport au temps qui passe n'est pas identique à tous les âges de la vie, c'est parce que la période de notre enfance, puis de notre entrée progressive dans l'âge adulte, est celle où l'on réalise quasiment toutes nos premières expériences, nos "premières fois". On comprend donc aisément que nous valorisions ultérieurement ces moments de passage « *où l'affectif et le social s'apprêtaient à donner sens à toute l'aventure de notre existence* »[3].

Or, ceux qui ont fait la guerre sont, pour l'écrasante majorité d'entre eux, de jeunes hommes. Et cette première fois, cette première expérience, revêtent, de plus, un caractère extraordinaire au sens littéral du terme. Comment, dans ses conditions, s'étonner que cette double appartenance, très intense, avoir vingt ans et être soldat, ne conduise la plupart à raconter et à se raconter dans cette expérience, dont on dit parfois, dans la simplicité du langage courant, qu'elle les a fait grandir ?

Enfin, si comme nous l'avons montré dans un précédent chapitre, "la guerre ne laisse jamais en paix", soit parce qu'elle ouvre une brèche dans la vie intrapsychique et relationnelle qui ne se referme jamais tout à fait, soit parce qu'elle est un évènement fondateur pour l'identité, ou *a minima* parce qu'elle participe d'un éclatement et d'une reconstruction identitaires, alors elle finit toujours par se montrer, par lever un morceau du voile, même si celui-ci est parfois bien lourd.

[1] CHAIX Marie. Ibid
[2] CYRULNIK Boris. 2006, op.cit., p. 198.
[3] Ibid.

Par ailleurs, si la plupart des récits concernent la période de la vie qui s'échelonne de dix à trente ans, période au cours de laquelle les victimes directes de la guerre, parmi lesquelles les soldats, les persécutés, leurs épouses ou fiancées, quelquefois leurs jeunes enfants, sont au premier chef concernés par les évènements brutaux qui s'exercent sur eux, ce qui a été également souvent noté, c'est que ces mêmes acteurs de la guerre, qui se rappellent cette période de leur vie de manière préférentielle, en font souvent le récit très longtemps après.

Ce ne sera pas le cas de Primo Lévi, nous l'avons vu, mais pour lui, l'écriture était déjà un moyen de survie dans le camp, un facteur de *coping*, et il n'avait de cesse de pouvoir relater les expériences aussi inhumaines qu'il était en train de vivre. C'est d'ailleurs le plus souvent le fait de personnes ayant tenu un journal ou un cahier de bord, qui étaient dans cette urgence à rendre compte de la réalité qu'ils enregistraient tous les jours.

Cependant, pour beaucoup, c'est d'abord le silence qui s'est imposé à eux, parce qu'il fallait "reprendre la vie civile", faire face à des responsabilités ou encore participer à la reconstruction du pays. Là était l'urgence. Et puis, l'âge avançant, l'urgence a été de ne plus attendre, de ne plus laisser l'avantage au temps qui passe, peut-être aussi, comme nous l'avons observé, parce que ce temps qui passe, passe de plus en plus vite au fur et à mesure que l'on vieillit. Le risque étant alors de venir sceller, en attendant encore et trop longtemps, ce qu'André Méric appelle « *la loi commode du silence* »[1].

C'est ce même sentiment qu'a éprouvé Maurice, déjà cité plus tôt. C'est nous qui portons le flambeau, dit-il en substance, et nous allons nous éteindre (et le flambeau avec), « *"on n'aura alors plus rien à dire et plus rien à transmettre"* »[2]. Flambeau, témoin, deux symboles identiques de ce fameux passage de relais à l'œuvre dans l'olympisme, et l'athlétisme en particulier, et qui rappellent des valeurs universelles que chacun se doit d'assumer et que les plus jeunes doivent endosser à leur tour.

Outre cette notion d'urgence, ce temps de plus en plus court qui reste à vivre et donc à transmettre, le sujet âgé aurait, selon Boris Cyrulnik, une identité narrative qui le distinguerait des plus jeunes. Il a eu en effet le temps de "réviser cent fois sa leçon" et, ce faisant, il éprouve des « *certitudes historiques* […] *il se sent plus stable que jamais* »[3]. Installé depuis longtemps dans la vie, ayant moins de projets d'aventure extrême (bien que le retraité d'aujourd'hui n'en ait sûrement jamais eu autant), il peut tranquillement rassembler ses souvenirs et « *reprendre avec eux la conversation interrompue* »[4], parfois, depuis de très longues années.

Comme je l'ai déjà suggéré, si l'on admet que l'autobiographie est une même pulsion avec ses deux versants, celui de l'auteur et celui du lecteur, alors on peut croire François Mauriac qui écrivait qu'à mesure que le temps s'écoule, que notre avenir se réduit, que "les jeux sont faits", que "la cause est entendue", alors on se dirige avec bonheur vers les autobiographies. Comme si chez le sujet âgé, le temps n'était plus à l'imaginaire, au rêve, à l'aventure, et donc au roman et qu'en revanche, il se retrouvait dans les mémoires de ses contemporains. « *Leurs souvenirs sont les miens* »[5], disait l'écrivain dans *Mémoires intérieures*.

Alors, si oui, écrire le récit de sa vie ou le conter, ou encore lire la vie des autres participent bien du même mouvement, de partager des souvenirs avec ceux qui les ont vécus ou les ont maintes et maintes fois entendus au coin du feu, alors, si oui, à partir d'un âge où il est trop tard pour élaborer des projets trop ambitieux, au regard des possibilités physiques et intellectuelles, alors l'âge de la retraite est sans doute l'âge où la motivation à relater son histoire est la plus forte.

Le mot retraite contient d'ailleurs en lui-même cette nécessaire réclusion (sens religieux du mot retraite) que nécessite l'assemblage de ses souvenirs, ou encore ce retrait au sens de recul, de distanciation que nécessite la mise en forme de ces mêmes souvenirs dans un souci

[1] MERIC André, cité par PINEAU Gaston. 1993, op.cit., p. 128.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit, p. 117.
[3] CYRULNIK Boris. 2006, op.cit, p. 201.
[4] Ibid, p. 205.
[5] MAURIAC François, cité par RIOUL René. 2003, op.cit., p. 13.

de cohérence et de compréhension. C'est plus simplement une période de la vie où, à la différence du moment du retour de la guerre où l'on a été réabsorbé par des obligations familiales, professionnelles ou administratives pour certains, on est de nouveau dégagé de toutes ses contraintes et où l'on retrouve du temps libre.

C'est ce dont témoigne, entre autres, Marie-Cécile Zipperling, employée de la VAST, administration qui rassemble à Berlin les dossiers militaires de dix-huit millions d'Allemands. Parvenant à l'âge de la retraite, ayant désormais « *le temps de réfléchir sur elles-mêmes ou de mettre un peu de l'ordre dans leur vie* »[1], des personnes la sollicitent pour combler les trous du passé qui, au mieux ont parasité, au pire ont brisé leur vie.

C'est également ce qu'a constaté Gaston Pineau dans le colloque qu'il a organisé à Tours dans les années quatre-vingt dix. Selon le sondage effectué auprès des participants, 43% des prisonniers de la Seconde guerre mondiale avaient « *commencé à écrire après les années 75* »[2]. Pour eux, ajoutait-il, « *du temps s'est libéré. Avant ils ne l'avaient pas. Bientôt ils ne l'auront plus. Ce temps compté fait vaincre bien des difficultés. Ces acteurs deviennent auteurs. Ils se mettent à vouloir écrire le bout de pièce qu'ils ont joué - qu'on leur a fait jouer ?* »[3].

Ainsi, Henri, né en 1942, et sauvé de la déportation par sa tante, raconte « *ce qu'il nomme un "réveil progressif"* […] *commencé dans les années 1995-1997* »[4]. Retraité en 1997, il commence à fréquenter assidument les Archives : « *"C'était plus facile*, explique-t-il, *de rentrer dans l'amnésie. Je me rends compte que pendant soixante ans, je me suis installé, organisé avec cette amnésie. Il y a soixante ans d'accoutumance à une amnésie que brutalement j'essaie de réveiller* »[5]. Même état d'esprit chez Roger, qui a perdu père, mère et oncles paternels dans deux convois différents : « *"maintenant que je suis à la retraite depuis neuf ans*, confie-t-il, *plus ça va, plus j'y pense"* »[6].

Enfin, et c'est sans doute ce qui fait que peu de jeunes adultes se lancent dans un projet autobiographique, la plupart des gens pensent, à vingt ans, qu'ils n'ont rien à dire. Jean-Bernard Vray, parlant de Marguerite Yourcenar dans l'ouvrage collectif *Ecriture de soi : secrets et réticences*, la cite : « *Pourquoi, à moins d'un narcissisme maladif, se pencherait-on sur son enfance quand on est jeune ? Ensuite, vient un moment*, […] *où l'on se met à faire certains comptes, à repasser par certains sentiers pour mieux situer le point où nous sommes* »[7].

Il faut des circonstances très exceptionnelles, encore plus exceptionnelles que la guerre, que de nombreuses générations (en tout cas celles qui ont connu l'une des deux guerres mondiales) considéraient somme toute comme "normale", pour qu'un jeune homme ou une jeune femme juge son expérience comme digne d'être racontée. Catherine Schmutz l'a découvert quand elle a mené un travail de recherche auprès de deux hommes jeunes, l'un de vingt ans, l'autre autour de la quarantaine. Devenus paralysés à près de 100%, puisque seul un clignement d'œil ou un petit doigt leur restait, dans un corps et un cerveau brisés, ils ont voulu partager leur expérience extrême. Mais sans cela, l'auteure démontre que jamais ils n'auraient communiqué sans pudeur sur leurs souvenirs, leurs sentiments, leurs émois.[8]

Cependant, si l'annonce de la vieillesse est globalement un déclencheur de la parole ou de l'écriture, on ne peut pas négliger que celle-ci corresponde également au temps qui passe et au rôle qu'il joue dans la transmission.

---

[1] ZIPPERLING Marie-Cécile, citée par Olivier TRUC et Christophe WEBER. 2002, op.cit.
[2] PINEAU Gaston. 1993, op.cit., p. 126.
[3] Ibid, p.124.
[4] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 41.
[5] Ibid, p. 47.
[6] Ibid, p. 141.
[7] YOURCENAR Marguerite, citée par VRAY Jean-Bernard. *Ecritures de soi : secrets et réticences*. 2001, op.cit., op.cit., p. 312.
[8] SCHMUTZ Catherine, 2011, op.cit, p. 79-91.

9.3. *« Il faut laisser du temps au temps »*

Cette phrase célèbre, prononcée par François Mitterrand alors qu'il était Président de la République, signifie que dans toute épreuve de la vie le temps peut faire son office : apaiser, adoucir, tempérer, nous faire réviser notre rapport aux évènements. (Il peut aussi accentuer, aggraver…). Il est souvent associé au deuil : deuil d'un être cher, deuil de ce que l'on a été dans le passé. Dans une situation extrême comme la guerre, il y a souvent plusieurs deuils à faire, ceux relatifs à des proches que l'on a perdus, ceux qui concernent l'homme ou la femme que l'on était avant la situation en question : les sujets y laissent souvent leur jeunesse, leur innocence, l'estime d'eux-mêmes.

Nous l'avons vu, si les émotions sont le plus souvent partagées, il arrive un seuil à partir duquel la tendance semble s'inverser. C'est ce que dit aussi Martine Lani-Bayle dans son livre *Taire et transmettre* : « *Plus le vivre est éprouvant, plus il est mené par les émotions qui imprègneront la profondeur de la trace tout en contrecarrant la métabolisation par les mots.* […]. *Pour savoir ce que l'on vit et a vécu, il est nécessaire de décoller des expériences corporelles premières* »[1]. Et elle ajoute que la mise en œuvre de la transmission nécessite de composer avec ce qu'elle appelle « *un temps moratoire de silence nécessaire avant de pouvoir transférer et réduire un vécu extrême et donc inatteignable, retranché dans des sensations annihilant tout espoir de pensée en mots, silence qui sera plus ou moins long selon les personnes et la façon dont elles auront traversé les évènements ainsi que selon l'appel du contexte* »[2].

Autre expression proposée, celle d'un temps de transition, que Fabienne Castaignos-Leblond emprunte à Winnicot. Ici, l'objet transitionnel que l'enfant utilise pour supporter l'absence de sa mère et attendre son retour, est transposé dans une autre situation d' « *incertitude existentielle* »[3] qu'est l'après-coup de la situation extrême. Un espace transitionnel, là encore plus ou moins long, s'impose pour intégrer la crise provoquée par les évènements brutaux et dangereux pour l'identité du sujet, dans le parcours de vie de la victime.

Quant à Wolf Biermann, auteur de la postface d'une édition récente du *Pianiste*, il propose un troisième terme, celui d'une période de "latence", le plus souvent rendue obligatoire, à la fois par le caractère indicible des évènements et par le contexte qui n'autorise pas toujours la prise de parole. Ainsi, il souligne que Wladislaw Szpielman fait figure d'exception parmi les survivants car il a rédigé son ouvrage juste après la guerre, *« au contraire de nombreux témoignages de rescapés de la Shoah, écrits plusieurs années, voire plusieurs décennies après les faits. J'imagine*, conclut-il, *qu'un certain nombre de réponses évidentes se présenteront à l'esprit si l'on réfléchit aux raisons d'une telle période de latence* »[4].

Ces raisons, sous-entendues ici, sont avancées par plusieurs auteurs qui ont recueilli et étudié le récit ou l'histoire de vie des victimes directes ou indirectes de conflits ou de persécutions. Ainsi, il semble que la reconnaissance publique d'un évènement collectif de grande ampleur soit indispensable pour que les sujets s'autorisent à raconter leur histoire singulière comme un des éléments du puzzle permettant de reconstituer et valider cet évènement.

Concernant la Shoah, Yoram Mouchenik considère qu'il aura fallu attendre la fin des années 70, soit trente ans, pour voir « *l'émergence d'une mémoire historique et d'une mémoire juive de la déportation* ». Pour lui, un des actes fondateurs pourrait bien être la parution du livre de Serge Klarsfeld, *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, en 1978. Il permettra en effet « *à chacun* […] *de retrouver, à défaut d'une sépulture, un nom dans la succession des 77 convois ferroviaires où furent entassés les suppliciés* ». Ce long travail d'exhumation et d'identification des disparus permettra également de passer d'une

[1] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p. 127.
[2] Ibid, p. 130.
[3] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 81.
[4] BIERMANN Wolf. 2001, op.cit., p. 251.

France jusque-là surtout reconnue « *comme combattante et résistante à la réalité et à l'analyse d'une des collaborations pronazie la plus active d'Europe* »[1].

Même remarque pour les enfants cachés, à qui il a consacré un ouvrage. Il faudra attendre la fin des années quatre-vingt, et surtout la création de leur Association Internationale après la première rencontre internationale de New-York en 1991, pour que le terme "enfants cachés" ne devienne un repère identitaire. De ce fait, nous pourrions assister aujourd'hui « *à une très forte mobilisation des souvenirs autobiographiques des survivants à des fins transmissionnelles* […] *la génération des enfants/adolescents de la Shoah transmet à ses petits-enfants, transmettant alors aussi par effet de retour à ses propres enfants ce qu'elle ne leur avait pas encore véritablement confié* […]. *Il aura ainsi fallu environ 50 ans pour qu'au niveau processuel, se rétablisse une dynamique transmissionnelle* »[2].

Cette reconnaissance peut également passer par la voie de la fiction quand elle réunit une forte audience un peu partout dans le monde. Cela a été le cas pour la série américaine *Holocaust,* dont l'actrice Meryl Streep a été la figure de proue. Elle a rappelé à tous, et notamment aux Allemands, une histoire que certains s'efforçaient d'oublier, comme en témoigne l'enfance de Romy Schneider, ou encore celle de Monica Goeth, tenues dans le secret. Le feuilleton, très suivi, aura permis « *après le temps du refoulement, celui du souvenir. Après le silence, la parole* ». Mais encore fallait-il qu'il parvînt aux yeux et aux oreilles des téléspectateurs au bon moment. Car si, dès le 1er octobre 1956, sept théâtres avaient mis à l'affiche la première du *Journal* d'Anne Franck en Allemand, « *le destin individuel de la jeune fille éveillait l'émotion plus que les consciences. Il était trop tôt. L'Allemagne continuait à se taire* »[3]. Selon Evelyne Bloch-Dano, il faudra attendre vingt ans pour que la parole, très lentement, atteigne à la fois les enfants juifs et ceux des Allemands

C'est ce même laps de temps que Claudine Vegh a constaté comme indispensable lorsqu'elle aussi a interrogé des enfants de déportés. Ce « "*recul de plus de vingt années est nécessaire à un individu,* dit-elle, *pour comprendre combien une tragédie vécue dans son enfance peut transformer sa vie"* »[4]. Vingt ans, le temps d'être parvenu à l'âge adulte et d'avoir trouvé une certaine stabilité, sentimentale, professionnelle peut-être.

C'est ce qui expliquerait pourquoi, chez les réfugiés, le temps de latence serait moins long car ils arrivent avec une identité construite, même si parfois elle vole en éclats à cause des traumatismes successifs de la guerre, de l'exil et de l'arrivée sur une terre inconnue. Pour Scholastique Mukasonga, il aura fallu "seulement" douze ans après le génocide rwandais pour que son premier livre paraisse. Pour Tiphaine Dequesne, qui a recueilli des récits de vie de réfugiés cambodgiens, c'est à peu près ce même temps qui a été requis pour retrouver l'envie de parler du pays de leur enfance. Les trois sujets sur lesquels elle choisit de mettre le "zoom" dans le Colloque Terrains d'Asile auraient souhaité tout oublier et ne plus penser au Cambodge durant dix ans, et cela « *au profit d'une adaptation superficielle des valeurs françaises* »[5], suppose-t-elle. « *Peut-être qu'avec le temps et la sécurité trouvée dans le pays d'accueil, la mémoire se délie et avec elle renaît le souhait de retrouver son appartenance, sa terre d'origine, une part de soi oubliée au profit d'une métamorphose. Après la phase d'oubli vient en effet celle de la remémoration et de la reconquête de l'identité khmère* »[6], conclut-elle.

Il y aurait peut-être, parmi les explications possibles à cette réduction du temps entre la situation extrême et le récit des évènements, une pression contraire à celle qui s'est exercée au 20ème siècle sur les témoins. Martine Lani-Bayle rapporte les propos tenus par François Busnel dans l'éditorial du magazine *Lire,* en novembre 2004. Ce dernier « *s'insurge contre cette nouvelle " tyrannie de la transparence"* ». Il constate qu'aujourd'hui « "*cette période*

[1] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 23.
[2] Ibid, p. 27.
[3] BLOCH-DANO Evelyne. 2007, op.cit., p. 213.
[4] VEGH Claudine, citée par BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p. 272.
[5] DEQUESNE Tiphaine. 2008, op.cit., p. 3.
[6] Ibid, p. 7.

moratoire observée, ce décalage temporel entre les faits et leur mise en récit possible par celui qui est impliqué dans un évènementiel, tendent à être connotés négativement et à devenir prescription de récit" »[1].

Même agacement chez Myriam Revault d'Allones qui s'adresse plus particulièrement aux politiques. « "*On est dans le temps de l'émotion, du coup par coup et donc de la confusion,* dit-elle. *Nous sommes dans la réaction immédiate, à court terme* […]. *La politique compassionnelle est, selon moi, une contradiction dans les termes."*»[2] L'émotion inhiberait la raison, selon la philosophe. S'il y a place pour des sentiments collectifs justes, légitimes, nécessaires, il faut aussi de la mise à distance, de la réflexion, du sang-froid. Désormais, nous serions presque en temps réel pour rapporter le vécu singulier des victimes, dans une réactivité quasi journalistique, ce qui amène à poser à nouveau la question déjà lancée plus tôt : faut-il encourager une parole immédiate, qui présente l'avantage d'une reconnaissance, immédiate elle aussi de la gravité des évènements, mais qui peut conduire à des récits clivés, ou faut-il laisser un temps de "digestion" des évènements, permettant à la victime de retrouver une cohérence interne au risque qu'elle ne puisse finalement jamais y parvenir ?

Si nous revenons aux guerres qu'a connues la France entre 1914 et 1962, pour lesquelles on constate que, grosso modo et dans une fourchette assez large, il faut entre vingt et cinquante ans pour espérer l'effectivité d'une transmission, on ne peut que repérer, dans le même temps, qu'à cette période de latence correspond environ un saut de génération. Quel est donc le secret de ce bond générationnel ? Pourquoi le rapport entretenu entre les grands-parents et les petits-enfants favoriserait-il la transmission, là où les liens directs de filiation semblent souvent la contrarier ?

9.4. Une plus grande facilité à échanger avec les petits-enfants

Nous avons déjà identifié la difficulté qu'éprouvent les victimes de guerre, et ce d'autant plus que les évènements ont été très traumatisants, à transmettre à leurs enfants ce qui, au même titre que les souvenirs heureux, fait partie de leur héritage symbolique. Selon Paul-Claude Racamier[3], il y aurait même, de manière inconsciente, la crainte de créer une atmosphère incestuelle en partageant trop d'intimité avec ses enfants, et surtout lorsqu'il s'agit d'affects douloureux ou violents. Les travaux ethnographiques de Lemée et Galay « *mettent en évidence le fréquent saut d'une génération en matière de transmission verbale des expériences vécues* »[4]. Ainsi, avec les petits-enfants, la distance générationnelle semblerait réduire ce "collage" affectif dangereux.

La sociologue Evelyne Sullerot constate également que, particulièrement durant la période fragile de l'adolescence, les rapports sont *« meilleurs, ou moins conflictuels, avec un grand-parent qu'avec un parent* » et cela « *parce que son autorité est moins impliquée que celle des parents. La distance de génération lui permet de paraître indulgent et d'exprimer davantage sa tendresse, sans que, pour cela, elle signifie une approbation* »[5]. Cette indulgence, cette plus grande autorisation à manifester ses sentiments, ressenties par les petits-enfants, leur permet de questionner plus facilement sur « *les souvenirs des décors, des manières, des habitudes sociales, de l'environnement, de l'éducation qu'avaient connus les personnes âgées* »[6]. Généralement, la troisième génération constate « *en toute candeur et même*

[1] BUSNEL François, cité par LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p. 143.
[2] REVAULT d'ALLONES Myriam, citée par LE SOLLEU Bernard. La politique use et abuse de la compassion. *Ouest-France*. 11 août 2008.
[3] RACAMIER Paul-Claude. L'Incestuel. *Empan*. Points de vue juridiques, sociaux et cliniques. 2006, n°62, p.39-46.
[4] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 79.
[5] SULLEROT Evelyne. Avant-propos, Genèse d'un livre : de la fiction à la bonne mémoire. *L'héritage. Nos grands-parents au quotidien*, ed. par Claudie RICHARD et Jean-Claude MESSIER. Condé-sur- Noireau : Ed. Charles Corlet. 1988, 266 p., p. 12.
[6] Ibid, p. 13.

gentiment » qu'elle est à la fois différente mais en même temps, « *très semblable* »[1], ce qui permet un retour positif vers les grands-parents. Retour que les enfants, au même âge, n'auraient peut-être pas pu faire, tout occupés qu'ils étaient à se démarquer pour construire leur identité propre.

Et pourtant, il apparaît que les chercheurs ont longtemps négligé « *le rôle qu'un grand-père ou une grand-mère pouvait jouer dans la vie de ses petits-enfants* »[2] et, à l'inverse, les fonctions que la troisième génération pouvait exercer auprès de la première sans en avoir toujours conscience, grâce à ce lien unique qui constitue une sorte de « *"sanctuaire affectif contre les pressions du monde extérieur"* »[3]. Ainsi, protégés par cette "bulle" de complicité, où les responsabilités et les contraintes respectives sont beaucoup plus légères qu'entre parents et enfants, ces deux générations sont en confiance et s'autorisent questions et réponses, même sur les parts les plus sombres de la vie.

Ainsi, Nicole, enfant cachée, qui avait tendance à trop parler de son histoire et de manière très brutale, explique qu'avec ses petits-enfants elle parvient à moduler cette compulsion à raconter ses traumatismes. « *"Je commence à en parler à mon petit-fils qui a douze ans. La dernière fois que je l'ai vu, je lui ai dit : Il va falloir que l'on ait une longue conversation car j'ai des choses à te raconter sur la guerre"* ». Elle ajoute que quand ses petits-enfants étaient en bas âge, elle hésitait à leur parler. « *"J'avais parlé très jeune à mon fils, j'avais peur de refaire une erreur"* »[4].

Quant à Eliane, une de ses petites-filles lui a proposé de l'accompagner à Auschwitz, voyage qu'elle ne s'est pas encore résolue à faire : « *"tous mes petits-enfants y sont allés*, explique-t-elle. *Pour eux, c'est une manière de leur donner des racines"* »[5].

Le même rapport de confiance et d'apaisement est décrit par Lucien, arrêté à l'adolescence et déporté dans un camp du Loiret, d'où il s'échappera, évitant ainsi le macabre convoi qui emportera ses parents. « *"C'est avec mes petits-enfants que j'ai pu en parler. Il paraît que ma façon de parler de la Shoah avec mes enfants était tellement violente, tellement dure que c'était difficile à entendre* […]. *Avec les petits-enfants, j'avais plus de distance, le temps avait passé, j'avais élevé mes enfants"* »[6], confie-t-il.

Du même coup, ces possibilités nouvelles de communication avec la troisième génération vont permettre d'ouvrir indirectement la communication avec les enfants et ainsi de favoriser « *le ré-ordonnancement de la succession des générations* »[7].

Mais aujourd'hui, une génération nouvelle est apparue et se développe chaque jour de plus en plus : celle des arrière-grands-parents, et avec elle, une quatrième génération. Pour Martine Segalen, sociologue et ethnologue, désormais les grands-parents représentent la vieillesse jeune, active, celle avec laquelle les petits-enfants partagent des activités avec beaucoup de liberté et, ce faisant, se font parfois confidents. Les arrière-grands-parents, dernier rempart contre la mort, sont aussi ceux qui incarnent à la fois des valeurs d'autorité et de respect, mais également « *"des témoins privilégiés de l'histoire"* »[8], que l'on peut consulter à ce titre, et dont la parole est jugée comme très précieuse. On peut donc s'attendre, dans les années à venir, à l'explosion de cette nouvelle courroie de transmission de l'héritage familial, encore plus à distance des évènements, encore plus à même de supporter les interrogations et de faire face aux récits qu'elles imposent.

---

[1] Ibid, p. 13-14.
[2] LEOMANT Christian. L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie, ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL. Etudes et séminaires. Centre de Recherche Interdisciplinaire de Vaucresson. 24-25 juin 1991. 258 p., p. 9.
[3] KOMHABER (A), WOODWARD (K), cités par LEOMANT Christian. Ibid, p. 9.
[4] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 67.
[5] Ibid, p. 127.
[6] Ibid, p. 164.
[7] Ibid, p. 168-169.
[8] SEGALIN Martine, citée par CHARTIER Mélanie. Arrière-grands-parents, une génération d'avenir. *Dimanche Dimanche Ouest-France*. 18 novembre 2008

Du reste, le dernier conflit ayant impliqué la France sur son propre territoire s'est achevé en 1962 avec la fin de la guerre d'Algérie et, bientôt, cette génération, qui a aujourd'hui entre soixante-dix et soixante dix-huit ans, sera en mesure d'atteindre le statut d'arrière-grand-parent et d'être la dernière génération à pouvoir partager ce type de situation extrême. Les grands-parents de demain, eux, ne seront plus que des témoins de témoins, à l'exception, malheureusement, des réfugiés.

9.5. La deuxième génération, génération sacrifiée ou génération passerelle ?

Véronique Demarié-Gentil différencie les places et rôles de ces trois générations (quatre désormais) que nous venons d'évoquer en ces termes. La première est la génération témoin et parler est bien souvent au-dessus de ses forces ? La troisième, comme nous l'avons précédemment constaté, est celle de la communication ; avec elle, la transmission est susceptible de se réinstaurer au sein de la famille car elle ose interroger la première. Mais qu'en est-il vraiment de la deuxième génération, celle dont nous avons abondamment parlé à propos des défauts de transmission dont elle a été parfois victime ? Est-elle seulement, et toujours, une génération sacrifiée, passive, loyale, ou peut-elle jouer un rôle dans la remise en marche de la parole ? Pour l'auteure, elle est « *la génération passerelle* »[1], celle donc qui permet de relier les deux rives, d'un côté les témoins directs de la situation extrême, de l'autre ceux qui en recevront, de longues années plus tard, l'héritage des souvenirs.

Pour désigner cette fonction, Fabienne Castaignos-Leblond a emprunté à D.Wardi la locution suivante : le "*memorial candle"* ou chandelier de la mémoire. Il explique que dans la fratrie, un des frères et sœurs peut se sentir « *plus investi que les autres de la mission de se souvenir* » et que ce long et laborieux travail de mémoire obéit « *à une exigence interne à laquelle* [il] *ne peut se soustraire* »[2].

Face à cette sorte d'imposition, ce tribut qui lui revient, le *memorial candle*, même s'il ne peut pas s'affranchir de sa mission, élucide progressivement en quoi ce travail le concerne personnellement, existentiellement, et lui découvre un sens. La trace laissée par le parent, dont nous avons vu qu'elle pouvait être tour à tour envahissante ou salvatrice, reste trace « "*jusqu'à ce qu'un destinataire se reconnaisse comme sujet de cette trace"* »[3].

Pour Fabienne Castaignos-Leblond, qui a longuement étudié la place de cette deuxième génération, « *beaucoup d'enfants endossent la responsabilité des souvenirs de leurs parents et veulent témoigner* » dans le but non toujours conscient d'honorer la dette existentielle, pourtant non explicitement réclamée par leurs parents. Alors, soit ils écrivent et ainsi s'affirment comme témoin de témoin, soit ils choisissent d'être plutôt des médiateurs, des accompagnateurs du récit de vie de leur proche. « *Le médiateur crée un contexte et met en place un dispositif favorisant l'expression* […]. *Il travaille également sur la production de connaissances, la réception de cette connaissance par les autres, l'accès à la connaissance et son partage* […]. *Cet accompagnement peut être vu comme un entre-deux.* »[4]

Elle explique également que cette aspiration à la reliance, ce souci d'assurer la continuité générationnelle, ne vient pas à n'importe quel moment. Ainsi, le mitan de la vie serait une période majeure de transition chez de nombreux individus. « *Vers 40-50 ans*, dit-elle, *le paysage psycho-social de l'adulte prend de nouvelles couleurs comme si le besoin de laisser sa marque dans l'univers, de léguer quelque chose aux suivants était le plus fort.* »[5] Selon Danielle Riverin-Simard, cette période correspondrait à celle d'une pause où l'on regarderait derrière soi et devant soi, au milieu du gué, et où l'on partirait en « *quête du fil conducteur de*

[1] DEMARIE-GENTIL Véronique, citée par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 196.
[2] WARDI (D), cité par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. Ibid, p. 198.
[3] KAES René, cité par CASTAIGNOS-LEBLOND. Ibid, p. 176.
[4] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. Ibid, p. 200.
[5] Ibid, p. 215.

son histoire »[1]. C'est en effet l'époque où se redéfinissent les rapports entre les générations, avec d'une part les enfants qui parviennent à l'âge adulte et à l'autonomie, d'autre part les parents dont parfois la santé décline et dont les enfants doivent à leur tour prendre soin.

Au carrefour de la première et de la troisième générations, la deuxième, la génération passerelle se trouve dans ce que Erick Erickson désigne par le besoin de générativité. Elle éprouve à la fois des préoccupations « *envers les générations montantes et envers l'univers dans lequel elles vivront* »[2] et envers celles qui bientôt partiront, emportant avec elles leurs souvenirs. C'est dans ce pôle de générativité qu'émergerait ce que l'auteur appelle la sollicitude

A cette période "faste" de la quarantaine, faite semble-t-il pour endosser la fonction de passeur de mémoire, correspondrait donc un autre moment favorable de la vie pour celui qui détient cette mémoire, l'âge de la retraite et l'âge du temps, qui, salutaire, a passé et a mis de la distance sur les évènements. Ainsi, le témoin bénéficiera « *d'un relais : un proche intéressé et à l'écoute, questionnant, aidant à la venue des mots, quelqu'un venu après et qui interrogera ce que, ne l'ayant vécu mais le pressentant (ou plutôt le post-sentant), il ne pourra apprendre que de l'autre* »[3].

C'est le cas d'Odile, enfant juive née au début des années 30 et qui, alors qu'elle atteint les soixante-dix ans lorsqu'elle est interviewée, indique à son interlocuteur : « *" il y a un tas de choses dont on ne voulait pas parler après-guerre parce que cela nous rendait malades* […]. *Maintenant on parle plus facilement*" »[4].

Quant à Albert, juste un peu plus jeune qu'Odile, il raconte combien ses enfants se sont investis dans la recherche de leur histoire. Deux sur trois sont même allés jusqu'à émigrer en Israël et sa fille, raconte-t-il, « *"a fait une thèse et un livre d'entretiens sur des enfants comme moi"* ». Hasard ou coïncidence, lui que sa mère avait "expédié" en Australie à l'âge de dix ans, lui dont les questions insatiables demeuraient sans réponses, il est particulièrement intéressé par le projet de livre sur les déportés du convoi Y « *pour pouvoir le transmettre à ses enfants* »[5].

Comme lui, Martine est très touchée par la motivation que manifestent désormais ses enfants pour son expérience. « *Elle est à l'affût de l'intérêt et de la curiosité de ses enfants dont elle attend les questions sans souhaiter les susciter. Comme d'autres participants* [à l'Association], *elle attend de ses enfants qu'ils l'aident par leur interpellation à retrouver sa place dans la chaîne de filiation et la succession des générations à travers une possible transmission.* »[6] Et quand ses enfants lui ont dit avoir suivi beaucoup d'émissions dans les médias et avoir découvert des choses qu'ils ignoraient, elle a été soulagée de pouvoir en parler. Mieux encore, sa belle-fille lui a proposé de l'accompagner au mémorial de la Shoah et d'y amener les petits-enfants. « *" Je ne vous dis pas comment cela m'a touchée. Mon fils aîné m'a dit : Il y avait des choses que j'ignorais*. […]. *Mes enfants sont concernés, ce n'est pas parce qu'ils ne l'étaient pas, mais ils étaient trop discrets, ils ne demandaient jamais rien"* »[7]. *rien"* »[7].

Ici, c'est la belle-fille, moins impliquée affectivement peut-être, qui a joué le rôle de passeur. Dans les fratries, on note souvent qu'il y en a un plus que les autres qui se prescrit cette fonction, qui se sent le dépositaire de la mémoire. C'est ainsi que Sylvie, encore nourrisson au moment du départ du convoi Y, qui emporte, pour les assassiner, sa mère et une partie de sa famille, deviendra, une fois adulte, « *l'aiguillon de sa fratrie* »[8]. Entre Anne Sylvestre et Marie Chaix, c'est aussi la plus jeune qui endosse cette fonction de transmission de la mémoire, si douloureuse soit-elle. Il semble qu'assez souvent les petits-derniers, peut-

[1] RIVERIN-SIMARD Danielle, citée par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. Ibid, p. 147
[2] ERICKSON Erick, cité par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001. Ibid.
[3] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p. 127.
[4] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 50-51.
[5] Ibid, p. 136.
[6] Ibid, p. 98
[7] Ibid, p. 99.
[8] Ibid, p. 85.

être parce que leur date de naissance les éloigne un peu plus des évènements de la situation extrême, peut-être parce qu'ils sont un peu moins responsabilisés que les aînés, s'autorisent davantage le questionnement et se sentent investis de cette fonction passerelle.

Quoi qu'il en soit, que cette intuition s'avère juste ou non, chacun sait que le projet parental, à savoir les projections que se font les parents de l'avenir de leurs enfants, est différent pour chacun d'entre eux. De plus, chaque enfant se construit en lien avec ce projet, dans l'opposition ou dans l'adhésion (voire tour à tour dans l'une ou l'autre) et en lien à la place qu'il occupe dans son environnement, et notamment dans sa fratrie. Enfin, « *on ne transmet pas les mêmes choses à une aînée, une cadette ou un dernier enfant* »[1], note Fabienne Castaignos-Leblond, qui a joué ce rôle de passeur de l'histoire paternelle. C'est pourquoi il n'y aurait rien d'étrange à ce que, à l'intérieur de la sphère familiale, l'un des enfants soit mystérieusement désigné sans le nommer pour être le "ruban de transmission".

Reste qu'ensuite la place prise, et accordée tacitement par le témoin-parent, peut engendrer une forme de jalousie parmi les frères et sœurs restés plus en retrait et créer un nouveau type de conflit de loyauté pour le passeur. Une phrase suffit pour donner la mesure des effets induits dans la fratrie qui n'a pas pu/pas su s'emparer de cette mission : « *C'est un héritage dont je me sens aujourd'hui la responsabilité par la place que je pense occuper dans le cœur de mes parents* »[2].

Même celles et ceux qui avaient en eux ce désir très prégnant de témoigner, ou qui en avaient manifesté des velléités, ont parfois eu besoin d'une épaule chaleureuse pour oser se lancer ou aller au-delà de quelque essai infructueux. Et il ne s'agit pas exclusivement de membres de la famille. Ainsi, Elie Wiesel, dont j'ai pourtant décrit son insistance à vouloir relater l'expérience concentrationnaire, avait écrit son premier livre dans la langue Yiddish durant une traversée en bateau le conduisant au Brésil, et il n'en était pas totalement satisfait, surtout du titre. De plus, il restait assez confidentiel. En fait, il éprouvait une telle déférence à l'égard de la langue française qu'il lui avait fallu plusieurs années pour estimer qu'il la maîtrisait suffisamment bien, mais il en restait là. Jusqu'au jour où, au cours d'une soirée mouvementée avec Mauriac (ce dernier dut le rattraper à la cage d'ascenseur), lui dont j'évoquais quelques lignes plus tôt son appétence grandissante pour l'autobiographie, l'âge aidant, l'encouragea à faire éditer son ouvrage en Français, premier ouvrage qui connut un grand succès, jamais égalé par l'écrivain par la suite.[3]

Mieux encore, pour Marie Chaix, c'est sa rencontre avec la chanteuse Barbara, dont elle fut en quelque sorte la secrétaire, qui déclencha le premier acte d'écriture. Un jour, en effet, celle-ci l'interroge sur sa famille. Peu fière du passé de "collabo" de son père, Marie raconte avec gêne l'histoire des ses parents et de ses frère et sœur. Et là, Barbara, que la vie n'avait pas épargnée, puisqu'elle avait été victime d'inceste de la part de son père, et s'en étant "sauvée" par l'écriture, a cette très belle phrase : « *Echangeons nos morts, ils sont tous pareils* »[4]. Autrement dit, à l'incitation à écrire son histoire vers laquelle elle la mène s'ajoute ici la solidarité d'une femme, qui a dû également assumer son père tel qu'il était et a décidé de ne plus s'en sentir coupable.

Même déclencheur pour Martine, enfant juive cachée pendant l'Occupation. Sur ses deux parents, elle en conserve un, en l'occurrence sa mère, auprès de laquelle elle tente, le plus souvent vainement, d'obtenir des informations sur leur histoire commune, son enfance en partie oubliée, les circonstances de la disparition de son père. « *A partir du décès de sa mère,* dit l'enquêteur, [elle] *commence un itinéraire de recherche au sujet de son père* »[5], itinéraire qu'elle s'autorise seulement une fois que la mort de sa mère la libère de la culpabilité d'avoir dû la questionner et de la frustration de ne pas avoir toujours reçu les réponses espérées. Grâce à l'adhésion à l'association œuvrant à retrouver les faits et les personnes concernées par

[1] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 173
[2] Ibid, p. 101.
[3] WIESEL Elie. 2008, op.cit.
[4] CHAIX Marie, citée par LEHOUX Véronique. 2008, op.cit., p. 17.
[5] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit, p 96-97

le départ dans ce même convoi, et à la documentation qu'elle en retire, elle peut alors se lancer dans l'écriture d'un ouvrage collectif qui reconstruit ce puzzle qu'il paraissait impossible de réaliser à l'origine.

Cet aspect des choses aurait mérité à lui seul d'être exploré dans une recherche mais, ici, ce que j'ai retenu, c'est avant tout que lorsque les affects entravent le processus de partage et de réflexion autour d'une expérience trop intense, la personne concernée peut trouver dans cette solidarité, d'un enfant souvent, d'un autre complice parfois, le déclencheur et le soutien à cette parole restée très, voire trop longtemps enfouie. Cet engagement auprès d'elle peut donc engendrer un sentiment très fort chez le témoin qui va le conduire à s'imposer de raconter. C'est ce que l'on nomme communément le devoir de mémoire.

9.6. Le devoir de mémoire : se souvenir, faire savoir et transmettre

Il y aurait trois étapes dans cette expression, très souvent employée, parfois galvaudée, ou encore critiquée lorsqu'on la soupçonne de n'être que le fruit du désir de valoriser notre Armée et d'arborer des médailles, lors des multiples commémorations dont les guerres font l'objet. Ces trois étapes devraient être articulées entre elles pour que le devoir de mémoire puisse atteindre sa finalité suprême : que cela ne recommence jamais. Mais elles ont cependant en quelque sorte leur autonomie propre.

La première motivation, qui a parfois poussé des femmes et des hommes à tenir un journal, à entretenir une longue correspondance avec leurs proches ou à raconter à leur retour ce qu'ils avaient vécu, est l'impérieux devoir de ne pas oublier. C'est ce que Paul Ricœur appelle « "*arracher quelques bribes de souvenirs à la rapacité du temps, à l'ensevelissement dans l'oubli"* »[1].

C'est aussi ce à quoi Primo Lévi a tenu, dès son arrivée dans le camp où il fut détenu en raison de ses origines juives, et ce, à l'instar d'autres prisonniers dont il sentait qu'ils se faisaient un devoir de se souvenir. Sans le savoir, il avait observé chez eux ce que j'ai présenté précédemment comme étant le *coping* : ils possédaient une éducation politique, une conviction religieuse ou encore une forte conscience morale, qui leur donnait une raison de survivre pour éviter « *que le monde oublie* »[2]. Lui-même avait commencé à griffonner un journal. Journal qui a, on le devine, « *une fonction mémorielle* »[3], où l'on note ce dont on veut se souvenir, mais qui, nous le verrons ultérieurement, n'est parfois destiné qu'à cela et qui en reste au stade du "stockage".

En l'occurrence, ce n'était pas le cas d'Elie Wiesel qui dit explicitement qu'il a « *écrit certes pour mieux se souvenir et surtout pour parler, et cela même s'il n'y a pas de mots pour le dire* […] *se taire est interdit* »[4].

C'est ici que nous arrivons à la deuxième phase du devoir de mémoire : faire connaître l'expérience vécue, faire savoir au monde, à tous ceux et toutes celles qui ne l'ont pas vécue, ni même entendue, la situation extrême à laquelle on a été exposé. Très tôt, certains comme Primo Lévi ont compris qu'il « *fallait raconter aux "autres", faire participer les "autres"* ». Il y a même dans ses propos quelque chose qui relève davantage du besoin que du devoir puisqu'il évoque *« une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires* »[5], ce qui au passage remet en cause l'appréhension des besoins telle que la pyramide de Maslow nous l'a apprise.[6]

Ceci, par la même occasion, nous amène à revisiter la notion de devoir. Car s'il s'agit d'un

[1] RICOEUR Paul, cité par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 137.
[2] LEVI Primo. 1990, op.cit., p. 200.
[3] RIOUL René. 2003, op.cit., p. 2.
[4] WIESEL Elie. 2008, op.cit.
[5] LEVI Primo. 1990, op.cit., p.8.
[6] Maslow a construit une pyramide célèbre à la base de laquelle sont situés les besoins élémentaires comme se nourrir ou dormir, et sans l'accès auxquels l'homme ne pourrait, selon lui, franchir les autres étages, relevant davantage de l'estime de soi ou du spirituel.

besoin aussi irrépressible, s'il s'agit d'une nécessité vitale, l'acte n'en serait-il pas moins "noble" ? D'ailleurs, Lévi insiste sur ce point en y associant d'autres déportés. Il dit que le besoin de raconter était en eux si pressant que ce livre, il avait commencé à l'écrire dans ce laboratoire allemand où sa formation de chimiste lui avait permis de trouver en quelque sorte refuge. Et il éprouve, dans ses moments de désespoir, une peur intense qui surpasse tout, celle que personne ne puisse faire connaître, y compris dans ses stigmates les plus effroyables, ce que des humains ont pu faire à d'autres êtres humains.

A son retour, il a éprouvé le désir de témoigner, et là, ses mots évoluent, le registre du devoir apparaissant : « *j'ai à témoigner* »[1], dit-il. Et comme je l'ai déjà évoqué plus tôt, il tient à la sobriété et à la précision des faits et, surtout, à faire connaître les seuls évènements auxquels il a lui-même participé ou dont il a été spectateur, prêtant une attention extrême à exclure tout ce qui lui a été rapporté. Peut-on en conclure que pour lui, comme pour Hélène Berr, qui dit éprouver du soulagement à écrire et avoir pour but de « *dévoiler la souffrance des autres* »[2], la frontière entre le besoin et le devoir est labile ? Elle serait cette ligne ténue qui sépare l'épreuve de son récit : se souvenir pour survivre, survivre pour se souvenir et raconter. A cet instant, besoin et devoir se superposent.

Mais faire savoir, c'est aussi penser au lecteur qui, à son tour, détiendra la connaissance. Si l'on reste dans l'univers concentrationnaire (mais cela pourrait également s'appliquer aux prisonniers de guerre, parfois détenus dans des conditions épouvantables ou encore aux rescapés des génocides qui fuient leur patrie), si un survivant raconte ses expériences extrêmes, son récit est toujours celui « *d'une exception à la règle de la mort* »[3]. Il est si improbable, si rare, si exceptionnel, si "inconvenant" parfois (nous y reviendrons) qu'il interpelle nécessairement avec vigueur le lecteur : « *lis ceci et n'oublie pas* »[4]. Et c'est dans ce basculement que s'opère la troisième phase, ultime et indispensable, où s'effectue dans sa totalité le devoir de mémoire. Une fois rassemblés les souvenirs et gagnée la lutte contre l'oubli, une fois ces souvenirs portés à la connaissance de ceux vers qui le sujet est revenu, et souvent de très loin, le témoin escompte que « *l'acte de lecture* [ou d'écoute] *pourra être le maillon dans une chaîne de mémoire* »[5].

C'est le combat auquel un autre déporté célèbre, prix Nobel de la paix, s'est livré toute sa vie. Annick Cojean, présentatrice de l'émission *Empreintes* qui lui fut consacrée, dit d'Elie Wiesel qu'il est un militant contre l'indifférence, pour lui la pire des fautes, la plus inexcusable. « *C'est un homme en colère*, le dépeint-elle, *qui a fait de la transmission la grande affaire de sa vie et qui nous interpelle, convaincu que celui qui écoute un témoin le devient à son tour* »[6].

Il s'agit de celui que je désignais comme témoin indirect au début de cette recherche : nous sommes bien là dans l'acception du mot "témoin" comme celle du relais à prendre, du bâton que le sportif tend et remet à l'autre, qui va poursuivre la course et aboutir à la ligne d'arrivée. La transmission va bien au-delà du simple fait de se souvenir ou de celui de faire connaître, elle consiste à donner une responsabilité à celui à qui l'on a appris la vérité. « *Je ne sais pas pourquoi j'ai survécu, mais puisque j'ai survécu, se convainc l'écrivain, je sais que ma survie doit aider au témoignage, pour qu'elle-même devienne témoignage* »[7]. Et il a ressenti ce devoir, cette obligation morale d'autant plus fortement qu'il est un jour devenu père et qu'une vie humaine de plus, à elle seule, a mérité qu'il s'engageât dans la lutte pour les Droits de l'Homme.

Ce n'est pas le hasard du moment qui a conduit Elie Wiesel à se sentir davantage en charge d'une mission lorsqu'il a été père, car « *la famille est bien souvent le lieu par*

[1] LEVI Primo. 1990, op.cit., p. 189.
[2] BERR Hélène. 2008, op.cit., CD2, Chapitre 2.
[3] VOGEL-KLEIN Ruth. Lire la vie des autres. *La Faute à Rousseau*. 2008, op.cit, p. 31
[4] Ibid.
[5] Ibid.
[6] COJEAN Annie. Elie Wiesel, le messager de la mémoire. 2008, op.cit.
[7] WIESEL Elie. Ibid.

excellence de la transmission »[1], transmission des biens au premier chef (c'est dans ce sens premier que le substantif est apparu), mais aussi, et de plus en plus, dans une époque où les grands patrimoines ne sont plus réservés qu'à une petite élite, transmission des valeurs et des obligations morales. De manière générale en effet, même si tout sujet a besoin de construire son identité, et en cela de se démarquer de ses ascendants, il est toujours au carrefour de deux lignées, ce qui le constitue comme un "héritier" et induit pour lui, à son tour, de léguer son propre héritage. Dans le préfixe "trans", on peut lire "à travers", "au travers de ", "qui traverse". Etre produit par ceux qui nous précèdent impose de produire à notre tour d'autres humains qui vont nous succéder. Et finalement, en poussant le raisonnement un peu loin, on peut même penser, comme Pierre Legendre, que « *ce n'est pas tant le contenu de la transmission* » qui compte que le fait même de transmettre qui est « *au fondement même de l'ordre social* »[2].

Alors, quand il s'agit de guerres, de disparitions, de faits si sidérants qu'il faut pouvoir les nommer, combler des vides, ce devoir de transmission, ce désir de continuité, ce besoin de permanence, sont souvent particulièrement intenses et peuvent même être l'objet de la quête de toute une vie.

Il en est ainsi de beaucoup d'enfants juifs cachés pendant l'Occupation, et dont la plupart des parents ne sont pas rentrés, ou si peu, souvent fantômes d'eux-mêmes. C'est le cas de Maurice, adhérent d'une association regroupant ceux dont les parents sont un jour montés dans le même convoi pour Auschwitz, et qui a répondu à une enquête : «"*Probablement, j'étais intéressé par l'aspect de la transmission, pouvoir répondre le cas échéant aux questions de mes enfants*" »[3].

C'est aussi le cas de Gérard, chanceux, lui, d'avoir vu son père revenir de la déportation et qui n'a pourtant presque rien appris de lui : « "*Dès que j'ai mis le nez là-dedans, je me suis senti dominé par cela* […]. *Ce n'est pas uniquement pour moi, il se trouve que j'ai des enfants en bas âge et cela me paraît être en relation avec eux"* »[4].

Même motivation pour Monica, cette fille d'un haut dignitaire nazi, à qui l'on confia même la direction d'un camp de la mort, et qui fut pendu quelques mois après la fin de la Seconde Guerre Mondiale : motivation de transmission qui, dans son cas précis, se double d'un désir de réparation des horreurs commises par son géniteur. Elle va régulièrement dans des écoles pour parler de l'Holocauste comme si elle était investie d'une mission. Mission qui s'adresse aussi à son petit-fils qu'elle élève, suite aux problèmes graves de toxicomanie de sa fille (et dont on ne parvient pas à s'empêcher de se demander si cet héritage n'a pas laissé de lourdes traces dans toute la descendance de cet homme). Dans ce cas d'espèce, l'information sur les exactions commises par ses anciens compatriotes (elle est aujourd'hui citoyenne américaine) donne lieu, de surcroît, à la transmission de valeurs humanistes universelles et ne se limite pas aux faits.

Cette motivation de transmission, ce devoir de mémoire qui, nous venons de le voir, ne se limite pas aux victimes directes de la guerre, n'est pas non plus le seul fait des acteurs, qu'il s'agisse des déportés comme Lévi, Berr ou Wiesel, ou d'enfants juifs anonymes auxquels un chercheur a donné la parole. Cela s'applique aussi à leurs descendants. Ainsi, à l'occasion de la célébration de la fin des hostilités de 14-18, le journal *Ouest-France* a ouvert ses colonnes aux petits-enfants ou petits-neveux des Poilus. Et pour cause, ils se sont éteints les uns après les autres et ne sont plus là pour parler en leur propre nom.

Grâce à cette initiative, Michel Buffet a pu présenter le journal de bord tenu par Paul Chantard de Janvier 1915 à Avril 1916. Reprochant à demi-mots à ses parents de n'en avoir jamais parlé, il considère aujourd'hui que c'est son « *"devoir de transmettre la mémoire aux générations futures"* ». Et, là encore, la famille arrive en première place : « *"J'ai cinq enfants*

[1] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 172.
[2] LEGENDRE Pierre, cité par de GAULEJAC Vincent. 1999, op.cit., p. 92.
[3] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 116.
[4] Ibid, p. 154.

et j'ai voulu qu'ils sachent qui était Paul Chantard" »[1].

Autre exemple, celui de Lucienne Leclercq qui a retrouvé la lettre que René Mourière, un proche de sa famille, avait écrite quelques jours avant sa mort à ses parents. Après l'avoir recopiée sur un cahier, aux côtés de photos et de cartes postales, dont celle du cimetière où il a été enterré, dans la Marne, et où elle a eu la chance de pouvoir identifier sa tombe, elle a voulu écrire quelques mots à son tour, à destination des siens : «*"Que mes enfants et petits-enfants ne l'oublient jamais"* »[2].

Les journaux et les correspondances ne sont d'ailleurs pas les seuls "outils" de la transmission puisqu'Yvon Ruellan, qui a eu son grand-père et cinq grands-oncles tués à la Guerre 14 (six frères !), attend de recevoir prochainement la médaille de Verdun. A sa demande, mais pas pour la gloire, affirme-t-il, mais, une fois encore, « *"pour permettre la transmission. Si on me voit la porter, on m'interrogera et je raconterai "* »[3].

On voit ainsi comment la trace laissée par son ancêtre est prétexte à transmettre et qu'elle est aussi désir d'être entendu, et pourquoi pas, que la mémoire de sa famille soit honorée. Désir, attente, effet souhaité, c'est de tout cela dont j'ai traité ci-après.

9.7. Des effets escomptés aux désirs sous-jacents

Parmi les espoirs qu'expriment les narrateurs, le fait de donner ou redonner vie à ceux qui sont disparus, ou à leur donner au moins une place dans la mémoire des vivants, les protégeant ainsi de l'oubli, revient assez souvent. C'est ce qu'écrit dans un tout petit livre réalisé avec les moyens du bord, et surtout grâce à l'aide d'un professeur de collège de sa commune, Nina Fedorniuk-Michel, d'origine ukrainienne, envoyée en travail forcé, dans des fermes aux conditions de vie extrêmement dures, où elle rencontrera son futur mari, Français, et prisonnier de guerre. «*J'ai voulu, à travers ce livre, rendre hommage à toutes ces personnes qui m'ont été chères, ou qui sont intervenues de manière décisive dans mon existence : leur redonner vie l'espace de quelques lignes.* »[4]

Et en effet, pour le lecteur, plus largement, même si les individus ayant partagé l'épreuve ne sont pas nommés, lire l'autobiographie d'un survivant, c'est aussi lire celle des morts. La parole à la première personne, prise par exemple par les rescapés de la Shoah, permet d'évoquer tous ceux qui ont vécu l'expérience concentrationnaire et n'en sont pas revenus. Leur histoire est retracée dans le récit à la fois singulier et partagé de celui ou celle qui a pu sortir de l'horreur pour la raconter. Ils sont sauvés « *de l'oubli, leur pierre tombale est une page d'un tel livre* »[5], comme le disait Scholastique Mukasonga à propos des trente-sept membres de sa famille, assassinés au Rwanda, à qui elle pensait donner enfin un tombeau à travers son livre.

D'autres, mus par une nécessité impérieuse, ne parviennent pas à se contenter de quelques récits d'"étrangers" pour apaiser leurs craintes de l'oubli de leurs proches. Ils cherchent sans relâche, trouvant enfin des noms sur une liste, questionnant des témoins, donnant ainsi une sépulture symbolique aux victimes et leur permettant « *de devenir ancêtres au sens d'une filiation qui protège* »[6], qui veille sur ses descendants.

Cette quête est d'autant plus forte s'il s'agit du régime nazi qui, après avoir tout mis en œuvre pour déshumaniser les déportés « *avait voulu effacer les moindres traces d'existence en les réduisant en cendres* »[7] ou, plus près de nous, de dictatures sanglantes, qui ont repoussé repoussé les persécutés dans les jungles les plus profondes pour que la végétation fasse son office, recouvrant les corps et, ce faisant, les preuves des massacres.

---

[1] NAUDOT Hervé. 2008, op.cit.
[2] CLERET Angélique. Il avait écrit cette lettre, la veille de sa mort. *Ouest-France*. 5 Novembre 2008.
[3] CHOPIN Eric. 2008, op.cit.
[4] FEDORNIUK-MICHEL Nina, ANJOU-MAFILLE Catherine. 2008, op.cit., p. 116.
[5] VOGEL-KLEIN Ruth. 2008, op.cit., p. 31.
[6] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 13.
[7] Ibid, p. 91.

D'autres encore, comme Elie Wiesel ou Primo Lévi, ont dépassé le seul désir de relater leur expérience propre. Ils nous ont exhortés à être le maillon de cette fameuse chaîne de la mémoire qui fait dire à Angelo Rinaldi, auteur de la quatrième de couverture de *Si c'est un homme* : « *si la littérature n'est pas écrite pour rappeler les morts aux vivants, elle n'est que futilité* »[1].

Ce besoin en appelle bien sûr un autre : celui d'être cru car, sans cette condition, point de place pour les morts et plus largement pour les victimes. On l'a déjà perçu plus tôt dans les stratégies qu'élaborent plus ou moins consciemment les narrateurs, allant de la sobriété, voire du dépouillement, à la mise en scène ou à la recherche d'une forme esthétisante.

Ce besoin d'être cru, et ce d'autant plus que les expériences sont par essence incroyables, conduit certains à se documenter, à vérifier les faits avant de les relater, à se rapprocher d'autres victimes, à apporter les preuves de ce qu'ils ont vu et qui paraît incroyable à leurs propres yeux. Car, parfois, ces souvenirs sont tellement effroyables qu'ils sont improbables aux acteurs eux-mêmes. Ainsi, Elie Wiesel se souvenant d'un épisode insoutenable auquel il avait assisté (des bébés jetés vivants dans le feu), a éprouvé cet impérieux besoin, en allant consulter des archives, d'y trouver les faits, scrupuleusement notés comme savait si bien le faire l'Allemagne de Hitler. Et là, dans ce documentaire où il raconte sa déportation, il s'écrie, visiblement soulagé, malgré l'horreur : « *C'était vrai !* »[2].

Mais être cru, c'est aussi l'expression du désir d'être reconnu dans sa souffrance, et ceci avec plus d'intensité encore lorsqu'il reste peu de témoins ou peu de traces du parcours macabre des victimes. C'est particulièrement le cas pour les enfants juifs, cachés pendant la Seconde Guerre Mondiale, et qui, soit parce qu'ils étaient trop jeunes pour se souvenir, soit parce que l'information leur a été tue, ignorent le plus souvent les conditions d'arrestation, de rétention puis de départ vers les lieux de déportation de leurs parents.

Certains, comme Maurice ou Martine, nous l'avons vu, se sont rapprochés d'une association d'enfants du "fameux convoi Y", parti après l'internement de leurs parents dans un tristement célèbre camp du Loiret. Et grâce à cette adhésion, ils ont collecté de nombreuses données, retrouvé des proches, reconstitué les évènements. Pour ces adultes aujourd'hui assez âgés, puisqu'ils sont nés dans les années 30 pour la plupart, et qui resteront à jamais des enfants cachés, il y a urgence, désormais, « *à reconnaître les faits et les effets sur ceux qui les ont vécus* »[3].

C'est pourquoi, pour pouvoir parler, partager, être entendu, être compris, l'acte de parole nécessite parfois de dépasser le strict cercle des intimes. Même si, nous l'avons dit, la famille reste le lieu privilégié de la transmission, même si Adrienne, autre membre de cette association, dit s'être reconstruite à la naissance de son fils en étant sûre de ne plus jamais être seule et de pouvoir lui raconter[4], beaucoup des victimes de la guerre, quelle qu'elle soit, cherchent « *un lieu social* »[5] où ils pourront rencontrer des lecteurs ou des auditeurs disposés à s'intéresser à leur vie, bien qu'ils ne soient que des inconnus.

Etre reconnu chez soi peut sembler "facile", même si c'est une fausse évidence, être reconnu au sein d'un groupe de victimes (association d'anciens combattants, orphelins du Rwanda ou autres), c'est être encore dans l'entre soi, mais être reconnu par des personnes étrangères à l'expérience que l'on a traversée, là est peut-être l'ultime reconnaissance. Et si témoigner auprès d'un large public permet de faire savoir et, ce faisant, de se faire reconnaître, cela permet aussi, au passage, pour quelques-uns, de « *se défendre et rectifier* »[6] certaines informations erronées qui peuvent circuler et occasionner de nouvelles blessures secondaires, parfois aussi difficiles à refermer que les premières, comme le chapitre sur les traumatismes de guerre nous l'a appris.

---

[1] RINALDI Angelo. Quatrième de couverture. *Si c'est un homme*. 1990, op.cit.
[2] WIESEL Elie. 2008, op.cit.
[3] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 13.
[4] Ibid, p.126-127.
[5] RIOUL René. 2003, op.cit., p. 10.
[6] PINEAU Gaston, 1993. op.cit., p.128.

Un autre effet attendu par les narrateurs est parfois celui de mieux se connaître, de retrouver celui que l'on était au moment des évènements extrêmes, et surtout, nous l'avons vu, quand la parole se libère tardivement et qu'elle porte sur la période, à la fois sensible et lointaine, de la jeunesse. Apprendre à se connaître en parlant de soi, et en échangeant des souvenirs et des informations, paraît évident quand il s'agit de narrateurs qui étaient de jeunes enfants au moment où s'est déroulée la situation. Il y a même là une visée "égoïste", à l'instar d'Albert qui admet à propos de sa contribution à un ouvrage collectif : « *"La seule chose à laquelle j'ai pensé était de savoir ce que les autres savent…"* »[1].

Et même lorsque c'est un vécu de malheur, il y a comme un apaisement à raconter un épisode de son passé, à le faire revivre, à faire revivre celui qu'on a été.[2] Ce phénomène peut d'ailleurs être étendu aux ouvrages que certains enfants, comme Marie Chaix ou Evelyne Bloch-Dano consacrent qui à son père, qui à sa mère, car « *Raconter la vie de ses parents, c'est déjà raconter sa propre vie* »[3]. Il y a une quête identitaire dans tous ces récits : on peut y comprendre d'où l'on vient, quel héritage on nous a légué, on peut y découvrir quel genre d'enfant on a été ou redécouvrir le jeune homme qui a affronté les combats, la détention, la séparation d'avec les siens…

Cette prise de parole, cette expression de soi permettent de voir plus clair en soi « *et de résister, s'il le faut, aux pressions du dehors* »[4], qu'elles soient familiales et sociétales. Elles peuvent permettre soit de construire son identité, quand il y a eu des blancs dans son histoire, des carences de transmission, des oublis tout simplement, soit de la réparer, car écrire ou parler de soi est « *une façon d'apprendre à savoir qui on est, et peut-être à s'accepter* »[5].

On pourrait d'ailleurs ajouter qu'en s'acceptant, le narrateur demande à son auditoire ou à son lectorat « *de l'aimer en tant qu'homme et de l'approuver* »[6], donc de l'accepter lui aussi. Exercice difficile néanmoins lorsque l'on a traversé la guerre plutôt comme bourreau que comme victime et, à l'image de Monica, même lorsque l'on n'a pas été coupable des actes de son père, exercice qui appelle en elle la nécessité de se remettre vingt fois sur son ouvrage…

Il est aussi un autre besoin, sans doute un peu narcissique, qu'avouent parfois ceux qui se sont un jour autorisés à partager leur expérience, et chez qui les motivations à l'œuvre ont été plus fortes que les freins : celui de laisser une trace dans l'Histoire. Souvent, des traces demeurent en eux-mêmes, invisibles au regard de l'autre, mais non moins prégnantes.et ressenties comme des stigmates. En se racontant, l'occasion leur est donnée de transformer ces traces « *en signes afin de les partager et par là, affirmer leur présence au monde et aux autres* »[7]. Ainsi, à ceux qui ont voulu les faire disparaître, ils attestent de leur existence.

D'autres, peut-être moins menacés que les victimes d'un génocide par exemple, vont souhaiter appartenir à une génération, par exemple celle des appelés d'Algérie et, ce faisant, être identifiés à des temps forts de l'Histoire d'un pays. Dans ce cas, l'empreinte laissée par leur expérience individuelle les hisse « *au niveau d'un destin collectif* »[8]. Encore faut-il que ce ce destin collectif soit assumé et il n'en est pas de même pour toutes les guerres : il est par essence plus facile pour une Nation d'assumer une victoire qu'une défaite.

D'autres encore, comme le dit Milan Kundera, souffrent à l'idée de disparaître et, de ce fait, tentent, pendant qu'il en est encore temps (nous avons déjà relevé l'urgence qu'il y avait à transmettre lorsque la vieillesse s'approche) de se changer en leur « *"propre univers de mots"* »[9]. Ils en profitent alors le plus souvent pour faire passer des valeurs. Lorsque l'on a

[1] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 135.
[2] RIOUL René. 2003, op.cit., p. 5.
[3] Ibid, p. 4
[4] Ibid, p. 2
[5] Ibid, p. 8
[6] LEJEUNE Philipe, cité par RIOUL René. Ibid, p.8.
[7] BELKIS Dominique, FRANGUIADAKIS Spyros. 2008, op.cit., p. 6.
[8] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 1.
[9] KUNDERA Milan, cité par RIOUL René. 2003, op.cit., p. 9.

connu une guerre, on a l'opportunité de transmettre des valeurs de générosité, d'abnégation, de courage, mais aussi des règles de conduite à respecter. Ces valeurs et ces normes, tout en contribuant à inscrire ceux qui en délivrent le message dans une communauté de destin, où ils ont pu exercer pleinement ces qualités, qui ont fait d'eux une "élite"[1], contribuent dans le même temps à combler le besoin d'estime de soi que chaque homme possède en lui.

Et cela est d'autant plus vital lorsque l'on a cru, un moment, ne plus être tout à fait un être humain. C'est ce qu'a craint très souvent, trop souvent, Primo Lévi quand, sortant de son laboratoire, où ses études de Chimie, par chance, lui avaient valu d'être admis, et regagnant son *Block* et l'extrême misère qu'il contenait, il se rappelait sa condition et celle de ses camarades. Là, relate-t-il, il percevait dans sa chair « *la douleur de se souvenir, la souffrance déchirante de se sentir homme* »[2], à l'instant où sa conscience émergeait de l'obscurité. Alors, Alors, pour ne pas devenir ce chien qui le mordait dans sa chair, il prenait son crayon et son cahier et se libérait en écrivant ce qu'il pensait ne jamais pouvoir dire à personne, tout en gardant au fond de lui le secret espoir d'y parvenir tout de même, ou sinon lui, un autre.

Rester humain, entrer dans l'Histoire, c'est aussi ne pas demeurer à l'état de victime en état de passivité[3]. C'est, au-delà de s'en sortir et de faire savoir, trouver un sens à des évènements incompréhensibles venant de la main d'autres hommes. Comment trouver un sens aux guerres de tranchée qui consistèrent pendant des semaines, voire des mois, à conquérir trois mètres sur la ligne de front pour en reperdre cinq le lendemain matin ? Comment trouver un sens à l'assassinat planifié, en toute sérénité, par son voisin *Hutu* de toujours, de toute sa famille *Tutsi* ? Comment trouver du sens à l'extermination, dans les chambres à gaz, d'enfants ou de vieillards juifs, sans force, ne constituant aucune menace ?

Eh bien, c'est ce qu'a tenté de faire Primo Lévi de son expérience. Bien qu'exceptionnelle, admet-il, il est bon d'en conserver le souvenir car toute expérience humaine a un sens et ne peut être dénuée d'analyse. Il ne se méprenait pas sur le risque qu'une dictature fasciste puisse de nouveau s'implanter en Europe mais espérait très fortement que le Nazisme et ses exactions constitueraient un avertissement pour toute nouvelle tentative en ce sens. Il allait même jusqu'à dire qu'il avait peut-être survécu « *dans le but précis de raconter les choses auxquelles* »[4] il avait assisté et qu'il avait subies. Au "si j'ai survécu, j'ignore pourquoi, mais je sais que ma survie m'impose de témoigner", qui atteste de la fragilisation de la foi d'Elie Wiesel, il lui substitue le "si j'ai survécu, c'est dans ce but de témoigner ", où la main divine se devine. Peu importe la place de la foi, et tant mieux si elle a servi à l'un et à l'autre à se tenir en vie ou à porter leur message, dans ces deux hypothèses, on retrouve cette même idée, que l'expérience serve à quelque chose ou à quelqu'un, qu'elle ne soit pas un simple alignement des faits ou la simple expression des ressentis. Un témoignage doit permettre de "juger", c'est-à-dire d'établir les responsabilités, d'analyser les circonstances qui ont conduit au "crime", de mettre en évidence en quoi il aurait pu être évité, d'évaluer la réalité des remords chez "l'accusé", de protéger de la répétition des actes commis, en bref que la vie puisse reprendre ses droits avec moins d'angoisse et en ayant tiré les leçons de la "faute".

C'est ce qu'espérait également Hélène Berr, qui n'a jamais su qu'elle y était parvenue. Avec la grande lucidité qui caractérise tout son *Journal*, elle écrivait que ce qui arrivait aux Juifs de France, dans ces années 42 à 44, était inédit, qu'il était « *sans attache* », sans référence auxquelles se raccrocher pour interpréter l'évènement sans précédent. Et elle ajoutait qu'avec son témoignage et celui de ceux qui, comme elle, ne se refusaient pas à voir, il y aurait cette "prise" sur l'évènement, cette antériorité, nécessaires à toute compréhension : « *cette impression s'évanouira car on saura* »[5].

---

[1] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit, p. 207-208.
[2] LEVI Primo. 1990, op.cit., p. 151.
[3] ESTRIPEAUT-BOURJAC Marie. Le récit à la première personne dans le conflit colombien. *Colloque Terrains Terrains d'asile* [en ligne]. 18-19-20 septembre 2008, [réf. du 10 décembre 2011], p.5. Disponible sur : barthes.enssib.fr/TERRA/article819.html.
[4] LEVI Primo. 1990, op.cit., p. 214.
[5] BERR Hélène. 2008, op.cit, CD 2, Chapitre 5.

C'est aussi un peu ce que pense Bernard Rimé lorsqu'il dit que partager ses émotions, c'est bien sûr rechercher du lien social, comme nous l'avons abordé précédemment, mais c'est de plus rechercher le sens de ce qui est arrivé. « *Ces quêtes s'imposent*, dit-il, *parce que les émotions mettent au jour des brèches dans les systèmes culturels sur lesquels les individus s'appuient pour avoir confiance dans le monde. De cette manière, peu ou prou, les émotions réveillent toujours les questions existentielles* »[1].

Autrement dit, les guerres, même si elles ont pu apparaître, dans un contexte donné, comme légitimes, sont toujours un échec, révélant un défaut, un dysfonctionnement, une faillite, dans un système où les pays avaient trouvé un semblant d'équilibre. Quant aux crimes que ces guerres encouragent, couvrent, ou qui sont commis en leur nom, alors qu'ils sont parfaitement "inutiles" d'un point de vue strictement militaire, ils viennent remettre en cause la confiance en l'homme et l'appréhension du monde avec une extrême violence. Elles doivent donc faire l'objet d'une reconnaissance d'abord, d'une analyse ensuite, pour, sinon comprendre au moins expliquer les évènements auxquels elles ont donné lieu. A l'image de tout procès, le sujet brisé doit entendre qui sont les responsables, qui sont les victimes, les circonstances aggravantes ou atténuantes que l'on peut trouver aux auteurs, les regrets éventuels, les mesures destinées à protéger la société, et ceci d'autant plus, nous l'avons déjà dit, que ces crimes sont exercés ou encouragés par un Etat qui doit garantir la sécurité de ses citoyens.

Enfin, et je terminerai ce chapitre sur ce point, raconter sa vie, raconter en particulier une période noire de sa vie, c'est répondre au désir de permanence, de continuité. Le psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis tient des cahiers durant toute sa vie et, l'âge aidant, lorsque s'estompent les souvenirs, il éprouve le besoin d'y trouver des réponses. Il émet l'hypothèse qu'il a besoin de s'assurer d'une certaine continuité dans sa vie, de retrouver « "*une fragile permanence du "je" à travers les années"* »[2]. Il retrouve par là-même une certaine plénitude. J'ignore si Pontalis a souffert d'une guerre, bien que son année de naissance (1924) permette de le penser, mais si l'on se réfère à tous ces narrateurs, célèbres ou anonymes que j'ai cités jusqu'ici, et à ceux qui apparaîtront encore au fil des pages, on est en droit de penser que, menacés dans leur intégrité physique ou psychique, détenus, cachés, séparés de leur famille, contraints à l'exil, restés seuls au monde après la mort de leurs proches dans des conditions souvent inconnues, ces narrateurs ont un grand besoin de remettre de la continuité dans leur vie, de remettre de la connaissance là où il y avait des blancs ou des inexactitudes, de faire connaître à leur entourage ce qu'ils avaient tu, de s'accepter comme acteurs de leur histoire, y compris dans ses épisodes les moins glorieux. Mais ces effets attendus, espérés, rêvés, se présentent-ils réellement lorsqu'une victime (ou un bourreau) a le courage ou l'envie impérieuse de se dire ? C'est ce que j'ai tenté d'appréhender dans le chapitre suivant.

[1] RIME Bernard. 2006, op.cit., p. 72.
[2] PONTALIS Jean-Bertrand cité par RIOUL René. 2003, op.cit., p. 2.

Chapitre 10
Des effets de la prise de parole à ses limites

Ce n'est pas le cri, c'est le style qui guérit.
Françoise Chandernagor

Après avoir vécu une situation extrême comme la guerre, ou en avoir porté le lourd héritage laissé par ses proches, après avoir eu à supporter des traumatismes ou à les endosser, après avoir failli dans le processus de transmission ou en avoir été la victime, quelquefois consentante, après avoir dû laisser du temps à ce processus de "purgatoire" des mots, un homme ou une femme peut commencer, peut-être, à élaborer un récit qui puisse, du moins l'espère-t-il, être reçu. Dans ce cas, qu'est-ce que cela produit chez le narrateur ?

J'ai perçu quatre grandes catégories possibles d'effets dans lesquels des ressentis, bien qu'exprimés avec des vocables différents, peuvent se rejoindre. Par ailleurs, malgré ce moratoire accordé aux souvenirs, malgré des précautions prises pour être entendu, malgré la volonté manifestée et manifeste de prendre parole, j'ai cherché à savoir s'il y avait des effets indésirables à cette mise en voix.

10.1. La formation de la personne au cœur de la production des récits

Raconter son expérience extrême, c'est tout d'abord en faire un objet de connaissance pour soi et les autres. Ce processus s'opère par une désintériorisation et une désincorporation de son passé. Annemarie Trekker, qui a collaboré à l'ouvrage collectif coordonné par Vincent de Gaulejac et Michel Legrand, *Intervenir par le récit de vie*, et qui anime des "tables d'écriture" en Belgique, cite une enquête, publiée en 2006, qui montre que les participants à ce type d'atelier relèvent en premier lieu un effet de clarification que leur procurent cette désincorporation, cette projection hors de soi[1]. Autrement dit, plus un vécu, un éprouvé, un ressenti sont internalisés et moins ils sont visibles et lisibles.

Il arrive assez fréquemment que cet effet de clarification soit impromptu : « "*Je savais ça, et je ne savais même pas que je le savais" est la principale constatation de l'aventure* »[2] assure Martine Lani-Bayle, pour l'avoir observée au cours des formations à l'histoire de vie qu'elle anime, et qu'elle appelle le savoir insu. Cet effet de visibilité est d'ailleurs parfois tout simplement recherché par les sujets pour les aider à retrouver la mémoire des évènements. Ainsi, Elie Wiesel, interrogé pour les besoins de l'émission *Empreintes*, disait en 2008 à propos de son livre : « *Est-ce que je l'ai écrit pour me libérer ? Parfois on me pose cette question-là, mais pas du tout. Je l'ai écrit pour mieux me souvenir* »[3].

Cette étape de reconquête des faits, souvent anciens, que les victimes ont connus, mais aussi des émotions qui les ont accompagnés, ne se limite pas toujours à l'accès aux souvenirs personnels. Souvent, semble-t-il, elles éprouvent le besoin de les compléter, de les éclairer, peut-être de les justifier par le recours à une documentation, par la recherche d'archives historiques, voire par des déplacements sur les lieux mêmes où s'est déroulée la situation extrême.

Ainsi, interrogé par Yoram Mouchenik pour son ouvrage sur les enfants juifs cachés, Ernest témoigne du déclic qu'a suscité son voyage à Auschwitz après plusieurs dizaines d'années de cauchemars post-traumatiques : « *"Quand je suis revenu d'Auschwitz*, dit-il, *j'ai écrit un article qui est paru dans l'Arche à l'époque*. […] *cela m'a probablement incité à me pencher sur cette époque, à faire des études tardives* […] *à écrire des articles et quelques*

[1] TREKKER Anne-Marie. *Intervenir par le récit de vie. Entre histoire collective et histoire individuelle*, ed. par Vincent de GAULEJAC et Michel LEGRAND. Ramonville St Agne : Editions Eres, 2008, 335 p., p. 252. (Collection Sociologie clinique).
[2] LANI-BAYLE Martine. 1998, op.cit., p. 95-96.
[3] WIESEL Elie. 2008, op.cit.

ouvrages" »[1]. Même chose pour Odile qui explique dans ce même ouvrage : « *"les projets de publication nous obligent à y penser beaucoup, à faire des recherches, à se documenter exactement"* » et ainsi à « *"trouver des précisions"* »[2].

C'est également ce qu'est parvenue à faire Helen, victime d'Amon Goeth dans un camp polonais, qui a rejoint Monica, la fille d'Amon, dans la maison où elle était à son service pendant son internement. Elle l'a fait pour elle, pour se souvenir, mais aussi pour que les autres s'en souviennent : « *Je sais que le jour venu*, explique-t-elle, *je pourrai partir en paix parce que mes parents, ma famille et mes amis ne tomberont pas dans l'oubli* ». Mais elle l'a fait également pour Monica : « *j'ai compris à quel point il était important qu'elle sache la vérité. Pour elle et pour d'autres personnes dans la même situation* »[3].

A ce premier effet de mobilisation des souvenirs, de clarification et de lisibilité, vient presque aussitôt s'en adjoindre un autre : celui de l'élaboration. Dans ce terme, on retrouve le mot labeur qui signifie travail et le suffixe "tion" qui amène à l'idée d'un processus. Il ne s'agit donc plus ici de retrouver le souvenir à l'identique du fait qui s'est produit, mais tout en le retrouvant, de pouvoir le travailler, le modeler. Toujours à propos des traumatismes de l'enfance, comme ceux qu'ont connus les enfants cachés, Louis Crocq explique que si l'on ne peut oublier (et le faut-il ?), tout ce que l'on peut faire, « *c'est tenter de s'en souvenir autrement, élaborer un souvenir construit là où il n'y a d'abord qu'une mémoire brute d'images et d'éprouvés sensoriels, et - plutôt que de rester figé à une image indicible et inacceptable – mettre des mots sur l'évènement et le réinscrire dans la continuité fluide de son histoire de vie* »[4].

Tout de suite après, ou là encore dans une quasi simultanéité, peut succéder à cet effet d'élaboration un effet de sens et de compréhension des évènements reconstitués. Boris Cyrulnik déclare que toute parole « *transforme l'évènement puisqu'elle vise à rendre clair quelque chose qui, sans elle, demeurerait dans l'ordre du confus ou de la perception sans représentation. Dire ce qui s'est passé c'est déjà l'interpréter, c'est attribuer une signification au monde bouleversé* »[5]. Pour Christine Delory-Momberger et Christophe Niewiadomski, « *le récit de la survie est un récit éminemment politique, où l'histoire singulière d'hommes et de femmes aux prises avec les désastres de la société humaine ne cesse d'interroger ce qui fonde, ce qui devrait fonder la Cité des hommes* »[6].

Cependant, cette quête de sens ne peut aboutir que si, au-delà de l'attention émotionnelle qu'elle requiert du sujet lui-même à l'égard de ses souvenirs, elle est couplée avec une capacité de réflexivité. Vincent de Gaulejac parle à cet égard d'un sujet qui « *raisonne plutôt qu'il ne résonne* »[7]. Il faut passer d'un monde où la sensation, la perception, l'émotion retrouvées sont transformées par l'évaluation de ce que l'on a vécu pour, comme le dit encore Boris Cyrulnik, nous faire « *quitter l'absurde pour nous donner raison* »[8].

Et pour y parvenir, la victime de la situation extrême ne peut qu'osciller et chercher à trouver un équilibre entre, d'un côté, les "retrouvailles" avec les évènements et les sensations très intimes qui ont été perçues au moment des faits, et de l'autre, ce souci de les analyser pour modifier son rapport au passé. Tels des photographes qui tenteraient, dans un album intelligent et intelligible, de nous faire saisir la réalité d'un vécu et sa traduction aujourd'hui, les hommes ou les femmes qui racontent leur vie œuvreraient « "*sous la tension d'une double visée, celle de la pose* [la pause ?] *et celle de la quête, de l'arrêt et du mouvement, de la halte et du voyage"* »[9]. S'ils demeurent uniquement dans le registre de l'émotionnel, la pose devant

[1] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 109.
[2] Ibid, p. 53.
[3] MOLL James. 2006, op.cit.
[4] CROCQ Louis, cité par MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 170.
[5] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit, p.67.
[6] DELORY-MOMBERGER Christine, NIEWIADOMSKY Christophe. Le récit de résistance : un acte de subjectivation politique. *Vivre /survivre. Récits de résistance*. 2010, op.cit., p. 20.
[7] de GAULEJAC Vincent. 1999, op.cit., p. 60.
[8] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit, p. 136.
[9] DELORY-MOMBERGER Christine, citée par CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 182.

devant l'appareil, ils ne peuvent pas se dégager du fracas de l'image brute ; s'ils vont trop vite dans celui de l'intellectualisation, ils donnent des récits froids, quasi chirurgicaux, trop éloignés d'eux-mêmes, trop proches du clivage décrit plus tôt, et ne peuvent pas se réapproprier leur histoire.

Danièle, cette fille de collaborateur qui, au cours d'un séminaire de formation en Sociologie Clinique, a pu enfin avouer les crimes de son père, qu'elle portait depuis l'âge de 13 ans comme un fardeau épouvantable, a bien décrit cet effet de sens en décomposant le mot "comprendre". Dans une lettre adressée à Vincent de Gaulejac, elle dit : « "*Tu me permets de comprendre, comme tu dis, beaucoup de choses utiles pour moi mais également de COM-PRENDRE (garder, conserver, réunir, intégrer, retrouver, accepter, prendre avec moi)*" »[1].

Et même lorsque tout ne peut être accessible à la compréhension de l'être humain, tout ne peut-il pas être accessible à la connaissance ? Cette distinction est parfaitement explicite dans l'ouvrage de Primo Lévi sur sa déportation. Il explique à la fin du livre que : « *comprendre la décision ou la conduite de quelqu'un, cela veut dire (et c'est aussi le sens étymologique du mot), les mettre en soi, mettre en soi celui qui en est responsable, se mettre à sa place, s'identifier à lui* ». Et il se dit à la fois dérouté et réconforté que ce que les Nazis ont fait lui demeure incompréhensible. Dérouté parce qu'il ne peut accéder au sens de leurs actes, réconforté parce qu'il se pense incapable de les commettre lui-même. Et dans le même temps, s'il ne comprend pas la haine qu'ils ont manifestée envers les Juifs, il estime que « *la connaître est nécessaire, parce que ce qui est arrivé peut recommencer* »[2].

Raconter, pour lui, aura eu pour effet de connaître et de faire connaître, d'amener à réfléchir à ce qui s'est produit en 39-45 mais aussi plus tard, « *comme vingt ans après, les militaires français qui tuèrent en Algérie, et comme, trente ans après, les militaires américains qui tuèrent au Vietnam* »[3].

Et s'il n'a pas compris le génocide de la Seconde Guerre Mondiale, au sens où il définit le verbe comprendre, il explique qu'en vivant, en écrivant et en méditant cette expérience, il a beaucoup appris sur les hommes et les femmes. Il est donc toujours possible de transposer des expériences vécues dans un contexte, aussi dénué de sens soit-il, à d'autres contextes de vies desquels on peut se sentir partie prenante.

C'est sans doute également ce que doit vouloir signifier Marie Chaix quand, après avoir découvert le parcours de son père, écrit du fond de sa cellule, elle dit, s'adressant directement à son père comme un lecteur improbable, mais surtout s'adressant à elle-même : « *Je n'ai pas tout compris mais je commence à te connaître. Adieu monsieur. Tu peux dormir tranquille* »[4]. *tranquille* »[4]. Si elle n'a pas pu totalement accéder au sens du choix qu'il a posé en suivant Doriot, elle a pu au moins rencontrer son père disparu comme on rencontre un être humain, comme on fait "sa connaissance". Elle a pu, au-delà et malgré l'énormité de son erreur, lever une partie de l'opacité de celui qu'elle appelle "monsieur". Elle a pu, sans accepter ce qu'il a fait, accepter qu'il fût un homme et non un monstre, ce qui pourtant, parfois, arrangerait bien tout le monde.

Elle rejoint en cela l'expérience de Dominique Jamet, dont le père choisit par pacifisme la voie d'une collaboration de gauche. En assumant son affection pour lui mais en refusant « *l'image noble que* [ce] *père avait donnée de lui dans divers écrits* », il trouve « *au terme d'un récit qui est à la fois réquisitoire et apologie, le pardon et l'oubli* »[5]. Le commentaire qu'en fait Jacques Lecarme est que ce type de récit montre sa supériorité sur ceux des Historiens patentés car il est moins soumis à l'idéologie collective. Il fait connaître dans le même temps un pan de l'histoire de la Collaboration et un homme, avec certes ses erreurs et

[1] de GAULEJAC Vincent. 1999, op.cit., p. 88.
[2] LEVI Primo. 1990, op.cit, p. 211.
[3] Ibid, p. 212.
[4] CHAIX Marie. 1974, op.cit., p. 249.
[5] LECARME Jacques. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*. 2004, n°36, p.76.

son entêtement, mais aussi ses qualités d'homme, de père, de mari ou encore d'ami. Il peint en gris ce qui est tantôt peint en noir ou en blanc selon la pression de la "bienpensance".

Dernière exemple, collectif celui-ci, celui de la guerre civile qui a frappé la Colombie il y a quelques années et qui a conduit des exilés à demander refuge à la France. S'il apparaît difficile de donner du sens à la violence qui a explosé dans le pays, il est apparu en revanche indispensable de donner du sens à la vie « *par l'écriture, l'art, l'acte de communiquer et de dénoncer* »[1]. De très nombreux récits à la première personne affluent et sont presque en passe de devenir un véritable mouvement social. Leur originalité est que tous, victimes et combattants, ont droit à cette mémoire qui a pour objet de savoir d'où viennent ces affrontements et de permettre, à ceux qui le souhaitent, une nouvelle cohabitation paisible. Il s'agit d'une reconstruction narrative qui fait émerger une dialectique en reconnaissant « *"la présence et la signification de zones grises et de figures qui sont à la fois victimes-victimaires et coupables-innocentes*" »[2].

Qu'il s'agisse de Primo Lévi, de Marie Chaix, de Dominique Jamet, ou encore de ce qui se joue aujourd'hui en Colombie, il se produit en quelque sorte ce que Bernard Rimé appelle « *la dynamique des conversations qui* […] *aboutit à rendre familier ce qui ne l'est pas* »[3]. Ce "familier" renvoie, si l'on prend la métaphore de l'animal, à ce qui est apprivoisé, domestiqué. Le domestique renvoyant lui-même au domicile, et donc à la maison, cela signifie qu'on le connait, qu'on peut vivre avec, sans toutefois toujours le comprendre. Là où le traumatisme déclenche un envahissement émotionnel qui peut brider, dissoudre, mutiler les capacités de raisonnement, le partage social des émotions peut conduire à un apprivoisement de ces mêmes émotions et à une production de sens, même relative, même partielle. C'est donc bien la sphère cognitive qui apparaît comme le lieu privilégié de la résolution du traumatisme.

C'est ce que dit également Fabienne Castaignos-Leblond, avec laquelle je conclurai ce premier point, lorsqu'elle parle « *des effets formateurs de la transmission du récit* »[4], à la fois pour le narrateur, son propre père, et le narrataire, en l'occurrence elle, sa fille. Effets formateurs pour ce duo mais plus largement pour la famille et la société tout entière. Là encore, la distinction évoquée plus haut entre savoir et connaissance fonctionne bien puisqu'elle explique que « *lorsque le père ou le grand-père peut témoigner des évènements du passé, il favorise l'enracinement de l'histoire individuelle dans l'Histoire collective* » et dans ce cas, « *l'Histoire nest plus un simple savoir mais une connaissance parce que vécue par quelqu'un de proche* »[5].

10.2. Un sentiment d'appartenance

Comme nous venons d'évoquer l'entourage du narrateur, il me fallait faire aussi un détour par le registre de la proximité. On s'aperçoit, assez souvent, que les victimes d'expériences extrêmes, comme peuvent l'être les guerres, éprouvent le besoin de commencer par les partager avec ceux ou celles qui en ont vécu de semblables. « *L'espace du récit est traversé par des questions de savoir et de pouvoir, de langage et de compétence, d'autorisation et de légitimité, susceptibles soit de produire de manière interne du consensus et de la cohésion, soit de cliver entre eux les partenaires de l'interlocution* »[6], c'est pourquoi une transition est souvent nécessaire, un partage du récit dans l'entre soi.

Ceci est le cas de beaucoup des anciens enfants juifs cachés pendant l'Occupation qu'a interrogés Yoram Mouchenik. Ainsi, Marc explique : « *"Il faut écrire, il faut dire, mais entre*

[1] ESTRIPEAUT-BOURJAC Marie. 2009, op.cit., p. 2.
[2] FRANCO Natalia, RICON Omar, cités par ESTRIPEAUT-BOURJAC Marie. Ibid, p. 2.
[3] RIME Bernard. 2006, op.cit., p. 73.
[4] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 151.
[5] Ibid, p.165.
[6] DELORY-MOMBERGER Christine, NIEWIADOMSKI Christophe. 2010, op.cit., p. 19.

nous" »[1]. Henri, à qui il ne reste que très peu de famille, considère qu'avec l'association que constituent les descendants des déportés du convoi Y, il en a retrouvé une, « *"un groupe avec lequel j'avais quelque chose à partager*" »[2], dit-il. Cette communauté, avec laquelle il a comme trait d'union le fait d'avoir perdu ses parents très jeunes, et dans des conditions atroces, ainsi que le sentiment diffus d'avoir été pourchassé, est en quelque sorte un espace transitoire pour pouvoir ensuite s'adresser à ses enfants. « *"Quand je leur parlerai, ce sera dur, cela prendra des années et pas en quelques mots*" »[3], ajoute-t-il.

Pour lui comme pour d'autres, ce groupe de dimension restreinte est porteur d'une identité commune et peut être conçu comme « *le fantasme d'une matrice familiale* »[4] à laquelle il n'a pas eu droit et qui lui permettra plus tard de se concevoir lui-même, à l'égard de ses enfants et petits-enfants, comme un réceptacle, comme les contours d'une semblable matrice. Gérard, interviewé lui aussi pour les besoins de l'ouvrage sur les enfants cachés, explique à son interlocuteur qu'au début des années 1990, il a participé à un groupe de parole d'enfants de survivants de la Shoah : « *"La grande révélation de ce genre de truc*, raconte-t-il, *c'est que je ne suis pas seul* […] *j'ai enfin trouvé mon groupe d'appartenance*" »[5].

Ce constat a été également fait par Tiphaine Dequesne, qui a travaillé auprès de réfugiés cambodgiens, accueillis en France après la dictature des Khmers rouges. Elle explique qu'après avoir voulu oublier leur passé extrême au profit d'une intégration à la société française à tout prix, ils commencent à se réunir, à se retrouver, autour d'activités créatrices, et, ce faisant, à se constituer, là aussi, un espace transitionnel pour se réapproprier leur histoire. « *Le groupe est souvent un lieu privilégié où se fait naturellement un travail thérapeutique : il s'y tisse des liens d'existence, un travail de construction de la mémoire à partir des traces mnésiques de chacun peut s'y faire* […]. *Si Vong en arrivant a souhaité "couper les ponts" avec son pays, il avoue aujourd'hui que ça commence à lui manquer et qu'il regarde de nouveau vers le passé. Neary s'implique de plus en plus dans la cause cambodgienne par un investissement important dans des associations humanitaires puis du tourisme solidaire.* »[6]

Cependant, le risque d'une reconquête de son histoire au sein d'un groupe de personnes ayant partagé le même sort est celui d'un repli, d'un enfermement, voire d'un emmurement dans la souffrance. Le groupe doit être vu comme un premier lieu de socialisation des expériences extrêmes, sécurisant parce qu'apportant la certitude d'être compris, mais comme un tremplin, une première marche pour accéder à un partage plus large. Sinon, la tentation de la complaisance est grande. Ainsi, Roger, un autre enfant caché, pense que l'ouvrage que l'association du convoi Y est en train de rédiger « "*n'est pas un livre qu'il faut éparpiller partout, il faut qu'il reste centré pour les gens qui ont souffert*" »[7]. Et son cas ne doit pas être isolé puisque Véronique, autre adhérente, raconte, après l'avoir quittée, « "*que dans l'Association, il ne faut surtout pas se faire du bien, mais nager dans le malheur comme identité*" »[8].

Autrement dit, cet effet d'appartenance, ressenti au sein d'un "entre soi", dans un groupe de pairs, de semblables, n'a de sens que s'il est complété par une socialisation beaucoup plus large de la situation extrême. Dans leur introduction au livre *Vivre/Survivre*, Christine Delory-Momberger et Christophe Niewiadomski insistent sur le fait que le narrateur d'un récit de vie « *ne peut s'y dire en tant que sujet* […] *qu'autant qu'il revendique pour lui-même, pour ceux qui reçoivent son récit et, à travers eux, pour la communauté humaine, son droit et son pouvoir de vivre comme un être humain* »[9].

[1] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 35.
[2] Ibid, p. 42.
[3] Ibid.
[4] Ibid, p. 43.
[5] Ibid, p. 145.
[6] DEQUESNE Tiphaine. 2008, op.cit., p. 8.
[7] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 143.
[8] Ibid, p. 148
[9] DELORY-MOMBERGER Christine, NIEWIADOMSKI Christophe. 2010, op.cit., p. 20.

Si le partage avec ceux qui ont vécu des expériences similaires est une transition souvent nécessaire, l'expérience ne doit pas rester secrète, seulement échangée au sein d'un groupe qui évoluerait en marge de la société, le "clan" de ceux qui ont vécu un évènement indicible et qui demeureront à jamais incompris. Au contraire, la situation extrême doit être appréhendée comme un témoignage qui contribue à empêcher que "Cela" recommence, comme un service rendu à la collectivité pour renforcer une solidarité active contre le mal. C'est ainsi que l'évènement vécu va prendre du sens et que le sujet va être en mesure de retrouver une place dans la cité, une justesse mais aussi une justice, en reconstruisant une frontière entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre les coupables et les victimes, même si, nous l'avons vu, cette frontière est labile.

D'ailleurs, c'est souvent à l'occasion d'un évènement politique majeur que la victime ou son descendant va pouvoir articuler son histoire singulière à l'Histoire collective, découvrant par là-même à quel point son passé ou son identité appartiennent à un fonds commun qui traverse les hommes. Janine Altounian, qui a hérité de son père un récit consacré à son expérience du génocide arménien et dont, longtemps, elle ne sut véritablement que faire, prit conscience de l'universalité de son propos quand une prise d'otages au Consulat de Turquie en septembre 1981 fit parler à nouveau de ce fait historique. « *L'influence capitale des évènements actuels du monde sur ma relation au passé des miens se confirma totalement*, dit-elle*, lorsqu'un incident politique me décida, en 1982, à publier ce manuscrit* »[1].

Pour pouvoir obtenir cet effet bénéfique d'appartenance à la société des hommes, il faut avoir cette aptitude à trouver les mots pour dire son expérience et être entendu. Mais le récit lui-même peut avoir cette fonction d'élaboration : en disant les évènements vécus, le narrateur a le pouvoir de choisir les mots qui vont pouvoir être reçus, si tant est, bien sûr, qu'il soit déjà un peu sorti de l'émotion brute. « *Quand l'être humain vit une situation, il doit avoir les paroles qui humanisent son expérience*. […]. *Dire une parole, c'est exister en face de l'autre, c'est pouvoir dire à l'autre ce que l'on est, ce que l'on ressent, ce que l'on vit* »[2]. Pour pouvoir être reconnu comme une personne, l'auteur du récit doit donc pouvoir faire l'effort de donner une image de lui-même suffisamment cohérente pour pouvoir être communiquée.

Boris Cyrulnik a sensiblement la même lecture. Il explique que ce travail de mise en récit de nos expériences extrêmes, en plus d'une fonction d'identité, a également une fonction de remaniement des émotions. Il distingue la narrativité, qui est ce travail de remaniement, de la narration, qui est le moment de l'énonciation du récit, lorsque le remaniement est effectif. Aux émotions brutes, travaillées, mises en forme, distanciées, succède le récit qui *« invite à prendre sa place dans le monde humain en partageant son histoire. L'intimement acceptable s'associe au socialement partageable. Après ce travail, le blessé peut se regarder en face et réintégrer la société* »[3].

C'est ce que dit également Marie-Rose Moro, ethnopsychiatre et spécialiste des souffrances des victimes de guerre. Elle explique que l'on ne sort du groupe des humains que parce que l'autre le pense ainsi et qu'on ne le réintègre que parce que l'autre le dit et le pense. Avant d'oublier pour pouvoir vivre, ajoute-t-elle, il faut transfigurer la mort et rendre l'horreur socialement acceptable. « *La seule façon de transcender la souffrance c'est d'en faire quelque chose qui soit représentable sinon pensable par l'autre*. »[4]

En plus de ce retour dans la société humaine, après que la situation extrême a pu donner à la victime la sensation d'en être sorti, le partage des évènements a également un effet de reliance. Pour Annie Ernaux, écrivain, il y a « *quelque chose d'absolument nécessaire* » dans le fait de transmettre des expériences douloureuses, « *de faire passer des choses pour que d'autres se posent des questions* »[5]. Il y a en quelque sorte un passage de témoin au sens où

[1] ALTOUNIAN Janine. L'étrange survie d'un récit de survivance. *Vivre/survivre. Récits de résistances*. 2010, op.cit., p. 122.
[2] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 92.
[3] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p. 130.
[4] ERNAUX Annie, citée par de GAULEJAC Vincent. 1999, p. 262.
[5] MORO Marie-Rose. Préface. *Ce n'est qu'un nom sur une liste, mais c'est mon cimetière*. 2006, op.cit., p. 16.

j'ai pu le définir plus tôt dans cette recherche. Pour que ce questionnement des destinataires de l'expérience puisse avoir lieu, il faut bien sûr cibler juste, ne pas se trouver trop en décalage, soit sur le plan temporel, soit par rapport à ce qui fait écho chez l'autre : « *pour être efficace,* nous dit Bruno Bettelheim, [il faut] *s'adresser aux préoccupations de l'homme qui ont aussi, par moments, une grande importance individuelle* »[1]. C'est par cette voie que l'homme souffrant pourra être relié à son passé, à la fois en tant qu'individu et en tant qu'élément de la société à laquelle il appartient.

Autre forme de reliance, plus intime celle-ci mais toutefois aussi nécessaire, la reliance de type généalogique. Lorsque Fabienne Castaignos-Leblond a fait produire à son père son histoire de vie, et en particulier celle correspondant à sa déportation, elle a éprouvé combien ce récit a servi de médiation, d'abord entre le survivant et son traumatisme bien sûr, mais aussi entre le survivant et ses descendants. En écrivant le récit de son père, le "je" qu'elle a employé a institué « *un "tu" au parent narrateur* »[2].

Ce type de récit qui porte sur la jeunesse des parents ou des grands-parents, qu'il soit tendre ou effrayant, a toujours pour vocation de ressusciter « *un univers en voie de disparition, éphémère* », montrant ainsi « *le rôle du milieu invisible qui accompagne l'être humain et conditionne parfois sa vie* »[3]. Il permet aussi, comme nous l'avons vu plus tôt, de lutter contre les invisibles, les fantômes, ou encore ce que Martine Lani-Bayle appelle « *les "taches blanches"* […] *qu'il s'agit de combler ou de biaiser pour que le contact se renoue et que le courant passe entre ancien et nouveau* »[4].

Enfin, je terminerai le second point de ce chapitre sur une remarque qui m'est apparue très intéressante. Les deux chercheurs qui ont enregistré des réfugiés dont les bandes-son, ainsi obtenues, ont été diffusées au cours d'une exposition, déclarent qu'après cette socialisation par une mise en mots permettant le partage des ressentis et visant à toucher le public, les narrateurs ont aussi souhaité être considérés autrement que comme des réfugiés. « *Le régime d'attention élaboré ici contient en lui-même son contraire, le droit à l'inattention* […] *le devenir réfugié c'est aussi la possibilité de nous déprendre de ces liens forts pour prendre place dans un monde en commun* »[5]. A la phase d'élaboration mentale, qui conduit à la production d'une parole audible et à la considération de l'autre, succède le besoin de rentrer se fondre dans le groupe humain. Après avoir déposé son récit comme un fardeau, éventuellement auprès de ses pairs dans un premier temps, après avoir témoigné et demandé ainsi, implicitement, aux autres de reprendre à leur compte cette souffrance et d'en tirer des enseignements, le sujet, pour être totalement réintégré, devrait pouvoir passer dans l'oubli et redevenir comme les autres.

10.3. Des effets d'apaisement

Parmi les effets, que j'ai pu retrouver abondamment décrits dans mes lectures, figure ce qui va venir "faire du bien", "protéger", "sécuriser", "apaiser" la victime et donc éviter de trop mettre en cause son intégrité psychique.

Dans un article, par ailleurs assez critique, sur la parole qui soigne, Christiane Vollaire utilise le vocable "pacification" pour décrire un des premiers effets, selon elle, du partage des émotions douloureuses. « *Parler fait du bien*, dit-elle, *et c'est une idée bien connue, rebattue depuis l'usage que fait Platon du personnage de Socrate, que le dialogue a une fonction pacifiante, dans la mesure où il permet d'accéder à une vérité commune, révélée par la possibilité même de la parole et du débat* »[6].

[1] BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit, p. 157.
[2] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 150.
[3] LANI-BAYLE Martine. 1998, op.cit., p. 118-119.
[4] Ibid, p. 119.
[5] BELKIS Dominique, FRANGUIADAKIS Spyros. 2008, op.cit., p. 7.
[6] VOLLAIRE Christiane. Euphémisation. *Pratiques. Les cahiers de la médecine utopique*. Dossier Parler et se soigner. 2009, n° 44, p. 21.

Nous pouvons également étendre le mot de pacification à celui de paix, voire à celui d'apaisement qui a la même racine. Stéphane Audoin-Rouzeau l'emploie à propos de la Grande Guerre, reprenant à son compte les mots de l'historien Pierre Chaunu, qui aurait dit un jour que la mémoire servait à oublier, et qui les prolonge ainsi : « *Il faut donc plaider pour l'étude de cet "innommé", dont le dévoilement peut contribuer à apaiser enfin la longue traînée de "souffrance interminable" qu'il a laissée derrière lui* »[1].

Même si le mot n'est pas directement employé par Yoram Mouchenik lorsqu'il nous décrit Henri, on voit bien, cependant, qu'à la colère qu'il a en lui depuis soixante ans commence à se substituer une entrée en paix vis-à-vis de sa mère. En effet, Henri ressent comme un abandon le départ de sa mère, emportée par le convoi Y. Or, en faisant des recherches pour participer à l'ouvrage collectif de l'association, il découvre des faits qui, peu à peu, atténuent cet éprouvé. « *Cette représentation d'abandon s'assouplit dans la rencontre avec des récits sur la réalité historique : « "j'ai vu un film fait par une femme qui était petite fille à l'époque du camp de Beaune-La-Rolande et qui a assisté à la séparation d'avec sa mère qui est partie dans le même convoi que la mienne. Elle racontait que les gendarmes ont chargé."* »[2] Quant à Michèle, qui a toujours connu des relations très conflictuelles avec son père à son retour de déportation, la transmission qu'elle est en train de construire pour elle et les siens, commence à lui permettre de donner un sens à ces difficultés relationnelles et de la mettre en paix avec lui.[3]

Helen, la victime d'Amon Goeth, qui accepte de rencontrer la fille de ce dernier, Monica, devant une caméra, également soixante ans après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, utilise à deux reprises le mot "paix" lors de son interview. Elle l'emploie d'abord à propos de son voyage en Pologne, sur les lieux de sa déportation, et de sa rencontre avec Monica, disant : « *Aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir accompli une mission. Etre revenue ici va m'apporter un peu de paix* »[4]. Elle l'emploie ensuite, comme je l'ai déjà rapporté plus tôt, à propos de sa future disparition. Ainsi, le travail de pacification intérieure, la résolution du conflit qui l'agite depuis si longtemps, se seront faits grâce au sentiment du devoir accompli, celui du témoignage, de la transmission, pour que ceux et celles qui resteront après son départ puissent les prolonger et que ses proches ne meurent pas une seconde fois.

Parmi les effets exprimés, on trouve d'ailleurs celui du travail de deuil. Ainsi, dans ce que j'ai appelé son "autobiographie extime", en tant qu'elle articule sa propre vie et les lectures qui l'ont marqué, Bruno Bettelheim cite la conclusion de l'ouvrage de Claudine Vegh qui est allée à la rencontre d'enfants juifs comme elle : « "*Pour ceux qui ont participé à sa création,* écrit-elle, *ce livre est une démarche de très grande importance. Il donne un coup d'arrêt aux efforts de refus et de refoulement, et il amorce la tâche si longtemps différée* de *porter le deuil des parents assassinés, en sorte que leur mémoire soit couchée au tombeau*" »[5]. Elle explique également que dans un processus de deuil "normal", la personne endeuillée ressuscite en quelque sorte celui qu'elle a perdu dans ses souvenirs, ses conversations. Ici, les enfants juifs n'ont pas de mémoire de leurs disparus mais ils peuvent, néanmoins, en parlant avec qui les écoute avec compassion, parler de ce qu'ils ont perdu et du même coup, parler d'eux-mêmes devant une personne prête à prendre sa part du fardeau, comme lors d'une situation de deuil. Et elle conclut en disant que «"*c'est cela qui donne le courage, la force de s'affliger*" »[6], rejoignant en cela le témoignage déjà évoqué d'Elie Wiesel dans l'émission *Empreintes* : « *il est plus facile de rire que de pleurer* ».

Cet effet est également exprimé par Philippe Grimbert à la fin de son ouvrage où il explique comment lui est venue l'idée de ce livre. C'est, curieusement, dans un cimetière pour chiens, « *entretenu avec amour par la fille de celui qui avait offert à Simon* [son demi-frère]

[1] AUDOIN-ROUZEAU Stéphane. Lire la vie des autres. *La Faute à Rousseau*. 2008, op.cit., p. 35.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 44-45.
[3] Ibid, p.61.
[4] MOLL James. 2006, op.cit.
[5] VEGH Claudine, citée par BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p. 285.
[6] GRIMBERT Philippe. 2004, op.cit., p. 180.

un aller simple vers le bout du monde »[1], qu'il décide de partager son secret et celui de ses parents, en permettant à « *la blessure dont je n'avais jamais pu faire le deuil* » 5, dit-il, de (se) reposer dans ses pages. Comme un certain nombre de victimes qui, en éprouvant enfin le besoin de raconter, effectuent en parallèle un travail de recherche et de documentation, Philippe Grimbert déposera, peu de temps après cette décision, une photo de Simon, conservée dans le tiroir de son bureau (une trace), au Mémorial de la déportation, afin qu'il soit présent dans un ouvrage du couple Klarsfeld consacré aux enfants. « *Quelques mois plus tard*, dit-il, *je recevais le gros livre noir* […] *dans lequel il figurait* […]. *Des années après avoir mis en terre tous ceux qui m'étaient chers, j'offrais enfin la sépulture à laquelle il n'avait jamais eu droit.* […]. *Ce livre serait sa tombe.* »[2]

Nous pourrions à nouveau, par extension, considérer que cet effet de deuil enfin effectué pourrait s'appliquer, non seulement à la perte physique d'un proche mais aussi à la perte de ses valeurs, de ses espoirs, de son insouciance. Ainsi, le sujet, en rapportant le récit de son expérience extrême, pourrait-il réaliser un deuil jusqu'ici non résolu, lui permettant de tourner la page et de ne pas ressasser le passé de façon mortifère.

10.4. Des effets de libération

Autre terme relevé par mes soins dans la littérature que j'ai étudiée : l'effet de libération, ou son équivalent. Ainsi, Pierre de Calan s'interrogeant, lors du Colloque sur les prisonniers de guerre 39-45, sur les effets des écrits produits, cite en premier ce qu'il « *appelle l'écrit évacuation* […] *on (se) débarrasse* […] *des scories, des déchets organiques* […] *d'un objet encombrant* »[3].

Comme une bonne part des soldats faits prisonniers, Claudine Vegh, enfant juive cachée, en questionnant ses semblables et en produisant un ouvrage sur ce sujet, était motivée « *par l'espoir que sa quête pourrait l'aider à se libérer de l'horrible fardeau de son passé* »[4].

C'est aussi le terme qu'utilise Andrzej Szpilman à propos de son père dans son avant-propos de 2001 lors de la réédition du *Pianiste*. Il « *a écrit la version initiale de ce livre en 1945, avant tout pour lui-même plutôt que pour un lectorat potentiel ; d'après moi, c'était un retour sur de terribles expériences, qui lui permettait de se libérer de ses émotions les plus poignantes et de continuer à avancer dans la vie* »[5].

Autre référence, *Les sources de la honte* de Vincent de Gaulejac. Il y explique que même si la honte est un sentiment qui ronge, elle permet, en même temps, *« de préserver un lien fondamental, là où la violence risquerait de tout détruire* »[6]. Autrement dit, éprouver de la honte à l'égard d'un acte que l'on a commis ou auquel on a assisté, impuissant, c'est reconnaître la gravité de cet acte, c'est ne pas l'accepter et aussi étrangement que cela puisse paraître, c'est peut-être s'autoriser à en parler. Il s'appuie, pour illustrer son propos, sur une citation de David Bisson : « "*J'ai pu exprimer la colère, la tristesse et mettre cette souffrance au-dehors* […] *ce livre a été une sorte de libération* […] *peut-être s'agit-il d'une sorte de rencontre avec la lâcheté*" »[7]. Pour dire les choses autrement, se libérer de sa honte, c'est affronter deux questions indissociables : montrer ma honte me libère-t-il parce que, ce faisant, je montre que je ne suis pas un monstre ? Montrer ma honte ne me fait-il pas tomber aussi dans la facilité : faute avouée, faute à-demi pardonnée ?

Il n'empêche. Malgré cette ambivalence, il y a bien un effet de libération qui est identifié lorsque la victime transmet sa douleur. Et lorsque le fardeau porté jusqu'ici est surtout constitué de honte, il y a, en plus de l'effet de libération, un effet de justice possible. Ainsi,

[1] Ibid. p. 185.
[2] Ibid. p.180.
[3] de CALAN Pierre. 1993, op.cit., p. 33.
[4] BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p. 273.
[5] SZPILMAN Andrzej. 2001, op.cit., p. 9.
[6] de GAULEJAC Vincent. 1989, op.cit., p. 119.
[7] Ibid, p. 261-262.

lors de la journée d'étude Vivre-Survivre, j'ai pu écouter Michel Agier, qui a rencontré des réfugiés dans des camps africains, dont certains n'étaient pas considérés comme des victimes mais comme des bourreaux, même si, là encore, la frontière est parfois floue entre ces deux figures. Il a rencontré des Rwandais en Zambie et, parmi eux, quatre instituteurs *Hutu* qui ont publié une sorte de livre faisant la synthèse de plusieurs témoignages et intitulé *L'itinéraire le plus long et le plus pénible, Les réfugiés hutus à la recherche d'un asile*. Il a noté que les origines et les causes de leur exil, à savoir le génocide *Tutsi*, ne représentaient que dix pages, alors que soixante avaient été consacrées à leur exode difficile, qu'ils apparentaient à celui de Moïse. Dès l'avant-propos, ils parlaient de référence historique à transmettre et, pour rétablir la vérité ("leur" vérité, mais n'est-ce pas toujours le cas ?), ils mettaient en cause la diabolisation des *Hutu*. Leur objet était de pouvoir être identifiés eux-aussi à des victimes de la guerre et à des réfugiés. « *A ce moment-là, le camp devient la scène où se joue le récit de soi* »[1], dans un dessein de réhabilitation.

Moins évidente au premier chef, et cependant tout aussi indispensable à son maintien dans l'existence, est l'expérience de Danièle dans les séminaires de Sociologie clinique animés par Vincent de Gaulejac. Même si elle n'est pas directement responsable des faits de collaboration dont son père s'est rendu coupable (indirectement non plus d'ailleurs), elle se sent en cause dans le fait de l'avoir appris très jeune et de n'en avoir rien dit, et elle endosse de surcroît la faute de son père. Afin que la justice des hommes passe enfin, à défaut que la Justice comme institution ait pu passer, elle s'exprime un jour avec ces mots : « "*J'ai besoin qu'on me dise que c'est grave ce qu'il a fait. Vous êtes peut-être des représentants de l'humanité*. […]. *Je vous demande d'avoir un jugement négatif là-dessus*" »[2]. L'auteur commente l'intervention de Danièle ainsi : l'histoire de son père « *ressort du domaine de la Justice. Le silence qui la recouvre rend, de fait, Danièle complice d'un crime contre l'humanité* ».

Il ajoute, en note de bas de page (mais ce détail a beaucoup d'importance), que ce récit a été recueilli peu de temps avant le début du procès de Maurice Papon en 1997. Une fois encore, à l'instar de Janine Altounian et de beaucoup d'autres témoins, le récit de vie est très souvent le produit d'une rencontre entre une histoire singulière enfouie et un évènement historique et collectif majeur. Ici, l'on peut penser que l'annonce de ce procès, très médiatisée, ait été, en plus du dispositif favorable proposé par les séminaires de formation, un déclencheur du récit. Le fait que les propos de Danièle aient pu ensuite figurer dans l'ouvrage d'un auteur très connu répond sans doute au besoin de penser que quelque chose d'elle-même sera conservé après sa disparition : « *le besoin est particulièrement à l'œuvre lorsqu'une injustice a été commise et que les circonstances n'ont pas permis de la juger et de la réparer* »[3].

Dans ce que nous évoquions précédemment du contexte colombien, il apparaît aussi que cette entreprise très large d'écriture, qui réunit auteurs et victimes de la guerre civile, « *vise à pallier l'absence de justice et de reconnaissance de la part de l'Etat*. […]. *Il s'agirait, depuis la parole individuelle, et les invariants qui se dégagent de ces récits, de pallier la carence d'un récit national, afin que tous se sentent membres, même dans la douleur, d'une communauté* »[4].

Qu'il s'agisse donc d'une Justice qui soit passée, mais qui soit ressentie comme inéquitable pour ce qui concerne les *Hutu*, ou qu'il s'agisse d'une Justice qui ait volontairement ou involontairement omis de passer, auteurs et victimes seraient donc dans la recherche d'un même effet, celui de restaurer une vérité historique jusque-là vécue, à tort ou à raison, comme partielle ou partiale. Cette quête peut parfois apparaître comme une question de survie. On sait par exemple que c'est ce qui anime (au sens propre du terme, donner vie) le petit-fils de Guillaume Seznec, qui n'a quasiment pour seul but que de réhabiliter la mémoire

[1] AGIER Michel. 2010, op.cit, p. 182.
[2] de GAULEJAC Vincent,.1999, op.cit., p. 45.
[3] Ibid, p.111.
[4] ESTRIPEAUT- BOURJAC Marie. 2008, op.cit., p. 6.

de son grand-père, condamné au bagne pour un meurtre qu'il n'aurait pas commis. Cette notion de survie est l'un des effets décrit par certains témoins qui ont eu besoin de communiquer pour pouvoir préserver leur existence.

Ainsi, Franck Ribault, maltraité par un père qui avait vécu la guerre d'Indochine, et dont il pense qu'elle n'était pas étrangère à son comportement, dit dans son ouvrage : « *L'écriture est la seule chose qui me permet d'exister, celle qui m'a donné envie de continue*r *à vivre* »[1]. Il parle aussi de ses « *escapades* »[2], qu'elles soient littéraires, scripturales, ou même footballistiques. Escapade, comme son nom l'indique, signifie s'échapper. S'échapper de l'emprise de son père, de sa violence, pour quelques minutes ou quelques heures, s'évader par l'écriture entre autres, c'est ce qui lui a permis de rester debout.

Quant à Primo Lévi, dont l'enjeu de survie n'était pas seulement psychique mais d'abord une réalité physique, il raconte, à la fin de son livre, que ce fut l'expérience du *Lager* qui l' « *obligea* » à écrire. Il trouva miraculeusement le temps d'écrire sur de petits bouts de papier qu'il fourrait dans ses poches, avec l'espoir qu'on ne les trouverait pas sur lui, et qu'il détruisait ensuite, mais sans en avoir perdu la moindre once de contenu, préparant ainsi son futur livre. Il explique que cet ouvrage, une fois rédigé, « *s'est curieusement interposé, comme une mémoire artificielle, mais aussi comme une barrière défensive, entre un présent on ne peut plus normal et le terrible passé d'Auschwitz* »[3]. C'est peut-être le phénomène de clivage, décrit par Sandor Ferenczi, que l'on retrouve dans cette phrase, et qui peut permettre de protéger son intégrité dans un premier temps, à la condition que, plus tard, ce processus de dissociation laisse place à une reconstruction, un retour à la cohérence et à la continuité du parcours de vie.

Il y a sans doute aussi, dans le retour à la mémoire qui s'impose, l'espoir de parvenir « *à ce que Dubuffet nomme la "vivifiante faculté d'oubli*" ». Concernant « *les souvenirs traumatisants, l'important est de cesser d'être empoisonné et donc de les rappeler pour mieux les congédier* »[4]. La survie face à la situation extrême, la capacité à rebondir, le retour à une vie "normale" mais pas une vie de surface, une vie d'homme ou de femme complète, où les évènements s'intègrent, se fondent, dans une unité cohérente et sensée, tout cela nécessite, et le récit le permet, de revisiter ses souvenirs et de s'en extraire pour ne pas être envahi.

Comme nous l'avons vu pour Philippe Séguin, par exemple, qui a vécu la remise de la médaille posthume de son père comme une deuxième naissance, la situation extrême est le plus souvent un évènement fondateur, qui fera que, quoi que l'on fasse, la personne ne sera ni tout à fait une autre ni tout à fait la même. Pour tenir dans l'après-coup de cette situation, « *il convient de localiser, d'identifier ce qui peut faire origine, mais pour s'en dégager, s'extraire des scènes dites "primitives" pour se projeter vers d'autres sc*ènes »[5].

Bien sûr, lorsque l'on parle de l'oubli, nécessaire pour reprendre le cours de sa vie, il ne s'agit pas de l'oubli tel qu'on l'emploie dans le langage commun. Ici, il n'est pas question de perdre la connaissance des faits, mais de pouvoir se départir de la souffrance qui les accompagne.

10.5. De la catharsis au raccommodement

Beaucoup de mots, apparus dans mon corpus documentaire, évoquent la réparation : le sujet s'est trouvé usé par la peine et on le restaure, comme un fauteuil dont les ressorts ou le tissu se seraient trouvés abimés par le temps ou les charges qu'il aurait eu à porter. C'est ce que j'évoquais dans l'expression "ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre". Il est vain de croire que la victime retrouvera une virginité, mais elle pourra se retrouver encore une place dans un coin de la pièce où se joue la scène et elle pourra faire de ses cicatrices ce que,

[1] RIBAULT Franck. 2001, op.cit., p. 34.
[2] Ibid, p. 21.
[3] LEVI Primo. 1990, op.cit., p. 213.
[4] RIOUL René. 2003, op.cit., p. 7.
[5] LANI-BAYLE Martine. 1998, op.cit., p. 139.

traditionnellement, on nomme le charme.

Par exemple, j'y ai trouvé l'expression de "raccommodeur de faïence" ou la formule de Vincent de Gaulejac, qui considère les romanciers et les poètes comme « *des rempailleurs d'histoires, capables d'en déceler les traces et de se dégager de ses effets les plus nocifs* »[1].

Agnès Verlet explique aussi que l'écriture a une fonction réparatrice : « *Elle restaure, répare* […] *quand elle advient, elle ne fait que tenir ensemble des morceaux de soi, protéger de l'effondrement* […]. *L'écriture alors est remembrances, mémoire certes, mais aussi remembrement. "Face à ce qui se dérobe", elle tient, retient, non pas seulement le passé, mais quelque chose, qui n'est pas rien* »[2].

En "jouant" avec les mots, je me suis rapprochée du verbe raccommoder, évoquant le travail de la couturière, puis ai découvert une kyrielle de vocables de la même famille qui m'a permis de comprendre les enjeux d'une telle métaphore. Le premier dans la liste, accommoder, « *signifie d'abord "arranger, régler (accommoder une injure en se réconciliant) puis rendre conforme à* », avec l'idée sous-tendue de « *rendre convenable* » ou encore « *en parlant de choses "arranger, disposer" et plus « abstraitement "conformer (son esprit, ses paroles)* »[3].

Mon cheminement intellectuel a donc été le suivant : si accommoder une situation est la rendre présentable, cette idée tend beaucoup à se rapprocher d'une autre idée selon laquelle la prise de parole, suite à une grande épreuve, aurait un effet cathartique. Cette notion est souvent employée abusivement pour désigner l'effet de soulagement, de libération, dont j'ai déjà parlé plus tôt. Or, si l'on remonte à sa définition première, on s'aperçoit que cette notion est un peu différente et surtout plus complexe.

Son histoire remonterait à une phrase de *La Poétique* d'Aristote à propos de l'effet produit chez les spectateurs par la tragédie. Celle-ci est citée par Ernst Jouthe dans un ouvrage collectif consacré à la méthode des histoires de vie. Pour le philosophe antique, « "*la tragédie est la représentation d'un acte noble, menée jusqu'à son terme et ayant une certaine étendue, au moyen d'un langage relevé d'assaisonnements d'espèces variées, utilisées séparément selon les parties de l'œuvre ; la représentation est mise en œuvre par les personnages du drame et n'a pas recours à la narration ; et, en représentant la pitié et la frayeur, elle réalise une épuration (catharsis) de ce genre d'émotion* "»[4].

A partir de ce sens premier, les significations du mot ont évolué : on parle de purgation dans un sens médical et de soulagement par la purification dans un sens moral mais dans tous les cas, il y est question de changement, de passage, à la fois vécus comme douloureux et libérateurs. Il y aurait toujours, dans un récit tragique, l'élaboration d'une épure, qui permettrait au spectateur de passer de l'inconfort du spectacle d'émotions troublantes à une forme de plaisir de leurs représentations. Aristote explique que les hommes « "*ont plaisir à regarder les images les plus soignées des choses dont la vue nous est pénible dans la réalité*" »[5].

En d'autres termes, grâce à une mise en mots et en forme de ce qui jusque-là restait indicible, le narrateur conduit le narrataire à éprouver les sentiments et émotions qu'il a ressentis et à s'identifier à lui, à travers une connaissance sensible puis, dans un second temps, à prendre de la distance vis-à-vis des évènements racontés et à les regarder en vue d'aller à l'essentiel. « *La catharsis est un processus qui consiste à s'élever, à partir de l'expérience vécue dans le monde comme une histoire ou un drame, à l'expression, l'analyse, la compréhension et la transformation de cette expérience* »[6].

---

[1] de GAULEJAC Vincent. 1999, op.cit., p. 61.
[2] VERLET Agnès. Ecriture et thérapie. *La faute à Rousseau.* 2004, op.cit., p. 32.
[3] REY Alain. 2004, op.cit., p. 19-20.
[4] JOUTHE Ernst. Enjeux éthiques de l'utilisation des récits de pratique dans la formation des intervenants sociaux, *Pratiques des histoires de vie. Au carrefour de la formation, de la recherche et de l'intervention,* ed. par Danielle Desmarais et Jean-Marc Pilon. Paris : L'Harmattan. Collection Histoires de vie et formation. 1996, 204 p., p. 74.
[5] Ibid, p. 75.
[6] Ibid, p. 76.

Cet effet bénéfique, appliqué d'abord aux spectateurs de la tragédie grecque, est désormais, par extension, appliquée aux protagonistes directs ou indirects de l'épreuve représentée. L'hypothèse est que le fait de rendre audible le récit des évènements passe par un acte d'épuration consistant, non à en supprimer les détails embarrassants, non à travestir la vérité, mais à en dégager la substance qui va toucher l'auditeur, qui va le convoquer comme sujet sensible, qui va faire d'une histoire odieuse ou lamentable une histoire belle et triste.

N'y aurait-il pas, alors, une voie nouvelle à trouver pour compléter, enrichir, nuancer peut-être ce concept de résilience qui a malheureusement été dévoyé ? C'est pourquoi j'ai éprouvé le besoin de creuser le sillon du mot "raccommoder" grâce au dictionnaire historique de la langue française[1].

Le mot s'accommoder, bien que ce sens ait disparu aujourd'hui, veut dire « *s'accorder* » à quelque chose ou à quelqu'un, tournure ancienne qui « *correspond encore aujourd'hui à "se contenter de"* ».

L'accommodation, autre mot de la même famille, désigne la faculté de l'œil à ajuster sa vision à « *mettre au point* », à modifier « *la courbure du cristallin selon la distance des objets* […], *sens généralisé en optique et qui procède de l'idée* […] *d'adaptation* ».

Le participe présent accommodant « *s'est d'abord dit d'un remède qui guérit* », l'accommodateur ayant d'ailleurs désigné, il y a longtemps, la « *personne qui soigne* », puis ayant été « *employé un peu plus tard en parlant des personnes* » arrangeantes.

L'accommodement, qui correspondait autrefois à « *un moyen par lequel on* […] *satisfait quelqu'un* », bien que sorti d'usage, renvoie lui aussi à l'idée d'un bien-être. Le sens de conciliation, quant à lui, renvoie aux « *accommodements avec le ciel* » ou avec sa conscience.

Quant au verbe raccommoder, si son sens commun aujourd'hui est de « *réparer à l'aiguille* », il « *veut dire à l'origine "arranger, remettre en état" puis "réconcilier des personnes"* ». Enfin, si raccommodage « *ne s'emploie plus qu'en couture* », raccommodement […] « *garde le sens de réconciliation* ».

L'intérêt est de trouver, dans cette même famille de mots, plusieurs sens distincts et cependant intriqués. Le raccommodage d'une étoffe permet de refermer un trou, de réparer un ourlet défait, de joindre à nouveau deux morceaux d'une même étoffe qui se sont trouvés décousus ou déchirés. Se raccommoder signifie au sens figuré se rapprocher de quelqu'un avec qui l'on était fâché et tenter d'oublier une vieille rancune mais il peut être appliqué à soi-même ; enfin, dans raccommoder, il y a aussi accommoder ou s'accommoder. Accommoder est un terme utilisé pour désigner la capacité à s'ajuster à une situation, à se conformer à ce qui est jugé comme convenable, à présenter les choses sous une forme acceptable. J'oserai également ajouter la métaphore de la recette de cuisine où l'on parle de "l'art d'accommoder les restes". Quant au verbe s'accommoder, il désigne la faculté d'un sujet à accepter la réalité, à faire avec, à la rendre supportable par une certaine philosophie personnelle ou parce que, finalement, il peut espérer en tirer quelques avantages. L'accommodeur, parce qu'il est accommodant, est aussi celui qui soigne ou qui satisfait.

Enfin, le raccommodement, comme réconciliation, est une synthèse de tous les mots précédents et peut s'appliquer aux effets positifs du récit de vie car il peut remplir cinq fonctions : rendre à l'histoire, malgré ses trous, ses déchirures et ses blancs, sa beauté ; permettre au sujet de cette histoire de se réconcilier avec lui-même et avec les autres ; s'ajuster et s'adapter aux évènements traumatisants pour en être le moins possible affecté ; transformer les ingrédients indigestes de ces évènements en quelque chose d'acceptable et de supportable pour soi et pour les autres ; accepter de vivre ensuite avec cette histoire douloureuse et tenter, même, de s'en soigner ou à tout le moins d'en tirer des enseignements pour l'avenir.

De l'effet cathartique à l'effet de raccommodement et de l'effet de raccommodement à l'effet thérapeutique, il n'y a qu'un pas, que nous avons franchi. Même si ce n'est pas un effet recherché dans la pratique des récits de vie en formation, peut-il néanmoins être un effet

[1] REY Alain. 2004, op.cit., p. 19-20.

secondaire, et par quel processus, s'il existe, peut-il être obtenu ? Telles sont les questions que je me suis posées à ce stade de ma recherche.

10.6. Des effets thérapeutiques ?

En juin 2004, *La Faute à Rousseau*, le journal de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA) sortait un numéro spécial consacré à cette question. La première interrogation, que soulevait Claude Burgelin, portait sur le sens attribué à "thérapie" : « *Ce mot*, disait-il, *vient du lexique médical, qui tend à devenir abusivement le seul qui décrive notre vie psychique. Du tourment d'aimer, de traverser une détresse, de subir un deuil, faut-il "guérir"* ? ». On pourrait transposer cette question aux situations qui nous intéressent ici : est-on malade de la guerre, doit-en en être guéri ? L'entrée du PTSD dans la classification médicale depuis les années 70 tendrait à le prouver mais, pour autant, toute souffrance des victimes est-elle pathologie ?

Seconde question posée par l'auteur de l'article : l'écriture est-elle thérapie ? Peut-être, répond-il. Pourquoi ? « *Parce que c'est un acte de confiance dans la beauté ou la noblesse des mots, dans l'harmonie des phrases, même quand elles traversent grincements et essoufflements ; parce que c'est parier sur l'intelligence, sur le désir de précision, de connaissance ; parce que c'est se fonder sur le pouvoir liant de la syntaxe* […] *et sur celui du rythme et de la musicalité de la langue* […] ; *parce que les mots ont un effet de mise à distance et d'ironie qui fait qu'avec les mots des autres on peut tout à la fois s'échapper et se rejoindre ; parce que le langage ramène toujours sur la scène sociale et parce que le miroir des mots se convertit en adresse à l'autre ; parce que l'écriture a toujours partie liée avec la mémoire, à son pouvoir d'être trace ou lien qui résiste aux forces d'entropie* [incertitude d'un message] *ou de mort ; parce qu'écrire de ou à partir de l'intime* […] *c'est partager avec l'autre ce qu'il a de secrètement commun avec nous*. »[1]

Après cette longue et belle citation qui plaide en faveur d'une réponse positive à la question des effets "thérapeutiques", et que j'ai souhaité garder presque telle qu'elle, Claude Burgelin s'interroge toutefois sur la transformation de la structure de la personne et il pense, pour sa part, qu'il s'agit plutôt de soigner que de guérir. Soigner serait pour lui, comme nous l'avons vu plus tôt, réparer, raccommoder, soulager, réconforter. Guérir serait plutôt trouver les causes de la souffrance et agir pour les neutraliser en redonnant à l'"organe" malade, physique ou mental, sa forme initiale. Pour lui, il n'est pas dans le pouvoir de l'écriture de le faire.

Michel Legrand qui a créé, en Belgique, des lieux de recueil d'histoires de vie, distingue aussi l'activité de raconter sa vie comme thérapie et effets thérapeutiques qui peuvent venir sans qu'on les ait volontairement recherchés. Il explique qu'il ne s'engage pas à soigner mais à accompagner la personne dans un processus de construction de son histoire. A la fin du processus, une nouvelle histoire est ainsi déplacée, décalée, enrichie de sens par rapport à l'histoire initiale et plus cohérente que celle-ci, qui était souvent chaotique. L'effet, selon, lui, est de mieux comprendre et de moins subir. Il peut donc « *en découler, par surcroît, un effet thérapeutique, au cas où l'histoire racontée véhiculait du malheur, du chagrin, de la honte… une forme de souffrance* »[2].

Autrement dit, là encore, le récit de vie agirait sur les conséquences secondaires à l'évènement traumatique mais pas sur les causes profondes de la souffrance qui renvoient aux pertes premières et majeures qu'a causées la situation extrême.

Autre contribution à ce numéro de *La Faute à Rousseau*, celle de Serge Doubrovsky, écrivain. On ne supprime pas ses maux, on les sublime en les transposant dans un espace de parole ou d'écriture. « *Les mots ne remplacent pas les morts et mes livres ont toujours été le processus d'un travail de deuil, jamais totalement achevé par l'écriture* », dit-il. Ainsi, l'auteur garde toujours sa mémoire vivante qui ne se dissipe pas en se textualisant. Les mots

[1] BURGELIN Claude. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*. 2004, op.cit., p. 26.
[2] LEGRAND Michel. Ibid, p. 44.

aident, par leur énonciation, à survivre plutôt qu'à guérir. Pour lui, c'est donc plutôt le processus que le produit « *qui a une vertu active et, si l'on veut, cathartique* »[1], ajoute-t-il. L'écriture permet à la personne, en se raccrochant aux signes, de décrocher du présent les douleurs et les malheurs, en les inscrivant ailleurs que dans le seul registre de l'éprouvé.

Quant à Martin Winckler, médecin généraliste, auteur et homme de radio à ses heures, il restitue, dans ce même journal, une expérience américaine qui valide l'hypothèse d'effets thérapeutiques sur des personnes ayant vécu un traumatisme et ayant été amenées à le raconter. Ainsi toute une cohorte d'étudiants, en début de première année à l'Université, s'est vue appliquer des tests évaluant son équilibre psychologique, puis a été répartie en deux groupes par tirage au sort. Aux premiers, on a demandé de rédiger des descriptions neutres, aux autres de raconter la ou les pires épreuves de leur vie. Quatre ans plus tard, « *l'équilibre psychologique des étudiants s'était nettement amélioré dans le groupe qui avait raconté son expérience difficile* »[2].

Selon l'auteur, toutes les expériences similaires sembleraient montrer les effets bénéfiques de la narration écrite ou orale chez les personnes ayant souffert de traumatismes affectifs. Là encore, il faut préciser qu'il s'agissait de sujets "sains" bien que souffrants, qui suivaient une scolarité normale et qui avaient probablement une vie sociale satisfaisante, sinon on peut penser qu'ils n'auraient pas été encore présents à l'Université après quatre ans. Des effets thérapeutiques oui, mais sans doute pas sur des "malades" au sens psychiatrique du terme.

Nous voyons bien, en approfondissant cette question, qu'il est nécessaire de distinguer "thérapie" et "effets thérapeutiques", "guérir" et "soigner", "malades" et "souffrants". La thérapie consiste à proposer un protocole précis visant, quand c'est possible, à trouver la cause de maux éprouvés et à les traiter. Les effets thérapeutiques sont constitués de l'impact bénéfique d'une situation narrative sur le sujet, mais sans qu'ils aient été au préalable fixés comme objectifs à atteindre. Soigner, c'est plutôt prendre soin, soulager, réconforter, et guérir, parvenir à l'état initial du "patient". Enfin, on peut raisonnablement penser que si la personne souffre d'une pathologie bien repérée, la seule narration ne suffira pas à la guérir, là où elle viendra véritablement en aide au souffrant.

D'ailleurs, Annemarie Trekker l'a constaté dans ses tables d'écriture. Elle dit combien l'écriture aurait bel et bien des effets thérapeutiques sans que le processus lui-même ne se définisse ainsi. « *Et peut-être même précisément parce qu'il ne se définit pas comme tel,* ajoute-t-elle, *échappant dès lors au domaine du soin (lié à une demande spécifique en ce sens) pour rencontrer celui du souci de soi et de l'expression de soi.* »[3] En ayant moins d'attentes à cet égard, parce que ne se situant pas dans le milieu de la santé, le sujet aurait donc des révélations d'autant plus agréables de ce que produit sa narration sur lui-même qu'il ne les visait pas, en tout cas de manière explicite.

Pour conclure sur ce point, j'ai repris un passage du texte de Philippe Lejeune, président de l'APA, qui, je crois, fait bien la synthèse de ce que nous venons d'aborder. Il dit en substance que si le mot thérapie implique que l'on soit malade et suggère que le processus puisse vous guérir, il y a matière à scepticisme. « *En revanche, si "thérapie" est pris dans un sens lâche, qui le rapprocherait du mot "hygiène", et si l'on met l'accent sur la "prévention" plus que sur la "guérison", un consensus sur les effets bénéfiques de l'écriture devrait être plus facile à établir.* »[4].

Il s'agirait ici plutôt de prévention secondaire, lorsque des "symptômes" sont déjà apparus ou qu'une souffrance se manifeste, et que l'acte de raconter apaise. Mais y aurait-il des effets différents selon que l'on parle ou selon que l'on écrive ?

[1] DOUBROVSKY Serge. Ibid, p. 47.
[2] WINCKLER Martin. Ibid, p. 49.
[3] TREKKER Anne-Marie. 2008, op.cit., p. 244.
[4] LEJEUNE Philippe. Ecriture et thérapie. 2004, op.cit., p. 46.

10.7. Vers des effets spécifiques de l'écriture…

Jusqu'ici, j'ai parlé de la prise de parole comme d'un acte de partage des émotions, comme d'une autorisation donnée à soi-même de raconter son expérience extrême, comme l'accès à la mise en voix de ceux que l'on appelle parfois les "sans voix", les anonymes, par opposition aux lettrés, aux spécialistes, aux personnes "autorisées". Je n'avais pas utilisé le mot parole comme étant l'acte de raconter quelque chose oralement mais plutôt comme l'expression de soi. A présent, et pour la suite de ce travail, je pense nécessaire d'essayer de distinguer l'écriture de l'oralité. Puisque nous sommes ici dans les effets du récit, y aurait-il ou non des apports spécifiques engendrés par le passage à l'écrit et que l'on trouverait moins aisément (ou autrement) dans la parole au sens strict de parler, dire, prononcer des mots ?

L'écriture est souvent assimilée à une forme d'expression artistique et donc devient un support de symbolisation. Christine Delory-Momberger et Christophe Niewiadomski pensent que, pour pouvoir dire l'indicible, montrer sans risquer d'être associé à l'horreur, la barbarie, le dégoût, l'inhumain, il est nécessaire de prendre « *une parole qui, prenant le parti violent de soi contre la violence du monde* […] *s'essaye à dire, malgré tout et après tout, ce que "je suis" s'éprouvant (se prouvant) à dire "je suis"* […]. *Le récit*, ajoutent-ils, *est à la fois le moyen et le lieu de l'arrachement et de cette re-prise de soi, de cette recomposition du sentiment de soi-même et de son existence* »[1].

Ils rejoignent en cela Boris Cyrulnik qui considère que la créativité serait fille de la souffrance (sans que la souffrance ne soit mère de toutes les créativités bien entendu). « *L'écriture*, dit-il, *rassemble en une seule activité le maximum de mécanismes de défense : l'intellectualisation, la rêverie, la rationalisation et la sublimation.* »[2]

Cet avis est partagé par Michel Agier, à propos des réfugiés qui décrivent les origines et les conséquences de leur exil. Il constate qu'il y a un pas de la victime à l'artiste, un pas qui pour certains demeurera trop grand mais qui, quand il est franchi, manifeste un souci esthétique. « *Cela me touche énormément et si cela me touche ainsi, c'est bien parce que* […] *ce n'est pas le transparent de la réalité. Il y a quelque chose en plus, et parfois des choses en moins.* »[3]

Annemarie Trekker, citée plus haut, estime aussi que si l'écrit se révèle être un moyen d'analyse exigeant et déchirant parfois, il est aussi une source importante de plaisir et de revalorisation de la personne. « *La mise en forme s'avère porteuse de restauration de l'image de soi et de l'estime de soi et de son histoire.* »[4]

De plus, l'écrivant se trouve *de facto* mis en relation avec l'avenir par l'intermédiaire des futurs lecteurs de son écrit, qu'il s'agisse de compagnons d'écriture dans le cadre d'un atelier, de ses proches, voire du grand public s'il se fait publier. C'est donc aussi en fonction d'eux et de leurs réactions présumées qu'il va bâtir son récit. Ce questionnement va favoriser un travail de transformation et de recadrage de certains évènements. Ainsi, en s'offrant au regard extérieur, l'histoire « *acquiert une nouvelle dimension, une nouvelle épaisseur qui invite à la mise en intrigue* »[5].

Cette forme littéraire oblige son auteur à présenter la situation qu'il a vécue « *comme un déroulement de séquences successives, une suite d'évènements mis bout à bout dans une sorte de cohésion temporelle et spatiale* »[6]. Là où l'oral a ses "parasites", des temps de transition, des formules toutes faites, l'écriture se prête à la concision, à la mise en forme, à la netteté. « *En quelque sorte*, dit-elle, *l'écrit supprime le langage du corps (qu'il remplace par) le style* ! »[7]. Ce souci du style, de l'esthétique, de produire du beau, ou tout du moins du

[1] DELORY-MOMBERGER Christine, NIEWIADOMSKY Christophe. 2010, op.cit., p. 19.
[2] CYRULNIK Boris, 1999, op.cit., p.2 5.
[3] AGIER Michel, 2010, op.cit, p. 184.
[4] TREKKER Anne-Marie, 2008, op.cit., p. 237.
[5] Ibid, p. 238.
[6] Ibid, p. 247.
[7] Ibid, p. 248.

présentable, a des effets sur l'estime de soi, grâce à la performance que suppose l'écriture, mais aussi de dignité.

L'exemple le plus frappant qu'il m'ait été donné de lire est celui de Franck Ribault qui ne se mettait à sa table que parfaitement vêtu. « *Papa, pour écrire ce récit dont les lignes coulent de mon cerveau entre mes doigts, je revêts de beaux habits. Je tiens à être impeccable.* »[1]

Dans un autre registre, la comédienne Anny Duperey, qui a écrit sur le traumatisme de la mort de ses parents qu'elle a découverts asphyxiés sur le carrelage de leur salle de bains alors qu'elle était très jeune, et surtout alors qu'elle était présente dans la pièce voisine, pense, elle, non pas à ses parents mais à ses lecteurs et affirme : « "*c'est la présence des lecteurs extérieurs qui oblige à la dignité, à la rigueur et l'élaboration d'un récit construit*" »[2].

Autre exemple, celui cité par Monique Hervy, qui a mené une recherche sur la proximité avec la mort à la suite d'un coma. Utilisant la technique de la ligne de vie auprès de personnes ayant vécu des situations extrêmes, elle s'est aperçue que même si le trauma y apparaît, il n'est *« pas représenté avec une variation de la même intensité que celle qui avait dû être ressentie par le sujet*. […]. *La distanciation par rapport aux effets de l'évènement extrême s'est opérée* »[3].

Mais bien sûr, ce qui distingue majoritairement l'écrit de l'oral est la question de la trace, dont nous avons déjà vu qu'elle pouvait aussi précéder le dire dans un des chapitres précédents. Georges Pérec, dont les parents, Juifs polonais, sont disparus durant la Seconde Guerre Mondiale, leur donne une sépulture en devenant écrivain. « *"J'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture, l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie*." »[4] A cette trace invisible qu'ils lui ont donnée, il répond en leur laissant une trace, à la fois d'eux et de lui, d'eux parce qu'il les raconte, de lui parce qu'il se raconte en les racontant. N'ayant pas de tombe, ils seront couchés dans un livre ; étant orphelin, il deviendra écrivain et laissera la trace de son passage que ses parents se sont vus déniée.

Parmi les enfants cachés, dont Yoram Mouchenik s'est fait l'écho, Sylvie justifie la rédaction commune d'un livre par l'importance de laisser « "*des traces biographiques avec les éléments que l'on peut connaître aussi minimes soient-ils*" ». Pour elle, graver un nom, une date et un lieu de naissance dans du marbre, ne suffit pas : « *"la personne déportée ne se réduit pas à sa déportation*" »[5]. Autrement dit, la trace que laisse l'écrit est une trace qui rend rend vivante une personne dans sa globalité et pas seulement dans l'expérience de sa mort.

Martine, elle aussi, est soulagée de pouvoir écrire sur son père même s'il ne s'agit que de quelques lignes : « *"je ne sais rien d'autre de lui, c'est très douloureux, mais une fois que c'était fait, je me suis dit, il existera pour les descendants* […]. *Dans cette recherche, j'ai retrouvé des traces*" »[6]. Et ces traces de vie et de mort reconstituées, fragmentaires, éclatées, parcellaires, ont permis à leur tour de laisser une trace plus cohérente grâce à l'unité de l'écriture.

Ces traces ne viennent d'ailleurs pas seulement combler le vide laissé par la disparition des parents pour leurs enfants. Elles ont aussi une ambition transgénérationnelle, évidemment. « "*Le livre, ce n'est pas plus mal*, dit Adrienne, *car ce sont des traces qui vont rester pour les générations qui viennent, mon fils, mon petit-fils. Ils auront l'histoire de leur grand-mère. Mon fils attend aussi la sortie du livre, il se sent impliqué et cela me réconforte aussi*" »[7]. La trace fait donc lien ; elle permet de rétablir une lignée familiale, de remettre de la parole et de l'échange là où parfois il y avait silence embarrassé et trop grande pudeur.

Mais la trace est également fierté, comme pour Gérard, qui a eu l'opportunité d'avoir entre

[1] RIBAULT Franck. 2001, op.cit., p. 239.
[2] DUPEREY Annie, citée par TREKKER Anne-Marie. 2008, op.cit, p. 242.
[3] HERVY Monique Viviane. 2011, op.cit., p. 71 et 77-78
[4] PEREC Georges, cité par TREKKER Anne-Marie. 2008, op.cit, p. 243.
[5] MOUCHENIK Yoram,.2006, op.cit., p. 87.
[6] Ibid, p. 99.
[7] Ibid, p. 128.

les mains l'ouvrage portant sur un autre convoi : « "*je me dis si nous pouvons faire pareil ce sera vraiment formidable*" »[1]. Il y a donc là un enjeu de réussite, de performance au sens premier du mot, de création, donc un enjeu de reconnaissance et d'estime de soi. Et cela, l'écrit semble pouvoir l'apporter.

Cette même fierté est décrite par Gaston Pineau lors de la restitution de l'enquête auprès de prisonniers ayant fait le récit écrit de leur captivité. Après avoir expliqué que majoritairement les auteurs des récits avaient éprouvé de l'émotion en écrivant, émotion décrite comme plutôt aidante que gênante contrairement aux problèmes d'expression et de style (on retrouve là le souci d'esthétique), Gaston Pineau donne les résultats obtenus à la question suivante : qu'ajoute le fait d'écrire à celui de parler ? Là, la réponse massive est la pérennité : « *écrire a été source d'une satisfaction intrinsèque d'auteur, d'œuvre accomplie. Cette mise en forme de souvenirs épars contribue à l'accomplissement d'eux-mêmes, d'une meilleure communication avec leur entourage et à la construction d'une histoire vivante de la captivité* »[2].

Cette trace laissée par les captifs pour décrire leurs conditions de vie, leur longue attente, leur découragement mais leurs espoirs aussi, constitue, comme nous l'avons déjà expliqué dans le chapitre sur les motivations, une proposition de « *savoir vivre* »[3] aux générations suivantes. « *Les descendants peuvent repérer des scénarios de vie qui leur indiquent des modèles et des anti-modèles.* »[4] Et ce souci de faire savoir, de montrer que l'on peut rester humain dans l'inhumain, peut même se manifester sans la certitude d'une transmission ou avec le mince espoir d'une transmission lointaine. Ainsi, le Docteur Janusz Korczak, qui accompagna des enfants juifs dans les camps et qui, auparavant, écrivit son *Journal du ghetto*, exprimait son ultime espérance : ce journal, disait-il, est « "*moins un essai de synthèse que le tombeau de mes tentatives, de mes expériences, de mes erreurs*" ». Peut-être, ajoutait-il, « "*dans cinquante ans, jugera-t-on utile d'en faire usage*" »[5]. La trace laissée derrière soi par l'écriture n'est donc pas seulement un support de transmission immédiate, mais aussi l'idée d'une empreinte qu'on laisserait à l'intention d'un enquêteur susceptible de reconstituer ultérieurement notre parcours et d'en tirer des enseignements.

Autre effet bénéfique de la trace, et que l'écriture peut apporter, ou seulement des activités qui rendent pérenne sa représentation : « "*depuis que j'écris sa biographie,* dit une personne endeuillée*, je ressens moins le vide de la perte puisque j'apprends à vivre avec lui, non plus avec sa présence réelle, mais avec celle de sa représentation*" »[6]. Pour Boris Cyrulnik, le théâtre des funérailles est un des facteurs de résilience possible et ce théâtre n'est pas forcément la cérémonie funéraire en elle-même. A défaut, elle trouve des substituts et l'écriture peut en être un, qui permet de rendre hommage à celui que l'on a laissé partir et de « *garder un lien avec l'être perdu* »[7].

Autrement dit, une des grandes spécificités de l'écrit réside dans ce qu'il est un objet, en partie au moins, ou primitivement. Comme le dit Michel Baur, « *il peut être donné, accepté. Il permet un moratoire : il est là mais on ne l'ouvre pas, il supporte l'attente, laisse faire le travail du temps* »[8]. Et surtout, à la différence du traumatisme que laisse la situation extrême, on peut donner à cet objet un destin, qui, lui, ne sera pas indépendant de notre volonté. Et même si l'objectif visé n'est pas atteint tout de suite, l'objet est là, qui peut être ressorti au moment propice et raviver les échanges.

Et puis, avant l'énoncé vient le temps de l'énonciation qui, elle aussi, est toute particulière dans l'écriture. Autant le corps est mis à contribution et parle en même temps que le sujet, autant il est maîtrisé dans l'écriture. « *Par écrit, le décalage est plus grand entre le cerveau*

[1] Ibid, p. 156.
[2] PINEAU Gaston. 1993, op.cit., p. 138.
[3] de GAULEJAC Vincent. 1999, op.cit., p. 146.
[4] Ibid, p. 151.
[5] KORCZAK Janusz, cité par BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p. 261.
[6] CYRULNIK Boris. 2006, op.cit, p. 81.
[7] Ibid, p. 86.
[8] BAUR Michel, Familles. *La Faute à Rousseau.* 2006, n° 42, p. 40.

qui produit et la main qui exécute et cent fois sur le métier… »[1] Il y a un effet de distanciation qui concourt à ce travail de symbolisation dont nous avons parlé plus tôt. Il y a aussi un travail de médiation entre soi et le papier. Si le sujet est animé par un sentiment violent en s'asseyant à sa table, la posture d'écriture dans son exigence de réflexivité, de recherche du sens, de la cohérence et de la continuité, va avoir le plus souvent des effets d'apaisement. Frédéric Amiel le dit ainsi dans son *Journal intime*, écrit en 1845 : « "*L'aveu subjectif d'une irritation n'est qu'un moyen de s'en débarrasser plus vite, c'est un papier buvard qui pompe la tache d'encre et rend à la page sa blancheur. La plume* […] *dit le sentiment qui aigrit et par conséquent évapore l'aigreur*" »[2]. Bien que nous n'écrivions plus à la plume, la métaphore fonctionne toujours.

A cet effet d'apaisement assez rapide que peut procurer l'écriture, mais qui peut être également éphémère, vient peut-être s'adjoindre un effet plus vivace, plus tenace, celui de résister à l'angoisse du temps qui passe : « *écrire, c'est une manière de faire exister ce qu'on écrit, en le faisant entrer dans le monde réel, des traces matérielles qui résistent à l'écoulement du temps et à l'usure qu'il apporte. C'est aussi* […] *une manière de se faire exister* »[3], un prolongement de soi-même, un accès à la postérité. C'est ce que ressent Honoré Sarda, d'abord déposant à l'APA, et qui a ensuite été publié : « *Les 1500 exemplaires sont quasiment épuisés et j'ai la satisfaction d'avoir été pris en considération par encore plus de lecteurs* […] *mon témoignage qui aborde des sujets dépassant ma personne a des chances de ne pas rester tout à fait dans l'oubli* »[4].

Aux effets de symbolisation et de trace qui sont plus forts, semble-t-il, dans l'acte d'écrire que dans celui de parler, il faut donc ajouter des effets secondaires de prise de recul, d'apaisement et de reconnaissance. Cela dit (et ce faisant, je réintègre l'oral dans l'acte de transmettre), n'y aurait-il vraiment que des effets positifs à la transmission d'une situation extrême, ou rencontre-t-on parfois des limites à l'expression intime qui vont devenir autant d'impacts négatifs ?

10.8. Des écueils aux effets délétères

Le premier écueil que j'ai pu rencontrer est celui que connaissent les demandeurs d'asile lorsque, après avoir vécu des épreuves souvent terribles dans leur pays d'origine, à l'occasion d'un conflit armé ou sous le joug d'une dictature, en avoir souvent traversé d'autres durant leur voyage clandestin, ils ont l'obligation de produire un récit pour avoir l'espoir de pouvoir être enfin protégés. La question que nous pose Smaïn Laacher est la suivante : « *comment apprécier des faits* […] *dans un cadre de défiance a priori* »[5] et j'ajouterai : comment décrire des faits, pour le narrateur, dans ce climat de défiance ? Nous l'avons mesuré, je crois, tout au long de ces pages, la transmission d'une situation de guerre est très difficile et suppose, entre autres, de pouvoir être accueillie. Ainsi, comment espérer qu'un demandeur d'asile, fraîchement arrivé dans un lieu où il recherche au premier chef une sécurité minimale, dont les souvenirs sont souvent confus, dont le mécanisme de clivage est encore présent, puisse produire un récit de vie qui ait la vertu de lever les soupçons et de lui procurer un mieux-être ?

A ces récits, destinés à favoriser l'accueil et qui cherchent à être de "bons témoignages", on peut aussi présenter le pendant, à savoir les récits en creux de ceux qui demandent l'amnistie et qui occultent des faits dans l'espoir d'un oubli individuel et collectif, voire même ce que Michel Agier appelle « *la prise de silence* ». Dans certains pays, après certains conflits, « *la prise de silence* [est] *une manière d'agir, de prendre part à* [la]

[1] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p. 163.
[2] AMIEL Frédéric, cité par MERCAT-MAHEU Isabelle. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*. 2004, op.cit, op.cit, p. 53.
[3] HARDIVILLIERS Axel. Ibid, p. 55.
[4] SARDA Honoré. Ibid.
[5] LAACHER Smaïn. Dire à autrui en situation de contrainte. *Pratiques, Les cahiers de la médecine utopique.* Dossier Parler et se soigner. 2009, op.cit, p. 38.

reconstruction »[1] collective.

En dehors de ce problème spécifique, rencontré par les populations qui ont fui leur pays, la seconde limite est constituée de ce que j'ai appelé les effets de réactivation de la douleur morale. Ainsi, pour Henri, qui ressentait jusqu'alors la déportation de sa mère comme un abandon et qui commence à pouvoir l'envisager autrement, les sentiments sont mêlés. D'un côté, son cheminement, même tardif, même lent, fait émerger « *une part de restauration psychique* »[2], de l'autre son appétit de recherche est insatiable. « *"Le nom sur une tombe, dans le village de mes parents, c'est mieux que rien, mais le caveau est vide*" »[3], dit-il. Raconter oui, mais encore faut-il avoir quelque chose à raconter, sinon l'abîme peut se creuser encore sous les pieds de la victime.

Pour Sylvie qui, pourtant est très investie, puisqu'elle a dépassé sa propre histoire et va désormais vers celle des autres, « *la première rencontre a un effet de choc avec la crainte d'être débordée par l'intensité des affects et de mettre en péril un équilibre perçu comme fragile* »[4]. Elle manque la seconde et se demande alors si elle va pouvoir continuer. A cette période, dit-elle, « "*tout ce qui me ramène en arrière, qui met le doigt sur les atrocités, je ne peux pas, c'est une douleur insupportable*" »[5].

En effet, la première condition pour que le récit de vie puisse procurer cet effet de raccommodement dont nous avons parlé est que le sujet soit suffisamment prêt à le produire et qu'il le fasse dans un cadre contenant, ce qui n'est pas toujours le cas d'un groupe de semblables dont le trait commun est la souffrance. Ainsi, Martine Lani-Bayle interpelle-t-elle son lecteur : « *Prudence* […], *dans notre société de papier où l'on croit qu'il "faut" dire pour vivre* »[6]. Prudence également à l'égard des lieux de prescription du récit, nous disent encore Gaston Pineau et Jean-Louis Le Grand : « *le désenchantement apporté par une pratique superficielle de la formule est souvent proportionnellement inverse à son enchantement* »[7].

Ainsi, sans cadre suffisamment sécurisant ou dans l'extrême solitude, le fait de dire peut réactiver les traumatismes et la honte qui en découle, sans qu'un réceptacle puisse raisonnablement laisser à penser au narrateur que son témoignage sera une source de connaissance, un moyen d'apaisement, une façon de rendre le monde représentable.

Cela fut notamment le cas pour Daniel Zimmerman, l'un des rares appelés ayant écrit sur la guerre d'Algérie dès son retour et dont l'ouvrage, faute de cet accueil reconnaissant et de cette socialisation nécessaire, de ce sentiment d'appartenance que réclame ce type d'écrit, « *est passé inaperçu à l'époque* »[8], reléguant son auteur dans une vie de douleur brute, là où le le livre aurait dû favoriser une désincorporation de l'expérience, salutaire.

Le lecteur (ou le "cueilleur" de récits comme on appelle parfois le narrataire) n'est pas toujours prêt à lire ou à entendre, même s'il le croit, même s'il s'y est préparé. Fabienne Castaignos-Leblond en a elle-même fait l'expérience lorsque, pour les besoins de sa thèse, elle a fait raconter à son père les évènements de la Seconde Guerre Mondiale. Bien que chercheuse, bien que *memorial candle* ou passeuse de mémoire, elle dit combien le travail, à ses débuts, avait des conséquences qu'elle n'avait « *pas initialement mesurées* […] *j'ai pris conscience de la succession d'évènements traumatiques, de situations extrêmes vécues par mon père* »[9].

Autre effet de la prise de parole sur des faits historiques par des anonymes, non formés, non préparés à analyser une histoire, et encore moins la leur : elle conduit parfois à produire

[1] AGIER Michel. 2010, op.cit., p. 180.
[2] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 46.
[3] Ibid, p. 93.
[4] Ibid.
[5] Ibid, p. 95.
[6] LANI-BAYLE Martine, 1998, op.cit., p. 133.
[7] PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis, 1993, op.cit., p. 94.
[8] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p. 134.
[9] CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. 2001, op.cit., p. 15.

des récits "améliorés". Il y a à la fois dans cette pratique un effet de restauration et de réhabilitation de l'estime de soi mais aussi un effet de travestissement de la vérité qui peut conférer aux souvenirs une fonction écran ne permettant pas, au final, de lever le clivage déclenché par l'effroi et la sidération du traumatisme. « *Dès l'instant où* [un individu] *édifie un monde de mots*, dit Boris Cyrulnik, *il lui donne une cohérence, il le sent, il l'éprouve, il le voir et peut donc y répondre. C'est alors qu'il peut "laisser de côté" certains souvenirs qui risqueraient de lui donner une mauvaise image de lui-même ou de provoquer quelques difficultés relationnelles.* »[1]

Cette propension, pas toujours voulue d'ailleurs, de certains narrateurs à ne pas être sincères, a été également remarquée par Robert Merle, qui s'est inspiré du parcours de Rudolph Hoess, commandant du camp d'Auschwitz, pour *La mort est mon métier*. L'essentiel de la vie du haut responsable nazi a été connu grâce au travail d'un psychologue américain qui l'interrogea dans sa cellule au moment du procès de Nuremberg, c'est-à-dire à proximité de la fin de la guerre. « *Le bref résumé de ces entretiens – que Gilbert voulut bien me communiquer,* note l'écrivain, *est dans l'ensemble infiniment plus révélateur que la confession écrite plus tard par Hoess lui-même dans sa prison polonaise. Il y a une différence*, ajoute-t-il, *entre coucher sur le papier ses souvenirs en les arrangeant et être interrogé par un psychologue*. »[2]

Même constat pour Primo Lévi lorsqu'il parle d'un des rescapés qu'il a revu : « *Il raconte volontiers, et avec beaucoup de verve, les épreuves affrontées au camp et durant le long voyage de retour, mais dans ces récits qui prennent souvent la dimension de monologues de théâtre, il tend à faire valoir les épisodes aventureux où il a eu le premier rôle plutôt que les évènements tragiques auxquels il a assisté passivement* »[3]. Ici, la posture de son compagnon d'infortune s'apparente à celle d'un narrateur solitaire, même en présence d'un public, qui répéterait, devant un miroir, et sans cesse, une tirade qu'il n'intègrerait jamais et qu'il serait toujours amené à débiter avec plus d'emphase, pour essayer de se convaincre qu'il en est le héros.

C'est aussi ce qui a suscité la colère de Marie Chaix dans on ouvrage à propos de son père. Du fond de sa prison, après son arrestation pour collaboration, il écrit son épopée sur de petits cahiers d'écolier. Tout juste se demande-t-il s'il s'est trompé et à cette question il apporte une réponse sans appel : « *Ce n'est plus son problème*, raconte sa fille. *Ce qui est vécu est vécu. La page est lourde à tourner mais il la tourne. Abruptement, il déduira de ses aventures qu'il n'était "pas fait pour la politique"* […] *s'épargnant la peine de tirer des conclusions plus approfondies* »[4].

C'est enfin à propos de cette réalité travestie que Boris Cyrulnik fait une différence entre la créativité qu'impose le partage des évènements traumatiques, et notamment lorsque le sujet passe par l'écrit, et la mythomanie, forme pathologique de la création. Pour lui, « *la créativité serait une passerelle de résilience entre la rêverie apaisante et un imaginaire à construire. Alors que la mythomanie, échec de la résilience, fabriquerait simplement un masque pour la honte* »[5].

Mais il est un autre effet délétère susceptible d'être produit sur le narrateur que je nommerai effet d'insatisfaction. Il est évidemment à mettre en lien avec les espoirs, parfois trop grands, que peuvent mettre les auteurs des récits de vie dans leur objet. Françoise Kérisel, qui anime des ateliers d'écriture, l'a repéré chez certains participants : « *l'attente* […] *est nécessairement considérable, telle une demande de réhabilitation parfois. "Je veux que l'on me rende justice !", clame l'un d'eux* […]. *Or être lu est une expérience de reconnaissance, mais aussi de méconnaissance : il faut donc faire le deuil du lecteur absolu, qui entendrait*

[1] CYRULNIK Boris. 2006, op.cit., p. 139.
[2] MERLE Robert. 1952, op.cit., p. 1-2.
[3] LEVI primo. 1990, op.cit., p. 204.
[4] CHAIX Marie. 1974, op.cit., p. 221.
[5] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p. 137-138.

tout de soi »[1].

Cette expérience a été également celle de René Rioul, qui est membre actif de l'APA et lui-même auteur d'un manuscrit de correspondances sur la guerre d'Algérie, à laquelle il a participé comme appelé. Il distingue là encore, comme l'ont fait d'autres auteurs dans un paragraphe précédent, écriture et thérapie, disant sa prudence quant à la valeur de guérison du récit autobiographique. « *La lucidité ne suffit pas*, constate-t-il. *C'est en réalisant son autoanalyse, il est vrai, que Freud inventa la Psychanalyse. Mais écrire est en général une conduite solitaire, où il est exclu qu'on bénéficie de l'effet de transfert que Freud trouvait dans sa correspondance avec Flies* »[2]. Plus on a d'espérance dans l'écoute des autres, plus on a besoin de partager et plus on court le risque de se voir déçu et de rester seul avec sa blessure.

Agnès Verlet, autre contributrice à l'APA, insiste sur ce point, allant même jusqu'à dire que, souvent, le narrateur est amené à anticiper sur cette espérance déçue. Elle aussi, convaincue que l'écriture (puisque c'est de cette forme narrative uniquement qu'il s'agit à l'association) a une fonction, non pas thérapeutique mais métaphorique, en déplaçant, ex-hibant, ce qui est in-hibé, souligne : « *quiconque écrit est dans une situation conflictuelle, pris entre le désir d'être aimé pour ce qu'il écrit, et censuré à cause de l'agression que son désir opère sur l'autre. C'est pourquoi on n'accède pas nécessairement à soi par l'écriture, dans la mesure où la censure provoque le refoulement* »[3].

Serge Tisseron va encore plus loin (remettant là en cause ce que nous avons étudié de la transmission) en disant que, dans l'acte d'écrire, le but n'est pas de communiquer, encore moins de transmettre : « *quiconque a ce projet d'écriture, sait assez vite qu'on transmet rarement ce qu'on désire, et qu'on transmet le plus souvent ce qu'on ne désire pas !* »[4].

Et il n'est pas que dans la réception du lecteur que peut se jouer ce décalage entre ce que l'on a souhaité dire et ce que l'on parvient à faire entendre. Nous serions nous-mêmes victimes, soit de notre propre surdité, soit, et peut-être surtout, de nos incapacités à dire ce que nous souhaitons et l'élaboration du récit serait peut-être le révélateur d'une crise interne. Si l'écriture « *panse une blessure, dont on pourrait mourir, elle rouvre aussi, plus tard*, […] *une autre blessure, celle de l'inaccessible, de la perte, des mots qui se jouent de nous* »[5].

C'est la raison pour laquelle tous ceux qui sont potentiellement des narrataires, des accompagnateurs, des "chandeliers de la mémoire", qu'il s'agisse d'animateurs d'ateliers d'écriture, d'intervenants psycho-sociaux ou éducatifs, de formateurs, etc, doivent être extrêmement prudents quand ils donnent la parole. Il ne suffit pas de la donner pour qu'elle soit "prenable". Encore faut-il réunir les conditions de sécurité optimales pour ne pas faire plus de mal que de bien.

Même Boris Cyrulnik, ardent défenseur de la performance de la symbolisation, du souci de l'esthétique, de la « *couture du moi déchiré* »[6], met en garde contre les nouveaux stéréotypes culturels qui font des "initiés", de ceux qui ont côtoyé la mort, de nouvelles stars. Comme si le fait que la France ne soit plus en guerre depuis 1945, en tout cas dans ses frontières métropolitaines, engendrerait une curiosité à l'égard de celui qui arrive de « *ce monde invisible dont il est revenant* »[7]. Et Boris Cyrulnik d'ajouter que si cette nouvelle attitude sociale permet un plus grand nombre de résiliences, elle doit à tout prix éviter de verser dans l'extrême. « *Dévaloriser une victime pour respecter l'ordre établi ne donne pas*

[1] KERISEL Françoise. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*. 2004, op.cit., p. 51.
[2] RIOUL René. 2003, op.cit., p. 5.
[3] VERLET Agnès. 2004, op.cit, p. 32.
[4] TISSERON Serge. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*. 2004, op.cit, p. 33.
[5] LAURENS Camille. Ibid, p. 47-48.
[6] CYRULNIK Boris. 2003, op.cit., p. 139.
[7] Ibid, p. 199.

de meilleurs résultats que la faire monter sur scène pour s'en délecter »[1].

De là à ne pas voir que se raconter peut devenir une souffrance, voire une pathologie, il n'y aurait qu'un pas, souvent franchi. Il faut évoquer ici le trouble obsessionnel qu'est la graphomanie. « *L'idée noble que notre culture se fait de la littérature, de laquelle le diarisme semble relever humblement, nous fait rejeter le fait que le besoin d'écrire puisse être considéré comme une manie*. […]. *On préfère voir l'acte d'écrire comme provenant d'une inspiration obscure, invincible mais respectable, comme celle des autres créativités*. »[2]

Autre insatisfaction possible, celle de ne pas atteindre le degré de soulagement espéré. Bernard Rimé observe, à l'examen, qu'il ne repère « *aucun effet de "libération" après le partage social des émotions* »[3], même si, ajoute-t-il, le sens commun voudrait qu'il y ait décharge d'énergie en surcroît accumulée au moment de l'épisode extrême. Nous l'avons vu, l'écriture de son récit ou de celui de parents disparus, ou le simple partage oral avec la famille ou des pairs, engage parfois le narrateur à accompagner ce moment, souvent longtemps attendu, d'une recherche documentaire ou d'une reconstitution des traces, dans le souci de connaissance mais aussi, généralement, dans le besoin de vérité. Or, cette quête n'est pas toujours récompensée par un apaisement. Ainsi Henri, dont la tombe des parents reste désespérément vide, dit essayer par tous les moyens de « *"reconstruire pour arriver à* [s'] *apaiser. Je me demande des fois*, conclut-il, *si je ne me sens pas coupable d'être en vie"* »[4].

Ce sentiment d'une victime, qui n'a pourtant rien à se reprocher, si ce n'est peut-être sa colère, se retrouve aussi, bien sûr, et sans doute avec beaucoup plus d'acuité, chez celles et ceux qui endossent la responsabilité d'un "bourreau". C'est ce qui inspire, je pense, la réaction de Marie Chaix, corroborée par sa sœur, dans l'interview accordée au magazine culturel *Télérama* : « *"je n'arrive pas à me défaire, comment dire ?, d'une culpabilité. Ce n'est pas juste d'en vouloir aux enfants que nous étions, mais je n'arrive pas à trouver cela injuste. Je le comprends. Pour un peu, je trouverais même cela légitime. Tant que les victimes de la guerre continueront à souffrir, on continuera à être coupables"* »[5].

Il y aurait donc, pour les enfants de victimes comme pour ceux des bourreaux, un "purgatoire" qui correspondrait au temps moyen que dure une vie, au temps aussi que dure potentiellement une souffrance. Près de soixante ans après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, « *"on creuse toujours autour du même trou"* »[6], en tout cas pour certains. C'est peut-être aussi pour cette raison que beaucoup de narrateurs ne prennent la parole ou la plume que quand, inconsciemment le plus souvent, ils "estiment" que ce temps nécessaire et respectueux du vécu de la souffrance, est passé, doit passer.

Après cette tentative de repérer les effets produits par le fait d'exposer son récit de vie (le double sens du mot est à cet égard très explicite, on expose et on s'expose), effets souvent positifs, semble-t-il, parfois nocifs, et d'avoir tenté de distinguer ceux qui sont particulièrement perceptibles dans l'écriture, j'ai achevé ce chapitre par ce que j'ai nommé les effets collatéraux, ceux qui surviennent dans l'entourage du narrateur.

Parmi ceux-ci, il y a les bénéfices que les lecteurs ou les auditeurs retirent du récit qu'ils ont à connaître. Jean-Jacques Rousseau disait déjà, au XVIIIème siècle, qu'il « *voulait nous tirer "de cette règle unique et fautive de juger toujours du cœur d'autrui par le sien, tandis qu'au contraire il faudrait souvent pour connaître le sien même commencer par lire celui d'autrui"* »[7]. Trois siècles plus tard, cette assertion est toujours vivace et reprise par Michel Brix : « *la vie de chaque homme*, dit-il, *devient un miroir où chacun peut s'étudier* »[8]. La connaissance peut donc se trouver dans l'analogie que le lecteur peut ressentir entre l'intrigue

[1] Ibid, p. 201.
[2] HARDIVILLIERS Axel. 2004, op.cit., p. 54.
[3] RIME Bernard. 2006, op.cit., p. 45.
[4] MOUCHENIK Yoram. 2006, op.cit., p. 45.
[5] CHAIX Marie, citée par LEHOUX Véronique. 2008, op.cit., p. 17.
[6] Ibid.
[7] ROUSSEAU Jean-Jacques, cité par RIOUL René. 2008, op.cit., p. 9.
[8] BRIX Michel. *Ecriture de soi, secrets et réticences*. 2001, op.cit., p. 44.

du récit et sa propre vie. C'est aussi ce qu'en dit Martine Lani-Bayle dans la postface du livre de Fabienne Castaignos-Leblond. Quand ces récits circulent, explique-t-elle, « *ils ne sont neutres pour personne et chacun revisite sa propre histoire et expérience à la lueur de celle de l'autre.* […]. *C'est l'inévitable croisement entre autobiographie et hétérobiographie* »[1].

Bruno Bettelheim, quant à lui, est allé au bout de cette théorie puisque, à son refus d'écrire son autobiographie, il a substitué son appétit de s'appuyer sur l'écriture intime des autres pour mieux comprendre sa propre vie. Reprenant la locution d'Edmund Wilson, il parle du "choc de la reconnaissance" que lui procurèrent les livres. Ils m'éclairèrent, dit-il, « *sur les problèmes les plus pressants auxquels je me heurtais en cherchant à me frayer un chemin dans la vie* »[2]. Ce choc de la reconnaissance fait dire, selon lui, « *"Oui, ce livre répond à des questions, résout des problèmes qui m'ont profondément tourmenté ; en le lisant, tout s'est remis d'aplomb"* »[3].

Si l'on parle maintenant des auditeurs ou des lecteurs les plus proches et les plus impliqués affectivement, à savoir la famille, ces effets sont-ils les mêmes ? Là, les avis semblent partagés. Dans l'enquête effectuée auprès d'anciens prisonniers français ayant été capturés durant la guerre 39-45 et ayant, beaucoup plus tard, écrit le récit de leur situation extrême, il apparaît que pour plus de la moitié d'entre eux, cet écrit a représenté un apport personnel, particulièrement grâce au « *resserrement des liens socio-familiaux* »[4].

En revanche, Michel Baur s'interroge sur le bénéfice potentiel pour la famille « *des processus de création mis en œuvre par l'un de ses membres* ». Il souligne que c'est un lieu commun de remarquer que la personne qui souffre est souvent le symptôme d'un système familial qui dysfonctionne. « *Si elle se met à aller mieux*, relève-t-il, *ce sont d'autres qui risquent de se trouver mal !* » Il ajoute que La Grenette, lieu de dépôt des manuscrits de l'APA, accueille « *des récits de vie qui feraient désordre dans les rayonnages familiaux* »[5]. Régulièrement, des déposants demandent à ce que leur manuscrit ne soit offert à la lecture qu'à l'heure de leur décès pour sauvegarder la paix de leur famille. Mais quel impact aura cette trace sur ses survivants lorsqu'elle sortira du rayonnage, discret et protecteur de l'association ?

C'est sur cette question, mais aussi sur toutes celles qui ont jalonné cette première partie, documentaire et théorique, que j'ai clos volontiers ce dixième chapitre, et que j'ai poursuivi cette recherche par une investigation "de terrain".

[1] LANI-BAYLE Martine. 2001, op.cit., p. 267.
[2] BETTELHEIM Bruno. 1989, op.cit., p. 133.
[3] Ibid, p. 135.
[4] PINEAU Gaston. 1993, op.cit., p. 134-135.
[5] BAUR Michel. 2006, op.cit., p. 39.

Conclusion intermédiaire
Problématisation de la recherche

Il n'y a rien de plus pratique qu'une bonne théorie.
Kurt Lewin

A l'issue de cette première partie, il est nécessaire de réaliser la problématisation de mon objet de recherche, c'est-à-dire de faire « *le point des problématiques possibles, d'en élucider les caractéristiques* », de redéfinir l'objet de ma recherche en précisant l'angle sous lequel je décide « *de l'aborder et en reformulant la question de départ* »[1].

Premier point, la guerre fait partie de ce que Bruno Bettelheim a défini le premier comme étant une situation extrême et qui regroupe des évènements qui poussent l'être humain à toucher ses propres limites.

Ce type de situation peut se résumer en quatre grandes caractéristiques : en premier lieu, l'homme (au sens générique du terme) est amené, à son corps défendant, à "flirter" avec la mort. Il se trouve confronté à sa propre finitude en courant de grands risques, en passant qui à côté d'une grenade, qui d'une capture, en résistant à des actes de torture, en subissant des conditions de vie indignes d'un animal. Même si son statut de mortel ne lui est pas nécessairement révélé directement, il le perçoit à travers d'autres hommes, des amis, des camarades, des membres de sa famille, qui sont touchés directement par la mort.

La seconde caractéristique de la situation extrême est que l'individu n'est pas préparé à l'affronter : les faits se produisent de manière extrêmement brutale et avec une telle violence qu'il n'a pas pu bénéficier d'un quelconque entraînement pour pouvoir y faire face avec une attitude adaptée.

Cette irruption de faits non anticipés (et parfois non "anticipables") conduit alors le sujet à une explosion identitaire, un éclatement de ses valeurs, de ses idéaux, de ses convictions, bref de ses repères. Tout ce à quoi il croyait jusqu'ici, tout ce que son éducation lui avait transmis, tout ce qu'il pensait savoir à propos de l'être humain se trouve remis inopinément en cause et l'oblige à un remaniement intérieur, qui s'avère le plus souvent conflictuel.

Cependant, et c'est là la quatrième caractéristique du vécu de la situation extrême, il n'y a pas de perception et de réaction univoques, que l'on pourrait modéliser afin de les appliquer à tous les sujets. Même si des invariants parviennent à être largement repérés, il demeure toujours des étonnements face au ressenti de tel ou tel. Chaque personne, munie de son "bagage" personnel, de sa propension au *coping*, qu'elle ne connait souvent pas elle-même, de ses limites propres, va réagir à sa façon et il est heureusement impossible de prévoir avec précision : à tel évènement, telle attitude comportementale.

Il est néanmoins possible, malgré tout, à l'examen des nombreux témoignages recueillis auprès des protagonistes des guerres qui ont affecté les Français depuis une centaine d'années, et particulièrement la Seconde Guerre Mondiale qui semble faire référence à tous points de vue, de sérier de grandes tendances à l'œuvre dans les modes de réactivité des sujets face à ce type de situation.

Le concept qui apparaît comme l'un des plus pertinents est celui que Sandor Ferenczi, psychiatre, mobilisé en 1916 pour la Première Guerre, nous a apporté de ses travaux. Il s'agit du traumatisme, vécu comme un choc inattendu, non préparé et écrasant. Il se manifeste tout d'abord par un état d'effroi, qui se distingue de la peur et de l'angoisse en ce qu'il ne peut pas viser un objet précis et qu'il ne peut être anticipé. Il s'ensuit le plus souvent un deuxième état, quasi concomitant, qui est celui de la sidération et qui paralyse le sujet ou le fait fonctionner en "pilotage automatique" pour assurer sa survie. Après qu'elle a fait face (ou pas), la victime

[1] QUIVY Raymond, Van CAMPENHOUDT Luc. *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod. Edition 2006, 253 p., p. 101.

vit souvent une période d'effondrement lorsqu'elle prend véritablement conscience de ce qui vient de se passer et, pour pouvoir être moins menacée dans son intégrité, elle va, involontairement bien sûr, fragmenter ses souvenirs, gardant en elle deux parties de mémoire, l'une, active en permanence, qui est la partie supportable, l'autre, l'insoutenable, en apparence inactivée. En apparence seulement, car venant sournoisement s'immiscer dans la vie psychique du sujet. Elle réapparaît ainsi dans les cauchemars ou lorsque des situations de la vie (quelquefois une simple odeur) la rappellent avec brutalité.

Cet effondrement des repères identitaires, ce clivage du soi, ces reviviscences non souhaitées et "toxiques", tout cela concourt à transformer l'individu, qui est souvent perçu comme métamorphosé par son entourage et qui mettra souvent du temps (s'il y parvient) à opérer le remaniement nécessaire à la reconquête d'une certaine unité.

A ces traumatismes premiers s'ajoutent ce que des chercheurs appellent les traumatismes secondaires. Il s'agit tout particulièrement de l'absence des proches lorsque le conflit sépare des familles ou, pire, lorsqu'elles sont décimées. Il s'agit aussi, une fois le conflit terminé, de l'absence de reconnaissance des évènements ou de leur minimisation : à l'interdit suprême duquel, parfois, les autorités ont conduit l'individu à la transgression (tu ne tueras point) s'oppose le silence ou l'euphémisation de ces mêmes autorités sur les faits. Il est donc, pour les acteurs de la guerre, difficile de s'affliger, et ce d'autant plus qu'on a pour habitude de pleurer les morts et non les survivants.

Devant cette injonction à se réjouir plutôt qu'à se plaindre, à cause aussi d'une reconnaissance très récente des traumatismes de guerre (la fin des années 70 et aux Etats-Unis d'abord), il est compréhensible que certains ne parviennent pas à raconter. Et surtout lorsque l'on sait que les guerres ne conduisent pas qu'à des actes héroïques et que la limite entre un comportement de victime et celui d'un bourreau est souvent très ténue.

Par ailleurs, ne pas mettre en mots le malheur, c'est faire comme s'il n'était jamais arrivé ou le considérer comme un corps étranger, qui donc ne nous appartient pas. C'est aussi ne pas avoir à expliquer certains actes ou "non-actes" dont on ne se sent pas très fier, en pressentant, à tort ou à raison, qu'au moment des faits il demeurait une relative marge de manœuvre qu'on aurait pu utiliser. Le sujet se tait ainsi pour préserver les siens d'une image pouvant être ternie ou par peur irrationnelle d'engendrer le danger. Il a parfois également la crainte de ne pas réussir à décrire exactement le réel ou de le faire de manière insuffisamment esthétique voire trop peut-être. De son côté, l'auditoire n'a pas toujours envie de savoir, ou, par loyauté, évite les questions qui pourraient faire souffrir.

Du même coup, la transmission, qui est dans l'idéal une passation de valeurs et de "savoir-vivre", ne peut pas toujours se faire. Elle s'opère donc malgré elle, à travers ce que j'ai appelé des transpirations, et que certains auteurs appellent bribes, fragments, miettes ou, le plus souvent, traces. Ces traces, abandonnées derrière soi, peuvent être autant d'empreintes dans lesquelles l'auditeur peut mettre les siennes et constituer un tremplin pour une transmission plus complète. Mais elles peuvent être des traces qui font peur et qui restent au fond des armoires, ou encore se substituer aux mots et les empêcher de faire leur office. Les deux versants extrêmes de la "mal transmission" sont donc parfois "l'hyper-transmission", brutale, non amenée, vécue comme une agression, et la non transmission qui peut conduire, dans certains cas, les évènements à venir nous hanter, surtout lorsque l'on à affaire à des personnes disparues et pas nommées.

Malgré tous ces empêchements à dire, la guerre reste une des situations des plus propices à l'expression de soi. D'abord, parce que le fait de partager ses émotions semble être une activité naturelle chez les êtres humains (serions-nous des "homo narrans" ?) et que la guerre est porteuse des émotions les plus vives et les plus contrastées. Ensuite parce que, pour beaucoup de ses acteurs, en particulier les soldats, elle les a touchés au cours de leur jeunesse. Or, les spécialistes de l'autobiographie ont constaté que la plupart des récits portent sur cette période des premières fois, des premières expériences.

Ils notent aussi que les évènements ont besoin d'un temps de latence, d'un temps de moratoire, d'un épisode de "purgatoire" pour être relatés, même si depuis quinze ou vingt ans,

ce temps semble s'être considérablement réduit. Le passage à la retraite des narrateurs apparaît comme un moment favorable : ils retrouvent du temps pour rassembler leurs souvenirs, ils ont en général réglé les problèmes de leur vie et, surtout, leur temps est compté. A l'urgence de reprendre une vie normale après la guerre, répond, à ce moment précis, l'urgence de ne plus attendre.

Et cette période faste s'accompagne, de plus, de la présence auprès d'eux d'une génération "performante", celle des petits-enfants, qui craint moins de questionner, à la fois proche affectivement, à la fois plus distanciée dans l'ordre des générations. Cela ne signifie pas que celle des enfants ne joue aucun rôle dans la transmission. Parfois génération sacrifiée, certes, elle n'en est pas moins le plus souvent la génération passerelle, celle qui crée les ponts entre la situation extrême et le récit, qui s'élabore longtemps après.

A ces conditions optimales viennent s'adjoindre différentes motivations : ce que Primo Lévi a appelé le devoir de mémoire, à savoir mieux se souvenir afin de faire savoir, avec objectivité, précision et sobriété, et ainsi pouvoir passer le témoin. J'ajouterai le souci ultime que les faits et les disparus ne soient pas oubliés. Mais aussi celui d'une quête ou reconquête identitaire, le besoin d'estime de soi, de trouver un sens à ce qui, durant les évènements, est apparu comme insensé et finalement de définir les responsabilités.

Enfin, le début de cette recherche a permis de dégager ce qui peut faire résilience dans la production d'un récit de guerre. Ainsi, il est apparu un effet d'autoformation pour le sujet-narrateur : élaborer et produire un récit permet de clarifier, de rendre visible et de donner du sens, donc de créer de la connaissance. Ce récit, introduit parfois auprès de ses proches ou dans une petite communauté de destins semblables et, ensuite inséré dans la communauté des hommes, génère un sentiment d'appartenance, de retour à la vie "normale". Il déclenche aussi des effets d'apaisement du sujet, de libération et de justice, de catharsis (épuration du drame par la mise en mots) et peut même avoir, en guise d'effets secondaires, non recherchés mais bénéfiques, des effets "thérapeutiques", au sens de soigner plutôt que guérir.

Mais ce qui, au terme de cette première partie, m'apparaît comme étant l'effet "de synthèse", celui qui regroupe d'une certaine manière tous les autres, est celui que j'ai appelé l'effet de "raccommodement". A nuancer quelque peu de la résilience, définie, du moins en Physique, comme la capacité d'un corps à résister aux atteintes en reprenant sa forme initiale à l'image d'un ressort, le raccommodement désignerait la capacité d'un même corps à supporter les agressions en se recousant et en s'ajustant à chaque épreuve.

Autrement dit, à l'instar d'un tissu qui s'est trouvé déchiré, ou dont les parties se sont trouvées séparées, le sujet est réparé et peut continuer à assumer ses rôles dans la vie. Il n'est donc "plus tout à fait le même, ni tout à fait un autre". Il conserve la même allure générale mais avec de discrètes cicatrices ou des pièces qui peuvent parfois même le renforcer. Pourquoi pas seulement raccommodage ? Parce qu'à la métaphore textile, j'ai ajouté la métaphore optique, celle de la faculté d'accommodement de l'œil ; la métaphore comportementale : l'accommodement à une situation qui nous bouscule au départ et avec laquelle on finit par composer et trouver un *modus vivendi* ; la métaphore relationnelle : se raccommoder avec autrui suite à une fâcherie ; la métaphore thérapeutique, celle de l'accommodeur d'autrefois qui soigne ou qui, parce qu'il est accommodant, pourvoit au bien-être d'autrui.

Le raccommodement serait donc en quelque sorte la notion-produit de toutes les notions voisines rappelées plus tôt. Il désignerait l'aptitude d'un sujet ayant été victime d'une situation extrême, et en ayant conservé des traumatismes, à les accepter, à se réparer des dommages causés, à ajuster sa manière de vivre aux effets qu'ils ont laissés derrière eux, à les rendre présentables aux autres, enfin à se réconcilier avec la personne que la vie l'a fait devenir.

Cette aptitude, qui varie sans doute d'un individu à l'autre, pourrait être déployée ou renforcée par la production d'un récit de vie, si les conditions de son élaboration et de son recueil sont favorables. Et peut-être d'autant plus s'il s'agit d'un récit écrit qui permet

distanciation, symbolisation, expression artistique et qui, se matérialisant par un objet, peut facilement faire trace et un jour se détacher, se laisser surprendre, prendre et transmettre.

J'ai utilisé la pédagogie du détour, allant regarder du côté des nombreuses autres guerres qui ont agité et agitent encore indirectement la France depuis un siècle, pour mieux revenir à l'une d'entre elles, dont cette année 2012 a commémoré le cinquantenaire de la fin : l'Algérie. J'y suis revenue à présent à la fois comme un sujet d'étude précis et un sujet universel.

A ce stade de ma recherche, ma question de départ a bien sûr évolué et peut s'énoncer sous la forme des questionnements suivants :

En quoi la situation des jeunes soldats français, appelés sous les drapeaux pour maintenir l'ordre en Algérie, présente-t-elle des traits communs avec celle des personnes souffrant de traumatismes engendrés par d'autres guerres, et en quoi présente-t-elle des spécificités ? Et cela dans les différentes temporalités de la situation extrême : pendant, tout de suite après, quelques décennies plus tard et aujourd'hui. Mais aussi et surtout, question indissociable et au cœur de cette recherche: la transmission de leurs récits présente-t-elle des caractéristiques singulières et produit-elle des effets de même nature que ceux déjà évoqués ?



Partie II:

Une guerre singulière, la Guerre d'Algérie.

Des faits aux traumatismes, des séquelles à la difficile transmission,
de la transmission tardive aux effets de (re)connaissance

Sous partie I : Présentation du protocole d'investigation

Chapitre 11. L'énoncé des hypothèses de recherche

11.1. Première hypothèse (hypothèse centrale de la recherche)
11.2. Deuxième hypothèse
11.3. Troisième hypothèse

Chapitre 12. Le modèle de recueil de données : du récit de vie à l'histoire de vie

12.1. Un peu de terminologie
12.2. Une méthodologie de recherche, mais pas seulement
12.3. Une méthodologie qui a pour base la relation interlocutoire
12.4 Une méthodologie qui s'applique aux recherches qualitatives

Chapitre 13. La mise en perspective des « *unités d'observation* » ou comment recontextualiser les récits de vie

13.1. Un "petit dictionnaire" de la guerre d'Algérie
13.2. La sélection des récits de vie
13.3. La présentation des narrateurs
13.4. La réalisation des entretiens
13.5. L'analyse de contenu
13.6. L'exposition des résultats

Sous partie II : Les résultats de l'étude des récits de vie

Chapitre 14. Des conditions de vie extrêmes

14.1. Un voyage souvent cauchemardesque
14.2. Un accueil désenchanté
14.3. Des amplitudes de température extrêmes
14.4. Des bêtes sauvages ou en liberté qui complètent un décor hostile
14.5. Des rapports humains sous tension

Chapitre 15. Une formation militaire impitoyable

15.1. Une découverte fort peu rassurante
15.2. L'obligation de se dépasser
15.3. La peur de l'échec
15.4. La fierté d'avoir réussi

Chapitre 16. Des opérations militaires à haut risque

16.1. Le "baptême du feu" à jamais gravé dans les mémoires
16.2. L' « *insoutenable légèreté* » de l'armée
16.3. Des sentiments mitigés à l'égard de la population autochtone
16.4. La mort des ennemis ou "à la guerre comme à la guerre"

16.5. De la mort des camarades à la perte de son immortalité

Chapitre 17. Un sentiment d'insécurité permanent

17.1. Les attentats ou la guerre aveugle
17.2. Des trahisons qui jettent le soupçon
17.3. La peur au ventre à chaque pas

Chapitre 18. Des évènements historiques majeurs qui ajoutent au danger

18.1. La journée des tomates
18.2. Des élections truquées
18.3. Un putsch manqué
18.4. Une guerre après la guerre

Chapitre 19. Actes insoutenables en tous genres ou la plus pénible des transmissions

19.1. Des « *coups tordus* » tout juste admis
19.2. Des abus sexuels évoqués pudiquement
19.3. Des assassinats inadmissibles
19.4. Des faits de torture insoutenables
19.5. Un traitement des cadavres totalement incompris
19.6. Des exactions à peine possibles à voir

Chapitre 20 *« L'éternel retour… »*

20.1. Une métamorphose subie
20.2. Des reviviscences cruelles
20.3. Une transmission impossible
20.4. Des traversées de la Méditerranée au goût de la nostalgie
20.5. Des engagements au goût de risque

Chapitre 21. La guerre d'Algérie au banc des accusés

21.1. Une guerre incomprise, inutile et sans nom
21.2. Une guerre qui sépare et qui déchire
21.3. Une guerre qui abandonne les siens
21.4. Mais une guerre qui fait grandir

Chapitre 22 L'écriture des récits de vie rétrospectifs : des inducteurs d'écriture aux impacts sur leurs auteurs

22.1. Des déclencheurs de l'écriture trouvés dans l "entre soi"
22.2. L'espoir d'une libération
22.3. Une volonté de transmission
22.4. Une contribution à l'Histoire de France
22.5. Malgré tout, des limites

Chapitre 23. Un récit dans le récit

23.1. De l'échec scolaire à la réussite professionnelle, ou l'Algérie comme révélatrice de soi-même
23.2. De la remise en cause de son éducation ou comment devenir meilleur
23.3. La souffrance après la souffrance ou quand ce qui ne te tue pas t'aguerrit

Sous partie III : Regard sur une œuvre

Chapitre 24. Les figures du discours

24.1. Les figures du silence
24.2. Les figures de l'excès
24.3. Les figures de l'ironie
24.4. Les figures de la comparaison
24.5. Le champ lexical ou l'ensemble de termes ou d'expressions désignant un même secteur de réalité

Chapitre 25. L'usage des pronoms personnels

25.1. La prosopopée ou la manière de faire parler ou agir une ou plusieurs personnes, absentes ou mortes, que la figure de style réactualise
25.2. L'énallage ou l'usage d'un temps, d'un nombre ou d'une personne différent de ce que l'on attend
25.3. Les « *personnes de la mort* » chez Jankélévitch

Chapitre 26. L'usage du présent dans un récit rétrospectif

26.1. Le présent de présentation ou le début de l'histoire
26.2. Le présent de la généralisation ou l'appel à une opinion partagée
26.3. Le présent de l'énonciation ou quand la rédaction met de la distance avec l'évènement
26.4. Le présent de narration ou quand narrateur et lecteur sont plongés dans le feu de l'action
26.5. Le présent itératif ou quand les faits se font têtus
26.6. Le présent du discours direct ou quand les dialogues donnent vie au récit

Chapitre 27. De divers artifices littéraires

27.1. Quelques conjugaisons remarquables
27.2. La ponctuation ou la vie en points de suspension
27.3. Les différents registres de langue
27.4. Les mots spécifiques des quatre récits de vie

Conclusion intermédiaire
Bilan de l'étude des récits de vie

Pour des raisons de densité des données obtenues, j'ai choisi de ne pas rendre compte, dans cette partie, à la fois de l'exploitation des récits de vie et de celle des entretiens menés avec leurs auteurs.

Ce second matériau collecté a été présenté en troisième partie, dans le souci de conserver un certain équilibre entre les différentes composantes de la recherche.

La deuxième partie a, quant à elle, été constituée de trois temps.

Le premier a consisté à introduire le protocole d'investigation choisi :

- énoncé des hypothèses de la recherche
- présentation de la méthodologie suivie
- contextualisation du matériau recueilli

Le second a rendu compte de l'analyse de contenu des récits de vie de quatre anciens appelés d'Algérie et ce, au travers des grandes étapes de leur parcours biographique, en situation de guerre, puis à leur retour.

Le troisième, enfin, s'est attaché à l'analyse du discours, c'est-à-dire au contenant plutôt qu'au contenu, à la forme plus qu'au fond.

Sous-partie I :

Présentation du protocole d'investigation

Chapitre 11
L'énoncé des hypothèses de recherche

L'amour est la première hypothèse scientifique
pour la reproduction objective du feu.
Gaston Bachelard

Les hypothèses présentées ici ont suivi la logique de la démarche entreprise en première partie et ont donc repris les étapes successives du processus par lequel sont passés les protagonistes de l'enquête qui va suivre : depuis les faits rencontrés, les situations extrêmes vécues, les traumatismes engendrés, jusqu'à l'écriture et les effets du récit de guerre, en passant par la période "moratoire" durant laquelle les souvenirs n'ont pu être transmis ou très partiellement.

A ce stade, ces hypothèses ne pouvaient s'appuyer que sur des points de convergence et des spécificités que je pressentais avec les guerres que nous avions parcourues en première partie. Elles ne reposaient pas sur une connaissance précise de la guerre d'Algérie mais plutôt sur des idées répandues que tout un chacun a eu à entendre et à partager, tant il est vrai qu'à intervalles réguliers cette guerre refait surface et souvent violemment. Je ne prendrai comme exemple que la présentation du film *Hors-la-loi* de Rachid Bouchareb au Festival de Cannes 2010 : « *attaqué dès sa sélection* […] *donc avant même d'avoir été vu, par des élus proches de l'extrême-droite soutenus ensuite sur la Croisette par des manifestants cachant mal leur nostalgie du colonialisme, Hors-la-loi a été immédiatement et vigoureusement défendu par de nombreuses personnalités, à commencer par les meilleurs historiens spécialistes de la guerre d'Algérie. Qui eux-mêmes, n'avaient pas eu non plus l'occasion de découvrir le film* […]. *Résultat : cette agitation a empêché tout débat sérieux sur les enjeux d'un tel long métrage, qui ne cachait pas son ambition de toucher le plus large public*…»[1].

Ces hypothèses avaient donc vocation à être validées mais aussi à être "retoquées" si elles s'avéraient infondées, ou encore à être complétées si le chercheur (et c'est son but) révélait des éléments d'information jusque-là peu ou pas envisagés. Dans tous les cas, elles visaient à faire avancer la connaissance sur un sujet sensible par excellence et qui ouvre, peut-être, à des savoirs partiels ou manquant de nuance.

Au nombre de trois, ces hypothèses ont été décomposées en une première hypothèse, qui est l'hypothèse centrale de ma recherche, et en deux hypothèses secondaires, qui lui sont liées, et qui sont elles-mêmes interdépendantes.

Après chacune d'elles, je me suis efforcée de faire un petit commentaire, permettant d'en affiner le sens et de l'articuler avec ma problématique

11.1. Première hypothèse (hypothèse centrale de la recherche) :

Les récits de vie rétrospectifs, qui portent sur le vécu d'une période de guerre, favorisent le "raccommodement de soi".

Au moment des évènements, la guerre impose à la plupart de ses acteurs le voisinage avec la mort et il est "par nature" impossible de se préparer à de tels évènements. Cela conduit le plus souvent à une remise en cause, voire à un effondrement des repères identitaires surtout parce que la guerre est provoquée par une main humaine, contrairement à une catastrophe naturelle. De plus, elle sépare le soldat de ses proches.

Au retour, la perte des idéaux, des convictions ou des croyances, à laquelle s'ajoute parfois un clivage de la personnalité comme mécanisme de défense, conduit à une sorte de

[1] STORA Benjamin, de ROCHEBRUNE Renaud. *Hors-la-loi* : enjeux secondaires et enjeux réels. Retour sur le film de Rachid BOUCHAREB et la vision qu'il donne de la guerre d'Algérie. *Cahiers du cinéma*. 2010, n°660, p.88.

métamorphose du sujet, qui est repérée par l'entourage. Mais la situation extrême peut aussi déclencher un syndrome de stress post-traumatique.

Dans l'après-coup des faits, et malgré un besoin, repéré comme fréquent, de vouloir partager ses émotions, il arrive que le soldat éprouve des difficultés à se confier quand l'heure est venue, pour les autres, d'oublier.

Mais, grâce à l'écriture et à la mise en mots, avec ce que cela suppose de distanciation voire de souci d'esthétisme, les victimes peuvent rendre l'expression de leurs traumatismes recevable par l'entourage, dire leur vérité sur les évènements et en faire quelque chose dont ils peuvent être fiers et cela, même à très grande distance des évènements.

11.2. Deuxième hypothèse

Si la guerre d'Algérie n'échappe pas aux caractéristiques universelles et intemporelles d'une situation extrême et, à ce titre, a vocation à conduire ses acteurs à partager socialement leur vécu de cette guerre, ses spécificités sont autant de freins qui rendent difficile la transmission.

Depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, elle est la seule guerre française à avoir eu recours à des appelés du contingent, donc des personnes très jeunes, ayant souvent soif d'idéal et, contrairement aux militaires de carrière, ayant été très peu préparés. Par ailleurs, il s'agit d'une guerre de décolonisation et non d'une guerre d'invasion ou d'occupation.

Sa proximité avec la fin de la guerre 39-45 peut conduire à établir des comparaisons avec les pratiques nazies et, pour les appelés d'Algérie, à intérioriser la honte et la culpabilité.

De plus, elle n'est pas reconnue comme guerre pendant tout le conflit et bien au-delà, mais seulement en 1999.

En outre, le fait qu'elle se déroule en-dehors de la métropole favorise un certain détachement de la population de l'Hexagone, à l'exception des familles concernées.

Quand tentative il y a de raconter au retour (et il y en a peut-être eu plus qu'on ne le croit), l'entourage, souvent choqué, et les autorités, soucieuses de leur image, ont du mal à recevoir les récits.

Enfin, et c'est une donnée historique probablement très prégnante, la guerre d'Algérie est une guerre perdue.

11.3. Troisième hypothèse :

Compte tenu que la transmission de la guerre d'Algérie a souvent été difficile à rendre effective ou audible, les récits de vie rétrospectifs, qui arrivent désormais plus abondamment sur cette guerre, avec la distance du temps et sa reconnaissance officielle comme guerre, ont d'autant plus valeur de "raccommodement de soi" :

En effet, les anciens appelés qui écrivent aujourd'hui, en se documentant pour certains, en travaillant sur leurs souvenirs pour tous, permettent d'expliquer, sinon de comprendre, pourquoi et comment la France en est arrivée à cette guerre et pourquoi et comment ils y ont été "embarqués" de gré ou de force.

En réincorporant cette partie de leur histoire personnelle dans l'histoire de toute leur vie mais aussi dans l'Histoire de leur pays, ils mettent fin à cette place à part accordée aux évènements du passé et qui, pour quelques-uns, pouvait demeurer clivée au sein de leur structure psychique.

Face à ce qui, dans le traitement de la réalité historique, pouvait jusqu'alors être perçu comme une attaque à leur intégrité, ils peuvent, par ces récits, dire "leur" vérité et ainsi se libérer, s'apaiser, se rendre justice et se réconcilier avec eux-mêmes et avec ceux qu'ils pouvaient percevoir comme des "agresseurs" de leur dignité à certains égard. Pour certains,

les plus en souffrance parmi ceux qui, néanmoins, sont capables d'écrire, le récit peut parfois participer d'un bien-être retrouvé sinon d'une sorte de "soin".

Pour conclure, écrire sur la guerre d'Algérie que l'on a vécue comme appelé, serait contribuer à un processus de raccommodement avec soi et son environnement : l'ancien appelé se recoud des traumatismes qu'il a subis là-bas et au retour, parfois ; il ajuste son parcours de vie futur en ne fuyant pas la réalité passée mais en la prenant avec lui pour mieux avancer ; au contraire, il compose avec cette histoire une nouvelle partition ; il accepte les erreurs, voire les fautes commises, en les resituant dans un contexte où elles peuvent prendre sens.

Chapitre 12
Le modèle de recueil de données : du récit de vie à l'histoire de vie

La véritable culture, celle qui est utile,
est toujours une synthèse entre la savoir accumulé
et l'inlassable observation de la vie.
Francesco Alberoni

Afin d'expliquer pourquoi j'ai choisi, pour cette recherche, de procéder à un recueil d'histoires de vie, mais aussi quelles en sont les spécificités au regard d'autres méthodologies, j'ai décidé de faire un détour très rapide par la présentation de cette approche particulière, en essayant de la mettre en perspective avec mon sujet de recherche. J'ai commencé par un peu de sémantique pour tenter ensuite de définir ce qu'est cette approche, avant d'aborder la posture du chercheur qu'elle implique et l'intérêt qu'elle a revêtu pour mon travail.

12.1. Un peu de terminologie

La première étape était de définir avec précision le type de "matériaux" que j'avais recueillis. Dans l'approche biographique, qui pourrait être la locution générique permettant de recouvrir l'ensemble des pratiques visant à produire des connaissances et du savoir à partir d'une vie, les auteurs utilisent les termes "histoire de vie" et "récit de vie".

Pour ma part, je souscris à la différenciation qu'opère Alex Lainé dans la nouvelle édition de son livre parue en 2007 et qui s'appuie sur la définition de l'histoire de vie par Gaston Pineau et par celle que Daniel Bertaux a fournie du récit de vie. Pour Lainé, « *le récit de vie est un moment dans le processus de production d'une histoire de vie. C'est celui de l'énonciation écrite et/ou orale de sa vie passée par le narrateur. L'histoire de vie commence pleinement avec le travail de ce matériau, le repérage des structures selon lesquelles la vie et le récit peuvent être organisés, la mise au jour du sens dont la vie et le récit sont porteurs*[1] […]. *Histoire de vie* [=] *récit de vie + analyse des faits temporels relatés par le récit* »[2].

Selon Christophe Niewiadomski, en cherchant à résoudre les difficultés que pouvait engendrer l'usage des deux expressions, Alex Lainé a « *inscrit ces dernières dans un rapport de progression temporelle et méthodologique* »[3] et dans cette perspective, le récit constitue une médiation entre la vie réelle, passée, et la construction de l'histoire de vie.

C'est cette même démarche méthodologique que j'ai suivie dans l'approche empirique conduite auprès d'anciens appelés d'Algérie : je me suis procuré des récits de vie écrits par eux, dans une relative solitude ou mise en retrait, et leur ai proposé, après m'en être imprégnée, et sur la base d'un entretien que je présenterai plus tard, de produire ensemble une analyse réflexive sur leur récit afin d'y apporter un complément de sens.

Par ailleurs, pour rester dans le vocabulaire employé, le récit de vie ne renvoie pas toujours à la vie complète d'un individu mais plutôt à une période ou à l'un de ses aspects. Ainsi, dans les différentes appellations que j'ai rencontrées, se côtoient le récit de voyage et le récit de pratique, l'histoire scolaire, le récit de formation ou encore la carrière et la biographie éducative. Cette abondance de mots a fait dire à Guy Belloncle qu'il était sans doute nécessaire « *d'affiner la typologie de ce que l'on entend par histoire de vie : de Tante*

[1] LAINE Alex. *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. Paris : Desclée de Brouwer. 2007, 276 p., p.142. (Collection Sociologie clinique).
[2] Ibid, p.262.
[3] NIEWIADOMSKI Christophe. *Intervenir par le récit de vie*. 2008, op.cit., p.33-34.

Suzanne, dix ans de travail, au curriculum amélioré, une heure d'entretien »[1].

Dans l'enquête qui nous intéresse, il s'agit bien sûr de récits de guerre, qui se situent dans l'entre-deux, c'est-à-dire quelques mois à quelques années d'écriture, et qui peuvent être parfois l'occasion d'en dire un peu plus sur sa vie.

12.2. Une méthodologie de recherche, mais pas seulement

La méthodologie des histoires de vie existe dans plusieurs disciplines, mais c'est la Sociologie qui a accompagné son avènement comme procédure scientifique depuis l'école de Chicago dans les années 1920 à 1930 et ce, bien qu'elle existât auparavant en Littérature mais plutôt comme simple "miroir" d'une époque ou d'une société. Dans les années 1980, les auteurs de référence en Sociologie sont entre autres Daniel Bertaux et Vincent de Gaulejac. Si le premier l'utilise comme méthode de recherche, « *privilégiant dans le parcours les traces objectives du récit* »[2], le second, en créant le courant de la Sociologie clinique, issu d'un croisement avec la Psychanalyse, propose une pratique d'intervention qui utilise les récits de vie comme « *visant à répondre à une demande et produire des effets de changement pour des personnes, des groupes et des collectifs* »[3].

C'est aussi dans les années 80 que la méthodologie des histoires de vie apparaît dans le champ des Sciences de l'Education et tout particulièrement en formation d'adultes. Après Paul Le Bohec, présenté comme l' « *un des premiers à avoir écrit un article intitulé Les biographies dans la formation* »[4], Gaston Pineau sera principalement celui qui élaborera et diffusera cette approche. Pour ce courant, grâce à l'expression langagière, à la démarche narrative, le sujet se formant obtient *de facto* un effet d'"autoformation". Cette mise en mots dans l'après-coup révèle ce qu'il retient, malgré lui, du cours de sa vie, et ce que la réflexivité narrative lui apporte en "supplément". C'est ce que résument deux concepts-clefs, « *l'autobiographie autoformative* » pour Gaston Pineau, « *les efficaces biographiques* »[5] pour Jean-Louis Le Grand.

On retrouve, bien sûr, toujours aujourd'hui l'approche biographique en Littérature. En revanche, elle est arrivée plus récemment dans des disciplines variées que sont la Psychologie, la Géographie sociale, l'Histoire, mais aussi dans des pratiques comme le travail social ou au sein de consultations psychologiques spécialisées en Belgique, dans le courant de la Sociologie clinique. Selon l'intention, les histoires de vie peuvent donc être pratiquées en tant que méthodologie de recherche ou en qualité de méthode d'intervention ou de formation.

Si elle est destinée à une visée de recherche, la méthodologie des histoires de vie permet, grâce au croisement entre l'individuel et le collectif, de parvenir à des hypothèses qui, « *discutées au sein de la communauté scientifique* » peuvent parfois aboutir à « *généraliser l'explication à d'autres situations et à d'autres contextes* » et à produire « *des savoirs savants* »[6]. Cela dit, même au corps défendant du chercheur, j'ai constaté qu'elle était toujours un peu, sans nécessairement la nommer ainsi, méthodologie d'intervention. Dans le champ disciplinaire qui est le mien, elle conduit à l'autoformation du sujet, ou plutôt de deux sujets : le chercheur, d'une part, la personne qui effectue des apprentissages par la mise à distance de sa propre vie, d'autre part.

Cette mise à distance s'opère en plusieurs phases : narration de sa vie, par écrit ou par oral, seul ou avec d'autres ; regard porté sur ce que l'on a ainsi extériorisé, décentré de soi ; confrontation de ce regard, de cette relecture de sa vie avec un ou plusieurs autres regards ;

---

[1] BELLO NCLE Guy. Les dimensions institutionnelles. *Histoires de vie. Utilisation pour la formation*, ed. par Guy JOBERT et Gaston PINEAU. Paris : L'Harmattan. Tome 1. 239 p, p.53.
[2] RHEAUME Jacques. *Intervenir par le récit de vie*. 2008, op.cit., p.121.
[3] de GAULEJAC Vincent. Ibid, p.14.
[4] PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis. 1993, 126 p, p.18.
[5] COURTOIS Bernadette. *L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie*. Actes du Colloque International, ed. par Christian LEOMAND. 1993, 258 p., p.121.
[6] de GAULEJAC Vincent, op.cit., 2008, p.23.

apprentissages réalisés grâce donc à l'hétéro-formation, c'est-à-dire ce que l'autre apporte, et, au final, autoformation, à savoir ce que la personne retient comme enseignements de tout ce qu'elle aura pu découvrir ou redécouvrir. C'est donc un processus de co-construction.

J'ai donc postulé, qu'outre l'accès à la connaissance, auquel les récits de guerre et les entretiens recueillis auprès des anciens appelés d'Algérie m'ont ouvert, la méthode suivie a eu des effets de (trans)formation des sujets interrogés et cela, avant même que je sois allée interroger les effets produits par l'écriture de ces mêmes récits sur leurs auteurs, mais aussi, sur moi en tant que chercheur et sur les lecteurs futurs.

12.3. Une méthodologie qui a pour base la relation interlocutoire

Après la phase d'écriture, qui appartient au narrateur (même si, dans certains cas, celui-ci peut y être aidé en étant, par exemple, doté d'outils narratifs comme la ligne de vie ou des inducteurs d'écriture), le chercheur va se positionner comme « *un amplificateur de parole* »[1], selon Josette Pasquier, voire comme l'un des éléments à part entière d'un processus de créativité commune. C'est « *une connaissance à deux* »[2], dit par exemple Emmanuel Lazéga, une co-construction. C'est aussi, pour Daniel Bertaux, « *avant d'être une expérience intime et subjective d'un sujet* […] *quelque chose qui se produit dans le système de relation qu'il a avec des "autrui significatif"* »[3]. Autrement dit, pour qu'elle apporte toute sa richesse, la méthodologie des histoires de vie devrait être pratiquée par un chercheur faisant partie de ces "autres" dont la présence, en cet instant, a du sens.

Pour y parvenir, Jean-Louis Le Grand nous donne quelques clefs : « *Un des enjeux épistémologiques des histoires de vie*, dit-il, *est de toute évidence, constitué par cette approche au plus près des valeurs d'une personne* [qui] *permet de comprendre "comme de l'intérieur"* »[4]. Dès lors, ajoute-t-il, la posture classique d'extériorité qui placerait l'observateur d'un côté, l'observé de l'autre, devient impensable. « *Les plus riches des histoires de vie sont celles où les relations entre le narrateur et le chercheur sont placées sous le signe d'une grande confiance, d'une grande implication réciproque, voire d'une histoire de forte amitié* »[5]. Il ne sous-estime pas, par ailleurs, la difficulté que représente cette posture, allant jusqu'à la qualifier d'"implexité", car alliant, sans pouvoir toujours les concilier, l'implication envers l'autre et la complexité d'une certaine forme d'intimité.

En ce qui me concerne, je pense que le fait d'être la fille d'un ancien appelé d'Algérie m'a donné une légitimité que tout chercheur n'aurait peut-être pas obtenue d'emblée. L'assurance de mon implication, celle de la qualité de mon écoute et de mon empathie, ont été probablement un acquis, de fait, pour mes interlocuteurs, avant même qu'ils m'eussent rencontrée. C'est en tout cas ainsi que je l'ai ressenti.

C'est aussi ce qu'a exprimé Rachel Drezdner, membre du groupe doctoral *Transform'* auquel j'appartenais, à propos de sa propre thèse en cours. Travaillant sur la transmission de la Shoah de la première à la deuxième génération, elle explique, à l'issue de plusieurs entretiens exploratoires auprès de familles concernées : « *Le sujet est lourd. Il concerne le genre humain et les limites de la cruauté atteinte par une partie de l'humanité sur une autre*. […]. *Face à une telle perception, le questionnant, tout chercheur soit-il, ne peut engager un jeu relationnel dans l'ignorance, dans la distance affectée. Il faut déjà avoir lu, entendu, accepté et peut-être baigné dans cette problématique*. […]. *Ceci m'a été confirmé par la*

[1] PASQUIER Josette. Histoires de vie : les utilisations de la démarche autobiographique en formation. *Etudes et expérimentations*. 1986, n°22, p.26.

[2] LAZEGA Emmanuel. Introduction. *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, ed. par Franco FERRAROTTI. Paris : Librairie des Méridiens. 1983. (Collection Sociologies au quotidien).

[3] BERTAUX Daniel. Histoire de vie. *Recherches, formations, pratiques*. 1990, n°126, p.16.

[4] LE GRAND Jean-Louis. Méthodologie des histoires de vie en formation de formateurs. *Peuple et Culture – Education Permanente*, op.cit, p.109.

[5] Ibid, p.114.

réaction des personnes qui ont accepté de me parler. Il fallait partager au minimum un élément de ce vécu et les générations de mes parents et de mes grands-parents étaient convoquées discrètement mais fermement par ceux qui entendaient me faire le don de leur histoire »[1].

Reste que je ne pourrai pas toujours être "fille de" dans mes recherches futures, et qu'il me faudra, sans doute, déployer plus d'efforts et me montrer plus convaincante pour gagner la confiance et devenir cet "autrui significatif" dont le narrateur a besoin pour se confier.

12.4. Une méthodologie qui s'applique aux recherches qualitatives

Pour Guy de Villers, « *les questions dont on peut espérer un certain éclairement par la méthode du récit de vie* [il emploie, quant à lui, cette locution] *sont principalement les suivantes :*

- *Celles qui sont affectées par la dimension temporelle, telles qu'un processus de changement ou une trajectoire*
- *Celles qui n'auraient pu être traitées par une méthode quantitative exigeant un grand nombre d'observations.*

Il s'agit donc de sujets de recherche qui se réfèrent à la particularité d'une histoire »[2].

Mon objet s'inscrit bien dans ces deux critères : il conduit à parcourir environ cinquante ans de la vie d'anciens appelés d'Algérie, depuis leur long passage sous les drapeaux, qu'ils décrivent par le menu, jusqu'à ce qu'ils sont devenus aujourd'hui, transformés par les évènements, toujours dans une démarche réflexive sur le sens de ce qu'ils ont enduré à l'âge de vingt ans et sur, enfin, une possible transmission, en passant par une quarantaine d'années qu'ils ont vécue "avec" la guerre mais, souvent, sans la dire.

Bien sûr, certains chercheurs, journalistes, cinéastes, ont interrogé plusieurs dizaines de personnes, mais leurs recherches portaient le plus souvent sur la situation extrême en elle-même, pour en identifier les principaux traumatismes, ou recueillir des témoignages sur des faits historiques qui ont pu, parfois, prêter à polémique. Il était en revanche assez rare, me semblait-il, que des travaux aient été consacrés aux difficultés du retour des rescapés des guerres ou se soient poursuivis jusqu'à l'aube du bilan de leur vie.

C'est en tout cas ce qu'affirmait Virginie Linhart, documentariste, qui a pris la peine de rencontrer et d'interroger des survivants de la Shoah, dans un film réalisé en 2009. « *Soixante-cinq ans après le génocide*, dit-elle, *et pour la première fois, ils racontent* ». Et un peu plus loin, elle martelait : « *Pour la première fois, des survivants racontent cette expérience si particulière que fut le retour* »[3].

Si l'on a aussi peu parlé de l'"après-coup", alors a-t-on encore probablement moins parlé des problèmes de transmission que le "coup" a générés, et un peu moins encore, peut-être, des effets de cette transmission lorsqu'elle a pu se faire, que ce soit à proximité ou à distance des faits. Pour y parvenir, il faut en effet pouvoir prendre le temps d'entendre un long parcours, souvent semé d'embûches.

En outre, par la méthode des Histoires de vie, telle qu'elle est pratiquée dans mon champ disciplinaire que sont les Sciences de l'Education, on ne vise pas ce que l'on appelle la saturation sociologique, paradigme qui sous-tend « *que, d'une part, tous les aspects de la problématique soient couverts et que, d'autre part, les données recueillies soient cumulables. Par contre, si l'on choisit le paradigme indiciaire, on pourra limiter le nombre des*

[1] DREZDNER Rachel. *A propos de la transmission de quelque chose de la Shoah aux générations suivantes*, Séminaire doctoral *Transform'*. Université de Nantes, [support : compte rendu]. Destinataire : Corinne CHAPUT-LE BARS. 4 novembre 2010. Communication personnelle.

[2] de VILLERS Guy. L'approche biographique au carrefour de la formation des adultes, de la recherche et de l'intervention. Le récit de vie comme approche de recherche-formation. *Pratiques des histoires de vie*. 1996, op.cit, p.125.

[3] LINHART Virginie. *Après les camps, la vie…* Documentaire. Cinétévé. 2009. 70 mn. Couleur.

narrateurs, car chaque récit reçoit la valeur d'un index qui pointe "vers où ça va" »[1]. Deux exemples sont restés célèbres en la matière, qui n'ont choisi qu'un narrateur (en l'occurrence une narratrice) pour, malgré tout, identifier des indices permettant un travail d'interprétation. Il s'agit de *Produire sa vie*, écrit avec Marie-Michèle[2], de Gaston Pineau, et de *Tante Suzanne*[3], de Maurizio Catani, qui fut par ailleurs le créateur du concept d'"Histoire de vie sociale", qui parle de lui-même.

Pour ma part, j'ai choisi l'entre-deux. Retenant quatre récits de vie sur des critères que j'expliciterai un peu plus tard, j'ai opté pour le croisement des données recueillies, « *la comparaison entre les résultats obtenus pour chacun* [donnant] *à ceux-ci une portée beaucoup plus significative* »[4], sans prétendre, néanmoins, à une généralisation qui serait en soi abusive.

[1] de VILLERS Guy. 1996, op.cit., p.125
[2] PINEAU Gaston, Marie-Michèle. *Produire sa vie : Autoformation et autobiographie*. Montréal : Editions coopératives Albert Saint-Martin. 1983, 419 p.
[3] CATANI Maurizio, MAZE Suzanne. *Tante Suzanne.* Paris : Librairie des méridiens, 1982, 474 p. (Collection Sociologies au quotidien).
[4] de VILLERS Guy, Ibid. p.126.

Chapitre 13
La mise en perspective des "unités d'observation" ou comment recontextualiser les récits de vie

Associer sans réduire,
distinguer sans disjoindre.
Edgar Morin

Ayant fait le choix méthodologique d'une approche qualitative, celle des histoires de vie, je ne pouvais pas prétendre travailler sur une "population", comprise dans son acception la plus large, à savoir un tout. Je ne pouvais pas non plus parler d'"échantillon", n'étant pas en mesure de justifier d'une quelconque représentativité des narrateurs choisis. J'ai donc retenu la troisième voie à savoir « *étudier des composantes non strictement représentatives* […] *de la population* »[1] que Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt appellent des « *unités d'observation* »[2].

Mais auparavant, j'ai éprouvé le besoin de travailler sur ce que furent la situation de l'Algérie et ses rapports avec la France, depuis sa colonisation jusqu'à nos jours, en insistant bien entendu sur la période 1954-1962, qui concerna directement les anciens appelés rencontrés.

13.1. Un "petit dictionnaire" de la guerre d'Algérie

J'ai été inspirée par un ouvrage, qui s'intitule *Dictionnaire de la colonisation française*[3], que j'ai compulsé en premier. J'ai, après sa lecture, choisi d'élaborer moi-même un lexique, destiné à donner des clefs pour décrypter le vocabulaire partagé par les narrateurs, articuler leurs récits avec des faits historiques incontournables, qui ont marqué le déroulement de la guerre, mais aussi pour comprendre et faire comprendre le contexte sociopolitique de la métropole.

J'ai utilisé un nombre relativement conséquent de documents écrits ou audiovisuels mais j'ai surtout exploité des ouvrages de synthèse, ou des auteurs qui font référence sur le sujet, afin à la fois d'aller à l'essentiel et de mieux appréhender les récits. En revanche, je tiens ici à souligner qu'il s'agit d'un travail modeste qui doit comporter quelques erreurs et surtout des omissions, n'effectuant pas une recherche d'historienne.

Ce dictionnaire est "à géométrie variable", allant d'une ligne pour certains mots, qu'il s'agissait seulement de définir, et sur lesquels il sera possible de revenir au fil de l'analyse des récits et des entretiens, jusqu'à plusieurs pages lorsqu'il m'apparaissait nécessaire de décrire des périodes historiques longues de plusieurs mois voire de plusieurs années.

Ainsi, l'on part de la lettre A pour Algérie, qui exige un long détour, pour terminer le chemin à la lettre Z pour Zone interdite qui, elle, n'a nécessité que quelques lignes.

Le dictionnaire, placé en annexe numéro 1, dans le second volume de cette thèse, peut être lu soit avant la présentation des personnes rencontrées dans cette recherche, comme préalable en quelque sorte, soit au fur et à mesure des pages consacrées au portrait des personnes rencontrées et à l'analyse de leurs témoignages. Afin de ne pas alourdir la lecture, j'ai choisi de faire apparaître un astérisque renvoyant au lexique uniquement à la première apparition de chaque mot identifié comme exigeant une définition. Ces renvois commencent dès la présentation des témoins.

Je tiens aussi à préciser que lorsque j'ai moi-même employé des mots arabes, j'ai opté pour les laisser au singulier, comme dans la langue d'origine.

---

[1] QUIVY Raymond, van CAMPENHOUDT Luc. 2006, op.cit, p.150
[2] Ibid, p.147.
[3] LIAUZU Claude (Dir.). *Dictionnaire de la colonisation française.* Paris : Larousse, 2007, 653 p. (Collection à présent).

13.2. La sélection des récits de vie

J'aurais pu, comme des spécialistes de l'Histoire de vie, cités plus tôt, l'ont fait bien avant moi, m'appuyer sur un récit unique, en l'occurrence celui de mon père, appelé en Algérie, pour travailler autour des effets de celui-ci sur le narrateur. Mais plusieurs motivations m'ont conduite à élargir le champ de mon étude :

- Tout d'abord, le souhait d'être moins impliquée personnellement en allant également à la rencontre de personnes inconnues ;
- Ensuite, même si, je le répète, il ne s'agit pas d'un échantillon représentatif des anciens appelés d'Algérie, le souci de recueillir des récits portant sur des périodes différentes, d'une guerre qui a tout de même duré près de huit ans, sur des régions différentes de ce grand pays et sur des fonctions différentes exercées dans des corps d'armée différents ;
- Enfin, l'intérêt de pouvoir croiser les récits afin de repérer ce qui serait susceptible de constituer des grandes tendances, s'il y en a, sans tenter bien sûr de généraliser outre mesure, mais dans l'optique, qui est une des orientations épistémologiques de l'Histoire de vie, de montrer que le particulier vient nourrir l'universel.

J'ai donc, comme je l'ai déjà évoqué, contacté l'Association Pour l'Autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA) pour que sa conservatrice me prépare les manuscrits en rapport avec l'Algérie qui y avaient été adressés.

Ces dépôts ont fait l'objet, en juin 2010, après mon passage, d'un *Cahier* dédié au Maghreb et y ont été classés en cinq grandes périodes, depuis la colonisation jusqu'à l'immigration et ce qu'il en est de la double culture aujourd'hui. La quatrième rubrique est consacrée à l'épisode de la guerre d'indépendance algérienne.

Comme le dit Véronique Leroux-Hugon, responsable de l'écriture de cette partie, c'est « *de 1998 à 2009* [que] *les évocations de la guerre d'Algérie, fussent-elles en textes brefs, ou comme un chapitre marquant d'un récit de vie, arrivent nombreuses à la Grenette d'Ambérieu, siège de l'APA* »[1]. 1998, soit 44 ans après le début de la guerre ou 36 après la proclamation de l'indépendance. Pour les textes déposés en 2009, c'est plus de 10 ans encore à ajouter à ce que les auteurs de la première partie de cette recherche ont appelé tantôt le temps de latence, tantôt le moratoire, voire même le purgatoire imposés à la transmission.

Parmi ces textes, on relève « *3 sections : les appelés, les civils impliqués dans la guerre, le départ des pieds-noirs* »[2]. Concernant les appelés, 24 manuscrits ont été recensés dans cet inventaire. Or, lorsque je me suis déplacée à l'APA en février 2009, seulement une dizaine m'a été présentée, ce qui signifie que le double est parvenu à la Grenette et a pu y être archivé dans le courant de l'année 2009. Le processus de retour de mémoire était donc bien à l'œuvre depuis 1999, et surtout après les prises de position et les gestes symboliques déployés dans les années 2000.

Sur la dizaine de manuscrits proposés début 2009, j'ai retiré ceux qui étaient des recueils de correspondances échangées durant la guerre entre un appelé et sa fiancée (cas le plus fréquent des écrits épistolaires), ainsi que les journaux et autres carnets tenus au jour le jour, car je souhaitais, dès l'entrée en matière de cette recherche, des récits rétrospectifs, élaborés donc dans l'après-coup, et qui pouvaient laissaient supposer une transmission délicate. J'ai aussi écarté les récits très courts ou occupant une place limitée au sein d'une autobiographie complète, et qui m'apparaissaient peu exploitables.

A l'issue de ce premier travail de recension, il me restait cinq manuscrits relevant de mes critères. Conformément aux obligations de tout chercheur s'adressant à l'APA, j'écrivis aux cinq narrateurs pour solliciter en premier lieu leur autorisation de mentionner leur récit de vie dans ma thèse. Malheureusement, deux d'entre eux étaient déjà décédés, et ce furent leurs

[1] LEROUX-HUGON Véronique. Maghreb et autobiographie. *Les Cahiers de l'APA*, 2010, n°47, p.51.
[2] Ibid, p.52.

épouses qui me répondirent avec empressement et intérêt pour mon travail. Un troisième auteur avait changé d'adresse et il ne me fut pas possible de le retrouver. Je contactai les deux autres et sollicitai de plus un entretien. A ces deux récits de vie, obtenus à l'APA, s'ajoutèrent donc le récit de mon père et celui de l'ami d'un ami, dont j'avais eu connaissance par le "bouche à oreille".

13.3. La présentation des narrateurs

Au nombre de quatre, je les ai choisis sur la base de deux critères principaux, en lien à ma problématique et à mes hypothèses :

- Il s'agissait d'anciens appelés ou maintenus sous les drapeaux, donc non militaires de carrière, prêts peu ou prou à rencontrer de tels faits ;
- Ils avaient écrit leur manuscrit plus de trente ans après la fin de la guerre, laissant entre les évènements et le récit une période moratoire correspondant à un saut de génération.

Cependant, malgré ces deux caractéristiques qui les réunissaient, leurs parcours personnels, au regard notamment de la guerre d'Algérie, présentaient des nuances susceptibles d'engendrer des différences de vécu quant aux situations rencontrées, qui pouvaient élargir et enrichir notre analyse commune :

- Deux d'entre eux étaient sursitaires, c'est-à-dire qu'ils étaient un peu plus âgés que les deux autres et, dans cette période de la vie, quelques années, voire quelques mois d'écart, comptent beaucoup dans l'appréhension des évènements ;
- S'ils étaient sursitaires, cela signifiait qu'ils étaient étudiants avant leur départ et qu'ils avaient peut-être bénéficié d'une "formation" politique ;
- L'un était marié, l'autre fiancé, les deux autres étant célibataires, ce qui pouvait aussi générer des conduites différentes, notamment face au danger ;
- Ils étaient partis à des moments différents de la guerre d'Algérie, ce qui permettait de couvrir presque toute la période pendant laquelle le gouvernement français avait eu recours aux appelés du contingent, et ce jusqu'après la signature des accords d'Evian ;
- Ils avaient été affectés dans plusieurs régions d'Algérie et dans des postes variés : de l'Aurès au Mont de l'Ouarsenis, des camps de regroupement aux commandos de chasse. Pour une meilleure connaissance de la géographie algérienne de l'époque, j'ai d'ailleurs placé une carte en annexe numéro 2 du second volume.

J'ai présenté les quatre narrateurs en fonction de l'ordre chronologique dans lequel ils sont arrivés en Algérie et du même coup de leur âge, du plus "ancien" au plus "jeune". Afin de respecter leur anonymat, je les ai désignés par un prénom fictif et j'ai essayé, autant qu'il était possible de le faire, de préserver aussi l'anonymat des personnes citées dans leurs récits voire des lieux trop aisément identifiables pour un lectorat spécialiste.

Pour rendre leur présentation plus vivante, j'ai fait le choix d'utiliser le présent, temps de l'indicatif, qui est celui que les narrateurs ont souvent eux-mêmes employé pour raconter leur expérience extrême.

- **P comme… Philippe**

Philippe est issu d'une famille assez aisée et "traditionnelle" de la région Picardie. Il appartient à la "classe 54/1". Il effectue son Service national dans la "coloniale" durant 18 mois et stationne notamment à Madagascar. Il débarque à Marseille en Juillet 1955 mais, faisant partie des "disponibles", il est convoqué à Lille le 22 septembre après de courtes vacances et embarque de nouveau pour le continent africain le 25 novembre. Il a le grade de Sergent et à ce titre, se retrouve adjoint au chef d'une Section en Algérie, dans un bataillon

d'Infanterie de marine, où il retrouve les "coloniaux", qu'il a quittés quelques mois plus tôt. Il a alors un peu plus de 21 ans.

Il opère essentiellement dans le Nord-Constantinois, en petite et grande Kabylie, à proximité d'une ville. Son action vise à quadriller le territoire pour repérer les *fellagha** et les empêcher de nuire. Il est en Algérie durant l'hiver 1955-1956 et la contre-guérilla n'en est encore qu'à ses balbutiements. Moins organisées que ne le seront ultérieurement les commandos de chasse, les troupes auxquelles il appartient se caractérisent par un armement et des équipements antédiluviens, et il constate à maintes reprises l'inconscience et l'incompétence de ses chefs.

Alors qu'il doit rentrer, la "quille" est retardée de jour en jour, le Ministère en charge de la défense attendant que les effectifs de la classe 1954 soient remplacés nombre pour nombre. Il est enfin débarqué à Marseille, après un hiver long et rigoureux, le 29 Mars 1956. Il aura été 122 jours là-bas.

Pendant que la guerre continue, il suit les informations mais est surtout préoccupé par un but : construire sa vie. Ayant raté son baccalauréat avant de partir au service, et n'ayant pas pu s'engager dans des études supérieures, ce qu'il regrettera toujours, il entrera dans les Assurances. Il se mariera en 1960.

Il s'aperçoit beaucoup plus tard avec effroi que de la guerre d'Algérie, il ne connaît que peu de choses : il découvre très tardivement les pratiques odieuses telles que la corvée de bois* par exemple. Il en reste vaguement honteux.

- **Ou P comme… Paul**

Paul est instituteur depuis peu lorsqu'en mars 1958, son sursis étant arrivé à échéance, il quitte sa petite école bas-normande où il fait ses premiers pas d'enseignant. Il est Breton d'origine mais a obtenu le concours de l'Ecole Normale de Caen et doit dix ans à l'Académie qui l'a formé. C'est lors de sa première affectation qu'il rencontre sa future femme et l'épouse quelques mois plus tard.

Quand il se marie, il est déjà incorporé depuis le 1er Mars 1958 et effectue ses "classes". La guerre d'Algérie fait rage depuis 3 ans et demi et l'opinion* publique commence à renâcler en voyant partir tous les jeunes du contingent. Il est donc mieux informé que Philippe sur ce qui s'y passe, même s'il est loin de se douter de tout.

Afin d'essayer d'échapper à son sort, et sur le conseil de son beau-père, il tente le concours de l'Ecole d'Officiers de Réserve de C., en Algérie, espérant ainsi qu'après les six mois de formation requise, la guerre sera finie.

Reçu au concours, il embarque le 1er juillet 1958 sur le "Kairouan". Il a alors 22 ans. Plutôt bien placé à l'issue des épreuves physiques et intellectuelles qui marquent la fin de la formation, il choisit une affectation d'instructeur et rentre en métropole le 15 Décembre 1958 pour neuf mois, le temps de la conception, de la grossesse et de l'accouchement qui donne le jour à son premier enfant.

Le 26 septembre 1959, il repart en direction d'Alger, cette fois sur le "Sidi Mabrouk". Affecté à un commando* de chasse, dans une compagnie arabe nomade, il arrive dans un petit village des Monts de l'Ouarsenis. Il y a ici quatre Sections. Il est Sous-Lieutenant et a la charge de la troisième. Sur les quatre chefs de Sections, il est le seul appelé et n'a que 23 ans.

Après avoir passé de nombreuses nuits à crapahuter dans la montagne et à identifier les *fellagha* cachés dans cette zone interdite*, il reprend une fois encore le bateau qui le fait débarquer à Marseille le 20 juin 1960.

A son retour, il reprend son métier d'instituteur et ajoute un enfant à sa famille.

- **J comme… Jean**

Jean vient aussi de Basse-Normandie où il est employé de Préfecture. Après le début de son Service National en France, où il se fait remarquer par un comportement réfractaire (il y

fera plusieurs semaines de prison dont une de "mitard"), il débarque le 10 mai 1960 à Philippeville puis est conduit dans une ville des Aurès. Sur ses 27 mois d'armée, il en fera 16 dans cette région d'Algérie et sans aucune permission.

Arrivant avec son "palmarès", l'armée décide *illico* de le briser. Pour ce faire, on le charge de représenter son régiment aux enterrements. Le reste de son temps, il l'emploie, avec peu de succès, à l'entretien et à la rénovation du camp. Il s'essaye aussi à la conduite des camions militaires mais il est déclaré inapte. Il participe aussi de temps à autre à des opérations.

Ayant passé un diplôme de comptable des armées en France, il est alors affecté au Secrétariat de la Comptabilité, mais il insulte un officier et se retrouve muté, pour raison disciplinaire, dans un bagne où les prisonniers sont chargés de construire une piste par 50° à l'ombre. Il s'agit d'un bagne clandestin dont la peine ne figurera jamais sur son livret militaire. Il y reste quatre longues semaines.

En août 1960, il est muté dans un commando, dans la région de Constantine. Bien qu'il doive effectuer un stage à l'Ecole des Officiers de Réserve de C. pour s'y préparer, comme il fait partie des "classes creuses", son commando a besoin de lui immédiatement. Il se retrouve vêtu d'une *djellaba* pour tromper l'ennemi dans des opérations.

Sa dernière affectation se situe au Quartier Général, où il reprend des fonctions de secrétaire. C'est là qu'il se trouve au moment du putsch* d'avril 1961. Il participe activement à la résistance qui s'organise. Découvrant des documents officiels à propos de l'exercice de la torture* en Algérie, il prend le risque de les photographier et de les confier à un journaliste à son retour. Ceux-ci seront abondamment employés par Pierre Vidal-Naquet pour son livre *La Raison d'état*.

Il embarque le 15 août 1961 à bord du "Ville de Tunis" et regagne sa Normandie natale où sa réinsertion s'avère très délicate. Il s'engage alors dans la lutte anti-OAS*. Grâce à son militantisme, dont il ne fait pas secret, il est souvent sollicité pour accompagner d'anciens compagnons d'infortune en psychiatrie. Après quelques tentatives d'insertion professionnelle peu concluantes, il trouve sa voie : il deviendra infirmier psychiatrique puis psychothérapeute.

- **D comme… Denis**

Denis est originaire du Centre de la France où, comme Paul, il a suivi l'Ecole Normale d'Instituteurs. En mai 1960, après avoir résilié son sursis, il part faire ses "classes". Seul bachelier, car n'étant pas parti en même temps que les sursitaires, les premiers temps sont difficiles. Le Commandement lui propose de préparer l'Ecole des Officiers de Réserve, ce qu'il refuse, espérant pour sa part échapper ainsi à des postes dangereux et ayant donc, à cet égard, une stratégie opposée à celle de Paul.

Il part en Algérie en mai 1960, dans sa vingt-troisième année et y demeurera jusqu'à l'été 1962. Il fera au total 26 mois de service actif.

Sa première affectation se situe dans une vallée, près d'Orléansville. Là, ses études supérieures lui permettent d'être secrétaire pour quelque temps dans le 25ème Régiment de dragons.

Il est ensuite muté dans le *djebel* Ouarsenis, auprès du 5ème Régiment de Spahis* algériens, composé pour moitié de Français de souche et pour l'autre moitié de Français de souche Nord-Africaine. Affecté pour sa part au Peloton d'Hommes de Réserve, il partage son temps entre l'enseignement dans une école d'un camp de regroupement, où il a jusqu'à 53 élèves, et des réquisitions pour des gardes de nuit et des opérations militaires durant les vacances scolaires. D'abord simple "troufion", il est promu brigadier et chef de poste en décembre 1961. C'est là qu'il refuse de taper à la machine la circulaire des quatre généraux putschistes, que le Commandement souhaite diffuser.

Après la signature des accords d'Evian*, on lui interdit de continuer à enseigner aux petits Algériens puis son Régiment de Spahis est dissous. Il est alors affecté dans la banlieue d'Alger, où il est exerce de nouveau des tâches de secrétariat.

Durant toute la guerre, il écrit à celle qui devint son épouse et à son retour, il reprend son

métier de maître d'école.

Les récits de guerre des quatre narrateurs ont été placés en annexes 3 à 6 du second volume sous forme de très larges extraits. J'ai ôté ce qui n'était pas du texte (photos, dessins), et les passages qui précédaient l'arrivée en Algérie, pour me concentrer sur le séjour sur place et sur le retour à la vie civile. Les deux premiers ont pu m'être remis sous forme numérique et sont donc de très bonne qualité. Le troisième a bénéficié d'un logiciel de reconnaissance de caractères et reste donc imparfait, malgré les améliorations apportées par l'Informatique. Le dernier, enfin, trop délicat à passer à l'épreuve de ce logiciel, a été simplement scanné et donc laissé en l'état. Quelques imperfections demeurent, notamment concernant les notes de bas de page, pour certains manuscrits, mais, globalement, leur lecture est aisée.

13.4. La réalisation des entretiens

Après avoir lu leurs récits, j'ai rencontré trois des narrateurs à leur domicile, dans des conditions propices à l'échange, et le quatrième dans un bar qu'il avait choisi pour notre rendez-vous, étant à ce moment précis en vacances chez sa mère, très âgée, et qu'il ne souhaitait pas déranger. Malheureusement, ce bar était situé près d'une gare et donc à proximité d'un parking et d'une voie de circulation passante, et la température de l'été avait obligé son propriétaire à en ouvrir la porte. Un grand nombre de mots se sont donc trouvés inaudibles au moment de la transcription de l'entretien. Par ailleurs, ces conditions difficiles n'ont pas permis que je pose toutes les questions que j'avais préparées, l'interviewé s'étant signalé très fatigué au bout, néanmoins, de trois heures trente de dialogue.

Dans tous les cas, l'entretien s'est déroulé en face à face, de part et d'autre d'une table, et s'est accompagné d'un ou plusieurs moments de convivialité : partage d'une boisson *a minima*, partage d'un ou de plusieurs repas pour le plus long d'entre eux. Bien que les courriers adressés aux narrateurs aient précisé l'objet de ma recherche, un temps de rappel oral des objectifs et des règles de l'entretien a toujours été pris et j'ai répondu aux demandes de précision de mes interlocuteurs.

Pour préparer les entretiens, j'avais préalablement noté, au fur et à mesure de la lecture des manuscrits, les questions que je souhaitais poser aux narrateurs. Ces questions étaient sous-tendues par deux buts principaux :

- Amener l'auteur du récit de vie à préciser un fait, un ressenti, une idée, dont je percevais qu'ils étaient importants, soit par le caractère extrême de la situation évoquée, soit du point de vue du traumatisme et des séquelles qu'ils avaient pu provoquer, ou encore parce qu'ils venaient dire quelque chose des effets produits par l'écriture même du récit (ces trois points étant les fils conducteurs et les concepts principaux de ma première partie de cadrage théorique) ;
- Soumettre et confronter ma lecture, mon analyse, mes hypothèses de compréhension (quel que soit le vocabulaire auquel se réfère la méthodologie des Histoires de vie), sur un fait, un ressenti, une idée exprimés par l'auteur à propos des trois "niveaux" du récit : là encore, ce qui pourrait être constitutif d'une situation extrême, ce qui pourrait faire traumatisme et ce qui pourrait avoir été "transformé" par le sujet grâce notamment au récit. Le fait de le proposer sous forme de questions ayant pour avantages de ne pas imposer ma seule grille de lecture des évènements et de leur impact, mais de nous faire avancer, le narrateur et moi-même, dans la prise de distance, la réflexivité, la co-construction de sens.

Le type d'entretien que j'ai suivi a été majoritairement inspiré de l'entretien clinique en recherche tel que l'a défini Martine Lani-Bayle, même si mes expériences professionnelles antérieures (travailleur social et formatrice) m'ont amenée à "piocher" à certains moments dans des postures "rogériennes" ou proposées par Pierre Vermersch.

Ainsi, par exemple, recherchant le plus possible l'authenticité du narrateur, ai-je essayé

d'être au plus près du principe du respect et de l'accueil inconditionnel de la personne, de l'écoute empathique et de l'attitude de congruence développés par Carl Rogers[1], propres à mettre en place une relation de confiance et qui soit, par ailleurs, la moins inégalitaire possible.

J'ai aussi tenté de permettre à chaque interviewé d'adopter "une position de parole incarnée" telle que la définit Pierre Vermersch, c'est-à-dire de faire en sorte qu'il puisse, au moment où il parle d'une situation passée, « *être présent en pensée au vécu de cette situation* »[2]. En revanche, je n'ai pas emprunté au premier son modèle d'entretien non-directif et n'ai pas souhaité, conformément à ce que préconise le second, rester positionnée sur les actions effectuées et leur conscientisation. J'ai, au contraire, voulu travailler sur les émotions et leur représentation.

La démarche de l'entretien clinique en recherche, tout comme, globalement, la méthodologie des Histoires de vie qu'elle vient servir, « *participe de la réhabilitation du "je" dans les Sciences Humaines* [et] *s'attache à l'écoute d'une "particularité" (à distinguer du "singulier") comme révélatrice, non d'elle-même en soi mais, à travers le discours recueilli, d'un vécu social. Elle vise à recueillir le savoir spécifique dont un narrateur en fonction de son expérience est porteur, en suscitant son expression* »[3].

Il s'agit en outre d'un travail « *avec (co-construction)* »[4], visant à faire remonter le savoir de la vie. Martine Lani-Bayle préfère d'ailleurs parler aujourd'hui « *d'entretien clinique-dialogique : dia renvoie ici au croisement des logiques différentes entre narrataire et narrateur, celui qui cherche et suscite, celui qui détient une expérience incarnée* »[5].

En conséquence, si l'entretien clinique doit être préparé, l'objectif ultime reste « *de se laisser surprendre et de laisser la porte ouverte aux imprévus* »[6]. Si j'avais formulé des questions nombreuses avant chaque entretien, des interrogations nouvelles sont apparues au cours du dialogue, en guise de rebonds à des propos me paraissant très évocateurs pour ma recherche, d'autres (rares, voire exceptionnelles) n'ont pas obtenu de réponses, à la demande expresse de mes interlocuteurs, et j'ai moi-même, enfin, été sollicitée par leurs propres questions.

Il est arrivé, également, que l'émotion que je pouvais percevoir m'ait incitée à sauter une question, sur laquelle, parfois, l'interviewé a désiré revenir ensuite. Bien entendu, des éléments de réponse m'ont parfois été fournis avant même que je ne pose la question censée les recueillir et je me suis ajustée à la rupture de la chronologie, pensant qu'il y avait aussi du sens dans le moment même où l'information était abordée.

Enfin, les interviewés ont tous fait référence à des aspects privés, voire intimes, de leur vie, que j'ai essayé d'accueillir, sans toutefois y prêter une sorte de fascination qui aurait été déplacée.

J'ai demandé l'accord des quatre narrateurs pour un enregistrement audio, ce qu'ils ont accepté sans difficulté. J'ai souhaité ne pas prendre de notes durant l'entretien afin de réduire les différences de posture entre nous et, ainsi, d'être au plus près d'une relation horizontale. Si je regrette ce choix pour l'entretien qui n'a pas pu s'effectuer dans un endroit calme et silencieux, car la prise de notes m'aurait permis d'apporter des compléments à la transcription, je considère que cette conduite de l'entretien clinique est nécessaire car elle permet d'être attentif à « *observer, décoder, comprendre ce qui se passe autour de ce qui est dit* »[7].

J'ai obtenu, au final, quinze heures d'entretiens, que j'ai transcrits intégralement, en y

[1] ROGERS Carl. 1970, op.cit.
[2] VERMESCH Pierre. *L'entretien d'explicitation en formation initiale et en formation continue*. Paris : ESF Editeur, 1994, 182 p., p.57.
[3] LANI-BAYLE Martine. *L'entretien clinique en recherche (-action), de quelques indicateurs de réflexion*, Séminaire doctoral Transform'. Université de Nantes. 11 décembre 2010. Notes personnelles.
[4] Ibid.
[5] Ibid.
[6] Ibid.
[7] Ibid.

intégrant, en vue de l'analyse de contenu, les silences, les hésitations, les tics de langage, les répétitions, etc. Pour les rendre ensuite lisibles et communicables, et par respect pour les interviewés, j'ai choisi de faire figurer en annexes 7 à 10, dans le second volume de cette recherche, la version épurée d'une partie de ces éléments, ô combien précieux mais difficiles à recevoir, et j'ai corrigé les fautes de langage que l'on s'accorde à l'oral.

13.5. L'analyse de contenu

Je disposais donc de huit sources de connaissance : quatre manuscrits rédigés par leurs auteurs à l'aube ou au cours des années 2000 et quatre entretiens de type clinique enregistrés entre eux et moi. J'ai donc procédé à l'étude de chaque récit de vie un par un, en distinguant, pour chacun d'entre eux :

- ce qui pourrait être qualifié de situations extrêmes, en référence à mon cadre théorique mais aussi grâce aux observations que j'avais pu faire moi-même sur ce qui était dit ;
- ce qui pourrait constituer un traumatisme primaire ou secondaire et entraîner, le cas échéant, des séquelles à court, moyen ou long terme ;
- ce qui pourrait être de l'ordre d'un effet de raccommodement par le récit de vie ou par d'autres voies éventuelles.

Un quatrième axe de travail est apparu au cours de cette étude, que je n'ai pas voulu évacuer : les éléments "périphériques" au récit de guerre. En effet, si la périphérie, « *en géométrie* [est le] *contour d'une surface* »[1], alors les éléments situés autour de la surface (ici la situation extrême qu'est la guerre d'Algérie) peuvent être pertinents pour comprendre les faits.

Ensuite, j'ai croisé les quatre manuscrits en dégageant des rubriques communes permettant la comparaison et le repérage de points de convergence et de divergence entre les récits.

J'ai poursuivi par l'étude de chaque entretien pour mesurer les évolutions dans l'expression des émotions, la prise de distance réflexive avec les évènements, pour comprendre le caractère tardif de cette transmission, mais aussi ses déclencheurs, et pour recueillir l'opinion des narrateurs sur ce qu'écrire leur avait fait. J'ai ainsi favorisé la co-production d'une histoire de vie pour chaque narrateur, au sens de la définition reprise par Alex Lainé (pour mémoire : « *histoire de vie* [=] *récit de vie + analyse des faits temporels relatés par le récit* »[2].

La quatrième étape avant l'ultime, celle du retour aux hypothèses de départ, a été, comme pour les récits de vie, le croisement des quatre entretiens cliniques.

Cette forme d'analyse de contenu, allant de la situation extrême aux effets de sa représentation, en passant par les émotions ressenties, qui était pour l'essentiel ce que j'avais essayé de repérer en première partie, s'est trouvé coïncider parfaitement avec la démarche que préconise Martine Lani-Bayle dans *Taire et transmettre*. Elle propose, « *pour cheminer du renseignement à l'enseignement* »[3], pour aller de la situation vécue à l'expérience que cette même situation a permis d'acquérir, un parcours en "trois F":

- F1 est l'étape qui consiste à relater les faits ;
- F2 est celle qui explicite « *ce que ça me fait et/ou me fait* »[4] encore ;
- F3 est la phase qui explicite « *ce que j'en fais* »[5].

Elle suggère également, pour mieux comprendre son modèle, de retenir « *le triptyque suivant, inspiré de la suite adjective-possessive mon/ton/son, de la première personne à la troisième* », et que je m'approprie en le déclinant de la manière suivante :

[1] AMIEL Philippe, (Dir.). *Dictionnaire de la langue française*. Paris : Hachette, 1989, 1266 p., p.815.
[2] LAINE Alex. 2007, op.cit, p.262.
[3] LANI-BAYLE Martine. 2006, op.cit., p.129.
[4] Ibid.
[5] Ibid.

- « *Mords* »[1]: c'est la phase où le fait survient, où il mord de façon inattendue et brutale dans la "chair" ;
- « *Tords* »[2] : c'est le moment où le fait advient, où il tord la chair, où il lui fait mal, où il laisse sa marque (sa trace) ;
- « *Sors* »[3]: c'est le temps où le fait qui a généré le traumatisme, et laissé parfois la cicatrice, est réfléchi, pensé (pansé), représenté, transformé, pour être sorti de la chair. Ici, notre postulat était que l'écriture de son récit de vie pouvait y contribuer.

Enfin, pour aller plus loin dans la compréhension des témoignages, je me suis inspirée de Claire Mauss-Copeaux, chercheuse, qui a publié un ouvrage bâti sur des interviews d'anciens appelés d'Algérie et qui opère une distinction entre l'analyse de contenu et l'analyse de discours. La première, selon elle, consiste « *à identifier les principaux thèmes traités par les interviewés et, dans la mesure du possible, leurs silences ou leurs oublis* ». Quant à la seconde, elle porte « *plutôt l'attention à la langue* […] *les manipulations de la langue pratiquées par les interviewés, le vocabulaire, les tournures et les temps utilisés, éclairent les rapports qu'ils entretiennent avec le passé* »[4]. Afin de pouvoir identifier à quelle étape du processus le narrateur se trouvait, j'ai donc aussi repéré les temps employés, les figures de style utilisées, l'usage inattendu des pronoms dans les récits ainsi que, pour les entretiens, les signes non-verbaux les plus marqués.

13.6. L'exposition des résultats

Dans cette présentation des résultats de la recherche dite de "terrain", j'ai commencé par faire l'analyse puis la synthèse des quatre manuscrits ou récits de vie que les narrateurs ont accepté de mettre à ma disposition avant que je ne les rencontre. J'ai considéré qu'il serait extrêmement difficile de pouvoir rendre compte, dans sa globalité, de la situation extrême qu'est la guerre d'Algérie que chacun d'entre eux a vécue, et que c'était par petites touches, en égrenant plutôt la succession de petites situations extrêmes dont ils ont fait l'expérience, que je pourrais en communiquer la réalité et l'ampleur.

Par ailleurs, pour pouvoir rapprocher les témoignages vécus sur des territoires, dans des périodes et des affectations différents, il me fallait trouver des situations semblables que j'ai regroupées dans des catégories. J'ai donc choisi de restituer les passages-clefs des récits, les affects en jeu lors des faits, et lors de la narration ultérieure des faits, mais aussi, lorsque c'était possible, les enjeux de formation et de transformation de la personne, en les séquençant en moments de vie. Pour chaque extrait du récit, j'ai renvoyé au volume des annexes pour une lecture plus complète.

J'ai commencé tout naturellement par les évènements dans leur chronologie, à savoir le voyage de la France à l'Algérie, puis l'accueil qui leur a été réservé, pour arriver ensuite aux opérations militaires et à des faits marquants relatifs à la torture ou encore au traitement des corps.

J'ai également étudié ce qui pourrait s'appeler les attitudes psycho-sociales dans le sens du "rapport à" : rapport à la guerre, rapport aux autres êtres humains, rapport à d'autres évènements de la vie mis en perspective par le récit, mais aussi rapport à l'écriture même, bien sûr, qui est le cœur de cette recherche.

Pour chaque type de situation décrit, j'ai indiqué ce qu'il ressortait de chaque témoignage (sauf quand un récit ne l'abordait pas), les sentiments, émotions, sensations et attitudes de l'auteur que j'ai repérés *en italiques* puis les formes éventuelles de raccommodement que le narrateur avait mobilisées, parfois à son insu, pour les rendre davantage supportables, que j'ai

[1] Ibid, p.130.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] MAUSS-COPEAUX Claire. *Appelés en Algérie. La Parole confisquée*. Paris : Hachette littérature, 1998, 333 p., p.11.

soulignées pour les mettre en exergue.

J'ai choisi de commencer chaque sous-chapitre par le récit qui avait été le plus précis dans chaque catégorie, pour finir par celui ou ceux dont la contribution avait été la plus modeste. Aussi n'y aura-t-il pas d'ordonnancement similaire pour chaque rubrique, de "surplombance" ou de domination d'un texte sur les autres.

J'ai conclu chaque sous-chapitre par les traits marquants de chaque type d'expérience dans un encadré. J'ai accordé une sous-partie particulière à l'analyse des discours comme l'a fait Claire Mauss-Copeaux, citée plus haut. Enfin, j'ai proposé des tableaux récapitulatifs des principaux enseignements retirés de cette étude, que j'ai assortis de commentaires.

Sous-partie II :

Les résultats de l'étude des récits de vie

Chapitre 14
Des conditions de vie extrêmes

La vie serait une comédie bien agréable,
si l'on n'y jouait pas un rôle.
Denis Diderot.

Parmi les conditions de vie extrêmement pénibles, et parfois inhumaines, que l'on a infligées aux soldats, les récits abordent en premier lieu le voyage en bateau qui les a emportés en Algérie. Les conditions climatiques, le manque de confort, la mauvaise qualité de la nourriture ou encore la proximité avec les animaux sauvages sont aussi abondamment relatés. De même que les relations entre les hommes, qui composent aussi le décor général de la situation extrême.

14.1. Un voyage souvent cauchemardesque

Les quatre narrateurs parlent, avec plus ou moins de détails, de leur traversée vers l'Algérie mais, déjà, se profilent dans chacun des récits, la tristesse, la colère, le sentiment de n'être pas traités comme des hommes, partis pourtant défendre leur pays, affects que nous avons retrouvés en de maintes occasions tout au long de ces chapitres.

➢ De l'injustice en lieu et place de l'égalité

Curieusement, Paul dit avoir tout oublié de son trajet pour rejoindre Marseille ce fameux jour de la fin du mois de juin 1960 : « *j'ai beau fouiller ma mémoire, rien : pas le moindre détail. D'où suis-je parti ? De Caen ou de Granville ? Et comment ai-je traversé Paris ? Rien, je ne me souviens de rien. Le magnétoscope de ma mémoire devait être en panne et n'a enregistré aucune image de ma première traversée de la France* ». Pourquoi cet oubli ? Pourquoi cet écran noir pour ce qui fut pourtant le jour de la première séparation ? L'émotion était-elle trop forte ?

Il se souvient en revanche du camp Sainte Marthe, où les hommes qui quittent la métropole ou, au contraire, regagnent leurs foyers, sont stationnés le temps de les orienter vers le bateau ou vers le train. Et là, un sentiment de *tristesse* apparaît : « *ce camp était un lieu de passage pour ceux qui partaient comme pour ceux qui avaient la chance d'en avoir terminé avec leur service en Algérie et qui allaient être affectés en métropole ou mieux encore, démobilisés et rentrer chez eux* ».

Au petit jour, il est réveillé sans ménagement et attend le moment du départ. Embarqué dans un camion militaire, il note l'apparente indifférence des passants qui, depuis presque quatre années de guerre, ne voient plus réellement les soldats qui passent dans la ville. A ce moment précis, il décrit les sentiments qui l'habitent, dont le premier est le sentiment de *solitude*, qu'il éprouvera souvent : « *malgré tout ce monde qui m'entoure, je suis seul, affreusement seul et je vous mentirais si je vous laissais croire que j'ai le cœur joyeux à l'idée de faire une croisière sur la Méditerranée* ». Ce sentiment, il l'assigne aussi à ses compagnons d'infortune dont il lit les mines renfrognées, le regard soucieux, auxquels il s'identifie. Cette sensation de solitude au monde s'accompagne d'une *colère* adressée aux pouvoirs publics : *« non, il n'y a pas de guerre en Algérie, le gouvernement nous le répète assez,* […] *on y fait seulement du "maintien de l'ordre" contre de mauvais "Français" devenus "terroristes". D'ailleurs, écoutez la radio, lisez les journaux, il ne se passe pas grand-chose là-bas. De temps en temps, le bon peuple apprend que les "forces de l'ordre" ont abattu quelques rebelles dans les Aurès, en Kabylie, ou ailleurs et qu'un attentat a fait quelques blessés à Alger. Des broutilles, rien que des broutilles…* ».

Lorsqu'il accède enfin au bateau et que celui-ci commence à s'écarter du quai, se produit un petit évènement, à l'apparence anodine, mais pouvant être lourd de conséquences sur les esprits des passagers. En effet, alors que des familles, des épouses, des amis agitent leurs mouchoirs, adressent des "au revoir" à leurs proches, un soldat ne trouve rien de mieux à dire que : « *"Dis-lui adieu, tu ne le reverras plus qu'habillé en sapin"* ». A ce moment, une *angoisse* sourde, teintée toutefois d'un *espoir* un peu vain, s'instille chez Paul, angoisse qu'il pense partager, là encore, avec ses compagnons : « *Quelques rires idiots fusèrent autour de lui, mais c'étaient surtout des "rires jaunes" car au fond de tous se posait la même question : "qui ne reverrait plus la France," et chez tous la même réponse : "un autre, d'autres, mais certainement pas moi"* ».

Concernant la traversée, Paul la passe à fond de cale alors qu'en qualité d'Elève Officier de Réserve, il aurait normalement eu droit aux cabines : « *je l'apprendrai en débarquant à Alger, jamais je n'aurais dû me trouver là, à fond de cale sur un "transat" dans cet air confiné, chaud, aux relents de vomi et de sueur.*[…] *pauvre de moi, je mangeai dans ma gamelle et bus dans mon quart comme tous les pauvres bidasses…* ».

A cette sensation de *malchance ou d'injustice* se mêle un sentiment d'*inégalité* car, tout de suite après, il se rappelle, avec une certaine ironie, la Déclaration des Droits de l'Homme : « *Tu parles ! Ces hommes en uniforme, sans grade, n'ont que la liberté d'obéir, et de rêver à la "quille" que certains ne verront jamais. Quant à l'égalité, ils ne l'auront qu'entre eux pour se partager toutes les misères et tous les risques qui les attendent* »[1].

Et il sait que lui-même n'est déjà plus tout à fait leur égal.

- **Des soldats aux esclaves et au bétail, il n'y a qu'un pas**

La traversée en elle-même, c'est Denis qui la relate le plus en détail et il parle de ce voyage, le 1er novembre 1960, comme d'un véritable « *cauchemar* ». Embarqué à Port-Vendres, petit port du Roussillon, destiné à désengorger le port de Marseille, son bateau se trouve pris dans une de ces tempêtes assez fréquentes à cette période de l'année. Denis raconte les creux de 7 à 10 m, les hélices qui ne touchaient plus l'eau lorsque le navire se redressait. Lui aussi se trouve en cale sur une chaise longue qui, non fixée au sol, est balancée de gauche à droite et vient s'écraser contre les parois. Ici, il n'y a pas que des relents de vomi mais du vomi partout, et il n'est plus utile de se rendre aux toilettes, celles-ci étant devenues inutilisables.

Il se souvient alors de son propre vécu de cette traversée et de la *colère* qui l'a assailli alors qu'il est malade à en "crever" et qu'il croit mourir : « *J'ai pensé aux esclaves transportés dans les mêmes conditions, loin de leur pays pour… servir… comme nous. Pauvres "troufions" arrachés à leur pays, à leur famille, à leur métier pour être transportés comme du bétail dont on fait peu de cas* »[2].

- **La perte de l'insouciance**

Philippe, parti lui aussi en novembre, mais cinq ans plus tôt, évoque une traversée assez mouvementée également. Mais, si Denis a choisi la métaphore du bétail pour décrire la situation des appelés, dont il faisait partie en cette nuit horrible, Philippe assure dans son texte qu'il ne s'agissait pas seulement d'une métaphore mais que les soldats étaient bel et bien « *confinés dans des cales puantes où avaient séjourné précédemment des troupeaux de moutons* ». Avec une *colère* semblable à celle de Denis, même si son vécu paraît moins atroce, il souligne que dans les cales, les vomissures se mêlaient au fumier *: « troupes ou troupeaux, même combat !* ». Il décrit aussi ce départ forcé comme le sentiment d'un immense *gâchis,* qu'il exprimera à nouveau plus tard : « *un au revoir à tout ce qui avait été notre*

[1] Annexe n° 4, p.6 16-617.
[2] Annexe n° 6, p. 890.

jeunesse insouciante »[1].

- **La perte de la dignité**

Enfin, Jean, peut-être parce qu'il traverse la Méditerranée en un jour plus calme de mai 1960, parle très sobrement d' « *un voyage sans histoire* » mais souligne néanmoins lui aussi « *la puanteur à fond de cale* »[2].

De ces conditions très difficiles, voire épouvantables, de la traversée de la Méditerranée, il faut retenir une constante : la puanteur des vomissures, éjectées par les soldats pendant ou avant le trajet, mais qui, quoi qu'il en soit, n'ont pas été nettoyées comme il conviendrait de le faire pour accueillir des hommes partis "servir leur pays". D'ailleurs, pour deux des narrateurs, le rapprochement est fait entre les conditions faites aux hommes et celles faites au bétail. Et pour trois d'entre eux, la colère contre les autorités françaises, qui permettent cela, est un sentiment qui persiste au-delà de l'évènement.

14.2. Un accueil désenchanté

La particularité du service national de Paul, et c'est la raison pour laquelle je commence par son récit, est qu'il a eu à effectuer deux séjours distincts en Algérie, donc deux voyages, l'un pour sa formation d'officier, l'autre pour sa participation aux opérations militaires.

- **Du sentiment de trahison à l'imposante responsabilité**

De son premier débarquement à Marseille, il se souvient d'une attente très longue dans une chaleur qui fait coller les vêtements à la peau, attente qui semble être une caractéristique de tout son séjour algérien. Enfin, la traversée d'Alger commence et déclenche tout d'abord chez lui un effet de *surprise* : « *Nous traversons la ville que je regarde de tous mes yeux : larges avenues, beaux magasins, grands immeubles,* […]*... pas de doute, l'Algérie, c'est bien la France* […]. *Alger avec ses écoles, ses universités, ses hôpitaux,*[…] *c'est la France sous son meilleur jour et on est presque fier de constater tous les bienfaits que notre civilisation occidentale a pu apporter en cent trente ans de colonisation à des "indigènes" ingrats* […]. *Oui, voilà ce qu'on pourrait penser quand, comme moi, on découvre et traverse Alger pour la première fois* ».

Cette bonne surprise s'avère être de courte durée, et à cette émotion positive succède un sentiment contradictoire, celui de la conscience d'une *trahison***.** Paul explique qu'en s'enfonçant dans le pays, il découvrira la pauvreté, le Moyen-âge et l'injustice à l'encontre des populations autochtones. Il écrit avec dérision ce que les Autorités françaises ont développé comme discours depuis plusieurs années : «"*l'Algérie, c'est la France de Dunkerque à Tamanrasset"* […] *comme le dira dans une splendide envolée de tribune, Michel Debré, le Ministre du Général de Gaulle, ajoutant : "la Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris". Nous étions donc chez nous, pays de la liberté, de l'égalité et de la fraternité et nous n'étions pas venus pour faire la guerre à nos compatriotes mais pour maintenir l'ordre mis à mal par quelques "terroristes" éparpillés sur 2 376 000 km2* […]. *Voilà ce qu'on nous disait et certainement ce que beaucoup pensaient en mettant le pied sur le sol algérien. En était-il de même en repartant ? Je ne le pense pas. Quant à moi, mon opinion sera vite faite* ».

Mais en attendant de découvrir la face cachée de l'Algérie, Paul doit encore atteindre l'Ecole des Officiers de Réserve. Arrivé dans une caserne, il doit précipitamment regagner un convoi qui s'apprête à partir. Il y rejoint une vingtaine de jeunes, comme lui, qui s'entassent à

[1] Annexe n° 3, p. 547.
[2] Annexe n° 5, p. 706.

l'arrière du véhicule. La sensation, décrite ici, s'apparente à de l'*épuisement* : « *Dans le camion, on ne parle guère, les têtes dodelinent au rythme des cahots, la fatigue affaisse les épaules, les visages sont défraîchis. Je ne vois pas, mais je suppose que je ne suis guère mieux car depuis mon départ de G., que de fatigue accumulée ! Et ces camions qui n'avancent pas comme on le voudrait et ces maudits bancs de bois qui vous meurtrissent les reins et les fesses…* »[1].

Après ce dernier trajet, qui concourt à l'"achever", Paul se remémore son premier repas à C., un quart d'heure seulement après son installation dans l'Ecole. Il est très surpris de constater que la cantine s'apparente à un restaurant, les aliments étant disposés dans des plats, des corbeilles, des carafes, les condiments étant à disposition sur les tables, les soldats de deuxième clase assurant même le service : « *Vous voyez,* dit-il, *c'est peut-être insignifiant tout ce que je vous dis sur le réfectoire mais c'est la première chose que je retiens le plus nettement de mon arrivée à C.* »[2].

Après ce voyage, si long et si pénible, il semble que Paul soit traversé à la fois par l'émotion que représente le *confort* retrouvé, au sens du bien-être matériel, et par un sentiment d'orgueil, pris dans son acception seconde, à savoir le sentiment légitime de sa valeur, de sa dignité. Ce sentiment, ressenti lors de ce premier repas, est peut-être encore présent à l'instant où il est écrit et peut ainsi contribuer à la restauration de l'image de soi.

Mais comme je l'ai dit plus tôt, Paul, après sa formation militaire et après neuf mois passés en France, comme instructeur à son tour, revient en Algérie, cette fois comme combattant. Le deuxième voyage est beaucoup plus agréable que le premier car, cette fois, il accède aux commodités. De ce retour, il retient surtout l'annonce de son affectation. C'est un Colonel qui les reçoit, lui et un autre Sous-lieutenant, et qui répartit les deux postes disponibles. Le Colonel ne cache pas la satisfaction qu'il éprouve lorsqu'il lui indique qu'il appartiendra à une compagnie nomade algérienne. Mais pour Paul, la réaction est tout autre. Il décrit, avec des mots de boxeur "au tapis", la *sidération* qui le saisit : « *Groggy le Paulo, heureusement que j'étais assis sur une chaise. Comme un direct au foie, et un uppercut à la pointe du menton, deux mots m'avaient frappé de plein fouet : nomade et commando. Le second, surtout, me mettant au bord du KO*. […]. *Nomade ! Déjà je me voyais à dos de chameau alors que je ne sais même pas monter un poney ou un âne ! Quant aux commandos, j'en avais assez entendu parler pour savoir qu'ils étaient les spécialistes des opérations difficiles, des coups de main dangereux et là aussi, j'avais dans les yeux des images stéréotypées d'hommes au visage grimé de peinture noire, rampant le poignard entre les dents et bondissant sur la sentinelle sans méfiance …* ».

Cependant, quelques lignes plus tard, il regarde en arrière, vers ce moment si fort de sa biographie, en semblant éprouver néanmoins un sentiment de réussite et de restauration d'une intégrité menacée : « *j'ai la certitude de n'avoir pas perdu puisque je suis là aujourd'hui, intégral, sans blessure au corps ni à l'esprit à vous narrer mes interminables péripéties de mon interminable service militaire* »[3].

Après l'encaissement du coup constitué par l'annonce de son affectation, Paul part vers sa destination. Il explique qu'il est à nouveau conduit dans les bureaux de l'Etat-major, où on lui indique le train à prendre. Quelque temps plus tard, il parvient à la gare d'A., première étape de son parcours. Les camarades du camp lui offrent alors à boire et le questionnent. A sa réponse, la réaction est immédiate : *"Tu vas chez les nomades ? Dans un commando de chasse ? Dans l'Ouarsenis ?"* ». Et là, *l'angoisse* l'envahit, quand on poursuit à son adresse : « *"Mon pauvre vieux, tu ne sais pas ce qui t'attend, c'est pas bon par là, c'est plein de fells, ça accroche tout le temps"…* ». Et Paul de conclure : « *aucun n'aurait échangé sa place contre la mienne* ».

Après une nuit et un nouveau trajet, une colonne de plusieurs GMC (*General Motors Company*) s'arrête et l'embarque. Il grimpe dans un véhicule et regarde les hommes de troupe

[1] Annexe n° 4, p. 619.
[2] Ibid, p. 620.
[3] Ibid, p. 638.

qui l'accompagnent. Il voit des visages sales, recouverts d'une barbe de deux semaines et une expression de fatigue écrasante dans leurs yeux. Il commence ainsi à comprendre ce que nomades signifie. A les observer ainsi, Paul peut éprouver à la fois un sentiment d'*identification*, de *projection* de lui-même vers eux, car il ne va pas tarder à leur ressembler, mais il exprime plutôt deux sentiments mêlés, d'abord celui, désagréable, de *non-appartenance* à leur groupe, et celui, très lourd, de sa *responsabilité*. Il commente ainsi la scène : « *j'eus le sentiment d'être un intrus et surtout la crainte de n'être jamais un des leurs. Et pourtant, j'allais être leur chef : je leur donnerai des ordres qu'ils devront exécuter, je devrai faire des choix qui engageront peut-être leur destin (et le mien), les suivre ou les précéder dans de situations difficiles… Ca gambergeait dur dans ma tête et ça paniquait un peu aussi en prenant conscience de la responsabilité qui allait m'incomber* »[1].

- **Un bizutage bien peu subtil**

Jean, quant à lui, après une traversée calme, décrit beaucoup plus longuement son parcours de Philippeville, où il débarque, jusqu'à son corps d'Armée : « *après avoir attendu un long moment sous un soleil de plomb* [nous sommes en mai et comme pour Paul, il fait chaud], *on nous donna l'ordre de nous entasser dans des wagons à bestiaux* ». Là, un souvenir l'étreint, un souvenir qui, bien qu'il ne l'ait pas vécu directement, est demeuré dans la mémoire collective, et qui est si proche pour cette génération, guère plus de quinze ans : « *Malgré moi*, dit-il, *je ne pus m'empêcher de penser à d'autres wagons, sinistres, emmenant vers l'Allemagne nazie leur cargaison de Juifs et de résistants martyrs* ». La *colère* semble se dégager, d'abord à l'égard de ce traitement qui leur est infligé, à lui et ses compagnons, et à cette pensée que le Gouvernement français ne vaut guère mieux que ceux qui ont été ses ennemis quelques années plus tôt.

Une fois monté dans un wagon, son parcours s'éternise et il en profite pour observer les enfants algériens. « *A chaque arrêt, une nuée de petits Arabes s'abattait sur le train. Ils essayaient de nous vendre bières, brochettes ou sodas*. […]. *Les gosses étaient sales, dépenaillés, couverts de gale ou de petites blessures sur lesquelles les mouches s'agglutinaient* ». Cette découverte lui inspire de la *compassion* : « *j'eux pitié d'eux*. […]. *Je ne voyais là que de pauvres gosses, mal habillés et souffreteux* ». Et de nouveau, la *colère* le saisit à l'encontre des autorités françaises : « *Où était la soi-disant mission civilisatrice de la France ?* » s'insurge-t-il.

Mais cette première rencontre, celle des enfants algériens, n'est pas la seule à s'imprimer dans la mémoire de Jean. Grâce (ou à cause) de ce long voyage en train, il a également l'occasion d'apercevoir d'autres soldats et cette nouvelle découverte ne va pas être pour le rassurer. Le train croisé est plein de permissionnaires et de libérables, qui font un joyeux charivari, du moins pour certains d'entre eux. Il commente en effet cette rencontre en manifestant assez nettement le sentiment de *crainte* qui s'installe alors : « *Ensuite, le convoi repartit, mais une image me resta : des anciens terrés dans un coin de wagon, le regard absent. Une lueur au fond des yeux, indéfinissable, jusqu'alors inconnue de moi. Quels souvenirs atroces leur rétine avait-elle engloutis ?* »[2].

Par la suite, le train quittant les grandes villes et s'enfonçant de plus en plus dans des terres sauvages, Jean s'achemine vers la réalité qui l'attend. Il aperçoit ainsi les prémices de cette situation extrême dans laquelle il s'engage à regret : « *Des centaines d'hommes, minuscules, ratissant la montagne. Plus proches de la voie ferrée, des dizaines de GMC sur une piste menant au combat. Le train entrant dans un étroit défilé, nous les perdîmes de vue. Les discussions s'arrêtèrent, chacun scrutant les flancs du djebel, là où pouvait se tenir l'embuscade* ».

C'est peut-être à ce moment du récit qu'apparait pour la première fois ce qui caractérise sans doute le mieux la guérilla, c'est-à-dire le sentiment quasi permanent d'*insécurité* :

[1] Ibid, p. 639.
[2] Annexe n° 5, p. 706.

« *Deux T6 nous survolèrent, certainement pour nous protéger, mais accroissant d'autant notre tension. Nous étions en plein dedans, c'était la guerre !* ». Ce même sentiment le poursuit lorsqu'il parvient enfin à la caserne et qu'après son installation, il sort admirer le paysage : « *Au loin les montagnes violacées se transformaient en ombres menaçantes. Une appréhension diffuse s'empara de moi. Pas vraiment la peur, non, seulement le sentiment obscur que le danger se trouvait là-bas dans ces djebels* ».

Enfin, odieuse apogée de ses premiers pas en Algérie, Jean est la victime d'un épisode qui, ici plus qu'ailleurs, confine à la stupidité. Des camions rentrent dans la cour et des soldats aguerris en descendent. L'un d'eux saute du camion et entame le récit éprouvant des faits qui viennent de se dérouler. Un des GMC a sauté sur une mine. Le bilan est lourd : quatre morts, dont un para qui a été retrouvé les « *tripes à l'air* », des blessés. Pas moins de trois *katiba** les ont attaqués. C'est alors qu'un autre soldat intervient en faveur de Jean. « *Derrière moi*, raconte-t-il, *dans le fond du dortoir, une voix s'éleva. Un ancien, d'un air las, grogna que ça suffisait. Alors, mon voisin admit le bizutage, car lui aussi avait subi ce drôle de rite d'initiation à son arrivée* ».

Jean ne semble pas lui en vouloir tout à fait. Il essaie même de comprendre, en suggérant que l'objectif était peut-être de « *faire peur à la bleusaille afin de mieux l'endurcir* »[1].

- **Des hommes laissés dans l'ignorance**

Le point commun entre Jean et Philippe est que l'un comme l'autre comparent les wagons où on les a fait monter, pour regagner leurs régiments respectifs, à des « *wagons à bestiaux – dans lesquels, raffinement inespéré*, ironise Philippe, *la paille qui nous servait de litière était prête* ». Grimpé dans le train en fin de soirée, il prend la direction de l'Est et découvre aux premières lueurs de l'aube les hauts-plateaux de l'Algérie. Il raconte la *colère* qui l'étreint en découvrant ces paysages algériens et dans le même temps sa totale candeur : « *Le seul "manuel" qui m'accompagnait depuis Rivesaltes était ce carnet quadrillé que j'ai conservé qui, notamment, recensait quarante-huit sous-officiers et hommes de la 1ère Section* […] *dont on m'avait bombardé "adjoint au chef"* […]. *Cette organisation était bien jolie et utile mais, dans les pages quadrillées de mon carnet rien ne figurait qui puisse nous éclairer sur le Code de l'Indigénat, ni sur les conditions dans lesquelles on avait implanté des colons dans ce pays* […]. *Rien sur les différentes révoltes qui avaient scandé le passé de l'Algérie depuis la conquête* […]. *Rien*».

Cette colère est même la source d'une *indignation* contre l'affront d'être laissé dans l'ignorance par l'Armée : « *Comment et pourquoi ne nous avait-on pas jamais enseigné que c'était là qu'en 1945 s'était cristallisé le mouvement national algérien ? Comment et pourquoi ne nous avait-on jamais rappelé qu'à cette date, déjà, la rébellion avait fait cent trois morts du côté européen pour quelques dix ou vingt fois autant chez les autochtones* […] *lors de la répression ? Pourquoi* […] *cette volonté d'occulter l'Histoire, de masquer ce fossé qui* […] *s'était creusé entre une communauté européenne sous obédience ultra et une communauté arabisante réclamant les droits que lui conférait l'appartenance à une organisation préfectorale ? Nous arrivions dans ce pays prétendument terre française,* […] *pour y défendre une idée et, à aucun moment la hiérarchie n'avait éprouvé le besoin de nous préciser les motivations qui devaient être les nôtres. Le fantassin n'était-il pas jugé digne d'une instruction politique minimale ?* »[2].

Pour étayer sa conviction que d'autres formes d'action auraient été plus pertinentes en Algérie et pour mieux comprendre la situation d'alors, il se réfère, à ce moment du récit, à deux citations qu'il est allé chercher pour se documenter et enrichir son manuscrit (les références de ces deux citations ne sont pas complètes mais j'ai jugé utiles de les reporter ici car elles témoignent de ce souci de compréhension du conflit algérien). La première est celle d'Alexis de Tocqueville qui, dans sa *Seconde lettre sur l'Algérie*, disait : « *Nous avons besoin*

[1] Ibid, p. 707.
[2] Annexe n° 3, p. 549-550.

en Afrique autant qu'en France, […] *des garanties essentielles à l'homme qui vit en société, il n'y a pas de pays où il soit plus nécessaire de fonder la liberté individuelle, le respect de la propriété, la garantie de tous les droits que dans une colonie* ». La seconde citation est extraite d'un opuscule édité vers 1956 par le Parti Communiste : « *On a pris l'habitude de penser que l'Algérie n'était pas une colonie comme les autres. D'où vient cette habitude, de la proximité du territoire algérien, des idées bien rondes et bien faciles que nous apprenons à l'école, ou bien vient-elle du fait que tant d'Européens ont fait souche en ce pays au climat agréable, que l'Algérie, découpée en départements, dépend du ministère de l'Intérieur ? Le doute embrouille notre jugement lorsqu'il s'agit de l'Algérie* ».

Au sentiment d'indignation, face au mépris dans lequel l'Armée tient les soldats, succède un autre sentiment lorsque Philippe, s'enfonçant plus avant dans le pays, rencontre lui aussi des populations, européennes celles-là. De retour d'un meeting aérien sur une base proche de la voie ferrée, de nombreux Pieds-noirs* rentrent en voiture et assistent au passage du train : « *Les autos s'arrêtaient au bord de la route et leurs occupants, les enfants, les jeunes filles, les familles, nous ovationnaient : nous étions les sauveurs qui arrivaient pour mater la rébellion, presque des libérateurs* ». A cette vision, un fort sentiment de *responsabilité* s'installe, sans doute pour la première fois : « *Nous réalisions soudain combien ces gens comptaient sur nous. Nous répondions par de grands gestes mais nos cœurs demeuraient silencieux devant une responsabilité que nous n'avions guère évaluée jusqu'alors : nous venions là pour protéger* »[1].

Ce qu'il faut retenir des ces trois témoignages sur la première rencontre avec l'Algérie, sur le premier accueil, sur les conditions souvent pénibles de leur arrivée, c'est la cruelle déception et le sentiment d'avoir été désinformés en découvrant la vie des Algériens de souche. Pour tous également, la colère ou l'abattement sont présents quand ils pensent à nouveau aux conditions infligées : attente, solitude, chaleur, trains ou camions inconfortables et n'en finissant pas d'arriver. Pour Paul et Jean, l'insécurité qui va accompagner leur séjour en Algérie est vite perçue. Pour les deux Sous-officiers, Philippe et Paul, sont évoquées la pression supplémentaire de devoir commander des hommes ou de devoir protéger des populations et, pour l'un d'entre eux, la crainte de ne pas être accepté.

Mais ce qui est notable dans ce sous-chapitre, est que, contrairement au point précédent, où il n'était question que du voyage et où, semble-t-il, il n'y avait rien à en tirer comme enseignements, Philippe surtout, Jean un peu, tentent de comprendre ce qui paraît insensé. Quant à Paul, son arrivée à l'Ecole des Officiers de Réserve lui rappelle qu'il a obtenu un concours difficile pour y accéder et qu'il a le droit d'en éprouver de la fierté. Il y a donc ici des effets de formation et de restauration de soi qui semblent apparaître.

14.3. Des amplitudes de température extrêmes

L'Algérie est souvent décrite comme un pays au climat agréable mais c'est en grande partie une image d'Epinal. Cela est certainement vrai pour Alger et la côte en général mais la réalité est tout autre dès que l'on s'enfonce dans les montagnes ou le désert. Là, entre l'hiver et l'été, l'amplitude que l'on peut lire sur le thermomètre est excessivement forte, surtout au regard du climat tempéré dont bénéficie la France.

➢ Quand un soldat devient un bagnard

L'expérience des chaleurs intenses, en été, a été particulièrement bien rendue par Jean à l'occasion d'une sanction disciplinaire dont il a été l'objet. Après avoir refusé d'exécuter un ordre, il s'offre en effet le luxe de jeter au visage d'un Lieutenant berbère* qui commande sa Section : « *Si j'étais Arabe, si j'étais Algérien, je serais depuis longtemps au maquis !* » Il

[1] Ibid, p. 550.

rapporte ensuite l'étrange expérience qui lui est arrivée, ainsi qu'à quelques autres irréductibles. Il embarque dans un GMC, longe plusieurs camps, dépasse un village et parvient sur une piste qu'on lui demande de construire. Il trouve d'abord étrange que cette tâche n'incombe pas au Génie, puis il comprend qu'il s'agit de sa peine.

En plus du travail extrêmement pénible, des douleurs dans le dos, des paumes ensanglantées, de l'épuisement, Jean souffre presque à en mourir de la chaleur. Il explique : « *En ces mois de juillet et d'août 1960, il faisait une chaleur torride dans les Aurès, un minimum certainement de quarante degrés… à l'ombre ! Les rayons de l'astre solaire,* […] *nous transperçaient. Je me liquéfiais. Je jetais bientôt ma chemise, un des appelés, sympa, me prévint du danger des coups de soleil. Tant pis. Mon short fut bientôt à tordre. Une rigole de sueur suivait ma colonne vertébrale… Elle s'assécha bientôt. J'avais fini depuis longtemps mon deuxième bidon. Je n'avais pas encore appris à économiser l'eau. Ma langue gonflait, elle devenait râpeuse, envahissait toute ma bouche. Mes muqueuses s'éteignaient* ».

Un peu plus loin dans le texte, Jean continue à décrire les conditions climatiques infernales infligées à ses compagnons et à lui-même : « *la chaleur… terrible. Le soleil était implacable. Il m'enveloppait, m'envahissait, s'insinuait sous ma peau. J'étais devenu soleil. Mes poumons se transformaient en forge démente. Des éclairs… et des flammes jaillissaient de mes bronches. Le sang se mettait à bouillir… c'était terrifiant ! Les bras ballants, les bagnards* [il s'agissait bel et bien d'un bagne même s'il ne figurait sur aucune carte d'état-major ni sur aucun registre militaire mais le film *Avoir vingt ans dans les Aurès* témoigne de son existence] *courbaient la tête. La chaleur les mortifiait. Nous étions au-delà de la sueur… Celle-ci nous avait quittés depuis longtemps. Finie la goutte au nez. Nous succombions de déshydratation et de fatigue*. […]. *De l'eau ! Qu'on en finisse !* ».

A cet épisode particulièrement marquant de son service en Algérie, Jean accorde, et je l'ai compris, sept pages et demie, dont la plupart sur le thème du climat et de ses effets dramatiques sur les organismes. Du creuset de ces mots, j'ai retenu ceci : « *Parmi toutes les tortures que nous endurions, la soif était la plus terrible.* […]. *Effrayant. Vainement, nous avons cherché une source aux alentours de la piste. Rien… La désolation d'un tas de cailloux.* […]. *Nous connaissions par cœur le long cheminement de notre soif. A chaque fois, le même processus se mettait en place. Au début, nous économisions l'eau. La buvant à petites gorgées, humectant nos papilles, la tournant et la retournant dans notre bouche avant de l'avaler*. […]. *Nous produisions des torrents… des fleuves de sueur. Mais tout à coup, celle-ci se tarissait.* […] *le coin de nos lèvres se revêtait alors d'une écume blanchâtre. Notre peau se hérissait.* […] *il était trop tard, c'était la déshydratation. Alors nous nous jetions sur nos bidons, avalant à grandes goulées l'eau chaude mais néanmoins bienfaitrice. Nous pensions ainsi calmer le feu de notre gorge… hélas ! La soif lançait sa première attaque… à l'intérieur de la bouche. Ma langue gonflait* […] *jusqu'à n'être plus qu'une grosse éponge privée d'eau. Puis la salive disparaissait et ma cavité buccale ressemblait bientôt à un champ de ruines. Mon palais devenait parcheminé et sec. Ensuite, l'air torride asséchait mes narines, puis s'attaquait à ma gorge, supprimant les mucosités de celle-ci. Respirer devenait insupportable.* […]. *Des lames me transperçant de mille et une piqures de feu ! Ma gorge explosait de souffrance. Mes poumons étaient ravagés par la fournaise. De l'eau !* ».

De cette expérience physique insoutenable, il reste une marque indélébile dans le corps de Jean et cette "aventure" de bagnard comme il la nomme est, selon lui, la période de sa vie la plus terrible et la plus atroce. Il retrouve, lorsqu'il écrit ces lignes, toute la *rage* qui l'habitait dans ces moments inouïs. Et cette rage, il la décrit en employant la métaphore du bagnard qui casse des blocs de rochers, celle là même qui a été la sienne: « *L'avantage avec la masse, c'est que tu peux te défouler. Et vlan ! Dans la gueule de l'Adjudant ! Et bing, je lui fracasse la tête à cet enculé de pitaine : je cogne comme une bête. Je suis devenu la Bête !* ». Il poursuit : « *Cogne ! Cogne ! Je ne suis plus qu'une masse. La lever bien haut* […], *juste au point d'équilibre, la balancer dans le vide. Accélérer sa vitesse. Bang ! Frapper là, juste à l'angle de la veine*. […]. *C'est la tête du Caporal de T* [où il a fait une partie de ses classes], *celui de la lame de rasoir, qui est sous ma masse, le chiasseux de M… et puis toute cette*

racaille de pourriture rempilée qui m'emmerde la vie depuis seize mois. […]. *Je m'en vais défoncer leur sale gueule à grands coups de masse. Venez-y… tous… tas d'enfoirés, je vais vous réduire en miettes !* ».

A cette rage exprimée de la manière la plus réaliste qui soit à l'adresse de plusieurs gradés rencontrés tout au long de son service militaire, s'ajoute un *dégoût* particulier à l'égard du Caporal-chef qui commande le bagne : « *Au bout de douze ans de carrière il n'était que caporal-chef, c'est tout dire ! Ventripotent, les yeux injectés de sang… alcoolique invétéré. Comme tout bon kapo* [référence aux commandants supplétifs des camps de concentration], *il nous brutalisait sans cesse, ne ratant jamais une occasion de nous humilier. Il était particulièrement odieux avec les Chaouias*, les abreuvant d'insultes racistes. Le gros con dans toute sa splendeur* ».

Mais cette fureur et cet écœurement qu'il éprouve, et qui lui permettent de faire face à l'ignominie, ne suffisent pas tout à fait à lui conserver son intégrité physique et mentale. Un soir, après qu'une bagarre violente a éclaté entre son meilleur ami et un gradé, et à cause de la tension qu'elle a générée, Jean rentre particulièrement épuisé. Ses camarades craignent qu'il ne s'endorme avant de s'être alimenté. « *La <u>solidarité</u> du contingent joua une fois de plus. En plaisantant, un camarade m'aida à enfourner les premières cuillères : "Et une cuillère pour maman !... Et une cuillère pour papa !"*[…]. *Somnolent, j'enfournai la mangeaille. Dans un brouillard, j'entendais les recommandations de mes potes : "Te laisse pas aller ! Accroche-toi ! Te laisse pas faire par ces fumiers ! Tiens bon ! Fais-le pour toi ! Fais-le pour nous ! Vas-y, tu les auras ! Allez, bois un coup… bois, t'es complètement déshydraté !... N'oublie pas… La quille au bout !" Le mot magique. La dernière bouchée avalée, je sombrai dans un sommeil réparateur* ».

Après ces quatre semaines d'épouvante, Jean, muté dans un commando de chasse, participe à des actions militaires, dans le secteur où est implanté le bagne. Il découvre, au cours de plusieurs opérations, qu'aucune maison, aucun village ne sont présents derrière les collines, aucune ville à qui relier la route. Sa rage se mue en un sentiment d'*indignation* qui va demeurer en lui : « *Nous avions construit une piste "virtuelle", irréelle. Une piste débouchant sur le vide…* […] *Juste pour en faire baver aux appelés récalcitrants* ».

En revanche, de cet épisode extrêmement douloureux, Jean parvient à tirer des enseignements. Le premier, aussi étonnant que cela puisse paraître est éminemment concret : il a profité de cette mission absurde pour <u>apprendre</u> au moins à casser des cailloux. « *Malgré tout,* explique-t-il, *j'essayais de donner un sens à tout ce merdier, ainsi ma curiosité intrinsèque m'amena à apprendre le maniement de la barre à mine* ». Et il délivre un cours de terrassement : « *vous choisissez un énorme rocher*, [etc, etc] ».

Le second enseignement est à chercher du côté de <u>la connaissance de soi</u> et de <u>la restauration de la dignité</u>. Malgré les circonstances, ou grâce à elles, il découvre ses capacités à demeurer un être humain. Par exemple, le premier soir, l'Adjudant lui ordonne de se rendre chez le coiffeur et il en ressort « *la boule à zéro* », tel un vrai bagnard. Quand des copains lui proposent de le prendre en photo, il refuse : « *je ne voulais pas de cette image dégradante de moi-même* ». Dans le même registre, il va ensuite se laver des pieds à la tête : « *Enlever cette crasse, cette sueur. Principe numéro un chez le taulard : rester propre. La crasse, c'est le début de la déchéance. Ensuite, laver chemise, caleçon, short, pour les mêmes raisons. Aller se coucher. De toute façon, je suis interdit de foyer. Récupérer des forces pour demain* ».

Au bout de quelques jours ou semaines, sa capacité vient à manquer mais un ressort est là, qui l'aide malgré tout à tenir. Jean raconte qu'après la scène où ses copains l'ont obligé à s'alimenter, il a failli craquer de nouveau, s'en prenant à lui-même pour ne pas avoir su se taire, s'"écraser". Mais il pense que c'est justement cette capacité à résister qui l'a sauvé : « *une petite flamme, enfouie au fond de moi-même, refusait de s'éteindre. Nous descendions, petit à petit, vers le stade de la bête. Je me refusais à devenir une Bête. Tenir. Tenir. Le leitmotiv.* […] *Je me refusais à être un non-homme, un non-être humain, un non-citoyen. De toutes mes forces, je luttais contre… ???... oui, peut-être contre ce que j'appellerai plus tard la barbarie. Rester un homme à tout prix. Un homme droit ! Un homme debout !* ».

Cette capacité à rester debout, qu'il découvre à cause de cette expérience, et qu'il redécouvre, me semble-t-il en l'écrivant, il dit à nouveau, à la fin du chapitre consacré au bagne, qu'il la doit à trois choses. « *La première, non repérée à l'époque, je la nommerais plus tard ma "petite flamme". Une forte pulsion de vie ancrée au plus profond de moi-même. Aux pires moments de mon existence, contre vents et marées, elle me maintiendra la tête hors de l'eau* ».

A ce sentiment d'orgueil, dans le sens avec lequel je l'ai employé à propos de Paul un peu plus tôt, et qui, ici, se devine à l'œuvre dans la fierté d'être demeuré un homme, s'ajoute la croyance en la capacité des hommes à développer de l'entraide dans l'adversité. « *Deuxième raison, la solidarité du contingent*. […]. *J'ai oublié les noms, les visages de ceux qui m'ont aidé, néanmoins, je n'oublierai jamais ces jeunes gars de vingt ans qui m'ont tendu la main et m'ont apporté un peu de chaleur humaine dans cet enfer déshumanisé* ».

A ces anonymes, qui pourraient se reconnaître dans le récit, il profite du texte pour exprimer sa gratitude. Il décrit le sentiment de *fraternité*, celui que son jeune frère, resté en France pour étudier, lui a manifesté de manière indéfectible durant la guerre, sentiment que sa fidélité lui a inspiré et qu'il désire lui communiquer à travers son écrit. « *Manuel, lui, m'écrivait au moins une fois par semaine. J'attendais ses lettres avec impatience* […] *il était le seul à qui je pouvais me confier un tant soit peu car, bien sûr, je cachais tous mes déboires à mes parents. Ses longues lettres racontaient sa vie là-bas*. […]. *J'étais sur le rivage du pays des morts et les lettres de mon frère me ramenaient au sel de la vie. Je lui répondais en retour* […] *curieusement, Manuel a conservé mes lettres. Je les ai relues récemment avec beaucoup d'émotion. Et aussi de surprise. J'avais oublié une partie de la teneur de cette correspondance. Je me souvenais de lui avoir, en partie, caché ma détresse*. […]. *De longs passages sur la politique par exemple*. […]. *Je pensais. Un comble à l'Armée ! Je continuais à penser. J'avais échappé à leur entreprise de décervelage. Ils avaient essayé de m'abrutir, mais un coin secret de la forteresse résistait* ».

Il choisit d'ailleurs de conclure ce chapitre sur un hommage à son frère, et j'oserais ajouter sur l'apaisement procuré par des remerciements, portés à leur juste valeur : « *lui ai-je dit combien elles* [ses lettres] *avaient été importantes pour moi ? Quel secours elles m'avaient apporté au fin fond de ce paysage mortifère ? Cher Michel, tu m'as aidé… peut-être plus que tu ne croyais. Non. Je n'ai pas dû lui dire tout ça ! Pudeur des deux côtés. Merci le frangin* »[1].

➢ De la chaleur au froid extrêmes

Difficile, après ce récit, de continuer à présenter les conditions climatiques du *djebel** algérien telles qu'elles ont été vécues par les trois autres narrateurs. Ils n'ont eu à les endurer qu'en tant que conditions géographiques, extérieures à la volonté humaine (même si cette dernière ne se chargeait guère d'en atténuer les effets), là ou ces mêmes conditions physiques étaient utilisées comme "punition" pour Jean. Néanmoins, de la chaleur, Paul a beaucoup souffert aussi. Son récit est émaillé de la présence immuable et douloureuse d'un ciel sans nuages en été et d'un soleil implacable. Au reste, il a particulièrement développé une situation où la chaleur a failli lui jouer des tours dont il aurait pu ne pas se remettre.

Ce jour-là, alors qu'il allait remplir son bidon dans un *oued**, la découverte macabre de deux cadavres, immergés dans le cours d'eau, lui fait suspendre son geste. Quelques heures plus tard, il dispose sa Section sur un plateau pierreux qui a conservé les ardeurs du soleil. Il reçoit l'ordre de demeurer sur place en attendant la tombée de la nuit et autorise ses hommes à se restaurer. A ce moment, il commet une grave erreur : n'ayant rien bu de toute la journée, à l'exception de l'huile que contenait sa boîte de sardine, il se décide à ouvrir une petite fiole d'eau de vie qui fait partie de son paquetage. Or, l'alcool est encore plus fort que ce qu'il redoutait et les effets sont inattendus. Il parvient au bord du *délire* : « *j'imaginais des robinets au-dessus d'éviers, de lavabos, je les voyais couler, et j'entendais même le bruit*

[1] Annexe n° 5, p. 728-738.

caractéristique du verre qui s'emplit, du robinet qui chuinte. Boire devenait une obsession, un besoin urgent. Pour moi le mirage n'était pas loin, les hallucinations non plus, mon organisme assoiffé emplissait ma tête de robinets dégoulinants »[1]. Seul le crépitement de l'appareil-radio, annonciateur d'un nouveau mouvement, le tire de son rêve éveillé et l'instinct de survie, face à une nouvelle menace, lui fait oublier sa soif, mais cette déshydratation aurait pu lui coûter ses capacités de raisonnement.

Autre saison, autre climat : comme Paul accomplit deux périodes distinctes en Algérie (une de six mois, une de dix), il connaît toutes les saisons dans la montagne. Et, contrairement à ce qu'il imaginait avant d'y mettre les pieds, il y découvre aussi le froid et la neige. Le 24 décembre 1959, lorsqu'il ouvre sa porte, il observe d'abord avec ravissement que des flocons sont tombés dans la nuit et qu'un manteau neigeux de 30 cm recouvre le sol. Il est convaincu qu'en cette veille de Noël, et qui plus est par ce froid, il ne sortira pas en opération. Or il est appelé par le chef de bataillon et sommé de mettre la Compagnie en état de partir avec quarante-huit heures de vivres.

Cet ordre absurde laisse Paul au premier chef dans l'*incompréhension*, puis dans la *colère*, sentiment partagé par ses hommes. « *J'étais incrédule en voyant cette neige, en sentant la morsure du froid, la nuit qui tombait déjà sous le couvercle d'un ciel plombé et bas. C'était impossible, me répétais-je, on ne pourra pas passer la nuit dehors avec un temps pareil ! Vous imaginez la tête des gars de la deuxième, de la troisième et de la quatrième Sections quand on vint leur dire : "Rassemblement dans une heure avec des vivres pour quarante-huit heures". Ca râlait dur dans les baraquements, en Arabe, en Français* ».

Après le transport en camion, la Compagnie a quatre ou cinq kilomètres à parcourir pour atteindre un petit poste militaire où passer la nuit. Paul raconte : « *colonne par un, intervalle cinq mètres, le commando commença sa progression. La marche fut lente et pénible dans la neige profonde si bien que nous n'atteignîmes notre objectif que vers vingt-trois heures, gelés, fourbus et affamé* ». Le poste est si petit que les hommes couchent partout où l'on peut en glisser un : « *entre chaque lit, dans l'allée centrale des "dortoirs", sous et sur les tables de la tente "réfectoire", bref on se tassa, on s'entassa et tant d'hommes réunis, partageant leur chaleur humaine, s'endormirent en oubliant pour quelques heures les misères de la journée et celles du lendemain* ».

A six heures du matin, l'ordre ayant été donné de se porter avant le lever du jour en un point précis, les hommes partent sans manger dans la nuit. *« En silence, dans la neige durcie et craquante, la colonne s'étira dans l'obscurité opaque de cette nuit de Noël.* […]. *Imaginez combien fut pénible notre progression dans la neige, le froid, la végétation et la densité de la nuit, qui nous obligeait parfois à tenir le ceinturon de celui qui nous précédait pour ne pas nous perdre. Nous avancions avec une lenteur qui m'exaspérait* ».

La *colère* pointe à nouveau, à ce moment du récit, à l'égard de l'inconscience de l'Armée qui, outre les conditions climatiques infligées, met les soldats en danger. Paul décrit ainsi son état d'esprit : « *J'avais pleinement conscience de ma responsabilité et diriger le commando dans ces conditions n'était pas un cadeau. En cas d'accrochage avec une katiba, nous ne pourrions compter que sur nous-mêmes car avec cette neige, il serait difficile aux renforts d'arriver promptement et il ne faudrait pas compter sur l'aide de l'aviation ni des hélicos, que le plafond trop bas empêcherait de décoller* ». Malgré tout, Paul endosse la *responsabilité*, que l'Armée lui confie en toute inconscience, et agit : « *Aussi fis-je en sorte que chaque Section soit à cinq ou dix minutes les unes des autres pour pouvoir nous aider mutuellement si nécessaire et ce, en tenant compte des difficultés du terrain*. […] *On n'est jamais trop prudent, surtout quand on se sent responsable de la vie des autres… et de la sienne* ».

Lorsque la Compagnie est en place, l'attente commence et s'éternise, comme souvent en opération. Les hommes restent en position, de la fin de la nuit du 24 décembre jusqu'au début de l'après-midi de ce jour de Noël, sans qu'il ne se passe rien. Paul gronde intérieurement :

[1] Annexe n° 4, p. 690.

« *je pensai à tous ceux qui en France avaient ripaillé, festoyé et qui, bien au chaud, allaient s'éveiller tardivement avec la "gueule de bois". Nous, c'était tout notre corps qui était de bois, à demeurer étendu à plat ventre dans la neige, immobiles, minéralisés mais hélas pas insensibles aux morsures du froid. Ah. Mes pieds, mes pauvres pieds…* ». Et plus tard, alors que le jour s'est enfin levé, l'attente se prolonge : « *Nous demeurâmes sur place, de longues heures, sans bouger, gelés, claquant des dents, trouvant le temps interminable* »[1].

Après que l'embuscade, enfin, trouve son dénouement dans un accrochage, Paul et ses hommes rentrent en convoi le 25 décembre au soir, après vingt-quatre heures passées dans des camions ouverts à tous les vents, sous des tentes de fortune et surtout dans une épaisse couche de neige de 30 cm.

- **Un équipement totalement défectueux**

Le froid, Philippe aussi l'a connu, lui qui a séjourné en Algérie de la fin novembre 1955 à mars 1956. Dans toutes les opérations auxquelles il participe, la dureté du climat hivernal des montagnes algériennes est présente, presque comme l'un des personnages récurrents du récit. Lorsque Philippe arrive, nous sommes encore au début de la guerre, il fait partie des "maintenus sous les drapeaux" et l'Armée française est encore fort mal équipée. Et ceci tant au niveau des armes que du matériel destiné au "confort" des soldats. Et comme Philippe fait partie d'une unité chargée, notamment, du ratissage du territoire, il dort souvent sous des tentes.

Un jour de la Noël 1955, les flocons tombent sur les tentes, péniblement dressées dans la tourmente. Le froid est tel que la neige glacée ne glisse même pas sur les côtés inclinés des "guitounes". Avec l'ironie salvatrice qui le caractérise, Philippe décrit l'impréparation flagrante et *indigne* de l'Armée, qui a distribué des poêles à pétrole, « *mais* [dont] *le carburant nécessaire ne* [leur] *était pas parvenu ! Décidément*, ajoute-t-il, *l'Armée française n'avait guère évolué depuis 1870, quand un quelconque Maréchal, Ministre de la Guerre, avait rassuré l'Empereur sur une Armée à laquelle il ne manquait pas un seul bouton de guêtres !* »[2].

- **Une sensation de "fin du monde"**

Quant à Denis, il évoque aussi la vallée, « *très chaude et étouffante* », les « *9 ou 10 L. d'eau par jour* »[3], qu'il devait boire, la dysenterie qui l'a frappé, l'invasion des moustiques.

Puis il dénonce les conditions de vie imposées aux soldats dans le cantonnement de Z. En effet, les chevaux, ainsi que les officiers, bénéficient de bâtiments de pierre, là où les simples Spahis sont installés dans des cabanes construites en parpaings et couvertes de tôle ondulée. Il interpelle avec *indignation* le lecteur à ce propos : « *Je vous laisse à penser ce que ça donnait, l'été, quand il faisait 60 à 70° au soleil. Une horreur !* » Et, comme il a comparé les voyageurs traversant la Méditerranée à du bétail, il se compare cette fois à la lie de l'humanité : « *Une horreur aussi de penser que des "esclaves" pouvaient être moins bien abrités que les animaux* »[4].

Mais, à la différence des autres narrateurs, il parle aussi de la morosité de la pluie, qui tombe tous les jours au mois de janvier et, surtout, il insiste davantage sur un aspect du climat algérien, à la fois plus exotique et plus impressionnant : le vent de sable. « *Quand tout est desséché par le soleil, la poussière s'envole très facilement. Comme la végétation est rare ou grillée, le vent a un effet dévastateur. Toujours est-il que j'ai vu des tempêtes avec vent venu du Sahara. Il faut y avoir assisté pour le croire. Distance de visibilité 3 à 4 m, étouffant, le ciel est jaune sombre*. […]. *On se calfeutrait comme on pouvait, en sortant le moins possible.*

[1] Ibid, p. 650.
[2] Annexe n° 3, p. 561.
[3] Annexe n° 6, p. 892.
[4] Ibid, p. 895.

Le gars qui était en sueur revenait tout "bronzé" avec des rides. Malgré les précautions, les assiettes par exemple étaient devenues grises, on dessinait son nom dessus. Les particules de poussière étaient si fines que les poumons devaient s'en emplir. On crachait comme un gars qui chique. Ca durait parfois trois jours ».

De cette expérience climatique exceptionnelle pour un Français, il retient une émotion très forte : « *C'est angoissant. On a une impression de "fin du monde"*»[1].

Comme je l'évoquais plus tôt, à propos de Philippe ou de Denis, le climat particulièrement dur dans le *djebel* algérien, avec ses températures extrêmes, en-dessous de zéro l'hiver et jusqu'à 40 degrés à l'ombre l'été, ou encore avec ses vents de sable venus du désert saharien, est vécu avec résignation quand il est "seulement subi", comme il peut l'être par les autochtones, même si ceux-ci y sont plus adaptés.

Là où des émotions et des sentiments s'expriment beaucoup plus fortement, c'est quand l'Armée passe outre ces conditions climatiques extrêmes, imposant des cabanes ou des tentes, n'isolant les troupes ni du chaud ni du froid, envoyant les soldats au danger en leur faisant risquer la déshydratation ou l'insolation ou, pire, en exposant leur vie en empêchant les renforts, ou les secours, d'arriver sur place en cas de neige. C'est dans ces moments-là que Paul exprime son incrédulité, sa colère et son sentiment de responsabilité renforcé. Et où il ne peut trouver un sens à ce qui lui est fait.

Dans l'expérience de Jean, enfin (dont il faut rappeler qu'elle reste exceptionnelle), malgré la rage qui l'a submergé sur le moment, malgré l'indignation dont il demeure empli aujourd'hui, s'il ne trouve pas de sens à l'odieuse punition, du moins trouve-t-il une meilleure connaissance de lui-même dans une situation extrême parmi les extrêmes. Il en ressort une capacité de survie et de dignité qu'il n'imaginait pas pouvoir avoir en lui ; il en ressort la conviction que les hommes peuvent rester des hommes et continuer à être fraternels ; il a le plaisir de pouvoir leur rendre hommage *a posteriori* et c'est ce que le récit lui permet.

14.4. Des bêtes sauvages ou en liberté qui complètent un décor hostile

Le climat n'est pas le seul élément exotique du "paysage" algérien, loin s'en faut. Trois des narrateurs ont consacré des chapitres ou des passages à la présence des animaux, qui a le plus souvent contribué à renforcer une perception angoissante de la situation extrême dans laquelle ils étaient plongés.

➢ Heureusement, le ridicule ne tue pas

Paul relate deux faits dans lesquels les animaux jouent le rôle principal d'un film dont il se serait bien passé. Le premier se déroule au cours d'une opération dans le *djebel*, où sa Section se repose dans un petit bois de résineux et, surtout, tente de s'abriter d'une pluie battante. Or, tout à coup, des craquements et des bruits de pierre viennent à ses oreilles et celles de ses hommes : « *Pas de doute, on montait vers nous,* dit-il. *Dans cette zone interdite, vidée de toute population et où on ne nous avait pas signalé la présence de troupes amies, il ne pouvait donc s'agir que de fellaghas. Et ils devaient être nombreux si on se référait aux craquements qui se rapprochaient et qui semblaient nous encercler. Une katiba ! L'affrontement allait être frontal, comme la pire des collisions dans les accidents de la route !* ».

A ce stade, Paul décrit l'*angoisse* qui les étreint, lui et ses hommes, devant une menace encore indéfinie. « *La tension était extrême.* […] *tous, le doigt posé sur la détente, tenaient leur arme pointée devant eux, scrutant les ténèbres, les oreilles aux aguets. Quant à moi, accroupi, un genou à terre, je me trouvais derrière l'illusoire rempart d'un résineux freluquet contre le tronc duquel j'appuyais fermement le canon de ma carabine US pour me laisser*

[1]Ibid, p. 921.

croire qu'aucune fébrilité n'agitait mes mains de honteux tremblements. Pourtant, j'avais le cœur dans les oreilles tant ses battements accélérés résonnaient sur mes tympans comme sur une peau de tambour. L'attente me parut interminable ».

Durant cette attente, Paul continue, cependant, à évaluer la gravité et la teneur du danger qui les guette et se prépare à l'affronter puis, le jour commençant à se lever, il distingue mieux la disposition de ses hommes. Il est à cet instant partagé entre deux émotions : « *Rassuré, je constatai que nous étions bien "en ligne" et que nous ne risquions pas de nous tirer dessus »,* malgré tout : *« La tension ne cessait de croître avec le temps qui semblait s'être arrêté et les bruits de plus en plus proches* ».

A ce moment, l'obscurité se dissipant et l'"ennemi" s'étant rapproché, la Section aperçoit enfin quelque chose : « *quand notre "ennemi" eut fini de sortir du couvert des arbres, nous nous aperçûmes vite que nous n'avions pas affaire à de dangereux islamistes combattant au nom d'Allah ! Pourtant, s'ils ne portaient pas la barbe, ils étaient tous pourvus d'une belle barbiche, mais leurs armes étaient trop dérisoires pour nous inquiéter.* […]. *Des chèvres : un troupeau de chèvres !* »

La tension cède alors le pas à l'humour et surtout à l'autodérision : « *Nous avions tremblé devant un groupe de braves biquettes égarées, enfuies on ne sait d'où. Notre soulagement n'eut d'égal que notre surprise et nous partîmes (sans mon ordre) d'un énorme fou rire* ».

Malgré cet intermède comique, Paul et sa Section n'en ont pas fini avec les chèvres. Les soldats se disputent sur le sort qui doit leur être réservé, certains souhaitant qu'on les laisse vaquer, d'autres affirmant qu'il est inconcevable de laisser un "garde-manger sur pattes" aux *fellagha*.

C'est ce moment du récit, que Paul choisit, pour expliquer que leur mission était, non seulement de repérer l'ennemi, mais aussi de lui rendre la vie difficile et il prend pour ce faire plusieurs exemples *: « les couper de la population en vidant le djebel de ses habitants, regroupés près des postes militaires, les mettre en insécurité permanente en s'infiltrant chez eux* […] *et* […] *en détruisant tout ce qui pouvait leur être utile : abris, caches, récoltes… C'est ainsi qu'un jour,* […] *nous découvrîmes un joli carré d'oignons blancs aux rangs parfaitement alignés, bien entretenus et même irrigués par de petites rigoles*. […]. *Aussitôt, ce fut la razzia*. […]. *Puis, ce qui restait de la petite plantation fut systématiquement piétiné.* » Paul commente cette scène avec, semble-t-il, un mélange de vague *honte* et de volonté de faire comprendre : « *Cela faisait aussi partie de la guerre. La politique de la terre brûlée, nous ne l'avons pas inventée. Rappelez-vous la retraite de Russie de la grande Armée du "grand" Napoléon…* ».

Mais pour l'heure, le jour s'est levé et les chèvres emboîtent le pas du commando. Retrouvant deux autres Sections, celle de Paul se met à ratisser le versant d'une colline quand elle entend des détonations. A cet instant, lui qui avait décidé finalement de "sauver" les chèvres d'une possible mort, se met à avoir des regrets, guidé par la *peur* : « *Alors, je me mis à maudire ces chèvres,* […]*, qui pourraient leurrer les fellaghas et les faire venir droit sur nous, pensant que la zone était libre de toute présence humaine*»[1]. Fort heureusement, l'embuscade se termine sans dégâts : les rebelles et les chèvres s'enfuient à toutes jambes et ne seront plus revus.

Mais ce ne sera pas la seule expérience angoissante que rencontrera Paul avec des animaux. Une autre fois, alors qu'il est encore à l'Ecole de Officiers de réserve, il a affaire à d'autres bêtes, sauvages celles-là. Parmi les apprentissages qu'il a à effectuer, il y a la nomadisation, dont il apprendra plus tard qu'il s'agira de son quotidien de Sous-lieutenant. Un jour, il est désigné comme sonnette, c'est-à-dire sentinelle avancée, à l'écart des bâtiments d'une ferme abandonnée, où sa Section s'installe pour la nuit. Son emplacement est situé à environ deux cents mètres de la grange. Peu avant deux heures du matin, il est réveillé pour assurer la relève de la sentinelle précédente. Là, le confort, pourtant spartiate, de la grange qu'il doit quitter, lui paraît bon et il submergé par la *contrariété*. « *Jamais grange ne me parut*

[1] Annexe n° 4, p. 673-676.

plus confortable, dit-il, *jamais le bruit des respirations et même des ronflements ne me parut plus agréable et sécurisant. Que ce fut pénible de m'arracher à la tiédeur de ma paillasse, de saisir mon arme et de m'enfoncer, seul dans la nuit aussi sombre que du marc de café !* »

Lorsqu'il parvient sur place et que son collègue part en direction de la ferme, il s'installe dans les roseaux d'un *oued* à sec, de façon à voir sans être vu. Malgré cette position relativement favorable, l'apprenti nomade, qu'il est alors, éprouve à la fois un sentiment de *solitude* et une *angoisse* diffuse : « *Vous dire que cela me rendait serein serait mentir : j'entendais battre mon cœur, je retenais ma respiration, tendais l'oreille, scrutais les ténèbres. Jamais je ne m'étais senti aussi seul, jamais la présence des autres ne m'avait tant manquée* ».

Au bout d'une heure, il commence à se décontracter un peu et s'habitue aux cris des batraciens qui l'environnent, nombreux à cette époque, quand tout à coup la *panique* s'empare de lui. Il raconte avec force détails : « *mon cœur s'arrête. Comme viennent de cesser les coassements les plus proches de moi.* […] *mon ventre se serre comme dans les mâchoires d'un énorme étau, ça fait mal, c'est soudain et incontrôlable. On vient, on approche, j'en suis sûr…* […]. *Le silence* […] *est angoissant. Pourtant, j'ai beau écarquiller les yeux, scruter les ténèbres, je ne distingue rien. Mais je sens, près de moi, une présence. D'ailleurs, des craquements* […] *confirment mes craintes. J'ai le doigt sur la détente de mon fusil. Que faire ? Me lever, tirer et partir le plus vite possible vers le campement ? Trop tard ! L'ennemi est là, à quelques mètres.* […]. *Si je me lève, je suis mort. Je crois entendre claquer les rafales des mitraillettes qui m'abattront. Je n'ai aucune chance et jamais je ne me suis senti aussi près des derniers moments. Je pense à Pierrette* [sa femme], *à ma famille, à mes amis, à mon enfance, je revis ma courte vie à une vitesse folle : vingt-deux années seulement, mourir à vingt-deux ans car je vais mourir, c'est sûr. J'ai beau m'aplatir jusqu'à m'incruster dans les pierres, retenir ma respiration, la nuit a beau être si épaisse, ils vont me voir ou me marcher dessus.* […]. *Ils m'environnent, ils proviennent de partout : je suis encerclé. Mon doigt tremble sur la détente du fusil, mais je ne bouge pas. A cet instant, un bon chrétien eut fait quelques prières, sollicité la Providence divine, mais l'athée que je suis ne peut compter que sur lui-même et sa chance…* ».

C'est alors que Paul se reprend et retrouve ses fonctions cognitives, après qu'elles ont été paralysées quelques instants par l'émotion brutale. Il décide qu'il tirera, qu'il roulera sur le côté et rampera pour s'éloigner. Il en est là de ses réflexions lorsque s'élèvent tout autour de lui, presque à le toucher, « *des clameurs perçantes qui n'ont rien d'humaines et qui glaceraient le sang de quiconque les entendrait dans la nuit noire* ». Cependant, ces hurlements ont sur lui un tout autre effet, celui d'un intense *soulagement* : « *l'immense pression qui me rivait au sol, la tension qui faisait cogner mon cœur, me nouait les tripes, torturait mon cerveau disparurent instantanément. Pourtant, j'étais bien encerclé et des paires d'yeux étaient braquées sur moi, mais cela valait mieux que des fusils : les chacals ! J'étais entouré par une bande de chacals qui criaient, sans doute, leur déception, alors que par mon odeur alléchés, ces nettoyeurs de cadavres, ces charognards, avaient espéré trouver en ma personne de quoi satisfaire leur appétit !* »

De cette expérience de la « *peur au ventre* », comme il la nomme en commençant ce chapitre, Paul tire à la fois un sentiment d'orgueil, celui d'avoir, une fois la panique passée, recouvré ses facultés de raisonnement, et le sentiment de parvenir à dépasser sa honte, à ne pas craindre d'écorner son image. Il donne ainsi une leçon d'humilité à ses lecteurs. « *D'habitude,* dit-il, *ceux qui ont eu peur préfèrent ne pas en parler, de crainte d'être l'objet de risées, de perdre la considération des autres. Moi, je n'ai pas honte de vous dire que j'ai eu très peur, mais j'ai aussi la fierté d'avoir gardé mon sang-froid, de n'avoir pas cédé à la panique* »[1].

[1] Annexe n° 4, p. 632-634.

➢ **Une peur fondée**

Les chacals, Denis aussi en a fait la douloureuse expérience, mais lui n'a guère été soulagé de les entendre, surtout la nuit. Il utilise d'ailleurs sensiblement les mêmes mots que Paul pour décrire leurs cris : « *Quelle est la sentinelle qui n'a pas eu le sang glacé dans les veines en entendant les hurlements des chacals en pleine nuit ?... de longs gémissements qui ressemblaient à des sanglots d'enfants. Ici* [en France], *le seul cri qui y ressemble un peu, c'est les clameurs plaintives que font deux matous qui se battent. Imaginez ces clameurs dans le contexte de guerre, qui se répondaient d'une colline à l'autre : ça mettait de l'ambiance !* »

A ce sentiment d'*angoisse* à l'égard de cris qui, en eux-mêmes ne représentent pas une menace, s'ajoute une émotion, plus fondée celle-ci, la *répulsion* vis-à-vis d'un animal qui a à la fois mauvaise presse et peut représenter un certain danger.

Après une description de l'animal, Denis explique : *« Il se nourrit de tout ce qu'il trouve, des insectes, des fruits, des rongeurs, des charognes, des cadavres, même humains ; les corps des fellaghas non retrouvés dans la montagne, par exemple. Les chacals pillaient aussi les tombes des cimetières.* […]. *Mais les chacals, en groupe surtout, étaient parfaitement capables de tuer une chèvre ou un mouton. Nous avions une chèvre mascotte au PHR* [Peloton d'Hommes de Réserve]. *Un matin, nous n'avons retrouvé que la tête…* »[1].

Il est à noter que, malgré le dégoût que lui inspire cette bête, Denis a un vrai souci de transmission, à destination de ses potentiels lecteurs, dans sa description de l'animal.

➢ **Les risques des nuits à la belle étoile**

Quant à Philippe, il lui arrive une mésaventure avec une autre espèce animale, au cours d'une nuit où il campe, après la mise en place d'un dispositif de bouclage d'un territoire. Il raconte : « *Je dors profondément quand un troupeau de vaches errantes enjambe notre bivouac sans qu'une seule d'entre elles ne nous piétine et sans non plus que, surpris par cette invasion inopinée, l'un des hommes de veille n'ait appuyé sur la détente de son arme, ce qui eût révélé notre position, ameuté les bataillons voisins et déclenché probablement un feu nourri sur d'illusoires objectifs !* ».

Avec un certain humour, il décrit la *sidération* qui a saisi les soldats, sidération grâce à laquelle, sans doute, cet évènement est resté un relatif bon souvenir : « *Aux amateurs d'émotions inédites, je recommande ce style de réveil en pleine nuit : charolaise ou kabyle, une masse bovidée défilant nuitamment au-dessus de la tête garantit la stupéfaction !* »[2].

La vie sauvage en Algérie est donc une composante des traumatismes que les appelés ont vécus en Algérie. Aux chacals et autres troupeaux, on pourrait en outre ajouter les scorpions, qui sont plusieurs fois mentionnés dans les manuscrits, ou encore les hyènes et les sangliers. L'angoisse déclenchée par la présence d'animaux, la nuit, dans un contexte de guerre et d'insécurité, est manifeste chez deux des narrateurs. L'effet de sidération produit par leur arrivée intempestive est bien décrit chez le troisième. Le soulagement engendré par leur découverte, la vague honte d'avoir eu peur d'animaux qui seraient peu dangereux dans une situation "normale", s'expriment chez chacun d'eux par le rire, l'autodérision ou l'ironie, trois facettes de l'humour. Pour Paul s'ajoutent la fierté d'avoir recouvré ses esprits, malgré l'envahissement de la panique, et le besoin de faire comprendre en quoi la subtilisation des vivres des rebelles algériens (qui auraient tout autant pu être des bêtes et qui l'ont sûrement parfois été) constituait un fait de guerre incontournable.

[1] Annexe n° 6, p. 928.
[2] Annexe n° 3, p. 566.

14.5. Des rapports humains sous tension

Dans un contexte de guerre, où la survie est en jeu, où les conditions de vie, telles que celles que nous avons vues précédemment, sont très pénibles, où les émotions sont très fortes, où les sentiments sont souvent mêlés, variant de moments dépressifs à des instants de joie intense quand la chance semble sourire à nouveau, les relations entre les soldats sont parfois exacerbées. Celles-ci font partie intrinsèque d'un environnement qui marque et qui pèse sur les sujets.

➢ Quand la violence ambiante confine à la démence

De ces rapports humains, c'est sans doute Jean qui en parle le plus et qui vit avec le plus d'acuité leur caractère extrême. A un bout de la chaîne, il y a la violence. Nous avons déjà vu que Jean est une "forte tête" et que son refus d'obéissance le conduit au bagne. Il sera aussi question plus tard d'une autre sanction dont il sera victime, à cause de sa réputation. Mais en attendant d'évoquer cet épisode, il est intéressant d'étudier plusieurs situations qui reflètent le climat d'agressivité et de violence qui règne entre les appelés dans le Régiment de Jean.

Un jour, après le départ d'un copain, qui avait un rôle de *leader* dans le groupe, il se rend compte que les discussions tournent régulièrement sur la nécessité de se trouver un nouveau "chef". Si les uns ne font qu'en parler, les autres font des tests grandeur nature. Ainsi, un soir, il est agressé par un des cuisiniers. A cet instant, Jean est partagé entre la ***s**tupéfaction* et la *résignation* : « *Bigre ! Les dés étaient jetés. La chicore. La castagne. Je n'en avais nullement envie. Seulement voilà, l'autre abruti avait commencé par des insultes, et voyant que je ne réagissais pas, il tenta de me bousculer. Je m'étais mis hors de portée d'un bond arrière. Les jambes légèrement fléchies, je cherchais où frapper. Je savais. Je me devais de choisir : un seul coup m'était permis parce qu'il était bien plus baraqué que moi !* »

L'intervention d'un camarade va heureusement couper court à la bagarre. Mais Jean, sur le moment, est plongé dans l'*incompréhension* : *« Ces bagarres entre appelés me semblaient être du ressort de la bêtise pure. Nous étions déjà suffisamment dans la merde et en plus nous nous battions !* » Avec le recul, l'incompréhension laisse place à une explication qu'il partage avec le lecteur : « *A l'époque, je ne pouvais pas comprendre que ces rixes étaient un exutoire face à une tension trop forte* »[1].

Si Jean semble ne pas comprendre sur l'instant ce qu'il se passe, et s'il paraît se mettre à l'abri de ce type de comportement, la réalité est tout autre, et cette incrédulité apparente qu'il adresse à ses compagnons, il vient vite à se l'adresser à lui-même. En effet, peu de temps après, il est pris à nouveau dans une bagarre à laquelle, cette fois, non seulement il n'essaie pas de se soustraire, mais à laquelle il participe plus qu'activement. Ce jour-là, l'autre protagoniste est A., le seul Algérien de souche de sa chambrée. Leur amitié est de courte durée car Jean, dont les affinités politiques versent plutôt dans le mouvement indépendantiste, ne comprend pas l'aspiration d'A. à monter les échelons de l'Armée française, et comme au gradé à qui il avait refusé d'obéir, il dit : « *Bravache et con à la fois, je lui affirmai que si j'avais été Algérien, je serais devenu maquisard* ».

Un soir, alors qu'il croise le chemin des *Chaouïa*, il entend dans son dos diverses insultes en Arabe dont un « *"Nique ta mère !" sonore* » provenant d'A. Jean décrit la scène de bagarre avec force détails, dont celui de l'ami qui lui crie qu'il est en train de tuer A. tout bonnement. Après que son copain Paulo l'a calmé, Jean reste *abasourdi* de ce qu'il vient de faire et, je pense, vaguement *inquiet* de ce que cela peut signifier : « *Le déchaînement de ma violence, lors de cette rixe, m'avait littéralement stupéfié. J'avais failli tuer un homme. Le souvenir de cette bagarre allait me poursuivre pendant des années* ».

Avec le recul, il analyse son comportement et celui des autres, à l'aide de « *l'hypothèse suivante : l'agressivité des appelés n'était en fait qu'une défense saine contre la pulsion de*

[1] Annexe n° 5, p.725.

mort qui s'avérait massive dans ces circonstances guerrières »[1].

En revanche, la violence qui s'exerce à l'encontre des Algériens, non pas à propos de leur comportement mais simplement en raison de leurs origines, il ne l'accepte pas et en conserve, semble-t-il, la même *indignation* qu'à l'époque. Il s'en explique ainsi : *« Rapidement, j'avais repéré l'extrême agressivité de certains de mes camarades appelés. Il y avait bien sûr une grande différence entre les anciens au contact de la guerre depuis de longs mois et les bleus frais émoulus de France. J'avais, aussi, pu constater que ces derniers avaient changé du tout au tout et ce, en quelques semaines. Tel appelé, affable, courtois et calme, était devenu deux mois plus tard un bidasse vociférant et agressif. Ce déferlement de haine s'adressait en priorité aux indigènes "responsables" de tous nos maux. Cette violence, à connotation raciste, s'exprimait surtout au niveau du vocabulaire. J'appris ainsi, très vite, un certain nombre de mots* […] *pour désigner la population* […]. *Troncs. Bougnoules. Melons. Fells. Crouilles. Fellaghas. Bronzés.* […]. *Personne ne faisait la distinction par exemple, entre les Arabes et la population d'origine berbère (kabyle ou Chaouïa). Tout le monde dans le même sac du racisme. Je découvrais avec étonnement ce langage, habitué que j'étais à considérer les hommes non en fonction de la couleur de leur peau, mais plutôt en vertu de leurs qualités ou de leurs défauts* ».

De cette haine raciste, qu'il vit comme une conduite indigne, comme une injustice flagrante, il parle à la fois comme d'un aveu, un poids dont il veut se débarrasser, et surtout comme d'une fierté, car il est le plus souvent parvenu à ne pas y verser. « *Je ne dis pas, qu'entraîné par l'effet de groupe, je n'ai pas moi aussi, parfois, utilisé quelques-uns de ces termes méprisants. Mea culpa. Mais il me semble me souvenir que je me suis efforcé, tout au long de mon séjour en Algérie, de désigner le rebelle, le maquisard, sous le terme de fell. Pour moi, le fell c'était "l'ennemi". L'autre. Le soldat de l'Armée adverse. Un guérilléro peut-être. Mais aussi un homme comme moi* »[2].

Dans ce même paragraphe, Jean remarque que si l'agressivité est légion concernant les Algériens, elle est exceptionnelle quand il s'agit des gradés. Son interprétation en est la suivante : « *Les classes, puis la proximité de la guerre, avaient fait leur effet, le contingent avait adopté un profil bas* ». A l'exception, toutefois, de Pierrot, son copain, des fortes têtes qu'il retrouve au bagne et de lui-même, Jean, qui "se prend de bec" durant ses classes en métropole, et au début de son séjour en Algérie, avec deux de ses supérieurs.

A l'exception aussi d'un appelé comme lui, surnommé le "maboul" et dont le récit de Jean permet de comprendre le sobriquet. Un Aspirant avait en effet remplacé un jeune Sous-lieutenant, arrivé au terme de son service militaire, et son comportement avait déclenché la haine de ses subordonnés. Parmi eux, un homme étrange, qui était secoué de mouvements incontrôlés, proférait des phrases incohérentes entre ses dents. Un soir, le "maboul" comme tout le monde l'appelait, avait promis, à l'issue d'une rixe où tables et chaises avaient volé : « "*je te ferai la peau fumier !*" ».

Le décor, ou plutôt l'ambiance régnant entre le "maboul", et plus généralement sa Section, et le Sous-officier étant plantés, Jean raconte un fait survenu au cours d'une opération de ratissage : alors que deux Sections, celle à laquelle il appartient et celle du "maboul", ont quitté le camp pour atteindre un village soupçonné de donner refuge à des maquisards, et approchent des maisons, des coups de fusil sont entendus. Après le cessez-le-feu, comme toujours, les Sections se comptent et il manque un homme, le Sous-lieutenant tant détesté. Très vite, une rumeur court : il a été touché par des balles françaises. Plusieurs témoins savent qui a tiré mais ils se taisent. Jean ne craint pas de transmettre au lecteur son sentiment d'alors, celui d'une *connivence* avec le "maboul", à tout le moins d'une forme de compréhension : « *C'est vrai quoi ! Nous faisions la guerre… avec de vraies balles dans nos fusils ! En principe, nous devions les utiliser contre nos ennemis, les fellouzes, mais il était aussi fort possible… de les détourner contre certaines crevures galonnées qui nous faisaient chier. Point* ».

[1] Ibid, p.7 25-727.
[2] Ibid, p. 724.

Cette remarque ne semble pas souffrir de contradiction. D'ailleurs, il est quelque part conforté dans sa position lorsqu'avec Paulo, il va voir l'Aspirant sur son lit d'hôpital : « *Nous avions écourté notre visite car, très rapidement, nous nous étions aperçus que cette expérience triste et douloureuse n'avait laissé aucune trace dans le raisonnement du blessé. Tout ce qu'il trouva à nous dire : grâce à sa blessure, il allait obtenir une banane* [décoration]. *Dérisoire !* ». *Abattement* et *incompréhension,* tels sont sans doute les sentiments qui caractérisent l'état d'esprit de Jean après sa visite.

Aujourd'hui, s'il a souhaité relater cet épisode de sa guerre d'Algérie, c'est parce que, comme il le dit lui-même dans le récit, c'est « *un sujet fort méconnu* » de cette période. « *Le non-dit, la dénégation, l'oblitération sont venus recouvrir les faits, pourtant ils ont existé.* […]. *Les anciens d'Algérie n'aiment pas aborder ce problème, cependant, à plusieurs reprises, j'ai entendu certains d'entre eux raconter, à mots couverts, des faits similaires* […] *il n'est pas exclu que certains militaires de carrière ne soient tombés sous des balles bien françaises* »[1]. C'est donc le souci de rétablir la vérité, en racontant un épisode caché de la guerre, qui guide Jean dans ce récit.

Mais il n'est pas quitte avec la violence et il lui arrive, quelque temps plus tard, une mésaventure qui est sans doute l'expression la plus extrême, la plus paroxystique, de la violence déchaînée contre soi. Un Lieutenant-Colonel de la Légion étrangère rejoint le commandement, dont l'âge et les faits d'arme font qu'il est baptisé affectueusement "le Vieux" par les appelés. Il commet l'énorme erreur de laisser dans le tiroir de son bureau un revolver américain de gros calibre au vu et au su de tous. Et deux copains de Jean ont l'idée insensée de jouer à la roulette russe avec. Lorsque Jean les découvre, ceux-ci lui lancent un « "*Vas-y si tu en as*," » et voici la suite : « *je fis basculer le barillet… et je sortis la balle… Barillet vide. Puis je réintroduisis la balle* […]. *De nouveau, je tournai le barillet. Puis je le ré-ouvris… Sortir la balle… la poser sur le bureau… Regarder le barillet vide… regarder la balle… réfléchir… Le poids de la balle ? Mais oui, bien sûr, si on la place en haut, en faisant tourner le barillet, normalement, grâce à son poids, elle devait descendre, donc être en-dehors de l'alignement meurtrier canon/barillet. Alors j'introduisis une balle dans le barillet… fis tourner celui-ci… puis je posai le canon de l'arme terrifiante sur ma tempe* ».

A cet instant, Jean s'arrête dans son récit pour essayer de faire partager son ressenti dans ce moment terrible d'*inconscience* qui confine à la *démence* : « *Il m'est difficile de traduire en mots cet instant unique… entre la vie et la mort. Peut-être en s'imaginant seul face à un peloton d'exécution ? Pendant un court instant, ma vie s'arrêta. Je fus mort. Mon sang s'était figé. Mon cerveau, tel une éponge imbibée d'eau, s'était obscurci de la lassitude de vivre* ».

Et d'ailleurs, il n'interrompt pas son geste : « *J'appuyai sur la gâchette… j'entendis très nettement le bruit du chien… j'avais défié Dieu… et j'avais gagné ! J'étais vivant* […] *je tendis l'arme à l'Alasko, tout en lui intimant l'ordre de la ranger immédiatement dans le tiroir du Vieux. Malheureusement, j'eus la bêtise d'y adjoindre un bref commentaire :*

- *"Tu vois, c'est facile !"* ».

Pris d'une peur rétroactive, sans regarder derrière lui, Jean sort en titubant et rejoint son lit. La *sidération,* provoquée par son acte, le saisit seulement à ce moment-là : « *Allongé… les yeux dans le vague… sur la frontière infinie, indiscernable, de la vie et de la mort… j'essayais de raccrocher tous mes wagons car j'avais l'impression d'en avoir perdu quelques-uns en cours de route. Je flottais au-delà d'une étrange frontière. J'avais franchi le cap. J'avais franchi un fleuve. Je m'étais posé une fraction de seconde sur l'autre rive… et j'avais un mal de chien à revenir sur celle-ci… Celle qu'on appelle la vie* ».

Jean est sorti brutalement de sa léthargie par un coup de feu. Il se précipite dans le bureau du "Vieux", craignant que l'impensable ne se soit produit. Un de ses amis, après son départ, avait posé le canon sur sa tempe et au dernier moment avait tiré vers le plafond. Le coup était parti mais n'avait occasionné que des dégâts matériels.

Quels enseignements tirer de cette épreuve, celle d'une proximité immédiate avec la mort

[1] Ibid, p. 774-775.

qu'une personne s'inflige à elle-même ? Jean décrit bien le mécanisme à l'œuvre dans les traumatismes, cette perte des repères, des idéaux : « *Nous étions revenus de tout. En ce qui me concerne, mon univers s'était écroulé au cours de ces quelques mois de guerre. Disparu à jamais. Tout ce que j'avais appris de mes parents et de l'école laïque avait sombré. La Liberté, L'Egalité, la Fraternité s'étaient envolées. Au milieu du champ de ruines des valeurs apprises péniblement au cours de mes vingt premières années, je tentais de survivre. Plus rien n'avait d'importance. La vie et la mort se situaient sur un même plan* ».

Il tente aussi de comprendre la signification de ces gestes fous : « *Il ne nous restait plus que notre peau* […] *stade ultime de la liberté* […] *nous proclamions que notre peau nous appartenait encore… et à nous seuls ! Pas à la France ! Pas à la République… et surtout pas à l'Armée ! Nous étions les seuls à pouvoir en disposer librement. Logique folle bien sûr, mais aussi, peut-être, dernier refuge de notre humanité »*[1].

Fort heureusement, les rapports humains ne sont pas faits que de violence. Nous avons déjà vu que dans les pires moments de souffrance et de déshydratation que Jean connaît au bagne, il rend hommage aux élans de solidarité de ses camarades. Il est un autre type d'évènement où la *confraternité* se fait lisible : celui où l'on célèbre la "quille" d'un copain. Mais, en même temps que les soldats savent fêter ce moment et fêter leur collègue, ils éprouvent une grande *tristesse* à ne pas être de ces "quillards" tant enviés.

Au début de son séjour en Algérie, Jean assiste au départ de R., celui qui est considéré comme le chef et qu'il faudra remplacer, y compris en manifestant sa force physique. Il décrit ainsi son état d'esprit ! « *Un quillard, sentant ma tristesse, me réconforta de quelques mots :* […]. *Je le remerciai de ses bonnes paroles, mais en mon for intérieur, je savais bien qu'il y avait deux sortes d'appelés dans le foyer du soldat ce soir-là. Les quillards, ceux qui allaient retrouver la France, leur famille, leur fiancée peut-être, leur douce province… et puis nous, les bleus, appelés à en chier avant d'apercevoir le bout du tunnel : notre libération définitive* »[2].

Plus tard, après l'expérience du bagne, après celle du commando, Jean apprend qu'il est muté au Quartier général, comme dactylo, en remplacement d'un libérable. Là encore, les mêmes sentiments mélangés, la *fraternité* d'un côté, un *chagrin* diffus de l'autre : « *Le libérable me passa les consignes, mais il avait déjà la tête ailleurs, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée. J'étais sincèrement ravi pour lui.* […]. *Ces fêtes étaient le prétexte à de gigantesques beuveries. De formidables éclats de voix, d'énormes gueuleries. Mais elles étaient aussi largement empreintes de mélancolie et de nostalgie.* […]. *Lors de ces départs, un sentiment réciproque de pudeur nous agitait. Etrange attitude chez ces hommes au comportement parfois rude.* […]. *Il y avait celui qui partait… et ceux qui restaient. Nous ne savions pas comment nous dire adieu.* […]. *Le libérable connaissait les souffrances que nous allions endurer après son départ. Ceux qui restaient ne savaient pas comment lui souhaiter un bel avenir.* […]. *Nous ne pouvions échanger des souhaits aussi chaleureux car nous n'avions plus d'avenir… l'avenir, c'était le petit-déjeuner du lendemain matin* »[3].

Enfin, Jean raconte la fête célébrée à l'occasion de l'approche de sa propre libération, ce que les soldats appellent le "Père Cent" et qui correspond au centième jour avant la quille. A cette fête participe un Capitaine des Chasseurs Alpins qui, lui aussi, sera libéré dans une centaine de jours environ. Jean relate une sorte d'orgie de vin, à laquelle, tout à coup, un évènement imprévu vient mettre fin : « *Le Capitaine se mit à pleurer. Douche froide.* […]. *Entre deux longs sanglots, il me raconta son enfance. Malheureuse. Un père gendarme. "Con comme savent l'être parfois les gendarmes :" me précisa-t-il. A l'âge de quatorze ans, il émit le désir de devenir instituteur… et son père l'envoya aux enfants de troupe ! "C'est un beau métier, instituteur, me dit-il, on apprend aux enfants la vie. Au lieu de ça, j'ai passé la mienne à tuer des gens qui ne m'avaient rien fait… et surtout que je n'avais jamais vus ! Vous trouvez ça juste, X ?"*». Les immenses *regrets* du Capitaine ne peuvent sans doute qu'aller droit au

[1] Ibid, p. 786-787.
[2] Ibid, p. 723-724.
[3] Ibid, p. 777-778.

cœur de Jean, révolté comme il l'est.

En outre, le lendemain matin, le Capitaine les emmène, lui et ses copains, visiter des ruines romaines, extase totale en pleine guerre. Pour cette escapade improvisée, Jean tient à manifester sa *gratitude* : « *Monsieur, merci pour ces quelques minutes de bonheur volées à la guerre. J'ai oublié votre nom, mon Capitaine, mais me reste en mémoire votre petite moustache et votre grande galette.* […]. *Après notre rencontre, mon opinion sur les rempilés s'est modifiée, même si en y réfléchissant bien… vous sortiez du lot commun ! Vous avez été le seul gradé que j'aurais aimé revoir après mon retour à la vie civile. J'espère que vous avez vécu longtemps, heureux, tranquille et paisible dans votre Savoie natale* »[1].

Là encore, le récit aura servi à remercier un homme et peut-être à trouver un certain apaisement à l'avoir enfin fait.

- **Entre concurrence, solitude et confraternité**

Pour Paul à présent, les relations tissées entre lui et les autres hommes engagés dans cette guerre sont beaucoup moins paroxystiques. D'une part, il est officier, et son statut pèse sur les rapports qu'il entretient avec son entourage, et d'autre part, il est affecté à une Compagnie d'élite, disciplinée et bien préparée aux affrontements de quelque nature que ce soit. Néanmoins, il apparaît que ses deux périodes en Algérie, celle de sa formation militaire et celle du commando de chasse, n'ont pas généré les mêmes rapports sociaux. C'est pourquoi je les distinguerai ici.

A l'Ecole des Officiers de Réserve, même si les contacts sont dans l'ensemble amicaux entre les élèves, ce qui domine malgré tout est la mise en concurrence. Aux mieux classés, le choix de l'affectation et la possibilité de revenir en métropole pour mettre la guerre un peu plus à distance ! Parmi les tests permettant de gagner des points (ou d'en perdre), Paul se souvient du rallye de l'homme de troupe qui consiste à partir, seul, d'un point où un camion vous largue et de regagner le camp en passant par différentes étapes où des épreuves vous attendent.

Parmi celles-ci, Paul se voit imposer une épreuve de tir avec une mitrailleuse en pièces détachées qu'il faut d'abord remonter. Là, l'*inquiétude* le saisit : « *Je la connais très mal,* écrit-il, *et je me dis que je vais avoir un gros problème.* […]. *Si je ne parviens pas à la remonter et à tirer, je vais prendre une grosse pénalité* ». C'est alors qu'une coïncidence improbable va le "sauver". Le responsable de l'atelier de l'armurerie, présent sur les lieux, est breton comme lui et il va l'aider, "l'air de rien", en marmonnant dans la langue maternelle de leurs parents. A cet instant, Paul s'arrête dans son récit pour exprimer au Sergent toute sa reconnaissance : « *Merci mon vieux, j'ai oublié ton nom mais pas le grand service que tu m'as rendu ce jour-là. J'ai su, par mes parents, qu'il était passé une fois à P.* […], *pour me dire bonjour, et j'ai bien regretté de ne pas y être pour évoquer ce souvenir et lui montrer ma gratitude* »[2].

Autre épreuve habituelle dans une formation militaire : le parcours du combattant. Mais ici, Paul manifeste sa *colère* : « *Trouvant sans doute que le parcours du combattant était insuffisant pour former les futurs soldats à passer tous les obstacles, notre Colonel, qui ne manquait ni d'idées ni de sadisme, nous concocta un parcours "bis" en utilisant les ressources de l'environnement de l'Ecole* ». Après une course en ligne et un itinéraire à quatre pattes dans un tunnel malodorant, la suite de l'épreuve consiste à gravir les remparts de la cité romaine voisine. Il y retrouve un collègue de chambrée, un "titi parisien", journaliste dans le civil et qui arbore fièrement (trop au goût de certains) le béret rouge des Parachutistes. Ce dernier, malgré tous ses efforts, ne parvient pas à grimper le long des remparts à l'aide d'une corde. Le Lieutenant, attaché à observer la régularité de l'exercice, se moque de lui ouvertement. Paul, pourtant peu amène un peu plus tôt dans le récit, pour celui qui le "snobait", éprouve à ce moment précis de la *compassion* pour lui : « *Mon pauvre camarade*

[1] Ibid, p. 784.
[2] Annexe n° 4, p. 629-630.

me tendit la corde les larmes aux yeux. Il pleurait ! Il s'avouait vaincu par ce haut mur, il se trouvait humilié devant moi, devant le Lieutenant au sourire narquois. J'eus pitié de lui et me jurai de ne point en parler dans la chambre ni nulle part. […]. *En outre, je lui expliquai la technique* ».

Comme il se l'était promis, le soir venu, il n'aborde pas le sujet : « *Dans la chambre, je ne lui demandai jamais s'il était parvenu à grimper sur le mur et il ne m'en parla pas davantage, mais je garde vivace le souvenir de ses larmes et le désarroi de son regard* »[1]. Dans cette phrase, Paul démontre à la fois sa capacité d'empathie et, peut-être, un soupçon de *culpabilité* d'être celui qui a mieux réussi.

A la fin de sa formation d'officier, arrive le grand jour, celui de la proclamation des résultats. Il dépeint l'atmosphère irrespirable qui règne en ce 11 décembre 1958, les rumeurs qui circulent dans l'école, les fausses nouvelles. Lui, s'agace de cette ambiance et s'inquiète : « *ce qui me tracasse le plus, c'est l'affectation : combien nous proposera-t-on de places en France ? Serai-je assez bien classé pour en obtenir une ?* »

Ce sentiment d'*inquiétude* qui l'habite, face à l'incertitude de son affectation future, se double d'un sentiment de *tristesse*, lié à la séparation de son épouse, et se triple d'un sentiment de *révolte* à l'égard de ce que les Autorités françaises leur infligent, à lui et ses compagnons : « *jamais je n'ai été et ne serai un "fou de guerre" ni ne me suis senti l'étoffe d'un héros. Je partageais sans réserve le slogan de l'époque : "Faites l'amour, pas la guerre" et l'amour c'était Pierrette !* […]. *Il y a si longtemps qu'on s'est séparés : six mois !* […]. *On se retrouvera et on nous séparera à nouveau. Et pour combien de temps ? On ne le sait même pas. Une seule certitude : la durée du service légal est de dix-huit mois, mais le gouvernement, par un simple décret vous maintiendra sous les drapeaux vingt-quatre mois, vingt-sept mois ou trente-deux mois…* […]. *Pauvre jeunesse que celle de ma génération ! On nous prive des joies de nos vingt ans et certains sont privés de la vie à cet âge où tout ne devrait être qu'insouciance, plaisirs, amours… Il y a de quoi "broyer du noir", verser dans le pessimisme, se sentir malheureux et victime d'une injustice : "pourquoi nous ?"* ».

Lorsque les résultats s'affichent enfin, Paul s'approche tranquillement en affectant une certaine indifférence, sans doute pour ne pas exposer ses émotions aux autres, émotions qui sont en réalité constituées d'un mélange d'*appréhension* et d'une once de *défaitisme*, peut-être pour se protéger d'une trop cruelle déception : « *j'avais peur de ne pouvoir choisir une bonne place, celle qui me rapprocherait pour quelques mois de ma petite femme chérie…* […] *le cœur battant, je me retrouvai devant les feuilles. Bien vite, j'aperçus mon nom sur la première d'entre elles. X* […] *– rang 35e/253 élèves classés. Je faillis défaillir : Sous-lieutenant, officier !* […]. *Bien sûr, je ne suis pas dans les tout premiers mais un rapide calcul me montra que 218 devront faire leur choix après moi, ce n'est pas si mal… je constate que seuls les cinquante premiers ont été nommés S/Lt.* »[2].

A l'intense *soulagement*, obtenu à la lecture du classement, s'ajoute un sentiment d'orgueil (toujours au sens défini plus tôt), et dont on peut raisonnablement penser qu'il est réactivé à l'instant de l'écriture. La rivalité entre les hommes aura eu cela de bon qu'elle aura engendré une émulation, qui aura permis à certains de s'élever pour réussir.

Après son retour en métropole, où il séjourne le temps de la grossesse de son épouse et celui de voir naître son premier enfant, Paul, comme nous l'avons vu, est affecté dans un commando de chasse. Dans le camion qui l'emmène jusque dans les Monts de l'Ouarsenis, il se sent un intrus parmi les hommes qu'il aura à commander. Mais qu'en est-il à l'épreuve des faits ? En réalité, les opérations qu'ils ont à mener ensemble le soudent à ses soldats.

Il explique le fonctionnement de sa Section pour mieux faire comprendre le type de liens qui les unit et il insiste sur ses hommes les plus proches : « *Quant à moi, je gardais toujours collé à mes bottes mon ordonnance, le brave M'B., mon radio se coltinant le lourd poste émetteur-récepteur* […] *et le tireur d'élite de la Section* ». Il emploie une métaphore littéraire pour exprimer la *solidarité* l'unissant aux trois hommes : « *Sur le terrain, nous serons*

[1] Annexe n° 4, p. 631-632.
[2] Ibid, p. 637.

inséparables comme les quatre mousquetaires ».

Il dépeint plus particulièrement les liens, en apparence de subordination, entre M'B et lui, et en profite pour exprimer toute sa gratitude à cet homme de confiance : « *chaque matin, au petit jour, quand endolori, meurtri, frigorifié, j'ouvrais encore un œil gonflé de fatigue, qu'apercevais-je comme dans un rêve ? Mon brave M'B., accroupi (ou allongé)* […] *ses deux mains grandes ouvertes comme un magicien prononçant une formule magique au-dessus de son quart où frémissait un peu d'eau : le café du Lieutenant sera bientôt servi. Il y avait vraiment un peu de magie dans cet acte si simple quand on est dans sa cuisine mais bien plus compliqué quand on est en opération avec un commando, en zone ennemie, où tout feu est interdit* ».

Là, Paul profite de l'occasion pour faire un peu œuvre d'information : « *Rassurez-vous, mon "ordonnance" n'était pas un sorcier, il utilisait tout simplement des barres de "méta", sortes de bâtons de craie de couleur blanche qu'on utilisait dans les jardins pour tuer limaces et escargots.* […]. *Il suffisait à M'B de disposer deux petites pierres légèrement écartées, de poser le quart dessus et de glisser dessous une petite barre de méta chauffée par un briquet* ».

Paul ajoute à la description de sa relation à son ordonnance ou à ses trois mousquetaires, que, plus généralement, « *les rapports officiers-hommes de troupe n'étaient pas les mêmes que ceux* » qui existaient en France dans une caserne. « *Ici, pas de saluts, de garde-à-vous, de discipline imbécile* ». Et il insiste à nouveau sur la *fraternité* qui soudait les hommes : « *Nous étions tous dans la même galère, les dangers, les fatigues, les misères, les peurs, les souffrances, nous les partagions chaque jour et cela nous unissait* »[1].

Cette union, cette confraternité, lui jouent d'ailleurs des tours lorsqu'après un fait de guerre, considéré comme glorieux par le commandement, le Colonel lui demande de choisir deux de ses hommes pour une citation. Il éprouve un sentiment de *malaise*, lié à l'iniquité, qu'inévitablement, cette décision implique, et il prend même le lecteur à témoin : « *Si vous saviez comme il m'a été difficile de choisir ! Obligatoirement, j'allais commettre une injustice et faire des jaloux, et ça je n'aime vraiment pas. Tous étaient méritants, tous avaient été exemplaires dans cet accrochage fulgurant et meurtrier (pour l'ennemi surtout) et croyez-moi, le résultat n'était pas dû au seul fait du hasard. J'étais bien dans l'embarras* ».

Au passage, en relatant cette opération, il profite du récit pour rendre hommage au pilote de l'avion qui les a informés de la menace qui pesait sur eux : *« Et s'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais aussi récompensé le pilote du piper qui* […] *avait su* […] *nous prévenir du danger* […] *en passant et repassant au-dessus des fells* […]. *Grand merci donc à ce courageux pilote inconnu et toutes mes excuses pour les angoisses que nous avons pu lui donner* »[2].

Les seuls moments où Paul ne ressent pas cette solidarité avec ses hommes et où, au contraire, il est habité à nouveau par une infinie *solitude*, sont ceux où, de retour d'opération, il reste à la base quelque temps. Il raconte une scène qui se déroule en mai 1960 par un beau soleil printanier. Les soldats profitent du beau temps, et du répit qui leur est accordé, pour se doucher dehors et s'amuser comme de jeunes chiens fous. Lui n'a pas le droit de se laisser aller aux mêmes plaisanteries et aux mêmes familiarités. « *Je les observe avec plaisir mais aussi avec envie car cette franche et joyeuse camaraderie me manque beaucoup ; ma solitude me pèse.* […]. *Mais ici, au camp, je suis seul avec mes pensées,* […] *sans un ami à qui se confier, quelqu'un pour vous dérider dans les moments de déprime où le temps vous paraît interminable et que le pessimisme vous submerge, vous engloutit, vous noie à envisager le pire : ne plus revoir le pays et tous ceux qu'on aime… oui, j'avoue y avoir souvent songé. Seul, seul, seul… je me sens seul* ».

A ce sentiment de solitude, ressenti à l'époque de la guerre, se mêle alors une *colère***,** toute récente celle-là, sur la pseudo-camaraderie derrière laquelle il pense que se cache la fierté mal placée d'avoir été un combattant : « *Je ne suis pas de ceux qui, encartés, en sections, défilent encore derrière les drapeaux* […], *arborant fièrement sur leur poitrine quelques médailles* […] *puis vont terminer la journée en agapes festives en chantant "la Madelon" ou autres*

[1] Ibid, p. 642-643.
[2] Ibid, p. 660-661.

succès des chambrées du "bon vieux temps". Bon temps ? Tu parles ! Mais ils avaient vingt ans et des camarades, peut-être des copains, mais le reste ? L'ont-ils oublié ? Parfois même, je me demande s'ils ont connu la guerre, vécu ses horreurs. J'espère surtout qu'ils ne la regrettent pas quand je les vois encore jouer aux petits soldats. Non, c'est leur jeunesse qu'ils regrettent, j'espère »[1].

Solitude, encore solitude, mais cette fois à l'égard des autres gradés du camp. Paul est en effet le seul appelé, parmi les quatre qui dirigent les Sections de la Compagnie, et si intrus il est, ce n'est pas parmi ses hommes mais plutôt parmi ses pairs. Et il en paye le prix. En effet, il constate rapidement que sa Section, baptisée Carmin, est, plus fréquemment que les autres, chargée des "sales boulots" ou obligée de partir en tête au cours des opérations. Paul s'insurge contre cette *injustice* qui les frappe, lui et ses hommes : « *vous devinez aisément les dangers "d'ouvrir la route" sur ces routes ou ces pistes* […]. *Je vous ai déjà dit que je n'appréciais pas du tout de me trouver dans le véhicule de tête, à côté du chauffeur* […] *observant les amas de roches ou les zones de végétation* […] *d'où pouvait partir l'embuscade meurtrière. Difficile de ne pas se sentir angoissé.* […]. *Bien vite, je cédai à un sentiment d'injustice pour moi mais aussi pour mes hommes qui n'appréciaient pas plus que ma personne d'être de corvée plus souvent qu'à notre tour.* […] *Ils n'avaient pas tiré le bon numéro en ayant pour chef de Section le seul gradé qui n'était pas un soldat de carrière* »[2].

Au final, cette surexposition de Carmin est payée de retour. Quand Paul est enfin libéré, il vit un moment d'intense émotion avec ses hommes. Après avoir respecté la tradition qui veut qu'il doive partager quelques bouteilles avec ses collègues gradés, il se rend tardivement dans le baraquement où logent les hommes de troupe de la troisième Section, désireux de leur souhaiter bonne chance et de les remercier pour leur courage sans faille et leur respect. Là, il décrit à nouveau un mélange de sentiments contradictoires, à la fois celui d'une *camaraderie*, en dépit du fait qu'il a été leur chef, et une vague *culpabilité* de devoir les laisser derrière lui. Tout comme la quille d'un autre peut être vécue, nous l'avons vu pour Jean, avec plaisir et tristesse, la sienne est traversée de *joie* et de *gêne* : « *c'est un ami qui venait leur dire adieu : je serrai toutes les mains, donnai et reçus d'amicales tapes sur les épaules et même quelques étreintes de la part des plus démonstratifs. Cela me fit chaud au cœur* […]. *Je restai un long moment dans la chambrée à bavarder et rire au rappel de quelques souvenirs cocasses dans une ambiance de camaraderie qui m'avait tant manquée dans la solitude de ma chambre*. […]. *Enfin, il me fallut les quitter en ayant, au fond de moi, la coupable impression de les abandonner* ».

Lorsqu'il se décide enfin à partir, ses hommes lui accordent une dernière *gratification* qui le touche : « *les hommes de "ma" troisième Section se raidirent comme des piquets dans un seul claquement des mains sur les cuisses et des talons entre eux. Surpris, je me retournai en les saluant, la main portée à ma casquette et leur criai un dernier ordre : -"Repos les gars !", et je sortis dans la nuit, les paupières humides* »[3].

Ces marques de reconnaissance et de sympathie sont sans nul doute propices à un renforcement de l'image de soi.

- **De la confiance accordée par les enfants à la défiance pour les adultes**

Pour Denis, les rapports humains ont cela de singulier qu'il en entretient aussi avec des enfants. En effet, suite au départ d'un appelé, et en sa qualité d'instituteur dans le civil, il est muté à Z., dans les Monts de l'Ouarsenis, tout comme Paul. Mais contrairement à ce dernier, qui crapahute en zone interdite, il travaille dans un village de regroupement de la population où il enseigne aux petits Algériens. Il garde un souvenir ému de ses élèves, qu'il décrit comme faciles, intelligents pour la plupart, disposant d'un bon esprit, et surtout très avides d'apprendre.

[1] Ibid, p. 679.
[2] Ibid, p. 643.
[3] Ibid, p. 697-698.

Certains jours, quand il n'y a pas d'école et qu'il n'est pas occupé à des tâches de garde, les enfants lui font visiter les environs du village. Il raconte : *« les gamins me disaient : "demain, on vient vous chercher, on vous emmènera voir ceci ou cela". En route, je leur disais :*

" - Et là, on peut y aller ?
- *Non, il vaut mieux pas.*
- *Et là ?*
- *Oui, pas de problème*" ».

Un jour, il est particulièrement touché par la *marque de confiance* que lui adresse l'un d'entre eux : « *"Mon papa, il se promène la nuit, il part le soir et ne revient que le lendemain"* ».

De cette expérience, unique, de la sincérité des enfants, de cette relation authentique, il garde un sentiment d'orgueil qu'il exprime en ces termes : « *Je n'ai jamais trahi, ni cherché à savoir ce que cachait cette activité nocturne* »[1].

En revanche, il ne conserve pas le même souvenir attendri de ces "collègues" appelés. Lui qui se trouve en Algérie dans la toute dernière période de la guerre, et même au-delà, puisqu'il y demeure après les accords d'Evian, est le témoin des complicités des militaires de carrière avec les ultras. Il relate un épisode dans lequel il tient le rôle central : des pieds-noirs, soutenus par une tribu sur laquelle régnait le Bachaga Boualam*, s'étaient réfugiés dans les contreforts du *djebel* et étaient ravitaillés toutes les nuits par des gradés du Régiment de Denis. Les appelés, notamment ceux qui étaient aux cuisines et à la mécanique, et qui pouvaient constater chaque nuit le soutien apporté par leurs chefs aux partisans de l'OAS s'en étaient plaints à Denis. Celui-ci avait tout bonnement conseillé de rendre les camions inutilisables. Ce qui fut fait.

Mais à ce moment du récit, son *dégoût* s'exprime en direction des "camarades" : « *Les chauffeurs et les cuistots ont été interrogés, le lendemain matin, au lieu de dire : "nous étions tous d'accord pour arrêter vos actions", ils ont déclaré : "c'est X qui nous a dit de faire ça", omettant de raconter qu'ils étaient venus me trouver. Bravo et merci ! C'est écœurant, je me suis trouvé isolé, personne pour me défendre* ». Et quarante après, la blessure n'est pas refermée : « *il m'en est resté une grosse amertume à propos du mot SOLIDARITE* [en majuscules dans le texte] ».

Après cette trahison, Denis est convoqué devant tout l'escadron réuni. Il explique : « *je n'ai pas jugé utile, ni prudent, de les affronter de face, en leur disant ce que je pensais d'eux… J'ai dit que… j'avais peur de l'OAS… J'ai été prié de me faire oublier et de disparaître de leur vue* »[2].

On peut imaginer la double *vexation* infligée alors : à la blessure laissée par la dénonciation et l'abandon de ses collègues, s'ajoute *la piqûre de l'amour-propre* de devoir être pris pour un pleutre.

➢ La guerre ou le reflet du pire de l'âme humaine

Pour terminer ce sous-chapitre par le vécu de Philippe, je dirais que, globalement, c'est plutôt de la camaraderie, voire de l'amitié, qu'il décrit entre lui et les hommes avec lesquels il partage son temps en Algérie. Il retrouve d'ailleurs plusieurs des copains, avec qui il avait effectué son service militaire à Madagascar, avant d'être rappelé sous les drapeaux. C'est en outre la mise à l'épreuve de cette amitié qui le conduit plus tard, bien plus tard, à rechercher ses copains d'Armée puis à entamer ce récit.

Néanmoins, il se souvient d'une "blague" un peu malheureuse, qui rappelle celle lancée par cet autre soldat, lors de l'embarquement de Paul à Marseille. Ce jour-là, lui et les trois autres sous-officiers maintenus sous les drapeaux creusent des trous d'un mètre de profondeur, destinés à se reposer pendant les périodes d'inactivité de la Compagnie, montrant

[1] Annexe n° 6, p. 927.
[2] Ibid, p. 944.

ainsi l'exemple aux hommes de troupe. Mais deux "petits malins" profitent de l'absence d'un de leurs camarades pour planter une croix dans le trou et la fleurir à la manière d'une tombe. Philippe commente ce petit fait à l'apparence banale avec tout à la fois *agacement* et *indulgence* : « *une plaisanterie d'un goût discutable mais n'étions-nous pas des ados attardés ?* »[1].

Par ailleurs, il est quand même une situation dont Philippe a à se plaindre directement et qui concerne un homme dont le rôle est majeur dans un contexte d'extrême dureté des conditions de vie : le cuisinier.

Pour camper le décor, Philippe retrouve les notes, qu'il a consignées dans son agenda en cet hiver 55-56, et qui, régulièrement, constatent l'insuffisance des repas. Il explique aussi à quel point cette dimension était importante et suffisait à générer des remous dans la troupe, jusqu'à une grève fin janvier 1956.

Dans un tel contexte, le pouvoir conféré au cuisinier est énorme, tant il a entre les mains soit l'outil d'un apaisement possible, soit celui de la révolte sociale. Malheureusement, celui-ci choisit la seconde manière d'exercer le pouvoir. Philippe raconte avec un écœurement explicite (au sens propre et au sens figuré) : « *notre cuistot était tueur aux abattoirs de sa profession. Gros, gras, sale et gueulard, je tairai sa province d'origine, craignant de la salir. R – mais surtout Bébert, surnom qu'il brandissait comme une piteuse oriflamme – était un faux caïd* qui avait résolu de profiter de sa fonction privilégiée pour montrer son ascendant sur le commun de ses compagnons de misère.* […] *un ascendant tellement méprisant qu'il l'autorisa un jour, à l'heure de la "graille" à tremper ostensiblement son slip, par défi, dans la marmite de fayots, en ricanant* ».

Philippe tente, malgré tout, de retirer un enseignement de cet épisode : « *Il y a à l'Armée mille occasions d'étudier l'âme humaine et d'en découvrir les bas-fonds : celle que nous procurait Bébert était incomparable* ». Et pour oublier quelques minutes ou quelques heures durant, la faim et la bêtise, il trouve une échappatoire en se « *réfugiant dans la lecture de revues auxquelles* [il est] *abonné.* » C'est ainsi, raconte-t-il, que « *dans un exemplaire de "Jours de France", j'avais pu détacher, oh merveille, un portrait en noir et blanc de Marina Vlady* […] *malgré les tracas alimentaires, au milieu du danger et en dépit du langage frelaté en usage dans la troupe dans les propos amoureux, quelques sous-officiers idéalistes ne prenaient pas vraiment le pli. Ils cultivaient une forme de romantisme attardé et se calfeutraient dans leur petit nuage* »[2].

[1] Annexe n° 3, p. 566.
[2] Ibid, p.567-569.

Les relations humaines, qui achèvent de former le décor de cette guerre d'Algérie, sont donc à l'image du conflit, et plus généralement d'une situation extrême : elles sont exacerbées, que ce soit en positif ou en négatif.

Pour ce qui est du positif, on en trouve chez les quatre narrateurs. Jean a déjà dit la solidarité qui existe au bagne entre ses camarades de misère, qui prennent soin de lui, donnent des conseils avisés, eux qui ont pourtant déjà bien assez d'eux-mêmes à s'occuper ; il dit aussi combien le moment des départs est chaleureux, où chacun, malgré sa profonde tristesse de ne pas être libérable, parvient à se réjouir pour l'autre. Paul et Philippe décrivent aussi l'amitié qui lie les hommes entre eux, surtout dans les circonstances les plus dures. Denis conserve, quant à lui, un souvenir attendri de ses petits élèves qui, en confiance, lui livrent des secrets qui pourraient mettre leurs pères en danger.

Néanmoins, les faits les plus nombreux concernent des rapports humains au mieux méprisants (c'est le cas de Paul qui est mis à part par les militaires de carrière et envoyé faire les basses besognes), au pire proches de la folie (c'est le cas de Jean et de l'épisode de la roulette russe). Entre les deux, on trouve toute la palette des comportements humains les moins flatteurs : l'agressivité, le racisme, la violence et même l'instinct meurtrier décrits par Jean ; la bêtise et la bassesse rapportées par Philippe ; l'absence de solidarité qui confine à la délation dont Denis a été la victime.

Malgré ces tensions permanentes, malgré les doutes qui les assaillent sur les qualités de l'"âme humaine" et parfois même, comme pour Jean, sur leurs propres qualités, tous les quatre parviennent à en tirer des enseignements ou à se restaurer. Jean réfléchit sur la perte des idéaux qu'il constate, sur la signification de la violence qu'il entrevoit comme une affirmation de soi. Il a le sentiment d'apporter la vérité sur une face cachée de la guerre lorsqu'il aborde l'attaque de l'Aspirant. Il se distingue des autres soldats par le respect de l'ennemi. Paul, pour sa part, profite de la relation de certains faits pour transmettre des informations au lecteur. Il met en évidence sa capacité à compatir aux misères des autres et à générer de l'affection chez ses hommes. Il manifeste aussi sa volonté de réussir dans l'adversité. Pour Denis, les marques de confiance de ses élèves, leur appétit d'apprendre, le confortent dans son rôle de maître. Quant à Philippe, même si l'attitude odieuse de son cuisinier semble ne devoir susciter aucun enseignement, il parvient néanmoins à en faire un objet d'étude lui donnant à voir un peu de ce que peut être l'être humain.

Enfin, ce qui caractérise aussi les passages de leurs récits où les narrateurs évoquent les relations sociales, et sur lesquels j'ai souhaité attirer l'attention, c'est que le texte est très souvent mis à profit pour remercier des personnes qu'ils n'ont pas pu ou pas su remercier sur le moment, ce qui lève probablement un poids sur le cœur. Ainsi, Jean remercie son Capitaine et Paul son Sergent et son ordonnance.

Les conditions de vie, l'environnement, qu'ils soient physique, matériel, relationnel, sont donc autant d'aspects qui interviennent dans le vécu de la guerre. Plus ils sont durs, violents, voire extrêmes, plus ils marquent les narrateurs et ont un versant cumulatif avec l'expérience de la guerre elle-même ; plus ils sont "confortables" (mais cela est rarement le cas ici), plus ils sont ressentis comme une chance, comme une exception (c'est le cas par exemple pour la table dressée dans l'Ecole des Officiers qui peut nous apparaître banale à nous qui sommes en permanence dans le confort).

Mais avant d'entrer de plein pied dans la guerre elle-même, et donc dans les combats, il est bon de faire un détour par ce qui précède ces combats, en tout cas pour ceux qui y auront des responsabilités, car la préparation militaire, déjà, témoigne de la dureté des opérations qui attendent les appelés dans un contexte de guérilla.

Chapitre 15
Une formation militaire impitoyable

Le courage,
c'est une affaire d'organisation.
André Malraux

Ce chapitre ne concerne que Paul puisque, nous l'avons vu, il est le seul à avoir suivi l'Ecole des Officiers de Réserve, après avoir obtenu le concours passé durant ses classes. Denis se l'est vu proposer plusieurs fois mais l'a refusé. Les raisons qui ont poussé l'un à le tenter, l'autre à s'y soustraire, ont déjà été évoquées.

Si j'ai choisi de rapporter ici les éléments que Paul en a livrés, c'est d'une part parce que l'école est basée en Algérie et que l'environnement et l'exposition au danger sont en partie les mêmes que durant les faits de guerre proprement dits, d'autre part, parce qu'à la différence des "classes" que connaît tout soldat en début de service militaire, il s'agit d'une école spécifique aux officiers, dont la dureté des apprentissages est bien connue.

15.1. Une découverte fort peu rassurante

La première "épreuve", avant toutes celles qui attendent les élèves, est celle qui consiste à obtenir enfin des informations sur ce qu'il se passe réellement en Algérie. Nous l'avons compris lorsqu'il a été question de l'arrivée sur le sol algérien, les narrateurs sont sous-informés, voire désinformés, sur la réalité du pays et l'ampleur du conflit. Ils en sont du reste fort marris. Et pourtant ! Lorsque Paul apprend, dès les premiers jours de sa formation d'officier, ce qu'il en est vraiment de la situation, à peu près au mitan de la guerre (nous sommes en 1958), il est très décontenancé.

Le lendemain de son arrivée, les trois cents élèves sont réunis dans la salle de cours lorsqu'arrive le colonel qui dirige l'école. Il est là pour accueillir officiellement la nouvelle promotion, par un discours que Paul tente de se rappeler : « *vous n'ignorez pas que dans quelques mois la plupart d'entre vous seront dans le djebel hostile, infesté de fellaghas que vous devrez débusquer, poursuivre, combattre et ceci de jour comme de nuit, par tous les temps, dans les terrains les plus difficiles, à la tête de vos hommes dont vous serez responsables des manœuvres, du comportement et surtout du sort. Pour cela, il vous faudra non seulement de la compétence, mais avant tout une parfaite condition physique, une résistance à toute épreuve car un homme épuisé n'a plus de bon jugement, n'a plus de bons réflexes et l'officier doit toujours penser vite et bien quand sa vie et celle de ses hommes dépendent de la décision qu'il doit prendre quand les balles sifflent, miaulent ou claquent aux oreilles* ».

Paul est à la fois investi d'une lourde *responsabilité,* celle de réussir, pour ne pas décevoir son épouse, qui compte sur lui pour se rapprocher d'elle, et saisi d'une *inquiétude* quant à ses capacités. Il raconte : « *Un tel discours, ça vous remue et ça vous laisse pensif : que suis-je venu faire dans cette galère ?* […]. *Et pourrai-je obtenir le rang d'officier auquel les trois cents EOR présents dans la salle aspirent ? C'est à cet instant que je prends conscience que nous allons être concurrents, rivaux* […]. *Il va falloir se battre, se défoncer pour Pierrette qui compte bien me voir avoir un poste en France,* […]. *Il me faut vivre d'espoir, il faut toujours trouver des arguments pour se remonter le moral quand tout est sombre, quand tout est incertain et qu'on est malheureux. Et plus malheureux que moi, il me semble que ça n'existe pas quand je pense à tout le bonheur qu'on me vole, en m'arrachant si vite et pour si longtemps à Pierrette, qui pleure si loin de moi* »[1].

Après ce premier accueil, qui plonge Paul dans le vif du sujet, les cours commencent. A ce

[1] Annexe n° 4, p. 621-622.

stade de son récit, il éprouve le besoin de rendre compte de l'état des connaissances du commun des mortels à l'époque pour permettre au lecteur de mesurer l'écart avec la réalité et, ce faisant, il exprime sa *colère* à l'adresse des Autorités qui les laissent dans l'ignorance. « *Voilà comment on connaît la "guerre" qui ne veut pas dire son nom*, écrit-il. *En réalité, on sait qu'elle existe mais on ne connaît rien de son déroulement, de son ampleur, des forces en présence et de son évolution : va-t-on vers la défaite, la victoire ?* »

Paul explique alors ce qu'il découvre, avec un certain *effroi*, à l'occasion de ses premiers enseignements : « *Ici à C., nous allons enfin être mis au courant et cela va être la grosse surprise, la découverte qu'en face des 400 000 à 500 000 hommes mobilisés par la France pour faire du "maintien de l'ordre", il n'y avait pas des bandes de "brigands" hors-la-loi, mais une véritable Armée, bien organisée* ».

A cet endroit du récit, Paul s'interrompt et s'adresse à ses lecteurs dans un souci de transmission : « *Peut-être faut-il que je vous parle un peu de cette organisation et du début de cette lutte armée à laquelle j'allais devoir participer bien malgré moi*. » Et il décrit avec précision les raisons de la guerre, les parties en présence, le début des hostilités et l'organisation de l'Armée de Libération Nationale.

Puis, après cette "leçon d'Histoire" qui a sûrement nécessité une documentation sérieuse, Paul conclut ce chapitre en prenant le lecteur à témoin de sa *stupéfaction* : « *Vous ne trouvez pas qu'il y avait de quoi être surpris en apprenant tout cela* ? »[1].

15.2. L'obligation de se dépasser

A deux reprises au moins, au cours de ses six mois de formation, Paul est mis face à *l'une de ses phobies* et dans l'obligation de devoir passer outre cette peur irrationnelle.

J'ai déjà rapporté plus tôt une des épreuves du rallye de l'homme de troupe au cours de laquelle un Sergent compréhensif l'aide à remonter une mitrailleuse en langue bretonne. Au cours de ce même rallye, il doit descendre une paroi rocheuse, depuis le haut d'une falaise, pour atteindre l'étape suivante au bord d'un *oued*. Il raconte ce qu'il découvre ainsi : *« pour s'y rendre au plus court, il faut emprunter ces maudites "échelles de JACOB" qui m'ont fait si peur quand j'ai fait leur connaissance. De plus, ce jour-là, nous étions la Section entière avec notre Lieutenant. En groupe, c'est plus facile de vaincre sa peur et plus difficile de se dégonfler. Aujourd'hui, je me répète : je suis seul et pourrai-je vaincre ma peur du vide ?* ».

A ce point du récit, Paul, toujours soucieux d'informer son lecteur, prend la peine d'expliquer ce que sont les échelles de Jacob et, passé cet "intermède" pédagogique, reprenant son récit, il s'engage dans le sentier et dépeint sa *peur panique*: « *On verra bien. J'y suis. – "Oh la la ! Que c'est haut ! Mieux vaut ne pas regarder en bas". Ce que je fis. Je ne vis que l'endroit où je posais mes pieds et la paroi de la falaise dans laquelle j'aurais voulu m'incruster. Je vous garantis que je ne battis pas le record de la descente (peut-être celui de la lenteur) mais j'arrivai en bas, sain et sauf et presque reposé* »[2].

Quelque temps plus tard, lors d'un autre exercice, Paul est encore confronté à son vertige. Il raconte : « *Je me souviens du jour où l'on nous fit monter au deuxième étage de notre immeuble et pénétrer dans une chambre à la fenêtre ouverte. De cette fenêtre, une corde était reliée à la cime d'un énorme pin parasol duquel pendait une échelle de corde attachée à une maîtresse branche. On referma la porte à clef derrière nous et on nous fit savoir que la seule façon de sortir était d'emprunter la voie des airs* ».

A cet instant, la même *peur pathologique* l'étreint et seule la présence des autres élèves parvient à la lui faire dépasser : « *Misère ! Deux étages que c'est haut quand on a peur du vide ! Et moi, je n'avais pas peur : j'étais mort de trouille. Je me dis tout d'abord : "je ne pourrai pas, je n'y arriverai jamais". Heureusement, je n'étais pas dans les premiers à partir et l'exemple donné par les autres est rassurant : "s'ils peuvent le faire, je le peux aussi"* ».

[1] Ibid, p. 622-623.
[2] Ibid, p. 626.

Paul se lance donc malgré tout et parvient au tronc salvateur. Mais, après la peur, vient la *colère* à l'intention de ses chefs, dans un contexte où, déjà, le danger est présent partout : « *Que de risques tout de même ! Quand je pense que rien n'est fait pour notre sécurité, pas de filin de sécurité avec un mousqueton glissant sur la corde, pas de filet en bas, rien ! Il vaut mieux travailler dans un cirque : les abatis ou la vie d'un trapéziste valent sans doute davantage que ceux d'un appelé élève officier de réserve ! Ici on travaille sans filet* ».

Néanmoins, après cette expérience, Paul éprouve un sentiment d'orgueil, celui d'avoir prouvé sa valeur, celle qui consiste à repousser ses limites : « *Quand je pris pied sur le "plancher des vaches", j'éprouvai une grande satisfaction mais surtout une grande fierté : j'avais réussi ce qui m'avait semblé impossible, j'avais eu raison de ma terreur du vide et encore aujourd'hui (où le vide m'épouvante toujours autant) je me demande comment j'y suis parvenu* » [1].

Paul a d'autant plus conscience de son "mérite" qu'il est le témoin régulier d'une autre peur, celle de l'un de ses compagnons qui, lui, craint l'obstacle de la "fenêtre". Cette épreuve consiste à se jeter entre deux balles horizontales et à effectuer un roulé-boulé avant de se réceptionner de l'autre côté. Or, ce garçon est paralysé par l'exercice. *« Il y avait dans la Compagnie*, écrit-il, *un gars qui n'arrivait jamais à franchir cette "fenêtre", il avait peur, il n'osait pas se lancer. Il prenait bien son élan, décidé à vaincre son appréhension, mais au dernier moment, au dernier mètre, il freinait de ses deux "rangers" et venait s'arrêter contre les barres, se faisant parfois très mal ».* Paul manifeste pour lui sans doute tout d'abord une forme de *compassion*, qui se mue enfin en de l'*admiration* : « *Comme on savait que ceux qui ne franchiraient pas tous les obstacles obtiendraient zéro le jour de l'épreuve chronométrée, il venait seul, tous les dimanches où nous avions un peu de repos, pour vaincre ce maudit obstacle… et il y parvint* »[2].

15.3. La peur de l'échec

Toujours pendant le rallye de l'homme de troupe, qui laisse à Paul une empreinte particulière, car il fut le plus difficile, il doit emprunter un "pont de singe" pour franchir une rivière. Il se retrouve donc suspendu à une corde au-dessus de l'eau, le corps allongé et les pieds croisés sur la corde. Malgré ses muscles tétanisés et ses mains qui brûlent, il passe l'obstacle sans dommages. Du moins c'est ce qu'il croît. Car un peu plus loin, tout en marchant, il avise qu'il a perdu ses cartouches qui ont dû glisser pendant qu'il était, tête en bas, au-dessus de la rivière. La *peur* d'être pénalisé le submerge : « *J'ai un fusil mais pas de cartouches. En ce moment, ce ne sont pas les fellaghas que je crains le plus, à vrai dire, je ne pense même pas à eux, mais à mon Lieutenant, au Capitaine et jusqu'au Colonel : que se passera-t-il si je déclare la perte de mes munitions ?* […]. *Je cogite* […] *et décide de ne rien dire. Je finirai donc tout mon temps à C. avec du papier dans les cartouchières pour qu'elles paraissent bien garnies et en espérant qu'aucune inspection ne dévoile la supercherie* »[3].

Autre mésaventure au cours de ce même rallye : il arrive dans une petite cuvette naturelle, où les instructeurs lui demandent de faire sauter un pain de TNT. Paul prépare l'explosion, il ne lui reste plus qu'à allumer la mèche. Il comprend alors pourquoi il a dû emporter une boîte d'allumettes ou un briquet et tout aussitôt regrette son choix. Un sentiment d'*impuissance* l'envahit : *« Hélas, ma boîte est fichue. Le grattoir est tout mou, les allumettes perdent leur phosphore. J'ai beau frotter, frotter, pas la moindre étincelle. Ah, si j'avais pris un briquet* ! ».

Passé ce moment de flottement, Paul reprend *espoir*. Il demande du feu à des soldats qui se trouvent à proximité mais ceux-ci ne sont pas autorisés à l'aider. Il part donc en courant vers la ferme la plus proche. Là, un homme lui donne une cigarette allumée qui servira de

[1] Ibid, p. 631.
[2] Ibid, p. 623.
[3] Ibid, p. 627.

"carburant" pour allumer la fameuse mèche et ainsi pratiquer l'explosion. Mais malgré son succès, Paul a perdu un quart d'heure et reste *circonspect* : « *J'avais perdu du temps et bien qu'on dise que le temps perdu ne se rattrape jamais, moi j'étais décidé à en gagner le plus possible* »[1], dans la suite de l'épreuve.

La toute dernière étape lui apporte encore son lot de surprise : « - *"Vu l'arbre en boule un doigt à gauche de la mechta* ? ", me demanda l'officier qui, un bras tendu, un doigt levé, me désignait l'objectif ?*

- *"Vu !", lui répondis-je.*

-*"Bien, prenez ceci, ajouta-t-il en me tendant un bout de ficelle de cinquante centimètres de longueur et un double décimètre. Sachant que cet arbre est à mille mètres de nous, évaluez-moi sa hauteur"* ».

A cet instant, Paul semble être plongé dans la *détresse,* le dénuement, face à cet exercice qu'il ne comprend pas : *« - "Diable, diable", me dis-je, tenant le bout de ficelle dans une main, le double décimètre dans l'autre, aussi inspiré qu'une poule qui vient de trouver un couteau dans l'herbe du pré* ». Mais cette émotion ne dure que quelques secondes et il se reprend. Il décrit alors une sorte de dialogue intérieur avec lui-même qui lui permet de reprendre ses capacités cognitives et de parvenir à résoudre l'énigme.

Toujours avec ce souci de transmission qui le caractérise, il adresse un conseil au lecteur : « *Fais un dessin, tu comprendras mieux* »[2]. Et il joint l'acte à la parole puisque lui-même réalise un dessin sommaire, comme celui qu'il aurait pu griffonner, ce jour-là, sur ses genoux, s'il eût disposé d'un bout de papier et d'un crayon.

15.4. La fierté d'avoir réussi

J'ai déjà rapporté la joie que Paul ressent à la vue de son rang de classement lorsque j'ai dégagé de son récit les relations de rivalité qui existaient entre lui et les autres élèves. Dans ce sous-chapitre, j'ai présenté la relation de faits qui ont contribué, je crois, à le faire accéder à ce sentiment de fierté qui, peut-être parce qu'il s'est trouvé mêlé à d'autres émotions plus négatives, a été encore plus fort.

Lorsque Paul, on se le rappelle, perd du temps à chercher du feu pour allumer la mèche qui fera exploser le pain de TNT, il est bien décidé à en reprendre. Beaucoup de chance et un peu de "jugeote" vont l'y aider. Il court et *rumine* à la fois : « *Il faut foncer, gagner du temps et obtenir un bon résultat pour moi, pour Pierrette* […] *: une bonne note à ce rallye, c'est une chance de plus d'obtenir un bon rang de sortie, un poste en France et quelques mois à vivre ensemble.* […]. *Sans elle, jamais je n'aurais fait tout cela ni mis tant de volonté et de hargne à vouloir réussir. Penser à elle me galvanise, me soutient dans les moments difficiles* ».

C'est alors qu'un heureux hasard lui sourit. Une charrette arrive sur la piste. Sans hésiter, il saute à l'arrière au milieu des fruits et légumes et demande en Arabe au conducteur de faire vite puis, au passage, il s'adresse ses félicitations : « *Un coup de génie !* ».

Lorsqu'il parvient au point d'étape suivant et qu'il donne son nom, les instructeurs sont stupéfaits, ils ne parviennent pas à trouver la bonne liste car il ne fait pas partie de ceux qui sont déjà attendus. A la peur d'avoir perdu trop de temps, à l'amusement occasionné par son drôle de trajet en charrette, succède alors le *bonheur* d'être aussi bien classé. Il raconte : « *Une certitude : j'allais obtenir une bonne place. Quel bonheur ! Et comme un bonheur ne vient jamais seul (dit-on), son compagnon allait suivre immédiatement avec ma deuxième surprise. Mon Capitaine, qui se tenait à proximité avec d'autres gradés, avait dressé l'oreille quand il m'avait fallu annoncer mon appartenance à la 5ème Compagnie, sa Compagnie !* ».

A cette phase du récit, Paul relate alors la grande fierté qu'il éprouve lorsque son Capitaine le félicite, et si je me fie à ce qu'il écrit de ce souvenir, qu'il doit éprouver encore lorsque le stylo gratte le papier : « *Alors (je m'en rappelle comme si c'était hier) je vis avec*

[1] Ibid, p. 627-628.
[2] Ibid, p. 630.

stupéfaction cet homme impénétrable et paraissant si distant, venir vers moi, une bouteille de vin dans une main, un verre dans l'autre. J'eus quelque peine à réaliser que ce verre qu'il tendait était pour moi. Avec hésitation, je finis par le saisir. Il me le remplit et me dit ces seuls mots qui pour lui étaient tout un discours : - "Buvez, vous l'avez bien mérité"»[1].

Dernière épreuve physique que Paul raconte, celle qui consiste à pratiquer l'athlétisme et, parmi ses multiples disciplines, une course de demi-fond, le 1000 mètres. Il décrit avec précision ses différentes parties, le départ lent, décidé qu'il est à ne pas se donner à fond dans une course qu'il redoute, sa décision de remonter néanmoins les groupes un à un, puis d'accrocher le premier : « *Miguel me résiste, bien campé dans ses chaussures à pointes (c'est un habitué des épreuves d'athlétisme). Nous ferons la dernière ligne droite épaule contre épaule, aucun de nous deux ne voulant céder. Finalement, Miguel me battra d'une courte épaisseur de poitrine* ».

A ce moment du texte, Paul se laisse aller à exprimer ses impressions : « *c'est le plus beau 1000 mètres de ma vie et cependant je m'en veux d'être si mal parti, d'avoir couru pieds nus et d'avoir dû céder dans le dernier mètre* ». De la course, il dit encore : « *Cette dernière, je l'ai revécue souvent car elle m'a laissé un sentiment mitigé* ».

Cependant, la *contrariété* manifeste de l'avoir perdue est assez vite contrebalancée par le compliment du Capitaine : « *accoudé à la main courante près de la ligne d'arrivée, je l'entendis me dire, toujours aussi laconiquement : "C'est très bien, c'est très bien", trois mots qui valent un discours et que je n'ai pas oubliés* »[2].

Ce qu'il faut retenir de cette formation d'officier, qui dure six mois en Algérie, c'est que Paul est traversé par de nombreux affects : d'une part, il apprend, avec une stupéfaction qui confine à l'effroi, que le FLN* est doté d'une véritable Armée très organisée et équipée ; d'autre part, les épreuves physiques auxquelles il est soumis remettent en question en permanence ses capacités et lui font craindre de ne pas être à la hauteur et, du même coup, de ne pas pouvoir regagner la France avec une affectation sécurisante.

Cependant, sa volonté sans cesse réaffirmée, le soutien que représente l'image de son épouse laissée au loin, le galvanisent et lui permettent de dépasser ses peurs, ou encore un défaitisme passager, et d'accéder à une valorisation de lui-même.

Ainsi, de tout jeunes appelés ont eu à se "battre" entre eux avant même que de prendre part aux vrais combats. S'ils ont couru des risques bien réels en crapahutant dans la montagne algérienne, s'ils ont aussi couru le risque de se voir mal notés et d'être affectés dans des unités combattantes dès la fin de leur cursus, ils n'ont encore pas tout à fait pris la mesure des risques qui les attendent à leur retour en Algérie, qu'il soit précoce ou différé. C'est ce que j'ai essayé de présenter aussi fidèlement que possible et d'étudier dans le chapitre suivant.

[1] Ibid, p. 628-629.
[2] Ibid, p. 632.

Chapitre 16
Des opérations militaires à haut risque

Faire œuvre d'historien ne signifie pas savoir comment les choses se sont réellement passées.
Cela signifie s'emparer d'un souvenir, tel qu'il surgit à l'instant du danger.
Walter Benjamin

Après la description de l'environnement physique et humain dans lequel les quatre narrateurs ont été plongés, après la formation d'officier qu'un des leurs a connue, il s'agissait à présent d'entrer un peu plus, si j'ose dire, dans le "vif du sujet", c'est-à-dire de faire l'état des lieux des combats, réels souvent, attendus parfois longtemps en vain, vécus à travers des camarades, de temps en temps. Comme pour les chapitres précédents, j'ai constitué, à partir de l'analyse des récits (j'entends par analyse le sens propre du terme, à savoir la décomposition d'un tout en parties), des rubriques qui permettent de les rapprocher sans toutefois les confondre et, après avoir restitué les mots de leurs auteurs, d'en dégager les affects et d'en repérer les apports.

16.1. Le "baptême du feu" à jamais gravé dans les mémoires

Curieuse expression que celle qui consiste à désigner, par la métaphore du premier des sept sacrements de la Chrétienté, les débuts des soldats au combat. C'est pourtant ainsi que trois des quatre narrateurs eux-mêmes nomment leur première expérience d'échanges de tirs entre leur groupe et les rebelles algériens, et c'est avec cette situation extrême qu'ils débutent souvent le récit des faits de guerre dans lesquels ils sont engagés.

➢ Mieux se connaître dans l'affolement général

La première unité dans laquelle Jean est affecté à son arrivée en Algérie est chargée essentiellement du transport des troupes mais a également une mission de défense territoriale. Ainsi, par groupe de dix ou quinze hommes, les soldats prennent un tour de garde pour protéger un fortin qui dispose du seul point d'eau desservant la ville. Un jour, ou plutôt une nuit (pour l'essentiel, les opérations décrites par les narrateurs se déroulent la nuit, ajoutant ainsi à la peur), Jean est relevé juste après minuit et, après s'être endormi, se trouve réveillé en sursaut vers une heure et demie du matin. Il met du temps à comprendre la situation mais, quand il voit des soldats courir armes à la main, et qu'il perçoit des sons étouffés provenant de la façade du poste, il réalise qu'il s'agit d'une attaque. A ce moment du récit, à la *contrariété* d'avoir été réveillé succède une émotion beaucoup plus forte celle-ci : la *peur*. Il s'exclame : « *Merde ! Les fells !* ».

Il reprend le cours des évènements et explique le déroulement des échanges de tirs, puis s'arrête à nouveau pour décrire son état d'esprit du moment, proche de la *panique*, qu'il s'efforce de maîtriser : « *Ne pas s'affoler.* […]. *D'abord en premier, repérer où est l'ennemi. Face à moi, juste l'obscurité* ». Alors qu'il a repris le récit des faits, il le suspend encore pour s'attacher à dépeindre son état d'esprit. Il est, semble-t-il, déchiré par deux émotions, contradictoires dans ce contexte : l'*instinct de survie* d'une part, qui afflue de manière quasi automatique comme chez tout un chacun, l'*engagement éthique***,** qui lui saute à la gorge comme une sorte de bouffée d'autre part. Il explique : « *Sauver sa peau.* […]. *Pour ajuster, j'étais dans un mauvais angle, mon copain me bouchait une partie du champ de vision. Pourtant, je me devais de faire comme tout le monde… mais alors me revint en mémoire ma promesse : "Jamais, au grand jamais, tu ne tireras sur un Algérien !" Alors, calmement, je posai mon flingue sur le parapet, lui imprimai un angle de quelques degrés… et je tirai vers les étoiles !* ».

Quand le sous-officier, rampant jusqu'à lui, l'informe qu'il va alerter la Compagnie et demander des renforts, sa peur se mue en *colère*, face à ce qui semble relever de l'incompétence de son supérieur : « *Je pensai alors : "Merde ! Le con ! C'est pas encore fait".* » Colère suivie immédiatement par la *peur*, celle de ne pas être secouru : « *Ne pas paniquer. Surtout ne pas paniquer. Garder son sang-froid* ». Jean continue son récit des faits puis recouvre petit à petit un soupçon d'*espoir* : « *La mitraille diminue. Je risque un œil. Aucun départ du côté de l'oued*. Sont-ils partis ?* » Une fois tout le monde rassuré, lorsque la peur retombe, se produit un petit évènement qui contribue à détendre l'atmosphère, évènement dont Jean est la "victime" amusée : « *Un appelé brancha un second projecteur pour remplacer celui pulvérisé par la balle fellouze.* […] *mes copains m'interpellèrent en rigolant. L'un deux me demanda si j'allais à la plage. Je réalisai alors… j'étais quasiment à poil.* […]. *Un bidasse en slip… avec son casque lourd sur la tête… et son flingot à la main ! Cette plaisanterie nous détendit. Le danger était écarté* ». Qui sait mieux qu'un soldat que le ridicule ne tue pas ?

Après cet épisode, Jean décrit les appelés refaisant le combat comme on refait le match et tente d'expliquer à la fois les émotions rétrospectives qui se manifestent et les stratégies, plus ou moins conscientes, qui permettent aux hommes de se "refaire" : « *"Alors là, tu vois, j'ai vu une flamme rouge…* [etc, etc]. *En fait, il s'agissait surtout d'exorciser sa peur, mais là… ça… personne ne voulait le reconnaître. Depuis notre enfance, nous les garçons, nous avions toujours entendu la même leçon : un homme ne doit jamais avoir peur ! Alors les appelés, tant bien que mal, essayaient de se conformer, de se confronter à cette image-là ! Vous savez : le mec qui n'a jamais peur !* ». Pour sa part, il participe peu à la fête, qui suit l'attaque du fortin, et où, une fois de plus, la bière coule à flots. Il regagne son lit rapidement, éprouvant le besoin de faire le point sur ce qui s'est passé en lui cette nuit : « *Un sentiment étrange m'avait envahi. Je n'avais pas réellement eu peur. Etait-ce ça le courage ? J'étais très étonné par mon attitude lors de ce baptême du feu. Je m'estimais froussard… mais je n'avais pas paniqué. Heureuse surprise. Je m'étais en quelque sorte dédoublé, mon "double" avait fonctionné à ma place. Il avait pris le commandement de moi-même. Il savait, lui, ce qu'il fallait faire* »[1]. A la fierté, sans doute éprouvée, de n'avoir pas tiré sur les Algériens, s'ajoutent ici probablement la découverte de soi et l'orgueil de se révéler, dans cette sidération liée au voisinage de la mort, en capacité de faire face.

➢ De l'admiration au poids du fardeau à porter

Pour Paul, le premier combat auquel il participe en Algérie est en quelque sorte une "répétition", mais à balles et à ennemis réels, de ce qui l'attend comme officier avec ses hommes. Arrivé dans le Mont de l'Ouarsenis depuis quelques jours, le Capitaine le convoque pour un *briefing*. Des renseignements lui sont parvenus, lui faisant sérieusement soupçonner la présence d'une *katiba* dans une zone dépendant de son secteur d'intervention. Pour initier Paul à ses toutes prochaines fonctions, il lui ordonne de les accompagner, lui et des hommes du commando de chasse, dans une opération destinée à "dénicher" la Compagnie rebelle.

Paul raconte longuement son départ et son transfert, et ce qui ressemble à une altercation un peu plus haut sur le chemin. Puis il quitte la relation des faits "généraux", qui se déroulent près de lui, pour parler de ses propres réactions, partagées en une certaine *incompréhension* de ce qui se trame, l'*angoisse* qui se lit dans le comportement de ses camarades et le vague sentiment d'*injustice* de devoir déjà être confronté à ce qui va ensuite, très vite, se déclencher. « *L'attente ne fut pas longue,* écrit-il, *en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour vous l'écrire, un déluge de feu, dans un bruit qui me parut infernal, partit de là-haut, juste devant nous. Ma première sortie et déjà, le baptême du feu.* […]. *Aplati sur le sol rocailleux, je trouvai un abri illusoire derrière un arbre chétif au tronc plus gros qu'un tuyau de poêle. Je n'eus pas le temps d'avoir peur car la réplique du commando fut fulgurante* ».

[1] Annexe n° 5, p. 720-722.

Après l'affrontement, c'est avec un certain *soulagement* que Paul dresse le bilan du combat : *« Nous n'eûmes ni morts, ni blessés mais plus tard, quand enfin la nuit fit place au jour, nous fouillâmes les lieus et ne découvrîmes aucun fell non plus* ». Puis, alors que l'incident est clos, il réfléchit à ce qu'il vient de se passer et ses sentiments se partagent en une certaine *admiration* pour les hommes qu'il a vus au combat, l'*assurance* qu'il a d'être entre de bonnes mains lorsqu'il est avec eux et dans le même temps, l'*angoisse* de devoir se débrouiller seul très vite, avec l'immense *responsabilité* que cela implique. « *J'avais appris en quelques heures davantage qu'en plusieurs mois*, dit-il. […]. *C'était plutôt rassurant d'être avec ces gars-là, seulement il me faudrait me mettre au diapason et ce ne serait pas facile. Enfin, je venais de vivre mon premier accrochage avec les fells et mon baptême du feu ne s'était pas trop mal passé. Bref, j'étais mis dans le "bain" et la prochaine fois, il me faudrait "nager" tout seul* ».

Enfin, Paul met à profit la relation de cet épisode pour transmettre à son lecteur quelle est la situation des commandos de chasse, créés par le Général Challe en avril 1958, avant de conclure par un trait d'humour : « *Merci mon Général…* »[1].

- **Une certaine inconscience du danger**

Philippe, quant à lui, est en petite Kabylie depuis un mois et demi environ, à participer à des bouclages et des ratissages, lorsque la mort, dont jusque-là il n'a ressenti la présence qu'à travers l'expérience d'autres soldats, s'approche de lui à son tour. Il commence par planter le décor de ce qui est son quotidien à cette période et, ce faisant, à faire œuvre, lui aussi, de transmission, puis commente le travail qui est le sien avec un *malaise* manifeste : « *Triste besogne que la nôtre,* […] *veillant sur la transhumance de pauvres gens que* […] *nous chassions de chez eux : que sert à l'homme d'apprendre à marcher debout s'il accepte de se métamorphoser en chien de berger ? Ces paysans kabyles ne rentreraient au village qu'après des heures d'attente dans le froid et la neige, voire l'obscurité, car la nuit descendait vite. Si jamais d'ailleurs ils rentraient* […]. *Ces derniers étaient-ils mis en détention provisoire ou définitive ? Nous en ignorions tout* ».

Philippe explique aussi comment se déroulent leurs missions et, au passage, montre ce qui peut être de nature à maintenir permanent ce fameux sentiment d'*insécurité* : « *Assis à l'avant d'un de ces camions du train progressant dans la neige épaisse, j'avais interrogé le conducteur sur les impacts qui trouaient les tôles de la cabine : c'était le résultat d'une embuscade précédente tendue par les fellaghas et du tir bien ajusté de leur fusil-mitrailleur* »[2].

Mais, ce 6 janvier 1956, les balles lui sont bel et bien adressées, alors qu'il réalise un bouclage, après s'être levé à 3 heures du matin et avoir été rejoint par une unité de chasseurs à pieds. « *Nous fûmes surpris*, raconte-t-il, *dans notre progression en plein milieu du marigot, par des coups de feu tirés depuis une centaine de mètres, à couvert de la futaie. Des armes de chasse, inoffensives compte tenu de la distance ; c'était néanmoins notre baptême du feu* ».

Et la journée n'est pas finie, ni les fusillades. Reprenant son fameux petit agenda, Philippe rapporte : « *A la crête, une belle fusillade nous accueille. Un Piper nous survole et signale des mouvements de hors-la-loi. Nous redescendons par une ligne de crêtes jalonnée de quelques gourbis que nous fouillons. Progression difficile dans des bruyères hautes et mouillées* ».

Puis il relate une troisième attaque sans paraître s'en émouvoir, tout au plus est-il *surpris* par ce troisième échange de tirs : « *On avait lancé quelques grenades depuis l'avion mais sans qu'elles n'atteignent apparemment leur but. Décontractés, nous revenons, dégringolons les sentiers et traversons le marais en sens inverse et en file indienne quand une nouvelle fusillade surprend notre troupe à l'arrière. Se remettre de la surprise, placer le fusil mitrailleur de chaque groupe en batterie et s'allonger sur le sentier sinon dans l'eau. Lâcher*

[1] Annexe n° 4, p. 640-642.
[2] Ibid, p. 563-564.

quelques rafales, puis courir à nouveau à la recherche des agresseurs ». Là, un *soulagement,* teinté de *frustration,* semble se faire jour quand Philippe poursuit : « *Nous n'avions eu aucune victime mais nous rentrerions bredouilles au bivouac* ». Il conclut par l'expression de sa *compassion* à l'égard de certains de ses compagnons : *« Une Section de la Compagnie avait dû traverser un cours d'eau glacé en s'aidant d'une corde tendue d'un bord à l'autre ; nos malheureux camarades avaient ensuite tenté de se sécher devant un grand feu !* ».

Mais ce baptême du feu ne s'achève pas tout à fait avec cette journée du 6 janvier car le lendemain, suite à l'opération, une expédition punitive a lieu et avec elle, peut-être, la *culpabilité* de laisser des hommes aux mains de leurs ennemis. Là encore, le fameux agenda recèle l'information que Philippe reprend tant d'années après : « *Au cantonnement, les copains nous expliquent comment, dans la nuit, après notre départ, ils ont été tenus en alerte par les cris des fatmas dans le hameau au-dessus du cantonnement vers quatre heures du matin : une bande de rebelles est venue égorger deux de leurs maris, des pro-français, ceux que nous appelons les conseillers* »[1].

➢ Les prémices d'une insécurité quasi quotidienne

Pour conclure ce premier sous-chapitre, je rapporterai les mots de Denis qui, s'il dit assez peu de choses de sa première affectation près d'Orléansville, se souvient lui aussi des tout premiers tirs dont son Régiment a fait l'objet : « *Je me souviens,* écrit-il, *que le camp avait été mitraillé une nuit et que je n'avais plus fermé l'œil jusqu'au matin, inquiété par le moindre bruit* »[2]. Toujours ce même sentiment d'*insécurité,* à placer en surplomb de tous les autres dans l'"aventure algérienne" des appelés, et qui reviendra sur le devant de la scène dans bien d'autres fragments des récits de vie.

Dans cette première expérience de l'agression ou des combats, trois des quatre narrateurs témoignent de la peur qu'ils ont ressentie, voire même pour l'un d'entre eux de la peur qu'il a éprouvée à l'idée même d'avoir peur, de perdre ses moyens, de ne pas opérer les bons gestes, pis de n'être pas assez courageux. Seul Philippe paraît peu effrayé, tout juste marque-t-il de la surprise lors des attaques, comme si, à l'instar de ce qui est apparu dans les premiers chapitres sur une certaine incompétence et inconscience du commandement, cette première "génération" d'appelés du contingent était peu consciente des risques encourus.

En outre, pour deux d'entre eux, une posture éthique apparaît à l'égard des populations : Jean est tiraillé entre le désir de sauver sa peau et celui de tenir son engagement de ne pas tuer de rebelles, Philippe est confus de devoir pratiquer l'intrusion dans la vie intime des Kabyles, mal à l'aise aussi de ne pas connaître leur devenir et (du moins je m'autorise à l'imaginer) horrifié et vaguement coupable à l'idée du sort réservé aux Algériens qui ont pris parti pour la France.

Chez Paul, qui va se trouver positionné comme chef sous peu, si tiraillement il y a, il apparaît plutôt entre l'admiration qu'il éprouve envers le professionnalisme des hommes qui l'entourent et le sentiment de très forte responsabilité à leur égard qui le bouscule.

Enfin, trois d'entre eux font part, soit de leur soulagement de n'avoir dénombré aucune victime, soit des manifestations d'après-coup qui consistent pour les hommes à relater leurs "exploits" comme pour conjurer le sort.

Concernant, enfin, les bénéfices éventuels apportés par le récit, trois des quatre narrateurs manifestent leur souci d'expliquer, qui le contexte de ce baptême du feu, qui les réactions des soldats, afin de transmettre un savoir au lecteur. Mais celui qui apprend le plus sur lui-même et qui découvre avec orgueil qu'il n'est pas le peureux qu'il craignait d'être et qui, ce faisant, restaure l'estime de lui-même, est sans conteste Jean. Peut-être d'ailleurs en a-t-il plus besoin que les autres, étant probablement le plus jeune à cet instant et se cherchant encore beaucoup.

[1] Ibid.
[2] Annexe n° 6, p. 892.

16.2. *L' « insoutenable légèreté »* de l'Armée…

Nous l'avons déjà souligné à propos du récit de Philippe, les premiers mois, voire les premières années de la guerre d'Algérie, sont marqués par un équipement et une stratégie militaires qui ne correspondent ni aux exigences de la géographie physique du pays ni à la forme que prend le conflit. Si l'Armée française apparaît beaucoup plus opérationnelle à partir de 1958, il n'en demeure pas moins que des fautes grossières de commandement ou d'organisation peuvent perdurer ici ou là. Or, si globalement, les appelés rencontrés semblent relativement accepter les opérations comme celles que nous venons de voir, il n'en est pas de même de celles qui révèlent les failles des gradés ou de l'Etat-major, soit directes soit par défaut de fermeté.

➢ Des besoins naturels qui pouvaient coûter très cher

Philippe est probablement celui qui a eu le plus à constater les fautes commises par ses chefs dans l'exercice de leurs fonctions. Outre deux accidents stupides liés à la manipulation de leurs armes (dont un mettant en cause un Sergent), il relate deux épisodes assez semblables, et en apparence anodins, qui auraient pu avoir des conséquences fâcheuses.

La première fois, au mois de décembre, lui et ses hommes sont en train de faire le guet au pied d'une colline, qu'ils ont, bon gré mal gré, débroussaillée pour favoriser le passage des troupes, et ceci dans le froid et l'humidité. Il raconte comment « *souffler sur* [leurs] *doigts et* […] *frapper* [leurs] *paumes gantées ne suffisait pas* » à se réchauffer et comment, en revanche, les bruyères avaient la faculté de pouvoir brûler, même sous la neige. Malheureusement, ajoute-t-il avec un certain *effroi* rétrospectif, ces mêmes bruyères avaient aussi « *la singularité plus discutable de se signaler par d'épaisses colonnes de fumée… Comment n'avons-nous jamais été repérés par quelque tireur fellagha, je ne l'ai jamais compris, sinon que les inconscients que nous étions eurent une sacrée baraka !* »[1].

Un mois plus tard, Philippe et ses compagnons, sans doute plus aguerris par leurs bivouacs incessants, détectent, eux-mêmes cette fois, une fumée épaisse qui s'élève à leur gauche, et pressentent qu'il s'agit d'un signal, émis par des villageois ou des rebelles, pour prévenir les *fellagha* de la présence en ces lieux de l'Armée française. Ils décident donc d'arrêter le feu lorsque leur Sergent-chef, tout droit venu d'Indochine pourtant, s'exclame qu'il ne s'agit que du feu d'un quelconque paysan brûlant de mauvaises herbes. Philippe exprime alors un mélange de *colère* et de *résignation* en direction de celui qui est censé les protéger : « *Nous sommes fixés : si nous voulons ramener nos hommes à bon port, il est préférable de ne compter que sur nous-mêmes car nous en savons plus sur le combat que notre chef direct. Renseignement pris, ce dernier est effectivement "un ancien d'Indo"… mais au titre de l'Intendance !!!* »[2].

En outre, il explique que comme les soldats français de la guerre 14-18, dont l'Histoire raconte qu'ils savaient moins bien s'enterrer dans les tranchées que les Allemands, lui et ses compagnons répugnaient à fabriquer la fosse destinée à leur servir de toilettes. Il raconte avec une *exaspération,* néanmoins teintée d'humour que « *l'indispensable trou à ordures – pour une compagnie d'environ 200 hommes – ne fut creusé que le 25 janvier !* [Soit un mois et demi après que les ratissages auxquels il participe ont commencé.] *Quant aux tinettes, il ne fut jamais question non plus d'en creuser : nous nous contentions de franchir un petit oued et d'escalader la colline hors du camp, à portée de tir des tours de garde que nous avions édifiées avec des sacs remplis de terre. Pantalon descendu aux chevilles, cela nous mettait c'est vrai, dans une totale insécurité, mais au moins l'armée française acquérait-elle l'incontestable mérite de fertiliser des collines ingrates* »[3].

[1] Annexe n° 3, p.559.
[2] Ibid, p. 565.
[3] Ibid, p. 557-558.

➢ **Quand un combat amical peut conduire à la mort**

Paul a eu, lui aussi, à s'indigner de la stupidité de certains gradés, qui ont pris de mauvaises décisions, ou ont laissé faire leurs hommes, sans les protéger du danger auquel leur conduite les exposait.

La première situation ne le concerne pas directement mais je suppose qu'il a tenu à la mentionner en aparté pour montrer combien de morts auraient pu être évitées. Ainsi, Paul passe régulièrement aux abords d'un petit poste isolé à la lisière d'une forêt. Celui-ci est seulement constitué d'un groupe de *mechta*, vidées de leurs habitants, autour desquelles l'Armée a placé des sacs de terre ou de sable puis quelques rangs de barbelés. Ce qui, comme fortifications, laisse à désirer. Un jour, il apprend que deux appelés se sont installés dans l'espace laissé vacant entre les sacs et les barbelés pour un combat de lutte. La suite, il la raconte en quelques mots qui expriment toute sa désolation : « *Le combat n'alla pas jusqu'à son terme* […] *car une balle en pleine tête expédia un des lutteurs au tapis pour un compte définitif et irréversible. C'est comme cela aussi que des appelés moururent en Algérie, stupidement*… ». Cette triste fin aurait pu en rappeler une autre, si la chance n'avait pas été du côté de Jean : la sinistre roulette russe ou quand un officier laisse à disposition d'un groupe de jeunes perturbés un énorme révolver…

Une autre fois, Paul est le témoin presque direct d'une autre bévue, inconcevable de la part d'un gradé. Il est adossé au mur du mess, attendant l'heure du dîner, lorsqu'il voit passer une *jeep* occupée par quatre hommes. Il est intrigué, car jamais un véhicule ne se hasarde seul sur cette route. A peine a-t-il le temps de se faire à lui-même cette réflexion qu'il entend une explosion de grenades et des tirs de pistolets-mitrailleurs. Lorsqu'une quinzaine d'hommes du camp arrivent sur les lieux, ils découvrent deux morts, le chauffeur et le radio, un blessé grave, le Capitaine, et un miraculé qui a échappé à l'embuscade. Paul s'appuie sur cette attaque, située à quelques centaines de mètres de sa base, pour montrer l'*insécurité* permanente qui règne dans le *djebel* algérien et que chacun aurait dû, tout comme lui, pressentir pour s'en prémunir : « *Quand je vous répète qu'on ne pouvait se sentir tranquille nulle part ! Vous comprenez maintenant pourquoi, quand j'ai passé mon permis de conduire militaire, je ne fis pas cent mètres sur la route !* » Et d'ajouter au passage une petite note éducative : « *C'était comme ça, la guerre, en Algérie, une guerre sans front l'ennemi est partout et nulle part. Il est souvent là où on ne l'attend pas. Il disparaît aussi vite qu'il est venu ; c'est ce qu'on appelle "la guérilla"* ». Il manifeste également sa *stupeur* et sa *tristesse* à l'égard d'une décision incongrue d'un gradé et de ses conséquences : « *Mais que faisait là cette Jeep, seule, sur cette route périlleuse ?* […]. *En réalité, elle précédait un convoi chargé de militaires* […]. *Or, arrivée en vue de M, le Capitaine jugea qu'il pouvait terminer seul les derniers kilomètres le séparant encore de sa base* […]. *Trop pressé le Capitaine ! Quelle erreur ! Voilà pourquoi moururent deux jeunes appelés en Algérie par une belle soirée de mai* ».

Au moins, contrairement à Philippe, qui ne dit pas être en mesure de pouvoir tirer des enseignements de ce qui est arrivé à ses camardes, Paul espère-t-il pouvoir mieux se préparer et se protéger face à des incidents de ce genre. C'est en tout cas ce que sa réflexion de conclusion semble vouloir dire : « *Cette nuit, en passant là où ils trouvèrent la mort, je pense à eux et je redouble de vigilance comme si cela pouvait éviter la mienne* »[1].

➢ **Des équipements dignes des guerres napoléoniennes**

Lorsque Denis arrive à la ferme de Z., où il passera le plus clair de son temps d'affectation en Algérie, il est frappé d'abord par l'allure du Régiment, qu'il décrit comme étant « *d'un autre âge, mettons 1830* », à cause des tenues à l'algérienne. De plus, le Régiment patrouille régulièrement à cheval et ses cavaliers constituent des « *cibles faciles* »[2]. D'ailleurs, pour s'en

[1] Ibid, p. 663-664.
[2] Annexe n° 6, p. 902.

assurer et convaincre le lecteur, il se documente et se réfère à un ouvrage, intitulé *Spahis en Algérie*, qui définit le Régiment et les Monts de l'Ouarsenis, où il exerce, comme « *des secteurs à hauts risques* ». Il y trouve, entre autres, le triste bilan des hommes tués au combat dans la période où il s'y trouve : en 1960, « *62 rebelles tués* », en 1961, « *101* », en 1962, dans le seul premier trimestre, « *25 rebelles* » perdent encore la vie. Quant aux Spahis et leurs chevaux, cibles vues de loin et ne pouvant pas se dissimuler, à la différence des commandos de chasse de Paul ou Jean, le bilan est de 59 morts, dont « *44 hommes de troupe* »[1]. En outre, il est très *choqué* par les armes qui sont remises aux *moghazni*, ces supplétifs à distinguer des *harkis**, car alors que son séjour se situe à la fin de la guerre, entre 1960 et 1962, et que l'Armée française a eu le temps de se préparer au conflit, ceux-ci sont dotés de « *fusils Lebel datant de la guerre de 14* »[2].

De la même manière, Denis tient à incriminer l'Armée à travers l'une des armes qu'elle a cru bon de fournir à certains appelés du Contingent et les véhicules dans lesquels on charge certains soldats. Ainsi, présentant les moyens de défense dont disposent les hommes de son escadron, il fait un aparté à propos du Pistolet-mitrailleur MAT 49. Il explique que cette arme souffrait d'un fort recul qui déréglait la visée si elle n'était pas tenue très fermement. Ainsi, si l'on tirait plusieurs fois de suite, on risquait de frapper là où on ne le souhaitait pas. Si Denis n'adresse pas directement ses *récriminations* à la hiérarchie militaire, du moins le fait-il implicitement : « *C'était une arme extrêmement dangereuse, surtout pour les copains. A cause de ce Pistolet-mitrailleur, il y a eu de nombreuses victimes dans nos rangs* »[3].

Enfin, il explique que les embuscades étaient nombreuses lorsque des véhicules français s'engageaient sur les pistes. Dans ce cas, la consigne donnée aux soldats était de sauter et de se plaquer au sol derrière un obstacle, si la route en offrait. Cependant, il regrette vivement que les camions ne soient pas tous équipés comme il le fallait, c'est-à-dire « *avoir un banc central, avec les gars assis dos à dos, au milieu, face à la piste, de façon à pouvoir être… prêts à sauter, face à l'ennemi* »[4].

- **Des gradés parfois inconsistants**

Concernant Jean, enfin, lors d'une opération nocturne où il conduit une *Jeep* avec quatre passagers à son bord et où un *sniper* leur tire dessus, le Brigadier-chef disparaît mystérieusement. L'homme, militaire de carrière, ancien de la Coloniale, est « *rouleur de mécaniques* » et n'attire pas vraiment la sympathie des appelés. Cependant, après une course-poursuite après un rebelle armé, son absence est jugée inquiétante et tout le monde part à sa recherche. Il est finalement retrouvé caché dans un massif de lauriers-roses. Non seulement, au lieu de chercher à capturer le tireur, il s'est évaporé dans la végétation, laissant aux jeunes soldats le risque de se faire tirer dessus, mais de plus, lesdits soldats constatent qu'il a uriné dans son treillis.

L'*incompétence* d'un gradé apparaît ici au grand jour et, avec elle, le danger d'autant plus présent pour les appelés de se faire tuer. Face à cette incapacité manifeste à faire face, les soldats s'en donnent à cœur joie, humiliant un peu plus l'homme déjà largement humilié par sa lâcheté et sa poltronnerie. Mais Jean, sans doute parce qu'il sait que tous, lui comme les autres, peuvent en être réduits un jour à se comporter ainsi, vient à son secours. Il apostrophe notamment son ami Pierrot, l'un des plus moqueurs : « *Pas très futé tout ça…,* lui dit-il, demain, *ce sera peut-être ton tour !* »[5].

[1] Ibid, p. 901.
[2] Ibid, p. 932.
[3] Ibid, p. 895.
[4] Ibid, p. 912.
[5] Annexe n° 5, p. 754.

Si l'on exclut l'épisode de la roulette russe, que j'ai situé dans la catégorie des rapports humains afin de démontrer l'état de tension extrême qui régnait entre de jeunes soldats "fortes têtes", mais qui aurait pu trouver sa place dans ce sous-chapitre, les quatre narrateurs ont suggéré ou présenté des accidents ou des attaques qui auraient pu être évités, si le Commandement avait été à la hauteur de la tâche, ou des situations qui mettaient les soldats en danger.

Tous sont frappés de stupeur face à tant de bêtise et révoltés face à une Armée réputée parmi les plus fortes au monde. Un peu comme dans le chapitre sur l'environnement, où ils acceptaient sa rudesse, à la condition qu'il ne soit pas un outil de torture, manipulé sciemment par les militaires, ils sont prêts peu ou prou à faire la guerre, mais ils ne peuvent supporter que des défauts de matériel, des erreurs de commandement ou des approximations dans l'organisation soient susceptibles de causer la mort d'innocents.

Et dans cette configuration, il y a peu de place pour trouver un sens ou tirer des leçons de cette expérience. Maigre consolation peut-être, aucun ne peut se sentir responsable des risques que courent les autres et chacun sait rejeter la faute, ce qui est un commencement de réhabilitation.

Quant à Jean, magnanime à l'égard de son Brigadier-chef, il peut garder fierté de lui être venu en aide tout de même.

16.3. Des sentiments mitigés à l'égard de la population autochtone

Les opérations militaires ont obligé les narrateurs à avoir des contacts avec les populations algériennes de souche, soit parce qu'elles concernaient des camps de regroupement pour lesquels la France était censée déployer des actions sociales, éducatives ou sanitaires, soit parce qu'elles visaient à repérer les rebelles en leur sein ou à réduire les possibilités de soutien des habitants aux *fellagha*.

Inévitablement, les rapports contraints que les appelés entretenaient avec ces populations, dans le cadre de leurs missions, n'ont pas été sans créer des traumatismes de part et d'autre.

➢ Des civils conduits à l'exil dans leur propre pays

Denis est l'un de ceux qui fréquente le plus les Algériens puisque son camp est basé à proximité d'un village, où ont été regroupés les habitants du secteur, afin de pouvoir mieux les surveiller. En outre, il occupe, comme nous l'avons vu, le poste d'instituteur du village, laissé vacant par un précédent appelé. Il accorde d'ailleurs un paragraphe à ces villages de regroupement, donnant à cette occasion une petite leçon d'Histoire à ses lecteurs.

Mais il explique aussi avec une certaine *gêne* que la construction de villages en parpaings, près des postes militaires, présentait essentiellement des avantages pour l'Armée française : « *Cela posait de sérieux problèmes aux habitants déplacés qui perdaient leurs champs, les pâturages pour les animaux, etc…* ».

Et il ajoute qu'outre l'appauvrissement d'une population pourtant déjà miséreuse, cet état de fait occasionnait de réels dangers pour certains de ses membres qui se risquaient peut-être à aller chercher des légumes ou à traire leurs chèvres : « *Malheur au pauvre diable repéré dans la zone interdite…* »[1].

Malgré la surveillance dont les villageois font l'objet, il arrive parfois que des actes de "résistance" soient posés. Ainsi, Denis raconte comment, une nuit, la piste qui s'enfonce dans la montagne, permettant aux véhicules militaires de conduire les troupes et leur équipement, est découverte creusée d'une tranchée large et profonde, pour contrarier les déplacements de l'Armée, ou retarder les renforts ou les secours. Les habitants du secteur, interrogés, jurent alors leurs grands dieux qu'ils l'ont fait sous la contrainte. Dès le lendemain, ils rebouchent la tranchée sur ordre des autorités françaises.

[1] Annexe n° 6, p. 906.

Denis évoque alors avec une pointe de *malaise,* mâtinée de *compassion***,** « *des civils pris entre deux feux…* […]. *En cas de conflit, ce sont souvent* [eux] *qui paient le prix fort…* »[1].

- **Des habitants considérés systématiquement comme des suspects**

Nous avons déjà pu percevoir combien Philippe est mal à l'aise lorsqu'il évoque, juste avant son baptême du feu, ces "processions" de villageois qu'il est chargé d'accompagner vers des interrogatoires et dont il ignore le sort qui leur sera réservé ultérieurement.

Décrivant encore ses pénétrations brutales dans les maisons et les enquêtes qui suivent, il semble s'étonner, au moment du récit, de sa *naïveté* d'avoir pu croire un seul instant, sur le moment, qu'il pouvait être le bienvenu : « *Le paysan du cru pouvait-il nourrir une "reconnaissance" quelconque pour nos intrusions militaires répétées dans sa mechta ?* […]. *Nous pitonnions, nous cherchions à justifier notre présence sous prétexte d'une protection de ces pauvres gens. Nous faisions semblant d'oublier que nous étions armés et que nos têtes étaient cuirassées d'acier* ».

En outre, il exprime ce qui ressemble à du *remords,* quand il aborde les renseignements soutirés aux villageois, lors de ces ratissages, et les périls que cela pouvait leur faire courir : « *Quelle impudence nous permettait donc d'invoquer un rôle de protecteurs devant l'homme de la mechta : il nous avait indiqué le sentier vers un autre douar* et la nuit prochaine, il offrirait sa carotide, nue de la moindre défense, au couteau du tueur de l'ALN ?* [Branche armée du FLN] »[2].

Lors d'une énième opération, destinée à découvrir d'éventuelles caches d'armes, la Compagnie de Philipe a pour objectif d'atteindre et de cerner un village avant la fin de la nuit, de manière à commencer la fouille des maisons au réveil de ses habitants. Or, sans attendre les ordres, une Section s'autorise à commencer une fouille musclée et « *se laisse aller au pillage* ».

Malgré l'intervention des officiers, qui parviennent plus ou moins à rétablir le calme, un des villageois tente de s'enfuir et se trouve gravement blessé par les tirs d'une arme automatique. Philippe commente alors l'"incident" avec l'expression d'un *doute* terrible : « *Résistant qui fuyait ou simple paysan terrorisé ? Nous ne le saurons pas* ».

Se raccroche-t-il un instant aux circonstances qui l'imposent que, tout de suite après, il en relève les limites avec une certaine *dérision* : « *c'est la guerre, uniquement la guerre,* dit-il*, et les instructions de la Défense Nationale de juillet dernier [juillet 1955], reprises par le Commandement, préconisent que : "le feu* [soit] *ouvert sur tout suspect qui tente de s'enfuir immédiatement". Les instructions ont toutefois omis de préciser la définition exacte du "suspect"…* »[3].

- **Humiliation de l'autre, humiliation de soi**

Dans le manuscrit de Jean, une scène semblable à celle que rapporte Philippe est décrite. Là aussi, de nuit, et après deux ou trois heures de marche, le commando arrive aux abords d'un hameau et l'encercle, attendant le lever du jour pour effectuer une fouille des maisons. Lorsque l'aube est là, les cris des militaires font se rassembler les habitants, essentiellement des femmes, des enfants et des personnes âgées (les hommes jeunes ont probablement pris le maquis).

Pendant que les uns vérifient les identités, que les autres pénètrent dans les maisons, que l'interprète traduit questions des militaires et réponses des villageois, Jean a pour mission de surveiller la scène, au cas où des mouvements suspects se feraient jour.

C'est alors qu'il perçoit un bruit très faible, évoquant une petite pluie ou un ruissellement. Un camarade lui donne un coup de coude et dirige son regard vers une jeune fille, debout à

[1] Ibid, p. 903.
[2] Annexe n° 3, p. 557.
[3] Ibid, p. 576.

trois ou quatre mètres d'eux. Celle-ci, tremblante, est en train d'uriner. De terreur.

Jean témoigne ainsi de l'atmosphère de *stupéfaction* qui saisit les soldats : « *Sidéré, le Contingent regardait cette Algérienne exprimant sa détresse* […]. *La honte avait envahi la placette. Français et Algériens unis dans ce même sentiment d'inhumanité* ».

Il parvient aussi à exprimer comment, dans une telle situation, qui pouvait être le prétexte à encore plus d'humiliation, à l'imposition d'encore plus de terreur, les soldats se comportent avec respect et compassion : « *Enfin, l'un d'entre nous, avec des gestes presque "tendres", l'entraîna vers une des maisons les plus proches*. […]. *Pas très fiers les commandos. Ils quittèrent le village en silence* »[1].

- **Des familles complices**

Enfin, Paul, qui a très peu l'occasion de rencontrer les habitants, a tout de même sur son secteur d'intervention un mont qui, bien que faisant partie des Monts de l'Ouarsenis, n'est pas décrété zone interdite. Ce mont "Zanor" est l'un des sites où Paul déteste se rendre par-dessus tout car, à chacun de ses passages, des accrochages ont lieu.

Ainsi, un jour, alors que sa Compagnie vient de traverser un de ses villages, et l'a dépassé de cent mètres environ, une mitrailleuse allemande, reconnaissable entre toutes, à cause de son rythme lent, vient s'abattre sur les militaires français. Aplatis au sol pour échapper à ses balles, au tir heureusement peu précis, Paul et ses compagnons entendent alors les *you-you* des femmes, sorties de leurs maisons pour manifester leur joie de voir les soldats agressés.

Paul exprime alors ce qui ressemble à de l'*aversion*, pour ses femmes qui se réjouissent de ses malheurs : « *Oui, elles exultaient de nous voir attaqués par les fellaghas, et de nous apercevoir étendus dans la poussière, peut-être espéraient-elles que nous fussions morts* ». Face à cette attaque, les officiers et sous-officiers, dont Paul fait partie, demandent à un canon placé à quelques kilomètres de là, de tirer en direction de la colline pour impressionner les rebelles et les villageoises mais sans leur faire courir un réel danger.

Paul, toujours animé de ressentiment, tient semble-t-il à montrer sa magnanimité : « *La population* […] *eut bien de la chance d'avoir à faire à nous car j'imagine ce qui aurait pu se passer si, à notre place, il y avait eu les paras ou la Légion. Ces you-you eussent peut-être, été chèrement payés* »[2].

[1] Annexe n° 5, p. 740.
[2] Annexe n° 4, p. 662.

Ainsi, comme Paul l'avait déjà souligné à propos des vivres qui étaient détruits par sa Section pour empêcher le ravitaillement des rebelles, une part des opérations militaires françaises en Algérie consiste à appauvrir volontairement ou indirectement les populations, déjà en situation d'extrême pauvreté. Denis le souligne à propos des villages de regroupement, construits pour l'occasion, et qui contrarient les activités de culture et d'élevage, Philippe regrette le fracas des jarres destinées à la conservation des céréales.

En outre, trois des narrateurs éprouvent beaucoup de honte à l'égard des paysans chassés de leurs maisons à l'aube, terrorisés par certaines pratiques éprouvantes, tiraillés entre les ordres de l'Armée française et ceux du FLN, et peut-être même tués par "erreur" ou en tout cas à qui un procès équitable ne sera jamais offert.

Quant à Paul, il ramène à la réalité de la guerre, jamais manichéenne, en nous signifiant que, contrairement à ce que les westerns de notre enfance voulaient bien nous faire croire, il n'y a pas les "méchants" (forcément les militaires français) et les "gentils" (nécessairement les indépendantistes algériens), mais deux peuples prêts à tout pour en venir à leurs fins ou assurer leur survie.

Aux prises avec ces émotions diverses, voire ambivalentes, les auteurs des récits n'ont pas toujours de réponse à leurs incertitudes ou de justification simple à certains de leurs actes, celle consistant à dire que la nécessité fait loi montrant très vite ses limites. Néanmoins, Denis parvient à faire œuvre de pédagogie en exposant au lecteur l'objectif militaire des camps de regroupement. Quant à Jean et Paul, ils parviennent à restaurer, sinon leur propre image, au moins, celle, collective, des soldats de leurs commandos : l'un, face au traumatisme de se découvrir bourreau, dans le spectacle de la détresse de la jeune Algérienne, est "sauvé" par le comportement d'un de ses camarades ; l'autre, face à l'adversité, évite de sombrer dans la vengeance en organisant ce que certains militaires plus "ultras" auraient appelé une expédition punitive.

16.4. La mort des ennemis ou "à la guerre comme à la guerre"

Dans les précédents sous-chapitres, nous avons abordé les opérations militaires sans réellement voir les soldats de l'armée adverse, celle du FLN. Certes, ils ont toujours été présents en filigrane, soit par leur tirs en direction des appelés, soit par les pressions infligées aux populations, mais ils restaient dans l'ombre, tapis, cachés, entraperçus dans les mots seulement. Il est temps désormais d'aborder les parties des récits où ils sont enfin visibles.

Or, quand il s'agit enfin de les voir, c'est presque toujours morts, sinon ils s'échappent, s'effacent, disparaissent à la vue des narrateurs et à la nôtre. Dans un tel contexte, quels types d'émotions sont donc exprimés à leur égard ? Les auteurs des récits sont-ils en mesure d'en "faire quelque chose", de les transformer ? C'est ce à quoi je me suis attachée ici.

➢ Quand on craint plus pour la vie des bêtes que pour celle des hommes

Paul raconte comment, au cours d'une opération, alors que sa Section est placée au bord d'une piste, il reçoit un appel radio l'informant qu'une caravane de mules arrive droit sur lui. Ayant installé tous ses hommes, prêts à tirer, l'attente commence, comme très souvent en opération. Dans les pensées de Paul, la *peur* le dispute à la *colère* et au *sentiment d'injustice* : « *Avec les secondes, les minutes qui passaient, grandissait la tension. Chacun retenait son souffle. Pas besoin de stéthoscope pour entendre les battements de son cœur. Et cette attente qui dure, qui dure, qui n'en finit pas et cette angoisse qui vous noue la gorge : comment cela va-t-il se passer ? Sont-ils nombreux ? Sont-ils bien armés ? Et les autres, qu'est-ce qu'ils foutent en haut de leur piton ? Ne pouvaient-ils pas être avec nous ? C'est encore à Carmin, c'est toujours à Carmin d'être dans le pétrin* ».

Le radio, le mieux placé pour apercevoir la piste, lui annonce, par un mouvement des lèvres, que la caravane arrive. Les pattes d'une première mule, suivies par le bas d'un *sarouel*,

passent sous ses yeux. Un peu après, c'est au tour d'un deuxième duo de passer. A ce moment précis, Paul semble éprouver une forme de *déception* : « *"Ah ! Les vaches ! Ils laissent un bon intervalle entre eux, on ne va pas en prendre beaucoup dans la nasse", pensai-je* ». Il décide néanmoins de donner l'ordre de tirer et après le cessez-le-feu, selon la sinistre expression consacrée, sort de sa cachette « *pour aller aux "résultats"* ».

Les mots qu'il emploie alors traduisent à la fois ses émotions du moment, celles qu'il éprouve en rapportant les faits, mais aussi les "bénéfices" qu'il espère implicitement retirer de ce passage de son récit : « *J'avoue qu'alors*, dit-il, *j'avais une boule dans la gorge en pensant (j'ai honte de l'avouer) davantage aux bêtes qu'aux hommes.* […]. *Ces pauvres bêtes, innocentes, au milieu de ce conflit qui ne les concerne en rien et qu'il faudrait peut-être achever… Quant aux hommes, ce sont nos ennemis, ils sont armés pour nous tuer.* […]. *Ils savent ce qu'ils risquent, et si j'avais été au bout de leur arme, ils m'auraient abattu sans pitié. C'est ça la guerre ! Mais les mules, les ânes, les chevaux…* ».

Cette *angoisse* relative au spectacle d'animaux tués ou blessés, qu'il craint de découvrir, opposée au *regret* furtif de ne pas pouvoir tuer davantage d'hommes en raison de leur dispersion, Paul pressent qu'elle sera peu recevable par le lecteur. D'ailleurs, lui-même semble en éprouver de la *honte* et du *remords*, au moment où il écrit ces lignes. Mais c'est par l'écriture même de ces lignes, par son aveu, sa sincérité, sa franchise qu'il escompte probablement gagner la compréhension et, au final, sinon en sortir grandi, du moins ne pas trop écorcher son image.

Lorsque Paul et ses hommes débouchent sur la piste, celle-ci est vide. Les mules se sont enfuies. De manière instinctive, les soldats ont tiré en direction des hommes et non des bêtes. D'ailleurs, derrière les buissons, ils trouvent deux corps sans vie, arrêtés dans leur course par leurs blessures mortelles. Sur le moment, Paul n'en éprouve pas de remords, au contraire, puisqu'il écrit : « *Il n'y avait pas de quoi pavoiser et je ne le fis pas*. » Il affiche plutôt un air *contrit* devant le Capitaine, furieux, qui aurait souhaité savoir ce que le convoi transportait ! Mais Paul, pas si accablé qu'il n'y paraît, conclut l'épisode par un trait d'humour : « *Moi, j'aurais voulu lui dire : "Dans les pays musulmans, Allah protège les bourricots, pas les hommes"* »[1].

Un peu plus tard, Paul apprend que la trentaine de soldats d'un petit poste situé en limite de sa zone d'intervention, vient d'être égorgée. Selon ses informations, quelques soldats musulmans sont passés à l'ennemi et, comme cela a parfois été demandé par le FLN pour mesurer la réalité de leur engagement, ont tué les sentinelles et laissé entrer des rebelles pour supprimer les autres soldats endormis. Paul et ses compagnons sont donc chargés sans relâche de retrouver cette *katiba*. Après deux nuits de ratissage et deux jours de "planque", le commando arrive, à l'aube du troisième jour, aux abords d'une maison isolée où il aperçoit une quinzaine d'hommes. Lorsque le groupe y parvient, les rebelles l'ont déjà quittée. Mais c'est alors qu'un avion apparaît au-dessus de lui en battant des ailes puis en lançant un fumigène. Au moment où Paul comprend qu'il tente de l'avertir d'un danger imminent, lui et ses hommes sont pris sous un feu nourri. Il se souvient tout particulièrement, peut-être avec une *peur rétrospective*, « *de cette ligne pointillée que traça sur la poussière de cette terre desséchée, une rafale de pistolet-mitrailleur qu'un tireur fell, heureusement maladroit, fit passer entre* [lui] *et le sergent K., à deux pas l'un de l'autre* ».

Si j'ose parler de peur rétrospective, c'est parce que, sur le coup, Paul et ses hommes sont trop absorbés pour en éprouver. Ils sont comme placés en situation de *"pilotage automatique",* cet envers de la sidération que les auteurs ont décrit plus tôt, ce moment si étrange où les émotions sont momentanément anesthésiées, les capacités de raisonnement provisoirement paralysées, cédant le pas au seul "agir", support de la survie. C'est ainsi que Paul décrit la scène : « *personne n'a peur, personne ne songe à mourir : on n'en a pas le temps. Déjà, on se met à courir, à tirer. L'action vous accapare et ne laisse pas le temps à la peur de s'installer* ».

[1] Annexe n° 4, p. 656-657.

Après la fusillade, comme toujours, Paul va "aux résultats" : « "*Y a-t-il des pertes ?* ". *Grand soulagement, il n'y en a pas, mieux même : pas de blessés* ». Après, mais seulement après, vient la question des pertes ennemies. Il y a neuf morts et neuf armes récupérées. Des armes françaises. Au passage, Paul explique que chaque arme porte un numéro qui permet à coup sûr de connaître sa provenance. Après vérification, celles-ci viennent du fameux poste où des traîtres ont égorgé ou fait égorger leurs trente anciens "camarades". Là encore, Paul n'exprime aucun remords quant à la mort de ces rebelles ; là encore, il emploie le terme d'"aveu" pour évoquer ce qu'il ressent ce jour-là, "flairant" le choc que cela peut provoquer chez le lecteur : « *J'avoue*, dit-il, *que ce jour-là, je ne m'apitoyai pas sur le sort des fellaghas allongés dans la poussière ; ces égorgeurs ne méritaient guère de respect. Mis au courant, mes "gars" jubilaient et je les félicitai pour avoir si bien vengé nos camarades* ».

Un mois plus tard, à son grand étonnement, Paul reçoit une Citation, qu'il reporte en intégralité dans son récit, Citation où figurent entre autres les qualificatifs suivants : « *"Jeune officier de réserve, calme et courageux"*. » Cette Citation le surprend et le conforte à la fois. Elle le surprend car son caractère habituel est plutôt celui que l'on traduit familièrement par "soupe au lait", quant au courage, il n'y croit pas vraiment, considérant qu'il s'agit surtout de "sauver sa peau". Elle le conforte car ce qu'il a perçu et compris de lui ce jour-là, et qui a été pour lui une sorte de révélation, a été également repéré par son Commandement : « *En fait, et j'en fus moi-même le premier surpris, je me découvris plein de sang-froid dans les moments de grand péril : l'affolement, la panique sont très mauvais conseillers quand il faut se sortir d'une délicate situation. J'eus la chance de garder mon self-control et ma lucidité, ce qui fit croire que j'étais calme et courageux mais ce n'était qu'illusion, qu'apparence, comme bien souvent.* […]. *L'angoisse, je connais ! Mais jamais ma peur n'a été paralysante, jamais elle ne m'a empêché de réfléchir ni d'agir. Voilà pourquoi on a pu me croire courageux. L'Algérie et sa sale guerre auront au moins servi à ce que je me connaisse un peu mieux* »[1].

- **Quand un homme n'en vaut pas un autre**

Philippe a bien sûr, lui aussi, assisté à la mort de soldats de l'armée du FLN. Il égrène dans son récit la liste des tués *sans émotion* apparente, du moins au départ. Ainsi, grâce à ses notes en date du 16 janvier 1956, il rapporte qu'un soldat français, apercevant un homme à cheval s'enfuyant de la zone ratissée, déclenche son tir. Certaines balles parvenant à proximité de *half-tracks* (voitures mitrailleuses), ces dernières se mettent à leur tour à tirer en aveugle et leurs projectiles s'approchent dangereusement d'une autre Section française. Au-delà du caractère, une fois de plus "léger", pour ne pas dire inconscient, de l'intervention, qui aurait pu conduire à la mort de Français sous les balles des Français, Philippe manifeste son soulagement : « *Une liaison radio avec l'avion d'observation avait permis de dissiper la dangereuse embrouille : tout le monde s'en sortait bien…* » Tout le monde ? Non, car il conclut l'incident en accolant à cette phrase de soulagement une autre phrase, plus laconique : « *Durant le bouclage, six rebelles avaient été tués* ».

Mais trois jours plus tard, sa propension naturelle à l'indignation semble se réveiller un peu (ou s'éveille-t-elle seulement en écrivant ces lignes ?). Philippe raconte avec *remords* : « *Un homme de plus abattu. […]…on supprimait quotidiennement des vies à côté de moi mais je ne m'insurgeais pas, je trouvais cela normal puisque les morts avaient été étiquetés hors-la-loi* ». Il tente de renouer avec ses idéaux, qui semblent avoir volé en éclats : « *Lycéen, j'avais nourri une admiration profonde pour la sagesse de Montaigne. N'était-ce pas lui qui avait énoncé : "Il n'est pas une idée qui vaille qu'on tue un homme".* […] *A quoi donc servait de révérer Montaigne si cela n'incitait pas à réagir ?* »[2]

[1]Ibid, p. 659-660.
[2]Annexe n° 3, p. 566.

Quand la survie est la plus forte

Quant à Jean, nous avons vu qu'il s'était promis de ne jamais tuer un Algérien, lui, qui, au cours de son "baptême du feu", avait pris soin de tirer en l'air pour éviter tout accident et toute entorse à sa promesse. Or, au cours d'une opération, alors que trois véhicules, dont celui dans lequel il se trouve, roulent sur une piste, des maquisards, camouflés par des broussailles, installés en haut d'un talus, les attaquent. Le commando saute à terre et court vers les rebelles. Jean, pour sa part, aperçoit à dix mètres de lui un jeune *fellagha* qui tient un fusil de chasse. Malgré la rapidité avec laquelle se déroulent les faits, il a le temps d'apercevoir « *ses yeux noirs apeurés* » (ne dit-on pas que, dans de tels moments, le temps semble ralentir et que le cerveau enregistre des éléments avec beaucoup plus d'acuité ?). Le jeune *fellagha* vise Jean. Celui-ci plonge vers le sol et tire en même temps une rafale de sa mitrailleuse. A la fin de la fusillade, lorsque le commando revient vers les véhicules, une grande flaque de sang est là, en lieu et place du jeune Algérien. Jean exprime alors sa vive *inquiétude* et les *reviviscences* dont cet épisode fait l'objet : « *L'avais-je tué… ou seulement blessé ? Je ne le saurais sans doute jamais, mais ses yeux noirs apeurés me poursuivront sans doute jusqu'à ma propre mort* ».

Comme Paul un peu plus tôt, Jean "profite" du récit de cet évènement pour montrer que ce jour-là, il s'est découvert sous un jour nouveau. Lui qui, enfant, ne comprenait pas pourquoi son père, en 14-18, sortait de sa tranchée sous les tirs allemands, face à l'attentisme de son commando, et surtout du Commandement, se met « *à courir, sous le feu, de l'un à l'autre… pour donner des ordres* ». Surpris de sa réaction, surpris de ce qui pourrait passer pour du courage ou qui pourrait être l'instinct de survie, ce jour-là, il grandit et devient un homme, comme son père, tant admiré. Nouvel état qu'il traduit par ces mots : « *A mon tour, j'étais sorti de la tranchée* »[1]. Et, au passage, il rend hommage à son père.

Trois des quatre narrateurs ont donc relaté des faits au cours desquels des soldats du FLN (ou des sympathisants peut-être) ont été tués sous leurs yeux ou à proximité, voire par eux-mêmes.

Ces morts ont, pour Paul et Philippe, été accompagnées par peu d'émotion, du moins au moment des faits, voire par du soulagement ou par un sentiment qui s'apparente à de la vengeance chez Paul.

En écrivant leur manuscrit, les deux narrateurs ont éprouvé de la honte et du remords face à ce détachement ou cette soif de revanche. Voyant que leurs valeurs avaient "flanché", dans le contexte d'une lutte sans merci pour survivre, ils ont essayé, chacun à leur manière, de retrouver leurs références (Montaigne pour Philippe par exemple), ou de demander en quelque sorte pardon à ceux qui les aiment, souhaitant reconquérir, par ces révélations, l'estime d'eux-mêmes.

Quant à Jean, il n'a pu tenir la promesse qu'il s'était faite et en reste affecté à jamais.

Cependant, pour lui comme pour Paul, les faits d'armes qu'ils ont rapportés, et dans lesquels figurent des victimes, ont été source d'une meilleure connaissance de leur personnalité profonde et de leurs capacités, capacités qui ont en outre été reconnues par son Commandement pour Paul. Même sans vocation militaire, la fierté n'est sans doute pas absente de la volonté de transmettre mot pour mot la Citation qu'il a reçue.

Le fin mot de l'histoire est en quelque sorte : "si ce n'était pas lui, c'était moi", phrase qui ne justifie rien mais qui console un peu.

16.5. De la mort des camarades à la perte de son immortalité

Nous avons vu que la mort des rebelles algériens suscite peu de regret, en tout cas sur le moment, car cette mort est vécue comme nécessaire, fatale, dans une guerre où deux préceptes semblent dominer, comme probablement dans toute guerre : les "agresseurs" savent les

[1] Annexe n° 5, p. 765.

risques qu'ils prennent et les "agressés" doivent avant tout sauver leur vie. Et si leur vie doit passer par la mort de l'autre, alors tant pis.

Nous avons aussi déjà entrevu, à l'occasion du sous-chapitre sur le baptême du feu, et surtout à l'occasion des critiques formulées sur une certaine incompétence de l'Armée, que la proximité avec la mort était bien présente. Mais qu'en est-il des souvenirs de guerre qui concernent pour de bon la mort ou les blessures graves vécues de très près, de tout près, voire à les toucher, de ceux qui ont partagé la condition des narrateurs ?

- **Perdre des amis, une peine incommensurable**

Denis, nous l'avons vu dans un sous-chapitre précédent, a déjà eu l'occasion de décrire des armes, et notamment celle qu'il désigne comme particulièrement dangereuse, surtout pour des non avertis. Malheureusement, cette arme a été l'acteur principal d'un épisode douloureux dont il a été le témoin direct et, par sa violence, la victime indirecte : « *R.* [a été] *transpercé de part en part à 2 mètres devant moi* [souligné dans le texte] *par une balle au niveau du foie, balle qui traversa ensuite la cuisse du soldat B.* […]. *Le soldat R. a agonisé deux jours et est mort bêtement, hélas, comme tant d'autres, pour rien…* ». A sa *tristesse* s'ajoute la *colère* à l'encontre du soldat, dont même la difficile maniabilité de l'arme n'efface pas totalement la responsabilité : R. est mort *« à cause de la maladresse et de l'inconscience de celui qui portait un PM, qui a voulu enlever la balle engagée dans le canon, sans le pointer vers le ciel, et à qui a échappé la culasse, mise en marche par un ressort* »[1].

L'Armée, ce jour-là, en confiant à de jeunes soldats, non professionnels, des armes dangereuses, aura fait au moins trois sortes de victimes : ceux qui, comme R. ou B. auront été atteints dans leur chair, celui qui les a malencontreusement touchés, ceux enfin, comme Denis, qui, témoins de la scène, auront assisté au triste spectacle d'un ami tuant un ami.

Autre situation, que Denis raconte cette fois avec très peu de mots mais beaucoup de pudeur et d'émotion, et qui, semble-t-il, s'est produite à plusieurs reprises : celle des cavaliers qui composent son Escadron. Ceux-ci représentant des cibles faciles pour les *fellagha*, « les *chevaux rentrent seuls, à la nuit, sans leur cavalier – soirs d'inquiétude et de tristesse pour les copains* »[2].

En revanche, il accorde plus de place, dans son manuscrit, à deux disparitions qui l'ont marqué parce qu'il en connaissait personnellement les victimes. La première concerne un appelé comme lui, dont il n'a pas assisté au décès mais dont il était le meilleur ami. De plus, la terrible annonce de sa mort a été faite dans des circonstances dramatiques. Patrick (je le désignerai ainsi par souci d'anonymat) était au collège avec Denis. Ils se sont rencontrés alors que le premier était en classe de 5ème, et le second en 6ème. Ils ne se sont plus quittés, jouant dans la même équipe de Basket, gagnant avec deux autres compères le relais 4X400 mètres de leur département, écumant les bals un peu plus tard. Au moment où arrive la guerre d'Algérie, Patrick fait l'Ecole des Officiers de réserve et, tout comme Paul, en sort Sous-lieutenant. Il est affecté dans une SAS* (Section Administrative Spécialisée) où il agit en faveur des populations. Un jour de brouillard, alors qu'une colonne de véhicules militaires se dirige vers un marché avec du ravitaillement, elle est attaquée par le FLN. Patrick est retrouvé à quelques mètres du camion où il était assis auprès de son Capitaine. Il a sans doute cherché à fuir et a reçu une balle dans la tête et un coup de couteau. Son uniforme lui a été ôté mais son corps n'a pas été mutilé.

Denis, toujours pudique, commente juste son propos avec quatre mots de *chagrin* : « *Voila la triste histoire* ». Mais comment, lui qui est si loin des portes du Sahara où Patrick a trouvé la mort, sait-il tous ses détails (et d'autres encore) ? Parce que, bénéficiant de quelques jours de permission, il se rend sur les lieux et rencontre les soldats du poste. Là encore, laconique, il explique : « *Je voulais savoir et témoigner* ».

Savoir peut-être pour ne pas que Patrick meure une seconde fois, cadavre lointain,

[1] Annexe n° 6, p. 895.
[2] Ibid, p. 902.

abandonné à un sort inconnu ; savoir pour que Denis puisse se le représenter une dernière fois dans ce convoi passant entre les joncs et nappé de brume, ayant encore un peu de vie ; savoir pour ne pas risquer de l'oublier, quitte à recueillir des détails sordides ; ou savoir, au contraire, pour pouvoir se rassurer sur ses derniers instants et sur le sort réservé à son cadavre.

Témoigner pour que le lecteur sache qu'un jeune Sous-lieutenant appelé, idéaliste, proche des populations misérables, pouvait mourir à tout instant dans cette guerre. Et que lui aussi, Denis, pouvait disparaître. D'ailleurs, il ajoute un peu plus loin : « *A titre d'instituteur* […], *je n'étais pas à l'abri non plus* ».

Je me suis permis d'adjoindre à ces deux mots : comprendre car Denis, faisant comme si le lecteur l'interrogeait sur les raisons qui poussaient les rebelles à attaquer des convois amenant des vivres à leurs propres familles, répond à cette question "virtuelle" et montre par là-même qu'il s'est documenté : « *Alors, me direz-vous, pourquoi le FLN s'en prenait-il à des gens comme lui, qui ne faisaient que le bien ? Parce qu'ils faisaient rayonner l'influence française et que les commissaires politiques cherchaient à tout prix à éliminer cette influence* ».

Mais ce qui est encore plus bouleversant dans cette histoire, c'est que le jour où Denis apprend le décès de son meilleur ami, il est en visite chez les parents de ce dernier. Là aussi, il bénéficie d'une permission, qu'il utilise pour rentrer en France. Désireux de prendre des nouvelles de P., il est passé chez eux. Alors qu'il s'entretient avec sa mère et sa cousine, le maire arrive, « *abattu* ». Quand il repart, il laisse « *la mère pétrifiée et A.* [la cousine] *folle de douleur* ». Denis, une vingtaine d'années seulement, en même temps qu'il assiste au plus grand des chagrins sans doute, à savoir la perte d'un enfant, apprend la mort de son ami. « *Ce sont des moments qu'on n'oublie jamais, hélas*, explique-t-il. *Quant à moi, cela ne m'a pas fait de bien au moral quand il a fallu repartir pour l'Afrique*. […]. *Pendant presque deux ans, j'ai rêvé à P., c'était toujours le même rêve. Il me disait : "On t'a dit que j'étais mort, ce n'est pas vrai, je vais revenir…"* ». Ces reviviscences, témoins d'un *stress post-traumatique*, compte tenu de leur régularité et de leur persistance dans le temps, ont heureusement cessé après cette longue période. Mais Denis insiste, comme s'il voulait démontrer sa fidélité : « *le rêve a disparu, mais… pas les souvenirs que je garde de mon ami* »[1].

Décidément, Denis n'est pas chanceux. Un deuxième copain, peut-être un peu moins proche que Patrick, mais néanmoins bien connu et apprécié, trouve la mort le 23 mars 1962, alors que les accords d'Evian ont déjà été signés, mettant fin à la guerre. Et cette mort est peut-être encore plus difficile à accepter car elle se joue sous les balles de l'OAS, donc d'Européens d'Algérie. Raymond (prénom d'emprunt également), à peine âgé de vingt ans au moment des faits, est le fils du facteur village où Denis a obtenu son premier poste d'enseignant en France. Ils se retrouvent tous les deux au cours d'une traversée Marseille-Alger et sympathisent. Quelques semaines ou quelques mois plus tard, Raymond arrive à Alger avec d'autres soldats pour une visite médicale (peut-être avant sa démobilisation ?). Son camion dérape dans une flaque d'huile est se trouve contraint à l'immobilisation. Aussitôt, de jeunes Pieds-noirs entourent les appelés et exigent leurs armes. Ces derniers refusent et un appelé musulman arme sa mitraillette. A ce moment, un commandant OAS, stationné à proximité, ouvre le feu : sept appelés sont tués, dont Raymond.

Ces informations, Denis les obtient dans un journal qui se fait l'écho d'un communiqué publié par l'UNCAFN (Union Nationale des Combattants d'Afrique du Nord) mais il va plus loin, cherchant à comprendre exactement ce qu'il s'est passé. Et il s'*indigne* : « *Beaucoup avaient compris que ça ressemblait à un coup monté, voire à une embuscade, un vrai guet-apens…* […]. *Beaucoup ont dit : qu'on ne nous fasse pas croire que l'huile répandue sur la chaussée était le fruit du hasard…* […]. *Pourquoi les jeunes pieds-noirs voulaient-ils arracher les armes des mains des soldats du Contingent alors que nous étions le 23 mars 62 et que l'armistice était signé depuis le 19 mars* […] ? ».

Il conclut en disant son *dégoût* devant une guerre stupide et cruelle : « *Il a été une*

[1] Annexe n° 6, p. 916-918.

innocente victime de la folie des hommes, sa mort, comme celle de ses six compagnons, comme celle de tant d'autres, a été absurde, atroce et inutile, des familles ont été anéanties, désespérées, et le pays écœuré, devant cet immense gâchis »[1].

Après son témoignage sur les trois décès qui l'ont touché de près, « *parce que je les connaissais*, dit-il, *et que je savais comment s'était passée leur fin de vie* », il ouvre une page intitulée « *REFLEXIONS* ». Il y écrit que Patrick a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur et a reçu la Croix de la Valeur Militaire à titre posthume et il s'interroge : « *qu'en a-t-il été pour R ? D'accord il n'est pas mort au combat mais il n'a pas eu le choix*. […]. *De même pour R.* […], *tué devant moi par accident* […]. *Ce jeune a-t-il reçu les mêmes honneurs que les deux autres, Egalité devant la mort… oui, pas de doute, mais après ?* ».

Il se demande également si l'Armée française, en ne célébrant pas les deux victimes, comme Patrick a été célébré, n'a pas quelque chose à cacher. A propos de Raymond, il exprime la *honte* collective que devrait ressentir la France et qu'il endosse aussi : « *Quand on pense que ce sont des Français qui ont commis ce crime ; il y a de quoi en avoir honte, ça doit bien se sentir et ça arrange bien si on n'en parle pas trop* ». A propos des trois morts, il souligne : « *un mort au combat, un mort pour des raisons politiques et un mort par accident… On a tout mis dans le recensement des 30 mille morts français en Algérie… On peut toujours se poser des questions pour les 29997 autres ?* ». Et pour mieux convaincre et assurer le lecteur de sa connaissance du sujet, il place dans son manuscrit une coupure de journal où il encadre un chiffre, celui des décès accidentels présumés : « *"7917 morts"* ».

Enfin il conclut ses « *REFLEXIONS* » par une phrase lourde de *chagrin* mais dont il ne veut pas qu'elle ravive la guerre des mémoires* pour autant, « *ce n'est pas une polémique que je veux ouvrir, ce ne sont que de simples réflexions tristes qui me reviennent à l'esprit, en terminant* »[2].

- **Enterrer ses semblables, une "double peine"**

Nous l'avons déjà vu, Jean, perçu comme une forte tête en raison de ses "états de service" antérieurs en métropole, est très surveillé et ses moindres écarts lui valent de nombreuses sanctions disciplinaires. Avant même de manifester son "tempérament" en Algérie, Jean est déjà puni puisque le lendemain de son arrivée, il fait l'objet d'une bien curieuse affectation : il est chargé de représenter son Régiment aux enterrements. Le premier jour, encore pas au fait de sa mission, il est amené vers le centre-ville par un soldat plus ancien, par qui il apprend qu'il « *y a eu de la viande froide* » la veille. Interrogatif (il ne connaît pas encore tous les nombreux euphémismes qui caractérisent l'Armée française), son collègue, qui semble le prendre pour le dernier des idiots, lui confie enfin le secret de ce déplacement. Jean décrit alors son état d'esprit en ces termes : « *Abasourdi, quasi "somnolent", je le suivis par les rues chaudes où la poussière commençait à faire son apparition* ».

Après ce moment de *sidération*, qui traduit bien le traumatisme de l'annonce, Jean découvre quatre cercueils alignés et le rituel militaire des funérailles. Puis il revient au camp, chargé d'émotions mêlées, à la fois la *crainte* de devoir revivre ce type de cérémonie macabre et le *chagrin* à l'adresse de ces soldats, inconnus pour lui, mais qui le renvoient à sa propre mort. Car, contrairement au bizutage dont il a été la victime à son arrivée, cette fois, la mort est bien réelle. Il raconte : « *Lors de mon retour à la caserne, un sentiment vague, diffus, m'envahit, mélange d'appréhension, de peur et de tristesse* ».

Il retrouve au camp des amis qu'il avait connus lors de ses classes et qui sont en Algérie depuis plusieurs mois. Et il constate chez eux ce qu'il pressent déjà chez lui, cette proximité avec la mort qui les a transformés et qui va le métamorphoser sans doute très vite également : « *j'avais quitté de joyeux lurons et ce jour-là, je retrouvais de sinistres braillards* […]. *Et il y avait leur regard, cette lueur au fond des yeux… ouverte sur l'infini. Seuls les fiancés de la*

[1] Annexe n° 6, p. 946.
[2] Ibid, p. 947.

mort ont ce regard étrange. Ils avaient roulé un patin à la camarde…, lui avaient échappé, mais le souffle glacial de la salope resterait à jamais posé sur leur nuque ».

Le lendemain matin, deux cercueils l'attendent, et durant trois semaines de cette mission sordide, il n'a que deux ou trois jours sans "viande froide", le nombre de cercueils variant de un à douze. Jean essaie de résister à l'horreur de cette tâche, pour laquelle très peu d'appelés se portent volontaires « *car elle nous renvoyait à notre propre mort éventuelle* », explique-t-il. Pour y faire face, lui et les autres ont un accord implicite, soit ne pas en parler, soit employer « *un langage codé, hermétique, métaphorique pour désigner l'insoutenable* ». Nous verrons plus loin que ce vocabulaire est parfois teinté d'un humour de très mauvais goût et pas si métaphorique que cela.

Quand il est seul devant les cercueils, Jean tente de se rappeler qu'il est vivant mais il ne cesse d'être ramené au *tragique* de la situation : « *Je m'imaginais les gars couchés* […] ; *celui-là, une balle l'a touché en plein front ; l'autre à côté, il a les tripes à l'air ; et puis le dernier… si on veut… car… enfin… on a mis des cailloux dans le cercueil, parce qu'on n'a rien retrouvé, juste des morceaux de bidoche épars* ». Cette imagination débridée, à laquelle il ne peut se soustraire, conduit Jean à éprouver à la fois de la *pitié* pour ces jeunes et de la *colère* contre l'Armée et la guerre, et il ne peut s'empêcher de se projeter dans la réalité qui s'impose à lui : « *Merde ! Putain de bordel ! La mort des autres, c'était aussi, un peu, la mienne*. […]. *Je pouvais m'identifier, m'imaginer à leur place. Il fait froid là-dedans ? Ce type de réflexion m'amenait au bord de l'abîme. Sautera ? Sautera pas ?* »

Ce grand saut qu'évoque Jean est celui, probablement, de la tentation du suicide ou, s'il ne s'agit pas d'une mort en acte, d'une *déchéance* progressive, implacable, qui le jette aussi sûrement vers le fond du précipice. Voici le vocabulaire qu'il déploie à ce propos : « *Je sombrais, de nouveau, dans la "dépression". Une à une, je descendais les marches de l'enfer de la guerre. L'escalier à pic menant directement à la barbarie. Une lente, inexorable et terrifiante descente vers la mort* ».

Fort heureusement, Jean trouve une "bonne âme" pour tenter de le délivrer de son affreuse mission. Un gradé, présent lors de la première semaine des enterrements, est très surpris de le retrouver huit jours plus tard. En règle générale, les appelés chargés d'assister à la cérémonie sont renouvelés chaque jour. Il intervient en sa faveur mais sans succès. Cependant, Jean trouve un réconfort, plus qu'indispensable, dans cette manifestation d'attention. Il lui remet « *ainsi du baume au cœur*, dit-il. […] *quelle humanité chez cet homme !* ». En revanche, du côté des amis, c'est la maladresse qui domine : « [ils] *m'avaient nommé le "croque-mort"* », explique Jean, qui leur pardonne et essaie de comprendre. « *Leur façon à eux de mettre à distance la grande faucheuse. Leur façon d'exorciser leur peur… de se trouver, un jour, à ma place ?* »[1].

C'est une circonstance fortuite qui tirera Jean de ce mauvais pas, situation qui a également à voir avec la mort des camarades, et que je vais exposer à présent. Un soir, des soldats rentrent à la caserne après avoir assisté à l'explosion d'une mine. Ils ont été contraints de ramasser les restes humains. L'un deux, présent dans le véhicule de tête, et donc aux "premières loges", va très mal. Jean tente de l'aider, en vain. Le lendemain, alerté par le comportement de plus en plus préoccupant de son collègue, Jean sollicite une audience auprès du Capitaine. Il suggère que du repos à l'infirmerie serait tout indiqué. Le Capitaine accède à sa demande et, dans la conversation, s'enquiert de sa propre situation. Dès le lendemain, Jean est exempté d'enterrements.

Mais de cette première expérience des troubles psychiatriques d'un compagnon, Jean retire l'impression ténue qu'il y a quelque chose à faire : « *D'une manière fort confuse, j'étais persuadé qu'* […] *il fallait mettre des mots sur cette souffrance* ». D'ailleurs, il essaie d'appliquer cette idée auprès de l'intéressé : « *Avec mes pauvres mots, j'essayais d'atténuer la brûlure de son âme* ». Cette conscience de la nécessité de prise en charge de cette souffrance, qui ne semble pas très partagée à l'époque et dans le contexte, Jean la gardera en

[1] Annexe n° 5, p. 709-710.

lui durant ces longs mois de guerre, et bien au-delà, puisqu'une fois de retour au pays, il deviendra l'accompagnateur privilégié de ces traumatisés et qu'il finira même par en faire son métier.

Grâce à l'attitude qu'il adopte ce soir-là, il se découvre en capacité de manifester à l'égard de l'autre, fragile, vulnérable, ce qu'il désigne par du « *dévouement* ». En revanche, il regrette dans le même temps que l'Armée n'assume pas ces "accidents de parcours" puisque le collègue ne sera jamais revu et qu'il n'en sera plus jamais fait mention. Sa *colère* froide s'exprime par ces quelques mots, scandés : « *Rien. Un blanc. Un non-dit* »[1].

Dans les deux situations qui précèdent, Jean est, certes confronté à la mort, mais de manière indirecte : les cercueils cachent les corps de soldats qu'il n'a pas vu mourir et l'explosion de la mine, devant le convoi mené par celui qu'il appelle « *Pète les plombs* », à défaut de se souvenir de son nom, ne se déroule pas non plus en sa présence. En revanche, plus tard pendant son service en Algérie, il assiste au décès d'un camarade, dont il est devenu assez proche. Cette nuit-là, Jean est de "réserve", donc il somnole dans son lit, tout habillé, au cas où l'on aurait besoin de lui. Soudain, il entend dans la radio que le commando, parti en opération, subit un accrochage : une rafale de mitraillette, suivie d'un appel aux renforts, puis plus rien. Jean et des collègues sautent dans un véhicule et parviennent sur les lieux. Dans l'intervalle, ils ont appris que l'embuscade a fait deux blessés, dont Marco qui est gravement touché. Jean trouve Marco couché à terre, qui se tient le ventre en geignant et en appelant sa mère. Jean le console, le tranquillise, lui parle avec douceur, sa tête posée sur ses genoux. Maurizio, conscient de son état, lui fait promettre d'aller rendre visite à sa mère et lui demande de prendre son portefeuille, ce que fait Jean.

Quand Marco meurt sur ses genoux, Jean, se souvenant de ces instants, décrit avec pudeur la *tristesse* profonde qui s'empare de lui : « *La pluie se mit à tomber… et sur mes joues, étaient-ce des gouttes de pluie ou des larmes ?* ». Si Jean, à nouveau, se révèle à lui-même compatissant, protecteur, "soulageur" de souffrance, comme avec son camarade traumatisé, il avoue qu'il n'a pas tenu la promesse faite à son ami et confie sa *honte* : « […] *je ne suis jamais allé voir la mère de Marco* […]. *Je sais, c'était un petit voyou* [Marco avait des activités de proxénète dans le civil], *mais tout de même… Il avait vingt ans et il est mort… là-bas… dans les Aurès. Je ne suis pas très fier de moi lorsque je repense à cette promesse non-tenue* »[2].

Faute avouée est-elle à demi-pardonnée ? Dire sa honte, reconnaître sa culpabilité effacent-ils un peu le "déshonneur" ?

- **Quand la mort, à distance, nous approche**

Philippe aussi a eu à connaître la mort des camarades, tout d'abord en s'identifiant à des soldats tués sur un champ de bataille qu'il avait fréquenté quelque temps plus tôt, ensuite parce que des collègues, et pour certains des amis proches, ont été pris au piège dans une embuscade et qu'il s'est trouvé très vite sur les lieux. En février 1956, la Compagnie de Philippe est envoyée dans un mont des Aurès, où aucun peuplement européen n'a jamais osé s'installer, et où la résistance des *fellagha* fait rage. A l'occasion de la narration de cet épisode, Philipe en profite pour apporter des éléments historiques sur cette région reculée et rebelle où l'Armée française avait dû déployer de gros efforts, et ses meilleurs chefs, pour parvenir à infliger de lourdes pertes aux Aurésiens. Il rappelle d'ailleurs que le jeune instituteur, tué dans la nuit de la Toussaint Rouge*, avait trouvé la mort à une quarantaine de kilomètres de là. Pour faire face, la Légion avait construit une "forteresse" militaire autour d'une maison forestière, en guise de poste principal de la zone. Après la Légion, un Régiment de Tirailleurs Marocains s'y était installé, mais des soldats désertaient un à un pour rejoindre le maquis.

C'est dans cette atmosphère délétère (et qui n'est pas étrangère à l'émotion qui va

[1] Ibid, p. 711-712.
[2] Ibid, p. 713.

l'étreindre) que Philippe et ses hommes arrivent au camp fortifié de B. Dès la première nuit, du reste, des tirs, dirigés vers le camp, les accueillent en fanfare. Quelques jours après leur installation, les embuscades commencent donc autour du camp. C'est alors que Philipe apprend qu'une Section a subi une attaque, à dix kilomètres environ de l'endroit où sa Compagnie avait été longuement stationnée, et que, le lendemain même, un autre élément du même Bataillon, arrivé sur les lieux, est tombé dans un nouveau piège.

La *peur rétrospective* est alors au rendez-vous et on peut la comprendre : Philippe était là-bas il y a tout juste trois semaines. « *Au total*, écrit-il, *sur les deux jours, vingt-trois morts et onze blessés du côté des militaires métropolitains ou coloniaux*. […]. *Nous et nos ouvertures de routes dilettantes autour de M.Chatt l'avions échappé belle : les "opérations de police" se muaient de plus en plus en une guerre sans merci aucune, nos familles avaient toutes les raisons de craindre pour nos vies* ». Et d'ajouter avec *dégoût* pour la conduite de certains militaires français qu'« *à la suite de ces embuscades meurtrières des 21 et 22 février, un Lieutenant du 4ème B.C.P.,* […] *orchestrera une véritable boucherie dans un village du coin* »[1]. L'*identification* à ces morts, qui l'ont remplacé, dont il aurait pu être à quelques jours près, la *projection* des sentiments sur les familles, françaises ou algériennes, unies dans la même souffrance, et qui pourraient être la sienne, montrent à quel point la proximité d'avec la mort renvoie à sa propre mort.

Mais l'un des souvenirs les plus marquants, sans doute, pour Philippe, est celui qui se déroule presque à la veille de sa démobilisation. Il est au camp, en ce 12 mars 1956, lorsqu'un Sergent arrive en courant, annonçant que la 2ème Section est encerclée par des rebelles à 12 kilomètres de là. Quand les camions arrivent sur les lieux, après avoir cherché un long moment le site exact des combats, les *fellagha* sont partis, laissant derrière eux cinq morts côté français. Il s'avèrera que les trente-cinq hommes de la 2ème Section avaient quitté le camp avec une radio muette car la Compagnie ne disposait plus de piles en réserve.

Philippe arrive parmi les premiers sur les lieux et découvre avec *horreur* le spectacle : « *Nous avons cinq tués. Notre ami B., l'ami incontesté de tous. Et puis A., le Sergent morvandiau dont le lit se trouvait juste à côté du mien. Et puis K. Et puis encore B.,* […] *qui a été atrocement émasculé* ». De chacun, il égrène le nom ou le prénom, cherchant ainsi peut-être à les rendre familiers, et pour deux d'entre eux, il indique leur proximité avec lui, l'ami, le voisin de chambre, comme pour mieux montrer son *implication* dans la scène.

Puis il dit sa *détresse*, profonde : « *Les nuages se sont assemblés et fondent. Le drame nous pénètre jusqu'à la moelle* ». Et, très vite, il exprime aussi la violente *colère* qui l'anime, à l'égard d'une Armée qui a exposé ses hommes à un danger, qu'il était pourtant facile d'apprécier : « *Une fois de plus,* écrit-il, *des chefs militaires ont cultivé inconscience, incompétence et irresponsabilité : comment, dans une zone aussi pourrie, ont-ils pu lâcher des hommes dans la nature pour aller fouiller des mechtas, loin du camp, sans équipement radio*, […]. *Nous sommes anéantis, écrasés, nous avons la rage au ventre, une rage qui se nourrit de la bêtise innommable ayant présidé au drame. Nos larmes sont celles de l'impuissance* ».

Lorsque les corps sont ramenés au camp, Philippe décrit encore son *écœurement* et son *indignation* face à ce qui est dénué de sens, et il les assigne à tous les appelés présents : « *Les cœurs sont envahis par une coulée de plomb. Des voix, des rires, des chants demeurent accrochés à l'oreille, suspendus, inachevés, tandis qu'un dégoût horrible monte à la bouche depuis une lacération intérieure, un déchirement abdominal* […]. *Au nom de quoi ces tueries réciproques et de quel droit ? Quelle dérision ? La guerre n'éteignait ici que des hommes dans la force de l'âge*. […]. *La flamme ici a été soufflée trop tôt* ».

Le lendemain, les cercueils sont portés d'épaules en épaules devant une haie d'honneur constituée par les soldats qui ont, pour l'occasion, revêtu leur tenue d'apparat, et en présence du Commandant du Bataillon qui s'est déplacé pour faire un discours. Là encore, le *dégoût* et le *rejet* se lisent dans les propos de Philippe, qui attribue à nouveau ses émotions à tout le

[1] Annexe n° 3, p. 580.

groupe qui l'entoure, comme une évidence : « *Qu'a-t-il bien pu nous tenir comme langage pathétique ? Aucun d'entre nous n'en gardera l'inutile souvenir* ».

Enfin, quand l'hélicoptère avale les cercueils puis les soulève, il semble que Philippe éprouve une *souffrance* à cette "seconde mort", à l'effacement de leurs vies, à la disparition de ce témoignage d'horreur qu'étaient les corps. « *Nos camarades victimes de l'abomination d'une guerre nous quittent dans le tourbillon de poussière du ventilo. Le bruit s'efface* […]. *Tout devient tranquille* ».

Mais ce n'est pas fini : jusque dans la cérémonie des funérailles, l'Armée laissera son empreinte et Philippe manifestera son *dégoût* : « *Par-delà la mer, des parents, des sœurs, des frères, des femmes dans l'impatience de revoir l'absent, vont être avisés par les soins de la gendarmerie locale. Dans quelques mois, des cercueils suivront. Implacablement plombés, ils interdiront jusqu'à revoir les traits de l'être perdu* ».

De cet épisode très douloureux, Philippe tente de tirer des enseignements, allant, bien des années plus tard, quand il décide de mettre à l'épreuve l'amitié nouée pendant les années de guerre, jusqu'à retrouver un des rescapés de cette attaque et à lui demander de lui en relater la scène (lettre qui figure dans son manuscrit), allant même jusqu'au cimetière où est enterré A., l'un des cinq tués. Mais il éprouve toujours la même difficulté à regarder les images du départ des cercueils dans l'hélicoptère, cinquante ans après : « *aujourd'hui encore, j'ai peur des photos trop complaisantes fixant ces instants* », écrit-il. *Peur de céder au spectaculaire* ou encore *culpabilité du survivant* ? Car Philippe dit aussi, parlant de son ressenti face aux dépouilles de ses compagnons : « *nous sommes là, sans bien comprendre pourquoi nous n'avons pas été sacrifiés à la place de nos camarades* ». Tout juste trouve-t-il un peu de réconfort en lisant une épitaphe en forme de conseil avisé, dans le cimetière où est enterré A. : « *Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble* »[1].

➢ Quand endosser la mort est insoutenable

Après les deux situations évoquées plus tôt par Paul, dans le sous-chapitre concernant les défaillances des autorités militaires, et qui ont occasionné la mort de soldats d'autres unités, celle que je vais examiner à présent est probablement celle qui l'aura le plus marqué. D'une part, parce qu'elle les concerne directement, cette fois, lui et ses hommes ; d'autre part, parce qu'il s'agit d'une opération militaire d'envergure, donc censée avoir été minutieusement préparée. Cette nuit là, alors qu'il crapahute dans le *djebel*, il est attaqué par des balles traçantes, auxquelles il fait riposter ses hommes, et découvre avec *stupéfaction* et *horreur* que ses agresseurs sont des compatriotes : « *Quoi ? Des Français ! Nous nous battions entre Français ! Nous étions tombés dans une embuscade française ! J'avais failli mourir sous des balles françaises ! Je restai quelques instants incrédule* ».

Sa stupeur se mue très vite en un *ressentiment* sourd à l'égard de son Commandement car il pressent une erreur. Lorsque, dans la radio, la voix du Capitaine retentit, lui demandant de donner de ses nouvelles, il savoure une petite vengeance. « *Je fis signe à B.* [son radio], écrit-il, *en me pinçant les lèvres, de ne pas répondre. C'était vache mais c'était ma revanche : il pouvait bien continuer à se faire un peu de mouron* ». Il trouve en effet plus urgent de compter ses hommes et de continuer l'ascension de la colline pour aller à la rencontre de ceux qu'il n'aurait jamais dû retrouver sur le même site. Parvenu en haut, ses émotions se partagent entre deux registres : le *soulagement* (pas d'hommes touchés dans sa Section) et la *désolation* (l'autre groupe a à déplorer un mourant, atteint à l'artère fémorale et qui perdra tout son sang avant l'arrivée de l'hélicoptère).

Une fois la sinistre découverte faite, Paul et le Lieutenant de l'autre Compagnie tentent de comprendre ce qu'il s'est passé. D'abord mis en cause par son collègue, Paul est *blessé dans sa fierté* : « *je n'admis pas de m'entendre dire que j'avais fait une erreur de position* », écrit-il. Le jour naissant, étudiant les cartes, ils s'aperçoivent que chaque Section se trouvait bien à

[1] Annexe n° 3, p. 585-588.

l'endroit qui lui avait été respectivement assigné mais qu'il y avait eu vraisemblablement une inversion de positions, sans laquelle les deux groupes n'auraient pas pu se croiser.

La curiosité qui animait Paul cède alors la place à l'*indignation* à l'égard des chefs militaires : « *Qu'on ne sache pas où se planquent nos ennemis, d'accord ! Mais qu'on ne nous signale pas la position des "amis", pas d'accord. Le capitaine le savait-il ? Ou avait-on omis de le prévenir ?* […]. *Et cette mauvaise "donne" de positions* […], *qui en est le responsable ? Sans doute un Colonel qui, une fois de plus, dirige la manœuvre de loin, de préférence bien installé dans un poste du secteur, devant ses cartes comme devant un échiquier, déplaçant à son gré les pions que nous sommes* ».

Lorsque l'hélicoptère arrive, ce n'est pas un blessé qu'il emporte mais une dépouille. Paul est alors traversé par plusieurs affects contradictoires : la *tristesse* d'avoir tué un camarade, l'*identification* à ce corps sans vie, le *soulagement* de n'être pas une victime et le *refus d'une responsabilité* qui devait incomber à d'autres et qui ne sera jamais assumée. « *Hélas,* dit-il, *malgré les soins de l'"infirmier"* [en temps de guerre, ceux que l'on appelle infirmiers n'ont souvent aucune qualification] *qui n'avait pu endiguer l'hémorragie, ce fut un cadavre qui nous quitta.* […]. *Moi et mes hommes étions malheureux d'avoir causé la mort de ce pauvre gars mais ne pouvions nous sentir ni responsables ni coupables,* […] *c'était la lutte pour la survie : la chance ou la malchance avait fait le reste* ».

Quarante ans après, en écrivant ces lignes, Paul s'interroge à nouveau sur l'origine de cette faute et ne trouve pas de réponse : « *Aujourd'hui encore je me pose cette question : qui a été responsable ? Celui qui dirigeait l'opération ou mon Capitaine qui, me détachant de la Compagnie, m'a fait sortir de la zone qui avait été assignée à notre commando ? Je ne le saurai jamais* »[1]. Cette douloureuse et lancinante interrogation a au moins un mérite, celui de ne pas laisser Paul devoir assumer la responsabilité d'avoir tué un des siens. Si la colère peut être mauvaise conseillère, elle permet aussi de se décharger du fardeau qui est remis entre les mains des autorités militaires.

Mais, dans la partie de son récit que je viens de rapporter, si Paul est confronté à la mort en direct, il ne s'agit toujours pas d'un de ses hommes. Dans celle qui va suivre, il est question, certes d'un soldat appartenant à une autre Section, mais de la même Compagnie que Paul, et surtout sous ses ordres ce jour-là. L'étau se resserre donc autour de lui. Un jour où Paul reçoit l'ordre de se rendre à nouveau dans le secteur où les *you-you* des femmes algériennes avaient fêté leur agression par des rebelles, il apprend que l'un de ses hommes ne pourra pas partir en opération ce soir-là. Bien que musulman, il est ivre et son ivrognerie suscite mépris et colère, chez ses coreligionnaires, et *fureur* chez Paul, qui se trouve contraint de faire désigner un "volontaire" pour pallier sa défection.

La *compassion* et le sentiment de générer une grande *injustice* étreignent Paul lorsqu'on lui envoie un jeune appelé pied-noir : « *Il me fit pitié quand il vint se présenter à moi.* […] *c'était tellement injuste qu'il fût là, en pleine nuit, pliant sous son "barda", alors qu'il aurait dû être douillettement dans son lit, comme les camarades de sa Section, goûtant au repos qu'il avait lui aussi bien mérité* ». Ce sentiment de pitié, éprouvé à l'égard de ce jeune soldat, envoyé au combat par la faute d'un de ses camarades, va se muer en *effroi* lorsqu'après une embuscade, Paul remarque un attroupement auprès d'un corps et qu'il apprend qu'il s'agit de M., le "remplaçant". « *Une boule, plus lourde qu'une boule de pétanque, m'écrasa l'estomac. L'angoisse de découvrir le premier mort sous mes ordres !* » Toujours cette *responsabilité* qui se cumule avec la *tristesse***,** que je dirais "naturelle", face au malheur d'autrui.

Par chance, M. n'est pas mort mais un éclat de grenade lui a cependant presque arraché l'œil gauche. En attendant son éva-san*, il crie, s'agite, appelle sa mère, tout comme Marco, l'ami de Jean, et Paul éprouve à nouveau de la *compassion* et un sentiment de *compréhension* à son égard : « *On a beau être habillé en soldat, porter une arme, à vingt ans, quand on a peur, quand on souffre, on est encore un enfant* ». Malgré son évacuation et son hospitalisation, les médecins ne peuvent rien faire pour lui : « *Hélas, il fallut l'énucléer* »,

[1] Annexe n° 4, p. 693-695.

croit-on entendre soupirer Paul dans son récit. Et comme s'il voulait ne jamais oublier M., ni son regret de l'avoir, bien malgré lui, conduit vers la souffrance et la mutilation, comme s'il désirait se punir, encore et toujours, de l'avoir emmené dans cette "galère", comme s'il quémandait son pardon en s'infligeant cette punition, Paul conserve une trace indélébile de ce triste jour, enfoncée dans sa chair. « *Quant à moi*, dit-il, *je garde aussi de ce jour-là un autre souvenir, un tout petit souvenir que je porte toujours sur moi, que dis-je* ***en*** *moi* [en gras dans le texte] *: un tout petit éclat de grenade qui, presqu'insensiblement, traversa mon treillis, mes "dessous" pour se loger au-dessus de mon omoplate gauche, où il se trouve encore et y demeurera sans doute à jamais* »[1].

Bien sûr, les émotions, ressenties lors des faits où des hommes, inconnus ou proches, ont été gravement blessés ou tués, mais aussi les sentiments encore éprouvés à l'écriture de ces faits, plusieurs décennies après, sont très forts et poignants.

Ils passent de la sidération et de l'horreur, au moment de la découverte des corps, à la tristesse et la pitié pour les hommes qui souffrent ou sont enlevés à la vie et à leurs familles.

Ils sont souvent suivis d'une colère et d'une indignation face à l'absurdité et à l'injustice de la guerre, ou encore à l'incompétence de l'Armée. Parfois, ils s'accompagnent d'un soulagement, difficile à avouer, de ne pas être parmi ces victimes ou, pour Paul, de ne pas y trouver ses hommes. Ou encore d'une forme de culpabilité du survivant pour Philippe, qui se demande pourquoi ce n'est pas lui qui a été sacrifié.

Pour Denis, ce chagrin et ce dégoût se traduisent également par des cauchemars, bien au-delà des six mois après lesquels on parle de stress post-traumatique.

Malgré tout, les quatre narrateurs sont parvenus à trouver des ressources dans leur écriture pour essayer de transformer l'impensable en connaissance ou en restauration de l'estime de soi.

Denis a cherché à savoir ce qu'il s'était passé pour son meilleur ami, mort aux confins du Sahara, et il l'a fait à la fois pour ne pas oublier, apporter son témoignage et affirmer sa fidélité, mais aussi pour comprendre la logique du FLN dans cette attaque.

Philippe a, quant à lui, apporté des explications historiques à la situation délicate du secteur où il était affecté au ratissage. Il a aussi retenu qu'après la disparition d'un être aimé, il fallait continuer à vivre et à rire de ce qui l'avait fait rire, comme pour le garder encore un peu en vie.

Jean s'est à nouveau révélé à lui-même, comme un homme capable de compassion et d'écoute et a commencé à entrevoir qu'il y avait une prise en charge possible pour le stress post-traumatique, à une époque où celui-là n'était toujours pas reconnu par l'Armée et ne le sera que dans les années 70 aux Etats-Unis, suite à la guerre du Vietnam. Il a conservé un souvenir attendri de ce gradé qui avait intercédé en sa faveur, comme s'il pouvait encore croire en l'homme.

Paul, enfin, a pu, par le compte rendu des faits, qu'il a effectué avec toutes les précisions possibles, se décharger du fardeau de la responsabilité de la mort d'un homme d'une unité amie. Mais il a néanmoins, comme Denis, montré au lecteur qu'il avait le souci de ne pas oublier, allant jusqu'à garder dans son corps la trace d'une grenade semblable à celle qui avait emporté l'œil d'un soldat, sous ses ordres ce jour-là.

Si tous ont eu la confirmation que *ces* morts n'avaient aucun sens, tous ont appris que *la* mort leur enseignait quelque chose, qu'ils métaboliseraient dans leur vie future.

16.6. De la fascination-répulsion à l'égard d'une Institution hautement virile

Il ne serait pas honnête, ou il serait partial, de laisser à penser que les narrateurs, dans leur totalité et dans tout leur récit, n'ont eu matière qu'à formuler des récriminations à l'intention

[1] Ibid, p. 663-667.

de l'Armée et que les affects éprouvés n'ont été, sans exception aucune, que négatifs.

Certes, il est vrai que, majoritairement, je dirais même pour une écrasante majorité, les faits rapportés dans les récits de vie décrivent la souffrance, la peur et la colère. Cependant il apparaît, parfois, un sentiment de fascination, voire d'exaltation, à l'adresse d'opérations militaires de grande ampleur ou de faits d'armes réussis, dans lesquels les appelés ont pu s'enorgueillir d'avoir eu un comportement héroïque ou, à tout le moins, d'avoir représenté une certaine "grandeur" de la France. Il est humain, surtout chez de très jeunes hommes, d'éprouver de la fierté à participer à des actes visant à protéger des populations ou à sauver des vies.

Mon intention était simple : il ne s'agissait pas de noircir un tableau déjà bien noir ou de laisser planer un certain manichéisme, les narrateurs, au reste, ont eu eux-mêmes ce souci de la justice et de la justesse.

- **Le Bien opposé au Mal**

Philippe, dont il est utile de rappeler qu'il est arrivé en Algérie un an seulement après le début officiel de la guerre (donc à une époque où l'on pouvait encore penser qu'elle ne s'enliserait pas près de huit ans), participe, en décembre 1955, à une opération baptisée "Eventail".

Le 8 décembre très précisément, une colonne de véhicules et de blindés s'engage donc sur une route au Nord-est de Constantine. Trois jours plus tôt, cinquante-huit camions étaient arrivés à la base pour participer à la mission, ce qui en dit long sur son ampleur.

Philippe ressent encore, en écrivant cette partie de son manuscrit, l'orgueil du jeune homme, à la fois idéaliste et encore convaincu, à cet instant, du bien-fondé de sa présence ici. « *Les années passent*, écrit-il, *mais l'impression subsiste de ce que ressent le militaire tout-venant dans le cadre d'une opération d'envergure semblable. Le sentiment d'une expérience de grand style* […]. *Le sentiment de fierté* […]. *Et puis la certitude de vaincre* ».

En revanche, la prise de recul imposée par l'écriture se ressent quelques lignes plus loin. Dans les mots de Philipe apparaît l'ironie, voire le cynisme, probablement le *remords* d'avoir pu éprouver ces sentiments et d'être capable de les éprouver encore un peu en retrouvant ce souvenir : « *nous n'étions jusqu'alors que des "hommes du Contingent",* […] *nous devenions des hommes de guerre*. […] *nous allions, avec l'opération "Eventail" faire connaître aux tenants du Mal ce qu'était le Bien*. […]. *Au milieu* […], *Bigeard*, […] *notre patron, il était responsable de l'opération en cours. Quelques miettes de sa gloire allaient forcément retomber sur nos têtes. En tout cas, nous en étions persuadés !* ».

Pour conclure ce chapitre, il utilise la métaphore du Palais des Glaces, célèbre attraction des fêtes foraines, avec ses miroirs déformants, dans lesquels il voit des soldats joyeux se muant « *en clowns habités d'illusions vaines et empuantis de remugles haineux* »[1].

- **Le courage opposé à la poltronnerie**

Quant à Jean, s'il est plutôt réfractaire, on trouve malgré tout, de temps à autre, dans son manuscrit, quelques actions qui permettent de déceler un certain "héroïsme", dont il se défend bien sûr, mais qui, si l'on lit entre les lignes, lui a laissé un sentiment ambivalent. Je rappellerai ici l'épisode où il pense avoir tué le jeune Algérien dont la peur, dans les yeux noirs, le poursuit encore.

Il y dit comment il pense avoir rejoint le courage de son père admiré en sortant, lui aussi, de la "tranchée" et ajoute : « *Devant la "faillite" de nos chefs et l'urgence de la situation, les flibustiers m'avaient propulsé à leur tête* »[2].

Il relate un peu plus loin une nuit où il conduit une *Jeep* en ville, avec quatre passagers à son bord, lorsque ceux-ci sautent soudainement du véhicule. S'arrêtant rapidement à son tour

[1] Annexe n° 3, p. 551-552.
[2] Annexe n° 5, p. 765.

et rejoignant ses camarades, il apprend qu'un homme vient de tirer du toit d'une maison. Lui n'a rien entendu (peut-être est-ce déjà le symptôme de ce que lui révèlera un médecin ORL à son retour ?). Le chef suggère que quelqu'un remonte dans la voiture et éclaire le toit avec le projecteur pour tenter de repérer le *sniper*. Jean se risque à le faire, mais conscient d'être une cible parfaite, s'allonge sur le plancher de la *Jeep*, appuie sur l'accélérateur avec une main et actionne le volant de l'autre.

Le *fellagha* ne sera pas retrouvé mais Jean est proposé pour une décoration. Il décrit alors parfaitement les émotions qui se succèdent en lui : « *Je rougis. Je devins blême. La confusion était extrême dans ma tête.* […]. *Et puis, très vite, mon côté libertaire reprit le dessus* »[1]. Sans le dire vraiment, Jean est partagé entre l'*orgueil* (la rougeur en est le témoin), le *rejet* de tout ce qui pourrait l'assimiler à l'Armée (et dans ce cas, c'est plutôt la pâleur qui en est le "clignotant"), le tout créant en lui une ambigüité, un équilibre insupportable entre ses deux réactions. Equilibre dont le balancier revient enfin vers ce qu'il peut et ce qu'il veut assumer, à savoir sa part de rébellion, de refus. Il n'aura pas de décoration et il en est soulagé.

Son récit lui permet de rester ce qu'il désire être à ses yeux, un homme capable de courage dans des situations extrêmes mais en harmonie avec lui-même.

- **La fierté d'appartenir à une troupe d'élite**

Chez Paul, enfin, il y a parfois, ici ou là dans le récit, et en particulier lorsque, fraîchement arrivé au commando de chasse, il accompagne le Capitaine en opération, de l'*admiration* pour la qualité des combattants de son unité. Il indique aussi, non sans une certaine fierté, que sa Compagnie est crainte par les *fellagha*.

Ainsi, après que sa troupe fait un prisonnier, celui-ci, très disert, leur explique que son chef, ayant reconnu le commando à proximité de sa *katiba,* avait jugé plus raisonnable de le laisser continuer sa route : « *Notre commando s'était fait une réputation près des combattants de l'ALN*, commente Paul, […] *ils nous craignaient et évitèrent plus d'une fois de nous attaquer* […]. *Vous voyez : être avec des "baroudeurs", ça peut servir* »[2].

[1] Ibid, p. 755.
[2] Annexe n° 4, p. 689.

Ainsi, à l'exception de Denis, qui ne fait pas clairement état de moments où l'admiration l'a disputé à la colère à l'égard de l'Armée, et qui n'a pas évoqué des actes que l'on pourrait qualifier de bravoure (quoique, il en est un que nous verrons plus tard et qui pourrait être versé dans cette catégorie), les trois autres narrateurs ont pu, dans certaines occasions, éprouver une certaine fierté à appartenir à des unités combattantes, à des opérations d'envergure ou à des actions improvisées, au cours desquelles ils ont pu manifester leur courage.

Philippe, fraîchement débarqué en Algérie, a pu se "rengorger" de faire partie d'une Armée de pacification, capable de mettre en place des actions de grande ampleur et de montrer sa puissance.

Paul a pu mesurer et s'enorgueillir de la compétence des commandos et de la peur qu'ils suscitaient dans l'Armée ennemie.

Quant à Jean, bien que déclinant la proposition de son Commandement de se voir attribuer une décoration, il a été touché par la reconnaissance de son initiative, ne manquant pas de panache.

De ces instants d'exaltation, de fascination ou plus simplement d'attractivité, les trois narrateurs ne retirent pas tous aujourd'hui les mêmes bénéfices. En effet, si Paul et Jean conservent, semble-t-il, les mêmes sentiments qu'alors et en sortent plutôt grandis, si Jean se sent en cohérence avec lui-même dans le choix qu'il a posé, Philippe, quant à lui, remet en question ses certitudes de l'époque. Il paraît même souffrir d'une vague culpabilité, non seulement de les avoir éprouvées alors mais d'en garder un "résidu" aujourd'hui. Là encore, cet aveu de faiblesse ne peut-il pas l'aider néanmoins à restaurer une image écornée ?

Les opérations militaires auxquelles les quatre anciens appelés d'Algérie ont été mêlés, directement ou indirectement, ont donc toutes été meurtrières. Parfois (et dans ce cas la colère est très vive), par l'incompétence, l'inconscience ou le laxisme des chefs, pour d'autres dans des circonstances dont un certain fatalisme pourrait laisser dire qu'elles étaient prévisibles et "normales" dans un contexte de guerre. Malgré les convictions humanistes des narrateurs, leur dégout de la guerre, il est des morts qu'ils ont acceptées voire dont ils se sont félicités, avec une honte rétrospective : les morts ennemies. En revanche, ils ne se sont jamais remis tout à fait des morts qui leur étaient proches. Cependant, il y a, dans l'ensemble des récits, un désir de témoigner, de transmettre, de dire sa part de vérité historique, voire de se réhabiliter.

Bien que nombreux, les faits qui traitent des actions militaires, où des combats, des échanges de tirs, des embuscades, ont fait craindre pour la vie des narrateurs, il est frappant également de constater, dans les récits, la diversité des situations où le danger est tapi, sournois. Moins spectaculaires, certes, ces faits semblent revêtir pour les protagonistes un caractère traumatique extrême par leur quotidienneté et leur malveillance.

Chapitre 17
Un sentiment d'insécurité permanent

Seuls les morts savent que la guerre a une fin.
Platon

Beaucoup de documents qui évoquent la guerre d'Algérie parlent de l'ennui des appelés stationnés dans des postes militaires reculés, sur des pitons rocheux du *djebel* algérien, aux confins du Sahara ou encore lors d'opérations nocturnes à l'attente interminable. Les commandos de chasse eux-mêmes, malgré les fréquents accrochages, les marches de nuit, les ratissages, décrivent ces longues heures où, aplatis jusqu'à se confondre avec le sol, ils attendaient les ordres du Commandement, le grésillement de l'appareil de radio, le passage d'une *katiba* annoncée dans le secteur…

Ce qui apparaît de manière encore plus prégnante dans les quatre récits de vie que j'ai pu étudier, et dont j'ai déjà eu l'occasion de rendre compte à quelques reprises, est la sensation quotidienne, heure après heure, minute après minute, de n'être en sécurité nulle part. Contrairement à l'expression familière, on ne meurt pas d'ennui (ou rarement), en revanche, en Algérie, dans les années cinquante-quatre à soixante-deux, des hommes sont morts, de part et d'autre, de l'insécurité ambiante, entretenue jour après jour, nuit après nuit, par le FLN et l'Armée française.

Les historiens le disent à l'unisson : comme en Indochine, comme au Vietnam, comme plus récemment en Afghanistan, si, militairement, les Armées française, américaine et aujourd'hui de coalition sont plus fortes intrinsèquement que les Armées "indigènes", ce sont pourtant des guerres perdues d'avance car larvées et sans front. Si des rebelles meurent au combat, d'autres hommes, femmes, enfants parfois, se lèvent pour les remplacer. C'est ainsi que les Algériens, dont l'Armée était exsangue à la fin du conflit, ont pu obtenir la paix par la voie politique, sans laquelle nous serions probablement toujours en guerre aujourd'hui.

17.1. Les attentats ou la guerre aveugle

Jean est le seul des quatre narrateurs à avoir été victime de quatre attentats. Mais le titre du chapitre qu'il leur consacre s'intitule : « *Comme les trois mousquetaires… trois attentats* ». Le dernier, il l'avait oublié et c'est l'écriture de son manuscrit, devenu pour partie livre aujourd'hui, qui lui a permis de le retrouver. Tout le monde sait, qui connaît un peu Alexandre Dumas, que de mousquetaires, il y en avait quatre. Et Jean le sait aussi…

➢ Trop c'est trop

Le premier attentat a constitué les premières pages du manuscrit qu'il a un jour décidé d'écrire, mais il est resté relégué au fond d'un tiroir durant cinq longues années. Après ce moratoire, venu s'ajouter au moratoire de près de quarante ans, entre les faits et la touche finale du récit, ce premier attentat, le plus violent émotionnellement, a pu enfin retrouver une place dans un récit cohérent, ordonné, a pu, en d'autres mots, se réinscrire dans le parcours biographique de Jean.

Ce jour-là, Jean patrouille dans une ville avec une quinzaine d'hommes. Le groupe est partagé en deux moitiés, chacune sur un trottoir. Jean est le deuxième du trottoir de gauche, derrière le voltigeur, toujours en tête. Sur une terrasse, Jean aperçoit un adolescent et pressent le danger. Comme si le temps était arrêté, il parvient à voir le geste précis du lanceur, la trajectoire du projectile, le choc de celui-ci sur le sol. Dans la même fraction de seconde, il entend le bruit de l'explosion et voit la flamme qui monte. Il arme son pistolet-mitrailleur et court vers le jeune Algérien, sans succès. Autour de lui, des hurlements, des corps, des flots de sang.

Lorsqu'il rentre au camp, quelqu'un lui demande, toujours avec cet humour noir qui semble aider les soldats à mettre la peur à distance, s'il a « *été boucher dans le civil* ». Courant aux sanitaires, il se découvre recouvert de sang, des pieds à la tête. Seule émotion apparente de sa part, le désir de se débarrasser des traces de l'attentat : « *Frénétiquement, je m'étais lavé la figure, me décrassant de ce sang séché, puis, jetant mes habits, j'avais enfilé un treillis propre pour m'attabler avec mes camarades* ».

Car en effet, ce qui peut ressembler à de l'instinct de survie les conduit à "bâfrer" et à ingurgiter de la bière, « *La bière des grands jours*, dit-il. *Nous étions vivants et il fallait fêter dignement l'évènement*. » Comme après les combats, les soldats rejouent la scène : « *Une façon comme une autre d'évacuer d'une manière cathartique l'horreur de la matinée* ». Après la théâtralisation de l'évènement, tout de suite après, l'écriture apportera-t-elle, quatre décennies plus tard, une nouvelle catharsis ?

Le repas et le récit des faits étant consommés, Pierrot propose de retourner sur les lieux de l'attentat pour nettoyer la rue. Quatre sentinelles, dont Jean, sont placées aux quatre coins de la rue pour écarter les curieux. Les autres, armés de balais et de seaux, nettoient le sang des victimes. Jean décrit alors ce qu'il appelle une vision d'*horreur*. « *Personne*, dit-il, *n'avait prévu les conséquences que la proposition de Pierrot allait entraîner*. […]. *Je vis dévaler vers moi un torrent de boue, de poussière, de sang et d'eau*. […] *la rue était devenue une gigantesque mare sanguinolente. Affreux*. […]. *Gigantesque boucherie. Nous étions submergés par tout ce sang*. »

Une fois de retour à la base, Jean et ses camarades décident de ne pas céder à la terreur. La vie devait prendre le pas sur la mort : « *Comme en temps ordinaire, nous continuerions à faire la guerre, patrouilles, embuscades* […] *mais surtout, lors de nos instants de liberté, nous irions baguenauder en ville, comme si de rien n'était*. […]. *Décision courageuse* »[1]. Même si, au départ, les avis sont partagés et les débats animés, Jean et ses alliés de circonstance emportent la partie et un orgueil se dégage de la narration de cette discussion.

Les jours suivants, Jean entend les bruits comme dans du coton et subit des pertes d'équilibre : les décibels produits par l'explosion de la bombe à quinze mètres de lui sans doute. Mais il est dans le déni et refuse de se rendre à l'hôpital. Apparemment, tout rentre dans l'ordre en quelques semaines, mais en apparence seulement car trente-sept ans plus tard, en écrivant ces lignes, Jean fait un lien avec ses difficultés présentes d'audition.

Quant au *déni***,** il est tellement puissant qu'il lui fait occulter un fait particulièrement atroce de ce premier attentat. Et il lui faudra quinze longues années pour que son souvenir ne resurgisse. A cette époque, Jean a entrepris des études de Psychologie. Dans le cadre de son cursus, mais aussi pour mieux comprendre certains de ses comportements, il a entamé une cure psychanalytique. Depuis quelques séances, parlant de ses rapports avec les femmes, Jean s'entend proposer, par son analyste, qu'ils peuvent s'expliquer par la peur de la castration, mais cette interprétation ne trouve pas d'écho en lui. Puis, un jour, cette même hypothèse déclenche une série d'émotions extrêmement violentes : « *Sidération !* […] *Une immense vague de désespoir m'avait soulevé au passage du souvenir traumatisant pour me laisser anéanti* […] *j'allais basculer dans la folie*. […]. *Pétrifié… j'étais un spectateur attendant que le rideau se lève. Comme au théâtre, il était jusqu'ici obstinément fermé sur mes angoisses et voilà que ce simple mot de castration venait de le déchirer* ».

Passé ce moment de *sidération* extrême, Jean parvient enfin à mettre en mots ce souvenir, jusque-là resté dans la partie clivée de sa vie psychique. Il décrit un homme tué dans l'explosion, à deux ou trois mètres de lui, et qu'il regarde : « *Il a les jambes écartées*. […]. *Il y a un grand trou dans son pantalon à l'entre-jambes*. […]. *Plus de couilles, plus de queue* […] *rien qu'un trou énorme par où s'échappaient ses tripes, son sang, de la merde* […] *pour moi, la castration c'est ça !* ». Il se rappelle ensuite le choc, devant ce cadavre atrocement mutilé, son ami Paulo qui a dû le "secouer" et le rappeler à son devoir. Mécaniquement, il a porté secours aux blessés, ironie du sort tous Arabes. Il a accompagné un enfant à l'hôpital

[1] Annexe n° 5, p. 757-760.

puis est rentré manger et boire, souvenir qu'il avait conservé.

Un peu calmé, Jean peut exprimer son soulagement d'avoir pu raconter ce fait d'épouvante pour la première fois et fait référence lui-même à ce que « *nos ancêtres Grecs* [appelaient] *ce défoulement libérateur : la catharsis* ».

Curieusement, il dit se vider surtout d'un fort sentiment de culpabilité, plus encore que de cette vision d'horreur, culpabilité d'avoir eu le réflexe de courir après l'adolescent entrevu sur la terrasse, *culpabilité* assortie d'un *effondrement de ses valeurs* : « *Moi, je m'imaginais un monde idéal*. […]. *Je croyais sincèrement que nous étions un peuple à part. La patrie des droits de l'Homme… et puis, patatras, nous nous comportions comme les Nazis* ! […] *Et puis, avant cet attentat, je vivais sur une illusion : moi, X, jamais je ne tirerais sur un Algérien* […]. *Coincé par l'urgence de la situation, j'avais failli tuer un gamin de quinze ans. Je m'en suis voulu pendant des mois et ça me taraude encore !* ».

Sa psychanalyste parlera de « *névrose de guerre ou de névrose traumatique* ». Quant à Jean, il découvrira, grâce au retour de ce souvenir caché, que, malgré le prix à payer, celui d'un stress post-traumatique, pour avoir tenté de tuer ce jeune Algérien, il avait une forte pulsion de vie : « *dans des situations particulièrement dangereuses, j'avais un "instinct de vie" très au-dessus de la moyenne, là où d'autres se laissaient couler… je survivais* »[1].

- **La peur du néant**

Quelque temps après ce premier attentat, comme il souffre encore de problèmes d'équilibre, Jean est mis au repos. Conformément à ses principes, de ne pas céder au terrorisme, il se rend, un soir, au centre-ville avec deux amis, pour boire un verre. Très conscient, cependant, du danger, il regrette de se trouver à « *la plus mauvaise place, celle qui tourne le dos à la rue* ». Peu de temps après, deux Parachutistes s'installent à côté. Soudain, une grenade atterrit sur la table des deux bérets rouges. Là encore, le temps semble s'arrêter tant Jean parvient à décrire par le menu tout ce qui se passe ensuite : les tables et les chaises renversées, les verres cassés, les gens qui s'aplatissent, les cris et surtout le geste d'un des "paras" qui s'empare de la grenade pour la jeter dans la rue.

Jean explique avec intensité ce qu'il ressent et ce qui lui traverse l'esprit à cet instant : « *L'instant de notre mort*, écrit-il. *Ils disaient tous : au moment de notre mort, on voit défiler toute notre vie*. […]. *Totalement faux. Moi je songeais, avant tout, à être le plus plat possible. Offrir le moins de surface possible aux éclats de l'engin meurtrier. Se couvrir la tête de ses mains et de ses bras*. […]. *Je vais mourir. Saloperie. Vingt ans ! Une femme, des enfants… jamais j'aurai !* ».

Le temps passe et il ne se passe rien. La grenade dégoupillée, exposée en pleine rue, n'a pas explosé. Mais Jean profite du récit de ces faits pour faire un étrange cours sur les dégâts produits par les différentes armes de guerre. Et il ajoute avec un certain cynisme que « *le simple soldat s'attend toujours à se faire trouer la peau. C'est son boulot à lui*. » En revanche, l'attentat est inacceptable : « *C'est du "pas normal"*. » Et il explique la *sidération* ressentie dans les quelques instants qui précédent la probable mort : « *Vous allez voler en éclats. Des morceaux de votre bidoche vont se coller au mur. Plus de forme. Plus de peau. Plus de corps. C'est la grande désintégration. Intolérable. Vous allez être annihilé* […] *rendu au RIEN* [en capitales dans le texte] »[2].

A l'insécurité, générée par la quotidienneté des attentats, et à la peur de la mort, s'ajoute donc, pire encore, l'effroyable destin du corps qui n'en est plus un. Il y aurait bien pis que mourir et ce serait l'indignité du cadavre.

- **Fascination/répulsion, encore et toujours**

Après ces deux attentats, point de répit. Depuis le camp, Jean et ses camarades entendent

[1] Ibid, p. 873-877.
[2] Ibid, p. 759-761.

régulièrement le bruit des bombes, celui, distinctif, des grenades, suivis par des tirs ou des rafales de mitrailleuses. Ils se précipitent alors sur les lieux présumés, découvrant toujours plus de mort et de blessés.

Un samedi soir, Jean et deux amis se promènent parmi la foule. Il marche entre les deux. Une voiture approche. L'un des quatre passagers laisse négligemment sa main tomber le long de la portière par la vitre ouverte. Ce détail met Jean en alerte. Lorsque le véhicule accélère soudainement, il identifie un objet dans cette main pendante. Tout en criant : « *GREU… GREU… NADE !* [en capitales dans le texte] », il saisit ses deux camarades par le cou et les oblige à plonger à terre comme lui. Sa tête heurte le trottoir mais qu'importe ! Là encore, la grenade n'explose pas mais la population est terrifiée : « *Trois attentats dans un rayon de trois cents mètres en moins d'un mois !* ».

Lorsque les démineurs arrivent, Jean reste à étudier leur travail, avec une petite pointe d'attirance, voire de *fascination* pour la compétence et le courage de ces militaires : « *j'observais ce combat entre l'homme et l'obscénité de la mort. L'un d'eux tourna la drôle de petite croix. Boum ! Bruit sourd. Les sacs se soulevèrent. La mort était morte !* »

De nouveau, Jean se voit proposé pour une décoration. De nouveau, il la refuse. De nouveau, il semble *ambivalent* : « *Félicitations.* [C'est le chef qui lui parle]. *Bon, d'accord. Je me sens tout de même un peu gêné aux entournures. OK, j'ai sauvé la peau de mes potes… mais la grenade n'a pas explosé. N'empêche, si elle avait pété* ». De nouveau, la fierté de son altruisme et celle de rester fidèle à sa promesse.

Quelques semaines plus tard, après une nouvelle vague d'attentats, le jeune garçon responsable de celui du centre-ville, ce samedi soir, est arrêté. Jean s'interroge : « *Ma description, celle d'autres témoins, ont-elles permis son arrestation ?* » Toujours ce petit fonds de *culpabilité* rampante, même s'il apprend ultérieurement que l'Armée française avait une "taupe", dans la *wilaya** à laquelle le garçon appartenait.

Lorsque l'adolescent est arrêté, Jean l'entraperçoit, entraîné vers le bâtiment où tourne la "Gégène" et exprime à nouveau sa *culpabilité* à l'égard de celui qu'il appelle, avec une sorte d'affection teintée de *remords***,** le « *petit bonhomme aux cheveux crépus* […] *il fut, certainement, atrocement torturé. Après ? Je ne sais pas. Peut-être a-t-il survécu ? A moins qu'une corvée de bois n'ait mis fin à ses jours. Saloperie de guerre coloniale. Saloperie de guerre tout court* »[1].

➢ La banalisation de la terreur

Enfin, le quatrième attentat dont Jean aurait pu être la victime, celui-ci, à l'instar du quatrième mousquetaire, a été escamoté. C'est en lisant un livre racontant l'histoire d'un jeune Pied-noir vivant dans cette ville où eurent lieu tant d'attentats, que, là encore, comme pour l'épisode de la castration, « *le rideau du souvenir se déchira* ». Cela se déroule quelques jours avant l'interpellation de l'enfant algérien. Les attentats font rage. Jean décide de se rendre au cinéma. Malgré leur engagement à vivre comme avant, les soldats commencent sérieusement à avoir peur de sortir de la caserne. Jean, un rien fanfaron, y va donc seul.

L'angoisse partagée par ses camarades finit-elle par le "contaminer" ? Toujours est-il que, pris d'un malaise à l'entracte, il sort. Quelques rues plus loin, il entend une explosion, suivie de sirènes d'ambulances et de crissements de pneus des véhicules militaires parvenus sur les lieux. Une banalité, désormais, pour Jean, qui poursuit ce qu'il appelle son « *errance* » jusque tard dans la soirée. Quand il parvient enfin à sa base, c'est le branle-bas de combat : l'explosion a eu lieu à la sortie du cinéma, ses camarades l'ont cherché en vain parmi les corps et les blessés.

[1] Ibid, p. 762-763.

De ce quatrième et dernier attentat, qui le concerne au premier chef puisque, parmi toutes les autres victimes innocentes, il en était la cible anonyme, il dit en conclusion à son chapitre : « *Oublié. Refoulé. Passé aux oubliettes. Aucune peur, si ce n'est rétroactive. Donc aucun souvenir* »[1].

L'expérience du premier attentat, dont une partie a été occultée car insoutenable et indicible, et celle du dernier, auquel il a échappé, tendraient-elles à confirmer l'hypothèse selon laquelle trop d'émotions et d'implication nuisent à la transmission ?

17.2. Des trahisons qui jettent le soupçon

J'ai déjà rendu compte plus tôt des désertions des soldats musulmans qui faisaient partie des troupes françaises, soit parce qu'ils étaient militaires de carrière, soit parce qu'ils étaient des supplétifs, c'est-à-dire recrutés pour des contrats de quelques mois afin de renforcer les effectifs (les plus connus d'entre eux étant les *harkis*). Parmi les soldats algériens de souche nord-africaine, un certain nombre ont déserté et ont rejoint le FLN.

Dans la majorité des cas, selon les historiens, ce passage à l'ennemi s'est fait sans violences mais, parfois, pour mesurer la valeur de leur engagement et s'assurer qu'ils n'étaient pas des bleus de chauffe* (autrement dit, des agents doubles), l'Armée algérienne exigeait des déserteurs qu'ils tuent leur Compagnie avant de s'enfuir.

➢ Une "taupe" parmi nous

Paul lui-même aurait pu être la victime désignée d'un traître, au sein de sa Compagnie ou du Quartier Général de son régiment, bien qu'il ne parviendra jamais à en être tout à fait sûr et qu'il trouvera encore moins le "coupable" présumé.

En ce début d'après-midi de l'automne 1959, lui et ses hommes sont à la recherche d'un Commissaire Politique du FLN, dont le pseudonyme est Si Ali. Son rôle : convaincre ses compatriotes de rejoindre son Armée ou de livrer des renseignements. Cet homme, sans doute très intelligent, passe depuis des semaines entre les mailles du filet tendu par les commandos de chasse à l'œuvre dans la zone.

Arrêté à la lisière d'une forêt, Paul ordonne à sept de ses hommes de vérifier que le bois ne recèle pas de dangers. Or, quelques instants plus tard, des cris et des coups de feu se font entendre, suivis de quelques explosions de grenades, dont l'une passe au-dessus du reste de la troupe, stationnée en bordure. A cet instant, la radio fait entendre la voix du Sergent-chef qui, depuis la forêt, apprend à Paul qu'il a fait un prisonnier.

Peu de temps après, un homme sort de dessous les arbres, mains en l'air, poussé par quelques coups de pieds aux fesses. La réaction de *colère* de Paul est immédiate : « *J'engueulai mes gars*, commente-t-il, *leur disant que je ne voulais pas de ça* ».

Paul commence l'interrogatoire et entend l'homme lui répondre dans un Français parfait qu'il s'appelle Si Ali. La *stupeur* se lit sur tous les visages.

Mais Paul et sa Section ne sont pas au bout de leurs surprises. Un Sergent pied-noir, resté d'abord en état de sidération, s'approche du Commissaire Politique, pose ses deux mains sur les épaules de celui-ci, qui fait de même : « *Toi, Si Ali ?* », dit, abasourdi, le Sergent. Et, se retournant vers Paul, d'ajouter : « *C'était mon meilleur copain d'école* ». Ainsi, les deux amis d'enfance ne jouaient plus dans la même cour.

Paul demande alors à son Sergent de fouiller le Commissaire Politique et ce qu'il découvre alors le laisse *pantois*. Dans sa poche, un petit carnet, et sur une de ses pages, tout son "pedigree" à lui, Paul : nom, date de naissance, situation de famille, états de services.

La stupéfaction laisse alors la place à la *suspicion* : « *C'était tout mais c'était beaucoup car il* [le carnet] *montrait avec évidence que nous devions avoir un traître dans la Compagnie (ou au PC du Régiment* […] *et pas n'importe qui, car il fallait avoir accès aux paperasses du*

[1] Ibid, p. 764.

bureau pour communiquer ces renseignements. […]. *Je n'en entendis jamais plus parler mais j'y ai pensé souvent. Y a-t-il eu enquête ? Si Ali a-t-il parlé ? A-t-on découvert le coupable ?* ».

Au passage, Paul profite du récit de cette amitié entre Si Ali et le Sergent B., séparés par la guerre, pour exprimer sa *tristesse*, car les deux copains de classe auront peut-être aussi été séparés par le dénouement du conflit. Le premier, comme beaucoup de prisonniers, malgré les exactions auxquelles les Français se sont livrés, aura probablement eu la vie sauve. « *Ce qui, hélas, ne sera pas le cas de son ancien camarade, devenu son ennemi, car j'ai appris*, conclut Paul, *que quelques jours après mon départ, le pauvre B. trouva la mort dans une embuscade* »[1].

- **Des nationalistes de la dernière heure**

Quant à Denis, la désertion a fait directement partie de son expérience. Etant le seul des quatre narrateurs à avoir séjourné en Algérie durant la toute dernière période, y compris au-delà des accords d'Evian, il a vu le phénomène s'accélérer.

Il explique, toujours avec un souci de transmission, que les informations faisant état des pourparlers entre le FLN et le Gouvernement français, puis de l'imminence d'un cessez-le-feu, suivis enfin de la signature de l'Armistice, ont décidé certains Algériens de souche à « *retourner leur veste* », selon son expression, et à devenir subitement des « *patriotes* ».

Il fait au passage le parallèle avec l'année 1945 où l'on trouva également de nombreux résistants de la dernière heure. A ces patriotes algériens, d'ailleurs, l'Histoire a donné un nom : les Marsiens*, en référence au mois de mars 1962 où furent signés les accords d'Evian.

Denis raconte que dans son Régiment, fort heureusement, il n'y eut pas d'assassinats. Cependant, dit-il, « *pour prouver leur bonne foi et leur adhésion totale à la cause algérienne, mais sûrement aussi dans le but de sauver leur peau, quand des déserteurs partaient, ils emportaient armes et munitions* ».

Par voie de conséquence, les armes sont enchaînées. Non sans une certaine ironie, Denis décrit les pétarades occasionnées par ce système bien peu efficient : « *Alors là, ça a été le feu d'artifice, une nuit sur 3 en moyenne, au retour des hommes de garde, quelques abrutis oubliaient de sortir la balle engagée dans le canon, en passant le fil d'acier pour enchaîner l'arme, le coup partait. On avait le plaisir, vers trois heures du matin, d'être réveillé en sursaut par la détonation. Ca mettait de l'ambiance. Il fallait voir la toiture en tôle ondulée au-dessus des râteliers d'armes ; elle ressemblait à une écumoire tant il y avait de trous…* ».

Sur les cinq ou six hommes qui quittent le Peloton des Hommes de Réserve auquel Denis appartient, seul l'un d'entre eux est retrouvé. Mort. La version officielle est contestée par Denis, *dubitatif* : il a été retrouvé égorgé par le FLN dans une ferme voisine du camp.

Mais, « *vu le battage qui a été fait autour de "l'affaire" et la complaisance avec laquelle les gradés emmenaient voir le cadavre, j'ai toujours supposé*, explique Denis, *sans en avoir la preuve, qu'il avait été attrapé par un commando de chez nous qui l'avait tué pour servir d'exemple et couper ainsi à de futurs candidats l'envie de déserter par la peur de l'accueil que pouvait réserver l'ennemi* ».

Denis conclut son chapitre par une phrase qui laisse entendre, encore une fois, son souci de témoigner et de faire œuvre de pédagogie : « *Ce que je raconte est peut-être un épisode peu connu* […] *mais c'est pourtant comme cela que ça s'est passé* »[2].

[1] Annexe n° 4, p. 645-646.
[2] Annexe n° 6, p. 948-949.

Les trahisons et les désertions ont donc fait partie des épreuves que les appelés de la guerre d'Algérie ont connues, au mieux par ouï dire, au pire parce qu'ils les ont traversées, avec toute la gradation qu'elles supposent, depuis la simple fuite, en passant par l'espionnage et en allant jusqu'aux crimes les plus sauvages.

Mais quoi qu'il en soit, elles ont participé d'un climat délétère et d'une atmosphère de suspicion et d'angoisse qui ont rajouté à la peur, bien authentifiée celle-là, des embuscades et des combats.

Pour Paul, il n'y eut jamais de désertion durant son séjour dans les commandos, au contraire, il dit à plusieurs reprises dans son récit combien il eut toujours une confiance sans limite pour ses hommes dont beaucoup étaient musulmans. Cependant, l'épisode de la capture de Si Ali lui a laissé un goût amer : quelqu'un (mais peut-être en haut lieu et pas nécessairement parmi ses proches collaborateurs) était bel et bien une "taupe" au sein de son Régiment.

Pour Denis, au contraire, compte tenu en particulier de l'époque de "fin de règne" de l'occupant en terre algérienne, les désertions ont été légion puisque, rien que dans son peloton, qui ne représentait qu'une partie de son unité, cinq à six déserteurs ont été comptabilisés. Si la peur n'apparaît pas dans son récit (sauf pour souligner que le vol des armes et des munitions leur était préjudiciable), en revanche, son agacement face à l'incompétence de ses chefs et de ses collègues, et sa mise en doute de la vérité sur le déserteur assassiné, sont plus que palpables.

Ces récits, ajoutés à ceux déjà évoqués plus tôt dans cette recherche, ont en tout cas une valeur historique et Denis ne s'y trompe pas, insistant sur la valeur de ce type de témoignage qui n'est pas forcément le plus répandu, peut-être parce que, de part et d'autre, les Armées en présence n'en sont pas très fières, l'une n'étant pas capable de retenir ses soldats, l'autre pouvant voir ses ralliés de la dernière heure comme des opportunistes.

17.3. La peur au ventre à chaque pas

Dans un des chapitres de son manuscrit, Philippe cite une phrase du livre *Adieu djebels* de l'ethnologue Jean Servier, grand spécialiste de l'Algérie d'avant la guerre d'indépendance, de qui proviendrait le nom de *harkis*, donné aux supplétifs de l'Armée française. Cette citation est emblématique de ce que fut le sentiment, partagé par le Contingent, de n'être jamais en sécurité nulle part durant cette guerre. « *"C'est dur la guérilla, il faut l'apprendre. Il faut savoir boire le matin ou le soir, faire ses besoins en une fois. Celui qui pète et éprouve le besoin de pisser à minuit ne peut tendre une embuscade. La guérilla est la revanche des peuples maigres sur les peuples trop nourris"* »[1].

➢ Pas de réel "planqué"

Si je choisis de commencer ce sous-chapitre par l'expérience de Denis, c'est parce qu'il a été instituteur une grande partie de son service militaire et que la pensée commune pourrait conclure qu'il a été épargné par ce sentiment diffus et omniprésent d'insécurité. Or, il n'en est rien.

Le premier exemple, même s'il ne l'a vécu que par procuration parce qu'il n'en a pas été le protagoniste, illustre parfaitement la phrase de Jean Servier. Décrivant une opération, Denis relate la mésaventure d'un « *copain de chambrée* », que j'appellerai Francis. Francis, donc, s'arrête derrière « *un buisson pour satisfaire un besoin pressant, avant de rejoindre* »[2] le reste de la troupe. Là, dans cette posture à la fois un peu grotesque mais surtout fort peu sécure, l'homme, sidéré, voit passer devant lui une dizaine de *fellagha* armés qui, peut-être parce qu'ils le voient sans défense, pantalon baissé, fusil à terre, peut-être parce qu'ils ne veulent

[1] Annexe n° 3, p. 579.
[2] Annexe n°, p. 908.

pas prendre le risque de se faire repérer en lui tirant dessus (encore qu'ils eussent pu l'égorger sans bruit), lui laissent la vie sauve.

Comme je viens de le dire, l'insécurité peut aussi être vécue par procuration. Ainsi, le deuxième Escadron du Régiment auquel appartient Denis est un jour victime d'une mine. Le Capitaine, ayant fini son temps en Algérie, doit rentrer deux jours plus tard en France. Denis se remémore la cruelle fin d'un homme si proche de la libération en même temps que la chance incroyable du conducteur et, ce faisant, pointe l'*injustice* intrinsèque de la guerre. « *Au passage du véhicule, un des obus* [qui avait servi à "bricoler" la mine] *a tué le Capitaine ; son chauffeur a eu une veine inouïe, l'autre obus est passé entre ses jambes, a arraché le volant de ses mains sans lui causer aucune blessure. C'était un jumeau qui, pour ne pas être séparé de son frère, avait demandé à partir lui aussi en Algérie* ». Cet épisode, à la fois tragique et presque "magique", bien que ne le concernant pas directement, Denis s'en souvient car il lui a probablement laissé des traces. Il le conclut en disant à propos des frères : « *Ils doivent se rappeler, comme moi, de l'histoire…* »[1]. Les points de suspension en disent long.

Revenant maintenant à Denis lui-même, nous avons déjà vu comment, à peine arrivé au camp, il subissait son "baptême du feu". En outre, le trajet qu'il parcourt, pour se rendre au village de regroupement où il enseigne, est loin d'être sécurisé. En premier lieu, les pères des enfants qui forment sa classe sont pour beaucoup des partisans ou des combattants du FLN, la candeur des élèves le lui apprend quotidiennement. Par ailleurs, comme il le dit lui-même dans son manuscrit, Denis est « *obligé de* [s'] *y rendre* […] *seul et à pied, armé d'un pistolet automatique* ». La distance peut paraître courte (500 mètres environ) mais nous avons déjà pu observer, dans les fragments des récits de vie qui précèdent, que les *fellagha* n'hésitent pas à venir très près des bases françaises et à attaquer des véhicules à quelques centaines de mètres de ces mêmes bases. Alors, un homme seul et à pied qui plus est !

Dans ce chapitre, où Denis présente son affectation principale, il souligne aussi que la photographie qu'il y a prise est « *très importante* » et il ajoute : « *Si je devais n'en garder qu'une, je crois que ce serait celle-là* »[2]. Là encore, comme pour Paul et son éclat de grenade fiché dans l'épaule, la trace conservée a la vertu de ne pas oublier et sans doute de favoriser la transmission.

Un peu plus loin dans le récit, alors qu'il présente ses élèves, dont il conserve un souvenir attendri, il revient sur ce trajet école-caserne, dont il dit même qu'il le fait quatre fois par jour. Et là, l'*angoisse* semble l'étreindre véritablement, car il va jusqu'à faire un parallèle, peut-être une *projection*, avec ce terrible "fait divers" de la nuit de la Toussaint rouge : « *Je n'engageais jamais de balle dans le canon, autrement dit, en cas d'attaque, j'étais foutu… Il aurait suffi que le Commissaire Politique du FLN juge mon influence trop importante, comme je représentais la France, pour qu'on décide ma liquidation. Fort heureusement, il n'en a rien été. Mais je n'oubliais pas que les premières victimes des premiers jours de la guerre ont été un couple d'instituteurs* »[3].

Outre ses fonctions de maître d'école, comme il appartient à un Peloton d'Hommes de Réserve, Denis est obligé, lors des vacances scolaires ou certaines nuits, de « *toucher à ce que l'on appelait "le maintien de l'ordre"* ». Ainsi, explique-t-il, « *je devais participer à certaines patrouilles, à des opérations de courte durée et monter la garde* ». Cette mission de sentinelle n'est d'ailleurs pas superflue, car à l'instar de son "baptême du feu", le camp est régulièrement mitraillé. Devant la ferme transformée en caserne, un mur de pierres sèches d'un mètre d'épaisseur a été dressé. Lorsque la ferme est l'objet de tirs, les soldats doivent sortir courbés et s'accroupir derrière ce mur. Pourquoi ne pas demeurer dans le bâtiment en parpaings ? Parce que, explique Denis, « *une balle de fusil le traversait sans problème* ». En outre, le baraquement comporte des lits superposés et celui du haut est au-dessus « *du mur de pierres sèches de l'extérieur* »[4]. *Aucune sécurité*, donc, dans les "logements" des soldats, dont

[1] Ibid, p. 911.
[2] Ibid, p. 894.
[3] Ibid, p. 933.
[4] Ibid, p. 894-898.

Denis dit par ailleurs dans le récit qu'ils ont tout à envier à ceux qui abritent les chevaux des Spahis.

Lorsqu'il patrouille, l'*insécurité* est également quasi permanente et se perçoit nettement dans les mots que Denis emploie : « *C'était très désagréable de faire une ronde dans un périmètre d'un kilomètre en pleine nuit, autour du camp. Les risques d'égarement pouvaient avoir des conséquences très graves, les risques d'être pris dans une embuscade aussi, de même que la rentrée au camp avec des sentinelles trop nerveuses…* ».

Denis précise qu'avec ce climat ambiant il est impossible de sortir pour une quelconque promenade, sauf en de rares occasions (parfois, avec ses élèves, qui lui indiquent les endroits sécurisés). Il se vit comme « *un bagnard exilé loin de chez lui*. […]. *Derrière les barreaux…* ». Il s'évade donc « *par la pensée* ». Mais aussi grâce à des liens ténus avec l'extérieur : le transistor (les quatre récits font état de l'importance de ce petit appareil dans la vie des appelés), le courrier échangé avec son amie (pour lui comme pour les trois autres narrateurs, les lettres sont source de *coping*) et les photos auxquelles il dit avoir « *pris goût* […] *là-bas, dans le bled** »[1], et dont il est devenu aujourd'hui un amateur reconnu dans sa région.

C'est également au cours d'une patrouille que Denis découvre une ferme abandonnée dont il apprend que les colons qui y vivaient ont été contraints à laisser leurs terres. « *Parfois*, ajoute-t-il, *ils partaient pour le cimetière…* ». Il utilise cet exemple pour expliquer ce qu'était l'état du conflit à cette époque : « *Bien que nous ayons eu la maîtrise du terrain et qu'en 1961 et 1962, l'ennemi n'était pas de taille à livrer bataille, les Français n'ont jamais pu empêcher l'insécurité de régner, avec de mauvais coups dans les lieux isolés, des attentats à l'explosif (des mines souvent bricolées avec des obus non explosés récupérés sur le terrain) ; un peu partout, surtout en ville, des assassinats, des mitraillages de postes de nuit, etc* ». De ces attaques des bases françaises, Denis livre d'ailleurs une photo montrant des impacts de balles proches d'une porte de son camp et pour la plupart à hauteur d'homme, ce qui démontre bien les intentions des tireurs. Il commente, *fataliste* : « *Il fallait avoir la chance de ne pas se trouver là au mauvais moment* ». Puis il donne au lecteur un petit cours sur les moyens de riposte de l'Armée française, distinguant les « *coups de main ou petites opérations* » du « *bouclage* […] *qui exigeait des moyens très importants* »[2].

Enfin, autre aspect sur lequel il passe rapidement, mais qui entretient ce climat d'insécurité, il évoque les méprises fréquentes entre combattants, le FLN portant des treillis, tout comme les commandos de chasse portaient la *djellaba*. Pour pallier ce danger, les troupes partant en opération choisissaient au dernier moment de se parer d'un foulard d'une même couleur afin de pouvoir se reconnaître entre eux.[3]

- **Refuser d'être un héros**

Philippe et ses compagnons ont maintes fois fait la triste expérience de ce sentiment d'insécurité. Et notamment à la forteresse de B., celle désertée par des tirailleurs marocains partis rejoindre leurs "frères" arabes. Déjà, dans le camion qui le transporte vers sa nouvelle mission, un officier d'une SAS, répondant à une question innocente d'un des soldats sur la faible présence des habitants dans ce secteur de l'Aurès, lui *glace le sang*. Celui-ci a en effet une réponse lapidaire : « *"Les habitants ? On en a bousillé la moitié, à vous de faire le reste !"* ». Le soir même, des tireurs s'approchent du camp et atteignent un baraquement : « *un montant en tube du lit de L. avait même été percé par une balle…* »[4], raconte Philippe.

Quelques jours plus tard, après qu'ils ont procédé à de menus travaux, tels que la réfection des fils de fer barbelés entourant la forteresse, les embuscades se succèdent, à la cadence d'une nuit sur deux, dans les environs du camp. Philippe décrit non sans une certaine poésie

[1] Ibid, p. 899-900.
[2] Ibid, p. 904-905.
[3] Ibid, p. 905.
[4] Annexe n° 3, p. 578.

cette *angoisse* pernicieuse, qui s'installe en lui à chacune de ces "escapades" nocturnes : « *dans une pénombre que nous nous efforcions de ne pas troubler, chaque silhouette de genévrier, découpée par une lune aurésienne cynique, pouvait être celle d'un homme enturbanné* […]. *Les yeux fouillaient la nuit et ceux d'entre nous qui revenaient de Madagascar se souvenaient des primates nyctalopes* […] *et les enviaient* ».

A chaque sortie, une douzaine d'hommes reste à surveiller les abords du camp, pendant près de deux heures, puis rentre en prenant bien garde de se signaler à la sentinelle, parfois trop nerveuse. Là, la peur cède le pas au *soulagement* de se « *sortir indemnes alors que chacune des bandes de réguliers infestant le coin comptait, de source sûre, un minimum absolu de cinquante individus* »[1]. Cela n'empêche pas, qu'à l'instar du premier soir, le Sergent en charge de contrôler les gardes, et dont la silhouette se détache au clair de lune, ne fasse l'objet d'un tir de balles traçantes. Et Sergent, Philippe l'est depuis qu'il a été maintenu sous les drapeaux pour être expédié en Algérie.

Un peu plus tard, en mars 1956 pour être précise, alors que la Libération est censée être toute proche, des parachutistes sont attaqués sur une route reliant B. et une maison forestière. Les GMC de la Compagnie de Philippe sont envoyés en appui mais tombent eux-mêmes dans une embuscade. Philippe se retrouve isolé avec une dizaine d'hommes et trouve refuge dans une maison, dont il prend possession, non sans avoir contrôlé l'identité des habitants au préalable. Une fois que des renforts importants s'organisent et que les rebelles s'enfuient, Philippe se fait reprocher par un officier parachutiste de « *"ne pas* [s'] *être porté au feu"* ».

La *colère* se fait alors sentir quand il commente cette remarque, jugée injuste, et il tente d'expliquer son acte, comme il aurait pu le faire s'il avait eu aujourd'hui le gradé en face de lui : « *Il n'est que trop vrai que notre Compagnie de marsouins, pour être qualifiée d'"unité combattante" n'est pas une troupe d'élite. Nous avons été "élevés" par les paras mais n'avons ni leur entraînement, ni leur équipement, ni cette volonté qui paraît-il est honneur et recherche de la gloire* ». Et il fait appel à une citation d'Albert Camus, dans *La Peste*, Camus auquel il se réfèrera abondamment dans son récit : « *"Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté : ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme"* ».

Les représailles contre le FLN après ces embuscades sont sanglantes : captures de prisonniers, tortures, tués. Mais de cette insécurité permanente, de ces attaques répétées, de cette guérilla sans fin, Philippe est tellement *las* qu'il trouve une justification à l'horreur : « *En sombrant dans le sommeil, je songe que cette violence cataclysmique de la guerre n'est pas aussi incohérente qu'il n'y paraît : nous sommes là pour sauver notre peau et nous ne pouvons le faire qu'en cassant les reins de ceux d'en face, c'est soi-disant, "la cause noble" pour laquelle nous sommes ici !* ».

Bien des années plus tard, ayant retrouvé d'anciens camarades et ayant décidé de rédiger ce récit de vie, il demande à l'un d'entre eux de lui dire comment il a vécu cette journée-là et en cite même un extrait : « *"Le cadavre de l'Arabe qui avait dénoncé les chefs rebelles est resté sur place*, raconte Michel. *Malgré sa coopération, il a été abattu juste dans mon dos"* ». Au lieu de le soulager, cette lettre ne fait sans doute qu'ajouter à sa *honte* car Philippe appuie encore un peu plus sur la tête qui s'enfonce sous l'eau, la sienne et celle de la plupart de ses camarades d'alors : « *Probablement n'avons-nous pas goûté à suffisamment d'horreurs : nous ne savons pas cracher sur le seul ennemi qui vaille, la guerre elle-même* »[2].

Jusqu'au bout, Philippe vivra dans ce climat d'insécurité permanente. Le 11 mars, alors qu'il doit être rendu à la vie civile, la "quille" est soi-disant reportée de quarante-huit heures. Les jours se succèdent et se ressemblent : « *A chaque fois ou presque, il y a des échanges de coups de feu* ». Quelques jours plus tard, un camarade faisant le tour des sentinelles arrive si silencieusement auprès de l'une d'elles, qu'il croit surprendre endormie, qu'il manque d'être tué.

Le 18 mars, la radio annonce un nouveau report de la libération du premier Contingent de la classe 1954, celle de Philippe. Deux jours plus tard, de passage dans un défilé rocheux

[1] Ibid, p. 579.
[2] Ibid, p. 581.

étroit avec une poignée d'hommes, il a *peur* « *un moment de tomber dans un piège* ». Le lendemain, nouvel accrochage : il ramène un prisonnier. Cela n'en finit pas…

Enfin, le 25 mars, tout de même deux semaines après la date officielle de sa libération, Philippe rend les armes. Mais pas encore le *sentiment d'insécurité*. Dans le GMC qui le transporte, Philippe s'inquiète lorsqu'il traverse un *oued* : « *La manœuvre s'éternise* », écrit-il. Même chose lorsqu'il passe « *un col réputé périlleux à franchir. Est-ce que les hommes de la wilaya ne sont pas en train de nous observer* […]. *Se détachant sur la neige, camions et hommes doivent constituer autant de cibles immanquables !* »[1].

- **Etre dans la peau du gibier**

Paul a déjà pu en rendre compte à plusieurs occasions dans son récit : la guérilla, et donc l'insécurité qui l'accompagne, est non seulement le quotidien des commandos de chasse mais aussi leur raison d'être. A l'insécurité générée par les *fellagha*, répond l'insécurité engendrée par les "planques" de jour, les fouilles des caches présumées la nuit, les opérations de ratissage, et autres encerclements des unités comme la sienne, entraînées à ne faire que cela et sans relâche.

Une nuit de l'hiver 1960, Paul et deux autres Sections sont, une fois de plus, dans la montagne. Après l'attente coutumière, dans la végétation rocailleuse, une partie de la journée, il est demandé à "Carmin" de descendre dans la vallée en empruntant le lit tortueux et pentu d'un torrent à sec. A mi-pente, un des soldats musulmans de Paul l'appelle et lui désigne une dizaine d'hommes du FLN qui grimpent à flanc de colline. Paul demande à son radio de prévenir le reste de la Compagnie qui poursuit son chemin sur la crête afin d'obtenir du renfort, mais sans succès. L'appareil reste muet.

C'est alors que deux avions de chasse, venant de l'autre versant, apparaissent « *à quelques dizaines de mètres de hauteur seulement* » de la troupe, pour disparaître aussi vite de l'autre côté. Le *soulagement* se lit dans les mots que Paul pose sur le papier à cet endroit du récit : « *Ouf, j'avais eu peur qu'ils ouvrent le feu, qu'ils nous prennent pour des fells, une méprise à trois cents ou quatre cents kilomètres à l'heure est si vite arrivée. Mais je savais qu'ils allaient revenir* ».

Les foulards, là encore, sont de mise. Sur l'ordre de Paul, chacun des hommes de la Section exhibe et agite « *un carré de tissu rouge avec une croix blanche*. » Bien leur en a pris car les deux avions refont leur apparition, dans leur dos cette fois. C'est alors que la *peur*, qui était revenue comme une vague, peut refluer pour de bon, car Paul voit « *l'avion leader, imité peu après par son suivant, battre des ailes à gauche, à droite, à gauche, à droite, plusieurs fois de suite. Cela voulait dire : "OK, les gars, on vous a reconnus !* »[2].

Mais la journée n'est pas finie et la Section est toujours isolée du reste de la Compagnie, à la fois géographiquement et par la défaillance de la radio. Découvrant les ruines d'une maison forestière et craignant qu'elles ne servent de refuge aux *fellagha*, Paul décide de s'en écarter pour la nuit : « *je me sentais*, écrit-il, *davantage dans la position du gibier que dans celle du chasseur et je dois vous avouer que j'étais mal à l'aise et que je n'avais nullement l'intention de nous mettre en embuscade et de jouer les héros* ». Cet aveu, comme il le dit lui-même, est aussi un gage de prudence et de responsabilité vis-à-vis de ses hommes.

Il sépare également "Carmin" en trois groupes distincts, éloignés de cent mètres environ, afin d'éviter qu'une attaque ne vienne les trouver tous réunis, à la merci de leurs éventuels agresseurs. Néanmoins, l'*angoisse* n'est pas absente : « *Vous dire que je dormis bien cette nuit-là serait un gros mensonge. Je somnolai tout de même mais d'un seul œil et les oreilles aux aguets. Et je ne devais pas être le seul à le faire car, quand soudain un bruit m'éveilla tout à fait, je vis que toutes les formes allongées près de moi avaient déjà l'arme à la main et le doigt sur la détente* ».

[1] Ibid, p. 588.
[2] Annexe n° 4, p. 653.

Sans bruit, Paul rampe jusqu'à la sentinelle de garde qui lui apprend que des perdrix viennent de s'envoler. Cette information ne le rassure pas : « *Les yeux scrutent la nuit, chacun retient son souffle, la tension est extrême, le moindre craquement fait tressaillir et les minutes sont des heures*. […]. *Plus personne n'eut envie de dormir et chacun veilla jusqu'au petit matin* ».

Lorsque le jour se lève, Paul décide de quitter ce lieu qui lui semble mal famé. Son instinct est sans doute devenu plus aiguisé depuis plusieurs mois qu'il crapahute dans le *djebel* car, à cent mètres environ de son campement de fortune, son adjoint découvre « *un véritable camp avec des abris pour des hommes et des écuries pour les mules*. » Puis le secteur lui réserve une autre surprise : une petite clairière, jonchée de vieilles espadrilles, désigne à coup sûr un lieu où une *katiba* vient troquer ses chaussures usées contre des neuves. La *peur* à retardement, celle qui vient confirmer l'angoisse de quelque chose d'inconnu mais dont on pressent le danger, l'étreint face à ces deux découvertes : « *J'en étais ébahi et je frémis rétrospectivement en pensant que la nuit dernière, nous aurions pu voir arriver une caravane de mules chargées d'hommes armés* »[1].

Plus d'une fois sans doute, la mort est donc passée tout près. Mais il eut suffi de vivre cette expérience une seule fois pour que jamais plus ne vous quitte l'idée qu'à tout moment celle-ci puisse se répéter.

Ainsi, dans ces trois récits, le danger peut venir de toutes parts, y compris de son propre camp. Il est omniprésent, quotidien, empêchant tout relâchement, pourtant nécessaire à tout homme, mais en l'espèce totalement inconscient.

Même pour Denis, dont un lecteur peu averti aurait pu penser qu'il était, comme l'on dit vulgairement, "planqué", son métier d'instituteur dans un village de regroupement de l'Ouarsenis, l'attachement des enfants et, peut-être, la satisfaction des parents, auraient pu l'exposer à des représailles. En outre, un poste militaire à proximité des populations autochtones n'est pas toujours la meilleure place, car il n'est jamais à l'abri des attaques des hommes qui ont pris le maquis et viennent se ravitailler au village.

Quant à Philippe et Paul, leur affectation à une unité combattante, leur rôle dans le ratissage du pays, leur font courir des risques permanents. L'un Sergent, l'autre Sous-lieutenant ont, de surcroît, des responsabilités à l'égard des hommes qu'ils commandent : l'insécurité, ils la connaissent d'autant mieux qu'ils l'endossent aussi pour leurs soldats. D'ailleurs, tous les deux, dans les extraits de récits qui composent ce sous-chapitre, font le choix de s'abriter plutôt que d'aller à l'affrontement et ils le revendiquent. Ce n'est pas un aveu de faiblesse mais une affirmation de leur responsabilité.

Malgré cette atmosphère étouffante, Philippe parvient, un peu comme Jean retraçant les attentats, à faire son *mea culpa* : il souffre, il a peur, mais il n'accepte pas d'avoir pu considérer un seul instant que son "travail" était juste. Peut-être par cet aveu s'offre-t-il une sorte de réhabilitation, en tout cas de pardon ?

Lui et Denis ont le souci de transmettre, Philippe allant pour sa part jusqu'à émailler son récit de citations d'auteurs, spécialistes de l'Algérie, qui lui permettent d'aller au-delà du témoignage mais d'essayer de l'éclairer par les lectures.

Enfin, la guerre permet d'apprendre : c'est en Algérie que Denis se prend d'une passion pour la photographie : d'abord fil d'Ariane qui le relie à sa famille, à la métropole, à la vie, cette pratique deviendra un jour un art. Peut-être l'aurait-il découvert ailleurs ou plus tard ? Nul ne le sait.

[1] Annexe n° 4, p. 654.

Les quatre narrateurs ont donc tous vécu un “baptême du feu” qui a laissé des traces, des opérations militaires où ils ont pu éprouver les sentiments qu’engendrent les dangers encourus. Ils ont également fait l’expérience de nombreux moments d’insécurité, les plus aveugles étant sans doute les attentats, mais les plus cruels pouvant être ceux laissés par la possible trahison d’un des leurs.

Trois d’entre eux ont également eu à vivre des évènements importants de l’histoire du conflit algérien qui ont fait ou auraient pu faire basculer la guerre dans l’horreur et qui, en tout état de cause, ont été de nouvelles sources de traumatismes pour eux.

Chapitre 18
Des évènements historiques majeurs qui ajoutent au danger

Les gosses comprendront-ils que c'est dans le dos des soldats
que se perdent les guerres menées au front ?
Boualem Sansal

Comme j'ai essayé de le montrer dans mon Petit Dictionnaire de la Guerre d'Algérie, le conflit pour l'indépendance algérienne a connu plusieurs phases liées, notamment, à sa gestion par les Gouvernements successifs de la Quatrième République puis par la toute nouvelle Cinquième, mais aussi au comportement des "ultras" de l'Algérie française.

Philippe, qui a participé à la première période de la guerre, s'est trouvé mêlé bien malgré lui à la manifestation violente réservée à Guy Mollet, Président du Conseil, en 1956. Quant à Jean et Denis, leur participation à la guerre ayant eu lieu dans sa dernière phase, entre 1960 et 1962, ils ont été touchés de très près par le putsch des généraux félons et les actions meurtrières de l'OAS.

J'ai choisi, ici, de restituer les fragments de récits dans l'ordre chronologique des évènements et, ce chapitre étant plus court que les précédents, de ne pas effectuer les encadrés récapitulatifs habituels après chaque sous-chapitre, car ils auraient été superflus.

18.1. La journée des tomates*

Le 6 février 1956, Guy Mollet, nouveau Président du Conseil, décide de se rendre à Alger pour évaluer par lui-même la situation. Le Régiment auquel appartient Philippe est chargé d'assurer le maintien de l'ordre dans la capitale algérienne.

Une foule très importante s'est agglutinée pour "accueillir" le Président. Lorsque la voiture de ce dernier arrive, les hurlements fusent dont un, qui a le mérite de la limpidité : « *"Mollet à la mer !"* ». Des tomates bien mûres, venues de la plaine de la Mitidja toute proche, accompagnées de projectiles de toutes natures, auraient été lancées depuis les balcons (même si, compte tenu de la période, certains contestent cette information). La foule parvient à déborder le service d'ordre mais les officiels réussissent à s'engouffrer dans les voitures pour s'enfermer dans le Palais d'Été, bientôt assiégé.

Sur cette expérience malheureuse pour la suite de la guerre, et qui aurait pu être dangereuse pour les civils, les représentants du Gouvernement, comme pour les militaires présents, Philippe exprime son *aigreur* qui confine à la *colère* : « *Il suffit de se souvenir de l'exubérance et du désespoir conjugués de cette population pied-noir qui se pressait tant sur les quais que près des facultés ou sur les hauts d'Alger, il suffit de savoir que nous n'avions qu'une expérience toute neuve du combat et absolument aucune d'une mission normalement dévolue aux gendarmes mobiles* […] *: nous ramener dans les rues d'Alger en cette circonstance et nos cartouchières garnies comportait des risques que le Haut-Commandement n'avait visiblement pas mesurés* ».

Après le départ des officiels, Philippe et ses collègues reprennent place à bord de camions débâchés, armes à la main, entourés par les cris de la foule et par les vapeurs des gaz lacrymogènes qui leur piquent les yeux. Ils patrouillent tout l'après-midi et interviennent pour une bagarre entre étudiants et en soirée, enfin, pour un affrontement entre les manifestants les plus "jusqu'auboutistes" et les CRS.

Il décrit son état d'esprit, durant cette journée éprouvante, en des termes empreints d'*incompréhension* et de *frayeur* mêlées, mais aussi de cette sensation d'avoir rencontré la grande Histoire : « *nous nous sentions incrédules autant qu'impressionnés : il est rare d'avoir conscience de vivre l'Histoire à l'instant même où elle vous fouette au visage*. […]. *Nous échappions à notre crispation en riant* ».

Comme souvent, il utilise une citation d'Albert Camus, extraite de ses *Carnets*, pour mieux rendre compte encore, de l'atmosphère de la cité portuaire algérienne : « *"La douceur d'Alger est plutôt italienne* […], *ces villes n'offrent rien à la réflexion et tout à la passion. Elles ne sont faites ni pour la sagesse ni pour les nuances de goût*" ».

Puis, Philippe apporte un éclairage historique, documenté, sur les lendemains qui déchantent après cette journée de manifestations violentes : « *Guy Mollet avait fini par céder :* […] *il sacrifiait Catroux* [Gouverneur général de l'Algérie] *et devait* […] *proposer "un homme acceptable par la population européenne". Plus tard, il confiera à ses proches collaborateurs : "Je n'aurais pas dû céder…". C'était trop tard, il était pris dans l'engrenage de concessions aux tenants de "l'Algérie française" alors qu'ici, plus que n'importe où, un Gouvernement devait se faire respecter. Le Président s'était, du même coup, déconsidéré auprès des élites musulmanes* »[1].

18.2. Des élections truquées

Quelques années plus tard, alors que le Général de Gaulle est revenu au pouvoir avec une grande habileté, dont, sans doute, la phrase emblématique est ce fameux : "Je vous ai compris"*, prononcé à Alger, un référendum est organisé, le 8 janvier 1961 très exactement, concernant l'autodétermination des Algériens.

➢ Quand les chiffres trichent

Jean dit de lui-même qu'il a « *été le témoin privilégié de la fraude électorale* ». En effet, le bureau de vote numéro deux du village, dont il est chargé de taper à la machine les résultats, sont bien "maigres". Suivant ainsi les consignes de *boycott* du FLN, les 1634 inscrits n'ont été que huit à voter (Jean précise que les chiffres ne sont pas exacts mais qu'ils reflètent en revanche les proportions bien réelles). L'officier présent lui demande alors d'inscrire quatre-vingt six votants en lieu et place des huit. Fidèle à son esprit frondeur, Jean tergiverse. L'officier transige, ce seront cinquante-six votants qui seront consignés ce jour-là.

Mais Jean n'entend pas s'arrêter là et, à son tour, "traficote" les chiffres et, cette fois, à sa grande surprise, l'officier n'intervient pas. « *Une petite victoire* »[2], écrit-il.

➢ Quand la presse se tait

Denis a vécu le même genre de situation et se dit convaincu qu'il ne s'agissait pas d' « *un cas isolé, puisque* [son] *beau-frère* [...] *a eu exactement le même cas de figure dans son Régiment* ».

Pour sa part, il ignore si les résultats du vote autochtone ont été trafiqués mais il sait que ceux concernant les soldats l'ont été. Avec *aigreur*, il raconte : « *Quand il a fallu voter* […] *nos chers gradés qui, décidément, ne laissaient rien au hasard, ont confisqué tous les bulletins « **OUI** », comme ça, ils espéraient qu'on voterait tous pour le « **NON** »* [en gras dans le texte], » Avec *colère* et le désir probable de réhabilitation des appelés, il crie sa « *honte ! Nous avons été obligés*, dit-il, *de nous abstenir... la presse n'a pas parlé de ça, et c'est bien dommage* »[3].

18.3. Un putsch manqué

Les faits ci-dessus évoqués, sauf à montrer la manipulation des élections par l'Armée française, ce qui n'est pas glorieux, n'ont rien de vraiment périlleux. En revanche, dans la nuit

[1] Annexe n° 3, p. 573-574.
[2] Annexe n° 5, p. 789.
[3] Annexe n° 6, p. 945.

du 21 au 22 avril 1961, alors qu'il est devenu secrétaire du Colonel, Jean est réveillé par la sonnerie du téléphone. Il s'agit du Commandant du Quartier Général d'Alger. Futé, Jean passe la communication à son chef mais, en habitué du standard, écoute la conversation et apprend que les « *généraux Challe et Jouhaud ont pris le pouvoir à Alger* ». Le Commandant laisse entendre au Colonel qu'il compte sur lui pour "bien" agir. Ce dernier demande à réfléchir.

L'état de *sidération* dans lequel le met la nouvelle est tel que Jean n'entend pas les ordres de son Colonel : « *Le ciel vient de me tomber sur la tête,* écrit-il*. La douche froide. Le cerveau en ébullition*. […] *je mets quelques secondes à m'apercevoir que le Vieux m'appelle* ».

Tout comme Philippe, lors de la "journée des tomates", Jean, en se reprenant, réalise qu'il est en train de rencontrer l'Histoire, celle dont on parlera dans les livres : « *A ce moment-là,* explique-t-il*, j'ai été persuadé, convaincu que je vivais un moment historique. Tout excité, j'ai pris rapidement conscience que j'étais, peut-être* […] *le premier appelé de toute la région* […] *à avoir appris le déclenchement du putsch à Alger* ».

A partir de cette fameuse nuit, Jean est plongé dans un état d'*excitation extrême* et commence à organiser la rébellion : « *Je vais ruminer pendant des heures mon incroyable information* […] *j'avais peur des fachos*. […]. *Mon beau pays allait-il devenir fasciste ?* […]. *Pendant trois ou quatre jours, je n'ai quasiment pas fermé l'œil. Je courais d'un endroit à un autre pour essayer de tisser les fils de la résistance au fascisme*. […]. *Une pression énorme me tenait éveillé* ».

Tout en organisant la résistance, haranguant les autres soldats, roulant de caserne en caserne, suivant les informations l'oreille collée au transistor, à qui Jean estime qu'on « *devrait élever une statue* », il bascule parfois dans le *désespoir* : « *je réfléchissais à l'avenir… sombre… et si le putsch réussissait ?* » Il songe même à la désertion et va jusqu'à préparer un sac à dos rempli de conserves, de médicaments et de munitions.

Mais les appelés font tout pour empêcher le pire : *Jeep* en panne, machines à écrire disparues, téléphone coupé, etc. Lorsqu'il rapporte ces faits, la fierté domine chez Jean : « *Dans les Aurès, l'attitude du Contingent fut très claire. Dès le premier jour, des appelés, dont je fus, résistèrent aux ambitions du quarteron. Les timorés, la majorité* […] *basculèrent le second jour* ». Et il est même désireux de rétablir la vérité historique : « *La zone Sud-Constantinois* […] *ne se ralliera aucunement aux putschistes, même si un communiqué affirmant le contraire fut diffusé. Elle fut, certainement, la seule à refuser de se rallier* ».

Cet orgueil, il l'assène, il le souligne, au propre comme au figuré : « *Il y eut un vrai et authentique sursaut républicain de la part des appel*és. *Sans nous le putsch aurait pu réussir* [souligné dans le texte] ».

En revanche, il affiche un certain *dégoût* pour le positionnement adopté par les militaires de carrière. Faisant référence à sa mémoire, et implicitement à des lectures faites peut-être à l'époque ou quelque temps plus tard, il évalue la proportion des éléments favorables aux putschistes à 20 ou 30%, celle des attentistes à 50% (ceux qui « *attendaient de voir de quel côté la balance allait pencher* ») et rend hommage aux 20% de « *fidèles à la République* »[1].

Trois jours après le début du putsch, cependant, un dernier incident qui aurait pu mal tourner, se déroule à proximité de sa caserne. Face à face, deux Régiments se tiennent, prêts à en découdre. D'un côté, un Régiment de cuirassiers, de l'autre des Parachutistes. Les premiers annoncent à l'aide d'un porte-voix que si les seconds s'avisent de franchir l'*oued* qui les sépare, ils n'hésiteront pas à tirer. Et ils joignent le geste à la parole, envoyant une rafale de mitrailleuse en l'air.

Lorsque Jean et ses amis arrivent sur place, les tirs viennent de se produire. Il décrit avec *effroi* l'atmosphère qui plane sur les lieux : « *Un silence pesant entourait les chars*. […]. *Les gorges se faisaient sèches*. […]. *Les minutes qui suivirent furent longues de rage contenue, de peur et d'angoisse* ». Mais un parachutiste, armé d'un drapeau blanc, s'approche des cuirassiers et parlemente. Il est du même bord, légaliste. Le *soulagement* est de taille : « *Les*

[1] Annexe n° 5, p. 790-794.

simples soldats, debout sur leur char, applaudissaient. Je vis certains appelés […] *qui pleuraient. Nous avions frôlé la catastrophe* ».

Un peu avant la conclusion du chapitre que Jean consacre au putsch, il émet le *regret* que les historiens ne se soient jusqu'à présent « *intéressés qu'au point de vue des putschistes, négligeant le rôle déterminant du Contingent dans son échec* » et considère que « *l'histoire de ce putsch reste à faire* »[1]. Peut-être espère-t-il en son for intérieur, lui qui est le seul des quatre narrateurs à avoir été édité, que son récit rendra justice aux appelés ?

18.4. Une guerre après la guerre

Dans un chapitre précédent, consacré aux morts des camarades, j'ai déjà rendu compte de l'effroi et de l'écœurement de Denis à propos de l'assassinat du jeune fils de son facteur, tué sous les balles de l'OAS, après un guet-apens dans les rues d'Alger, et ceci quelques jours pourtant après la signature des accords d'Evian, mettant fin, officiellement, à la guerre.

Dans celui où j'ai abordé les relations existant entre les hommes ayant participé à la guerre d'Algérie, j'ai également rapporté cet épisode, cruel pour Denis, au cours duquel il se retrouve "lâché" par ses collègues, à qui il avait conseillé de mettre hors d'état de marche les camions destinés au ravitaillement des militants de l'OAS ayant à leur tour pris le maquis.

➢ Comprendre mais ne pas excuser

En revanche, Denis éprouve de la *compassion* pour la grande majorité des pieds noirs qui est restée pacifiste malgré son sentiment d'abandon : « *Pauvres pieds noirs, ON* [en capitales dans le texte] *(= divers dirigeants politiques français et non des moindres...), ON leur avait dit et redit : "L'Algérie, c'est la France. Vive l'Algérie française. Vous êtes ici chez vous. On ne vous abandonnera jamais, je vous ai compris. Etc.". Et puis, en 1961 et 62, une menace sourde et terrible a déferlé comme une vague venue de partout : "La valise ou le cercueil". Pour sauver leur peau, sachant le départ de l'Armée française inéluctable, ils ont tout laissé, leur maison, leur terre, leurs amis algériens, la tombe des parents...* ».

Et il va même jusqu'à expliquer (je pense qu'il n'excuse pas) que « *certains se sont révoltés, ils ont dit : "on ne va pas se laisser faire, le FLN a gagné en utilisant le terrorisme, on va utiliser les mêmes méthodes"* »[2].

Puis il explique avoir vu les murs et les monuments se couvrir des trois lettres fatidiques et donne quelques informations sur les actions que les ultras ont menées.

➢ Entrer soi-même en résistance

Jean a été également concerné par ce qui peut désormais être considéré comme une guerre dans la guerre, voire après la guerre. Mais lui, à cette époque, était déjà rentré chez lui.

Alors qu'il était toujours un peu en errance (je reviendrai plus tard sur ce sujet à propos du retour à la vie civile des narrateurs), trois personnes lui font la même curieuse proposition : celle de rentrer dans les rangs de l'OAS. La première, une jeune femme, il l'abandonne *illico*. Quant aux deux autres, un ancien parachutiste et un ancien d'Indochine, l'un le côtoie à l'usine, l'autre dans le commerce de ses parents. Il refuse. Troublé, mais toujours aussi rebelle, il décide d'entrer en résistance, Ainsi, il recrute autour de lui un réseau de militants anti-OAS et se voit proposer des armes, conservées depuis la guerre 39-45, qui avait particulièrement fait rage dans sa Normandie natale.

L'apogée de son parcours de clandestin, comme il le nomme, se situe le 3 janvier 1962, à l'époque à peu près où Denis, encore en Algérie, s'insurge du soutien de ses gradés aux ultras, et où les attentats font rage au *bled* et en métropole. Ce jour-là, Jean rentre dans le studio qu'il

[1] Ibid, p. 796.
[2] Annexe n° 6, p. 942.

loue depuis qu'il perçoit ses premiers salaires d'ouvrier. Ayant oublié sa clef, il s'adresse à sa propriétaire qui, après ce qui semble une longue hésitation, lui ouvre enfin, la mine « *inquiète, défaite* ». Celle-ci lui apprend que, le matin même, l'homme habitant l'appartement d'en face de celui de Jean a été abattu par l'OAS.

La *peur* rétrospective, mais surtout le *sentiment d'une effroyable méprise***,** s'emparent de lui : « *mon crâne était en ébullition,* écrit-il, j*'ai réellement cru pendant quelques heures que les tueurs s'étaient trompés de porte et qu'ils avaient assassiné un innocent* »[1]. En réalité, le vieux monsieur tranquille était un rapatrié d'Algérie, ancien militant du Parti Communiste Algérien et sur la tête duquel il y avait bel et bien un contrat.

L'activité anti-OAS de Jean dure encore quelques mois puis prend fin, en même temps que s'achève ce qui aurait pu se muer en guerre civile. Et il part vers d'autres engagements, moins dangereux ceux-là, politiques et syndicaux.

Paul, dans son commando de chasse, au fin fond de l'Ouarsenis, entre 1959 et 1960, n'a pas eu à participer à des faits historiques majeurs qui ont orienté la guerre d'Algérie dans un basculement particulier, en revanche les trois autres narrateurs ont eu à connaître ces expériences.

La peur de Philippe, au cours de la manifestation de février 1956, qui conduisit Guy Mollet à durcir le ton et à céder aux pressions des tenants de l'Algérie française, entraînant un peu plus le conflit dans une dérive sanglante, son ressentiment à l'égard d'un Commandement incapable d'utiliser les “bonnes unités” pour une opération à haut risque comme celle-ci, sont palpables.

Denis éprouve toujours le même dégoût pour la manipulation et le manque de loyauté des autorités militaires de sa base. Quant à son positionnement vis-à-vis de l'OAS, il est celui du refus total de ses activités meurtrières et surtout fratricides, même s'il peut comprendre le désespoir de la population des pieds-noirs devant quitter ses racines.

Quant à Jean, il a vécu le putsch de quatre généraux félons avec fièvre, partagé entre l'activisme et la crainte, conscient des risques que représentait son engagement autant que ceux qu'aurait pu représenter le ralliement de l'Armée aux traîtres.

Mais ce qui caractérise cet aspect des trois récits est la conscience vive d'avoir participé à un épisode majeur de l'Histoire de cette guerre et de l'Histoire tout court. Philippe et Jean l'expriment nettement, Denis le dit d'une autre manière, désireux qu'il est de témoigner d'un fait historique méconnu.

En outre, chez deux d'entre eux, il y a un souci de documentation, d'éclairage historique, de prise de hauteur sur les évènements.

Enfin, à propos du putsch et du référendum truqué, Jean comme Denis manifestent leur besoin de rendre justice aux appelés, de faire connaître ou de rappeler leur contribution, modeste ou ambitieuse, à l'échec total ou partiel des tentatives de déstabilisation des pourparlers de paix. En réhabilitant le Contingent, ils se réhabilitent eux-mêmes.

Les chapitres qui viennent de se succéder ont donc montré combien les différentes expériences rencontrées par les protagonistes de cette guerre ont donné lieu à des dangers multiples, brutaux ou rampants. Les faits historiques, qui ont jalonné le conflit entre 1955, date où le Contingent a été rappelé, et 1962, date à laquelle les derniers appelés ont quitté l'Algérie, ont été autant de moments critiques dans la vie des soldats, dans lesquels, malgré tout, ils sont parfois parvenus à jouer un rôle souvent sous-estimé. De cette rencontre avec l'Histoire, les narrateurs en ont fait une fierté et surtout un rétablissement de leur vérité et de ce qu'ils considèrent comme la Justice.

[1] Annexe n° 5, p. 842.

Mais il est temps désormais d'aborder les faits qui ne concernent pas directement les combats, les embuscades et autres opérations de maintien de l'ordre ou de désinformation. Je veux parler des actes répréhensibles non conformes à la Convention de Genève auxquels ils ont assisté ou dont ils ont entendu parler, le plus souvent impuissants.

Chapitre 19
Actes insoutenables en tous genres ou la plus pénible des transmissions

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
Jean de la Fontaine

Il est impossible d'effectuer le récit de sa guerre d'Algérie sans aborder ce qui a d'abord été tu pendant si longtemps, comme une *omerta* pesant sur des actes que la France, pays civilisé, ne pouvait pas commettre, et qui a ensuite resurgi à l'occasion, notamment, de livres retentissants où d'anciens gradés, décomplexés, assumaient la barbarie qu'ils avaient au mieux camouflée, au pire organisée. Dans ces résurgences, la guerre des mémoires a fait longtemps rage et elle n'est pas encore finie. Sans doute s'achèvera-t-elle à la disparition des protagonistes, mettant enfin un terme à cette guerre sans fin*, et laissant leurs héritiers en paix, du moins peut-on l'espérer.

Mais les narrateurs ne pouvaient pas passer sous silence ce que tout le monde sait de manière explicite désormais car ils se savaient attendus "au tournant". Et puis, peut-être éprouvaient-ils le besoin de s'en libérer tout simplement.

19.1. Des « *coups tordus* » tout juste admis

J'ai déjà eu l'occasion de rendre compte de la manière dont les unités combattantes avaient ordre de nuire au FLN en volant ou en détruisant ses vivres ou son équipement, Ainsi, Philippe raconte l'épisode des *mechta* fouillées et des jarres de grain brisées ; Paul évoque les *razzia* effectuées dans les caches ou les plantations des maquisards. Mais nous avons aussi pu constater, dans le récit de Denis, sur ce déserteur probablement égorgé pour l'exemple, et dont la mort fut attribuée à l'ennemi, que l'Armée française pouvait développer des stratégies, pour le moins contestables, pour abuser les rebelles et les populations.

➢ Monter les nationalistes les uns contre les autres

C'est ainsi que Jean raconte que son commando organisait ce qu'il appelle avec *animosité* des « *coups tordus* ». Il y en eut selon lui plusieurs mais il en relate un qui lui semble particulièrement mémorable, peut-être parce qu'il s'agit du premier.

Ce jour-là, deux Sections sont réunies devant le capitaine, qui évoque « *une mission très spéciale* » et, chose étrange, leur demande de lui restituer leurs plaques militaires, seuls indicateurs de l'identité en cas de décès. Comme cela, ajoute-t-il, « "*Si vous êtes tués… l'Armée ne vous reconnaîtra pas !"* » Une *angoisse* sourde commence à monter : « *Froid dans le dos. Non seulement nous risquions d'y laisser notre peau... mais en plus, nous risquions de mourir inconnus !* ».

Ensuite, on demande aux appelés de revêtir des *djellaba* : « *rire* […] *jaune* » dans les rangs. Puis, le convoi s'ébranle… pour trois jours de marche, sans connaître sa destination. Enfin, les deux Sections parviennent, de nuit, auprès des remparts d'une ville et y pénètrent avec le soutien des sentinelles, non sans s'être au préalable noirci le visage à l'aide d'un bouchon grillé.

Là, l'action se déroule extrêmement vite : le chef désigne une boutique, le rideau de fer est levé au pied de biche, la vitrine explose, le magasin est saccagé. Pendant ce temps, un complice hurle ce qui ressemble à des ordres en Arabe et un Sous-lieutenant inscrit MNA à la peinture noire sur le mur voisin. Les témoins de la scène, alertés par le bruit et prudemment restés à leur fenêtre, voient ainsi des *djellaba* et un "chef" Arabe distillant ses ordres.

Le lendemain, la presse informe ses lecteurs qu' « *un commando du MNA* [Mouvement Nationaliste Algérien rival du FLN] *s'était introduit nuitamment dans la petite ville de S. Il avait dévasté la boutique de F., le leader bien connu du FLN* »[1].

- **Oubliée la Convention de Genève**

Je ne suis pas tout à fait sûre que les faits que j'ai rapportés ici appartiennent véritablement à ces coups tordus, qui consistent à utiliser des méthodes dévoyées, pour créer un climat de terreur, ou des conditions de vie pénibles pour les ennemis. Je ne sais pas non plus s'ils peuvent entrer dans les catégories qui suivront. Qu'importe, l'essentiel est qu'ils soient exposés et connus et surtout que leur narrateur puisse s'en libérer, du moins je l'espère.

Le jour où Paul se retrouve à combattre, à son corps défendant, contre une Compagnie amie, et qu'un des hommes de l'autre groupe trouve la mort dans l'échange de tirs, après l'immense tristesse et la vive colère qu'il éprouve, il n'est pas encore parvenu au bout du dégoût.

Sans doute "remontée à bloc" contre les *fellagha*, comme pour leur faire payer son erreur, la hiérarchie militaire décide, non seulement de poursuivre l'opération entreprise mais même, semble-t-il, de la renforcer. Malheureusement, la stratégie déployée est peu habile et un des régiments d'Infanterie, composé de jeunes appelés, est peu expérimenté, surtout sur ce genre de terrain. Le bilan est lourd : « *Un Lieutenant tué, un Capitaine grièvement blessé* […], *neuf soldats, neuf petits jeunes "Morts pour la France"* […]. *Et dire que ceux-là seraient peut-être encore vivants si cette nuit-là, on ne m'avait pas jeté dans la position occupée par Partisan 21 !* », s'exclame Paul avec *rage*.

Mais la fureur des autorités, renforcée encore par ces pertes inutiles, va continuer à s'exercer et, cette fois non en combat singulier mais en totale contradiction avec la Convention de Genève. Paul assiste au manège inhabituel d'un gros avion de l'Armée de l'air, rare aussi dans ces lieux, puis il le voit larguer une énorme boule de feu, accompagnée d'un champignon de fumée noire et d'une formidable détonation. Incrédule et soupçonneux à la fois, il commence :

« - *Mais on dirait…*

« - *Du Napalm* », ajoute son Sergent-chef, qui a fait "l'Indo".

Paul est *désolé* d'avoir la confirmation de ses doutes : « *Moi qui croyais que son usage était interdit… »*. Et certainement pour prendre un peu de distance avec cet incroyable évènement, il conclut, ironiquement : *« Remarquez, je me suis sûrement trompé : c'était peut-être le briquet à gaz du pilote qui a chu et explosé en arrivant au sol* »[2].

Ainsi, les narrateurs ont eu à connaître ou à participer à des opérations militaires peu glorieuses, depuis les privations infligées aux populations jusqu'aux punitions sans recours données au traître ou à celles, interdites par les règles de la guerre, en passant par la manipulation des villageois.

De ce que Jean nomme les « *coups tordus* », il n'est pas fier mais il semble que lui comme les autres considèrent plus ou moins qu'il s'agit encore d'actions de guerre et leur accordent, avec toutes les nuances que cela suppose, une certaine légitimité. Ce qui ne sera plus du tout le cas dans les sous-chapitres qui vont suivre, compte tenu de la graduation dans les faits.

19.2. Des abus sexuels évoqués pudiquement

Dans les quatre récits de vie, la sexualité est généralement peu abordée. Tout juste Jean et Philippe évoquent-ils la prostitution mais en la laissant plutôt à leurs compagnons. Quant aux violences sexuelles, dont on sait qu'elles sont le lot de tous les conflits armés, et dont il est

[1] Annexe n° 5, p. 741-744.
[2] Annexe n° 4, p. 695-696.

difficile d'admettre que la guerre d'Algérie ait pu faire figure d'exception, elles sont également peu présentes. Denis et Jean en parlent, mais seulement à demi-mots. Quant à Philippe, il n'en prend conscience que tardivement.

- **Des fouilles un peu trop poussées**

Denis, en évoquant les opérations de ratissage, d'encerclement des villages et d'inspection des maisons, indique, que « *profitant de ces fouilles, les soldats avaient tendance à se conduire comme des brutes* [...], *mis en présence de femmes sans défense, ils risquaient d'être très tentés pour abuser de la situation et faire des attouchements et/ou des viols* ».

En revanche, il souligne que, dans son Régiment, la consigne était très claire : « s*i jamais il y avait un problème avec les femmes, c'était le tribunal militaire et une lourde condamnation...* ».

D'ailleurs, cet avertissement ne reste pas lettre morte et Denis en retire une certaine fierté : « J*e n'ai jamais eu connaissance de tels faits durant mon séjour et, pour une fois, c'était tout à l'honneur du Régiment* »[1].

- **Un souvenir indicible**

Quant à Jean, s'il n'évoque nulle part, dans son récit de guerre proprement dit, qu'il a été le témoin de tels faits, lorsqu'il parle de la fête organisée en son honneur par sa famille à son retour d'Algérie, il assène en deux petites phrases une révélation obscène et tragique qui lui demeure à l'évidence *insupportable*.

Face aux questions déplacées de son entourage, sur le nombre de tués qu'il avait à son actif, sur la consommation de boudin par les Musulmans, ou encore sur des détails anatomiques des femmes algériennes, il craque et décide de « *leur en servir* », des insanités. Entre autres choses épouvantables, il dit : « *Et puis, la petite algérienne de douze ans... Dépucelée avec une canette de bière par les bérets rouges !* »[2].

Le lecteur n'en saura pas plus : ce souvenir odieux, il semble l'avoir craché, ce jour-là, en écrivant ces lignes, comme on crache du venin. En se débarrassant du poison qu'il avait en lui, et en essayant d'empoisonner l'autre à son tour, comme s'il en voulait à la terre entière d'avoir permis qu'il assiste à cela. En d'autres termes, il s'agirait plutôt d'une libération venimeuse (pour poursuivre la métaphore du serpent) que d'une libération salutaire.

- **Une réalité insoupçonnée**

Enfin, Philippe, s'il ne relate pas de faits de cette nature, découvre avec *stupéfaction* et *honte* la réalité des pratiques de viols durant la guerre d'Algérie et ce, très longtemps après son retour. Et c'est "grâce" aux recherches entreprises pour écrire son manuscrit que cette vérité se révèle à lui. « *Ainsi*, raconte-t-il, *en mars 2004 me rendrai-je à* […] *une exposition de photos sur cette "salle guerre".* […] *un cliché d'amateur me terrifiera à jamais et me confortera dans la certitude que l'humanité peut apparaître comme ce chaudron volcanique où mijotent les instincts visqueux les plus sataniques prêts à s'épancher dès la première éruption.* […] *une jeune fille arabe de vingt ans au plus, nue, debout, encadrée par deux bidasses en tenue*. […]. *Ils viennent de participer au viol collectif de cette jeune fille "suspectée d'être la maîtresse d'un chef FLN"* ».

Après cette prise de conscience tardive, Philippe porte sur lui et sur sa classe sociale un jugement sévère. Son aveuglement, il l'explique ainsi : « *Acheté par mon éducation de français moyen et dans une pérennité de cette éducation, de cette culture, de cette tradition bien ancrée qui se nommait "la vocation civilisatrice de la France"* ». Puis il recourt encore une fois à une citation, de Michel Serres cette fois, dans *Les Religions de l'humanité* :

[1] Annexe n° 6, p. 913.
[2] Annexe n° 5, p. 813.

« *"Jeune on est vieux. On croit aux idées répandues, à celles qui courent les rues.* […]. *On porte le poids de sa famille, de sa tradition, de son groupe, de la société"* »[1].

Donc, globalement, la retenue semble de mise pour tout ce qui a trait à la sexualité des appelés durant la guerre d'Algérie. Les narrateurs qui l'abordent ici ou là, du reste, sont ceux qui ne sont pas engagés dans une relation sentimentale stabilisée : Philippe et Jean sont célibataires et libres, Denis est "fiancé", et seul Paul est marié et même père de famille. On comprend mieux pourquoi, pour ces derniers, la sexualité était non souhaitée ou "interdite" moralement, ou encore indicible, si tant est qu'ils en aient eu une.

Concernant les pratiques de viols et de délits sexuels sur des femmes ou des jeunes filles algériennes, Denis en parle comme d'une information qui a été portée à sa connaissance mais dont il ressent de l'orgueil que son unité n'y ait pas participé. Quant à Jean, incapable, semble-t-il, de raconter le fait dont il aurait été le témoin, il ne l'évoque que très succinctement, mais dans un accès de rage et de transmission brutale, montrant par là-même qu'il constitue un traumatisme. Enfin, pour Philippe, la terrible vérité ne vient à lui que cinquante ans après sa participation au conflit et engendre une double honte : celle d'apprendre à quelle triste pratique se sont livrés des hommes de sa génération et celle de ne pas l'avoir vue plus tôt.

19.3. Des assassinats inadmissibles

Parmi les meurtres auxquels se sont livrés les militaires français, il est une catégorie désormais tristement célèbre appelée la "corvée de bois". Mais les assassinats ont pris aussi bien d'autres formes. Ainsi, dans un chapitre précédent, ai-je rapporté le témoignage d'un ami de Philippe ayant assisté à la mort d'un prisonnier alors qu'il venait de livrer des renseignements aux autorités françaises. Denis, dans son récit, soupçonnait, quant à lui, ses chefs, d'avoir emprunté les méthodes du FLN, en égorgeant un déserteur pour faire croire à un règlement de compte.

➢ Quand les idéaux s'effondrent

Quant à Paul, témoin indirect de deux assassinats perpétrés sur des prisonniers, le récit de ces deux faits lui a été également *pénible*, à la hauteur, sans doute, de l'ignominie de ces crimes. Il intitule d'ailleurs le chapitre qu'il y consacre : « *La Colère et la Honte* » [avec des majuscules aux deux substantifs]. Il dit aussi à quel point il lui « *est difficile d'extraire de sa mémoire des secrets qu'on a si longtemps gardés !* ». Pourquoi ? Il s'en explique très vite : il endosse *la responsabilité* de ses semblables : « *le fait d'appartenir à un groupe vous met « mal à l'aise » quand vous découvrez qu'il commet des actes contraires aux règles de la guerre* ».

Il ajoute que la "propagande" militaire lui avait appris les sévices commis par le FLN sur ses ennemis, mais qu' « *avec la candeur naïve de* [ses] *vingt ans,* [il avait] l*a certitude que les barbares, les bourreaux ne pouvaient être des nôtres, parce que nous étions les plus civilisés, les mieux imprégnés des valeurs morales et républicaines du pays des Droits de l'Homme* ».

Cet *effondrement des repères***,** qu'accompagnent si souvent les traumatismes de guerre, il l'a lui même éprouvé lorsqu'il a découvert ces actes immondes : « *les jeunes,* écrit-il, *se nourrissent d'idéaux qui sont souvent utopiques, d'illusions qui sont autant de rêves qu'ils abandonnent bien souvent sur le chemin de la vie à mesure qu'ils avanceront en âge*. *Nous, les jeunes appelés* […] *avons mûri trop vite* […]. *En quelques semaines ou quelques mois, nos illusions étaient devenues des désillusions, notamment en ce qui concernait les valeurs de l'espèce humaine* ».

Par ailleurs, il découvre, grâce ou à cause de ces deux expériences douloureuses, qu'une situation extrême comme la guerre modifie « *bien des comportements* » et qu'elle est en outre

[1] Annexe n° 3, p. 594.

« *un révélateur incomparable de la vraie nature de chacun* ». En l'occurrence, Paul cherche à tranquilliser les siens et à maintenir une bonne image de lui: « *Rassurez-vous*, dit-il, *je ne suis ni coupable ni responsable donc ne puis nourrir aucun remords* »[1].

Mais venons-en aux faits. Le premier se déroule un soir où il est d'humeur à bavarder et même à faire une partie de cartes. L'heure avançant, il se décide à rentrer dans sa chambre quand, arrivé à l'angle d'un baraquement, il aperçoit des silhouettes silencieuses, en tenue de combat et armées. Si sa vision nocturne peut le tromper, il n'en est rien de son ouïe : il entend le claquement des chargeurs.

D'abord *incertain*, Paul est ensuite *sidéré* par ce que les mouvements suivants lui révèlent. Les huit hommes marchent vers le portail du camp et il distingue parmi eux un civil, dont le torse est courbé vers le sol. Et il comprend très vite la raison de cette posture : il a les poings liés dans le dos. « *Ma perplexité fut brève*, explique-t-il, *la réponse à toutes mes questions allait m'être assénée comme un coup de massue*. […]. *Incrédule, secouant la tête en signe de dénégation, refusant la vérité qui éclatait pourtant devant moi, j'étais envahi par un cocktail de sentiments explosifs, colère, dégoût, tristesse* ». Mais ce qu'exprime aussi Paul, non sans courage, comme un aveu de faiblesse, c'est qu'il aurait dû crier : « *Arrêtez, revenez* ». Or, « *conscient que ces hommes ne faisaient qu'obéir à une autorité supérieure, mais aussi par lâcheté, pour m'éviter des ennuis, je laissai la petite troupe disparaître* », ajoute-t-il.

Au lieu de rentrer se coucher, Paul décide d'attendre. Il pense que le groupe ne se hasardera pas bien loin, compte tenu de l'insécurité régnant dans le secteur. En outre, il n'imagine pas entendre des coups de feu car la mise à mort doit être discrète et, comme pour le déserteur évoqué par Denis, un égorgement aura le mérite de faire passer l'assassinat pour un acte du FLN sur un traître présumé. Il ne se trompe pas : moins de trente minutes plus tard, seulement sept hommes reviennent.

Les émotions de Paul se conjuguent au pluriel : *fureur* et *honte*. « *Furieux de me considérer comme un témoin gênant, furieux d'avoir été berné, d'avoir cru que la Compagnie à laquelle j'avais été incorporé faisait une guerre "propre"* […]. *J'avais honte et pourtant je n'étais guère coupable : je ne connaissais même pas l'existence de ce prisonnier* ».

Paul s'interroge aussi sur la valeur de son Capitaine et n'hésite pas à le condamner : « *Comment* […] *pouvait-il avoir pris la décision de faire assassiner cet homme* […] *j'espère qu'il en a reçu des éclaboussures, des tâches indélébiles et qu'elles peuplent ses nuits de cauchemars et ses jours de remords* ». Cependant, le "verdict" qu'il prononce à l'égard de son chef ne parvient pas à effacer ses propres *reviviscences* car il dit revoir « *souvent ce fantôme blanc, muet et silencieux, qui partit dans la nuit si douce, sous un ciel étoilé, vers le point final de sa destinée* »[2].

Quelques semaines plus tard, Paul est en opération et, après une marche de nuit, s'installe avec ses hommes pour prendre un peu de repos avant le lever du jour. Or, une heure à peine après qu'ils se sont endormis, ils sont réveillés par des coups de feu. Passée l'angoisse habituelle, une fois qu'ils ont évalué que ceux-ci ne sont pas à proximité immédiate, ils reçoivent un appel radio. La deuxième Section leur annonce qu'elle a fait un prisonnier. Celui-ci est touché à la jambe mais la blessure semble sans gravité.

Or, au cours de la journée, le Capitaine s'enquiert plusieurs fois, par radio, de l'état du prisonnier et se fait dire que celui-ci se dégrade d'heure en heure. Paul est à la fois *intrigué*, par la sollicitude apparente de son chef à l'égard du rebelle, et par le passage rapide d'une blessure légère à l'agonie du prisonnier. Peu avant la tombée de la nuit, la radio annonce enfin son décès.

De retour au camp après d'autres péripéties, Paul a la surprise d'être invité à dîner par son Capitaine. Après un repas particulièrement fastueux dans un contexte de guerre (nappe à fleurs, chandelier, cuisine fine), le Capitaine demande à son convive s'il a déjà effectué le compte-rendu de l'opération du jour. Celui-ci, *surpris*, et peut-être un rien embarrassé de ne l'avoir pas fait, malgré le peu de temps dont il avait disposé, répond qu'il le fera dès le

[1] Annexe n° 4, p. 666-667.
[2] Ibid, p. 668-669.

lendemain matin. Rassurant, le Capitaine confirme qu'il n'y a pas urgence, et pour cause, car il lui demande de ne pas mentionner la capture du *fellagha*. « *Signalez qu'un homme qui a tenté de fuir a été abattu* », dit-il.

Paul concède qu'il a toujours rédigé librement le Journal de marche de la Compagnie. Sauf ce jour-là. Conformément aux doutes qui l'avaient poursuivi tout au long de la journée, Paul est convaincu qu'un "coup tordu", pour paraphraser Jean, est en train de se faire et il est très *déterminé*. « *Décidément*, commente-t-il, *on me cachait la vérité, et bien que n'étant pas curieux de nature, j'étais décidé à tenter d'élucider ce mystère* ».

Les circonstances, cette fois, vont être avec lui. Alors qu'il est au repos, il retrouve au mess un Sergent de la deuxième Section, qui aurait dû être sorti, mais qui a été exempté pour forte fièvre. Ils se racontent un peu leurs vies et Paul, l'ayant mis en confiance, commence à l'interroger sur ce qu'il s'est passé le jour de la mort du prisonnier. D'abord frileux, le Sergent finit par prononcer ces mots terribles : « *"On l'a égorgé"* ».

Utilisant à nouveau la métaphore du boxeur, Paul explique sa sensation du moment, la *sidération* : « *Je reçus cet abominable aveu comme un coup de poing au creux de l'estomac* ». Et, là encore, il demande que justice soit faite : « *Ne mâchons pas les mots : cette mort est un crime et celui qui l'a exécuté est un tueur, un assassin, et celui qui l'a ordonné est également coupable ! Ah ! Il y aurait des gens à comparaître devant les tribunaux si on traduisait devant la Justice tous ceux qui ont agi de la sorte* ».

Une fois lancé, le Sergent raconte par le menu le déroulement de la scène. Le volontaire était un fils de pieds noirs, dont la famille avait été tuée par le FLN, en 1955. A chaque occasion, il se proposait pour « *"casser du fell"* ». Même si le Sergent n'a pas participé à l'égorgement et a fermé les yeux au moment du crime, il se dit poursuivi depuis lors : « *"je fais des cauchemars. Tantôt je suis le bourreau, mais le plus souvent je suis la victime. Et je ne veux pas mourir, je hurle. Je me réveille en sueur, la gorge sèche"* ».

Paul le rassure, le réconforte, lui dit qu'il n'a pas à culpabiliser, contrairement à ceux qui ont donné l'ordre d'assassiner le prisonnier. Puis, s'adressant à lui-même sans doute autant qu'au Sergent, il conclut : « *Tu as bien fait de me raconter tout cela. La tête c'est comme l'estomac. Ca fait du bien de se débarrasser du trop plein quand on a trop mangé* ».

D'ailleurs, un peu plus tôt dans le texte, n'a-t-il pas énoncé clairement les vertus libératrices de son récit ? « *Bien que n'étant en rien coupable, je veux m'en libérer et ne plus y penser* »[1].

- **Un fatalisme apparent**

Denis ne rentre pas autant dans les détails que Paul mais il évoque aussi, dans un chapitre spécifique, le sort réservé aux prisonniers. Comme s'il faisait une leçon d'Histoire, il en distingue quatre catégories :

1) les suspects, qui sont habillés en civil, ne sont pas armés mais ont été surpris en zone interdite ou ont été dénoncés ; ceux-là restent prisonniers dans le camp et sont affectés à des corvées ;

2) parmi ceux-là, ou d'autres catégories, les prisonniers qui délivrent des renseignements, favorisant ainsi la réussite d'opérations contre l'ennemi et jurent de se rallier à la France ; ceux-ci sont versés dans des unités de supplétifs, les *harka* ;

3) les rebelles pris les armes à la main : ils sont d'abord interrogés sur place, puis dans le camp et envoyés souvent ensuite au Quartier général du Régiment où « *existait un bureau spécialisé pour les tortures* », dit Denis *sans émotion* apparente ;

4) enfin, les "gros poissons" comme il les nomme : ces derniers sont envoyés plus haut dans la hiérarchie militaire.

Avec cette fois une once d'*amertume*, Denis explique que certains d'entre eux se voient réserver un sort très expéditif : « *Enfin*, dit-il, *si on était sûr que c'était un "salopard" et qu'il*

[1] Ibid, p. 678-683.

*refusait d'avouer ou de coopérer, il allait à la "**corvée de bois**"* [en gras dans le texte]. *Le Capitaine et quelques hommes, qui avaient soif de vengeance, l'emmenaient dans un coin isolé où il recevait une balle dans la nuque ; le cadavre était laissé sur place. Ca s'est produit quelquefois quand j'étais à Z.* »[1].

Les assassinats ont donc été rapportés par trois narrateurs sur quatre. Pour Philippe, il s'agit du témoignage d'un ami. Pour Paul, il n'en a pas été le témoin direct mais s'est trouvé par deux fois à proximité du crime, soit au camp, soit en opération. Quant à Denis, il dit seulement que les "corvées de bois" se sont produites quelques fois durant son séjour mais on ignore jusqu'à quel point il en a été proche.

Chez Paul, l'immense déception, la fureur, l'écœurement sont abondamment décrits. Il dit aussi comment, comme pour certains faits déjà dépeints par d'autres que lui, ses idéaux se sont évaporés en ces deux journées fatidiques. Mais aussi comment ces secrets, cachés aussi longtemps en lui, comme s'il en était le coupable, l'ont miné durant des années.

En revanche, l'on perçoit dans ses mots une volonté de s'en libérer et on a l'impression qu'il y parvient peu à peu, notamment en faisant passer la justice d'*un* homme, lui en l'occurrence, là où la Justice, celle *des* hommes, ne passera jamais.

Au passage, il apprend à découvrir les tréfonds de la nature humaine et à quel point les situations extrêmes peuvent les mettre à jour. Et, ce faisant, il montre que lui n'a rien à se reprocher, si ce n'est un peu de lâcheté, celle de ne pas s'être élevé contre la "corvée de bois", celle d'avoir accepté de falsifier le Journal de Marche. Mais de ces crimes, il n'est nullement responsable, et, aujourd'hui, sa honte, exprimée pour les actes commis, vient réparer cette petite faiblesse qui, en temps de guerre, et pour un sous-officier, est parfaitement compréhensible.

Quant à Denis, sa narration froide des différents destins assignés aux prisonniers est peut-être un moyen de défense face à l'insupportable.

19.4. Des faits de torture insoutenables

Est-ce nécessaire de le rappeler, la torture n'a été pratiquée ni par tous les soldats ni même dans toutes les unités. Cependant, elle a été acceptée tacitement, assumée par certains, revendiquée par d'autres, comme un des moyens à la disposition de l'Armée française pour obtenir des renseignements, prévenir des attentats, capturer ou éliminer des ennemis. A ce titre, elle n'est ni marginale ni généralisée.

Et d'ailleurs, trois des quatre narrateurs en parlent dans leur manuscrit à des degrés divers, ce qui, finalement, semble bien confirmer que cette pratique était connue dans le meilleur des cas, exercée dans le pire.

Mais ce qui m'importait, dans cette recherche, n'était pas de condamner ou de justifier la torture, simplement d'aller en étudier les effets sur les appelés et, surtout, d'essayer de comprendre ce qu'ils étaient parvenus à en faire, grâce aux mots.

➢ La ligne jaune peut être vite franchie

Celui des quatre qui en parle le plus est Jean, et pour cause, il en a été le témoin "privilégié". De cette douloureuse expérience, il a retardé le rapport dans son manuscrit puisqu'elle n'"arrive" dans son texte complet qu'à la page 202. Du reste, il le dit lui-même : « *D'une manière non avouée, j'accumulais les chapitres, retardant ainsi l'instant où j'allais me coltiner avec ma vérité… Avec notre vérité…* […]. *Rien à faire. La culpabilité affleure. La culpabilité de toute une génération* ».

Ce faisant, il endosse la *responsabilité* de cette pratique, pour tous les jeunes soldats de son âge qui, eux, s'y sont prêtés, comme Paul l'a fait à propos des assassinats dont il a été le

[1] Annexe n° 6, p. 914.

témoin malheureux. Comme lui, Jean a d'abord cru que la torture était exceptionnelle et que ses "adeptes" n'étaient pas tout à fait normaux. Il pensait « *à des "bavures". Des interrogatoires musclés qui auraient dérapé vers plus de violence. Autre hypothèse plausible : il s'agissait là de pervers* […] *assouvissant* […] *leurs pulsions sadiques* ». En réalité, très vite, il découvre un phénomène d'une tout autre ampleur et, une fois de plus, à l'instar de celles de Paul, *ses valeurs volent en éclats* : « *Enfant de vingt ans, laïque et républicain,* écrit-il, *je me refusais à envisager la vérité, toute la vérité. J'avais mal à mon pays* ».

Pour situer les faits, Jean explique que « *l'équipe de la gégène* », comme il la nomme, appartenait à la même unité que lui, mais que les deux "services" étaient séparés géographiquement. Cependant, Jean et ses camarades étaient chargés du transport des maquisards capturés jusqu'au lieu où ils devaient être soumis à la « *question* » et lui-même y participa à une ou deux reprises.

Jean apprend à connaître ces hommes, en charge de manipuler la gégène, avec une certaine *surprise* voire une forme de *désappointement* : « *Tristement ordinaires*, explique-t-il. […]. *Juste un début d'alcoolisme peut-être car* […] *je les ai toujours vus avec une canette de bière à la main*. […]. *Poussé par la curiosité, je pris l'habitude de rendre des visites "amicales" aux quatre types*. […]. *J'essayais de découvrir derrière leurs paroles, leurs mimiques, des indices prouvant leur monstruosité. Rien* ».

Et ce qui devait arriver arriva. Les nombreuses visites de Jean sont mal interprétées et on lui propose un jour d'assister à une séance de torture. Tout comme j'ai déjà pu rendre compte des sentiments mêlés, en apparence contradictoires, qui ont pu animer certains des narrateurs à l'égard d'une Armée française jugée tour à tour stupide et habile, cruelle et bienfaisante, misérable et puissante, Jean est à ce moment précis partagé entre des *sensations ambigües* : « *Mal à l'aise, pris de court, j'acceptai. Fascination/répulsion. Désirant, en quelque sorte, me mettre à leur place pour répondre à cette angoissante question : pourquoi acceptent-ils de participer à cette saloperie ?* ».

La suite est atroce, pour Jean en premier lieu, pour le lecteur ensuite, contraint à imaginer. Même si le clivage psychique, déjà évoqué dans cette recherche, protège en partie Jean, l'aspect effroyable de la "chose" est dit entre les lignes. On y lit à la fois le piège auquel il s'est lui-même laissé prendre, l'impossibilité de regarder l'irregardable, de dire l'indicible, l'*effondrement* d'un homme, la cruauté des autres, lui signifiant sa couardise, et enfin l'humiliation. Voici quelques-uns des mots de Jean pour rapporter cette épreuve : « *J'avais accepté… mais je le regrettai aussitôt. Pourtant, au pied du mur, je ne pouvais plus reculer.* […]. *Je ne me souviens de rien*. […] *Seule la réminiscence fugace d'un jeune gars de vingt ans, fuyant, courant vers l'extérieur afin de ne pas voir la cruauté à l'état pur.* […] *mes boyaux se vidant dans la ruelle à côté.* […] *le rire gras d'un des bourreaux dans mon dos*. […]. *Je n'avais pas eu le "courage", mais le terme est-il bien approprié, d'assister à un début d'interrogatoire. J'avais manqué de force morale et j'avais fui l'ignominie* ».

Après l'expérience de ces premiers faits odieux, Jean essaie de comprendre. Non plus le "profil" des tortionnaires, car il a constaté par lui-même que, mise à part une addiction à l'alcool, somme toute assez fréquente selon lui chez les soldats en Algérie, et qui peut être autant la conséquence des actes commis que leur cause, il n'y a pas de profil type. En revanche, il tente de savoir si cette pratique peut, sinon se justifier, du moins s'expliquer par de réels bénéfices. Or, là aussi, la *déception* est de taille : « *La torture était-elle opérante ?* s'interroge-t-il. *De l'aveu même des bourreaux et des militaires de carrière* […] *rien n'est moins sûr ; car si certaines victimes, dès la première décharge* […] *se mettaient à table, d'autres, sous la douleur, se mettaient à raconter n'importe quoi* […]. *Résultat : des renseignements bidon* […]. *Enfin, une petite minorité ne desserrait pas les dents* ». Au passage, il rend hommage à ces hommes, pour un temps ses ennemis : « *Des courageux. Des durs s'attirant le "respect" de leurs bourreaux* »[1].

Parmi ces braves, il en est un en particulier dont Jean tient à saluer la capacité de

[1] Annexe n° 5, p. 766-768.

résistance. Ce chef rebelle, capturé après avoir reçu plusieurs balles dans le ventre, est littéralement « *kidnappé* » par son commando, sur son lit d'hôpital, malgré les protestations véhémentes des médecins militaires. Il est livré à la fameuse équipe qui utilise sur lui tous « *les sévices : gégène, baignoire, coups de matraque, etc.* ». En vain. Jean n'a pas participé à son enlèvement mais Paulo le lui a raconté. Cependant, une semaine plus tard, il a déjà tourné la page du prisonnier et des circonstances, encore une fois assez "tordues", de son transfert. Et il arrive chez ses "collègues", « *les bras chargés de bibine* », connaissant leur goût prononcé pour l'alcool. Là, il apprend qu'un des quatre appelés, en charge d'assurer ce service très particulier, est au sous-sol pour surveiller un homme et il se rappelle subitement son existence, qu'il avait *occultée*. « *Je l'avais complètement oublié*, écrit-il, *... ou j'avais voulu croire qu'il était déjà parti vers un camp de prisonniers* ».

Le collègue, resté en faction dans la cave, étant appelé pour partager la bière, dix minutes plus tard, l'évasion est constatée. Le détenu a réussi à se libérer de ses liens, à s'échapper en sautant deux murs et à faire trois kilomètres jusqu'au village voisin, où les chiens perdent sa trace. Le tout avec une très grave blessure et les séquelles probables de ses tortures. De nouveau, Jean tient à lui rendre un hommage appuyé : « *Chapeau !* »[1], s'exclame-t-il.

Nonobstant cet épisode, au cours duquel sa venue avait participé à l'évasion du prisonnier, Jean continue ses visites à la maison occupée par les tortionnaires, toujours en quête, malgré tout, de « *découvrir* […] *la ligne de démarcation entre un honnête homme et un salaud* ». Sans succès. Lors d'une de ces visites, un des Capitaines l'interpelle avec une animosité évidente, lui demandant la raison de sa présence en ces lieux. Puis il lui propose de remplacer un appelé, libérable trois semaines plus tard. Jean déclinant l'offre, le Capitaine s'empourpre et poursuit : « *"et si je vous en donnais l'ordre ?"* ». Le dialogue étant lourd d'une agressivité à peine contenue, Jean est saisi successivement par la *peur* puis par une sorte d'assurance, de conviction, celle d'être "droit dans ses bottes" selon l'expression triviale. « *J'ai cru*, explique-t-il, […] *qu'il allait me frapper*. […] *Il vint vers moi… menaçant. D'un seul coup, je me sentis plus grand… plus fort… et c'est bien calé dans mes rangers que je lui répondis d'un ton calme et serein :* […]. *Vous ne pouvez pas me forcer à tourner la gégène* ».

Plus jamais, Jean ne retournera dans cette maison et il en tire un vif sentiment d'orgueil et une meilleure connaissance de lui-même : « *Dans ma vie, s'il y a un choix dont je suis fier, c'est bien de celui-là. Le matin, dans ma salle de bains, lorsque je me rase…* […]. *Je ne savais pas encore très bien ce que je désirais faire de ma vie. Par contre, avec beaucoup de détermination, je savais ce que je ne voulais pas.* […]. *Je croyais discerner très exactement où se situait la ligne jaune* »[2]. Cette fameuse ligne qui le taraudait tant et qu'il cherchait chez les autres il l'avait trouvée en lui-même.

Quelque temps plus tard, Jean change d'affectation et quitte le commando pour un poste de secrétaire auprès du Colonel, là même où il sera informé le premier de la tentative du putsch. En conséquence, il est installé dans un baraquement situé à proximité du Quartier Général. Une semaine après son emménagement, alors qu'il vient de s'endormir, il est soudain réveillé par quelque chose qu'il ne parvient pas à identifier. Le *sentiment d'insécurité*, encore lui, celui qui est omniprésent dans les quatre récits de vie, s'empare une nouvelle fois de lui. « *Une sueur froide m'avait envahi*, raconte-t-il. *Une angoisse, apparemment sans origine, m'avait pris à la gorge* […] *cette impression de danger imminent. Comme tous les appelés de la guerre d'Algérie, je connaissais bien cet instant où le temps, brusquement, semble s'arrêter* ».

Ayant vérifié que tout est normal, il s'apprête à se recoucher lorsqu'il entend une plainte, très proche, puis un cri sourd, enfin un véritable hurlement. Des décennies après l'avoir entendu, Jean le décrit avec une précision quasi chirurgicale et dépeint avec autant d'acuité la *sidération* et l'*effroi* qui l'ont habité cette nuit-là : « *Les poils de mes avant-bras se dressèrent, figés au garde-à-vous. Eberlué, j'écoutais ce long hululement de sirène. Un cri au-delà de la douleur. Bizarre.* […]. *Son cri démarrait dans les graves. Il semblait produire*

[1] Ibid, p. 768-769.
[2] Ibid, p. 770.

un effort gigantesque. Et le hurlement montait… montait pour finir dans un cri strident et aigu. La plainte s'achevait dans un semblant de gargouillis et de sanglots ».

Il s'enquiert des raisons de ces cris auprès du chef de garde et celui-ci, embarrassé, le nez sur ses chaussures, répond que « *"ce n'était rien. Il ne fallait pas s'en faire, c'était comme ça"* ». Mais dans les semaines qui suivent, Jean, qui entend à nouveau les hurlements épouvantables, ne veut pas en rester là. Comme Paul, désireux de connaître la vérité à propos du prisonnier passé de vie à trépas dans des conditions mystérieuses, Jean gagne la confiance d'un soldat du Quartier Général et l'interroge. Une fois de plus, la réponse est *humiliante* et surtout *terrible* : « *"Ben dis donc, t'es un branque toi* […] *c'est l'équipe de la gégène qui se donne de l'exercice !* ».

Ainsi, la torture, dont il croyait s'être éloigné définitivement, depuis l'altercation avec le Capitaine, l'avait rattrapé. Le baraquement où il séjournait n'était plus qu'à cent mètres de la fameuse maison alors qu'auparavant, au commando, il en était séparé par un demi-kilomètre. Le soupirail de la cave débouchait sur une rue, en pleine ville, et par un effet de répercussion sur les murs, les hurlements lui parvenaient comme s'ils étaient tout proches. Et il n'était pas le seul, bien sûr, à les entendre ! Or, commente-t-il avec *amertume* : « *Personne n'a jamais moufté ! La guerre d'Algérie m'a beaucoup appris sur la lâcheté des hommes !* »[1]. Et peut-être aussi sur sa propre lâcheté ?

- **Une parole retenue**

Denis n'a, semble-t-il, pas eu à connaître directement de faits de torture mais sa formulation à ce propos m'a laissée néanmoins songeuse. En effet, après avoir parlé des égorgements pratiqués parfois par le FLN, il "enchaîne", en quelque sorte, sur la torture, en écrivant ceci : « *Pendant que je suis lancé à décrire des horreurs, je vais vous parler de la torture ; je connais des histoires que je ne vous raconterai pas, mais qui étaient dignes de ce que faisait la GESTAPO* [en capitales dans le texte] *entre 1940 et 1945…* ». Les points de suspension autorisent à penser qu'il en sait effectivement assez long sur le sujet, mais quoi ? Pourquoi est-ce si *indicible* ? S'agit-il, comme il le laisse entendre, d'histoires au sens littéral, c'est-à-dire de faits qui lui auraient été rapportés, ou a-t-il pu être le témoin direct ou indirect de telles pratiques au sein de son Escadron ?

En outre, on retrouve, dans ses propos, une référence déjà présente dans plusieurs récits de vie, dont le sien : la référence suprême, absolue, celle de l'Occupation allemande, du nazisme et des pratiques les plus effroyables d'un des ses services de police. Est-il utile, une nouvelle fois, de le rappeler, en 1960, lorsque Denis part en Algérie, la Seconde guerre mondiale n'a pris fin que depuis quinze ans, soit seulement une demi-génération, et beaucoup de spécialistes évoquent la nécessité du passage d'au moins une génération (environ trente ans) pour qu'une transmission un peu apaisée puisse se faire sur un tel traumatisme.

Pour Denis, cette période de moratoire, de purgatoire disent certains, n'est pas encore passée. Il s'agit toujours d'un passé qui ne passe pas. Or, il se répète déjà et, cette fois, l'occupant, et avec lui le tortionnaire, est son propre pays, celui là-même qui, quinze ans plus tôt, était encore la victime. De plus, né en 1937, Denis a vu sa petite enfance marquée par le conflit de 39-45. Certes, il n'avait que deux ans, au moment où la France a déclaré la guerre à l'Allemagne, mais il en avait huit à la Libération. A huit ans, un enfant a déjà de nombreux et précis souvenirs. Je peux donc émettre l'hypothèse que, comme Paul à propos des assassinats perpétrés par l'Armée française et comme Jean, lorsqu'il raconte les faits de torture dont il a été témoin et quasiment participant, ses croyances dans les valeurs républicaines de la France, à lui, l'instituteur public, ont été furieusement mises à mal.

Tout comme Jean, Denis a essayé de comprendre et il est allé interroger des tortionnaires (cela laisserait supposer qu'il a été à leur contact mais jusqu'où ?). Leur réponse a été peut-être un peu plus tranchée que celle faite à Jean quoique… : « *Voici la façon dont ils*

[1] Annexe n° 5, p. 799-801.

justifiaient aux yeux des autres et à leur propre conscience de tels faits : "On torture un type, on le bousille même, il faut faire abstraction de toute sensibilité et penser que si on obtient des renseignements, cela permettra de détruire quelque chose chez l'ennemi et surtout ça permettra peut-être de sauver des vies française, vies qui sont à nos yeux plus précieuses que tout et dont la protection est la raison de notre présence sur le sol algérien ».

Il est à noter que les "si" et "peut-être" laissent planer le doute sur le bienfondé de la torture mais Denis ne les commente pas. J'ai osé imaginer, cependant, qu'ils ne le rassurent en aucune manière sur la légitimité de ce genre de pratique. En revanche, il achève ce court chapitre de son manuscrit en signifiant que, quelles que soient les raisons, bonnes ou mauvaises, à l'origine de la torture, lui, Denis, aurait conservé son humanité : « *C'est pourtant une chose que je n'aurais pas pu faire* »[1], conclut-il.

- **Ne pas penser pour ne pas souffrir**

Philippe, quant à lui, rapporte une expérience indirecte de la torture, qu'il situe, avec sa précision coutumière, dans la nuit du 26 au 27 décembre 1955, soit à peine plus d'un an après le début de la guerre. Il emploie, pour qualifier cette étape dans son parcours algérien, l'expression « *marquée au fer rouge* ».

Compte tenu de la tempête qui sévit en ce lendemain de Noël, lui et les autres Sergents sont à l'abri et conversent lorsqu'ils entendent des hurlements de douleur. Ils apprennent alors que « *les "services spéciaux" interrogeaient à la "gégène" des suspects préalablement passés à tabac* ». Malgré leur désir de ne plus rien entendre, cela s'avère impossible. Comme dans l'expérience de Jean, décrite un peu plus tôt, les cris se répercutent sur les murs du bâtiment scolaire endommagé, situé aux abords de leur tente.

Philippe découvre ce jour-là une nouvelle pratique de guerre avec *stupéfaction* : « *Quelques naïfs dont j'étais*, écrit-il, *avaient attendu cette date pour apprendre de quoi il retournait* ». Curieux lui aussi, il s'informe et apprend que les services de renseignements utilisent « *une grosse magnéto* », destinée à alimenter les postes de radio, munie d'une sorte de pédalier que l'on actionne avec les mains. Il découvre également que ces services sont renforcés par quelques volontaires se trouvant, comme lui, stationnés à proximité.

Il semble, à la lecture, que les émotions et sentiments éprouvés sur le moment et quarante ans après n'aient pas été tout à fait de même nature. A propos de sa réaction de l'époque, Philippe écrit avec un certain *remords* qu'elle était de l'ordre d'une "tolérance" un peu forcée : « *Nous n'étions pas tellement vertueux*, avoue-t-il, *et nous admettions volontiers que, utilisée pour notre sécurité, la torture pouvait être admise*. […]. *Même si le procédé pouvait nous choquer, nous le pensions limité dans son usage*. […] *parce que nous ne le pensions pas généralisé* [et] *posé en principe de guerre, il n'altéra pas trop des consciences qui aimaient mieux survoler l'évènement* ». Par ailleurs, la Section de Philippe ne fournit pas de volontaires, « *un heureux hasard*, précise-t-il, bien conscient que ses hommes n'étaient pas si différents des autres, *qui, indéniablement, éloignait de nous le problème, le reléguait entre des mains que nous ignorions et que nous préférions ignorer* ».

Plusieurs décennies plus tard, en rédigeant ces lignes, Philippe est beaucoup plus sévère, voire impitoyable à l'égard de l'Armée française, de certains de ses officiers et des soldats volontaires, trouvant là « *l'occasion de satisfaire leurs instincts pervers*. » Lui aussi, comme Denis, compare la gégène aux pratiques fascistes, expliquant, avec un *cynisme* affecté, que « *dix ans après, les techniques* [de la] *Gestapo* […] *avaient indéniablement été modernisées…* ». Lui, le croyant, va même jusqu'à s'indigner que ces hurlements aient retenti ce lendemain de Noël, dans le silence de tous, « *au milieu de l'allégresse d'un monde chrétien qui venait tout juste de fêter le rachat de l'homme* ». Serait-ce sa foi qui vacillait, à l'instar des idéaux laïcs et républicains des autres narrateurs ?

Comme Jean, comme Denis, Philippe éprouve le besoin de s'informer et même de se

[1] Annexe n° 6, p. 918.

documenter. Ainsi fait-il référence à un article : « *Le problème avait été posé dés 1951* [avant la guerre donc] *par un journaliste* […] *car la torture était une pratique aussi ancienne que la Police algérienne !* » Et il ajoute qu'en mars 1955, c'est-à-dire six mois avant son arrivée en Algérie, « *le rapport Wuillaume avait donné carte blanche à la Police en ce domaine* ». Enfin, à l'époque où se déroulaient les faits, « *les prérogatives de la Police algérienne étaient déférées à l'Armée et on en venait à une banalisation des techniques de torture* »[1], conclut-il.

Trois des quatre narrateurs ont donc été confrontés à la torture, soit en entendant les cris de douleur des suppliciés à proximité, soit en s'étant fait rapporter des "histoires", dont on ignore comment elles sont parvenues à leurs oreilles, voire en y ayant assisté.

Tous ont été choqués mais à des degrés divers, Philippe considérant que cette pratique était peut-être nécessaire, dans des situations limitées, voire exceptionnelles, Denis et Jean estimant qu'elle était inutile, la plupart du temps, et surtout inacceptable, dans un pays comme la France, qu'ils considéraient comme porteur des valeurs universelles des Droits de l'Homme.

Les trois ont cherché à comprendre, soit en interrogeant ou en observant directement les tortionnaires, comme Denis ou Jean, soit en se documentant à l'aide de textes divers permettant de replacer la torture dans son contexte historique et dans son ampleur réelle.

Aucun n'a accepté de faire partie des volontaires, même si Jean s'est un peu "cherché" à un certain moment. Il en ressort pour ces hommes, qui endossent la culpabilité de toute une génération, une restauration de l'image de soi.

Quant à Jean, peut-être le plus "fragile" dans cette période troublée, l'expérience lui a permis de mieux se connaître et de se respecter.

19.5. Un traitement des cadavres totalement incompris

Dans les représentations que j'avais de mon objet de recherche, et surtout après m'être appuyée, dans ma première partie, sur de nombreux ouvrages, je m'étais préparée à lire les traumatismes des anciens appelés inhérents à la mort, et tout particulièrement à celle des soldats français auxquels ils pouvaient s'identifier. J'avais attribué à tort la question du corps non recouvert de la mère de Scholastique Mukasonga à un trait culturel. Je n'avais donc pas envisagé que le sort réservé aux dépouilles, le *post-mortem*, pourrais-je dire, puisse être lui-même objet de traumatisme. Or, chez les quatre narrateurs, cet aspect de la guerre est non seulement abordé spontanément dans les récits mais de manière assez récurrente et profonde.

➢ Le "bicot" ou l'homme sans nom

J'ai choisi de faire en premier lieu référence au texte de Philippe car il est, selon moi, celui où l'expression de la douleur, de la honte et la résonance des faits dans sa propre histoire sont les plus fortes.

En effet, pour relater une des ses expériences les plus extrêmes, Philippe commence par un retour en arrière dans les années 1946-1947 (il a alors douze ou treize ans). Son père, gérant d'une bonneterie, avait embauché un ouvrier algérien. A la maison, tout le monde appelait l'"étranger" (légalement à l'époque, il était français), le "bicot" et Philippe est d'ailleurs incapable, en mobilisant ce souvenir, de se rappeler son prénom. Il se souvient par contre avec netteté du « *regard insolent* » qu'arborait cet homme, chose inhabituelle dans cette période et très mal vue. Rétrospectivement, il fait le lien entre le massacre de Sétif* (mais cela aurait pu être Batna*) qui ne s'était produit qu'un ou deux ans plus tôt : « *L'attitude du "bicot"* […] *tenait compte sans aucun doute* […] *du mépris ignominieux affiché par la France* ».

Tout de suite après ce bref retour, sur un passé dont il ne se sent *pas fier*, même si, tout

[1] Annexe n° 3, p. 562.

jeune adolescent, il ne faisait que reproduire les propos racistes de ses parents (propos qui, du reste, ne passaient pas forcément pour racistes à l'époque), il passe à un autre homme, algérien lui aussi et dont il ne connaîtra non plus jamais le nom. Il le rencontre, ou plutôt il le découvre fortuitement dans le camp de B., « *assis à même le sol, les poignets garrottés derrière le dos par la même corde qui* » entravait ses chevilles, sous une tente où était entre autres stocké le linge sale des Français. Il apprend alors que le Commandement attend le passage d'un convoi pour l'évacuer avec les ballots de linge.

Le prisonnier est en très mauvais état de santé. Ses mains sont nécrosées. Il geint jour et nuit. Il demande de l'eau. Durant trois jours, Philippe et quelques compagnons lui apportent à boire ou une écuelle de soupe, en se cachant de leur hiérarchie, et même du reste de la troupe, en qui ils n'ont guère confiance pour garder le secret. Mais malgré ces attentions, l'homme meurt la troisième nuit.

Philippe décrit avec beaucoup d'*émotion* et notamment de *colère* ce qu'il a ressenti durant ces trois longs jours (et nuits) de gémissements ininterrompus. La colère d'abord, à l'adresse d'une Armée qui ne respecte pas la Convention de Genève pour « *un être inférieur qui ne méritait même pas l'aumône d'une détention décente et d'un peu d'eau et de nourriture* ». Un être tellement inférieur que « *les bêtes bénéficiaient de plus d'égards : nous avions,* écrit Philippe, *eu maintes occasions de recueillir des chiens dans la Compagnie et nous les avions soignés, alimentés, caressés* ». Le *traumatisme* non résolu, ensuite, puisqu'il a encore aujourd'hui deux de ses sens en éveil : l'olfaction (« *l'odeur d'immondices et de chair pourrie était horrible* ») et l'ouïe (« *tes plaintes s'étaient muées en râles* »). Et il ajoute, quant à ces deux réminiscences sensorielles : « *Constantes, entêtantes, je savais qu'elles résonneraient en moi à vie* ».

Jusqu'ici, l'on pourrait penser que ces faits pussent figurer dans le sous-chapitre précédent, car il s'agit bien d'une forme d'homicide par défaut de soins. Or, l'évènement rapporté par Philippe ne s'arrête pas au décès du prisonnier mais atteint son paroxysme dans les paragraphes qui suivent, décrivant ce que son corps devient. La nuit suivante, en effet, de manière là aussi quasi secrète, une équipe est chargée de l'enterrer. Elle emporte le cadavre, roulé dans une vieille couverture et, soit par manque de courage, soit pour mieux le faire disparaître, décide de le plonger dans les anciennes "toilettes" de la caserne.

La *fureur* et l'*indignation* de Philippe sont à leur comble : « *Pour faire pleine mesure dans le sordide*, semble-t-il crier, *dans le mépris de l'être humain et de sa dignité, pour mieux garantir une décomposition méphitique de ton corps, on a imaginé de les jeter* [*tes misérables restes*] *dans les latrines du camp qui n'étaient plus utilisées. Qui étais-tu dis-moi ? Quel crime effroyable avais-tu donc commis pour que l'Armée française s'abaisse à une telle abjection ? Quelle justification peut être produite à des actes tels qu'ils foulent aux pieds la créature humaine et dans sa vie et jusque dans sa mort ?* ».

Il parvient à admettre, sous certaines conditions, ce qu'il appelle pudiquement « *la pression physique exercée sur le prisonnier par la recherche du renseignement* », mais il ne trouve aucune excuse possible à une telle conduite : « *où trouver la "légitimation" de ceux qui ne respectent même pas les morts ?* […]. *Cet Aurésien, notre adversaire, nous l'avions condamné à une mort la plus abominable qui soit mais cela ne suffisait pas : son cadavre n'était digne que des déjections de ceux qui l'avaient fait périr* ».

A cet inconnu, ignoré jusque dans la "tombe", il n'ose pas directement demander pardon, ce qui serait peut-être lui faire une nouvelle fois offense, mais préfère lui adresser un questionnement, dont on perçoit qu'il le pose surtout à ceux qui, cette nuit-là, ont permis ce sacrilège suprême. « *Pourras-tu jamais* […] *pardonner, oublier, effacer l'ignominie ?* […]. *Ces jeunes hommes autour de toi étaient tes ennemis, c'est vrai. Mais ils savaient aimer.* […] *leurs pensées revenaient sans cesse vers l'affection d'une famille qui les attendait, vers la tendresse d'une mère, vers les baisers de leur promise. Comment pouvaient-ils éprouver une telle haine envers toi ?* »

Philippe, à ce moment du récit, cherche à analyser son positionnement d'alors. Et il est partagé. D'un côté, il éprouve une *culpabilité* évidente, celle que ressent le témoin d'un crime

et qui devient complice par sa passivité, comme Paul à l'occasion des deux assassinats perpétrés par sa Compagnie : « *N'aurait-il pas fallu que nous osions hurler, que nous sachions dénoncer cette déchéance ?* », s'interroge-t-il. De l'autre, il semble se rassurer à demi lorsqu'il évoque « *l'infraction absolue à* [sa] *fonction de sous-officier* », celle qui l'a conduit à porter secours au prisonnier. En tant que croyant, il fait référence à l'abbé Pierre et, sans doute y trouve-t-il un réconfort et peut-être même un peu de fierté : « *"Sur quoi serons-nous jugés, demandaient les disciples. Et le Christ dit seulement : j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été malade.* […]. *Vous m'avez donné à manger et à boire"* ».

Néanmoins, sa foi, de nouveau, est ébranlée : « *Est-ce que le Bon Dieu des Chrétiens avait oublié de se promener par ici et de voir ce qui se passait ?* »[1], se demande-t-il. Au traumatisme non résolu s'ajoute son corollaire le plus fréquent, celui de l'effritement, sinon de l'*effondrement des valeurs*, des idéaux et, ici, des croyances.

➢ Une compassion partagée entre les morts et les vivants

A l'occasion du premier chapitre sur les conditions de vie, et notamment celles engendrées par le climat parfois extrêmement chaud du *djebel* algérien, j'ai rapporté la soif intense de Paul qui avait failli lui coûter des hallucinations. Ce jour-là, s'il ne peut pas boire, c'est parce que l'*oued*, dans lequel il aurait dû remplir son bidon, est infecté par deux cadavres en décomposition. Certains de ses hommes, les plus pressés, et qui ont déjà bu, sont pris de violentes nausées.

Outre la *pitié* qu'il éprouve à l'égard des soldats qui ont avalé l'eau putride, il semble ressentir de la *compassion* à l'adresse de ce qu'il reste de ces deux êtres humains et de ce qu'a dû être leur fin, leur rendant ainsi un peu de vie. « *Là, devant moi,* raconte-t-il, *en plein milieu de l'eau vive, comme agrippés désespérément aux branches d'un arbre mort, deux cadavres : deux hommes dans un état de décomposition si avancée qu'ils semblaient sortir d'un film d'épouvante* ».

La mobilisation de sa mémoire oblige Paul à revivre cet instant qui reste brûlant, si réel et si proche à la fois, et le *traumatisme* se profile : « *A la simple évocation de ce que mes yeux virent ce jour-là,* explique-t-il, *mon estomac se révulse encore, ma répulsion demeure, l'horreur ne s'est jamais effacée* ». Néanmoins, il espère que la mise en mots de cette cruelle expérience lui permettra de surmonter ce "passé qui ne passe pas" : « *Peut-être qu'avoir écrit ces lignes, vous avoir confié ce pesant souvenir, contribuera à gommer ces visions d'horreur ?* ».

Il conclut cet épisode par le contraste offert par une nature si magnifique et le sort atroce infligé à ces deux corps sans sépulture, pourrissant au milieu de l'eau : « *le paradis n'est jamais bien loin de l'enfer. Je l'ai encore vu ce jour-là* »[2].

Même contraste lors d'une nouvelle "rencontre" avec un cadavre « *dans un décor de rêve et de paix* ». Cette fois-ci, toujours au bord d'un *oued* presque à sec, laissant, ici ou là, de petits ilots de sable entourés de végétation, l'homme de tête arrête la Section par un geste de la main. Les roseaux ont bougé. L'Adjudant fait crier en Arabe par un des nomades musulmans : « "- *Sors de là, les mains sur la tête, on ne te fera aucun mal* "». Après plusieurs sommations, rien ne se passe. L'Adjudant décide donc de tirer à l'aveugle à hauteur d'homme. Ce que la Section découvre après avoir écarté le rideau de roseaux la laisse pantoise : un homme athlétique est allongé sur le dos, une balle au milieu du front. Comme *Le Dormeur du val*, d'Arthur Rimbaud, auquel Paul l'associe. Et il est complètement nu.

Paul, comme les autres, détermine, avec *stupeur* et *peine* à la fois, le motif véritable de sa mort. S'étant déshabillé pour faire ses ablutions dans la rivière, sa pudeur l'a empêché de se présenter aux soldats français dans sa nudité. Paul souligne alors que mourir de honte peut être autre chose qu'une simple expression mais recouvrir une réalité. Une fois de plus, il éprouve de la tristesse pour cette mort si stupide, et en même temps si "touchante", mais aussi

[1] Annexe n° 3, p. 583-584.
[2] Annexe n° 4, p. 689.

du *remords* de devoir laisser un cadavre sans sépulture. « *Peut-être seuls les chacals le retrouveront-ils*, écrit-il avec crainte, *et cet homme viendra grossir le nombre des dizaines de milliers de disparus dans cet interminable et inutile conflit* ».

Il éprouve également de la *compassion* pour son Sergent B., désigné photographe de la Compagnie, et qui devait "immortaliser" (le mot est finalement terrible quand il s'agit d'un défunt) le portrait des hommes qui avaient été tués au cours des opérations. Ce travail permettait l'identification des *fellagha* et, notamment, de ceux qui jouaient un rôle-clé dans la guérilla. C'est pourquoi le Sergent B. se faisait souvent aider par un autre soldat qui retroussait les lèvres du mort. En effet, un homme qui avait des plombages ou, mieux encore, des couronnes dentaires, était nécessairement, dans le contexte d'un "pays" misérable, de très bonne famille, donc instruit et, potentiellement, un chef de guerre.

C'est avec un peu de *honte* mais surtout de la *commisération* pour le photographe et pour les ennemis auxquels on infligeait ce traitement, que Paul s'adresse à ses lecteurs : « *Ils furent des centaines de B. durant cette guerre* […] *qui durent prendre des milliers de photos post-mortem. C'est bien triste et cela doit vous choquer que je vous en parle avec tant de détachement. Pourtant, croyez-moi, quand on a juste un peu plus de vingt ans, ça vous marque ces images-là, et si le radio, derrière moi, crut bon de dire, en désignant les trois fells allongés dans la neige qui buvait leur sang : "En voilà trois qui n'auront plus mal aux dents", c'était pour cacher son émotion et se donner l'illusion d'être insensible à la mort d'un ennemi. Belle saloperie la guerre, qui nous fait toujours dire : "Il vaut mieux que ce soient eux plutôt que moi* »[1].

A l'occasion d'un autre fait d'armes, Paul manifeste cette fois sa *colère* contre la conduite de deux de ses nomades musulmans sur un autre cadavre. Un jour, alors que sa section est dissimulée au bord d'une piste, elle aperçoit un homme descendant en courant la pente au bas de laquelle se trouve la piste. L'homme est en train de se jeter littéralement dans "la gueule du loup". Dans cette zone interdite et armé d'un pistolet automatique, il ne peut s'agir d'un simple paysan égaré. Donc, une rafale le tue net. Paul, malgré les ordres qu'il lui incombe d'appliquer, ressent d'abord de l'*affliction* pour cet homme si jeune : « *j'éprouvai de la peine*, dit-il, *à le voir étendu, immobile à jamais, dans la poussière et la caillasse. Je pensai à sa famille qui l'attendrait en vain* ».

Mais c'est surtout sa *honte* et sa *rage* que Paul veut dépeindre, à ce moment de son récit, à l'adresse de ses hommes qui, à peine le jeune *fellagha* mort, se précipitent pour lui subtiliser qui sa montre, qui ses pataugas. « *Cela me choqua et déclencha ma fureur*, explique Paul, *mais que répondre quand ils me dirent en chœur : "Mais mon Lieutenant, il n'en aura plus besoin" ? Je leur répondis quand même qu'ils étaient des soldats, pas des brigands, ni des bandits de grands chemins. Seulement, aux regards de mes nomades musulmans, j'eus l'impression de ne pas avoir été bien compris*. » Cependant, les reproches de Paul font tout de même leur petit effet et peut-être peut-il s'en enorgueillir : « *L'affaire fut classée sans suite mais ne se reproduisit plus* »[2], conclut-il.

➢ Des volontaires décriés

Denis aborde le respect dû aux défunts lorsqu'il évoque la participation aux embuscades. Etant affecté à un Peloton d'Hommes de Réserve, lui et ses compagnons, comme l'indique le nom de leur unité, sont mis "en réserve" en cas de besoin. Si une opération est décidée, le Commandement sollicite donc le Peloton.

Décrivant ce principe de fonctionnement, Denis semble s'emporter dans une *colère* non dénuée de *dégoût*. Il y avait, écrit-il en lettres capitales, « *TROP DE VOLONTAIRES* » s'empressant d'ajouter, « *j'en suis encore écœuré* [souligné dans le texte] […] *d'avoir vu des "p'tits gars bien comme il faut", plutôt timides, qui paraissaient être juste sortis des jupes de leur mère, volontaires pour aller tirer comme des lapins, du haut d'une falaise, dans le*

[1] Ibid, p. 686.
[2] Ibid, p. 685.

passage en contrebas, des êtres humains. […]. *Il refusait du monde* [souligné dans le texte], précise-t-il à propos du Capitaine. *Je n'en suis pas revenu* ».

Passé cet emportement et cette amertume, Denis tente de comprendre, s'interroge sur la nature de l'être humain. « *Quand il est sûr de l'impunité*, écrit-il, *l'être humain ordinaire est-il un tueur né ? Aime-t-il savoir l'effet que l'on ressent en tuant son semblable ?* […]. *Jamais je n'aurais cru ça, il faut l'avoir vécu. Ca va chercher loin… et c'est inquiétant…* ». Dans ce "jamais je n'aurais cru ça", ne faut-il pas entendre, là encore, *l'effondrement des valeurs* auxquelles il avait jusqu'alors adhéré ?

Réaliste, lucide, il admet néanmoins que les embuscades font partie de la guerre, étant d'ailleurs elles-mêmes employées par l'Armée ennemie et constituant « *la terreur du "trouffion"* ». « *Je sais bien*, concède-t-il, *qu'il fallait que cela se fasse mais qu'on laisse cette besogne à des soldats de métier ou à des hommes désignés, qui font cela par devoir et obéissance de militaire* ».

Pour sa part, il est fier de ne jamais avoir été volontaire et, en passant, fier d'en avoir pourtant eu toutes les capacités, ce double mouvement de fascination-répulsion pour les faits d'armes n'étant pas toujours si éloigné que cela. C'est ainsi qu'il raconte : « *Je n'ai jamais participé à une embuscade* […]. *Pourtant, j'étais un très bon tireur (j'avais fait premier de l'escadron)* […] *on voulait me classer "tireur d'élite" en opération, heureusement, j'y ai échappé* ».

Pour conclure ce chapitre de son texte, Denis étend son propos, précisément, à son rapport aux défunts. Et, ce faisant, il étend son *indignation* : « *pas question de me déplacer pour voir des cadavres, soit dehors, soit quand ils étaient ramenés au camp pour des essais d'identification, alors que certains y couraient (les mêmes volontaires que pour les embuscades d'ailleurs)* ». Comme Paul, qui manifeste de l'empathie à l'égard de son Sergent en charge de la tâche pénible de devoir photographier les cadavres, lui, Denis, dont la passion de photographe est pourtant née en Algérie, dit clairement : « *Et évidemment encore moins envie d'en faire des photos, d'abord par respect pour un mort, quel qu'il soit* »[1].

- **Quand un doigt mérite le respect**

Les rites funéraires, qui sont tout à la fois la manifestation du respect dû aux défunts et un "passage" pour ceux qui restent après lui, même s'ils ont aujourd'hui perdu un peu de leur cérémonial, n'en demeurent pas moins l'une des quatre grandes catégories de rites universels sur lesquels les anthropologues s'entendent. Quant aux paléoanthropologues, ils désignent souvent le début de l'humanité comme correspondant au début des pratiques de funérailles, même dans leurs formes les plus sommaires. Dans les faits que j'ai rapportés ici, Jean et ses camarades ont porté ce rite jusqu'à son expression la plus minimaliste et la plus extrême à la fois.

Cet évènement se déroule à l'issue du premier attentat, celui où le sang et la terre mêlés se déversent dans la rue en « *une masse gélatineuse* ». A un moment donné, dans ce magma informe, un des appelés, en charge du nettoyage, aperçoit un objet allongé et de forme cylindrique. La discussion s'engage autour de la nature de cet objet. Certains suggèrent qu'il s'agit d'un doigt, les autres réfutent la proposition. Après lavage à l'eau claire, il s'avère que les premiers ont raison. Une autre discussion s'engage sur la destination de l'"objet", il ira à l'hôpital. Là, nouvel embarras : le chirurgien ne sait pas à qui il appartient et, dans le contexte de l'attentat, a mieux à faire que de rechercher son "propriétaire".

Retour à l'envoyeur et nouveau débat : « *Il s'ensuivit,* raconte Jean, *une longue discussion, qui aurait pu s'éterniser, si l'un d'entre nous, féru de culture judéo-chrétienne, n'avait proposé une solution simple : l'enterrer. Ainsi fut fait. Si rien n'est venu le déranger, "notre" doigt doit être toujours sous terre, dans un square de B., sous un laurier rose !* »[2].

[1] Annexe n° 6, p. 907.
[2] Annexe n° 5, p. 758.

Ainsi, les mauvais traitements infligés aux cadavres des ennemis font-ils partie des faits traumatisants que retiennent les quatre narrateurs.

Pour Philippe, la symbolique d'un corps, jeté dans les déjections humaines de ceux qui l'ont laissé mourir dans d'atroces conditions, est insoutenable et ébranle ses valeurs, et surtout sa foi en la religion chrétienne. Et ce d'autant plus qu'en écho lui revient le mépris dont un autre algérien, jamais nommé, jamais traité comme un être singulier, a été victime dans sa propre famille, mépris dont il porte le fardeau encore aujourd'hui.

Quant à Paul, s'il ne parle pas du sort réservé aux cadavres, peut-être parce qu'il ne relevait pas de sa compétence, il évoque néanmoins un certain malaise à devoir donner l'ordre de prendre des photos *post-mortem* et de toucher à l'intimité des corps, en faisant ouvrir la bouche pour en révéler l'état de soin porté aux dents. Il s'insurge aussi sur le pillage des objets appartenant aux dépouilles (là encore le mot est bien choisi quand il s'agit de "dépouiller" les corps).

Denis partage la même indignation à l'égard de ceux qui se portaient volontaires pour "chasser du *fellagha*" et qui se précipitaient pour voir ou photographier les cadavres ramenés au camp.

Pour Jean, enfin, même un simple doigt retrouvé dans les débris humains d'un attentat impitoyable et d'une violence inouïe, et quelle que soit son origine, française de souche ou musulmane, mérite de fait un enterrement en règle et le respect dû à celui qui, probablement, a trouvé la mort. Ce doigt est aussi un symbole, mais ici positif, celui d'un corps explosé, dont le cérémonial fait à l'une de ses parties les plus infimes vient pallier l'absence du rite.

Néanmoins, chez les quatre auteurs, un peu de fierté ressort de ces expériences douloureuses, et avec elle, un peu de réconfort. Chez Philippe, le soin, même modeste, apporté au prisonnier agonisant ; chez Jean, le respect donné au doigt retrouvé ; chez Paul, l'indignation exprimée à ses hommes et le fait que de tels comportements ne se reproduisent plus ; chez Denis, enfin, sa capacité à refuser de participer aux actes de voyeurisme consistant à s'abreuver des cadavres par le regard ou pire par la photo, comme s'il s'agissait d'un paysage à rapporter d'un beau voyage ou d'un tableau de chasse à ramener pour faire envie aux amis.

19.6. Des exactions à peine possibles à voir

La encore, comme pour le sous-chapitre intitulé "De la fascination-répulsion à l'égard d'une Institution hautement virile", il eut été partial ou à tout le moins partiel de taire les traumatismes subis par les visions des exactions* commises par le FLN. Certes, les faits s'y rapportant sont extrêmement minoritaires, en proportion de ceux qui décrivent les actes barbares dont les autorités françaises se sont rendues coupables, mais deux parmi les narrateurs ont été les témoins de ce qui a constitué une expérience atrocement douloureuse.

➢ Punir jusque dans l'au-delà

Seul Jean rapporte longuement un fait barbare commis par le FLN, même s'il y est fait ici ou là allusion dans les manuscrits des trois autres auteurs. Ce jour-là, à l'aube, de retour d'une énième patrouille, le commando auquel il est affecté reçoit un appel radio lui annonçant l'assassinat d'un musulman au village indigène, voisin de la caserne. La victime est un garde-champêtre *chaouïa*, ancien combattant de la première guerre mondiale, d'où « *sa traîtrise supposée* ».

Les jambes de l'homme sont tournées vers la ville européenne la plus proche et non en direction de La Mecque, comme le préconise l'Islam, message probable de ses assassins à l'intention de sa famille et des Français. Comme dans le sous-chapitre précédent, Jean éprouve de la *tristesse* pour le traitement infligé au cadavre : « *cette histoire de la Mecque me chagrinait. Bon Dieu, même dans la mort, ses assassins, les fells, avaient privé cet homme de son bien le plus précieux : sa religion* ».

Pendant que les autres soldats assurent le bouclage du village, Jean est chargé de garder le corps afin que les habitants ne puissent s'en approcher. N'ayant rien de mieux à faire, il l'observe et découvre ce que beaucoup de participants à la guerre d'Algérie dénomment depuis plus de cinquante ans, à l'aide d'une formule terrible, le "sourire kabyle". Jean est saisi par la *sidération* : « *Le garde-champêtre avait été égorgé. Oh ! Pas un banal égorgement, vous savez, crac, le couteau qui vous coupe la gorge. Non. Là, nous étions bien en présence d'un sourire kabyle fait dans les règles de l'art. Une gigantesque plaie, large, profonde, partait de l'oreille gauche, descendait vers la pomme d'Adam, pour remonter ensuite vers l'oreille droite*. […] *la béance, énorme, ouvrait dans le cou comme une deuxième bouche sous le menton* ».

Mais Jean n'est pas "au bout de ses peines", selon l'expression consacrée et qui, ici, prend tout son sens. A ce moment du récit, il parle de lui à la troisième personne, signifiant sans doute le *clivage psychique* se formant en lui pour le protéger : d'un côté, Jean, chargé de surveiller un cadavre, et qui observe le « *monstrueux sourire* » auquel, peut-être, il avait été un peu "préparé", de l'autre « *un frêle jeune homme de vingt ans au fin fond des Aurès*. […]. *Il ne voyait pas. Il se refusait à voir. Il ne pouvait pas voir "l'innommable"* ! » S'approchant un peu plus près, il découvre près du corps ce qu'il appelle d'abord « *un tas d'immondices* », ressemblant à une sorte de serpent enroulé sur lui-même. « *Interloqué, ahuri, le jeune homme regardait ce tas immonde. Il ne comprenait toujours pas* ».

Lorsqu'il découvre enfin l'horreur ultime, le jeune soldat redevient à nouveau Jean et reprend le "je" du début : « *mon regard finit par admettre la vision abjecte : un trou béant dans le ventre ! Un trou immense… où… où les viscères avaient été remplacés par de gros cailloux.* […]. *L'amas immonde, posé à côté du cadavre… était ses intestins* ». Cette expérience insoutenable sera, à jamais, l'objet de *réminiscences* car, malgré un nombre important de cadavres "rencontrés" pendant le reste de la guerre, Jean constate que « *seul ce garde-champêtre éviscéré émerge de* [son] *inconscient*. […]. *Jusqu'à ma mort,* ajoute-t-il, *je conserverai la vision, de cet homme* […] *anéanti, humilié, mutilé… privé de sa mort* ».

Une fois de plus, l'*écroulement des idéaux*, des convictions se manifeste dans la phrase qui conclut le chapitre de son récit : « *Mon respect pour le genre humain a singulièrement flanché, failli, que dis-je touché le fond du fond, ce matin-là* ».[1]

- **Le paradis pour les animaux, pas pour les hommes**

Lorsque Denis raconte la mort de son ami très cher, dont le convoi, parti ravitailler les populations est attaqué par le FLN, il constate avec un peu de soulagement qu'il n'a pas été mutilé. Mais il ajoute que « *ce n'était pas toujours le cas pour nos autres morts* », manifestant en cela *la proximité* et peut-être *l'identification* à tous les jeunes soldats français qui, comme lui, couraient ce risque après la mort.

Il explique également que lorsque « *les animaux étaient égorgés, la tête* [était] *tournée vers La Mecque, faute de quoi la chair était déclarée impropre à la consommation* », ce qui rejoint le constat dressé un peu plus haut par Jean. En outre, il précise que si l'égorgement des bêtes était une pratique habituelle en Algérie, « *pour les islamistes* [et il emploie pour la première et l'unique fois ce terme], *égorger un homme, c'était l'empêcher d'aller au paradis* ».

S'il ne semble pas avoir été le témoin direct de mutilations sexuelles, en revanche, il a eu à connaître des "sourires kabyles" lui aussi. « *Les blessés français et les prisonniers du FLN ont payé un lourd tribut*, écrit-il avec *effroi*. *L'égorgement consistait à couper le cou, sous le menton, d'une oreille à l'autre en ne laissant que la colonne vertébrale et la nuque. J'en ai vu, c'est cauchemardesque. Le gars se vidait de son sang, il fallait souhaiter que le couteau coupe bien…* ».

Et il conclut ainsi : « *Quelle horreur : Voilà ce que la guerre est capable de produire* »[2].

[1] Annexe n° 5, p. 747-750.
[2] Annexe n° 6, p. 918.

Jean a donc eu à vivre par procuration le sort que certains membres du FLN accordaient à ceux qu'ils considéraient comme des traîtres à leur cause ou à leurs ennemis. L'épreuve était tellement impensable (et ce, au sens littéral du terme) qu'il a vécu une sorte de dissociation. Il regardait mais il ne voyait pas l'insoutenable. D'ailleurs, pour raconter les faits, Jean doit passer à la troisième personne, celle qui est aveuglée par l'insupportable, avant de revenir à lui, enfin, spectateur obligé d'une horrible mise en scène. Le traumatisme est là, dans toute sa définition et dans toutes ses étapes (sidération, clivage, effondrement des valeurs, reviviscences).

Quant à Denis, il compare les traitements infligés respectivement aux animaux et aux hommes et, tout comme il a estimé que, dans son Régiment, l'attention accordée aux premiers était plus grande que celle accordée aux soldats, il condamne les exactions commises entraînant, au-delà même de l'horreur de la mort, le manque de respect dû aux dépouilles.

Ce dix-neuvième chapitre est celui dont les faits ont été les plus pénibles à raconter pour leurs auteurs. Du reste, entre les lignes, j'ai cru comprendre que tous n'ont probablement pas pu être dits, malgré la volonté de témoigner, la volonté de transmettre, la volonté de se libérer ou encore celle de faire partager, sinon une réalité, jamais tout à fait atteignable, au moins une douleur. Ecrire, c'est peut-être aussi écrire pour ne pas tout dire, l'écriture de ce qu'il est possible de dire étant peut-être faite pour pouvoir taire le reste, ce qui ne pourra être reçu.

Ce chapitre a permis aussi de souligner à quel point les traumatismes ont été puissants et, pour certains, jamais tout à fait surmontés. Alors, que sont-ils devenus ? C'est ce que je me suis ensuite attachée à rapporter et à étudier.

Chapitre 20
« *L'éternel retour…* »

Un homme taciturne est un homme qui ne sait pas ou qui en sait trop long.
Proverbe chinois.

Pourquoi un tel titre en clin d'œil au film homonyme de Jean Delannoy ? Parce que celui-ci décrit l'impossible oubli de leur amour par un homme et une femme, et l'éternel recommencement de cet amour, malgré les vicissitudes de la vie. Parce qu'au vu des manuscrits étudiés, il semble que pour certains des appelés qui ont fait le récit de leur guerre d'Algérie, le retour vers leur foyer n'ait pas été qu'une simple traversée de la Méditerranée dans l'autre sens. Loin s'en faut. Le retour a duré, perduré, au sens où l'Algérie les a "habités" longtemps, voire toujours, comme l'amour de Tristan et Yseut dont s'inspire le film.

Sur les quatre narrateurs, seuls trois ont poursuivi leur récit de vie jusque dans les mois ou les années qui ont suivi. Deux d'entre eux sont allés presque jusqu'au jour où ils ont décidé d'écrire, si ce n'est jusqu'au cœur même de l'écriture.

Et tous, je crois pouvoir le dire, ne sont jamais rentrés tout à fait, au sens où l'on quitte un espace pour en pénétrer un autre. Ils traînent ou portent l'Algérie avec eux.

20.1. Une métamorphose subie

Si j'ai choisi, dans ce chapitre, de commencer par Paul, c'est parce qu'il est les seul des quatre appelés à être marié, et père d'un petit garçon, durant son affectation à une unité combattante. Dans l'ensemble de son récit, en fil rouge, la terrible blessure de la séparation est omniprésente. C'est à la fois celle qui l'abat et le stimule, celle qui le ronge et le rend prudent.

➢ Un homme transformé

La blessure de la séparation est aussi celle qui *inquiète* Paul. S'il ne doute pas de l'affection de son épouse et de la joie réciproque qu'ils auront à se retrouver, il craint en revanche que le bébé ne le repousse : « *mon fils que je n'ai pas vu grandir, que je ne connais pas et pour qui je ne serai qu'un inconnu. Dix mois ! Il va avoir dix mois et ne connaît pas le son de ma voix : serai-je un intrus dans ma maison ? Serai-je admis ou rejeté ?* »[1].

Lorsqu'il rentre chez lui, *son anxiété s'apaise*. Le bébé est rieur et bien joufflu. Ces rondeurs ne sont pas partagées par ses parents, les conditions plus que spartiates pour l'un, l'angoisse permanente pour l'autre, ayant donné au jeune couple une silhouette plutôt famélique. Mais ce n'est pas tant la perte de poids qui pose problème dans le récit (pour Paul, être "affuté", comme on le dit pour les sportifs, étant plutôt un atout pour crapahuter) que la *métamorphose* du caractère. Lui-même en aurait sans doute été peu conscient, l'évolution s'étant faite progressivement, si son épouse ne l'avait pas prise de plein fouet.

S'il parle peu de cette transformation, c'est avec une *amertume* et une *rancune* que l'on sent tenaces : « *Croyez-moi, ces vingt-sept mois* [la totalité de son Service National] *m'ont paru une éternité. On m'a volé une partie de ma jeunesse et on m'a rendu meurtri, vieilli prématurément. Je n'étais plus le même. Pierrette ne retrouva plus "son Paulo" rieur, blagueur, enjoué et insouciant. J'étais devenu taciturne, tant j'avais pris l'habitude de demeurer dans le djebel de longues heures sans parler* »[2].

Pour sa part, Paul se remettra de son *stress post-traumatique* mais tel ne sera pas le cas de tous ses compagnons d'infortune. Et pour souligner l'ampleur d'un phénomène mal connu, qu' « *aucune statistique ne nous dira jamais* », martèle-t-il, il prend l'exemple de trois

[1] Annexe n° 4, p. 686.
[2] Ibid, p. 701.

hommes qu'il a connus, et ce dans un rayon de quelques kilomètres autour de chez lui. « *Ainsi,* raconte-t-il, *dans le petit village où j'allais passer trente ans de ma vie* […], *deux anciens d'AFN se donnèrent la mort quelques années après leur retour. L'un, après avoir terrorisé femme et enfants, se pendit dans un appentis au fond de son jardin. L'autre s'éclata la tête avec son fusil de chasse pendant que sa mère vaquait aux occupations de la petite ferme familiale. Et dans un village voisin, un autre* […] *tuera son épouse avant de se donner la mort, laissant sept orphelins* »[1].

- **Un exil intérieur**

Chez Jean, outre quelques séquelles physiques (un problème d'audition, imputable aux attentats, et des gencives sanguinolentes liées à des carences alimentaires), la métamorphose est sans doute encore plus forte, et surtout plus durable, que chez Paul. Il la décrit en tout cas à plusieurs reprises et elle l'accompagne durant de longs mois, voire des années, avant que la chrysalide ne laisse enfin échapper un homme apaisé.

Les premiers temps, après une fête donnée par ses parents pour célébrer son retour Jean aspire à l'*isolement* : « *D'un naturel renfermé depuis mon enfance,* écrit-il, *un ours mal léché selon ma famille, je devins un solitaire. Désormais, j'allais rejoindre les hautes plaines de la solitude. Des plaines désertiques, semées de cailloux, de sable… Et d'enfermement sur soi-même. J'allais me retirer, peu à peu, de la société. M'éloigner de mes semblables. Me réfugier, pour cacher ma peine, dans ma tour d'ivoire* ».

Il explique également comment il se sent en quelque sorte *étranger* en son propre pays, faisant de nouveau référence au paysage : « *Après mon retour, les premiers jours, les premières semaines furent extrêmement pénibles. L'Algérie me collait aux basques. J'avais du mal à retrouver ma verte Normandie. J'y étais physiquement… Mais mon esprit était resté là-bas dans les Aurès. Il fallait me réapproprier la civilisation… et pour ce faire, il me fallait quitter la barbarie* »[2].

Quelques semaines plus tard, alors que son groupe d'amis tente de le distraire, il affecte une sorte de *détachement*, voire un peu de *dédain*, à l'égard de cette jeunesse, qui s'amuse stupidement, alors que la guerre continue à faire rage en Algérie : « *Ce jour-là,* rapporte-t-il, *j'avais le spleen*. […]. *J'observais d'un air distrait la "pauvre humanité" en train de gigoter sur la piste de danse* ».

Face à cette France, en plein dans les Trente Glorieuses, où la société de consommation explose, où les mœurs se "relâchent", déjà annonciatrices de mai 68 (les "évènements de mai", comme on les appellera, eux aussi, auront lieu juste 6 ans plus tard), il est en complet *déphasage* : « L*a guerre civile* [engagée par l'OAS] *se profilait à nouveau à l'horizon*. […]. *J'avais la douloureuse impression d'être égaré, perdu dans ce monde où les autres travaillaient, riaient, s'aimaient… et même dansaient dans ce petit bal de campagne* ».

Enfin, cette métamorphose de son comportement, de son caractère, il l'impute également à cette sourde *culpabilité du survivant*, si souvent rencontrée dans les états post-guerre. « *J'étais atteint, cet après-midi là,* explique-t-il, *de la mélancolie du rescapé. J'avais échappé par miracle à plusieurs attentats et embuscades. J'avais cru être libéré de toutes ces saloperies en redevenant un simple citoyen…* »[3]. Les trois points témoignent, dans un silence assourdissant, de son erreur.

Quelque temps plus tard, à son apathie et à son sentiment d'étrangeté succèdent la *colère* voire la *rage*. La révolte qui l'a habité tout au long de son Service Militaire, et qui semblait l'avoir quitté, pendant cet accès de solitude et de détachement, revient au galop. Et sa première victime lui est présentée par sa sœur. Celui-ci a le lourd handicap de désirer épouser, en même temps que la sœur de Jean, la carrière d'officier. Et il dispose d'autant d'enthousiasme pour l'Armée que Jean de capacités de dénigrement. « *Nos points de vue*

[1] Ibid, p. 700.
[2] Annexe n° 5, p. 814.
[3] Ibid, p. 824.

étaient fort divergents, "euphémise"-t-il. *Il me parlait tactique, stratégie… je lui répondais trouille, bravoure, sueur, pisse, merde, cris, blessures, tortures* ».

Cette fureur, que Jean jette au visage de Raymond, il l'analyse au moment de l'écriture comme celle d'un jeune adulte dont *les idéaux ont sombré* : « *Les blessures de l'âme sont invisibles. Mon futur beau-frère n'entendit certainement pas mon cri d'homme blessé par la connerie humaine. En Algérie, un monde s'était ouvert sous mes pieds. J'avais perdu tous mes repères* ».

Avec le recul, Jean regrette d'avoir attaqué Raymond ainsi et, ce faisant, s'en excuse auprès de lui d'avoir été blessant à son tour. « *Je mis des années à comprendre*, confesse-t-il, *qu'en m'attaquant bille en tête à l'Armée, c'était un peu comme si je m'attaquais à sa famille. En effet, orphelin de père et de mère à dix ans, il avait choisi d'entrer aux enfants de troupe* »[1].

Cette rage, il la développe plus largement à l'égard de tous ceux qui rentrent et reprennent une vie "normale" : « *La plupart retournent à leur petite vie… avec une petite femme, des petits enfants, une petite maison une petite bagnole… et un petit boulot !* ». Au fond, tout ce dont il ne dispose pas à son retour d'Algérie et que, peut-être inconsciemment, il jalouse, ou dont il pressent confusément qu'ils auraient pu le "rendre à la vie"[2].

Enfin, le jour où il découvre qu'il crache du sang en se brossant les dents, Jean apprend qu'il souffre d'un début de scorbut et que ses dents commencent à se déchausser. Probablement dans l'ignorance qu'un traitement pouvait s'avérer efficace, son père, gentiment, lui suggère de solliciter une pension. La réaction est immédiate et très vive : « *Il n'en est pas question, je ne veux plus rien avoir avec tous ces cons !* »[3], s'exclame-t-il.

- **Des séquelles par "procuration"**

Philippe, quant à lui, met l'accent sur son désir de retourner à l'insouciance d'une vie de jeune homme lorsqu'il reprend la vie civile, encouragé en cela par l'attitude générale qui règne autour de lui. Et il semble y parvenir plutôt bien. Si bien peut-être qu'il ne comprend pas toujours que, pour certains, la réinsertion soit plus difficile.

Cinquante ans après, il *se fustige* et réalise qu'il a eu de la chance. Mais il a encore quelques difficultés, néanmoins, à admettre que beaucoup de soldats ont subi des métamorphoses pouvant aller jusqu'à la maladie psychique et à son cortège d'autolyses ou d'internements.

« *Quand mon correspondant et ami amiénois Michel rentra d'Afrique du Nord dépressif, psychiquement atteint de façon indélébile,* explique-t-il, *j'étais loin de me douter de ce qu'il avait pu vivre ; j'attribuai sa dépression à une faiblesse de caractère* […]. *Je ne vis pas qu'il ne s'agissait ni d'une exception, ni d'une question de résistance physique : on entendait de plus en plus parler de ces appelés détruits au fond d'eux-mêmes et dont certains se suicidèrent*. […]. *Un invraisemblable délai s'écoulera avant que je sache ce qu'étaient les "corvées de bois" et les "commandos de chasse"* […]. *Si personne ne parlait ouvertement de ces agissements criminels* […] *c'est bien que l'évocation en était pesante* […] *nous ressemblions tous à des naufragés même si seuls quelques-uns, je veux le croire, avaient été engloutis* »[4].

[1] Ibid, p. 817.
[2] Ibid, p. 846.
[3] Ibid, p. 848.
[4] Annexe n°3, p. 592.

Les deux narrateurs qui font référence à leur transformation, quelque peu physique mais surtout morale, disent tous deux ne pas avoir été reconnus par leur famille respective. Tous les deux sont en effet devenus des solitaires, l'un parce qu'il dit avoir appris d'une certaine façon la solitude, bien qu'elle lui ait pesé tout au long de son parcours, notamment de sous-officier ; l'autre parce que ce qu'il a vu là-bas l'éloigne des jeunes Français de sa génération, femmes ou hommes épargnés par la guerre. Tous les deux se sentent étrangers dans leur propre famille, l'un parce qu'il est l'intrus dans un couple mère-enfant qu'il peut craindre fusionnel, le second parce que son père et sa sœur osent le rapprocher d'une Armée qu'il vomit.

Jean, sans doute plus perturbé que Paul, ne parvient pas à admettre ce qu'il avait de mieux que les dizaines de milliers de jeunes Français morts au combat et pourquoi lui est rentré. Il ne s'accorde pas le droit à une place, de surcroît dans une société qu'il ne comprend plus. Et plutôt que de se l'avouer à lui-même, il préfère traiter les "réinsérés" en suppôts de la guerre. Cependant, en écrivant son récit, il met de la distance entre celui d'alors et celui d'aujourd'hui, comprenant qu'il était perdu et, une fois encore, profite de l'occasion que lui donnent les mots pour exprimer ses regrets à ceux qu'il a pu blesser.

Quant à Philippe, épargné par cette métamorphose du caractère et du comportement, tout à la redécouverte des plaisirs de la vie, il mettra de longues années à découvrir ce à quoi il a échappé et s'en voudra de ne pas avoir mieux compris ceux qui, à l'inverse de lui, sans doute parce qu'ils ont été confrontés à des situations encore plus effroyables, ne s'en sont jamais remis tout à fait.

20.2. Des reviviscences cruelles

Philippe aurait pu faire partie de ceux que Jean, dans sa colère et dans son impuissance, rejetait dans les "honnêtes gens", reprenant tranquillement leur vie avec une apparente insouciance. Même s'il dit lui-même qu' « *il y avait eu cette époque d'après la mobilisation »*[1], où il *se cherchait,* il avait profité de la vie, faisant des balades à Vespa puis en 2CV, avait encadré des camps d'adolescents et goûté aux joies de l'alpinisme… puis s'était marié en 1960.

- **Revivre les évènements pour ne pas oublier ?**

Et pourtant, la plaie n'est pas refermée chez Philippe. Lui, le Picard, chez qui la chasse est plus qu'une tradition, qui a grandi avec cette pratique, il ne la *supportait plus*. « *C'est presque avec terreur,* explique-t-il*, que j'apercevais maintenant, arpentant les champs de betteraves ou de luzerne* […], *des Nemrod bardés de cartouchières, inventant des excuses à leur besoin de battues cruelles, à leurs exigences de cruauté : ils ravivaient, par le port de leurs armes et de leurs tenues vilainement camouflées, la trace d'une époque que je préférais oublier* ».

Comme pour se convaincre qu'il a raison, il cite même Marguerite Yourcenar : « *"L'homme a peu de chances de cesser d'être un tortionnaire pour l'homme, tant qu'il continuera à apprendre sur la bête son métier de bourreau"* ». Cette dernière écrivait cette phrase en 1957, selon Philippe, quand une partie de l'opinion, la plus avertie, commençait à découvrir la réalité de la torture.

Les chasseurs, déguisés en guerriers frustrés, avides d'en découdre, ne sont pas les seules sources de ses reviviscences car, quotidiennement, des *visions* s'imposent à lui. « *Malgré moi, certaines images parvenaient à ressusciter, écrasantes, insupportables. Cette énormité consistant à s'entretuer tandis que, de plus en plus acharnée, la médecine et la chirurgie s'efforcent de les sauver, me devenait, progressivement, chaque jour plus insoutenable* », soupire-t-il.

Ces *visions qui s'imposent à lui*, soit à l'occasion des rencontres fortuites avec les chasseurs dans la plaine picarde, soit dans ses cauchemars, sont prioritairement celles des

[1] Ibid, p. 593.

morts qu'il a eues à connaître durant son séjour en Algérie, morts des amis et des ennemis, réunies dans la même cruauté et la même injustice : « *je serais, pour le restant de mes jours,* assure-t-il, *poursuivi par l'image insoutenable de mes camarades massacrés et mutilés* […] *condamné à entendre longtemps dans mon sommeil les gémissements de l'homme condamné à la mort la plus infâmante*, […] *mes oreilles stridueraient à vie, autant du suspect soumis à la question que des youyous ensanglantés des fatmas dont les maris avaient été égorgés* ».

Faut-il rappeler qu'étant parti le premier, en novembre 1955, juste un an après le début de la guerre, il est aussi celui des quatre narrateurs à être rentré le plus tôt et il a eu à connaître des évolutions délétères du conflit algérien encore six longues années avant le cessez-le-feu. Son retour au pays, sa réadaptation, la poursuite, ou la reprise, du cours de sa jeunesse, ont donc eu lieu sur la toile de fond d'une guerre sans nom qui n'en finissait pas de s'achever.

Il est poursuivi par cette réalité et en souffre : il souffre à la fois de son *tourment* et du tourment de comprendre qu'il ne s'arrêtera pas là. « *Le cœur au souvenir de l'épreuve se serre*, explique-t-il, *à chaque fois douloureusement car on réalise qu'il n'y aura pas de guérison irréversible, les stigmates suintent au moindre rappel. On souhaiterait que le soleil qui se lève chaque matin relègue définitivement un passé qui ne cesse de hanter.* »

Dans le même temps, Philippe s'interroge sur la pertinence de l'oubli. Aller mieux, aller bien, ne serait-ce pas le début d'un renoncement, d'un repoussoir de l'horreur, et avec lui, d'une relégation de tous ceux qui sont restés là-bas ou, même rentrés, à jamais "défigurés", morts à l'intérieur ? Ne serait-ce pas tout bonnement une manifestation de sympathie (qui signifie étymologiquement "pleurer avec") que d'accompagner par sa souffrance la souffrance de celui qui a eu un peu moins de chance ?

C'est ainsi que le dit Philippe, avec poésie : « *on se demande* […] *s'il serait sain qu'aucune amertume ne puisse plus remonter depuis le tréfonds, s'il serait honnête que la surface de l'étang feigne une sérénité immuable et affecte d'ignorer la vase et ses relents de méthane* ? »[1].

- **Revivre à jamais**

J'ai déjà eu l'occasion de rapporter qu'après la mort de son meilleur ami, ce dernier venait dans les rêves de Denis lui dire qu'il vivait toujours, qu'on l'avait trompé, sans doute incapable les premiers mois d'accepter l'inacceptable.

Jean, lui aussi, raconte comment ses « *nuits étaient peuplées de cauchemars plus horribles les uns que les autres*. » Il ajoute : « *je me réveillais toutes les deux heures… Pour aller monter la garde ? […]. Souvent, je me réveillais en sursaut, le corps dégoulinant de sueur… en tâtonnant, je cherchais dans le lit… ma mitraillette !* »[2].

Lui aussi est *hypersensible à tous les bruits* s'apparentant peu ou prou à ceux qui ont été synonymes de grand danger en Algérie. Ainsi, alors qu'il se promène avec son frère, le pot d'échappement d'une voiture se met à pétarader violemment : « *vieux réflexe*, raconte-t-il, *croyant à un attentat, j'essayai de plaquer Marcel au sol pour le protéger. Face à mon regard hagard, le frangin me rassura : "L'Algérie, c'est fini"*»[3].

.Dans les années 70, sort sur les écrans le film *Avoir vingt ans dans les Aurès*, de René Vautier. Jean décide immédiatement d'aller le voir, le mot Aurès lui ayant suggéré qu'il pourrait reconnaître des situations proches de la sienne. Mais à ce point, il ne s'en doute pas.

La proximité des faits est à la hauteur des reviviscences éprouvées. « *J'ignorais l'épreuve qui m'attendait* […], écrit-il. *La première séquence* […] *se situait dans un bagne militaire* […] *où de jeunes appelés cassaient des cailloux. L'angoisse m'envahit.*[…]. *Dans un long flash-back, je me projetais quinze ans en arrière dans cet enfer* […]. *Je ne me souviens plus de l'ordre exact du scénario mais tout à coup, je me vis… là… Sur l'écran ! Insupportable.* […]. *Le type brun… là… Qui se refusait à tirer, c'était moi !* ».

[1] Ibid, p. 608.
[2] Annexe n°5, p. 814.
[3] Ibid, p. 815.

Jean parvient à tenir durant toute la séance, peut-être parce que la suite du film lui semble moins familière à ses souvenirs. Néanmoins, il en ressort *extrêmement éprouvé* : « *Je sortis éreinté*, explique-t-il, *lessivé* […]. *Seul, sur le trottoir au milieu de la foule. Je pleurais… et les passants me regardaient avec un drôle d'air* »[1]. Quelque temps plus tard, grâce à des amis communs, il aura l'occasion de rencontrer le cinéaste en personne au cours d'un dîner et son manuscrit lui rend hommage.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Les reviviscences sont toujours là, même si elles ont pu un temps se trouver masquées, inapparentes pour l'entourage et il emploie pour les désigner le terme de « *symptômes* ». Il raconte que durant plusieurs décennies, il a pu regarder des films de guerre sans émotion, ce qui a causé du souci à sa famille, qui craignait qu'il fut devenu insensible, caparaçonné.

Et puis, il y eut un fait qui fit *voler en éclats cette sérénité* retrouvée ou cette cuirasse endossée : « *l'attentat du métro Saint-Michel*, explique-t-il. *Devant la télé, des larmes m'envahirent. Je ne dormis pas cette nuit-là. La blessure que je croyais cicatrisée s'était rouverte*. […]. *Dans cette rame, il aurait pu y avoir ma sœur, ma nièce, mes neveux, des amis* […]. *Dans d'autres pays, des attentats ont eu lieu* […] *je n'en ai jamais été bouleversé. Par contre, pour les attentats commis sur le sol français, un processus identique se met en place*. […] *ce symptôme est le signifiant de toute une génération* […]. *La génération de la solitude* »[2].

- **Revivre en désirant oublier**

Paul, lui aussi, sera longtemps hanté par la guerre. Et comme Philippe, les bruits se rapprochant des tirs entendus ou claqués durant sa préparation d'officier ou, pis, durant la guerre elle-même, sont des leviers à ces *réminiscences brutales*.

« *Plus d'une fois*, raconte Paul, *je m'éveillais en sursaut, me croyant encore dans l'Ouarsenis. Je bondissais de mon lit quand éclataient dans la plaine les pétards à corbeaux ou les canons à carbure qu'utilisaient les fermiers* […] *je cherchais ma carabine. Pierrette, avec douceur, me prenait la main et me disait : "Ce n'est rien chéri, dors". Je prenais alors conscience de sa présence, de l'endroit* […] *je me rendormais, apaisé. Oui, mes songes m'ont souvent conduit dans ce djebel maudit que j'avais tant souhaité quitter à jamais. Ils me faisaient revivre mes peurs, mes angoisses, mes souffrances avec tant de réalisme et de netteté que je me réveillais souvent le cœur battant, la gorge sèche, l'estomac noué* »[3].

[1] Ibid, p. 871.
[2] Ibid, p. 878.
[3] Annexe n° 4, p. 701.

Les reviviscences sont donc le lot des quatre narrateurs. Comme leur nom l'indique, elles consistent en la sensation de revivre avec beaucoup de réalisme des scènes violentes qui ont marqué les sujets ou des chagrins immenses dont ils ont peine à se relever ; ce sera le cas de Denis.

Elles peuvent surgir à l'improviste à l'occasion d'un bruit, d'une image ou d'une association d'idées : les pétards des agriculteurs ou des pots d'échappement pour Paul et Jean, les chasseurs, leurs armes et leurs tenues militaires pour Philippe.

Elles peuvent se présenter avec davantage de préparation lors d'une lecture ou d'une séance de cinéma portant sur la guerre d'Algérie, comme ce fut le cas pour Jean, cette préparation à revivre l'évènement n'étant d'ailleurs pas toujours le gage de pouvoir contrôler les résurgences du passé.

Elles peuvent aussi se répéter à l'infini, tant les épreuves des conflits armés ou du terrorisme, via les médias, restent en permanence proches de nous. Mais elles sont pires lorsqu'elles se déroulent sur notre territoire, favorisant ainsi une identification et une projection, car pouvant potentiellement toucher les proches. Comme si l'expérience vécue rendait l'entourage plus menacé par la répétition de l'évènement.

Ces rappels brutaux et impromptus de la mémoire sont subis et douloureux pour l'ensemble des protagonistes. Cependant, Philippe a l'intuition qu'ils sont peut-être dans certains cas un mal nécessaire pour ne pas oublier l'horreur de la guerre et ses victimes dans les deux camps.

20.3. Une transmission impossible

Il ne faudrait pas se méprendre sur le sens du terme de transmission tel que j'ai souhaité l'employer ici. Dans les deux cas, ce mot englobe à la fois la qualité de l'émetteur qui envoie le message et celle du récepteur chargé de le recevoir, de le comprendre et éventuellement de le transmettre à son tour, pour que le message soit reçu par tous ceux qui ont besoin de le connaître.

Dans les extraits des récits qui suivent, l'extrême difficulté qu'ont eue plusieurs des auteurs à raconter leur guerre a tenu, particulièrement au début (qui est un moment déterminant), davantage aux récepteurs qu'aux émetteurs.

➢ La violence des mots, le silence qui s'installe

L'exemple le plus frappant et le plus emblématique, selon moi, est celui que relate Jean dans son manuscrit. Il l'avait d'ailleurs longtemps occulté et c'est un cousin, à l'occasion d'un repas de famille, peu de temps avant l'écriture du texte, qui le lui a rappelé. La suite prouve à quel point, sans doute, il fut salvateur, au moins provisoirement, de l'oublier.

La scène se passe dans la salle de restaurant du commerce familial. L'ambiance est à la fête puisqu'on y célèbre le retour de Jean, sauf pour lui qui, déjà, peine à être réellement présent aux autres. Mais tout bascule lorsque la famille, les amis et les vacanciers de passage se mettent en tête de lui demander de raconter ce qu'il a vécu en Algérie. Les questions sont en effet tout à fait déplacées, comme il le rapporte lui-même : *« Un des pensionnaires de l'hôtel me demanda si c'était vrai que les fatmas n'avaient pas de poils entre les cuisses. Une femme me demanda : "On mange du boudin là-bas ?". Ma sœur voulait à tout prix savoir si j'avais tué des fellaghas* ».

En outre, Jean perçoit, avec incrédulité, l'intérêt des convives pour la guerre comme un fantasme ou comme le reflet des films qu'ils sont allés voir au cinéma, en quelque sorte comme une chose « *romantique* », irréelle.

Il tente d'abord de calmer les ardeurs de son "public", se débat puis excédé, pris au piège, il décide de leur en donner pour leur argent. « *Eh bien,* raconte-t-il, avec toute la *violence* qui l'accompagne depuis le début de son Service Militaire, dans un mouvement de décharge, de déversement, qui n'a rien de cathartique, car brut, sans souci d'esthétique, « *ils vont en avoir*

de la guerre d'Algérie ! En vrac. Je vais leur en servir. Le garde-champêtre chaouïa […]. *Les Français torturant à tour de bras* […]. *Et puis, la petite Algérienne de douze ans* […] ».

Bien sûr, dérangés par ces propos non politiquement corrects, les invités s'offensent, la mère de Jean le réprimande comme un enfant, puis, essayant bien maladroitement de sauver la fête, commente son allure en disant que s'il a bien un peu maigri, en revanche, il est bien bronzé. Jean quitte alors la pièce, les larmes aux yeux et au passage, casse une chaise. Il sort avec cette sensation fugace, qui se confirmera ensuite, que les Français de métropole ne sont pas prêts à entendre la vérité. « *En quittant la salle du restaurant*, exprime-t-il, *j'avais eu l'impression fugitive que désormais, je déclencherais la peur chez mes semblables* ». Et d'ajouter avec *résignation* : « *Personne n'a jamais voulu nous entendre. Personne n'a jamais voulu écouter la souffrance des appelés d'Algérie* ».

Un seul membre de son entourage sait le comprendre : son père, dont j'ai déjà rapporté qu'il avait fait la guerre de 14 et dont Jean s'est rapproché en faisant la guerre d'Algérie. Ils se parlent entre adultes, enfin, entre soldats également. « *"Ils ne peuvent pas comprendre,* lui explique son père. *Surtout, ils ne veulent pas entendre. C'est trop horrible ce que nous avons à raconter.* […]. *Ne leur en veux pas, c'est comme ça !* "». Une vraie transmission n'est semble-t-il possible, à ce moment-là, que dans un petit cercle d'"initiés".

Au passage, comme il l'a déjà fait en maintes occasions, Jean rend hommage et manifeste sa gratitude à celui qui a su (a pu ?) trouver les mots : « *Mon cher père* »[1], dit-il simplement.

- **Passer à autre chose**

Ces réactions ni « *malveillantes, ni très extraordinaires*, [n'étant] *que le reflet exact de la société française* »[2], conclut Jean, Philippe les a aussi rencontrées. Même à l'Eglise. Continuant en effet à suivre la messe dominicale, il note que les paroissiens n'entonnent plus le *Mourir pour la patrie* qu'il entendait enfant : « *à l'évidence*, interprète-t-il la chose, *il n'était plus le temps de mourir, il était temps de vivre différemment*. » Comme Jean, il constate que le « *conflit d*ont [il avait] *été acteur ne concernait pas vraiment le Français moyen* ». Et il admet que, pour sa part, il a pu contribuer à « *le gommer ou* [à] *le mettre entre parenthèses* ».

Afin de confirmer ses impressions du moment, il cherche dans le livre *Appelés en guerre d'Algérie*, du spécialiste de la guerre d'indépendance Benjamin Stora, les raisons de cette indifférence : « *"La société française, dans sa majorité,* dit l'auteur, *coule à toute vitesse vers la consommation et regarde l'Algérie* [en] *croyant (de bonne foi !) à des opérations de maintien de l'ordre peu meurtrières*" »[3].

Quelques années plus tard, sa fille a huit ans quand, rentrant de l'école, elle raconte qu'elle a reçu une leçon sur la guerre d'Algérie. Abasourdie, presque incrédule, la fillette apprend par ses parents que son propre père a participé au conflit. Ce choc signifie donc que Philippe, à la fin des années 1960, n'a pas souhaité ou *n'est pas parvenu à parler* à ses enfants de cette période, sans doute la plus sombre, de sa vie. Sa fille a d'ailleurs de la chance d'en avoir entendu parler car la guerre d'Algérie n'est entrée au programme qu'en 1983 et dans le secondaire.[4]

Toujours est-il que Philippe réalise à ce moment-là qu'il ne peut plus laisser le voile sur ses souvenirs. « *C'était un signe,* écrit-il *: mon passé ne m'appartenait plus, il concernait aussi les générations montantes : le déroulement du quotidien devait relativiser la douleur têtue sans l'effacer* »[5]. Ainsi est-il face à un double devoir : dire, car les enfants ont le droit de

[1] Annexe n°5, p. 813-814.
[2] Ibid, p. 814.
[3] Annexe n° 3, p. 592.
[4] BOYER Gilles, STACHETTI Véronique. Enseigner la guerre d'Algérie à l'école : dépasser les enjeux de mémoires ? COLLOQUE POUR UNE HISTOIRE CRITIQUE ET CITOYENNE. Le cas de l'histoire franco-algérienne. 21-22 juin 2006, [réf. du 4 décembre 2011]. Disponible sur : colloque-algerie.ens.lyon.fr/communication.php3 ? id_article=203.
[5] Annexe n° 3, p. 595.

savoir ; surmonter la souffrance pour pouvoir la mettre en mots et ne pas oublier, et pouvoir transmettre. Il lui faudra pourtant encore trente ans pour le faire.

Comme il ne le fait pas, il se retrouve dans la configuration, souvent repérée dans les familles et que Martine Lani-Bayle a schématisée dans un de ses derniers ouvrages[1]. Sa génération, celle qui a traversé l'évènement, l'a aussi ressenti violemment, sans pouvoir la mettre en mots ; la génération des enfants l'a éprouvé par le contact, en a réclamé la connaissance sans l'avoir toujours conquise ; celle, enfin, des petits-enfants, ne l'a pas "enduré" et a été davantage autorisée à l'apprendre mais souvent par elle-même, à travers des lectures, grâce à l'école ou par des questionnements devenus plus légitimes, moins déchirés par des conflits de loyauté mais cependant très (trop ?) tardifs.

- **Des traces qui attendent d'être délivrées**

Denis et Paul n'évoquent pas leurs difficultés éventuelles à parler ou à être entendus car ils arrêtent trop tôt leur récit pour en avoir l'opportunité. Mais on se souvient que Denis a pris beaucoup de photographies en Algérie, qui sont autant de traces de son séjour. Quant à Paul, il a souhaité garder cet éclat de grenade fiché dans l'épaule le jour où l'un des hommes qu'il avait sous sa responsabilité perdit un œil. En outre, il a conservé un temps la casquette qu'il portait à l'Ecole des Officiers de Réserve.

Tout comme Philippe a conservé précieusement dans une grande malle de son grenier ses petits agendas dans lesquels il relevait, jour après jour, les menus détails de ses repas, le résultat de ses "crapahuts" ou encore le nombre de leurs victimes…

Dans un contexte de Trente Glorieuses, où la France se relève de la Seconde Guerre Mondiale, où la société de consommation explose littéralement, où la jeunesse voit les mœurs commencer à se libérer, l'heure est à la joie et non à la tristesse. Ceux qui ont souffert, dix ou quinze ans plus tôt ne veulent plus de souvenirs affligeants, si tant est qu'ils sachent que de nombreux appelés vivent un enfer en Algérie. Ceux qui, parfois, sont curieux, demeurent empêtrés dans une vision romanesque de la guerre et réfutent les récits qui leur sont exposés, souvent avec un manque de distance qui génère de la virulence voire de la violence.

Il semble donc que l'émission du message ne puisse s'exécuter que dans l'"entre soi".

Si Jean se trouve encore tout jeune homme et non stabilisé affectivement, Philippe a cette chance, quant à lui, d'avoir une épouse à qui il peut en parler et il découvre, avec ses enfants, qu'il a peut-être aussi un devoir de parole vis-à-vis d'eux et, ce faisant, un devoir de radoucissement de cette parole pour qu'elle puisse être audible.

Quant aux traces que les narrateurs ont laissées derrière eux comme autant de petits cailloux de Petit Poucet, qu'en est-il réellement ? Ont-elles pour objet de susciter l'intérêt de l'entourage ? Si oui, s'en est-il pour autant saisi ? Ont-elles, *a contrario*, servi à empêcher les mots, à prendre leur place ? Rangées au fond d'un tiroir ou d'une malle ou arborées ostensiblement, ont-elles involontairement interdit de prendre parole, témoins inconscients d'un épisode si cruel que poser des questions aurait fait trop de mal ?

Ont-elles imposé, enfin, de ne pas faire sombrer dans l'oubli ces jours terribles, eux-aussi imposés à toute une génération de tout jeunes hommes à qui l'on a volé la jeunesse ? Sont-elles donc, dans ce cas, le versant positif des reviviscences, souhaitées et nécessaires celles-là, moins cruelles, ouvertes vers l'avenir, pour qui voudra bien, plus tard, s'en saisir ?

[1] LANI-BAYLE Martine. Délégations entre générations… (Comment s'apprend le monde ?). *Evènements et formation de la personne. Ecarts internationaux et intergénérationnels. Vers de nouveaux horizons.* Paris : L'Harmattan, Tome 3, 2010, 318 p., p. 27. (Collection Histoires de vie en formation).

20.4. Des traversées de la Méditerranée au goût de nostalgie

La nostalgie est un sentiment dont le sens premier est la tristesse d'être loin de son pays. Elle est aussi, au sens figuré, un état, celui de la mélancolie causée par un regret. Etymologiquement, elle vient du grec "ostos" qui signifie retour, et d'"algos" qui veut dire souffrance[1]. Ces trois définitions déclinent bien les motivations qui ont pu pousser deux des quatre narrateurs à retourner en Algérie. On pourrait dire, en les synthétisant, que cette nostalgie des auteurs est une forme de regret à l'égard d'un pays qui n'est pas le leur mais dont ils ont gardé en eux une part qui les "habite", et dont ils espèrent qu'un retour vers ce lieu de souffrance va pouvoir, peut-être, les réparer, les recoudre, les "raccommoder".

- **Camus, encore Camus, toujours Camus**

Le fils de Philippe avait refusé de faire un Service Militaire classique et, un diplôme d'historien en poche, avait trouvé le biais de la coopération pour éviter de "jouer à la guerre". Ce faisant, il avait choisi un poste en Algérie. Que voulait-il signifier à son père en posant ces deux actes ? Etait-ce une façon de réparer ce qui avait été commis par les Français en Algérie et notamment par la génération à laquelle appartenait son père ? Etait-ce une main tendue à Philippe pour revenir, mais cette fois physiquement, sur un passé douloureux et se tourner vers le présent et l'avenir ? Le manuscrit ne le dit pas. Il dit simplement que son fils l'invita à lui rendre visite.

Très vite, Philippe explique à quel point il se trouve envahi par l'*angoisse* : « *Je ne parvenais pas,* écrit-il, *à analyser le pathos qui montait peu à peu et m'étreignait sourdement jusqu'à me donner le vertige* ». Et il finit presque par éprouver des regrets à s'être laissé convaincre de revenir en ces lieux, citant un poème berbère trouvé dans *Adieu djebels*, de Jean Servier : « *"Pourquoi veux-tu revoir alors que tu peux rêver"* ». La réalité qu'il découvre à Alger est celle d'un pays libre certes, du moins du colonisateur, mais en proie à la pauvreté : « *Dans les appartements que les bourgeois européens avaient conçus larges, se serraient désormais des familles* », raconte-t-il.

Mais il est également saisi par le *désespoir*, celui de ne plus retrouver le métissage, le brassage, et avec eux, les effluves, les saveurs mêlés : « *Disparu ce mélange épicé* [même s'il] *faisait trop facilement oublier qu'il était politiquement assis sur le sable et abrité sous la houlette d'irresponsables ultras et d'un colonialisme radical.* […]. *Je pleurais secrètement,* explique-t-il, *des images de ce paradis perdu édifié par le cosmopolitisme méditerranéen* [...]. *La guerre que j'avais vécue avait englouti cette richesse culturelle spécifique* ».

Tentant malgré tout de comprendre ce qu'il éprouve intérieurement et auquel il ne s'attendait pas, il essaye d'élucider sa posture : « *ni attaches de sang ou de culture, pas seulement une appartenance à un quelconque "Mezzogiorno" ne le justifiaient. Alors ? Alors mon mal-être se nommait également mal d'aimer. Oui, j'aimais ce pays. J'avais appris à l'apprécier au travers de circonstances ingrates, et de le retrouver maintenant ravivait une blessure cachée* ».

Philippe cherche alors à analyser la situation algérienne sur un plan socio-historique. Il revient sur l'année 1956 où le congrès de la Soummam avait affirmé ne pas vouloir rejeter les Européens d'Algérie mais construire un pays composite, avec eux, et délivré du joug colonial. Mais il ajoute avec *amertume* qu' « *il n'y avait pas eu naissance, seulement un avortement sanglant* »[2].

Il s'interroge ensuite sur ce qu'il s'était passé depuis vingt-cinq ans, depuis l'Indépendance : corruption, mono-économie basée sur les seules ressources naturelles de gaz et de pétrole, agriculture en déclin, démographie incontrôlable… Il pose, enfin, des hypothèses sur cet "échec" culturel et économique, s'appuyant sur des données historiques,

[1] AMIEL Philippe, 1987, op.cit, p. 745
[2] Annexe n° 3, p. 596-597.

recherchées sans doute avec patience : « *Pays balayé par les invasions successives des vandales et des Almograves* […], *des Carthaginois* […] *puis des Romains, des Ottomans, puis des Français, l'Algérie n'avait jamais pu* […] *exprimer une identité propre* ». Une fois de plus, il se réfère à Albert Camus, son guide, qui avait décrit l'Algérie avec l'énergie du désespoir : « *"L'histoire s'y évapore sous le soleil incessant, réduite à des crises de violence et de meurtre, des flambées de haine, des torrents de sang vite gonflés, vite asséchés, comme les oueds du pays"* »[1].

Malgré son désarroi, Philippe voyage dans de nombreuses régions d'Algérie et redécouvre sa beauté. Là où Alger l'avait laissé pantois par l'incapacité des gouvernants à lui conserver son caractère pluriculturel, sa mixité, sa richesse, les villes les plus reculées lui laissent une impression de charme, d'élégance, d'*apaisement*. Mais, revenant dans la capitale durant quelques jours, les *réminiscences des violences* se font les plus fortes, même s'il tente de les écarter : « *Il fallait* […] *faire taire au fond de soi les échos des foules algéroises autour des facultés en 1960.* […]. *Pouvait-on pour autant oublier* […], *pouvait-on jeter un rideau opaque sur le massacre qui l'avait ensanglantée* […]. *Dix-huit gendarmes avaient été tués cette fois-là sans qu'on ait pu dénombrer les pertes chez l'assaillant, le commando OAS Delta* ».

Il constate avec *impuissance* que son rapport au temps n'est pas le même que celui avec lequel chemine l'Histoire. Là même où furent attaqués ces gendarmes par les fous de l'Algérie française, là où lui ne parvient pas à se débarrasser de ses terreurs pour en faire des souvenirs, la ville, elle, a repris ses droits. Au même endroit, en effet, écrit-il, « *une pâtisserie proposait aujourd'hui des meringues particulièrement goûteuses…* […]. *Chronos mangeait ses enfants, l'Histoire, inexorablement, déroulait ses spires et je me révélais incapable d'avancer aussi vite qu'elle* »[2].

Partant ensuite vers Constantine, puis dans l'Oranais, Philippe découvre la stèle d'Albert Camus, encore lui, et rapporte son épitaphe : « *"Je comprends ici ce qu'on appelle la gloire : le droit d'aimer sans mesure"* ». C'est sans doute sa "rencontre" avec l'écrivain et prix Nobel, sur les lieux où il a vécus et qu'il a chéris, qui aura été le plus grand bénéfice, pour Philippe, de ce séjour algérien, pourtant bien écartelé entre plaisir des yeux et malaise du cœur. Ayant, comme tout un chacun, lu uniquement *La Peste*, il se jette littéralement sur son œuvre en rentrant en France et la dévore, n'en sortant d'ailleurs sans doute jamais tout à fait. Car il y découvre ce qu'il cherchait, mis entre des parenthèses forcées pendant près de trente ans et réactivé au cours de ce voyage : « *j'ai réalisé*, écrit-il, *que ce poids que je portais en moi, de rancœur et d'indigestion* […] *était lié au rêve déçu de celui qui avait aimé ce pays avec une authenticité inégalable* ». Comme lui, ajoute-t-il, « *j'ai été habité par ce sentiment pénible que l'homme de la "nouvelle culture méditerranéenne" aurait pu exister* »[3].

Si la lecture de Camus n'a pas pu soulager Philippe de ce rêve écrasé par la pesanteur de l'Histoire, du moins a-t-elle sûrement eu la vertu de lui donner des clefs de compréhension et de se sentir moins seul à devoir le porter.

➢ Un grand espoir vite déçu

C'est en 1973, soit environ une douzaine d'années après son service Militaire, que Jean, quant à lui, part en Algérie pour des vacances, dans le cadre d'un échange entre de jeunes Algériens et de jeunes Français. Sur place, le groupe doit être aidé dans son périple par le Secrétariat Général des jeunesses FLN.

Bien que très excité par ce projet, Jean ne part *pas totalement rassuré* : « *Avant le départ,* écrit-il, *j'étais un peu angoissé. Comment les Algériens allaient-ils accueillir un appelé les ayant combattus ?* ». Mais ses craintes sont très vite dissipées car l'accueil est digne de celui accordé à une délégation étrangère. Le groupe est invité à visiter les plus belles réalisations de

[1] Ibid, p. 598.
[2] Ibid, p. 600-601.
[3] Ibid, p. 603-605.

la Révolution, ce qui fait que, contrairement à Philippe, l'impression de Jean quant au succès de la décolonisation est plutôt favorable. Il est vrai aussi que l'époque n'est pas tout à fait la même et que les dégâts de la corruption et des difficultés économiques et politiques ne sont peut-être pas encore flagrants.

Comme Philippe, Jean visite les lieux que Camus a dépeints dans ses livres. Soupçonneux d'abord qu'il les ait enjolivés, il est presque victime du *syndrome de Stendhal* en découvrant les ruines de Tipasa : « *Je fus conquis, englouti*, explique-t-il, […]. *Seul, assis sur une vieille pierre romaine. Songeur*. […]. *J'étais dans le paysage* [souligné dans le texte]. *J'étais devenu le paysage*. […]. *Le guide, s'apercevant de mon absence, vint me récupérer, avec douceur il me ramena lentement vers les autres.* » Tout comme Philippe, mais pour un autre motif, il se sent *seul et incompris* face à ce qu'il ressent : « *Au retour,* dans le car, dit-il, *je ne pipai mot. Comment expliquer à ces jeunes gens ce rare moment de bonheur ? De l'Algérie, je n'avais connu que bruits, fureurs et violences* ».

Inévitablement, compte tenu de son âge, certains Algériens, rencontrés dans des soirées, l'alcool aidant, finissent par lui demander s'il a combattu durant la guerre d'Indépendance. Après un bref moment d'*incertitude*, Jean est rassuré par l'attitude de ses hôtes. « *La suite se déroula comme dans un rêve. De vieux combattants picolant ensemble et se racontant leur guerre commune. Pas de rancœur* […], *ils n'en voulaient pas au peuple français* […] *mais ils en voulaient à l'Etat* […], *je les sentis émus,* raconte-t-il, *lorsque je relatai mon refus de tourner la gégène* ». (Il lui fut même proposé une médaille qu'à deux reprises, il refusa.)

Puis, l'un des Algériens se met à son tour à relater une de ses expériences les plus extrêmes : son arrestation après un combat, sa blessure au ventre, la torture infligée plusieurs jours et plusieurs nuits, son évasion enfin. Au terme de son récit, Jean comprend qu'il a en face de lui l'homme qu'il a, bien malgré lui, soustrait à ces violences et peut-être à la mort, le jour où il a rapporté et partagé des bières avec ses tortionnaires, y compris avec celui en charge de surveiller le prisonnier. Cette *réminiscence* d'un souvenir aussi cruel et aussi extraordinaire à la fois l'émeut à un point tel qu'il ne parvient pas à contenir son émotion. « *Je me mis à pleurer*, explique Jean. *Stupeur des Algériens*. […]. *Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Il me remercia mais je lui rétorquai que je n'y étais pour rien. Juste le grain de sable enrayant la machine. Le doigt d'Allah, me dit-il* ».

Avant de quitter les Aurès, Jean souhaite revoir la caserne qui l'avait abrité, transformée, comme beaucoup d'entre elles, en logements. Seule la maison aux volets bleus, celle de la "gégène", est intacte et ses volets hermétiquement fermés. Malgré ses hésitations, il interroge le guide. Celui-ci lui répond « *qu'il ne fallait plus en parler, cette maison resterait définitivement fermée* ». A nouveau, un *terrible malaise* remonte à la surface et Jean se sent *impuissant* : « *Je me tus,* écrit-il. *La honte. Ainsi, douze ans plus tard, cette maison close sur l'horreur de la torture témoignait de la saloperie humaine* ». Aurait-il souhaité qu'elle fût "réhabilitée", transformée pour en faire un lieu de vie alors qu'elle avait été un lieu de mort ? Ou a-t-il entériné le devoir de mémoire des Algériens ? D'ailleurs, était-ce bien le fruit d'un travail de mémoire, s'agissant d'un lieu dont il était interdit de parler, ou était-ce la trace brute d'une souffrance extrême qui empêchait la parole au lieu de la promouvoir ?

Le séjour de Jean se poursuit, et avec lui la beauté des paysages, l'accueil chaleureux des habitants, les fêtes organisées en l'honneur du groupe, la "gentille propagande" des organisateurs. Grâce au déploiement de tous ces efforts, Jean pense même être parvenu à tourner la page. Peut-être cette guerre n'avait-elle finalement pas été aussi inutile et, à observer les résultats produits par la Révolution, allait-il réussir à lui trouver un sens. « *Dans cet univers de flânerie et de douceur*, explique Jean, *je croyais, j'ai cru définitivement quitter la guerre* […]. *En quittant l'Algérie, j'étais euphorique car, me semblait-il, j'y avais repris goût à la vie*. »[1] Mais…

[1] Annexe n° 5, p. 866-870.

Car il y a un “mais” : deux ans plus tard, alors qu’il a repris des études pour devenir psychothérapeute, une terrible séance de psychanalyse lui ramènera ce souvenir refoulé, de l’homme émasculé par une bombe, lancée à l’aveuglette, au cours d’un attentat.

Ainsi, Jean et Philippe sont-ils retournés en Algérie pour des vacances, l’un une douzaine d’années après son retour, l’autre après trente longues années, le premier par choix personnel, le second sur invitation de son fils.

Les impressions laissées après ces voyages ont été somme toute assez différentes, Jean croyant à la réussite du peuple algérien à se relever brillamment de cent trente ans de colonisation française, Philippe découragé par la pauvreté rencontrée sur place et par l’incapacité qu’avaient eue les dirigeants français d’abord, les dirigeants algériens ensuite, à conserver la spécificité multiculturelle de l’Algérie.

Malgré ces deux vécus divergents, l’un et l’autre ont été tout à la fois pénétrés par la beauté du pays et victimes de la résurgence des violences connues durant la guerre. Cependant, ils ont tous les deux réussi à faire de ce séjour une expérience riche : Philippe parce qu’il a lu et cherché à comprendre les tenants et les aboutissants de cette guerre sanglante et de l’échec du nouveau pouvoir en place, mais aussi, parce qu’en découvrant Albert Camus, il a compris d’où lui venait ce sentiment d’un “ratage” d’une société métissée ; Jean parce qu’il a cru, même si cet espoir a été provisoire et contrarié, que le peuple algérien était en marche et qu’il pouvait désormais refermer la page la plus sombre de sa vie.

20.5. Des engagements au goût de risque

Dans ce sous-chapitre, qui sera aussi le dernier, il ne sera question que d’un seul des narrateurs. Cela ne signifie pas que les trois autres ne soient pas devenus des militants ou qu’ils n’aient pas servi une cause mais ils n’en font pas état dans leurs récits. Surtout, si j’ai retenu les extraits qui vont suivre, c’est parce qu’ils ont directement trait à l’Algérie et qu’ils constituent, sinon des traumatismes, du moins des dangers potentiels, et qu’ils s’inscrivent dans la continuité de l’expérience extrême de la guerre.

Il est nécessaire, pour bien comprendre ce qu’il s’est passé pour Jean à son retour, de revenir un peu en arrière, c’est-à-dire avant sa libération, vers une situation qui, comme il le dit lui-même, va « *changer le cours de* [son] *histoire… et même, peut-être, l’Histoire tout court* ». Après son affectation au commando, il est muté au Quartier Général comme dactylo. Il tape des rapports, qu’il classe dans les archives, et a donc l’occasion de lire des documents datant de plusieurs années auparavant. Sur l’un deux, il découvre, « *atterré* », que « *la torture était un moyen normal, légal, de lutter contre les nationalistes algériens* [et que] *faisant partie de notre arsenal militaire, il fallait absolument l’utiliser. La hiérarchie couvrirait les tortionnaires, etc…* ». Malgré ses rencontres régulières, durant un temps, avec celle qu’il baptisait « *l’équipe de la gégène* », Jean avait la naïveté de croire « *que la torture ne pouvait être qu’affaire de bavures* » ou peut-être avait-il besoin de s’en persuader. Mais en découvrant ces archives militaires, il découvre que cette pratique est admise comme une arme licite et que ses servants sont protégés.

La désillusion est immense et avec elle, une fois encore, *l’effondrement des convictions* : « *Pour moi*, explique Jean, *le monde était coupé en deux parties rigoureusement égales, partagé entre d’un côté les collabos… et de l’autre les résistants*. […]. *Je n’envisageais même pas* […] *qu’il put y avoir, au centre, la grande masse des attentistes et des poltrons. J’avais une haute opinion de mon pays* […]. *Hélas, ici en Algérie, la gangrène avait envahi l’armée française*. […]. *J’étais dans le camp des bourreaux* ». La *référence à la Seconde guerre mondiale*, déjà très présente, chez l’ensemble des narrateurs, au moment de la traversée de la Méditerranée et du voyage, jusqu’aux affectations respectives, réapparaît ici. Né quelques années avant l’Occupation, Jean avait cette période comme toile de fond à son enfance et avait été imbibé par des discours manichéens qui avaient, pour un temps, protégé la France de la décohésion. Là, il prenait conscience que « *le phare des Droits de l’Homme avait érigé la*

torture en institution » et que, ce faisant, il avait *condamné toute une génération* de jeunes soldats à être les complices actifs ou passifs d'une même abomination.

Passé ce moment de *sidération*, Jean poursuit ses investigations et trouve de nombreux documents allant dans le même sens. Puis il décide de les subtiliser afin de pouvoir témoigner. Ce choix est bien sûr long et difficile à faire, tant il est partagé entre son devoir de faire connaître et ainsi de « *devenir le gardien de la mémoire, le témoin de l'histoire* » et sa *peur* d'être surpris. Il court en effet des « *risques* […] *énormes et nombreux* ». Et en premier lieu, celui de perdre la propre estime de lui-même, aussi curieux que cela puisse paraître. Il va devenir un « *"traître"* » à son pays. En second lieu, voler des documents secrets, en temps de guerre, peut lui faire encourir « *dix ans de forteresse ou douze balles dans la peau* », comme le lui indique son livret militaire en des termes évidemment plus choisis.

Mais la « *mission de lutte contre l'oubli l'emporte* » et il décide de photographier les documents. Pour ce faire, il demande à ses parents de lui envoyer 177 Francs, une somme énorme à l'époque pour de petits commerçants, afin d'acquérir un nouvel appareil de qualité. Si ce souvenir est aussi précis, c'est qu'il a conservé le mandat et la facture jusqu'à aujourd'hui, traces précieuses d'un passé "héroïque", dont il s'étonne de les avoir gardées.

Lorsqu'il passe aux actes, Jean est comme *exalté,* « *très excité intérieurement à l'idée de la tâche à accomplir* […] *par les risques et les dangers à venir* […] *à l'idée de devenir résistant. Le témoin de l'histoire* ». Minutieusement, il photographie tous les dossiers… sauf un, le dernier, car à cet instant, quelqu'un frappe à la porte. Et il s'agit du Colonel en personne. L'espace d'un instant une peur panique le saisit (il écrit d'ailleurs ce mot « *PANIQUE* » en capitales dans le texte), puis se ressaisit, feignant l'homme qui se réveille et est encore presque nu. En rapportant ces faits, Jean fait preuve de fierté : « *Au cours de ces 27 mois d'armée, j'avais démontré à plusieurs reprises que je ne cédais pas facilement à la panique* »[1]. Par la suite, il cache les pellicules jusqu'à son départ et parvient à les emporter avec lui sans encombre. Cependant, il découvre entre temps que tous les documents photographiés par ses soins se sont volatilisés. Etant aux premières loges, il craint d'être démasqué et envisage tous les *scenarii*, y compris le plus terrible d'entre eux, la torture.

Lorsqu'il rentre chez ses parents, Jean décide de confier les pellicules à un journaliste connu pour son opposition à la guerre d'Algérie. Il se rend donc à Paris et rencontre le co-directeur du journal. Celui-ci lui indique qu'il ne peut pas les utiliser dans un article, son hebdomadaire ayant déjà été saisi à plusieurs reprises et qu'en outre, un risque d'attentat de l'OAS dans ses locaux est bien réel. Quand il ressort de la Rédaction, Jean est néanmoins *confiant* et surtout *soulagé* : « *Le sentiment du devoir accompli m'habitait* […], écrit-il. *Désormais les pellicules seraient à l'abri. Je n'avais pas pris d'énormes risques pour rien car j'étais persuadé de l'importance de ce témoignage* […]. *Je n'avais été qu'un minuscule maillon* […] *mais cette modeste participation me remplissait de bonheur* ».

Des mois plus tard, alors que la guerre est finie et que l'OAS est dissoute, un entrefilet paru dans le journal du PSU, auquel il a adhéré, attire son regard. Un certain Pierre Vidal-Naquet vient d'écrire un ouvrage sur la torture intitulé *La Raison d'Etat*. Jean l'achète et le dévore. Il sort de cette lecture partagé entre l'*enthousiasme* d'y retrouver les documents photographiés et l'*admiration* pour l'historien qui a su transmettre avec brio ce que lui, simple appelé, a ressenti parfois dans une certaine confusion, entre innocence et révolte. « *J'étais au comble du bonheur*, explique-t-il. […] *70 à 80% de cet admirable livre* […] *s'appuyait sur les documents que j'avais dérobés. Dans dix ans… trente ans… un siècle, l'histoire, seule aune universelle, jugerait* ».

Des années après, Jean a l'opportunité d'apprendre l'adresse de l'écrivain et sollicite un rendez-vous. Ce premier entretien restera comme une marque indélébile pour lui et signera le début d'une relation sinon dense du moins intense. A la fin de ce chapitre, Jean souligne avec orgueil qu'en dépit d' « *une correspondance épisodique* [et de] *quelques rencontres* », il « *considère cet homme comme* [son] *ami* »[2].

[1] Annexe n° 5, p. 801-807.
[2] Ibid, p. 830-833.

C'est à la même époque, à peu près, que Jean confie ses photos à un grand hebdomadaire d'obédience socialiste et qu'il s'engage dans la lutte anti-OAS. J'ai déjà eu l'occasion de relater, dans le chapitre concernant la participation des narrateurs à des faits historiques majeurs qui ont jalonné la guerre d'Algérie, comment il avait notamment cru être la cible d'un assassinat manqué dont la victime était un de ses voisins d'immeuble. En entrant dans la clandestinité, en construisant un réseau de résistance, en se procurant des armes, en entrant en contact avec des individus louches qui peuvent être des "taupes", il court de nombreux dangers.

Quant à sa découverte de la torture comme arme de guerre autorisée, organisée, voire encouragée, Jean, après un moment de désespoir total et de perte de son idéal républicain, décide d'en faire quelque chose, de prendre tous les risques pour témoigner, apporter des preuves, faire connaître le plus largement possible cette réalité historique cachée sous le manteau. S'il en ressort d'abord amoindri, réduit à être à tout jamais identifié aux tortionnaires, il transforme cette cruelle désillusion en une fierté, celle d'être cru, celle d'avoir concouru au rétablissement de la vraie histoire, celle enfin de s'être fait un ami de celui qu'il considère comme l'un des plus grands historiens de cette guerre, qui s'est mis du côté des anonymes, des "vaincus", des sans voix.

Ainsi, la réinsertion a été pénible pour les trois narrateurs qui ont poursuivi leur récit un peu ou longtemps après leur retour au pays. Ils ont tous les trois manifesté des symptômes du syndrome de stress post-traumatique, par des changements mal compris par l'entourage dans leur comportement, des reviviscences pénibles au cours de leurs rêves ou dans des circonstances banales de la vie, où des images, des sons, leur rappelaient leur vécu de souffrance.

Ils ont rencontré, en tout cas pour ceux qui en ont fait mention dans leur récit, des difficultés à parler de leur expérience extrême ou, quand ils l'ont fait, cela a pu prendre un caractère violent, insoutenable pour l'environnement, qui s'est alors fermé à la réception et qui n'a plus permis à la parole de se prendre. Parmi eux, deux d'entre eux ont fait l'essai d'un retour en Algérie à l'occasion de vacances : l'un a alors cru à la possibilité de tourner la page définitivement sur le traumatisme mais s'est rendu compte plus tard qu'il n'en était rien ; l'autre a perçu combien il devrait renoncer à jamais à ses espoirs d'une civilisation réconciliée. Enfin, l'un d'entre eux, peut-être parce qu'il était un peu perdu, a trouvé dans la voie de l'engagement une manière de se restaurer, de quitter le camp des bourreaux, en manifestant sa différence.

« *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés* »[1], dit une phrase aujourd'hui célèbre, titre d'un documentaire sur la souffrance au travail mais surtout septième vers des Animaux malades de la peste. C'est ce dont témoignent tous les éléments qui précédent. Mais qu'en disent-ils de cette guerre qui les a fait tant souffrir ? Est-ce qu'au détour du récit des faits multiples qu'ils rapportent, ils font en même temps le "procès" de cette guerre et comment le font-ils ? C'est ce dont j'ai ensuite tenté de rendre compte.

[1] de la FONTAINE Jean. Les Animaux malades de la peste. *Fables*. Second recueil. Livre VII. Première fable. Première édition : 1678.

Chapitre 21
La guerre d'Algérie au banc des accusés

Il est un pouvoir éternel,
le pouvoir de la honte.
Benjamin Franklin

Tous les narrateurs ont saisi l'occasion de parler de leurs sentiments à l'égard de la guerre d'Algérie, soit en rapportant des faits, parfois des "micro-situations extrêmes", souvent des expériences très traumatisantes, soit en préambule ou en conclusion à leur propos ou à des chapitres. Ces sentiments sont assez proches, même s'ils peuvent varier sensiblement en fonction du statut occupé précédemment ou des expériences antérieures.

Dans les extraits de textes étudiés, l'"instruction" sera essentiellement à charge mais, néanmoins, quelques éléments positifs, accordant en quelque sorte l'indulgence des victimes aux responsables des évènements, ont été également mis en avant.

21.1. Une guerre incomprise, inutile et… sans nom

Déjà, en quittant Port-Vendres, Philippe avait eu l'intuition qu'il adressait, en même temps qu'un salut aux badauds venus assister au départ, « *un au revoir à tout ce qui avait été* [sa] *jeunesse insouciante* »[1].

➢ Une génération de délinquants

Lorsque Philippe reprend le "Ville de Marseille" pour traverser la mer dans l'autre sens, en cette fin du mois de mars 1956, il est abusé par l'enthousiasme qu'il éprouve à rentrer chez lui, après un service militaire qui s'est étiré à n'en plus finir, lui qui, après Madagascar, a été rappelé sous les drapeaux.

Rétrospectivement, il s'en veut de s'être laissé aller à sa joie du retour à la maison, joie à laquelle d'ailleurs il associe ses camarades. « *Nous avons dépassé Saint-Charles sans une pensée pour les carnages que la commune a vécus au mois d'août précédent, tout comme, lorsque nous descendons du train à Philippeville, nous avons oublié les flots de sang qui* […] *ont inondé le bitume* », *regrette*-t-il.

Ensuite, il semble parler au nom de tout le peuple français, qu'il *condamne* : « *Notre mission aurait dû être quasi sacerdotale et rédemptrice afin de racheter un siècle de colonisation à courte vue. Mais "forces de l'ordre", nous n'avons su pacifier que dans la douleur*. […]. *Nous n'avions que survolé cette terre sans nous y attarder, sans entendre sa véritable clameur, sans lire les arabesques tracées à l'hémoglobine. Nous tournions la page sur un échec* »[2].

Une fois rentré, alors qu'il suit les "évènements" à la radio et dans les journaux, il pleure sur la guerre qui dure, dure, s'éternise et *ne parvient pas à lui trouver un sens*. « *La thaoura* [guerre de libération] *durerait six ans encore. Au bout du compte, un tas de jeunes hommes tués ou amochés à vie ! Et des milliers de musulmans anonymes massacrés, cinq cent mille morts en tout*. […]. *Pourquoi cette épreuve ?* […] *pourquoi avions-nous fait tant subir d'humiliations à de pauvres bougres qui se terraient* […] *à notre approche et que terrorisaient simultanément les prédateurs nocturnes de l'ALN* […] ? *A quoi, à qui cela avait-il servi ?* […] *pouvait-on espérer une issue autre qu'un divorce haineux ?* »[3].

Plus tard encore, subissant le *manque de reconnaissance* des autorités françaises et le regard frappé du sceau de la *honte* des plus jeunes, il ressent de la *colère* et de l'*amertume* :

[1] Annexe n° 3, p. 589.
[2] Ibid.
[3] Ibid, p. 590-591.

« *Il aura fallu que s'écoulent un certain nombre d'années avant que le politique n'admette l'expression "guerre d'Algérie"* […] *les gouvernements successifs voulaient minimiser le conflit* […]. *Les fils de ceux qui ont vécu ces malheureux évènements culpabiliseront notre génération et parleront de la "sale guerre". Mais une guerre a-t-elle jamais été "propre"* […] *?* […] *on appelait ça hypocritement "opération de police", "maintien de l'ordre"* […] *et j'ai fait partie de ces troupes* […] *: les Lois de la République ont fait de notre génération une génération de délinquants* »[1].

- **Une faute historique majeure**

Denis, quant à lui, dès son avant-propos, met en cause la légitimité de la guerre d'Algérie et dans le même temps, la légitimité à y envoyer des appelés du Contingent.

Ainsi, dès ses premières lignes, le ton est donné et ne se démentira pas au fil des pages, celui de la *colère* et du *dégoût*. « *La sagesse et le respect du droit à la liberté des autres auraient dû amener à des négociations et éviter une guerre. Mais à l'époque,* écrit-il*, il n'était pas question de tolérance pour les Algériens* […]. *On a vu les résultats que cela a donné* ». Et d'ajouter : « *qu'est-ce que le "petit Français de base" avait à voir là-dedans ?* ».

D'emblée, il interpelle le lecteur sur la pertinence d'une guerre dès lors qu'il s'agit d'une guerre d'indépendance : « *en tuant les hommes*, questionne-t-il, *peut-on supprimer une idée ?* »[2]. La réponse, pourtant absente du papier, apparaît pour le moins criante.

Après cette entrée en matière, Denis se présente et situe le contexte de son départ en Algérie. Ce faisant, il *s'interroge* à nouveau sur l'opportunité, pour la France, d'engager un tel conflit : « *J'EN SUIS ENCORE A ME DEMANDER* [en majuscules dans le texte] *ce que je suis allé faire là-bas. Pas motivé au départ… contraint et forcé comme tant d'autres… parti faire une guerre que, déjà en 1960, je considérais perdue d'avance… sur le plan psychologique* »[3].

Ensuite, il déroule une série d'arguments dont il pense qu'ils auraient dû convaincre les politiques d'accéder aux revendications des indépendantistes : échec en Indochine, processus de décolonisation enclenché ailleurs, pression internationale, etc.

Il en profite au passage pour démontrer, non sans fierté, comment il a joint les actes à la pensée : refus de préparer l'Ecole des Officiers de Réserve, refus de hisser le drapeau français dans l'école algérienne où il enseignait.

- **Une sympathie sous-jacente pour le peuple opprimé**

Paul, pour sa part s'adresse, dans le préambule de son manuscrit, à ses quatre petits-enfants et, comme s'il s'agissait d'un dialogue imaginaire, fait les questions et les réponses.

Malgré ce souci de transmission évident, d'instruction même, pourrait-on dire, son point de vue est sous-jacent et ses faveurs vont clairement au peuple algérien, dont il comprend les aspirations face à un occupant peu amène. « *Sachez tout d'abord*, explique-t-il, *que* […] *la conquête de l'Algérie* […] *fut très longue* […] *car les Algériens résistèrent* […] *farouchement. Peu à peu, des Français vinrent s'installer, s'emparèrent des meilleures terres, devinrent les maîtres* […]. *Ils* [les Algériens] *étaient peu payés et avaient peu de droits.* […] *beaucoup souffraient de n'être pas des citoyens à part entière*. […]. *Aussi, le 1er novembre 1954, des hommes qui voulaient l'indépendance* […], *certains que les Français ne quitteraient jamais l'Algérie de leur plein gré, déclenchèrent une insurrection sanglante*. […]. *Hélas pour moi, en 1956 j'avais vingt ans et bientôt la France allait avoir besoin de mes services…* »[4].

A lire la fin de ce préambule, on pourrait penser que, malgré une certaine sympathie pour

[1] Ibid, p. 553-554.
[2] Annexe n° 6, p. 887.
[3] Ibid, p. 886.
[4] Annexe n° 4, p. 615.

le peuple algérien, Paul est somme toute assez résigné quant à son sort. Mais il n'en est rien. Comme nous l'avons vu, dès son arrivée dans la campagne algérienne profonde, il comprend, à l'instar des autres narrateurs, qu'il a été manipulé.

Lorsqu'il revient, sa colère n'a cessé d'enfler. Avec un peu de *cynisme*, il parle de son retour « *vers la métropole et non pas vers la France* », ajoutant : « *N'oublions pas qu'en 1960, en Algérie, vous êtes sur une partie du territoire français qui, selon de Gaulle, s'étend de Dunkerque à Tamanrasset et gardez en mémoire cette envolée lyrique de son Ministre Michel Debré, affirmant avec des trémolos dans la voix "la Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris"* ».

Quatorze années plus tard, Paul reçoit le titre de Reconnaissance de la Nation pour avoir « *"participé aux opérations de sécurité et de maintien de l'ordre en Afrique du Nord"* ». Toujours *amer***,** il fait constater aux lecteurs combien les autorités françaises manient avec un vrai cynisme cette fois la "langue de bois". « *Vous remarquerez, en passant*, écrit-il, *que l'on ne parle pas de guerre. En 1974, il n'y avait toujours pas eu de guerre en Algérie*. » Et il conclut par un simple « *Bon !* »[1], qui en dit long sur ce *déni de justice* qui lui est infligé.

- **Le choix de la vie contre le choix de la mort**

Quant à Jean, enfin, il aborde surtout son *incompréhension* de cette guerre à l'occasion de son retour. Dans le train qui le conduit à Alger, il reprend avec plaisir les insultes proférées au départ par quelques soldats. « *Les appelés hurlaient leur haine des militaires de carrière*, explique-t-il. *Leur haine de cette saleté de guerre coloniale. A travers ce tumulte, des rancœurs accumulées depuis des mois resurgissaient tout à coup*. […]. *Nous avions laissé notre jeunesse, notre joie de vivre… là-bas, dans les Aurès* ».

En écrivant ces mots, Jean fait l'hypothèse que lui et ses camarades tentaient de retrouver leur identité de civils, là où l'Armée avait construit son entreprise de dépersonnalisation. Il se serait agi d'une sorte de « *rite de passage. Nous étions partis*, écrit-il, […] *presque enfants et nous revenions hommes avec un étrange goût de cendres dans la bouche* ».

Lorsqu'il arrive en France, il se sent véritablement de retour, mot qui signifie pour lui qu'*il n'avait rien à faire là-bas*. « *J'étais arrivé*, dit-il. *J'étais de retour. Marseille, c'était déjà chez moi, alors que l'Algérie, c'était ailleurs* […]. *L'Algérie n'avait jamais été mon pays et il ne le serait jamais. J'avais été me battre dans une guerre qui n'était pas ma guerre, car cette terre n'était pas la mienne* ».

Il décide dans le même temps que, pour *dénier à cet évènement le statut d'une expérience partagée*, entre hommes, de solidarité, il refusera tout lien avec ses anciens compagnons. « *Je ne répondrais à aucune lettre et je n'écrirais à aucun de mes camarades*, raconte-t-il. *Je voulais oublier cette merde et tourner la page définitivement* »[2].

Longtemps, très longtemps, Jean se tiendra *éloigné aussi des associations* d'anciens combattants. « *A l'époque*, raconte-t-il, *je disais ironiquement que je ne voulais pas* [y] *adhérer* […] *parce que dans anciens combattant il y a "con" !* ». Et puis, un jour, grâce à un ami convaincant, il a compris que ces instances « *étaient aussi des lieux de mémoire* » et qu'elles favorisaient une reconnaissance sans cesse recherchée, trop tardivement obtenue, auprès des gouvernements français : « *une phrase, un mot peut-être… enfin… "guerre d'Algérie !"* »[3]. Ce nom qui ne disait pas cette guerre, lui comme Paul ou Philippe l'ont attendu jusqu'en 1999 et "curieusement", presque tous ont écrit à cette même époque…

En écrivant son récit de vie, Jean s'interroge sur son rapport à l'Armée et y répond en creux par son inclination vers les « *métiers fabriquant de la "vie"*. […] *médecins, psychologues, ingénieurs, enseignants…* […] *je trouve curieux*, ajoute-t-il, *que certains choisissent un métier où leur fonction les amènera à assassiner leur prochain !* »

[1] Ibid, p. 699.
[2] Ibid, p. 810-812.
[3] Ibid, p. 880.

Il conclut en disant que s'il n'éprouve plus cette haine, qu'il éprouvait et manifestait de manière virulente dans ce train qui le ramenait vers Alger, il ressent simplement aujourd'hui « *un mépris condescendant* »[1]. Celui d'un homme qui a pris de la hauteur sur les évènements et sur ses semblables sans doute, et qui peut désormais, sans trop souffrir, les toiser au sens littéral du terme.

Au vu de ce sous-chapitre, il est aisé de constater que les narrateurs n'ont pas admis la légitimité de la guerre d'Algérie. Pour Philippe, là où il fallait faire œuvre de réparation, de tolérance, il n'a été question que de faire couler le sang ; pour Denis, le contexte géopolitique devait alerter les gouvernants sur un processus de décolonisation inéluctable ; pour Paul, le mensonge organisé sur un pays présenté comme un paradis et, finalement, outragé, ne pouvait aussi que conduire à une lutte sans merci pour que les Algériens reconquièrent leur dignité ; enfin, Jean est radical : ce n'était pas "sa" guerre, celle dont il avait été le témoin tout petit et qui consistait à lutter contre l'occupant nazi et à retrouver la démocratie, celle-ci seulement avait valeur d'exemple.

Chez Philippe, le réquisitoire est puissant : la France est condamnée car elle a fait de tous les appelés une génération de criminels. Pour lui comme pour Paul et Jean, elle a de surcroît laissé "ses enfants" porter le fardeau, sans admettre qu'elle en était l'instigatrice, le commanditaire. Le crime était connu mais il n'était pas qualifié, encore moins inscrit au casier judiciaire de l'Etat.

Malgré cette quête de sens non aboutie, certains des narrateurs trouvent malgré tout dans ces mots, des arguments, des raisonnements pour faire entendre leur voix contre ce qui était pour eux dénué de toute logique. Au détour de leurs critiques, certains, comme Denis, peuvent revendiquer de petits gestes de refus qui préservent leur dignité.

En outre, pour Jean, après une longue période de rejet, le monde associatif, dans lequel il s'est finalement inscrit, a permis une action mémorielle construite contre la volonté d'oubli des autorités. Se plaçant du côté des anciens appelés, il peut désormais afficher une identité de combattant forcé, à l'opposé de celle du combattant choisi, qu'il relègue dans "les métiers de la mort".

21.2. Une guerre qui sépare et qui déchire

Toute guerre, inévitablement, sépare les familles. En 14-18 et en 39-45, l'envoi, sur le front, d'hommes dans la force de l'âge, a séparé des mères de leurs fils, des époux de leurs femmes, des frères de leurs sœurs.

Cependant, dans les deux cas qui précédent, la France était agressée par l'Allemagne, défendait ses frontières, sa culture, son identité. En Algérie, comme nous venons de le voir, les soldats avaient pour mission de conserver à la France une colonie dont, pour la plupart, ils ne savaient rien et qui, au pire, leur était indifférente, au mieux les assurait de la grandeur de la France. Mais sa perte ne bouleverserait pas l'identité de la métropole. Dans ce contexte, la séparation infligée de longs mois aux appelés, sans parfois en connaître le terme exact, qui pouvait sans cesse être repoussé au-delà de la durée légale (ADL*), était inacceptable.

Si tous les narrateurs évoquent peu ou prou la tristesse d'être loin de chez eux et le manque ressenti par l'absence de leurs proches, celui qui en parle le plus dans son récit est Paul car lors de son premier séjour en Algérie pour y suivre l'Ecole des Officiers de Réserve, il est marié et lors de son séjour ultérieur, dans les commandos de chasse cette fois, il est père d'un petit garçon qui vient de naître et qu'il ne retrouvera qu'à l'âge de dix mois.

Le 1er mars 1958, Paul commence son Service national. Il se marie le 27 mai suivant. Durant ses classes, un Lieutenant lui propose de poser sa candidature au concours d'entrée à l'Ecole des Officiers de réserve (EOR), qu'il obtient. « *Je compris alors que je pouvais être fier de moi,* explique-t-il, *fier d'avoir réussi la première partie de mon plan, et je n'avais*

[1] Ibid.

qu'une hâte : annoncer la bonne nouvelle à Pierrette, lui dire que j'allais partir en Algérie ; loin, très loin certes et que nous serions six mois l'un de l'autre, mais six mois sans être à la guerre »[1].

Je passe sur son séjour à l'EOR car je l'ai déjà rapporté, mais à maintes reprises, il y évoque la galvanisation que lui ont procurés l'absence de son épouse et le désir d'être le mieux classé possible pour se rapprocher d'elle.

Lorsqu'il est affecté au commando, l'année suivante, après un séjour comme instructeur en France, le temps semble s'être arrêté tant le manque de l'être aimé lui paraît *cruel*. Et plus il approche du terme de son Service National, plus il éprouve des craintes d'être tué et de ne jamais retrouver sa famille. « *Je ne suis pas superstitieux*, écrit-il, *mais j'avoue que plus le temps passe et me rapproche de ma libération*, […] *plus j'ai peur du malheur*. […]. *Bien sûr, je me garde bien de le laisser transparaître dans les lettres* […]. *Deux mois ! Encore deux mois et je serai près de vous*. […]. *Je doute parfois d'en voir le bout* »[2].

Quelque temps plus tard, au cours du récit de l'opération où le *fellagha*, d'abord légèrement blessé, trouve la mort dans des circonstances étranges, il prend le temps de s'arrêter un moment sur son attitude à l'égard des combats. « *J'avoue*, dit-il, *sans honte* me semble-t-il, [que la lutte pour la vie], *durant ce conflit auquel je ne pus échapper et où je fus un acteur involontaire, fut le moteur de ma conduite. Sauver ma peau, revenir vivant et entier, tel était mon crédo* »[3].

Une fois rentré au camp, il se précipite systématiquement vers le courrier, avant même de « *rendre la liberté à* [ses] *pauvres pieds* », raconte Paul, de se « *débarrasser de* [ses] *vêtements boueux, crasseux* », d' « *effectuer un premier décrassage* », de « *sauter sur le blaireau et le rasoir* ». Il n'a qu'un seul souci, lire les lettres de sa femme après les avoir classées chronologiquement pour découvrir son quotidien et celui de son bébé au jour le jour, et en éprouver à la fois de la *joie* et de la *peine*. « *Elle me tenait au courant de sa vie* […] *et surtout de tous les faits et gestes qui marquaient les débuts de l'existence de notre fils*. […]. *C'est ainsi que* [je l'ai vu] *grandir, mais de loin, de très loin, de trop loin…* »[4]

En juin 1960, alors qu'il n'a plus que quelques jours à effectuer, il exprime sa colère et son angoisse, *colère* à l'intention d'un gouvernement qui l'a séparé de ceux qu'il aime, alors que l'Indochine venait d'être perdue et qu'il ne fallait pas être un grand prophète pour deviner ce que serait le sort de l'Algérie, et *angoisse* quant à son retour dans un foyer, où un petit garçon ne l'attendait pas. « *En ce début de mois de juin* […], *plus que jamais je n'aspire qu'à une chose : la quille ! Quitter ce merdier* […], *oublier toutes mes misères* […] *près de ma petite chérie et de mon fils que je n'ai pas vu grandir* […] *pourquoi nous avoir jetés à vingt ans dans tant de cruauté et de misère ?* […]. *C'est le temps de la joie, des copains, des amours* […] *(merci M Guy Mollet)* »[5].

Bien qu'il soit tout près de la libération, il part pour une dernière opération, celle où, par une erreur de Commandement jamais élucidée, des Français se battront contre des Français et où un jeune soldat de la Section "ennemie" perdra la vie. Il est *furieux* que l'Armée ne le laisse pas tranquille pour ses derniers jours au commando. Il est cependant mu par un fol *espoir*, celui de rentrer sain et sauf et de retrouver ses proches. « *Que peut-il m'arriver ?* demande-t-il comme pour conjurer le sort. *Rien ! Je vais rentrer, revoir* […] *ma p'tite chérie, mon "p'tit gros", comme je l'appelle en regardant les photos. D'ailleurs, j'en ai toujours sur moi, là, dans la poche de mon treillis, au-dessus du cœur, ainsi ils m'accompagnent partout, ils ne me quittent pas* »[6].

Lorsqu'il se prépare enfin à partir, il commence par ôter des murs de sa chambre les photos de sa femme et de son fils, ses « *"icônes"* », écrit-il. Et il se souvient avec *émotion* :

[1] Annexe n° 4, p. 616.
[2] Ibid, p. 661.
[3] Ibid, p. 672.
[4] Ibid, p. 677.
[5] Ibid, p. 686.
[6] Ibid, p. 691.

« *J'ai tant de fois caressé vos visages du bout de mes doigts* ». Il range aussi les lettres que son épouse lui écrivait chaque jour : « *En dix mois*, s'exclame-t-il, *presque trois cents* […]. *A la fin de chacune de ses lettres ma Pierrette écrasait ses lèvres très fort sur la feuille blanche et son rouge à lèvres y dessinait l'empreinte de sa bouche. Je posais mes lèvres sur la trace des siennes et j'avais l'illusion de l'embrasser* ».

En écrivant ces mots, la *peur*, sans doute, de paraître ridicule, le saisit. « *Cela peut vous sembler puéril*, s'excuse-t-il, *peut-être souriez-vous ? Mais à cet instant, perdu sur les hauteurs de l'Ouarsenis si loin de mon "p'tit bouchon", en embrassant ce papier, je la sentais presque physiquement, amoureuse, tendre, impatiente… comme je l'étais aussi* ».

Ces lettres reviennent donc avec lui et sont conservées un certain temps avant que le couple ne décide de les détruire, par *pudeur*, pour préserver son intimité. Là encore, Paul s'en excuse presque : « *C'est peut-être dommage, elles nous auraient aujourd'hui, jour après jour, relaté ce que fut notre longue séparation, de mon point de vue comme du sien. Mais nous les trouvions trop personnelles : nos sentiments et les mots qui les dévoilent ne regardent que nous* »[1].

Paul explique donc qu'en dehors des photos, mais qui, elles, restent muettes, ces nombreuses lettres sont l'unique lien entre lui et son épouse. L'unique ? Pas tout à fait ! Car une fois, une seule fois en dix mois, Pierrette peut entendre la voix de Paul durant quelques secondes. En effet, un studio itinérant vient un jour au camp pour permettre aux appelés d'enregistrer un bref message à l'intention de leurs familles. Ce que s'empresse de faire Paul. Quelques jours plus tard, sa femme reçoit un avis de l'Armée l'informant que tel jour, à telle heure et sur telle station de radio, elle pourrait entendre un message de Paul. Comble de malchance, la liaison est mauvaise, les premiers enregistrements peu audibles, quand, tout à coup, la voix claire et nette de Paul se détache et lui parvient : « *Ici le Lieutenant L., je viens embrasser ma femme, mon petit garçon et toute ma famille. Tout va bien : la santé est bonne, le moral est bon. A bientôt j'espère* ».

Evidemment, son épouse est en pleurs devant son poste de radio car, selon Paul, « *plus que les mots* [il veut ici parler de ceux qu'il écrivait dans ses lettres], *la voix est chargée d'émotion* »[2]. Il y a une présence physique que l'écriture, même la plus réaliste, même la plus belle, ne parvient probablement pas à restituer dans les mêmes proportions.

Paul a donc énormément souffert de la séparation d'avec sa femme et d'avec son fils, qu'il a seulement vu naître avant d'être envoyé dans l'enfer des embuscades, des combats, de la soif, de la poussière ou encore du froid. Il exprime sa rage à l'égard d'une Armée qui a volé à ses enfants leur jeunesse, leur insouciance, leurs copains, leurs amours et pour ce qui le concerne le bonheur de voir un bébé s'éveiller à la vie.

Et surtout, il se sent impuissant car contre la distance, on ne peut rien, surtout à cette époque où la technologie n'était pas disponible et où l'Armée, ne connaissant pas ou n'admettant pas encore les traumatismes de guerre, n'avait pas compris qu'un soldat est plus solide s'il est équilibré par le soutien de ses proches. La seule marge de manœuvre qu'il ait trouvée est d'abord de retarder l'échéance en entrant à l'EOR, puis d'avoir adopté des stratégies d'évitement des combats quand cela lui était possible, afin de rentrer vivant et en bonne santé. Il en retire du reste une certaine fierté.

Concernant, enfin, la correspondance échangée pour pallier un peu cette absence, s'il regrette quelque peu de ne pas en avoir conservé la trace, il considère que cette forme d'écriture, interpersonnelle et "à chaud", est trop intime et j'ajouterai trop proche de l'évènement pour pouvoir la communiquer à des tiers. Ce point peut d'ores et déjà nous permettre d'approcher l'intérêt d'une écriture plus construite, plus distanciée et adressée à d'autres que son partenaire.

[1] Ibid, p. 696.
[2] Ibid, p. 696-697.

21.3. Une guerre qui abandonne les siens

Le chapitre 20 a largement rapporté les séquelles des traumatismes subies par les narrateurs, les chapitres précédents ont eux abondamment fait place aux camarades et aux populations victimes d'accidents, de traquenards, d'attentats ou encore de conduites à risque causées par les traumatismes. Si la guerre d'Algérie a abandonné derrière elle de vingt-cinq à trente mille pertes* côté français, de cinq cent mille à un million d'Algériens suivant les sources, elle a aussi laissé sans secours une foule, difficile à évaluer, de personnes meurtries

➢ Des Français pas tout à fait comme les autres

Denis étend sa réflexion à deux catégories de populations qui, si elles n'ont pas nécessairement trouvé la mort, ont vue leur vie irrémédiablement bouleversée et que les autorités françaises ont abandonnées à leur triste sort.

Sa première *colère* se forme contre le traitement infligé aux *harki*. Il explique tout d'abord que, à l'instar des tirailleurs sénégalais durant la guerre 14-18 ou des *Indigènes* (titre du film homonyme de Rachid Bouchareb) en 39-45, les *harki*, de par leur connaissance du terrain, de par leur capacité à se fondre dans le paysage et à repérer les maquis et les lieux d'embuscades, sont souvent envoyés « *là où il y avait de la "casse"* ». Probablement plus aptes que les Français à tenir physiquement dans des conditions extrêmes parce que davantage adaptés et sans doute plus durs au mal, ceux-ci « *formaient des commandos d'élite largués dans la montagne avec huit jours de provision et* […] *étaient très efficaces pour la lutte contre les maquisards* ».

Malgré leurs performances, les désertions qui s'amorcent au moment où s'enclenchent de "vraies" négociations avec le FLN, jettent le soupçon sur l'ensemble des supplétifs et conduisent le Commandement, dans bien des lieux, à leur retirer leurs armes ou, comme dans la caserne de Denis, à attacher les fusils la nuit, ce qui, comme je l'ai déjà rapporté, ne sera pas sans conséquence. Mais c'est surtout après les accords d'Evian, et au début des rapatriements que le Gouvernement français va avoir, à l'encontre des *harki,* une attitude inacceptable. « *A l'Armistice,* raconte Denis, *tous les pauvres bougres qui n'ont pas pu être rapatriés en France ont été considérés comme des traîtres* […] *et cruellement décimés. Quant à l'accueil fait aux harkis et à leur famille en France, on en parle toujours…* »[1]. A la colère semble ici s'ajouter la *honte* de tout un pays qui n'a pas su réserver une place digne à ceux qui s'étaient engagés aux côtés de la France, prenant ainsi tous les risques.

Concernant la seconde catégorie de rapatriés*, la plus massive celle-ci, bien que Denis condamne l'OAS et ses attentats, dont un membre a tué l'un de ses amis, il éprouve néanmoins de la *compassion* à l'égard de ceux que les autochtones, depuis longtemps, avaient baptisé les Pieds-noirs. Je l'ai rapporté un peu plus tôt dans cette recherche.[2]

➢ Des Français venus d'ailleurs

Les Pieds-noirs, Philippe les évoque aussi et *s'insurge* contre l'indifférence à laquelle ils se sont heurtés en gagnant la France, et contre l'impréparation des pouvoirs publics à les recevoir : « *le menu peuple de Bab-el-Oued et des centaines de milliers de rapatriés rejetés dans une métropole qui n'était pas leurs racines ; jusqu'aux derniers instants, ils avaient refusé de partir et démunis, ils arriveraient à Marseille ou à Sète dans une carence totale des Services de l'Etat* »[3].

[1] Annexe n° 6, p. 909.
[2] Ibid, p. 942.
[3] Annexe n°3, p. 591.

Les gouvernements successifs de la quatrième et de la cinquième République n'ont donc pas laissé derrière eux que des cadavres ou des soldats meurtris. Ils ont également eu un comportement indigne d'une grande nation, qui avait promis à tous ceux qui avaient fait le choix de la France, Européens installés en Algérie de longue date, ou Algériens de souche qui avaient opté pour l'Armée française, une protection et un avenir.

Certains des narrateurs s'en sont particulièrement émus et c'est avec colère et tristesse, honte parfois, qu'ils s'expriment dans leur récit.

Ce qu'ils rapportent révèle une incompréhension totale de la posture de l'Etat français. Si compréhension il y a, elle est à l'adresse de ceux qui ont été trahis et auxquels l'accueil réservé a été au mieux indifférent, au pire rejetant.

21.4. Mais une guerre qui fait grandir

J'ai déjà eu l'occasion de rapporter les propos de Philippe, dont la jeunesse insouciante s'est perdue au cours de cette guerre, ou ceux de Paul, estimant que ce conflit l'avait fait mûrir trop vite et avait fait, du jeune homme gai qu'il était, un adulte sombre et peu enclin à la parole dans les premiers temps de son retour. En dépit de cette réalité, certains ont néanmoins retiré de cette situation extrême des enseignements au sens littéral du terme et, au sens second, des leçons données par l'expérience.

Jean, dont j'ai déjà dit qu'il me semblait, parmi les quatre, sans doute le moins "mature", le plus "fragile", tout simplement peut-être parce que Denis et Paul étaient sursitaires, et donc plus âgés, et parce que Philippe avait déjà fait l'expérience de Madagascar avant son maintien sous les drapeaux, Jean, dis-je, est probablement celui qui a le plus "grandi" durant ces évènements cruels. Intelligent, avide d'apprendre, dès qu'il arrive en Algérie, sa curiosité le pousse « *à lire des bouquins plus ou moins ethnologiques* » où il découvre « *deux ethnies fort différentes : les Arabes arrivés en Afrique du Nord vers le 7ème siècle et les Berbères (Kabyles ou Chaouias), premiers habitants* »[1].

En outre, il utilise ses temps libres en Algérie pour découvrir ou approfondir des auteurs et en fait des instruments de *coping*. « *Je m'évadais de la condition guerrière avec Faulkner, Maupassant, Sartre et quelques autres. Une bouffée d'oxygène* […]. *Ils me ramenaient à la vie* […]. *Le livre, source de civilisation*. […] *le refuge ? le lien ? avec le semblant d'humanité qui me restait*. […]. *Avec la pulsion de vie d'un gosse de vingt ans, je luttais* […] *contre cette gigantesque pulsion de mort* »[2].

Je ne reprendrai pas ici, pour éviter d'être redondante, tout ce qui a déjà été rapporté dans les chapitres précédents sur les effets de connaissance de soi de la plupart des évènements vécus, mais la guerre, aussi inutile, injuste, cruelle qu'elle soit, est cependant source d'expériences incomparables. Et en matière d'éducation, l'expérience, en tant que l'éprouvé subjectif de la réalité d'une chose, n'a plus à démontrer sa valeur.

Ainsi, au-delà de la relation des faits, les quatre sujets ont choisi de livrer leur opinion au sujet de la guerre d'Algérie et de se constituer en juges, là où les autorités françaises ont grandement tardé à faire leur *mea-culpa*, si tant est qu'il eut été réellement fait.

Bien sûr, les manuscrits ont été rédigés pour l'essentiel à la fin des années 90 ou au début des années 2000, à une période où les tout premiers frémissements, d'une reconnaissance de leurs "fautes", par les hommes en charge de l'exercice du pouvoir se faisaient sentir. Depuis lors, de petits pas ont été faits en direction de la réhabilitation de la génération sacrifiée. Il reste que cette guerre sans fin n'a pas encore trouvé son véritable terme, entre une guerre des mémoires toujours active (en témoigne le récent film *Hors-la-loi* du même Rachid Bouchareb) et des hommes qui restent blessés à jamais dans leur chair et dans leur esprit.

[1] Annexe n° 5, p. 719

[2] Ibid, p. 780-781.

Globalement, nous l'avons mis en évidence, les narrateurs font partie de ces hommes qui en sont sortis blessés, changés, enfermés dans le silence, à la fois par des facteurs endogènes (leur difficulté à dire, leur croyance de pouvoir tourner la page) et des facteurs exogènes (un environnement qui avait souffert de la séparation et voulait désormais se tourner vers l'avenir).

Alors pourquoi, comment, ont-ils un jour décidé de prendre la plume pour faire leur récit de vie ou en tout cas d'une période aussi sensible de leur vie ? Que disent-ils, dans leur récit, des déclencheurs à l'œuvre dans cette impulsion de transmission ? Qu'expliquent-ils, en outre, à l'intérieur même d'un récit orienté vers le factuel et le ressenti, des apports et des limites de cet acte d'écrire ? C'est ce vers quoi, dans le prochain chapitre, j'ai porté mon attention.

Chapitre 22
L'écriture des récits de vie rétrospectifs : des inducteurs d'écriture aux impacts sur leurs auteurs

Le talent, c'est aller contre son talent.
Jean Rouaud

Les récits recueillis sont des récits autobiographiques mais pas des essais sur l'autobiographie. Néanmoins, volontairement ou non, les narrateurs ont plus ou moins laissé des indices qui m'ont permis de comprendre ou de commencer à construire des hypothèses sur ce qui a favorisé leur passage à l'écriture et surtout, puisque c'est le cœur de ma recherche, à repérer les bénéfices de l'acte d'écrire, soit au moment même, soit dans les projections que les auteurs ont faites à propos de la destination de leur écrit. Certains ont aussi évoqué les limites de cette création qui sont autant d'effets pouvant être situés dans le registre du "négatif" ou devant pondérer ceux que j'ai classés dans le registre du "positif". En ce domaine, les frontières sont labiles et sujettes à interprétation, c'est pourquoi les entretiens présentés plus tard viendront nuancer, compléter et enrichir les apports de ce chapitre.

22.1. Des déclencheurs de l'écriture trouvés dans l' "entre soi"

Comme je l'ai dit plus tôt, en présentant les quatre narrateurs de cette enquête qualitative, ils ont tous d'abord écrit sans le souci premier d'être publiés. En effet, deux d'entre eux ont déposé leur manuscrit à l'APA, lieu de mémoire et de conservation du patrimoine mais pas lieu d'édition. Quant aux deux autres, ils ont écrit en premier lieu pour la cellule familiale, même si, progressivement, ce cercle a pu s'étendre à des amis ou à la famille élargie. Pour Jean, certes, la rédaction, puis l'envoi du manuscrit à l'APA, ont été un tremplin pour une publication future, mais après un certain cheminement et, notamment, des rencontres favorables qu'il a su provoquer, comme celle, sans doute déterminante, avec Pierre Vidal-Naquet, qui a fait la préface de son livre. La première transmission, dans tous les cas, avait vocation à rester dans un entre soi (les épouses, les enfants et petits-enfants, les frères et sœurs et les amis qui étaient de la même génération). Donc des personnes susceptibles de comprendre et d'accepter, et ce, d'autant plus que les faits étaient loin dans le temps. Comme le dit l'expression classique, il y avait "prescription".

➢ Les amis retrouvés

C'est encore au titre du roman de Fred Ulhman que m'a fait penser le cas de Philippe. Pour lui en effet, le déclencheur de l'écriture est à trouver dans la mise à l'épreuve de la camaraderie créée et entretenue sous les drapeaux. Au fil des mois passés à l'Armée, il s'était rendu compte que les rapports humains étaient divisés en deux catégories : celle des copains et celle des amis. En quittant sa Picardie natale pour s'installer en Ardèche, les gens du Sud lui avaient pourtant fait remarquer que pour eux, c'était une seule et même chose. Néanmoins, il restait persuadé que « *si le soleil est timide et d'une luminosité superficielle, il ne peut qualifier que le copain, si le bleu est au contraire dru, dense, profond, il auréole l'ami* »[1].

Après sa libération, Philippe rend visite à l'un de ses amis blessé au combat, démarche à l'issue de laquelle s'engage une correspondance. Bien des années plus tard (à l'époque il est déjà grand-père), il se décide à sortir du grenier une grande malle remplie de toutes les lettres échangées avec sa famille pendant son Service Militaire, mais aussi celles de Roger. Ce qui est stupéfiant dans le récit qu'il fait de cette "découverte", c'est qu'il la considère comme fortuite, quasi miraculeuse : « *Un jour, incroyablement*, écrit-il, *la malle du grenier qu'on*

[1] Annexe n° 3, p. 606.

exhume, de sous les toiles d'araignée, avec l'aide d'un petit-fils, révèlerait, au milieu des centaines de témoignages d'attachement […] plusieurs lettres et cartes de Roger »[1].

Ce recours au trésor caché, à la trace endormie depuis peut-être quarante ans, nécessairement significatif d'une décision, même peu consciente, de réinterroger le passé, va être, pour Philippe, le point de départ d'une quête, celle d'aller vérifier si les sentiments forgés en Algérie n'étaient en réalité qu' « *une fraternité d'armes* », qu'un « *aspect de la solidarité des soldats au front* », qui allait « *se diluer* », ou s'il s'agissait bel et bien d'une « *amitié* […] *patiente* », n'attendant, comme la malle, que le moment de renaître au monde.

Philippe se saisit de ce qu'il nomme avec une certaine innocence « *un clin d'œil opportun*. […] *ces enveloppes protégeaient les traces des amitiés nourries là-bas,* espère-t-il. *Il suffisait de réactiver celles-ci* […]. *Faire revivre ce magnétisme secret qu'on veut éprouver encore, rechercher la piste de ceux que l'on a côtoyés dans le conflit. La difficulté avait tissé entre nous des mailles serrées et la plante cultivée à vingt ans ne peut être que vivace* ».

Immédiatement après ce désir exprimé de partir à la recherche de ses amis d'Armée, avec l'espoir un peu fou de s'assurer que leurs liens n'étaient pas que des liens de façade, destinés surtout, en se "serrant les coudes" à assurer leur survie, Philippe en exprime un autre, celui qui motivera son passage à l'écriture : « *Et puis,* ajoute-t-il, *j'avais envie de coucher sur le papier, avec le recul, notre expérience maghrébine, les leçons qu'elle nous donnait* ». Philippe passe alors une annonce dans *L'Ancien d'Algérie* et retrouve plusieurs camarades.

Il s'en étonne et en éprouve un grand *bonheur* : « *Ainsi, ces amis n'étaient pas disparus : ils étaient seulement devenus invisibles durant quelque temps*. […]. *Il existerait donc des attachements capables de franchir le cours de la vie et l'espace ?* […]. *Je relis le "de Amicitia" que j'avais traduit durant mon apprentissage du Latin : "je me demande si, à part la sagesse, les dieux ont donné aux hommes quelque chose de meilleur"* ».

Le désir caché d'écrire, sans doute un des moteurs de ces retrouvailles, a donc pour effet chez Philippe d' « *avoir confiance en l'homme* », d'être rassuré sur sa capacité à aimer. Et partant de cette expérience de l'amitié, passant les frontières du temps, il exprime un autre espoir, celui qu'elle dépasse aussi les frontières géographiques et les barrières historiques. « *Au bord d'un bassin méditerranéen où s'enchevêtrent nos racines, des femmes et des hommes et des enfants attendent que nous leur tendions la main* »[2].

L'acte d'écrire sur la guerre d'Algérie pourrait-il être vecteur de réconciliation entre deux peuples qui se sont déchirés il y a cinquante ans ?

- **Le saut de génération, si souvent repéré**

A part Philippe, les autres narrateurs ne disent pas clairement le processus qui les a conduits à écrire le récit de leur guerre. Cependant, le préambule du manuscrit de Paul permet de lever les doutes. En effet, ses toutes premières lignes sont une dédicace à ses quatre petits-enfants dont il décline les prénoms par ordre d'âge. Il leur dédie son récit avec ces mots : « *A mes petits-enfants* […] *pour qu'ils sachent que comme mon grand-père* […] *(votre arrière-arrière-grand-père) qui a fait la première guerre mondiale* […] *où il laissa l'usage d'une main, comme mon père (votre arrière-grand-père)* […] *qui fut mobilisé pour la seconde* […] *donc, comme eux, je dus moi aussi, à mon tour, aller faire "ma" guerre* »[3].

Tout son texte leur est d'ailleurs directement adressé, comme en témoignent l'emploi régulier du "vous" et, parfois, le recours à des dialogues imaginaires où il fait leurs questions et ses réponses.

[1] Ibid, p. 607.
[2] Ibid, p. 606.
[3] Annexe n°4, p. 615.

Si nous ne pouvons obtenir d'indications concernant les éléments déclencheurs de l'écriture chez tous les sujets, la destination des manuscrits nous laisse à penser que le souhait de raconter s'adresse en premier lieu aux personnes de l'entourage car, même les manuscrits remis à l'APA ont le plus souvent vocation à être des dépôts de mémoire pour la famille, et notamment les arrière-petits-enfants, qui n'auront pas le temps de connaître leur aïeul.

En revanche, on comprend que pour Philippe, le désir de retrouver ses meilleurs camarades d'Armée et, ce faisant, de pouvoir reconstituer avec eux des souvenirs partagés, a été le moteur de l'écriture. Ces retrouvailles donnent d'ailleurs lieu à beaucoup d'espoir en direction de l'humanité, la capacité à une amitié sincère et indélébile d'abord, la capacité de réconciliation entre les peuples ensuite, dont il avait tant souhaité qu'ils ne se séparent jamais.

Pour Paul, le saut de génération est clair : peut-être parce qu'il n'a pas pu parler à ses enfants, peut-être parce que les petits-enfants étaient moins "encombrés" par un passé douloureux et que la peur de faire souffrir ne les atteignait pas, toujours est-il qu'il est mu par le besoin de leur faire connaître son expérience, qu'il situe de plus dans une filiation d'hommes, filiation dans laquelle il les inscrit à leur tour.

Il est à noter au passage que la fameuse malle de Philippe a été co-exhumée, si j'ose dire, par son petit-fils. La troisième génération est donc bien présente dans les deux récits.

22.2. L'espoir d'une libération

Des quatre narrateurs, celui qui aborde le plus le rapport à l'écriture est Jean, peut-être parce que chez lui l'acte d'écrire était davantage une nécessité, peut-être aussi parce que chez lui, l'écriture, incertaine, chaotique, a mis du temps à se structurer, à devenir lisible, comme sa transmission orale, le soir de la fête organisée pour son retour, avait été d'abord inaudible, irrecevable. Pour les mêmes raisons, les effets de libération ont pris aussi beaucoup de temps.

➢ Ecrire pour respirer

A l'époque où Jean avait retrouvé du travail et où il s'était engagé dans la voie du militantisme, avec toute l'énergie possible, pour retrouver, sans doute, un sens à sa vie, il avait déjà nourri le désir d'écrire. « *Tout naturellement,* explique-t-il, *je conçus l'idée d'écrire sur cette putain de guerre* […]. *Il s'agissait de l'histoire d'un jeune appelé qui dans un laps de temps très court passe de l'état d'adolescent au statut d'homme* […]. *J'avais une vision "révolutionnaire" de l'écriture*. […]. *Ainsi je trouais mon écriture… de larges plages blanches… De points de suspension*. *De points d'interrogation…* […] *ce projet connut un début de réalisation* […]. *Mais je n'en étais qu'à la description de la première journée. Angoissé, je voulus "savoir"* […] *où je me situais d'un point de vue stylistique. Lourde erreur*. […]. *Mon manuscrit rejoignit à ce moment-là ce que j'ai appelé plus tard : "ma littérature du tiroir"* ». En effet, durant des années, Jean tente d'écrire des romans, des nouvelles ou des pièces qui viennent tour à tour échouer au fond du tiroir. En cause : « *Une impossibilité quasi névrotique de* [les] *terminer* », explique-t-il.

Jean comprend enfin, en l'écrivant, pourquoi il n'a rien pu achever avant d'avoir rédigé ce manuscrit que j'ai décortiqué jusque dans ses moindres recoins : « *Ce livre que j'écris…*, découvre-t-il, *il m'est resté en travers de la gorge pendant des dizaines d'années*. […]. *Comme pour une décantation, il m'aura fallu tout ce temps… que tout se dépose au fond de moi-même… me permettant ainsi de le recracher trente-cinq ans plus tard* »[1].

La libération est donc vécue par Jean comme l'expectoration d'une glaire épaisse l'empêchant de respirer, de trouver du répit, du calme, de la tranquillité. Une fois ces mucosités éjectées, il peut reprendre son souffle, celui de la création. « *L'écriture,* écrit-il. *Je vais y consacrer le restant de ma vie*. […]. *Ce livre terminé, je sais déjà quelle sera ma*

[1] Annexe n° 5, p. 850.

prochaine œuvre […] *je sais que j'écrirai* […] *à la troisième personne* […]. *Le JE* [en capitales dans le texte] *est trop difficile, trop intime, trop contraignant, beaucoup trop impliquant… trop, trop quoi !* »[1].

Ainsi, l'esthétique de son récit autobiographique, tant de fois remaniée, oubliée, puis reprise, retravaillée, jusqu'à faire de son texte une œuvre au sens littéraire du terme, lui aura-t-elle permis la distanciation nécessaire au passage à la fiction. Sans ce récit personnel, mis en forme, recevable par le lecteur, devenu par là-même une création au sens d'une (ré) invention de son expérience humaine, il ne pouvait accéder à la création au sens d'une œuvre de l'imagination.

- **Ecrire pour lever le secret**

Si Paul, quant à lui, n'évoque pas explicitement l'effet de libération produit, de manière générale, par l'écriture de son manuscrit, il en donne deux exemples à propos de deux faits majeurs qui l'ont bouleversé au cours de son séjour en Algérie. Lorsqu'il relate la "corvée de bois" dont il a été le témoin durant son affectation dans le commando de chasse, il commence ce chapitre (intitulé au demeurant « *La Colère et la Honte* »), par un paragraphe qui dit à la fois combien ce récit lui est pénible et, entre les lignes, combien il espère pouvoir s'en libérer et au passage en sortir réhabilité. « *Qu'il est difficile d'extraire de sa mémoire des secrets qu'on a si longtemps gardés*, semble-t-il murmurer. *Cela fait plus de quarante années maintenant que je les ai enfouis honteusement au plus profond de moi-même. Oui j'ai honte et je culpabilise, pourtant je n'ai aucune responsabilité dans les faits que je vais vous rapporter. Rassurez-vous, je* […] *ne puis nourrir aucun remords. Seulement, le fait d'appartenir à un groupe vous met "mal à l'aise" quand vous découvrez qu'il commet des actes contraires aux règles de la guerre* »[2].

Un peu plus loin dans son récit, lorsqu'il raconte cette fois l'aveu du Sergent-chef concernant le prisonnier égorgé, il s'interroge un instant sur le risque éventuel qu'il pourrait faire courir aux responsables de son assassinat, puis il balaye ce doute d'un revers de mot : « *on allait me confier un secret que je n'ai jamais divulgué à personne, ni en paroles, ni par écrit. Aujourd'hui y a-t-il prescription ? Je ne m'en soucie pas ! Bien que n'étant en rien coupable, je veux m'en libérer et ne plus y penser* ». Là encore, le fardeau de la honte, endossée en lieu et place des coupables se sera fait lourd pendant des décennies.

Et l'on se souvient des phrases de réconfort qu'il aurait destinées, à la fin du repas, au malheureux soldat en proie aux cauchemars les plus pénibles et dont on peut penser qu'il se les adressait à lui-même : « *Tu as bien fait de me raconter tout cela. La tête c'est comme l'estomac. Ca fait du bien de se débarrasser du trop plein quand on a trop mangé. Trop de mauvaises pensées dans la tête ça pèse aussi. Alors n'y pense plus et tu feras de beaux rêves. Cette guerre va bientôt se terminer et à nouveau la vie sera belle* »[3].

Quarante ans plus tard, les mauvaises pensées étaient toujours dans la tête de Paul et il espérait encore s'en alléger.

- **Ecrire pour évacuer**

Bien que Philippe, pour sa part, n'évoque que les bienfaits apportés par les échanges épistolaires, qu'il a connus durant la guerre elle-même, et pas sur les bénéfices *a posteriori*, il m'a semblé utile de les rapporter ici car ils peuvent éclairer. En effet, si Paul et Jean ont eux-mêmes parlé de l'importance des correspondances de leurs proches, lui met davantage l'accent sur ses propres lettres. « *Pour ce qui est du courrier*, explique-t-il, *j'y avais pris goût quand, dix-huit mois auparavant, je m'étais éloigné vers les Tropiques et que le voyage maritime ménageait beaucoup de silences propices à l'écriture*. *Je poursuivrais*. […] *je*

[1] Ibid, p. 779.
[2] Annexe n° 4, p. 666-667.
[3] Ibid, p. 680.

rechercherais […] *un équilibre des mots dans leur propre saveur*. […]. *Ecrire est un moyen de survivre* […]. *Je ne me suis jamais lassé de transcrire les détours de la pensée, de les retenir. La parole révèle de suite mais ne filtre pas et transmet sans trace, sans risque* […]. *A parcourir mes humbles notes de l'époque, je constate qu'il ne s'écoulait guère plus de deux ou trois jours sans que je rédige une lettre. Parfum des mots* […] *mais également trop plein à évacuer sous peine d'asphyxie* […]. *Se confier et pouvoir décharger ainsi le trop plein des fatigues, des tensions, des ras-le-bol, a sûrement contribué à ce que je sorte à peu près indemne* »[1].

Ainsi, Philippe mêle plusieurs bénéfices rendus par l'acte d'écrire : l'effort de sélection de ce qui va être dit ou être tu, pour éviter que la trace laissée derrière soi ne mette quelqu'un en péril ; l'effort d'esthétisme placé dans le choix des mots ; enfin, l'évacuation des peines qui favorise le ressourcement. Il oppose également l'écrit à l'oral, pensant que l'un filtre et l'autre pas, que l'un laisse une empreinte là où l'autre ne marque pas. Sans doute est-ce excessif car les deux voies peuvent être élaborées, construites, mais aussi blesser ou protéger selon les cas. En revanche, il faut retenir cette distinction entre les deux formes de la transmission : dans l'écriture, la "plume" est tout de même un médium.

Trois des narrateurs emploient donc des métaphores très proches pour décrire un des impacts de l'écriture de leur récit : Jean le présente comme un objet obstruant sa gorge, et qu'il doit recracher, faute de pouvoir retrouver le souffle et l'élan de la création ; Paul en parle comme d'un repas roboratif qui lui pèse sur l'estomac et qu'il doit vomir pour se sentir mieux ; Philippe, quant à lui, oscille entre l'image de l'appareil respiratoire et celle de l'appareil digestif, parlant à la fois des risques d'asphyxie et de trop-plein à vider. Il y a donc, comme dans le geste d'écrire, où la main tient la plume et où la tête se penche sur la feuille, une mise en mouvement du corps dans les effets que produit cette écriture de soi.

Il apparaît en outre que le soulagement apporté par l'écriture peut s'accompagner d'un effet de distanciation lorsqu'elle est assortie d'un travail de mise en forme, de recherche d'une beauté littéraire, travail qui peut, de surcroît, être source de fierté pour l'auteur.

Enfin, pour Paul en particulier, cet effet de libération a pour corollaire celui d'une réhabilitation à ses yeux et aux yeux des siens : s'il a pu se sentir lâche de n'être pas intervenu dans les deux situations évoquées, il peut ici rendre la justice qui ne sera jamais rendue et convoquer le lecteur dans ce procès virtuel, où les vrais coupables sont désignés.

22.3. Une volonté de transmission

A de nombreuses reprises, au moment de la relation des faits, le souci de faire connaître, d'informer, de faire œuvre de transmission, pour des lecteurs jeunes ou non avertis, a été présent dans les commentaires des narrateurs ou a pu se percevoir entre les lignes. En introduction à leur manuscrit ou à certains chapitres particulièrement importants, les auteurs ont explicitement manifesté ce souhait de pouvoir transmettre, soit des ressentis extrêmement douloureux pour attirer une attitude empathique favorable à la compréhension du vécu, soit des "découvertes" faites à certaines occasions ou encore des faits, jugés essentiels, pour comprendre cette guerre.

➢ Transcrire l'émotion du moment

Chez Jean, tout d'abord, il y a un choix explicite, celui de trouver les mots qui traduiront le mieux possible les émotions et les sentiments ressentis au cours des faits et ce, en forçant largement le trait. Ainsi, alors qu'il s'apprête à évoquer sa rencontre avec la torture, il s'arrête un instant pour avertir les lecteurs qu'il est allé volontairement trop loin, sachant sans doute que le "trop loin" serait bien en-deçà de la réalité perçue par ceux qui n'avaient pas partagé la

[1] Annexe n° 3, p. 570.

situation extrême. « *J'ai beaucoup dénigré les militaires de carrière depuis le début de ce livre mais il s'agissait d'un choix objectif de ma part. J'ai essayé* […] *de retrouver la haine de mes vingt ans. J'ai donc utilisé un artifice littéraire pour reconstituer l'ambiance* […]. *Si j'ai décrit ces rempilés comme de pauvres crétins alcooliques, j'ai aussi beaucoup insisté sur la valeur humaine de certains de mes supérieurs* »[1], corrige-t-il.

De la même manière, pour conserver sa colère intacte et la faire partager, lorsqu'il met la touche finale à son texte, et qu'il apprend enfin que les "évènements d'Algérie" sont requalifiés en guerre, il décide de ne rien changer à son paragraphe. « *Nous n'avons pas obtenu grand-chose de la Nation,* écrit-il. *Pourtant nous ne demandons pas une "récompense" pour nos vies gâchées. Juste une simple reconnaissance… une phrase, un mot peut-être… enfin… "guerre d'Algérie !". Ce terme, avec des décennies de retard, a enfin été prononcé par les hommes politiques* »[2].

Quant au chapitre où il relate le retour du souvenir de l'attentat où il avait découvert un homme émasculé, sur le divan de sa psychanalyste (chapitre écrit en premier mais longtemps relégué au fond du fameux tiroir), lorsqu'il le réintègre enfin, « *dans une suite logique* » propre à son manuscrit final, il souligne qu'il choisit de ne pas le retoucher, là encore pour faire toucher du doigt son épouvante. « *Je le laisse brut d'écriture* »[3], annonce-t-il. La suite est, du reste, éloquente.

- **Partager l'examen que l'on a fait de soi et des hommes**

Philippe, lorsque, dans son *Preludio,* il aborde ses motivations à écrire, avoue avec un peu de gêne que, malgré l'horreur de la guerre, il a éprouvé une sorte d'intérêt à participer à cette expérience. Et il en éprouve encore, en écrivant ses premières lignes à livrer, à transmettre les connaissances, les apprentissages qu'il a retirés de cette situation extrême, à la fois sur lui-même et sur l'ensemble des hommes de son âge qui ont vécu la même épreuve.

Bien qu'il considère que ses souvenirs s'apparentent davantage à un journal intime qu'à des mémoires, où sont relatés « *une souffrance, un repli, plutôt qu'une ouverture optimiste et glorieuse sur le monde* », il admet qu'il a « *été curieux de* [se] *retrouver au sein du conflit* ». Et il ajoute : « *En tirer une chronique et synthétiser les émotions qui ont été non seulement les miennes mais souvent celles de toute une génération* […] *c'est le projet que je m'étais fixé* ». Cette curiosité, qui à la fois l'anime et le culpabilise un peu, l'aurait donc obligé à dépasser ses tensions intérieures et lui aurait permis de faire aboutir son projet d'écriture, lui aussi écartelé entre l'avidité d'apprendre et la honte endossée, et coloré en blanc et noir par « *la joie de la survie et* [les] *obscénités côtoyées* ».

Il termine son préambule avec l'espoir que, malgré ce mélange de couleurs, il ressorte de son manuscrit la part visible de l'iceberg, qui soit « *finalement apaisante et* [qui] *transmette les signes d'une aspiration au bonheur* »[4].

- **Garder les souvenirs dignes de passer à la postérité**

De tous les faits et gestes de ce groupe d'hommes dont Paul a fait partie, il choisit de raconter ceux qui lui semblent les plus intenses, les mieux gravés aussi, souvent les plus pénibles. Mais il ajoute qu'il les considère également comme les éléments « *mémorables* ». Or, si l'on s'appuie sur le sens premier de ce mot, on comprend qu'il s'agit de faits destinés à être transmis aux générations futures, aux générations "postérieures" et donc de faits ayant la valeur requise pour passer à la postérité. Dans cette définition, il n'y a pas le souci d'accéder à un quelconque honneur mais bien celui d'une transmission utile à ceux qui suivront et qui devront être le réceptacle attentif, bienveillant et réactif du souvenir.

[1] Annexe n°5, p. 766-767.
[2] Ibid, p. 779.
[3] Ibid, p. 873.
[4] Annexe n° 3, p. 547.

D'ailleurs, dès la première page de son manuscrit, le ton est donné, Paul manifestant le souci de l'enseignant qu'il a été durant près de quarante ans. Interpellant ses petits-enfants, à qui, je le rappelle, il dédie son récit, il se lance dans une leçon d'Histoire : « *Peut-être allez-vous me demander : "Mais pourquoi aller faire une guerre en Algérie, et contre qui ?". Vous avez raison ! Il me faut vous donner quelques explications* »[1].

Trois des quatre narrateurs évoquent donc directement leur volonté de parvenir à transmettre et à faire partager leur expérience.

Jean souhaite explicitement que ses émotions les plus violentes, et notamment sa haine, sa rage et sa douleur extrême, soient rendues au plus près de leur intensité, quitte à en exagérer un peu le trait parfois, pour que les lecteurs comprennent la souffrance à laquelle il a été soumis.

Philippe reconnaît, non sans un certain malaise, qu'il a éprouvé de la curiosité pour l'expérience de la guerre et que, malgré les contradictions ressenties entre cet intérêt pourtant manifeste à vivre le conflit algérien et le sentiment de gâchis qui l'a habité depuis lors, il a néanmoins désiré faire connaître les découvertes qu'il a faites, uniques, singulières certes, mais dont il pressent qu'elles peuvent être aisément transférées à beaucoup d'appelés.

Quant à Paul, il estime que ses souvenirs de la guerre d'Algérie ont une valeur de mémoire pour les générations suivantes qui ont le droit et le devoir de savoir pour en tirer les enseignements nécessaires.

22.4. Une contribution à l'Histoire de la France

Jean est celui des quatre narrateurs qui manifeste le plus son sentiment d'écrire une page d'Histoire de la guerre d'Algérie, et notamment celle de ses appelés. C'est aussi celui qui dit le plus clairement avoir eu le dessein d'en faire un ouvrage puisque, assez vite, il sollicite une maison d'édition pour évaluer la qualité de son roman. Après cet échec cuisant, ce livre, comme tant d'autres, rejoindra le tiroir de la relégation, jusqu'à ce que l'autobiographie, bien plus tard, ne s'impose à lui comme le premier pas vers une écriture plus libre, plus abandonnée. Mais ceci explique peut-être cela. Il avait plus que les autres, sans doute, le pressentiment que l'Histoire de son pays et celle de sa génération avaient besoin de lui.

➢ Plaidoyer pour une Histoire des appelés

Dès qu'il commence son chapitre trois, celui qu'il intitule sobrement « *L'Algérie* », mais qui, tout compte fait, se poursuivra tout au long des chapitres suivants, comme s'il s'agissait d'une vanne ouverte, il explique au lecteur que ne pouvant tout raconter, il a sélectionné les faits « *pouvant avoir une réelle signification historique* ». Et il ajoute qu'il va s'atteler à « *dire les "petites histoires"* [considérant que] *peut-être est-ce l'accumulation, l'addition de celles-ci qui font la grande Histoire* »[2].

Un peu plus loin dans le récit, lorsqu'il est affecté au commando, il explique que si, dans les chapitres suivants, il a choisi « *de décrire seulement les évènements ayant pris* […] *une signification singulière dans* [son] *histoire d'homme* », il a aussi fait le choix de relater ceux « *ayant trait directement à l'histoire avec un grand H* », dont il était, sans le savoir à l'époque, « *en train de devenir un acteur* »[3].

Si l'on saute beaucoup plus loin, lors de sa réinsertion à la vie civile, quand il parle de ses quinze années de militantisme, Jean s'arrête un instant dans la description de ses engagements et s'interroge sur l'intérêt de ce passage. Puis, très vite, il trouve la réponse et la partage : dans ces choix-là, l'Algérie n'est pas absente. L'insensé a créé le besoin de donner un sens à sa vie.

[1] Annexe n° 4, p. 615.
[2] Annexe n°5, p. 705.
[3] Ibid, p. 744.

La révolte qui grondait en lui soldat a continué à sourdre en lui ouvrier. Elle est une même et saine révolte, celle de jeunes hommes de vingt ans dans les années soixante.

Vers la fin du manuscrit, Jean s'étonne à nouveau de constater à quel point son texte, destiné en premier lieu à raconter son service militaire, et en particulier son temps passé en Algérie, s'est trouvé étendu à toutes les influences qu'a eues le conflit sur son existence : « *j'ai écrit un livre… un peu sur la guerre… et vraiment beaucoup sur les inductions qu'elle a provoquées tout au long de ma vie affective, professionnelle et sociale*, note-t-il. […]. *J'ai choisi d'écrire ce livre* […] *pour témoigner mais aussi parce que cette histoire d'un simple appelé du contingent recoupait la grande Histoire. Parce qu'elle était exemplaire de l'expérience de deux Millions de gugusses ayant perdu leurs vingt ans dans le djebel !* »[1]. Plus que l'Histoire de la guerre, la contribution de Jean est l'Histoire de ces hommes qui l'ont faite, l'ont soufferte, l'ont parfois apprivoisée, souvent maudite.

Enfin, juste avant les dates qui encadrent la longue période de l'écriture et qui en disent long sur sa difficulté, « *2 mai 1993 - 30 octobre 1999* », soit plus de sept années de travail, de doutes, d'atermoiements, la dernière ligne donc est encore pour la compréhension de ses semblables. « *J'ai écrit ce livre*, conclut-il, *parce qu'il m'a semblé exemplaire du parcours de toute une génération* »[2].

- **Les petits ruisseaux font les grandes rivières**

Chez Denis, la conclusion est sensiblement la même que chez Jean. Mais dans son petit texte final, que j'ai choisi de restituer dans son intégralité, il y a aussi la colère face aux euphémismes employés par l'Etat français, le vœu de réhabiliter tous ceux qui ont été jetés dans la guérilla, en dépit du fait que ce terme a été longtemps proscrit, et son désir de transmettre. « *J'ai terminé*, écrit-il avec toute la sobriété qui le caractérise. *Je vous ai raconté mes petites histoires d'une* ***guerre*** [en gras dans le texte], *que la France a longtemps voulu nier, en appelant ce qui se passait de l'autre côté de la MEDITERRANNEE, du "MAINTIEN DE L'ORDRE"* [en capitales dans le texte]. *Quoi qu'il en soit, ce sont les petites histoires qui font les grandes histoires et qui témoignent pour* ***L'HISTOIRE*** [en capitales et en gras dans le texte] »[3].

Deux des auteurs disent donc explicitement éprouver le sentiment d'être rentrés dans l'Histoire et, en témoignant de leur expérience, avoir apporté leur pierre à l'édifice, encore fragile, d'une Histoire des appelés du contingent, dernière génération de "conscrits" à ce jour à avoir participé à un conflit armé.

De plus, Jean, en ayant poursuivi son récit au-delà du terme de son Service National, pense avoir également contribué à la compréhension du retour à la vie civile de ces Millions d'hommes et à ce que fut leur vie jusqu'à aujourd'hui, marqués qu'ils sont encore, et pour toujours, par cette expérience extrême, à la fois singulière, à la fois collective.

22.5. Malgré tout, des limites…

Nous avons déjà perçu de nombreux effets bénéfiques produits par l'écriture de ces récits de guerre, à la fois dans les chapitres qui relatent les faits, et à l'occasion d'observations faites par les auteurs eux-mêmes sur les apports de l'exercice. Néanmoins, trois d'entre eux soulignent également, en certaines occasions, les plus douloureuses souvent, que l'acte d'écrire contient aussi en lui des limites ou des effets délétères.

- **Des souvenirs malheureux ramenés à la surface**

[1] Ibid, p. 870.
[2] Ibid, p. 880.
[3] Annexe n° 6, p. 952.

Ecrire, c'est d'abord se rappeler, mobiliser sa mémoire, pour tenter de retrouver les faits jugés importants, afin de les raconter jusque dans leurs menus détails, se rapprocher de ce que l'on aimerait être la réalité et partager avec son lectorat, qu'il soit des plus intime ou des plus large, ses expériences. Mais ce faisant, c'est aussi prendre un risque, celui de voir *émerger des souvenirs peu reluisants ou choquant sa conscience*.

C'est plutôt dans ce dernier registre que j'ai classé une remarque faite par Paul à l'occasion d'une énième embuscade. Ce jour-là, à l'aube, un ennemi ne s'aperçoit qu'au dernier moment qu'il est tombé sur la Section de Paul. Sa peur sans doute (ou est-ce l'honneur ?) lui fait avoir un mauvais réflexe, celui de s'enfuir au lieu de se rendre ; celle d'un soldat nomade, craignant peut-être qu'il ne tire avant lui, lui fait dégainer son pistolet-mitrailleur. Lorsque Paul arrive près du corps, c'est la *consternation* : « *Nous nous aperçûmes alors,* écrit-il, *que ce pauvre type n'avait même pas d'arme ; seulement un gourdin* […]. *Encore un mort ! C'est cruel la guerre. Maintenant que je vous narre "ma" guerre d'Algérie et que je puise au fond de ma mémoire, je constate avec effarement que nous avons laissés derrière nous plus de cadavres que je ne l'imaginais. Ma mémoire les avait occultés et voilà qu'ils resurgissent et me rappellent ces terribles moments* »[1].

- **Des mots qui "mentent"**

Comme Paul, Jean se rend compte que la mobilisation de certains souvenirs, nécessaire à l'écriture, peut être *un moment cruel*. Parlant de sa séance de Psychanalyse, celle-là même qui lui permet de retrouver la mémoire du premier attentat dont il a été la victime indirecte, en tant que témoin de l'horreur, il raconte : « *En écrivant ce chapitre, je me suis aperçu avec un brin d'étonnement que la reviviscence de ces souvenirs continuait de me bouleverser trente-cinq ans plus tard. Les réminiscences de cette matinée… là-bas, dans les Aurès continuent de me hanter. Comme le dit le langage populaire : "ça continue de me remuer les tripes"* »[2].

Malgré tout, la transmission de l'expérience extrême est souhaitée et avec elle, la transmission des émotions les plus intenses. Et parfois, *ce désir se heurte à la limite du vocabulaire disponible*, de l'agencement des mots, de leur mise en forme. Ainsi lorsqu'il relate son séjour au bagne, à casser des cailloux sous un soleil de plomb, il marque une pause dans son récit pour décrire l'*incertitude* qui l'anime de ne pas pouvoir en rendre compte. « *A bien y réfléchir, certainement la période la plus difficile, la plus noire de toute mon existence,* écrit-il. *Je ne suis pas sûr de trouver les termes exacts pour exprimer le sentiment d'extrême détresse où nous nous trouvions. Un lieu et un temps fabriqués spécialement par l'Armée pour casser, pour détruire les têtes brûlées* »[3].

Même pause et même remarque lorsqu'il relate l'épisode terrifiant de la roulette russe, et en particulier après qu'il eut posé l'arme contenant une balle contre sa tempe. « *Il m'est difficile de traduire en mots cet instant unique… entre la vie et la mort,* observe-t-il. *Peut-être en s'imaginant seul face à un peloton d'exécution ? Pendant un court instant, ma vie s'arrêta* ». Et pour tenter néanmoins de nous faire partager ce moment indicible, il saute quelques lignes et écrit en bas de la page, ces trois mots, détachés du reste : « *Je fus mort* »[4].

Enfin, lorsque Jean relate l'épisode du garde-champêtre affublé du "sourire kabyle", puni de sa prétendue traîtrise jusque dans la mort, il réfléchit à ce que les mots qu'il couche sur le papier lui procure et il en touche encore une fois les limites. Il considère que, si par ce récit, il approche de la réalité, il ne peut que s'en approcher et ne peut parvenir à en rendre compte totalement : « *Les mots trop faibles, trop fragiles* […]. *Il y a une épaisseur de la réalité. L'écrivain se heurte à l'opacité du vocabulaire comme si les* [mots] *se dérobaient, comme si les phrases se révélaient de peu de secours*. […] ***Nous ne sommes pas dans l'horreur*** [En

[1] Annexe n° 4, p. 685.
[2] Annexe n° 5, p. 877.
[3] Ibid, p. 729.
[4] Ibid, p. 786.

gras et souligné dans le texte] ». Il y aurait « *là une souffrance inaudible, indicible… une souffrance au-delà des mots* »[1].

- **Des mots qui "tuent"**

Bien que Philippe ait souligné que l'écrit filtre, là où la parole reste brute, il a vécu une expérience contradictoire lorsqu'il a retrouvé les lettres qu'il avait adressées à sa mère durant son séjour en Algérie. Même s'il ne s'agissait pas d'un récit rétrospectif, mais d'un type d'écrit épistolaire, j'ai choisi cependant de le relever car il est possible, malgré tout, que la distance du temps n'efface pas tout à fait ce risque d'effet pervers.

Ayant "retrouvé" la fameuse malle du grenier et déniché les courriers échangés avec ses proches, Philippe décide de s'y consacrer afin d'y puiser des souvenirs et de se mettre à une écriture plus fiable et plus précise. Là, quelle n'est pas sa surprise et quel n'est pas son *effroi* ! « *Il y avait surtout*, raconte-t-il, *cette communication avec ma mère*. […]. *De relire maintenant, une à une, ces correspondances de l'hiver 55-56 et de me replonger dans cette angoisse qui était sienne, m'est une douleur à retardement, un poids terrible que je n'avais probablement pas su évaluer à l'époque. Père moi-même je comprends mieux maintenant l'anxiété effroyable que peut ressentir le cœur des parents pour l'enfant menacé* »[2].

Ainsi, trois des narrateurs évoquent-ils explicitement des limites aux bienfaits escomptés de l'écriture.

La première, la plus évidente sans doute, est qu'en réactivant les souvenirs, on peut souffrir à nouveau.

La seconde réside dans l'incapacité qu'ont parfois les mots à dire de manière suffisamment forte une vérité que, pourtant, on voudrait partager dans toute son intensité.

La dernière, qui serait un peu l'envers de la précédente, tient à ce que l'on ne maîtrise jamais tout à fait la violence des mots et que l'on ne peut jamais prévoir, anticiper, évaluer, l'impact qu'ils pourront avoir sur les récepteurs, même en croyant en toute bonne foi les avoir amortis, allégés, apaisés, rendus audibles.

Nous venons de le voir, bien que les manuscrits ne soient pas des essais portant sur les caractéristiques de l'autobiographie, les narrateurs ont abordé de manière explicite les effets produits par le fait même d'écrire ou les faits s'y rapportant (recherche des souvenirs par exemple). Ce qui s'en dégage est d'abord qu'ils ont écrit pour leur entourage ou pour ceux qui pouvaient les comprendre et que cette première destination du récit pouvait être un tremplin vers un public plus large.

Nous avons pu relever que les auteurs recherchaient dans cette écriture des effets de libération, de transmission mais aussi d'appartenance à l'Histoire de leur pays et surtout de toute une génération dont le droit à la parole a été dénié puisque le droit même de revendiquer la participation à une guerre leur était interdit. Les bénéfices sont donc à la fois à visée personnelle et à visée collective : ils évacuent ce fardeau et ce faisant, ils connaissent et comprennent mieux ce qui leur est arrivé et peuvent ainsi le transmettre aux générations futures, en restaurant au passage ce qu'ils considèrent comme leur vérité historique sur les évènements.

En outre, j'ai pu repérer, dans trois des quatre récits étudiés, que la narration concernant la guerre d'Algérie s'accompagnait d'informations plus personnelles dont les auteurs saisissaient l'opportunité de leur manuscrit pour, là encore, s'en libérer et en tirer des enseignements pour leur vie. Ces éléments nouveaux, supplémentaires, je les ai nommés des informations "pré-textes", au sens où le récit de guerre a d'abord été le prétexte à en faire part et où, peut-être, elles ont pu servir de préparation à un écrit futur. Je les ai désignées

[1] Ibid, p. 749-750.
[2] Anexe n° 3, p. 571.

également par l'adjectif "périphériques" car elles ne sont pas directement en lien avec des faits ayant eu lieu en Algérie mais elles en dépendent pour tout ou partie néanmoins, tournant autour, à l'image d'une rocade faisant le tour d'une ville, qui serait le noyau central de l'écriture, mais sans l'approcher tout à fait.

Chapitre 23
Un récit dans le récit

Le "texte caché" (hidden transcript) […]
désigne l'ensemble des discours et des pratiques
qui prennent place en deçà de l'observation directe.
James C. Scott

J'ai ici étudié chaque manuscrit sans le croiser avec les autres car il s'agissait de repérer, dans chaque récit biographique, ce que les narrateurs avaient souhaité ajouter au récit de la guerre ou ce qui, chemin faisant, dans l'écriture, s'était imposé à eux.

Denis n'ayant pas poursuivi au-delà de son séjour algérien, il est absent de ce chapitre. Comme pour les précédents, j'ai commencé par celui des trois narrateurs ayant développé le plus sa relation des faits "annexes", des émotions et sentiments qui les ont accompagnés et des enseignements retenus, pour finir par celui qui a émaillé son récit de réflexions existentielles mais sans les pousser plus loin.

23.1. De l'échec scolaire à la réussite professionnelle, ou l'Algérie comme révélatrice de soi-même

Durant son Service National, Jean évoque à quelques reprises son *échec scolaire*, sa timidité et son sentiment d'infériorité qui, tout d'abord le freinent dans sa relation aux autres, et notamment quand il s'agit de prendre le *leadership* dans certaines situations, puis qui finissent par le stimuler, comme s'il s'agissait de se prouver à lui-même comme à autrui qu'il était doté de capacités. Lorsqu'il revient dans sa famille, sa mère le presse de reprendre son emploi de "gratte-papier" dans une Préfecture, ce qu'il refuse. Il trouve alors un poste de « *petit cadre* » dans une usine mais ne souhaite pas s'arrêter là. « *J'étais dépourvu de diplôme mais j'avais* […] *le désir de m'élever socialement* »[1], explique-t-il.

Quelque temps plus tard, alors qu'il s'engage dans un parti politique d'extrême gauche, il participe à une réunion pré-électorale au cours de laquelle il s'en prend violemment à un Ministre gaulliste. Un peu après, attablé devant un verre, essayant de reprendre son calme, un homme l'aborde et lui confie qu'il est le correspondant d'Europe 1 à Alger. Il a été visiblement impressionné par son intervention. Après une longue conversation, celui-ci lui propose de le remplacer. Jean raconte ce qu'il a ressenti alors : « *J'étais non seulement abasourdi… mais aussi enthousiasmé*. […]. *Mirobolant pour un simple prolo comme moi.* […]. *J'étais sur un nuage* ». Mais quand il rentre chez lui, les deux "femmes de sa vie" s'y opposent : sa mère use de stratégies pour qu'il ne puisse pas quitter la France, sa fiancée lui pose un ultimatum : « *"C'est moi ou Alger* […] *!"* ». Il est amoureux. Il cède. Mais trente-cinq ans plus tard, en rédigeant ces lignes, il leur en conserve néanmoins une *rancune tenace*. « *Je ne suis pas sûr,* explique-t-il, *de ne plus en vouloir à ces deux femmes de m'avoir fait "rater" l'occasion de ma vie* »[2].

Jean s'engage alors encore davantage dans le militantisme : après la résistance à l'OAS, que j'ai déjà rapportée plus tôt, il est à la fois syndicaliste et membre d'un parti, dans lesquels il assume des responsabilités au niveau départemental. Et il dévore littéralement tous les ouvrages et les articles traitant d'Economie et de Politique, lisant en entier *Le Capital* de Marx ou encore « *un petit livre de Lénine, Que faire ?* ».

Avec le recul, il entrevoit trois motivations à ses engagements : « *La plus consciente,* pense-t-il, *était liée à mon désir de me mettre au service des autres* […]. *La seconde* […] *me semblait quasiment "thérapeutique". Je croyais me guérir de ma timidité en affrontant les*

[1] Annexe n° 5, p. 816.
[2] Ibid, p. 848-849.

*foules. Enfin dernière raison… Bien camouflée celle-là, après mon échec scolai*re […] *je réfléchissais en terme de réussite sociale*. [...]. *Conseiller municipal, voire conseiller général aurait suffi à mon bonheur* »[1].

Mais une fois de plus, la guerre va le rattraper et lui ouvrir une voie nouvelle. En effet, dans l'usine où il exerce, les anciens d'Algérie sont assez nombreux et parmi eux, un certain Jean-Pierre, "taiseux", « *avec une étrange lueur dans le regard* ». Un jour, son chef d'équipe vient solliciter Jean : son ouvrier parle tout seul puis se met à tenir des propos incohérents. Après un arrêt de travail et une consultation chez le médecin du travail, qui préconise une hospitalisation, Jean-Pierre est toujours là, « *enfermé dans son délire* ». Suite à de vaines tentatives de la part de l'infirmière puis du chef du personnel pour le faire interner, l'ouvrier cède mais seulement si Jean l'accompagne. Ce dernier est d'abord stupéfait puis saisi d'une vague *angoisse* : « *L'Hôpital psychiatrique, l'asile, comme on disait dans nos campagnes. J'en avais entendu parler, mais toujours à mots couverts*, explique Jean. *Territoire de la folie. Territoire de la peur* ». Mais il accepte de conduire Jean-Pierre à l'hôpital où, rassuré, il retrouve un surveillant qui milite dans son syndicat.

Cet accompagnement sera le premier d'une longue série car les collègues et camarades d'infortune « *se succédèrent, la plupart pour des problèmes d'alcoolisme. Un dénominateur commun réunissait ces sujets soufrant de troubles psychologiques, ils étaient tous des "anciens" de la guerre d'Algérie. Et* […] *ils demandaient tous la même faveur : "je veux être accompagné par Jean !"*»[2].

Quelque temps plus tard, alors qu'il exécute un énième accompagnement, la chef d'un service adulte lui fait une proposition qui le cloue sur place : « -*"Voulez-vous devenir infirmier psychiatrique ?". J'en eus le souffle coupé,* écrit-il. *Après quelques minutes d'atermoiements, je répondis qu'en effet je recherchais une situation, mais sans diplôme… ?* […] *si j'acceptais, elle se faisait fort de m'embaucher comme élève infirmier* ».

Son ami surveillant le présente au médecin en charge du recrutement et des tests sont passés. Jean est tout à la fois stupéfait et rempli de fierté : « *Au vu des résultats*, rapporte-t-il, *ils me demandèrent si je n'avais vraiment que le Certificat d'Etudes* […] *! C'est certainement ce jour-là que je finis par admettre l'étendue de mes possibilités. Toujours ce fameux échec scolaire* ». Jean est donc recruté et plein d'*enthousiasme* : « *Fini l'avenir d'un petit scribouillard. Finie l'Algérie. J'allais décoller vers d'autres horizons. Je me sentais enfin utile à quelque chose. J'avais donné un sens à ma vie* »[3].

Finie l'Algérie ? Que nenni ! Car plusieurs mois après son embauche, alors qu'il a changé d'équipe et qu'il est toujours en plein cursus de formation et progressivement reconnu comme thérapeute, ses collègues décident de lui adresser un patient, ancien appelé comme lui. Alcoolique, obscène, l'homme montre aux infirmières avec fierté des photos pornographiques et se vante d'avoir torturé. Personne ne veut plus s'occuper de lui. Jean est en quelque sorte la "dernière chance". Malheureusement, comme il le dit lui-même, « *la guerre d'Algérie était encore trop proche* ». Lorsque l'homme exhibe à nouveau les photos, Jean ne peut le supporter. Il s'agit en réalité de jeunes Algériennes, nues, violées et torturées. Il raconte ce que fut son attitude du moment : « *Passant brusquement du vouvoiement au tutoiement, je lui dis ma qualité d'ancien d'Algérie et je lui ordonnai sèchement : "- J'exige que tu détruises toutes ces photos de merde ! Que tu les brûles ou que tu les jettes aux chiottes. Compris ?"* ». La prise en charge est un *échec*. Trente ans plus tard, Jean comprend pourquoi : « *Sa façon de revendiquer ce statut de bourreau aurait dû m'alerter*, explique-t-il. […]. *Son désir de se présenter comme un tortionnaire était certainement un appel, un début de culpabilisation* »[4].

Jean reprend donc avec courage son entreprise de formation pour mieux comprendre, mieux aider. Avec un ami, il décide de préparer l'équivalent du Baccalauréat puis s'inscrit en DEUG de psychologie. En écrivant son récit, il se souvient de son *euphorie* du moment :

[1] Ibid, p. 850.
[2] Ibid, p. 853-854.
[3] Ibid, p. 855-856.
[4] Ibid, p. 860.

« *comme si c'était hier* », de ses premiers pas à l'Université. « *Le plus beau jour de ma vie*, assure-t-il. *Je pénétrais enfin dans le sanctuaire du savoir* ».

Il signale au passage que, durant les quelques jours ayant précédé son inscription, il a hésité entre Psychologie et Histoire, matière qu'il appréciait depuis l'enfance. Et il ajoute : « *si j'avais fait une Licence d'Histoire, bien sûr, j'aurais choisi comme sujet d'études la guerre d'Algérie !* »[1]. Sans doute une tentative de transformer son expérience en un instrument de connaissance et de compréhension des évènements ? Mais la Psychologie, voie dans laquelle il a déjà pris son envol, lui réservera encore de bonnes surprises.

En effet, embarqué dans les études supérieures, Jean décide d'aller jusqu'au troisième cycle et il choisit comme objet de recherche la torture. Et « *plus particulièrement la privation sensorielle* ». Le titre de son mémoire : « *Déstructuration mentale dans des situations limites* ». Comme pour le reste de ses engagements, Jean travaille comme un fou et va bien au-delà de ce qui lui est demandé. Avec fierté, il explique avoir rédigé un mémoire de cent vingt pages là où cinquante à soixante pages étaient considérées comme suffisantes. « *Je ne pouvais me contenter d'aussi peu*, commente-t-il. […]. *On ne guérit jamais d'un échec scolaire. J'eus droit aux félicitations du jury et à une mention* ».

Parallèlement à cette écriture, il réalise un film de fiction sur le même sujet, intitulé *La Mort blanche*, qui sort dans quelques salles mais est surtout utilisé par des sections locales d'Amnesty International. S'il est aujourd'hui relégué dans le "fameux tiroir" où sont venus s'échouer tant de tentatives de création artistique avant son autobiographie, Jean en retire néanmoins un certain orgueil : « *j'avais inscrit mon nom au bas de l'écran… et c'était, peut-être, cela qui était le plus important* »[2].

Ce mémoire de troisième cycle, dans lequel il a pu transférer une expérience douloureuse de la torture vers un objet de recherche et de savoir, il a eu la joie et l'honneur de pouvoir le transmettre à Pierre Vidal-Naquet, celui-là même à qui furent remis ses clichés révélant un usage encouragé de la torture en Algérie. « *Je fus très fier de lui confier un exemplaire de mon mémoire* »[3], écrit-il.

Autre moment, beaucoup plus cruel celui-ci, où il peut être fier de sa réussite professionnelle et universitaire, le décès de son père. Alors qu'il rentre de ses vacances en Algérie, que j'ai rapportées plus tôt, il apprend que ce dernier est au plus mal. Et il l'assiste dans ses derniers instants. Son chagrin est immense, à la mesure de la curiosité qu'avait manifesté son père à son égard jusque dans les derniers mois de sa vie : « *surtout*, explique Jean, *il s'était énormément intéressé à la reprise de mes études, me demandant si celles-ci étaient intéressantes. Quel diplôme j'allais obtenir ? Quel serait mon futur métier ? Sa sollicitude m'avait vivement touché* »[4].

Pour conclure ce sous-chapitre, j'ai repris une courte phrase que j'avais déjà rapportée lorsque j'ai étudié le rapport entretenu par Jean avec les militaires, qui résume, me semble-t-il, le sens qu'il a donné à sa vie et qui, ironie du sort, lui a été donné par la guerre. « *Mon respect va aux métiers fabriquant de la "vie"*. » Lui, le jeune homme blessé, révolté, violent parfois, se respecte aujourd'hui à travers la profession qui s'est d'abord imposée à lui puis dans laquelle il s'est jeté à corps perdu, voulant l'excellence, là où il avait craint d'être voué à la médiocrité.

[1] Ibid, p. 861-862.
[2] Ibid, p. 872.
[3] Ibid, p. 832.
[4] Ibid, p. 870.

23.3. De la remise en cause de son éducation ou comment devenir meilleur

Un peu comme Jean, même si lui a effectué des études secondaires, Philippe traîne son échec au Baccalauréat comme une misère et un complexe d'infériorité. A de multiples reprises, il se dit naïf, peu cultivé, peu enclin à se révolter contre les évènements et admire en cela ceux qui y parviennent.

C'est le cas de Swan, qui a suivi des études supérieures et qui, plus mûr et plus instruit, s'autorise à entrer régulièrement en rébellion contre l'Armée. Du reste, Philippe est un jour la "victime" directe des qualités de Swan. En effet, en janvier 1956, alors qu'il crapahute depuis deux mois en Algérie, on demande un volontaire pour enseigner aux enfants kabyles de M. S'il ose se proposer, Philippe est néanmoins supplanté par son camarade. « *Le choix du Commandement pour un instituteur s'était porté sur Swan, notablement plus qualifié que je ne l'étais*, admet-il, […]. *Plus âgé que nous tous parce que sursitaire – il avait vingt-cinq ans – il était jésuite et, de surcroît, fils du Directeur* [d'un grand quotidien] *et avait beaucoup plus de recul sur ce que nous vivions* »[1].

De ce manque de distance personnelle sur les évènements, il éprouve beaucoup de *remords*. Il s'élève même contre son incapacité de l'époque à voir avec netteté et sens critique ce qu'il en était réellement de la guerre. « *Cette épopée*, écrit-il, *je la vivrais – au moins dans les premiers mois – comme estampillée du bon droit des forces de pacification*. […]. *Notre équipe avait probablement chaussé des verres fumés derrière lesquels nous avions abrité une incontestable innocence et avions ignoré la généralisation d'une attitude collective et individuelle irresponsable* ».

Il regrette également d'avoir « *été acheté pour tenir* [son] *rôle dans cette guerre. Acheté par* [son] *éducation* […]. *Acheté tout bonnement aussi en termes de monnaie sonnante et trébuchante car* […] explique-t-il, *j'avais palpé une solde de trente cinq mille Francs mensuels en tant que sous-officier*. […]. *Avec le prix de la sueur, de la plaie et de la mort, fort du cri de la misère et de mon empressement à réprimer la résistance algérienne, j'avais pu m'offrir le scooter dont je rêvais* »[2].

Sa bonne éducation lui pèse encore, bien des années plus tard, lorsqu'il a troqué son scooter pour une voiture et sa jeunesse retrouvée contre un travail et une famille. Sa fille, qui découvre un soir, en rentrant de l'école, que son papa a fait la guerre d'Algérie, apprend un jour un chant patriotique, *Les Trois couleurs de France*, destiné à faire comprendre aux élèves le symbole du drapeau bleu-blanc-rouge. Ce chant, bien curieusement interprété, le « *blanc, franchise et vaillance* » se transformant dans la bouche de l'enfant en « *blanc, Francis se balance* », rappelle à Philippe qu'il a « *grandi à l'ombre de ces trois couleurs. Avant et pendant la seconde guerre. Et après. Jusqu'à mes séjours en colonie de vacances* […] raconte-t-il. *En 1951 encore – ce n'était pas si loin – enfants et moniteurs nous nous tenions au pied d'un mât cruciforme : "Catholiques et Français" toujours !* ».

Dès son séjour en Algérie, Philippe commence à rejeter ces rites, les laissant si possible aux unités de *harki*. Puis, en écrivant son récit, il remet en cause les valeurs de la patrie. « *L'heure n'était-elle pas enfin venue de taire patriotisme et nationalisme outranciers si fréquemment abrités derrière des fanions sanglants ?* »[3], s'interroge-t-il.

[1] Annexe n° 3, p. 571.
[2] Ibid, p. 591-593.
[3] Ibid, p. 608.

Pour conclure et mettre en perspective ce que Philippe, je crois, essaie de dire quand il questionne les valeurs qui lui ont été transmises, je reprendrai, comme pour les deux autres narrateurs, une des phrases qui achève son récit. Alors qu'il dansait à Venise avec une femme, à la période du carnaval, il espérait que « *le rythme du temps, Il ritmo* [titre de son récit] *accomplirait son œuvre. Lentano. Plutôt que se résumer à un ring où nous affrontons le temps qui s'écoule, le passé qui stagne dans la mémoire et l'entache trop souvent, l'existence ne pouvait-elle pas être un bouquet d'amour, une joie de vivre fleurie d'arpèges ?* »[1].

23.2. La souffrance après la souffrance ou quand ce qui ne te tue pas t'aguerrit

Lorsque Paul rentre chez lui et retrouve son épouse et son petit garçon, son dernier chapitre, intitulé comme il se doit « *Enfin, la quille !* » finit par deux phrases en forme de doute. Après le long hiver que fut la séparation, « *L'été sera éternel* », conclut Paul. Mais il ajoute, laissant le lecteur en proie à l'inquiétude : « *C'est ce que nous croyions à cet instant inoubliable de nos retrouvailles* »[2].

Un peu moins d'un an après son retour, Paul et sa femme accueillent dans leur foyer un deuxième enfant, une petite fille cette fois. Le bonheur est à son comble. Mais quelques jours avant la Noël 1961, le bébé tombe malade. Malgré la mise en place d'un traitement, malgré une arrivée en trombe aux Urgences de l'hôpital le plus proche, rien n'y fait, l'enfant décède. Paul, d'ailleurs, pense qu'elle est morte dans ses bras à l'arrière de la voiture, juste avant de franchir le portail. « *Je ne dis rien à personne*, souligne-t-il, *mais je savais qu'il n'y avait plus d'espoir* ». Et il gardera ce *douloureux secret* enfoui durant quarante ans.

Mais après s'être libéré d'un récit jusque là jamais fait, celui, singulier, unique, d'une épreuve insoutenable, qui, même partagée avec ses proches, est toujours vécue intimement dans la solitude, il veut terminer sur une note d'espoir. Ainsi il raconte que presque un an jour pour jour après ce décès, une autre petite fille est née, « *rayon de soleil* » après un nouvel hiver dans sa vie, « *petite flamme* » réchauffant et soignant les « *douloureuses et profondes cicatrices* ».

Et il lance un message d'espérance : après avoir « *vu trop souvent la mort de près* » écrit-il, « *le sort ne peut pas être éternellement défavorable*. […]. *Le destin, avec nous si cruel, fut* [peut-être] *pris de remords* »[3].

La guerre, puis la perte d'un enfant, auront peut-être permis à Paul de remettre à leur juste place les petites misères du quotidien, d'en percevoir toute la relativité et d'en retirer une Philosophie de la vie, qui lui aura servi à mieux en apprécier les bonheurs simples comme celui de « *faire encore un bon bout de chemin* »[4] avec ceux qu'il aime.

Ainsi leurs récits de guerre ont été pour Jean, Philippe et Paul, l'occasion de s'attarder sur des problématiques lourdes de leur vie, de mettre à profit la narration d'un évènement historique, collectif, pour évoquer des questions plus personnelles.

Pour les deux premiers narrateurs, bien qu'ils viennent de milieux sociaux assez différents et surtout au plan des références politiques, le point commun est d'avoir mal vécu un échec scolaire et de souhaiter rompre avec leur condition : Jean aspire à la reconnaissance à travers l'engagement politico-syndical, l'écriture, la reprise d'études supérieures ; Philippe s'interroge sur les valeurs traditionnelles qui lui ont été inculquées et se juge sévèrement de n'avoir pas su les remettre en question plus tôt. Dans les deux cas, il y a une volonté d'être

[1] Ibid, p. 612.
[2] Annexe n° 4, p. 701.
[3] Ibid, p. 702.
[4] Ibid.

quelqu'un au service du bien-être ou de l'amour des hommes, plutôt que d'encourager la poursuite des guerres et leur cortège de misère et de désolation.

Quant à Paul, il saisit l'opportunité qui s'offre à lui de poursuivre son récit encore deux ans après son retour pour offrir une tombe de papier à son enfant perdue et délivrer, aussi paradoxal que cela puisse paraître, un message d'espoir.

Pour les trois narrateurs, la conclusion de leurs récits est sensiblement la même au fond : la guerre leur a appris à quel point la vie est essentielle, qu'il s'agisse des métiers de la vie, de la vie de famille ou de la vie conjugale.

Mais si jusqu'ici, j'avais choisi de regarder le contenu des récits et d'en faire ressortir les faits, les émotions et les sentiments, puis les transformations opérées pour en obtenir des effets, si possible, positifs, j'ai voulu ensuite m'attarder sur le contenant, sur la mise en forme des récits, sur le style employé, afin d'expliciter en quoi cette esthétique du texte peut contenir en elle-même des bénéfices pour les auteurs.

Sous-partie III :

Regard sur une œuvre littéraire

Chapitre 24
Les figures du discours

Le style, c'est l'homme.
Georges Buffon

« *Etymologiquement, le style est le poinçon avec lequel les grecs gravaient les mots sur les plaques d'argile* »[1]. Un peu plus tard, il donne lieu au stylet, employé pour graver sur des matériaux plus tendres comme la brique séchée.

Aujourd'hui, le style et le stylet sont devenus stylo, mais à chacune de ces périodes de l'écriture, le style désigne la manière personnelle de l'écrivant d'organiser le matériau que lui fournit la langue. Cette activité, qui appartient en propre à l'être humain, a fait donc dire à Georges Buffon, célèbre naturaliste, la formule que j'ai placée en exergue à ce chapitre.

Par ailleurs, on utilise parfois le même mot pour définir la manière personnelle qu'a chaque lecteur de ressentir l'organisation dudit matériau. Il y a donc d'un côté l'écrivain, l'auteur, ici le narrateur, et son « *art du style* », de l'autre, le destinataire de son écriture et une « *stylistique de la réception* »[2].

Mais l'on peut supposer que chez l'auteur lui-même, il y a à la fois la recherche d'un style, celui qui le fait advenir homme, et l'appréciation de son style propre lorsqu'il lit et relit son texte, qu'il le "peaufine", en visant ainsi la possible appréciation de son destinataire. Ainsi il y aurait un double mouvement à l'œuvre dans l'écriture : la distanciation dans la mise en œuvre artistique et celle procurée par le regard sur son œuvre pour en prévenir la qualité de la réception. Si j'ai choisi ici d'étudier le récit de guerre rétrospectif c'est entre autres pour cette raison, la pratique du diariste, celle du journal intime, rédigé au quotidien, m'apparaissant comme moins susceptible d'exercer cette double distanciation esthétique.

Dans les sous-chapitres qui vont suivre, je n'ai pas essayé cette fois de tendre vers l'exhaustivité, comme je l'ai fait pour le contenu, en relevant avec systématisme et précision l'ensemble des éléments de contenant révélateurs de ce souci de style. J'ai repéré simplement, au passage de mon travail d'analyse de contenu, quelques-uns des traits marquants de ce que j'appellerai l'œuvre littéraire des quatre anciens appelés. Mais ce recensement, même partiel, aura permis d'ajouter de la matière aux enseignements et aux bienfaits supposés retirés de l'écriture.

En outre, comme la plupart des extraits ont déjà été mentionnés auparavant et référés aux annexes, je n'ai pas renouvelé les renvois dans les sous-chapitres qui vont suivre. J'ai fait également le choix de rapprocher directement les fragments de textes au sein de rubriques correspondant aux sous-chapitres. Enfin, je n'ai pas procédé à des récapitulatifs dans des encadrés puisqu'il s'agissait d'être exemplaire plutôt qu'exhaustive.

Si l'on admet que le « *degré zéro de l'expression* », à visée strictement informative, est « *totalement plat* », les figures du discours, appelées aussi figures de style, sont des « *procédés "volontaires" visant à donner forme (donner force) à cette platitude. La boue du langage est modelée en un objet doublement signifiant : par sa matière (informative), et par sa mise en place (esthétique)* »[3]. Je suis donc allée chercher, dans les quatre récits, les figures de style[4], qui ont été généralement mobilisées par les narrateurs, afin de présenter leur travail de façon singulière.

[1] BIET Christian, BRIGHELLI Jean-Paul, RISPAIL Jean-Luc. *Littérature 2. Techniques littéraires*. Paris : Editions Magnard, 1988, 559 p., p. 83. (Collection Littérature).
[2] Ibid.
[3] Ibid, p. 136.
[4] Ibid.

24.1. Les figures du silence

- **L'anacoluthe ou la rupture de construction syntaxique**

Son effet consiste à mettre en valeur des mots dont l'intensité aurait pu être moindre à cause du déroulement syntaxique classique d'une phrase. Jean est l'un de ceux qui l'emploie le plus souvent. En voici quelques exemples :

A propos de son camarade, qu'il appelle « *Péter les plombs* », qui, envoyé à l'infirmerie, ne reprendra jamais sa place dans le groupe et dont personne ne parlera plus, il dit : « *Rien. Un blanc. Un non-dit* ».

Concernant son baptême du feu, il emploie à plusieurs reprises ce procédé et notamment dans les phrases suivantes : « *Ne pas s'affoler. Ne pas s'affoler… surtout. Calme. D'abord, en premier, repérer où est l'ennemi. Face à moi, juste l'obscurité* ».

Enfin, lorsqu'il évoque l'attentat ayant eu lieu dans le cinéma qu'il venait juste de quitter, il utilise à nouveau cette figure de style : « *Mon quatrième attentat. Oublié. Refoulé. Passé aux oubliettes. Aucune peur, si ce n'est rétroactive. Donc aucun souvenir* ».

- **L'asyndète ou l'absence volontaire de liaison entre plusieurs mots ou phrases**

Ses effets sont de deux natures principales : le premier est celui de l'accumulation qui donne une force plus grande au texte ; le second est celui qui, en créant des sortes de silences dans le récit, sollicite davantage l'imagination du lecteur.

Ce procédé est majoritairement utilisé par Jean. Il l'emploie dans sa première fonction lorsqu'il décrit sa première expérience du désert : « *Je pense. Je me vois en train de penser. Je me sens. Je suis là. C'est moi. Je suis vivant. Alléluia* ».

Il s'en sert également lorsqu'il réfléchit à ce qui peut bien destiner des hommes à devenir tortionnaires : « *Petit enfant obéissant. Ecolier sage et discipliné. Soldat craintif et soumis* ».

Mais Jean fait aussi usage de cette figure dans sa seconde fonction quand il rapporte une action en train de se dérouler, incitant de la sorte son destinataire à se représenter la scène. Ainsi, à propos d'un attentat qui va être perpétré par un groupe d'Algériens à bord d'une voiture qui s'approche de lui, il attire l'attention sur la main d'un jeune garçon : « *Elle pend, là, dans le vide. Alerte. Y'a du "pas normal". Je cherche le truc, la chose, le bidule qui cloche. La voiture accélère brusquement. Il tient un objet dans sa main. Je crie* ».

Autre exemple, lorsqu'il relate la situation où le Capitaine qui commande l'équipe de la "gégène" le sollicite pour en faire partie et qu'il refuse : « *Dans un combat haineux. Face à face. Les yeux dans les yeux. Il vint vers moi… menaçant. D'un seul coup, je me sentis grand* ».

- **La périphrase ou l'art de tourner autour du mot sans le nommer**

Cette figure de style, dont on considère souvent à tort qu'elle consiste à redire une idée en d'autres termes, a en fait pour effet d'attirer l'attention sur un terme ou un énoncé refoulé, en s'efforçant de faire comprendre quelque chose sans le dire et ceci, soit par censure, soit parce que ce moyen est le seul recours pour désigner l'innommable.

Denis a déjà employé la périphrase pour suggérer la disparition de certains camarades Spahis : « *Les chevaux rentrent seuls, à la nuit, sans leur cavalier – soirs d'inquiétude et de tristesse pour les copains* ».

Même contexte pour Philippe puisqu'il l'utilise aussi à propos de l'insoutenable mort de ses cinq camarades. Afin de désigner son désespoir, il emploie à la fois la périphrase et la métaphore du ciel de la pluie torrentielle : « *Les nuages se sont assemblés et fondent* ».

Enfin, au départ de l'hélicoptère qui, le lendemain ou le surlendemain, emporte les cinq cercueils, il semble vouloir souligner le contraste entre l'horreur absolue et l'apparente quiétude de l'instant et décrire l'angoisse qui l'étreint à l'idée d'un oubli qui surviendrait trop

tôt, un oubli injuste, indécent, par ces phrases à la limite de l'ellipse : « *Le bruit s'efface et un choucas traverse l'espace sans un cri. Un suaire demeure déplié au-dessus de nous étouffant les rares mots que nous parvenons à échanger. Tout devient tranquille* ».

24.2. Les figures de l'excès

- **L'anaphore ou la répétition d'un même mot, à la même place et dans plusieurs phrases successives**

Ce procédé peut avoir plusieurs fonctions : soit il marque l'exaltation de l'auteur, soit il traduit l'émotion voire l'obsession. Mais dans tous les cas, il "enfonce le clou" à l'intention du lecteur potentiel.

Lorsque Philippe participe à l'opération Eventail, alors qu'il est arrivé depuis peu en Algérie et qu'il est encore convaincu de contribuer à une œuvre légitime de pacification, il décrit son vécu avec cette technique littéraire : « *Le sentiment d'une expérience de grand style* […]. *Le sentiment de fierté* ». Et il ponctue ce passage un rien lyrique par : « *Et puis, la certitude de vaincre* ».

Jean utilise également cet artifice (au sens premier du terme) et à plusieurs reprises. Par exemple, alors qu'il introduit la partie de son récit se rapportant à son expérience du commando, il dit, partant du plus grand pour aller vers le plus petit : « *Le quotidien de la guerre d'Algérie. Le quotidien d'un commando. Le quotidien d'un appelé* ».

Lorsqu'il prend la décision de photographier les documents secrets sur la torture, il emploie à nouveau cette figure de style : « *Très excité intérieurement à l'idée de la tâche à accomplir. Très excité par les risques et les dangers à venir. Très excité à l'idée de devenir résistant* ». Ici, contrairement au passage précédent, il part de l'action dans ce qu'elle a de plus concret, de plus "basique" pour parvenir, dans une gradation inversée, à l'engagement dans ce qu'il a de plus grand et de plus honorifique.

A propos de l'hôpital psychiatrique, où on lui propose d'accompagner d'anciens appelés victimes de troubles psychiques, il a de nouveau recours à une anaphore : « *Territoire de la folie. Territoire de la peur* », écrit-il pour partager son angoisse.

Enfin, dernier exemple, lorsque Jean est recruté comme infirmier psychiatrique, il se croit quitte avec son passé et en souligne ainsi d'autant plus son erreur : « *Fini le métier de VRP. Finie l'usine. Fini l'avenir d'un petit scribouillard. Finie l'Algérie* ».

Bien qu'il s'agisse plus d'une reprise que d'une anaphore, j'ai choisi de rapporter la formule de Paul après qu'il a relaté l'annonce de son affectation au commando de chasse et le choc éprouvé. En effet, à cet instant du récit, il marque une pause et assure que malgré l'angoisse du moment, il a la certitude d'avoir gagné la partie puisqu'il est en mesure de raconter ce qu'il a vécu. Et il utilise l'anaphore pour insister sur l'importance du temps dans cette expérience : « *je suis là aujourd'hui, intégral, sans blessures au corps ni à l'esprit, à vous narrer mes interminables péripéties de mon interminable service militaire* ».

- **La gradation ou la succession de mots ou d'idées classés en ordre croissant ou décroissant**

Cette figure de style a comme objets à la fois l'accumulation et, surtout si elle est croissante, d'ajouter à l'intensité du propos en allant parfois jusqu'au paroxysme. Celle-ci est déjà apparue lorsque des extraits de récits ont été choisis pour représenter d'autres figures de rhétorique tant les auteurs ont éprouvé le besoin de les mêler afin de renforcer encore et encore les effets de style.

Lorsque Denis parle de la tempête de sable, qui est d'autant plus pénible qu'elle est inconnue du territoire métropolitain, il commence par donner des indications concrètes pour passer à des sensations sensorielles et terminer par une métaphore qui n'est autre que celle de l'apocalypse. « *Distance de visibilité trois à quatre mètres*, écrit-il, *étouffant, le ciel est jaune*

sombre. C'est angoissant. On a une impression de "fin du monde" ». En outre, il ajoute à la gradation l'asyndète, c'est-à-dire l'absence de liaison entre les mots pour que les pauses, voire les fractures entre les mots ou entre les phrases, donnent tout leur poids aux termes employés.

Toujours pendant la longue description de la roulette russe, Jean utilise la gradation à propos de son geste fou, passant lui aussi des gestes les plus "simples" pour introduire ensuite un adjectif caractérisant son effroi et terminer en apothéose sur la métaphore, non pas cette fois de la fin du monde mais de sa propre finitude. « *Alors*, dit-il, *j'introduisis une balle dans le barillet… fis tourner celui-ci… puis je posai le canon de l'arme terrifiante sur ma tempe*. […]. *Pendant un court instant, ma vie s'arrêta. Je fus mort* ».

Bien plus tard, après qu'il a confié ses clichés à un journaliste et qu'il dévore l'ouvrage de Pierre Vidal-Naquet dénonçant la torture en s'appuyant pour cela sur ses documents, il jubile et en espère beaucoup, quelque soit le temps que cela prendra : « *Dans dix ans… trente ans… un siècle, l'histoire, seule aune universelle, jugerait* ».

Je terminerai sur cette figure de style par une dernière illustration, au moment où il s'engage dans la résistance à l'OAS, car celle-ci est dans le même temps asyndète, anacoluthe et anaphore. En effet, on y trouve l'absence de liaison entre les phrases, une construction asyntaxique (ni sujet, ni verbe conjugué) et la reprise du même mot, quasiment à la même place, dans quatre phrases quasi successives. « *Nous défendre*, assène–t-il. […]. *Défendre nos vies. Défendre nos valeurs. Défendre la République*. » On voit ici que Jean passe de sa propre vie (même s'il emploie le "nous" rassembleur), pour glisser ensuite vers celle de ses semblables puis aller sur le champ des principes, qui va bien au-delà de simples vies humaines, et finir sur une forme de construction humaine suprême, ici la République et donc la Démocratie.

24.3. Les figures de l'ironie

- **L'antiphrase ou la manière d'exprimer une idée par son contraire**

Cette figure du discours, qui manifeste une certaine ironie de la part de ceux qui en font usage, a été employée par l'ensemble des narrateurs et le plus souvent à destination de l'Armée.

Par exemple, lorsqu'il rapporte les détonations entendues la nuit par les fusils enchaînés des *harki,* dont on craint qu'ils ne désertent et ne volent les armes, et que des manipulations malheureuses déclenchent, Denis déclare, en voulant souligner l'angoisse induite : « *Ca mettait de l'ambiance* ». Même formule d'ailleurs lorsqu'il évoque l'effroi provoqué par les hurlements des chacals.

Il utilise aussi l'antiphrase à l'intention de ses "camarades" l'ayant dénoncé pour avoir eu l'idée du sabotage des camions destinés à ravitailler l'OAS, puisqu'il clame un amer : « *Bravo et merci !* ».

Philippe, quant à lui, lorsqu'il évoque le nettoyage méticuleux de son arme et les conseils prodigués par ses chefs, sourit du caractère immatériel dont ses chefs l'affublent : « *Une âme irréprochable !* » .

Quant à Jean, quand il découvre sa destination tenue secrète et qu'il s'avère qu'il va y casser des cailloux, il s'écrie : « *Youpie ! Me voilà devenu cantonnier* ».

- **Le cliché ou la formulation stéréotypée, typique d'un discours rebattu**

Dans cette figure de style, l'effet recherché, tout comme dans l'antiphrase vue plus haut, est celui de l'ironie, à la différence qu'ici la formule existe déjà, est toute faite, a été mille fois entendue, et peut être mise entre guillemets. Les narrateurs l'ont employée exclusivement pour se moquer de l'Armée et de ses envolées lyriques concernant l'Algérie française ou encore de ses euphémismes.

Paul reprend deux expressions célèbres qu'il attribue à Michel Debré, alors premier Ministre du Général de Gaulle. Celui que l'on appelle le "père de la Cinquième République", puisqu'il en a rédigé la Constitution, a cru longtemps que l'Algérie pouvait demeurer dans le giron de la France. Avec un soupçon d'amertume pour le mensonge d'Etat qui présentait les départements algériens comme développés et semblables à la métropole, Paul mentionne les deux principaux clichés devant passer à la postérité : « "*L'Algérie, c'est la France de Dunkerque à Tamanraset"* » et « "*la Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris"* ».

Quinze ans après son retour de la guerre d'Algérie, qui n'a toujours pas dit son nom, état de fait auquel Paul s'est accoutumé bien malgré lui, il utilise un des euphémismes les plus répandus entre 1955 et 1999 : « *je trouverai tout naturel de recevoir* […] *le titre de Reconnaissance de la Nation pour avoir "participé aux opérations de sécurité et de maintien de l'ordre"* ».

Quant à Denis, il utilise la figure de style appelée asyndète et que nous avons vue plus tôt pour dresser une liste de la plupart des discours stéréotypés entendus à l'époque à l'intention des pieds-noirs : « *On leur avait dit et redit :* "*L'Algérie, c'est la France. Vive l'Algérie française. Vous êtes ici chez vous. On ne vous abandonnera jamais. Je vous ai compris* ».

24.4. Les figures de la comparaison

- **La comparaison ou le rapprochement de deux objets**

Cette figure du discours, très fréquente dans le langage courant pour décrire quelque chose ou quelqu'un, ou encore faire comprendre une situation, a pour effet, dans un contexte comme la guerre, d'insister sur les affects éprouvés voire de les exacerber, en osant des rapprochements entre un "comparant" (objet auquel on compare), *a priori* très éloigné et un "comparé" (objet que l'on compare). Pour distinguer la comparaison de la métaphore, que j'ai présentée plus loin, il faut retenir qu'elle comporte toujours un "comparatif" : comme, tel, ainsi que…

La première comparaison à apparaître dans les récits concerne le voyage des simples soldats à fond de cale dans des conditions sanitaires épouvantables. Denis parle avec colère et tristesse de ces « *pauvres "troufions" arrachés à leur pays, à leur famille, à leur métier pour être transportés comme du bétail* ».

J'ai également rapporté, dans l'analyse de contenu, les liens faits par les narrateurs entre le comportement de l'Armée française en Algérie et celui des occupants nazis, dix à quinze ans plus tôt, alors que les quatre anciens appelés étaient enfants. Lorsque Denis, par exemple, évoque la torture sans pouvoir ou vouloir dire ce qu'il en sait, il choisit à la fois de se taire et d'exacerber son propos par une comparaison qui en dit long, peut-être plus que des mots. « *Je connais des histoires que je ne raconterai pas mais qui étaient dignes de ce que faisait la GESTAPO entre 1940 et 1945…* ».

Il compare aussi sa situation, dans un camp reculé des Monts de l'Ouarsenis à celle d'un prisonnier : « *La vie du militaire dans un poste du bled était vraiment comme celle d'un bagnard exilé loin de chez lui* ».

De bagne, il est encore question chez Jean, mais cette fois d'un bien réel, même si, officiellement, il n'a jamais existé. Lorsqu'il parle du comportement du Caporal-chef alcoolique et raciste qui le dirige avec sadisme, notamment à l'égard des prisonniers *Chaouïa*, il fait lui aussi référence à la Seconde guerre mondiale et plus particulièrement aux camps de concentration : « *Comme tout bon kapo, il nous brutalisait sans cesse* ».

Lors d'un autre moment très cruel de son séjour en Algérie, alors qu'il apprend qu'une partie de son commando a été attaquée et qu'il découvre un de ses camarades en train de mourir, il emploie une comparaison beaucoup plus douce cette fois pour souligner les

attentions portées à son ami : « *Tel une mère avec son enfant, je m'agenouillai près de lui et posai délicatement sa tête sur mes genoux* ».

Enfin, Philippe, qui est sans doute celui qui se juge le plus sévèrement, utilise également cette figure de style pour décrire ce que la guerre a fait de lui et de ses compagnons. Parlant des premières opérations auxquelles ils participent, il les *présente comme « les troufions rigolards* [qui] *se muaient déjà en clowns habités d'illusions vaines et empuanties de remugles haineux* ».

Un peu plus loin, les clowns ont fait place aux marionnettes dans un conflit qui ne les concerne déjà plus guère : « *nous y figurions tels de tristes pantins, dont les ficelles étaient maniées, de loin, par notre chère République* ». A noter au passage le recours à deux autres figures de la rhétorique à savoir le champ sémantique du spectacle et l'antiphrase que constitue la dernière proposition.

- **La métaphore ou la comparaison implicite**

Cette figure de rhétorique, parmi les plus fréquentes, substitue un terme à un autre mais cette fois en annulant le "comparé" et le "comparant", mot-outil qui lie deux objets. Le fait que des mots comme : "tel que", "ainsi que", "à l'image de" ou surtout "comme", instruments par excellence de la comparaison explicite, soient absents, renforce le rapprochement, exagère la correspondance, donne donc une intensité plus grande à l'image.

J'ai déjà plusieurs fois rapporté des détails du voyage en bateau ralliant l'Algérie et des comparaisons qui ont été faites par les narrateurs. Mais ceux-ci ont également employé la métaphore. Ainsi, Denis dit avoir « *pensé aux esclaves transportés dans les mêmes conditions…* », là où Philippe raconte que « *dans les cales, les vomissures se mêlaient au fumier… troupes ou troupeaux, même combat* ».

Le même Philippe poursuit la même métaphore, que l'on appelle habituellement filée quand elle se prolonge ainsi dans la suite du texte, à propos du voyage en train qui le conduit d'Alger à sa caserne. « *Le* [Régiment] *en entier était grimpé en fin de soirée dans des wagons de marchandises – on peut préférer,* glisse-t-il, *l'expression wagons à bestiaux* ».

Un peu plus tard, décrivant les opérations qui nécessitent de bivouaquer dans la nature et dans le froid, reprenant le champ sémantique du spectacle qu'il avait déjà usité à propos des clowns et des pantins, il raconte : « *Nous étions finalement parvenus à monter les chapiteaux du cirque, un cirque d'hiver bien entendu* ».

Paul, pour sa part, dont j'ai déjà rapporté la métaphore du boxeur "sonné", en emploie une nouvelle quand il arrive au commando de chasse et qu'avant de prendre la responsabilité de sa Section, le Capitaine lui propose de l'accompagner dans une des ses sorties. A l'issue de l'embuscade où, par ailleurs, il essuie son baptême du feu, il a recours à la métaphore aquatique : « *j'étais mis dans le "bain" et la prochaine fois il me faudrait "nager" tout seul* ».

Quant à Jean, encore et toujours lors de l'expérience du bagne, il emploie à trois reprises cette figure de style pour faire comprendre au lecteur ce qu'il a subi. Quand il frappe sur les rochers pour construire ce qui s'avèrera ensuite être une fausse piste (au sens propre comme au figuré), il se fond avec l'outil qu'il manie : « *Je ne suis plus qu'une masse* », écrit-il. Toujours frappant, dans une nouvelle gradation, il explique un peu plus loin, commençant par une comparaison : « *Je cogne comme une bête. Je suis devenu la Bête !* » (à noter le passage du "b" minuscule, désignant un vulgaire animal, au "B" majuscule, désignant le monstre suprême, ainsi que l'article indéfini qui devient défini dans le même temps). Et puis, toujours ce maudit climat, implacable, qui lui fait écrire à un moment donné : « *J'étais devenu soleil* ».

Plus tard, alors qu'il a été muté au commando, lui et des camarades sont appelés à la rescousse par une partie de la troupe qui vient d'être attaquée. Parlant du sentiment d'insécurité permanent qui les suit pas à pas, il utilise la métaphore de l'éternelle petite amie dont on voudrait se défaire parce qu'elle est encombrante mais dans les bras de laquelle on finit toujours par retomber : « *nous étions déjà dans la Jeep et dans la Dodge, courant au*

secours de nos frères, flirtant avec notre fiancée, cette vieille salope, cette putain : la Mort ! ».

Toujours à propos d'elle, une nuit où il est réveillé par un cri angoissant, celui d'un supplicié, qui, dans son demi-sommeil, lui fait craindre un instant pour sa vie, il a cette phrase : « *La Grande Faucheuse s'apprête à vous couvrir de son long manteau noir* ».

Enfin, quand il retourne en Algérie pour ses vacances, en 1973, et qu'il visite, ébloui, les ruines de Tipasa, afin de mieux permettre au lecteur de comprendre sa fascination pour la magie du site, il s'exclame : « *J'étais dans le paysage. J'étais devenu le paysage* ». Ici aussi, il multiplie les figures de style puisqu'il a recours en même temps à une asyndète (pas de liaison entre les phrases) et une anaphore (reprise d'un même groupe de mots à la même place).

- **L'antithèse ou l'art de rapprocher deux termes désignant des réalités opposées**

Cette figure du discours a pour objet de positionner une situation dans une contradiction, dans des possibles divergents. Nous l'avons vu tout au long des chapitres qui précédent, la guerre d'Algérie est une succession de sentiments et d'émotions intenses et parfois paradoxaux. Et ceci est traduit par quelques phrases choisies au gré des textes.

Ainsi, Philippe, parlant de ses longues heures de guet, dans le froid, auprès d'un feu de bruyères, par ailleurs très dangereux dans ces circonstances, explique : « *Les flammes dansaient et leurs envolées brisaient le rythme de ces journées pourries, le feu purificateur nettoyait nos consciences déprimées* ».

Lorsqu'il évoque l'écriture de son manuscrit, il en souligne également le contraste par ce même procédé : « *le projet initial*, dit-il, *a évolué et s'est mué en une image de l'existence coloriée alternativement de la joie de la survie et des obscénités côtoyées* ».

Quant à Jean, il emploie lui aussi cette figure de style à propos d'une année charnière dans sa vie, riche en émotions fortes et fondatrice pour le reste de son existence : « *1973. Au cours de la même année… je retournai en Algérie pour des vacances d'été, je divorçai et je perdis mon père. La joie et la peine* ».

24.5. Le champ lexical ou l'ensemble de termes ou d'expressions désignant un même secteur de réalité

Présentée dans l'ouvrage sus cité comme faisant partie des figures de la rhétorique, celle-ci est moins une formulation qu'une série de formulations dans lesquelles l'auteur se réfère de façon massive à un champ sémantique, afin, à la fois, de donner plus d'intensité à son récit, et d'en permettre une lecture métaphorique.

Ce procédé a été majoritairement utilisé par Paul et particulièrement à deux moments de son récit. La première fois, il s'agit du recours au champ lexical de la nature. Paul, qui suit l'Ecole des Officiers de réserve, se trouve alors posté comme "sonnette", c'est-à-dire sentinelle avancée destinée à protéger le campement. Des mouvements et des craquements lui font soupçonner d'abord un encerclement par des ennemis puis il découvre avec soulagement qu'il s'agit de chacals. Dans les quarante-huit lignes qu'il rédige, entre le moment où, relativement bien installé, il se met à l'écoute des bruits, et celui où il reconnaît les hurlements apaisants, j'ai dénombré vingt-sept mots relatifs au champ sémantique de la faune, de la flore, du monde minéral ou encore des éléments naturels, et qui reviennent à plusieurs reprises, témoignant de la fusion entre le soldat et son environnement, nécessaire pour survivre : coassements, grenouilles, crapauds, roseaux, lauriers-roses, galets, pierres, charognards, clameurs, vent…

La deuxième fois, Paul a recours au champ lexical de la boxe pour faire ressentir au lecteur le choc et la douleur physique de l'annonce de son affectation au commando de chasse. Ce passage étant plus court, je m'autorise à le répéter ici dans son intégralité. « *Groggy le Paulo,* dit-il juste après qu'il a reçu l'information, *heureusement que j'étais assis*

sur une chaise. Comme un direct au foie et un uppercut à la pointe du menton, deux mots m'avaient frappé de plein fouet : nomade et commando. Le second, surtout, me mettait au bord du KO ». Ici la fonction métaphorique de cette forme de rhétorique est tout à fait évidente.

Jean utilise également la rhétorique du champ lexical lorsqu'il rapporte son expérience la plus noire de son existence, selon lui, celle du bagne. Et le secteur sémantique qu'il choisit est celui de l'anatomie, sans doute pour montrer l'extrême pénibilité physique de l'épreuve. Trois longs paragraphes y sont consacrés. Le premier correspond au premier jour du bagne. Il occupe environ une page. Je cite les références au corps humain : « *La sueur dégouline de mon front, elle pénètre mon œil droit*. […]. *D'un revers de main, je m'essuie. Je regarde le soleil… Au fond des yeux*. […]. *Une rigole de sueur suivait ma colonne vertébrale.* […]. *Ma langue gonflait, elle devenait râpeuse, envahissait toute ma bouche. Mes muqueuses s'éteignaient. Les mains me brûlaient. Mes reins criaient grâce.* […]. *Les muscles tétanisés, j'étais moulu* ».

Dans les deux passages suivants, j'ai dénombré vingt-et-un mots ou locutions faisant également référence au champ sémantique de l'anatomie et majoritairement des fonctions de respiration et d'hydratation : poumons, bronches, sang, peau, mains, bouche, papilles, lèvres, gorge, langue, cavité buccale, palais, narines…

Ici, rien de métaphorique, bien au contraire. L'accumulation des mots traduit l'intensité de la souffrance physique et même physiologique puisque la situation met en péril la vie de l'individu en portant atteinte à des fonctions vitales.

Ainsi, sans avoir fait une recension exhaustive des différentes figures de la rhétorique ni avoir relevé toutes les formulations, je me suis aperçue qu'elles étaient nombreuses. Il m'est apparu aussi que dans un même passage, voire une même phrase, les narrateurs avaient parfois eu recours à deux voire plusieurs figures de style, qui donnaient à leur texte toute l'intensité émotionnelle qu'ils en espéraient.

En outre, elles ont été majoritairement employées à l'occasion de scènes difficilement soutenables ou de souvenirs particulièrement chargés affectivement, soit pour prendre de la distance avec l'émotion, soit pour faciliter la réception du message désiré. Dans tous les cas, elles ont eu aussi une vertu esthétique, qu'il s'agisse de son acception actuelle, la beauté des mots (le vol du choucas dans le silence de l'enlèvement des corps) ou dans son origine grecque qui signifie sentir, percevoir. Elles ont donc une valeur de mise en forme artistique à laquelle et l'auteur et le récepteur ne peuvent qu'être sensibles, l'un en l'écrivant ou en se relisant, l'autre en découvrant et appréciant l'effort.

Chapitre 25
L'usage des pronoms personnels

Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux.
René Char

Dans les figures du discours, il en est deux qui permettent de mieux appréhender l'importance du choix des pronoms personnels : la prosopopée, qui permet de rendre présent au récit l'absent ou le disparu, ou encore du narrataire quand il prendra connaissance du récit, et l'énallage qui a pour objet de substituer au pronom attendu (ici la première personne du singulier, le "je") un pronom différent.

J'ai donc opté volontairement pour les placer dans un sous-chapitre distinct afin d'en mieux dégager la spécificité et l'importance.

Dans un troisième temps, j'ai pris appui sur un texte de Vladimir Jankélévitch, spécialiste de la mort, qui définit l'usage des trois premières personnes du singulier quand il s'agit de relater une expérience extrême.

25.1. La prosopopée ou la manière de faire parler ou agir une ou plusieurs personnes, absentes ou mortes, que la figure de style réactualise

Ce procédé a pour effet essentiel ici d'inviter le lecteur absent de l'action, mais présent dans l'esprit du narrateur (il s'agit souvent de proches) à se représenter les faits vécus, à s'interroger à leur sujet, à partager le vécu de ses protagonistes. Dans les récits, cet artifice littéraire est abondamment employé, à l'exception de Philippe qui en est l'utilisateur le moins fervent mais qui l'emploie néanmoins dans un chapitre particulièrement émouvant.

Denis, évoquant ses conditions de vie et décrivant les cabanes au toit de tôle, incite son destinataire à imaginer la chaleur insupportable qui y régnait et qui lui était infligée. « *Je vous laisse à penser*, écrit-il à l'intention de son lectorat potentiel, *ce que ça donnait, l'été, quand il faisait 60 à 70° degrés au soleil* ».

Poursuivant sur le thème du climat, il se veut pédagogue : « *Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'en Algérie, entre le quinze décembre et le quinze mars, surtout en janvier, il pleut tous les jours, la poussière de l'été devenait la boue de l'hiver* ».

Et il incite ceux qui le liront à se figurer l'état dans lequel les cabanes se trouvent, en raison de ces caractéristiques climatiques : « *Imaginez ce que les entrées et sorties d'une trentaine d'hommes portant des chaussures à crampons peuvent donner à l'intérieur* ». A propos des hurlements des chacals, même procédé : « *Imaginez ces clameurs* », écrit-il.

Dans les transitions qu'il opère entre les différents éléments de son récit, il prend encore le lecteur par la main, comme dans ces deux exemples : « *Nous verrons dans le chapitre consacré à l'OAS* » ou encore « *Cela nous amène au chapitre suivant* ».

Quand il évoque la mort de son meilleur ami, volontairement affecté à une SAS, il convoque à nouveau l'intérêt du lecteur : « *Alors, me direz-vous, pourquoi le FLN s'en prenait-il à des gens comme lui, qui ne faisaient que le bien ?* ».

Enfin, dernier exemple concernant le récit de Denis, lorsqu'il raconte l'histoire du sabotage du camion destiné à ravitailler des membres de l'OAS cachés dans le *djebel*, il appelle une fois de plus le lecteur à en comprendre les conséquences : « *Je vous laisse à penser la colère du Capitaine et de ses Lieutenants* ».

Paul a lui aussi très régulièrement fait appel à la "complicité" de ses lecteurs, dont je rappelle qu'ils sont initialement ses quatre petits-enfants à qui il dédie son manuscrit. Dès le début, il les convoque dans un dialogue imaginaire : « *Peut-être allez-vous me demander* : "*Mais pourquoi aller faire une guerre en Algérie, et contre qui ?" Vous avez raison ! Il me faut vous donner quelques explications* […]. *Sachez tout d'abord* [...] ».

Les invitant ensuite à comprendre son amnésie concernant son parcours jusqu'à l'embarquement pour Alger, il les interroge : « *Si je vous disais que je n'ai gardé aucun souvenir de mon voyage pour rejoindre Marseille, me croiriez-vous ?* ». Même procédé pour leur faire partager sa tristesse lorsqu'il quitte son pays et sa famille, auquel il ajoute, en fin d'énoncé, une antiphrase : « *je vous mentirais si je vous laissais croire que j'ai le cœur joyeux à l'idée de faire une croisière sur la Méditerranée* ».

Lorsqu'il découvre l'ampleur de la guerre en Algérie et qu'il éprouve du dégoût pour le mensonge dans lequel l'Etat maintient les Français, il en appelle à ses lecteurs comme s'ils étaient en situation de vivre l'époque : « *écoutez la radio, lisez les journaux, il ne se passe pas grand-chose là-bas* ».

Du même coup, il estime avoir le devoir de leur en expliquer la réalité, comme dans ces deux exemples : « *Peut-être faut-il que je vous parle un peu de cette organisation* » ou encore « *Vous ne trouvez pas qu'il y avait de quoi être surpris en apprenant tout cela ?* ».

Puis il les convoque encore une fois pour essayer de leur faire partager son sentiment lorsqu'il arrive à l'Ecole des officiers de Réserve : « *Vous voyez, c'est peut-être insignifiant tout ce que je vous dis sur le réfectoire mais c'est la première chose que je retiens le plus nettement de mon arrivée* ». Et j'aurais pu ainsi multiplier les exemples de prosopopée dans le texte de Paul jusqu'à la dernière ligne.

Comme Denis et Paul, Jean recourt souvent à cette figure de style. Par exemple, à propos du bagne, employant aussi ce qui peut être à la fois une métaphore et une antiphrase, il demande à ses lecteurs : « *Voulez-vous que je fasse un résumé des cours sur : comment devenir un parfait petit cantonnier ?* ».

Il pense aussi à l'ensemble des militaires de carrière, qui ne sont pas présents autour de lui à ce moment précis mais qu'il met dans le "même sac" et qu'il met en scène pour mieux exprimer sa rage de les voir rayés de la surface de la planète : « *Qu'ils aillent tous se faire chier. Je m'en vais défoncer leur sale gueule à grands coups de masse. Venez-y… tous… tas d'enfoirés, je vais vous réduire en miettes !* ».

Jean convoque à nouveau son lectorat à propos de l'attentat dont lui et ses camarades se décident à nettoyer les dégâts : « *Imaginez soixante-quatre personnes perdant leur sang au même endroit* ». Même procédé lorsqu'il choisit de parler des élections truquées au référendum de 1691. « *Essayons de nous replonger dans l'atmosphère de l'époque* », écrit-il en préambule.

Enfin, Jean utilise cette figure de style pour remercier au moins deux personnes qui ont vraiment compté pour lui durant cette guerre et que son récit remet en scène. Le premier est un vieux Capitaine sympathique qui les avait emmenés, lui et quelques camarades, visiter des ruines romaines. « *Monsieur,* s'adresse-t-il à l'absent, jamais revu, *merci pour ces quelques minutes de bonheur volées à la guerre. J'ai oublié votre nom, mon Capitaine, mais me reste en mémoire votre petite moustache et votre grande galette* ». Le second est son frère, avec lequel il a eu de nombreux échanges épistolaires qui l'ont beaucoup soutenu : « *Cher Marcel, tu m'as aidé… peut-être plus que tu ne croyais*. […]. *Merci le frangin* ».

Quant à Philippe, s'il emploie moins régulièrement cette forme de rhétorique, il lui consacre néanmoins un chapitre entier, sous-titré « *Notre honte* », celui qui s'adresse au prisonnier aux plaies nécrosées, mort dans d'atroces souffrances et jeté dans d'anciennes latrines, comme un vulgaire déchet de l'humanité.

Je n'ai pas repris ici tous les pronoms et les adjectifs possessifs représentatifs du tutoiement employés pour parler à l'absent car ce serait trop long et inutile mais j'en ai cité les premiers pour en restituer la tonalité et montrer en quoi la réactualisation du défunt est tour à tour un hommage rendu et un pardon demandé. « *Ton nom,* dit Philippe, *je ne le saurai jamais* […], *toi que nous avons découvert par hasard dans l'enceinte du camp de B.* […]. *Tu étais assis à même le sol, les poignets garrottés* ».

25.2. L'énallage ou l'usage d'un temps, d'un nombre ou d'une personne différents de ce que l'on attend

Cette figure du discours, qui est la seule à n'avoir pas été trouvée dans l'ouvrage de Littérature cité plus tôt mais sur un Site Internet consacré à la Philosophie et aux Lettres[1], a été utilisée ici dans sa dernière acception. Elle m'est apparue très intéressante car j'avais repéré plusieurs formulations dans lesquelles la première personne du singulier (le "je"), généralement employée dans un récit autobiographe, cédait la place à d'autres personnes : tu, nous, vous ou encore il(s). J'ai relevé ici quelques exemples de cet artifice littéraire mais, s'agissant de l'emploi du "nous", je n'ai retenu que ceux qui parlaient d'un vécu singulier, intime, dont le narrateur ne pouvait savoir *a priori* s'il était partagé par son entourage.

Lorsque Philippe aperçoit les rives d'Alger, il est subjugué par la "ville blanche". Sans doute pour souligner la beauté du site, il la compare implicitement à une femme et en particulier à une partie de son anatomie dans une jolie métaphore, mais de surcroît, il donne l'impression au lecteur que tous les voyageurs éprouvent la même sensation que lui : « *nous nous emplissions les yeux de la courbure de ses hanches tandis que le bateau glissait sur son erre* ».

Très vite, il s'interroge sur une possible incompatibilité entre son émotion, si proche du syndrome de Stendhal, et sur la masculinité qu'il est supposé représenter dans la peau d'un soldat. Là encore, il n'emploie ni la première personne du singulier comme il aurait pu le faire, ni le "nous" rassembleur de l'extrait précédent, mais il utilise le "il" imprécis pour parler de lui et le "on" indéfini pour désigner l'Armée. S'interroge-t-il sur la condition de l'homme en général, dans une société encore assez machiste à l'époque, ou peut-il parler plus aisément de ce qu'il ressent en prenant de la distance avec ses émotions ? Toujours est-il qu'il écrit la phrase suivante : « *d'un homme en position de guerrier, on attend un minimum de virilité : a-t-il le droit de laisser parler des sentiments aussi fous ?* ».

Paul a également souvent fait appel à cette figure de style. Lui aussi, lorsqu'il arrive à Alger, a tendance à attribuer à tous les soldats présents à ses côtés une sensation subjective, comme pour en accentuer l'intensité. Par exemple, quand il est sur le quai, dans une de ces interminables attentes qui caractériseront sa vie de militaire, il dit à propos d'un vécu personnel mais qu'il présume partagé : « *nous attendrons longtemps, le treillis collé à la peau, les cheveux moites sous le calot* ». Ou encore : « *Les montagnes se détachant sur un ciel sans nuage nous préviennent qu'ici il faudra sévèrement crapahuter et le soleil* […] *nous fait savoir tout le travail qui attend nos glandes sudoripares* ».

Arrivé à l'Ecole des Officiers de réserve, alors que jusque-là il a voyagé à fond de cale puis dans des camions peu confortables, il apprécie l'accueil au réfectoire et associe au sentiment de fierté qu'il éprouve l'ensemble de ses collègues, peut-être ici pour ne pas pécher par un excès d'orgueil personnel : « *L'Armée nous montre sa considération, nous rappelle que nous sommes déjà sortis du rang* ».

Le lendemain, quand le directeur de l'Ecole adresse une introduction qui lui fait prendre conscience de la réalité d'une guerre que les politiques ont jusqu'alors cachée aux civils, il passe alors du "je" au "vous" comme pour impliquer le lecteur, lui faire entrevoir de l'intérieur ce qu'il a lui-même ressenti : « *Un tel discours, ça vous remue et ça vous laisse pensif* ». Même figure de style et même fonction à propos du parcours du combattant : au lieu de dire : "les sauts me coupaient le souffle", il écrit : « *Les sauts vous coupaient le souffle* ».

Le jour où il est invité à dîner par son Capitaine et que celui-ci lui demande de falsifier le Journal de marche de la Compagnie afin de ne pas mentionner la "mort lente" du prisonnier, en réalité égorgé par un appelé, il implique à nouveau le lecteur par un "vous" à visée empathique : « *Comment penser, quand vous conversez avec un homme cultivé, de littérature, musique ou poésie, que la cruauté existe ?* ».

[1] *Tableau récapitulatif des figures de style*, [réf. du 29 janvier 2011], Disponible sur : http://philo-lettres.pagesperso-orange.fr/tableau_recapitulatif_des_fig

Enfin, dernier exemple où il emploie l'énallage, un jour où sa Section est de nouveau envoyée en première ligne alors qu'il avait espéré en être dispensé, il passe au tutoiement pour rendre compte, dans un dialogue imaginaire avec lui-même, de ce qu'il a éprouvé dans le feu du moment, mais aussi pour montrer l'ironie de la situation. « *Tu rêves Paulo !* », se dit-il en lui-même.

Jean a aussi abondamment usité cette figure de rhétorique, comme au sujet du bagne, où il parle à la fois à la première et à la troisième personnes du pluriel, sans doute pour insister sur le caractère cruel et extrêmement pénible de la situation. « *Les bras ballants, les bagnards courbaient la tête. La chaleur les mortifiait. Nous étions au-delà de la sueur… Celle-ci nous avait quittés depuis longtemps*. […]. *Nous succombions de déshydratation et de fatigue. Les taulards devenaient des automates* ». Comme Paul, il invite un peu plus loin le lecteur à partager son expérience pour mieux la transmettre et cette fois, il s'agit de son travail : « *vous choisissez un énorme rocher* […] *vous effectuez un trou à la base de ce rocher, vous allez vous efforcer d'agrandir cette brèche* ».

Enfin, dernier exemple au sujet, cette fois, de l'épisode de la roulette russe. Il passe de la première personne du singulier à la troisième comme pour inciter son destinataire à mieux se figurer la scène et à "pénétrer" dans l'action. « *Prenez un revolver* […] *videz-le de toutes ses balles* […]. *Refermez celui-ci, faites-le tourner*. […]. *Vous appuyez le canon contre votre tempe, puis votre index appuie sur la détente* ». A noter qu'à l'instant précis de l'acte qui peut être définitif, c'est le doigt, et pas la personne qui l'anime, qui semble prendre le contrôle comme pour mieux souligner, encore une fois, la césure entre l'homme et "l'autre".

25.3. Les "personnes de la mort" chez Jankélévitch

Dans son ouvrage sans doute le plus célèbre, le philosophe Vladimir Jankélévitch consacre un passage assez conséquent, en préambule, à « *La mort en troisième, en seconde, en première personnes* »[1]. Il y explique que « *la mort en troisième personne est la mort-en-général, la mort abstraite et anonyme, ou bien la mort-propre, en tant que celle-ci est impersonnellement et conceptuellement envisagée* »[2]. Si la troisième personne est donc logiquement « *principe de sérénité* », il n'en est rien pour la première, « *assurément source d'angoisse* ». Cependant, l'écrivain se demande : « *chaque personne n'est-elle pas réflexivement première* »[3], pour soi-même, autrement dit, si l'Autre (tu ou il), qui est semblable à soi, ne ramène pas à soi-même et donc à sa propre mort. Dans ce cas, le "je" pourrait devenir une première personne "au pluriel", une hydre à trois têtes (moi, toi, lui).

On y rencontre également le "nous", pronom plutôt compassionnel : « *l'homme, provisoirement épargné, réalise, devant la mort de l'autre, sa fraternité de destin avec la victime aujourd'hui désignée* »[4]. Mais si « *la tragédie du je éveille un écho dans le nous,* […] *le nous nous renvoie sans cesse à l'expérience solitaire du Je* »[5]. A la sympathie pour la victime s'adjoindrait donc aussitôt la peur pour soi. Et ce d'autant plus que l'Autre ne peut jamais nous apprendre l'expérience de la mort ou le "comment il faut mourir". Chacun est donc renvoyé à la solitude extrême de sa propre mort.

Ce qu'il faut aussi retenir de cette pensée complexe, c'est qu' « *entre l'anonymat de la troisième personne* », cette mort abstraite, purement théorique, et « *la subjectivité tragique de la première* »[6], il y a le cas intermédiaire de la deuxième personne, la mort du proche. Le Toi qui représente le premier Autre. Si ce Toi est presque le même que moi dans le sens où il vit une situation identique à la mienne, « *le pressentiment de la fin* » peut (ou doit ?) devenir « *un*

[1] JANKELEVTICH Vladimir. *La Mort*. Paris : Flammarion, 1977, 467 p., p. 24. (Collection Champs).
[2] Ibid, p. 25.
[3] Ibid, p. 26.
[4] Ibid, p. 27.
[5] Ibid, p. 28.
[6] Ibid, p. 29.

fait d'expérience courante »[1]. Autrement dit, en cas de guerre et d'exposition à la mort, l'homme peut se dire : « *un autre maintenant !* […] *moi plus tard* ! »[2].

En me hasardant à résumer l'essentiel de cette théorie, j'ai donc retenu l'usage possible de quatre pronoms personnels dans le rapport à la mort ou à un danger extrême :

- Le "je", première personne du singulier, qui ne peut pas parler de sa mort au présent ni au passé, mais qui peut, par sa proximité avec un "autre soi-même" en avoir le pressentiment et l'angoisse et/ou lui manifester sa sympathie ;
- le "tu", deuxième personne du singulier, qui est ce proche, ici le collègue, le camarade, le copain voire l'ami, auquel le "je" peut s'identifier (le "vous" pouvait éventuellement se substituer au "tu" dans un registre de langue plus soutenu) ;
- le "il" ou le "ils", troisièmes personnes du singulier et du pluriel, qui peuvent symboliser à la fois la mort abstraite et lointaine et/ou favoriser la réflexion sur sa propre mort et dans ce dernier cas de figure se rapprocher du "tu" ;
- le "nous" enfin, première personne du pluriel, qui peut à la fois évoquer la sympathie confraternelle pour les "autres-mêmes que soi" et renvoyer aussi l'homme à sa propre mort.

Cette pensée, sur laquelle j'ai choisi de m'appuyer, en tant qu'elle porte sur le ressenti intime de la mort, m'est apparue opportune pour tenter de comprendre pourquoi et comment les narrateurs ont employé tel ou tel pronom personnel plutôt que la forme attendue de la première personne.

Jean est probablement celui des quatre auteurs à avoir le plus usé de la palette qui lui était offerte. Par exemple, alors qu'il raconte ses multiples incursions dans le maquis, et qu'il est écartelé entre sa fascination pour la beauté des paysages et la vigilance nécessaire pour se prémunir des attaques potentielles, il fait référence à plusieurs personnes sans jamais recourir au "je" : « *très vite,* écrit-il, *nous reprenions nos esprits. La guerre. La mort. Elle pouvait se planquer là, derrière ce gros rocher, à moins que ce ne soit derrière cet arbre à gauche ! "Eh mec, t'endors pas ! Le paysage ! Quel paysage ?* […]. *C'est la guerre ! Regarde ailleurs, sinon, boum… une balle entre les deux yeux !* ». Quand il emploie le "nous", il s'agit en réalité de la première personne puisqu'il évoque une sensation qui ne peut être que très personnelle, celle qui consiste à recouvrir sa lucidité ; lorsqu'il évoque le danger d'être tué, il le personnifie puisqu'il se le représente comme pouvant se cacher parmi les éléments offerts par la nature ; le "elle" de la mort, figure féminine, est la troisième personne, ni anonyme, ni abstraite mais au contraire une tueuse familière se trouvant dans les environs immédiats ; enfin, quand il parle de lui, il s'interpelle comme un autre lui-même, comme s'il s'adressait à un copain étourdi avec qui il arpente le *djebel.*

Au moment où il se décide enfin à écrire sur la torture, il associe le "je" et le "nous" dans une "galère" commune, le "nous" étant à la fois celui qui rassemble l'ensemble des soldats, celui de la compassion éprouvée pour ses semblables et le "je" autobiographique, celui de l'homme qui y a été confronté. « *Notre génération,* explique-t-il, *restera à jamais marquée par cette saloperie*. […]. *Nos enfants, petits-enfants, frères, sœurs, amis, cousins, neveux… nous posent cette fameuse question. "Et toi, tu l'as tournée la gégène ?" D'une manière non avouée, j'accumulais les chapitres, retardant ainsi l'instant où j'allais me coltiner avec ma vérité… Avec notre vérité* ».

Lorsqu'il accepte de visiter la salle de torture, cette fois, il passe au "il", peut-être pour désigner le clivage intérieur qui l'habite, peut-être aussi pour amener tout jeune homme de son âge à s'identifier à lui et à éprouver son dégoût. « *Rien,* dit-il à propos de l'absence de souvenir de cette pièce. *Seule la réminiscence fugace d'un jeune gars de vingt ans fuyant, courant vers l'extérieur afin de ne pas voir la cruauté à l'état pur* ».

Même chose quand il découvre le garde-champêtre éviscéré par le FLN : il exprime le clivage psychique qui s'opère en lui en utilisant à nouveau la troisième personne du singulier,

[1] Ibid, p. 32.
[2] Ibid, p. 33.

comme si ce n'était pas lui, Jean, qui se trouvait là. Et il cumule en même temps quatre autres figures de la rhétorique comme pour mieux enfoncer le clou : la périphrase, utilisée pour dire l'indicible ; l'anaphore, en charge de décrire le côté obsédant du souvenir ; l'asyndète, qui en appelle à l'imagination du lecteur ; la forme du conte enfin, celle de la légende, de l'irréel. « *Il était une fois un frêle jeune homme de vingt ans au fin fond des Aurès. Il était une fois un frêle jeune homme au lieu-dit le Village N. Il ne voyait pas. Il se refusait à voir. Il ne pouvait pas voir "l'innommable".* […]. *Interloqué, ahuri, le jeune homme regardait ce tas immonde. Il ne comprenait toujours pas* ».

Une fois la guerre terminée, après que la fête organisée en l'honneur de son retour vire au cauchemar parce qu'accablé de questions il raconte crûment les horreurs rencontrées, il emploie à nouveau le "nous" empathique, celui des appelés qui ne pourront pas être entendus dans leurs récits traumatiques : « *Nous, les anciens d'Algérie, allions être condamnés au silence. Nous allions devenir, au fil des ans, la génération du silence* ».

Mais plus loin, évoquant ses engagements syndicaux et politiques et s'interrogeant sur l'intérêt de son témoignage, il trouve immédiatement la réponse et parle de lui à la troisième personne comme s'il avait compris que ce "il" permettait la réflexivité de l'Autre, du Moi qui lui ressemble ou qui désire savoir. « *Jean n'a réellement aucune importance par lui-même,* insiste-t-il. *Par contre son expérience personnelle acquiert de l'importance dans la mesure où elle est représentative d'une expérience collective. Ce récit n'est pas seulement l'histoire de Jean, c'est aussi celle de tous les anciens appelés d'Algérie* […] *de toute une génération* ».

Quinze ans après son retour, au cours de la séance de psychanalyse où lui remonte à la surface le souvenir refoulé de l'homme émasculé par le souffle d'une bombe, il emploie la première personne jusqu'au moment où, agacé par ses larmes, il pense renoncer et suspendre sa "confession" et où il se reprend et s'adresse à lui à la deuxième personne, comme le tout jeune homme qu'il était à l'époque de l'attentat : « *"Courage, petit, puisque tu y es, autant aller jusqu'au bout !"* ». Ce "tu" est le garçon dont il pourrait être aujourd'hui l'ami, le protecteur, mais aussi l'Autre auquel il aurait pu s'identifier.

Enfin, dans son dernier chapitre, il s'ausculte : « *Au fait, que me reste-t-il de ma guerre d'Algérie ?* » et dans la foulée, s'étonne d'avoir écrit cela : « *Pour la première fois, j'emploie le terme de <u>ma</u> guerre* [souligné dans le texte] ». S'il peut le faire, ne serait-ce pas parce qu'elle appartient enfin au passé ? Comme le dit encore Vladimir Jankélévitch, « *la première personne du singulier ne peut conjuguer "Mourir" qu'au futur* […] *jamais : je meurs* […] *ni a fortiori : je suis mort (sauf* […] *en se dédoublant*) »[1], comme l'a fait Jean dans un sous-chapitre précédent. En revanche, quand une situation extrême et gravement traumatique est surmontée, la distance salvatrice qu'opère la troisième personne (le "il" ou le "elle" pour la guerre, en l'occurrence) n'est plus indispensable. Il est alors possible de la décrire à la première personne, sans grand danger, car on est loin des faits et, surtout, la reviviscence du souvenir insoutenable est contrôlée, en tout cas suffisamment pour ne pas empêcher de vivre.

Malgré tout, le récit à la première personne reste pour Jean une épreuve. Certes nécessaire, car sans lui tous les écrits de fiction avaient échoué au fond d'un tiroir, mais extrêmement pénible car sans doute générateur d'une prescience de sa propre finitude. « *Le JE est trop difficile, trop intime, trop contraignant, beaucoup trop impliquant… trop, trop quoi !* » exprime-t-il avec une difficulté relative à trouver le vocabulaire adéquat, qui se dérobe à lui.

Lorsque la mort est proche, Denis a tendance également à recourir à des pronoms ou à des mots qui l'éloignent de lui mais on perçoit à quel point ces tragédies sont identificatoires. Ainsi, lorsqu'au cours d'une patrouille, il parvient à une ferme abandonnée et qu'il s'enquiert de la raison de cet abandon, il apprend que les colons français qui l'habitaient ont été tués par le FLN. Il explique alors que tous ceux qui occupaient des fermes isolées et éloignées des postes militaires, avaient « *dû, de gré ou de force, abandonner leurs terres* » et il ajoute que « *parfois, ils partaient pour le cimetière* ». Ses "ils" peuvent paraître à première vue assez anonymes et inoffensifs, mais il complète ce passage en parlant de l'insécurité ambiante et

[1] Ibid, p. 32.

évoque « *des mitraillages de postes de nuit* », dont on sait qu'il a été la cible. La mort se rapproche donc de lui dans cet extrait que l'on pourrait croire purement descriptif.

Plus tard, il rapporte l'expérience effrayante d'un camarade qui, caché dans un buisson pour satisfaire un besoin naturel, « *a eu la surprise de voir défiler une dizaine d'individus armés* » et il souligne comme pour mieux marquer ce processus d'identification du "je" au "tu" qu'il s'agissait d'un « *copain de chambrée* ». Surtout, rapportant assez longuement le décès de son meilleur ami, il explique que les commissaires politiques du FLN cherchaient à supprimer les hommes qui représentaient comme lui la bonne influence française auprès des populations. Et il établit aussitôt après un parallèle avec sa propre situation : « *A titre d'instituteur* […], *je n'étais pas à l'abri non plus* ».

Quant à Philippe, l'usage du "nous" à l'occasion de l'attaque d'un convoi, à proximité du secteur où il avait bivouaqué peu de temps auparavant, révèle autant sa peur rétrospective d'avoir pu être lui-même pris au piège dans une embuscade de ce genre que la pitié éprouvée pour ses "remplaçants" : « *la Section* […] *s'est fait accrocher méchamment à une dizaine de kilomètres de l'endroit que nous avions quitté à peine trois semaines plus tôt* […]. *Nous et nos ouvertures de route dilettantes autour de M. l'avaient échappé belle […] nos familles avaient toutes les raisons de craindre pour nos vies* ».

Plus tard dans son récit, quand il arrive parmi les premiers sur les lieux où cinq de ses amis ont été tués, il a recours à nouveau au "nous" pour décrire des sentiments forts et profondément personnels : l'incrédulité, la tristesse immense et une vague culpabilité du survivant. Peut-être est-ce pour que la souffrance mobilisée par ce souvenir soit partagée entre tous pour être plus légère ou pour rendre encore plus intense la cruauté de ce moment au lecteur par un effet d'accumulation. Il s'agit aussi d'un "nous" de compassion car la situation concerne des collègues avec lesquels il a partagé quatre mois de guerre. Mais ce pronom a également une autre signification quand Philippe s'interroge sur le "pourquoi eux et pas nous, les survivants, ou pas moi ?". Il le renvoie nécessairement à sa propre mort parce que les défunts appartiennent au même campement ; seul le hasard a fait que ce sont eux qui, ce jour-là, ont été envoyés sur une piste. « *Nous avons cinq tués*, écrit-il dans une sorte d'appropriation identificatoire. *Notre ami B., l'ami incontesté de tous. Et puis A.* […] *dont le lit se trouvait juste à côté du mien. Et puis* [etc]. *Les nôtres étaient trente-cinq*. […]. *Il ne nous reste plus qu'à ramasser nos morts* […]. *Maintenant nous sommes là, sans bien comprendre pourquoi nous n'avons pas été sacrifiés à la place de nos camarades* ».

Pour finir par un dernier exemple, j'ai repris un extrait du récit de Paul. Evoquant le nomadisme de son commando durant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutifs, il souligne : « *L'ennemi est partout et nulle part mais l'insécurité est permanente. Il vous observe, il attend le moment propice pour surgir, tendre l'embuscade, harceler les postes militaires* ». Ici, le "vous" est employé comme un "tu" mais dans un registre de langue plus soutenu et a peut-être pour fonction d'éloigner encore un peu plus la mort qu'avec le recours au tutoiement. Mais il désigne toutefois le proche, le semblable, l'Autre soi-même et donc le Moi qui peut être visé par l'attaque. Quant à la troisième personne, convoquée dans la référence aux postes militaires, elle est, comme pour Denis, une figure du même, donc du possible. Notons au passage que l'ennemi est lui aussi qualifié par une troisième personne mais cette fois beaucoup plus imprécise, beaucoup moins identifiable et d'autant plus redoutable.

Ainsi, le détour par l'usage des pronoms personnels et plus généralement par les personnes, au sens des places occupées par le narrateur, est-il très utile. Il nous fait découvrir à la fois les procédés littéraires auxquels il a recours pour convoquer le lecteur, l'impliquer, lui faire saisir le réel, ou encore ceux par lesquels il offre une place aux absents, aux oubliés, aux êtres chers. Il nous fait sentir aussi à quel point le voisinage de la mort l'a obligé à entrevoir sa propre finitude. Sensation paradoxale pour de jeunes hommes de vingt ans en bonne santé et qui ont d'ordinaire une sorte de confiance en leur immortalité.

Chapitre 26
L'usage du présent dans un récit rétrospectif

L'histoire est un grand présent,
et pas seulement un passé.
Emile-Auguste Chartier, dit Alain.

Lorsqu'il s'agit d'écrire des faits relatifs à un hier lointain, la coutume est d'utiliser les temps correspondants : imparfait, passé composé et surtout passé simple, qui « *appartient aujourd'hui presque purement à la langue écrite* » et qui « *est la marque conventionnelle du récit, le signe de reconnaissance du passé recomposé* »[1]. J'ai donc choisi de m'intéresser au présent de l'indicatif, temps *a priori* en charge de raconter l'ici et maintenant, mais qui, employé pour des évènements ayant eu cours, présente à la fois un intérêt littéraire et peut en dire long sur l'état d'esprit de l'auteur.

Le présent a six grandes fonctions :

- il est employé pour la présentation, l'introduction du récit ;
- il peut s'agir du présent « *de proverbes ou de maximes* » qui est chargé de la généralisation ;
- il est bien sûr le présent de la rédaction, de l'énonciation ;
- mais celui « *qui intéresse le plus la littérature est le présent de narration qui a pour fonction d'actualiser un fait passé qui* […] *est non seulement tiré vers le présent du locuteur, mais vers le présent du lecteur* » ;
- il peut également s'agir du « *présent itératif, utilisé pour marquer le retour inéluctable du même fait* »[2] ;
- et enfin il est celui du discours direct, du dialogue de théâtre.

J'ai donc repris les différents usages du présent un par un et j'ai recensé leur apparition dans les textes, là encore, sans chercher l'exhaustivité, mais plutôt mue par le souci de mettre en évidence les "ficelles" littéraires employées par les narrateurs ou au contraire, les "glissades" témoignant de leur émotion.

26.1. Le présent de présentation ou le début de l'histoire

La plupart des contes commencent par la formule : « *Voici l'histoire de…* », et passent ensuite au passé pour raconter les tribulations du héros ou de l'héroïne. Ici, la majorité des chapitres ou des paragraphes débutent par la formule : « *Je me souviens...* ». Parfois même, le narrateur stoppe son récit pour utiliser ce présent de présentation, celui de l'écrivant en train de retrouver ses souvenirs, de se rappeler tel décor, tel détail ou tel fait.

La particularité du manuscrit de Denis, comme j'ai déjà eu l'occasion d'en parler, est qu'il est avant tout un album de photos (qu'il a prises nombreuses en Algérie et qui lui ont donné une vocation d'artiste) et qu'il a commentées. C'est pourquoi, à plusieurs reprises, il quitte le passé, pour attirer l'attention du lecteur sur un détail qui aurait pu lui échapper et qui rajoute à la véracité du récit. Par exemple, pour rendre irréfutables ses propos sur ses conditions de vie pénibles, il écrit à côté d'une image : « *On remarque dans le coin droit de la photo, des lits superposés protégés par une moustiquaire* […] *le coin était infesté* […] *avec risque de malaria* ». Le "on" vient bien sûr ajouter à l'interpellation du lecteur qu'il associe à la lecture et au visionnage des photographies.

Il insiste aussi sur *la* photographie de son manuscrit : « *C'est une photo très importante. Si je devais n'en garder qu'une, je crois que ce serait celle-là.* » Ici, le présent remplit deux

[1] BIET Christian, BRIGHELLI Jean-Paul, RISPAIL Jean-Luc. 1988, op.cit., p. 115.
[2] Ibid, p. 112.

fonctions : il est à la fois présent de présentation (voici la photo la plus importante pour moi) et présent d'énonciation (il aurait pu tout aussi bien dire : je considère cette photo comme très importante) donc il actualise le souvenir qu'il entend exposer au lecteur et il convoque son intérêt tout particulier pour cette "scène".

Mais il utilise également le présent de présentation pour se remémorer son état d'esprit du moment ou des aspects particuliers de sa vie de soldat sur lesquels il désire attirer l'attention. Exemple, au début du récit, il s'interroge : « *J'en suis encore à me demander ce que je suis allé faire là-bas…* ». Plus loin, il mobilise sa mémoire : « *Je me souviens qu'il y avait de superbes orangeraies. Sur ordre du FLN, presque tous les orangers furent coupés. Je me souviens que le camp avait été mitraillé une nuit et que je n'avais pas fermé l'œil jusqu'au matin, inquiété par le moindre bruit. Je me souviens surtout de la surveillance que l'escadron devait exercer sur la voie ferrée Alger/Oran* ». N'était la deuxième phrase, nous serions à nouveau en présence d'une belle anaphore et dans le même temps, d'une parfaite gradation, les orangers détruits pouvant paraître presque anecdotiques, le mitraillage, malgré le danger, ayant un caractère ponctuel, la surveillance des rails, enfin, représentant un risque permanent. Ces deux figures de style, ajoutées à ce présent, qui figure l'auteur en position de revivre les évènements, donnent une intensité maximale à ce souvenir.

A côté de ces traditionnels "je me souviens", Denis propose une autre formule, peut-être encore plus forte car elle réunit, dans un même souvenir, au moins deux autres soldats. En effet, relatant l'histoire d'un chauffeur de *Jeep*, un miraculé qui a vu passer un obus entre ses jambes, obus lui ayant ensuite « *arraché le volant de ses mains* », il explique qu'il s'agissait d' « *un jumeau qui, pour ne pas être séparé de son frère, avait demandé à partir lui aussi en Algérie* ». Et après avoir précisé que son escadron occupait un poste semblable au sien et dans la même montagne (cf la troisième personne de Jankélévitch), il conclut ce passage en écrivant au présent : « *Ils doivent se rappeler, comme moi, de l'histoire* ».

Paul utilise beaucoup ce type de présent, auquel il ajoute volontiers la prosopopée pour prendre le lecteur à témoin. Par exemple, lorsqu'il commence le chapitre consacré à son séjour à l'Ecole des Officiers de réserve, il présente son récit de cette manière : « *Au cours de notre séjour à C., nous aurons à effectuer trois "rallyes"* […]. *C'est du premier que je vais vous entretenir car il fut* […] *celui qui demeure le mieux gravé* ».

Quand il raconte l'arrestation d'un commissaire politique très recherché dans la région et qu'il découvre dans son uniforme des papiers le concernant, lui, Paul, il reprend le présent de présentation pour assurer les lecteurs de la véracité des faits : « *Je vous jure,* assène-t-il, *que tout ceci n'*est *que l'exacte vérité et que je n'invente rien* ». Même procédé et même intention sûrement quand il relate l'erreur fatale de position de deux Sections françaises, dont la sienne : « *Vous pouvez réécrire le scénario mais moi je n'en change pas un mot car il ne sort pas de mon imagination, j'y étais, je l'ai vécu, et n'en suis pas fier pour autant* ».

Alors qu'il aborde un sujet intime, celui de sa relation avec son épouse, il écrit encore : « *Vous ne soupçonnez pas combien il me coûte parfois de vous dévoiler ce que je pensais toujours garder en mon "jardin secret"* ».

Pour rester dans le présent de présentation de souvenirs pénibles à révéler, j'ai relevé ces phrases, rédigées à propos des assassinats perpétrés par son Commandement : « *Qu'il est difficile d'extraire de sa mémoire des secrets qu'on a si longtemps gardés !* » ; « *Bien que n'étant en rien coupable, je veux m'en libérer et ne plus y penser* ».

Bien entendu, lui aussi emploie à maintes reprises des "je me souviens", comme lorsqu'il manque d'être tué au cours d'un accrochage avec des membres du FLN, quittant un instant le passé du récit pour montrer combien ce souvenir est vivace : « *Avant que nous n'ayons pu esquisser le moindre geste, le sol autour de nous gicla sous l'impact des balles. Et je me souviens très bien de cette ligne pointillée que traça sur la poussière de cette terre desséchée, une rafale de pistolet-mitrailleur qu'un tireur fell* […] *fit passer entre moi et le sergent K., à deux pas l'un de l'autre* ».

Enfin, contrairement aux autres, il utilise aussi le présent dit de présentation pour ne pas présenter une situation, renforçant ainsi le sentiment d'étrangeté de son "amnésie" : « *Rien, je*

ne me souviens de rien. […]. *Je ne me souviens pas plus de mon arrivée à Marseille que de la manière dont je parvins dans un camp de transit* […]. *Je me souviens seulement d'un vaste camp constitué de nombreux baraquements éparpillés sur un grand terrain* ».

Le recours au présent de présentation se retrouve également chez Jean, bien que, majoritairement, il emploie le présent de narration. Deux exemples parmi d'autres illustrent cet usage. Le premier concerne l'altercation avec un officier kabyle : « *Je ne me souviens plus des raisons de notre accrochage, mais par contre je me rappelle que le ton monta très vite* ». Quant au second, toujours tiré de l'expérience du bagne, tant elle est intense et difficile à décrire, Jean la présente en s'excusant déjà de ne pas pouvoir la décrire pleinement : « *Je ne suis pas sûr de trouver les termes exacts pour exprimer le sentiment d'extrême détresse où nous nous trouvions* ».

Dans le récit de Philippe, enfin, très majoritairement écrit au passé simple, le présent de présentation est utilisé dans son « *Preludio* », chapitre introductif au manuscrit, et il réapparaît ici ou là lorsqu'il réfléchit à des situations vécues et qu'il désire restituer ses sentiments, comme à propos de l'opération Eventail où il parle de lui à la troisième personne : « *Les années passent mais l'impression subsiste de ce que ressent le militaire tout-venant dans le cadre d'une opération d'envergure semblable* ».

26.2. Le présent de la généralisation ou l'appel à une opinion partagée

Les quatre narrateurs ont eu recours à ce type de présent, qui est celui du proverbe, de la maxime, du lieu commun, pour être compris du lecteur et l'associer à leurs espoirs ou à leurs tristesses. Il est, d'une certaine manière, la version conjuguée de la prosopopée puisqu'il interpelle le lectorat. S'il n'a pas de valeur esthétique, puisqu'il est importé de toutes pièces, il a cette vertu d'être intemporel, universel, et donc reconnu tacitement par le plus grand nombre.

Denis, dans un paragraphe intitulé métaphoriquement « *Derrière les barreaux* », conclut la description de son ressenti de prisonnier par un salutaire : « *Heureusement, l'espoir fait vivre* ».

Lorsqu'il aborde la situation des populations autochtones ou encore le devenir des supplétifs algériens, il en appelle à la connaissance implicite des destinataires de son récit par ces deux phrases où le présent fait son apparition : « *En cas de conflit, ce sont souvent les civils qui paient le prix fort…* » ; « *Quant à l'accueil fait aux harkis et à leur famille, on en parle toujours…* ».

Enfin, bien qu'il s'agisse d'une phrase à la forme interrogative, je me suis autorisée à prendre comme une affirmation partagée ce qu'il dit en préambule à son ouvrage et à le verser au registre du présent de généralisation : « *Question : en tuant les hommes, peut-on supprimer une idée ?* ».

Philippe aussi emploie le présent dans sa fonction généralisante dans des phrases interrogatives, dont la réponse est quasi certaine. Par exemple, quand il parle des humiliations infligées aux paysans algériens au cours des interminables entreprises d'identification de la population, il se demande : « *que sert à l'homme d'apprendre à marcher debout s'il accepte de se métamorphoser en chien de berger ?* ». Autre situation, quand il évoque les conditions de vie plus que spartiates qui leur étaient imposées à lui et ses collègues, il emploie ce présent intemporel et de complicité avec le lecteur : « *en pleine jeunesse, on râle, on râle beaucoup même, mais on s'adapte et on finit par s'endormir, la capote militaire jetée au-dessus de la couvrante afin d'avoir plus chaud au fond du sac à viande* ».

On retrouve ce même usage du présent dans le récit de Jean quand il raconte la première fête consacrée à une libération à laquelle il assiste et qu'il dresse le portrait du "quillard" en question, à l'âme de *leader*. « *Cela peut paraître bizarre*, explique-t-il avec la tonalité de la maxime, *mais c'est comme ça, au plus fort d'expériences traumatisantes, les masses, les foules se choisissent parfois un chef… qui n'en a pas l'air, mais qui l'est réellement* ».

Un peu plus loin, alors qu'il tire les leçons de son expérience de bagnard, il a recours de nouveau à ce présent de la généralisation par la voie d'une comparaison avec une autre situation extrême parmi les extrêmes et qui est reconnue par tous : « *Sans vouloir établir de comparaison mal-à-propos, je ne peux pas m'empêcher de m'interroger sur la question de la résistance humaine. Comment des hommes et des femmes ont pu tenir le coup dans les camps nazis ?* ».

Pour terminer par le récit de Paul, j'ai relevé quelques phrases où le présent joue encore cette fonction proverbiale ou de reconnaissance partagée d'une réalité. A propos d'un fait particulièrement stressant au cours de sa carrière d'officier, il conclut le chapitre, raconté au passé, par un traditionnel : « *tout est bien qui finit bien* ». Plus loin, il exprime sa colère concernant l'attitude des autorités françaises en Algérie par cette morale de Jean de La Fontaine, passée dans le langage courant : « *La raison du plus fort est toujours la meilleure* ».

Il tend également vers la généralisation dans ces deux phrases écrites respectivement à propos des morts laissés derrière lui et des comportements indignes qu'il a eu à connaître : « *Belle saloperie la guerre, qui nous fait toujours dire : "Il vaut mieux que ce soient eux plutôt que moi"* » ; « *La guerre est un révélateur incomparable de la vraie nature de chacun* ».

Enfin, dans son épilogue, alors que les malheurs ont continué à s'acharner sur lui après son retour à la vie civile, il utilise une formule qui, tout en tendant vers une généralisation hasardeuse, lui laisse espérer des jours meilleurs : « *Le sort ne peut être éternellement défavorable* ».

26.3. Le présent de l'énonciation ou quand la rédaction met de la distance avec l'évènement

Le schéma temporel classique d'un récit autobiographique est composé de trois temps habituellement distincts : le temps du fait, le temps de la narration (dans cette recherche, ces deux temporalités sont éloignées de plusieurs dizaines d'années) et le temps de la lecture. Le présent d'énonciation, encore appelé présent de rédaction, apporte une réflexion dans le cours d'un récit.

Dans le manuscrit de Paul, j'ai repéré quelques emplois de ce type au milieu de situations concrètes, comme si la mobilisation de certains souvenirs dans le moment même de l'écriture lui avaient fait prendre conscience de certains aspects ou avaient généré des idées qui ne s'étaient pas imposées à lui dans le déroulement des faits.

Par exemple, alors qu'il constate une certaine indifférence de la part des Marseillais qu'il croise au cours de son transfert depuis le camp de transit jusqu'au navire, il utilise un présent qui donne plus de force à son propos que si la phrase avait été prononcée au passé, un présent qui actualise la situation et qui interpelle donc davantage le lecteur : « *il faut bien l'avouer, la plupart des Français ne se sentent pas vraiment concernés par cette guerre qui se passe loin de chez eux, qui ne les dérange pas dans leur vie quotidienne. Il faut vraiment y voir partir un fils, un frère, un mari, pour s'apercevoir que la France est une nouvelle fois en guerre* ».

Quand il relate l'épisode du convoi de mules que sa Section attaque, il indique au présent de rédaction l'émotion qui l'étreint en repensant à celle qui était la sienne au moment des faits et en réalisant qu'elle peut paraître disproportionnée au lecteur : « *j'avoue qu'alors j'avais une boule dans la gorge en pensant (j'ai honte de l'avouer) davantage aux bêtes qu'aux hommes* ».

Dernier exemple le concernant, lorsqu'il évoque une de ses dernières embuscades, celle où un soldat d'une autre Section, placé sous ses ordres, perd un œil dans la bataille, il énonce une réalité actuelle qui renvoie à cet évènement très fort pour lui : « *je garde aussi de ce jour-là un autre souvenir, un tout petit souvenir que je porte toujours sur moi, que dis-je en moi : un tout petit éclat de grenade qui presque insensiblement traversa mon treillis* […] *pour se loger au-dessus de mon omoplate gauche où il se trouve encore* ».

Chez Philippe, ce présent de l'énonciation se rencontre aussi, et en particulier lorsqu'il conduit une réflexion à propos de la guerre en général, réflexion fortement présente dans son récit. J'ai retenu un exemple parmi de multiples phrases qu'il a écrites, parce qu'il est représentatif de son état d'esprit du moment de la narration, dont il dit qu'il a beaucoup évolué par rapport à une certaine tendance militariste dans laquelle il se reproche, aujourd'hui, d'avoir versé à l'époque. Lui qui avait "fait La Coloniale", à Madagascar, avant d'être rappelé pour l'Algérie, en avait rapporté une sagaie, qui a probablement été volée par la suite et voici ce qu'il en dit plusieurs décennies après : « *Je continue à me demander s'il n'est pas symbolique que cette arme, violemment agressive dans sa nudité, soit le seul souvenir madécasse qui, un jour, objet d'une convoitise quelconque, ait disparu de ma maison…* ».

Il emploie aussi ce présent distancié, celui de la narration dans l'après-coup, à propos de la valeur de l'écriture, comme par exemple dans cette phrase : « *Ecrire est un moyen de survivre et donc de contourner la mort* ».

On retrouve également, ici ou là, le même type de présent dans le manuscrit écrit par Jean. Si je reprends le fait, évoqué plus tôt, de cette algarade avec un officier kabyle que Jean, maladroitement, a traité avec un certain mépris, il utilise le présent de l'énonciation pour traduire ce qu'il éprouve à distance de la situation : « *Lorsque je repense à cet incident, aujourd'hui, je ne me sens pas très fier*. […]. *J'ai honte* ».

Pour conclure sur cet usage particulier du présent, je reprendrai une formule de Denis qui, lui aussi, repense à une situation ancienne et tente de retrouver la sensation d'alors, mais cette fois en y associant le lectorat par la voie de la prosopopée. Alors qu'il décrit les cabanes au toit de tôle dans lesquelles les hommes de troupe vivaient, il accroche le lecteur ainsi, tout en songeant sans doute à ce qu'il avait enduré : « *Je vous laisse à penser ce que ça donnait, l'été, quand il faisait 60 à 70 degrés au soleil* ».

26.4. Le présent de narration ou quand narrateur et lecteur sont plongés dans le feu de l'action

Si les quatre narrateurs ont majoritairement utilisé des temps du passé pour écrire un récit dont les faits sont vieux de quarante ans environ, il est arrivé que le présent dit de narration fasse irruption dans leurs textes. Contrairement au schéma temporel classique que j'évoquais plus tôt à propos du présent de rédaction, celui du présent de narration confond les trois temporalités, celle des faits, celle de la relation des faits et celle de leur lecture. Il a en effet vocation « *d'actualiser un fait passé qui* […] *est non seulement tiré vers le présent du locuteur, mais vers le présent du lecteur* »[1].

Si l'on étudie le manuscrit de Jean, on constate que très rapidement après le début de ses nombreux chapitres sur l'Algérie, il commence à délaisser le passé simple au profit du présent de narration. Alors qu'il est éveillé par des cris et des mouvements humains et qu'il réalise que le poste est attaqué, il alterne les deux temps, comme par exemple dans ce passage où il quitte le passé : « *d'où je suis, je ne vois pas tous les postes de combat. Alors… les yeux me piquent. Attention, le canon du fusil devient chaud* ».

Les exemples seraient multiples mais je n'en proposerai qu'un second pour illustrer l'abondance du présent de narration dans le récit de Jean. Au bagne, il glisse plusieurs fois vers ce temps de l'action, se replongeant dans sa misère, avec la même soudaineté que celle que trahit le début de sa phrase : « *Tout à coup, je me sens loin de ma Normandie et de sa terre grasse et argileuse, ici, elle ressemble à du béton. Pelletée après pelletée, avec application, je balance la terre sur les rebords de la tranchée* ».

A la fin du chapitre décrivant son baptême du feu, il prend d'ailleurs conscience de ce changement de temps et en tire lui-même les leçons qui s'imposent : « *En me relisant*, écrit-il, *j'ai constaté un phénomène assez curieux, je commence par relater un évènement au passé… puis, lorsque l'action devient trop prégnante, je poursuis parfois au présent… comme si cette*

[1] BIET Christian, BRIGHELLI Jean-Paul, RISPAIL Jean-Luc. 1988, op.cit., p. 112.

guerre ne voulait pas me lâcher. J'ai failli rectifier ce problème de grammaire, … et puis, je me suis dit que mes lecteurs me pardonneront peut-être cette légère entorse à la langue française ». D'un "dérapage" lié à l'émotion du souvenir qui s'impose à lui, vivant, tout proche, comme s'il y était, il fait alors un choix littéraire, celui de remonter le temps et d'emporter avec lui le lecteur.

Avec Jean, c'est dans le récit de Paul que l'on retrouve la plus grande fréquence du présent de narration. Là encore, les exemples sont légion mais je n'en ai retenu que quelques-uns qui m'ont paru emblématiques de la plongée dans l'action ou dans l'émotion toujours vivace. Première situation retenue, celle où il est emporté vers le bateau qui le conduira à Alger : « *La colonne s'ébranla et gagna la sortie du camp. Me voici installé avec des compagnons inconnus* […] *malgré tout ce monde qui m'entoure, je suis seul, affreusement seul* ».

Même constat lorsqu'il évoque sa présence dans la voiture de tête sur une route extrêmement dangereuse, même début de phrase au passé simple et curieusement, avec le même verbe, de nature descriptive : « *la Compagnie s'ébranla sur la seule route goudronnée qui traverse l'Ouarsenis*. […]. *C'est une route que je commence à bien connaître*. […] *je ressens une fois encore l'angoisse de celui qui doit "ouvrir la route"* ». On notera au passage que quarante ans après, le présent employé à propos du réseau routier algérien, qui doit pourtant avoir changé, trahit son retour vers un passé qui l'habite au moment où il écrit ces lignes.

Autre exemple, quand il est sentinelle et qu'il se croit être entouré d'ennemis, il dépeint la situation au présent de narration et, lorsque le soulagement intervient, il reprend aussitôt le passé simple, temps du passé recomposé, distancié, temps du récit par excellence : « *Je suis prêt à agir, je me suis un peu rassuré. Voilà où j'en suis de mes réflexions quand soudain, tout autour de moi, presque à me toucher, s'élèvent des clameurs perçantes qui n'ont rien d'humaines et qui glaceraient le sang de quiconque les entendrait dans la nuit noire* […]. *Curieusement, ces hurlements, pour moi, eurent l'effet contraire : l'immense pression qui me rivait au sol, la tension qui faisait cogner mon cœur* […] *disparurent instantanément* ».

Dans le récit de Denis et de Philippe, en revanche, le présent de narration est quasi absent. Une exception, toutefois, lorsque le premier décrit ce que la guerre d'Algérie a tristement laissé dans notre patrimoine langagier sous le nom de "sourire kabyle". Là, Denis saute très provisoirement du passé composé au présent dans une même phrase : « *J'en ai vu, c'est cauchemardesque* ». Cette rupture est probablement significative de l'émotion extrême, ressentie à l'époque par le narrateur, et qui resurgit, mais elle permet aussi d'affirmer une réalité indiscutable au lecteur.

Quant à Philippe, j'ai relevé une phrase où le présent de narration fait également une incursion dans le texte. Cela se passe au moment où son Régiment est sollicité pour protéger la visite de Guy Mollet dans ce qui s'appellera plus tard la "journée des tomates". Alors que la manifestation fait rage dans un quartier, sa Compagnie est appelée à la rescousse et Philippe glisse alors une proposition au présent dans un passage entièrement au passé simple : « *les Algérois les plus excités affrontent les CRS boulevard Saint-Saëns* ».

26.5. Le présent itératif ou quand les faits se font têtus

Il ne s'agit pas du présent le plus courant dans les textes mais quand il est utilisé, il souligne la récurrence d'un phénomène ou les résurgences cruelles.

Ainsi, Denis, parlant de la mort de son meilleur ami et de l'annonce faite à sa famille en sa présence au cours d'une permission, rédige deux phrases ou morceaux de phrases au présent dans un récit par ailleurs au passé : « *Ce sont des moments qu'on n'oublie jamais, hélas !* », soupire-t-il.

Il exprime également la volonté qu'il a, de ne pas oublier, pour ne pas faire disparaître un peu plus son copain de jeunesse, lorsqu'il évoque les cauchemars générés par ce travail de

deuil très difficile et qui ont duré près de deux ans : « *le rêve a disparu, mais… pas les souvenirs que je garde de mon ami* ».

26.6. Le présent du discours direct ou quand les dialogues donnent vie au récit

Parmi les quatre narrateurs, seuls deux utilisent le "dialogue de théâtre" dans leur récit : il s'agit de Jean et Paul qui sont également ceux qui, par ailleurs, emploient le plus souvent le présent de narration. Ceci est d'ailleurs logique puisque, dans les deux cas, il s'agit de tirer le locuteur et le lecteur vers l'action et de rendre plus vivants, plus proches, les faits qui sont décrits. Je ne les ai pas repris ici car cela aurait été fastidieux et peu utile mais ils sont en général utilisés lorsqu'il s'agit de situations particulièrement fortes auxquelles ils ont été mêlés et il s'agit quasiment exclusivement de dialogues dans lesquels ils sont directement impliqués.

Si Philippe et Denis n'en emploient pas, il faut néanmoins souligner que le premier recourt à des extraits de correspondances qui lui ont été adressées durant ou après la guerre et qu'il s'agit à ce titre d'un présent de discours direct. Quant à Denis, il restitue un propos qui lui aurait été tenu par des tortionnaires ou des supérieurs ayant donné des ordres en ce sens. Dans ce cas, le discours direct a selon moi une autre fonction que celle de plonger le lecteur au plus près de la situation vécue et de l'émotion ressentie ; il a plutôt vocation à extraire le narrateur d'un discours qu'il se refuse à assumer ou auquel il se refuse à être associé. « *J'ai posé la question à des responsables de ces actes en Algérie*, écrit Denis en maniant l'ellipse, *voici la façon dont ils justifiaient aux yeux des autres et à leur propre conscience de tels faits : "On torture un type, on le bousille même, il faut faire abstraction de toute sensibilité et penser que si on obtient des renseignements, cela permettra de détruire quelque chose chez l'ennemi et surtout ça permettra peut-être de sauver des vies françaises* " ».

Malgré des écritures qui se situent plusieurs décennies après les "évènements" d'Algérie, et dont l'usage voudrait qu'elles soient libellées au passé, et majoritairement au passé simple, temps propre au récit rétrospectif écrit, il apparaît donc que le présent de l'indicatif, temps de la parole immédiate, de la description d'une actualité qui s'évanouit dès qu'elle est énoncée, soit abondamment employé dans les quatre textes réunis, et dans ses différentes fonctions.

Il existe cependant de grandes disparités dans l'usage du présent, celui-ci étant surtout mobilisé par Paul et Jean et en particulier dans ses formes destinées à rapprocher les trois temporalités de la narration, celle des faits, celle de la rédaction et celle de la lecture, dans un même mouvement qui tend à tirer le narrateur et le narrataire au plus près des souvenirs et de leur vécu.

Il est en revanche plus harmonieusement partagé dans sa valeur de présentation, d'introduction d'un fait ou dans celle qui consiste à généraliser une pensée, une opinion.

Il ressort également de ce chapitre que le présent de narration peut être à la fois un choix littéraire (et dans ce cas, je peux dire qu'il s'agit d'une mise en forme esthétique) ou une manière, pour le souvenir cruel, de s'imposer à son protagoniste (dans ce cas, il peut avoir une vertu de libération d'un fait qui, sans cela, n'aurait pu être exprimé ou aurait pu être édulcoré mais il peut aussi avoir comme effet de faire souffrir à nouveau le narrateur d'un fait dont il a déjà souffert dans le passé).

Chapitre 27
De divers artifices littéraires

La tristesse de l'intelligence artificielle est qu'elle est sans artifice, donc sans intelligence.
Jean Baudrillard

Pour clore cette sous-partie relative aux qualités littéraires des récits, j'ai souhaité souligner l'apparition de quelques autres formes de rhétorique qui m'ont semblé intéressantes à faire partager.

27.1. Quelques conjugaisons remarquables

J'ai beaucoup insisté sur l'emploi du présent dans le chapitre précédent mais il y a aussi quelques modes ou temps qui ont une valeur littéraire tout aussi intéressante. C'est le cas de l'infinitif, qui est utilisé pour la même valeur que le présent de narration mais aussi de quelques conditionnels ou futurs. Ce mode est considéré comme « *un mode impersonnel, puisqu'il ne porte pas directement de flexion pronominale* »[1], cependant, employé seul, « *il est implicitement pronominalisé par le locuteur* »[2], c'est-à-dire qu'il s'applique à lui-même. Les verbes à l'infinitif sont essentiellement des verbes d'action et plusieurs sont souvent écrits à la suite, soit dans des phrases uniquement verbales, soit dans des phrases courtes où ils sont séparés par des points de suspension, donnant ainsi au lecteur une sensation d'accélération ou au contraire de ralenti, comme dans un film.

J'ai retenu deux exemples significatifs de cette forme atypique du discours relevée chez Jean. Le premier est affecté à l'épisode au cours duquel, apprenant sa libération prochaine, il décide de récupérer les photos compromettantes sur la torture, qu'il a prises et cachées en lieu sûr : « *Courir vers le baraquement. Enlever la vis sous les marches. Récupérer mes pellicules dans le vide sanitaire. Remettre le lambris à sa place. Courir dans l'autre sens* ». Le second s'applique au moment où il se demande ce qu'il va faire à propos du revolver qui sert d'instrument au triste jeu de la roulette russe : « *Sortir la balle… La poser sur le bureau. Regarder le barillet vide… Regarder la balle… Réfléchir* ». Parfois, l'usage de l'infinitif est également requis pour mettre l'accent sur un état d'esprit intérieur. C'est le cas des phrases qui vont suivre et qui racontent, en les rendant on ne peut plus vivantes et présentes, les pensées qui viennent à lui lors d'un des attentats : « *Offrir le moins de surface possible aux éclats de l'engin meurtrier. Se couvrir la tête de ses mains et de ses bras* ».

Chez Philippe, qui a recours à un registre de langue souvent très soutenu, l'emploi du conditionnel tient une place non négligeable mais il n'est pas usité dans sa fonction la plus classique, celle qui imagine ce qui pourrait se produire. « *En termes de psychologie, on pourrait dire* [qu'il] *cumule un regard passé, mais un peu flou, et une tension de l'imaginaire vers un ailleurs irrationnel* »[3]. Pour le dire en d'autres termes, moins techniques, il apporte une dimension critique aux faits qui sont rapportés, à la lumière des années qui ont passé et du mûrissement qui s'est opéré.

Quelques phrases ont retenu mon attention. Les quatre premières reflètent une sorte d'autoévaluation sévère que Philippe s'inflige. Ainsi, alors qu'il a passé une journée à crapahuter dans les montagnes et à perturber la quiétude des paysans algériens et de leurs familles, il écrit : « *Ce soir nous nous écraserions bien vite sur nos litières* ». Le conditionnel employé ici peut être à la fois considéré comme un présent de narration (il aurait pu dire : ce soir nous nous endormons) ou un passé simple (ce soir nous nous endormîmes) mais il est surtout, à mon sens, plus proche de la distance critique permise par le présent de la rédaction,

[1] BIET Christian, BRIGHELLI Jean-Paul, RISPAIL Jean-Luc. 1988, op.cit, p. 109.
[2] Ibid, p. 110.
[3] Ibid, p. 111.

de l'énonciation (je me demande aujourd'hui comment il se peut que ce soir-là nous nous soyons endormis aussi vite dans un tel contexte). Un peu plus loin, réfléchissant à cette espèce d'innocence qui le caractérisait à l'époque, il dit de lui-même et de ses congénères, toujours au conditionnel et toujours avec cette fonction psychologique de remise en cause : « *Combien de temps encore cultiveraient-ils cette virginité éthique ?* ». Lorsqu'il prend à nouveau connaissance, pour rédiger son manuscrit, des lettres qu'il adressait à sa famille, il a aussi ce même jugement, sans complaisance, sur ses facultés de discernement et le conditionnel l'y aide. « *Mes courriers auraient pu être rassurants*, soupire-t-il […] *mais j'avais résolu de ne rien celer de nos périls quotidiens même à mes parents et à ma sœur.* […]. *De relire maintenant, une à une, ces correspondances* […] *et de me replonger dans cette angoisse qui était sienne* [il pense ici à sa mère] *m'est une douleur à retardement, un poids terrible que je n'avais probablement pas su évaluer à l'époque* ». Il est encore plus sévère quand il parle du prisonnier, martyrisé puis jeté dans une "fosse d'aisance" en posant cette douloureuse question rédigée au conditionnel mais dont la réponse est implicite : « *N'aurait-il pas fallu que nous osions hurler, que nous sachions dénoncer cette déchéance ?* ».

Il a également recours au conditionnel en raison, cette fois, de son autre fonction, celle qui « *cumule l'aspect déterminant du présent, et l'irrésolution de l'imparfait, par lequel le processus s'éternise sans se conclure* »[1]. Autrement dit, il l'utilise pour parler à la fois d'une décision ou d'une volonté qui s'inscrit dans un moment de sa vie mais qui ne peut présager de ce qui va réellement être possible ou être fait. C'est le cas quand il retrouve la sépulture d'un de ses amis tués au combat. « *En me penchant sur la tombe, je tenterais d'imaginer le déchirement des parents* », espère-t-il sans toutefois pouvoir atteindre cette douleur incomparable. C'est aussi ce même usage que l'on retrouve dans la phrase qui évoque l'impossible transmission de son ressenti à son retour d'Algérie. « *Un jour*, imagine-t-il, *je me confierais à des tiers. Plus tard. Je me disais que cette épreuve algérienne était vénielle à côté* […] *de ce qu'avaient enduré nos aînés, les poilus* ».

Ce passage fait d'ailleurs écho à un autre passage du même type, dans le manuscrit de Jean qui bien qu'employant peu le conditionnel fait exception ici, se représentant la suite de sa vie comme une rupture brutale et définitive avec le passé, qui pourtant le rattrapera. « *Je ne répondrais à aucune lettre*, dit-il dans un accès de colère, *et je n'écrirais à aucun de mes camarades. Je voulais oublier cette merde* ».

Autre temps qui mérite un rapide détour : le futur. « *Littéralement, il est anticipation. L'esprit se projette en un demain dont la certitude est soit totale* […] *soit probable ou conjecturale* »[2]. Lorsqu'il est utilisé pour désigner une situation passée, il ne peut être qu'un artifice littéraire puisque l'auteur sait ce que les faits ont été. Il a donc des fonctions esthétisantes au sens où il ménage le suspens, où il met le lecteur en appétit pour la suite, où il le prépare à affronter éventuellement une situation qui peut s'avérer cruelle. C'est dans le récit de Paul que j'ai retrouvé le plus de recours au futur. Par exemple, pour souligner le climat particulièrement chaud qui va sévir dans une grande partie de ses deux séjours Algériens, il a cette formule en début d'un de ses chapitres : « *Le ciel demeurera désespérément bleu* ». Il insiste ici sur le caractère inéluctable des conditions météorologiques, à l'instar d'un présent itératif qui aurait pu lui faire dire : chaque jour, le ciel est désespérément bleu.

Quand il accompagne son Capitaine dans une première embuscade pour apprendre son métier d'officier de commando, et qu'il découvre ses soldats, il a recours à nouveau à un futur, puisqu'il s'agit d'une situation à laquelle il se prépare, et à un conditionnel traduisant tour à tour l'inéluctable et l'incertitude : « *j'allais être leur chef : je leur donnerais des ordres qu'ils devront exécuter, je devrais faire des choix qui engageront peut-être leur destin (et le mien)* ». Ici, le futur a également la fonction du présent de narration car il tire vers le présent du locuteur (en l'occurrence son état d'esprit inquiet), et vers celui du lecteur qui peut entrer en empathie, et il a bien sûr vocation à attirer l'intérêt du lecteur pour ce qui va suivre.

[1] Ibid, p. 111.
[2] Ibid.

Lorsqu'il apprend sa libération, Paul emploie encore le futur pour manifester son espoir et, dans ce cas, semble l'utiliser dans sa fonction première, celle de la conjecture, de la probabilité. Cependant, en réalité, il sert à préparer un lecteur proche, intime, donc perçu comme fragile, à recevoir un épilogue très douloureux qui contraste avec une métaphore enthousiaste : « *C'est l'été. Mon retour est le soleil de notre vie, il n'y aura plus d'hiver puisqu'on sera ensemble. L'été sera éternel. C'est ce que nous croyions à cet instant inoubliable de nos retrouvailles* ».

27.2. La ponctuation ou la vie en points de suspension…

Le point d'exclamation est régulièrement employé par les narrateurs car il s'agit de ce que l'on appelle une ponctuation forte, qui exprime les émotions ou les opinions les plus contrastées et les plus intenses. Le point d'interrogation, autre ponctuation forte, souligne quant à lui les nombreuses interrogations auxquelles ont été soumis les appelés, concernant la guerre en général, ou des faits précis dont l'absurdité, l'inadéquation, le caractère improbable les ont conduits à se questionner ou à manifester leur incompréhension. Mais le signe de ponctuation qui remporte la palme de la fréquence est le point de suspension, comme si la vie des narrateurs était en permanence suspendue à un fil, comme si le suspense quotidien du "film de guerre" dont ils étaient les acteurs ou les figurants involontaires les menaçait à chaque minute de les faire disparaître de l'écran. Pour mieux appréhender ses fonctions, j'ai repris ce qu'en disait l'écrivain Frédéric Dard sous son pseudonyme le plus célèbre. « *Dès que l'on m'enseigna, à l'école, les règles mouvantes de la ponctuation,* écrit-il, *je reconnus le point suspensif !* […] *Il procédait d'un besoin de me blottir. C'est le refuge de l'inexprimable !* […] *ce qui vous reste à dire quand vous avez tout dit, donc l'essentiel ! Une manière d'en finir avec sa pensée ! Et aussi de la préserver*. […]. *Il est simultanément évasif et précis puisqu'il permet au lecteur d'emboîter sa pensée à celle de l'auteur* »[1].

Les plus fervents utilisateurs des points de suspension sont Jean et Denis. Parfois placés à l'intérieur d'une phrase, et chargés de marquer une pause dans la mélodie du phrasé, laissant le lecteur dans l'attente de ce qui va suivre, ils sont également employés en fin de phrase en guise d'ellipse, figure de style non développée jusqu'ici, qui permet d'éviter de dire l'indicible, ou au contraire, pour encourager le lecteur à partager tantôt la colère, tantôt le soulagement, ou à imaginer telle ou telle situation dont la description paraît moins efficace que sa représentation.

Par exemple, quand Denis effectue son apprentissage de soldat avant de partir en Algérie, qu'il est sollicité par le Commandement pour suivre l'Ecole des Officiers de Réserve et qu'il refuse, il écrit cette phrase dont les points de suspension accentuent son "mauvais départ" : « *Je n'ai jamais cédé aux pressions, bien que j'aie été convoqué par deux fois au bureau du Colonel à Périgueux, pendant mes classes pour "entretiens"… ça commençait bien…* ». La fierté sous-jacente à ce premier exemple, qui est sans doute l'essentiel mais dont il ne veut pas parler directement, est corroborée par le suivant. « *J'ai pu faire mon métier d'instituteur, en remplacement d'un appelé* […] *il "montait les couleurs", c'est-à-dire il hissait le drapeau français en haut du mât. Ce que je n'ai jamais fait…* » A charge pour le lecteur, comme le dit Frédéric Dard, de lui emboîter le pas dans cette position réfractaire ou d'imaginer ce qu'il aurait pu lui en coûter éventuellement. Même procédé et même fierté, indispensable à dire et pas nécessairement avec des mots, dans cette phrase racontant son refus de taper à la machine la circulaire des putschistes. « *Pendant qu'il était parti,* écrit-il à propos de son supérieur, *j'ai sauté par la fenêtre et il ne m'a pas revu…* ».

Les conditions de la traversée sont, quant à elles, tellement peu racontables que Denis préfère rester dans la sobriété et laisser, là encore, l'imagination du lecteur faire son œuvre : « *Il y avait des gars tombés partout, baignant dans leur vomi, dans les WC… c'était pire…* ». Pour parler des égorgements dont étaient parfois victimes les Français, de la part du FLN, les

[1] SAN ANTONIO, cité par Ibid, p. 41.

fameux points ont aussi valeur elliptique : « *Le gars se vidait de son sang, il fallait souhaiter que le couteau coupe bien…* ».

Je pourrais ainsi multiplier les exemples mais j'en garderai seulement un qui me paraît procéder d'une autre fonction que celles énoncées plus haut, à savoir celle de ménager le suspens, comme dans l'utilisation du futur, ou de manifester le risque, le doute. Ainsi, Denis raconte que lorsqu'il était en position de sentinelle, il lui est arrivé une petite aventure qui aurait pu lui coûter cher et les points de suspension, placés cette fois en abondance dans une même phrase, traduisent cette incertitude. « *Une nuit, j'étais de garde sur le toit*, rapporte-t-il […] *je me suis assis pour… contempler les étoiles… et… je me suis endormi… réveillé par le chef de poste* […] *ce dernier, un Arabe, qui était un brave garçon, n'a pas signalé mon délit* ».

On retrouve les points de suspension à foison dans le manuscrit de Jean et également dans cette dernière utilisation, celle du doute, de la peur, de l'hésitation, en cours de phrase. Par exemple, quand il raconte qu'il était affecté aux cérémonies mortuaires, les points traduisent son désarroi. « *Je m'imaginais les gars couchés dans leurs cercueils*, écrit-il *; celui-là, une balle l'a touché en plein front ; l'autre, à côté, il a les tripes à l'air ; et puis le dernier… si on veut… car… enfin, on a mis des cailloux dans le cercueil, parce qu'on n'a rien retrouvé, juste des morceaux de bidoche épars* ». La motivation est sans doute la même dans le passage qui va suivre, où il évoque de manière assez peu elliptique ici, certaines morts "mystérieuses" d'officiers. « *Nous faisions la guerre… avec de vraies balles dans nos fusils ! En principe, nous devions les utiliser contre nos ennemis les fellouzes, mais il était aussi… fort possible… de les détourner contre certaines crevures galonnées qui faisaient chier. Point. Ainsi, ce n'est pas sûr, je n'émets qu'une hypothèse… Mais il n'est pas exclu que certain militaire de carrière ne soit tombé sous des balles bien françaises. Mais chut !* »

Jean emploie aussi les points de suspension pour leur fonction évasive, pour signifier tout ce qui ne peut pas être dit avec des mots mais plutôt avec les balbutiements propres à ce phrasé si particulier. Quand il quitte l'Algérie, il écrit tout ce qu'il y a perdu à l'aide de cette ponctuation trébuchante et pourtant terriblement efficace. « *Nous avons laissé notre jeunesse, notre joie de vivre… là-bas, dans les Aurès. Pour toujours, nous y laissons… Aussi… Nos camarades… Morts !* »

Enfin, il a recours à ce mode de ponctuation pour introduire des chapitres futurs. Ici, il ne s'agit plus tout à fait de permettre au lecteur d'emboiter la pensée de l'auteur mais plutôt d'emboiter le pas de l'auteur sur le chemin du récit. Ainsi, afin d'amener le lecteur au chapitre sur la roulette russe, il achève le passage précédent par cette formule, à la fois évasive et appétissante : « *la vie continua de s'écouler* […] *au QG de B. Mais… Car il y a un mais…* ». Dans la même veine, avant de parvenir à l'épisode du putsch manqué des généraux félons, il annonce quelque chose d'important : « *l'atmosphère était plus à la discussion qu'à la guerre. Cependant…* ».

27.3. Les différents registres de langue

« *Les tournures que nous pouvons utiliser* » peuvent être classées « *selon des registres ou niveaux de langue, caractérisés chacun par une utilisation particulière* […] *du vocabulaire, de la syntaxe* »[1]. Les quatre narrateurs, bien que pouvant passer d'un niveau de langue à un autre au cours de leur récit, utilisent chacun majoritairement un registre et les quatre manuscrits étudiés recouvrent les trois grands registres répertoriés dans la langue française.

Jean emploie plus volontiers que les autres *le registre familier* (vocabulaire parfois argotique, suppression de la double négation ou incorrections grammaticales volontaires, phrases segmentées ou asyntaxiques, etc.). Ce niveau de langue a pour intérêt ici de plonger le lecteur dans l'atmosphère du moment, l'ambiance de jeunes soldats réfractaires, la vie "à la dure", la grossièreté du contexte même de la guerre.

[1] BIET Christian, BRIGHELLI Jean-Paul, RISPAIL Jean-Luc. 1988, op.cit., p. 64.

Philippe utilise majoritairement le *registre soutenu*, à savoir un vocabulaire riche, parfois précieux, des constructions syntaxiques complexes, davantage de temps du passé et surtout le passé simple, temps de l'écrit par excellence, et même dans l'humour, très présent malgré tout, avec une finesse et une subtilité jamais démenties. Il a recours également à de nombreuses citations, dont celles d'Albert Camus, qui fait autorité dans la connaissance intime de l'Algérie des années 50. A la différence de Jean, le récit de Philippe apparaît distancié, recomposé, et ce en dépit du fait que les extraits de son carnet de bord ponctuent le manuscrit de "vignettes cliniques" comme autant de "flash" venant rappeler le lecteur à la froideur du réel, dans un contraste saisissant.

Quant à Paul et Denis, ils sont plutôt à ranger dans le *registre dit standard*, celui d'une formulation relativement simple mais toujours correcte, de type majoritairement informatif, même si chez Paul l'expression des émotions et des sensations est plus marquée, plus développée surtout. Les deux enseignants ont donc, plus que les autres, recours au registre du pédagogue, précis, documenté. Mais je le répète, ce cloisonnement reste un peu arbitraire et réducteur car, tout particulièrement chez Paul, les changements de registres sont notables.

Dans tous les cas, malgré ces tendances, l'ensemble du chapitre le prouve, les récits sont littéraires au sens premier du mot littérature qui vient d'érudition. Ils sont l'œuvre de personnes instruites, dont l'écriture est "dégrossie" selon le sens originel du mot érudit.

27.4. Les mots spécifiques des quatre récits de vie

Si tout texte écrit doit se conformer aux règles ordinaires d'une langue, le type de faits rapportés impose parfois l'usage de termes spécialisés, spécifiques au contexte des faits. Ici, j'en ai répertorié trois catégories, qui auraient pu être évitées, à la différence, par exemple, d'un texte technique ou scientifique qui a recours à des mots qui ne peuvent être remplacés par d'autres sans menacer la précision de l'information. Ces mots ont donc été volontairement choisis par leurs auteurs et ont en l'occurrence une double vocation : une valeur esthétique, de mise en forme, de représentation, j'oserais dire de spectacle, et une fonction de réalisme. Paradoxalement, les deux ne sont pas incompatibles, bien au contraire : le réalisme a pour effet de plonger le lecteur dans l'action, le paysage, le versant historique des évènements et de lui faire du mieux possible se représenter les situations évoquées et leurs éprouvés ; l'étrangeté produite par des mots peu usités a pour effet de garder au récit sa part de mystère, d'inaccessible et donc de donner envie d'en savoir toujours plus. L'important est dans le dosage : trop de réalisme peut faire peur au lecteur, trop d'étrangeté peut rendre le récit hermétique et rebutant. Les narrateurs ont, me semble-t-il, réussi ce pari.

Contexte de guerre oblige, des termes militaires ont été employés par tous les narrateurs. On trouve la référence aux camions GMC ou autres véhicules telles que des *Jeep*, ou plus largement au matériel disponible, qu'il s'agisse des armes : « *pistolet-mitrailleur* » par exemple, des vêtements : « *capote* », « *treillis* », ou de la nourriture : « *ration* », « *singe* », « *corned-beef* ». On peut citer également les grades militaires qui sont toujours abondamment utilisés, dans un souci de précision. Mais les auteurs s'emparent également des mots employés par leurs supérieurs pour désigner des actions qu'ils ont eu à mener ou à subir : « *embuscade* », « *opération* », « *pacificatio*n », « *accrochage* ».

Activités dangereuses obligent, deux narrateurs ont aussi recours à des onomatopées pour rendre plus vivantes mais aussi plus terrifiantes les scènes décrites. Jean est celui qui y a le plus recours, suivi de Paul. Il s'agit presque exclusivement de mots désignant les bruits d'engins meurtriers : le « *ta cata-tac-tac* » de la mitrailleuse, le « *bang* » de la grenade qui explose, le « *clac* » du fusil qui se referme, le « *boum* » de l'explosion, le « *bing* » du choc sur le sol et j'en passe. A ces nombreuses onomatopées guerrières viennent s'ajouter des expressions de l'écœurement tels que des « *pouah* », « *beurk* » ou encore un « *ouf* » qui traduit le soulagement après une attaque.

Pays étranger oblige, les quatre anciens appelés ont abondamment émaillé leur récit de mots arabes ou kabyles. Ceux-ci étaient utilisés dans leurs Régiments, dans lesquels il y avait

toujours peu ou prou de supplétifs, de militaires de carrière d'origine algérienne ou encore des appelés du contingent comme eux, mais qui habitaient l'Algérie. Ils étaient aussi employés par les populations que certains fréquentaient régulièrement dans les zones habitées ou les villages de regroupements. Je citerai les plus fréquents d'entre eux : « *mechtas* » pour maisons, « *fellaghas* » pour rebelles, « *fissa* » pour fais vite, « *chouf* » pour regarde, « *oued* » pour cours d'eau, mais il y en a bien davantage. Celui qui en utilise le plus est sans doute Philippe car, en plus de leur usage dans la description des faits de guerre, il en use et en abuse dans le passage qu'il consacre à son retour en Algérie pour des vacances auprès de son fils coopérant, comme s'il cherchait à travers ces mots à cultiver la nostalgie de ce pays qu'il a tant admiré pour sa beauté et la richesse de ses cultures mélangées. En outre, il choisit des mots italiens en guise de têtes de chapitres qui donnent, de par leur tonalité musicale, une symphonie tantôt lente, tantôt vive, tantôt tragique, tantôt apaisante, tantôt grave, tantôt légère à son récit autobiographique.

Enfin, esprit de rébellion oblige, puisque globalement tel était plus ou moins l'état d'esprit de tous à un moment ou à un autre de leurs récits, des termes argotiques apparaissent ici ou là, même s'ils sont surtout l'apanage de Jean. Comme tout argot, qui est un langage particulier à une catégorie professionnelle, et qui, par extension, est considéré comme un langage familier, les mots cités font presque tous référence au vocabulaire militaire et, quand ce n'est pas le cas, ils reflètent là encore l'atmosphère régnant parmi des soldats du contingent enclins à la grogne. On y trouve bien sûr l'inévitable « *troufion* » de Denis pour désigner le simple homme de troupe, le « *biffin* » pour préciser qu'il s'agit de l'infanterie, le « *kapo* » ou le « *cabot-chef* » pour nommer le caporal tant détesté, le « *sous-bite* » au lieu du sous-officier, le « *juteux* » pour l'adjudant, ou encore le « *pitaine* » qui n'a pas besoin de traduction.

A ces mots d'argot strictement militaires, s'ajoutent des mots familiers, utilisés dans d'autres contextes, mais qui restituent bien le climat ambiant : le « *bordel* » et le « *rien à glander* » sont employés, y compris par Philippe, malgré son langage habituellement soutenu, les « *frusques* » remplacent les vêtements chez Paul, les « *taulards* » se substituent aux bagnards pour Jean, qui, engagé dans un registre de langue familier ne se prive pas des « *merde* », « *à poil* », ou encore, s'adressant à certains gradés tant haïs, des « *charogne* » ou autre « *enculé* ».

Ainsi, quel que soit le registre de langue qu'ils ont choisi d'utiliser, les quatre narrateurs ont su aussi recourir à un vocabulaire révélateur du contexte dans lequel ils ont tous été plongés bien malgré eux : un peu de termes militaires ou d'onomatopées guerrières, un zeste de mots étrangers, un savant dosage d'argot variant du courant à l'exception.

Pour conclure ce chapitre consacré à l'analyse du discours, j'ai souhaité attirer l'attention sur la qualité littéraire des textes. Outre les nombreuses figures de style, l'emploi d'autres personnes que la première pour se désigner, le recours au présent dans toutes ses valeurs et, notamment, la plus littéraire d'entre toutes, le présent de narration, les quatre narrateurs ont employé des formes de rhétorique diverses et variées : le conditionnel pour manifester leur prise de distance avec certains de leurs comportements de l'époque, le futur pour attirer le lecteur dans leurs "filets", l'infinitif pour leur faire vivre leurs aventures, la ponctuation pour faire partager leurs questionnements, leurs émotions, leurs doutes, leurs difficultés à transmettre. Ils ont su faire de la fascination, de la peur, de la douleur, de la colère une représentation, à la fois proche du réel et à la fois sachant garder sa part d'ombre, de secret, propre à laisser l'imagination vagabonder. Ils ont parfois été emportés comme par une lame de fond par leurs émotions et n'ont pas toujours contrôlé leur écriture, celle-ci prenant à son tour possession d'eux-mêmes, mais cela reste une réalité mineure dans un ensemble très maîtrisé.

Mais ceci reste cependant une interprétation de ma part, au sens d'une lecture rigoureuse qui passe par le filtre du chercheur. C'est une des raisons pour lesquelles je suis allée dans un second temps à la rencontre des auteurs.

Conclusion intermédiaire
Bilan de l'étude des récits de vie

Avant de passer au reste du matériau que j'ai recueilli, il était nécessaire de faire la synthèse de l'ensemble des enseignements que j'avais retirés de cette longue et minutieuse analyse des quatre manuscrits. J'ai donc réalisé des tableaux récapitulatifs, sous lesquels j'ai proposé un commentaire, ce qui permet d'aller vers l'un ou l'autre selon la familiarité de chacun pour ces deux types de représentation.

Le premier tableau a pour objet de répertorier les affects que j'ai listés au cours des chapitres qui précédent, les traumatismes éventuels que certains ont pu entraîner et les effets produits dans l'après-coup des faits décrits, ainsi, bien sûr, qu'au moment de l'écriture.

Le deuxième tableau est centré sur les séquelles post-traumatiques, apparues au retour en France, et dans les mois voire les années qui ont suivi, sur la manière dont elles se sont manifestées et sur ce que les narrateurs ont tenté d'en faire grâce à l'écriture.

Le troisième et dernier s'est attaché à recenser les affects générés par l'écriture elle-même, les effets produits pouvant être qualifiés de positifs mais aussi ses limites quand elles sont évoquées directement par les narrateurs (remarque valable pour tous les items).

Afin de lever toute ambiguïté, lorsque je fais référence à l'écriture, je la constitue ici comme un "moment" au sens de la théorie produite par Henri Lefebvre dans *La Somme et le reste* et reprise par Rémi Hess dans une interview qu'il a donnée à la revue *Flux* de janvier 2010. Il y rapporte que l'homme, pour résister à « *la dispersion et à la dissociation* » qu'occasionnent les mille activités du quotidien a besoin de se créer des moments, des nids, des refuges, généralement à l'aide « *d'un dispositif pour* [s'y] *épanouir* ». Ici, l'aménagement requis pour l'écriture est un temps, un lieu tranquilles où le narrateur s'arrête à la prise du monde et se pose pour écrire. Mais il s'agit en réalité d'une succession de temporalités, depuis celle qui a présidé à la décision d'écrire, jusqu'aux relectures du récit, en passant par l'acte d'écrire en lui-même. Ce "moment" de l'écriture est à la fois « *une composante individuelle, une composante interindividuelle,* ([l'auteur] *négocie l'espace domestique avec les autres membres du groupe familial), groupale* ([il fait] *une place virtuelle à* [ses] *communautés de référence* »[1], les écrivains qu'il a lus et aimés, les postures d'écriture qui ont précédé, dans sa vie personnelle et professionnelle, etc. Ce "moment" est structurant et fait advenir le sujet dans une identité narrative.

Dans chacun des tableaux ci-dessous, j'ai fait référence à la « *technique des trois F* » de Martine Lani-Bayle[2], à savoir les faits (F1), ce qu'ils ont fait (F2) sur les narrateurs et ce que ceux-ci en ont fait (F3). Les chiffres placés à côté des mots correspondent à leur fréquence. Les tableaux et leurs commentaires étant déjà des récapitulatifs de l'analyse des récits, je n'ai pas jugé utile de faire pour chacun une petite conclusion qui aurait risqué d'être redondante et peu digeste.

[1] HESS Rémi, entretien avec Sandrine DEULCEUX. Sur la théorie des moments, explorer les possibles. *Flux*. 6 janvier 2010, 9 p.
[2] LANI-BAYLE Martine, 2006, op. cit, p. 129.

Tableau 1 : Des grandes catégories de faits aux affects et aux effets produits

F1 : Les faits (la situation extrême)	F2 : Ce qu'ils ont fait (les traumatismes)		F3 : Ce qu'ils en ont fait (les effets)	
	Aspects négatifs	Aspects positifs	Dans l'après-coup immédiat	Par le récit (qui produit ou révèle)
L'environnement de la guerre (voyage, accueil, climat, animaux)	Colère Indignation (11) Angoisse Peur Insécurité Inquiétude (10) Identification Projection (2) Responsabilité (2) Sidération (2) Solitude (2) Dégoût (2), etc.	Espoir Soulagement Autodérision Surprise quant à un certain confort	Solidarité Fraternité (2) Préservation ou restauration de l'estime de soi (2) Connaissance de soi Apprentissage	Réussir Etre fier Restaurer son intégrité (4) Transmettre Faire comprendre (3) Rendre hommage Remercier (2) Humour (2) Apaisement Leçon d'humilité Croyance en l'homme
Les rapports entre soldats et avec la population	Culpabilité Remords Gêne Malaise (6) Incompréhension Stupéfaction (5) Colère Indignation Révolte (4) Appréhension Inquiétude (4) Tristesse Chagrin (3) Abattement Défaitisme Doute (3) Inconscience Démence (2) Etc.	Indulgence Confraternité Camaraderie Solidarité Connivence (6) Compassion (2) Marque de confiance	Gratification Echappatoire	Gratitude Remerciements Hommage (4) Expliquer Analyser Transmettre (4) Rétablir la vérité Fierté Orgueil Magnanimité Estime de soi (4) Mieux connaître les hommes Etre reconnu
La formation et les opérations militaires	Peur Panique Effroi Inquiétude Angoisse Insécurité (14) Colère Contrariété Rumination Exaspération Incompréhension (12) Tristesse Chagrin Détresse (4) Impuissance Résignation (2) Stupeur (2) Etc.	Compassion (3) Soulagement Bonheur (3) Admiration (2) Espoir (2) Réassurance Ethique Instinct de survie	Fierté Orgueil (4) Connaissance de soi Apprendre à se protéger	Se documenter Informer Expliquer Apprendre sur la guerre (4) Se sentir fier de soi (2)
La mort des ennemis et des camarades	Tristesse Emotion Chagrin Tragédie Horreur Souffrance Désolation (11) Peur Angoisse Inquiétude (6) Dégoût Ecœurement Ressentiment Rejet (6) Colère Indignation (6) Regret Contrition Honte Remords (5) Identification Projection (3) Stupeur Sidération (2) Injustice (2) Etc.	Compassion Pitié (3) Soulagement (3) Réconfort Compréhension "Pilotage automatique "	Connaissance de soi Révélation sur soi-même (5) Stress post-traumatique (2) Désir de savoir Réconfort Parvenir à s'indigner	Témoigner Transmettre Se documenter Comprendre Réfléchir En tirer des enseignements Faire comprendre (10) Ne jamais oublier Garder une trace (2) Avouer pour être pardonné (2) Préserver son image Rendre hommage Se libérer Ne pas raviver la guerre des mémoires Humour Se punir ?

Tableau 1 (suite)

F1 : Les faits (la situation extrême)	F2 : Ce qu'ils ont fait (les traumatismes)		F3 : Ce qu'ils en ont fait (les effets)	
	Aspects négatifs	Aspects positifs	Dans l'après-coup immédiat	Par le récit (qui produit ou révèle)
L'insécurité ambiante (guérilla, attentats, trahisons)	Insécurité-Peur-Angoisse-Effroi (9) Colère Indignation (7) Remords Culpabilité (4) Sidération Stupéfaction (4) Tristesse Horreur (2) Doute Suspicion (2) Injustice (2) Etc.	Fascination Soulagement	Déni Effondrement des idéaux	Ne pas oublier Informer Témoigner Transmettre Expliquer (7) Orgueil Fierté Cohérence avec soi-même (4) Soulagement Libération Catharsis (3)
Les évènements politiques (journée des tomates, élections truquées, putsch, OAS)	Colère Aigreur Incompréhension (5) Effroi Frayeur Peur Excitation (5) Désespoir Dégoût (2) Regret	Compassion Soulagement		Expliquer Informer Rétablir la vérité historique (3) Rendre justice Rendre hommage (2) Fierté Orgueil (2)
Les exactions commises dans les deux camps (coups tordus, abus sexuels, assassinats, torture, traitement des cadavres)	Sidération Stupéfaction Stupeur Surprise (8) Colère Indignation Fureur (6) Effroi Peur Insécurité Angoisse (5) Dégoût Amertume (3) Honte (3) Déception Désappointement Désillusion (3) Peine Tristesse (2) Indifférence affectée Doute "Insoutenabilité" Culpabilité Regret Identification	Compassion Pitié Commisération (4) Affliction Détermination	Effondrement des idéaux, de la foi, des valeurs (7) Reviviscences Réminiscences (4) Indicibilité (2) Transmission hyper-violente Occultement Clivage psychique Pénibilité du secret Orgueil	Se documenter Informer Comprendre (5) Fierté Préservation de son image (4) Condamner Rendre justice (3) Se libérer Avouer sa lâcheté (3) Mieux se connaître, se comprendre (2) Endosser la responsabilité (2) Mieux connaître les hommes Rendre hommage aux victimes Réconfort Surmonter un passé qui ne passe pas Cynisme affecté
L'ambivalence à l'égard de l'armée	Remords Rejet	Admiration Soulagement	Fierté (2)	Orgueil Cohérence avec soi-même (5)

Commentaires du tableau 1

J'ai repris ici uniquement les effets produits par les faits ainsi que ce que les narrateurs ont réussi à en faire juste après et grâce à l'écriture.

- **La prévalence des affects de nature négative (F2)**

Parmi les affects négatifs, qui sont représentés à une écrasante majorité, c'est la colère qui l'emporte. Les termes employés pour traduire au plus près la pensée des auteurs, et qui reflètent incompréhension, vive contrariété, colère, indignation, rage ou encore révolte, sont environ au nombre de 60 dans les chapitres que j'ai présentés ci-dessus. On trouve juste après les affects qui regroupent la crainte, l'inquiétude, l'insécurité, la peur, l'angoisse, la panique ou encore l'effroi : ce type de vocables revient à 50 reprises à peu près. Ensuite apparaissent tous les sentiments et émotions qui traduisent la peine, le chagrin, la douleur, la souffrance, à l'égard de la condition de ses collègues, morts ou blessés, de celle des populations ou encore de la sienne propre : ceux-ci sont repérés 22 fois.

Après ces principales catégories que sont la colère, la peur et le chagrin (pour aller à l'essentiel), on peut noter des rubriques qui traduisent la stupéfaction, le désappointement, la désillusion face à des décisions ou des informations émanant des autorités militaires et auxquelles ils n'étaient pas préparés (une quinzaine de fois), le dégoût de ce à quoi ils ont été forcés d'assister (une dizaine de fois), la honte qu'ils ont éprouvée concernant leurs propres attitudes ou celles auxquelles ils peuvent être associés (10 également) ou encore le sentiment d'injustice (7 fois).

- **Des affects positifs, malgré tout (F2)**

Quand il y a émotion ou sentiment positifs, il s'agit le plus souvent de réactions de pitié, de compassion ou d'affliction en réponse à des souffrances qu'ils observent chez des victimes ou des personnes qui souffrent autour d'eux : ce type d'affects revient à 13 reprises dans mon analyse des récits. La deuxième sensation positive, par ordre décroissant, est celle du soulagement, qui intervient 9 fois dans mon classement, et toujours, là encore, en réaction à une peur ou une angoisse liées à un danger ou une menace sourde qui s'évanouissent brusquement. Le troisième affect est celui qui se rapporte au sentiment de solidarité, de camaraderie, de fraternité avec des collègues soldats ou dans des relations hiérarchiques. Ce sentiment, qui apparaît 6 fois dans ma grille de lecture des manuscrits, est lui aussi une réaction positive à l'adversité, à la dureté des conditions de vie, à la pénibilité de certains évènements qui génèrent une obligation de cohésion.

Suivent ensuite, de manière un peu plus anecdotique, l'admiration à l'égard de certains hommes ou de l'Armée, parfois (4 fois), qui contribue à se réassurer lors de situations difficiles ou sur les qualités de l'être humain ou encore l'espoir (3 fois), qui vient contrer les sentiments d'angoisse, de chagrin, d'impuissance ou de découragement.

- **Des effets modestes dans l'immédiat après-coup (F3)**

Concernant ce que les narrateurs ont fait de ce que les faits ont fait sur eux-mêmes (F3), il apparaît également assez nettement, en visualisant les deux dernières colonnes du tableau, qu'il a été difficile de tirer des enseignements ou de prendre du recul dans l'immédiat après-coup de l'évènement. Cependant, j'ai pu relever majoritairement des sentiments de fierté et d'orgueil et, plus largement, des termes exprimant le maintien ou la restauration de l'image de soi lorsque les narrateurs se sont perçus "à la hauteur"des enjeux, voire plus résistants ou plus courageux qu'ils ne se l'étaient imaginé. Ceux-ci apparaissent 12 fois dans mon répertoire. La deuxième catégorie la plus fréquente est celle que constituent les apprentissages réalisés par les soldats à l'issue d'un fait pénible ou douloureux, et en

particulier la connaissance acquise sur eux-mêmes grâce ou à cause de ces moments malheureux. Dans cette catégorie, 7 mots sont répertoriés. J'ai aussi relevé des effets de déni ou de dissociation psychique, qui ont provisoirement permis de les protéger, en attendant d'être levés plus tard, de manière à se réapproprier leur histoire et à y réintégrer ces faits extrêmes, mis pour un temps au "repos" ou en réserve. Ceux-ci ont été identifiés à 4 reprises.

Enfin, conformément à ce que j'avais déjà pu relever parmi les sentiments positifs que les narrateurs semblaient avoir éprouvés au moment des faits, les effets de solidarité, de confraternité et de cohésion sociale apparaissent également dans l'après-coup de l'évènement critique : je les ai identifiés 2 fois.

- **Des effets positifs majoritairement repérés au moment de l'écriture (F3)**

Il semble bien que, rapportés au paragraphe précédent, l'écriture du récit, soit en amont grâce aux recherches effectuées pour le mener à bien, soit pendant l'acte d'écrire en lui-même grâce à la mobilisation des souvenirs et leur mise en forme, mais aussi en aval, après l'écriture des premiers chapitres ou en approchant de l'épilogue du manuscrit, ait apporté des bénéfices bien plus conséquents.

La première catégorie d'effets positifs que j'ai pu constituer correspond à ceux relatifs à la connaissance au sens large du terme, c'est-à-dire se documenter, faire des recherches, découvrir ou relire des auteurs, informer, expliquer, comprendre, faire comprendre, contribuer à mieux se connaître soi, et aussi contribuer à construire ou développer une Histoire de la guerre d'Algérie. Ici, j'ai pu lister 49 termes qui renvoient à ce que le courant des Histoires de vie dans les Sciences de l'Education a appelé l'autoformation par le récit de vire, qui permet à des sujets, en racontant leur propre histoire, d'apprendre puis de transmettre ce qu'ils ont appris. La deuxième catégorie la plus fréquente regroupe tous les effets contribuant à maintenir, restaurer ou améliorer l'image de soi, grâce à la réussite de ses objectifs, à la fierté ou à l'orgueil ressentis dans des situations demandant maîtrise de soi, intérêt porté aux autres, courage ou encore résistance. J'ai pu comptabiliser 19 termes correspondant à cette rubrique. En troisième position arrivent ce que j'ai appelé globalement les effets de justice. Il s'agit ici de remercier, de rendre hommage, de réhabiliter des hommes qui sont restés anonymes alors qu'ils auraient mérité d'être reconnus ou qui ont été sévèrement jugés alors qu'ils n'étaient pas responsables individuellement d'une situation politico-économique extérieure à leur capacité d'agir. Mais il est aussi question, *a contrario*, de condamner des pratiques indignes qui ne l'ont pas été, ou insuffisamment. Ce type de mots apparait 13 fois dans la liste que j'ai établie.

Ensuite, sont représentés de manière plus minoritaire des effets de libération, soulagement, catharsis (7 fois), des effets de distanciation, de prise de recul, grâce à l'humour ou à un détachement affecté (7 fois également) mais aussi des effets de pardon face à de petites lâchetés ou faiblesses avouées (5 fois). J'ajouterai quelques items plus dispersés comme l'effet recherché de ne pas oublier, de garder une trace ou encore de ne pas raviver la guerre des mémoires.

Enfin, il reste une limite exprimée par les narrateurs, et qu'ils craignent de ne pas pouvoir surmonter par l'écrit, celle de devoir continuer à endosser la responsabilité de cette "sale guerre" pour les autres.

Tableau 2 : Des séquelles post-traumatiques aux effets du récit de vie

F1 : Les faits dans l'après-guerre	F2 : Ce qu'ils ont fait		F3 : Ce qu'ils en ont fait
	Aspects négatifs	Aspects positifs	
La métamorphose	Colère Rage (2) Déphasage Etrangeté (2) Isolement Détachement affecté Rancune Tristesse Inquiétude Culpabilité du survivant Perte des convictions Réminiscences brutales Hypersensibilité sensorielle	Réassurance Recherche de l'insouciance	Analyser ce qui s'est passé Se préoccuper de ses réactions Se fustiger de ne pas avoir compris les victimes de séquelles plus graves
Les reviviscences	Cauchemars Sérénité apparente qui vole en éclats Visions qui s'imposent (5) Rejet de la violence Tourment		Recourir à des auteurs (2) Poétiser la souffrance Ne pas oublier pour autant
La difficile transmission	Absence de transmission Hyper transmission Résignation		Transmettre à ceux qui peuvent comprendre (2) Devoir de mémoire Garder des traces
Le retour en Algérie	Impuissance (2) Angoisse Malaise (2) Doute Emotion Solitude Amertume Désespoir		Comprendre (2) Se documenter (2) Expliquer sa blessure Parvenir à tourner la page
Les engagements à risque	Effondrement des convictions Condamnation de toute une génération	Exaltation Enthousiasme (2) Fierté Orgueil (2) Soulagement Admiration Joie des retrouvailles	Devoir de faire connaître la torture
Les attitudes psychoaffectives à l'égard de la guerre et de l'Algérie	Manque de reconnaissance Déni de justice (2) Colère (2) Amertume (2) Honte (2) Dégoût Incompréhension Peine Angoisse Malaise (2) Regret	Emotion	S'interroger Comprendre Argumenter Informer (5) Prendre de la hauteur Etre fier du refus (2)

Commentaires du tableau 2

Après avoir classé, parmi les "faits" de l'après-guerre, les grandes catégories de comportements des narrateurs, j'ai repris ici les conséquences de ces faits et les effets produits par l'écriture du récit.

- **Des séquelles nombreuses (F2)**

Le syndrome de stress post-traumatique regroupe un certain nombre de manifestations aujourd'hui bien identifiées, qui doivent perdurer au-delà de six mois après les faits traumatogènes pour pouvoir être constitutives de ce syndrome (du moins d'un point de vue médical). Les quatre narrateurs ont décrit un ou plusieurs de ces symptômes, soit dans l'après-coup immédiat, soit durant plusieurs mois, voire plusieurs années, après qu'ils sont revenus. Certains en décrivent à l'époque même où ils rédigent leur manuscrit. A ces séquelles "traditionelles", je me suis autorisée à ajouter des situations, des actions ou des idées qui témoignent d'un malaise persistant, que j'ai inclus dans les manifestations du syndrome post-guerre.

Si on classe ces séquelles en six catégories, comme je l'ai fait dans le tableau 2, on peut repérer que des signes de métamorphose du caractère, du comportement, de l'identité de l'individu apparaissent à 11 reprises. Parmi elles, les attitudes qui renvoient à la colère sont à nouveau les plus nombreuses (5 fois). Viennent à égalité les sentiments d'étrangeté au monde ainsi que ceux exprimant la solitude ou le retrait. Sont exprimés enfin des sensations de tristesse, d'inquiétude, de culpabilité d'avoir survécu ou encore de perte de ses convictions.

Les reviviscences des évènements sont aussi le lot des narrateurs. Elles aussi relevées à 11 reprises dans les récits, elles sont définies en premier lieu par des images qui s'imposent aux sujets de manière impromptue (5 fois) et, d'une manière générale, par des réminiscences brutales, une hypersensibilité sensorielle ou encore un calme apparent qu'une vision vient bouleverser (3 fois). Les cauchemars, le tourment, ainsi que le fait de ne plus pouvoir accepter la violence sous quelque forme que ce soit sont également cités.

Concernant la difficulté à raconter les évènements vécus, et ce durant plusieurs années voire plusieurs décennies, les narrateurs qui l'évoquent le font selon 3 modes : il y a eu, pour l'un d'entre eux, une sorte d'"hypertransmission" tellement brusque et violente qu'il n'a pu être entendu et qu'il est passé ensuite en mode "résignation". Plus généralement, ce qui semble caractériser les expériences des quatre appelés, c'est une absence totale ou partielle de transmission. Deux d'entre eux ont néanmoins tenté l'aventure d'un retour sur les terres algériennes pour exorciser leur peine mais, malgré l'émotion ressentie devant tant de beauté ou l'espoir d'un renouveau, ce qui domine est le malaise, à égalité avec le sentiment d'impuissance (2 fois), suivis du doute.

Celui qui s'est engagé dans le militantisme anti-OAS et en faveur du dévoilement de la torture a pris de gros risques pour son avenir, voire pour sa vie, et malgré des sentiments positifs qui l'habitent à ce moment, j'ai pu relever 5 affects douloureux face à des comportements jugés inacceptables et qui jettent l'opprobre sur toute une génération.

Enfin, l'ensemble des narrateurs a dépeint l'état d'esprit dans lequel ils se trouvaient quand ils ont écrit leurs positions sur la guerre en général et celle d'Algérie en particulier. Quarante ans après, 14 items sont recensés à ce sujet, parmi lesquels on retrouve en majorité les sentiments qui définissent la colère ou apparentés (8 fois) : incompréhension, amertume, déni de justice, manque de reconnaissance, dégoût, etc. Suivent les mots qui expriment la honte, le malaise ou encore le regret (5 fois). Enfin, la peine à l'égard d'une guerre inutile, incomprise et cruelle est relevée une fois.

- **Des séquelles, mais pas que… (F2)**

A ces signes divers de mauvaise assimilation des évènements, dont certains demeurent encore de nos jours, et qui sont l'expression majoritaire des narrateurs, viennent néanmoins s'ajouter quelques manifestations positives qui montrent que la guerre ou ses suites peuvent aussi être appréhendées autrement que par la souffrance.

Parmi ces affects de nature à remettre du baume au cœur, apparaissent en premier lieu ceux que l'on pourrait regrouper sous l'expression "estime de soi". Celui des quatre narrateurs qui a consacré une partie de son temps à militer contre ce qu'il considère comme étant des formes de fascisme (la généralisation de la torture et le terrorisme des ultras) a utilisé à 4 reprises des vocables permettant de repérer fierté et exaltation à être un homme de courage et de paix.

En outre, on retrouve, comme il est normal de le ressentir après une séparation cruelle et une longue période d'insécurité, du soulagement, du bonheur à retrouver ses proches, une réassurance dans la reprise du cours de sa vie et un plaisir de retrouver son insouciance perdue.

- **Ecrire pour comprendre (F3)**

Les quatre narrateurs ont rapporté dans leur récit comment, malgré la douleur ou à cause d'elle, ils ont voulu la décrire pour mieux analyser et faire connaître cet éprouvé.

Ce qui apparaît en premier lieu, ce sont les effets de connaissance, tout comme dans le tableau 1. Si l'on rassemble les mots qui désignent le fait de se documenter, de garder des traces, de ne pas oublier, de chercher à se questionner, à expliquer, à comprendre, à argumenter, à informer ou encore à transmettre, on arrive à un total de 19 items.

Sont cités ensuite la fierté d'être parvenus à refuser de mal se conduire en Algérie ou d'avoir pris de la hauteur sur les évènements (2 fois), l'espoir que ce récit permettra de tourner la page, le vœu de réussir à "ré-enchanter" la souffrance par les mots et enfin la demande de pardon pour n'avoir pas pris la mesure des séquelles plus graves que des camarades ont subies.

Face à une colère qui demeure malgré tout, bien qu'atténuée par rapport à ce qui s'exprime dans le premier tableau, c'est bien la volonté de se former et les effets de formation qui sont prioritairement recherchés et ressentis pour donner du sens à ce qui souvent, dans un premier temps, a été reçu comme insensé.

Tableau 3. De l'acte d'écrire à ses effets

F1 : L'écriture des faits	F2 : Ce qu'elle a fait		F3 : Ce qu'ils en ont fait
	Aspects négatifs	Aspects positifs	
Des déclencheurs à proximité des narrateurs		Bonheur de retrouver ses amis	Se rassurer sur la capacité de l'homme à aimer Penser que la réconciliation entre les peuples est possible Transmettre aux petits-enfants
L'espoir de se libérer			Evacuer ses peines ou sa haine (2) Lever des secrets Se soulager Etre réhabilité Prendre de la distance Choisir ses mots Les rendre esthétiques pour les dire
Transmettre			Trouver les mots pour traduire ses affects Les conserver intacts Faire toucher l'horreur du doigt (3) Transmettre ses connaissances et apprentissages Transmettre son espérance Etre utile à ceux qui suivront
Contribuer à écrire l'Histoire de France			Témoigner pour l'histoire (2) Ecrire l'histoire des anonymes Faire comprendre ses semblables
Ecrire un récit dans le récit	Rancune toujours vive d'un projet avorté Echec scolaire non digéré		Fierté de sa réussite professionnelle Fierté de ses créations artistiques Sens donné à sa vie
	Deuil douloureux à évoquer		Message d'espérance Philosophie de la vie
	Remords de n'avoir pas assez contesté son éducation		Mûrissement Revanche sur des études supérieures non suivies et toujours regrettées
Adopter un style littéraire			Prise de distance avec l'émotion Meilleure réception par le destinataire Convocation du lecteur Réintroduction des absents, des oubliés Transmission au plus près du réel
Risquer les mots qui font mal	Souvenirs peu reluisants ou choquants Moment cruel Effroi de retrouver les lettres adressées à sa mère		Limites du vocabulaire disponible Incertitude de pouvoir rendre compte

Commentaires du tableau 3

Même si les récits autobiographiques avaient pour finalité première de raconter ce que chacun avait vécu au cours de son service militaire en Algérie, les auteurs en ont profité pour exprimer les effets que l'acte d'écrire a produits sur eux et surtout les espérances qu'ils ont mises en eux. Ils ont aussi parfois, bien que moins souvent, évoqué les risques que cette entreprise leur a fait prendre et les limites de l'exercice.

- **Quelques émotions revisitées par l'écriture (F3)**

Les narrateurs ne se sont pas exprimés sur le plaisir qu'ils auraient pu ressentir à prendre la plume. D'une manière générale, ils n'ont pas dépeint les émotions, bonnes ou mauvaises, susceptibles de les avoir traversés pendant leur travail. Néanmoins, côté positif, celui qui a retrouvé ses anciens camarades à l'occasion de ses recherches, clame son grand bonheur d'avoir en même temps retrouvé une amitié qu'il craignait de voir éteinte.

Autre exception à la règle, lorsque trois d'entre eux mettent à profit leurs récits de guerre pour se soulager de préoccupations plus personnelles, liées à leur enfance ou à leurs premiers pas dans leur vie d'adultes, ils expriment toujours des sentiments douloureux, les uns sur une éducation estimée inaboutie, l'autre sur une épreuve qui l'a mené au paroxysme du malheur. En revanche, ils sont fiers d'avoir surmonté un "handicap" ou un "accident de la vie" et lancent un message d'espérance.

Enfin, à trois reprises également, les narrateurs évoquent la cruauté de devoir retrouver des souvenirs peu flatteurs, choquants ou pénibles ou encore de se confronter à leurs propres mots, écrits sans recul au moment de la guerre et dont, rétrospectivement, ils mesurent la portée.

- **L'espoir d'une transmission et d'une libération (F3)**

Les narrateurs ont exprimé quatre grandes catégories d'effets escomptés durant l'écriture de leur ouvrage. Celle qui rassemble le plus d'items (9) est celle qui consiste à vouloir transmettre, au sens le plus large du terme, c'est-à-dire aussi bien à vouloir utiliser les termes les plus justes pour que le lecteur s'approprie le mieux possible l'expérience qu'à souhaiter transmettre les valeurs d'espoir qui ont été préservées ou encore contribuer à écrire l'Histoire de la guerre d'Algérie, celle de ses semblables, celle des anonymes.

Viennent à égalité les mots qui expriment l'espoir de pouvoir se libérer, tout d'abord en parvenant à évacuer ses émotions, en trouvant les mots qui pourront être reçus et compris, et en prenant du recul sur les faits.

Apparaît aussi l'intérêt d'un exercice littéraire qui favorise, grâce à toutes les techniques disponibles, l'interpellation et la prise de conscience du lecteur, la convocation sur la scène de théâtre qu'est le récit des oubliés, des absents, et autorise enfin à naviguer entre tantôt une description des plus réaliste, tantôt une distanciation salutaire avec les faits. Cette rubrique réunit 5 expressions.

Enfin, les narrateurs ont eu principalement 2 types de déclencheurs de mémoire : les amis et les petits-enfants. Ils savent dire combien le soutien apporté par les uns peut rassurer sur la capacité des hommes à s'aimer et des peuples à se réconcilier et combien l'intérêt espéré de la part des autres peut permettre d'espérer être utiles à ceux qui leur survivront.

Pour conclure cette sous-partie présentant l'exploitation des quatre récits de vie des appelés d'Algérie que j'ai eus à connaître, je ferai un petit détour par les six émotions de base en situation d'apprentissage que Paul Eckman[1] a proposées. Celles-ci sont très voisines des émotions que j'ai pu repérer dans les récits et constituent, selon l'auteur, des moyens d'apprentissage.

Il s'agit, pour quatre d'entre elles, d'émotions à connotation négative, très présentes dans les manuscrits : la tristesse (ici celle de la mort des camarades ou de la séparation), le dégoût (ici éprouvé à l'égard des conduites de certains soldats ou de l'Armée en général), la peur (omniprésente dans les récits en raison des situations de danger et de l'insécurité ambiante) et la colère (abondamment décrite au sujet notamment de l'inconscience des chefs militaires et du traitement infligé aux soldats).

Pour les deux émotions restantes, il s'agit d'affects à caractère positif, et notamment le dernier : la surprise (les quatre appelés se sont souvent montrés étonnés d'eux-mêmes dans des situations nouvelles et délicates) et enfin la joie (qui a caractérisé leurs espoirs d'une libération et d'un ré-enchantement de leur vie).

A ce stade de la recherche, j'espérais que ces affects forts avaient permis de tirer les enseignements d'une situation extrême qui avait, pour un long temps, perdu tout son sens.

[1] ECKMAN Paul, cité par LECOMTE Jacques. Psychologie. Courants, débats et applications. Paris : Dunod, 2008, 162 p., p. 31.



Partie III:

Les résultats de l'investigation par les entretiens.

Sous partie I : D'une transmission impossible à une transmission volontaire, un long chemin

Chapitre 28. Au commencement… n'était pas le verbe

28.1. Une guerre mal connue, une guerre mal reconnue
28.2. Une guerre peu glorieuse à oublier très vite

Chapitre 29. De la longue période de latence aux déclencheurs de l'écriture

29.1. Bribes, traces et "pré-textes"
29.2. Ce qui a été le moteur des récits

Sous partie II : Une transmission porteuse d'espoir

Chapitre 30. Des narrateurs porteurs de savoirs

30.1. Ressaisir le réel
30.2. Transmettre et faire transmettre
30.3. En profiter pour se découvrir

Chapitre 31. Des narrateurs sortis grandis des épreuves

31.1. Le bonheur de la libération
31.2. L'orgueil de s'être bien conduit
31.3. Le plaisir de laisser quelque chose après soi

Sous partie III : Un bilan toutefois nuancé

Chapitre 32. Des narrateurs laissés en souffrance

32.1. Une colère toujours authentique
32.2. Une sourde culpabilité qui se découvre
32.3. Des remords qui rongent
32.4. Une fraternité qui ne se dément pas

Chapitre 33. Des narrateurs qui perçoivent eux-mêmes les limites

33.1. Des sentiments, des questions et des images qui viennent encore les hanter
33.2. L'écriture qui peine à restituer le réel et qui ne sauve pas de tout
33.3. Une écriture pleine d'incertitudes quant à son devenir
33.4. Le geste d'écrire ou l'art de raviver les souvenirs

Conclusion intermédiaire
Bilan de l'exploitation des entretiens

Après avoir étudié de manière fine chaque manuscrit, j'ai exploité mon second corpus, celui des entretiens réalisés auprès de chaque narrateur. La logique qui m'a animée a été la suivante : repartir du contenu des faits rapportés, des émotions et des sentiments exposés, ou perceptibles à travers les mots et bâtir, pour chaque auteur, un questionnaire singulier mais dont l'ossature se voulait dirigée vers ma question de départ et mes hypothèses de recherche.

Le défi était donc, pour moi, de trois ordres. Il s'agissait de nuancer des interprétations faites avec ma grille de lecture personnelle qui, malgré l'effort de rigueur, ne pouvait prétendre à la "neutralité". Il me fallait essayer de pousser plus loin des réflexions qui n'étaient qu'esquissées dans les récits, voire d'en susciter quand elles n'apparaissaient pas. Et dans le même temps, il était important que je ne perde pas de vue les objectifs que j'espérais de ces entretiens, à savoir recueillir de l'information sur les quatre temporalités à l'œuvre dans la relation des faits :

- Que s'était-il joué durant la guerre qui avait pu contrarier une prise de parole sur leur expérience extrême ?
- Que s'était-il passé à leur retour pour qu'une transmission "satisfaisante" ne puisse s'opérer ?
- Quels avaient été les déclencheurs de cette écriture autobiographique quarante à cinquante ans plus tard ?
- Et surtout quels étaient les apports constatés de cette mise en récit tardive, ceci sans en négliger les limites ?

L'exercice ne fut pas toujours aisé car je m'aperçus que repartir des faits générait, chez les narrateurs, le besoin d'en reparler. Je sentais qu'une "vanne" s'était ouverte et qu'elle ne serait plus prête désormais à se refermer. Mais malgré la difficulté qui était la mienne de ramener les interviewés vers les enseignements retirés de leur récit, je percevais que cette propension à revenir sur les situations concrètes était peut-être en soi un premier bienfait à identifier. Et je ne tentai pas vraiment de les écarter de cette voie de la liberté de parole, chèrement acquise. Néanmoins, pour ne pas alourdir ce travail et éviter de répéter les évènements dont je me suis fait abondamment l'écho, j'ai choisi de me concentrer sur trois grandes catégories d'informations.

La première a porté sur les sources des difficultés de transmission de l'expérience de la guerre d'Algérie, qui sont à puiser dans le contexte de l'époque et dans ce qui s'est produit dans l'après-coup immédiat. Elle a abordé la période de latence durant laquelle les affects ont été avec plus ou moins de réussite mis en sourdine, bien qu'ils se soient parfois manifestés de manière involontaire dans des résurgences impromptues ou qu'ils se soient matérialisés par quelques traces ou quelques bribes, plus conscientes. Elle a présenté également les déclencheurs de l'écriture chez chacun des narrateurs, qui s'est étalée sur une période d'environ dix ans, entre 1999 et 2008.

La deuxième sous-partie a accordé une large place à ce qui constitue le cœur de la recherche : l'écriture autobiographique d'une situation extrême comme la guerre d'Algérie, plusieurs décennies après les faits, permet-elle d'en retirer des bénéfices pour soi et les autres et si oui, de quelle nature : connaissance, compréhension, restauration ou développement de l'image de soi ?

Enfin, la dernière sous-partie a traité des questions suivantes : Quelles sont les limites du récit, reste-t-il des zones de résistance au sens ou au dépassement de l'épreuve ?

Si dans les chapitres relatant les faits vécus, j'avais favorisé la connaissance des histoires de chacun, en rapportant les expériences singulières dans des rubriques successives, ici, j'ai opté pour un rapprochement des fragments d'entretiens au sein d'une même rubrique.

Sous-partie I :

D'une transmission impossible à une transmission volontaire, un long chemin

Chapitre 28
Au commencement… n'était pas le verbe

De nouveau, je m'égare en eux,
De nouveau ils font écran, je n'en ai plus le juste usage,
Quand toujours plus loin se dérobe le reste inconnu, la clef dorée.
Philippe Jaccottet

Les difficultés de transmission peuvent être en lien à des facteurs exogènes, c'est-à-dire venant de l'environnement social et familial de l'époque, et à des facteurs endogènes, puisant davantage leurs sources chez les narrateurs eux-mêmes, dans les croyances ou les convictions qui les habitaient durant la guerre ou à leur retour.

28.1. Une guerre mal connue, une guerre mal reconnue

Qu'il s'agisse de la famille proche, de la population métropolitaine, des responsables politiques ou de l'Armée, tous, pour des raisons diverses, ont pratiqué une forme d'*omerta* sur la guerre d'Algérie, qui a contribué, semble-t-il, à condamner au silence les narrateurs durant de nombreuses années.

➢ Le mensonge organisé

Lorsque je demande à Paul pourquoi il a écrit qu'il ignorait ce qu'il allait faire en Algérie et si cela n'en faisait pas une guerre pire que les autres, sa réponse est éloquente : « *Oui,* affirme-t-il, *on ne savait pas pourquoi*. […] *en France, on nous disait que c'étaient presque des bandits qui s'étaient révoltés, donc il fallait maintenir l'ordre* »[1]. C'est seulement quand il arrive à l'Ecole des Officiers de Réserve qu'il découvre la réalité avec effroi et qu'il constate à quel point la population, mais aussi le Contingent, avaient été maintenus dans l'ignorance. « *A Cherchell, on nous avait ouvert l'œil* […] *en nous disant : "Attention, ce ne sont pas quelques petites bandes de brigands à droite à gauche",* […] *après il y a même eu* […] *des gouvernements provisoires algériens au Caire*. […]. *Et là, on a vu que c'était vraiment la guerre* »[2].

Quand Jean est interrogé sur le parallèle qu'il fait entre les pratiques perpétrées durant la Seconde Guerre Mondiale et celles qu'il a observées en Algérie, il fait un aparté sur l'euphémisation propre à l'Armée. Si cette figure de style n'est pas en elle-même un mensonge puisqu'elle consiste à « *présenter une réalité brutale ou blessante en atténuant son expression* »[3], elle est néanmoins une forme de dissimulation de la vérité. Parlant des tortionnaires, il a cette digression : « *j'ai pensé que ça ne pouvait être que l'œuvre de sadiques* […]. *Et puis très rapidement, je me suis aperçu* […] *que, en fait, vu la quantité de gens à traiter, parce que c'était le terme qu'ils employaient, il y a un langage des militaires.* […] *par exemple, il faut neutraliser sur place, ça veut dire tuer. Ils emploient des périphrases, des euphémismes, des litotes* »[4].

A ces tentatives de cacher une réalité choquante, celle d'une véritable guerre, avec ses deux Armées, avec leurs pratiques militaires et les exactions qui leur sont associées, s'ajoute une autre sorte de dissimulation, organisée celle-ci par les autorités françaises de tous bords. Jean et Paul rapportent tous les deux dans leur récit avoir été choqués et extrêmement déçus par ce qu'ils ont découvert de la misère dans laquelle une grande puissance civilisée comme la France avait laissé la population autochtone des campagnes. Interrogés à ce sujet, ils réitèrent

[1] Annexe n° 8, p. 1021.
[2] Ibid, p. 1021.
[3] AMIEL Pierre. 1987, op.cit., p. 429.
[4] Annexe n° 9, p. 1093.

et développent leur propos. « *Alors je peux dire* […] *tous les mensonges qu'on nous racontait alors*, me répond Jean. […]. *Je n'étais pas le long de la côte* […] *qui était relativement européanisée. Le fin fond des Aurès, c'étaient les Chaouïa, qui sont les Berbères des Aurès. Quand je suis arrivé là-bas, ça a été une grande claque dans la gueule* […] *j'étais très étonné par leur extrême pauvreté. Je crois que c'est* […] *une ethnologue* […] *qui disait qu'il y avait une espèce de clochardisation de ces paysans. Moi j'ai vu* […] *des gens qui habitaient dans des espèces de huttes* ». Lorsqu'il observe cette réalité, toute différente de celle que ses livres d'Histoire lui avaient raconté, au choc de cette révélation succède la très désagréable sensation que la France l'avait trahi : « *d'un seul coup*, m'explique-t-il, *je réalisais que mon pays m'avait fait cocu quelque part*. […] *on m'avait bourré le crâne à l'école laïque, on m'avait bourré le crâne après à l'Armée* »[1].

Quant à Paul, s'il est "bluffé" pendant quelques heures, le temps de débarquer puis de traverser Alger et sa périphérie, il déchante très vite. « *Tu vois une ville blanche*, me raconte-t-il, *tu vois des immeubles, tu vois le grand port, tu vois le train devant le port, tout ! Tu te dis : "Ben, quand même, on a fait tout ça"* […] *tu te crois en France ! Et après* […] *j'ai vu qu'on avait tracé des routes*. […] *c'est la devanture quand tu arrives*. […]. *Et puis quand* […] *tu t'enfonces, tu n'as pas besoin d'aller très très loin, alors là tu trouves des gourbi, tu trouves des mechta, tu trouves des gens qui* […] *peut-être n'avaient jamais vu des Européens passer dans leur coin* »[2].

Après l'ignorance dans laquelle les autorités et l'Armée françaises laissent la population métropolitaine et les soldats du Contingent, y compris pendant leurs classes, un autre *black-out* se met en place, qui perdure aujourd'hui. Celui de l'ampleur des séquelles psychologiques que les appelés ont endurées et dont certains, enfermés pour toujours dans des hôpitaux psychiatriques, ne se sont jamais relevés. Sur une de mes questions, Jean, qui est devenu psychothérapeute et qui s'est particulièrement intéressé à ce phénomène, s'exclame : « *il n'y a aucun chiffre ! Le Ministère des Armées, le Ministère de la Santé, tout le monde se refuse à donner un chiffre*. […] *aux Etats-Unis, dès le retour du Vietnam, ils ont mis en place ce qu'ils appelaient les Veteran Centers je crois*. […]. *Et donc moi j'ai vu des gens qui ont pété les plombs*. […] *et j'en ai rencontrés pas mal par la suite. En usine et à l'hôpital* […]. *Mais ça a été très présent et j'ai envie de dire* [soupir] *dès les quinze premiers jours où j'ai été là-bas*. […] *quel que soit le gouvernement, que ce soit un gouvernement de droite ou de gauche, ils ont toujours refoulé l'Histoire de la guerre d'Algérie*. […] *ce qui fait qu'on ne peut pas en parler* »[3].

Paul confirme et déplore lui aussi la différence d'attitude entre les Etats-Unis et la France, les premiers ayant permis aux vétérans d'être reconnus et pris en compte dans leur souffrance : « *les Américains, dès qu'ils sont revenus du Vietnam, même avant, il y avait des films et tout. Les populations, elles savaient. Là, en Afghanistan, ils en entendent parler tous les jours, dès qu'un Américain est mort, ils savent !* […]. *Mais ça, c'est regrettable, parce que les gens n'ont découvert la guerre d'Algérie que tard, et en plus, ceux qui sont revenus* […] *souvent n'ont même pas raconté ce qu'ils faisaient*. […]. [Ils avaient] *l'impression que ça n'intéressait personne puisqu'on en avait si peu parlé* »[4].

Ainsi, ces secrets, si bien gardés par l'Armée et les autorités, auraient conduits ceux qui, pourtant, les avaient découverts avec une cruelle déception, à les garder encore, à en prolonger le temps de vie. Taire serait donc propice à se taire. Le silence entraînerait le silence. Le mensonge d'Etat favoriserait l'omission.

[1] Ibid, p. 1094.
[2] Annexe n° 8, p. 1026.
[3] Annexe n° 9, p. 1095.
[4] Annexe n° 8, p. 1024.

➢ Le déni de reconnaissance

Dans le prolongement du *black-out* qui a présidé au comportement du pouvoir, en France métropolitaine comme en Algérie, les autorités successives ont plus que grandement tardé à concéder qu'elles avaient conduit une guerre sur le sol algérien (et parfois même dans l'hexagone où le FLN avait ouvert un second front*). S'il n'y avait pas eu de guerre mais simplement des opérations de pacification ou de maintien de l'ordre, il ne pouvait y avoir de combattants et *a fortiori* d'anciens combattants. Philippe note d'ailleurs cette phrase dans son récit : « *Il faudra beaucoup de temps pour que les politiques admettent l'expression même de guerre d'Algérie* ». Mais, lorsque je lui demande s'il n'y a pas un second traumatisme dans cette absence de reconnaissance, à travers les mots employés ou escamotés, il est assez catégorique. « *Non*, me répond-il, *je ne me suis pas posé la question des mots* […] *ça devient aussi une question pour les anciens combattants, une question de reconnaissance, de possibilité de toucher une retraite* […] *alors là, on dépasse les mots* […] *non, je ne me suis pas posé la question de cette façon-là. Le résultat a été le même. J'avais des copains qui ont été tués, j'avais des atrocités, guerre ou pas guerre, ça ne m'a pas touché* […]. *Autant je trouve que c'est normal de l'admettre mais ça ne m'a pas traumatisé pour le coup* »[1].

En revanche, Denis fait un lien plus ou moins explicite entre cette absence de nom donné à la guerre d'Algérie pendant plus de quarante ans (je rappelle qu'il faudra attendre la Loi de 1999 pour que les "évènements" comme on les désignait soient requalifiés) et le silence qui s'est imposé aux appelés. Après un soupir éloquent, Denis a cette parole : « *Ah, c'est vrai, il y a tellement de choses qui n'ont pas été dites sur cette guerre, qu'on n'appelait pas la guerre, c'était du maintien de l'ordre*. […]. *Ah non, ça ne fait pas longtemps ! Et puis ça demandait à être assimilé* »[2].

Même remarque de Paul quand je lui demande son opinion sur la manière dont les autorités ont traité ce conflit. « *De toute façon*, martèle-t-il, *il n'y avait pas de guerre, le mot guerre est venu bien après* ». Et pour lui, s'il n'y a pas de guerre, il n'y a pas non plus de place pour de quelconques revendications, contrairement à notre époque : « *les informations étaient archi nulles, maintenant ça me fait bondir, un soldat français est blessé en Afghanistan, dans la minute on le sait* […]. *En Algérie, il y en avait combien par jour ?* […] *quand il y a eu quelques Français tués à Machin* [il cherche le nom d'une ville afghane], *des familles portent plainte (rire)* […]. *Personne n'a jamais cherché des noises à un Capitaine* […]. *On ne savait pas* […]. *Et combien d'années il a fallu, après la guerre d'Algérie pour que, vraiment, on commence à* […] *raconter ça ?* »[3].

Autrement dit, s'il n'y a pas de guerre, il ne peut y avoir de protestations et d'enquêtes sur la manière dont elle est menée par la hiérarchie militaire, et s'il n'y a pas de réclamations (ou si peu) durant un conflit qui ne dit pas son nom, il n'y a ni souvenirs de guerre ni récriminations dont se faire l'écho. Là encore, tout comme le silence des uns semble imposer le silence aux autres, l'absence d'une identité, en l'occurrence celle de combattant, empêcherait de se situer comme tel et de prendre parole comme tel : pas de guerre, pas de récit de guerre.

➢ De l'indifférence à la fermeture, toujours plus d'interdits

Evidemment, cette *omerta* distillée par le pays a des conséquences sur l'environnement social et familial des appelés. Dans la population métropolitaine non concernée directement par le conflit, le silence politique et médiatique génère de l'ignorance et, à moins de faire partie de l'intelligentsia française, a pour effet l'indifférence. Dans les mouvements militants et les partis, à l'exception notable de quelques voix qui se font entendre, les positions sont souvent ambigües et donc peu favorables à créer davantage de clarté dans une opacité voulue

[1] Annexe n° 7, p. 970-971.
[2] Annexe n° 10, p. 1140.
[3] Annexe n° 8, p. 1022.

par les pouvoirs successifs. Enfin, dans les familles touchées par la situation, le bonheur de retrouver les siens fait barrage au malheur de recevoir la souffrance des récits. C'est sans doute Jean qui semble avoir le plus souffert de l'incapacité de son entourage à entendre sa parole à son retour. Il m'explique au cours de l'entretien qu'il est « *parti tout de même sur les conseils d'un militant du Parti communiste français* » dans la mouvance duquel sa famille, et notamment son père, se trouvaient à l'époque. Il en veut beaucoup à ses membres bien qu'il leur reconnaisse l'organisation de nombreuses manifestations : « *ils n'ont jamais été plus loin*, regrette-t-il. *Ils n'ont jamais aidé des gens à partir à l'étranger* […] *et je pense que c'est tout ça, en fait, qui a été très difficile pour notre génération. Moi, je l'appelle la génération du silence parce qu'effectivement, aussitôt qu'on ouvrait la bouche, on nous disait : "Tais-toi, tu racontes des conneries"* »[1].

Il revient aussi sur la manière dont ses proches l'ont accueilli à son retour : « *à part mon père qui, lui, effectivement, était un ancien* [de la guerre 14-18], *à qui j'ai pu en parler, ma mère m'a dit : "N'en parle pas trop !"* […] *ma petite sœur, la seule chose qui l'intéressait, c'était de savoir si j'avais tué quelqu'un* ». Il explique l'attitude de sa mère, et plus généralement de la grande majorité des parents, par le soulagement qui passait avant tout autre sentiment. « *Quand les enfants partaient là-bas et qu'ils revenaient en entier, c'est-à-dire pas morts ou blessés, on était très content, on disait : "Hop, c'est fini, hop il ne faut plus en parler"* ». Du même coup, face à l'inadéquation des réactions de sa famille et en butte à un syndrome post-traumatique, Jean est dépressif et relégué dans le mutisme : « *ça se traduisait plus ou moins à l'époque certainement par un repli sur moi-même* »[2], constate-t-il.

Un peu plus tard, il confirme qu'il a conservé cette stratégie du silence pendant très longtemps, et toujours pour les mêmes raisons : « *j'en ai parlé un peu dans mon analyse,* me confie-t-il*, mais pas tant que ça. J'en ai parlé très très peu. J'ai fait des années de psychodrame, je n'ai pas l'impression d'en avoir parlé. On avait tout de même l'impression qu'on nous empêchait de parler*. […] *si vous interrogez plusieurs appelés, ce n'était pas une interdiction mais quelque part sous-jacente. Les parents : "Quitte ça, c'est fini ! Tu as tes deux bras, tu as tes deux jambes. Tu es content, tu es rentré en entier. Ce sont de vieilles histoires". Je pense aussi que la société française a mauvaise conscience* […]. *Il y a ça qui joue quelque part au niveau collectif*. […]. *On était les petits merdeux, ce qui fait qu'on n'a pas pu en parler* »[3].

Encore un peu plus loin dans notre entretien, nous revenons sur l'épisode malheureux de la fête donnée en son honneur et des remarques et questions déplacées qui avaient suscité sa violence : « *à partir de ce moment-là, je me suis dit : "Tu n'en parles plus". Je n'en ai plus parlé du tout. Pendant très longtemps, je n'ai pas fait partie d'associations d'anciens combattants. Je pensais : "Niet !"* »[4].

Il est un autre aspect, sur lequel insiste Paul dans son entretien, à savoir l'indifférence avec laquelle lui et ses compagnons sont traités par la population marseillaise lors de son transit. « *Ils étaient tellement habitués à voir des camions qui partaient du camp de Sainte-Marthe* […] *qu'ils ne levaient même pas la tête*, suppose-t-il. *Les quelques personnes* […] *que j'ai remarquées, c'est des gens qui allaient au bout des jetées, en quittant Marseille, pour dire au revoir, ceux qui avaient un fiancé, un frère, des gens du coin sans doute* […] *autrement, c'était dans l'indifférence générale* »[5]. Il comprend, du reste, cette indifférence car lui-même a mis beaucoup de temps à saisir l'ampleur de cette guerre. Elle « *a commencé en 54, c'était l'époque où j'étais encore au lycée*, raconte-t-il. *J'ai passé mon bac* […] *en 55, je suis rentré à l'Ecole Normale la même année, mais presque personne ne parlait* […] *de la guerre d'Algérie. Tant qu'il n'y avait personne dans la famille, j'ai l'impression que ça passait inaperçu*. […] *je suis parti quand même en 58, plein milieu de la guerre d'Algérie* […] *et en*

[1] Annexe n° 9, p. 1099.
[2] Ibid, p. 1097.
[3] Ibid, p. 1113.
[4] Ibid, p. 1115.
[5] Annexe n° 8, p. 1023.

cours, c'était rare que la conversation vienne sur : "Est-ce qu'on ira en Algérie ?" »[1].

Pour sa part, Philippe a tendance à nuancer ces propos. Lorsque j'avance l'hypothèse selon laquelle il n'y avait pas une communauté de destins, contrairement à la Seconde guerre mondiale, et qu'il y avait donc moins de possibilité de partage de son expérience, il l'écarte en partie. « *Quand il y a eu quand même une centaine de milliers de morts dans une guerre* [il y en eut même bien davantage], *dont je ne sais plus combien d'appelés, mais il y en a eu pas mal* […] *même si, effectivement, ce n'est pas sur le sol des Français eux-mêmes, je pense que l'opinion était concernée. Si elle ne l'était guère, elle l'était déjà quand même. On retrouve cela dans les correspondances que je recevais. Elle ne l'était pas énormément quand nous sommes arrivés et puis ça a commencé à prendre de plus en plus d'ampleur dans les quelques mois qui ont suivi. Mais à la fin de la guerre, tout le monde était concerné quand même, pas de la même façon bien sûr que pendant la guerre 40, bien entendu* »[2].

Lorsque je m'autorise à reprendre une phrase de son manuscrit où il souligne qu'un sondage avait révélé, à la période où il était en Algérie, que seulement 5% de la population s'intéressait à ce qu'il s'y passait, il concède que cela pouvait être vrai au tout début de la guerre et que les lettres qu'il recevait étaient celles de ses proches, donc de personnes touchées de près. Mais il insiste néanmoins : « *Il y en a sûrement plus que 5% puisque, encore une fois, à l'époque où cela apparaît dans le journal, il n'y a que les maintenus* […] *alors qu'après il va en défiler un million cinq cent mille* »[3].

Ainsi, les éléments extérieurs à la personnalité des narrateurs, et qui permettent de comprendre pourquoi ils ont rencontré des difficultés à partager leur expérience extrême, seraient donc à chercher en premier lieu dans l'attitude des pouvoirs publics de l'époque mais aussi des quatre décennies qui ont suivi. Il était sans doute plus simple de faire croire aux citoyens de métropole que les attentats et autres embuscades étaient le fait d'une poignée de voyous que d'expliquer qu'il s'agissait d'une guerre civile opposant une Armée "régulière" à une autre Armée, rebelle certes, mais très organisée, et aux mains d'intellectuels algériens. Il était sans doute plus confortable également de minimiser les dangers et de sous-estimer les pertes humaines, au risque, sinon, de devoir rendre des comptes aux familles et aux amis atteints dans leur chair. Sans doute peu fiers, au fond, de l'attitude de leurs prédécesseurs, on peut supposer que les gouvernements suivants ont préféré s'enferrer dans leurs mensonges en tentant de maintenir les appelés dans l'illusion qu'il s'agissait d'une œuvre de pacification.

Comment, dans ces conditions, les jeunes soldats, à moins d'être particulièrement outillés pour faire entendre leur voix, pouvaient-ils prendre parole alors que leur statut même, leur souffrance même, leur étaient déniés ?

Quand, de plus, ils ont essayé de raconter à leurs familles ce qu'ils avaient enduré et que celles-ci, à la fois désinformées, mais aussi tellement soulagées de les revoir, leur ont fait comprendre qu'ils étaient des chanceux, tout était dit ou plutôt rien : il n'y avait pas eu de "vraie" guerre malgré les morts et les blessés, ils n'avaient pas à se plaindre parce qu'ils étaient rentrés et, si blessures il y avait, elles étaient invisibles ou devaient le demeurer pour le bien de tous, c'est du moins ce qu'ils ont entendu.

28.2. Une guerre peu glorieuse à oublier très vite

Si les circonstances qui précèdent peuvent être propres à interrompre ou à empêcher la transmission, les caractéristiques personnelles des narrateurs, issues de leur parcours, de leurs opinions, de leurs espérances ou tout bonnement de leur jeunesse, ont joué un rôle dans la longue période de leur vie où ils se sont abstenus de raconter.

[1] Ibid, p. 1023.
[2] Annexe n °7, p. 969.
[3] Ibid, p. 976.

➢ **Des mythes qui s'effondrent**

Si Jean et Paul, dont je rapportais plus tôt les propos, s'indignaient des mensonges d'Etat qu'ils avaient découvert à leur arrivée en Algérie, Denis évoque, lors de notre entretien, les déformations de la vérité qu'il a entendues ou lues à son retour et qui l'auraient poussé à garder le silence : « *il y avait trop d'opinions qui se rachetaient*, dit-il, […], *des histoires diversifiées, et puis des opinions qui n'étaient pas les miennes* ». Face à des récits dont les auteurs semblaient chercher à se refaire une virginité, ou qui développaient des points de vue diamétralement opposés au sien, il choisit donc le mutisme : « *je préférais garder mes opinions pour moi, et que les autres gardent les leurs, et comme cela, tout le monde était dans son coin et puis cela ne faisait de bruit pour personne* »[1], enchaîne-t-il. Même après avoir écrit son manuscrit et ce, environ un an avant notre rencontre, il hésite encore à le faire connaître au-delà d'un petit cercle de confiance. « *J'ai des opinions qui sont très marquées sur un tas de choses*, explique-t-il, *mais je me rends bien compte que je ne le ferais pas voir à tout le monde parce qu'il y a des gens qui risquent de m'en vouloir* »[2]. Ces versions des faits, qu'il conteste, mais qu'il ne s'est autorisé à venir contrebalancer que presque cinquante ans après son retour d'Algérie, et dans la confidentialité, ont contribué, selon moi, à faire s'effondrer encore plus des valeurs, des certitudes qu'il avait en partant et qui avaient déjà été sérieusement mises à mal sur place. Du reste, les horreurs côtoyées ont été probablement la source d'une internalisation de son dégoût, de l'endossement d'une faute, qui l'ont conduit à se taire. En effet, lorsque je lui demande de me confirmer qu'il n'avait pas parlé de la guerre avant son manuscrit, il me répond : « *Pas bien. Pas bien*. […] *j'ai trouvé que c'était un épisode où on n'a pas… ça n'a été glorieux pour personne* »[3].

Concernant Philippe, j'ai déjà eu l'occasion de rapporter sa fascination pour la beauté de la terre algérienne et une certaine nostalgie à l'égard d'une société culturelle plurielle telle que la rêvait Albert Camus. Il y revient spontanément dans notre entretien au détour d'un échange sur l'opinion publique française. « *Et puis*, ajoute-t-il, *il y a tout ce que je dis au départ* […] *quand on a débarqué dans le port d'Alger*, […] *je pense que cela courait*, […] *il y avait quand même ce mythe de l'Algérie pour un certain nombre de Français* […] *et je ne sais pas, dans l'opinion, si c'était terni par la guerre* »[4].

Quelles qu'aient été les positions des narrateurs sur la légitimité ou l'illégitimité de la guerre, sur le sens à donner ou non au maintien de l'Algérie dans le giron français, ce qui demeure est cette sensation d'un énorme raté, d'un immense gâchis, d'une espérance gravement déçue, que celle-ci se porte sur la conduite des Français en Algérie auprès des populations depuis 1830 ou sur celle de l'Armée française face à toutes les couches des populations en présence, soldats, ennemis, Européens ou autochtones.

➢ **Des hommes sous influence**

S'il est vrai que chacun d'entre nous est pour une grande part le fruit de l'éducation qu'il a reçue, cela l'est d'autant plus pour des hommes d'une petite vingtaine d'années. En dépit de différences notables d'origine sociale et culturelle, l'éducation a souvent joué un rôle non négligeable dans les problèmes de transmission qui se sont révélés au retour des appelés. J'ai par exemple déjà rapporté combien Jean avait été choqué de l'attitude de la famille politique de son père, et comment il faisait un lien entre les positions prises par la plupart des partis et la gêne qui s'était installée ensuite, contrariant la prise de parole. Pour Philippe et Denis, le poids de leurs éducations respectives a été aussi un frein, semble-t-il, à la transmission de leur expérience, bien qu'elles fussent presque aux antipodes l'une de l'autre.

Chez le premier d'entre eux, il ne semblait pas y avoir de véritable formation politique

[1] Annexe n° 10, p. 1149.
[2] Ibid, p. 1138.
[3] Ibid, p. 1149.
[4] Annexe n° 7, p. 970.

mais une éducation et une ambiance familiales plutôt de droite conservatrice qui en tenaient lieu. Si dans son récit, Philippe fait souvent état de sa naïveté et de son ignorance, il y revient également dans notre entretien. La première cause, pour le coup extérieure à lui, tient à la période à laquelle il séjourne en Algérie. « *Autant ceux qui sont restés plus longtemps, qui avaient déjà les récits de classes précédentes, savaient ce qu'était un commando de chasse, autant nous c'était du tout-neuf* […] *on n'était pas vraiment au courant à ce moment-là* »[1]. A celle-ci, il ajoute, comme Paul et Jean l'ont fait plus tôt, la responsabilité de l'Armée : « *on ne nous enseignait pas*, regrette-t-il, […] *on perdait, une fois de plus, l'occasion d'instruire le citoyen* […] *: "voilà comment ça s'est passé, on a fait des choses bien, on a fait beaucoup de choses mal mais* […]. *C'est quoi la population d'Algérie ?". Rien, rien, rien* »[2]. Il avoue à nouveau ne pas avoir vraiment cherché à s'informer ou à réagir : « *on était ce petit groupe de sous-off. qui est dénoncé, là, dans l'ignorance véritable* […] *on n'allait pas plus loin*. […] *en-dehors du contexte de cette région qui était très difficile, on ne voyait pas ce qui se passait* »[3]. Et il se compare encore une fois à ce camarade tant admiré, plus âgé, et qui était le fils du directeur d'un grand quotidien : « *Swan, qui était beaucoup plus mûr que la plupart d'entre nous* […] *quand il a été rappelé, tout comme moi, il avait déjà protesté* […]. *Donc il avait une longueur d'avance, qu'il a gardée tout le temps* »[4].

Pas de préparation, peu de maturité, une période finalement assez courte en Algérie au regard des autres narrateurs et, surtout, dans la deuxième année seulement d'une guerre qui en a compté sept et demie. Si l'on ajoute à cela une éducation plutôt favorable à l'Algérie française et à l'ordre, un Philippe qui rentre extrêmement secoué par les morts qu'il a vus et les supplices qu'il a entendus, mais qui demeure, finalement, assez peu informé de l'ampleur du conflit et de la généralisation de certaines pratiques, on peut penser que cette "politique de l'autruche", astucieusement orchestrée par le pouvoir, et assumée avec un certain soulagement par un jeune profondément déstabilisé, pouvait suffire à lui faire garder un silence en apparence salvateur.

Autre sujet, autre contexte. Alors que nous échangions sur le traumatisme de la séparation que lui et sa fiancée avaient vécu, Denis opère une digression sur le rapport qu'entretenait sa famille avec la guerre : «*j'ai toujours été élevé dans l'horreur de la guerre*, m'explique-t-il, *parce que chez mes grands-parents, ils sont partis à trois en 14, il y en a un qui est revenu, les deux autres ont été tués*. […] *tout le temps, on m'a dit : "Ah, la guerre, quelle horreur" et puis je suis né en 37, ma première enfance, les premières connaissances que j'ai eues du monde, c'était la guerre.* […]. *Donc j'étais forcément anti-guerre d'office. J'ai tellement été élevé dans cette optique-là que j'en suis marqué à vie* ». Et il conclut avec une phrase complice, du moins l'ai-je entendue ainsi : « *On ne guérit pas de son enfance, vous le savez bien* »[5].

Dans ces conditions, comment un jeune homme fougueux, qui garde encore aujourd'hui une colère intacte, peut-il raconter ses "exploits" guerriers ? On pourra objecter qu'au contraire la révolte aurait pu avoir valeur de défouloir, qu'il aurait pu éprouver le besoin de la crier au monde entier. Certains l'ont fait, et plusieurs d'entre eux ont été muselés. D'autres, la grande masse, ont peut-être été vaguement honteux d'avoir participé à cette abjection.

➢ Reprendre le cours de sa vie

Dans un contexte aussi peu favorable au récit d'aventures peu glorieuses, de souffrances peu recevables, de colère ou de dégoût rentrés, les narrateurs n'ont pas parlé ou de manière très épisodique à leur entourage, encore moins publiquement. Ils ont décidé de reprendre le cours de leur vie là où ils l'avaient laissé, quand un espoir de bonheur les attendait à la

[1] Ibid, p. 959.
[2] Ibid, p. 963.
[3] Ibid, p. 980.
[4] Ibid, p. 961.
[5] Annexe n° 10, p. 1137.

maison, ou ont espéré pouvoir trouver des rêves à réaliser enfin, rêves qu'ils avaient quittés en quittant la France et dont l'Algérie avait constitué une parenthèse non enchantée.

Philippe est sans doute celui qui exprime le plus ce désir de tourner la page, d'en finir avec la guerre, de retrouver une jeunesse qu'il n'avait pas eu le temps de vivre pleinement et, ce faisant, de ne pas faire revenir la douleur : « *je parlais volontiers de Madagascar*, m'explique-t-il, *avec les amis, avec ma famille, et je parlais très peu de la guerre d'Algérie*. […]. *Il y a des tas de raisons : on rentre de la guerre, on a vingt ans, on a envie de vivre, on n'a pas envie de baigner dans cette souffrance qu'on a ramenée, au niveau des copains qui sont restés là-bas, au niveau de ce que l'on a vu comme atrocités*. […] *on a la chance d'échapper à cela et puis on dit : "Ben oui, je veux vivre". Moi, je n'avais pas aimé avant de partir au Régiment, il est temps. Il y a un tas de choses à découvrir. Et complètement replier la page concernant cet épisode* »[1].

Et il en constate d'ailleurs l'effet positif sur lui car il parvient à maintenir la souffrance quelque peu à distance. Interrogé sur les cauchemars, il me répond en creux qu'il en a subis puisqu'il dit : « *Dieu merci, je n'en ai plus*. » Et il ajoute qu'il pense les avoir contenus grâce à une stratégie de repli sur lui-même, sur son histoire, grâce donc à son silence : « *ce repli* […] *je pense que c'est pour ne pas avoir de cauchemars, la seule façon c'était de ne pas en parler, de ne pas évoquer cela, de ne plus trop y penser* ».

Néanmoins, des années plus tard, il admet que ce bénéfice provisoire du mutisme était de l'ordre du "reculer pour mieux sauter" et que, s'il n'en avait pas nécessairement conscience à l'époque de son retour, cette tentative s'est avérée en partie démentie par les faits trente-sept ans après. « *Moi*, avoue-t-il, […] *j'ai eu la chance d'échapper à cela* […] *et de pouvoir, peut-être, échapper aux cauchemars* […] *simplement en profitant de ma jeunesse, en ayant d'autres perspectives dans la vie, en refermant le couvercle* [..]. *En sachant, toutefois, que cette boîte de Pandore, elle risquait toujours de se rouvrir. La preuve, c'est qu'elle s'est rouverte un jour* »[2].

Ainsi, Philippe, qui recherchait l'insouciance, le bonheur de découvrir l'amour, a fait le choix de la stratégie du silence.

Paul et Denis, qui avaient retrouvé l'amour, en la personne de leur épouse ou de leur fiancée, mais aussi Jean qui, lui, se cherchait plutôt, ont tenté de reprendre ou d'entreprendre une vie d'homme, une vie d'adulte, une vie professionnelle, sentimentale ou d'engagements.

La société française n'étant pas fière des presque huit années de guerre, les familles ayant obtenu ce qu'elles voulaient, à savoir le retour de l'être aimé, que leur restait-il à faire sinon reprendre sagement leur place dans le rang ou s'insérer dans une France où les Trente Glorieuses et la société de consommation battaient leur plein et leur offraient leurs promesses d'un bonheur de l'avoir ?

Quant au bonheur de l'être, il était renvoyé à la solitude de chacun et il s'agissait d'une autre histoire, une histoire qui resterait à écrire pendant fort longtemps. C'est sur cette période "d'abstinence" d'écriture et sur ce qui a contribué à les en faire sortir, que j'ai rapportés les éléments de réponse que les quatre narrateurs m'avaient fournis.

[1] Annexe n° 7, p. 958.
[2] Ibid, p. 977.

Chapitre 29
De la longue période de latence aux déclencheurs de l'écriture

Ce qui se passe dans un livre,
ce n'est pas l'écriture d'une aventure, mais l'aventure d'une écriture.
Annie Ernaux

Je l'ai déjà souligné, les quatre anciens appelés du Contingent, qui ont effectué leur service militaire en Algérie entre 1955 et 1962, ont raconté leurs souffrances dans des récits écrits achevés entre 1999 et 2008, soit trente-sept à quarante-six ans après la signature des accords d'Evian. Tous disent en avoir très peu ou « *pas bien* » parlé selon l'expression de l'un d'eux. Mais il est intéressant de s'attacher à découvrir dans quelles circonstances et auprès de qui ils sont parvenus à le faire et, surtout, quels ont été leurs inducteurs d'écriture, expression que j'ai empruntée aux techniques des ateliers du même nom, et qui m'a semblée opportune.

29.1. Bribes, traces et "pré-textes"

Le silence peut être assourdissant, a dit le poète Louis Aragon dans *Le fou d'Elsa*. Parfois, celui des anciens d'Algérie a pu être rompu ; souvent, sa brisure n'a fait que le rendre encore un peu plus pesant. Néanmoins, ces irruptions ont peut-être contribué à lancer une bouteille à la mer, bouteille qui, un beau jour, est arrivée à bon port.

➢ Des miettes pour la famille

Philippe a déjà fait état, dans son manuscrit, d'un épisode où sa fille, rentrant de l'école, raconte que son enseignant lui a fait un cours d'Histoire sur la guerre d'Algérie et découvre, éberluée, que son père en était. Il y revient, durant notre entretien, lorsque je lui demande s'il a parlé de sa participation au conflit avant d'en avoir entamé le récit. Et il s'exclame : « *Ah mais je n'en avais jamais parlé avant !* […]. *Non, je l'ai dit, ma fille revenant de l'école, disant à sa mère : "On nous a parlé de la guerre d'Algérie" et mon ancienne femme disant : " mais tu sais que ton papa a fait la guerre d'Algérie ?". A elle non plus je n'ai jamais fait de récits*. […] *cela n'a pas été l'occasion d'un récit, on a dû en reparler peut-être à table quelques secondes : "je suis resté tant de temps", c'est tout ! Je ne crois pas que cela ait lancé ou relancé une discussion, même avec son frère aîné, non !* […] *même en parler avec mon ex-femme, au moment où il y a eu le putsch, par exemple*, […] *je ne me souviens pas d'avoir échangé avec elle sur le sujet, avoir évoqué en tout cas ce que j'avais vécu, ou de façon très très sommaire, sans aucun doute* »[1].

Quant à Denis, la transmission est restée tout aussi marginale durant quarante-six longues années : « *ma femme et mes enfants eux-mêmes en ont eu des bribes*, me dit-il, *mais les petits-enfants pas du tout. S'il y avait une circonstance qui me rappelait telle chose, je racontais, ou à l'occasion d'un film : "Tiens, là-bas, j'ai fait comme cela", c'était fortuit souvent, ce n'était pas organisé* »[2].

Enfin, lorsque je demande à Paul pourquoi il n'en a pas parlé à ses enfants, il répond qu'ils ne lui ont **«** *rien demandé non plus*. […]. *Non, personne. Personne*. » Il ajoute qu'il a peut-être, au bout du compte, été soulagé de ne pas avoir à le faire. « *Pendant le travail*, explique-t-il, *je ne sais pas si j'aurais eu le courage*. […]. *Parce que j'avais déjà beaucoup d'écritures.* […]. *Les corrections de cahiers, le secrétariat de mairie. J'avais beaucoup de* travail *le soir et tout. Je n'aurais pas eu le courage, c'est vrai*. […] *peut-être pas la volonté non plus, l'envie de* […] *le dire à ce moment-là* »[3].

[1] Annexe n° 7, p. 1000.
[2] Annexe n° 10, p. 1150.
[3] Annexe n° 8, p. 1085.

➢ **Un entre-soi un peu plus favorable**

J'ai déjà rapporté la scène au cours de laquelle Jean, traqué, aculé, raconte avec violence et obscénité ce que personne ne veut entendre de sa version de la guerre d'Algérie. Cet évènement, nous l'avons vu, marquera le début d'un long silence qui, pour lui, s'apparente à un purgatoire tant il y expiera longtemps sa faute d'avoir été trop brutal, trop cru pour son entourage proche. Les seules personnes à qui il peut en parler sont son père, qui a fait les tranchées et qui est sans doute le seul de sa famille à pouvoir comprendre sa douleur, et ensuite, de manière sporadique, les anciens soldats comme lui, avec qui, là encore, il a partagé une communauté de destins.

A partir du moment où il accompagne son premier collègue d'usine à l'hôpital et quand il devient infirmier psychiatrique, il est catalogué malgré lui comme "spécialiste" des traumatisés de cette guerre. Il est contraint à écouter les autres à ce sujet et à parler nécessairement un peu de lui-même : « *avant que l'on se remette à en parler*, dit-il, *je songe à un infirmier* […] *que j'ai connu à l'hôpital* […] *qui, sachant que j'avais été dans les commandos* […] *au début des années soixante-dix* […] *un jour il m'a dit des choses tout de même, assez rapidement, mais c'était peut-être aussi un signe de reconnaissance* »[1].

Cette étiquette qui lui colle à la peau, si elle lui permet, au fil du temps et des rencontres, d'accéder à une nouvelle profession, à une reprise d'études et à un meilleur statut social, a aussi des effets indésirables. Car si, fort de son expérience algérienne, les patients et les collègues lui accordent une légitimité à prendre en charge les victimes de séquelles post-traumatiques, il n'est pas nécessairement en capacité de prendre du recul sur sa propre histoire et donc d'aider les malades comme il le faudrait. Ainsi, alors que nous échangeons sur ses difficultés de transmission, Jean éprouve le besoin de faire une digression sur l'ancien tortionnaire alcoolique qui choquait tout le personnel en exhibant des photos pornographiques ramenées d'Algérie. « *Il y a un type*, me raconte-t-il, *qui était ici à A.*, […] *qui s'est pendu* […]. *Et moi, je me suis senti un tout petit peu responsable*. […] *on n'a pas été capables de déchiffrer que, derrière son alcoolisme, il y avait un traumatisme*. […] *l'équipe a déconné* […] *parce que tout le monde m'a dit : " Puisque toi tu as fait la guerre d'Algérie, tu vas t'en occuper !" Mais c'était six ans après la fin de la guerre à peu près, pour moi c'était trop près, j'étais un jeune thérapeute. Je n'étais pas encore assez mûr psychologiquement* »[2].

➢ **Des objets qui parlent … ou qui se taisent**

J'ai déjà eu l'occasion de rapporter combien, finalement, Philippe avait été soulagé de constater la disparition du sabre ramené de la première partie de son Service National à Madagascar, tant cet objet pouvait contenir pour lui, *a posteriori*, une sorte d'obscénité. Je l'ai en outre interrogé sur les raisons qui l'ont poussé à conserver un petit carnet quadrillé sur lequel il prenait en note les faits marquants de ses journées. Pour réponse, il a cette phrase merveilleuse : « *Le carnet quadrillé* […] *il était là, il m'attendait, tranquille* »[3]. Je suppose que, s'il a pu prêter à un objet inanimé une intention (ici, attendre son propriétaire) et un état d'esprit (en l'occurrence la sérénité), Philippe savait au fond de lui, et depuis toujours, que ce carnet faisait trace au sens d'une empreinte indélébile, qu'il était accessible et disponible à tout moment, qu'il n'avait qu'à tendre la main pour y retrouver les détails les plus précis de ses souvenirs, qu'il était pour un temps un prétexte à ne pas écrire et un jour un "pré-texte" pour écrire.

Lorsque je demande à Jean si le mandat envoyé par ses parents pour l'achat de son appareil-photo et la facture dudit appareil ont pu se substituer un temps à un récit impossible à raconter, il a tendance à confirmer ma proposition : « *Oui*, dit-il, *peut-être en partie. Tous les*

[1] Annexe n° 9, p. 1099.
[2] Ibid, p. 1114.
[3] Annexe n° 7, p. 964.

soldats ramènent des prises de guerre. Et moi, ce n'est pas ce mandat, en fait, qui est le plus important. J'ai traîné pendant des décennies, jusqu'à voilà deux ans, un poignard long comme ça et qui est un poignard de fellagha, avec des marques dessus, des encoches, représentant le nombre de gens qui ont été égorgés avec. Ce poignard m'a été donné par un Légionnaire. […] *et donc il y avait quatre encoches, donc quatre égorgements faits par des maquisards, et le Légionnaire a continué à marquer des trucs : lui il en avait égorgé trois avec* […] *et j'ai traîné ça pendant des décennies lors de mes déménagements, jusqu'au jour où j'ai découvert ça en faisant du rangement dans mon garage : "Merde, putain, mais pourquoi tu conserves cette saloperie ?"* […] *ça fait deux ou trois ans maintenant que j'ai déposé aux Archives départementales* […] *j'ai déposé mon appareil-photo aussi. Et l'histoire du mandat, c'est un peu un grigri, je crois*. […] *un peu une preuve* […]. *Mais je crois qu'effectivement c'est aussi quelque part de la nostalgie de nos vingt ans gâchés* »[1].

Quant à Paul, il réfute la notion de prise de guerre en ce qui le concerne. Il se contente de rapporter trois couvre-chefs mais sans la fierté de ramener avec eux les couleurs de l'Armée. Il trouve même ces accessoires plutôt ridicules pour certains : « *j'avais été obligé de me faire faire un képi*, explique-t-il, *aux couleurs de C.* […] *pour la cérémonie de remise des galons. C'est complètement con.* […]. *Et puis après, j'avais aussi le calot* […] *j'avais ramené à la maison parce que c'était à moi, je ne les ai même pas gardés en souvenir*. […]. *Ils ont pourri dans la petite cabane derrière l'école* ». Il ajoute néanmoins qu'il avait conservé une casquette, celle « *du commando* […] *camouflée, léopard, un peu comme la casquette Bigeard* ». Mais il se défend de l'avoir ramenée dans le même état esprit que Philippe et Jean avec leurs armes blanches : « *Ce n'était pas un trophée*, insiste-t-il. *C'était ma casquette* […] *pour aller à la chasse* […] *elle n'avait presque plus de couleurs, elle avait eu tellement de saucées. Elle a disparu mais ce n'est pas grave* »[2].

Je l'interroge également sur l'éclat de grenade qu'il a conservé fiché dans son omoplate. Il répond simplement : « *Je n'ai pas envie de me faire charcuter pour un petit truc comme ça. En plus, ça fait un petit souvenir*. […]. *Du moment que ce n'est pas dangereux* […] *pas douloureux, je dis : "Il est bien là, il ne me gène pas et puis c'est tout !"* ». Et lorsque je me fais plus insistante, lui demandant si cela a été l'occasion d'en parler à des personnes qui auraient pu le remarquer, il se défend encore de l'avoir gardé dans ce but. « *Non*, me répond-il, *je n'ai pas pensé à ça*. […]. *Le toubib, des fois, il dit : "Tiens, qu'est-ce que vous avez là ?", ben je dis : "Ce n'est rien, c'est un petit souvenir de la guerre d'Algérie"* […] *celui de T., il m'avait posé la question une fois* […]. *Il n'a pas insisté. C'est tout* »[3].

Enfin, pour Denis, la "prise de guerre" est constituée de cinq cents diapositives environ qui, à l'instar du petit carnet quadrillé de Philippe, lui ont servi à composer et à étayer son récit.

Le défaut de transmission des évènements n'a donc pas été total. Ici ou là, des mots, bien que très rares, ont été prononcés, plutôt dans l'intimité, avec la famille parfois, avec ses semblables un peu plus volontiers, avec le médecin qui découvre les corps et sait garder les confidences.

Quand il y avait peu ou pas de mots, il y avait des choses muettes : photographies, carnet, armes, vêtements, empreintes physiques, témoins silencieux de la guerre qui ne demandaient qu'à être vus, lus mais qui n'étaient pas toujours regardés. Ils restent des souvenirs dans les deux acceptions du mot : à la fois objets qui rappellent la mémoire et à la fois mémoire des faits et des traumatismes qui leur sont associés.

[1] Annexe n° 9, p. 1125.
[2] Annexe n° 8, p. 1063.
[3] Ibid, p. 1062-1063.

29.2. Ce qui a été le moteur des récits

Lorsque l'on n'est pas écrivain, entreprendre un récit aussi conséquent que ceux qu'ont écrit les quatre narrateurs que j'ai rencontrés pour cette recherche, n'est pas une évidence mais plutôt une gageure. Ceci n'allant pas de soi, il faut impérativement une motivation forte que l'on ne trouve pas toujours en soi-même, ainsi que des conditions favorables qui évitent le découragement ou le renoncement. Dans les entretiens avec les quatre anciens appelés, j'ai découvert trois catégories d'éléments propices à l'écriture, en-dehors, bien sûr, des capacités littéraires intrinsèques dont ils disposaient et qui ne sont pas données à tout le monde.

- **Du passeur de mémoire qui stimule à celui que l'on veut devenir à son tour**

Pour trois des quatre narrateurs, l'entourage familial a joué un rôle plus ou moins direct, plus ou moins important, dans l'ombre ou la lumière selon les cas. Mais c'est sans doute pour Paul que cet inducteur de l'écriture est le plus explicite. Je l'ai d'ailleurs déjà rapporté lors de l'étude des manuscrits, ses premiers mots étant destinés à ses petits-enfants. Quand je le questionne à ce propos et que je lui soumets l'hypothèse selon laquelle certains de ses proches auraient été des "déclencheurs de mémoire", il approuve totalement et poursuit : « *Il y a plusieurs choses. C'est parce qu'il y avait l'insistance, John posait beaucoup de questions. Après quelqu'un m'a dit : "Mais tu devrais quand même écrire quelque chose"* […]. *Et puis d'écrire quelque chose, dans mon esprit, c'était parler un peu, mais je ne pensais jamais que j'allais remplir douze cahiers. Lorsque j'ai commencé, comme j'ai commencé par le début* […] *j'étais obligé, après, de développer*. […]. *Mais c'est parce que* […] *on m'a un peu titillé* »[1].

Quand je lui demande de préciser les circonstances exactes de ce déclic, il raconte que son petit-fils, à l'instar de la fille de Philippe, avait eu un cours d'Histoire au collège : « *Il m'a dit : "Mon professeur a parlé, il a demandé : "Est-ce qu'il y a quelqu'un dans la classe, dont le grand-père, par exemple, a été à la guerre d'Algérie ?"* […]. *Et John a dit : "Moi, mon grand-père a été à la guerre d'Algérie". Et ils avaient parlé un peu*. […] *Et ça l'avait branché. Il s'était rendu compte qu'il ne savait pas grand-chose*. […] *et puis là, il s'est mis à me poser des questions*. […]. *Et donc je me suis dit : "Maintenant, ils ont l'âge, ils peuvent comprendre ce que je vais écrire"* »[2].

Concernant Philippe, son manuscrit avait mis l'accent sur une espèce de défi qu'il s'était lancé à lui-même de retrouver ses camarades et de vérifier si l'amitié avait résisté à plusieurs décennies de séparation. Néanmoins, dès le début de notre entretien, alors qu'il raconte qu'il a déjà écrit un précédent ouvrage sur l'histoire de ses grands-parents, il insiste sur le rôle joué par un membre de sa famille : « *c'est un neveu qui m'a dit : "ca fait des années que tu nous parles de ta grand-mère* […], *pourquoi tu n'écris pas ?"* […]. *Et ça, ça a précipité les choses* ». Et il poursuit, à propos de son récit de guerre : « *Pour l'Algérie, ça a été un peu pareil. C'est mon fils* […] *qui m'a dit : "Tu as écrit sur ta grand-mère, c'est intéressant, tu devrais écrire ce que tu as vécu en Algérie". C'est ce fils que j'ai rejoint quand il était coopérant* »[3].

Quand je lui propose, comme je l'ai fait à Paul, l'expression de passeur de mémoire concernant l'action de son fils, lui a tendance à la réfuter. **[**Qu'il] « *m'ait incité, ça c'est incontestable,* reconnaît-il, *qu'il ait été le passeur de mémoire, là je vous rejoins difficilement* […]. *Il aurait fallu lui demander. J'aurais voulu qu'il soit là aujourd'hui*. […] *il était quand même assez intéressé à l'histoire puisque lui, il est allé deux ans en coopération en Algérie* […]. *Lors du séjour que j'avais fait chez lui, on avait dû probablement parler un petit peu* […] *et c'est comme cela qu'en me reconduisant à la gare, il m'a poussé un peu dans ce sens.*

[1] Ibid, p. 1084.
[2] Ibid, p. 1086.
[3] Annexe n° 7, p. 958.

Mais il l'a fait d'autant plus normalement […] *qu'il me connaît suffisamment pour penser que je pouvais* […] *il avait lu le premier tapuscrit* […] *et puis* […] *nous avons vécu l'Algérie un tout petit peu ensemble*.

Lorsque je l'interroge sur ce qu'il s'est passé, ce jour du 28 décembre 2003, pour qu'il décide de rechercher et de classer les correspondances échangées durant son service militaire, il apparaît que le petit-fils de sa seconde épouse, qu'il considère comme le sien, ait joué aussi un rôle qui n'est pas anodin : « *Fabien, il a quinze ans maintenant*, explique Philippe, *c'est quelqu'un qui se plaît bien dans cette maison et il m'a aidé à trier différentes choses*, […], *on était dans le grenier là-haut et voilà* »[1].

Entre Paul, qui est convaincu que, sans sa famille, il n'aurait sans doute jamais écrit, et Philippe qui, probablement, sous-estime la fonction remplie par ses proches dans son entreprise, Denis, quant à lui, s'est souvenu de ce que ses propres grands-pères et grands-mères lui avaient transmis et s'est attribué ce rôle. En effet, s'il semble avoir été pour sa part peu encouragé par ses enfants, ses petits-enfants, voire d'autres membres de sa famille, il exprime l'espoir que la troisième génération y trouvera un intérêt et considère qu'il est de son devoir de lui communiquer ses souvenirs. Donc, bien qu'il n'ait pas bénéficié d'un ou de plusieurs passeurs de mémoire, il s'est institué comme tel : « *avec l'âge, je dis : "Peut-être que cela intéressera quelqu'un"* […], *ça a permis de sauter une génération pour leur en parler. Parce que, aussi bien que mes grands-parents me parlaient des horreurs de la guerre, moi j'ai bien le droit de parler des horreurs de la guerre à mes petits-enfants* »[2]. Quand je lui demande si, néanmoins, ses enfants ne l'auraient pas parfois sollicité, il nuance : « *peut-être, oui, je pense que le dernier, il est plus attentif que l'autre*. […]. *Il a moins d'occupations*, […] *pas d'enfants. L'autre, il a sa maison à faire tourner*. […] *les deux gamins à surveiller. Il a un contexte qui est plus dur, qui est plus préoccupant* […] *il est plus occupé* […] *plus dispersé dans ses pensées* »[3].

Enfin, Jean n'évoque pas sa famille comme susceptible de l'avoir encouragé ou accompagné dans l'écriture, c'est plutôt l'extrême inverse qu'il a décrit dans son manuscrit et qu'il me répète au cours de notre rencontre. En revanche, ce sont des rencontres très marquantes, et très valorisantes, qui l'ont convaincu de se lancer dans l'aventure. La première, fondatrice, est celle de Pierre Vidal-Naquet, Historien et auteur de *La Raison d'Etat*, à qui les photos "volées" des documents secrets sur la torture avaient été confiées par un journaliste. « *En 1992 ou 93*, explique-t-il, *j'apprends que mon ami* […] *va écrire son autobiographie*, […] *je me doute bien qu'il va parler de moi. Au départ, je ne veux pas* […] *je dis : "Je suis un petit bonhomme qui a fait des trucs un peu extraordinaires", mais il arrive à me convaincre* […]. *Et* […] *j'accepte qu'il me cite dans son livre* […]. *Et donc, c'est à ce moment-là que j'ai eu un peu l'idée de commencer à écrire ce bouquin pour présenter ma propre version des faits et puis* […] *j'ai une phrase qui dit que sur les navires à vapeur, il y a le Capitaine qui est en haut sur la passerelle, et il y a aussi les gens qui sont en-dessous,* […], *ceux qui chargent la machine avec des pelletées de charbon* »[4].

Jean, réconforté et soucieux de porter la voix des anonymes, commence donc à écrire, mais le labeur est long et difficile. Il avoue qu'il rédige très lentement, qu'il accumule les détails, qu'il a peu de temps à l'époque car il travaille encore. A tout cela s'ajoute un problème de santé qui retarde à nouveau son entreprise. Jusqu'au jour où Pierre Vidal-Naquet, encore lui, intervient dans sa vie et dans son projet : « *il m'a demandé de témoigner et* […] *une autre amie* [qui] *avait tout de même combattu aussi contre la torture en Algérie, ils ont tous les deux insisté pour que j'intervienne dans une émission de France Culture. Et à ce moment-là, j'ai dit : "Bon, je termine le bouquin*" »[5].

[1] Ibid, p. 1000.
[2] Annexe n°10, p. 1149.
[3] Ibid, p.
[4] Annexe n° 9, p. 1091.
[5] Ibid, p. 1092.

➢ **Le temps retrouvé ou celui qui passe**

Nous venons de le voir, Jean a rencontré des freins à l'écriture de son manuscrit, devenu plus tard un livre, dont le moindre n'est pas le manque de temps à lui consacrer. Il est en effet délicat de s'engager dans une autobiographie si impliquante, et portant sur des faits aussi lointains, avec un emploi du temps bien rempli, qui impose de travailler de manière hachée et de remettre cent fois le métier sur l'ouvrage. Ceci n'a pas été le cas des trois autres narrateurs qui étaient déjà à la retraite quand ils ont commencé à rassembler leurs souvenirs. Denis, pour sa part, a su "tirer parti" d'une expérience, ô combien douloureuse, qui lui a donné un temps, malheureusement contraint, dont il a fait parfois un temps plus maîtrisé. Il s'en explique avec pudeur dans notre entretien : « *J'ai tout écrit d'un seul bloc parce que ma femme était malade. Je m'en occupais donc toutes les nuits, je la faisais manger deux repas sur trois, j'en ai bavé. J'étais confiné là, donc ça m'a fait une échappatoire, ça m'a permis de m'occuper* […]. *J'étais enfermé, donc ça m'a permis de voyager par la pensée, de m'évader un peu. C'est ça le fond du truc* »[1].

Quant à Paul, dont j'ai déjà rapporté plus tôt qu'il n'aurait pas eu le courage d'écrire quand il était encore en activité, il enchérit à ce sujet : « *ça tombait quand même quand j'ai été mis à la retraite*. […] *lorsque j'ai pris un cahier, je croyais que j'allais écrire un cahier* […] *et puis j'allais m'arrêter, j'allais faire un concentré, un raccourci*. […]. *Mais là, j'ai développé. Avec plaisir* »[2].

Enfin, pour ce qui est de Philippe, lorsque je lui demande s'il a éprouvé un sentiment d'urgence à retrouver ses anciens camarades puis à écrire ses souvenirs, il rit, tout d'abord, à l'évocation de son âge et aux années qui passent, puis il répond de bonne grâce : « *Bien sûr que ça existe, évidemment. Mais je dirais comme ailleurs, quand j'ai écrit sur mes grands-parents, c'était l'urgence de transmettre quelque chose, qui pourra être complété par d'autres membres de ma famille*. […]. *Quand je dis ça, ça ne sera pas complété, mais ça restera et ça peut être exploité* […] *c'est l'urgence du programme à venir qui est d'autant plus étroit que la mort nous guette un peu plus* »[3].

➢ **Des traces qui facilitent la tâche**

Les encouragements de ceux qui comptent, l'espoir de les captiver, du temps retrouvé mais aussi limité qui oblige à précipiter un peu les actes, tout ceci apparaît donc comme nécessaire pour enclencher un récit écrit chez des personnes qui, bien que friandes et aptes à l'écriture, n'en sont pas pour autant des écrivains. Reste la mobilisation de souvenirs, datant de plus de trente ans pour Jean, de presque cinquante pour Denis, et qui peut apparaître comme un frein à un exercice d'autant plus périlleux que les auteurs le veulent le plus exact et le plus précis possibles.

Tous ont *a minima* rapporté des photographies où sont représentés des paysages, des sites militaires, des documents, des soldats, eux-mêmes parfois. Si j'ai fait le choix, dans cette recherche, de ne pas les exploiter, délimitant mon objet aux seuls mots qu'ils ont écrits ou prononcés, il m'est apparu cependant important d'indiquer en quoi elles ont pu contribuer à la mise en récit. De la même manière, je n'ai pas souhaité faire usage des courriers ou des carnets intimes que certains avaient conservés, car mon sujet portait sur les effets d'un récit rétrospectif, et même très postérieur aux faits, mais j'ai pris en compte ici ce qu'ils ont pu représenter en termes d'aide à l'écriture.

Philippe, et d'ailleurs il l'avoue lui-même bien volontiers, est certainement celui des quatre narrateurs à avoir le mieux conservé et préservé les documents qui fixent la guerre d'Algérie dans sa mémoire. Outre quelques photographies, il a gardé trois catégories d'écrits :

[1] Annexe n° 10, p. 1139.
[2] Annexe n° 8, p. 1085.
[3] Annexe n° 7, p. 1012.

son agenda, qui continue à suivre le fil de son existence, le carnet quadrillé de sous-officier, à caractère plus militaire, et les correspondances échangées durant son Service National. « *J'ai du mal à éliminer*, admet-il. […]. *L'agenda, ce n'est pas étonnant. Je conservais tous mes agendas d'une année sur l'autre*. […] *c'est* […] *un endroit où je note des choses que j'ai vécues. C'est aussi le rendez-vous, le coup de téléphone à passer, etc, mais l'agenda, c'est souvent un mémoire*. […] *les correspondances aussi, je les garde, je ne sais pas jeter une lettre, moi*. […] *donc les lettres d'Algérie, elles étaient là, au même titre que les autres. Donc je n'avais plus qu'à les reprendre* […]. *Le plus étonnant, c'est peut-être effectivement ce carnet de sous-off. sur lequel j'ai pu travailler avec un copain* […]. *Ca m'a beaucoup servi effectivement*. […] *je vois par exemple que j'avais pris très très peu de photo. Les photos que j'ai utilisées, ce sont des photos qui m'ont été données* […] *ce n'est pas mon truc* […]. *Tandis que l'écrit, la correspondance ou ce que j'avais pu noter sur l'agenda, ça c'est mon truc* »[1].

Quand, beaucoup plus tard dans l'entretien, je reprends la formule employée dans son manuscrit, consistant à dire qu'il découvre « *incroyablement* » la vieille malle dans le grenier, et que je m'autorise à lui souffler qu'il n'y a rien de miraculeux à trouver un contenu dont il savait qu'il s'y trouvait depuis toujours, Philippe en convient sans détour. « *De toute façon*, reconnaît-il, *la décision était prise. Ce n'est pas incroyablement, ce n'est pas par hasard*. […] *c'est préparé, mais cela reste quand même incroyable. Parce que l'on sait à peu près où ces vieilles archives sont rangées, mais comme on n'y a pas touché depuis des années et des années, cela paraît incroyable de pouvoir retrouver tout ça, se plonger dedans, de faire ressusciter le passé comme ça* ». Il substitue à l'adverbe incroyablement celui qui, à ce moment de notre échange, lui apparaît le plus juste, même s'il est un peu décalé par rapport à la gravité des faits : « *si ce n'était pas dramatique, ce serait merveilleusement !* »[2], dit-il avec un bel oxymore.

Jean, quant à lui, n'a pas conservé les lettres que son frère lui adressait durant la guerre, probablement parce qu'il voulait, avec la rage qui le caractérisait à l'époque, détruire tout ce qui l'attachait à cette période en général et à l'Armée en particulier. En revanche, il se les rappelle avec netteté et elles ont pu, malgré tout, servir à retrouver ses souvenirs. « *Mon frère m'a écrit régulièrement pendant toute la guerre, à peu près*, m'explique-t-il. *Je n'ai pas conservé ses lettres mais je me souviens très bien de ce qu'il m'écrivait* ».

En outre, Michel, son, jeune frère, a gardé celles que Jean lui envoyait en retour et, même s'il n'en a eu connaissance qu'après la publication de son livre, elles ont trouvé leur utilité dans le prolongement de son récit et dans le prolongement de son engagement à parler et faire parler de la guerre d'Algérie. « *Ces lettres sont déposées, j'ai fait un dépôt aux Archives* […] *dépôt que j'enrichis régulièrement*. […] *C'est depuis mon bouquin. J'en ai offert à ma famille, bien sûr, mon, frère l'a lu et m'a dit : "Mais tu sais, j'ai conservé tes lettres"* […]. *Je lui ai dit : "Ecoute, ça t'appartient, mais d'un point de vue historique, c'est peut-être intéressant tout de même qu'on ait une trace de ça quelque part"*»[3].

Tout comme Jean, mais pour des raisons différentes, Paul a détruit les lettres qu'il avait échangées pendant la guerre avec sa toute jeune épouse. Lorsque je lui demande s'il regrette de l'avoir fait, et s'il pense qu'elles auraient pu servir à alimenter son manuscrit, il me répond par l'affirmative. « *Oui, c'est vrai*, acquiesce-t-il. *Il y avait des valises pleines de lettres. Parfois, je me dis : "C'est idiot, parce que j'aurais eu un ordre chronologique"*. » Cependant, ces courriers, et notamment les siens, revêtaient des limites quant à l'exactitude des souvenirs : « *d'abord*, m'explique Paul, *je me méfiais de la censure militaire*. […]. *Et puis, quand tu écris des lettres à quelqu'un, tu ne peux pas lui raconter : "J'ai failli être tué hier"*. […]. *Mais bon, c'est vrai, on s'est dit : "On aurait pu piocher dedans"* ». Paul soulève aussi une autre limite : disposer de ce genre de documents suffit-il à tout ancien appelé pour passer à l'écriture ? Et pour m'en convaincre, il prend l'exemple d'un de ses amis : « *Robert me disait que toutes les lettres qu'il avait écrites à Claudette, il les avait gardées. Il disait*

[1] Ibid, p. 964.
[2] Ibid, p. 1007-1008.
[3] Annexe n° 9, p. 1109.

qu'un jour il piocherait dedans. Mais je vois que les jours passent et puis que […]. *Il ne le fait pas* »[1].

Enfin, devenu photographe amateur et exposant, reconnu dans son travail au niveau local, Denis a volontairement bâti son texte à partir des très nombreuses diapositives (environ cinq cents) qu'il avait réalisées en Algérie. Il m'explique : « *j'ai choisi, sur toutes les diapos que j'avais*, […] *celles qui étaient significatives, qui me permettaient d'apporter quelque chose à mon récit*. […]. *Et toutes celles qui sont choisies, ce n'est pas le fait du hasard, c'est parce qu'elles sont représentatives de quelque chose* »[2].

Après ces dizaines d'années de silence, après ces quelques bribes ou miettes, laissées ici ou là, et dont l'entourage n'a pas pu se saisir, le temps sans doute, la distance de génération parfois, ont autorisé la famille et notamment, certains enfants devenus grands ou certains petits-enfants plus "curieux" à questionner qui le père, qui le grand-père, qui l'oncle, ou à stimuler sa propension à écrire, qui n'attendait qu'un petit signe pour s'éveiller. Lorsqu'il n'y avait pas d'intérêt manifeste, les narrateurs, comme Denis ou Jean, l'ont cherché ailleurs, auprès d'un ami, par exemple, ou dans leur espoir d'être un jour reçus dans leur volonté de partage de l'expérience.

Le temps libre qui s'offrait à trois narrateurs (bien que forcé dans le cas de Denis) a été un élément favorable à la prise de décision et à l'aboutissement du projet d'écriture. Car pour Jean, qui a commencé avant les autres, l'entreprise a été beaucoup plus longue et périlleuse. Le temps tout court, à savoir celui qui passe inéluctablement, a aussi pu être le moteur d'une transmission tardive et d'autant plus nécessaire.

Enfin, les traces écrites ou photographiques ramenées d'Algérie, si elles n'ont pas été indispensables à Paul ou Jean, ont permis aux deux autres narrateurs de ressaisir le passé, de poser des choix, de construire un récit qui ne soit pas seulement qu'une image figée du réel mais une vraie autofiction.

La mise en mots a donc pu advenir chez ces quatre anciens soldats, du simple "troufion" au Sous-lieutenant, de l'instituteur œuvrant auprès des petits Algériens au chef de Section pratiquant les embuscades dans le *djebel*, du rebelle au Sergent plutôt discipliné. Après un temps de latence variant de trente à cinquante ans, ils ont su trouver leur propre style, leur propre manière de construire un récit, tant attendu, tant retenu.

Mais que disent-ils aujourd'hui des effets produits par l'écriture de ces manuscrits et par les manuscrits eux-mêmes, déposés à l'Association pour l'Autobiographie pour deux d'entre eux, dont l'un est même devenu un livre, ou restés dans la sécurité de la famille et des amis pour les deux autres ? C'est ce que je me suis employée à leur demander.

[1] Annexe n° 8, p. 1079.
[2] Anex n° 10, p. 1149.

Sous-partie II :

Une transmission porteuse d'espoir

Chapitre 30
Des narrateurs porteurs de savoirs

« *Un merveilleux malheur* »
Boris Cyrulnik

L'oxymore, figure de style chère à Boris Cyrulnik, et que l'on retrouve dans le titre d'un de ses livres les plus connus, tente de traduire ici non pas les bienfaits de la guerre en eux-mêmes, mais ceux que l'on va essayer d'attribuer à l'écriture de cette situation extrême et qui, de ce fait, vont transformer la douleur en quelque chose de positif, de constructif, en une richesse, en une création, en un lieu d'auto-formation.

Contrairement aux manuscrits, dans lesquels j'avais tenté de comprendre et d'extraire ce qui m'était apparu comme faisant partie des effets des récits sur leurs auteurs, j'ai rapporté, dans ce chapitre, ce qu'eux-mêmes, interrogés à ce sujet, ont compris et bien voulu dire des effets qu'ils ont ressentis.

J'ai commencé par les aspects relatifs à ce que je pourrais englober sous le terme "d'effets de formation" en relevant, parmi les propos des quatre auteurs, ceux qui renvoyaient à la formation des hommes : chercher, apprendre, comprendre, transmettre à d'autres, en se constituant soi-même comme apte à former. Comme dans les deux chapitres qui précèdent, les réponses à mes questions ont été rapprochées dans des rubriques communes aux quatre interviewés.

30.1. Ressaisir le réel

Pour organiser ce premier sous-chapitre, j'ai suivi la voie chronologique dont je supputais qu'elle avait été choisie par les narrateurs, en commençant par la recherche de leurs propres souvenirs pour aller vers d'autres témoins ou des spécialistes du conflit algérien.

➢ En premier lieu, rassembler ses souvenirs

Le premier résultat obtenu par l'écriture d'un récit de nature autobiographique est de parvenir à réunir les souvenirs enfouis au fond de sa mémoire. Pour certains, ils ont été très facilement mobilisables tant ils semblaient encore présents à la surface, pour d'autres il a fallu parfois chercher un peu plus loin mais l'effet est le même : retenir les souvenirs, ne pas oublier.

Interrogé à ce sujet, Jean m'explique qu'il a tenu à ressaisir les faits, et surtout les affects qui les ont accompagnés, afin d'être au plus près des évènements qu'il a vécus et de transmettre aux lecteurs ce qu'il ressentait à l'époque : « *j'ai fait un effort pour retrouver, parce que je me souvenais bien tout de même, parce que j'étais très très remonté contre l'Armée française, et puis ça s'est délité tout de même, au cours de la vie sûrement mais aussi dans l'écriture de ce livre. C'est-à-dire qu'à un moment donné, je me suis dit : "Mais merde, attends, déjà que la plupart de ces gens ne t'arrivaient pas à la semelle de tes chaussures !", sans être prétentieux. Et petit à petit, j'ai essayé de retrouver* […] *ma haine, qui me faisait tenir, peut-être aussi du bien.* […]. *Je crois que j'ai essayé* […] *de trouver les mots justes, pour bien marquer ce qu'on nous avait fait subir* »[1].

Chez Philippe, le rapport aux souvenirs n'est *a priori* pas tout à fait le même. A plusieurs reprises au cours de notre entretien, il parle de "cultiver la nostalgie". Cependant, à y regarder de plus près, le mot cultiver vient de colère. Il y aurait donc, dans ce souci, celui de conserver la colère qui l'a habité tout au long de la guerre et qu'il aurait eu peur de perdre au fil du

[1] Annexe n° 9, p. 1116.

temps : « *le culte de la nostalgie a quand même pas mal joué quelque part* »[1]. Il y revient d'ailleurs beaucoup plus tard, lorsque j'évoque la mort du prisonnier dans des conditions atroces, et que je lui demande s'il y a chez lui un désir d'oublier. « *Pas chez moi,* s'exclame-t-il. *Peut-être* […] *parce qu'il y a une certaine forme de masochisme* […] *je me demande s'il n'y a pas une culture de la sensibilité* […] *un culte de la nostalgie voire de la souffrance* »[2].

Quant à Paul, est-ce l'écriture de son manuscrit, sa relecture depuis lors, les échanges que le récit a provoqués avec sa famille, avec ses amis, ou sa mémoire serait-elle de toute façon intacte avec ou sans texte ? Toujours est-il que lorsqu'il me raconte à nouveau l'erreur de commandement, fatale à un homme d'une autre Section mais qui aurait pu l'être à la sienne, il souligne la limpidité et la précision de ses souvenirs : « *tout me reste*, conclut-il. *Je n'ai pas besoin de livre* […]. *Tu me sors un truc, je te dis : "Oui". Et là, c'est exactement ça* »[3].

- **Se documenter, organiser les recherches**

Les anciens appelés rencontrés ont tous fait appel à une documentation externe à leurs propres souvenirs, depuis deux coupures de presse pour Denis jusqu'à une abondance de références et de sources pour Philippe. Outre le fait que ce dernier ait souhaité retrouver ses anciens compagnons et qu'il ait cherché auprès d'eux à recouper ses souvenirs ou à les compléter, il a consacré beaucoup de temps à se documenter et à s'informer, en saisissant une multitude d'occasions. Parmi celles-ci, l'opportunité d'une rencontre avec un adhérent de la Fédération Nationale des Anciens Combattants d'Afrique du Nord lui a donné l'idée de s'y associer et il a su en tirer profit : « *j'ai un excellent ami*, me dit-il, *qui s'occupait ici du quartier pendant un certain temps. Ca m'a donné l'occasion de rencontrer un gars qui s'occupe d'un autre quartier, qui est aussi opérant à la FNACA. Et un jour il m'a dit : "Mais comment ça se fait que tu ne fais pas partie de la FNACA". A partir de quoi ça a pu nourrir ce travail* »[4].

Lorsque je l'interroge sur son désaccord manifeste quant à la manière avec laquelle la France a traité l'Algérie en tant que colonie pendant plus d'un siècle, il me répond que, là encore, ses réactions viennent d'un effort de connaître la réalité historique. « *Ca c'est l'avantage de l'écrit*, explique-t-il, *qui m'a obligé à travailler* […], *m'a obligé à fréquenter les Archives nationales, les Archives départementales, les Archives de Vincennes pour ce qui est du travail sur l'Algérie* […] *j'ai quand même une réserve de bouquins où j'ai les erreurs de la République* »[5]. La guerre d'Algérie, par sa proximité temporelle, mais aussi par son caractère de guérilla, l'a également conduit à s'intéresser à une autre guerre, celle d'Indochine : « *je raconte, je crois*, avance-t-il, […] *qu'il y a* […] *presque toute une nuit où un gars de l'Active nous raconte la retraite de Kao Bang* […] *premier désastre militaire de la France coloniale* […] *et ça m'a personnellement beaucoup beaucoup, beaucoup impressionné, cet évènement. J'ai lu et relu, depuis ce temps-là, des histoires de l'Indochine* »[6]. Il a également acquis des connaissances sur la guerre en général, qui l'ont au reste beaucoup surpris, voire effaré : « *j'étais très étonné de découvrir les Conventions de Genève* […] *le fait qu'il puisse y avoir un règlement de la guerre* […] *ça m'a toujours épaté !* […]. *L'acceptation de la guerre !* »[7]. Et il ajoute ce qui est devenu aujourd'hui sa conviction : « *Donc il faut l'éradiquer* »[8].

Friand de citations dans son manuscrit, Philippe invoque certains auteurs de référence pour donner du sens à certaines actions auxquelles il a assisté. Ces auteurs ne se sont pas imposés à lui durant son séjour algérien mais il les a convoqués au moment de la rédaction.

[1] Annexe n° 7, p. 958.
[2] Ibid, p. 995.
[3] Annexe n° 8, p. 1059.
[4] Annexe n° 7, p. 958.
[5] Ibid, p. 963.
[6] Ibid, p. 979.
[7] Ibid, p. 971.
[8] Ibid, p.972.

Par exemple, il revient, dans l'entretien, sur Charles Péguy : « *je crois que je cite Péguy dans L'Honneur de la France*, me rappelle-t-il, *à ce moment-là, je n'avais pas lu Péguy*. […]. *C'est venu après. Mais je veux dire qu'à ce moment-là, on sent quand même que l'honneur file !* »[1]. Même chose à propos de l'auteur des *Essais* : « *"Attends*, se dit-il à lui-même, *c'est bien gentil, tu t'es gavé de Littérature, tu admirais Montaigne et les autres, et puis ça ne te pose plus de problèmes*"»[2].

Et puis, bien sûr, il y a Albert Camus qui revient sur le devant de la scène. Parlant des Pieds-noirs dont l'écrivain était un représentant, il exprime à nouveau ses regrets sur la fin de la culture plurielle en Algérie : « *ce peuple que Camus définit comme quelque chose d'absolument incroyable, parce que réagissant très vite* […] *et qui m'a aussi beaucoup impressionné, vous l'avez compris* »[3], m'interpelle-t-il. Il reparle du prix Nobel de Littérature un peu plus tard en disant combien son œuvre a nourri et enchanté son manuscrit, même si, au final, l'espérance de l'écrivain et la sienne ont été déçues. « *C'est ce que j'ai essayé, avec mes minces moyens, de doper après, toute cette thèse d'Albert Camus, qui a cru, là, à l'émergence possible d'un homme méditerranéen, un homme qui serait pétri de culture musulmane et qui aurait eu cette espèce* […] *de courage* […] *moi j'ai trouvé ça et c'est l'écrit qui m'a permis de plonger là-dedans* »[4]. Toutes ces lectures ne sont d'ailleurs pas le seul fait d'écrivains très célèbres car il a également cherché à transposer des témoignages venus d'autres régions du monde et a fait appel à des auteurs plus "modestes" : « *il y a de cela quand les Québécois partent*, ajoute-t-il, toujours en référence à l'exil des pieds-noirs. *A la Nouvelle-Orléans, c'est pareil, c'est le grand déménagement* […] *enfin, il y a quelques bouquins que j'ai lus, notamment écrits par des femmes* […] *pieds-noirs* »[5].

Mais être source de savoir, c'est d'abord accepter de n'avoir pas toujours su ou pas tout compris. Quand je demande à Philippe s'il avait refusé, durant la partie algérienne de son Service Militaire, de voir la réalité en face, il en convient avec un certain courage et dit, là encore, comment certaines lectures lui ont ouvert les yeux lorsqu'il a été prêt à regarder la vérité. « *C'est vrai qu'il y a une gradation dans la découverte des horreurs. Je pensais, après avoir vécu ce que j'ai vécu…* », s'interrompt-il, puis il ajoute : « *avoir lu le bouquin d'Alleg pour ça !* »[6].

Vers la fin de notre entretien, il synthétise lui-même le contenu de nos échanges sur cette question de la recherche d'informations, destinées à le faire devenir source de connaissances. « *Ca m'a obligé à travailler le sujet*, conclut-il, *à ne pas rester simplement sur le souvenir, et un souvenir qui tendait à s'effacer en plus,* […] *à retracer les péripéties, c'est une chose, mais à m'obliger à une réflexion*, […], *à restituer ça aussi dans l'Histoire. Moi je suis reconnaissant à l'obligation, créée par les circonstances, l'obligation que j'ai eue de travailler et de chercher effectivement à comprendre*, […] *à m'instruire* […] *un peu plus sur le passé de l'Algérie* »[7].

Quand je questionne Paul sur la grande précision avec laquelle il décrit, notamment, la structuration du FLN, il m'apprend que lui aussi a éprouvé le besoin de se documenter : « *je me suis aidé du livre de Courrière*, m'explique-t-il, *il avait des chiffres précis, l'organisation, donc plutôt que de dire par à peu près, je préférais regarder quand même, puisque je pense que Courrière est un Historien* »[8]. « *C'est marrant*, ajoute-t-il, *parce que sur l'ordinateur, il y y a un truc sur C.* [l'Ecole des Officiers de réserve] *et il y a des gars qui ont raconté* […] *et tu trouves à peu près ce que j'ai dit, les échelles de Jacob, l'histoire de descendre dans les réservoirs de vin* »[9]. En revanche, lorsque je lui demande s'il a eu l'idée de se rendre au Fort

[1] Ibid, p. 980.
[2] Ibid, p. 983.
[3] Ibid, p. 992.
[4] Ibid, p. 1001.
[5] Ibid, p. 1002.
[6] Ibid, p. 1007.
[7] Ibid, p. 1014.
[8] Annexe n° 8, p. 1029.
[9] Ibid, p. 1034.

de Vincennes pour y retrouver le journal de marche de sa Compagnie, comme Philippe l'a fait pour enrichir son récit, il me dit ne pas l'avoir eue et, finalement, le regretter un peu : « *Non*, répond-il sous forme de boutade, *parce que j'aurais eu une faute d'orthographe à corriger* […]. *Mais si, ce serait intéressant quand même de voir jour après jour ce qu'on a fait. C'était précis, mais il aurait fallu à ce moment-là que je regarde la carte. Ca ne donnerait pas grand-chose* »[1].

Enfin, il est parfois difficile de faire la part des choses entre ce qui revient aux effets de la guerre par elle-même, ou aux effets du récit de vie en germination, ou en train de s'écrire. C'est le cas en particulier pour Jean. Par exemple, dans son parcours de formation de psychothérapeute, il a choisi le thème de la torture pour son Diplôme d'Etudes Supérieures Spécialisées et ce qu'il m'en dit, dans notre entretien, ne me permet pas de démêler si cette recherche s'inscrit uniquement dans son projet de comprendre les raisons qui poussent un homme à accepter cette situation, ou si elle est le commencement académique d'une forme d'écriture plus subjective, plus personnelle : « *j'ai fait mon DESS sur la torture,* m'explique-t-il*, sur un truc très spécial, c'est-à-dire l'isolement et la privation sensorielle. Et au début, j'ai pensé que cela ne pouvait être que l'œuvre de sadiques, de gens qui exprimaient là leur agressivité et leur violence. Et puis, très rapidement, je me suis aperçu, quand j'ai commencé à rencontrer des tortionnaires que, en fait, vu la quantité de gens à traiter …* »[2], [là, il s'interrompt, passant à une autre idée, mais on comprend ce qu'il entendait dire à ce sujet].

Même remarque lorsqu'un peu plus loin il évoque son cheminement intellectuel à propos de la guerre. L'aurait-il fait de toute façon ou l'a-t-il davantage accompli parce qu'il y avait ce manuscrit puis ce livre à réaliser ? « *C'est ça qui est intéressant dans cette histoire. Réfléchir. J'ai beaucoup relativisé depuis, parce que j'ai réfléchi sur les tenants et les aboutissants de cette guerre, j'étonne les Historiens des fois. J'ai cette chance d'avoir une forme d'intelligence qui fait que je n'ai pas un schéma, un a priori* […]. *Si bien que j'arrive à penser par moments des trucs qui sont hors du cadre* »[3]. Et là, il me cite quelques exemples de ses réflexions et de ses hypothèses quant à la fin des hostilités.

En premier lieu, il a été utile pour Jean de rassembler ses souvenirs, car il a pu ainsi avoir accès aux mots les plus justes pour décrire la haine qui l'a habité durant son séjour en Algérie et au-delà, et qu'il voulait décrire au plus près des émotions éprouvées. Quant à Paul, il exprime combien il lui est facile, désormais, de retrouver toutes les anecdotes qu'il a développées dans son manuscrit tant elles ont, sans doute, été travaillées par l'écriture, puis les relectures et les échanges qui s'en sont suivis.

Ensuite, la question de la documentation a été au cœur des entretiens. Philippe et Paul ont dit comment l'écrit les a obligés à travailler, à s'instruire, à éviter les approximations, notamment dans les données historiques. Jean et Philippe ont aussi évoqué l'utilité d'un tel exercice pour réfléchir et comprendre des questions tellement déroutantes et dérangeantes. Quant à Paul, il manifeste le plaisir qu'il a, maintenant qu'une vanne s'est ouverte, à aller à la rencontre d'aventures qu'il a partagées, grâce à l'outil Internet.

30.2. Transmettre et faire transmettre

Une fois les souvenirs rassemblés, une fois les recherches effectuées pour compléter et recouper les informations, il s'agit de faire connaître ce que l'on a vécu et d'expliquer aux lecteurs potentiels le déroulement et les "dommages collatéraux" de la guerre d'Algérie. Après avoir été en quête de savoirs complémentaires à leur propre histoire et ainsi de s'être auto-formés, les narrateurs ont donc été en position d'informer et de former à leur tour.

[1] Ibid, p. 1049.
[2] Annexe n° 9, p. 1093.
[3] Ibid, p. 1116.

- **Faire connaître, expliquer**

Lorsque je demande à Paul pourquoi il a lu l'œuvre d'Yves Courrière pour préparer son manuscrit, il m'explique qu'il souhaitait en quelque sorte, lui, l'ancien enseignant, faire un cours d'Histoire en partie inédit. « *C'est parce que je racontais ça pour les gamins*, me répond-il, […] *les trois-quarts des Français ignorent comment était organisé le FLN. Je me suis dit : "Je vais leur dire que vraiment on n'avait pas affaire à des bandes avec un chef qui faisait ce qu'il voulait"* […] *il y avait une pyramide. Moi je pense que ça ouvre les yeux à beaucoup de gens quand tu lis ce truc-là* [son récit] »[1].

Un peu plus tard, quand je l'entends me dire à quel point cette situation extrême est encore présente, inscrite « *presque dans le corps* » selon ses propres mots, et que je lui demande si, finalement, la déposer sur le papier ne l'apaise pas, il me répond d'abord très nettement : « *Non, je voulais le faire savoir aux autres, c'est tout* »[2]. De la même manière, quand nous revenons ensemble sur l'épisode où il raconte qu'un de ses hommes était en charge de photographier les cadavres aux fins d'identification, il insiste sur la nécessité de faire comprendre le sens de tels gestes aux néophytes : « *ça peut choquer les gens de dire qu'on va ouvrir la bouche des gens et que l'autre, il prend une photo. C'est ça qu'il faut expliquer. Pourquoi on faisait ça* »[3].

Dernier exemple de l'effet produit par l'écriture et par la diffusion de son récit, lorsque Paul revient sur la blessure d'un des soldats sous ses ordres et que je lui demande s'il l'aurait écrit de la même manière au cas où celui-ci aurait été tué, il me répond par l'affirmative. Et cette fois, il ajoute l'apaisement au bienfait de pouvoir expliquer ce qu'il s'était réellement passé ce jour-là. « *Oui, je l'aurais dit*, assure-t-il. *Je l'aurais dit parce que ça m'aurait … soulagé*. […]. *Je ne me sens pas responsable*. […]. *Ce n'est pas de ma faute ce qui est arrivé* »[4]. Et de repartir dans des explications très pointues sur le déroulement de cet accrochage avec des *fellagha*.

Chez Jean, on retrouve également cet impact de l'écriture d'un récit de vie portant sur une expérience collective, qui consiste à se constituer comme détenteur d'un savoir à partager. Ainsi, quand je l'interroge sur son séjour au bagne, il raconte comment il a voulu transmettre au lecteur ce qu'il en avait retenu et compris, en particulier en le rapprochant d'évènements connus de tous qui peuvent, en partie, être comparables. Sur son effort de dignité, il explique : « *effectivement, le fait de vouloir rester propre était de l'ordre de la résistance. Ca, je ne le savais pas à l'époque, je n'avais pas assez lu sur les camps de concentration* […] *je me dis que le fait de la propreté était quelque chose de l'ordre de l'humanité, de l'autre côté de la barbarie* »[5]. Du reste, il m'explique qu'un des trois titres qu'a connus d'abord son manuscrit, puis son livre, a été *Résister*, comme pour diffuser d'emblée un message très fort.

Lorsqu'il évoque à nouveau l'attentat qu'il avait refoulé et dont l'image principale, celle d'un homme victime de castration par le souffle de l'explosif, lui revient au cours d'une séance de Psychanalyse, il insiste sur l'importance de raconter les expériences mêmes les plus indicibles pour servir d'exemples : « *je me suis dit tout de même que ce qui me semblait important, c'était de témoigner, d'aller jusqu'au bout et de montrer que même quelqu'un comme moi, à un moment donné, peut craquer,* m'explique-t-il […] *je l'ai gardée* [cette séance] *parce que je pense que c'est un témoignage fort* »[6].

Enfin, sur la torture, il me raconte combien son ambivalence l'avait secoué et comment, grâce à ses recherches, puis à son récit, il a pu tenter de mettre des mots sur une des situations les plus épouvantables que l'on puisse connaître en temps de guerre, et faire partager sa compréhension des questions qu'elle soulève. « *Moi, par rapport à mes camarades, j'étais*

[1] Annexe n° 8, p. 1029.
[2] Ibid, p. 1038.
[3] Ibid, p. 1055.
[4] Ibid, p. 1063.
[5] Annexe n° 9, p. 1106.
[6] Ibid, p. 1108.

fasciné, me dit-il […]. *La mécanique intellectuelle était suffisamment en place mais je n'avais pas toute la culture qui faisait que je pouvais expliquer, parce que maintenant, je suis devenu quasiment un spécialiste de ces problèmes-là.* […]. *Et donc, je voulais vraiment témoigner. C'était quelque chose de très important pour moi* »[1].

- **De faire savoir à la vérité historique, il n'y a qu'un pas**

Retrouver la mémoire des faits, la compléter et favoriser le recoupement des informations, se sentir ensuite porteur d'un savoir certain sur la guerre d'Algérie, même s'il est plus "micro" que "macro", tout cela peut conduire les narrateurs à se vivre comme investis d'un message historique à pouvoir transmettre. C'est ce que dit très clairement Jean dès ma première question et sur lequel il revient plus tard dans notre entretien : « *dans la mesure où je suis, avec plein de guillemets de chaque côté, un témoin de l'Histoire, j'ai pris la décision de ne garder que les souvenirs qui pouvaient avoir quelque chose d'intéressant pour les Historiens* »[2].

Parmi ces souvenirs choisis, Jean a déjà beaucoup insisté, dans son manuscrit, sur le problème de la torture, les comportements des tortionnaires, l'attitude des autorités à cet égard, et il a abondamment relaté les circonstances au cours desquelles il a découvert, photographié, puis transmis des documents, révélant la banalisation de cette pratique. Il explique, lors de notre rencontre, à quel point il lui semble important d'apporter sa pierre à l'édifice d'une vérité historique encore controversée : « *j'ai souvent eu peur, quand je raconte des trucs, que les gens ne me croient pas,* avoue-t-il. […] *jusqu'à Pierre Vidal-Naquet. Pendant très longtemps, Pierre a cru que j'avais volé les documents secrets pour me venger de ce Lieutenant, chef d'une harka*. […] *je n'ai absolument pas fait ça pour me venger de lui. Ca paraît étonnant que les gens aient du mal à comprendre ce que je me suis dit : "Si moi je ne le fais pas, dans cinquante ans ou un siècle, on, dira que ce n'était pas vrai !". C'est pour ça que j'ai dérobé ces documents*. […] *je ne sais pas si vous avez lu La Raison d'Etat de Pierre Vidal-Naquet, à 70%, c'est moi qui ai ramené ces documents confidentiels* »[3].

Avec Jean, c'est probablement Paul qui manifeste le plus le souci de dire sa vérité, de rapporter des faits historiques avérés, et surtout d'être cru. Et cela en prenant la peine de souligner qu'il ne peut parler que de ce qu'il a vécu et seulement de ce qu'il a vécu. Il aborde très longuement cet effet du récit lorsque je l'interroge sur deux expériences très fortes, celles des assassinats de prisonniers, dont je savais, avant notre entretien, qu'elles avaient été rajoutées à une première version de son manuscrit : « *pourquoi je ne les ai pas dites avant, je ne sais pas trop. Peut-être que je n'avais plus le courage d'aller plus loin. J'avais déjà rempli pas mal de cahiers et puis je me disais peut-être…* [un silence semble indiquer qu'il a pu hésiter à en parler pour des raisons qui demeureront inconnues mais qui se laissent deviner]. *Mais quand même,* […] *je me suis dit : "Il faut quand même montrer que la Compagnie…* [nouveau silence]. […]. *Et ça j'ai dit : "Je vais quand même le dire".* […]. *C'est quand même une chose à relater. Je l'ai relatée.* […]. *Un souci de vérité, oui, et puis de dire : "Bon, voilà, finalement, la Compagnie n'est pas aussi exemplaire que j'ai l'air de le dire."* […]. *On pourra me dire : "* […]. *A Molière, on en a exécuté pas mal !" Moi je dirai : "Pas mal, je ne sais pas, mais un, je sais*". […] *On ne nous disait pas tout*. […] *il y avait une certaine méfiance*. […] *Ca je l'ai vu, c'est vrai ça, je peux dire*. […] *Pour eux* [ses supérieurs] *je n'ai rien vu, je ne sais rien. Point barre. C'est tout. Mais moi je sais et je vais le dire*. […] *Parce que c'est vrai que c'était permis, c'était même bien vu*. […] *moi j'ai raconté ces deux choses* […] *pour la vérité, il fallait tout dire. Mais je n'ai plus autre chose à dire. C'est tout* »[4].

Moins grave est cet autre exemple que Paul utilise pour insister sur l'importance que revêt à ses yeux le fait de dire la vérité et surtout les bénéfices qu'il retire à être cru. Alors qu'il

[1] Ibid, p. 1118.
[2] Ibid, p. 1091.
[3] Ibid, p. 1126.
[4] Annexe n° 8, p. 1064-1065.

m'explique qu'il n'a « *pas la prétention d'être un écrivain* » mais de raconter simplement ce qu'il a vu, souffert, aimé et pas aimé, selon ses propres mots, il souligne la citation qu'il a obtenue après une opération militaire réussie. « *Eh bien, cette citation*, me dit-il, *il n'y a pas un mot de moi. C'est lettre par lettre ce que…* [la suspension peut être entendue comme voulant en désigner l'auteur]. *J'ai dit* [il parle ici de ses amis] : *"Si vous ne voulez pas me croire* […] *tenez, la voilà. Vous voyez ?" Ils ont dit : "On n'a jamais douté !" Mais j'ai dit : "* […]. *J'aurais pu me mettre une citation à l'ordre de l'Armée ou autre chose*." […]. *Ce n'est pas mon truc*. […]. *Je n'ai pas inventé. Je n'ai rien inventé* »[1].

Lorsque j'interroge à son tour Philippe sur son souci du détail, de l'exactitude, et que je lui demande s'il s'agit d'un souci d'historicisation, il acquiesce aisément. « *C'est vrai que ça m'a habité quand j'ai rédigé*, me répond-il. *Replacer le petit évènement Philippe, parce que c'est un petit évènement, il ne faut pas non plus charrier, le replacer dans le contexte, ah oui* […] *je voudrais quand même que mon travail* […] *puisse servir. Et donc, pour intéresser, je crois, le lecteur, il faut aussi dire : "Ce n'est pas parce que Philippe a vécu ça, mais voilà ce qui se passait autour",* […] *les réflexions, comme vous l'avez vu, naviguent aussi bien sur le plan de l'amitié* […] *que sur le plan de la politique, sur le plan de la douleur que j'ai éprouvée à différentes occasions, mais les replacer dans un contexte, effectivement, historique, oui, là vous avez totalement raison. Vous mettez le doigt sur quelque chose qui est vrai*. »[2]

Enfin, quand je sollicite Denis, pour savoir s'il éprouve une certaine satisfaction à contribuer à l'écriture de l'Histoire, en apportant, notamment, certaines informations encore méconnues, en tout cas des non-spécialistes, il reste pour sa part un peu dubitatif. Peut-être est-ce parce qu'il est le plus "jeune" dans l'écriture (il a rédigé son manuscrit en 2008 soit plusieurs années après les autres et seulement un an avant notre entretien), toujours est-il qu'il me répond ainsi : « *Je n'en sais rien, là, je ne peux pas arriver à faire le point dans ma tête.* […] *Peut-être que ça se décantera* »[3].

➢ D'un savoir historique à un savoir de vie, un second pas est franchi

Au-delà de la production de savoirs sur un évènement historique majeur de l'Histoire de la France du XXème siècle, certains narrateurs ont aussi manifesté le souci de transférer les enseignements que la guerre leur a donnés dans la vie en général. Comme si elle n'avait pas été totalement vaine, comme s'ils pouvaient en extraire des leçons pour donner un axe à leur existence, et leur permettre de faire face aux épreuves suivantes, munis d'un bagage précieux. C'est le cas de Philippe, chez qui apparaît dès notre premier échange la volonté de produire un savoir d'espoir, lorsque je reprends le préambule de son récit où il appelle à un apaisement pour le lecteur.

Il m'explique alors que, non seulement il a été mu par ce vœu que les hommes deviennent pacifiques dans les relations qu'ils entretiennent avec les autres peuples, mais qu'ils se l'appliquent à eux-mêmes, dans leur vie de tous les jours. Et il prend son propre exemple pour montrer le processus qui a fait de lui un autre homme depuis la guerre d'Algérie. « *Je souhaite pour le lecteur*, confirme-t-il, *une lecture apaisante*. […] *même si ce que je raconte n'est pas forcément drôle, bien, sûr, loin de là, j'espère avoir quand même apporté une petite contribution à l'espoir qu'il n'y ait plus de guerres, à l'espoir que les gens s'entendent mieux, à l'espoir qu'ils comprennent mieux l'autre. Donc, une miette de contribution à la paix dans le cœur*. […] *mon ex-épouse* […] *en me relisant ce matin, je me disais que je n'avais pas à lui vouer une haine*. […] *je me disais : "Est-ce que tu es capable d'appliquer ce que tu as marqué*" »[4]. Et il ajoute, avec une émotion palpable, dont il pressent d'ailleurs que je l'ai

[1] Ibid, p. 1086.
[2] Annexe n° 7, p. 986.
[3] Annexe n° 10, p. 1147.
[4] Annexe n° 7, p. 957.

remarquée, qu'il regrette « *cette envie que nous avons toujours de dire : "L'autre m'a donné un coup de poing, je vais le lui rendre", excusez-moi* »[1].

Cet espoir, qu'il a acquis à la fois durant son expérience de la guerre mais sans doute en rapportant les faits, et en y réfléchissant grâce à l'écriture puis à ses relectures, il éprouve à nouveau l'envie de le transmettre, plus tard dans l'entretien. En effet, lorsque je lui demande si le comportement odieux du cuisinier de son unité l'a amené à s'interroger sur lui-même, et sur une éventuelle propension cachée à se conduire ainsi dans d'autres circonstances, il décline cette proposition avec humour. « *Je ne crois pas* [rire], *c'est terrible vos questions. Mais du même coup, c'est intéressant. Non, je crois que je suis trop élitiste quelque part, trop orgueilleux certainement, peut-être raciste, pour me dire : "J'appartiens à la même race".* […] *Je ne suis pas allé jusqu'à un dégoût personnel de l'humanité. On peut le voir dans un autre sens, c'est une exception*. […]. *La plupart des autres ne sont pas comme ça, la preuve c'est que sur cinquante bonshommes, une Section, je n'ai pas vu de cas vraiment délictueux.* […] *finalement, c'est rassurant, parce que pour aller dans le domaine de l'évaluation, de la statistique, j'ai vu un gars, deux gars, trois gars sur une Compagnie de deux-cent cinquante bonshommes*. […] *moi je pense franchement que dans l'humanité, si on n'arrive pas à tirer une impression de "plus" de la plupart de l'entourage, de la plupart de nos drames, de la plupart de l'heureuse partie de la vie qu'on vit, c'est suicidaire* »[2].

Ce message d'espérance est également partagé par Paul. En effet, il évoque spontanément la perte de son enfant, alors que j'avais préparé une question pour la fin de l'entretien afin que cela ne vienne pas "plomber" notre échange. Et s'il le fait, c'est pour expliquer que, malgré l'extrême difficulté que ce récit dans le récit avait représenté pour lui, il avait le devoir de donner un signe fort à ses petits-enfants. « *Je montrais aussi*, dit-il, *que la vie est faite de ça. Il y a des bons moments, il y a des mauvais moments. Mais si on avait été plus loin* [dans l'autobiographie] *on aurait eu beaucoup plus de bons moments que de mauvais moments* ». Et il ajoute comment il a tenu à signifier qu'il avait appris que la vie était faite d'autre chose que de noirceur : « *leur montrer qu'il ne faut pas désespérer, que lorsqu'il y a des mauvais moments, il faut se dire qu'à la suite il y aura des bons*. […]. *Il ne faut pas baisser les bras* […] *les mauvais moments, ça passe* […] *heureusement, ce sont les meilleurs souvenirs qui restent* ».

Enfin, il s'adresse encore plus explicitement à la troisième génération en concluant cette partie de son propos par son intention, très claire : « *Je voulais leur montrer aux gamins : "Vous voyez, on peut commencer très très mal et puis ça ne veut pas dire que la vie est foutue"*. […] *on fait le Service, on rentre à la maison, malheureusement, ce n'est pas toujours facile au démarrage quand il arrive un pépin, mais on repart et la vie reprend et c'est reparti pour cinquante ans* »[3].

➢ D'un savoir acquis à un savoir produit ou la valeur de la transmission

Il n'y a d'intérêt à avoir acquis un savoir propre à diriger son existence que s'il peut être partagé et, notamment, avec les générations montantes. C'est la raison pour laquelle la plupart des narrateurs, en tout cas ceux pour lesquels les effets du récit commencent à être suffisamment analysés, ont parlé des bénéfices qu'il y aurait à transmettre. Chez Philippe, ce devoir de transmission est très présent et, au cours de nos échanges, une réflexion s'engage sur deux notions voisines que sont le devoir de mémoire et le travail de mémoire. Il choisit tout d'abord la première, tout en reconnaissant qu'il est peut-être également mu par la seconde. « *La différence entre les termes, que je perçois aujourd'hui*, assure-t-il, *je ne me suis pas posé la question, je ne pense pas, il n'empêche que la notion du devoir m'a habité. J'espère à mon niveau transmettre quelque chose et j'ai un devoir de transmettre un vécu pour, quelque part, apporter un milliardième d'amélioration de l'avènement de la société. Il y*

[1] Ibid.
[2] Ibid, p. 984.
[3] Annex n° 8, p. 1079.

a un devoir. […] [silence]. *Je cherche* […]. *Oui, le devoir est quelque chose d'altruiste, finalement, le travail est plutôt égoïste quelque part, le travail c'est une façon de se cultiver, le devoir, c'est la nécessité, le besoin, comme on veut, de transmettre aux autres* »[1].

Plus tard, après qu'il s'est essayé à définir ces deux mots, il revient à son souhait et à son espoir de transmettre en empruntant à la fois au champ lexical de la santé, d'une nature nauséabonde, et à celui du droit de succession. « *On souhaiterait que la blessure se cicatrise*, explique-t-il, *et puis en même temps, ce n'est pas sain de refermer une plaie, enfin il faut la refermer mais qu'il y ait encore un drain qui permette de dire*. […]. *Ce serait retourner au statu quo ante, la surface de l'étang tranquille* […]. *Mais il y a une telle boue au fond de cet étang qu'il faut aussi savoir qu'elle existe*. […] *remuer la boue d'une façon telle que l'on puisse la léguer à l'Histoire, pour qu'elle en tienne compte, pour qu'elle en tire une leçon, oui. Ce ne serai pas sain de refermer tout ça : "Prends ta valise, c'est terminé, les Algériens se débrouillent comme ils peuvent, ce n'est plus notre truc, on l'a vécu, n'en parlons plus".* [Silence] […]. *Là, on est dans le devoir, effectivement* »[2].

Vers la fin de notre entretien, lorsque je lui demande si le dernier chapitre de son manuscrit, situé au carnaval de Venise, évoque le monstre en chacun de nous qui avance caché derrière le masque, il commence par réfuter ma proposition. Puis il verse à notre échange la figure double de Dr Jekill et Mr Hyde, considérant que l'humanité se doit d'endosser la part de responsabilité qui est la sienne dans les évènements collectifs qui lui arrivent. « *Il faut de la repentance*, affirme-t-il. *C'est trop facile de dire : "Nous ne portons pas la responsabilité d'Auschwitz", quelque part, on en porte la responsabilité parce que, quand on a appliqué la milice, c'étaient déjà les préliminaires, donc oui, on voudrait bien que nos enfants ne portent pas cette culpabilité, mais en même temps, on voudrait qu'ils sachent, et qu'ils sachent bien, et ma petite réflexion, elle remplace la leçon de civisme qu'on avait dans nos écoles primaires* […]. *Et qui a disparu. Dont on regrette qu'elle ait disparu* »[3].

Paul, pour sa part, explique avec beaucoup de simplicité quelle a été son intention de base et, tout compte fait, il me dit qu'il ne s'agissait pas pour lui, du moins initialement, de raconter la guerre d'Algérie telle qu'il l'avait vécue, mais plutôt son Service National, dans lequel s'inscrivaient ses deux séjours en Algérie, l'un pour l'Ecole des Officiers de réserve, l'autre pour son affectation au commando de chasse. D'ailleurs, tout comme Jean, son manuscrit couvre l'ensemble de son temps d'incorporation au Contingent, même si je n'ai étudié et placé en annexes que ce qui débute à sa participation au conflit algérien. « *Ce que je voulais développer*, m'affirme-t-il, *c'est un Service Militaire complet, raconté aux enfants qui n'iront, eux, peut-être jamais au Service Militaire*. […]. *Qu'est-ce que c'était, à la fin du XXème siècle, le Service Militaire en France*. […]. *C'est pour ça que j'ai dit : "Je vais laisser ça". Ca passera aux petits-enfants qui, peut-être un jour, diront : "Tiens, mon grand-père il avait fait ça. Tu n'as qu'à lire"* »[4].

Et il regrette que ses propres grands-pères n'aient pas pu, pas voulu, probablement surtout pas pensé à faire la même chose en sa direction : transmettre. Lorsque je lui dis avoir repéré son souci d'exactitude, il rectifie : « *de vérité*. […] *et de faire comprendre le vécu du Service, quoi*. […] *C'est pour ça que ça a démarré et puis bon, je suis content de l'avoir fait parce que ça restera dans la famille. Et puis, si un jour on arrive à en reparler, encore, que l'Algérie était française, et qu'on a perdu…, qu'on a fait la guerre, on pourra dire : "Ah, ben mon grand-père avait fait ça". Si mon grand-père avait écrit quelque chose à la guerre 14, j'aurais bien aimé le garder* »[5].

Pour conclure sur ce point, je reprendrai une phrase prononcée par Jean dans la dernière partie de notre entretien. Alors qu'il insiste sur la prise en compte du point de vue des appelés, pour continuer à écrire l'Histoire de la guerre d'Algérie, il fait part de son objectif premier, à

[1] Annexe n° 7, p. 1006.
[2] Ibid, p. 1010.
[3] Ibid, p. 1013.
[4] Annexe n° 8, p. 1085.
[5] Ibid, p. 1087.

la fois dans son récit, et dans les rencontres que celui-ci lui a permis de faire ensuite. « *Moi, à chaque fois, je l'ai dit à tous les Historiens que j'ai vus : "Poussez vos étudiants à travailler là-dessus parce qu'on a 70-75 ans ou plus, demain on ne sera plus là"* »[1].

Après un effort de recherche, les narrateurs ont eu envie de faire connaître ce qu'ils avaient traversé. Paul a l'impression d'avoir pu ouvrir les yeux des personnes candides, d'avoir réussi à expliquer ce qui pouvait paraître choquant à des non avertis et, ce faisant, d'avoir démontré qu'il n'avait pas commis de faute. Quant à Jean, il a tenu à expliquer que l'on pouvait tour à tour craquer ou résister et se pose aujourd'hui en spécialiste de ces questions.

Parmi les connaissances à transmettre, j'ai repéré les informations à caractère historique. Jean et Paul affirment avoir voulu apporter des preuves de ce qu'ils avançaient, de peur de ne pas être crus. Philippe et Jean ont souhaité contribuer à alimenter le travail des Historiens.

Mais certains narrateurs ont voulu également transmettre un savoir de vie, un savoir du vivre ensemble. Ainsi, Philippe comme Paul ont voulu délivrer un message d'espoir : le malheur ne succède pas forcément au malheur et les leçons du passé peuvent servir.

Ils ont aussi parlé de leur devoir de transmission aux générations futures. Philippe a évoqué vouloir léguer à l'Histoire ce qu'il a découvert sous la surface de l'eau et a plaidé pour la repentance et le civisme. Paul a souhaité raconter une page tournée de l'Histoire du XXème siècle, après l'abandon du Service Militaire obligatoire, et a plaisir à savoir que son récit pourra passer de main en main dans sa filiation, chance que lui n'a pas eue. Jean insiste sur l'urgence qu'il y a à transmettre tous ces savoirs, historiques, expérientiels, de vie tout simplement.

30.3. En profiter pour se découvrir

J'ai déjà eu l'occasion de dire que Jean est probablement celui des quatre anciens appelés qui s'est le plus "cherché" durant cette guerre. Parti très jeune, il était aussi celui qui avait quitté le système scolaire le plus précocement, mais aussi celui qui, compte tenu de son éducation, était sans doute le plus écartelé entre des positionnements contradictoires à l'égard de la guerre. C'est la raison pour laquelle il occupe une place prépondérante dans ce sous-chapitre, qui montre que la connaissance acquise est aussi une connaissance de soi.

➢ Une ambiguïté biographique

Jean profite en effet de notre entretien pour m'expliquer toute l'ambivalence qui a jalonné son parcours personnel et qu'il a pu mesurer au fil du temps. « *Je suis né dans une famille très modeste, pauvre, mes parents étaient de simples ouvriers, avec un père communiste* […] *élevé lui-même par un beau-père qui était anarcho-syndicaliste. Donc, j'ai été élevé dans une culture de la Résistance quelque part. Et dès mon adolescence, effectivement, j'étais plutôt du côté des Indiens que du côté des Tuniques bleues. Ca a été important parce qu'effectivement, c'est cela qui sous-tend que, à partir du moment où je prends connaissance vers 17-18 ans (j'ai 15 ans quand la guerre d'Algérie commence) que je vais peut-être partir faire la guerre, je n'ai pas du tout envie d'aller là-bas. Avec déjà, au départ, tout de même, cette ambivalence, c'est-à-dire : "J'y vais, j'y vais pas et surtout pourquoi ?", parce que je n'ai pas du tout envie d'aller me taper sur la gueule avec des Algériens qui ne m'ont rien fait, eux. Donc je crois que c'est un peu mon éducation : une mère catho, une éducation un peu "vieille France", c'est-à-dire être bien dans ses bottes, ne pas dépasser, mais en même temps quelqu'un d'un peu marginalisé tout de même*. […]. *Nous étions en Normandie, donc Parisiens et réfugiés* […] *parce que, mon père ayant fait la guerre 14-18, ils avaient envoyé les anciens combattants par peur des représailles des nazis. Et donc on était un peu*

[1] Annexe n° 9, p. 1122.

marginalisés parce que mon père était […] *mutilé de guerre à 112%* […], *ouvrier, il était communiste, donc il avait tous les défauts dans une ville comme A.* »[1].

Cette contradiction entre une culture communiste et pieuse, entre un esprit résistant et la banalisation de la guerre, il l'exprime à nouveau quelques minutes plus tard lorsque je l'interroge sur l'influence qu'aurait pu avoir la proximité de la Seconde guerre mondiale sur son comportement en Algérie, puis sur sa façon de le raconter. « *J'avais tout de même 5-6 ans à la fin de la guerre 39-45, donc c'était très présent chez moi*, m'explique-t-il. *Mon père était certainement un Résistant, bien que ma mère ne veuille pas en parler* […]. *Effectivement, je crois que c'était très présent chez moi* […]. *Les horreurs, on savait ce que c'était que les camps, on savait ce que c'était que la torture, les exécutions sommaires, les camps de la mort et tout ça. Quand on nous a montés dans les wagons à bestiaux, on était serrés les uns contre les autres, peut-être qu'on a pu associer sur la déportation des Juifs.* […]. *Donc, je crois que l'Histoire de la guerre mondiale était très présente de notre côté. Il y avait aussi* […] *des milliers de guerriers, c'est-à-dire depuis plusieurs générations, depuis des siècles en fait : mon père, mon grand-père, etc, tout le monde avait combattu. Il y avait eu la guerre de 70, celle de 14-18, 39-45* […] *et puis moi, qui étais en Algérie. Et ça semblait presque normal en quelque sorte* »[2].

Il revient d'ailleurs sur cette contradiction entre les valeurs familiales brandies haut et fort, et une certaine fascination pour le combat, qui a fini par le mener dans une unité combattante disciplinaire. « *Je pense, qu'effectivement, mon inconscient m'a joué des tours*, me raconte-t-il, *dans la mesure où, comme je le dis, ma grand-mère paternelle disait que* […] *les garçons, c'était de la chair à canon. Et donc, c'est quelque chose de très fort dans ma famille parce que* […] *mon père, mes oncles, mes demi-frères, etc, disaient pis que pendre de l'Armée et de la guerre mais tous y avaient été. Et moi, j'étais tout de même effectivement planqué dans un bureau* […]. *Et puis je pense* […] *que ce n'est pas facile à dire, c'est pour ça que je l'ai écrit d'ailleurs* […] *peut-être qu'à un moment donné, je m'emmerdais* […] *c'est peut-être aussi le côté un peu macho que l'on peut avoir à une vingtaine d'années en se disant : "Et pourquoi pas moi ?". Et peut-être aussi avec, la culpabilité, suite à ces trois semaines d'enterrements, de me dire : "Tout de même, il y a des mecs de ton âge qui, eux, vont dans le djebel et se ramassent des bastos dans la tête". Alors, je crois que je l'ai dit quand je l'ai écrit, c'est une intuition* […] *: "Sur le plan familial, tous les hommes y vont, pourquoi tu n'irais pas ?"* […] *peut-être aussi que j'ai eu envie d'aller voir* […]. *Je crois que ce sont des choses qu'il faut accepter*. […]. *Tout n'est pas noir et tout n'est pas blanc* »[3].

Plus loin dans l'entretien, il tente à nouveau de faire des liens entre son éducation et la manière dont, globalement, il s'est comporté, même si, parfois, il a pu s'abandonner à une certaine violence. « *Je veux dire*, assène-t-il, *que moi j'ai eu de la chance d'avoir un père communiste. Avec mon père et ma mère, avec l'école laïque certainement aussi, avec mes lectures, tout cela faisait que j'avais une certaine conception de la vie et que je n'avais pas envie de basculer dans le camp des salauds*. […]. *C'est quand j'ai commencé à faire psy que je me suis rendu compte et en écrivant aussi le bouquin après*. […]. *Sur le coup, je ne comprenais pas*. […]. *En même temps, je comprenais, parce qu'on avait les nerfs à vif, on était dans une situation difficile, stressante, très stressante* […]. *Et moi, j'avais juste vingt ans. Mais je n'ai jamais participé quasiment, si une autre fois, deux fois je me suis battu*. […] *je crois que c'était un exutoire, une façon de décompresser.* »[4]

Cette violence, qu'il a découverte à cause de cette situation extrême, il l'explique également par la culture dominante dans laquelle, par-delà sa famille et son entourage, il a baigné comme toute sa génération, celle du machisme, de la "virilité mal placée". « *Je crois*, me suggère-t-il, *qu'on a été élevés dans cette presque religion, j'ai envie de dire.* […]. *Mais il y avait ce côté, effectivement, macho : il fallait picoler et puis je crois que tout de même, là-*

[1] Ibid, p. 1091.
[2] Ibid, p. 1093.
[3] Ibid, p. 1105.
[4] Ibid, p.1103.

bas, il en restait quelque chose. Mais j'ai envie de dire, ça ne durait pas toujours très longtemps. Parce qu'on savait les gens qui, au combat, étaient courageux. […] *d'ailleurs, je le raconte dans mon livre, les gens m'ont cherché bagarre jusqu'au jour où il y a un des types qui avait été en prison avec moi à T. qui a dit : "Arrête, si tu t'attaques à celui-là, tu vas t'en prendre plein la gueule"* [rire], *alors que ce n'était pas vrai, je ne suis pas du tout comme ça. Mais il y avait tout de même ce côté frimeur, un côté très très machiste, qu'on retrouvait beaucoup, effectivement, dans certains groupes, les paras, par exemple* ».

Il trouve aussi un sens à sa violence intérieure, que la guerre lui a révélée, dans ce tiraillement personnel entre, d'une part une hiérarchie militaire qu'il vomit, et de l'autre une culpabilité sourde d'avoir finalement accepté ses ordres. « *C'est quelque chose qui m'a poursuivi jusqu'à mon analyse*, dit Jean, *où j'ai pu faire la part des choses, en disant qu'il y avait peut-être une violence de ma part mais que l'Armée m'avait inculqué des trucs !* […] *quand je suis arrivé à l'Armée, à vingt ans, je voulais que l'on nous respecte.* […] *je n'étais pas capable, je n'étais pas assez mûr à ce moment-là pour comprendre qu'effectivement il y avait ça, je pense, aussi*. […] *j'étais dans une situation où je me disais sans cesse : "Là, tu n'aurais jamais dû partir" et le fait aussi de ne pas avoir eu du courage, parce que j'avais envisagé de partir à l'étranger.* »[1]

Fort heureusement, Jean n'a pas découvert que des zones d'ombre en lui, il a aussi rencontré un homme capable de faire face, en gardant la tête froide, aux faits les plus menaçants. Du reste, il parle parfois encore de lui comme d'un autre, comme s'il lui fallait produire un effort pour se convaincre qu'il s'agit bien de lui quand il évoque cet homme lucide : « *l'Armée m'a appris quand même que j'avais des neurones qui fonctionnaient un peu plus vite que la moyenne* […]. *Je me suis retrouvé avec quelqu'un, un Normand, quelqu'un d'A., et donc effectivement c'était moi sans être moi* […] *j'ai l'impression qu'il y avait quelqu'un, presque, qui agissait à ma place, en disant : "Surtout, tu fais ci, tu fais ça".* […] *ce n'est pas un dédoublement de la personnalité, je n'irai pas jusque là, mais effectivement, je pense que c'était un mécanisme que j'avais mis en place contre la peur, sûrement, et puis pour la survie aussi quelque part* »[2].

- **Une identité en question**

Le deuxième à avoir évoqué directement cet effet de découverte de soi est Philippe, probablement parce qu'à l'instar de Jean, il est parti au Service National dès la fin de ses études secondaires, et n'a pas poursuivi d'études supérieures, toujours regrettées. Il est donc probablement moins mûr que Denis et Paul, tous deux étant passés par l'Ecole Normale, tous deux ayant été sursitaires, du moins s'en est-il toujours convaincu.

Lorsque je l'interroge à ce sujet, il en atteste sans hésiter et convient qu'il a pris conscience de cet effet bénéfique grâce à l'écriture de son manuscrit, même si le vécu de la guerre d'Algérie en avait déjà constitué la première étape. « *Oui, par la force des choses*, me répond-il. *Je ne le savais pas au départ. C'est bien évident que ça pousse à scruter un petit peu l'intérieur, oui, à réfléchir sur tout ce que l'on a dit à l'instant*. […]. *Alors là, incontestablement, j'ai découvert effectivement un peu plus ce que j'étais. Et on en revient sur vos questions initiales, à savoir qu'on s'explore d'autant mieux qu'en même temps on se libère. Et inversement d'ailleurs.* […]. *S'il y a eu quelque chose* [rire], *c'est atroce de dire ça, s'il y a eu quelque chose de bénéfique dans cette guerre d'Algérie, enfin dans le vécu en tout cas, c'est peut-être ce niveau-là aussi. Mais je dis quelque part que c'est malheureux mais d'avoir vécu la guerre, c'était un bien quelque part*. […]. *J'étais…oui, j'étais content. C'est peut-être la seule page que je ne refermais pas immédiatement* »[3].

Parlant des effets de documentation que l'aventure biographique a produits, et des découvertes qu'il a faites à cette occasion, il emploie à son sujet le mot de construction, tout

[1] Ibid, p. 1100-1101.
[2] Ibid, p. 1101.
[3] Annexe n° 7, p. 959.

en relativisant la portée de son écriture : « *c'est une construction, ce n'est pas une reconstruction de moi-même, il ne faut pas charrier* [rire] »[1] s'amuse-t-il.

Plus loin dans notre entretien, reprenant une des phrases écrites dans son récit (« *Nous n'étions pas très sûrs de notre identité véritable* ») et le questionnant sur ce qu'il avait voulu dire, il m'explique pourquoi il avait étendu son propos à tous ses camarades. « *Il faut se retremper aussi, dans une génération qui n'était pas la génération actuelle, où on évoluait moins rapidement que maintenant, à un tas de plans, si vous voulez, et notamment au plan politique.* […]. *Et donc, on n'était pas sûrs de notre identité. Je crois que je voulais dire que, oui, on se découvrait là, face à cette guerre. On se découvrait dans un rôle, on découvrait aussi la vie quelque part. On ne s'attendait pas à ça, finalement, quand j'essaie de me plonger… je crois que la première image que vous citiez tout à l'heure, à savoir celle de la protection, c'est peut-être celle-là la prééminente, parce qu'on ne s'attendait absolument pas à ce que ce rôle de protection, entre guillemets, devienne un rôle de, comment j'ai dit ?, de garde-chiourme* […]. *Donc notre identité, on ne la connaît pas. On ne la connaît pas au niveau personnel parce qu'on n'a pas beaucoup de recul, parce qu'on est dans une génération qui n'a pas beaucoup de recul, qui n'a pas beaucoup encore le choix…, de mûrissement !* […]. *On est dans le cas de gens qui rentrent des colonies et qui ont eu la belle vie. Alors on leur dit : "Ben, il faut reprendre l'uniforme pour aller là-bas". Bon, ouais. "Il y a quelques bandits, là, qui tendent des embuscades mais, de façon générale, il faut protéger la population". Je crois que je reviens là-dessus parce que ça ne me semble pas, avec la distance, trop idéaliste. Et donc, ni au plan personnel, intrinsèque, ni au plan du rôle du soldat, on ne sait exactement ce que l'on est*. […]. *On n'est pas vraiment des combattants, on ne sait pas* »[2], dit-il enfin, lui qui, aujourd'hui, a compris ce qu'il était venu faire en Algérie et qui lui avait été soigneusement caché.

La formation n'a donc pas porté que sur les seuls évènements historiques. J'ai en effet identifié des effets de connaissance de soi, surtout pour Jean, à qui la réflexion a permis de comprendre son ambivalence, sa violence, mais aussi son intelligence des situations, et qui lui a permis de se déculpabiliser.

Dans ce premier chapitre portant sur les effets produits par l'écriture, par l'existence même du récit et par ce qu'il déclenche, il est ressorti très nettement, chez trois des narrateurs, des "motivations-espoirs-bénéfices" qui ont trait à la connaissance.

En outre, même si la pudeur et la modestie ont pu les freiner dans l'expression de leur fierté, il est apparu beaucoup de remarques concernant les effets liés à l'estime d'eux-mêmes et certaines également, bien que moins abondantes, sur le soulagement d'avoir pu raconter. C'est ce dont la poursuite de cette recherche a traité dans les pages suivantes.

[1] Ibid, p. 1014.
[2] Ibid, p. 978.

Chapitre 31
Des narrateurs sortis grandis des épreuves

Nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité.
Nietszche

La deuxième grande catégorie d'effets produits par l'écriture de leur récit de guerre, et dont les auteurs parlent volontiers, est celle qui se rapporte davantage à leur intimité, à leur subjectivité, à leur construction ou reconstruction personnelle. La place occupée par Denis y est beaucoup plus grande, lui qui a écrit le dernier, ce qui laisse à penser que chronologiquement, c'est peut-être par ce type d'impact que les sujets d'une situation extrême passent en premier lieu quand ils racontent leur histoire.

J'ai voulu répertorier ici tout ce que les auteurs des récits ont identifié comme susceptibles de leur avoir redonné de la force, d'avoir cautérisé une blessure ou d'avoir atténué les séquelles de leurs traumatismes.

J'ai pu recenser trois grands types d'effets pouvant enclencher ou contribuer à un processus de réparation des préjudices occasionnés. Comme dans le chapitre précédent, j'ai essayé de les classer selon un ordre temporel qui n'est pas nécessairement celui selon lequel les effets sont apparus chez les sujets, mais qui facilite, je le crois, la compréhension.

31.1. Le bonheur de la libération

La libération a un double sens : elle signifie le retour du soldat à la vie civile et elle désigne l'effet de bien-être qu'il y a à se vider d'un lourd poids en l'évacuant de multiples façons mais, notamment, et c'est ici le cas, par l'expression de ce qui pèse. Si l'on envisage les bienfaits de l'écrit sur un axe temporel virtuel, ce serait par ce soulagement à être rentré et par celui de pouvoir s'épancher que débuteraient les apports de l'écriture.

➢ Apprécier à sa juste valeur le fait d'être toujours là

Cela semble sans doute évident, à qui écoute raconter la fin d'une guerre, mais sans doute est-ce plus complexe qu'il n'y paraît, tant la culpabilité du survivant vient parfois supplanter la joie d'avoir survécu. Philippe en parle, lui qui, après avoir écrit ce qu'il a vécu, a pris pleinement conscience de sa chance. « *Il y a eu un minimum d'éducation militaire pour arriver les mains dans les poches*, m'explique-t-il. *Après, on a été rapidement dans le Nord-Constantinois, je crois que le danger, que ce soit à la guerre ou que ce soit sur l'autoroute, on ne l'estime jamais à sa juste mesure*. […]. *Et surtout quand on est en bande, on est jeune, on a envie de rigoler. Bien sûr, on sait qu'il y a eu des attentats, on sait qu'il y a des rebelles. Je le raconte, je crois, à un moment donné, je monte dans un camion à côté du chauffeur, il dit : "Ben, tu vois, une fois qu'on est passé dans le coin, il y a eu des balles qui ont percé le blindage"* […] *la carrosserie en tout cas. Donc le danger, on l'évoque, mais on ne le connaît pas vraiment.* […]. *Vous savez, c'est assez miraculeux, quand je parle de survie, c'est ça*. […] *je vous certifie que, avec le recul, et on en parle encore, notamment avec ce camarade de Dax, on est passé à travers, je ne sais pas comment. C'est une chance inouïe, qu'on a eue de rentrer, parce qu'on n'était pas bien équipé, parce qu'aussi on traînait les pieds et on a été porté sur des zones de combats qui étaient extrêmement dangereuses. On s'en est sorti* »[1].

En outre, cette chance d'être rentré lui a permis, plus tard, bien plus tard, de retrouver une partie des amis avec lesquels il avait fait son Service dans la Coloniale puis en Algérie : « *au niveau de l'amitié, c'est assez fabuleux, sutout que se retrouver, à nos âges, si vous permettez, on a éliminé l'espèce d'intolérance qu'on a quand on est plus jeune* ».

[1] Annexe n° 7, p. 960.

D'ailleurs, lorsque je lui demande si le plaisir produit par l'écriture est de même nature que celui éprouvé par les retrouvailles, Philippe évoque le bonheur d'avoir pu obtenir l'aide de ses amis. « *Je n'aurais pas pu effectivement en rester là*, pense-t-il. *Enfin si, je pouvais en rester là mais je n'aurais pas obtenu la collaboration* […] *de deux ou trois camarades* […] *les Archives de Vincennes ne suffisaient pas. Il fallait encore des choses très personnelles. Si mon récit peut paraître intéressant, s'il peut paraître vivant, c'est parce qu'il y a mes propres souvenirs, les notes que j'avais prises, comment j'ai pu illustrer ce récit* […] *mais aussi le fait que j'ai obtenu la coopération de trois copains, c'est très important.* […]. *Par ailleurs, et je crois que j'en parle quelque part, il y a ce terme que je n'ose pas trop employer parce qu'il paraît militariste aussi, le terme "fraternité d'armes* " […]. *On a côtoyé la mort ensemble, on a côtoyé le risque ensemble, on a vécu les choses douloureuses mais certaines, heureusement, où on a ri. C'est quelque chose qui est* [silence], *dans un certain nombre de cas, indéfectible* […]. *Donc, c'est une grande satisfaction !* […] *d'abord ça a débouché sur un certain nombre d'activités* […]. *Donc je veux dire que oui, au niveau de l'amitié, et c'est pour ça que je me suis étendu aussi sur l'amitié, c'est assez fabuleux. Surtout que se retrouver à nos âges, si vous permettez, on a éliminé l'espèce d'intolérance qu'on a quand on est plus jeune où on n'admet pas l'autre* »[1].

A cette joie rétrospective d'être rentré et plutôt en bon état, Paul se laisse aller aussi. Alors que je l'interroge sur les reviviscences dont il a été l'objet à son retour, et plus tard dans sa vie, il relativise son malheur. « *C'étaient des souvenirs*, nuance-t-il, *et comme, finalement, personnellement, je m'en suis bien tiré, comme certains sont revenus en fauteuil roulant, un pied en moins, tu reviens entier donc tu te dis, même si ce sont des fois des choses qui te font peur encore ou qui t'émotionnent, tu te dis : "Ce ne sont quand même que de souvenirs. Ce ne sont quand même que des rêves*. […] *Ca ne peut pas me tuer, non* »[2]. Nietzsche n'avait-il pas écrit que ce qui ne tue pas te rend plus fort ?

- **La libération, le soulagement, le dépôt d'un fardeau**

Si j'ai commencé à nouveau par Philippe, c'est parce que c'est lui qui met le plus en évidence cet effet de "décharge" que produit la mise en mots, peut-être parce que, comme je l'ai déjà rapporté en maintes occasions, il est celui qui a le plus regretté une certaine candeur qui l'habitait durant la guerre. Ainsi, dès la première page de son récit, il affirme vouloir une lecture apaisante et à ma première question, il s'explique de cet espoir : « *se libérer de souvenirs difficiles*. […]. *Je pense*, ajoute-t-il, *que ça évite, peut-être, à la limite, une psychanalyse. Donc ça, c'est apaisant. Pour parler de moi, immodestement, je dirais que de ce côté-là, c'est absolu* »[3].

D'ailleurs, lorsque, quelques minutes plus tard, je m'autorise à lui demander s'il a décrit toutes les « *obscénités côtoyées* », pour reprendre ses termes, ou s'il en a conservées par devers lui, il répond très nettement : « *Ah non, je n'en ai pas gardées, non*. […]. *Je me suis vidé complètement* »[4].

Du reste quand il revient sur le choix qu'il avait fait à son retour de faire une croix sur le passé, espérant ainsi pouvoir échapper aux cauchemars, il concède que cette stratégie n'avait pas été tout à fait opérante. Je savais, admet-il, « *toutefois, que cette boîte de Pandore, elle risquait toujours de se rouvrir. La preuve, c'est qu'elle s'est rouverte un jour, et que ça fait du bien néanmoins. Sans que ça m'ait trop nui, j'ai pu la rouvrir*, […] *ça m'a libéré, c'est certain* »[5]. Et, tout près de la conclusion, il lance de nouveau ce message d'espérance pour ceux, peut-être, qui n'ont pas pu comme lui se soulager de leurs pesants souvenirs. « *Donc, moi, j'ai beau, comment dirais-je, traîner derrière moi quelque chose de lourd, dont je vais*

[1] Ibid, p. 1011.
[2] Annexe n° 8, p.1081.
[3] Annexe n° 7, p. 957.
[4] Ibid, p. 960.
[5] Ibid, p. 977.

essayer de me libérer, dont je me suis libéré, on peut dire aussi comme ça, en même temps je suis très optimiste »[1]. Sans doute l'emploi du futur, corrigé très vite par le passé composé, trahit-il encore un chemin à parcourir pour y parvenir tout à fait mais l'essentiel est dit, dans cette conviction que, même à 75 ans, il y a encore de la place pour se "soigner" de ses blessures.

Quant à Paul, s'il reste assez sobre sur cet effet de libération, il avoue néanmoins, après avoir dit que ce sont généralement les meilleurs souvenirs qui restent de la vie, que le récit l'a aidé à se départir des plus cruels, qu'il n'était pas parvenu à chasser. « *Mais là,* admet-il, *comme j'avais encore les mauvais souvenirs à l'esprit, il valait mieux, quand même, les sortir* »[2].

Nous revenons ensemble sur quelques-uns des souvenirs les plus pénibles qu'il a racontés dans son manuscrit, et notamment sur les corps en décomposition découverts dans un *oued*, et je reprends la phrase qu'il a écrite à ce sujet : « *Peut-être qu'avoir écrit ces lignes, d'avoir confié ce pesant souvenir contribuera à gommer ces visions d'horreur ?* ». Paul répond que son souhait a été exaucé : « *Ben oui, je n'y pense pas*. […]. *J'essaye de ne pas y penser.* […]. *Je n'y pense plus*. […] *ça pourrait me revenir en cauchemar, mais non* »[3].

Alors qu'il relate l'anecdote tragique du soldat énucléé suite à un accrochage avec le FLN, et que je lui demande s'il se serait senti apte à en parler, au cas où il aurait perdu la vie dans la fusillade, il répond par l'affirmative. « *Oui, je l'aurais dit*, assure-t-il. *Je l'aurais dit parce que ça m'aurait soulagé* »[4]. Et il explique que, n'étant pas fautif, et ne l'ayant même pas désigné comme volontaire pour rejoindre sa Section, il aurait éprouvé le besoin de se libérer de sa tristesse et d'expliquer la malchance en cause dans ce drame. La question que soulève néanmoins sa remarque est la suivante : l'aurait-il raconté s'il avait commis une erreur de commandement ?

Enfin, ce sujet arrive dans l'entretien avec Denis quand je lui demande ce que lui procurait l'écriture de ses lettres à sa fiancée. Il m'explique comment le récit de la guerre d'Algérie a été pour lui une véritable évasion. Evasion, libération, l'une est illicite, l'autre autorisée, mais dans ces deux formes de "sortie" il y a en commun l'idée de quitter la prison ou le combat. « *J'étais enfermé*, raconte-t-il, en évoquant son épouse, très gravement malade, et qu'il devait soigner en permanence, *donc ça m'a permis de voyager par la pensée, de m'évader un peu. C'est ça le fond du truc* »[5].

Il me raconte également que, grand amateur de pêche devant l'Eternel, il a effectué plusieurs voyages en Norvège, seul, pour taquiner le saumon, et qu'il tenait un journal de bord. « *Je suis sûr*, m'affirme-t-il, *que les gens en bateau c'est pareil. Livré à soi-même, à l'étranger, sans personne à qui parler* […] *le papier m'aidait à cela*. […] *D'ailleurs,* ajoute-t-il, *l'histoire du journal de bord, ça veut bien dire ce que ça veut dire, finalement, ce sont les marins qui en ont le plus besoin* »[6].

En revanche, il fait bien la différence entre les récits dont l'écriture se situe dans le prolongement immédiat de la vie quotidienne, et ceux, comme son récit de guerre, qui sont réalisés beaucoup plus tard : « *raconter après, c'est autre chose. On a eu le temps de digérer, de mûrir le truc et là, j'y vois beaucoup plus clair que j'y voyais à l'époque où je tenais un journal de bord* » Et il emploie la métaphore du paysan pour l'expliquer *: « Un journal de bord, c'est travailler la terre le nez dessus et puis le reste* [le récit rétrospectif], "*regarder en arrière*", *c'est calculer comment on va faire l'assolement ou travailler un champ, c'est totalement différent, il y a plus de recul* »[7]. Et pour confirmer son point de vue, quand je reprends avec lui l'épisode où les chevaux de l'Escadron reviennent, un soir, sans leurs

[1] Ibid, p. 1015.
[2] Annexe n° 8, p. 1080.
[3] Ibid, p. 1072.
[4] Ibid, p. 1063.
[5] Annexe n° 10, p. 1139.
[6] Ibid, p. 1138.
[7] Ibid, p. 1139.

cavaliers, et que je lui demande ce que cette relation des faits a provoqué en lui, il me répond : « *Ca m'est revenu mais en moins fort* »[1]. Enfin, quand je lui suggère que le moment de l'écriture était plus apaisé, il acquiesce.

Pour lui, dont le passage à l'aventure du récit autobiographique est plus proche que pour les trois autres, le constat est fait qu'outre les effets de libération, il peut y avoir aussi des effets de distanciation que l'on peut attribuer bien sûr au temps qui passe, mais pas seulement.

Parmi la première catégorie d'effets de ce chapitre, on trouve donc le bonheur d'avoir survécu aux faits et de pouvoir être là, aujourd'hui, auprès de ses proches, et de raconter son expérience.

Les effets de libération sont aussi évidents : par exemple, Philippe parle de se vider, Paul de se soulager, Denis de s'apaiser, termes de nature très physiologique et qui peuvent laisser penser à une forme de "traitement".

31.2. L'orgueil de s'être bien conduit

Si jusqu'à présent, les effets repérés dans les entretiens ne sont pas nécessairement communs à tous les narrateurs, celui-ci est unanimement partagé. Dans un contexte âpre, violent, dangereux, opaque parfois, l'estime de soi, c'est-à-dire l'opinion favorable ou la considération que chacun de nous doit avoir de lui-même pour supporter son existence, est mise à rude épreuve. J'ai donc tenté de répertorier ici tout ce qui a pu s'exprimer en terme de fierté, au sens où le narrateur tire une satisfaction teintée d'orgueil à ce qu'il a fait ou pas fait, l'orgueil étant ici retenu dans son sens second, déjà évoqué, celui du sentiment légitime de sa valeur ou de sa dignité. J'y ai intégré la notion de revanche mais, là encore, non dans son sens commun de vengeance mais plutôt dans celui qui consiste à reconquérir un avantage perdu. J'ai également incorporé la réhabilitation de soi ou de ses semblables dont, une fois encore, jincline vers le deuxième sens, qui correspond au recouvrement de l'estime d'autrui. Autant de notions voisines qui concourent, selon moi, à fermer ou panser les blessures.

- **Avoir préservé sa dignité**

Cet effet de l'écriture est abordé, dès les premiers temps de l'entretien, avec Paul. Lorsque je lui demande quelles sont ses hypothèses concernant la difficile transmission qui a touché tout particulièrement cette guerre-là, après avoir d'abord avancé que ce conflit n'intéressait personne, il postule également que certains n'avaient probablement pas bonne conscience. Mais lui s'inscrit en faux par rapport à cette possible motivation à se taire. « *Moi*, dit-il, *ce n'est pas mon cas. J'ai fait ce que j'ai dû faire, aller chercher des gars, fouiller le djebel* […]. *Et là, dans le djebel, c'est une opération militaire, on observe, on cherche, on trouve, on est attaqué, on participe à l'opération* […]. *Avec des militaires, dont j'étais responsable, ma Section, j'essayais de faire en sorte qu'on n'ait pas de pépin !* […]. *Il y en a qui doivent avoir des remords ou qui ont la conscience qui les travaille, ça c'est sûr* […]. *Alors ceux-là ont préféré ne rien dire. Mais après, aussi, on a exagéré. A un moment donné, on ne parlait que de torture, donc tous les militaires qui avaient été en Algérie, forcément ils avaient tous torturé quelqu'un. Et ça c'est faux, ça c'est faux !* »[2].

Un peu plus tard, alors que je relève le passage où il évoque sa crainte de ne pas être à la hauteur de sa tâche de Sous-lieutenant auprès de soldats aguerris, et en particulier de Musulmans connaissant parfaitement le terrain, il me raconte avec une fierté, qui perce dans le discours comment il a traité ces derniers. « *Je n'ai pas appliqué le truc qui disait : "Les Arabes, avec eux, il faut être dur* […] *sinon ils n'estiment pas les gens"* […]. *Je n'ai jamais été dur avec eux, moi. Et chaque fois que j'ai demandé, ils l'ont toujours fait*. […] *Ca a très*

[1] Ibid, p. 1139.
[2] Annexe n° 8, p. 1024-1025.

bien marché. Non, c'est de la connerie. Mais ça, c'étaient encore des trucs que les colons disaient […] *: "Ah mais, les ouvriers, pour qu'ils travaillent, il faut être sévère avec eux, sinon ils ne foutent rien".* […]. *C'était ancré* […] *"ils ne travaillent que s'ils sont souqués".* […]. *Je n'ai pas tenu ce raisonnement-là et je n'ai jamais eu de problème*. »[1]

Lorsque je lui demande également si la solidarité qui l'unissait à ses hommes, quand ils étaient en opération, lui a procuré du bien-être au moment où il se la rappelait, Paul acquiesce. « *Oui, c'est vrai*, assure-t-il, *et puis je suis content que ça se soit passé comme ça, c'est vrai que si quelqu'un avait encore un petit d'eau dans le bidon, il était prêt à te donner à boire et des choses comme ça, porter un sac. Moi il m'est arrivé de porter le sac d'un soldat musulman qui était HS complètement, pourtant on dit qu'ils sont solides comme des chèvres mais ils sont comme les autres. Le jour où ils ne sont pas en forme* […] *ou malades. Bon, ben, j'ai porté le sac, je pense que les gars, si pour moi ça avait le cas, ils auraient fait pareil*. […]. *Non, moi je n'ai jamais eu d'histoires avec mes soldats* […] *ils pourront peut-être critiquer des fois : "Au lieu de nous mettre dans un bon coin en embuscade, il a dit : allez les gars, on laisse la piste là et puis on va dormir un peu plus haut". Mais c'était pour eux que je le faisais, pour qu'ils ne soient pas non plus toute la nuit sur le qui-vive.* »[2]

Pour rester dans le chapitre des relations avec la population algérienne, Paul relate à nouveau l'épisode des femmes d'un village, heureuses d'un accrochage qui aurait pu leur être fatal, à lui et à ses hommes et, là encore, il exprime de la fierté à ne pas avoir cédé à la colère. « *Si c'avait été la Légion ou autre chose,* m'explique-t-il, *ils auraient fait demi-tour,* […] *mais nous, on n'a pas fait ça, on a dit : "Bon, ils sont jobards qu'on se fasse tirer dessus".* […]. *Et donc c'est la seule fois où j'ai entendu les femmes arabes pousser des you-you, on n'en a pas fait cas* »[3].

Concernant les rapports avec l'ennemi, j'interroge Paul sur les règles de conduite qu'il avait instaurées à l'égard des prisonniers et lui demande s'il en a parlé avec le dessein de transmettre des valeurs. « *Un ennemi. On le prend. Les mecs lui foutaient des coups de pieds au cul, pour être poli*, s'amuse-t-il, *et ils se sont fait engueuler. Ils n'ont pas fait grand-chose d'ailleurs* […]. *Moi j'ai vu des gars donner des coups de boule avec des casques* […] *je voyais un pauvre gars, ils le remettaient debout et puis un coup de casque lourd et puis il retombait sur le cul et comme ça, tout le monde rigolait*. […]. *J'ai dit : "Ce n'est pas possible qu'un officier ou autre ne dise pas à ses gars d'arrêter".* […]. *Et là, Si Ali, un petit coup de pied dans le cul pour le faire avancer*. […]. *Ils trouvaient qu'il ne devait pas aller assez vite* […]. *Il faut arrêter, là ! Comme une autre fois, je les avais encore engueulés.* […] *on avait tué un fellagha* […]. *Ils se précipitent dessus. Le gars était mort. Il avait une montre. Aussitôt, ils ont pris la montre. Un autre voit qu'il avait une paire de godasses en très bon état, des pataugas toutes neuves. Je leur ai dit : "Ecoutez, on n'est pas des brigands !"* »[4].

Plus loin, alors que je lui demande pourquoi il a rajouté les épisodes des assassinats et qu'il a fait part de son souci de vérité, il affirme qu'il n'aurait jamais accepté d'y être mêlé. « *On ne nous disait pas tout*, m'explique-t-il, ce nous m'apparaissant être plutôt un "je" en l'espèce. […] *il y avait une certaine méfiance* […] *ils disaient : "Ce n'est pas la peine, L., on ne sait pas ce qu'il en penserait. Non, on me laissait à l'écart. C'était déjà bien*. […]. *J'aurais refusé* […]. *Si on m'avait dit : "Vous désignez dix hommes et un Sergent, vous allez envoyer ce gars-là à la corvée de bois", j'aurais dit : "Non, faites-le faire par un autre. Moi, je fais mon Service Militaire et c'est tout. Ce n'est pas une mission.* »[5]

Vers la fin de notre entretien, lorsque je fais remarquer à Paul que l'écriture de son manuscrit semble avoir enclenché chez lui une envie d'en parler et de se documenter, il avoue sa fierté, ou à tout le moins son heureuse surprise, d'être entré dans l'Histoire. « *Oui, de dire*

[1] Ibid, p. 1043.
[2] Ibid, p. 1048.
[3] Ibid, p. 1047.
[4] Ibid, p. 1051.
[5] Ibid, p. 1066.

que j'ai vécu quand même quelque chose dont on parle […]. *Quelque chose d'historique.* […]. *Le truc dont on parle, et que j'aie ma propre histoire dans l'Histoire* »[1], approuve-t-il.

Jean profite, quant à lui, de notre rencontre, pour faire son *mea culpa* pour ses quelques débordements, et je postule que cet aveu est une chance, pour lui, de solliciter un pardon, par la sincérité dont il fait preuve. « *J'ai voulu être très honnête*, m'explique-t-il, *et donc, j'ai dû, comme tout le monde, dire "sale bougnoule", mais ça ne m'a échappé que quelques fois, parce que, et c'est très important dans mon expérience, en fait, j'ai découvert une autre culture, un autre pays, d'autres gens très différents de ce que je connaissais jusqu'à l'âge de vingt ans. Et au lieu de devenir raciste, moi je me suis intéressé. J'ai lu là-bas des bouquins sur, quasiment, l'ethnologie*. […]. *Non, je me suis laissé emporter sûrement quelques fois mais je crois que ça n'a jamais vraiment dérapé, d'abord parce que je comprenais leurs problèmes. Contrairement à la plupart des gens qui n'avaient pas fait la démarche intellectuelle mais qui disaient : "les responsables, c'est les Arabes, c'est les bougnoules, les melons, etc*". »[2]

Un peu plus loin, à nouveau, la fierté d'avoir résisté à certains excès, voire au côté le plus obscur de la guerre, pointe lorsqu'il liste les sources de *coping* qu'il a trouvées auprès des membres de sa famille et, notamment, dans les correspondances avec son frère, et auprès de certains de ses camarades. « *Je pense tout de même*, souligne-t-il, *que j'ai pu rester, à part deux-trois exceptions sûrement, effectivement correct*. […] *c'était une obsession, je pense, pour moi, un petit peu, de résister, de rester propre, de ne pas faire de saloperies*. […] *avec Pierrot* […] *on s'était fait une place à l'intérieur du groupe des appelés, je pense que les gus* […] *ils nous respectaient* »[3].

Lorsque je l'interroge sur ce qui, justement, l'a poussé à refuser un certain nombre d'ordres mais aussi des médailles, il a de prime abord, comme Paul, une réaction plutôt modeste, disant que ce sont des collègues, parfois, qui lui ont montré le chemin. Et puis, en racontant à nouveau certaines anecdotes du manuscrit, l'orgueil de s'être bien comporté perce dans son discours. « *Je ne suis pas l'inventeur de ça*, insiste-t-il. *Je n'ai pas été le premier* […]. *Et moi, ça a été très spontané*. […] *quand je refuse par exemple, de torturer quelqu'un, si on m'avait posé la question, intellectuellement, deux minutes avant, je n'aurais pas été capable de choisir* […] *c'étaient mes tripes qui avaient réagi. Et là, en ce qui concerne cette histoire, je pense que j'ai refusé parce qu'accepter, c'était rentrer dans le système quelque part*. […]. *Pour moi, des gens qui avaient des décorations, ça voulait dire que les gens aiment ça.* […]. *Franchement, c'était rentrer dans le système, c'était accepter implicitement, tout de même, la guerre* »[4].

Alors que nous approchons de la fin de notre entretien, il tient à réhabiliter d'autres appelés qui, eux aussi, ont su faire face quand il le fallait, et notamment en s'opposant à la torture, comme il l'a fait lorsque cet officier l'a sommé d'intégrer l'équipe de la gégène. « *Je suis connu pour avoir volé des documents à l'Armée*, semble-t-il un peu regretter. […]. *Mais je suis désolé, ce n'est pas de ça dont je suis le plus fier, je suis plus fier d'avoir eu le courage… trente secondes avant, je ne sais pas ce que j'allais faire ou dire*. […]. *Et puis ce Capitaine, quand j'ai dit ça, que j'étais fier de ce refus, c'est parce que ce type me faisait peur physiquement, il faisait un mètre quatre-vingts ou quatre-vingt-dix, il faisait cent-dix kilos, le bruit courait qu'il avait tué un homme à coups de poings* […]. *En dehors de ça, je ne suis pas un héros. Je ne suis pas tout seul à avoir refusé, il y en a d'autres*. […]. *Mais il y a eu un effort de réhabilitation, quand j'interviens dans un débat, je commence toujours par ça, je dis : "De toute façon, tous les soldats ont été gênés d'être mis du côté des tortionnaires, que ce soit des appelés ou que ce soit des officiers" et même je dirais que c'est une petite*

[1] Ibid, p. 1082.
[2] Annexe n° 9, p. 1103.
[3] Ibid, p. 1108.
[4] Ibid, p. 1111.

minorité. […]. *Où se situe la limite entre celui qui accepte et celui qui refuse ? La limite, elle est certainement très très mince* »[1].

D'ailleurs, il s'applique à lui-même cette justice rendue aux soldats, notamment lorsqu'il relate sa rencontre avec une jeune française d'origine algérienne qui lui révèle l'intention cachée derrière son travail. « *Elle m'a dit comme ça,* me raconte-t-il : *"En fait, ce que vous avez fait, vous l'avez fait aussi pour vous- même. Et* [rire] *oui, finalement, ça m'a complètement scotché et je me dis effectivement que, quand je me regarde dans la glace le matin, je préfère me regarder moi, je ne suis pas quelqu'un qui a accepté de tourner la Gégène, devenu un tortionnaire*. […] *je crois que cela aurait été intolérable pour moi si j'avais craqué, si je m'étais conduit comme un fieffé salaud, si j'avais torturé. J'avais peut-être une conception de moi-même, c'est une histoire d'image de soi quelque part, comment on se représente*. […]. *Moi, ça s'est fait vers cinquante ans à peu près, quand on fait un retour sur soi-même, en se posant la question : "Qu'est-ce que tu as fait de ta vie, mec ?". C'est tout de même le côté positif.* »[2]

De cette posture, qui comprend que la frontière est extrêmement ténue entre l'humanité et l'inhumanité, voire qu'elles sont les deux facettes de l'homme, frontière labile avec laquelle il a lui-même flirté, il en tire également une autre fierté, celle d'avoir manifesté de la compréhension et du non-jugement à ceux qui l'ont franchie, si l'on excepte sa première expérience de prise en charge d'un patient alcoolique et obscène. « *Moi, je dis toujours quand je rencontre des gens : "On a fait avec ce qu'on avait". C'est-à-dire que moi, j'ai eu la chance d'avoir un père et une mère qui m'ont élevé dans le respect, j'avais une colonne vertébrale psychique* […]. *Mais il y a plein de gens qui ont basculé dans la barbarie. Au bout d'un moment, je me suis aperçu que moi qui suis un mécréant,* [rire] *j'avais un rôle de confesseur. Ma profession faisait que j'étais devenu aussi un curé quelque part et que les gens venaient s'épancher un peu sur mon épaule avec beaucoup d'émotion* […]. *Ca a été fait aussi, sûrement, pour porter témoignage qu'il n'y avait pas que des tortionnaires* »[3].

Malgré cette attitude de tolérance, lorsque je lui demande s'il n'est pas pire, parfois, d'être bourreau que victime, si ce n'est pas un fardeau plus lourd à porter pour le reste de sa vie, il nuance mes propos. « *N'exagérons rien tout de même*, tempère-t-il, *parce que les victimes, ce sont des victimes* […]. *J'ai donné à la Sorbonne il y a dix-quinze ans une conférence là-dessus,* [rire] *je maîtrisais déjà le sujet*. […]. *Mais je pense qu'effectivement des gens qui ont été tortionnaires, quelque part, sont aussi des victimes. Même s'il faut les condamner : ils auraient pu refuser*. […]. *Je crois que oui, ce sont des victimes, je ne suis pas tout seul à le dire*. […]. *Je crois que c'était très difficile de dire non. Vous savez, dans l'expérience de Milgram, le pourcentage de gens qui refusent est très très mince. Et cette expérience, c'est ça aussi qui m'a fait connaître*. »[4]

Si l'on s'intéresse à présent à Denis, dont je rappelle qu'il est celui qui a fait le récit de ses souvenirs d'Algérie le plus tardivement en comparaison de ses "co-narrateurs", je reviens avec lui sur l'évocation furtive qu'il avait commise à propos de la torture des prisonniers, cherchant à sa voir s'il en avait été le témoin ou s'il s'agissait de faits lui ayant été rapportés. En réalité, son Escadron possédait un bureau de renseignements, et certains soldats lui relataient, avec force détails, les techniques employées. Son refus de se rendre sur les lieux, et sa conviction intime qu'il aurait résisté jusqu'au bout à d'éventuels ordres en ce sens, me semblent, comme pour les autres appelés interrogés, témoigner d'une réassurance de l'estime de soi. « *Il y avait un bureau, moi je n'ai pas été y voir*, dit-il avec dégoût. […]. *Je n'aurais jamais voulu, ça m'aurait rendu malade. J'aurais déserté, je ne sais pas ce que j'aurais fait*. […] *Ah non, je ne peux pas supporter des choses comme ça*. […].*Ce n'est pas possible. Ce n'est pas dans mon tempérament. C'aurait été un suicide moral* »[5].

[1] Ibid, p. 1119.
[2] Ibid,p. 1102.
[3] Ibid, p. 1119.
[4] Ibid, p. 1124.
[5] Annexe n° 10, p. 1140.

Puis, interrogé sur les risques qu'il aurait pu prendre, mettant en jeu sa propre vie, il revient sur l'épisode au cours duquel un gradé lui a demandé de recopier, à la machine, une circulaire destinée à diffuser les consignes de ralliement aux généraux putschistes. « *J'ai bien sauté par la fenêtre quand l'autre abruti m'a demandé de taper une note*, s'exclame-t-il. *Donc moi je ne recule devant rien*. […]. *Quand j'ai eu refusé de taper la note, il a été trouver un autre secrétaire et puis le gars s'est dégonflé, il a tapé la note. Mais il n'aurait eu affaire qu'à des gars comme moi, sa note elle n'aurait jamais été tapée* »[1].

Pourtant (et c'est peut-être une des incertitudes de cette recherche), lorsque je lui demande très explicitement s'il est fier de s'être soustrait à cet ordre, jugé indigne, il m'affirme que non. « *J'aurais préféré ne jamais vivre ça*, assure-t-il, mais […] *je n'en suis pas fier, d'ailleurs il n'y a que dans le "machin"* [son récit] *que je l'ai raconté, je ne m'en vante pas, je m'en fous*. »[2] Il enchaîne néanmoins sur le ravitaillement apporté par sa hiérarchie militaire aux hommes de l'OAS cachés dans le maquis. « *Et puis l'histoire où ils sont venus me dire aussi : "Qu'est-ce qu'on fait pour les camions ?". Et puis que j'ai fait mettre les camions en panne* […] *eh bien, c'est pareil, je n'ai pas reculé*. »[3]

Quand j'évoque ensuite son indignation relative à la confiscation des bulletins exprimant le "oui" au référendum sur l'autodétermination, là encore je peux pressentir une certaine fierté chez Denis à avoir compris l'enjeu politique et historique du vote : « *les autres troufions, ils s'en foutaient*, regrette-t-il, *ils ne se rendaient pas compte qu'on jouait un sort très important*. […]. *J'ai essayé de leur en parler*. [Soupir]. *"Oh ben, on a voté non parce qu'il n'y avait pas de oui". Ca ne leur faisait rien* »[4].

Il conclut cet échange sur ces mots, qui en disent long sur la dernière phase de la guerre, très sombre, très incertaine, et sur le courage qui l'habitait. « *Il y a des moments, à propos de ça*, m'explique-t-il, *où je me suis dit : "S'il m'arrive malheur, tant pis, ce sera un sacrifice pour mes idées", j'en serais peut-être arrivé à penser ça parce que c'était limite, en période de troubles comme ça. On va en patrouille et puis il y a un gradé, là, dans un coin comme ça, il dit : "Celui-là, c'est un saligaud, il est acquis aux idées de gauche, on lui fout une balle et ça passera pour un accident*." […]. *Je l'ai senti deux fois, à propos des notes et puis à propos des camions en panne*. »[5]

Lorsque nous abordons également les rapports que certains soldats entretenaient avec les ennemis et, notamment, ceux qui se précipitaient pour assister à l'arrivée des cadavres au camp, il réaffirme son écœurement à cette pensée. Puis il poursuit sur l'attitude qui était la sienne lorsqu'il se trouvait en contact avec un présumé *fellagha*, exprimant sa différence avec, je pense, une pointe d'orgueil. « *Moi, quand je voyais un Arabe, un suspect*, m'explique-t-il, *je disais : "Peut-être qu'il a fait ça parce qu'il a des idées mais il a une famille, des enfants. Si on le tue, ça va faire des malheureux à vie". Mais si on n'a pas cette pensée-là, on peut tirer sans problème, mais moi je l'avais* »[6].

Toujours dans le registre des relations avec la population algérienne, et des actes odieux commis par l'Armée, je reviens sur les viols, que Denis a effleurés dans son récit. Comme il suppose que, sans la présence de certains soldats, qui auraient pu dénoncer ces crimes, ceux-ci se seraient probablement produits, je lui fais observer sa grande lucidité, là où Philippe, lui, m'a fait part de son immense naïveté. « *Oui*, me répond-il, *j'avais d'abord 23-24 ans, je suis revenu à 25 ans. Et puis ma culture anti-guerre me permettait de faire la part des choses à cause de l'éducation que j'ai reçue quand j'étais petit*. »[7]

Enfin, après que nous avons ré-abordé ensemble les actes répréhensibles auxquels l'Armée et certains de ses collègues se sont livrés et auxquels, lui, s'est soustrait, Denis

[1] Ibid, p. 1141.
[2] Ibid, p. 1146.
[3] Ibid, p. 1141.
[4] Ibid, p. 1147.
[5] Ibid, p. 1141.
[6] Ibid, p. 1142.
[7] Ibid, p. 1143.

évoque également un effet de revanche produit par l'écriture de son récit de guerre et qui peut s'entendre comme un effet de réhabilitation de lui-même. Face à des gestes condamnables, son manuscrit est un acte de refus, de résistance, qui consiste à ne pas laisser la "chaise vide", à ne pas laisser la place à des discours politiquement corrects, partiels, partiaux, ou à des reconstructions de l'Histoire. « *Ca m'a permis aussi de dire ce que je pensais de certaines choses***,** pense-t-il à propos du manuscrit. […]. *Que j'ai trop souvent passées sous silence, et ça, ce n'est pas admissible non plus. C'est une sorte de vengeance, ou de je ne sais quoi, contre des choses que je n'admets pas*. »[1] Un je ne sais quoi aux allures de reconquête ?

- **Avoir forcé son talent et s'être dépassé**

Lorsque je demande à Paul, cette fois, comment il a vécu l'inégalité qui consistait à permettre aux gradés de naviguer en cabines, et qui a joué en sa faveur lors de son deuxième voyage, il a une réponse ambivalente, regrettant la pitoyable condition des simples soldats, mais admettant une certaine fierté d'être parvenu à s'en distinguer. « *On avait gagné ses galons*, m'explique-t-il, *c'était une récompense ! Les galons, on ne les a pas donnés ! Non, moi je n'ai pas trouvé ça anormal. La première fois que je suis monté dans le train et que j'avais la première classe, alors que j'étais habitué gamin à aller toujours en troisième classe sur les banquettes en bois* [rire], *je me disais : "Eh bien, quand même, là, je suis monté dans l'échelon social*", *c'est vrai, ça m'est revenu ça, oui* »[2].

De cette forme d'ambivalence à l'égard de l'Armée, dont Philippe et Jean se sont également fait l'écho, il est question un peu plus loin quand, après avoir insisté sur son souci de faire connaître l'organisation du FLN à ses petits-enfants, Paul en arrive aux capacités hors normes de certains militaires français. « *La Résistance française a servi de modèle aussi aux chefs du FLN*, me dit-il. *Et la guerre d'Indochine a servi de modèle, aussi, aux chefs militaires qui étaient presque tous des anciens d'Indochine*. […]. *D'ailleurs, après la guerre, beaucoup de militaires français sont allés auprès des armées étrangères pour leur apprendre, justement, comment lutter contre la guérilla*. […]. *En Amérique du Sud ! Et même dans des pays comme le Laos* […] *on pourrait leur apprendre, aux Américains, à faire la guerre. S'ils faisaient comme nous, s'ils faisaient des commandos de chasse là-bas, qu'ils vivent dans la montagne comme les autres, ils les trouveraient les bandes, ils les verraient. Mais ce n'est pas en passant comme ça, de loin, avec un avion, non* [soupir] »[3].

Après qu'il a évoqué les méthodes de lutte contre la guérilla, j'interroge Paul sur le récit qu'il a fait de son parcours du combattant, à l'Ecole des Officiers de Réserve, et lui demande notamment si, en le racontant, il a éprouvé de nouveau de la fierté à s'être dépassé. Il a une réponse très humble : « *plutôt de l'étonnement* », dit-il. Et il décrit encore sa peur du vide : « *Comment je suis parti sur cette corde-là, du deuxième étage, pour aller dans le pin parasol qui était peut-être à vingt ou trente mètres ?* […]. *Et puis tu y vas, tu pars et puis tu arrives à l'autre bout et puis tu descends, tu arrives en bas, tu te dis : "Putain, je l'ai fait, mais je ne sais pas comment j'ai fait mon compte". Et même quand je parle de la descente de la fameuse échelle de Jacob* […] *je me disais : "Je ne vais jamais… je ne peux pas !" Eh bien, si, je suis descendu !* […] *Ca a été une grande satisfaction. Et j'ai eu du mérite parce que* [soupir] *il a fallu que je me surpasse* »[4].

Reprenant quelques anecdotes de son récit où des camarades subissent des humiliations, je lui demande alors s'il en a lui-même vécues, dont il n'aurait éventuellement pas fait mention dans le manuscrit, Paul me répond que non et les quelques mots qui suivent dénotent à nouveau ce même sentiment d'orgueil. « *Je ne me rappelle pas, non, j'avais de la chance, physiquement, de faire tout ce qu'il fallait faire, donc c'était bon. J'ai eu peur de ne pas*

[1] Ibid, p. 1150.
[2] Annexe n° 8, p. 1026.
[3] Ibid, p. 1032.
[4] Ibid.

pouvoir le faire mais je l'ai bien fait. Non, j'ai eu de très bonnes notes aux épreuves physiques, très très bonnes notes »[1].

Dans cette seconde catégorie, figurent les effets de restauration, de préservation ou de développement de l'estime qu'ont les narrateurs d'eux-mêmes. Il s'agit des effets les plus nombreux parmi ceux que je considère comme étant les effets de réparation du sujet. Certains sont propres à des faits de guerre, au cours desquels les appelés se sont bien comportés, ou dont ils pressentent qu'ils se seraient bien comportés.

J'ai présumé qu'en les écrivant, en les lisant et les relisant, en les partageant avec des lecteurs, et surtout s'il s'agit de proches ce qui est le plus souvent le cas, les narrateurs prennent conscience ou réactivent des sentiments d'orgueil.

31.3. Le plaisir de laisser quelque chose après soi

Pour Jean, l'impact de l'écriture sur le développement ou la restauration de sa propre estime s'est mesuré tout d'abord à l'aune de la reconnaissance qu'il lui a procurée. Ses recherches, la captation de ses souvenirs, les rencontres qu'il a faites en amont de son récit, et qui ont participé du déclenchement de l'acte d'écrire, puis celles qu'il a faites grâce à lui, tout cela a contribué à le faire connaître et reconnaître. « *Il y a tout le travail que je fais depuis 2000,* me dit-il, […] *en novembre, je suis à Paris à la télé, je suis à Paris dans les émissions de radio à France Culture, plus d'autres émissions dans des radios régionales ou locales. Ca aussi : tous les colloques, tous les Historiens ou Historiennes qui m'ont interviewé, vous n'êtes pas la première. L'amitié que j'ai eue aussi avec Pierre Vidal-Naquet, ça date de trois ans cette préface.* […] *donc je suis reconnu quelque part* […]. *Et quand Pierre a été enterré, il y a eu un grand "raout" républicain à la Bibliothèque nationale en hommage à sa mémoire. Donc, j'étais invité, bien sûr, et à un moment donné, je rencontre des gens* […] *je vois Sylvie Thénaut qui est une Historienne, je vais lui serrer la main en lui disant : "Est-ce que vous vous souvenez de moi, on était à la même table ronde à France Culture ?" "Oui oui, je me rappelle bien". Et à ce moment-là, il y avait un jeune homme qui s'approche de moi* […] *: "Je suis Jean., et vous ?"* […] *"Vous ne devez sûrement pas me connaître". Il dit : "Si, j'ai entendu parler de vous". C'est intéressant parce ça veut dire que quelque part la transmission se fait* »[2].

Cette reconnaissance, due à sa participation à la construction d'une mémoire de la guerre d'Algérie, porte également sur la qualité littéraire de son ouvrage. Comme Paul, il est surpris et sans doute comblé par les retours de lecteurs. « *Les gens me disent souvent* […], *(d'ailleurs ça m'a beaucoup étonné quand on m'a dit ça) : "Ton bouquin est écrit un peu comme un polar"* […]. *Même les Historiens, moi je me rappelle de Jean-Charles Jauffret, qui est Historien de la guerre d'Algérie, qui m'a interviewé deux ou trois fois et quand il a lu ce premier manuscrit, non remanié, le lendemain il m'a écrit. Il m'a dit : "Ecoutez, ce que vous dites sort tellement de l'ordinaire* […] *je l'ai lu tard dans la nuit pour savoir la fin de l'histoire"*»[3].

Sa fierté (il emploie lui-même le mot), c'est aussi d'avoir su trouver les termes justes ou de les avoir approchés au plus près qu'il était possible de le faire pour décrire des faits extrêmes. Et ce faisant, de parvenir à exprimer, vulgairement s'il le fallait, sa colère et sa haine. « *Je me suis forcé à retrouver les mots parce que, peut-être aussi, c'était la fierté* […]. *Je n'avais pas du tout envie de tomber dans le syndrome de Stockholm, de m'identifier au bourreau* […]. *L'écriture fait que ça m'a permis aussi de tourner la page quelque part. Il y a*

[1] Ibid, p. 1036.
[2] Annexe n° 9, p. 1098.
[3] Ibid, p. 1102.

beaucoup d'appelés qui ont écrit, […] *on dit que le mien est un des meilleurs. Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les journalistes* »[1].

Mais la reconnaissance suprême, il l'obtient certainement lorsqu'il est édité. Même si cette aventure s'est d'abord soldée par quelques échecs, elle a fini par aboutir et, avec elle, le sentiment d'inachevé s'est envolé : « *après*, dit-il des éditeurs, *ils ont compris que c'était un vrai bouquin. Il y a plein de gens qui disent que c'est un des meilleurs livres écrits sur la guerre d'Algérie par un appelé, je ne parle pas des autres*. […]. *Il y a pas mal de monde qui m'envoie des lettres de félicitations. J'ai eu un article long comme ça dans l'Humanité, on me compare à Darien et puis à Courteline* [rire]. *On ne réalise vraiment pas du tout*, […] *j'étais très heureux***,** […] *ce sont des écrivains que j'admire par ailleurs, mais je ne suis pas un grand écrivain, ça se saurait* »[2].

Paul, pour sa part, accepte désormais de confier son manuscrit un peu au-delà du strict cercle familial et les retours qui lui sont faits lui apportent aussi de la satisfaction, même si, parfois, sa pudeur en souffre un tantinet. « *Il y avait un copain de Rodolphe* [son frère] […], *il était passé* […]. *Et il dit : "Qu'est-ce que tu bouquines là ?". "Tiens, c'est mon frère, il a fait la guerre d'Algérie"* […] *et puis, il me dit : "Oh, j'aimerais bien le lire".* […]. *Eh bien, le lendemain ou le surlendemain, il revient dire à Rodolphe, il l'avait lu dans la foulée, "Oh, ça m'a intéressé". Mais j'étais un peu gêné parce que j'avais parlé de Pierrette. […] mon livre avait déjà été lu* […] *et il avait été intéressé de savoir qu'est-ce que c'était qu'un commando de chasse, à quoi il servait et quelle était sa mission, comment on vivait. C'était assez clair.* »[3]

Autre exemple, celui de l'épouse d'un de ses anciens amis d'Ecole Normale qui lui aussi a fait la guerre d'Algérie et qui manifeste des velléités d'écrire, mais ne franchit pas le pas. « *J'en avais parlé à Claudette*, raconte-t-il. *Elle l'avait lu, elle avait pris son téléphone pour m'appeler. Elle me dit : "Oh, dis donc, je viens de lire ton livre. Oh la la !"* […]. *J'étais content parce que ça l'avait émue*. […]. *Claudette m'avait fait plaisir parce qu'elle avait téléphoné tout de suite en me disant : "Ah ben, tu sais, j'aime bien". Et puis alors, j'ai été surpris : "C'est facile à lire".* […]. *Et en plus, c'est une première écriture. J'aurais pu reprendre, recorriger* »[4], conclut-il.

Pour conclure sur cet effet propre à "réparer" ou à développer une estime de soi ébranlée, altérée ou en devenir, j'ai rapporté les quelques mots que Philippe y a consacrés dans notre entretien mais qui, pour le coup, sont très explicites. Comme les autres narrateurs, il évoque la fierté qu'il a pu ressentir dans certaines opérations ou encore le plaisir de s'être senti apprécié par les hommes qu'il commandait, fierté sur laquelle je ne m'étendrai pas. Mais, alors qu'il répond à une de mes questions à propos de sa prise de conscience d'avoir contribué à écrire l'histoire de cette guerre, il ajoute avec humour : « *il faut y voir aussi une compensation au fait que je n'ai pas fait d'études supérieures* »[5].

Au reste, dès les toutes premières minutes de notre entretien, il avait déjà fait référence spontanément à ce qu'il considère toujours comme son échec scolaire et à la restauration que lui confère l'écriture. « *Je n'ai pas fait d'études, je n'ai pas mon bac, il faut que vous les sachiez*, m'instruit-il comme d'un aveu, [rire] *mais j'ai toujours aimé écrire*. […]. *Mais donc, j'aurais voulu faire des études supérieures. J'aurais aimé ça, certainement, mais je n'en ai pas été capable. A partir de quoi j'ai toujours aimé écrire* »[6]. Il me parle alors des quatre manuscrits qu'il a réalisés, dont le récit de sa guerre d'Algérie est le deuxième chronologiquement, et il en dit : « *Je crois que je m'améliore* »[7], découvrant ainsi qu'il y a place, jusqu'à la fin de sa vie, pour s'approcher d'un idéal.

[1] Ibid, p. 1116.
[2] Ibid, p. 1121.
[3] Annexe n° 8, p. 1082-1083.
[4] Ibid, p. 1086.
[5] Annexe n° 7, p. 986.
[6] Ibid, p. 957.
[7] Ibid, p. 958.

➢ La trace et le pied de nez à la mort

La dernière catégorie d'effets que j'ai pu identifier est celle qui consiste à laisser une empreinte derrière soi, grâce à l'objet qu'est le manuscrit qui peut survivre au poids des années, et *a fortiori* à son auteur, grâce aussi à son contenu, dont nous avons vu qu'il laisse une contribution à l'histoire du sujet et à l'Histoire de France, et qu'il vise à transmettre des valeurs de vie, un message d'espérance, et enfin grâce au processus même qui l'a fabriqué et qui prouve qu'à tout âge on peut être créatif.

Celui qui parle le plus de cet effet dans son récit est Philippe et nous avons donc eu l'occasion d'y revenir abondamment ensemble. Je commence par reprendre une de ses phrases : « *écrire est un moyen de survivre et donc de contourner la mort* » et il dit avec une pointe d'amusement non dissimulé la chose suivante : « *A soixante-quinze ans bientôt, c'est peut-être ça aussi quand j'écris* [rire], *c'est encore contourner la mort aussi*. […]. *Parce qu'il arrive un âge où la mort nous guette, elle est forcément présente*. […]. *Et l'écriture est un moyen d'exorciser un peu ça quelque part. Je veux dire que je peux encore créer* ».

Prolongeant cette remarque par un aparté sur un nouveau manuscrit en préparation concernant l'histoire de sa maison, il ajoute : « *c'est aussi pour laisser quelque chose*. […] *on laisse quelque chose du point de vue patrimonial parce que c'est symbolique de l'architecture ardéchoise*. […]. *Se survivre*. […]. *On ne se survit absolument pas par ses enfants, je ne crois pas ça, c'est une prétention aussi qu'on se survive par ses enfants* »[1].

Un peu plus tard, lorsque j'évoque le chargeur d'une arme qui a sauvé la vie à l'un de ses camarades, et que ce dernier a gardé en souvenir, je lui demande ce qu'il pense de la destination de ce type d'objets. « *On s'imagine*, me répond-il avec la même lucidité, *que les autres y accorderont le même prix qu'on y accorde soi-même mais c'est une illusion*. […] *on exhibe ça et ça donne l'occasion de raconter en l'occurrence le fait d'armes*. […]. *Je m'exprime plus volontiers par écrit* […]. *Moi je ne sais pas faire ça* […] *au milieu du repas* […] *sortir mon képi* ».

Avec autodérision, il me désigne pourtant cet objet, suspendu dans la pièce où nous nous trouvons : « *Il est beau le képi de la Coloniale !* [rire], s'amuse-t-il, […] *l'objet-fétiche, pourquoi on le conserve, pourquoi je conserve ce truc* […] *eh bien, il faut des traces du passé. Moi je suis très attaché au passé, c'est vrai, mais dans quel but, dans quel espoir, pour quelle motivation ?* […]. *Je n'en sais rien mais c'est, une fois de plus, se survivre* »[2].

Plus tard, alors que la fin de notre entretien approche, j'ose lui demander si cette décision d'écrire son expérience en Algérie est liée à l'urgence d'en retrouver les protagonistes puis de raconter, Philippe acquiesce. « *Bien sûr que ça existe*, dit-il, *évidemment. Mais là comme ailleurs. Quand j'ai écrit sur mes grands-parents, c'était l'urgence de transmettre quelque chose, qui pourra être complété par d'autres membres de ma famille.* […] *Quand je dis ça, là ça ne sera pas complété mais ça restera et ça peut être exploité, la preuve, c'est exploité* »[3], ajoute-t-il à mon adresse en forme de clin d'œil.

Enfin, il exprime un peu plus loin combien il est enthousiaste de pouvoir encore apprendre, créer, s'améliorer. « *Je suis émerveillé par la vie*, me dit-il, *parce que je dis qu'à tout âge il y a des possibilités de travailler. Il ne faut pas avoir peur de se lancer un petit peu à l'aventure.* »[4]

C'est à propos de son éventuelle motivation à contribuer à l'Histoire que Denis fait état de son espoir, plus prosaïque, de laisser une trace derrière lui : « *pour le moment, je me dis que peut-être j'ai peur, avec la mort, de tomber dans l'oubli, que mes petits-enfants au moins aient ça* […] *de moi, parce qu'il y a un truc qui m'a motivé, c'est que j'ai fait mon arbre généalogique*. […]. *Et puis j'ai trouvé des petites lettres qui dataient de deux cents ans et j'aurais aimé connaître les gens. Et ils n'ont pas laissé de trace comme celle-là. En lisant ça,*

[1] Ibid, p. 989.
[2] Ibid, p. 996.
[3] Ibid, p. 1002.
[4] Ibid, p. 1015.

si ça existe toujours, si ça ne s'est pas perdu ou détruit, un arrière-arrière-petit-fils sera capable de dire : "Non non, mon aïeul, il était comme ça, c'était un gars qui pensait ceci, qui pensait cela". On peut reconstituer la personne avec ça. Alors que moi, j'ai manqué de ces trucs-là pour mes ancêtres. […]. *Je crois que c'est le but principal de mon truc*. […]. *C'est ma lignée* […] *faire partie d'une lignée, d'un maillon, d'une chaîne* »[1].

Un peu plus loin, alors que nous échangeons sur la relative déception qu'il semble éprouver quant au peu d'intérêt manifesté par ses petits-enfants à son manuscrit, une attente s'exprime tout de même. « *Ca les regarde, on verra bien*, espère-t-il. *Et puis, s'ils ne veulent pas le mettre à la poubelle quand je serai mort, ça restera peut-être pour d'autres que ça intéressera*. […]. *Parce qu'il y a des trucs que moi je n'ai pas compris quand j'étais gamin et puis après, j'ai dit : "Tiens !"* »[2].

Pour conclure sur cet aspect, je rapporterai les paroles de Paul, qui est très clair lorsque je lui demande si c'est important pour lui d'avoir conservé ses souvenirs dans son manuscrit. « *Maintenant que je l'ai dit, si ma mémoire flanche, je sais que c'est écrit noir sur blanc.* […]. *Les écrits restent. Les paroles s'envolent* »[3], adage célèbre s'il en est.

- **Des "pré-textes", encore des "pré-textes"…**

Je leur avais déjà consacré un passage lorsque j'avais étudié les manuscrits, mais les faits périphériques au récit de guerre lui-même ont à nouveau fait leur apparition dans les entretiens. J'ai pu mesurer que ces éléments n'avaient pas été glissés de manière "accidentelle" dans les récits, mais qu'ils tenaient à cœur aux narrateurs, jusque dans l'espoir que les raconter allait, en partie, les résoudre. Les récits de la guerre d'Algérie peuvent donc bien être constitués comme des prétextes à pouvoir parler d'autre chose, de plus singulier cette fois, renvoyant aux caractéristiques intrinsèques de l'histoire des sujets, à un parcours plus individuel que l'histoire collective dont témoigne principalement leur manuscrit. Les récits de guerre apparaissent comme des "pré-textes" à aborder des préoccupations plus intimes, qui deviennent, lorsqu'elles sont formulées, les prémices d'un autre texte.

J'ai déjà évoqué, dans ce chapitre relatif aux effets de "réparation" dont les narrateurs ont parlé eux-mêmes, la compensation que représente l'écriture, et à travers elle, les compétences qu'elle implique, à la fois pour Philippe et pour Jean. Le premier, parce qu'il a échoué au Baccalauréat, et qu'il a toujours regretté de n'avoir pu suivre des études supérieures ; le second parce qu'il avait interrompu sa scolarité en classe de troisième. Chez ce dernier, du reste, l'effet de "rattrapage" induit par l'écriture, puis par la publication de son manuscrit, n'a pas le récit pour source unique, puisqu'il est parvenu, indirectement grâce à la guerre, à devenir psychothérapeute, suite à ses nombreux accompagnements d'anciens appelés d'Algérie vers les soins, qui, de fil en aiguille, l'ont mené vers l'univers de la psychiatrie.

Je me suis attachée en revanche au cas de Paul. En effet, j'avais constaté, à la lecture de son manuscrit, qu'il avait fait le choix, en guise d'épilogue, de ne pas clore son histoire sur son retour à la vie civile, mais de la prolonger encore deux ans et demi afin de raconter la perte de son deuxième enfant, et de l'achever à la naissance de celle que je m'autoriserai à nommer l'enfant de remplacement. Lors de la préparation de notre entretien, j'avais décidé de poser une question à ce sujet mais, une fois en présence du narrateur, je redoutais de devoir l'interroger. Or, à ma grande surprise, Paul est le premier à l'évoquer, bien que fugitivement. Nous abordions, à ce moment de l'entretien, son retour en France métropolitaine et, reprenant une de ses phrases (« *la vie va prendre un vrai départ* »), je lui demande si la guerre d'Algérie ne constituait pas un évènement fondateur. « *Pas fondateur*, me répond-il, *mais un vrai départ quand m*ême […]. *Après, c'est la vie d'adulte qui a démarré. Malheureusement, elle n'a pas bien démarré non plus* ».

[1] Annexe n° 10, p. 1147.
[2] Ibid, p. 1149.
[3] Annexe n° 8, p. 1052.

Comme il me tend la perche, je la saisis et lui demande alors si écrire cet épisode ô combien cruel et douloureux lui a permis aussi de le réinscrire dans sa propre vie et d'avancer dans son travail de deuil. « *C'est vrai que je n'en parlais pas*, admet-il. […]. *On y pense quand même. Mais c'est pour montrer qu'en Algérie on avait échappé au malheur et qu'à peine arrivé à faire un bon démarrage dans la vie, il nous arrive encore ce malheur-là. Là, c'était encore très très dur. Mais, comme on est, je le répète, bien équilibré, on surmonte*. […] *Je n'ai pas dit qu'on arrive à oublier. On n'oublie pas tous ces trucs-là.* »

Je lui demande alors s'il a été soulagé de déposer sa peine dans on récit et il approuve : « *Je suis content de l'avoir dit, oui. D'avoir dit ce que j'ai dit* »[1]. La suite est un peu plus délicate : je fais les questions et les réponses. Mais il acquiesce à mes propositions : non, il n'avait pas donné d'existence à cet enfant par la parole jusque-là ; oui, en parler une fois comme il l'a fait dans son manuscrit est important. Et nous passons à un autre sujet, moins pénible.

Certains effets de développement de l'estime de soi sont donc propres à la destination du récit, quand celui-ci est édité ou qu'il favorise une reconnaissance dans un petit cercle d'initiés, comme c'est le cas pour Jean, ou encore quand il occasionne des retours favorables de la part des lecteurs comme pour Paul.

Quant au fait de faire trace, les narrateurs évoquent tour à tour le plaisir de savoir que leur écrit leur permettra de se survivre ou de ne pas tomber dans l'oubli et aussi celui de laisser quelque chose à transmettre.

Par ailleurs, le récit peut être une "poupée russe" dans la mesure où il peut contenir en lui-même un texte caché, porteur à son tour d'effets de fierté ou de libération.

Il restait à mettre en évidence ensuite si certains impacts de l'écriture étaient de nature à les faire souffrir ou encore si des effets bénéfiques escomptés apparaissaient inefficaces.

[1] Ibid, p. 1077.

Sous-partie III :

Un bilan toutefois nuancé

Chapitre 32
Des narrateurs laissés en souffrance

Tomber est permis.
Se relever est ordonné.
Proverbe russe

La locution choisie pour cette tête de chapitre m'a paru intéressante car elle exprime tout à la fois le risque encouru par les auteurs de continuer à souffrir de leurs traumatismes de guerre malgré leur récit, ou peut-être même à cause de lui, et dans son sens second, celui de rester en suspens, en attente, comme on le dit d'une affaire ou d'une lettre, jamais traitée, jamais envoyée. Comme si, une fois écrit, le récit de la guerre d'Algérie était resté coincé dans la boîte, prêt et pourtant pas parti, donc inutile. J'ai donc cherché à savoir, à l'aide des entretiens, si, malgré les effets positifs repérés précédemment, il ne restait pas néanmoins des mots en souffrance, pas accueillis, pas reçus, si les mots ne pouvaient rien à la brûlure des souvenirs ou s'ils pouvaient encore faire souffrir.

Pour cela, j'ai répertorié les termes et les signes non-verbaux auxquels j'avais été à l'écoute au moment des entretiens, et qui trahissaient une émotion encore très vive malgré la distance avec les faits. Il est bien sûr assez naturel que l'expression des émotions et des sentiments soit très présente dans les entretiens puisque j'ai interrogé les narrateurs sur des faits décrits dans leurs textes et sur les réactions, sensations, ressentis qu'ils ont activés alors. Mais parfois, ces émotions se sont actualisées et ils n'étaient plus dans la seule relation des éprouvés d'autrefois, mais bel et bien dans le trouble de l'instant qui se manifestait par une verbalisation, ou qui s'exprimait, malgré eux, par un langage corporel massif ou plus diffus.

Ceux-ci étant, au final, assez peu nombreux au regard de l'ensemble des propos tenus, je me suis ici contentée d'en rendre compte dans des sous-chapitres correspondant à chaque narrateur et n'ai pas eu recours à des intertitres plus fins.

32.1. Une colère toujours authentique

Chez Denis, qui est encore à proximité temporelle de l'écriture de son texte, une agitation s'exprime assez tôt quand il évoque la guerre d'Afghanistan, où la France est encore engagée, et qu'il crie son sentiment d'injustice quant au traitement de l'information. « *On a fait, c'est ce que j'ai marqué là*, souligne-t-il, *toute une histoire des pauvres malheureux qui sont morts en Afghanistan, les huit ou dix là, mais nous, c'était tous les jours qu'il y en avait qui tombaient comme ça, mais on n'en parlait pas parce qu'il fallait que l'opinion publique, elle soit "pfftt"* [il montre sa bouche fermée comme pour désigner un bâillon] […]. *Alors là*, ajoute-t-il, *je commence à m'énerver mais j'en ai gros sur la patate*. »[1]

L'émotion le trahit également lorsque je parle de l'inégalité de traitement des soldats tués selon qu'il s'agissait d'une mort au combat, par accident ou encore pour raison politique, injustice qu'il dénonçait dans on récit. « *Ah oui*, me répond-il. *Parce qu'on fait attention à des trucs mais finalement, la mort de quelqu'un, c'est la mort de quelqu'un, que ça soit d'une façon ou d'une autre. Les pauvres gars, ça fait trois gâchis et puis ils ont autant souffert, leurs familles ont autant souffert que s'ils avaient été tués au combat*. […] *c'est injuste et puis ce sont des choses qui n'auraient jamais dû se pas*ser. [Silence. Il se lève et revient]. *Allez-y, continuez* »[2], reprend-il, comme calmé par cette petite interruption.

Juste après, je lui parle du mitraillage de son camp, une nuit, et du stress post-traumatique que cela avait pu générer. « *Ben oui*, confirme-t-il, […] *ça fait un drôle d'effet* […]. *Je ne pouvais pas dormir, j'étais comme si j'avais bu trois ou quatre cafés, j'avais la tête en ébullition*. […]. *Et puis sitôt qu'il y avait une souris qui bougeait ou un truc comme ça, moi*

[1] Annexe n° 10, p. 1136.
[2] Ibid, p. 1148.

ça me faisait sursauter, j'avais des frissons. [Silence]. *On est sur les nerfs*. [Silence]. *Ca m'énerve, je vais tomber la chemise* [rire] »[1], finit-il par dire, un rien amusé malgré tout.

Plus explicite encore est son écœurement quand il est interrogé sur la délation dont se sont rendu coupables ses "camarades" à propos du camion destiné à l'OAS qu'il avait suggéré de saboter. « *Ca m'est resté en travers* »[2], dit-il. Et quand je lui demande s'il ressent toujours cette colère au moment où nous parlons, il est très affirmatif et laisse ensuite planer un silence. Même chose, enfin, quand nous parlons de l'attentat commis par l'OAS à Alger et dont la version d'un ancien officier de l'Active a été présentée dans un journal local. « *Il a publié l'histoire en disant : "Les mains se tendaient vers les armes". Mon œil ! Et en plus, il a essayé de justifier l'action de l'OAS, alors qu'en réalité, moi j'ai lu les journaux à l'époque, c'était prémédité. Ils avaient foutu de l'huile sur la route pour faire déraper les camions et il y avait tout pour une embuscade. Il ne faut pas venir nous raconter que c'est fortuitement. Moi je suis prêt à lui cracher à la figure au gars* […] *il y aurait des étincelles là, parce que je ne peux pas supporter des trucs comme ça. Parce que pour qu'il ait écrit ce qu'il a écrit, à mon avis il prend les gens pour des cons* [rire]. […]. *Et puis là je suis remonté* [rire]»[3], conclut-il, toujours en essayant, par le rire, de détendre une atmosphère qu'il sent pesante sans doute.

On notera donc ici, à la fois des termes forts qui décrivent un état de tension important (le verbe énerver, prononcé au présent ou encore les expressions triviales comme "resté en travers" ou "gros sur la patate"), et des signes non-verbaux évidents, comme celui de devoir se lever un instant, d'ôter un vêtement car, avec l'agacement, vient la montée de la température et, enfin, les silences qui ponctuent les phrases et traduisent une probable introspection ou une tentative, peut-être, de retenue.

32.2. Une sourde culpabilité qui se découvre

Avec Philippe, c'est quand je reviens sur les hurlements provoqués par la Gégène la nuit de Noël 1955 que les émotions reprennent le dessus. Je lui rappelle en effet qu'il a écrit de lui-même qu'il était victime de cécité face aux agissements de l'Armée et il me répond dans un murmure inaudible. Alors que je fais acte de contrition pour ma question difficile, il répète plus fort sa remarque : « *J'ai dit : "Vous êtes cruelle" parce que c'est vraiment, là, le couteau dans la plaie*. […]. *Et je veux dire que* [soupir], *j'ai l'impression d'avoir tout écrit là-dedans, alors c'est ça qui m'est difficile*. […]. *Je parle d'un petit groupe de sous-officiers qui s'entendait bien, et qui effectivement préférait ignorer, il y avait une lâcheté. Si j'en parle, c'est que, en plus, c'est symbolique, c'est une nuit de Noël, il y a tout pour plaire si on veut.* […]. *Mais, une fois de plus, c'est l'autre qui est en train de torturer*. […] *ce n'est pas nous, ce n'est pas sous nos ordres, ça ne dépend pas de nous. C'est un service de renseignements, on ne sait même pas qui est-ce qui s'occupe de ce service* […], *c'est plus ou moins anonyme pour nous qui sommes plutôt des gens de terrain en charge d'aller patrouiller* […]. *Alors oui, on préférait la cécité, probablement, en se disant : "Oui, bon, c'est atroce, on ne peut pas approuver mais c'est peut-être nécessaire"*. […]. *Une porte de sortie*. […]. *Moi personnellement, tout ce que j'ai dit est valable* […]. *Ma cécité, mon innocence, mon manque de maturité, mon manque d'excuse aussi quelque part. Oui !* »[4]. « *Emotion perceptible* », ai-je noté en marge de ma transcription.

Un peu plus tard, lorsque je rebondis à nouveau sur l'un des passages où il cite Montaigne, et où il regrette que son amour pour l'écrivain ne l'ait pas incité à réagir, il a sensiblement la même réaction. « *Le crime est permis donc je ne m'insurge pas*, admet-il. […] *tout ce qu'on peut admirer dans la Littérature, c'est oublié à ce moment-là* […]. *Je ne me pose plus de*

[1] Ibid, p. 1136.
[2] Ibid, p. 1146.
[3] Ibid, p. 1148.
[4] Annexe n°7, p. 980.

questions. Il y a de quoi, quand même, avoir mauvaise conscience »[1].

Vers la fin de notre entretien, alors que nous abordons le retour difficile à la vie civile de certains appelés, et que je lui demande combien de personnes, souffrant de troubles psychiatriques sévères, il a pu recenser dans son entourage, il me répond d'abord qu'il n'en connaît pas. Le seul à qui, toutefois, il avait fait allusion dans son récit, il ne l'a jamais revu. J'exprime alors ma surprise et lui explique que dans le petit village d'où je suis originaire, il y a eu trois suicides et un meurtre, commis par d'anciens soldats d'Algérie. Là, dans un souffle, il commente **: «** *C'est énorme, effectivement* », puis m'annonce qu'il va aller boire un verre d'eau.

Quand il revient, puisqu'il m'avait dit ne pas avoir de témoignage à livrer à ce sujet, j'enchaîne sur la question suivante quand il m'arrête, souhaitant revenir sur celle qui précédait notre interruption. « *Sans parler de culpabilité*, m'annonce-t-il comme s'il s'agissait d'une précaution oratoire, *il y a quand même là, quelque chose qui me semble important qui me revient*. […] *je vous ai dit et je confirme que je n'ai pas connu de suicides autour de moi, et encore une fois ce camarade qui était éprouvé, je ne l'ai pas retrouvé. Par contre, il y a des excuses que je fournis sur le sujet, là, quelque part* [il cherche dans son manuscrit]. *Voilà, ça me paraît important que vous puissiez un petit peu sonder mon irresponsabilité*. » Là, il lit un passage de son récit où il évoque « *la faiblesse de caractère* » de son ami et s'en émeut : « *Donc c'est* **[**silence**]** *c'est grave l'accusation que je formule vis-à-vis de moi-même là, parce que j'avais résumé ça, tranquillement, qu'il n'était pas assez costaud*. […]. *Oui, je trouve avec le recul que c'est grave de ma part. Voilà. Jusqu'ici je ne m'étais pas trop étalé sur ma culpabilité mais là je pense que* [silence]. […]. *Ca me semble important, l'erreur magistrale et ce voile* [silence] *qui m'a obscurci à ce niveau* [silence], *c'est très dur* [soupir] »[2].

Dans ce cas présent, si colère il y a, celle-ci n'est pas destinée à un autre, comme chez Denis, mais à soi-même. Philippe est saisi ou re-saisi d'une mauvaise conscience, comme il le dit lui-même, à l'égard de ce qu'il considère comme de petites bassesses : insuffisance de réaction quant à la torture et aux crimes, excès de son attitude, qui a consisté à condamner les victimes de la guerre à "la faiblesse de caractère". Là aussi, je relève à la fois des manifestations non-verbales (son murmure, inaudible à mes oreilles, ses soupirs et ses silences, son interruption de l'entretien) et les mots très durs qu'il a pour lui.

32.3. Des remords qui rongent

Rien d'étonnant à ce que, pour Jean, trois souvenirs soient particulièrement vifs : celui des enterrements à "la chaîne", celui du bagne et celui de l'émasculation du garde-champêtre par le FLN. Pour le premier, il dit : « *Moi, j'ai fait ça pendant trois semaines*. [Soupir]. *C'était dur. J'ai des souvenirs très très pénibles de ça* »[3]. Concernant le bagne, il explique aussi qu'il s'agit d'une « *expérience, encore maintenant, très très douloureuse,* […]. *Je n'y pense pas en disant : "Je suis malheureux" mais en me disant : "C'est la période la plus noire de ma vie"* »[4], ajoute-t-il. Quant à la vision d'horreur de l'homme au cadavre profané, il raconte combien elle « *reste un très mauvais souvenir* »[5], et en la relatant, tout comme il l'a fait dans son récit écrit, il glisse brusquement d'un temps du passé au présent de narration.

Mais la catégorie d'émotions qui m'apparaît la plus remarquable dans cet entretien est celle qui trahit certains regrets, sinon remords. Par exemple, quand je l'interroge sur la promesse qu'il s'était faite de ne jamais tirer sur un Algérien, et qu'il a été obligé de transgresser, il raconte à nouveau l'épisode où il s'est trouvé nez à nez avec un *fellagha*, où

[1] Ibid, p. 983.
[2] Ibid, p. 1005.
[3] Annexe n° 9, p. 1096.
[4] Ibid, p. 1106.
[5] Ibid, p. 1110.

c'était au plus rapide la survie, et, ce faisant, il passe encore au présent. Puis il fait une pause dans le récit et confie : « *C'est un souvenir très dur en même temps parce que j'ai commandé la Section pendant une ou deux minutes* ». Enfin, il conclut l'histoire par un présent d'actualité cette fois : « *Mais voilà, je suis désolé l'Algérien* [rire], *j'espère que* [silence]. *Bon, on a retrouvé du sang à la place où il était, j'espère qu'il est en vie !* »[1].

Toujours à propos d'un Musulman, mais cette fois d'un de ses supérieurs, il dit éprouver encore des regrets de s'être mal comporté envers lui : « *c'est aussi une f*açon [de] *lui rendre hommage*, m'explique-t-il, *parce que, finalement, je lui dois le respect* […]. *Je n'ai jamais su comment il s'appelait, j'ai été jusqu'à recherc*her, *à un moment donné, pour savoir où il était.* […] *j'ai des papiers qui sont signés par lui* […]. *A la limite, même encore maintenant, je crois que j'irais m'excuser parce que je regrette de l'avoir insulté* [rire] »[2].

Puis il livre une information nouvelle à propos de l'attentat au cours duquel un homme avait été castré par une bombe. « *C'est dur*, avoue Jean, *parce que ce que je ne dis pas tout de même dans le bouquin, c'est que je pense* […] *que ce mec m'a sauvé la vie* [silence]. […]. [Silence]. *C'est lui qui a pris les éclats* […] *à ma place.* »[3]

Enfin, et c'est là le seul moment des quinze heures d'entretiens que j'ai totalisées avec les quatre anciens appelés où une question est repoussée, il me demande de ne pas échanger sur cet épisode, peu décrit dans l'Histoire officielle de la guerre d'Algérie, où un soldat tire sur un gradé. « *Mais ça, j'aimerais qu'on n'en parle pas* », me prie-t-il. […]. *Je pense que je l'ai enlevé du bouquin* [la version qu'il a publiée]. […]. *Je n'ai pas envie d'en parler parce que ce n'est pas très glorieux* »[4].

Ainsi, dans l'entretien avec Jean, ce qui ressort assez massivement est, comme chez Philippe, le sentiment de culpabilité. Mais il s'agit davantage d'une culpabilité liée à des actes, ou encore d'une culpabilité du survivant, que d'une culpabilité à l'égard d'une certaine forme d'ignorance ou d'insouciance. Là aussi, il y a les mots qui en témoignent : le recours à l'adverbe "très", répété plusieurs fois, les termes comme "douloureuse, noire, dur" mais aussi le langage "sans langage" présent également : silences, rire (pour masquer la gêne peut-être). Et puis, surtout, il y a le langage du malaise, du refus, de l'impossible, qui me conduit à devoir passer à une autre question pour respecter son souhait de mutisme sur un fait trop pénible dont il s'en veut, peut-être, de l'avoir raconté.

32.4. Une fraternité qui ne se dément pas

Malgré les effets d'apaisement constatés plus haut, Paul ne se considère pas complètement soulagé pour autant. Parlant de certains souvenirs, il m'explique : « *quand j'y repense, je revis le truc,* […]. *Je revis le moment pareil ! J'y repense de temps en temps, souvent, beaucoup de choses, j'y repense. Et je suis sûr que je n'oublierai jamais parce que c'est inscrit presque dans le corps* »[5].

Comme exemple, il évoque de lui-même l'erreur de Commandement, qui a conduit son groupe à devoir tirer sur des camarades pour se défendre. « *J'y repense des fois. La nuit, je me réveille et je pense à des trucs comme ça. Je me dis : "Qu'est-ce que j'étais mal ce jour-là !* »[6].

Parmi les souvenirs également difficiles à digérer, malgré le temps passé, malgré la réflexion menée, le sentiment d'injustice qu'il éprouvait, à l'époque où sa Section était toujours envoyée dans les "mauvais coups" et où ses hommes pâtissaient de son statut

[1] Ibid, p. 1100.
[2] Ibid, p. 1106.
[3] Ibid, p. 1113.
[4] Ibid, p. 1120.
[5] Annexe n°8, p. 1038.
[6] Ibid, p. 1059.

d'appelé, demeure : « *ça, c'est un petit peu un truc qui m'est resté en travers de la gorge* »[1], m'assure-t-il.

Mais le moment de l'entretien où, par-delà les mots prononcés, par-delà un discours qui ne dit rien, ou si peu, de l'intensité des sensations éprouvées, Paul est trahi par une vague d'émotion, est celui où, précisément, il évoque un de ses hommes. « *J'ai su après*, me raconte-t-il, *que mon Sergent B., un de mes Sergents, parce que j'avais, dans ma Section, un Sergent-chef et deux Sergents, eh bien il a été tué après. Eh bien, s'il avait été tué avec moi en opération, je pense que ça m'aurait fait quelque chose*. » A ce moment, je note en marge de ma transcription : « *la voix tremble et les yeux s'emplissent de larmes* ». Je murmure un « *hum* » signifiant que je comprends et laisse passer un silence. Puis, Paul se reprend. Après un bref « *Sûr !* », attestant de la congruence de ses propos avec son ressenti, il repart sur une formule positive : « *Donc, pour moi, je me suis bien débrouillé* »[2], clôturant ainsi la séquence où il a perdu la maîtrise de lui-même.

Comme pour les trois narrateurs précédents, les mots s'accompagnent donc de manifestations non-verbales : ici, le tremblement de la voix et les pleurs qui affleurent, ainsi, encore une fois, que le silence. Mais chez Paul, l'émotion actuelle qui le caractérise n'est ni l'indignation de Denis, même s'il en veut encore à l'Armée pour certaines bévues, ni la mauvaise conscience de Philippe ou de Jean, mais plutôt le sentiment de confraternité à l'égard des hommes qui lui étaient fidèles et dont le sort l'émeut encore.

Ainsi, les émotions persistent et signent. Elles se disent, elles se voient, elles transpirent, elles trahissent. Pourquoi, au reste, devoir parler de trahison quand elles sont simplement le reflet d'une humanité, d'une fragilité somme toute plutôt digne, le signe que si l'expérience endurcit, elle n'en laisse pas, pour autant, ces hommes insensibles aux autres. Peut-être même, pour plagier Philippe, aurais-je envie de dire que celles-ci sont plutôt salutaires si elles ne sont pas trop éprouvantes et qu'il faudrait donc les cultiver.

Pour prolonger ces constats, il m'a fallu ensuite solliciter l'avis des intéressés eux-mêmes : quelles limites ont-ils perçues dans ce travail d'écriture, dans son produit et dans le partage de celui-ci ?

[1] Ibid, p. 1041.
[2] Ibid, p. 1049.

Chapitre 33
Des narrateurs qui perçoivent eux-mêmes les limites

Si j'en parle un peu plus que d'habitude ici, c'est parce que c'est le lieu d'en parler.
Mais rassurez-vous, le silence éternel des espaces infinis l'éteindra bientôt.
Yves Prat

Contrairement au chapitre précédent, où j'ai relevé les émotions qui étreignaient les narrateurs à des moments-clefs des entretiens, où les mots, pas nécessairement préparés, réfléchis, s'accompagnaient d'un langage du corps qui n'était pas choisi dans le but de générer une forme de dramaturgie dans l'échange, il y a eu à plusieurs reprises, chez les quatre sujets, une expression volontaire manifestant les freins qui demeurent au plein "raccommodement de soi".

Là encore, chaque sous-chapitre a renvoyé à un narrateur, en partant toujours de celui qui a eu le plus à s'exprimer sur le thème traité. Mais, à la différence du chapitre précédent, des intertitres sont venus émailler un texte plus conséquent et donc exigeant davantage de repères.

33.1. Des sentiments, des questions et des images qui viennent encore les hanter

Chez Philippe, la mauvaise conscience qui s'abat sur lui lorsque je lui fais part des nombreuses séquelles psychiques qu'il avait sous-estimées chez les anciens d'Algérie, est proclamée à d'autres moments de l'interview. Il fait son autocritique, signe sans doute que son seul récit ne l'a pas "absous" de ses faiblesses.

➢ Les regrets de n'avoir pas su s'indigner

Ainsi, lorsque je lui demande ce qu'il a ressenti quand la responsabilité de protéger la population algérienne lui a été confiée, il me dit combien il a été mi-exalté mi-arrogant. « *Tout mon récit d'Algérie est plein d'illusions, mais là on est vraiment dans l'illusion totale.* […] *on gonfle un peu la poitrine* », dit-il avec une pointe d'humour. […]. *Alors on est un petit peu arrogant* »[1]. Il poursuit avec l'opération Eventail : « *c'est une exaltation imbécile du guerrier* […] *c'est le combattant qui se réveille de façon dangereuse* […] *c'est là que ça devient ignoble quelque part* »[2], commente-t-il avec plus de gravité.

Un peu plus loin, comme il l'a déjà fait dan son récit écrit, il remet en cause son éducation, son milieu social, le militarisme dans lequel il a été élevé et qui l'habitait à l'époque. Alors qu'il raconte comment son ami Swan lui a un jour prêté l'ouvrage qu'il a publié et dans lequel il figure sur une photo, au milieu des villageois, il décrit le choc que lui a fait cette découverte. « *C'est moi qui suis photographié* […], *mitraillette à bout de* bras […], *j'escorte une bande de pauvres malheureux qu'on a fait sortir de leur douar pour les identifier* […]. *J'étais stupéfait de me reconnaître* […]. *Et donc, vous me parlez de sentiments mêlés, oui, parce que à certains moments, étant entendu que, vous l'avez probablement discerné, j'avais une éducation assez militaire quelque part, de droite incontestablement, donc j'ai pu avoir une exaltation* […] *dans le fait militaire lui-même. Et puis de se dire : oui, mais, attention, protéger, faire le coup de feu mais escorter ces pauvres gens qui n'en ont que faire, qui ont été maintenus dans la misère du fait de la France, là on commence à se poser des questions.* »[3]

Dans la même lignée, il en vient très vite à critiquer aussi son esprit colonial et son

[1] Annexe n° 7, p. 965.
[2] Ibid, p. 966.
[3] Ibid, p. 967.

manque de politisation : « *incontestablement, on était dans l'ambiance de la colonie*, regrette-t-il, […] *je parlais d'aspect citoyen et d'un mûrissement que je n'avais absolument pas* […], *on aurait pu se poser une ou deux questions* ». Il prend alors l'exemple d'un Malgache avec qui il avait effectué son Service National avant d'être rappelé sous les drapeaux : « *un gars qui était aussi doué au plan physique et au plan intellectuel, maintenu par l'Armée française au grade de sous-off, il ne pouvait pas aller plus loin* […]. *Ca posait question, ça nous a tous posé question. On n'est pas allé plus loin, ça n'a pas donné lieu à discussion politique* »[1].

Ensuite, une fois de plus, il critique son ignorance et son manque de distance : « *Quand on n'est pas capable, c'est mon cas personnel* [à noter l'emploi du Présent], *d'analyser, de prendre du recul sur ce que disent les gouvernants, ben, on boit ça comme du petit lait* [rire] »[2].

Enfin, il se compare encore à son camarade Swan et la comparaison n'est pas flatteuse. « *Mais quand même*, conclut-il sur ce chapitre, *cette notion de responsabilité, au plan de l'introspection*, […], *elle donne un peu plus confiance dans le sentiment militariste si on l'épouse un peu* […]. *C'est d'ailleurs pour ça* [rire], *je vais parler encore un instant de lui, que Swan, qui avait fait des études, il n'a jamais voulu faire le Peloton parce qu'il savait que c'était le doigt dans l'engrenage, un petit peu, de l'esprit militariste. Il était beaucoup plus affuté au niveau mûrissement* »[3].

- **La honte d'être associé aux crimes de la France**

Autre limite que Philippe exprime, celle qui consiste à penser, malgré la réhabilitation qu'il a tenté d'obtenir par l'écriture de son manuscrit, que la France a fait de sa « *génération une génération de délinquants* ». Cette assertion, que j'ai extraite de son récit, je la reprends et la lui soumets au cours de notre entretien.

« *Ce n'est pas le terme, je ne me pose pas le problème au niveau de la génération*, commence-t-il par me dire, *je me pose le problème au niveau personnel, en me disant : avoir fait ce que j'ai fait, c'était tellement lamentable, c'était tellement minable, c'était tellement inutile, que là, effectivement, je suis un délinquant. Délinquance au sens propre que d'accompagner, encore une fois, ces hommes que l'on arrachait de leurs mechta pour les conduire à l'identification. Ce n'est peut-être pas une délinquance mais c'est très triste si vous voulez et moi, je me le pose au plan personnel*. »

Puis, tout compte fait, il acquiesce à ma proposition qui, en réalité, était la sienne puisqu'elle figure dans son autobiographie. « *C'est vrai*, concède-t-il, *que toute la génération doit le ressentir* […] *je pense que oui, finalement, pour globaliser, c'est quand même une délinquance que d'avoir été faire cette guerre, pour ma génération*. »[4]

Ce sentiment de culpabilité face à cette sourde condamnation s'accompagne d'un autre sentiment, collatéral pourrais-je dire, celui d'éprouver de la honte, voire même d'endosser la honte de son pays. Prenant les exemples du prisonnier laissé à son état de pourrissement et de ses camarades envoyés au combat sans poste de radio pour appeler les secours, il remobilise la métaphore, déjà abondamment employée par les quatre narrateurs, des procédés nazis : « *la conscience d'une guerre, comment dirais-je, oui, effroyable, participant des méthodes de la Gestapo, sans un égard pour l'humain* […] *je crois que, à ce moment-là, on se dit : "On n'est pas meilleur que les méthodes de la Gestapo"* »[5].

[1] Ibid, p. 968.
[2] Ibid, p. 969.
[3] Ibid, p. 974.
[4] Ibid, p. 973.
[5] Ibid, p. 976.

➢ **L'angoisse de ne pas savoir jusqu'où il aurait pu aller**

Dans un autre registre, Philippe, malgré le récit qu'il a fait de son histoire en Algérie et qui, somme toute, est celle d'un homme intègre, n'est pas totalement soulagé d'un autre poids : il ignore ce qu'il aurait fait au cas où ses supérieurs lui auraient demandé d'effectuer ce que, dans son manuscrit, il appelait « *les actes les plus insoutenables* » sans les nommer. « *Donc, je n'ai pas été confronté à ça*, remarque-t-il. *Est-ce que j'aurais fait ? Qu'est-ce que j'aurais fait ?* […]. *Je veux dire que l'Armée était suffisamment adroite pour recruter des tortionnaires parmi ceux qui étaient aptes. Elle demandait des volontaires* […] *et il y avait toujours des résurgences de méchanceté chez l'un ou chez l'autre et il y a des gens qui étaient très heureux de faire ça apparemment* »[1].

Ainsi, ceux qui se portaient volontaires l'ont-ils en quelque sorte "protégé" de ce type d'ordre. Mais pour autant, il n'a pas été protégé de lui-même par les questions qui le taraudent encore. Du reste, comme il y revient vers la fin de son manuscrit, j'y reviens aussi au crépuscule de notre entretien et je lui demande s'il s'agit d'une blessure que de ne pas être sûr d'en connaître la réponse. « *Je ne sais pas si c'est une blessure à proprement parler,* me dit-il, *mais c'est quelque chose, effectivement, qui reste en travers*. […]. [Silence]. *Oui oui oui. Oui, ne pas savoir, effectivement* ».

Et il poursuit en se posant la même question, non plus sur ce qu'il aurait pu faire à l'époque, mais sur ce qu'il en serait à présent. « *Aujourd'hui*, s'interroge-t-il, *est-ce que je serais davantage contestataire ? C'est vrai que je suis plutôt du côté de l'ordre* [rire]. *Ca c'est net. Et vous me faites dire des choses affreuses encore, là* », ajoute-t-il avec un certain amusement. Puis il reprend avec davantage de gravité : « *Et la question est là !* [Silence]. *Et la question est là, oui, parce que, heureusement d'un côté, et malheureusement d'un autre, nous sommes pétris de notre caractère mais pour partie de notre éducation* […] *indépendamment des évènements*. […]. *Et chez moi, ça n'était pas tellement Jaurès* »[2]. Et de se comparer à nouveau à Swan…

➢ **Des souvenirs qui ne renoncent jamais**

Concernant les séquelles post-traumatiques, lorsque je demande à Philippe s'il fait toujours des cauchemars, il m'adresse cette réponse, ambigüe : « *Non, Dieu merci,* je *n'en ai plus. Quand j'ai des cauchemars, c'est tout éveillé* [rire] »[3].

C'est seulement beaucoup plus tard que je comprends ce qu'il a voulu dire, après que je lui demande si, comme il l'a écrit dans son récit, ses « *122 jours* » passés en Algérie le poursuivent toujours. Il me confirme qu'il est « *poursuivi intérieurement parce que ce sont des images qu'on n'oublie pas* […] *on est libéré,* ajoute-t-il, *et puis en même temps, c'est gravé. C'est gravé puisque c'est écrit. Donc poursuivi, oui, poursuivi par des faits majeurs !* […] *les points culminants, il y en a deux au niveau des décès, il y en a un troisième, je me répète, au niveau de la façon dont s'est terminée cette aventure algérienne, oui, c'est toujours là, ça ne peut pas abandonner, non* »[4].

Je lui ferai d'ailleurs, immédiatement après, remarquer qu'il a dit : « *ca ne peut pas abandonner* » et non « *je ne peux pas les abandonner* », soulignant en cela qu'il y a quelque chose comme extérieur à lui-même, qu'il ne peut pas maîtriser, ce dont il conviendra.

➢ **Un récit rétrospectif qui ne rend pas compte de la vérité**

Enfin, et c'est sur cette dernière limite que j'ai conclu pour assurer une transition, il considère que le "défaut" de l'écriture est d'adoucir le réel. « *Elle est hypocrite, un peu,*

[1] Ibid, p. 973.
[2] Ibid, p. 1003.
[3] Ibid, p. 977.
[4] Ibid, p. 1002.

l'écriture, souligne-t-il à propos de sa référence à Montaigne, […] *j'ai transformé un petit peu, j'ai mis un peu de sucre dans la transposition de ma pensée* […]. *Si vous m'aviez interrogé* […] *j'aurais été beaucoup plus spontané, probablement beaucoup plus vrai aussi. Donc, oui la parole est beaucoup plus vraie parce qu'elle est plus spontanée, oui* »[1].

Que l'on se comprenne bien, il parle ici de l'écriture lointaine, à distance des faits, car de celle qui vient "à chaud" il en dit toute la cruauté un peu plus tard. Parlant des courriers qu'il adressait à sa mère et qu'il a relus près d'un demi-siècle après les avoir envoyés, il se demande : « *Est-ce que j'ai bien fait de lui livrer ce que je vivais ou est-ce que j'aurais dû en sceller au moins une partie ?* »[2].

Ces deux opinions contraires sur des écrits chronologiquement différents, les correspondances de guerre d'une part, l'autre plus élaboré, édulcoré, sans doute, mais embelli d'autre part, ne manifestent-elles pas, cependant, l'effet positif du récit rétrospectif ?

Philippe a donc souhaité exprimer plusieurs écueils qu'il a rencontrés dans sa tentative de se libérer de tout le fardeau de ses souvenirs et de ses pensées, ainsi que dans sa volonté de tout savoir de lui-même. Globalement, il en retient quatre : la culpabilité (même s'il n'aime pas ce mot) de n'avoir pas su suffisamment s'indigner de ce à quoi il assistait ou de ce à quoi il était assujetti, la honte d'avoir participé à une guerre particulièrement sale et mal perçue par l'opinion, une certaine anxiété relative à certaines zones d'ombre qui persistent sur lui-même, et qu'il aurait aimé pouvoir éclairer, et la résurgence de certains faits, qu'il aurait voulu pouvoir effacer de sa mémoire pour s'en mieux porter.

Chose paradoxale, il dit à la fois s'être libéré par l'écriture et s'en être aliéné, par le fait même d'avoir conservé certains évènements particulièrement douloureux.

Autre paradoxe, il regrette à la fois la tromperie de l'écriture, élaborée à distance des faits, et la crudité de celle qui se jette sur le papier sans recul.

33.2. L'écriture qui peine à restituer le réel et qui ne sauve pas de tout

Si Philippe parle de l'hypocrisie de l'écriture, de l'euphémisation qu'elle produit, du miel qu'elle ajoute à l'encre, Jean, quant à lui, évoque plutôt sa faiblesse, sa difficulté à représenter les faits dans leur réalisme, leur crudité. Il ne la proclame pas menteuse, il l'avoue lâcheuse.

➢ Un récit de vie qui ne peut pas rendre compte

Alors qu'il rapproche, lui aussi, son expérience et celle des appelés d'Algérie en général, à celle de la Shoah, toutes proportions gardées, il exprime cette limite du vocabulaire, du langage. « *Et là, à toute petite échelle, je pense qu'il y a un moment donné où, effectivement, on peut difficilement traduire ça en mots*, regrette-t-il. *Je parle de l'indicible, de l'inaudible, de quelque chose qui est en-dehors de la réalité, j'ai envie de dire*. […]. *Je crois que dans le récit, les émotions, les sentiments qui vous traversent à ce moment-là sont difficiles à écrire. Moi je crois que c'est vraiment pour ça que j'ai écrit cela : indicible*. […] *dans l'écriture, on est plus dans quelque chose de l'ordre de l'expression, de l'intellectualisation, du symbolique. Il y a quelque chose de l'ordre de la thérapie, effectivement, là dedans, mais ce n'est pas la même parole* [que la Psychanalyse]. *Je crois que c'est très difficile, à mon avis, aux personnes, à transmettre, parce que, quand les gens n'ont pas vécu ça, c'est difficile d'imaginer une situation aussi horrible*. […]. *Parce qu'il y a quelque chose d'incommunicable, c'est sûr* »[3].

L'exemple le plus frappant est peut-être celui où, au cours de la fête qui a suivi son retour, il révèle la brutale défloration d'une enfant algérienne en une phrase très courte, laissant à

[1] Ibid, p. 988.
[2] Ibid, p. 990.
[3] Annexe n° 9, p. 1111.

penser qu'il ne parvient pas à en dire davantage. « *Sergent Garcia, celui que j'appelle le Sergent Garcia, c'est horrible, il a raconté, devant moi, avoir fait ça*, m'explique-t-il. *Je suis sorti, d'ailleurs, mentalement, j'étais dehors, écœuré*. […]. *Et Michel, l'infirmier, il racontait la même chose, le même Régiment, la même Compagnie, quinze ans après. On peut penser que c'est une histoire vraie. Je n'ai pas pu développer, j'ai dit ça en une ligne parce que c'est tellement horrible, c'est fou !* »[1] Là encore, le présent s'impose dans un récit oral jusqu'alors au passé, témoignant de l'actualisation de son indignation. Tout comme les mots l'avaient lâché dans son récit écrit, par crainte d'une histoire ignoblement inventée de toutes pièces, au début, ou par peur de ne pas trouver le vocabulaire soutenable ensuite.

Peut-être est-ce pour cette même raison, du reste, qu'il a cru un moment ne pas avoir su ou pu raconter l'épisode de cet ancien d'Algérie hospitalisé, obscène, pris en charge dans le service où il faisait ses premières armes en qualité d'infirmier psychiatrique. Alors qu'il s'indigne de ne pas avoir eu de lieu où déposer ses souffrances, il me demande s'il a parlé dans la première version de son livre, celle que j'ai obtenue à l'APA, de l'homme qui s'était suicidé. Comme j'hésite et que je recherche cet élément dans ma mémoire, il me dit : « *Je me suis censuré là-dessus*. […]. *Non mais j'ai dû me censurer. Je ne sais pas* ». Alors que je me rappelle et que je lui rappelle par la même occasion les photos pornographiques rapportées de la guerre, qui avaient suscité son dégoût, il s'accable et accable l'équipe qui lui avait confié ce patient : « *c'était six ans après la fin de la guerre*, souligne-t-il. *Pour moi c'était trop près, j'étais un jeune thérapeute, je n'étais pas encore assez mûr psychologiquement*. […]. *Et puis il est sorti, il s'est pendu. Ca c'est le seul* [rire] *suicide où je me sens un peu concerné* »[2].

Enfin, il avoue avoir réalisé des coupes dans l'ouvrage qui a, finalement, été édité. Lorsque je l'interroge sur son accès de folie l'ayant conduit à pratiquer la roulette russe, il me dit l'avoir retiré du livre définitif : « *d'abord, si je l'avais laissé, il aurait fait le double* […]. *Et puis, je me suis dit aussi que ça faisait beaucoup et que ce n'était pas très…* ». Là, il s'interrompt, hésitant sur le terme à employer. Je lui en souffle un, qu'il reprend à son compte et poursuit : « *... pas très glorieux et puis dur à croire* », ponctuant sa phrase d'un petit rire. Néanmoins, il affirme regretter aujourd'hui de l'avoir exclu de sa publication : « *si on refait un bouquin collectif, peut-être que je le remettrai avec une explication, en disant aussi pourquoi j'étais au bout du tunnel, finalement, quelque part* »[3]. Ici, ce ne serait donc pas l'écriture en elle-même qui l'aurait laissé choir mais le courage, peut-être.

➢ Un fardeau à porter pour toujours

Jean a majoritairement parlé des limites intrinsèques à notre langage, à la capacité de l'homme à raconter les expériences cruelles, ou à celle qui consiste à les recevoir. Mais il a aussi abordé une seconde limite : l'écriture ne peut pas tout. Parfois même doit-on éviter de la sacraliser, tout comme la parole d'ailleurs. « *Bon, je crois qu'encore j'ai pris le parti que je mourrai avec ça, c'est un fardeau à porter mais on n'y peut pas grand-chose*. […] *j'ai travaillé, quand j'étais à Paris, avec beaucoup de rescapés des camps de la mort*. […] *je me souviens de m'être accroché avec l'adjoint du chef de service, qui était lui-même Juif et qui lui-même voulait à tout prix charcuter, bien désinfecter la plaie*. […]. *Je pense que c'est une connerie, moi quand je voyais des rescapés des camps, je leur disais : "Ecoutez, vous n'êtes pas obligés d'en parler. Si vous avez envie d'en parler, vous en parlez. Moi je suis là, moi je vous tiens la main". Je crois que c'est déjà pas mal*. […]. *C'est un traumatisme, ce n'est pas possible de passer là-dessus. Donc je crois qu'il en reste quelque chose, pour survivre, pas pour vivre* […]. *Mais c'est quelque chose qui restera, c'est inscrit quelque part, comme ça et puis ça resurgit. Bon, ça resurgit maintenant parce que tout de même beaucoup dans le combat, dans la mémoire* »[4].

[1] Ibid, p. 1115.
[2] Ibid, p. 1114.
[3] Ibid, p. 1122.
[4] Ibid, p. 1098.

Les limites que Jean a identifiées dans notre entretien sont donc de trois ordres : en premier lieu, les mots trahissent, se dérobent, ne parviennent pas toujours à traduire fidèlement le réel ; en outre, le narrateur peut aussi choisir plus ou moins consciemment de se dérober lui-même à certaines réalités qu'il craint de dépeindre ; enfin, même si l'on réussit à formuler nos peines, nos blessures, l'écriture ne permet pas à chaque fois de les panser, au contraire, il est parfois utile de préférer le silence à des mots qui saignent.

33.3. Une écriture pleine d'incertitudes quant à son devenir

Concernant Denis, il apparaît, compte tenu de la proximité de l'élaboration de son récit à la période où je le rencontre, que la limite la plus criante réside dans ses relations avec son auditoire potentiel.

➢ Un rapport ambivalent avec son lectorat

Quand je lui demande s'il a souhaité mettre ses souvenirs à plat pour dénoncer les horreurs de la guerre, il commence par acquiescer puis invalide la portée de son travail : « *je suis un individu qui n'a pas d'audience et puis, finalement, je ne la cherche pas, je m'en fous* »[1].

Cependant, lorsque, vers la fin de notre entretien, je l'interroge sur les effets qu'a produits son récit sur son entourage, il m'interrompt presque, pressé qu'il est de déclarer une déception non dissimulée. « *Mon entourage, ça n'a pas été difficile. Les gamins* [ses petits-fils], *ils en ont regardé les images, les deux fils ne l'ont pas lu (ou il y en a un qui l'a lu) et puis ma bru ne l'a pas lu. Ca intéresse plus* […] *des copains, mon beau-frère* […], *la famille autour de moi plus que la mienne. C'est bizarre*. […]. *Les gamins sont plus ou moins indifférents. Le décès de la grand-mère, pfft, c'était comme s'ils avaient été au spectacle, ils étaient figés. Ca dépend peut-être des tempéraments, je ne sais pas. Je ne veux pas porter de jugement là-dessus. Peut-être que ça changera. Je ne sais pas.* »

Afin de le rassurer un peu, je lui soumets l'hypothèse selon laquelle ils pourraient avoir peur du contenu du manuscrit. Il répond, dubitatif : « *Peut-être, je ne sais pas* ». Puis il balaie d'un revers de mots ma proposition : « *Et puis surtout, ce sont des gens qui sont toujours à l'ordinateur et lire, pour eux, c'est une punition* ». Quand je lui demande, enfin, s'il en éprouve du regret, il reste laconique : « *Ca les regarde, on verra bien. Et puis, s'ils ne veulent pas le mettre à la poubelle quand je serai mort, ça restera peut-être pour d'autres que ça intéresse* »[2].

J'ai noté néanmoins, à réception d'une toute dernière version de son manuscrit, demandée pour figurer en annexe, que celle-ci a été dédicacée aux petits-enfants. Peut-être avais-je été distraite à la première lecture mais je suis presque sûre qu'elle n'y était pas. Signe d'un espoir ?

➢ Des doutes quant à l'intérêt de son récit de vie

Est-ce le manque d'attention porté par ses proches à son récit, ou est-ce une trop grande modestie qui l'habite, toujours est-il que Denis croît peu à l'impact que peut avoir son manuscrit. Ainsi, alors qu'à la toute fin de notre entretien nous échangeons sur les suites de ma recherche, il a cette réflexion sur les espoirs qu'il met dans ce type de document et à la fois sur son incertitude. « *En même temps, là, mon machin,* dit-il de son manuscrit comme pour le disqualifier, *il y a des choses qui m'auraient intéressé mais ça ne se peut pas, je n'ai pas l'envergure nécessaire. En lisant le récit des bêtises et des âneries qui ont été faites, si ça*

[1] Annexe n°10, p. 1144.
[2] Ibid, p. 1149.

pouvait empêcher qu'on les renouvelle, mais à mon avis, il ne faut pas se faire d'illusions, la guerre d'Indochine n'a pas empêché celle d'Algérie, qui n'a pas empêché celle de ci, celle de là. Donc ce serait un souhait mais c'est irréalisable. »

Là encore, pour essayer de le convaincre de l'intérêt de son travail, je l'informe de l'existence de l'APA et lui propose de lui communiquer son adresse. Il se montre d'abord peu intéressé : « *Ca ira comme ça*. […]. *Je les garde à la maison*. » Puis, lorsque je lui dis que l'association peine à recueillir des manuscrits sur cette guerre, sa curiosité semble s'éveiller, pour un court instant toutefois : « *Ah, il n'y en a pas beaucoup ?* […]. *Parce que bon, sur le plan matériel, je veux en garder un exemplaire, je n'ai pas envie de me retaper les photocopies et tout, ce n'est pas la peine d'y compter parce que ça va me coûter trois euros la photo, il n'en est pas question* »[1]. Je n'insisterai pas plus.

Denis a donc essentiellement parlé de ses craintes que son récit reste lettre morte, que ceux pour qui il l'a écrit y restent indifférents. Il est ambivalent à cet égard, disant tour à tour qu'il n'a pas besoin d'une audience et regrettant le peu d'intérêt manifesté par ses enfants et petits-enfants, espérant que son écrit pourrait éviter de répéter les mêmes erreurs et se disant sans illusions à ce sujet, ne souhaitant pas faire sortir ses souvenirs de chez lui et s'imaginant déjà en train de préparer un second exemplaire destiné à un plus large lectorat. Au fond, ce récit semble un peu lui brûler les doigts : il espère en lui et il craint par avance la déception que cette espérance soit déçue.

33.4. Le geste d'écrire ou l'art de raviver les souvenirs

J'ai achevé ce chapitre par les remarques de Paul, qui semble avoir repéré moins de limites à l'écriture de son récit de guerre que les trois autres narrateurs. Pour sa part, il en évoque une seule et il le fait au moment où je lui demande s'il est toujours victime de cauchemars, question que j'ai posée aux autres sujets. Il répond que cela s'espace mais qu'interviennent de temps à autre des rêves où il effectue des opérations militaires et d'où il émerge parfois « *presque la sueur au front* ».

En revanche, lorsque je l'interroge sur une éventuelle recrudescence de ces épisodes nocturnes au cours de la rédaction du manuscrit, il est affirmatif. « *Oui, parce que j'avais ressorti tout*, explique-t-il. *J'avais eu le temps d'y penser vraiment. Le fait de l'écrire, c'est beaucoup plus long que le dire, de parler. C'est plus long que d'y penser*. » Cependant, quand je suggère que cela aurait pu l'amener à s'arrêter en chemin, il est rien moins qu'hésitant : « *Non, j'aurais été au bout. Non non* »[2].

Et il enchaîne sur sa conviction qu'il ne s'agissait que de souvenirs et qu'il ne pouvait plus en périr.

Paul a donc identifié nettement un retour de reviviscences, à l'occasion du retour de mémoire que l'élaboration de son récit de guerre a imposé. Il distingue le temps de l'écriture, plus laborieuse, plus délicate, plus lente tout simplement, du temps de la parole orale, plus spontanée, plus brute, plus rapide et plus éphémère aussi. En revanche, la cruauté du rappel de certains souvenirs n'a pas été assez forte pour le faire renoncer à son entreprise. Le souvenir ne tue pas, a-t-il dit en substance.

Ce chapitre sur les limites que présentent ces récits de la guerre d'Algérie, réalisés encore une fois par quatre personnes et qui exigent donc de la prudence dans leur interprétation, a donc révélé trois écueils majeurs. Le premier est relatif aux effets produits par le moment même de l'écriture : il ranime de vieilles douleurs enfouies, il est aussi l'occasion de constater que les mots disponibles ne parviennent pas toujours à hisser le récit à la hauteur des faits et il

[1] Ibid, p. 1152.
[2] Annexe n° 8, p. 1081.

autorise également à déguiser ou adoucir la vérité, ce qui, parfois, peut être regretté ensuite. Le deuxième écueil réside dans l'après-coup de l'acte d'écrire : le sujet est parfois obligé d'admettre que l'écriture ne guérit pas de tous les traumatismes, ni de tous les sentiments pénibles qui ont été générés par eux, ou qu'elle peut le laisser sans réponse, face à des questions existentielles auxquelles il espérait trouver une issue. Le troisième et dernier réside en ce que l'écriture laisse une trace derrière soi, cristallisant ainsi les souvenirs douloureux, les gravant "dans le marbre" et pouvant faire craindre à son auteur qu'elle ne soit pas saisie, que personne ne se décide à marcher dans ses propres traces.

Conclusion intermédiaire
Bilan de l'exploitation des entretiens

Pour conclure cette troisième partie, j'ai réalisé, comme pour l'étude des récits de vie, trois tableaux récapitulatifs que j'ai commentés, ceci afin d'en faire ressortir l'essentiel (et de permettre au lecteur de choisir le mode d'appropriation qui lui convient).

Ces tableaux suivent l'ordre des trois sous-parties et portent le même titre, de manière à pouvoir suivre la logique de ma démarche. Ils sont numérotés dans la continuité des trois tableaux précédents.

Par ailleurs, ils reprennent la méthode de Martine Lani-Bayle, constituée des « *trois F* », que j'ai déjà utilisée à l'issue de la troisième partie.

J'y ai, en outre, ajouté quelques remarques des narrateurs portant sur les effets relevés dans d'autres formes d'expression, ainsi que des propos manifestant leur intérêt pour ma recherche. J'ai considéré, en effet, que ces éléments, bien qu'à la périphérie de mon objet de travail, pouvaient être identifiés comme contribuant à répertorier indirectement d'autres effets de l'écriture d'un récit de guerre.

Tableau 4. D'une transmission impossible à une transmission volontaire, un long chemin

<table>
<tr><th>F1 : Les faits qui ont retardé le récit
(les difficultés de transmission)</th><th>F2 : Ce qu'ils ont fait
(les bribes et les traces)</th><th>F3 : Ce qu'ils en ont fait
(les déclencheurs du récit)</th></tr>
<tr><td rowspan="2">La responsabilité des autorités françaises :
Le travail d'euphémisation Le bourrage de crâne La vitrine Les mensonges (4)
Le refus de nommer la guerre (3)
Des soldats laissés dans l'ignorance (2)
L'absence de chiffres sur les victimes de séquelles</td><td>Des bribes de confidences :
Quelques miettes d'informations aux conjoints et aux enfants (2)
Parfois, des échanges avec d'autres anciens d'Algérie</td><td>Des proches "passeurs":
- Petits-fils (2)
- Fils
- Neveu
- Ami</td></tr>
<tr><td rowspan="3">Des "prises de guerre" :
- Un carnet
- Un poignard
- Un mandat
- Un appareil photo
- Un képi
- Un calot
- Une casquette
- Des centaines de diapositives et quelques photos
- Un éclat de grenade fiché dans l'épaule</td><td>Des temps propices :
- La retraite
- L'urgence de transmettre
- Une échappatoire à un drame personnel</td></tr>
<tr><td rowspan="2">La responsabilité de l'opinion publique :
L'impression d'une indifférence générale (2)
Une opinion guère concernée
Des opinions qui se rachetaient une bonne conscience
Le mythe de l'Algérie française</td><td>Des traces aidantes :
- Un agenda
- Des lettres
- Des photographies</td></tr>
<tr><td rowspan="2"></td><td rowspan="3"></td></tr>
<tr><td>La responsabilité des familles :
L'injonction à se taire
Pas de demande</td></tr>
<tr><td>La responsabilité des appelés :
Vouloir tourner la page
Le manque de courage
Le poids d'une éducation antimilitariste</td><td></td></tr>
</table>

Commentaires du tableau 4

Ces commentaires s'appuient sur les trois colonnes du tableau, à savoir les faits à l'origine des failles dans la transmission, les effets de transpiration produits néanmoins par ce silence et les motivations à transmettre enfin.

- **F1 : Une responsabilité partagée quant au mutisme de plusieurs décennies**

Parmi les raisons qu'ont invoquées les quatre anciens appelés d'Algérie à devoir se taire, les autorités tiennent une place de premier plan. Sur les 6 remarques portant sur leur rôle dans cette condamnation au silence, 4 ont à voir avec l'entreprise de désinformation et de tromperie à laquelle elles ses sont livrées. Suit de très près le refus de nommer guerre ce qui, jusqu'à la veille des années 2000, était toujours considéré comme du maintien de l'ordre (3 fois cité). Ensuite viennent l'ignorance dans laquelle l'Etat a laissé les soldats (2 fois) et l'absence de chiffres officiels sur les victimes de séquelles psychiques (1 fois) auxquelles on dénie le droit à une vraie reconnaissance et à une vraie prise en charge.

L'opinion publique arrive en deuxième position parmi les responsables de cette *omerta*. A 2 reprises, il est signalé l'impression d'une indifférence générale puis, à égalité (1 fois chaque) que l'opinion n'était guère concernée, que certaines voix se faisaient entendre pour se racheter une bonne conscience ou encore que le mythe toujours vivace de l'Algérie française nuisait à certaines prises de position.

Enfin, le rôle joué par les familles et par les appelés eux-mêmes est assez proche, la première apparaissant 2 fois dans les propos des narrateurs, comme étant au mieux sans demande, au pire dans l'injonction à se taire, les seconds reconnaissant un manque de courage, le désir de tourner la page ou encore le poids d'une éducation antimilitariste qui aurait interdit de prendre parole sur cette guerre sans être taxé de faire l'apologie de la violence.

- **F2 : Durant cette période de latence, quelques propos et quelques objets sont venus néanmoins témoigner de la situation extrême**

Les appelés se sont quasiment tus durant environ quarante ans, à quelques exceptions près : deux d'entre eux disent avoir livré des bribes d'informations à leur conjoint ou à leurs enfants, un autre évoque des échanges ténus avec d'autres anciens d'Algérie, jugés plus enclins à recevoir leur récit.

Tous ont en revanche ramené en quelque sorte des "trophées", qui ont attendu pour être ressortis pour certains, qui ont pourri ou ont été abandonnés pour d'autres ou qui restent encore dans le lieu le plus incongru qui soit : le corps. Accessoires du soldat, photos, documents-papier complètent cette liste insolite et hétéroclite d'objets qui ont pu susciter l'échange, ramener les souvenirs dans le présent ou au contraire faire écran.

- **F 3 : Après un long "purgatoire", la transmission est enfin devenue possible**

Les "passeurs de mémoire" apparaissent comme les meilleurs déclencheurs ou accompagnateurs de l'écriture car ils sont cités à 5 reprises. Dans deux cas, il s'agit de petits-fils et pour le reste, à égalité, sont intervenus un fils, un neveu ou encore un ami.

Le moment au cours duquel a commencé l'écriture semble également assez décisif (cité 3 fois). Pour l'un, le passage à la retraite a permis de retrouver du temps ; pour le deuxième, c'est l'urgence de transmettre, l'âge venant, qui l'a poussé à écrire ; pour le troisième, une période très douloureuse dans sa vie lui a fait trouver ce moyen d'évasion.

Tableau 5 : Une transmission porteuse d'espoir

F3 : Effets de formation de la personne	F3 : Effets de formation par la personne	F3 : Effets de formation pour des personnes
Comprendre son ambivalence à l'égard de la guerre Découvrir ses capacités de raisonnement Croire en l'humanité	Faire des recherches, lire, s'instruire, réfléchir (3) Faire son introspection Faire l'effort de retrouver sa haine et les mots justes Appliquer dans sa vie les enseignements tirés des évènements Cultiver la nostalgie du passé Reprendre des études	Faire savoir aux historiens (2) Les pousser à y travailler Contribuer à ce qu'il n'y ait plus de guerre Contribuer à faire tirer les leçons de l'expérience Contribuer à la repentance Devoir de transmission Faire savoir, expliquer, s'expliquer, témoigner (2) Dire qu'il ne faut jamais désespérer Garder la mémoire de l'expérience dans la famille
F3 : Effets de libération	**F3 : Effets sur l'estime de soi**	**F3 : Effets de survivance**
Se vider Evacuer les plus cruels souvenirs Ne plus y penser Y voir plus clair En profiter pour dire autre chose qu'on n'a jamais dit	Etre parvenu à survivre (2) Avoir su résister (2) Avoir bien traité les Musulmans (2) Avoir suscité intérêt et retours favorables sur son récit (2) Etre cru (2) Avoir fait ce qu'il fallait faire Avoir gravi l'échelle sociale Avoir pris une revanche sur son échec scolaire Avoir participé à une unité d'élite S'être dépassé Avoir été apprécié de ses soldats Avoir participé à un évènement historique Ne pas avoir basculé dans le racisme Avoir été respecté Avoir refusé les décorations Avoir eu un rôle de confesseur Avoir rapporté des documents confidentiels Avoir eu un sens politique Avoir su livrer son opinion Etre reconnu par les Historiens Avoir contribué à réhabiliter sa génération Avoir su garder l'amitié par delà les années	Contourner la mort Se survivre Laisser des traces qui peuvent être exploitées Ne pas tomber dans l'oubli Etre le maillon d'une chaîne, d'une lignée S'émerveiller de pouvoir travailler à tout âge « *Les écrits restent* »

Commentaires du tableau 5

J'ai regroupé ici les deux grandes catégories d'effets correspondant aux deux parties horizantales du tableau.

- **F 3 : Des effets de formation pour d'autres personnes, par la personne et de la personne**

Si j'ai inversé ici les trois colonnes du tableau, c'est que les quatre appelés ont placé en priorité l'intérêt que leur récit représente au niveau de la formation de leurs lecteurs potentiels. Ils ont donc d'abord écrit pour les autres avant d'écrire pour eux : 11 remarques ont été formulées en ce sens. Parmi elles, 3 items arrivent à égalité avec 3 occurrences chacun : l'effet escompté de faire savoir, expliquer, transmettre ce qu'a été leur expérience extrême, l'effet consistant par là-même à contribuer à ce que les leçons puissent en être tirées, enfin l'effet, sur les Historiens, de cette production de connaissances. Viennent ensuite, à égalité (cités 1 fois) l'effet espéré de donner confiance en la vie et celui de conserver ce savoir élaboré par le récit au sein de la famille.

La deuxième catégorie d'effets de formation est celle qui a consisté à devoir se former par eux-mêmes, pour réaliser un récit plus convaincant et plus assuré, ou de continuer à se former au-delà. Le fait d'avoir cherché à se former est mentionné 8 fois dans les entretiens. L'item le plus présent est celui qui regroupe les termes : faire des recherches, lire, s'instruire ou réfléchir. Arrivent à égalité (1 fois) les efforts fournis pour mener une introspection, trouver les mots les plus justes, appliquer dans sa vie les préceptes induits par l'expérience extrême, cultiver la nostalgie voire la souffrance du passé et même, pour l'un d'entre eux, la réalisation d'une recherche sur la torture dans le cadre d'une reprise d'études.

Enfin, en troisième position, apparaissent les effets directs de formation des narrateurs qui, grâce à la situation vécue d'abord, par la relation des faits ensuite, se sont découverts (2 fois) et ont appris, malgré tout, à croire dans les hommes (1 fois).

- **F3 : Des effets de réparation, de continuité de soi et de mieux-être**

La catégorie d'effets la plus exprimée est celle qui regroupe les propos qui révèlent une fierté à avoir fait, refusé de faire, compris, réussi, adopté, des actes ou des comportements propres à rétablir, maintenir ou améliorer leur estime d'eux-mêmes (28 formulations). Parmi eux, on peut identifier : la fierté d'avoir été apprécié, respecté ou reconnu (10 fois), celle d'avoir su résister, survivre, renoncer aux honneurs (7 fois), celle d'avoir participé à des faits historiques et de les avoir fait connaître (3 fois), celle de s'être hissé dans l'échelle sociale ou d'avoir pris sa revanche sur un échec scolaire antérieur (2 fois), celle, également, de s'être donné les moyens d'être cru, même dans les circonstances les plus incroyables (2 fois). Arrivent ensuite, à égalité, le plaisir d'avoir su préserver des amitiés par-delà les années ou d'avoir participé à la réhabilitation de sa génération (1 fois).

La deuxième rubrique concerne les effets de "trace" que procure l'écrit, l'objet qu'il constitue. Ce thème apparaît 7 fois. A 3 reprises, la notion de contourner la mort, de se survivre ou de ne pas sombrer dans l'oubli est mentionnée. 2 fois, l'importance de laisser quelque chose derrière soi est soulignée. Enfin sont cités (1 fois chacun) l'émerveillement de demeurer créatif et celui d'être le maillon d'une lignée familiale.

Enfin, les effets de libération sont exprimés à 5 reprises par les interviewés. 2 fois, l'idée de se vider ou d'évacuer un trop-plein est évoquée. Pour l'un des appelés, se libérer c'est aussi ne plus y penser ; pour un autre, jeter ses souvenirs lointains sur le papier, c'est aussi y voir plus clair. L'un d'entre eux exprime également son bonheur d'avoir pu se libérer d'une autre expérience cruelle, grâce à l'opportunité qu'offrait le récit de guerre.

Tableau 6 : Un bilan toutefois nuancé

F1 : Des faits non encore digérés	**F2 : Qui suscitent des émotions encore vives**
Des morts injustes La délation des "camarades" La version falsifiée de l'attentat de l'O.A.S.	Colère de Denis
L'attaque du camp	Angoisse de Denis
Sa « *cécité* » par rapport à la torture Son manque de rébellion concernant les crimes	Honte de Philippe
Son jugement à l'égard des victimes de séquelles	Culpabilité de Philippe
L'épisode du bagne	Tristesse profonde de Jean
Son tir sur un Algérien Son attitude à l'égard d'un supérieur Arabe L'attentat où un homme est mort "à sa place" Le Sous-lieutenant attaqué par un de ses hommes	Malaise de Jean
Souvenirs d'opérations	Peur de Paul
Sa Section toujours en première ligne	Rancune de Paul
La mort, après son départ, d'un de ses Sergents	Tristesse de Paul
F1 : Le récit, un fait en soi	**F2 : Qui génère des espérances déçues**
L'écriture "laisse des traces" Plus lente à passer que la parole ou la pensée	Des réminiscences accrues par l'écriture
Une mauvaise conscience toujours présente Un poids qui reste à porter	Une écriture qui ne soigne pas de tout
Une écriture hypocrite Une écriture qui ne dit pas l'indicible Un narrateur qui peut se censurer	Une écriture qui "ment" parfois
Le manque d'intérêt de la famille proche La tentation de disqualifier son récit	Une écriture qui n'advient pas toujours

Commentaires du tableau 6

Une nouvelle fois, j'ai séparé ces commentaires selon deux coupes transversales.

- **De F1 à F2 : Des faits non encore "digérés" qui suscitent des émotions encore vivaces**

Chez chacun des interviewés, certaines questions ou certains thèmes abordés au cours des échanges ont déclenché des troubles apparents, des réactions difficiles à contrôler, qui ont pu aller jusqu'à entrecouper les mots de soupirs ou de silences voire interrompre très brièvement l'entretien. Colère ou rancœur, angoisse ou peur, tristesse, honte et culpabilité, ou plus largement sensations de malaise ont été tour à tour exprimées par le verbe et par le corps, les émotions les plus manifestes ayant été les larmes dans les yeux, l'impression de chaleur ou encore la demande de changer de sujet.

- **De F1 à F2 : Le récit, un fait en soi qui génère des espérances déçues**

Chaque narrateur, de manière plus ou moins forte, a formulé des réserves quant à l'idéalisation possible des effets d'un tel type de récit. Le reproche majoritairement adressé, tant à l'écriture comme "technique de représentation" qu'à son auteur, est celui de l'infidélité au réel. L'écriture est infidèle 3 fois : d'abord parce que le narrateur peut édulcorer ses souvenirs, ensuite parce que le langage écrit ou l'auteur qui l'emploie ne disposent pas des outils nécessaires à la communication exacte de la réalité, enfin parce que l'homme peut choisir, consciemment ou non, de taire certains faits. Ensuite, les trois catégories de limites qui sont repérées chacune 2 fois concernent les émotions ou sentiments négatifs ou la mémoire douloureuse qui perdurent, le temps que prend et que laisse l'écriture derrière elle, qui se prolonge bien au-delà de celui de la seule pensée ou de la parole et, pour conclure, la destination du récit, qui demeure fragile, à la merci du lecteur tant attendu et en même temps tant redouté, ou de la trop grande modestie de son auteur.

Pour terminer, j'ai rapporté quelques remarques des interviewés qui m'ont semblé intéressantes pour montrer l'impact que peuvent avoir de tels récits quand ils sont étudiés pour les besoins d'une recherche comme la mienne. J'ai déjà eu l'occasion de dire que j'avais eu le sentiment très net qu'être fille d'appelé m'avait rendue plus légitime et m'avait ouvert plus aisément les portes mais, pendant les entretiens ou au moment de leur clôture, tous ont eu quelques mots ou quelques manifestations d'intérêt qui montrent, outre leur respect pour le travail entrepris, qu'ils se sont probablement sentis considérés et reconnus par ma démarche auprès d'eux. Voici pêle-mêle quelques-uns de leurs propos :

« *Votre thèse, c'est de collationner tout ça ?* […] *est-ce que vous pouvez me rappeler ce que vous m'avez dit tout au début de l'entretien ce matin, la différence…* [entre le récit de vie et l'histoire de vie]. […] *Il y a un échange.* »[1] (Philippe)

« [La pendule sonne]. *J'ai le temps, j'ai toute ma soirée*. […] *Eh bien, finalement, ce n'est pas si désagréable ce truc-là, de discuter avec vous*. […]. *J'ai compris votre démarche maintenant*. […]. *Ce sera gentil de me donner les résultats*… »[2] (Denis)

« *S'il y a des choses qui vous manquent, vous m'écrivez, je vous répondrai par écrit*. »[3] (Jean)

« *J'espère que ça a été assez clair*. »[4] (Paul)

[1] Annexe n° 7, p. 1005.
[2] Annexe n° 10, p. 1088.
[3] Annexe n° 9, p. 1151.
[4] Annexe n° 8, p.1126.



Partie IV:

Synthèse - Discussion

Sous partie I : Les principaux résultats de l'investigation

Chapitre 34. Ce que j'ai retenu de l'étude des récits de vie

34.1. Le récit de leur guerre
34.2. Le récit de leur retour
34.3. Le récit de leur récit

Chapitre 35. Ce que j'ai retenu de l'étude des entretiens

35.1. D'une longue période de silence à une transmission aboutie
35.2. Des récits heureux de souvenirs malheureux
35.3. Le récit de guerre, pas une panacée

Chapitre 36. Validation des hypothèses de la recherche

36.1. Rappel des hypothèses
36 2. Rappel de la définition du concept de raccommodement
36.3. Ce que disent les récits de vie au regard des hypothèses
36.4. Ce que disent les entretiens au regard des hypothèses

Sous partie II : Discussion avec la problématique de la recherche

Chapitre 37. Retour sur la première partie

37.1. Des appelés victimes d'une situation extrême, de ses traumatismes et de leurs séquelles
37.2. Une période de latence de quatre décennies
37.3. Une transmission aboutie par la voie (ou la voix) de l'écrit
37.4. Des effets puissants du récit de vie mais pas tous identifiés

Chapitre 38. Les compléments d'information

38.1. Sur les concepts
38.2. Sur l'histoire de la guerre d'Algérie

Conclusion générale et perspectives

Cette dernière partie s'est attachée à dresser le bilan de l'ensemble de la recherche. Je l'ai décomposée en deux sous-parties :

- La première est revenue sur les principaux résultats de l'investigation menée auprès des anciens appelés d'Algérie et qui ont constitué les « *unités d'observation* » de l'étude de terrain, telles que Raymond Quivy et Maurice van Campenhoudt nomment les personnes enquêtées :

    - un premier chapitre a résumé les principaux thèmes développés dans leurs récits de guerre et les réflexions essentielles que leur analyse m'a inspirées ;
    - le deuxième a traité, de la même manière, les entretiens que j'ai menés auprès d'eux après la lecture de leur manuscrit, sur la base des questions qu'elle avait soulevées ;
    - le troisième et dernier a repris les hypothèses de recherche formulées au début de la partie I dans le but de les vérifier, totalement, partiellement ou, au besoin, de les repositionner pour le cas où cette recherche devrait se poursuivre.

- La seconde sous-partie a eu pour finalité d'enclencher un "dialogue" imaginaire avec ce qui fut la première partie de ma recherche, celle qui posa les concepts, me permit de mesurer l'ampleur du phénomène étudié et m'amena progressivement à formuler une problématique :

    - un premier chapitre a récapitulé les éléments centraux de cette approche théorique de l'objet de recherche et les a mis à l'épreuve des éléments pragmatiques que l'investigation de terrain avait permis de répertorier et d'approfondir, repérant les apports nouveaux que l'investigation avait révélés, les limites éventuelles de la problématique ou encore les points de divergence entre les deux grandes phases de la recherche ;
    - le second chapitre a eu pour objectif d'apporter des compléments théoriques aptes à nuancer, enrichir, voire pondérer des propos insuffisamment développés ou qui méritaient une autre grille de lecture, ou encore à encourager la poursuite du travail vers d'autres références.

Sous-partie I :

Les principaux résultats de l'investigation

Chapitre 34
Ce que j'ai retenu de l'étude des récits de vie

Choisir, donc exclure.
Henri Bergson

Pour réaliser cette synthèse, je suis repartie des nombreux encadrés qui ont jalonné les sous-chapitres de la partie II, sans pour autant calquer exactement mon plan à la chronologie avec laquelle ils sont apparus. Cela m'a permis d'opérer des regroupements destinés à aller rapidement à l'essentiel et à éviter trop de répétitions.

J'ai également structuré cette première sous-partie en trois temps : ce que les narrateurs ont exprimé concernant la guerre elle-même, ce qu'ils ont manifesté à propos de leur retour à la vie civile et leur rapport à l'écriture qu'ils ont parfois évoqué eux-mêmes mais que j'ai surtout décrypté à travers, notamment, les nombreuses formes d'expression littéraire qu'ils ont empruntées.

Dans ce chapitre comme dans ceux qui vont suivre, je n'ai pas eu pas recours à de nouveaux encadrés car il s'agit déjà d'une synthèse des synthèses, faites régulièrement au cours de ce travail, et j'ai voulu éviter l'écueil d'un excès de redondances.

34.1. Le récit de leur guerre

Le récit des faits, qui se sont déroulés durant la guerre, est évidemment le plus conséquent, puisque tel était l'objet de travail des quatre anciens appelés : raconter ce qu'il s'était passé pour eux durant le Service national qu'ils avaient accompli là-bas, maintenu sous les drapeaux, élève-officier en charge de la responsabilité d'un groupe d'hommes ou simple soldat. Pour cette synthèse, j'ai regroupé les résultats en six catégories différentes : l'environnement, les relations humaines, les opérations militaires, leur rencontre avec la mort, leur découverte des exactions des deux camps et, enfin, leur condamnation sans appel de cette guerre.

➢ Un environnement souvent hostile

Le premier souvenir évoqué est bien sûr celui du voyage vers l'Algérie. Si l'état de la Méditerranée ne peut être imputable à l'Armée française, en revanche les conditions de traversée infligées aux simples soldats, en fond de cale et sur des transats non fixés au sol, le tout dans la saleté et la puanteur des vomissures, déclenchent la colère des anciens appelés. Lorsqu'ils découvrent la terre algérienne, hormis les conditions pénibles d'attente et de transport, une cruelle déception s'abat sur eux quand ils constatent à quel point ils ont été floués. La civilisation n'est pas passée sur l'Algérie comme on a voulu le leur faire croire.

De surcroît, pour certains, l'angoisse de devenir responsables d'autres hommes les étreint. C'est malgré tout dans cette première découverte, amère, que se dessinent les premières tentatives de comprendre la situation dans laquelle ils sont plongés ainsi qu'une certaine forme d'orgueil d'être, dans le même temps, accueilli en sauveurs.

Autre surprise : la douceur du climat algérien, déclinée par les médias en image d'Epinal, ne s'applique qu'à la bande littorale. Les amplitudes de température sont énormes et les appelés connaissent chaleur et froid violents, canicule, neige ou encore tempête de sable. Comme pour leur voyage, ils les subiraient sans colère si l'Armée ne les exposait à leur morsure en les installant au mieux dans des cabanes de fortune, au pire sans abri sous un soleil de plomb ou dans la glace. Malgré l'enfer du bagne, le seul qui parvient à en retirer un bienfait est celui qui voit la solidarité se mettre en mouvement.

Enfin, contrairement à la métropole, l'Afrique du Nord est peuplée d'animaux sauvages peu amènes mais aussi de troupeaux plus communs, que les soldats connaissent, mais qu'ils

n'ont pas coutume de côtoyer, de nuit, dans un contexte de guérilla. Chacals, sangliers, hyènes, scorpions, vaches ou autres chèvres déclenchent des sensations d'effroi ou d'angoisse, suivies parfois d'un sentiment de soulagement, d'un humour salutaire ou encore d'une fierté d'avoir refusé de céder à la panique.

- **Des rapports humains entre fraternité et violence**

Les quatre anciens appelés décrivent des situations où la solidarité, l'empathie, la confiance les rapprochent de certains camarades ou encore des enfants qui sont confiés à l'un d'entre eux. Cependant, sur la totalité des soldats côtoyés se révèlent parfois quelques comportements inacceptables : mépris, agressivité, racisme, bêtise, délation, trahison et même pulsions de mort.

Dans leurs relations à la population algérienne s'expriment le plus souvent la gène voire la honte d'avoir malmené les villageois, de les avoir appauvris, terrorisés parfois mais aussi leur rancœur face à des attitudes susceptibles de les mettre en danger.

Malgré de nombreuses tensions, malgré les doutes, malgré l'ambivalence, les narrateurs réussissent à tirer des enseignements de ces observations à la loupe faites, bien malgré eux, sur la nature humaine : ils parviennent à préserver leur propre image en s'expliquant, en s'excusant ou encore en rendant hommage à ceux qu'ils n'ont pas pu ou pas su remercier le moment venu.

- **Des actions militaires très risquées**

La formation d'officier suivie par l'un d'entre eux est très dure et renforce l'idée, chez lui, d'une désinformation orchestrée par les autorités. Cet apprentissage exige de se dépasser face à un ennemi beaucoup plus redoutable qu'il ne l'a imaginé. La colère d'être exposé à des dangers, la peur de ne pas réussir les épreuves sont néanmoins contrebalancées par la fierté du surpassement de soi.

Ensuite, la première confrontation au feu de l'ennemi apparaît comme une expérience brutale, effrayante et où, parfois, la peur d'avoir peur peut être aussi angoissante que la peur du danger lui-même. Ce baptême du feu augure aussi d'un questionnement sur la loi du Talion : doit-on, peut-on accepter de tuer ? A la suite de cette première exposition à la mort, les appelés décrivent les faits les plus à même de traduire l'insécurité permanente propre à cette guerre. L'un d'entre eux est plus particulièrement exposé aux attentats du FLN (quatre en tout dont un rayé de sa mémoire). Il décrit ses visions d'horreur, de désolation, le processus de sidération qui l'a frappé, l'effondrement de ses valeurs et, en même temps, sa culpabilité d'avoir peut-être tué un adolescent, même ennemi.

Plus largement, les narrateurs dépeignent cette angoisse quotidienne, sourde, qui ne les lâche pas. Celui qui est instituteur sait qu'il représente la France honnie et les cinq cents mètres qu'il parcourt quatre fois par jour, seul, constituent une menace pour sa vie. Les deux gradés, en plus de la lutte pour leur survie, craignent pour la vie de leurs hommes et mettent en avant leurs efforts pour la préserver. Tous ont eu le souci de se documenter pour aller au-delà d'un simple témoignage et comprendre, informer, expliquer.

Certains participent, à leur corps défendant, à des faits politiques majeurs qui rajoutent au danger. Qu'il s'agisse de l'accueil réservé au Président du Conseil Guy Mollet, responsable du vote des pouvoirs spéciaux, des élections truquées au référendum sur l'autodétermination, du putsch des généraux félons ou encore des attentats organisés par l'OAS, les appelés concernés expriment leur dégoût. Mais ils traduisent aussi leur impression très vive d'avoir vécu des épisodes très importants de l'histoire de cette guerre et d'avoir pu les retracer, les faire mieux connaître et, ce faisant, d'avoir contribué à réhabiliter leur génération.

- **La rencontre avec sa propre finitude**

Trois des narrateurs relatent des faits au cours desquels des soldats présumés du FLN sont tués auprès d'eux voire par eux. Ils avouent parfois le peu d'émotions avec lequel ils y assistent, voire le soulagement qui les habite, et en éprouvent quelque honte. Pour se remettre de ces remords, ils tentent de s'expliquer et de retrouver les valeurs qui les ont animés jusque-là. Ils valorisent aussi les capacités ou les aptitudes que certains faits ont révélées et expriment l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de pouvoir faire autrement.

S'agissant de la mort de leurs camarades de combats, que tous ont vécue, l'effroi, la sidération et le sentiment de désolation sont partagés par tous. Passé ce moment, ils expriment de la colère à l'égard des autorités qui ont voulu cette guerre, de la tristesse et de la pitié pour tous ceux qui en ont souffert mais aussi, parfois, un sentiment de soulagement, mâtiné de la culpabilité d'avoir survécu.

Malgré l'horreur, ils parviennent à tirer des enseignements de ce qui fait partie, pour eux, des souvenirs les plus effroyables. Comprendre l'enchaînement des évènements, les raisons géopolitiques du drame, mieux se connaître dans de telles situations, rendre hommage aux disparus, ne pas les oublier ou encore se soulager du fardeau d'avoir pu, pour un temps, en être tenu pour responsable, tels sont les effets produits par l'écriture de ces faits.

Ils évoquent tous aussi leur indignation quant au traitement infligé aux cadavres. Qu'il s'agisse des corps de soldats français, rendus aux familles dans des cercueils plombés, et que celles-ci ne peuvent ni revoir ni toucher, ou des corps des combattants ou des villageois algériens auxquels le respect le plus élémentaire n'est pas accordé, ils placent cette catégorie de faits extrêmes au pinacle de la monstruosité. Tous manifestent d'ailleurs leur refus, à leur manière, d'adopter ou d'encourager ces comportements indignes et en retirent un peu de réconfort et une fierté toute légitime.

- **La découverte de l'inhumanité des hommes**

Les quatre anciens appelés ont à connaître d'actions militaires assez viles ou peu conformes aux Conventions de Genève sans s'en émouvoir outre mesure, nécessité faisant loi. Ils expriment aussi assez peu de faits ou ressentis concernant des délits et crimes sexuels ayant été perpétrés ni, plus largement, sur les pratiques touchant à la sexualité des soldats.

En revanche, trois d'entre eux relatent des faits d'assassinats dont ils sont les témoins indirects. Celui qui est le plus concerné manifeste son immense déception et son dégoût et se déclare soulagé d'avoir pu révéler ce qui a constitué, pour lui, un très lourd secret durant des décennies.

De la même manière, trois sujets sont confrontés à la torture et en restent choqués. Bien que conscients que des interrogatoires poussés peuvent s'admettre dans un contexte où le terrorisme règne et où des attaques peuvent être évitées, ils n'acceptent pas de telles conduites dans leur propre pays. Ils cherchent donc à comprendre ce qui peut amener des hommes à se porter volontaires et, malgré une culpabilité sourde endossée pour ces hommes-là, ils préservent leur estime d'eux-mêmes en refusant d'y être personnellement associés.

Enfin, deux narrateurs relatent des exactions commises par les soldats du FLN, et notamment l'un d'entre eux, spectateur horrifié de l'éviscération d'un Algérien considéré par les siens comme un traître. Ici, il ne semble pas qu'un quelconque bénéfice ne soit apporté par le récit si ce n'est de dénoncer le pire.

- **Une guerre massivement condamnée**

Les quatre narrateurs expriment leur stupeur et leur colère face à des erreurs de Commandement, des défauts d'équipement ou des failles dans l'organisation. En outre, aucun ne trouve de légitimité à cette guerre : le contexte géopolitique de décolonisation en Asie, et surtout en Afrique, devait convaincre les gouvernants de l'éviter ; les Algériens étaient dans

leur bon droit en réclamant plus de dignité et réparation ; cette guerre, enfin, n'était pas, pour les Français, une guerre contre un occupant, la seule qui vaille. Par ailleurs, le conflit franco-algérien a fait de tous ses enfants, envoyés au combat, une génération de criminels et l'Etat n'a jamais reconnu sa faute.

Face à cette guerre injuste et inutile, certains des narrateurs trouvent cependant un soulagement à pouvoir faire entendre leur voix ou à revendiquer de petits actes de "résistance" enclins à préserver le respect de soi.

L'un des auteurs insiste beaucoup sur la séparation entre les familles et les fils, les frères, les maris. Lui-même, séparé de sa jeune épouse puis de son bébé, exprime sa frustration d'une jeunesse, d'une insouciance et d'amours raptées. Il regrette de n'avoir pas conservé ses correspondances tout en invoquant le caractère intime d'une telle écriture, qu'il a opposée à celui, plus distancié et plus élaboré, d'une écriture rétrospective. Est évoqué également l'abandon, par la France, des Pieds-noirs et des *Harki*, dont certains se sont émus avec colère, tristesse et honte.

Cela dit, à l'exception de l'un d'entre eux, qui n'a rien écrit en ce sens, les anciens appelés repèrent parfois des effets positifs à cette expérience : il leur arrive de reconnaître avoir éprouvé une certaine fierté d'appartenir à une Armée puissante, venue pacifier, à des opérations d'envergure, à des unités d'élite ou encore d'avoir eu l'occasion de montrer leur courage. L'un des narrateurs explique aussi combien l'expérience l'a fait mûrir et comment les moments d'ennui l'ont forcé à découvrir ou redécouvrir de grands auteurs.

34.2. Le récit de leur retour

Trois d'entre eux poursuivent leur récit au-delà de leur libération, ce qui donne des informations sur leur réadaptation. J'ai ici regroupé ces éléments en trois rubriques : le PTSD ou syndrome de stress post-traumatique (qui a pu se manifester déjà pendant le séjour en Algérie), la volonté de retourner sur place pour tenter de trouver un sens à leur aventure extrême et la difficulté, voire l'impossibilité qu'ils ont eue à la raconter jusque dans la décennie 2000.

➢ Des symptômes de stress post-traumatique avérés

Deux narrateurs racontent combien leur entourage les a trouvés métamorphosés, combien ils se sont sentis victimes d'un exil intérieur, dans une famille qui ne les reconnaissait pas ou dans laquelle ils se sont sentis étranges et étrangers.

L'un d'entre eux est même révolté et ne parvient pas à retrouver une place dans une France qui ne le comprend plus et qu'il ne comprend plus. Son parcours de réinsertion sera d'ailleurs atypique puisque, contrairement aux autres, il ne baissera pas les armes. L'OAS entrant en guerre à son tour, il y resterait. Entré dans la clandestinité, chef d'un réseau, aidé par d'anciens Résistants, il s'expose à de nombreux dangers et son comportement peut se comprendre comme une conduite à risques telle que certains vétérans du Vietnam les ont adoptées.

Parallèlement, il se fait un devoir de faire savoir que la torture était instituée comme un instrument de guerre officiel, organisé voire encouragé et prend, là aussi, des risques pour conserver puis communiquer des preuves à un journaliste. Il en ressort fier d'abord d'avoir été cru puis d'avoir contribué à faire connaître un pan, censuré, de la guerre d'Algérie à l'époque et, enfin, de s'être fait un ami d'un des Historiens les plus réputés.

Outre la métamorphose relatée par deux narrateurs, l'ensemble évoque des reviviscences : cauchemars, visions brutales qui s'imposent à la moindre occasion (bruits, images, odeurs). Malgré la douleur que ces réminiscences provoquent, l'un des narrateurs pressent qu'elles peuvent être utiles pour ne pas oublier.

- **Une tentative de retour sur les lieux du drame**

Deux anciens appelés souhaitent revenir sur leurs pas et leur vécu est très différent. L'un d'eux, douze ans après son retour d'Algérie, espère vivement le relèvement du peuple algérien, le second, trente ans après le sien, ne peut que constater avec impuissance les difficultés économiques du pays et regrette la disparition de la pluri-culturalité qui en faisait la richesse.

Malgré ces conclusions divergentes, liées en partie au moment de l'Histoire algérienne où ils s'y rendent, mais pas seulement, des points communs apparaissent. L'un et l'autre sont d'abord habités par la beauté des paysages ; l'un et l'autre sont victimes de réminiscences en retrouvant les lieux où ils avaient souffert. En outre, ils tirent tous deux des enseignements de cette expérience en essayant de comprendre la situation du pays à ces deux moments de son Histoire et ce, en dépit de grilles de lectures opposées.

- **Une longue période de moratoire imposée à la transmission**

De nombreuses raisons poussent les narrateurs à se taire durant plusieurs décennies. La première est une raison d'ordre conjoncturel : la France est en pleine période des Trente Glorieuses et laisse peu de place à l'expression de la tristesse. Les appelés sont donc vécus comme des rabat-joie.

Lorsque certains, autour d'eux, manifestent leur curiosité, ils le font souvent avec maladresse et quand ils obtiennent réponse, la violence des faits rapportés leur explose littéralement à la figure, ce qui ne les incite pas à poursuivre l'échange.

La seule solution qui reste aux jeunes soldats libérés est de garder par devers eux un certain nombre de "souvenirs" de la guerre : objets, photos, carnets, lettres. Ces traces peuvent, du reste, venir contrarier la parole au lieu de la favoriser, l'entourage ayant du mal à supporter d'avoir sous ses yeux les preuves de la souffrance de celui qu'il aime. Elles ont cependant l'avantage d'exister et de demeurer en attente d'une exhumation possible.

34.3. Le récit de leur récit

Leur récit livre des informations sur ce qui a été le moteur de leur écriture et sur les doutes qui les a étreints tout en écrivant. Il est aussi l'occasion d'un autre récit dans le récit principal, qui apprend au lecteur leurs autres blessures. Enfin, la forme du récit "parle" : il s'agit plus que de documents, d'une représentation au sens d'un spectacle.

- **Pourquoi les appelés ont fini par écrire**

Les déclencheurs de l'écriture sont trouvés parmi les proches. Amis, enfants, petits-enfants, neveu, ou encore soldats ayant traversé les mêmes épreuves sont ceux qui ont encouragé le passage au récit et/ou ceux à qui celui-ci a été destiné.

Les espoirs placés dans ce récit sont de trois ordres : il s'agit de se libérer métaphoriquement d'une nourriture écœurante qui pèse sur l'estomac ou d'un objet avalé de travers qui menace d'asphyxie ; il s'agit aussi de vouloir transmettre et de faire partager une expérience extrême et insolite, au plus près de ce qui en a été la réalité, à la fois pour les autres anciens appelés qui peuvent s'y reconnaître mais surtout pour tous ceux qui ne l'ont pas vécue et qui ont le droit de savoir ; d'ailleurs, la troisième motivation, pour les narrateurs, est d'apporter leur contribution à l'élaboration d'une Histoire plus complète des appelés d'Algérie, de cette dernière génération à avoir été conscrite et de leur pénible retour à la vie civile.

- **Les écueils qu'ils ont rencontrés**

Malgré leurs espérances, les narrateurs manifestent, au moment même de l'écriture, par les mots de leur récit, un certain nombre de craintes pouvant être en lien à des sensations perçues à cette occasion, ou l'anticipation de failles dans l'expression.

Le premier écueil, qui a à voir avec les réminiscences évoquées plus tôt, et qui surgissent souvent à cause de perceptions sensorielles voisines de celles ressenties au moment des faits, consiste à faire revenir la souffrance.

Le deuxième est de ne pas parvenir à trouver les mots justes ou de ne pas en disposer pour traduire, au contraire, ses souvenirs au plus près du réel et de l'intensité de sa douleur.

Le troisième et dernier écueil exprimé dans les textes est constitué de l'inverse, à savoir de ne pas mesurer les effets produits par les mots sur les lecteurs, alors même que l'on croit s'employer à les rendre recevables.

- **La mise à profit du récit de guerre**

Profiter signifie littéralement tirer avantage et une expression banale consiste à dire de quelqu'un qui est bien parti qu'il pousse son avantage. Eh bien, certains narrateurs profitent de leur récit de guerre, poussent leur avantage pour se soulager d'autres faits ou d'autres sentiments qui, pour reprendre leur propre métaphore, leur pèsent sur le cœur.

Deux des narrateurs souffrent d'un échec scolaire qui, bien que très relatif, a blessé leur amour-propre et a laissé dans toute leur existence une trace indélébile. Or ils écrivent, tous les deux, que l'expérience algérienne leur a permis de changer et de s'améliorer. L'un, en devenant psychothérapeute, a choisi un métier « *fabriquant de la vie* », là où les métiers de l'Armée contribuent à façonner la mort. L'autre, en contestant son éducation militariste, a tenté, sa vie durant, d'appliquer les leçons tirées de son Service National en Algérie, en faisant de « *l'existence* […] *un bouquet d'amour* ».

Quant au troisième, il se sert de son récit de guerre, en poussant son écriture au-delà des frontières de son retour à la vie civile, afin de pouvoir enfin raconter les circonstances exactes du décès de son deuxième enfant dans ses bras, offrant ainsi un tombeau de papier à ce bébé si peu "parlé".

- **Une œuvre véritable**

Les quatre récits fourmillent de figures de rhétorique qui sont de préférence employées lors de scènes insoutenables, soit de manière à mettre de la distance avec les émotions, soit de manière à faciliter la réception d'un message. Ces figures de style ont aussi une force esthétique, dans son sens commun, celui de la beauté, et dans son sens originel, qui signifie faire sentir et percevoir.

Toujours pour faire accéder le lecteur au sensible, les narrateurs, qui ont le plus souvent recours au "je" autobiographique, convoquent parfois d'autres personnes que la leur pour se nommer. L'emploi du "tu", du "ils", du "nous" ou encore du "vous" permet d'impliquer davantage le récepteur, de prendre du recul face aux évènements mais aussi de laisser une place aux absents.

Si les récits sont majoritairement rédigés au passé, il apparaît que le présent de narration tient une place non négligeable. Choix littéraire le plus souvent, irruption non contrôlée parfois, mais volontairement laissée en l'état, le présent permet de rapprocher les trois temps de la narration, celui des faits eux-mêmes, celui où ils s'écrivent, celui, enfin, où ils sont lus, tendant ainsi à faire se rapprocher le narrateur et le narrataire. Sont également employés d'autres temps, plus rares, destinés à donner plus de vitesse au récit, à exprimer des doutes ou encore à préparer le lecteur à une suite plus cruelle encore.

Quant à la ponctuation, elle reflète à la fois l'intensité des émotions, les questionnements et les hésitations des narrateurs ou encore, quand il s'agit des points de suspension, l'idée d'une vie qui ne tient qu'à un fil.

Enfin, les trois registres de langue sont mobilisés et, notamment, les registres familier et soutenu qui, bien qu'en apparence opposés, témoignent d'une même volonté littéraire affichée. S'y sont ajoutés, chez chacun, des mots spécifiques au contexte algérien des années cinquante-soixante, à savoir des termes militaires, des onomatopées et autres mots argotiques, ainsi que du vocabulaire étranger qui plongent le lecteur au cœur du conflit et de l'époque, comme le font les meilleurs romans.

Une œuvre est un ouvrage qui dure, nous dit le dictionnaire. Tels sont les quatre récits de vie des anciens appelés : une œuvre.

Pour conclure ce chapitre, j'ai souhaité mettre en exergue les trois temporalités de la narration, qui sont constitutives de ce que Paul Ricœur appelle l'identité narrative. Cette identité est traversée du récit de leurs expériences extrêmes, dans une situation de guerre qui ne l'est pas moins, de celui de manifestations, parfois extrêmes, de stress post-traumatique au moment du retour à le vie civile voire longtemps après, enfin du récit qu'ils ont voulu faire de leur vie en-dehors de la guerre et de ses conséquences directes, même si les deux semblent indissociables.

Le chapitre suivant a eu pour but de réaliser cette même synthèse des apports principaux que je suis parvenue à extraire des entretiens effectués avec les quatre auteurs, centrés, pour leur part, sur les effets produits par l'écriture.

Chapitre 35
Ce que j'ai retenu de l'étude des entretiens

L'homme devrait mettre autant d'ardeur à simplifier sa vie
qu'il en met à la compliquer.
Henri Bergson

Comme pour les principaux résultats des récits de vie, j'ai suivi les encadrés de la partie III qui m'ont permis de récapituler, au fur et à mesure, les enseignements essentiels que je retirais de l'étude des entretiens.

J'ai construit deux sous-chapitres qui permettent d'avoir un rapide aperçu des principales informations qui se sont dégagées de cette analyse.

35.1. D'une longue période de silence à une transmission aboutie

Les interviewés m'ont expliqué pourquoi ils sont demeurés si longtemps à se taire, voire à se terrer dans leur silence, et comment, bien des années plus tard, ils ont été encouragés, par les circonstances et/ou des *memorial candle*, à passer par l'écriture de leur expérience pour pouvoir s'en soulager et la transmettre.

- **Quatre "Petit Poucet"**

Le héros de Charles Perrault a, par bien des aspects, des points communs avec les quatre anciens appelés d'Algérie que j'ai interviewés. Comme eux, il doit affronter une situation extrême : la nuit, le froid, la peur, le danger, la mort, le sentiment d'abandon, la séparation. Comme eux, il laisse des miettes et des petits cailloux pour retrouver sa place dans une société bien peu amène à son égard.

Les narrateurs m'expriment combien il leur a été difficile de raconter leur expérience : les autorités françaises leur avaient caché, comme à l'ensemble de l'opinion, qu'il s'agissait, non pas d'une bande de bandits de grand chemin semant la terreur, mais bien d'une Armée organisée à laquelle ils seraient confrontés dès les premiers jours de leur Service National sur le sol algérien. Comment, dans ces conditions, raconter une guerre qui n'existe pas officiellement ? Si, malgré tout, l'une ou l'autre des personnes interrogées tente de relater ce dont elle a souffert, l'entourage familial, à la fois mal informé et surtout trop heureux de la retrouver, n'est pas disposé à entendre des récits choquants qui risquent de le toucher de trop près.

En résumé, les quatre appelés ne peuvent qu'internaliser l'idée qu'ils n'ont pas à se plaindre : de guerre, ils n'en ont pas réellement connue puisqu'elle n'est pas reconnue ; de la chance ils en ont eue puisqu'ils en sont revenus ; des blessures ils n'en ont plus puisqu'ils se portent plutôt bien physiquement.

Enfin, ces hommes jeunes, coupés de longs mois durant d'une vie affective, sociale et professionnelle, privés de l'insouciance naturelle de leurs vingt ans, tentent de tourner la page et de trouver ou retrouver l'amour, n'offrant donc que des bribes d'information autour d'eux.

- **Naissance de quatre écrivains**

Si la faillite de la transmission n'est pas totale, les appelés, de retour chez eux, lâchent ici ou là quelques mots ou laissent, tantôt au vu et au su de tous, tantôt au rebut, un certain nombre d'objets rapportés d'Algérie. Il leur faut néanmoins plusieurs dizaines d'années pour se décider à commencer ou achever un récit écrit de leur expérience. Le point final mis par les narrateurs à leur texte varie de 1999, pour le premier, à 2008 pour le quatrième et dernier.

Trois d'entre eux disent que l'entourage familial ou amical a joué un rôle majeur dans l'encouragement à "y aller". Le temps passé ou le saut de génération auraient permis à la famille de s'apaiser quant au risque de souffrir de la souffrance de l'autre.

Autre facteur déterminant, parmi les raisons que les narrateurs avancent, le temps retrouvé : trois sont à la retraite quand ils rédigent leur manuscrit, dont l'un "pris au piège" dans sa propre maison par la maladie de son épouse qui l'oblige à l'assister jour et nuit.

Enfin, il apparaît que les traces que plusieurs ont conservées de leur séjour forcé (carnet, documents, photos) ont été bénéfiques à la réémergence ou à la précision des souvenirs, dimension à laquelle les narrateurs disent avoir beaucoup tenu.

35.2. Des récits heureux de souvenirs malheureux

Qu'on ne s'y trompe pas, lorsque j'ai écrit récits heureux dans cet intertitre, je n'ai pas voulu dire que les manuscrits sont à teneur joyeuse mais, simplement, qu'ils ont été globalement profitables à leurs auteurs, comme lorsque Boris Cyrulnik parle des merveilleux malheurs de l'existence. Et ces "profits" sont essentiellement de deux ordres.

- **Le sentiment partagé d'une contribution à la constitution d'un savoir savant**

Les trois narrateurs qui répondent sur cet aspect, (l'un d'entre eux manquant encore probablement de recul pour en être assuré) expliquent abondamment qu'ils pensent avoir produit de la connaissance en produisant leur récit de vie.

La première catégorie de connaissances relève de ce que j'ai appelé un "savoir émotionnel". Par leurs multiples anecdotes, leurs descriptions, leurs détails, la force des mots et des éprouvés, ils ont le sentiment d'avoir fait mieux appréhender à des personnes n'ayant jamais été confrontés à l'extrême, ce qu'un être humain peut ressentir. Ce type de savoir peut renvoyer à la catégorie F2, mobilisée pour l'étude de mon corpus et récapitulée dans les tableaux 1 à 6 (ce que les faits ont produit émotionnellement).

La deuxième catégorie de connaissances qu'ils pensent avoir produite relève d'un "savoir de vie". Ils ont essayé de transmettre des valeurs, des espoirs, des messages sur la nécessité de s'indigner, de résister ou de se repentir.

Enfin, la troisième et dernière catégorie est celle du "savoir historique". Ils se sont documentés pour sécuriser, compléter, préciser leur récit. Ils ont le sentiment d'avoir apporté leur pierre à l'édifice d'une Histoire de la guerre d'Algérie et de la réinsertion des appelés du contingent, vue par les anonymes et non par les élites. Ils ont aussi enclenché, pour certains, le désir de continuer à s'informer, se former pour pouvoir toujours mieux transmettre et mieux créer. Ces deux rubriques relèvent plutôt de la catégorie F3, à savoir des effets produits par les affects éprouvés.

- **La restauration personnelle**

S'informer, se former, faire appel à sa mémoire, écrire ce dont on se souvient, enrichi par des lectures, tout ceci dans le but de comprendre, faire connaître, expliquer, est plutôt destiné à l'extérieur, même si cela permet, dans un premier temps, de réaliser des apprentissages propres. Il y a donc un va-et-vient constant entre ce que l'on appelle l'hétéroformation et l'autoformation.

En revanche, les narrateurs, au cours des entretiens, ont fait état de plusieurs types d'apports plus personnels, plus intérieurs, que j'ai résumé en deux grandes rubriques : les effets de libération et les effets relatifs à l'estime de soi.

Les premiers sont davantage exprimés explicitement par les interviewés que les seconds, peut-être par pudeur ou par modestie, peut-être parce qu'ils ne sont pas toujours suffisamment conscientisés. Ainsi, tous ont dit clairement avoir pu se vider, se soulager, se libérer ou encore s'apaiser par l'écriture.

Quant aux seconds, j'ai pu identifier, à travers les réponses qui m'ont été faites ou les anecdotes qui m'ont été rappelées, une forme d'estime de soi qui traverse les propos de l'ensemble des narrateurs : ils se sont souvent découverts plus habiles, plus intelligents, plus résistants, plus courageux ou plus compatissants qu'ils ne l'auraient imaginé ; ils ont pu, en relatant leur propre version de certains faits, se décharger d'une culpabilité pesante ; ils sont heureux que leur récit ait été apprécié et reconnu ou encore de ne pas tomber dans l'oubli après leur disparition, autant d'expressions d'un intérêt qu'ils ont manifesté à leur propre égard.

35.3. Le récit de guerre, pas une panacée

Lorsque je les ai directement interrogés sur les effets produits par l'écriture de leur récit de vie, les interviewés ont largement fait part des atouts d'une telle forme de transmission mais ils ont aussi mesuré certaines de ses limites. En outre, et c'est ce par quoi j'ai commencé ici, ils ont, à leur corps défendant, peut-être parfois même à leur insu, démontré que toutes les blessures n'étaient pas pansées.

- **Des entretiens qui sont venus réactiver des émotions à fleur de peau**

Avec chaque interviewé, des manifestations physiques sont apparues à des moments-clefs de l'entretien, complétées ou justifiées par des mots traduisant un état de tension ou de malaise. Ainsi, le verbe "énerver", formulé au présent, des expressions familières comme "en avoir gros sur la patate" ou encore "ça m'est resté en travers", des mots comme "douloureux, noir, dur", etc, se sont accompagnés de plusieurs gestes, déplacements ou signaux non-verbaux.

Deux narrateurs ont aussi été obligés de se lever un moment, l'un a retiré sa veste, un autre a eu les yeux embués de larmes. En outre, j'ai relevé à plusieurs reprises des rires gênés, des soupirs, des silences, des murmures inaudibles ou encore un léger tremblement dans la voix. Enfin, l'un d'entre eux n'a pas souhaité répondre à une de mes questions, portant pourtant sur un épisode de son récit.

Il est à noter, malgré une forte tendance à l'envahissement par des émotions négatives, que le sentiment de confraternité et de solidarité qui unissait l'un d'entre eux aux hommes qu'il avait encadrés s'est aussi exprimé à cette occasion.

- **Des limites exprimées par les interviewés**

Les entretiens ont permis de faire verbaliser aux quatre anciens appelés un certain nombre d'écueils qu'ils ont rencontrés dans leur tentative de rendre compte de leur expérience et de s'en libérer. J'en ai retenu quatre principaux : des sentiments sur soi qui ont perduré et sont venus ternir les effets de réparation de son image, des reviviscences qui viennent encore parfois les visiter, la trahison que l'écriture peut représenter à certains égards et, enfin, la crainte de ne pas intéresser les destinataires du récit.

Pour l'un des narrateurs en particulier, avoir raconté son expérience et surtout son attitude durant la guerre, la relire et en reparler contribuent à lui faire ressasser sa mauvaise conscience. Il se juge très sévèrement et conserve des doutes sur les capacités qu'il aurait eues à résister à certains ordres s'ils lui avaient été donnés.

Cette rumination va de pair avec des résurgences du passé qui reviennent encore parfois, bien que beaucoup moins fréquemment, hanter trois des quatre interviewés. L'un d'eux évoque à ce sujet la voie du silence qui, dans certains cas, peut être préférable à la voie de la communication. Un autre, ayant constaté une recrudescence des réminiscences au cours de l'écriture, nuance cependant, considérant que seul le fait peut tuer et non les mots qui le rapportent.

Toujours à propos de l'écriture, deux interviewés estiment s'être parfois trahis eux-mêmes ou avoir trahi leur lectorat, soit parce qu'ils ne disposaient pas des mots justes, propres à décrire le réel, soit parce qu'ils avaient instrumentalisé l'écriture pour le masquer ou l'adoucir.

Enfin, celui dont le récit est le plus récent, et qui n'a pas eu encore beaucoup le temps de le mettre à l'épreuve, exprime à la fois ses craintes de ne pas intéresser ses fils et petits-fils, et les doutes qui persistent sur la qualité de son travail. L'ambivalence est là, qui le conduit à dire tour à tour qu'il n'a pas besoin d'audience et qu'il regrette le peu d'attention porté à son texte par sa famille proche, ainsi qu'à espérer que son récit serve à ce que les mêmes erreurs ne se répètent pas et à se proclamer sans illusions à ce sujet.

Ce résumé des principaux résultats de mes entretiens étant réalisé, je suis ensuite revenue à mes hypothèses de recherche en mettant en œuvre le protocole de validation.

Chapitre 36
Validation des hypothèses de la recherche

Un progrès de la connaissance n'est jamais autre chose
qu'une victoire partielle et éphémère sur l'ignorance.
Raymond Quivy
Luc Van Campenhoudt.

Ce chapitre a eu pour objet de revenir aux hypothèses issues du travail de problématisation de ma recherche que j'ai présentées et explicitées dans le chapitre 11. J'y ai repris mes trois hypothèses, ainsi que le principal concept que j'y ai développé, et les ai mis à l'épreuve des résultats obtenus par les deux méthodes d'investigation que j'avais choisies.

Pour cela, je me suis appuyée sur les bilans des études respectives des quatre manuscrits et des quatre entretiens que j'ai effectués avec leurs auteurs, bilans qui sont situés en fin de deuxième et troisième parties.

36.1. Rappel des hypothèses

Ces hypothèses, au nombre de trois, ont été déclinées en une première hypothèse dite hypothèse centrale de la recherche et deux hypothèses secondaires destinées à venir préciser la première et, surtout, à la "contextualiser". Je les ai rappelées ici pour plus de commodité.

- **Hypothèse 1, hypothèse centrale de la recherche**

Les récits de vie rétrospectifs, qui portent sur le vécu d'une période de guerre, favorisent le raccommodement de soi.

- **Hypothèse 2**

Si la guerre d'Algérie n'échappe pas aux caractéristiques universelles et intemporelles d'une situation extrême et, à ce titre, a vocation à conduire ses acteurs à partager socialement leur vécu de cette guerre, ses spécificités sont autant de freins qui rendent difficile la transmission.

- **Hypothèse 3**

Compte tenu que la transmission de la guerre d'Algérie a été souvent difficile à rendre effective ou audible, les récits de vie rétrospectifs, qui arrivent désormais plus abondamment sur cette guerre, ont d'autant plus valeur de raccommodement de soi.

36.2. Rappel de la définition du concept de raccommodement

Le concept de raccommodement, présenté dans le chapitre 10, s'est appuyé sur neuf vocables, tous porteurs, en leur sein, du préfixe "accommo", dont j'ai pu dégager les formes nominales et verbales, récapituler les différentes acceptions, toutes asssez proches, et distinguer quatre grands champs sémantiques qui les emploient.

- **Les formes verbales**

Accommoder a d'abord signifié arranger, régler un différent (on disait accommoder une injure en se réconciliant). Il a ensuite exprimé l'idée de rendre conforme, de rendre

convenable quelque chose qui ne l'était pas d'emblée ou encore, à propos d'objets, de plats par exemple, de les disposer de manière à mieux les présenter (on dit encore de nos jours l'art d'accommoder les restes). Enfin, pour les choses abstraites, il désignait le fait de conformer son esprit ou ses paroles à ce qui était attendu.

S'accommoder, dans un sens aujourd'hui disparu, voulait dire s'accorder à quelque chose ou à quelqu'un, dans l'idée qui elle existe toujours de se contenter de ce quelque chose ou de ce quelqu'un, que les circonstances nous imposent.

Raccommoder désignait autrefois le fait d'arranger, de remettre en état une chose abimée ou peu présentable. Puis il a pris, un peu plus tard, le sens, déjà vu dans accommoder, de réconcilier des personnes entre elles. Quant à son sens le plus courant aujourd'hui, il a été réduit à celui, exclusif, de réparer à l'aide d'une aiguille.

Le participe présent accommodant, quant à lui, a d'abord désigné un remède qui guérit avant d'être employé à propos d'une personne arrangeante.

- **Les formes nominales**

Dans la continuité du mot accommodant, en tout cas dans sa signification originelle, le substantif accommodateur, aujourd'hui tombé en désuétude, se disait d'une personne qui soignait les autres, puis il a été usité, lui aussi par glissement et par extension, à propos des personnes faciles à contenter, enclines aux concessions.

Accommodement, autre nom commun, correspondait auparavant à un moyen grâce auquel on satisfaisait quelqu'un, ce qui, au passage, pouvait rejoindre le bien-être prodigué par l'accommodateur. Il est aujourd'hui essentiellement employé au pluriel, et dans des cas très précis, par exemple lorsque quelqu'un parle de ses accommodements avec Dieu ou avec sa conscience, en référence à de petits péchés ou de petites erreurs.

L'accommodation est un terme utilisé en optique, qui désigne la capacité de l'œil, en modifiant la courbure du cristallin, à mettre au point, à l'instar d'une paire de jumelles, ou d'ajuster sa vision et donc à s'adapter aux situations perceptives qui s'imposent à lui.

Le raccommodage est l'activité qui consiste, en couture, à réparer, restaurer un vêtement ou un tissu décousu ou déchiré.

Enfin, le raccommodement garde aujourd'hui, même s'il est assez peu répandu (je pensais, je l'avoue, avoir créé un néologisme lorsque ce mot s'est imposé à moi), le sens de réconciliation.

- **En résumé**

Si je récapitule l'ensemble des valeurs anciennes et actuelles appliquées à tous ces mots de la même famille, au préfixe "accommo", j'en dégage neuf par ordre d'apparition :

- se réconcilier ou réconcilier deux parties,
- disposer les choses de manière à les rendre plus convenables ou présentables,
- adapter ses pensées et ses propos à ce qui est attendu,
- se contenter de ce que l'on a, de ce que l'on est, de ce que l'on vit,
- remettre en état quelque chose d'abimé ou de peu présentable, par exemple par des travaux d'aiguille,
- soigner ou disposer d'un remède ou d'un moyen grâce auquel on pourra satisfaire quelqu'un,
- être une personne arrangeante,
- s'arranger avec Dieu ou avec sa conscience des petits errements dont on a été l'auteur,
- s'ajuster, s'adapter à des situations imprévues.

Il y aurait donc quatre grandes catégories de champ sémantique qui sont autant d'aptitudes déployées :

- se conformer, s'adapter, se contenter ou arranger les choses,
- soigner, réparer, satisfaire,
- rendre les choses ou les évènements présentables,
- se réconcilier ou réconcilier les autres.

36.3. Ce que disent les récits de vie au regard des hypothèses

Le bilan de l'exploitation des manuscrits a porté essentiellement sur les faits, et surtout sur leur éprouvé, puisqu'il s'agissait, pour les auteurs, de relater ce qu'ils avaient vécu. Il m'a toutefois permis de repérer un certain nombre d'éléments susceptibles d'être identifiés comme des effets liés à la transmission de leur expérience par la voie de ces récits, effets que j'ai rappelés brièvement ici..

➢ Du caractère extrême et universel de la guerre d'Algérie

Je le rappelle, les affects exprimés dans les manuscrits à propos des faits vécus étaient très majoritairement à connotation négative. Soixante termes, que j'ai employés dans mon analyse pour traduire l'état psychologique des narrateurs, étaient relatifs, pour le dire schématiquement, à la colère, cinquante à la peur et vingt-deux à la tristesse.

En outre, les appelés ont tous écrit avoir été victimes d'un ou plusieurs symptômes évocateurs d'un syndrome de stress post-traumatique. A onze reprises, des signes de métamorphose de la personnalité sont apparus, ainsi que des reviviscences sous des formes diverses. Quatorze fois ont été relevés des termes manifestant leur colère, leur honte ou leurs regrets lorsqu'ils se sont exprimés à propos de leur retour à la vie civile.

Tous ces résultats sont donc venus corroborer le caractère extrême et universel de la guerre d'Algérie parmi toutes les guerres du vingtième siècle, comme le postulait la deuxième hypothèse.

➢ Du processus de raccommodement par le récit de guerre rétrospectif

Si le peu de prise que les narrateurs ont eue sur les évènements ne leur a quasiment pas permis de se ressaisir et de se relever dans l'après-coup immédiat des faits traumatiques, en revanche ce qui a trait à l'écriture du récit, en amont, pendant, et en aval de celui-ci, a produit des effets à connotation positive.

Quand ils ont expliqué pourquoi ils ont souhaité s'engager dans l'écriture, ils ont évoqué essentiellement le souhait de mieux connaître, comprendre, expliquer, transmettre, les effets attendus autour de la connaissance apparaissant en premier. Sont apparus ensuite les mots traduisant leur espoir de pouvoir se libérer et leur intérêt à s'être prêté à un exercice littéraire permettant tour à tour le réalisme et la distanciation.

En outre, quarante-neuf termes renvoient à une forme d'autoformation par le récit de vie, dix-neuf relèvent du maintien, de la restauration ou de l'amélioration de l'estime de soi, treize sont répertoriés comme étant des effets de justice, de réhabilitation et, à égalité, sept fois sont repérés des effets de libération et de prise de distance sur les évènements.

Des effets de raccommodement, avancés dans la première hypothèse, sont bien présents. L'autoformation et la mise en forme littéraire peuvent être admises, respectivement, comme un moyen de satisfaire une curiosité ou une soif de comprendre et comme une manière d'apprendre à présenter les faits d'une façon qui les rende audibles. L'estime de soi et le soulagement d'avoir pu raconter ont à voir avec le soin ou la réparation apportés à soi et à son image. Les effets de justice doivent laisser place à la réconciliation. Enfin, ceux concernant la prise de distance participent, m'a-t-il semblé, d'un processus d'adaptation, d'ajustement et d'acceptation.

36.4. Ce que disent les entretiens au regard des hypothèses

Les entretiens avec les narrateurs, bien que s'appuyant sur leur histoire et relançant parfois le récit de leurs aventures, ont permis d'orienter l'investigation sur les raisons d'une transmission aussi tardive et sur les apports d'une telle entreprise. J'en ai repris les traits marquants et les ai rapportés aux variables des hypothèses de la recherche.

- **Des spécificités de la guerre d'Algérie**

Si les narrateurs n'ont pas pu témoigner plus tôt, c'est selon eux parce que les autorités françaises ont tout fait pour qu'ils se taisent. A dix reprises, les anciens appelés les ont désignées comme responsables de la désinformation et de la non-reconnaissance Mais dans une moindre proportion, l'opinion publique, les familles (souvent manipulées) et les soldats eux-mêmes ont été impliqués dans cette loi du silence.

En moyenne, leur mutisme a duré aux alentours de quarante ans, soit au moment où les opérations de maintien de l'ordre ont laissé place au statut de guerre d'Algérie, même si certains, en de rares occasions, avaient transmis quelques bribes d'informations et que tous avaient rapporté des traces de leur passage sur le sol algérien.

Des freins spécifiques à la transmission, comme l'énonce la deuxième hypothèse, apparaissent avoir été bien réels.

- **Des récits rétrospectifs récents**

Les quatre anciens appelés sont sortis de leur silence grâce surtout à des "*memorial candles*" trouvés dans leur entourage très proche mais aussi à une période favorable, celle de la retraite, d'un temps retrouvé ou d'un temps libre contraint, celle aussi où l'urgence de transmettre leur est apparue.

La partie de l'hypothèse trois qui sous-entend que les espoirs de raccommodement doivent être d'autant plus vifs que le temps est compté apparaît aussi vérifiée.

- **Des effets de raccommodement notables**

Contrairement à ce que j'avais cru identifier dans l'exploitation des manuscrits, les effets relatifs à la formation n'ont pas été majoritairement exprimés par les interviewés. Onze remarques sont venues néanmoins corroborer le fait qu'ils avaient écrit pour les autres et huit que l'écriture les avait fort heureusement obligés à réfléchir, se documenter, s'instruire et donc se former. Les effets de formation de soi et des autres peuvent constituer une façon de s'être adaptés aux vicissitudes de l'existence, certains ayant d'ailleurs dit que cela les avait aidés dans des périodes difficiles et qu'ils avaient voulu en retirer un savoir de vie à transmettre aux plus jeunes.

Mais ce sont les effets d'ordre psychoaffectif qui ont décroché "la palme d'or". En effet, vingt-huit formulations relèvent du rétablissement, du soutien ou de l'élévation de l'estime de soi. Sept d'entre elles ont mis l'accent sur la trace que constituera l'objet même qu'est le livre, le tapuscrit, le classeur, le "machin", quels que soient la forme ou le nom qui leur ont été donnés par leurs auteurs. Enfin, les effets de libération ont été exprimés à cinq reprises.

Si l'on reprend les grands aspects du raccommodement, concept central de mon hypothèse un, se soigner et se réconcilier avec soi par l'écriture et par le produit qui en résulte seraient les deux principaux effets du récit rétrospectif sur la guerre d'Algérie. J'y ajouterai le champ sémantique de la présentation ou de la disposition des choses pour les rendre convenables puisque la qualité littéraire recherchée et les retours positifs sur celle-ci concourent à la valorisation de l'estime de soi. Et je conclurai par les capacités d'adaptation et le développement d'une philosophie de vie que l'épreuve, peut-être plus que le récit lui-même, a apportés.

- **Quelques “ratés” dans ce processus**

Malgré, comme nous l’avons vu, la prédominance nette des effets positifs produits par l’écriture et par l’utilisation qui a été faite ensuite du récit (soixante-deux items), les interviewés ont cependant exprimé quelques limites relatives à leur expérience d’“écrivant”.

Neuf remarques sont venues manifester des écueils rencontrés au cours de la rédaction ou plus tard et portent sur l’infidélité de l’écriture, les souffrances qu’elle n’est pas parvenue à totalement évacuer et sa destination, parfois incertaine.

Aussi les hypothèses se trouvent-elles à nuancer.

Avec le chapitre précédent et celui-ci, je suis arrivée à la conclusion que l’hypothèse principale selon laquelle les récits d’une situation extrême comme la guerre (et notamment celle d’Algérie, impréparée, sournoise, terrifiante), même fabriqués plus de quarante ans après les évènements, ont des effets profitables sur leurs auteurs, est globalement vérifiée.

Il reste à revenir sur les apports théoriques, qui m’ont servi à dégager une problématique et à orienter mes investigations de terrain, afin de repérer les confirmations, les décalages, les compléments amenés par cette approche pragmatique et d’identifier les manques qu’il me faudrait éventuellement combler pour approfondir ma réflexion.

Sous-partie II :

Discussion avec la problématique de la recherche

Chapitre 37
Retour sur la première partie

Au récit continu des batailles, des traités, des intrigues,
à l'histoire trépidante des héros,
devrait succéder l'histoire des inconnus de la terre,
par qui se fait aussi l'histoire.
Fernand Braudel

J'ai repris un par un l'ensemble des chapitres composant la première partie et j'ai retenu les passages correspondant aux aspects traités dans la suite de ma recherche, pour les mettre en perspective, repérer les points communs et les différences et identifier les apports nouveaux de mon investigation qualitative auprès des quatre anciens appelés d'Algérie. J'ai ensuite recomposé des sous-chapitres qui ne suivent pas à l'identique l'ordre des chapitres 1 à 10 car, parfois, des regroupements ou au contraire des distinctions se sont avérés nécessaires pour équilibrer le tout. Pour cette raison, j'ai choisi de ne pas faire de renvois aux chapitres.

Je n'ai pas non plus fait référence systématiquement à tous les auteurs qui apparaissaient dans cette confrontation entre les résultats de ma recherche de terrain et les apports théoriques, afin de ne pas alourdir, et j'ai également opté pour ne pas utiliser les guillemets et les notes de bas de pages présentant des sources qui le sont déjà en première partie. J'ai ainsi considéré ce chapitre comme une synthèse plutôt qu'une revue d'auteurs et je me suis autorisée à reformuler leurs idées sauf quand, exceptionnellement, il m'apparaissait qu'une citation méritait d'être mise en exergue.

37.1. Des appelés victimes d'une situation extrême, de ses traumatismes et de leurs séquelles

J'ai ici repris les trois phases repérées grâce au cadre théorique de ma recherche : la situation algérienne des années 55-62 comme l'une des situations extrêmes définies par Bruno Bettelheim, les traumatismes engendrés par ce que Sandor Ferenczi appelait l'effraction, et le PTSD, ou état de stress post-traumatique que présentent les victimes au-delà de six mois après les faits en cause.

➢ Des récits correspondant aux caractéristiques d'une situation extrême

Les quatre anciens soldats ont tous connu le voisinage de la mort. Ils se sont fait tirer dessus, Jean ayant échappé de justesse à quatre attentats, Paul ayant reçu un éclat de grenade dans l'épaule. Ils ont aussi assisté à des accidents ou à des embuscades dans lesquels des camarades ou, pire, des amis ont perdu la vie ou ont été grièvement blessés.

A l'image de la définition donnée, ces faits ont toujours été brutaux, imprévus, même si la situation de guérilla les mettait dans une insécurité permanente, mais c'est justement parce qu'il s'agissait d'une guerre sans front que le danger pouvait survenir à tout moment et là où l'on s'y attendait le moins. Jamais ils ne savaient à l'avance qu'au cours de telle opération, de telle patrouille, de tel tour de garde, voire de telle banale sortie il se passerait quelque chose de grave.

Ils ont également exprimé combien ce à quoi ils avaient cru, ce en quoi ils avaient mis leurs espoirs, ce qui était leurs valeurs, leurs idéaux, ont été furieusement ébranlés voire, en certaines occasions, totalement dévastés. Denis dira même cette phrase que je n'ai pas eu encore l'opportunité de rapporter, mais qui me paraît emblématique de cet éclatement

identitaire : « *C'est dommage mais j'ai l'impression d'avoir vécu une autre vie dans ma vie* »[1].

En même temps, leur vécu reste singulier. Je prendrai comme seul exemple la réaction de Philippe, lors de son baptême du feu, qui semblait beaucoup moins affolé que les autres narrateurs et, globalement, son attitude à l'égard de sa participation à la guerre, dont il dit lui-même, avec beaucoup de sévérité et de remords, qu'il y a trouvé de l'intérêt. Paul a résumé d'ailleurs cette caractéristique de la situation extrême en disant qu'il a vécu sa propre histoire dans l'Histoire et que si j'avais demandé à cinquante appelés d'écrire, j'aurais recueilli cinquante histoires d'Afrique du Nord.

Pour terminer sur ce point, ce qui ne m'était pas apparu lors de mes lectures, sans doute parce qu'elles étaient incomplètes, c'est que la situation extrême porte effectivement sur la proximité avec la mort et sur le sentiment brutal de sa propre finitude mais ce que les appelés rencontrés ont rajouté, et que j'ai découvert comme étant peut-être pire que la mort, est le traitement abject infligé aux cadavres et cela indépendamment d'une croyance dans l'au-delà.

- **Des traumatismes presque tous identifiés**

Lorsque les narrateurs ont vécu ce que plusieurs auteurs appellent une effraction, ils ont été à tel point submergés qu'ils ont réagi de manière étrange ou qui leur est apparue comme telle quand ils ont repensé aux faits. C'est le cas entre autres de Jean qui a raconté s'être mis en "pilotage automatique" pour faire face à une attaque, ou qui est demeuré plusieurs longues minutes dans l'incapacité de voir l'éviscération du garde-champêtre et l'amas informe constitué par ses intestins, placés auprès de lui par le FLN.

Ces situations d'effroi ont souvent été plus violentes quand les faits étaient imputables aux autorités militaires. Comme le dit notamment Tiphaine Dequesne, le traumatisme est pire lorsqu'il provient d'une décision humaine et il est aggravé lorsque cette décision est prise par ceux qui sont censés protéger le sujet. Or, beaucoup de faits rapportés par les anciens appelés comportent cette dimension et révèlent une indignation et un dégoût profonds. C'est le cas de Paul, victime d'une erreur de commandement, de Philippe, dont les camarades avaient été privés de radio ou encore de Denis, qui était réveillé par les fusils enchaînés et malencontreusement manipulés.

En plus des faits de guerre proprement dits, les narrateurs ont souffert de la séparation d'avec leurs proches. Comme l'évoquaient plusieurs participants à un congrès sur la captivité durant la seconde guerre mondiale, ils étaient suspendus à l'arrivée des courriers et se rappellent fort bien aujourd'hui du contenu de leurs propres lettres, même si Philippe, avec le recul, est horrifié d'avoir pu autant inquiéter sa mère.

Autre traumatisme secondaire évoqué en particulier par Primo Lévi : celui qui consiste à ne pas reconnaître la gravité d'une situation. Pour les quatre narrateurs, l'euphémisation déployée par les autorités françaises pour ne pas nommer la guerre, l'absence de leur reconnaissance d'anciens combattants ensuite, ont été vécues comme un déni de leur condition de victimes.

En outre, ceux qui ont pris le temps de décrire leur retour, et surtout Jean et Philippe, ont bien montré que la France les avait engloutis dans sa toute nouvelle société de consommation, leur infligeant l'autre traumatisme qu'est l'oubli.

Le seul traumatisme que je n'aie pas réellement trouvé chez les narrateurs, et qui est évoqué par Vincent de Gaulejac et Philippe Grimbert, est celui de la dépersonnalisation. S'il peut y avoir eu, à certains égards, une perte ou un remaniement de l'identité, les appelés n'ont pas eu à connaître d'atteinte à leur nom. Même au bagne, Jean n'a pas raconté avoir été désigné par un numéro.

[1] Annexe n° 10, p. 1137.

➢ **Des états de stress post-traumatique avérés mais une seule thérapie**

Ces situations d'effraction, et les traumatismes qui les ont accompagnés, ont donné lieu à des séquelles au-delà des six mois qui ont suivi les faits et signent donc l'existence d'un état de stress post-traumatique ou PTSD, comme le définissent Thierry Baubet et Marie-Rose Moro. Les quatre anciens appelés ont décrit des cauchemars et/ou des résurgences d'images du passé, ainsi que pour Paul et Jean une métamorphose de leur personnalité.

Le phénomène de somatisation apparaît en revanche moins fortement que ce que décrit Tiphaine Dequesne. Jean et Denis disent cependant avoir respectivement souffert de problèmes dentaires et auditifs et de dysenterie mais il n'est pas possible de dire s'ils sont imputables aux seules carences alimentaires ou aux explosions, ou s'ils relèvent partiellement d'un mécanisme intrapsychique.

Les sentiments de honte et de culpabilité décrits par Patrick Raynal à propos des survivants ne semblent pas non plus très marqués chez les anciens appelés. Toutefois, Philippe, après s'en être beaucoup défendu, peut-être un peu trop, a fini par concéder qu'il existait peut-être chez lui une forme de culpabilité. Quant à Paul, l'éclat de grenade, recueilli lors de la seule scène de combat où un soldat français a trouvé la mort, pourrait témoigner d'une empathie proche de la fusion avec le défunt. Mais cela reste des conjectures.

Le glissement du statut de victime à celui de bourreau, décrit par Yoram Mouchenik, n'a pas directement touché les narrateurs qui, globalement, se sont bien comportés, même si Jean en a approché la frontière très ténue et si Philippe demeure avec ses questions sur ce qu'il a fait aux populations et sur les capacités qu'il aurait eues à résister à certains ordres.

Concernant, enfin, la prise en charge des séquelles post-traumatiques, seul Jean y aura recours. Il faut rappeler qu'il est devenu psychothérapeute et nul ne sait s'il aurait entamé une psychanalyse s'il avait conservé son ancien métier. Cela dit, cette cure lui a été très bénéfique et il déplore l'absence de soutien apporté aux appelés, à leur retour et plus tard. Il regrette aussi une maladresse commise au sein du service de psychiatrie où il était jeune infirmier. Lui et Paul parlent de concert du grand nombre de suicides, de crimes et de maladies psychiques liés aux souffrances endurées en Algérie, tant du côté des victimes que du côté des bourreaux.

37.2. Une période de latence de quatre décennies

Je l'ai déjà dit à plusieurs occasions, les narrateurs ont mis beaucoup de temps à produire leur récit de vie. Les difficultés, voire l'impossibilité à transmettre leur expérience par la parole, dans les mois ou les années qui ont suivi leur retour, se sont accompagnées de multiples empreintes, dont certaines ont été encombrantes, d'autres facilitatrices.

➢ **Des difficultés de transmission classiques dans de telles circonstances**

Bien sûr, comme les narrateurs sont rentrés, je n'ai pas pu aborder avec leurs familles leur espoir de voir revenir des personnes portées disparues, puisque tel n'a pas été leur cas. Mais j'ai retrouvé de nombreux points communs entre ce que les auteurs mobilisés en première partie et les narrateurs ont pu dire des "empêchements " de raconter. Par exemple, Philippe a pu dire qu'il souhaitait tourner la page et retrouver son insouciance de peur de souffrir encore. Paul a avoué qu'il avait sûrement manqué de courage. Tous deux ont également évoqué leur bonheur d'avoir survécu à cette épreuve, bonheur qui les a peut-être retenus de se plaindre.

Par ailleurs, certaines petites lâchetés, petites faiblesses, certains petits doutes sur eux-mêmes ont pu leur faire différer cette transmission. Cela pourrait être le cas de Jean, à deux doigts d'accepter de rejoindre l'équipe de la "Gégène", celui de Philippe, qui se jugeait aveugle face aux agissements de l'Armée ou de Paul, qui ne s'est pas indigné des assassinats qu'il a découverts. Du même coup, peut-être ont-ils craint, un moment, de heurter leurs proches.

Ce qui apparaît aussi de commun entre la première et les deuxième et troisième parties réside dans la peur de ne pas parvenir à restituer le réel. Ce sentiment était très présent chez Jean qui a écrit que les mots, parfois, l'ont abandonné. Dans une moindre mesure, il était présent chez Philippe, qui considérait que l'écriture adoucissait le réel mais qui, pour autant, n'avait pas ou peu utilisé la parole, qu'il estimait pourtant plus vraie. Quant à Paul, il a beaucoup insisté sur le fait qu'il a écrit la vérité. Enfin, Denis, quant à lui, semblait redouter de ne pas l'avoir dépeinte suffisamment bien pour capter l'attention de son entourage. En revanche, je n'ai rien identifié chez les narrateurs de l'ordre de la peur de semer le malheur. Au contraire, leur transmission tardive a mis l'accent sur les leçons de vie qu'ils souhaitaient délivrer.

L'injonction à se taire a été également manifeste chez les quatre anciens appelés. Les autorités maintenaient les journalistes, les cinéastes et les écrivains dans la censure, l'opinion n'était pas prête à les entendre. Or, Yoram Mouchenik et Janine Altounian estiment que la reconnaissance publique d'un évènement collectif de grande ampleur est nécessaire pour que ses protagonistes s'autorisent à raconter leur histoire comme un fragment du puzzle permettant de le reconstituer. Il ne faut donc pas s'étonner que les récits coïncident à peu près avec la période à laquelle la Loi est enfin venue donner son vrai nom aux "évènements d'Algérie", comme des enfants abandonnés à qui l'on donnerait un nom provisoire avant qu'ils ne soient adoptés. Mais dans le cas présent, la filiation a mis trente-sept longues années à se créer. En outre, les familles ne voulaient pas que "l'on remue tout ça". Cela s'est avéré particulièrement vrai pour Jean qui, après avoir essayé de raconter, certes de manière très brutale, a été sommé de se taire, bien heureux qu'il était d'être rentré.

Mis à part cet épisode d'une "hyper transmission", qui s'est heurtée au mur de l'incompréhension et du refus d'entendre, les narrateurs n'ont pas pu parler de ce qu'il se passait dans la tête de leur conjointe, de leurs parents puis de leurs enfants. Et j'ai fait le choix, pour ma part, de ne pas interroger la deuxième génération. Toutefois, l'absence de questions ou d'insistance de la part de celle-ci avant l'âge adulte, voire au-delà, malgré les enseignants qui pouvaient ici ou là en parler un peu, a été évoquée par Paul, Denis et Philippe.

- **Des miettes qui s'envolent, des petits cailloux qui restent**

J'ai repris ici une nouvelle fois la métaphore du Petit Poucet pour évoquer la transmission plus ou moins inconsciente et involontaire. Depuis 1807, nous l'avons vu, ce terme désigne le passage d'une maladie d'une personne à une autre après qu'au XVIème siècle, il eut signifié la circulation des humeurs dans une Médecine encore balbutiante. Il en est ainsi des informations qui nous perturbent, nous envahissent, nous rendent malades parfois. Ces passages implicites se font à travers des traces, des bribes, des fragments, des éclats ou encore des miettes, autant de mots qui désignent des "petits riens". Mais là où les miettes disparaissent, les traces, elles, restent.

Des miettes, quelques narrateurs en ont jetées, comme Philippe ce fameux soir où sa fille est rentrée de l'école après un cours sur la guerre d'Algérie, comme Denis, qui dit en avoir parlé un peu mais de manière peu élaborée. Des traces, tous en ont laissé derrière eux, avec un statut différent : certaines ont été exposées, d'autres remisées voire abandonnées à l'usure du temps. Elles ont eu également des effets différents. Pour Paul, les accessoires de ses tenues militaires et son éclat de grenade fiché dans l'épaule, pourtant connus de sa famille, n'ont pas déclenché de questions ni d'échanges, comme s'ils représentaient une gène pour ses proches, à qui ils rappelaient sans cesse ses épreuves passées, ou comme si un conflit de loyauté habitait ses enfants, partagés sans doute entre l'envie de savoir et la peur de générer ou d'affronter la souffrance de leur père. Pour Philippe et Denis, documents et photos ont constitué un appui à leurs souvenirs au moment où leur décision a été prise de fouiller dans le temps, mais après un long purgatoire.

« *Quand le dit n'est pas facile, on fait parler les objets* », dit Andrzej Szpilman. Les quatre narrateurs n'ont pas semblé dire qu'ils leur avaient été véritablement utiles à cela. Peut-

être ont-ils eu plutôt vocation à assurer une continuité biographique, là où il y avait eu rupture dans le cours de leur vie, comme le suggère Boris Cyrulnik. Jean parle en tout cas de "prises de guerre" comme si ces objets permettaient, par leur possession, de compenser la dépossession de leur jeunesse et de leur insouciance par la guerre.

37.3. Une transmission aboutie par la voie (ou la voix) de l'écrit

Les trois éléments principaux, apparus en première partie, et qui favorisent la transmission, sont repérés également chez les quatre narrateurs. Il s'agit de la tendance naturelle chez la personne humaine à vouloir partager ses affects avec d'autres personnes, du temps qui passe ou du temps qui se libère, favorisant la prise d'une parole et, surtout, pour les anciens appelés en tout cas, du désir de comprendre et de faire savoir ce qu'est une expérience exceptionnelle et, par bien des aspects, mystérieuse aux autres et parfois à eux-mêmes.

➢ Le partage des émotions, une propension bien réelle

Selon Bernard Rimé, le partage des émotions semble être une inclination naturelle de l'être humain et, pour René Rioul, il y aurait même une sorte de pulsion autobiographique chez chacun de nous. Ce désir de partager s'accompagnerait aussi d'une volonté de faire reconnaître le caractère indiscutable des faits rapportés, de faire preuve d'objectivité et de faire appel, par le témoignage, à des valeurs universelles. Il apparaît, effectivement, chez les quatre narrateurs, cette soif de partage et, notamment chez Jean, des émotions les plus intenses et les plus réalistes possible. Le désir d'être cru et l'affirmation de la vérification des faits décrits sont aussi très présents chez Paul et Jean. Et tous ont recours à des références qui font consensus chez l'ensemble des êtres humains : Philippe a le souci d'appliquer certains principes à tous les domaines de sa vie ; Denis affiche des valeurs de résistance voire de sacrifice pour ses idées ; Paul parle de sa philosophie de la vie qu'il veut transmettre à ses petits-enfants ; Jean souligne son bonheur d'avoir choisi un « *métier de la vie* ».

Ce partage, pour Michel Agier, témoigne le plus souvent d'un souci d'esthétique, faisant de la forme du récit un évènement en soi. Le style soutenu voulu par Philippe, le registre familier choisi par Jean, la qualité des photos recherchée par Denis ou encore la satisfaction exprimée par Paul, Jean et Philippe quant à leurs compétences littéraires ou leur créativité, vont effectivement totalement dans ce sens. Et l'analyse du discours, à laquelle j'ai procédé, est venue attester du soin porté à la "représentation" de leurs souvenirs. Chez certains d'entre eux, à l'instar d'Anne Sylvestre, l'écriture s'est d'ailleurs imposée, comme un remède pour Jean, qui ne parvenait pas à écrire autre chose tant qu'il ne passait pas par ce genre autobiographique, comme une urgence pour Philippe, qui voyait non sans angoisse le temps s'écouler.

➢ La transmission, une valse à trois temps

Le temps a joué un rôle important dans le passage à l'écriture des quatre anciens soldats. Comme le dit Boris Cyrulnik, les évènements survenus entre dix et trente ans constituent la colonne vertébrale de notre identité et c'est bien dans cette tranche d'âge que sont advenus les faits auxquels les appelés ont été soumis. L'auteur dit aussi que l'âge avancé est celui où le sujet éprouve le plus de certitudes et atteint une stabilité jamais égalée, qui lui permet de reprendre, avec ses souvenirs, une conversation interrompue parfois depuis très longtemps. Cet aspect des choses se sent d'ailleurs en filigrane dans les propos des narrateurs : ils évoquent une sorte de sérénité, un certain apaisement, ou encore un sentiment de recul sur les évènements.

Leur âge est aussi celui du temps retrouvé, comme le disent Marie-Cécile Zipperling ou Gaston Pineau. Ils désirent mettre de l'ordre dans leur vie, dit la première, un peu comme Paul a remis les choses au point en confiant ses lourds secrets. Ils écrivent le bout de pièce

qu'ils ont joué, dit le second, et il est vrai que les quatre narrateurs ont, soit évoqué leur contribution à l'Histoire, soit manifesté leur plaisir à avoir comblé certaines lacunes de celle-ci.

« *Il faut laisser du temps au temps* », disait François Mitterrand. Même si les émotions sont propices au partage, celles qui sont les plus exacerbées sont peut-être les plus difficiles à dire. Il y a donc, selon Martine Lani-bayle, un temps moratoire de silence nécessaire. Les narrateurs ont, pour leur part, laissé passer une moyenne de quarante années entre leur retour d'Algérie et le point final mis à leur récit mais pour Denis, ce délai a même été porté à quarante-sept ans !

Mais qui dit temps dit aussi saut de génération. Si Paul-Claude Racamier parle d'une peur fantasmatique de créer une atmosphère "incestuelle" en partageant à l'excès son intimité avec ses enfants, la distance générationnelle existant avec les petits-enfants semblerait apaiser ces criantes. D'ailleurs, s'il est vrai que les narrateurs n'ont quasiment pas parlé avec leurs enfants, lorsque ces derniers étaient en bas-âge, deux d'entre eux ont explicitement dédié leur récit aux petits-enfants. Quant à Paul et Philippe, l'un des petits-fils a joué un rôle plus ou moins important dans l'exhumation de leurs souvenirs. Reste à savoir ce qu'il se produira avec les arrière-petits-enfants, dont certains ne devraient pas tarder à naître, mais compte tenu, comme je l'ai souligné, qu'une vanne semble s'être ouverte grâce au récit, je peux imaginer, l'espérance de vie aidant, que la transmission se poursuivra.

Quant à la deuxième génération, celle que j'ai appelée génération-passerelle ou génération sacrifiée en première partie, on la retrouve à ces deux places dans ce qu'en disent les narrateurs. Pour Philippe, l'un de ses fils, à l'âge adulte, a endossé le rôle de déclencheur de mémoire. Pour Paul, bien qu'un de ses petits-enfants soit en cause dans la pression admirative exercée auprès de lui pour le faire raconter, sa fille a joué, malgré tout, le rôle de *memorial candle* proposé par Fabienne Castaignos-Leblond. Chez Jean et Denis, les enfants sont soit totalement absents, soit décrits comme peu présents, le premier ayant plutôt été encouragé par des rencontres amicales et le second ayant pris sa décision un peu en "loup solitaire".

- **Savoir, comprendre et transmettre, trois motivations majeures**

Les quatre anciens appelés ont bel et bien été des témoins dans les différents sens que j'ai développés au cours du chapitre 1. Ils ont en effet indiqué à maintes reprises, que ce soit dans leurs récits ou dans les entretiens, qu'ils désiraient être au plus près de la vérité, qu'ils souhaitaient être crus ou encore qu'ils voulaient certifier, attester, apporter la preuve de ce qu'ils avaient vu ou entendu.

Leurs souvenirs de guerre font partie des récits les plus nombreux parmi l'éventail des récits autobiographiques que propose René Rioul. Leur autobiographie est inachevée pour deux raisons, la première étant que, contrairement à la biographie, le moment de leur mort leur échappera nécessairement, la seconde étant qu'ils ont choisi une autobiographie limitée à une partie de leur existence.

Ce sont, certes, des anonymes par rapport à des personnalités incontestables et incontestées comme l'est Benjamin Stora par exemple mais l'un d'entre eux, Jean, a fini par publier et est aujourd'hui reconnu comme un spécialiste. Quoi qu'il en soit, ils sont manifestement, par cette écriture, par les rencontres qu'elle génère, et surtout par les contenus abordés, entrés dans l'Histoire de notre pays et en ont, mis à part Denis plus réservé, une conscience affutée.

Comme les membres de l'APA l'ont constaté, la seconde guerre mondiale reste la machine de guerre la plus productive même si, depuis quelques années, dans la période où les narrateurs ont écrit, les dépôts concernant l'Algérie ont connu une augmentation. Malgré tout, la guerre 39-45 reste, pour les narrateurs, une référence : ils l'ont connue enfants ; le nazisme a été pour eux le pire du pire et certaines pratiques, observées en Algérie, y sont pour eux largement assimilables et frappées du sceau de l'infamie.

Après le temps retrouvé, l'urgence de raconter révèle l'autre motivation essentielle qui consiste en ce que beaucoup d'auteurs appellent le devoir de mémoire. Paul Ricœur définit cette notion comme l'arrachage de quelques bribes de souvenirs à l'ensevelissement de l'oubli. Cette volonté apparaît chez les quatre narrateurs et notamment quand il s'agit de la mort de leurs camarades ou amis, comme chez Philippe ou Denis. Elle est manifeste aussi quand il s'agit de remercier des absents ou des proches dont on craint de ne plus pouvoir le faire. A l'instar de Nina Fedorniuk-Michel, qui a voulu rendre hommage aux personnes qui ont compté dans son existence, les quatre anciens appelés ont souvent exprimé leur gratitude à ceux ou celles qui les ont aidés à tenir.

Mais au-delà du souvenir et des honneurs rendus, il y a le besoin de faire connaître l'expérience vécue, de faire participer les autres, comme le dit Primo Lévi, et de passer le témoin au lecteur. « *Lis-ceci et n'oublie pas* », dit simplement Ruth Vogel-Klein. Là encore, le style employé, précis, détaillé, réaliste, violent même, la convocation du lecteur dans des "tu" ou dans des "vous", le présent de narration qui rapproche les faits d'hier aux émotions d'aujourd'hui, tout ceci et bien d'autres manifestations encore de cette volonté sont très présents dans les quatre récits et corroborés par les entretiens.

L'espoir est parfois mis dans une meilleure connaissance de soi, et ce d'autant plus que le sujet est jeune et en construction au moment des faits. C'est le cas, surtout, de Jean et de Philippe, qui se considéraient comme peu matures pendant la guerre et qui, par l'expérience extrême elle-même bien sûr, mais aussi par cet état des lieux obligé qu'a constitué leur récit, ont appris à mieux se découvrir, parfois à mieux s'apprécier, toujours à se remettre en question.

Autre espoir, autre motivation, celui ou celle de laisser une trace de son passage sur terre, surtout lorsque l'on a à défendre des valeurs, et en même temps d'entrer dans l'Histoire. Dominique Belkis et Spyros Franguiadakis disent que le récit est l'occasion de transformer son expérience en signes qui vont venir affirmer sa présence au monde. Or, nous l'avons vu, les narrateurs ont le sentiment, au moins pour trois d'entre eux, d'avoir participé à un évènement historique majeur et d'avoir contribué à écrire l'Histoire. Quant à Paul et Denis, ils ont exprimé leur plaisir de laisser quelque chose derrière eux dont les descendants puissent un jour se saisir.

Enfin, ce qui pousse certaines victimes de situations extrêmes à se raconter, c'est de trouver un sens à ce qui leur est apparu, de prime abord, insensé, inutile, profondément injuste voire barbare. Primo Lévi disait qu'il avait peut-être survécu dans le but de pouvoir raconter ce qu'il avait vu. Sans aller jusque-là pour les quatre narrateurs, je crois pouvoir dire que la quête de sens, l'envie de se documenter, de réfléchir, de comprendre, d'expliquer sans excuser ont été un des moteurs de leur geste.

37.4. Des effets puissants du récit de vie mais pas tous identifiés

J'ai également passé au crible de la partie théorique et documentaire les fonctions principales que j'avais pu attribuer à l'écriture, prise dans son sens le plus vaste, depuis l'amont jusqu'à l'aval et aux effets induits, aujourd'hui, par cette production. Bien sûr, comme j'ai opté, au début de ce travail, pour un balayage large des victimes de la guerre, incluant aussi bien les demandeurs d'asile que les humanitaires, actuellement confrontés à l'exil, ou à des conflits où les enfants des victimes, ou encore ceux des bourreaux, prennent place, je n'ai repris ici que les éléments pertinents au regard de l'expérience des anciens appelés d'Algérie.

➢ Des effets de formation évidents

« *Je savais ça et je ne savais même pas que je le sava*is », tels sont les processus que présente Martine Lani-Bayle aux étudiants qui suivent le Diplôme universitaire Histoires de vie en formation dont elle a la charge. Ce premier effet de surprise, ce constat de

connaissances insoupçonnées, sont peut-être ceux qui apparaissent le moins chez les narrateurs. Quand il y a eu surprise, elle a porté davantage sur la découverte d'eux-mêmes et de leurs comportements dans l'adversité que sur des savoirs *stricto sensu.* Au contraire même, il semble que la mobilisation des souvenirs ait été plutôt aisée, à l'image de Paul qui répète que tout est revenu et que le papier n'en finissait plus d'absorber l'encre. Comme si les émotions étaient tellement accessibles à la pensée qu'elles entretenaient la mémoire.

En revanche, comme tous les enfants juifs cachés pendant l'Occupation que Yoram Mouchenik a interrogés, l'effet de formation produit par les recherches documentaires a été formulé par les auteurs des manuscrits. Ils ont tenu à vérifier des faits, attester de leur réalité, apporter des précisions historiques, comprendre des situations dont le sens, jusque-là, leur avait échappé.

Ensuite, l'effet d'élaboration, dont Louis Crocq explique qu'il évite de rester figé sur des images brutes et intransmissibles en l'état, a été exprimé par plusieurs narrateurs. Et quand il n'est pas apparu clairement dans l'écrit (parce que ce n'était pas l'objet), il a été confirmé lors des entretiens, en positif et en négatif d'ailleurs. Ainsi, là où Denis parle d'une parole plus construite, plus distanciée, moins spontanée, Philippe évoque avec quelque regret l'adoucissement induit par l'écriture.

Cette élaboration s'accompagne, dans une quasi concomitance, d'un processus de mise en sens, à la condition, évidemment, que le sujet « *raisonne plutôt qu'il ne résonne* », comme le suggère Vincent de Gaulejac. Il y a encore de la résonance dans les récits écrits et dans les entretiens, les sensations, les perceptions, les émotions revenant de temps en temps en *boomerang.* Cependant, globalement, si l'on pouvait positionner sur une balance, d'un côté l'envahissement par les images, de l'autre la capacité de réflexivité, je crois pouvoir dire qu'elle pencherait du "bon" côté. Comme le rappelle Christine Delory-Momberger, l'acteur d'une situation extrême est de toute façon partagé entre deux tensions, celle de faire approcher le lecteur au plus près de son vécu et celle de marquer une pause réflexive et un arrêt dans son voyage intérieur pour se re-concentrer sur le présent et se projeter vers l'avenir. Tel a bien été le cas des narrateurs qui ont su à la fois donner à voir leur expérience et se regarder en train de la vivre pour mieux s'en détacher.

Cette réflexivité, néanmoins, ne permet pas toujours de tout comprendre. C'est ce que disait Primo Lévi, tout en ajoutant que l'on pouvait connaître et faire connaître sans comprendre, c'est-à-dire sans prendre avec soi, pour soi, ce qui est impensable, inexcusable, impardonnable. C'est, je crois, ce qu'ont essayé de faire avec succès les quatre anciens appelés, Jean pour la torture, Paul pour les assassinats de prisonniers, malgré leur dégoût ou leur indignation. Ils ont su raconter les moments parmi les plus noirs et les plus incompréhensibles de leur existence pour reconnaître et faire connaître, sans s'y identifier, des comportements inacceptables.

Lorsque les faits rapportés correspondent de près ou de loin à une guerre civile, ce qui n'était pas reconnu, à l'époque, pour l'Algérie, mais qui l'était de fait, le récit permet d'admettre ce que Natalia Franco et Omar Ricon appellent les "zones grises", ces figures qui sont, tour à tour ou en même temps, victimes et bourreaux, innocents et coupables. Cette frontière labile et ténue entre le Bien et le Mal a été fort bien rendue par les narrateurs, certains comme Paul ou Jean ayant mis en évidence qu'il n'y avait pas les bons et les méchants, les Tuniques bleues et les Indiens, ou comme Philippe gardant en lui la question lancinante, mais ô combien utile, de la part d'ombre ou d'obéissance servile qu'il peut y avoir en chacun de nous.

Enfin, plusieurs auteurs évoquent l'effet de domestication du traumatisme par le récit ou l'échange verbal. Cette « *dynamique des conversations qui aboutit à rendre familier ce qui ne l'est pas* », comme l'écrit Bernard Rimé, s'est montrée également à l'œuvre chez les narrateurs. Bien que Denis dise encore que la guerre d'Algérie est « *une vie dans sa vie* », les trois autres, un peu plus à distance désormais de leur période d'écriture, expriment combien ils éprouvent du plaisir à partager leur expérience là où, autrefois, ils ont peiné à le faire. De plus, quand ce partage s'opère au sein de la famille, il favorise l'enracinement de l'histoire

individuelle dans l'histoire collective, par exemple pour les petits-enfants qui découvrent le récit de leur grand-père. L'Histoire n'est plus vécue comme quelque chose d'abstrait et de désincarné mais comme une connaissance et ce, dans les deux sens communs du terme. Même si je n'ai pas rencontré les proches des narrateurs, certains, comme Paul surtout mais aussi Philippe dans une moindre mesure, ont témoigné de la saine curiosité et de l'intérêt portés à leur expérience par un petit-fils ou un fils.

- **Des effets d'appartenance à nuancer**

« *Il faut écrire, il faut dire, mais entre nous* », dit un des enfants cachés qu'a rencontrés Yoram Mouchenik. Il y aurait en effet, et selon plusieurs auteurs présentés en première partie, besoin d'un espace et d'un temps de transition avec une communauté de semblables, "sa" communauté de victimes. Et pourtant, cela n'apparaît qu'assez peu chez les quatre narrateurs, que ce soient dans leurs textes ou dans nos rencontres. Mis à part Philippe, qui a trouvé plaisir à renouer des liens d'amitié lorsqu'il a décidé d'écrire et de solliciter d'anciens camarades pour confirmer et préciser ses souvenirs, mis à part Jean, qui a été encouragé par des Historiens et des journalistes à partager son expérience, Paul et Denis n'ont mentionné aucune appartenance à un groupe d'anciens soldats ou à une quelconque association et semblent même peu enclins à s'y adonner. Même Philippe reconnaît que, désormais, quand il retrouve les anciens de la Coloniale, il parle avec eux essentiellement de son Service à Madagascar, d'où il a rapporté de bons souvenirs. Et quand Jean fait état de ses participations à des émissions ou à des conférences, il en parle davantage comme de sa reconnaissance en tant que spécialiste que comme d'un fort sentiment d'appartenance identitaire à un "club" fermé.

A l'inverse, il soutient que son but est de faire connaître des faits méconnus ou travestis, ou d'apporter une analyse novatrice sur la guerre à de jeunes Historiens ou à des étudiants encore peu rompus à cette période. Donc, il semble bien que ce ne soit pas "l'entre soi" qui le motive mais plutôt d'être ce ruban de transmission que j'évoquais précédemment. En outre, quand il s'est trouvé amené à effectuer des accompagnements vers la psychiatrie pour ses collègues d'usine, il l'a plutôt vécu comme une obligation, en sa qualité d' « *expert du vécu* »[1], comme on le dit aujourd'hui des anonymes. Je peux donc postuler que la guerre d'Algérie a ceci de spécifique qu'elle ne fédère pas ou peu les "vétérans" entre eux, peut-être même qu'elle les fait s'éviter pour ne pas avoir à en parler ou pour ne pas avoir à entendre ce que certains auraient à dire. En cela, ce constat vient non seulement confirmer mais renforcer ma deuxième hypothèse de recherche.

Les narrateurs se sont donc adressés directement à la société humaine sans passer par la "case communautaire", ce qui contribue peut-être à expliquer la durée de leur mutisme. Néanmoins, ils ont trouvé des espaces de socialisation modestes au début de leur aventure avant, éventuellement, de les élargir. Ainsi Paul et Denis ont dédicacé leurs manuscrits à leurs petits-enfants et, ce faisant, ils ont affiché la volonté d'une "reliance" de type généalogique. Ils ont rempli ce que Martine Lani-Bayle appelle les taches blanches pour rétablir ou faciliter le passage du courant entre les générations, comblant en même temps leurs regrets de n'avoir eux-mêmes pas été aussi bien servis par leurs ancêtres. Philippe et Jean ont déposé les leurs à l'APA, qui peut être perçue comme une matrice familiale puisqu'elle recèle, avec toute la discrétion demandée, le patrimoine autobiographique des gens ordinaires. Seul Jean est allé un plus loin en parvenant, non sans mal, à se faire éditer ultérieurement. Malgré ces différences de niveau de lectorat, je crois pouvoir dire, avec Christine Delory-Momberger et Christophe Niewiadomski, que le récit est envisagé par le sujet, de manière plus ou moins consciente, comme une revendication de « *son droit et son pouvoir de vivre comme un être humain* ».

[1] SAVIGNY Marie-Thérèse. Participation, travail social et cohésion sociale [compte rendu]. Prépublication des Presses Universitaires de Caen. Séminaire de recherche cohésion sociale. Maison de la Recherche en Sciences Humaines. Université de Caen. 18 janvier 2012.

Par ailleurs, à l'instar de Janine Altounian, qui décida de publier le manuscrit de son père suite à une prise d'otages au Consulat de Turquie en 1981, révélant au monde la nature génocidaire des crimes perpétrés contre les Arméniens, les quatre narrateurs ont pu enfin articuler leur histoire singulière à l'Histoire collective. Au risque de me répéter, trois ont écrit après la loi de 1999 et Jean, qui a écrit plus tôt, a "bénéficié" des prémices d'une reconnaissance à travers quelques petits gestes accomplis par les autorités dans les années qui ont précédé. Pour pouvoir se sentir réintégrés pleinement dans la société des hommes et non plus salis par l'opprobre ou cernés par le malaise des générations suivantes, il leur fallait faire de la souffrance « *quelque chose qui soit représentable sinon pensable par l'autre* » comme le dit Marie-Rose Moro. Sur cet aspect, je crois avoir déjà beaucoup dit, en particulier quand je me suis essayée à l'analyse du discours.

- **Des effets de sauvegarde et de soin pas toujours exprimés, souvent repérés**

Lors de l'élaboration de la première partie de cette recherche, j'ai identifié plusieurs mots employés par des auteurs variés pour désigner les effets de sécurisation, de protection, de bien-être voire de soin des victimes de situations extrêmes et, notamment, de guerres.

Parmi eux, figure le mot de pacification auquel j'ai ajouté celui d'apaisement et celui de paix en raison de leur racine commune. Le premier n'a pas été usité par les narrateurs et pour cause. Il revêt un caractère spécial et plutôt une connotation négative puisqu'il est celui qu'avaient choisi les autorités et l'Armée française pour présenter à l'opinion et aux soldats les opérations militaires. Bien plus encore que le terme d'évènements, qu'il me répugnait un peu d'utiliser au début de ce travail, ce dont j'ai témoigné dans un petit "billet d'humeur" dans un ouvrage coordonné par Martine Lani-Bayle[1], les anciens appelés ne pouvaient pas se l'attribuer à eux-mêmes. En revanche, ils ont pu dire que, malgré une colère toujours très vive à l'égard des gouvernements et de la hiérarchie militaire de l'époque, ils ont trouvé un certain apaisement dans cette écriture.

Dans ce "catalogue", on peut aussi trouver le terme de deuil. Là non plus, je n'ai pas le souvenir de l'avoir vu ou entendu de la bouche des narrateurs. Et pourtant, ils ont tous rapporté les décès d'un ou plusieurs camarades ou amis proches et même, pour l'un d'eux, à son retour à la vie civile, celui d'un enfant. Cependant, à l'image de Philippe Grimbert, décidant que le livre du couple Klarsfeld, où trône désormais la photo de son frère Simon, « *serait sa tombe* », des indices laissent à penser que les manuscrits constituent, pour leurs auteurs, sinon une sépulture au moins un hommage, et une manière de tourner la page de l'horreur et de repousser un passé mortifère.

L'effet de libération, en revanche, est abondamment énoncé, et cela explicitement, par les narrateurs. Comme Pierre de Calan qui parle des « *scories, des déchets organiques* » dont on se débarrasse, les anciens appelés ont employé les métaphores de l'asphyxie, de l'obstruction, de l'indigestion ou du trop-plein. En outre, ils ont pu avouer ou concéder des faiblesses, des lâchetés ou des tentations et ainsi, « *préserver un lien fondamental* », tel que le décrit Vincent de Gaulejac dans *Les Sources de la honte*. Exprimer un sentiment aussi pénible, c'est là encore revenir dans la communauté des hommes. La fonction d'oubli du récit, au sens d'oublier sa souffrance, de s'en extraire, apparue chez René Rioul ou Martine Lani-Bayle, a été employée par les narrateurs mais plutôt dans le sens commun et à la forme négative, à savoir ne pas oublier ses camarades par exemple. Il est donc assimilé, pour ce que j'en ai compris, à l'effet de libération procuré par l'énonciation de leur absence et le fait de leur redonner une place.

Un autre terme est apparu également en première partie, celui de réhabilitation, et avec lui la notion de justice. Comme l'évoque Marie Estripeaut-Bourgeac à propos du conflit qui a déchiré la Colombie, les récits des victimes, comme devraient l'être ceux des bourreaux (mais

[1] CHAPUT-LE BARS Corinne. De quelques regards ultérieurs récapitulatifs. *Formation de l'évènement, évènements en formation… Regards croisés*/ed. par Martine LANI-BAYLE et Aneta SLOWIK. Krakow, Pologne : Impuls, 2012.

je pense que nous n'en sommes pas encore là s'agissant de l'Algérie), visent « *à pallier l'absence de justice et de reconnaissance de la part de l'Etat* ». Ceci est évident dans les propos des narrateurs, Jean plaidant explicitement la réhabilitation pour l'ensemble des soldats, Philippe, en parlant de la génération de délinquants qu'est devenue la sienne, renvoyant au champ sémantique du Droit pénal. Quant à Denis et Paul, ils désirent fixer les responsabilités de chacun dans les faits qu'ils relatent : le premier parle d'une forme de revanche à pouvoir dire sa vérité, le second met en accusation les agissements du commandement pour faire passer enfin, sinon La Justice, du moins la sienne.

Moins évident, par contre, est l'effet de survie ou de déprise de la réalité décrits notamment par Franck Ribault. Bien que Jean semble avoir éprouvé plus fortement et surtout plus tôt que les autres un besoin autobiographique avant de pouvoir passer à la fiction, il semble l'avoir plus vécu comme une contrainte nécessaire que comme une réelle nécessité pour survivre. Quant à Denis, s'il exprime clairement que son passage à l'écriture lui a permis de s'évader, de s'échapper, il ne s'agissait pas d'une « *escapade* » à la Ribault, destinée à le sortir des ses traumatismes d'ancien appelé, mais d'une échappatoire à son douloureux vécu de la maladie de son épouse.

Concernant à présent le mot de catharsis, il a bel et bien été prononcé par Jean mais il est le seul à l'avoir fait, probablement parce que ce vocabulaire ressort du langage psychanalytique et donc du patrimoine de sa profession. Cependant, et je n'y reviendrai pas ici, la fonction cathartique comme « *épuration de ce genre d'émotion* » que suscite la tragédie (ici la guerre), en tant que représentation, que spectacle permettant la compréhension, la transformation et surtout la transmission de l'expérience, n'est plus à démontrer.

Pour autant, peut-on dire après tout cela que l'écriture a soigné les narrateurs ? Lorsque j'ai rapporté des avis sur cette question en première partie, j'ai montré que Claude Burgelin s'était interrogé sur l'abus de langage qu'il y aurait à utiliser le mot de guérison quand on parle d'une épreuve et qu'il proposait pour sa part le verbe soigner. Quant aux autres auteurs mobilisés, ils suggéraient que si le processus mis en œuvre par l'écriture autobiographique n'avait pas pour but explicite de soigner, il avait des effets d'ordre thérapeutique, peut-être précisément parce qu'il n'appartenait pas au champ médical. Autrement dit, ne pas trop attendre du récit et se laisser surprendre par ses effets inespérés contiendrait *de facto* la réussite de l'entreprise. Sur cette question, l'investigation menée auprès des anciens appelés révèle peu de choses. D'une part, malgré un stress post-traumatique avéré, trois narrateurs n'ont pas exprimé ou manifesté une souffrance psychique telle que l'on pourrait aujourd'hui mesurer un effet de soin. D'autre part, Jean a pu dire que sa cure analytique avait été probablement plus efficace sur ce plan que le processus autobiographique. Il m'aurait fallu, pour mieux évaluer cette possible fonction thérapeutique, rencontrer des personnes ayant été "diagnostiquées" ou repérées par l'entourage comme étant en souffrance et ce, en raison des traumatismes de guerre, et qu'elles n'aient bénéficié d'aucune prise en charge. Cela eut peut-être été possible en cherchant au-delà de l'APA mais aurait soulevé des questions d'ordre éthique d'abord, d'ordre épistémologique et méthodologique ensuite, compte tenu de mon champ disciplinaire qui est celui des Sciences de l'Education.

Quant aux effets spécifiques de l'écriture par rapport à l'expression orale, sont évoqués en première partie : la mise en forme de l'énoncé, la cohérence et la continuité qu'il impose, la distanciation qu'il opère, la trace qu'il laisse pour la lignée et pour soi, en tant que source de satisfaction et de fierté. Et, en effet, les narrateurs ont bien compris et aisément formulé l'ensemble de ses fonctions propres à l'écrit. Même si, ici ou là, pointent quelques critiques ou limites, globalement ils perçoivent l'intérêt que revêt cette forme d'expression de soi. Bien sûr, il sera facile d'objecter qu'ils l'ont choisie ou encore que leur niveau d'études ou leur catégorie socioprofessionnelle leur permettait de s'y sentir à l'aise. Pour mémoire, je rappelle qu'il ya dans le lot deux Normaliens, un psychothérapeute titulaire d'un troisième cycle universitaire et une personne qui bien qu'ayant échoué au Baccalauréat a fini sa carrière avec un poste à responsabilité dans les Assurances. Là encore, comme pour l'hypothèse du soin, il m'aurait fallu trouver des personnes disposant d'un capital culturel et social moins élevé et les

accompagner dans la production de leur récit de vie, ce qui aurait nécessité davantage de temps et surtout une posture particulière renvoyant aussi à des questions éthiques.

Enfin, je me suis attardée un instant sur le champ sémantique de la réparation, de la restauration, du raccommodage, que l'on retrouve chez plusieurs auteurs, dont j'ai fait émerger le concept de raccommodement pour construire ma problématique et mes hypothèses de recherche. Celui-ci ne semble pas très mobilisé par les narrateurs malgré leur propension à la métaphore. C'est au travers de leurs récits ou de nos entretiens, dans lesquels j'ai trouvé des mots ou des phrases que j'ai considérés comme apparentés ou révélateurs, que j'ai pu néanmoins estimer qu'ils étaient tous les quatre des « *rempailleurs d'histoires* » comme le propose Vincent de Gaulejac.

Pour achever ce chapitre, j'ai repris les quelques freins ou écueils que les auteurs ou témoins convoqués en première partie ont pu relever, pour les rapprocher de ceux soulignés par les narrateurs. Le premier à être pointé est celui qui consiste à déclencher une douleur en revenant sur le passé : ceci a été exprimé par Paul, qui a constaté une recrudescence des cauchemars pendant l'écriture mais qui n'en a pas fait pour autant un problème. Le second est appelé par Gaston Pineau et Jean-Louis Le Grand le « *désenchantement* » et, effectivement, tel a été le cas de Denis quand il a constaté le peu d'intérêt manifesté, notamment par ses petits-fils, à l'égard de son classeur de photos et d'anecdotes. Vient ensuite le risque d'un manque de sincérité : sur ce sujet, malgré les doutes qui ont parfois assailli Jean ou Philippe, j'ai pu observer, de ma place, une immense authenticité et simplicité de la part des narrateurs, à la fois dans ce que j'ai perçu de leurs récits mais aussi (et ces rencontres étaient inégalables) dans nos entretiens. J'ai pu en conclure que ces limites étaient modestes, voire modiques, et ne venaient pas infirmer les hypothèses globales d'un raccommodement par l'écriture tel que je l'ai défini.

Chapitre 38
Les compléments d'information

Lorsqu'un seul homme rêve, ce n'est qu'un rêve.
Mais si beaucoup d'hommes rêvent ensemble,
C'est le début d'une nouvelle vie.
F. Hiundertwasser

Achever une recherche telle que celle-ci est toujours source de frustration. Durant la phase d'investigation portant sur les récits et sur la co-construction avec les narrateurs de leur histoire de vie, mais aussi pendant la phase d'écriture de cette thèse, de nouvelles sources me sont apparues, soit parce que des ouvrages ou des articles paraissaient, soit parce que l'encadrement de cette recherche par ma directrice de thèse ou l'appartenance à mon laboratoire m'amenaient de nouvelles idées ou de nouvelles références. Les narrateurs eux-mêmes, que le cadre théorique et éthique des Histoires de vie en Sciences de l'Education postule comme porteurs d'un savoir, m'ont apporté leurs propres suggestions que je me suis empressée de retenir. En outre, l'actualité, avec la célébration du cinquantième anniversaire des accords d'Evian et les cérémonies de la fin de la guerre d'indépendance en cette année 2012, apportait son lot d'émissions, de livres et de colloques sur la guerre d'Algérie.

J'ai donc souhaité, dans cet ultime chapitre, présenter quelques-uns de ces documents pour apporter des précisions ou approfondissements, ou mettre en débat certains points de vue, et pour ouvrir des pistes possibles à la poursuite de mes travaux, ayant pleinement conscience qu'une thèse ne marque jamais la fin de quelque chose (même s'il faut savoir la terminer) mais signe le début d'une longue quête pour creuser toujours plus le puits insondable qu'est un objet de recherche.

Je l'ai subdivisé en trois sous-chapitres : les compléments à apporter sur des concepts déjà étudiés ou ceux qui auraient mérité de l'être, ce qui vient renforcer la compréhension de l'évènement majeur de notre Histoire qu'a constitué la guerre d'Algérie et enfin quelques éléments d'ordre méthodologique sur les Histoires de vie.

38.1. Sur les concepts

J'ai fait le choix d'en reprendre quatre et d'en ajouter trois nouveaux : ceux de traumatisme et de mémoire, concepts essentiels dans ma recherche, ont été affinés par de récentes lectures qu'il m'a paru utile de rapporter ; ceux de honte et de culpabilité ont été mieux distingués ; j'ai proposé un nouveau terme pour la période de silence qui a frappé les appelés et j'ai redécouvert les paradigmes de Milgram et la chaîne réel-réalité-réalisé.

➢ Les traumatismes de guerre

J'avais eu l'opportunité de voir le professeur François Lebigot dans une émission télévisée et j'avais compris qu'il était devenu une référence dans le milieu des psychiatres de guerre et des psychiatres tout court. C'est la raison pour laquelle, quand l'occasion m'a été donnée de faire la recension de son ouvrage dans la revue dont je suis membre[1], je l'ai saisie avec intérêt. Un des aspects qui a retenu particulièrement mon attention est ce qu'il écrit à propos des générations suivant celle des victimes du traumatisme. J'avais en effet pu laisser à entendre, en première partie, que le traumatisme était susceptible de traverser les générations et notamment la deuxième. Or pour lui, « *le trauma par procuration n'existe pas, pas plus que n'existe le trauma transgénérationnel : la pathologie d'un enfant dont le grand-père a séjourné dans un camp de concentration et qui rêve de chambre à gaz ne peut être considérée*

[1] CHAPUT-LE BARS Corinne. Traiter les traumatismes psychiques par François LEBIGOT. Recension à paraître dans *Le Sociographe.*

comme une pathologie traumatique mais comme le résultat d'une tendresse filiale ou d'un désir d'appartenance communautaire. Les évènements […] *n'atteignent le sujet qu'à travers une parole, une pensée, une image interne* […]. *Il n'y a pas là d'effraction* », ajoute-t-il en référence à Sandor Ferenczi. Et il conclut en rappelant qu' « *oublier que le trauma résulte d'une perception, c'est s'exposer à voir le trauma un peu partout* »[1].

Refaisant un peu l'historique des traumatismes de guerre, il souligne que « *les phénomènes conversifs* […] *sont devenus plus rares aujourd'hui chez les Occidentaux, mais* [qu'] *ils étaient courants dans les armées du premier conflit mondial* ». Comme je le rapportais en première partie de la bouche de Guido Knopp avec les « *trembleurs de la guerre* », François Lebigot indique que « *tous les organes de la vie de relation peuvent être touchés : paralysie motrice, cécité, surdité, aphonie, etc. L'organe touché était généralement en rapport avec le contexte de l'évènement traumatique : la cécité du tireur d'élite* »[2].

Il plaide également pour que l'expression désignant les personnes souffrant d'un état de stress post-traumatique ne les cantonne pas *ad vitam aeternam* dans une posture de victime, ce qui m'est apparu comme particulièrement intéressant. « *Les patients* […] *perçoivent moins bien* […] *que ce qu'il s'agit de cacher, c'est la part que prend chacun au désordre du monde. Or la voie de la guérison nécessite de s'ouvrir à nouveau à ce que Paul Ricœur nomme la "culpabilité métaphysique"* […]. *En d'autres termes, se reconnaître un parmi les autres. Les images renvoient les victimes à leur cauchemar, le discours pourrait, en constituant l'axe innocent-coupable, les priver d'une action sur ce qui ressemble pour eux, maintenant, à un destin* »[3]. Cette notion de culpabilité sera reprise ensuite pour mieux en élucider le sens.

Ayant également effectué la recension de leur ouvrage[4], j'ai découvert *L'Empire du traumatisme* de Didier Fassin et Richard Rechtman. Anthropologues, les auteurs démontrent que la généalogie du traumatisme dans l'espace public n'est pas seulement celle « *d'une entité psychologique que la psychiatrie nord-américaine avait reconnue, mais aussi celle* […] *d'un fait moral* »[5]. Autrement dit, le terme de traumatisme doit désormais « *s'entendre à la fois au sens restreint que la santé mentale lui confère (la trace laissée dans le psychisme) et en suivant l'usage toujours plus répandu dans le sens commun (une brèche ouverte dans la mémoire collective)* »[6]. Selon les deux anthropologues, « *la France n'échappe pas à cette logique qui a vu se multiplier, depuis quelques années, les signes du retour d'une histoire enfouie* […] *celle* […] *de la violence coloniale* […] *et de la torture en Algérie* »[7]. Nous serions donc entrés dans l'ère de la reconnaissance de la victime, avec tout le bien que l'on doit en penser, mais avec la vigilance sur les risques de victimisation et d'enfermement que suggère le professeur Lebigot.

Malgré cette montée du paradigme anthropologique du traumatisme et de son corolaire, celui de la victime, les effets sont différents suivant la culture ou la profession d'appartenance. Ainsi, Piet Eeckman, dans un film réalisé en 2008, affirmait que si « *un tiers des militaires* [américains] *de retour d'Irak souffre de troubles psychiques graves* », ceci étant d'ailleurs confirmé par Klaus Wothe, psychologue, dans ce même documentaire, la proportion de militaires traumatisés est beaucoup plus faible en Europe. « *Dans les pays partenaires européens* [de la guerre d'Afghanistan ou d'Irak], *on estime que 20% des soldats qui reviennent des missions à l'étranger ont un trauma.* […] *5% souffrent du syndrome de stress post-traumatique*. » Quant à l'Allemagne, elle n'en a répertorié que « *moins d'1% soit neuf*

[1] LEBIGOT François. *Traiter les traumatismes psychiques*. Paris : Dunod, 2ème édition, 2011, 239 p, p.17, (Collection Psychothérapies Pathologies).
[2] Ibid, p. 44.
[3] Ibid, p.
[4] CHAPUT-LE BARS Corinne. L'empire du traumatisme par Didier FASSIN et Richard RECHTMAN. Note de lecture. *Le Sociographe*, n°38, 2012, p. 111.
[5] FASSIN Didier, RECHTMAN Richard. *L'Empire du traumatisme*. Paris : Flammarion, 2011, 452 p., p. II, Préface.
[6] Ibid, p. 11.
[7] Ibid, p. 32

cents cas depuis 1996 mais les estimations officieuses sont bien plus élevées »[1].

Par ailleurs, il apparaît que certaines professions soient moins enclines à exprimer leurs traumatismes. Ainsi Roméo Dallaire, sénateur québécois, ex-général commandant des troupes de l'ONU au Rwanda, s'exclame : « *L'effort* […] *c'est de faire réaliser, dans une organisation comme le milieu militaire, le milieu des policiers, des gendarmes, le milieu pompier, le milieu des journalistes* […] *qu'il y en a qui peuvent être blessés, à n'importe quel moment, à des niveaux différents et qu'il faut réagir rapidement* […]. *Et faire accepter, dans ces cultures-là, que c'est une blessure aussi honorable qu'une blessure par balle ou obus* »[2]. Carole Dromer, responsable des opérations internationales à Médecins du Monde, dit la même chose du milieu médical et regrette que la névrose traumatique ait « *dû occuper cinq minutes dans un cours. Moi j'en veux aux profs du coup. Je me dis : "Mais bon sang, parlez-en, parlez-en !* "». Et la voix *off* commente : « *Les médecins, parce qu'ils soignent, refusent de se reconnaître comme victimes, comme si leur blouse blanche et la douleur des populations rencontrées leur interdisaient d'être blessés* »[3].

Quant aux journalistes, un article de *Télérama* confirme qu'ils ne s'autorisent que très peu à faire état de leurs traumatismes. « *Lorsqu'il est rongé par cet effroi, le reporter de guerre confie-t-il sa détresse à sa rédaction ? Quasiment jamais.* […] *"Toute la culture du reportage, c'est : je plonge quelque part, je m'imprègne, je ne peux pas être touché par ce qu'il raconte* […]. *Il pense avoir la maîtrise des choses."* […] *Tabou ou, du moins, étranger à notre culture hexagonale* »[4]. Etienne Lienhardt, journaliste, considère « *qu'il vaut mieux une écoute extérieure qui ne les juge pas* »[5], et les réalisateurs se prononcent pour une formation des étudiants : « *Chez nous, l'Ecole Supérieure de Journalisme (ESJ) aborde depuis 2004 la thématique des chocs émotionnels* »[6]. Il y aurait là, peut-être, une piste à suivre pour le courant des Histoires de vie dans les Sciences de l'Education, et plus largement dans la formation des adultes, qui pourrait apporter son savoir, son savoir-faire et son savoir-être dans l'accompagnement et la co-construction de récits permettant l'expression de ces évènements marquants de l'existence.

Pour prolonger ces réflexions, j'ai souhaité également rapporter trois témoignages qui viennent conforter trois constats que j'avais pu effectuer lors des parties précédentes. Nadir, casque bleu à Sarayevo et victime d'une balle dans la gorge, assure qu'il ne peut en parler qu'à des gens ayant vécu la même chose que lui, ce qui étaye la théorie du besoin, du moins dans un premier temps, d'un espace de socialisation primaire pour assurer la transmission. Quant à Philippe, chargé d'enterrer les morts au Rwanda, il confirme que le traitement des cadavres est l'un des pires traumatismes comme cela m'était apparu dans le discours des appelés. Parlant de sa peur d'enterrer vivantes les mères couchées auprès de leurs enfants morts, il explique : « *Ca m'est arrivé de descendre plusieurs fois de l'engin, d'aller pleurer et de me retrouver avec un pétard sur la tête à vouloir me mettre une balle* ».

S'agissant d'un colonel à la retraite, Hans-Jürgen Folkerts, la question qu'il pose renvoie beaucoup à celle qu'ont inlassablement posée les quatre narrateurs que j'ai rencontrés : « *Comment voulez-vous donner une légitimité éthique à* [une] *mission alors que les instances politiques ne la formulent pas ?* »[7]. Et son interrogation est commentée ainsi par le réalisateur : « *Lorsqu'on subit un évènement traumatisant, la grande question c'est de savoir si ça avait un sens de prendre de tels risques ou de subir un tel évènement. Quand la motivation pour une mission* […] *n'est pas claire* […] *la capacité d'assimilation des personnes impliquées est rapidement submergée* »[8].

---

[1] EECKMAN Piet. *Blessures invisibles*. Documentaire. Produit par Tahiti Bob. 2008. 45 mn. Couleur
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] BELPOIS Marc, MARZOFF Hélène. Les baroudeurs ont le droit de pleurer. *Télérama*, n°3116, 2009, p. 47-48. 48.
[5] LIENHARDT Etienne, cité par BELPOIS Marc et MARZOFF Hélène. Ibid, p. 48.
[6] BELPOIS Marc, MARZOFF Hélène. Ibid.
[7] FOLKERTS Hans-Jürgen, cité par EEKMAN Piet, op.cit., 2008.
[8] EEKMAN Piet. Ibid.

Enfin, la pudeur, jetée comme un cache sur la sexualité des soldats, et notamment sur ses déviances, m'est apparue également dans un autre documentaire appelé à juste titre *Le Crime invisible*[1]. Cette parole doit pouvoir se dire, pour la reconnaissance des victimes d'abord, et pour que la honte et la culpabilité ensuite puissent sortir du silence.

- **La honte et la culpabilité**

Lorsque j'ai interrogé Philippe sur la culpabilité qu'il aurait pu ressentir, à la suite du décès de plusieurs de ses camarades proches, j'avais noté sa dénégation. Il y était cependant revenu beaucoup plus tard dans notre entretien à propos de son jugement porté envers les personnes restées "malades" de la guerre.

J'ai donc souhaité éclaircir les deux notions voisines, et un peu confondues pour moi, de honte et de culpabilité. Pour ce faire, ayant également produit une note de lecture sur l'ouvrage éponyme, coordonné par Jean-Richard Freymann[2], j'ai pu identifier la spécificité de de l'une et de l'autre. L'ouvrage collectif rappelle qu'étymologiquement, la honte est « *un déshonneur humiliant* » et, subjectivement, un « *affect envahissant le corps dans sa partie visible, signalant au sujet la dévalorisation soudaine de son image (son moi) ou de celle du semblable en découvrant son lien originaire à un objet immonde* […] *et le poussant à s'en désolidariser* »[3]. L'immonde est donc utile à définir et désigne quelque chose « *qui n'est pas son monde. C'est-à-dire une confrontation à ce que les autres ont déposé en soi* »[4]. Par ailleurs, on retrouve, en 1080, la référence au mot « *Hunte, du francique Haunipa* [ou] *Haunita,* […] *notion extrêmement forte de mépris, tout ce qui touche à la raillerie ce qui a donné honnir.* […] *voué au mépris du public, couvrir de honte. C'est l'opprobre, l'ignominie* »[5].

En outre, le mot *pudor*, en latin, signifie à la fois pudeur et honte. Si en langue française, le verbe "puder" n'existe pas, il existe dans d'autres langues et dans ce cas, je "pude" est égal à "j'ai honte". Le verbe place ainsi la honte du côté de l'agir ; la honte est un objet. « *Si l'idéal du moi nous couvre de honte, c'est une ultime façon de recoller les morceaux du vase* »[6], nous disent encore les auteurs, renvoyant à nouveau au champ sémantique du raccommodement. Là où le honteux ressent la honte et se sauve, l'éhonté est donc celui qui est hors de la honte, à l'endroit où le déshonneur humiliant ne fonctionne pas. Il faudrait ainsi préférer déshonneur humiliant à honte car avec cette locution, on renvoie à la fois à la honte et à la forclusion de celle-ci.

Enfin, pour les auteurs, il y aurait deux sortes de hontes :

- l'une a à voir avec le social ;
- l'autre signifie avoir cédé sur son désir (et dans cette seconde acception, la lâcheté est incluse, ce qui peut renvoyer à certains des récits recueillis).

Concernant, à présent, la culpabilité, les auteurs nous apprennent qu'elle passe plutôt par la voix que par le corps, même s'il n'est pas toujours besoin de dire, le regard suffisant, annonçant le verbal. A la différence de la honte, où le moi est en cause, la culpabilité met à mal le surmoi. Elle « *se déploie dans le rapport du sujet au grand Autre, alors que la honte, elle, se déploie dans le rapport du moi au petit autre* »[7]. La culpabilité a plus à voir, en effet, avec l'idée d'une transgression, elle structure le sentiment de justice et d'injustice, de bien et de mal. Elle peut concerner un acte commis dans une génération précédente et, dans ce cas, se porter sur toute une famille comme un lien d'appartenance ou une identification. Il s'agit bien entendu d'une dette symbolique. Et là où le glissement peut s'opérer très facilement entre les

[1] LELLOUCHE Raynald. *Le Crime invisible*. [DVD]. Paris : Agence CAPA TV. 2010. 45 mn. Couleur.
[2] CHAPUT-LE BARS Corinne. *De la honte à la culpabilité* par Jean-Richard FREYMANN (Dir.). Note de lecture, *Le Sociographe,* n° 34, 2010, p. 110-111.
[3] FREYMANN Jean-Richard (Dir.). *De la honte à la culpabilité*. Toulouse : Ed. Eres, 2010, 212 p, p. 18.
[4] Ibid. p. 18-19.
[5] Ibid. p. 24.
[6] Ibid, p. 79.
[7] Ibid. p. 22.

deux notions, c'est que, comme l'on ne peut théoriquement pas être coupable pour ses ancêtres, on serait honteux. On a pu mesurer à quel point la limite était ténue en première partie avec, par exemple, Anne Sylvestre et Marie Chaix.

Enfin, autre nuance apportée par le livre de Jean-Richard Freymann : dans la culpabilité, il y a la culpabilisation alors que dans la honte, il n'y a pas la "hontisation". Dans la culpabilité, il y aurait quelque chose ou quelqu'un qui assigne l'autre. Du même coup, je me suis alors demandé si je n'avais pas assigné Philippe à la culpabilité en lui formulant ma question.

Pour poursuivre sur ces deux concepts, j'ai aussi consulté trois autres ouvrages. Le premier, de Boris Cyrulnik, souligne aussi la différence entre la honte et la culpabilité : « *L'une, gorgée d'amertume remplit l'univers de la dépréciation, alors que l'autre, de l'univers de la faute, est remplie de souffrances* […]. *Le sentiment d'avoir fait du mal provoque des stratégies de rédemption* […] *alors que le sentiment d'être rabaissé organise des relations d'évitement* […]. *Quand on fréquente une personne qui se sent coupable, on sent sa gentillesse accablée* […]. *Mais quand on côtoie un honteux, on voit bien qu'il nous fuit* […] *et nous reproche de l'effrayer* »[1].

Le livre d'Albert Ciccone et Alain Ferrant consacre, quant à lui, son dernier chapitre à « *la honte et à la culpabilité dans les équipes soignantes et dans le soin psychique* », qui pourrait peut-être expliquer la difficulté de ces professionnels à admettre leurs traumatismes. Par ailleurs, le chapitre qui précède, et qui s'intitule « *Culpabilité, honte et incestualité* »[2], pourrait être rapproché des travaux de Paul-Claude Racamier que j'ai déjà cités et nous renseigner sur les fantasmes de la transmission à ses enfants.

Enfin, Didier Fassin et Richard Rechtman donnent une définition de la notion de culpabilité du survivant qui m'a bien éclairée : elle « *apparaît pour la première fois dans les écrits de jeunesse de Bettelheim* [comme la notion de situation extrême]. *Elle dérive* […] *de sa conception selon laquelle la survie est avant tout déterminée par la volonté de vivre* […] *au risque de négliger les autres*. […]. *Les reproches que le rescapé s'adresse sont infondés mais ils sont présents, obsédants* […] *et traduisent un doute lancinant sur les raisons de sa survie* »[3]. Les mots de Scholastique Mukasonga, dans l'avant-propos de ce travail, sont parmi les plus puissants révélateurs de ce phénomène.

- **Transition, moratoire, purgatoire, latence ou "somnolence"?**

Jusqu'ici, j'avais employé indifféremment plusieurs mots destinés à qualifier la période plus ou moins longue durant laquelle les victimes de traumatismes de guerre n'ont pas raconté leur expérience extrême. Quatre sont en effet apparus au cours de mes recherches documentaires.

Le premier, celui de transition, défini comme un passage graduel d'un état à un autre (ici du silence à la transmission), apparaît comme le plus neutre, le moins connoté. Mais aussi le moins explicite.

Le deuxième, celui de moratoire, renvoie au champ du Droit, et désigne le fait de retarder une décision, d'accorder un délai (on parle par exemple d'un moratoire pour régler ses dettes). Il y a donc ici l'idée d'une autorité qui délivre ce droit et qui peut être une autorité politique, sociale voire un "surmoi". Mais dans ce cas de figure, on peut se demander s'il s'agit bien d'accorder un délai ou s'il ne s'agit pas plutôt de l'imposer, puisque l'autorité morale, quelque soit son origine, semble plutôt peiner à reconnaître les faits et leurs effets et s'accorderait en réalité à elle-même le droit de ne pas entendre.

Troisième mot, celui de purgatoire : là, la connotation est de nature religieuse puisqu'il concerne, dans la religion catholique, le lieu de souffrance temporaire dans lequel les âmes expient leurs fautes avant l'accès au paradis. Ce mot, comme le précédent, a donc une connotation morale mais, théoriquement, à l'envers du précédent. Là où le moratoire devrait

[1] CYRULNIK Boris. *Mourir de dire. La honte*. Paris : Odile Jacob, 2010, 260 p., p. 73
[2] CICCONE Albert, FERRANT Alain. *Honte, culpabilité et traumatisme*. Paris : Dunod, 2009, 245 p.
[3] FASSIN Didier, RECHTMAN Richard. 2010, op.cit., p. 116.

accorder un délai, un temps pour "souffler" aux personnes qui ont souffert (même si, nous l'avons vu, son sens peut être dévoyé), le purgatoire considère que les victimes d'une situation extrême ont "des choses à se faire pardonner" avant qu'on ne s'abaisse à les écouter. Dans certains propos des narrateurs, il semble y avoir eu l'internalisation de cette donnée, de cette "ambiance" en tout cas.

Enfin, le dernier mot que j'aie trouvé chez les auteurs est celui de latence. Lorsque j'ai regardé d'un peu plus près cette notion, que je connaissais de par mes études lointaines comme référée à la Psychanalyse, où elle désigne la période de sept à douze ans environ favorable aux apprentissages, j'ai d'abord repéré que *later*, en Latin, signifie « *être caché* » . La définition commune est donc employée à propos de quelque chose qui ne se manifeste pas. Son sens figuré, intéressant pour mes recherches sur les traumatismes de guerre, s'applique aux maladies latentes, dont les symptômes ne sont pas encore perceptibles. Intéressante aussi est l'autre définition au figuré concernant l'image latente et que, n'étant pas photographe, j'ignorais. Il s'agit de « *l'ensemble des points d'une émulsion photographique qui donneront l'image après développement* »[1]. Autrement dit, chez les sujets de cette recherche, il y aurait une première image d'eux-mêmes, celle qu'ils donnent à voir, l'image provisoire, et une seconde image, la vraie, la définitive qui, après l'apparition des symptômes de stress post-traumatique, montrerait l'homme tel qu'il s'est "développé" ou plutôt transformé dans le cas présent. Si l'on choisit cette référence, elle apparaît donc plus pertinente dans un premier temps, car elle est inscrite dans le champ qui est le nôtre, celui des traumatismes, mais elle présente une limite car, si on l'applique à la lettre, aucune manifestation de souffrance n'apparaîtrait pendant toute la période de silence, ce qui n'est pas la réalité. En outre, la latence s'applique plus à la révélation des séquelles traumatiques qu'au rapport à la transmission.

La lecture de François Lebigot m'a confortée dan cette idée que cette notion, utilisée pour désigner le silence des victimes, est peu opérante. Reprenant pour sa part le concept de déni, il explique qu'il « *est à l'origine de la classique phase de latence. Il exerce son action après l'évènement au plus fort de la pression qu'exerce de l'intérieur de l'appareil psychique la néantisation, et il va se maintenir des jours, des semaines, des mois, des années, voire peut-être toute la vie du sujet*. […]. *On voit donc,* ajoute-t-il*, la place centrale du déni dans l'état mental du psychotraumatisé sur le long terme, et l'importance du jeu de force qui s'établit entre lui et l'image de néant qui l'habite* »[2]. Cette citation dit bien que le terme de latence renvoie aux symptômes du sujet que, dans un premier temps, le déni empêche de révéler.

A cette première acception du mot latence, orientée vers le champ du soin, Didier Fassin et Richard Rechtman en ajoutent une autre, qui s'appuie sur leur postulat de l'apparition du paradigme anthropologique de la victime : « *la mémoire blessée énonce une histoire des vaincus* […] *qui finit toujours par s'imposer contre la version des vainqueurs* […] *parce qu'elle dit mieux la vérité de ce que fut l'expérience de l'histoire.* […] *l'opprimé, le rescapé* […] *sont les figures concrètes de ces vaincus dont l'histoire* […] *renaît sous la forme du souvenir dans les générations ultérieures*. […]. *Autrement dit, une sorte de latence serait nécessaire pour la collectivité* »[3]. Aujourd'hui, dans la société occidentale où, globalement, les concepts de traumatisme et de victime s'imposeraient avec vigueur et éteindraient progressivement la notion de purgatoire, la période de latence et de moratoire s'exercent encore du côté des autorités et de l'opinion mais avec de moins en moins d'acuité.

On pourrait, cependant, établir un distinguo pour les anciens appelés d'Algérie, rentrés entre 1956 et 1962 :

1) Ils ont vécu, à cette époque, la prégnance de l'idéologie catholique qui voulait que tous les hommes soient des "pécheurs" et qu'ils avaient à expier des fautes en souffrant autant que de besoin. A ce titre, on peut parler d'un passage obligé au purgatoire.
2) Toujours dans ce contexte des années 50-60, puis 70-80, ils n'ont pas bénéficié de ce

[1] LEBIGOT François. 2011, op.cit., p. 34.
[2] AMIEL Philippe. 1987, op.cit. p. 629.
[3] FASSIN Didier, RECHTMAN Richard. 2010, op.cit, p. 31.

"régime de sympathie", apparu en France seulement dans les années 90, à propos des traumatisés de guerre, et qui aurait pu leur accorder un moratoire, au sens noble du terme, avant que leur parole ne soit accueillie. Au contraire, ce moratoire est devenu un droit que les pouvoirs publics se sont octroyés pour ne pas avoir à "payer leurs dettes". Et il en reste encore à faire sur ce sujet.

3) Au sens médical du mot, les appelés n'ont pas vécu de période de latence puisque leurs symptômes ont été perceptibles dans les jours, les semaines, les mois, voire les années qui ont précédé leur décision de faire le récit de leur expérience. Si latence il y a, elle est à chercher du côté de la collectivité qui a étouffé ses symptômes et les leurs.

J'ai donc cherché un autre substantif pour qualifier cette période. S'il peut surprendre, il m'a semblé faire le mieux la synthèse de tout ce qui vient d'être écrit. J'ai choisi de parler de somnolence : être somnolent, c'est être « *engourdi, sans énergie, peu actif* ». Il est question de « *volonté somnolente* », or certains ont dit avoir manqué de courage pour raconter. Actifs dans leur vie, les narrateurs l'ont été bien peu dans la transmission et ont cherché à engourdir leur corps de ses symptômes. Enfin, on parle de « *vie somnolente* »[1], comme pour évoquer ce qui consisterait à fuir la réalité dans le sommeil : certains narrateurs ont aussi indiqué combien ils ont aspiré à l'oubli et ont cru pouvoir y échapper un temps.

La période dite de latence, ou encore de moratoire, serait donc plutôt une période où, en raison précisément de l'absence de latence des symptômes, et en raison du moratoire que l'Etat s'octroie et du purgatoire qu'il leur assigne, les anciens appelés d'Algérie ont mis en sommeil, tant bien que mal, la souffrance et le courage de raconter, subissant ainsi malgré eux une volonté somnolente dans le domaine de la transmission.

- **Mémoire du réel, mémoire de la réalité, mémoire du réalisé**

En première partie, je n'ai abordé le concept de mémoire que sous l'angle du devoir de mémoire et des trois étapes qu'il comporte : devoir de ne pas oublier, devoir de faire connaître, devoir que les autres, à leur tour, puissent faire connaître.

Quant au concept même, j'en ai trouvé des définitions intéressantes dans « Mémoires en guerre », l'un des numéros de la revue de l'APA. Par exemple, Henri Rousseau « *distingue la mémoire – un vécu qui sacralise les souvenirs en les mythifiant – et l'histoire – une construction savante fondée sur un discours critique offrant certes une "sélection des faits" mais aussi une "structuration du récit*" ». Annette Becker, quant à elle, « *souligne que "si l'histoire est une donnée irréversible que les historiens reconstruisent, la mémoire fonctionne comme une construction qui tend à rendre les morts à la vie, en une tentative perpétuelle de résurrection, de retour du temps passé dans le temps présent"* »[2], là où Claude Lanzman, célèbre auteur du film *Shoah*, parle d'activisme mémoriel et Robert Franck de mémoire idéale. Ce qui fait se rejoindre les quatre approches est l'idée que la mémoire serait par nature subjective, impressionniste et à la conquête d'un idéal, soit par l'embellissement du souvenir, soit par le "désensevelissement" des disparus, alors que l'Histoire, en tant que discipline scientifique, serait seule capable d'objectivation. Pour Henri Rousseau et Annette Becker, cependant, mémoire et Histoire restent toujours une construction, l'une parce qu'elle passe par le filtre des sentiments et des émotions, l'autre parce qu'elle ne peut jamais avoir accès au réel.

Cette réflexion ouvre donc à un autre distinguo qui m'est apparu en lisant le Professeur Lebigot : le réel et la réalité, auquel j'ai ajouté, pour compléter, le réalisé. Pour les victimes d'un traumatisme, « *le passage de la perception à la représentation est une transformation du réel brut en une réalité, réalité qui est un mixte des images reçues de l'extérieur et de la structure qui les accueille. Cette structure étant différente pour chaque individu, deux témoins d'un même évènement en font des récits différents. De même après un certain délai, un sujet modifie son récit initial.* […] *Il y aura ainsi création continuelle d'une nouvelle réalité, ce qui*

[1] AMIEL Philippe, 1987, op.cit., p.1038.
[2] LEROUX-HUGON Véronique. Mémoires en guerre. *La Faute à Rousseau*, n° 50, 2009, p.7-8.

est la caractéristique propre du souvenir […]. *Il en va différemment pour l'image de la mort qui, quand elle pénètre à l'intérieur de l'appareil psychique, n'a pas de représentations pour l'accueillir*. […]. *Sans lien avec les représentations, elle va donner lieu à un pur phénomène de mémoire, bien différent d'un souvenir, où l'évènement restera gravé tel quel, tel qu'il a été perçu au détail près* »[1]. Il y a donc toujours le tamis de la perception par les sens dans les chocs traumatiques, mais l'approche du réel est quasi parfaite, alors que dans la réalité transmise ultérieurement, quand le réel est devenu souvenir, et bien plus encore dans la reconstruction historique qui n'approche la réalité qu'à travers le réalisé, à savoir majoritairement les archives, le réel s'éloigne à grands pas.

En conséquence, la critique faite à la mémoire de sacraliser et de mythifier le réel peut être faite à l'Histoire de l'affadir. C'est donc bien en croisant les deux formes de reconstruction du réel, dont j'ai bien compris désormais qu'il nous échappe de toute façon, qu'Historiens et témoins pourront ensemble élaborer une "Histoire mémorielle" ou une "mémoire historique", rompant ainsi avec les figures clivées du savant et de l'anonyme, ou avec les récits clivés des vainqueurs et des vaincus.

- **Le paradigme de l'obéissance extrême**

Parmi les recherches complémentaires que les narrateurs m'ont suggéré d'effectuer, souvent à leur insu, il est un paradigme que Jean m'a donné l'occasion de découvrir. J'avais, comme la plupart des gens, entendu parler de l'expérience de Milgram mais, en approfondissant la question, j'ai découvert qu'il avait construit au préalable le paradigme de l'obéissance extrême avant de le soumettre à cette expérimentation. A l'occasion de la reprise, par une chaîne de télévision, de cette expérience, la revue *La Recherche* y a consacré un dossier spécial en mars 2010 et voici, en substance, ce qu'il faut en retenir.

« *Au début des années 1960, le psychologue américain Stanley Milgram réalisa une série d'expériences* [qui] *montrèrent que des personnes "ordinaires" pouvaient obéir à des ordres contraires à leurs valeurs morales, pourvu que ces ordres soient transmis par une autorité tenue pour légitime.* […]. *Des personnes furent invitées à participer à des recherches dans le domaine de l'"apprentissage". On précisait alors* […] *que l'étude portait sur l'effet des punitions dans le processus de mémorisation*. […] [un] *comédien se voyait attribuer le rôle de l'élève. Il devait apprendre une liste de mots* […]. *L'autre* […] *jouait le rôle de "professeur"* […]. *Après chaque erreur, il administrait une punition sous forme de chocs électriques* […] *jusqu'à l'énigmatique "XXX".* […]. *Les réactions du comédien allaient de gémissements* […] *à des cris accompagnés du désir d'arrêter. Après 330 volts, il cessait de répondre. Si le sujet manifestait sa réprobation ou son désir d'arrêter, l'expérimentateur disposait d'une série d'injonctions pour le pousser à obéir et à continuer*. […]. *Milgram observa que plus de 60% des sujets administraient jusqu'à 450 volts* […]. *Ils ne le faisaient pas de gaieté de cœur. La plupart exprimaient même leur souffrance. Mais ils obéissaient* ». Après cette première expérience, une vingtaine de variantes furent réalisées et permirent de conclure que les sujets n'étaient pas dotés d'une personnalité sadique mais que la situation dans laquelle ils avaient été placés les avait conduits à ce niveau de soumission. Et ce, tout particulièrement parce que la situation recélait la présence d' « *une institution louable et* [d'] *une autorité "légitime"*»[2].

Rapportée à la guerre d'Algérie, l'expérience de Milgram montre pourquoi un certain nombre d'appelés ont cédé à ce paradigme de l'obéissance extrême. Elle peut aussi révéler comment le rapport à l'Armée pouvait jouer un rôle dans le basculement : plus l'appelé était antimilitariste, plus il trouvait ses supérieurs incompétents, plus il considérait la guerre imbécile et moins il était susceptible d'accepter les ordres (ou d'ailleurs que l'Armée les lui impose) ; plus, au contraire, l'histoire familiale et la culture politique impliquaient un grand respect pour l'institution militaire et plus l'appelé était en risque de subir, y compris dans une

[1] LEBIGOT Philippe, 2011, op.cit, p. 14.
[2] BEAUVOIS Jean-Léon, avec COURBET Didier et OBERLE Dominique. Milgram mesure l'obéissance extrême. *La Recherche*, n° 439, 2010, p. 92-93.

souffrance extrême. Ce concept a cet immense intérêt de dépasser la figure du monstre, infiniment minoritaire en la circonstance, et surtout d'obliger à prendre en compte avec autant de bienveillance et de non-jugement la parole des "bourreaux" et celle des "victimes".

Il y aurait sans doute beaucoup d'autres concepts à apporter pour nourrir la réflexion mais il faudrait pour cela une seconde recherche. J'avais par exemple songé à la question du pardon car j'ai remarqué à quel point elle était sous-jacente au discours des narrateurs mais aussi aux récits rapportés en première partie par les auteurs. L'ouvrage de Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*[1], s'achève sur cette notion qu'il pose d'emblée comme « *difficile* ». Il se réfère, dans une citation mise en exergue, à un autre ouvrage tout aussi fondamental, *L'Imprescriptible* de Vladimir Jankélévitch[2], dont le sous-titre laisse le verbe pardonner en point d'interrogation.

38.2. Sur l'histoire de la guerre d'Algérie

Dans mes dernières lectures avant de conclure cette recherche, se sont imposés à moi trois angles d'attaque, parmi de nombreux possibles, pour approfondir mes connaissances et en faire bénéficier ce travail.

J'ai voulu, tout d'abord, insister davantage sur le contexte de la colonisation, puis de la décolonisation, qui ont entouré et traversé la guerre d'Algérie car, en première partie, j'avais surtout essayé de découvrir des invariants aux situations de guerre, là où les conditions géopolitiques de chacune d'elles pouvaient apporter des nuances.

J'ai ensuite voulu donner une place à d'autres catégories d'acteurs de ce conflit : les combattants algériens, en tant que soldats face à d'autres soldats (les appelés d'Algérie), mais aussi à la population européenne, parfois conspuée, souvent méconnue.

Enfin, j'ai souhaité combler mes lacunes concernant quelques auteurs qui m'ont été suggérés par les appelés eux-mêmes.

➢ Une histoire à resituer dans un contexte de décolonisation

Même si je l'évoque un peu dans mon Petit Dictionnaire de la guerre d'Algérie, en annexe 1 du second volume, il y aurait sans doute plus à dire à propos de la colonisation pour expliquer les nombreuses révoltes qui ont agité l'Algérie depuis sa conquête et, de la même façon, à approfondir le contexte géopolitique de l'époque pour comprendre pourquoi cette guerre a été officiellement déclenchée lors de la Toussaint Rouge, et comment elle s'est achevée par un règlement de nature politique alors que, sur le terrain des combats, la France avait "gagné" la partie

A ce sujet, le documentaire d'Alain Ferrarri, *Afrique, une autre histoire du XXème siècle*, propose d'aller regarder vers la fin de la seconde guerre mondiale pour comprendre que « *c'était le début de la fin de l'empire français et de l'empire britannique* ». Le cinéaste explique en effet que « *l'une des premières conséquences institutionnelles de la guerre* [39-45] *est la création, en juin 1945, de l'Organisation des Nations Unies. Sa charte affirme d'emblée le droit des peuples à disposer d''eux-mêmes. Et trois ans plus tard, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme proclame dans son préambule que les hommes doivent être protégés contre toute forme de tyrannie et d'oppression* »[3]. Du reste, les émeutes de Sétif et Guelma viennent dater, chez de plus en plus d'Historiens, le vrai déclenchement de la guerre. Il en est ainsi d'Yves Lacoste, dont j'ai parcouru le dernier ouvrage, qui consacre un

[1] RICOEUR Paul. *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Editions du Seuil, 2000, 690 p.
[2] JANKELEVITCH Vladimir. *L'Imprescriptible. Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité*. Paris : Editions du seuil, 1986, 104 p.
[3] BOUTROS-GHALI Boutros, cité par FERRARI Alain. *Afrique, une autre histoire du XXème siècle*. Acte 2 : L'ouragan africain. 1954-1964. [DVD]. Temps noir/INA/France Télévisions. 2010. 4 unités. 90 mn. Couleur.

sous-chapitre à la question de la « *seconde guerre mondiale, principale cause de la disparition des empires coloniaux d'outre-mer* »[1].

On comprend mieux pourquoi les Algériens se sont lancés avec force dans une guérilla de près de huit années. Et on le comprend d'autant plus quand on s'aperçoit que, dans le même temps, mis à part quelques écrivains, journalistes, militants, la plupart des Français, et notamment les soldats, n'avaient pas, quant à eux, du tout saisi ce qu'il était en train de se passer. Inconscients du mouvement qui prenait corps, ils ont, pour un certain nombre, continué à traiter les Algériens comme des enfants indisciplinés.

La rhétorique coloniale est d'ailleurs étudiée par Marc Bernardot dans un article de 2008 où il a analysé le vocabulaire employé entre 1954 et 1962 par les gardiens d'un camp d'internés situé au Larzac. Outre le fait que ce camp, créé en 1902, avait notamment servi « *de camp de prisonniers de guerre pour plus de 10 000 soldats allemands entre 1945 et 1948* », avec toute la connotation que cela suppose, les mots qu'il a trouvés dans les archives dénotent bien l'état d'esprit dans lequel se trouvait l'Armée à cette époque. Ainsi, l'auteur rapporte le souci de « *la police de trier le "bon grain de l'ivraie", en l'occurrence de distinguer les "rebelles" qu'il lui faut "mettre hors d'état de nuire" des "Français musulmans d'Algérie", susceptibles d'être "réintégrés"* ». Le camp s'organise donc pour délimiter des espaces « *permettant d'effectuer une sélection entre les bons travailleurs coloniaux et les mauvais indépendantistes indigènes, pour pouvoir s'occuper des premiers avec bienveillance et sollicitude* ». Par ailleurs, il note que, niant la réalité de la guerre, les « *"ennemis" sont* […] *ravalés au rang de criminels de droit commun* ». L'autre mot inventorié est celui d'"irréductible" qui « *renvoie* […] *dans le discours de cette période d'abord à la figure de l'adolescent indigène réfractaire, défiant l'autorité paternelle et nationale puis* [qui] *s'affranchit irrémédiablement du giron colonial* ». A cette figure de l'irréductible s'oppose progressivement, en raison des conditions de vie, « *celle de l'interné, à bout de forces physiques et mentales* ». Or, nous dit encore Marc Bernardot, « *l'appréhension de la folie indigène et les caractéristiques nosologiques spécifiques pour la désigner ne sont pas nouvelles. La police, comme les services sanitaires* [l'appellent] *la "sinistrose" arabe* ». Globalement, l'auteur repère qu'au fur et à mesure, « *les premières catégories utilisées pour désigner les internés sont de type sécuritaire. Mais plus le camp s'installe dans la routine, plus les modèles ethniques et racistes de désignation gagnent du terrain* », les « *"Nord-africains* [sont] *perçus comme un ensemble indifférencié* [dans lequel] *tous les stéréotypes habituels pour décrire la "mentalité nord-africaine" sont présents* »[2].

Cette perception des années 60 a probablement encore des effets aujourd'hui, notamment dans ce que Yves Lacoste appelle les « *"grands ensembles", points chauds de la question postcoloniale* »[3], ce qui fait dire à certains que la guerre d'Algérie n'est pas encore finie.

➢ Une histoire à aborder du côté des Algériens

Qui trop embrasse mal étreint, dit un adage bien connu. C'est ce que je voulais éviter en prenant en compte, surtout dans une recherche aussi qualitative que la mienne, des protagonistes des deux camps. Cependant, j'ai bien conscience qu'il serait nécessaire, pour aller plus loin dans ce travail, de recueillir de la même façon la parole des anciens combattants du FLN.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de ce que j'ai appelé la nuit noire*, en référence à plusieurs auteurs, la réalisatrice Yasmina Adi a sorti un film donnant précisément la parole aux Algériens qui ont été touchés de très près par ces assassinats et ces disparitions.

---

[1] LACOSTE Yves. *La Question post-coloniale. Une analyse géopolitique*. Paris : Fayard. Le Grand Livre du Mois, 2010, 432 p., p. 130

[2] BERNARDOT Marc. Le garde et l'interné : essentialisation des catégories et subversion des clivages dans les centres d'internement français de la guerre d'Algérie (1959-1962). *TERRA Editions* [en ligne]. 2008, [référence du 16 juillet 2008], p. 1 à 3. Disponible sur : http://terra.rezo.net/print.php3?id_article=695.

[3] LACOSTE Yves. 2010, op.cit., p. 29.

Elle indique, comme j'ai pu le rapporter ici à propos des anciens appelés du contingent, que parmi les personnes qu'elle a rencontrées pour pouvoir faire le film, « *peu d'entre eux avaient jusqu'alors évoqué cette histoire. Tout ce qui entoure la guerre d'indépendance reste souvent tabou au sein de la communauté algérienne. Certains (dont la plupart sont toujours en France) n'en avaient jamais parlé, même pas à leurs enfants, qui ont découvert la vérité lors de mon enquête ou lors du tournage* »[1], dit-elle.

Je souhaiterais aussi conseiller la lecture de l'ouvrage de Renaud de Rochebrune et Benjamin Stora, *La Guerre d'Algérie vue par les Algériens*[2], premier tome d'une série qui va permettre, enfin, ce croisement mémoriel si attendu. Sans oublier le livre de Mohamed Boudiba, *L'Ouarsenis, La guerre au pays des cèdres*[3], où il raconte l'histoire de la guerre d'Algérie dans sa région natale, celle où furent envoyés Paul et Denis pour de longs mois, région moins connue que les Aurès et qui mérite de l'être davantage.

- **Une histoire à aborder du côté des Pieds-noirs**

Dans la même logique, je n'ai pas intégré à mon champ de recherche la communauté des Pieds-noirs qui, pourtant, a été aussi victime de traumatismes de guerre au travers d'assassinats ou d'attentats commis par le FLN, voire de la menace qui pesait sur elle au moment où l'OAS a décidé de reprendre la main sur l'avenir de l'Algérie et a considéré que la population européenne qui s'apprêtait à partir en métropole était constituée de traîtres à sa patrie.

Grâce à la revue *Esprit*, j'ai découvert le livre d'Annelise Roux qui « *exprime le mal-être de ceux qui, nés de l'autre coté de la Méditerranée, seront appelés les "pieds-noirs"*. […]. *"Nous venions de nulle part, d'un trou noir mental appelé Algérie*, dit-elle, *nous étions louches, sans le sou, dénudés de qualification particulière, des prolétaires ayant été sans le moindre égard jetés dehors de ce qu'ils considéraient être chez eux, ficelés dans le silence"*». Alors qu'en Algérie, l'expression "passer entre le mur et l'affiche" était courante pour dire "ne pas se faire remarquer", elle et les siens vivent « *quotidiennement ce "passage" sous les regards d'incompréhension* ». Plus qu'un simple récit mêlant « *la réalité vécue à son imagination* », son roman « *nous fait deviner que les stéréotypes de "colonialistes, racistes, oppresseurs" sont des assignations partagées des deux côtés de la Méditerranée. Celles de la colonisation où des "pieds-noirs" étaient vus comme des exploiteurs en Algérie et celles, ignorées, au même moment, où des Algériens en France vivaient dans des taudis avec des salaires misérables* »[4].

Comme je l'ai déjà évoqué à propos du concept de mémoire, il y aurait urgence à croiser les mémoires vivantes de cette communauté, aussi diverse que mal connue, aux archives historiques venant refléter leur participation à la vie quotidienne en Algérie, y compris pendant la guerre, afin de révéler une histoire mémorielle à la fois juste et digne, ne prêtant plus le flanc aux imaginaires collectifs.

Il reste aussi à poursuivre un travail de recueil de témoignages en direction des *harki* et surtout, me semble-t-il, à entreprendre celui des ultras de l'Algérie française, malgré les crimes qu'ils ont commis, peut-être même en raison de ces crimes, toujours pour venir attester de la dualité coupable-victime. « *Bientôt l'Algérie ne sera peuplée que de meurtriers et de*

[1] BEME David. Entretien avec Yasmina Adi. Dossier de presse et photos téléchargeables sur : www.icionnoielesalgeriens-lefilm.com. 2010.
[2] de ROCHEBRUNE Renaud, STORA Benjamin. *La Guerre d'Algérie vue par les Algériens. 1. Des origines à la bataille d'Alger. Préface de Mohammed Harbi*. Paris : Editions Denoêl. Le Grand Livre du Mois, 2011, 446 p.
[3] BOUDIBA Mohamed, *L'Ouarsenis. La guerre au pays des cèdres*. Paris : L'Harmattan, 2002, 285 p.
[4] BARBARA Augustin. Le roman et la mémoire difficile de la guerre d'Algérie. A propos de Laurent Mauvignier (*Des Hommes*) et d'Annelise Roux (*La Solitude de la fleur blanche*). *Esprit*, n° 368, 2010, 206 p., p. 50 à 53.

victimes. Bientôt les morts seuls y seront innocents »[1], craignait Albert Camus dans les premières années de la guerre. J'ai bien l'impression que les faits lui ont donné raison.

- **Une histoire à revisiter avec Camus et Tillion**

J'ai fini le point précédent avec Albert Camus, j'ai commencé celui-ci avec lui. Je connaissais bien sûr le philosophe dont je n'ai pas assez remercié l'Ecole de me l'avoir fait découvrir, je savais qu'il était né en Algérie mais pas à quel point il avait pris part aux débats durant la guerre, victime que j'étais des problèmes de transmission mis en évidence inlassablement dans ce travail. Il était néanmoins impératif que je consacre une séance de "rattrapage" à notre Prix Nobel de Littérature qui, en d'autres temps, aurait pu être Nobel de la Paix.

J'ai approché son rôle dans la guerre grâce à la revue *Alternatives non-violentes* qui lui a rendu hommage tout récemment. J'ai découpé celui-ci en sept étapes pour lesquelles j'ai choisi les citations (dont les premières sont les siennes) qui me sont apparues les plus emblématiques. Mes seuls commentaires tiennent dans les intertitres que j'ai construits :

1) Les raisons de la guerre
   « *"Le terrorisme naît de la solitude, de l'idée qu'il n'y a plus de recours, que les murs sans fenêtres sont trop épais, qu'il faut les faire sauter".* »
   « *"La lutte des idées est possible, même les armes à la main, et il est juste de reconnaître les raisons de l'adversaire avant même de se défendre contre lui".* »
2) La déraison de la violence
   « *"Quand l'opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas sur la terre de l'injustice".* »
   « *"Nous voilà donc dressés contre les autres, voués à nous faire le plus de mal possible, inexpiablement".* »
3) L'inqualifiable de la répression
   « *"Que ces faits aient pu se produire, parmi nous, c'est une humiliation à quoi il faudra désormais faire face".* »
   « *"En attendant, nous devons du moins refuser toute justification, fût-ce par l'efficacité, à ces méthodes".* »
4) L'espoir d'une vie ensemble
   « *"Je n'aime pas l'Algérie à la façon d'un militaire ou d'un colon. Mais est-ce que je peux l'aimer autrement qu'en Français ? Ce que trop d'Arabes ne comprennent pas, c'est que je l'aime comme un Français qui aime les Arabes, et qui veut qu'ils soient chez eux en Algérie, sans pour cela s'y sentir lui-même un étranger".* »
5) Le désespoir
   « *"Les notions relatives d'innocence et de culpabilité qui éclairent notre action* [disparaîtront] *dans la confusion du crime généralisé"*[et se traduiront] *dans l'affreuse fraternité des morts inutiles"* »[2].
6) Le silence
   « *"Ce jour-là* [la journée des tomates], *c'était Camus qui était le plus effondré*. […]. *Ce Français d'Algérie qui entendait lutter pour sa communauté ne douta pas un seul instant qu'en cédant aux fanatiques de cette communauté, on préparait en même temps le malheur de tous"* »[3].
7) L'action
   « *"Sa pitié est immense pour ceux qui souffrent mais il sait hélas ! que la pitié ou l'amour n'ont aucun pouvoir sur le mal qui tue".* »[4]

Albert Camus finit par se taire, découragé par la tournure que prennent les évènements

[1] CAMUS Albert cité par MULLER Jean-Marie. Albert camus face à la guerre d'Algérie. *Alternatives non violentes*, n° 161, 2011, p. 30.
[2] Ibid, p. 26 à 29.
[3] DANIEL Jean., cité par MULLER Jean-Marie. Ibid, p. 31.
[4] FERDOUN Mouloud, cité par MULLER Jean-Marie. Ibid, p. 32

mais il continue à intervenir en faveur des Algériens dans plus de 150 affaires : « *"J'avais ses divers numéros de téléphone pour pouvoir le joindre immédiatement. Il m'avait dit qu'il ferait ce que je lui demanderai et il l'a fait* »[1]. Celle qui s'exprime dans cette dernière phrase n'est autre que Germaine Tillion. La revue *Alternatives non-violentes* lui consacre également un dossier. Elève de Marcel Mauss et Louis Massignon, la jeune femme « *a débuté ses recherches ethnologiques par une étude des nomades dans les Aurès* », vingt ans avant le début de la guerre. Consternée par la paupérisation qu'elle observe en 1954, elle invente un concept qui est aujourd'hui familier à nos oreilles : la clochardisation a pris ses sources dans l'Algérie des années 50. Ancienne victime du camp de Ravensbrück, elle est scandalisée par la découverte de la pratique de la torture. En 1956, elle « *porte* […] *la dénonciation partout où elle le peut, y compris auprès du général de Gaulle* ».

Le 4 juillet 1957, à la demande du chef algérois du FLN, elle rencontre Yacef Saadi dans le plus grand secret. Ce dernier « *avait lu L'Algérie en 1957 et fortement apprécié l'analyse économique et sociologique* » qu'elle en avait faite. Malgré le caractère improvisé de la rencontre, *« la parole et l'écoute réciproque* […] *fait surgir cet engagement de Yacef Saadi : "Je vous fais la promesse qu'aucun civil ne sera plus touché par bombe à Alger"* ».

Le chef algérois tiendra sa promesse jusqu'à ce qu'il soit arrêté le 25 septembre 1957, ce qui fera écrire à Germaine Tillion : « *"Avoir affaire à des Hommes et ne pas croire à leur Humanité (autrement dit : à leur raison), c'est une méchante position et une sottise, car on exclut ainsi la possibilité d'un accord : or il n'existe rien de plus dangereux que d'acculer un peuple entier au désespoir"* »[2].

Elle mettra tout en œuvre pour que Yacef Saadi soit soustrait aux autorités militaires et remis à des tribunaux ordinaires, ce qui lui sauvera sans doute la vie. Comme son témoignage sur Camus en atteste, elle mènera sans relâche des actions en faveur des Algériens poursuivis par la Justice française.

Là encore, ce qui est vrai pour les différentes communautés l'est pour les grands personnages qui ont œuvré pour la paix et pour la justice. Bien d'autres acteurs de l'époque auraient pu être cités ou davantage explorés mais l'objet de recherche portait sur les récits des anonymes et, parmi eux, ceux qui ont payé un lourd tribut à la guerre sans avoir choisi, comme Germaine Tillion ou Albert Camus, la voie de l'engagement.

[1] TILLION Germaine, citée par MULLER Jean-Marie. Ibid.
[2] SCHWAB Hans. La bataille d'Alger : Yacef Saadi et Germaine Tillion brisent le cycle des vengeances. *Alternatives non-violentes*, n° 161, 2011, p. 33 à 37



Conclusion générale et perspectives

Les évènements sont plus vastes que le moment où ils ont lieu
et ne peuvent y tenir tout entiers.
Marcel Proust

Conclure est toujours une épreuve. Elle est épreuve parce qu'elle occasionne le chagrin du deuil, de la perte d'un objet de recherche sur lequel j'ai travaillé depuis plus de quatre ans. Elle est épreuve parce qu'elle est le « *texte imprimé tel qu'il sort de la composition* » ou encore l' « *image obtenue par tirage d'après un cliché* »[1]. Autrement dit, elle ne souffre quasiment plus d'aucune retouche, elle fige, elle règle, elle termine.

Lorsque l'on a quelque chose d'un peu difficile à dire à quelqu'un mais que l'on ne voit pas d'autre issue que de le lui dire sans "tourner autour du pot", l'expression consacrée est de "ne pas y aller par quatre chemins". C'est pourtant en empruntant quatre chemins que j'ai essayé de conclure.

Ainsi ai-je commencé par présenter les apports de ce travail pour les Sciences de l'Education. J'en ai dégagé les limites en revenant sur la méthodologie utilisée, la manière dont je l'ai pratiquée, les améliorations que je proposerais aujourd'hui "si c'était à refaire". J'ai indiqué les perspectives possibles pour de futurs travaux, qu'il s'agisse des miens ou de ceux d'autres chercheurs qui me feraient l'honneur, et surtout le plaisir, de bien vouloir s'emparer de mes conclusions. Enfin, j'ai achevé ce long parcours en ouvrant sur d'autres formes de recueil biographique qui pourraient permettre de libérer la parole et de constituer un corpus toujours plus vaste de connaissances pour des personnes dont l'écrit n'est pas nécessairement le vecteur le plus familier. Pour reprendre la métaphore employée dès l'introduction, j'ai donc achevé la visite en me projetant vers d'autres contrées, de nouveaux paysages.

➢ Quels apports de cette recherche pour les Sciences de l'Education ?

J'ai identifié trois apports principaux de cette recherche à ma discipline de référence : le premier est bien sûr une contribution au *développement de la connaissance* sur les guerres et leurs mécanismes, les traumatismes et les freins à la transmission des savoirs expérientiels, et plus particulièrement sur la guerre d'Algérie. Les Sciences de l'Education peuvent participer aux travaux des Historiens pour co-construire une mémoire historique ou une histoire mémorielle.

Un épisode "malheureux" m'a confortée dans cette conviction : le 9 février 2012, Benjamin Stora était l'invité d'honneur d'une conférence au Mémorial pour la Paix de Caen, intitulée "Mémoires blessées". Il y présentait, en avant-première, son documentaire basé uniquement sur des images d'archives qui est passé en *prime time* le dimanche 11 mars sur France 2[2]. La salle était pleine, et compte tenu de l'âge des participants, il était évident qu'il y avait de nombreux anciens appelés présents. Plusieurs ont d'ailleurs fait part de leur expérience avec beaucoup d'émotion à l'issue de la projection. Cependant, la réponse de l'Historien a montré qu'il était assez démuni face à cette parole chargée de souffrance, ne sachant que répéter avec émotion et chaleur : « *C'est un témoignage, je n'ai rien à dire* ». Par ailleurs, un participant se présentant comme favorable à l'Algérie française a remercié Benjamin Stora pour avoir évité, dans son film, les témoignages, qui seraient venus, je le cite : « *polluer le documentaire* », délégitimant de fait la parole des anonymes. Enfin, j'ai assisté à une vive réaction d'un groupe affirmant que les appelés n'avaient « *fait que leur devoir* » et qu'ils avaient moins à se plaindre que leurs propres parents, qui avaient connu la seconde

[1] AMIEL Philippe. 1987, op.cit., p. 243
[2] LE BOMIN Gabriel, STORA Benjamin. *Guerre d'Algérie, la déchirure*. Documentaire. Nilaya Productions, INA, France télévisions, Planète + France. 2012. 2 unités. 104 mn. Colorisé.

guerre mondiale. Je me suis même autorisée à demander à ce groupe un peu "agressif" d'être davantage à l'écoute des personnes manifestement encore en souffrance. Cette mémoire reste donc à accueillir et les enseignants-chercheurs en Sciences de l'Education, surtout *ceux formés dans le courant des Histoires de vie, pourraient apporter leur concours à des tables rondes dans lesquelles les faits historiques seraient reliés, étayés, enrichis, subjectivés par les interventions de ceux qui les ont vécus et éprouvés, le tout dans un contenant sécurisant*.

Au reste, deux journées d'étude, l'une organisée par des étudiants en Histoire de l'Université d'Angers, le 25 avril 2012[1], la seconde organisée à l'Université de Nantes le 21 novembre 2012 [2], m'auront déjà permis de tester l'intérêt de ce croisement interdisciplinaire, créateur d'une Histoire vivante, avant de soutenir cette thèse.

Le second apport, dans la lignée du précédent, est un encouragement à poursuivre toutes les actions d'enseignement et de recherche visant à promouvoir *les méthodes et les techniques d'autoformation* des personnes. Pour les Psychologues de l'Education, plus spécifiquement, une *meilleure compréhension des blocages psychoaffectifs* peut en effet améliorer l'accès au "savoir insu", concept emprunté à Martine Lani-Bayle, et favoriser l'utilisation du *levier des émotions pour permettre des apprentissages durables*.

Le troisième enseignement, toujours en articulation avec les précédents, constitue ce que j'appelle une pierre à *l'édifice de la méthodologie des récits et/ou histoires de vies* qui, en plein essor dans les années 80-90, a peut-être besoin d'un second souffle dans une période où le mythe de la performance traverse toute la société et où la préférence des organisations va plutôt à des techniques très "instrumentalisantes" qu'à des méthodes d'accompagnement privilégiant la place des acteurs.

- **Quelle autocritique pour cette recherche ?**

En ma qualité d'apprenti-chercheur et d'apprenti-praticien des Histoires de vies, il m'a semblé, avec le recul, avoir commis une erreur méthodologique. J'ai en effet rencontré les narrateurs peu de temps après avoir lu leurs manuscrits (je les ai recueillis en février 2010 et j'ai échelonné mes entretiens entre juillet et décembre de la même année). J'avais au préalable répertorié les questions propices, selon moi, à clarifier ou approfondir certains points et à formuler des hypothèses de compréhension pour les leur soumettre et ainsi à co-construire avec eux leur histoire de vie. Cependant, j'ai rencontré deux écueils.

Les récits étant très riches et très intenses en émotions, j'ai construit beaucoup de questions et de propositions. Si pour Philippe, Denis et Paul, les entretiens ont eu lieu à leur domicile et qu'ils avaient prévu l'organisation de leur temps pour se rendre totalement disponibles, il n'en fut pas de même pour Jean qui, pour m'éviter un déplacement dans le Sud de la France, m'a chaleureusement proposé une rencontre dans la ville de son enfance, à 100 kilomètres seulement de ma résidence. Or, une rencontre dans un lieu public est très inconfortable, je l'ai appris à mes dépens (et malheureusement aux siens) et, fatigué, il a dû abréger notre entretien au bout, toutefois, de trois longues heures.

Contrairement à ce que j'ai fait dans la deuxième partie de cette recherche, je n'avais donc pas réalisé l'analyse méthodique et fine des manuscrits. J'en avais seulement effectué une lecture active, trop pressée que j'étais d'aller à la rencontre des narrateurs et de répondre aussi à leurs attentes car, je le rappelle, j'avais dû, en vertu de la charte de l'APA, leur demander leur accord pour exploiter leurs récits et je ne voulais pas les laisser trop longtemps dans l'inconnu de ce qui les attendait. (J'ai pris conscience aujourd'hui que le temps du narrataire et celui du narrateur n'est pas le même.) J'ai donc été conduite à proposer des questionnements et des hypothèses sans doute insuffisamment élaborés et à me laisser

[1] ANDRIEUX Bernard, CHAPUT-LE BARS Corinne. Communication à la journée d'étude « Résonances de guerre dans le monde contemporain », à paraître dans la revue numérique Quaina en janvier 2013.

[2] Mémoires des Anciens Appelés en Algérie et construction d'histoires. Projet de colloque à l'Université permanente de Nantes, mercredi novembre 2012, [Courrier électronique]. Février 2012. Destinataire : Corinne Chaput-Le Bars. Communication personnelle.

quelque peu "happer" par les faits eux-mêmes, au détriment des processus à l'œuvre dans l'écriture.

Si je devais reproduire, sur cette thématique des effets d'un récit de vie, la méthodologie suivie, *j'effectuerais l'étude des manuscrits avant de provoquer les entretiens*, que je prendrais la peine d'organiser, quitte à en différer certains, de manière à ce qu'ils se déroulent dans des conditions optimales pour les deux parties, et je les centrerais davantage sur les fonctions du récit.

En revanche, je persiste à penser que mon statut de "génération-passerelle", pour reprendre cette notion définie en première partie, a participé d'une mise en confiance réciproque et je me retrouve à cet égard dans les propos de Yasmina Adi à propos de son entrée en relation avec les témoins de son film : « *En tant que femme d'origine algérienne*, dit-elle, *le dialogue* […] *s'est instauré naturellement, comme on parle avec une tante, une cousine. Ce rapport naturel et cette confiance mutuelle leur ont permis de se livrer* »[1]. Je suis toujours convaincue qu'il faut faire de cette "implication raisonnée" une chance pour permettre à l'autre de se sentir reconnu et pour qu'il reconnaisse le chercheur non plus en tant que « *plus savant, plus compétent que lui* »[2], mais comme un compagnon de route. Si, autrefois, le compagnon était celui avec qui l'on partageait le pain, je me suis sentie la compagne avec qui l'on partage un savoir basé sur une sorte de filiation, d'héritage. Là où Yasmina Adi a parlé avec ses tantes, je me suis perçue comme une nièce avec ses oncles.

C'était un atout ici, cela peut être un obstacle demain si j'ai à conduire une recherche future dans un domaine plus éloigné (voire étranger) de mon identité. Tant mieux, ai-je envie de dire. Cela m'obligera à travailler davantage l'axe de la « *coopération authentique* »[3], au développement des attitudes empathiques auxquelles je me suis exercée dans mon ancienne profession de travailleuse sociale et que je devrai transposer dans une posture de chercheur.

- **Quelles perspectives pour la suite ?**

Il y aurait, là encore, sûrement beaucoup plus à faire, mais de cette expérience d'une recherche mêlant un corpus théorique et des rencontres intersubjectives, des documents réalisés *sur* le réel et l'expression de réalités vécues *dans* le réel, j'ai dégagé quatre axes possibles de travail futur.

En premier lieu, s'il faut poursuivre le recueil des récits de guerre des anciens appelés du contingent, il faut à présent engager celui *des récits de vie de la génération suivante*, qui a été souvent enjointe à se taire, aux prises avec un conflit de loyauté, voire un fantasme "incestuel" ou, pour le moins, gênée de la proximité trop forte avec la blessure de ses pères. Là où la deuxième génération d'après la Shoah a pu le faire[4], la deuxième génération suivant la guerre d'Algérie n'est pas elle-même sortie de sa période de "volonté somnolente" comme j'ai baptisé plus tôt la période de "nuit" qui précède l'expression de soi. A l'exception notable de Florence Dosse, qui vient de publier *Les Héritiers du silence*[5], livre dont le tiers environ est consacré aux enfants d'appelés, les ouvrages qui ont été portés à ma connaissance sont encore, le plus souvent, le récit romancé de l'expérience extrême des soldats.

Laurent Mauvignier est de ceux qui, à travers un roman, *Les Hommes*, a essayé de comprendre ce qui est arrivé à son père et qui commence seulement à essayer de comprendre ce qui lui est arrivé à lui à cause de ce qui est arrivé à son père. Augustin Barbara, dans la revue *Esprit*, rappelle que l'écrivain « *avait quinze ans quand son père s'est suicidé* » et rapporte ainsi ses propos : « *"Mon père a fait la guerre d'Algérie et en a ramené plein de photos… sur lesquelles il n'y a rien, et ça me perturbait beaucoup. Lui n'en parlait pas, c'est ma mère qui me racontait ce qu'il avait vécu, des histoires horribles* […]. *Il m'a fallu des*

[1] BEME David. 2010, op.cit.
[2] LANI-BAYLE Martine.. 2007, op.cit., p. 3.
[3] Ibid.
[4] Voir à ce sujet les ouvrages des SNYDERS, père et fils.
[5] DOSSE Florence. *Les Héritiers du silence. Enfants d'appelés en Algérie*. Paris : Stock, 2012, 283 p.

années pour me dire que, peut-être, le fait d'avoir participé à cette guerre et d'avoir vu ces choses avait contribué à son suicide"». L'auteur précise qu'à la différence des recherches scientifiques comme la mienne, il a cherché à révéler l'absence plutôt qu'à trouver des traces de son père et de sa souffrance : « *pour tourner autour, pour le souligner, comme on souligne un corps invisible*. […]. *Le roman peut montrer les manques mais il ne s'agit jamais pour lui de donner des réponses. Le roman, c'est l'art de reformuler les questions* »[1]. C'est joliment dit et c'est tellement vrai. Ce n'est d'ailleurs pas aussi éloigné de ma recherche, ni du reste de toutes celles qui s'inscrivent dans le cadre théorique des histoires de vie : n'ai-je pas en maintes occasions mis au jour les blancs des récits ? Il n'empêche : si l'intimité de son père et ses blessures les plus graves lui échapperont toujours, il peut exercer un travail sur son propre parcours, sur la construction de sa propre identité dans un contexte familial aussi perturbé. Mais s'il a les moyens de le faire par le biais du roman, il n'en est pas de même pour tous. C'est donc pour moi une première perspective possible que de recueillir l'expression de ces témoins de la deuxième génération.

Bien sûr, j'ai également pointé que, mis à part quelques livres retentissants de militaires de carrière, comme les Généraux Bigeard et surtout Aussaresses qui ont assumé voire revendiqué la torture comme fondée militairement et légitime moralement, il est *très rare que d'anciens appelés écrivent sur leur rôle de tortionnaire ou sur leurs activités criminelles*. Le Cahier de l'APA consacré à tous les dépôts concernant l'Algérie ne se fait l'écho que d'un manuscrit « *n'ayant pas trop d'états d'âme à propos de la torture, pratiquée dans les services de renseignements* »[2]. Ce manuscrit, je l'ai eu entre les mains à Ambérieu-en-Bugey, je l'ai même ramené chez moi, mais il fait partie de ceux que j'ai choisi de ne pas exploiter parce que son auteur faisait référence, dans le courrier où il me donnait néanmoins gentiment son accord pour le faire, à ses combats en Indochine. J'en ai donc conclu qu'il était militaire de carrière et je l'ai écarté. En le parcourant en diagonale pour cette conclusion, et en relisant la recension qui en a été faite, je me suis interrogée toutefois sur mes propres limites et sur les limites de la méthodologie des histoires de vie qui postule la co-construction de sens et le développement des personnes : *Que faire quand quelqu'un est prisonnier de ses certitudes ? Comment accueillir aussi son récit ?* Et pourtant, comme le disent Didier Fassin et Richard Rechtman, « *une mémoire traumatique reste en attente* », dans ce nouveau contexte anthropologique, où l'on autorise désormais « *l'inscription sous une même qualification psychologique – celui qui subit la violence, celui qui la commet et celui qui la voit* –»[3].

Troisième aspect qui mériterait sans doute d'être travaillé, celui qui a trait au viol et plus largement à l'ensemble des infractions sexuelles, commises le plus souvent en toute impunité dans les contextes de guerre et qui demeurent, par la honte et la culpabilité qu'elles sous-tendent chez les victimes, dans un silence quasi absolu. Là encore, un recueil de récits reste à faire, avec les plus grandes précautions possibles, d'abord du côté des femmes, pour les reconnaître (et qu'elles se reconnaissent) victimes. A l'instar des Historiens, dont j'ai dit plus tôt que les Sciences de l'Education pourraient les aider à construire une mémoire historique, ce domaine n'est pas l'apanage de la Psychologie ou de la Psychiatrie : *les Sciences de l'Education ont aussi, de leur place, à montrer* que *l'éducation des garçons et des filles passe, pour les premiers, par le respect du corps des femmes et, pour les secondes, par l'externalisation de leur blessure*.

Enfin, il n'y aura de vrai aboutissement à l'expression des situations extrêmes que si ces récits, d'abord séparés, d'abord réalisés dans un entre soi rassurant, peuvent se rencontrer. Dans un ouvrage que j'ai découvert au moment de cette conclusion[4], Monique Eckmann relate trois expériences de mise en relation de groupes en conflit, et notamment un groupe d'Israéliens et de Palestiniens et un autre composé de Juifs et d'Allemands, auprès desquels

[1] BARBARA Augustin. 2010, op.cit., p. 51.
[2] LEROUX-HUGON Véronique. 2010, op.cit., p. 54.
[3] FASSIN Didier, RECHTMAN Richard. 2011, op.cit., p. 38.
[4] ECKMANN Monique. *Identités en conflit, dialogue des mémoires. Enjeux identitaires dans les rencontres intergroupes.* Genève : ies éditions, 2004, 268 p.

elle a pratiqué ce qu'elle appelle une *pédagogie du conflit et de la mémoire*. Il pourrait être très intéressant de transposer ces séminaires de formation et de recherche à des groupes jusqu'ici au mieux séparés au pire déchirés : militaires de carrière, appelés du contingent, tenants de l'Algérie française, *Harki*, Pieds-noirs, combattants du FLN.

Cette proposition est peut-être idéaliste voire utopiste, cela demande un savoir-faire remarquable mais je l'ai dit, conclure est une épreuve alors *pourquoi ne pas se mettre à l'épreuve de ce type de pratiques à l'heure du cinquantième anniversaire des accords d'Evian et de la fin de la guerre d'indépendance ?*

- **Quelles autres formes d'approche biographique ?**

Je l'ai écrit, les narrateurs l'ont dit, des collègues doctorants me l'ont fait remarquer, le bon sens lui-même l'impose : tout le monde ne dispose pas du même capital ni de la même appétence pour écrire son histoire personnelle. Bien sûr, des comptes rendus de pratiques viennent nous démontrer régulièrement que l'on peut, grâce à l'inventivité, *trouver des outils pour dépasser ces freins* et j'en veux pour preuve l'exemple de Madeleine Pellois-Renaudat[1], cette assistante de service social qui a aidé un adulte handicapé à reconstituer ses origines, lui qui avait été privé de toute information sur son histoire familiale et sa généalogie. Patiemment, grâce aux rudiments d'écriture dont Gabriel disposait, elle l'a aidé à rédiger des lettres pour solliciter les administrations susceptibles d'avoir gardé des bribes de ce qui constituait l'histoire de sa naissance. A l'aide des réponses obtenues, même modiques, elle a pu reconstituer avec lui la "frise", même froissée, même brisée par endroits, de ce qui faisait son enfance et l'a, pour un temps, réconcilié avec les services sociaux et stabilisé dans un foyer où jusqu'alors il n'avait jamais voulu défaire ses valises.

Malgré tout, il est intéressant d'aller voir d'autres supports d'expression et de les comparer à celui de l'écrit. J'en ai eu l'opportunité inespérée en rencontrant, lors d'un séminaire doctoral, Bernard Andrieux[2], vidéaste et biographe, qui entreprenait à cette époque une recherche sur la guerre d'Algérie. Nous nous sommes proposé mutuellement de l'aide : je le mettrais en contact avec les narrateurs que j'avais interviewés et il me communiquerait ses impressions quant aux effets de son travail. Il a donc filmé tour à tour, parmi beaucoup d'autres personnes, Philippe, Paul et Jean et il m'a généreusement adressé les vidéos. J'y ai véritablement reconnu les trois personnes que j'avais rencontrées, que ce soit dans leurs manuscrits et dans les entretiens : même récit, mêmes attitudes, même personnalité.

J'ai eu le temps d'interroger trois des personnes filmées par ses soins, dont Paul et Philippe, plus l'illustrateur de cette thèse, sur les apports respectifs de ces deux formes d'expression biographique. L'un d'eux m'a avoué qu'il était heureux de savoir que ses arrière-petits-enfants, qui n'auraient peut-être pas le temps de le connaître assez longtemps pour se rappeler son visage, auraient, *en plus du manuscrit, son apparence physique et sa gestuelle pas encore dégradées pour en conserver une trace agréable*. Le deuxième a considéré que cet entretien filmé n'avait pas présenté de valeur ajoutée au travail qu'il avait conduit et qu'il n'était pas de nature à un approfondissement et à une introspection telles que l'entretien que j'avais eu plus longuement avec lui et qui était plus dirigé. Il a admis que les images restent pour lui moins attractives que l'écrit. Le dernier a, quant à lui, trouvé difficile d'avoir à se regarder, focalisant sur les tics et mimiques parasites beaucoup plus que sur le contenu de son récit oral.

Si Bernard Andrieux ne s'est heurté à aucun refus de la part des narrateurs vers lesquels je l'avais dirigé, bien au contraire, il a connu une mésaventure avec quelqu'un qui, au vu du produit fini, a refusé de poursuivre la collaboration : « *une des personnes que j'ai enregistrée et à qui j'ai envoyé son DVD sans le lui présenter* […], m'a-t-il écrit, *a décidé d'arrêter. Je lui ai proposé qu'on se rencontre pour en parler mais je me suis heurté à un mur. Que s'est-*

[1] PELLOIS-RENAUDAT Madeleine. En attendant Gabriel. Une AS au risque d'une rencontre. *Le Sociographe*, n° 36, 2011, p. 11-18.
[2] ANDRIEUX Bernard. [Ressource électronique].www.chroniquesdevies.fr

il passé pour cet homme? Je ne sais. Le miroir a-t-il été trop fort ? Ce qui me conforte dans l'idée qu'il faut au maximum que je sois avec la personne pour lui présenter son dvd. Il faut ajouter que cette personne avait vécu une embuscade très sévère puisque 30 hommes sur 60 ont trouvé la mort. Le plus difficile a été de retrouver les corps mutilés »[1]. Ce revirement n'est d'ailleurs pas à considérer comme un échec mais au contraire comme le fruit d'un travail de qualité qui a autorisé le témoin à dire non et à ne pas se sentir pris au piège d'une expression non désirée ou d'une trace non souhaitée.

Peut-être l'image, pour certains, est-elle moins soutenable que l'écrit ou la parole ? Peut-être faut-il proposer des formes de création inventives, correspondant mieux aux appétences et aux savoir-faire de chacun : théâtre, dessin, poésie, danse, etc ? Il reste à continuer d'explorer ces multiples facettes de l'expression de soi dans le courant des Histoires de vie que promeuvent les Sciences de l'Education en France et dans le monde.

[1] ANDRIEUX Bernard. [Courrier électronique]. Destinataire : Corinne CHAPUT-LE BARS. 21 novembre 2011. Communication personnelle.

Index

A

abus sexuel · 138
âge · VIII, 6, 12, 23, 44, 57, 66, 68, 71, 79, 80, 85, 87, 88, 89, 90, 92, 94, 96, 97, 100, 105, 109, 152, 157, 169, 185, 186, 188, 206, 220, 250, 253, 278, 286, 294, 298, 325, 376, 377, 378, 393, 398, 402, 408, 409, 430, 431, 466, 467, 468, 489
Algérie · I, V, VIII, IX, XI, 3, 7, 12, 14, 15, 24, 31, 34, 95, 103, 109, 126, 128, 134, 137, 138, 141, 145, 146, 147, 149, 151, 152, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 167, 169, 170, 172, 173, 174, 177, 178, 182, 184, 185, 186, 187, 191, 193, 195, 199, 201,圖202, 205, 206, 211, 213, 215, 216, 217, 219, 224, 226, 227, 232, 233, 234, 236, 238, 241, 242, 244, 245, 247, 249, 250, 254, 255, 256, 258, 262, 264, 267, 268, 269, 271, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 283, 284, 285, 286, 287, 289, 290, 291, 294, 296, 298, 299, 300, 301, 302, 305, 306, 307, 308, 315, 316, 317, 318, 319, 321, 322, 326, 329, 330, 332, 333, 334, 335, 338, 339, 340, 341, 342, 350, 351, 352, 353, 356, 357, 361, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 384, 385, 386, 388, 389, 391, 392, 393, 394, 395, 397, 399, 400, 404, 406, 407, 408, 409, 410, 413, 415, 416, 419, 421, 422, 423, 425, 426, 429, 430, 437, 439, 443, 446, 447, 448, 451, 452, 455, 457, 458, 459, 463, 465, 466, 468, 469, 470, 471, 473, 475, 476, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 489, 490, 491, 492, 493, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 518, 519
algérien · 169, 172, 176, 179, 195, 206, 227, 230, 239, 257, 258, 259, 260, 263, 271, 277, 279, 284, 285, 299, 305, 334, 367, 383, 384, 391, 443, 446, 447, 449, 451, 458
amertume · 15, 24, 191, 252, 256, 262, 267, 271, 276, 283, 317, 352, 479
angoisse · 18, 26, 49, 50, 104, 125, 131, 168, 170, 180, 181, 182, 202, 203, 211, 212, 213, 222, 230, 233, 234, 236, 237, 238, 243, 247, 251, 255, 267, 272, 276, 287, 302, 306, 314, 315, 316, 324, 325, 334, 338, 349, 421, 434, 443, 444, 467
anxiété · 36, 267, 302, 422
apaisement · 36, 94, 103, 113, 125, 126, 129, 133, 176, 187, 192, 277, 387, 389, 416, 467, 472
appartenance · 6, 58, 88, 92, 110, 111, 112, 126, 133, 171, 172, 198, 276, 302, 471, 475, 476, 478, 514
apprendre · 44, 67, 70, 96, 103, 175, 191, 193, 203, 233, 238, 250, 257, 270, 275, 280, 290, 298, 324, 331, 338, 350, 383, 405, 409, 457, 482, 514
assassinats · 53, 138, 232, 235, 250, 253, 256, 260, 330, 347, 388, 401, 445, 465, 470, 484, 485
attentat · 167, 227, 228, 229, 230, 231, 262, 263, 271, 272, 279, 280, 298, 301, 314, 322, 326, 387, 414, 416, 433
autobiographie · 11, 12, 13, 14, 43, 48, 49, 53, 67, 89, 97, 101, 114, 120, 130, 132, 150, 153, 156, 293, 299, 302, 307, 377, 378, 390, 420, 468, 512, 516, 518
autodérision · 180, 182, 408
auto-formation · 383
aveu · 74, 125, 184, 212, 213, 226, 237, 238, 251, 252, 254, 296, 402, 408

B

bénéfices · 85, 129, 204, 212, 226, 254, 293, 296, 297, 302, 310, 350, 361, 389, 390, 395
bénéfiques · 7, 65, 121, 133, 300, 410, 452
bienfaits · 169, 296, 302, 313, 383, 397
blessure · 21, 47, 115, 128, 170, 185, 191, 234, 251, 255, 267, 272, 276, 278, 351, 387, 391, 397, 421, 477, 491, 492, 519
bonheur · VII, 27, 38, 39, 89, 187, 195, 198, 278, 280, 289, 294, 298, 306, 309, 322, 353, 356, 359, 368, 371, 372, 397, 398, 400, 432, 465, 467
bourreau · XI, 6, 31, 73, 77, 79, 103, 105, 129, 132, 211, 252, 270, 306, 403, 407, 465

C

cadavre · 215, 222, 228, 229, 232, 236, 253, 259, 260, 261, 263, 264, 415
camaraderie · 189, 190, 191, 293, 349
catharsis · 117, 118, 133, 228, 229, 350, 473
chagrin · VII, 6, 48, 80, 120, 186, 215, 217, 223, 307, 349, 489
clivage · 27, 28, 43, 67, 71, 109, 117, 125, 127, 132, 145, 254, 264, 265, 325
colère · 68, 99, 114, 115, 127, 129, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 177, 179, 187, 189, 196, 197, 202, 205, 211, 215, 218, 219, 220, 222, 223, 224, 226, 231, 236, 241, 242, 248, 251, 259, 261, 269, 270, 283, 284, 285, 287, 289, 290, 298, 300, 317, 321, 332, 338, 339, 342, 349, 352, 353, 357, 359, 371, 383, 401, 407, 413, 414, 415, 443, 444, 445, 446, 457, 472
compassion · 81, 93, 114, 171, 187, 197, 204, 209, 210, 222, 223, 244, 260, 261, 290, 325, 327, 349, 512
comprendre · 1, 11, 33, 34, 36, 39, 43, 44, 45, 55, 58, 68, 69, 73, 80, 81, 92, 103, 105, 109, 110, 118, 120, 130, 146, 151, 155, 161, 162, 171, 172, 173, 180, 182, 183, 184, 186, 188, 201, 216, 218, 220, 221, 223, 228, 245, 253, 254, 256, 258, 262, 265, 269, 271, 273, 274, 276, 279, 293, 297, 302, 306, 308, 314, 317, 318, 319, 321, 322, 325, 327, 345, 347, 350, 351, 353, 355, 369, 374, 376, 383, 385, 386, 387, 388, 391, 394, 395, 443, 444, 445, 446, 447, 452, 457, 467, 468, 469, 470, 483, 491, 513
condamner · 251, 253, 350, 365, 403, 415
confiance · III, 38, 39, 79, 87, 94, 105, 120, 151, 152, 161, 189, 190, 191, 193, 233, 252, 256, 259, 294, 327, 345, 370, 420, 432, 444, 491
connaissance · XI, 1, 14, 22, 49, 63, 80, 95, 99, 105, 107, 109, 110, 117, 118, 120, 126, 129, 133, 137, 145, 151, 157, 162, 175, 179, 196, 214, 217, 223, 249, 250, 255, 275, 289, 291, 307, 321, 331, 338, 341, 350, 353, 361, 379, 392, 395, 452, 455, 457, 469, 471, 489, 491
convictions · 131, 145, 226, 264, 279, 351, 352, 365
coping · 37, 38, 44, 89, 98, 131, 235, 290, 402
coup tordu · 252
courage · 52, 56, 103, 105, 114, 190, 195, 202, 213, 214, 224, 225, 226, 230, 251, 254, 259, 306, 350, 353, 373, 378, 385, 388, 394, 402, 404, 423, 429, 430, 446, 465, 481

crainte · 13, 49, 50, 56, 57, 58, 64, 78, 87, 93, 126, 132, 171, 173, 181, 217, 225, 245, 261, 349, 400, 423, 453
croyances · 29, 47, 55, 61, 65, 145, 256, 260, 365
culpabilité · IX, 6, 30, 31, 45, 46, 52, 68, 74, 79, 80, 97, 129, 146, 188, 190, 204, 219, 221, 223, 226, 229, 230, 253, 258, 259, 268, 327, 352, 359, 391, 393, 394, 397, 414, 415, 416, 420, 422, 434, 444, 445, 453, 465, 475, 476, 478, 479, 486, 492, 515, 518

D

déception · 65, 173, 181, 188, 212, 253, 254, 366, 409, 424, 425, 443, 445
déclencheur · 90, 97, 98, 116, 293, 468
décolonisation · 146, 278, 284, 286, 445, 483, 513
dégoût · 55, 56, 122, 175, 182, 191, 217, 220, 221, 223, 243, 245, 248, 251, 261, 284, 322, 325, 349, 352, 357, 370, 371, 390, 404, 423, 444, 445, 464, 470
démence · 183, 185
désillusion · 279, 281, 349
désolation · 174, 206, 221, 310, 444, 445
détresse · VII, 120, 176, 198, 210, 211, 220, 301, 331, 477
deuil · VII, 18, 44, 91, 114, 115, 120, 127, 335, 410, 472, 489
documenter · 102, 108, 172, 258, 345, 347, 350, 351, 353, 384, 385, 402, 444, 458, 469
doute · 345, 347, 351

E

écriture · I, V, VII, VIII, IX, XI, XII, 3, 14, 47, 49, 50, 53, 54, 55, 65, 67, 76, 78, 87, 89, 90, 97, 98, 107, 110, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 130, 138, 145, 146, 150, 151, 156, 160, 163, 188, 212, 223, 224, 227, 228, 265, 267, 269, 273, 288, 289, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 305, 307, 309, 313, 319, 332, 333, 341, 342, 343, 349, 350, 352, 355, 356, 359, 361, 372, 373, 376, 377, 378, 379, 380, 383, 384, 386, 387, 389, 390, 394, 395, 397, 398, 399, 400, 402, 403, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 417, 420, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 430, 433, 434, 443, 445, 446, 447, 448, 449, 451, 452, 453, 454, 457, 458, 459, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 491, 493
écueil · 125, 426, 443, 448
effets · V, XI, 2, 3, 5, 6, 7, 26, 28, 31, 56, 62, 70, 74, 85, 86, 97, 101, 102, 105, 107, 110, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 126, 129, 130, 133, 134, 137, 145, 150, 151, 152, 156, 160, 162, 173, 174, 176, 177, 253, 291, 293, 295, 297, 300, 302, 310, 314, 315, 343, 345, 347, 349, 350, 351, 352, 353, 355, 356, 374, 378, 380, 383, 386, 390, 394, 395, 397, 400, 406, 407, 408, 409, 410, 413, 416, 424, 426, 427, 430, 432, 434, 437, 445, 446, 448, 449, 452, 453, 457, 458, 459, 466, 469, 470, 471, 472, 473, 476, 479, 484, 491, 493
effondrement · 29, 39, 118, 132, 145, 229, 250, 254, 260, 262, 265, 279, 444
effroi · 21, 26, 68, 127, 131, 158, 196, 199, 205, 222, 243, 244, 255, 264, 302, 316, 349, 365, 444, 445, 464, 477
émotion · VIII, 22, 30, 36, 85, 92, 93, 108, 112, 118, 124, 161, 167, 169, 170, 176, 179, 181, 182, 190, 198, 201, 213, 214, 215, 219, 228, 252, 259, 261, 272, 278, 288, 297, 315, 320, 323, 329, 332, 334, 335, 349, 352, 355, 389, 403, 413, 417, 473, 489
espoir · VII, XII, 44, 91, 104, 115, 117, 124, 125, 138, 168, 195, 197, 202, 277, 279, 287, 294, 295, 298, 309, 310, 331, 339, 349, 352, 353, 355, 356, 359, 371, 377, 378, 380, 381, 389, 390, 391, 392, 398, 408, 409, 424, 431, 457, 465, 469, 486
estime de soi · 39, 46, 47, 98, 104, 122, 123, 124, 127, 133, 223, 345, 353, 400, 404, 407, 410, 431, 452, 453, 457, 458
exactions · 25, 28, 100, 104, 138, 232, 263, 265, 347, 365, 443, 445
expliquer · 7, 15, 43, 46, 48, 49, 52, 54, 55, 65, 68, 78, 105, 132, 146, 149, 180, 196, 202, 204, 228, 235, 236, 244, 254, 278, 322, 350, 353, 369, 386, 387, 388, 390, 392, 399, 431, 432, 444, 445, 452, 457, 469, 471, 479, 483

F

fardeau · IX, 7, 55, 80, 81, 88, 109, 113, 114, 115, 202, 222, 223, 263, 286, 296, 302, 398, 403, 422, 423, 445
fascination · 161, 223, 224, 226, 230, 262, 263, 319, 325, 342, 370, 393
fierté · 61, 64, 68, 69, 123, 124, 137, 173, 176, 182, 184, 189, 197, 198, 202, 208, 214, 221, 224, 225, 226, 230, 243, 245, 249, 260, 263, 280, 281, 284, 287, 289, 297, 306, 307, 315, 323, 339, 349, 350, 353, 375, 395, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 407, 410, 432, 444, 445, 446, 473
formation · VII, XI, 1, 2, 3, 6, 17, 18, 49, 94, 99, 107, 109, 116, 118, 119, 137, 149, 150, 151, 152, 157, 158, 161, 163, 169, 170, 173, 187, 188, 195, 196, 199, 201, 275, 306, 345, 353, 370, 383, 386, 395, 431, 432, 444, 458, 470, 472, 477, 493, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 518
fraternité · 169, 176, 186, 189, 294, 324, 349, 359, 398, 416, 444, 486
frayeur · 118, 241

G

génération · VIII, 6, 7, 23, 51, 53, 68, 70, 75, 76, 77, 87, 92, 93, 94, 95, 96, 103, 133, 151, 157, 171, 188, 204, 250, 253, 256, 258, 270, 272, 275, 276, 280, 283, 284, 286, 291, 293, 294, 295, 298, 299, 300, 302, 325, 326, 351, 352, 368, 377, 380, 390, 393, 395, 420, 431, 432, 444, 446, 447, 452, 466, 468, 473, 478, 491, 492, 511
générationnel · 93

H

harki · 289, 308, 316, 485
Histoire · 15, 18, 23, 49, 55, 73, 79, 103, 104, 110, 112, 146, 149, 150, 151, 153, 156, 172, 196, 205, 208, 232, 241, 243, 245, 252, 277, 279, 299, 300, 302, 307, 350, 355, 356, 366, 373, 376, 385, 387, 388, 389, 391, 392, 393, 402, 405, 408, 409, 416, 447, 452, 464, 468, 469, 471, 472, 475, 481, 482, 490, 492, 511, 513, 515, 516, 517
histoire de vie · XI, 2, 3, 91, 94, 107, 108, 113, 137, 149, 150, 162, 434, 475, 490, 513, 515

hommage · 101, 124, 176, 179, 186, 189, 214, 243, 254, 255, 272, 274, 322, 345, 347, 350, 406, 416, 444, 445, 469, 472, 486
honte · IX, 6, 15, 23, 30, 46, 47, 56, 57, 58, 61, 63, 68, 71, 74, 76, 77, 80, 81, 115, 120, 126, 127, 146, 180, 181, 182, 210, 211, 212, 214, 217, 219, 226, 236, 242, 249, 250, 251, 253, 258, 260, 261, 278, 283, 287, 290, 296, 298, 322, 332, 333, 349, 352, 420, 422, 434, 444, 445, 446, 457, 465, 472, 475, 478, 479, 492, 513, 515, 518
horreur · 25, 30, 31, 35, 55, 56, 70, 81, 101, 102, 112, 122, 178, 218, 220, 221, 223, 228, 229, 236, 239, 260, 264, 265, 271, 273, 278, 298, 301, 302, 314, 355, 371, 399, 415, 444, 445, 472
humour · 38, 180, 182, 203, 205, 212, 218, 228, 341, 350, 390, 407, 419, 444
hypothèse · V, 14, 29, 30, 62, 66, 71, 80, 105, 119, 121, 137, 145, 146, 183, 228, 231, 254, 256, 285, 340, 369, 376, 424, 455, 457, 458, 459, 471, 474

I

idéaux · 29, 47, 55, 61, 76, 131, 145, 186, 193, 213, 250, 253, 257, 260, 264, 269, 347, 463
identification · 76, 92, 171, 220, 222, 261, 262, 264, 273, 327, 331, 387, 420, 478
impuissance · 35, 197, 220, 270, 277, 349, 352, 447
incompréhension · 70, 78, 177, 183, 185, 202, 241, 285, 290, 339, 349, 352, 466, 485
inconscience · 158, 177, 185, 203, 204, 215, 220, 226, 357
indignation · 23, 35, 172, 173, 175, 178, 179, 184, 213, 220, 222, 223, 259, 262, 263, 349, 404, 417, 423, 445, 464, 470
injustice · 116, 167, 168, 169, 184, 188, 189, 190, 202, 211, 222, 223, 234, 271, 349, 413, 416, 478, 486
inquiétude · 22, 23, 73, 187, 188, 195, 214, 215, 267, 309, 314, 349, 352
insécurité · XI, 36, 138, 172, 173, 180, 182, 203, 204, 205, 206, 227, 229, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 251, 255, 318, 327, 347, 349, 353, 357, 444, 463
intervention d'urgence · 5, 35

J

joie · 24, 183, 190, 198, 207, 210, 267, 275, 283, 285, 287, 298, 307, 309, 319, 340, 357, 397, 398, 447
justice · 73, 112, 115, 116, 127, 133, 146, 224, 244, 245, 252, 253, 285, 297, 347, 350, 351, 352, 403, 457, 473, 478, 486, 487

L

latence · XII, 91, 92, 93, 132, 156, 359, 361, 373, 380, 430, 437, 465, 479, 480, 481
libération · 74, 115, 118, 129, 133, 138, 186, 234, 236, 237, 249, 279, 283, 287, 293, 295, 296, 297, 302, 331, 335, 337, 339, 350, 356, 357, 359, 397, 398, 399, 400, 410, 431, 432, 446, 452, 457, 458, 472
limite · VII, 17, 100, 107, 126, 132, 212, 233, 301, 315, 350, 379, 398, 403, 404, 416, 420, 421, 422, 423, 424, 479, 480

M

malaise · 51, 56, 68, 189, 203, 209, 230, 263, 277, 278, 299, 352, 416, 434, 453, 472
malheur · VII, 38, 39, 44, 46, 48, 58, 64, 66, 79, 103, 111, 120, 132, 222, 287, 356, 368, 383, 392, 398, 404, 410, 466, 486, 513
mémoire · VII, 2, 6, 14, 15, 17, 23, 27, 31, 35, 37, 45, 51, 52, 54, 58, 64, 68, 73, 80, 85, 91, 92, 93, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 107, 108, 110, 111, 114, 116, 117, 118, 120, 126, 128, 132, 133, 156, 162, 167, 171, 187, 201, 243, 250, 260, 273, 278, 280, 285, 293, 295, 296, 299, 301, 307, 309, 322, 330, 351, 356, 375, 376, 377, 378, 383, 384, 388, 390, 406, 409, 422, 423, 424, 425, 430, 431, 434, 444, 452, 468, 469, 470, 474, 475, 476, 480, 481, 482, 483, 485, 489, 490, 492, 493, 511, 512, 513, 517, 519
métamorphose · 29, 92, 138, 146, 267, 268, 270, 351, 352, 446, 457, 465
moratoire · 91, 93, 107, 124, 132, 145, 156, 157, 227, 256, 447, 468, 479, 480, 481
motivation · 88, 89, 96, 98, 100, 340, 376, 400, 408, 409, 447, 469, 477

O

obéissance · 183, 262, 470, 482, 511
orgueil · 74, 170, 176, 181, 188, 191, 197, 202, 204, 224, 225, 228, 243, 250, 255, 280, 307, 323, 349, 350, 359, 400, 402, 405, 406, 443

P

panique · 27, 181, 182, 196, 201, 213, 280, 349, 444
passeur de mémoire · 376
pédagogie · 1, 134, 211, 232, 493
peine · VIII, 26, 27, 59, 61, 75, 117, 127, 138, 152, 159, 174, 196, 199, 206, 215, 216, 217, 234, 251, 255, 257, 260, 261, 263, 268, 273, 287, 297, 319, 327, 349, 352, 359, 388, 401, 410, 422, 425, 491
peur · IX, 5, 6, 25, 26, 27, 28, 29, 35, 44, 45, 48, 49, 51, 55, 56, 57, 58, 61, 63, 64, 68, 78, 80, 94, 99, 131, 132, 137, 138, 172, 180, 181, 182, 185, 188, 191, 196, 197, 198, 201, 202, 204, 211, 212, 213, 217, 218, 220, 221, 222, 224, 226, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 236, 237, 238, 243, 245, 255, 274, 280, 287, 288, 295, 301, 306, 314, 315, 324, 327, 340, 341, 342, 349, 357, 383, 388, 392, 393, 394, 398, 402, 406, 409, 423, 424, 434, 444, 451, 457, 465, 466, 468, 477
philosophie · 119, 458, 467
pied-noir · 222, 231, 241
projection · 78, 107, 171, 220, 234, 273, 489
purgatoire · 65, 107, 129, 132, 156, 256, 374, 430, 466, 479, 480, 481

R

raccommodement · I, V, 117, 119, 126, 133, 145, 146, 147, 162, 163, 419, 437, 455, 456, 457, 458, 474, 478
rancune · 119, 267, 305
réalisé · 34, 45, 75, 101, 152, 277, 343, 423, 427, 454, 475, 476, 481, 490

réalité · 13, 21, 24, 26, 28, 33, 39, 43, 45, 47, 49, 55, 57, 66, 67, 73, 87, 89, 92, 104, 108, 114, 117, 118, 119, 122, 127, 146, 147, 163, 171, 173, 183, 188, 195, 196, 206, 211, 212, 218, 245, 249, 254, 260, 265, 270, 271, 276, 281, 290, 291, 294, 297, 301, 306, 319, 322, 323, 325, 332, 334, 339, 342, 343, 365, 384, 385, 404, 414, 420, 422, 434, 447, 470, 473, 475, 479, 480, 481, 484, 485
récit de vie · XI, 2, 15, 95, 107, 111, 116, 119, 120, 125, 126, 129, 133, 137, 149, 150, 152, 156, 160, 162, 163, 236, 267, 285, 291, 351, 386, 387, 422, 424, 434, 437, 452, 453, 457, 465, 469, 474, 491, 515, 516
réconfort · 36, 218, 221, 260, 263, 296, 445
reconnaissance · 5, 23, 25, 26, 34, 36, 39, 91, 92, 93, 102, 105, 116, 124, 125, 127, 130, 132, 146, 160, 187, 190, 209, 226, 283, 285, 291, 298, 309, 329, 332, 351, 352, 367, 374, 406, 407, 410, 430, 458, 464, 466, 471, 472, 473, 476, 478
réel · 21, 22, 23, 30, 39, 43, 49, 50, 55, 66, 93, 125, 132, 210, 233, 260, 280, 317, 327, 341, 342, 355, 359, 380, 383, 422, 424, 434, 448, 454, 466, 475, 481, 482, 491
regret · 78, 171, 212, 214, 223, 244, 276, 352, 424, 470
réminiscence · 88, 254, 278, 325
réminiscences · 30, 259, 264, 272, 277, 301, 352, 433, 446, 447, 448, 453
remords · VII, 104, 209, 212, 213, 214, 224, 230, 251, 257, 261, 296, 308, 309, 359, 400, 415, 445, 464
résignation · 179, 183, 205, 274, 352
résilience · VII, VIII, 5, 28, 36, 37, 38, 39, 119, 124, 127, 133, 518
responsabilité · III, 46, 52, 75, 95, 97, 99, 129, 169, 171, 173, 177, 179, 195, 203, 204, 215, 222, 223, 237, 238, 250, 253, 275, 296, 318, 347, 350, 371, 391, 419, 420, 429, 430, 443, 474
ressentiment · 210, 221, 245
restauration · V, 122, 126, 127, 170, 173, 175, 223, 258, 345, 349, 361, 403, 406, 408, 452, 457, 474
retrouvailles · 29, 108, 294, 295, 309, 339, 351, 398
reviviscence · 30, 35, 301, 326
rumination · 30, 453

S

sauvegarde · 472
savoir · V, 6, 27, 31, 36, 38, 45, 49, 54, 57, 59, 63, 64, 65, 66, 68, 76, 78, 80, 86, 91, 97, 98, 99, 102, 103, 104, 107, 110, 116, 124, 125, 130, 131, 132, 133, 149, 151, 155, 161, 163, 170, 191, 196, 201, 204, 212, 215, 216, 223, 225, 233, 241, 254, 262, 273,闔275, 295, 299, 307, 318, 323, 326, 340, 341, 343, 345, 361, 368, 372, 380, 385, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 394, 395, 407, 410, 413, 416, 421, 422, 430, 431, 432, 446, 447, 448, 449, 452, 458, 466, 467, 468, 472, 475, 477, 482, 490, 491, 493, 494
secret · 23, 43, 59, 61, 63, 64, 66, 69, 74, 76, 78, 92, 93, 104, 114, 159, 176, 217, 259, 294, 296, 309, 330, 342, 347, 399, 445, 487, 513
sentiment · IX, XI, 6, 15, 21, 22, 27, 33, 36, 37, 46, 47, 56, 59, 79, 89, 98, 110, 111, 114, 115, 122, 125, 126, 129, 133, 138, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 176, 177, 179, 181, 182, 184, 186, 188, 189, 190, 191, 193, 197, 198, 199, 202, 203, 204, 210, 211, 214, 217, 222, 224, 227, 229, 233, 235, 237, 244, 245, 255, 269, 276, 277, 279, 280, 299, 300, 301, 305, 315, 318, 322, 323, 330, 331, 349, 352, 368, 378, 400, 406, 407, 413, 416, 417, 420, 434, 444, 445, 451, 452, 453, 464, 466, 467, 469, 471, 472, 478, 479
séparation · 22, 29, 37, 39, 46, 86, 103, 114, 167, 188, 267, 286, 288, 289, 291, 309, 353, 357, 371, 376, 446, 451, 464
séquelles · XI, 2, 5, 7, 25, 26, 29, 87, 137, 160, 162, 255, 268, 269, 289, 343, 351, 352, 353, 366, 374, 397, 419, 421, 429, 430, 433, 437, 463, 465, 480
sidération · 26, 27, 127, 131, 170, 182, 185, 202, 212, 217, 223, 228, 229, 231, 243, 252, 255, 264, 265, 280, 444, 445
situation extrême · V, VIII, XI, 2, 3, 5, 7, 9, 15, 17, 18, 19, 21, 24, 25, 26, 37, 39, 43, 45, 46, 47, 56, 61, 65, 88, 91, 92, 95, 97, 98, 107, 108, 111, 112, 117, 120, 124, 125, 130, 131, 133, 134, 146, 152, 160, 162, 163, 167, 171, 179, 193, 201, 250, 290, 298, 326, 332, 345, 347, 357, 361, 383, 387, 393, 397, 430, 437, 451, 455, 459, 463, 464, 470, 479, 480
solidarité · 43, 97, 98, 112, 175, 176, 186, 188, 189, 193, 285, 294, 349, 350, 401, 443, 444, 453
solitude · 31, 33, 36, 126, 149, 167, 173, 181, 187, 189, 190, 268, 269, 270, 272, 309, 324, 352, 372, 486, 511
somnolence · 479, 481
souffrance · VII, XII, 17, 25, 27, 33, 35, 37, 45, 48, 49, 50, 57, 63, 71, 80, 81, 99, 102, 104, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 120, 121, 122, 126, 129, 138, 147, 174, 186, 218, 219, 220, 221, 223, 224, 271, 274, 275, 276, 278, 281, 298, 299, 302, 309, 320, 327, 349,闔351, 353, 359, 366, 368, 369, 372, 384, 413, 432, 447, 448, 452, 466, 472, 473, 479, 480, 481, 482, 489, 492
souffrir · 5, 44, 45, 48, 50, 58, 61, 81, 129, 132, 185, 226, 257, 281, 286, 295, 302, 335, 410, 413, 452, 465
soulagement · IX, 99, 118, 129, 180, 181, 182, 188, 203, 204, 213, 214, 221, 222, 223, 229, 236, 237, 243, 264, 297, 319, 334, 339, 341, 349, 350, 353, 368, 371, 395, 397, 398, 444, 445, 446, 457
souvenirs · VIII, IX, 12, 14, 36, 44, 49, 50, 51, 55, 63, 66, 69, 88, 89, 90, 92, 93, 95, 96, 98, 99, 102, 103, 105, 107, 108, 114, 117, 124, 125, 127, 132, 133, 145, 146, 171, 190, 215, 216, 220, 256, 272, 274, 275, 277, 295, 298, 299, 301, 302, 320, 329, 330, 332, 335, 350, 356, 359, 367, 374, 375, 377, 378, 379, 383, 384, 386, 388, 390, 398, 399, 404, 406, 409, 413, 415, 416, 421, 422, 424, 425, 426, 430, 431, 432, 434, 437, 445, 447, 448, 452, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 481, 513
stupéfaction · 182, 183, 196, 199, 210, 221, 231, 249, 257, 349
stupeur · 206, 208, 221, 231, 260, 445
survivance · 112, 431, 514
syndrome de stress post-traumatique · 146, 281, 352, 446, 457, 476

T

témoigner · VII, 11, 55, 74, 95, 97, 99, 102, 104, 110, 215, 226, 232, 245, 265, 280, 281, 300, 377, 387, 388, 404, 430, 431, 458, 465
temps · V, VII, VIII, IX, 1, 2, 6, 11, 13, 17, 24, 27, 28, 30, 31, 33, 35, 36, 39, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 54, 58, 59, 64, 65, 67, 68, 69, 74, 75, 79, 80, 81, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 98, 103, 107, 109, 113, 115, 116, 117, 118, 122, 124, 125, 129, 132, 139, 141, 146, 152, 156, 157, 158, 159, 160, 163, 167, 170, 172, 177, 178, 180, 183, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 195, 196, 197, 198, 201, 202, 203, 206, 211, 212, 214, 216, 219, 222, 224, 227, 228, 229, 231, 234, 243, 245, 246, 247,

251, 253, 254, 255, 258, 260, 268, 269, 271, 272, 273, 274, 275, 277, 279, 280, 281, 283, 284, 285, 287, 288, 290, 293, 294, 295, 300, 301, 302, 305, 306, 309, 315, 316, 318, 319, 321, 323, 326, 327, 329, 330, 332, 333, 334, 335, 337, 338, 341, 342, 343, 350, 353, 356, 357, 361, 366, 367, 368, 371, 372, 373, 374, 377, 378, 380, 384, 388, 391, 392, 393, 394, 399, 400, 415, 416, 421, 425, 429, 430, 434, 443, 444, 445, 448, 452, 454, 458, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 474, 477, 479, 480, 481, 484, 486, 490, 493
terreur · 76, 197, 210, 228, 230, 248, 262, 270, 451
thérapeutique · 111, 119, 120, 128, 133, 305, 473
torture · 47, 131, 138, 159, 163, 208, 253, 254, 256, 257, 258, 270, 278, 279, 280, 281, 297, 307, 315, 316, 317, 325, 335, 337, 347, 351, 352, 353, 377, 386, 387, 388, 393, 400, 402, 404, 415, 432, 433, 445, 446, 470, 476, 487, 492
trace · 14, 22, 62, 65, 67, 91, 95, 101, 103, 115, 120, 123, 124, 125, 130, 134, 163, 185, 223, 234, 255, 270, 278, 288, 289, 294, 297, 345, 350, 374, 379, 408, 409, 410, 426, 432, 448, 458, 469, 473, 476, 493, 494
tragédie · 44, 92, 118, 324, 473, 519
trahison · 169, 191, 239, 417, 444, 453
transition · 36, 39, 66, 91, 95, 110, 111, 122, 421, 471, 479
transmission · V, XI, XII, 3, 6, 7, 18, 43, 49, 51, 56, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 73, 81, 90, 91, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 107, 110, 114, 124, 125, 128, 132, 133, 134, 137, 138, 146, 151, 152, 156, 162, 182, 196, 198, 203, 231, 232, 234, 250, 256, 273, 274, 284, 291, 293, 295, 297, 298, 301, 302, 338, 351, 352, 356, 359, 361, 363, 365, 369, 370, 373, 374, 375, 380, 381, 390, 392, 400, 406, 429, 430, 431, 437, 447, 451, 453, 455, 457, 458, 465, 466, 467, 468, 471, 473, 477, 479, 480, 481, 486, 489, 514, 517
transpirations · XI, 6, 61, 65, 70, 71, 132
traumatisme · 3, 5, 17, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 35, 36, 39, 53, 55, 65, 71, 86, 110, 113, 121, 123, 124, 127, 131, 160, 162, 163, 211, 217, 250, 256, 258, 259, 260, 265, 281, 367, 371, 374, 423, 464, 470, 475, 476, 479, 480, 481, 513, 515, 516, 518
tristesse · 70, 80, 115, 167, 186, 188, 190, 193, 206, 215, 217, 219, 222, 223, 232, 248, 251, 260, 263, 267, 275, 276, 286, 290, 314, 317, 322, 327, 337, 352, 357, 399, 434, 445, 446, 447, 457

V

valeurs · 47, 61, 67, 86, 89, 92, 94, 100, 103, 115, 131, 132, 151, 186, 214, 229, 250, 254, 256, 258, 260, 262, 263, 265, 308, 309, 316, 342, 347, 356, 370, 393, 401, 408, 444, 445, 452, 456, 463, 467, 469, 482
vérité · 44, 49, 51, 55, 56, 59, 74, 75, 81, 87, 99, 108, 113, 116, 119, 127, 129, 146, 185, 193, 226, 233, 243, 245, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 256, 274, 302, 325, 330, 345, 347, 365, 370, 385, 388, 389, 391, 397, 401, 421, 426, 466, 468, 473, 480, 485
victime · XI, 6, 28, 31, 34, 47, 73, 80, 81, 86, 91, 93, 95, 97, 103, 104, 105, 107, 108, 112, 113, 114, 115, 117, 122, 126, 128, 129, 131, 132, 133, 172, 183, 188, 193, 202, 204, 215, 217, 222, 227, 230, 231, 234, 252, 256, 263, 269, 278, 281, 301, 308, 324, 387, 403, 414, 425, 464, 465, 476, 477, 480, 485, 486, 487
viol · 18, 31, 47, 249, 492
violence · 15, 17, 18, 19, 24, 25, 29, 49, 66, 74, 105, 110, 115, 117, 122, 131, 183, 184, 185, 186, 193, 215, 236, 254, 263, 273, 275, 277, 302, 351, 352, 368, 374, 386, 393, 394, 395, 430, 444, 447, 476, 486, 492

Index des auteurs

A

AGIER Michel · 86, 116, 122, 126
ALTOUNIAN Janine · 48, 58, 66, 71, 112
AMIEL Philippe · 276, 480, 481
ANDRIEUX Bernard · 490, 493, 494
ANJOU-MAFILLE Catherine · 45, 63, 101
ARTIERES Philippe · 14
ASCHER Jacques · 15, 21, 38
ASENSI Hélène · 26, 45
AUDOIN-ROUZEAU Stéphane · 49, 55, 114
AUPOIX Eric · 65

B

BARBARA Augustin · 485, 492
BAUBET Thierry · 17, 18, 21, 22, 26, 29, 30, 34, 35, 36
BAUR Michel · 124, 130
BEAUVOIS Jean-Léon · 482
BELKIS Dominique · 22, 25, 86, 103, 113
BELPOIS Marc · 477
BEME David · 485, 491
BERNARDOT Marc · 484
BERNET Charles · 24
BERR Hélène · 52, 87, 99, 104
BERTAUX Daniel · 151
BERTRAND Denis · 24
BETTELHEIM Bruno · 44, 45, 49, 52, 54, 63, 64, 70, 92, 113, 114, 115, 124
BEUVE Jean-Pierre · 65
BIERMANN Wolf · 27, 51, 91
BIET Christian · 313, 329, 333, 337, 340
BITAR Dounia · 18
BLOCH-DANO Evelyne · 27, 54, 57, 65, 68, 75, 76, 77, 80, 92
BOUDIBA Mohamed · 485
BOUDOT · 23
BOYER Gilles · 274
BRIGHELLI Jean-Paul · 313, 329, 333, 337, 340
BRIX Michel · 129
BURGELIN Claude · 120

C

CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne · 17, 18, 24, 25, 37, 39, 45, 57, 67, 68, 91, 95, 96, 97, 98, 99, 103, 104, 108, 110, 112, 113, 126
CATANI Maurizio · 153
CHAIX Marie · 75, 80, 88, 97, 109, 127, 129
CHAPUT-LE BARS Corinne · 472, 475, 476, 478, 490
CHARTIER Mélanie · 94
CHOPIN Eric · 58, 101
CICCONE Albert · 479
CLERET Angélique · 101
COQUELLE Claude · 15
COURTOIS Bernadette · 150
CROCQ Louis · 24, 108
CYRULNIK Boris · VII, 15, 17, 19, 21, 22, 25, 28, 29, 31, 39, 45, 48, 53, 55, 67, 76, 80, 88, 89, 108, 112, 122, 124, 127, 128, 479

D

de CALAN Pierre · 37, 45, 46, 115
de GAULEJAC Vincent · 23, 46, 47, 56, 74, 77, 78, 79, 80, 100, 108, 109, 112, 115, 116, 118, 124, 150
de ROCHEBRUNE Arnaud · 145, 485
de VILLERS Guy · 2, 152, 153
DELORY-MOMBERGER Christine · 86, 108, 110, 111, 122
DEQUESNE Tiphaine · 22, 25, 33, 39, 51, 92, 111
DERET Abbé · 23, 37
DESCOMBES Emmanuel · 45
DESMARAIS Danielle · 2
DEVEREUX Georges · 1
DIXMERAS Jean-Paul · 18, 19, 26
DOSSE Florence · 491
DOUBROVSKY Serge · 121
DREZDNER Rachel · 152

E

ECKMANN Monique · 492
EECKMAN Piet · 477
ERNAUX Annie · 112
ESTRIPEAUT-BOURJAC Marie · 104, 110, 116

F

FASSIN Didier · 476, 479, 480, 492
FEDORNIUK-MICHEL Nina · 45, 63, 101
FERENCZI Sandor · 26, 33
FERRANT Alain · 479
FERRARI Alain · 483
FRAISE Paul · 44
FRANGUIADAKIS Spyros · 22, 25, 103, 113
FREUD Sigmund · 21, 26, 28, 33, 49, 128
FREYMANN Richard · 478

G

GAUTIER Louis · 24
GIESBERT Franz-Olivier · 45
GODAIN Graziella · 35
GRIMBERT Philippe · 23, 30, 59, 64, 68, 114

H

HAMON Véronique · 26, 28
HARDIVILLIERS Axel · 129
HERVY Monique Viviane · 17, 24, 123
HESS Rémi · 343

J

JANKELEVITCH Vladimir · 483
JAOUY Agnès · 1
JEANNELLE Jean-Louis · 11, 14
JOB Guy · 45
JOBERT Guy · 150
JOUET Jean-Pierre · 15, 21, 38
JOUTHE Ernst · 118

K

KERISEL Françoise · 128
KNOPP Guido · 33
KORCZAK Janusz · 124
KORF-SAUSSE Simone · 21, 26, 27, 28

L

LAACHER Smaïn · 125
LACOSTE Yves · 484
LAINE Alex · 149, 162
LANI-BAYLE Martine · 18, 43, 46, 48, 49, 51, 65, 67, 73, 91, 93, 96, 107, 113, 117, 125, 126, 130, 161, 162, 275, 343, 491
LAURENS Camille · 128
LAZEGA Emmanuel · 151
LE BARS-CHAPUT Corinne · 2
LE DU Catherine · 26, 45
LE GRAND Jean-Louis · 67, 126, 150, 151
LE ROCH Karine · 18
LE SOLLEU Bernard · 93
LEBIGOT François · 476, 480
LECARME Jacques · 109
LECOMTE Jacques · 357
LEGRAND Michel · 120
LEJEUNE Philippe · 56, 85, 121
LELLOUCHE Raynald · 478
LEROUX-HUGON Véronique · 14, 15, 49, 156, 481, 492
LEVI Primo · 23, 44, 87, 98, 99, 104, 109, 117
LINHART Virginie · 152
LYS Jerry · 48

M

MAUSS-COPEAUX Claire · 163
MAZE Suzanne · 153
MERCAT-MAHEU Isabelle · 125
MERCIER Nadine · 27
MERIC André · 44, 89
MERLE Robert · 52, 127
MINGUET-OLLANIER Marie · 48, 513
MOLL James · 75, 78, 81, 108, 114
MONTEMONT Véronique · 78
MOREAU-DEFARGES Philippe · 24
MORO Marie-Rose · 18, 21, 22, 26, 29, 30, 34, 35, 112
MOUCHENIK Yoram · 18, 28, 31, 43, 44, 48, 52, 54, 55, 57, 58, 59, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 77, 89,
MUKASONGA Scholastique · VII
MULLER Jean-Marie · 485, 486

N

NAUDOT Hervé · 65, 100
NIEWIADOMSKY Christophe · 108, 122

O

OUSS-RYNGAERT Lisa · 18, 19, 26

P

PASQUIER Josette · 151
PELLOIS-RENAUDAT Madeleine · 493
PEREC Georges · 123
PILON Jean-Marc · 2
PINEAU Françoise · 29, 37
PINEAU Gaston · I, 17, 29, 37, 43, 49, 51, 52, 67, 89, 90, 102, 124, 126, 130, 150, 153
PRINTEMPS Corinne · 65

Q

QUIVY Raymond · 131, 155

R

RACAMIER Paul-Claude · 93
RAYNAL Patrick · 31, 57, 68
RECHTMAN Richard · 476, 479, 480, 492
REY Alain · 61, 69, 118, 119
REZNIK Armelle · 21, 22, 30
RHEAUME Jacques · 150
RIBAULT Franck · 29, 30, 37, 67, 69, 87, 117, 123
RICOEUR Paul · 45, 98, 483
RIME Bernard · 22, 30, 35, 36, 43, 53, 85, 105, 110, 129
RINALDI Angelo · 102
RIOUL René · 12, 48, 56, 85, 89, 98, 102, 103, 105, 117, 128, 129
RISPAIL Jean-Luc · 313, 329, 333, 337, 340
ROGERS Carl · 2, 161
ROTMAN Patrick · 34
ROUAUD Jean · 56

S

SARDA Honoré· 125
SAVIGNY Marie-Thérèse · 471
SCHMUTZ Catherine · 18, 90, 514
SCHWAB Hans · 487
SEGUIN Philippe · 19
STACHETTI Véronique · 274
STORA Benjamin · 145, 485, 489
SULLEROT Evelyne · 93
SZPILMAN Andrzej · 27, 50, 51, 66, 79, 115

T

THOMAS Hélène · 38, 39
TISSERON Serge · 128

TREKKER Anne-Marie · 107, 121, 122, 123, 514
TRUC Olivier · 64, 73, 76, 79

U

UHLMAN Fred · VII, 55

V

Van CAMPENHOUDT Luc · 131
VEGH Claudine · 44, 49, 54, 92, 114
VERCELETTI Colette · 35
VERLET Agnès · 118, 128
VERMESCH Pierre · 161
VOGEL-KLEIN Ruth · 99, 101
VOLLAIRE Christiane · 113
VRAY Jean-Bernard · 90

W

WEBER Christophe · 64, 73, 76, 79
WINCKLER Martin · 121

Z

ZANCARINI-FOURNEL Michelle · 15

Sources

➢ Articles de périodiques

ARTIERES Philippe. Ecrire la guerre. *La Faute à Rousseau*, 1997, n° 16.
AUDOIN-ROUZEAU Stéphane. Ecrire la guerre. La *Faute à Rousseau*, 1997, n° 16.
AUDOIN-ROUZEAU Stéphane. Lire la vie des autres. *La Faute à Rousseau*, 2008, n° 48
AUPOIX Eric. Le jour où mon père a été prisonnier à Verdun. *Ouest-France*, 07/11/2008.
BARBARA Augustin. Le roman et la mémoire difficile de la guerre d'Algérie. A propos de Laurent Mauvignier (*Des hommes*) et d'Annelise Roux (*La solitude de la fleur blanche*). *Esprit*, 2010, n° 368.
BAUR Michel. Familles. *La Faute à Rousseau*, 2006, n° 42.
BEAUVOIS Jean-Léon, avec COURBET Didier et OBERLE Dominique. Milgram mesure l'obéissance extrême. *La Recherche*, 2010, n° 439.
BERMOND Daniel, France-Algérie : la guerre des mémoires. Entretien avec Benjamin STORA. *L'Histoire*, 2010, n° 356.
BERTAUX Daniel. Histoire de vie. *Recherches, formations, pratiques*, 1990, n° 126.
BELPOIS Marc, MARZOFF Hélène. Les baroudeurs ont le droit de pleurer. *Télérama*, 2009, n° 3116.
BEUVE Jean-Pierre. Le tocsin ! C'est la guerre ! *Ouest-France*, 07/11/2008.
BOUDOT M. Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Actes du colloque de Tours. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. *Peuple et culture-Education Permanente*, 1993.
BURGELIN Claude. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
de CALAN Pierre. Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Actes du colloque de Tours. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. *Peuple et culture Education Permanente*, 1993.
CHARTIER Mélanie. Arrière-grands-parents, une génération d'avenir, *Dimanche Ouest-France*, 18 novembre 2008
CHAPUT Corinne. De la honte à la culpabilité par FREYMANN Richard (Dir.), Note de lecture, *Le Sociographe*, 2011, n° 34.
CHAPUT Corinne. L'empire du traumatisme par Didier FASSIN et Richard RECHTMAN, Note de lecture, *Le Sociographe*, 2012, n° 38.
CHOPIN Eric. Six frères Ruellan tués : le descendant raconte. *Ouest-France*, 04/11/2008.
CLERET Angélique.Il avait écrit cette lettre la veille de sa mort. *Ouest-France*, 05/11/2008.
DERET Abbé. Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Actes du colloque de Tours. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. *Peuple et culture-Education Permanente*, 1993.
DEVEREUX Georges. La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement. *Revue française de psychanalyse*, 1967, n° 1.
DOUBROVSKY Serge. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
FRAISE Paul. Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Actes du colloque de Tours. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. *Peuple et culture-Education Permanente*, 1993.
HARDIVILLIERS Axel. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
HESS Rémi. Sur la théorie du moment. Explorer le possible. Entretien avec Sandrine Deulceux. *Chimères*, 2010, n° 71.
JEANNELLE Jean-Louis. Témoins de l'histoire. *La Faute à Rousseau*, 2003, n° 33.
KERISEL Françoise. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
LAACHER Smaïn. Dire à autrui en situation de contrainte. Dossier parler et (se) soigner. *Pratiques. Les cahiers de la médecine utopique*, 2009, n° 44.
LAURENS Camille. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
LECARME Jacques. Ecriture et thérapie. La Faute à Rousseau, 2004, n° 36.

LE GRAND Jean-Louis. Méthodologie des histoires de vie en formation de formateurs. *Peuple et culture-Education Permanente*, 1992.
LEGRAND Michel. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
LEHOUX Valérie. Chassé-croisé. *Télérama*, 16/07/2008, n° 3053.
LEJEUNE Philippe. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
LEJEUNE Philippe. Lire la vie des autres. *La Faute à Rousseau*, 2008, n° 48.
LEROUX-HUGON Véronique. Ecrire la guerre. *La Faute à Rousseau*, 1997, n° 16.
LEROUX-HUGON Véronique. Témoins de l'histoire. *La Faute à Rousseau*, 2003, n° 33.
LEROUX-HUGON Véronique. Mémoires en guerre. *La Faute à Rousseau*, 2009, n° 50.
LEROUX-HUGON Véronique. Maghreb et autobiographie. *Les Cahiers de l'APA*, 2010, n° 47.
LE SOLLEU Bernard. La politique use et abuse de la compassion. *Ouest-France*. 11 Août 2008.
MERCAT-MAHEU Isabelle. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
MERCIER Nadine. The Unthinkable : who survives when disaster strickes and why, d'Amanda RIPLEY. *La Recherche*, 2008, n° 425.
MERIC André. Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Actes du colloque de Tours. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. *Peuple et culture-Education Permanente*, 1993.
MONTEMONT Véronique. Familles. *La Faute à Rousseau*, 2006, n° 42.
MULLER Jean-Marie. Albert Camus face à la guerre d'Algérie. *Alternatives non-violentes*, 2011, n° 161.
NAUDOT Hervé. Au jour le jour, les nouvelles du front d'un poilu. Ouest-France, 10/11/2008.
PASQUIER Josette. Histoires de vie : les utilisations de la démarche autobiographique en formation. Etudes et expérimentations, 1986, n° 22.
PELLOIS-RENAUDAT Madeleine. En attendant Gabriel. Une AS au risque de la rencontre. *Le Sociographe*, 2011, n° 35.
PINEAU Françoise. Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Actes du colloque de Tours. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. *Peuple et culture-Education Permanente*, 1993.
PINEAU Gaston. Epreuve collective et mémoires. L'expérience de la captivité. Actes du colloque de Tours. Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945. *Peuple et culture-Education Permanente*, 1993.
PRINTEMPS Corinne. Il est passé pour mort des jours et des jours. *Ouest-France*, 08-09/11/2008.
RACAMIER Paul-Claude. L'Incestuel. *Empan*, Points de vue juridiques, sociaux et cliniques, 2006, n° 62.
RIME Bernard. Le partage social des émotions. *Le Journal des psychologues*, 2006, n° 248.
RIOUL René. Lire la vie des autres. *La Faute à Rousseau*, 2008, n° 48.
SARDA Honoré, Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
SCHWAB Hans, La bataille d'Alger : Yacef Saadi et Germaine Tillion brisent le cycle des vengeances. *Alternatives non-violentes*, 2011, n° 161.
STORA Benjamin. Guerre d'Algérie : la récupération des héritages de mémoires. Cahiers d'histoire, 1986, n° 3 et 4
STORA Benjamin. Guerre d'Algérie : 1999-2003, les accélérations de la mémoire. Dossiers Français et Algériens. *Hommes et migrations*, 2003, n° 1244.
STORA Benjamin, de ROCHEBRUNE Renaud. *Hors-la-loi* : enjeux secondaires et enjeux réels. Retour sur le film de Rachid BOUCHAREB et la vision qu'il donne de la guerre d'Algérie, *Cahiers du cinéma*, 2010, n° 660.
TISSERON Serge. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
VERLET Agnès, Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
VOGEL-KLEIN Ruth. Lire la vie des autres. *La Faute à Rousseau*, 2008, n° 48.

VOLLAIRE Christiane. Euphémisation. Dossier Parler et (se) soigner. *Pratiques. Cahiers de la médecine utopique*, 2009, n° 44.
WINCKLER Martin. Ecriture et thérapie. *La Faute à Rousseau*, 2004, n° 36.
ZANCARINI-FOURNEL Michelle. Témoins de l'histoire. *La Faute à Rousseau*, 2003, n° 33.

- **Ouvrages**

BERR Hélène, *Journal*. Morceaux choisi lus par Elsa Zilberstein, Paris : Audiolib, 2008, CD n° 2, 2 h 30.
BETTELHEIM Bruno. *Le poids d'une vie. Essais-souvenirs*. Paris : Robert Laffont, 1989, 335 p., (Collection réponses).
BLOCH-DANO Evelyne. *La biographe*. Paris : Grasset, 2007, 233 p.
BOUDIBA Mohamed. *L'Ouarsenis. La guerre au pays des cèdres*. Paris : L'Harmattan, 2002, 285 p.
CASTAIGNOS-LEBLOND Fabienne. *Traumatismes historiques et dialogue intergénérationnel. Un difficile exercice de mémoire*. Paris : L'Harmattan, 2001, 304 p.
CHAIX Marie. *Les lauriers du lac de Constance. Chronique d'une collaboration*. Paris : Editions du Seuil, 1974, 249 p.
COURRIERE Yves. *La Guerre d'Algérie. Les feux du désespoir. Tome IV*, Paris : Fayard, 1971, 4volumes, 675 p.
CYRULNIK Boris. *Un Merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob, 2002, 218 p.
CYRULNIK Boris. *Le murmure des fantômes*. Paris : Odile Jacob, 2003, 249 p.
CYRULNIK Boris. *De chair et d'âme*. Paris : Odile Jacob, 2006, 256 p.
CYRULNIK Boris. *Mourir de dire. La honte*. Paris : Odile Jacob, 2010, 260 p.
DICHAMP Muriel. *Mon père m'a raconté. Ma guerre d'Algérie 1956-1957*. Neuvic-Entier : Editions de la Veytizou, 2003, 138 p.
DOSSE Florence. *Les héritiers du silence. Enfants d'appelés en Algérie*. Paris : Stock, 2012, 283 p.
DROZ Bernard. *Histoire de la décolonisation au XXème siècle*. Paris : Editions du Seuil, 2006, 386 p.
ECKMANN Monique. *Identités en conflit, dialogue des mémoires. Enjeux identitaires dans les rencontres intergroupes*. Genève : ies éditions, 2004, 268 p.
EINAUDI Jean-Luc. *Scènes de la guerre d'Algérie en France. Automne 61*. Paris : Ed. Le Grand Livre du Mois, 2009, 416 p.
FERENCZI Sandor. *Le traumatisme*. Paris : petite Bibliothèque Payot, 2006, 171 p.
de la FONTAINE Jean. Les Animaux malades de la peste. *Fables*. Second recueil. Livre VII. Première fable. Première édition : 1678.
de GAULEJAC Vincent. *Les sources de la honte*. Réédité en 1999. Paris : Desclée de Brouwer, 1996, 315 p., (Collection Sociologie clinique).
de GAULEJAC Vincent. *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*. Paris : Desclée de Brouwer, 1999, 222 p., (Collection Sociologie clinique).
GOMEZ Jean-François. *L'éducation spécialisée, un chemin de vie. Récit-journal*. Paris : L'Harmattan, 2008, 277 p. (Collection Histoire de vie et formation).
GRIMBERT Philippe. *Un secret. Roman*. Paris : Grasset, Le Livre de poche, 2004, 185 p.
HOREAU Yves. *Prunes amères*. Paris : L'Harmattan, 2007, 297 p.
JANKELEVITCH Vladimir. *La mort*. Paris : Flammarion, 1977, 467 p. (Collection Champs).
JANKELEVITCH Vladimir. *L'imprescriptible. Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité.* Paris : Editions du Seuil, 1986, 104 p.
LACOSTE Yves. *La question post-coloniale. Une analyse géopolitique*. Paris : Fayard, Le Grand Livre du Mois, 2010, 432 p.
LAINE Alex. *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. Paris : Desclée de Brouwer, 2007, 276 p.

LANI-BAYLE Martine. *L'histoire de vie généalogique. D'Oedipe à Hermès*. Paris : L'Harmattan, 1998, 167 p. (Collection Histoire de vie et formation).
LANI-BAYLE Martine. *Histoires de formation. Récits croisés, écritures singulières*. Paris : L'Harmattan, 2003, 316 p.
LANI-BAYLE Martine. *Taire et transmettre. Les histoires de vie au risque de l'impensable*. Lyon : Ed. Chronique Sociale, 2006, 187 p. (Collection comprendre les personnes).
LEBIGOT François. *Traiter les traumatismes psychologiques*. 2ème édition, Paris : Dunod, 2011, 239 p. (Collection Psychothérapies et Pathologies).
LECOMTE Jacques. *Psychologie. Courants, débats, applications*. Paris : Dunod, 2008, 162 p.
LEVI Primo. *Si c'est un homme*. Avec appendice de 1976 écrit pour l'édition scolaire. Paris : Julliard, Pocket, 1990, 214 p.
MAUSS-COPEAUX Claire. *Appelés en Algérie. La parole confisquée*. Paris : Hachette Littératures, 1998, 333 p.
MERLE Robert, *La mort est mon métier*. Paris : Gallimard, 1952 (Préface de 1972), 370 p., (Collection Folio).
MOUCHENIK Yoram. *Ce n'est qu'un nom sur une liste, mais c'est mon cimetière. Traumas, deuils et transmission chez les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation*. Paris : la pensée sauvage éditions, 2006, 173 p. (Collection Trauma).
MUKASONGA Scholastique. *Inienzy ou les cafards*. Paris : Gallimard, 2006, 160 p.
MUKASONGA Scholastique. *La Femme aux pieds nus*. Paris : Gallimard, 2008, 145 p.
PIERRET Régis. *Les filles et fils de harkis. Entre double rejet et triple appartenance*. Paris : L'Harmattan, 2008, 306 p. (Collection Espaces interculturels).
RAYNAL Patrick. *Lettre à ma grand-mère*. Paris : Flammarion, 2008, 227 p.
RIBAULT Franck. *Ce père que j'aimais malgré tout*. Paris : Albin Michel, 2001, 191 p.
RICOEUR Paul. *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Editions du Seuil, 2000, 690 p.
ROGERS Carl, *Le développement de la personne*. Paris : Dunod, 1970, 286 p.
ROGERS Carl, *La relation d'aide et la psychothérapie*. Issy-les-Moulineaux : ESF, 16ème édition 2010, 235 p.
STORA Benjamin. *Les guerres sans fin. Un historien, la France et l'Algérie*. Paris : Stock, 2008, 178 p. (Collection Un ordre d'idées).
UHLMAN Fred. *L'Ami retrouvé.* Paris : Gallimard, 1978, 126 p.
VERMERSCH Pierre. *L'entretien d'explicitation en formation initiale et en formation continue*, Paris : ESF Editeur, 1994, 182 p.
VITTORI Jean-Pierre. *Nous, les appelés d'Algérie*. Paris : Stock, 1977, 320 p.
ZIMMERMANN Daniel. *Nouvelles de la zone interdite*. Nouvelle édition augmentée. Paris : Le cherche midi éditeur, 2002, 107 p.

- **Ouvrages collectifs**

AGIER Michel. Pour une anthropologie des prises de parole, *Vivre/survivre. Récits de résistance* / ed. par Christine DELORY-MOMBERGER et Christophe NIEWIADOMSKI. Paris : Téraèdre, 2010, 195 p.
ALTOUNIAN Janine. L'étrange survie d'un récit de survivance. *Vivre/survivre. Récits de résistance* / ed. par Christine DELORY-MOMBERGER et Christophe NIEWIADOMSKI. Paris : Téraèdre, 2010, 195 p.
AMIEL Philippe (Dir.). *Dictionnaire de la langue française. 40000 définitions*. Paris : Hachette, 1987, 1266 p. (Collection Découvrir et apprendre).
ASCHER Jacques, JOUET Jean-Pierre. *La greffe. Entre biologie et psychanalyse*. Paris : PUF, 2004, 234 p.
ASENSI Hélène, LE DU Catherine. Savons-nous accueillir les réfugiés en France ? *Soigner malgré tout. Tome 1. Traumas, cultures et soins* / ed. par Thierry BAUBET, Karine LE ROCH, Dounia BITAR, Marie-Rose MORO. Paris : La pensée sauvage éditions, 2003, 251 p.

BAIL R., DEMOUGIN J., DUFOUR P., GAIGNAULT F., MUELE R. La guerre d'Algérie, 54-62. La Toussaint Rouge (volume I). Paris : Ed. Trésor du Patrimoine, 3 volumes, 2007, 239 p.
BAUBET Thierry, MORO Marie-Rose. Cultures et soins du trauma psychique en situation humanitaire. *Soigner malgré tout. Tome 1. Traumas, cultures et soins* / ed. par Thierry BAUBET, Karine LE ROCH, Dounia BITAR, Marie-Rose MORO. Paris : La pensée sauvage éditions, 2003, 251 p.
BELLONCLE GUY. Les dimensions socio-institutionnelles. *Histoires de vie. Utilisation pour la formation* / ed. par Guy JOBERT et Gaston PINEAU. Paris : L'Harmattan, 1989.
BIET Christian, BRIGHELLI Jean-Paul, RISPAIL Jean-Luc. *Littérature. 2. Techniques littéraires*. Paris : Magnard, 1988, 559 p. (Collection Littérature)
BRIX Michel, *Ecritures de soi : secrets et réticences* / ed. par Bertrand DEGOTT et Marie MINGUET-OLLANIER. Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan, 2001, 376 p.
CATANI Maurizio, MAZE Suzanne. *Tante Suzanne*. Paris : Librairie des méridiens, 2001, 474 p (Collection Sociologies au quotidien).
CICCONE Albert, FERRANT Alain. *Honte, culpabilité et traumatisme*. Paris : Dunod, 2009, 245 p.
COURTOIS Bernadette. *L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie* / ed. par Christian Léomond, 1992, 258 p.
DELORY-MOMBERGER Christine, NIEWIADOMSKY Christophe. Le récit de résistance : un acte de subjectivation politique. *Vivre /survivre. Récits de résistance*. Paris : Téraèdre, 2010, 195 p.
DESMARAIS Danielle, PILON Jean-Marc. *Pratiques des histoires de vie. Au carrefour de la formation, de la recherche et de l'intervention*. Paris : L'Harmattan, 1996, 204 p. (Collection Histoire de vie et formation).
DROZ Bernard, LEVER Evelyne. *Histoire de la guerre d'Algérie 1954-1962*. Paris : Editions du Seuil, 1982, 375 p.
FASSIN Didier, RECHTMAN Richard. *L'empire du traumatisme*. Paris : Flammarion, 2011, 452 p.
FEDORNIUK-MICHEL Nina, ANJOU-MAFILLE Catherine. *Mémoire de Babouchka.* Douvres-la-délivrande : Impression Gazeau, 2008, 120 p.
FREYMANN Richard (Dir.), *De la honte à la culpabilité*. Ramonville : Ed érès, 2010, 212 p. (Collection Hypothèses).
de GAULEJAC Vincent, LEGRAND Michel (Dir.). *Intervenir par le récit de vie. Entre histoire collective et histoire individuelle*. Ramonville : Ed. ERES, 2008, 335 p. (Collection Sociologie Clinique).
HERVY Monique Viviane. Trauma dans l'histoire d'une vie, *Histoires de morts au cours de la vie* / ed. par Gaston PINEAU et Martine LANI-BAYLE. Paris : L'Harmattan, Collection Histoires de vie en formation, 2011, 324 p.
JOBERT Guy, PINEAU Gaston. *Histoires de vie. Utilisation pour la formation*. Paris : L'Harmattan, 1989, 285 p.
JOUTHE Ernst. Enjeux éthiques de l'utilisation des récits de pratique dans la formation des intervenants sociaux. *Pratiques des histoires de vie. Au carrefour de la formation, de la recherche et de l'intervention* / ed. par Danielle DESMARAIS et Jean-Marc PILON. Paris : L'Harmattan, 1996, 204 p. (Collection Histoire de vie et formation).
LANI-BAYLE Martine. Délégations entre générations… (Comment s'apprend le monde ?). Evènements et formation de la personne. Ecarts internationaux et intergénérationnels. Vers de nouveaux horizons. Paris : L'Harmattan. Tome 3. 2012, 318 p.
LEJEUNE Philippe. *Ecritures de soi : secrets et réticences* / ed. par Bertrand DEGOTT et Marie MINGUET-OLLANIER. Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan, 2001, 376 p.
LIAUZU Claude (Dir.). *Dictionnaire de la colonisation française*. Paris : Larousse, 2007, 653 p. (Collection à présent).

LYS Jerry. *Ecritures de soi : secrets et réticences* / ed. par Bertrand DEGOTT et Marie MINGUET-OLLANIER. Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan, 2001, 376 p.
MINGUET-OLLANIER Marie. *Ecritures de soi : secrets et réticences.* Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan, 2001, 376 p.
LAOUYEN Mounir, *Ecritures de soi : secrets et réticences* / ed. par Bertrand DEGOTT et Marie MINGUET-OLLANIER. Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan, 2001, 376 p.
NIEWIADOMSKI Christophe. *Intervenir par le récit de vie*. *Entre histoire collective et histoire individuelle* : ed. par Vinvent de GAULEJAC et Michel LEGRAND. Ramonville : Ed. ERES, 2008, 335 p. (Collection Sociologie Clinique).
OUSS-RYNGAERT Lisa, DIXMERAS Jean-Paul, Que vivent les équipes dans les situations extrêmes ? *Soigner malgré tout. Tome 1. Traumas, cultures et soins* / ed. par Thierry BAUBET, Karine LE ROCH, Dounia BITAR, Marie-Rose MORO. Paris : La pensée sauvage éditions, 2003, 251 p.
PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis. *Les histoires de vie*, Paris : PUF, 1993, 126 p (Collection Que sais-je ?).
PINEAU Gaston, Marie-Michèle. *Produire sa vie : Autoformation et autobiographie*. Montréal : Editions coopératives Albert Saint-Martin, 1983, 419 p.
POIRIER Jacques. *Ecritures de soi : secrets et réticences* / ed. par Bertrand DEGOTT et Marie MINGUET-OLLANIER. Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan, 2001, 376 p.
QUIVY Raymond, VAN CAMPENHOUDT Luc, *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod, 2006, 253 p.
REY Alain (Dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, Edition 2004, 4304 p.
RHEAUME Jacques. *Intervenir par le récit de vie*. *Entre histoire collective et histoire individuelle* / ed. par Vincent de GAULEJAC et Michel LEGRAND. Ramonville : Ed. ERES, 2008, 335 p. (Collection Sociologie Clinique).
de ROCHEBRUNE Arnaud, STORA Benjamin. *La guerre d'Algérie vue par les Algériens. 1. Des origines à la bataille d'Alger*. Paris : Editions Denoël, Le Grand Livre du Mois, 2011, 446 p.
ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand. *La guerre sans nom. Les appelés d'Algérie 54 62*. Paris : Editions du Seuil, 1992, 306 p.
SCHMUTZ Catherine. Ecrire le droit de mourir ou de vivre : Analyse de deux situations extrêmes. *Histoires de morts au cours de la vie* / ed. par Gaston PINEAU et Martine LANI-BAYLE. Paris : L'Harmattan, 2011, 324 p., (Collection Histoires de vie en formation).
TREKKER Anne-Marie. *Intervenir par le récit de vie*. *Entre histoire collective et histoire individuelle* / ed. par Vincent de GAULEJAC et Michel LEGRAND. Ramonville : Ed. ERES, 2008, 335 p. (Collection Sociologie Clinique).
VARGAS-THILS Marichela. *Intervenir par le récit de vie*. *Entre histoire collective et histoire individuelle* / ed. par Vincent de GAULEJAC et Michel LEGRAND. Ramonville : Ed. ERES, 2008, 335 p. (Collection Sociologie Clinique).
VERCELETTI Colette, GODAIN Graziella, LACHAL Christian, BERTANDEAU Florence. Intervenir à distance du trauma : une urgence en Sierra Léone. *Soigner malgré tout. Tome 1. Traumas, cultures et soins* / ed. par Thierry BAUBET, Karine LE ROCH, Dounia BITAR, Marie-Rose MORO. Paris : La pensée sauvage éditions, 2003, 251 p.
de VILLERS Guy, L'approche biographique au carrefour de la formation des adultes, de la recherche et de l'intervention. Le récit de vie comme approche de recherche-formation. *Pratiques des histoires de vie. Au carrefour de la formation, de la recherche et de l'intervention* / ed. par Danielle DESMARAIS et Jean-Marc PILON, Paris : L'Harmattan, 1996, 204 p. (Collection Histoire de vie et formation).
VRAY Jean-Bernard. *Ecritures de soi : secrets et réticences* / ed. par Bertrand DEGOTT et Marie MINGUET-OLLANIER. Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan, 2001, 376 p.
WALLER Roselyne. *Ecritures de soi : secrets et réticences* / ed. par Bertrand DEGOTT et Marie MINGUET-OLLANIER. Le Mesnil sur l'Estrée : L'Harmattan, 2001, 376 p.

- **Contributions à des ouvrages**

BIERMANN Wolf. Post-face. *Le pianiste* / ed. par Wladislaw SZPILMAN. Paris : Robert Laffont, 2001, 256 p.
CHAPUT-LE BARS Corinne. De quelques regards ultérieurs récapitulatifs. *Formation de l'évènement, évènements en formation… Regards croisés* / ed. par Martine LANI-BAYLE et Aneta SLOWIK. Krakow, Pologne : Impuls, 2012.
KORF-SAUSSE Simone. Préface. *Le traumatisme* / ed. par Sandor FERENCZI, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2006, 171 p.
LANI-BAYLE Martine. Post-face. *Traumatismes historiques et dialogue intergénérationnel. Un difficile exercice de mémoire* / ed. par Fabienne CASTAIGNOS-LEBLOND. Paris : L'Harmattan, 2001, 304 p.
LAZEGA Emmanuel. Introduction. *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales* / ed. par Franco FERRAROTTI. Paris : Librairie des Méridiens, 1983. (Collection Sociologies au quotidien).
MORO Marie-Rose. Préface. *Ce n'est qu'un nom sur une liste, mais c'est mon cimetière, Traumas, deuils et transmission chez les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation*. Paris : La pensée sauvage éditions, 2006, 173 p. (Collection Trauma).
RINALDI Angélo. Quatrième de couverture. *Si c'est un homme* / ed. par Primo LEVI, Paris : Julliard, Pocket, 1990, 214 p.
SULLEROT Evelyne. Avant-propos. Genèse d'un livre : de la fiction à la bonne mémoire, *L'héritage. Nos grands-parents au quotidien* / ed. par Claudie RICHARD et Jean-Claude MESSIER. Condé-sur- Noireau : Ed. Charles Corlet, 1988, 266 p.
SZPILMAN Andrzej, Avant-propos, *Le pianiste* / ed. par Wladislaw SZPILMAN. Paris : Robert Laffont, 2001, 256 p.

- **Congrès, journées d'étude, séminaires**

ALTOUNIAN Janine. Journée d'étude Vivre-survivre. Récits de résistance. Paris. 28 mars 2009. Notes personnelles.
COQUELLE Claude. Séminaire doctoral Transform'. Université de Nantes. 15 novembre 2003. Destinataire : Corinne CHAPUT-LE BARS. Communication personnelle.
DREZDNER Rachel. *A propos de la transmission de quelque chose de la Shoah aux générations suivantes*. Séminaire doctoral *Transform'*. Université de Nantes. 4 novembre 2010. Notes personnelles.
HAMON Véronique. La rencontre transculturelle. Comment penser les migrants autrement ? Journée d'étude. DDASS du Calvados. Caen. 13 Septembre 2008. Notes personnelles.
HERVY Monique. Les histoires de vie au défi des situations extrêmes. Journée d'étude. Université de Nantes. Organisation pédagogique et coordination : Martine LANI-BAYLE et Marie-Anne MALLET. 14 juin 2008. Notes personnelles.
LANI-BAYLE. *L'entretien clinique en recherche (-action), de quelques indicateurs de réflexion*. Séminaire doctoral Transform'. Université de Nantes. 11 décembre 2010. Notes personnelles.
MUKASONGA Scholastique. Les mardis de l'IRTS. Hérouville saint-Clair. 2008. Notes personnelles.
PINEAU Gaston. Les histoires de vie au défi des situations extrêmes. Journée d'étude. Université de Nantes. Organisation pédagogique et coordination : Martine LANI-BAYLE et Marie-Anne MALLET. 14 juin 2008. Notes personnelles.
REZNIK Armelle. La rencontre transculturelle. Comment penser les migrants autrement ? Journée d'étude. DDASS du Calvados. Caen. 13 Septembre 2008. Notes personnelles.

ROUAUD Jean. Le récit de (sa) vie. Journée d'étude. Université de Nantes. Organisation pédagogique et coordination : Martine LANI-BAYLE et Marie-Anne MALLET. 13 juin 2009. Notes personnelles.
SCHMUTZ Catherine. Les histoires de vie au défi des situations extrêmes. Journée d'étude. Université de Nantes. Organisation pédagogique et coordination : Martine LANI-BAYLE et Marie-Anne MALLET. 14 juin 2008. Notes personnelles.

- **Mémoires**

LE BARS-CHAPUT Corinne. Les histoires de vie, approche plurielle de la singularité d'une vie ou approche singulière de la pluralité d'une vie. DEA de Sciences de l'Education. Université de Caen. 1993.

- **Documents électroniques**

ANDRIEUX Bernard, [en ligne]. 2012, [réf. du 3 avril 2012]. Disponible sur : www.chroniquesdevies.fr
BELKIS Dominique, FRANGUIADAKIS Spyros. Devenir réfugié : expérience de parcours, épreuve identitaire et récit biographique. *Colloque terrains d'asile : corps, espaces politiques* [en ligne]. 2008, [réf. du 10 décembre 2011]. Disponible sur barthes.enssib.fr/TERRA/article819.html.
BEME David. Entretien avec Yasmina Adi. Dossier de presse et photos [en ligne], 2012, [réf. du 3 avril 2012]. Disponible sur : www.icionnoielesalgeriens-lefilm.com
BERNARDOT Marc. Le garde et l'interné : essentialisation des catégories et subversion des clivages dans les centres d'internement français de la guerre d'Algérie (1959-1962). *Terra Editions* [en ligne]. 2008, [réf. du 16 juillet 2008]. Disponible sur : http://terra.rezo.net/print.php3?id_article=695
BOYER Gilles, STACHETTI Véronique. Enseigner la guerre d'Algérie à l'école : dépasser les enjeux de mémoires. *Colloque pour une histoire critique et citoyenne. Le cas de l'histoire franco-algérienne* [en ligne], 2006, [réf. du 3 avril 2012]. Disponible sur : colloque-algerie.ens-lyon.fr/article. php3?id _article=118
CLAUDEL Philippe. Ses citations, *EVENE* [en ligne], 2009, [réf. du 12 novembre 2009]. Plus disponible.
DEQUESNE Tiphaine. Vécu traumatique, migratoire et résilient des réfugiés Khmers de France après le génocide Khmer rouge : quand la culture crie en silence. *Colloque Terrains d'asile : corps, espaces politiques* [en ligne]. 2008, [réf. du 10 décembre 2011]. Disponible sur : barthes.enssib.fr/TERRA/article819.html.
Dictionnaire Français-anglais wordreference.com, 2011 [Ressource électronique], [réf. du 12 décembre 2011].
ESTRIPEAUT-BOURJAC Marie. Le récit à la première personne dans le conflit colombien. *Colloque Terrains d'asile : corps, espaces politiques* [en ligne]. 2008, [réf. du 10 décembre 2011], Disponible sur : barthes.enssib.fr/TERRA/article819.html.
RIOUL René, Le désir d'autobiographie, *APA* [en ligne], 2003, [réf. du 10 décembre 2011]. Disponible sur : http://sitapa.fr, Actualité, Blog de l'APA, ConfRioul.pdf.
THOMAS Hélène. Vulnérabilité, fragilité, précarité, résilience, etc. De l'usage et de la traduction de notions éponges en sciences de l'homme et de la vie, *TERRA-Ed, Coll. "Esquisses"*[en ligne], 2008, [réf. du 16 juillet 2008]. Disponible sur : http://terra.rezo.net/article697.html.
Tableau récapitulatif des figures de style : http://philo-lettres.pagesperso-orange.fr.tableau_recapitulatif_des_fig..., [en ligne], 2011, [réf. du 29 janvier 2011].

- **Prépublications**

ANDRIEUX Bernard, CHAPUT-LE BARS Corinne. Communication à la journée d'étude « Résonances de guerre dans le monde contemporain », Université d'Angers, 25 avril 2012, à paraître en janvier 2013 dans la revue numérique Quaina.
CHAPUT-LE BARS Corinne. Traiter les traumatismes psychiques par François LEBIGOT. Note de lecture à paraître dans *Le Sociographe*.
SAVIGNY Marie-Thérèse. Participation, travail social et cohésion sociale. Prépublication des Presses Universitaires de Caen. Séminaire de recherche cohésion sociale. Maison de la Recherche en Sciences Humaines. Université de Caen. 18 janvier 2012.

- **Messages électroniques**

ANDRIEUX Bernard, [courrier électronique]. Destinataire : Corinne CHAPUT-LE BARS. 21 novembre 2011. Communication personnelle.
LANI-BAYLE Martine. Journée d'étude sur les Mémoires des Anciens Appelés en Algérie et construction d'histoires. Projet de colloque à l'Université Permanente de Nantes le mercredi 21 novembre 2012, [courrier électronique]. Destinataire : Corinne CHAPUT-LE BARS. Février 2012. Communication personnelle.

- **Documents audio-visuels**

BENSMAIL Malek. *Guerres secrètes du FLN en France*. 2010. YAH Productions. 210 mn. Couleur.
CINE-CLUB. Cycle à propos de la censure. France 2. 16 juin 2010. Couleur.
CLARKE Isabelle, COSTELLE Daniel. La blessure. La tragédie des harkis. *Hors-série*. France Télévisions. 2010. 85 mn. Couleur.
COSTELLE Daniel. *La guerre d'Algérie*. [DVD]. Trésors du Patrimoine. 2005. 52 mn, Couleur.
DESCOMBES Emmanuel, JOB Guy. Elie Wiesel, le messager de la mémoire. Entretien avec Franz-Olivier GIESBERT. *Empreintes.* Futur TV. 2009. 52 mn. Couleur.
EECKMAN Piet. *Blessures invisibles*. Documentaire. Tahiti Bob. 2008. 45 mn. Couleur.
FERRARI Alain. *Afrique, une autre histoire du XXème siècle. Acte 2 : L'ouragan africain 1954-1964*. Temps noir/INA/ France télévisions. 2010. 4 unités. 90 mn. Couleur.
HUREL Pierre. Prêts à mourir pour la France. *Droit d'inventaire*. Eléphant et Compagnie. France 3. 2008. Couleur.
JAOUY Agnès. *Le Goût des autres*. Fiction. Producteurs : BERARD Christian, GASSOT Charles, HINSTIN Jacques. 2010. 112 mn. Couleur.
KNOPP Guido. *Die Hölle von Verdun (Verdun aux portes de l'enfer*). Polar Film. 2006. 90 mn. Noir et blanc.
LALLAOUI Mehdi. *Les parfums de ma terre*. En finir avec la guerre. Mémoires vives productions. 2009. 52 mn. Couleur.
LE BOMIN Gabriel, STORA Benjamin. *Guerre d'Algérie, la déchirure*. Nilaya Productions.2012. 2 unités. 104 mn. Colorisé.
LELLOUCHE Raynald. *Le crime invisible*. Agence CAPA TV. 2010. 45 mn. Couleur.
Les mots de la guerre. *Déshabillons-les*. Chaîne Public Sénat. 24 octobre 2008. Couleur.
LINHART Virginie. *Après les camps, la vie…* Documentaire. Cinétévé. 2009. 1 h 10 mn. Couleur.
MOLL James. *Mon père, cet assassin*. Producteurs : J. MOLL et C. PAVLICK. 2006. 70 mn. Couleur.
MOUTOUT Corinne. Une cellule psychologique a été mise en place : l'exemple d'Avicenne. Les films d'ici. *Infrarouge*. France 2. Couleur.
ROTMAN Patrick. *68.* Kuiv Productions. 2007. 110 mn. Couleur.

ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand. La guerre sans nom. GMT Productions. Little Bear. 3 h 55. Couleur.
de SEDOUY Alain. *Boualem Sansal. La littérature pas la guerre*. Arte France et ADS Productions. 2010. 52 mn. Couleur.
TASMA Alain. *Nuit noire*. Fiction historique. Produit par Thomas ANARYROS et Edouard de VESINNE. 2005. 108 mn. Couleur.
TRUC Olivier, WEBER Christophe. Enfants de boches. *Infrarouge*. Sunset Presse. 2002. Couleur

UNIVERSITE DE NANTES

UFR DE LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES

_____

CENTRE DE RECHERCHE EN EDUCATION DE NANTES (CREN)

Année 2012

N° attribué par la bibliothèque
|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Effets de raccommodement produits par l'écriture du récit de situations extrêmes de vie
L'exemple d'anciens appelés du contingent durant la guerre d'Algérie
(Volume 2)

_____

THESE DE DOCTORAT
Sciences de l'Education

Présentée
Et soutenue publiquement par

Corinne CHAPUT-LE BARS

Le 22 novembre 2012, devant le jury ci-dessous

Jury :

Rapporteur : Madame Hélène BEZILLE, Professeure, Université de Paris-Est Créteil
Rapporteur : Monsieur Gaston PINEAU, Professeur émérite, Université de Tours
Examinateur : Monsieur Augustin BARBARA, Professeur, Université de Nantes
Examinateur : Monsieur Boris CYRULNIK, Directeur d'Enseignement, Université de Toulon

Directeur de thèse : Madame Martine LANI-BAYLE
Professeure à l'Université de Nantes

ANNEXE N° 1

Petit dictionnaire de la guerre d'Algérie

A

Algérie : Après les échecs successifs de Charles Quint et de Louis XIV pour s'emparer d'Alger, c'est en 1830, au cours de ce que les Historiens ont appelé "l'expédition d'Alger", commandée par Charles X, que la France commence à occuper ce qui sera plus tard appelé l'Algérie. Au début, l'occupation n'est que partielle et en février 1837, elle est même entérinée par la signature « *du traité de la Tafna* [reconnaissant] *à Abd-el-Kader sa souveraineté sur les deux tiers de l'Algérie* »[1]. Ce Musulman mystique, proclamé Sultan des Arabes par quelques tribus de l'Oranie en 1832, rompt la trêve en 1840, et les affrontements avec l'Armée française n'aboutissent à sa reddition, après plus de quinze ans de lutte acharnée, que le 28 décembre 1847.

Entre-temps, grâce à une directive du ministre de la Guerre, en 1839, le nom d'"Algérie" est attribué au territoire conquis, en remplacement du terme « *Etablissements français* »[2], qui lui avait été sommairement donné. Il est composé à partir du nom de la ville principale, fondée au Xème siècle et baptisée "al-Djaza'ir" (les îles). Ce pouvoir de désigner est d'ailleurs un des tout premiers attributs de la domination coloniale. Curieusement, le mot "algérien", d'abord et très longtemps monopolisé par les Français d'Algérie, a été conquis par les Musulmans seulement dans les années 1940. Signe des temps ?

Après que la conquête de l'Algérie fût totale, les colons commencèrent à s'installer, qu'il s'agisse d'une immigration française ou étrangère. En 1930, 900 000 colons peuplaient l'Algérie, tous venus d'Europe et pour la plupart naturalisés français.

Il faudra attendre un demi-siècle pour la pacification, après la conquête de 1830, puisque des insurrections régulières rythmeront la vie de l'Algérie jusqu'en 1882. Puis les premiers véritables mouvements autonomistes semblent s'être manifestés au début du XXème siècle. Composé d'intellectuels et créé « *sur des bases délibérément assimilationnistes, le mouvement Jeune Algérien connut entre les deux guerres une crise de croissance* »[3]. Parallèlement, le mouvement des Oulémas reflétait la mouvance de la renaissance islamique qui s'était « *emparée du monde arabe à la fin du XIXème siècle* »[4].

Le vrai tournant est constitué par la Seconde Guerre Mondiale. En effet, forts du vent de libération qui souffle sur l'Europe et le monde, les indépendantistes algériens organisent des manifestations, le 8 mai 1945, notamment dans les villes de Sétif et Guelma, suivies de répressions impitoyables. Ce qui fait dire à beaucoup de spécialistes que « *la guerre d'Algérie a commencé, en vérité, en mai 1945* »[5].

Moins de dix ans après, en 1954, la situation coloniale était plus que jamais propice au déclenchement du conflit. « *Le colonat européen, représentant 2% de la population agricole totale, accaparait un quart des terres rurales* »[6] et le taux de chômage de la population musulmane masculine était évalué à 25%. Critère, parmi tant d'autres, qui pointait les inégalités sociales.

Parallèlement, en mai de la même année, la chute de Dien Biên Phu, en Indochine, avait sonné « *le glas de la domination coloniale française, et convaincu que la voie de l'indépendance passait par le seul recours à l'action directe* »[7].

En cette année 1954, l'Algérie est décomposée en trois départements :

- Le Constantinois à l'Est, qui comprend les Monts des Nemenchas, le massif de l'Aurès et les Monts du Hodna, et comporte une frontière avec la Tunisie,

- L'Algérois, au milieu, caractérisé par de nombreux centres urbains entourant la ville d'Alger et par la Mitidja, grande plaine très fertile,

---

[1] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. *Histoire de la guerre d'Algérie 1954-1962*. Paris : Editions du Seuil. 1982, 375 p., p. 14.
[2] LIAUZU Claude. 2007, op.cit, p. 95.
[3] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. Ibid, p. 27.
[4] Ibid. p. 28.
[5] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. Ibid, p. 33.
[6] Ibid, p. 39.
[7] Ibid, p. 51.

- L'oranais, à l'Ouest, qui partage une frontière avec le Maroc et qui est séparé de l'Algérois par le massif de l'Ouarsenis.

Seul le tiers-nord du pays est habité, le reste étant constitué par le désert saharien, dans lequel on trouvera des gisements de pétrole au cours de la guerre. Ce qui ne sera pas sans conséquence sur la volonté française de demeurer en Algérie.

La guerre aura lieu officiellement du 1er novembre 1954, date de la Toussaint Rouge (qui sera choisie par le Front de Libération Nationale en référence à la fête des morts), au 19 mars 1962, date de la promulgation des accords d'Evian. Mais la date choisie par les Algériens pour leur fête nationale destinée à commémorer leur indépendance est celle du 3 juillet, correspondant à l'anniversaire de la conquête de leur pays par l'expédition de Suez le 3 juillet 1830.

Le conflit peut se décomposer très sommairement en six grandes périodes :

- 54-55 : les attentats et la guérilla menée par le FLN surprennent une armée française peu préparée à la morphologie du territoire algérien, très montagneuse.
- 55-56 : les gouvernements de la IVème république ne cessant d'être renversés en raison du "problème algérien" et l'action du FLN se faisant plus intense, l'Assemblée Nationale donne au gouvernement de Guy Mollet les "pouvoirs spéciaux" pour agir en Algérie et les appelés du contingent sont mobilisés.
- 56-57 : la guerre se déplace en milieu urbain et le Général Massu est chargé de rétablir la sécurité lors de la Bataille d'Alger avec ses parachutistes. La ville est quadrillée, les maisons visitées, la population interrogée. La torture est alors érigée en moyen nécessaire de lutte contre le FLN. Une victoire militaire est remportée mais le sentiment nationaliste en sort renforcé.
- 57-59 : l'armée française étend la stratégie des zones interdites, déjà expérimentée dans l'Aurès, et regroupe un quart de la population algérienne dans des camps pour la séparer des maquisards. Un quadrillage du territoire est minutieusement exercé par des commandos de chasse et les frontières deviennent peu à peu infranchissables.
- 59-61: Charles de Gaulle, rappelé en 1958 au pouvoir, et qui a représenté un grand espoir pour les tenants de l'Algérie française (" *Je vous ai compris* !"), montre progressivement que l'indépendance est inexorable. En avril 1961, un putsch est organisé par quatre généraux dissidents, qui s'emparent d'Alger et appellent la population à les rejoindre.
- 61-62 : après le putsch manqué, l'Organisation Armée Secrète (OAS), qui fédère différents mouvements d'"ultras" de l'Algérie française, enchaîne les attentats contre la majeure partie de l'Armée, qui est restée loyale au Président de la République, et les civils musulmans. Mais les négociations avec le FLN aboutissent, le 19 mars 1962, à la signature des accords d'Evian, puis à la déclaration d'indépendance le 3 juillet de la même année. Entre mars et août 1962, alors que le gouvernement de l'Algérie n'est pas encore tout à fait en place, un exode massif des rapatriés pieds-noirs s'organise, laissant en partie derrière lui des *harki* livrés aux représailles du FLN et notamment de ceux qui l'ont rejoint à la fin de la guerre.

Appelés : Ce mot désigne les jeunes gens effectuant leur Service Militaire et qui sont envoyés en Algérie pour participer à ce qui était appelé à l'époque des "opérations de maintien de l'ordre". Si on leur ajoute les rappelés ou ceux qui furent maintenus sous les drapeaux, ils seraient « *2,3 millions* [à avoir] *traversé la méditerranée* »[1], selon Patrick Rotman et Bertrand Tavernier.

C'est en mars 1956 que Guy Mollet, nouveau Président du Conseil, fait voter ce que l'on a nommé de manière inexacte d'un point de vue strictement juridique les pouvoirs spéciaux. Un ouvrage collectif, paru en 2007, évoque l'article 5 de cette loi : « *des pouvoirs les plus étendus pour prendre toute mesure exceptionnelle commandée par les circonstances en vue du rétablissement de l'ordre, de la protection des personnes et des biens et de la sauvegarde du*

[1] ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand. *La guerre sans nom. Les appelés d'Algérie*. Paris : Seuil, 1992, 306 p., p. 14.

territoire »[1]. Le décret d'application du 12 avril 1956 mobilise, outre ceux qui viennent de rentrer dans leurs foyers et ceux qui achèvent leur Service National, les jeunes devant être prochainement incorporés.

Après la Durée Légale (ADL) : Ce sigle a concerné ceux qui, très nombreux ont vu "la quille" reculée de deux mois en deux mois à partir des dix-huit mois réglementaires de Service Militaire. Cela fut le cas pour le père de Muriel Dichamp, qui a rapporté l'histoire de son père dans un livre paru en 2003[2].

B

Bachaga : Il s'agit d'un titre qui signifie haut dignitaire. L'un des plus connus est le Bachaga Boualam, qui était vice-président de l'Assemblée Nationale durant le conflit algérien.

Bataille d'Alger : Si la guerre d'Algérie a commencé en novembre 1954 par une soixantaine d'attentats un peu partout sur le territoire algérien, les grandes villes, et en particulier la capitale de l'Algérois, ont été relativement épargnées. Mais en septembre 1956, le FLN, réuni au congrès de la Soummam, décide de porter la guerre en milieu urbain. Dès le 30 septembre, les premières bombes explosent. Le Gouvernement français choisit de confier au général Massu et à sa division de parachutistes le soin de rétablir la sécurité. Disposant également d'unités composées de civils pieds-noirs, il va pratiquer des interrogatoires de masse et donner à la torture une place qui, jusque là, était restée plutôt "accessoire". Quelques mois plus tard, la bataille d'Alger se termine par une victoire incontestable des Français. En revanche, la suspicion qui règne sur toute la population musulmane l'a conquise aux idées du FLN. Boualem Sansal, écrivain, alors adolescent, en témoigne dans un documentaire que lui a consacré Alain de Sédouy: « *la bataille d'Alger nous a mis du côté des nôtres*. […]. *Le Surveillant général m'avait fouillé à l'entrée. Ca ne s'était jamais produit* »[3].

Berbère : Venant du latin, tout comme barbare dont il est une déclinaison, le terme désigne « *ceux qui n'appartiennent pas à la civilisation romaine* »[4]. Le mot a été arabisé pour donner Berbère. Il s'agit à la fois d'une langue et d'une civilisation. Douze millions d'hommes parlent cette langue, de la Kabylie, région d'Algérie, au Sahara.

Bled : Ce mot arabe désigne le "pays". Par réductions de sens successives, il signifie la campagne pour les colons et parfois même le village.

Bleus de chauffe : A la fin de la bataille d'Alger, si la victoire française est manifeste et que les quartiers européens sont bien quadrillés et rendus sûrs, il n'en est pas de même pour les quartiers à dominante musulmane. Le Groupe de Recherche et d'Exploitation est créé notamment pour recruter de la main d'œuvre chez les repentis du FLN. Ces nouvelles recrues, habillées en bleus de travail, seront appelées les "bleus de chauffe" ou plus simplement les "bleus". Cela ouvre à une seconde bataille d'Alger, plus souterraine, entre juin et septembre 1957. Son succès contribuera à développer hors d'Alger la stratégie de la "bleuïte" et à créer un vaste phénomène de suspicion du côté du FLN. Une campagne de purge, fondée ou non, fera certainement des milliers de victimes en son sein.

C

Caïd : En Algérie, avant la colonisation, le caïd représente le monde tribal auprès du souverain. Il appartient à l'aristocratie. Cependant, comme beaucoup de mots propres aux

[1] Ouvrage collectif : *La guerre d'Algérie, 54-62, La Toussaint rouge*. Paris : Ed. Trésor du Patrimoine, 2007, 3 volumes, 239 p., Volume 1, p. 65.
[2] DICHAMP Muriel. *Mon père m'a raconté. Ma guerre d'Algérie.1956-1957*. Neuvic-Entier : Editions de la Veytizou (87), 2003, 138 p.
[3] dE SEDOUY Alain. *Boualem Sansal*. *La littérature pas la guerre*. Arte France et ADS productions. 2010. 52 mn. Couleur.
[4] LIAUZU Claude. 2007, op.cit., p. 143.

"indigènes", son sens a été détourné par les colons pour en faire un terme connoté péjorativement. On parle encore aujourd'hui des "caïds de banlieue".

Censure : Tout comme la censure avait pu frapper les œuvres parlant de la France vichyste, à l'instar du *Chagrin et la pitié,* du cinéaste Max Ophüls, elle atteint très fortement les voix qui s'élèvent contre la guerre d'Algérie et ses excès. Pour Benjamin Stora, l'un des meilleurs spécialistes de cette période, un des premiers à en être la victime est « *La Bataille d'Alger, Lion d'or à Venise en 1966, réalisé par Gillo Pontecorvo* »[1]. Même couperet pour *RAS* d'Yves Boisset et *Avoir 20 ans dans les Aurès* de René Vautier. Dans une émission qui lui fut spécialement consacrée par France 2 en 2010, on apprend que « *Vautier en a eu l'idée dès la fin des années 50. Après avoir entendu des maquisards algériens raconter l'aventure d'un jeune français déserteur*. […]. *Il interviewa six cents appelés et construisit la trame de son long métrage à partir de ces sept cents heures d'enregistrement.* […]. *Présenté à Cannes en 72, il reçut le Prix de la Critique Internationale et fut massivement soutenu, à sa sortie, par la presse et le public, puisque 300 000 personnes sont allées à sa découverte en salle* »[2] avant son interdiction. Curieusement, toujours selon Stora, lorsqu'enfin des films purent rester à l'affiche à la fin des années quatre-vingt, « *les Français avaient toujours du mal à regarder en face leur passé colonial* »[3], *L'Honneur d'un capitaine*, de Pierre Schoendorffer ou *Cher frangin*, de Gérard Mordillat, étant des échecs commerciaux.

Concernant les ouvrages ou les articles de presse, Daniel Costelle explique dans un de ses films que de nombreux intellectuels se mobilisent (on parlera même de "guerre des écrits" pour désigner la guerre d'Algérie). « *La torture est dénoncée par des livres comme celui d'Henri Alleg, communiste algérois torturé, par Germaine Tillon, célèbre ethnologue, qui milite pour la constitution d'une commission de sauvegarde des droits de l'homme, par le journal L'Express et par son directeur Jean-Louis Servan-Schreiber qui sert en Algérie* [et qui écrira *Lieutenant en Algérie*], *par Jean-Paul Sartre, qui signera plus tard avec Simone de Beauvoir, André Breton, Alain Resnais, le Manifeste des 121 dans sa revue Les temps Modernes, l'hebdomadaire catholique de gauche Témoignage Chrétien, François Mauriac, et par un autre prix Nobel Albert Camus* »[4].

Les auteurs n'échappent cependant pas, eux non plus, à la censure. Henri Alleg en est le symbole, comme il est celui de la répression politique. Journaliste français, de son vrai nom Harry Salem, né à Londres en 1921, il milite au sein du Parti Communiste Algérien. Directeur *d'Alger Républicain*, il signe de nombreux articles qui lui valent l'interdiction de son journal en 1955. Après une période de clandestinité, il est arrêté le 12 juin 1957 et torturé. Mais grâce à son avocat, il parvient à faire publier son témoignage dans *La Question*, qui paraît aux Editions de Minuit le 12 février 1958. Si son livre est immédiatement interdit, il enregistre un certain succès international puisque 60 000 exemplaires seront vendus en quelques semaines.

Quant à Daniel Zimmermann, professeur en Sciences de l'Education dans la vie civile, bien que moins connu du grand public, il publia, en 1961, vingt-cinq feuillets intitulés *80 exercices en zone interdite* parce que, disait-il, il se sentait « *malade, sali* »[5]. Si le succès de l'ouvrage fut foudroyant : une lettre de Sartre, un article élogieux de *Témoignage Chrétien*, le "retour de bâton" ne le fut pas moins : « *une saisie, une convocation de Gaston Gallimard à son bureau, un blâme de* [sa] *section du Parti Communiste*. […]. *Quant au procès en correctionnelle pour injures à l'armée, Le Monde lui consacra quatre lignes et L'Express alla jusqu'à six* »[6].

Autre victime de la censure, Benoit Rey, 21 ans en septembre 1959, qui publia dix-huit

[1] STORA Benjamin. *Les guerres sans fin. Un historien, la France et l'Algérie.* Paris : Stock. 2008, 187 p., p. 11. (Un ordre d'idées).
[2] Le ciné-club. Cycle « A propos de la censure ». France 2. 16 juin 2010.
[3] STORA Benjamin. Ibid, p.71.
[4] COSTELLE Daniel. *La guerre d'Algérie.* DVD. Trésor du Patrimoine 52 mn. 2005. Couleur.
[5] ZIMMERMANN Daniel. *Nouvelles de la zone interdite.* Paris : Le cherche-midi éditeur. 2002. Nouvelle édition enrichie. 107 p., p. 9.
[6] Ibid, p. 10.

mois plus tard, aux Editions de Minuit (encore elles), *Les Egorgeurs*. Son livre, aussitôt saisi, fut « *fort heureusement republié en 1999 par les Editions du monde libertaire* »[1]. (La promulgation de la loi de 1999, reconnaissant les "évènements" d'Algérie comme une guerre, n'y fut peut-être pas étrangère). Il fit aussi partie d'un petit groupe de trois amis qui écrivirent sur le Pont des Arts à l'automne 1961, après la "nuit noire" et ses massacres : « *"Ici, on noie des Algériens". Cette inscription a été effacée très rapidement* »[2].

Chaouïa : Il s'agit d'une ethnie berbérophone que l'on trouve plus particulièrement en grande Kabylie et dans les Aurès.

Chouf : Ce mot arabe désigne un guetteur mais il est également employé pour désigner l'action de guetter à l'impératif : "regarde !".

Corvée de bois : Cette expression, restée tristement célèbre, est un des symboles les plus malheureux de la guerre d'Algérie. Inventée par les militaires français, elle désignait une pratique consistant, lorsque l'armée avait fait un prisonnier *fellagha* ou soupçonné de l'être, à l'emmener, mains liées, dans un bosquet ou un petit bois avoisinant le campement, et à le tuer d'une rafale dans le dos, sans procès.

D

Douar : de l'Arabe *duwar* (groupe de tentes), ce mot désignait un campement nomade au Maghreb, qui, disposé en cercle, permettait de remiser les troupeaux dans l'espace libre laissé au centre. A l'époque de la colonisation de l'Algérie, le douar était considéré par l'administration française comme une division de base regroupant plusieurs familles et formant une fraction de tribus. Aujourd'hui, il désigne une commune rurale, située dans des zones montagneuses, souvent difficiles d'accès.

E

Euphémisation : L'euphémisation est un procédé rhétorique qui fait partie des stratégies d'atténuation de la guerre, expliquaient dans une émission de la chaîne Public Sénat plusieurs spécialistes. C'est le « *fait d'utiliser des mots plus vagues, comme conflit, comme hostilités, comme affrontement. On peut aussi se réfugier dans des mots plus précis, comme frappe, opération et on peut même utiliser des locutions dans lesquelles on va employer des mots qui seront le contraire de la guerre, comme opération de pacification, opération de sécurisation* »[3]. En outre, là où le mot guerre implique l'aléa, le terme opération implique la programmation, la prévisibilité des faits.

Il est à noter que « *le moment où on a utilisé "opération de maintien de la paix", "opération de police", quand on ne voulait pas parler de guerre, c'est l'Algérie*. […]. *Pourquoi ? Parce que l'Algérie, à l'époque, était la France et on ne peut qu'être en guerre contre un étranger* »[4].

Evasan : Ce mot est en réalité la contraction d'"Evacuation sanitaire", lorsqu'à la suite d'une embuscade, d'un échange de tirs ou d'un accident, un ou plusieurs blessés graves doivent être transportés à l'hôpital en hélicoptère.

Evian (accords d') : En février 1962, des négociations entre le gouvernement français et le FLN sont engagées aux Rousses, station de sports d'hiver du Jura, qui durent huit jours. Ces accords préparent l'ouverture de la Conférence d'Evian, qui commence le 7 mars et aboutit onze jours plus tard.

Yves Courrière nous raconte la scène : « *Le 18 mars en début d'après-midi, les trois*

[1] EINAUDI Jean-Luc. *Scènes de la guerre d'Algérie en France. Automne 61.* Paris : Ed. Le grand livre du mois. 2009. 416 p., p. 16. (Collection Documents).
[2] Ibid, p. 183.
[3] BERNET Charles. 2008, op.cit.
[4] MOREAU-DEFARGES Philippe. 2008, op.cit.

négociateurs français apposèrent leur signature auprès de celle – unique – de Krim Belkacem. Les autres plénipotentiaires algériens s'étaient dérobés. "Ce n'est pas la peine que nous signions. Krim est le chef de notre délégation. Il signe seul au nom de l'Algérie". Alors les hommes se levèrent et, pour la première fois, se serrèrent la main. Sans joie. Le cessez-le-feu était fixé au lendemain 19 mars à midi »[1]. Le texte complet figure en annexe du dernier tome de l'œuvre monumentale du journaliste.

Exactions : Ce mot, dont le sens premier est l'action d'exiger plus qu'il n'est dû, désigne dans le langage courant la manière extrême avec laquelle le FLN a traité ses ennemis et ce, en contradiction avec la Convention de Genève. Là où l'on parle de torture côté français, on parle d'exactions (et toujours au pluriel) pour les actes odieux commis dans le camp algérien. Le mot a donc été transformé pour nommer des faits qui vont trop loin dans une période où un certain degré de violence est tacitement admis en temps de guerre. Le FLN a parfois laissé derrière lui des cadavres égorgés, éventrés ou encore émasculés. Ces pratiques, au-delà de l'effroi qu'elles sont censées provoquer chez qui les découvre, auraient de surcroît une portée symbolique. Ainsi, l'égorgement ramènerait le vaincu à une offrande sacrificielle et l'émasculation viserait la disparition de la lignée, de la race de l'adversaire.

Mais les exactions ne se sont pas limitées aux seuls soldats ou civils français. Les mutilations faciales faites aux populations musulmanes, par exemple le nez tranché, auraient servi à rappeler en permanence au voisin, à la famille ou à l'ami, le châtiment encouru en cas de trahison.

Selon l'ouvrage collectif déjà cité, ces monstrueux spectacles ont également été exploités par l'Armée française car des hommes de vingt ans, appelés du contingent donc non préparés, ont pu être conduits à se demander parfois « *s'il fallait en considérer les auteurs comme des êtres humains* »[2].

Expédition de Suez : L'Egypte étant, avec la Tunisie, l'un des pays arabes les plus actifs dans le soutien au FLN, l'armée française décide de parachuter des hommes sur Port-Fouad et Port-Saïd le 5 novembre 1956. Ils sont accompagnés par des parachutistes anglais, dont le gouvernement veut répondre à la nationalisation du canal de Suez par les Egyptiens. Bien que remportant un succès militaire, cette expédition franco-britannique est désavouée par les Américains et les Soviétiques. Elle constituera sans doute le premier acte de l'internationalisation du conflit, avant l'attaque de la Tunisie en février 1958.

F

Fellagha : ce mot signifie en arabe "coupeur de routes, bandit". Il est employé pour la première fois par l'armée française durant la première guerre mondiale contre d'autres insurgés, ceux du Sud-Tunisien. Ces derniers l'utilisent eux-mêmes pour désigner les combattants armés contre la France. Dès novembre 1954 et la Toussaint Rouge, l'armée française reprend à nouveau ce mot à son compte et l'emploie souvent sous ses formes raccourcies ou détournées de *fell* et de *fellouze*, à connotation plus péjorative.

Il est à noter qu'un auteur en donne une traduction un peu différente, bien que dans les deux cas, la notion de coupure, de scission soit présente. Selon Yves Horeau, en effet, « *fellagha est le pluriel de felleg qui veut dire séparatiste. On ne devrait donc pas dire, contrairement à l'usage, UN fellagha* »[3]. Toujours selon lui, les *harki* n'employaient pas les mots "*fell*", "*fellouze*", "*fellagha*" : ils parlaient par exemple plus volontiers de "chacals".

Fissa : Ce mot arabe, employé et donc souvent entendu dans les opérations, aussi bien par les soldats français que ceux d'origine musulmane pour être compris de tous, signifie "vite".

[1] COURRIERE Yves. *La Guerre d'Algérie. Les feux du désespoir.* Paris : Fayard. 1971. Tome IV. 675 p., p. 561.
[2] Ouvrage collectif. 2007, p. 58.
[3] HOREAU Yves. *Prunes amères.* Paris: L'Harmattan. 2007. 297 p., p. 106.

FLN (Front de Libération Nationale) : La coexistence de mouvements légalistes et insurrectionnistes eut lieu jusqu'en octobre 1954, date à laquelle la rupture fut consommée. C'est au Caire, capitale du panarabisme, que fut créé le FLN et son armée, l'ALN (Armée de Libération Nationale), et que fut fixé le jour de ce que l'on appelle désormais la révolution algérienne ou la guerre d'indépendance. La date du 1er novembre, choisie (par erreur) en référence au jour des morts du calendrier catholique, fut retenue pour qu'éclatent « *sur une trentaine de points du territoire environ soixante-dix attentats* »[1]. Ces actions violentes et sanglantes sont regroupées sous le terme évocateur de Toussaint Rouge.

A partir de cette époque, des négociations secrètes entre le gouvernement français et le FLN s'engagent. Malgré des hauts et des bas, et quel que soit le gouvernement qui, grâce à la constitution de la IVème République, est régulièrement renversé puis reformé, ces négociations seront rarement interrompues. Un épisode néanmoins, en 1956, fait exception. Alors qu'il est envisagé « *de jeter les bases d'une union nord-africaine qui lierait au Maroc et à la Tunisie une Algérie libérée et qui définirait les termes d'une association avec la France* »[2], les services militaires français décident de détourner l'avion qui conduit les chefs historiques du FLN à Tunis et de le faire atterrir à Alger. La rupture avec le FLN semble alors consommée.

En août 1956, le congrès du FLN, réuni dans la vallée de la Soummam, réorganise l'armée d'indépendance. Le territoire est divisé « *en six wilayas, elles-mêmes subdivisées en mintaqua (zones), mahia (régions) et kism (secteurs)* »[3] et les unités combattantes se répartissent en *faoudj* (groupe de 11 hommes), *ferka* (section de trente-cinq hommes), *katiba* (compagnie) et *failek* (bataillon).

Mais Abbane Ramdane, un des chefs du FLN, est convaincu que la rébellion doit s'étendre aux agglomérations et associer la bourgeoisie commerçante et les intellectuels. Commence alors, en septembre 1956, ce que l'on appellera la Bataille d'Alger. Cependant, si au début de la guerre, les soldats français sont encore bien peu préparés, la situation est tout autre deux ans plus tard. Le FLN sort perdant de ces combats et les activités de l'ALN sont alors marquées par un net reflux.

Pendant ce temps, Bourguiba, le Président tunisien, tente à plusieurs reprises d'opérer une médiation entre la France et le FLN. Cette position est tenue jusqu'au 8 février 1958, où des représailles ont lieu en réponse à des tirs venant d'une base du FLN en Tunisie et dirigés vers un avion français. Bilan : soixante-dix morts et cent-cinquante blessés dont « *de nombreux civils et des enfants tunisiens* »[4]. Cette déplorable riposte, disproportionnée comme souvent, aura pour conséquence d'accroître l'internationalisation du conflit. L'Organisation des Nations Unies (ONU) proposera à son tour une médiation, cette fois entre la Tunisie et la France. C'est à cette même période que le FLN décidera de lancer le Second Front c'est-à-dire de mener des actions en métropole et avec le soutien des travailleurs immigrés.

C'est ainsi que grâce à la mobilisation internationale, et malgré une armée en déroute, le FLN refuse les négociations si le principe de l'indépendance n'est pas un préalable. La guerre se poursuit.

Une nouvelle "friction" aura lieu avec la Tunisie en juillet 1961 quand cette dernière demandera aux autorités françaises de retirer leurs troupes de la base de Bizerte. Essuyant un refus, la base est attaquée et la riposte fait, là encore, de nombreuses victimes : sept-cent morts côté tunisien pour vingt-quatre côté français et mille-deux cents blessés en tout.

Heureusement, ce nouvel incident n'empêchera pas la signature des accords d'Evian huit mois plus tard et la décision du cessez-le-feu le 19 mars 1962.

[1] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. 1982, op.cit, p. 59.
[2] Ibid, p. 100.
[3] Ibid, p. 120.
[4] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. 1982, op.cit, p. 166.

G

Guelma : « *Guelma, petite ville du Constantinois. Le 8 mai 1945, lors de la célébration de la victoire contre le nazisme, les nationalistes algériens revendiquent leur part de liberté* »[1]. La ville est le théâtre d'un déchainement de violence, comme à Sétif, ville symbole de l'insurrection, ou encore à Alger. Après le 8 mai, des milices formées d'Européens, armées et dirigées par le Sous-Préfet, se vengent. Pas un seul de ces petits artisans, employés, ouvriers ou encore commerçants, qui exécutèrent sommairement des centaines d'Algériens, ne fut inquiété.

Guerre des mémoires : Cette locution désigne la guerre sans fin que se livrent les mémoires douloureuses de quatre groupes identifiés par Benjamin Stora, éminent spécialiste de l'Algérie : les Pieds-noirs, les *harki,* les immigrés, les soldats. En tout, six à sept millions de personnes hantées par des souvenirs.

Cette guerre des mémoires s'enracine dans l'Histoire de la colonisation car « *la connaissance des sociétés vient "du haut", du colonisateur, du missionnaire au soldat, de l'enseignant à l'entrepreneur* »[2].

Par la suite, la censure infligée aux créateurs, écrivains ou cinéastes, le plus souvent sous la pression des rapatriés, met la séquence "guerre d'Algérie" hors de la sphère publique.

La honte est un sentiment dominant, qu'il s'agisse de celle, individuelle, de soldats français ayant abandonné à leur sort la plupart des Algériens gagnés à leur cause ou de rapatriés pouvant lire sur les murs de Marseille : "Pieds-noirs, rentrez chez vous", ou d'une honte plus collective à l'égard de la fin de la grandeur d'un empire. Celui qui, à partir du XIXème siècle, constituait le second empire du monde.

Dans son ouvrage *La gangrène et l'oubli*, Benjamin Stora relève « *des mémoires manipulées, et aussi l'existence de mémoires symptômes, celles d'une répétition, du "rejeu" de la guerre, à l'intérieur de la société française ; et enfin, la mémoire comme la transmission silencieuse de la souffrance* »[3]. Cet "oubli", qu'il appelle organisé, tient donc à l'existence de mémoires tronquées, partielles, partiales, tenant de mythes et de stéréotypes élaborés dans la crainte d'une parole vraie qui ouvrirait « *à la pluralité de sens* »[4].

Du côté algérien, il a fallu sans doute, pour construire progressivement un Etat-Nation, l'élaboration de mythes. Du côté français, les pouvoirs successifs n'ont pas pu renoncer totalement à leur grandeur passée. Ainsi, dans *La Guerre des mémoires, La France face à son passé colonial*, Benjamin Stora rapporte les polémiques autour de stèles érigées à Perpignan en faveur des combattants de l'OAS ou encore de la loi de 2005 portant sur "les aspects positifs de la colonisation". Fort heureusement, l'article concerné a été "retoqué" par le Conseil Constitutionnel mais « *le mal était fait : la guerre des mémoires était ravivée* »[5].

Guerre sans fin : Cette locution est due également à Benjamin Stora, qui lui a d'ailleurs consacré un ouvrage en 2008, après avoir reçu des menaces de mort (un petit cercueil en bois dans une grande enveloppe beige). « *Toute cette histoire de menaces, dit aussi combien en France la mémoire de la guerre d'Algérie est toujours présente, insistante*. […] *écrire sur l'Algérie, ses rapports avec la France, ensanglantés et passionnés, reste un exercice périlleux* »[6].

A vingt-quatre ans, alors qu'il commençait une thèse sur ce qu'on appelait alors " la révolution algérienne", il s'aperçoit que ce sujet d'étude est largement peu exploré ou,

[1] LALLAOUI Mehdi. *Les parfums de ma terre. En finir avec la guerre.* Mémoire vive productions. 2009. Couleur.
[2] STORA Benjamin. 2008, op.cit., p. 58
[3] Ibid, p. 87.
[4] Ibid, p. 88.
[5] STORA Benjamin. France-Algérie : la guerre des mémoires ? *L'Histoire,* n°356. 2010, p. 9-16.
[6] STORA Benjamin. 2008, op.cit., p. 11.

lorsqu'il l'est, qu'il oscille trop souvent « *entre le "paradis perdu" porté par les nostalgiques de l'Algérie française* […] *et le récit très noir de la "nuit coloniale"* »[1].

Plus tard, il en vient à considérer que la France est responsable d'une amnésie collective qui fait que l'on évoque peu, dans les analyses politiques, les prolongements de la guerre d'Algérie dans la montée du Front National ou du racisme. Par ailleurs, à côté de l'affrontement principal entre le FLN et l'armée française, existent deux autres guerres, civiles celles-là, à l'intérieur des deux pays. En Algérie, la guerre entre ceux qui ont choisi le camp de la France et ceux qui ont opté pour le FLN. En France, ceux qui, massivement, ont approuvé l'autodétermination des Algériens et les proches de l'OAS. Des « *guerres sans fin dont l'armistice n'est pas en vue* »[2].

Dans les années quatre-vingt dix, la guerre civile algérienne, menée entre les islamistes et le pouvoir issu de la guerre d'indépendance, amène l'Historien à s'interroger sur les motifs de cette violence : « *s'inscrivait-elle dans une suite logique de violences, commencée avec la conquête française, les soulèvements, les résistances paysannes, les répressions coloniales et la guerre d'Algérie des années 50 ?* […] *l'absence d'amnistie, au lendemain de l'indépendance* […] *n'a-t-elle pas installé en Algérie une culture politique de violence ou de guerre, qui va ensuite déferler à l'intérieur de la société algérienne ?* »[3].

Aujourd'hui, en France, on dénombre environ sept millions de personnes qui sont concernées par l'Algérie : Pieds-noirs, immigrés, militants de toute obédience, mais aussi les enfants et les familles de tous ces groupes. Compte tenu que la guerre des mémoires sévit toujours, la guerre d'Algérie n'est pas finie.

Guerre sans nom : Cette expression très connue est à mettre au crédit de Patrick Rotman, journaliste, et de Bertrand Tavernier, cinéaste, qui ont réalisé ensemble, en 1990, un film-fleuve du même nom. Après qu'il eût été achevé, les deux auteurs ont écrit un ouvrage qui regroupe l'ensemble des témoignages (environ quarante) recueillis au fil de dizaines d'heures d'entretiens dans la région de Grenoble, où l'opinion se fit entendre contre la guerre.

La guerre d'Algérie ne s'appelle ainsi officiellement que depuis la loi du 18 octobre 1999. Auparavant, « *ceux d'Algérie ont l'impression d'être une génération d'oubliés, d'exclus de l'Histoire. Les livres relatent les exploits des poilus de 14-18, évoquent les résistants sous l'occupation allemande. Les anciens combattants d'Algérie se morfondent dans un pesant oubli qu'ils ont eux-mêmes longtemps entretenu* »[4].

Sur près de 25 000 jeunes Français tombés en Algérie, un certain nombre ont vu leur patronyme inscrit sur les monuments aux morts des villages. Pourtant, la patrie qui manquait de reconnaissance a attendu la loi du 9 décembre 1974 pour attribuer à ceux d'Algérie un statut de combattant, qui, d'ailleurs, ne leur donne pas les mêmes droits qu'à leurs aînés. En outre, s'agissant d'une opération de maintien de l'ordre sur un territoire qui était français, impossible de la commémorer. Cela arrivera sept ans plus tard…

H

Harki : L'origine du mot "*harki*" est à trouver dans l'expérience scientifique de Jean Servier, un ethnologue qui explore le Mont des Aurès en Algérie. Grâce à ses observations, il a appris à connaître les rivalités entre les clans et se sert de ces connaissances pour convaincre les tribus de s'armer contre les rebelles qui les menacent. Dès lors, les tribus se mettent en mouvement, ce qui, en Arabe, se dit "*harka*". A partir de ce mot, les Français désignent les Musulmans qui se rangent à leurs côtés comme des *harki*. C'est ainsi que « *plus d'un million de paysans seront* […] *arrachés à leur terre et entassés dans des installations parfois sommaires, autour des postes militaires français, pour tenter de les isoler du FLN* »[5].

[1] Ibid, p. 46.
[2] Ibid, p. 74.
[3] Ibid, p. 116.
[4] ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand. 1992, op.cit., p. 12.
[5] CLARKE Isabelle, COSTELLE Danielle. *La Blessure. La tragédie des harkis*. France Télévisions. 2010. 85 mn. Couleur.

Les chiffres varient selon les sources : « *quatre mille au début de l'année 56, 25 000 un an plus tard* »[1] pour Daniel Costelle et Isabelle Clarke, « *au nombre de 26 000* »[2] en 1956 pour Régis Pierret. Selon les premiers, ils seraient trois fois plus nombreux que les combattants du FLN en 1959 ; selon le dernier, en 1958, les effectifs auraient été doublés pour arriver à un nombre estimé à 60 000.

Les *harki* sont donc des supplétifs engagés par l'Armée française pour renforcer ses troupes. Utilisés officieusement dès 1954 pour leur connaissance du terrain, de la langue et des populations, ils sont reconnus officiellement par la France en 1956.

Le nom de *harki* a été étendu à d'autres groupes, ce qui peut expliquer la variabilité des chiffres : ainsi, on trouve les *moghazni*, qui assurent la protection des Sections Administratives Spécialisées (SAS), les groupes d'Auto-défense, à l'initiative des populations algériennes, qui se protègent de l'ALN, l'armée du FLN, les Groupes Mobiles de Protection Rurale, recrutés par la police pour veiller à l'ordre du public, et enfin, les Algériens effectuant leur Service Militaire. Si l'on ajoute aux "vrais *harki*" toutes les autres catégories de supplétifs, il y avait en Algérie, au moment du cessez-le-feu le 19 mars 1962, 153 000 supplétifs selon un rapport de l'Organisation des nations Unies.

Les *harki* s'engagent pour un contrat renouvelable de un mois, trois mois ou six mois, dans des *harka* qui regroupent vingt-cinq combattants. Jean-Pierre Gaildraud, ancien chef de *harka*, explique dans le film de Daniel Clarke et Isabelle Costelle, que la solde d'un *harki*, à l'époque, était de 24 000 anciens Francs quand sa solde de Sous-lieutenant était de 75 000 Francs, soit 750 Francs par jour, ce qui correspond à peu près aux données recueillies par Régis Pierret.

Sous la pression du FLN, mais surtout après la proclamation par de Gaulle de l'autodétermination pour les Algériens, « *un mouvement de désertion commence à se dessiner* […]. *Ceux qui se rallieraient avec les armes après avoir assassiné leur officier seraient sûrs de l'impunité. Dans les faits, ça n'a pratiquement pas eu lieu, mais du côté français, cela entraîne parfois une atmosphère de méfiance* »[3].

Dans la perspective d'un prochain cessez-le-feu, l'Armée française ordonne leur désarmement. « *C'est ainsi que les harkis seront les premières victimes des accords d'Evian* »[4].

Trois choix leur sont alors offerts :

- prolonger leur engagement et partir en France,
- rester en Algérie comme personnel de l'Armée pendant six mois,
- être licencié avec une prime.

La plupart ont accepté la troisième proposition. Or, certains membres du FLN et parmi eux surtout les résistants de la dernière heure, parfois appelés les Marsiens, se sont particulièrement déchaînés sur les *harki*. « *Entre mars et août 1962, les historiens estiment pour la plupart que 20 000 à 50 000 harkis ont été égorgés, démembrés, écorchés vifs* »[5]. Et si l'on ajoute aux *harki* les autres catégories de supplétifs mais aussi les militaires d'origine algérienne et les notables, tels le Bachaga Boualam, ainsi que leurs familles, cela fait « *plus d'un million de personnes menacées sur huit millions de Musulmans* »[6].

De plus, la France n'a commencé le rapatriement des *harki* qui le souhaitaient que trois mois après le cessez-le-feu. Trois mois de trop. Et quand commence ce rapatriement, le pays est débordé par l'exode des Français d'Algérie. Les quelques dizaines de milliers de *harki* ne sont rien, comparés au million de Pieds-noirs. On stoppe donc les départs. « *Le Commandement français envoie une note angoissée à Paris : "Il ne faut pas recommencer*

[1] Ibid.
[2] PIERRET Régis. *Les filles et fils de harkis. Entre double rejet et triple appartenance*. Paris : L'Harmattan. 2008. 306 p., p. 27. (Collection espaces interculturels).
[3] CLARKE Isabelle, COSTELLE Danielle. 2010, op.cit.
[4]. Ibid.
[5] Ibid.
[6] PIERRET Régis, ibid, p. 31.

une deuxième guerre d'Algérie. Il faut éviter les incidents avec le Gouvernement Algérien qui veut éviter que ses ressortissants aillent chercher refuge auprès d'une armée étrangère"»[1]. Malgré tout, grâce notamment à la désobéissance de certains militaires, quelques dizaines de milliers parviendront à migrer quand même vers la France. Là encore, les chiffres divergent : « *20 000 harkis, 90 000 personnes avec leurs familles* » pour Régis Pierret, « plus de *60 000* »[2] pour Isabelle Clarke et Daniel Costelle, et jusqu'à « *40 000 harkis et 150 000 personnes en comptant leur famille* »[3], pour Bernard Droz et Evelyne Lever.

Reste qu'indésirables dans leur pays d'origine, ils le seront tout autant dans leur pays d'accueil.

J

"*Je vous ai compris!*" : Cette phrase, prononcée le 4 juin 1958 par Charles de Gaulle, qui sera le premier Président de la Vème République, au balcon du Gouvernement Général à Alger, est indissociable de la guerre d'Algérie, tout comme la locution "un quarteron de généraux à la retraite" qu'il emploiera au moment du putsch de 1961. Depuis son investiture par l'Assemblée Nationale le 1er juin 1958 et l'obtention des pleins pouvoirs, de Gaulle manifeste son ambigüité sur l'Algérie. Plusieurs de ses discours laissent à entendre qu'il ne croît plus à l'Algérie française, ni à la colonisation en général, mais qu'il préférerait une association, notion qui est néanmoins restée vague et qu'il n'a jamais réussi à imposer. Néanmoins, il ne peut le laisser paraître tant il a besoin du concours de l'Armée et de la population européenne d'Algérie pour gouverner. Le fameux "je vous ai compris ! " auquel s'ajoute le V de la victoire formé avec ses doigts, est un modèle d'équivoque dans ce contexte tourmenté. Il dira dans ses *Mémoires d'espoir*: « *Les mots* [étaient] *apparemment spontanés dans la forme, mais au fond bien calculés* »[4].

Ainsi, tous les protagonistes de la guerre, qu'il s'agisse bien entendu et au premier chef des Pieds-noirs et des activistes de l'Algérie française, mais aussi des partisans du FLN, pouvaient à loisir prendre la phrase sibylline pour eux-mêmes. De Gaulle, qui reprenait les rênes du pouvoir, gagnait ainsi du temps et espérait pouvoir progressivement faire passer ses projets auprès de tous les acteurs de la guerre.

L

Loi du 18 octobre 1999: La loi n°99-882 du 18 octobre 1999 relative à la substitution, à l'expression "aux opérations effectuées en Afrique du Nord", de l'expression "à la guerre d'Algérie ou aux combats en Tunisie et au Maroc", reconnaît enfin, près de quarante ans après l'indépendance, que ce qui a été appelé par volonté d'euphémisation les "évènements d'Algérie" était bel et bien une guerre. Elle reconnait en outre, dans son article 51, "des conditions de stricte égalité avec les combattants des conflits antérieurs, les services rendus par les personnes qui ont participé sous son autorité à la guerre d'Algérie" et "leur accorde vocation à la qualité de combattant".

Ainsi s'achevait "la guerre sans nom", tant décriée par Patrick Rotman et Bertrand Tavernier. Déjà, au moment de la sortie de leur livre, alors que la France commémorait le trentième anniversaire des accords d'Evian, « *l'ouverture d'une partie des archives militaires, en juillet 1992* »[5], permettait aux historiens et aux acteurs de cette guerre d'accéder à certains documents. Mais le vote à l'unanimité de la loi de 1999 a grandement participé d'un retour de mémoire.

[1] Ibid, p. 40.
[2] CLARKE Isabelle, COSTELLE Danielle. Ibid.
[3] DROZ Bernard, LEVER Evelyne, op.cit, 1982, p. 344.
[4] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. 1982, op.cit., p. 189.
[5] de SEDOUY Alain. 2010, op.cit.

M

Marsiens : ce nom a été attribué aux militants FLN de la dernière heure, en référence à la signature des accords d'Evian en mars 1962. Boualem Sansal, écrivain algérien, était adolescent à cette époque et se souvient du défilé des maquisards en tenue militaire le jour de la déclaration du cessez-le-feu : « *Plus tard, j'ai découvert que tout cela était un jeu, que, en, fait,* […], *il n'y avait plus de maquisards en Algérie parce qu'il y avait eu de grandes opérations militaires qui avaient nettoyé les maquis* »[1]. En réalité, il s'agissait d' « *opportunistes qui, eux, étaient bien informés, qui savaient que l'indépendance était acquise et qui voulaient se faire une petite gloriole comme ça, à bon marché. Et comme ça coïncidait avec le cessez-le-feu, ils étaient montés la veille et on les a appelés les Marsiens,* […] *des milliers de gens* »[2]. Ces résistants de la dernière heure, « *la plaie de l'Algérie* »[3], comme le dit encore Boualem Sansal, sont ceux qui, pour se faire bien voir du FLN, ont fait la chasse la plus féroce aux *harki*.

Moudjahidine : Ce terme, employé dans d'autres guerres plus récentes et qui nous est désormais un peu plus familier, signifie littéralement : "soldats de la guerre sainte". C'est ce mot qu'employaient pour se désigner les combattants du FLN, là où les Français lui préféraient le mot de "*fellagha".*

Mouvement de mai : Suite aux représailles contre le FLN en terre tunisienne en février 1958, et à l'offre de médiation de l'ONU, la IVème République connaît, avec la chute du gouvernement Gaillard, sa vingtième crise successive. Les "activistes" de l'Algérie française redoutent que le nouveau Président du Conseil ne brade l'Algérie. Avant sa désignation, deux manifestations sont donc organisées le 13 mai à Alger, manifestations qui conduisent à s'emparer du Gouvernement Général, et ce avec la relative complicité des CRS et des parachutistes : d'ailleurs, le Général Massu, grand vainqueur de la Bataille d'Alger un an plus tôt, est ovationné par les manifestants lorsqu'il se présente à la tribune.

Il décide alors de créer un Comité de Salut Public, ratifié par son supérieur, le Général Salan. Gaillard, dont le remplaçant n'a pas encore été investi, confie à Salan les pouvoirs civils et militaires à Alger, légalisant ainsi quasiment le coup de force. « *Deux pouvoirs coexistent, celui de Paris et celui d'Alger* »[4]. Salan en appelle à de Gaulle, reclus à Colombey depuis son retrait du pouvoir, mais qui suit de très près les évènements, et qui passe alors pour le seul recours possible pour sauver l'Algérie française. Il est soutenu par un nombre non négligeable de Musulmans, ralliés au mouvement du 13 mai, l'Armée s'étant érigée en défenseur des Algériens face aux colons. Dés le 16, d'importants cortèges de "frères musulmans" forment une chaîne d'amitié avec les Européens qui, pour leur part, comprennent que « *la réconciliation est leur seule condition de survie* »[5].

Salan va jusqu'à préparer une opération de parachutage sur Paris (le plan "Résurrection") qui est prise très au sérieux, afin d'y imposer par la force un gouvernement présidé par de Gaulle. Le Ministre de l'intérieur, Jules Moch, envisage même de mettre sur pied des milices. Des Comités de Salut Public se constituent en Corse. Afin d'éviter une guerre civile, le Président Coty reçoit de Gaulle, qui demande les pleins pouvoirs et qui est investi le 1er juin 1958 par l'Assemblée.

[1] Ibid.
[2] Ibid.
[3] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. 1982, op.cit, p. 175.
[4] Ibid, p. 177.
[5] TASMA Alain. *Nuit noire.* Produit par Thomas ANARYNOS et Edouard de VESINNE. 2005. 108 mn. Couleur.

N

"Nuit noire" : Un ouvrage a été spécifiquement consacré à cette nuit du 17 octobre 1961, à Paris, par Jean-Luc Einaudi. Un film de fiction, réalisé récemment, l'a appelée la "*Nuit noire*"[1], tant cet épisode de la guerre d'Algérie, mais cette fois en métropole, est venu assombrir une image déjà bien terne du pouvoir français.

Jean-Luc Einaudi, après avoir écrit deux livres sur la période été-automne 1961, *La Bataille de Paris* et *Un massacre à Paris*, raconte dans ce troisième ouvrage que dès janvier 1959, dans le bois de Vincennes, un Centre d'identification et de vérification avait été ouvert dans d'anciens garages de l'Armée d'occupation allemande (donc à haute portée symbolique). « *Il était placé sous l'autorité du préfet de police. Chaque jour, des Algériens raflés par la police, à Paris et dans tout le département de la Seine, y étaient conduits pour une durée plus ou moins longue* »[2].

Mais le 5 octobre 1961, le ton se durcissait. Le préfet de police Maurice Papon, déjà fortement impliqué dans la déportation des Juifs de France durant la Seconde Guerre Mondiale, indiquait, dans un ordre du jour « *que, de jour comme de nuit, "tout Français musulman circulant en voiture* [devait] *être interpellé"* »[3] et annonçait « *le couvre-feu interdisant aux "travailleurs musulmans algériens" de circuler dans les rues de Paris et de la banlieue entre 20 h 30 et 5 h 30* »[4].

A la demande des militants de la base, qui avaient ouvert un second front en métropole et qui ne pouvaient plus se réunir le soir, le FLN décide d'organiser une manifestation pacifique pour le 17 octobre au soir, exigeant de tous, femmes, enfants, vieillards, qu'ils se rendent à la manifestation : « *Si on trouve quelqu'un ici, disaient ses membres actifs dans les maisons, on vous tue* »[5]. La consigne était de manifester « *sans violence, même pas un couteau sur vous* »[6], ajoutaient-ils.

80 000 manifestants se retrouvent donc dans les rues de Paris ou dans les bouches du métro, certains étant déjà agressés par la police à ce stade. Seuls les cadres du FLN, dans le souci de ne pas être arrêtés, ne participent pas à la manifestation.

La répression est terrible : « *Quand, dans l'histoire de France, on a arrêté 11 700 personnes en un soir ?* »[7], demande Ali Haroun, ancien membre du FLN, qui témoigne devant devant les caméras de Malek Bensmaïl. A l'époque, Maurice Papon aurait dit (et l'a maintenu ensuite) : « *Il n'y a eu que trois morts, dont un par arrêt du cœur* »[8], ironise Constantin Melnik, conseiller pour la sécurité et l'espionnage auprès de Michel Debré de 1959 à 1962 et qui n'a pas la "langue de bois". Aujourd'hui, le chiffre officiel établit le nombre de victimes, en cette nuit du 17 octobre, à trois cents morts. Mais Jean-Luc Einaudi, qui a effectué un recensement extrêmement précis (qu'il poursuit du reste auprès des acteurs de l'époque), a répertorié « *389 cas de Nord-Africains, pour la plupart algériens, morts et disparus durant l'automne 61, dans les départements de la Seine et de la Seine-et-Oise de l'époque* »[9], morts, morts, ajoute-t-il, qui peuvent être imputées à l'action de la police. Cependant, et cela est le plus souvent ignoré, il ne fallut pas attendre cette "nuit noire" pour que des Algériens ne soient raflés et disparaissent. Par exemple, les chiffres du FLN, auxquels Jean-Luc Einaudi a

[1] EINAUDI Jean-Luc. 2009, op.cit., p. 16.
[2] Ibid, p. 170.
[3] Ibid, p. 53.
[4] Ibid, p. 192.
[5] Ibid, p. 198.
[6] BENSMAÏL Malek. *Guerres secrètes du FLN en France. YAH Productions.* 2010. 210 mn. Couleur.
[7] Ibid.
[8] EINAUDI Jean-Luc, ibid, p. 391.
[9] Ibid, p. 212.

eu accès, montrent que pour la seule rive gauche, « *en juillet 1961, 8159 Algériens sont recensés par le FLN* [qui] *ne sont plus que 7441 en novembre, soit 718 en moins* »[1].

La dizaine de milliers de personnes arrêtées durant la nuit du 17 octobre sont conduites, pour la plupart, dans des bus de la RATP, au Palais des Sports. Constantin Melnik est très clair : « *La réquisition du Palais des Sports, ce n'est pas Papon qui peut la faire. C'est donc tout le gouvernement français*. […]. *Je suis sûr d'une chose, et c'est le paradoxe de cette époque-là, que Papon aurait laissé défiler des Algériens depuis la banlieue aux cris de "Vive le FLN", il aurait été limogé par de Gaulle* »[2].

La mort la plus symbolique de la "nuit noire" est sans doute celle que connut Fatima Bedar, alors collégienne de quinze ans, dont la version officielle fut « *qu'elle se serait suicidée en se jetant dans le canal* »[3].

O

O.A.S. (Organisation Armée Secrète) : Au début de l'année 1961, « *la proximité du danger "gaulliste et arabe"* »[4], qui risque de mener à une république algérienne indépendante, conduit à la création d'un « *véritable appareil de combat révolutionnaire* »[5], ou ou plutôt contre-révolutionnaire. Les "commandos patriotiques" en tous genres sont réunis sous le nom d'O.A.S. (Organisation Armée Secrète).

Le dernier jour de février, paraît le premier tract de l'OAS, que les Algérois trouvent le matin du 1er mars dans leur boîte aux lettres. « *C'est le véritable acte de baptême de l'OAS* »[6]. *l'OAS* »[6]. Le 6 mars, ces trois lettres, encore mystérieuses pour beaucoup, apparaissent sur les les murs d'Alger.

Après le putsch manqué d'avril 1961, l'OAS apparaît comme le dernier recours. Celle-ci décide de s'attaquer à l'Armée française qui, dans sa grande majorité, n'a pas suivi le quarteron des généraux putschistes. Elle s'attaque également autant aux fonctionnaires qu'aux commerçants musulmans. « *Salan* [un des généraux putschistes] *est assimilé au de Gaulle de 1940, de Gaulle à Pétain, le contingent à l'armée d'occupation, les gendarmes aux SS. On se plaît à dénoncer la "Gestapo gaulliste"* […] *et à traiter les libéraux de "collabos"* »[7]. Malgré Malgré sa dissolution officielle fin 1961, l'OAS continue les attentats et, début 1962, on dénombre chaque jour environ vingt morts. Après les accords d'Evian, la violence se déchaine et la majorité des Pieds-noirs décide de quitter l'Algérie "sur la pointe des pieds", « *laissant souvent du linge sécher aux fenêtres pour faire croire à un simple départ en promenade* »[8] à cause des menaces de l'OAS.

Il faudra attendre juin 1962 pour qu'un accord soit conclu entre l'OAS et le FLN afin de préserver la place des Européens en Algérie. Mais pendant ce temps et au-delà, l'exode massif de ceux qu'on appellera ensuite les rapatriés se poursuivra sans relâche.

Opinion : Contrairement à la Guerre d'Indochine, qui était le fait d'une Armée de métier ou d'engagés volontaires, et qui avait suscité une indifférence quasi générale (sauf dans les rangs des militaires de carrière qui arrivaient "revanchards" en Algérie), la guerre d'Algérie « *prit un caractère passionnel évident, nourri par l'existence d'une communauté pied-noir particulièrement nombreuse et turbulente, l'envoi du contingent et le recours à la torture* »[9]. Néanmoins, elle ne suscita un véritable intérêt qu'à partir de 1956, année où furent votés les pouvoirs spéciaux qui décidèrent du recours aux appelés et où eut lieu l'expédition de Suez, à la suite de laquelle la France fut montrée du doigt par la communauté internationale. Malgré

[1] BENSMAÏL Malek. Ibid.
[2] EINAUDI Jean-Luc. Ibid, p. 194.
[3] COURRIERE Yves. 1971, op.cit., p. 233.
[4] Ibid, p. 238.
[5] Ibid, p. 234.
[6] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. 1982, op.cit., p. 323.
[7] Ibid, p. 335.
[8] Ibid, p. 145.
[9] Ibid, p. 149.

ces épisodes politiques majeurs, au début de 1958, soit plus de trois ans après la Toussaint Rouge marquant le début des hostilités, la guerre d'Algérie ne se situait encore « *selon un sondage de l'IFOP, qu'au 6ème rang des préoccupations des Français* »[1].

Du côté des soldats, des manifestations s'organisent,dès qu'en août 1955 Edgar Faure décide du maintien sous les drapeaux de 100 000 appelés à la veille d'être libérés. Lorsqu'on rappelle les jeunes gens nés entre le 16 novembre 1932 et le 5 mars 1933, des actions ont lieu dans les gares : Gare de l'Est, 2000 rappelés refusent de prendre le train, Gare de Lyon, 600 "rampants" retardent les départs. Puis vient le tour des appelés : Rouen, le 7 octobre 1956, Voiron le 20 avril 1957, Beaurepaire le 1er mai, Rives le 3, etc.

Dans la même période, « *en mai 56, au moment le plus âpre de la contestation à l'envoi du contingent, Jacques Berthelet* […], *engagé dans les milieux de l'Action catholique et des partisans de l'indépendance algérienne* […] *est chargé de constituer, en Suisse, une base de repli, un réseau d'accueil à l'usage des déserteurs et des insoumis* »[2]. Mais quelques mois plus tard, ils ne seront que six, petite équipe chargée de recruter les porteurs de valise.

Oued : ce mot arabe désigne une rivière, voire un ru, que l'on appelle aussi *thalweg*.

P

Palestro : Le nom de ce village, aux limites de la grande Kabylie, est resté emblématique, au même titre que l'agression du couple d'instituteurs lors de la Toussaint Rouge. Le 18 mai 1956, vingt-et-un soldats du Neuvième Régiment d'Infanterie Coloniale tombent dans une embuscade près de ce village. Tous sont tués, à l'exception de deux d'entre eux, faits prisonniers par le FLN, qui se replie dans les grottes de Tifrène. Cinq jours plus tard, l'Armée française donne l'assaut. Pierre Dumas sera libéré mais Jean-David Nillet mourra durant le combat. Si « *l'opinion française est en état de choc* »[3], des voix s'élèveront pour dénoncer le manque d'entraînement des rappelés et l'imprudence du Sous-lieutenant à la tête de la section.

Pertes humaines : Selon Bernard Droz et Evelyne Lever, les pertes humaines en Algérie seraient : pour les militaires 27 500 tués, 65 000 blessés ou accidentés et un millier de disparus, pour les civils européens, 2800 tués et 800 disparus, du côté algérien "de souche", un million de morts selon le FLN, 141 000 pour les autorités françaises. Cet écart considérable amène à considérer qu' « *un chiffre gravitant autour de 500 000 morts paraît de l'ordre du possible* »[4].

Dans un ouvrage ultérieur, le premier des deux auteurs explique que le bilan humain a donné lieu à de multiples controverses. « *Etabli à 24 000 morts (dont 15 000 tués au combat) et à 60 000 blessés pour les forces de l'armée française, et à 6000 morts pour la population algérienne. Dès 1959, le nombre de un million de morts fut évoqué par la propagande du FLN, porté à un million et demi en 1962, évaluation restée quasi officielle et enseignée comme telle par les manuels scolaires algériens. Chiffres abusivement gonflés et démentis par la méthode démographique d'évaluation qui situe les pertes de la population algérienne musulmane dans une fourchette comprise entre 250 000 et 300 000 morts* […], *2 à 2,75% de la population* »[5].

Une troisième source, à savoir l'ouvrage dirigé par Claude Liauzu, parle de « *quelques 350 à 400 000 victimes, 3% de la population* »[6] .

Entre la fourchette haute, sans doute très excessive, des autorités algériennes, et celle, qui paraît anormalement basse, de la Défense française, il y a donc une multiplication par dix à

[1] Ouvrage collectif. 2007, op.cit., p. 76.
[2] Ouvrage collectif, 2007, op.cit., p. 68.
[3] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. 1982, op.cit., p. 343.
[4] DROZ Bernard. *Histoire de la décolonisation au XXème siècle*. Paris : Seuil. 2006, 386 p., p. 215.
[5] Ouvrage collectif, op.cit, p. 14.
[6] VITTORI Jean-Pierre. *Nous, les appelés d'Algérie*. Paris : Stock. 1977, 320 p., p. 256.

effectuer. Cette bataille des chiffres concourt inévitablement à nourrir la "guerre des mémoires" que se livrent encore aujourd'hui les deux pays.

Pieds-noirs : Le terme de "Pieds-noirs" désigne les Européens d'Algérie. Il trouverait son origine dans les brodequins que portaient les soldats de Bugeaud ou de Lamoricière à l'époque de la conquête. D'autres sources évoquent la couleur des pieds des vendangeurs pressant le raisin ou encore, explication plus poétique mais peut-être plus fantaisiste, ce passereau migrateur aux pattes noires, voyageant du midi de la France à l'Afrique du Nord. Ce terme s'est étendu, dans les années 1950, à tous les Européens, composés d'Israélites, d'Espagnols, d'Italiens, de Maltais mais aussi, parfois, d'indésirables de métropole.

Il prend donc la place d'"Algérien", employé depuis la conquête pour désigner les colons, et conquis à son tour par les autochtones, et dans le même temps, marque la dégradation du statut des Européens d'Algérie.

Porteurs de valises : ce nom a été donné par les journalistes aux militants français favorables à l'indépendance algérienne et aidant activement le FLN.

Pouvoirs spéciaux : A la demande de Robert Lacoste, alors ministre résidant de l'Algérie, et face à l'aggravation sensible des activités du FLN, (suite également à un pitoyable accueil subi par Guy Mollet, Président du Conseil, lors d'une visite à Alger), un projet de loi visant à confier des pouvoirs spéciaux au gouvernement pour résoudre le "problème algérien" est débattu à l'Assemblée à partir du 8 mars 1956. Bien que cette loi ouvrait la voie à des mesures de deux types, réformatives et répressives, l'Histoire en a surtout retenu les secondes. Elle a en particulier gardé en mémoire le fait qu'elle a permis au Conseil des Ministres du 11 avril le rappel de 70 000 disponibles, à celui du 9 mai l'envoi d'un contingent supplémentaire de 50 000 hommes, puis l'allongement du service militaire à 27 mois. C'est ainsi que les appelés allaient faire leur entrée dans cette guerre, commençant à alerter une opinion jusque-là bien discrète, même si les mouvements de protestation restèrent jusqu'à la fin le fait d'une poignée d'intellectuels et de militants.

Il faut retenir de cette loi son titre et son article 5 :

« *Loi n°56-258 du 16 mars 1956 autorisant le gouvernement à mettre en œuvre en Algérie un programme d'expansion économique, de progrès social et de réforme administrative, et l'habilitant à prendre toutes mesures exceptionnelles en vue du rétablissement de l'ordre, de la protection des personnes et des biens et de la sauvegarde du territoire.*

Art.5 : le gouvernement disposera, en Algérie, des pouvoirs les plus étendus pour prendre toute mesure exceptionnelle commandée par les circonstances en vue du rétablissement de l'ordre, de la protection des personnes et des biens et de la sauvegarde du territoire »[1].

Putsch des généraux : Le 21 avril 1961, quatre généraux, Challe, Jouhaud, Salan et Zeller, convaincus désormais que de Gaulle est favorable à l'indépendance algérienne, décident de prendre le pouvoir à Alger. Si Challe souhaite que l'action reste strictement militaire, Salan, revenu d'Espagne où il était en exil en raison de sa déloyauté à l'égard du gouvernement français lors du "mouvement de mai", veut y associer la population européenne d'Algérie. Le premier cédera au second.

Mais, à l'extérieur d'Alger, la plupart des cadres de l'Armée refusent de suivre l'appel à l'insurrection. Quant aux appelés, qui représentent près de 90% des effectifs employés au quadrillage de l'Algérie, ils ne croient plus en cette guerre absurde. Ils décident donc de constituer des noyaux de résistance. « *Les officiers hostiles au putsch sont acclamés. Les soldats refusent d'exécuter les ordres des "challistes". Beaucoup d'officiers attentistes restent singulièrement discrets, voire introuvables au cours de ces journées. Les soldats,*

[1] DROZ Bernard, LEVER Evelyne. 1982, op.cit, p. 306.

pendus à l'écoute des transistors, sont prêts à réagir à la moindre injonction du gouvernement légal »[1].

Malgré l'aide de l'OAS, le putsch s'effondre au bout de quelques jours. Il aura laissé dans le patrimoine français un mot jusque-là inconnu de tous et une expression restée célèbre, "un quarteron de généraux à la retraite", employés par de Gaulle pour désigner les militaires félons. (Au passage, contre toute évidence, quarteron ne désigne pas un groupe de quatre mais une poignée).

R

Rapatriés : Le mot avait déjà été utilisé par l'Etat français pour les prisonniers et les déportés de la seconde guerre mondiale. Mais le mouvement général de décolonisation de l'Afrique l'amène à créer un Secrétariat d'Etat aux rapatriés en août 1961 et une loi pour l'accueil et l'aide aux rapatriés le 26 décembre de la même année. L'article 1 donne un statut juridique aux « *français établis dans un territoire placé sous la souveraineté ou la tutelle de la France qui, à l'indépendance, ont rallié la métropole, devenue à la fois terre d'asile et lieu de travail* »[2]. Les rapatriés d'Algérie obtiennent ce statut le 2 avril 1962, soit deux semaines après les accords d'Evian. Ils seront 1 million 300 000 personnes à l'obtenir. Les *harki*, inscrits pourtant comme rapatriés, ne bénéficieront cependant pas des mêmes mesures que la population européenne.

Retour de mémoire : depuis que la loi de 1999 a requalifié les "évènements" d'Algérie en guerre, « *une flambée de mémoire a bousculé en profondeur celle des vétérans* »[3]. Ainsi, en novembre 2000, Lionel Jospin, alors Premier Ministre, apporte son soutien à un appel publié par *L'Humanité* pour que revienne « *"à la France, eu égard à ses responsabilités, de condamner la torture qui a été entreprise en son nom durant la guerre d'Algérie"* »[4]. Une parole se libère alors et passe d'une position extrême à l'autre. Ainsi Jacques Massu, 92 ans, se prononce en faveur de cette reconnaissance qu'il prendrait « *"pour une avancée"* »[5], là où Paul Aussaresses, 82 ans, « *explique comment il "s'était résolu à la torture"* »[6] et s'affirme contre la repentance. Le 17 octobre 2001, « *Bertrand Delanoé dépose une plaque* […] *sur le pont Saint-Michel, à la mémoire des Algériens tués quarante ans auparavant* »[7] lors de la "nuit noire".

A la même période, l'ouverture des archives militaires conduit les chercheurs à prendre le relais des journalistes et, à l'image de Jean-Charles Jauffret, à apporter « *une preuve tirée de l'investissement du travail historique* »[8].

Enfin, autre levier du retour de mémoire : « *la "génération des djebels", c'est-à-dire des anciens soldats d'Algérie, est* […] *aux commandes de l'Etat. Après la mort de François Mitterrand en 1996, homme politique issu des années de collaboration et de résistance, les Français ont élu un président de la République qui a fait la guerre d'Algérie. Son premier ministre de gauche, Lionel Jospin, est entré en politique en opposition à la guerre d'Algérie* »[9].

Néanmoins, ce travail de vérité, de justice et de réconciliation s'avère encore difficile. Le projet de loi, présenté en 2002 à l'Assemblée, visant à faire « *du 19 mars une "journée nationale du souvenir et de recueillement à la mémoire des victimes civiles et militaires de la*

[1] LIAUZU Claude. 2007, op.cit, p. 551.
[2] STORA Benjamin. *Guerre d'Algérie : 1999-2003, les accélérations de la mémoire. Hommes et migrations.* Dossier : Français et Algériens, n° 1244, 2003, 6 p., p. 1.
[3] Ibid. p. 2.
[4] Ibid.
[5] Ibid.
[6] Ibid. p. 3.
[7] Ibid.
[8] Ibid.
[9] Ibid. p. 4.

*guerre d'Algérie et des combat*s *du Maroc et de la Tunisie*" »[1] est "retoqué" en première lecture. Les Pieds-noirs et les *harki* la rejettent aussi à cause des massacres qui ont eu lieu entre la date du cessez-le-feu et celle du 3 juillet 1962, jour de la proclamation de l'indépendance de l'Algérie. Deux autres dates, proposées au Gouvernement, sont rejetées.

En revanche, la célébration du 40ème anniversaire en 2002, a donné lieu à de nombreux ouvrages. « *Pas moins de 40 romans, récits historiques, autobiographiques, essais… furent publiés, et différents colloques universitaires furent organisés au CNRS* »[2]. Par ailleurs, le président Chirac accomplit en 2003 « *un autre acte d'une grande portée mémorielle* »[3] en se rendant en Algérie pour ce qui fut la première visite d'un chef d'Etat depuis l'indépendance.

Enfin, quarante ans après, le temps d'une génération s'est écoulé : la mémoire "ancienne combattante", qui veut rejouer la guerre, a commencé à s'épuiser. Ceux qui font aujourd'hui la France et l'Algérie de demain n'ont plus de responsabilité dans le drame franco-algérien, qui devient une simple page de leur histoire, « *loin du bruit et de la fureur longtemps entretenus par leurs aînés* »[4].

S

S.A.S. (Sections Administratives Spécialisées): Afin de trouver un équilibre entre les dispositions administratives visant au développement du territoire et de ses habitants, d'une part, et les directives militaires d'autre part, les SAS avaient pour but « *à la fois de lutter contre l'organisation politico-militaire du FLN et de prendre en charge les besoins d'une population le plus souvent sous-administrée* »[5]. Elles étaient généralement basées auprès des camps de regroupement dans lesquels on avait installé les populations évacuées des zones interdites. Mais les résultats de ces services furent très inégaux et, arrivant beaucoup trop tard, ne permirent pas de juguler l'insurrection, comme le Gouvernement français l'espérait. Là où l'action menée était la plus efficace et apportait du bien-être aux populations, les officiers y étaient très menacés par le FLN qui voyaient en eux des "rivaux". « *Entre 1956 et 1962, 73 officiers et 33 sous-officiers SAS sont tués, ainsi que 612 moghaznis* »[6] (supplétifs issus de la population algérienne en charge de la sécurité des SAS).

Second front: Selon Maître Jacques Vergès, avocat du FLN à l'époque, et interviewé pour les besoins d'un documentaire, « *c'est la première fois* […] *qu'on voit dans une guerre, un des pays mener une action dans le pays adverse, avec des immigrés. Ca, la résistance française*, ajoute-t-il, *n'a pas été capable de le faire avec les travailleurs forcés en Allemagne* »[7]. Dans le même film, pour Ali Haroun, ancien membre du FLN, les travailleurs algériens en France, bien qu'illettrés pour la plupart, « *avaient une formation politique que les masses algériennes campagnardes n'avaient pas*. […] *ils étaient ouvriers d'usines. Ils étaient confrontés aux problèmes syndicaux. Ils étaient confrontés aux grèves. Ils étaient confrontés aux revendications. Ils savaient quels étaient leurs droits. Donc, c'était un terreau intéressant* »[8].

Ce "terreau" se compose de 400 000 Français musulmans qui travaillent et vivent en France. Il servira à financer et appuyer des attentats dans toute la France, même s'ils se concentrent plus dans la région parisienne. Le 24 août 1958, à minuit, plusieurs opérations se déclenchent et durent un mois. C'est à partir de cet été 58 que l'on parle de l'ouverture d'un second front dans la guerre d'Algérie, celui de la métropole.

Le préfet de police de Paris, Maurice Papon, qui sera plus tard un des responsables majeurs de la "nuit noire" du 17 octobre 1961, organise une répression brutale. Selon Ali

[1] Ibid.
[2] Ibid, p. 5.
[3] Ibid.
[4] ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand. 1992, op.cit., p. 195.
[5] Ibid, p. 196
[6] BENSMAÏL Malek. 2010, op.cit.
[7] Ibid.
[8] Ibid.

Haroun, il aurait dit explicitement aux fonctionnaires de police : « *Vous pouvez faire ce que vous voulez avec les Algériens, vous serez toujours couverts* »[1]. Les actions menées par le FLN l'étaient plutôt en direction des *harki*, commandés par le Capitaine Montaner, qui semblaient les plus "actifs" : « *dès qu'ils se rendaient compte que quelqu'un était plus ou moins militant FLN ou responsable, ils le descendaient à la cave, il n'en ressortait pas vivant. Il était torturé pour lui retirer, arracher des infos* »[2].

De l'autre côté, les ordres du FLN étaient tout aussi clairs : « *Je dois dire*, explique toujours Ali Haroun, *que ordre était donné à nos militants de ne pas discuter avec le harki. Vous l'arrêtez, vous l'abattez comme il vous abat ! C'est tout !* »[3].

Pour Constantin Melnik, ancien conseiller de Michel Debré, en charge de la sécurité et de l'espionnage, « *c'était un peu une guerre civile* »[4]. Une guerre dite du "second front" qui fit 240 victimes de la Fédération de France du FLN dont 150 civils, 53 policiers, 24 supplétifs et 13 militaires. Mais aussi environ 400 militants ou sympathisants du FLN tués soit lors des attentats eux-mêmes, soit la nuit du 17 octobre 1961, soit encore par exécution (ils furent 25 à être guillotinés sur 43 condamnés à mort).

Sétif : Le 8 mai 1945, l'Algérie fête la fin de la guerre et accumule les rassemblements patriotiques entendus dans leur double sens. A Sétif, ville symbole du désir de libération et ville martyr, située à la frontière de la petite Kabylie et de la région des Monts du Hodna, on compte 10 à 15 000 manifestants. Un scout de 22 ans, Saal Bouzid, déploie un drapeau nationaliste. La police tente alors de s'en emparer, ainsi que de quelques pancartes. Là, quelqu'un tire, tuant Saal Bouzid. On suppose qu'il s'agit « *l'inspecteur de police Laffont* »[5]. La bagarre devient générale et un manifestant, Larbi Trinciti, s'écrie : "El Djihad !". La foule s'arme de sabres, poignards et autres bâtons et plusieurs Européens sont tués. L'émeute gagnera d'autres régions, dont la ville de Guelma, et une impitoyable répression commencera pour ne s'achever que le 20 juin. « *6000 (Raymond Aron) à 50 000 morts (la radio du Caire) selon les sources* [pour] *103 Européens* »[6]. On s'accorde désormais sur le chiffre de 15 000 décès chez les Algériens. Le général Duval, qui conduit militairement la répression, dira à l'époque : « *"Je vous ai donné la paix pour dix ans, mais ne vous faites pas trop d'illusion…"* »[7]. Il s'était seulement trompé d'un an !

Sonnette : Il s'agit du nom donné à une embuscade tendue par des sentinelles en position avancée à 100 ou 200 mètres d'un camp. Par extension, le mot désigne souvent la sentinelle elle-même.

Spahis : Les Spahis sont à l'origine des cavaliers indigènes employés lors de la conquête d'un territoire. En 1841, ils sont constitués en unités régulières. Des Spahis tunisiens et marocains apparaissent après la création des protectorats et participent au Débarquement de Normandie puis à la guerre d'Indochine. En Algérie, des unités de Spahis participent au conflit auprès de l'armée française.

T

Torture : Comme le disent Bernard Droz et Evelyne Lever, de la guerre d'Algérie, « *la mémoire collective a surtout retenu la torture* [car] *elle a représenté le point limite de la violence qu'une institution ait pu porter à un peuple* »[8]. Celle-ci fut même enseignée dans certaines écoles de formation de cadres et devait être « *propre, c'est-à-dire sans sadisme et*

[1] Ibid.
[2] BENSMAÏL Malek. 2010, op.cit.
[3] Ibid.
[4] Ibid.
[5] Ouvrage collectif. 2007, op.cit, p. 23.
[6] Ibid.
[7] Ibid.
[8] Bernard, LEVER Evelyne. 1982, op.cit., p.139.

sans laisser de traces visibles »[1]. Plusieurs rapports à ce sujet furent pourtant adressés aux gouvernements successifs de la IVème République : le rapport Wuillaume en 1955, le rapport Mairey en 1956, celui d'une commission parlementaire en mars 1957 et enfin celui d'une commission permanente de sauvegarde des droits et libertés individuels en septembre de la même année.

Si la torture est donc, semble-t-il, pratiquée dès le début de la guerre, les décrets du 12 avril 1956, qui ont suivi la loi sur les "pouvoirs spéciaux" ont « *tout autorisé et créé un climat pervers* »[2]. Certes, la torture n'a pas été un phénomène généralisé mais plutôt « *le fait d'individualités, voire d'organismes répressifs ou de renseignements* [mais qui ont agi] *dans le cadre des ordres donnés (et couverts) par les plus hautes autorités* »[3].

Après la loi sur les pouvoirs spéciaux, la Bataille d'Alger, déclenchée le 30 septembre 1956 par le FLN, marque une nouvelle étape dans l'emploi de la torture. Le Général Massu et sa 10ème Division Parachutiste, aidés d'unités territoriales composées de civils pieds-noirs, vont pratiquer des interrogatoires de masse et le recours à la torture leur apparaît alors comme inévitable. « *L'aumônier de le 10ème DP, le Père Delarue, donne par avance son absolution. Mieux vaut "faire souffrir passagèrement un bandit que de laisser massacrer des innocents"* »[4].

Claude Liauzu confirme que la torture a surtout commencé en 1957, lors de la Bataille d'Alger, et assure que « *malgré son caractère illégal, les hommes qui ont pratiqué la torture l'ont fait dans l'exercice de leur fonction* [ce qui éclaire] *le nombre infime de sanctions et de condamnations* »[5].

En outre, il y intègre les viols, que, selon lui, trois types de circonstances rendent possibles. Le viol « *peut émaner d'un militaire isolé, prenant le risque de quitter son cantonnement, et passible, ensuite, d'être traduit devant les tribunaux militaires. Mais le viol est plus souvent l'action d'un groupe de soldats abusant de leur position d'autorité et du fait qu'ils interviennent dans des villages souvent abandonnés par les hommes*. […]. *Enfin, le viol est une pratique de torture avérée, sur les hommes comme sur les femmes. Les organes génitaux sont en effet une cible privilégiée des tortionnaires, ajoutant l'humiliation à la souffrance physique* »[6]. Ces pratiques sont peut-être le pendant de ce que l'on a appelé les exactions du FLN, qui avaient aussi pour cible les parties génitales des soldats et qui ont parfois été brandies pour justifier la torture. Il n'en demeure pas moins que, quels que soient les conflits, et les peuples qui s'y opposent, les viols et autres agressions sexuelles sont souvent considérés comme des "prises de guerre".

Toussaint Rouge : Dans la nuit du 31 septembre au 1er novembre 1954, le FLN, organisation nouvellement créée, et qui finira par être le seul mouvement indépendantiste à la fin de la guerre (non sans luttes fratricides), déclenche de nombreux attentats dans tout l'Algérie.

Le dernier, effectué à 7 heures du matin en cette fin de nuit violente, a pris un caractère emblématique : à bord d'un autocar, intercepté par les rebelles, deux jeunes instituteurs, Guy et Jeanine Monnerot. « *Le fait que 2 des toutes premières victimes de la guerre d'Algérie aient été des instituteurs français (et pacifiques) est chargé d'une valeur lourdement symbolique* »[7]. Guy est tué, Jeanine blessée. Cet attentat, comme tant d'autres en cette même nuit, marque le début officiel de la guerre d'Algérie et donne son nom sanglant au déclenchement du conflit.

[1] Ibid. p.140.
[2] Ouvrage collectif. 2007. op.cit., p. 67.
[3] Ibid.
[4] Ibid. p. 214.
[5] LIAUZU Claude. 2007, op.cit., p. 341.
[6] Ibid.
[7] Ouvrage collectif, ibid, p. 139.

Traumatismes : Dans leur ouvrage *La Guerre sans nom,* écrit après un film regroupant une quarantaine de témoignages d'appelés, Patrick Rotman et Bertrand Tavernier déploraient l'absence de données officielles sur les troubles psychiques des soldats ayant effectué la guerre d'Algérie. Ils expliquaient (nous étions alors en 1992) que l'armée avait « *établi des critères draconiens pour reconnaître les maladies* »[1]. Dans le film, la voix-off énonçait ces mêmes interrogations : « *Combien sont-ils ceux qui souffrent jour et nuit depuis trente ans ?* […]. *La France est l'un des rares pays à refuser de donner des chiffres précis* »[2]. En outre, le délai de "présomption d'origine" n'était que de trente jours, ce qui se révélait, ajoutaient-ils, être un délai ridiculement court pour l'émergence des maladies psychiques. Se basant sur les études conduites aux Etats-Unis, montrant que près d'un *GI* sur deux avait éprouvé des troubles de ce type au retour du Vietnam, ils évaluaient alors « *à plusieurs milliers (1000 ? 5000 ? 10 000 ?) le nombre d'anciens d'Algérie atteints de troubles psychiatriques gr*aves »[3]. *gr*aves »[3].

Jean-Pierre Vittori, journaliste, a pour sa part effectué trois cents interviews d'appelés pour son ouvrage *Nous, les appelés d'Algérie*, paru en 1977 (le nous indique implicitement qu'il en était : il a effectivement effectué son service militaire dans la région de Blida). Il a cherché en vain à cette occasion des statistiques précises concernant les suicides : « *seul un chiffre de 1038 morts par maladies, noyades ou suicides, est généralement avancé (pour l'armée de terre)* »[4], disait-il à l'époque. Mais son enquête révélait en revanche, chez les enfants ou les fratries d'appelés interrogés, « *une grande méconnaissance de cette période* »[5], trahissant une transmission extrêmement difficile.

Quant à Daniel Zimmermann, c'est sa rencontre en 1987 avec le psychanalyste Bernard Sigg qui lui fait prendre conscience de l'absence d'études sur les séquelles psychologiques de la guerre d'Algérie. Lui qui avait écrit en 1961 un court texte qui fut immédiatement saisi se sentit investi à nouveau : « *je dus écrire sur ce que j'avais enfoui, ou pas osé dire trente ans auparavant* »[6] .

Il a fallu attendre 2003 pour qu'une société franco-algérienne de psychiatrie tienne son premier congrès et consacre ses travaux notamment aux traumatismes induits par la guerre. Avec cette reconnaissance implicite que les combattants des deux bords puissent éprouver les mêmes séquelles et en refusant donc cette fois la guerre des mémoires.

W

Wilaya: Ce mot signifie province en langue arabe. S'inspirant de l'administration coloniale, elle constitue la principale subdivision territoriale du FLN. Pour exemple, la quatrième *wilaya* est celle de l'Algérois. Plus surprenant, pour qui ne connaît pas avec précision le déroulement de la guerre d'Algérie, la *wilaya* de France, qui correspond à l'établissement d'un second front en métropole, est la *wilaya* 4.

Z

Zone interdite: En mars 1955, les premiers camps de regroupement des Musulmans sont autorisés dans l'Aurès, région traditionnellement plus politisée et donc plus activiste.

A partir de 1957, les stratèges militaires français décident d'étendre la décision prise pour les Monts de l'Aurès à tout le pays et donc « *de rassembler la population dans des lieux contrôlés par l'armée dont elle n'a pas le droit de sortir. Le reste du territoire est décrété zone interdite : toute personne s'y trouvant ne peut être que rebelle. Pour l'armée française,*

[1] ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand. 1992, op.cit., p. 301.
[2] ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand. 1991, op.cit.
[3] ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand. 1992, ibid, p.302.
[4] VITTORI Jean-Pierre. 1977, op.cit., p. 100.
[5] Ibid, p. 247
[6] ZIMMERMANN Daniel. Ed.2002, op.cit., p. 10.

l'avantage est double : les maquisards du FLN sont coupés de leur soutien logistique […] *et les personnes déplacées, soustraites à l'encadrement du FLN* »[1].

En 1960, un rapport de Michel Rocard évalue à près de deux millions le nombre d'Algériens dans les camps de regroupement, soit près du quart de la population du pays.

De cette zone interdite, Daniel Zimmermann dira à trois reprises dans son ouvrage, enrichi peu avant sa disparition, « *Personne n'a jamais pu quitter la zone interdite* »[2], témoignant ainsi du traumatisme à jamais ressassé.

[1] ROTMAN Patrick, TAVERNIER Bertrand, 1992, op.cit., p.241.
[2] ZIMMERMANN Daniel. Ed.2002, op.cit., p 103.

ANNEXE N° 2

Carte de l'Algérie entre 1954 et 1962


L'Algérie en 1954
Mer Méditerranée
ALGER
ORAN
CONSTANTINE
Bône
La Calle
Philippeville
Djidjelli
Bougie
Dellys
Tizi Ouzou
Bouzaréah
Sidi Ferruch
Cherchell
Zéralda
Regnaia
L'Arba
Palestro
Grande Kabylie
Petite Kabylie
El Milia
Guelma
Ghardimaou
Sakiet
Souk Ahras
Sedrata
Djemila
Sétif
Bordj Bou Arreridj
Bouira
Soummam
Blida
Miliana
Médéa
Ténès
Orléansville
Mostaganem
Arzew
Relizane
Mers el-Kébir
Massif de l'Ouarsenis
Monts du Titteri
Boghari
Mélouza
Monts du Hodna
M'Sila
St-Arnaud
Ain Beida
Tébessa
Batna
Timgad
Arris
Massif de l'Aurès
Monts des Nemenchas
Chott El Hodna
Bou Saada
Barika
Biskra
Oued Djeddi
Zab
Négrine
Djebel Onk
Chott Melrhir
Ouled Djellal
Monts du
Djelfa
Monts des Ouled Naïl
HAUTS PLATEAUX
ATLAS TELLIEN
Beni Saf
Nemours
Ain Temouchent
Sidi Bel Abbès
Mascara
Tiaret
Frenda
Saïda
Tlemcen
Chott Ech Chergui
Aflou
Laghouat
Bouktoub
Géryville
Méchéria
Djebel Amour
ATLAS SAHARIEN
Touggourt
TUNISIE
Hassi Rmel
Ghardaïa
Ain-Sefra
Monts des Ksour
MAROC
Figuig
Grand erg occidental
Ouargla
Hassi-Messaoud
N
0
50
100 km

ANNEXE N° 3

Manuscrit de Philippe
(extraits)

« Il Ritmo

Errances et Méditerranée

Preludio

Les lignes qui suivent ne peuvent constituer des “Mémoires”. Sans doute se rapprochent-elles, au moins dans leur partie algérienne, d’une notion de “Journal intime” où est condensée une souffrance, un repli, plutôt qu’une ouverture optimiste et glorieuse sur le monde.

J’aurais aimé savoir manier la plume avec plus d’élégance que je n’en ai et avoir le droit de soutenir que j’ai des convictions parallèles à celles du journaliste-académicien Jean-Marie Rouard [*Adieu à la France qui s’en va*] quand il parle de ce qui constitue la chair de la nation France : c’est pour une bonne part dans ce cadre que j’ai eu envie d’évoquer les tristes responsabilités que, soldat français, j’ai endossées à l’occasion d’un de ces innombrables conflits qui ont endeuillé le bassin méditerranéen, à savoir la guerre d’Algérie. En témoignant à ce sujet je me voudrais modeste mais sincère, et plus constructif que négatif, même au travers des pages tragiques qui constituent le tronc de ce qui suit.

Ces pages m’ont conduit à quelques introspections et à l’expression de convictions et de doutes, d’enthousiasmes et de regrets, dont on voudra bien m’excuser.

Il existe différentes façons de franchir l’horizon qui nous cerne. La mienne, essayer de relater et réfléchir par l’écrit, n’est guère méritoire : une force est là qui vous pousse à découvrir, à vous découvrir vous-même.

Sans l’avidité de découvrir et de sortir de l’habitude, il n’est pas d’investissement personnel qui vaille. Et sans cet investissement il n’est pas d’utilité à notre passage sur la terre, nous sommes des improductifs. La curiosité est un moteur essentiel qui nous fait progresser vers notre propre individualité, vers l’Autre, vers l’Amour. Socrate savait cela bien avant nous qui pronostiquait -de façon optimiste- que l’accès à la connaissance du Bien ôte tout désir de commettre le Mal.

Sujet central de ce travail la guerre est une atrocité que, dans la réalité, je n’ai vécue que sommairement. Mais, aussi épouvantable qu’en soit l’aveu, j’ai été curieux de me retrouver au sein du conflit : ne convenait-il pas d’assumer une certaine avidité d’exister dans les différents aspects de la vie même les plus ignobles ? En tirer une chronique et synthétiser les émotions qui ont été non seulement les miennes mais souvent celles de toute une génération qui a vécu l’Histoire tandis qu’elle se déroulait devant elle, c’est le projet que je m’étais fixé ici.

Conjuguer alors l’ensemble des contradictions intérieures auxquelles je me suis senti confronté n’a pas été la moindre des difficultés à surmonter mais ces contradictions constituant l’ordinaire de l’esprit humain, je me suis senti autorisé à poursuivre mon exploration jusqu’à son terme : le projet initial a évolué et s’est mué en une image de l’existence coloriée alternativement de la joie de la survie et des obscénités côtoyées.

Je souhaite que la lecture de ces lignes soit finalement apaisante et qu’elle transmette les signes d’une aspiration au bonheur. […]

Les étreintes nocturnes de la Méditerranée, furent elles, par contre, assez brutales car la mer était dure. Elles ne pouvaient pas, heureusement, avoir raison de la vitalité d’un chargement de gars de vingt ans qui partaient pour la guerre et qui étaient confinés dans des cales puantes où avaient séjourné précédemment des troupeaux de moutons …

L’obscurité étant survenue, les plus chanceux -j’en étais- aperçurent à tribord les lumières semées sur les îles Baléares et les palpitations des phares de l’archipel, comme un au revoir à tout ce qui avait été notre jeunesse insouciante. Dans les cales les vomissures se mêlaient au fumier : troupes ou troupeaux même combat ! […]

Con fuoco

El Jazaïr

Alger 6 heures du matin : il fallait retarder les montres d'une heure car on changeait de fuseau horaire.

"*El Jazaïr"*, le mythe effleuré dans un tas de récits de jeunesse !

Un mien cousin plus âgé d'une dizaine d'années avait séjourné là en 1942, je ne sais plus trop à quel titre mais cela était lié à la période de l'occupation du sol de la Métropole par l'armée allemande. Jacques […] avait ramené de sa villégiature quelques images féeriques qui avaient peuplé mon imaginaire. A dire vrai il avait également ramené une sainte horreur des tomates qui, à l'en croire, avaient, dans son exil, constitué sa seule et unique alimentation…

Dans la Collection Verte qui avait longtemps été mon fond livresque essentiel, j'avais été frappé par Jules Verne et son "Mathias Sandorf" évoquant la pointe Pescade et le cap Matifou qui encadraient une rade aussi réputée que celle de Naples.

Et puis, oui, cette légende liée à notre Histoire de France, le comte de Joinville, le maréchal Bugeaud et sa casquette, les exploits du Duc d'Aumale, la prise de la smalah d'Abd-el-Kader telle que vue par Horace Vernet, la bataille d'Isly figurée sur les images d'Epinal de ma petite enfance, les Alsaciens fuyant leur région après la guerre de 1870 et venant s'installer dans ces départements français d'Algérie.

Les refrains d'Ouvrard et des comiques troupiers rebondissaient, têtus, après la fin de la seconde guerre, dont un que je chantonnais couramment :

L'Algérie elle est magnifique
Et son surnom est mérité.
J'étais dedans les espahisses
Que j'étais beau je me revois
Sous les palmiers des oasis
Quand nous chantions à pleine voix…

Si je ne savais pas distinguer un Beaujolais d'un Sidi-Brahim, j'avais par contre étudié, en géographie économique, les transits des pinardiers quittant les rives sud de la Méditerranée pour gagner les quais de Sète aux fins de coupage de leur contenu avec les productions languedociennes. De même que je me souvenais parfaitement du soin que j'avais apporté à l'école primaire à tracer sur mon cahier les arcs souples coloriés de marron marquant l'atlas saharien et l'atlas tellien séparés par une région de hauts-plateaux.

Il n'y avait guère que les sous-verres garnis de photos noir et blanc dont était tapissées les cloisons des salles de classe de mon pensionnat qui n'avaient pas participé à cet élan vers l'Afrique du nord : je les ai connus parlant de Rome et d'Athènes, de Chartres et de Vézelay ; curieusement il n'y était pas question d'Algérie…

Le rivage venait à notre rencontre, lentement, irrésistiblement. Alger d'un novembre frais s'étalait devant nous inondée d'une lumière tamisée d'autant plus apaisante que notre traversée avait connu une mer houleuse dans le Golfe du Lion. Elle était lascivement couchée en hémicycle et, accoudés au bastingage, nous nous emplissions les yeux de la courbure de ses hanches tandis que le bateau glissait sur son erre.

Camus l'avait plutôt contemplée comme un théâtre à l'antique s'offrant au large et "qui s'ouvre dans le ciel comme une bouche ou une blessure … ". [*Carnets*]

"Je ne me lasserai jamais de la beauté de cette ville" disait volontiers le Pied-noir. Et nous-mêmes, quelques centaines de militaires qui allions poser le pied sur un autre continent, nous étions captivés par cette beauté. Nous tentions de nous emplir du spectacle inouï : "la cascade éblouissante de la Casbah au-dessus de la mer, les collines et le ciel, la baie aux bras tendus, les maisons parmi les arbres et l'odeur proche des quais."

Napoléon III avait voulu qu'elle soit la seconde ville de France. Elle en avait même été un instant la première durant l'épisode de la France Libre encore présent à nos esprits.

Je ne parvenais pas à m'extraire de la fascination qu'elle exerçait et je sentais des volutes d'émotion croissante qui s'alimentaient des reflets lumineux dans l'eau et, plus loin, aux

vitres des façades. On en oubliait le tumulte ambiant et le tintamarre dans les entreponts alors que nous allions nous amarrer. Telle était l'émotion qui montait en moi que j'aurais aimé que s'élève en toile de fond les accents de Peer Gynt, "Le Matin", que l'on écoutait avec ferveur chez mes parents. Une musique romantique, à la hauteur du rêve identifié, sans grandiloquence inutile mais néanmoins solennelle. Il y a ainsi des moments de la vie où l'on demeure sans phrase devant un tableau dont l'harmonie est insurpassable. J'aurais pu défaillir.

Mais d'un homme en position de guerrier, on attend un minimum de virilité : a t-il le droit de laisser parler des sentiments aussi fous ? Il doit se secouer. Débarqué dans son accoutrement kaki et nanti de son encombrant barda, blême encore de la traversée, il pouvait au moins profiter de ces interminables heures d'attente propres à la soldatesque pour fouiller du regard les rues de la cité et la longue suite d'arcades d'une façade maritime qui s'illuminait peu à peu. L'Amirauté, la Mosquée de la Pêcherie et la statue du duc d'Orléans, la Chambre de Commerce, la Préfecture et les jardins du square Laferrière.

Des trolleybus circulant comme ils le faisaient dans n'importe quelle ville de la métropole. Des passants en costume européen, affairés. D'autres en djellaba, plus sereins. De temps à autre une femme portant un haïk éclatant de blancheur. Une animation urbaine somme toute normale mais relevant d'un autre univers que celui auquel nous étions accoutumés.

De Camus toujours : "Ce qu'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer au tournant de chaque rue, un certain poids de soleil, la beauté de la race. Et comme toujours, dans cette impudeur et cette offrande, se retrouve un parfum plus secret." [*Noces*]

Nous avions beau être extérieurs à ce parfum, à cette communion d'une ville et de son port avec leurs familiers, le soleil avait beau se faire discret, la sensualité trouble et ostensible de cette ville ouverte, offerte, transpirait jusqu'à nous.

Andante con moto

En route vers l'est Constantinois

Le III/4ème R.I.C. en entier était grimpé en fin de soirée dans des wagons de marchandises -on peut préférer l'expression wagons à bestiaux- dans lesquels, raffinement inespéré, la paille fraîche qui nous servirait de litière était prête. En définitive le fantassin y serait beaucoup plus moelleusement installé qu'il ne pouvait l'être dans les vieilles voitures des Chemins de fer français dont nous avions apprécié les contestables attraits antérieurement.

Nous prenions la direction de l'est et nous allions pouvoir ainsi poursuivre la leçon de géographie du cours élémentaire de la primaire : " L'Algérie comprend les départements français d'Alger, d'Oran et de Constantine". Notre ministre de l'Intérieur, Mitterrand, venait d'ailleurs de mettre à jour les manuels scolaires en déclarant : "La République réunit la métropole, l'Algérie et les départements et territoires d'Outre-mer, elle est une et indivisible … Il faut que ces trois départements, il faut que cette belle province, retrouve son unité qu'on a voulu menacer. " [Déclaration du 10 octobre 1954]

Aux premières lueurs du jour suivant nous nous trouvions en plein milieu des hauts-plateaux, à Bordj-bou-Arréridj. Les portes des wagons étaient grandes ouvertes bien avant que nous ne traversions les immenses étendues emblavées autour de Sétif et de ses silos.

Comment et pourquoi ne nous avait-on jamais enseigné que c'était là qu'en 1945 s'était cristallisé le mouvement national algérien ? Comment et pourquoi ne nous avait-on jamais rappelé qu'à cette date déjà la rébellion avait fait cent trois morts du côté européen pour quelque dix ou vingt fois autant chez les autochtones -les chiffres seront toujours contestés et contestables- lors de la répression ? Pourquoi, et alors que nous reprenions le combat de 1830 contre ces multiples guérillas, pourquoi cette volonté d'occulter l'Histoire, de masquer ce fossé qui, insidieusement, s'était creusé entre une communauté européenne sous obédience ultra et une communauté arabisante réclamant les droits que lui conférait l'appartenance à une organisation préfectorale ? Nous arrivions dans ce pays prétendument terre française, nous y arrivions pour y défendre une idée et, à aucun moment la hiérarchie n'avait éprouvé le besoin de nous préciser les motivations qui devaient être les nôtres. Le fantassin n'était-il pas jugé

digne d'une instruction politique minimale ?

Le seul "manuel" qui m'accompagnait depuis Rivesaltes était ce carnet quadrillé que j'ai conservé qui, notamment, recensait quarante-huit sous-officiers et hommes de la 1ère section 3ème Compagnie, une Section dont on m'avait bombardé "adjoint au chef" et des hommes que l'on cataloguait tantôt " brancardier " tel Pierre, ou bien encore "chef de pièce" (pour l'un des fusils-mitrailleurs) tel Louis ou "chargeur" comme Bruno, si ce n'est "pourvoyeurs" comme Guy ou Georges. Emile -celui qui, à Rivesaltes, disputait avec moi les sprints- figurait, lui, dans "la voltige". Notre Officier était le Lieutenant L. ; il était affligé de cinq sous-officiers -un d'active (il ne nous avait pas encore rejoints) et quatre appelés maintenus dont j'étais- ainsi que de huit caporaux et caporaux-chefs.

Cette organisation était bien jolie et utile mais, dans les pages quadrillées de mon carnet rien ne figurait qui puisse nous éclairer sur le Code de l'Indigénat, ni sur les conditions dans lesquelles on avait implanté des colons dans ce pays, ni sur ce qu'était l'Etoile nord-africaine de Messali Hadj. Rien sur les différentes révoltes qui avaient scandé le passé de l'Algérie depuis la conquête : 1871 la Kabylie, 1916 l'Aurès, 1945 l'est et le nord-Constantinois. Rien. On aurait pourtant pu aller un peu plus loin dans cette Armée française qui venait de connaître la catéchèse inculquée aux combattants viets d'Indochine : celle-ci, excessive jusqu'au fanatisme, avait eu au moins le mérite d'envoyer au feu des combattants qui savaient pourquoi ils luttaient !

Aucun rappel des recommandations effectuées au siècle précédent par Alexis de Tocqueville, politicien éclairé s'il en fût, à propos de la colonisation algérienne : "Nous avons besoin en Afrique autant qu'en France, et plus qu'en France, des garanties essentielles à l'homme qui vit en société ; il n'y a pas de pays où il soit plus nécessaire de fonder la liberté individuelle, le respect de la propriété, la garantie de tous les droits que dans une colonie." [Seconde lettre sur l'Algérie]. Rien, "*macache.*"

Il faudra que ce soit le Parti Communiste qui, parmi les toutes premières voix lucides, fasse bientôt entendre la sienne pour faire un point objectif sur le conflit en cours : "On a pris l'habitude de penser que l'Algérie n'était pas une colonie comme les autres. D'où vient cette habitude ? De la proximité du territoire algérien, des idées bien rondes et bien faciles que nous apprenons à l'école ? Ou bien vient-elle du fait que tant d'européens ont fait souche en ce pays au climat agréable, que l'Algérie, découpée en départements, dépend du ministère de l'Intérieur ? Le doute embrouille notre jugement lorsqu'il s'agit de l'Algérie." [Tiré d'un opuscule probablement édité clandestinement vers 1956 par le Parti]

… Notre train s'enfonçait plus avant dans le pays et traversait des gares dont les dénominations alternaient les sonorités maghrébines et celles, françaises, avec lesquelles nous étions davantage familiarisés : Aïn-Lehma ou El-Guerrah, quand ce n'était pas Saint Arnaud, Saint Donat ou Chateaudun.

Entre la base aérienne de Telergma et Le Khroub, avant Constantine, une partie de la route longeait la voie ferrée. Elle drainait de nombreuses voitures de pieds-noirs retour d'un meeting aérien. Les autos s'arrêtaient au bord de la route et leurs occupants, les enfants, les jeunes filles, les familles, nous ovationnaient : nous étions les sauveurs qui arrivaient pour mater la rébellion, presque des libérateurs. Nous réalisions soudain combien ces gens comptaient sur nous. Nous répondions par de grands gestes mais nos cœurs demeuraient silencieux devant une responsabilité que nous n'avions guère évaluée jusqu'alors : nous venions là pour protéger. Le soleil déclinait et le charme opérait, nous avions envie d'aimer ce pays où toute une population d'origine musulmane ou européenne s'offusquait des manifestations des rappelés en France car avait elle-même donné beaucoup de ses fils quand il s'était agi de libérer la métropole. […]

Enfin, le 8 au milieu de la nuit nous étions formés en une longue colonne de véhicules précédée de blindés légers sur cette route qui serpentait durant une centaine de kilomètres au pied des falaises de Grarem, au nord-est de Constantine. Trois jours plus tôt une rame de cinquante-huit camions était précisément rentrée à vide d'El Milia en vue de l'opération à

laquelle nous étions intégrés aujourd'hui, l'opération "Eventail" qui allait s'étaler du 7 au 16 décembre.

Les années passent mais l'impression subsiste de ce que ressent le militaire tout-venant dans le cadre d'une opération d'envergure semblable.

Le sentiment d'une expérience de grand style : le déploiement énorme et coordonné de fantassins autoportés, de cuirassiers, d'artilleurs, etc. Ce qui rappelait, en plus voyant, les Grands Jeux de mon adolescence et de mon état de pensionnaire…

Le sentiment de fierté : chacun d'entre nous constituait l'un des milliers de rouages du rouleau compresseur et de la puissante machine de guerre qui allait, grâce aux armes, conquérir la paix.

Et puis la certitude de vaincre. N'avions-nous pas toutes les raisons d'être rassurés alors que nous venions de traverser la moitié du pays sans avoir constaté le moindre soupçon d'insécurité, ceci alors que nous avions pu lire dans les journaux français l'aveu d'embuscades meurtrières dispersées sur ce territoire. Une telle abondance de moyens mis en œuvre était très rassurante, même si elle confirmait amplement que le conflit entamé depuis un an n'avait rien d'une guerre en dentelles !

De l'existence militaire que j'avais connue jusqu'alors je n'avais vécu qu'une fois des "grandes manœuvres militaires". C'était à Mada. La vie se déroulait quiètement dans ce bled du Mandalahy où j'instruisais les créoles réunionnais. Le Capitaine du poste qui était à l'effectif d'une Compagnie, était un brave type, un de ces *blédars* au foie définitivement gâté par les excès alcoolisés, qu'on pouvait trouver dans la Colo. Il avait définitivement laissé le soin d'administrer le camp à l'Adjudant de quartier. "*Mamy ny aina*" répétaient les habitants du pays Betsileo, autrement dit "la vie est douce" : on ne pouvait guère imaginer formule plus heureuse et plus séduisante pour les soldats européens qui l'avaient vite adoptée !

Des manœuvres ayant été décidées par le Général commandant Madagascar, des unités étaient accourues des quatre coins de la grande île. Notre compagnie s'était enterrée dans une position en haut d'une colline où, épris de plein air, nous dégustions avec appétit les "rations de combat" prévues par les soins de l'Intendance : les boites en tôle sertie contenaient un tas de friandises qui nous changeaient passablement des sempiternelles portions de riz ; on y trouvait même des cigarettes ! A un moment donné -ce devait être celui, décisif, de la partie engagée entre les Bleus et les Rouges- notre cher capitaine, tenu d'assumer les trois barrettes dorées de son épaule, nous avait tiré de la sieste. Il avait commandé d'ajuster nos baïonnettes sur les canons des fusils, le clairon avait sonné la charge et nous avions, magnifiques, déployés en ligne, jailli de nos trous en hurlant et en fonçant vers la tranchée adverse.

Cette opération-pour-du-beurre s'appelait "Uranus". J'ai appris depuis qu'Uranus symbolisait l'infini, probablement cet infini éternel que nous aurions atteint si "l'ennemi" avait connu l'existence et l'usage de la mitrailleuse ! Ce n'était heureusement pas le cas, nous ne fûmes pas fauchés par le tir virtuel des Rouges et notre capitaine fut chaudement félicité car, son initiative courageuse et notre mordant à dévaler la pente avait permis la victoire du parti bleu ! Il avait tout lieu d'être fier de nous le brave capitaine !

… Ici, sur la route qui menait à El Milia, le scénario n'avait plus rien de ludique. Oubliées les manœuvres assimilables aux jeux de mes années de jeunesse, le contexte était bien celui de la guerre. Avec un relent de fête, avec des rites qui allaient nous transmuter en combattants même si l'entrée en matière manquait de panache, de fanfares et d'oriflammes, ces hochets qui de tous temps ont servi à exalter les ardeurs belliqueuses du soldat. Je me souvenais trop bien de "Gungua Din", le film que nous avait projeté J.C. Dassonville lorsque j'étais en sixième, les fiers officiers Sikhs enturbannés et les joueurs de cornemuse écossais gravissant la passe de Peshawar !

Certes "Eventail" manquait de décorum, de superbe, de musique triomphale et de costumes chamarrés, mais le rituel était quand même là : il nous invitait à revêtir immédiatement un masque, un masque de détermination agressive car nous étions partis pour affronter sans grimace la peur, les larmes, la fatigue et la souffrance. La mort aussi. Le déguisement voilerait l'émotion intérieure. C'est dans le convoi que nous revêtions notre costume de scène : nous

n'étions jusqu'alors que des "hommes du contingent", des "maintenus", nous devenions des hommes de guerre.

La rupture avec le train-train de la vie de garnison était définitive, la cérémonie nous intronisait aventuriers, nous entrions dans l'arène et, tous les ingrédients étant réunis, nous allions, avec l'opération "Eventail" faire connaître aux tenants du Mal ce qu'était le Bien.

Lorsque, adolescent, je me rendais à la Foire de la Saint Jean avec ma cousine j'avais fréquenté le Palais des Glaces où l'on se retrouvait monstrueusement grossi ou étiré : l'état de guerre recréait ces miroirs déformants et les trouffions rigolards se muaient déjà en clowns habités d'illusions vaines et empuantis de remugles haineux.

Simultanément la cérémonie nous initiait à cette convivialité des combattants appartenant au même camp, celle qui se transfusait entre les huit cents va-t-en-guerre du Bataillon blottis les uns contre les autres à l'arrière des camions. Au milieu d'eux, Bigeard, promu récemment Lieutenant-Colonel à la tête du Secteur, celui dont la réputation nous était parvenue du Tonkin jusqu'en France, celui qui avait toujours su ménager le sang de ses hommes et qui, quelques mois avant Dien-Bien-Phu, avait réussi la remarquable "retraite des mille" sur Na San. Il était notre patron, il était responsable de l'opération en cours. Quelques miettes de sa gloire allaient forcément retomber sur nos têtes. En tous cas nous en étions persuadés ! […]

Forte

50 ans sans guerre

Au débarcadère marseillais, quand j'étais descendu du "Leconte de Lisle" en juillet, ma famille avait dû me donner un grand coup de main pour charger valises et sacs dans la voiture. Le plus encombrant des souvenirs tropicaux que je ramenais était une magnifique sagaie d'origine Antandroy, métallique de la pointe jusqu'à l'empennage. Je continue à me demander s'il n'est pas symbolique que cette arme, violemment agressive dans sa nudité, soit le seul souvenir madécasse qui, un jour objet d'une convoitise quelconque, ait disparu de ma maison…

Il n'est pas certain que nos enfants et petits-enfants l'ait véritablement réalisé : la cadence celle des guerres systématiques, celle du sang-impur-abreuvant-nos-sillons, s'est enfin ralentie. Au moins sur notre sol.

Depuis ces chers Gaulois nos ancêtres, les anciens s'étaient habitués à ces invasions régulières, normandes, wisigothes, prussiennes ou anglaises. A chaque nouvelle marée l'ennemi se payait sur la bête. Les femmes savaient qu'elles seraient violées et que leurs petits seraient massacrés. Avant de franchir la frontière l'envahisseur fourrait toujours dans son havresac des besoins de vengeance récurrents assaisonnés de sauvagerie.

Un peu plus tard il y avait un reflux et les envahis franchissaient la frontière pour rendre la pareille à ceux d'en face. On prenait garde à ne pas effacer les atrocités de l'épisode précédent de façon à entretenir la rancune. Et comme l'effroyable en la matière ne connaît guère de limites, au fil des siècles et des guerres successives on s'efforçait à chaque fois de faire mieux. Et surtout pis.

Entre deux saccages par les armées dites régulières, les bandes de détrousseurs ravageaient la campagne afin d'y entretenir la misère. Jacques Callot, le lorrain, a dépeint leur cruauté aussi bien que le feraient nos supports médiatiques contemporains.

Dans cette perpétuation séculaire et millénaire de péripéties sanglantes nos familles ont rarement connu une aussi longue période que celle actuelle sans guerre sur notre sol : ça fait bientôt soixante ans que ça dure ! La précédente pause remarquable -entre le Congrès de Vienne et la Dépêche d'Ems- avait été plus courte puisque n'ayant duré que cinquante-cinq ans. Nous connaissons aujourd'hui un entracte de plus d'un demi-siècle dans ce cortège régulier de misères, de cruautés, de lâchetés, de restrictions libertaires, de pénuries, d'humiliations, de rancœurs perpétuant l'intolérance, dans ce cortège qui a fabriqué l'Histoire de France, cette Histoire qui fait les délices de nos chères petites têtes blondes et permet

d'asseoir chez eux les définitions de victoire et défaite, de gloire et d'honneur, d'héroïsme et de traîtrise…

D'avoir connu ces horreurs que sont les champs de ruine et les martèlements des bottes du vainqueur et le frémissement des pavés au passage des blindés et le soldat face contre terre les bras en croix, on se dit que le monde présent n'a pas suffisamment réalisé le "plus jamais ça" et ne relativise pas suffisamment les vicissitudes mineures de notre quotidien. Il convient de ne pas oublier notre chance : nous ne portons plus le deuil du père et du mari, du fils et du frère "disparus au champ d'honneur" ; les femmes ne connaissent plus, ajoutée à leur douleur de mère et d'épouse, la souillure qu'elles traînaient le reste de leur existence ; les tristes catégories qu'étaient les orphelins "Pupilles de la nation" ou" les enfants de la honte" ne sont plus.

"Si l'on tente de comparer honnêtement l'état de l'humanité telle qu'elle était […] avec ce que nous connaissons aujourd'hui, il faut un aveuglement certain pour ne pas constater de prodigieux progrès matériels et intellectuels […]. Si notre époque a besoin d'optimisme, qu'elle se penche un peu sur la barbarie et la sauvagerie des siècles précédents et qu'elle mesure les progrès effectués autant que le travail qui lui reste à faire." [Michel Malherbe, *Les religions de l'humanité*]

La haine s'assagirait-elle ? Au moins celle de l'ennemi héréditaire ?

La guerre, ses déchaînements, sa folie meurtrière, son besoin de vengeance sans cesse répercutée. Il aura fallu que s'écoulent un certain nombre d'années avant que le politique n'admette l'expression "guerre d'Algérie" pour le sursaut d'un peuple asservi : les gouvernements successifs voulaient minimiser le conflit jusque dans sa dénomination ! Les fils de ceux qui ont vécu ces malheureux événements culpabiliseront notre génération et parleront de "la sale guerre". Mais une guerre a-t-elle jamais été "propre" et existe-t-il, en dépit de conventions de Genève, une règle du jeu de la tuerie organisée ? Les bombes au phosphore ou au napalm que l'aviateur larguait du bout du doigt sur la population de Dresde ou sur les combattants du Viet-Minh, évacuaient-elles plus proprement le sadisme du combattant et de ses chefs que ne le fit l'infanterie soviétique déferlant sur l'Allemagne en violant et dévastant comme aux meilleurs temps des saccages français dans les couvents espagnols ?

Les enseignants militaires que nous avions eus à Mada nous avaient parlé de ces conventions de la S.D.N. [Société Des Nations] interdisant l'usage des balles doum-doum, projectiles dont la balle culbute sur elle-même dans sa trajectoire et cause chez la victime des déchirures affreuses. Cette interdiction est, stricto sensu, une convention humanitaire donc recommandable. Mais la violence permanente que requiert la guerre accepte-t-elle des règles ?

Le fantassin recruté pour tuer, taille en croix la balle destinée à celui d'en face afin qu'elle tue plus sûrement et plus horriblement. Le major à l'armement conscient que la victoire dépend de son professionnalisme, invente des gaz qui élimineront monstrueusement un plus grand nombre d'adversaires. Le dictateur qui prône la revanche pour son peuple, rameute le patriotisme et ne se pose pas trop de questions au regard de l'usage d'armes fussent-elles atomiques.

C'est bien la guerre elle-même qu'il s'agit d'éradiquer et non la manière dont elle est pratiquée : quelque cause qu'elle prétende défendre, la guerre reste l'expression d'une démence. Même quand elle prétend défendre l'établissement de la paix, elle parvient à salir la mémoire de l'humanité. Accepter le déclenchement d'un conflit c'est ouvrir une boîte de Pandore infernale. "La guerre est un mal absolu. Il n'y a pas de guerre joyeuse ou de guerre triste, de belle guerre ou de sale guerre. La guerre c'est la souffrance, les visages brûlés, les yeux agrandis par la fièvre, la pluie, la boue, les excréments, les ordures, les rats qui courent sur les corps, les blessures monstrueuses, les femmes et les enfants transformés en charogne. La guerre humilie, déshonore, dégrade. C'est l'horreur du monde rassemblée dans un paroxysme de crasse, de sang, de larmes, de sueur et d'urine. Mais l'homme avance par crises successives. Il est un moment où il devient inévitable d'abolir la guerre par la guerre, où la violence doit répondre à la violence." [*Les champs de braise*, Hélie de Saint-Marc]

Exterminer sous prétexte de purification : le soldat, qu'il soit révolutionnaire ou mercenaire, n'est que le porteur d'un ordre impérieux qui rend possible les actes les plus insoutenables, il n'y a plus de frein à l'hystérie collective une fois qu'elle est déclenchée. Quant à "humaniser la guerre" en édictant des règles de ce qui apparaîtra alors comme un jeu, on mesure vite le dérisoire de l'objectif.

Relayée par l'information journalistique la notion de *casus belli* cherche désormais des fondements plus sérieux que par le passé : face aux monstrueux engins de destruction inventés par les hommes, les puissants de la planète hésitent quelque peu à déclencher le feu de Prométhée, y compris quand il s'agit de contrer la psychopathie d'un tyran. L'axiome " Si tu veux la paix prépare la guerre" demeure d'actualité mais ne se serait-il pas mué en un espoir plus fondamental : "Si tu veux la paix, prépare la paix".

… Une soixantaine d'années sans combats dans nos villes et nos villages si fréquemment martyrisés ! Nous nous sommes "contentés" de porter la guerre hors de chez nous, en territoire algérien ou tunisien ou indochinois ; on appelait ça hypocritement "opérations de police", "maintien de l'ordre", "quadrillages", "pacification" et j'ai fait partie de ces troupes de maintien de l'ordre : les Lois de la République ont fait de notre génération une génération de délinquants.

Bien sûr le problème de la violence ne peut se réduire à la seule question des mots ; on peut quand même se réjouir de ce que les termes colonie, empire colonial, indigène, propagés avec condescendance par des générations entières de négociants et de marins, de soldats et de missionnaires, de politiques et de littérateurs, tous exportateurs de notre "culture civilisatrice" à base de conquête armée, aient disparu du vocabulaire usuel.

Ne serait-il pas envisageable désormais de graver "L'amour mais pas la guerre" ? Dans le granit de nos Monuments aux Morts. Et en lettres d'or.

Sous des formes pernicieuses la guerre existe malheureusement toujours. Et l'on peut s'effarer de la violence en boucle dont sont actuellement victimes nos enfants. Au prétexte de préserver leur liberté on leur demande d'être adultes bien avant l'heure. Soumis à une violence économique dès leur plus jeune âge, soumis à un viol médiatique de tous les instants, soumis à une percussion phonique confondante, soumis à des choix familiaux ou scolaires qu'ils n'ont pas l'âge d'assumer, quels sont leurs droits réels sinon celui d'imiter leurs parents plongés eux-mêmes dans une vie stressante permanente ?

Notre monde a ôté à l'enfant un carcan d'éducation trop rigide et insuffisamment ouvert sur la vie mais elle ne lui a proposé, en dehors de Superman, aucun véritable modèle pédagogique et moral. Et surtout, au prétexte de laisser l'enfant s'épanouir, l'adulte ne se donne pas la peine de protéger sérieusement sa progéniture. Le jardinier, d'autorité, abrite la jeune plante sous la cloche de verre ; ainsi ne sera-t-elle pas affectée par le vent trop brutal où les déprédations de la limace ; ainsi ne sera-t-elle pas étouffée par les mauvaises herbes et restera-t-elle inondée de lumière. Le bouclier protecteur sera ôté dès que la plante aura développé suffisamment de rameaux. Mais combien d'enfants aujourd'hui sont-ils mal grandis parce que ceux qui prétendent les aimer ne sont pétris que d'un amour à courte vue qui ne fait aucun effort pour les tutoriser et étouffer les germes de méchanceté sous-jacents qui menacent ?

L'enfant-roi s'est mué en enfant-dieu mais il est en réalité une victime de la technologie qui cherchera à se venger d'un environnement social où la brutalité se cache sous des habits trompeurs. Les heures de férocité impitoyable ingurgitées par nos enfants dans tant de supports médiatiques sous couvert de marketing bien compris, ne vont pas dans le sens de la paix.

Simultanément, si on parle moins de "vraie guerre" ou si on parvient à en limiter l'extension, il semble cependant que l'extermination de toute vie terrestre sur cette planète soit bel et bien programmée : à l'heure où les espèces commencent à disparaître à vitesse exponentielle, l'avenir de la terre appartient au passé.

La guerre ne se décline plus maintenant à Valmy ou dans les tranchées, la volonté de détruire de notre société occidentale est omniprésente. Elle est un danger qui donne le tournis

pour les générations montantes car l'individu ne se pose pas les vraies questions : elles dérangeraient trop sa recherche de confort à n'importe quel prix.

… Il est bien que cette sagaie malgache, cette arme de guerre m'ait été volée.

Maestoso

Opération Eventail

C'est toujours l'agenda qui témoigne spontanément :

8 décembre. L'interminable serpent du convoi sur la route. Des tunnels. Nous roulons toute la nuit et nous arrêtons à l'aube à 9 km nord El Milia. Auto-mitrailleuses et chars. Installation à proximité d'un carrefour. Reconnaissance sur un piton au sud. Bivouac. Service de quart de 8h 1/2 à 11 h.

Le cliquetis des chenilles s'était tu : les tanks et les E.B.R. Panhard s'étaient positionnés à quelques dizaines de mètres devant nous qui étions encore dans les camions G.M.C. ; ils lâchaient des salves à intervalles calculés. Ce *baroud* n'était-il qu'un tir d'intimidation ou comportait-il des objectifs ciblés ? Nous ne voyions guère les coups portés et je pensais à ces campagnes napoléoniennes où l'Empereur, avec sa longue vue, n'embrassait depuis le haut de la colline qu'une partie du champ de bataille ; il envoyait des estafettes aux quatre coins. Le capitaine Coignet, lui, en voyait encore une bien moindre partie. Mais que dire alors de la piétaille ?

Nous étions parvenus au pied de la presqu'île de Collo, à l'orée de la forêt des Beni-Touffout et la mission impartie avait cascadé d'échelon en échelon : la pacification. Hormis les grosses bourgades le coin demeurait contrôlé depuis plusieurs mois par les fellaghas. Il suffisait de regarder la route pour s'instruire : les poteaux téléphoniques qui la bordaient avaient été systématiquement sciés, les ponts étaient détruits, des tranchées avaient été creusées en travers du macadam. Le jour se levait péniblement et nous plongions dans la réalité du conflit.

Les forces engagées étaient considérables et ameutaient des Parachutistes, de l'Artillerie, des troupes du Génie, de l'Aviation (avions de chasse et appareils d'observation), des Marins, des Gendarmes, des unités des Transmissions. En tout neuf Bataillons de fantassins, trois Batteries d'artillerie, deux Escadrons d'E.B.R., quatre Pelotons de blindés, trois Sections de Pipers, une dizaine d'hélicoptères (huit Sikorsky et deux Bell).

Il était dès lors permis de s'interroger sur la dénomination féminine conférée à cette opération militaire. Eventail, accessoire léger, précieux, tout de plumes et de baptiste, rapporté ici à une organisation lourde, soi-disant pacificatrice mais propre à semer la désolation, à une machine de guerre faisant étalage de sa force mécanisée. Les porteuses d'éventail ont-elles jamais, dans l'histoire de l'humanité, fait souffrir autant que l'on fait les hommes ? Ont-elles jamais consenti à faire verser le sang de leurs enfants ?

Le fameux coup de l'éventail, l'incident qui avait décidé Charles X à envahir l'Algérie afin de redorer le blason de la monarchie, il y avait cent vingt ans de cela. Les Français recommençaient-ils donc ? La royauté avait pu, à l'époque, en tirer un certain bénéfice mais, aujourd'hui, la République sortirait-elle grandie d'une guerre qui, d'une manière ou d'une autre, serait terrorisante ? Manifestement nous agitions aujourd'hui plutôt un épouvantail qu'un éventail !

Après une première nuit de bivouac sous une mince couverture vite trempée par la pluie nous nous étions mis au travail :

9 décembre. Opération avec une unité de Chasseurs à pied. Progression difficile sur la face sud d'une chaîne coupée de ravins et de thalwegs sur la rive droite de l'oued Kebir. Douars nombreux. Région boisée. Fouille des villages. Retour dans la gadoue avec 130 algériens. Nuit mouvementée avec coups de feu des sentinelles.

Xème Région Militaire
E.M. 3ème Bureau

Constantine 02/12/55
Eventail
(suite)

Armement des H.L.L

Peu connu, essentiellement constitué par des fusils de chasse.

Organisation

La principale organisation rebelle connue dans la région est celle dite de Bou Ali Messaoud. Sa zone d'action habituelle est constituée par les douars situés de part et d'autre de l'Oued Zhour (M'Chatt, Djezia, Zuabca, Beni-Ferguen, Ouled Djema) […] Les rebelles seraient groupés en 3 fractions forte chacune de 200 à 400 hommes plus ou moins bien armés […].

[…] tout individu armé, tout saboteur pris sur le fait, tout fuyard doit être abattu. La populaion masculine des mechtas doit être entièrement contrôlée. Tous les hommes d'un âge compris entre 16 et 60 ans seront ramassés et dirigés sur les centres de triage. Aucune brutalité injustifiée ne sera commise à leur encontre […] En aucun cas les femmes, les enfants, les infirmes et les vieillards ne seront inquiétés.

Mechtas et zeraïas seront fouillées systématiquement et à fond (sol, toitures, cloisons etc) pour y découvrir armes, munitions […] Mais aucune d'elle ne doit être détruite sauf en cas de nécessité absolue de combat si des rebelles s'y retranchent.

Il ne faut pas que les exécutants perdent de vue que l'action initiale de pénétration sera suivie d'un essai de pacification.

Une fouille attentive des mechtas était certes recommandable : au cours de l'opération on découvrira deux camions Berliet en bon état près d'Aïn Madjar.

10 décembre. Escorte Génie et Ponts et Chaussées locaux. Bivouac sommaire.

10/12/1955 Extrait du Journal de Marche de la 14ème D.I.

L'opération "Eventail" continue. Les unités gagnent la confiance de la population. La vie reprend son rythme dans les douars.

11 décembre. Eclairage de route. Reconnaissances aux alentours vers l'ouest. Creusé trou pour la nuit et perçu paille à laquelle nous ajoutons fougères.

...C'est qu'en effet la logistique nécessaire à l'implantation d'un cantonnement durable n'avait pas encore suivi ; le confort discutable qui en résultait était d'ailleurs diversement apprécié par les hommes.

Les quatre sous'offs de cette section de "maintenus", […] en profitaient pour se rapprocher et commencer à souder leur équipe. Ils avaient à prêcher d'exemple : munis de leurs pelles-pioches ils avaient creusé un emplacement de repos dans une oliveraie. Près d'un mètre de profondeur. Ils avaient tendu sommairement sur ce trou à dormir des toiles de tente personnelles sorties du sac à dos. Un gros scorpion jaune avait secoué symboliquement des pinces menaçantes et leur avait signifié qu'on dérangeait sa torpeur hivernale abritée entre les racines d'un arbre ; rendus d'abord prudents, les sergents avaient fini par se fâcher et l'animal avait déguerpi tout en prophétisant par-devers lui "*in cauda venenum*" !

Deux gars de la Section -Bruno et Louis- avaient profité de l'absence de l'occupant d'un trou de combat individuel -il s'agissait d'Emile- et s'étaient empressés de planter une croix dans cette manière de tombe qu'ils avaient fleurie : une plaisanterie d'un goût discutable mais n'étions-nous pas des ados attardés ?

15 décembre. Reconnaissance d'un point pour installer le cantonnement de la Compagnie : notre base du Hamma est en train de plier bagage afin de nous rejoindre. Crapahutage et pitonnage de reconnaissance.

Le soldat abordait le règne d'interminables marches dans le *djebel* dites marches "de reconnaissance". Plus tard, revenu à la vie civile et mué en randonneur de moyenne montagne, il reconstruira ces crapahuts épuisants et il s'étonnera de l'ambiguïté des termes, il commencera à douter des mots. Il butera sur chacun d'eux à la façon dont, fantassin, il butait sur les cailloux des chemins de terre rouge. Le paysan du cru pouvait-il nourrir une "reconnaissance "quelconque pour nos intrusions militaires répétées dans sa mechta ? Et le mot *djebel* peut-il se traduire en français par "montagne" quand nos Vosges sont drainées de chemins forestiers où chantent les tracteurs, alors qu'ici, en petite Kabylie, seuls quelques ânes traçaient les voies d'accès aux *douars** ? Pour un Picard qui ne connaissait de l'agriculture que des exploitations de cent hectares au minimum la dénomination même de "paysan" pouvait-elle s'appliquer à ce *fellah* propriétaire de rares moutons ?

Nous pitonnions, nous cherchions à justifier notre présence au prétexte d'une protection de ces pauvres gens. Nous faisions semblant d'oublier que nous étions armés et que nos têtes étaient cuirassées d'acier. Quelle impudence nous permettait donc d'invoquer un rôle de protecteurs devant l'homme de la mechta : il nous avait indiqué le sentier vers un autre douar et, la nuit prochaine, il offrirait sa carotide, nue de la moindre défense, au couteau du tueur de l'A.L.N. ?

15/12/1955 Extrait du Journal de Marche de la 14ème D.I.

Les unités continuent, dans le cadre des opérations d'assainissement, à prendre contact avec la région et à s'installer dans leurs nouveaux stationnements.

Complétant l'action d'Eventail, une opération "Tenailles" avait été entreprise à partir de Collo par le Commandement ; elle durerait du 12 au 16 décembre.

18 décembre. Bon anniversaire D. : tu as eu vingt et un ans hier… Aujourd'hui on s'occupe des trous de mitrailleuses : nouveaux emplacements, la terre est grasse. Les godillots sont avalés par l'argile, l'outillage portatif s'englue et pèse dans les mains.

En 1914 les Allemands savaient mieux s'enterrer et construire des abris pour se protéger des feux de l'artillerie que ne le faisaient leurs adversaires français. Les historiens prétendent que cela s'explique par les situations respectives : l'envahisseur s'enterre profondément dans le sol ennemi car il n'entend pas revenir sur ses pas, l'envahi considère que l'ennemi ne peut qu'être rapidement bouté au-delà de la frontière et sa tranchée ne peut donc être que provisoire. C'est une thèse certes, mais je crois surtout que le Français n'a pas trop la vocation de terrassier….

J'avais vu les rues d'Amiens, dans les immédiates années d'après-guerre, déblayées par une main-d'œuvre qui, faute d'engins mécaniques, était manuelle ; quand elle ne fut plus constitués de prisonniers allemands elle fut relayée par les nord-africains. Les premiers avaient appris à s'enterrer sur le front russe et en Normandie, les seconds, sous le commandement du Général Juin, avaient remué la roche sur les flancs du Monte Cassino : les manœuvres métropolitains étaient largement minoritaires ! Maintenant que nous jouions les boy-scouts en Algérie nous éprouvions les mêmes réticences que nos pères à manier la pioche : l'indispensable trou à ordures -pour une compagnie d'environ 200 hommes- ne fût creusé que le 25 janvier !

Quant aux tinettes il ne fut jamais question non plus d'en creuser : nous nous contentions de franchir un petit oued et d'escalader la colline hors du camp, à portée de tir des tours de garde que nous avions édifiées avec des sacs remplis de terre. Pantalon descendu aux chevilles, cela nous mettait c'est vrai, dans une totale insécurité, mais au moins l'armée française acquérait-elle l'incontestable mériter de fertiliser des collines ingrates ! Jusqu'au jour où l'on découvrit une cache d'armes -quelques fusils de chasse en assez mauvais état-

près du torrent où nous faisions notre toilette quotidiennement. Ce qui incita à explorer les petits coins dans la garrigue un peu moins loin…

Jusqu'à cet autre jour -c'était le 10 janvier- où, en fin de matinée, des bérets rouges du 3ème R.C.P., firent halte chez nous. Ils agissaient sur renseignements et s'enfoncèrent rapidement vers le nord, dans les bois. Ils rentrèrent comme le jour tombait : la patrouille ne comptait plus que six gars qui ramenaient les corps de deux d'entre eux.

Staccato

M'Chatt

.

Les ordres étaient de nous établir en direction de Collo à environ trois kilomètres au nord d'El Milia, commune que la route rejoignait grâce à un pont Belley franchissant un oued. Le gros du matériel -y compris nos précieux sacs marins- annoncé depuis plus d'une semaine, commençait à nous parvenir depuis la base du Hamma.

La 1ère et la 4ème Compagnies s'installaient définitivement à El Kramis et à la Maison forestière d'Aïn Madjar, la seconde Compagnie prendrait racine à Cheffra.

Nous étions de la 3ème :

20 décembre. Déménagement de notre campement sommaire que nous installons dans une prairie au bas d'un piton dans le douar M'Chatt, au lieudit Demna di Kouider, au bord de l'oued M'Chatt.

Notre Bataillon s'incrustait et nous nous implantions dans ce secteur du Bec de Canard : la volonté du commandement d'une reprise en mains progressive de la région se confirmait.

Ce ne sera pourtant qu'en 1959, sous le commandement du Général Challe, que le calme sera ramené dans la presqu'île, le port de Collo restera isolé et ravitaillé par mer durant de longs mois.

Nantis du vieux statut hybride du militaire occupant nous étions censés manier le glaive de la dextre et brandir le rameau d'olivier dans l'autre main. Lors de la conquête l'Algérie avait connu la formule Bugeaud "Par le fer et la charrue" : le fer il l'avait manié durement, la charrue avait spolié les autochtones de leurs terres. La recommandation récente du Général Beauffre, moins lapidaire, méritait davantage d'intérêt : "La clef de cette guerre est la population. Il faut la rallier, et d'abord la rassurer, la protéger efficacement. Il faut aussi lui offrir des perspectives politiques capables de contrebattre celles que prônent les rebelles. A une révolution, il faut répondre par une autre révolution constructive, établir une administration efficace, ranimer l'économie, donner confiance dans l'action future de la France…".

A notre niveau les choses pouvaient paraître banales :

- "Compagnie au rapport… Garde-à-vous… Repos… Garde-à-vous… Repos… Section 3 : de garde au camp. Quatre hommes de corvée pour la cuisine. Vous fournirez aussi la corvée pour le stockage du ravitaillement quand arrivera le convoi de l'Intendance prévu pour le milieu de matinée ; il faudra six hommes. Quatre hommes encore pour les poubelles : il y a un sacré nettoyage à faire. Autour de vos tentes principalement !"

- "Section 2 : vous démarrez dans une demi-heure avec le lieutenant S. pour une reconnaissance jusqu'aux mechtas qui sont situées à la crête au dessus du camp, au nord-ouest ; retour pour midi."

- "Section 1 : départ à neuf heures avec moi en ouverture et protection de route sur la route d'El Milia."

La première section c'était la nôtre et L. répercutait les instructions :

- "D. tu partiras en tête avec ton groupe. J'irai avec toi pour fixer les emplacements. D., tu fermeras la marche avec C. qui s'établira à l'endroit que nous avons repéré hier. M. tu répartis tes hommes entre les deux positions extrêmes, je vérifierai avec eux et avec toi les emplacements de F.M. quand j'en aurais terminé avec les gars de Mimile. D., tu contrôles sérieusement la propreté des armes : quand on est rentrés hier après avoir pataugé dans la boue, elles ont dû ramasser pas mal !"

C'était un jour comme les autres. Le clairon avait sonné à sept heures et, les yeux bouffis d'un sommeil trop écrasant, les trouffions avaient avalé un bol de ce liquide chaud qu'on s'entêtait à nommer café et que, dans chaque groupe, un homme était allé chercher à la roulante dans un bouthéon. "Au jus là-dedans !". En s'y prenant bien on pouvait espérer du rab, une rasade supplémentaire que je trouvais personnellement indispensable pour déglutir le quignon de pain garni de marmelade de pomme. On s'était ensuite rassemblé, toujours à l'appel du clairon, en un carré à peu près correct sur l'espace aménagé au milieu du cantonnement et l'officier de service de jour avait délivré les consignes pour la matinée.

Il convenait de veiller à la propreté des armes car l'outil homicide doit être net afin de tuer plus sûrement. Fait plus étonnant, cet outil possède une âme et c'est cette âme que le soldat doit soigner méticuleusement ! Une âme irréprochable ! Le genre de paradoxe qui nourrit la violence d'un conflit sans même que l'on trouve cela curieux : les guerriers que nous sommes doivent être efficaces dans l'assassinat car l'assassin en uniforme n'a pas droit aux… états d'âme !

C'était un jour comme les autres en cette fin d'année 55. Les hommes avaient rouspété plus ou moins ouvertement, avaient mollement rechigné à l'énoncé des consignes et avaient mis un temps maximum à s'équiper. Mimile s'était évertué à rassembler les hommes de son Groupe qui, pour lui échapper, jouaient à cache-cache dans les tentes. Bref, l'encadrement avait épuisé toutes les ressources de la séduction pour convaincre chacun des membres de la patrouille de démarrer à l'heure convenue.

Où était l'initiation durant laquelle nous avions potassé la bible militaire, fondamentale en son Article 1 : "La discipline étant la force principale des armées, il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance entière et une soumission de tous les instants" ? Le règlement militaire était mis ici à rude épreuve et il y avait fort à faire pour maintenir un semblant d'ordre. Pas de discipline véritable chez ces hommes du contingent, seulement une sorte de *modus vivendi* entre troupiers et cadres et l'espoir chez ces derniers que rien de trop fâcheux ne surviendrait aujourd'hui. Demain on verrait : *mektoub* annonce le fatalisme arabe.

- "Respectez les intervalles les gars. Avancez plus vite en tête, le convoi part d'El Milia à dix heures et nous ne serons pas en place."

- "Laisse tomber, tu fais ch… Tu la ramènes toujours D., on n'est plus des gamins."

- "Et vivement la quille bordel, qu'est-ce qu'on fout dans ce patelin de m… !"

Ce genre de réflexion appartenait plutôt, habituellement, à H.. Un chic type mais fort en gueule. Comme tous les Alsaciens de la Section d'ailleurs. H. était du Groupe du Sergent C.

Nos "éclairages de route" au profit des convois qui se déplaçaient dans le secteur, faisaient partie d'une routine quotidienne. Il nous fallait débroussailler sommairement le pied des collines dominant la route à deux ou trois kilomètres du camp et protéger celle-ci dans quelques passages stratégiques. Une poignée de bonshommes jetés là dans une patrouille sinistre. Tous trébuchant dans les buis et les épineux. Et notre responsabilité entière de sous-off's !

Les heures de guet étaient longues dans le froid hivernal mouillé. De souffler sur nos doigts et de frapper nos paumes gantées de laine kaki ne suffisait pas : nous ne savions pas empêcher les hommes d'allumer des feux pour s'y réchauffer. Or si les bruyères hautes ont la vertu précieuse de pouvoir flamber même sous la neige, elles ont, humides, la singularité plus discutable de se signaler selon d'épaisses colonnes de fumée… Comment n'avons-nous jamais été repérés par quelque tireur fellagha, je ne l'ai jamais compris, sinon que les inconscients que nous étions eurent une sacrée *baraka* ! Les flammes dansaient et leurs envolées brisaient le rythme de ces journées pourries, le feu purificateur nettoyait nos consciences déprimées.

Quatre mois plus tôt, le 20 août, l'un des massacres les plus horribles qu'ait connu cette guerre -mais existe t-il un classement dans les scènes d'horreur ?- avait été commis à El-Halia, près de Philippeville, à quatre-vingts kilomètres à peine de l'endroit où nous nous trouvions. On avait dénombré cent-soixante et onze civils tués dont cent vingt-trois d'origine

européenne. Les corps fracassés à coups de pioche, les femmes violées et éventrées avec des serpes, les enfants et jusqu'aux nourrissons, lacérés, tronçonnés dans des conditions si effroyables qu'on avait parlé d'un "nouvel Oradour." [Yves Courrière, *Le temps des léopards*]. D'autres massacres avaient eu lieu à Constantine, à Philippeville même, à Collo, à Aïn Abid, à El-Milia et dans d'autres localités de ce nord-constantinois où nous opérions maintenant.

Suite à ces tueries Claude Bourdet avait signé début septembre un article dans *France-Observateur* : "Ne jetez pas le contingent dans la guerre". Le journal avait été saisi. Un sondage avait révélé que, jusqu'à cette date, 5% seulement des métropolitains interrogés s'intéressaient aux nouvelles venant de l'Algérie !

La répression militaire et la vengeance des civils après le 20 août avaient été terribles, mille deux cent soixante treize "melons" exécutés selon les chiffres officiels (?) une loi du talion implacable. Le fossé s'était creusé très profondément entre les communautés : c'était le but exact qu'avait recherché Z., l'un des promoteurs de la rébellion qui commandait alors dans le secteur avec son lieutenant B. Ils l'avaient voulu ainsi car, depuis la Toussaint précédente, le F.L.N. semblait s'être épuisé. "Il faut faire peur" avait dit Z. C'était le premier tournant de cette guerre inavouée, on entrait dans un cycle de haine et de vengeances implacables.

El-Milia sorte d'épicentre d'une zone plus que dangereuse était demeuré sous le contrôle de l'Armée de Libération Nationale durant vingt-quatre heures. Réoccupé à l'automne, le bourg voyait ses issues bloquées chaque soir par des chevaux de frise et la vigilance y était de rigueur.

… C'était un jour banal. Ce soir nous nous écraserions bien vite sur nos litières. Quels seraient les cauchemars de ces coloniaux qui avaient cru aux mythes tropicaux et se retrouvaient combattants d'occasion dans ces lieux prétendument français ?

Energico sempre ben marcato

La question

Noël 55 était arrivé bien vite. Avec son imparable halo de nostalgie pour nous tous qui étions privés de nos familles, qui n'étions pas très sûrs de notre identité véritable, qui étions perdus dans nos pensées tout autant que dans nos treillis trop larges.

Les quatre serre-pattes de la section se retrouvaient avec plaisir pour partager leurs réflexions, leurs souvenirs et les quelques provisions postées depuis la France. Pour la nuit de Noël ils s'étaient réservé un festin à base de crabe, de pâté rôti et de pain d'épices. Ils durent l'arroser un peu trop de Bourgogne, d'Alsace et de Cognac : Mimile en fut malade, nous avions perdu l'habitude de telles agapes.

<u>25 décembre</u>. C'est la tempête et une journée dont on se souviendra. Le réveil est à 5h 30. Les paquetages à boucler. Les tentes à démonter à nouveau. Chargement sur les camions pour gagner le nouveau lieu de cantonnement, toujours sur la commune de M'Chatt : une Section est déjà installée. Colis de Noël pour les hommes. Dinde le soir.

Les guitounes -entendons par là les tentes américaines prévues pour abriter entre douze et trente hommes selon qu'ils gîtent sur des lits ou directement à terre- étaient enfin arrivées et il s'agissait de les dresser sur un terrain approximativement plat à proximité d'un ruisseau. Entre deux missions nous en aménagerions l'approche et le confort intérieur : il nous fallut une semaine entière pour en terminer avec les blockhaus de protection, avec les rigoles au bas des toiles, avec les lits.

C'était l'hiver 55-56 : des deux côtés de la mer la saison était rude. Furieux, des paquets de vent humide avaient résolu de nous démontrer combien il était impossible d'apprivoiser ce pays : l'installation des tentes avait pris des allures dantesques. Les toiles claquaient et les piquets plantés dans la terre détrempée prenaient un plaisir sadique à céder sitôt que nous les abandonnions. Les bourrasques semblaient se décourager, elles s'éloignaient pour griffer les

arbres et la végétation autour du cantonnement, puis elles revenaient gifler les troupiers avec hargne et abattre les abris qu'ils avaient obstinément redressés.

Nous étions finalement parvenus à monter les chapiteaux du cirque, un cirque d'hiver bien entendu où nous y figurions tels de tristes pantins dont les ficelles étaient maniées, de loin, par notre chère République. Maintenant les flocons tombaient sur ces chapiteaux. Drus. Les arbres alentour se drapaient dans des linceuls qui voulaient présager de notre destinée. La température avait tellement baissé que la neige parvenait à se maintenir sur le toit des tentes malgré l'inclinaison importante de celui-ci ! La chaleur humaine entretenait seule un semblant de tiédeur sous la toile : nous avions bien perçu des poêles à pétrole mais le carburant nécessaire ne nous était pas parvenu ! Décidément l'armée française n'avait guère évolué depuis 1870, quand un quelconque Maréchal, Ministre de la guerre, avait rassuré l'Empereur sur une armée à laquelle il ne manquait pas un seul bouton de guêtres ! L'armée française s'essayait aux joies et découvertes du camping sauvage sur cette terre africaine mais, visiblement, elle n'était toujours pas prête.

Bof, en pleine jeunesse on râle, on râle beaucoup même, mais on s'adapte et on finit par s'endormir, la capote militaire jetée au-dessus de la couvrante afin d'avoir plus chaud au fond du sac à viande.

Je n'avais plus de nouvelles de Roger. Je n'avais pas revu non plus le "première pompe" Jean. Affecté dans une autre Compagnie il en avait été détaché pour rejoindre le P.C. de Régiment de Bigeard à Beni Ferguen, au-dessus d'El Milia. Il était devenu le spécialiste des photos anthropométriques que réclamaient les Services de Renseignements à chacun de nos ratissages dans les douars. Il ferait ainsi quelque 6000 photos d'identité. Il ramènera de cette épreuve des séquelles arthritiques dont il souffrira à vie. Dans ces conditions de froid exceptionnelles il dormait sur la dure dans la même tente que le Colonel. Un jour où il circulait en jeep avec ce dernier les rebelles les avaient ciblés et Jean avait préféré conserver son appareil Foca plutôt que d'utiliser une arme de poing : il se voulait lui aussi un rebelle obstiné … de l'art militaire. L'incident n'avait pas eu de suite mais Bigeard n'avait plus fait appel au photographe pour l'accompagner en protection rapprochée …

La Section dont j'avais la responsabilité partielle constituait un cocktail étonnant -parfois détonnant- partagé par tiers entre des Champenois […], d'authentiques Bretons ([…] dans le Groupe d'Emile) et des Alsaciens ou Lorrains […]. Les Alsaciens cultivaient soigneusement leur particularisme dialectique -on dirait maintenant leur identité culturelle- terrain sur lequel même les Bretons n'étaient aucunement à la hauteur.

Le poste de commandement de la Compagnie bénéficiait des ruines d'une école dont il était de notoriété officielle qu'elle avait été incendiée par les hors-la-loi, au pied du cantonnement. Les murs en étaient noircis et quoi de plus édifiant pour une troupe chargée de lutter contre le terrorisme que d'avoir sous les yeux, en manière d'exemple, les restes d'un bâtiment édifié par la République pour l'instruction des masses rurales ?. Destruction des infrastructures de communication - les lignes téléphoniques, les routes) et des équipements collectifs (l'école) : la cause de notre combat était pleinement justifiée, nous étions sur place pour ramener à la raison "une poignée de brigands". En réalité le bâtiment n'avait pas été brûlé, mais, je l'ai su bien après, il avait été démonté : tuiles et chevrons avaient été cachés par les kabyles dans les buissons environnants. Et probablement des troupiers français avaient-ils ensuite fait du feu à cet endroit ce qui avait couvert les murs de suie.

Les fellaghas –"ces bandits de grand chemin"- avaient rendu un fier service aux troupes régulières en coupant les fils téléphoniques : s'ils n'étaient pas intervenus on se demande comment nous aurions fait pour assembler les branches d'arbre que nous avions débitées afin de confectionner nos bois de lits… L'Intendance militaire nous avait en effet pourvus en enveloppes de toile pour nos couchages et en paille pour les bourrer, mais de lits il n'en avait même pas été question : c'était à nous de les fabriquer et nous ligaturions donc avec ce fil de téléphone mis à notre portée. Rappelons simplement que ce fil nu était en cuivre. Facile à manier et à couper, il constitue une trahison potentielle car il se détend vite. Et s'il se détend comme ligature il se détend encore plus vite quand on compte sur lui pour tresser un

sommier et le fantassin qui cherche le sommeil se détend alors, lui, beaucoup moins heureusement ! A moins que la couche se creusant de plus en plus sous ses reins ne lui fasse mieux apprécier la profondeur du rêve nocturne salutaire. Ce qui était le cas en fait : sitôt la dernière paire de godillots au sol et la dernière bougie soufflée, le sommeil réparateur venait sans tarder, accompagné de ronflements sonores qui faisaient vibrer nos abris.

Le 26 décembre au soir j'avais assuré un quart de veille et les Sergents de la Section étaient réunis à nouveau à l'abri et bavardaient. Interminablement. Compte tenu de la tempête, Noël avait été une journée difficile suivant mes propres notes. Mais cette nuit du 26 au 27 le serait bien autrement. Elle serait marquée au fer rouge car notre veillée fut brusquement irradiée de hurlements de douleur à proximité de l'endroit où nous nous trouvions : les "services spéciaux" interrogeaient à la "gégène" des suspects préalablement passés à tabac.

Les services de renseignements avaient trouvé un autre usage à cette grosse magnéto habituellement utilisée pour alimenter le poste de radio du P.C. de Compagnie et qu'on faisait tourner à deux mains avec un pédalier. Un usage de torture où les électrodes étaient branchées sur les parties génitales des victimes dont les hurlements retentissaient au milieu de l'allégresse d'un monde chrétien qui venait tout juste de fêter le rachat de l'homme. Quelques naïfs dont j'étais avaient attendu jusqu'à cette date pour apprendre de quoi il retournait : dix ans après, les techniques d'une Gestapo qui utilisait la fameuse baignoire avaient indéniablement été modernisées… Nous aurions tenté en vain de nous boucher les oreilles : les cris étaient répercutés par les murs du bâtiment scolaire ruiné, ils inondaient les tentes et les couches brinquebalantes sur lesquelles nous étions assis.

Dans les services de renseignements spéciaux se trouvaient bien sûr également quelques volontaires qui avaient trouvé là, avec l'appui d'officiers, l'occasion de satisfaire leurs instincts pervers. Notre Section ne comptait pas de tels tortionnaires, un heureux hasard qui, indéniablement, éloignait de nous le problème, le reléguait entre des mains que nous ignorions et que nous préférions ignorer.

Tout gamin le premier film Technicolor que j'avais vu était *Le voleur de Bagdad*. J'avais un peu plus de dix ans. Le vizir Jaffa y survolait coupoles dorées et terrasses blanches sur son tapis volant. Je me demande si ce n'est pas par le truchement d'une transposition de même nature que nous planions au-dessus de l'effroyable. Nous n'étions pas tellement vertueux et nous admettions volontiers que, utilisée pour notre sécurité, la torture pouvait être admise. Nous avions vingt ans : "enfant" et "infanterie" n'ont-ils pas le même socle étymologique ?… Même si le procédé pouvait nous choquer, nous le pensions limité dans son usage. Comme tel et parce que nous ne le pensions pas généralisé, posé en principe de guerre, il n'altéra pas trop des consciences qui aimaient mieux survoler l'événement. Nous ignorions tout bêtement que la torture avait été légitimée par les politiques. Le problème avait d'ailleurs été posé dès 1951 par un journaliste "Y a-t-il une Gestapo en Algérie ?" car la torture était une pratique aussi ancienne que la Police algérienne ! Et en mars 55, six mois avant notre arrivée, le rapport Wuillaume avait donné carte blanche à la Police en ce domaine. Aujourd'hui les prérogatives de la Police algérienne étaient déférées à l'Armée et on en venait à une banalisation des techniques de torture.

Emile, nanti de son inséparable pipe et d'un calme constant, était de notre groupe incontestablement celui qui possédait le plus de sagesse ; il parlait avec économie et lentement, on aimait l'écouter ; il se destinait à la Gendarmerie et comme tel était assez à cheval sur les notions réglementaires. Richard était un garçon concret ; plus réactif, ses avis étaient opportuns mais assez péremptoires. Jean-Marie notre vosgien de Bussang, par sa petite stature déjà, se révélait le plus discret, le plus secret aussi. Différents, complémentaires, nous étions tous quatre curieusement coulés dans un moule analogue quant à notre cécité partielle sur la guerre que nous vivions.

30 décembre. Malade malgré le beau temps… Rigoles autour de la tente. Courses à El Milia. Patrouille de nuit.

Pour la nuit de la Saint-Sylvestre notre club de sous-offs s'était retranché sous une tente, vide de ses occupants lesquels festoyaient bruyamment sous un autre abri. P., le Sergent de

carrière qui avait rejoint la Section, nous tint en haleine plusieurs heures avec l'épopée de Cao-Bang et de la R.C. 4 qu'il avait vécue cinq ans plus tôt.

Il racontait avec fièvre, il revivait l'ouverture de route impossible sur des dizaines de kilomètres, le carnage. Les images, terribles, défilaient devant nos yeux au rythme du récit. Les soldats du corps expéditionnaire se débattant dans les rets d'une jungle qui s'était refermée sur eux, ce drame organisé par des généraux incompétents avec le concours de deux colonels, l'un lâche et l'autre généreux mais têtu jusqu'à enfreindre les ordres. Nous étions subjugués par le récit de P. C'était un professionnel quand nous n'étions que des apprentis. Nous ne lui entendîmes pas employer le mot "héroïsme" : il avait effectué le travail pour lequel il avait été rémunéré, il l'avait fait, là-bas entre That-Ké et Langson, dans l'indifférence de l'opinion française de l'heure et dans des conditions qui privaient de toute confiance en la hiérarchie militaire. Cinq mille soldats tués, la plus grande défaite des guerres coloniales françaises avant que ne survienne Dien Bien Phu. S., Jean-Pierre, F., Fo., mais tant d'autres sacrifiés courageux, anonymes ceux-là, responsables et investis d'une mission. Ils avaient combattu à un contre six dans l'enfer vert, pour une cause que nos politiques savaient perdue.

Le vent te raconte l'histoire
Des marsouins couverts de gloire

Etait-ce cela que nous avions proclamé si fièrement ?

Bien sûr nous nous disions qu'un tel revers ne pouvait pas survenir ici : la géhenne algérienne ne serait pas celle de l'Indochine où plus de soixante mille français métropolitains et coloniaux (dont combien de tirailleurs algériens ?) avaient laissé leur peau. D'ailleurs si la guerre coloniale pouvait sembler dépassée, ce n'est pas d'une telle guerre qu'il s'agissait en Algérie puisque nous étions dans un département français. Il n'y avait ici que "quelques terroristes qui foutaient leur bordel" et le renseignement extorqué à coups de gégène contribuerait à ce que les forces de l'ordre éliminent ces fauteurs de troubles isolés.

C'est ainsi que nous évacuions nos scrupules et légitimions dans la foulée une notion de torture que nous n'avions pas rapprochée des méthodes de l'Inquisition. 2500 ans plus tôt Thucydide méditant déjà sur les conflits méditerranéens et la volonté de puissance comme énergie principale du monde, avait écrit "La guerre est un maître qui pratique la violence".

Legato

Ratissages

C'est la petite Kabylie tout entière, pourrie par la rébellion, qui appelait des opérations de nettoyage. Les jours se bousculaient avec précipitation comme des dominos s'abattant les uns derrière les autres. Avec d'autres unités du voisinage nous participions à des bouclages et des ratissages sur les flancs de la vallée qui descend vers Djidjelli, l'ancien port d'attache du corsaire Barberousse, au pied des immenses forêts de chênes-lièges qui dévalent les collines.

Dans cette région au relief difficile dont le commandement français voulait reprendre le contrôle, il fallait procéder aux premières séries d'identification de la population essaimée dans les hauts, vers le douar Ouled'Arbi et Beni Mahhoûb. Au fond des mechtas nous découvrions tout un peuple de ruraux ignorés, des femmes au visage et aux mains marqués au henné et enveloppées dans leurs gandouras, des jeunes filles kabyles aux nattes blondes blotties près de leurs mères et dont les grands yeux sombres trahissaient l'effarement devant l'irruption soudaine des *roumis*. Nous escortions de longues processions d'hommes jeunes ou plus âgés dont les officiers du renseignement se chargeraient de faire la liste, de recouper les filiations, d'interroger longuement le cas échéant. Triste besogne que la nôtre, mitraillettes ou fusils à la main, veillant sur la transhumance de pauvres gens que, pitoyables bergers, nous chassions de chez eux : que sert à l'homme d'apprendre à marcher debout s'il accepte de se métamorphoser en chien de berger ? Ces paysans kabyles ne rentreraient au village qu'après des heures et des heures d'attente dans le froid et la neige, voire l'obscurité car la nuit descendait vite. Si jamais d'ailleurs ils rentraient car nous n'en savions pas plus sur le sort qui

leur était réservé une fois le tri effectué entre non suspects et suspects. Ces derniers étaient-ils mis en détention provisoire ou définitive ? Nous en ignorions tout.

Les rames de camions nous prenaient à bord pour nous déposer aux bases de départ prévues pour le ratissage, que ce dernier fut de simple identification ou qu'il soit inclus dans une manœuvre d'encerclement d'un groupe de rebelles qui avait été repéré. Assis à l'avant d'un de ces camions du Train progressant dans la neige épaisse, j'avais interrogé le conducteur sur les impacts qui trouaient les tôles de la cabine : c'était le résultat d'une embuscade précédente tendue par les fellaghas et du tir bien ajusté de leur fusil-mitrailleur.

Dans la vallée de l'oued Kebir que nous fréquentions souvent la route était bordée de prés marécageux au-dessus desquels tournoyaient de larges spirales de cigognes qui trouvaient là une provende abondante. Elles emportaient nos rêves vagabonds vers nos familles et nous aidaient à oublier notre rôle de combattants. Ces cigognes apporteraient-elles bientôt dans les mechtas des bébés qui ne connaîtraient pas la guerre ?

L'imagination dérivait là où de tels délires n'avaient nullement leur place. Le 6 janvier nous nous étions levés à 3 heures du matin et avions attendu une unité de Chasseurs à pied jusqu'à ce que le jour pointe, pour un bouclage à réaliser sur la ligne Chouf - Suoilla. Nous fûmes surpris dans notre progression en plein milieu du marigot, par des coups de feu tirés depuis une centaine de mètres, à couvert de la futaie. Des armes de chasse, inoffensives compte tenu de la distance ; c'était néanmoins notre baptême du feu. "Si la montagne ne va pas à Mahomet, Mahomet va à la montagne" : l'ennemi agissait avec de petits moyens mais il allait droit vers la montagne et narguait des dizaines de soldats bien équipés. Une fouille systématique dans les fougères sous les arbres ne donna rien ; les rebelles avaient su passer entre les mailles d'un filet trop lourd et lent à manœuvrer.

La journée était plus avancée. Nous avions fouillé les abords de l'oued Bou Rihan et avions escaladé les collines :

A la crête une belle fusillade nous accueille. Un Piper nous survole et signale des mouvements de hors-la-loi. Nous redescendons par une ligne de crête jalonnée de quelques gourbis que nous fouillons. Progression difficile dans des bruyères hautes et mouillées.

On avait lancé quelques grenades depuis l'avion mais sans qu'elles n'atteignent apparemment leur but.

Décontractés nous revenons, dégringolons les sentiers et traversons le marais en sens inverse et en file indienne, quand une nouvelle fusillade surprend notre troupe à l'arrière. Se remettre de la surprise, placer le fusil mitrailleur de chaque groupe en batterie et s'allonger sur le sentier sinon dans l'eau. Lâcher quelques rafales, puis courir à nouveau à la recherche des agresseurs. Nous n'avions eu aucune victime mais nous rentrerions bredouilles au bivouac. Une Section de la Compagnie avait dû traverser un cours d'eau glacé en s'aidant d'une corde tendue d'un bord à l'autre ; nos malheureux camarades avaient ensuite tenté de se sécher devant un grand feu !

7 janvier. Nuit moyenne. Il a plu en permanence. Même programme, même lieu qu'hier. Jonction avec les Chasseurs puis descente vers la mer par les lignes de crête. Le paysage est superbe. L'estuaire de l'oued El Kébir. Deux cargos à l'horizon et notre émotion à les apercevoir. Les montagnes couvertes de forêts verdoyantes et s'ouvrant de temps à autre sur des oliveraies. Toujours ces marais au pied des collines dans lesquels on enfonce jusqu'aux genoux, puis la route, les camions en convoi, encadrés par une auto-mitrailleuse et un half-track.

Au cantonnement les copains nous expliquent comment, dans la nuit, après notre départ, ils ont été tenus en alerte par les cris des fatmas dans le hameau au-dessus du cantonnement vers quatre heures du matin : une bande de rebelles est venue égorger deux de leurs maris, des pro-français, ceux que nous appelons les conseillers.

Les *ouakafs* [pro-Français] qui avaient été abattus étaient de la mechta Fokra et de la mechta Lemjareb.

Réorganisation de l'unité : le nouveau commandant de Compagnie est le Lieutenant Pagesy. Le soir de son arrivée nous montons une embuscade autour de la mechta d'un

algérien francophile non loin du camp de M'Chatt' : nous ne fûmes pas suffisamment malins, une fois de plus, pour surprendre l'adversaire.

8 janvier. Le lieutenant Serre remplace Lebeltel, permissionnaire, et prend le commandement de la Section. Le sergent-chef Hentzel se blesse à la cuisse avec sa mitraillette Sten.

H. appartenait à une autre section ; il avait simplement voulu tirer sa mitraillette de dessous son lit… Quelques jours auparavant un autre drame -celui-là plus invraisemblable- avait été évité quand une balle avait traversé les toiles de tente ; elle provenait de l'arme d'un homme de la Compagnie qui avait tiré sur un chat ! L'incident avait été étouffé…

13 janvier. Il fait soleil. Avons traîné et remonté des troncs et des souches avec des cordes. Nous les avons sciés et formés en parapet après avoir creusé un nouvel emplacement de mitrailleuse.

14 janvier. En alerte dès 6 h nous partons à midi jusque El Hanser près du camp de Chasseurs à pied.

Autre réorganisation : le patron de la Section auquel j'ai désormais à faire est un sergent-chef de carrière de la Coloniale qui a connu l'Indochine. Il remplace, temporairement, le Lieutenant. Par ailleurs je travaille désormais régulièrement et utilement avec B., un Sergent "maintenu" tout comme nous.

En fin d'après-midi nous nous installons dans les bâtiments désaffectés d'une petite industrie d'écorces de chênes-lièges. Engoncés dans nos ponchos et notre couverture nous aurons de la peine à trouver le sommeil. Des coques en liège, résultat du déshabillage des troncs, sont demeurées stockées et nous avons résolu de les utiliser comme lits. Elles nous isoleront effectivement du sol cimenté, mais la dureté de ces couches improvisées fera de cette nuit un souvenir ressortant du plus pur masochisme ! Le lever à 4 heures du matin pour un bouclage de grande envergure, se fera du même coup sans trop de peine !

A la sortie même de l'usine la compagnie emprunte un pont métallique franchissant la rivière ; le pas involontairement cadencé de deux cents hommes les uns derrière les autres fait vibrer l'ouvrage à un point tel que l'on peut craindre un instant qu'il ne se coupe en deux. *Il ritmo* : même les ponts savent protester devant les cadences militaires qui leur sont imposées….

Plus loin on aborde le djebel, un crapahut qui durera plusieurs heures. Les cartes d'état-major sont imprécises et concourent à une suite de valses-hésitations avant que nous ne sachions déterminer l'endroit attribué à notre unité. Sur la crête quelques misérables habitations, les mechtas de Tahra ez Zâne, ceintes d'une redoutable haie de figuiers de barbarie entre lesquels fuient deux ou trois chiens maigres : notre position pour nous inscrire correctement dans le dispositif prévu.

Nous nous avisons soudain d'un panache de fumée épaisse qui vient de s'élever sur notre gauche, manifestement un signal convenu pour avertir de notre arrivée. Nous faisons le nécessaire pour étouffer ce feu d'herbe lorsque le Sergent-Chef que nous venons de percevoir nous apostrophe en prétendant qu'il ne s'agit là que de l'activité innocente d'un paysan brûlant quelques mauvaises herbes ! Nous sommes fixés : si nous voulons ramener nos hommes à bon port il est préférable de ne compter que sur nous-mêmes car nous en savons plus sur le combat que notre chef direct. Renseignement pris ce dernier est effectivement "un ancien d'Indo" … mais au titre de l'Intendance !!!

Devant nous se déroule le ballet des ventilos et des avions-mitrailleurs. Il nous faut reprendre les sacs et les armes et gagner une autre position après que notre nouveau commandant de Compagnie, ait fait tirer sur un Groupe de notre Section !

La nuit suivante sera un bivouac sur les lieux même du dispositif de bouclage vers les mechtas Baabeche. Tel quel le repos était finalement bien préférable à celui inventé dans nos berceaux de liège la nuit précédente ! Un point d'appui triangulaire, une arme automatique à chaque angle et les yeux scrutant l'obscurité d'une sorte de ravin profond ouvrant sous nos pieds, les gardes relayées toutes les deux heures. Je dors profondément quand un troupeau de vaches errantes enjambe notre bivouac sans qu'une seule d'entre elles ne nous piétine et sans

non plus que, surpris par cette invasion inopinée, l'un des hommes de veille n'ait appuyé sur la détente de son arme ce qui eût révélé notre position, ameuté les bataillons voisins et déclenché probablement un feu nourri sur d'illusoires objectifs ! Aux amateurs d'émotions inédites je recommande ce style de réveil en pleine nuit : charolaise ou kabyle, une masse bovidée défilant nuitamment au-dessus de la tête garantit la stupéfaction !

16 janvier. Lever 4 h 30. Départ de la section en avant. Je reste derrière pour les liaisons radio puis je repars en tête. Nous reprenons des positions de combat un moment puis nous décrochons quand les Chasseurs sont passés. Des automitrailleuses crachent sur une autre Section de la Compagnie ! Les marais. La route en direction d'El Hanser que nous quittons vers 14 h. Nous nous arrêterons à El Milia pour boire un coup au "Relais".

A l'origine des incidents, un tir qui était parti d'une Section voisine où un fantassin avait aperçu un paysan chevauchant un animal - âne ou cheval - et qui cherchait à quitter l'endroit. Des projectiles s'étaient égarés à proximité des half-tracks qui avaient aussitôt riposté en aveugle : nos gens s'étaient alors prudemment mis à plat ventre. Une liaison radio avec l'avion d'observation avait permis de dissiper la dangereuse embrouille : tout le monde s'en sortait bien…

Durant le bouclage six rebelles avaient été tués.

Nous étions parvenus, depuis quelques jours, à organiser un modeste foyer du soldat dans notre cantonnement de M'Chatt' : notre trois galons essaiera de s'y faire pardonner sa peu remarquable prise (ou crise ?) de commandement en l'arrosant à la bière.

L'alcool outil de conditionnement ? Fétiche de virilité ? Ciment de l'équipe ? En la circonstance ce n'était certainement pas une drogue contre l'inactivité et l'ennui !

19 janvier. Lever 4h. Départ 5h. Mise en place à 6 h. 2kms N-W de M'Chatt vers le poste de Demadi Kouider, dans le cadre de l'opération Bruno. Patrouilles devant les positions. Fusillade vers midi à la section voisine : un fellagha est tué. Levée de l'opération 13h30.

Un homme de plus abattu. Lycéen j'avais nourri une admiration profonde pour la sagesse de Montaigne. N'était-ce pas lui qui avait énoncé "Il n'est pas une idée qui vaille qu'on tue un homme" ? Or on supprimait quotidiennement des vies à côté de moi mais je ne m'insurgeais pas, je trouvais cela normal puisque les morts avaient été étiquetés hors-la-loi. A quoi donc servait de révérer Montaigne si cela n'incitait pas à réagir ?

22 janvier. En alerte. Départ à pied route de Collo puis traversée d'un oued. Pitonnage et visite de douars. Le terrain est très accidenté. Un piper survole le terrain. Nous coucherons dans un village au sommet d'un djebel. Les sous offs' sur des nattes dans une petite mechta où le conseiller pro-français nous apporte lait, pain sel et œufs, et où nous allumons un petit feu. Excellente nuit.

Le même jour deux véhicules transportant des Chasseurs du 10ème B.C.P. sont pris dans une embuscade à proximité d'un pont à la sortie d'El Milia sur la route de Cheffra : trois morts dont un Capitaine, cinq blessés. […]

Sostenato

Manger à l'armée

Les brèves notes de l'agenda sont volontiers répétitives : *presque rien à manger ce midi* (le 25/12), *dîner immangeable* (le 26/12), *pas de casse-croûte* (le 24/01), *déjeuner insuffisant* (le 12/02), *dîner très insuffisant* (le 15/02).

Le froid, l'humidité, mais surtout le manque de nourriture. J'avais certes déjà tâté d'une alimentation discutable en collectivité à une époque où l'occupant venait tout juste de regagner ses frontières. Les restrictions sévissant durement nous réduisaient aux haricots blancs ou à la semoule riche en larves peu appétissantes, ainsi qu'aux plats de lentilles serties dans les graviers. Quoique tout autre, "l'ordinaire " serait nettement moins qu'extraordinaire lors de cette expédition algérienne : il serait caractérisé par la carence. Une carence qui ne pouvait aucunement arranger bien sûr les problèmes de relâchement qui sévissaient à l'état endémique dans la troupe et qui ne pouvait conduire qu'à des manifestations de grogne. A la date du 20 janvier j'ai même noté une "grève" : nous avions menacé de ne pas partir en

patrouille ou en opération s'il n'y avait pas amélioration. Le commandement tentait bien de remédier dans l'urgence à des approvisionnements notoirement nuls mais les remèdes apportés étaient sporadiques. Nous eûmes tout de même droit, à partir de ce 20 janvier, à un café chaud lorsque nous rentrions au cantonnement…

Quelques ressources compensatoires existaient certes à El Milia autour de la place Dar el Askri, mais les occasions de quitter notre camp pour goûter à un *qahoua*, à une cuisse de poulet ou à ces brochettes d'agneau dont la graisse fondante faisait luire nos yeux autant que nos mentons, étaient rarissimes.

Oui décidément, nous étions loin du féerique voyage retour depuis les antipodes lorsque mes manches galonnées m'avaient conféré la qualité de passager de seconde classe auprès des Messageries Maritimes. Cabines-couchettes et stewards, nous confinions en quelque sorte à l'aristocratie militaire ! A l'arrivée à Marseille nous étions même fatigués de nous être trop "morfalés" de pinces de crabe : le crustacé était pratiquement présent à tous les repas !

Avant cela j'avais connu à Rueil-Malmaison les "corvées de pluches", à l'occasion desquelles il fallait serpiller les immenses locaux, entre les fourneaux où cuisaient les traditionnelles purées de pois cassés ou les patates ; confiées aux "bleus-bites" les corvées de cuisine ouvraient droit à quelques extra de nourriture. J'avais aussi effectué de la manutention à Clamart dans les entrepôts de l'Intendance et, à cette occasion, j'avais découvert le principe du self-service alors fort peu répandu, à l'issue duquel nous étions invités à fournir nos appréciations.

C'est à la même époque, faut-il le rappeler, que nous avions participé à un don de sang que réclamait d'urgence l'holocauste de Dien-Bien-Phu.

En pays bestileo, quand j'avais débarqué dans le poste du Mandalahy, je n'avais pas accédé de suite au mess et en fait de bectance quotidienne nous étions amenés à nous contenter d'un lamentabilisme désolant : une louche de riz mal cuit, gluant, versée dans une écuelle d'aluminium qui ressemblait à une sébile et qui demeurait grasse car nous ne pouvions la laver qu'à l'eau claire froide, en la frottant avec du sable. L'aide-cuistot délivrait les portions dans un appentis crasseux attenant à la cuisine-boulangerie, chacun essayant ensuite de trouver un coin à l'abri de l'averse -nous étions en pleine saison des pluies-. Le complément de nourriture était constitué de quelques feuilles de salade assaisonnées d'un vinaigre évoquant l'acide chlorhydrique et était couronné d'une banane farineuse. Je ne dirai rien du quart de pinard fabriqué avec de la poudre et assaisonné de bromure anti-rut ! Notre *sakafo* [repas en malgache] était vite expédié et, accroupis, l'assiette coincée contre les genoux, nous savourions notre pâtée à la cuiller : il n'était guère que l'usage de cette dernière qui nous distinguât des animaux. Sans rien du bonheur du repas pris en commun, sans la moindre convivialité et je m'étais imaginé avoir touché là le fond de la régression.

Je me trompais, on pouvait faire nettement pis, j'en eus la preuve en Algérie. Dans une armée en campagne le cuistot a la haute main sur la célèbre roulante, c'est celui qui gère la distribution de la viande, des légumes, du café, de la soupe, du rata, de la bouffe quoi ! Responsable du degré de cuisson, des horaires, des menus, des quantités, le cuisinier, exempt de la majeure partie des contraintes imparties au fantassin, peut vite laisser émerger des virtualités latentes. Et si ces virtualités confinent au cynisme et à l'imbécillité elles s'expriment aux dépens des copains. A M'Chatt', notre cuistot était, de profession, tueur aux abattoirs. Gros, gras, sale et gueulard, je tairai sa province d'origine craignant de la salir. R. -mais surtout Bébert, surnom qu'il brandissait comme un piteux oriflamme- était un faux-caïd qui avait résolu de profiter de sa fonction privilégiée pour montrer son ascendant sur le commun de ses compagnons de misère. Un ascendant tellement méprisant qu'il l'autorisa un jour, à l'heure de la "graille", à tremper ostensiblement son slip, par défi, dans la marmite de fayots, en ricanant. Il y a à l'armée mille occasions d'étudier l'âme humaine et d'en découvrir les bas-fonds : celle que nous procurait Bébert était incomparable.

Des fayots, des patates, encore quelques patates et encore quelques fayots. La disette était telle que le commandant de compagnie nous permit fin janvier d'abattre un pauvre âne égaré afin de nous procurer de la viande fraîche. Le cheptel local payait un lourd tribut à la

guerre car, à Noël une patrouille avait déjà tué “par erreur” un cheval : sérieusement éméchés les copains avaient pris la bête pour un ennemi et, du même coup, la fusillade avait mis en alerte le groupe de D. C’est chez D. encore qu’une autre fois L. avait achevé un âne qui avait été heurté par un camion près du pont Belley et était tombé à mi-corps dans un fossé : les bouchers s’étaient déplacés depuis le camp pour débiter la viande en steaks frais qu’accompagneraient -luxe suprême- quelques frites. Un peu plus tard nous tâterions du corbeau ; celui que nous parvînmes à tuer n’était plus très jeune et, bien qu’ayant bouilli longtemps, sa chair exigea de notre part une patiente épreuve de mastication.

Au temps heureux de la villégiature malgache nous pouvions facilement compenser l’éventuelle minceur du menu. A Ambositra par exemple nous partions pour des écoles de tir qui ressemblaient à des pique-niques car nous ne cessions de picorer dans la provende d’arachides grillées que nous achetions aux *ramatoas* établies autour du camp. La mesure de base pour la transaction était la petite boîte en fer-blanc dans laquelle on vendait le tabac et l’on appréciait le savoir-faire de telle ou telle commerçante pour torréfier les tubercules. Ainsi les poches profondes aux côtés des jambes de nos treillis débordaient-elles en permanence de provisions de cacahuètes.

A M’Chatt nous avions conservé cette allure des abeilles ouvrières qui rentrent à la ruche après avoir brossé le pollen avec leurs pattes, mais les poches gonflées sur les cuisses ne témoignaient plus que de la présence de munitions ou de cartes d’état-major. Les visites au champ de tir étaient devenues des crapahuts sans fin qui ne nous laissaient aucune occasion de grignoter. J’avais cru malin un jour de me servir, au passage, des fruits d’un *tazebboujt* [olivier en Kabylie] près d’un village : le picard des pommeraies ignorait qu’une olive non préparée pouvait être amère au point de dégoûter à vie de la tentation !

Il n’est guère que de pain, ce vieil aliment de base du citoyen français, dont nous ne manquions pas trop. Quelques rasades de vin aux accents de Mascara, lequel n’était pas trop mégoté et ne semblait pas soumis au mixage bromuré du classique picrate, aidaient à déglutir d’épaisses tartines chargées de pâté ou de sardines, essentiel de notre confort nutritif complémentaire. L’abondance des boîtes de sardines était surprenante et elle permettait d’utiliser l’huile à d’autres fins que nutritives car c’était une huile qui ne figeait pas : pour l’entretien de nos armes qui n’étaient pas de première jeunesse, cette huile nous rendit de fichus services !

J’avais faim tout comme les autres, même si je recevais quelques provisions que m’expédiait ma mère parmi lesquelles le pâté rôti avait ma préférence. Quelquefois nous parvenions à commander quelques provisions à Constantine. Je devais surtout ma chance au fait de dormir dans la même tente que les Alsaciens de cette 1ère Section, lesquels étaient fréquemment pourvus en colis de victuailles riches en charcuterie et en quetsche : je bénéficiais de leurs largesses. De surcroît le grand W. - organiste à la cathédrale de Colmar dans le civil- était aide-cuistot et appartenait au groupe du Sergent C. ce qui rendait parfois quelques fieffés services !

Je me réservais une échappatoire personnelle susceptible d’atténuer les tiraillements de l’estomac en me réfugiant dans la lecture de revues auxquelles j’étais abonné. Dans un exemplaire de *Jours de France* j’avais pu détacher, oh merveille, un portrait en noir et blanc de Marina Vlady. Epinglée au bois de lit torsadé de fil téléphonique, ma muse m’abandonnait, dans mon sommeil, la limpidité de sa voix interprétant les couplets d’un Brassens non-conformiste :

Ce n’était rien qu’un feu de joie
Mais il m’a réchauffé le corps
A la manière d’un grand soleil

Ainsi, malgré les tracas alimentaires, au milieu du danger et en dépit du langage frelaté en usage dans la troupe quant aux propos amoureux, quelques sous-officiers idéalistes ne prenaient pas vraiment le pli. Ils cultivaient une forme de romantisme attardé et se calfeutraient dans leur petit nuage. Combien de temps encore cultiveraient-ils cette virginité éthique ?

Continuando

Ecrire dit-il.

Hormis *Jours de France* deux ou trois autres périodiques me parvenaient régulièrement dont un mensuel de vulgarisation, *Tout Savoir*, et un journal d'action catholique. J'étais en effet demeuré croyant pratiquant. Je suis toujours croyant mais, plus prudente, ma foi, est d'un domaine moins ostensible. A l'époque, j'étais, et pour une quinzaine d'années encore, adepte assidu d'un rituel que je persiste à juger comme une enveloppe nécessaire à la religion. En juin 54, avant de migrer vers l'Océan Indien, j'avais participé à Lourdes à l'impressionnant pèlerinage annuel de l'Armée.

La foi religieuse traditionnelle craint par-dessus tout la faille. Le croyant est persuadé que la moindre fêlure, le moindre doute, risque de s'élargir et de saper dangereusement l'édifice de foi qu'il a édifié, c'était tout à fait mon cas. La réflexion intérieure d'un Voltaire, capable, au XVIIIème siècle, de réfuter l'appareil ecclésiastique ou les exégèses théologiques sans pour autant nier l'existence d'un Pilote suprême qui gouverne nos destinées, n'est pas à la portée du premier venu ! Le même Voltaire avait la foi en cela même qu'il était largement assailli par le doute. Il avait fini par se déterminer en faveur de la religion en la reconnaissant au moins comme le plus recommandable des fils conducteurs moraux.

Plongé dans cette aberration que représente la guerre, le soldat fidèle à sa croyance, espère garder la tête hors de l'eau en se référant à son dieu, en s'y référant de façon indubitable. Hélas la religion catholique ne fournissait aucune consigne d'attitude à tenir au milieu du cataclysme consternant que nous vivions. Au demeurant, n'était-ce pas mieux ainsi : nous n'aurions pas à brandir d'étendard ni à partir en Croisade avec des idées manichéistes. A la condition que nous sachions dissocier pacification et répression (?) il n'y aurait pas d'hésitation sur le commandement d'amour du prochain, en réalité le seul qui prévale, les convictions religieuses demeureraient un repère, un repère de tolérance devant les embûches diaboliques semées sous nos pas. Soit nous acceptions que Dieu se taise et nous laisse juge de notre propre attitude, soit nous choisissions d'écouter les démons intérieurs et cette vilenie du cœur trop facilement prête à exploser comme un bubon rempli de sanie.

Saurions-nous, au nom de principes moraux, enfreindre les ordres si cela se révélait être la voie de justice et alors que nous n'avions pas eu la plus élémentaire instruction politique sur notre mission pacificatrice ? A ce niveau la religion ne pouvait être seule en cause car qu'on le veuille ou pas la morale est aussi affaire de culture et de civilisation.

La religion comme un recours, comme un remède à l'éloignement et au manque d'affection qui risquent rapidement de devenir pathologiques, la religion encore comme appartenance à une communauté.

Nous n'avions laissé nos familles que depuis deux mois ou un peu plus mais, dans les conditions précaires où nous nous trouvions, le cafard, cet affreux insecte issu des mythologies voisines, celles des Bat'd'Af [Bataillons d'Afrique disciplinaires basés dans le sud Tunisien] de Tataouine, nous guettait. L'ère de la radio portative n'était pas née et, pour ce qui est de la télévision, je l'avais personnellement découverte chez Jean, l'un de mes complices à Ambositra, retrouvé chez lui à Tourcoing quand je me trouvais à la caserne Kléber quatre mois auparavant ; la région lilloise était une des rares régions françaises à profiter de cette nouveauté et il n'en était pas question bien entendu en Kabylie !

Restait donc, pour meubler les entractes du quotidien militaire et échapper aux pensées délétères qui menaçaient, l'exercice de la lecture et de la correspondance. Lire ou écrire mais maintenir des horizons extérieurs où puisse s'évader la pensée. Que serais-je devenu sans cette passion comblant la vacuité des heures où le militaire " n'a rien à glander" et, déjà criminel dans la mission de guerre qui lui est impartie, cherche de surcroît à "tuer le temps" ?

Faute de livres qu'on aurait mis à notre disposition et qui nous auraient éduqués historiquement et politiquement parlant sur le pays où nous trouvions, quelques bouquins m'accompagnaient au travers de nos cantonnements successifs. Entre deux patrouilles de nuit

ou deux alertes, à la lueur d'une lampe de poche, je m'évadais dans *La montagne aux écritures* (Frison-Roche) ou *Le carrefour des enfants perdus* (Kessel). Georges Duhamel et Bernanos suivaient. Lors d'un passage à Bougie je dénicherai un récit d'exploration dans la jungle maya. Je n'aurais pas pu me séparer de cet univers livresque dans lequel j'ai été immergé très jeune et où l'on puise sans cesse des idées, des interrogations et des convictions, une curiosité et une vitalité qui sans cela s'émietteraient vite.

Pour ce qui est du courrier j'y avais pris goût quand, dix-huit mois auparavant, je m'étais éloigné vers les Tropiques et que le voyage maritime ménageait beaucoup de silences propices à l'écriture. Je poursuivrais. L'harmonie que j'avais appréciée chez les bâtisseurs italiens avait sa source dans la structure ; je rechercherais quant à moi un équilibre des mots dans leur propre saveur. Ceux qui m'entouraient devaient d'ailleurs savoir à quel point j'étais friand de sport épistolaire puisque l'un des réunionnais avec lequel j'avais séjourné en brousse, François m'avait adressé, alors que je me trouvais à Rivesaltes et qu'il poursuivait son service à Mada, un gentil message franco-créole aussi naïf que gentil et inattendu :

"Cher camarade. […] le seul chose qui nous ennuille ici à Mandalahy que tous les samedi il faut faire une revue d'armes alors ce n'est pas agréable pour nous tout le samedi de faire sa […] enfin Monsieur D. donnez-moi un peu les nouvelles de la France parce que j'entant à Maroc il y a un peu de guerre en ce moment alors faites moi savoir un peu les nouvelles." (sic)

Ecrire est un moyen de survivre et donc de contourner la mort. Je ne me suis jamais lassé de transcrire les détours de la pensée, de les retenir. La parole révèle de suite mais ne filtre pas et transmet sans trace. J'aimerais, à tout instant c'est vrai, avoir une plume au bout des doigts parce que je considère la réflexion utile trop souvent fugace.

A parcourir mes humbles notes de l'époque, je constate qu'il ne s'écoulait guère plus de deux ou trois jours sans que je rédige une lettre. Parfum des mots que l'on aime respirer mais également nécessité d'une hygiène mentale, trop-plein à évacuer sous peine d'asphyxie. L'odeur de l'encre recouvrant aussi celle du désarroi de l'esprit : j'ai comptabilisé six lettres parties le 24 janvier, quatre le lendemain, après qu'il y en ait eu deux le 23. Au moins convient-il de constater que la Poste aux armées était nettement plus efficace que l'Intendance !

Mes courriers auraient pu être rassurants comme des mantras mais j'avais résolu de ne rien celer de nos périls quotidiens même à mes parents et à ma sœur. Les autres destinataires étaient des oncles, tantes, cousins et mon cher grand père maternel. Ou encore les laïcs ou les ecclésiastiques avec lesquels j'avais milité dans les milieux chrétiens. Je poursuivais aussi une relation épistolaire avec une jeune fille, étudiante à Saint-Quentin, presque une marraine de guerre.

Se confier et pouvoir décharger ainsi le trop-plein des fatigues, des tensions, des ras-le-bol, a sûrement contribué à ce que je sorte à peu près indemne psychologiquement de nos tribulations.

Changeant de genre j'avais également rédigé, depuis M'Chatt, une lettre à caractère citoyen. Elle était adressée à Pierre Garret, à l'époque sénateur de la Somme. De temps en temps nous pouvions en effet parcourir *L'Echo de Constantine*, le quotidien de la région, et j'avais été outré d'y voir publier un papier qui, photo à l'appui, détaillait l'autodafé des symboles de l'ex-présence française en Indochine au profit des insignes américains. Il restait trente mille hommes du C.E.F. [Corps Expéditionnaire Français] au Sud-Vietnam mais le Président Ngô Dinh Diêm s'employait à abolir les privilèges et responsabilités confiés à la France suivant les accords de Genève. Washington insistait sur "l'élimination totale des vestiges coloniaux et de toute interférence de la France en Indochine". Au-delà de mon américanophobie naissante je jugeais dommageable que la presse reflète jusque dans cette Algérie ensanglantée l'honneur français ainsi bafoué. Il est vrai que, depuis, je me suis interrogé sur le sens du mot honneur. […]

Il y avait surtout cette communication avec ma mère. Les enveloppes “par avion”, bordées de bleue et de rouge, m’étaient parvenues ponctuellement quand j’étais à Madagascar, la dernière lettre que j’avais reçue au Mandalahy, portant le numéro 111 ! Encore préciserai-je que le numéro 1 datait de septembre et qu’il y en avait eu d’autres auparavant ! L’échange fut au moins aussi dense dès que je me suis retrouvé en Afrique du Nord. De relire maintenant, une à une, ces correspondances de l’hiver 55-56 et de me replonger dans cette angoisse qui était sienne, m’est une douleur à retardement, un poids terrible que je n’avais probablement pas su évaluer à l’époque. Père moi-même je comprends mieux maintenant l’anxiété effroyable que peut ressentir le cœur des parents pour l’enfant menacé. […]

Début janvier on avait demandé des volontaires pour rejoindre le P.C. du Bataillon et d’autres pour reprendre les cours aux petits kabyles qui avaient fréquenté l’école de M’Chatt. Je m’étais proposé pour la seconde solution. Le choix du Commandement pour un Instituteur s’était porté sur Swan notablement plus qualifié que je ne l’étais comme je l’apprendrai ultérieurement. Plus âgé que nous tous parce que sursitaire -il avait 25 ans- il effectuait un noviciat chez les Jésuites et il était fils du Directeur [d’un quotidien]. Swan avait beaucoup plus de recul que nous sur ce que nous vivions. Il avait refusé de suivre une Ecole d’Officiers et ici, à M’Chatt, il s’était permis de critiquer ouvertement les champs de tir ménagés pour les mitrailleuses de garde et prévus par les officiers : l’une des armes battait en plein dans les ramures d’un arbre ! Avant même notre départ de Métropole, à Rivesaltes, il avait protesté au sujet de l’encadrement para “Ce ne sont pas ces gens là qui vont nous faire la morale !” C’était en quelque sorte la bête noire de la hiérarchie qui le savait intouchable. Emile s’était lié d’amitié avec lui dès leur rappel au camp de Verdun à Rennes, avant qu’ils ne rejoignent le camp Joffre dans un de ces fameux trains de contestataires qui saccageaient tout dans les arrêts de gare. Tous deux avaient connu Ambositra. Aujourd’hui ils s’entendaient à merveille pour moucher les officiers à chaque occasion. Mimile irait, aussi souvent que cela lui était loisible, rendre visite au nouveau maître d’école du *douar* qui officiait dans une ancienne épicerie. Swan avait reçu ordre de se munir d’une arme ; il avait refusé le fusil mais avait dû se munir d’un P.A. [Pistolet Automatique] qu’il tenait dissimulé sur lui. Un jour où Mimile était là, Stan lui avait réclamé un service : le revolver avait glissé dans le pantalon de l’Instituteur et les petits élèves pouvaient se rendre compte du port de l’arme. Swan avait discrètement, derrière le dos d’Emile, remis le P.A. dans sa ceinture. Les enfants reprenaient déjà le cours. Tout à l’heure, Bruno leur apporterait quelques bonbons.

(9 janvier 56) “Ton père pense que tu as peut-être eu tort de ne pas accepter cette place au P.C. ! Je trouve moi que tu as mieux fait de te proposer comme instituteur ; je souhaite que tu réussisses. C’est tout à fait dans tes cordes. […] Tu as bien fait de faire faire ta lessive ; si elle est à peu près bien et s’il y en avait beaucoup tu as bien fait de donner 250 francs […] Je n’aime pas te savoir en mauvaise forme physique ”. […]

Furioso

6 février 56

En métropole Guy Mollet, leader de la S.F.I.O., est devenu Président du Conseil. Il s’est prononcé de suite sur le conflit algérien “ La France est en Algérie”. Il va faire mieux et se déplacer bientôt sur le terrain après avoir nommé le Général Catroux au poste de Gouverneur Général.

<u>3 février</u>. Neige, grêle, froid, un air de grippe. Je prends un grand bol de thé et demeure couché le reste de la matinée. A midi nous sommes mis en alerte : les sacs au dos et les paquetages doivent être prêts pour 14 h. Les camions du Train {Train des équipages, arme qui gère le transport des troupes] *qui viennent d’arriver de Constantine nous prennent à bord. Nous quittons notre refuge de M’Chatt. A la patte d’oie nous sommes rejoints par le reste du bataillon et à El Milia nous nous installons dans les classes de l’école communale de garçons pour une nuit au chaud (je suis personnellement installé sur l’estrade !).*

Les points d'appui que nous avons quittés demeurent gardés par un effectif réduit. En ce qui nous concerne nous sommes cantonnés dans le bourg toute la journée du 4. Nous attendons la suite du programme. Au moins pourrons-nous tromper nos interrogations à l'aide de quelques goulées de Cognac acheté dans le bourg, pendant que la neige tombe à nouveau en abondance.

dimanche 5 février. Lever à 5 h et nettoyage de la salle de classe. A 10 h nous réintégrons les camions du Train. Direction la vallée de l'oued Kebir. Nous traversons El Hanser. Au delà de Djidjelli route en corniche avec des surplombs splendides, des grottes, des gorges, des cascades.

Comme à l'habitude nous ignorons tout de notre destination. C'est un voyage long, fatiguant et néanmoins inoubliable. La Carte Michelin n°172 qui ne me quittait guère existe toujours pour illustration. Elle me remet de suite en mémoire ce véritable joyau qu'est la côte du Saphir que nous suivions. Chaque sortie de tunnel, chaque virage qui contourne le rocher, réservait une nouvelle surprise dans la lumière glacée, inégalable, montant lentement de l'est. Engoncés et transis dans leurs capotes de drap kaki, les touristes obligés que nous étions ne pouvaient pas demeurer insensibles au spectacle de ces falaises qui plongent droit dans une mer d'un bleu de lagon. Près de Ziama-Mansouriah j'avais relevé l'opportunisme d'une dénomination : la commune s'appelait tout simplement Les Falaises !

A Djemma nous avions abandonné aux Zouaves du 111/2ème R.I.C. une de nos cuisines roulantes faisant partie du convoi et qui avait été accidentée contre le parapet d'un pont. Nous marquions une rapide halte à Bougie et la consigne, répercutée par les sous-officiers, claquait déjà : "Remontez dans les véhicule". C'était alors la vallée de la Soummam et la vision éclair et quelque peu féerique, d'El Kseur, de ses citronniers et de ses orangers dans un écrin de montagnes enneigées. Maillot était traversé en trombe, nous ne nous arrêterions plus avant Bouïra où nous essaierions d'obtenir un thé à la menthe dans une gargote assaillie par le bataillon au grand complet.

Nous dépassions les gorges de Palestro, là où, au printemps prochain, vingt-et-un appelés se feront massacrer avec la complicité des fellahs locaux. Puis c'étaient Maison-Carrée et Hussein-Dey, nous réintégrions Alger deux mois et demi après l'avoir quittée. Il fait nuit noire quand nous nous glissons dans les lits à étages installés à la Gare Maritime après que nous ayons parcouru quelque cinq cents kilomètres. Le GMC tracteur de la roulante accidentée nous a enfin rejoints sur l'initiative du Sergent V., seul, sans aucune escorte depuis Bougie !

La nuit sera courte. Au réveil nous apprenons enfin la raison de ce retour à la case départ : nous sommes ici pour accueillir le Président du Conseil Guy Mollet qui, ainsi qu'il l'a dit, veut évaluer lui-même la situation. Le III / 24ème R.I.C. a été incorporé dans les troupes de maintien de l'ordre au sein de la capitale ! Décidément la Colo est mise à toutes les sauces !

6 février. Dès 5h et demi nous sommes mis en alerte. Nous grimpons vers 15 heures dans les camions qui ont été débâchés. La foule est tôt matinale et dans une exaltation proche de la démence. Des bombes lacrymogènes lancées par les C.R.S. Applaudissements et cris « L'armée avec nous ! ».

La 2ème Cie était dirigée vers la Préfecture. Les trois autres Compagnies du Bataillon stationnent d'abord au coin des rues Michelet et Richelieu afin de dégager un groupe de C.R.S. pris à partie. Elles ne mettront pas pied à terre car la foule s'écarte devant les camions en nous acclamant et aux cris de "Vive l'Armée !".

Dix compagnies de C.R.S. étaient là ainsi qu'une compagnie du 1er R.E.P. [Régiment Etranger de Parchutistes] et qu'une compagnie du 2ème R.C.P. [Régiment de Chasseurs Parachutistes] qui tenaient des points névralgiques. Il y avait même un peloton de spahis à cheval, burnous blanc et rouge et sabre au clair, prêts à intervenir.

Le responsable militaire de l'Algérie était le Général Lorillot ; il s'était porté garant de l'ordre à l'occasion de la venue du chef du gouvernement. C'est à lui que nous devions d'être là, au milieu des autres militaires rappelés de tous les coins.

Il suffit de se souvenir de l'exubérance et du désespoir conjugués de cette population pied-noir qui se pressait tant sur les quais que près des Facultés ou sur les hauts d'Alger, il suffit de savoir que nous n'avions qu'une expérience toute neuve du combat et absolument aucune d'une mission normalement dévolue aux gendarmes mobiles, il suffit de se souvenir que ces derniers eux-mêmes furent piégés quelques années après en plein centre et qu'il en résulta un massacre : nous ramener dans les rues d'Alger en cette circonstance avec nos armes et nos cartouchières garnies comportait des risques que le Haut-Commandement n'avait visiblement pas mesurés.

Quand nous arrivons Place du Gouvernement la foule algéroise n'est pas encore là : nous descendons des camions pour former une haie qui fera écran devant les C.R.S. L'ordre a finalement -et heureusement- circulé- "Pas de cartouches dans le fusil". Les pieds-noirs arrivent, commentent et hurlent : "Ce sont des gars du bled", "La colo avec nous", "C.R.S. dans l'Aurès !".

Le président du Conseil arrive à l'aérodrome de Maison-Blanche en début d'après-midi. Les vingt kilomètres qui le séparent de la capitale sont garnis de troupes, les carrefours sont cadenassés par des blindés.

Deux jours plus tôt les rues ont déjà connu d'immenses manifestations, celles des anciens combattants et celles de toute une population venue pleurer -un peu tard- l'ex-gouverneur Jacques Soustelle que le gouvernement avait décidé de remplacer par Catroux, réputé homme à poigne. Les Algérois avaient su demeurer calmes durant ces manifestations mais aujourd'hui les ultras algérois ont convaincu qu'il était indispensable d'entretenir l'agitation. Les anciens combattants sont revenus. Les étudiants sont avec eux et se sont organisés en commandos ; une foule énorme est massée au long du plateau des Glières, vers le Forum et dans toutes rues qui convergent.

Dans la mémoire impitoyable des Pieds-noirs, le Général Catroux était celui qui avait "lâché" la Syrie et le Maroc. Lorsque la voiture du Président arrive peu après 15 h 30, les cris commencent à fuser "Soustelle, Soustelle, Soustelle", "Catroux à la mer", "Algérie française !". Guy Mollet, livide, dépose, au pied du monument et devant nous, la gerbe officielle en hommage aux morts des deux guerres. Le charivari enfle, les cris "Mollet à la mer !" deviennent indescriptibles et sont très vite orchestrés par une pluie de tomates -de celles de la Mitidja proche, bien mûres- et de projectiles de tous ordres lancés depuis les balcons. La foule nous déborde et les C.R.S. dégagent à coups de grenades lacrymogènes un chef de Gouvernement qui risque d'être lynché. L'ensemble des officiels, tous vêtements tachés par les projections de fruits et de mottes de terre, s'engouffre vite dans les véhicules pour gagner le Palais d'Eté qui sera carrément assiégé par les furieux.

Roland Bacri transcrira splendidement l'actualité en *pataouète* : "Guy Mollet y tord la bouche, sarcastique discrètement. Y descend, y monte en voiture officielle, plateau des Glières, marche la route ! Là c'était pas le désert, faites-moi confiance ! Alger la Blanche, noire de monde elle était ! Joseph Ortiz, il était là, l'avocat Biaggi, il était là, qui il y avait encore ? Nous tous ! Un il était là, tranquille, avec sa charrette pleine de cageots de tomates. Pour faire l'étude du marché ou quoi ? Comme il a liquidé son stock, purée ! Que si il a travaillé comme ça les autes jours, aujourd'hui ma parole, de tout le marché commun agricole, ça doit être lui le plus gros exportateur ! Mais peu importe ! A ce moment-là, comme y se doutait peut-être pas, y faisait semblant de crier qu'on lui tapait ses tomates, mais on l'entendait pas tellement les autes y criaient plus fort : ceux qui lançaient les tomates et ceux qu'y les recevaient en pleine poire. Le jus de tomates y coulait, y s'écrasait partout, y rendait encore plus écarlate le rouge de la confusion générale. Que les C.R.S. y voient rouge, c'est pas normal ? Vous allez pas leur jeter la pierre, non ?". Mais la postérité retiendra plus volontiers "La journée des tomates".

Nous étions aux premières loges. Maintenant que nous étions remontés dans les véhicules débâchés, assis l'arme à la main et roulés dans les cris de la foule, nous nous sentions incrédules autant qu'impressionnés : il est rare d'avoir conscience de vivre l'Histoire à l'instant même où elle vous fouette au visage.

Cela nous changeait, oh combien, de la quotidienneté des ratissages. Nous échappions à notre crispation en riant et nos camions patrouillaient lentement, en file indienne, se frayant difficilement un passage dans la rue. Nous nous étions garés longtemps près du Forum puis nous avions effectué un long circuit dans les artères centrales en pleurant dans les fumées et les gaz qui ne s'étaient pas dissipés quand nous remontions la rue Michelet. En dernier ressort, nous avions regagné la Gare Maritime. Nous en repartirons vers 17 heures 30 parce que des bagarres ont été signalées entre étudiants. Et en soirée il y aura un tour de piste supplémentaire car les algérois les plus excités affrontent les C.R.S. boulevard Saint-Saëns : ils ont résolu de pénétrer dans le parc Galland et de donner à nouveau l'assaut au Palais d'Eté !

"La douceur d'Alger est plutôt italienne" avait reconnu Camus, "ces villes n'offrent rien à la réflexion, et tout à la passion. Elles ne sont faites ni pour la sagesse ni pour les nuances de goût." [*Carnets*]

Guy Mollet avait fini par céder : devant la furia algéroise il sacrifiait Catroux et devait, selon le vœu des hauts-fonctionnaires algérois, proposer "un homme plus acceptable par la population européenne". Plus tard il confiera à ses proches collaborateurs "Je n'aurais pas dû céder". C'était trop tard, il était pris dans l'engrenage de concessions aux tenants de "l'Algérie française" alors qu'ici, plus que n'importe où, un gouvernement devait se faire respecter. Le Président s'était, du même coup, déconsidéré auprès des élites musulmanes de la même façon que, depuis plus d'un siècle, tous les représentants la République n'avaient pas cessé de le faire.

Le lendemain les discussions politiques se poursuivront. Le successeur de Soustelle sera en fin de compte Robert Lacoste nommé Ministre résidant, un patron qui croira ferme à une possibilité "d'intégration" et mettra tout en œuvre pour rétablir la paix et la liberté pour l'ensemble des algériens. Lacoste reparlera des massacres du nord-constantinois du 20 août en commentant "*Le pire méfait des rebelles serait que par des attentats perpétrés sur des innocents, ils ne creusent le fossé entre les populations européennes et musulmanes et n'amènent nos compatriotes à je ne sais quelle action de désespoir*". Le propos était clairvoyant. Le Ministre résidant avait ajouté : "*Une véritable lutte de vitesse est engagée entre les rebelles et nous* […]". La semaine suivante Lacoste fera la couverture en couleurs du numéro de *Jours de France* que le vaguemestre m'apportera avec le courrier !

Consignés toute la journée du 7 nous ne quitterons pas notre casernement du port. Nos tenues fatiguées par les expéditions dans les djebels ont fait, paraît-il, mauvaise impression dans les rues de la capitale. On est allé jusqu'à nous surnommer "Le Bataillon des crasseux" ! Du coup l'Intendance a décidé de nous approvisionner en treillis neufs ! Nous avons également reçu l'ordre de nettoyer nos armes et c'est donc bien qu'on estime qu'elles pourraient être utiles dans les rues d'Alger…

<u>8 février</u>. On nous conduit dans la banlieue algéroise : nous demeurons sur place, en réserve, pour intervenir au Palais d'Eté s'il y a lieu.

L'endroit où nous stationnions se nommait le Bois de Boulogne ! Vers 11 heures les ordres arrivent : nous quitterons Alger demain à 7 heures.

<u>8 février</u> (suite). *Nous rentrons aux docks du port dans l'après-midi.*

Quartier libre : nous nous habillons et sortons […] *pour une ballade dans Alger. Dîner épatant puis cinéma Le Colisée "La fille du fleuve" avec Sophia Loren. Retour. Les autres au boxon* sic). *Je suis couché à une heure.*

Tous les bidasses de la planète quelle que soit l'époque sont pourvus d'un radar perpétuellement en alerte pour détecter les bordels. Et les *rhabs* [bordels] de la Kasbah - alimentés de manière presque officielle par les proxénètes de la Métropole, ce qui ne manquait pas de faire la une de certains périodiques à scandales- avaient acquis une réputation indiscutée : les départements français d'Algérie n'avaient pas été concernés par la loi Marthe Richard !

Est-ce ma "bonne éducation" qui m'a détourné d'orgasmes erratiques auprès des fleurs méditerranéennes sous leur lanterne rouge ? Ou un défaut de curiosité ? Ou simplement la

crainte de la "chtouille" ? Quoiqu'il en soit j'eus droit le lendemain à de pittoresques précisions sur les exploits érotiques qu'on pouvait mener dans quelques coins algérois choisis. A ce qu'il m'apparut les courtisan*es* maflues algéroises rappelaient davantage les pornai du Pirée que les conviviales hétaïres athéniennes. Mais telles quelles, ces filles de joie n'avaient-elles pas le mérite irremplaçable de nourrir les fantasmes et de faire oublier la condition de tristes héros que nous connaissions ?

Eros et Thanatos : le désir narguait le danger de disparaître qu'il nous fallait côtoyer. Après tout "la petite mort", quelles qu'en soient acteurs et actrices, n'est-elle pas, de bien loin, préférable à la véritable mort, celle qui guette chaque jour le combattant ? […]

<u>11 février</u>. Messe à 8 h célébrée spécialement pour nous par l'aumônier militaire.

Au nom d'un Dieu qui a prêché l'Amour nous étions là pour proclamer que nous avions raison et que notre qualité raciale justifiait l'intervention militaire. Quel regard mouillé ne devait-Il pas verser en entendant nos prières ???

Kyrie eleison.

<u>11 février</u> (suite) *Marche d'entretien à l'ouest de Bougie. Cantonnement de Sénégalais. Aérodrome. Le soir sortie sans perm' avec trois copains. Nous verrons à trois reprises la jeep de notre commandant de compagnie et nous échapperons à sa vigilance à chaque fois. Quelle partie de cache-cache ! Bar sympa puis retour.*

… Il nous fallait profiter bien vite de la ville, de ses lumières, de ses commerces, avant que nous ne soyons réexpédiés dans le djebel. Le lendemain dimanche, en permission régulière cette fois, nous étions allés à l'Alhambra où l'on projetait, en matinée, *Le retour de Don Camillo*. […] Le soir, sous-off' de permanence, je devais contrôler les hommes qui rentraient après avoir fait le tour des cafés pour y noyer leur désespérance et qui avaient échappé aux patrouilles veillant sur les abus liquoreux : l'indulgence était acquise quand on se saoulait dans l'intimité du cantonnement mais, dignité militaire oblige, on ne pouvait se saouler qu'en famille, pas en public !

A El Kseur - 25 kilomètres sud-ouest de Bougie- le 11 février, un européen est tué en pleine ville à midi ; s'ensuivent des contrôles auxquels nous participons. Le 12 après une série d'ordres et de contre-ordres affligeants, nous revenons dans cette commune pour des affectations dans ses environs immédiats : la 1ère Cie à la "Ferme Tavel", la 2ème à El Kseur même, la 4ème à Tizzi (4 kilomètres au sud-ouest de Tavel). Quant à la 3ème, la nôtre, elle s'implante à la "Ferme de l'Akra" qui appartient aux vins Seneclauze. Les gérants apprécient à ce point notre présence que les hommes se feront invectiver pour avoir utilisé quelques ceps morts afin d'allumer un petit feu !

C'est à partir de cette base que nous allions effectuer deux sorties qui nous verraient, quand nous rentrerions après coup, nous affaler, totalement brisés, vidés, sur nos lits : nous étions jeunes et nos carcasses avaient un certain entraînement mais *il ritmo* était difficile à soutenir.

Pour la première de ces opérations qui, une fois le soleil levé, s'était déroulée en liaison avec un avion Criquet, nous nous étions élevés de près de 600 mètres dans la montagne sur le route de Mellaguez et ramenions la moisson désormais habituelle de suspects kabyles surpris par l'irruption des soldats français avant l'aube :

<u>15 février</u>. Lever à 3h. Départ dans la demi-heure direction sud. Crapahut mémorable. Pentes terribles. Torrents. Eboulis puis les labours. Côte 661 vers 7 h. Mise en place de la Compagnie. Le reste du bataillon est déjà au travail. Décrochage vers 11 h. Je suis de quart de 20 à 22 h…

La seconde opération du Bataillon eut lieu le 17, en direction de Sidi Aïch, vers les villages de Jachourem, Djemmaa, Timezit, Toumef, Akabiou-Akabi, Imzouar et El Kalaa. Après la petite Kabylie, le commandement tenait maintenant à nous faire visiter la grande ! *Fissa, fissa* : nous laissons notre gîte dés 2 h et demie du matin (une heure plus tôt que l'avant-veille !) pour pitonner cinq heures de rang sur une piste abrupte, encombrée de neige et de glissements de terrain. L'obscurité est totale, trouée de quelques jurons étouffés par l'humidité. Les rares cliquetis métalliques sont vite réprimés. Les godillots sont alourdis

d'argile, les pieds résignés ne font qu'additionner les pas les uns après les autres. Jusqu'aux réflexions intérieures qui sont ouatées parce que le fantassin, sous son poncho caoutchouté, prolonge le sommeil écourté. La pluie comme punition : l'eau s'égoutte du casque et, glaciale, s'insinue dans le col de la chemise…

L'objectif de notre Compagnie consiste à atteindre un des villages avant l'aube et à le cerner. Ensuite nous le fouillerons pour y détecter d'éventuelles caches d'armes. Alors que frigorifiés et trempés nous atteignons les maisons et pénétrons dans les ruelles, une section entière de l'unité se laisse aller au pillage des mechtas. Les officiers parviennent vaille que vaille à ramener l'ordre. Un villageois qui tente de s'enfuir est grièvement blessé par une rafale d'arme automatique. Résistant qui fuyait ou simple paysan terrorisé ? Nous ne le saurons pas : c'est la guerre, uniquement la guerre. Les instructions de la Défense Nationale de juillet dernier, reprise par le Commandement, préconisent que "*le feu* [soit] *ouvert sur tout suspect qui tente de s'enfuir immédiatement*". Les instructions ont toutefois omis de préciser la définition exacte du "suspect"…

L'opération a permis de récupérer quelques armes (une carabine 9 m/m, des fusils de chasse, des revolvers), des explosifs et leurs détonateurs. Nous ramenons une quarantaine de kabyles à identifier.

Le soir, rentré et prenant un peu de repos, je songe à ces urnes ventrues d'argile ocre que nous avons fracassées sur ordre de nos officiers dans une mechta : était-ce du grain qui s'en écoulait sur le sol ou le sang même des villageois ? "*Dans la région de Sidi-Aïch, 60% des habitants sont indigents. Dans le village d'El Flay, au dessus du centre de Sidi-Aïch, on cite et on montre des familles qui restent souvent deux ou trois jours sans manger. La plupart des familles de ce village ajoutent au menu quotidien de racines et de galettes les graines de pin qu'elles peuvent trouver en forêt*." [Albert Camus, Misère de la Kabylie, *Alger Républicain*, 1939]. Il est vrai que ces jarres domestiques sont couramment utilisées comme caches d'armes, des armes utilisées contre les soldats-pacificateurs expédiés de la métropole…

Quelqu'un vient alors mettre fin à ma réflexion équivoque sur cette pacification-désolation : on nous prévient d'avoir à préparer derechef nos paquetages afin de quitter la ferme au cours de la nuit !

Crescendo

Bou Hamama

Départ de la ferme d'Akra prévu dès avant l'aurore…

<u>18 février</u>. Nous réveillons les hommes à 3 heures et demie... Notre convoi rejoint celui des autres compagnies du bataillon. Nous traversons Bougie, Souk-el-Tenine, les gorges titanesques de Kerrata, fief du Bachaga Boualem. Les grands barrages de retenue et les usines électriques dans la montagne, puis Amoucha, Sétif et Châteaudun. La route est recouverte à certains endroits de 50 cms de neige.

Nous sommes à Constantine dans l'après-midi et sommes hébergés dans les hangars d'un camp du 67ème R.A. [Régiment dArtillerie]

Le Bataillon avait fait une brève halte à Sétif, devant une caserne, et l'un des Sergents de la Compagnie, Robert, avait demandé à un algérien tournant autour de nos camions d'aller lui acheter une bouteille de rhum ; il lui avait confié un billet de 5.000 frs [soit 7 Euros] mais, à l'esclaffement général, les camions avaient redémarré avant que l'acheteur n'ait revu son commissionnaire !

A Constantine une partie du Bataillon cantonnera dans une autre caserne, celle du 25ème Train. Au mess nous serons trois à la même table. Avec C. un homologue picard et avec B., un boute-en-train chez qui la difficulté ne semble jamais altérer l'optimisme. Le dîner ne peut être que chaleureux mais ne se prolongera pas très avant dans la soirée : nous sommes rompus car nous avons roulé durant plus de quatorze heures et il ne pouvait être question de somnoler à l'arrière de ces satanés camions dont nous ne savons toujours pas la destination finale. Les

banquettes en bois des G.M.C. où nous nous tenons face à face dans la longueur ne ressemblent en rien à des fauteuils Pullmann !

Bien que courte comme tant d'autres cette nuitée sera reposante pour les corps et les psychismes éprouvés par tant de va-et-vient. Au cours de ma virée algérienne de telles nuits seront si peu courantes que, dans mes notes écrites, j'ai éprouvé la nécessité de signaler celle-ci !

Au réveil la neige est tombée durant plusieurs heures et magnifie un paysage en larges ondulations. Les camions tranchent prudemment l'air vif qui a verglacé la route. Nous traversons Kroub, Canrobert et Aïn-Beïda, nous infléchissons notre itinéraire vers le sud. Cette fois nous sommes au pied des Aurès, là où, à Batna et à Kenchela, sont tombés les deux premiers militaires français de souche il y a un peu plus d'un an.

C'est à Kenchela que s'effectue la répartition des Compagnies dont la mise en place est terminée le soir même. Le Poste de Commandement et sa C.C.S. seront basés à Edgar Quinet. La 1ère Compagnie va à la ferme Berthon, surnommée "Docteur Berthon", avec deux Sections détachées à Aïn Gueguel. La 2ème est dirigée à 7 kms, sur "Fontaine Chaude" : quelques veinards -je ferai par exemple la connaissance de Bruno cinquante ans plus tard- vont pouvoir profiter d'Aquae Caesaris, la piscine des thermes romains édifiés en 69 sous la dynastie flavienne. Cette Compagnie détachera deux Sections à Bou Lhermane. La 4ème sera à Bou El Freiss et détachera deux Sections à Yabous.

Pour ce qui est de la troisième - la nôtre - sa destination sera Bou Hamama, à une soixantaine de kilomètres au sud-ouest, en plein cœur de ce massif montagneux où le peuplement européen a toujours été quasi inexistant. De tous temps y ont régné "les bandits" issus des tribus Beni Bou Slimane et Touaba : avait-on seulement le droit de dire que l'Aurès faisait partie d'un département français d'Algérie ???

Au cas où nous aurions ignoré que la région regorgeait de périls -mais qui parmi nous ne le savait pas ?- nous aurions de suite compris de quoi il s'agissait dès le passage devant la maison forestière de Bou Lerhmane. La grosse bâtisse s'était fortifiée, repliée sur elle-même, et s'était entourée d'un réseau impressionnant de barbelés. Des chevaux de frise étaient disposés sur la route, à la hauteur de cette maison forte : au-delà, vers le sud, sur les quelque vingt-cinq kilomètres de piste suivant, l'insécurité est totale. Cent cinquante ou deux cents hommes ont été envoyés à notre rencontre pour protéger notre caravane sur cette distance !

Sitôt les événements de novembre 1954 on avait chargé le Colonel Ducournau, de retour d'Indochine où, avec le 1er B.C.P. [Bataillon de Chasseurs Paratuchistes], il avait connu Cao-Bang et Nam-Sam, de reprendre en mains le secteur des Aurès. Une première vaste opération avait échoué. Ducournau et ses Bérets bleus, le 18éme R.C.P., avaient forcé ensuite les partisans aurésiens à se démasquer et leur avaient infligé des pertes sérieuses dés la mi-novembre. Après quoi la Légion Etrangère avait été chargée d'édifier un retranchement militaire dans cette immense cuvette à fond plat de Bou Hamama autour du bordj local construit sur une partie légèrement surélevée et qui servirait de poste central.

Les guerres coloniales n'étaient qu'un perpétuel recommencement : le camp du B.E.M. que j'avais connu à Ambositra avait lui aussi été édifié par les Légionnaires. Ces derniers étaient intervenus dans des conditions parallèles, après que la rébellion malgache de 1947 eut été réprimée avec rudesse : les chiffres officiels parlent de 80.000 morts dont une majeure partie d'hommes, de femmes et d'enfants qui, entraînés par les sorciers et affolés par la répression avaient erré dans la forêt de l'est de l'île et étaient morts de faim et d'épuisement…

Ici, en Aurès, les pionniers avaient conçu une sorte de rempart polygonal sommaire, petit fossé extérieur et talus en terre à l'intérieur, jalonné de six fortins matelassés de sacs de sable et garnis chacun d'une mitrailleuse, le tout précédé d'un champ plus ou moins dru de barbelés. Les baraques couvertes de toile goudronnée, les tentes rectangulaires ou coniques, la poudrière, les citernes de carburant logées sous des tôles ondulées cintrées, les flottilles de véhicules qui transitaient par le camp, la boulangerie, ainsi que quelques bâtiments en dur dont le bordj administratif, s'abritaient au mieux à l'intérieur de ce dispositif qui couvrait deux hectares, carrément à cheval sur la piste rectiligne.

Arris, centre administratif des Aurès, lieu symbolique du départ de la rébellion, là où Guy Monnerot, ce jeune instituteur plein d'idéal, désireux de partager sa foi pédagogique au milieu de la population Chaouïa, avait été tué quasi par accident, n'était pas à plus de quarante-cinq kilomètres de Bou Hamama.

Aux Légionnaires avait succédé le 3/7ème R.T.M. [Régiment de Tirailleurs Maroncains] : c'était un détachement de ces Tirailleurs qui était venu à notre rencontre sur la piste du camp. Depuis qu'ils étaient implantés ici les Marocains désertaient les uns après les autres pour rejoindre les maquisards des Aurès : quand on désignait un tirailleur marocain pour la garde de nuit dans un fortin, il fallait systématiquement mettre à ses côtés un soldat métropolitain de crainte que le premier ne se sauve avec armes et bagages pour rejoindre la rébellion … Le R.T.M. quitta le camp le surlendemain de notre arrivée (le B.M.C. [Bordel Militaire de Campagne] qui lui était affecté suivit peu après) et, après deux nuits passées sous des tentes hors d'usage, nous pûmes emménager dans les différents bâtiments tandis qu'une compagnie de paras du 3ème R.C.P. nous rejoignait. Une Compagnie de Bérets Rouges serait aussi adjointe à chacune des garnisons de B., de B. el F. et d'Edgar.

A Bou Hamama nous devions bientôt découvrir avec étonnement que l'Etat-Major régimentaire avait détaché sur place deux artilleurs chargés de "l'observation aérienne ennemie" car une telle structure était celle, réglementaire, du Régiment français -au même titre que le masque à gaz individuel ! Les deux gars en question n'étant pas assujettis aux corvées comme tout le reste de la garnison, jouaient aux cartes à longueur de journée ! Il fallut les plus vives insistances hiérarchiques pour les convaincre d'assumer leur tour de garde : les pauvres n'étaient pas habitués !

La garnison comptait également l'Officier des Affaires Indigènes entouré de son détachement de moghaznis. Ceux là menaient une vie totalement à part y compris pour ce qui était de la nourriture. Cet Officier au képi bleu nous l'avions ramené depuis Kenchela, il était de notre convoi. Dans le camion, certains d'entre nous découvrant l'environnement désert des Aurès lui avaient innocemment demandé où se trouvaient les douars et leurs habitants. L'Officier en question avait gentiment répondu : "Les habitants ? On en a bousillé la moitié, à vous de faire le reste !" (sic).

… Il en restait quand même quelques-uns de ces Aurésiens qui, dignes contribuables, venaient en délégation s'acquitter au Centre Administratif qui se trouvait au milieu des postes de surveillance.

Bou Hamama était une base suffisamment importante dans l'implantation militaire locale pour être aménagé en camp autonome. Les liaisons avec notre P.C. de Bataillon se faisaient essentiellement par avion ou par hélicoptère : un groupe d'hommes partait en protection armée et se déployait autour de la piste qui avait été nivelée à côté du camp ; le Piper chargé du courrier pouvait alors atterrir.

Dès notre première nuitée nous étions avertis : des tireurs maquisards s'étaient approchés du camp et avaient tiré quelques coups de feu en direction des postes de garde. Certains projectiles avaient traversé une baraque abritant la troupe et un montant en tube du lit de L. avait même été percé par une balle. D. était d'intervention et il s'était précipité aussitôt avec les gars de son Groupe vers le périmètre défensif en recommandant à son tireur au F.M. -Emile- de répondre "*au coup par coup et non par rafales*" (afin que l'ennemi demeure dans l'ignorance de nos armes automatiques).

Les premiers jours furent consacrés à notre installation ou à des travaux tels que la remise en état des réseaux de barbelés lesquels avaient été passablement délaissés.

Nous étions arrivés avec nos seuls bagages individuels ; la base arrière et les équipements lourds de l'unité nous parvinrent de Kenchela par route dès le 25, sans anicroche, après que nous eussions procédé à l'ouverture de route classique. Le Colonel commandant le Régiment dont nous dépendions vint aussi jeter un coup d'œil sur notre lieu de villégiature.

Les sous-officiers avaient perçu de vrais lits, dans un vrai bâtiment en dur qu'ils appelaient leur mechta. Ils pouvaient chauffer leur refuge grâce à un petit poêle à bois pour lequel ne manquait pas l'aliment en vieilles planches -parfois goudronnées il est vrai, ce qui ne

manquait pas alors d'enfumer le dortoir ! Raffinement suprême, au camp de Bou-Hamama la toilette du matin s'effectuait à l'eau chaude ! D. avait ressorti des fontes de son sac, afin de l'agrafer au mur, la photo de Marina Vlady qui s'y trouvait pliée en quatre depuis M'Chatt.

Sous peu les gradés se partageraient un mess qu'Emile et quelques autres avaient été chargés de décorer. Swan ferait sentencieusement observer que le décor moutonnant appliqué sur les murs évoquait la démarche d'un de nos officiers qui marinait volontiers dans l'alcool ! Swan ne ratait jamais ce genre de réflexion. Mais il savait particulièrement intervenir quand quelqu'un avait des problèmes avec les supérieurs : le Sergent P. avait mal pris une plaisanterie de D. qui, alors qu'on partait en embuscade de nuit, avait demandé s'il fallait se munir d'une couverture. "*Dix jours de tôle !*" avait répliqué le sous-off'. C'était cher payé et H. avait essayé d'en parler à P..Bien plus tard, rentré en France, Bruno faillit voir refusée sa candidature à la Gendarmerie parce que ces dix jours de "cabane" -qu'il n'avait pas accomplis compte tenu des circonstances- figuraient dans son passé militaire !

Au départ de France nous avions été dotés d'un armement antédiluvien ; cela nous avait valu, en Petite Kabylie, dés le début décembre, qu'un homme de la Section, Gérard, prenne deux balles dans la cuisse : les coups étaient partis d'une arme mal sécurisée et le blessé avait été évacué sur l'Hôpital Militaire Maillot. Il y avait eu un autre blessé le 8 janvier, je l'ai raconté. Dès notre arrivée à Bou Hamama cet armement individuel fut renouvelé et les antiques mitraillettes Sten furent remplacées par des Mat 49. Nous eûmes droit également à des vestes molletonnées : cela confinait au luxe ! Le tout fut complété par des djellabas et des chèches. Nous allions pouvoir tirer profit des leçons de mimétisme que nous avaient données les caméléons que nous apprivoisions sous les tropiques, nous nous déguiserions en *djounouds* [hors-la-loi pris les armes à la main].

Les liaisons radio avaient donné lieu à des ravitaillements spéciaux par Piper car les essais du réseau du Bataillon avaient révélé que Bou Lhermane manquait de piles pour le poste radio et qu'à Yabous l'appareil était carrément en panne …

A partir de quoi les choses sérieuses commencèrent sous forme d'embuscades nocturnes que nous tendions un soir sur deux, dans la cuvette, à quatre ou cinq kilomètres du camp. Nous avions échangé nos godillots pour des pataugas plus discrets sur les cailloutis et, dans une pénombre que nous nous efforcions de ne pas troubler, chaque silhouette de genévrier découpée par une lune aurésienne cynique, pouvait être celle d'un homme enturbanné, dans cette même tenue que nous lui empruntions et que nous avions enfilée par dessus le treillis. Les yeux fouillaient la nuit et ceux d'entre nous qui revenaient de Madagascar se souvenaient des primates nyctalopes, les lémuriens qu'on connaissait là-bas, et les enviaient.

"*C'est dur la guérilla, il faut l'apprendre. Il faut savoir boire le matin ou le soir, faire ses besoins en une fois. Celui qui pète et éprouve le besoin de pisser à minuit ne peut tendre une embuscade. La guérilla est la revanche des peuples maigres sur les peuples trop nourris*." [*Adieu djebels*, Jean Servier]. C'est pourtant cette réponse ascétique à l'armée des ombres que nous nous efforcions de mener, aussi habilement que le faisaient les partisans. Le groupe (une douzaine de gars) se maintenait sur place une heure et demie ou deux. Le vent était sec, glacé, il était seul à hacher la nuit et le calme environnant. Nous signalions notre retour par quelques appels de lampe électrique à la sentinelle qui nous avait vu partir et nous regagnions nos logements douillets heureux de nous en sortir indemnes alors que chacune des bandes de réguliers infestant le coin comptaient, de source sûre, un minimum absolu de cinquante individus…

Le sergent de quart dans le camp, à l'abri du talus de terre, passait de fortin en fortin contrôler les gardes. Il arrivait alors qu'un fellagha placé en sonnette à l'extérieur et ayant repéré la silhouette du factionnaire effectuant sa ronde, lance une gerbe de balles traçantes, fleurs irisées d'un feu d'artifices qui réjouissaient un instant les ténèbres et semblaient dissuader qu'il s'agissait d'un conflit homicide.

Lettre de ma mère du 23 février 56 : "Quelle triste nouvelle nous apporte le journal ce matin ! Vingt tués à El Milia ! Quelle vie, impossible à imaginer pour qui ne la vit pas ! Pourquoi ne protège-t-on pas mieux les convois ? Qu'on mette des avions, des hélicoptères,

mais seigneur qu'on ne laisse pas massacrer nos enfants… Pas de lettre de toi, ni hier ni ce jour. Quel cafard !…"

Pauvre maman : la section du 17ème B.C.P. qui s'est fait accrocher méchamment le 21 à une dizaine de kilomètres de l'endroit que nous avions quitté à peine trois semaines plus tôt, était bien survolée à basse altitude par un hélicoptère ! Et le convoi était épaulé par deux half-tracks tels ceux que nous avions connus ! Mais ceux d'en face avaient parfaitement assimilé les leçons de la route coloniale 4, celle de Langson à Cao-Bang où tant de goumiers marocains et de tirailleurs algériens avaient laissé leur peau ; ils avaient préalablement abattu un arbre au travers de la route et avaient monté une embuscade dissimulée aux vues aériennes qui leur avait permis de tirer leurs cibles depuis quinze ou vingt mètres. Ils étaient probablement près de deux cents et le bruit de la fusillade s'entendait depuis El Milia à quatre kilomètres de là !

Le lendemain, de très bonne heure la 3ème Compagnie d'un Bataillon de Chasseurs à Pied qui se rendra sur les lieux de l'embuscade depuis El Mila en direction d'Aïn-Kechera, tombera dans un nouveau piège. Au total, sur les deux jours, vingt-trois morts et onze blessés du côté des militaires métropolitains ou coloniaux.

La région sera passée au peigne fin durant les jours suivants, les douars à nouveau visités et leurs occupants à nouveau interrogés. On traquera et éliminera trente-quatre rebelles en tenue de combat. Les craintes des familles riveraines de l'oued El Kebir elles se mueront en réalités immédiates : à la suite de ces embuscades meurtrières des 21 et 22 février un lieutenant du 4ème B.C.P. basé à El Hanser orchestrera une véritable boucherie dans un village du coin.

Nous et nos ouvertures de route dilettantes autour de M'Chatt l'avions échappé belle : les "opérations de police" avaient désormais tout d'une guerre sans merci aucune, nos familles avaient toutes les raisons de craindre pour nos vies.

Perdue, isolée, dans ce coin perdu des Aurès, notre Compagnie du 3/24ème avait droit à des parachutages réguliers des bimoteurs sur la D.Z. [Drop Zone, zone de larguage]. On déployait les fantassins sur le périmètre du terrain tandis que ceux qui étaient "de corvée" récupéraient les provisions. Curieusement les jerricans de vin étaient toujours récupérés les premiers ! Un jour où le parachute qui avait en charge un tonneau métallique de farine ne s'ouvrît pas cela donna lieu à un spectaculaire geyser blanc quand la touque toucha terre et explosa : les distractions originales étaient rares… […]

Presto

Se porter au feu

Shoubat [février] se refermait, on entamait *azar* [mars].

Les fellaghas avaient célébré à leur façon ce début mars en assiégeant la Maison Forestière de Bou Lhermane en fin de journée : trois fusils-mitrailleurs et au moins soixante attaquants "*poussant des cris de chacals*" suivant les témoignages. Aucune perte chez les copains heureusement. Dans la même nuit, plus tardivement, des coups de feu avaient été tirés sur le Poste de Bou el Freiss.

Le Président Guy Mollet, après qu'il eut été conspué à Alger, s'était consacré à une tournée dans le Constantinois. Revenu en France il avait fait une déclaration officielle résumant la politique qu'il comptait mener, une politique volontariste qui tenait compte de ce qu'il avait vu et entendu : "*Les exécutions quasi rituelles et les sanctions barbares font peser sur la population musulmane une terreur qui la contraint souvent à devenir complice… L'efficacité indéniable de cette action politique et psychologique explique les perturbations profondes que des bandes peu nombreuses ont apportées à toute la vie de l'Algérie. La réponse française restera insuffisante tant qu'elle se situera sur le seul plan militaire… Notre objectif est de faire accéder la masse des musulmans à l'économie développée*… ".

Cette longue déclaration, si elle était courageuse, venait un peu tard et n'était déjà plus à l'échelle de l'Histoire. Sur le plan militaire le Président du Conseil -qui sera investi des

“pouvoirs spéciaux” le 16 mars par l’Assemblée- accompagnait son projet politique de mesures radicales : on allait rappeler une classe de “disponibles”, on allait augmenter la durée du service jusqu’à vingt-sept mois afin de mettre à la disposition du commandement les cinq cent mille hommes qui paraissaient nécessaires, on libérerait rapidement les “maintenus”.

A Edgar Quinet le Commandant Borrel, affecté à l’Etat-major d’Alger, a été remplacé par le Commandant Lahalie ; cela ne change rien bien sûr à nos aspirations et nous parlons de plus en plus sérieusement de notre rapatriement ! Celui-ci nous est annoncé probable, puis tout proche, puis certain pour le 12 mars. Le 10 le sergent-fourrier commence à collectionner les imperméables, les pataugas, les outils de terrassement individuels et cet inénarrable et encombrant masque à gaz qui ne nous a pas quittés. […]

5 mars. 11heures : speech du Lieutenant .y, notre commandant de Compagnie. Ouverture de route entre Bou Hamama et la maison forestière d’Aîn-Guiguel où les paras se rendent en camions.

Aîn-Guigel était une ancienne propriété agricole pied-noir abandonnée, et autour de laquelle la garnison avait entassé force troncs d’arbres et terre jusqu’à ce qu’on la qualifie de “Fort”, ce qui, d’après un de ses “résidents” que j’ai retrouvé, Henri, était un terme tout à fait usurpé.

5 mars (suite) … *A leur retour les parachutistes tombent dans une embuscade à environ deux kilomètres de notre position d’appui. Le combat dure vingt minutes. Pendant ce temps nos propres G.M.C. ont rebroussé chemin pour amener du renfort. Retour de Bou Hamama ils sont pris à leur tour dans une escarmouche à huit cents mètres sur notre gauche. Isolé avec une dizaine d’hommes je me replie au bas des collines dans un gourbi que nous organisons défensivement après contrôle de l’identité des habitants. Les renforts sont maintenant sur place et poursuivent les rebelles, non sans qu’un officier para ne m’ait apostrophé au passage pour ne pas “m’être porté au feu”…*

II n’est que trop vrai que notre Compagnie de marsouins pour être qualifiée “unité combattante” n’est pas une troupe d’élite. Nous avons été “élevés” par les paras mais nous n’avons ni leur entraînement, ni leur équipement, ni cette volonté de passer outre le danger et de “se porter au feu”, cette volonté qui paraît-il est honneur et recherche de la gloire. Nous pouvons admirer les héros de Cao-Bang, nous ne sommes pas de cette trempe. “*Je n’ai pas de goût, je crois, pour l’héroïsme et la sainteté : ce qui m’intéresse c’est d’être un homme*.” [*La Peste,* Albert Camus]

5 mars (suite) *L’aviation arrive depuis Batna ou Telergma : un Piper pour observer les mouvements dans la végétation rare et les rochers, quatre T6 qui straffent les pentes et un hélicoptère qui atterrit à proximité de la première embuscade pour évacuer deux des trois blessés parachutistes. La nuit est tombée quand le reste de la Section nous rejoint ; nous grimpons dans les véhicules qui ramènent un Caporal et un Lieutenant parachutistes tués ainsi que des prisonniers fellaghas.*

Ce soir, le secret de la nuit autour des baraques sera plus compact, une sorte d’apaisement après le combat quand se sont tues les plaintes de ceux qui sont demeurés étendus sur le champ de bataille… En sombrant dans le sommeil je songe que cette violence cataclysmique de la guerre n’est pas aussi incohérente qu’il y paraît : nous sommes là pour sauver notre peau et nous ne pouvons le faire qu’en cassant les reins de ceux d’en face, c’est, soi-disant, “la cause noble” pour laquelle nous sommes ici !

J’ai retrouvé Michel P., Caporal dans la 2ème Section, qui, pour cette même journée, rapporte : “ Deux groupes de la Coloniale dont le nôtre et un Groupe Para allons venger les deux morts parachutistes. L’encerclement de la ferme durera jusqu’à une heure et demie du matin, heure à laquelle trois chefs de bandes rebelles sont abattus. Je ne veux pas détailler les terribles tortures subies par eux préalablement auxquelles je ne voulais pas assister. C’est K. qui m’a expliqué tout cela, il n’en revenait pas lui-même d’être devenu aussi méchant ”.

Le féroce “væ victis” des Romains est toujours d’actualité ! Michel P. encore : “Notre groupe retourne à l’emplacement du tir. Le cadavre de l’arabe qui avait dénoncé les chefs

rebelles est resté sur place. Malgré sa coopération il a été abattu juste dans mon dos. Pour moi c'était injuste, mais !!! "

Ce magma noir dont les relents de soufre empestaient le cratère de Pouzzoles et qui affleure bien vite dans l'âme des hommes… Probablement n'avions-nous pas goûté à suffisamment d'horreurs et ne savions-nous pas cracher sur le seul ennemi qui vaille, la guerre elle-même.

mardi 6. Il fait très froid. Le lever est à 3h et demie pour démarrer avec le groupe D. une heure après, afin de monter une embuscade à un peu moins d'un kilomètre à l'est du camp. Nous décrochons et sommes de retour pour 6h et demie. Tandis que nous prenons un peu de repos, le reste de la garnison rend les honneurs sur la piste d'aviation pendant que l'on charge les victimes paras dans l'hélico. Nous révisons l'état du réseau de barbelés autour du camp.

L'air est transparent, d'une dureté de cristal qu'on ne rencontre qu'aux confins du désert.

mercredi 7. Suis sous-officier de quart de 1h à3h du matin. Une patrouille rentre qui a tué trois fellaghas et ramène des suspects. Corvée : aux barbelés. Nous rendons nos livrets militaires.

Prévenante et appliquant les dispositions annoncées par le Gouvernement, l'administration militaire n'avait pas oublié ses chers fils maintenus sous les drapeaux : nous venions de commencer notre 24ème mois d'armée depuis notre incorporation et, agréable surprise, nous étions priés de présenter au bureau-comptable de la Compagnie nos livrets individuels. Ca sentait la quille et le retour définitif sous peu. Signe avant-coureur et certain de notre démobilisation imminente qui, au moins, n'avait rien d'une corvée !

Le 9 mars accrochage sur l'axe Kenchela – Edgar Quinet, à l'est du carrefour Aïn Mimoun par une bande rebelle estimée à soixante hommes armés de fusils-mitrailleurs, de pistolets-mitrailleurs et de fusils. Les paras laissent deux tués et six blessés dans l'engagement.

Le 11 la quille, la fameuse libération attendue, est officiellement reportée "*de quarante-huit heures environ*" ! Notre quotidien immédiat ne varie pas : toujours aussi matinaux nous partons à tout bout de champ pour des ouvertures de route vers Bou-Lhermane. A chaque fois ou presque il y a des échanges de coups de feu.

…Le livre de Jules Roy [*Dien-Bien-Phu*] n'avait pas été publié; si nous l'avions connu nous aurions pu imaginer un peu mieux les combats de Dien-Bien-Phu, quand le camp retranché, avant le déclenchement de la bataille proprement dite -et sous l'impulsion de Bigeard- envoyait à droite et à gauche des patrouilles d'éclaireurs "pour se donner de l'air". Chacune de ces patrouilles révélait l'investissement progressif, l'étreinte qui se resserrait, l'ennemi de plus en plus près des lignes du camp qu'il investissait.

Les rebelles des Aurès n'étaient aucunement aussi nombreux ni équipés en armes lourdes. Ils savaient pourtant se faire menaçants en permanence. Les Sections les unes après les autres ratissaient le terrain mais ces fells étaient adroits qui passaient la plupart du temps entre les mailles du filet et, insaisissables, rôdaient sans cesse dans la lande. Quand nous parvenions à en apercevoir un il était souvent hors de portée de nos armes et filait entre les genévriers.

Grave

Notre honte

Dans les années 1946 ou 47 mon père avait embauché un algérien pour les besoins de l'industrie familiale de bonneterie dont il était gérant : c'était, pour nous tous un "bicot" [contraction du mot espagnol *arabicco* signifiant arabe. Le mot "bique" ne serait pas étranger à la contraction.] Chez moi on disait plus couramment "bicot" que "bougnoule". Celui-ci, jeune, sans doute vingt-cinq ans, avait été recruté pour seconder le maître teinturier de la S.A.R.L. D. : les usines étaient rares en Algérie et la main-d'œuvre qui venait de là-bas se contentait de salaires modiques. Je revois parfaitement et malgré la distance, le regard insolent de cet algérien, provocateur au-delà même de la fierté, un regard intolérable à une époque où l'autorité quelle qu'elle fût n'admettait guère qu'on ne baissât pas les paupières devant elle.

En mai 45 la révolte de Sétif et de l'est-Constantinois avait été réprimée sans le moindre égard pour une population qui avait grandement contribué à la victoire des Alliés (Ben Bella, sous-officier, avait gagné la médaille militaire à la bataille du Garigliano) : pour cent deux morts européens et dix femmes violées, quinze ou vingt mille musulmans abattus. Le Général Duval, responsable de la répression, avait rédigé un rapport destiné aux français d'Algérie " *Je vous ai donné la paix pour dix ans, mais si la France ne fait rien tout recommencera en pire et probablement de façon irrémédiable* ". Aveugle, la nation colonisatrice n'avait rien fait. Les colonisés n'étaient dignes que de répressions sanglantes : "la nation civilisatrice" avait persisté à ensemencer l'injustice et la peur, elle récolterait la guerre. A Guelma, toujours en mai 45, "la promenade sur la route du sud" pour des exécutions individuelles ou collectives selon les ordres du sous-préfet, ne serait pas frappée d'oubli par les algériens et l'attitude du "bicot" de l'entreprise familiale tenait compte sans aucun doute possible du mépris ignominieux affiché par la France.

… Je ne sais pas si cet ouvrier-teinturier était originaire des montagnes sauvages où je me trouvais en tant que militaire et où l'Administration française était quand même parvenue à ce que des Aurésiens deviennent de dignes contribuables se déplaçant de très loin jusqu'au bordj de Bou Hamama pour s'acquitter de leur dîme. Je ne sais même plus de lui s'il se nommait Ali, Mustapha ou Ahmed ...

Et ton nom je ne le saurai jamais non plus, toi que nous avons découvert par hasard dans l'enceinte du camp de Bou Hamama, en ce tout début mars 56, sous une guitoune où étaient stockées des caisses de matériel militaire et des ballots de linge sale. Tu étais assis à même le sol, les poignets garrottés derrière le dos par la même corde qui t'entravait les chevilles. Tu geignais doucement, continuellement. Depuis combien de temps te trouvais-tu à cet endroit et dans cette position alors que le thermomètre descendait chaque nuit au-dessous de zéro ? Et pourquoi t'avait-on laissé là ? Nous nous sommes renseignés ; tu n'avais pas été oublié : prisonnier, on attendait l'occasion d'un convoi routier rentrant sur Kenchela pour t'évacuer. Avec le linge sale.

Nos poitrines avaient audacieusement exhalé l'hymne des marsouins dans la cour du camp d'Ambositra. Des paroles qui n'étaient que vantardise :

...Car tu as a promis naguère
De servir et protéger.

Et sur tous les murs de la Métropole on placardait maintenant "L'Armée protège, construit, soigne, administre" !

Certainement t'avait-on pris les armes à la main. Du même coup, tu n'étais plus un simple suspect parmi d'autres : tu étais le rebelle, le fauteur de trouble. Et ainsi qualifié " hors-la-loi", c'était pratique, tu devenais irrémédiablement quelqu'un pour lequel personne n'invoquerait la Convention de Genève. Un être inférieur qui ne méritait même pas l'aumône d'une détention décente et d'un peu d'eau et de nourriture. Les bêtes bénéficiaient de plus d'égards : nous avions eu maintes occasions de recueillir des chiens dans la Compagnie et nous les avions soignés, alimentés, caressés.

Tes mains, nécrosées, avaient commencé à noircir. Aurions-nous osé desserrer un peu tes liens qu'il était déjà trop tard. Tu gémissais. Tu réclamais à boire, une des seules choses que nous étions capables de comprendre dans ta langue. Tes yeux, tes yeux de berger Chaouïa qui, depuis l'enfance, avaient fouillé les lointains et avaient veillé sur le maigre cheptel familial, ne reflétaient plus que la terreur, l'approche d'une agonie atroce. Les peintures sinistres de Goya étaient dépassées, reléguées.

Nous étions deux de ce petit groupe candide sur les conditions de la guerre, qui sommes venus, trois jours durant, t'apporter une écuelle de soupe que nous te servions à la cuiller. Nous le faisions en cachette car nos gestes représentaient une infraction absolue à notre fonction de sous-officiers. Il ne fallait pas que le capitaine ait connaissance de notre démarche, il ne fallait pas non plus que la troupe soit au courant : le premier aurait d'autant plus sévèrement sanctionné cette démarche humanitaire que c'était lui qui portait la responsabilité de cette horreur ; les seconds auraient ricané, en auraient probablement référé

aux officiers.

Quelques hommes étaient cependant au courant dont Bernard, infirmier, qui avait essayé de couper quelques lambeaux de chair noircie. D'autres, tels Emile, s'étaient fait tancer par P. au prétexte qu'ils n'avaient aucunement à rôder dans les parages de la hideuse geôle.

… Le second jour nous t'avions trouvé couché sur le côté, toujours recroquevillé. Nous avions redressé ton corps afin que tu puisses te désaltérer. La gangrène accomplissait son œuvre destructrice, l'odeur d'immondices et de chair pourrie était horrible. Tes plaintes s'étaient muées en râles. Constantes, entêtantes, je savais qu'elles résonneraient en moi à vie.

Tes souffrances ont cessé la troisième nuit.

A la même date mon petit agenda citait l'abbé Pierre : "*Sur quoi serons-nous jugés demandaient les disciples. Et le Christ dit seulement : j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été malade, j'ai été sans logis, j'ai été en prison. Vous m'avez donné à manger et à boire. Vous m'avez visité. Vous m'avez vêtu."*

Tes gémissements s'étant tus cela a dû attirer l'attention de ceux qui, longeant la tente chaque jour, s'étaient accoutumés à cette mort lente programmée, y compris le commandement. Celui-ci a attendu la complicité de la nuit qui suivait. Eprouvait-on soudain un minimum de scrupule devant cette fin ignoble qu'il était préférable de cacher ? La honte, au moins l'éprouvait-on peut-être aux yeux de tes coreligionnaires harkis : il était préférable qu'ils ignorent.

Tu n'étais qu'un résistant anonyme et il n'était pas question bien sûr que ton cadavre ait les honneurs d'un transport héliporté. C'est une "équipe de corvée" qui, sous le couvert de l'obscurité, a emporté ton corps enroulé dans une vieille couverture. Mais creuser un trou afin que tes misérables restes regagnent la terre originelle aurait pu aussi attirer l'attention. Alors, pour faire pleine mesure dans le sordide, dans le mépris de l'être humain et de sa dignité, pour mieux garantir une décomposition méphitique de ton corps on a imaginé de les jeter dans des latrines du camp qui n'étaient plus utilisées.

Qui étais-tu dis-moi ? Quel crime effroyable avais-tu donc commis pour que l'armée française s'abaisse à une telle abjection ? Quelle justification peut être produite à des actes tels qu'ils foulent aux pieds la créature humaine et dans sa vie et jusque dans sa mort ?

Pourras-tu jamais, soldat anonyme guidé par Gabriel l'archange jusqu'au paradis bleu d'Allah réservé aux braves, pardonner, oublier, effacer l'ignominie ? Est-ce que le Bon Dieu des chrétiens avait oublié de se promener par ici et de voir ce qui se passait ? Ces jeunes hommes autour de toi étaient tes ennemis, c'est vrai. Mais ils savaient aimer. La preuve : leurs pensées revenaient sans cesse vers l'affection d'une famille qui les attendait, vers la tendresse d'une mère, vers les baisers de leur promise. Comment pouvaient-ils éprouver une telle haine envers toi ? N'étaient-ils habités vraiment que par la cruauté ?

On a beaucoup écrit, à juste titre, sur les sévices appliqués de façon coutumière aux prisonniers des deux camps durant cette guerre et l'on peut légitimer la pression physique exercée sur le prisonnier par la recherche du renseignement. Avec des limites toutefois que franchirent sans scrupule les parachutistes tortionnaires d'El Biar en 1957 [cf Henri Alleg, *La Question*].

Mais où trouver la "légitimation" de ceux qui ne respectent même pas les morts ? A Madagascar on procède au "retournement des morts" un an après leur inhumation : leur paix dans l'au-delà est essentielle pour les vivants et il convient de renouveler les linceuls. En pays musulman, cette paix des défunts est celle qu'on trouve dans des cimetières en communion avec la nature. En Italie le *campo santo* et ses cyprès dressés comme autant de cierges appellent aussi au repos. Et nos officiants catholiques implorent *requiescant in pace* lors de la cérémonie funèbre.

Péguy n'avait-il pas écrit "*La France c'est l'honneur, si elle perd son honneur elle n'est plus la France"* ? Et nous nous étions là pour représenter la France ! Cet Aurésien notre adversaire nous l'avions condamné à une mort la plus abominable qui soit mais cela ne suffisait pas : son cadavre n'était digne que des déjections de ceux qui l'avaient fait périr.

L'honneur devenait une valeur putride. N'aurait-il pas fallu que nous osions hurler, que nous sachions dénoncer cette déchéance ?

Pesante

Les larmes

Certaines fois, quand les nuages traînent les pieds comme si la matinée commençante voulait mourir déjà, la journée s'annonce d'une indicible tristesse. Question de tropisme : c'est l'absence de soleil qui remet en cause nos appétences de vie car, cigales ou fourmis, insectes tour à tour chantants ou rampants, les hommes ont besoin de la chaleur solaire.

Ce n'est nullement le cas ce 12 mars 1956, la journée qui s'annonce est tout ensoleillée et embaume le terme prochain de notre mobilisation. Les yeux des sentinelles fouillent scrupuleusement la garrigue tandis que leurs pensées sont ailleurs : fantassins-fourmis, ils seront quillards-cigales sous peu !

Hormis le fait que nous avons perçu la solde du mois de mars ce matin, notre vie militaire appartiendra à l'habituel : une partie de la garnison en patrouille à l'extérieur, le reste -dont je suis- est dit "de repos", ce qui implique la garde, les corvées d'entretien, et un minimum de détente.

Il est près de cinq heures de l'après-midi. Je circule entre le P.C. et les baraques. Les courbes du Chelia semblent inviter à la tendresse et bercer le camp. Une fumée bleuâtre inondée d'odeurs de résine et annonciatrice du repas du soir coiffe légèrement la cheminée des cuisines ; on brûle une réserve si impressionnante de vieilles planches de pins que le camp tout entier en est imprégné. J'en suis presque à silhouetter *Sagesse* de Verlaine " *Le ciel est par dessus le toit… Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là simple et tranquille…* ".

La guerre et son ignominie vont hélas souiller, à nouveau, épouvantablement, toute éventualité de délire poétique :

…Alerte : le Sergent Favre parvient au camp en courant, à bout de souffle. La 2ème Section est encerclée par un groupe important de rebelles à environ 12 kilomètres du camp. Nous embarquons dans les camions (trois sections de la 1ère Compagnie du 1er R.C.P. + ma Section) en direction de Bou Lhermane. Nous perdons un temps précieux sur la piste car nous avons dépassé le lieu de l'accrochage et il faut faire demi-tour. Un Piper exécute de grands cercles au-dessus de l'endroit que nous cherchons, relativement loin à l'ouest de la piste où nous laissons les véhicules. Quelques coups de feu claquent encore. Déployés, l'arme à la main, nous courrons le plus vite qu'il nous est possible vers une mechta qui flambe et d'où le chef C. nous adresse de grands signes. Les assaillants ont quitté le terrain peu avant que nous ne soyons là, probablement prévenus de notre arrivée. Je suis parmi les tout premiers sur les lieux.

Nous avons cinq tués. Notre ami B., l'ami incontesté de tous. Et puis A., le Sergent morvandiau dont le lit se trouvait juste à côté du mien. Et puis K.. Et le chef B.. Et puis encore Bé., André Bé. qui a été atrocement émasculé.

Le drame s'est déroulé durant plus de deux heures sous un feu adverse d'armes aussi diverses que des mitraillettes Thomson, des PM 38 ou Mat 49, des fusils Garant ou Stati, et des grenades à fusil.

Les nôtres étaient trente-cinq. Ils avaient quitté le camp avec un poste de radio démuni de piles : il n'y avait plus de piles neuves en réserve…

Le Sikorsky arrive à la nuit, dans les lueurs du feu voisin et prend les blessés, H., W., G. (qui mourra de ses blessures) et P., à son bord. Il ne nous reste plus qu'à ramasser nos morts et à les ramener jusqu'à la route où une Section de parachutistes nous attend près des camions.

Les nuages se sont assemblés et fondent. La tragédie nous pénètre jusqu'à la moelle.

… Une fois de plus des chefs militaires ont cultivé inconscience, incompétence et irresponsabilité : comment dans une zone aussi pourrie ont-ils pu lâcher des hommes dans la nature pour aller fouiller des mechtas, loin du camp, sans équipement radio ?

Les fellaghas étaient non seulement bien armés mais le chef qui hurlait les ordres portait un képi du 7ème R.T.M.! Ils ont emporté leurs tués et leurs blessés ; nous récupérons tout juste un fusil de fabrication italienne.

Nos camarades ont su utiliser le terrain où l'ennemi les a surpris : nos tués l'ont été dès le début de l'attaque. Ils se sont défendus vaillamment et le chef de section avait pu regrouper son unité sur une légère éminence dont il avait délogé les assaillants. Heureusement que F. a pu rapidement s'échapper de la nasse et nous prévenir car, nettement plus nombreux, les fell's auraient pu prolonger l'embuscade meurtrière longtemps encore.

Maintenant nous sommes là, sans bien comprendre pourquoi nous n'avons pas été sacrifiés à la place de nos camarades. Nous écoutons le récit de ceux qui ont réchappé. Nous sommes anéantis, écrasés, nous avons la rage au ventre, une rage qui se nourrit de la bêtise innommable ayant présidé au drame. Nos larmes sont celles de l'impuissance.

Michel figure parmi les rescapés. Cinquante ans après il évoque la tragédie avec une émotion qui ne l'a pas quitté : " Des rafales sont tirées sur nous à deux heures et demie de l'après-midi. Quelques minutes plus tard des coups de feu claquent de tous les coins. C'est l'encerclement de la Section par les rebelles. Je suis en avant du Groupe, le Caporal-Chef G. à cinquante centimètres de moi. Une rafale de fusil-mitrailleur rebelle fait soulever la terre à nos pieds. G. prend une balle en pleine gorge, tandis que je plonge sur ma gauche, dans les buissons. A côté de moi mon copain alsacien H. est allongé sans être touché. Impossible de bouger, des balles sifflent au-dessus de nous et coupent les branches. Ordre m'est donné par le Chef C. de prendre le Groupe et de traverser un terrain labouré. Arrivé au milieu du terrain labouré une rafale soulève la terre m'obligeant encore à plonger au sol. La vingtaine de mètres restants ont été franchis en rampant. Finalement j'ai réussi, toujours en rampant, à rejoindre C. […] Mon premier voltigeur était couché à terre. De retour au camp, en retirant ses cartouchières placées dans la poche près du cœur il s'est aperçu qu'une balle avait perforé la première épaisseur du chargeur. Ce chargeur lui a sauvé la vie, il le garde en souvenir […] Marcel je ne l'ai vu qu'ensuite, derrière un tas de pierres, je suis resté peut-être deux heures près de lui, toujours à plat ventre. Etendu sur le ventre lui aussi, les doigts crispés dans la terre, les yeux grand ouverts. Après il m'a fallu aller reconnaître les corps dans le camion ; je suis resté quelques secondes à le regarder, en disant plusieurs fois mon pauvre B. […]. Nous sommes allés à son enterrement à Jarville, près de Nancy. Sa mère en pleurs nous a embrassés comme si nous étions ses enfants."

Le corps effroyablement mutilé de Bé., ce sont L., S. et G. qui le ramènent jusqu'aux camions à l'aide de leurs fusils Mas 36 croisés sur leurs épaules tandis que Bruno, derrière, le soutient aux jambes.

Le convoi revient au camp à la nuit. Les cœurs sont comme envahis par une coulée de plomb. Des voix, des rires, des chants demeurent accrochés à l'oreille, suspendus, inachevés, tandis qu'un dégoût horrible monte à la bouche depuis une lacération intérieure, un déchirement abdominal qui me fait souvenir que nous sommes proches de la Passion : "*Il était environ la sixième heure et l'obscurité se fit sur toute la terre… Le voile du Temple se déchira en deux, de haut en bas*".

Au nom de quoi ces tueries réciproques et de quel droit ? Quelle dérision ! La guerre n'éteignait ici que des hommes dans la force de l'âge. L'image me revient de la grande Faucheuse dans *Les contes de Grimm* quand j'étais gamin : "*Regarde dit la Mort. Ce sont les flammes de la vie des hommes. Les grandes sont celles des enfants et des jeunes gens qui vont survivre longtemps. Les vieillards n'ont qu'une petite étincelle."* La flamme ici a été soufflée bien trop tôt.

Remontent en moi ces autres souvenirs de mon enfance à la campagne, ces boules soufrées que nous jetions à terre et qui pétaradaient, pâles imitations des explosions de la guerre que nous vivions, ces revolvers à capsules avec lesquels nous menacions le copain, ces frondes que nous chargions de cailloux, ce soldat de plomb que j'admirais d'avoir un genou en terre et d'épauler son arme. Pourquoi ces jeux quand les tueries de la guerre sont si absurdes ?

A vie pour moi, ce 12 mars sera peint aux couleurs de Guernica. Pourquoi ? Et pourquoi quand j'écouterai vibrer les cordes d'Aranjuez, l'angoisse de ces heures reviendra-t-elle toujours m'étreindre ? Pourquoi sinon à cause de cette dimension sacrée qui touche à la fonction de l'être mortel, croyant ou incroyant, s'interrogeant sur sa propre angoisse, sur l'au-delà, sur l'infini.

Le Sikorsky a tournoyé au-dessus de nos têtes le matin suivant, tel un gros oiseau sinistre, jusqu'à se poser en bout de la haie d'honneur que nous avons formée après avoir quitté nos treillis pour revêtir la tenue de parade extirpée du fond du sac. Le commandant du Bataillon s'est déplacé depuis Kenchella. Qu'a-t-il bien pu nous tenir comme langage pathétique ? Aucun d'entre nous n'en gardera l'inutile souvenir. Nous apprenons que G. est mort dans l'hélicoptère qui ramenait les blessés à l'hôpital de Batna.

Les cercueils circulent sur les épaules et sont chargés dans l'appareil. Ce sont des soldats de la Section qui portent le corps de Robert ; aujourd'hui encore j'ai peur des photos trop complaisantes fixant ces instants. Nos camarades victimes de l'abomination d'une guerre nous quittent dans le tourbillon de poussière du ventilo. Le bruit s'efface et un choucas traverse l'espace sans cri. Un suaire demeure comme déplié au-dessus de nous étouffant les rares mots que nous parvenons à échanger. Tout devient tranquille.

...Puis un jour tout d'vint tranquille
Dans les champs et dans les villes
On n'entendit plus d'Java
Savez-vous pourquoi ?

Robert avait ce refrain aux lèvres dès le lever. Je n'avais jamais rencontré Robert avant que nous ne nous retrouvions ici : il avait débarqué à Diego-Suarez quand je continuais vers les hauts-plateaux malgaches. En Algérie, alors que nous stationnions à Hamma-Plaisance, C., le Capitaine de la C.C.S, l'avait choisi comme secrétaire. Puis il avait été affecté à la 3ème Compagnie et dès que je l'avais approché à Bou-Hamama j'avais aimé son regard direct, clair. Le matin nous nous extirpions avec regret de nos sacs de couchage quand lui, à l'instant où il posait le pied au sol, commençait à lancer cette *Java du Diable* de Charles Trenet. Nous ne parvenions pas à ouvrir les paupières et ses yeux noirs, décidés, accompagnaient déjà un enthousiasme qui se grossissait de l'apport de nos voix mal débarbouillées. C'était sa façon à lui de créer l'ambiance. Brusquement les murs gris de la chambrée s'éclairaient, la perspective des obligations qui nous attendaient s'allégeait, le quart de jus était agréablement brûlant et moins amer.

Marcel et ses cheveux blonds bouclés. Ses doigts crochés dans le sol à l'instant où il a été frappé, garderont sous les ongles un peu de gravier, un peu de la poussière de la garrigue où il a été abattu. C'était un de ces lorrains au parler simple et à la bonne humeur communicative qui, à El Milia, s'attardait à des parties de poker tard dans la nuit, à la lueur d'une bougie. Nous avions si joyeusement dîné ensemble lorsque nous avions fait étape à Constantine avant d'affronter l'ennemi Chaouïa.

Après ce vécu fraternel nous en étions maintenant aux moments de sang. Par-delà la mer, des parents, des sœurs, des frères, des femmes dans l'impatience de revoir l'absent, vont être avisés par les soins de la gendarmerie locale. Dans quelques mois des cercueils suivront. Implacablement plombés ils interdiront jusqu'à revoir les traits de l'être perdu. Les camarades lorrains de Marcel assisteront à ses funérailles définitives en mai 57. Suivront celles de K., de G. et des autres en juin suivant.

On découvre parfois, ici ou là en Algérie, de ces stèles romaines où ont été figurés les visages du couple qu'on a réuni dans la mort. Calmes, sereins. Cette sérénité même du couple dans l'au-delà sera refusée à Robert et à la fiancée dont chaque jour il attendait une lettre, celle dont il me parlait inlassablement -et avec quelle foi en l'avenir ! Plus tard, beaucoup plus tard j'apprendrai que le corps de Robert repose près de chez moi, dans le département du Gard. Je déchiffrerai à Générac, près de Saint Gilles, une modeste plaque : "Robert. Mort pour la France en Algérie le 12 mars 1956 à l'âge de 22 ans." Une photo sur le marbre : la

mort brutale a fixé définitivement les traits d'une jeunesse interrompue par un matin de presque Printemps.

En me penchant sur la tombe je tenterai d'imaginer le déchirement des parents, Denise et Alfred, qui ont été inhumés dans le même caveau que leur fils.

Un peu plus loin dans le cimetière je m'attarderai à la recommandation d'un défunt : "Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble."

Diminuando

Fin de séjour

Avant-hier lorsque, accablés, nous avons repris nos postes habituels au camp, Bruno était de garde dans un des fortins ; le dos appuyé contre la tôle il repensait aux instants effroyables qui venaient de se dérouler. Emile faisait le tour des guetteurs et il est venu à pas de loup près de la sentinelle dont il craignait qu'elle ne soit endormie et qu'il voulait surprendre : il s'en est fallu de très peu que le veilleur ne tue le Sergent à bout portant. Comme si nous n'avions pas suffisamment de victimes !

P. se rend au P.C. du bataillon le lendemain pour un dernier hommage aux disparus et pour rendre compte, mais les irresponsables qui ont envoyé cinq d'entre nous à la mort en ordonnant un départ du camp sans poste de radio en état ne seront jamais cités. Depuis que nous avions quitté M'Chatt, Claude était un des adjoints auprès du commandant de Compagnie avec I. et C. tous trois sous-off' du contingent ; je cite Vi. : "*On faisait tout ou rien à ces moments là avec lui*". Bizarrement P. et moi écoperons, quarante-huit heures après, de six jours d'arrêt de rigueur chacun car une patrouille que nous avons conduite a égaré sur le terrain une paire de jumelles ! Il fallait bien que cela se traduise par une sanction : il y a fallu quatre rapports de perte !

Le 14, les parachutistes ont monté une opération de représailles à quinze kilomètres au nord du camp dont ils sont rentrés bredouilles le lendemain. Dans le même temps nous avons vainement multiplié les guets et les "crapahuts" dans les alentours plus immédiats.

Le16 mon après-midi est consacrée à noter les livrets matricules des hommes de la Section avec le Lieutenant S. : le Commandement a prévu une grille qui invite à sourire car elle rappelle les observations portées sur mes bulletins de pension d'antan… On y découvre en effet des évaluations à porter pour chaque soldat en matière de "Discipline", de "Caractère", de "Tenue" ou de … "Conscience dans le travail" !

Le 17 mars *Le Courrier Picard* se fait l'écho d'une polémique au Conseil de la République où on a critiqué la libération de notre classe. Max Lejeune (Député de la Somme et Secrétaire d'Etat à la Défense Nationale) a répondu "*Les effectifs de la classe 54 ne quitteront pas l'Afrique du Nord avant d'avoir été remplacés nombre pour nombre*."

<u>18 mars</u>. Radio : La libération du premier contingent de la classe 1954 va être légèrement retardée pour permettre l'arrivée des renforts.

On ne pouvait cependant plus repousser indéfiniment notre rapatriement et nous restions suspendus aux nouvelles qui étaient retransmises par le réseau radio.

<u>20 mars</u>. 13 heures. Le tour du camp, Section largement étalée, via les crêtes et les mechtas. Nous prenons en enfilade un mouvement rocheux très difficile puis direction la maison du Caïd près de Si-Moussa. Retour fin d'après-midi : ouf, peu nombreux et éloignés de Bou-Hamama, nous avons craint un moment de tomber dans un piège identique à celui qu'ont connu nos camarades il y a une semaine.

<u>21 mars</u>. Réveil à 5 h 30 pour boucler un secteur ratissé par trois Sections de parachutistes et une Section de chez nous. Nous tirons sur un djounoud que nous faisons prisonnier. Cent ou cent cinquante hommes sont ramenés au camp par les paras à la mi-journée.

Réfection du réseau de barbelés au pied du Poste III. […]

Notre lever à l'aube du 26 mars afin de rejoindre la gare de Kenchela est bien matinal mais aucun de ces 614 libérables de la 54/1 ne s'en plaindra. La petite loco à vapeur sera la seule à prendre un peu de retard au démarrage avant de se prélasser sur les rails jusqu'Ouled-Rahmoun. Tout le long du parcours elle abandonne de grosses bouffées de suie grasse comme pour souligner que nous prenons le large. A Ouled-Rahmoun nous changerons de voie ; nous aurons tout loisir de prendre d'assaut la buvette et de nous approvisionner pour un second trajet nocturne dans un wagon de marchandises où l'on nous entassera à trente-sept !

Après un bref arrêt en gare de Constantine le train gagne le col des Oliviers puis dégringole les pentes. Paysages admirables qui nous mènent jusqu'à cette Philippeville qui fut en d'autres siècles le port de Constantine. Nous avons dépassé Saint-Charles sans une pensée pour les carnages que la commune a vécus au mois d'août précédent, tout comme, lorsque nous descendons du train à Philippeville, nous avons oublié les flots de sang qui, à la même date, ont inondé le bitume que nous foulons…

Notre mission aurait dû être quasi sacerdotale et rédemptrice afin de racheter un siècle de colonisation à courte vue. Mais, "forces de l'ordre", nous n'avons su pacifier que dans la douleur.

… Ca y est, nous avons embarqué et le "Ville de Marseille" est prêt à larguer les amarres. "*Enfin la cloche retentit une dernière fois, de l'avant à l'arrière. Des chaînes grincent. La sirène pousse un cri… Cette fois c'est fini : nous levons l'ancre… On ne sent rien, pas une oscillation, pas une secousse… Tout le navire s'écrase contre bastingage, passagers et gens d'équipage. On joue du coude, on tend le cou… Le paquebot … glisse lentement le long du quai. Les marsouins de l'avant lancent des coups de sifflet*." [*Partir*, Roland Dorgelès]

Dernier regard à cette blancheur d'immeubles et de hangars qui se détachent sur fond de collines verdoyantes, à l'Hôtel de Ville et à ses arcatures sur colonnettes jumelles élégantes. Adieux à l'Afrique du nord et à une guerre qui, avec le contre-terrorisme prôné par les pieds-noirs ultras, prendra des proportions qui ne cesseront plus de s'amplifier : le mois prochain, alors que, rentrés dans nos foyers nous tentons de jeter l'oubli sur cette tranche de vie tragique, le car effectuant la liaison régulière Alger-Djidjelli sera mitraillé par un commando activiste et on relèvera soixante morts, tous musulmans.

Nous n'avions que survolé cette terre sans nous y attarder, sans entendre sa véritable clameur, sans y lire les arabesques tracées à l'hémoglobine. Nous tournions la page sur un échec.

En janvier, pendant que nous errions dans les djebels de Petite Kabylie, Albert Camus avait voulu, généreusement, faire part de sa foi en une Algérie fraternelle. Il était venu à Alger à la Salle du Progrès. Il avait exposé sa conception d'un rapprochement des communautés mais avait aussi envisagé le pire devant les quinze cents auditeurs, musulmans et européens étroitement mêlés qui s'entassaient pour le soutenir, l'échec de toute politique d'apaisement. Il avait prédit : "*Ce qui arrivera, c'est le divorce définitif, la destruction de tout espoir, et un malheur dont nous n'avons encore qu'une faible idée*".

C'était la dernière manifestation où les populations fraternisaient véritablement si l'on excepte celle du 13 mai 58 qui sera, elle, et quoiqu'on en ait dit, davantage le fruit de la peur.

Sospirato
Démobilisé

La silhouette de Marseille et de "La Bonne Mère" se profilant alors que le steamer est en vue de la côte provençale sont passées de mode ; l'avion qui désormais dépose ses passagers à Marignane n'éveillera jamais une émotion comparable. Profonde, ineffable. Le bateau courre sur son erre machines au ralenti. Le choc des vaguelettes sur la coque se fait plus audible comme pour célébrer une allégresse qui coupe la respiration. Les pupilles quoique rétrécies sous la lumière boivent, absorbent le Fort Saint Jean qui joue à cache-cache et s'approche.

A peine descendus par l'échelle de coupée nous étions déjà dans les camions qui nous transféraient à la gare Saint-Charles ; le train que nous y prendrions en soirée serait vraiment,

de tous ceux que nous avions empruntés durant notre période militaire, le plus souriant et le plus confortable !

F., lui, notre bon "Papa", mérite une barrette colorée sur sa tenue des grands jours car il est sur les quais de Carcassonne à 5 heures du matin, à l'arrivée de ses chers enfants ! Il est content de nous ce brave Général et il s'est surpassé pour nous accueillir dignement. Tout est réglé comme du papier à musique. Les moteurs des camions tournent au ralenti afin de nous diriger le plus rapidement possible vers le centre de démobilisation et deux heures après nous avons pratiquement tout restitué de notre identité de soldat. Cela se confirmait donc : un Officier qui craint pour son avenir peut être d'une efficacité redoutable ! Nous avons droit à un énorme casse-croûte à base de poulet, d'andouille, de pâté, d'œufs, de fromage, de pommes et d'oranges. A croire que le démobilisable, parce qu'il est rentré sain et sauf, mérite plus qu'un autre d'être bichonné et soigné, bien davantage que le gars qu'on expédie au casse-pipe !

Nous étions consignés dans cette caserne de Carcassonne jusqu'au départ du train nous ramenant dans nos foyers. Mais j'avais retrouvé Roger, qui, élément de recueil du Bataillon, connaissait bien l'endroit et nous aida -nous étions deux ou trois- à "faire le mur" derrière la soute à essence : les astuces chères aux bidasses subsisteraient jusqu'à la dernière minute ! Nous pûmes de cette façon nous asseoir dans un bistrot bien de chez nous, puis acheter une chemise immaculée que nous enfilerions et ornerions pour cette ultime occasion de la cravate noire de la Coloniale. A l'instant de revoir nos familles cette tenue propre parachèverait la joie du revenir et démentirait partiellement le couplet que Francis Lemarque débitait sur les ondes de cette voix un peu éraillée dans laquelle, sous peu, nous aimerions nous draper :

Quand un soldat revient de guerre il a
Dans sa musette un peu de linge sale,
Quand un soldat revient de guerre il a
Simplement eu d'la chance et puis voilà.

Le "Livret Individuel" détaillant les étapes de notre vie militaire (*placé en subsistance… aligné en solde et indemnités… mis en route le … maintenu sous les drapeaux le…)* concluait l'épisode algérien moins lyriquement que le chanteur : " *Rapatrié d'A.F.N. Débarqué à Marseille le 29/3/56. Libéré. Renvoyé dans ses foyers le 30/3/56."*

Nous étions deux à regagner Amiens, Claude et moi, deux indigènes picards dans une tenue militaire que nous rendrions bientôt avec soulagement. L'arrêt de notre express en gare de Brive-la-Gaillarde serait trop bref pour nous permettre de voir ce qui se passait au marché que ce cher Brassens avait vanté car nous avions la moitié de la France à parcourir avant d'atteindre Paris où nous invitaient les paroles d'une autre chanson de Lemarque en vogue…

...l'ange ou bien le démon
qui n'a pas de nom
et que l'on appelle aujourd'hui
l'air de Paris…

Les godillots à nos pieds étaient devenus légers, nous ne touchions plus terre. J'irais me recueillir un instant à Saint-Eustache où les déferlantes puissantes de l'orgue chasseraient de mes tympans le tintamarre des mitraillades. Un rendez-vous ensuite au bas du Boul'Mich', après que nous ayons effectué quelques achats chacun de notre côté ferait très parisien. Je ne voulais pas le manquer alors que l'eau de la fontaine sous les colonnes de marbre rose se voulait purificatrice et qu'au-dessus de nos têtes Saint Michel prétendait terrasser définitivement le Mal.

…Nous étions demeurés cent vingt-deux jours là-bas. Cent vingt-deux jours qui nous poursuivraient la vie durant. Notre Compagnie avait payé tribut au Minotaure : six morts et une demi-douzaine de blessés sur quelque cent cinquante hommes. Encore pouvions-nous nous estimer heureux de nous en être tirés à si bon compte !

"*Quand une guerre éclate, les gens disent* : "*Ca ne durera pas, c'est trop bête". Et sans doute une guerre est certainement trop bête, mais cela ne l'empêche pas de durer*. » [*La Peste,* Albert Camus]. La *thaoura* [guerre de libération] durerait six ans encore. Au bout du

compte un tas de jeunes hommes tués ou amochés à vie ! Et des milliers de musulmans anonymes massacrés, cinq cent mille morts en tout. Et le menu peuple de Bab el Oued et des centaines de milliers de rapatriés rejetés dans une métropole qui n'était pas leurs racines ; jusqu'aux derniers instants ils avaient refusé de partir et, démunis, ils arriveraient à Marseille ou à Sète dans une carence totale des services de l'Etat que les Associations caritatives, débordées, essaieraient de relayer.

La nation algérienne soulevée, bien que défaite par les armes, gagnerait une liberté qui pour de longues années, l'asservirait encore.

Pourquoi cette épreuve ? Pourquoi avions-nous franchi la mer et pourquoi avions-nous fait subir tant d'humiliations à de pauvres bougres qui se terraient dans les djebels à notre approche et que terrorisaient simultanément les prédateurs nocturnes de l'A.L.N. friands de "sourires kabyles"? A quoi, à qui cela avait-il servi ? Existait-il vraiment une réponse ? Après tant et tant d'années de gestion déplorable et anti-démocratique de l'Algérie, pouvait-on espérer une issue autre qu'un divorce haineux ? Pouvait-on éponger autrement les compromissions de cinq générations politiciennes successives ?

… Je rentrai chez moi une veille de Pâques. Etait-ce pour fêter une véritable résurrection ? Ma mère était délivrée, apaisée. Mon grand père ne parvenait pas à exprimer des pleurs qui demeureraient contenus derrière ses verres épais de myope.

…" *déclare se retirer à Amiens, Somme, 26 Rue Dom-Bouquet"*. De longue date j'étais fasciné par les *mollières* de la Baie de Somme et par la cathédrale de mon enfance dont les gargouilles à figure de monstres, recrachaient aujourd'hui, dans le crépitement joyeux de l'eau, l'amertume dont j'étais lesté et les maigres protestations de conscience accumulées durant ces trois mois au Maghreb. Là bas, derrière le chœur, sous les vitraux à dominante bleue, la flamme d'un cierge s'élevait vers les croisées d'ogive ainsi que deux mains jointes parlant d'amour et implorant le pardon.

Cette épopée je la vivrais –au moins dans les premiers mois– comme estampillée du bon droit des forces de pacification. J'avais été servi par la chance, il m'avait été épargné d'avoir à peser précisément le pour et le contre d'ordres transgressant le respect de l'homme. La question subsistait, angoissante : que serait-il advenu si de telles circonstances s'étaient présentées ? Aurais-je eu le courage d'affronter le Code de Justice Militaire [Loi du 09/03/1928] définissant celui qui désobéit comme "*tout militaire qui* […] *n'exécute pas les ordres reçus*" ? Certains appelés -des militants communistes le plus souvent- le firent. Les conditions de leur trahison de la République ne mettaient-elles pas en danger la vie des autres appelés, cela est nettement plus discutable. Mais, si l'occasion s'était présentée pour moi de désobéir sans pour autant que d'autres appelés aient à subir aurais-je osé ?

Notre équipe avait probablement chaussé des verres fumés derrière lesquels nous avions abrité une incontestable innocence et avions ignoré la généralisation d'une attitude collective et individuelle irresponsable. Nous avions assisté à quelques débordements et nous avions goûté à des horreurs, mais l'épisode de torture à la gégène nous était apparu comme isolé. Le summum de lâcheté qu'avait représenté la mort du prisonnier aurésien de Bou-Hamama, nous l'avions rangé dans l'ordre des bavures, de bavures inexcusables mais incontournables, surgissant inévitablement de la stupidité d'un conflit. Nous avions dérivé au gré de la tempête mais avions échappé aux récifs.

Je savais pourtant que je serais, pour le restant de mes jours, poursuivi par l'image insoutenable de mes camarades massacrés et mutilés dans les Aurès, que j'étais condamné à entendre longtemps dans mon sommeil les gémissements de l'homme condamné à la mort la plus infamante, celle de la bête destinée à pourrir dans le piège, je savais que mes oreilles striduleraient à vie, autant des cris du suspect soumis à la question que des youyous ensanglantés des fatmas dont les maris avaient été égorgés. Je ruminais cette douleur et l'épine du figuier de barbarie aux portes des douars demeurait, cruelle, plantée, enfouie profondément : il arrive si souvent qu'on porte en soi une blessure que les autres ne voient pas.

Un jour je me confierais à des tiers. Plus tard. Je me disais que cette épreuve algérienne était vénielle à côté de l'abattoir de Solférino ou de la boue des Eparges et de ce qu'avaient enduré nos aînés les poilus : par rapport à la saloperie infligée à ces malheureux nous n'avions eu qu'une teinture de la guerre. D'ailleurs, quelque part, j'étais heureux d'avoir fait la guerre : pour la haïr valablement ne faut-il pas l'avoir vécue ? En baver pour mieux comprendre : à ce titre au moins ma conviction sortait renforcée de l'adversité. Sauf à admettre que j'avais participé à un conflit civil.

Les manifestations de rappelés continuaient de plus belle : en juillet, à Mourmelon, trois mille rappelés avait pris le contrôle du camp y compris de l'armurerie.

Quand mon correspondant et ami amiénois Michel rentra d'Afrique du Nord dépressif, psychiquement atteint de façon indélébile, j'étais loin de me douter de ce qu'il avait pu vivre ; j'attribuai sa dépression à une faiblesse de caractère : les opérations de maintien de l'ordre étaient physiquement et mentalement exigeantes ; pour encaisser ce que nous avions supporté, il fallait une sérieuse dose d'entraînement qu'il n'avait pas… Je ne vis pas qu'il ne s'agissait ni d'une exception, ni d'une question de résistance physique : on entendait de plus en plus parler de ces appelés détruits au fond d'eux-mêmes et dont certains se suicidèrent. J'ignore encore ce qu'il est advenu de Michel suite aux séquelles qu'avaient imprimées chez lui "les événements d'Algérie".

Un invraisemblable délai s'écoulera avant que je sache ce qu'étaient les "corvées de bois" et les "commandos de chasse" : j'étais bien l'un des très rares anciens d'Algérie ayant parcouru le djebel, à ignorer ce qu'étaient ces ratonnades systématiques qui n'avaient rien de comparable avec les lugubres mais calmes ratissages auxquels j'avais apporté ma contribution dans les douars ! Si personne ne parlait ouvertement de ces agissements criminels de l'Armée, c'est bien que l'évocation en était pesante et que le remords collectif s'appesantissait : nous ressemblions tous à des naufragés même si seuls quelques-uns, je veux le croire, avaient été engloutis.

C'est bien sûr incroyable mais il aura fallu que je m'aventure dans le présent travail de mémoire et que je ressente la nécessité de gratter l'Histoire pour réaliser l'horreur. Ainsi en mars 2004 me rendrai-je à l'Hôtel de Sully où était organisée une exposition de photos sur cette "sale guerre". Au delà des reportages de Capa ou de ceux d'un journaliste néerlandais relatant la lutte des partisans, au delà des images témoignant de l'humiliation d'une nation entière par l'armée française, un cliché d'amateur me terrifiera à jamais et me confortera dans la certitude que l'humanité peut apparaître comme ce chaudron volcanique où mijotent les instincts visqueux les plus sataniques prêts à s'épancher dès la première éruption.

Aucune mitraillette sur ce cliché, même pas un fellagha en sarouel qu'on torturerait. Pis : une jeune fille arabe de vingt ans au plus, nue, debout, encadrée par deux bidasses en tenue. Ils sont heureux, fiers, et regardent l'opérateur-photographe dans les yeux. Ils viennent de participer au viol collectif de cette jeune fille "*suspectée d'être la maîtresse d'un chef F.L.N.*" (sic). Que dire et comment commenter une forfaiture accomplie obligatoirement avec l'assentiment des officiers ? Et comment imaginer que des Français qui avaient fustigé les agissements de l'armée S.S. en Ukraine, en Pologne, ou chez eux, si peu d'années auparavant, aient une absence de conscience telle qu'ils aient osé froidement figer cette épisode sur la pellicule ?

A l'office dominical que je continuais de fréquenter assidûment à mon retour d'Algérie j'avais noté que l'assistance n'entonnait plus le *Mourir pour la patrie* qui avait exalté les messes de mon enfance : à l'évidence il n'était plus de temps de mourir, il était temps de vivre différemment.

Benjamin Stora décrit parfaitement l'ambiance qui prévalait dans cette période : "*La société française dans sa majorité, coule à toute vitesse vers la consommation et regarde l'Algérie* [en] *croyant (de bonne foi !) à des opérations de maintien de l'ordre peu meurtrières* " [*Appelés en guerre d'Algérie*]. Cette société abordait alors les trente glorieuses économiques qui nous mèneraient à une véritable dictature du confort et de la

consommation. Parallèlement la France, "fille aînée de l'Eglise", s'acheminait vers une tiédeur idéologique totale : Dieu et sa cargaison de recommandations était devenu un gêneur.

Le conflit dont j'avais été acteur ne concernait pas vraiment le français moyen ; il semblait même s'être éloigné de moi ; à moins que ce ne soit moi plutôt qui, volontairement, parmi tant d'autres anciens combattants, n'ait tenté de le gommer ou de le mettre entre parenthèses. Cependant, même lesté de plomb, le sac lourd des déchets dont on voudrait se débarrasser, remonte un jour à la surface. On se retrouve alors obligé enfin de regarder les choses en face et les questions émergent.

La première réponse souligne que j'avais probablement été acheté pour tenir mon rôle dans cette guerre. Acheté par mon éducation de Français moyen et dans une pérennité de cette éducation, de cette culture, de cette tradition bien ancrée qui se nommait "la vocation civilisatrice de la France". "*Jeune on est vieux. On croit aux idées répandues, à celles qui courent les rues. On adhère à tout. On porte le poids de sa famille, de sa tradition, de son groupe, de la société*." [*Les religions de l'humanité*, Michel Serres]. Acheté tout bonnement aussi en termes de monnaie sonnante et trébuchante car durant ces quelques mois de maintien sous les drapeaux j'avais palpé une solde de trente cinq mille francs mensuels en tant que sous-officier. En sus l'Armée m'avait nourri (!), m'avait logé (!), m'avait vêtu (le blanchissage n'était pas prévu, mais est-il possible de blanchir le soldat des violences que le Commandement l'incite à perpétrer ? La rétribution n'était pas négligeable : quelques mois après ma libération, j'avais postulé un emploi d'aide-comptable où mon salaire était sensiblement inférieur !

Les "rappelés" des classes suivantes ne bénéficièrent pas des mêmes largesses de la République, tant s'en faut. Etait-ce équitable qu'ils soient quasiment bénévoles alors qu'ils risquèrent leur peau tout autant que mes camarades et moi-même ?

… J'étais rentré non seulement sain et sauf, mais enrichi. Avec le prix de la sueur, de la plaie et de la mort, fort du cri de la misère et de mon empressement à réprimer la résistance algérienne, j'avais pu m'offrir le scooter d'occasion dont je rêvais depuis mon excursion italienne de 1950.

Je pouvais désormais sillonner les routes picardes comme Gregory Peck avait parcouru les rues de Rome, en riant à la vie. Le vent soufflant à mes oreilles sous un casque qui n'avait plus rien de guerrier, disperserait-il rapidement les traumatismes souvenir d'Algérie ? Le sourire d'une fille chevauchant la Vespa –"L'amour mais pas la guerre"- suffirait-il à anesthésier la souffrance qui me poursuivrait ?

La route que nous empruntons sur terre semble décidément une succession d'ornières fangeuses et inquiétantes, d'endormissements de la conscience, de réveils révoltés.

Vivace

Sainte Beuve

Son approche du célèbre critique littéraire était plus que modeste. En 1951, année de baccalauréat, son professeur de lettres avait rapporté qu'un candidat en circonstances d'examen avait, après avoir développé thèses et antithèses, conclu positivement une dissertation sur le célèbre critique : "*La sainte avait raison*". Pourquoi certaines anecdotes se gravent-elles ainsi sous la calotte crânienne et font-elles sourire si longtemps ?

On en était au printemps 1986 et c'était Jérôme, son fils aîné, qui, trente-six ans plus tard, lui remettait cette saveur en bouche en lui précisant son adresse "*Immeuble Sainte Beuve à Alger*". De recoller ainsi aux années de "bahut" parce que Jérôme lui faisait signe depuis là-bas, avait quelque chose de surréaliste…

… Le demi-siècle atteint, le regard que l'on porte sur son propre passé, s'évalue moins en termes d'années qu'en termes de périodes de référence. C'était bien le cas en ce qui me concernait.

Il y avait eu cette époque d'après la mobilisation, celle où je me cherchais, où j'avais troqué la Vespa pour ma première voiture, une 2 CV ; celle où j'avais découvert les joies de

l'alpinisme en encadrant des stages d'adolescents en Maurienne ou dans le Queyras (celle-là m'avait fourni d'excellentes occasions de franchir les Alpes et de me retremper dans l'atmosphère italienne, de renouer avec les *capuccini* sur la très turinoise *Piazza San Carlo* ou en face de la *Stazzione centrale*). Un passage précieux que celui où l'on se cherche : j'y avais découvert Gershwin et le blues, Bizet et Carmen, et ce monde de la musique qui est silence ouvrant la voie au rêve et à l'Infini de l'Homme …

"Les événements d'Algérie", ainsi qu'il était convenu de dire, continuaient d'émailler et de nourrir l'actualité. Ils avaient fait revenir au pouvoir celui qui, quinze ans auparavant, avait décrété l'octroi d'un minimum de citoyenneté aux musulmans algériens. Désormais Président de la République, de Gaulle avait rapidement tracé une voie politique dont il ne s'écarterait plus : "*Une fois la paix obtenue, une ère nouvelle se lèvera, de liberté et de fraternité pour tous. L'ère est venue où chacun qui habite l'Algérie aura à choisir le destin de l'Algérie* […]. *Les Algériens feront leur destin eux-mêmes*". Il avait mis en place un programme économique ambitieux, le Plan de Constantine, où figuraient la réalisation du complexe sidérurgique de Bône ainsi que des oléoducs et des gazoducs qui amenaient jusqu'aux ports les ressources d'Hassi-Messaoud.

Ni les explosions sanglantes dans Alger, ni le putsch des généraux, ni les surenchères de l'O.A.S. dans l'horrible, ni les attentats spectaculaires en France même contre son Président, ne pourraient interrompre le processus entamé à Evian puis aux Rousses pendant que l'Armée ramenait l'ordre sur le terrain.

… Je m'étais marié en 1960. Ma femme était originaire du Xaintois et j'avais ainsi recollé avec cette province lorraine dont étaient issus la plupart des camarades morts dans les Aurès. J'aimais cette région. De Gaulle en avait endossé la croix tandis qu'Hitler voulait coloniser la France. Bien avant, Jeanne, depuis Vaucouleurs, avait décidé de bouter d'autres colonisateurs hors du territoire…

… Nous avions eu trois enfants et il y avait eu la vie professionnelle à bâtir. Nous avions suivi, au même titre que chaque français d'alors, l'évolution d'une situation où s'étaient succédé espoirs et désastres. Espoirs dans les négociations entreprises, désastres des attentats dans Alger, espoirs dans une solution politique qu'on voyait poindre au fil des mois, désespoir d'une armée frustrée alors qu'elle avait mené à bien son mandat, démence destructrice d'activistes bornés, excessifs, incapables d'évoluer, accrochés à leur conception d'un Maghreb des bougnouls et des roumis.

Je me souviens avec précision de cette période. J'aménageais une pièce supplémentaire dans notre logement amiénois et, durant que je bricolais je suivais à la radio -j'avais maintenant un poste portatif- le gouffre qui s'ouvrait, ce déchaînement de violences inouïes dans les semaines précédant l'indépendance. Plus de mille cinq cents personnes supprimées lors d'attentats ou de ratonnades sanglants !

C'était le printemps 62 et quarante ans plus tard on tente encore d'analyser cette détresse des Français de là-bas qui décidaient de pratiquer la politique de la terre brûlée.

De Gaulle était intervenu : "*l'intérêt national, les réalités françaises, algériennes et mondiales* […] *commandaient que l'Algérie dispose d'elle-même*." Il avait insisté sur une vérité majeure "*Par-dessus les combats, les attentats, les épreuves et en dépit de toutes les différences de race, de vie et de religion, il y a, entre la France et l'Algérie, non seulement de multiples liens tissés au long des cent trente-deux ans de leur existence commune, non seulement les souvenirs des grandes batailles où les enfants de l'un et de l'autre pays luttèrent côte à côte dans nos rangs pour la liberté du monde, mais encore une sorte d'attrait particulier et élémentaire. Qui sait même si la lutte qui se termine et le sacrifice des morts tombés des deux côtés n'auront pas, en définitive, aidé les deux peuples à mieux comprendre qu'ils sont faits non pour se combattre, mais pour marcher fraternellement ensemble sur la route de la civilisation*."

Le paroxysme de la folie était atteint et les images suivantes allaient répéter, ni plus ni moins, celles de l'exode que j'avais connu en juin 1940. Quelques valises, les vieillards hébétés, les enfants qui ne comprennent pas, les parents abasourdis par le malheur, les regards

noyés de ceux qui embarquent alors qu'à tout jamais s'éloigne "leur" ville, "leur" pays. Un peuple entier marqué à vie, meurtri, abandonné, réduit à la déshérence, une nouvelle version du Grand Dérangement.

Notre pays, reniant la parole donnée, ne faisait rien non plus pour protéger les Musulmans qui lui étaient demeurés fidèles et qui, en Algérie étaient massacrés par le F.L.N. par dizaines de milliers dans des conditions de barbarie monstrueuses ; on n'en ignorait rien au niveau gouvernemental et on se taisait. Comme si cela ne suffisait pas, les harkis qui avaient eu la chance d'échapper aux règlements de compte et qui avaient pu traverser la Méditerranée étaient parqués dans des ghettos. Cela au milieu de l'indifférence générale, si ce n'est du mépris.

Un million cinq cents mille personnes au total, Musulmans et Européens mêlés qui, terrassés par le malheur, étaient forcées, d'un seul coup, de se réadapter socialement : les soubresauts de l'Histoire étaient décidément mal maîtrisés.

Ma mère avait perdu le goût de vivre et ne connaîtrait pas le plus jeune de nos enfants. Qui dira si le mal qui la terrassa sournoisement n'avait pas son origine dans l'anxiété effroyable nourrie quelques années plus tôt ? Chère maman ! Ce n'est que lorsque disparaît cette source intarissable de tendresse qu'on en réalise la valeur.

Nous avions, peu après son décès, déménagé en Ardèche, dans cette maison où je suis toujours. La brûlure d'un soleil presque calabrais dore les pierres et se réfugie dans la fleur du genêt. On en oublierait volontiers le reste de l'univers. Ma fille Agnès était si blonde. Un soir -elle avait peut-être huit ans- elle rentrait d'une journée d'école où on avait évoqué la guerre d'Algérie. Sa mère et moi lui avions expliqué que j'avais été soldat au cœur de ce conflit et Agnès en était tellement étonnée, presque incrédule. C'était un signe : mon passé ne m'appartenait plus, il concernait désormais les générations montantes et le déroulement du quotidien devait relativiser la douleur têtue.

L'Italie me semblait toujours aussi fascinante. Nous avions fait halte près du Rialto, nous avions, en d'autres saisons, flirté avec les tours de San Geminiano, l'albâtre de Volterra et les manuscrits de Fiesole. Nous avions aimé nous faufiler sur les pourtours de la Méditerranée, en Grèce, en Sardaigne, en Espagne. Nous avions parcouru la Yougoslavie, loin de nous douter que les conflits des Balkans n'étaient pas terminés et qu'entre les rives de la Neretva et celles de la Save des massacres épouvantables se dérouleraient avant la fin du siècle, les fleuves charriant des flots de sang.

Un divorce avait suivi avec ses blessures : l'embarcation que nous avions gréée était un fier vaisseau, trop fier certainement ; n'ayant jamais affronté les 45ème rugissants, il s'était coupé en deux sur un écueil mal cerné, celui du temps qui passe et qui efface.

Quelques années s'étaient encore écoulées et Jérôme avait affiché un non-militarisme résolu. Après avoir réussi sa maîtrise d'histoire et assumé un premier poste de professeur à Amiens, il avait, pour pallier les obligations militaires, sollicité un poste en Algérie, au titre de la coopération. Il m'invitait maintenant à lui rendre visite à Alger.

Voyager par mer n'était plus de mise et si nos malheureux compatriotes pieds-noirs étaient rentrés en bateau lors de cet exode précipité, affreux, qui avait scandalisé le monde entier, désormais, si on voulait revoir l'Algérie cela impliquait d'emprunter l'avion. A l'aéroport Houari Boumedienne mon fils m'attendait, au bout d'une longue file d'algériens résignés déballant leurs valises ou leurs sacs en matière plastique ventrus bariolés bleus et blancs devant des services de douane sourcilleux. Le visiteur français, favorisé, n'était pas soumis à ces tracasseries frontalières et les formalités étaient vite expédiées.

Le logement dans l'immeuble Sainte Beuve près du centre, dépendait de l'Ambassade de France. Des pièces assez mal réparties mais un espace relativement grand que Jérôme occupait avec sa femme et la toute petite Eloïse, bientôt deux ans.

L'eau courante y était distribuée parcimonieusement, à certaines heures dont on profitait pour faire une provision dans les seaux et les récipients disponibles. Il arrivait que l'on soit réveillé par la reptation sournoise de leurs débordements si la pression avait été rétablie inopportunément …

Le marché Meissonnier tout proche était prodigue en persil arabe que la maîtresse de maison convertissait en *chorba* [soupe algérienne] ou en plats exubérants. Les oranges, la cannelle, les figues violettes et celles de barbarie, les étals de condiments : la marchandise y était la même qu'avant l'indépendance et les mauresques étaient plus jolies que jamais. Mais le dinar avait supplanté le franc et là où l'on ne côtoyait antérieurement que des ménagères européennes les maraîchers arabes ne marchandaient plus qu'avec des chalands arabes.

Des odeurs de poivrons frits montaient de la rue tandis que j'aidais à accrocher le linge sur la terrasse de l'immeuble dominant un quartier que le muezzin inonderait unilatéralement de son message au lever et au coucher du soleil :

Y a el Mounnine
Allah ! Akbar
La ilah ila 'llah wa Muhammed rasud Allah

Impressionnante, déclamatoire, la portée de la voix était décuplée par les haut-parleurs : Allah régnait sans partage. Tout rappelait que nous étions bien dans le nouvel Alger, celui qui appartenait aux seuls Algériens, un Alger avec ses plus et ses moins, une ville avec ses trottoirs mal entretenus et souvent défoncés, ses pelouses pelées, mais avec une animation univoque somme toute attachante.

J'avais tout de suite cherché quelques amers parmi ceux que j'avais trop rapidement identifiés vingt ans auparavant. J'étais monté au Palais d'été et j'étais allé jusque sur le port, auprès de la mosquée, à la Pêcherie. J'avais reconnu le tunnel des Facultés et l'ancienne place du Gouvernement, celle […] "*que les Arabes ils l'appellent place du Cheval, à cause du duc d'Orléans que, là, sur sa statue, il est équestre.*" Cheval et cavalier étaient disparus mais, malgré tout, les algérois la nommaient toujours place du Cheval…

Je ne parvenais pas à analyser le pathos qui montait peu à peu et m'étreignait sourdement jusqu'à me donner le vertige.

Pourquoi veux-tu revoir
alors que tu peux rêver,
si les choses n'ont pas changé
tes yeux sont-ils restés les mêmes.
[Poème berbère, *Adieu djebels*, Jean Servier]

Ces immeubles début de siècle tels qu'on en trouve à Marseille entre Saint Charles et le Vieux-Port, avaient, dans leur tendance prononcée à la décrépitude, perdu leur éclat méditerranéen. Dans les appartements que les bourgeois européens avaient conçus larges, se serraient désormais des familles que le gouvernement népotique du Président Chadli ne savait pas loger ailleurs : les lessives qui s'accrochaient aux balcons ouvragés ne réussissaient pas à être aussi pittoresques qu'à Naples. L'architecture de cette ville avait été conçue comme une excroissance de la France, elle n'était pas celle d'une ville arabe. Au siècle précédent, afin de confirmer sa domination, le colonisateur, non content d'avoir rasé la Djenina, l'ancienne résidence des Deys, n'avait pas hésité à transformer la Mosquée Ketchawa en Cathédrale. Et l'urbanisation de la ville avait été étudiée par des européens pour une population mixée alors que population actuelle n'était plus que musulmane.

Le plan d'eau devant l'Amirauté était désert. Les bassins, les docks, les hangars, ne connaissaient plus qu'une activité restreinte et les installations portuaires semblaient démesurées.

Sur le front de mer magnifique et à Bab-el-Oued, les cafés, royaume déchu du joueur de cartes et du tchatcheur – "*que ses mains elles parlent comme sa bouche*"- là où, à l'heure de l'apéritif, les européens se retrouvaient pour siroter l'anisette accompagnée de la *kémia* [amuse-gueule algérois], étaient quasi déserts. Il n'était pas plus question d'y réclamer un *crépounet* [sorbet au citron] que de pêcher du bout des doigts dans la *loubia* [haricots secs] les petits anchois ou les *bliblis* [pois chiches grillés]. Les étagères peintes en blanc-crème derrière le bar, garnies seulement de deux ou trois bouteilles d'orangeade et de gazouse, regrettaient à l'évidence la Floranis des Frères Gras dans sa bouteille carrée, les verres regrettaient le précipité brumeux et prometteur.

Les Pieds-noirs cultivaient savamment la saveur, le parfum et la couleur atypiques de leur ville. Ces Algérois d'antan savaient travailler mais également s'abandonner. Evanouie cette osmose entre le vif-argent de leurs réactions méditerranéennes et le laisser-aller de populations peu concernées par l'inquiétude du lendemain. Evaporé ce savoir-vivre fluide épris de langueur comme de parler haut. Disparu ce mélange épicé qui faisait trop facilement oublier qu'il était politiquement assis sur le sable et abrité sous la houlette d'irresponsables ultras et d'un colonialisme radical.

Je n'avais pas connu la Place des Trois-Horloges à l'heure où l'on y baignait dans l'odeur de la *cassuela* [riz safrané] ou de la *tchouthouka* [ratatouille algériene] *« que surtout tu oublies pas de casser les œufs en dessus ! »* ; je n'avais rien goûté de l'exubérance et de la richesse du *pataouète,* cette langue pied-noir forgée aux racines du maltais et de l'andalou, du provençal, de l'arabe et du napolitain ; je n'avais pas pu me délecter de *macaronade* [macaronis] et j'ignorerais à vie les mérites du *mantecao* [gâteau à la graisse de porc]. Mon malaise intérieur ne procédait donc pas de la nostalgie mais s'apparentait au désarroi.

Il m'apparaissait qu'Alger, toujours aussi blanche, celle que Maupassant avait vantée "*Qu'elle est jolie la ville de neige sous l'éblouissante lumière"*, [*Au soleil*] avait trouvé une voie de liberté pour les Algériens mais qu'elle était mal à l'aise dans un costume qui n'avait pas été taillé à sa mesure. Le passant algérien toutefois, étudiant, employé ou ouvrier, vaquait à ses occupations et ne semblait pas inquiet du décalage que je ressentais.

J'avais mal à ce pays par Histoire interposée, là où tant et tant d'algériens musulmans ou Pieds-noirs avaient eu authentiquement mal d'une mutation qui s'était faite dans le sang. Je pleurais secrètement des images de ce paradis perdu édifié par le cosmopolitisme méditerranéen qui avait conçu la ville sur un peu plus d'un siècle. Je traînais derrière moi des écharpes chaudes et ensoleillées qui étaient déjà rongées par le temps.

Bientôt, nous connaîtrions le rap, une forme de chant qui ne reniait pas ses liens avec le raï né en Oranie et qui allait aborder en Europe. Pour autant les pages fleuries des années 46 à 60, les bouquets issus d'un brassage arabo-hispano-judéo-français et dues à José de Suza ou à Salim Halli ne figureraient plus que comme des documents d'archives. Line Monty (*Ya Oussi* [oh mère]), Blond-Blond qui imitait Maurice Chevalier, et Lili Boniche : autant de détenteurs d'une tradition qui s'était suicidée. Radio-Alger avait diffusé leur voix sur les ondes avec celle de Reinette l'Oranaise (Sultana Daoud), l'ancienne élève de Saoud Medioni, chanteur et violoniste réputé du Haouzi.

La guerre que j'avais vécue avait englouti cette richesse culturelle spécifique. Et Cheik Raymond, juif séfarade, grand maître du Malouf et beau-père de Gaston Ghrenassia avait été assassiné à Constantine. Gaston était alors rentré en métropole en grattant sa guitare ; il avait choisi un nom de scène, Enrico Macias, et il clamait désormais sa déception :

J'ai quitté mon pays
J'ai quitté ma maison
Soleil ! Soleil de mon pays perdu
Des villes blanches que j'aimais…

Il avait su transmettre ce qui était pour tous les Pieds-noirs une nostalgie sans fin quand mon mal-être personnel s'appelait plus probablement regret : une culture populaire originale avait disparu qui mixait les essences mêmes de la Méditerranée. Elle s'était enfoncée dans l'abîme à la façon dont l'Atlantide de Platon s'était engloutie dans un monstrueux cataclysme. Je réalisais que s'était accompli ici l'un des plus énormes gâchis de cette seconde moitié du XXème siècle : l'Histoire avait refusé à une civilisation montante le droit de s'épanouir. Les dirigeants de la rébellion avaient pourtant pris soin d'affirmer en 56, au Congrès de la Soummam, que leur but n'était pas de jeter les Algériens d'origine européenne à la mer mais seulement de se débarrasser d'un joug colonial inhumain. La parturition de cette culture, pétrie de douleurs mais prometteuse, avait duré plus d'un siècle et il n'y avait pas eu naissance, seulement un avortement sanglant, un rejet stérile d'un style et d'une ambiance populaires qui ne seraient plus.

Je m'étonnais de mon état d'esprit : ni attaches de sang ou de culture, pas seulement une appartenance à un quelconque "*mezzo giorno*" ne le justifiaient. Alors ? Alors mon mal-être se nommait également mal d'aimer. Oui, j'aimais ce pays. J'avais appris à l'apprécier au travers de circonstances ingrates, et, de le retrouver maintenant ravivait une blessure cachée.

Je pense que si je retrouvais demain la ville de Sarajevo, parcourue et admirée trop rapidement en 1965, si je la retrouvais après les atrocités ethniques qu'elle a traversées depuis, mon atterrement pourrait être analogue devant l'absurdité colossale de certaines affres de l'Histoire. Toutefois, et heureusement, le drame bosniaque n'a pas éliminé une culture, à la différence du drame algérien.

Pour l'heure, de vouloir étreindre cette terre d'Algérie mon trouble était tel qu'il me submergeait et me faisait tituber mentalement.

Que s'était-il passé ici depuis vingt-cinq ans ? Jérôme enseignait l'Histoire à Descartes, le Lycée français d'Alger. Il tentait de retracer l'évolution nationale et économique. Tout en fait n'était-il pas décourageant ? Les promoteurs de l'Indépendance, héros incontestés du F.L.N., s'étaient succédé à la tête de la nation au milieu d'une corruption généralisée qui laissait loin derrière les accents révolutionnaires initiaux. La gestion du potentiel économique était déplorable, les gouvernements misaient sur les rentrées dues au pétrole et au gaz sans chercher à structurer une industrie diversifiée.

Quant à développer une agriculture qui aurait pu être florissante, on en était maintenant à importer des denrées alimentaires ! Pourtant les Français, quel paradoxe, avaient su, au lendemain de la conquête et après qu'ils aient assaini la Mitidja, utiliser avec profit les enseignements de l'agronome sévillan du XVIème Ibn Al-Awwâm !

Avec une démographie galopante, on sentait désormais surgir une pénurie générale. Ce qui expliquait tout à fait du reste l'affluence des voyageurs algériens en France et les monceaux de marchandises qui encombraient les soutes des avions de retour de Marignane !

Nous étions allés voir le monument aux Martyrs de l'Indépendance, flamme et prière qui, surplombant la ville, témoigne de la foi révolutionnaire d'une génération. Emblème incontournable, le F.L.N. l'avait voulu digne de ses combattants et il l'était. Par contre, le pôle d'attraction touristique et le foyer de promotion artisanal qu'il devait être, reflétait l'échec : il y avait eu une idée, une ambition, le projet avait fait long feu.

La lutte finie et alors qu'il fallait construire une société nouvelle, cette terre multiple regorgeait de tant d'espoirs ! Tout y semblait possible mais on avait laissé germer et fleurir le désenchantement. Les rares Français encore présents étaient partis les uns après les autres. On avait même su en 65 interner l'homme de la première heure qu'était Ahmed Ben Bella !

Pays balayé par les invasions successives des Vandales et des Almograves qui avaient bâti Grenade, des Carthaginois d'Hannibal, puis des Romains, des Ottomans, puis aussi des Français, l'Algérie n'avait jamais pu au fil des siècles exprimer une identité propre, villes et villages changeant de nom à chaque fois qu'ils changeaient de mains. Et le jour où une révolution offrait l'indépendance celle-ci gaspillait ses chances, ses gouvernants régnaient comme des sultans préoccupés d'un pouvoir imposé par la force.

Le sang ruissellerait bientôt à nouveau. La coopération française devrait s'éloigner devant une poussée fanatique suivie d'une nouvelle "sale guerre" à relents d'intégrisme religieux, violence ténébreuse percée d'éclats mortels.

Camus n'avait pas connu l'Algérie indépendante. Mais, avant de disparaître, il avait dénoncé cette terre, sa terre : "*L'histoire s'y évapore sous le soleil incessant, réduite à des crises de violence et de meurtre, des flambées de haine, des torrents de sang vite gonflés, vite asséchés, comme les oueds du pays*."

Allegro ma non tropo
Thamugadi

Dans les quarante-huit heures qui suivaient nous nous glissions dans l'ineffable et vaillante 4L jaune de Jérôme : c'était une période de vacances scolaires, nous allions en profiter pour franchir l'horizon, nous nous relayerions au volant sur près de deux mille kilomètres.

Le cap au sud-est et, profitant de voies de communication qui, d'Alger vers Aumale, M'Sila et l'Aurès avaient été sérieusement élargies et améliorées depuis l'Indépendance, nous atteindrions Batna, devenue, avec la progression fulgurante du nombre de ses habitants, une ville énorme, impressionnante de modernité.

Nous ferions halte à Lambèse qui avait connu le *prætorium,* l'ancien quartier général des légions romaines en Numidie. De là nous gagnerions Timgad, cette cité qui, dans les Aurès, m'avait permis de m'évader en pensée par dessus les crêtes du Chélia.

Pompeï africain, dans un paysage âpre plus évocateur de l'Asie centrale que de l'Afrique du nord, véritable capitale dont il reste tant de colonnes et de mausolées, de forums et de fortifications, de thermes et d'arcs de triomphe qu'on ne peut pas éviter un éblouissement quand le regard embrasse cet ensemble élevé par l'empereur Trajan. Avant-poste de l'empire romain -mais Tazoult et Théveste, dans les Nemenchas, étaient encore plus près des portes du désert- Thamugadi avait, au XIXème, fait s'exclamer le Maréchal de Saint Arnaud : "Quel peuple, quelle ville, quelles ruines ! Quatre lieues de pierres énormes, gigantesques, une via sacra de deux kilomètres menant au temple de la Victoire."

Très rares étaient les touristes étrangers, très rares les occupants de cet hôtel d'avant l'Indépendance à côté du site où nous parvînmes à trouver les deux chambres dont nous avions besoin. Dans la mienne l'écoulement du lavabo avait été rafistolé avec plusieurs morceaux de tuyaux en plastique attachés au moyen de fil de fer qui permettaient une vidange dans le bac de douche. Il n'y était pas question de rideaux aux fenêtres et encore bien moins de chauffage !

Peu importait il est vrai car n'étions pas venus là pour un bien-être hôtelier. Bustes, bas-reliefs et surtout les splendides mosaïques exposées dans les salles couvertes du musée attenant au site lui-même, rachetaient magnifiquement la nullité de l'hébergement.

Les montagnes du Chélia nous les avions ensuite contournées et, via Kenchela, j'avais tenté de retrouver les restes de l'endroit où j'avais séjourné. Le cantonnement de Bou-Hamama n'avait-il pas été construit par des légionnaires et des mercenaires tout comme Timgad l'avait été deux mille ans plus tôt ? Les traces d'un campement militaire certes moins impérial et plus improvisé que ne l'était celui des Romains, avaient été gommées. Avec les morceaux d'images enkystés dans ma mémoire éprouvée, les Aurésiens s'étaient construit d'humbles logements autour du bordj. Vingt ans avaient suffi pour que le paysage digère le souvenir d'une guerre algérienne là où nous avions évoqué tour à tour le Tonkin, les rezzous dans l'erg proche et les marches de la Numidie. Le passé n'ayant pas trouvé ses repères géographiques et le cauchemar s'étant éloigné, l'évocation des morts côtoyées et le pieux pèlerinage que j'avais entrepris ne seraient que virtuels.

Le secteur avait gardé le caractère sauvage qui m'avait si fort imprégné et la piste que notre véhicule dut emprunter pour rejoindre la vallée de l'oued El-Abiod n'était pas vraiment carrossable : je ne comprendrai jamais comment nous nous sommes tirés d'affaire, nous et notre modeste monture ! En tous cas nous y sommes parvenus et avons rejoint Arris symbole définitif de la rébellion algérienne pour les générations à venir.

Nous avions poursuivi sur M'Chounèche. C'est le caïd de cette commune qui avait été visé le 1er novembre 54. Nous y fûmes littéralement assaillis par une nuée de gosses qui avaient un instant abandonné la garde de leurs chèvres pour se consacrer à ces visiteurs nantis et mendier quelques menus cadeaux. Nous eûmes toutes les peines à nous en défaire : l'Aurès recèlerait-il à jamais ces parfums de sauvagerie qui en avaient fait l'un des fiefs incontestés de la résistance à l'occupant ?

Quoiqu'il en soit, avec les balcons de Rhoufi au-dessus du cañon de l'oued et ses habitations troglodytiques et avec les gorges de Tighaminine puis la lente descente sur Biskra, l'antique et si jolie Vescera au milieu de sa palmeraie, la région tenait à nous surprendre à chaque pas.

C'était d'ailleurs bien pour en avoir confirmation que j'étais venu jusqu'aux frontières du désert avec ma compagne de l'heure avec laquelle j'ai ensuite entrepris une excursion plein sud d'Alger jusque dans le M'Zab. Plus de six cents kilomètres en car, loin des pentes verdoyantes de l'Ouarsenis, afin d'explorer cet autre univers que sont les cités de la Pentapole sous leur ciel immuablement bleu. Ghardaïa et la veine architecturale exploitée par cet amoureux du M'Zab qu'était François Pouillon, Beni Isguen qui ferme ses portes le soir, Bou-Noura la lumineuse, M'Lika carrément secrète et fermée, la plus fondamentaliste comme nous dirions maintenant, El-Ateuf la plus ancienne, isolée et à l'écart. Toutes néanmoins regroupées autour de la palmeraie où l'on entend l'eau murmurer sous les arbres hauts et droits.

Stupéfiante homogénéité de ces villes où les bâtiments s'agglomèrent autour de la colline sous la protection d'une mosquée au minaret en forme de pain de sucre légèrement incliné. Certainement parmi les plus belles constructions de pisé qui soient. Conçues pour la fraîcheur qu'elles sauront préserver en saison haute, l'artisan les a crépies dans des variétés d'ocre rose avec un mortier de chaux et sable qu'il frappe à l'aide d'une palme. Le labyrinthe des rues qui escaladent les pentes a été prévu pour ménager des zones ombreuses, les marches sont larges et de faible hauteur de façon à reposer le pas des mulets. Scrutateur et noir dans la fente du *niqab*, on croise l'œil unique et mystérieux de la musulmane et on se demande si Le Corbusier, autre admirateur de la Pentapole n'a pas, pour les discrètes ouvertures de la chapelle de Ronchamp, été davantage inspiré de cette disposition dans le tissu que par les baies des maisons elles-mêmes.

Faut-il souhaiter un afflux touristique et désacralisant dans ces cités kharidjistes aussi empreintes de discrétion puritaine, de beauté et de recueillement ?

Nous avions dormi à l'Hôtel Transatlantique dessiné par Pouillon, nous avions dévoré un tajine aux pruneaux mais nous n'avions pas eu le loisir de nous intéresser aux installations hydrauliques qui répartissent l'eau de l'oued dans la palmeraie et permettent d'obtenir la *deglet-nour,* la meilleure datte du Maghreb, nous étions rentrés à Sainte Beuve par avion.

Le contraste était brutal et saisissant avec la capitale algérienne qui, elle, avait perdu son originalité et n'était plus ce creuset où s'était opérée une fusion des langages, des mœurs, des tempéraments des peuples riverains de la Méditerranée. Celle dont Camus disait "*Je recommande au voyageur sensible, s'il va à Alger, d'aller boire l'anisette sous les voûtes du port*, […] *d'aller écouter de la musique arabe dans un petit café de la rue de la Lyre dont j'ai oublié le nom ; de s'asseoir par terre, à six heures du soir, au pied de la statue du duc d'Orléans* […] ; *d'aller déjeuner au restaurant Padovani qui est une sorte de dancing sur pilotis, au bord de la mer* […] ; *de visiter les cimetières arabes, d'abord pour y rencontrer la paix et la beauté, ensuite pour apprécier à leur valeur les ignobles cités où nous remisons nos morts ; d'aller fumer une cigarette rue des Bouchers, dans la Kasbah.* "

Il fallait se mêler aux passants musulmans et faire taire au fond de soi les échos des foules algéroises autour des Facultés en 1960. Même si les femmes et les hommes de Bab-el-Oued qui s'étaient pressés en masses hurlantes voire hystériques sur les emmarchements de l'actuelle Place de l'Afrique, avaient retraversé l'eau depuis longtemps, il était manifestement trop tôt pour réclamer à cette ville une nouvelle authenticité.

Pouvait-on pour autant oublier que certaine rue piétonne du centre-ville s'était dénommée rue d'Isly, pouvait-on jeter un rideau opaque sur le massacre qui, dans un passé proche, juste avant l'indépendance, l'avait ensanglantée au milieu d'une supplication "Mon lieutenant, halte au feu ! Je vous en prie, dites halte au feu !". Dix-huit gendarmes avaient été tués cette fois là sans qu'on ait pu dénombrer les pertes chez l'assaillant, le commando O.A.S. Delta. A l'entrée de la rue une pâtisserie proposait aujourd'hui des meringues particulièrement goûteuses …

Ces dernières années j'avais, dans le Dauphiné, par le hasard de la vie professionnelle, fréquenté quelques-uns de ces pieds-noirs rentrés en Métropole au moment de l'affreuse débandade. Ceux-là s'en étaient bien sortis qui, là-bas, n'appartenaient pas à l'univers rural de l'Oranie ou de la Mitidja mais étaient déjà dans les affaires. Ils avaient en commun des noms de famille importés de Catalogne ou de Valencia et ce caractère convivial, dynamique, chaud jusqu'à l'emportement, qui appartient aux méditerranéens. Ils avaient aussi ce goût méditerranéen inné pour la *combinazione*.

A Alger, Oran ou Mostaganem ils avaient hurlé *La Marseillaise* et *Les Africains* à l'heure où ils considéraient que la France les livrait au F.L.N. Aujourd'hui du passé ils ne parlaient guère et préféraient garder pour eux l'obscur mystère des derniers mois de l'Algérie française et de leur désespérance aux côtés de l'O.A.S. Je n'ai jamais rien appris de leur appartenance éventuelle à cette fratrie dont le radicalisme et l'acharnement sanguinaire avaient trouvé leurs gênes dans les aberrations juridico-gouvernementales de la métropole.

"Putain de ta race" : ils étaient beaucoup plus diserts sur le mépris qu'ils gardaient de l'arabe, du "melon". Aucun d'eux n'exprima jamais devant moi une envie quelconque de revoir le pays qu'ils avaient aimé et dont ils parlaient comme d'un nirvana qu'ils ne pouvaient pas rayer de leur cœur.

… En dépit de mes préventions Alger recelait toujours un visage incomparable. Elle conservait un fonds latin, sauf à explorer les labyrinthes de la Kasbah, ce que je tentais imprudemment jusqu'à m'y faire attaquer par un malandrin avec lequel je roulai à terre : quelques enfants du quartier vinrent à moi et m'aidèrent à me relever ; ils m'expliquèrent gentiment que j'avais eu beaucoup de chance que mon voleur ne fut pas muni d'un couteau … Mon plaisir d'y découvrir ses ruelles, ses terrasses et ses patios enclos n'en fut pas gâté pour autant. Pas plus que ne le fut ma joie, sur les hauts de la ville, à visiter le Palais du Bardo et ses délicates faïences ottomanes.

La ville avait conservé, dans la rue Michelet rebaptisée Didouche Mourad, ses portes monumentales de bois sculpté, ses atlantes supportant des balcons de fer forgé, ses frises de faïence. Et la silhouette de Notre-Dame d'Afrique, "Madame l'Afrique" comme disent les algérois de la Casbah, continuait de dominer la plage de Saint Eugène.

Chronos mangeait ses enfants, l'Histoire, inexorablement, déroulait ses spires et je me révélais incapable d'avancer aussi vite qu'elle : c'est également là que résidait mon malaise.

Con brio

Constantine

A Mycènes j'avais rencontré les fameux lions qui gardent la porte de l'ancienne Acropole, j'admirerais bientôt ceux de Délos. Je serais écrasé sous les murs de Baalbeck et j'irais, béat, admirer le soleil levant dans les ruines de Palmyre. J'emboîterais les pas de Dédale dans le Palais de Cnossos et, à Tartous, j'affronterais les yeux brûlants des jeunes filles de sang arabe qui, de confession chrétienne, ne se cachaient pas sous le voile. Un soir d'automne le sanctuaire de Saint Siméon-le-Stylite ruissellerait devant moi d'une lumière rouge telle une coulée en fusion. J'irais reconnaître les frasques des dieux de l'Olympe et, sur les limes romains, je demeurerais médusé devant les splendeurs de Volubilis à l'heure où les échassiers qui nidifient sur les chapiteaux rentrent en longues ellipses de leur pêche.

J'ai aussi parcouru les ruines de Carthage en évoquant Salammbô. Est-ce qu'un jour je pousserai jusque Antalaya et Leptis Magna ? C'est une course sans fin car il y faudrait aussi l'Andalousie et Alexandrie et encore les comptoirs phéniciens : le pourtour de cette mer enclose fascine par la somme inépuisable de richesses dont nous sommes issus.

Aux marches de plusieurs empires, romain, arabe, ottoman, français, l'Algérie est une des facettes de cette pierre précieuse enchâssée entre trois continents et retaillée par le profil des siècles, son histoire est indissociable de celle du carrefour de cultures qui nous a engendrés.

L'Afrique du nord avait donné quatre souverains à Rome dont Caracalla. Son Edit de l'an 212 avait étendu le statut de citoyen romain à tout habitant de l'Empire. Le texte avait huit

cents ans d'avance sur l'administrateur français Violette qui tenta en vain de faire aboutir un projet analogue !

Bien avant encore, des juifs avaient pris pied sur ces terres maghrébines. Et lorsque la communauté juive fuira les Egyptiens puis les Romains, la diaspora peuplera un peu plus la région. Des juifs berbères relaieront ultérieurement les séfarades fuyant l'Inquisition espagnole.

Apulée, philosophe et écrivain profane de la société punique du second siècle, celui qui avait écrit la fameuse fable de *L'âne d'or*, n'était-il pas né à Madaure ? Tertullien, avocat romain éprouvé par le spectacle des chrétiens dans l'arène, n'était-il pas carthaginois d'origine ? Il était revenu un jour sur ces terres pour y convertir les foules.

… Je replongeais en 87 dans cette antique Numidie : il s'agissait de profiter d'un printemps qui rendait l'Algérie particulièrement radieuse. L'intrépide véhicule familial qui s'était joué de la traversée des oueds au cours de la précédente expédition, avait poussé aujourd'hui le dévouement jusqu'à s'abriter sous une strate épaisse de matériel de camping qui nous permit de planter la toile deux ou trois fois, au bord de la mer du côté de Djidjelli ou à proximité d'un douar kabyle : tout comme dans n'importe quel coin reculé de Bretagne ou d'Auvergne les ruraux que nous sollicitions se mettaient en quatre pour nous procurer de l'eau, du lait et des œufs.

En fin de journée nous avions rencontré les vieilles pierres de Djemila, édifiée par Septime Sévère. La cité reposait, sereine au milieu de ses vestiges. Un minuscule musée local abritait un buste de l'empereur berbère dont la barbe soyeuse, soignée et taillée au carré, a séduit tant de sculpteurs. La paix ici était intégrale depuis des siècles, succédant à l'animation qu'avaient dû connaître ses rues bordées d'échoppes et d'édifices publics. "*Ce grand cri de pierre que Djemila jette entre les montagnes, le ciel et le silence, j'en sais bien la poésie*" écrivait Camus parlant de cette cité enclose dans le moutonnement de collines verdoyantes, apaisantes [*Noces*]. Les paysans de l'époque romaine parcouraient des lieues avec leurs ânes, pour venir y proposer les produits de leurs terres ou de leurs cueillettes et acquérir une poterie garnie d'éclats de silex. Saint Augustin avait certainement parcouru ces allées dallées pour y prêcher la paix et l'Amour : la chrétienté numide des premiers siècles que l'évêque d'Hippone (Bône sous les Français) animait, était identique alors à celle d'Alep ou de la Thébaïde.

Plus loin, dans les environs d'El Milia et tout comme en Aurès j'avais cru retrouver quelques lambeaux de mon passage militaire mais la vie avait repris. Elle était à nouveau celle, pastorale, ancestrale, que le sifflement des balles et les ratissages avaient durement troublée durant quelques années. Je n'ai pas su guider la voiture jusqu'à M'Chatt et une petite école que j'espérais reconstruite. Les oliviers séculaires, maîtres du temps, témoigneraient, eux, de l'Histoire douloureuse.

Notre itinéraire se rapprochant de la côte, de ravissantes routes pentues nous égarèrent dans les forêts du parc de Taza dominant Djidjell et nous effrayâmes des singes magots qui bondissaient dans les branches des chênes-lièges.

Plus loin, à Béjaiä, nous admirâmes les approches du cap Carbon et ses contreforts plongeant loin et droit dans les vagues, déflagrations d'écume et de perles d'eau qu'Hannibal et ses éléphants avaient contemplées vingt siècles auparavant. L'ex-Bougie avait cru à un avenir touristique mérité quand, en 1967, un plan gouvernemental avait été élaboré pour développer des infrastructures d'accueil. Mais l'état lamentable des bungalows où nous trouvâmes à dormir prouvait que l'ambition avait été détrompée.

Les marches consulaires entonnées par les buccinateurs avaient retenti sur l'entier pourtour de la *Mare Nostrum* et avaient tissé une trame qui défiait le temps. Nous ne pouvions pas manquer Constantine, l'antique Qacentina dont le passé me ramenait à mon apprentissage de père de famille lorsque Jérôme avait cinq ans. J'avais commencé à lui acheter *Le journal de Tintin* et parmi les bandes dessinées qui nous passionnaient -nous nous étions abonnés parce que j'étais devenu le lecteur le plus fanatique de la famille- il y avait celle illustrant la vie de Jugurtha dont les raids depuis Constantine étaient craints des invincibles légions romaines. L'Histoire nous obligeait constamment à revenir sur nos pas. Ainsi ce Général Metellus dont

j'avais vu le tombeau quelques années plus tôt au bord de la Voie Appienne, avait fait le siège de Constantine et avait finalement vaincu Jugurtha.

Prestigieuse était cette cité ceinturée du Rhummel. Ses à-pic étaient maculés de tonnes de détritus et un misérable collier de gourbis l'étranglait jusqu'au pied des immeubles pimpants, affligeant la perspective. La capitale des Numides, "la ville du diable" qui, sous les ordres d'Ahmed Bey, avaient si vaillamment résisté en 1836 aux troupes françaises gardait néanmoins une sacrée allure. Le pont que la colonisation avait jeté au-dessus du ravin en avait augmenté le caractère ostentatoire. "*Les jours de grand vent, le pont se balance au-dessus des profondes gorges du Rhummel et on y a le sentiment du danger*." [Albert Camus, *Guide pour des villes sans passé*]

Constantine, en dépit de sa personnalité, avait été remodelée au temps de la domination européenne. Désormais parcourue de trop rares silhouettes féminines vêtues du haïk noir, on la sentait sombre, sévère, retournée rapidement à une certitude musulmane.

Quant à l'hôtel que nous avions retenu c'était un hôtel de la colonisation dans l'ex-rue de France. Les marches de l'escalier intérieur en étaient de marbre blanc auxquelles s'accrochait une rampe en fer forgé du plus bel effet. Des chambres disponibles il y en avait une quantité, toutes aussi froides et sales et regorgeant d'ennui. Les draps n'étaient pas changés dans les literies que l'on nous octroya, l'absence d'accueil était bien identique à ce que l'on connaissait à Alger où nous avions eu du mal à découvrir un restaurant de spécialités tout autant qu'un magasin d'artisanat.

Mon fils aîné était intarissable sur les ruines romaines qui jalonnaient le voyage, sur les règles régissant le tracé des *cardos* et l'emplacement des forums. La passion minérale l'avait habité précocement : il commençait tout juste à marcher et, quand il trébuchait et se mettait à pleurer, ses larmes tarissaient de suite à la vue de la petite pierre du sentier. Il la ramassait alors et, archéologue en herbe, l'examinait consciencieusement avant de se relever. Il en était venu à des cailloux plus volumineux et on l'avait vu opérer, avec les blaireaux et pinceaux de rigueur, à Villeneuve-Tolosane puis aux abords de la voie Domitienne, à l'endroit même, où à Mèze, un musée expose maintenant les mosaïques de villas gallo-romaines.

Bref nous bénéficiions avec Jérôme d'un guide patenté qui m'inciterait un jour à transcrire mes errances. Au retour du voyage constantinois il nous fit découvrir le site de Tipasa, dans l'Oranais. Les colonnes romaines et les restes de la grande basilique chrétienne, alanguies, y sont bercés par le bruit du ressac et glissent doucement vers la mer au milieu des oliviers, des absinthes et d'une végétation aux senteurs fortes. "*Dans ce mariage des ruines et du printemps, les ruines sont redevenues pierres, et perdant le poli imposé par l'homme, sont rentrées dans la nature*" [*Noces*, Albert Camus].

Proche du site, la stèle de Camus, l'algérien qui avait exprimé sa tendresse sans limites pour cette terre, cette stèle avait été respectée y compris par les plus fanatiques. Elle affichait à jamais son épitaphe "Je comprends ici ce qu'on appelle la gloire : le droit d'aimer sans mesure".

Sur la route du retour, à hauteur de Zéralda, j'avais croisé des fantômes, ceux du 3ème R.E.P., ces mercenaires parachutistes à béret vert dont l'épopée avait commencé à Cao-Bang et qui avaient cru à une Algérie française. Après l'échec du putsch de 1960, ils étaient rentrés à leur cantonnement en chantant à pleins poumons : "*Non, rien de rien, non je ne regrette rien…"*

A leur passage les habitants leur avaient jeté des roses arrachées aux massifs qui bordaient la route…

Autant j'étais heureux d'avoir retrouvé l'Algérie, sa diversité, ses contrastes, les souvenirs que j'y avais cumulés, autant je sentais à nouveau fondre sur moi une insatisfaction étrange, persistante. Elle était charpentée de contradictions, d'amertume et d'espoir, de regrets et de doutes. Une lame surgit du plus intime de moi qui, encore à la seconde où je trace ces lignes, insidieuse, m'étreint et m'étouffe, sans qu'en vérité je sache en analyser les composants.

Sauf à constater vainement qu'une espérance a été fracassée en ces lieux et que notre génération en restera blessée.

Vibrato

Albert Camus

Je n'étais pas instruit de Camus avant d'être allé à Tipasa. Ou en tout cas de façon très mince : j'avais sans doute dû lire *La Peste,* c'est tout. J'ai depuis plongé dans ses écrits et j'ai réalisé que ce poids que je portais en moi, de rancœur et d'indigestion du déroulement des événements algériens, était lié au rêve déçu de celui qui avait aimé ce pays avec une authenticité inégalable.

J'ai aussi été frappé par cette coïncidence tragique : les mois où Camus est intervenu avec le plus de conviction et d'énergie en faveur d'une réconciliation des communautés, les mois où la douleur camusienne devant la fracture grandissante a été la plus terrible, sont justement ceux où j'étais militaire là-bas.

Albert Camus n'avait pas attendu 1954, ni même les massacres de Sétif pour prévenir. Dès 1934 il avait adhéré au parti Communiste qui soutenait les thèses réformistes musulmanes et, en 1937, il avait appuyé le projet Blum-Violette "*considéré comme une étape dans l'émancipation parlementaire intégrale du musulman*". C'est alors qu'avait mûri en lui l'idée d'une civilisation méditerranéenne fédérant les peuples des rives de la mer.

En 1939 paraissaient les *Enquêtes en Kabylie* et en 1945 Camus relatait dans le quotidien *Combat* ce qui s'était passé à Sétif et à Guelma, alors que la presse dans son ensemble se taisait. Il réclamait alors haut et fort une révision de toute la politique algérienne de la France. Le jeune directeur du journal s'était rendu sur place du 18 avril au 7 mai pour enquêter. Le 15 il adjurait la presse de "*refuser les appels inconsidérés à une répression aveugle*". Il avait ensuite dénoncé le "*sauvage massacre*" et en décembre 45 il rendait compte : "*Je n'ai qu'une chose à dire à cet égard* : *…que la France implante réellement la démocratie arabe et elle n'aura pas seulement avec l'Afrique du Nord mais encore tous les pays arabes* […] *des relations privilégiées. La vraie démocratie est une idée neuve en pays musulman. Pour nous, elle vaudra cent armées et mille puits de pétrole*".

Le moins qu'on puisse dire c'est que l'analyse, la vision et la recommandation, étaient sages. Elles partaient d'une connaissance réelle de la question : antérieurement déjà, et contre les communistes eux-mêmes, Camus avait protesté quant au sort réservé à Messali Hadj le leader du futur M.N.A.

Fondé sur ce réalisme Camus, journaliste, écrivain, Prix Nobel de Littérature, pouvait se permettre d'édifier ce rêve que d'aucuns qualifieront d'utopie, celui de faire (ou de refaire) jaillir une civilisation méditerranéenne unificatrice. Il ne faisait là que rejoindre les convictions de Ferhat Abbas, le pharmacien de Sétif, et des Amis du Manifeste pour la Liberté (A.M.L.), qui, en mai 45 avaient décidé de faire défiler leurs militants car ils considéraient que l'heure était opportune pour arracher des réformes dans le sens d'une Algérie autonome mais fédérée avec la France.

La guerre arrive. Elle saccage les espoirs de fraternité entre les communautés mais Camus résiste et, de toutes ses forces, il pèse pour que la situation créée ne devienne pas irréversible. Durant toute la répression Camus ne cessera pas de parler de coexistence, de communauté franco-arabe, de justice, de partage. Il refusera les termes de clivage ou d'indépendance.

Le Camus pied-noir n'épousera jamais le jusqu'au-boutisme des siens. Si les ultras algérois qui l'attendent à la sortie de la Salle du Progrès en janvier 56 hurlent "*A mort Camus* !" c'est parce que l'écrivain assume pleinement sa double identité algérienne. Les colons extrémistes s'entêtent à se vouloir "*Français et demi*" alors que Camus prône l'homme qui endosserait un seul costume, celui d'un nouveau citoyen : celui-ci abandonnerait la marque originelle - coloniale et bi-polarisée- pour devenir l'homme méditerranéen véritable.

Prétendre que l'homme idéal de Camus était une chimère est pour le moins aventureux : il était bon, il était sain de recommander l'individu qui, en tant que pied-noir, ne serait pas étranger dans son pays, un individu qui s'enracinerait dans la tolérance, un individu qui ne se réclamerait pas d'une nation autre que celle de la Méditerranée, de son histoire, de sa culture.

Alors chimère ou rêve cette quête de l'homme nouveau ? Plutôt "Passion sans fin de l'impossible présent"[*Le détour vers la simplicité*, Maurice Blanchot] .Après les carnages d'août 55 Camus est au bord de l'abîme. Il désespère. " *Les massacres de civils doivent être condamnés par le mouvement arabe de la même manière que nous, Français libéraux, condamnons ceux de la répression ... Déjà, depuis le 20 août, il n'y a plus d'innocents en Algérie, sauf ceux, d'où qu'ils viennent, qui meurent. En dehors d'eux, il n'y a que des culpabilités dont la différence est que l'une est très ancienne, l'autre toute récente."* [*Chroniques algériennes*]

Il réagit et définit des axes de réflexion dont celui selon lequel l'Algérie appartient de droit aux deux communautés. Il soutient : "*Le fait français ne peut être éliminé en Algérie*" mais il dénonce parallèlement qu'il est "*délirant*" d'asservir neuf millions de musulmans. Il développera les thèmes de conciliation et de dialogue dans les articles qui seront publiés par *L 'Express* d'octobre 55 à février 56.

Au premier anniversaire du début de la rébellion il avait écrit : "*L'avenir algérien n'est pas encore tout à fait compromis. Que chaque partie* […] *fasse l'effort* […] *et l'entente deviendra enfin possible*. […] *disons d'abord en ce jour anniversaire, qu'il serait bien inutile de tenter cet effort si, d'avance, ou le rendait impossible par un redoublement de haines et de tueries… Les aveugles qui exigent la répression généralisée, condamnent à mort d'innocents français*." [*Premier novembre*]. "*Mais l'espoir demeure que nous serons capables d'édifier, dans le sens qui est le nôtre, les structures historiques de demain. Les Français d'Algérie, ceux de la métropole, et le peuple arabe lui-même, ont la charge, difficile et exaltante, de cet espoir*. " [*Le parti de la trève*]

"*Chaque jour qui passe ruine un peu plus l'Algérie et voue ses masses à des années de misère supplémentaire. Chaque mort sépare un peu plus les deux populations ; demain, elles ne s'affronteront plus de part et d'autre d'un fossé, mais au-dessus d'une fosse commune… L'Algérie* […] *meurt, empoisonnée par la haine et l'injustice*." [*Trève pour les civils*]. Son ultime appel public à la Salle du Congrès trahit son angoisse : il persiste à refuser l'irrémédiable déchirure mais il perçoit parfaitement qu'elle est inéluctable. Il constate alors son impuissance et fait silence pendant deux ans : "*J'ai décidé de me taire en ce qui concerne l'Algérie afin de n'ajouter ni à son malheur, ni aux bêtises qu'on écrit à son propos* ". Il se tient en retrait mais reste fidèle à ses convictions et n'oublie pas d'exprimer une condamnation entière du terrorisme d'où qu'il vienne, lors de la remise du Prix Nobel fin 57 : "*Je me suis tu depuis un an et huit mois ce qui ne signifie pas que j'ai cessé d'agir. J'ai été et suis toujours partisan d'une Algérie juste où les deux populations doivent vivre en paix et dans l'égalité* […]. *J'ai toujours condamné la terreur*".

Camus rompra le silence en juin suivant avec la parution de ses *Chroniques algériennes*, recueil d'articles et de textes écrits sur une période de vingt ans. Isolé dans les voies politiques qui se dessinent, il continuera, pathétique et en accord avec ses propres thèses, à résister. Il avoue à propos des *Chroniques* : "*Ce livre est aussi l'histoire d'un échec*".

Il ne m'appartient en rien d'aller plus loin dans l'hommage à rendre à la foi de Camus, aux désillusions qu'elle a engendrées, au courage qui l'anima, à la formidable clairvoyance qu'il a su afficher au milieu de son objectif, à la lucidité qui lui permettait d'écrire que l'Algérie était une nation à construire en s'opposant au panislamisme, à ce "malheur personnel" que fut pour lui la guerre d'Algérie.

Mes passages personnels en Algérie ont été brefs mais, parcourant ces rues d'Alger désertées par la communauté fraternelle et créative pour laquelle Camus avait lutté, j'ai été habité par le sentiment que l'homme de "la nouvelle culture méditerranéenne" aurait pu exister. J'ai, inconsciemment, perçu ce désespoir de l'écrivain-militant face aux échecs de ses propositions réitérées en faveur de la justice et de l'humanité.

Ma propre affliction lorsque j'ai repris contact avec cette terre, était de celles que le vent de l'Histoire persiste depuis des siècles à chasser à travers la Numidie.

Moderato cantabile

L'inéluctable goutte-à-goutte de la clepsydre

Un adage berbère proclame bien "*Le temps enfante sans étalon*", il engendre néanmoins. Et sa descendance vieillit vite.

S'était établie sans que je m'en rende compte, une sorte de gradation dans ce qui rapproche des hommes sous l'uniforme. Oubliés les C. ou L. fréquentés à Ambositra, les H., Co. (il était d'Abbeville) ou La. (c'est avec lui que j'avais profité de la permission touristique de fin de séjour malgache) fréquentés en poste. Et j'avais totalement perdu de vue Jean.

En effet, au delà des "copains de régiment" il y avait eu en Algérie tous ceux auxquels me liait -serait-ce un gros mot- une "fraternité d'armes". Cet aspect de la solidarité des soldats au front allait-il se diluer ?

Il y avait Richard, boucher à Toul. Se déplacer chez lui pour lui serrer la main était simple. C'était bon de se revoir, de parler de ceux qui nous avaient entourés. J'avais revu Henri, un garçon sans détour qui habitait Reims. En Algérie il était cabot-chef dans la Section. Aux heures où d'autres entonnaient des chansons "sexantes" ou enfumées, déculottées ou fielleuses, voire haineuses, lui, esprit gouailleur, comme un Titi parisien qui serait né auprès de l'Ange au Sourire, nous lui connaissions un faible pour une chansonnette où, à l'instar d'Eddie Constantine qui lançait alors ces couplets à la radio, il excellait dans des intonations parigotes qui survolaient notre spleen. Henri, râblé, pratiquait la lutte gréco-romaine, il était champion local en Champagne. Mais surtout, pour nous, il possédait une voix profonde ; ses accents de Ménilmontant nous troublaient et nous insufflaient, mêlés, joie et nostalgie, cadence et laisser-aller :

Mon paternel qui n'avait pas les pieds plats
M'a appris le jimmy, les claquettes et caetera,
Il m'a dit pour gagner ta pitance,
La danse,
Y a qu'ça…
Un enfant d'la balle
Ca fait ses malles
Et ça s'trimballe
partout,
N'importe où…

A Evran, à l'ombre des murs de Combourg, Mimile, fidèle, s'était emparé de la plume pour maintenir le contact. Lors d'une excursion bretonne mes parents iraient lui rendre visite.

(15 décembre 57) "Mon vieux. C'est avec beaucoup de retard que je viens te remercier pour tes photos ; elles évoquent tant de souvenirs, surtout la piste de Bou Hamama et la gare de Philippeville… pays que nous aurions quitté sans regrets si nous n'y avions pas laissé de copains tués ! "

C'est de ces jours que datent mes premières interrogations sur l'amitié, la vérité du mot, la qualité de l'attachement à l'autre. Lorsque plus tard, voici trente-cinq ans, j'ai débarqué dans ma petite ville ardéchoise je me souviens de cette réflexion : "*Toi tu fais une distinction entre les copains et les amis alors que pour nous c'est pareil*". Notre vocabulaire français est peu riche en effet quant aux termes désignant ces *vibrati* nuancés du rayon de soleil qui perce le vitrail et vient moirer de couleurs différentes le pavé de la cathédrale : si le soleil est timide, d'une luminosité superficielle, il ne peut qualifier que le copain, si les rouges et les bleus sont drus, denses, profonds, ils auréolent l'ami.

Il en est si peu de véritables ami(e)s au long d'une vie, de ces *alter ego* qui savent accorder tout son prix à la notion de présence et qui, d'instinct, savent que l'amitié est un prolongement des jeux d'une enfance qui ne figure jamais au passé tellement elle nous poursuit. Mes amis je les triais sur le volet et m'attardais volontiers à leur sourire : qu'y a-t-il de plus réconfortant que le sourire de celui ou de celle qui vous accueille sans préalable, au seul et véritable prétexte de convivialité ?

Musset avait omis de le préciser : "*On ne badine pas avec l'amitié*".

Le cours de la vie et le parcours de chacun, réserve en la matière des surprises de tous ordres, les unes merveilleuses, les autres décevantes. Tel lien amical qu'on a choyé trente ou quarante ans, que l'on croyait immuable et profond se rompt un jour alors qu'on jugeait la relation inaltérable, il a été emporté par la crue. Tel autre qu'on jugeait fragile, vite submergé sous les contraintes de l'existence ou correspondant peu aux critères qu'on s'était fixés, revient à la surface et comble nos vœux. Et un troisième qu'on voudrait réchauffer poursuit un cheminement qui diverge du nôtre.

Rentrant d'Afrique du nord je pensais par exemple retrouver Jean-Claude, qui était comme un frère que je n'ai pas eu. Il fréquentait la maison de mes parents, il avait brutalement disparu du voisinage juste avant ma démobilisation et alors que nous nous étions écrit quand j'étais dans le bled. Malgré mes recherches, je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. On a alors mal, mal surtout de ne pas comprendre que les conversations sans fin puis les échanges écrits lorsque j'étais à l'Armée, cessent d'un seul coup. Jean-claude me confiait tout des aléas de ses amours et j'avais été simplement celui qui était là, qui écoutait ; on passait brutalement à un silence radio total.

En 56 René-Louis Lafforgue venait tout juste d'enregistrer un 45 tours que je remettais souvent sur la platine :

J'avais vingt ans
L'âge où l'on croit aux amitiés fidèles
A tout ce qui est joie …

L'amitié, antidote à la volatilité du sentiment amoureux. Affectée par le manque de tact et de délicatesse davantage que ne l'est l'amour, lequel est plus enclin à passer l'éponge car le pardon étaie la passion. L'amour se donne entier, ne se dose pas, là où l'amitié, petite sœur de Cupidon, procède plus prudemment et procède par instillations progressives. Elle se défend de contraindre. Elle échappe à l'ardeur et à l'aliénation amoureuse qui, dans cette difficulté d'aimer qui est le lot du genre humain, recèle la plupart du temps un aspect suicidaire. Elle est patiente, elle est rancunière aussi.

Un jour, merveilleusement, la malle du grenier qu'on exhume de dessous les toiles d'araignée avec l'aide d'un petit-fils, révèlerait, au milieu des centaines de témoignages d'attachement fraternel ou d'angoisse maternelle, voire d'affection intime, accumulés entre les miettes d'un papier parfois fatigué de poussière, plusieurs lettres et cartes de Roger. Démobilisé je lui avais rendu visite au pied de l'acropole laonnoise couronnée par sa nef aux quatre bras levés. Roger m'avait ensuite écrit depuis Saint Julien de Ratz, en Chartreuse, à sept cents mètres d'altitude, où il était soigné :

(janvier 1957)"Mon cher Philippe. […] Pour moi cette vie militaire est encore bien présente à mon esprit car, à cause de la maladie que j'avais eue en Algérie, je suis dans ce préventorium depuis un mois et demi déjà."

(5 février 1957) "Le dimanche nous allons danser deux heures l'après-midi, ce qui n'est pas recommandé et même défendu, mais […] ça aide à reprendre une nouvelle semaine avec un bon moral. Je me souviens très bien de tout ce que tu évoques ; te rappelles-tu du coup qu'on avait fait pour sortir à Carcassonne ? "

Il aimait toujours autant la danse : il avait troqué ses partenaires perpignanaises contre des grenobloises. Peut-être susurrait-il dans l'oreille mignonne de la danseuse l'air que je lui avais connu aux lavabos collectifs de Rueil-Malmaison avant nos "excursions" madécasses puis algériennes ?

"As-tu déjà oublié
Ce passé qui m'obsède ?
As-tu déjà oublié
Que ces mains t'ont tout donné "

Roger me demandait si je correspondais encore avec quelques anciens maintenus. En réalité la trace des jours de guerre maghrébins se voilait peu à peu, irrésistiblement, sous les couches successives du quotidien.

C'est presque avec terreur que j'apercevais maintenant, arpentant les champs de betteraves ou de luzerne de Picardie, des Nemrod bardés de cartouchières inventant des excuses à leur besoin de battues cruelles, à leurs exigences de cruauté : ils ravivaient, par le port de leurs armes et de leurs tenues vilainement camouflées, la trace d'une époque que je préférais oublier. [Marguerite Yourcenar en août 54 :"*L'homme a peu de chances de cesser d'être un tortionnaire pour l'homme, tant qu'il continuera à apprendre sur la bête son métier de bourreau"*]

A la radio, Gilbert Bécaud, [*Les croix*], toujours lui, adoptant son registre le plus grave, interdisait cet oubli :

C'était mon copain, c'était mon ami,
J'écoute la balade de la mort de la vie…
Ami, mon pauvre ami
Reverrai-je jamais
Ton sourire si doux
Parmi l'immensité

L'amitié transcendée par la mort ? Malgré moi, certaines images parvenaient à ressusciter, écrasantes, insupportables. Cette énormité consistant à s'entretuer tandis que, de plus en plus acharnée, la médecine et la chirurgie s'efforcent de sauver, me devenait, progressivement, chaque jour plus insoutenable.

Et moi, pauvre de moi,
J'ai ma croix dans la tête
Immense croix de plomb
Vaste comme l'amour.
J'y accroche le vent,
J'y retiens la tempête…

Le cœur, au souvenir de l'épreuve, se serre à chaque fois douloureusement et on réalise qu'il n'y aura pas de guérison irréversible, les stigmates suintent au moindre rappel. On souhaiterait que la blessure cautérise, on voudrait que le soleil qui se lève chaque matin relègue définitivement un passé qui ne cesse de hanter. On se demande malgré tout s'il serait sain qu'aucune amertume ne puisse plus remonter depuis le tréfonds, s'il serait honnête que la surface de l'étang feigne une sérénité immuable et affecte d'ignorer la vase et ses relents de gaz méthane ?

…Giscard d'Estaing puis Mitterrand, Présidents français, tendaient désormais la main à l'indépendance algérienne, par dessus la mer. A son tour Chirac, début 2003, découvrirait El-Jesaïr pavoisé à l'occasion de sa venue. Un commentateur s'inspirerait des accents pathétiques du de Gaulle en 62 : " *sa visite" historique" s'inscrit* […] *dans le fil d'un nouveau pragmatisme bienvenu de part de d'autre de la Méditerranée. A l'heure où certains œuvrent à ce que se réalisent les noires prédictions d'un "choc des civilisations" entre l'occident et le monde musulman, il est vital de rappeler que la France (comme toute l'Europe), et l'Algérie (comme tout le Maghreb), partagent depuis l'Antiquité une communauté de destin. Les liens dans le bassin méditerranéen sont inextricables, créés par l'Histoire mais aussi par les échanges économiques et culturels. Sans oublier, bien sûr, le sang – celui de toutes les victimes de trop nombreux conflits, dont la guerre de libération, mais aussi celui qui coule dans les veines de millions de français d'origine algérienne et de rapatriés d'Algérie…*" [Patrick Sabatier, *Libération*, 3 mars 2003]

La France. A hauteur du cours élémentaire on avait enseigné à ma fille Agnès un chant patriotique qu'elle avait déclamé à la maison. La chanson avait pour titre *Les trois couleurs de France* et voulait décrypter à l'intention des enfants le symbolisme du drapeau républicain. Or le "*blanc, franchise et vaillance*", conception bien abstraite faut-il le souligner, s'était métamorphosé dans la bouche d'Agnès en "*blanc, Francis se balance*" !

J'avais grandi à l'ombre de ces trois couleurs. Avant et pendant la seconde guerre. Et après. Jusqu'à mes séjours en colonie de vacances qui furent jalonnés de ces rassemblements en formation carrée au pied du mât aux couleurs. En 1951 encore -ce n'était pas si loin-

enfants et moniteurs, nous nous tenions au pied d'un mât cruciforme : "*Catholiques et Français toujours*" ! Pendant le conflit algérien nous ne manquerons pas de remarquer que le fameux culte du drapeau, avec ses rites, persistait dans les unités de harkis alors que nous, métropolitains et héritiers des soldats de l'An II, nous cherchions plutôt à fuir ce genre de célébration. Nous avions retrouvé l'emblème patriotique flottant en haut du mât devant le bordj de Bou-Hamama : on exigeait des Aurésiens qu'ils l'honorent mais quant à nous, à force de vies mutilées et sacrifiées pour la Patrie, on finissait, tout comme Francis, par s'en "balancer" de ces principes qui avaient fait l'unité de l'armée. L'incrédulité semblait à l'ordre du jour, les notions de vaillance, de patriotisme et de sacrifice suprême étaient devenues insipides.

Cette notion de patrie qui était prétexte à notre rôle de fantassin en Afrique du Nord, était-elle liée à la citoyenneté et à une fidélité inconditionnelle aux lois d'une République qui avait prétendu assimiler des musulmans mais les avait asservis ? L'heure n'était-elle pas enfin venue de taire un nationalisme outrancier trop fréquemment abrité derrière des fanions sanglants ? Et ou était-elle la voix -communiste dans la plupart des cas- qui en appelait à la conscience de l'homme mais qui, dans la foulée, acceptait de mettre en danger la vie de ceux qui respectaient les directives de la République ?

J'en étais là de mes interrogations lorsque j'avais ouvert cette fameuse malle du grenier. Des dizaines de lettres qui avaient traversé la Méditerranée du nord au sud y sommeillaient ; par contre, c'est bien dommage, je ne mettrai pas la main sur les courriers qui émanaient du combattant métropolitain que j'étais alors. Parmi ces enveloppes certaines protégeaient les traces des amitiés nouées là-bas. Il suffisait de réactiver ces dernières, il y avait là un clin d'œil opportun, de ceux auxquels on ne résiste pas. Faire revivre ce magnétisme secret qu'on éprouve toujours, rechercher la piste de ceux que l'on a côtoyés dans le conflit. La difficulté avait tissé entre nous des mailles serrées et la plante cultivée à vingt ans ne pouvait être que vivace. Et puis j'avais envie de coucher sur le papier ce que, avec le recul, notre expérience maghrébine nous avait inculqué comme leçons.

Je n'ai pas su retrouver la trace de Roger. Par contre Henri était le premier à répondre l'annonce passée dans le journal *L'Ancien d'Algérie*. Juste avant Jean :

"J'espère que nous allons nous revoir bientôt et là nous aurons le temps d'évoquer une cinquantaine d'années de notre passé. […] Je suis à la retraite. […] Nous avons forcément dû changer physiquement : moins de cheveux… du ventre… bref l'âge ! Je revois toujours clairement ce grand blond à l'allure décontractée. J'avoue que c'est avec une grande joie que j'ai lu ton avis de recherche et que j'attends avec impatience de tes nouvelles ainsi que celles de nos camarades…"

Jean avait gardé cette énergie que je lui avais connue. Il était demeuré cloué au lit durant cinq ans après l'expédition outre-Méditerranée puis il avait lancé une Agence photo et avait parcouru le monde en tous sens avec son appareil, un Rolex selon toute vraisemblance... Je l'ai retrouvé chez lui, à Paris, toujours aussi précis dans ses gestes et se consacrant maintenant à la peinture et aux maquettes de bateaux.

Emile était là de suite avec ce bon sens affectueux qui le caractérise :

"Mon vieux P. C'est avec une grande joie que j'ai reçu ta lettre et pris connaissance du travail que tu effectues […]. J'ai perdu un petit carnet avec toutes les adresses des copains d'Algérie, de ce fait j'ai des courriers chez moi qui n'ont jamais eu de réponse."

Ainsi ces amis n'étaient pas disparus : ils étaient seulement devenus invisibles durant quelque temps.

Il y a eu encore Bruno et puis Swan. Même si nous avions connu tous trois le pays Betsileo -l'un était parti vers Tananarive, le second vers Fianarantsoa- puis l'épopée algérienne du III/24ème R.I.C., je n'aurais la joie de bavarder avec chacun d'eux que maintenant, grâce à notre ami commun Emile. Avec eux, avec Michel -nous nous étions côtoyés sans nous connaître- et avec d'autres, j'essaie de récupérer les cailloux blancs que nous avons semés au long de notre périple en Afrique, dans le Roussillon, au Maghreb. Les liens ravivés se nourrissent de souvenirs communs.

Il existe donc des attachements capables de franchir le cours de la vie et l'espace et force est d'admettre que, en dépit des contradictions qui nous habitent, le lien amical sait surfer sur les aléas de l'existence, force est du même coup d'avoir confiance en l'homme. Et puis, probablement, les jours qui raccourcissent au fur et à mesure qu'on approche du terme font-ils espérer connaître l'essentiel de l'homme. J'avais traduit le "*de Amicitia*" durant mon apprentissage latin : "*Je me demande si, à part la sagesse, les dieux ont donné aux hommes quelque chose de meilleur*" écrivait Cicéron …

L'amitié universelle n'est pas une utopie, il nous faut la façonner en une réalité palpable. Engoncés dans notre quotidien de surabondance c'est à nous, occidentaux égoïstes, ex-colonisateurs désormais colonisés, qu'il appartient d'y travailler. Au bord d'un bassin méditerranéen où s'enchevêtrent nos racines, des femmes et des hommes et des enfants attendent que nous tendions la main et souhaitent que nous soyons amis.

Presto (con danza)

Le Bucentaure

Comment parler d'une ferveur des rives de cette *mare nostrum*, comment vanter la pérennité d'une mer qui est notre mère, comment refermer la partition si l'on cèle la ville surgie de l'eau, celle dont le règne succédant à tant d'autres, a connu les affrontements séculaires avec l'Empire Ottoman, celle qui s'est répandue d'Illyrie jusqu'en Orient ?

Nous avions traversé le Piémont d'ouest en est. Le Pô se lovait là, insouciant, alors que de Montenotte à Mantoue un prétendant d'Empire avait sans compter, abreuvé ces terres de sang humain. Il me suffisait d'appeler mes souvenirs scolaires et je connaissais la plupart des villes. Des batailles, des tueries, la vie des hommes comme monnaie d'échange de l'ambition personnelle.

Bonaparte avait emboîté le pas des autres faiseurs d'hégémonies méditerranéennes avant ou après César. Ni l'Egypte, ni l'île des Chevaliers de Malte, ni Naples ne lui avaient résisté. La Sérénissime République s'était mise en travers de ses projets et le conquérant avait résolu de l'humilier :

- *Qu'on installe le Quadrige de San Marco devant mes Tuileries* !
- *Qu'on brûle le Bucentaure* !

L'ogre corse avait volé le Quadrige byzantin pour le placer au Carrousel et avait détruit la galère d'apparat pour la conduite de laquelle on choisissait chaque année parmi les esclaves maures ceux dont les torses ne portaient pas de traces de morsures de fouet ; le *Ducator*, le Doge, montait alors à bord pour renouveler les noces de l'Adriatique et de Venise.

Notre *vaporetto* passait au pied de la si sensuelle Ca'd'Oro. C'est cultiver des secrets amoureux que de parcourir les rues de Venise. Connaître l'intimité de cette ville-femme n'était pas véritablement à ma portée mais humer sa peau, mais défaillir de caresses présumées, mais se pénétrer de complicités inavouées, mais enivrer le regard de l'éclat qui en émane, mais ne pas pouvoir se rassasier d'ombres intimes estompant son impudeur : Venise déployait des trésors de séduction et ne susurrait plus que romantisme. Façonnée par l'homme entre les Frari et le Palais des Doges la Beauté atteignait l'Absolu.

Ainsi cette mélodie, cette osmose entre l'architecture et l'eau, entre la lumière et l'homme, avait-elle le pouvoir de reléguer au loin haines et mépris qui ont présidé à son avènement et à son existence entière ? Les guerres, à la lueur de l'Histoire, ne se muaient-elles pas en fiction ? Fallait-il, en parcourant les canaux de la Sérénissime, être lâche jusqu'à ne se poser aucune question, jusqu'à oublier le sort des malheureux, innombrables, qui avaient payé de leur vie l'ascension d'une oligarchie toute-puissante ? La tyrannie afin d'exalter l'autorité !

C'était notre sixième ou septième rencontre avec la Sérénissime.

"*Cette créature a les variations d'une femme nerveuse que l'on ne connaît que lorsqu'on a fait le tour de tous les aspects de sa beauté… Vous commencez à éprouver une extraordinaire affection pour ces choses ; vous comptez sur elles ; elles font partie de votre vie. Votre*

affection devient de la tendresse ; il y a quelque chose d'indéfinissable dans ces rapports personnels et intenses qui s'établissent peu à peu." [*Heures italiennes*, Henry James]

Conquis, je venais à nouveau frôler le corps d'une reine-sirène cambrée et moite aux aisselles qui ne dévoilerait jamais qu'une infime parcelle de sa chair. Nous aurions à emmagasiner des féeries pour mille et une nuits. Nous longerions des *rios*, nous escaladerions mille ponceaux, nous frémirions à la *Punta della Dogana da mar*, nous bouclerions un tas de promenades sublimes et les pigeons s'envoleraient devant nous en emportant nos songes.

Au voyage précédent nous étions venus en compagnie du grand William Turner ou peut-être de Thomas Mann, je ne sais plus trop. Vivaldi, le prêtre roux et ses "*Quatro staggione*" étaient là, cela par contre est certain.

La volubilité italienne allait bon train sous les arcades de la Piazza. *L'italiano, la lingua di l'amore* : votre affection devient de la tendresse… "*Venise était bien la ville de mes rêves, et tout ce que je m'en étais figuré se trouva encore au-dessous de ce qu'elle m'apparut, et le matin et le soir, et par le calme des beaux jours et par le sombre reflet des orages. J'aimais cette ville pour elle-même, et c'est la seule au monde que je puisse aimer ainsi* ". Nerveuse ou détendue, amante lascive ou rebelle aux yeux zébrés d'éclairs d'indignation, sœur latine et n'appartenant pourtant à aucune famille, Venise est femme, et comme telle à aimer d'amour et sans réserve.

Nous dégustions un *caffè non leche* et effleurions les pierres du quai des *schiavoni*. Derrière nous, le Pont des Soupirs conduisant aux plombs de l'époque patricienne ; ce pont constituait l'obsession touristique de mon copain F. lorsque nous déambulions dans le quartier en 1950 !

Février était à son mi-parcours. Nous sirotions un *expresso* sous le regard de *San Giorgio*. Avant que le conquérant ne le brûle, le Bucentaure avait évolué, splendide, dans le grand bassin offert au regard ébloui depuis ces quais. Pouvait-on avoir ici d'autre envie que de vénérer le Beau ? L'*acqua alta* débutait, nos pieds seraient bientôt mouillés par le trop-plein de la lagune qui filtrait entre les pavés. Les *schiavoni* étaient-ils des immigrés de la Sclavonie voisine ou, définitivement, des esclaves ? Etaient-ils des étrangers balkaniques se portant volontaires pour ramer sur les vaisseaux vénitiens ou des prisonniers asservis au nom de la loi du plus fort ? De toutes manières il s'agissait d'hommes acquis au service total des patriciens de la lagune.

Nous étions venus pour savourer le sens de la fête cultivé par Venise. Les plus folles inventions de déguisement, les plus prestigieux costumes, les reconstitutions d'élégance carnavalesque les plus inouïes s'étaient fixé ce rendez-vous éphémère. Masques et bergamasques. *Carnevale di Venezia*.

Ces costumes et déguisements jusqu'à celui de Pulcinella et des personnages de la Commedia dell'Arte, étaient-ils destinés à masquer la réalité ou se substituaient-ils purement et simplement à elle ? Notre propre dédoublement nous poursuit de la naissance à la mort. Confronté aux réalités d'une guerre révolutionnaire, j'avais vécu cette ambivalence. Aujourd'hui, répété, inversé à l'infini par les miroirs du Quaddri qui se faisaient face dans leurs cadres ovales, le spectre burlesque du combattant que j'avais été quelques années auparavant et qui parcourait ces réjouissances me terrorisait : la tradition médiévale exigeait que le visage du bourreau s'efface derrière une cagoule… *Il maschera* dissimulait la tête d'un combattant fuyant son passé. Le masque n'était certes pas cette protection contre les misères de la guerre dont on nous avait munis pour certaine expédition algérienne, ni celui des militants de l'*intifada* asphyxiés sous les lacrymogènes. Blafard et anonyme, n'était-il pas plutôt masque funèbre exorcisant les heures d'agonie du résistant algérien torturé ? Ou bien masque chirurgical penché au-dessus de la poitrine ouverte du fantassin ? Auxquels cas, Docteur, l'hémostatique est inutile car le sang pulsé par la haine gicle, gicle sans cesse et ne peut pas coaguler.

… Je m'égarais. Le loup qui avait garanti la vieille tradition carnavalesque de l'anonymat et permis ainsi les privautés amoureuses, n'était là devant nous que pour exciter la curiosité de milliers de participants : un pied dépasse parfois de sous une extravagante robe du XVII^{ème} et

rend perplexe car ces *gnaghe* muets sous leur masque blanc cultivent soigneusement l'ambiguïté sexuelle.

Venise dans sa munificence, ne cherchait qu'à exiler l'angoisse aux horizons extrêmes de la mémoire. Eperdus de Carnaval, des milliers d'acteurs virevoltaient. Ce soir, Geneviève et moi danserions longuement sur les pavés désertés par les pigeons de *San Marco*. Scintillements et flonflons, danserions-nous une valse à mille temps ou une Java du Diable ?

…Valse à trois temps
I'n'savait pas
Ce qu'il venait de composer là…

Démasquée, la guerre et les implorations d'un aurésien agonisant à Bou Hamama, me poursuivraient-elles à vie ? Je n'avais nulle envie d'emprunter une embarcation jusqu'au Campo Santo lacustre de San Michele où repose Stravinsky et son *Histoire du soldat*. Pour faire taire les rafales d'armes automatiques que mon oreille s'obstinait à percevoir, mieux valait les noyer dans le délire du Carnaval.

Valse et java s'accommodent mal de tristesse et un autre air me trottait à travers la tête. Il était une fois de plus de Francis Lemarque et s'était enroulé sur les ondes radio au moment de la tragédie algérienne :

Les rues dans la nuit
Se ressemblent un peu
Et le ciel aussi qu'il soit gris ou bleu
Certains jours de la vie
Sont bien monotones
Oui mais toi tu ne ressembles à personne.

Je n'entendais plus cette plénitude musicale qui se réfléchissait sur les mosaïques de *San Marco*. Je tenais la vie par la taille, je dansais au son d'un orchestre qui était le nôtre. Eparpillées dans la nuit les notes me revenaient cohérentes. *Il ritmo*, la pulsation, une harmonieuse pulsation charnelle. Les quatre coins de la Méditerranée étaient là, ramenés, recentrés dans la courbe voluptueuse du Grand Canal. Le cosmos entier tournoyait autour de la pointe d'un dôme, autour du sein de la Salute. *Buongiorno notte*.

Le rythme du temps, *il ritmo* accomplirait son œuvre. *Lentano.* Plutôt que se résumer à un ring où nous affrontons le temps qui s'écoule, le passé qui stagne dans la mémoire et l'entache trop souvent, l'existence ne pouvait-elle pas être un bouquet d'amour, une joie de vivre fleurie d'arpèges ? Les hordes de touristes qui déferlent depuis Venise jusqu'à l'Asie Mineure, pour être aisément aussi dévastatrices que les vols de criquets dans le Sahel se révèlent néanmoins plus pacifiques que les invasions vandales ! Et pourquoi ce nouveau millénaire ne marquerait-il pas l'avènement d'une nouvelle *pax romana,* celle en fait dont rêvait Camus ? […]. »

ANNEXE N° 4

Manuscrit de Paul
(extraits)

« A mes petits enfants […] pour qu'ils sachent que comme mon grand-père Joseph […] (votre arrière, arrière grand-père) qui a fait la première guerre mondiale (1914 - 1918), où il laissa l'usage d'une main, comme mon père (votre arrière grand-père) qui fut mobilisé pour la seconde guerre mondiale (1939 - 1945) mais qui contrairement à beaucoup de soldats français échappa à la détention en Allemagne et revint rapidement à la maison ; donc, comme eux, je dus, moi aussi à mon tour, aller faire "ma guerre". Mais cette fois-ci, l'ennemi n'était plus l'Allemand et la guerre n'était plus chez nous en France ou en Europe mais en Afrique du Nord, de l'autre côté de la mer Méditerranée, dans un pays qui est plus de quatre fois plus grand que la France, couvert de montagnes, de hauts plateaux et de déserts de sable ou de cailloux : l'Algérie.

Peut-être allez-vous me demander : "*Mais pourquoi aller faire une guerre en Algérie, et contre qui ?*". Vous avez raison ! Il me faut vous donner quelques explications. C'est essentiel pour comprendre la suite.

Sachez tout d'abord que depuis la prise d'Alger en 1830 par l'armée française, la France commença la conquête de l'Algérie qui fut très longue à s'établir car les algériens résistèrent longtemps et farouchement. Peu à peu, des Français vinrent s'installer, s'emparèrent des meilleures terres, devinrent les maîtres et les Arabes furent leurs ouvriers et leurs domestiques. Ils étaient peu payés et avaient peu de droits. Dans leur pays, ils n'étaient pas les maîtres et beaucoup souffraient de n'être pas des citoyens à part entière (longtemps, ils n'eurent pas le droit de s'instruire, de voter...).

Aussi, le 1er novembre 1954, des hommes qui voulaient l'indépendance pour leur pays, certains que les Français ne quitteraient jamais l'Algérie de leur plein gré, déclenchèrent une insurrection sanglante qui allait durer presque huit années pour ne s'achever qu'au mois de mars 1962. Hélas pour moi, en 1956 j'avais vingt ans et bientôt la France allait avoir besoin de mes services... […]

Un beau jour du mois de mai ou de juin (je ne me souviens plus très bien) je fus emporté par la micheline, avec quatre ou cinq autres "chasseurs", candidats eux aussi à l'école des E.O.R. Nous devions rejoindre Rennes et de là, gagner le camp militaire de la Lande Doué, où devaient avoir lieu les épreuves. Comme nous devions subir des épreuves de tir, nous emportions nos fusils. Imaginez la tête des voyageurs, quand ils virent les militaires, en tenue de combat (treillis et rangers, casque lourd sur la tête, fusil sur l'épaule) monter dans le train. Ils nous regardaient d'un œil perplexe, tous se posaient des questions. Certains devaient se croire revenus quinze ans en arrière, quand les soldats allemands en armes, fouillaient les wagons et surveillaient les gares.

Le concours se déroula sur deux jours. Les épreuves furent multiples et variées, théoriques et pratiques, faciles et difficiles, réussies ou manquées.

Un camion militaire nous ramena à la gare de Rennes, et dans la même tenue, nous retrouvâmes Granville et sa caserne où nous reprîmes l'instruction militaire, heureusement entrecoupées de quelques permissions, synonymes de bonheur. […]

La fin des "classes" approchait et j'attendais avec une certaine anxiété le résultat du concours. Plus le temps passait et moins j'avais confiance en un résultat positif. Mais on ne nous laissait pas le temps de penser. Le départ pour l'Algérie approchait et nos chefs voulaient qu'on soit fin prêts. Aussi multipliions-nous les manœuvres, les marches et les exercices de nuit. Je me souviens particulièrement que nous avions effectué une marche de cent-vingt kilomètres, en trois jours, dans le sud de la Manche. Le soir, nous montions les tentes dans un bois et nous devions monter la garde comme en territoire ennemi. Nous trouvions cela pénible, épuisant, douloureux pour les jambes et davantage encore pour les pieds. Si nous avions su, alors, que les opérations en Algérie ne seraient en rien comparables à ce qui ne fut qu'une longue promenade, sans risques, sans peur, dans le bocage normand si vert et si ombragé en ce beau mois de mai ou de juin ! […]

Un matin, alors que nous étions en salle de cours, occupés à démonter puis à remonter un

fusil-mitrailleur, le lieutenant vint me dire : “L., le capitaine veut vous voir dans son bureau, exécution !”. C’était pour m’apprendre que je venais d’être désigné pour suivre le stage des élèves officiers de réserve et que j’allais incessamment être dirigé sur l’Ecole Militaire interarmes de Cherchell (Algérie).

Malheureusement pour moi, j’allais partir seul car les camarades qui étaient venus à Rennes avec moi n’avaient pas eu ma chance : j’étais le seul, issu de Granville, à être admis au peloton E.O.R. Cela m’attrista un peu. Le capitaine me serra la main et me félicita. Je compris alors que je pouvais être fier de moi, fier d’avoir réussi la première partie de mon plan, et je n’avais qu’une hâte : annoncer la bonne nouvelle à Pierrette, lui dire que j’allais partir en Algérie, loin, très loin certes et que nous serions six mois loin l’un de l’autre, mais six mois sans être à la guerre. […]

Si je vous disais que je n’ai gardé aucun souvenir de mon voyage pour rejoindre Marseille, me croiriez-vous ? J’ai beau fouiller ma mémoire, rien ! Pas le moindre détail. D’où suis-je parti ? De Caen ou de Granville ? Et comment ai-je traversé Paris ? Rien, je ne me souviens de rien. Le magnétoscope de ma mémoire devait être en panne et n’a enregistré aucune image de ma première traversée de la France. Je ne me souviens pas plus de mon arrivée à Marseille que de la manière dont je parvins dans un camp de transit dont j’ai oublié le nom (le camp Sainte Marthe) et la situation précise. Je me souviens seulement d’un vaste camp constitué de nombreux baraquements éparpillés sur un grand terrain. C’était comme une immense fourmilière car il y avait sans cesse des mouvements de soldats d’un baraquement à l’autre. Des hommes arrivaient, d’autres partaient. Vers quelle destination ? Vers l’Algérie ? Vers leur ville ou village ? Car ce camp était un lieu de passage pour ceux qui partaient comme pour ceux qui avaient la chance d’en avoir terminé avec leur service en Algérie et qui allaient être affectés en métropole ou mieux encore, démobilisés et rentrer chez eux. Combien de jeunes Français sont passés par ce camp pendant les huit années que dura cette guerre ?

Pour ma part, je fis comme les autres, j’obéis aux ordres et allai d’un baraquement à l’autre suivant les commandements : infirmerie pour des “piqûres”, bureau pour toucher une “feuille de route”, réfectoire pour avaler quelque chose qui ressemblait à de la nourriture et enfin dortoir pour passer la nuit sur une paillasse. Enfin un peu de repos ! Mais il ne fallait dormir que d’un œil car on nous avait prévenus : “*Gare à la fauche*”. Aussi je m’endormis avec mon paquetage sous la tête en guise de traversin. La nuit fut courte. Réveil au petit jour. Des caporaux aboient comme des roquets : “*Debout là d’dans, grouillez-vous ! Rassemblement dans cinq minutes*”. Comme nous nous étions allongés sur nos lits tout habillés et que nous n’étions pas stricts sur notre toilette, cinq minutes plus tard, paquetage sur l’épaule, nous étions alignés en “rangs par quatre” devant le bâtiment où nous avions dormi. “*En avant, marche*”. La colonne s’ébranla et gagna la sortie du camp où s’alignaient les G.M.C. qui allaient nous transporter au port de Marseille. “*Embarquez !*”.

Me voici installé avec des compagnons inconnus à l’arrière du camion. Car malgré tout ce monde qui m’entoure, je suis seul, affreusement seul et je vous mentirais si je vous laissais croire que j’ai le cœur joyeux à l’idée de faire une croisière sur la Méditerranée. D’ailleurs, autour de moi, personne ne parle, les mines sont graves, les yeux encore pleins de sommeil et les têtes dodelinent aux cahots de la route. Chacun vit avec ses pensées, chacun tente de se projeter son destin.

La ville s’éveille. Les rares passants, indifférents, ne lèvent même pas la tête pour voir passer ces camions chargés de militaires, pensez-donc, ils en voient si souvent depuis bientôt quatre ans. Et puis, il faut bien l’avouer, la plupart des Français ne se sentent vraiment pas concernés par cette guerre qui se passe loin de chez eux, qui ne les dérange pas dans leur vie quotidienne. Il faut vraiment y voir partir un fils, un frère, un mari, pour s’apercevoir que la France est une nouvelle fois en guerre. Que dis-je “en guerre” mais non, il n’y a pas de guerre en Algérie, le Gouvernement nous le répète assez, il n’y a pas de guerre en Algérie, on y fait seulement du “maintien de l’ordre” contre de mauvais “Français” devenus “terroristes”. D’ailleurs, écoutez la radio, lisez les journaux il ne se passe pas grand-chose là-bas. De temps en temps, le bon peuple apprend que les “forces de l’ordre” ont abattu quelques rebelles dans

les Aurès, en Kabylie, ou ailleurs et qu'un attentat a fait quelques blessés à Alger. Des broutilles, rien que des broutilles...C'est ce que je me dis pendant que le camion m'emporte vers le port et, que diable, je ne pars pas encore à la guerre puisque je dois rejoindre l'Ecole Militaire de Cherchell pour tenter de devenir officier ! Mais il n'empêche que j'ai le cœur gros car chaque tour de roue, m'arrache, m'éloigne de ma petite femme chérie que j'ai laissée bien seule et bien malheureuse en Normandie...

Nous sommes le 1er juillet 1958 et je me trouve maintenant dans une longue colonne par un, qui doit se diriger vers la passerelle située à l'avant d'un grand paquebot blanc qui domine le quai d'une manière impressionnante. On piétine, on avance, on s'arrête. Le paquetage est de plus en plus lourd et le soleil de plus en plus chaud. Je suis au pied de la passerelle et je peux lire, se détachant en lettres noires sur le fond blanc de la coque : "KAIROUAN". Mon premier paquebot pour ma première "croisière" que je vais effectuer (mais je ne le sais pas encore) en troisième classe, c'est-à-dire à fond de cale.

Le premier groupe fut descendu dans le premier pont et le deuxième dont je faisais partie fut conduit un pont plus bas, tout au fond du navire. Cela faisait comme une grande salle, faiblement éclairée par quelques hublots dans la coque. Des transats disposant d'une couverture étaient alignés : à nous d'en choisir un. J'allai poser mon paquetage sur l'un d'eux tout contre la paroi métallique de la coque et je remontai vite à l'air libre pour assister à l'appareillage. Tout le navire était noir de monde car tous, comme moi, voulaient assister au départ. Appuyé au bastingage tribord, je vis enlever les passerelles, puis les lamaneurs larguèrent les énormes aussières, le navire frémit tandis qu'une épaisse fumée noire empanacha l'énorme cheminée qui coiffait les superstructures.

Insensiblement, le Kairouan s'écarta du quai, le lien avec la France venait de se rompre. Lentement, le navire traversa les bassins du port puis doubla la dernière jetée. Sur le môle, des bras, des mouchoirs s'agitaient. Des parents, des amis, des épouses ou des fiancées s'étaient groupés là pour un dernier signe à l'un des leurs qui partait. C'est alors qu'un "rigolo" qui se trouvait parmi nous, mettant ses mains en porte-voix devant sa bouche, cria à l'adresse d'une jeune femme qui faisait des baisers du bout de ses doigts : "*Dis lui adieu, tu ne le reverras plus qu'habillé en sapin*". Quelques rires idiots fusèrent autour de lui, mais c'étaient surtout des rires "jaunes" car au fond de tous se posait la même question : "*qui ne reverrait plus la France ?*" et chez tous la même réponse : "*un autre, d'autres, mais certainement pas moi*".

Chacun pense que la chance sera pour lui et moi aussi je crois en ma chance... Pourtant, en ce moment je n'en ai pas vraiment car je ne le sais pas encore, mais je l'apprendrai en débarquant à Alger, jamais je n'aurais dû me trouver là, à fond de cale sur un "transat" dans cet air confiné, chaud, aux relents de vomi et de sueur. Oui, j'apprendrai au débarquement, en retrouvant les autres E.O.R. (Elèves Officiers de Réserve) qu'ils ont tous voyagé en cabines avec repas au restaurant, bar, fumoir, salon, douche... Et moi, pauvre de moi, je mangeai dans ma gamelle et bus dans mon quart comme tous les pauvres bidasses...

Une fois de plus je me remémorais, avec dérision, ce beau passage de la déclaration des droits de l'homme : "*Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits...*". Tu parles ! Ces hommes en uniforme, sans grade, n'ont que la liberté d'obéir, et de rêver à la "quille" que certains ne verront jamais. Quant à l'égalité, ils ne l'auront qu'entre eux pour se partager toutes les misères et tous les risques qui les attendent. Ainsi, moi, qui partage, en ce moment leur pénible voyage, je ne suis déjà plus leur égal : je suis, sans le savoir, considéré comme un sous officier, un sergent sans galon depuis ma nomination comme élève E.O.R. C'est pourquoi j'aurais dû, comme les autres, voyager avec les passagers de seconde classe sur ce beau paquebot tout blanc baptisé "Kairouan".

Le jour se lève, je m'installe à l'avant du navire, fouetté par l'air frais qui emplit mes poumons écœurés par l'air vicié du fond. Je ne suis pas seul, de nombreux bidasses s'entassent autour de moi, le regard fixé sur la ligne d'horizon comme les marins de Christophe Colomb, espérant être les premiers à crier "*Terre*". Le voyage paraît long et il nous faudra encore plusieurs heures avant de deviner puis de distinguer de plus en plus clairement les contours de la côte.

Le pont du navire ressemble de plus en plus à une fourmilière, les écoutilles vomissent des dizaines, des centaines de soldats qui tous veulent voir "s'approcher" l'Afrique. Les montagnes se détachant sur un ciel sans nuage nous préviennent qu'ici il faudra sévèrement crapahuter et le soleil qui, déjà, nous montre sa force, nous fait savoir tout le travail qui attend nos glandes sudoripares...

Maintenant, droit devant nous, on distingue Alger, Alger la "Blanche" qui en réalité n'est pas si blanche qu'on le dit car à part la Casbah, la ville "indigène", la métropole de l'Algérie est une grande ville européenne qui rappelle Marseille. On approche encore, la longue jetée qui abrite le port est à portée de fusil quand les ordres fusent : "*rassemblement sur le pont, paquetage au pied*". En quelques minutes, tous les hommes sont alignés et assistent aux dernières manœuvres d'accostage, pressés de se retrouver sur la terre ferme et de poursuivre leur route vers leur affectation et leur destin.

Enfin, le navire est à quai, les passerelles jetées, et commence le long débarquement où, le lourd paquetage sur l'épaule, le sac sur le dos, la valise à la main, les uns derrière les autres nous piétinons sur le pont, transpirant au soleil. On approche de midi, et ce 2 juillet 1958 ce qui me frappe le plus en mettant les pieds sur les quais du port d'Alger, c'est la chaleur et la lumière que réfléchissent les murs blancs des docks. Immobiles, désœuvrés, sans rien savoir, nous attendrons longtemps, le treillis collé à la peau, les cheveux moites sous le calot "rouge-cerise" (c'est ainsi que l'on devait dire pour bleu chez les chasseurs à pieds) que je porte encore.

Enfin, un convoi de camions G.M.C. vient s'aligner devant nous, préalablement disposés en groupes de vingt hommes. "*Embarquez !*" crient les sous-officiers et nous voilà partis. Nous traversons la ville que je regarde de tous mes yeux : larges avenues, beaux magasins, grands immeubles, cafés, brasseries, cinémas... Pas de doute, l'Algérie c'est bien la France comme on ne cesse de nous le répéter dans la presse et les radios hexagonales... Beaucoup d'Européens, d'Européennes, sur les trottoirs ou sur les terrasses des cafés...

La guerre ? Qui dit qu'il y a la guerre en Algérie ? Tout respire la quiétude, la paix, la normalité... Pourtant, en regardant bien, on s'aperçoit bien vite qu'Alger grouille de militaires : certains bâtiments sont gardés par des sentinelles, des patrouilles en jeep sillonnent les rues, on croise des convois de camions à la couleur kaki.

Alger avec ses écoles, ses lycées, ses universités, ses hôpitaux, ses beaux jardins publics, son grand port et sa gare juste sur les quais, devant la mer, c'est la France sous son meilleur jour et on est presque fier de constater tous les bienfaits que notre civilisation occidentale a pu apporter en cent-trente ans de colonisation à des "indigènes" ingrats puisque maintenant ils ont pris les armes et les maquis pour nous contraindre à partir par la force puisque nous ne voulons pas le faire de notre plein gré. Oui, voilà ce qu'on pourrait penser quand, comme moi, on découvre et traverse Alger pour la première fois. Mais bien vite, quand on s'enfoncera dans les profondeurs de cet immense pays, on comprendra qu'Alger n'est qu'une façade semblable à ces décors qu'on construit dans les studios de cinéma : un leurre. Derrière la beauté, la richesse, le modernisme, nous verrons bien vite qu'il n'y a rien que la pauvreté, la misère, l'archaïsme... et l'injustice. Pourtant, "*l'Algérie, c'est la France de Dunkerque à Tamanrasset*" (oasis du Sahara algérien où le père de Foucauld fut assassiné en 1916) comme le dira dans une splendide envolée de tribune, Michel Debré, le ministre du Général de Gaulle, ajoutant : "*La Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris*". Nous étions donc chez nous, pays de la liberté, de l'égalité et de la fraternité et nous n'étions pas venus pour faire la guerre à nos compatriotes mais pour maintenir l'ordre mis à mal par quelques "terroristes" éparpillés sur 2 376 000 km² de montagnes, de hauts plateaux et de déserts. Voilà ce qu'on nous disait et certainement ce que beaucoup pensaient en mettant le pied sur le sol algérien. En était-il de même en repartant ? Je ne le pense pas. Quant à moi, mon opinion sera vite faite.

Pour l'instant, nous entrons dans une cour de caserne. "*Giclez !*" En trente secondes, les G.M.C. se vident. "*En rang par un !* ". Lentement on se dirige vers une pièce du bâtiment. "*Préparez votre ordre de route et retroussez votre manche gauche !*". En effet, des infirmiers

militaires nous attendent la seringue à la main et piquent dans tout ce qui passe devant eux à la cadence des ouvrières d'une biscuiterie mettant des gâteaux en boîte. "*Fièvre jaune*" ai-je cru entendre dire. Puis je tends ma feuille de route à un capitaine assis derrière un bureau qui la lit et s'étonne :

- "*Vous êtes E.O.R. ! Mais pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres ?"*
- *"Mon capitaine, à Marseille, on m'a mis dans ce groupe et on m'a ordonné de le suivre."*
- *"Bon, mais vous allez rater le convoi, si ce n'est déjà fait."*

Le capitaine se tourna vers un sous-officier :

- " *Sergent, amenez-le vite au convoi qui part pour Cherchell".*
- *"A vos ordres mon capitaine*."

Et c'est ainsi, qu'au pas de course, chargé comme une mule, angoissé, fourbu, je traversai l'immense cour de la caserne pour trouver le convoi prêt au départ. On me fit une place à l'arrière d'un G.M.C. où s'entassaient, épaule contre épaule, une vingtaine de jeunes gars comme moi qui rêvaient de gagner leurs galons.

Nous retraversâmes Alger et prîmes, en direction de l'ouest, la route côtière qui rejoint Oran en passant par Cherchell, Dupleix, Ténès et Mostaganem. Il y a environ cent kilomètres entre Alger et Cherchell, d'une route presque plate puisque tracée dans la plaine coincée entre la mer et les premières pentes de l'Atlas Tellen. Au début du voyage, on traverse la Mitidja, large et riche plaine et on en prend plein les yeux en découvrant les riches et belles demeures des propriétaires terriens au bout d'une longue allée plantée d'oliviers, au milieu de grands vignobles, d'orangeraies, de citronneraies, de champs de tabac... Ces colons-là ne doivent pas vivre dans la misère.

Dans le camion, on ne parle guère, les têtes dodelinent au rythme des cahots, la fatigue affaisse les épaules, les visages sont défraîchis. Je ne vois pas, mais je suppose que je ne suis guère mieux car depuis mon départ de Granville, que de fatigue accumulée ! Et ces camions qui n'avancent pas comme on le voudrait et ces maudits bancs de bois qui vous meurtrissent les reins et les fesses... […]

Maintenant, la montagne semble vouloir pousser la plaine dans la mer toute proche. Nous traversons Tipasa et ses ruines romaines (nous en reparlerons) ; je me souviens aussi avoir vu un panneau directionnel indiquant "Marengo". J'en parle parce que plus que la victoire de Bonaparte en Italie cela me rappela surtout que le veau Marengo est un plat que j'aurais accueilli à ce moment-là comme un délice, et il m'en vient l'eau à la bouche. Car au fait, depuis quand ai-je eu un vrai repas ? Quelle galère ! J'ai faim, j'ai soif, je suis fatigué, courbatu, inquiet de ce qui m'attend et triste de réaliser tout à coup comme je suis loin du pays, comme on me sépare pour longtemps de ma chère Pierrette. Enfin, voici Cherchell et son école militaire inter-arme qui nous accueille pour six mois. Heureusement qu'on ne sait pas encore ce qui nous attend.

L'école militaire se trouve accolée à la ville de Cherchell, qui est une très belle petite ville, construite sur une étroite bande de terre coincée entre la mer bleu-azur où plongent des falaises rouges et une ligne de crête que nous appellerons à l'école la crête U.S. (souvenir du débarquement des Américains au cours de la deuxième guerre mondiale).

Cherchell ne date pas d'aujourd'hui, les romains l'ont construite il y a fort longtemps lorsque, victorieux de Carthage en 202 A.V. J. Christ, ils créèrent la province d'Afrique. Plus tard, elle s'appela Cesarée. Quoi qu'il en soit, elle est encore entourée par de vieilles murailles.

On y entre, venant de l'Est par la "porte d'Alger" et on en sort par la "porte de Ténes". A l'intérieur, on y trouve un théâtre de plein air, en arc de cercle, avec ses gradins où j'aurai l'occasion de m'asseoir pour assister à la tombée de la nuit à la projection d'un film. Epoustouflante, la qualité de l'acoustique. Comme disait Astérix "*ils étaient forts ces romains*".

Ce qui est sûr, c'est que l'école, où nous allons demeurer jusqu'à Noël prochain, ne date pas de Jules César... Les bâtiments à deux ou trois étages, sont modernes, clairs et spacieux.

Le rez-de-chaussée étant occupé par les bureaux et les salles de cours, les étages par les chambres. Nous serons huit dans la mienne. Mais pour le moment, nous sommes rassemblés devant les bâtiments.

Nous sommes nombreux. La promotion comprend, environ, trois cents élèves qui vont être répartis en deux compagnies suivant l'ordre alphabétique de nos noms. Pour ma part, je suis affecté à la 5ème compagnie qui s'ébranle bientôt pour s'arrêter devant les bâtiments les plus à l'Est, les plus éloignés de l'entrée mais les plus proches du réfectoire et du foyer. Au fait : "*quand est-ce qu'on mange* ?" Il faut encore patienter.

Nous faisons connaissance avec le capitaine commandant la compagnie puis avec le commandant qui sera notre principal instructeur. A l'appel de notre nom, nous nous rangeons par section. Moi, je fais partie de la 3ème. Chaque officier fait aligner ses "hommes" en rangs, par trois, "*Garde à vous !*", il nous salue, "*Repos !*". "*En colonne par un, suivez-moi*", et nous voici, gravissant les larges escaliers menant au premier étage pliant une dernière fois sous notre lourd "barda". "*Cherchez votre chambre, les noms sont sur les portes et installez-vous, dans un quart d'heure, je viendrai vous chercher au réfectoire*". Ah ! Enfin une bonne nouvelle. […]

On s'installe au hasard et on fait rapidement connaissance : Tu viens d'où ? Tu fais quoi ? T'es de quel coin ?... Espérons qu'on s'entendra bien car nous allons passer six mois sans pratiquement nous quitter, jour et nuit. On fait rapidement le résumé de nos origines et de notre cursus militaire.

Bientôt, on se retrouve déjà regroupés par table de quatre, dans un grand et clair réfectoire qui n'a rien à voir avec l'infecte auge de Granville où l'on nous servait une nourriture à cochon. Ici, c'est presque un restaurant : le pain coupé dans une corbeille, l'eau et le vin dans des carafes, le plat de crudités au milieu de la table avec le sel, le poivre et la moutarde... L'armée nous montre sa considération, nous rappelle que nous sommes déjà sortis du rang. D'ailleurs, des soldats de deuxième classe assurent le service. Vous voyez, c'est peut-être insignifiant tout ce que je vous dis sur le réfectoire mais c'est la première chose que je retiens le plus nettement de mon arrivée à Cherchell.

Ouf ! Ca va mieux ! Quand l'estomac est bien calé, le moral remonte et quand on est passé sous la douche, une bonne partie de la fatigue s'en est allée avec la crasse et la sueur.

Assis sur nos lits, torses nus car il fait chaud dans la chambre dont la baie vitrée coulissante est grande ouverte face au Nord (je plains ceux qui sont de l'autre côté du couloir face au Sud), nous bavardons.

Mon voisin de gauche m'impressionne un peu (mais ça ne durera pas, j'aurai l'occasion de vous dire pourquoi). C'est ce qu'on appelle "une grande gueule". Il veut d'emblée nous montrer qu'au "baratin" on ne sera jamais à la hauteur ! Pourquoi ? D'abord parce que de la chambrée, il est le seul parisien, un vrai parigot, un Titi qui sait tout, qui a tout vu et à qui on n'apprendra rien. De plus, dans le civil, monsieur exerce la profession de journaliste. Vous vous rendez compte, bande de bouseux, Parisien et journaliste ! Mais ce n'est pas tout ; il est arrivé à l'Ecole Militaire, portant fièrement le béret rouge des parachutistes. Ca vous en bouche un coin, hein ? Un béret rouge, un para, l'élite de l'armée française (le pauvre était déjà conditionné des pieds à la tête, sûr de sa supériorité et nous regardait un peu avec condescendance, pauvres "biffins", chasseurs à pied, hommes du génie ou hommes du train). De son béret rouge, il se serait fait un bonnet de nuit pour pouvoir dormir avec. Aussi, je vous laisse supposer son mécontentement le jour où nous avons eu l'ordre de ranger nos calots (signes de notre arme d'origine) pour recevoir tous le calot bleu pâle bordé d'un liseré d'or, signe de notre appartenance aux E.O.R. Il râlait, râlait, furieux de perdre de sa prestance et de se fondre dans l'anonymat. C'était un coq à qui on enlevait la crête... […]

Mon voisin de droite était tout le contraire. Un brave Auvergnat, originaire du Puy de dôme, gentil, calme, discret, souriant. Nous avions pour point commun d'être tous les deux instituteurs dans le civil. Nous serons souvent ensemble, à table, dans les exercices, dans nos

moments de repos ou de sorties en ville. Il me parlait de son Auvergne (sans savoir qu'à la sortie de l'Ecole j'allais passer six mois à Clermont-Ferrand) et me posait des tas de questions sur la Bretagne qu'il rêvait de découvrir. Bien entendu, il trouva en moi le meilleur des syndicats d'initiatives, tant je lui vantais (avec un brin de chauvinisme que l'éloignement enflait encore) les beautés de ma province d'origine. Nous en parlions des heures. Ca nous faisait grand bien de parler d'autre chose que de nos cours, nos exercices faits ou à venir. Tu vois, camarade, je me souviens à peine de ton nom (K. il me semble) mais je te revois avec autant de clarté et de précision que si tu te trouvais devant moi et il m'arrive encore, pendant les vacances en Bretagne, quand je vois passer une voiture immatriculée dans le 63 de me demander : "*Et si c'était K. ?".*

Le lendemain, nous fûmes tous réunis dans une grande salle qui ressemblait à une salle de cinéma avec ses rangées de fauteuils et sa scène. Elle nous servira de salle de conférence quand des officiers supérieurs venus d'Alger, viendront nous éduquer sur l'organisation du F.L.N., ses méthodes de combat ou sa façon de convaincre les populations musulmanes de le soutenir, quand des officiers du renseignement viendront nous parler de l'action psychologique dans cette guerre subversive et de l'importance du renseignement dans la guérilla, ils nous diront : "*faire un prisonnier vaut mieux que de faire un tué de plus*"... Mais cette salle que je découvrais, comme les trois cents E.O.R. de notre promotion, est restée "le Foyer" où nous avions un bar qui nous servait des Orangina bien frais avec des "cœurs de palmier" croustillants, tout en nous distillant les airs à la mode : Julie la Rousse, Marjolaine...

Pour l'instant, dans cette salle pleine du brouhaha de nos voix, nous attendons. "*Fixe !* "crie un officier. D'un seul élan, nous sommes au "garde à vous" devant nos sièges. Apparaît alors sur l'estrade, un petit homme galonné de cinq "ficelles" sur les épaulettes et autour du képi. Il se présente : "*Je suis le colonel M. chargé de diriger cette école et responsable de votre formation d'officier et vous souhaite la bienvenue".* Le discours qui suivit nous annonça clairement la couleur *: "Vous êtes ici d'abord parce que vous l'avez voulu, ensuite parce que vous avez été sélectionnés sur des critères qui nous font penser que vous avez les aptitudes à devenir officiers. Or, dans le contexte actuel, vous n'ignorez pas que dans quelques mois la plupart d'entre vous seront dans le djebel hostile, infesté de fellaghas que vous devrez débusquer, poursuivre, combattre et ceci de jour comme de nuit, par tous les temps, dans les terrains les plus difficiles, à la tête de vos hommes dont vous serez responsables des manœuvres, du comportement et surtout du sort. Pour cela, il vous faudra non seulement de la compétence, mais avant tout une parfaite condition physique, une résistance à toute épreuve car un homme épuisé n'a plus de bon jugement, n'a plus de bons réflexes et l'officier doit toujours penser vite et bien quand sa vie et celle de ses hommes dépendent de la décision qu'il doit prendre quand les balles sifflent, miaulent ou claquent aux oreilles. Aussi, vous comprendrez que j'ai à cœur, ainsi que tous les instructeurs qui assureront votre formation durant les six mois que vous allez passer à l'Ecole Militaire interarmes de Cherchell, de vous préparer le mieux possible à vos futures missions dans la lutte pour le maintien de l'ordre en Algérie. Messieurs, je vous laisse à la disposition de vos officiers instructeurs*".

Un tel discours, ça vous remue et ça vous laisse pensif : Que suis-je venu faire dans cette galère ? Vais-je tenir le coup ? Serai-je capable de faire tout ce qu'on va exiger de nous ? Et pourrai-je obtenir le rang d'officier auquel les trois cents E.O.R. présents dans la salle aspirent ?

C'est à cet instant que je prends conscience que nous allons être concurrents, rivaux, car tous ne sortiront pas officiers : les premiers seront sous-lieutenants, le gros du troupeau aspirants et les autres ne seront que sergents (sous-officiers). Il va falloir se battre, se défoncer pour Pierrette qui compte bien me voir avoir un poste en France au bout de ces longs mois de séparation. Et pour cela, il me faut sortir dans un bon rang, c'est ma seule chance, c'est **notre** seule chance : six mois à Cherchell, six mois en France, cela nous repousse à un an et dans un an, la guerre sera finie... Il me faut vivre d'espoir, il faut toujours trouver des arguments pour se remonter le moral quand tout est sombre, quand tout est incertain et qu'on est malheureux.

Et plus malheureux que moi, il me semble que ça n'existe pas quand je pense à tout le bonheur qu'on me vole, en m'arrachant si vite et pour si longtemps à Pierrette qui pleure si loin de moi. […]

Formation d'un E.O.R. (Elève Officier de Réserve)

Cette guerre bien que commencée depuis quatre ans, était très peu connue en France. Qui s'intéressait vraiment à l'Algérie et aux événements qui s'y déroulaient ? Uniquement les familles des jeunes appelés. D'ailleurs, il ne se passait rien en Algérie à en croire les déclarations officielles ; pour preuve : on n'y faisait pas la guerre, seulement du maintien de l'ordre à cause de quelques "terroristes" pilotés à partir de l'étranger (Tunisie - Egypte). Pour celui qui lisait son quotidien, écoutait sa radio, ou commençait à regarder la télévision (et son unique chaîne) rien ne pouvait lui laisser imaginer ce qui se passait de l'autre côté de la Méditerranée. C'était vraiment le silence radio, le "black-out" complet. C'était délibéré : il ne fallait pas en parler. Donc pas de comptes-rendus d'opérations militaires, jamais de chiffres concernant les victimes des embuscades, des attentats, des attaques de postes militaires ou d'accrochages avec les fellaghas dans les djebels. Peut-être avait-on entendu dire que, près de Palestro, le sous-lieutenant A. et vingt-et-un de ses hommes, des rappelés (des pauvres gars qui avaient fini leur service militaire et qu'on avait obligés à revenir en Algérie en 1956) avaient été tués dans une embuscade. Bien sûr, le départ des premiers rappelés attira l'attention car des manifestations seront alors organisées pour tenter d'empêcher les trains de partir (des femmes, des mères se coucheront sur les voies) mais les C.R.S. interviendront efficacement. Force doit rester à la Loi et chaque jour (ou presque) des paquebots pleins à ras bord de bidasses arrachés à leur ferme, à leur atelier, à leur usine, à leur faculté... quitteront Marseille ou Port-Vendres pour l'Algérie. Voilà comment on la connaît la "guerre" qui ne veut pas dire son nom. En réalité on sait qu'elle existe mais on ne connaît rien de son déroulement, de son ampleur, des forces en présence et de son évolution : va-t-on vers la défaite, la victoire ?

Ici à Cherchell, nous allons enfin être mis au courant et cela va être la grosse surprise, la découverte qu'en face des 400 000 à 500 000 hommes mobilisés par la France pour faire du "maintien de l'ordre", il n'y avait non pas des bandes de "brigands" hors la loi, mais une véritable armée, bien organisée appelée Armée de Libération Nationale (A.L.N.). Peut-être faut-il que je vous parle un peu de cette organisation et du début de cette lutte armée à laquelle j'allais devoir participer bien malgré moi.

Quand se déclencha cette insurrection algérienne, j'avais dix-huit ans et je n'avais d'autre souci que d'obtenir mon deuxième "bac" que je préparais au collège […] de L. Mais comme tous mes camarades de collège et comme la plupart des Français, au matin du 1er novembre 1954, j'étais loin de me douter qu'en Algérie "l'engrenage" de la guerre venait d'être enclenché. En effet, après de longs mois de préparation, les chefs du Front de Libération Nationale (F.L.N.) avaient décidé de faire entrer en action les groupes qu'ils avaient constitués sur l'ensemble du territoire algérien dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre ; des incendies, des plastiquages, des attaques de casernes, de fermes... éclatèrent à la même heure aux quatre coins de l'Algérie. Il n'y eut que sept morts, cette nuit-là, mais bien des gens se rappellent encore le nom de ce jeune couple d'instituteurs, jeunes mariés, les Monnerot, dont le mari fut l'une des premières victimes de ce conflit qui allait durer huit ans. Il rendit l'âme, à côté de son épouse grièvement blessée, sur le bas côté de la route caillouteuse, du côté d'Arris, dans les Aurès, après avoir été sorti de l'autocar qui les transportait vers leur école... Il y eut, peut-être, quelques lignes dans les journaux, quelques paroles aux informations, mais ce ne fut considéré que comme un fait divers : un car attaqué par des bandits. Il faudra longtemps aux Français pour comprendre qu'il s'agissait d'une révolte pour acquérir plus de justice, plus d'égalité, plus de dignité de la part des 10 000 000 de musulmans vis-à-vis du million d'européens (appelés Pieds noirs). Puis, dans le refus obstiné de ceux-ci de leur accorder les droits qu'ils revendiquaient, les musulmans comprirent qu'ils

n'avaient qu'une solution : obtenir leur indépendance par la force puisqu'ils ne l'obtiendraient jamais par la négociation. Ceux qui l'avaient compris avant tous les autres étaient au nombre de six ; ils avaient pour nom : Ben Boulaïd (Aurès) - Krim BelKacem (Kabylie) - Rabah Bitat (Algérois) - Ben M'Hidi (Oranais) - Didouch Mourad (Constantinois) et Mohamed Boudiaf. Ce sont les six "pères" de la révolution algérienne et ce sont eux qui la déclenchèrent le 1er novembre 1954 après avoir organisé les premiers maquis. Terroristes ou patriotes ? Nous fûmes ahuris quand nous eûmes connaissance du découpage de l'Algérie par le F.L.N. et de l'organisation mise en place. C'était vraiment du sérieux, du réfléchi. Voici l'organisation militaire :

L'Algérie est divisée en six wilayas (6 départements). Chaque wilaya a à sa tête : un colonel et trois commandants. La wilaya est divisée en zones (dirigées par un capitaine et trois lieutenants). Chaque zone est divisée en régions (dirigées par un sous-lieutenant et trois aspirants), chaque région en secteurs (un adjudant et trois sergents-chefs). A tous les niveaux, des commissaires politiques sont chargés de faire de la propagande, de donner des informations, de faire du recrutement... parmi les populations. Vous ne trouvez pas qu'il y avait de quoi être surpris en apprenant tout cela ? […]

Le parcours du combattant

Je ne vous raconterai pas le détail de nos journées à Cherchell, ce serait trop fastidieux. Je ne vous parlerai que de ce qui m'a le plus marqué. En premier, c'est du parcours du combattant dont je vais vous entretenir. Je vous ai déjà dit toute l'importance que l'armée accordait à la préparation physique et pour devenir officiers, nous aurions plusieurs épreuves très difficiles pour tester nos aptitudes de souplesse, de rapidité, d'adresse, de résistance... Toutes seraient chronométrées, jugées et notées.

Presque tous les jours, nous nous rendions au stade, à proximité de l'école et à deux pas de la mer, toute bleue ; mais nous n'y étions pas pour admirer le paysage, ni pour rêver à la France qui était juste en face, de l'autre côté, à huit cent kilomètres. Nous y étions pour effectuer le terrible "parcours du combattant" qui nous fera beaucoup souffrir et sur lequel nous laisserons beaucoup d'énergie et quantité de litres de sueur.

Le premier obstacle consistait à passer au dessus d'un portique de cinq mètres de haut, et à en redescendre le plus vite possible, à l'aide d'une échelle de cordage. Ce n'était pas très pénible mais plus difficile qu'on ne le pense. Une fois au sol, il fallait courir jusqu'au deuxième obstacle sous lequel nous nous jetions à plat ventre. En effet sur une vingtaine de mètres, nous devions ramper sous des rangées de fil de fer barbelé, tendues si bas que nous ne pouvions progresser que sur le ventre, le nez sur le sol, nous tordant comme des vers. Et là, je peux vous dire que lorsqu'il faut aller vite, le plus vite possible, le souffle devient rauque et qu'à la sortie, les poumons sont des soufflets de forge. Néanmoins, pas question de se reposer, il faut encore courir vers le troisième obstacle que nous appelions "la fenêtre". Il s'agissait de passer, en plongeant, entre deux barres de bois horizontales et de se recevoir sur le sol en faisant un roulé-boulé. Et là, je vous assure qu'il ne fallait pas rater son coup car il y avait intérêt à bien s'allonger pour passer entre les deux barres et à se mettre vite en boule, en se servant des bras comme amortisseurs. Heureusement que nous portions le casque léger, jugulaire bien serrée sous le menton. Il y avait dans la compagnie, un gars qui n'arrivait jamais à franchir cette "fenêtre", il avait peur, il n'osait pas se lancer. Il prenait bien son élan, décidé à vaincre son appréhension, mais au dernier moment, au dernier mètre, il freinait de ses deux "Rangers" et venait s'arrêter contre les barres, se faisant parfois très mal. Comme on savait que ceux qui ne franchiraient pas tous les obstacles obtiendraient zéro le jour de l'épreuve chronométrée, il venait seul, tous les dimanches où nous avions un peu de repos, pour vaincre ce maudit obstacle... et il y parvint.

Après avoir roulé dans la poussière, on reprenait notre course jusqu'à une planche inclinée qui nous menait à une poutre d'équilibre située à deux mètres du sol. Arrivés à son extrêmité,

nous sautions sur le sol dur, ce qui faisait mal aux genoux, et continuions vers une série de trois fosses creusées dans la terre.

Les sauts vous coupaient le souffle, et les efforts qu'il fallait produire pour en sortir étaient très pénibles. Sous le soleil chaud d'Algérie, les treillis collaient aux corps, la respiration devenait difficile et les membres de plus en plus douloureux. Et pourtant, nous n'étions pas encore au bout de nos peines.

Sortis de la dernière fosse, on se précipitait vers un nouveau portique de quatre mètres de haut que nous gravissions à l'aide d'une échelle fixe. Une fois en haut, à plat sur le portique, la tête vers le bas, nous saisissions les premiers barreaux et en faisant une sorte de "soleil", nous nous retrouvions suspendus, dos à l'échelle, pieds à deux mètres du sol. Un coup de rein pour s'écarter et hop ! On lâche tout et vlan ! On est encore bon pour une bonne secousse en heurtant le sol qui semble de plus en plus dur. On se casse comme un couteau qu'on ferme, on croit qu'on va se disloquer, qu'on ne pourra plus repartir. Pourtant, il le faut et pour continuer, de nouveau sauter, car la fin du parcours se fera sur un terrain annexe situé en contrebas du stade.

Voilà que se présente maintenant un obstacle redouté par beaucoup et que l'on appelle "la planchette hollandaise". Il est redouté car on ne le passe qu'avec de la force, de la souplesse et de la technique. Il s'agit de se hisser sur une planche située à deux mètres vingt du sol avec la seule aide de ses bras et de ses jambes. Pas facile à l'entraînement et extrêmement difficile à ce stade de l'épreuve où on a fait le maximum pour vous épuiser, vous faire mal. Enfin, il vous reste encore un peu d'énergie. Un saut, les deux mains agrippent la planche de chaque côté. Un balancement, hop ! Les talons se posent à l'autre extrémité. Vous voilà suspendu, tel un singe sous sa branche. Le plus dur reste à faire : se hisser pour toucher la planche, passer une jambe, un bras et se retourner sur la maudite planche. Ca y est ! Déjà on saute de l'autre côté et on poursuit sa route en franchissant le "gué", c'est à dire en sautant de plot en plot comme on traverse une rivière de pierre en pierre ; encore une série de petites fosses, et nous voici dans la dernière ligne droite, le long de la route d'Alger de laquelle un simple grillage nous sépare. Pas question de regarder les fatmas qui passent enveloppées dans leur haick blanc, couvertes de la tête aux pieds, le foulard sur le nez ne laissant voir que les yeux. Encore deux obstacles, les deux derniers mais pas les plus faciles car il s'agit de deux murs, en béton, bien lisses et hauts de deux mètres. Pour les franchir, il faut prendre beaucoup d'élan, attaquer le mur en y posant le pied le plus haut possible, s'élever, saisir le haut du mur en y posant les avant-bras, passer les jambes et une fois de plus sauter pour repartir et recommencer une dernière fois. Un sprint jusqu'à la ligne d'arrivée ; top ! Le chrono est arrêté ; suspense, que va-t-il dire ? Pour l'instant, je n'y pense même pas, je cherche un peu d'air, j'ai des poignards dans la gorge, je suis cuit, je suis "mort", j'ai tout donné et mon cœur cogne à deux cents coups minute. J'ai envie de me laisser choir à terre mais je sais qu'il ne le faut pas ; il faut marcher pour respirer, se calmer. Alors je marche calmement, cinquante mètres, cent mètres et je reviens vers la ligne d'arrivée, le souffle un peu retrouvé, le cœur déjà apaisé pour m'enquérir de mes résultats. Sur la feuille, face à mon nom, sont inscrits mon temps et surtout ma note qui me saute aux yeux : 18 ! Dix-huit sur vingt ! Je bondis de joie, heureux, car avec le coefficient deux, je viens d'engranger beaucoup de points. C'est bon pour le moral. Ce soir, je l'écrirai sur ma lettre à Pierrette.

Le rallye du combattant

Au cours de notre séjour à Cherchell, nous aurons à effectuer trois "rallyes" : le rallye de l'homme de troupe, celui du chef de groupe (sergent) et celui de l'officier (St Lieutenant). C'est du premier que je vais vous entretenir car il fut de beaucoup le plus long, le plus pénible et celui qui demeure le mieux gravé en ma mémoire.

Qu'est-ce qu'un rallye ? C'est une épreuve où, au départ, tout vous est inconnu. Il vous est donné une indication au moment de partir, pour trouver un endroit où une épreuve vous sera imposée. Bien entendu, vous partez seul, car comme au Tour de France, c'est une course

contre la montre individuelle, avec un "lâcher" toutes les trois minutes mais ici le parcours n'est pas balisé et le point de chute pas toujours facile à trouver. C'est un peu aussi une course d'orientation, car à chaque point de contrôle, on recevra un plan et de nouvelles instructions pour se rendre au point suivant où une nouvelle épreuve sera à effectuer. Donc, nous avons tous dans la poche du treillis une boussole (et une boîte d'allumettes ou un briquet car cela nous a été imposé). Pourquoi ? Pour l'instant, au départ, c'est un mystère pour tout le monde. Bien entendu, nous sommes en tenue de combat, avec le casque lourd, le fusil (un vieux MAS 36 à **répétition*** avec lequel nos pères ont si rapidement perdu la deuxième guerre mondiale), les brelages portant les cartouchières pleines et un bidon d'un litre d'eau nous battant le côté. Nos avons garni nos poches de vivres pour la journée : biscuits, chocolat, figues sèches...

* **Un fusil à répétition** est un fusil dont il faut déverrouiller, à la main, la culasse après un tir pour éjecter la douille vide, puis remettre une nouvelle cartouche, repousser la culasse vers l'avant et la reverrouiller avant de pouvoir tirer (si l'ennemi vous en laisse le temps). Heureusement dans le commando, les hommes auront des fusils plus modernes (MAS 49 modifiés 56), fusils automatiques avec chargeurs dont, quand une balle est tirée, la douille s'éjecte seule et une autre cartouche prend automatiquement la place.

Bien entendu, nous ne prenons pas tous le départ au même endroit car nous sommes trop nombreux. Donc, en fonction de l'ordre alphabétique, plusieurs groupes ont été formés. Pour ma part, j'ai de la chance car j'appartiens à celui qui démarre de l'Ecole Militaire, donc qui finira en ce même lieu et je pourrai, sans attendre, si j'en ai encore la force, me délasser sous la douche puis sur mon lit, dès l'arrivée franchie. A six heures du matin, nous sommes donc une quarantaine de "bidasses" réunis à la sortie "Est" de l'Ecole, attendant notre tour pour partir. Nous sommes avertis que notre protection est assurée par des troupes occupant les points hauts dominant notre parcours mais que des consignes leur ont été données pour qu'ils ne nous apportent aucune aide. Donc, pas la peine de se dérouter pour leur demander quelques renseignements si par hasard on était perdu et qu'on les apercevait. "*En route*, nous dit-on, *des patrouilles en jeep effectueront des rondes sur la route et les principales pistes carrossables et tous ceux qu'elles attraperont seront retenus un certain temps, donc pénalisés, avant d'être relâchés*". "*Quatre, trois, deux, un... partez !*" Et je bondis comme s'il s'agissait d'un cent mètres, sur une étroite "piste de chèvres", direction "plein Est" vers le premier point de contrôle : une maison forestière dans le djebel Chenoua. C'est un endroit qui nous est familier car nous y sommes allés plusieurs fois y effectuer des manœuvres. Seulement, nous y allions en camion et en suivant la route côtière qui conduit à Alger. Cette fois-ci, il faut s'y rendre à pied, le plus vite possible, sans se faire voir et en choisissant seul le meilleur parcours. Je ne cours pas longtemps, la progression est difficile sur ce terrain très accidenté et couvert de végétation. Bien vite je me rends compte de toute la sagesse du vieil adage affirmant que : "*qui veut voyager loin, ménage sa monture*" et ceci est encore plus vrai quand tel un centaure (mi-homme, mi-cheval) on est à la fois le cavalier et sa propre monture. Aussi, j'adopte l'alternance de périodes de courses, de marches et d'arrêts. Il est très important de s'arrêter, ne serait-ce qu'un instant. D'abord, ça permet de souffler un peu et surtout de faire le point : où suis-je ? où vais-je ? et par où m'y rendre au mieux ? Il faut savoir perdre quelques minutes pour ne pas perdre des heures et s'épargner de longues et pénibles errances. Ceux qui arrivèrent à la fin du jour, et plus encore, ceux qu'il fallut rechercher, une fois la nuit tombée, doivent encore regretter douloureusement d'avoir voulu aller trop vite et de n'avoir réussi qu'à s'égarer, qu'à allonger leur chemin et à s'épuiser sous le soleil brûlant qui nous a accompagnés toute la journée.

Voilà le Chenoua. Après avoir franchi sans encombre la route d'Alger et gravi le djebel sans emprunter la piste, je suis en vue de la clairière où se trouvait la maison forestière. Un groupe d'hommes armés nous attend. Je me dirige vers le gradé qui tient, sur une planchette, un paquet de feuilles. Je crie : "*L., cinquième compagnie, troisième section*". Il compulse ses listes, trouve mon nom, inscrit l'heure de mon passage et me dit : "*Remontez cette mitraillette, prenez un chargeur et tirez sur les trois cibles qui sont devant vou*s". En effet, sur une toile de tente, posée sur le sol, une MAT 49 vous est présentée en pièces détachées. Bien sûr, nous

avons appris à la démonter et remonter, mais ici, il faut faire vite et surtout il faut qu'elle fonctionne. Il n'y a plus rien sur la toile de tente, pourvu que tout soit à sa place. Un essai à vide : je recule la culasse, et presse la détente. Clac ! La culasse est partie en avant en produisant ce bruit sec. C'est bon ! J'engage un chargeur et m'engage jusqu'au lieu indiqué pour tirer. A une trentaine de mètres, trois cibles représentant des silhouettes de soldats occupent le fond de la clairière. Il faut avoir le doigt léger car avec cette mitraillette un chargeur de trente-deux balles se vide en trente secondes. Il ne s'agit pas de gaspiller toutes ses balles sur la première cible. Tac-Tac-Tac-Tac, la première rafale crépite, les trois silhouettes sont toujours là. Tac-Tac-Tac-Tac-Tac, celle de gauche bascule. Tac-Tac-Tac celle du centre fait de même. Mais je m'énerve, j'en ai la tremblote et mon doigt écrase trop lourdement la détente, et d'une longue rafale je vide mon chargeur et je manque la dernière cible. Enfin, deux sur trois, c'est mieux que rien. J'enlève le chargeur, donne un coup de sécurité en l'air pour montrer que l'arme est bien vide et reviens la poser où je l'avais prise. Le sergent note mon score sur sa feuille et me tend un papier en me disant laconiquement : "*Bonne route*".

Je sors ma boussole, j'oriente mon plan et je m'aperçois rapidement que le deuxième atelier n'est pas très loin. Il se situe au bord de l'oued qui passe au pied du djebel où je me trouve actuellement. Seulement, pour s'y rendre au plus court il faut emprunter ces maudites "échelles de JACOB" qui m'ont fait si peur quand j'ai fait leur connaissance. De plus, ce jour là, nous étions la section entière avec notre lieutenant. En groupe, c'est plus facile de vaincre sa peur et plus difficile de se dégonfler. Aujourd'hui, je me répète : je suis seul et pourrai-je vaincre ma peur du vide ? Car il est temps que je vous dise que d'échelles il n'y en a pas. Ce qu'on appelle "échelle de JACOB" n'est qu'un sentier de chèvres, que dis-je ? de chamois, tracé dans une énorme falaise à pic surplombant l'oued. Ce sentier, plaqué à la roche, tout juste assez large pour y poser deux pieds côte à côte descendait comme un immense serpent vers l'eau qui brillait tout en bas. C'est certainement à cause de cette eau que ce chemin avait été tracé par les pieds nus des indigènes qui depuis des siècles et des siècles transportaient jusqu'à leurs mechtas perchées là haut, l'indispensable liquide. Dans tous les cas, ce n'est pas ce patriarche hébreu, fils d'Isaac et de Rébecca qui vint ici au tout début de notre ère tracer ce sentier périlleux, mais peut-être en fut-il le promoteur ? En ce jour je le maudis, moi qui ai la "trouille" du vide à dix mètres du sol. Enfin je prends, quand même, le sentier qui conduit à la falaise. On verra bien. J'y suis.

- "*Oh la la ! Que c'est haut ! Mieux vaut ne pas regarder en bas*".

C'est donc ce que je fis. Je ne vis que l'endroit où je posai mes pieds et la paroi de la falaise dans laquelle j'aurais voulu m'incruster. Je vous garantis que je ne battis pas le record de la descente (peut-être celui de la lenteur) mais j'arrivai en bas, sain et sauf et presque reposé. Et notre prochaine épreuve, il vaut mieux l'aborder dans de bonnes conditions physiques car là, il va falloir montrer qu'on a de la force dans les bras et les poignets.

Au pied de la falaise, l'oued coule dans un lit encaissé et rétréci d'une vingtaine de mètres de large. Le courant y est plus fort et l'eau plus profonde. Le franchir à pied à cet endroit ne serait pas aisé. Aussi nous a-t-on installé un "pont de singe" pour rejoindre l'autre rive où nous attendait un groupe d'hommes chargés de nous "réceptionner". Que fallait-il faire ? Tout simplement se suspendre à une simple corde tendue à quelques mètres au dessus de l'eau. Comment progressait-on ? Tout d'abord, il fallait s'installer sous la corde, le corps allongé, les mains en avant, les pieds croisés sur la corde, et on déplaçait simultanément une main, un pied, l'autre main, l'autre pied... Il n'y a pas contestation : l'homme descend bien du singe, mais lui ne porte pas de casque lourd (qui n'a jamais si bien mérité son nom que lorsque vous êtes suspendu, le regard vers le ciel) et encore moins un encombrant fusil en travers du dos. Rapidement, les bras fatiguent, les mains brûlent et quand les pieds dérapent, que d'efforts pour les remettre sur la corde qui se balance ! Les derniers mètres sont particulièrement pénibles car, sous notre poids, le "pont de singe" s'incurve jusqu'au milieu de l'oued, si bien qu'au début du parcours on descend et que pour finir il faut remonter quand les muscles se tétanisent et que les mains font mal. Enfin, l'obstacle est franchi, je prends pied sur berge et

cours me présenter au responsable qui me pointe sur sa feuille. Je reçois les coordonnées du prochain point de contrôle. A l'aide de ma carte, je le localise : c'est Brincourt, une ferme que les colons, harcelés, attaqués par les fellaghas ont dû abandonner. Je vous en reparlerai bientôt. Cet oued, au bord duquel je me trouve, passe d'ailleurs tout près de cette ferme en ruines à quelques kilomètres en amont du "pont de singe". Je décide donc de le suivre en utilisant le défilement offert par l'abondante végétation de lauriers roses qui croissent dans un large lit parsemé d'îlots touffus entre lesquels l'oued s'éparpille maintenant (saison sèche) en de simples ruisseaux clairs et menus. J'en profiterai ainsi pour boire, remplir mon bidon et me doucher copieusement en me servant de mon casque lourd comme d'une cuvette. Tout en marchant, je m'aperçois avec stupeur que mes cartouchières sont vides : elles ont dû s'ouvrir pendant que j'étais suspendu, tête en bas, au dessus de l'oued. Me voilà bien. J'ai un fusil mais pas de cartouches. En ce moment ce ne sont pas les fellaghas que je crains le plus, à vrai dire je ne pense même pas à eux, mais à mon lieutenant, au capitaine et jusqu'au colonel : que se passera-t-il si je déclare la perte de mes munitions ? Y aura-t-il un rapport, une sanction ? Je cogite, je cogite et décide de ne rien dire. Je finirai donc tout mon temps à Cherchell avec du papier dans les cartouchières pour qu'elles paraissent bien garnies et en espérant qu'aucune inspection ne dévoile la supercherie. Avec du recul, je dois confesser que c'était idiot, mais comme tout s'est bien passé par la suite, je n'en ai pas de remords. […]

Je me retourne, aperçois Rivaille au Sud et estime l'avoir laissé à un kilomètre derrière moi. Je persiste à penser que je suis tout près du but. Je décide de faire des cercles dans les environs et je tombe sur une dépression, pas plus grande qu'un petit jardin, au fond de laquelle se cachent quelques gars, qui se la coulent douce en attendant que leur arrivent des clients, à condition que ceux-ci les trouvent. Je déboule dans la cuvette pour me faire pointer. Ce qui fut fait. Le responsable de ce petit groupe me dit : "*Quand vous aurez fait sauter un pain de T.N.T. dans l'autre radier qui se trouve cinquante mètres plus loin, je vous donnerai vos instructions pour la suite*" et, tendant le bras, il ajouta "*vous avez là sur ces toiles de tente tout ce qu'il vous faut*". En effet, j'aperçois alors des pains de T.N.T., des mèches lentes, des détonateurs, des sertisseurs. A l'école, l'artificier nous a appris comment on devait procéder pour mettre en œuvre le T.N.T., qui est un puissant explosif ressemblant à du mastic. C'est très simple : je prends d'abord un détonateur et coupe un morceau de mèche lente. J'enfile un bout de mèche dans le détonateur et à l'aide d'une sorte de pince (le sertisseur) je sertis le détonateur sur la mèche. Ensuite, vous enfoncez le détonateur dans le pain de T.N.T. C'est tout. Maintenant, il ne reste plus qu'à se rendre dans le trou où doit avoir lieu l'explosion, à allumer la mèche qui brûlera lentement et quand la flamme atteindra le détonateur, tout sautera (mais vous aurez quitté l'endroit bien avant). Tout baigne, vite fait, bien fait...

Seulement, voilà le dessert servi dans le radier ! Il me faut allumer la mèche. Je comprends seulement à cet instant pourquoi nous devions emporter un briquet ou une boîte d'allumettes. J'en ai une. Je fouille mes poches. Hélas, ma boîte est fichue ! Le grattoir est tout mou, les allumettes perdent leur phosphore. J'ai beau frotter, frotter, pas la moindre étincelle. Ah, si j'avais pris un briquet ! Ca ne fait rien, me dis-je, les gars ont du feu, puisqu'ils fument des cigarettes. "*Dites les gars, pouvez-vous me donner du feu, ma boîte d'allumettes est foutue ?"* dis-je en la leur montrant. Le plus gradé répond :

- "*Impossible, on n'a pas le droit, c'est la consigne."*
- *"Quoi ? Que faut-il que je fasse alors ?"*
- *"Vous attendez qu'un concurrent arrive et veuille bien vous rendre service. Ou alors, vous allez en chercher à Rivaille*".

Je remonte sur le bord du radier : personne en vue. Je me décide vite et pars en courant. Je vais perdre dix minutes, ou un quart d'heure mais je remplirai d'eau fraîche mon bidon. La sentinelle me laisse entrer sans problème. Dans la cour, je me dirige vers un groupe qui discute les mains dans les poches. Je leur expose mon problème. L'un deux a immédiatement une solution. Il allume une "clope" et me la colle aux lèvres en me disant "*Et n'oublie pas de tirer dessus*". Un autre m'en colle une dans la main "*Tiens, prends-la en réserve*". "*Merci les*

gars, vous êtes sympas". Je remplis mon bidon au "cul" d'une citerne montée sur roue et repars en courant, fumant comme une locomotive à vapeur. Tout ensuite se passa bien, je pus allumer ma mèche et faire exploser le T.N.T.

Mais j'avais perdu du temps et bien qu'on dise que le temps perdu ne se rattrape jamais, moi j'étais décidé à en gagner le plus possible. […]

Il faut foncer, gagner du temps et obtenir un bon résultat pour moi, pour Pierrette, c'est primordial : une bonne note à ce rallye, c'est une chance de plus d'obtenir un bon rang de sortie, un poste en France et quelques mois à vivre ensemble. Tout ce que je fais, je le fais pour retrouver ma pauvre Pierrette abandonnée, contre son gré, par son mari, un mois après le mariage. Sans elle, jamais je n'aurais fait tout cela ni mis tant de volonté et de hargne à vouloir réussir. Penser à elle me galvanise, me soutient dans les moments difficiles. Pour l'instant, je choisis de dévaler la pente, au plus court jusqu'à la route, en glissant dans la rocaille et en me frayant un passage dans la végétation épineuse. L'air de la mer rafraîchit un peu l'atmosphère et me donne du tonus. Voici la route, je vais la franchir pour gagner les vignobles qui la bordent de l'autre côté. Un coup d'œil, à gauche, à droite... Bien m'en a pris ! Une jeep, non, un quatre-quatre, apparaît, s'approche venant de Cherchell. Je plonge et m'aplatis derrière un buisson. Le véhicule passe. Les quatre hommes qui l'occupent n'ont pas soupçonné ma présence. Ouf ! J'ai eu chaud ! Maintenant je suis sur mes gardes. Pourtant, entrer dans la vigne ne me plaît guère : tous les deux mètres, il va falloir enjamber les vignes fixées sur leurs fils de fer, un vrai parcours du combattant et avec la fatigue accumulée depuis ce matin, les pieds qui brûlent, les jambes qui souffrent, cette perspective fait davantage que me rebuter : je n'irai pas par là. Mais alors que faire ? "Flip, flap, flip, flap ..", un bruit me sort de ma réflexion. La chance est avec moi ! "Flip, flap, flip, flap...", le bruit se fait plus fort, plus proche. En une seconde, la solution s'offre à moi, simple, évidente comme une règle de trois. Un, je bondis sur la route le fusil à la main. Deux, je stoppe la carriole montée sur pneus sur le devant de laquelle un arabe, tout de blanc vêtu, tient les guides de sa mule qui s'en vient en trottinant (Flip, flap, flip, flap). Trois, je m'affale de tout mon long derrière le Ben Hur musulman, au milieu de quelques fruits et légumes et je lui crie "*tu peux y aller fissa, fissa*" (vite, vite). Le coup de génie ! Tout est bénéfice : je me repose et je vais vite. Le gars ne doit rien comprendre ; ce n'est pas tous les jours qu'il trimbale un soldat français dans son taxi à crottin ! Il va en avoir, une bonne histoire à raconter, tout à l'heure, dans sa mechta ! De temps à autre, je me redresse pour observer la route et évaluer où j'en suis par rapport à mon lieu de destination. On approche, les bâtiments de la ferme se font plus distincts. La route passe à moins de cinq cent mètres. Un bruit de moteur ! Une jeep à une cinquantaine de mètres devant la mule ! Je plonge le nez dans les pastèques et me fais aussi plat qu'une sole dans le panier d'un pêcheur car les ridelles de la carriole ont peu de hauteur. "*Ouf ! J'ai encore eu chaud !"* Je n'avais rien vu à cause du conducteur de mon "char" qui se tenait devant moi, ni rien entendu à cause des bruits des sabots de la mule. L'Arabe s'est retourné vers moi, un sourire aux lèvres. D'un clin d'œil complice, il me fit comprendre qu'il avait deviné que je ne voulais pas être vu des autres militaires et il frappa son "bourri" pour le faire trotter plus vite. Enfin, quand je jugeai qu'il était temps de quitter mon carrosse, je frappai sur l'épaule de mon "Driver" en lui disant "*labez, labez*" (ça va, ça va). Il tira sur les rênes, "Gélinotte" freina des quatre fers et je fus sur la route plus vite qu'il ne me faut de temps pour vous le dire. Un salut amical à celui qui fut mon cocher et j'entrai dans la vigne.

Je marche maintenant entre deux rangs de ceps, impeccablement alignés et garnis de belles grappes de raisins biens noirs. Je ne pus m'empêcher d'en grappiller quelques uns, mais pas trop car je m'aperçus qu'ils avaient été traités au sulfate de cuivre. Gare à la colique ! Ce couloir de verdure va me mener tout droit à la plage, à deux pas de la ferme de Pointe Rouge. Ca y est, j'y suis, je foule le sable de la plage et constate que ça grouille de monde, notamment de gradés, dont mon capitaine : le muet, l'énigmatique, le silencieux qui nous adresse si rarement la parole. Et là, je vais avoir deux surprises et encore de la chance. Ma première surprise, je l'eus immédiatement en me présentant au responsable du lieu.

- "*Votre nom ?"*
- *"L."*
- *"Votre prénom ?"*
- *"Paul*"

Il eut beau compulser ses feuilles, il ne trouvait pas trace de ma personne. C'est alors qu'un de ses assesseurs eut l'idée de me demander :

- "*Quelle compagnie ? D'où êtes-vous parti ?"*
- *"Cinquième compagnie, je suis parti de l'école*"

Ils me regardèrent étonnés. Je ne comprenais pas pourquoi. Il fallut que celui qui avait parlé en dernier ajoute pour que je comprenne :

- "*Mais alors, il faut prendre les autres feuilles*".

Jusqu'à présent, ils n'avaient vu passer que ceux qui étaient partis du point le plus rapproché et comme il en manquait encore beaucoup, ils n'attendaient pas de sitôt ceux qui avaient pris le départ de beaucoup plus loin. D'où leur surprise, et le fait qu'ils ne me trouvaient pas sur la liste que seule ils avaient pointée jusque-là. Je compris donc avec surprise et grande joie que j'étais le premier de ceux qui étaient partis de l'école, voilà pourquoi jusqu'ici je n'avais reconnu personne. Une certitude : j'allais obtenir une bonne place. Quel bonheur ! Et comme un bonheur ne vient jamais seul (dit-on), son compagnon allait suivre immédiatement avec ma deuxième surprise. Mon capitaine, qui se tenait à proximité avec d'autres gradés, avait dressé l'oreille quand il m'avait fallu annoncer mon appartenance à la 5ème compagnie, sa compagnie ! Enfin, il voyait passer un de ses hommes ! Lui aussi dut être surpris et content. Peut-être devait-il s'inquiéter et trouver le temps long ?

- "*Mais où est donc passée la cinquième compagnie ?"*

Enfin en voilà un ! Et c'était moi. Alors, (je m'en rappelle comme si c'était hier) je vis avec stupéfaction cet homme impénétrable et paraissant si distant, venir vers moi, une bouteille de vin dans une main, un verre dans l'autre. J'eus quelque peine à réaliser que ce verre qu'il tendait était pour moi. Avec hésitation, je finis par le saisir. Il me le remplit et me dit ces seuls mots qui pour lui étaient tout un discours :

- "*Buvez, vous l'avez bien mérité*"

Je ne me fis pas prier, j'avais si soif, et bien que tous les yeux fussent braqués sur moi, je vidai mon verre d'un trait, puis seulement, à cet instant, je dis :

- "*Merci, mon capitaine*" et je m'en fus vite vers l'épreuve à laquelle j'allais devoir me soumettre.

Aujourd'hui, c'est mon jour de chance, la suite va encore vous le prouver. A deux cents mètres, sur la plage, devant la mer, des cibles représentant des hommes debout ont été plantées dans le sable. Encore une épreuve de tir, mais seulement, cette fois-ci, l'arme imposée est une mitrailleuse et une fois de plus elle est là, en pièces détachées, sur une toile de tente. Pour mal faire, le modèle présenté est celui appelé A 52. C'est un modèle récent, encore assez peu répandu dans l'armée française, qui n'équipe pour l'instant que les régiments d'élite para-légions... Je la connais très mal et je me dis que je vais avoir un gros problème. C'était trop beau, tout allait trop bien ! Si je ne parviens pas à la remonter et à tirer, je vais prendre une grosse pénalité. Mais je vous l'ai dit, et je le répète, c'est mon jour de chance. Le responsable de l'atelier est un sergent (de métier) de ma compagnie, je le connais et il me connaît bien. Pourquoi ? Parce que nous sommes Bretons tous les deux. Peu de temps après mon arrivée dans la compagnie, le sergent, à la lecture de mon nom, vint me voir :

- "*Tu ne serais pas breton, toi ?"* me dit-il.
- "*Si bien sûr".*
- *"De quel coin es-tu ?"*
- *"De la région de L., de P. exactement".*
- *"Et moi, de L".*
- *"De c ! Mon meilleur copain au collège* […] *était de L !"*
- *"Comment s'appelle-t-il ?"*
- *"J. B.".*

- *"B. ! Mais je le connais bien, nous étions à l'école primaire ensemble* !"

Et voilà, nous avons un ami en commun, il n'en fallait pas plus pour que s'instaure entre nous une certaine complicité. Aussi, me voyant dans l'embarras, mon ami Breton va-t-il me venir en aide. De la "triche", non, de la chance vous dis-je ! Comment va-t-il procéder pour que personne ne s'en aperçoive ? Il va, pour me guider, quand j'ai dans la main une pièce qui ne convient pas ou que je ne sais où placer, faire semblant de fredonner une chanson dans une langue inconnue, sauf de moi, car il utilise le Breton. C'est ainsi qu'il me dit :

- "*Pas celle-là, la plus petite*" ou "*la plus grande*", "*non, pas là, plus bas*" ou "*dans l'autre sens*".

Moi, je fais semblant de réfléchir, je ne le regarde pas, j'attends le renseignement et petit à petit ma mitrailleuse se monte et le sergent peut cesser sa chanson. Merci mon vieux, j'ai oublié ton nom mais pas le grand service que tu m'as rendu ce jour-là. J'ai su, par mes parents, qu'il était passé une fois à P., […], pour me dire bonjour, et j'ai bien regretté de ne pas y être pour évoquer ce souvenir et lui montrer ma gratitude. […]

[…] l'épreuve finale.

Celle-ci, concoctée par notre colonel et les officiers supérieurs de son état-major, devait faire appel à nos facultés mentales et nos connaissances en géométrie, mais surtout tester nos possibilités intellectuelles à l'issue d'un effort physique si pénible et si prolongé. Leur objectif était de juger notre lucidité après nous avoir poussés à la limite de nos forces et de notre résistance physique.

On me désigna un arbre dont la silhouette se détachait en haut d'une colline.

- "*Vu l'arbre en boule un doigt à gauche de la mechta ?"* me demanda l'officier qui un bras tendu, un doigt levé me désignait l'objectif.

- "*Vu !*" lui répondis-je.

- "*Bien, prenez ceci*, ajouta-t-il en me tendant un bout de ficelle de cinquante centimètres de longueur et un double décimètre. *Sachant que cet arbre est à mille mètres de nous, évaluez moi sa hauteur*".

- "*Diable, diable*" me dis-je, tenant le bout de ficelle dans une main, le double décimètre dans l'autre, aussi inspiré qu'une poule qui vient de trouver un couteau dans l'herbe du pré. Je réfléchis un instant, car je peux réfléchir, j'ai bien récupéré de mon "coup de pompe" et je me félicite de m'être arrêté au "foyer". Mon cerveau me souffle : "*c'est une histoire d'angle*".

- *D'angle ! Mais quel angle ?*

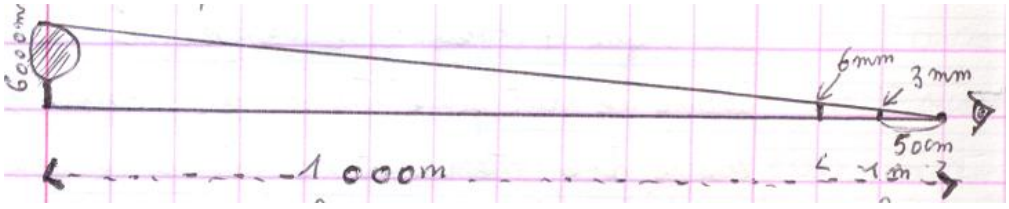
- *Celui dont le premier côté part du pied de l'arbre à ton œil et le deuxième côté de l'œil au sommet.*

- *Ah, je vois l'angle mais ça ne donne pas la hauteur de l'arbre !*

- *Voyons, mets le double décimètre au bout de la ficelle et tends-la à partir de ton œil droit. Maintenant, ferme l'œil gauche, vise l'arbre et lis sa hauteur sur le double décimètre. Que trouves-tu ?*

- *Trois millimètres*.

Donc à un mètre il mesurait 6 mm et à mille mètres 6000 mm donc six mètres ! Fais un dessin, tu comprendras mieux.



Je suis assez lucide pour estimer cette hauteur comme plausible. Cette taille me semble "honnête" pour un arbre du coin, on n'est pas en Bretagne ni en Normandie. Je donne mon résultat, je salue les gradés présents, je tourne les talons et prends la direction du bâtiment de ma compagnie. J'ai fini ! Terminé ! […]

Nous attendîmes longtemps pour obtenir notre résultat. J'étais serein, j'étais conscient d'avoir réalisé un bon parcours mais personne ne pouvant s'attribuer une note je n'en crus pas mes yeux quand je lus la mienne sur la liste que nous trouvâmes affichée un matin, dans le hall du rez-de-chaussée : 19 ! J'avais dix-neuf sur vingt ! La meilleure note de toute la compagnie. Inespéré, formidable, avec un coefficient quatre. Je croyais rêver. Les copains me demandèrent : "*Comment as-tu fais ?*" Je leur répondis : "*Comme j'ai pu*".

De mon séjour à Cherchell, quelques autres épreuves sont restées bien ancrées en ma mémoire. Je me souviens du jour où l'on nous fit monter au deuxième étage de notre immeuble et pénétrer dans une chambre à la fenêtre ouverte. De cette fenêtre, une corde était reliée à la cime d'un énorme pin parasol duquel pendait une échelle de corde attachée à une maîtresse branche. On referma la porte à clef derrière nous et on nous fit savoir que la seule façon de sortir était d'emprunter la voie des airs. Misère ! Deux étages, que c'est haut quand on a peur du vide ! Et moi, je n'avais pas peur : j'étais mort de trouille. Je me dis tout d'abord "*je ne pourrai pas, je n'y arriverai jamais*". Heureusement, je n'étais pas dans les premiers à partir et l'exemple donné par les autres est rassurant : "*s'ils peuvent le faire, je le peux aussi*". Quand vint mon tour, je partis sans regarder sous moi, je ne vis que mes mains et mes pieds sur la corde, le ciel et enfin les premiers branchages annonciateurs du tronc et de l'échelle de corde salvatrice. Encore faut-il pouvoir bien la saisir d'une main avant de lâcher la corde et de pouvoir y poser les pieds car ça balance dangereusement. Que de risques tout de même ! Quand je pense que rien n'est fait pour notre sécurité, pas de filin de sécurité avec un mousqueton glissant sur la corde, pas de filet en bas, rien ! Il vaut mieux travailler dans un cirque : les abatis ou la vie d'un trapéziste valent sans doute davantage que ceux d'un appelé élève officier de réserve ! Ici on travaille sans filet.

Quand je pris pied sur le "plancher des vaches", j'éprouvais une grande satisfaction mais surtout une énorme fierté : j'avais réussi ce qui m'avait semblé impossible, j'avais eu raison de ma terreur du vide et encore aujourd'hui (où le vide m'épouvante toujours autant) je me demande comment j'y suis parvenu.

Trouvant sans doute que le parcours du combattant était insuffisant pour former les futurs soldats à passer tous les obstacles, notre colonel, qui ne manquait ni d'idées, ni de sadisme, nous concocta un parcours "bis" en utilisant les ressources de l'environnement de l'Ecole. C'est ainsi qu'un jour, nous eûmes à effectuer une course, en ligne, chronométrée. Rien d'anormal jusque là. Cela dit, quand après avoir couru au grand et clair soleil, notre parcours aboutit devant un trou d'égout dont on avait ôté la plaque, cela devint moins commun. Après avoir descendu quelques échelons de fer scellés dans la maçonnerie, on se retrouvait dans un étroit boyau où l'on ne pouvait se mouvoir qu'à quatre pattes dans une eau aussi claire qu'un "jus de chique" et aussi odorante qu'une fosse à purin. Nous étions transformés en rats d'égout, avançant dans le noir, heurtant de la tête ou des épaules les parois gluantes, puis guidés par la faible lueur de la sortie, nous précipitions nos mouvements pour gagner au plus vite le grand air et le soleil. Nous retrouvions le jour au pied des remparts de l'antique cité romaine. Pour ma part, j'y trouvai mon lieutenant et mon camarade de chambrée, le petit para "béret rouge". Celui-ci s'évertuait à grimper sur les remparts à l'aide d'un cordage qui pendait. Mais malgré tous ses efforts, il n'y parvenait pas, il s'y prenait mal, ses pieds ripaient et il se retrouvait sans cesse au sol. Le Lieutenant avait un petit sourire moqueur aux lèvres :

- "*Alors, Béret rouge*, lui dit-il, *serait-ce plus facile de descendre que de monter ? Laissez la corde à L., ne le retardez pas*."

Mon pauvre camarade me tendit la corde les larmes aux yeux. Il pleurait ! Il s'avouait vaincu par ce haut mur, il se trouvait humilié devant moi, devant le lieutenant au sourire narquois. J'eus pitié de lui et me jurai de ne point en parler dans la chambre ni nulle part ailleurs. Aujourd'hui, je peux bien vous le dire, vous n'irez pas le lui répéter ! En outre, je lui expliquai la technique :

- "*Tu prends la corde à hauteur du visage et tu portes tes pieds au mur à hauteur de tes mains. Appuie bien tes pieds sur le mur et avance les pieds bien haut, puis les mains, ainsi la*

corde s'écarte du mur."

En même temps, je fis ce que je dis, atteignis l'arête du mur sans problème et poursuivis ma course sur les vieux remparts jusqu'à la "porte d'Alger" où un autre cordage me permettait de regagner le sol et l'arrivée. Dans la chambre, je ne lui demandai jamais s'il était parvenu à grimper sur le mur et il ne m'en parla pas davantage, mais je garde vivace le souvenir de ses larmes et le désarroi de son regard.

Bien sûr, nous eûmes encore de nombreuses épreuves physiques et toutes étaient notées selon nos performances. C'est ainsi que nous eûmes à subir des épreuves d'athlétisme : saut en longueur, hauteur, triple-saut, lancer du poids, courses de vitesse (60m et 100m) et demi-fond (1000 m). Cette dernière, je l'ai revécue souvent car elle m'a laissé un sentiment mitigé. Je vais vous apprendre pourquoi. C'est une course que j'ai toujours détestée : il faut aller vite et c'est long ! Moi, aller vite sur cent mètres, je veux bien, je suis nerveux, rageur et véloce et ça me convient, en moins de douze secondes, l'affaire est bâclée. Mais là, ce sont trois tours sur la piste en cendrée qui entoure le terrain de football écrasé de soleil. A contrecœur, je prends le départ, bien décidé à ne pas me "défoncer " Effectivement, à la fin du premier tour, je fais partie du groupe de queue et je m'y trouve bien. Mais petit à petit, je m'extirpe de ce peloton d'attardés et rejoins puis dépasse des gars partis trop vite et qui "coincent". Je me pique au jeu, j'oublie mes promesses d'avant-course et me lance à la poursuite d'un groupe d'une dizaine de gars emmené par un élève qui est "prof" de gym dans le civil. On termine le deuxième tour. Derrière, c'est la débandade et le groupe que je suis venu grossir fond comme neige au soleil. Bientôt devant moi ils ne sont plus que trois, tirés par Miguel, le Bordelais, un de mes compagnons de chambre. Il ne reste plus qu'un demi-tour, alors je fonce tant que je peux et rejoins Miguel dans le dernier virage. Il est seul : les deux autres ont "craqué". Dans la foulée, je tente de le dépasser par l'extérieur mais le virage me déporte car je suis mal chaussé (je ne suis même pas chaussé du tout, car j'ai pris le départ pieds nus et je peux vous dire qu'une cendrée brûlante ça met le feu à la plante des pieds). Miguel me résiste, bien campé dans ses chaussures à pointes (c'est un habitué des épreuves d'athlétisme). Nous ferons la dernière ligne droite épaule contre épaule, aucun de nous deux ne voulant céder. Finalement Miguel me battra d'une courte épaisseur de poitrine. Vous comprenez maintenant pourquoi j'y pense encore souvent à cette course : c'est le plus beau "mille mètres" de ma vie et cependant je m'en veux d'être si mal parti, d'avoir couru pieds nus et d'avoir dû céder dans le dernier mètre. Ce jour là encore, quand je passai devant le capitaine, accoudé à la main courante près de la ligne d'arrivée, je l'entendis me dire toujours aussi laconiquement "*C'est très bien, c'est très bien*". Trois mots qui valent un discours et que je n'ai pas oubliés.

La grande frousse

Connaissez-vous l'expression "la peur au ventre "? Quelle drôle d'idée de mettre la peur dans l'abdomen quand tout le monde sait que tout se passe dans la tête ! Encore une expression imagée comme "mettre les pieds dans le plat" ou "avoir le cul entre deux chaises". C'est ce que je me disais avant que je ne comprenne qu'"avoir la peur au ventre" est une expression qu'il faut prendre au premier degré et que c'est bien dans les tripes que ce tient cet appareil à mesurer la frousse et que l'on nomme le "trouillomètre". Eh bien, ce "trouillomètre", un jour (ou plutôt une nuit) je l'ai eu à zéro, peut-être même en dessous de zéro et ça vous laisse un drôle de souvenir un truc pareil ! Je ne suis pas près de l'oublier. D'habitude, ceux qui ont eu peur préfèrent ne pas en parler, de crainte d'être l'objet de risées, de perdre la considération des autres. Moi, je n'ai pas honte de vous dire que j'ai eu très peur, mais j'ai aussi la fierté d'avoir gardé mon sang-froid, de n'avoir pas cédé à la panique. Mais attendez un peu que je vous explique...

Notre section était partie pour quelques jours faire des exercices sur le terrain, nous appelions cela de la "nomadisation". Le premier jour, en fin d'après midi, nous atteignîmes la ferme abandonnée de Brincourt (celle où il nous fallut descendre dans une cuve à vin lors du rallye). Nous prîmes possession des lieux et installâmes notre bivouac dans une grange qui

avait gardé son toit. Une couverture, une couche de paille et notre lit était prêt. Ensuite, en compagnie du Lieutenant, nous examinâmes attentivement les abords immédiats de la ferme pour mettre en place un dispositif de garde et organiser notre défense si besoin était. N'oublions pas que c'est la guerre en Algérie et que les "rebelles" sont invisibles la plupart du temps : le jour, ils se cachent dans les forêts des montagnes, les grottes, les caches qu'ils se sont construites. L'ennemi est partout et nulle part mais l'insécurité est permanente. Il vous observe, il attend le moment propice pour surgir, tendre l'embuscade, harceler les postes militaires, les fermes que n'ont pas quittées les colons et repartir se terrer aussi vite qu'ils sont venus. Le lieutenant ne manque pas de nous rappeler que nous devons en permanence demeurer sur nos gardes et en particulier dès la tombée de la nuit. Il ne manque pas, non plus, de nous montrer combien il est aisé de parvenir à proximité des bâtiments sans être vu en utilisant les couverts des arbres d'un côté, le défilement de ravines creusées par les eaux de pluie, le lit d'un petit oued à sec envahi de roseaux de l'autre... Bref, il nous enseigne (nous sommes là pour apprendre) que dans ce cas, il vaut mieux mettre en place un double réseau de sécurité : des sentinelles aux abords immédiats des bâtiments et d'autres, appelées "sonnettes", bien plus avancées, qui auront pour mission de prévenir toute approche suspecte. Evidemment je fus désigné pour être "sonnette". Avant qu'il ne fasse complètement nuit, nous allâmes repérer notre emplacement et le cheminement pour y parvenir. Le mien était situé à environ deux cents mètres de la grange, en bordure d'une piste charretière qui, passant à gué le grand oued qui coulait à quelques centaines de mètres de là, était la seule issue carrossable qui menait à la ferme. De jour, cela ne me parut pas très éloigné du cantonnement, mais en pleine nuit noire, dans cette nature hostile, il n'en fut pas de même.

Je dormais bien sur ma paille, enroulé dans ma couverture, quand peu avant deux heures du matin, je fus secoué à l'épaule par la main d'un caporal qui, confidentiellement, pour ne pas éveiller les autres, me murmura à l'oreille :

- "*L., c'est la relève, va remplacer "untel", fais toi reconnaître avant d'arriver. A quatre heures, tu seras relevé par "Trucmush".* "

"*Deux heures, c'est vite passé, ce n'est pas la mer à boire*" pensai-je, mais qu'ils ont de la chance, ceux-là qui dorment, serrés les uns contre les autres. Jamais grange ne me parut plus confortable, jamais le bruit des respirations et même des ronflements ne me parut plus agréable et sécurisant. Que ce fut pénible de m'arracher à la tiédeur de ma paillasse, de saisir mon arme et de m'enfoncer, seul dans la nuit aussi sombre que du marc de café !

A demi ensommeillé, je trébuchai dans les ornières et sur la caillasse de la piste charretière dans la direction du grand oued. Dans la nuit, sans repères, on perd aisément la notion des distances, aussi, plusieurs fois, tout en avançant, j'émettais de petits sifflements et demandai à voix basse. "*Untel, tu es là ? C'est la relève*". Enfin, j'entendis "*ouais*" et je vis une forme se dresser à quelques pas de moi. Le copain me serra la main et me dit : "*Rien à signaler. Salut !"* Et ne perdit pas une seconde tant il était pressé de retrouver les autres pour dormir un peu et savourer l'impression de sécurité.

Je m'installai sur la droite de la piste, allongé dans les roseaux qui croissaient en ordre serré dans le lit du petit oued, à sec en cette saison. De cet endroit, je pouvais voir la piste et j'étais invisible. Dans la nuit la plus noire, j'avais appris que l'œil s'acclimate à l'obscurité et qu'un homme couché distingue relativement bien les silhouettes se détachant sur fond de ciel, aussi noir soit-il. Vous dire que cela me rendait serein serait mentir : j'entendais battre mon cœur, je retenais ma respiration, tendais l'oreille, scrutais les ténèbres. Jamais je ne m'étais senti aussi seul, jamais la présence des autres ne m'avait tant manquée.

Le temps passait lentement, les aiguilles lumineuses de ma montre se traînaient sur le cadran, elles mettaient un quart d'heure pour avancer de cinq minutes ! Enfin, il est trois heures ! Tout est calme, je me décontracte un peu, je m'habitue aux bruits qui m'environnent : les coassements des grenouilles et des crapauds, le murmure du vent dans les roseaux. Dans une heure, je retrouverai mon "lit". La crosse de mon fusil, contre la joue me rassure aussi (je me suis fait donner des munitions par K.).

C'est au moment où je commence à me sentir bien, allongé sur les galets parmi les

roseaux, que soudain mon cœur s'arrête. Comme viennent de cesser les coassements les plus proches de moi. Alors là, mon ventre se serre comme dans les mâchoires d'un énorme étau, ça fait mal, c'est soudain et incontrôlable. On vient, on approche, j'en suis sûr... Les crapauds, les grenouilles ne se sont pas tus sans raison. Le silence, qui s'est posé jusque sur les roseaux comme si le vent lui-même, à l'unisson avec moi, retenait son souffle, est angoissant. Pourtant, j'ai beau écarquiller les yeux, scruter les ténèbres, je ne distingue rien. Mais je sens, près de moi, une présence. D'ailleurs, des craquements devant moi, confirment mes craintes. J'ai le doigt sur la détente de mon fusil. Que faire ? Me lever, tirer et partir le plus vite possible vers le campement ? Trop tard ! L'ennemi est là, à quelques mètres. Maintenant, j'entends craquer les roseaux sur ma droite. Si je me lève, je suis mort. Je crois entendre claquer les rafales de mitraillettes qui m'abattront. Je n'ai aucune chance et jamais je ne me suis senti aussi près de mes derniers moments. Je pense à Pierrette, à ma famille, à mes amis, à mon enfance, je revis ma courte vie à une vitesse folle : vingt-deux années seulement, mourir à vingt-deux ans car je vais mourir, c'est sûr. J'ai beau m'aplatir jusqu'à m'incruster dans les pierres, retenir ma respiration, la nuit a beau être si épaisse, ils vont me voir ou me marcher dessus. Ils sont d'ailleurs si près maintenant que pour la première fois, je vois les roseaux bouger. Ma poitrine se serre, dans mon ventre les viscères semblent se tordre mais je ne bouge pas : j'attends ! Les secondes semblent interminables. Les mouvements, les craquements se multiplient et s'amplifient. Ils m'environnent, ils proviennent de partout : je suis encerclé. Mon doigt tremble sur la détente du fusil, mais je ne bouge pas. A cet instant, un bon chrétien eut fait quelques prières, sollicité la providence divine, mais l'athée que je suis ne peut compter que sur lui-même et sa chance...

Malgré ma trouille, je garde une grande lucidité et, tel un ordinateur, le cerveau fonctionne et me dit ce qu'il faudrait tenter de faire si un homme risquait de me marcher dessus : tirer, rouler sur le côté, ramper le plus loin possible, ne pas se lever surtout.

Mon tir les surprendra, ils se coucheront : c'est un réflexe. Je suis prêt à agir, je me suis un peu rassuré. Voilà où j'en suis de mes réflexions quand soudain, tout autour de moi, presque à me toucher, s'élèvent des clameurs perçantes qui n'ont rien d'humaines et qui glaceraient le sang de quiconque les entendrait dans la nuit noire en n'importe quel lieu, serait-ce au fond de son jardin. Curieusement, ces hurlements, pour moi, eurent l'effet contraire : l'immense pression qui me rivait au sol, la tension qui faisait cogner mon cœur, me nouait les tripes, torturait mon cerveau disparurent instantanément. Pourtant, j'étais bien encerclé et des paires d'yeux étaient braquées sur moi, mais cela valait mieux que des fusils : les chacals ! J'étais entouré par une bande de chacals qui criaient, sans doute, leur déception, alors que par mon odeur alléchés, ces nettoyeurs de cadavres, ces charognards, avaient espéré trouver en ma personne de quoi satisfaire leur appétit !

Au premier mouvement que je fis, ils se turent et me quittèrent, aussi déçus que j'étais soulagé. Le calme revint, le vent, comme moi, reprit sa lente respiration et fit murmurer lauriers-roses et roseaux, puis à nouveau se firent entendre, rassurants, les coassements des grenouilles et des crapauds et comme eux, avec eux, j'avais envie de chanter ma joie de vivre alors que jamais je ne m'étais cru si près de mes derniers instants.

Plus tard, au cours d'opérations engagées contre les fellaghas, où le danger sera réel, où la vie ne tiendra qu'à la chance de ne pas se trouver sur la trajectoire d'une seule balle alors qu'elles sifflent par dizaines, par centaines tout autour de vous, jamais je n'aurai aussi peur car dans l'action, l'esprit est tout accaparé par ce qu'il faut faire à l'instant et non à se bâtir le scénario d'un film d'angoisse.

Enfin, je vous laisse imaginer mon plaisir quand j'entendis, puis je vis arriver le camarade qui venait assurer la relève après qu'il m'eut donné le mot de passe en réponse à ma question : "*Halte ! Qui va là ?* " Une tape sur l'épaule, trois mots à voix basse : "*Rien à signaler*" et je me hâtais déjà sur la piste caillouteuse qui grimpait vers les bâtiments de la ferme abandonnée. Jamais grange ne me parut si accueillante, rassurante et même confortable. Pourtant, elle sentait à la fois l'écurie, l'étable, la porcherie car à l'odeur de la paille étalée sur le sol en guise de matelas, se mêlaient les effluves des corps suants, des respirations, et

surtout des “rangers” dans lesquelles avaient mariné les pieds au chaud soleil d’Algérie ! Et une section, cela faisait beaucoup de pieds ! Mais croyez moi, ces senteurs me furent plus agréables que ne l’est l’arôme d’un café frais au petit matin.

Dans le noir, avec précaution pour ne marcher sur personne, je gagnai ma place, me roulai dans ma couverture en faisant crisser la paille sous moi et rassuré, apaisé, je m’endormis assommé par tant d’émotions, si profondément qu’au matin, il fallut me secouer longuement pour me sortir du sommeil.

Juillet, août, septembre, les mois chauds sont passés, péniblement, lentement, mais ils sont passés ! Octobre s’étire mais nous apporte un peu de fraîcheur, c’est bien agréable. Novembre n’en finit pas ; pourtant il a chassé du ciel ce bleu, qui à force de persister, devient monotone et presque déprimant pour le Breton que je suis. Enfin, le vent frais pousse devant lui des vagues de nuages qui, au passage, nous arrosent de leurs pluies. Comme chez nous, les jours sont changeants. Chez nous ! On y pense souvent. On compte les semaines et maintenant les jours qui nous séparent de notre retour. Nous savons qu’avec un peu de chance, nous devrions passer Noël en “métropole” comme on doit dire et non en “France” comme nous pensons tous, car on nous manque pas de nous rappeler sans cesse que l’Algérie, c’est aussi la France. Mais pour moi, comme pour les copains de chambrée, nous serons en France seulement quand nous poserons les pieds sur un quai du port de Marseille. Et nous l’attendons, ce moment là ! Comme nous attendons avec beaucoup d’impatience et de plus en plus de nervosité le jour où seront publiés les résultats de nos examens de sortie de l’Ecole Militaire. D’eux vont dépendre notre prochain avenir et peut-être notre avenir tout entier. On se pose tous les mêmes questions : à quel rang vais-je sortir ? Quel grade vais-je obtenir ? Sous-lieutenant ? Aspirant ? Sergent ? Quelle sera mon affectation ? En fait tout dépendra de la place obtenue à l’issue de nos examens. Seuls les premiers seront immédiatement nommés sous-lieutenants (avec la solde d’un officier), le plus grand nombre seront “aspirants” et devront attendre au moins six mois pour devenir “ss-lieut”, et quelques malheureux resteront sergents (sous-officiers). Mais ce qui me tracasse le plus, c’est l’affectation : combien nous proposera-t-on de places en France ? Serai-je assez bien classé pour en obtenir une ? Nous ne nous faisons pas d’illusions, nous savons bien que la plupart d’entre nous, une fois les congés de Noël passés, reprendront le chemin de l’Algérie pour rejoindre une unité combattante.

En ce moment, la guerre fait rage dans le djebel, l’armée française, forte de près de 500 000 hommes, mène opérations sur opérations pour écraser les bandes armées du F.L.N. et nous nous savons attendus pour prendre la place des libérables, des blessés et hélas parfois aussi des officiers morts au combat ! Moi, je ne suis pas pressé d’être dans une unité combattante, j’aimerais mille fois mieux conduire, pendant quelques mois, l’instruction des jeunes recrues dans n’importe quelle caserne de France. Pendant ce temps là, la guerre sera peut-être terminée ? On peut bien rêver... Et je rêve d’un bon rang de sortie et d’un poste en France (ça c’est un beau rêve) mais parfois c’est le cauchemar, je me vois prendre la direction des Aurès, de la Kabylie ou des Némentchas. Il faut dire qu’en ce moment, l’ambiance est empoisonnée par tous les bobards qui circulent dans l’école. Il y a, comme partout, des gars qui en savent plus que les autres, et qui, de “sources sûres”, affirment que cette promotion n’a presque pas de sous-lieutenants mais beaucoup de sergents. D’autres, toujours bien renseignés, nous apprennent qu’il n’y aura à notre disposition aucun poste en France, ni en Allemagne où nous avions encore une armée d’occupation. Heureusement, d’autres ont de meilleures nouvelles. On ne sait plus que penser, on s’énerve et il nous arrive même de nous disputer dans la chambre pour des broutilles. Nous sommes devenus des rivaux et chacun espère être classé devant l’autre et tirer la meilleure place qu’on espère la plus proche de chez soi !

Début décembre, nous finissons nos examens écrits. Les épreuves physiques sont terminées depuis longtemps. Mais ne croyez pas qu’on nous laisse farnienter dans nos chambres. Nous passons notre temps entre les conférences sur la guerre subversive, l’action psychologique... et l’entretien physique. Enfin, je m’en souviens avec précision, nous étions le 11 décembre 1958, les résultats ont été proclamés. Ce jour-là, le colonel avait choisi de nous

éloigner de l'école toute la journée. Il nous avait offert une excursion. Ce sera la seule fois où je ferai du tourisme en Algérie.

Par une route en corniche surplombant la mer, accrochée au flanc du djebel Chenoua, en un long convoi de camions, nous allâmes découvrir Tipasa et ses environs. C'est une petite ville située au bord de la mer entre Alger et Cherchell. Elle fut d'abord phénicienne, puis romaine et conserve de nombreuses ruines témoignant de son histoire. Dominant la mer, ce jour-là d'un bleu azur, du haut de la falaise ocre, la citée endormie nous fit découvrir ses rues, ses temples, son forum, son cimetière... très beau, très intéressant mais, bien que nous n'en parlions pas, nous avions tous la tête ailleurs...

Quittant la côte, nous fûmes conduits sur une crête de l'arrière-pays de Tipasa où nous découvrîmes une grosse construction circulaire faisant penser à certains colombiers que l'on peut voir en France. C'était un mausolée appelé "le tombeau de la Chrétienne" (ou de la Romaine ?). Nous ne vîmes pas le tombeau, qui comme celui des pharaons dans les pyramides, devait être caché dans quelque galerie secrète...

Au retour, nous fîmes halte dans la ville de Tipasa pour nous désaltérer et nous fûmes surpris d'y rencontrer de nombreux parachutistes en tenue léopard de la tête aux pieds, "roulant des mécaniques" et qui nous toisèrent avec condescendance et mépris. Les officiers, en particulier, ne nous témoignèrent guère de sympathie, au point que certains ne répondirent pas aux saluts que nous leur adressions. Cela me surprit beaucoup et m'intrigua. J'appris bien plus tard que Tipasa servait de base de repos aux hommes du colonel Bigeard. C'était ici que ces unités "d'élite" venaient reprendre des forces après les combats meurtriers qui les avaient opposés aux "fells" dans les massifs montagneux de l'Est algérien. On leur répétait sans cesse qu'ils étaient les meilleurs, qu'ils étaient des héros. Alors je compris mieux leur mépris à notre égard : difficile pour ces officiers de carrière, souvent anciens d'Indochine, d'admettre que, bientôt, les civils déguisés en militaire que nous étions allions être officiers comme eux. Difficile pour ces hommes d'unités combattantes, super-entraînés, rompus aux accrochages, aux durs combats, de penser que peut-être l'un d'entre nous puisse être leur chef sous peu, alors que ce que nous connaissions de la guerre n'était que théorie et exercices sans dangers réels.

Voilà comment, sans le savoir, mon chemin croisa celui des "p'tits gars" de Bigeard. Heureusement le sort m'épargna ; je ne fus pas versé dans une de leurs unités : jamais je n'ai été et ne serai "un fou de guerre" ni ne me suis senti l'étoffe d'un héros. Je partageais sans réserve le slogan de l'époque : "Faites l'amour, pas la guerre" et l'amour c'était Pierrette ! Pierrette que j'allais retrouver bientôt...

Il y a si longtemps qu'on s'est séparés : six mois ! Que c'est long ! Une éternité ! Que de temps et que de bonheur perdus ! C'est injuste, inhumain. On se retrouvera et on nous séparera à nouveau. Et pour combien de temps ? On ne le sait même pas. Une seule certitude : la durée du service légal est de dix-huit mois, mais le gouvernement, par un simple décret vous maintiendra sous les drapeaux vingt-quatre mois, vingt-sept mois ou trente-deux mois... Et encore, comme le dit si justement cette chanson : "*Quand un soldat revient de guerre, il a tout simplement eu de la chance et puis voilà !* "

Et cette chance, nous ne l'aurons pas tous, nous le savons. Pauvre jeunesse que celle de ma génération ! On nous prive des joies de nos vingt ans et certains sont privés de la vie à cet âge où tout ne devrait être qu'insouciance, plaisirs, amours... Il y a de quoi "broyer du noir", verser dans le pessimisme, se sentir malheureux et victime d'une injustice : "*pourquoi nous ?"*

Enfin nous réembarquons dans nos camions et quittons Tipasa pour Cherchell par la route directe. Il y a peu d'ambiance dans les "bahuts", les paroles sont rares, l'appréhension des résultats nous noue les "tripes". Cela me rappelle le jour où j'attendais ceux de mes baccalauréats (à mon époque nous en passions deux).

Nous voici devant les locaux de notre compagnie, chaque section impeccablement alignée en rang par quatre. Le capitaine apparaît sur le perron, devant la porte de notre bâtiment.

- "*Compagnie, à mon commandement, garde à vous !* " hurle un officier.

Un formidable claquement produit par 150 paires de talons qui se heurtent et 150 paires de mains qui simultanément frappent le haut des cuisses, le laisse à peine finir sa phrase.

- "*Compagnie rassemblée, aucun absent à signaler, mon capitaine*" ajouta-t-il tout en saluant notre commandant de compagnie qui nous salua à son tour.

- "*Repos*" jeta-t-il laconiquement.

Nous prîmes une position plus naturelle en même temps que, des rangs, monta un brouhaha.

- "*Messieurs, je demande votre attention, j'ai des consignes importantes à vous communiquer*".

Le silence se fit.

- "*Tout d'abord, chaque section se rendra dans sa salle de cours pour prendre connaissance des résultats qui y sont affichés. Chacun notera son grade et son rang de sortie. Ensuite vous vous rendrez dans la salle des conférences où des tableaux vous indiquent les postes qui vous sont proposés. Chacun choisira librement et inscrira, à la craie, son nom et son rang en face du poste souhaité. Bien entendu, un candidat mieux classé peut prendre votre place s'il le désire. Demain à midi, la salle sera fermée, et les affectations effectuées selon vos choix.* "

Dès que nous fûmes rendus à la disposition de notre chef de section, ce fut la ruée vers notre salle où, sur un tableau noir, des feuilles dactylographiées étaient épinglées. Difficile d'en approcher, car les plus fébriles avaient déjà le nez collé dessus. Il y avait des cris, des exclamations de joie ou de dépit.

Pour ma part, j'affectais une certaine indifférence en faisant montre de peu d'empressement à me trouver devant le tableau. En réalité, j'étais mort de trouille, j'avais peur d'avoir un mauvais rang et de ne pouvoir choisir une bonne place, celle qui me rapprocherait pour quelques mois de ma petite femme chérie... Enfin, la salle s'étant un peu désemplie, le cœur battant, je me retrouvai devant les feuilles. Bien vite, j'aperçus mon nom sur la première d'entre elles :

L. Paul 5° Cie - 3^{e} sect. - grade : S/Lieut. - rang 35^{e} / 253 élèves classés.

Je faillis défaillir : Sous-Lieutenant, officier ! J'étais officier, j'allais être payé et bien payé ! Bien sûr, je ne suis pas dans les tout premiers mais un rapide calcul me montra que 218 devront faire leur choix après moi, ce n'est pas si mal...

Je constate que seuls les cinquante premiers ont été nommés S/Lt. Sincèrement, en ce moment, je suis fier de moi, je me suis donné beaucoup de mal et j'ai réussi. Pierrette va être contente. Pierrette toujours Pierrette ! Tout ce que j'ai fait, c'était pour elle, mon bon génie qui par la pensée m'a toujours accompagné. Je vais lui écrire ce soir... Non, je le ferai demain quand je serai fixé sur ma prochaine affectation. […]

Comme prévu, le 26 septembre 1959, peu après dix heures, appuyé au bastingage du pont supérieur, je vis le quai s'écarter du flanc du "Sidi Mabrouk". Cabine, restaurant, mer calme, la traversée fut confortable et sans histoire. Aussi, peu avant midi, ce 27 septembre, le Sidi Mabrouk était à quai devant la gare maritime d'Alger et déversait sa longue colonne de fourmis couleur kaki pliant sous la lourde charge d'un gros "barda". Le comité d'accueil était en place, rodé et efficace. En un instant, les fourmis (toutes de l'espèce soldat) furent alignées, comptées et embarquées à bord d'une longue file de camions GMC ou SIMCA. Les moteurs ronflèrent et, précédé d'une jeep, le convoi s'ébranla, puis disparut, se dirigeant, sans doute, vers le centre de transit qui se chargera de "dispatcher" chacun vers l'unité qui l'attend.

Moi, je n'ai aucune affectation et pour l'instant, personne ne m'attend. Il serait peut-être temps de quitter le navire comme le font en ce moment les civils et quelques gradés qui ont, comme moi, voyagé en cabines. Là, encore, je ne sais où je dois me rendre. Peu importe, des soldats de la police militaire se tiennent encore au bas des passerelles. Tendant mon ordre de route au gradé qui les commande, je m'enquis de la démarche à suivre.

- "*Ne vous inquiétez pas, mon lieutenant, on va vous conduire à l'Etat Major*."

Et c'est ainsi qu'à Alger, comme à Marseille, j'eus droit à une jeep et à un chauffeur pour

moi tout seul. Nous n'allâmes pas loin mais étions dans le cœur de la ville là où se passeront de tristes événements entre l'O.A.S. et l'armée : la rue d'Isly, la Grande Poste, le monument aux morts...

Là encore, je fus reçu par un colonel en même temps qu'un autre s/Lt qui, comme moi, était sans affectation. Il nous fit asseoir devant lui. Notre sort, bon ou mauvais, était entre ses mains. Enfin, presque. Il nous fit une première proposition.

- "*J'ai besoin d'un officier pour Colomb-Béchar*".

Colomb-Béchar, dans le Sahara ! C'est loin et c'est chaud, me dis-je, il va sans doute avoir autre chose de mieux. Le collègue devait penser comme moi. On se regardait mais on ne disait mot.

- "*Alors,* dit le colonel, *qui se décide ? C'est loin, mais c'est tranquille et surtout il y a de nombreux avions qui font la navette avec Alger, voire Marseille. Vous pourrez sûrement l'utiliser pour des permissions*".

L'avion ! Je n'aime pas, que dis-je ? J'en ai horreur. Je dis donc, magnanime, au collègue : "*Prends, si ça te plait*". Et il prit.

- "*Bien,* dit le *colonel, après avoir complété une fiche, et pour vous, qu'est-ce que j'ai de bien ? Ah !* fit-il soudain avec un grand sourire, *vous allez être content, ça va sûrement vous plaire et vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer*".

Déjà, je me voyais affecté dans un bureau d'un état major d'Alger, d'Oran, de Constantine ou d'ailleurs, en ville, au calme, avec mess, cinéma, piscine...

- "*J'ai pour vous une place dans une unité combattante, un commando de chasse, vous connaissez ?"*

Je fis non de la tête.

- "*Peu importe*, continua-t-il, *vous serez vite mis au courant. Vous avez l'air solide et en pleine forme, ça va vous plaire. Vous avez de la chance,* ajouta-t-il sans rire, *vous allez connaître l'Ouarsenis et les compagnies nomades algériennes, une excellente unité. Ah, si j'étais plus jeune, je prendrais bien votre place*", ajouta cet ex-baroudeur devenu bureaucrate.

Groggy le Pierrot, heureusement que j'étais assis sur une chaise. Comme un direct au foie, et un uppercut à la pointe du menton, deux mots m'avaient frappé de plein fouet : nomade et commando. Le second, surtout, me mettait au bord du KO. Je regardai, tour à tour, le colonel et le s/lieutenant : tous deux avaient le même sourire mais certainement pas pour le même motif. Mon collègue devait se féliciter de son choix, quant au colonel, je ne saurai jamais s'il était content du bon tour qu'il venait de me jouer ou si vraiment il pensait qu'il venait de me faire un réel cadeau. Nomade ! Déjà je me voyais à dos de chameau alors que je ne sais même pas monter un poney ou un âne ! Quant aux commandos, j'en avais assez entendu parler pour savoir qu'ils étaient les spécialistes des opérations difficiles, des coups de mains dangereux, et là aussi, j'avais dans les yeux des images stéréotypées d'hommes au visage grimé de peinture noire, rampant le poignard entre les dents et bondissant sur la sentinelle sans méfiance... J'avais dû voir trop de films. Je me maudissais de ne pas vouloir prendre l'avion mais je ne savais pas qu'on me contraindrait à prendre l'hélicoptère...

Enfin, les dés étaient jetés : à chacun de jouer sa partie, et quelle partie puisqu'il s'agissait de notre vie ! Je ne sais lequel de nous deux l'a gagnée, mais j'ai la certitude de n'avoir pas perdu puisque je suis là aujourd'hui, intégral, sans blessure au corps ni à l'esprit à vous narrer mes interminables péripéties de mon interminable service militaire. […]

Le lendemain, dans la matinée, je fus à nouveau conduit dans un bureau de l'état major. Là, je reçus un ordre de route qui devait me faire parvenir à Teniet el Haad où se trouvait le poste de commandement du 2e groupe de compagnies nomades d'Algérie auquel j'avais maintenant "l'honneur" d'appartenir. Dans un premier temps, je devais prendre le premier train Alger - Oran et descendre à la gare d'Affreville, où, me dit-on, je serais attendu. Seul, une fois de plus, je pris donc "l'INOX", c'est ainsi que l'on appelait ce train à cause de la couleur argentée et métallisée de ses wagons. Effectivement, à Affreville, j'étais attendu. Une jeep me conduisit dans un camp où je fus cordialement accueilli. On m'offrit à boire au bar du

camp, on me questionna : d'où viens-tu ? Où vas-tu ?... On me fit une place au mess où je profitai d'un vrai repas et on me trouva un lit pour la nuit. Mais on ne m'avait pas remonté le moral.

- "*Tu vas chez les nomades ? Dans un commando de chasse ? Dans l'Ouarsenis ? Mon pauvre vieux, tu ne sais pas ce qui t'attend, c'est pas bon par là, c'est plein de fells, ça accroche tout le temps...".*

Bref, aucun n'aurait échangé sa place contre la mienne.

Après une bonne nuit réparatrice, je me retrouvai à midi au mess des officiers attendant toujours une opportunité pour poursuivre ma route jusqu'à Molière, ma destination finale. Peu après le repas, le commandant du camp, m'ayant fait conduire à son bureau, m'apprit qu'il avait résolu mon problème.

- "*Vous avez de la chance* (curieux comme ce mot revient souvent*), j'ai appris qu'un convoi militaire va relier, tantôt, Milliana à Tenied el Haad et je leur ai demandé par radio, qu'en passant ils s'arrêtent pour vous prendre*".

- "*Merci mon capitaine !"*

Et c'est ainsi que je rejoignis le poste de commandement de mon nouveau régiment.

Décidément, j'étais vraiment chanceux. C'est encore ce qu'on me dit à Teniet el Haad. Figurez-vous, qu'après une longue opération dans l'Ouarsenis, la compagnie à laquelle j'étais affecté allait passer ici le jour même, sur le chemin du retour. C'était vraiment exceptionnel, car en neuf mois, je n'aurai pas une seule fois l'occasion de revenir à Teniet avec le commando. Donc, peu de temps après mon arrivée, je vis une colonne de sept ou huit GMC s'arrêter sur la route devant le camp. Les hommes restèrent sur les camions. Seuls les officiers descendirent saluer leurs collègues et firent ainsi ma connaissance. L'arrêt fut bref. Notre capitaine ne voulait pas se laisser attraper par la nuit. Je grimpai, avec mes affaires, à l'arrière d'un véhicule avec les hommes de troupe. Normal ! Pour l'instant, je n'avais aucun commandement, je n'étais qu'un voyageur dans un étrange autobus. La route, étroite, sinueuse, longeait d'abord la partie sud de l'Ouarsenis en direction de Tiaret. Mes compagnons, assis sur deux bancs au milieu du camion, dos contre dos, les pieds sur les ridelles, l'arme toujours à la main, m'observaient sans un mot. Ils avaient l'air écrasé de fatigue, et avec leur barbe de quinze jours saupoudrée de poussière, ils avaient une mine patibulaire à faire fuir une katiba rien qu'en se montrant. Je vis aussi qu'ils portaient la casquette à longue visière et la veste léopard des parachutistes. Je compris alors pourquoi on les appelait des commandos et quand ils me dirent qu'ils avaient quitté leur camp depuis quinze jours, dormi à la belle étoile et traversé tout l'Ouarsenis à pieds, je sus ce que "nomades" voulait dire. A ce moment, dans ce camion cahotant à travers une espèce de paysage lunaire, un monde hostile, presque exclusivement minéral, avec mon blouson kaki, bien propre, bien repassé, j'eus le sentiment d'être un intrus et surtout la crainte de n'être jamais un des leurs. Et pourtant, j'allais être leur chef : je leur donnerai des ordres qu'ils devront exécuter, je devrai faire des choix qui engageront peut-être leur destin (et le mien), les suivre ou les précéder dans des situations difficiles... Ca gambergeait dur dans ma tête et ça paniquait un peu aussi en prenant conscience de la responsabilité qui allait m'incomber. […]

Un soir, alors que je m'apprêtais à me mettre au lit en écoutant la radio et en rêvant à la France et à ceux qui m'attendaient, on vînt m'avertir :

- "*Le capitaine vous attend immédiatement dans son bureau*".

Je me préparai à la hâte et rejoignis le bureau où tous les gradés se trouvaient déjà réunis. C'était ce que l'on appelait un "briefing". Debout devant une carte d'état major épinglée au mur, une badine à la main, le capitaine expliqua que des renseignements sûrs indiquaient la présence d'une katiba (une compagnie de fellaghas) dans une zone qu'il indiqua sur la carte. La mission du commando était de s'infiltrer de nuit, sans se faire remarquer, pour être sur place avant le lever du jour. Nous devions être la tête chercheuse. Ensuite, selon nos observations, le Haut Commandement déciderait ou non de déclencher une opération d'envergure avec bouclage et ratissage pour tenter de prendre l'ennemi dans la masse. Voilà

la mission d'un commando de chasse : se déplacer la nuit, se terrer et observer le jour, vivre comme les fells dans la montagne où aucun civil n'avait le droit de vivre depuis qu'on les avait regroupés près des postes militaires. Nous pouvions tirer, sans sommation, sur tout ce qui bougeait. Les fellaghas n'étaient plus tranquilles nulle part. Il était bien fini le temps où la montagne leur appartenait, où ils se permettaient de construire sur des pitons de véritables camps avec tranchées, abris souterrains comme à Verdun, ainsi que j'en découvris un avec ma section à mon grand ébahissement. Heureusement qu'il était vide ! J'ai appris depuis qu'il y avait eu dans l'Ouarsenis un groupe armé dissident qui s'appelait "la Force Kobus "et qui, en avril 1958, passa au F.L.N. avec ses neuf-cents hommes et ses vingt-deux officiers (ces derniers furent ensuite exécutés par le F.L.N.). Peut-être avais-je trouvé ce qui fut leur base ? Ce qui était certain, c'est qu'il y avait du monde dans le secteur. Heureusement qu'en avril 1959, l'opération "Courroie" était passée par là. Que je vous explique : à cette époque, le Cdt en chef de l'armée en Algérie était le Général Challe. Il décida de s'attaquer au F.L.N., willaya après willaya (une willaya est une région), en mettant le maximum d'hommes sur le terrain : la légion, les paras, l'infanterie, l'artillerie, l'aviation afin de "nettoyer" (c'est le terme militaire) chaque région d'Ouest en Est. Dans l'Ouarsenis, l'opération baptisée "Courroie" durera deux mois et les nombreuses katibas qui l'occupaient alors furent mises à mal. Aussitôt après, Challe créa les commandos de chasse pour occuper en permanence le terrain et poursuivre le "poisson" passé au travers des mailles du filet ou venu des autres zones "traitées" à leur tour. Aussi, quand j'arrivai dans l'Ouarsenis, les katibas qui théoriquement devaient avoir cent-vingt hommes n'en avaient plus que cinquante ou soixante et même parfois moins. Ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre ! Merci mon Général...

Revenons à ma première opération. A neuf heures (21 heures devrais-je dire), les trois sections désignées (la dernière restait garder le camp) étaient rangées, sacs au dos, avec quarante-huit heures de vivres, armes à la main, et munitions en grande quantité. Un quart d'heure plus tard, embarqués dans des camions, nous prîmes la route dans la direction d'Orléansville. La nuit était tombée. Nous dépassâmes Bou-Caïd. Les véhicules ralentirent mais ne s'arrêtèrent pas : nous sautâmes à terre sans bruit, sans une parole, les camions poursuivant leur route, à vide, jusqu'au prochain poste où ils étaient attendus. C'était une ruse, pour faire croire à d'éventuels guetteurs que nous étions partis plus loin. Il faisait une nuit d'encre : la lune était couchée. J'appris, en Algérie, qu'il en est de même pour la lune que pour le soleil : on sait à la minute près, chaque jour, l'heure de son lever et de son coucher. J'appris aussi à aimer la nuit, rien ne nous protège plus que l'invisibilité du noir. Aussi, chaque fois que nous le pouvions, attendions-nous que la lune soit couchée pour nous déplacer. Mais pas évident de trouver et de garder le chemin de chèvres, piste à peine marquée sur le sol, difficile de trouver les repères qui prouvent qu'on suit le bon itinéraire : une ruine de mechta, un confluent d'oued... J'admirais le travail des "éclaireurs de pointe" qui, en tête de la colonne, ouvraient la marche.

Comme prévu, je ne quittai pas le capitaine. Je fus frappé par le silence : pas une parole. Quand la tête de la colonne arrêtait sa progression, celui qui vous précédait se retournait, vous touchait de la main et s'accroupissait. Vous en faisiez autant et ainsi, sans bruit, toute la compagnie s'immobilisait. Même chose pour repartir.

Le capitaine commençait à s'impatienter. Il consultait fréquemment sa montre. La progression avait été difficile. Cela faisait des heures que nous marchions dans une nuit si noire que nous devions agripper le ceinturon de celui qui marchait devant nous. Il allait bientôt être six heures du matin et il fallait absolument atteindre l'objectif (qui était ce jour-là le sommet coté 1140 m sur la carte) avant le lever du jour. Soudain la radio grésilla :

- "*31 Jaune de Bleu, me recevez-vous ? Parlez !"*

- *"Bleu de 31 Jaune, je vous reçois cinq sur cinq, parlez".*

- *"31 Jaune de Bleu, nous sommes à l'ancienne maison forestière. Quels sont les ordres ?"*

- *"Bleu de 31 Jaune, prenez la piste qui mène à l'oued, traversez et prenez position au dessus de la rive. Prévenez quand vous serez en place, nous attendrons pour passer !"*

- *"31 Jaune de Bleu, bien reçu. J'exécute*".

Pour que vous puissiez comprendre ces messages, sachez que Bleu est l'indicatif de la première section du S/Lt B. et que Jaune est le commandant de Kimono 31, notre capitaine.

Nous reprîmes notre progression et nous attendîmes, accroupis, sur la rive gauche d'un *oued* que je finirai par bien connaître : l'*oued* Fodda.

Au bout d'un certain temps qui me parut trop long, la radio se fit entendre de nouveau :

- "*31 Jaune de Bleu, nous sommes en position, rien à signaler."*

- *"Bleu de 31 jaune, bien reçu. On vous rejoint*".

Je fus étonné par la largeur de l'oued ou plutôt par celle de son lit. En ce moment, les eaux étaient basses. C'était une succession de bancs de sable ou de galets, entrecoupés par des filets d'eau de largeurs et de profondeurs variables mais l'eau ne me dépassa pas la mi-cuisse. Il n'en sera pas toujours ainsi. Du milieu du large lit j'aperçus, se détachant sur le ciel moins noir, la masse obscure de la montagne qu'il fallait maintenant gravir jusqu'à la côte 1140. Je compris mieux l'impatience du "pitaine", il allait être difficile d'être là-haut avant le lever du jour. Nous rejoignîmes B. et la première section. Un thalweg raviné, creusé par les eaux pluviales, sorte de couloir naturel, descendait de la montagne en se rétrécissant à mesure qu'il se rapprochait du sommet. Le capitaine décida de l'emprunter avec la 4ème section de l'adjudant C. B. avec la "une", prit le flanc gauche et Z. avec la "deux", le flanc droit au-dessus de chaque côté du thalweg. Je ne comprenais pas pourquoi nous ne continuions pas à progresser les trois sections à la queue-leu-leu comme nous l'avions fait depuis notre départ.

Cela faisait trois quarts d'heure ou une heure que nous grimpions péniblement, le thalweg se rétrécissait de plus en plus et nous nous apprêtions à en sortir. Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres du piton que nous devions occuper et que nous distinguions maintenant nettement. Soudain, des voix en Arabe se firent entendre en avant. Quelqu'un interpellait les éclaireurs de pointe de la 4ème section qui ouvraient notre marche. La conversation fut brève et je n'eus pas le temps de me la faire traduire sur le moment. Nous nous étions tous aplatis. Tout le monde arma son arme en ramenant la culasse de sa mitraillette ou de son fusil en arrière. J'en fis autant avec ma carabine US en comprenant à l'attitude de mes compagnons qu'il risquait d'y avoir du grabuge. L'attente ne fut pas longue, en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour vous l'écrire, un déluge de feu, dans un bruit qui me parut infernal, partit de là-haut, juste devant nous. Ma première sortie et déjà, le baptême du feu. Ils avaient raison ceux d'Affreville qui m'avaient dit que j'allais dans un sale coin. Aplati sur le sol rocailleux, je trouvai un abri illusoire derrière un arbre chétif au tronc plus gros qu'un tuyau de poêle. Je n'eus pas le temps d'avoir peur car la réplique du commando fut fulgurante. Je compris alors pourquoi le capitaine avait scindé la compagnie en trois groupes séparés. Car alors que les fells concentraient le feu sur nous, B. sur la gauche et Z. sur la droite fonçaient vers le sommet en croisant leurs tirs dans la direction où partaient les coups de feu de l'ennemi. Alors nous en fîmes autant. Ca ne dura pas longtemps. En moins de dix minutes, nous occupions le piton et les tirs avaient cessé car les fellaghas, affolés, avaient pris leurs jambes à leur cou, nous abandonnant le terrain en plongeant dans la vallée du versant opposé et disparaissant dans la nature. Nous n'eûmes ni morts, ni blessés mais plus tard, quand, enfin, la nuit fit place au jour, nous fouillâmes les lieux et ne découvrîmes aucun fell non plus. Quand je vous disais que rien ne vous protège mieux que l'obscurité !

C'est alors que j'appris ce que signifiaient les cris que nous avions entendus. Les éclaireurs de pointe de la 4ème section étaient parvenus à quelques mètres d'une sentinelle qui avait crié :

- "*Qui êtes-vous ?"*

Croyant avoir une idée géniale, un des éclaireurs avait répondu :

- "*Nous sommes la katiba Hamidia*".

Et l'autre avait répliqué juste avant d'ouvrir le feu :

- "*Hamidia, c'est nous*".

C'est ainsi que nous étions tombés nez à nez avec la katiba que nous recherchions. Les renseignements étaient bons mais notre point de chute mal choisi. Nous restâmes sur le terrain pendant quarante-huit heures, changeant de position à la faveur de la nuit mais le feu d'artifice de la première nuit ayant fait connaître à tous les fells de la région notre présence,

nous n'observâmes aucun signe de vie. Aussi reçûmes-nous l'ordre de regagner notre base après deux nuits passées à la belle étoile. Il y en aura tellement d'autres...

J'avais appris en quelques heures davantage qu'en plusieurs mois : maintenant je savais le fonctionnement du commando et le professionnalisme des chefs et des hommes qui le composaient. C'était plutôt rassurant d'être avec ces gars-là, seulement il me faudrait me mettre au diapason et ce ne serait certainement pas facile. Enfin, je venais de vivre mon premier accrochage avec les fells et mon baptême du feu ne s'était pas trop mal passé. Bref, j'étais mis dans le "bain" et la prochaine fois il me faudrait "nager" tout seul. […]

Je vais vous expliquer comment s'articulait la section pour que vous puissiez mieux comprendre la suite. Il y avait deux équipes de voltigeurs (une équipe c'est un caporal et quatre hommes), armés de mitraillettes, et deux équipes d'appui avec chacune un fusil mitrailleur et des fusils dont des lance-grenades. Avec deux équipes on pouvait former un groupe dirigé par un sergent muni d'un talkie-walkie pour communiquer avec moi. Quant à moi, je gardais toujours collé à mes bottes mon ordonnance, le brave M'B., mon radio se coltinant le lourd poste émetteur-récepteur longue portée, le "SCR-300 " et le tireur d'élite de la section avec son MAS 49 à lunettes. Sur le terrain, nous serons inséparables comme les quatre mousquetaires.

M'B., mon ordonnance, était en quelque sorte mon serviteur. Quand nous rentrions au camp de retour d'opération il venait chercher mon linge sale et me le rendait propre, séché et même repassé. Il me faisait aussi un peu de ménage dans ma chambre. Ca me gênait un peu mais le capitaine me dit que ce n'était pas à l'officier de laver son linge ou de passer la toile dans ses appartements. Peut-être croyez-vous que M'B. restait au camp et était déchargé de sorties opérationnelles ? Que nenni ! Il était mon ombre et me suivait partout. Et la nuit comme il faisait froid, quand le ciel était clair par les mois d'hiver, lorsque le gel nous faisait claquer des dents, allongés sur le sol de pierres, derrière de maigres buissons épineux ou quelques roches protectrices M'B. d'un côté et B. de l'autre avaient "ordre" de se serrer contre moi pour me servir de couverture chauffante. Nous échangions un peu de chaleur humaine mais bien sûr, privilège du gradé, j'avais la meilleure part.

Et chaque matin, au petit jour, quand endolori, meurtri, frigorifié, j'ouvrais encore un œil encore gonflé de fatigue, qu'apercevais-je comme dans un rêve ? Mon brave M'B., accroupi (ou allongé) devant nos sacs réunis en arc de cercle, ses deux mains grandes ouvertes comme un magicien prononçant une formule magique au-dessus de son quart où frémissait un peu d'eau : le café du lieutenant sera bientôt servi. Il y avait vraiment un peu de magie dans cet acte, si simple quand on est dans sa cuisine mais bien plus compliqué quand on est en opération avec un commando, en zone ennemie, où tout feu est interdit, vous comprenez bien pourquoi. Comme vous comprenez pourquoi le soir nous ne pouvions jamais dresser une tente quelque soit le temps. Et pourtant, presque chaque matin, j'avais mon café chaud. Dans nos boîtes de rations il y avait toujours des sachets de café en poudre et du sucre, et dans le bidon de M'B. il restait toujours un peu d'eau pour le "jus" du matin, même quand ceux des autres étaient vides depuis longtemps. "*D'accord, me direz-vous, mais comment chauffer sans flamme ni fumée ?"* Rassurez-vous, mon "ordonnance" n'était pas un sorcier, il utilisait tout simplement des barres de "méta", sortes de bâtons de craie de couleur blanche qu'on utilisait dans les jardins pour tuer limaces et escargots. Ma Pierrette m'en avait fait parvenir tout un stock par colis. Il suffisait à M'B. de disposer deux petites pierres légèrement écartées, de poser le quart dessus et de glisser dessous une petite barre de méta chauffée par un briquet. Et cette barre magique se consumait sans fumée ni flamme en dégageant assez de chaleur pour chauffer l'eau. Que ce café, qui me ferait grimacer aujourd'hui, me semblait alors délicieux. ! J'en buvais quelques gorgées en prenant soin que mes trois inséparables compagnons puissent à leur tour s'humecter la glotte. En Algérie, voyez-vous, en unité combattante, les rapports officiers-hommes de troupes n'étaient pas les mêmes que ceux que nous avions en France dans n'importe quelle caserne. Ici, pas de saluts, de garde à vous, de discipline imbécile. Nous étions tous dans la même galère : les dangers, les fatigues, les misères, les peurs, les

souffrances, nous les partagions chaque jour et cela nous unissait. Mais le chef était toujours écouté et obéi, ce qui était indispensable : ainsi, pour donner un ordre j'avais besoin d'élever la voix, souvent un simple geste suffira, un bras levé (halte), le bras s'abaissant vers le sol (à plat ventre). […]

Il ne me fallut pas longtemps pour m'apercevoir que "Carmin", c'est-à-dire moi et ma section, n'allions guère être favorisés par le capitaine ou pire encore par son adjoint. En effet, je constatai rapidement que, plus souvent que les autres sections, je devais embarquer dans les véhicules de tête quand nous partions ou revenions d'opération. Or, vous devinez aisément les dangers "d'ouvrir la route" sur ces routes ou ces pistes tortueuses, souvent ravinées, parfois coupées de tranchées par les fellaghas. Je vous ai déjà dit que je n'appréciais pas du tout de me trouver dans le véhicule de tête, à côté du chauffeur, avec le ravin d'un côté et la pente abrupte de la montagne de l'autre, épiant la route, craignant la mine traîtresse, observant les amas de roches ou les zones de végétation qui nous dominaient et d'où pouvait partir l'embuscade meurtrière. Difficile de ne pas se sentir angoissé. J'entendis donc, plus souvent que je ne l'aurais dû :

- "*Carmin, vous prenez les deux premiers camions*" ou sur le terrain :

- "*Carmin, vous prenez la tête*" ou bien encore, quand la nuit était venue et que le capitaine s'apprêtait à passer celle-ci sur les hauteurs d'un piton en gardant autour de lui les deux autres sections :

- "*Carmin, vous allez vous mettre en embuscade sur la piste qui longe l'oued au fond de la vallée*".

Bien vite, je cédai à un sentiment d'injustice pour moi mais aussi pour mes hommes qui n'appréciaient pas plus que ma personne d'être de corvée plus souvent qu'à notre tour. Les pauvres ! Ils n'avaient pas tiré le bon numéro en ayant pour chef de section le seul gradé qui n'était pas un soldat de carrière. Bien sûr, les gars exécutaient toujours les ordres, mais je sentais qu'ils n'appréciaient pas, et qu'ils grognaient quand je leur disais :

- "*On ne monte pas avec les autres, on continue pour aller se mettre en embuscade*".

Cependant, comme ils parlaient arabe, je ne peux vous dire ce qu'ils disaient. M'B. me traduisait laconiquement :

- "*Eux, pas contents, mon lieutenant*" et je lui répondais :

- "*Moi non plus*". […]

[…] dès mon arrivée à Molière, le capitaine me dit :

- "*L., puisque vous êtes instituteur, je pense que vous êtes le plus apte à tenir le journal de marche de la compagnie*".

C'était un gros registre dans lequel je devais consigner tout le déroulement de chacune de nos opérations. Je me serais bien passé de ce travail, que je devais effectuer à chacun de nos retours au camp. C'était une de ces corvées auxquelles je ne pouvais échapper. Aussi, pendant neuf mois, ai-je noirci de ma vilaine écriture et empli de ma prose concise, de nombreuses pages de ce grand registre dans lequel je rendais compte des faits et gestes de la compagnie. Aujourd'hui, je pense que ce "journal de marche" a rejoint les archives des Armées et si je pouvais les consulter, je serais curieux de me relire. C'était écrit en style militaire : bref, clair, précis et complet. Du genre :

- "*Mercredi 19 octobre 1959, à 23 heures, la compagnie aux ordres du capitaine D., formée des 1ère, 2ème et 3ème sections, quitte Molière, sur véhicules du 72e R.I. à destination du poste de ..... situé en (N.Y-72-B6) que nous rejoignons à 01 heure.*

- Jeudi 20 octobre 1959 : nous quittons le poste de ..... à trois heures du matin, à pied pour gagner le secteur situé au confluent de l'oued ..... avec l'oued Fodda. Six heures du matin, sommes en position sur la cote 1260 (coordonnées NZ-78-24). Mission : observation, recherche de l'ennemi.*

*- Vendredi 21 octobre 1959 : sommes demeurés sur notre position. R.A.S. etc...e*tc..."

J'en ai rempli des pages et des pages ! Aussi vais-je vous relater uniquement les faits les

plus marquants, ceux qui sont restés les mieux incrustés dans ma mémoire, tout simplement parce que pour moi, ils sont mémorables et indélébiles bien que, pour la plupart, je n'aimerais pas les revivre. […]

Si Ali

[…] nous avions appris qu'un commissaire politique du F.N.L., dénommé Si Ali, responsable de la zone (ou du secteur ?) avait pour habitude de venir, de nuit, contacter les populations musulmanes regroupées à Molière ou dans les environs. Son rôle était de faire la propagande pour convaincre ses compatriotes de lutter pour l'indépendance de leur pays, en venant rejoindre les rangs de l'A.N.L. (Armée de Libération Nationale) ou de participer à la lutte contre les Français en apportant des renseignements, de l'argent... C'était un homme très actif et son rôle était très important. Aussi, nous eûmes mission de le neutraliser en le tuant, ou mieux, en le capturant. C'est pourquoi nous lui tendîmes de nombreuses embuscades, au nord, à l'ouest, au sud de Molière, sur le bord des pistes, au fond des oueds. Des nuits et des nuits à nous rendre sur place, à nous embusquer dans les taillis, dans les rochers, à nous faire tremper ou à nous geler, à rester immobiles dans l'air glacé des clairs de lune de cette fin d'automne. Mais au petit matin, transis, fourbus, harassés, nous regagnions notre camp, bredouilles à chaque fois. Cet homme était une véritable anguille qui passait toujours entre les mailles du filet que nous lui tendions. De toute évidence, il devait non seulement bien connaître la région mais aussi être au courant de nos habitudes et pourquoi pas de nos sorties et de nos déplacements. Toujours est-il que Si Ali était devenu pour nous une sorte de personnage légendaire dont on parle beaucoup mais qu'on ne voit jamais. Petit à petit, nos embuscades pour le capturer s'espacèrent. Parfois, entre deux grandes opérations, nous effectuions des sorties au grand jour dans les environs de Molière, à la fois pour entretenir le physique des hommes de troupe et pour montrer aux populations locales, ainsi qu'aux fells, que nous occupions le terrain. C'était le cas ce jour-là. Depuis le matin, nous arpentions un massif boisé situé à l'ouest de Molière. En début d'après midi, nous progressions sur une ligne de crête parfaitement dégagée, nue comme ma main, pour la bonne raison que c'était un coupe-feu. En effet, de part et d'autre de cette ligne, large d'une bonne cinquantaine de mètres, une épaisse forêt, essentiellement composée de résineux, montait à l'assaut de la montagne. Aussi, pour éviter qu'un éventuel incendie puisse passer d'une vallée à l'autre, avant la guerre les gardes forestiers avaient fait entreprendre des travaux de déboisement des crêtes. Nous marchions donc sur ce qui ressemblait au chantier d'une future autoroute ou à un toboggan géant, colonne par un, chaque homme respectant un intervalle de cinq mètres avec son voisin. La compagnie s'étendait donc sur près de cinq cent mètres. Bien entendu, pour ne pas déroger aux bonnes habitudes, je marchais en tête avec ma section. Soudain, B. mon brave radio qui marchait toujours derrière moi, me rejoignit pour me tendre le "bigophone" en me disant de son inimitable accent alsacien "*mon lieutenant, le Kapitaine vous Z'appelle*". En effet, ce dernier venait de décider de faire une halte. Je reçus donc l'ordre de faire stopper la colonne et de mettre les hommes en position de tir à la lisière de la forêt et du coupe-feu. J'appelais le sergent B., lui demandant d'installer les fusils mitrailleurs afin de prendre le coupe-feu sous un tir rasant. Puis j'ordonnai à mon adjoint, le sergent-chef A., de prendre les deux équipes de voltigeurs afin de ratisser sur une centaine de mètres de profondeur l'épaisse forêt qui prenait naissance derrière nous. Il faut toujours assurer ses arrières ! […]

A peine deux minutes s'étaient écoulées depuis la disparition, sous l'épaisse végétation du sous-bois, d'A. et de ses six voltigeurs, que des cris s'élevèrent derrière nous, immédiatement suivis d'une pétarade de pistolets-mitrailleurs, de fusils et d'explosions de grenades. Ce fut bref mais intense. Une grenade à fusil, tirée au "lance-patate" comme nous disions dans notre jargon, passa miraculeusement au dessus de nos têtes sans accrocher les branchages pour exploser vingt mètres devant nous, sur le coupe-feu.

- "*Ah ! Les cons,* dit B.*, ils nous tirent dessus*".

Presque aussitôt, la radio grésilla, c'était A. :

- "*Mon lieutenant, nous sommes tombés sur trois ou quatre "gus" qui se planquaient et nous en avons "coxé" un. Je fouille un peu le coin et je vous le ramène*".

Je rendis compte à mes hommes de la situation, leur enjoignant de rester attentifs mais surtout de ne pas tirer sans mon ordre.

Quelques minutes plus tard, un homme, bras levés, une mitraillette dans les reins, bien encadré par plusieurs voltigeurs, apparut sous le coupe-feu. On me l'amena avec quelques coups de pieds aux fesses. J'engueulai mes gars, leur disant que je ne voulais pas de ça. L'homme était jeune, la trentaine au maximum, et ne portait pas d'arme. Sans doute avait-il jeté son revolver avant qu'on ne le capture. Bien entendu, B. avait prévenu le capitaine que nous avions fait un prisonnier.

- "*Tu parles Français ?"* lui demandai-je.

- "*Oui mon lieutenant*, répondit-il sans aucun accent, *je suis Si Ali*", ajouta-t-il sans que je le lui demande.

Stupeur de tous !

- "*Si Ali, le commissaire politique* ?"

- "*Oui, mon lieutenant*".

- "*Baisse les bras mais n'essaie pas de partir, tu n'irais pas loin. B., appelle "31 jaune", dis-lui que nous tenons Si Ali*". Ce qu'il fit avec empressement.

- "*Le capitaine arrive*" me dit le radio.

Et c'est alors que se passa une chose extraordinaire. B., sergent d'origine "Pied noir", était resté comme pétrifié, la bouche ouverte, l'œil incrédule devant notre prisonnier. Soudain, il étendit les bras devant lui et posa ses deux mains sur les épaules de son vis-à-vis, qui en fit tout autant. Scène étrange sous nos regards ébahis. Tout ce qui sortit de la bouche de B. fut "*Toi, Si Ali ?".* L'autre ne put même pas répondre : il se contenta de hocher la tête. Moment surprenant, moment d'émotion intense.

- "*Vous vous connaissez ?"*

- "*Oui, mon lieutenant*, arriva à articuler B., *c'était mon meilleur copain d'école*."

L'autre baissait la tête, penaud comme un enfant qui a commis une grosse faute. C'est vrai qu'aujourd'hui, il était le perdant, peut-être regrettait-il alors d'avoir choisi le mauvais camp ?

- "*Mais B. pourquoi ne pas nous avoir dit que tu connaissais Si Al*i ?"

- "*Parce que Si Ali n'est pas son vrai nom et jamais je n'aurais imaginé qu'il pouvait être ce commissaire politique après qui nous courons depuis si longtemps*."

Il me donna alors le nom de son copain qui confirma encore en opinant du chef.

- "*Eh bien, puisque c'est, ou c'était ton copain, fouille-le*."

Ce qu'il fit minutieusement. D'une poche, il extirpa un carnet qu'il me tendit. Je le feuilletai rapidement. Les pages étaient remplies d'annotations écrites sans fautes et d'une grande clarté. Ce carnet allait beaucoup intéresser les autorités militaires à qui nous allions remettre notre important prisonnier. Soudain, tournant une page, je tombai en arrêt, n'en croyant pas mes yeux. Je sais, c'est tellement incroyable que vous allez dire : "*Il écrit un roman et il ne manque pas d'imagination*". Pourtant je vous jure que tout ceci n'est que l'exacte vérité et que je n'invente rien. Donc, que vis-je sur cette page ? Tout d'abord ce qui me sauta aux yeux : tout en haut de la page il était écrit :

S/L L. Paul
né le 17-07-1936
Marié - un enfant

Puis venait mon cursus militaire :

- classes à Granville du 01-03-58 au 02-07-58
- E.O.R. : à Cherchell du 02-07-58 au 17-12-58
- officier instructeur à Clermont-Ferrand du 05-01-59 au 29-09-59
- 5ème compagnie nomade à compter du 01-10-59

C'était tout mais c'était beaucoup car il montrait avec évidence que nous devions avoir un traître dans la compagnie (ou au PC du régiment à Teniet el Ad) et pas n'importe qui car il

fallait avoir accès aux paperasses du bureau pour communiquer ces renseignements. Vous comprenez mon étonnement et ma perplexité ? Je dis à Si Ali :

- "*Dis donc, tu as l'air de bien me connaître. Tu sembles bien renseigné*". Il baissa la tête et ne dit mot.

Le capitaine, escorté de son groupe de commandement venant d'arriver, je lui tendis le carnet en disant : "*Intéressant*". Je n'en entendis jamais plus parler mais j'y ai pensé souvent. Y-a-t-il eu enquête ? Si Ali a-t-il parlé ? A-t-on découvert le coupable ?

Vous voyez comme le hasard, une fois de plus, fait curieusement les choses. C'est bien par hasard que le capitaine a décidé cette halte sur le coupe-feu ! C'est bien par hasard que ma section s'est arrêtée au bon endroit ! C'est par hasard que j'ai décidé de faire fouiller les abords de mon stationnement ! N'est-ce pas le hasard que la 3ème section du S/L L. et du sergent B. captura Si Ali ?

Le capitaine, tout heureux, avait déjà communiqué à son autorité supérieure "sa capture". Il mit fin à notre sortie et nous rejoignîmes notre base par le chemin le plus direct. Dès le lendemain, un "hélico"se posa sur notre DZ (Dropping Zone) pour prendre "livraison" du "colis" ; Si Ali fut certainement interné dans un camp de prisonniers où, devant attendre la fin de la guerre et sa libération, il fut sans doute soumis à la "question" par des inquisiteurs très spécialisés. Mais je pense que, comme des milliers de prisonniers fells, il eut la vie sauve. Ce qui hélas ne sera pas le cas de mon ancien camarade, devenu son ennemi, car j'ai appris que quelques jours après mon départ, le pauvre B. trouva la mort dans une embuscade. Si Ali n'avait peut-être pas choisi le mauvais camp ? […]

L'opération "Cascade"

Au matin, ouvrant ma porte : surprise ! Tout était blanc. Une épaisse couche de neige avait transformé notre bordj en station de sports d'hiver ; ce n'était plus Molière mais Courchevel. Pour me rendre au "mess" prendre mon petit déjeuner, je m'enfonçais dans trente centimètres de belle poudreuse. Le bonheur m'envahit : cette fois-ci, c'est sûr, on ne sortira pas encore aujourd'hui ! Je réalisai soudain que nous étions le 24 décembre, la veille de Noël. On ne sort pas la veille de Noël, la très catholique Armée Française respecte la veille de Noël, n'avez-vous pas entendu parler de "la trêve de Noël" ? Heureux le Paulo ! Lui, l'athée, l'agnostique avait envie de crier : "*vive le P'tit Jésus, bienvenue à l'enfant de Marie, Sonnez Hautbois, Résonnez Musette ! Ding-Dong Bells ! Merry Christmas, Nédellec Mad... Amen !*" Hélas, une fois encore, le diable allait se montrait plus fort que les dieux. Il allait transformer ce jour béni en un véritable cauchemar.

Notre capitaine n'était pas là. Il avait posé depuis longtemps une demande de permission pour passer Noël et le jour de l'an en France, et il l'avait obtenue. Ce qui avait beaucoup mécontenté son adjoint, le lieutenant D., qui avait eu la même intention mais avait dû y renoncer pour suppléer son supérieur. Donc ce matin-là, logiquement, la compagnie était à ses ordres. Non, ce n'est pas exact. Je dois dire : "la compagnie aurait dû être sous ses ordres" car en prenant mon petit déjeuner j'appris, que la veille au soir, D. rendant visite aux Gardes Mobiles qui logeaient à Molière, s'était "accidentellement" logé une balle dans le pied en manipulant son pistolet de service. Le toubib militaire lui avait fait un bon gros pansement et prescrit un "arrêt de travail" de quinze jours. Exactement la durée de la "perm du pitaine". Curieux, non ? Restaient donc deux officiers : B. et moi. Ouf ! Etant le plus jeune je pensais échapper à toute responsabilité. Mais ce salopard de diable avait tout prévu, car ce matin-là, B. était couché dans son lit avec 40° de fièvre. Et B. n'était pas du genre à me faire une "vacherie" : s'il était couché, c'est qu'il était malade. Je lui rendis visite. Il m'expliqua que c'était une vieille maladie attrapée dans les rizières d'Indochine qui le reprenait de temps en temps. Donc, puisqu'il n'en restait plus qu'un je serais celui-là. Me voici donc promu par la force des choses Commandant de compagnie par intérim. "*Bon,* me dis-je, *pas de panique, avec un si mauvais temps toutes les opérations vont être suspendues, je n'aurais qu'à superviser la vie quotidienne du camp avec l'aide des autres chefs de section ; chacun ici*

sachant ce qu'il doit faire cela ne devra pas me poser de problème. Et puis nous allons nous reposer et rester tranquillement au chaud."

Seulement, le propre du diable est d'être diabolique. Aussi après avoir éloigné le capitaine, blessé son adjoint, alité l'un des officiers restants, recouvert l'Ouarsenis d'un épais manteau de neige, soufflé un air glacial qui orna les toits de nos logements de stalactites de glace en guise de guirlandes de Noël, alla-t-il souffler à l'oreille d'un colonel douillettement installé dans son bureau d'Orléansville qu'il serait peut-être judicieux, vu le temps, vu le jour, de déclencher une opération impromptue, à laquelle l'ennemi ne s'attendrait pas. Moi non plus. Aussi, sur le coup de quinze heures, nonchalamment étendu sur mon lit écoutant sur mon transistor Tino Rossi susurrant de sa voix mielleuse "*Petit papa Noël*", fus-je surpris mais pas inquiet quand le caporal de service vint me prévenir :

- "*Mon lieutenant, on vous demande d'urgence au bureau des radios*".

Je m'y précipitai, réalisant soudain que c'était le "capitaine" qu'on avait demandé. Je fis donc fissa (vite). Le radio me passa le combiné. Au bout du fil, j'avais le chef de bataillon du 112ème (ou 117ème) R.I. (Régiment d'Infanterie) basé à Bou Caïd. Il me demanda de mettre la compagnie en état d'alerte et d'être prêt à quitter Molière dans une heure avec quarante-huit heures de vivres dans le sac à dos. Il allait nous faire embarquer par six véhicules qu'il mettait en route immédiatement. En outre, il m'intima l'ordre de m'arrêter à Bou Caïd où il me donnerait des renseignements complémentaires.

Si nous avions été le premier avril, j'aurais cru à une blague tant il me semblait impossible que cela soit vrai. J'étais incrédule en voyant cette neige, en sentant la morsure du froid, la nuit qui tombait déjà sous le couvercle d'un ciel plombé et bas. C'était impossible me répétais-je, on ne pourra pas passer la nuit dehors avec un temps pareil ! Vous imaginez la tête des gars de la deuxième, de la troisième et de la quatrième sections quand on vint leur dire : "*Rassemblement dans une heure avec des vivres pour quarante-huit heures*". Ca râlait dur dans les baraquements, en Arabe, en Français, mais on préparait consciencieusement les armes, les munitions, les vêtements et on choisissait les vivres qu'on allait emporter : pain, boîtes de conserves (pâté, sardines), fromages en portions, sucre, chocolat, figues sèches, café en poudre... Comme tout le monde, je fis mon sac, vérifiai mon arme, pris des vêtements chauds, enfilai plusieurs chaussettes les unes sur les autres, mis des gants, un passe-montagne. Je confiai le commandement de ma section au sergent-chef A. et je pris la place du capitaine près du groupe de commandement, mais toujours suivi de mon fidèle M'B.

Je réunis les chefs de section dans le bureau du capitaine pour un court "briefing" car pour l'instant je ne savais qu'une chose : nous allions rejoindre Bou Caïd en camions. Je leur demandai de réunir leur section en tenue de combat pour 16 heures 15. Ce qui fut fait. Sous la neige qui s'était remise à tomber, à l'heure dite, chaque section était alignée sur trois rangs sacs au dos, arme à l'épaule, au grand complet. Le fonctionnement des postes de radio fut vérifié. Tout était OK. Les hommes se taisaient mais les mines étaient renfrognées. Chacun s'était bardé contre le froid et tous avaient enfilé la grosse djellaba de laine brune, rabattu la grosse capuche que la neige festonnait de gros flocons blancs. Bien vite, j'eus devant moi un commando de Pères Noël dont les trois-quarts étaient musulmans. En d'autres circonstances, j'eus trouvé la situation cocasse mais là, croyez-moi, je ne pensais même pas à sourire. Les minutes passaient, le froid nous faisait danser d'un pied sur l'autre et ces fichus camions n'arrivaient toujours pas. Je fus pris d'une folle espérance : les véhicules n'avaient pu passer le col ? L'opération venait, peut-être, d'être annulée ? Alors que je m'apprêtais à dire aux hommes de retourner se mettre à l'abri, le premier camion du convoi, roulant au pas, couvert de neige, phares allumés en "yeux de chat", presque silencieusement, apparut, fantomatique, à l'entrée du bordj. Les autres suivirent à intervalles irréguliers. Enfin, nous pûmes embarquer et nous partîmes à toute petite vitesse. Les lourds G.M.C., maintenant chargés, patinaient dans la neige fraîche et profonde qui tombait toujours aussi drue, s'agglutinait sur les pare-brise et masquait les loupiottes qui nous servaient de phares. Aussi, alors que nous entamions les premiers lacets qui menaient au col, le camion de tête se mit en travers et glissa dans le fossé. Heureusement, c'était du bon côté : il alla s'appuyer sur le flanc de la montagne et pas du côté

du ravin. Les camions qui suivaient vinrent se coller à nous, ce qui était dangereux en cas d'embuscade. Je donnai ordre aux gars de sauter à terre et de prendre position sur les pentes qui dominaient la route pour protéger le convoi. La nuit était noire maintenant mais la neige dégageait de sa blancheur assez de lueur pour nous permettre d'y voir suffisamment. Nous tentâmes de dégager le camion de sa fâcheuse position par des marches avant, des marches arrière. Le véhicule patinait, creusait la neige mais ne sortit pas du fossé. Une section fut appelée pour pousser. Il ne bougea pas davantage. Alors on relia le camion accidenté au treuil du G.M.C. qui le suivait. Mais quand le treuil se mit à enrouler le câble, ce fut le camion tracteur qui se mit à glisser vers le tracté. Il fallait se rendre à l'évidence : nous étions coincés. Par radio, je fis prévenir Bou Caïd de l'incident et demandai l'aide d'un "Half-Track", ce véhicule hybride, moitié camion, moitié char, doté de chenilles à l'arrière, capable de s'agripper à la neige et de nous sortir de ce pétrin trop enfariné. Bou Caïd me fit savoir qu'ils contactaient les Gardes Mobiles de Molière qui disposaient de plusieurs Half-Track avec lesquels ils assuraient les escortes de convois. En effet, vingt minutes plus tard, les gardes mobiles étaient là et nous remirent sur la route sans trop de peine. Mieux, ils nous escortèrent jusqu'à Bou Caïd que nous atteignîmes sans nouvel incident mais avec un gros retard. Je fis stopper le convoi devant le P.C. du commandement du 112ème (?) R.I. et allai aux ordres ainsi qu'on me l'avait signifié.

J'appris que le commando devait intervenir dès l'aube dans une zone qui me fut définie sur la carte, dans le cadre d'une opération baptisée "Cascade", avec pour mission de localiser une bande de fellaghas signalée par divers renseignements qui se recoupaient. Elle était dirigée par un colonel dont j'ai depuis longtemps oublié le nom, qui resterait en liaison radio avec nous sur une fréquence que je notai soigneusement. Il avait mis en alerte plusieurs unités, dont le 112ème (?) R.I., qui recevraient l'ordre de boucler puis de ratisser la zone si par chance nous "levions du gros gibier". Pour l'instant, nous devions rejoindre un petit poste militaire où nous passerions la nuit. Je le localisai sur ma carte et pris aussi sa fréquence radio pour l'appeler quand nous parviendrions à proximité. La nuit, tous les soldats sont gris et surtout "mon" commando déguisé en fells avec la djellaba. Evitons les bavures ! Ce poste étant éloigné, les camions allaient nous en rapprocher le plus possible. Je rejoignis donc les véhicules où les hommes se serraient, côte à côte et dos à dos, pour rechercher un peu de chaleur dans cette nuit glaciale, sur le plateau d'un camion non bâché, exposé à tous les courants d'air. Nous prîmes donc l'unique route nous reliant à la grande ville et à la civilisation "à la française" : Orléansville dans la vallée de l'oued Chélif. Mais nous n'irions pas jusque là. Après une longue et périlleuse descente dans la nuit noire, sur l'étroite route sinueuse, et toujours très enneigée où se succédaient de chaque côté ravins profonds et pentes abruptes, les camions s'immobilisèrent au départ d'une piste carrossable qui s'enfonçait dans le djebel. Elle devait nous mener au poste où nous devions passer la nuit. D'après la carte que je consultai, nous n'avions que quatre à cinq kilomètres à parcourir. Dans moins d'une heure, nous serions au chaud et pourrions sortir du sac à dos de quoi se restaurer un peu. Ma montre indiquait qu'il allait être vingt- et-une heures. Avant d'entamer notre progression, je pris contact par radio avec le poste, lui donnant notre position et annonçant notre prochaine arrivée. Puis, colonne par un, intervalle cinq mètres, le commando commença sa progression. La marche fut lente et pénible dans la neige profonde si bien que nous n'atteignîmes notre objectif que vers vingt-trois heures, gelés, fourbus et affamés. C'était un poste minuscule, installé tout en haut d'un piton dominant les environs. Il était tenu par une section d'artilleurs servant un gros canon de "cinq cents", capable d'expédier ses obus à plusieurs kilomètres à la ronde. Je ne savais pas alors qu'un jour nous ferions appel à ses services pour nous débarrasser d'un groupe de fells réfugiés dans des mechtas difficilement abordables. C'était un camp très sommaire où rien n'était en "dur" puisqu'il n'y avait que de grosses tentes américaines, de couleur vert-kaki, abritées à hauteur d'homme par des sacs de sable et protégées par quelques rangs de fil de fer barbelé. Je notai également dans la clarté de la lune, la présence d'un half-track et d'une automitrailleuse. Le chef du poste était un jeune Sous-lieutenant de mon âge qui était affolé de voir débarquer, en pleine nuit d'un hiver sibérien, une centaine d'hommes alors que ses

artilleurs étaient déjà à l'étroit dans les quelques "guitounes" qui leur avaient été octroyées. Il fit de son mieux, ainsi que ses hommes, pour nous éviter de passer la nuit à la belle étoile et quand chacun eut cassé sa petite croûte on arriva à se couler tous sous les tentes. Des hommes, il y en avait partout : entre chaque lit, dans l'allée centrale des "dortoirs", sous et sur les tables de la tente "réfectoire", bref on se tassa, on s'entassa et tant d'hommes réunis, partageant leur chaleur humaine, s'endormirent en oubliant pour quelques heures les misères de la journée et celles du lendemain.

A six heures du matin, je fis lever le plus discrètement possible les hommes de "kimono 31" afin de gêner le moins possible nos hôtes qui n'avaient pas terminé leur nuit. En quelques minutes, chaque section avait regroupé son monde à l'extérieur des tentes qui, dans le froid glacial de la nuit, nous parurent alors chaudes et confortables malgré la précarité de leur abri et leur extrême dépouillement. Ce matin-là j'enviai ces hommes pourtant prisonniers sur leur piton derrière trois rangs de fils de fer barbelé et leur muraille de sacs de sable : ils restaient couchés et nous partions "ratisser" un djebel inconnu et hostile par un temps à ne pas mettre un chien dehors. Nos hommes étaient prêts, n'ayant pas eu à s'habiller ni même à se chausser, pas davantage à faire quelque toilette. D'ailleurs on n'en faisait jamais en opération et personne ne surchargeait son sac d'un savon, d'une brosse à dents et d'un rasoir, objet inutile quand on n'a qu'un litre d'eau dans son bidon que l'on boit avec parcimonie, car trouver un point d'eau pour le remplir n'est pas évident, surtout quand on se tapit, le jour durant, en territoire ennemi. Souvent, on attendait la nuit pour faire une corvée d'eau. Vous comprenez que boire était plus vital qu'être propre. Etre sale n'était pas un problème et au fil des jours, la barbe poussant, gris de poussière, nous prenions des mines patibulaires, notre peau s'harmonisait à notre tenue bariolée et tels des caméléons nous nous fondions au sol ou à la rocaille où nous nous aplatissions, tels des prédateurs invisibles guettant leurs proies.

Ce matin-là, M'B. n'eut pas le temps de me préparer le café dans son quart car je décidai de partir immédiatement. En effet, la veille, en arrivant dans ce petit poste, j'avais reçu par vacation radio, l'ordre de me porter, avant le lever du jour, en un point précis avec pour mission d'observer un secteur bien déterminé. En observant la carte, je vis que ce secteur était situé à l'ouest de la route que nous avions quittée la veille au soir. Ainsi, après avoir marché vers l'est pour gagner le poste, allions-nous revenir sur nos pas, sans doute pour tromper l'ennemi au cas où notre approche de la veille n'eut pas été décelée par la vigilance de quelque "chouf". Je fis un rapide "briefing" à mes collègues chefs de section pour leur exposer le but de la manœuvre, le point à atteindre, l'itinéraire choisi et la disposition de la compagnie. Je décidai de marcher en tête avec la "deux" de l'adjudant Z., la "trois" nous suivant et la "quatre" de l'adjudant C. fermant la marche. Il fut dit aux hommes qu'ils ne mangeraient qu'une fois notre point de chute atteint. En silence, dans la neige durcie et craquante, la colonne s'étira dans l'obscurité opaque de cette nuit de Noël. Seulement, j'avais décidé de ne pas suivre la grande piste carrossable mais de progresser à flanc de la pente boisée qui la dominait. Imaginez combien fut pénible notre progression dans la neige, le froid, la végétation et la densité de la nuit qui nous obligeait parfois à tenir le ceinturon de celui qui nous précédait pour ne pas nous perdre. Nous avancions avec une lenteur qui m'exaspérait. Sans cesse je scrutais vers l'est, craignant de voir poindre les premières lueurs de l'aube. Enfin, la colonne s'arrêta : les éclaireurs de pointe venaient d'atteindre la route. Je donnai à chaque section une position à occuper, en prenant soin de ne pas trop disperser la compagnie. J'avais pleinement conscience de ma responsabilité et diriger le commando dans ces conditions n'était pas un cadeau. En cas d'accrochage avec une katiba, nous ne pourrions compter que sur nous-mêmes car avec cette neige il serait difficile aux renforts d'arriver promptement et il ne faudrait pas compter sur l'aide de l'aviation ni des hélicos que le plafond trop bas empêcherait de décoller. Aussi fis-je en sorte que chaque section soit à cinq ou dix minutes les unes des autres pour pouvoir nous aider mutuellement si nécessaire et ce, en tenant compte des difficultés du terrain. On n'est jamais trop prudent, surtout quand on se sent responsable de la vie des autres... et de la sienne. L'une après l'autre chaque section traversa la route et s'engloutit, silencieuse, vers sa position, dans le noir de la nuit et l'épaisseur de la

végétation. Vingt minutes à une demi-heure plus tard, la radio se fit entendre :

- "*31 Jaune de Bleu, me recevez-vous ? Parlez"*

- *"Bleu de 31 Jaune, je vous reçois cinq sur cinq. Parlez"*

- *"31 Jaune de Bleu, sommes en place, quelles sont les consignes ?"*

- *"Bleu de 31 Jaune, observez tous azimuts, faites casser la croûte et silence radio mais restez en stand-by* (écoute permanente)"

- "*31 Jaune de bleu, bien compris. Terminus*"

L'autre section eut le même dialogue quand elle fut sur son objectif et la longue attente commença. Bien entendu, j'avertis moi aussi mon autorité supérieure de la mise en place de la compagnie et de notre position et comme tous les autres j'en profitai pour me caler l'estomac et me réchauffer un peu en dégustant un demi "quart" de Nescafé que mon brave M'B. avait péniblement réussi à tiédir.

Voilà ce que fut mon réveillon de Noël de cette année 1959 et je pensai à tous ceux qui en France avaient ripaillé, festoyé et qui, bien au chaud, allaient s'éveiller tardivement avec la "gueule de bois". Nous, c'était tout notre corps qui était de bois, à demeurer étendu à plat ventre dans la neige, immobiles, minéralisés mais hélas pas insensibles aux morsures du froid. Ah ! Mes pieds, mes pauvres pieds... Et ce jour qui ne se décidait pas à sortir du lit de la nuit ! Il me tardait de pouvoir observer la zone que nous allions avoir à ratisser. Enfin, comme à regret, une aube triste nous dispensa une pénombre diffuse qui nous fit deviner plus qu'apercevoir une profonde et large vallée au fond de laquelle stagnaient de longues écharpes de brume. Petit à petit, les détails de ce grand panorama digne d'une belle carte postale se firent plus nets et plus précis : les zones boisées, quelques groupes de mechtas abandonnées, la ligne de crête du versant opposé à celui que nous occupions et sur laquelle le ciel si bas semblait s'être posé. Mes craintes étaient justifiées : en cas de pépin, il ne fallait pas espérer d'aide par la voie des airs, en ce jour de Noël le ciel ne serait pas avec nous. Alors, repérons-nous au mieux sur ce terrain inconnu et hostile où toute vie, pour l'instant, semble avoir disparu ! A l'aide de mes jumelles j'observai minutieusement chaque point remarquable et le situai sur la carte d'Etat Major que j'avais étalée, sur la neige, devant moi, après l'avoir orientée à l'aide de ma boussole. L'expression : "il ne faut jamais perdre le nord !" n'était pas vide de sens, elle était capitale ! Ainsi, ce piton qui se détachait plus haut que les autres sur la ligne de crête était le point coté : 1166 m sur la carte, et ces mechtas, ces petits points noirs en LY-74-E6 etc, etc... J'eus le temps de bien m'imprégner du terrain, de rechercher les défilements, les couverts qui nous permettraient de progresser jusqu'au fond de la vallée en évitant d'être vus. Ouf ! Je me sentais mieux, ma nouvelle responsabilité m'angoissait un peu je dois bien l'avouer. Nous demeurâmes sur place, de longues heures, sans bouger, gelés, claquant des dents, trouvant le temps interminable. Les radios restaient muettes, ni moi, ni mes chefs de section n'avions absolument rien à signaler : R.A.S. sur toutes les lignes ! Et mon autorité supérieure, celle qui avait déclenché l'opération et qui devait la diriger semblait nous avoir oubliés. Que faisait-elle bien au chaud dans son P.C. ? "Opération Cascade !", cascades de conneries sûrement... La moutarde commençait à me monter au nez, à travers le passe-montagne kaki sous lequel il se protégeait du froid. "*Mais qu'est-ce qu'on fout là ? Quand allons-nous bouger ?"*

Enfin, en début d'après-midi, la radio nous reliant au P.C. se fit entendre :

- "*Kimono 31 de Cascade, me recevez-vous ? Parlez"*

- *"Cascade de Kimono 31, je vous reçois trois sur cinq. Parlez"*

- *"Kimono 31 de Cascade, ratissez la zone boisée située* au nord de votre position jusqu'aux mechtas situées en LY-74-E6, restez en écoute permanente"

- "*Cascade de Kimono 31, bien reçu* (et je répétai l'ordre pour prouver que j'avais bien compris et comme il était réglementaire de le faire). *Terminé*"

Aussitôt, je mis au courant par radio, les chefs de section de notre déplacement et de notre nouvelle mission. Tous étaient ravis de pouvoir nous dégourdir les jambes et nous réchauffer un peu. Je pris la tête, dans la 4ème section de l'adjudant C., suivi de la trois et de la deux de l'adjudant Z.. Nous regagnâmes le couvert de la forêt en avançant comme des sioux et sans

rencontrer âme qui vive. Alors, comme des rabatteurs dans une partie de chasse, les cent hommes en ligne, chacun devant garder le contact visuel avec ses voisins de droite et de gauche, l'arme à la main (comme toujours dans le commando) et le doigt sur la détente, nous nous mîmes à progresser lentement, inspectant méthodiquement ce fouillis végétal composé de grands arbres et de buissons épineux. Nous avancions lentement en nous arrêtant souvent car le terrain était très pentu avec de brusques cassures qui obligeaient certains d'entre nous à faire un détour. Or, nous devions rester alignés. A quinze heures dans le sous-bois, il faisait déjà sombre et cela me faisait penser avec angoisse à l'arrivée prochaine de la nuit qui dans une heure allait envahir le fond de cette vallée encaissée vers laquelle nous nous dirigions. Quel allait être le sort que nous réservait "Cascade" au chaud dans son P.C. (Poste de Commandement) ? Je pensais que si nous devions passer la prochaine nuit dehors, je ferais grimper la compagnie jusqu'aux mechtas accrochées au versant que nous avions eu loisir d'observer le matin : nous en prendrions possession en espérant qu'elles aient encore leur toit. J'en étais là de mes cogitations quand, soudain sur ma gauche, à cent ou deux cents mètres peut-être, éclata le feu d'artifice ou plutôt le "bouquet final" d'un feu d'artifice. Ca tiraillait dur, les mitraillettes crépitaient, les fusils claquaient en un feu nourri. J'ai pensé : "*Z. est accroché*" ; mais le feu cessa aussi soudainement qu'il avait commencé. Quelques secondes d'angoisse. Une embuscade ? Non ! Z. et ses gars de la 2ème ne sont pas des enfants de chœur et il faudrait sûrement plus de quinze secondes pour les mettre "out". L'inverse, par contre, je ne dis pas...

- "*31 Jaune de Bleu, 31 Jaune de Bleu, me recevez-vous ? Parlez*"

- "*C'est la deux qui appelle*", me dit le radio à côté de moi en me tendant le combiné du SCR 300 accroché à son dos.

- "*Bleu de 31 Jaune, je vous reçois cinq sur cinq. Parlez"*

- *"31 jaune de Bleu, sommes tombés sur un groupe de cinq ou six "gus" qui nous ont balancé quelques rafales en se carapatant. Nous en avons descendu trois et récupéré trois armes*."

- "*Bleu de 31 jaune, bien reçu. Prévenez vos gars que j'arrive. Terminé*"

Avant de partir avec le petit groupe de commandement, je dis à *l'adjudant C. :*

- *"Halte sur place, mais fais gaffe, ils n'étaient peut-être pas seuls*."

Recommandation inutile car chaque gars était resté sur place, sur le qui-vive. En passant près de la trois (ma section, mes gus), j'appelai le sergent B. :

- "*Viens avec moi et n'oublie pas ton appareil*"

- "*Pas de danger mon lieutenant, il reste toujours dans mon sac à dos*."

En effet, B. avait été nommé "photographe" de la compagnie et il devait tirer le portrait de tous ceux qui pourtant n'auraient jamais plus besoin de passeport ou de carte d'identité. C'était pour leur identification que B. effectuait ce macabre travail. Souvent même, il se faisait aider par un compagnon d'arme, qui ouvrait la bouche du mort ou lui retroussait les lèvres quand celui-ci avait quelques prothèses dentaires. Vous comprenez : un fell qui avait une dent couronnée ou simplement des plombages n'était pas un pauvre fellah (paysan) inculte et misérable d'un djebel reculé, mais un homme de la ville ayant même un certain standing, une certaine culture, donc un chef en puissance. C'est ainsi que l'armée française eut la certitude de la mort de nombreux chefs de la rébellion algérienne. Ils furent des centaines de B. durant cette guerre d'Algérie qui durent prendre des milliers de photos post-mortem. C'est bien triste et cela doit vous choquer que je vous en parle avec tant de détachement. Pourtant croyez-moi, quand on a juste un peu plus de vingt ans, ça vous marque ces images-là et si le radio, derrière moi, crut bon de dire en désignant les trois fells allongés dans la neige qui buvait leur sang "*En voilà trois qui n'auront plus mal aux dents*", c'était pour cacher son émotion et se donner l'illusion d'être insensible à la mort d'un ennemi. Belle saloperie la guerre, qui nous fait toujours dire : "*Il vaut mieux que ce soient eux plutôt que moi*".

J'appelai le P.C. et rendis compte au Colonel. A sa voix, je compris qu'il était ravi ; il répéta :

- "*Trois gus au tapis, trois armes récupérées, très bien, félicitations !"*

Quelques minutes plus tard, la radio nasilla à nouveau :

- *"Kimono 31 de Cascade, j'ai une bonne nouvelle pour vous :* ce soir, vous dormirez *dans votre lit ; rejoignez la route en* (coordonnées) *je vous envoie des roulettes et deux half-track. Opération terminée*". […]

Mais où est donc passée la troisième section

Entre Noël et le jour de l'an, le mauvais temps persistant nous gratifia du repos auquel nous aspirions tant. J'en profitai chaque jour pour écrire de longues lettres à ma chère Pierrette dont j'étais sans nouvelles depuis trop longtemps (pas de convois, ni d'avions). Enfin, profitant d'une éclaircie, un hélico se posant sur la D.Z. vint nous apporter un gros sac de courrier et repartit avec le nôtre. Quel bonheur ! Un gros paquet de lettres parfumées remplies de nouvelles et de mots gentils à me mettre les larmes aux yeux (j'ai toujours eu les yeux sensibles !). Et un gros colis tout plein de bonnes choses en de nombreuses petites boîtes que je glisserai dans mon sac aux prochaines opérations : crevettes décortiquées, crabe russe, pâtés de différentes sortes, mayonnaise et lait concentré en tubes... mon épouse adorée a toujours su me faire plaisir.

Une année se termine, mais pas la guerre... Enfin, pour moi, l'année qui débute sera la dernière que je passerai sous les drapeaux, mais il peut encore s'en passer des choses avant de quitter ce pays où règnent en permanence l'insécurité et la cruauté. Enfin dans six mois (peut-être ?) je serai à la "maison" !

Pour l'instant, je suis toujours "là-haut", dans l'Ouarsenis, et notre mission reste la même : chasser le fellagha ! Aussi, cette fois-ci encore, nous voici sur le terrain où nous nous sommes infiltrés nuitamment au prix d'une longue et éprouvante marche silencieuse. Au petit matin, le commando est là, au cœur du djebel, invisible, insoupçonnable, dissimulé dans la rocaille et la maigre végétation. La longue attente commence mais à chaque vacation radio le capitaine s'entend dire par chaque chef de section : "*R.A.S.*". Aussi, peu avant la fin de l'après-midi, l'ordre nous arrive que nous allons faire mouvement pour changer de secteur. Dans un premier temps je rejoins la position occupée par le capitaine, entourée de la "deux" de Z. La "une", occupant la position la plus avancée, restera en tête, quant à moi je formerai l'arrière-garde avec la "trois". Ce n'est pas pour me déplaire, pour une fois que nous ne sommes pas devant je ne vais pas me plaindre ni mes gars non plus. Hélas, nous allons vite déchanter. Après une progression sans anicroche, la compagnie venait de s'arrêter.

- "*Que se passe-t-il ?*" Je n'attendis pas longtemps avant de connaître la réponse à cette question car la radio à côté de moi grésilla :

- "*Carmin de 31 jaune, parlez*"

- "*31 Jaune de Carmin, j'écoute. Parlez !"*

- "*Carmin de 31 Jaune, vous allez décrocher et descendre dans la vallée en empruntant le talweg situé sur votre droite. Je poursuis avec la "une" et la "deux" par la ligne de crête. Restez en liaison radio. Exécution*"

- "*31 Jaune de Carmin, bien reçu* "

Ah ! La vache ! Une fois de plus "Carmin" va descendre dans les fonds, s'isoler du reste de la compagnie. A voir la tête de mes sous-officiers et des hommes de troupe, cela ne les enchantait pas plus que moi. Mais un ordre est donné pour être exécuté, alors "*en avant*". Voici le talweg : une déchirure sur le flanc de la montagne, étroite dans le haut et qui s'évase et s'approfondit à mesure qu'elle dévale la pente. Celui-ci est particulièrement abrupt et extraordinairement encombré d'arbres morts aux troncs enchevêtrés, emmêlés, se chevauchant. On eut dit qu'un gigantesque titan avait renversé le contenu de son énorme boîte d'allumettes. Sans doute, plus simplement, une tornade, un ouragan avait-il pris en enfilade ce couloir naturel en forme d'entonnoir renversant les arbres comme en un titanesque jeu de quilles. Quoi qu'il en soit, la section avait beaucoup de peine à avancer et dut se livrer à un véritable parcours du combattant. Au bout d'une demi-heure, nous n'étions pas encore à mi-

pente. Le reste de la compagnie devait déjà être loin. C'est alors qu'un de mes hommes, qui venait de se retourner, me cria, en pointant le doigt vers le haut du talweg :

- "*Chouf, chouf, mon lieutenant* "

Je me retournai vivement et aperçus une dizaine d'hommes qui se hâtaient de grimper vers la ligne de crête d'où nous venions.

- "*Merde, des fells*", dit mon adjoint qui venait de les apercevoir aussi.

- "*Que fait-on mon lieutenant ?"*

- "*Rien, on descend, pas question de remonter dans ce merdier, il y en a peut-être d'autres et maintenant, ils ont un avantage sur nous, ils sont en haut, nous sommes en bas. Avancez et faites gaffe !"*

Pas besoin de leur dire deux fois : pour faire attention, ils faisaient très attention ! Je dis à B. :

- "*Appelle 31 Jaune, préviens le qu'une dizaine de gus sont remontés vers la ligne de crête*". Et j'entendis le radio qui tout en marchant répétait :

- "*31 Jaune de Carmin me recevez-vous ? Parlez. Rien à faire,* me dit B.*, je n'arrive pas à les avoir* "

- "*Bon sang !,* dis-je*, il ne manquait plus que ça ! Nous voilà complètement isolés alors que nous sommes empêtrés dans ce piège à cons*". Je m'apprêtais à dire à B. : "*Essaie de recaler ton poste, fais le battement zéro, tu dois être déréglé*", quand soudain, comme surgis de nulle part, après avoir rasé la crête, comme deux oiseaux de proie, en piqué, presque silencieux, deux avions de chasse, deux T6 à hélices, descendirent vers nous, mitrailleuses en avant, roquettes sous les ailes à une vitesse que je trouvai vertigineuse. J'eus à peine le temps de crier :

- "*Levez les bras, faites-leur signe !",* que déjà, ils étaient sur nos têtes, à quelques dizaines de mètres de hauteur seulement. J'aperçus distinctement les pilotes dans leur cockpit. A cet instant, les moteurs se mirent à rugir car les avions, se mettant en chandelle, poussaient les gaz pour bientôt disparaître derrière l'autre ligne de crête qui, de l'autre côté de la vallée, barrait notre horizon. Ouf, j'avais eu peur qu'ils ouvrent le feu, qu'ils nous prennent pour des fells, une méprise à trois cents ou quatre cents kilomètres à l'heure est si vite arrivée. Mais je savais qu'ils allaient revenir. Je criai encore :

- "*Les foulards, vite, sortez les foulards* "

En effet, nous avions chacun dans une poche de notre sac un carré de tissu rouge avec une croix blanche de la taille d'un grand mouchoir. Chacun fouilla et extirpa ce fameux morceau d'étoffe. Il était temps ! Comme des gendarmes motocyclistes, l'un suivant l'autre à une centaine de mètres, nos deux avions venaient de ressurgir dans notre dos. Je criai encore :

- "*Mettez les foulards au dessus de votre tête, à bout de bras* "

Vraoum ! Vraoum ! Ils étaient déjà passés ! Et je vis alors, à mon grand soulagement, l'avion leader, imité peu après par son suivant, battre des ailes à gauche, à droite, à gauche, à droite, plusieurs fois de suite : cela voulait dire : "*OK les gars, on vous a reconnus* !" et ils disparurent pour de bon, nous laissant seuls au milieu de ce talweg, un instant envahis du vacarme des moteurs et où planait maintenant un silence de mort.

L'épisode des fellaghas qui s'étaient sauvés derrière nous comme un vol de perdreaux après le passage des chiens, puis l'irruption des deux chasseurs T6 piquant au dessus de nos têtes, avaient interrompu notre difficile progression. Pourtant, il ne fallait pas s'attarder davantage dans ce talweg, pentu, encaissé, encombré de tous ces arbres morts, enchevêtrés car le soleil venant de disparaître au delà des cimes, la nuit allait nous enfermer dans ce qui me semblait être le piège parfait. Et cette radio qui restait muette malgré les efforts de mon tenace B. qui ne cessait, tout en crapahutant, de répéter :

- "*31 Jaune de Carmin, 31 Jaune de Carmin, me recevez-vous ? Parlez !"* […]

Il fallait bien se rendre à l'évidence : nous avions perdu le reste de la compagnie. Et j'imaginais le radio de mon capitaine qui de son côté devait s'entêter à appeler Carmin, et il me semblait entendre le capitaine gueuler : "*Mais où est passé Carmin ? Bon dieu, qu'est-ce*

qu'il fout ce con ?" Le con c'était moi et j'imaginais ce que j'allais entendre si un jour on se retrouvait. Enfin, pour aujourd'hui c'était râpé : pas question de rechercher le reste de la compagnie. Nous finîmes par atteindre le fond de la vallée où serpentait une large piste à demi gagnée par la végétation et qui devait, avant la guerre, servir à débarder le bois de ce secteur forestier. D'ailleurs, profitant des dernières clartés du jour, consultant une dernière fois ma carte, j'eus la certitude de me trouver à proximité des ruines d'une maison forestière à laquelle les fellaghas avaient mis le feu depuis longtemps. J'engageai donc la section dans sa direction, et nous la trouvâmes assez rapidement. Mais je décidai de m'en écarter pour passer la nuit : ce pouvait être un point de ralliement pour les fells et je ne tenais pas à me retrouver, en pleine nuit, au milieu d'une de leurs "réunions de famille". La section étant isolée, peut-être très éloignée de la compagnie, sans liaison radio, je me sentais davantage dans la position du gibier que dans celle du chasseur et je dois vous avouer que j'étais mal à l'aise et que je n'avais nullement l'intention de nous mettre en embuscade et de jouer les héros. Nous nous éloignâmes de ces ruines et de la piste, et nous disparûmes sous le double camouflage de la végétation et de la nuit. Par précaution, je fis écarter la section en trois groupes distants d'une centaine de mètres : "Il ne faut pas mettre tous les œufs dans le même panier", dit-on car si le panier se renverse, tous les œufs sont cassés. Un tir concentré sur l'emplacement de la section et la voici clouée au sol sans possibilité de manœuvre. Avec trois groupes, c'est différent, et en outre on peut faire croire à l'ennemi que nous sommes plus nombreux en faisant passer une section pour une compagnie.

Vous dire que je dormis bien cette nuit là serait un gros mensonge. Je somnolai tout de même mais d'un seul œil et les oreilles aux aguets. Et je ne devais pas être le seul à le faire car, quand soudain un bruit m'éveilla tout à fait, je vis que toutes les formes allongées près de moi avaient déjà l'arme à la main et le doigt sur la détente. Silencieusement, je rampai jusqu'à l'homme de garde qui m'apprit qu'un groupe d'oiseaux, probablement des perdrix, venait de décoller dans un bruit d'ailes assourdissant, dans cette nuit si calme et si pure. Des oiseaux qui s'enfuient en pleine nuit ? C'est qu'ils ont été dérangés ! Mais par quoi ? Par qui ? Des hommes qui marchent ? Des animaux (renards, chacals) qui maraudent ? Les yeux scrutent la nuit, chacun retient son souffle, la tension est extrême, le moindre craquement fait tressaillir et les minutes sont des heures. Jamais on ne saura qui a dérangé les perdrix mais plus personne n'eut envie de dormir et chacun veilla jusqu'au petit matin.

Aux premières lueurs de l'aube, je prévins par radio mes deux groupes de casser une croûte sur place et de se tenir prêts à venir me rejoindre dans une demi-heure. Nous nous restaurâmes aussi et, une fois de plus, M'B. me tendit un quart de café chaud. B. eut l'ordre de changer la batterie de son poste, de recaler ses fréquences et de tenter de joindre "31 jaune". Ce qu'il fit, mais en vain. Ma résolution était prise : il fallait quitter ces bas-fonds et entreprendre l'escalade d'un des pitons qui nous environnaient. De là-haut, peut-être apercevrons-nous la compagnie ? Mais plus sûrement, nous aurons la liaison radio puisqu'aucune crête ne pourra plus faire barrage au cheminement des ondes. Je choisis donc, sur ma carte, le point le plus élevé du secteur. Il culminait à la cote 1340. Je vis que nous allions avoir à gravir un dénivelé d'environ mille mètres. Je n'avais qu'une hâte, qu'un désir (et mes gars aussi) : retrouver la compagnie. Aussi, sur mon ordre nous nous regroupâmes et fîmes immédiatement mouvement vers la cote 1340. Nous dûmes, dans un premier temps, suivre la piste, mais la zone ne m'inspirait pas confiance. Aussi demandai-je à mon Sergent-chef adjoint d'ouvrir la route en faisant reconnaître les abords du chemin à l'aide des deux équipes de voltigeurs.

Nous n'avions pas quitté notre bivouac depuis plus de cent mètres que mon adjoint me demanda de le rejoindre. Il me fit quitter la piste et m'entraîna sous l'épaisse frondaison des arbres. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir à moins de vingt mètres du chemin un véritable camp avec des abris pour des hommes et des écuries pour les mules ! Tout était fait de branchages et se confondait parfaitement avec la végétation environnante. Indécelable de la piste, invisible du ciel. J'en étais ébahi et je frémis rétrospectivement en pensant que la nuit dernière, nous aurions pu voir arriver une caravane de mules chargées d'hommes armés si près de nous. Mais mon étonnement fut encore plus grand quand, à quelque distance de là, un

voltigeur fit une autre découverte. Une petite clairière était jonchée de dizaines de vieilles espadrilles en toile bleue et à la semelle de corde tressée comme on en porte (ou portait) au pays Basque. Ici une katiba était venue troquer ses belles espadrilles contre des neuves, ici une katiba venait se ravitailler en vivres, en munitions et peut-être en armes. Ici passaient les caravanes qui ne voyageaient que la nuit et se cachaient le jour, dans ces abris si bien camouflés. Quand je vous disais que ce secteur ne me disait rien de bon, il me semble que je ne me trompais pas. Après avoir tracé un petit cercle sur ma carte pour localiser notre découverte, nous quittâmes ces lieux mal fréquentés sans plus attendre. Il fallait retrouver la compagnie au plus vite. […]

Enfin, suant, soufflant, ahanant, éreintés, nous atteignîmes sans encombre et sans mauvaises rencontres le sommet dont nous avions fait notre objectif. B. posa son poste à terre, heureux de ne plus sentir les bretelles lui couper les épaules, ni le bas du poste lui martyriser les reins, mais c'est avec une anxiété plus grande encore que les fois précédentes qu'il siffla dans son combiné avant de lancer d'une voix d'où perçait la crainte de n'être pas entendu : […]

« - "*31 Jaune de Carmin, 31 Jaune de Carmin me recevez-vous ? Parlez !"*

Et là ! Miracle ! Dans soixante pavillons d'oreilles entra la voix du capitaine :

- "*Carmin de 31 Jaune, je vous reçois cinq sur cinq. Que vous est-il arrivé ? Quelle est votre position ? Parlez !"*

Jeanne d'Arc à Domrémy entendant "ses voix" ne fut pas plus heureuse que nous. Les bons Musulmans se dirent : "*Allah est grand*". Les bons Catholiques assurèrent : "*Dieu est bon*" et moi qui ne suis ni l'un ni l'autre pensai simplement : "*Paulo avait raison*".

Et comme on me demandait de parler, je parlai. Heureux de nous avoir retrouvés sains et saufs, le capitaine se montra charmant. Il me fixa un point de rencontre à mi-chemin de nos positions respectives. Tout le monde fut heureux de se revoir et une fois encore tout est bien qui finit bien... On avait retrouvé la troisième section. […]

Allah préserve les bourricots !

Ce jour-là, le soleil donnait à ce début mars des allures de printemps. On sentait qu'on glissait infailliblement vers la belle saison. Oh bien sûr, l'hiver, telle une bête qu'on capture, donnerait encore quelques ruades, aurait encore quelques soubresauts avant de s'avouer vaincu. Néanmoins j'ai ce matin-là, le sentiment de "tenir le bon bout" même si, sur le calendrier accroché au mur de ma chambre, je trouve qu'il y a encore beaucoup trop de jours à rayer avant le début de l'été. Car je me suis mis dans la tête que je reverrai nos vertes campagnes de Normandie et de Bretagne dans les senteurs oubliées des foins fanés.

Aussi, le moral est bon dans la lumière et la douceur retrouvées, même si les chefs de section viennent d'être appelés pour un court briefing dans le bureau du capitaine. Il en résulte que, puisqu'aucune opération d'envergure n'est prévue à l'échelon du bataillon, le capitaine décide une sortie pour la journée dans les environs de Molière pour montrer aux populations regroupées que l'armée occupe le terrain et aux fellaghas que la montagne n'est plus leur sanctuaire.

Aussi partons-nous au grand jour, à pieds, colonne par un, étirés sur cinq cent mètres de longs. Pas un seul "chouf" ne peut pas ne pas nous apercevoir. Nous prenons la direction du sud et pénétrons dans un secteur que je ne connais pas, fait d'une succession de sommets pelés et de creux plus verdoyants. Après environ deux heures de marche, la compagnie se trouve regroupée sur un piton, du haut duquel nous jouissons d'une vue panoramique sur le sud de l'Ouarsenis. Sur ma gauche (à l'est) se faufile, tel un long serpent gris, la route sinueuse qui de Molière rejoint Vialar (aujourd'hui Tissemsilt), où commencent les hauts plateaux couverts d'alpha. Mais n'allons pas si loin, ne nous laissons pas gagner par les mirages qui ne sont que des rêves de chotts, d'ergs, regs, oasis que je ne verrai jamais. Pour l'instant, notre attention est concentrée sur une petite piste venant de l'ouest et qui, passant au

pied de notre position, en tournicotant au gré des accidents du terrain, prend la direction du sud-est. Carte en mains, les chefs de sections sont rassemblés autour du capitaine qui décide de demeurer sur place avec une section, d'en pousser une autre sur le piton situé plus à l'ouest et bien entendu de faire descendre "Carmin" au bord de la piste, là où elle disparaît dans un secteur boisé. Aussitôt dit : exécution. J'entrepris donc d'atteindre le point qui m'avait été assigné. Il était fort mal choisi pour y établir une embuscade. Pour voir la piste, il fallait se poster presqu'à la toucher, car si on prenait un peu de recul ou un peu de hauteur la végétation trop dense nous la masquait entièrement. Il fallut se résigner à s'installer au plus près de la piste mais malgré cela, nous avions tous une visibilité réduite et notre filet était si peu étendu qu'il était davantage un haveneau à crevettes qu'un chalut pélagique. De toute façon, me dis-je, cela n'a pas d'importance, personne ne viendra se promener par là aujourd'hui. Néanmoins, par prudence, je mis une équipe au dessus de nous dans le bois pour assurer nos arrières au cas où nous serions pris à revers... A peine avais-je terminé la mise en place de la section que j'entendis B. répondre à la radio :

- "*31 Jaune de Carmin je vous reçois cinq sur cinq. Je vous passe Carmin*", ajouta-t-il en me tendant le combiné.

Le capitaine m'informa que la section installée à l'ouest venait d'apercevoir une caravane de mules ou de bourricots qui venait vers nous.

- "*Etes-vous prêts ?*", me demanda-t-il.

Je lui dis que oui mais que j'avais une très mauvaise visibilité et ne voyais qu'une très petite portion de la piste.

- "*Restez à l'écoute*, me dit-il, *je vous renseignerai de leur approche*".

Tout le monde fut prévenu :

- "*Planquez-vous bien*, dis-je, *et pas un mot, pas un bruit, pas un mouvement. Et surtout que personne ne tire sans mon ordre*".

Déjà, toutes les culasses étaient manœuvrées, tous avaient le doigt sur la détente. Avec les secondes, les minutes qui passaient, grandissait la tension. Chacun retenait son souffle. Pas besoin de stéthoscope pour entendre les battements de son cœur. Et cette attente qui dure, qui dure, qui n'en finit pas et cette angoisse qui vous noue la gorge : comment cela va-t-il se passer ? Sont-ils nombreux ? Sont-ils bien armés ? Et les autres, qu'est-ce qu'ils foutent en haut de leur piton ? Ne pouvaient-ils pas être avec nous ? C'est encore à Carmin, c'est toujours à Carmin d'être dans le pétrin. Planqué derrière un tronc d'arbre pour qu'on ne puisse voir l'antenne de sa radio, B. venait de murmurer dans son bigophone : "*Bien reçu*" et je devinai plus que je n'entendis, en lisant sur ses lèvres : "*Ils arrivent*". On se fit plus plat qu'une limande, on bloqua notre respiration, on sentit le métal de la détente plus froid sous notre doigt... et je vis passer une première mule, ou un bourri car je ne vis pratiquement que ses pattes comme je ne vis que les pieds et le bas du sarouel que portait l'homme qui suivait l'animal. J'en laissai passer deux. "*Ah ! Les vaches ! Ils laissent un bon intervalle entre eux, on ne va pas en prendre beaucoup dans la nasse*" pensai-je et en plus je ne savais pas s'il y en avait encore beaucoup derrière. Aussi, au passage de la troisième bête, je criai à tue-tête : "*Feu*". La pétarade fut instantanée : les mitraillettes vidèrent leurs trente-deux balles en trois secondes, les fusils claquèrent au coup par coup, quelques grenades furent lancées au-delà de la piste sur des hommes qui fuyaient. Bien vite, le feu s'arrêta sans que j'en donne l'ordre : les gars n'avaient plus personne dans leur ligne de mire. C'est alors que ça tirailla derrière nous. Nous fîmes volte-face, prêts à nous défendre, mais ce ne fut pas nécessaire. C'était l'équipe que j'avais placée dans le bois qui faisait fuir des fells qui, n'étant pas pris dans l'embuscade, escaladaient la pente boisée avec l'unique volonté de disparaître dans la nature. Méfiance quand même : et s'ils se regroupaient pour contre-attaquer ? La demi-section resta dans le bois en couverture et avec l'autre moitié nous sortîmes de notre cachette pour aller "aux résultats". J'avoue qu'alors j'avais une boule dans la gorge en pensant (j'ai honte de l'avouer) davantage aux bêtes qu'aux hommes. Je m'attendais au spectacle affreux de bêtes estropiées, agonisantes ou mortes, les quatre pattes en l'air. Ces pauvres bêtes, innocentes, au milieu de ce conflit qui ne les concerne en rien et qu'il faudrait peut-être achever... Quant aux hommes,

ce sont nos ennemis, ils sont armés pour nous tuer. Ils savent ce qu'ils font, ils l'ont choisi, ils l'ont voulu. Ils savent ce qu'ils risquent, et si j'avais été au bout de leur arme, ils m'auraient abattu sans pitié. C'est comme ça la guerre ! Mais les mules, les ânes, les chevaux... Première surprise : rien sur la piste, pas un bourricot, ni vivant, ni mort, pas un seul homme au tapis. Je dis à mes gars (sans aucune colère car je ne suis pas un militaire de carrière rêvant de décorations et de galons) :

- "*Vous rateriez une vache dans un couloir*".

Il est vrai que d'instinct, ils avaient visé les hommes, bien plus dangereux que les bêtes, et personne (moi en l'occurrence) ne leur avait dit qu'il fallait abattre une bête pour découvrir ce qu'elle transportait (armes, munitions, vivres, médicaments, équipements...?). Enfin, en fouillant les buissons de l'autre côté de la piste, nous trouvâmes les corps sans vie de deux fellaghas et nous récupérâmes deux fusils. Il n'y avait pas de quoi pavoiser et je ne le fis pas. Quant au capitaine, il fulminait : il ne pourrait pas, dans son rapport, indiquer ce que transportait ce convoi. Moi j'aurais voulu lui dire : "*Dans les pays musulmans, Allah protège les bourricots, pas les hommes*". M'aurait-il cru ? […]

Accrochage dans le djebel Touarir

Avec la fin de l'hiver, notre activité redoubla. Nous étions sans cesse sur le terrain. Nous partions parfois loin de notre base et pour de longs jours ; parfois même plusieurs semaines. C'est ainsi que Pierrette resta un mois sans recevoir la moindre nouvelle de son "militaire" de mari. Vous devinez son angoisse, son anxiété grandissante au fil des jours, à chaque passage du facteur... Elle avait, de nous deux, la plus mauvaise place, elle se faisait plus de soucis que moi. Mais j'enrageais souvent de ne pouvoir lui dire : "*Ne t'inquiète pas, je vais bien*". Nous fîmes à cette époque des opérations concertées avec des unités que nous ne connaissions pas, près d'Affreville, de Miliana, dans le djebel Zakar, où nous retrouvions notre Ouarsenis et notre rôle habituel de pénétration et de recherche de l'ennemi. "*Rien de nouveau*" me direz-vous. Et pourtant nous étions tous (même moi) plus motivés que d'habitude. Pourquoi ? Parce que, courant mars, nous avions appris le triste sort des occupants d'un petit poste isolé aux confins de notre zone. Commandé par un sous-lieutenant de mon âge appelé comme moi, il était défendu par une trentaine d'hommes. Certains étaient Français de métropole et d'autres Français d'Algérie et, parmi eux, quelques Musulmans. Or une nuit, alors que les hommes dormaient dans leur petit poste, à l'abri de leurs remparts faits de sacs de sable, confiants dans la vigilance de leurs sentinelles, ils furent égorgés sans même pouvoir se défendre. Que s'était-il passé ? Vous le devinez sans doute. Parmi les Musulmans, il y avait des traîtres qui désiraient passer à l'ennemi avec armes et bagages. L'attaque fut concertée et silencieuse. La katiba attendait dans l'ombre. Les traîtres neutralisèrent, à l'arme blanche, les sentinelles sans méfiance et ouvrirent les portes du poste aux ombres silencieuses qui se précipitèrent sur les malheureux endormis. Il n'y eut aucun rescapé et toutes les armes furent volées. Bien entendu, grossie de quelques hommes supplémentaires et armée jusqu'aux dents, la katiba disparut dans la montagne. Voilà pourquoi nous avions si souvent mission de les retrouver. Mais, malgré nos ruses et nos efforts, nous n'arrivions pas à entrer en contact avec eux. C'était un peu comme trouver une épingle dans une meule de foin. On fit aussi des opérations avec bouclage et ratissage de secteurs, mobilisant des centaines d'hommes, mais la nasse restait vide. Le temps passait et on y pensait de moins en moins. Nous approchions de la fin du mois d'avril. Cela faisait trois jours que le commando avait pénétré de nuit dans une zone appelée sur les cartes "Beni Bou Douane". Chaque jour, nous demeurions immobiles et bien "planqués", observant tous azimuts. A la nuit tombée, nous effectuions un déplacement pour nous retrouver sur une autre position avant le lever du jour. Nous nous dirigions vers le sud et, à l'aube du troisième jour, nous nous trouvions en plein cœur du massif. J'occupais avec ma section la position la plus avancée de la compagnie, au bout d'une sorte de plateau qui dominait un long coupe-feu de part et d'autre duquel plongeaient des pentes boisées vers le fond de profondes vallées où coulaient deux petits oueds qui allaient grossir l'oued Fodda. Je

les repérai sur ma carte et pus, grâce à eux, situer ma position avec exactitude. C'est alors que je vis, rampant vers moi, venir le caporal-chef M. qui d'un geste du bras m'enjoignit de venir le rejoindre :

- "*Venez voir mon lieutenant*", dit-il en faisant demi-tour pour rejoindre son équipe de voltigeurs.

Déjà le nomade A., allongé derrière son fusil-mitrailleur, pointant son doigt dans la direction de sa ligne de mire, me dit :

- "*Chouf, chouf, mon lieutenant, chouf la mechta là-bas, il y a du monde..."*

Scrutant dans la direction indiquée, dans la lumière diffuse du jour naissant, je ne distinguai pas grand chose. Je pris donc mes jumelles et dus faire une sérieuse mise au point avant de distinguer la forme basse d'une mechta isolée, absolument seule, sur le bord droit de ce long coupe feu. Une fois de plus, je ne pus m'empêcher d'admirer la vue d'oiseau de proie de mes nomades "indigènes". Je situai cette petite bâtisse à environ huit-cent mètres ou un kilomètre de nous. Mais j'avais beau écarquiller les yeux, je ne voyais rien d'autre. Au moment où A. cria : "*Chouf, chouf*", je les vis ! J'en comptai quatre, cinq, six...

- "*Mais bon dieu, ça grouille drôlement là-bas, il y a au moins un groupe de fells* (quinze hommes) *et peut-être plus* », leur dis-je.

- "*Ah ! Les cons !,* me répondit M., *ils ont dû dormir dans la mechta et maintenant ils sortent pour pisser* "

- "*Eh bien, ils auraient mieux fait de faire dans leur froc, on ne les aurait pas vus*", lui répondit un autre nomade.

Déjà, j'avais déplié ma carte et trouvai immédiatement le petit carré noir représentant la mechta (incroyable précision des cartes dont nous disposions, et je tire encore mon chapeau à ceux qui les ont faites, ils m'ont souvent éberlué). Ainsi, décrochant le bigophone des mains de B., j'appelai immédiatement le capitaine :

- "*31 Jaune de Carmin, me recevez-vous ?"*

- "*Carmin de 31 Jaune, je vous reçois, parlez !"*

- "*31 Jaune, il y a au moins une quinzaine de gus autour de la mechta située en LY 74-C8*"

- "*Carmin, bien reçu, mechta en LY 74 C8, ne bougez pas, continuez à observer* "

- "*31 Jaune, bien reçu, je ne bouge pas, j'observe, terminé* "

Et nous restâmes sur place, sans bouger, trouvant le temps bien long et ne sachant pas pourquoi on restait là à ne rien faire. D'ailleurs, il n'y avait plus rien à voir : les hommes avaient disparu. Enfin, vers dix heures, la radio grésilla. […] « - "*31 jaune vous appelle*", me dit B. en me tendant le combiné.

En effet, je reçus l'ordre de me porter le plus rapidement possible au col situé tout au bout du coupe-feu, à environ deux mille mètres de ma position. Nous devions donc nous y rendre, passer devant la mechta aux fells et bien que nous n'y observions plus aucun signe de vie, il faudrait l'aborder prudemment. Aussi, une centaine de mètres avant de l'atteindre, je mis en batterie, sur le bord droit du coupe feu, les deux fusils mitrailleurs, tandis qu'avec le reste de la section nous poursuivions en empruntant le bord gauche. Soudain, à mon ordre, nous traversâmes en courant, armes aux poings, les cinquante mètres dénudés qui nous séparaient de la masure en terre séchée qu'éclairait une seule ouverture... la porte. Toutes ces précautions étaient inutiles car le repaire était vide, seule y demeurait l'odeur forte de la sueur et des miasmes de la nuit d'un groupe d'hommes relativement important. Agitant le bras, je fis signe aux fusils-mitrailleurs et à leurs servants de venir nous rejoindre. A ce moment, 31 jaune m'appela :

- "*Carmin, qu'est-ce que vous foutez ? Activez bon dieu ! Vous devriez déjà être en place. Courez-y vite !"*

J'étais furax. On n'avait pourtant pas perdu de temps, mais on ne pouvait passer devant cette mechta les mains dans les poches ! Et ce col, il était encore à huit cent mètres si ce n'était davantage. Alors, joignant le geste à la parole, je me mis à courir en criant aux gars : "*Fissa, fissa*". Bien vite, cela prit des allures de championnat de cross : les plus légers et les plus rapides se détachant en petits groupes, les autres peinant sous le poids de leur charge, ne

pouvant suivre. Ma section était devenue une section "bordel". Il me fallut stopper les hommes de tête et regrouper mon monde. C'est alors que jaillissant de la vallée, sur notre droite, apparut le "piper". C'est un petit avion de reconnaissance, à hélice, non armé et à deux places : le pilote et l'observateur. Très maniable, presque silencieux, capable de planer comme un oiseau, il se mit à décrire des cercles au dessus de nos têtes en volant de plus en plus bas. Le pilote, que nous apercevions très distinctement, voulait nous faire passer un message, il battait des ailes et piquait vers le sud, pour revenir aussitôt et recommencer son manège. Il devait hurler dans sa radio mais n'ayant pas la même fréquence, je ne pouvais l'entendre. Pas question de s'arrêter pour caler le poste et changer la fréquence, il nous fallait atteindre le col, qui était maintenant tout près, vers le sud, là où le piper venait de replonger dans la vallée. Nous y voilà ! Vite, je donnai des ordres pour y installer la section. Je fis monter les deux FM sur un petit mamelon dominant le col et poussai le reste des hommes en deçà de cette position pour parvenir à l'aplomb de la vallée. Une fois de plus, le piper passa au-dessus de nos têtes, en rase-mottes ; le pilote sortit le bras, qu'il agita, tendu dans la direction que prenaient mes hommes de tête. Il disparut une fois encore pour plonger dans la vallée et pour réapparaître presque aussitôt sous le nez de mes éclaireurs de pointe.

- "*Mais que fait-il ?*", eussè-je le temps de dire quand je vis le pilote, se pencher et laisser tomber un objet, dix pas devant le premier de mes hommes. "*Mais il est fou, il nous prend pour des fells !*"

Aussitôt, je compris quand une fumée blanche fit un panache qu'emporta le vent.

- "*Un fumigène. Il a lancé un fumigène !"*

Je n'eus pas le temps d'en dire davantage qu'une furieuse fusillade éclata instantanément. A cet instant, je me trouvai en plein milieu du col, au pied du mamelon que gravissaient déjà les deux équipes des fusils-mitrailleurs. Avec mon petit groupe de commandement, je donnai les consignes au sergent K. qui devait, avec cette douzaine d'hommes, interdire le franchissement du col, et je m'apprêtai à rejoindre l'autre partie de la section quand les balles se mirent à siffler à nos oreilles. L'endroit où nous nous trouvions ne pouvait pas être plus mal choisi : une zone pelée, plate, sans creux ni bosses, ni buissons ; une vraie plage de Normandie ! Avant que nous n'ayons pu esquisser le moindre geste, le sol autour de nous gicla sous l'impact des balles. Et je me souviens très bien de cette ligne pointillée que traça sur la poussière de cette terre desséchée, une rafale de pistolet-mitrailleur qu'un tireur fell, heureusement maladroit, fit passer entre moi et le sergent K., à deux pas l'un de l'autre. Heureusement, nos fusils-mitrailleurs très rapidement en position, tirant au dessus de nos têtes, calmèrent les ardeurs de ceux qui nous prenaient pour cibles. La chance était avec nous : personne ne fut touché. La vie, la mort, ça tient vraiment à peu de choses ; c'est parfois simplement une histoire de centimètres. Ce jour-là, nous étions où il fallait être, c'est tout. Mais personne n'a peur, personne ne songe à mourir : on n'en a pas le temps. Déjà on se met à courir, à tirer. L'action vous accapare et ne laisse pas le temps à la peur de s'installer. D'ailleurs sur notre droite, des fells se sont élancés sur le coupe feu en tirant devant eux, tentant de franchir le col. Certains y parviendront, et plongeront dans l'autre vallée derrière nous. D'autres, moins chanceux, bouleront comme des lapins de garenne, frappés en pleine course.

Maintenant la fusillade se fait moins vive, les coups de feu s'espacent puis s'arrêtent. Les fells ont disparu. Ils ont décroché ou ils sont morts. Le calme revenu, je contacte par radio mon adjoint, le sergent-chef H. Ma première question est :

- "*Y a t-il des pertes ?"*

Grand soulagement, il n'y en a pas, mieux même : pas de blessés.

- "*Et les fells ?"*

- "*On en a mis au tapis mon lieutenant*"

- "*Bien, fouillez votre secteur et venez me rejoindre avec les armes que vous trouverez* ".

Quelques instants plus tard, au pied du mamelon, la section s'était regroupée après avoir minutieusement "ratissé" le secteur et je pus aller rendre compte au capitaine du résultat de l'accrochage : "*Neufs fells tués, neufs armes récupérées*".

En effet, posés sur le sol, j'avais devant moi cinq pistolets mitrailleurs et quatre fusils. Exactement les mêmes que ceux qu'armaient mes hommes. Rien que de l'armement français. Cela me troubla et me mit la puce à l'oreille : "*Et si c'était... ?"* J'appelai 31 jaune pour lui faire part de mon observation et il me demanda de lui communiquer les numéros de quelques armes. Ce que je fis illico-presto. Il faut savoir que chaque arme porte, gravé, un numéro apposé au moment de sa fabrication. L'armée, qui répertorie tout, sait donc dans quelle unité se trouve tel armement. Le capitaine appela l'Etat-major à Orléansville qui, mis au courant de notre "fait d'arme" et des numéros relevés, lui confirma, quelques instants plus tard, que l'armement que nous venions de récupérer appartenait bien aux hommes du petit poste, égorgés traîtreusement pendant leur sommeil. Ainsi donc le hasard nous avait encore mis sur la route de ceux que nous cherchions en vain, depuis presque deux mois. J'avoue que ce jour-là, je ne m'apitoyai pas sur le sort des fellaghas allongés dans la poussière ; ces égorgeurs ne méritaient guère de respect. Mis au courant, mes "gars" jubilaient et je les félicitai pour avoir si bien vengé nos camarades, et une fois de plus, s'être si bien comportés devant l'ennemi. Je ne manquai pas de complimenter mes tireurs au FM et leurs servants, qui nous avaient bien tirés d'embarras, K., moi et mes trois "mousquetaires". Un mois plus tard, sur proposition de mon capitaine, j'eus la surprise de recevoir la citation qui suit :

Ordre général n°36

Le Général de Division C., commandant la zone ouest algérois et la 9ème Division d'Infanterie cite à l'ordre de la brigade : le sous-lieutenant L. Paul - 2ème Groupe de Compagnies Nomades d'Algérie - Classe 1956 Contingent 58 1/A Domicile S.P : 88 872 pour le motif suivant : "*Jeune officier de réserve calme et courageux. S'est particulièrement distingué le 28 avril 1960 au djebel Touarir (département d'ORLEANSVILLE) où, par une manœuvre rapide, il encercla un groupe de rebelles, lui infligeant neuf tués et lui prenant neuf armes*". Cette citation comporte l'ATTRIBUTION de la : "Croix de la Valeur Militaire" avec étoile de BRONZE.

Signé : C.

A la lecture de cette citation qui me fut attribuée, ceux qui me connaissent bien (mes proches, mes anciens élèves...) auraient une certaine surprise en me voyant qualifié de "calme", moi qui débordais de colère plus souvent que le lait sur le feu à la moindre étincelle. Que je sois "jeune", c'était vrai, puisque j'avais vingt-trois ans, mais qu'on m'ait pris pour un calme est plus étonnant. Pourtant, ce n'est pas faux. En fait, et j'en fus moi-même le premier surpris, je me découvris plein de sang froid dans les moments de grand péril ; l'affolement, la panique sont très mauvais conseillers quand il faut se sortir d'une délicate situation. J'eus la chance de garder mon *self-control* et ma lucidité, ce qui fit croire que j'étais calme et courageux mais ce n'était qu'illusion, qu'apparence, comme bien souvent. Je ne vous dirai pas que je n'ai jamais eu peur. Je ne vous mentirai pas. L'angoisse, je connais ! Mais jamais ma peur n'a été paralysante, jamais elle ne m'a empêché de réfléchir ni d'agir. Voilà pourquoi on a pu me croire courageux. L'Algérie et sa sale guerre auront au moins servi à ce que je me connaisse un peu mieux.

Le lendemain de notre retour à Molière (que dis-je au SP 88 872), le capitaine me dit :

- "*L., le colonel commandant le 2ème groupe des C.N.A. voudrait accorder une citation à l'ordre du régiment à deux de vos hommes. Choisissez-les et rédigez la citation*".

Si vous saviez comme il me fut difficile de choisir ! Obligatoirement, j'allais commettre une injustice et faire des jaloux, et ça je n'aime vraiment pas. Tous étaient méritants, tous avaient été exemplaires dans cet accrochage fulgurant et meurtrier (pour l'ennemi surtout) et croyez-moi le résultat n'était pas dû au seul fait du hasard. J'étais bien dans l'embarras. Je questionnai mes sous-officiers pour savoir s'ils avaient distingué une bravoure particulière. Comme moi, ils ne purent, ou ne voulurent se prononcer. Alors, je pensai aux deux tireurs des fusils-mitrailleurs qui n'avaient pas perdu une seconde pour se mettre en position, l'un appuyant l'action des voltigeurs, l'autre barrant le col d'un feu nourri et efficace. Bien sûr, ils n'avaient pas été plus courageux, ni plus exposés au danger que les autres, mais nous leur devions tous une grande reconnaissance pour leur rapide intervention et en faisant taire les

armes des fells qui me prenaient pour cible avec mes “mousquetaires”, nous leur devions peut-être la vie, et rien que cela ça vaut bien une citation : n’est-ce pas ? Et s’il n’avait tenu qu’à moi j’aurais aussi récompensé le pilote du piper qui, nous voyant aller tout droit dans la gueule du loup, avait su, à la dernière seconde, nous prévenir du danger et ce, en prenant des risques inconsidérés, en passant et repassant au dessus des fells, en rasant la pente de si près qu’ils auraient pu voir s’envoler leur casquette mais aussi le tirer comme l’on tire un faisan ou un pigeon ramier. Grand merci donc à ce courageux pilote inconnu et toutes mes excuses pour les angoisses que nous avons pu lui donner.

Pauvre Martin…

Premier mai sans muguet, pas de porte-bonheur. Je ne suis pas superstitieux, mais j’avoue que plus le temps passe et me rapproche de ma libération, plus je crains, plus j’ai peur du malheur. Ca ne s’explique pas. J’ai beau me raisonner, j’angoisse de plus en plus à chaque nouvelle opération. Bien sûr, je me garde bien de le laisser transparaître dans les lettres que j’adresse à mon “p’tit bouchon” chaque fois que je le peux. Deux mois ! Encore deux mois et je serai près de vous... C’est près et pourtant encore si loin et le chemin est tellement semé d’embûches... J’ai parfois le moral qui flanche. Je doute parfois d’en voir le bout et je me répète souvent les vers de Joachim du Bellay :

“Quand reverrai-je hélas
De mon petit village fumer la cheminée
Et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m’est une province et beaucoup davantage ?”

Enfin, il faut quand même croire en la chance puisque je ne puis croire en rien d’autre n’ayant ni dieux, ni anges gardiens pour me protéger, ni bonne étoile pour me guider. Il me faudra donc ne compter que sur moi-même et mes “hommes” pour m’en tirer. La suite va le confirmer car les deux mois qu’il me reste à passer sous “les drapeaux” au “service de la France” selon les expressions consacrées vont être “chauds” dans tous les sens du terme. D’abord, sans transition, la chaleur frisant parfois la canicule, va rendre pénibles nos “crapahuts” dans les djebels pentus, rocailleux, chauffés à blanc comme les briques réfractaires d’un four à pain et, comme le pain, on cuit, on se déshydrate, les treillis collent au corps, les lèvres se dessèchent et se fendillent quand la gourde est vide et que la soif vous tenaille. Ah ! la soif, que c’est pénible, comme ça peut faire souffrir ! Et pourtant, je n’étais pas le plus à plaindre car je me considère comme faisant partie de la famille des chameaux, non pas pour leur mauvais caractère mais pour leur sobriété. Mais parmi mes nomades, il y en avait qui se seraient fait tuer pour aller chercher de l’eau, aussi quand il fallait organiser une corvée d’eau, ce n’était jamais un problème pour trouver des volontaires. Et puis, ces deux mois vont aussi être chauds en événements dramatiques qui vont se succéder en s’accélérant comme dans certains matchs de football où tout se joue en fin de partie, voire même dans les arrêts de jeu. On eut dit que le scénario de mon service militaire avait été écrit pour qu’il se termine en apothéose mais que son auteur, bon enfant, avait prévu au héros de l’histoire (moi-même) de s’en tirer sans grand dommage. Seulement voilà, on connaît la fin d’une histoire seulement quand elle est terminée et la fin de la mienne restait encore à écrire, que dis-je à vivre ou à mourir !

Cela faisait quarante-huit heures que la compagnie était au repos. Dans un ciel sans nuage, le soleil chauffait à blanc le bordj enserré derrière ses faibles remparts. Les hommes avaient mis à profit ce temps libre pour faire leur lessive, une grande toilette et un grand ménage dans les baraquements. Bref, ce fut un décrassage général avant de gagner le droit au farniente. Dans l’après-midi, le camp avait un air de colonie de vacances surtout quand, en short et torse nu, nous décidâmes d’organiser un match de volley entre les officiers et les sous-officiers, sous l’œil amusé des hommes de troupe. Pour un temps, on avait oublié la guerre. Mais elle, elle ne nous oubliait pas. Aussi, vers les dix-sept heures, alors que vainqueurs et vaincus

dégustaient un pastis bien frais dans ce que nous appelions pompeusement “le bar du mess”, le radio entra précipitamment dans notre local pour signifier à notre capitaine qu’il était demandé par le colonel depuis Teniet el Haad, mauvais présage... C’est curieux, mais mon pastis prit un goût amer. La fête était finie ; une nouvelle opération était sans doute imminente. On ne s’était pas trompés car une heure plus tard les chefs de section et leurs adjoints étaient réunis dans le bureau du capitaine pour le briefing d’usage. Il en résultait que nous devions nous tenir prêts à embarquer à une heure du matin avec 48 heures de vivres dans les sacs à dos. Bien entendu, une fois de plus je m’entendis dire :

- “*Carmin, vous prendrez les deux véhicules de tête* ”.

Sur la carte dressée au mur, nous avions suivi l’itinéraire tracé par la badine du capitaine et localisé notre point de chute, à atteindre avant l’aube. Et je dois vous dire que le secteur où nous allions “grenouiller” était un de ceux que j’appréhendais le plus. C’était le djebel “Zaccor”. Curieusement, on y trouvait des villages habités alors que le reste de l’Ouarsenis était “zone interdite”. A chaque fois que nous y allions, nous rencontrions des problèmes. J’avais encore en mémoire la réception que nous avions eue lors de notre dernière incursion. Nous venions de traverser un village sans même le fouiller, et l’avion dépassé d’une centaine de mètres seulement, lorsque nous fûmes pris sous le feu d’une mitrailleuse installée sur une colline avoisinante. C’était une mitrailleuse allemande, une M.G. reconnaissable à son rythme lent. En une seconde, la compagnie s’était aplatie et comme rentrée sous terre. Les balles sifflaient au dessus de nos têtes. C’est alors que nous entendîmes les you-you des femmes. Elles étaient sorties des mechtas, où elles se terraient lors de notre passage, et poussaient ces roulades stridentes pour montrer leur joie. Oui, elles exultaient de nous voir attaqués par les fellaghas, et de nous apercevoir étendus dans la poussière, peut-être espéraient-elles que nous fussions tous morts. Heureusement, le tireur était mauvais et personne ne fut touché. Nous ne répliquâmes même pas mais nous demandâmes à un canon de 105 installé à quelques kilomètres de là de “balancer quelques pruneaux” sur la colline, histoire de calmer les fells et d’impressionner la population, qui eut bien de la chance d’avoir à faire à nous car j’imagine ce qui aurait pu se passer si, à notre place, il y avait eut les paras ou la légion. Ces you-you eussent, peut-être, été chèrement payés.

Enfin, vous comprenez pourquoi je ne faisais pas montre d’allégresse en songeant à la nuit et aux jours qui allaient venir dans ce secteur qui ne me laissait présager rien de bon. Je donnai des ordres à mon adjoint pour que la section soit prête à l’heure H et je m’en fus dans mon logement pour préparer mon sac et écrire un petit mot à mon “p’tit bouchon” si loin de moi et pourtant toujours si proche car toujours dans mes pensées où que j’aille et quoi que je fasse. Ensuite, je m’allongeai sur mon lit, après avoir cassé la croûte, bien décidé à me reposer un peu. C’est alors qu’on frappa à la porte. C’était mon adjoint qui entra en trombe avec une drôle de mine :

- “*Il y a un problème mon lieutenant, il faut que vous veniez au cantonnement de la section*”

- “*Mais que se passe-t-il ?*”

- “*Non, non, venez, vous allez voir*”

- *“C’est bon, j’arrive, le temps de sauter dans mes rangers*”

J’étais vraiment intrigué. Aussi, en quelques instants, je fus dans le baraquement attribué à la 3ème section. Au fond de la chambrée, il y avait un attroupement et une grande discussion autour d’un lit. A mon approche, le silence se fit et le groupe s’écarta, me laissant apercevoir la grande carcasse allongée d’un de mes nomades. Il ne bougeait pas et semblait inanimé.

- “*Qu’a-t-il ?”* demandai-je au sergent K.

Il avait l’air bien embarrassé et mit un certain temps avant de répondre à ma question. Enfin, presque la honte aux joues, il articula :

- “*Il est saoul mon lieutenant, il a bu trop de vin*”

Je compris. Les Musulmans ne doivent ni manger du porc, ni boire de l’alcool, et K., en bon Musulman, comme la plupart de ceux qui l’entouraient, était outré de voir l’état de leur coreligionnaire. Pour peu, ils l’auraient passé à tabac. Moi aussi d’ailleurs car ce n’était pas

l'envie qui m'en manquait. C'est ce moment que choisit le caporal M. pour me dire :

- "*Mon lieutenant, il va manquer un homme dans mon équipe, c'est embêtant sur le terrain et c'est très gênant pour les tours de garde*"

Il énonçait une évidence qui ne fit qu'augmenter ma fureur. Je sortis précipitamment et m'en fus rendre compte de l'incident au capitaine qui me dit :

- "*Mettez-le "au trou", on s'occupera de lui à notre retour, et demandez à C. dont la section est de repos, s'il ne peut vous trouver un volontaire pour compléter votre section*"

C'est ainsi que quelques instants plus tard, notre ivrogne, soutenu de chaque côté par deux solides nomades, fut conduit manu-militari dans la pièce que nous réservions de temps à autre aux rares prisonniers que nous ramenions. Il y fut pratiquement jeté et enfermé à double tour. Quelques instants plus tard, C. me présenta un "volontaire" pour compléter mon effectif. Comme par hasard, il avait la même fonction que mon nomade défaillant : voltigeur-tireur au fusil lance-grenades. C'était un p'tit gars d'origine "pied-noir", qui effectuait son service militaire, un appelé comme moi. Il me fit pitié quand il vint se présenter à moi quelques instants avant le rassemblement : c'était tellement injuste qu'il fût là, en pleine nuit, pliant sous son "barda" alors qu'il aurait dû être douillettement dans son lit comme les camarades de sa section, goûtant au repos qu'il avait lui aussi bien mérité. Je le confiai au caporal-chef M. pour qu'il l'intègre dans son équipe. Et à l'heure dite, la compagnie, embarquée dans six "roulettes", s'ébranla sur la seule route goudronnée qui traverse l'Ouarsenis, en direction de Bou Caïd. C'est une route que je commence à bien connaître. Installé dans le G.M.C. de tête, seul à côté du "chauffeur", je ressens une fois encore l'angoisse de celui qui doit "ouvrir la route". Les phares en "yeux de chat" dispensent une faible lueur qui permet à peine de discerner le bitume à quelques mètres en avant du véhicule. Il y a dans l'habitacle, ouvert aux courants d'air puisque sans portières, beaucoup de tension et d'attention. Gare aux pièges ! La tranchée, creusée pendant la nuit à travers la route ou la piste, le câble tendu pour déclencher l'explosion d'un obus non explosé et récupéré pour en faire une mine meurtrière cachée dans le fossé comme celle qui explosa au passage du half-track qui ouvrait le dernier convoi pour Orléansville.

Mais ce qui me soucie encore davantage, c'est l'embuscade qui peut survenir à tout moment et n'importe où. L'insécurité est partout. C'est ce qui est le plus stressant. Et en ce moment, sur cette route sinueuse, pentue, à flanc de montagne, j'ai trop fraîchement en mémoire, le drame qui s'y est déroulé, précisément à l'endroit où nous passons. C'était il y a quelques jours à peine ; la journée tirait à sa fin, mais le chaud soleil de mai, dans un ciel sans nuage, recouvrait le bordj et le djebel environnant d'une luminosité éclatante dans un air pur et immobile. Adossé au mur extérieur du mess, plongé dans mes pensées, attendant l'heure de passer à table, j'appréciai ce moment de sérénité, de grand calme, de paix ! Soudain, un bourdonnement venant de la route vint troubler mes réflexions. Je compris qu'un véhicule venant de Molière se dirigeait vers Bou-Caïd. Effectivement, quelques instants plus tard, je vis passer, roulant à vive allure, une jeep occupée par quatre hommes. "*Curieux ! Une jeep seule ? D'habitude on ne s'y hasarde qu'en convoi"*, me fis-je comme réflexion. N'ayant pas de réponse à mes questions, je haussai les épaules et allai me remettre à apprécier la douceur de l'instant quand une brève mais violente pétarade me fit l'effet d'une décharge électrique. J'avais discerné le boum-boum des grenades et le tir saccadé des pistolets-mitrailleurs. Une embuscade en plein jour ! A quelques centaines de mètres de notre camp ! Gonflés les mecs ! Presque sous notre nez ! Quand je vous répète qu'on ne pouvait se sentir tranquille nulle part ! Vous comprenez maintenant pourquoi, quand j'ai passé mon permis de conduire militaire, je ne fis pas cent mètres sur la route ! (Mais cela me suffit pour réussir brillamment ce difficile examen). Déjà, dans le camp, on s'affaire. Le capitaine donne l'ordre à un sergent de prendre une quinzaine d'hommes qui sautent dans deux "quatre-quatre" qui, en trombe, partent en direction du "lieu du crime". Ils y sont en deux minutes. Ils n'auront pas à faire usage de leurs armes : les fells ont déjà décroché et repris le chemin de leur repaire dans les flancs du Kef Sidi Amar, truffé de galeries de mine. Le drame est consommé : la jeep est dans le fossé, pare-brise éclaté. Le chauffeur criblé de balles n'aura jamais plus mal aux dents. A ses côtés, un

capitaine ne vaut guère mieux mais respire encore. Sur la route, le radio est mort en voulant sauter du véhicule en marche. Un seul homme, par miracle, a échappé au massacre, les fellaghas n'ayant pas eu le temps d'achever leur action commando ni de récupérer les armes, sans doute à cause de l'arrivée rapide de nos soldats. C'était comme ça la guerre en Algérie, une guerre sans front, où l'ennemi est partout et nulle part. Il est souvent là où on ne l'attend pas. Il disparaît aussi vite qu'il est venu : c'est ce qu'on appelle "la guérilla". Dire que je trouvais cette soirée si belle, si calme, si paisible, alors que la mort était là si proche. Mais que faisait-là cette jeep, seule, sur cette route périlleuse ? Nous le sûmes rapidement. En réalité, elle précédait un convoi de camions chargés de militaires du 117ème R.I. qui rentraient d'une opération. Or, arrivée en vue de Molière, le capitaine jugea qu'il pouvait terminer seul les derniers kilomètres le séparant encore de sa base de Bou-Caïd. Trop pressé le capitaine ! Quelle erreur ! Voilà pourquoi moururent deux jeunes appelés en Algérie par une belle soirée de mai. Cette nuit, en passant, là où ils trouvèrent la mort je pense à eux et je redouble de vigilance comme si cela pouvait éviter la mienne.

Pour l'instant, à très petite vitesse, nous gravissons le col en direction du nord. Avec tout le "boucan" que font les G.M.C., ces vieux et robustes véhicules que l'armée américaine amena avec elle lors du débarquement de la deuxième guerre mondiale, tous les fellaghas de la région, à des kilomètres à la ronde, savent que nous partons en opération. Mais cela nous arrange, car notre mission consiste à pénétrer assez profondément dans la zone interdite, fief des katibas, en empruntant les camions sur les pistes forestières encore carrossables jusqu'à un petit poste situé au nord-est de Bou-Caïd puis, à pied, de revenir vers le sud pour nous installer avant l'aube, si possible, en lisière de cette zone interdite et de la zone habitée. Nous savons que les fellaghas viennent la nuit dans ces villages pour se procurer des vivres, revoir de la famille, percevoir la contribution obligatoire imposée par le F.L.N. Aujourd'hui, nous espérons nous installer sans être détectés non loin des mechtas où nous fumes pris sous le feu d'une mitrailleuse et d'où retentirent les you-you des femmes pour exprimer leur joie. Ce coin-là ne m'inspire vraiment pas, je le sens mal famé et malsain. On y entend à chaque fois de drôles de guêpes qui bourdonnent méchamment. Enfin, voici le petit poste, isolé en limite de la forêt que nous venons de traverser, cahotant dans les ornières, dans une obscurité d'encre sous l'épaisse frondaison et par une nuit sans lune. Nous avons pris du retard. Pas question de s'attarder dans le poste. Nous laissons les camions sous la garde des hommes du poste et nous les laissons finir leur nuit dans les mechtas renforcées par des sacs emplis de terre ou de sable et encerclées par plusieurs rangs de barbelés. Quel poste ! Quelle sécurité ! Je connais l'endroit pour y être déjà plusieurs fois passé. C'est là que deux gars, un soir après manger, se mirent sur le terre-plein entre les remparts de sacs et les barbelés pour s'amuser à faire un peu de lutte. Le combat n'alla pas à son terme, et jamais on ne saura lequel des deux aurait été vainqueur, car une balle en pleine tête expédia un des lutteurs au tapis pour un compte définitif et irréversible. C'est comme cela aussi que des appelés moururent en Algérie, stupidement...

Nous les laissâmes donc à leur sort, ayant assez à faire avec le nôtre, d'autant plus qu'au mois de mai les nuits sont déjà courtes et que notre objectif est encore loin. La lune est couchée. L'obscurité nous enveloppe, nous masque et nous protège. Mais elle brouille aussi les pistes qu'il faut trouver et suivre sans en sortir. Pour l'éclaireur de pointe, quel travail de sioux ! Cette fois-ci, je ne suis pas en tête avec ma section. Le capitaine a dû juger que j'en avais fait assez dans le premier camion. Je me contente donc de suivre, c'est plus facile. Et l'on marche en s'arrêtant, en trébuchant, parfois en faisant demi-tour quand il s'avère que la piste qu'on suivait n'en est pas une. On jure en Français, en Arabe mais toujours en sourdine, car dans le commando le silence est de règle. Pourtant, juste derrière moi, j'entendais le capitaine pester dans ses moustaches (façon de parler car il était imberbe) :

- "*Bon dieu, mais qu'est-ce qu'ils foutent devant ? On est à la bourre, le jour va se lever*".

Effectivement, déjà une légère clarté pointait du côté du levant. Cela avait un avantage : on allait plus sûrement trouver notre chemin, mieux savoir où poser les pieds et pouvoir prendre quelque distance avec notre prédécesseur pour augmenter la sécurité du groupe. […]

Avec l'apparition de l'aube, nous sommes un peu dans la situation d'acteurs s'affairant encore sur la scène à mettre en place les dernières pièces du décor, alors que le rideau qui les masquait s'ouvre lentement et que les projecteurs s'allument progressivement. Et en ce début du mois de mai le rideau de la nuit s'ouvre trop rapidement à notre gré tandis que le soleil dans un ciel sans nuage, annonciateur d'une chaude journée, fait donner toute la puissance de ses projecteurs. Bien vite, il fait grand jour. Maintenant nous craignons fort que notre présence puisse ne pas échapper à la vigilance et à l'acuité perçante de quelques "choufs". Que faire ? Stopper sur place, s'aplatir et attendre ? Attendre quoi ? La nuit prochaine, pour achever notre progression, comme nous l'avons déjà fait plus d'une fois ? Mais cette fois-ci le capitaine, jugeant que l'objectif était proche, que le terrain comportait suffisamment de couverts décida de poursuivre notre marche. Effectivement, moins d'une heure plus tard, nous nous trouvions au pied d'une sorte de grande taupinière boisée sur ses flancs et qui, d'après la carte, culminait aux environs de mille quatre cents mètres. On se serait presque cru dans la région des puys en Auvergne. Comme une piste assez large (sans doute une ancienne piste d'exploitation forestière) en faisait le tour, le capitaine ordonna à l'adjudant Z. de s'y poster en embuscade flanc ouest et au lieutenant B. de faire de même flanc est. Puis il me dit :

- "*Carmin, vous montez avec moi, on va s'installer au sommet du piton*".

- "*Tiens*, me dis-je, *pour une fois on va avoir la planque, on va se la couler douce au soleil*".

Une demi-heure plus tard, en prenant beaucoup de précautions, nous investîmes la crête. Les arbres de la pente avaient laissé la place à des groupes de buissons bas et épineux séparés par de larges zones dénudées. Le groupe de commandement s'installa au centre, derrière un buisson qui ne pouvait masquer la grande antenne qu'avait déployée le radio du capitaine. Déjà, il avait pris contact avec les deux sections laissées en bas pour s'assurer que la liaison était bonne. Pour ma part, après avoir effectué le tour du sommet j'avais disposé ma section, équipe après équipe, aux quatre points cardinaux, aux endroits qui me semblaient les plus propices pour observer et défendre le piton en cas de besoin. Puis, cela fait, je m'installai avec mes "mousquetaires" près d'une équipe. Tout était calme. "*R.A.S*", signalaient Z. et B. au bord de leur piste. "*R.A.S*", signalaient mes guetteurs. Quelle belle journée ! Le soleil, déjà fort, nous faisait oublier la fatigue de cette nuit de marche et notre manque de sommeil. Certains, tout en surveillant, en profitaient pour puiser dans le sac à dos quelque chose à se mettre sous la dent. J'allais en faire de même, mais n'en eus pas le temps. Car soudain, à quelques mètres de nous, une dizaine d'hommes, en ligne, sortirent de l'épaisseur des arbres et buissons, en se ruant vers le sommet tout en tirant devant eux. Heureusement que nous étions bien en place, couchés sur le sol, l'arme chargée (comme toujours) et à portée de la main. Etant en bas, ils tiraient trop haut et leurs balles se perdaient dans les airs. Ils n'eurent guère le loisir d'avancer car notre réplique fut immédiate. Moi-même qui tirais rarement, je dérouillai, pour une fois, le canon de ma carabine U.S en vidant en quelques secondes les neuf balles contenues dans le chargeur toujours engagé. Nous, en haut, au contraire d'eux, dûmes tirer bas car nos balles faisaient gicler la terre et déchiquetaient le bas des buissons. Heureusement qu'à la guerre la plupart des balles ne tuent pas, sinon il y en aurait des morts ! Mais notre réplique fut assez dissuasive pour précipiter nos ennemis vers le couvert des bois d'où ils étaient sortis. Je me levai. J'eus le temps d'apercevoir le capitaine courir vers nous, le pistolet à la main, l'air affolé, me criant :

- "*Les laissez pas monter !"*

J'eus le temps de distinguer quelques explosions de grenades et quelques tirs sur la gauche du piton. Mais comme cela avait déjà cessé je n'y attachai pas trop d'importance. Alors, je ne sais pas ce qui m'a pris (et je ne me l'explique pas encore) mais je m'entendis crier au groupe qui m'entourait :

- "*Laissez vos sacs et venez avec moi*".

Et me voici, bille en tête, carabine en avant, dévalant la pente boisée à la poursuite des gus qui, quelques instants plus tôt, prétendaient nous déloger de là-haut. Sur ma droite, sur ma

gauche, ma dizaine de gars fonçait dans les broussailles, lâchant de temps à autre une petite rafale devant eux. Enfin, nous sortîmes de la zone boisée et aperçûmes, une centaine de mètres devant nous, les fells qui couraient comme des lapins devant un furet, trop éloignés pour les pistolets-mitrailleurs qui arrêtèrent de tirer. Seuls les fusils et le lance-grenade les persuadèrent de ne pas s'arrêter de courir. Quelques secondes plus tard, ils avaient disparu, cachés par quelques replis du terrain. Nous fouillâmes le secteur avant de remonter sur la crête. Allongé dans un ravineau, nous découvrîmes le corps d'un rebelle mais pas son arme. Elle avait dû être récupérée par un de ses compagnons, comme ils en avaient la consigne. Par radio, j'avertis le capitaine de notre découverte et lui annonçai notre remontée. Je m'attendais à recevoir une sévère engueulade. J'avais laissé le capitaine sous la protection d'une demi-section alors que les fells étaient plutôt agressifs dans le secteur. Je préparai mes explications, prêt à arguer que la meilleure défense est l'attaque. Quand nous atteignîmes le sommet, après avoir crié pour nous faire reconnaître avant de sortir du bois, je vis que la section de Z., appelée par le capitaine, était venue renforcer la protection de notre commandant de compagnie. Mais je remarquai surtout un attroupement au centre du dispositif autour d'une forme allongée.

- "*C'est Martin, mon lieutenant*", me dit le sergent B.
- "*Martin ?*"
- "*Oui, le remplaçant de notre poivrot !*"

Ainsi il s'appelait Martin, ce petit Pied-noir, qu'un malheureux concours de circonstance avait incorporé à ma section alors qu'il aurait dû savourer son tour de repos avec ses camarades restés au camp. Une boule, plus lourde qu'une boule de pétanque m'écrasa l'estomac. L'angoisse de découvrir le premier mort des hommes sous mes ordres ! Je me précipitai vers le groupe qui faisait cercle et me le cachait. La première chose que je vis, ce fut sa tête enveloppée d'une bande blanche qui lui donnait l'apparence d'une momie. L'infirmier accroupi à ses côtés, lui soutenait le cou et lui parlait à l'oreille. Il n'était donc pas mort ! Mieux, il s'agitait, pleurait et appelait sa mère. Il criait : "*Maman, mon œil, je ne vois plus !".* On a beau être habillé en soldat, porter une arme, à vingt ans, quand on a peur, quand on souffre on est encore un enfant. Et le petit Martin, étendu à terre, appelait sa mère à l'aide. J'appris peu après qu'un éclat de grenade lui avait presque arraché l'œil gauche. Ainsi, je n'avais pas rêvé en entendant des explosions de grenades. D'autres fellaghas avaient tenté de nous prendre à revers et étaient tombés sur l'équipe du caporal M. qui avait riposté malgré l'éclatement de grenades derrière et devant eux. Je dois dire que cette attaque fit de notre capitaine un glorieux blessé : un petit éclat de grenade eut la bonne idée de venir se ficher dans la partie charnue de l'hémisphère gauche de son séant. Il se le fera ôter par le toubib à "l'hôpital" de Molière qui lui délivrera un certificat officiel attestant d' "une blessure de guerre". Radieux, il nous dit qu'il avait fait un grand pas en avant vers sa légion d'honneur. De fait, il l'obtint avant mon départ et nous offrit même un repas dans un restaurant d'Orléansville un jour où nous y étions de passage. Quant au pauvre Martin, un hélicoptère appelé par radio, effectua son évacuation sanitaire vers l'hôpital d'Orléansville puis vers celui d'Alger. Hélas, il fallut l'énucléer. Le capitaine proposa Martin pour la légion d'honneur, mais il ne l'obtint pas. Cependant, pour lui, la guerre était finie. Il fut le seul blessé dans ma section pendant les dix mois que je passai dans le commando de chasse. Depuis, chaque fois que j'entendais Georges Brassens chanter "*Pauvre Martin, pauvre misère*", vous devinez à qui je pensais. Quant à moi, je garde aussi de ce jour-là, un autre souvenir, un tout petit souvenir que je porte toujours sur moi, que dis-je **en** moi : un tout petit éclat de grenade qui presque insensiblement traversa mon treillis, mes "dessous" pour se loger au dessus de mon omoplate gauche où il se trouve encore et y demeurera sans doute à jamais. […]

La Colère et la Honte

Qu'il est difficile d'extraire de sa mémoire des secrets qu'on a si longtemps gardés ! Cela fait plus de quarante années maintenant, que ces souvenirs me hantent et je les ai enfouis

honteusement au plus profond de moi-même. Oui j'ai honte et culpabilise, pourtant je n'ai aucune responsabilité dans les faits que je vais vous rapporter. Rassurez-vous je ne suis ni coupable ni responsable donc ne puis nourrir aucun remords. Seulement, le fait d'appartenir à un groupe vous met "mal à l'aise" quand vous découvrez qu'il commet des actes contraires aux règles de la guerre. Je sais (vous savez) qu'en Algérie on ne faisait pas la guerre, on traquait seulement d'impitoyables "terroristes" qui attaquaient par surprise et ne faisaient jamais de prisonniers. Malheur à ceux qui étaient pris ! On retrouvait leurs corps éventrés, égorgés, victimes des pires sévices. C'était ce qu'on nous disait mais que je n'ai fort heureusement pu vérifier. Le fellagha était pour les jeunes militaires Français synonyme de barbarie, de cruauté et de terreur. La peur et la haine dans toutes les guerres modifient bien des comportements ; que de moutons bêlants deviennent loups hurlants quand la force des armes prévaut sur toutes lois et que, comme disait la Fontaine : "*La raison du plus fort est toujours la meilleure*" ! Avec la candeur naïve de mes vingt ans j'avais la certitude que les barbares, les bourreaux ne pouvaient être des nôtres, parce que nous étions les plus civilisés, les mieux imprégnés des valeurs morales et républicaines du pays des droits de l'Homme. Quelle utopie ! Quelle sottise !

Mais les jeunes se nourrissent d'idéaux qui sont souvent utopiques, d'illusions qui sont autant de rêves qu'ils abandonnent bien souvent sur le chemin de la vie à mesure qu'ils avanceront en âge. Nous, les jeunes appelés en Algérie, nous avons mûri trop vite, notre jeunesse s'est grillée au soleil d'Afrique du Nord comme les blés de la Mitidja. En quelques semaines ou en quelques mois, nos illusions étaient devenues des désillusions, notamment en ce qui concernait les valeurs de l'espèce humaine. La guerre est un révélateur incomparable de la vraie nature de chacun. Pour ma part, j'ai été profondément choqué par deux évènements dont j'ai eu connaissance dans ma propre compagnie, dans ce bled perdu qui aujourd'hui porte un nom que j'ignore mais qui se situe toujours là-haut, au milieu de l'Ouarsenis.

Revenons quarante ans en arrière…

Depuis quelques jours nous étions de repos au bordj. Nous reprenions des forces dans un espace civilisé et sécurisé. Quel bonheur de déjeuner avec du bon pain frais en buvant un bol de café fumant, de manger à heures fixes des plats chauds et cuisinés, de pouvoir boire à sa guise boissons fraîches et variées et, plaisir suprême, de s'étendre le soir, sans crainte des intempéries, ni même de l'ennemi, sous les draps d'un lit qui vous paraissait extraordinairement confortable comparé au sol caillouteux et dénudé du djebel algérien.

Cela faisait grand bien au corps et au moral. Pour un peu, j'aurais presque pu dire que la vie était belle. Et ceci d'autant plus qu'en ce début mai, le beau temps s'était installé un matin sans crier gare et semblait ne plus vouloir nous quitter. Ciel bleu, soleil, chaleur, détente, repos… que faut-il de plus pour parler de bonheur ? Etre près de celle et de ceux qu'on aime bien sûr ! Mais ce soir je suis optimiste : ce sera pour très bientôt. La soirée est si belle, l'air est si calme, tout est quiétude et paix. Je suis d'autant plus serein que je ne crains même pas un départ précipité en opération cette nuit ou demain à l'aube car c'est au tour de ma section d'assurer la garde du camp quand la compagnie effectuera sa prochaine sortie. C'est vous dire si, ce soir, je me sens bien. Ayant disposé de beaucoup de temps libre dans la journée, j'ai eu le loisir d'écrire longuement à ma Pierrette après avoir relu une nouvelle fois ses dernières lettres.

Bien reposé par ces derniers jours de repos, je ne ressens pas d'empressement à regagner mon logement aux pièces vides et sombres, aux murs nus, où seule ma chambre dépouillée comme une geôle ou une cellule de moine témoigne d'un peu de vie.

Non, ce soir, j'ai besoin d'un "zeste" de compagnie. C'est pourquoi je partage un peu de chaleur humaine avec quelques sous-officiers métropolitains et musulmans dans l'espace réduit de notre petit foyer. Assis autour des deux ou trois tables qui le remplissent, je suis avec amusement les parties de cartes ou de dominos qu'ils disputent dans de soudains cris de feintes colères ou de sonores éclats de rire. L'ambiance est à l'unisson du soir qui tombe : calme, paisible, amicale. Assis, face à la porte grande ouverte, j'observe l'immobilité des rubans multicolores qui masquent l'ouverture mais qui fort heureusement laissent entrer l'air

frais que nous apporte la nuit qui engloutit la montagne environnante et estompe déjà les abords immédiats de notre "foyer" qui à mon avis n'a jamais autant mérité d'être ainsi nommé.

Depuis quelques instants je suivais avec attention le jeu de mon voisin le plus proche : le sergent B. (celui qui avait reconnu en Si Ali, le commissaire politique du FLN, capturé par notre section, comme son meilleur camarade de classe). Il disputait, avec trois autres collègues une partie de belote. C'est le seul jeu de cartes que je connaisse. On m'avait invité à jouer mais connaissant mes piètres qualités de joueur et le peu de goût que j'avais envers les jeux en général, j'avais décliné l'offre. Voir jouer les autres me suffisait.

Soudain, une sorte de bruissement suivi de cliquetis firent tourner toutes les têtes : la haute stature du Sous-Lieutenant B. venait d'émerger du fouillis de rubans barrant verticalement la trouée de la porte tel un poisson trouant un rideau d'algues. Mais la comparaison s'arrête là, car contrairement à la carpe, il n'était pas muet et aimait bien bavarder. Je l'aimais bien, il fut le seul qui me fut sympathique parmi ces militaires de carrières, le seul à m'inviter dîner chez lui (sa femme et ses deux petites filles étaient venues vivre en recluses dans notre camp), le seul à me prodiguer ses conseils de soldat aguerri (il avait combattu dans "'l'enfer" de Dien Bien Phu en Indochine) et le seul à me dérider quand j'en avais besoin. Aussi, c'est avec plaisir que je répondis à son invitation quand il me dit :

- "*Et si on se jouait une petite bière au 421 ?*"

- "*Pourquoi pas*".

Sitôt dit, sitôt fait. Debout devant le petit bar, tout en discutant et en buvant quelques gorgées de "Kronenbourg", nous jetâmes, tour à tour, nos trois dés, sur la petite piste en tapis vert, espérant les voir s'immobiliser en affichant simultanément quatre-deux-un (4.2.1). Il y eut un vainqueur et un perdant. Peu importe. Il y eut surtout un moment d'amitié, un moment d'oubli de la guerre, de la peur, et de la mort. Oubliés pour un instant les fellaghas qui sortent de leurs caches, s'approchent des postes qui vont être harcelés, des routes à miner, des fermes à brûler…

L'heure s'avance. B. me quitte pour rejoindre sa petite famille à trois baraquements de là. Je l'accompagne. La nuit est bien établie, mais un croissant de lune, dans un ciel dégagé, fait office de veilleuse. On se quitte sur une poignée de mains en se souhaitant une bonne nuit. Je me dirige donc vers ma "mechta", bien décidé à faire de beaux rêves. Pas de doutes ! Après une si belle journée et une soirée si agréable, la nuit sera douce pour tout le monde… J'allais contourner l'angle d'un baraquement lorsque que je "les" vis.

Surpris, je stoppai sur place, invisible dans une flaque de ténèbres produite par l'ombre du bâtiment. Sortant de l'intervalle séparant le bureau du Capitaine du logement des radios, quelques silhouettes silencieuses, discrètes, venaient d'apparaître. Mes yeux, déjà accoutumés à l'obscurité, distinguèrent cinq à six hommes en tenue de combat, et l'arme à la main. Le seul bruit que j'entendis fut le claquement sec des chargeurs qu'on engageait dans les pistolets mitrailleurs ou les fusils automatiques. Non, ne craignez rien, ce n'étaient pas des fellaghas qui venaient investir le camp à la faveur de la nuit. Cette idée ne me vint pas à l'esprit une seule seconde car notre camp était bien gardé, de jour comme de nuit, et je savais que dans chaque petit mirador incorporé à intervalles réguliers dans le mur d'enceinte protégeant le bordj veillait, attentive, une sentinelle. De plus en plus intrigué et me posant bien des questions, je demeurai figé dans l'aube. Qu'était-ce donc ? Des hommes se préparant à la relève de garde ? Une patrouille s'apprêtant à sortir du camp ? Mais pour aller où ? Pour quelle mission ? Et pourquoi faire sortir une équipe seule (six hommes) et non pas une section (trente hommes) ? Et pourquoi les chefs de section (dont je fais partie) n'ont-ils pas été prévenus ? Avouez qu'il y avait de quoi être perplexe !

Mais ma perplexité fut brève. La réponse à toutes mes questions allait m'être assénée comme un coup de massue. En effet, les hommes, colonne par un, venaient de s'ébranler en direction du lourd portail fermant le camp. J'en comptai huit : sans doute un caporal et ses cinq voltigeurs, un sergent chef de groupe et… un civil. Un civil ? Incrédule, je crus faire erreur. Pourtant, parmi toutes ces silhouettes en tenue camouflée, quasi invisibles dans la nuit,

une se détachait plus nettement dans l'obscurité. En outre je distinguai qu'elle avançait le buste penché vers l'avant. La petite troupe s'arrêta devant la porte fermée. Le chef de groupe ordonna sans doute à la sentinelle, en faction à cet endroit, de lui ouvrir la porte. Ce qui fut fait. Quand l'homme passa dans l'ouverture, poussé par le soldat qui le suivait, je vis qu'il était vêtu d'une djellaba blanche et qu'on lui avait lié les poignets derrière le dos, ce qui lui donnait cette silhouette penchée. Incrédule, secouant la tête de droite à gauche (et vice versa) en signe de dénégation, refusant la vérité qui éclatait pourtant devant moi, j'étais envahi par un cocktail de sentiments explosifs, colère, dégoût, tristesse, qui auraient dû me faire crier : "*Arrêtez ! Revenez !".* Mais conscient que ces hommes ne faisaient qu'obéir à une autorité supérieure, mais aussi par lâcheté pour m'éviter des ennuis, je laissai la petite troupe disparaître derrière les lourds battants de la porte qui, déjà, se refermaient. Cet homme vêtu de blanc était déjà un mort-vivant dans son linceul. C'était un prisonnier qui partait en "corvée de bois". Par cette nuit si douce, il effectuait son dernier voyage, sa dernière promenade sous la pâle lueur d'un croissant de lune, celui-là même qui avait déjà été choisi par les siens pour orner le drapeau de leur futur emblème national.

Bien que je fusse certain que je ne reverrai pas cet homme, je voulais avoir la certitude de ne pas être dans l'erreur. Aussi décidai-je de demeurer dans le secteur jusqu'au retour de cette fausse patrouille. Logiquement, je pensais que mon attente ne serait pas trop longue car il était évident qu'un si petit groupe ne se risquerait pas à trop s'éloigner du camp vu l'insécurité de la zone. Je ne m'attendais pas, non plus, à entendre des coups de feu signifiant la mise à mort du condamné. Non, celle-ci serait discrète, silencieuse et sans témoin et, en outre, la patrouille ne tenait pas à se faire repérer. Elle avait pris la direction du Sud. Elle allait, en suivant le petit oued, s'approcher du village, sans doute près du point d'eau où les bergers viennent faire boire les chèvres et les moutons. Et là, l'homme aura peut-être la grâce d'implorer une dernière fois Allah, de le remercier de lui avoir donné la vie (une femme ? des enfants ?) avant d'avoir la gorge tranchée comme celles de ses moutons avant le méchoui. Ainsi, demain, grâce au "téléphone arabe" tout le village, puis tout le djebel saura que le F.L.N. aura exécuté un traître. Deuxième raison pour la patrouille d'utiliser le poignard plutôt que la mitraillette. Voyons ! Tout le monde sait que les soldats Français n'égorgent pas…

Effectivement, mon attente ne fut pas trop longue car moins d'une demi-heure plus tard la patrouille était de retour, mission accomplie : ils n'étaient plus que sept et devinez celui qui manquait… J'étais furieux et j'avais honte. Furieux de me considérer comme un témoin gênant, furieux d'avoir été berné, d'avoir cru que la compagnie à laquelle j'avais été incorporé faisait une guerre "propre" aux soldats du F.L.N. et aux soldats seulement. J'avais honte et pourtant je n'étais guère coupable : je ne connaissais même pas l'existence de ce prisonnier. Depuis combien de temps était-il là ? Où était-il enfermé ? Qu'avait-il fait pour connaître un tel châtiment ? Autant de questions qui resteront sans réponse car je n'interrogerai personne et surtout pas celui qu'immédiatement je désignai comme le responsable : notre capitaine. L'ordre de cette "corvée de bois", de cette exécution sommaire effectuée à la sauvette, dans le plus grand secret, ne pouvait avoir été donné que par lui.

Comment cet homme qui ne manquait ni de culture, ni de bonnes manières, au langage correct d'une personne bien éduquée et imprégnée des "valeurs" judéo-chrétiennes, pouvait-il avoir pris la décision de faire assassiner cet homme (quoi qu'il ait fait) sans autre forme de procès ? Car c'est bien d'un assassinat, n'est-ce pas, qu'il s'agit ? Y a-t-il d'autres mots quand on donne l'ordre de trancher la gorge à l'un de ses semblables ? Bien sûr ce capitaine n'a as eu de sang sur les mains, le poignard il l'a fait tenir par un autre, mais dans sa tête j'espère qu'il en a reçu des éclaboussures, des tâches indélébiles et qu'elles peuplent ses nuits de cauchemars et ses jours de remords. Mais peut-on en être certain ? Pourtant, moi qui ne fus qu'un témoin, qu'un mauvais hasard plaça sur sa route, je revois souvent ce fantôme blanc, muet et silencieux, qui partit dans la nuit si douce, sous un ciel étoilé, vers le point final de sa destinée.

Quelques semaines plus tard, alors que nous nous étions une fois encore enfoncés dans la zone interdite, je fus à nouveau confronté à l'arbitraire et à l'horreur. Fidèles à la tactique du

commando, nous avions progressé de nuit pour occuper, au petit matin, les postes d'observation que nous nous étions fixé d'atteindre au cours du briefing précédent le départ. L'objectif était toujours le même : repérer l'ennemi, observer ses mouvements, l'intercepter quand cela était possible ou communiquer les renseignements au quartier Général à Orléansville qui pouvait faire intervenir l'aviation, l'artillerie ou monter une opération avec plusieurs unités (parfois aéroportées) afin d'effectuer un bouclage puis un ratissage de la zone. C'était le schéma habituel mis au point par le Général Challe et depuis qu'il avait créé les commandos de chasse, la vie n'était pas une sinécure pour les fellaghas qui, tels les blaireaux et autres sauvagines, devaient se terrer le jour et se déplacer de nuit tant le djebel le plus reculé, le plus impénétrable ne leur offrait plus de sécurité.

Donc, comme prévu au briefing, ma troisième section marchant en serre-file, vers quatre heures du matin, laissa filer le reste de la compagnie pour s'installer sur un piton qui, au petit jour, m'offrirait une vue panoramique plongeante sur deux vallées situées de part et d'autre de la ligne de crête. Quelques instants plus tard et quelques centaines de mètres plus loin, le capitaine s'installa sur un autre sommet en compagnie de la 1ère section du Sous-lieutenant B. Quand à l'adjudant Z., il reçut l'ordre d'aller poster la 2ème section en embuscade, le long d'une petite piste qui courait à mi-pente entre la ligne de crête que nous occupions et le fond de la vallée où, en ce moment, paressait un oued Fodda maigrelet.

Pour une fois que ma troisième section était dispensée de s'installer en embuscade je ne pouvais que m'en réjouir… Nous devions toutefois veiller à notre sécurité. Aussi, aidé par mon adjoint le sergent-chef A. et es deux sergents : K. et B., nous fîmes l'inspection du piton pour déterminer les meilleurs emplacements pour voir sans être vus et se défendre en cas de nécessité.

Quelques instants plus tard, chacun était à sa place. Ceux qui n'étaient pas de veille, emmitouflés dans la chaude djellaba brune, enroulés dans leur morceau de toile de tente, couchés à même le sol, pouvaient, en toute confiance, plonger dans un sommeil réparateur. Au centre du dispositif, je retrouvai mes "trois mousquetaires" (mon ordonnance, le tireur d'élite et le radio) qui avaient découvert au milieu de buissons épineux et ras, une petite cuvette naturelle. "*Bravo les gars, c'est l'idéal, on y sera cachés et protégés du vent, du froid et des balles si on baisse bien la tête. C'est un vrai nid bien que ça manque d'un peu de mousse et de duvet*", dis-je (à voix basse) en les rejoignant. Puis m'adressant à B., le radio : "*Baisse ton antenne et ferme la radio. On économise l'énergie. Prochaine vacation à huit heures*". Chacun se prépara ensuite pour prendre un peu de repos car nous n'avions que quelques heures devant nous. Peu après, allongés tous les quatre, la tête sur nos sacs en guise d'oreiller, bien serrés pour nous tenir chaud, nous nous abandonnâmes à la douce tiédeur des bras de Morphée (Dieu des songes, fils de la nuit et du sommeil).

Hélas, nos rêves et notre sommeil furent de courte durée. Une heure s'était à peine écoulée quand nous fûmes réveillés par des coups de feu. Bien qu'émergeant d'un sommeil profond, j'eus immédiatement conscience que ces détonations ne provenaient pas de nos abords immédiats. De plus, les tirs cessèrent presque instantanément.

Sur notre piton, tout paraissait calme. Cependant, chacun était sur la défensive, l'arme à la main, l'œil aux aguets. Tous ? Non ! Car B. ne se préoccupait que de sa radio dont il avait déjà déployé l'antenne et tourné le commutateur de mise en service. Le poste était préréglé sur la fréquence que nous utilisions entre nous. Je pris le combiné que me tendait B.. Presque immédiatement quelques "pssit-pssit-pssit" annoncèrent un appel.

- "*Trente et un jaune* (Capitaine) *de Vert* (2ème section) *me recevez-vous ? Parlez*"
- "*Vert de 31 jaune, je vous reçois clair et net. Parlez*".
- "*31 jaune de vert nous venons de "coxer un gus"* (attraper un homme). *Il est blessé car il a fallu lui tirer dessus pour qu'il se rende. Il est touché à la jambe mais ça ne semble pas grave. Que dois-je faire ?"*
- "*Vert de 31 jaune, je vous ai bien reçu, gardez le prisonnier. Ne bougez pas. On reste sur nos positions jusqu'à nouvel ordre*".
- "*31 jaune de vert bien reçu*".

Le poste ne fit plus entendre qu'un léger grésillement, la communication était terminée. Je rendis le combiné à B. et j'aperçus alors mon adjoint qui, en rampant, venait aux nouvelles dans la faible clarté du jour naissant. Je lui donnais l'information :

La section de l'adjudant Z., en embuscade, avait blessé un "fell", avant de le faire prisonnier. J'ajoutai : "*pour l'instant, on reste sur place et on "chouf"* (observe). *Prévenez tout le monde*".

- "*Bien mon lieutenant*", et H. repartit comme il était venu : discrètement.

Une fois de plus une longue et fastidieuse journée d'attente se déroula sous un soleil d'abord amical, puis de plus en plus agressif pour devenir absolument tortionnaire. Sur ce piton, aussi verdoyant qu'un cirque lunaire, impossible d'échapper au feu du ciel. Que cette journée torride fut longue et pénible : griller à grand feu en scrutant le vide, le néant ! De temps à autre, une liaison de 31 jaune avec nous ou avec la 2ème section rompait un court instant la monotonie. Pour notre part, c'était toujours "*R.A.S*.".

Pourtant, au bout d'un certain temps je fus intrigué par le nombre de fois où notre capitaine demandait à Z. des nouvelles de notre prisonnier. Cette mansuétude du capitaine envers ce fellagha blessé était à la fois sympathique et troublante. A chaque vacation radio avec la 2ème section, la question était la même "*Comment va le blessé ?"* Seulement je constatais que les réponses de l'adjudant Z., elles, variaient rapidement : visiblement, l'état de santé du fell se dégradait. La blessure qualifiée de "*pas grave*" le matin était devenue "*sérieuse*" à midi et "*pas belle du tout*" quelques heures plus tard. Notre homme ce matin était pratiquement valide puisque à la question :

- "*Pourra-t-il nous suivre ?"*

- "*Affirmatif*", avait répondu "vert" sans hésiter. Et en fin de journée l'homme était à l'agonie. Curieux, mais après tout pas impossible ?

J'étais dubitatif, j'avais un doute. Je ne fus donc pas trop surpris quand, peu avant la tombée de la nuit un nouvel appel radio me sortit de mes réflexions.

- "*31 jaune de vert, me recevez-vous ?"*

- "*Vert de 31 jaune, parlez*".

- "*31 jaune de vert, je vous signale que le prisonnier vient de décéder des suites de ses blessures*".

- "*Vert de 31 jaune, bien reçu. Préparez-vous à faire mouvement. Restez sur votre position, nous vous rejoindrons quand la "trois" nous aura rejoints. Terminé*".

- "*31 jaune de vert bien reçu*".

Quelques instants plus tard je fus appelé par le capitaine qui me transmettait l'ordre de rassembler la section et de venir nous rejoindre sur sa position. Au courant du programme, j'avais devancé l'ordre du capitaine, si bien que la section, déjà disposée colonne par un, dans l'ordre indiqué à chaque équipe, fut prête à faire mouvement sans plus attendre. La nuit nous enveloppait maintenant de son obscurité protectrice.

Un quart d'heure plus tard, suivant plein Est la ligne de crête qui montait puis descendait comme un grand toboggan, la chenille à "soixante pattes" que nous formions atteignit le piton où nous attendaient le groupe de commandement et la première section du Sous-lieutenant B.. Je fus mis au courant des futures "réjouissances" : rejoindre la 2ème section qui se placera derrière moi et fermera la marche. Puis descendre dans la vallée, traverser l'oued (et remplir le bidon) et puis attaquer le versant opposé pour s'installer sur la ligne de crête avant le lever du jour. Encore du sport en perspective. De nuit, descendre puis grimper le djebel ce n'est pas une sinécure croyez-moi.

Au signal radio du capitaine, la colonne s'ébranla. L'obscurité était totale, une vraie nuit d'encre de chine, sans lune et sans étoile. Un lourd rideau de nuages venait sans doute de s'étendre au dessus de nos têtes et de nous masquer la voûte céleste. L'air immobile et moite laissait présager l'orage. Aucune visibilité : nous étions devenus une troupe de non-voyants, à tel point que nous devions agripper un pan du treillis de celui qui nous précédait pour être surs de ne pas se perdre. La progression était lente, hésitante : les éclaireurs de pointe du Sous-lieutenant B. peinaient à trouver et à suivre le mince fil conducteur d'un sentier de chèvre.

Souvent ils le perdaient : alors la tête de la colonne s'arrêtait et chacun des maillons de la chaîne que nous formions se télescopait avec quelques rires ou quelques jurons feutrés. Puis, le fil d'Ariane retrouvé, l'on repartait, toujours agrippés les uns aux autres, marchant avec précaution sur la pente invisible, se disant que si le copain de devant passait, on devait passer aussi. Enfin on déboucha sur une piste plus large, plus dégagée de végétation et aussi moins pentue. C'était une ancienne piste charretière qui autrefois devait servir à débarder le bois et au long de laquelle la section de Z. s'était postée en embuscade. En effet, quelques instants plus tard, B. annonça qu'il était au contact de la 2ème section. Comme convenu, nous passâmes devant eux, que nous frôlâmes presque sans les voir, zombis immobiles, formes immatérielles, fantômes muets qui, je ne sais par quel miracle réussirent à coller au dernier de mes hommes et à faire mouvement avec nous, car si la progression était plus aisée, les ténèbres dans la forêt étaient encore plus denses.

En passant en ce lieu, je ne pus m'empêcher de penser à cet homme qui, empruntant cette piste le matin, fut légèrement blessé avant d'être capturé et de mourir, sans bruit, avant la tombée de la nuit. Une fois encore le commando laissait derrière lui un corps sans vie, abandonné dans la nature, sans sépulture et qui allait se décomposer au soleil comme une sauvagine sans aucun intérêt. Pour les hommes de "Kimono 31", un "fell" mort de plus c'était comme un blaireau, un renard, un putois… de moins pour les chasseurs de nos campagnes françaises. Celui qui avait créé nos unités en les appelant "commandos de chasse" ne pouvait trouver meilleur nom pour définir notre mission : nous étions effectivement des chasseurs et nos "ratissages" de djebels n'étaient que des battues comme celles d'autrefois quand on éradiqua de nos campagnes les loups tueurs de brebis, de bergers, de voyageurs ou de celles d'aujourd'hui quand, au Bangladesh, les villageois traquent les tigres mangeurs d'homme qui viennent de dévorer quelques-uns des leurs. Bien sûr, loups et tigres ne sont que des bêtes alors que ceux que nous traquions appartiennent à l'espèce la plus dangereuse de toutes car la plus intelligente (?), la plus rusée, la plus inventive et surtout la plus cruelle : l'espèce humaine. Nos ennemis étant sans pitié nous n'éprouvions guère de remords ni de compassion devant leurs cadavres, tant vivants ils étaient pour nous un danger, et nulle part ailleurs qu'à la guerre on ne peut prendre autant conscience de ce qu'est la lutte pour la vie. J'avoue qu'elle fut, durant ce conflit auquel je ne pus échapper et où je fus un acteur involontaire, le moteur de ma conduite. Sauver ma peau, revenir vivant et entier, tel était mon credo. Je n'ai jamais souhaité rencontrer les fellaghas pour en tuer le plus possible. Au contraire, pour moi la bonne opération était celle où il ne se passait rien. J'étais un chasseur heureux de ne pas avoir vu de gibier. Mais il y avait des rencontres fortuites, et comme on n'était pas accueilli avec des sourires ni des paroles aimables, il fallait bien répondre du tac au tac aux tac tac tac des mitraillettes ou des mitrailleuses, et s'estimer heureux de pouvoir être de ceux qui contemplaient les morts adverses, ça prouvait qu'ils vous avaient ratés et que vous aviez eu plus de chance qu'eux. On ne pouvait tout de même pas pleurer ! Et pourtant ce jour là je continuais à penser à la mort de celui que nous laissions derrière nous. Quelque chose me préoccupait confusément.

La suite de l'opération fut marquée par trois autres évènements. Le premier survint alors que le jour allait se lever et que nous approchions de notre objectif. Curieusement, ce matin là, aucune lueur ne pâlissait à l'Est et l'obscurité s'accrochait au djebel dont on n'apercevait aucun contour. Soudain on comprit pourquoi le jour ne venait pas. Le ciel ouvrit toutes grandes ses vannes et nous fûmes engloutis sous un déluge indescriptible. Chacun eut l'impression d'être sous une cataracte. Les gouttes énormes et furieuses nous cinglaient à tel point le visage que nous dûmes marcher à reculons. En quelques secondes nous fûmes trempés jusqu'à la moelle et des pieds à la tête. L'eau débordait des rangers, les poches étaient gonflées comme des outres tout comme le sac à dos. On aurait pu croiser une troupe de fellaghas à quelques mètres, nous ne nous serions ni vus ni entendus tant nous étions aveuglés par des tourbillons d'eau portés par des rafales furieuses et hurlantes : un cataclysme de fin du monde qui s'arrêta aussi soudainement qu'il avait commencé, mais nous laissant sonnés, trempés et transis. Aussi, quelques instants plus tard, le capitaine commanda "*halte sur*

place". Nous escaladions, en cet instant, une pente boisée de grands résineux plantés drus et à la frondaison si épaisse qu'on se serait crus dans un tunnel tant il y faisait noir. A peine l'ordre donné, les hommes qui m'entouraient se laissèrent tomber au sol sans autre souci que de se reposer et je suppose que toute la compagnie en fit de même car on ne pouvait rien distinguer à plus de quelques pas. Je fis comme eux et m'assis adossé à un arbre, ma carabine "US" entre mes jambes, crosse à terre, canon en l'air, comme on tient une canne à pêche sans penser à rien, à laisser filer le temps, résigné à attendre la suite, impuissant à modifier le cours des choses, abattu, démoralisé. J'observais ma "garde rapprochée" : elle n'avait pas fière allure et je pensais que je ne devais guère améliorer le tableau. B., le premier, s'était laissé tomber au sol sans même se débarrasser du lourd poste de radio qui devait pourtant lui scier les épaules. Je ne pus réprimer l'esquisse d'un sourire en constatant qu'il s'était laissé choir en plein milieu d'un éphémère ruisselet boueux et rageur, qui dévalait la pente en lui baignant les fesses au passage dans la plus grande indifférence de l'intéressé. A deux pas de là, M'B. essorait sa casquette léopard en la tordant comme une vulgaire serpillière sans se soucier des grosses gouttes que les arbres, en s'ébrouant, lui projetaient sur le visage et qui dégoulinaient le long de son nez, devenu l'espace d'un instant une mini-gargouille. Quant à R., le tireur d'élite, le fusil reposant en travers des cuisses, le dos rond, la tête entre les genoux, les épaules rentrées, il s'était mis en "boule" et semblait craindre que le ciel ne lui tombe sur la tête. Bref, nous étions "sonnés" comme l'est le boxeur au tapis sortant du K.O. et cherchant à retrouver ses esprits.

Pourtant, soudain, comme mus par un ressort ou secoués par une forte décharge électrique nous fûmes sur nos pieds, l'arme à la main, sur la défensive, prêts à faire feu. Tous ? Oui ! Sauf B. qui, telle une grosse tortue retournée sur sa carapace, restait cloué au sol sous le poids de son lourd poste de radio. En d'autres circonstances cette situation nous aurait paru bien comique. Imaginez-le, sur le dos, agitant désespérément et inutilement ses quatre membres. Mais nous n'avions ni l'envie, ni le temps de rire. Aussi, ses deux camarades le prirent chacun par une main et d'une traction bien synchronisée le remirent promptement sur ses pieds. Mais qu'est-ce donc qui avait pu, si soudainement, nous tirer de notre torpeur ? Tout simplement la peur ! Oui, c'est bien l'instinct de survie qui nous avait sorti de notre léthargie. Car figurez-vous que des bruits de branches cassées et de pierres qui roulent provenant du bas de l'éminence boisée sur laquelle nous avions trouvé refuge parvenaient de plus en plus distinctement à nos oreilles. Pas de doute, on montait vers nous. Dans cette zone interdite, vidée de toute population et où on ne nous avait pas signalé la présence de troupes amies, il ne pouvait donc s'agir que de fellaghas. Et ils devaient être nombreux si on se référait aux craquements qui se rapprochaient et qui semblaient nous encercler. Une katiba ! L'affrontement allait être frontal, comme la pire des collisions dans les accidents de la route ! La tension était extrême. En silence, sans un mot, chacun s'était mis en position de combat. Certains s'étaient allongés sur le sol détrempé, d'autres se tenaient accroupis derrière un maigre paravent de végétation et quelques-uns, collés au tronc d'un arbre, avaient choisi de rester debout. Mais tous, le doigt posé sur la détente, tenaient leur arme pointée devant eux, scrutant les ténèbres, les oreilles aux aguets. Quant à moi, accroupi, un genou à terre, je me trouvais derrière l'illusoire rempart d'un résineux freluquet contre le tronc duquel j'appuyai fermement le canon de ma carabine US pour me laisser croire qu'aucune fébrilité n'agitait mes mains de honteux tremblements. Pourtant, j'avais le cœur dans les oreilles tant ses battements accélérés résonnaient sur mes tympans comme sur une peau de tambour. L'attente me parut interminable. L'ennemi prenait tout son temps pour gravir ce monticule et progressait d'une façon curieuse. Il avançait puis s'arrêtait longuement, repartait vers la droite, revenait vers la gauche, s'arrêtait encore interminablement. Et ceci sans se soucier du bruit qu'il faisait, nous permettant de suivre sa progression. "*Visiblement*, me disais-je, *ils ignorent notre présence. Nous bénéficierons donc de l'effet de surprise. Ils ne se doutent pas de l'accueil que nous leur préparons*".

Enfin, le jour semblait vouloir se lever. L'obscurité se dissipait peu à peu, élargissant notre champ de vision, dessinant les contours du terrain auquel nous nous incrustions le mieux

possible. Je pus néanmoins discerner la présence de quelques-uns de “mes hommes” disposés de part et d’autre de la position que j’occupais. Rassuré, je constatai que nous étions bien “en ligne” et que nous ne risquions pas de nous tirer dessus. La tension ne cessait de croître avec le temps qui semblait s’être arrêté et les bruits de plus en plus proches. Soudain, nous les vîmes, ou pour être plus exact, nous devinâmes des ombres qui se mouvaient, sortant du dessous des basses branches du rideau d’arbres qui se dressait à une vingtaine de pas de notre position. Dans la section, personne ne bougea. Tous respectèrent la consigne que j’avais fait passer dès l’apparition des bruits suspects : “*on ne tire que sur mon ordre !*”. Aussi, aucun index ne pressa la détente sur laquelle il était pourtant posé depuis de longues, longues minutes.

Et c’est heureux ! Pourquoi ? Parce que nous aurions été la risée du commando. En effet, quand notre “ennemi” eut fini de sortir du couvert des arbres, nous aperçûmes vite que nous n’avions pas affaire à de dangereux islamistes combattant au nom d’Allah ! Pourtant, s’ils ne portaient pas la barbe, ils étaient tous pourvus d’une belle barbiche, mais leurs armes étaient trop dérisoires pour nous inquiéter. Aussi, quand ils nous repérèrent, ils s’avancèrent vers nous d’une manière débonnaire en criant en chœur non pas des “*Sus aux roumis et aux traîtres qui les servent*”, mais des “*Béhé, bèhèhè, bèhèhè* ”intraduisibles en Français mains internationalement compréhensibles dans la langue des caprins. Des chèvres ! Un troupeau de chèvres ! Nous avions tremblé devant un groupe de braves biquettes égarées, enfuies on ne sait d’où. Notre soulagement n’eut d’égal que notre surprise et nous partîmes (sans mon ordre) d’un énorme fou rire. Ouf, il valait mieux ça que de rencontrer une katiba ! Vous voyez, à la guerre, le comique peut parfois côtoyer le tragique et il s’en est fallu de peu que je devienne “le Tartarin[1] de l’Ouarsenis”, vous savez, celui qui prend des chèvres pour des fellaghas ! Je fis néanmoins signe à mes gars de ne pas bouger, de rester sur le “qui-vive” car ces bêtes étaient peut-être accompagnées ? Et leurs “bergers” n’étaient pas forcément armés que d’un bâton ! Par radio, j’informai “31 jaune” de notre prise. Incrédule, il me fit répéter deux fois le message et il me dit : “*Carmin de 31 jaune, des chèvres, ici, si loin des zones habitées, ce n’est pas catholique ! Méfiez-vous ! Soyez prudents*”.

Le conseil était superflu : nous étions sur nos gardes. Pourtant, le temps s’écoula sans qu’il ne se passe rien, aussi nous sûmes, petit à petit, que ces “dames” (ou ces “demoiselles”) n’étaient pas accompagnées. Je fis savoir que l’alerte était terminée et chacun sortit de sa cachette. Les chèvres s’étaient arrêtées devant nous et nous offraient un concert de bêlements joyeux, nous prouvant combien elles appréciaient notre compagnie. Derrière moi, des gars parlaient. Curieux puis amusé, je tendis l’oreille.

- “*Qu’est-ce qu’on va en faire ?”,* se demandait R., le tireur d’élite. B., le radio, avait une solution :

- “*Y-a-qu’à les laisser se débrouiller toutes seules, elles trouveront bien à boire et à bouffer, ou peut-être qu’elles retourneront là d’où elles viennent ?”*

- “*T’es pas con !*”, lui répondit M. avec son accent pied-noir, *“il faut les “flinguer” toutes ! Tu ne vois pas que pour les fells, ce sont des provisions à pattes ! Avec ça, ils ont à boire et à manger pour un bon bout de temps. Il faut les flinguer !”*

Bien entendu, les autres ne partageaient pas cette solution trop expéditive et radicale de leur camarade. Et je dus intervenir pour que la discussion ne se termine en dispute :

- “*Calmez vous les gars, ce n’est pas nous qui déciderons de leur sort, le capitaine est là pour ça* ”. Moi aussi je n’étais pas pour qu’on abatte ces braves bêtes et, bien que sachant que M. avait raison, je me gardai bien de le lui dire. Il est vrai que nous étions là non seulement pour combattre les fellaghas, mais aussi pour leur rendre la vie la plus difficile possible : les couper de la population en vidant le djebel de ses habitants regroupés près des postes militaires, les mettre en insécurité permanente en s’infiltrant chez eux à leur insu, et bien sûr en détruisant tout ce qui pouvait leur être utile : abris, caches, récoltes…

C’est ainsi qu’un jour, près d’un petit oued, bien caché derrière un rideau de lauriers roses, nous découvrîmes un joli carré d’oignons blancs aux rangs parfaitement bien alignés, bien entretenus et même irrigués par de petites rigoles. Le jardinier que j’ai toujours été eut

l'impression de commettre un sacrilège en ordonnant : "*Que ceux qui aiment les oignons se servent puis vous détruirez tout ce qui restera*". Aussitôt, ce fut la razzia. Jamais une récolte ne fut si vite faite. Les trente hommes de la section, du deuxième classe au lieutenant, sans oublier les caporaux et les sergents, firent la cueillette des oignons blancs, et s'en remplirent la musette sans débourser le moindre franc. Quelle aubaine ! Des vitamines pour palier les carences des conserves de nos boîtes de rations et donner un peu de goût à l'inévitable et indigeste "singe" qui n'a pas contribué à la renommée de la cuisine française. Puis, ce qui restait de la petite plantation fut systématiquement piétiné, écrabouillé par trente paires de pieds dévastateurs : les chevaux des hordes d'Attila n'auraient pas fait davantage de dégâts. Cela faisait aussi partie de la guerre. La politique de la "terre brûlée" nous ne l'avions pas inventée. Rappelez-vous la retraite de Russie de la grande armée du "grand "Napoléon…

Le jour s'était enfin levé malgré le couvercle d'épaisses nuées qu'Eole, Dieu des Vents, n'arrivait à chasser. Résultat : dans nos hardes crottées, trempées, nous claquions des dents tout en maudissant ce fainéant de "*Monseigneur l'astre solaire*" qui, ce matin, prolongeait, pour mal faire, sa grasse matinée, douillettement engoncé dans son épaisse literie de cirrus, d'altostratus et de cumulus… et j'en passe !

Enfin, avec soulagement, nous reçûmes l'ordre de faire mouvement vers la ligne de crête où les deux autres sections s'étaient regroupées autour du capitaine. Un peu d'exercice allait nous faire grand bien. Quelques ordres, et la section se mit en branle sans plus attendre. C'est aussi ce que firent les chèvres qui nous emboîtèrent le pas dans un concert de bêlements joyeux. C'est au milieu de rires et de quelques quolibets que nous retrouvâmes nos camarades. Déjà à Clermont-Ferrand j'avais eu droit à la section des "brêle" (parce que mes pauvres gars n'étaient pas des intellos), allais-je avoir le droit maintenant à la section des chèvres ? Car entre nous, être traité de chèvre n'a jamais été un compliment. Heureusement pour les hommes de la 3ème section, il n'en fut rien et ils ne l'auraient pas mérité.

Le capitaine venait de recevoir de nouvelles consignes : il en fit part aux chefs de section et à leurs adjoints faisant cercle autour de lui. Notre nouvelle mission consistait à fouiller et à remonter une gorge étroite qu'avait profondément creusée un petit oued qui venait, comme tant d'autres, grossir le seigneur des lieux : l'oued Fodda. Le petit oued disparaissait dans le fouillis d'une végétation luxuriante et épaisse qui ne présageait rien de bon.

Fort heureusement, ce fut la 2ème section de Z. qui fut chargée de ratisser ce labyrinthe de verdure, tandis que la 1ère de B. s'installa sur le versant gauche, et qu'avec la 3ème je fis de même sur le flanc droit, à la pente très accentuée mais à la végétation clairsemée. Cela me permit de constater que l'effectif de ma section était toujours grossi d'une douzaine d'unités supplémentaires et disciplinées. Ainsi, quand je déployai la section pour ratisser une large bande de la pente elles s'éparpillèrent aussi. Et quand nous reçûmes l'ordre de commencer notre progression, elles se mirent en marche comme nous. "*Ne vous occupez pas d'elles*, avait dit le capitaine, *si elles vous suivent jusqu'au prochain poste nous les y laisserons et si elles ne le font pas, tant pis !"* Bien que dégagé de toute responsabilité envers ces quadrupèdes et bien qu'occupé par mes responsabilités de chef de section : garder les hommes bien en ligne, rester calé sur la progression des deux autres sections… je ne pouvais m'empêcher de jeter un coup d'œil derrière moi pour m'assurer qu'elles nous suivaient encore.

Tout alla très bien pendant une heure environ et quand je dis "très bien", c'est qu'il ne se passa rien du tout. Mais soudain, du fond de l'oued se firent entendre les détonations rageuses des pistolets mitrailleurs et celles plus sèches, plus espacées, des fusils : la 2ème section venait d'accrocher un groupe de fells. L'échange de coups de feu ne dura guère, les fellaghas, laissant un mort sur le terrain, préférèrent rompre le combat et s'évaporer dans le maquis de l'épaisse végétation. Par radio, le capitaine qui accompagnait la "une" de B. me demanda de me tenir prêt pour intercepter les "fellous " au cas où ils tenteraient de sortir de l'oued pour gagner les crêtes qui nous dominaient. Déjà, tous "mes hommes " allongés sur le sol, faisaient le maximum pour passer inaperçus et étaient prêts à faire feu dans la seconde même. Seules, immobiles et comme déconcertées, les chèvres demeuraient visibles sur le versant que nous occupions. Je connaissais déjà l'expression "faire la chèvre", désignant la personne ou

l'animal chargé d'attirer dans un piège ce qu'on voudrait y attraper. Alors, je me mis à maudire ces chèvres, si paisibles au milieu de ma section, qui pourraient leurrer les fellaghas et les faire venir droit vers nous, pensant que la zone était libre de toute présence humaine. Aussi, quand après de longues minutes d'attente nous aperçûmes une dizaine d'hommes sortir à la queue-leu-leu et prestement gravir la pente, je fus soulagé de constater qu'au moins deux cents mètres nous séparaient d'eux. Si près de "la quille", je n'avais aucune envie d'en découdre et de jouer les héros. C'est pourquoi, bien que sachant qu'à cette distance nous avions peu de chance de les atteindre, je donnai l'ordre aux fusils-mitrailleurs de faire feu. Cela eut un double effet : les chèvres, terrorisées par le vacarme des rafales prirent leurs jambes à leur cou et décampèrent à la manière des isards et des chamois, et les fellaghas, déjà pressés, ne mirent que quelques instants pour disparaître définitivement de notre vue. Pour ne pas déroger à l'habitude, j'appelai mon adjoint : "*Sergent-chef, prenez deux équipes, laissez les sacs sur place et courez aux "résultats"*". Ce qui fut fait illico-presto. Bien entendu, quand ils revinrent après avoir rapidement fouillé la zone que nous avions "arrosée" de nos tirs lointains, je ne fus pas surpris du rapport laconique du chef A. :" *rien à signaler mon lieutenant*". Je transmis donc l'information au capitaine qui ordonna à la compagnie de reprendre la progression et de poursuivre le ratissage. Ce que nous fîmes consciencieusement, mais en vain, car nous ne trouvâmes plus âme qui vive.

Le seul fait marquant de la fin de cette journée fut la découverte d'une cache de vivres par un des voltigeurs musulmans de la section. Nous venions d'aborder un village abandonné, trois ou quatre mechtas adossées à une sorte de falaise sur un replat du djebel dominant le petit oued. Nous les fouillâmes, ainsi que les abords, à la recherche de traces récentes d'occupations humaines : les cendres d'un foyer, des débris de nourriture… Mais les fellaghas se sachant recherchés, traqués, n'étaient pas des "petit Poucet" et ils ne laissaient rien derrière eux qui eût pu trahir leur présence ou leur passage en un lieu. Aussi, une fois de plus bredouilles, nous nous apprêtions à quitter le village fantôme, quand un nomade, le nez contre la falaise, du geste et de la voix nous demanda de venir le rejoindre : "*viens voir mon lieutenant !*". Il s'était aperçu qu'une imperceptible trace sur le sol nu semblait se dessiner à partir des mechtas en direction de la falaise, un mur, un cul-de-sac…Surpris et curieux il s'y rendit, scruta la paroi de terre et de pierres qui se dressait devant lui. Son œil de "Sioux du djebel" vit alors une anomalie que, je l'avoue, le mien ne perçut pas, même quand il me dit avec assurance et un plaisir marqué par un petit sourire de satisfaction :

- "*Il y a une cache mon lieutenant*"
- "*Où ça ?"*
- "*Là, devant nous*", répondit-il avec un sourire de plus en plus radieux.

Je regardai mon entourage et j'eus la satisfaction de constater le même étonnement, la même incrédulité dans leur regard que ceux qu'ils pouvaient lire dans le mien. "*Allez,* dis-je, *montre-nous ça, mais je te préviens* (ajoutai-je, jouant au méchant), *si c'est une blague je te colle une corvée*". Alors, sûr de lui, il se dirigea droit vers un point de la falaise et commença à enlever des pierres, une par une. Je constatai alors qu'à cet endroit les pierres semblaient être plus nombreuses et peut-être moins naturellement réparties dans la terre de la paroi. De plus, elles s'enlevaient sans difficulté. Rapidement, elles furent toutes dégagées et nous vîmes apparaître une plaque de bois qui, une fois enlevée, nous montra une cavité arrondie en forme de grosse buse creusée dans le sol et disposée horizontalement. Ses parois avaient été enduites d'argile qui, séchée, la rendait parfaitement étanche. Un homme pouvait aisément y pénétrer à quatre pattes. Mais pour l'heure, aucun fell ne s'y cachait. Cependant, la cache était presque pleine de provisions : blé, figues, olives… Je me tournai vers le radio : "*B., appelle 31 jaune, dis que nous avons découvert une cache pleine de vivres et demande les consignes*". Quelques instants plus tard B. me cria ce que je savais déjà : "*Mon lieutenant, 31 jaune a dit qu'il fallait tout détruire*". Ce qui fut fait. Quant à mon nomade "œil de lynx", je lui dis en riant : "*tu as de la chance, tu n'es pas de corvée : tu as trouvé la cache, regarde tes camarades la vider*". […]

Ca y est ! Une fois de plus me voilà revenu au camp, et j'espère y rester, comme toujours, le plus longtemps possible avant la prochaine opération. "*Pourvu qu'on nous oublie, pourvu qu'on n'ait pas besoin de nous dans les heures, les jours qui vont suivre comme ce fut hélas trop souvent le cas*", me disais-je une fois encore. Pourtant, cette fois-ci, j'ai la certitude de demeurer au *bordj* plus longtemps que les collègues qui rentrent "d'opé" avec moi car "Carmin" restera garder le camp à la prochaine sortie. Cela suffit, pour l'instant, à me combler d'allégresse, d'autant plus débordante, qu'en passant par le bureau, l'adjudant de compagnie venait de me tendre un paquet de lettres (de ma Pierrette) tombé du ciel ce matin même au passage d'un Piper.

Je fonçai donc vers mes pénates, pourtant peu accueillantes, en me retenant de chanter à tue-tête "*Toi ma p'tite folie*" et en bondissant comme un cabri surexcité. Et que fut ma priorité en retrouvant mon *home* aux pièces vides, sans vie, impersonnelles mais qui pourtant, à chaque retour, m'apportait autant de bonheur qu'un îlot inhospitalier en procure au naufragé ? Rendre la liberté à mes pauvres pieds qui avaient mariné plusieurs jours et plusieurs nuits au fond des rangers humides d'où émanaient des odeurs fétides de marigot ? Me débarrasser de mes vêtements boueux, crasseux et les jeter en tas dans un coin avant que mon fidèle M'B. ne vienne les chercher pour sa corvée de lessive ? Verser un seau d'eau dans le lavabo pour effectuer un premier décrassage ? Sauter sur le blaireau et le rasoir pour qu'on ne puisse plus me confondre avec cet empereur germanique Frédéric Premier, dit Barberousse et enfin me glisser dans du linge propre, sec et frais ? Eh bien non ! Je n'avais qu'une hâte : lire mes lettres après les avoir ouvertes et classées suivant la date, car ma petite épouse m'écrivait chaque jour. Chaque lettre était comme un chapitre de livre et il ne viendrait à personne l'idée de lire un ouvrage sans respecter l'ordre de ses chapitres. Pierrette était ma madame de Sévigné à moi (bien que je n'eusse rien d'une madame de Grignan). Elle me tenait au courant de sa vie quotidienne et surtout de tous les faits et gestes qui marquaient les débuts de l'existence de notre fils : "*Louis a eu sa première dent, Louis se tient assis, Louis marche à quatre pattes, Louis se tient debout…"* C'est ainsi que j'ai vu grandir mon fils, mais de loin, de très loin, de trop loin…Etendu à plat ventre sur mon lit, plongé dans ma lecture et perdu dans mes rêves, j'avais pour un instant quitté l'Ouarsenis, l'Algérie, la guerre, à tel point que je n'entendis pas qu'on frappait à la porte. Soudain, je pris conscience que je n'étais plus seul ; l'ordonnance du capitaine se tenait dans l'encadrement de ma chambre :

- "*Je m'excuse mon lieutenant, je me suis permis d'entrer bien que je ne vous ai pas entendu, mais le capitaine m'envoie vous dire qu'il vous attend à sept heures* (19h) *chez lui pour dîner*"

- "*Ne t'excuse pas Ali, j'ai dû m'endormir, tu as bien fait d'entrer. Dis au capitaine que j'accepte son invitation avec plaisir et que je serai à l'heure*". Une esquisse de salut, une ébauche de sourire, un demi-tour presque réglementaire et la porte se refermait déjà derrière Ali qui allait avec promptitude porter ma réponse au capitaine et de plus s'affairer à cuisiner son menu du soir. Car Ali était l'homme à tout faire du commandant de compagnie. Je consultai ma montre. "*Bon sang ! Bientôt 18h30 ! Il faut que je me remue car je dois me présenter propre et en tenue correcte à la table du capitaine*". Mais se raser, se laver, se changer n'empêche pas de réfléchir et de cogiter, car cette invitation était vraiment inattendue et pour le moins surprenante. Non pas que ce fût la première fois que je sois convié à partager la table du capitaine, mais les fois précédentes nous étions en période de repos alors qu'aujourd'hui nous venions à peine de rentrer d'une longue et pénible opération. Avouez que j'avais matière à m'interroger.

Enfin, à l'heure dite, rasé de près, propre et net, je frappai à la porte du capitaine. Son logement était l'exacte réplique du mien. Pourtant ils ne se ressemblaient guère : autant je vivais dans le dénuement et l'austérité d'un moine trappiste, autant mon capitaine m'apparaissait vivre dans le palais d'un Pacha. Pensez donc : rideaux aux fenêtres, tapis au sol, table avec nappe, salon avec fauteuils de cuir. Bref, un luxe presque incongru en ce lieu perdu, insolite et hostile. Ce n'était pas la première fois que j'entrais chez mon commandant de compagnie. Il m'avait déjà convié à m'asseoir à sa table en présence du lieutenant C.,

médecin de “l’hôpital” et du lieutenant D, adjoint du capitaine. Or, ce qui m’avait frappé dès mon entrée dans la pièce, c’était de constater que cette fois-ci, seuls deux couverts avaient été disposés sur la table ornée d’une belle nappe à fleurs. Un déjeuner en tête à tête ! C’était une première et une surprise. Ali, un tablier noué autour de la taille, s’affairait devant ses casseroles posées sur une petite gazinière.

- “*Es-tu bientôt prêt Ali ?”*

- “*Encore dix minutes mon Capitaine*”.

- “*Eh bien L.*, installez-vous”, dit-il en désignant un des fauteuils posé devant une table basse, “*nous allons prendre l’apéritif pour patienter*”.

- “*Avec plaisir mon Capitaine”*, répondis-je avec autant de civilité. N’étions nous pas entre hommes du monde ?

Quelques instants plus tard, un verre de vin cuit à la main, il ajouta sans aucune ironie : “*Excusez-moi, je n’ai ni cacahuètes ni gâteaux secs*”… Le ton était donné. J’appréciai beaucoup la cuisine d’Ali, bien plus fine que celle du cuistot du “mess” ; le capitaine avait bien choisi son “homme à tout faire”. Je lui en fis compliment pour demeurer dans le ton de bienséance qui s’était établi depuis le début de cette soirée qui, à la lueur tremblotante des bougies d’un chandelier et d’une lampe à pétrole, avait quelque chose de surréaliste. Ici, tout vous induisait en erreur : nous étions redevenus des civils civilisés (pour un instant nous n’étions plus soldats), nous oubliions le monde hostile et cruel qui nous entourait. Comment penser, quand vous conversez, avec un homme cultivé, de littérature, musique ou poésie, que la cruauté existe ? Dans cette atmosphère de calme, de quiétude, d’intimité rassurante qu’accentuait la faible lueur de notre éclairage romantique, comment penser que nous étions les acteurs d’une guerre commencée depuis plus de cinq ans et dont personne ne pouvait prédire la fin ? Oubliés, un instant, les tirs de harcèlement qui, à la nuit tombée, nous mettaient parfois sur le pied de guerre pour parer à l’éventualité d’une attaque réelle. Oubliés les jeunes appelés du 117ème R.I. morts dans une embuscade, en plein jour, sur la route à seulement quelques hectomètres de notre camp et de cet endroit où nous sommes si douillettement installés ce soir. Oubliées nos nombreuses opérations avec nos peurs, nos souffrances et tous les morts que nous avons laissés derrière nous tels les cailloux du Petit Poucet. Eh bien non, pas tout à fait ! Le repas touchait à sa fin lorsque le capitaine me demanda :

-“*L., avez-vous rédigé le compte-rendu de notre dernière opération ?”.* Surpris, je mis un certain temps à répondre car je me disais qu’il savait bien que je n’avais pas eu le temps de le faire et qu’il n’y avait pas urgence.

- “*Non mon Capitaine, nous sommes rentrés trop tard, mais demain matin j’irai au bureau mettre à jour le Journal de Marche de la Compagnie*”.

- “*Bien. Ca ne presse pas. Je voulais seulement vous dire de ne pas mentionner que nous avons fait un prisonnier. Signalez qu’un homme qui a tenté de fuir a été abattu*”.

Me levant pour prendre congé, je répondis :

- “*Entendu mon capitaine. Merci pour la soirée. A demain*”.

Comme promis, dès le lendemain matin, sortant du mess après un bon petit déjeuner avec un café fumant, pain frais et même plaquette de beurre, je me rendis dans le bureau du capitaine pour rédiger le compte-rendu de la dernière opération que vous connaissez déjà par le détail. Le “journal de marche” de la Compagnie était un gros registre à couverture cartonnée semblable à ceux que je retrouverai plus tard, quand un nouveau hasard me propulsera Secrétaire de Mairie de la petite commune où je fus également instituteur et directeur d’Ecole durant plus de trente ans. Ah ! Je ne savais pas encore qu’une fois rendu à la vie civile j’allais devoir en remplir des pages et des pages de délibérations du Conseil Municipal ! Enfin, dans mon village, j’aurais pu refuser la fonction, alors qu’ici j’avais été nommé “volontaire d’office”. D’où le sentiment d’exécuter une corvée à laquelle il ne m’était pas possible d’échapper. Aussi m’y rendais-je, à chaque fois, en traînant les pieds et bien décidé à faire le plus succinct et concis qu’il soit pour m’en débarrasser au plus vite. Mais, ayant trop de “conscience professionnelle”, je ne pus jamais m’habituer aux omissions ni aux

explications confuses, aux lieux imprécis, aux heures approximatives. Je rédigeais donc avec les cartes d'Etat-Major sous les yeux pour donner les coordonnées exactes de nos lieux de stationnement, des incidents survenus, etc…

Je dois dire que je rédigeais librement. Le capitaine ne me fit jamais d'observations sur le contenu ni la présentation de mes comptes-rendus. Jamais ? Sauf ce jour où il m'imposa d'écrire ce que mon intime conviction savait être un mensonge : "*l'homme a refusé de se rendre et a été abattu en tentant de fuir*". C'était faux puisque nous avions eu de ses nouvelles toute la journée. Décidément, on me cachait la vérité, et bien que n'étant pas curieux de nature j'étais décidé à tenter d'élucider ce mystère. Mais si le secret est aussi bien gardé que celui de l'homme à la "corvée de bois", je resterais sans doute avec mes interrogations, mes supputations et mes incertitudes.

Or le hasard (encore lui) va me donner un sérieux coup de main pour découvrir cette vérité qu'on m'avait de toute évidence masquée.

Donc nous voici dans nos cantonnements depuis quelques jours. Les hommes, au repos, se refont une santé et vaquent librement aux occupations habituelles après chaque sortie prolongée dans le djebel. La première journée est surtout consacrée aux toilettes et aux lessives. Le chaud soleil de mai est, en cette circonstance, le bienvenu : il réchauffe les corps, réjouit les cœurs et sèche les "fringues " qui flottent au vent, autour des baraquements comme des oriflammes. Torses nus, les gars s'aspergent, se savonnent, se rincent, parfois en s'aidant deux par deux, avec des cris, des rires et des plaisanteries à faire rougir les rochers roses de Ploumanac'h. Bref, les gars se défoulent, heureux de pouvoir parler à voix haute, de rire de bon cœur après avoir été pendant des jours et des nuits des fantômes muets, des ombres silencieuses. Ils sont redevenus, pour un temps, des gamins turbulents dans la cour de récréation d'une école bilingue où se mêlent le Français et l'Arabe.

Je les observe avec plaisir mais aussi avec envie car cette franche et joyeuse camaraderie me manque beaucoup ; ma solitude me pèse. Que voulez-vous ? Comme chaque chose doit être à sa place, chacun doit rester à son rang ! Je pense souvent à Granville et aux bons souvenirs de notre chambrée de copains où nous partagions tout : les colis et les bonnes blagues de bidasses de base. Même à Cherchell, où nous étions pourtant concurrents pour le rang de sortie E.O.R., nous ne nous sommes jamais ennuyés à huit dans la même chambre. Mais ici, au camp, je suis seul avec mes pensées, bonnes ou mauvaises, mes espoirs et mes désespoirs, sans un ami à qui se confier, quelqu'un pour vous dérider dans les moments de déprime où le temps vous paraît interminable et que le pessimisme vous submerge, vous engloutit, vous noie à envisager le pire : ne plus revoir le pays et tous ceux qu'on aime… oui, j'avoue y avoir souvent songé. Seul, seul, seul… je me sens seul. Ceci explique, sans doute, pourquoi rendu à la vie civile, je n'ai jamais eu l'esprit "ancien combattant". Je ne suis pas de ceux qui, encartés, en sections, défilent encore derrière les drapeaux à chaque cérémonie officielle, arborant fièrement sur leur poitrine quelques médailles, agrafes ou barrettes, puis vont terminer la journée en agapes festives en chantant *La Madelon* ou autres succès des chambrées du "bon vieux temps". Bon temps ? Tu parles ! Mais ils avaient vingt ans et des camarades, peut-être des copains, mais le reste ? L'ont-ils oublié ? Parfois même, je me demande s'ils ont connu la guerre, vécu ou vu ses horreurs. J'espère surtout qu'ils ne la regrettent pas quand je les vois encore jouer aux petits soldats. Non, c'est leur jeunesse qu'ils regrettent, j'espère. […]

Au bout de quelques jours, en fin de journée, le capitaine convoqua tous les chefs de section et leur adjoint pour le briefing antérieur à toute opération. Je m'y rendis en toute décontraction sachant que cette fois-ci je n'y participerais pas : la 3ème section était de repos et chargée de la protection du camp. Nous apprîmes donc que les trois autres sections devaient être prêtes à embarquer à six heures du matin avec quarante-huit heures de vivres. Le 117ème R.I. de Bou Caïd allait faire parvenir six "roulettes" avant la tombée de la nuit et deux half-tracks viendraient, au matin, escorter le convoi jusqu'à Orléansville. Mission : apporter le soutien à d'autres unités dans une opération d'envergure. Destination : inconnue (ordres

complémentaires au Q.G. d'Orléansville). Durée : indéterminée. Exécution !

Au petit matin, dans la fraîcheur de l'aube, accentuée par l'altitude, j'assistais au rassemblement des 1ère, 2ème et 4ème sections et à leur embarquement. Je tenais à y être au cas où le capitaine aurait eu quelques consignes de dernière minute à me communiquer et ainsi il pourrait partir l'esprit tranquille : j'étais prêt à assurer la sécurité du camp et des personnes qui y demeuraient. C'était la première fois que cette responsabilité m'incombait entièrement, (le lieutenant D, adjoint du capitaine étant en permission en France), je restais donc le seul officier, donc le plus gradé et le seul responsable. Mais je n'avais nulle inquiétude : le camp serait bien gardé. D'ailleurs, dès la veille, avec mes trois sous-officiers et les caporaux, chefs d'équipes, les tours de garde avaient été établis : chacun savait où et quand il se rendrait à son poste de guet. Quant à moi, je n'aurai qu'à effectuer, de temps à autre, quelques rondes pour vérifier (surtout la nuit) que nul n'était défaillant et que l'on pouvait dormir sans crainte d'être surpris.

A six heures précises, les moteurs des six camions ronflèrent. Le convoi s'ébroua lentement, passa le portail, le petit pont sur l'oued et gagna la route pour suivre le premier half-track qui "ouvrait" la route. "*Salut les gars ! Bonne chance et à bientôt*". A peine le dernier véhicule sorti, le grand portail à deux vantaux fut refermé et solidement barricadé par de grosses barres de bois. Nous étions seuls dans un enclos étrangement vide et bizarrement silencieux. Rassurez-vous, tout se passa du mieux possible durant l'absence du commando : pas le moindre incident à noter sur le journal de marche de la compagnie. Le seul fait notoire, me concernant, c'est que l'on allait me confier un secret que je n'ai jamais divulgué à personne, ni en paroles, ni par écrit. Aujourd'hui, y a-t-il prescription ? Je ne m'en soucie pas ! Bien que n'étant en rien coupable, je veux m'en libérer et ne plus y penser.

Le midi du premier jour, arrivé en avance dans notre petit mess désert, je m'étais installé seul à une table. Pour passer le temps, dans l'attente du repas, je feuilletais les pages d'un exemplaire du journal *L'écho d'Alger*, arrivé là par je ne sais quels détours, quand je vis arriver un sergent-chef. Surpris, je reconnus l'adjoint de l'adjudant Z. de la 2ème section. M'apercevant, il se dirigea vers moi.

- "*Bonjour mon lieutenant.*"

- "*Que fais-tu là ? Aurais-tu un problème pour ne pas être parti avec les autres ce matin ?*"

- "*Oui mon lieutenant, hier soir j'avais 40° de fièvre, pas de force, pas de jambes, j'aurais pas pu suivre, et le toubib m'a prescrit des antibiotiques et du repos*".

- "*Tiens, puisque t'es seul, installe-toi là, on mangera ensemble, à moins que tu ne préfères la compagnie de mes sous-off qui vont sans doute arriver sous peu ?"*

- "*Non non mon lieutenant, j'accepte votre invitation avec plaisir, ça nous permettra de faire connaissance*".

- "*C'est bien ce que je pense car on se côtoie sans se connaître*".

Et c'est ainsi que, mis en confiance, il me raconta une bonne partie de sa vie. En échange, je lui déballai un peu la mienne. A la fin du repas, nous nous promîmes de poursuivre nos conversations au dîner du soir. Ce qui fut fait. Bien sûr, j'avais la ferme intention d'amener la conversation sur la mort suspecte du prisonnier capturé par la section à laquelle appartenait ce sergent-chef. J'avais un doute, je voulais une certitude car dans ma tête, je me faisais, peut-être à tort, le scénario d'un mauvais film. Cela commençait à m'obséder, le film était trop triste et j'aurais beaucoup aimé pouvoir en modifier la fin. Donc, pour connaître la vérité, je fis "l'âne pour avoir du son".

Comme nous parlions de notre dernière opération, je dis d'un ton très ingénu :

- "*Dis donc, il n'a pas eu de chance le gus que vous avez blessé et fait prisonnier l'autre jour*"

- "*Non*", répondit-il laconiquement (ça commençait mal).

- "*Pourtant*", continuai-je, "*le matin sa blessure ne paraissait pas grave.*"

- "*Oui*" (toujours le même mutisme)

- "*J'avais laissé la radio en stand-by et à chaque vacation son état se détériorait rapidement*". Il ne répondit pas, se contentant de hocher la tête de droite à gauche, montrant

un embarras certain. Je poursuivis donc mon (presque) monologue :

- "*Le capitaine a appelé souvent ton chef de section pour prendre des nouvelles du blessé.*"
- "*Oui.*"
- "*Etait-ce un "gros gibier" que vous aviez coxé ?"*
- "*Non.*"
- "*Alors pourquoi appelait-il si souvent ?"*
- "*C'était un code.*"
- "*Quoi ? Que veux-tu dire ? Explique-moi.*"
- "*C'était un code. L'adjudant Z. a compris ce que voulait le capitaine et ce qu'il devait lui répondre. Il fallait qu'il aille de plus en plus mal au fil des vacations puisqu'il devait mourir avant la nuit. Vous comprenez mon lieutenant, le capitaine ne pouvait pas dire en clair à la radio : "Z., le prisonnier doit être liquidé*"."

Ainsi, mon pressentiment avait des raisons d'être. J'en restai coi un bon moment. Je pensai que je devais être le seul chef de section qu'on n'avait pas mis au courant du procédé car on n'aurait pas besoin de mes "services" pour exécuter ces "tâches" illégales qui devaient m'être cachées. Masquant mon indignation et feignant l'indifférence, je retrouvai ma voix :

- "*Comment est-il mort ? Vous lui avez dit qu'il était libre, qu'il pouvait partir et vous lui avez balancé une rafale de P.M. pour faire croire à une tentative d'évasion* ?"
- "*Non, pas du tout.*"
- "*C'est vrai qu'on n'a pas entendu de coups de feu en fin de journée. Alors comment est-il mort ? Tu peux me le dire, je ne le répèterai à personne*", ajoutai-je devant son silence et son regard baissé vers la nappe de papier qui recouvrait la table. Il conserva son mutisme un long moment, luttant probablement entre ne pas en dire davantage et "vider son sac" pour soulager sa conscience car visiblement il n'était pas à son aise. Il semblait perdu dans ses pensées et absorbé à suivre l'index de sa main droite occupé, inlassablement, à suivre les contours des dessins imprimés sur la nappe. De longues minutes s'écoulèrent, renforçant ma conviction que je n'en saurais pas davantage. Je m'apprêtai à me lever de table pour regagner "mes appartements" quand, sans changer d'attitude, d'une voix sourde, à peine audible, il lâcha ces mots terribles : "*on l'a égorgé*" !

Je reçus cet abominable aveu comme un coup de poing au creux de l'estomac. Ca me fit viscéralement mal. Instantanément, une image lointaine, remontant à mon enfance, me vînt à l'esprit : le sacrifice du pauvre cochon de ma grand-mère. J'avais peut-être six ou sept ans et j'entends encore les cris déchirants que lançait la pauvre bête pendant que deux hommes (dont mon père) la maintenaient sur le dos, pendant que ma grand-mère lui liait les pattes à l'aide de grosses ficelles, à une planche ou à un gros rondin de bois dont les deux extrémités reposèrent bientôt sur des tréteaux. L'animal, les pattes en l'air, n'appréciant pas la posture, redoubla ses cris de détresse qui emplirent le vallon où se cachaient les trois masures et les trois habitants de ce petit hameau. C'est vous dire si d'ordinaire cet endroit était calme et bucolique dans son écrin de verdure à l'écart de toute modernité. Je revois grand-mère apportant une grande cuvette bleue qu'elle posa au sol, sous la tête du cochon, et le "tueur" saisissant un énorme couteau (comme celui de l'ogre du Petit Poucet). Un geste soudain et précis et l'animal eut la gorge tranchée. Encore quelques cris allant en s'affaiblissant, quelques soubresauts, et le silence se fit : un vrai silence de mort (je comprends depuis l'expression) troublé seulement par le glouglou du sang dégoulinant dans la cuvette bleue, et le bruit plus sympathique et donc presque incongru de la petite cascade que faisait le petit ruisseau en tombant dans le lavoir près duquel venait d'avoir lieu "le crime". La gorge nouée, les joues mouillées de grosses larmes silencieuses, je partis en courant vers le champ pour me réfugier dans ma cabane de fougères et de genêts où, à l'abri des regards, j'éclatai en sanglot. Bêtement je pensais qu'un garçon, un futur homme, ne devait pas pleurer. Je voulais cacher la sensiblerie naturelle, persuadé que c'était un défaut, une faiblesse. Notre mère me rappelait souvent que, tout petit, quand j'avais la larme à l'œil, je lui disais alors : "*je ne sais pas ce qu'ils ont mes yeux sensibles*". Certainement une poussière ou un courant d'air mais sûrement pas un chagrin… Depuis, je n'ai jamais revu tuer le cochon car chaque fois que cela devait se faire, je prenais la

poudre d'escampette pour rejoindre les camarades d'un hameau voisin et partager leurs jeux tout en gardant les vaches. Je prenais bien soin de revenir à la petite fermette familiale le plus tard possible afin de retrouver l'animal débité en quartiers, en chair à saucisses, en andouilles, en boudins ou en terrine de bon pâté de campagne qu'on porterait demain au four à pain. C'est triste à avouer mais je m'en léchais déjà les babines.

Maintenant vous comprenez pourquoi j'ai cette aversion pour l'égorgement des animaux qui devient une violente répugnance, une abomination quand il s'agit de donner la mort de cette manière à des êtres humains. La fin de ce prisonnier est horrible, cruelle, criminelle. Ne mâchons pas les mots : cette mort est un crime et celui qui l'a exécuté est un tueur, un assassin, et celui qui l'a ordonné est également coupable. ! Ah ! Il y aurait des gens à comparaître devant les tribunaux si on traduisait devant la justice tous ceux qui ont agi de la sorte au cours de la guerre d'Algérie (ou de tout autre conflit militaire) : qui a été inquiété, jugé, puni pour toutes ces exécutions sommaires ? Ces disparitions innombrables ? Je ne parle pas de la torture qui était, paraît-il, courante, "nécessaire" nous a-t-on dit, car je n'en ai jamais été témoin. Ah ! Que la guerre n'est pas jolie, et tout ce qui peut vous arriver de mieux c'est de ne pas la connaître et surtout d'y participer.

Revenons aux confidences de notre sergent-chef. Il venait de m'avouer l'égorgement (sur ordre) de l'homme capturé et blessé. Allait-il m'en dire davantage ? J'aurais voulu savoir qui avait procédé à l'exécution et comment elle s'était déroulée. Je lui dis : "*Tu me dis "on l'a égorgé", est-ce toi qui l'as fait ?".* Mu comme par un ressort, il se leva si brusquement qu'il faillit renverser sa chaise et je ne dus qu'au respect qu'il avait pour mes galons de ne pas être saisi à la gorge.

- "*Non mon lieutenant, je n'ai jamais égorgé personne et ne le ferai jamais car je ne le pourrais pas*", lâcha-t-il furieusement mais avec tant de sincérité que je le crus spontanément.

- "*Calme-toi, ne te fâche pas, rassieds-toi et raconte-moi comment ça s'est passé.*"

- "*Excusez-moi mon lieutenant, je ne supporte pas qu'on puisse me prendre pour un tueur.*"

- "*Je te comprends, j'aurais eu la même réaction. Alors, raconte !"*

- "*Peu avant la tombée de la nuit, l'adjudant a eu un nouvel appel radio du capitaine. Presque aussitôt, il vînt me trouver : Chef* (raccourci de sergent-chef), *prenez l'équipe à M. et allez faire une petite promenade dans le bois avec le prisonnier. Une centaine de mètres suffira. Pour lui, ce sera un "aller simple". C'est bien compris ?"*

- "*C'est compris mon adjudant. Mais quelles sont les consignes ?"*

- "*Aucun bruit, aucun coup de feu. Discrétion !"*

- "*Mais alors…"*

- "*Ne t'inquiète pas, tu n'auras rien à faire, M. fera le nécessaire.*"

- "*M. ? N'est-ce pas un grand mec, brun, beau gosse, bien bâti, à l'allure de jeune premier de cinéma* ?" demandai-je.

- "*Oui, c'est exactement ça !* "

- "*Mais pourquoi l'adjudant a-t-il désigné un type aussi jeune pour une telle corvée ?"*

- "*C'est qu'il ne l'a pas désigné mon lieutenant.*"

- "*Pas désigné ?"*

- "*Non, il est toujours volontaire pour les coups pareils, il ne rêve que de "casser du fell". Il a la haine mon lieutenant.*"

- "*A son âge, la haine. Pourquoi ?"*

- "*C'est un fils de Pieds-noirs. Ses parents avaient hérité d'une ferme située dans la plaine, en bordure du djebel, du côté de Blida. Peu de temps après le début des "évènements", en 1955, les fells, profitant d'une nuit sombre et du fait qu'à cette époque l'armée française ne s'était pas déployée à travers tout le territoire, et que les soldats n'assuraient pas encore la protection des fermiers isolés qui devaient s'auto-défendre, attaquèrent par surprise. Les habitants de la ferme furent tous tués par balles ou par égorgement. Lui, qui avait alors une quinzaine d'années, échappa au massacre parce que durant la période scolaire il était pensionnaire à Alger. Il perdit donc en une seule nuit : son père, sa mère, sa sœur et ses*

grands-parents paternels qu'on retrouva atrocement mutilés dans la cour, devant les ruines fumantes de la ferme familiale. Vous comprenez sa haine mon lieutenant ? " Je hochai la tête pour montrer mon assentiment mais ne pus prononcer un mot car il reprit la parole aussitôt, décidé à "tout déballer" pour se libérer, se soulager et peut-être me prouver que l'acte horrible auquel il avait assisté n'était pas un acte gratuit, mais une vengeance. Il ajouta :

- "*A dix-huit ans, il devança l'appel pour entrer dans l'armée avec l'espoir de pouvoir venger sa famille. Pour lui, chaque fellagha est un assassin potentiel. Il les tue sans remords. Aussi, quand je jugeai que nous étions assez éloignés du reste de la section et que l'endroit convenait au "sacrifice", je fis stopper l'équipe qui assurait notre protection. Je mis en place chaque gars et dis à M. : "Fais ton sale boulot mais ne fais pas durer le plaisir". Le prisonnier était calme. Il savait bien sûr ce qui l'attendait. Il ne prononça aucune parole, aucune supplication, aucun cri. Il était résigné. En bon Musulman, il allait mourir en martyr et gagner sa place, en ligne droite, pour le paradis d'Allah. C'est la seule explication qui me vînt à l'esprit en voyant son calme, son détachement à sa vie d'ici-bas. C'est alors que M. me surprit. S'adressant à sa prochaine victime, il lui dit d'une voix calme et claire qui ne trahissait aucune émotion : "Si tu veux faire ta dernière prière à Allah, je te donne quelques minutes". L'autre ne répondit rien, mais se laissa tomber à genoux sur le sol, et comme s'il était à la mosquée, se mit à prier en silence en balançant son corps d'avant en arrière suivant le rite habituel.*

Enfin il s'arrêta. Il n'eut pas le temps de se relever. M., placé derrière lui, l'avait saisi, de la main gauche, par les cheveux. Sa main droite tenait déjà un long poignard qu'il avait sorti de la gaine en cuir fixée le long de sa cuisse. On eut dit un prestidigitateur : l'arme semblait sortie de nulle part. La suite fut tout aussi rapide : le temps d'un éclair, la main gauche tira la tête en arrière alors que la droite décrivait un arc de cercle sur le devant du cou. Après, je fermai les yeux, c'était trop insupportable. Quand je les rouvris, l'homme gisait la face contre terre baignant dans son sang. M. essuyait sa lame sur la djellaba du mort avant de la ranger dans son étui. Se tournant vers moi il lança : mission accomplie, Chef !

Depuis, mon lieutenant, je fais des cauchemars. Tantôt je suis le bourreau, mais le plus souvent je suis la victime. Et je ne veux pas mourir, je hurle. Je me réveille en sueur, la gorge sèche. Quelle saloperie cette guerre !"

- "*Ne culpabilise pas. Tu n'y es pour rien. Tu n'as fait qu'obéir aux ordres qu'on t'a donnés. Je comprends ce que tu ressens, j'imagine les images qui te hantent, je te plains ainsi que les pauvres gars qui ont dû vous accompagner. Mais si ceux qui vous ont donné l'ordre ont des remords, je ne les plaindrai jamais. Tu sais à qui je pense en particulier… Allez, il est tard ! Il est temps de se coucher. Tu as bien fait de me raconter tout cela. La tête c'est comme l'estomac. Ca fait du bien de se débarrasser du trop plein quand on a trop mangé. Trop de mauvaises pensées dans la tête ça pèse aussi. Alors n'y pense plus et tu feras de beaux rêves. Cette guerre va bientôt se terminer et à nouveau la vie sera belle*". […]

Une si petite erreur...

[…] les jours passent, je reste dans l'incertitude et quand je reviens au camp, c'est pour repartir à nouveau. Donc me voici, une fois de plus, à grenouiller dans l'Ouarsenis avec "Kimono 31", avec pour mission, une fois encore de détecter l'ennemi dans la zone interdite. De la routine en quelque sorte. Mais méfiance, l'imprévu n'est-il pas imprévisible et d'autant plus dangereux ? J'ai comme un pressentiment qu'il va se passer quelque chose. Peut-être est-ce tout simplement l'angoisse qui m'étreint de plus en plus à mesure que j'approche de ma libération ? Mais bon sang ! Quand me diront-ils que j'ai enfin le droit de rentrer chez moi ? J'en ai marre, marre, marre ! Voilà mon état d'esprit alors que nous roulons sur la route qui mène à Orléansville et à la vallée de l'oued Cheliff qui borde l'Ouarsenis au nord. Nous empruntons un moment la route nationale Oran-Alger pour bifurquer plein sud vers Lamartine et le Grand Barrage. Ensuite, c'est de la piste défoncée et cahoteuse jusqu'à un poste tenu par des artilleurs servant un canon de cinq-cents. C'est le terminus pour les camions. Nous allons

pouvoir nous restaurer, remplir nos bidons à la citerne roulante du poste et nous reposer en attendant la tombée de la nuit. Notre intention est de traverser le massif du nord vers le sud en progressant de nuit et en observant le jour. Cela ne me déplaît pas. La nuit, la fraîcheur facilite la marche et vous savez déjà tout le bien que je pense de l'obscurité. Aussi le premier matin nous trouve installés sur le haut d'une crête dominant une vaste étendue faite de bosses arides et de creux plus verdoyants. Se reposer au soleil n'est pas très fatigant, mais rester une journée entière étendus sur le ventre parmi les pierres ou la maigre végétation d'un sommet pelé, exposé aux rayons brûlants d'un chaud soleil d'Afrique, presque sans bouger si ce n'est en rampant, sans parler, sauf par contact radio avec mes chefs de groupe ou le commandant de compagnie, est un inconfort pénible à supporter et d'une monotonie exaspérante. Que c'est long une journée au mois de juin de l'aube au crépuscule !

Avec la nuit, revient la fraîcheur et le soulagement quand, par radio, le capitaine annonce que nous allons faire mouvement. Enfin on va se dégourdir les membres, pouvoir s'étirer la carcasse et on espère surtout que notre route passera près d'un point d'eau car il y a bien longtemps que le bidon est vide. Alors, en silence, les sections se rejoignent et la compagnie s'étire colonne par un, chacun s'espaçant de son voisin en fonction de la visibilité nocturne. Et nous marcherons l'œil et l'oreille aux aguets, l'arme chargée à la main, toute une partie de la nuit jusqu'à ce que nous ayons atteint le nouveau secteur où à l'aube commencera une nouvelle journée de veille. Une fois encore, le commando se fondra dans le décor, silencieux, immobile, invisible. J'en ai eu la preuve plus d'une fois. Ainsi je me souviens de cet homme, probablement un agent de liaison, qui pourtant se déplaçait avec prudence, s'arrêtant souvent, observant attentivement avant de repartir et qui avançait inéluctablement vers nous sans déceler notre présence. Depuis plusieurs minutes, allongé à ma droite, mon tireur d'élite, l'œil rivé à la lunette de son fusil (M.A.S 49 modifié 56 pour les experts), le doigt sur la détente, n'attendait que mon ordre pour faire feu. La section était là, trente hommes tapis, invisibles et l'homme inquiet, c'était évident, avançait toujours : cinquante mètres, trente mètres, vingt mètres... Mon tireur retenait son souffle, le doigt titillant nerveusement la détente mais il ne tira pas car je ne lui en donnai pas l'ordre. L'homme passa, disparut de notre vue, continua sa route sans s'être douté qu'il était passé si près de la mort alors que trente armes avaient été braquées vers lui. Non je n'avais pas donné l'ordre de tirer ce jour-là parce que le faire aurait indiqué notre présence, ce que nous devions absolument éviter. Notre but était de laisser croire aux fellaghas que la montagne était à eux, que les Français étaient loin dans leurs postes et qu'ils pouvaient donc se déplacer en toute sûreté. Celui-là avait eu de la chance et il me doit, peut-être, d'être encore en vie. Mais tous n'eurent pas un sort si favorable. Je me souviens : cette fois là, vers le milieu de la nuit, nous étions venus nous mettre en place sur une ligne de crête dont les pitons se succédaient comme les dents sur une scie. Une section s'arrêta sur un des pitons et les deux autres, dont la mienne, poursuivirent. Au piton suivant, le capitaine et une autre section s'installèrent et bien sûr, une fois de plus, je continuai seul pour prendre position sur la hauteur la plus à l'ouest. Tout se passa sans encombre. Une fois ma section installée, à part les hommes désignés de garde, la djellaba enfilée, enroulé dans ma couverture, je fis comme les autres un bon petit roupillon, mon sac à dos comme oreiller, B. et M'B. m'encadrant, serrés en guise de radiateurs, et la voûte céleste constellée d'étoiles pour ciel de lit. Pas besoin de me bercer, pas besoin de compter les moutons pour sombrer, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, dans un sommeil de pierre.

Quelques heures plus tard, j'eus bien du mal à réaliser que quelqu'un, me secouant l'épaule, s'évertuait à me faire émerger des abysses de sommeil au fond desquels je m'étais englouti. Enfin, parvenant à réaliser la situation, je compris que le sergent K. me demandait de le suivre. Je m'aperçus aussi que les sommets environnants commençaient à sortir de la brume et que leurs silhouettes se détachaient en sombre, sur la pâle lueur du jour naissant. Par contre, les fonds étaient engloutis sous un épais coton. Rampant derrière le sergent, j'atteignis une équipe, qui alertée par la sentinelle de faction, était déjà l'arme à la main, allongée au bord de la pente qui disparaissait rapidement dans le brouillard. Je vins me placer près d'eux, le nez dans les cailloux, la casquette bariolée rabattue sur les yeux, scrutant la partie visible de la

pente, celle émergeant du rideau de brume. Alors je l'aperçus : un homme vêtu d'une djellaba brune, semblable aux nôtres, gravissait la pente, cinquante à soixante mètres au dessus de nous. Il avançait avec beaucoup de lenteur et une infinie précaution. Il s'arrêtait fréquemment, se dissimulait derrière des troncs d'arbres, scrutait sans cesse la crête qu'il devait atteindre : celle où nous nous trouvions. Visiblement, l'homme paraissait fatigué et inquiet. Cependant, inexorablement, il s'approchait de nous de plus en plus, incrustés dans la maigre végétation et la rocaille du sommet aride et pelé. Telle la mouche qui ne décèle pas l'invisible toile tissée par l'araignée, il vint se jeter dans le piège que nous avions tendu. Il ne nous aperçut qu'au moment où son regard balaya la crête, si près de nous qu'on aurait pu le plaquer aux jambes comme au rugby. On pouvait le capturer sans un coup de feu, sans même prononcer une parole. On aurait pu également lui crier en Arabe : "*Lève les bras, ne bouge pas ou t'es mort*", mais on ne le fit pas. Tout alla trop vite. L'homme eut le mauvais réflexe de pivoter sur lui-même et de vouloir se lancer à la course vers le bas. Il ne fit que deux ou trois pas. Bondissant sur ses jambes, un de mes nomades venait de lui vider, dans le dos, le contenu du chargeur de son pistolet-mitrailleur. Avec une trentaine de balles dans la paillasse il ne pouvait aller bien loin. C'est ce qu'il fit. Il tomba raide mort. Nous nous aperçûmes alors que ce pauvre type n'avait même pas d'arme ; seulement un gourdin qu'il dissimulait sous sa djellaba. C'était un *moussebiline*, un supplétif dont la mission était de faire le *chouf* (le guet). Au lever du jour il venait se mettre en place. Il n'eut pas de chance ce matin-là : nous avions choisi le même emplacement pour "chouffer" et nous y étions avant lui. Il avait accompli sa dernière mission, car en se faisant tirer dessus il avait averti ses camarades, combattants de l'ombre, que nous étions dans les parages.

Encore un mort ! C'est cruel la guerre. Maintenant que je vous narre "ma" guerre d'Algérie et que je puise au fond de ma mémoire, je constate avec effarement que nous avons laissés derrière nous plus de cadavres que je ne l'imaginais. Ma mémoire les avait occultés et voilà qu'ils ressurgissent et me rappellent ces terribles moments. C'est ainsi que je revois encore cet autre homme qui, trop sûr de lui, descendait au pas de course la pente au bas de laquelle nous l'attendions, à peine dissimulés au bord de la piste. C'était encore un agent de liaison, armé d'un pistolet automatique. Il semblait aussi pressé que le coureur de Marathon. Peut-être avait-il un message urgent à transmettre ? Toujours est-il qu'il vint se jeter, tête baissée, au milieu de l'embuscade. Quelques rafales et il boula comme un lapin, tué net. On récupéra son arme et B. lui tira le portrait. Il était jeune et j'éprouvai de la peine à le voir étendu, immobile à jamais, dans la poussière et la caillasse. Je pensai à sa famille qui l'attendrait en vain. Je me rappelle aussi que ce jour-là, je poussai une grosse colère envers deux de mes nomades. L'homme avait eu juste le temps de rendre son dernier soupir qu'ils s'étaient jetés sur lui comme sur un trésor. En un tour de main, la montre-bracelet de la victime avait changé de poignet et ses pataugas neufs avaient trouvé un autre propriétaire. Cela me choqua et déclencha ma fureur, mais que répondre quand ils me dirent en chœur : "*Mais mon lieutenant il n'en aura plus besoin*" ? Je leur répondis quand même qu'ils étaient des soldats, pas des brigands, ni des bandits de grands chemins. Seulement, aux regards de mes nomades musulmans, j'eus l'impression de ne pas avoir été bien compris. L'affaire fut classée sans suite mais ne se reproduisit plus. Cela faisait un mort de plus à laisser derrière nous.

Vous avez sûrement entendu quelqu'un vous dire : "*J'étais mort de honte*". Bien sûr ce n'est qu'un sens figuré. Car cette personne là était bien vivante. Mais moi je peux vous affirmer que j'ai vraiment vu quelqu'un mourir de honte. Toutes les morts violentes sont idiotes mais celle-là l'est encore plus que les autres. Ce jour-là, il faisait très chaud. Le soleil était à son zénith et nous empruntions une petite piste bordant un oued à son bas niveau où une eau claire et paisible emprisonnait de ses bras tentaculaires de petits îlots de sable et de cailloux enjolivés de lauriers-roses. L'endroit, en d'autres temps, eut paru bucolique et l'eau claire était une invite à faire une bonne trempette par cette chaleur qui nous baignait de sueur. C'est sans doute à cause de cette tentation, à laquelle il ne put résister, que l'homme perdit bêtement la vie. En effet, à une courbe de la piste, l'oued nous fut masqué par une haute et épaisse végétation composée de roseaux, bambous et lauriers. C'est alors que l'homme de

tête, d'un signe de la main, fit stopper la longue colonne. A quelques pas devant lui, les roseaux venaient de bouger et des craquements se firent entendre : une bête ? Un homme ? Rapidement le chef de section, l'adjudant Z., arriva à la hauteur de l'éclaireur de pointe. Il fit crier par un de ses sous-officiers musulmans :

- "*Sors de là, les mains sur la tête, on ne te fera pas de mal.*"

Rien ne bougea ; aucune réponse. La demande fut renouvelée plusieurs fois sans plus de résultats. Alors l'adjudant arma sa carabine US et tira, au jugé, à hauteur d'homme. La détonation fut suivie d'un bruit de chute et de craquements de roseaux. Quand nous franchîmes le rideau végétal, nous découvrîmes un homme, entièrement nu, gisant sur le dos, un petit cercle rouge, pas plus gros qu'une pièce de cinq centimes en plein milieu du front. C'était un individu musculeux, taillé en athlète ou en bûcheron, un colosse au crâne lisse et luisant, aux épaisses moustaches. Il me fit penser à Tarass Boulba, le cosaque d'un récit de Gogol. A quelques pas de là, soigneusement rangés en un petit tas, se trouvaient ses vêtements. Nous comprîmes alors que cet homme s'était dévêtu pour faire quelques ablutions dans l'onde claire qui, à deux pas, glissait sur le sable et les cailloux scintillants. Surpris et honteux, il n'avait eu que le temps de se cacher dans l'épaisse végétation. Sa pudeur l'avait, sans doute, empêché d'en sortir et de se montrer nu comme un ver. Il éprouvait trop de honte et il en est mort. Stupide et cruelle ! Ces deux mots définissent parfaitement cette guerre, toutes les guerres, et cet homme étendu, comme endormi, dans "*ce trou de verdure où coule une rivière* " me rappela un poème *Le dormeur du val* d'Arthur Rimbaud appris à l'école et qui dénonçait l'horreur que suscite la mort d'un jeune soldat dans un décor de rêve et de paix.

Putain de guerre ! Une fois de plus nous laissions un cadavre derrière nous, abandonné, sans sépulture. Peut-être seuls les chacals le retrouveront-ils, et cet homme viendra grossir le nombre des dizaines de milliers de disparus dans cet interminable et inutile conflit. Inutile car perdu d'avance. Comment mettre fin à une guérilla autrement que par un accord négocié par les deux parties belligérantes ? Pourtant les Français devaient le savoir puisque nous avions déjà perdu l'Indochine et les Américains, dont la puissance militaire n'est plus à démontrer, devront capituler devant la farouche détermination des combattants Viet à obtenir leur indépendance. Mais nos politiques, nos militaires, en ce début de juin 1960, pensaient encore que par les armes et quelques réformes, l'Algérie demeurerait française. En ce qui me concerne, et avec un peu de chance, cette sale guerre allait bientôt se terminer, mais pour de nombreux jeunes Français il n'allait pas en aller de même puisqu'il faudra encore attendre de longs mois pour que cesse enfin ce qu'on appelle aujourd'hui "la guerre d'Algérie". Enfin, le 16 mars 1962, les accords d'EVIAN, en accordant leur indépendance aux Algériens, permettront aux jeunes Français de vingt ans de voir l'avenir plus sereinement. En ce début de mois de juin 1960, plus que jamais je n'aspire qu'à une chose : la quille ! Quitter ce merdier, fuir ces horreurs, échapper à ces dangers permanents, oublier toutes mes misères, mes angoisses, près de ma petite femme chérie et de mon fils que je n'ai pas vu grandir, que je ne connais pas et pour qui je ne serai qu'un inconnu. Dix mois ! Il va avoir dix mois et ne connaît pas le son de ma voix : serai-je un intrus dans ma maison ? Serai-je admis ou rejeté ? Pour l'instant, pas la peine de se trouver de nouveaux sujets d'inquiétude, ceux du moment me suffisent amplement. Ne vendons pas la peau de l'ours, je ne suis pas encore rentré au pays, celui où l'on m'attend, celui où l'on m'aime. Ici, personne n'aime personne, on a seulement besoin les uns des autres pour espérer sauver sa peau. Mais pourquoi nous avoir jetés à vingt ans dans tant de cruauté et de misère ? Il n'y a d'ailleurs pas d'âge pour connaître cela, mais vingt ans ! C'est le temps de la joie, des copains, des amours, de l'insouciance, des franches rigolades. On aime la vie, pas la mort ! C'est pourtant ce qu'un gouvernement (socialiste) de notre république laïque et démocratique a offert à des centaines de milliers de jeunes Français (merci M. Guy Mollet).

Je viens donc d'entamer mon vingt-septième mois sous l'uniforme et je suis toujours là, en opération dans ce foutu djebel, sous l'écrasant soleil, avec ses coupe-gorges innombrables, ses pentes abruptes et éreintantes dans ce commando corvéable à merci. Ainsi ce soir, nos vivres étant épuisés, je pensais que nous allions recevoir l'ordre de décrocher, de rejoindre l'un des

postes quadrillant le secteur où nous attendraient des camions pour nous ramener “chez nous”. Tu rêves Paulo ! L’ordre vient de nous parvenir : nous devons demeurer sur place. Une opération mettant en œuvre plusieurs unités va être montée dans les prochaines heures. Nous serons ravitaillés demain en cours de matinée par hélico. A nous les boîtes de rations et leur fameux “singe” ! “*Bordel ! C’est bien ma veine ; une grosse opération pour finir. Ca doit être sérieux ! On n’est peut-être pas prêt de rentrer ...* ?” Ca cogite dur dans ma caboche et, plus je pense, plus je broie du noir. Pour tout dire, j’ai le moral à zéro, j’ai la prémonition d’un sale coup. A la guerre c’est comme au foot : c’est toujours dans les arrêts de jeu que l’on prend le but bête ou la balle perdue. J’ai donc hâte que l’arbitre siffle la fin au plus vite. Et comme toujours en pareil cas, on trouve que la montre n’avance pas ou que le référé oublie de consulter sa tocante. Enfin je ne peux rien faire d’autre que de poursuivre la “partie” jusqu’au bout. Aussi, pour l’instant, je m’installe avec le reste da la compagnie sur le dôme arrondi et presque aussi dégarni que les crânes de Barthez ou de Ronaldo, pour y passer une nouvelle nuit à la belle étoile. L’endroit est bien choisi : aucun sommet rapproché ne nous domine, nous ne serons pas “allumés” cette nuit pendant notre sommeil et demain matin nous n’aurons pas besoin de nous mettre en quête d’une D.Z. (*Dropping-zone*) pour l’hélicoptère ravitailleur puisqu’une aire large et plane occupe une grande partie du sommet que nous avons investi. Tout serait pour le mieux s’il existait un point d’eau à proximité car depuis longtemps les gourdes sont vides et les gorges sèches. Malheureusement il faudra attendre demain pour manger et surtout pour boire.

Cette nuit là, j’ai bien dormi après avoir dégagé quelques pierres pour inspecter qu’elles ne servaient pas d’abri à des hôtes antipathiques et dangereux : les scorpions. Leurs piqûres n’étaient pas mortelles mais très douloureuses et vous donnaient une telle fièvre qu’il fallait effectuer une “éva-san” (évacuation sanitaire) pour un traitement à l’hôpital le plus proche. Dans ma section, personne ne fut piqué pendant mon séjour. Mais je me souviens d’un soir où nous nous apprêtions à passer la nuit dans un endroit plat, mal abrité et empli de grosses pierres. Je donnai donc l’ordre aux gars de dégager les pierres et de les disposer en murets pour se dissimuler et se protéger d’éventuels tirs lointains. Malheur ! Le coin était infesté de sales bêtes qui, découvertes, levaient immédiatement la queue en position d’attaque. Avec un geste de recul, beaucoup lâchèrent à la fois leur pierre et leur cri. Un vrai cauchemar, un film d’épouvante. Croyez-moi des scorpions c’est autre chose que des souris. Personne, et moi le premier, ne voulait s’allonger sur ce sol pour y passer la nuit. Et nul ne se plaignit quand le capitaine décida de rejoindre un petit poste, contacté par radio, situé à deux ou trois heures de marche de notre position. Cette fois-ci, rien de tel, et la nuit fut paisible. Il est vrai que de se savoir parmi cent hommes en haut d’un piton est plus rassurant que d’être à trente, loin des autres, dans un fond que creuse un oued et que longe une piste ou une simple sente que peuvent emprunter d’hypothétiques ennemis. Croyez moi, en embuscade, on ne pouvait dormir que “d’un œil” et jamais “sur ses deux oreilles” et les hommes de “Carmin” peuvent en témoigner pour avoir été mis dans cette situation plus souvent qu’à leur tour. Réveil à l’aube d’une nouvelle journée, qui pourrait être merveilleuse s’il n’y avait pas la guerre ! Que c’est beau, que c’est calme cette montagne sauvage que rien n’a encore dénaturé quand un soleil radieux éclabousse de sa lumière dorée les pentes ravinées, quand le ciel est si limpide et si vide de tout nuage que vous prenez enfin conscience de ce qu’est l’infini de notre univers. Oui que c’est beau, que c’est calme mais que ce monde est trompeur et qu’il est difficile de garder longtemps une âme de poète quand on porte treillis, fusil et munitions. Car cette nature, d’apparence si paisible, est, par la stupidité de la guerre, une jungle où l’homme est un tigre cruel, un serpent sournois et venimeux, un fauve guettant sa proie. Gare à celui qui manque de vigilance : il faut si peu de temps pour passer de vie à trépas, comme vous avez pu le constater par mes précédents récits. Donc, immobile, dissimulé, invisible, le commando, du haut du belvédère qu’il occupe depuis la veille, surveille, tous azimuts, la région qu’il domine. Aucun signe de vie. Tout semble figé, mort. Quel silence ! Chez nous on entendrait un merle siffler, des corbeaux croasser, une pie lancer son cri de crécelle. Ici, rien. Un silence oppressant. Même le vent n’ose murmurer à nos oreilles que nous avons pourtant

tendues et en alerte tant nous guettons le bourdonnement qui nous annoncera l'approche de l'hélico et des boîtes de rations que nos estomacs commencent à réclamer de plus en plus vigoureusement. Les heures passent. Le soleil monte, monte, nous fusillant impitoyablement de ses ultra-violets : le maître-coq, là-haut, aime le steak grillé, la viande bien cuite ! Nous perdons notre dernier jus, notre ultime goutte de sueur. Pas question de bouger tant que nous n'aurons pas réceptionné l'hélico. Mais quand ce sera chose faite, le capitaine nous a promis que nous descendrons vers l'oued le plus proche pour qu'enfin on puisse se désaltérer et pourquoi pas en profiter pour quelques ablutions sommaires : le rêve quoi ! Pour l'instant, l'impatience nous gagne :

- "*Mais que font-ils ?",* entends-je autour de moi.

Enfin, un point sur la ligne d'horizon, là-bas vers le nord : une mouche ? Une guêpe ? Un bourdon ? Une libellule ?... Non, ce gros insecte de métal, sorti tout droit d'un film de science-fiction, qui grossit rapidement, accompagné d'un bruit qui enfle et se répercute en écho sur la montagne, c'est "notre" hélico ! Nous l'accueillons avec autant de soulagement que le blessé attendant une "éva-san". Quels as du repérage ces pilotes ! Celui-ci se dirige droit vers notre piton. Déjà il amorce un tour de reconnaissance. Pas question de se poser sans être certain d'être attendu par des amis ! Contact radio, signes de bras qui s'agitent et surtout allumage d'un fumigène au centre de la D-Z. Quelques secondes plus tard, dans un nuage de poussière, l'engin se pose en douceur sur l'emplacement prévu. Quelques hommes s'empressent au déchargement pendant que les autres assurent la sécurité. Je vous l'ai dit : dans cette guérilla c'est comme sur un ring de boxe : il ne faut jamais baisser sa garde !

Quelques minutes plus tard, dans un bruit d'enfer, après un dernier signe de la main, les aviateurs nous laissent à notre djebel et filent en droite ligne vers leur base sans se soucier des vallées profondes ni des lignes de crêtes élevées : tel l'ogre du Petit Poucet chaussé de ses bottes de sept lieues, l'hélico se joue de toutes les difficultés. Jamais je n'ai tant ressenti l'impression de n'être qu'une fourmi, une pauvre fourmi besogneuse montant, descendant, contournant les obstacles, errant, lourdement chargée, vers une destination qu'elle seule connaît alors qu'elle semble perdue tant son parcours paraît indécis comme le nôtre. Un simple coup d'œil aux boîtes entassées au milieu de la D-Z me fit comprendre que nous ne verrons pas notre camp de sitôt. Il y en avait trop à mon goût. En effet, plus de deux cents boîtes en carton, de la taille d'une petite boîte à chaussures, étaient disposées en deux tas. Les unes marquées d'un M (pour les musulmans) et les autres d'un E (pour les européens), indications ne révélant pas de discriminations mais des religions : "*pas de cochon ni d'alcool*", dit le Coran aux musulmans, "*pas d'interdits débiles*", dit l'Evangile aux Pierre, Paul ou Gilles... Quand chacun eut touché ses deux boîtes, nous pûmes enfin nous mettre quelque chose sous la dent.

- "*Attention,* dis-je, *mangez raisonnablement, vous n'aurez rien d'autre avant au moins quarante-huit heures "*

La recommandation fut inutile car, curieusement tous furent rassasiés plus vite que prévu : on avait faim mais pas d'appétit. Les gorges étaient si sèches qu'on avait bien des difficultés à déglutir. L'hélico avait "oublié" la boisson et le pain ! Pour ma part j'ouvris une boîte de sardines et j'avalai l'huile à la régalade puis, le gosier bien lubrifié, j'engloutis une demi-boîte de pâté et terminai par une barre de nougat en guise de dessert. Voilà le menu ! C'était le fast-food avant l'heure ! Je rangeai et bouclai mon sac et pus constater que la plupart des gars en faisaient tout autant. En fait, nous n'avions qu'une hâte : celle de quitter ces hauteurs arides pour retrouver les fonds humides où coule ce liquide aussi précieux qu'il est vital, l'eau. Le capitaine tint sa promesse (lui aussi était mort de soif) et nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à faire mouvement. Prêts, nous l'étions déjà. De toute façon inutile d'attendre la nuit pour nous déplacer car notre présence devait être connue de tous les *choufs* de la région : un hélico qui se pose sur un piton ce n'est pas pour soulager un besoin pressant du pilote.

- "*En avant* !". Et le commando descendit la montagne dans la fournaise du soleil à son zénith, sans précipitation malgré sa hâte, en appliquant avec rigueur les automatismes nécessaires pour la sécurité du groupe. On était loin de ces compagnies d'appelés, mal

commandées et qu'on appelait, entre nous, des compagnies "bordel" parce que les jeunes qui les composaient montraient plus souvent qu'il ne le fallait leur hâte d'être libérés, en criant haut et fort : "*La quille, bordel* !", ressemblant plus à un troupeau en transhumance qu'à une troupe opérationnelle, au mépris de leur sécurité. L'ennemi ne s'y trompait pas, telle une meute en chasse, il choisissait de préférence les proies les plus faciles et c'étaient des pauvres gars qui avaient le moins de chance de rentrer chez eux en brandissant, comme un trophée, cette quille tant rêvée qu'ils avaient taillée de leurs propres mains durant d'interminables mois. Notre commando s'était fait une réputation près des combattants de l'A.L.N. opérant dans l'Ouarsenis et ses environs, et croyez-moi, ils nous craignaient et évitèrent plus d'une fois de nous attaquer alors que nous passions près d'eux sans avoir le moindre soupçon de leur présence : le renard à l'affût ne saute pas sur le loup, il fait le mort pour rester en vie. Comment puis-je l'affirmer aussi péremptoirement ? Tout simplement parce que nous fîmes prisonnier un fellagha très bavard, qui s'exprimait en très bon Français, et qui n'eut aucune peine à nous convaincre que nous étions passés devant sa katiba en embuscade, dates et descriptifs des lieux à l'appui, mais que son chef, reconnaissant le commando, craignant la réplique, jugea plus prudent de nous laisser passer. Vous voyez : être avec des "baroudeurs" ça peut servir mais il faut également se conduire en baroudeur, d'autant plus qu'étant officier, guetté du coin de l'œil, je n'avais guère le choix de faire autrement. J'étais devenu, malgré moi, acteur dans une tragédie !

Donc, ce jour là, nous atteignîmes sans problème, au pied du piton, une gorge étroite où s'écoulait un oued, peu profond et large d'une dizaine de mètres environ. La section de tête y pénétra, l'eau à peine aux genoux, sous la protection des deux autres demeurées un peu en retrait sur la rive, scrutant la pente opposée, prête à intervenir. Les hommes remplirent le bidon, burent à longs traits, s'aspergèrent la tête, se frottèrent le visage, les deux mains réunies en conque pour une toilette furtive et superficielle mais si rafraîchissante et si dispensatrice de bien-être. Puis, à regret, allant se positionner sur la rive opposée, elle laissa la place à la section suivante. Cette fois-ci, "Carmin" fermait la marche. Nous dûmes donc patienter (ou plutôt nous impatienter) plus longtemps et attendre de pouvoir aussi nous désaltérer et goûter aux plaisirs des ablutions. La deuxième section cédant la place, nous nous précipitâmes avec l'irrésistible envie des "morts de soif" que nous étions. Pour ma part, et bien m'en prit, je commençai par me plonger la tête dans l'onde fraîche et à me frictionner le visage à grande eau. Ensuite seulement, j'emplis mon bidon et m'apprêtai à assouvir ma soif. C'est alors qu'un grand cri, venu de quelques dizaines de mètres en amont du point où je me trouvai, me fit tourner la tête et suspendit mon geste, bidon en l'air, bouche ouverte, attendant la gorgée d'eau... Déjà plusieurs hommes convergeaient vers l'endroit d'où était parti ce cri. Ils levaient les bras en l'air, faisaient un demi-tour rapide sur eux-mêmes en portant la main sur leur bouche comme s'ils étaient soudain pris de nausée. Curieux, je remontai le courant. Je vis. Je compris. C'était bien de nausée qu'il s'agissait. A la simple évocation de ce que mes yeux virent ce jour là, mon estomac se révulse encore, ma répulsion demeure, l'horreur ne s'est jamais effacée. Là, devant moi, en plein milieu de l'eau vive, comme agrippés désespérément aux branches d'un arbre mort, deux cadavres, deux hommes, dans un état de décomposition si avancée qu'ils semblaient sortir d'un film d'épouvante. Je ne puis vous les décrire, je ne veux plus y penser, je voudrais les effacer à jamais de ma mémoire. Peut-être qu'avoir écrit ces lignes, vous avoir confié ce pesant souvenir, contribuera à gommer ces visions d'horreur ? Je l'espère. Mais pensez aussi à ceux qui venaient de boire cette eau qui, quelques secondes plus tôt, lavait ces corps putrides. Comprenez-vous leur nausée ? Je m'empressai de vider mon bidon en me promettant de bien le rincer avant de m'en resservir et en me félicitant d'être un des rares à n'avoir pas bu. La journée était pourtant si radieuse, la nature si belle, l'onde si claire, l'air si calme, si paisible. Méfiance : le paradis n'est jamais bien loin de l'enfer. Je l'ai encore vu ce jour là.

Quelques heures plus tard, la journée tirant à sa fin, j'avais eu l'ordre de disposer ma section en embuscade le long d'une piste qui traversait un plateau pierreux. Une fois de plus, "31 Jaune", entouré des deux autres sections, s'était installé sur un point haut. Sans doute

pour avoir une bonne réception radio et un point de vue panoramique ? Enfin, une fois encore, "Carmin", isolé, couché dans la pierraille toujours porteuse des ardeurs du soleil, à peine camouflé, observait la piste qui contournait une sorte de petit enclos où s'alignaient des bosses de terre surmontées de grosses pierres plates. Curieux, j'interrogeai M'B., qui m'apprit que c'était un cimetière. Etrange ! Un cimetière en ce lieu perdu où aucune mechta n'était visible sur le terrain, ni signalée sur ma carte d'Etat-major pourtant très détaillée. J'en étais là de mes réflexions quand on me signala l'approche de deux hommes. Je mis la section en alerte. Nous n'eûmes pas à attendre longtemps. En effet, apparaissant à hauteur du "cimetière" qui les avait jusque-là masqués, deux hommes en treillis kaki, marchant côte à côte, en devisant semblait-il, comme deux paisibles randonneurs du dimanche, venaient vers nous en toute quiétude, sans précaution aucune, comme en terrain conquis. Ils portaient tous deux un pistolet automatique à la ceinture. C'étaient peut-être des chefs ? J'aurais aimé qu'on les capture : un vivant parle, un mort non. Mais c'était risqué, ils pouvaient tirer, tuer un de mes hommes. J'hésitai à leur donner l'ordre de sauter sur la piste pour les intercepter. Mon hésitation prit fin brusquement car mon adjoint, le sergent-chef A. qui se trouvait plus près que moi des arrivants, ne se posa pas de questions, fit preuve d'initiative et donna l'ordre au groupe qu'il commandait d'ouvrir le feu. Les deux malheureux, dans un mouvement réflexe, pivotèrent sur eux-mêmes et tentèrent de s'enfuir. Nous les vîmes tituber, trébucher, et s'affaler l'un après l'autre, à quelques mètres de distance, dans la poussière chaude de la piste. Il ne restait plus qu'à rendre compte, par radio, à "31 Jaune", de ce "haut" et "courageux" fait d'armes :

- "*Deux hommes abattus, deux armes récupérées.*"

Une fois encore, le sergent B. sortit son appareil photo pour accomplir sa macabre besogne, faire ses prises de clichés, ses "natures mortes". Il s'en serait bien passé, le pauvre, mais à l'armée on ne choisit pas ; on obéit ! C'est aussi ce que je fis quand "31 jaune", toujours par radio, m'enjoignit de demeurer sur place en attendant la tombée de la nuit. Je mis donc ma section, en sécurité, sur un petit monticule, et cachés dans les rochers nous entreprîmes de nous restaurer profitant des dernières lueurs du jour et d'une fraîcheur retrouvée. Mais j'avais toujours très soif puisque n'ayant rien bu que l'huile d'une petite boîte de sardines ! J'avais peut-être de l'huile dans le carter mais plus d'eau dans le radiateur ! Je craignais donc la surchauffe, c'est-à-dire la déshydratation. C'est alors que je me décidai à avaler le contenu d'un petit flacon, gros comme une fiole de parfum, censé être de l'eau de vie, mais qui en réalité était plutôt de l'alcool à brûler. Elle était en dotation dans la boîte de ration. C'était peut-être la manière choisie par l'armée française pour lutter contre l'alcoolisme et ses méfaits en vous dégoûtant à jamais des alcools forts et pourquoi pas aussi de tous les autres ! Oh là là ! Ca décape ! Ca vous déboucherait un évier mieux que du "Destop". Je dus éteindre l'incendie qui, du gosier à l'estomac, s'en prenait déjà à mes entrailles comme un feu de pinède, sous le mistral, dans les Maures ou l'Esterel, en ingurgitant une boîte de "singe" si vite que je faillis étouffer. Enfin, j'avais bu et s'il n'y avait guère d'eau dans le radiateur au moins il ne manquait pas d'antigel. Nous n'avions qu'une hâte : quitter au plus vite cette zone de pierraille aride et sèche pour trouver enfin cette eau à laquelle je rêvais comme un naufragé perdu, sur son radeau, sur la mer immense. Oui, j'imaginais des robinets au-dessus d'éviers, de lavabos, je les voyais couler, et j'entendais même le bruit caractéristique du verre qui s'emplit, du robinet qui chuinte. Boire devenait une obsession, un besoin urgent. Pour moi le mirage n'était pas loin, les hallucinations non plus, mon organisme assoiffé emplissait ma tête de robinets dégoulinants. La nuit s'étalait maintenant sur tout le djebel et seul un mince croissant de lune dispensait une faible lueur de veilleuse. La section, comme pétrifiée, était devenue pierre parmi les pierres. Seule la radio fonctionnait, laissée en écoute permanente (nous disions en stand-by, ça faisait plus militaire), posée à côté de B. son fidèle servant. Aussi quand soudain, précédée de trois brefs psitt, psitt, psitt une voix claire lança :

- "*Carmin de 31 Jaune, me recevez-vous ? Parlez* !", tous l'entendirent tant elle troua le silence et tant nous l'espérions.

- "*31 jaune de Carmin,* répondit B.*, je vous reçois cinq sur cinq.* "

- "*Carmin de 31 jaune, tenez-vous prêts à faire mouvement, nous vous rejoignons dans un quart d'heure.* "

- "*31 Jaune de Carmin, bien reçu.* "

Inutile de vous préciser que, lorsque quelques instants plus tard, les premiers hommes de la colonne silencieuse sortirent de la nuit à quelques pas de nous (après s'être fait annoncer par radio), ils nous trouvèrent piaffant d'impatience de les accompagner. Le capitaine arrivant à ma hauteur fit stopper le commando le temps de me mettre au courant de la mission qui nous avait été confiée. Disposant quelques hommes en cercle, debout, serrés pour former un paravent humain autour de nous, nous nous accroupîmes, le capitaine et moi, pour consulter nos cartes faiblement éclairées par la lueur d'une lampe de poche.

- "*Nous sommes ici,* dit 31 Jaune, pointant la mine de son crayon sur le papier (mais ça je le savais déjà), *et nous devons être installés dans ce secteur avant l'aube.* "

Là, il traça un rond sur la carte. J'en fis de même sur la mienne. Cette zone était située à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau à l'ouest de l'endroit où nous nous trouvions... Je dis bien "à vol d'oiseau" car dans la réalité du djebel où l'on passe son temps à grimper puis descendre en tournicotant sur des pistes incertaines qu'ils faut découvrir puis ne pas perdre dans le noir de la nuit, cela va faire bien du chemin et il ne faudra pas traîner en route car en ce début juin le jour est comme un enfant prématuré : il apparaît avant terme, toujours plus tôt qu'on ne l'attend. Mauvaise nouvelle : la progression n'allait pas être de tout repos. Bonne nouvelle : la zone que nous devions rejoindre était dans la vallée de l'oued Fodda. De l'eau ! De l'eau ! Nous allions pouvoir boire jusqu'à plus soif ! Autre bonne nouvelle, que le capitaine m'annonça :

- "*Carmin, vous laissez passer la "une" et la "deux" et vous fermerez la marche.*"

Quel soulagement de n'avoir pas à ouvrir la voie aux autres ! De n'avoir qu'à suivre l'homme qui vous précède, de mettre un pied devant l'autre... et de recommencer. Allez ! la vie est belle, c'est ma dernière "opé". Que peut-il m'arriver ? Rien ! Je vais rentrer, revoir Alger, Marseille, Paris, la Normandie, ma p'tite chérie, mon "p'tit gros", comme je l'appelle en regardant les photos. D'ailleurs, j'en ai toujours sur moi, là, dans la poche de mon treillis, au-dessus du cœur, ainsi ils m'accompagnent partout, ils ne me quittent pas. Photos talismans ? Qui sait ? Ma vierge Marie s'appelle Pierrette et Louis mon p'tit Jésus ! Je divague, c'est l'euphorie, une déferlante d'optimisme m'emporte. Ai-je perdu la raison ? Est-ce la fatigue, la soif ? Non, sincèrement, je crois enfin tenir le bon bout et je la tiens cette quille imaginaire plus grosse que celles avec lesquelles nous disputions d'âpres parties, devant le café "Olivier" […] à P., avec les voisins, jeunes ou vieux, du quartier. Et elles étaient de belle taille les quilles que le père Yvon avait taillées à la hache dans des billes de bois ! Vous voyez à quoi je pense tout en marchant, mais penser, ça "tue le temps", dit-on, et ça fait oublier la fatigue et les petites misères. Mais cette "quille" je ne la tiens pas encore, ce n'est qu'un rêve. Revenons sur terre. Un coup d'œil à ma montre : "*trois heures*". Cela fait quatre heures que nous progressons et l'objectif n'est toujours pas en vue. La nuit est toujours aussi opaque. Ca me rassure. D'ailleurs, après avoir suivi le plus souvent les lignes de crêtes, nous commençons à descendre vers la vallée. C'est bon signe, là se trouvent l'oued Fodda et son "eau de vie" ou son "eau bénite", appelez-la comme vous voulez mais de grâce donnez nous en ! Amen ! Comme les chameaux sentent les points d'eau, nos "nomades" le font aussi, c'est sans doute pourquoi le périlleux sentier de chèvres qui serpente sur la pente abrupte au milieu des ténèbres est descendu presque au pas de charge au risque de se rompre les os. Nous voici sur une large piste qui longe la rive gauche de l'oued. Les hommes voudraient remplir leur bidon. Le capitaine ne veut pas faire stopper le commando. Il est trois heures et demie. Le jour va bientôt poindre. L'objectif est maintenant proche. D'ailleurs, nous passons à présent devant une petite bâtisse en ruine : une école détruite par un incendie allumé par les fellaghas. Ce bâtiment si caractéristique en ce lieu perdu nous permet infailliblement de nous situer. Cinq cents mètres plus loin, le capitaine fait stopper la compagnie et par radio me demande de le rejoindre. Ca sent le coup fourré. Ca ne manque pas. Il me fait ressortir la carte. Il a déjà la

sienne à la main. On reforme le paravent humain. On s'accroupit au milieu : lampe de poche et explications. Il en résulte que demain matin à l'aube une opération importante va être déclenchée. Nous avons la certitude qu'une katiba se terre dans le secteur. Nous prenons position pour boucler la nasse, d'autres compagnies sont prévues pour ratisser la zone dès le lever du jour.

- "*En conséquence*, me dit-il, *je prends position avec la "une" et la "deux" sur ce piton situé rive gauche de l'oued Fodda et vous vous portez avec votre section en ce point sur la rive droite au confluent de ce petit oued avec l'oued Fodda* "

Je suis atterré. Une fois de plus, Carmin doit poursuivre seul, aller se mettre sur une position située à plus d'un kilomètre des soixante dix hommes qui restent groupés. En outre il va nous falloir traverser l'oued Fodda très large en cet endroit. Bien sûr, on va pouvoir boire et remplir nos bidons si la katiba nous en laisse le loisir.

- "*Dépêchez-vous et faites attention*", furent les dernières paroles du capitaine qui déjà s'était mis en marche pour gravir le piton sur lequel il avait jeté son dévolu.

Imaginez la tête de mes gars quand je vins leur faire savoir que nous devions continuer seuls. J'entendis quelques grognements en Français, en Arabe, ce qui n'était pas dans les habitudes de ces hommes disciplinés. F., un vieux caporal musulman de carrière, tourna même la tête pour cracher sur le côté. Signe apparent d'une colère rentrée.

- "*Allez les gars, faut y aller, fissa, fissa. Il faut traverser l'oued avant qu'il fasse jour et ça ne va pas tarder. Sergent B,. tu ouvres la marche avec les deux équipes de voltigeurs, trouve-moi l'endroit où la piste traverse à gué. Chef A. et sergent K. vous marchez derrière moi avec les deux équipes de fusils mitrailleurs ! Ne serrez pas ! Augmentez les distances au maximum ! Faites gaffe ! Les fells ne sont peut-être pas loin ! En avant* !" Et livrés à nous mêmes, nous partîmes sans murmure et sans bruit, malgré l'intime conviction d'être une fois de plus victimes de persécution ou d'injustice.

J'avais perdu mon bel optimisme, la certitude que j'avais eue quelques heures auparavant de rentrer à la maison dès mon retour au camp. J'en avais pris un sacré coup au moral en quittant le gros de la compagnie et en m'enfonçant, seul avec ma section, dans ce coin malsain. Non je vous prie de croire, ce n'était pas la joie dans les rangs. Au bout de quelques hectomètres, la colonne s'arrêta. L'éclaireur se trouvait à hauteur du gué. Je le rejoignis pour m'en assurer. A cet endroit, l'oued était large mais peu profond. La nuit nous laissait à peine deviner les contours de l'autre rive mais déjà une goutte de jour se diluait dans l'opacité des ténèbres comme une goutte de lait dans la tasse de café le rend déjà moins noir.

- "*Fissa les gars, traversez vite ! Mais ne vous serrez pas, augmentez les distances ! Transmettez les consignes.* "

Car tout ceci ne pouvait être que murmure, nous n'avions nulle envie de nous faire repérer. L'oued était calme, en basses eaux. En marchant, chacun remplit son bidon et but tout son saoul une eau fraîche et claire. Nous nous emplîmes aussi les rangers, eûmes droit à un bain de genoux, voire à un bain de cuisses dans certains trous mais pas davantage. La traversée s'opéra sans encombre. Au fur et à mesure que les hommes arrivaient, je les disposais en ligne, face à la pente que nous devions escalader : B. et ses voltigeurs sur la gauche, A. et K. avec les fusils-mitrailleurs sur la droite, moi et ma petite équipe au centre pour assurer la liaison. J'avais prévenu mes sous-officiers que des mechtas se trouvaient perchées sur la pente et que nous devions les dépasser pour atteindre la position qui nous était assignée. Je renouvelai les consignes de prudence :

- "*Respectez les distances, restez alignés, silence et soyez prudents. En avant* !"

Et nous voici grimpant la rive abrupte. Devant moi s'ouvrait un défilé naturel, une ravine légèrement sinueuse encombrée d'une maigre végétation composée d'arbustes et de buissons. Je l'empruntai avec mes "mousquetaires". Nous approchions de son extrémité qui se rétrécissait vers son sommet quand soudain sur ma gauche, du côté des voltigeurs, j'entendis quelques éclats de voix et une sorte de remue-ménage. Par radio, j'appelai B. :

- "*Que se passe-t-il ?"*

- "*Je ne sais pas, on dirait que ça bouge au dessus.*"

Il n'en dit pas davantage, ou s'il continua de parler je ne l'entendis pas car une furieuse mitraillade éclata, assourdissante dans le grand silence de cette fin de nuit si calme. C'étaient mes voltigeurs qui venaient d'ouvrir le feu sur les ombres qui s'agitaient à quelques dizaines de mètres au-dessus d'eux. Là-haut, les hommes, surpris dans leur sommeil, mirent quelques secondes avant de répliquer. Je constatai que sur ma droite, là où montaient les fusils mitrailleurs, c'était plus calme. Nous, dans notre étroit boyau naturel, nous ne pouvions progresser que l'un derrière l'autre et seul l'homme de tête aurait pu répliquer. Soudain, alors que nous n'étions plus qu'à vingt ou trente mètres du plateau sur lequel étaient installées les mechtas, nous fûmes sans doute repérés car un feu nourri fut tiré dans notre direction. Je dis bien : "dans notre direction", et si je vous le répète c'est que j'en suis certain car figurez-vous que les balles qui nous étaient destinées, non seulement je les ai entendues siffler, ronfler, miauler au-dessus de nos têtes, éclater contre les parois de la ravine, déchiqueter les branches et les feuilles des arbres et des buissons mais en plus... je les ai vues. C'était hallucinant ! Cela devait aussi être beau mais ni moi, ni mon équipe n'apprécions guère. Le nez dans les cailloux, nous n'osions lever la tête. Pourtant, comme au feu d'artifices du 14 juillet, nous aurions pu nous écrier : "*Oh la belle rouge ! La belle verte ! La belle jaune* ! ". Figurez-vous que ces "cons" avaient glissé dans leurs chargeurs des balles traçantes ! Affolant ! On les voit venir et il semble qu'elles viennent droit sur vous, que votre compte est bon, que c'est miracle qu'elles vous aient encore épargnés. A la première rafale, c'est sans doute ce qu'a cru B., a-t-il voulu faire demi-tour ? Toujours est-il qu'entendant un grand bruit derrière moi je l'aperçus étendu sur le dos. "*Bon dieu !* Pensai-je, *B. a eu son compte*". Je me précipitai vers lui en même temps que M'B. Il tentait désespérément de se relever, augmentant mon inquiétude.

- "*B., ça va ?"*

- "*Ca va, mon lieutenant.*"

M'B., le prenant par les épaules, le ramena à la position assise. Je compris alors ses difficultés à se redresser : le lourd poste de radio SCR 300 qu'il avait accroché sur le dos ! Dans le combiné, qui n'avait pas quitté sa main, j'entendis la voix lointaine qui hurlait :

- "*Bon dieu Carmin, répondez.*"

- "*Merde, laisse la gueuler*, dis-je à B., *on a autre chose à faire que de parler à la radio.*"

Car les pistolets-mitrailleurs et les fusils continuaient à distribuer leurs pruneaux et les frelons lumineux continuaient à nous survoler d'un peu trop près. Coincés dans cette faille nous étions en fâcheuse position, d'autant plus que, sur ma gauche, la progression de mes voltigeurs semblait stoppée. Par contre, sur ma droite, le groupe des F.M. demeurait silencieux. Une fois de plus, je comptais sur eux pour nous sortir de ce mauvais pas. Et ce sera le miracle de la voix ! Il y a eu un précédent célèbre : la France ne fut-elle pas sauvée par la céleste voix que crut entendre Jeanne la bonne Lorraine ? Eh bien ma voix, que fort heureusement j'ai toujours eue forte et claire, va accomplir un autre miracle : faire cesser les hostilités. Plus besoin de radio, plus de précaution à prendre. Pour dominer le vacarme je hurlai :

- "*A., K., montez vite et arrosez les mechtas* !"

Ce qu'ils firent d'autant plus aisément qu'ils avaient presque atteint le rebord du plateau, qu'ils n'avaient pas d'opposants devant eux et que le départ des balles traçantes leur indiquait clairement où se tenaient nos ennemis. Quel soulagement quand, une poignée de secondes plus tard, aboyèrent rageusement en longues rafales nos deux fusils-mitrailleurs. Comme par enchantement, les lucioles volantes, hurlantes, miaulantes qui nous voulaient tant de mal se turent et disparurent. C'est alors qu'une autre voix, venue d'en haut (non, pas du ciel !) s'éleva distinctement :

- "*Ne tirez plus, halte au feu ! Cessez le feu ! Nous sommes Français* !"

Quoi ? Des Français ! Nous nous battions entre Français ! Nous étions tombés dans une embuscade française ! J'avais, nous avions failli mourir sous des balles françaises ! Je restai quelques secondes incrédule mais me repris bien vite pour hurler à mon tour :

- "*Halte au feu ! Halte au feu* !"

Et subitement le calme revint, un silence lourd, étrange, troublé seulement par la voix grésillante du capitaine sortant du combiné, qui s'étranglait à hurler :

- "*Carmin, répondez ! Répondez, bon dieu* !"

Je fis signe à B., en me pinçant les lèvres avec deux doigts, de ne pas répondre. C'était vache mais c'était ma revanche : il pouvait bien continuer à se faire un peu de mouron. Et puis j'avais encore plus important à faire. J'appelai chacun de mes sous-officiers pour savoir s'ils avaient de la "casse". Je fus soulagé quand chacun me répondit à sa manière que nous n'avions ni mort ni blessé. Alors seulement nous finîmes notre escalade et nous trouvâmes nos "ennemis" des instants précédents. Vous dire que nous fûmes accueillis par des embrassades serait mentir, d'autant plus qu'un de leurs hommes était à l'agonie, l'artère fémorale béante. Il mourra d'ailleurs avant l'arrivée de l'hélicoptère appelé pour une "éva-san" d'urgence, à bout de sang. Tristesse...

Nous fîmes connaissance avec cette unité. C'était un commando de chasse, comme nous, appelé "Partisan 21", commandé par un lieutenant et constitué principalement de Musulmans. Le lieutenant me dit être gendarme et ajouta :

- "*Heureusement que je t'ai entendu crier en français car j'étais littéralement cloué au sol. Viens voir*", et il m'entraîna vers un buisson qui à quarante centimètres du sol était taillé comme au sécateur. Mes tireurs au F.M. étaient vraiment des maîtres jardiniers. Et il ajouta, admiratif :

- "*Chapeau tes gars ! Pas facile de les faire reculer* !"

Je l'admis volontiers. Mais par contre je n'admis pas de m'entendre dire que j'avais fait une erreur de position. Comme le jour naissant nous permettait maintenant de lire une carte nous vérifiâmes nos positions.

- "*Tu vois*, me dit-il*, j'ai eu l'ordre, venant de l'ouest, de me porter en N-Y 84 A9, pas de doute, ce sont bien ces mechtas* ?"

J'opinai du chef.

- "*Et moi*, dis-je, *j'ai eu l'ordre, venant de l'est, de me porter en N-Y 84 A8, c'est bien au dessus du confluent de l'oued Yoyo avec l'oued Fodda* ?"

- "*Oui*, me dit-il, *c'est à cinq cent mètres d'ici. Mais quelle connerie, c'est moi qui aurais dû m'arrêter là et toi ici.* "

- "*En effet on ne se serait pas rencontré et ton gars ne serait pas mort, et c'est encore un miracle qu'il n'y ait pas eu plus de casse* !"

- "*Oui, et pour une mise en place discrète du bouclage pour l'opération qui va suivre, c'est plutôt raté. Quel gâchis* !"

Soudain je pensai à mon capitaine. Je dis à B. d'appeler 31 Jaune :

- "*Raconte-lui que nous avons eu une panne radio.* "

Ce qu'il fit avec un sourire complice. Je lui rendis compte de nos dernières péripéties. Je crus discerner dans sa voix un certain soulagement. Pour un peu il aurait eu ma mort sur la conscience. Et dire que l'ordre de ma mise en route pour ma libération est peut-être déjà arrivé au camp ? J'y pense sans cesse et ça finira bien par arriver... si la chance continue d'être avec moi comme elle l'a encore été cette nuit. Pourtant je me pose bien des questions. D'abord je n'arrive pas à comprendre pourquoi je n'avais pas été averti que Partisan 21 était dans les parages. Qu'on ne sache pas où se planquent nos ennemis, d'accord ! Mais qu'on ne nous signale pas la position des "amis", pas d'accord ! Le capitaine le savait-il ? Ou avait-on omis de le prévenir ? Je lui poserai la question plus tard. Et cette mauvaise "donne" des positions qui a fait se croiser nos chemins en pleine nuit et conduit à l'accrochage et à la mort d'un pauvre soldat par ses propres frères, qui en est le responsable ? Sans doute un colonel qui, une fois de plus, dirige la manœuvre de loin, de préférence bien installé dans un poste du secteur, devant ses cartes comme devant un échiquier, déplaçant à son gré les pions que nous sommes par un simple ordre passé à la radio. Et là, visiblement, il y a un pion, qui a été poussé trop loin, oh pas de beaucoup, mais assez pour déclencher une catastrophe. Car la partie n'est pas finie...

J'étais encore avec les hommes de "Partisan" quand l'hélico, qui avait dû attendre le jour,

se posa pour prendre en charge le blessé. Hélas, malgré les soins de "l'infirmier" qui n'avait pu endiguer l'hémorragie, ce fut un cadavre qui nous quitta. Chacun devait se dire qu'il aurait pu être du voyage. Moi et mes hommes étions malheureux d'avoir causé la mort de ce pauvre gars mais nous ne pouvions nous sentir ni responsables ni coupables, nous n'avions fait que nous défendre, c'était la lutte pour la vie : la chance ou la malchance avait fait le reste. Aujourd'hui encore je me pose cette question : qui a été responsable ? Celui qui dirigeait l'opération ou mon capitaine qui, me détachant de la compagnie, m'a fait sortir de la zone qui avait été assignée à notre commando ? Je ne le saurai jamais. Mais notre feu d'artifice de la nuit, l'arrivée puis le départ de l'hélico avaient signalé notre présence à tous les fells du secteur. Or, justement, ils étaient là, tout près de nous. En effet, pour une fois, les renseignements étaient bons : la katiba que nous voulions prendre dans la nasse était installée sur les hauteurs, dominant la rive opposée de l'oued Fodda. Bien sûr nous ne le savions pas encore mais nous n'allions pas tarder à l'apprendre, Partisan 21 et Kimono 31 faisaient partie du dispositif de bouclage. Mission : interdire la traversée de l'oued et toute fuite vers le nord. Cela eut sans doute bien fonctionné si notre mise en place avait été plus discrète. Mais les fellaghas sachant que nous étions là, nous n'avions guère plus de chance de les voir venir vers nous que de chasser des lions dans la plaine de Caen ! Pourtant l'opération fut maintenue. Grossière erreur ! […]

Donc dès le lever du jour, venant du sud, des hommes se mirent en marche, ratissant le djebel comme des chasseurs un champ de betteraves. Même but : lever le gibier, le pousser vers ceux qui, à l'affût, l'attendent. Et nous attendrons mais nous ne verrons rien venir. Car les fells se savent pris dans un piège et fuir devant les "rabatteurs", c'est venir se jeter dans l'oued et dans la gueule du loup. Alors leur chef décide le tout pour le tout : le passage en force et la fuite par le sud. Cela lui sera facilité par une mauvaise occupation du terrain de la compagnie qui tout en « ratissant » s'approche de sa position. En effet, il constate que les trois sections de cette compagnie sont trop éloignées les unes des autres. Une section progresse droit vers eux suivant la ligne de crête, tandis que les deux autres fouillent des fonds de part et d'autre de cette ligne. Or en montagne, (je me répète) la distance ne compte pas, c'est du temps qu'il faut tenir compte. Il juge donc, ce chef de katiba, que s'il attaque la section qui vient vers lui, les deux autres ne pourront venir à son secours immédiatement. C'est un régiment d'infanterie composé presque exclusivement de jeunes appelés, peu expérimentés et peu rigoureux dans l'application des distances entre eux. Ce sera facile d'en prendre plusieurs à la fois sous le feu des armes automatiques. Il les laisse approcher au maximum et ouvre le feu à courte distance. C'est presque une exécution. Il n'y a pratiquement pas de riposte, les survivants plongent vers la vallée où se trouvent les copains. Le bilan est lourd, très lourd : un lieutenant tué, un capitaine grièvement blessé et laissé pour mort (ce qui l'a sauvé), neuf soldats, neufs petits jeunes "*Morts pour la France*" selon la belle formule... Catastrophique ! Affreux ! Idiot et inutile ! C'était comme cela que bien des jeunes sont morts en Algérie, morts sans même savoir pourquoi. Et dire que ceux là seraient peut-être encore vivants si cette nuit-là, on ne m'avait pas jeté dans la position occupée par Partisan 21 ! Car c'est certain, sans cela, les choses se seraient passées différemment. Comment ? Allez savoir... Vous pouvez réécrire le scénario mais moi je n'en change pas un mot car il ne sort pas de mon imagination, j'y étais, je l'ai vécu, et n'en suis pas fier pour autant. Je voulais vous montrer à quel point une petite erreur peut avoir de graves, de terribles conséquences. Carmin, pour une fois, passa une matinée tranquille à surveiller l'oued où personne ne vint. Il est vrai que nous avions eu notre compte d'émotion en fin de nuit. J'eus ainsi le loisir de suivre des yeux un avion transal, un gros avion de l'armée de l'air qui sert surtout au transport de troupe ou de matériel, qui passant à basse altitude vint décrire des cercles au dessus du djebel, en face de nous. Il tournait, tel un oiseau de proie. Soudain une énorme boule de feu, surmontée d'un impressionnant champignon de fumée noire, suivie d'une forte détonation semblable à un coup de tonnerre.

- "*Mais on dirait...*"

- "*Du napalm*", dit mon sergent-chef, un ancien de la guerre d'Indochine.

Moi qui croyais que son usage était interdit... Remarquez, je me suis sûrement trompé : c'était peut-être le briquet à gaz du pilote qui a chu et explosé en arrivant au sol. Quoiqu'il en soit, c'était impressionnant et je n'aurais pas aimé me trouver dessous. En début d'après midi nous reçûmes l'ordre de progresser vers le sud en ratissant au passage la zone de l'accrochage à la recherche d'armes, de morts ou de blessés. Nous ne trouvâmes qu'un poste de radio SCR 300, hors d'usage, tellement criblé de balles qu'une des bretelles qui servaient à le porter sur le dos était découpée. Le pauvre homme qui le portait ne devait pas être beau à voir. En fin de journée nous ralliâmes une piste carrossable où nous attendaient des camions et avant la nuit tombée nous étions au camp. Je ne le savais pas encore, mais c'était ma dernière opération. […]

Enfin, la Quille !

Pour l'heure, le départ qui me préoccupe c'est de quitter Molière au plus vite. Aussi, ma longue lettre terminée, je m'empresse de ranger mes quelques affaires pour parer à tout départ précipité. Je commence par dépunaiser mes "icônes" tapissant les murs de ma chambre : Pierrette et son sourire, Louis et sa bonne bouille. Ah ! Vous m'avez tenu compagnie beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer. J'ai tant de fois caressé vos visages du bout de mes doigts, pas toujours des plus nets, au retour de mes nombreuses opérations que vos traits devraient s'en trouver effacés. Vous voici, à présent, rangés dans ma valise emplie des nombreuses lettres de Pierrette qui m'écrivait chaque jour. En dix mois, presque trois cents lettres me sont donc parvenues. Elles arrivaient par paquets lâchés par le piper passant en "rase-mottes" ou déposés par un hélico, assurant une liaison... et qui emportait les miennes, moins nombreuses et surtout plus irrégulières. Ah, ces lettres ! C'étaient les nouvelles du quotidien de ma petite famille, les petits riens qui font la vie de chaque jour, les petits mots tendres qui émeuvent et embuent les yeux et qui nourrissent vos rêves... A la fin de chacune de ses lettres ma Pierrette écrasait ses lèvres très fort sur la feuille blanche et son rouge à lèvres y dessinait l'empreinte de sa bouche. Je posais mes lèvres sur la trace des siennes et j'avais l'illusion de l'embrasser. Cela peut vous sembler puéril, peut-être souriez-vous ? Mais à cet instant, perdu sur les hauteurs de l'Ouarsenis, si loin de mon "p'tit bouchon", en embrassant ce papier je la sentais presque physiquement, amoureuse, tendre, impatiente... comme je l'étais aussi. Ces lettres vont revenir en Normandie où nous les garderons un certain temps avant de les détruire. C'est peut-être dommage, elles nous auraient aujourd'hui, jour après jour, relaté ce que fut notre longue séparation, de mon point de vue comme du sien. Mais nous les trouvions trop personnelles : nos sentiments et tous les mots qui les dévoilent ne regardent que nous. C'est de la pudeur et je suis pudique. Vous ne soupçonnez pas combien il me coûte parfois de vous dévoiler ce que je pensais toujours garder en mon "jardin secret". Donc nos lettres sont parties en fumée. Elles furent pourtant notre seul lien pendant de longs mois. Une fois, une seule fois en dix mois, Pierrette put entendre ma voix un très bref instant. En effet, un beau jour, un véhicule de l'armée, sorte de studio itinérant accompagnant un convoi, fit escale dans notre bordj. Il allait de poste en poste pour permettre aux "appelés" d'enregistrer un court message pour leur famille. Je ne laissai pas passer l'occasion. C'est pourquoi, quelques jours plus tard, mon p'tit bouchon reçut un avis de l'armée l'informant que tel jour, à telle heure, sur telle chaîne de radio, elle pourrait entendre un message adressé par son époux "légitime". Vous pensez bien que le jour dit, à l'heure dite, elle avait l'oreille collée à son poste de radio. Elle m'a raconté que ce jour-là la liaison était mauvaise, que les messages étaient si peu audibles que déjà elle désespérait de ne pouvoir m'entendre (c'est loin l'Algérie). Soudain, miracle, elle capta, claire et nette, la voix de son époux chéri qui, traversant la Méditerranée et la France entière, vint lui annoncer :

- "*Ici le lieutenant L., je viens embrasser ma femme, mon petit garçon et toute ma famille. Tout va bien : la santé est bonne, le moral est bon. A bientôt j'espère*"

Ce fut bref mais cela suffit pour laisser ma Pierrette en pleurs devant son poste de radio :

plus que les mots, la voix est chargée d'émotion. Et le lendemain matin, arrivant dans la cour de son école maternelle de P. elle s'entendit dire par ses collègues (mises au courant) : "*Ici le lieutenant L....".* Vous voyez ! Il n'y a rien de confidentiel !

Donc, ma valise emplie de mes affaires civiles et personnelles, j'entrepris dans la foulée, de préparer mon paquetage. Ca tombait bien, M'B. venait de m'apporter soigneusement lavées, pliées, repassées, les affaires que je portais lors de la dernière opération. Je rangeai donc soigneusement dans ce grand sac de toile qui, une fois plein, ressemble à un gros traversin, toutes les "frusques" dont l'armée m'avait doté et que j'allais devoir trimballer sur mon épaule de Molière, à Alger, d'Alger à Marseille et de Marseille à P. Car c'est à la brigade de gendarmerie de mon domicile officiel qu'il me faudra aller rendre ce foutu paquetage dont je n'aurais plus besoin. Inutile de préciser qu'il ne me fallut guère de temps pour être paré à toute opportunité de départ. Malheureusement, j'avais été trop optimiste car il me fallut attendre plusieurs interminables jours avant d'entendre le capitaine m'annoncer :

- "*L., vous partez demain. J'irai avec vous jusqu'à Orléansville, où j'ai à faire. Nous prendrons place dans le convoi qui quittera Molière en début de matinée* "

- "*Bien reçu, mon capitaine*, dis-je avec ironie, *pas de danger que je manque le départ. Mais une fois à Orléansville je suppose que je vais rejoindre Alger ?"*

- "*Oui, mais pas directement. Il vous faut d'abord rejoindre Teniet El Haad* "

- "*Comment ? Pourquoi ?"*

- "*Vous allez prendre le train jusqu'à Affreville puis vous sauterez dans un convoi pour Teniet. Pourquoi ? Parce que c'est au P.C. du bataillon que vous devez passer la visite médicale obligatoire avant d'obtenir votre permission libérable si votre état de santé est jugé satisfaisant par le médecin militaire*..."

Bon sang ! me dis-je, seraient-ils encore assez vicieux pour trouver un prétexte pour me retenir sur le chemin du retour ? Ce serait un comble ! Moi qui, à mon grand désespoir, n'ai jamais eu, en dix mois, la moindre angine, la moindre fièvre, le moindre mal m'offrant la possibilité d'être exempté, au moins une fois, d'une opération militaire... Mais j'avais confiance en ma bonne santé pour que cette visite préalable à mon grand départ ne m'apparût que comme une simple formalité. Cela ne pouvait altérer ma bonne humeur. Pour preuve, je conviai mes "collègues" officiers et sous-officiers à se rendre à ce que nous appelions pompeusement le" mess" et qui n'était qu'un demi-baraquement meublé d'un petit comptoir et de quelques tables. La "quille" ça s'arrose ! C'est une tradition à laquelle on ne peut déroger. J'offris donc quelques bouteilles qui furent réglementairement vidées dans l'allégresse générale et grandissante. Puis je me rendis en haut du camp, dans le baraquement où logeaient les hommes de troupe de la troisième section. Je n'allais pas quitter ces gars avec qui j'avais partagé tant de moments difficiles, tant de dangers, sans leur souhaiter bonne chance, sans leur dire ma gratitude pour tout ce qu'ils avaient accompli sous mes ordres avec obéissance et courage. Maintenant que je n'étais plus leur chef de section c'est un ami qui venait leur dire adieu : je serrai toutes les mains, donnai et reçus d'amicales tapes sur les épaules et même quelques étreintes de la part des plus démonstratifs. Cela me fit chaud au cœur tant ces marques d'amitié me parurent sincères. Je restai un long moment dans la chambrée à bavarder et rire au rappel de quelques souvenirs cocasses dans une ambiance de camaraderie qui m'avait tant manquée dans la solitude de ma chambre. Là, j'étais toujours seul avec mes pensées, mes rêves, mes états d'âme... Enfin, il me fallut les quitter en ayant, au fond de moi, la coupable impression de les abandonner. Je remerciai une dernière fois mon ordonnance M'B. pour tous les services qu'il m'avait rendus et je lui dis :

- "*Demain quand je serai parti, tu retourneras dans ma chambre et tu prendras pour toi ce que j'y aurai laissé.*"

J'allais franchir le seuil du baraquement quand une voix surmontant le brouhaha cria :

- "*Garde à vous* !"

Comme mus. par un ressort, les hommes de "ma" troisième section se raidirent comme des piquets dans un seul claquement des mains sur les cuisses et des talons entre eux. Surpris, je me retournai en les saluant, la main portée à la casquette et leur criai un dernier ordre :

- "*Repos les gars* !", et je sortis dans la nuit, les paupières humides. […]

Quitter mon lit a toujours été pour moi un arrachement douloureux. Pourtant, ce 17 juin 1960, c'est avec un empressement joyeux que je "giclai" de ma couche sans attendre la sonnerie du réveil dès les premières lueurs de l'aube. J'ouvris mes persiennes pour la dernière fois et découvris à cinq mètres de moi ce qui fut mon horizon : le mur d'enceinte en béton gris qui cernait notre camp comme un mur de prison. Aujourd'hui je vais être libéré ! Enfin je vais être mis sur le chemin qui me mènera à la liberté. Car de nature anxieuse je n'ai pas pour habitude de vendre la peau de l'ours et je ne tiens jamais rien pour acquis. Aussi, malgré moi j'imagine tous les scénarii catastrophes qui pourraient encore advenir : le convoi pris dans une embuscade, la route minée, le train mitraillée ou la voie sabotée. Elle est encore longue et périlleuse la route qui doit me mener à Alger et mes angoisses ne sont pas nées que de mon imagination. Hélas ! Bien des appelés sont morts sur le chemin du retour. La guérilla c'est l'insécurité permanente. J'ai hâte d'être plus vieux de deux ou trois jours. J'étais si pressé de quitter ces lieux avant qu'un contrordre ne m'y retienne, qu'à six heures j'étais déjà rasé de près, rincé à l'eau fraîche et vêtu de ma tenue de "sortie". J'eus même le temps de me faire chauffer un Nescafé et de dévorer quelques biscuits et autres gâteries des colis de ma Pierrette. Je mis en évidence sur la commode les conserves que je laissais à M'B. en y ajoutant, coincés dessous, quelques billets en ultime remerciement pour sa gentillesse et sa serviabilité. Un dernier regard circulaire à ma "piaule" que je quittai, pour une fois, avec joie et je me retrouvai, dans l'air frais du matin, paré pour le grand voyage.

Aux environs de sept heures, nous nous glissâmes dans le convoi qui passait devant le camp. J'étais assis à côté du capitaine qui avait pris le volant du "quatre-quatre" sur lequel j'avais si brillamment obtenu mon permis de conduire. Derrière nous, quatre hommes en armes nous accompagnaient. Nous formions une colonne composée de véhicules civils et militaires, précédée et encadrée par des half-tracks et des autos mitrailleuses. De plus, peu avant Bou Caïd, deux anges gardiens vinrent décrire des cercles en forme d'auréoles au-dessus de nos têtes. C'étaient des chasseurs T6 qui, tels des chiens de garde, n'allaient plus nous quitter tant que la route traverserait la montagne interdite et pleine de pièges à embuscades. Cette descente vers la vallée de l'oued Cheliff me rappela bien des opérations et l'opération "Cascade" en particulier. Ouf ! Voici la plaine, les cultures, les hameaux habités, voici Orléansville avec ses rues animées, des voitures, des passants sur les trottoirs, des boutiques, des cafés... Voici la civilisation retrouvée. Il m'a suffi de parcourir quelques dizaines de kilomètres pour sauter de quelques siècles dans le temps. Quelques instants plus tard on me déposa devant la gare. Ultime poignée de main, remerciements et aux revoir. Adieu Kimono 31.

Une fois de plus, me voici, seul, comme un grand, guettant sur un quai bondé l'arrivée de "l'Inox", ce train express reliant Oran à Alger. Hélas aujourd'hui il ne m'emportera pas jusqu'à son terminus : cela eut été trop simple. Avec regret, je descendis donc à Affreville. Comme dix mois plus tôt une jeep était garée devant la gare. Comme dix mois plus tôt elle me conduisit au camp qui m'avait hébergé une nuit alors que je devais rejoindre Molière. Je me souvins des paroles de quelques collègues apprenant ma destination : "*Tu vas à Molière ? Tu montes là-haut dans l'Ouarsenis ? Eh bien tu ne vas pas t'ennuyer* !". Ce n'était pas de distractions qu'ils parlaient... Une fois encore je fus bien accueilli et pus partager un bon repas au mess. Cette fois-ci je faisais des envieux : j'avais la quille ! J'avais de la chance puisque les fells m'avaient manqué. Et la chance me poursuivait puisque j'appris qu'un convoi partait en début d'après midi pour Teniet El Haad, j'allais pouvoir poursuivre mon voyage sans perdre de temps. Je tournai donc le dos à Alger et repartis vers l'Ouest en contournant l'Ouarsenis par le Sud. Le voyage s'effectua sans incident. Je fus accueilli très cordialement par l'officier commandant le 2ème groupe des Compagnies Nomades Algériennes. Les choses ne traînèrent pas : une heure après mon arrivée j'avais terminé ma visite médicale, presque aussi poussée que mon examen du code de la route à Molière. Le médecin militaire me jugea suffisamment en bon état physique et moral pour être rendu à la vie civile sans que je puisse,

par la suite, demander à l'armée de m'attribuer quelque pension d'invalidité. On inscrivit donc sur mon carnet individuel :

- Visite de libération. R.A.S.

et sur une autre page de mon livret :

- Certificat de bonne conduite accordée.

Pour les candidats à un futur emploi dans le service public comme dans le privé, ce certificat avait souvent valeur de sésame. Ne pas l'obtenir pour motif d'insoumission ou de forte tête pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Donc, pour ma part, étant officiellement considéré comme un digne enfant de la patrie, je trouverai tout naturel de recevoir, quatorze ans plus tard, le titre de Reconnaissance de la Nation pour avoir "*participé aux opérations de sécurité et de maintien de l'ordre en Afrique du Nord*". Vous remarquerez, en passant, que l'on ne parle pas de guerre. En 1974, il n'y avait toujours pas eu de guerre en Algérie. Bon ! Revenons à Teniet El Haad. Au matin du 18 juin, je fus mis en route sur le centre de transit d'Alger. Je refis donc, en sens inverse, le trajet de la veille. Mon dernier convoi. Cette fois-ci, cap à l'est, je tournai définitivement le dos à l'Ouarsenis. A nouveau Affreville, son camp, sa gare et" l'Inox" qui, cette fois-ci, me déposera à Alger, sur le port, face à la mer. Quel bonheur de l'apercevoir, quelle hâte d'être bercé par elle ! A deux pas de là, rangé le long du quai, devant la gare maritime, un grand paquebot blanc semble m'attendre. Mais hélas, il me faut embarquer une fois encore dans un véhicule militaire qui me conduira sur les hauteurs d'Alger dans ce camp de transit qui aura vu passer une grande partie des 2 300 000 jeunes Français appelés, comme moi, à assurer "l'ordre" en Algérie entre 1954 et 1962. C'est dire si le personnel est bien rodé et efficace. Quelques instants plus tard, j'ai un lit, un endroit pour me restaurer et ai rempli les formalités nécessaires au départ. Car j'ai déjà en main les papiers qui m'attribuent une cabine sur le "Sidi Okba" dont le départ pour Marseille est fixé au 19 juin, dix heures. Tout baigne.

Dès huit heures, je me retrouve sur le quai devant la gare maritime devant une cohorte de gars, tous libérables comme moi, et officiellement mis en route vers la métropole et non pas vers la France comme vous pourriez le croire. N'oublions pas, qu'en 1960, en Algérie, vous êtes sur une partie du territoire français qui selon De Gaulle s'étend de Dunkerque à Tamanrasset et gardez en mémoire cette envolée lyrique de son ministre Michel Debré affirmant avec des trémolos dans la voix : "*La Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris".*

A neuf heures, nous n'avons pas avancé d'un pouce. Avec le temps qui passe, l'effervescence augmente. Les libérables se libèrent : l'ordre, l'obéissance, la discipline ne sont plus pour eux. Certains organisent une procession en brandissant comme une statue d'église leur sainte quille et chantent comme un cantique :

"*Tiens, voilà la quille,*
C'est pas pour les bleus, nom de dieu !
Tiens, voilà la quille,
C'est pour les anciens, nom d'un chien !"

D'autres petits rigolos faisaient rire la galerie en criant bien haut des bêtises du genre : "*Yvette, ça va être ta fête.."* ou *"Chérie, mets tes bas résille*". Les rires fusaient, l'ambiance était joyeuse. Les gradés chargés de notre encadrement s'époumonaient en vain à réclamer le silence ou l'alignement en colonne par deux. Quand, enfin, vint le moment d'embarquer, les passerelles furent prises d'assaut dans une pagaille de "sauve qui peut" comme si chacun craignait que la place manquât sur le navire. En quelques minutes, tous les bidasses, pourtant lourdement chargés, avaient disparu, engloutis dans les cales du navire comme des fourmis dans leur fourmilière. Les officiers et sous-officiers, plus calmes et moins nombreux, furent conduits jusqu'à leurs cabines par des membres de l'équipage. Je partageais la mienne avec un sous-lieutenant. Nous fîmes vite connaissance et sympathisâmes sur le champ. Nous gagnâmes ensemble le pont supérieur pour assister à l'appareillage. C'est avec émotion que je vis les lamaneurs libérer les haussières, que je sentis vibrer le navire et que, lentement, le quai s'écarta. Les gars agglutinés au bastingage, sur le pont avant et arrière du "Sidi Okba"

poussèrent un grand cri de joie. Adieu l'Algérie, adieu la guerre. Ils ne savaient pas que pour certains d'entre eux, cette guerre qu'ils croyaient fuir ne les lâcherait plus jamais, qu'elle avait laissé en eux des traces indélébiles, des cicatrices trop profondes provoquées par les peurs subies, les horreurs causées ou simplement vues. Non, certains ne s'en remettront jamais. Des visions, des images les hanteraient pour toujours : les camarades morts ou estropiés, les prisonniers torturés et exécutés, les mechtas incendiées... A vingt ans, on imagine le mal que cela put faire sur des esprits fragiles. Ainsi dans le petit village où j'allais passer trente ans de ma vie à faire classe aux enfants, deux anciens d'A.F.N. se donnèrent la mort quelques années après leur retour. L'un après avoir terrorisé femme et enfants, se pendit dans un appentis au fond de son jardin. L'autre s'éclata la tête avec son fusil de chasse pendant que sa mère vaquait aux occupations de la petite ferme familiale. Et dans un village voisin, un autre ancien appelé en Algérie, tuera son épouse avant de se donner la mort, laissant sept orphelins. Et pourtant, ces trois-là avaient dû eux aussi, laisser éclater leur joie en voyant s'effacer derrière le navire qui les emportait, les contours de la côte algérienne. Ils croyaient au bonheur alors qu'ils portaient déjà en eux les germes de la folie et de la mort violente. Aucune statistique ne nous dira jamais le nombre d'anciens d'A.F.N. qui ont mis fin à leurs jours, qui ont peuplé les hôpitaux psychiatriques ou qui ont, tout simplement, raté leur vie parce qu'ils sont devenus "malades de la tête". J'avoue qu'alors que nous faisions route vers la France le cœur plein d'allégresse, nous ne pouvions imaginer que nous portions en nous, à des degrés différents, des séquelles de cette sale guerre. Beaucoup étaient partis gamins insouciants, quelques mois avaient suffi à ce qu'ils reviennent adultes tourmentés.

Vingt juin. Après vingt-quatre heures de mer, le "Sidi Okba" se met à quai dans le port de Marseille. Les bidasses exultent. Les passerelles établies, la ruée vers la terre promise sera incontrôlable. Nombreux sont ceux qui touchant terre s'agenouillent et baisent le sol, fidèles sans doute à la promesse qu'ils s'étaient faite dans un lointain djebel. Cet instant, ils l'avaient tellement rêvé... Nous l'avions tous tellement espéré que nul ne songea à quelque dérision. Quelques instants plus tard, nous gagnâmes, à pied, une sorte de gare de triage où sur une des voies s'alignaient une dizaine de wagons de voyageurs, mais il n'y avait pas de motrice. Nous n'avions pas quitté le port et nous allions y rester un moment qui me parut interminable. Un colonel dirigeait la manœuvre d'embarquement. Il rassembla les officiers et sous-officiers et nous répartit en autant de groupes qu'il y avait de wagons. C'est ainsi, qu'aidé par quelques collègues gradés, je me vis attribuer une dernière mission : assurer l'ordre et la sécurité dans une des voitures jusqu'à Paris. Inutile de vous dire que durant le voyage nous ne quittâmes notre compartiment que pour aller aux toilettes ou acheter des sandwiches sur le quai d'une gare. Vous ne pensiez tout de même pas que libérables (que dis-je, libérés !) nous allions jouer aux chefs avec des gars qui n'avaient plus rien à faire des galons sur les manches ni sur les épaulettes. D'ailleurs tout se passa pour le mieux : R.A.S. Et même ce train spécial qui mit tout le temps à s'ébranler, à rouler à petite vitesse, à s'arrêter et à repartir à travers Marseille et sa banlieue, me faisant désespérer d'être à temps à Paris pour m'assurer la correspondance […], soudain mis sur la bonne voie, se transforma en rapide pour mon plus grand plaisir. Toujours est-il qu'aux environs de vingt-trois heures, soulagé, je foulais le quai de la gare de Lyon à Paris. Cela me rappela mes nombreux allers-retours lorsque j'étais à Clermont-Ferrand. Sans hésitation, au pas de charge, je fonçai vers l'entrée du métro. C'est avec plaisir que je retrouvai ses couloirs, ses escaliers, ses odeurs, ses bruits de roulement, de portes qui claquent et ses voyageurs toujours pressés. Je revenais plusieurs mois en arrière en voyant défiler les stations pas assez vite à mon gré car j'étais lancé dans un véritable « contre la montre » tel un coureur du Tour de France angoissé d'arriver "hors délai". Il me fallait impérativement être installé dans un compartiment du Paris-Cherbourg, gare St Lazare, avant 0h15. Station Châtelet : changement de métro, dernier parcours du combattant, course éperdue le long d'interminables couloirs, ascension d'abrupts escaliers, pliant sous la charge, éreinté et souffle court. Enfin, dans un dernier rush, je gravis les dernières marches débouchant dans la salle des "Pas perdus" de la gare St Lazare. La grosse horloge, toujours à sa place, m'indiqua instantanément qu'il était minuit. Gagné ! Dans moins de quatre heures je tiendrai mon p'tit

bouchon chéri dans mes bras... C'est alors que je réalisai que nul ne connaissait ni le jour ni l'heure de mon retour. Je ne le savais pas moi-même avant maintenant et ce n'est pas de Marseille, dans un train rangé sur une voie de garage, que j'aurais pu téléphoner. Téléphoner ! Mais oui ! L'heure est tardive mais la situation exceptionnelle. Je connais une amie de la famille qui se fera un plaisir d'aller annoncer à ma petite Pierrette et à ses parents mon arrivée à M. au train de quatre heures du matin. Il faut vous dire qu'à F. à cette époque peu de gens possédaient le téléphone. Donc sitôt pensé, sitôt fait. Quelques minutes plus tard, pratiquement seul dans l'unique wagon de première classe du train de nuit, déchaussé, allongé sur la banquette, mon paquetage en guise de traversin, je me sentis bercé par les premiers tours de roues. Epuisé, harassé par ces quatre jours de voyage, ma hantise était de sombrer dans un profond sommeil. Je m'endormis mais à chaque arrêt le calme, le silence me sortaient de ma somnolence. Toutefois à partir de L. je décidai de rester debout pour être certain de ne pas manquer M. C'est ainsi qu'à "l'heure S.N.C.F." je sautai sur le quai de la dite gare dans l'air vif du très petit matin sous la lumière pisseuse des ampoules électriques. Mon wagon étant en queue de convoi je fus le dernier voyageur à sortir du passage souterrain. Soudain j'aperçus Pépère mais pas de Pierrette. Inquiétude. Pépère me rassura : mon p'tit bouchon m'attendait dans le hall de la gare, elle n'avait pas osé venir sur le quai tant elle craignait que je n'y sois pas. Aussi, voyant la gare se vider de ses quelques voyageurs noctambules, c'est une Pierrette au bord des larmes qui vint se jeter contre moi dès que j'apparus dans le cadre de la porte. Larmes et rires, pour tous les deux, baisers, caresses, tendresse, bonheur... Vingt et un juin ! C'est l'été. Mon retour est le soleil de notre vie, il n'y aura plus d'hiver puisqu'on sera ensemble. L'été sera éternel. C'est ce que nous croyions à cet instant inoubliable de nos retrouvailles.

Epilogue

Me voici donc au terme de ce long service militaire obligatoire, bien heureux de m'en être tiré à si bon compte. Je suis sain et sauf et très conscient d'avoir eu beaucoup de chance. Croyez moi, ces vingt-sept mois m'ont paru une éternité. On m'a volé une partie de ma jeunesse et on m'a rendu meurtri, vieilli prématurément. Je n'étais plus le même. Pierrette ne retrouva plus "son Paulo", rieur, blagueur, enjoué et insouciant. J'étais devenu taciturne, tant j'avais pris l'habitude de demeurer, dans le djebel, de longues heures sans parler. Bien sûr, les choses évolueront avec le temps mais les souvenirs de la guerre me hanteront longtemps. C'est ainsi que plus d'une fois, la nuit, je m'éveillais en sursaut, me croyant encore dans l'Ouarsenis. Je bondissais de mon lit, quand éclataient dans la plaine les pétards à corbeaux ou les canons à carbure qu'utilisaient les fermiers pour protéger leurs cultures. Pour moi c'était une attaque ou un harcèlement et instinctivement je cherchais ma carabine. Pierrette, avec douceur, me prenait la main et me disait "*Ce n'est rien chéri, dors*". Je prenais alors conscience de sa présence, de l'endroit où je me trouvais et, me nichant au chaud contre elle, comme un enfant rassuré, je me rendormais apaisé. Oui, mes songes m'ont souvent conduit dans ce djebel maudit que j'avais tant souhaité quitter à jamais. Ils me faisaient revivre mes peurs, mes angoisses, mes souffrances avec tant de réalisme et de netteté que je me réveillais souvent le cœur battant, la gorge sèche, l'estomac noué. Difficile d'oublier... […]

Malgré les nombreux enfants qui peuplaient notre cour de récréation, notre "p'tit gros" était bien seul à la maison. Il lui fallait absolument, sans tarder, un petit frère ou une petite sœur. Notre préférence allait à la petite sœur. Conjuguant et multipliant nos "efforts", ceux-ci furent vite récompensés car au mois de mai suivant cette rentrée, le trois mai précisément, ma Pierrette mit au monde une adorable petite fille, une jolie petite Marlène. Nous étions comblés. Un beau printemps, un bel été avec à nouveau des vacances à P. (avec la Dauphine devenue trop petite avec nos deux jeunes et leurs affaires à trimballer). Une nouvelle rentrée sans problèmes particuliers. Les enfants, en parfaite santé, grandissaient et s'éveillaient pour notre plus grand bonheur. La vie était belle. Hélas, le malheur vint nous frapper cruellement.

Nous étions à quelques jours de Noël, déjà dans le salon le sapin était dressé, tout scintillant de guirlandes, de boules et d'étoiles. Le dimanche matin, la petite Marlène fut prise de diarrhée, de vomissements, et sa température monta en flèche. Appelé, un médecin de garde nous rassura en mettant ces troubles sur le compte d'une poussée de dents et, nous prescrivant quelques médicaments, ajouta avant de partir : "*Mettez-la au jus de carottes*". Son mal empira pendant la nuit, notre belle et vaillante petite fille n'était plus qu'une poupée de chiffon. Affolés, nous contactâmes un pédiatre de C. qui consentit à nous recevoir immédiatement. "Pépère" prit le volant et conduisit comme un fou : course contre la montre, course contre la mort. Le spécialiste diagnostiqua sans aucune hésitation : "*C'est une toxicose*" et il hocha la tête avec un air dubitatif qui nous laissa peu d'espoir. Néanmoins, il contacta l'hôpital […] pour leur annoncer notre arrivée. "Pépère" traversa C. en prenant tous les risques ; des automobilistes furieux lui firent même des appels de phares. Assis à l'arrière de la voiture, je serrais ma petite fille dans mes bras. Sa respiration s'affola, ses yeux se révulsèrent et soudain je sus que sa petite vie s'en était allée, notre petite Marlène venait de nous quitter alors que nous franchissions le portail de l'hôpital. Je ne dis rien à personne mais je savais qu'il n'y avait plus d'espoir. Pourtant, à peine nous étions-nous arrêtés devant les urgences du service pédiatrie qu'une femme vêtue d'une blouse blanche m'arracha Marlène des bras et disparut, en courant, derrière une porte, nous laissant seuls, dans la salle d'attente déserte. Serrés l'un contre l'autre, tremblants d'angoisse, ruisselants de larmes, espérant encore un miracle, une réanimation, une résurrection, nous trouvâmes le temps interminable. Enfin, la femme revint. L'expression de son visage nous enleva nos dernières illusions. "*C'est fini*, dit-elle, *c'était trop tard, mais c'est peut-être mieux ainsi ; le cerveau était atteint et si elle avait survécu il lui serait resté de graves séquelles*". Voulait-elle atténuer notre peine ou parlait-elle sincèrement ? Ses paroles, malgré le ton de commisération et la sympathie du regard, furent pour nous des coups de poignard au cœur. Cependant, le médecin, me tendant le pauvre petit corps, ajouta gentiment : "*Rentrez chez vous discrètement ; vous appellerez votre médecin de famille ; il constatera le décès à votre domicile, cela vous évitera les complications administratives et des frais*". Et elle ajouta avant de se retirer : "*Mes pauvres enfants*". C'était vrai que nous étions bien jeunes pour vivre un si grand malheur. Nous avions vingt-cinq ans et il nous arrivait ce qui peut arriver de pire à des parents. Ma pauvre Pierrette ! Nous étions le 22 décembre. Quel Noël ! Quel premier de l'an ! Heureusement, nous avions notre petit Louis, heureusement nous avions notre jeunesse, notre travail, la famille, les amis et l'espoir de jours meilleurs. Le sort ne peut pas être éternellement défavorable. Pour preuve, un an presque jour pour jour, le 16 décembre pour être précis, alors qu'une nouvelle fois le sapin trônait dans la salle, ma Pierrette me fit le plus beau cadeau qui se puisse offrir. En ce temps là, chaque naissance était une surprise. Nous attendions un enfant, c'était une certitude. Mais fille ou garçon ? C'était la surprise. Le destin, avec nous si cruel, fut-il pris de remords ? Toujours est-il que peu de temps avant la distribution des paquets enrubannés, Pierrette eut l'immense joie de mettre au monde une adorable petite fille, presque une copie conforme de l'infortunée petite Marlène. En plein mois de décembre, ce mois très noir des Bretons (mis dû), en pleine froidure, ce fut soudain l'été dans notre maison. Guénola, rayon de soleil, illumina nos regards, réchauffa et soigna nos douloureuses et profondes cicatrices et fut plus adulée que Râ en Egypte, plus surveillée que le feu, si précieux à l'homme préhistorique. Il ne fallait pas que s'éteignent la petite flamme, le petit souffle de vie. Ah ! Combien de fois me suis-je levé la nuit pour tâter le petit front que je craignais de trouver chaud, pour écouter la respiration que je croyais ne plus entendre ? Ah ! Ma petite Guénola, tu nous a donné tant de bonheur, tant de satisfaction (et ça continue) mais sache aussi que (à l'insu de ton plein gré) tu nous as causé de belles inquiétudes, parfois de grosses angoisses quand nous craignions pour ta santé. Peut-être comprends-tu mieux maintenant pourquoi l'on m'a trouvé, parfois, de nature anxieuse ? Mes débuts dans la vie, reconnais-le, n'étaient pas faits pour porter à l'insouciance ni à la décontraction. Jeune, j'ai vu trop souvent la mort de près pour ne pas la craindre, non seulement pour moi mais pour vous tous que j'aime et avec qui je compte bien faire encore un bon bout de chemin. »

ANNEXE N° 5

Manuscrit de Jean
(extraits)

Chapitre III.

L'ALGERIE

Raconter la guerre d'Algérie ? Dur. Difficile. Il y aurait tant à dire. Je vais être obligé de faire un choix, de trier parmi les embuscades, patrouilles ou attentats auxquels j'ai été mêlé. Il est impossible de tout raconter. De tout dire. J'ai fait le choix de ne conserver que les souvenirs pouvant avoir une réelle signification historique. Sachant, bien sûr, qu'il s'agira de la guerre d'Algérie vue, vécue par un simple soldat du contingent.

Les cow-boys et les Indiens ? Vous vous souvenez ? J'aimais les Indiens. Pas de bol, j'étais, là, dans la réalité, du côté des tuniques bleues !

Dires les "petites" histoires des appelés du contingent. Oui, leurs petites histoires. Mais peut-être est-ce l'accumulation, l'addition de celles-ci qui font la grande Histoire. Sans les pauvres pious - pious dans le fond de leur tranchée, il n'y aurait jamais eu de "grands généraux".

Je vais m'efforcer d'être le plus objectif possible. Mais, car il y a un mais, je vais être partisan aussi, et pourquoi ? Plusieurs fois, d'une manière brutale et catégorique, j'ai refusé d'obéir à des ordres dégradants. J'ai assumé pleinement les conséquences de mes actes. Même si mes opinions se sont légèrement modifiées au fil des années, il n'en reste pas moins que du mois de mai 1960 au mois d'août 1961, j'ai été un soldat particulièrement révolté, intransigeant avec la morale, dur à la peine, "courageux" dans ses choix les plus ultimes. J'assume entièrement cette partie de ma vie.

Je vais essayer de ne pas me censurer. Mais attention un récit de guerre n’est pas un roman à l’eau de rose. Je n’ai aucun goût pour le morbide, cependant, il faut savoir que toute guerre se traduit par une lente et inexorable descente vers l’enfer de la barbarie.

3.1. SONNERIE AUX MORTS

Je fis un voyage sans hitoire malgré la puanteur à fond de cale. Le 10 mai 1960, je débarquais à Philippeville. Dès le premier pas à terrre, la chaleur m'agressa, car, arrivant de France, nous étions toujours en tenue d'hiver. Ma première impression sur l'Algérie se fit à travers le regard des "Arabes". Pas réellement hostile, non, plutôt de la curiosité à notre égard. Des camions nous transportèrent jusqu'à la gare ; après avoir attendu un long moment sous un soleil de plomb, on nous donna l'ordre de nous entasser dans des wagons à bestiaux. Malgré moi, je ne pus m'empêcher de penser à d'autres wagons, sinistres, emmenant vers l'Allemagne nazie leur cargaison de juifs et de résistants martyrs.

Le voyage vers les Aurès se fit à petits pas. Une journée complète pour le trajet Philippeville - Batna. Une seule voie. Afin de les croiser, nous devions attendre dans une gare les convois remontant du Sud vers la côte. Prenant notre mal en patience, nous buvions. A chaque arrêt, une nuée de petits Arabes s'abattait sur le train. Ils essayaient de nous vendre bières, brochettes ou sodas. Essayant d'oublier dans l'alcool l'effroyable de notre situation, la majorité de mes compagnons picolaient bières sur bières. Pour ma part, ce jour-là, je m'en tins au Fanta. Les gosses étaient sales, dépenaillés, couverts de gales ou de petites blessures sur lesquelles les mouches s'agglutinaient. J'eus pitié d'eux. Où était la soi-disant mission civilisatrice de la France? Je ne voyais là que de pauvres gosses, mal habillés et souffreteux.

En gare de Constantine, notre train croisa un convoi de quillards et de permissionnaires. Nous, les bleus, partions au combat, eux, en revenaient; ce fut un immense charivari. Les anciens voulaient savoir où nous allions, nous leur demandions comment c'était là bas. Parfois, au-dessus du brouhaha, une phrase, une répartie franchement antimilitariste, jaillissait: "Si, au RIMA, vous rencontrez l'adjudant Machin, dites-lui de ma part que je l'encule !". Ensuite, le convoi repartit, mais une image me resta : des anciens terrés dans un coin de wagon, le regard absent. Une lueur au fond des yeux, indéfinissable, jusqu'alors inconnue de moi. Quels souvenirs atroces leur rétine avait-elle englouti ?

Les montagnes se rapprochaient, nous descendions vers le sud. Au loin, au flanc d'un djebel, nous aperçûmes notre première opération. Des centaines d'hommes, minuscules, ratissant la montagne. Plus proche de la voie ferrée, des dizaines de G.M.C. sur une piste menant au combat. Le train entrant dans un étroit défilé, nous les perdîmes de vue. Les discussions s'arrêtèrent, chacun scrutant les flancs du djebel, là où pouvait se tenir l'embuscade. Deux T6 nous survolèrent, certainement pour nous protéger, mais accroissant d'autant notre tension. Nous étions en plein dedans, c'était la guerre!

Nous arrivâmes en fin de journée à Batna. Pour rejoindre notre corps, le GT 510, nous traversâmes la ville, minuscule bourgade aux rues tirées à angles droits. Notre compagnie était logée dans une caserne de style néo-mauresque, sur la route de Lambèse. Juste à côté de celle des chasseurs alpins. Un peu plus haut, à droite, un régiment de paras et à gauche la réserve des essences. De grandes cuves où les G.M.C. venaient s'abreuver.

Les Sous-offs nous montrèrent nos chambrées. Au premier étage, je fis le choix d'un lit près de l'entrée, car de là je pouvais voir le bleu du ciel. En sortant sous la galerie qui dominait la cour, j'admirais au loin la montagne, ici, on devait dire djebel, c'était le terme approprié. Des odeurs inconnues venaient jusqu'à moi, j'eus beau chercher dans ma mémoire, je n'en reconnus aucune, à part l'odeur âcre de la poussière.

Le soir tombait par grands pans. Une vague impression m'envahit, la nuit descendait-elle plus vite sous cette latitude ? Au loin les montagnes violacées se transformaient en ombres menaçantes. Une appréhension diffuse s'empara de moi. Pas vraiment la peur, non, seulement le sentiment obscur que le danger se trouvait là-bas dans ces djebels.

Puis les moteurs des G.M.C. se mirent à vrombir dans la cour. Les anciens rentraient d'opération. Très loin, dans la montagne, du côté de Kenchela où ils avaient transporté un régiment de paras. Ils étaient sales, assoiffés, couverts de poussière. Mon voisin de chambrée était un de ces chauffeurs. Curieux, je lui posais mille questions sur sa journée. Il me fit alors un récit hallucinant :

" - Un G.M.C. a sauté sur une mine. Quatre morts. Des blessés. Un para, les tripes à l'air. Ensuite, on est tombé dans une embuscade. Trois katibas. Tu te rends compte ? Ici, c'est pas de la gnognote, c'est pas trois ou quatre fellouzes comme les planqués d'Oran. Ici, c'est des katibas entières sur la gueule ! Un feu d'enfer. Des dizaines de morts."

Pas très à l'aise, éberlué, j'écoutais le récit du vaillant soldat. Derrière moi, dans le fond du dortoir, une voix s'éleva. Un ancien, d'un air las, grogna que ça suffisait. Alors mon voisin admit le bizutage, car lui aussi avait subi ce drôle de rite d'initiation à son arrivée. Faire peur à la bleusaille afin de mieux l'endurcir. "Aujourd'hui, il ne s'est rien passé, mais il y a des jours je ne te dis pas !" Et son regard, un abîme de lassitude et de peur, valait tous les messages sur les dangers de la guérilla.

Au rapport, le lendemain matin, ordre me fut donné de me présenter en tenue numéro un au Capitaine responsable de la compagnie. Bien que comprenant mal l'objet de cet ordre, je m'exécutais. Dès le premier coup d'œil, je compris que cet officier était un brave et bon père de famille. Sa rondeur, sa façon de parler dénotait une chaleur humaine incontestable, qualité rare et exceptionnelle chez les militaires de carrière. Toutefois, il était Capitaine... et mon dossier lui avait été transmis.

Il me dit qu'ici, il n'y avait pas de forte tête et que notre principale mission était de faire la guerre... et pas le con ! Je lui rétorquai : je ne suis pas un dur ! Lisant mon livret militaire, il énuméra mon "palmarès" : plusieurs semaines de taule dont une de mitard !

- " I., me dit-il, je vais vous confier une tâche qui j'espère vous fera réfléchir."

Mais, il ne me décrivit pas l'objet de celle-ci, se contentant de m'adresser au Sous-officier se trouvant dans un bureau voisin.

Hélas, me trompant je frappai à une porte trop éloignée. J'entendis: entrez ! A ma grande surprise je me trouvais nez à nez avec un Sous-officier arabe. Je lui récitais ma petite leçon : le Capitaine m'a dit, etc... Et pour mon malheur, en terminant ma phrase, je lui donnais du : "mon Adjudant". Gaffe monumentale. J'avais à peine prononcé ce maudit mot je m'aperçus alors qu'il portait deux barrettes sur l'épaule.

Un Lieutenant. Ancien Adjudant, sortit du rang, il avait été nommé Lieutenant quelques jours auparavant.

Avec juste raison, il prit mon erreur comme une quasi insulte. Je bredouillai des excuses,

mais la bourde était énorme. Je sortis à reculons, pour aller, cette fois-ci, frapper à la bonne porte. Mais, désormais, par la suite, cet incident restera toujours entre nous.

Le Sous-officier chargé de l'organisation des différents services administratifs, me confia à un ancien, lui aussi en tenue de sortie. Il vous expliquera en route, me dit-il.

Nous traversâmes la cour, puis à la sortie nos pas nous amenèrent vers le centre ville.

L'ancien n'était pas très bavard, il faisait même une drôle de tronche. Ignorant toujours l'objet de notre mission, je l'interrogeai sur celle-ci. Laconiquement il me répondit:

- “Y a eu de la viande froide hier !
- Quésako ? Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Des morts ! Du con !
- Des morts ! Merde alors ... et qu'est-ce qu'on va faire dans tout ça ?
- T'es con ou quoi ? On va à l'enterrement. On représente le régiment.
- Et des morts il y en a souvent ?
- Boucle-là, tu me gonfles avec toutes tes questions ! ”

Abasourdi, quasi "somnolent", je le suivis par les rues chaudes où la poussière commençait à faire son apparition. Il y avait des casernes... des soldats partout. De temps à autre, nous croisions une de ces femmes voilées, englouties dans leurs haïks, ombres mystérieuses longeant les murs blancs. Fantômes hiératiques d'une humanité, d'une civilisation jusqu'alors inconnue pour moi. Après le Quartier Général, nous avons tourné à droite vers la Préfecture.

Quatre cercueils alignés. Le drapeau tricolore. Des Officiers. Quelques civils. Le Préfet. Une garde d'honneur. La chaleur. Des mouches. La sueur dessinant une carte de l'Afrique dans mon dos. Une délégation d'appelés. Le discours d'un Colonel. Des médailles que l'on accroche sur un coussin.

Présentez armes !
La sonnerie aux morts !
La sonnerie aux morts !

Lors de mon retour à la caserne, un sentiment vague, diffus, m'envahit, mélange d'appréhension, de peur et de tristesse. A midi, au réfectoire, je retrouvais tous mes vieux copains de Toul et de Metz, notamment mes potes bretons. Effusions. Ils étaient depuis huit longs mois en Algérie. Nous discutâmes longuement de la guerre. Ils me racontèrent les G.M.C., la piste, les embuscades, les mines... les mines, la terreur des tringlots. Les attentats.

Je les observais du coin de l'œil. Comme ils avaient changé ! Pourtant, ils picolaient toujours autant. Mais j'avais quitté de joyeux lurons et ce jour-là je retrouvais de sinistres braillards englués dans des vapeurs d'alcool et de fumée. Et il y avait leur regard, cette lueur au fond des yeux... ouverte sur l'infini. Seuls les fiancés de la mort ont ce regard étrange. Ils avaient roulé un patin à la camarde, lui avaient échappé, mais le souffle glacial de la salope resterait à jamais posé sur leur nuque.

La hiérarchie militaire ne sachant que faire d'un ostrogoth de mon espèce, je fus affecté les après-midi au service entretien du quartier. A moi les pinceaux, les marteaux et le balai. L'armée avait réussi à me faire rentrer dans une petite case, même si mes compétences en la matière s'avérèrent particulièrement minces.

J'héritai de la même mission le lendemain matin. Tenue de sortie, un ancien pour m'accompagner et direction le convoi funéraire. Deux cercueils ce jour-là. A partir du troisième jour, je partis seul pour ces obsèques, les gradés ayant jugé certainement que je m'acquittais correctement de ma tâche.

Il en fut ainsi pendant trois longues semaines. Je n'eus que deux ou trois jours de répit. Jours sans. Pas de viande froide ces jours-là.

Le nombre de cercueils était variable, parfois un seul, une autre fois douze ! Peu à peu, je repérais les différentes personnalités assistant à ces cérémonies. Le Préfet. Quelques civils pieds-noirs. Le Commandant de la Gendarmerie. Un Colonel du Q.G. Quelques Officiers des différents régiments. Et puis la délégation dont je faisais partie : le contingent. Chasseurs alpins. Paras. Armée de l'air. Biffins. La famille en quelque sorte.

La sonnerie aux morts. Lugubre. Sinistre trompette. Je finissais par la connaître par cœur cette rengaine à vous arracher les tripes. Trois semaines à l'écouter. Il n'y avait pas foule, personne ne se portait volontaire pour enterrer nos copains. Les appelés n'aimaient pas cette tâche, car elle nous renvoyait à notre propre mort éventuelle. Il y avait un consensus entre nous pour ne pas parler de ça, ou alors nous employions un langage codé, hermétique, métaphorique pour désigner l'insoutenable. D'où cette expression : la viande froide.

Dès les premiers jours, je m'efforçais de tenir à distance cette réalité. Ainsi j'y allais de quelque réflexion du genre: “Tu es vivant, toi, ton sang circule dans tes veines... et là, derrière, c'est le soleil qui te chauffe la caboche !”. Mais je compris très vite le ridicule de ces pensées, alors mon esprit s'orienta vers des visions plus réalistes. Je m'imaginais les gars couchés dans leurs cercueils; celui-là, une balle l’a touché en plein front; l'autre, à côté, il a les tripes à l'air; et puis le dernier si on veut car enfin on a mis des cailloux dans le cercueil, parce qu'on n'a rien retrouvé, juste des morceaux de bidoche épars.

Mais cette seconde solution ne fonctionnait pas non plus. J'avais beau me croire vivant, les autres, eux, étaient morts, on ne peut plus morts. J'entrais alors dans une phase de compassion, m'attristant sur ces jeunes gars de vingt ans fauchés par une guerre imbécile. Pourquoi imbécile ? Elles sont toutes imbéciles les guerres ! Auprès de ces cercueils, mon antimilitarisme augmentait. La vie est belle à vingt ans enfin, normalement, car là, nous étions en train de la perdre au fin fond des Aurès !

Merde ! Putain de bordel ! La mort des autres, c'était aussi, un peu, la mienne. Troisième phase. Je pouvais m'identifier, m'imaginer à leur place. Il fait froid là-dedans ? Ce type de réflexion m'amenait au bord de l'abîme. Sautera ? Sautera pas ? Et l'autre, le fumier, qui avait souhaité que je rentre en France entre quatre planches. Salaud ! Entre quatre planches ? Non. En fait, il se trompait, il y a six planches dans un cercueil.

Selon la formule d'un de mes confrères: "Les mots tuent aussi facilement que des balles de fusil", cette phrase lancinante me tournait sans arrêt dans la tête. Entre quatre planches ? Chronique d'une mort annoncée. J'eus beau résister de toutes mes forces, la mort était devenue mon lot quotidien.

Je sombrai, de nouveau, dans la “dépression”. Une à une, je descendais les marches de l’enfer de la guerre. L’escalier à pic menant directement à la barbarie. Une lente, inexorable et terrifiante descente vers la mort. Physique ou psychique. Les militaires de carrière m'avaient propulsé sur ce foutu toboggan et moi, tel un culbuto rebondissant de marche en marche, je n'arrivais plus à arrêter ma course folle.

Pourtant cette dépression n’avait rien à voir avec celle de mon adolescence, cette dernière était surtout centrée sur un fort sentiment d'abandon. Dans les Aurès, j'étais confronté à la réalité raide et tranchante de la mort; celle des autres, mais aussi la mienne qui pouvait advenir à chaque coin de rue.

Dans ce désarroi, une main se tendit vers moi ; ce fut celle d'un Adjudant des chasseurs alpins. Il commandait la section chargée de présenter les armes lors de ma première semaine

de corvée d'enterrement. Un autre gradé le remplaça pour la deuxième semaine, il fut fort étonné de me retrouver lors de la troisième semaine. Il me demanda l'objet de ma punition, car c'est bien de cela qu'il s'agissait. Sans barguigner, je lui racontai mon parcours : ma prise de bec avec le Capitaine, la prison, le mitard, la mutation disciplinaire. Il ne comprenait pas le brave homme ce surcroît d'acharnement à mon égard, car, me dit-il, vous avez déjà payé une fois, et en principe, lorsque la peine est effectuée, on repart à zéro. Eh bien oui, c'est le principe de toute justice, mais hélas celui-ci ne semblait pas fonctionner dans les rangs de l'armée française.

L'Adjudant savait d'autre part que les appelés chargés du piquet d'honneur étaient renouvelés tous les jours pour des raisons évidentes de santé mentale. Alors, moi avec mes trois semaines?

Il me promit d'intervenir auprès de mon Commandant de compagnie, me remettant ainsi du baume au cœur. Je le remerciais chaleureusement. Sa démarche s'avéra vaine, mais quelle humanité chez cet homme !

J'essayais de subir, d'assumer cette situation avec dignité. Pourtant mes camarades du contingent m'avaient surnommé le "croque-mort". Leur façon, à eux, de mettre à distance la grande faucheuse. Leur façon d'exorciser leur peur de se trouver, un jour, à ma place?

Finalement je me tirais de ce mauvais pas un peu par hasard et un peu ? Je cherche le terme exact, disons par "dévouement".

Nous avions dîné lorsque les derniers G.M.C. rentrèrent d'opération. Les chauffeurs étaient tous fourbus, sales et au bord de la crise de nerfs. Un half-track avait sauté sur une mine, juste devant le convoi. Le pare-brise du premier G.M.C. avait été éclaboussé de chair et de sang!

Un carnage. La mine : une bouteille de gaz remplie de clous et de dynamite avec une commande à distance. Les tringlots avaient été obligés de ramasser les débris humains dans une bâche.

Mon voisin de chambrée apparut. Titubant de fatigue et d'horreur, il était livide. Un copain me glissa à l'oreille :

- "C'est lui qui conduisait le premier GMC… enfin… c'est lui… le pare-brise !"

En chancelant, il s'écroula sur son lit. La chambrée se taisait. L'horreur y avait fait son entrée.
Les yeux fermés sur l'atroce vision, mon voisin dodelinait la tête de droite à gauche.

Un pare-brise. Du sang. Des lambeaux de chair. Puis il se releva, ouvrit les yeux, murmura quelques mots. Je crus comprendre "Non ! Non !". Ses gestes avaient une extrême lenteur, son regard semblait perdu, disparu, annihilé dans un océan de saloperies. Ensuite, il se recoucha et des larmes tracèrent des sillons dans la poussière de la piste.

Face à sa douleur, je restais silencieux, ne sachant quelle attitude adopter. Par cinq à six fois, il se releva avec lenteur puis il se recoucha. Par ma seule présence, j'essayais de partager sa souffrance. Tout à coup, en criant non, il se jeta sur son P.A. posé à côté de lui sur le lit. Plus prompt, j'arrivai in extremis à lui dérober l'arme meurtrière. Une courte lutte s'ensuivit, mais entre - temps, j'avais réussi à jeter le flingue à un autre appelé. Mais l'autre continuait à s'agiter. J'essayais de le contenir tout en lui parlant le plus calmement possible:

- "Calme-toi ! Calme-toi ! C'est fini, tu es là parmi nous.

- Non ! Ce n'est pas fini. J'en ai marre. Rends-moi mon flingue que j'en finisse !

- Non ! D'ailleurs, je ne l'ai plus ! Tu ne peux pas dire des choses comme ça, tu as vingt ans, pense à ta famille !

- Rien à foutre des vieux. Je veux arrêter. Quatre planches, là, t'es tranquille !

- Arrête de déconner ! T'as une femme, une fiancée à la maison ? Tu vivras vieux et t'auras plein de petits lardons tout blonds.

- Rien à foutre des lardons, si c'est pour faire comme nous dans vingt ans !"

Avec mes pauvres mots, j'essayais d'atténuer la brûlure de son âme. Fatigue du corps ?

Fatigue psychique ? Il s'endormit finalement.

Alors, du fond de la chambrée, une voix m'interpella. Il s'agissait de Rodolphe, un ancien, vingt quatre mois d'armée, proche de la quille. Le leader de la chambrée. Un dur. Le contingent le respectait pour son courage et son autorité naturelle. Mécanicien, il avait plusieurs fois dépanné des G.M.C. sous le feu de l'ennemi. Le Capitaine, pour ces actes de bravoure, l'avait proposé pour des décorations. D'un air hautain, il avait refusé cet insigne honneur. Marquant ainsi son désaccord face à la hiérarchie et à cette guerre pourrie.

Etant encore un bleu, je l'écoutais attentivement. Il me remercia pour mon attitude chaleureuse vis-à-vis de mon voisin de lit, puis il me dit: "De temps en temps, un gus pète les plombs ! C'est comme ça, cela peut nous arriver à nous aussi ! Mais si cela venait à se reproduire, il ne faut rien faire... ne pas bouger... et surtout ne lui adresse pas la parole, il se calmera tout seul !" Cette conclusion ne me convainquit pas et je lui dis mon désaccord. D'une manière fort confuse, j'étais persuadé qu'au contraire il fallait mettre des mots sur cette souffrance. D'un ton un peu hautain, Rodolphe en déduisit que décidément la bleusaille, cette année, la ramenait un peu trop ! Un partout. La balle au centre.

Le lendemain. Même heure. Les mêmes gugusses. Mon voisin après avoir déposé son flingot à l'armurerie, pénétra fort excité dans la chambrée. D'abord, j'eus l'impression qu'il avait bu, car parfois les appelés, pour ne pas sombrer dans une profonde misère morale, ingurgitaient des quantités impressionnantes de vin ou de bière. Mais manifestement, ici, il ne pouvait s'agir d'alcool.

Telle une pile électrique, l'autre sautait sur son lit, l'enjambait, me jetait deux ou trois mots incompréhensibles... puis partait à toute vapeur vers le fond de la chambrée. Il gesticulait comme un sémaphore un jour de noroît. Les appelés regardaient ailleurs et certains, gênés, quittèrent le dortoir. J'interrogeais Rodolphe du regard, celui-ci, dans le même registre, me fit signe de ne rien entreprendre.

"Péter les plombs" partit en courant vers les bureaux, il hurlait qu'il allait tuer le juteux. Deux ou trois anciens, inquiets, lui emboîtèrent le pas.

Un groupe se forma aussitôt autour de Rodolphe. Le constat fut unanime : notre copain avait complètement disjoncté, mais à partir de là, les avis divergèrent. La majorité, derrière son leader, pensait qu'il fallait laisser pisser le mérinos. Faire le mort quoi ! Avec quelques autres, j'étais d'un avis contraire, sentant confusément combien cet homme devait souffrir.

A cette époque-là, dans mon petit village de M., de temps en temps, un paysan ou une paysanne se mettait à tenir des propos incohérents. Alors, les parents disaient à leurs enfants qu'il (elle) était parti à l'asile. L'asile, haut lieu mythique de la folie. Terreur et fascination.

En désaccord avec la majorité, j'allais jusqu'à proposer qu'on fasse quelque chose pour notre copain... qu'on l'aide, qu'on prévienne les rempilés, je ne sais pas, moi. Tollé général. Pas de rempilés là-dedans. Les affaires d'appelés se règlent entre appelés. Une demi-heure plus tard, accompagné de ses anges gardiens, "Péter les plombs" revint plus calme.

Il s'endormit, mais dans son sommeil, il prononçait de drôles de phrases où il était question du pitaine, du juteux, de Napoléon (sic !), des femmes... toutes des salopes... et des fameuses

quatre planches. Je dormis peu.

Je demandai une audience au Capitaine le lendemain matin. Il me reçut immédiatement. Je lui expliquais la situation tout en suggérant que mon copain pourrait, peut-être, aller se reposer à l'infirmerie. Il me remercia pour ma sollicitude et me promit de faire le nécessaire… puis il s'enquit de ma propre situation. Je lui répondis : "Tous les matins, je vais à l'enterrement !" Il parut surpris de ce fait et me promit une nouvelle affectation dès la fin de la matinée. Je le remerciai. Trois semaines de convois mortuaires !

Nous n'avons jamais revu notre copain. Disparu à jamais dans un hôpital psychiatrique militaire ? Aucune allusion par la suite ... de qui que ce soit. Rien. Un blanc. Un non-dit.

3.2. LE BAPTEME DU FEU

En principe, tout le monde connaît l'histoire de la patate chaude. Petit rappel : elle vous arrive dans les mains, lancée par un "ami", elle vous brûle, pour vous en débarrasser vous la passez à votre voisin... et ainsi de suite. Je fus cette "patate chaude" au cours de la guerre d'Algérie.

Ainsi je fis le désespoir de mon Adjudant de quartier. Il essaya de m'employer à l'embellissement et à la rénovation du casernement. Ouille ! You ! Ouille ! Le résultat ne fut pas à la hauteur de ses espérances. En trois semaines, j'avais réussi à m'écraser un doigt avec un marteau, ensuite j'avais malencontreusement renversé un bidon de dix litres de peinture blanche ... et pour finir, j'avais défoncé, à raide d'une hachette, une porte ... qui me résistait ! Le juteux faillit en avaler son calot.

Mais le pire, c'est que je ne le faisais pas exprès. L'Adjudant dut se rendre à l'évidence : je n'étais pas doué pour les travaux manuels. Alors, une idée fit son chemin dans son cerveau reptilien. Nous étions dans un régiment du Train... pourquoi I. ne deviendrait-il pas chauffeur de G.M.C. ? Et hop... je passe la patate chaude à mon voisin.

Un matin, je me retrouvai ainsi au volant d'un de ces poids lourds immortalisés par la seconde guerre mondiale. A mes côtés le moniteur, Ali, un maréchal des logis de carrière. Un brave type. Grâce à lui, j'appris toutes les finesses du pilotage de ce lourd véhicule. Double débrayage, freinage tout en rétrogradant, boîte à crabots, etc… J'étais ravi de cet apprentissage.

Les leçons de conduite se déroulaient sur une piste en terre proche de Batna. Nous escaladions un petit col, puis arrivés au sommet, je devais faire demi-tour avant d'entamer la descente. Je devais utiliser le frein moteur lors de ce dernier exercice.

Rapidement je fus confiant… et les leçons de conduite se transformèrent en… slalom, à la grande désapprobation d'Ali. J'aimais les montées avec ses doubles débrayages, avec les épingles ... les épingles à prendre en deux fois, le cul du camion dans le ravin! Mais j'adorais surtout les descentes. J'étais toujours à la limite. Ali prit peur le jour où le G.M.C. partit en dérive. Il m'insultât en arabe, puis me lança ce dernier argument :" je suis marié, j'ai quatre enfants... et je n'ai pas envie de finir dans le ravin !" Je fis la promesse d'être plus sage et mon moniteur m'interdit de passer la dernière vitesse lors d'une descente.
Ma promesse tint quelques jours... et le naturel revint au galop. La descente se terminant par une longue ligne droite, Ali regardant le paysage, je pris le dernier virage à fond, puis j'accélérai et subrepticement j'enquillai la dernière vitesse. Le G.M.C. poussé par son poids et tiré par le moteur, bondit sur la piste. Bientôt, il se mit à voler de trou en trou et de bosse en bosse. Les cahots propulsèrent Ali vers le toit de la cabine et il se mit à hurler !

J'étais ravi. Le poids lourd dévalait la pente, le compteur était bloqué depuis belle lurette ... et j'eus toutes les peines du monde, en louvoyant, à arrêter le monstre. J'étais hilare et Ali furieux ! Il était devenu verdâtre. Le sous-off m'ordonna de quitter mon siège, puis il prit ma place au volant. Au passage, il me colla trois jours de prison, qui devinrent huit avec l'adjudant. Un peu penaud, je lui présentai mes excuses, entre haut et bas, il me répondit : "Par moments ... t'es fou, toi".

De hauts murs, avec au sommet des rouleaux de fil de fer barbelé, clôturaient la caserne du GT 510. A l'extérieur, à la base des remparts, sur une profondeur de cinq ou six mètres, également du fil de fer barbelé. Des boîtes de conserves vides suspendues faisaient un boucan d'enfer au moindre mouvement. Impossible d'approcher. Les soldats avaient construit des miradors qui surplombaient et l'intérieur et l'extérieur de la caserne.

Je voulais passer ce permis poids lourds, mais la médecine décréta que j'étais "inapte" à la conduite des P .L.

Je me retrouvais de nouveau en prison, mais en Algérie cette sanction, en principe, se passait différemment. La guerre réclamant beaucoup d'hommes sur le terrain, les taulards effectuaient rarement l'intégralité de leur peine. En règle générale, ils étaient consignés au quartier avec interdiction formelle de sortir en ville. Toutefois au GT 510, un local tenait lieu de prison. Il s'agissait d'un infâme cabanon, minuscule et fabriqué de bric et de broc avec un toit en tôle ! L'ensemble ressemblait plus à la cabane du jardinier qu'à une prison. La tôle emmagasinait la chaleur pendant la journée... et elle la restituait la nuit. Résultat : il était difficile d'y dormir avant trois ou quatre heures du matin.

En principe, ce cabanon servait peu, mais va savoir pourquoi, l'adjudant décida que j'y passerai mes nuits. En réalité, j'ai dû y passer deux ou trois nuits, car plusieurs anciens ayant goûté du lieu en pleine chaleur, allèrent protester auprès du gradé ! Cette solidarité du contingent me surprit.

Lors de la première soirée, il y eut même "un défilé" devant la porte de ma cellule et je pus converser avec mes visiteurs grâce au judas. Mes amis bretons furent les premiers à me rendre visite. N'avions-nous pas souffert ensemble à Toul ? D'autres suivirent, souvent des anciens ayant goûté de la taule dans leurs jeunes années.

Le dernier carré n'ayant jamais tiré un seul jour de prison venait pour ma "réputation" : le mec qui a cassé la tête d'un pitaine ! J'avais eu beau démentir cette légende, elle me collait à la peau.

Nous étions depuis trois ou quatre semaines en Algérie et déjà certains de mes compagnons avaient subi l'épreuve du feu. Un compatriote normand, maçon de la région de Caen, un tout petit bonhomme blond, fut le premier d'entre-nous à tirer un coup de feu... et curieusement le premier à se faire tirer dessus. Etrange coïncidence !

Mais la visite qui me fit réellement plaisir fut celle de Rodolphe, le leader de tout un contingent; accompagné de quelques anciens, il me parla de résistance, de tenir, de ne pas craquer... la quille au bout ! "Tiens bon ... camarade !". Je me sentis réconforté par ces belles paroles.

Les miradors étaient des postes de garde et des sacs de sable nous protégeaient contre des tirs éventuels. Un puissant projecteur nous permettait de balayer les alentours. Lorsque nous étions de garde, personne ne devait s'approcher du mirador sans crier le mot de passe.

Comme dans toutes les armées, la consigne était formelle, si un individu quelconque s'approchait, nous devions entamer le rituel de la sentinelle: Qui va là ? L'autre, l'inconnu ("l'ennemi" ?) devait répondre par ce fameux mot de passe. Exemple: Paris... Rome ! S'il ne le faisait pas, nous devions faire les trois sommations ... puis tirer! En principe, l'action devait se dérouler dans cet ordre précis, mais souvent, la sentinelle prenait peur, tirait... et demandait le mot de passe ensuite. Méprise tragique parfois.

Mon copain maçon, malgré sa très petite taille, conduisait néanmoins un G.M.C. ! Après avoir passé une journée sur les pistes à transporter à l'autre bout des Aurès un régiment de paras ou la Légion Etrangère, il rentrait fourbu au cantonnement. Mais là ne s'arrêtait pas ses tâches quotidiennes, car comme tout chauffeur, il devait participer aux tours de garde, embuscades, patrouilles ou autres joyeusetés. Il n'était pas depuis quinze jours au GT 510 qu'il lui échut, lors d'un tour de garde, le poste le plus dangereux. Un mirador faisant face à la plaine. Personne n'aimait cet endroit, car nous savions tous que si un jour les fells nous attaquaient, ils le feraient dans cet axe-là.

Le petit Normand avait pris son deuxième tour de garde vers deux heures du matin lorsqu'il entendit un léger bruit, comme un frôlement. Il alluma le projecteur et sonda l'extérieur, les barbelés, la plaine. Rien. Il éteignit, resta immobile, aux aguets. Son pouls s'accéléra. Attente angoissée. Pendant quelques minutes, silence total, puis de nouveau il crut percevoir ce frôlement qui lui sembla plus proche. La sueur perlait à son front. A y bien réfléchir… il lui sembla alors que le bruit venait de l'intérieur de la caserne.

La lune était pleine et bien ronde lorsqu'il entr'aperçut une ombre se glissant près du baraquement de l'entretien. Il hurla : “Qui va là ?” L'ombre gueula en retour : “Je suis l'Adjudant Machin-Chose” et celui-ci s'avança. Notre copain cria qu'il ne voulait pas le savoir… et ping, il tira ! L'enfoiré ne fut pas touché, mais par contre, il eut droit à un magnifique coup de crosse dans la gueule pour s'être trop approché d'une sentinelle.

Notre copain avait fait un prisonnier : l'Adjudant ! Depuis des années, ce crétin essayait de surprendre les sentinelles. Cette tentative fut la dernière, car la balle lui avait sifflé aux oreilles. Notre pote eut droit à huit jours de permission supplémentaire pour bonne conduite à un poste de garde… et à huit jours de prison pour avoir frappé un supérieur.

Quinze jours plus tard. Même mirador, Même sentinelle. Le brouillard recouvrait la plaine. Soudain, il crut apercevoir une ombre, puis une seconde dans le blanc cotonneux. Pas le temps d'allumer le projecteur, il vit nettement le départ des coups de feu, certainement trois ou quatre. Des lumières très vives, rouges, jaunes. Les balles qui sifflent. Il s'accroupit alors derrière les sacs de sable… puis il passa son flingot par dessus le parapet et riposta à l'aveuglette. Les boîtes de conserve brinquebalèrent. La peur au ventre. Heureusement, les deux autres miradors avaient compris la situation et ils vinrent le soutenir par des tirs croisés. Puis de nouveau le silence.

L'incident avait duré trente secondes… une minute, peut-être une minute trente au maximum. Par la suite, nous apprendrons que ce poste de garde servait de "stand de tir" aux fellaghas. Face à la route de Lambèse, notre caserne était le dernier bâtiment de la ville. La plaine sur des kilomètres, puis le djebel. De nuit, les maquisards pouvaient s'approcher jusqu'à cent mètres de notre casernement sans se faire repérer. Les nuits sans lune ou d'épais brouillard, ils rampaient jusqu'à la frise de barbelés… et là, leurs nouvelles recrues pouvaient s'entraîner tout à loisir sur les sentinelles françaises.

Et hop, la patate chaude! La hiérarchie militaire se trouvait dans le pétrin. Que va-t-on faire du deuxième classe I. ? Finalement, je fus affecté au bureau de la compagnie avec un poste de secrétariat. Une vraie planque, mis à part le fait que je tombais sous les ordres du Lieutenant arabe… malencontreusement appelé "Adjudant" quelques semaines auparavant!

Mon travail n'était pas pénible et mon temps se partageait entre ce boulot de scribouillard et les diverses gardes, patrouilles ou embuscades dévolues à tout appelé du contingent.

Mon régiment, en dehors de sa mission de transport de troupes, participait ainsi à une sorte de défense territoriale. Ma compagnie avait en charge la garde d'un fortin situé en rase campagne à deux ou trois kilomètres de Batna sur la route de Lambèse. Ce fortin était un appui stratégique, car en fait il s'agissait du seul point d'eau desservant la ville. Nous étions affectés à cette garde par petits groupes de dix… ou quinze hommes. La relève se faisait toutes les semaines. Fort logiquement, à mon tour, je pris ma semaine de garde dans ce bâtiment particulièrement isolé.

Vu de loin, le fortin ressemblait à une petite maison perdue au milieu de la steppe.

Les colons avaient dû forer jusqu'à la nappe phréatique, car je me souviens de la salle des machines, contiguë à notre dortoir, et du ronron de la pompe nous empêchant de dormir la nuit!

Après avoir pris une piste poussiéreuse, à gauche en allant vers Lambèse, nous accédions à notre poste. Une barrière métallique défendait l'entrée de la cour du fortin. La sentinelle relevait alors la herse et nous pénétrions dans la place.

La cour avait une forme ovale, le fortin était planté au milieu ; à trente mètres du bâtiment une frise de fil de fer barbelé à hauteur d'homme - et même un peu plus - fermait le cercle. Encerclant la maison, un rempart de sacs de sable avec une chicane permettait de pénétrer à l'intérieur de celle-ci.

En dehors de la salle des machines, je me souviens d'une seule et unique grande pièce, à la fois salle de séjour, réfectoire et dortoir. Nous nous y entassions à dix ou douze, tous appelés. Des hommes de troupe, plus un caporal et un sergent pour nous commander. L'endroit était très sombre, car les ouvertures ressemblaient plus à des meurtrières qu'à des fenêtres. Avec des murs particulièrement épais, il y faisait frais même par grande chaleur. La conjugaison de ces murs et de ces fenêtres étroites avait pour résultat que les bruits y parvenaient d'une manière étouffée.

De la cour du fortin, je me mis à examiner mon nouvel univers. J'essayais de me repérer. Premier point, là-bas au fond, la ville de Batna avec ses remparts. Puis en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre la plaine, puis à onze heures - admirez le langage militaire - à environ un kilomètre, un kilomètre et demi, un monticule avec quelques gourbis au sommet. Continuons de tourner, à 180^0 un djebel dans le lointain… ensuite la route de Batna à Lambèse. Retour à 360^0 sur la ville. Ce n'était pas follement réjouissant… mais j'eus surtout l'étrange impression d'être enfermé dans une cage.

J'examinai attentivement les environs et je découvris ainsi une curieuse inclinaison dans le sol. Je me renseignai auprès d'un ancien, celui-ci m'apprit qu'il s'agissait d'un oued à sec traversant la plaine… un de ses méandres passait à environ cinquante mètres de notre

réseau de fil de fer barbelé, cette légère déclivité dans le sol avait tout de suite attiré mon attention. Cette proximité ne m'enthousiasma guère, c'est le moins que l'on puisse dire, car je m'imaginais aussitôt une bande de rebelles s'approchant de notre poste à la faveur de la nuit.

L'entrée de notre fortin donnait directement sur ce coude de l'oued. Une casemate, avec un projecteur, avait été aménagée près de la herse.

Hélas, cet appui défense était particulièrement exposé, car il fallait parcourir, à découvert, trente à quarante mètres avant de l'atteindre.

Après nous avoir passé les consignes, la garde descendante nous quitta… enfin, pour être plus exact, ils nous quittèrent tous sauf un, ce dernier devant rester avec nous. Curieux. Bizarre.

Cet appelé gitan, était remarquable à tous points de vue. Petit, sec, le poil noir… fortement imbibé d'alcool… et presque muet.

Rapidement, j'appris son histoire rocambolesque. Sa classe, je ne sais plus de la 57 ou de la 58, était depuis longtemps - au moins 9 mois - retournée en France... et lui était toujours là ! Il faisait comme qui dirait du rab ! L'armée en avait rajouté sur sa punition en décidant qu'il finirait son temps dans ce fortin exposé.

De tous les taulards de la compagnie, il détenait le pompon : plus de quatre mois et demi de taule militaire. A ce chiffre, s'ajoutait de la prison civile, mais j'en parlerai plus tard. Avant de continuer plus avant, je vais expliquer le principe du rabiot à l'armée. Si vous avez fait trois jours de prison, vous écopez d'un jour de rab. Trois semaines de prison... vous resterez une semaine de plus. Trois mois de prison... un mois de rab et ainsi de suite !

Je vais relater deux des multiples motifs de ses punitions, car ceux-ci sortaient réellement de l'ordinaire.

Un soir, à la nuit tombante, en rentrant d'opération très "calmement" il était allé casser la tête de l'Adjudant. Quelques semaines d'hôpital pour l'adjupète et quelques semaines de taille pour notre gitan.

Mais ceci n'était qu'un hors d'œuvre, car son plus "bel exploit" dépassait l'entendement. Logiquement lorsque notre compagnie partait en opération, chaque camion était pourvu d'un chauffeur accompagné d'un chef de bord.

Un soir en rentrant d'opérations, le hasard fit qu'il se trouva seul au volant de son G.M.C, le dernier du convoi. Il se laissa distancer intentionnellement. Et lorsque le dernier camion eut disparu à l'horizon… il aperçut, non loin de la piste, un berger algérien avec son troupeau.
Une idée lumineuse germa alors dans son cerveau… cerveau certainement embrumé par les vapeurs de Pils ! Il stoppa le G.M.C. sur le bas-côté… braqua son P.M. sur le berger stupéfait… tout en lui intimant l'ordre de monter les moutons à l'arrière du poids lourd ! Et vogue la galère !

Il oublia bien sûr de rejoindre notre casernement, coucha dans la montagne et le lendemain prit la direction du marché arabe du coin en vue de vendre les bébêtes ! Et "Avec le pognon, je passe en Tunisie !" Manque de pot, les cognes l'attendaient au marché. Arrestation. Procès. Civil bien sûr. Neuf mois de prison civile là aussi, et ce temps ne comptant pas comme temps de service militaire, il repartit du point où il s'était fait arrêter pour terminer son armée. Lorsque je le rencontrai, il devait en être à près de 36 mois.

Il faisait figure de zombie parmi les appelés. Maigrichon, alcoolo, la barbe broussailleuse, le verbe rare. A nos questions… il répondait par de courtes onomatopées. Refusant en quelque sorte toute communication sociale. Sa seule compagnie était un berger allemand. Une femelle qui lui témoignait quelque affection… et qu'il abreuvait de bière. A la deuxième ou troisième bibine, la pauvre bête titubait dans la cour du fortin comme son maître errait dans sa propre solitude.

Il manquait un homme à notre escouade, il arriva dans l'après-midi. Rentrant de permission, il se trouva affecté directement de garde au fortin. Dur. Bienvenue au "Désert des Tartares" !

De loin sa tête me rappela quelque chose. Oui, bien sûr, il s'agissait de D., mon copain d'O. Je l'avais battu lors d'un mémorable 800 mètres. Quelle coïncidence ! Nous n'étions pas réellement amis, mais l'arrivée d'une tête connue dans ce monde de grisaille, me fit l'effet d'un arc en ciel après un orage d'été. C'était tout à coup A, M, ma Normandie verdoyante qui faisait irruption dans ce fortin du bout du monde.

Comme disait le célébrissime Victor Hugo : "morne plaine". Nous gardions ce point d'eau pour éviter une attaque hypothétique des *fellouzes*, mais les jours et les nuits se passaient à scruter l'infinitude de l'horizon. Aucune trace de vie, sinon, parfois, là-bas, au pied du djebel un berger et son troupeau.

Nuits… sans fin. Deux heures de garde. Deux heures de repos. Deux heures de garde.
Deux heures de repos. Le projecteur à allumer. Parcourir les environs du fortin. Ecouter les bruits de la nuit. Vérifier que son arme est prête à servir. Se dégourdir les jambes. S'appuyer sur les sacs de sable. Allumer le projecteur. Rapide balayage. L'éteindre. La relève qui tarde à venir. Se coucher. Essayer de dormir. La relève. Sortir. Il fait froid dehors. Rituel obsessionnel de toutes les sentinelles du monde. Attendre un ennemi… qui ne viendra certainement jamais.

Mais les journées n'étaient guère plus animées. Seules une ou deux sentinelles restaient de garde. Il n'y avait ni arbre, ni motte de terre à un kilomètre à la ronde, donc tout nouvel arrivant se signalait bien avant d'avoir atteint les barbelés. Nous glandions. Les appelés, à défaut de tuer un ennemi, tuaient le temps. En nettoyant pour la trente sixième fois leur arme. En buvant de la bière. En lisant. En discutant de ces femmes qui nous manquaient tant. Malgré tous ces efforts, nous avions l'impression que l'horloge s'était arrêtée... que nous faisions du sur-place.

Un après-midi, je décidai d'aller explorer les environs, j'entraînai dans l'aventure un de mes copains. Après avoir pris nos armes, malgré les réticences du collègue, je dirigeai mes pas vers la *mechta* voisine.

En réalité la distance se révéla être beaucoup plus longue que prévu et la pente pour arriver au sommet de la colline assez raide. Notre arrivée dans le village engendra des mouvements divers. Panique mêlée de surprise. Les enfants s'enfuyaient à notre vue. Seules quelques femmes, dans l'entrebâillement de leur porte, jetaient un regard angoissé sur ces étranges visiteurs. Il n'y avait pratiquement pas d'hommes, juste quelques vieux accroupis et prenant le soleil au pied du mur.

Je tentai d'entamer une conversation avec ces vieux. Mais refusaient-ils de communiquer avec nous ou ignoraient-ils le français? Toujours est-il que notre échange se limita à quelques gestes et mimiques appropriés. Je pris la décision d'écourter notre visite tout en constatant que la mechta surplombait notre fortin. D'accord, nous étions loin, mais avec une arme lourde, genre mortier ou mitrailleuse, il semblait tout à fait possible de nous atteindre.

Je discutai avec mon pote en redescendant vers la plaine. Après quelques banalités, nous arrivâmes à la même conclusion : l'extrême pauvreté de ces gens nous avait surpris. Les enfants semblaient en bonne santé, mais ils étaient sales et vêtus de guenilles. Les gourbis ressemblaient plus à certaines étables de nos campagnes qu'à des habitations humaines. Manifestement la colonisation n'avait pas apporté la richesse à ces paysans *chaouïas.*

En visitant ce village, je découvrais une culture différente de la mienne, une civilisation autre. Je fis par la suite d'autres découvertes assez ahurissantes pour un jeune français, ainsi dans certaines régions des Aurès, la pauvreté était telle que le père, à sa mort, cédait à son fils aîné la porte de sa maison ! Oui, une simple, bonne et vraie porte en bois, ici preuve de richesse. Par la suite, au cours d'opérations, j'allais découvrir bien pire: des paysans vivant dans des huttes faites de branchages et de terre, quelque part du côté du balcon du Rouf !

Une autre singularité avait attiré notre attention lors de cette visite. Les femmes de ce village ne portaient pas de voile. Ma curiosité me poussa à lire des bouquins plus ou moins ethnologiques, j'y appris ainsi la présence, au sein de la population algérienne, de deux ethnies fort différentes: les Arabes arrivés en Afrique du Nord vers le 7e siècle et les Berbères (Kabyles ou *Chaouïas*), premiers habitants de ce pays. D'où ces femmes *chaouïas*, plus libres, et ne portant pas le voile.

Lors de notre retour, je décidai d'un crochet par l'oued, histoire de voir. Je ne fus pas déçu, il était effectivement à sec… et un homme pouvait s'y tenir debout !

Nous étions partis "en mission" sans aucun ordre, et le sous-off, à juste raison, nous engueula. J'acceptais d'autant mieux son reproche qu'il était appelé comme nous. Toutefois, je lui fis remarquer la proximité de la mechta et son danger potentiel avec une arme lourde. Il accepta ma remarque, puis décida d'une patrouille quotidienne auprès des villageois, ne serait-ce que pour marquer notre présence.

La relève de notre détachement se faisait le dimanche. Au cours de notre semaine de garde, chaque appelé avait droit à une journée et à une nuit complète de repos. Hasard, ma journée de repos tomba le samedi. Le pied. J'allais pouvoir disposer d'une nuit entière pour dormir.

J'avais un bon bouquin, je lus assez tard et juste après la relève de minuit, j'avais réussi à m'endormir. Vers une heure, une heure et demie du matin, je fus réveillé en sursaut.

Encore sommeillant, je ne compris pas immédiatement la situation. Les loupiotes étaient toutes allumées. Je hurlais qu'au pouvait au moins respecter le sommeil de l'homme au repos! Arme à la main, les gus sortaient en courant… Le dernier me cria que ce n'était vraiment pas le moment de dormir !

Je mis quelque temps à saisir le sens de sa phrase… puis des bruits… bizarres ?... étranges ? insolites ? attirèrent mon attention ; cela faisait splatch… schloung… des bruits étouffés ; cela semblait venir de la façade du poste, un peu comme un écho. Merde ! Les *fells* ! Je sautai sur mon fusil et mon casque lourd.

Dehors le froid me saisit, mais dans ma précipitation, je ne pris pas garde à ma tenue.
A demi courbé, je courus vers mon poste de combat où je m'affalai juste à côté de mon copain d'A.

En sifflant, les balles passaient au-dessus des sacs de sable. C'est drôle, ici, elles ne produisaient pas le même son… à l'extérieur, la sonorité était plutôt quelque chose… comme pschiteu ! et puis dong ! dans le mur. Ne pas s'affoler. Ne pas s'affoler… surtout. Calme. D'abord en premier, repérer où est l'ennemi. Face à moi, juste l'obscurité.

A mes côtés, mon Normand tirait calmement et posément. En hurlant, je lui demandai où étaient les *fells*. "Dans l'oued" me répondit-il. Mais oui, bien sûr ! Je cherchais l'ennemi à quinze heures... alors qu'il était à dix heures ! Je risquai un œil par-dessus le parapet et je vis successivement cinq ou six flammes jaunes et rouges partir du coude de l'oued.

Bruit d'enfer. Excitation. Le contingent tirait. Sauver sa peau. Aujourd'hui je me souviens en particulier de l'odeur de la poudre et des yeux qui me piquaient. Pour ajuster, j'étais dans un mauvais angle, mon copain me bouchait une partie du champ de vision. Pourtant je me devais de faire comme tout le monde mais alors me revint en mémoire ma promesse : "Jamais, au grand jamais, tu ne tireras sur un Algérien !" Alors calmement, je posai mon flingue sur le parapet, lui imprimais un angle de quelques degrés et je tirai vers les étoiles !

Le sous-off rampa jusqu'à nous. Il nous demanda si ça allait, puis il nous annonça qu'il allait prévenir la compagnie par radio, car nous étions encerclés. Je pensai alors: "Merde ! Le con ! C'est pas encore fait".

Ne pas paniquer. Surtout ne pas paniquer. Garder son sang-froid. Première réaction : localiser l'ennemi. En me retournant légèrement, je m'aperçus que les collègues face à la piste ne tiraient pas, donc contrairement aux dires du sous-off, nous n'étions pas encerclés. Les coups de feu ne semblaient venir que de l'oued.

Combien de maquisards ? D'après moi, cinq ou six. Quelles armes ? Vraisemblablement des fusils de guerre… peut-être un P.M. ? A moins que ta cata - tac - tac ne soit des nôtres, car d'où je suis, je ne vois pas tous les postes de combat.

Alors… les yeux qui me piquent. Attention le canon du fusil devient chaud… ne pas se brûler avec. Viser posément, relever le canon… ping ! Les étoiles ! Mon pote fait un raffut du diable. Tout à coup, il me semble bien excité. Il tire deux ou trois balles pendant que je

n'en tire qu'une ! Plié derrière les sacs de sable, car il est grand et longiligne, il recharge avant de jaillir brusquement au-dessus du parapet, il vise rapidement en direction de l'oued... et ping le coup est parti. Recul de la crosse. Tout aussi rapidement il s'abaisse, puis de nouveau il jaillit, lâche son coup et disparaît ensuite pour se protéger. Pendant ce temps-là, moi je tue les étoiles ! Je suis devenu un assassin d'étoiles ! Et puis... psichtteu - schlong !... La poussière... des morceaux de façade me tombent sur les jambes. Couché dans le sable, je commence à frissonner de froid.

La mitraille diminue. Je risque un œil. Aucun départ du côté de l'oued. Sont-ils partis ?
Les appelés continuent de tirer... mais d'une manière plus désordonnée. Les coups partent… en quelque sorte… seuls. Pong ! Comme s'ils voulaient mettre un point au bout d'une phrase. Comme si chacun voulait avoir le dernier mot. Une voie inconnue, le sous-off certainement, hurle: "Halte au feu !". Le silence de nouveau. La poussière. L'odeur de la poudre.

Je me précipitai alors vers la chicane, et là, debout, à l'abri des sacs de sable… j'aperçois une silhouette courant vers moi une fraction de seconde un fell dans la cour ? Je m'apprêtais à tirer… et je vis la chienne gambadant auprès de son maître. Merde le gitan qui revient du mirador. Il tremble et me réclame à boire. "Vite, j'ai soif !". Je cours pour lui ramener un bidon d'eau. Il ravale goulûment. Comme son maître, la chienne tremblait de peur. Le poil hérissé, elle se retournait régulièrement vers les barbelés en grondant. J'apercevais ses crocs sous ses babines retroussées. J'essayais, vainement, de la calmer. Le gitan me souff1a
“Laisse, elle nous a sauvé la peau ! Sans elle, adieu les couilles !”

Puis il me raconta la chose incroyable. D'ordinaire la chienne donnait dans la cour, au pied du mirador. En règle générale, les sentinelles en prenant leur tour de garde, la caressaient au passage et elle s'assoupissait près de la herse.

Le gitan avait rejoint la casemate vers minuit, son prédécesseur lui avait signalé le comportement bizarre de la bête : elle vadrouillait en grondant dans la cour. Son maître lui avait filé un coup de latte en lui ordonnant de se taire. La brave bête avait obéi en grognant, mais curieux… elle refusait de s'endormir. Silencieuse, elle restait couchée près du mirador, puis brutalement elle relevait la tête… semblait écouter… et grognait de nouveau. Le gitan avait beau écouter la nuit sombre, il n'entendait aucun bruit suspect.

Par acquis de conscience, il alluma le projecteur balaya les environs en direction de l'oued. R.A.S. Régulièrement, la chienne grondait. De plus en plus inquiet, le gitan alluma le projo, balaya l'horizon, R.A.S. Il éteignit. Tout à coup, il lui sembla entendre un vague frôlement. “Tu sais comme un serpent glissant sur du sable !” me dit-il. En une fraction de seconde, le berger allemand avait bondi vers les barbelés en poussant des grondements féroces. Son maître alluma le projecteur… pour apercevoir un *fell* qui rampait à vingt mètres du réseau. Il n'eut pas le temps d'éteindre le projo… car une balle l'avait pulvérisé. Il tira au jugé sur la silhouette entr'aperçue. Putain ! La trouille de ma vie. Comme un con, j'étais coincé dans ce mirador. Heureusement les autres ont tout de suite compris. La suite, tu connais ?

Un appelé brancha un second projecteur pour remplacer celui pulvérisé par la balle *fellouze*. Mais la sentinelle eut beau sonder l'obscurité, l'ennemi avait disparu. Toutes les lumières de la cour furent allumées… et mes copains m'interpellèrent en rigolant. L'un d'eux me demanda si j'allais à la plage. Je réalisai alors… j'étais quasiment à poil. Quel spectacle.

Un bidasse en slip avec son casque lourd sur la tête et son flingot à la main ! Cette plaisanterie nous détendit. Le danger était écarté.
Une demi-heure plus tard, un G.M.C. suivi d'un command-car empruntèrent la piste menant à notre fortin. Il s'agissait des renforts de la compagnie. Ils partirent, sans résultat, patrouiller dans les environs. A cette heure-là, les maquisards devaient être fort loin. En revenant la patouille repéra de douze à quinze postes de combat dans le lit de l'oued. Etaient-ils tous armés. J'avais compté cinq à six flammes de départ, d'autres en avaient vu sept… et parfois huit. D'où venait cette différence ? Six ? Sept ? Huit ?... Douze ? Quinze ? L'explication vraisemblable était… peut-être la suivante : la moitié des assaillants étaient armés. Ils comptaient prendre d'assaut le poste et après nous avoir égorgés, l'autre moitié se serait équipée avec nos armes... ???

Les blindés arrivèrent une heure et demie plus tard.

Comme les aficionados après une corrida, les appelés refaisaient le combat. "Alors là, tu vois, j'ai vu une flamme rouge j'ai bien ajusté et puis quand le fellouze a tiré de nouveau il était en plein dans ma ligne de mire… alors, là, tu suis ?... J'ai appuyé sur la gâchette et pan ! En plein dans la poire. Je te jure, j'ai entendu un cri !".

Un flot verbal ininterrompu, haut en couleurs, avait envahi le poste. Dans une joyeuse confusion, les appelés vociféraient. Chaque homme voulait raconter son combat le sien pas celui du voisin. En fait, il s'agissait surtout d'exorciser sa peur, mais… là… ça personne ne voulait le reconnaître. Depuis notre enfance, nous les garçons, nous avions toujours entendu la même leçon : un homme ne doit jamais avoir peur ! Alors les appelés, tant bien que mal, essayaient de se conformer, de se confronter à cette image-là ! Vous savez : le mec qui n'a jamais peur ! Pour être honnête, certains de mes camarades se révélèrent fort courageux au cours de cette guerre. Mais… le courage… hein ?

La bière coula à flot. Je participai peu à la tête, d'abord parce que j'avais réellement froid et ensuite parce que j'avais envie de retrouver mes esprits. J'éprouvais le besoin de me retrouver seul. A l'intérieur du fortin, allongé sur mon lit, je réfléchissais à cette embuscade et surtout à ma réaction. Un sentiment étrange m'avait envahi. Je n'avais pas réellement eu peur. Etait-ce ça le courage? J'étais très étonné par mon attitude lors de ce baptême de feu. Je m'estimais froussard mais je n'avais paniqué. Heureuse surprise.

Je m'étais en quelque sorte dédoublé, mon "double" avait fonctionné à ma place. Il avait pris le commandement de moi-même. Il savait, lui, ce qu'il fallait faire. Par exemple, il me donnait des ordres : "Si tu fais les choses posément, dans un ordre logique, il ne t'arrivera rien ! Il était fortiche le collègue, il savait très exactement l'enchaînement des actions à mettre en œuvre et moi, j'obéissais mécaniquement. Super. Comme un vieux guerrier endurci, j'avais "obéi" à ses injonctions. "Reste calme. Repère où est l'ennemi. Planque-toi bien. Fais gaffe. Tire… car ça fait toujours du bruit… et le bruit ça te protège !"

En me relisant, j'ai constaté un phénomène assez curieux, je commence par relater un événement au passé… puis lorsque l'action devient trop prégnante, je poursuis parfois au présent comme si cette guerre ne voulait pas me lâcher. J'ai failli rectifier ce problème de grammaire,… et puis, je me suis dit que mes lecteurs me pardonneront peut-être cette légère entorse à la langue française.

3.3 DEUXIEME MUTATION DISCIPLINAIRE

J'avais subi l'épreuve du feu d'une manière ma foi, fort honorable, mais je n'en tirais aucune gloriole, estimant "normale" mon attitude pendant cette embuscade. Lors de notre retour du fortin, la 58 1 A fêta son départ. La quille. Il y eut une grande fête à cette occasion. Rodolphe allait nous quitter. Il faisait partie de ces hommes simples et courageux, sans aucun désir de gloire et pourtant il était devenu le leader incontesté du contingent. Aucun galon n'ornait ses épaulettes. Modeste deuxième classe il fut et demeura. Aucune décoration, car systématiquement il les refusa. Farouche taulard il assuma. Au feu, maintes fois, il fit preuve de courage. Il n'avait, il ne voulait pas avoir la carrure d'un héros et pourtant tout le contingent se reconnaissait en lui. Face aux forts en gueules et aux va-t-en-guerre, il n'opposait que son calme, sa sérénité, sa timidité et son courage. Il était l'image même de l'anti-héros. Tout le monde l'admirait et le respectait. Cela peut paraître bizarre, mais c'est comme ça, au plus fort d'expériences traumatisantes, les masses, les foules se choisissent parfois un chef… qui n'en n'a pas l'air, mais qui l'est réellement. Quelqu'un de solide, de mesuré. Un homme courageux, sachant défendre la cause de son groupe sans aucun bénéfice en retour. En Algérie, un soldat sachant s'opposer fermement aux humiliations de la racaille rempilée. Pendant cette sale guerre, une hiérarchie, en quelque sorte parallèle, s'était constituée. La plupart du temps, elle était constituée de simples deuxièmes classes, car le fait de porter même un modeste galon était signe de compromission avec les militaires de carrière. Le second point concernait la taule. Le respect des appelés allait à ceux qui avaient fait de la taule, à ceux qui avaient su résister à l'encasernement de leurs neurones. Enfin, il était nécessaire d'avoir subi l'épreuve du feu et de s'y être comporté courageusement. Les hommes qui réunissaient ces trois qualités, avaient une certaine ascendance sur l'ensemble du contingent.
La fête fut belle et il n'y aurait pas grand chose à en dire, si ce n'est qu'une discussion me laissa fort perplexe. Les appelés se classaient en deux catégories schématiques: les anciens et les bleus. Bien qu'étant à la moitié de mon service militaire (quatorze mois), je n'étais encore "qu'un bleu", du moins en Algérie. Mais mon statut de taulard me situait dans une place légèrement décalée par rapport à la majorité du contingent. Ce soir là, je me trouvais mêlé à un petit groupe entourant Rodolphe. J'enviais leur situation. La quille. Cette éventualité me semblait tellement lointaine que je n'osais même pas l'envisager. Un quillard, sentant ma tristesse, me réconforta de quelques mots: "Toi aussi, tu l'auras, ça paraît long, on a l'impression qu'on ne verra jamais le bout, le plus dur, c'est vers les vingt mois, vingt-quatre mois, on dirait qu'on fait du sur place. Et puis hop, miracle 1La quille, elle est là. Tu verras !"
Je le remerciai de ses bonnes paroles, mais en mon for intérieur, je savais bien qu'il y avait deux sortes d'appelés dans le foyer du soldat ce soir-là. Les quillards, ceux qui

allaient retrouver la France, leur famille, leur fiancée peut-être, leur douce province... et puis nous, les bleus appelés à en chier avant d'apercevoir le bout du tunnel: notre libération définitive.

La conversation s'engagea sur le thème de qui deviendrait “chef” après le départ de Rodolphe. Bien sûr les candidats étaient nombreux ; silencieux, en bonne bleusaille, j'écoutais mes anciens jouant les paons de façon à séduire leurs futurs vassaux. Rodolphe, d'une manière fort inattendue, suggéra mon nom sur un ton mi-sérieux, mi-plaisanterie. Abasourdi, je crus alors que Rodolphe avait trop picolé ! Les regards se tournèrent vers moi mais je ne vis rien, la tête baissée, je regardais ailleurs, puis ma réponse fusa :

“Bien sûr! Je suis un chef ! (léger silence). Je suis le chef de mon pantalon lorsque je suis dedans !”

Eclat de rire général.

Si je n'avais pas regardé le bout de mes souliers, j'aurais pu observer les différents candidats au sceptre phallique. Les mal-coupés de la zigounette. J'aurais pu deviner la haine que la réflexion de Rodolphe avait suscitée. Mais voilà, timide, je regardais le bout de mes pieds. Et puis, pour tout dire, je m'imaginais mal en meneur d'hommes. Bien sûr, enfant, lors de nos jeux, j'avais eu tendance, un peu, à jouer les “chefs ”. Mais mon échec scolaire, encore récent, m'avait vite rabaissé le caquet.

La violence. La mort. Les violences. La proximité immédiate de la mort. Rapidement, j'avais repéré l'extrême agressivité de certains de mes camarades appelés. Il y avait bien sûr une grande différence entre les anciens au contact de la guerre depuis de longs mois et les bleus frais émoulus de France. J'avais, aussi, pu constater que ces derniers avaient changé du tout au tout, et ce, en quelques semaines. Tel appelé, affable, courtois et calme, était devenu deux mois plus tard un bidasse vociférant et agressif. Ce déferlement de haine s'adressait en priorité aux indigènes “responsables” de tous nos maux. Cette violence, à connotation raciste, s'exprimait surtout au niveau du vocabulaire. J'appris, ainsi très vite, un certain nombre de mots et d'adjectifs pour désigner la population autochtone. Troncs. Bougnoules. Melons. *Fells*. Crouilles. *Fellaghas*. Bronzés. Et j'en passe. Personne ne faisait la distinction, par exemple, entre les arabes et la population d'origine berbère (kabyle ou *chaouïa*). Tout le monde dans le même sac du racisme. Je découvrais avec étonnement ce langage, habitué que j'étais à considérer les hommes non en fonction de la couleur de leur peau, mais plutôt en vertu de leurs qualités ou de leurs défauts. Je ne dis pas, qu'entraîné par l'effet de groupe, je n'ai pas, moi aussi, parfois utilisé quelques-uns de ces termes méprisants. *Mea culpa*. Mais, il semble me souvenir que je me suis efforcé, tout au long de mon séjour en Algérie, de désigner le rebelle, le maquisard, sous le terme de *fell*. Pour moi le *fell*, c'était “l'ennemi”. L'autre. Le soldat de l'armée adverse. Un guérillero peut-être. Mais aussi, un homme comme moi.

Violence à l'encontre des algériens. Par contre, à de rares exceptions près, le contingent exprimait peu d'agressivité, verbale ou physique, à l'égard des militaires de carrière. Les classes, puis la proximité de la guerre avaient fait leur effet, le contingent avait adopté un profil bas. Juste quelques coups de gueule visaient ces “pourris” de rempilés. Par contre les bagarres entre appelés étaient fréquentes. L'alcool démultipliait cette violence.

Ma réputation de taulard m'avait précédé. La discussion, lors du départ de Rodolphe, aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Comme dans les Western où la jeune gâchette vient provoquer le vieux *pistolero*, j'eus bientôt à faire aux mecs qui voulaient voir, de visu, si j'étais aussi “dur à cuire” que ma légende le laissait supposer. Ils s'étaient, tous, trompés d'adresse. Peu enclin à ces jeux de cons, j'évitais de me confronter à ces grandes gueules.

Pourtant un cuistot mettait de la constance à me chercher. D'origine bretonne, il était à peine accepté dans ce clan. Rejet rédhibitoire, à vingt quatre mois d'armée, il n'avait toujours aucun jour de taule à son actif ! La honte. Petit, massif, tout en muscles noueux, son intelligence n'avait jamais dû dépasser son nez de clown, nez déjà fort violacé pour son âge. Plusieurs fois, j'avais réussi à éviter la confrontation avec ce crétin.

Ce soir là, après le réfectoire, je m'apprêtais à rejoindre ma chambrée en longeant les G.M.C. au repos. Accompagné d'un de ses copains, il m'attendait derrière un camion. Son collègue me promit de ne pas intervenir dans la bagarre. Bigre. Les dés étaient jetés.

La chicore. La castagne. Je n'en avais nullement envie. Seulement voilà, l'autre abruti avait commencé par des insultes, et voyant que je ne réagissais pas, il tenta de me bousculer. Je m'étais mis hors de portée d'un bond arrière. Les jambes légèrement fléchies, je cherchais où frapper. Je savais. Je me devais de choisir : un seul coup m'était permis parce qu'il était bien plus baraqué que moi !

Attiré par les cris, le chef des Bretons, mon pote de T, surgit à cet instant précis-là.

Il nous sépara, puis apostropha son pays en ces termes : “- Eh ! Ducon, t'as pas encore compris que celui-là, c'est un saignan ! Fous le camp, sinon je te cogne !” Et d'un air menaçant, il lui montra le poing. “Ducon”, le surnom lui resta par la suite, s'enfuit en maugréant. Je terminai la soirée avec mon pote au foyer du soldat autour de quelques bières.

Ces bagarres entre appelés me semblaient être du ressort de la bêtise pure. Nous étions déjà suffisamment dans la merde et en plus nous nous battions ! A l'époque, je ne pouvais pas comprendre que ces rixes étaient un exutoire face à une tension trop forte. […]

J'avais été fort étonné en arrivant en Algérie de trouver un certain nombre d'algériens dans nos rangs. Naïvement je pensais que tous les jeunes algériens étaient au maquis, ou auraient dû l'être. Eh bien, non, je me trompais. Après renseignement, j'appris que ce groupe, relativement important, bénéficiait d'un statut un peu particulier à l'intérieur de notre caserne : à moitié insoumis, à moitié soldat. Au cours d'opérations dans les Aurès, ils avaient été raflés par l'armée française et incorporés en quelque sorte de force. La majorité ne parlait pas français et leur date de naissance était approximative en l'absence de registre d'état civil dans le bled. Ils bénéficiaient donc d'un régime de semi-liberté et couchaient, tous ensemble, dans une chambrée à part.

Le cas d'Ahmed était différent. Il était le seul “Arabe” de notre chambrée et considéré par tout le monde comme un appelé à part entière. Petit, svelte, brun au teint clair, en fait, il était *Chaouïa*. Intelligent, il avait obtenu son baccalauréat. Nous avions vite sympathisé et au cours de nos nombreuses discussions, j'avais appris son désir de promotion sociale : il désirait devenir sous-officier de l'armée française. Ce souhait m'avait paru fort étrange. Bravache et con à la fois, je lui affirmais que si j'avais été Algérien, je serais devenu maquisard.

Suite à cette phrase malheureuse, notre relation se dégrada. Au passage, je dois préciser qu'Ahmed, bien sûr, était le leader incontesté de ses coreligionnaires. Je les voyais fréquemment discuter en petits groupes informels.

Même avant d'avoir appris à dire bonjour, nous avions d'abord appris les gros mots et les insultes en arabe. Sur mon passage, plusieurs fois, j'avais cru entendre des insultes dans cette langue inconnue. Les grossièretés semblaient venir du groupe des insoumis, mais Ahmed semblait s'abstenir d'y participer.

Après le dîner je regagnais ma chambrée, lorsqu'au premier étage je croisai le groupe des Chaouias en grande discussion. J'entendis dans mon dos diverses insultes et très distinctement Ahmed m'apostrophant d'un "Nique ta mère !" sonore. Je me retournai avec vivacité : "Répète ce que tu viens de dire et je te casse la gueule !"

Pas de réponse, mais un crochet du droit visant mon œil, j'esquivai et passai sous sa garde. Attrapant au passage son bras, je le tirai violemment vers moi, ce qui eut pour effet de le déséquilibrer… et du coup, je me retrouvai derrière lui. Réflexe de close-combat ? Certainement, même si je n'en suis pas sûr. Il y a tout de même de fortes chances, car l'armée avait réussi à m'inculquer, à mon insu, des réflexes tout à fait terrifiants.

D'une manière mécanique, je lui appliquai alors une prise extrêmement brutale apprise au cours des entraînements à Toul. Je passais mon bras gauche sous son menton et dans le même temps, mon bras droit s'était déjà placé derrière sa nuque, sa tête était ainsi coincée entre mes deux avant-bras. Cette prise d'étranglement était terriblement efficace et dangereuse, notre moniteur de close-combat, pendant les classes, nous avait prévenus : il suffisait de deux ou trois minutes pour "neutraliser" un adversaire.

Je serrais tant et plus, et déplaçant rapidement mes mains, mes bras refermèrent bientôt la tenaille. Devant la gorge et la trachée artère. Derrière les vertèbres cervicales, Ahmed se débattait, tentant vainement de m'arracher les cheveux que j'avais très courts, ou de me griffer au visage. Peine perdue. J'étais légèrement plus grand que lui, si bien qu'en me cambrant en arrière, je le décollais du sol, il se mit alors à pédaler dans le vide. Je l'insultai à mon tour et lui ordonnais de me faire des excuses. Rien à faire, il était têtu le bougre. Il tenta de détacher mes doigts un à un, mais aussi vite, je les remettais en place. Et je serrais.

Je serrais. Je l'étranglais. Les bagarres étaient considérées comme une affaire d'hommes, dès le début de cette rixe, les Chaouias et les autres appelés s'étaient abstenus d'intervenir. Mais assurant ma prise dans le dos d'Ahmed… je ne voyais pas son visage. Les appelés commencèrent à s'inquiéter lorsqu'ils le virent devenir vert, puis bleu ! Puis tirer la langue. J'étais proprement en train de l'étrangler… pour de bon. Deux appelés tentèrent alors de nous séparer, mais vainement, car s'ils arrivaient à détacher mes doigts un à un, à chaque fois j'arrivais à reprendre ma prise comme si ma vie en avait dépendu. Un troisième appelé, un nouveau, Pierrot, intervint alors, mais son action se révéla aussi inefficace. Je m'étais calé dos au mur… et je serrais. Mon adversaire devint mou entre mes bras… et Pierrot me cria :
"Arrête connard ! Tu es en train de le tuer !"

Aussitôt je lâchai ma proie qui s'affaissa comme un sac de son en se tenant la gorge... Il était vraiment tout bleu !

Très surexcité, je bondis dans la chambrée et me mis à y tourner en rond. Mes yeux tombèrent par hasard sur Ducon, le cuistot breton. Je lui donnai l'ordre d'aller me chercher un cognac à la cuisine. Il voulut rechigner un peu, alors je lui fonçai dessus en le menaçant

du même sort que “l'Arabe”. Devant mon visage haineux, son regard chavira : “Oui, oui, j'y vais tout de suite !”

Je mis une bonne demi-heure à me calmer. Le nouveau, Pierrot, viré des paras pour avoir frappé un sous-off, vint s'asseoir à mes côtés.

Nous eûmes une longue conversation. Thème central de cette discussion : “Comment et pourquoi j'ai pété les plombs ?” Il me raconta sa bagarre avec la charogne. Puis sa mutation ici, dans le Train, où il cassait des cailloux depuis quinze jours. Il trouva les mots pour remettre ma tête dans le bon sens. Il ajouta tout de même : “T'es fêlé, toi, quand tu t'y mets”. Notre amitié, une amitié d'homme, débuta ce soir-là.

J'avais peur de récolter une semaine de taule supplémentaire, mais le contingent se tint coi et les rempilés n'eurent aucun écho de notre rixe.

Des appelés emmenèrent Ahmed à I'infirmerie, je l'avais salement amoché ; pendant plusieurs jours, il ne put émettre aucun son, j'avais dû, certainement, lui enfoncer la trachée artère… et ses cordes vocales avaient été touchées. Il mourut environ un an après notre bagarre. Entre-temps son désir s'était réalisé : il était devenu Maréchal des logis dans l'Armée française… et résistant du dernier quart d'heure.

La hiérarchie militaire lui confia le commandement d'un fortin du côté d'Arris ou de Kenchela. Quinze hommes : douze Algériens et trois Français. Devinez ce qui arriva ? Ahmed et ses compagnons égorgèrent les trois Français, puis ils s'enfuirent au maquis en emportant les armes. Ahmed fut tué quinze jours plus tard par les paras.

Le déchaînement de ma violence lors de cette rixe, m'avait littéralement stupéfié. J'avais failli tuer un homme. Le souvenir de cette bagarre allait me poursuivre pendant des années jusqu'au jour où, enfin, j'allais éclairer tout ça sur le divan.

Aujourd'hui, je serais tenté d'émettre l'hypothèse suivante : l'agressivité des appelés n'était en fait qu'une défense saine contre la pulsion de mort qui s'avérait massive dans ces circonstances guerrières.

La médecine m'ayant déclaré inapte à la conduite des poids lourds, je fus affecté au secrétariat de la compagnie. Travail simple, facile. Aucun danger. La planque quoi. Si j'avais été futé, j'aurais pu conserver ce poste jusqu'à ma libération définitive. Il suffisait de courber l'échine, d'être déférent avec les militaires de carrière, de leur donner du “oui, mon Adjudant, oui, mon Lieutenant” long comme ça ! En fait, de se comporter comme un modeste et docile fayot. Oui mais voilà, une raideur, certainement congénitale, de la colonne vertébrale, m'empêchait de courber l'échine devant les rempilés.

L'inconscient. Mon inconscient. Oui, je sais, on va me reprocher de trop jouer les psys pourtant il faut que j'en parle de celui-là. Je suis à peu près sûr que mon inconscient m'a joué un “sale tour” dans les Aurès. J'étais planqué dans ce bureau. Même si je participais, comme tout soldat du contingent, aux patrouilles, embuscades et gardes, les risques étaient minimes. Il en allait tout autrement pour mes camarades tringlots. Au volant

de leur G.M.C., ils étaient confrontés quotidiennement aux dangers de la piste : mines, embuscades, accidents. Même si je n'en suis pas certain, j'ai pu comparer ma situation à la leur… et du coup, j'ai peut-être envié leur sort ! Eh oui, tout simplement. Garçon égal chair à canon ! Pas de pleutres dans la famille. Donc… Peut-être… ? ? ? ? ... le désir inconscient d'aller au combat.

Autre paramètre déterminant : j'étais placé sous les ordres directs du Lieutenant arabe oui, celui que j'avais appelé par mégarde "mon Adjudant". Très vite il développa à mon égard une solide animosité.

Bien bâti, grand, svelte, une élégance naturelle, une noblesse dans le port de tête… bref, je l'aurais bien vu tenant le rôle du cheikh aux côtés de Gabin. Mais hélas, le personnage était sec et cassant dans la vie quotidienne. J'étais beaucoup trop jeune à l'époque pour comprendre qu'il était le seul officier "arabe" de tout le régiment. Difficile à assumer. Il était sans arrêt en butte aux railleries racistes, non seulement du contingent, mais aussi des officiers et sous-officiers européens. Pour se blinder, il avait dû, certainement, adopter ce ton de commandement tranchant.

Je ne me souviens plus des raisons de notre accrochage, mais par contre je me rappelle que le ton monta très vite. Simple supposition, le Lieutenant avait dû me donner un ordre ... que je m'empressai aussitôt de mettre en cause. Chacun s'accrocha à sa vision des choses, lui à "Un ordre, c'est un ordre !" et moi à ce : "J'en ai rien à foutre de vos ordres, vous pouvez vous les mettre où je pense !". Bref, nos points de vue étaient réellement divergents. Il campait sur ses deux galons et je m'enorgueillissais de mes semaines de prison.

Le teint du gradé s'assombrissait, il passa du vert au gris… puis à une teinte blanchâtre. Il était vraiment en colère ! De mon côté, je trompettais toute ma haine de la chose militaire. Finie cette idée "stupide" de ne rien dire… et d'insulter l'autre silencieusement dans sa tête !

Devant tant d'audace, les bidasses plongeaient le nez dans leurs paperasses. Le Lieutenant menaça de me dresser. "Des petits merdeux comme vous, j'en ai mis des centaines au pas !". Ils avaient vraiment le coup tous ces galonnés pour déchaîner mon ire. Je répliquai du tac au tac : "Personne, jamais, n'arrivera à me faire marcher au pas !". Et j'enchaînai aussitôt sur un lot d'injures diverses.

Il me promit quinze jours de taule, ironiquement, je lui répliquai : "Six mois, si cela vous chante !". A court d'arguments et d'insultes, je finis par lui balancer cette phrase idiote : "Si j'étais Arabe, si j'étais Algérien, je serais depuis longtemps au maquis !"

Je le vis blêmir. Un bref instant, je crus qu'il allait me frapper, mais avec difficulté, il arriva à se maîtriser. Alerté par tout ce tintamarre, l'adjudant de quartier m'emmena illico presto en cabane.

Lorsque je repense à cet incident, aujourd'hui, je ne me sens pas très fier. Une culpabilité sourde. J'ai honte. Cet officier n'était pas "arabe", mais certainement d'origine berbère. En plus, il était français comme vous et moi, vraisemblablement avec des parents marocains. J'avais tout faux.

Enfin, devenir officier, pour ce fils de paysans, devait représenter une sacrée promotion sociale. Il avait dû en baver pour arriver jusqu'à ce grade et moi, jeune con plein de

suffisance, je l'avais insulté gravement. Je suis désolé, mais dans la vie, hélas, tout n'est pas aussi simple et aussi beau qu'on le désirerait parfois. Sincèrement, je regrette ces paroles malheureuses.

Le bagne. Mais était-ce réellement un bagne ? Il n'a jamais été répertorié comme tel et pourtant il s'agissait d'un vrai - faux bagne ou plutôt d'un faux - vrai - bagne. Ce "bagne" ne figurait sur aucune carte d'état-major, sur aucun registre de régiments ou d'unités. N'empêche, il a bel et bien existé.

Le lendemain matin, sur ordre de l'Adjudant de quartier, je rejoignis l'équipe de la piste. Pierrot m'accueillit par un sonore et joyeux "Bienvenue au taulard de première classe !". Le reste de l'équipe était constitué de Chaouias insoumis. Trois hommes avec des mitraillettes, un cabot-chef de carrière et deux appelés, nous gardaient. On ne sait jamais, des fois qu'on aurait eu l'idée de s'enfuir.

A y bien réfléchir, certainement la période la plus difficile, la plus dure, la plus noire de toute mon existence. Je ne suis pas sûr de trouver les termes exacts pour exprimer le sentiment d'extrême détresse où nous nous trouvions. Un lieu et un temps fabriqués spécialement par l'armée pour casser, pour détruire les têtes brûlées.

On nous embarqua dans un G.M.C. J'interrogeai Pierrot. "Où allons-nous ?" Il me répondit: "Tu verras, on creuse une piste. Là-bas c'est l'enfer. Tu verras !"

Eberlué, je regardais défiler le paysage, j'essayais vainement de me repérer. Après avoir dépassé le camp des paras, puis celui de la légion, avoir longé le Village Nègre, le camion s'arrêta dans un cul de sac parallèle à la route de Lambèse. La piste. Notre piste. Je songeais : "C'est le boulot du génie de faire des pistes, pas celui du Train. Lui, il a des bulldozers !" Bizarre.

Il n'y avait plus de piste. Je compris rapidement… Nous étions chargés de la construire. Youpee ! Me voilà devenu cantonnier. Après avoir débarqué les pelles, pioches, masses et barres à mine, le cabot m'expliqua le travail à effectuer.

Voulez-vous que je vous fasse un résumé des cours sur : comment devenir un parfait petit cantonnier ? C'est simple : dans un premier temps, vous creusez la terre sur une profondeur de quarante à cinquante centimètres, donc une tranchée. Vous allez y entasser des blocs de pierre de la taille d'un demi ballon de handball, puis des cailloux plus petits pour une seconde couche… et enfin, troisième et dernière strate : de la caillasse et du sable mélangés. Simple, hein ?

Bien sûr, nous n'amenions aucun de ces ingrédients, il fallait donc les fabriquer sur place, d'où la présence des barres à mines et des masses.

Il s'agissait réellement d'une piste faite main. Nous devions la créer de A jusqu'à Z.

Les Chaouias se mirent rapidement au travail, croyant bien faire, je choisis une pelle et m'installai près de Pierrot. Entre haut et bas, celui-ci me glissa :

-“T'es con, moi j'ai choisi une pioche, car avec une pioche, on peut faire semblant, avec une pelle, tu es obligé de déplacer la terre et de la jeter sur les côtés. Vas-y doucement !” J'enregistrai les conseils de mon ami, puis je me mis à l'ouvrage avec appréhension. A vingt ans, j'étais sportif : mais mon truc à moi, c'était plutôt les jambes, alors les bras, pas terrible !

Tout à coup je me sens loin de ma Normandie et de sa terre grasse et argileuse, ici, elle ressemble à du béton. Pelletée après pelletée, avec application, je balance la terre sur les rebords de la tranchée. J'essaie de trouver la position adéquate pour pelleter, mais rapidement je suis en nage. La sueur dégouline de mon front, elle pénètre mon œil droit.
Merde, ça pique ! D'un revers de main je m'essuie. Je regarde le soleil... Au fond des yeux.
Il m'éblouit. Un léger étourdissement me prend. Je m'y remets.

Les Chaouias discutent tout en travaillant, certains me jettent des regards haineux, manifestement, ils n'ont pas oublié le sort réservé à leur copain Ahmed. L'un d'eux, une force de la nature, presque aussi large que haut, se rapproche pour venir piocher dans mon dos. Je n'y prête guère attention. Pierrot me prévient : “Fais gaffe Jean, n'en laisse jamais un dans ton dos !” Merde, oui, un coup de pioche entre les deux omoplates ! Le cabot intervint: “Asma, va piocher là-bas !”

J'en profitai pour aller boire un coup. Nous avions droit, exceptionnellement à deux bidons, mais très rapidement, je vais m'apercevoir que ce n'était pas suffisant. En ces mois de juillet et d'août 1960, il faisait une chaleur torride dans les Aurès, un minimum certainement de quarante degrés… à l'ombre ! Les rayons de l'astre solaire, tels des dards, nous transperçaient. Je me liquéfiais. Je jetais bientôt ma chemise, un des appelés, sympa, me prévint du danger des coups de soleil. Tant pis. Mon short fut bientôt à tordre. Une rigole de sueur suivait ma colonne vertébrale… Elle s'assécha bientôt.

J'avais fini depuis longtemps mon deuxième bidon. Je n'avais pas encore appris à économiser l'eau. Ma langue gonflait, elle devenait râpeuse, envahissait toute ma bouche. Mes muqueuses s'éteignaient. Les mains me brûlaient. Mes reins criaient grâce.

Midi. La pause. Une jeep nous apporta de l'eau et des rations. D'ordinaire nous rentrions déjeuner à la caserne, mais ce jour-là, certainement pour fêter mon arrivée, nous étions au pain sec. Les Chaouïas mangèrent dans leur coin, je déjeunai avec les sentinelles et Pierrot. Le cabot s'assit à l'écart. Il avait amené un bout de saucisson et il trouva malin d'en proposer aux Algériens: “Asma, un bout de cochon”. Quel con !

L'après-midi je sautai sur une masse et j'entrepris de fracasser d'énormes blocs de rochers de la taille d'un moteur de G.M.C. Là aussi, Pierrot et une des sentinelles me conseillèrent “Il faut prendre le fil, frapper au bon endroit et ça se détache tout seul.” Exact. L'avantage avec la masse, c'est que tu peux te défouler. Et vlan ! Dans la gueule de l'Adjudant ! Et bing je lui fracasse la tête à cet enculé de pitaine ! Je cogne comme une bête. Je suis devenu la Bête !

J'essaie de trouver le bon rythme, d'accorder ma respiration,… comme en cross, trois foulées, j'inspire, deux foulées, j'expire.

Mais je n'étais pas encore habitué à ce genre d'exercice, alors je me laissais parfois emporter par le geste. Mon souffle se faisait plus court. Mon cœur prenait la chamade. Je m'arrêtais. Quelques bonnes inspirations, puis je reprenais.

Cogne ! Cogne ! Je ne suis plus qu'une masse. La lever bien haut… enfin pas trop, juste au point d'équilibre, la balancer dans le vide. Accélérer sa vitesse. Bang ! Frapper là, juste à l'angle de la veine. Attention aux éclats… car nous n'avions pas de lunettes de protection. Et puis quoi encore ? Alors, nous pouvions vite y laisser un œil.

Les Chaouïas, intrigués, se sont arrêtés. Pourquoi frappe-t-il si fort celui-là ? Ils ne comprennent pas. C'est la tête du caporal de T, celui de la lame de rasoir qui est sous ma masse, le chiasseux de M… et puis toute cette racaille de pourriture rempilée qui m'emmerde la vie depuis seize mois. Qu'ils aillent tous se faire chier.

Je m'en vais défoncer leur sale gueule à grands coups de masse. Venez-y… tous… tas d'enfoirés, je vais vous réduire en miettes !

Pierrot a parfaitement compris ma rage destructrice, toutefois vers quatre heures, il me glisse : "Fais gaffe, mec! Sinon, tu ne vas pas tenir. Gardes-en pour demain".

Les muscles tétanisés, j'étais moulu. Mais cette petite séance à la masse m'avait fait un bien énorme. A dix huit heures, nous rentrâmes à la caserne; l'adjudant de quartier m'ordonna de passer chez le coiffeur et lorsque j'en ressortis, j'avais la boule à zéro ; j'eus du mal à me reconnaître dans la glace. Avec mes moustaches tombantes, je ressemblais à un bagnard à moins que cela ne fût à Gengis Khan ! Des copains se proposèrent pour me tirer le portrait, je refusai, je ne voulais pas de cette image dégradante de moi-même. Le juteux récupéra mes lacets, ainsi que ma ceinture. On ne sait jamais, des fois que j'aurais eu l'idée de me pendre avec !
Je me lavais ensuite des pieds à la tête. Enlever cette crasse, cette sueur. Principe numéro un chez le taulard : rester propre. La crasse, c'est le début de la déchéance. Ensuite laver chemise, caleçon, short, pour les mêmes raisons. Aller se coucher. De toute façon, je suis interdit de foyer. Récupérer des forces pour demain.

Dès le deuxième jour je demandai au gradé la destination de notre piste, d'un air gêné, il me répondit : "là-bas, derrière la colline, y a une metcha !". Les deux sentinelles n'en savaient guère plus. Pierrot ayant posé la même question quelques semaines auparavant avait obtenu une réponse identique. Toutefois, la direction prise par la piste me semblait étrange, mais j'essayais de me rassurer en me disant : "de toute façon, une piste mène toujours quelque part". Malgré tout, un doute subsistait dans mon esprit, car personne n'avait vu la metcha au-delà de la colline.

Des années plus tard, j'allais lire avec enthousiasme le magnifique roman de Dino Buzatti : *Le désert des Tartares*. Il y a loin de mon expérience de bagnard et de ces soldats attendant un hypothétique ennemi. A moins que ?

L'absurdité de la situation ? Ils attendaient, ils attendaient et attendaient encore un ennemi devenu irréel à force d'attente. Nous construisions une piste débouchant sur le vide, car il n'y avait rien au bout de cette piste. Le néant.

J'allais découvrir le pot aux roses quelques mois plus tard. Après le bagne, j'allais être muté dans un commando. Au cours de plusieurs opérations dans ce secteur de la piste, je découvrirais alors qu'il n'y avait pas de metcha au-delà de la première colline, ni après la seconde. Ni (ensuite) derrière les autres. Nous avions construit une piste "virtuelle",

irréelle… Une piste débouchant sur le vide… Juste pour en faire baver aux appelés récalcitrants.

Dès le deuxième jour je m'emparais d'une pioche et je calquais ensuite mon attitude sur celle de Pierrot, car il avait derrière lui l'expérience de plusieurs semaines de travaux forcés. Il m'apprit ainsi l'art de s'économiser, l'art de faire semblant de travailler, il m'apprit à réduire ma consommation d'eau pour mieux boire ensuite.

“Notre maître-mot : résister, me dit-il. Il faut donc ménager sa force physique, mais aussi réfléchir avec sa tête ! Ainsi, regarde, les travaux les plus pénibles sont la masse et la barre à mine. Laisse-les aux bougnoules, tu as vu comment ils sont costauds. Tous des fils de paysans. Nous ne sommes que deux Français, alors serrons-nous les coudes”.

Mon arrivée l'avait réconforté, car pendant des semaines il avait été le seul européen à casser des cailloux. Il me raconta combien il en avait bavé. Tout seul, à se battre contre la piste, contre ce fumier de cabot… Et contre tous ces “Arabes” ! (Sans connotation raciste ici).

La chaleur… terrible. Le soleil était implacable. Il m'enveloppait, m'envahissait, s'insinuait sous ma peau. J'étais devenu soleil.

Mes poumons se transformaient en forge démente. Des éclairs… et des flammes jaillissaient de mes bronches. Le sang se mettait à bouillir… c'était terrifiant !

Les bras ballants, les bagnards courbaient la tête. La chaleur les mortifiait. Nous étions au-delà de la sueur… Celle-ci nous avait quittés depuis longtemps. Finie la goutte au bout du nez. Nous succombions de déshydratation et de fatigue. Les taulards devenaient des automates… donnant quelques coups de pioche dans un vide crépusculaire. De l'eau ! Qu'on en finisse !

Malgré tout, j'essayais de donner un sens à tout ce merdier, ainsi ma curiosité intrinsèque m'amena à apprendre le maniement de la barre à mine. Non, pas celle que les étudiants balançaient dans la gueule des C.R.S. en 68. Une vraie barre à mine, bien lourde, bien costaude. J'avais observé les Chaouïas la manipuler et un jour je m'emparai de l'engin.

Deuxième partie du cours : comment devenir un parfait cantonnier ? Le maniement d'une barre à mine peut se révéler fort complexe. Par exemple, vous choisissez un énorme rocher planté au beau milieu de la piste. Avec une pioche vous effectuez un trou à la base de ce rocher, vous allez vous efforcer d'agrandir cette brèche, mais là n'est pas le plus important, car il faut que votre barre à mine prenne appui sur un objet résistant pour faire levier. Vous pouvez alors choisir un gros caillou qui fera parfaitement l'affaire. Ensuite remuez votre engin d'avant en arrière, de gauche à droite et de bas en haut. Le trou est agrandi... Et bien, coincez votre barre à mine sous le rocher et en prenant appui sur le caillou… tentez de le soulever.

Hélas, cette théorie ne fonctionne pas toujours… et ce jour-là les Chaouïas vinrent m'aider. Ils me conseillèrent en mimant les gestes adéquats. Nous n'étions pas devenus amis, non, loin de là, mais pendant quelques minutes, nous devenions des hommes… "égaux"… devant les difficultés de notre vie de bagnards.

Jusqu'à l'âge de vingt ans, mes mains n'avaient tenu qu'un porte-plume !... Mes mains ? la pelle et la pioche ne tardèrent pas à y faire des ravages.

Au début simples cloques. Puis grosses ampoules pleines de pus. Ensuite la peau des mains entamée… enfin les mains en sang ! Pour me protéger, je nouai mon mouchoir et Pierrot me passa le sien. Le lendemain matin, je demandai à aller à I'infirmerie, ma demande fut acceptée. Un jeune appelé, médecin, me reçut et me soigna :

"- Où est-ce que tu t'es fait cela?

- Là-bas, sur la piste, mon Lieutenant. Quelle piste? Je ne comprends pas. - La piste juste après le village nègre. On la construit. On creuse d'abord une tranchée qu'on remplit de gros cailloux, puis de plus petits et à la fin, on recouvre de sable.
Ah! oui, la fameuse piste. Qu'est-ce que tu as fait pour être condamné à ces conneries de travaux ?
Manifestement le toubib connaissait l'existence de cette piste, ainsi que sa fonction répressive. D'ailleurs, je ne devais pas être le premier "bagnard" à avoir besoin de soins.

-Ben ! Je me suis un peu disputé… enfin, plutôt beaucoup avec un officier du Train.
-Oui ! Je vois. Bon ! Je suis obligé de te renvoyer au travail. Fais attention à tes pansements. Et puis… c'est dur la piste, alors un conseil, si tu peux, mange beaucoup de pâtes. Et lorsque tu auras fmi ta punition, reviens me voir, O.K. ?
-Oui, mon Lieutenant. Merci."

Je repris donc ma pioche, mais je n'y allais plus aussi franco, mes paumes ensanglantées me rappelaient à l'ordre. Elles finirent par se cicatriser et peu à peu un cal se forma. A mon retour de l'infirmerie, je découvris un troisième européen, un gars viré du génie !
Un comble. Enfin, cela semblait vaguement logique : un gars du Génie pour faire une piste ! C'est notre rassemblement dans ce lieu maudit qui semblait illogique : un ex-para, un tringlot, un gus du génie, une dizaine de Chaouïas et trois sentinelles pour les garder. Quelle galère !

Les sentinelles étaient renouvelées régulièrement, la hiérarchie ayant certainement peur que nous sympathisions. Par contre le caporal-chef resta à son poste au cours de ces longues semaines. Au bout de douze ans de carrière, il n'était que caporal-chef, c'est tout dire ! Ventripotent, les yeux injectés de sang alcoolique invétéré. Comme tout bon kapo, il nous brutalisait sans cesse, ne ratant jamais une occasion de nous humilier. Il était particulièrement odieux avec les Chaouïas, les abreuvant d'insultes racistes. Le gros con dans toute sa splendeur.

Parmi toutes les tortures que nous endurions, la soif était la plus terrible. Nous rentrions parfois au casernement le midi pour déjeuner. Nous avions alors la possibilité de remplir d'eau nos deux bidons, ce qui nous permettait d'en boire deux le matin et deux l'après-midi. Mais, lubie du cabot ou ordre de la hiérarchie, en fait je n'ai jamais su, nous partions parfois pour toute la journée avec des rations et nos deux bidons ! Soit l'équivalent d'un litre d'eau pour un travail de forçat à quarante degrés à l'ombre ! Effrayant. Vainement nous

avions cherché une source aux alentours de la piste. Rien… La désolation d'un tas de cailloux. Nous avions réclamé la possibilité d'emmener, dès le matin, un jerrycan de vingt litres d'eau. Refusée.

Nous connaissions par cœur le long cheminement de notre soif. A chaque fois le même processus se mettait en place. Au début, nous économisions l'eau. La buvant à petite gorgée, humectant nos papilles, la tournant et la retournant dans notre bouche avant de l'avaler.

Même si nous trichions, il fallait malgré tout lever la pioche avant de l'abattre violemment, soulever la terre avec la pelle avant de la projeter au loin… Nous produisions des torrents... des fleuves de sueur. Mais tout à coup, celle-ci se tarissait. Semblables à un cheval à l'arrivée d'une course d'obstacles, le coin de nos lèvres se revêtait alors d'une écume blanchâtre.

Notre peau se hérissait. Hélas, il était trop tard, c'était la déshydratation. Alors nous nous jetions sur nos bidons, avalant à grandes goulées l'eau chaude mais néanmoins bienfaitrice. Nous pensions ainsi calmer le feu de notre gorge… hélas !

La soif lançait sa première attaque… à l'intérieur de la bouche. Ma langue gonflait… gonflait encore jusqu'à n'être plus qu'une grosse éponge privée d'eau. Puis la salive disparaissait et ma cavité buccale ressemblait bientôt à un champ de ruines. Mon palais devenait parcheminé et sec.

Ensuite, l'air torride asséchait mes narines, puis s'attaquait à ma gorge, supprimant les mucosités de celle-ci. Respirer devenait insupportable. Chaque inspiration devenait tourment, torture. Pour pénétrer dans mes poumons, l'air devait traverser cette gorge asséchée. Des lames de couteaux me transperçant de mille et une piqûres de feu ! Ma gorge explosait de souffrance. Mes poumons étaient ravagés par la fournaise. De l'eau !

Pierrot souffrait de ce manque d'eau plus que moi, car comme les chameaux, avant de partir, j'en avalais plusieurs litres et ainsi, tant bien que mal, j'arrivais à boucler ma journée. Devant la détresse de mon ami, je lui passais parfois quelques gorgées de mon bidon.

Je considérais le cabot comme l'exemple typique du parfait abruti et je le laissais donc à sa bêtise. Pierrot se révêla être particulièrement coléreux et dès le début de sa “condamnation”, il s'était accroché avec l'enfoiré. Mon pote, ce matin-là, avait réussi à se procurer trois bières et comme les bibines étaient strictement interdites sur le chantier, il les avait dissimulées dans une anfractuosité de rocher. Vers quatre heures de l'après-midi, il essaya de récupérer son bien.

La suite fut extrêmement rapide et violente. Le rempilé s'opposa au projet du taulard, le ton monta… et les insultes commencèrent à voltiger. Au comble de la fureur, mon pote leva sa pioche au dessus de la tête du soudard. Chacun retint son souffle ; les Chaouïas posèrent leurs outils, les sentinelles leurs fusils à terre, chacun pour bien montrer qu'il ne voulait pas participer à la bagarre. Quant à moi, j'avançai de deux ou trois pas en direction de la crevure, légèrement à droite de mon ami, en couverture ; je constatai à ce moment-là que ma pelle était à plat, je lui fis alors opérer une rotation… le tranchant, c'est mieux pour frapper. Je ne quittais pas l'enflure des yeux.

Les deux hommes se faisaient face, prêts à se sauter à la gorge. CLAC ! D'un seul coup l'ordure avait armé sa Mat. Une des sentinelles cria:

« - Fais pas le con! » Va savoir à qui s'adresser cette interjection. Au caporal ? A Pierrot ? Mon copain recula lentement en proférant des menaces « Si je te retrouve dans le civil, sûr, je te fracasse la tête ! »

Pierrot était maintenant derrière moi… et je me retrouvais juste dans l'axe de tir. Je ne quittais pas la charogne des yeux. Bien le fixer dans les yeux. Ne pas perdre de vue son doigt sur la gâchette. Ne pas tourner le dos surtout… ! Regarder en face la gueule noire de la MAT, le minuscule trou noir qui peut cracher la mort. Reculer lentement. Chercher en arrière un point d'appui stable. Surtout… il ne faut pas trébucher ! Les sentinelles reprirent leurs fusils, les Chaouïas leurs outils.

Quelques minutes plus tard, une des sentinelles, arrivée récemment en Algérie, alla chercher les canettes et passant ostensiblement devant le rempilé, nous les apporta. Chapeau le gus ! Je le remerciai au passage : "C'est bien, bleue bite, continue comme ça ! N'oublie jamais : ils font la guerre, mais nous tenons les fusils !"

Ce soir là, notre travail de bagnard se prolongea bien au-delà de l'heure réglementaire du dîner, lorsque nous rentrâmes, toute la compagnie avait fini de becqueter. Heureusement, des appelés compatissants nous avaient gardé nos repas et ils les avaient apportés au dortoir. J'étais épuisé. La fatigue de ces dernières semaines et la tension de la scène entre mon copain et l'enfoiré, m'avaient littéralement vidé de toute substance. Je tenais à peine debout. Dormir. Je vis ma gamelle sur la table près de mon lit… Je m'allongeai et trois secondes plus tard… j'étais dans les bras de Morphée. Je n'eus pas le temps de faire de beaux rêves, car les copains me réveillèrent aussitôt. La solidarité du contingent joua une fois de plus. En plaisantant, un camarade m'aida à enfourner les premières cuillères : "Et une cuillère pour maman !... Et une cuillère pour papa !" A la troisième ou quatrième, je récupérai ma fourchette. Somnolent, j'enfournai la mangeaille. Dans un brouillard, j'entendais les recommandations de mes potes :

"Te laisse pas aller ! Accroche-toi ! Te laisse pas faire par ces fumiers ! Tiens bon ! Fais- le pour toi ! Fais le pour nous ! Vas-y, tu les auras ! Allez, bois un coup… bois, t'es complètement déshydraté !... N'oublie pas… La quille au bout !". Le mot magique. La dernière bouchée avalée, je sombrais dans un sommeil réparateur.

J'ai failli craquer les jours suivants. A un moment donné, je me suis maudit. "Mais qu'est-ce que tu es con ! Pourquoi veux-tu jouer les héros ? C'est intelligent hein, de casser des cailloux ? Il suffisait de courber la tête comme tout le monde ! C'était simple de s'écraser, de rentrer dans le rang, de faire comme tous les fayots ! T'es vraiment nul !" Oui, simple à dire. Du moins en théorie. En pratique, une petite flamme, enfouie au fin fond de moi-même, refusait de s'éteindre. Nous descendions, petit à petit, vers le stade de la bête. Je me refusais à devenir une Bête. Tenir. Tenir. Le leitmotiv.

Je me refusais à être un non-homme. Un non-être humain. Un non-citoyen. De toutes mes forces, je luttais contre....? ? ? ... oui, peut-être, contre ce que j'appellerai plus tard la barbarie. Rester un homme à tout prix. Un homme droit ! Un homme debout !

Puis Pierrot nous quitta, il était muté au commando. Le commando… J'en avais vaguement entendu parler, juste comme ça, sans savoir réellement de quoi il retournait. Mon ami fut remplacé par deux nouveaux, des taulards, des têtes dures. Allez ! Hop… condamnés à casser des cailloux. Les premières scènes du très beau film de René Vautier *Avoir vingt ans dans les Aurès* ont, peut-être (?) été inspirées par ce bagne clandestin.

Le bagne, ce bagne… tout à fait illégal. Aucun d'entre nous n'a jamais vu sa peine portée sur son livret militaire. Quelques centaines de mètres arrachés à la montagne… !

Une semaine plus tard, je quittais cet endroit maudit. Quatre longues semaines à casser des cailloux. J'étais devenu expert en quelque sorte.

Mon expérience de “bagnard” se limita à ces quatre semaines atroces, elle fut donc de très courte durée. Sans vouloir établir de comparaison mal-à-propos, tout de même, je ne peux pas m'empêcher de m'interroger sur la question de la résistance humaine. Comment des hommes et des femmes ont pu tenir le coup dans les camps nazis ? Quel courage !

Je le crains, toute ma vie ces journées de fournaise resteront inscrites dans ma chair. Je retournai voir le toubib. Il me pesa. J'avais perdu huit kilos dans cette aventure, plus de dix pour cent de mon poids. De nouveau, il me recommanda de manger des pâtes et surtout de prendre bien soin de ma santé.

J'eus une entrevue avec le capitaine et le lieutenant arabe. Je refusais de faire des excuses. Ah ! Cette ardeur, ce jusqu'au-boutisme de la jeunesse ! J'étais muté, à mon tour, au commando.

Comment ai-je pu tenir dans cet enfer totalitaire ? Aujourd'hui, je vois au moins trois raisons à ma résistance.
La première, non repérée à l'époque, je la nommerai plus tard ma “petite flamme”.
Une forte pulsion de vie ancrée au plus profond de moi-même. Aux pires moments de mon existence, contre vents et marées, elle me maintiendra la tête hors de l'eau.
Deuxième raison, la solidarité du contingent. J'en ai déjà parlé, j'ai déjà analysé, par ailleurs, les tenants et les aboutissants de cette extraordinaire chaîne de solidarité face à une adversité qui tentait de nous broyer. J'ai oublié les noms, les visages de ceux qui m'ont aidé, néanmoins je n'oublierai jamais ces jeunes gars de vingt ans qui m'ont tendu la main et m'ont apporté un peu de chaleur humaine dans cet enfer déshumanisé.

Enfin mon frère. Ma famille m'écrivait régulièrement, mais Michel, lui, m'écrivait au moins une fois par semaine. J'attendais ses lettres avec impatience. Nous avions grandi ensemble, des liens fraternels très forts nous unissaient et il était le seul à qui je pouvais me confier un tant soit peu, car, bien sûr, je cachais tous mes déboires à mes parents.

Ses longues lettres racontaient sa vie là-bas. La France. Ma Normandie. Tout cela me semblait si lointain vu d'ici. Il me disait les petits riens de la vie quotidienne; unjazzman entendu à l'émission “Jazz dans la nuit”, les films au cinéma “Le Normandy”, ses aventures féminines, ses lectures. La vie. La vie. La vie continuait donc là-bas. J'étais sur le rivage du pays des morts et les lettres de mon frère me ramenaient au sel de la vie.

Je lui répondais en retour en m'inquiétant pour ses études, lui demandant de me parler de l'école normale, de ses cours de philo, etc. Curieusement, Michel a conservé mes lettres. Je les ai relues récemment avec beaucoup d'émotion. Et aussi de surprise. J'avais oublié une partie de la teneur de cette correspondance. Je me souvenais de lui avoir, en partie, caché ma détresse. Je me souvenais de mes encouragements pour ses études. Mais j'avais oublié le reste. De longs passages sur la politique par exemple. La politique française liée à la guerre d'Algérie, bien sûr, mais j'écrivais aussi sur la politique internationale. Et puis de grandes digressions et points de vue sur la littérature. Je pensais. Un comble à l'armée. Je continuais à penser. J'avais échappé à leur entreprise de décervelage. Ils avaient essayé de m'abrutir, mais

un coin secret de la forteresse résistait. Mes lettres à mon frère prenaient la forme d'une résistance. Face à tous les goulags d'Orient ou d'Occident… la résistance !

Malgré les risques de censure, j'écrivais librement. Ainsi, en relisant mes lettres, je me suis aperçu que dès les premières semaines, dès les premières lettres… il fut question de la torture. J'avais conservé un faux souvenir de ce douloureux problème, croyant l'avoir découvert beaucoup plus tard. En fait, dès ces premières semaines dans les Aurès, j'avais découvert l'ampleur de la gangrène et même, dans une lettre à mon frère, je citais la composition d'une équipe de gégène : deux paysans, un séminariste et un militant de la C.G.T.

A mon retour, j'ai dû remercier mon frère pour ses nombreuses lettres. Mais lui ai-je dit combien elles avaient été importantes pour moi. Quel secours elles m'avaient apporté au fin fond de ce paysage mortifère. Cher Michel, tu m'as aidé peut-être plus que tu ne croyais. Non. Je n'ai pas dû lui dire tout ça ! Pudeur des deux côtés. Merci le frangin !

3.4. LE COMMANDO

J'aurais pu rester peinard dans mon rôle de scribouillard. Hélas ! Garçon égal chair à canon ! J'avais fait le con. Une fois de plus ! La guerre d'Algérie débutait vraiment mal, vraiment très mal pour moi ; trois longues semaines à rendre les honneurs à nos morts et ensuite cette prise de bec imbécile avec un officier arabe. Résultat des courses: un mois dans un bagne semi-clandestin et une mutation disciplinaire dans un commando.

Je fus accueilli au commando d'une manière assez déconcertante. Je m'attendais à tout, sauf à cela. Après avoir déposé mon paquetage, j'allai me présenter au sous-officier responsable de la section où j'étais affecté. Son bureau lui servant également de chambre, au garde-à-vous je déclinai mon identité et mon numéro matricule. J'étais devant un Sergent-chef de taille moyenne avec un début de bedaine ; s'asseyant sur son lit, il me désigna l'unique chaise de la pièce :

- "Je suis le Sergent-chef X, je commande votre section en l'absence du Sous-lieutenant Y blessé lors de la dernière embuscade. Vous êtes au courant de cet accrochage, I. ?

-Oui, chef, on m'a dit tout à l'heure.

-Trois blessés, c'est un miracle qu'il n'y ait pas eu de morts. Le lendemain matin les mécanos ont relevé trente deux impacts dans la *Jeep*. Vous remplacerez le deuxième classe Z au volant de cette jeep. Il est en convalescence en France. Il a pris trois balles dans l'épaule au cours de cette embuscade et malgré la douleur, il a réussi à ramener sa *Jeep* jusqu'au terrain d'aviation où il s'est évanoui. Il a sauvé la peau de ses copains et celle du sous-bite. Chapeau ! Courageux le gars. Je l'ai proposé pour une décoration. Nous faisons un sale boulot, I., c'est la guerre, pas une partie de plaisir. Vous comprenez?

- Oui, chef

Avec une moue dubitative, il consultait mon livret militaire :

-Dites-moi, I. si j'en crois ce qu'il y a d'inscrit là-dedans, vous passez pour être une forte tête ?
-C'est beaucoup dire, chef ! Si on ne me fait pas chier… j'emmerde pas !

Léger silence, me regardant par en dessous :

-Ouais ! De toute façon, je ne me fie jamais aux écrits des autres. Je juge un homme à ses actes, pas à ses intentions. Pas d' la tarte le commando, vous allez voir ! On est là pour faire la guerre, I. Je suis votre chef, je ferai mon devoir de sous-officier, vous recevrez des ordres et il faudra obéir. Je vous demanderai de faire votre boulot de soldat, pas plus, pas moins. - Compris ?
-Oui, chef.
-Ecoutez, I., je vais vous faire une proposition honnête. (Il tapota mon livret). Je ne tiens pas compte de ce qu'il y a d'écrit là-dedans, je vous propose de repartir à zéro.
Si vous êtes d'accord, on va passer un contrat tous les deux. Je vous promets de ne pas vous "emmerder" comme vous dites. En retour je veux que vous fassiez votre boulot correctement et que vous ne foutiez pas le bordel dans ce commando.
-D'accord ?
-Oui, chef, ça me va.
-On se serre la main. Parole d'homme, I. ? Parole d'homme, chef. Je peux disposer ? Oui, allez-y."

Un peu abasourdi, je quittai la pièce, ce gradé avait promis de ne pas me casser les burnes ! Son langage était différent des autres sous-offs. J'avais senti presque du respect dans sa façon de m'aborder. Nous n'avions pas discuté d'égal à égal, non, mais tout de même, nous n'étions pas très loin de cette notion de reconnaissance mutuelle. Et puis, s'il disait que le commando c'était pas du gâteau, sur ce point, aussi, il devait avoir raison.

Nous étions à un moment "historique" de l'histoire du commando. En effet, nous étions en août ou septembre 1960 et en métropole les journaux, à juste titre, se déchaînaient contre l'utilisation de la torture en Algérie. Toutes les unités étaient visées, mais certaines plus que d'autres. Par exemple les paras étaient montrés du doigt. Par contre, des unités spécialisées dans la contre-guerilla, telles les D.O.P. et les C.R.A. étaient peu citées.

A l'époque, les journalistes ont peut-être confondu la partie avec le tout. J'aimerais apporter mon témoignage, mais avant de m'expliquer, je tiens à préciser que je ne cherche nullement à minimiser l'action de ces unités très spéciales ; je veux simplement apporter mon témoignage sur une de ces unités, une unité très précise dans un endroit très précis, la région de Batna, vers la fin de l'année 1960 et le début de 1961.

Le commando était composé de deux sections, soit environ soixante à soixante dix hommes ; il avait pris ses quartiers dans une vieille ferme désaffectée sur la route de Batna à Constantine. Sa tâche était de porter la contre-guerilla en territoire ennemi, donc dans des zones entièrement acquises aux rebelles.

Aucun rapport avec la torture… en principe. Mais, car il y a un mais. Une équipe constituée de quatre hommes de troupe, tous appelés, et d'un sous-officier de carrière, pratiquait la torture systématiquement sur tout Algérien arrêté, maquisard suspect, ou simple lambda.

Cette équipe officiait dans une petite maison située entre le quartier Général des Aurès d'un côté et le casernement des transmissions de l'autre ; ces unités étant situées dans le centre même de Batna, l'équipe de tortionnaires était donc fort éloignée géographiquement du commando de la route de Constantine… Pourtant ces cinq hommes émargeaient sur le registre du dit commando, je n'ai jamais su pourquoi. D'où "confusion" possible.
Le commando était accusé de divers méfaits lors de mon arrivée. Devant la levée des boucliers, la hiérarchie militaire va flancher, elle va s'efforcer de disperser et de camoufler sous d'autres sigles les trois lettres honnies (D.O.P. ou C.R.A.). Je vais donc appartenir à une unité quasiment "fantôme", car rapidement, Pierrot, moi-même et quelques autres, allons nous apercevoir que nous n'étions pas portés sur les effectifs de cette unité.

Une façon comme une autre de camoufler l'existence de ce commando très spécial.
Lorsque je vais réclamer ma carte du combattant des années plus tard, je vais m'apercevoir avec consternation que j'étais resté inscrit sur les effectifs du GT510 de mai 1960 à septembre 1961, pourtant j'avais connu trois ou quatre affectations différentes durant ce laps de temps.

Je connaîtrai quelques semaines tout au plus la ferme de la route de Constantine, car pour les raisons invoquées plus haut, le commando sera dispatché en unités plus petites et désormais je vais être basé dans un local proche du marché indigène, derrière les bureaux de la sous-préfecture.

Tous les types d'armes de l'armée française étaient représentés au sein de cette unité.
J'avais ainsi pour compagnons des tringlots, mes amis bretons, des biffins, des gus du génie, un ex-para, mon pote Pierrot… et même un ex-matelot ! Tous les durs à cuire et les fortes têtes rassemblés dans ce commando pourri. Tous taulards. Souvent bagarreurs. De jeunes gars de vingt ans refusant le moule castrateur de l'armée coloniale.

Les appelés, en fait, se répartissaient en deux catégories. La première, à laquelle j'appartenais, regroupait en gros des rebelles à l'autorité militaire. Nous dénoncions, parfois avec violence, la connerie de nos supérieurs. Nous nous mettions assez souvent en danger lorsque nous dénoncions l'injustice, mais c'était le prix à payer pour rester des hommes "droits". Les motifs de notre rébellion restaient assez vagues, mais grosso modo, notre attitude penchait plutôt du côté "idéologique". Et là, je mets des guillemets ! Nous n'étions pas des insoumis politiques au sens strict du terme, non, disons pour faire simple qu'un minimum de conscience morale nous restait.

La deuxième catégorie était très différente. Tous taulards eux aussi. Ils avaient tâté de la taule à l'armée… mais la plupart d'entre eux avaient également connu la prison dans le civil. Des droits communs. Souvent des petits malfrats. Voyous à la petite semaine. Voleurs à la tire, à la roulotte, cambrioleurs, petits escrocs, proxénètes.

Un ancien avait donné un nom à cette troupe disparate : les forbans ! Des pirates, nous en avions l'allure. Vêtus de bric et de broc. Nos pantalons outrageusement retaillés nous obligeaient à une véritable séance de gymnastique lorsque nous voulions les enfiler. Le haut n'était pas mal non plus. Nos vestes rassemblaient un échantillon de toutes les armées du monde, de la veste camouflée des paras à celle vert olive des fellaghas… et même un joli blouson américain récupéré on ne sait où ! Des têtes de coupeurs de route avec justement,

comme couvre-chef un béret noir et un insigne représentant le lion des Aurès sur un fond d'épées !

La seule vue de cet insigne terrorisait la population chaouïae. Je me souviens en particulier d'une scène lors de mon arrivée au commando.
Nous étions partis de nuit et après deux à trois heures de marche forcée, nous étions en vue d'une mechta située au sommet d'une colline. Après une manœuvre d'encerclement, nous attendions le lever du jour. Au pas de course et en silence nous montâmes à l'assaut du hameau, juste quelques maisons de torchis rassemblées autour d'une place de terre battue. Sous les hurlements des commandos, la population, surtout des femmes, des enfants et quelques vieillards, se rassembla sur la placette.

Scène ordinaire de la guerre d'Algérie. Un interprète traduisait les questions et les réponses. Vérifications des identités. Des commandos fouillaient les maisons ; chargé du bouclage, j'étais un peu à l'écart et je suivais la scène avec attention; tout ceci était fort nouveau pour moi ; suivant les recommandations de mes anciens, j'étais aux aguets, observant attentivement les lieux et les personnes présentes. Le danger pouvait venir de partout m'avait-on dit.

Tout à coup, mon oreille fut alertée par un léger bruit, comme un ruissellement. J'eus beau chercher, je n'arrivais à localiser ni le lieu, ni l'origine de cette "pluie discrète". Un copain me fila un coup de coude. Regarde, me dit-il. A trois, quatre mètres devant nous une fatma voilée, jeune et jolie me sembla-t-il. Elle tremblait. Entre ses pieds… une mare. Debout, elle se pissait dessus de peur. Le commando s'arrêta. Les gestes guerriers s'interrompirent. Le silence s'installa.

Une femme se pissait dessus de peur. Sidéré, le contingent regardait cette Algérienne exprimant sa détresse par cette voie naturelle. La honte avait envahi la placette. Français et Algériens unis dans un même sentiment d'inhumanité. Une femme se pissait dessus. Enfm, l'un d'entre nous, avec des gestes presque "tendres", l'entraîna vers une des maisons les plus proches. De longs hoquets convulsifs la secouaient. Elle pleurait.

Les bérets noirs. Le lion des Aurès. L'épée.

Pas très fiers les commandos. Ils quittèrent le village en silence.

Je n'étais pas en territoire totalement inconnu au commando, j'y avais retrouvé la plupart de mes potes, Pierrot bien sûr... mais aussi les Bretons, mes compagnons de taule à T. Des parcours différents, mais en fait nous nous retrouvions au même point ! Nous étions immergés jusqu'au cou dans la guerre et au cas où nous aurions voulu l'oublier, des détails parfois infimes, nous rappelaient à l'ordre.

Ainsi j'avais hérité de la *Jeep* de l'embuscade, mais détail plus horrible, j'avais également récupéré le treillis du chauffeur blessé… Je mis plusieurs jours avant de comprendre que les trois trous dans la veste, à gauche, à hauteur de la clavicule, correspondaient aux trois balles ayant frappé mon prédécesseur !

On envisagea pour moi un stage commando à Cherchell, projet vite abandonné.
J'appartenais aux classes dites "creuses", Ma présence se révélait, paraît-il, nécessaire.

J'appris les méthodes de la contre-guerilla sur le terrain au contact de mes camarades plus anciens. Une bonne condition physique et le désir de sauver ma peau me facilitèrent la tâche.

Une partie de notre mission était assez semblable à celle de toutes les unités de terrain: bouclages, ratissages, patrouilles, embuscades. Nous participions également aux soidisant "grandes opérations". Mais celles-ci se révélaient souvent décevantes, car les maquisards, prévenus des semaines à l'avance par de multiples signes, passaient, la plupart du temps, entre les mailles du filet.

Mais nous accomplissions des missions plus spécifiques, car notre rôle était de porter l'insécurité dans les maquis adverses. Les commandos opéraient donc d'une manière fort différente. Ils s'enfonçaient dans les zones rebelles parfois pendant une semaine. Marche forcée la nuit. Observation le jour. Le chouf quoi ! Chouffer ?
Terme à moitié arabe et à moitié militaire signifiant regarder, observer. Dans les Aurès, ces missions se révélaient particulièrement dangereuses, car si, par malheur, un commando se faisait repérer quelques heures plus tard, automatiquement, il était encerclé par une katiba ennemie. Rapport de force : un commando français de quinze à trente hommes face à cent vingt maquisards !

Heureusement la cavalerie, comme dans les Western, arrivait en règle générale à temps pour sauver les assiégés ; ici les tuniques bleues portaient des tenues léopards et chevauchaient des hélicoptères ! En attendant, bonjour l'angoisse pour les commandos encerclés.

Faisant fonction de service action pour le deuxième bureau, nous étions en quelque sorte ses yeux et ses oreilles. Ah oui, j'allais l'oublier, nous dépendions directement du deuxième bureau ; ce rapport direct avec la hiérarchie du renseignement va influencer sur ma trajectoire future de soldat… puis de citoyen. En attendant le gentil bidasse se transformait peu à peu en guerrier participant à pas mal de coups tordus.

Parmi tous ces coups tordus, le pire était celui dit du "déguisement en fellagha". Je ne sais plus qui avait eu cette idée étrange, mais je me souviens fort bien de la tête que nous fîmes la première fois où cette farce eut lieu.

Un des Capitaines du 2° bureau avait réuni les deux sections et il nous expliqua que nous allions participer à une mission très spéciale. Il ne fit aucun commentaire ni sur l'objet de celle-ci, ni sur notre destination. Seule indication : notre objectif nous serait communiqué par radio en cours d'opération.

Puis il nous ordonna de lui remettre nos plaques militaires. En passant devant lui, sur une table, un à un, officiers, sous-officiers et hommes de troupe déposèrent ce qui nous tenait lieu de "carte d'identité". Etrange. Puis il nous tint ce discours : "Si vous êtes tués l'armée ne vous reconnaîtra pas !". Froid dans le dos. Non seulement, nous risquions d'y laisser notre peau… mais en plus, nous risquions de mourir inconnu !

Nous reçûmes nos rations pour trois ou quatre jours et au bout de la table, chaque soldat enfila une magnifique djellaba ! La couleur est restée à jamais inscrite dans ma mémoire : très brune avec de larges rayures noires. Nous rions, comme des enfants de ce déguisement… Mais notre rire était jaune.

Après de longues heures de piste, les camions nous déposèrent en plein djebel. La suite devait se faire à pied. Comme direction : le fin fond des Aurès. Dans une nuit d'encre, en file indienne, le commando progressait silencieusement. Les gradés se repéraient à la boussole. La radio était coupée. Les kilomètres succédaient aux kilomètres, les crêtes aux crêtes. Au petit matin, une forêt de chênes-lièges nous accueillit. Dans un silence absolu, le commando y passa la journée à récupérer.

Un guide arabe, certainement un harki, nous accompagnait. Son rôle semblait mal défini.

Au début, nous trouvions le port de la djellaba fort gênant et puis très vite, nous nous y étions faits. Pour ma part, je trouvais cet habit confortable et me protégeant merveilleusement du froid ; par contre le capuchon me tombait sans arrêt sur les yeux, j'avais bien essayé de le rejeter en arrière sur mes épaules, mais instantanément, le chef m'avait ordonné de le conserver sur la tête. Du coup, j'avançais un peu à l'aveuglette en fixant les talons du soldat me précédant.

La deuxième nuit fut identique à la première. Droit devant. Les collines, les gorges, les talwegs se succédaient. La montagne nous engloutissait peu à peu.

Indice d'un douar proche, parfois un chien hurlait à notre passage. Grâce à notre guide, nous contournions alors ces villages.

Nous avancions en direction de l'inconnu. Vers la fin de la nuit, le radio étant fatigué, je m'étais proposé pour porter son poste inutile. Tout naturellement au lever du jour, lors de la pause, je m'étais allongé à ses côtés dans le but de passer la journée à somnoler.

Au moment de repartir dans la soirée, le Sergent-chef et le Sous-Iieutenant nous rejoignirent. L'un d'eux donna l'ordre au radio d'allumer son poste et de contacter le Q.G. La liaison fut vite établie et j'entendis nettement une voix lointaine épeler des cotes. Il s'agissait vraisemblablement de notre destination. Le sous-bite notait les chiffres sur un calepin tout en murmurant entre haut et bas : “Je me doutais que c'était là que nous allions.”

Puis il donna l'ordre de couper le contact, tira une enveloppe de son treillis, la décacheta et prit connaissance de l'objet de notre mission. A la mimique de l'officier, je compris aussitôt qu'il devait s'agir d'un truc vraiment dingo.

A l'estime… un peu au pif, j'avais noté que nous progressions vers le nord-est ou l'est.

Des kilomètres… toujours et encore. La lune s'était levée. Après quatre à cinq heures de marche, le commando arriva au sommet d'un col. A voix basse, l'ordre se transmit de soldat à soldat : une demi-heure de repos.

Nous dominions une vallée avec au fond, à droite, une bourgade miroitant sous les rayons de l'astre lunaire. Nous pouvions apercevoir distinctement les remparts protégeant la

petite ville. Elle était là, paisible, accueillante. Nous connaissions désormais notre destination Mais pas encore l'objet de notre mission.

A portée de regard de notre destination, mes camarades devinrent impatients. Vite. Passons à l'action. Nos chefs avaient assez joué avec nos nerfs, maintenant nous voulions en découdre, rapidement… quel que soit l'objet de notre mission. Nous voulions nous battre. Vider la tension. Trois nuits de marche dans un noir total devenaient insupportables. Mille questions nous traversaient l'esprit… nous en étions sûrs, la réponse était là, au fond de cette vallée, dans cette ville inconnue qui, désormais, prenait des allures menaçantes.

Chaque appelé enduisit le visage de son voisin avec un bouchon noirci préalablement à la flamme d'un briquet. Souples, rapides, silencieux, les commandos dévalèrent la pente en direction de la bourgade.
Ce fut un jeu d'enfant d'approcher les remparts. Arrivées à environ deux cents mètres, les deux sections se déployèrent en position de combat, l'une d'entre elles restant en couverture. En silence, le chef nous désigna comme éclaireurs, Pierrot et moi. Profitant du dénivellement du terrain, en rampant, nous avions réussi à nous faufiler jusqu'à un buisson proche des remparts. Environ cent mètres. Je pouvais voir distinctement l'homme de garde dans son mirador.

A l'aide de gestes, en me retournant, j'invitai alors le reste du commando à nous rejoindre, mais seul le chef nous rejoignit. Il avait quitté sa djellaba et il nous demanda de le couvrir.

D'un bond extrêmement brutal le sous-officier se leva, puis se dirigea d'un pas tranquille vers la frise de barbelés. Nous entendîmes le bruit sec d'une culasse qu'on arme, puis le rituel :
“Qui va là ? Paris ? Normandie !”

Ainsi le chef connaissait le mot de passe. Un échange bref, rapide, s'engagea entre lui et la sentinelle. L'homme de garde, craignant un coup fourré, appela le sous-officier de semaine.

Les deux ou trois minutes qui suivirent, furent particulièrement longues et angoissantes. La sentinelle se tenait dans son mirador le fusil braqué sur le chef… Seul dans le rond de lumière du projecteur. Nous deux, tapis derrière notre buisson. Le commando cent mètres plus loin.

Enfin la porte s'entrebailla et le sous-officier de garde apparut. Il nous accueillit d'un laconique : “Vous êtes en retard !” Notre chef de section nous fit signe d'avancer et d'un bond silencieux le commando s'infiltra dans la ville endormie. Les sentinelles, un peu apeurées, dévisagèrent ces commandos… déguisés en fellouzes ! Un Adjudant présent dans le poste de garde tendit un pinceau et un pot de peinture noire au sous-lieutenant avant de nous faire signe de le suivre.

L'objet de notre mission était toujours aussi mystérieux… plus pour très longtemps.

L'action fut extrêmement violente, rapide et brutale. Après avoir atteint une petite place au pas de charge, l'adjudant nous désigna enfm notre objectif: une simple boutique au rideau de fer abaissé. Avec quatre camarades, je reçus l'ordre de protéger l'opé. Nous nous déployâmes à l'opposé de la placette au pied d'un mur ocre.

Avec le reste du commando, le chef avait bondi vers la boutiquette. Le rideau de fer résista dix secondes au pied de biche… et le saccage commença. La vitrine explosa et l'intérieur du magasin ressembla très vite à un champ de bataille. C'est vraiment le cas de le dire ! Pendant ce temps-là et conjointement, le guide-interprète, au milieu de la rue, hurlait ce qui semblait être des ordres en Arabe !

Le Sous-lieutenant, avec son pinceau, inscrivait un slogan sur un mur avoisinant.
Bientôt je pus lire: M.N.A. Ce sigle me parut curieux, en effet, nous étions en 1960 et je savais que ce parti indépendantiste, le M.N.A., avait quasiment disparu suite à une lutte fratricide avec le F.L.N.

Des voisins, attirés par le ramdam, risquèrent leur tête aux fenêtres, deux ou trois coups de feu en l'air suffirent pour les faire disparaître. Les "témoins" avaient eu le temps d'entrapercevoir nos djellabas et notre "guide-chef" hurlant des ordres !

Ensuite le pillage changea d'orientation. La vitrine du magasin d'à côté explosa à son tour et les appelés se servirent qui d'un appareil photo, qui de jumelles, qui de lunettes de soleil. Le chef passant près de moi me demanda pourquoi je ne me servais pas, avec naturel je répondis : cela ne m'intéresse pas !

L'ordre de repli fut donné. L'attaque n'avait pas duré plus de trois à cinq minutes.
Nous retraversâmes les remparts en courant. A l'extérieur, le Capitaine du deuxième bureau nous attendait avec des camions. Ils nous ramenèrent exténués à notre camp.

Nous eûmes le fm mot de la provocation le lendemain matin dans la presse: "Un commando du M.N.A. (sic !) s'était introduit nuitamment dans la petite ville de S., il avait dévasté la boutique de F., leader bien connu du F.L.N. On ne déplorait aucun mort ni aucun blessé !"

Il y eut d'autres coups tordus, le 2° bureau étant spécialiste en la matière.

Ensuite il y eut de nombreuses nuits passées en embuscade à attendre le fell ! Des courses éperdues dans le djebel. Les balles qui sifflent de toutes parts. Les attentats. Mais j'en parlerai plus loin. Et les heures passées sur la piste avec la peur au ventre, la peur de cette salope de mine meurtrière. Le quotidien de la guerre d'Algérie. Le quotidien d'un commando. Le quotidien d'un appelé.

Dans les chapitres à venir, j'ai fait le choix de décrire seulement les événements ayant pris, par la suite, une signification particulière dans mon histoire d'homme. Et puis, bien sûr, des événements ayant trait directement à l'histoire avec un grand H, car sans le soupçonner un seul instant, j'étais en train de devenir un acteur de cette histoire-là.

3.5. LE JOUR OU J'AI REFUSE UNE DECORATION

L'Algérie. J'entame le cinquième chapitre de ce livre sur la guerre d'Algérie et je m'aperçois que j'ai peu parlé de ce pays jusqu'ici, comme s'il était absent de mes aventures ou plutôt de mes mésaventures. Un pays de rêve. Un pays étrange. Etranger. D'une inquiétante étrangeté. Je le “voyais” sans l'intégrer réellement.

Souvenirs d'ombres hallucinantes. Un pays peuplé de fantômes. Et d'abord… le fantôme des femmes. Les fatmas. Noires et blanches. Le noir de la djellaba sur les murs ocres. Le blanc du voile camouflant le visage… Leurs yeux apparaissaient dans cette fente extrême, fardés avec beaucoup de recherche. L'érotisme fou du regard des femmes algériennes. Je me souviens de cet érotisme-là. Défi au colonisateur ? A ses soldats ? Défi au macho algérien ? Seul paysage de lumière dans un monde de souffrance : le regard des “fatmas”.

Curieux, lorsque je veux me lancer dans une description de ce pays superbe, la première idée arrivant au bout de ma plume, ce sont les yeux de ses femmes ! Peut-être parce que j'y voyais la vie… la vie éternelle, n'ayons pas peur du mot. La vie commencée… toujours recommencée avec ces yeux-là. Il s'agit aussi et certainement, de ma difficulté à me souvenir. Quels souvenirs ? Ils m'échappent. Je revois ce pays comme dans un brouillard.

Pourtant des bribes de réminiscences me traversent, des sensations m'assaillent. Les bruits. Les odeurs. Les couleurs. Par notes subtiles, tout cela m'envahit. Le “Allah akbar” du muezzin à quatre heures du matin. Le caquetage des cigognes dans leur nid, là sur la cheminée de la maison voisine. La première fois, dans la nuit, ce bruit étrange assez semblable à celui d'une culasse qu'on arme. La peur. Mais non, c'est juste une cigogne !
Les odeurs du marché. Les couleurs du marché arabe. Les pastèques. Les brochettes de petits carrés d'abats grillés sur une fine baguette de bois. Très cuites. Un délice. Les mouches sur l'étal du boucher en plein air. La découverte des lauriers roses. Les forêts de chênes-lièges. Le maquis impénétrable. La montagne. Le djebel. Le balcon du Rouf. Paysages grandioses.

Parfois nous nous arrêtions fascinés par tant de beauté. Juste quelques secondes et puis très vite, nous reprenions nos esprits. La guerre. La mort. Elle pouvait se planquer là, derrière ce gros rocher, à moins que ce ne soit derrière cet arbre à gauche ! “Eh mec, t'endors pas ! Le paysage. Quel paysage ? Pas le temps le paysage ! C'est la guerre ! Regarde ailleurs, sinon, boum une balle entre les deux yeux !”

Vacherie. Traverser des paysages aussi époustouflants sans les voir !

Pourtant… parfois je me laissais envahir par le pays. Je me souviens en particulier d'une scène quelques jours avant ma mutation au commando. Les sous-offs du GT 510 m'avaient désigné comme chef de bord d'un G.M.C., celui-ci était intégré dans un convoi parti ravitailler Biskra. Oasis jusqu'alors inconnue de moi. Nous jouions les serres-files. Mon chauffeur était très sympa et lorsque je sautai dans la cabine, il me lança : “Tu verras, c'est une chouette oasis, juste aux portes du désert. Superbe !”

Depuis peu nous traversions les gorges d'El Kantara sans escorte… La guerre avait commencé ici à la Toussaint 54. Impressionnant et grandiose. Magique. La peur… aussi. Qui dit gorges dit aussi possibilités d'embuscade. Les virages en épingle à cheveux. Le col. Nous perdions un peu de terrain sur les autres camions, normal car nous étions chargés plus lourdement.

Le sommet du col. Sidération. Là, en bas, le Sahara ! Dans la seconde, je demandai au chauffeur d'arrêter son bahut. Je descendis, car d'un regard, je voulais embrasser le désert. Je voulais m'imprégner de cette immensité solitaire. Solitude. Choc esthétique. La beauté à son point de fusion.

Mon collègue me montra la palmeraie dans le lointain, puis il me fit part de sa peur : “L’autre G.M.C. a disparu, c'est dangereux de rester là seuls !” Nous remontâmes dans le camion et nous descendîmes lentement vers la palmeraie.

De cet instant fort court, je garde la nostalgie. Nous sommes nus face à l'immensité de ces régions désertiques. Pas de faux-fuyants dans le désert, celui-ci représente la nudité de notre condition d'homme mortel. C'est pour cette raison que les déserts fascinent autant les humains. Le désert, une bascule inexorable entre la vie et la mort. Le sentiment inéluctable de la mort de notre propre mort ici renforcé par la proximité de la guerre. Et puis aussi la conscience de la vie, d'être vivant. D'être là, réellement là face à tant de beauté. Interloqué par la magnificence du paysage désertique. Je pense. Je me vois en train de penser. Je me sens. Je suis là. C'est moi. Je suis vivant. Alléluia !

J'arrivai bouleversé à Briskra par cette première expérience du désert.

Notre vie de soldat était rythmée par un principe de base dit des trois fois vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures en opération. Vingt-quatre heures en réserve. Vingt-quatre heures en repos. Puis de nouveau vingt-quatre heures en opé et ainsi de suite. Notre première journée était entièrement consacrée à la guerre, avec patrouilles, embuscades, marches forcées, ratissages, coups tordus, voire kidnapping. Prenant à peine le temps de manger, ne nous lavant pas, restant habillés pendant tout ce laps de temps, nous pratiquions la contre-guerilla en essayant de porter la peur dans les maquis adverses. La seconde journée en réserve se révélait plus calme, même si nous devions, là aussi, rester tout habillés, prêts à bondir à tout

appel radio, nous prenions tout notre temps pour déjeuner et même, nous arrivions à dormir quelques heures, la MAT couchée prés de nous, prêts à gicler. Le troisième jour, celui de repos, nous servait à récupérer de la fatigue des deux précédents, la plupart du temps nous dormions, car deux nuits sans sommeil laissaient des traces ; cependant ces horaires étaient théoriques, cet emploi du temps était souvent bouleversé par l'urgence des opérations.
Une patrouille tombée dans une embuscade aux abords du djebel Amour ou une section encerclée au sud de Batna. Alors nous foncions au secours des gus pris dans la nasse de la guerre.

Alternativement trois groupes distincts remplissaient ces trois types de mission. Mais parfois l'ensemble du commando participait à la même opération.

La plupart des opérations se déroulaient à pieds, je pilotais peu la jeep. Pourtant, une nuit, à l'aube, au retour d'une patrouille, la radio crépita : “Un mort, un Musulman, au village Nègre !” Pierrot sauta au volant du *Dodge*, je fis de même avec la *Jeep*.

Le froid de la nuit des Aurès ne nous avait pas encore quittés, une vague lueur apparaissait à l'Est derrière le djebel, une lueur violette annonçant le retour du soleil. Quelques bancs de brouillard traînaient ça et là.

A l'orée du bidonville, la “viande froide” était placée ostensiblement en évidence, exposée comme un message mortifère entre ceux d'ici, les Chaouïas et ceux de là-bas: les européens. Les jambes du cadavre étaient orientées en direction de la ville européenne. Façon de pointer d'où venait l'argent du “traître” ? Le cadavre était celui d'un garde-champêtre, un ancien combattant… de la guerre 14/18, d'où sa traîtrise supposée… vendu aux Français… et assassiné d'une manière ignoble.

Seules quelques vieilles femmes se tenaient à distance du cadavre. Le chef donna ses ordres : des gus en bouclage, Pierrot, avec deux ou trois gars, fut chargé de récupérer des hommes valides pour porter le mort et je fus charger de veiller sur celui-ci afin d'empêcher la population d'approcher.

Mon premier cadavre, du moins pendant la guerre d'Algérie. Dans mon petit village de M, la mort faisait partie de notre horizon au même titre que les pommiers ou les vaches. J'avais rencontré la camarde jeune ; certes, elle n'était pas banalisée, ici, on respectait les morts comme on disait dans ce temps-là. Mais la mort était considérée comme quelque chose de naturel, on ne cachait pas la fin de la vie et un certain nombre de rites entourait encore les deuils. Les enfants participaient peu ou prou aux veillées funéraires, ainsi peu à peu, ils prenaient conscience de leur condition de mortel. Bien sûr, les parents nous interdisaient de pénétrer dans la chambre mortuaire, mais nous arrivions toujours à jeter un œil par la porte entrebaillée, ainsi, j'avais dû “apercevoir” mon premier cadavre vers l'âge de huit ou neuf ans.

Mais ce cadavre là, celui du garde champêtre chaouïa, prenait une tout autre dimension. J’étais chargé de le garder… et j'éprouvais une étrange fascination. Je l'avais déjà vu, ou entr'aperçu des morts, mais jamais comme celui-là. Lui, il était particulier. J'avais beau chercher dans mes souvenirs personnels, me remémorer les photos des journaux ou les actualités du cinéma, rien ne correspondait à la “chose” que j'avais sous les yeux. La “chose”, car il n'y avait pas d'autre terme pour désigner ce cadavre ayant perdu son humanité.

Je me mis à le scruter d'une manière quasiment clinique. Il s'agissait d'un homme d'une soixantaine d'années avec une moustache tombante et une barbe mal rasée toute grise. Il avait les yeux ouverts et malgré plusieurs tentatives du chef pour les lui fermer, l'un d'eux resta obstinément ouvert. L'œil de Caïn dans la tombe. Peu à peu, la peau du visage devenait bleue, puis elle dériva lentement vers le grisâtre des macchabées.

Et puis on ne voyait que ça. "Le sourire kabyle". Le fameux sourire kabyle. J'en avais déjà entendu parler, mais là, je l'avais de visu. Le garde champêtre avait été égorgé. Oh ! Pas un banal égorgement, vous savez, crac, le couteau qui vous coupe la gorge. Non. Là, nous étions bien en présence d'un sourire kabyle fait dans les règles de l'art.

Une gigantesque plaie, large, profonde, partait de l'oreille gauche, descendait vers la pomme d'Adam, pour remonter ensuite vers l'oreille droite. La tête tenait encore au tronc, mais la béance, énorme, ouvrait dans le cou comme une deuxième bouche sous le menton.

Un monstrueux sourire. Le sourire kabyle.

Je me penchais pour examiner la chose de plus près. Oui, cette flaque noirâtre qui a coagulé, c'est du sang, d'ailleurs, en y regardant mieux, là, au fond, on aperçoit encore un peu de sang rouge.

J'avais du mal à m'approcher, car le sol était recouvert sur plusieurs mètres carrés d'une étrange substance gélatineuse, comme du caoutchouc. Du sang. Son sang. Au fait, combien de litres de sang chez un homme en parfaite santé ? Quatre ? Cinq ? Sept ? C'est fou la quantité de litres de sang d'un homme… lorsqu'il se vide, il y en a de partout.

Normalement, un écrivain aurait dû écrire : "il baignait dans son sang". Vacherie ? Ici, le chaouïa, il semblait chevaucher son sang, son bras droit était tendu vers cette masse noirâtre, comme si dans un dernier effort, il avait essayé de retenir ce fluide primordial.
"- Vous avez vu, I ?
-Oui, chef.
-Vous avez vu comment le corps est disposé ?
-Oui, chef, et alors ?
-Eh, bien, merde, il n'est pas tourné vers La Mecque.
-C'est quoi, ça, alors ?
-Et bien lorsqu'un musulman meurt, ses coreligionnaires tournent le cadavre vers La Mecque, c'est un rite funéraire chez eux, vous ne saviez pas ?
-Non, chef un peu comme si nous, nous nous tournions vers Rome ?
-Oui, c'est ça c'est tout à fait ça, I. merde ! Qu'est-ce qu'ils foutent ? Ils en mettent un temps pour me ramener trois gus. Vous restez là, vous empêchez quiconque d'approcher. Je vais voir."

Et il partit à grandes enjambées vers le Village Nègre, me laissant seul, en face à face, avec cette drôle de chose : le cadavre d'un garde champêtre.

Cette histoire de La Mecque me chagrinait. Bon Dieu, même dans la mort, ses assassins, les fells, avaient privé cet homme de son bien le plus précieux : sa religion.

Il était une fois un frêle jeune homme de vingt ans au fm fond des Aurès. Il était une fois un frêle jeune homme au lieu-dit le Village Nègre. Il ne voyait pas. Il se refusait à voir. Il

ne pouvait pas voir “l'innommable” ! Bon, d'accord, il y avait certainement autre chose ???

Mon sentiment d'étrangeté augmentait. En m'approchant un peu plus, je découvris l'innommable. Posé à côté du cadavre, un tas d'immondices. Je n'arrivais pas à déterminer ce dont il s'agissait. Le corps était couché sur le dos, la jambe gauche curieusement repliée, d'une façon peu naturelle… et puis près de cette jambe, il y avait cet amas indéfinissable. Désorienté, j'examinais attentivement la “chose” inconnue.

La chose, le truc, le machin ressemblait à un gigantesque serpent enroulé sur lui-même, d'une couleur étrange, un inquiétant cocktail de vert, de jaune et marron sur un fond de gris. Plus déroutant encore, le “serpent” était interrompu à intervalles réguliers par des goulots d'étranglements, vous savez, un peu comme ces bouées rondes que l'on mettait autrefois aux enfants pour leur appendre à nager.

Interloqué, ahuri, le jeune homme regardait ce tas immonde. Il ne comprenait toujours pas.
En examinant le pantalon, je compris soudain et je découvris l'horreur… oui, toute l'horreur. Le cadavre était vêtu d'une chemise sans col à fines rayures et d'un saroual descendu sur les genoux.

Je pouvais ainsi apercevoir sa verge et ses couilles. En remontant légèrement mon regard finit par admettre la vision abjecte : un trou béant dans le ventre ! Un trou immense… où… où les viscères avaient été remplacés par de gros cailloux. Le garde-champêtre avait été éventré, vidé de ses tripes… et les fells lui avaient rempli la panse de caillasse ! L'amas immonde, posé à côté du cadavre était ses intestins.

Sonné, abasourdi par ma découverte - il m'en avait fallu du temps - j'essayais de me remémorer mes cours d'histoire naturelle. La bouche. Le pharynx. L'estomac. L'intestin grêle. Le gros intestin. Le rectum. Au fait, combien de mètres d'intestins ? Huit, neuf peut-être ? Enfin… je vous jure, cela fait un gros tas !

J'en ai vu, beaucoup, des cadavres par la suite. Seul ce garde champêtre éviscéré émerge de mon inconscient.
L'odeur douceâtre de la mort commençait à monter du cadavre.

Dans leur voile de “deuil”, les femmes arrivaient par petits groupes. Elles se tenaient à distance, silencieuses. Pas de you-you de désespoir ce jour-là. Elles regardaient avec un sentiment de compassion doublé d'horreur le cadavre du garde champêtre… et peut-être aussi le pauvre troufion français placé en sentinelle près de ce corps inhumain.

Le chef et mes trois copains revinrent, ils poussaient devant eux trois hommes valides et effarouchés. L'un d'eux portait un linceul blanc.

Les mots pour le dire. Les mots en travers de la gorge. Les mots trop faibles, trop fragiles pour écrire la réalité. Il y a une épaisseur de la réalité. L'écrivain se heurte à l'opacité du vocabulaire, comme si les noms, verbes, adjectifs, adverbes, pronoms se dérobaient ; comme si les phrases se révélaient de peu de secours pour décrire la réalité de l'horreur.

Comme écrivain, comme psychothérapeute j'ai souvent ressenti cette curieuse impression. Comme si nous nous rapprochions de l'horreur. Mais nous nous en approchions seulement, car je sais, par ailleurs, que nous sommes juste aux bords de l'horreur. Nous ne sommes pas dans l'horreur.

Ainsi, je me dis en écrivant ce chapitre : "C'était bien plus terrible que ça !" Les mots me manquent. Le poids, l'épaisseur de la réalité échappera toujours à la magie des mots. Comment nommer l'indicible, l'innommable ? Comment décrire la réalité de ce jeune bidasse de vingt ans découvrant l'étendue de la saloperie humaine ? Oh! Je ne suis pas le premier, d'autres, bien meilleurs écrivains, s'y sont essayés avant moi. Je pense en particulier aux rescapés des camps de la mort, les Elie Wiesel, Anthelme, Primo Lévi, David Rousset... et d'autres encore.

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai lu leurs récits, mais malgré tout, j'ai toujours eu l'impression que leurs livres étaient en deçà de la réalité, de leur réalité.
Mon travail de psy a conforté ce sentiment, car ayant eu un certain nombre de rescapés des camps nazis parmi mes patients, j'ai cru percevoir qu'il y avait là une souffrance inaudible, indicible une souffrance d'au delà des mots. C'est comme ça et il faudra bien s'y faire. Les rescapés des camps porteront leur croix de souffrance jusqu'à leur mort. Jusqu'à ma mort, je conserverai la vision de cet homme éviscéré, anéanti, humilié, crucifié, mutilé… privé de sa mort.

Mon respect pour le genre humain a singulièrement flanché, failli, que dis-je, touché le fond du fond, ce matin-là, au lieu dit le Village Nègre à Batna, Aurès.

Nous étions souvent en opération dans les djebels, mais une autre partie de notre mission se déroulait en ville. Batna était préfecture des Aurès, cela lui conférait une importance stratégique primordiale.

Les ramifications de l'O.P.A. étaient centralisées dans cette ville avant de se répartir en direction de l'ensemble de la région. Je vais rappeler brièvement les fonctions de l'O.P.A. Structure "civile" du F.L.N., elle était censée encadrer la population. Mais sa fonction ne se résumait pas à ce simple rôle d'encadrement. Elle était également chargée de collecter des fonds pour le F.L.N : des médicaments, des vêtements, de la nourriture parfois des armes pour le maquis ; elle pouvait susciter des activités de renseignement, voire mettre en place des réseaux terroristes.

Au même titre que les Katibas rebelles, cette structure assumait un rôle de premier ordre dans la lutte de libération nationale ; d'où son importance pour les nationalistes algériens et par voie de conséquence pour l'armée française.

L'O.P.A. avait calqué son organisation sur celle des résistants français de la seconde guerre mondiale. […]

En principe, avec ce système de cloisonnement, un résistant ne connaît pas plus de deux à cinq personnes, le chef de réseau connaît ses deux adjoints, mais ne devrait pas connaître les militant du deuxième cercle et ceux-ci, mis à part leur responsable direct, ne connaissent pas leur chef de réseau. J'ignore l'origine de cette structure pyramidale, peut-être les triades chinoises, par contre je connais son efficacité. Si l'un des combattants, pour une raison ou pour une autre, est arrêté, puis s'il est torturé par la gestapo (ou par l'armée française), de toute façon il ne pourra livrer que deux ou trois noms !

Aux cotés des moudjahidines se battant au maquis, l'O.P.A. avait un rôle de premier plan dans le déroulement de la guerre et l'issue de celle-ci dépendait de ces deux organisations. Le deuxième bureau ne s'y trompa pas et rapidement il essaya de démanteler cette structure. Pour la neutraliser, diverses tentatives furent mises en place : infiltrations des réseaux, arrestations et tortures systématiques de tout suspect, etc... Mais les membres de l'O.P.A. étaient la plupart du temps des citoyens algériens “ordinaires” : boulangers, paysans, ouvriers agricoles, taxis, etc... Donc très difficiles à repérer.

En règle générale, dans les guerres subversives, les actions clandestines se déroulent la nuit. Un couvre-feu très strict avait été imposé à la ville de Batna. Tout suspect déambulant sans autorisation, en dehors des horaires réglementaires, pouvait être abattu.

Le commando, des nuits entières, patrouillait dans la ville endormie. Telles des ombres silencieuses. Nous arpentions les ruelles du quartier indigène et parfois les rues du centre ville plus européanisé. La patrouille se subdivisait en deux sous-groupes de sept à huit hommes reliés par radio. Nous espérions ainsi prendre en tenaille un suspect éventuel. Seuls les aboiements des chiens nous accompagnaient. Sur le qui-vive, rasant les murs, nous accomplissions cette tâche qui nous semblait parfois fastidieuse. De temps à autre, une ombre apparaissait au milieu de la chaussée, brandissant son laissez-passer ou sa carte d'identité. Il s'agissait la plupart du temps d'un ouvrier boulanger rejoignant son fournil à trois heures du matin ou d'un brave père de famille allant quérir le docteur pour son enfant malade. Systématiquement, nous les accompagnions jusqu'à leur destination de façon à vérifier le bien-fondé de leur déplacement.

Pourtant une nuit sans lune, un suspect nous échappa. Le voltigeur de l'autre groupe avait cru apercevoir une ombre tapie sous une porte cochère. La patrouille s'était arrêtée scrutant l'obscurité, puis faisant les sommations. Rien. Elle repartit donc en longeant les murs, arrivée à trente, quarante mètres de l'encoignure, une forme jaillit de la porte cochère et avant que les commandos aient pu tirer, elle avait passé le coin de la rue. Cavalcade générale. Les radios crépitèrent. "Il remonte vers le jardin public". Le deuxième groupe, dont je faisais partie, démarra au pas de course dans une rue parallèle en espérant coincer le suspect. Peine perdue. A un carrefour, nous nous trouvâmes nez à nez avec nos collègues tout essoufflés. L'ombre nous avait échappé.

Suite à cet échec, le chef imagina un stratagème. La patrouille se diviserait désormais en deux sous-groupes, le premier opérant à pied, le second devant utiliser la *Jeep* pour être plus rapide dans l'intervention. Je fus désigné pour piloter le 4X4 la première nuit où nous expérimenterions cette nouvelle façon de procéder. Fait rarissime, ma *Jeep* étant quasiment neuve, les commandos à pied nous expliquèrent, dans l'après-coup, qu'ils avaient entendu vaguement un bruit de moteur dans le lointain, mais il semblait extrêmement difficile, du fait de l'enchevêtrement des ruelles, de déterminer sa position exacte dans le quartier surveillé.

J'acquis très vite une bonne maîtrise de cette nouvelle technique. Je lançais le véhicule en première, puis très rapidement je passais en seconde sur un filet de gaz, j'arrivais à rouler un peu plus vite qu'un homme au pas. Je roulais tous phares éteints, dans une obscurité complète, les rues n'étant pas éclairées la plupart du temps. Le chef fut assez satisfait de cette expérience et il prit la décision d'opérer de cette façon à l'intérieur de la ville.

Quelques jours plus tard. La nuit.

J'embarquai quatre hommes dans mon engin, le sergent-chef à ma droite, Pierrot juste derrière moi, venu spécialement pour voir comment je procédais, le radio et enfm un brigadier-chef rempilé, arrivé récemment au commando. Quinze ans de carrière dans l'infanterie coloniale... et toujours brigadier-chef ! Couchant dans notre dortoir, il était finalement homme de troupe comme nous, il s'était tout de suite attiré les sarcasmes des appelés en voulant jouer les rouleurs de mécaniques : et que moi j'ai fait l'Indo et que moi, je suis un balaise, tu parles Charles, un mètre soixante et cinquante kilos tout mouillé ! Etc. Il gonflait tout le monde. Et naturellement, certains forbans émirent l'idée de lui en mettre plein la gueule gratis, s'il continuait à nous casser les burnes. Le chef calma le jeu. C'est vrai, quoi ! Nous voulions bien faire le sale boulot mais qu'on nous fasse pas chier !

Les trois gus s'entassèrent péniblement dans le fond de la jeep. Depuis plusieurs nuits la lune s'était levée, cela me semblait bonnard, car ainsi je pouvais mieux discerner les obstacles devant mon capot. Très concentré sur ma conduite, je descendais lentement la rue parallèle à celle qu'on appelait la Grande rue, je crois me souvenir que celle-ci se terminait tout en bas de l'agglomération près du B.M.C.

La rue était assez large, je roulais au milieu de la chaussée de façon que mes camarades puissent surveiller les portes, les fenêtres et les toits. Seuls bruits, le moteur et le chuintement de la radio. Avant d'avoir compris ce qui se passait je me retrouvai seul au volant.

Mes quatre passagers avaient sauté en voltige et s'étaient réfugiés, à ma gauche, le long d'un mur. Ne comprenant absolument rien à la situation, par réflexe, je stoppai mon

engin pour rejoindre mes camarades. Du doigt, le chef m'indiqua le toit en terrasse surplombant la rue:
“Merde ! Vous n'avez rien vu, I. ? Ben, non, chef ! Qu'est-ce qui se passe ?
T'es sourdingue ou quoi? Me répliqua Pierrot. On nous a tiré dessus. T'as rien entendu ? Ben non, tu sais le moteur…?
Bon, ça suffit les discussions. Combien de gus là-haut ? interrogea le chef tout en désignant la terrasse.
Un seul, chef, je n'en ai vu qu'un, répliqua le radio.
Bien ! Il faut faire vite si on veut avoir ce fumier”. Le chef me regarda. “Ce qu'il faudrait, c'est que quelqu'un conduise la Jeep avec le projo de pare-brise, on pourrait balayer le toit. I., je ne vous désigne pas. C'est simplement une question. Si vous n'y allez pas, j'y vais. Vous avez cinq secondes pour me répondre.”

Je sens quatre paires d'yeux braquées sur moi. Risqué. C'est un coup à se faire flinguer. Mais il a raison le chef, il faut le faire.
“Ok, j’y vais.”

Je rejoignis la jeep en courant. Première crabotée. La jeep se déhale lentement, j'allume le projo, le dirige vers la façade, puis l'éteint. C'est sûr, au milieu de la rue, je fais une sacrée cible. Je me couche donc sur le plancher, d'une main j'appuie sur l'accélérateur et de l'autre je tiens le volant. Le levier de vitesse me rentre dans les côtes. Je me dirige en suivant du regard la progression très lente de mes camarades. De temps en temps je me relève brusquement et tout en comptant : un, deux, trois, quatre… j'allume le projo, balaie les terrasses, l'éteins et replonge aussitôt sur mon plancher. Après plusieurs essais, j'arrive à combiner le tout en dix, douze, quinze secondes. D'accord, pendant ce laps de temps, je me découpe en ombre chinoise derrière le pare-brise. Fastoche pour un bon tireur. Mais apparemment, son coup fait, le terroriste a disparu. On retrouvera plus tard des douilles, du petit calibre, du 7,65.

J'avais parcouru environ deux cents ou trois cents mètres lorsque l'autre groupe, celui à pied, nous rejoignit. Ils se calèrent à droite de la rue et je continuai ma conduite acrobatique. Au bout de cinq cents mètres de cette curieuse progression, le chef me fit signe d'arrêter. Le fell s'était échappé. Je réintégrai mon siège de conducteur. J'avais les côtes en long. J'éteignis mon projo. Les hommes se comptèrent. Merde, il manquait quelqu'un, un homme manquait à l'appel.

Après comptage et recomptage, le fait était indubitable : le brigadier-chef avait disparu ! Notre chef s'enquit alors : “Qui l'a vu ?” Ben, tout le monde, il était dans la *Jeep*. Oui, mais après ? Personne ne se souvient. Ah, si. Timidement, je crois me souvenir qu'il était derrière moi, le long du mur, avant que je ne remonte au volant. Après, je ne sais pas, j'étais trop occupé à ma conduite. L'ensemble du commando se retourna vers le fond de la rue. Aucune ombre. Aucune forme humaine. C'est tout de même pas banal, un brigadier-chef de la coloniale qui s'évapore .une nuit de pleine lune, là, dans un trou, au milieu des Aurès. Merde ! On n'est pas en Transylvanie !

Le commando remonta la rue et je fis demi-tour pour les suivre. Même si c'était un corniaud le gars de la colo, on était un peu inquiet. Les plus pessimistes imaginaient des scénarios catastrophes, genre sourire kabyle et tout. Les optimistes penchaient du côté : il a trouvé une gonzesse et actuellement il est en train de fourrer son ouistiti bien au chaud !

La tête de la patrouille s'arrêta brusquement et les hommes s'entassèrent jusqu'à former un attroupement. Je freinai illico pour aller aux nouvelles. Le colonial était retrouvé. Il se cachait dans un massif de lauriers roses. Tremblant de peur, le glorieux guerrier avait pris la poudre d'escampette. Les rires fusèrent. Les moqueries jaillirent. Les rouleurs de mécaniques n'avaient pas bonne presse parmi les pirates. Le type claquait des dents. Merde ... il s'était pissé dessus. Une grande tâche brune auréolait le devant de son treillis. Les forbans étaient pliés en deux. "Alors, les anciens d'Indo des durs qui se pissent dessus" clama mon pote Pierrot ; c'était mon ami, mais je le repris à la volée : "Pas très futé tout ça demain, ce sera peut-être ton tour !". Touché, coulé. Les commandos baissèrent la tête, puis reprirent lentement leur marche. J'aidai le vieux colonial à monter dans la *Jeep*.

Le lendemain matin, le chef me demanda de le rejoindre dans sa cagna. Je fus fort étonné. Un vieux reste de culpabilité me rongeait : qu'avais-je fait encore comme connerie ?
La suite fut fort déroutante.
Il me demanda de m'asseoir et sans façon je choisis son lit. Il restait debout, me regardant d'un air interrogateur, comme s'il me voyait pour la première fois. Puis il s'assit en face de moi sur l'unique chaise de la pièce. A sa concentration, je devinais qu'il cherchait ses mots :
"Dites-moi, I., je ne vous ai pas forcé cette nuit ? Je ne vous ai pas désigné volontaire d'office, hein ?
Absolument pas, chef ! J'y suis allé de mon plein gré !
Bien. Voilà une bonne chose d'éclaircie. Mais si vous ne vous sentiez pas obligé d'y aller alors pourquoi l'avez-vous fait ?
Ben, chais pas moi de toute façon y fallait bien que quelqu'un y aille ; alors pourquoi pas moi, et puis c'est moi le chauffeur de la *Jeep*, et puis, vous aviez raison, il fallait éclairer les toits, on avait une chance de l'attraper l'autre salaud.
Oui d'accord. Mais vous deviez vous rendre compte que c'était dangereux ce que je vous proposais ?
Oui, mais c'était la seule solution, hein ? Vous avez eu peur ?
Non enfin peur, je crois que non. J'étais très concentré sur ma conduite. Et puis, vous avez vu, chef, j'ai trouvé vite une combine pour me planquer… Génial, hein ? Conduire couché sur le plancher !
Oui, c'est bien I… j'aime pas faire de longs discours, on commence à se connaître tous les deux, n'est-ce pas ? Franchement hier soir, je vous ai trouvé courageux.
Oh ! Chef…. c'est un bien grand mot pour un petit truc de rien du tout. J'ai fait mon boulot quoi !
Non, ce n'est pas seulement votre boulot, vous êtes appelé et vous n'étiez pas obligé de le faire.

Vous me gênez, chef !

Bien. Ne tournons pas plus longtemps autour du pot. Je vous ai fait venir pour une raison bien précise (d'un ton un peu solennel) I., je vais vous proposer pour une décoration."

Et le ciel me tomba sur la tête. Je m'attendais à tout sauf à cela. Je rougis. Je devins blême. Je bredouillai quelques mots inaudibles dans ma moustache. La confusion était extrême dans ma tête. Non. Je ne méritais pas cette décoration. Oui, j'avais conduit la *Jeep* et alors ? Mon action me semblait tellement naturelle que je n'envisageais aucune marque de reconnaissance en retour. Et puis très vite, mon côté libertaire reprit le dessus. Ni Dieu ! Ni Maître ! Je n'en voulais pas de sa médaille. Une médaille : un petit ruban avec un morceau de métal au bout… beurk ! Un machin pour attraper les gogos ! Je n'étais pas un gogo. J'étais un homme. Un homme droit. Peut-être courageux ? Mais surtout désirant rester honnête vis à vis de lui-même dans toute cette saloperie ambiante. Ma décision était prise : j'allais la refuser sa banane, mais comment l'annoncer au chef… de toute façon, il ne comprendrait pas mes arguments. Depuis mon arrivée au commando, je n'avais plus de problème de discipline, ce sous-officier m'avait à la bonne et en retour je le respectais. J'étais donc très gêné pour lui répondre, ce brave type me proposait pour une décoration et moi je m'apprêtais à refuser cet honneur.
«Non, chef, c'est trop… j'ai fait ça comme ça !... juste quelques centaines de mètres au volant de la *Jeep*.
Ah ! Non I., faites pas le con, c'était bien, ce que vous avez fait. Avec le projo, on aurait pu le voir, c'était risqué. Vous la méritez.
Non, chef !... Et puis, vous savez, chef, les décos… c'est pas mon truc. Sans vouloir vous vexer, je vais la refuser !
Tu ne peux pas me faire ça, I., merde, t'es appelé, ce n'est pas ton métier… tu comprends, moi je suis militaire de carrière, c'est normal que j'aille au casse pipes, hein, c'est mon boulot, je suis payé pour ça, mais vous, les appelés, on ne vous a pas demandé votre avis.
Je vous suis, chef… mais c'est sûr, je ne veux pas être décoré. (alors une idée « géniale» me traversa l'esprit). C'est vrai, c'est votre métier… les décorations, ce serait bien pour vous. Pourquoi vous la demanderiez pas pour vous ?
C'est pas possible. Vous savez bien, on ne peut pas s'attribuer à soi-même une décoration. Il faut toujours que ce soit une proposition d'un supérieur.
Eh bien… demandez au Capitaine.
Vous avez réfléchi, I., c'est sûr ? Vous ne voulez pas être décoré ?
Non. Vraiment. Franchement, si cela ne vous dérange pas, ce sera mieux ainsi. »

Mon chef fut décoré et je restais à ma place, à la place que je désirais, celle d'un simple troufion. Un modeste deuxième classe. Un bidasse lambda.

Depuis tout ce temps, j'ai eu l'occasion de réfléchir longuement sur les raisons de mon refus. J'ai cru en repérer plusieurs.

Aujourd'hui, comme à l'époque de cet incident, je continue de penser que mon attitude lors de cet accrochage a été on ne peut plus spontanée. Il y avait un boulot à faire. Je l'ai fait. Sans peur. Mais aussi sans gloriole.

Dans un second temps, je pense que ma prise de position pouvait s'apparenter à un refus, au moins inconscient, de cette sale guerre coloniale. Je n'étais d'ailleurs pas l'initiateur de ce genre de refus, d'autres, avant moi, avaient également refusé des décorations. Je considère cette attitude comme un authentique “acte de résistance”.

C'était notre façon à nous de dire non à cette guerre imbécile. Les appelés étaient en règle générale peu politisés, ils s'étaient retrouvés en Algérie sans rien comprendre à leur situation. Un peu par force et un peu par “hasard”. Je n'étais guère mieux loti. Sur les

conseils d'un militant du P.C.F., j'avais fait le choix de partir en Algérie mais à peine débarqué, je m'en mordais déjà les doigts.
En quelque sorte, à travers ces refus de décorations nous disions à l'armée française et à travers elle à la nation :

“Oui, nous acceptons de faire le sale boulot à votre place. Mais ce boulot nous semble indigne de la France. Nous ne voulons pas de vos décorations parce que nous ne sommes pas dupes !”

3.6. COMME LES TROIS MOUSQUETAIRES TROIS ATTENTATS

Huit morts ! Cinquante-six blessés ! 8 morts ! 56 blessés ! Ce jour-là j'étais voltigeur dans la patrouille. Par miracle, j'avais échappé aux fragments de la bombe. A l'entrée du marché indigène, les morts et les blessés étaient tous Algériens. Aucun Français. La bombe visait la patrouille et tous les bérets noirs étaient sains et saufs. La baraka peut-être ?

L'attentat. Mon premier attentat. Lorsque j'ai décidé d'écrire ce livre, en dépit du bon sens, j'ai commencé par écrire ce chapitre sur mon premier attentat. Je savais, d'instinct, qu'il s'avérerait le plus dur à relater. Sur un plan émotionnel, je faisais le choix de commencer mon travail d'écriture par le plus difficile. Et depuis cinq ans, il attend dans un fond de tiroir. Il attend de reprendre sa place dans la suite logique des chapitres de ce livre.

Quinze ans après la fin de la guerre, ce premier attentat avait fait irruption, comment dire, par effraction. Oui, il avait fait irruption par effraction dans une des séances de ma propre psychanalyse. Avec une violence inouïe, il avait ressurgi dans mon quotidien. Je croyais cette guerre définitivement enterrée, je croyais avoir tout fait pour cela et vlan ce souvenir traumatique faisait retour. Le retour du refoulé ? Je ne suis pas sûr que le terme soit exact. Mes amis analystes apprécieront. Il y avait une telle brutalité, une telle violence, une telle prégnance du souvenir - proche de l'hallucinose - que le terme de retour du refoulé me semble inapproprié et trop étroit.

Mon analyste, une jeune femme blonde et charmante, avait été à la hauteur de la situation. Devant le flot torrentiel du souvenir traumatique, elle m'avait proposé de rester quelque temps dans sa salle d'attente, puis m'avait rajouté une séance supplémentaire dans la

semaine. Fier comme Artaban ou plutôt comme I., j'avais décliné sa proposition et m'étais lancé dans le flot de la circulation parisienne.

J'étais en état de choc. Comment décrire celui-ci ? L'idée qui me vient me semble un peu folle mais… j'étais comme un bébé que l'on aurait par inadvertance enfermé dans une machine à laver, qui aurait subi tous les programmes : prélavage, lavage, essorage final. Ne sachant plus où se situaient le haut et le bas, escaladant des torrents de larmes, noyé, battu, moulu, rincé, séché…. j'étais sorti de chez mon analyste dans un état lamentable… mais avec l'espoir secret de me sentir, enfin, plus léger. J'avais posé, là, sur ce divan, mon sac. Un sac à dos invisible, collé à ma peau. Ma souffrance !

Depuis des années je portais le poids incommensurable de toutes ces saloperies. Malgré ma difficulté à dire ma souffrance - mon analyste étant la première personne à qui je confiais ce tragique événement - j'entrevoyais la possibilité de me défaire de ce terrible boulet.

Le récit de ce premier attentat se situe donc plus loin dans ce livre au chapitre : “Une séance au cours d'une psychanalyse”.

Cet attentat fut le premier d'une longue série sur la bourgade de Batna.
Nous avions quitté la route de Constantine et désormais notre cantonnement se situait en ville, derrière les bureaux de la préfecture, à cent mètres du marché indigène. A deux pas du lieu de l'attentat.

J'avais été le dernier à rejoindre la cambuse. Il devait être deux… trois heures de l'après-midi. Les forbans mangeaient goulûment comme si la bouffe et l'alcool pouvaient effacer l'horreur de cette fin de matinée. L'un d'entre eux s'était gentiment moqué de moi, me demandant si j'avais été boucher dans le civil. Me précipitant aux lavabos, je m'étais regardé dans la glace. J'étais couvert de sang, des rangers aux cheveux. Le sang des Algériens. Frénétiquement je m'étais lavé la figure, me décrassant de ce sang séché, puis jetant mes habits, j'avais enfilé un treillis propre pour m'attabler avec mes camarades.

Je ne me souviens plus du menu, mais par contre je me rappelle de ce compagnon nous ramenant une caisse entière de Kronenbourg. La bière des grands jours. Nous étions vivants et il fallait fêter dignement l'événement.

Je pense avoir été l'instigateur de la discussion qui s'ensuivit. Tout en buvant et en mangeant, chacun y alla de son anecdote, de son point de vue, de son histoire. Chaque appelé raconta “son” attentat. Ses réactions. Son stress. Sa peur. Nous ne connaissions rien, moi le premier, à la dynamique de groupes ou au psychodrame et pourtant nous nous “rejouions” la bombe. Une façon comme une autre d'évacuer d'une manière cathartique l'horreur de la matinée.

Lors de ce “psychodrame” reviviscent, Pierrot me fut d'un grand secours. Arrivé quelques semaines avant moi au commando, il y avait fait son trou, parfois à l'aide de ses poings. Il faut dire qu'il était baraqué le mec ! Face aux ostrogoths (les droits communs), seuls la force et le courage primaient. Beaucoup plus gringalet que mon pote, il me faudra une nouvelle fois, me battre. Dans une scène d'une rare violence, je vais filer une raclée à un proxénète de Toulon… et on finira par me respecter.

Depuis le bagne, nous étions copains avec Pierrot, nous devinrent amis à la suite de cet attentat. Une vraie amitié d'homme, totale et désintéressée. Nous nous considérions avec respect et pudeur. Chacun pouvant compter sur l'autre dans les moments difficiles. Ce jour-là, c'est lui qui eut l'idée de nettoyer la rue. Pas forcément une bonne idée.

Le chef approuva la suggestion de mon ami, puis organisa le travail. Quatre sentinelles furent chargées d'éloigner les curieux. Le reste du commando, armé de balais et de seaux, entreprit de récurer la rue.

Une masse gélatineuse, caoutchouteuse, brunâtre, noirâtre, par endroit vermillon, avait envahi les trottoirs et la rue sur plusieurs dizaines de mètres carrés. Le sang séché des victimes. Quelques uns des commandos, par inadvertance, commencèrent à patauger dans cet infâme fromage et immédiatement leurs rangers ressemblèrent aux bottes du Diable.

L'un d'entre nous découvrit un trou dans la chaussée. Oh ! Pas très grand. Trente centimètres de diamètre tout au plus. Le trou de la bombe. Tout le monde se précipita pour voir le trou de la mort.

Les soldats se mirent à l'ouvrage. L'horreur. Personne n'avait prévu les conséquences que la proposition de Pierrot allaient entraîner. Posté en sentinelle à trente, quarante mètres de l'impact de la bombe, je vis dévaler vers moi un torrent de boue, de poussière, de sang et d'eau. Sous l'effet de dizaines de seaux d'eau, la rue était devenue une gigantesque mare sanguinolente. Affreux. Plus les appelés s'acharnaient à balayer et plus le flot, telle une lave volcanique, grossissait. Gigantesque boucherie. Nous étions submergés par tout ce sang. Imaginez soixante quatre personnes perdant leur sang au même endroit !

Un des appelés ramassa un objet bizarre, long et cylindrique, trois à quatre centimètres. Il l'apporta au chef Longue discussion. De quoi s'agissait-il ? Certains suggérèrent : c'est un doigt ! Non, ce n'est pas possible, regarde, c'est tout flétri. Et puis après l'avoir lavé dans un seau d'eau claire, pas de doute, c'était bien un doigt ! De nouveau discussion. Qu'allait-on en faire ? Le chef prit une décision: l'un d'entre nous porterait le doigt à l'hôpital. Mais arrivé là-bas, l'appelé se fit jeter par le chirurgien : “Rien à foutre de votre doigt. D'ailleurs, je ne sais pas à qui il appartient. Vous trouvez pas qu'on a assez de boulot comme ça, sans s'occuper de conneries pareilles. Foutez-moi le camp”.

Résultat : le doigt revint parmi nous. Il s'ensuivit une longue discussion qui aurait pu s'éterniser, si l'un d'entre nous, féru de culture judéo-chrétienne, n'avait proposé une solution simple: l'enterrer. Ainsi fut fait. Si rien n'est venu le déranger, “notre” doigt doit être toujours sous terre, dans un square de Batna, sous un laurier rose !

Au cours du repas, nous avions pris une décision courageuse : ne rien changer à nos habitudes. Bien sûr, nous étions en guerre, ça nous le savions, nous le sentions… nous le ressentions quotidiennement. Mais le terrorisme aveugle ajoutait une dimension effroyable à cette situation déjà éprouvante par elle-même. Nous avions compris instinctivement qu'il ne fallait pas céder à la panique. Le terrorisme, dans son étymologie, n'a qu'un seul but : semer la terreur.
Nous ne voulions absolument pas nier les bombes ou les grenades car depuis ce matin tragique, nous connaissions les risques effrayants de ces engins de mort. Nous voulions simplement montrer par notre seule présence physique que nous n'avions pas peur.

Pour prendre cette décision, la discussion avait été particulièrement orageuse, les plus “peureux” nous reprochant notre inconscience, mais finalement, et même d'une manière démocratique, nous avions enlevé la partie. Comme en temps ordinaire, nous continuerions à faire la guerre, patrouilles, embuscades, etc… mais surtout lors de nos instants de liberté, nous irions baguenauder en ville comme si de rien n'était. Aller boire un coup au bistrot du coin, acheter des journaux, manger au restau, aller au bordel pour ceux que ça intéressait. Bref, mener la vie normale ou semi-normale d'un bidasse en temps de guerre.

J'avais entr'aperçu le gosse sur le toit. D'ailleurs à y bien réfléchir, le fait même que le terroriste soit un gamin, nous avait certainement sauvé la vie. Nous allions apprendre la composition de cette bombe quelques semaines plus tard. Une boîte de conserve bourrée de limaille de fer, de boulons et de clous, mais ce n'est pas tout, l'artificier avait scotché sur celle-ci une grenade défensive. Un adulte aurait peut-être pu lancer une bombe d'un tel poids, mais le gosse n'avait pas eu la force nécessaire et au lieu de nous atteindre, l'engin de mort était tombé parmi les Algériens se dirigeant vers le marché.

En apparence, je n'avais pas été touché. Cependant des conséquences physiques apparurent dans les minutes qui suivirent l'attentat, mais dans le même temps, je me mis à nier ces conséquences.

Le souffle de la bombe m'avait laissé groggy quelques secondes. Ensuite, à table, lors de la discussion, j'entendais mes camarades, mais comme à travers un brouillard. Leurs voix me semblaient lointaines et ils durent hurler pour que je puisse les comprendre. J'avais, du moins je suppose, un tympan crevé. Mais il y a pire, dès le lendemain, j'allais comme un bateau ivre, zigzaguant de par les rues. Les trottoirs n'étaient plus assez larges. J'avais beau me cramponner aux murs, je perdais irrémédiablement l'équilibre. Pourtant je n'avais pas bu. Je n'ai jamais su l'origine de mon mal. Mon deuxième tympan avait-il été touché, lui aussi ? Peut-être ?

Devant mon état, le chef proposa de m'emmener à l'hosto. Assez bêtement je refusai, arguant que ce n'était rien... et que cela me passerait ! Effectivement, je récupérai en quelques semaines audition et sens de l'équilibre. Toutefois, trente-sept ans plus tard, mes difficultés d'audition actuelles sont peut-être des séquelles de cet attentat.

Mes pertes d'équilibre me rendaient inopérant et le chef comprit rapidement qu'il ne pouvait pas emmener en opération un gus qui avait tous les aspects d'un type bourré. Il me mit au repos pour quelques jours, avec autorisation de sortie en ville.

Mon inaptitude temporaire au combat eut une conséquence inattendue. Elle me permit de mieux faire connaissance avec les appelés des deux autres groupes.

D'ailleurs, ce soir là, j'accompagnais deux potes du groupe numéro deux. Nous avions décidé d'aller boire un pot au café du coin, oui, celui qui faisait l'angle de la rue principale de Batna derrière les bureaux de la préfecture. Juste à cinquante mètres de notre cantonnement.

Nous nous étions assis à la terrasse et comme nous étions trois, la plus mauvaise place, celle qui tourne le dos à la rue, me revint. Trois bières pression. Quelques instants plus tard, deux bérets rouges vinrent s'asseoir à la table voisine.

Les voitures et les motos circulaient dans mon dos. Je suivais à demi-mot - cette satanée surdité - la conversation de mes camarades. Il faisait doux. Dans ce silence floconneux, je me laissais aller à une semi-somnolence. Mais avant même l'arrivée de l'engin de mort, j'avais compris. Les yeux du para me faisant face... comme les hublots d'un paquebot !

Une boule noire et verte. Une quadrillée sur la table des paras. Elle renversa leurs bocks. Le type hurlait je compris plus que je ne l'entendis :
“Greu .... nade !”

Fatras et fracas de tables, de chaises, de bocks éclatés. Tout le monde a plongé. Hurlements alentour. Avant de m'aplatir sur le trottoir, j'avais eu le temps de voir un des paras se saisir de la grenade, puis d'un geste vif la rebalancer dans la rue. Le temps s'est arrêté. L'instant de notre mort.

Ils disaient tous : au moment de notre mort, on voit défiler toute notre vie. Pas vrai. Totalement faux. Moi, je songeais, avant tout, à être le plus plat possible. Offrir le moins de surface possible aux éclats de l'engin meurtrier. Se couvrir la tête de ses mains et de ses bras. J'estime être à trois mètres de la grenade. Merde, ce serait mieux si j'étais encore plus près, en effet les éclats partent toujours selon une trajectoire montante.

Je vais mourir. Saloperie. Vingt ans ! Une femme, des enfants jamais j'aurai !

Je suis couché depuis une éternité sur ce putain de trottoir. Ma chemise est mouillée par la bière renversée. Des éclats de verre partout… attention à ne pas se couper. La tête du para près de la mienne. Il me semble qu'il compte à voix haute. Il jette un regard furtif vers la rue, puis gueule :
“Debout !... On se tire !”
Tels des sprinters jaillissant des starting-blocks, les bidasses, plus quelques civils se jetèrent, qui au coin de la rue, qui dans le bistrot. Je me réfugiai derrière le comptoir. Deux ou trois civils restèrent obstinément couchés sur le trottoir. Ils n'avaient pas compris. Un des paras courut les récupérer.

Elle est là… la salope… dégoupillée… au milieu de la rue. Ronde. Noire. Quadrillée. Dangereuse. Une sinistre épée de Damoclès. Elle n'a pas explosé.

Je vois apparaître les gus du commando avec étonnement. C'est vrai, le cantonnement est à cinquante mètres… cela me semble si loin… je reviens d'un autre temps… d'un autre monde.

La guerre. Il y a des choses normales… et d'autres, disons, moins normales. A la guerre, on s'attend toujours à se faire trouer la peau. C'est normal, la logique du système en quelque sorte. Selon la taille du projectile, c'est on ne peut plus simple, cela fait un trou plus ou moins grand… A l'entrée bien sûr.

Je parle de la viande, de la bidoche du soldat. Vous me suivez ? Donc à l'entrée un trou plus ou moins grand. Parfois, autour, il y a comme un cercle noirâtre. Peut-être un restant de poudre, à moins que cela ne soit la peau calcinée par la chaleur. Vous me suivez toujours ? Parfois, la balle s'arrête dans la bidoche, d'où l'expression : j'ai une balle dans la

peau. D'autre fois, avec une fabuleuse puissance, elle transperce le corps et ressort de l'autre côté. Là aussi, selon le calibre, le trou à la sortie est plus ou moins grand. Par exemple, prenons du 11,43, calibre de certaines armes américaines, eh bien, à l'entrée dans la poitrine vous avez un trou de la grosseur d'un doigt… et dans le dos, un autre où vous pourriez mettre le poing.

Donc, le simple soldat s'attend toujours plus ou moins à se faire trouer la peau. C'est son boulot à lui. Le boulot des chefs civils et militaires, c'est de donner des ordres. Bien calfeutrés dans leurs bureaux ils commandent aux pious-pious.

“Allez-vous faire trouer la peau pour NOUS. Si vous revenez blessé ou mort, on vous remettra une belle médaille !”

Et hop ! C’est enlevé et pesé. Chacun son rôle : pour les bidasses le trouage de peau. Pour les chefs, les honneurs ! Pouah !

Par contre, pour les mines ou les grenades, on ne s'y fait jamais. Les attentats ne sont pas dans une logique de guerre. C'est du “pas normal”. A l'instant de l'attentat, votre vie bascule. Vous allez voler en éclats. Des morceaux de votre bidoche vont se coller au mur. Plus de forme. Plus de peau. Plus de corps. C'est la grande désintégration. Intolérable. Vous allez être annihilé. Vous êtes en état de sidération, Les psys parleraient d'effondrement psychique. Oui, c'est ça, dans quelques instants, vous allez être rendu au RIEN.

En quelques mois, sans nous en rendre compte, du statut de soldat nous étions passés à celui de guerrier. Personnellement j'avais développé comme qui dirait un sixième sens. S'il y avait un détail qui clochait dans le paysage, sans faillir je le repérais aussitôt. Ainsi ce jour où, éclaireur, j'avançais dans un maquis nous arrivant à la poitrine, des oiseaux s'envolèrent d'une manière inhabituelle trente mètres devant moi. En silence, tout en me baissant, je fis comprendre par gestes au reste du commando : là-bas, à trente mètres, présence humaine. Aussitôt quatre hommes bondirent en manœuvre d'encerclement. Un gosse, ce n'était qu'un gosse. Un berger peut-être, non, le maquis n'est pas le lieu idéal pour faire paître des moutons. Un chouf alors ? Oui, peut-être, mais là aussi aucune certitude.

Autre hypothèse : il était monté ravitailler les maquisards et redescendait les mains vides. Il nous raconta une invraisemblable histoire de ramassage de bois, nous ne trouvâmes rien autour de lui.

Le chef lui fila un coup de pied aux fesses et il repartit en courant vers sa mechta, heureux d'avoir échappé pour cette fois-ci aux roumis.

Mais les attentats continuaient inexorablement. Bruit sourd des bombes. Bruit plus sec des grenades. Coups de feu. Rafales. Nous essayions de repérer le quartier où avait eu lieu l'attentat avant de foncer. Encore des morts et des blessés. Alternant jours de repos ou d'opé, j'avais repris ma place au sein du commando, mais désormais je n'appartenais plus au groupe de Pierrot.
Malgré les bombes, les grenades et les balles qui sifflaient, nous menions une vie presque “normale”. Ainsi les jours de repos, le matin était réservé à la lessive et au repassage. En début d'après-midi nous écrivions à la famille. Puis lecture. Vers 17/18 heures, nous sortions en ville.

Ce soir là, justement, j'entraînais Guy et Paul en virée. Notre itinéraire ne changeait guère. Nous descendions l'avenue vers la gare où nous stoppions à hauteur du square. A gauche, il y avait la rue qui menait aux putes. Nous n'irions pas ce soir, alors nous fimes demi-tour en vue de remonter, par le trottoir de gauche, vers le carrefour des routes de Constantine - Biskra et Timgad.

A cette heure tardive, il faisait doux. La foule des samedis soirs se pressait sur les trottoirs. Familles prenant le frais. Jeunes gens et jeunes filles pieds-noirs comme tous les jeunes du monde se croisant et s'interpellant. Militaires en permission. Quelques autochtones.

Je marchais entre mes deux copains… légèrement plus grands. Les voitures, les scooters et les motos croisaient sur cette artère très passagère. Les garçons balançaient des plaisanteries et en retour les filles gloussaient de plaisir. Il y avait peu de monde sur notre trottoir. Normal, les cafés étaient situés en face.

Tout en discutant, nous marchions au centre du trottoir. Les véhicules nous croisaient lentement, très lentement. Un flot passa et puis un autre et puis plus rien. Un trou d'au moins cent mètres. Vide. Dans le fond, là-bas, une aronde apparut. Une Grand Large grise. A l'intérieur quatre jeunes arabes. Elle glissait doucement vers nous. Tilt dans ma tête. Il y a un tout petit détail qui ne colle pas dans le paysage. A l'arrière, un jeune adolescent brun a laissé retomber négligemment sa main par la portière. Elle pend, là, dans le vide. Alerte. Y a du "pas normal". Je cherche le truc, la chose, le bidule qui cloche. La voiture accélère brusquement. Il tient un objet dans sa main. Je crie:
-"GREU ..... GREU .....NADE !"

Dans la même seconde, je saisissais mes deux camarades par le cou et je les projetais à terre. Ma tête fit dong en atterrissant sur le trottoir. Pas eu le temps de mettre mes mains devant, d'ailleurs elles étaient occupées autre part. Le cœur à 160. Je me mis à compter mentalement:

_"UN… DEUX …TROIS … QUATRE … CINQ … SIX … SEPT … HUIT. Temps d'arrêt. NEUF … DIX ... ! ONZE ! DOUZE !.... treize ! quatorze ! quinze.... Nouvel arrêt... seize ! dix-sept ! dix-huit ! dix-neuf ! vingt !"
Allongé à côté de moi, Guy claque des dents. Je crie de nouveau :

- "Debout ! On fonce au coin de la rue !"
A l'abri du mur, nous regardons, nous recherchons la terrifiante petite boule noire.
Rien. L'ai-je rêvé? Non, car en m'avançant légèrement, je la découvre sur la chaussée, au pied du trottoir... non explosée. La mort rassemblée dans un si petit volume.

Les civils hurlent, piaillent. Les tenir à l'écart. J'estime le périmètre de sécurité à trente/ quarante mètres. Avec Guy je fais reculer les curieux et j'ordonne à Paul de téléphoner au commando.

La grenade est tombée à cinquante mètres du café où avait eu lieu le deuxième attentat. Trois attentats dans un rayon de trois cents mètres en moins d'un mois !

Dans les minutes qui suivirent, les commandos étaient là. Je rendis compte au chef, lui décrivant avec un maximum de détails la voiture et la tête du jeune terroriste. Empêtrés dans leur drôle de scaphandre, les démineurs tirèrent, avec d'infinies précautions, la grenade vers le milieu de la chaussée, puis ils l'entourèrent de sacs de sable, placèrent un détonateur avec un fil et coururent s'abriter. Fasciné, j'observais ce combat entre l'homme et l'obscénité de la mort. L'un d'eux tourna la drôle de petite croix. Boum ! Bruit sourd. Les sacs se soulevèrent. La mort était morte !

Personne n'avait été blessé, sauf moi qui m'étais légèrement enlevé du vernis au front, au nez et au menton. Juste quelques égratignures.

Le lendemain matin, le chef m'appela dans sa piaule. Je savais ce qu'il allait me dire.
Félicitations. Bon, d'accord. Je me sens tout de même un peu gêné aux entournures. O.K., j'ai sauvé la peau de mes potes… mais la grenade n'a pas explosé. N'empêche, si elle avait pété !

Je suis un peu surpris, le chef a conservé en mémoire mon inappétence pour les médailles. Il m'en propose une tout de même et je lui reprécise mon peu de goût pour ce genre de babioles. Et connement je lui propose la même combine que la dernière fois. Manque de pot, le chef n'était pas sur les lieux du drame. Alors ? Mon supérieur trouve la solution: c'est Paul qui héritera de la décoration.

Les attentats continuèrent quelques semaines, puis le gosse fut arrêté une nuit au Village Nègre par l'autre section du commando. Il avait 14 ans, mais sa petite taille l'avait fait prendre pour un enfant de 10 ou 12 ans. Ma description, celles d'autres témoins, ont-elles permis son arrestation ? Je n'en suis pas sûr et je ne cherche aucunement à me dédouaner, car je devais apprendre plus tard que le deuxième bureau avait réussi à infiltrer un de ses agents au cœur même de la wilaya ennemie. Résultat : 350 arrestations ! Il y a de fortes chances que ce jeune terroriste fût arrêté grâce aux renseignements de cet agent double.

J'étais de repos la nuit de l'arrestation du terroriste. J'ai le souvenir très vague d'avoir été réveillé vers trois, quatre heures du matin et d'avoir entr'aperçu un petit bonhomme aux cheveux crépus. Le terroriste. Pas très courageux les adultes : envoyer au casse-pipes un enfant ! Qu'est-il devenu ?

Les commandos l'emmenèrent vers le bâtiment de la gégène où il fut, certainement, atrocement torturé. Après ? Je ne sais pas. Peut-être a-t-il survécu ? A moins qu'une corvée de bois n'ait mis fin à ses jours. Saloperie de guerre coloniale. Saloperie de guerre tout court.

Des dizaines d'années avaient passé. Je ne songeais plus à ces trois attentats, mais, comme dans *Les trois mousquetaires*, ils étaient quatre ! Le quatrième, heureusement, avait été soigneusement refoulé.

L'été dernier, je lisais le très joli livre de Jean-Noël PANCRAZI *Madame ARNOUL*, Gallimard. Il s'agit de l'histoire d'un petit garçon pied-noir dans les années cinquante /soixante à BATNA. A la lecture de cette histoire pleine de poésie, de tendresse… mais aussi de peur, d'un seul coup, vers la page 63, le rideau du souvenir se déchira.

C'était quelques jours avant l'arrestation du gosse. Certainement un dimanche. Les attentats se multipliaient. A ma proposition d'aller au cinéma, personne ne répondit. Le commando commençait à avoir la frousse. Fanfaron comme pas un, je décidai d'y aller seul.

Je me souviens vaguement d'un film de Pagnol *La fille du puisatier*. Mais, peut-être est-ce un faux souvenir ? Par contre, je me souviens fort bien de mon malaise à l'entracte. J'étais oppressé. La tête me tournait. La sueur coulait entre mes omoplates. Les jambes flageolantes, je quittai le cinéma. A la sortie, je ne vis pas l'ombre menaçante rencognée sous une porte cochère. Solitaire, mes pas me poussèrent vers le quartier nord par des rues désertes.

Dans le lointain, j'entendis une sourde explosion, et aussitôt le hululement des ambulances et les crissements de freins des véhicules militaires. Je n'y prêtai guère attention. Bruits ordinaires d'une bourgade en état de guerre.

Le soir tombait. Je continuai mon errance parmi les ruelles. Je revins assez tard à notre cantonnement. Le commando était sens dessus-dessous. Mes camarades étaient même très inquiets. Il y avait eu un attentat à la sortie du cinéma… et aucune trace d'I. parmi les morts et les blessés. Inconsciemment, mon "malaise" m'avait sauvé la vie.
Pierrot m'engueula copieusement. Le chef fit de même et dans la foulée, il nous interdit désormais de sortir en ville.

Mon quatrième attentat. Oublié. Refoulé. Passé aux oubliettes. Aucune peur, si ce n'est rétroactive. Donc aucun souvenir.

3.7. LE JOUR OU J'AI REFUSE DE TOURNER LA GEGENE

J'ai décidé, voilà quelques instants, de supprimer un chapitre entier de ce livre. Je vais malgré tout en faire un bref résumé. A quoi bon jouer les matamores, les fiers à bras ? J'ai participé à pas mal d'accrochages. Alors pourquoi raconter cette embuscade plutôt qu'une autre ? Peut-être parce que Pierrot nous sauva la vie. Peut-être parce qu'à mon tour j'étais sorti de la tranchée.

Le chapitre en question aurait pu s'intituler "Sortir de la tranchée". Enfant, bien qu'il en parlât peu, j'écoutais avec fascination mon père racontant 14-18. La proximité immédiate des tranchées ennemies, parfois trois cents mètres… et parfois cinquante, me surprenait. Etonné, je demandais alors à mon père comment il faisait pour sortir de la tranchée sous la mitraille boche. Immanquablement, il me répondait : "C'était comme ça, il fallait y aller !" Acceptant mal cette explication, je me rebellais contre ces assauts imbéciles et je clamais haut et fort qu'il n'avait qu'à y rester au fond de la tranchée ! Alors, mon père, affectueusement, posait son bras sur mon épaule. "C'était comme ça, c'était la guerre !" Je bouillais.

Donc, résumons ce chapitre supprimé.

La piste au sud de Batna. Une *Jeep*. Deux *Dodge*. Un talus surplombant la piste. Des broussailles. Le maquis. Des coups de feu à bout portant. Le contingent gicle. En courant vers le rebord du talus, j'aperçois à dix mètres devant moi un jeune paysan. Il tient un fusil de chasse. Ses yeux noirs apeurés. Il me vise. Tout en plongeant, je tire une courte rafale de ma MAT. Simultanément, énorme bruit, gros nuage de fumée noire, sifflement des chevrotines au

-dessus de ma tête. Puis le tac tac rauque du fusil mitrailleur. Je me retourne. Pierrot était debout, au milieu de la piste… et il tire… il tire, le F.M. coincé contre la hanche.

Flottement parmi nos chefs. Aucun ordre. Le sous-bite, appelé comme nous, quinze au jus, se planque derrière un rocher. Comme on le comprend… mais, c'est à lui de donner des ordres ! Plus fort, le serre-patte, lui militaire de carrière, reste également silencieux. Si ça continue, on va se faire couper les couilles.

Pourtant le commando n'en était pas à sa première embuscade et ceux d'en face n'étaient pas des "vrais fellaghas". Tout juste quelques paysans équipés de pétoires. Seulement, voilà, nos chefs avaient peur et du coup le commando, par contagion, se mit à avoir la trouille. Une pétoche de première. Les appelés les plus proches m'interpellèrent :
"Qu'est-ce qu'on fait Jean ?" Je n'ai jamais bien compris ce qui m'a pris à cet instant-là.
Peut-être l'instinct de survie ? Je me mis à courir, sous le feu, de l'un à l'autre pour donner des ordres. Dans mon dos, le F.M. s'était tu. Je me retournai et je vis Pierrot qui rechargeait son arme. Alors, je sautai le talus. Le commando suivit. Les fells avaient disparu.

Pierrot nous avait sauvé la vie. A mon tour, j'étais sorti de la tranchée. En revenant vers nos véhicules, nous trouvâmes une large flaque de sang à l'endroit précis où le jeune paysan me faisait face. L'avais-je tué… ou seulement blessé ? Je ne le saurais sans doute jamais, mais ses yeux noirs apeurés me poursuivront sans doute jusqu'à ma propre mort.
Devant la "faillite" de nos chefs et l'urgence de la situation, les flibustiers m'avaient propulsé à leur tête. La troupe, désemparée, s'était tournée vers l'homme le plus ordinaire, le plus simple… ?... le plus calme ? Je ne sais pas moi. Mystère.

Pourquoi ai-je accumulé autant de chapitres avant d'en arriver là ? A mon avis, une seule raison, inconsciente bien sûr. Ma peur d'aborder l'un des plus douloureux problèmes de notre histoire contemporaine. La torture au cours de la guerre d'Algérie.
Notre génération restera à jamais marquée par cette saloperie. Depuis des décennies, si la conversation vient à rouler sur la guerre d'Algérie, la même question, immanquablement, ressort. Nos enfants, petits-enfants, frères, sœurs, amis, cousins, neveux nous posent cette fameuse question. "Et toi, tu l'as tourné la gégène ?"

D'une manière non avouée, j'accumulais les chapitres, retardant ainsi l'instant où j'allais me coltiner avec ma vérité… avec notre vérité. Et pourtant je suis de ceux qui, par rébellion, ont refusé de tourner la gégène. Rien à faire. La culpabilité affleure. La culpabilité de toute une génération.

Bien, puisqu'il le faut, je m'y mets. Au début, en Algérie, j'avais, d'abord, cru à des "bavures". Des interrogatoires musclés qui auraient dérapé vers plus de violence. Autre hypothèse plausible : il s'agissait là de pervers - les bourreaux - assouvissant à travers la torture leurs pulsions sadiques.

Mais très vite, j'avais découvert l'ampleur du problème, allant, dans une lettre à mon frère, jusqu'à décrire une de ces équipes de la gégène : un moinillon, un militant de la C.G.T. et deux fils de paysans. Il ne s'agissait que de rumeurs, j'étais loin de me douter à cette

époque-là que j'allais faire plus ample connaissance avec ces quatre bourreaux, quelques mois plus tard. Alors les rumeurs se concrétiseront en faits.

Malgré cette vérité qui, peu à peu, émergeait, je persistais dans l'erreur, m'enferrant dans cette idée, dans cette croyance qu'il ne pouvait s'agir que de bavures ! Certainement des paras sadiques qui au fond d'une cave sombre, torturaient des Algériens désarmés. La bonne image folklorique quoi ! Les paras torturant. Facile. Bien sûr, il y en a eu… sauf qu'il s'agissait de l'arbre cachant la forêt. Enfant de vingt ans, laïque et républicain, je me refusais à envisager la vérité, toute la vérité. J'avais mal à mon pays.

La torture en Algérie était programmée. Tour un système, une organisation, des hommes, du matériel, avait été mis en place dans ce but. La torture découlait d'un système. Elle était le système. Elle était le système de là-bas… de la guerre, de la sale guerre coloniale.

Honte sur ce pays. Pourtant je l'aimais ce pays, cette patrie. Ma patrie. J'étais prêt à lui sacrifier ma vie. Mais la France. La Patrie des Droits de l'Homme.
Comment envisager que ce noble et vieux pays, ayant combattu courageusement l'hydre nazie, puisse se livrer à de telles infamies ? J'étais en pleine schizophrénie intellectuelle. D'un côté une nation phare des libertés. De l'autre, la réalité de la soldatesque torturant à tour de bras. J'étais déboussolé.

Schématiquement le commando se trouvait placé sous les ordres du deuxième bureau.
Il était la tête et nous étions les jambes. En quelque sorte nous étions le bras armé de ce service de renseignements. Le plus curieux, c'est que l'équipe de la gégène figurait sur les effectifs du commando. Quand on pense que Pierrot, moi et quelques autres n'y figurions pas! Pourtant nos locaux étaient fort éloignés géographiquement. Le commando avait son cantonnement sur la route de Constantine et celui des bourreaux trônait en plein centre de Batna !

Nous avions peu de contacts avec eux, nous évitions même leur fréquentation. Si une bonne partie du commando était composée de voyous, malgré tout, un reste d'humanité chez ceux-ci faisait qu'ils considéraient le travail de l'équipe à gégène comme quelque chose de pas très propre.

Ma mutation disciplinaire au commando allait engendrer une conséquence inattendue, j'allais rencontrer cette fameuse équipe de la gégène. Même si nous évitions les contacts avec ces bourreaux, il en restait tout de même un, bien primordial, celui du transport des prisonniers. En dehors de nos tâches spécifiques, nous étions également chargés du convoyage, à l'aller comme au retour, des maquisards devant subir la question. J'ai peu participé à ces convoyages… une ou deux fois tout de même. Le chef admit mon point de vue lorsque je lui fis comprendre que ces transports n'étaient pas ma tasse de thé ! J'en fus plus ou moins dispensé par la suite.

J'ai beaucoup dénigré les militaires de carrière depuis le début de ce livre, mais il s'agissait d'un choix objectif de ma part. J'ai essayé, à travers les mots, de retrouver la haine de mes vingt ans. J'ai donc utilisé un artifice littéraire pour reconstituer l'ambiance, la vie d'un jeune soldat du contingent en Algérie. Si j'ai décrit ces rempilés comme de pauvres

crétins alcooliques, j'ai aussi beaucoup insisté sur la valeur humaine de certains de mes supérieurs hiérarchiques, ainsi ce maréchal des logis chef qui commandait ma section au commando.

Pour mon premier transport, je fus chargé, avec deux camarades et un sous-off, de convoyer un maquisard jusqu'au camp de prisonniers situé du côté de Constantine.
Je découvris ainsi l'antre de l'Inquisition, Une modeste maison, située près d'un carrefour, à deux pas de la caserne des chasseurs alpins, adossée au service des transmissions... et à cent mètres de l'entrée du Q.G. de la division des Aurès.

J'ai conservé peu de souvenirs de cette première entrevue. Merci, le refoulement opère parfois et c'est bien utile dans certaines circonstances ! Seul l'aspect physique de ces bourreaux me revient à l'esprit. Tous appelés comme moi. Rien ne les distinguait du commun des mortels. J'avais dû les imaginer, livres et films américains à l'appui, avec une tronche de gangster yankee. Ordinaires. Tristement ordinaires. Rien. Aucune tare physique ne venait assombrir leur visage. Les quatre étaient insignifiants.

Ni trop petits, ni trop grands. Ni trop maigres, ni trop gros… Ni trop quoi ? Des gus ordinaires embarqués dans une histoire horrible qui, manifestement, les dépassait. Juste un début d'alcoolisme peut-être, car dès cette première rencontre, je les ai toujours vus avec une canette de bière à la main. Ils suivaient, en cela, l'exemple de leur sous-off de carrière qui semblait, lui, déjà fortement imbibé.

Un interprète chaouïa et un berger allemand, complétaient l'équipe.

Puisque rien ne distinguait ces bourreaux des autres appelés, alors j'essayai de comprendre où se situait la différence s'il y en avait une. Puisqu'ils n'avaient aucune tare physique visible, je décidai de chercher du côté de ce que j'appelais à l'époque le mental. Une étrange attirance me poussait vers ce lieu maudit, un mélange de fascination et de répulsion. Peut-être ma part d'ombre ?

Poussé par ma curiosité, je pris l'habitude de rendre des visites “amicales” aux quatre types de la gégène. J'essayais de découvrir derrière leurs paroles, leurs mimiques, des indices prouvant leur monstruosité. Rien.

Je guettais alors dans leurs gestes le petit détail qui les ferait apparaître en pleine lumière comme des salauds. Négatif comme disent les militaires. Dans ma quête pour comprendre, je ne voyais que quatre petits bidasses sans grande conversation. J'essayais de cerner leur motivation de bourreaux, hélas mes interrogations restaient sans réponses. Je ne remarquais rien, si ce n'est cette tendance à s'alcooliser qui n'avait aucune signification pour moi à l'époque.

Mais à force de me voir tourner autour de leur “boulot”, ils durent se méprendre sur mes intentions, car l'un des tortionnaires me proposa d'assister à une séance. Mal à l'aise, pris de court, j'acceptai. Fascination/répulsion. Désirant, en quelque sorte, me mettre à leur place pour répondre à cette angoissante question : pourquoi acceptent-ils de participer à cette saloperie ?

J'avais accepté… mais je le regrettais aussitôt. Pourtant, au pied du mur, je ne pouvais plus reculer.
En fait, en réalité, je ne vis rien. Je ne me souviens de rien. La salle de torture était-elle au sous-sol, comme je crois m'en souvenir ? Ce n'est pas certain. Le "client" était-il un homme, une femme ? Y avait-il une table, une chaise ? Rien. Seule la réminiscence fugace d'un jeune gars de vingt ans fuyant, courant vers l'extérieur afin de ne pas voir la cruauté à l'état pur. Mon seul souvenir, là aussi très vague, mes boyaux se vidant dans la ruelle d'à côté. Mon estomac retourné et le rire gras d'un des bourreaux dans mon dos. «Femmelette». Je n'avais pas eu le «courage», mais le terme est-il bien approprié, d'assister à un début d'interrogatoire. J'avais manqué de force morale et j'avais fui l'ignominie.

Mais la torture était-elle opérante ? De l'aveu même des bourreaux et des militaires de carrière du deuxième bureau, rien n'est moins sûr ; car si certaines victimes, dès la première décharge électrique, se mettaient à table; d'autres sous la douleur, se mettaient à raconter n'importe quoi afin d'arrêter le tourment. Résultat : des renseignements bidon tout à fait inexploitables. Enfin, une petite minorité ne desserrait pas les dents. Des jours, des nuits, parfois des semaines de torture. Leur bouche était un tombeau. Des courageux. Des durs s'attirant le "respect" de leurs bourreaux.

Donc en 1960, Ali, haut responsable de la wilaya des Aurès, est fait prisonnier. Le maquisard grièvement blessé de plusieurs balles dans le ventre, est dirigé sur l'hôpital de Batna où des médecins militaires vont le soigner. Mais le deuxième bureau s'impatiente, il veut interroger le prisonnier. Ordre est donné de "kidnapper" celui-ci sur son lit d'hôpital. Le commando sera chargé de cette tâche. Les médecins, presque tous des militaires de carrière, auront beau hurler comme des putois - leur malade est bien trop faible après une longue opération - rien à foutre, les bérets noirs enlèvent le convalescent et l'emmènent directement à la salle des tortures.

Ce chef rebelle allait se révéler d'un courage assez rare et d'une résistance physique et mentale extraordinaire. Malgré sa blessure non cicatrisée, malgré des jours et des nuits d'épouvantables tortures, il ne lâchera aucun nom, aucune cache d'armes… rien ! Les tortionnaires auront beau varier les sévices : gégène, baignoire, coups de matraque, etc, il ne desserrera pas les dents.

Son supplice va durer une semaine et c'est tout à fait par hasard que le «destin», moi en l'occurrence, va y mettre fin. Je n'avais pas participé au kidnapping, mais Pierrot m'avait raconté l'algarade entre les médecins et le chef du commando. Nous ignorions l'identité du blessé et surtout, nous ignorions son importance. Une semaine plus tard, nous avions oublié jusqu'à son existence.

Ce jour là, l'âme tout à fait sereine, je me dirigeais vers la bicoque à gégène .... Les bras chargés de bibines.

Nous étions, en entrant, dans la pièce de gauche. Pour déguster leur breuvage favori, la majorité de l'équipe, trois appelés, le sous-off et l'interprète, m'entoura bientôt. Le quatrième appelé était resté en bas pour garder le prisonnier. A cet instant précis, je réalisai qu'il était toujours sous la torture. Je l'avais complètement oublié… ou j'avais voulu croire qu'il était déjà parti vers un camp de prisonniers.

Alors un des gus appela son collègue resté de garde. “Viens, dit-il, Jean nous offre de la Kronenbourg, le clebs gardera bien le fell !”

Notre beuverie ne dura guère plus de dix minutes. Ensuite, un des appelés redescendit. Le prisonnier avait disparu ! Et le chien n'avait pas aboyé.

Alerte générale. Après avoir téléphoné à un des capitaines du deuxième bureau, les bidasses se lancèrent à la poursuite du fuyard. Il s'était volatilisé. Je m'éclipsai discrètement.

J'apprendrai, plus tard, que le pitaine avait fait venir les chiens de la compagnie cynophile, ceux-ci suivront la trace de l'évadé jusqu'au Village Nègre, donc, sur une distance de trois bons kilomètres, et là ils la perdront. Le chef rebelle s'était évaporé. A poil, une terrible blessure au ventre, il avait réussi à défaire ses liens, sortir de la bicoque, sauter deux murs… et tailler la route ! Chapeau !

Plusieurs unités françaises ratisseront le Village Nègre maison par maison. Aucune trace du fuyard. Face à cet échec, le capitaine deviendra fou de rage et il collera quinze jours de taule à l'ensemble de l'équipe. Par ailleurs, il sera certainement averti de ma présence lors de l'évasion du fuyard.
J'étais loin de me douter que ma seule présence en ces lieux eut pu favoriser la fuite du chef fellagha. D'ailleurs, c'est suite à cette évasion que nous allions apprendre l'identité et l'importance du prisonnier.

Comme si de rien n'était, je continuais mes visites à la bande. Je voulais découvrir par moi-même la ligne de démarcation entre un honnête homme et un salaud. Hélas, mes tentatives se révélaient fort infructueuses. “On” (j'insiste sur ce on), on leur avait donné des ordres et ils obéissaient. Petit enfant obéissant. Ecolier sage et discipliné. Soldat craintif et soumis. L'ordre… c'est l'ordre !

Un des capitaines du deuxième bureau était une vraie brute. Le bruit courait qu'il avait tué un prisonnier d'un seul coup de poing, il s'agissait certainement d'une légende, mais son côté “bestial” impressionnait les appelés. Pour ma part, il fut, en dehors de mon père, le seul homme à me faire réellement peur. J'étais toujours mal à l'aise face à lui.

Aucun prisonnier à interroger ce jour-là. L'équipe était au repos et nous sirotions tranquillement notre bière lorsque le pitaine pénétra dans les lieux. Il parut fort mécontent de ma présence et m'apostropha aussitôt avec agressivité :

“Qu'est-ce que vous foutez-là, I ?
Je suis venu voir mes copains, mon capitaine.
Vous ne savez pas qu'ici, c'est top secret ! Vous n'avez rien à y faire. J'apportais seulement de la bière à mes camarades, mon capitaine.
Si la gégène vous intéresse tant que cela, Martin est libérable dans trois semaines, vous le remplacerez !
Non ! Merci, mon capitaine, je n'y tiens pas.
Comment non ?... Il devint écarlate… et si je vous en donne l'ordre ?
Mon capitaine, ce sera non aussi. Je ne tiens pas à faire partie de cette équipe !”

J'eus peur. J'ai cru alors qu'il allait me frapper. Il se mit à trembler. Les quatre autres zèbres, éberlués, lorgnaient le bout de leurs souliers. Un appelé refusant de tourner la gégène ! On aura tout vu !

Mettez-vous au garde-à-vous, I. Fixe! Nom de Dieu, je vous ordonne d'intégrer mon équipe dès ce soir. Au trot, allez chercher votre paquetage. Fissa !

Dans un combat haineux. Face à face. Les yeux dans les yeux. Il vint vers moi… menaçant. D'un seul coup, je me sentis plus grand… plus fort… et c'est bien calé dans mes Rangers que je lui répondis d'un ton calme et serein :
“Mon capitaine, j'ai déjà à mon actif trois mois de taule plus un mois de travaux forcés! Vous ne pouvez pas me forcer à tourner la gégène. Je suis prêt à aller au T.M. et à finir mon service militaire au fin fond du Sahara dans une forteresse s'il le faut !

Foutez-moi le camp ! Je ne veux plus jamais vous revoir ici, vous avez compris ? Sous aucun prétexte.
Oui, mon capitaine, je m’en vais.”

Il s'agissait d'un refus d'obéissance caractérisé. Trente secondes avant cette altercation, si on m'avait demandé mon avis sur le fait de devenir, ou non, un bourreau, j'aurais été bien en peine pour répondre. Le choix. Il y a toujours un choix possible. Oui, mais peut-on déterminer à l'avance dans quel sens ce choix se fera ? Difficile de répondre à cette question. J'ai refusé. D'autres ont accepté.

Dans ma vie, s'il y a un choix dont je suis fier, c'est bien de celui-là. Le matin, dans ma salle de bains, lorsque je me rase… je me regarde dans la glace. Oui, c'est ça, utilisons une métaphore. Oui, mon reflet dans la glace : ça va pour moi !

Je ne savais pas encore très bien ce que je désirais faire de ma vie. Par contre, avec beaucoup de détermination, je savais ce que je ne voulais pas. Situation imposée ou non, je voulais rester libre de mon choix. Je croyais discerner très exactement où se situait la ligne jaune entre un honnête homme ou un salaud. Toujours cette conviction profonde.

Là-dessus, Marco mourut. Une petite frappe, maquereau dans les bas-fonds de Toulon.
Deux nanas casse-croûte disait-il. Lors de mon arrivée au commando, nous nous étions battus à mort. Il m'avait cherché et trouvé ! Grand et baraqué, il avait largement eu le dessus, du moins au début, jusqu'à l'instant où dans un ultime sursaut j’avais… Pierrot et les autres zèbres nous avaient séparés avant que je ne commette l'irréparable. Du coup, Marco était devenu mon “copain”, faisant allégeance à plus “fort” que lui, je mets des guillemets, hein ? Par contre, je ne le considérais aucunement comme un ami, juste comme une relation de chambrée. Des années plus tard, j'allais apprendre les subtilités de la hiérarchie des voyous. Tout en haut de la pyramide, les braqueurs et les assassins, presque au bas de l'échelle les

proxos. Marco m'avait certainement classé dans une catégorie de malfrats très au dessus de lui… et très au dessus de ma réalité physique et mentale !

J'étais de réserve cette nuit là, tout habillé, je somnolais sur mon lit en essayant vaguement de lire un de mes éternels bouquins. La radio chuintait sur la table. Le commando, sur le coup de minuit et demi, était parti en direction du Village Nègre, à pied.

Soudain une rafale de mitraillette déchira le haut parleur, puis une voix angoissée :

“Alpha de Leader, on est accrochés. Venez vite !”

Puis plus rien, si ce n'est le halètement rauque du fusil mitrailleur et les saccades syncopées des fusils.

Mais nous étions déjà dans la Jeep et le Dodge, courant au secours de nos frères flirtant avec notre fiancée, cette vieille salope, cette putain : la Mort !

Dans la radio, les tirs s'arrêtèrent, et une voix blanche d'émotion :
“Alpha de Leader, m'entendez-vous, bordel ? Fissa ! Nous avons deux blessés. Marco a morflé.
Leader d'Alpha, cinq sur cinq ! Où êtes-vous ? Nous sortons par la porte sud.
Alpha de Leader, cinq sur cinq. On vous voit. Droit devant, vers le sud, à cinq cents mètres. Demandez une ambulance.
Leader d'Alpha. Bien reçu. Je fais le nécessaire.”

Le commando apparut dans la lueur des phares, misérable radeau brinqueballant au gré du vent de la douleur.

Crissement de freins. Périmètre de sécurité. Pas de lune. Nuit noire, nuit d'encre.
Putain de bordel, ne jamais repasser au même endroit, c'est le b.a ba de toute guérilla ! Hélas, nous avions pris la sale habitude de prendre régulièrement ce minuscule sentier pour nous rendre au Village Nègre. Résultat : plein la tronche !

Une partie du commando se lança à la poursuite des fells, mais ils devaient être loin à cette heure-là. Je reçus l'ordre de m'occuper des blessés. Le premier hurlait comme un putois, mais en fait, il n'avait pas grand chose, juste un bout de gras enlevé au bras droit.

Couché à terre, Marco se tenait le ventre en gémissant. Une rafale de MAT en plein dans le buffet. Tel une mère avec son enfant, je m'agenouillai près de lui et posai délicatement sa tête sur mes genoux :
“Je vais crever, Jean !
Mais non, tu sais bien, une balle dans le bidon n'a jamais fait mourir personne. C'est vrai, t'es sûr ?... Dis-moi, j'vais pas mourir, hein ?
Mais non. Je te promets. Dans cinq minutes, l'ambulance sera là, dans dix, tu es à l'hosto. Y vont te réparer.
Non. Je vais mourir… je le sens… Maman !... Maman !”

Marco pleure.

“Arrête de déconner. Dans un mois, tu me paies l'apéro et on va voir les filles.

Je veux me lever, mourir debout… aide-moi.
Non. Il n'en est pas question, tu es trop faible. Reste tranquille. Fais pas le con ! »

En essayant de le maintenir fermement au sol, ma main glissa sous son treillis, elle en ressortit poisseuse et vermillon.

“Promets-moi, Jean, tu iras voir ma mère à Toulon. Prends mon portefeuille. Tu lui diras… hein ?
Oui, promis, Marco, j'irai la voir. Je lui dirai combien tu étais un chic copain.”

Comme une bougie vacillante soufflée par le vent, Marco s'éteignit dans mes bras. La pluie se mit à tomber et sur mes joues, était-ce des gouttes de pluie ou des larmes ?

Malgré ma promesse, je ne suis jamais allé voir la mère de Marco à Toulon. Je sais, c'était un petit voyou, mais tout de même… Il avait vingt ans et il est mort là-bas dans les Aurès. Je ne suis pas très fier de moi lorsque je repense à cette promesse non tenue.

3.8. DES ORANGES POUR LE SOUS-LIEUTENANT

J'ai terminé le chapitre précédent avec beaucoup de difficulté. Ma génération ne pardonnera jamais aux hommes politiques de l'époque, notamment ceux dits de gauche, de nous avoir laissé seuls face à la monstruosité de la torture. Non seulement ils nous ont laissés dans la solitude d'un choix difficile - accepter ou refuser de participer à cette saloperie mais en plus, ils nous ont coincés dans une situation où nous étions plus ou moins complices de cette ignominie. Par la suite, même si j'ai voté à gauche, je l'ai toujours fait avec beaucoup de réticence… Lorsque je voyais certains noms sur les bulletins de vote, j'avais parfois un haut-le-cœur !

Je vais aborder maintenant un sujet fort méconnu de la guerre d'Algérie. Le non-dit, la dénégation, l'oblitération sont venus recouvrir les faits, pourtant ils ont existé. Comme dans le film de John Sturges *Règlement de compte à O.K. Corral*, ce chapitre aurait pu s'intituler : “Règlement de compte à El-Kantara”. Les Anciens d'Algérie n'aiment pas aborder ce problème, cependant, à plusieurs reprises, j'ai entendu certains d'entre eux racontant, à mots couverts, des faits similaires à ceux que je vais décrire.

Le contingent a été utilisé de manière intensive au cours de la guerre d'Algérie. Ainsi la majorité des combattants, soldats, sous-officiers et officiers étaient constituée d'appelés. Peu d'hommes d'active au combat, ceux-ci se réservant la plupart du temps les tâches administratives. Je ne cherche pas à sous-estimer la valeur des militaires de carrière dans ce conflit, mais par expérience personnelle, au cours de ces longs mois passés dans les Aurès, j'ai surtout été entouré par des appelés du contingent.

Mais qui dit appelé dit également libération de celui-ci au bout de 28 mois. La quille quoi. Le jeune sous-lieutenant qui commandait l'autre section du commando, arriva au terme de son temps, il fut libéré et tout naturellement il regagna la France. Il fut, illico, remplacé par un jeune aspirant également appelé comme nous.

Jusqu'ici, tout baigne dans la normalité. Dans ma section commandée par un sergent-chef, les relations contingent/active étaient bonnes, nous faisions notre boulot et en contre partie le chef ne nous faisait pas chier. Il en alla tout autrement dans la deuxième section avec l'arrivée du nouveau sous-lieutenant ; celui-ci était instituteur dans le civil et apparemment sa modeste ficelle sur l'épaule lui était montée à la tête ! Dès son arrivée, il déclencha la haine des autres appelés. Passe encore qu'il eut fait manœuvrer au sifflet sa section lors d'accrochages, mais lorsqu'il imposa une revue de détail à celle-ci au retour d'une longue journée de crapahut, les pirates craquèrent. Il n'y eut pas de coups, (ni de poings, ni de pieds) mais les insultes volèrent bientôt en rase-mottes.
Les plus virulents, deux ou trois, écopèrent de plusieurs jours de prison et l'huile sur le feu s'enflamma. Le sous-lieutenant n'avait pas compris les règles du jeu. O.K., nous étions la lie du contingent, anti-militaristes et voleurs confondus, mais nous faisions notre boulot de soldat.

Les échos de ces brimades nous parvinrent et avec Pierrot, nous avons alors tenté de jouer les médiateurs. Profitant d'une journée où les deux sections étaient conjointement en opération, nous fîmes une tentative pour aplanir le conflit. Au repas de midi, le sous-bite s'écarta de sa section pour manger sa gamelle, seul, dans son coin. Pierrot lui fit remarquer, gentiment, que même les rempilés, sous-offs et officiers, n'avaient pas cette attitude sur le terrain. Sans aller jusqu'à partager leur ration, ils mangeaient tout le temps avec nous. D'un ton sec, il refusa toute discussion et devant notre insistance, nous ordonna de rejoindre notre section. Je le quittai sur ce laconique commentaire : “On vous aura prévenus !”

Les humiliations, les attitudes vexatoires se poursuivirent. Les flibustiers se braquèrent de plus en plus et l'autre en rajouta dans le style “C'est moi le chef et quoique je fasse ou dise, vous devez m'obéir !”. Le con intégral. Justement notre chef, le nôtre, essaya, lui aussi, d'intervenir, mais le sous-bite, dont la tête enflait de plus en plus, lui signifia vertement qu'il était, lui, officier et l'autre, seulement sous-off. Donc, il n'avait qu'à fermer sa gueule !

Je n'avais aucune connaissance en nosographie à l'époque, mais je n'avais pas été sans remarquer l'attitude bizarre d'un de mes camarades. Je n'étais d'ailleurs pas le seul à faire ce constat, car sur son passage, les copains murmuraient parfois : “Il est maboul celui-là !” Poilu, petit, brun. Même lorsqu'il était rasé, une barbe noire, tirant sur le bleu, renforçait sa mine patibulaire. Des yeux aux ombres inquiétantes. Des mouvements incontrôlés et convulsifs. Des mots… des phrases incohérentes. Une folie sous-jacente. Sans avoir fait d'études spécifiques, le diagnostic était pourtant évident : il s'agissait d'un malade mental.

Mais d'où lui venaient ces symptômes ? Etait-il dans cet état à l'incorporation ou était-ce la guerre qui l'avait amené sur cette pente effrayante de la démence ?

L'atmosphère était électrique entre le sous-bite et ses subordonnés, les mots fréquents, mais ils n'atteignirent jamais la virulence de ceux échangés entre le maboul et son officier. Dans une scène d'une hallucinante violence, quelques chaises et une table devinrent boiteuses et il menaça celui-ci d'une phrase assassine : “ Je te ferai la peau, fumier !”

Les deux sections avaient quitté le cantonnement de nuit. Nous progressions plein sud, en direction des gorges d'El Kantara. Notre objectif était une mechta que nous connaissions bien pour y être passés de nombreuses fois. Nos indicateurs - il n'y avait pas que la gégène comme source de renseignements - persistaient à nous raconter que des maquisards visitaient régulièrement ce village, soit pour y rejoindre leur famille, soit pour y rencontrer les responsables de l'O.P.A. Malgré nos ratissages, nos embuscades et nos coups de mains surprises, nous n'avions jamais réussi à entr'apercevoir le moindre bout de pataugas d'un rebelle ; c'était à croire que nos informateurs nous menaient en bateau.

Après plusieurs heures de marche, le commando était en vue de son objectif. La première section, à laquelle j'appartenais, se déploya à l'ouest du village. Celle du sous-lieutenant se mit en place dans l'axe des mechtas. Dos au nord et face au sud. Deux cents à trois cents mètres de maquis maigre nous séparaient. Les gourbis étaient construits au sommet de la colline, chose habituelle dans les Aurès. Malgré cette position dominante et grâce aux derniers sursauts de la nuit, nous avions pu nous en approcher à moins d'un kilomètre.

Dans un flamboiement vertigineux le soleil africain apparut. Stop. Je l’ai déjà dit, nous étions ici pour faire la guerre non pour admirer le paysage. L'autre section était mieux lotie que nous, la lumière arrivait de sa droite ; nous la recevions en pleine face, elle nous aveuglait et du même coup, elle éliminait les ombres du relief.

Quelques minutes avant l'apparition de l'astre solaire, le commando avait commencé sa progression, prudemment, procédant par bonds, envoyant des éclaireurs, puis les rejoignant. Silencieusement, nous utilisions les maigres ressources du maquis pour nous camoufler. Nous avions parcouru quatre à cinq cents mètres et étions arrivés juste au bas de la pente menant au village lorsque trois ou quatre coups de fusil de chasse nous parvinrent. A cette distance, les fells n'avaient aucune chance de nous toucher. En levant la tête, je vis, vers l'est, trois ou quatre types en djellaba émergeant d'un rideau de fumée. Après nous “avoir tiré dessus”, ils s'évanouirent dans le dédale des maisons environnantes.

Tout, alors, se passa très vite. Les deux sections du commando montèrent à l'assaut de la colline ; ça tiraillait de partout, fusils, mitraillettes, carabines, pistolets automatiques tout le monde y allait de bon cœur. Folie meurtrière. On ne savait pas sur qui on tirait, ni pourquoi, mais peu importe. On nous avait “allumés” et nous nous “défendions” !

La mechta fut vite envahie, les portes défoncées à coups de pieds, aucune trace des rebelles. Une fois de plus, nous n'avions fait qu'entr'apercevoir quelques ombres. Le village fut ratissé mètre par mètre. Rien. Puis comme d'habitude, nous nous comptâmes. Dans l'autre section il manquait un gus. Le sous-lieutenant resté à mi-pente, scié par une rafale.

Les flibustiers étaient débarrassés de leur sous-bite/instit/con/facho. Ils n'allèrent pas jusqu'à fêter ses blessures à la Kronenbourg. Non. Il était vivant l'affreux, mais le bruit se propagea rapidement. La rafale venait de notre propre camp. Lors de l'assaut et profitant de la panique générale, le maboul avait tiré dans le dos du sous-bite. Même si celui-ci était vivant, il avait deux quilles bien amochées.

Le maboul ne fut jamais inquiété. Pourtant les témoins de la scène, appelés, sous-officiers et officiers savaient ce qu'il en était réellement de la blessure du sous-lieutenant. Tout le monde s'écrasa. Pire, le bruit dut se propager à d'autres unités, car dans les mois qui suivirent, les rempilés adoptèrent un ton beaucoup plus cool à l'égard des appelés.

C'est vrai, quoi ! Nous faisions la guerre… avec de vraies balles dans nos fusils ! En principe, nous devions les utiliser contre nos ennemis les fellouzes, mais il était aussi. fort possible… de les détourner contre certaines crevures galonnées qui faisaient chier. Point. Ainsi, ce n'est pas sûr, je n'émets ici qu'une hypothèse… mais il n'est pas exclu que certain militaire de carrière ne soit tombé sous des balles bien françaises. Mais chut !

Après plusieurs mois d'hospitalisation et une perme en France, le sous-lieutenant fut muté dans une autre région d'Algérie. Un adjudant-chef, d'origine vietnamienne, sympa et courageux, le remplaça à la tête de la section.

Avant le départ du sous-bite, vraiment par compassion, avec Pierrot nous lui avions rendu visite à l'hôpital pour lui apporter des oranges. Nous avions écourté notre visite, car très rapidement nous nous étions aperçus que cette expérience, triste et douloureuse, n'avait laissé aucune trace dans le raisonnement du blessé. Tout ce qu'il trouva à nous dire : grâce à sa blessure, il allait obtenir une banane. Dérisoire !

3.9. JE FEINS LA DEBILITE MENTALE

Et le temps devint immobile. La plupart des appelés du contingent ont bien connu ce symptôme singulier, ce point de non-retour.

Je m'enfonçais peu à peu dans une douce somnolence, une espèce de torpeur où il n'y avait plus de début, ni hélas de fin. Je flottais dans le temps en état de léthargie. Les semaines, les mois passaient, interminables. J'avais déjà effectué seize mois, non, peut-être dix huit ? A moins que cela ne fût vingt mois ! Je ne savais plus. Il me restait un an à tirer non, peut-être huit mois seulement. Je ne comptais plus. La quille était devenue un objet mythique, lointain inaccessible. Aujourd'hui ressemblait à hier et demain ne serait pas différent.

Et puis, quelle importance ! Nous n'accordions plus aucune importance à la durée.
Pourtant nous connaissions la limite de notre peine : vingt huit mois. Mais, arrivés vers dix-

huit, vingt mois, nous déconnections du calendrier. Nous avions perdu l'espoir de la quille. Notre vie était toujours rythmée par les misions du commando, c'était notre pain quotidien, nous pataugions dedans, et il n'y avait plus d'avenir.

Toutefois, j'avais oublié deux détails d'importance. J'appartenais à la 59. lIB, donc aux classes dites “creuses”. Petit retour en arrière. Au début des années trente, les Français et les Françaises s'aimèrent... résultat, il y eut de nombreux bébés mâles que l'on retrouvera vingt ans plus tard en Algérie. Seulement voilà, à partir de 1939/40, les hommes se firent rares en France et pour cause. La plupart partirent pour la drôle de guerre ... puis pour la vraie, et enfin pour les camps de prisonniers en Allemagne. Conséquence, la natalité chuta vertigineusement. D'où un problème d'effectifs dans le corps d'armée d'Algérie au début de l'année 1960. Les mâles vinrent à manquer. Les appelés des classes 57 et 58 regagnèrent leur foyer et la relève s'avéra bien mince.

Deuxième détail, […] j'avais passé un vague diplôme de comptable des armées, j'avais également appris à taper à la machine. Même si j'avais peu exercé par la suite, cette formation allait changer le cours de mon histoire et même, peut-être, l'Histoire tout court.

Un matin le chef me fit appeler et il m'annonça tout de go ma mutation. Une fois de plus ! Pris au saut du lit, je restai sidéré. J'eus beau me creuser les méninges, je ne voyais pas quelle connerie j'avais pu commettre qui provoquât en retour cette mutation. Je m'étais habitué au commando. Parmi cette équipe de durs à cuire, j'avais trouvé ma place. Je m'entendais assez bien avec le chef. Respect mutuel. Nous fonctionnons sur le mode du status-quo.

Je lui rappelai notre entente tacite du premier jour et lui demandai le pourquoi de ma mutation. Il calma mon début d'irritation et m'expliqua. Cette fois-ci ma mutation n'était pas disciplinaire, ce n'était pas une promotion… mais presque. Je n'aurais plus à crapahuter. J'étais muté, détaché au Q.G. du Quartier urbain de Batna, comme dactylo. Le chef me félicita, me dit que j'avais été un bon soldat, puis il me souhaita bon vent !

Je connaissais vaguement le gus libérable, mais de là à songer que j'allais le remplacer, l'idée ne m'avait pas effleuré une seule seconde. Après mes deux mutations disciplinaires, je m'attendais à terminer cette putain de guerre au commando. Quelques mois de crapahut aux côtés des flibustiers. D'instinct je savais que ces mois de souffrance partagée resteraient à jamais fichés dans ma chair et mon esprit.

Je quittais à regret mes potes “voyous”. Ils n'en croyaient pas leurs oreilles. J'allais finir mon temps planqué dans un bureau ! Au fond de leur regard, je pouvais lire qu'ils étaient heureux pour moi. Mais ils m'enviaient aussi. En effet, j'étais ainsi à demi sorti du merdier guerrier. Grâce à cette mutation, j'échappais, en partie, à cette salope de Grande Faucheuse. Cette garce qui vous transformait, en moins de temps qu'il n’en faut pour l'écrire, un solide gars de vingt ans, bien vivant, en barbaque sanguinolente. Cette ordure de camarde qui vous transformait un corps chaud et souple en statue grisâtre et inerte !

Je vais décrire les bureaux du quartier urbain de Batna […]. En réalité, ces petits locaux étaient mitoyens avec le Q.G. Le Q.G. commandant la région des Aurès. Par extension, nous appelions également Q.G. ce petit local.

L'entrée se situait à droite du poste de garde du Quartier Général. Par une petite porte, nous pénétrions dans une sorte de patio. A gauche le mur mitoyen avec le Q.G. A droite trois portes ouvrant sur les bureaux. Au fond de la cour les sanitaires et le dortoir.

L'équipe se composait de six ou sept militaires. Un capitaine avec un nom à rallonge, vieux colonial, un sergent major rempilé, un autre sergent appelé et trois ou quatre gus, dont le libérable.

Le pitaine me reçut, mon livret militaire à la main. Il me fit remarquer que j'étais sur la liste rouge. Merci, j'avais déjà compris ! Pas de forte tête ici, m'affirma-t-il. En prenant l'air le plus niais possible, je lui rétorquai : “On m'attribue beaucoup plus qu'en réalité!” etc. Il enchaîna : “Si vous voulez jouer aux cons on sera deux et à ce jeu-là je gagne toujours !”
Ah ! Cet humour plein de finesse des gradés !

Le libérable me passa les consignes, mais il avait déjà la tête ailleurs, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée. J'étais sincèrement ravi pour lui.

Son départ fut très arrosé comme d'habitude. Ces fêtes étaient le prétexte à de gigantesques beuveries. De formidables éclats de voix, d'énormes gueuleries. Mais elles étaient aussi, largement empreintes de mélancolie et de nostalgie. Chacun songeant à la petite amie, aux parents angoissés, aux frères et sœurs là-bas, dans un autre monde de l'autre côté de la mer.

Lors de ces départs, un sentiment réciproque de pudeur nous agitait. Etrange attitude chez ces hommes au comportement parfois rude. Mais il en était à chaque fois ainsi. Il y avait celui qui partait et ceux qui restaient. Nous ne savions pas comment nous dire adieu. C'était un instant grave de part et d'autre, chacun connaissant le merdier dans lequel nous nous trouvions. Le libérable connaissait les souffrances que nous allions endurer après son départ. Ceux qui restaient ne savaient pas comment lui souhaiter un bel avenir. Un bon retour à la vie civile. Une femme. Des enfants. Un métier intéressant et rémunérateur. Rien de tout de ça. Nous ne pouvions pas échanger des souhaits aussi chaleureux, car nous n'avions plus d'avenir, l'avenir, c'était le petit déjeuner du lendemain matin.

Bien que n'étant pas encore psychologue, j'avais malgré tout déjà beaucoup d'intuition. Aussi je me mis en devoir "d'examiner" le caractère des deux gradés. Juste comme ça, pour voir. Je les observais à la dérobée.

Originaire de l'ouest de la France, le capitaine était un petit nobliau… vous savez ces familles de huit ou neuf enfants où l'aîné devient militaire de carrière, si possible dans la cavalerie, le cadet notaire, le petit dernier curé… et les filles bonnes à marier ! Vieux colonial, il avait fait une partie de son temps dans le sud profond. Le désert. Simple capitaine, ses camarades de promotion étaient déjà commandants, voire lieutenants-colonels. Ce n'était pas une flèche question intelligence. Rigide, obtus, ne supportant absolument pas la contradiction. Je suppose qu'il avait dû accumuler les échecs dans tous les compartiments de sa vie, d'où cette raideur excessive.

Malgré son handicap intellectuel, il racontait fort bien toutes sortes d'histoires entièrement à sa gloire ! Ah ! Les longues missions, à dos de méhari, dans le grand sud marocain. Déjà fasciné par les déserts, j'en redemandais illico. Et je décidais d'un changement radical dans mon attitude. Je m'étais opposé jusqu'ici, parfois avec violence, à la hiérarchie militaire. Tournant le dos à mon comportement passé, je décidais de couler des jours tranquilles jusqu'à la quille. D'une opposition active, je passais à une opposition passive. J'avais pris la bonne décision : coincer la bulle comme nous disions à l'époque. Six mois à tirer, il devenait urgent que je me reposasse !

Je me mis donc en devoir de rouler le capitaine dans la farine. Pour cela j'adoptai un ton style vieille France et nos conversations roulèrent bientôt sur le sang bleu, un de ses sujets favoris. Au passage, je lui glissai mon arbre généalogique, descendant d'un bâtard de comte, pensez donc ! Nous parlions doctement du désert… je me "payais" sa tête et il était ravi !

Quant au major, c'était un ancien d'Indo alcoolo. Couleur de muraille. Ni trop petit, ni trop grand, ni trop gros, ni trop maigre. R.A.S. Rien à signaler ? Si. Il était hypocondriaque. Le summum était atteint lorsqu'il s'embarquait sur sa syphilis :
“Ma vie est un désastre I., j'ai attrapé la chtouille en Indochine, j'ai plus rien.

Conciliant, je lui répondais :

Vous allez guérir, major.
Mais ça fait quatorze mois que je ne bande plus. Vous trouvez ça normal, vous, I. ? Vous verrez, ça reviendra.”

Rapidement, j'avais appris que le chauffeur de la *Jeep* “bourrait” la femme du major lorsque celui-ci avait le dos tourné. Ce chauffeur fut libéré et remplacé par un autre d'origine alsacienne. Illico, il reçut le surnom d'alsako. Il remplaça le précédent sur le siège de la *Jeep* et entre les cuisses de la femme du major.

Nous étions tous au courant de cette combine. En règle générale, nous nous arrangions pour trouver une tâche importante où la présence du major se révélait indispensable… Le chauffeur prétextait une course urgente en ville, il sautait dans la *Jeep* puis dans les bras de la donzelle qui attendait patiemment à cinq cents mètres de là.

Hélas, un matin le major perdit son briquet. Il fouilla de fond en comble le bureau, ne le trouva pas… et décréta qu'il avait dû l'oublier chez lui et le voilà parti à pied. Aïe ! L'alsako était en ville, soi-disant pour “poster” une lettre urgente. Nous sautons sur le téléphone, hélas, il sonne de longues secondes interminables. Rien. Le silence. Ouf ! Enfin, une voix féminine au bout du fil nous répond.
“Vite ! Votre mari arrive.”

Nous raccrochons. L'alsako a juste le temps d'enfiler son falzard et de sauter par la fenêtre du rez-de-chaussée. Le major arrive, trouve son briquet, mais se révèle fort surpris de voir sa femme en peignoir à onze heures du matin ! Malgré cette bizarrerie, il ne moufte pas.

Le récit de l'alsako fut rabelaisien :
“Figurez-vous les gars que j'étais attelé dans les brancards lorsque le téléphone a sonné !”

Quelques jours plus tard, après avoir effectué le “bilan psychologique” des deux galonnés, je décidais de la jouer façon “débilité mentale”.

Les cinq appelés se répartissaient de la façon suivante : un sergent appelé, proche de la quille et normand comme moi. Le chauffeur alsacien déjà cité. Jean-Jacques, un première classe chargé de rédiger les rapports. Un deuxième classe, Robert, le radio. Et bibi dans le rôle de “la” dactylo.
J'adoptai rapidement un air particulièrement niais, je n'allais pas jusqu'à ouvrir la bouche avec les yeux révulsés, non mais je n'en étais pas loin. Ainsi je me révélai incapable d'intégrer trois consignes. Une me suffisait. Deux à la rigueur. Hélas, si le major avait le malheur d'en rajouter une troisième… “j'oubliais” celle-ci systématiquement.

J'étais chargé de taper à la machine, en trois exemplaires, les rapports rédigés par le pitaine, le major ou Jean-Jacques. Mais alors là vous ne pouvez pas imaginer j'étais lent, lent, lent, vraiment très lent. Il me fallait une matinée entière pour taper les dix lignes d'une synthèse ! Face à ma mauvaise volonté, ma connerie ou mon incompétence, c'est selon, le major piquait de véritables crises, j'y répondais en bredouillant :

“C'est pas ma faute, chef ! Je ne le fais pas exprès ça fait dix-huit mois que je n'ai pas tapé ! Je ne suis pas chef, je suis major ! C'est pas possible d'être aussi con que ça !

Oui, major.”

Je jouais si bien la comédie qu'au bout de quinze jours le sous-off craqua. Il fit les choses à ma place. Du coup, on ne me demanda plus rien. A moi la belle vie. Glandeur ! Notre équipe se mit à fonctionner d'une manière fort satisfaisante. Le capitaine roupillait. Jean-Jacques rédigeait des rapports que le major tapait à la machine. Robert écoutait sa radio tout en s'occupant du standard téléphonique. Marcel, le sergent appelé, coinçait plus ou moins la bulle, il était à deux mois de la quille ! Et moi, je m'étais organisé une petite vie bien peinarde.

Je ne restais pas inactif, faut pas croire. J'avais mon planning. Le matin, je taillais une petite bavette avec la sentinelle du Q.G. Fallait bien le distraire ce pauvre garçon, toute la journée à relever la barrière en plein soleil ! Puis j'allais boire mon kawa au restau arabe d'en face. Je discutais avec le patron de la pluie et du beau temps… Jamais de la guerre. Tabou ! La matinée s'avançait, je revenais donc directement au bureau du pitaine. Hiérarchie oblige. Nous discutions benoîtement de la noblesse française. Ensuite, je suggérais : si j'allais faire un tour en ville ? Le capitaine acquiesçait, il me trouvait même très serviable. Pensez donc, je lui ramenais *Le Figaro*. Puis je passais dans le bureau d'à côté d'où je lançais à la cantonade :

“Le capitaine m'a dit d'aller en ville ! Major, vous voulez pas que je vous ramène des cigarettes ?”

Je me retrouvais ainsi lesté d'une liste de commissions, avec parfois une pique du major :

« Puisque vous n'êtes pas capable de faire autre chose, I. ! »

Intérieurement, je rigolais comme un bossu. “Si tu pouvais savoir, pauvre con !” En flânant dans la chaleur et la poussière, je descendais doucement vers le centre ville. Une seule librairie – journaux, tenue par un couple de Pieds-noirs. Ils s'habituèrent rapidement à ma présence furtive et muette. Je pus ainsi traîner dans leur magasin sans les inquiéter.
J'achetais quelques journaux, puis je me dirigeais vers le coin des livres. Il y avait là des rangées entières de livres de poche. J'avais atteint mon paradis, mon eldorado. Je pouvais rêver.
Ayant peu d'argent, j'en achetais rarement. Mais finalement le simple fait de voir des livres, de les toucher, suffisait à mon bonheur. Je m'évadais de la condition guerrière avec Faulkner, Hemingway, Maupassant, Sartre et quelques autres. Une bouffée d'oxygène, voilà ce qu'étaient ces ouvrages.
Hier soir au restaurant, avec ma femme, également psychologue, nous discutions de mon livre et notamment du chapitre écrit dans l'après-midi.

Elle me fit remarquer, avec juste raison, que ces livres avaient été ma bouée de sauvetage. Ils me ramenaient à la vie alors que la mort nous environnait de toute part. J'enchaînais sur le fait que ce choix n'était, peut-être, pas dû au hasard. Le livre, source de civilisation. Pour lutter contre la barbarie, encore et toujours le livre. Dany enchaîna : “Ce n'est pas, non plus, par hasard que les régimes totalitaires, de droite ou de gauche, commencent d'abord par détruire, par brûler les livres !” ? Sur ce sujet, voir le très beau film de François Truffaut *Fahrenheit 451*. Et puis la bibliothèque arabe de l'Alhambra que ces crétins de soudards espagnols brûlèrent en ...

J'ajoutais, pour faire bonne mesure, et les sbires d'Hitler qui firent des feux de joie avec les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale.

Les livres, l'écrit, sont dans certaines circonstances dramatiques le rempart de la civilisation. Ils étaient le refuge ? le lien ? avec le semblant d'humanité qui me restait. Je l'avais fait inconsciemment bien sûr, mais ce choix était le bon. Avec la pulsion de vie d'un gosse de vingt ans, je luttais avec une énergie farouche contre cette gigantesque pulsion de mort qui nous engloutissait peu à peu et où certains de mes camarades finissaient par sombrer.

J'avais réussi à imposer aux gradés ma propre organisation : kawa le matin, suivi d'une petite balade en ville pour les journaux, ravitaillement du bureau en boissons fraîches l'après- midi. Puis une petite sieste ! Enfin, le soir, je condescendais à vider les poubelles. Planqué quoi ! Hélas, cette douce somnolence fut interrompue au bout de quelques semaines. Le capitaine dut relire, certainement par mégarde, mon dossier… et il redécouvrit donc que j'avais, au minimum, le niveau du B.E.P.C. Scron-gneugneu ! Son sang bleu ne fit qu'un tour ! Même si ses neurones fonctionnaient au ralenti, il comprit tout de même qu'en jouant le débile, je me payais sa tête. Il m'appela d'urgence dans son bureau pour me remonter les bretelles :

“I., il ne faudrait pas que vous me preniez pour le dernier des imbéciles !
Oh! Non, mon capitaine, ni même pour le premier. (La finesse et l'insolence de ma répartie lui échappa) .
A partir d'aujourd'hui, c'est moi qui vous donnerez des ordres, vous ferez mes rapports.”

Moi, l'air plus abruti que jamais :

Ah bon, mon capitaine, maintenant il faudra que j'écrive vos rapports ? Non! Bougre d'âne, vous les taperez à la machine.
Mon capitaine, chais pas taper, j'ai appris, mais c'est tellement loin deux, trois ans quatre ans peut-être ? Je sais plus !”

Le capitaine devint cramoisi, ça y est, il va nous faire une attaque ! Il gesticulait avec ses petits bras courts. Il postillonnait, mais aucun son ne sortait de son auguste bouche. Enfin, après avoir repris son souff1e :

“Ca suffit, I., arrêtez de vous foutre de ma gueule, je sais parfaitement que vous êtes de la 59.I B, allez me taper ce rapport et fissa ! ! !”

Je sortis à reculons du bureau. La porte étant restée ouverte, je reçus, en silence, les congratulations de mes copains appelés. Tous pliés de rire ! Avec deux doigts en V, comme Churchill, je fis le signe de la victoire, puis je regagnai ma machine à écrire.

Ma cadence de travail augmenta légèrement, disons deux rapports dans la matinée. Par contre, je devins très tatillon. Je m'interrompais sans cesse pour demander des conseils ou des précisions au major:

“Chef ! Qu'est-ce que ça veut dire droping zone ?
Je suis Major, I., combien de fois il faudra vous le dire ! Bien, mon adjudant !
Major, Major, Major ! Foutez-moi le camp, sinon, je fais un malheur !”

Ainsi la vie continua de s'écouler lentement, tranquillement au Q.G. du quartier urbain de Batna. Mais...

3.10. LA ROULETTE RUSSE

Car il y a un mais…

Des modifications vont bouleverser l'équilibre de notre petit groupe. Trois arrivées.
Deux gradés et un appelé nous rejoignirent. Mais surtout, et c'est là l'essentiel, notre travail va se modifier en prenant un tour très particulier.

Le premier à nous rejoindre fut un capitaine des chasseurs alpins. Trente cinq ans plus tard, je conserve un souvenir ému de son passage parmi nous. Il était proche de la retraite et couvert de décorations. Un vieux crapahuteur ayant connu tous les champs de bataille. De la guerre 39/45 à l'Indo, et pour finir, les Aurès où il avait été blessé quelques mois auparavant à la tête de sa compagnie. Une sale blessure qui le faisait claudiquer légèrement. Après une convalescence en France, il avait demandé à repartir au combat, mais le général Ducournau avait refusé et il avait été muté d'office dans notre bureau afin qu'il puisse finir tranquillement son temps de service. Petit, râblé, savoyard. Une petite moustache brune sous la grande galette des chasseurs alpins. Tout en lui attirait la sympathie. Il nous parlait souvent et avec chaleur de sa province, de son petit village à une coudée de la frontière italienne. De ses projets ambitieux - il voulait transformer cette petite bourgade en station de sports d'hiver - il y parvint, d'ailleurs, quelques années plus tard. De son amour pour la littérature et la musique classique. Le respect qu'il témoignait aux appelés du contingent nous le fit aimer instantanément. Attention, nous n'étions pas copains comme cochons, hein ? Mais un pitaine nous rejoignant au bistrot arabe du coin pour boire avec nous un kawa, c'était plutôt rare. Une fois par semaine, il s'invitait à notre table pour partager avec nous le rata du soldat. Assez rapidement, la littérature nous rapprocha. Il aimait les grands classiques et moi déjà, plus ou moins, les textes d'avant-garde. Malgré ces divergences, un verre de bière à la main, nous aimions traîner sous la tonnelle de l'arabe dans le soir finissant. Tout en comparant les mérites respectifs de Molière et de Racine ou d'Hemingway et de Zola. Il me parlait de sa famille en Savoie, je lui communiquais mon enthousiasme pour le Tour de France. Nous n'étions pas amis, hélas, l'âge, la hiérarchie militaire nous interdisaient ce type de sentiment. Une ombre voilait parfois son regard, j'attribuais alors cette légère déprime à son rude métier de crapahuteur. Je me trompais.

Je ne sais pas comment il avait appris ma future libération pour le mois d'août 1961, mais en rigolant, il m'apprit que lui aussi aurait la quille à la même époque. Le terme qu'il

avait employé, la quille, (terme réservé aux appelés) me fit rire et je lui en fis la remarque. Il me rétorqua, pour moi, et dans le même état d'esprit que les gus du contingent, ce sera aussi et vraiment la quille !
De fil en aiguille, il me demanda s'il pouvait participer à la fête de mon Père Cent. Sa demande m'avait ravi et je lui répondis positivement, sous réserve, bien sûr, de l'accord des autres appelés. En effet, seuls ceux-ci participaient à ce genre de libations.

Le "Père Cent". Gigantesque beuverie. Le principe de cette fête est simple. Si vous êtes libérable vers le 30 août par exemple, vous décomptez en arrière cent jours, d'où le terme "Père Cent", et vous pouvez ainsi fixer le jour de votre monumentale fête. Donc entre le 20 et le 25 mai !

Les appelés acceptèrent la présence du capitaine à ce rituel paillard. Je décidais d'organiser celui-ci au restaurant arabe d'en face. Un solide couscous ferait l'affaire. Mais si les mets se devaient d'être délicieux, le plus important dans le Père Cent, c'était le liquide !

Les bouteilles de Mascara et de Sidi Brahim se succédèrent à une vitesse stupéfiante. Les appelés avaient le gosier en pente. Peut-être la proximité de l'équateur intervenait-elle dans ce phénomène, va savoir ? Au début, la présence du capitaine avait un peu refroidi l'atmosphère. Mais lorsqu'un de mes camarades entonna une chanson antimilitariste et que le chasseur alpin reprit avec nous le refrain, la fête bascula. Les gauloiseries fusèrent. Nos vociférations d'ivrogne devinrent tintamarre. Nos rires s'enflèrent jusqu'aux étoiles.

Et tout à coup, le capitaine se mit à pleurer. Douche froide. Silence gêné dans les rangs. Je tentais vainement un toast à la gloire du Père Cent. Rien à faire. L'alcool faisait son effet, Pour moi le rire… et pour lui les larmes. Entre deux longs sanglots, il me raconta son enfance. Malheureuse. Un père gendarme. "Con comme savent l'être parfois les gendarmes!" me précisa-t-il. A l'âge de quatorze ans, il émit le désir de devenir instituteur et son père l'envoya aux enfants de troupe !
"C'est un beau métier, instituteur, me dit-il, on apprend aux enfant la vie. Au lieu de ça j'ai passé la mienne à tuer des gens qui ne m'avaient rien fait ; et surtout que je n'avais jamais vu! Vous trouvez ça juste, vous, I. ?"

De nouveau les écluses, un torrent de larmes. Je ne me rappelle plus très bien la suite. Une cuite monumentale. La seule de ma vie d'ailleurs. Les copains me racontèrent plus tard qu'ils m'avaient porté à quatre jusqu'à mon lit. Le parcours pour raccompagner le capitaine fut encore plus pénible.

Le lendemain matin, un dimanche, le capitaine me gratifia d'un magnifique cadeau. Avant de sombrer dans les bras de Morphée et de Bacchus réunis, j'avais dû lui raconter mon goût pour la Grèce et la Rome antique. Il décida de nous emmener visiter les ruines de Timgad à quelques kilomètres de Batna. La journée était ensoleillée, le bonheur total en pleine guerre ? Je n'oublierai jamais cette ville romaine à demie enfouie sous le sable.

Un capitaine. Trois appelés. Parmi ces vieilles pierres, nous cheminions lentement, songeurs sur le destin de l'empire colonial romain aujourd'hui disparu.

Deux T6 nous survolèrent. Le capitaine n'avait prévenu personne de notre petite balade en ces lieux insolites. Les avions passèrent en rase-mottes. Je voyais très distinctement les pilotes. Allaient-ils tirer ? Debout, nous leur fîmes de grands signes ... ouf, ils finirent par s'en aller. Mais au retour le pitaine se fit remonter les bretelles avec vigueur, car nous n'avions rien à faire parmi ces ruines !

Monsieur, merci pour ces quelques minutes de bonheur volées à la guerre. J'ai oublié votre nom, mon capitaine, mais me reste en mémoire votre petite moustache et votre grande galette. Vous traîniez un peu la patte, mais qu'importe, votre bonté m'a réjoui le cœur. Après notre rencontre, mon opinion sur les rempilés s'est modifiée, même si en y réfléchissant bien, vous sortiez du lot commun ! Vous avez été le seul gradé que j'aurais aimé revoir après mon retour à la vie civile. J'espère que vous avez vécu longtemps, heureux, tranquille et paisible dans votre Savoie natale.

La seconde arrivée sidéra les appelés, car il s'agissait de celle d'un lieutenant-colonel de la légion étrangère. Il venait prendre le commandement de notre petit détachement.
"Radio bidon" nous apprit bientôt qu'il avait enlevé ses galons pour foutre sur la gueule de son colonel ! Nous n'avons jamais pu vérifier la véracité de ces propos, mais, par contre sa mutation dans nos bureaux ressemblait fort à une voie de garage. Petit, sec et noueux, il se révéla être un marcheur infatigable. Il ne pouvait pas se passer du crapahut, alors il nous entraîna, par la suite, à de nombreuses reprises sur le théâtre des opérations. L'alsako conduisait la *Jeep* et je lui servais de "garde du corps", de radio et de secrétaire !

Malgré une certaine sécheresse dans le commandement, il acquit assez vite notre respect. Il se révéla juste et correct avec le contingent. Discret sur sa carrière, j'appris auprès d'autres officiers légionnaires son engagement très jeune dans la résistance, puis après le débarquement, il avait rejoint les forces françaises libres et avec elles il avait participé courageusement à la campagne d'Allemagne. Ensuite vint l'Indo, puis l'Algérie au sein de la légion étrangère. Couvert de décorations. Il n'avait jamais commandé le contingent, mais il fit si bien que les appelés ne le désignèrent bientôt plus que sous le sobriquet affectueux du "Vieux".

Il nous appela un par un à son arrivée. Mon livret militaire à la main, il me fit remarquer mon lourd passé de "rebelle" mais il modula aussitôt son propos. Comme à la légion, me dit-il, je ne tiendrai pas compte de votre passé récent. Je vous parierai toujours d'homme à homme. J'acquiesçai.

La troisième arrivée concernait le chauffeur de la Jeep, l'alsako déjà cité plus haut.
Blond, mince, des cheveux raides comme des baguettes de tambour. Je me souviens de sa face lunaire, de ses épaisses lunettes et de ses dents écartées qui lui donnaient de faux airs de Bugs Bunny. D'une extraordinaire naïveté par ailleurs.

L'Alsacien, après ses quatre mois de classe en France, avait été muté directement en Algérie, donc dans notre bureau, mais sans être passé par une unité combattante contrairement à la plupart d'entre nous.

Les attentats avaient quasiment disparu après l'arrestation du gosse terroriste. L'alsako n'avait pas connu cette folie meurtrière, mais il en avait eu des échos, alors sans cesse il nous interrogeait sur la peur, les grenades qui pètent, les balles qui sifflent et autres conneries guerrières. Certainement fasciné par la mort, il nous abreuvait de questions de plus en plus saugrenues. La plupart du temps, les appelés l'envoyaient paître en lui signifiant que la guerre n'était pas un jeu de gamins, ce n'était pas comme aux gendarmes et aux voleurs, lorsqu'un gus tombait, il ne se relevait pas, il était vraiment mort.

Mais le bleu ne voulait pas en démordre. Dans sa petite tête de paysan alsacien, si l'on voulait devenir un homme, cré vingt Dieu, il fallait provoquer la mort en un combat singulier ! Vision machiste de la virilité.

Mais il n'était pas le seul à n'avoir pas combattu. Robert, un autre appelé classé service auxiliaire à cause de sa vue, avait effectué l'intégralité de son temps dans un bureau. C'est l'association de ces deux “cow-boys” qui faillit nous amener à la catastrophe.

Le Vieux nous entraînait souvent en opération avec lui. Il ceignait alors un large ceinturon d'où pendait un énorme revolver passé dans un étui. Un gigantesque flingue au canon très long on ne rigole pas ! Oui, je sais, les psys diraient : le flingue la bistouquette, etc. Mais revenons à cette impressionnante arme. Il s'agissait, peut-être, d'un Colt américain récupéré sur je ne sais quel champ de bataille. Un calibre énorme. Du 1l,43 ! Un calibre qui fait vraiment des gros trous dans la viande. Je crois me souvenir qu'il s'agissait d'un cinq coups mais ? Etait-ce un six coups et je me rappellerai du chiffre cinq juste pour me rassurer à postériori ? Le colonel avait l’air un peu ridicule lorsqu'il portait ce flingue, il y avait une disproportion amusante entre sa petite taille et cette énorme chose. Mais il devait en être fier, car il aimait parader sur les divers champs de bataille des Aurès avec ce revolver phallique.

Les premiers temps, avec I'alsako, nous le raccompagnions le soir à sa villa, lui et son revolver. Et puis, on ne sait pas pourquoi, il prit l'habitude de laisser celui-ci dans le tiroir de son bureau. Aïe ! Aïe !

Marcel, le serre-patte, découvrit le premier nos deux “cow-boys” en train de jouer aux cons car, comme jeu de cons, il n'y a pas mieux.

Tout le monde connaît le principe de la roulette russe, mais nous allons opérer une petite révision. Quitte ou double. Quitte tu meurs. Double, tu vis. Simple. Prenez un revolver - un revolver est une arme de poing dont l'approvisionnement est assuré par un barillet - donc un revolver, peu importe le calibre, basculez le barillet. Ensuite videz-le de toutes ses balles, il devient ainsi inoffensif mais si vous introduisez de nouveau une balle dans le barillet, il redevient dangereux. Refermez celui-ci, faites-le tourner. Où est la balle ? Fastoche. Vous appuyez le canon contre votre tempe, puis votre index appuie sur la détente. Cinquante / cinquante !

Robert et l'alsako avaient donc entrepris de se prouver mutuellement qu'ils avaient des couilles !

Ils auraient pu trouver autre chose que ce jeu débile, mais en temps de guerre, hélas, les hommes atteignent parfois un degré de stupidité rare.

Marcel, fort de son grade de sergent, leur ordonna de cesser immédiatement cette connerie. Fascinés par la mort, ils recommencèrent dès qu'il eut le dos tourné. Ensuite les autres appelés, eux aussi, tentèrent de les dissuader de continuer ce jeu débile. Peine perdue. Je lisais sur mon pieu, un des gus m'avertit alors de ce qui se passait. Je réagis mollement en lâchant cette simple phrase: “Ils sont bons pour Charenton !”

Le premier soir, après plusieurs tentatives infructueuses ils reposèrent le Colt dans son tiroir et rejoignirent leur lit. L'ensemble du dortoir les engueula : “il n'y a pas assez des fells pour nous flinguer, il faut que vous vous y mettiez aussi ! Connards !”

Le lendemain soir le barillet continua de tourner. Angoissés par ce «jeu» stupide, les appelés tentèrent de le faire cesser. Il y eut même une courte lutte entre Jean-Jacques et Robert, mais comme celui-ci tenait le flingue, Jean-Jacques dut battre en retraite devant le danger. Tremblant de rage, livide, à son retour dans la chambrée, ne sachant plus que faire, en dernière ressource il me demanda d'intervenir. Lentement je me levai en grommelant : “Ils me font chier ces deux-là, s'ils veulent mourir, ils n'ont qu'à aller crapahuter !” J'étais furieux.

En pénétrant dans le bureau du Vieux, je les apostrophai immédiatement avec violence, allant même jusqu'à les menacer de leur mettre ma main sur la gueule s'ils n'arrêtaient pas illico ce jeu de cons. L'alsako tenait le flingue de la main droite, il fit tourner le barillet vide. D’un air ironique, il glissa une balle dans le barillet, le referma, fit mine de poser le canon sur sa tempe puis, semblant se raviser, me tendit l'imposant revolver. “Vas-y, si tu en as.”

Le Colt était vraiment, mais vraiment très lourd dans ma main droite. Il pesait une tonne et ce n'est pas une métaphore. Machinalement je fis basculer le barillet et je sortis la balle. Barillet vide. Puis je réintroduisis la balle de 1l,43 dans une des cinq (six) excavations. De nouveau je tournai le barillet.

Puis je le réouvris… Sortir la balle… La poser sur le bureau… Regarder le barillet vide… Regarder la balle… Réfléchir… Le poids de la balle ? Mais oui, bien sûr, si on la place en haut, en faisant tourner le barillet, normalement grâce à son poids elle devrait descendre, donc être en dehors de l'alignement meurtrier canon / barillet.

Alors j'introduisis une balle dans le barillet, fis tourner celui-ci puis je posai le canon de l'arme terrifiante sur ma tempe.

Il m'est difficile de traduire en mots cet instant unique entre la vie et la mort. Peut-être en s'imaginant seul face à un peloton d'exécution ? Pendant un court instant, ma vie s'arrêta.

Je fus mort.

Mon sang s'était figé. Mon cerveau, tel une éponge imbibée d'eau, s'était obscurci de la lassitude de vivre. J'appuyai sur la gâchette, j'entendis très nettement le bruit du chien, j'avais défié Dieu et j'avais gagné ! J'étais vivant.

Frissonnant de peur rétroactive, je basculai le barillet pour en retirer la balle, ensuite, d'une façon mécanique, je tendis l'arme à l'alsako, tout en lui intimant l'ordre de le ranger immédiatement dans le tiroir du Vieux. Malheureusement, j'eus la bêtise d'y adjoindre un bref commentaire :
- “Tu vois, c'est facile !”

Sans regarder s'il suivait mon conseil, je sortis en titubant pour rejoindre le dortoir.
Allongé les yeux dans le vague sur la frontière infinie, indiscernable de la vie et de la mort. J'essayais de raccrocher tous mes wagons, car j'avais l'impression d'en avoir perdu quelques-uns en cours de route.

Je flottais au delà d'une étrange frontière. J'avais franchi le cap. J'avais franchi un fleuve. Je m'étais posé une fraction de seconde sur l'autre rive et j'avais un mal de chien à revenir sur celle-ci. Celle qu'on appelle la vie.

Un vacarme assourdissant interrompit ma méditation. Croyant reconnaître l'explosion d'une grenade, je me précipitai sur ma MAT. Dans le patio, de la fumée sortait du bureau du Vieux. “Putain le con !”

A travers un brouillard noir et blanc… je pus bientôt distinguer notre alsacien… Vivant ! Tenant à la main l'arme meurtrière, il pleurait et riait nerveusement. Que s'était-il passé ? Simple. Au dernier moment il avait hésité et au lieu de poser le canon sur sa tempe… il l'avait dirigé vers le plafond… et le coup était parti ! Résultat : un énorme trou dans le plafond et un bureau rempli de fumée noire et blanche. Le blanc du plâtre et le noir de la poudre. Et puis, bien sûr, un jeune appelé alsacien ne tenant plus sur ses jambes. Nous l'aidâmes à s'asseoir.

Qu'y avait-il encore d'important ? L'armée, la guerre nous avaient dépossédés de tout.
Il ne nous restait plus que notre peau dont nous pouvions disposer librement. Notre peau : stade ultime de la liberté ? Nous étions revenus de tout. En ce qui me concerne, mon univers s'était écroulé au cours de ces quelques mois de guerre. Disparu à jamais. Tout ce que j'avais appris de mes parents et de l'école laïque, avait sombré. La Liberté, l'Egalité, la Fraternité s'étaient envolées. Au milieu du champ de ruines des valeurs apprises péniblement au cours de mes vingt premières années, je tentais de survivre. Plus rien n'avait d'importance. La vie et la mort se situaient sur le même plan.

La roulette russe. Par ce geste fou oui, vraiment fou nous proclamions que notre peau nous appartenait encore et à nous seuls ! Pas à la France ! Pas à la République et surtout pas à l'armée ! Nous étions les seuls à pouvoir en disposer librement. Logique folle, bien sûr, mais aussi, peut-être dernier refuge de notre humanité.

Une semaine plus tard, l'alsacien en nettoyant sa mitraillette, se tira une balle dans le pied par inadvertance. Un "acte manqué réussi", diraient les psys. Au bout de deux mois de convalescence en France, il nous revint en claudiquant… et il reprit le volant de sa *Jeep*.

3.11. LE PUTSCH DES GENERAUX

Au début de chaque chapitre, une idée, toujours la même, m'envahit. Faire plus court.
Aller à l'essentiel. Mais il m'est difficile d'évacuer, comme ça, d'un trait de plume, le putsch des généraux. D'abord, d'un point de vue historique, ce pronunciamiento, selon les propres termes du général De Gaulle, marqua un virage à 180 degrés dans l'histoire de la guerre d'Algérie.

Ensuite, en ce qui me concerne, le putsch sera déterminant lorsque, quelques mois plus tard, je prendrai la décision de dérober un nombre important de documents secrets traitant tous de la torture en Algérie.

Mais essayons de nous replonger dans l'atmosphère de l'époque. Le 8 janvier 1961 a été organisé un référendum sur l'autodétermination en Algérie. Le "oui" va l'emporter largement. Deux faits marquants et étonnants à plus d'un titre vont intervenir dans le bon déroulement du scrutin dans les Aurès.

Si mon souvenir est exact, la question posée lors de ce scrutin, était à double détente.
Subtilité politicienne du Grand Charles ? En fait, il y avait deux questions réunies en une seule. Avec une seule possibilité de réponse : oui ou non. Le début de la question devait interroger les Français sur une possibilité d'autodétermination en Algérie, mais ensuite elle devait dévier sur donner, ou non, plus de pouvoir personnel au chef de l'Etat. La possibilité reste de vérifier l'exactitude de mon souvenir auprès du Journal Officiel. Je n'en n'ai ni le goût, ni le temps.

La manière de poser cette question était particulièrement perverse. En effet, on pouvait tout à fait être désireux de solutionner le drame algérien, donc répondre OUI à la première partie de la question, mais ne pas souhaiter, dans un second temps, que le général de Gaulle renforce son pouvoir personnel (NON). Dès le démarrage de la campagne électorale, la France s'était scindée en deux camps... jeu bien connu des Français.

Par hasard j'étais tombé sur une prise de position tout à fait étonnante… je l'avais, peut-être (?), lu dans un article de *France Observateur*. Elle émanait d'un petit groupe jusqu'alors inconnu de moi. Certainement proche du P.S.D. Ce groupe préconisait le vote nul et allait jusqu'à indiquer la marche à suivre.

Prendre un bulletin de vote OUI et inscrire sur celui-ci le slogan suivant : “OUI à la paix. NON au pouvoir personnel”. Ainsi, en procédant de cette manière, notre bulletin de vote serait comptabilisé dans la rubrique des bulletins dits nuls. Une façon comme une autre de se compter. Je trouvai cette proposition très originale et je décidai illico “d'entrer en campagne” pour la soutenir.

Je me débrouillai pour m'introduire dans les différentes casernes de Batna en vue d'entamer des discussions avec mes concitoyens du contingent. Mais je n'avais pas été le seul à lire cette prise de position. Par je ne sais quel canal, d'autres appelés étaient également informés de celle-ci. Bientôt, un petit groupe, informel évidemment, se forma et milita presque ouvertement pour la paix en Algérie.

A l'occasion de ce référendum, je posais mon premier acte de “militant politique”.

Dans les Aurès, les résultats du scrutin furent assez très étonnants ! J'ai été un témoin privilégié de la fraude électorale. Le 8 janvier 1961, je votais pour la première fois ... je dois dire que j'ai été particulièrement “gâté” pour mon premier devoir civique.

L'armée était chargée de collecter les résultats, ensuite, ceux-ci, définitifs, étaient transmis par téléphone à la préfecture. J'avais été réquisitionné avec quelques autres appelés pour effectuer ce boulot.

Situons le décor : le Q.G. du quartier urbain de Batna. Ensuite les personnages. Un officier de carrière. Trois appelés. Un sous-officier, un deuxième classe au téléphone et le deuxième classe I. devant sa machine à écrire. Dialogue d'enfer.

Elections démocratiques. Scène 4.
Marcel: “Résultats du bureau de vote N° 2 du Village Nègre. Inscrits 1634.
Votants: 8. OUI : 8. NON : 0. NULS : 0
Officier: Inrep, Inscrivez : Inscrits 1634. Votants : 86. OUI : 82 NON: 2. NULS : 2

2° classe I. : Vous trouvez pas que ça fait beaucoup. Personne n'a voté, vous le savez bien, les Arabes ont suivi le mot d'ordre de boycott du F.L.N.
Officier: Bon, alors, transigeons, mettez 56 votants.” Etc ...

Avec mon copain serre-patte, scrupuleusement, nous fîmes et refîmes les additions... tous les chiffres faux se révélèrent “exacts” à l'arrivée. Il n'y eut pas de surprise, ou plutôt si, une, et de taille celle-là… et l'officier derrière moi n'osa pas modifier ces chiffres. Le contingent avait participé massivement au scrutin… et il y avait un fort pourcentage de bulletins nuls. Quinze à vingt pour cent si ma mémoire est bonne. Vu les circonstances, c'était presque une victoire.

Deuxième note d'ambiance : la France avait entamé des négociations avec le F.L.N. au mois de mars 1961. Même si celles-ci avaient échoué, l'atmosphère était plus à la discussion qu'à la guerre. Cependant...

Dans la nuit du 21 au 22 avril 1961, je dormais seul dans le baraquement où le Vieux avait installé son bureau […]. A un mètre de mon lit Picot, le standard téléphonique.

Je dormais profondément lorsque vers trois ou quatre heures du matin la sonnerie du téléphone me réveilla. Je me précipitai sur l'appareil et mon interlocuteur, une voix lointaine, se présenta comme étant un commandant du Quartier Général d'Alger. Je crus d'abord à une plaisanterie, mais lorsqu'il me traita de crétin, puis m'ordonna de lui passer le Vieux ou plutôt le colonel Y, je compris qu'il s'agissait réellement d'un ponte. Abasourdi, endormi, je m'exécutai. Le Vieux grogna, mais lorsqu'il apprit la provenance de l'appel, sa voix se radoucit instantanément.

Arrêtons-nous sur un point technique. Ce standard téléphonique était relié à toutes les unités de la région de Batna. Il s'agissait d'un vieux modèle, comme dans les films où l'on voyait les demoiselles du téléphone passer les communications. Une multitude de petits trous avec autant de fiches à mettre dedans. Comment ça marche ? Simple. Le téléphone sonne, vous enfoncez une fiche face à la lumière qui s'allume. Puis vous demandez à votre correspondant ce qu'il désire, il vous répond, du coup vous prenez une seconde fiche droit dans le trou correspondant et en basculant une manette, vous mettez vos deux correspondants en relation.

Pourquoi tous ces détails techniques me direz-vous ? J'y viens. La manette avait trois positions, une en haut et une en bas pour appeler les correspondants et celle du milieu ? Position très intéressante, car elle permettait au standardiste d'écouter les conversations sans se faire repérer !

Ce coup de téléphone à trois heures du matin me parut particulièrement incongru pour au moins deux raisons, d'abord l'heure, puis la qualité du correspondant, le Q.G. d'Alger. Intrigué, je me mis à écouter discrètement la conversation. Elle fut brève et donna à peu près ceci :

“Allo, le colonel Y ? Vous êtes bien le colonel Y ? Oui, affirmatif. Qu'est-ce qui vous prend ?
Ici, le commandant X de l'état-major d'Alger. Comme convenu, je vous préviens. Cette nuit les généraux Challe et Jouhaud ont pris le pouvoir à Alger. Ils feront une déclaration à la radio vers 7/8 heures.
Oui, j'entends.
Vous savez ce qu'il faut faire ? Je n'ai rien promis.
Tout le monde compte sur vous, mon colonel. Je vais réfléchir. Merci de m'avoir prévenu ».

Le ciel vient de me tomber sur la tête. La douche froide. Le cerveau en ébullition. Sidéré je suis. Le commandant a raccroché et je mets quelques secondes à m'apercevoir que le Vieux m'appelle. Il m'engueule et pour la première fois, certainement lui aussi sous le coup de l'émotion, il se met à me tutoyer tout en m'ordonnant de lui passer le Q.G. de la division. Je m'exécute.

A ce moment-là, j'ai été persuadé, convaincu que je vivais un moment historique. Tout excité, j'ai pris rapidement conscience que j'étais, peut-être, enfin, rien n'est moins sûr, que j'étais certainement le premier appelé de toute la région de Batna à avoir appris le déclenchement du putsch à Alger.

Je vais ruminer pendant des heures mon incroyable information : les généraux ont pris le pouvoir à Alger ! Cette info me laissait perplexe, car après l'incroyable clémence du procès des barricades (2 mars 1961), j'avais peur des fachos. S'ils s'emparaient d'Alger… demain, peut-être Paris ? La France ? Mon beau pays allait-il devenir fasciste ? J'avais peur pour les libertés, pour la démocratie, pour la république. Tout ça des mots, mais qui prenaient une dimension émotionnelle lors de ces événements historiques. Ils vibraient alors de tout leur poids symbolique.

En attendant… j'attends. Impossible de divulguer mon info sans raconter que j'écoute… aux portes ! Je reste donc éveillé. La ville dort. Aucun bruit suspect, juste quelques moteurs ronronnant dans le lointain. Le train-train habituel. Je décide de tenir ma langue et je feins la surprise lorsque "j'apprends" la nouvelle au cours du petit-déjeuner.

Merveilleux transistors. La république française devrait élever une statue au transistor. Si elle est encore debout sur ses deux jambes, c'est grâce à ce petit objet familier. Mes potes avaient appris la nouvelle aux infos du matin. Comme une immense traînée de poudre, l'information allait faire le tour de la garnison. Le contingent va rester l'oreille collée au transistor pendant quatre nuits et trois jours.

Le nez dans le jus, les appelés abreuvaient d'injures les putschistes d'Alger. L'un d'entre eux émit l'hypothèse que ces enculés allaient certainement faire passer le temps légal du contingent de 28 à 36 mois ! Ses compagnons hurlèrent… 3 ans d'armée, c'était trop ! Cette idée des 36 mois me sembla une idée géniale ! Je la rangeai donc dans un coin de ma mémoire. Trente-six mois, enculés ! De vive voix, j'exhortai mes camarades à résister, à ne pas se laisser faire. Dès les premières heures du putsch dans les Aurès, le contingent choisit la résistance.

Je me souviens de ces quelques jours du putsch comme d'une période folle, folle… folle à lier ! Vraiment le monde à l'envers.

Dès le premier jour, je m'appropriai la *Jeep* et son chauffeur. L'alsako, peureux, gueula un peu pour la forme, puis il accepta de me transporter de caserne en caserne. Le Vieux ayant perdu sa Jeep et le chauffeur qui allait avec, se rabattit sur la 203 du service qu'il pilota lui-même. Imaginez la tête du colon lorsqu'il nous croisa… nous… sa *Jeep*, son chauffeur et le deuxième classe I. assis à sa place ! Stupéfait. Mais il sembla s'y faire, car par la suite, il ne nous fit aucune réprimande. C'est certain, situation insolite pour des journées historiques.

Je vais procéder désormais par flashes pour décrire le putsch des généraux vu des lointaines Aurès. En réalité, un livre ne suffirait pas pour décrire ces journées dramatiques, vues du côté du contingent.

Pendant trois ou quatre jours, je n'ai quasiment pas fermé l'œil. Je courais d'un endroit à un autre pour essayer de tisser les premiers fils de la résistance au fascisme. M'accordant, par-ci par-là, une demi-heure de sommeil, je me "shootais" aux événements. Une pression énorme me tenait éveillé.

Dans le même temps, je réfléchissais à l'avenir… sombre… et si le putsch réussissait ?
Je décidai de sauter le pas. Décision radicale. La désertion. Passe encore d'être soldat dans une armée coloniale… mais dans une armée fasciste, jamais ! La rage au cœur je préparais mon sac à dos, y enfouissant conserves, médicaments et munitions. Si ces enculés réussissent et bien, ciao ! Je me tire au maquis rejoindre les nationalistes algériens. Je ne soufflai mot à mes camarades de mon intention. Des dizaines d'années plus tard, des anciens d'Algérie m'ont avoué avoir eu la même tentation.

La zone Sud - Constantinois (les Aurès) ne se rallia aucunement aux putschistes, même si un communiqué affirmant le contraire fut diffusé. Elle fut, certainement, la seule à refuser de se rallier. Le général Ducournau étant absent pour cause de permission, un autre général, para lui aussi, vint spécialement de Constantine pour tenter… tenter seulement, de prendre le commandement au nom des putschistes d'Alger. Les quelques heures qu'il passa parmi nous, ne furent pas tristes.

Le contingent jetait à poignées, que dis-je, à pelletées entières, du sable dans la machine... si bien qu'elle s'enraya. Exemple, le général putschiste se trouva confronté à l'extrême mauvaise volonté des appelés et ce, dès son arrivée à l'aérodrome. Les chauffeurs refusèrent d'aller le chercher… d'ailleurs, toutes les *Jeep* étaient en panne ! Finalement, un gradé trouva une 203 en état de marche et il alla le chercher. Pas de chance, cent-cinquante à deux cents gus menaçants attendaient le gégène dans la cour. Le général essaya de rejoindre “ses” bureaux. Impossible. Une foule haineuse l'encercla.

Il le prit d'abord de très haut, refusant de dialoguer avec <u>des</u> appelés. Un peu à l'écart, j'observais cette scène réjouissante. Je vis bientôt son trouble, puis sa peur lorsqu'un sergent appelé l'interpella sur ses intentions. Dans un premier temps, il refusa de répondre ... pensez, un sergent des transmissions s'adressant à un général parachutiste ! La foule se fit grondante et l'encercla au plus près. Alors le dialogue s'installa. Dialogue quasiment surréaliste. Face aux questions du délégué du contingent, il essaya de tergiverser nous déclarant qu'il était pour la République (ben voyons !). Notre délégué, avec beaucoup d'à-propos, lui répliqua : “Oui, mais laquelle, celle de de Gaulle ou celle de Challe ?”

L'empafé se tint coi et profitant d'un léger flottement dans la foule, il se fraya un passage jusqu'à “ses” bureaux. Quelques insultes fusèrent.

Hélas, arrivé au Q.G., les ennuis commencèrent. Il voulut rédiger une note de service, mais les dactylos et leurs machines à écrire… s'étaient volatilisées. Itou le téléphone, il avait été mystérieusement coupé. Rien ne fonctionnait. Le général parachutiste, fasciste, putschiste, se retrouvait seul... ses troupes s'étant évaporées. Le contingent faisait savoir que jamais, au grand jamais, il ne se rallierait aux généraux fêlons.

Vaincu, le général reprit l'avion vers Constantine quelques heures plus tard. Un colonel, fidèle à la République, la seule, la vraie, le remplaça.

Dans les Aurès, l'attitude du contingent fut très claire. Dès le premier jour, des appelés, dont je fus, résistèrent aux ambitions du quarteron. Les timorés, la majorité du contingent, basculèrent le second jour.

Il n'était pas nécessaire d'être politologue pour analyser la situation. D'un côté, un général en retraite, mais élu démocratiquement par le peuple. De Gaulle. Déjà engagé sur la voie de la paix en Algérie. De l'autre un quarteron de généraux factieux, prêts à tout pour continuer leur sale guerre. Et puisque nous arrivions dans les classes dites creuses, il me semblait concevable qu'ils projetaient d'allonger le temps légal des appelés. De 28 à 36 mois ? Mathématiquement, il ne pouvait en être autrement. Pour les plus "politisés", de Gaulle représentait la légalité, alors que les fêlons nous semblaient avoir des sympathies pour un fascisme de type mussolinien.

Il y eut un vrai et authentique sursaut républicain de la part des appelés. Sans nous le putsch aurait pu réussir. Le grand Charles désirait la paix des braves. Les factieux comptaient nous entraîner dans une guerre civile franco-française. La guerre nous la faisions. Nous étions bien placés pour en connaître toutes les horreurs et nous savions, intuitivement, que les guerres civiles sont parmi les plus abjectes que l'on puisse imaginer.

Dès le premier jour du putsch, je m'étais rendu compte que je n'étais pas le seul à appeler à la désobéissance. Dans toutes les casernes, des petits groupes épars appelaient à résister activement. Je pris conscience de la force qu'aurait une action plus collective. Miracle, d'autres y avaient songé avant moi. Il ne s'agissait pas encore de soviets de soldats, mais nous n'en n'étions pas loin. D'ailleurs une coordination de ces différents "comités" de soldats existait, elle siégeait à la caserne des transmissions […], donc dans la cour du Q.G., à deux pas de mon baraquement. Je pris la décision de m'y rendre.

Une intense activité régnait à l'intérieur de ce bâtiment des transmissions. Grâce à leurs moyens techniques, ceux-ci pouvaient obtenir des communications sur un plan local, mais aussi avec des correspondants beaucoup plus éloignés. Ainsi, ils pouvaient communiquer avec les rebelles d'Alger, mais aussi avec les représentants de la légalité républicaine à Paris.

La coordination se tenait dans les étages et mon arrivée dans la chambrée jeta un froid dans l'assemblée. Il me fallut quelques secondes pour comprendre que c'était la vue de mon béret noir qui entraînait cette suspicion. Je tentai de les rassurer en déclinant mon identité, mon passé de taulard, mes deux mutations disciplinaires… et pour finir, j'avouai ma filiation : mon père était communiste. Ce dernier argument sembla convaincre les appelés.

J'arrivais à un moment fort de la discussion. Les appelés désiraient joindre, en direct, le ministère des armées à Paris. Mais voilà, un militaire de carrière favorable aux putschistes, restait "collé" dans le dos des trois ou quatre opérateurs, les empêchant ainsi d'envoyer leur message… et ceux-ci n'osaient pas passer outre. Les appelés de la coordination s'interrogeaient sur la marche à suivre dans ce cas de figure.

J'intervins dans le débat pour proposer ma solution ... et du coup mes collègues appelés ouvrirent des yeux ronds comme des soucoupes ! C'était pourtant simple : je me faisais fort de recruter trois ou quatre gaillards du commando, de les armer, de dissimuler leurs visages sous des passe-montagnes et ensuite d'appeler l'enfoiré de l'étage inférieur : "mon adjudant, venez voir !"… puis de l'emmener manu militari faire un tour. J'ajoutai, avec un brin de provocation, qu'au cas où ils le désireraient, nous pourrions, en supplément, mais gratuitement, lui caresser un peu les côtes avec un bâton ! Ma proposition, un peu expéditive, ne souleva guère l'enthousiasme. Toutefois, il fut décidé que nous l'emploierions au cas où les autres méthodes échoueraient.

Heureusement, il ne fut pas nécessaire de faire appel à mes potes voyous. Les trans se débrouillèrent par eux-mêmes et les opérateurs purent transmettre au ministère notre message de fidélité à la légalité républicaine.

C'était un épisode de la guerre en dentelles ou de la guerre au baston !

Il faut avouer que le putsch avait ranimé d'antiques haines, d'anciennes querelles non extirpées. Dans l'ombre, les comptes se réglaient. J'en eus la preuve dès le soir du deuxième jour.
Au début du putsch, j'avais contacté mon ami Pierrot resté au commando. Ses camarades, après avoir juré de défendre la république, par les armes s'il le fallait, l'avaient désigné comme délégué. Il avait été convenu que je passerais les voir tous les soirs.

Tout guilleret, je me pointai au cantonnement le deuxième soir. L'air sombre, Pierrot était assis sur son lit. Les autres, l'air gêné, me regardaient par en dessous. Ne comprenant rien à ces têtes d'enterrement, je les interrogeai. L'un d'eux me répondit : “Demande à ton pote, les conneries il s'y connaît !” D'un mouvement de tête, je m'adressai à Pierrot. Comme si cette histoire l'emmerdait, il me la raconta d'un air ennuyé. Il était monté au camp des paras le matin même. Il avait pu progresser jusqu'au Q.G. sans difficulté et là il avait balancé une grenade défensive sur la tente de son ancien colonel, celui qui l'avait exclu des paras ! Par bonheur, aucune victime. L'attentat fut attribué au F.L.N. !

J'engueulai copieusement mon ami en lui signifiant qu'on n'était pas là pour régler des comptes perso… et que de toute façon, il y avait mieux à faire et surtout plus urgent !

Malgré tout, je comprenais sa hargne… n'avions-nous pas cassé des cailloux ensemble ? Grâce à notre amitié, nous nous réconciliâmes aussitôt et dans la foulée nous élaborâmes un projet grandiose : balancer un bidon sur l'ensemble des casernes de Batna.

L'idée de la rumeur à colporter était simple : “J'ai un bon copain au Q.G. qui m'a dit, c'est sûr, les généraux d'Alger vont passer le temps légal à 36 mois.” Il suffisait de broder là-dessus. La vitesse de propagation de la fausse information fut fulgurante. Le lendemain soir, un brigadier des trans me la resservait fort enjolivée. Me taisant sur l'origine du bidon, je mis sa parole en doute. Vexé, il me répondit qu'il connaissait parfaitement le mec du Q.G. qui lui avait raconté que c'était un de ses amis qui avait reçu un message direct… d'Alger ! En souriant je lui répondis : “Alors si c'est comme ça, je veux bien te croire !”

Si dès le début du putsch, la grande majorité du contingent se rangea derrière la légalité du grand Charles, il n'en fut pas de même, et loin s'en faut, pour les militaires de carrière. Si ma mémoire n'est pas défaillante, ils se répartissaient de la manière suivante : 20 à 30 % étaient favorables aux putschistes, 50 %, les attentistes, attendaient de voir de quel côté la balance allait pencher. Les derniers 20 % restèrent fidèles à la république. Ils n'apparurent pas tout de suite ceux-là, mais avec courage, souvent dans l'ombre, ils s'opposèrent aux putschistes.

Je me souviens en particulier de la visite que nous fit un commandant du Q.G. l'après-midi du troisième jour. Bien qu'il fût notre “voisin”, nous le reçûmes avec méfiance dans notre patio. Grand, sec, très distingué, des gants beurre frais, des bottes, il avait tout d'un aristo de la cavalerie.

Il sollicita notre avis sur le putsch, je lui renvoyai illico sa question en lui demandant qui il était, lui. Un brin choqué de tant de hardiesse, il me répondit qu'il était le commandant Y, bras droit du colonel X remplaçant le général Ducournau en permission... et qu'ils étaient les seuls représentants militaires fidèles à la république. Puis il ajouta qu'ils étaient en liaison étroite et permanente avec la préfecture, également fidèle à la légalité.

Une longue conversation s'ensuivit. Nous exprimâmes nos griefs, notre refus d'obéir aux fêlons, le fait que nous acceptions de nous ranger sous les ordres des représentants civils et militaires de la loi républicaine… et j'ajoutai, avec un brin de panache : “S'il le faut, la République, nous la défendrons les armes à la main !” Mon ardeur juvénile le choqua et il alla jusqu'à me sermonner en me reprochant ce discours de “guerre civile”. Je lui rétorquai : “Oui, peut-être, mais malheureusement, ce n'est pas nous qui avons commencé ! Nous ne faisons que défendre la légalité républicaine puis j'ajoutai : personnellement, je ne suis pas gaulliste.”

Je l'ai déjà dit, mais l'histoire de ce putsch reste à faire, jusqu'ici les historiens ne se sont intéressés qu'au point de vue des putschistes, négligeant le rôle déterminant du contingent dans son échec. Il est certainement plus facile, et surtout plus médiatique, de recueillir le point de vue de certains colonels “grandes gueules”, tortionnaires de surcroît, que de parler du courage de simples pinpins, des appelés de toute origine sociale, défendant avec hardiesse leur république. Avec le recul du temps, compagnons d'infortune, bravo et merci les gars !

Le putsch tirait à sa fin… fin, eau de boudin ! De Gaulle avait parlé dans les transistors et n'avait fait qu'entériner notre attitude depuis trois jours: le refus d'obéissance face aux factieux ! Nous étions ainsi, en quelque sorte, reconnus par le premier des résistants.

Des régiments remontaient vers Alger pour reprendre le gouvernement général aux félons. Certains de ceux-ci traversèrent les Aurès… et le sang franco-français faillit couler à Batna.

Un copain du terrain d'aviation m'avait prévenu, un incident grave se préparait sur la route de Biskra. Face à face deux régiments prêts à en découdre. Je sautai dans la *Jeep* de l'alsako. Juste après l'aérodrome, un régiment de chars, peut-être des cuirassiers (?) s'était “enterré”. Seuls ses canons et ses tourelles dépassaient. Ils tenaient sous leurs feux, en enfilade, la route d'El Kantara et de Biskra. A leur grande surprise, les cuirassiers virent apparaître, remontant du sud, un régiment de bérets rouges, chevauchant de minuscules auto mitrailleuses. Ils s'arrêtèrent juste avant un oued. Moment d'intense émotion. Dilemme infernal. Hallucinante interrogation. Qui allait tirer ? Les cuirassiers annoncèrent la couleur. Si les bérets rouges passaient l'oued… ils tireraient ! Et pour mieux appuyer ces fortes paroles

émises à l'aide d'un porte-voix, une rafale de mitrailleuse 12.7 fut expédiée au dessus de la tête des paras.

L'incident avait eu lieu quelques instants avant que nous arrivions sur les lieux de l'affrontement. Un silence pesant entourait les chars. Les regards étaient tous braqués sur ceux d'en face, français comme nous, mais avec un béret rouge sur la tête. Les gorges se faisaient sèches. Allait-on en découdre pour une simple histoire de couleur de béret, même si cette différence en cachait une autre, énorme et fondamentale : démocratie ou fascisme ? Les minutes qui suivirent, furent longues de rage contenue, de peur et d'angoisse.

Enfin, une silhouette avec un drapeau blanc, s'avança vers nous. J'eus le culot d'emprunter ses jumelles à un officier et je vis ce béret rouge, un lieutenant deux barrettes, s'avançant calmement vers les chars. Arrivé à quelques mètres, il s'entretint avec les officiers de la cavalerie, plus deux ou trois appelés du contingent. Il dissipa nos doutes, ces bérets rouges là n'étaient pas nos ennemis. Ils étaient légalistes.
Il s'agissait tout simplement d'un régiment de hussards parachutistes remontant vers Alger afin d'y imposer, de nouveau, la légalité républicaine. Un gigantesque hourrah accueillit ces magnifiques paroles. Nos “bons” paras passèrent devant la haie d'honneur des cuirassiers. Les simples soldats, debout sur leur char, applaudissaient. Je vis certains appelés du contingent qui pleuraient. Nous avions frôlé la catastrophe.

Ensuite un régiment de gendarmes apparut. Nos braves pandores, si souvent décriés, étaient restés, eux aussi, du côté de la République. Ils remontaient également vers Alger. La messe était dite.

Vers dix-huit heures, Batna, le Batna du contingent se trouva fort soulagé. Le fascisme ne passerait pas. La victoire, notre victoire fut fêtée en long, en large, en travers, en dessous, en dessus, à droite… et à gauche ! Je participai peu à ces réjouissances, juste une ou deux bières avec les copains, puis je fonçai vers mon lit. Je n'avais pratiquement pas dormi depuis quatre jours.

Demain ? Il me faudra écrire aux parents, ils ont dû être fous d'inquiétude !

3. 12. COMMENT ET POURQUOI J'AI DEROBE DES DOCUMENTS SECRETS

Le putsch avait échoué et je le regrettais presque. S'il avait réussi, tout aurait été plus simple. J'aurais certainement déserté pour rejoindre les maquis du F.L.N. L'échec des généraux me forçait à rester à mon poste pour combattre le fascisme qui s'annonçait. L'ami de mon père, Monsieur G, le militant du P.C., oui, celui qui m'avait conseillé de partir en Algérie, avait a posteriori raison : “Tu seras utile là-bas pour défendre la République !” Hélas, la tentative de pronunciamiento lui donnait raison.

D'autre part, au cours de ces quatre journées, j'avais fait une étrange découverte.
Encore timide, mais… j'avais découvert le curieux “pouvoir” de mon verbe auprès de mes camarades. J'avais entonné la chanson de la désobéissance. J'avais choisi la résistance. Ne pas céder. Refuser d'obéir aux généraux factieux. Défendre la légitimité républicaine… même si de Gaulle n'était pas l'idéal. Cette découverte m'avait laissé pantois. Où était passé le petit jeune homme peureux des bagarres villageoises ?

Vers la fin du mois d'avril l96l, je tentais d'analyser la situation politique de la France. Elle n'était pas brillante. Nous étions au bord de la guerre civile. L'O.A.S. avait fait son apparition à Batna et ceci ne fit que renforcer chez moi une “vision paranoïaque” (notez les guillemets) de l'histoire.

Les nazis. Les fascistes. Le retour. L'histoire se répétait… que dis-je, elle bégayait, là-bas, au fin fond des Aurès. Même si dans mon entourage, on se gaussait des résistants du dernier quart d'heure, tout le monde respectait l'esprit de la résistance. Alors que d'autres se couchaient, elle avait défendu l'honneur de la France. Toute mon enfance avait baigné dans cette ambiance, dans ce respect des héros de l'ombre.

Comment me vint l'esprit de résistance ? En fait, même aujourd'hui, je n'en sais rien… ou si peu. Il y avait eu ces récits des soldats de l'ombre, hélas le bocage normand me semblait bien loin en ce printemps 1961. Et puis, il y avait eu mon père, ce communiste au grand cœur, ses leçons d'humaniste, ses leçons de prolétaire… Et puis, et puis, l'école laïque, ses valeurs. Comme un leitmotiv : Liberté. Egalité. Fraternité. Trois beaux mots, ronds, sonnant juste. Mais tout cela additionné ne fait pas de vous un résistant authentique. L'armée avait eu, aussi, son mot à dire. J'y étais arrivé sans *a priori*. Le crétinisme de certains gradés m'avait transformé en rebelle. Un insoumis sans foi, ni loi, prêt à tout.

Aucune hypothèse n'est à écarter. Peut-être, également, un esprit de résistance issu de mon enfance, des lointaines contrées de ma solitude de petit garçon ...???

La guerre civile était là, j'en étais sûr. J'avais pris la décision de résister au fascisme rampant. M'opposer aux factieux d'extrême-droite. Décision grave, car je connaissais le sort des résistants de la première heure lors de la guerre 39/45. Tous décimés. Ce danger, cette idée du danger me traversa certainement l'esprit, mais avec la fougue de mes vingt ans, je passais outre. La Liberté m'appelait, il me fallait répondre présent. La République était en danger, je me devais de la défendre. Grandiloquent certes, mais je l'ai réellement ressenti comme ça à l'époque ! Le sigle O.A.S. était apparu sur les murs de Batna et de nouveau des bombes explosèrent toutes les nuits. Une fois de plus le commando fut mis à contribution et une fois de plus mon ami Pierrot se distingua par son grand courage. Au risque de se faire arracher une main, il arracha le détonateur allumé et planté dans un pain de plastique. Il refusa une troisième décoration. Admirable.

L'ambiance du Q.G. s'était sensiblement modifiée avec l'arrivée du Vieux à sa tête.
De nouveau tampons apparurent sur nos bureaux : confidentiel, secret défense, très secret. Nous étions devenus le coordonnateur de plusieurs services de renseignements. Il y avait toujours des synthèses à taper à la machine, mais le contenu de celles-ci avait changé.

Je devins le secrétaire particulier du colonel et pour m'avoir sous la main nuit et jour, il m'installa, seul, dans un baraquement à environ trois cents mètres du Q.G. Ce baraquement comportait son bureau, le mien et une pièce minuscule me servant de chambre et de standard téléphonique.

Ces changements m'avaient rendu méfiant. J'avais du mal à imaginer que l'armée puisse confier un poste de responsabilité à un troufion de mon espèce. Fils de communiste et taulard multi–récidiviste ! Je n'avais pas le profil idéal pour garder des secrets. L'attitude de la hiérarchie à mon égard ne changeant guère, j'oubliai vite mes craintes.

Mon quotidien désormais se trouva rythmé, d'un côté par mes tâches administratives, et d'autre part par les nombreuses sorties sur le terrain où le Vieux nous entraînait avec I'alsako. J'y retrouvais souvent mes copains du commando qui m'accueillaient invariablement en me traitant de “planqué”.

Cependant la solitude me rongeait. J'étais depuis plus d'un an en Algérie, j'avais déjà tiré 24 mois de mon temps… et je n'avais toujours pas de permission. Elles m'étaient systématiquement refusées. Ainsi, à mon grand désespoir, je n'avais pu assister en mars 1961, au mariage de ma cousine Monique […]. Presque une sœur pour moi. Grosse déception. J'enrageais de n'avoir pu faire la connaissance de mon nouveau cousin […].

D'autre part, je soupçonnais le colonel de m'avoir “exilé” dans ce baraquement par peur de l'influence, néfaste bien sûr, que j'aurais pu avoir sur mes collègues appelés.

La présence de mes camarades me manquait, même s'ils n'étaient pas tous des flèches ! Mais j'aimais discuter politique avec Michel, littérature ou jazz avec Michel et puis, il faut bien le reconnaître, même la balourdise de l'alsacien me manquait. Régulièrement je le plaisantais sur le risque qu'il prenait en couchant avec la femme du major. Attraper la chtouille. Tout aussi régulièrement, il me répondait qu'il s'en foutait pourvu qu'il y eut… […].

Quasiment toute ma vie, j'ai été un homme fort solitaire, mais à ce moment crucial de mon histoire, l'absence de mes compagnons d'infortune m'a pesée.

J'étais installé depuis une semaine dans ce baraquement lorsqu'un incident fortuit me ramena à la dure réalité de la guerre. Trente cinq ans plus tard je me souviens de cette scène avec une grande exactitude.

J'avais fermé soigneusement toutes les issues. Le P.M. à portée de la main, je m'étais endormi dans le chuintement de la radio. Je me souviens parfaitement de l'heure : vingt-trois heures trente. Dans un sommeil profond… peuplé de jolies filles… j'avais sursauté et m'étais réveillé brutalement. Etait-ce un cauchemar ? Je n'en conservais aucun souvenir. Mais je grelottais. Une sueur froide m'avait envahi. Une angoisse, apparemment sans origine, m'avait pris à la gorge. A demi-inconscient, le P.M. à la main, je fis le tour des bureaux. Tout semblait normal. Pourtant, il y avait toujours cette angoisse, cette impression de danger imminent. Comme tous les appelés de la guerre d'Algérie, je connaissais bien cet instant où le temps, brusquement, semble s'arrêter. Ces minutes où la mort, furtivement, à petits pas, l'air de rien, sans bruit, sans esbroufe, s'avance vers vous. La Grande Faucheuse s'apprête à vous couvrir de son long manteau noir. Cette salope est facile à repérer… oui, c'est ça, son souffle glacé sur votre nuque !

En frissonnant, je me secouais. “Arrête de fantasmer! Tu te racontes des histoires. Basta ! Retourne au pieu !”

J'étais à deux doigts de rejoindre mon lit Picot lorsque je perçus un gémissement tout proche. Clac ! J'armai mon P.M. et me dirigeai prudemment vers la cour. J'en fis le tour. Rien. Je m'apprêtais à rentrer dans ma cagna, lorsque de nouveau j'entendis ce cri sourd. Comme quelqu'un produisant un réel effort physique. Il semblait provenir de la rue, je m'avançai alors vers le portail, glissant un œil à droite à gauche. La rue était déserte. Logique, c'était le couvre-feu. Scrutant l'obscurité lourde, pesante, épaisse, je ne vis que la sentinelle du Q.G. à cinquante mètres, dans sa guérite, derrière son mur de sacs de sable. Le gémissement s'arrêta.

Le silence pesant… puant… s'installa. Un hurlement déchira la nuit. Je frissonnai de nouveau. Les poils de mes avant-bras se dressèrent, figés au garde à vous. Eberlué, j'écoutais ce long hululement de sirène. Un cri d'au-delà de la douleur. Bizarre. Je m'imaginais une femme accouchant, une femme au travail selon le vocabulaire médical. Mais il me semblait entendre une voix d'homme. Son cri démarrait dans les graves. Il semblait produire un effort gigantesque. Et le hurlement montait montait… pour finir dans un cri strident et aigu. La plainte s'achevait dans un semblant de gargouillis et de sanglots.

“On égorge quelqu'un dans un recoin sombre” pensai-je et mon premier réflexe fut de voler au secours de l'égorgé. Hélas, ce soir-là, je ne possédais pas le mot de passe. Et surtout, je n'arrivais pas à déterminer d'où était parti ce long cri atroce, car entre-temps la plainte s'était arrêtée.

Je sifflai la sentinelle, manifestement une bleusaille. “Tu as entendu ? Qu'est-ce que c'est ? Je ne sais pas !”

Je m'apprêtais à rejoindre mon pieu lorsque le cri abominable retentit de nouveau. Maintenant je savais, non, ce n'était pas un homme qu'on égorgeait là. Mais que lui faisait-on pour qu'il hurle de cette manière ?

Là-bas, dans sa guérite, le bleu était tout agité. Il avait armé son flingue… et il le tournait dans tous les sens. J'eus peur qu'il m'en file un coup par inadvertance. Alors je l'interpellai :

“Va voir ton chef de poste. Il se passe quelque chose de pas normal. O.K. ! J'y vais, tu surveilles la rue ?
Oui, vas-y !”

Quelques secondes plus tard, je vis apparaître le chef de poste avec une partie de la garde.

“Qui es-tu ?
Deuxième classe I. Qu'est-ce que tu fous là ?
Je garde le baraquement d'à côté. Tu as le mot de passe ?
Non !
Ne bouge pas, on arrive.

Le caporal, fort étonné, fit le “tour du propriétaire”, car il pensait ce baraquement inoccupé la nuit. Puis il s'enquit de mon identité et de mon matricule. Sur le point de repartir, gêné… très gêné même, en regardant la pointe de ses pieds il murmura que pour les cris, ce n'était rien. Il ne fallait pas s'en faire, c'était comme ça… puis il s'enfuit rapidement.

Dubitatif, je retournai me coucher. Les cris reprirent. Stressé, fatigué, je ne trouvai le sommeil que vers trois ou quatre heures du matin.

Régulièrement, surtout la nuit, j'entendais ces hurlements de bêtes égorgées. Le jour, ils devaient se perdre dans le vacarme de la petite ville. Fracas des convois de G.M.C. Rumeurs des passants. Musique.

Je restais malgré tout avec mon angoissante question : d'où venaient ces cris et que signifiaient-ils ? La réponse me parvint par des chemins détournés.

Passé le cap de la méfiance à l'égard de mon béret noir, j'avais copiné avec quelques gus du Q.G. de la zone Sud - Constantinois. Rencontrant l'un de ceux-ci, un sergent, appelé comme moi de la 591 B, je lui posai la question sur l'origine de ces hurlements. Pas très à l'aise dans ses baskets, ou plutôt dans ses Rangers, le collègue. Relevant la tête, les yeux dans les yeux, il me répondit :

“Tu ne vois vraiment pas ? Réfléchis un peu, un tout petit peu ! Non ! Je ne vois pas !
Eh ! Ben, dis donc, t'es un branque, toi (silence assez court et dans un souffle) c'est l'équipe de la gégène qui se donne de l'exercice !
Putain ! Con ! Quelle saloperie !”

Je lui serrai vigoureusement le bras gauche. Ses yeux chavirèrent. Il me tourna le dos. Nous avions la même opinion sur la bête immonde. Resté seul, je m'injuriais intérieurement. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt? Je connaissais pourtant les lieux, la petite maison, je revoyais les tronches des gus de la gégène, celle du capitaine du deuxième bureau. La torture !

Mon inconscient m'avait protégé quelque temps de la réalité. Pourtant la vérité était aveuglante. En venant habiter le baraquement, je m'étais rapproché de l'antre des supplices, j'en étais désormais à moins de cent mètres, alors qu'auparavant mon dortoir se situait à cinq cents mètres de là. La conséquence était claire, j'étais maintenant aux premières loges pour percevoir les cris des suppliciés. Le soupirail de la cave débouchait dans la rue, les hurlements se répercutaient de mur en mur, si bien qu'il devenait difficile de localiser leur origine. Nous étions, certainement, des centaines à entendre le cri des maquisards torturés. Personne n'a jamais moufté ! La guerre d'Algérie m'a beaucoup appris sur la lâcheté des hommes !

Trente sept ans plus tard, ici, dans la douceur de l'été, bien calfeutré dans mon bureau je songe et j'écris. Sur le divan, j'ai raconté toute cette merde, mais je sens que ça me gratte encore. En me remémorant ces cris qui continuent de peupler mes nuits, une douleur un peu sourde me vient, un peu comme si j'avais gratté une vieille blessure qui suinterait de nouveau. J’ai dormi six mois dans ce baraquement… régulièrement… des cris de bêtes torturées !

Au bureau je tapais des rapports, des synthèses en trois exemplaires. J'expédiais l'original à son destinataire après l'avoir fait signer. Les deux autres exemplaires, appelés minutes, étaient ensuite classés. Le classement était d'une grande simplicité, les archives suivaient une logique hiérarchique. Ainsi, en partant du régiment, nous passions successivement à la subdivision de Batna, puis à la région des Aurès, ensuite au corps d'armée de Constantine et pour finir au commandement général en Algérie. Je rangeais ces minutes dans les classeurs correspondants. Par distraction, je jetais un coup d'œil sur des archives vieilles parfois de plusieurs années.

C'est ainsi que je tombais, “tout à fait par hasard”, sur le premier document. Je ne me souviens absolument pas du signataire de celui-ci, par contre je me souviens parfaitement de ma sidération de jeune appelé du contingent. Il était écrit noir sur blanc que la torture était un moyen normal, légal, de lutter contre les nationalistes algériens.
Faisant partie de notre arsenal militaire, il fallait absolument l'utiliser. La hiérarchie couvrirait les équipes de tortionnaires, etc. J'étais atterré.

Ma consternation était grande, mon désarroi immense. Depuis mon incorporation dans l'armée, j'avais vécu sur l'illusion que la torture ne pouvait être qu'affaire de bavures ! En découvrant ces notes de service, j'étais effaré, accablé par ce que je venais de lire.

Dans mon esprit d'homme de vingt ans, seuls quelques sadiques pouvaient profiter de la guerre pour assouvir leurs pulsions destructrices. Je tombais donc de très haut en découvrant ce premier document. J'étais loin de la vérité. No bavures ? Bien au contraire. Ce premier document démontrait que tout était prévu, organisé, planifié minutieusement. J'étais bouleversé et j'avais du mal à réaliser, à admettre l'ampleur du problème. La France, ce pays que j'aimais tant, la patrie dont j'étais fier, se livrait à des actes ignobles et inqualifiables. Le phare des Droits de l'Homme avait érigé la torture en institution. J'étais consterné !

A vingt ans les jeunes gens ont souvent une vision manichéenne des choses de la vie, je n'échappais pas à la règle. Pour moi, le monde était coupé en deux parties rigoureusement égales, partagé entre d'un côté les collabos… et de l'autre les résistants. Naturellement, les résistants, hommes et femmes étaient obligatoirement jeunes et beaux… et les salauds d'en face, nécessairement moches, sales et vulgaires ! Je n'envisageais même pas, à l'époque, qu'il put y avoir, au centre, la grande masse des attentistes et des poltrons ! J'avais une haute opinion de mon pays, celui de Pasteur. La patrie du siècle des Lumières. La nation de 1789. Hélas, ici en Algérie, la gangrène avait envahi l'armée française. L'arbre était pourri du bas jusqu'en haut. J'étais dans le camp des bourreaux. Dur !

A partir de ce premier document, je commençai mes investigations. Ma tâche se révéla assez simple ; comme je devais le découvrir quelques années plus tard, les bourreaux, ou leurs complices, se doublent souvent de parfaits petits fonctionnaires. Ainsi, ils notent tout.

En suivant les numéros de référence des diverses notes de service, je pus ainsi remonter toute la filière jusqu'au quartier général d'Alger, avec notamment une note du général M. extrêmement violente, expliquant avec force détails comment et pourquoi torturer. Les ordres venaient donc d'un échelon supérieur, puis descendaient en cascade jusqu'au dernier niveau, le régiment. C'était proprement stupéfiant. Sûre de toute impunité, l'armée se sentait suffisamment puissante pour écrire dans des notes de service internes qu'il était nécessaire de torturer sur une grande échelle les Algériens.

Comment me vint l'idée de voler ces documents secrets pour témoigner ? Je ne me souviens plus très bien, mais je pense être capable *a postériori*, de reconstruire ma démarche. Peu à peu, l'idée a dû s'insinuer dans mon esprit. Il m'a fallu certainement plusieurs jours, voire quelques semaines, avant d'admettre cette nécessité: il fallait dérober ces preuves pour lutter contre l'oubli de la barbarie.

Ma réflexion fut longue. Ma décision difficile à prendre. J'ai dû longuement peser le pour et le contre. J'avais entre les mains ces documents, preuves de la généralisation de la torture en Algérie ; à partir de ces faits précis, je pouvais devenir le gardien de la mémoire, le témoin de l'histoire. Mais d'un autre côté, il y avait les risques. Ils étaient énormes et nombreux. D'abord vis-à-vis de moi-même. Si je décidais de subtiliser ces notes de service, je devenais un “traître” potentiel (notez les guillemets), même s'il s'agissait là d'un authentique acte de résistance. Je risquais d'être désapprouvé par presque tout le monde.

La défense des Droits de l'Homme n'était pas encore à la mode en ce début d'été 1961.

Et puis, il y avait ma propre estime. Comment allais-je assumer pendant des dizaines d'années le vol de ces documents ? Il est certainement plus facile de basculer dans le camp des salauds que de choisir celui des justes. Les majorités silencieuses fluctuent au gré du temps… mais ont-elles toujours raison ? Ainsi un Allemand de cette dite majorité aurait dû être social-démocrate en 1930, nazi en 1941 et chrétien-démocrate en 1949. Mais est-ce cela une vie d'honnête homme ? De Goering ou de Willy Brandt, lequel choisir ? Les minorités ont parfois raison. Ainsi des premiers résistants en France, alors que la masse veule acclamait le régime de Vichy, ils avaient choisi le chemin de l'honneur… à leurs risques et périls.

Ma naissance m'avait placé dans le camp des opprimés. Tout naturellement, je fis mon premier choix d'homme, d'adulte à partir de cette place. Et puis la fidélité à mon serment : quoiqu'il t'arrive en Algérie, tu feras tout ton possible pour rester un honnête homme !

J'encourais d'autres risques, bien réels, en temps de guerre. Vol de documents secrets, ça va chercher dans les combien ? Franchement, fier de mon passé de "mauvais soldat", je n'ai même pas dû me poser la question à l'époque. Récemment en rangeant divers papiers, je suis tombé sur mon livret militaire et j'ai pu lire au dos de celui-ci, avec trente cinq ans de retard, la peine encourue : dix ans de forteresse ou douze balles dans la peau !

Enfin, un dernier argument, et de taille, emporta ma décision : si je ne procédais pas au vol de ces documents, personne d'autre ne le ferait et la future histoire de la guerre d'Algérie risquait fort d'être falsifiée sur ce point précis de la torture. A partir de cet argument, je me suis senti, en quelque sorte, investi d'une mission de lutte contre l'oubli. Je me devais de témoigner devant l'histoire. Le hasard m'avait mis à ce poste et je devais assumer ce rôle.

Mon père ne disait-il pas : "Reste un homme droit mon fils !"

La décision étant prise, il me restait à trouver une solution subtile pour arriver à mes fins. On ne pique pas un gros paquet de documents secrets comme l'on volerait un camembert dans un hypermarché.

Confronté à cet épineux problème, j'envisageais quatre possibilités. La photocopie.
Hélas, au début des années soixante les photocopieurs n'avaient pas encore envahi ces lointaines montagnes. Pour la seconde, j'aurais pu recopier mot à mot l'ensemble des dites circulaires, vu la quantité… trop compliqué et surtout trop dangereux. La troisième solution aurait pu être le vol pur et simple de tous les documents. Relativement facile, mais là aussi, extrêmement dangereux. Me restait la quatrième qui m'apparut comme la plus fiable : photographier ces documents en toute simplicité !

J'ai raconté dans un chapitre précédent comment depuis mon plus jeune âge j'avais été fasciné par le cinéma et la photographie. Vers huit ou neuf ans, le curé de mon village m'avait confié une caméra 8 mm et tout le monde, parents et amis, avaient reconnu un certain sens artistique dans ma séquence.

Pour ma réussite au concours d'entrée en 6°, mes parents m'avaient offert une petite boîte Kodack, vous savez, celle carrée avec un minuscule viseur au dessus. A l'adolescence, avec mes premières payes, je m'étais acheté un Semflex. Le Rolleiflex du pauvre ! J'avais emmené cet appareil en Algérie et y avait engrangé quelques pellicules de photos souvenirs en noir et blanc.

Tout naturellement, dans un premier temps j'envisageai de photographier les documents avec ce Semflex. Je fis même des essais à blanc sur une feuille 21X27. Mais le format quasiment carré de l'appareil me dissuada de poursuivre.

Il me fallait trouver une autre solution et celle-ci me vint d'un camarade du Q.G.
D'une famille aisée, il envisageait l'achat d'un Hasselblad… d'un coût prohibitif ! Sans lui révéler mes intentions "perverses", nous discutâmes photo et il me conseilla d'acheter un 24X36, format appelé à un grand avenir me dit-il. Je me jetais sur les encarts publicitaires du *Bled* vantant les qualités de multiples appareils photos et caméras. Mon choix se porta sur l'achat d'un Foca-Sport II.

Il me restait à trouver le nerf de la guerre : l'argent. Coût du Foca-Sport dans la publicité : 277 Francs. J'avais réussi à vendre mon Semflex cinquante Francs. Soustraction 177 Francs à trouver. Avant de partir à la guerre, j'avais amassé quelques économies, mais au bout de vingt six mois de service, mon crédit était proche du zéro. J'allais donc être obligé de faire appel à la générosité de mes parents. Ils se firent tirer l'oreille, dame, il y avait les traites du commerce à rembourser. Et puis, ils ne comprenaient pas le pourquoi de cet achat. Décemment, je ne pouvais pas leur envoyer un télégramme du genre : "En vue vol de documents secrets. STOP. Besoin urgent appareil photo. STOP. Envoyez fric. STOP. Signé. JEAN."

Après plusieurs lettres incitatives, ils m'envoyèrent, finalement, la somme demandée. Curieusement, moi qui jette toujours tout, moi qui lors de mes nombreux déménagements, ai souvent rempli les poubelles de vieux souvenirs et bien, récemment j'ai retrouvé trace du mandat et de la facture du Foca-Sport.

Fin juillet 1961, après avoir acheté plusieurs pellicules noir et blanc, j'étais prêt. Mais là-dessus vint se greffer un événement extraordinaire… du moins pour moi. Je m'explique. Si l'on s'en tenait aux règles militaires en usage, j'aurais dû partir très largement après mes petits camarades de la 59 lB. En effet pour trois jours de prison vous écopiez d'un jour supplémentaire à effectuer. Avec pas loin de trois mois de taule, je m'attendais …à disons pas loin d'un mois de rab ! Au lieu de partir entre le 20 et le 30 août 1961, je comptais être libéré vers le 15 septembre. Mais ma bonne fée veillait !

Par hasard, dans la cour du Q.G., je rencontrai un des copains connu lors du putsch. Je lui confiai ma tristesse à voir certainement partir avant moi les libérables de ma classe et je lui expliquai mon parcours de taulard. Avec un large sourire, il me confia, sous le sceau du secret, qu'il était mon homme… et que moyennant finances, il pouvait transformer ma situation de fond en comble.

Au Q.G., il était chargé des livrets militaires… ou plutôt de leur double. Grâce à mon pourboire, trente francs, il me fabriqua un livret militaire tout neuf… et surtout vierge de tout jour de prison ! Il était également chargé des feuilles de libération. Il me certifia que je partirais avant mes camarades. Alléluia !

Juillet 1961. Je n'étais pas remonté à mon corps d'origine, le GT51O, depuis de longs mois. Un ordre me parvint : je devais m'y présenter. Le capitaine m'annonça ma prochaine libération. Un peu surpris, il n'avait pas oublié mes frasques, mais ayant peut-être été averti de mon "courage" au feu, il se tint coi. En sortant de son bureau, je tentai d'apprendre la date approximative de ma libération. Peine perdue. Consigne : ne pas parler à ce chien galeux d'I. ! Dans mon dos, occupé à ranger des fiches, un jeune appelé murmura : vers le 15 août ! Hourrah !

Je reçus mon Foca-Sport vers le début du mois juillet (facture du 8 juillet 1961). Pour se camoufler, le meilleur moyen est de se montrer ! Je sortis ostensiblement mon appareil et j'entrepris de photographier mes copains du Q.G. avec les gradés. Finalement, j'étais un jeune troufion, 15 au jus, engrangeant des photos souvenirs.

Je possédais un appareil de bonne qualité, mais je n'avais pas eu le temps matériel de l'essayer. J'avais des bonettes, mais je maîtrisais mal leur fonctionnement. J'avais acheté des pellicules noir et blanc sans rien connaître aux problèmes de sensibilité !

Malgré tous ces "détails", je préparais avec minutie mon plan d'action. Je répertoriais toutes les références des documents, ceux-ci étant répartis dans divers classeurs. Je les classais par ordre chronologique. Du secteur à la zone, de la zone au corps d'armée et du corps d'armée au commandement général à Alger. J'espérais gagner du temps en préparant ce travail, car, à juste raison, je pensais que la "rencontre appareil photo/documents secrets" devait se faire dans un minimum de temps, quelques minutes tout au plus. Le risque de me faire pincer étant énorme. Une fois mon pense-bête établi, je pris la décision d'opérer un dimanche après-midi, seul moment de la semaine où je pensais pouvoir rester seul dans le baraquement sans éveiller l'attention.

Dès ma plus tendre enfance, j'avais appris à dissimuler mes sentiments. Cette faculté, si elle a parfois des inconvénients, notamment auprès des femmes, a aussi parfois quelques avantages. Ainsi ce dimanche d'août 1961, elle me permit de rester, en façade, d'un calme olympien.

Je me levai tard dans la matinée. Très excité intérieurement à l'idée de la tâche à accomplir. Très excité par les risques et les dangers à venir. Très excité à ridée de devenir résistant. Le témoin de l'histoire.

Je chargeai calmement, méthodiquement le Foca-Sport, puis je glissai une ou deux pellicules de rechange dans mes poches. Ensuite, je posai l'appareil sur mon bureau, près de la machine à écrire.

A midi, je descendis déjeuner avec mes copains au Q.G. Comme d'ordinaire, je me montrai cool, relax. Le repas fut bien arrosé et comme j'étais quillard, j'offris le mousseux ! La conversation, bien sûr, tourna autour de la quille… Et l'alsako continua de penser que je ne partirai pas vers le 15 août !

La chaleur était lourde, moite et l'alcool aidant, certains commencèrent à s'assoupir. J'en profitai pour tirer ma révérence en annonçant que j'allais faire une petite sieste.

Enfin seul. J'allais pouvoir passer à l'action.

Fait assez rare, l'air était chargé d'électricité. Nous allions avoir de l'orage avant la:fin de l'après-midi. La chaleur m'écrasait littéralement. Je passai dans ma chambre où d'un geste machinal je déchaussai mes pataugas. Pieds nus, je m'attelai à ma tâche de photographe. Premier détail. […]

De ma chambre je me dirigeai vers le bureau du colonel où je récupérai les classeurs contenant les documents secrets traitant de la torture.

Je les transférai dans le secrétariat où je les posai sur une table. Ensuite, en m'aidant de mon mémento, je les classai par ordre chronologique. Première difficulté. Fallait-il commencer par le secteur de Batna ou par les directives du commandement général d'Alger ? Je me décidai pour la première solution. En choisissant de commencer par le secteur de Batna, je comptais remonter les diverses notes de service pour terminer sur celle du général déjà citée, extrêmement violente. Second détail.

Mes connaissances, à l'époque, en photographie étant assez réduites, je sus tout de même faire le bon choix. Ouverture à 2,8 et vitesse au 1125°. La lumière entrait à flot dans le baraquement par des fenêtres situées très haut. Le Foca-Sport ne possédant pas de cellule, j'improvisai.

Je perdis beaucoup de temps en voulant utiliser les bonettes. Elles tenaient mal sur l'objectif et je maîtrisais peu la profondeur de champ. J'étais régulièrement flou. Stressé, je décidai de les abandonner. Nullement découragé, je fis un essai sans ces accessoires et miracle, ça marchait ! Grâce au télémètre incorporé, j'avais une vision très nette des dossiers à photographier.
Je me mis alors, calmement, au travail. Je photographiai systématiquement tous les dossiers traitant de la torture. Je procédai de la façon suivante : après avoir sorti la note de service, je la posai le plus verticalement possible sur l'étagère (à gauche du bureau). Je la photographiais, puis je la remettais à sa place dans son classeur. Ensuite, même façon de procéder pour le dossier suivant. Mais… je conservai les dossiers dans le secrétariat au lieu de les ranger dans le bureau du colonel. Troisième détail.

J'avançais rapidement, j'avais quasiment photographié toutes les notes de service, directives, synthèses. Il ne me restait plus qu'une seule note de service à photographier. Cette fameuse note du général M. lorsqu'on frappa trois coups à la porte du secrétariat.

P. A. N. I. Q. U. E.

Trente huit ans plus tard, il m'est difficile de décrire l'état d'esprit dans lequel me plongèrent ces quelques coups frappés sur une simple porte de baraquement. Me suis-je vu face au tribunal militaire ? Face au peloton d'exécution ? Improbable. Un souvenir précis toutefois : j'ai su à ce moment fatidique conserver un minimum de sang froid pour sauver ma peau. Au cours de ces 27 mois d'armée, j'avais démontré à plusieurs reprises que je ne cédais pas facilement à la panique.

J'étais pieds nus, détail important. En silence je me précipitai pour ranger les classeurs dans le bureau du Vieux. Puis je fonçai dans ma chambre, donc à l'autre bout du baraquement, d'où je répondis avec la voix la plus ensommeillée possible :

- “Oui, qui est là ?
- Le colonel Y.”

Merde. Le Vieux. Il ne manquait plus que celui-là !

- “J'arrive mon colonel. Je m'habille !”

J'enfilai mes pataugas sans les lacer ; j'ouvris ma chemise, débraguettai mon short.
De la main je me décoiffai. Puis je courus ouvrir la porte à mon supérieur. Je bredouillai une excuse : “je faisais la sieste” et je fis mine de me rhabiller.

Tous les classeurs avaient réintégré leur place, mais le Foca Sport trônait, incongru sur la table du secrétariat. Le colonel s'y intéressa en me posant diverses questions. Dans mes réponses, j'ai dû m'embrouiller et rougir jusqu'aux oreilles !

Le Vieux tourna en rond dans son bureau, consulta distraitement quelques dossiers puis disparut. J'étais abasourdi par sa visite. Je ne l'avais jamais vu un dimanche après-midi au bureau. Avait-il des doutes ? Par précaution je rembobinai ma pellicule, puis je la remplaçai par une autre, ensuite je sortis à l'extérieur pour faire deux ou trois photos. Preuves que cette dernière pellicule était déjà entamée.

Avant de photographier les documents secrets, j'avais prévu à l'avance l'endroit où je camouflerais les pellicules. Si quelqu'un cherchait à les trouver, il chercherait d'abord à l'intérieur du baraquement. J'écartai donc cet endroit comme une cachette possible. J'avais pris la décision suivante : la baraque était posée sur un soubassement de moëllons et ceux-ci étaient camouflés par des lattes en bois genre lambris.

Une des lattes, sous les marches menant à ma chambre, se révéla mal fixée, le clou étant presque arraché. J'avais acheté en ville une vis de taille identique et le dimanche soir je glissai les pellicules dans cette anfractuosité et je revissai par dessus. Elles allaient y rester jusqu'à mon départ.

Je dormis peu cette nuit-là. Je m'attendais à tout moment à voir surgir les hommes du deuxième bureau ou de la police militaire pour m'arrêter. Je n'osais pas envisager la suite. Le P.M. à portée de main, tout habillé, je m'allongeai sur mon pieu. Finalement le jour se leva comme d'ordinaire.

Ce lundi d'août 1961, je fis mon boulot de troufion comme si de rien n'était.
Toutefois, au cours de la journée, le Vieux trouva un prétexte pour m'éloigner du baraquement pendant plusieurs heures. A mon retour, d'un simple coup d'œil, je compris que mes affaires avaient été minutieusement fouillées. La compagnie des agents secrets - certains dormaient parfois avec nous au commando - m'avait appris les précautions à prendre pour se prémunir contre une fouille clandestine. La fouille avait été faite très finement, mais à certains détails infimes, j'avais repéré le passage de celui qui l'avait opéré. Mon stress augmenta. En haut lieu, on se doutait de quelque chose. On n'avait rien trouvé de compromettant dans ma malle mais ?

Le mardi, mes soupçons se renforcèrent. Je voulus ranger un double dans le classeur “Commandement général en Algérie”… et je m'aperçus alors que la note du général, celle que je n'avais pas eu le temps de photographier, avait tout simplement disparu ! Le colonel étant présent, je cachai mon émotion. Lorsqu'il eut tourné les talons, je me précipitai sur les autres classeurs :

TOUS LES DOCUMENTS SECRETS AYANT TRAIT A LA TORTURE EN ALGERIE

AVAIENT DISPARU ...!!!

Le doute n'était plus permis. Le Vieux se doutait de quelque chose et l'armée française faisait dans son pantalon à l'idée d'être accusée de “crimes de guerre”.

Le mercredi, je reçus l'ordre de réintégrer le dortoir du Q.G. pour la nuit. Je travaillais dans la journée au baraquement et la nuit je rejoignais mes copains. Je n'étais plus qu'à quelques encablures de ma libération et je comptais les jours avec un rien d'impatience.

Même si je n'en montrais rien à l'extérieur, je vécus ces derniers jours en Algérie dans un état d'agitation intérieure extrême. Je m'attendais à tout moment à être arrêté. Je me montais des "scénarios" du plus simple au plus effroyable. J'envisageais même l'éventualité de la torture. Oseront-ils torturer un Français ? Et si tel était le cas, comment allais-je me comporter face à la gégène? What is the question ? Personne ne pouvait répondre à cette lancinante question ... même les mecs de l'équipe à gégène !

Une autre question m'agitait intérieurement. Si j'étais arrêté, comment expliquer à ces crétins de militaires que j'avais agi seul, sans aucun réseau derrière moi. Comment leur expliquer que c'était ma simple conscience d'honnête homme, qui au contact de cette saloperie de torture, s'était révulsée et m'avait poussé à agir. Jamais ils ne me croiraient et poussés par leur paranoïa anti-communiste, je les sentais capable de l'inventer ce "réseau" ! Mon père n'était-il pas communiste, même si cela faisait des années qu'il ne prenait plus sa carte au Parti ?

Mon ordre de mission me parvint. Je devais embarquer le 15 août 1961 à Philippeville, je quitterais donc Batna le 14 août. L'annonce de ce prochain départ m'enleva de la pression et je décidai de récupérer mes pellicules au dernier moment.

Mes compagnons de galère me congratulèrent et seul l'alsako continua de croire que je ne partirais pas ce jour là. Je l'invitai à m'accompagner à la gare.

Totalement déconnecté de la vie réelle, j'avais du mal à envisager ma prochaine libération. Vingt-sept mois d'armée, dont seize dans les Aurès sans permission. J'étais "abruti" et coupé de toute émotion significative. Je vivais cette fameuse quille comme dans un rêve. Je savais, vaguement, que j'allais quitter cette foutue guerre mais j'avais du mal à l'admettre. Normalement, j'aurais dû sauter de joie à cette nouvelle mais je restais amorphe ! Cette guerre avait cassé en moi un ressort… le ressort de la vie. L'armée m'avait amené à un point de non retour. La vie ? La mort ? Quelle importance !

Enfin, le jour tant attendu arriva. J'allais être libéré. La veille au soir j'avais préparé mon paquetage, distribuant aux pauvres bleus mes affaires inutiles ou trop lourdes. Mes compagnons avaient posé pour une dernière photo souvenir. Puis j'avais trouvé le sommeil du juste en me couchant de bonne heure.

Levé tôt, je pris prétexte de faire un dernier tour dans cette bonne ville de Batna pour m'éclipser. Je me dirigeai rapidement vers le baraquement pour récupérer les pellicules.

Au passage je fis un petit salut amical à la sentinelle du Q.G., puis je tentai d'ouvrir le portail. Damned ! Il était fermé à clefs. Incroyable ! Nous n'avions jamais bouclé cette simple barrière. Je n'allais pas échouer si près du but. Un coup d'œil à droite, un autre à gauche… et je sautais en voltige ce maudit portail.

Courir vers le baraquement. Enlever la vis sous les marches. Récupérer mes pellicules dans le vide sanitaire. Remettre le lambris à sa place. Courir dans l'autre sens. L'opération n'avait pas duré plus d'une minute.

Au retour, je fis le choix de sauter le mur... et j'atterris ainsi sur un algérien qui passait par là ! Nous nous confondîmes en excuses réciproques et chacun poursuivit son chemin. Réflexion probable de l'autochtone : "Que foutait ce maudit français à sauter les murs à six heures du matin ?"

Après mûre réflexion, j'avais décidé de conserver les pellicules sur moi. Je ne les avais pas rembobinées à fond, si bien qu'une languette dépassait. Précaution. En cas de problème, je pouvais tirer sur cette languette et toutes les photos potentielles disparaitraient ! Dans un premier temps, j'avais envisagé de les camoufler dans mon paquetage, mais je trouvais cette solution compliquée et puis un paquetage, il y a toujours un moment où on l'abandonne, ne serait-ce que pour aller boire un coup avec les copains. Les garder dans sa poche avait de multiples avantages, entre autres celui de les jeter à la mer au cas où… Donc, in the pocket !

L'alsako m'emmena en *Jeep* à la gare. Il avait enfin admis mon départ. Mais cela le laissait pantois… tant de taule à son actif… et il partait avant les autres !

J'ai peu de souvenirs de rembarquement dans le train du retour, si ce n'est quelques diapos conservées dans un tiroir. Sur l'une d'elle, une photo de groupe, je tire un peu la tronche… Pensez, je suis photographié entre un petit maçon de Caen, jusque-là pas de problème. Mais de l'autre côté un type maigre avec des lunettes d'intellectuel. Bien propre ! Bon chic ! Bon genre ! Un moinillon contemplatif qui a torturé des centaines d'Algériens. Toute l'ambiguïté de la guerre d'Algérie réunie sur une seule et même photo !

Comme à l'aller, wagons à bestiaux pour le retour. Pour ma part, je pus voyager dans le premier wagon des appelés, juste derrière celui des officiers, un vrai wagon celui-là, avec banquettes et tout et tout !

Je ne fus pas à l'origine du premier cri de haine. Mais je fus certainement parmi les premiers à reprendre en chœur ces insultes. Rapidement il y eut un beau charivari. Les appelés hurlaient leur haine des militaires de carrière. Leur haine de cette saleté de guerre coloniale. A travers ce tumulte, des rancœurs accumulés depuis des mois ressurgissaient tout à coup.

Nous projetions notre haine à travers ces cris mais aussi nos peurs. Nous étions libérables. Vivants. Mais hélas le tribut était lourd. Nous avions laissé notre jeunesse, notre joie de vivre là-bas, dans les Aurès.

Pour toujours, nous y laissions… aussi… nos camarades… morts !

Les insultes peuvent être parfois originales, parfois drôles, inattendues, pleines d'invention. Ce jour-là, elles furent à la fois cocasses… et parfois frisant la méchanceté pure !

Je me souviens d'un tonitruant "mort aux vaches !" A ce cri libertaire je me retournai, mais je ne pus discerner qui avait lancé ce slogan vengeur et anarchiste.

Le vacarme continua avec des hauts et des bas. Il s'évanouissait, se diluait jusqu'à n'être plus qu'un murmure. Il était presque mort. Dans un dernier râle, c'était sûr, il allait agoniser... Quand soudain, un colérique “aux chiottes les rempilés”relançait le charivari. Et de nouveau le tumulte s'amplifiait. Il prenait le rythme d'un rituel expiatoire.

Je me souviens d'un tout petit mec malingre à côté de moi. Il scandait sur un mode psychotique une seule et unique phrase: “Bande d'enculés, je vous pisse à la raie !” Qu'avait-il vécu d'effroyable ce petit homme de vingt ans pour répéter à l'infini cette phrase stéréotypée ?

En poussant ces cris, nous formions un groupe solidaire. L'armée avait tenté de nous dépersonnaliser et nous tentions de retrouver notre identité de civil à travers ces insultes. Il s'agissait, en quelque sorte, d'un rite de passage. Nous étions partis à la guerre presque enfants et nous revenions hommes avec un étrange goût de cendres dans la bouche. Nous tentions d'exorciser cette saloperie de pulsion de mort. Nous réintégrions la vie tout en affirmant notre identité d'homme d'une manière agressive.

A la première gare notre tohu-bohu fut interrompu. Un élégant capitaine, un cavalier vue l'arcure de sa démarche, vint nous prévenir. Si nous continuions notre charivari, il se verrait obligé de prendre des sanctions. Derrière moi, une voix anonyme clama qu'on s'en foutait, because on était quillards ! L'élégant cavalier répliqua que nous étions toujours sous les drapeaux… et que huit jours de prison pouvaient toujours s'effectuer à Constantine à Philippeville… voire à Marseille ! Des grognements ponctuèrent la fin de sa phrase et lorsqu'il eut tourné les talons, quelques bras d'honneur saluèrent son départ. Puis ce fut le silence.

Dans la soirée du 15 août 1961, j'embarquais à bord du “Ville de Tunis”. Les pellicules in the pocket. Il n'y eut aucune fouille lors de l'embarquement.

Le jour tombait lorsque le navire quitta le port. Douceur des nuits d'été. La lumière rasante recouvrait de poudre d'or les hauteurs de la ville. Je fixai cette impression, cet instant de grâce, sur ma première pellicule couleur, des diapositives Kodak.

Je songeais : “Tu ne reverras jamais ce beau pays”. J'avais déjà la nostalgie de ses paysages. Les gorges d'El Kantara. Le balcon du Rouf. La palmeraie de Biskra. Comment s'imprégner de la plénitude, de la beauté de ce pays en pleine guerre ? Impossible. J'avais l'Algérie au cœur. J'ai visionné récemment cette diapositive, elle est effectivement empreinte de nostalgie. Est-ce la lumière ? Le cadrage ? La ville étagée descend lentement vers le port. La jetée et le phare barrent l'horizon. Au premier plan le pont du navire avec sa forêt de képis et de calots. La lumière est douce comme devait l'être ce pays avant la guerre.

A l'occasion de cette traversée, je découvris que j'avais le pied marin. Il y eut une tempête effroyable. Au lieu des dix-huit heures habituelles, le bateau mit vingt six heures pour rallier le port de Marseille. La cale fut vite transformée en immense dégueuloir. J'échappai à cette atmosphère nauséabonde en louant pour quelques francs un transat à un marin. Je m'installai dans la coursive de l'entrepont. Je ne pus trouver le sommeil, mais comme je n'étais pas malade, je fus assez satisfait de mon sort.

Comme dans un rêve… je découvris les côtes provençales. Après deux nuits sans sommeil et une traversée mouvementée, je tanguais physiquement et psychologiquement. Je me souviens de l'émotion qui m'étreignit à la vue des côtes marseillaises. J'étais arrivé. J'étais de retour. Marseille, c'était déjà chez moi, alors que l'Algérie, c'était ailleurs… là-bas ! L'Algérie n'avait jamais été mon pays et il ne le serait jamais. J'avais été me battre dans une guerre qui n'était pas ma guerre, car cette terre n'était pas mienne.

Dans un bordel indescriptible, les appelés débarquèrent. Pas de fouille, donc pas de problème pour mes pellicules. Je fonçai vers la gare St Charles. Sur le quai, avec les copains nous échangeâmes nos adresses, mais pour moi il s'agissait d'un faux semblant. J'avais déjà pris ma décision. Je ne répondrais à aucune lettre et je n'écrirais à aucun de mes camarades. Je voulais oublier cette merde et tourner la page définitivement.

Dans le train du retour, je restai éveillé toute la nuit. Michel vint me chercher à la gare avec la traction. A la grande stupéfaction de toute ma famille, après les avoir embrassés… je réclamais un lit ! Trois nuits sans sommeil. Je m'écroulais de fatigues de toutes sortes. Je m'endormis vers neuf heures du matin… me réveillai vers onze heures… avec naïveté je demandai quel jour on était. J'avais dormi vingt six heures d'affilée !

CHAPITRE IV

APRES LA GUERRE

4.1. UN RETOUR DIFFICILE

Mon retour à la vie civile fut particulièrement laborieux.
J'avais dormi vingt six heures d'affilée, ma mère s'était alors inquiétée, elle avait envoyé mon frère voir ce que je devenais et Michel, à son retour, lui avait dit : “il dort!”

Une fête avait été organisée à l'occasion de mon retour.

La salle du restaurant était comble ce soir-là, la famille, des amis et surtout des vacanciers nombreux en cette fin de saison. Ma mère avait cuisiné un bon repas comme elle savait si bien le faire. La nuit tombait, il faisait chaud. Pour fêter l'événement, on sabla le champagne. L'ambiance était joyeuse, les personnes présentes avaient envie de me faire plaisir. Madame C., une amie de mes parents, chanteuse d'opéra, entonna un de ses fameux airs... je ne sais plus lequel.
Ma mère, qui avait une fort jolie voix, avait surenchéri en chantant le grand air de “Madame Butterfly”. Tout aurait pu aller dans le meilleur des mondes… si l'on ne m'avait pas demandé de raconter ma guerre.

J'avais déjà énormément de mal à être “présent” à cette fête et voilà qu'on me demandait de raconter là-bas. En réalité, ces gens ne désiraient pas apprendre comment cela

se passait en Algérie, c'était même le cadet de leurs soucis. Ils voulaient, tout simplement, savoir si la guerre c'était bien comme dans les films, comme dans les livres, comme aux actualités ! Ils avaient envie d'être rassurés. Ils voulaient que je conforte leur vision d'une guerre “romantique”. Une vision aseptisée, irréelle… où la mort ne roderait pas, ou alors juste par accident. Comment dire à mes parents le bagne militaire, les quatre attentats, les balles qui sifflent, les courses éperdues dans le djebel ?... Ils me croyaient dans un bureau !

Mais les civils ne me lâchaient pas. Ils voulaient savoir. Ils avaient sous la main un soldat et ils le sommaient de raconter la guerre, enfin leur fantasme de guerre devrais-je dire.

J'essayais bien de tergiverser, de dire que la guerre ce n'était pas si drôle que ça. D'ajouter : la guerre un mélange de merde, de sueur et de peur ! Peine perdue. Personne n'écoutait. Ils voulaient une belle histoire la guerre racontée selon les canons de la bienséance.

J'étais déphasé. Etre là me semblait incongru. La joie des personnes autour de moi me semblait déplacée… et ils me cernaient avec leurs questions imbéciles. J'essayais de dire : en Algérie, des Français, des Algériens sont en train de mourir. Mais ces civils s'en foutaient.

Un des pensionnaires de l'hôtel me demanda si c'était vrai que les fatmas n'avaient pas de poils entre les cuisses. Une femme me demanda : “On mange du boudin là-bas ?” Ma sœur voulait à tout prix savoir si j'avais tué des fellaghas. J'essayais d'expliquer calmement: “C'est la guérilla, on ne voit pratiquement jamais l'ennemi, même s'il vous tire dessus.” Mais elle insistait, désirant savoir si son frère était devenu un tueur. Alors dans un flash la tête du jeune chaouïa surgit. Sa surprise ébahie. Son fusil de chasse. Mon plongeon. Ma rafale de mitraillette. Les larmes aux yeux, la voix chevrotante, je lui répondis : “Oui, je suis à peu près sûr pour un. Mais je ne veux pas en parler !”

Face à ces questions idiotes, j'essayais de fuir… mais j'étais coincé au fond de la salle.
Alors… excédé… s'ils veulent en avoir… et bien, ils vont en avoir de la guerre d'Algérie ! En vrac. Je vais leur en servir. Le garde-champêtre chaouïa, égorgé, éventré par le F.L.N. Les Français torturant à tour de bras les Algériens à la gégène… et puis, la petite algérienne de douze ans… dépucelée avec une canette de bière par les bérets rouges ! Ah ! Ils veulent savoir comment c'est la guerre… Je vais les leur en servir ! Déstabilisés, les gens se récrièrent. Je dérangeais leur bonne conscience. Ils ne voulaient pas de toutes ces horreurs. Juste une petite histoire correcte bien propre. La guerre… ils s'en foutaient.

Personne n'a jamais voulu nous entendre. Personne n'a jamais voulu écouter la souffrance des appelés d'Algérie.

Ma souffrance. J'explosais. Ma mère essaya de me réprimander. Ensuite, elle me reprocha d'avoir raconté toutes ces saloperies. Puis sur un ton de plaisanterie, elle me trouva juste un peu amaigri… mais bien bronzé ! Ces seize mois de “vacances” dans les Aurès m'avaient fait du bien !

J'étais devenu un étranger dans ma propre famille. La rage au cœur, les larmes aux yeux, avec violence je quittai la pièce… renversant au passage une chaise… qui se cassa ! Ma souffrance. Comment la cacher ? Sur quel mode l'exprimer ?

En quittant la salle du restaurant, j'avais eu l'impression, fugitive, que désormais je déclencherais la peur chez mes semblables.

Mon père me rejoignit dans la cour. Nous eûmes alors une conversation d'homme à homme, de soldat à soldat. Il m'expliqua : “Ils ne peuvent pas comprendre. Surtout, ils ne veulent pas entendre. C'est trop horrible ce que nous avons à raconter. Il y a comme une coupure entre les soldats et les planqués de l'arrière. Ce sont des civils, ils ne peuvent pas nous comprendre. Après Verdun, c'était pareil. Ne leur en veux pas, c'est comme ça !” Mon cher père.

La soirée se termina péniblement.

Mon caractère s'affirma après cette fête ratée. D'un naturel renfermé depuis mon enfance, ours mal léché selon ma famille, je devins un solitaire. Désormais j'allais rejoindre les hautes plaines de la solitude. Des plaines désertiques, semées de cailloux, de sable… J'allais me retirer, peu à peu, de la société. M'éloigner de mes semblables. Cacher ma peine. Puisque personne, famille, amis, ne voulait m'écouter, j'allais me taire.

J'avais essayé de raconter, mais un silence gêné avait répondu à mon attente. Les réactions de ma famille n'étaient ni malveillantes, ni très extraordinaires. Elles n'étaient que le reflet exact de la société française à notre égard.

Silence dans les rangs !

Nous, les anciens d'Algérie, allions être condamnés au silence. Nous allions devenir au fil des décennies, la génération du silence.

Les premiers jours, les premières semaines furent extrêmement pénibles.
L'Algérie me collait aux basques. J'avais du mal à retrouver ma verte Normandie. J'y étais physiquement… mais mon esprit était resté là-bas dans les Aurès. Il fallait me réapproprier la civilisation et pour ce faire, il me fallait quitter la barbarie.

De nombreuses difficultés m'assaillaient. Je me réveillais toutes les deux heures.
Pour aller monter la garde ? Mes nuits étaient peuplées de cauchemars plus horribles les uns que les autres. Souvent je me réveillais en sursaut, le corps dégoulinant de sueur en tâtonnant, je cherchais, dans le lit… ma mitraillette !

A. […]. Je me baladais, tranquille, avec mon frère. Soudain, dans mon dos, le pot d'échappement d'une voiture claqua… vieux réflexe, croyant à un attentat, j'essayai de plaquer Michel au sol pour le protéger. Face à mon regard hagard, le frangin me rassura : "L'Algérie, c'est fini !"

La culpabilité. Je culpabilisais aussi… peut-être… d'être revenu vivant de cette guerre. Sans une seule blessure… car je n'avais pas encore repéré celles de mon âme.

Je retournai sur la tombe de ma grand-mère et cette fois-ci je ne lui parlai pas.

J'avais pris la décision de tourner la page, mais une expérience aussi traumatisante que la guerre ne peut passer comme ça, d'un seul coup, à la trappe de l'oubli. La guerre d'Algérie allait me rattraper, de nombreuses fois, encore et toujours là où je ne l'attendrais pas.

Mon premier acte de "bonne santé" consista à me réapproprier le bocage normand.
Seul, je fis de longues promenades parmi les bois et les champs, m'imprégnant du vert des haies et des forêts, tout en me remémorant nos jeux d'enfants dans ces lieux magiques. L'air paisible des vaches normandes me rassura… elles n'avaient pas bougé de leurs prés, preuve tangible que j'avais quitté le cauchemar de la guerre. La douceur de ma rivière, la Sarthe, son côté immuable, ses berges verdoyantes, calmèrent le désordre de mon esprit. Après les cris et les peurs de la guerre, j'avais besoin de lenteur, de solidité, d'enracinement et ma riante Normandie allait m'apporter tout cela.

De nouveau, mais avais-je réellement arrêté ? Je m'adonnais à la lecture, je ne sais plus quel auteur, peut-être Henry Miller ? Je redécouvris le journal *Le Monde* à cette occasion. Je classais celui-ci dans la catégorie "journal pour intello" avant mon départ. A mon retour, son impartialité me séduisit et la qualité de ses articles me poussa à le lire plus fréquemment. Mon séjour en Algérie m'avait été profitable de ce point de vue, désormais j'essayais de comprendre et pour tout dire, je m'ouvrais au monde. Mon échec scolaire s'estompait peu à peu… Peut-être ? Même si la guerre avait fait des ravages dans mon esprit, je revenais à la vie civile plus sûr de moi. Des scories de timidité me collaient toujours à la peau, mais je sentais que j'allais faire de gros efforts pour m'en débarrasser.

Il y avait du nouveau… une drôle de musique venue d'Amérique, cela s'appelait le rock and roll. La première fois où je l'entendis, je crus sincèrement que les musiciens n'avaient pas appris toutes les notes. Ils semblaient n'en connaître que deux ou trois. Nous étions loin des subtilités du jazz ! Je ratai ainsi un des événements musicaux du siècle. Intuitivement je retournai vers mon cher jazz, avec un œil nouveau. Mon séjour outre Méditerranée m'avait fait découvrir d'autres cultures et j'avais acquis du respect pour celles-ci. Dans mon esprit le statut du jazz changea. Il devint la musique des noirs américains. La culture des noirs opprimés par les Yankees blancs. Ainsi il acquérait une autre dimension et j'allais suivre son évolution jusqu'à ses dérives les plus extrêmes.

Mon frère avait grandi. J'avais quitté un grand ado dégingandé, excellent coureur de demi-fond… pas mal coureur de jupons… et je retrouvais un homme presque fiancé à Geneviève. J'avais peur pour lui, car même s'il était sursitaire, la guerre d'Algérie n'était pas encore terminée. Je ne souhaitais pas qu'il ait à vivre les horreurs que j'avais vécues. Il ne me

posa pas trop de questions sur la guerre et je lui en sus gré. Après quelques tâtonnements, notre affection réciproque reprit son cours. Grâce à la pêche, nous allions retrouver notre complicité d'antan.

Notre père nous avait appris à pêcher. Seule la pêche à la truite, la reine des pêches à la ligne, manquait à notre palmarès. Pendant mon absence Michel s'y était mis. Un matin, malgré mes réticences, il avait réussi à m'entraîner à sa suite en me disant : “tu verras, c'est super !”

A la nuit noire, levés très tôt, nous étions partis pour le lieu de nos exploits : un pont de pierres sur la route […] Le soleil allait être là dans une demi-heure, il fallait donc nous dépêcher si nous voulions nous rapprocher du petit moulin en aval. Le ruisseau, tel un torrent de montagne, chantait sur notre droite. Nous avancions rapidement dans le noir.

Tout à coup Michel s'arrêta. Il me conseilla de dresser l'oreille afin d'entendre les bruits de la nuit. Je tentai de repérer les divers frôlements et cris nous entourant. Puis d'un seul coup, plus rien. Aucun bruit. Aucun son. Les animaux de la nuit, repliés dans leurs tanières, s'endormaient. Silencieux, immobiles, nous dégustions le calme de ce silence. Cinq, dix minutes, un quart d'heure tout au plus. Puis un coq, dans une ferme voisine, chanta. Un chien lui répondit. Les animaux du jour se réveillaient. La planète avait été silencieuse quelques minutes. Mon frère, dans un chuchotement, me dit alors qu'il avait dénommé cet intermède de silence le quart d'heure bleu. Le quart d'heure bleu, joli nom pour un instant d'éternité.

Michel m'expliqua les arcanes de la pêche à la truite. Poisson toujours le nez dans le courant. Les tourbillons. Les postes de chasse derrière les gros rochers. Les grosses dans les trous d'eau. A la cuillère, pêcher toujours en remontant le courant.
Quelle subtilité ! Quelle finesse ! Je l'écoutais attentivement. Il en prit deux ou trois, puis il me passa son lancer. Mais j'eus beau m'escrimer, me concentrer sur la précision de mes lancers, pas la moindre touche. Découragé, j'aurais pu arrêter là l'expérience. Mais à midi moins le quart, juste avant de partir, je tentai un dernier lancer dans une petite chute d'eau. Miracle ! J'en sortis une belle de trente centimètres. Je sautai de joie… comme un gamin. J'étais “tombé” dedans. La pêche à la truite n'allait plus me quitter.

Le travail. Je vais prendre, je vais poser ma première vraie décision d'adulte. Malgré l'avis de ma mère, elle me conseillait de retourner travailler à la préfecture, je vais rechercher du travail dans le privé. Je me voyais mal dans la peau d'un fonctionnaire. J'avais envie de bouger, d'entreprendre. Nous étions dans les trente glorieuses et malgré les réticences de la bourgeoisie […], la ville s'industrialisait. Je n'eus aucun mal à trouver une place de petit cadre dans une usine nouvellement implantée. Le 17 septembre 1961, j'entrais chez Singer. J'étais dépourvu de diplôme, mais j'avais, certainement le désir de m'élever socialement.
A mon retour de la guerre d'Algérie, ma sœur m'avait réservé une sacrée surprise.
J'avais quitté une adolescente plutôt rondelette et je retrouvais une belle jeune fille, ma foi fort séduisante. Au début, elle fit plus ou moins partie de la bande, nous accompagnant

parfois au bal. Puis elle décrocha. Il semblait qu'elle avait d'autres intérêts ailleurs.

Avec le reste de la famille, j'eus bientôt l'explication de ce “mystère”. Le jeune homme mystérieux se prénommait Raymond. Mince. De taille moyenne. Brun Une certaine prestance. Et en plus il était Saint-cyrien !
Depuis des lustres, notre famille était plutôt anti-militariste. Trois guerres, trois générations du feu avaient renforcé cet état d'esprit.
Les premières rencontres avec celui qui allait devenir mon beau-frère, furent assez homériques. Il se destinait à la carrière d'officier. Même si j'y avais fait preuve de “courage”, je revenais d'une guerre coloniale imbécile. Raymond se révéla être un jeune homme plein de fougue. J'étais, à cette époque là, un homme marqué hanté par toutes les saloperies auxquelles j'avais assisté. Il semblait camper sur une vision «romantique» de la guerre. J’en revenais écœuré !
Comme dans le magnifique roman d'Hermann Hesse, *Le loup des steppes*, Raymond tenait le rôle d'Harry… et j'essayais d'assumer celui de Pablo. Nos points de vue étaient forts divergents. Il me parlait tactique, stratégie… je lui répondais trouille, bravoure, sueur, pisse, merde, cris, blessures, tortures. Nous campions sur nos positions respectives.
Par miracle j'avais échappé à toute blessure physique. Les blessures de l'âme sont invisibles. Mon futur beau-frère n'entendit certainement pas mon cri d'homme blessé par la connerie humaine. En Algérie, un monde s'était ouvert sous mes pieds. J'avais perdu tous mes repères.
De mon côté, je ne comprenais pas qu'en m’attaquant à l'armée, je le blessais. Ma haine de la chose militaire me semblait inextinguible. Je n'avais pas encore digéré les humiliations, les semaines de cachot, les deux mutations disciplinaires, le bagne… et les Aurès. Je mis des années à comprendre qu'en m'attaquant bille en tête à l'armée, c'était un peu comme si je m'attaquais à sa famille. Orphelin de père et de mère à dix ans, il avait choisi d'entrer aux enfants de troupe à douze ans. L'armée était un peu comme sa seconde famille.
Malgré nos divergences, je ne pouvais m'empêcher de le trouver fort sympathique… et puis si ma sœur avait fait ce choix, c'est qu'il en valait la peine.

Et puis, il y eut les femmes...

4.2. LA FILLE DE L'0.A.S.

Jusqu'ici, j'ai essayé "d'ignorer" trois aspects importants - du moins pour moi - de la guerre d'Algérie. Je ne me suis pas censuré réellement, j'ai volontairement oublié d'écrire sur ces trois questions, car je croyais, à tort ou à raison, que celles-ci étaient encore trop sensibles.

Le premier aspect, pour nous les appelés, concernait la relation que nous entretenions avec les Algériens. Explication difficile. Ils étaient nos adversaires, j'ai du mal à écrire nos ennemis, et pour cela nous les combattions. Parmi nous, à part quelques crétins racistes, le sentiment général allait plutôt dans le sens d'une sorte de "respect" pour ces adversaires. Peu politisé, le contingent sentait confusément que le droit était du côté des Algériens. Au mieux, nous étions une armée coloniale, au pire, une armée d'occupation.

Par peur, par bêtise et parfois les deux à la fois, une partie des appelés était devenue raciste, toutefois lorsque nous discutions entre nous, la plupart des soldats du contingent admettait qu'en Algérie nous ne défendions pas notre terre, car ce pays nous était étranger. J'étais un peu plus politisé que mes camarades, je partageais donc leur point de vue sur ce respect dû aux combattants, mais j'y ajoutais des considérations de mon cru. Côté cœur, j'étais au diapason des maquisards algériens, je comprenais parfaitement le sens de leur combat pour leur liberté, pour leur dignité, pour leur identité. Les aléas de la politique m'avaient mis du mauvais côté et j'en souffrais. Un militant du P.C.F. m'avait conseillé de partir en Algérie, le pied à peine posé sur le sol algérien, je regrettais déjà ce choix.

La seconde question éludée jusqu'ici, concerne la relation que nous entretenions avec les Pieds-noirs. Là aussi, il est difficile d'aborder cet aspect sans choquer les rapatriés ou leurs descendants. Comment aborder sereinement ce problème sans sombrer immédiatement dans la subjectivité la plus totale et la plus équivoque ? Le sentiment des appelés à l'égard des Européens d'Algérie frisait la "haine"… La haine des gros colons ayant fait suer le burnous et donc responsables de tout ! Et d'abord de la guerre où, bien malgré nous, nous tenions le rôle d'acteurs ne comprenant rien à leur situation. Lors des moissons, j'avais été personnellement confronté à un de ces seigneurs de la terre. Sur la route de Lambèse, nous protégions sa ferme et ses gigantesques récoltes… Il avait eu le culot de me refuser de l'eau, puis après m'avoir gravement insulté, il m'avait menacé avec une fourche… hélas pour lui, j'avais un fusil ! L'altercation s'était poursuivie le lendemain dans le bureau du colonel qui… contre toute attente m'avait défendu.

Je rendais les Pieds-noirs responsables de tous nos maux… et en premier lieu de gâcher la fête de mes vingt ans.

Toutefois, je n'avais pas été sans remarquer la présence des "petits blancs".
Tout à ma jeunesse et à ma naïveté, je n'arrivais pas à comprendre leur attitude ou du moins, elle me laissait perplexe. Ils se situaient, économiquement parlant, juste un peu au-

dessus des Algériens et curieusement, ils ne comprenaient rien aux revendications de ces derniers. Leur attitude, proche de la dénégation, me semblait étrange. Mais je n'avais pas encore entamé une réflexion théorique sur l'extrême-droite et en particulier sur le terreau où celle-ci se développe. Terreau fait de tous les petits ratages de la vie.

Donc, comme tout appelé lambda, je n'aimais guère les Pieds-noirs.

Mon opinion s'est radicalement modifiée au cours de ces trente dernières années et j'ai désormais de nombreux amis parmi les rapatriés ou leurs descendants. Même si certains sont restés accrochés au crétinisme fasciste, je crois que la plupart d'entre eux se sont bien intégrés au peuple de France.

Enfin la sexualité… Puisqu'il faut bien en parler. La sexualité des appelés en Algérie. Sujet particulièrement tabou. Scrongneugneu, nous étions là pour faire la guerre .pas l'amour ! Hélas, les pulsions étant ce qu'elles sont, irrésistibles comme vous le savez, il fallait bien qu'elles ressurgissent quelque part. L'état-major avait tout prévu : les B.M.C. Bordels militaires contrôlés. La passe à cinq francs. Encore fallait-il avoir le courage et le goût de passer après une compagnie entière de paras. 125 bonhommes pour 5 prostituées ! Comme disait mon copain Pierrot : “Je préfère mettre les cinq balles sur la table et me branler devant !” Il nous restait donc l'abstinence et bien sûr les fantasmes accompagnés de masturbation. Quand à l'homosexualité, sujet encore plus tabou. Peut-être ? Même si cela a pu exister, il n'était pas question d'en parler. Il ne fallait surtout pas démoraliser nos vaillants guerriers des unités d'élite ! Il existait, peut-être, d'autres solutions, le viol des Algériennes par exemple. Personnellement, je n'ai jamais été témoin mais des bruits circulaient. Et puis, il y avait les inévitables plaisanteries sur la zoophilie : “C'est simple, tu achètes une chèvre et une paire de bottes !” Pauvreté de la sexualité des appelés. Malgré le bromure, les appelés, confrontés à leurs pulsions sexuelles, essayaient de s'en sortir comme ils pouvaient.

J'avais été plutôt mieux loti que mes camarades. Un physique agréable, une certaine timidité, m'avaient permis de faire deux conquêtes au cours de ce séjour dans les Aurès. Je consommais une bière à une terrasse de café avec des copains lorsqu'une très jolie blonde avait attiré mon regard. Je me souviens de son corsaire blanc… et moulant, de son chemisier vichy, de son soutien-gorge pigeonnant juste entraperçu. Souvenirs. Les potes m'avaient poussé du coude lorsqu'elle était repassée aux bras de ses copines. “Vas-y, mec, tu vois pas, t'as le ticket !”

Timide, j'avais fini par l'aborder. Parmi toutes ces chevelures noiraudes, je m'étais étonné de sa blondeur. En riant, elle m'avait répondu qu'elle était bien pied-noir, mais descendante d'une famille alsacienne émigrée en Algérie après la défaite de 1870. Ses parents tenaient un hôtel à Batna. Elle me plaisait énormément et je crois que mon sentiment était partagé. Hélas, il y avait la guerre entre nous. Elle ne devint ma maîtresse, après un siège en règle, que des semaines plus tard. Tout se précipita alors. Elle me présenta à ses parents et m'annonça tout de go qu'elle voulait m'épouser. Vingt ans. La guerre. Je pris la poudre d'escampette.

Avec Aïcha, mon aventure fut étrange et fort compliquée. Au cours d'une patrouille de nuit, nous les avions arrêtées, elle et sa copine, à la sortie d'un hôtel pour officiers. Elles nous avaient alors raconté une histoire invraisemblable peuplée de

vaillants paras. Imperturbable, le chef avait répondu qu'il n'en avait rien à foutre des officiers paras et puisqu'elles n'avaient pas de laissez-passer, direction les cellules du commando. Leur arrestation s'était effectuée dans l'obscurité la plus complète. Arrivée au cantonnement, en pleine lumière, Aicha me sauta au cou, me couvrit de baisers en m'appelant son Jean. Un peu déconcerté, je tentais d'échapper à cet envahissement amoureux tout en lui précisant que mon prénom, à moi, c'était Jean et non Jean-Jacques. Aicha ne voulait pas en démordre, je m'appelais Jean-Jacques et elle m'avait connu, bibliquement, deux années auparavant à Toulouse où je n'avais jamais mis les pieds ! Au milieu des rires et des mains baladeuses, nous arrivâmes à les pousser dans une cellule. A y bien réfléchir, peut-être que l'une d'entre elles partagea la couche du chef. Adorables petites putes.

Eh bien oui, elles étaient prostituées mais de haut vol. Rien que des officiers dans leur clientèle.

Elles furent relâchées le lendemain matin. Lui tenant le bras d'un “air martial”, je raccompagnai Aicha jusqu'à la rue. Dans un murmure, elle me glissa son adresse et son désir de me revoir. Je répliquais aussitôt que je n'avais pas pour habitude de payer les filles. “Pour toi, Jean-Jacques, ce sera gratuit !” Je devins ainsi l'amant de cœur d'une petite pute arabe. Je l'aimais bien Aicha.

La petite culotte rouge. Sa culotte sur le balcon du premier étage. Un signal.
Nous avions convenu de ce “drapeau” pour repérer les moments où elle turbinait avec ses clients. Mis à part le fait qu'elle continuait à m'appeler Jean-Jacques, j'étais comblé. Je ressentais même une certaine tendresse pour cette jeune berbère aux traits délicats. Je me souviens de ses seins très ronds aux aréoles brunes… de son sexe épilé, de sa joie de vivre au milieu du chaos total de la guerre. De son courage. De sa peur de l'avenir. Aicha, chère Aïcha.

Elle logeait, fait assez rare, en plein quartier européen, à environ cinq cents mètres de notre cantonnement, un petit deux-pièces au premier étage. Un matin, il n'y eut plus de culotte rouge. Partie sans laisser d'adresse. En cuisinant sa voisine pied-noir, j'appris son départ pour la France. Un lieutenant de para l'avait épousée. Sacrée Aïcha. Je t'imagine bien aujourd'hui en femme de général !

A mon retour de la guerre d'Algérie, je fus pris d'une véritable frénésie sexuelle.

Je continuais d'errer dans ma propre solitude. Mais avec force et conviction, j'essayais de me sortir de ce paysage mortifère. Je revenais du pays des morts et tout me paraissait insignifiant. Les petits riens qui font le sel de la vie me semblaient sans intérêt. Par intuition j'essayais alors de retrouver ce fameux sel dans le sexe des femmes.

J'eus de nombreuses maîtresses. Je fus bien inconstant. Je souffrais de désertitude. Mon cœur et mon corps étaient secs.

L'amour… ah ! L’amour. Rien n'avait changé. Les filles étaient toujours aussi jolies, leur peau aussi douce. Leurs seins aussi ronds. Au creux de leurs cuisses, il y avait toujours ces rutilantes toisons blondes ou brunes… cette odeur, cette humidité de la grotte du plaisir. Tout semblait comme avant. De mon côté, il suffisait d'un frôlement furtif, la pression d'une cuisse de femme contre mon ventre, pour que le “patrouilleur” jaillisse

instantanément. Il y avait le plaisir immédiat, mais chaque orgasme me laissait un étrange goût de cendres dans la bouche. Je n'étais pas réconcilié avec les autres. Je n'étais pas réconcilié avec moi-même.

Il n'y aurait aucun intérêt à raconter mes aventures amoureuses, si ce n'est que par trois fois, celles-ci eurent à voir avec la guerre d'Algérie et ses suites immédiates.

Un dimanche après-midi, au bal du Chevain, je la redécouvris. Parmi la foule des danseurs, je l'avais reconnue tout de suite. Trois ans auparavant, nous avions eu une petite aventure… Nous nous étions quittés plutôt bons amis et puis j'étais parti à la guerre.

De loin, je l'examinais. Elle me semblait changée. Moins paysanne. Plus élégante. Mieux coiffée, maquillée. Plus sexy. Une belle jeune femme de vingt ans, épanouie, sûre d'elle. Je l'invitais à danser et avec un grand sourire elle accepta.

Pendant le tango, des images de son corps laiteux de rousse affluèrent. Autour d'un verre, une conversation s'engagea, de tout et de rien. Puis elle me dit son désir… une heure auparavant, lorsqu'elle m'avait vu pénétrer à l'intérieur du bal, elle n'avait eu qu'une envie : que je vienne l'inviter à danser. Je l'embrassais en riant, et puisque son vœu avait été exaucé… Quel était son prochain désir ? Elle me tendit ses lèvres et me répondit que c'était un secret. Mais dans ses yeux… que de promesses !

Après l'amour, languide, elle me raconta sa vie depuis trois ans. Je l'avais quittée ouvrière chez Moulinex… je la retrouvais starlette. Elle en avait d'ailleurs le physique. Elle passait son temps entre Paris, les petits rôles, et son pied à terre à A. Je lui racontais - oh ! juste quelques phrases - la guerre d'Algérie, les Aurès, le commando, la peur. Le retour difficile à la vie civile.

Lorsque j'orientais la conversation sur notre passé commun, elle parut surprise… en fait, elle ne m'avait pas reconnu ! Alors elle m'examina de plus près. “Je me disais aussi !” Penchée au dessus de moi, gravement, les yeux dans les yeux, elle me dit : - “Jean, tu as beaucoup changé. Maigri. Tu es tellement bronzé et puis ton regard, si dur, tellement dur, presque méchant ! C’est rien, je t'aime bien quand même, tu fais plus homme maintenant.”

Elle devait passer une audition le lendemain matin à Paris. Dans les semaines qui suivirent, j'eus d'autres conquêtes féminines. Mais je continuais à voir, en pointillé, Jacqueline lorsqu'elle redescendait à A. Elle me téléphonait toujours quelques jours avant son arrivée et nous passions nos week-ends à faire l'amour.

Au lit, justement, elle me fit une étrange proposition : comme je la complimentais sur sa garde-robe, très élégante, elle parut gênée. Sans rien remarquer, je continuais : “Ca paie pas mal le cinéma !” Elle m'avoua que ce n'était pas le cinéma qui payait mais un homme de cinéma, très connu à l'époque, qui l'entretenait.

“Mais c'est toi que j'aime, l'autre, c'est pour l'argent.” Ben, voyons ! J'en restai muet.
“Tu sais, je lui ai parlé de toi. Bien sûr, pas de ce que nous faisons ensemble, il est jaloux. Je t'ai présenté comme un ami qui rentre d'Algérie

et qui cherche du travail. Il a paru intéressé. Il aurait peut-être un job pour toi. Un truc simple, pas fatiguant du tout… et qui peut rapporter gros !" me dit-elle en riant.
Son protecteur finançait ses films avec des combines pas tout à fait dans la légalité.
Mon travail, si l'on peut appeler ça un travail, consisterait, une nuit par mois, à transborder un sac à dos d'un pays à l'autre… à la frontière franco-suisse. Une bonne paire de chaussures de montagne, un sac à dos et la frontière à traverser. Simple ? Naïvement, je lui demandai ce qu'il y avait dans le sac. Elle me répondit que dans ce milieu-là, il ne fallait pas poser de questions niaises. D'un côté, un type me remettrait le sac, j'étais chargé de lui faire traverser la frontière le plus vite possible et je devrais le remettre à un autre mec à un rendez-vous convenu d'avance. Je devais jurer de ne jamais l'ouvrir… ce sac à malice. Sinon.

"La nuit, la montagne. Tu connais. Tu m'as raconté. L'Algérie. Le commando, De toute façon, je ne te demande pas de répondre aujourd'hui. Réfléchis. Je reviens samedi prochain. Tu pourrais faire ça deux ou trois ans, après on achèterait un bar et on se marierait !"

La jolie garce, elle avait tout prévu. A l'époque, je devais gagner à Singer environ six cents francs par mois. Pour une nuit de labeur, certes risquée, elle me proposait de me ramasser une brique ! Presque deux ans de salaire à l'usine.

Beaucoup d'hommes auraient accepté sa proposition. Mais j'avais été élevé par mon père dans le sens de cette vieille morale judéo - chrétienne - communiste : "On est honnête dans la famille." La montagne ici, le djebel en Algérie, oui, je connaissais.

Mais une balle tirée par un fellouze ou par un douanier français c'est toujours une balle et ça vous estourbit du pareil au même. Je pris la décision de ne pas devenir un contrebandier de grand chemin.

Je n'ai jamais su ce qu'il y avait dans le sac à dos: or, pierres précieuses, drogue ? Jacqueline me fit jurer que je ne parlerais jamais à personne de toute cette histoire. Je tins parole. Nous nous quittâmes bons amis. Quelques mois plus tard, son ami la quitta. Elle abandonna ses rêves de starlette et épousa un notable […].

Au beau milieu d'une liaison amoureuse, l'Algérie avait ressurgi. Pourtant je voulais l'oublier cette saleté de guerre, mais elle ressurgissait toujours là où je ne l'attendais pas

Elle passa, tel un météore, dans ma vie. Je ne l'aimais pas, mais elle me redonna le goût de vivre. Appelons-là, par commodité, Elisabeth.

Le bal populaire, c'était le lieu idéal pour draguer. Nous sortions en bande, des copains et des copines à Michel. Tous normaliens ou normaliennes. Ma sœur se joignait parfois à nous avec une copine, une Ginette coiffeuse que je ne connaissais pas. Mon frère avait de nombreuses aventures mais déjà une attirance certaine pour cette Ginette qui allait devenir ma belle-sœur. J'étais un peu solitaire parmi toute cette bande de joyeux lurons.

Elisabeth. La première fois, au bal, elle portait des bas ! Nous étions en plein été indien et les filles, ce jour-là, allaient toutes jambes nues. Ce détail vestimentaire m'attira. A-t-on célébré à sa juste valeur l'érotisme fou du bas et du porte-jarretelles ? Certainement pas

assez. Toute une génération d'hommes -dont je fus- vénéra ces sous-vêtements féminins. Pourquoi ? Peut-être parce que le haut du bas marquait la frontière entre le possible… et l'impossible. Instants délicieux où la main s'aventurant entre les cuisses remontait lentement vers la chair nue. Intense émotion où le cœur partait à cent à l'heure. Apprécier la douceur de la peau. Remonter subrepticement vers l'élastique de la culotte, mine de rien. Revenir en arrière, à la frontière de la bienséance. Repartir vers l'origine du monde. Arriver à ses fins.

Etrange nuit d'amour. Le souvenir d'avoir couru un marathon plutôt qu'un cent mètres ! Elle reposait la tête contre mon épaule lorsque, soudain, j'eus une sensation d'humidité contre ma poitrine. Elle pleurait. Affolé, je lui demandais si je lui avais fait mal, si j'avais été un peu brutal. Ne comprenant rien à ses pleurs, je lui caressais tendrement la joue.
“Non. Tu n'as rien fait de mal. Au contraire. J'ai joui. (Léger silence). Cela ne m'était pas arrivé depuis trois ou quatre ans !”
Les mystères de l'âme féminine me firent fondre. Moi aussi… je me mis à pleurer. Du coup, elle s'affola à son tour. Elle n'y était pour rien. Je lui racontais là-bas. La guerre. Les embuscades. La peur. La mort. Ma difficulté à renaître ici. Ma difficulté à assumer ma vie, entièrement, pleinement, dans ce doux coin de Normandie. La guerre m'avait cassé… peutêtre définitivement et cette petite bonne femme avec ses larmes de joie parce qu'elle avait eu un orgasme, me ramenait, sans le savoir, vers les rivages de la vie. J'ai dû m'emberlificoter dans mes explications. Alors, ne trouvant pas les mots justes, j'ai fini par me taire. Dommage, car elle était prête à m'écouter.

Notre histoire se termina lamentablement. Sainte Catherine. Une obsession pour elle.
Un soir, au milieu de la Grand Rue, tout de go, elle me demanda de l'épouser. Je la laissai plantée, là, sur le trottoir !

J'essayais de cadenasser ma tête, mais comme un boomerang, la guerre me revenait toujours en pleine gueule. Je refusais de voir la réalité. La guerre continuait en Algérie. D'une façon de plus en plus ignoble.

Elle avait même traversé la Méditerranée et tous les jours les salauds aux trois sinistres lettres tuaient des Français. Encore et toujours l'extrême droite. Jean Jaurès assassiné. La cagoule française participant à l'assassinat des frères Roselli, des anti-fascistes italiens massacrés dans une forêt normande. Les fascistes de février 1934 tentant de s'emparer de l'assemblée nationale. Les collaborateurs de Vichy. La sinistre milice traquant les résistants. Et ceux qui avaient rejoint les rangs des nazis. Quelle honte ! Et ce sont ces lâches, ces descendants de lâches qui voudraient aujourd'hui nous expliquer comment être de bons Français. Assez. Vous avez sans cesse trahi nos trois couleurs, ne les salissez pas en vous drapant dedans. Vous avez trahi la France républicaine et aujourd'hui, vous auriez le culot de vous présenter comme ses défenseurs. Sinistre farce. La France n'a pas besoin de voyous de votre espèce, elle veut vivre en paix dans la liberté ! Encore et toujours l'extrême-droite fomentant la guerre civile.

Justement, la guerre civile nous y étions presque… et la responsabilité de cet état de fait incombait uniquement aux fascistes de l'O.A.S. Leur désir d'installer un régime autoritaire, un régime fasciste en France, était, on ne peut plus clair. Ah ! Revenir deux

siècles en arrière. Renverser la République… crétinisme politique ! Seulement, voilà, ils n'étaient qu'une minorité et heureusement, ils trouvèrent face à eux des milliers de Français résolus à défendre la Liberté !

Ce jour-là j'avais le spleen. J'avais suivi la bande à je ne sais plus quel bal populaire.
J'observais d'un air distrait la “pauvre humanité” en train de gigoter sur la piste de danse. Je n'avais pas envie d'y participer.
Quelques jours auparavant, les Algériens avaient manifesté à Paris… Pacifiquement.
La police avait réprimé la manifestation avec une extrême violence. Bilan : des dizaines de morts. A son habitude, la gauche avait protesté… Bien timidement. Les cons. Au fait, le préfet de police s'appelait Maurice Papon.

J'étais atteint cet après-midi là de la mélancolie du rescapé. J'avais échappé par miracle à plusieurs attentats et embuscades, j'avais cru être libéré de toutes ces saloperies en redevenant un simple citoyen… Et la guerre civile se profilait de nouveau à l'horizon. Y aura-t-il un jour une fin à tout ce merdier ? J'en doutais. J'avais la douloureuse impression d'être égaré, perdu dans ce monde où les autres travaillaient, riaient, s'aimaient et même dansaient dans ce petit bal de campagne. Ma sœur, puis Ginette, des copines sentant mon désarroi, étaient venues m'inviter à danser. D'une manière ferme je les avais découragées gentiment. Le cœur n'y était pas.

L'arrivée de fils et de filles de bourgeois avait détendu l'atmosphère. La rencontre de deux mondes. D'un côté les prolos et les fils de paysans. De l'autre les enfants des RO.F. D'ordinaire ces deux clans ne se rencontraient jamais, chacun ayant ses habitudes. Les bourges courant déjà les boîtes… C'est tellement plus chic ! Et nous ?... Eh bien, mon gars, nous allions guincher au son de l'accordéon dans les “chaumières” des bals de campagne.

Pourquoi y viennent là ceux-là ? Un besoin de s'encanailler ? Du coin de l'œil, je les observais ces gandins. Je connaissais quelques garçons, ayant été leur condisciple à l'école.

La petite bourgeoisie de province, mesquine et pleine de suffisance. Ces garçons étaient presque tous sursitaires. Pour échapper à la guerre d'Algérie, tout était bon. Ils multipliaient les premières années en faculté : une première année de médecine, puis une première année en droit, ensuite les lettres… Et cætera. La guerre, ce sera pour plus tard… ou pour les autres !

Ils me connaissaient presque tous, certains me saluèrent, d'autres firent mine de ne pas me reconnaître. J'en avais rien à foutre de leur salut ! J'observais leur bande caquetante… surtout les filles. Une particulièrernent. Jolie. Brune. Avec, apparemment, des seins bien ronds, plantés haut sur sa poitrine. Nos regards se croisèrent. La danse reprit. M'isolant dans un coin, je retournais à mes sombres pensées.

Tout à coup, elle fut devant moi. L'orchestre s'était arrêté et l'accordéoniste clamait dans son micro :
“Les filles vont inviter les garçons !
Vous dansez ? me dit-elle d'un air légèrement moqueur. Pourquoi pas !” Je lui répondis.

Un paso-doble. Un hidalgo n'aurait pas fait mieux.

Une fois la danse terminée… indécis, je restais à ses côté. L'orchestre enchaîna un tango. Les garçons se précipitèrent sur les cavalières, un tango c'était toujours bon pour frotter. Je restais immobile, songeur. Une petite voix : "Ce n'est pas défendu de m'inviter. Euh ! Oui, excusez-moi !"

Elle était douce dans mes bras, suivant avec précision mes petits pas coulés. J'appris qu'elle avait dix-neuf ans, était étudiante à Caen et fille de notables […]. Avant la fin de la soirée elle arriva à me dérider. M'arrachant un sourire et me tutoyant pour la première fois, elle me glissa:
"Eh bien. Je t'aime mieux comme cela, tout à l'heure, tu faisais une tête d'enterrement!
Ne m'en veux pas. Tu sais, je rentre d'Algérie et j'ai du mal à atterrir !"

A la sortie du bal, nous échangeâmes les numéros de téléphone de nos parents, car elle habitait encore chez les siens comme moi.

Je ne m'étais pas trompé, elle avait des seins biens ronds, bien fermes… et plantés haut sur sa poitrine. Elle me demanda de mettre un préservatif. La pilule n'était pas encore inventée et les filles vivaient dans la terreur de tomber enceintes. Nous nous entendions bien, aimant de concert le jazz, la littérature et le cinéma… Je n'étais pas loin de tomber amoureux… et puis, il y eut cette étrange proposition.

Nous avions vu *Les amants* de Louis Malle au Normandy. Très discrètement, à travers la maison paternelle, je l'avais suivie jusqu'à sa chambre. Maintenant, après l'amour, elle me regardait d'un air interrogateur :

"Tu sais Jean, je voulais te dire, j'aimerais te faire rencontrer des gens intéressants, des amis à moi. Ils cherchent des hommes… des garçons qui ont fait leur service dans les paras… ou dans les commandos comme toi. Franchement, qu'est-ce que tu penses de la situation politique en France ?"

Je ne voyais pas très bien où elle voulait en venir, prudent, je répondis donc d'un ton évasif :

"Pas fameux, tout ça ! "

Quiproquo. Elle s'anima, dans un débit saccadé, à la limite de l'hystérie, elle me lança : "Tu comprends, il faut virer tous ces pourris de politicards. Enfermer les cocos dans les camps et ramener l'ordre en France et surtout et surtout il faut garder l'Algérie française !"

Le message me semblait, désormais, un peu plus clair, mais je désirais obtenir plus de précisions :
"Dis-moi, tes amis, ils ne feraient pas partie d'une organisation armée ? La fameuse ?"

4.3. DOCUMENTS SECRETS: SUITE ET FIN

Elle avait mis ses doigts sur mes lèvres comme si le fait de prononcer les trois lettres fatidiques l'eût embarrassée. Se blottissant contre mon épaule, elle se fit câline :
“Il se prépare quelque chose de grand, ici, à […], Jean, j'ai envie que tu en fasses en partie, que tu rejoignes mes amis. Je te sens fort, ce serait tellement formidable pour moi si tu acceptais de participer à ces jours de gloire.”

Apparemment l'O.A.S. recrutait et comme j'étais censé savoir tenir un flingue. C.Q.F.D. !
“C'est étrange ta proposition. Il ne s'agirait pas d'une organisation clandestine avec comme sigle trois lettres. L'O.A.S. entend tout, voit tout ?”

La mignonne était de plus en plus embarrassée.
“Ne prononce pas ces mots. Tu sais que c'est interdit. Il y a du secret à garder dans tout ça. Je t'en ai déjà trop dit, mais je t'aime et je sais que je peux avoir confiance en toi.”

Complètement déstabilisé, je la quittai sans un mot. Je crois qu'elle m'aimait sincèrement et de mon côté, je n'étais pas loin d'éprouver un sentiment très tendre à son égard.

Sa proposition avait ouvert un abîme sous mes pieds. En dehors du fait que je me sentais incapable de devenir amoureux d'une fille raciste et fasciste, cette conversation m'avait particulièrement inquiété.

Nous étions dans les dernières phases de la guerre, celle des négociations. Mais depuis le putsch raté des généraux, dans un grand élan suicidaire, je sentais la population européenne prête à suivre les consignes des tueurs de l'O.A.S. Allait-elle appliquer cette politique de la terre brûlée ? Je pensais naïvement que ces idées folles ne se propageraient pas en France… Ah ! Mis à part… la capitale, qui comme chacun sait, est une ville de débauche politique. Je me doutais bien que tous les vieux collabos, les renégats de la milice, tous les traîtres à la France… enfin les nazis de tout poil, allaient rejoindre les rangs de l'O.A.S. Mais de là à penser que l'armée secrète allait tenter de recruter à A… il y avait un gouffre que je n'avais pas franchi. Je m'étais trompé et les révélations de cette fille me laissèrent pantois.

Quelques jours plus tard, je déclinais son offre avec des arguments fallacieux du genre : “Tu sais, je viens de faire une guerre. Les armes ça n'a jamais été mon truc. J'ai pas envie d'en recommencer une ici.”

Je lui promis de garder le secret de la constitution de ce réseau… et je rompis. Elle pleura. Se maria quelques années plus tard avec un des gandins. Je me l'imagine bien, aujourd'hui, en grand-mère affectueuse, la fille de l'O.A.S.

J'avais posé les pellicules sur la commode de ma chambre, exposées à la vue de tous.
Quelques jours plus tard je me décidai. Je désirais voir le résultat de mes photos de paysages, plus celles de mes copains. Je les portai chez le photographe pour les faire développer. Mais il fallait trouver une solution pour mes pellicules concernant les documents secrets. Je décidai de leur trouver une planque et ce fut facile, car la maison recelait des centaines de cachettes.
Une trappe au plafond dans la chambre de ma sœur donnait accès au grenier. Profitant d'une des absences de Jacqueline, je me glissai dans celui-ci et derrière une grosse poutre, à tâtons, je découvris une anfractuosité aveugle où je déposais mon "trésor". J'étais rassuré quand à la conservation de mes précieux documents mais très perplexe quand à leur destination. Et maintenan…t j'en fais quoi… hein ? de ces documents.

Désormais nous étions en pleine guerre civile. En Algérie comme en France, l'O.A.S. assassinait la pensée. Les écrivains, scientifiques, journalistes, intellectuels, avocats, hommes politiques et syndicalistes étaient tous dans la ligne de mire des terroristes. Les tueurs à gages de l'organisation fasciste achevaient leurs victimes… sur leurs lits d'hôpital ! La grande célébration du culte de la mort.

Les démocrates, les républicains, gaullistes et hommes de gauche confondus, essayaient, vaille que vaille, de défendre les libertés fondamentales menacées.

Les nazillons de l'O.A.S. utilisaient des arguments semblables à ceux des islamistes d'aujourd'hui. Même tabac. Ils pensaient. Ils pensent s'imposer par la terreur et la violence. Ils sacrifient au même culte. Ils adorent le même Dieu : la Mort !

En cette fin d'année 1961, nous allions irrémédiablement vers la paix. Des négociations avaient déjà eu lieu, elles avaient échoué. Immanquablement, elles allaient reprendre. Les Algériens voulaient leur indépendance et la majorité des Français en avaient ras le bol de cette guerre imbécile.

En toute bonne foi, ma réflexion me porta à croire que la publication de ces documents secrets accélèrerait le processus de paix. Evidemment je me trompais. Sans m'en rendre compte, je me situais dans une démarche de nature éminemment politique. Lors de mon retour de la guerre d'Algérie, mon futur engagement de militant s'ébauchait là.

Et puis, même si mes documents ne pouvaient influer sur le processus de paix, j'étais persuadé qu'ils se révèleraient d'un intérêt primordial face au jugement de l'Histoire.

Mais que faire de ces documents ? Les donner ? Oui, bien sûr, ce serait la solution. Mais à qui ? J'écartais les communistes d'emblée, malgré leur soi-disant anticolonialisme ils avaient voté les pleins pouvoirs à Guy Mollet ! La honte quoi. La S.F.I.O. ?... elle avait trempé jusqu'au cou dans cette guerre infâme. Les gaullistes alors ? Le

marais. Le cloaque. Comme de vrais résistants. certains défendaient avec courage la République. D'autres attendaient pour voir. Une minorité avait trahi pour rejoindre les rangs de l'O.A.S. ou s'apprêtait à le faire. Le bilan était consternant : l'ensemble de la classe politique française avait pataugé dans cette guerre immonde.

Me vint alors l'idée de porter ces pellicules à un journaliste connu pour son opposition à la guerre d'Algérie.

Je lisais à l'époque de nombreux journaux de toutes tendances. Tout naturellement mon choix se porta sur *France Observateur*, l'ancêtre du *Nouvel Observateur* actuel. Si ce journal obtint ma faveur, c'est certainement lié à la figure emblématique de Claude Bourdet. Co-fondateur du journal, grand résistant et magnifique journaliste, ses articles et éditoriaux me fascinaient. J'y retrouvais comme un écho à ma propre révolte. J'acquis peu à peu la conviction que Claude Bourdet devait être un homme de confiance. Je supposais qu'il saurait quoi faire de mes pellicules.

Il me restait à contacter ce grand homme; tâche assez compliquée, en effet, comment expliquer au téléphone, ou dans une lettre, l'objet de ma visite sans se dévoiler ? Finalement, une secrétaire d'une voix suave me conseilla de me présenter au siège du journal sans rendez-vous préalable.

Le hasard fait parfois bien les choses. Ainsi la préfecture de l'Orne avait oublié de me payer pendant mon service au-delà de la durée légale, du coup, j'allais obtenir un rappel conséquent, petit pécule qui me permit d'acheter ma première voiture: une 4 CV Renault.

Je pris un prétexte assez simple pour me rendre à la capitale : à mon retour de l'armée, je désirais renouer des contacts avec toute ma famille, notamment mes oncles et tantes de Paris. Et puis, je voulais essayer cette voiture sur une longue distance. Pensez deux cents kilomètres ! Au passage, j'entraînai Michel dans l'aventure et vogue la galère par la R.N. 12 vers Paris. Entre temps, j'avais récupéré les pellicules.

Je revis avec joie toute ma famille et comme la fête est une tradition dans celle-ci, mon retour fut fêté par de joyeuses agapes.
Je décidai le lendemain de me rendre au siège de *France-Observateur*. Michel m'accompagnait. Il n'avait pas été sans remarquer ces mystérieuses pellicules que je traînais partout avec moi, il m'interrogea et, brièvement, je lui expliquai l'importance de ces documents en lui recommandant de n'en parler à personne, famille y compris.

Je me garai face au siège du journal et laissai la garde du véhicule à mon frère en lui disant: “j'en ai pour un quart d'heure”. Ensuite je tentai de pénétrer à l'intérieur du journal. Première difficulté, les journalistes, à juste raison, craignaient les attentats, en conséquence il me fallut montrer pattes blanches avant de franchir la première porte donnant accès au hall. J'y arrivai après quelques explications embrouillées.

Deuxième difficulté : “Je veux voir Monsieur Claude Bourdet”. La secrétaire méfiante - toujours les attentats - me demanda : “c'est à quel sujet ?”. Je lui rétorquai alors qu'il s'agissait d'une affaire importante concernant la guerre d'Algérie, mais que je ne pouvais lui en dire plus. Devant mes explications embarrassées, la secrétaire devenait de plus

en plus méfiante, néanmoins elle me dit d'attendre, elle allait voir si monsieur Bourdet pouvait me recevoir. J'attendis.

La secrétaire revint : “Monsieur Bourdet est occupé, il vous recevra plus tard”. Une demi-heure, une heure passe.

Je commençais à ressentir la suspicion des deux secrétaires à mon égard. Et si j'étais un tueur de l'O.A.S. ? J'étais pourtant habillé en tenue d'été, pantalon et tee-shirt, où aurais-je pu planquer une arme ? Je sentais très nettement leur angoisse et j'avais perçu cette peur dès que j'avais prononcé le mot guerre d'Algérie.

Au bout d'une heure et quart d'attente, je m'impatientais. “Je veux voir monsieur Bourdet, j'ai des renseignements importants à lui communiquer, je suis sûr que cela l'intéressera.”

Nouvelles allées et venues de la secrétaire. Monsieur Bourdet est toujours très occupé, cela risque de durer longtemps, est-ce que j'accepterais de rencontrer un autre journaliste ?

Fine mouche la dame, même si je lui filais la trouille, elle avait compris que je revenais de là-bas… alors sait-on jamais, peut-être avais-je effectivement des informations importantes à transmettre. Elle me demanda d'attendre. Partit. Revint. Puis elle me proposa de rencontrer monsieur Gilles Martinet, co-directeur du journal. N'ayant pas l'intention d'y passer la journée, j'acceptai.

Je fus très impressionné lorsque je pénétrais dans ce bureau cossu. J'avais devant moi un homme fort élégant. Je pensais : “certainement un homme à femmes ?” Ce journaliste au regard vif me mit rapidement à l'aise.

En vrac, je lui racontai ma guerre. Mes nombreux démêlés avec la hiérarchie. Mes problèmes de conscience. Mes mutations disciplinaires. Le commando. La torture. Et tout naturellement, j'en arrivai à l'affaire des documents. Je lui dis alors: le hasard m'a mis à cette place, j'ai tout de suite compris l'importance de ces documents secrets et malgré mon ambivalence, je les ai photographiés. Et je précisai aussitôt : je n'ai filmé que les documents ayant trait directement à la torture, laissant de côté les autres documents concernant la conduite de la guerre.
Contrairement à tout ce que j'aurais pu imaginer, le journaliste ne fut pas surpris par mes propos. Il avait devant lui un troufion qui se vantait d'avoir volé des documents secrets et il restait d'un calme olympien, du moins apparemment. Gilles Martinet me demanda alors où étaient ces fameux documents. Là, répondis-je, et je sortis les pellicules de ma poche pour les poser sur son bureau.

Je lui fis part de mes désirs. J'avais photographié ces documents dans l'unique but de témoigner. Pour mémoire. Ces documents montraient, prouvaient que la torture en Algérie n'était pas seulement une affaire de bavures. Bien au contraire, ils apportaient la preuve, ligne par ligne, de l'organisation institutionnelle de la gangrène.

J'avais dérobé ces documents, mais maintenant… je ne savais plus très bien quel parti en tirer, alors j'étais venu demander conseil à monsieur Bourdet.

Timidement j'envisageais un article de *France Observateur* sur la question, avec des extraits des documents pour appuyer la véracité du propos ! Martinet me répondit : “impossible !”. S'ensuivirent des explications qui me semblèrent assez confuses. Le journal avait été saisi plusieurs fois, ce qui entraînait des difficultés financières. La peur des attentats de l'O.A.S., danger bien réel. Enfin politiquement le moment était mal choisi, car les négociations allaient reprendre sous peu.

Je reçus ces explications comme une douche froide et mon interlocuteur dut s'apercevoir de ma déception, car aussitôt il me proposa une autre solution. Si ces documents s'avéraient “intéressants”, il me promettait de les faire parvenir à quelqu'un qui préparait un livre sur la torture en Algérie. Il ne nomma pas ce futur destinataire et vu les circonstances, je trouvais cette discrétion normale.

Il me demanda si j'acceptais de lui confier mes pellicules, je répondis O.K., tout en lui demandant que mon nom n'apparaisse jamais nulle part ! Il me rétorqua : “cela va de soi, les journalistes protègent toujours leurs sources”.

L'entretien se poursuivit alors d'une manière beaucoup plus politique. En bon journaliste, Martinet m'interrogea sur la situation en Algérie ; il était en particulier très intéressé par l'attitude et les réactions du contingent, je lui racontai le putsch des généraux dans les Aurès et le travail de sape, fort efficace des appelés. Le contingent en a plein le cul de cette guerre, il ne songe qu'à rentrer à la maison. D'autre part, les appelés ont pris conscience, au cours du putsch, de leur pouvoir. Un formidable pouvoir de désobéissance. Jamais ils ne suivront les factieux dans une aventure fasciste.

Gilles Martinet possédait un grand pouvoir d'écoute. Mes réponses semblaient le satisfaire, mais toutefois il relançait sans arrêt la conversation par des questions judicieuses. J'étais impressionné et fasciné. J'avais en face de moi un homme politique doublé d'un journaliste. Pour moi, c'était une expérience toute nouvelle. Il m'écoutait, moi, le simple bidasse rentrant de ces contrées lointaines dont personne ne voulait entendre parler.

Après un large tour d'horizon sur la guerre d'Algérie, il prit mon adresse à M. avant que je ne le quitte. Par la suite, je revis assez fréquemment cet homme politique lorsque j'eus adhéré au P.S.D.

Il faisait beau, je sortis sur le boulevard dans le soir finissant. Michel commençait à s'impatienter et même à s'inquiéter. Il avait envisagé de prévenir les flics… ce qui me fit particulièrement rire.

J'avais fait mon devoir de citoyen. Vraiment… je me sentais soulagé. Désormais les pellicules seraient à l'abri. Je n'avais pas pris d'énormes risques pour rien, car j'étais persuadé de l'importance de ce témoignage sur la torture.
Je n'avais été qu'un minuscule maillon dans la grande chaîne de la lutte anti-fasciste, mais cette modeste participation me remplissait de bonheur.

C'est le hasard qui m'avait placé à ce poste et avec un vif sens de l'à propos, j'avais su réagir.

Des mois plus tard… des nouvelles de mes documents me parvinrent. La guerre d'Algérie était enfin terminée. L'O.A.S. avait renoncé au terrorisme et s'était dissoute. J'avais adhéré au P.S.U. et c'est dans le journal de ce parti, *Tribune socialiste*, qu'un entrefilet sur un livre, *La Raison d'Etat*, attira mon attention. Un certain Pierre Vidal-Naquet l'avait écrit. Ce nom me disait vaguement quelque chose, en me renseignant auprès de mes amis politiques, j'appris que l'auteur faisait partie de cette bande d'intellectuels, hélas trop peu nombreux, qui s'étaient opposés très fermement à la guerre d'Algérie quasiment dès son déclenchement. J'ignorais alors totalement que cet auteur était aussi un historien renommé, un des deux ou trois grands spécialistes de la Grèce antique.

J'achetai le livre… et le dévorai en une journée et une nuit. J'étais au comble du bonheur. Mes pellicules avaient fait leur chemin, en effet 70 à 80 % de cet admirable livre sur la torture, s'appuyait sur les documents que j'avais dérobés.

Dans dix ans… trente ans… un siècle, l'histoire, seule aune universelle, jugerait.

Mais en dehors du bonheur de voir reproduit dans un livre ces documents de sinistre mémoire, j'admirais la virtuosité de l'historien. En partant de ces notes de service, il démontrait la logique implacable de la généralisation de la torture en Algérie. Avec maestria, il mettait tous ces documents en perspective. Il écrivait noir sur blanc tout ce que j'avais ressenti très confusément lors de mon séjour dans les Aurès. J'étais admiratif.

Mais en attendant, je travaillais en usine et pour moi les intellectuels parisiens devaient être à des années lumière de mes préoccupations de militant de base. Je ne risquais pas de rencontrer l'auteur de cet ouvrage, et pourtant…

Des années plus tard, j'eus l'occasion de me procurer l'adresse de Pierre Vidal-Naquet. Fasciné, intrigué, va savoir, je lui écrivis en lui demandant une entrevue. J'avais précisé bien sûr que j'étais à l'origine du vol des documents reproduits dans son livre.

Je fus reçu dans un appartement bourgeois du Quartier latin. J'étais très intimidé.
Pendant quelques années, peu à peu, j'avais pris conscience de la dimension intellectuelle de cet homme. Avec beaucoup de gentillesse, il me mit à l'aise
J'avais devant moi un homme de taille moyenne au front déjà dégarni. Un regard malicieux derrière de grosses lunettes. Il me reçut dans son bureau… Je pouvais enfin apercevoir l'antre d'un intellectuel de haut niveau. Il y avait là, dans un joyeux désordre, un monceau de livres, de revues, de classeurs… enfin tout un fourbi dont j'ignorais le pourquoi et le comment. J'étais très impressionné, un peu comme si ce “joyeux désordre” eut été le summum de l'intelligence pure.

Je m'assis face à lui. Nous eûmes une très longue discussion au cours de laquelle il prit des notes. Je lui racontai “ma” guerre. Mes doutes. Mes révoltes. Mes longues semaines de cachot. Mes mutations disciplinaires. L'horreur de la barbarie à visage humain. La découverte de la torture à un niveau quasiment industriel.

J'ai certainement été très confus, butant sur les mots, empêtré par la reviviscence de ces événements tragiques. A l'époque je ne maniais pas aussi bien les mots, les phrases et les idées qu'aujourd'hui. Mais Pierre savait me ramener à notre sujet. Théétète et Socrate sur les chemins de la vérité. Ma vérité ! Qu'il était dur ce chemin de la mémoire ! C'est peut être la seule fois où j'ai tout raconté à un “inconnu” attentif à mon histoire... et à ma souffrance. Sur le divan, lors de ma psychanalyse, j'ai abordé ce sujet douloureux de la guerre d'Algérie, mais je ne pense pas avoir été aussi loin que ce jour-là face à Pierre.

En réalité, je pense que Pierre Vidal-Naquet voulait comprendre pourquoi j'avais dérobé ces documents. Il m'interrogeait sur mes motivations et j'ai dû répondre à côté, n'en sachant rien moi-même. Je ne m'étais même pas posé la question. J'avais fait, c'est tout ! Poussé dans mes retranchements, j'ai dû lui raconter mon enfance pauvre, mon père communiste, l'école laïque, mon échec scolaire.

Mais où se situait mon déclic ? Je n'ai certainement pas su dire à Pierre ce jour-là, ma révulsion lorsque le capitaine du deuxième bureau m'avait ordonné de torturer un Algérien, un autre homme… un être humain comme moi. J'avais spontanément refusé cet ordre ignoble… sans me poser la moindre question.

Par contre, pour les documents secrets, j'avais réfléchi longuement, certainement plusieurs jours, puis je les avais dérobés en toute conscience. Pour une future mémoire collective. Pour témoignage. Pour un futur et mythique jugement de l'histoire.

Pierre me demanda si j'avais eu peur… et si je me rendais bien compte de mon acte.
Sa question me surprit. Non, je ne m'étais pas interrogé sur les risques que je prenais. Seulement une envie impérieuse de le faire parce qu'il fallait le faire. Je l'avais fait. Point !

Je ne suis pas sûr que Pierre Vidal-Naquet ne m'ait pas cru un peu “fêlé” ce jour-là.

Nous nous connaissions à peine, mais rapidement nous arrivâmes à discuter de choses plus intimes. J'appris ainsi la terrible histoire de sa famille.

Nous étions d'accord sur de nombreux points. Lorsque je le quittai, j'acquis la conviction, ce jour-là, d'avoir rencontré un homme d'une grande humanité.

Par la suite, j'ai certainement projeté sur lui des sentiments quasiment fraternels. Un peu comme s'il avait été un grand frère pour moi. Moi qui suis l'aîné de ma famille !

J'ai eu l'occasion de revoir Pierre plusieurs fois au cours de ces longues années.
Toujours avec plaisir. Ainsi je fus très fier de lui confier un exemplaire de mon mémoire de troisième cycle de psychologie clinique sur la torture !

Une correspondance épisodique, quelques rencontres, c'est peu, mais je considère cet homme comme mon ami.

4.4. UN RESEAU ANTI~O.A.S.

J'eus beaucoup de mal à m'imaginer l'éventualité d'un réseau terroriste à A. Je me trompais, car en effectuant divers recoupements, j'acquis la conviction de l'existence de ce réseau.

Ainsi, à l'usine, un de mes collègues, un ancien para, me fit également la même étrange proposition : devenir membre de l'O.A.S. Enfin, un des clients de mes parents, poivrot alcoolo, ancien d'Indo, raté à la limite de l'épave, me proposa, lui aussi, d'intégrer ce réseau. Je déclinai fermement ces offres en arguant : “Je reviens de la guerre, ça suffit, j'ai besoin de paix, de tranquillité, etc.”

La guerre civile. J'en fus bouleversé. Une seule réponse possible : la résistance.

Mais sous quelle forme ?

Peu à peu cette idée de résistance s'insinuait en moi. Mais à qui allais-je m'adresser ? J'ai déjà dit plus haut le peu d'estime que j'avais pour les hommes de droite. Mon opinion vis-à-vis des syndicats et des partis de gauche n'était guère plus enthousiaste. Leur attitude pendant la guerre d'Algérie me restait en travers de la gorge. Ils avaient rejoint, pour la majorité d'entre eux, le camp de la paix dans le dernier quart d'heure. Malgré tout, au cours de l'automne 1961, les représentants locaux de ces partis et syndicats appelèrent à une manifestation contre l'O.A.S. Je décidai de m'y rendre.

Le brouillard tombait. Il faisait nuit. Il faisait froid. La presse avait annoncé la Halle aux Blés comme lieu de rendez-vous. Il n'y avait personne, en contournant le bâtiment, sur la place […], je découvris trois pelés et un tondu. Frileux. Cachés. Honteux. En sortant du brouillard, je les frôlai et m'en allai. “S'ils croient lutter efficacement contre les fachos de cette manière-là, on est mal barré parce que moi, les fachos, je les connais. Je les ai côtoyés en Algérie.”

Mon choix fut rapide, ce serait la clandestinité.

Oh je n'y allais pas la fleur au fusil, c'est plutôt la mort dans l'âme, la rage au cœur que je fis ce choix des armes. Une fois de plus l'extrême droite avait déclenché la guerre civile. Une fois de plus, elle avait choisi le chemin de l'assassinat politique. L'extrême-droite qui hait les hommes, l'humanité, la civilisation, qui a choisi, envers et contre tout, le camp de la barbarie.

Résistance.

Nous défendre. En réalité de l'auto-défense, Défendre nos vies. Défendre nos valeurs. Défendre la République.

Je connaissais parfaitement les rouages […] du F.L.N. Je décidai donc de copier ce type d'organisation, elle-même copie conforme de celle des résistants français. Je me jetai sur les livres témoignages des réseaux de résistance de la seconde guerre mondiale. Je lus également les récits d'agents britanniques ou américains parachutés derrière les lignes japonaises pendant cette même guerre.
Je rappelle brièvement le principe d'une structure pyramidale, peut-être lointaine copie des triades chinoises ? En principe, dans ce genre de réseau, chaque membre ne connaît que deux ou trois personnes.

1er cercle		Chef de réseau
2ème cercle		2 adjoints
$3^{ème}$ cercle etc	•	militants militants

Ma première recrue fut un camarade de travail, un simple ouvrier, ancien d'Algérie.

Puis les événements s'accélérèrent. Très rapidement, jusqu'au troisième cercle, des membres nous rejoignirent. Des ouvriers, des syndicalistes, des paysans, des enseignants, des employés. Tous convaincus de la nécessité de la résistance. J'avais établi un minimum de consensus, il s'agissait de lutter, éventuellement les armes à la main, contre l'organisation fasciste O.A.S. Les militants nous rejoignant devaient être très convaincus de la justesse de notre combat pour la liberté ; ils devaient en outre savoir que notre engagement comportait de gros risques, en effet les tueurs de l'organisation terroriste ne faisaient pas de cadeau.

Jeune et inexpérimenté, j'avais mis toute ma confiance dans les vertus du cloisonnement, ainsi dans l'atelier où je travaillais, j'ai côtoyé pendant de nombreux mois un ouvrier. membre du réseau qui n'apprit qu'à la fin de l'aventure que j'étais le “chef” de ce réseau !

La notion de secret absolu étant très importante dans ce genre d'affaire, chaque militant devait s'engager sur l'honneur à ne révéler à quiconque, femme, petite amie, famille, la nature de nos projets. Je puis aujourd'hui dire que le secret fut bien gardé.

Le recrutement des militants fut hétérogène, mais une majorité se dégagea : tous des anciens d'Algérie ! La plupart avaient subi l'épreuve du feu et ils connaissaient donc parfaitement le maniement des armes.

Les armes justement. D'entrée, j'avais essayé d'éliminer les fous de la gâchette. Je voulais que nous restions un réseau “défensif”. C'est sûr, nos allions nous procurer des armes, mais j'avais décidé que nous ne nous en servirions qu'à l'extrême limite. Je ne voulais pas que nous nous engagions dans une violence aveugle. La majorité d'entre nous avait déjà participé à une guerre, ça suffisait. Les fachos avaient engendré ce début de guerre civile. En défendant la République, nous ne faisions que nous défendre.

Au début des années soixante, les armes pullulaient en Normandie. Au départ les fusils de chasse semblèrent suffisants. Mais rapidement les militants des deuxièmes et troisièmes cercles réclamèrent des armes de guerre. Après discussion avec mes deux adjoints, j'acceptai ce point de vue.

J'attendis quelques jours et puis la situation se débloqua soudainement.

Monsieur B. était un client assidu du café de mes parents, son métier l'amenait souvent dans notre commune et des liens d'amitié s'étaient tissés au fil des ans. Un soir, accoudé au comptoir de chêne, il me demanda ce que je pensais de l'O.A.S. Sa question me sidéra. Méfiant, s'agisssait-il d'un provocateur ou d'un indic, je fis le choix de répondre légèrement à côté : “C'est vrai, je n'aime guère les paras !” Ma réponse sembla le satisfaire en partie et d'un air énigmatique, il me demanda de réfléchir plus longuement à la question, car il repasserait dans deux jours pour me voir.

Deux jours plus tard… j'avais oublié. La nuit tombait. Il entra. Je fus surpris, car il désirait m'emmener faire un tour. Je le suivis jusqu'à sa voiture, une Ami 6. Sur le siège arrière, des pelles et des pioches trônaient.

Monsieur B. prit la direction d'une de nos forêts normandes. J'étais de plus en plus étonné… et même légèrement inquiet. Soupçonnant mon malaise, en peu de mots il me résuma la situation. Il avait parlé de moi… oui, de moi… “Avec mes copains, on a discuté.” Au maquis, il avait le grade de capitaine de F.F.I. ! Ils étaient trop vieux maintenant. Alors, ils avaient décidé de passer la main, ce fut son terme “passer la main”. J'étais abasourdi. Je le connaissais depuis des années. Lui, capitaine de F.F.I. ? Je n'en croyais pas mes oreilles. Je ne l'avais jamais entendu parler de maquis, ni avec mon père, ni avec ma mère. L'Ami 6 continuait sa route. Silence entre nous. Puis il ajouta. D'un air laconique : “J'ai fait mon devoir face aux nazis… et puis je suis retourné au boulot.” Aucune décoration. Pas de carte du combattant. Pas de pension. Rien… que le devoir accompli.

Je semblais réticent, il s'en aperçut et me demanda de le considérer comme un ami ; d'ailleurs il allait me le démontrer en me faisant découvrir quelque chose qui allait certainement m'étonner et m'intéresser.

Que de mystères.

Il arrêta sa voiture en pleine forêt sur une petite route départementale. Je connaissais déjà cet endroit pour m'y être promené plusieurs fois. Avant d'atteindre la départementale, deux chemins de terre se rejoignaient. Ils formaient ainsi une sorte de fourche qui m'avait toujours intrigué. En effet, un léger monticule s'était formé à la jonction des deux chemins forestiers. Ne trouvant aucune explication à l'origine de ce monticule, j'en avais conclu qu'il s'agissait d'une fantaisie de cantonnier.

Monsieur B. gara son Ami 6 en travers des deux chemins, camouflant ainsi nos gestes futurs. Il prit une pelle sur le siège arrière, me tendit l'autre… et se mit à creuser le monticule. Prudent, je m'installai en face de lui. En silence, nous jetions nos pelletées de droite et de gauche, elles formèrent bientôt deux talus de part et d'autre du trou. Il fut le premier à trouver. Je distinguai mal dans la pénombre l'objet que sa pelle venait d'heurter. Il me demanda de prendre des précautions, d'y aller doucement. Puis délicatement il dégagea le haut de l'objet, s'en saisit et d'un grand coup sec le sortit de terre. Il s'agissait d'un objet long, genre canne à pêche, enveloppé dans un tissu terreux, celui-ci retiré, je découvris un papier huileux… et enfin un fusil Garant.

Le monticule était en fait un dépôt d'armes de la deuxième guerre mondiale. Une planque du maquis. Ensuite, avec d'infinies précautions, nous sortîmes des Sten, des P.A. et même un Luger allemand. Il me dit qu'il y avait là vingt à trente armes de guerre. Nous arrêtâmes de creuser après en avoir découvert quatre ou cinq. Puis nous les remîmes dans leur emballage, puis dans le trou que nous rebouchâmes avec précaution. Mais avant, je n'avais pas été sans remarquer combien ces armes étaient en parfait état de fonctionnement. Elles étaient huilées prêtes à servir. Etonné j'interrogeais monsieur B : comment pouvaient-elles être si bien entretenues ? Il me répondit : un ancien du maquis, un paysan, les graisse une fois par an. Qui est-ce ? Cela ne te regarde pas, me répondit-il !

Puis il enchaîna et m'établit un parallèle entre la résistance aux nazis et celle, éventuelle, à l'O.A.S. Il m'expliqua comment constituer des réseaux, des planques, des caches d'armes, etc. Entre haut et bas, je découvris un peu mes intentions. J'avais déjà commencé à constituer un réseau. Il m'interrompit sèchement :
-“Tais-toi, Jean, je ne veux pas le savoir. On ne doit jamais rien dire même à des amis. Dans la clandestinité, c'est une règle absolue, savoir se taire. Tu sais où il y a des armes maintenant. Fais-en bon usage, mais surtout ne les utilise qu'en dernier carat !”

Nous rentrâmes en silence.

Monsieur B., par la suite, ne fit plus jamais allusion à toute cette affaire. Il continua à fréquenter notre bureau de tabac, à boire son petit café-calva. Parfois nos regards se croisaient et il me demandait :

“Ca va, petit ? Oui, chef !”

D'un seul coup, je m'étais mis à l'appeler chef et ma famille se demanda bien pourquoi je l'affublais de ce diminutif affectueux.

Dans un souci de sécurité, dès la constitution du réseau, j'avais ordonné à chaque homme, et aussi à chaque femme, car il y eut aussi des femmes dans nos rangs, de se choisir un pseudonyme. Assez bêtement, même si cela signifiait quelque chose par rapport à ma propre histoire, je fis le choix d'utiliser l'anagramme de mon nom. […]

Je disposais d'un stock d'armes de guerre assez conséquent, je décidai de mettre dans la confidence mes deux adjoints, mais ayant toujours peur des fous de la gâchette, je m'abstins de leur situer le lieu exact de la planque ; je leur fournis comme explication un demi-mensonge ou une demi-vérité : s'il y avait brusquement urgence, je les emmènerais directement à ce dépôt. Je tenais à cette notion de sécurité, peu de gens au courant… et la cache serait d'autant mieux protégée.

Mais hélas, les assassinats de l'O.A.S. continuaient et cela commençait à inquiéter beaucoup de monde. J'en eus rapidement la preuve.

Monsieur X. habitait M depuis peu. Le bruit courait qu'il avait été torturé par la Gestapo. Il n'en parlait jamais. Quasiment sourd, taciturne, renfrogné, en venant acheter son tabac chez mes parents, il disait à peine bonjour ou bonsoir. Son regard m'intriguait, une lueur de chien battu… matinée de féroce haine. Inquiétant, il provoquait la peur chez les gens du village. Pour d'obscures raisons, peut-être avais-je perçu cette vieille douleur enfouie au fond de lui-même, j'avais de la compassion pour lui.

Après ma journée de travail à l'usine, j'aidais parfois mon père au comptoir. J'étais seul dans la salle ce soir-là, monsieur X. entra, il acheta son tabac habituel… Silence pesant. Regard d'aigle. Il me jaugeait. Sans doute satisfait de son observation, il me demanda de le suivre chez lui car il avait quelque chose d'important à me montrer. Intrigué, je le suivis sans peine. Au rez-de-chaussée je saluai sa femme, puis je le suivis au premier étage. Un long couloir. Des chambres. Je pénétrais dans son intimité… et je me demandais bien où il voulait en venir.

J'eus bientôt la réponse. Au bout du couloir, il se saisit d'une échelle, la plaqua contre le mur, la gravit et souleva la trappe du grenier. “Fais attention à ta tête” me dit-il.

Posé au milieu du grenier, sur son trépied, une mitrailleuse lourde ! “Elle est à toi, si tu veux !”

Stupéfaction de ma part. J'examinais la “bête”. Elle était en parfait état, brillante comme un sou neuf.

“Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ce bidule ?
Je ne te demande rien, Jean, si tu en as besoin, sait-on jamais, rappelle-toi, elle est là, bien au chaud !

Oui, d'accord, mais ça ne marche pas tout seul ce truc là, il faut des munitions.
T'en fais pas, si besoin est, je t'en trouverai.
Ouais. L'O.A.S. La situation n'est pas brillante, qu'est-ce que vous en pensez?
On s'est battu pour rien, ça recommence, on est trop vieux, c'est à vous les jeunes ....
Oui, j'ai compris, merci !"

Des années plus tard, grâce à mon père qui l'aida à constituer son dossier pour obtenir une carte de combattant de la résistance, j'appris le drame intime de ce brave et courageux bonhomme.

Ancien maquisard, lui aussi capitaine de F.F.I. Arrêté sur dénonciation d'un "bon Français". Torturé pendant des jours et des jours par la gestapo… Les coups de crosse reçus sur la tête l'avaient pratiquement rendu sourd. Condamné à mort. Avec d'autres camarades, fusillés au coin d'un bois. Miraculé. Il était tombé, plusieurs balles dans le corps. Mais les S.S. ne se salissant jamais les mains, entre temps, ils étaient partis réquisitionner des paysans afin d'enterrer les cadavres. Après leur départ, malgré ses blessures, monsieur X. avait réalisé qu'il était toujours vivant. Il s'était traîné vers le bois, avait remonté un ruisseau afin d'égarer les chiens. Des paysans l'avaient recueilli, soigné… avaient appelé un médecin, puis l'avaient caché jusqu'à la fin de la guerre. Aucune décoration. Pas de pension. Rien. Il était retourné à l'usine.

La suite ressemble presque à une suite de gags. Dans ma recherche effrénée d'armes à feu, j'avais cru intelligent de faire courir le bruit que je m'intéressais à tout ce qui touchait au débarquement en Normandie. J'avais également raconté que je m'intéressais à tous les objets quotidiens ayant appartenu à des maquisards. Les résultats ne se firent pas attendre.

Un ami m'emmena voir un de ses copains, collectionneur d'armes à feu du côté du M. Il me montra sa collection et j'eus la surprise de découvrir une Sten, plusieurs P.A… et même une MAT 49, le tout en parfait état de marche et non démilitarisé et je soupçonnais ce gaillard d'avoir les munitions correspondantes, et surtout de m'avoir caché une partie de sa collection.

Le summum fut atteint avec Guy. Accent rocailleux du sud-ouest. Il venait d'être nommé inspecteur du travail à A. Au café, je lisais *Le Monde*, lui aussi. Il avait engagé la conversation et j'avais ainsi appris qu'il militait à un nouveau petit parti de gauche : le P.S.V. Ce parti, créé récemment, se caractérisait, entre autres, par ses origines. Ses fondateurs avaient quitté la vieille S.F.I.O. en désaccord complet avec la politique algérienne de celle-ci. Très tôt, ils avaient milité pour la paix en Algérie. Cette prise de position m'intéressa vivement et Guy, sentant mon intérêt, essaya de me faire adhérer au P.S.V. Je refusai son offre en argumentant qu'il me fallait réfléchir, etc, mais mon refus était surtout motivé par mon désir de rester dans l'ombre. Ainsi je lui cachais la mise en place du réseau. Par contre, au cours de la conversation, je lui avais manifesté mon intérêt pour tout ce qui touchait au débarquement en Normandie.

De par ses fonctions, Guy naviguait beaucoup dans le département. Un soir, il m'annonça qu'il avait découvert un souvenir intéressant du débarquement. Malgré mes sollicitations, il refusa de m'en dire plus. “Si tu veux, je t'emmène voir”. Banco. Rendez-vous fut pris pour le lendemain soir.

En route, en deux pattes, vers G. Le fin fond de la cambrousse, un chemin boueux, une ferme, un paysan normand bien rougeaud. Présentations. Un café, suivi d'un coup de gnôle. J'étais impatient de voir ledit souvenir.

Nous traversâmes la cour pour nous diriger vers une grange d'où le paysan sortit sa 403 familiale. Le fond de la remise était occupé par un gigantesque tas de fagots. Gilbert connaissait déjà l'endroit, il se saisit d'un fagot, l'enleva, le pécore fit de même et je suivis le mouvement. Le tas était énorme, mais bientôt apparut une bâche et sous la bâche un véhicule militaire. Une auto-mitrailleuse ! Les deux autres rigolaient de mon étonnement. Je partageai bientôt leur joie en me tapant sur les cuisses. Ils m'avaient bien eu. Le paysan très fier de lui, me fit remarquer que son engin était en parfait état de marche. Dame, il l'entretenait régulièrement. Seule une chenille pendait sur le côté, interdisant ainsi tout déplacement de l'engin, une clavette manquait me dit-il. Mais malin comme il semblait l'être, je le soupçonnais fort d'avoir planqué celle-ci dans un coin !

Beaucoup de café. Beaucoup de gnôle. Retour vers A. Intérieurement je jubilais. Moi l'anti-militariste, j'étais désormais en “possession” d'un stock d'armes conséquent et même d'un blindé à réarmer mais je connaissais un endroit où il y avait une mitrailleuse lourde qui éventuellement ferait parfaitement l'affaire. Le destin, décidément, me semblait être un paillard. Un hurluberlu. Un jean-foutre. Un insolent.

Bien sûr, je n'avais pas l'intention d'utiliser toutes ces armes. Mais enfin sait-on jamais ? Cette situation grotesque m'avait mis en joie.

Il y avait là de quoi équiper plusieurs dizaines d'hommes et notre réseau ne dépassa jamais quinze membres !

Dès le début, parallèlement à ma recherche d'armes à feu, mon souci avait été de repérer les membres du réseau terroriste. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. La consigne avait été passée aux militants anti-fascistes et curieusement quelques informations étaient remontées vers moi. Untel, c'était sûr, faisait partie de l'O.A.S. Machin, on en était presque sûr et Truc on le soupçonnait. Mais il ne s'agissait là que de seconds couteaux, ce qui m'intéressait, c'était de savoir qui était à la tête de cette organisation. Je voulais un organigramme.

Si j'arrivais un jour à obtenir ces renseignements; et je m'estimais encore loin du compte, une question essentielle se poserait : qu'allais-je en faire ? Sans réfléchir, d'emblée j'écartais l'hypothèse d'actions directes contre les terroristes. Je voulais rester dans la légalité. La solution vint d'un ami de Guy. Il me présenta un syndicaliste militant du P.S.U. et au cours d'une conversation à bâtons rompus, celui-ci me parla inopinément d'un homme qui filait des tuyaux aux R.G. La solution était là, simple.

Après m'être assuré de la sincérité du militant du P.S.V., je lui proposai de servir de “boîte à lettres”, je lui transmettrais des renseignements qu'il passerait ensuite à l'indic et celui-ci les ferait parvenir aux RG. Ainsi je me protégeais en ayant deux fusibles entre moi et les flics. Toutefois je commis l'erreur de donner mon pseudo au syndicaliste.

- R.G.
  Indicateur
- Syndicaliste
  P.S.V.
  Jean-Jacques
- Réseau anti-fasciste

En ces temps confus de violence aveugle, tout allait très vite. Nous avions convenu de rester à nos différents postes de travail et de ne plonger dans la clandestinité la plus totale qu'en toute dernière extrémité. Pour cela des planques étaient déjà prévues, la plupart du temps des fermes amies proches d'une forêt.

Mais les jours et les semaines passaient, les bombes et les assassinats politiques continuaient. J'étais impatient de découvrir les chefs des terroristes. Le réseau anti-fasciste s'étoffait, de trois personnes au départ, nous étions passés à sept, puis à douze membres. Mais les informations se tarissaient et surtout lorsque nous en avions, il ne s'agissait que de simples “soldats”, sympathisants de l'O.A.S.

A l'usine, un après-midi, Racine vint me voir en prétextant un besoin urgent d'un papier quelconque. Entre haut et bas, il me glissa qu'il connaissait quelqu'un qui était très intéressé par notre affaire. Je donnai rendez-vous à mon adjoint au bistrot le plus proche après la sortie de l'usine.

Discussion à mots couverts dans une salle enfumée. Le candidat s'appelait Bernard. D’ailleurs, je le connaissais de vue, copain de Racine, celui-ci me l'avait présenté incidemment. Ouvrier dans une usine voisine, il avait la poignée de main franche, le regard tranquille et les épaules carrées. Il avait fait la guerre d'Algérie dans les paras et y avait même appris une spécialisation. Il était artificier. Je devins méfiant et plus encore lorsque Racine me raconta que Bernard désirait me rencontrer. Bien sûr, mon adjoint n'avait pas vendu la mèche, si bien que Bernard ne connaissait pas mon identité.

Pour des raisons de sécurité, je dis à mon adjoint qu'il n'était pas question que je rencontre ce futur membre.

Par contre sa candidature pouvait se révéler intéressante dans un avenir proche. Je demandai à Racine de sonder son ami ; qu'il soit sûr de sa sincérité; de lui dire les risques encourus en cas d'acceptation. Puis je lui donnai rendez-vous deux jours plus tard, à la même heure, au même bistroquet.

Racine me confirma les dispositions de son ami. Il était vraiment républicain et il avait envie d'en découdre avec ces fumiers qui l'avaient fait chier pendant 28 mois. Alors, dans la fumée des cigarettes et de l'odeur du gros rouge servi à toutes les tables, au milieu des conversations rauques des ouvriers épuisés par dix heures de dur labeur, une idée, telle une flèche, me traversa l'esprit. Je la trouvai aussitôt géniale… mais aussi extrêmement dangereuse. "Il y a trop d'oreilles ici", je fis signe à mon adjoint de me suivre.

Dans le froid, sur le trottoir, j'expliquai mon projet : si Bernard, au lieu d'intégrer notre réseau, essayait de s'introduire dans le camp adverse, en quelque sorte il deviendrait notre espion. Le risque était énorme pour lui… et s'il refusait, je ne m'en formaliserais pas et automatiquement il intègrerait notre réseau anti-fasciste. Puis je demandais à Racine de transmettre ma proposition à son ami et de lui laisser quelques jours de réflexion.

La réponse me parvint rapidement. Après avoir pesé le pour et le contre, c'était O.K.

Mais Bernard posait la question : comment entrer en contact avec ce réseau O.A.S. ?
Par l'intermédiaire de Racine, je lui fis la réponse suivante : "Simple. Il suffit d'aller boire un coup dans un certain café proche de la Pyramide. Là, à tous les coups, il tombera sur l'agent alcoolo recruteur de l'organisation terroriste." Bien sûr, il allait devoir la jouer fine, car il s'agissait, ni plus, ni moins, de côtoyer des tueurs.

Une fois le contact établi, notre homme devait se faire "oublier" au maximum. Mais, dans le même temps, il devait tout voir et tout entendre. Nous avions un besoin urgent de savoir : qui étaient les chefs de cette organisation terroriste sur le plan local, quel était le type de la structure remplacement des caches d'armes, le nombre d'hommes disponibles, etc ?

Et pour cette mission très spéciale, je pris la décision de rattacher Bernard directement à moi. Mais afin qu'il ne me reconnaisse pas, ses renseignements seraient transmis par un agent de liaison, ainsi il y aurait un fusible entre lui et moi. Une copine enseignante accepta de jouer les agents de liaison.

Pour ménager la susceptibilité de Racine, je le chargeai d'augmenter le nombre de nos planques, chose nécessaire s'il s'avérait que la guerre civile latente dégénérait en guerre ouverte. Mon plan réussit à merveille et moins de quinze jours plus tard, Bernard assistait à une réunion du réseau de soutien aux terroristes.

Nos yeux et nos oreilles nous rapportèrent alors un nombre incalculable de détails sur l'organisation des fachos. Avec parfois des surprises. Ainsi j'avais cru que l'O.A.S. avait établi une structure pyramidale identique à l'O.P.A. du F.L.N., et bien pas du tout, du moins à A.

Le réseau de soutien semblait proche d'une structure militaire classique, section, compagnie, et seuls les commandos Delta semblaient reprendre la structure de la triade. Rapidement mon organigramme se remplissait, les responsables de la région d'A, et parfois d'un peu plus loin, étaient tous des notables : gros commerçants, entrepreneurs,

professions libérales, des paysans et même quelques nobliaux décavés ! J'allais oublier les militaires de carrière !

Mes activités clandestines me prenaient beaucoup de temps… et j'habitais toujours chez mes parents. Lors d'une discussion particulièrement violente, je les quittai en claquant la porte et j'allai m'établir dans un petit studio meublé, […], pas très loin de la gare d'A. J'étais à deux pas du cinéma « L'Etoile » et je pouvais désormais entrer et sortir de chez moi à toutes heures du jour et de la nuit.

Les renseignements collectés par Bernard étaient de grande importance et régulièrement je les transmettais aux R.G. par le canal habituel. Mais courant décembre 1961, une information alarmante me parvint : un contrat était lancé contre un certain Jean-Jacques, chef présumé d'un réseau anti-O.A.S. Prix de la prime : cinq mille nouveaux francs. Je trouvais cette somme particulièrement basse. Etait-ce un fantasme ? S'agissait-il d'un autre Jean-Jacques ? Comment les terroristes s'étaient-ils procuré ce prénom ? Y avait-il une taupe au sein des R.G. ? Je ne pouvais pas répondre à toutes ces questions, et je ne le pourrais sans doute jamais, mais elles m'incitèrent à encore plus de prudence et je décidais de changer de pseudonyme, désormais je m'appellerais Pierre Martin et j'ordonnais à tous les membres du réseau de changer également leur pseudo.

Le 3 janvier 1962, vers 18h30, je rentrais de l'usine. […], je trouvai la porte close et manque de pot j'avais oublié la clef du bas dans mon studio. Je sonnai, aucune réaction, puis je frappai… N'obtenant nulle réponse, je tambourinai à la porte. Après des bruits de verrous tirés, la tête de ma propriétaire, inquiète, défaite, apparut dans l'huis. “Entrez vite, me dit-elle, l'O.AS. a assassiné monsieur L, voisin d'en face !”

Je courus au premier étage pour m'y enfermer. J'étais furieux contre moi-même, je n'avais aucune arme à feu sous la main. Juste une arme blanche pour me défendre. Je redescendis discuter avec ma propriétaire. “Oui, deux jeunes gens, les assassins. Oui, les policiers sont déjà venus m'interroger. Oui, monsieur I., désormais je fermerai la porte du bas !”

Oui, mon crâne était en ébullition. J'ai réellement cru pendant quelques heures que les tueurs s'étaient trompés de porte et qu'ils avaient assassiné un innocent.

La réalité était beaucoup plus complexe, car rapidement tout le monde apprit le déroulement du meurtre, les deux tueurs s'étant fait arrêter sur le quai de la gare […] ! Ils avaient touché cinq mille balles pour exécuter leur ignoble tâche. La victime de cette agression scandaleuse était un vieux monsieur tranquille rapatrié. Il avait été un militant du parti communiste algérien dans sa jeunesse. Il ne militait plus et les responsables locaux du P. C.F. ignoraient jusqu'à sa présence. Qui avait donné son nom et son adresse aux tueurs ? Ceux-ci furent condamnés à une peine de prison légère. […] J'assistais, légèrement à l'écart, à la manif, les autres membres du réseau étaient également présents ; cette fois-ci, nous étions armés et nous scrutions les toits.

Quelques jours plus tard la police lança une perquisition chez un notable […], mais une demi-heure auparavant, devant les yeux stupéfaits d'un de mes proches passant par hasard dans cette rue, des hommes quittèrent la maison, les bras chargés d'armes

de guerre, ils s'engouffrèrent dans des voitures et disparurent dans la nature. Lorsque les policiers investirent l'immeuble, tout était tranquille et ils ne purent rien retenir contre cet "honorable" citoyen !

Grâce à Bernard, les armes furent vite retrouvées. Elles étaient désormais camouflées dans la maison de campagne d'un notable […]. En bordure de la forêt […], une ferme restaurée. Mais maintenant il y avait un gardien, un grand gaillard blond à fort accent allemand déserteur d'un régiment de la Légion étrangère. Vraie chance, un des membres de notre réseau, à moitié ouvrier, à moitié paysan, possédait un champ pas très loin de cette maison, ce qui nous permit de la surveiller avec constance. On ne se méfie jamais de paysans partant ou revenant de leur champ !

Les terroristes de l'O.A.S. commirent un attentat de trop. Cet attentat visait André Malraux et il défigura la petite Delphine Renard ! La photo de cette malheureuse gamine à la télé bouleversa la France entière. Le peuple républicain se souleva pour clamer son indignation et son rejet de l'organisation terroriste.

Puis il y eut la manif de Charonne : 8 morts dans les rangs anti- fascistes. Le cessez-le-feu le 19 mars 1962. Encore des morts en Algérie… cette fois-ci dans les rangs pieds-noirs…. Hélas ! La paix. L'arrestation de Salan. L'O.A.S. dut se dissoudre. Par chance, nous n'avions pas eu à nous servir de nos armes. Je pris la décision de dissoudre le réseau.

Mais avant je fis passer le message suivant à Bernard : "Le chef veut te voir, tel jour, à telle heure, au bistrot !"

Il est là assis à la table, tranquille. En m'approchant de lui, je songe: "Quel homme courageux, quel républicain !" Il me voit, me salue, puis l'air un peu embarrassé, il me glisse :
"Excuse moi, j'attends quelqu'un !

Léger silence.

Le quelqu'un… c'est moi !
Ouah ! C'est pas possible, pendant tout ce temps… toi !... C'est pas possible, jamais… j'aurais cru !"

Les larmes aux yeux nous tombons dans les bras l'un de l'autre en nous distribuant de grandes claques joyeuses dans le dos. Les clients, autour de nous, ne comprennent pas, mais on s'en fout ! Le cauchemar est fini. Nous allons enfin pouvoir vivre. Je le félicite, je le congratule et je lui dis combien son courage me laisse admiratif. Avec simplicité, il me répond : "C'était un boulot pas très agréable, il fallait tout de même quelqu'un pour le faire. Je l'ai fait. Point !" De vive voix je lui transmis alors mon dernier ordre… ou plutôt mon désir : "Bernard, jusqu'à la fin de tes jours, je souhaite que tu ne t'engages ni dans un syndicat, ni dans un parti. Tu en as suffisamment fait. J'ai vraiment eu très peur pour toi !"

Par la suite nous devînmes amis et lorsque nous nous rencontrions au café, personne n'a jamais compris pourquoi nous nous saluions de cette manière ironique:

Bernard : "Salut 004, comment vas-tu ?" Jean : « Très bien… Et toi 005 ?"

Quelques jours plus tard, j'acceptais la proposition de mon ami Guy, j'adhérais au P.S.U.

Des points d'ombre subsistaient de cette période mouvementée. Des mystères me semblaient non éclaircis. Ainsi j'appris, des années plus tard, l'existence d'au moins deux autres réseaux anti-O.A.S. à A.

C'est au cours d'une réunion à la Halle aux Blés de l'ancien ministre Louis Terrenoire que j'obtins la première information concernant ces réseaux. La réunion électorale avait été particulièrement houleuse. Par je ne sais quel miracle, quelques chaises s'étaient mises brusquement à voler. Des horions de droite, d'extrême droite et de gauche s'étaient échangées. La politesse, toujours la politesse ! Curieusement la gauche […] se trouvait placée à gauche de l'estrade, le R.P.R pardon l'U.N.R. sur cette même estrade et les fachos à l'extrême-droite de la salle ! Tout à fait par hasard, après la bagarre je croisai le chemin de monsieur J. conseiller général U.N.R. et ancien résistant. Il m'interpella et me fit une étrange proposition :

“I., on a besoin de garçons comme vous à l'U.N.R, rejoignez-nous ! Monsieur J., je vous aime bien et vous respecte malgré nos divergences politiques, mais vous le savez, je suis socialiste !
Ecoutez I., jouons franc jeu ? Je sais de source sûre ce que vous avez fait pour défendre la République. Nous aussi les gaullistes avons œuvré pour vaincre l'O.A.S. A l'D.N.R. vous auriez votre place et même je peux vous dire, vous auriez des responsabilités rapidement.
Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, au revoir, Monsieur J. !

En 1968, j'étais devenu secrétaire de la fédération de l'Orne du P.S.U. Après les événements de mai, des communistes quittèrent leur parti pour nous rejoindre. C'est ainsi que j'appris de la bouche d'un de ces transfuges, syndicaliste à la sécurité sociale, l'existence d'un embryon de réseau de résistance à l'O.A.S. Mais là aussi, il me fut précisé que monsieur L était inconnu de la section locale du P.C.F. Alors assassiné pour rien ? Le mystère demeure encore aujourd'hui.

Quelques mois avant la poussée de fièvre de mai 68, certainement en février ou mars, j'avais rencontré l'inspecteur X des renseignements généraux à la Renaissance. En tant que responsable politique, je le connaissais bien et même nous buvions parfois un café ensemble. Bien sûr, il essayait de faire son métier, il me cuisinait un peu pour obtenir des renseignements, en retour j'esquivais ses questions… et parfois mon esprit facétieux me poussait à inventer les pires canulars sur la vie politique […]. Mes amis syndicalistes et communistes me reprochaient cette soi-disant mauvaise fréquentation. Je n'en n'avais cure,

car je n'ai jamais été indicateur de police. Par contre, je l'aimais bien ce flic, même, je le trouvais un peu différent des autres.

Ce jour là il m'annonça son départ à la retraite pour la fin du mois, puis il me demanda de le considérer comme un ami... et non comme un ennemi. Je lui répondis : "En tant que responsable syndical et politique je vous ai toujours respecté et en tant qu'homme, si je bois un café avec vous, c'est que je vous aime bien !" Il me fit alors deux confidences en me précisant de garder ces informations secrètes. Il partageait avec moi le même idéal, l'idéal socialiste, car il était entré au ministère de l'intérieur sous le gouvernement Blum en 1936. Puis il insinua qu'il connaissait parfaitement mon passé de militant anti-fasciste, je l'interrompis pour lui dire que je ne comprenais rien à ce qu'il me racontait, ne tenant aucunement compte de mon intervention, il continua sur sa lancée.

Au début des années soixante, les renseignements généraux d'A avaient vu débarquer un collègue… d'origine pied-noir. Eh oui, c'est lui qui avait téléphoné au Dr. R. une demi-heure avant la perquisition de sa maison. Du coup les R.G. avaient fait chou blanc… les armes s'étant volatilisées. A la fin de cet entretien, malgré mon envie, je n'osais pas demander à l'inspecteur s'il avait entendu parler d'un contrat de l'O.A.S. sur un certain Jean-Jacques.

4.5. PLUS JAMAIS CA !

Arrivé à ce point de mon livre, j'entame la partie la plus difficile, raconter ma vie, ce serait sans intérêt si… hélas… la guerre d'Algérie n'allait pas ressurgir de multiples fois dans mon quotidien.

Eh oui, comme tous les hommes rentrant de guerre, comme ceux de 14/18, comme ceux de 39/45, j'ai crié "Plus jamais ça !" J'y ai cru.

La souffrance des anciens combattants est quelque chose d'immense, d'intolérable, d'inassimilable, d'inavouable. Certains, la plupart retournent à leur petite vie avec une petite femme, des petits enfants, une petite maison, une petite bagnole… et un petit boulot ! Les plus rebelles gueulent un bon coup “Plus jamais ça !” et tentent, d'une façon ou d'une autre, de militer pour empêcher le prochain carnage.

Pour s'engager… deux façons ; certains tiennent de grands discours… qui restent des discours ! D'autres préfèrent l'action. J'appartenais à cette seconde catégorie. Quand dans un élan vital j'eus gueulé “Plus jamais ça !”, il me devint alors évident qu'il fallait changer la société de fond en comble pour éviter le retour de toute guerre. Vaste programme. Mais à vingt ans… je ne doutais de rien.

S'engager, mais où ? Difficile de répondre à cette question. La plupart de nos hommes politiques s'étaient conduits comme des crétins tout au long du conflit algérien, accumulant bourdes sur bourdes, laissant s'enliser une guerre qui aurait du s'arrêter au bout de quelques mois… et surtout, ils avaient tous couvert l'armée française et sa clique de tortionnaires. Inacceptable. Mon choix se fit d'une manière en quelque sorte négative. C'est en fonction de l'attitude de tel ou tel parti pendant la guerre d'Algérie que je pris ma décision.

Après mûre réflexion, j'éliminai tous les partis traditionnels, y compris le P.C.F. Je n'avais pas oublié son vote en faveur des pouvoirs spéciaux ! Pourtant mon désir d'engagement subsistait. Un petit groupe, ultra-minoritaire, avait essayé, avec plus ou moins de bonheur, de lutter pour que la paix s'instaure en Algérie. Pour moi, il s'agissait là d'une vertu extraordinaire. Ils avaient pour noms : Daniel Mayer, Claude Bourdet, Gilles Martinet, Pierre Vidal-Naquet, Laurent Schwartz, Edouard Depreux… Je dois certainement en oublier, mais bon ! La plupart de ces hommes militaient au P.S.V.

Sous la pression amicale de Guy, j'adhérai à ce petit parti nouvellement créé. A la section locale du P.S.V., je retrouvais des valeurs semblables aux miennes et surtout ces militants de base avaient essayé de faire le maximum en faveur de l'arrêt des combats en Algérie. Je me souviens en particulier d'un enseignant à la retraite. Ancien résistant. Arrêté. Torturé. Camp de concentration. Militant à la S.F.I.O. depuis des dizaines d'années, il avait quitté la vieille maison lorsque les premières rumeurs de torture étaient apparues. Il avait alors rejoint le P.S.A. puis le P.S.V. Par la suite, politiquement nous nous sommes souvent accrochés mais j'éprouve toujours beaucoup d'affection lorsque je repense à lui.

Je ne me contentai pas de mon adhésion au P.S.V., je voulus aussi sortir de la clandestinité avec fracas. Ainsi j'écrivis un article, que je voulus vengeur, dans un journal local. J'y fustigeais l'attitude d'un député de l'Orne, qui avait après avoir appartenu au P.C.F., avait enfilé toutes les vestes de l'échiquier politique pour finalement signer des textes pro-O.A.S. ! Le résultat ne se fit pas attendre, je reçus des lettres de menaces de mort. Découpées dans du papier journal et postées à l'Aigle. Ma mère, pas inadvertance, en ouvrit une, quelle

angoisse. Je pris quelques précautions, changeant fréquemment d'itinéraire entre M. et A. Et puis je me trimballais avec une arme… Mais je n'aimais pas ça du tout. Les lettres s'espacèrent puis disparurent.

La deuxième conséquence de mon article fut beaucoup plus inattendue. J'avais écrit celui-ci dans le but de me positionner politiquement, mais aussi avec le secret espoir de devenir journaliste, même s'il fallait pour cela entrer par la petite porte. J'avais réussi à rencontrer le directeur du *Perche*, un charmant vieux monsieur fin et cultivé, de l'espèce dite des patrons de presse/imprimeur. Il avait décliné mon offre de service, son journal étant trop petit pour employer un journaliste à plein temps, par contre me dit-il, les colonnes du journal me seraient toujours ouvertes. Puis il me dit avoir une petite idée derrière la tête. Il me donna rendez-vous pour la semaine suivante.

Je fus exact au rendez-vous. Un certain Louis Mermaz avait lu mon article et il avait été séduit par son côté intransigeant et rouspéteur. Je ne le connaissais que de nom, mais je savais tout de même qu'il était l'adversaire politique du député B. sur lequel j'avais tiré à boulets rouges. Du coup je lui devenais fort sympathique. Il était agrégé d'histoire et enseignait cette matière dans la région […]. Il me fit une proposition assez ahurissante : si j'acceptais je pouvais devenir son secrétaire. Cette proposition flatta mon orgueil qui en avait bien besoin, mais ma timidité reprit vite le dessus. Ainsi je lui répliquai que son offre m'intéressait, mais en toute franchise, je n'y connaissais rien en politique. Peu importe me répondit-il, vous apprendrez vite. Naïvement j'eus le culot de demander combien je serais payé pour cette tâche. Rien me fut-il répondu. Et alors comment je vais faire pour vivre ? Embarras en face.

Le directeur du *Perche* intervint alors en me soulignant l'intérêt de cette proposition et en précisant que si monsieur Mermaz était peu connu il est vrai. Il était un compagnon de François Mitterrand et celui-ci serait un jour président de la République !

En entendant ces calembredaines, je fus sur le point de partir d'un gigantesque éclat de rire. Je me retins. Nous étions en 1963… Qu'ils étaient drôles ceux-là, Mitterrand Président de la République et pourquoi pas moi en archevêque ! Si je connaissais peu Mermaz, par contre j'avais beaucoup entendu parler de François Mitterrand par des gens de gauche… en mal. Il dirigeait à l'époque un mini-groupuscule, l'U.D.S.R.. Une plaisanterie au P.S.U. racontait que les congrès de cette minuscule formation politique pouvaient se tenir dans une 4 C.V. ! En essayant d'y mettre un peu de tact, je déclinai cette offre d'emploi. Et puis je pensais que le P.S.U. représentait l'avenir du socialisme en France.

Par ailleurs, j'étais très méfiant à l'égard de l'homme Mitterrand. Pendant la guerre d'Algérie il avait d'abord crié “vive l'Algérie française”… puis avait rejoint le camp de la paix dans le dernier quart d'heure. Et puis son côté “vieux renard” ne m'inspirait pas confiance. Dès le début des années soixante, les bruits les plus divers circulaient sur son compte. L'attentat de l'Observatoire bien sûr, mais aussi ses liens avec l'extrême-droite avant la guerre. Sa poignée de main à Pétain. Sa francisque… et son retournement de veste en faveur des résistants. Des bruits. Mais des bruits persistants colportés par des responsables du P.S.V. dont certains devinrent ses ministres par la suite !

Suite à l'assassinat de monsieur L, j'avais abandonné mon studio et rejoint mes parents à M, pour quelques mois tout au plus, car un projet de mariage se précisait.

Je me brossais les dents dans la salle de bains, la porte était restée ouverte, ma mère entra et découvrit qu'en me rinçant les dents… je crachais du sang. Affolement. Cracher du sang dans une famille de tubards, c'est le pire ! Branle-bas de combat. Médecin. Radio des poumons. Finalement je n'ai rien, mais mon médecin de famille m'envoie consulter un cIrirurgien-dentiste.

Celui-ci m'examina… puis, perplexe, me demanda si j'étais marin. Je lui répondis : "non, pourquoi ?" "Parce que vous avez un début de scorbut, vous risquez de perdre toutes vos dents, d'ailleurs elles commencent à se déchausser". Je lui racontai alors l'Algérie, le djebel, les rations, le peu de légumes et de fruits, etc. Grâce à des piqûres de vitamines matin et soir pendant deux mois, je ne perdis pas mes dents. Soucieux de ma santé, mon père me proposa alors d'effectuer des démarches auprès des autorités militaires afin que j'obtienne une pension. Cette proposition déclencha en retour, chez moi, une réaction furieuse et violente "Il n'en n'est pas question, je ne veux plus rien avoir à faire avec tous ces cons !"

Les souvenirs, si infimes soient-ils, de cette guerre m'étaient tellement insupportables que je voulais les oublier au plus vite. Je m'efforçais… de tourner la page. Enfouir au plus profond de moi-même toutes ces visions d'horreur. J'ignorais alors le terme psychanalytique de refoulement. Malgré mon désir, j'étais loin de me douter que toutes ces saloperies allaient faire retour pendant des années, des dizaines d'années. A l'improviste, là où je ne les attendais pas.

Mais si l'Algérie ressurgissait parfois dans mon quotidien, ce n'était pas toujours de manière négative. Ainsi à cette réunion électorale où les chaises, prises brusquement d'un grand désir d'évasion, s'étaient mises à voler bas, j'avais apostrophé avec beaucoup de virulence un ministre gaulliste.
Après l'échauffourée, j'avais rejoint le café de la Renaissance où je reprenais mon souffle devant un diabolo menthe. J'attendais, seul à une table, l'arrivée de mes copains du P.S.D.

Face à moi, à une autre table, un homme, seul lui aussi. "Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça celui-là ?" Sur la région, je connaissais tous les hommes ou toutes les femmes s'intéressant à la politique, celui-là n'en faisait pas partie. Remarquant mon air mi-interrogateur, mi-agressif, il vint vers moi… et se présenta. Hélas, je ne suis pas capable aujourd'hui de me rappeler son nom. Je sais qu'il était journaliste à *Europe n°1* et plus particulièrement correspondant de cette radio à Alger. Il me félicita pour la véhémence de mon intervention, il me posa de multiples questions sur la guerre, sur le F.L.N., sur le Maghreb, sur les révolutionnaires algériens et cætera. Il sembla impressionné par le fait que j'avais entendu parler du congrès de la Soumamm ! Sans doute satisfait de mes réponses, il me proposa alors de le remplacer comme correspondant d'Europe n° l à Alger. J'étais non seulement abasourdi... mais également enthousiasmé. Je lui fis remarquer toutefois que je n'avais fait aucune école de journalisme et que je me voyais mal bafouillant dans un micro. Il balaya toutes ces objections d'un revers de manche, j'étais son homme et il se faisait fort de me faire entrer à Europe n° l. Il m'annonça même un salaire approximatif… mirobolant pour un simple prolo comme moi. Il définit ensuite mes futures fonctions : la guerre étant terminée, mon champ d'action devait recouvrir toute l'Afrique du nord et le Proche Orient. Ensuite nous échangeâmes nos noms, n° de téléphone, adresses et rendez-vous fut pris. J'étais sur un nuage.

Hélas, il me fallut déchanter. Deux femmes firent alliance pour s'opposer à ce projet. Ma propre mère qui usa de mille stratagèmes pour m'empêcher de retourner en Algérie et ma future première femme, Liliane, qui posa le problème en ces termes : “C'est moi ou Alger, pas les deux ensemble !” J'étais très amoureux. La mort dans l'âme, je pris ma décision. Quinze jours plus tard, lorsque j'annonçai au journaliste que je renonçais, j'eus l'impression fugitive qu'il me prenait pour un fou. Trente cinq ans plus tard… je ne suis pas sûr de ne plus en vouloir à ces deux femmes de m'avoir fait “rater” l'occasion de ma vie.

Malgré l'horreur de la guerre, le désir d'écrire ne m'avait pas lâché. Tout naturellement je conçus l'idée d'écrire sur cette putain de guerre. Mon projet me semblait original. Il s'agissait de l'histoire d'un jeune appelé qui dans un laps de temps très court passe de l'état d'adolescent au statut d'homme. L'action se déroulait pendant le putsch des généraux, d'où son titre “Quatre jours, trois nuits”. Mais j'étais ambitieux et je voulais en faire trop. J'avais une vision “révolutionnaire” de l'écriture. Je désirais que mon style s'accordât au rythme de l'histoire. Ainsi je trouais mon écriture… de larges plages blanches… de points de suspension… de points d'interrogation… et de divers autres artifices grammaticaux. Par ces artifices, j'essayais de décrire l'ambivalence, puis la violence de ce jeune garçon rattrapé par la guerre.

Entre mes dix heures de boulot et mon militantisme, il me restait peu de temps pour écrire. Pourtant ce projet connut un début de réalisation, quelques dizaines de pages arrachées à mes tripes.

Mais je n'en étais qu'à la description de la première journée. Angoissé, je voulus “savoir”. Savoir où je me situais d'un point de vue stylistique.
Lourde erreur. J'eus l'idée d'envoyer ce manuscrit inachevé à une grande maison d'édition. Quelques semaines plus tard, contre toute attente, je recevais une réponse. Une lettre manuscrite d'un écrivain célèbre “il me semble toutefois que la technique ne tient pas, si je puis dire la longueur”. Et il terminait sa lettre par des encouragements à poursuivre mon travail d'écriture. Blessé dans mon orgueil, handicapé par mon échec scolaire, traumatisé par la guerre d'Algérie, je ne retins de cette lettre que la phrase sur ma technique, écartant inconsciemment les encouragements de l'écrivain. Mon manuscrit rejoignit à ce moment là ce que j'ai appelé plus tard : “ma littérature du tiroir”.

Les tiroirs. Au fil des années, les manuscrits de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre allaient s'y entasser. Une impossibilité quasi névrotique de terminer une histoire.

Aujourd'hui, je ne suis pas loin de penser que la guerre d'Algérie a occulté ce qui était mon désir le plus cher : devenir écrivain. Ce livre que j'écris il m'est resté en travers de la gorge pendant des dizaines d'années. J'aurais dû l'écrire beaucoup plus tôt, mais était-ce possible ? Comme pour une décantation, il m'aura fallu tout ce temps… que tout se dépose au fond de moi-même pendant trente cinq ans.

Dans ma vie affective, un choix important allait intervenir, j'allais me marier. Michel et Ginette poursuivaient le même projet, mais comme il y avait urgence pour eux, les deux mariages se célébrèrent le même jour. J'avais prévenu ma future femme des contraintes de ma vie de militant, mais peut-être ne lui avais-je pas suffisamment expliqué les difficultés de cet engagement.

Mon engagement syndical date, à peu près, de la même époque. J'avais des rêves de révolution plein la tête et je travaillais dans une boîte où le terme exploitation avait un sens réellement concret. Ainsi en me renseignant auprès de mes amis cadres, j'appris avec stupeur qu'environ dix pour cent des ouvriers étaient payés en dessous du seuil du S.M.I.G., ce qui était bien sûr totalement illégal, neuf heures et demie dans l'enfer de la poussière. Le hurlement des dégauchisseuses, scies circulaires, perceuses, toupies ou autres machines à bois. Infernal. Hébétés de fatigue, nous quittions les ateliers au pas de course… et les ouvriers couraient vers le bistrot le plus proche pour se torcher la gueule au gros rouge.

Plus jamais ça. Jamais plus de guerre. Oui, mais, je découvrais aussi la triste tronche de l'exploitation de l'homme par l'homme. La guerre, l'exploitation une seule origine : le capitalisme.

Mon choix fut rapide, j'adhérai à la C.G.T. sur les conseils d'un camarade du P.S.U.
Nous étions naïfs à un point ! En tant que non communistes nous pensions réveiller le mammouth de sa léthargie théorique ! Une section syndicale se constitua et assez vite nous obtînmes quelques résultats, notamment sur le salaire minima. Du coup, des dizaines d'hommes et de femmes adhérèrent à la C.G.T. Je fus désigné secrétaire de section.

Je me donnais de bonnes raisons pour militer. La plus consciente était liée à mon désir de me mettre au service des autres, au service de la cité en quelque sorte. La seconde, d'ordre plus personnel, me semblait quasiment “thérapeutique”. Je croyais me guérir de ma timidité en affrontant les foules. Enfin dernière raison, bien camouflée celle-là après mon échec scolaire, grâce au militantisme, je réfléchissais en terme de réussite sociale. Oh! Je ne visais pas très haut. Conseiller municipal, voire conseiller général, aurait suffi à mon bonheur. Je restais modeste dans mes ambitions… J’ai souri, plus tard, lorsque certains de mes amis, pas forcément plus “doués” que moi, sont devenus députés !

Au cours de ces longues années de militantisme, mon goût pour les études va persévérer. Pour mieux combattre ce patronat archaïque, il me fallait comprendre le monde.
Par la lecture… Et la grille de lecture à la mode… C'était le marxisme ! Je lus donc en entier *Le Capital*... je ne suis pas sûr d'avoir tout compris ! Toutefois, comme disent les lacaniens, il m'en est resté quelque chose. Par contre, un petit livre de Lénine, *Que faire ?*, écrit vers 1905, m'enthousiasma littéralement. C'est sûr, les recettes étaient là, il suffisait de les appliquer. Je devins donc marxiste… Mais un marxiste déjà déviationniste, car au fond de moi, subsistait le côté rebelle, insolent et libertaire de mon adolescence.

Désirant acquérir une solide formation théorique, je me jetai sur tous les ouvrages ou revues traitant d'économie, de politique ou de syndicalisme. Ce choix fut douloureux, car étant très pauvre, si j'achetais des livres théoriques… il ne me restait rien pour acheter de la littérature. Mais après neuf heures et demie de travail, des heures de militantisme il me restait de toute façon peu de temps pour la lecture.

Assez vite, tant sur le plan politique que sur le plan syndical, j'assumai des responsabilités. Du côté P.S.V., je devins le secrétaire de la fédération de l'Orne du dit parti. Du côté de la C.G.T, je fus élu au bureau de l'union départementale, puis secrétaire général adjoint. Je profitais de ces responsabilités pour essayer de mettre en place mon dada : la formation théorique des militants.

Ma proposition fut accueillie avec beaucoup de sympathie par le P.S.V. Très rapidement des stages de formation furent organisés dans la banlieue de Rouen, peut-être au Petit-Quevilly ? Un militant un peu plus âgé que nous s'occupa de l'organisation. Nous l'admirions pour son courage, il avait été résistant à seize ans, mais également pour son parcours professionnel. Autodidacte, après avoir été ouvrier à la S.N.C.F., il avait gravi tous les échelons de la société. Enfin nous l'aimions pour sa gentillesse, son honnêteté intellectuelle et son désintéressement viscéral. Il s'appelait Pierre Bérégovoy.

Au cours de ces stages, je fis la connaissance des cadres du P.S.V. venus là pour nous former. La plupart était encore inconnus du grand public, même si j'en oublie, je vais en citer quelques-uns : Gilles Martinet, Claude Bourdet, Charles Hernu. Mais celui qui m'impressionna le plus par son intelligence et son dynamisme s'appelait encore Georges Servet, futur premier ministre, et Michel Rocard de son vrai nom. J'aimais ces rencontres où dans la plus franche camaraderie, des hommes et des femmes de toutes conditions se réunissaient pour réfléchir et apprendre ensemble.

A la. C.G.T., ce fut une autre chanson. Au début des années soixante à l'intérieur de cette centrale, je côtoyais de vieux militants blanchis sous le harnais du stalinisme. “Des stages de formation ? Et puis quoi encore ? Pourquoi pas des pâtisseries pour le patronat ?” Mais avec beaucoup de pugnacité je tins bon, renouvelant sans cesse ma proposition et finalement j'obtins gain de cause. Au cours des années 70, je compris alors combien ma proposition avait pu sembler incongrue à tous ces vieux stais. Elever le niveau de conscience des masses… attention danger ! Si les ouvriers se mettent à penser, où va-t-on ? Et alors… le parti d'avant-garde chargé de diriger ces ploucs de prolos… que devient-il, je vous le demande ? Vieille vision léniniste offensante et méprisante pour la classe ouvrière. La classe ouvrière vous dit merde, camarades, elle peut penser sans vous.

Une simple anecdote. Comme je remettais, au bureau de l'U.D., sans arrêt sur le tapis ce projet de formation, l'un des militants présents me proposa le tome 1 des œuvres complètes de Staline. Nous étions en 1963 ou 64, soit plus de dix ans après la mort du tyran et au moins sept ou huit ans après le rapport de Khrouchtchev ! Consciencieusement je lus la prose du petit père des peuples. Le livre me tomba des mains, de consternation. Il y était question d'un marxisme revu, corrigé, édulcoré, certainement réservé aux débiles mentaux. Je rendis son livre au camarade C.G.T., tout en lui glissant sournoisement qu'un certain rapport avait engagé la déstalinisation. Ma remarque sembla le gêner et il ne me proposa pas le tome 2 de ce “merveilleux” littérateur !

J'ai cru au marxisme, même si mes prises de position, après mûre réflexion, me semblent avoir été, à l'époque, plus proche de celles de Rosa Luxembourg que de celles de Lénine. N'empêche, moi l'athée, moi le persifleur, j'ai adhéré pendant quelques temps à une

idéologie proche d'une croyance quasiment religieuse. La psychanalyse, là aussi, m'a beaucoup aidé à sortir de cette "église".

J'ai été un compagnon de route du P.C.F. de 1963 à 1968. Même si j'ai été parfois "roulé dans la farine", je crois avoir été un militant difficile à manipuler. Je ne regrette rien, espérant même que ma grande gueule a fait avancer, au moins un peu, l'idée de démocratie au sein de la C.G.T. et du P.C.F.

Que l'on ne se méprenne pas, je ne suis pas de ceux qui cracheraient sur mes anciens compagnons de lutte. J'ai côtoyé depuis à peu près toutes les classes sociales et je garde un souvenir ému de la classe ouvrière. J'ai rencontré parmi ces hommes et ces femmes des gens de qualité et je me suis souvent demandé ce qu'ils foutaient en usine. J'ai retrouvé là une chaleur humaine, une fraternité que j'ai rarement eu l'occasion de croiser par la suite. Des personnes d'une authenticité exceptionnelle. Aujourd'hui, je me pose encore cette douloureuse question: qui, ou quoi, les avait aiguillés sur cette voie de garage de l'usine ? L'école ? La famille ? La classe sociale ? Un problème d'ordre psychologique ?

Si certains ne possédaient pas un Q.I. suffisant, d'autres, et c'est de ceux-là que je veux parler, avaient des atouts et ils auraient pu prendre l'ascenseur social. Des ouvriers, ouvrières s'intéressant à l'aquariophilie, à la peinture, à la musique, à la littérature. Que de vies gâchées !

Au cours de mes quinze années de militantisme, j'ai participé à peu près à toutes les luttes significatives. Une me tient particulièrement à cœur. J'ai été, nous avons été certainement les "inventeurs" de la grève bouchon.

En ces années-là, les jeunes gens et les jeunes filles commençaient à travailler dès l'âge de 14 ans ! Ils produisaient tout autant qu'un adulte, mais les conventions collectives prévoyaient un abattement de salaire de l'ordre de 25 %. Cette étrange disposition était proprement intolérable, car sur certains postes les adolescents avaient parfois un rendement supérieur à celui des adultes.

Ainsi les ponceurs sur bois, travail fin et délicat, recevaient un salaire sans commune mesure avec leur dextérité. Les ponceurs se révoltèrent. Ils réclamèrent à travail égal, salaire égal. Leur atelier constituait un goulot d'étranglement entre deux parties de l'usine, toutes les pièces du futur meuble devaient passer par cet endroit stratégique. Ils arrêtèrent le travail… et l'ensemble de l'usine fut bloqué. La grève dura des semaines, elle fut émaillée de coups tordus tant du côté patronal que du côté syndical. La C.G.T. était encore dans la logique de la préparation du "Grand Soir", une grève catégorielle ne l'intéressait pas. Après une grève très dure, les ponceurs à main obtinrent gain de cause. Immense bonheur.

Grande victoire, non seulement les jeunes ouvriers obtenaient le même salaire que les adultes, peut-être une première en France, mais en plus la façon d'organiser la grève inaugurait un nouveau type de démocratie ouvrière. Les prémices de mai 68.

Mais revenons à notre “fil rouge”, à notre fil d'Ariane, la guerre d'Algérie.

Dès mon plus jeune âge, j'avais été le confident des uns et des autres. Devenu adulte, j'avais continué à être cette oreille attentive.

Les anciens d'Algérie étaient relativement nombreux dans les divers ateliers de l'usine. Souvent, au détour d'une phrase, nous apprenions que notre interlocuteur était, lui aussi, un “ancien” de là-bas. Juste quelques mots, la conversation ne se prolongeait guère, comme si nous avions eu honte d'avoir participé à cette guerre.

J'avais ainsi appris que Joseph avait tiré 28 mois de l'autre côté de la Méditerranée. Peu causant, taciturne, il avait tout l'air d'un bon paysan normand: blond, les yeux bleus avec une étrange lueur dans le regard. Il travaillait au parc à bois.

Son chef d'équipe, un petit homme brun, fort sympathique, vint un jour me trouver.
Avec des circonvolutions, il me confia qu'il trouvait son Joseph bizarre. A mes questions, il ne sut que me répondre : bizarre ! Nous en restâmes sur cette impression. Il revint à la charge quelques semaines plus tard, visiblement inquiet. Joseph parlait tout seul. Oui, il en était sûr, il avait d'abord cru que son ouvrier s'adressait à quelqu'un. Il l'avait surveillé. Il n'y avait personne dans le parc à bois. Puis il émit l'hypothèse que Joseph parlait, peut-être, à quelqu'un d'imaginaire. Pour toute réponse, je lui fis la suggestion suivante : et s'il suggérait à Joseph d'aller faire un tour à l'infirmerie de l'usine. L'ancien d'Algérie accepta la proposition de son chef et sur les conseils de I'infirmière, il consulta un médecin généraliste qui l'arrêta quinze jours. A son retour… tout se passa bien… et puis, un après-midi, je vis arriver en trombe son chef d'équipe complètement perturbé.

Non seulement Joseph parlait à des personnages imaginaires, mais en plus, il leur tenait des propos incohérents : “Et maintenant, tenez-vous bien, il s'adresse aux avions qui passent dans le ciel ! Jean, que faut-il faire ? Vous savez, il a l'air de souffrir.” Devant cet état de fait surprenant, je me trouvais très démuni, je suggérai à son chef d'aller en parler à la direction.

Joseph fut convoqué par le médecin du travail qui le jugea inapte et lui conseilla de se faire soigner à l'hôpital psychiatrique. Le lendemain matin, surprise, Joseph était à son poste de travail et toujours enfermé dans son délire. Ne pouvant accepter quelqu'un en arrêt de travail dans son équipe, son chef lui demanda avec insistance de partir. Peine perdue, Joseph continuait à délirer dans le parc à bois. L'infirmière tenta de le raisonner, puis le chef du personnel lui ordonna de quitter l'usine immédiatement. José refusait… Il parlait aux avions ! Emoi. Enfin, après le casse-croûte du matin, retrouvant un peu de raison, il accepta de partir pour l'asile… “Si Jean m'accompagne !”

L'idée me parut saugrenue lorsque le chef du personnel me rapporta les propos de Joseph, celui-ci convint que je n'étais pas obligé d'accepter cette mission, mais si par hasard je la refusais, il se verrait obligé d'appeler la police et les pompiers. Ce dernier argument me convainquit. J'acceptais la mission avec toutefois deux exigences : je n'y allais pas seul,

l'infirmière m'accompagnerait et nous allions utiliser une voiture de service. Pas de problème me répondit le cadre.

L'hôpital psychiatrique, l'asile comme on disait dans nos campagnes. J'en avais entendu parler, mais toujours à mots couverts. Territoire de la folie. Territoire de la peur.

Après avoir franchi plusieurs portes fermées à clefs, j'eus la chance d'être accueilli par un surveillant que je connaissais bien par ailleurs. Monsieur H. militait comme moi à la C.G.T. Nous nous étions rencontrés de nombreuses fois lors de diverses manifestations. Homme affable, il ne militait pas au P.C.F. et peut-être ce détail se révéla être d'importance, car par la suite nous avions sympathisé.

Il me demanda ce que je venais faire en ces tristes murs, je lui désignai alors mon malheureux camarade tout en lui répondant qu'il s'agissait d'une hospitalisation. Puis après avoir dit à Joseph que je le laissais en de bonnes mains, je lui fis la promesse de revenir le voir.

En effet, quinze jours plus tard je rendis visite à mon infortuné compagnon d'armes. Il me sembla affaibli et endormi. A mes questions, d'une voix pâteuse, il me répondit par quelques monosyllabes. Sa vue me rendit triste. L'Algérie ? En quittant le service je voulus saluer mon ami surveillant, celui-ci enrichit mon vocabulaire : Joseph était atteint de schizophrénie.

Et puis le pli étant pris, les accompagnements se succédèrent, la plupart pour des problèmes d'alcoolisme. Un dénominateur commun réunissait tous ces sujets souffrant de troubles psychiques, ils étaient tous des "anciens" de la guerre d'Algérie. Et avant leur hospitalisation, ils demandaient tous la même faveur : "je veux être accompagné par Jean !" C'est ainsi que je fis connaissance avec ce lieu de souffrance : l'hôpital psychiatrique. Les soignants de ce pavillon s'habituèrent rapidement à me voir dans ce rôle d'accompagnateur.

Plusieurs années de militantisme intensif m'avaient littéralement épuisé. J'ajouterais à ce tableau le fait que toute promotion sociale m'était fermée. Comme pour tout militant trop actif, les augmentations m'étaient refusées systématiquement et ne parlons pas d'un plan de carrière ! Mes responsabilités syndicales m'amenaient fréquemment à tenir des réunions aux quatre coins du département. Résultat j'étais devenu la bête noire du patronat ornais !

Pour toutes ces raisons, je décidai de changer d'air. Heureux temps où il n'y avait pas de chômage. Vous pouviez donner vos 8 jours au patron… partir en claquant la porte. Le lendemain vous étiez embauchés dans l'usine la plus proche.

Je me mis à chercher un emploi dans un secteur correspondant à mes possibilités supposées : un poste de petit cadre. Grâce à mes nombreuses lettres, je fus convoqué à maintes reprises à des entretiens d'embauche. Mais, même si sur douze candidats, je restais parmi les trois meilleurs…. je n'étais jamais embauché ! Curieusement cette suite de refus ne

m'avait pas mis la puce à l'oreille jusqu'au jour où Renault refusa de m'embaucher ! Pourtant j'avais réalisé les meilleurs tests… et surtout j'avais l'appui du sous-directeur de l'usine, qui était par ailleurs militant du P.S.U.
Grâce à lui, je découvris l'explication de ces nombreux refus : lorsqu'un directeur d'usine avait décidé de m'embaucher, en règle générale il téléphonait au chef du personnel de ma boîte précédente ; celui-ci fournissait de mauvais renseignements, non pas en arguant de mon militantisme, ce qui aurait pu sembler "logique", mais en prétendant que j'étais nul sur le plan professionnel. Faux bien sûr, la direction était particulièrement heureuse de mon travail… et me proposait régulièrement de la promotion si j'arrêtais le syndicalisme. J'ai failli aller casser la gueule de ce con, ma famille me retint d'extrême justesse.

Toutefois ces entretiens d'embauche ne se révélèrent pas uniquement négatifs, en effet pour la seconde fois je fis la rencontre de psychologues. Un me reste particulièrement en mémoire. Il travaillait dans une usine de la région parisienne qui fabriquait des moteurs d'avion. Après m'avoir fait passer des tests et trouvant ceux-ci excellents, il me demanda si je voulais en passer d'autres complémentaires. J'acceptai. Tout au long de l'entretien, il se révéla être un homme chaleureux, m'encourageant au cours de ces tests. Les premiers calculèrent certainement mon Q.1 et au vu des résultats, ce spécialiste me dit, lui aussi, que mon quotient ne correspondait absolument pas à mon absence de diplômes, ni à ma situation professionnelle. J'avais, paraît-il, des possibilités et je pouvais viser plus haut. Ensuite avec les seconds tests - j'apprendrai plus tard qu'il s'agissait de tests projectifs - il émit plusieurs hypothèses sur ma personnalité et finalement, il me conseilla de faire une psychothérapie ! Je sortis de cet entretien en me disant que ce type devait être complètement fou ! Mais l'idée allait faire son chemin.

Et puis… pendant un peu plus d'un an, la galère !

Je donnai ma démission de l'usine pour aller vendre des aspirateurs ! Ma tentative pour devenir un "commercial" fut un vrai fiasco.

Notre équipe travaillait dans la banlieue de Caen et j'avais personnellement hérité d'un secteur H.L.M. d'Herouville Saint-Clair. Nous étions en plein dans les "trente glorieuses", mais la misère se cachait déjà dans ces lugubres cités. Un bon vendeur, avec une âme de "gangster", pouvait vendre des centaines et des centaines d'aspirateurs, certains de mes collègues y arrivaient ; moi par contre je m'attendrissais sur le sort de ces pauvres gens. Sur leurs malheurs. Leur mauvaise santé. Leur manque de fric. Pour un peu, avant de repartir, je leur aurais bien donné la pièce pour les consoler de leur triste vie.

Je conserve un très mauvais souvenir de ce milieu de la vente plein de frime et de morgue mais peuplé de personnages la plupart du temps parfaitement creux.

Le hasard fit que j'eus l'occasion de quitter cet environnement de combinards. Une fois de plus j'accompagnais quelqu'un désirant consulter un psychiatre, le Docteur J., une femme remarquable, chef d'un service adulte à l'hôpital psychiatrique. Me voyant dans la salle d'attente, elle me regarda attentivement… puis me fit cette proposition étonnante :

"Voulez-vous devenir infirmier psychiatrique ?"

J'en eus le souffle coupé. Après quelques minutes d'atermoiements, je répondis qu'en effet je recherchais une situation, mais sans diplôme… ? Et puis je ne voyais pas bien en

quoi consistait ce métier-là. Le médecin me répondit que tout cela n'était pas un handicap, j'avais l'air solide et calme… Et si j'acceptais, elle se faisait fort de m'embaucher comme élève infirmier.

Coïncidence, mon ami H. était le surveillant de ce pavillon. Il me le fit visiter et m'expliqua les difficultés, les risques du métier… mais aussi le bonheur du soignant lorsqu'un patient progresse. Il insista particulièrement sur l'aspect relationnel de cette profession.

Puis mon ami m'introduisit dans le bureau du médecin-chef, celle-ci était en compagnie de son interne : le docteur M. Mon entretien d'embauche dura une partie de la matinée. Discussion à bâtons rompus. Puis les questions se firent plus précises et en réponse je décidai de faire le choix de la franchise, ainsi je ne cachai pas mes responsabilités de militant. Ensuite les deux médecins me firent passer des tests. D'abord de niveau. ..Surprise là aussi ! Au vu des résultats, ils me demandèrent si je n'avais vraiment que le certificat d'études primaires ! C'est certainement ce jour-là que je finis par admettre l'étendue de mes possibilités.

Puis les médecins me présentèrent des planches avec de drôles de formes… des taches d'encre paraît-il. Je devais associer librement là-dessus. J'appris plus tard le nom de ce test : le Rorschach.

Enfin le verdict tomba : j'étais embauché. Mais l'année scolaire étant entamée, le médecin-chef me proposa deux solutions. La première faisait que je devais rattraper mon retard sur les autres élèves. Pour la seconde, je devais attendre la prochaine promotion. Je choisis la première solution bien sûr.

Embauché. J'étais heureux d'avoir trouvé un emploi, mais surtout ce bonheur répondait à un de mes plus profonds désirs : être au service des autres.

J'avais enfin trouvé ma voie. Après plusieurs échecs, une galère, je m'engageais à fond dans un travail difficile… mais combien épanouissant. Fini le métier de V.R.P. Finie l'usine. Fini l'avenir d'un petit scribouillard. Finie l'Algérie. J'allais décoller vers d'autres horizons.

Je me sentais enfin utile à quelque chose. J'avais donné un sens à ma vie.

Je me suis d'abord jeté sur mes cours d'infirmier et dans un second temps j'ai commencé à lire des livres de psychologie. Assez rapidement j'avais repéré les diverses fonctions du personnel soignant : infirmier, interne, psychiatre, psychologue… et même psychanalyste ! Le nom de Freud ne m'était pas inconnu. Pour la première fois, je me mis à le lire un peu dans le désordre !

Entré par la petite porte dans un service de psychiatrie, j'envisageais la possibilité éventuelle d'une ascension sociale. Peu de possibilités, seul un poste de surveillant aurait pu me convenir, mais pour cela je devais attendre et attendre encore. L'horloge de la vie tournait. J'étais pressé. Peu à peu le désir de devenir psychothérapeute s'insinua.

Tout à mon nouveau travail, tout à mes nouveaux horaires (les trois huit), tout à ma nouvelle vie. J'avais réellement levé le pied en tant que militant. Le joli mois de mai me rattrapa. Je ne le savais pas encore, mais ce printemps 1968 allait bouleverser mon existence. Sans lui, je ne serais peut-être jamais devenu psychanalyste.

Je me jetais à fond dans la bagarre, car le flot tumultueux des étudiants charriait toutes mes espérances : révolution, autonomie, liberté sexuelle, liberté de parole. A ce sujet, c'est peut-être l'image la plus expressive que je conserve de ce mois exceptionnel : les gens parlaient ! Vraiment. Pas la parlotte du genre : “passe-moi le sel”, “il fait beau aujourd'hui”, “comment vont vos enfants ?” Non. Rien de tout ça, les gens de toutes conditions, se parlaient, échangeant leurs désirs, leurs angoisses, leurs projets, leurs espoirs. La parole était libérée. Et derrière cette parole libérée, les vieux clivages sautaient. En psychiatrie des gens de droite préconisaient des idées novatrices, alors que de vieux militants de “gauche” se révélaient être de fieffés réactionnaires.

Lors de ce printemps 68 je déployais une activité intense accompagné d'une immense fatigue. J'étais partout à la fois, m'acharnant nuit et jour à propager les idées révolutionnaires… Si bien que je ratai le principal : aller à Paris sur les barricades pour humer la douce odeur des lacrymogènes ! Pas le temps. La Révolution ne nous attendrait pas. D'ailleurs, avec quelques copains facétieux, nous avions fixé l'heure du Grand Soir… qui, comme chacun sait, devait débuter un matin à six heures trente quatre minutes… et dix huit secondes précises ! Ceux qui seraient en avance ou en retard, rateraient incontestablement ce grand événement. Nous avions une vision marxiste de l'histoire, mais plutôt tendance Groucho, selon le bon mot d'un cinéaste.

Des revendications catégorielles, horaires et salaires, nous avions très vite dévié au cours des A.G. vers un questionnement plus essentiel : de quelle psychiatrie voulions-nous ? A cette époque là, il n'y avait qu'un seul syndicat à l'H.P., la C.G.T., mais même à l'intérieur de cette section syndicale, les avis étaient très partagés entre ceux qui voulaient faire bouger nos types de prise en charge et ceux qui voulaient dormir sur l'oreiller de leurs avantages acquis. Avec quelques copains, j'avais pris la tête des contestataires, il fallut nous bagarrer becs et ongles pour imposer un début de démocratie au cours des réunions.

Dès le début de toute cette agitation, un psychiatre s'était joint à nous. Le docteur G. […]. Arrivé depuis peu à A, je ne le connaissais que de vue, mais sa dégaine m'avait semblé plutôt sympathique. Il n'avait rien de l'image convenue d'un psychiatre. Assez petit, de longs cheveux noirs bouclés, une barbe de prophète. Des yeux noirs, intelligents et rieurs… et surtout une bouche gourmande. …Et un début de bedon. Des pantalons de velours…. Et des pieds nus dans des tongs été comme hiver. Il ne passait pas inaperçu. On le sentait chaleureux… et ouvert à l'autre. Son aura débordait largement son service et bientôt le personnel l'adora… ou le haït. J'allais, moi aussi, tomber sous le charme et nous allions rapidement former un tandem redoutable lors des A.G. du personnel soignant.

Ce type étonnant me semblait de plus en plus sympathique et j'émis alors l'hypothèse, que notre rencontre pourrait devenir fructueuse. J'étais dans le vrai, nous devînmes amis... Il fut un "maître à penser" pour moi. Un aîné attentif à mes projets. Un homme m'encourageant à chercher ma voie. Une vraie rencontre !

Mais… mai 68 retomba et se disloqua en juin 68. Le recul. Le retour des vieux cons dans tous les compartiments de la société française.

A l'H.P. la répression s'abattit sur les contestataires. Direction et responsables syndicaux liés par une haine commune et secrète à notre égard se mirent d'accord pour infliger une punition à tous ces trublions !

Les "gauchistes" étaient disséminés dans divers services et pavillons. La direction eut l'idée de les rassembler tous dans le pavillon le plus dur, le plus répugnant, le plus difficile : celui dit des gâteux. Ils croyaient ainsi nous punir et nous décourager. Effectivement le travail était particulièrement pénible ; en termes psychiatriques, les gâteux sont des malades mentaux incontinents !

Mais cette sanction eut l'effet inverse à celui souhaité par la direction et les surveillants. L'adversité nous souda et bientôt se forma une équipe compétente et efficace. Nous allions modifier nos attitudes vis-à-vis des patients et avec une approche plus centrée sur le corps, l'équipe obtint assez rapidement des résultats étonnants. Les gâteux se chièrent moins dessus. Ils mangèrent de nouveau plus proprement. Les stéréotypies s'espacèrent. Nous les avions, un peu, rendu à leur dignité d'homme.

Je n'ai travaillé qu'un an dans cette équipe des gâteux, mais j'en garde un souvenir fort, car j'ai rarement rencontré par la suite autant de chaleur humaine que chez ces infirmiers-là. Je regrette de ne pas avoir pris de notes à l'époque, il me semble qu'il aurait été intéressant de théoriser sur la prise en charge de ces malades difficiles.

Mon désir de devenir psychothérapeute se confirmait. Dès la fin du printemps 68, j'avais entamé des démarches, parfois brouillonnes, dans cette direction. François G animait des stages de psychodrame. Je décidai d'y participer. Puis je m'inscrivis à divers stages : expression corporelle, dynamique des groupes, bio-énergie, etc... Toutes techniques très en vogue après mai 68.

Dans ces groupes, je fis la découverte d'une partie de moi-même que je ne connaissais pas ou plutôt que j'avais voulu ignorer jusqu'ici. Je continuais à me chercher. Je m'étais aperçu que ma démarche n'était pas très cohérente. Je pris une décision grave : si je désirais vraiment devenir psychothérapeute, il fallait que je m'en donne les moyens. Je m'inscrivis donc à l'Institut français de psychodrame. Ma psychanalyse a débuté ce jour-là.

Figure emblématique de la nouvelle psychiatrie, François G. lançait idées, projets, réalisations matérielles pour améliorer le sort des patients. Après l'ouverture des pavillons - plus de clefs -, il imposa la mixité dans son service. Le résultat fut assez inattendu, les malades se portaient plutôt mieux et une partie du personnel beaucoup moins bien. Des conflits, jusqu'alors latents, éclatèrent et certains soignants se sentirent insécurisés, si insécurisés que quelques-uns demandèrent leur mutation dans un autre secteur. Un de ces infirmiers me proposa un échange. Il prenait ma place auprès des gâteux et je rejoignais la sienne dans le service de François. L'administration entérina ces deux mutations.

Mon arrivée dans le service de G. eut sur moi comme un effet dynamisant. Sur un plan personnel, je m'épanouissai ; si mon rapport aux foules, à travers le militantisme, m'avait beaucoup aidé, il n'avait pas tout réglé. Peu à peu je perdais de ma timidité ! Avec les groupes de psychodrame à Paris, je commençais à mieux me comprendre et peut-être à accepter de ne plus être en guerre contre moi-même.

Il y avait comme une fulgurance du désir de faire dans ce service. Infirmières, infirmiers, internes, psychiatre, psychologues, psychanalystes…. tous avaient en commun le projet d'améliorer le sort des patients… Et certains envisageaient radicalement de les guérir ! Heureux temps où tout, ou presque tout, semblait possible.

Mon désir de psychothérapie fut en partie comblé lorsque Geneviève, la psychanalyste du service, constitua un groupe de psychodrame pour les patients. Elle m'accepta comme co-thérapeute.

J'avais fait un premier pas significatif, mais en réalité je voulais plus.

La chance sembla se présenter sous la forme d'un nouveau statut dans la fonction infirmière, celui de moniteur d'enseignement des soins infirmiers, Une école s'était ouverte à l'H.P. d'A. et j'avais commencé à y enseigner avec de nombreux collègues médecins, psychologues et infirmiers. Depuis mon arrivée dans le service de François G, j'étais devenu très ami avec un autre infirmier, Olivier D. Il était un peu mon alter égo. Même taille. Même barbe. Même cheveux longs. Même échec scolaire. Le même désir d'y arriver et de s'en sortir.

Nous fîmes de concert les démarches du concours nous ouvrant l'entrée à l'école de Rennes (école des cadres hospitaliers). Le concours se déroulait à Paris. Malgré une légère anxiété, l'écrit se passa fort bien pour moi. J'obtins ma note : un 15. Tout à fait honorable. Mais sous des prétextes plus fallacieux les uns que les autres, le jury nous empêcha de passer l'oral. Stupeur.

Pour nous un immense espoir s'écroulait.

Sur le plan professionnel je progressais. J'avais réussi à me faire reconnaître comme co-thérapeute de groupe et je glissais vers des entretiens plus individuels. Assez souvent dans ces cas-là, le thérapeute débutant récolte les patients dont personne ne veut. Connaissant ma participation à la guerre d'Algérie, l'équipe décida de m'envoyer un patient, lui aussi ancien du contingent. Hyper violent, très dégradé physiquement par l'alcool, il filait les jetons aux infirmières. Certaines me racontèrent qu'il leur montrait avec fierté des photos pornos. Il se vantait également d'avoir tourné la gégène.

Bien que n'étant pas très chaud pour cette prise en charge, je passai malgré tout le voir dans sa chambre. Ce type m'inspira de la répugnance dès la première minute. Pourtant sa façon de revendiquer ce statut de bourreau aurait dû m'alerter. Hélas, la guerre d'Algérie était encore trop proche. Je ne fus pas à la hauteur. Son désir de se présenter comme un tortionnaire était certainement un appel, un début de culpabilisation. Lorsqu'il sortit ces fameuses photos, je craquai.
En fait de porno, ces photos avaient été prises lors d'interrogatoires à la gégène. De jeunes algériennes. Nues. Violées. Torturées. Humiliées. Insoutenable. Passant brusquement du vouvoiement au tutoiement, je lui dis ma qualité d'ancien d'Algérie et je lui ordonnai sèchement :
“J'exige que tu détruises toutes ces photos de merde! Que tu les brûles ou que tu les jettes aux chiottes. Compris ?”

L'équipe échoua lors de cette prise en charge, ce fut même un fiasco et je me sentis en partie responsable. Les torts étaient cependant partagés, l'équipe, en m'envoyant cet homme avait fait un mauvais choix. Le patient alcoolique était certainement un pervers. J'étais un trop jeune thérapeute pour prendre en charge un tel cas. Trop proche de la guerre. Je n'avais pas encore pris assez de distance pour pouvoir aborder un problème aussi douloureux.

Mon militantisme effréné avait envahi ma vie de couple. Nous n'étions plus sur la même longueur d'ondes avec ma femme et, conséquence inéluctable, je m'étais remis à courir le jupon.

Après l'espoir du concours de l'école des cadres, le désespoir. Plus ou moins volontairement, une femme m'aida à m'en sortir.

Marie-Madeleine était interne en psychiatrie dans l'un des pavillons de l'RP. Fort jolie jeune femme blonde, elle préparait son diplôme de psychiatre. Notre relation évolua vers des échanges très tendres. Elle était un peu oie blanche, je lui appris le “Kama-Soutra”, en échange elle me fit découvrir la musique classique.
Nous discutions beaucoup de littérature, de cinéma, de théâtre… et même de politique.
C’est à ce sujet que le déclic eut lieu. Dans sa bibliothèque, avec surprise, car elle était loin d'être gauchiste, je découvris un *Que faire ?* de Lénine. Je lui dis mon étonnement, elle me rétorqua qu'il s'agissait d'un classique qu'il fallait avoir lu. De fil en aiguille, la conversation s'orienta sur mon engagement politique, elle eut alors cette phrase remarquable :
“Si tu mettais autant d'énergie à réussir dans ta vie professionnelle que dans ta vie de militant, je suis sûre que tu obtiendrais des résultats étonnants !”

Je lui demandai de préciser sa pensée. Simple me dit-elle. Si j'arrivais à canaliser ce travail forcené de militant ou même si je lui substituais un projet de carrière, c'est sûr, ma vie en serait profondément bouleversée. Par exemple, pourquoi ne reprendrais-je pas mes études? La question m'avait ébranlé, je tentais de m'y opposer en rétorquant que je n'avais pas le bac… et sans le bac en France, hein ?
Avec simplicité elle me répondit qu'il s'agissait d'une question d'énergie et ça, je l'avais ; ensuite il s'agissait d'un choix de vie. Je la quittai, l'esprit en ébullition. Et si elle avait raison ?

Sa phrase me taraudait, car mon amie avait introduit un soupçon de doute dans mon esprit. En me mettant toujours au service des autres, est-ce que je ne faisais pas fausse route ? Je n'avais qu'une vie après tout, pourquoi ne pas penser, aussi, un peu à moi ?

Comme le facteur, le hasard sonna une deuxième fois. Au début des années 70, mille expérimentations se mettaient en place ; une décollait en flèche, il s'agissait de la formation permanente. Tout le monde voulait se former, se recycler, s'améliorer. Les stages se multipliaient.

Après mon départ du service des gâteux, j'étais resté ami avec des infirmiers de l'équipe, en particulier avec René, surnommé "Le Vieux Lion" à cause d'un léger strabisme. Anarchiste. Dilettante. Grande gueule... Très sympa. Je le rencontrais aux cuisines et il me raconta qu'il avait passé ses deux jours de repos à Paris… à farfouiller dans divers endroits afin de trouver des pistes concernant la formation continue. Il m'annonça qu'il en avait trouvé une, formidable, qui ne l'intéressait pas personnellement, mais qui lui semblait toute indiquée pour Olivier et moi.

A la fac de Jussieu, il était tombé sur le département formation permanente de psychologie clinique. Il était possible, me dit-il, de suivre là-bas des cours identiques à ceux du D.E.U.G. de psychologie, rien que ça ! Je le remerciai chaleureusement pour ce tuyau… et je fonçai voir mon pote Olivier. Immense éclat de rire. Le destin nous faisait coucou, il fallait y répondre.

Je me souviens de nos difficultés à trouver à Jussieu, la bonne tour, le bon couloir, le bon étage et enfin le bon bureau ! L'employé qui nous reçut eut du mal à comprendre notre démarche… Notre demande était très floue et en désespoir de cause il appela la responsable du département formation permanente. Je n'ai jamais su le nom de cette femme, j'aurais aimé lui offrir des fleurs, car elle a changé le cours de ma vie.

Elle eut le don de nous faire parler. Au bout d'un moment, elle nous lança : "Mais pourquoi ne vous inscrivez-vous pas directement en D.E.U.G, les cours sont les mêmes et au bout vous auriez un diplôme ?"

En chœur : hélas, nous n'avons pas le bac ! Mais la jeune femme avait réponse à tout : dans ce cas-là, préparez ici un équivalent du bac et dans un an vous pourrez vous inscrire en première année de D.E.U.G. Miracle ! Sonnez trompettes !

Un an plus tard, diplôme en poche, avec Olivier nous nous inscrivions à Censier au département de psychologie clinique. Je me souviens comme si c'était hier de ce jour de juin où je pénétrais à la fac pour mon inscription. Le plus beau jour de ma vie. Je pénétrais enfin dans le sanctuaire du savoir.

La suite fut assez logique. Au départ, je m'étais fixé un objectif minima, obtenir le D.E.U.G. Mais une fois cet obstacle franchi, je décidai de persévérer par une licence, une maîtrise et enfin un troisième cycle de psychologie clinique.

Et la guerre d'Algérie dans tout ça ? Et bien justement.

Lorsque je me suis inscrit en première année de D.E.U.G., j'ai hésité, oh seulement quelques jours, entre la psychologie et l'histoire. Cette hésitation avait un rapport évident avec la profession d'historien de Pierre Vidal-Naquet, mais ce n'était pas la seule cause de mon hésitation ; depuis l'école primaire, j'étais féru d'histoire et si j'avais fait une licence d'histoire, bien sûr, j'aurais choisi comme sujet d'études la guerre d'Algérie ! Finalement j'avais choisi la psychologie, pressentant combien j'aimerais ce métier et puis, j'étais déjà très engagé dans cette voie.

J'avais beaucoup évolué sur le plan politique. Mai 68 était passé par là. Sur le plan idéologique, ma position s'était considérablement durcie. J'ai cru pendant quelques mois, ne trichons pas, pendant quelques années, à la possibilité d'une révolution en France.

Je n'ai appartenu à aucune organisation gauchiste, même si j'ai eu des amis chez les maos. Oui, mais aussi et surtout chez les trotskistes. J'étais dans la mouvance comme on disait à l'époque.

Pour peu de temps, j'étais encore au P.S.U. La majorité de ce parti avait rejoint le P.S. au congrès d'Epinay. J'appartenais à la tendance Jean Poperen et celui-ci était venu me voir à A. pour tenter de me convaincre de rejoindre le nouveau Parti Socialiste et de faire basculer ainsi la fédération de l'Orne du P.S.V. Nous déjeunâmes ensemble. Je l'aimais bien Poperen. Il tenta sa dernière chance en me lançant : “Seul Mitterrand peut ramener la gauche au pouvoir !” Malgré ma sympathie pour Poperen, désormais j'étais loin de tout ça. Je ne lui expliquai pas toutes les raisons de mon refus, entre autres mon entrée à la fac, et puis surtout la position de Mitterrand lors de la guerre d'Algérie… ! Nous nous quittâmes bons amis, lui vers un futur poste de ministre et moi vers mon métier de psychothérapeute.

Au début des années 70, un grand débat agitait l'extrême gauche : fallait-il oui ou non passer à la lutte armée ? Dans ce débat sur la stratégie à adopter, deux grandes tendances s'étaient construites ; la tendance dite: “molle” faisait valoir que nous n'étions pas encore à un stade suffisamment avancé pour employer des méthodes aussi musclées, et la tendance dite “militaro” prête à en découdre tout de suite avec la bourgeoisie ! J'appartenais, c'est évident, à la deuxième catégorie… Et je crois savoir que de nombreux anciens d'Algérie ont appartenu à cette tendance “militaire”. La France nous avait trahis en nous envoyant là-bas, nous voulions nous venger en retour pour toutes les humiliations, peurs et angoisses subies.
Pour moi, l'assassinat du militant maoïste Pierre Overney, le 4 mars 1972, modifia du tout au tout mon point de vue sur la lutte armée. Un changement d'opinion déchirant.

Là aussi, le fait d'appartenir à cette étrange tribu dite des “anciens d'Algérie”, intervint très brutalement dans ma vie quotidienne.

Le 8 mars 1972, un groupe inconnu, les N.RP. (Nouvelle Résistance Populaire) enlevèrent un cadre des usines Renault (Robert Nogrette). Je trouvais cette réaction particulièrement conne mais compréhensible en même temps, l'assassinat de notre copain était tout de même dur à encaisser !

L'assassinat du militant maoïste, puis l'enlèvement du cadre de chez Renault, m'amenèrent à réfléchir intensément sur les moyens à mettre en œuvre pour un combat politique et surtout sur le prix de la vie d'un homme. Il s'agissait quasiment d'une réflexion philosophique : tous les moyens étaient-ils bons pour faire la révolution ? Et si oui, où se situait le prix de la vie d'un homme dans cette perspective ? De quel droit devions-nous décider de la vie ou de la mort d'un autre être humain ?

J'en étais là de mes questionnements lorsque je rencontrai René à la pharmacie de l'hôpital, nous discutâmes de choses et d'autres, puis à voix basse, il me glissa:
“Mon petit camarade, j'ai l'impression que tu as les RG. au cul !”

Naïf, je ne compris pas immédiatement, je lui demandai donc de préciser sa pensée.
Alors il m'expliqua que sortant plusieurs fois de l'hôpital derrière moi, il avait cru apercevoir une voiture qui me prenait en filature.

Mon sixième sens m'avait vaguement indiqué quelque chose comme ça, mais je n'y avais pas prêté attention. Et puis la marque et le type de voiture changeait… une fois une 404, puis une R8S… et enfin un beau matin, à six heures, une estafette conduite par une femme ! Ce détail me rassura. Machiste va ! Je voyais mal une femme embauchée par les RG. Et bien, je me trompais.

Pour vérifier les allégations de mon pote anarchiste, je décidai de monter avec soin un scénario.

Au début des années soixante, Ford France avait lancé son opération Ford jeunesse ; il s'agissait de compétions organisées pour de jeunes pilotes sur des véhicules strictement identiques : des Lotus Seven. J'avais déposé un dossier pour participer à cette formule de promotion. Refusé : j'étais trop âgé de quelques mois ! Jamais je ne serais pilote de course. En 1971 et 72, ma situation matérielle s'était améliorée. J'avais participé à quelques courses de côte régionales au volant d'une Fiat. Une des premières tractions avant de cette marque. Rapide, nerveuse, tenant extraordinairement le pavé. Malgré un manque évident de chevaux, j'arrivais à me classer régulièrement dans les cinq premiers. Pour obtenir ce résultat, il est évident qu'il me fallait attaquer comme un fou.

Suite à mai 68, j'avais perdu presque tous mes amis, certains changeant même de trottoir pour n'avoir pas à me saluer. Pour ces gens de “gôche”, j'étais devenu le gauchiste. J'avais été profondément affecté par ces lâchages. Heureusement j'avais réussi à nouer des liens d'amitiés avec mes nouveaux camarades de l'extrême gauche. Parmi ceux-ci, plusieurs couples d'enseignants qui vivaient en communauté dans une grande maison située dans un hameau, […].

Pour vérifier la véracité du tuyau de René, je décidai de rendre visite à ces copains. L'endroit était bien choisi, car ils habitaient juste à côté d'une boîte où toute la jeunesse d'A. et des environs venait danser, d'où un va et vient continu dans le hameau.
La nuit était tombée lorsque je descendis de mon H.L.M. Je repérai une R8S jaune garée discrètement sur le parking. Au volant un mec assez jeune, blond. Je sautai dans ma Fiat et illico la R8S me suivit. A vitesse réduite, j'enfilai la rue de Bretagne pour sortir de la ville. Arrivé sur la RN.12, brusquement je descendis de quatrième en troisième, tirai 7500 tours et à la volée je repassai de nouveau en quatrième. A fond. La R8S était toujours là, collée dans le rétro. Dans ce cas là, simple. Au croisement, je filais un grand coup de patin, puis me mis à rouler à soixante à l'heure pendant cinq cents mètres. La R8S m'avait imité. Pas de doute, j'étais suivi et le mec n'était pas un discret. Arrivé […], je me garai près de la boîte de nuit, fis mine d'y pénétrer, puis au dernier moment j'obliquai vers la maison de mes copains. D'un rapide coup d'œil j'avais pu apercevoir le grand blond garé un peu plus loin. Il observait tous mes faits et gestes. Bien.

Pendant environ une heure, je me mis à discuter politique, révolution et autres termes en isme avec mes amis. Bien sûr je ne leur révélai pas mes soupçons concernant la filature. Dans le noir, en sortant, je vis la braise d'une cigarette à l'intérieur de la R8. Le blond était toujours là. Il commençait à me gonfler celui-là. Je décidai de rejoindre A par les petites routes et pour ce faire, au carrefour, je tournai à droite vers […]. J'accélérai à fond, mais ces routes de campagne n'étaient guère sinueuses et je prenais peu au mec des RG.

Il était une heure du matin et je commençais à en avoir marre de ce gus collé à mes basques. J'enfilai la rue, accélérai à fond de troisième, plongeai dans le tunnel de la voie ferrée pour ressortir à 110 […]. Quatrième à fond. Cent quarante à cent cinquante dans la descente. La R8 suivait toujours. Debout sur les freins. La Fiat se dandine, glisse des quatre roues. Virage à gauche à angle droit. Seconde, 7500 tours. Direction les H.L.M. Virage à droite. Cinquante mètres. Virage à gauche. Balancer l'auto. Contre-braquage. Je suis déchaîné. Pas besoin de co-pilote pour m'annoncer les notes, c'est mon quartier et je le connais mètre par mètre. Droite, gauche, bout de ligne droite, de nouveau des virages. La voiture en crabe, je sors de la petite rue près de l'immeuble dit de la banane. Je suis derrière la R8 jaune ! Je l'ai rattrapée. De poursuivi, je suis devenu poursuivant ! A cinquante centimètres de son cul, je mets en plein phares, puis je me mets à klaxonner comme un fou. “Accroche-toi, mec, on va jouer aux autos tamponneuses !” Le flic prend peur, il déboîte brusquement et se jette sur un parking. Ouf ! Il était temps. J'étais à deux doigts de l’enquiller. Bien cool. Je suis à deux cents mètres de mon appart. Je rentre. Dodo. Je me lève à cinq heures pour être à six à l'H.P.

Je n'avais pas prévu la suite logique de cette course poursuite. Le lendemain matin, aux aurores, la flicaille envahissait la maison de mes amis. Naturellement ils ne trouvèrent rien et pour cause.

Un des copains me téléphona pour m'annoncer cette perquisition et bêtement je lui fis part de la filature des RG. et du stratagème que j'avais conçu pour vérifier si oui ou non les flics me filaient bien. J'étais donc “responsable” en quelque sorte de la perquisition. Grosse colère du pote. Nous étions désormais fâchés. J'y perdais des amis, mais j'essayais de me consoler en me racontant qu'ils n'étaient que des révolutionnaires en peau de lapin !

Le cadre de chez Renault fut délivré et l'affaire aurait pu en rester là. Sauf que j'eus des nouvelles de l'inspecteur des R.G. quelques mois plus tard. J'avais rompu avec une femme, mais malgré cette rupture, nous étions restés en bons termes.

Par le plus pur des hasards, elle alla danser à la boîte […] où elle se fit draguer par un type blond se disant fonctionnaire. De fil en aiguille ils couchèrent ensemble. Sur l'oreiller, le fonctionnaire devint inspecteur des renseignements généraux. Nous croyant définitivement fâchés, il lui fit de surprenantes révélations.

Mon ex-amie s'empressa de me rapporter les propos du flic. D'après les dires de celui-ci, j'avais une fiche longue comme ça aux R.G. J'étais, paraît-il, le « Super-Gauchiste » de la région Basse-Normandie. J'étais l'homme de l'ombre qui manipulait toutes les grèves, occupations ou manifestations de l'extrême gauche. Même si mon égo fut légèrement flatté de cette toute puissance supposée, il était évident que 80 % de ces soi-disant révélations n'étaient que purs fantasmes de flic en mal de copie sur les gauchistes.

Il lui avait également parlé de la course poursuite et m'avait traité de barjot en décrivant mon attitude lors de celle-ci.

Et puis suspense. L'enlèvement du cadre de chez Renault. Là-haut, à Paris, au ministère, les fins limiers avaient établi un profil des preneurs d'otage. Des gauchistes purs et durs, mais en plus, connaissant parfaitement les opérations de commando. Quelques dizaines de noms sortirent de leur chapeau. Presque tous des anciens d'Algérie ! Je faisais partie du lot. Quel honneur ! Au secours Juve ils sont devenus fous ! Vingt cinq ans plus tard, j'en ris encore. Les années passèrent et des noms circulèrent en ce qui concerne ce kidnapping apparemment aucun appelé du contingent ne faisait partie du commando.

1973. Au cours de la même année… je retournai en Algérie pour des vacances d'été, je divorçai et je perdis mon père. La joie et la peine.

Mon retour sur cette terre de souffrances prit des chemins de traverse. Arrivé en mai-juin, je n'avais toujours pas décidé où j'irais en vacances. Je lus alors une annonce d'une agence de voyages proche du. P.S.V. proposant une formule originale : un voyage en autogestion en Algérie. Il s'agissait d'un échange. De jeunes algériens venant en France et de jeunes français partant en Algérie.
Le groupe de vacanciers devaient être en autogestion totale, toutefois, sur place, des Algériens nous aideraient lors de notre périple. Enfin, le prix défiait toute concurrence. Je m'inscrivis.

Avant le départ, j'étais un peu angoissé. Comment les Algériens allaient-ils accueillir un appelé les ayant combattus ? Question importante, car lorsque je découvris le groupe de vacanciers à Lyon-Satolas, ils étaient tous et toutes très jeunes et majoritairement féministes, trotskistes ou maoïstes ! Une dizaine en tout.

Pour la première… et peut-être la dernière fois, j'allais atterrir à Alger… cette ville inconnue et blanche. Nous devions y rester quelques jours. L'accueil fut royal. Nous avions presque le statut d'une délégation étrangère, ainsi lors de la tète de l'indépendance, dans un immense stade, notre groupe était placé prés de la tribune de Boumédienne.

Le secrétaire général des jeunesses F.L.N. mit à notre disposition un mini bus, un chauffeur et un guide interprète. Les conditions d'hôtellerie étaient assez modestes, mais ces vacanciers-là n'étaient pas venus pour décerner des étoiles à des hôtels de tourisme. Le groupe, composé majoritairement de militants, put visiter tout à loisir coopératives, fermes modèles et autres réalisations de la révolution. Ils se révélèrent tous forts sympathiques. D'un autre côté, les Algériens étaient très fiers de nous montrer leur progrès en tous domaines.

Je conserve deux souvenirs particulièrement forts de ce séjour à Alger. D'abord les fêtes. Nous avions rencontré un grand nombre d'intellectuels, d'artistes, acteurs, actrices, cinéastes et autres écrivains. Résultat, nous étions invités quasiment tous les soirs. Une nuit très chaude, dans une boîte de nuit, certains d'entre nous se prirent une cuite monumentale avec plusieurs Black Panthers célèbres.

Et puis… il y eut Tipassa. Comme tout le monde j'avais lu Camus. J'admirais l'écrivain, mais parfois je mettais sa parole en doute lorsqu'il parlait de son pays. Trop beau ce qu'il racontait. La visite des ruines, avec là-bas en toile de fond la mer, fut un enchantement. Tout était calme et beauté. Je pouvais, pour la première fois, regarder, oui je dis bien regarder ce pays. Je fus conquis, ébloui par Tipassa. Le soir tombait. Le groupe avait regagné le mini-bus. Seul, assis sur une vieille pierre romaine. Songeur. Je m'imprégnais du paysage. J'étais devenu le paysage. Ineffable plénitude. La magie de Tipassa avait opéré.

Le guide s'apercevant de mon absence, vint me récupérer, avec douceur il me ramena lentement vers les autres. J'eus le temps de lui dire combien son pays était beau. Au retour dans le car, je ne pipais mot. Comment expliquer à ces jeunes gens ce rare moment de bonheur ? De l'Algérie, je n'avais connu que bruits, fureurs et violences. A Tipassa j'avais retrouvé la sérénité parmi ces ruines.

Le soir, au moment de partir en bringue, à plusieurs reprises, deux hommes s'étaient joint “spontanément’ à notre groupe. Ils s'étaient présentés comme étant des fonctionnaires, mais personnellement je les aurais plutôt cru militaires. Un couple à la Sancho Pança… Un grand baraqué et un petit gros. Avec de grosses moustaches noires. Nous avions à peu près le même âge et rapidement nous étions devenus copains. Au cours d'une de ces soirées mémorables, nous avions pas mal picolé tous les trois. La conversation s'orienta vers la politique et mes deux compagnons se révélèrent très informés de ce point de vue là.
Et puis… il fallut bien y arriver…. La guerre d'Algérie. Ils m'avouèrent qu'ils avaient compris depuis longtemps ma qualité d'ancien du contingent. Mal à l'aise… perturbé par les vapeurs d'alcool, le repas, la chaleur, la musique et la convivialité ambiante, je me laissai aller un peu trop et du coup je leur racontai mon parcours d'appelé… y compris le vol des documents secrets. Ils semblèrent très intéressés par mes propos et prétendirent même avoir lu le livre de Pierre Vidal-Naquet *La Raison d'Etat*.

J'avais mal aux cheveux le lendemain… je faillis éclater de rire lorsque mes deux amis “fonctionnaires” me firent une proposition stupéfiante : ils voulaient me décorer de je ne sais plus quelle distinction algérienne pour service rendu à leur pays ! J'essayai d'être le plus courtois possible pour repousser leur offre. Ils insistèrent et je maintins ma décision de refuser cet honneur. Je les ai, peut-être, blessés sans le savoir. Mais leur proposition ne fit que renforcer mon soupçon: ils étaient certainement plus militaires que civils. Je n'y pris pas garde et nous échangeâmes nos adresses respectives.

Puisque nous étions en autogestion, chaque soir une A.G. décidait du programme. Il fallut bien un jour quitter Alger. Au cours de l'A.G. décidant de la suite du voyage, je défendis avec beaucoup de chaleur un départ vers la Kabylie. Je fus mis en minorité, car la majorité des touristes désiraient connaître les Aurès.

Le voyage à travers les plateaux fut long et pénible. En fin d'après-midi, dans la chaleur étouffante, je m'endormis dans le car. Les cris des copains me réveillèrent, nous étions en train de pénétrer dans une grande ville. Des faubourgs et puis encore des faubourgs. Des H.L.M., comme en France, et encore des H.L.M. ! Arrivé au centre ville je reconnus Batna. La petite bourgade de quelques milliers d'habitants, en abritait dix ans plus tard, certainement plus de cent mille ! J'étais abasourdi face à cette gigantesque mutation. Par contre le centre ville avait peu changé. Je fus envahi par une étrange mélancolie.

Là aussi, nous fûmes accueillis royalement Tout le monde voulait voir les Français.
Mais pour moi, la soirée la plus mémorable, fut celle où nous fûmes invités à dîner à la préfecture par le chef de la wilaya des Aurès.

La réception dans le patio fut magnifique. Les Français, peu habitués à ce genre d'honneurs, essayèrent de se comporter dignement. Depuis le début de la soirée, le préfet et deux ou trois de ses collaborateurs m'entouraient de leurs prévenances. Nous discutions de tout mais en évitant le principal. Et toi ? Je sentais cette brûlante question dans leur regard. Enfin, l'un d'eux se décida et d'une manière très fine, après m'avoir dit son âge… me demanda le mien. Je devançai leurs conclusions en leur annonçant ma date de naissance : 23 avril 1939… Oui, j'avais été un appelé du contingent, ici, dans les Aurès. La suite se déroula comme dans un rêve. De vieux combattants picolant ensemble et se racontant leur guerre commune. Pas de rancœur, ils surent me mettre à l'aise, car disaient-ils, ils n'en voulaient pas au peuple français, qu'ils admiraient par ailleurs, mais ils en voulaient à l'état français pour le million de morts. Terrible saignée de la guerre de libération. Je leur racontai mon expérience et je les sentis émus lorsque je relatai mon refus de tourner la gégène. De nouveau, on me proposa pour une médaille…. Et de nouveau je refusai.

L'un d'eux raconta son arrestation au cours d'un combat, sa blessure au ventre, la torture pendant des jours et des nuits. Son évasion. Je me mis à pleurer. Stupeur des Algériens. Je venais juste de comprendre que j'avais devant moi ce chef de la rébellion qui s'était échappé alors que j'apportais des bières à l'équipe de la gégène. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Il me remercia, mais je lui rétorquais que je n'y étais pour rien. Juste le grain de sable enrayant la machine. Le doigt d'Allah me dit-il. Oui… le destin ! Etrange, ce destin qui nous faisait nous rencontrer douze années plus tard.

Puis, amicalement, nous discutâmes de l'avenir de l'Algérie. De la construction de logements. Des écoles à bâtir. Des médecins à former. De la réforme agraire… et du futur code de la famille. A eux, les responsables du F.L.N., je leur dis mon espoir du multipartisme en Algérie pour bientôt. J'argumentai qu'après une période où le parti unique pouvait sembler nécessaire, il me semblait qu'un système démocratique, à la française, devait se mettre en place afin que la population profite un peu plus de la révolution. Ils m'écoutèrent poliment.

Avant de quitter Batna, je voulus revoir les lieux de ma vie de jeune bidasse. La plupart des casernes avaient été transformées en logements, par contre, passant plusieurs fois devant la petite maison de l'équipe à gégène, j'avais remarqué que les volets de celle-ci étaient fermés. Ne sachant comment aborder ce douloureux problème, j'hésitais. Mais, en même temps je voulais savoir. Prenant mon courage à deux mains, je posai la question à notre jeune guide. “Pourquoi cette maison semble-t-elle toujours fermée ?” Le jeune homme ne sut que me répondre, il était algérois et c'était la première fois qu'il venait dans les Aurès. Il promit de se renseigner. Le lendemain lorsque je lui rappelai ma question, il me répondit qu'il ne fallait plus en parler, cette maison resterait définitivement fermée. Je me tus. La honte. Ainsi, douze ans plus tard, cette maison close sur l'horreur de la torture témoignait de la saloperie humaine.

Pour la seconde fois je visitai Timgad et ses ruines romaines. Le chantier de fouilles avait un peu avancé. Au milieu de ces vieilles pierres, j'eus une pensée émue pour le capitaine des chasseurs alpins. Merci mon capitaine. Bonne retraite mon capitaine. Je vous imagine heureux dans vos chères montagnes.

Une scène, des gradins avaient été montés au milieu des ruines. Le soir nous assistâmes à un grand spectacle folklorique. Le bonheur. La douceur de l'été. Les étoiles comme ciel de lit. Un groupe de Français et Françaises sympathiques. L'amitié des Chaouïas nous entourant, venant discuter avec nous, demandant d'où nous étions, ce que nous faisions. Le son des tambourins. Le cri strident des criquets. Les danses lascives. Un instant de joie, de bonheur volé à l'univers de la guerre.

Le groupe décida de descendre plus au Sud. Voir le désert. Le Sahara.

De nouveau les gorges d'El Kantara, Je pouvais cette fois-ci, me laisser aller à regarder le paysage. Plus de risque. Plus de balle entre les deux yeux. Touriste, je pouvais admirer tout à loisir la beauté abrupte de la montagne. Arrivé au col, je demandai au chauffeur d'arrêter le mini-bus. Le Sahara à perte de vue. En bas, blottie, la palmeraie de Biskra. Mais je ne retrouvai pas le souvenir, l'émotion de ce premier choc esthétique face à l'immensité désertique. Face à l'infini, au vide, à la mort.

Nous restâmes quelques jours à baguenauder dans la palmeraie et la ville de Biskra. Je garde de ce séjour le souvenir d'un retour vers la vie. Malgré la chaleur, je pus me promener tout à loisir dans la palmeraie. Je me souviens de l'ombre rafraîchissante des palmiers, du léger gargouillis de l'eau courant dans les canaux, de l'odeur des dattes, de la gentillesse des enfants arabes, de la chaleur des jardiniers cultivant leur lopin de terre. Dans cet univers de flânerie et de douceur, je croyais, j'ai cru quitter définitivement la guerre.

Nous logions dans l'antique maison du bey, magnifique demeure construite autour d'un patio. Toujours fiers de leurs réalisations, les Algériens nous firent visiter un hôtel pour touristes en bordure de palmeraie. L'architecte, un Français devenu Algérien, Fernand Pouillon, avait réussi un coup de maître.

La dernière nuit à Biskra fut lumineuse de joie de vivre. Jusqu'à quatre heures du matin, le patio fut le témoin d'une fête effrénée. Le lendemain le départ fut laborieux et les touristes, ivres de fatigue, piquèrent très vite un petit roupillon dans le mini-bus. Le chauffeur accepta ma proposition d'obliquer vers une autre route afin de passer par le balcon du Rouf. Seuls deux touristes encore éveillés purent admirer la magnificence du paysage. Je dis à ma

copine combien j'étais heureux d'être là, de pouvoir jouir sans arrière pensée, simplement en touriste, de ces paysages admirables. Je lui indiquai les villages de terre accrochés aux falaises, elle ne les avait pas remarqués, car ils se fondaient dans l'ocre du djebel. J'avais tant souffert ici… Pourtant je quittai à regret ces Aurès ces Aurès de 1973.

En quittant l'Algérie, j'étais euphorique, car me semblait-il, j'y avais repris goût à la vie. J'avais mille projets. Au moment d'embarquer dans l'avion du retour, je me jurai d'y revenir avant dix ans. Mais je perdis mon père. Une longue et douloureuse maladie l'emporta. Il mourut dignement, sans plainte, avec un grand courage. J'accompagnai ses derniers instants. De service à l'H.P. cet après-midi là, un coup de téléphone m'avait averti que la fin était proche. J'avais aussitôt foncé vers l'hôpital. Ma mère et ma sœur attendaient dans le couloir, elles ne se sentaient pas capables de rester auprès de lui. Ma mère me demanda d'assister à ses derniers instants. J'acceptai.

Lorsque je pénétrai dans sa chambre, mon père était très faible… mais il restait lucide. Il me demanda de lui allumer une cigarette… la dernière… Saloperie de tabac qui lui avait bouffé son dernier poumon. En maugréant, j'acquiesçai à sa demande. Il tira deux ou trois taffes et plaisanta sur la cigarette du condamné à mort ! D'une voix très faible, il me dit que le moment était venu, qu'il allait mourir. A voix basse, la gorge nouée, je me récriai. Il m'interrompit: "Arrête, je le sais. Je le sens. J'aurais dû mourir là-bas… Au fort de Douaumont. J'ai fait 57 ans de rab. C'est pas mal !"

J'étais bouleversé par tant de courage. Les larmes aux yeux, je lui pris la main et je ne sus que murmurer "papa".
Il me fit promettre que je m'occuperais de ma mère, de mon frère et de ma sœur après sa mort. Une demi-heure plus tard il sombrait dans le coma et l'infirmière vint pour le débrancher de tous ses tuyaux. J'étais redevenu tout petit fou de douleur. J'apostrophai l'infirmière : "mais regardez, il respire encore, ne le débranchez pas !" Elle vint vers moi et avec des gestes très doux, elle me prit les deux poignets, sa voix était pleine de compassion lorsqu'elle me dit :

"Monsieur I., vous savez bien comme moi comment il faut faire ! Cela doit vous arriver, à vous aussi, dans votre service à l'H.P. ?"

Terrible solitude du soignant face à la mort. Je la remerciai de sa sollicitude.

Je pleurai.

De longues minutes passèrent avant que je réalise l'effroyable. Je sortis dans le couloir et sans un mot de ma part, ma mère et ma sœur comprirent que l'inéluctable s'était accompli.

Mon chagrin fut immense. Il avait toujours été un bon père pour moi.

Quelques mois avant son décès, nous avions eu de longues conversations. Comme moi, de caractère très bourru, il s'intéressait à tout. Ainsi, lui, le vieux communiste m'avait demandé de lui expliquer les différentes chapelles gauchistes, maoïstes ou trotskistes. Et surtout, il s'était énormément intéressé à la reprise de mes études, me demandant si celles-ci étaient intéressantes. Quel diplôme j'allais obtenir ? Quel serait mon futur métier ? Sa sollicitude m'avait vivement touché.

Encore et toujours l'Algérie, jusqu'à plus soif ? Oui, pourquoi cette guerre est-elle revenue aussi souvent me pourrir la vie ? Par ailleurs, j'ai vécu des instants aussi forts, aussi excitants parfois passionnants. Des moments de bonheur. Des moments de dépression.

J'ai choisi d'écrire ce livre délibérément pour témoigner, mais aussi parce que cette histoire d'un simple appelé du contingent recoupait la grande Histoire. Parce qu'elle était exemplaire de l'expérience de deux millions de gugusses ayant perdu leurs vingt ans dans le djebe l!

Et reconnaissons-le, l'écriture a aussi parfois une fonction quasi thérapeutique !

Au début des années 70, chaque printemps en milieu étudiant amenait son lot de manifestations. Il y avait comme un goût de fête… Mais aussi et certainement comme de la commémoration !... Chacun voulant rejouer Mai 68.

Pour faciliter mes études, j'avais déménagé à Paris où je travaillais dans un hôpital de jour. Comme étudiant à Censier, je participais activement aux divers comités de lutte.

Un jour lors d'une manif, je me retrouvai dans le service d'ordre de tête du cortège parce que ce jour-là j'avais un casque ! Je n'avais nulle envie de me castagner avec les C.R.S. Au milieu des charges, dans la douceur blanchâtre des grenades lacrymogènes… je restai de marbre. Moins impressionnant que les balles des fellaghas. Toutes ces gesticulations me semblaient broutilles. Je souriais même ironiquement à ces jeux de gamins : les gendarmes et les voleurs ! Les étudiants et les C.R.S. !

Je ne sais plus qui eut cette drôle d'idée… mais en pleine A.G., un copain proposa que je devienne le “chef” du S.O. de Censier. J'acceptai tout en me marrant intérieurement du ridicule de la situation. S'ils avaient su que j'évitais les bagarres villageoises ! J'étais devenu le responsable de garçons et de filles - il y en avait deux - ne rêvant que plaies et bosses face aux chiens de garde du capitalisme ! Je pensais aussi que mon sang-froid pourrait calmer certaines ardeurs.

Avec mon copain Christian B., nous participions régulièrement, avant les grandes manifestations, à des réunions préparatoires. Ce jour-là, la réunion devait se tenir à Censier. Je me souviens parfaitement de la présence de Krivine …et peut-être de celle de Geismar. Pour les autres, j'ai oublié. Après avoir pris nos instructions, les différents responsables des S.O. quittèrent la pièce. A quatre ou cinq nous buvions le café dans le hall. L'un d'entre nous s'interrogea sur ce que nous pouvions avoir en commun. Un autre trouva : nous étions tous des anciens d'Algérie !

Et puis… le film ! Les Américains multiplièrent les films sur la guerre du Viet-Nam.
Par contre peu de cinéastes français osèrent aborder la réalité de la guerre d'Algérie… et lorsque certains s'y attaquèrent, ce fut presque toujours d'une manière anecdotique. Il en fut tout autrement avec le film de René Vautier *Avoir vingt ans dans les Aurès*. Un parfum de scandale, de censure et peut-être de vérité, accompagnait ce film. Après de multiples difficultés le film sortit enfin en salle. Je m'y précipitai, car le mot Aurès avait fait tilt dans ma tête.

J'ignorais l'épreuve qui m'attendait en pénétrant dans la salle. La première séquence du film se situait dans un bagne militaire, au Sahara, où de jeunes appelés cassaient des cailloux. L'angoisse m'envahit. Mon ventre émit tout à coup des gargouillis incontrôlables. Dans un long flash-back, je me projetai quinze ans en arrière dans cet enfer du bagne militaire, ce bagne "virtuel" où nous cassions des cailloux avec mon copain Pierrot. Je ne me souviens plus de l'ordre exact du scénario mais tout à coup, je me vis… là… sur l'écran ! Insupportable. Je revoyais les visages de mes copains du commando dit des bretons. Le type brun… là, qui se refusait à tirer, c'était moi ! Il tenait le même discours anti-militariste qu'un jeune appelé de 20 ans que je connaissais bien… et pour cause. Seule différence… je n'ai jamais pris une balle dans la cuisse.

La suite me sembla moins familière, même si je connaissais par ouï dire la réalité de cette histoire. Il s'agissait, dans le film, d'un jeune appelé à qui l'on ordonnait d'assassiner un prisonnier algérien. La fameuse "corvée de bois". Je rappelle le principe peu glorieux de cette "action militaire". Une sentinelle fait sortir un prisonnier du camp des Français. Ils s'éloignent ensemble de deux cents à trois cents mètres, puis le militaire crie au prisonnier :
"tu es libre, sauve-toi" et lorsque celui-ci a parcouru trois ou quatre mètres, le bidasse lui tire une rafale dans le dos ! Dans le film de Vautier… le "héros", au lieu de tirer, s'enfuit au maquis avec son prisonnier mais il est finalement retrouvé par les paras qui le tuent !

Cette partie du scénario était tirée d'une histoire bien réelle, sauf que le protagoniste dans la réalité, Noël Fravelière est lui, heureusement, toujours en vie. Un homme qui avait choisi en toute conscience de fuir au maquis plutôt que d'accomplir une saloperie. Quel courage !

Je sortis éreinté, lessivé, de cette séance de cinéma. Seul, sur le trottoir au milieu de la foule, je pleurais et les passants me regardaient avec un drôle d'air.

Parallèlement à mon travail à l'hôpital de jour et à mes études de psycho, j'avais intégré un groupe de cinéma militant, tous fort sympathiques. J'étais le seul amateur parmi tous ces professionnels. On me demanda de participer à un certain nombre de films : Larzac, occupations d'usine, manifs, etc… J'appris ainsi sur le tas à me servir à peu près correctement d'une caméra 16 mm.

Avec René Vautier, nous avions des amis communs, Nathalie et Klaus membres du collectif cité plus haut et bien sûr, un soir, nous nous retrouvâmes tous pour dîner ensemble. J'étais fasciné par le personnage de René, car je connaissais en partie son histoire et son parcours particulièrement atypique. Résistant à 16 ans. Membre du P.C.F., mais suffisamment indépendant par rapport à sa direction pour ne pas avoir suivi aveuglément les

directives ambiguës de celle-ci lors de la guerre d'Algérie. Ainsi, il avait eu le courage d'aller en Algérie filmer les maquis F.L.N. ! Sa position était claire et nette: être aux côtés des opprimés ! Ce choix lui avait valu de nombreux ennemis, tant du côté des services secrets français que du côté algérien où il avait goûté des prisons FL.N. ! Un comble. Ne parlons pas de la direction stalinienne du P.C. où il ne devait pas être en honneur de sainteté. Un sacré parcours ! Un homme droit !

Je découvrais un homme fin, cultivé, bien sûr combatif… mais sachant également être très chaleureux. Assez rapidement la conversation s'orienta vers son dernier film. Je le félicitai pour son courage et la qualité de son scénario si proche de la réalité.

Tellement fortes ces images… que j'avais cru m'y reconnaître ! Je lui demandais alors des détails plus techniques : comment avait-il imaginé cette histoire ? Comment avait-il écrit ce scénario ? Sa réponse fut simple. Dans un premier temps il avait procédé à l'interview d'anciens appelés du contingent, notamment des bidasses du commando dit des bretons. Certains lui avaient parlé de cet étrange type qui ne voulait pas tirer sur les maquisards. Ensuite, il avait lu un grand nombre de témoignages, de nombreux livres écrits par des gus du contingent. Il connaissait le périple de Noël Fravelière. Et le comble. Il me raconta que sur 36 déserteurs français, 35 exactement étaient morts sous les balles françaises… et parfois sous celles du F.L.N. Noël était le seul survivant. Enfin, il y avait le travail d'écriture, le travail de création. Il avait écrit son scénario en juxtaposant plusieurs histoires. Le résultat donnait ce film particulièrement émouvant.

Nous discutâmes jusqu'à trois heures du matin Je lui racontai mes nombreux mois de prison, mes deux mutations disciplinaires, le bagne. Mon arrivée au commando des Bretons ! Et puis le vol de tous ces documents secrets traitant de la torture, que j'avais dérobés fortuitement.

J'arrivais à la fin de mes études et mon troisième cycle de psychologie clinique allait être fortement influencé par la guerre d'Algérie. Je fis le choix d'un thème sur la torture. Plus particulièrement sur la privation sensorielle. Titre : “Destructuration mentale dans des situations limites”. Comme un forcené, je me mis à l'ouvrage. La dernière ligne droite, celle où l'on gagne.

Il était admis à l'époque qu'un mémoire de cinquante à soixante pages se devait d'être suffisant. Je ne pouvais me contenter d'aussi peu. J'en rédigeai cent vingt ! On ne guérit jamais d'un échec scolaire. J'eus droit aux félicitations du jury et à une mention.

Mais conjointement à mes recherches sur les tortures psychologiques, je menais de front un autre projet tout aussi ambitieux. J'écrivis un scénario de fiction sur ce sujet, puis je rassemblai techniciens, acteurs et matériel pour tourner un film (en 16 mm) de cinquante six minutes en noir et blanc. Titre : *La mort blanche.* Ce fut une formidable aventure.... Et pas mal de nuits blanches ! Le film fut bien accueilli dans le cercle restreint des militants des Droits de l'Homme. Il sortit dans quelques salles commerciales et des sections locales d’Amnesty International me le demandèrent comme support à des débats. Mais j'avais inscrit mon nom au bas de l'écran… et c'était peut-être cela qui était le plus important.

Je terminai ma psychanalyse. Mais a-t-on réellement terminé un jour ?
Je quittai Paris pour rejoindre le midi où m'attendait une ravissante jeune femme blonde.

4.6. UNE SEANCE AU COURS D'UNE PSYCHANALYSE

Ce chapitre dormait depuis plus de cinq ans dans un de mes tiroirs, il attendait d'être réincorporé dans une suite logique du livre. Arraché à mes tripes, il était certainement le plus dur. En décidant d'écrire ce livre-témoignage, j'avais d'abord écrit ce chapitre douloureux. Je le laisse brut d'écriture.

Le temps, immuable, avait passé. Quinze ans peut-être. Parallèlement à mes études de psychologie, j'avais entrepris une psychanalyse pour essayer de débrouiller l'écheveau de mes relations avec les femmes. J'étais en pleine répétition et je pensais éclaircir tout cela en allant faire un détour par le divan. C'était donc mon but avoué : clarifier mes relations avec les femmes, mais il y avait un second point que je n'osais pas m'avouer : réfléchir sur cette "violence" qui parfois me submergeait. Au moins à un niveau inconscient, j'allais interroger mon engagement politique. Pourquoi avoir quitté le P.S.D. où j'avais des responsabilités pour rejoindre la frange gauchiste la plus dure ? J'étais donc très loin de la guerre d'Algérie, et pourtant... ?

Régulièrement j'allais rendre visite à cette charmante dame qui était mon analyste. Je m'allongeais sur le divan et je lui racontais mes petits bobos. Plusieurs fois il avait été question de l'Oedipe et de son terrible corollaire la castration. Ce simple mot qui terrorise littéralement la plupart des hommes. A plusieurs reprises mon analyste avait prononcé ce mot épouvantable. Je l'avais "entendu", comprenant intellectuellement de quoi il s'agissait, mais ce terme n'avait jamais déclenché d'émotion significative chez moi.

Lors de cette séance, je n'ai pas eu l'impression de raconter ou de vivre un récit particulièrement intéressant ou extraordinaire. C'était le train-train habituel d'une séance ordinaire.

C'était cette phase de plateau où après plusieurs années de psychanalyse peuplées d'écueils et de souvenirs bouleversants, l'analyse prend son rythme de croisière et où l'on se laisse endormir par une fausse quiétude.

J'en étais donc à raconter le déroulement d'un conflit avec la hiérarchie de l'hôpital où je travaillais. Sujet bateau s'il en est ! Tout à coup, mon analyste m'interrompit et tel un couperet, la phrase tomba : "Comme nous l'avons déjà vu précédemment, nous sommes là en présence de votre peur de la castration !"

BLANC ! SILENCE. SIDERATION.

Dans leur langage imagé, les psychanalystes appellent ça "retour du refoulé". Tu parles d'un retour !

Incrusté dans le divan, j'étais envahi de mouvements incoercibles. Des pieds à la tête, mon corps était secoué de tremblements incontrôlés, comme si une immense vague de désespoir m'avait soulevé au passage du souvenir traumatisant pour me laisser anéanti sur la plage du présent.

Je tanguais. Je basculais, j'allais basculer dans la folie. Heureusement, le divan, lui, était stable. Le divan, seul objet rassurant face à cette épouvante qui m'avait envahi tout à coup.

Je pleurais. Et je pleurais. Mes mâchoires s'entrechoquaient. Me mouchant, hoquetant, bégayant. J'étais tout simplement incapable de placer un mot devant l'autre.

Face à cette catharsis déferlante, mon analyste, peut-être un peu inquiète de mon état, me demanda avec douceur :

“Qu'est-ce qu'il se passe monsieur I. ?”

De nouveau la sidération

Incapable d'aligner une phrase correcte, je ne pus que dire :

“Là ! Là !”

Et je désignai du doigt le mur qui faisait face au divan. Un peu comme si celui-ci eut été un écran de cinéma, un écran où l'on aurait projeté ce mauvais “film” de terreur et d'horreur. Ce film qui m'habitait depuis si longtemps, depuis la fin de cette matinée. Là-bas, dans les Aurès.

D'un point de vue clinique, il ne s'agissait pas réellement d'une hallucination, je me rendais parfaitement compte de l'irréalité de mes sensations. Toutefois je sentais les odeurs du marché nord-africain, je respirais la chaleur qui commençait à devenir lourde, j'entendais le bruit confus de la foule vaquant à ses occupations.

Pétrifié… j'étais un spectateur attendant que le rideau se lève. Comme au théâtre, il était jusqu'ici demeuré obstinément fermé sur mes angoisses et voilà que ce simple mot de castration venait de le déchirer. J'étais là, seul, face à la scène traumatisante. Face à ma vérité.

Il me fallut fournir un réel effort, tant physique que psychologique, pour “dire” ce qui m'anéantissait de douleur depuis si longtemps. Je m'accrochais à la règle fondamentale de la psychanalyse: dire tout ce qui vient à l'esprit sans aucune censure. Dire puisque c'était le lieu. Dire. Je savais que cela allait être effroyable, mais inconsciemment je devais aussi entrevoir que cette parole libérée me ferait du bien. Nos ancêtres Grecs avaient un joli terme pour nommer ce mouvement libérateur : la catharsis.

“*C'était là-bas... en Algérie.... Dans les Aurès j'avais vingt ans... La ville s'appelait Batna Nous étions en patrouille oh, une patrouille ordinaire comme on en faisait souvent. Un petit commando, peut-être une quinzaine de gus. Nous progressions sur deux trottoirs. J'étais dans la file de gauche... Le deuxième, juste derrière le voltigeur de pointe... - silence bref -... Le voltigeur, madame, c'est celui qui est devant dans une patrouille. Tout était calme, la foule nous entourait... Je me souviens des odeurs... fortes... épicées. Nous arrivions presque à l'entrée de la place du marché... le marché arabe. Je voyais déjà les étalages, les chalands - silence assez long.... Gorge serrée.... Mots difficiles à passer -.... Tout à coup... - et du doigt je désignai le mur droit de la pièce comme si j'étais resté là-bas -... Tout à coup, j'aperçus, là, à droite, sur une terrasse, un gamin douze, treize ans peut-être... Tout de suite j'ai su que quelque chose d'anormal allait se passer... J'ignorais quoi, mais j'en avais le pressentiment. Tout se passa très vite, juste une fraction de seconde... Le gosse eut un geste élégant, il se*

cala sur sa jambe droite, balança son bras et comme un lanceur de javelot; il propulsa une chose noire dans les airs... Pour moi, c'était une chose indéterminée, menaçante tout de même. Je n'arrivais pas à déterminer ce que c'était et pourtant, fasciné, je la suivais des yeux dans sa trajectoire si brève - silence assez bref -... La chose arriva au sol et il y eut un bruit effroyable, la chose la bombe était tombée devant nous à dix... quinze mètres peut- être... - silence, je reprends ma respiration -... Et là, il y eut un truc extraordinaire, une grande flamme qui monta très haut, comme une fleur multicolore... je ne pus m'empêcher de trouver tout ça très beau...- silence -... ça n'a duré qu'une fraction de seconde... le temps que je vous le raconte, c'est beaucoup trop long ! Tout a été très vite et avant la fin de la flamme, j'étais déjà dans l'action. En armant mon P.M je courais comme un fou vers cette silhouette entr'aperçue sur le toit... Prêt à tirer sur tout ce qui bougerait. Je pointais mon arme vers la terrasse, mais il n y avait plus rien, plus personne et pourtant il était là voilà quelques secondes, j'en étais sûr... - Silence. Respiration. - J'ai alors entendu des hurlements derrière moi. Je me retournais. Mais avant, mon premier réflexe a été de m'examiner des pieds à la tête. Réflexe con, hein ?... mais vous savez ? - Silence - .

Les femmes hurlaient, je n'avais jamais entendu des cris comme ça, c'était strident, quelque chose d'inhumain... Mais tous ces cris me parvenaient comme dans un brouillard... - silence -. Autour de moi des femmes, des enfants couchés fauchés par la bombe. Tous ils saignaient ! Tout ce sang... tout ce sang qui commençait à envahir le caniveau. J'ai alors fait trois ou quatre pas en avant... pas plus !
Silence !... Silence lourd... De nouveau de gros sanglots me déchirent la gorge les mots sont là.... dans ma tête... mais ils n'arrivent pas à franchir l'ourlet de mes lèvres tout s'y oppose, ma langue, mon palais. Je sanglote comme un cerf blessé.

Mon analyste :

"Oui, qu'est-ce qui se passe à ce moment-là ?

- Là. Il est là ... devant moi, à deux, trois mètres. C'est un homme de quarante à quarante cinq ans, il est allongé sur le trottoir, plié en deux, le dos au mur... - Je suis en apnée silence - Il a les jambes écartées."

Je hurle :

"*Il y a un grand trou dans son pantalon à l'entre-jambes C'est affreux ! ... Il y a un grand trou ... c'est horrible !... vous pouvez pas savoir !"*

Je crie :

"*... Il n'y a plus rien, madame.... Plus de couilles, plus de queue... madame, plus rien... rien qu'un trou énorme par où s'échappent ses tripes, son sang, de la merde... je ne sais plus ! Il a eu un dernier soubresaut. J'ai vu la mort dans ses yeux... ils sont devenus vitreux !.... - Je martèle mes mots -... pour moi la castration c'est ça ! Madame ! Cet homme que j'ai vu mourir !"*

Et je recommence à pleurer. Des sanglots plus doux, plus ronds. Comme pour un torrent où se bousculent cascades et rapides… tout à coup le courant se calme et la rivière se fait majestueuse et sereine. J'avais passé les rapides et j'essayais de me laisser porter par la

douceur de mes sanglots. Mon analyste me laissa faire. Rapidement je ne me supportais plus en train de pleurer. “Courage, petit, puisque tu y es, autant aller jusqu'au bout”. Je me mouchai et je repris mon récit:

“*Je suis resté quelques secondes sur place, sidéré par ce que je venais de voir. Un mort châtré par une bombe !... Un copain, Pierrot peut-être, est passé. Il m'a secoué, mais ses paroles avaient l'air de venir de très loin. Il a dû me dire: viens nous aider, Jean, il y a beaucoup de blessés ! Je l'ai suivi.*”

Silence.

J'essaie de me remémorer la suite, mais c'est flou, un peu comme au crépuscule, un crépuscule où l'on devinerait des ombres, des ombres, les ombres de là-bas.

“*Nous avons porté secours aux blessés, il y en avait partout. Aucun soldat de blessé, rien que des arabes ! Nous pataugions dans le sang. Cela faisait floc ! floc ! sous nos rangers.*

Puis les paras sont arrivés... nous, on a continué notre sinistre besogne: trier les blessés des morts ! Le chef m'a ordonné d'aller chercher la Jeep pour emmener les plus atteints à l'hôpital. Pierrot a fait de même avec le 4X4. Nous avons dû faire cinq ou six voyages. A chaque fois que nous revenions sur les lieux de l'attentat il y avait toujours plus de sang par terre. C'est fou ce que ça contient comme sang un homme ! Lorsqu'il se vide.... C'est terrible ! ... Je vous dis pas, madame, lorsqu'il y en a plusieurs dizaines ! Je revois cette mare de sang où nous pataugions. - Silence - . Stressés par le désir d'emmener rapidement toutes ces victimes à l'hôpital, nous n'entendions plus leurs cris! - Silence - . Huit morts et cinquante six blessés il y a eu. Je me souviens très bien du dernier blessé que j'ai transporté. Nous avions fini et pour vérifier qu'il n y avait plus de blessés, nous faisions le tour de la place. En passant près d'un gros camion, nous avons entendu des gémissements. N'arrivant pas à localiser ceux-ci, j'ai sauté sur la ridelle et j'ai découvert au milieu des courgettes et des citrouilles un enfant de six, sept ans criblé d'éclats. Très choqué, il gémissait doucement. Lorsqu'il me vit, il se mit à hurler tant je lui faisais peur. J'ai eu du mal à le descendre du camion, il se débattait. Terrorisé par nos uniformes, il ne voulait pas monter dans la jeep. Finalement un vieillard a accepté de nous accompagner à l'hôpital. L'enfant s'est calmé. Je me souviens.... à l'hosto, j'ai craqué un peu. Groggy j'étais. Tout au long de ces immenses couloirs je portais cet enfant dans mes bras et je pleurais doucement sur la connerie des hommes. Le chirurgien à qui je remis le gosse, un vieux colonel, eut quelques mots aimables à mon égard: ‘C'est la guerre, petit, il faudra t'y faire’ - Silence - Je rentrai le dernier à la base. J'avais horriblement faim. Tous les gus étaient à table, ils me chambrèrent en me demandant si j'avais été boucher dans le civil. J'étais couvert de sang, j'en avais jusqu'à dans les cheveux ! Long, très long silence. Voilà, madame, ça remonte à quinze ans en arrière et vous êtes la première à qui je raconte tout ça. Je n'en n'avais jamais parlé à personne. C'était resté coincé là dans ma tête !”

Je me suis tu longuement, peu à peu l'émotion me quittait et j'ai pu me raccrocher à une réflexion plus terre à terre. Du solide. J'avais besoin de cette raison raisonnante.

“*Je suis soulagé de vous avoir raconté toute cette horreur. Vous savez, madame, à vingt ans on n'est pas préparé à toutes ces saloperies. Moi, je m'imaginais un monde idéal. J'étais bête, vous pouvez pas savoir Je croyais sincèrement que nous étions un peuple à part. La patrie des Droits de l'Homme… et puis patatrac nous nous comportions comme les nazis !*

Je n'ai pas supporté. - silence - . Et puis avant cet attentat, je vivais sur une illusion : moi, I., jamais je ne tirerais sur un Algérien... Et pris dans le feu de l'action, prêt à défendre ma peau, j'avais couru après le terroriste pour l'abattre. On ne peut pas rester le cul entre deux chaises éternellement. Coincé par l'urgence de la situation, J'avais failli tuer un gamin de quinze ans. Je m'en suis voulu pendant des mois et ça me taraude encore ! Pendant des années, j'ai refoulé... Et boum ça ressort ici ! "

Mon analyste fut à la hauteur de la situation, elle me rajouta une séance supplémentaire dans la semaine, puis elle me proposa de me reposer quelques instants dans sa salle d'attente, mais moi, vaillant petit soldat – sic ! - je la remerciai de sa sollicitude et je sortis dans la froidure de l'automne parisien.

Cette séance est restée gravée dans ma mémoire comme une pierre angulaire de ce travail que j'avais entrepris sur moi-même.

Pendant plusieurs semaines, voire plusieurs mois, j'ai continué à égrener la suite de cette scène terrifiante. Mais peu à peu, j'ai pu me détourner du réel - la réalité de l'attentat vers une notion plus symbolique, la castration resituée dans son ordinaire Oedipien. En effet, il est assez inhabituel qu'avec une violence inouïe, le réel - l'attentat - fasse irruption dans un lieu - le divan - où l'on manie, ordinairement, des paroles participant plutôt de l'ordre du symbolique. Nous étions là, cet Algérien émasculé par une bombe, dans le registre de la castration réelle. En principe, la castration se situe plutôt du côté du fantasme, nous sommes donc loin de cette scène horrible où ce berbère perd en même temps et la vie et ses organes sexuels. Au cours de mon analyse, j'ai donc associé la castration et la mort à moins que comme me l'a suggéré par la suite, au cours d'un séminaire, une amie psychanalyste : "La mort comme ultime castration ?"

Mais au cours de ces séances, je fis également une découverte étonnante : dans des situations particulièrement dangereuses, j'avais un "instinct de vie" très au dessus de la moyenne, là où d'autres se laissaient couler… je survivais. Ma "pulsion de survie". Dans mon histoire, j'avais dû me battre pour vivre, pour sauver ma peau. Pour me faire une place, ma place !

Mon analyste employa, sans doute, les termes de névrose de guerre ou de névrose traumatique, je ne sais plus… peut-être les deux à la fois ou alternativement. J'avais survécu à cette ambiance morbide, à ce long copinage avec la mort pendant des semaines et des mois. Je m'étais montré courageux face à la Camarade, mais hélas, je payais tout cela en symptômes divers qui via le refoulement me renvoyaient à la situation traumatisante : la guerre d'Algérie !

En écrivant ce chapitre, je me suis aperçu avec un brin d'étonnement que la reviviscence de ces souvenirs continuait de me bouleverser trente cinq ans plus tard. Les réminiscences de cette matinée… là-bas, dans les Aurès… continuent de me hanter. Comme le dit le langage populaire : "ça continue de me remuer les tripes !"

4.7. LA PORTE ETROITE

La phrase exacte est peut-être la suivante : “La mort est une porte étroite et tout le monde doit la franchir”. Il s'agit là d'un proverbe musulman.

Je connaissais cette phrase et je la trouvais admirable, mais le sujet, la mort - et peut-être mon expérience en Algérie - avait fait qu'elle s'était évanouie au fin fond de mon inconscient. Engloutie. Des circonstances dramatiques allaient la ramener à la surface. Une de mes meilleures amies, psychanalyste d'enfants, perdit son père après une longue et douloureuse maladie. Elle me confia sa peine, énorme, d'avoir perdu ce père chéri et elle me raconta une scène étrange liée à ce deuil.

Toute à sa détresse, elle avait été se recueillir dans le jardin du crématorium, là où avaient été dispersées les cendres de son père. Choquée, pleurant celui-ci, elle était là, oscillante de chagrin. Deux travailleurs immigrés - certainement les jardiniers - avaient alors tenté de calmer la blessure de son âme. Et surtout, ils lui avaient murmuré cette phrase admirable de sérénité. Elle en avait été émue. Le chagrin était toujours présent me dit-elle, mais ces deux musulmans, pour la consoler, lui avaient fait un cadeau inestimable, un joyau cette phrase.

Lorsque j'ai cherché un titre pour le dernier chapitre de ce livre, j'ai associé sur cette amie, sur sa douleur. Je me suis alors remémoré ce proverbe, je me suis permis de le tronquer afin qu'il devienne le titre du chapitre concluant cet ouvrage. La mort. Tellement présente dans mon histoire. Oui, mais en attendant, parlons de la vie et qu'on en finisse avec cette guerre d'Algérie.

Au fait, que me reste-t-il de ma guerre d'Algérie ? Pour la première fois, j'emploie le terme de guerre. Il me reste d'abord et surtout, hélas, des symptômes. Pendant des décennies j'ai pu regarder à la télévision ou au cinéma des images de guerre sans aucune émotion apparente, au grand dam de ma famille ou de mes amis qui pouvaient ainsi me juger insensible ou blasé. Et puis il y eut l'attentat du métro Saint Michel. Devant la télé, les larmes m'envahirent. Je ne dormis pas cette nuit là. La blessure, que je croyais cicatrisée, s'était réouverte. Pourquoi ? En fait, je ne sais pas. Dans cette rame, il aurait pu y avoir ma sœur, ma nièce, mon neveu, des amis, que sais-je ? Dans d'autre pays, des attentats ont eu lieu, même si j'ai eu, bien sûr, de la compassion pour les victimes, je n'en n'ai jamais été bouleversé. Par contre pour les attentats commis sur le sol français, un processus identique se met en place. A chaque fois, pour moi, l'angoisse incoercible, les larmes, l'insomnie pendant plusieurs nuits. Névrose de guerre ? Névrose traumatique ? Oui, certainement. Mais ce symptôme est le signifiant de toute une génération de la guerre d'Algérie. La génération de la solitude.

Les anciens du contingent racontent volontiers qu'on leur a volé leur jeunesse en Algérie. Je suis d'accord avec ce point de vue, mais j'y ajouterais une touche personnelle. Ce

ne sont pas que mes vingt ans qu'on m'a volés dans les Aurès, c'est tout simplement… ma vie ! Sans cette putain de guerre, elle aurait été certainement très différente.

A un niveau inconscient, pendant des années, j'ai dû mobiliser des forces considérables pour refouler ma souffrance. Ces forces auraient pu être mieux employées ailleurs. Oh ! Je ne vais pas me poser en martyr, hein ! Je suis vivant et j'ai l'impression d'avoir pu, tout de même, réaliser des choses importantes au cours de ma vie. Mais on peut rêver, n'est-ce pas ? Par exemple, combien de livres avortés parce que je n'avais pas encore écrit celui-ci ?

J'en ai assez ! Je traîne cette guerre sur mes épaules depuis des dizaines d'années. Un véritable boulet. Assez ! Assez ! Assez par pitié ! Tournons la page. L'amertume de toute une génération. Même pas la reconnaissance de la Nation. Pour notre sacrifice, nous n'avons rien obtenu en retour. Pas un mot. Pas une phrase pour ceux qui se sont fait casser la gueule dans les djebels. De la droite à la gauche, tout le monde se sent merdeux. Bande de lâches, vous n'osez même pas dire la vérité : c'était une guerre !

Ce passage a été écrit avant que les hommes politiques reconnaissent l'emploi de ce terme… terrible !

La retraite est là, désormais libre de toute contrainte, je vais me consacrer à ce que j'ai toujours désiré au plus profond de moi-même.

Pendant des décennies, j'ai essayé de soulager la souffrance de mes patients en difficulté. Je suis fier d'avoir exercé ce métier de thérapeute. Celui-ci étant en grande partie fondé sur un travail de mémoire. La mémoire. Un homme sans mémoire est un homme mort ou fou. Un pays sans mémoire est un pays totalitaire.

Mes projets. Des projets basés sur la vie.

Depuis peu, je me suis remis à “militer” dans des associations humanitaires ou dans des O.N.G. Décidément, on ne se refait pas !

Et puis, ma muse. Elle est là… près de moi et je sens sa main bienveillante et tendre sur mon épaule. L'écriture. Je vais y consacrer le restant de ma vie. Depuis mon premier manuscrit *Du raisiné dans la salade,* j'ai toujours voulu écrire. Beaucoup de projets.

Dès maintenant, je sais que j'écrirai mes prochaines œuvres à la troisième personne du singulier. Le JE est trop difficile, trop intime, trop contraignant, beaucoup trop impliquant trop, trop quoi !

Depuis des dizaines d'années, j'ai envie d'écrire un polar. Je le situerai certainement dans la région de Marseille… et il y aura plein de fachos !

Un autre roman, un roman de cape et d'épée, je vais certainement le situer dans le Comtat Venaissin lors d'une période trouble : vers 1789 !

Je reprendrai, peut-être, l'écriture de ma pièce de théâtre: *Les vies imaginaires d'Adolf H.*
Puis .... Devinez? .... Un recueil de nouvelles sur la guerre d'Algérie, car je n'ai pas épuisé le sujet. J'ai ainsi, dans ce livre, éliminé un certain nombre de scènes cocasses ou dramatiques, les jugeant, peut-être à tort, moins intéressantes. Elles pourraient faire l'objet ultérieurement de quelques nouvelles. Mais aurais-je le courage de reprendre un sujet aussi douloureux ... à moins que ce livre-ci ne m'ait délivré de ma souffrance.

J'ai toujours pensé qu'il fallait vivre vite et bien, le temps étant compté.

J'ai faim de vie, j'ai faim de mille projets !

Longtemps je me suis tenu à l'écart des associations d'anciens combattants. A l'époque, je disais ironiquement que je ne voulais pas adhérer à ce genre d'association parce que dans combattant il y a "con" ! Et puis j'ai rencontré Jeannot sur mon lieu de travail. Responsable de la F.N.A.C.A. locale, nous sommes devenus, peu à peu, copains et c'est vraiment par pure amitié que j'ai alors adhéré à cette association d'anciens combattants d'Afrique du Nord. J'ai alors compris, avec un peu de retard, que ces réunions d'anciens appelés du contingent étaient aussi des lieux de mémoire. Nous n'avons pas obtenu grand chose de la Nation. Pourtant nous ne demandons pas une "récompense" pour nos vies gâchées. Juste une simple reconnaissance… Une phrase, un mot peut-être enfin "guerre d'Algérie !" Ce terme, avec des décennies de retard, a enfin été prononcé par les hommes politiques.

Et si c'était à refaire ? Problème, je déroberais de nouveau ces documents secrets sur la torture, espérant sauver tout un pan de l'histoire de France et lui éviter de sombrer ainsi dans les oubliettes de la mémoire nationale… Et puis non ! Si c'était à refaire, je n'irais pas en Algérie… Je deviendrais insoumis et je prendrais la fuite vers l'étranger, au Québec par exemple. Hélas, on ne réécrit pas l'histoire.

Suis-je encore anti-militariste ? Difficile de répondre à cette question, les guerres sont peut-être inéluctables ? Une peur, une terreur de la mort qui s'exprime, là aussi peut-être de cette façon violente et imbécile. Aujourd'hui quelle est mon opinion par rapport aux militaires de carrière ? Mon respect va aux métiers fabriquant de la "vie". Tous mes amis sont médecins, psychologues, psychanalystes, ingénieurs, enseignants… Ils sont la vie ! Alors je trouve curieux que certains hommes choisissent un métier où leur fonction les amènera à assassiner leur prochain ! Je n'éprouve plus de haine à l'égard de la gente rempilée de l'époque… juste un mépris condescendant.

Je lègue aux générations futures cette citation de mon cru :

"Citoyenne, citoyen, si un jour tu es soldat, fais passer la Défense des Droits de l'Homme avant la défense de ta patrie."

Beaucoup d'hommes et de femmes, sur mon divan, m'ont dit leur terreur de la fin, leur panique face à l'inéluctable. Je n'éprouve pas cette angoisse face à la mort et je me dis que ceci n'est pas normal.

Bien sûr, j'ai abordé, en long, en large, ce problème au cours de ma propre analyse, mais cette explication n'est pas suffisante. Je l'ai longtemps côtoyé la camarde. Au cours de la guerre d'Algérie. Dans les hôpitaux. Lors de mon métier de psychothérapeute. Un peu court comme explication.

Bon. Bien. Il me reste une grande interrogation sans réponse ! Peut-être que le moment venu j'aurai peur ? Qui sait.
Mais si je meurs un jour, ce sera certainement par inadvertance.

MEKTOUB

J'ai écrit ce livre parce qui m'a semblé exemplaire du parcours de toute une génération. »

ANNEXE N° 6

Manuscrit de Denis

LES PHOTOS AGRANDIES

En format 20 X 30
Ont été tirées en 2008 d'après des diapositives
-Kodak 25 Asa –
faites en ALGERIE, entre 1960 et 1962

* Elles avaient donc entre **46 et 48 ans ....** en 2008 .
Leur CONSERVATION était d'une qualité surprenante ; elles sont restées **35** ans dans un placard, dans une boîte de bois, recouvertes par une feuille de journal pliée en quatre, sans que personne ne s'en soucie.....

* C'était une époque que j'aurais préféré ne jamais vivre....

MAIS ,

Voyant l'intérêt qu'elles provoquaient quand j'en ai parlé , j'ai décidé,pour mes petits enfants, ma famille et mes amis,d'en sélectionner une centaine, (112) pour les faire tirer sur papier couleur, afin d'apporter un témoignage documenté,pour en faire revivre des souvenirs .

Qui

Après un demi siècle sont devenus de

L' HISTOIRE .

N'OUBLIONS JAMAIS !

LA GUERRE D'ALGERIE

UN CONFLIT PREVISIBLE

Idée de ce qu'étaient le Colonialisme et l'Impérialisme à la Française.

Extrait du journal La Nouvelle République du Samedi 13 Juin 2009 :

≪ Il suffit de se souvenir des évènements de Sétif le 8 Mai 1945, qui voyaient l'Etat français réprimer férocement une manitestation algérienne pour l'indépendance. La répression qui s'en suivra allait se traduire par des milliers de morts parmi les Algériens. ≫

On ne négociait pas, ≪ on tirait dans le tas ≫.

Bel exemple donné par le ≪ pays des droits de l'homme ≫

La sagesse et le respect du droit à la liberté des autres auraient dû amener à des négociations et éviter une guerre.

Mais, à l'époque, il n'était pas question de tolérance pour les Algériens, même pour une maniifestation pacifique et somme toute légitime.

On a vu les résultats que cela a donné.

La guerre était devenue inévitable... Mais, qu'est-ce que ≪ le petit Français de base ≫ avait à voir là dedans ?

QUESTION : en tuant les hommes, peut-on supprimer une idée ?

SOLDAT EN ALGERIE 1960-61-62

VOICI LA TETE que j'avais en 1960 dans ma 23ème année.

* Les opinions émises ci-après, n'engagent que moi .....
Chacun, bien sûr, est libre d'en penser et de penser ce qu'il veut....

J'EN SUIS ENCORE A ME DEMANDER ce que je suis allé faire là-bas...
Pas motivé déjà au départ...contraint et forcé comme tant d'autres...parti faire
Une guerre, que déjà, en 1960, je considérais comme perdue d'avance...sur le plan psychologique.
En effet :

_comment, après son échec en Indochine, la France pouvait-elle croire à une Algérie Française ?
_comment la France, pays des droits de l'homme pouvait-elle espérer garder sous sa domination, la population algérienne ?
_surtout : alors que les grandes nations européennes étaient lancées dans des processus de décolonisation ; que l'Algérie était flanquée d'un côté par le Maroc et de l'autre par la Tunisie, qui, déjà avaient accédé à leur indépendance, comment la France pouvait-elle aller à contre courant et trouver des appuis politiques dans l'opinion internationale ?

au contraire, c'est justement sur ce plan là qu'elle était très isolée.
La pression diplomatique des pays étrangers pesait très lourdement contre elle.

Pensant à ce que je dis, ci-dessus, désireux de participer le moins possible et surtout de ramener ma peau en bon état, j'ai, au départ, refusé de préparer l'école des officiers de réserve,
Les EOR. Cela m'a valu quelques ennuis et des brimades avec le qualificatif « antimilitariste ».
Il faut dire qu'étant parti en mai 1960 après avoir volontairement résilié mon sursis, j'étais le seul à être titulaire des 2 bacs à l'escadron du 5e dragons, mon régiment.
On comprend donc, que vis à vis des autres appelés, cela faisant très mauvais exemple.

Je n'ai jamais cédé aux pressions, bien que j'aie été convoqué par 2 fois, au bureau du Colonel à Périgueux, pendant mes classes pour « entretiens ».....
ça commençait bien...

A QUOI J'AI PASSE MON TEMPS... pendant mon service militaire.

Mon objectif : participer le moins possible à la guerre

- J'ai pu faire mon métier d'instituteur, en remplacement d'un

Appelé (alsacien très motivé) qui venait d'être démobilisé.
Il emmenait ses élèves au pied d'un mât où chaque matin, devant les petits Algériens, ses élèves, il montait les couleurs, c'est à dire hissait le drapeau français en haut du mât.
Ce que je n'ai jamais fait....

- J'ai été secrétaire avant d'être instituteur... et après ; quand on

M'a interdit d'instruire les petits Algériens, à l'approche de l'Armistice du 19 mars 1962. J'ai de nouveau été secrétaire après l'armistice.(*chose curieuse, j'ai côtoyé, sans le savoir un soldat qui est devenu mon beau frère*).
Pour être secrétaire titulaire, j'ai accepté d'aller un mois, dans la banlieue d'Alger, à **B** , pour apprendre à taper à la machine.

Tout cela ne m'a pas empêché d'être « réquisitionné » pendant les vacances scolaires ou de nuit pour participer en renfort à tout ce qui touchait aux opérations militaires.

J'ai aussi beaucoup monté des gardes de nuit (2 fois / semaine) comme simple troufion, jusqu'en décembre 1961, date à laquelle j'ai été nommé brigadier, c'est à dire, petit gradé, chef de poste.
« Monter la garde », pour mémoire, c'est être posté, et, surveiller pour savoir si un danger s'annonce, dans ce cas prévenir, donner l'alerte.
IL y avait des sentinelles, tout le temps autour du camp, pour protéger le sommeil des autres.

Ci-dessous, suite à mon stage , je savais taper à la machine et j'ai pu faire secrétaire au bureau du colonel, quelques mois.

On remarque dans le coin droit de la photo, des lits superposés protégés par une moustiquaire. J'étais alors à « O », affluent de L'Oued près D'Orléansville; le coin était infesté de moustiques, avec risque de malaria

OÙ J'AI PASSE MON TEMPS.

Trois endroits : (1) **A M.** _ Vallée de l'oued , endroit très chaud et infesté de moustiques.

(2) A la ferme **Z** au pied d'une montagne où se cachaient les « Fellagas », secteur de mauvaise réputation(justifiée) : le Djebel **OUARSENIS** c'est là que je suis resté le plus longtemps, là que j'ai fait l'école aux petits Algériens.

(3) Pour diverses raisons – un stage – et le démantèlement de mon régiment : dans la banlieue d'Alger.

Le tout est situé entre Alger et Oran.

Mon régiment : le 5ème RSA (régiment de Spahis algériens) avec environ 40 à 50 % d'Algériens appelés ou soldats de métier.
Un régiment qui paraissait d'un autre âge, mettons 1830, avec des tenues à l'Algérienne – turban (chèche) et Burnous, patrouille à cheval dans le bled – Cavaliers vus de loin et cibles faciles- Plus un rôle de prestige et d'apparat, qu'efficace, car toutes les« opérations » militaires étaient menées avec des moyens plus modernes.

J'ai aussi noté mon itinéraire passant par BLIDA, se dirigeant droit au Sud en Direction du SAHARA jusque dans les hauts plateaux couverts d'alfa, jusque dans la région de DJELFA.
Je m'y suis rendu au cours d'une permission, pour faire comme un pèlerinage et savoir comment mon ami P (instituteur comme moi, originaire de la région de St Gaultier, comme moi) y avait été tué, un peu après Noël 1961

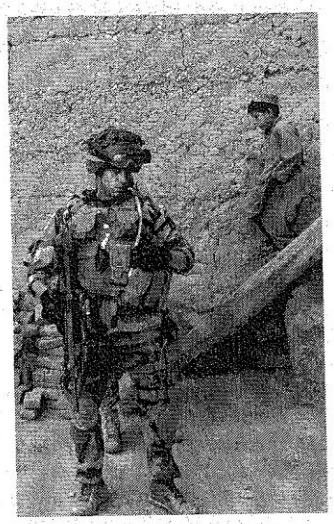
COMPARAISONS ; au lecteur de juger...

1960 ↕ 2008

vous le dites dans la nr du j 30 oct 08

Nous étions de la piétaille

Je suis tout à fait d'accord avec les propos de M. Poupard (NR du 20 septembre) et suis même surpris que vous n'ayez été submergés de correspondances d'anciens d'AFN, dont je fais partie. A 20 ou 21 ans, appelés au service militaire et envoyés dans le djebel, pas si différent ni moins dangereux que les montagnes afghanes, nous n'avions suivi qu'une formation militaire « de base », ne disposions que des équipements d'époque, point de fusils d'assaut (souvent les MAS 36 à répétition), point de gilet pare-balles, des radios aux performances limitées... Les mines, les embuscades étaient fréquentes sur les routes et les pistes. Nos soldats en Afghanistan, ces « pioupious » ai-je entendu sur une radio, sont, quoi qu'on en dise, des militaires engagés, professionnels et pas si mal équipés et entraînés à en voir les images. On aura tout dit, bien à l'abri des balles, sur ce malheureux épisode d'une forme de guerre qui ne dit pas son nom. Leurs actions comportent fatalement des risques, on n'est plus là dans les actions virtuelles tant prisées maintenant, et tous les commentaires qui refont le monde (manque de munitions, etc.) n'y changeront rien et n'empêcheront pas, hélas ! des faits similaires de se reproduire. Plus de 25.000 morts en « maintien de l'ordre » en Algérie. Nous n'étions alors que de la piétaille, pas d'honneurs nationaux, promotions, décorations ou autres déplacements familiaux sur le théâtre d'opérations. Cela dit, je compatis très sincèrement à la douleur des familles des militaires tués et blessés. (*)



Les militaires en Afghanistan sont des professionnels. (AFP)

M.
de Lathus-Saint-Rémy (Vienne)

(*) Au contraire, les faits étaient souvent minimisés, voire plus ou moins censurés, pour empêcher l'opinion publique de réagir (D. ... /

Photo : *sur le*
Départ PORT-VENDRES NOV 60

LA PREMIERE TRAVERSEE

NOVEMBRE 1960

_ UN CAUCHEMAR _

Embarqué à Port-Vendres dans le Roussillon, pour désengorger le Port de Marseille
sur un petit paquebot, il me semble que c'était le Sidi Bel Abbès (par la suite, ça a été des « ville de ... » plus gros)
Ce bateau ne faisait pas 100 m de long. Pris dans une terrible tempête d'automne
(vers le 1er Novembre) avec des creux de 7 à 10 m, les hélices sortaient de l'eau quand le navire piquait du nez, on les entendait s'emballer.
Nous étions dans les cales, une sorte de chaise longue, non fixée pour toute couchette ; dans les mouvements de la tempête, toutes les chaises longues glissaient pour s'écraser contre les parois de la cale.
Il y avait des gars tombés partout, baignant dans leur vomi, dans les WC.... C'était pire....

J'ai tiré au cœur pendant 10 heures, sans rien dans le ventre depuis longtemps, je ne tenais plus debout, j'ai cru mourir, c'était atroce, ça a duré toute la nuit.....

J'ai pensé aux esclaves transportés dans les mêmes conditions, loin de leur pays pour ...servir...comme nous.

Pauvres « troufions » arrachés à leur pays, à leur famille, à leur métier
pour être transportés comme
du bétail dont on fait peu de cas.
Afin de les utiliser pour des tâches
qui leur paraissent souvent comme des
corvées incompréhensibles.
Avec, en plus, le risque d'y perdre la vie.

LE VOYAGE D'ALGER au BLED (suite)

(1)- En train sur la voie ALGER/ORAN ici, photo prise vers BLIDA.
Paysage montagneux avec tunnels.

La locomotive poussait devant elle, un ou deux wagons chargés de sable pour faire exploser les mines placées par l'ennemi sur la voie. C'était stressant.

(2)- En véhicule sous escorte
A l'arrivée à la gare de destination(ORLEANSVILLE) pour mon premier poste (1)
s/carte ou ROUINA, (ex mines de fer), pour (2)
Le soldat était récupéré par des véhicules de son unité, véhicules venus le chercher avec une escorte armée et généralement un véhicule blindé- sorte d'auto mitrailleuse à chenilles « le half-track »

Mon nouveau régiment :
Le 25ème régiment de dragons

Pour le courrier :
Secteur postal 86701

Au 25ème Dragon : **1ère AFFECTATION** **M**

Les arabes appelaient le village : **O**

Que dire de cette 1ère affectation ?

J'ai gardé les souvenirs suivants :

Mon escadron était installé près d'ORLEANSVILLE, ville qui avait été aux ¾ détruite par un tremblement de terre, quelques années avant mon arrivée.

Tout était reconstruit.

-Je me souviens qu'il y avait de superbes orangeraies. Sur ordre du FLN, presque tous les orangers furent coupés.

-Je me souviens que le camp avait été mitraillé une nuit et que je n'avais plus fermé l'œil jusqu'au matin, inquiété par le moindre bruit.

- Je me souviens surtout de la surveillance que l'escadron devait exercer sur la voie ferrée Alger/Oran.

J'ai encore l'estomac serré quand je me revois en patrouille de nuit, le long de cette voie sur des kilomètres, un gars devant soi, fusil au dos, une balle dans le canon, un autre derrière, à la merci des tireurs ennemis qui pouvaient monter une embuscade, mais aussi, à la merci de l'affolement ou de la maladresse des copains trop nerveux. On nous conseillait de marcher, espacés de 10m; mais, de nuit, comment garder le contact avec celui de devant et celui de derrière?

Alors nous marchions en paquet....

C'était la galère lors des nuits sans lune.... Et souvent autrement. Au diable le train !

-C'est là-bas, que j'ai été victime pour la 1ère fois, d'un mal aux intestins terrible, la dysenterie.

Nous buvions jusqu'à 9 ou 10 L d'eau par jour, on devait rajouter des comprimés dedans.

La vallée de L' Oued Cheliff était très chaude et étouffante, les moustiques y pullulaient. A titre préventif, tous les jours, il fallait avaler de la nivaquine, à cause du paludisme.

Nos lits étaient protégés par des moustiquaires.

Photo ci-contre

A M (suite) *villa et son nid de cigognes*

Photos ci-dessous, au centre du camp, la villa résidence et poste de commandement du lieutenant-Colonel qui commandait le régiment.

J'étais l'un des secrétaires du poste de commandement, sous les ordres d'un maréchal des logis (MDL), militaire de carrière.
J'étais chargé d'enregistrer le courrier départ et arrivée, de taper et diffuser les circulaires.
J'utilisais souvent la poly-copieuse à alcool.

Anecdote fâcheuse, qui aurait pu me coûter cher : (sans parler de ma sécurité)

Une nuit, j'étais de garde sur le toit du bâtiment du colonel, à l'opposé du nid de cigognes, il y avait une sorte de terrasse plate avec une échelle,une nuit donc, je me suis assis pour ...
Contempler les étoiles ... et ... je me suis endormi... réveillé par le chef de poste qui faisait sa ronde, ce dernier, un Arabe, qui était un brave garçon, n'a pas signalé mon délit – s'endormir à la garde en temps de guerre – Je n'ai donc pas été puni grâce à sa bonté, je lui en suis encore reconnaissant . Autrement c'était minimum un mois de tôle avec risque de faire du « rab » c'est à dire de rester sous les drapeaux 15 jours ou plus que les autres à la
Démobilisation : « la quille ».

C'est de M que je suis parti dans la banlieue d'Alger à Beni-Messous pour faire un stage et apprendre à taper à la machine.

C'est à M que dans les périodes d'inactivité,nous partions à plusieurs copains pour tirer les pigeons au fusil de guerre et à balles, dans les falaises de l'oued c'est là bas que nous balancions des grenades offensives dans les trous de l'oued,ce qui faisait une gerbe d'eau de 10m de haut et surtout faisait crever les poissons – des barbeaux –

Comme il fallait absolument un instituteur au 5ème régiment de Spahis, au pied du djebel Ouarsenis, pour remplacer un soldat démobilisé, j'ai été muté au douar Z

2ème Affectation **A Z**[illegible] *N°2 sur la carte* La Ferme M[illegible]

UN POSTE MILITAIRE en **ALGERIE** en plein **BLED**
Au pied du **DJEBEL** (montagne)
OUARSENIS

C'est une photo très importante . Si je devais n'en garder qu'une, je crois que ce serait celle-là.

Pourquoi ? Parce que c'est là que je suis resté le plus longtemps,
-là où j'ai vécu pas mal de choses ...
-là où je suis resté un an de suite sans voir ni ma famille, ni mon pays. C'était une prison ouverte le jour et soigneusement gardée la nuit.

Affecté au « Peloton des hommes de réserve »(le PHR), mon occupation principale était d'enseigner à l'école du village de regroupement situé à environ 500m du camp (j'expliquerai plus tard,ce qu'était un village de « regroupés »).
J'étais obligé de m'y rendre matin et soir, seul et à pied, armé d'un pistolet automatique, que je portais à la ceinture.
Mais étant homme de réserve, durant mes moments d'inactivité,par exemple,les vacances scolaires,les mêmes qu'en France, je devais participer à certaines patrouilles, à des opérations de courte durée et monter la garde de nuit même pendant les périodes scolaires .
Donc à côté de mon travail d'instituteur dont nous reparlerons, et que j'ai trouvé super-intéressant. J'ai pu toucher à ce que l'on appelait « le maintien de l'ordre »

Description : de gauche à droite au premier plan un mur de pierres sèches d'1m d'épaisseur environ, pour s'abriter derrière en cas d'attaque, des bâtiments couverts de tuiles qui abritaient les 105 chevaux. On en voit une partie au 1er plan,derrière les vaches et les moutons, appartenant aux fermiers arabes extérieurs.

Le poste du douar Z[illegible] (suite)
Où était cantonné
Un escadron du 5ème régiment de Spahis algériens (1/2 de Français de Souche et ½ de FSNA*
* Français de souche N-Africaine)
Nord

Description : (suite) Dominant le tout, une construction métallique : un mirador blindé, qui a été plusieurs fois mitraillé, heureusement, sans que la sentinelle soit atteinte.

Les chevaux étaient installés dans les bâtiments de pierre, couverts de tuiles ; le Capitaine et les gradés aussi ... Mais le Spahi [illegible] et ses copains n'avaient droit qu'à des « cabanes » longues, collées contre les murs des bâtiments en dur de la ferme. Ces »cabanes » étaient bâties avec des parpaings, leur toit était de la tôle ondulée, sans aucune isolation ... Je vous laisse à penser ce que ça donnait, l'été quand il faisait 60 à 70° au soleil. Une horreur ! ! Une horreur aussi de penser que des « esclaves » pouvaient être moins bien abrités que les animaux.

Revenons aux équipement : dans le mirador, un gros projecteur, alimenté par un groupe électrogène, qui servait aussi à produire de l'électricité pour les gradés et, de temps en temps pour la troupe .

Moyens de défense : chacun avait une arme individuelle attribuée, ou fusil, le « MAS 36 », ou carabine US, ou pistolet mitrailleur « PM MAT 49 » *, ou un pistolet (arme de poing) pour moi, pour me protéger (?) entre le poste de la ferme et l'école du village de regroupés (500m) trajet que je faisais seul, le plus souvent, 4 fois par jour.

*J'ouvre des parenthèses pour parler du « MAT49 ». C'était une arme extrêmement dangereuse, surtout pour les copains. A cause de ce pistolet mitrailleur, il y a eu de nombreuses victimes dans nos rangs, dont un nommé R[illegible] [illegible] transpercé de part en part à 2m devant moi par une balle au niveau du foie, balle qui traversa ensuite la cuisse du soldat [illegible] originaire de [illegible]. Le soldat [illegible] a agonisé 2 jours et est mort bêtement, hélas, comme tant d'autres, pour rien ... à cause de la maladresse et de l'inconscience, de celui qui portait un PM, qui a voulu enlever la balle engagée dans le canon, sans le pointer vers le ciel, et qui, a échappé la culasse, mise en marche par un ressort. Le PM ne pouvait guère tirer au coup par coup ; le recul déréglait la visée de l'arme qui se mettait à « arroser » en l'air ou en travers, si elle n'était pas serrée très durement ; difficile aussi comme on l'a vu , hélas, plus haut, d 'engager ou de sortir une balle du canon.

Je suis témoin de la Mort d'un soldat de l'INDRE.

Armes collectives : nous disposions de deux « mortiers », sorte de petits canons à tir en cloche, ces mortiers étaient sous la responsabilité....

des gars des cuisines ; en cas d'attaque, ils envoyaient des obus éclairants, nous avions aussi 2 bazookas (ou lance - roquette) deux fusils mitrailleurs et une mitrailleuse montée sur un véhicule blindé chenillé à l'arrière, le half-track. Nous disposions aussi de quelques camions

Photos ci-dessous : le camp était complètement entouré de deux rangs de fil de fer barbelé ; à l'intérieur, on se sentait comme des Prisonniers.

Adieu liberté !

LE CANTONNEMENT du PHR (Peloton des Hommes de Réserve)

≪La piaule≫ était un bâtiment d'environ 20m de long, large de 4m, qui contenait contre le mur de pierre, mitoyen avec les bâtiments de ferme, une rangée de lits de fer superposés, deux tables et des râteliers pour les armes.

Bâtiment de parpaings : hauteur 3,5m ; toit en tôle ondulée, aucune isolation.

Devant, un mur de pierres sèches, d'environ 1m épaisseur, construit par des prisonniers complices du FLN, nous en gardions toujours 2 ou 3 pendant mon séjour. Dès que le camp était mitraillé, la consigne était de sortir en se courbant, le plus vite possible et de s'abriter, accroupi derrière le mur.
Défense de tirer sans ordre. C'est là que j'ai pris le ≪baptême du feu≫.

Ce mur avait été construit par les prisonniers, le plus souvent des civils arrêtés et gardés quelques mois pour complicité et aide reconnue envers l'ennemi ; ≪le FLN≫, aide souvent plus forcée que spontanée.

La protection : en dehors des moyens défensifs cités dans la page précédente (la garde assurée par les sentinelles), la protection donc, était faite au moyen de patrouilles à cheval, ou en véhicules, le jour, ou à pied, la nuit. C'était très désagréable de faire une ronde dans un périmètre d'un kilomètre en pleine nuit, autour du camp. Les risques d'égarement pouvaient avoir des conséquences très graves, les risques d'être pris dans une embuscade, aussi ; de même que la rentrée au camp avec des sentinelles trop nerveuses ... En arrivant près du poste de garde, le chef de patrouille devait crier le ≪mot de passe≫ ; ce mot changeait à chaque fois ; il n'était connu que des sentinelles et du chef de patrouille.

EN HIVER le casernement : un bourbier

Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'en Algérie, entre le 15 décembre et le 15 mars, surtout en janvier,

Il pleut tous les jours
La poussière de l'été devenait
La boue de l'hiver.

Pas de gouttières aux toitures , les murs imbibés d'eau. Les chaussures à crampons rentraient autour des lits sur le sol cimenté ; des kilos de bouillasse.

Pas agréable du tout.

On voit ici le « couloir » entre le bâtiment et le mur de protection.

Au fond, un homme en tenue de spahi avec un turban sur la tête et burnous rouge.

La « chambre » du P.H.R. (Peloton des Hommes de Réserve)

Des lits superposés en fer.

Le lit du haut n'était pas demandé, ... Chacun cherchait même à l'éviter car, il dépassait la
Hauteur du mur de pierres sèches de l'extérieur qui arrêtait les balles. Seul le rang de parpaings du mur était en protection et une balle de fusil le traversait sans problème.

Je suis accroupi près de « mon » lit, en treillis, tenue ordinaire de tous les soldats avec le calot rouge des spahis. Quand j'étais « dragon » j'avais un béret noir.

≪ En prison dans la ferme ≫

Les liens avec l'extérieur,
avec la métropole.

A l'époque, pas de téléphone surtout dans cette ferme isolée, ≪portable≫encore inconnu.

1) Le poste à transistors : chaque soldat en avait un. Nous avions droit à des tarifs≪sans les taxes≫
Ce poste nous a permis d'entendre des dirigeants de la métropole... Les directives données par le Général de GAULLE ont, en particulier, joué un grand rôle pour déjouer la tentative de putch des généraux JOUHAUD, CHALLES et ZELLER. C'était le putch d'Alger.

2) Le courrier : je tenais une sorte de journal de bord que j'envoyais environ 2 fois par semaine à ma copine Mimie, qui répondait au même rythme.
Franchise postale, donc dispense de timbre à l'aller et au retour.
Je n'ai jamais vu trace de censure, ni aucune lettre perdue. Bien qu'on nous ait souvent dit que le courrier était contrôlé.

3) Les photos envoyées périodiquement : c'est là-bas, dans le Bled, que j'ai vraiment pris goût à faire des photos. Diapositives KODAK 25 ASA excellente qualité et très bonne conservation.

La preuve, les agrandissements comme ci-contre ont été tirés 47 ans après avoir été pris... un demi siècle ...

La photo a été prise au flash, on voit que j'ai commencé une lettre à la lueur d'une bougie. Il n'y avait pas d'électricité dans la chambre du PHR.

Derrière les barreaux....

La vie du militaire dans un poste du Bled était vraiment comme celle d'un bagnard exilé loin de chez lui.

A cause de l'insécurité et des risques de ce temps de guerre, impossible de sortir se promener (sauf rares cas) à l'extérieur des rangs de fils barbelés.
Les sorties se faisaient sur ordre, soit avec escorte, soit en patrouilles.

A qui penser ?
Il est permis de rêver et de voyager... par la pensée ....
Mais , j'ai trouvé le temps bien long.

Heureusement, l'espoir fait vivre.

Voici ce que j'ai trouvé :

Année 1960	62 rebelles tués, 28 prisonniers 54 armes récupérées 99 citations (pour bravoure côté spahis)
Année 1961	101 rebelles tués, 51 capturés 75 armes récupérées
Année 1962	premier trimestre, donc avant l'armistice du 19 Mars 1962 : 25 rebelles tués, 34 capturés 51 armes récupérées Dans les combats, les spahis ont perdu : 6 officiers 9 sous officiers 44 hommes de troupe
31 Juillet 1962	fin de la dissolution du 5ème Spahis qui, depuis n'existe plus.

DEPART D'UNE PATROUILLE A CHEVAL

en direction de la montagne

Les cavaliers pouvaient être des cibles faciles. En cas d'attaque dans une embuscade, la consigne était de se jeter au sol et de chercher un abri pour se protéger - trou- rocher-, de tenir en attendant les renforts, aviation surtout – demandés par radio-
Il est arrivé que :

Les chevaux rentrent seuls, à la nuit, sans leur cavalier- soirs d'inquiétude et de tristesse pour les copains.

Cela nous amène au chapitre suivant :

« LES OPERATIONS – LA GUERRE »

Sabotages en tous genres.

La nuit précédente, la piste qui donne accès à la montagne a été coupée d'une large et profonde tranchée, faite à la pioche.

C'était aussi efficace et plus discret que le travail à l'explosif, surtout en 60 - 61 et 62 le FLN en manquait – tant mieux.

Des civils pris entre deux feux.....

Des habitants du village voisin ont juré qu'ils avaient été contraints de creuser la tranchée qui empêcherait l'accès de renforts en cas de problème...

Quoiqu'il en soit, le lendemain, sous la contrainte de notre armée,ils doivent reboucher le trou.
En cas de conflit, ce sont souvent les civils qui paient le prix fort.....

UNE FERME DE COLONS FRANÇAIS DÉTRUITE PAR LE FLN – Ses habitants ont été tués –

Au cours d'une patrouille, j'ai demandé en arrivant à cette ferme abandonnée, des explications qui m'ont été données :

Suite aux coups de main de « fellagas », tous les colons des fermes isolées, loin d'un poste militaire, ont dû, de gré ou de force, abandonner leurs terres, parfois, ils partaient pour le cimetière...

Bien que nous ayions eu la maîtrise du terrain et qu'en 1961 et 1962, l'ennemi n'était pas de taille à livrer bataille, les Français n'ont jamais pu empêcher l'insécurité de régner, avec de mauvais coups dans les lieux isolés, des attentats à l'explosif, (des mines, souvent bricolées avec des obus non explosés récupérés sur le terrain), un peu partout, surtout en ville, des assassinats, des mitraillages de postes de nuit etc...

Le ver était dans le fruit, mobile et insaisissable avec l'appui voulu ou forcé des habitants. Les régions de montagne, surtout près des frontières avec la Tunisie, étaient les plus dangereuses.

Voici encore un exemple : **entrée du poste mitraillée de nuit.**
On voit très bien à droite de la porte, les impacts de balles qui ont frappé le mur, souvent à hauteur d'homme. Il fallait avoir la chance de ne pas se trouver là au mauvais moment. (voir photo ci-dessous ↓)

Contre ces actions ennemies, voyons les moyens de riposter des Français

(1) Les coups de main ou petites opérations précises et ponctuelles.
Exemple : - destruction d'abri ou encerclement d'une maison, d'un hameau
- embuscade montée pour attendre le passage de l'ennemi.

(2) Le bouclage d'un massif montagneux, ou d'une forêt qui exigeait des moyens très importants et pouvait durer une semaine.

L'encerclement (ou bouclage) d'une zone suivi du ratissage à l'intérieur de la partie encerclée s'appelait **« une opération »**.

Nous allons voir (1) et (2) dans les pages suivantes.

UNE CACHE

Dans la maison de la page précédente, on a découvert une cache vide. En réalité, presque toutes les « mechtas », avaient une cave sous la pièce principale (on l'appelait une « matmora »). Elle servait de réserve à grains,surtout en période sèche, ou de cachette pour les armes ou les fellagas.

Comme le sol était fait de terre battue, il suffisait d'une planche mise sur le trou, et on ramenait de la terre par dessus... Ni vu, ni connu... Un tuyau dérivé dans un coin permettait d'assurer la survie respiratoire.

Avec un peu d'habitude, en frappant le sol, on arrivait facilement à détecter l'endroit où « ça sonnait le creux ».

Les caches étaient systématiquement détruites ou rebouchées.

A voir les débris, on peut juger des dégâts faits par l'explosion de l'obus dans la maison.

Rappel : *Ce qu'est une « zone interdite »* :

Pour empêcher les gens du FLN de se ravitailler ou de se cacher dans les maisons ... et de vivre en symbiose avec les habitants, tous les secteurs isolés, montagneux ou forestiers étaient déclarés « zones interdites ». On forçait les habitants à déménager pour aller s'installer près des postes militaires, dans les secteurs contrôlés par l'armée. On y bâtissait des maisons de parpaings qui formaient des villages de regroupement. Cela posait de sérieux problèmes aux habitants déplacés qui perdaient leurs champs, les pâturages pour les animaux etc...

Malheur au pauvre diable repéré dans la zone interdite...

Zones interdites

le régis à l'article de M. J.-
pringent paru dans L'Ancien
Algérie du mois d'avril
466. Bravo pour cet obser-
teur sur Broussard, pour ses
alités de tireur, je suis épaté !
est le choix de ses cibles qui
pose problème et me laisse
ns voix. Certes, il s'agissait
une zone interdite, mais,
attre un homme sans être sûr
'il s'agisse d'un ennemi
éré, pour moi, cela s'appelle
« meurtre ». Je suis de la
sse 59 2B, appelé en Algérie
18e Régiment des Chasseurs
rachutistes à Batna. J'ai été
fecté à la 2e Compagnie, sec-
n de Commandement. J'étais
dio PP8 et pourvoyeur d'un
A A 52. Je peux témoigner
'à ma connaissance, nous
ons essayé de respecter les
rsonnes et leurs biens dans la
esure du possible. Certes, il y
t parfois, quelques abrutis fai-
nt des excès de zèle lors de
erquisitions dans les mechtas.
e genre d'écart a toujours été
vèrement réprimandé par le
pitaine commandant la Com-
gnie dès qu'il en avait
nnaissance. Il nous est arrivé
'intervenir en zone interdite,
près contrôle, nous invitions
s gens à déguerpir. Parfois,
ous faisions un tir de semonce,
n'assassiner les bergers qui
aient souvent des enfants, ni
écimer leur bétail. Comment
e pas comprendre que ces
auvres gens, qui, voyant leur
epiel dépérir par manque de
ourriture, ne pouvaient
n'être tentés d'aller faire paître
ans cette zone, malgré l'inter-
it (que parfois ils ignoraient),
végétation y étant relative-
ent abondante. De mon impli-
ation involontaire dans cette
uerre, je ne tire évidemment
ucune fierté et garde au fond
e moi un très fort sentiment
'amertume. Sachant que ce
onflit aurait certainement pu
re évité, si nos dirigeants
vaient été un peu plus clair-
oyants et avaient tenu les pro-
esses faites au peuple algérien
près leurs participations à nos
ôtés aux deux guerres mon-
iales (14-18 et 39-45).

Gérard Vignon
26410 Saint-Roman

Photo ci-dessous

EN EMBUSCADE (reconstitution)

Je n'ai jamais participé à une embuscade ; seuls les ≪volontaires≫ y allaient au PHR (Hommes de Réserve). Pourtant, j'étais un très bon tireur (j'avais fait 1er de l'escadron et gagné une permission de 36 heures). A Périgueux pendant mes classes, on voulait me classer ≪tireur d'élite en opération≫, heureusement, j'y ai échappé.

L'embuscade était montée sur le lieu de passage présumé ou assuré d'une bande ennemie. Les tireurs étaient cachés en surplomb. Le lit de l'oued, en été, quasi à sec, de nuit, était très prisé par des hommes du FLN. Peu de végétation, peu d'obstacles et un fil conducteur vers la montagne. Aucune embuscade sans renseignements préalables obtenus auprès de la population, par infiltration, ou la torture sur les prisonniers.

La guérilla et la lutte contre celle-ci étant essentiellement basées sur le renseignement, la torture étant devenue une institution. Tous les régiments à qui j'ai appartenu avaient un bureau de renseignements par escadron et au poste de commandement du régiment, un service ≪spécialisé≫.

Parmi toutes les techniques de combat en Algérie, les embuscades furent largement utilisées, surtout par le FLN qui pouvait frapper à tout moment et partout. C'était la terreur du ≪troufion≫!

La possibilité de tuer en toute impunité :

TROP DE VOLONTAIRES : j'en suis encore **écoeuré**, de savoir ça et d'avoir vu des≪ p'tits gars bien comme il faut ≫plutôt timides, qui paraissaient être juste sortis des jupes de leur mère, volontaires pour aller tirer comme des lapins, du haut d'une falaise, dans le passage en contrebas, des êtres humains.

Le capitaine ≪ débarquait ≫ au PHR et demandait des gens pour partir dans une heure, pour une embuscade à monter à un endroit connu de lui et des sous-officiers. **Il refusait du monde**. Je n'en suis pas revenu ... Quand il est sûr de l'impunité, l'être humain ordinaire est-il un tueur né ? Aime-t'il savoir l'effet que l'on ressent en tuant son semblable ? Je sais bien qu'il fallait que cela se fasse, mais qu'on laisse cette besogne à des soldats de métier ou a des hommes désignés, qui font cela par devoir et obéissance de militaire ; Pas qu'on soit ≪volontaire≫.

Jamais je n'aurais cru ça, il faut l'avoir vécu. Ca va chercher loin ... et c'est inquiétant ...

Dans le même ordre d'idées : pas question de me déplacer pour voir des cadavres, soit dehors, soit quand ils étaient ramenés au au camp pour des essais d'identification, alors que certains y couraient (les mêmes volontaires que pour les embuscades d'ailleurs) Et évidemment encore moins envie d'en faire des photos, d'abord par respect pour un mort, quel qu'il soit.

UNE OPÉRATION

Pour comparer avec la chasse, ça ressemblait à une battue au gros gibier, quand on encercle un quartier de forêt et que les rabatteurs poussent les bêtes vers les tireurs postés.

Ce genre de recherche en vue de destruction était organisé soit sur renseignements, pour éliminer un groupe de rebelles important « une Katiba », soit sur des observations et repérages faits par l'aviation, soit encore quand les actions de harcèlement de l'ennemi devenaient trop gênantes.

Des moyens très importants ; par exemple, un régiment de la Légion, un de Spahis, un de dragons ; soit plusieurs milliers d'hommes, des centaines de véhicules tout terrain, des hélicoptères pour compléter l'encerclement d'une zone dans les endroits inaccessibles aux véhicules. Des avions pour observer et bombarder en cas d'accrochage, c'est à dire de combat avec une bande armée encerclée.

Malheureusement, les résultats n'étaient pas toujours à la hauteur des espérances... car la logistique lourde était facilement repérée par des guetteurs ; les fellouzes avaient le temps de cacher leurs armes et de se disperser en petits groupes, de se dissimuler dans la végétation et de passer entre les « rabatteurs », sans se faire repérer.

J'en prends pour exemple le récit d'un copain de chambrée : [redacted]. Arrêté dans un buisson pour satisfaire un besoin pressant, avant de rejoindre les copains qui continuaient de progresser, il a eu la surprise de voir défiler une dizaine d'individus armés qui ne lui ont rien dit ; lui avait posé son fusil à terre ; le temps de retrouver les autres et d'alerter... Personne n'a jamais revu les fuyards qui partaient à l'envers de la progression des Français. De toute façon, on ne pouvait arrêter la poussée en ligne des hommes sous peine de tout désorganiser. Il fallait une coordination sans faille pour éviter que les amis se tirent dessus (exemple : tireurs postés sur rabatteurs, aviation sur groupe mal positionné).

Pour limiter les méprises (courantes) et éviter que les fellouzes habillés de treillis soient pris pour des amis, une couleur de foulard était choisie au dernier moment : par exemple, tous les partenaires devaient avoir un foulard jaune autour du cou ; le lendemain un rouge autour du bras. Cela nécessitait un matériel important.

LA LÉGION (les « bérets verts »)

Un Détachement est arrivé au douar Z[illegible] et campe à l'abri des barbelés de la ferme, en attendant la mise en place et l'arrivée de tous les autres partenaires de l'opération.

Chaque détachement de légion était autonome. Les légionnaires ne faisaient confiance à personne. Ils avaient leur propre intendance, leur poste infirmier, leurs sentinelles de garde etc... Ils parlaient peu ou pas aux spahis.
Sitôt arrivés, par petits groupes, quand leurs tentes étaient montées, ils faisaient toujours de petits feux.

UNE UNITÉ SPÉCIALE : LES HARKIS

Unité spéciale exclusivement formée de Musulmans, la plupart était des engagés volontaires qui cherchaient un moyen de gagner leur vie. Mais on y trouvait aussi un noyau dur formé par des prisonniers qui avaient trahi les groupes du FLN, certains autres cherchaient à se venger d'actions contre leur famille faites par le FLN et enfin d'autres, qui, conditionnés, croyaient fermement à l'avenir de la France en Algérie.
Ces unités étaient souvent envoyées là où il y avait « de la casse ». Ils formaient des commandos d'élite largués dans la montagne avec 8 jours de provisions, et qui étaient très efficaces pour la lutte contre les maquisards du FLN.

A l'armistice, tous les pauvres bougres qui n'ont pas pu être rapatriés en France, ont été considérés comme des traîtres à l'Algérie algérienne et cruellement décimés. Quant à l'accueil fait aux harkis et à leur famille en France, on en parle toujours...

UNE RATION DE SOLDAT

Type E (Européen). Les FSNA n'avaient pas les mêmes à cause du pâté de porc.

En opération, pas question de manger des plats chauds...

En gros, on avait de haut en bas :

- 2 boites de bœuf en gelée (ou une de bœuf et une de pâté de porc)
- une boite de sardines à l'huile

donc viande et poisson... sans oublier l'ouvre boite... !

- un flacon d'alcool genre Cognac
- un sachet de biscuits très durs et non sucrés pour remplacer le pain
- du jus de fruits (orange) déshydraté
- du sucre
- des comprimés pour assainir l'eau

Après, de mémoire...

- des comprimés de Nivaquine, contre la fièvre jaune (le Palu)
- des pastilles de sel pour éviter la déshydratation. (en été, les treillis étaient garnis d'auréoles blanchâtres : le sel déposé par la sueur). Il fallait boire de 9 à 10 litres d'eau par jour.

J'en oublie sans doute...

A défaut d'autre chose, il fallait bien s'en contenter, bien qu'à première vue, ce ne soit pas très appétissant !

QUAND LES UNS MONTENT, LES AUTRES REDESCENDENT...

Tout un symbole dans cette photo.

Ou encore... comment distinguer un ramasseur de bois d'un « fellaga » qui a planqué son arme dans une « cache » de la montagne ?

Un va et vient incessant entre les gens de la plaine, privés de bois et de pâturages, et la montagne. Sûrement certains montaient des provisions et des nouvelles aux clandestins de là-haut...

Difficile de reconnaître le berger inoffensif... Il pouvait se transformer... dans un sens... ou dans l'autre...

D'où l'extrême importance **du renseignement**, de la dénonciation... comme dans toutes les guérillas, toutes les histoires de maquis...

Sauf que dans cette « guerre d'Algérie », les Français n'étaient pas dans le maquis, mais dans l'autre camp !

Les renseignements étaient aussi collectés par l'ennemi et transmis par signaux ou autre moyen (le téléphone arabe avait déjà été inventé !)

L'arrivée de renforts pour la préparation d'une grosse opération ne passait pas inaperçue. On était sûr aussi que quelques militaires FSNA (Français de Souche Nord Africaine) étaient là pour infiltrer notre réseau et qu'ils partageaient à notre insu, les vues du FLN. Comment faisaient-ils pour transmettre les renseignements ? ... Je ne l'ai jamais su. Mais cela existait, pour preuve, l'histoire suivante :

Le 2ème escadron du 5ème RSA occupait un poste comme le notre, [illegible]. Le capitaine qui commandait l'escadron avait été très efficace dans la lutte contre le FLN. Ayant fini son temps en Algérie, il devait être affecté en France. Deux jours avant son départ, le FLN à posé une mine (faite de deux obus non explosés récupérés après des tirs de l'armée française, puis « bricolés » par les maquis) sur la piste. Comment ont ils fait pour savoir où et à quelle heure la jeep du capitaine devait passer ? ... Il faut croire qu'ils étaient bien renseignés... Au passage du véhicule, un des obus a tué le capitaine, son chauffeur a eu une veine inouïe, l'autre obus est passé entre ses jambes, a arraché le volant de ses mains sans lui causer aucune blessure. C'était un jumeau qui, pour ne pas être séparé de son frère, avait demandé à partir lui aussi en Algérie. Ils doivent se rappeler, comme moi, de l'histoire...

la piste ,pour accéder à la montagne; l'Ouarsenis.

Ici les premiers contreforts, avant des pentes plus fortes.
Déjà, un maquis couvre la colline.
Plus haut, on trouve une végétation plus dense, type méditerranéen.

Deux problèmes quand on empruntait la piste.

(1) Les mines : très faciles à dissimuler dans les graviers.
Le véhicule le plus exposé : celui de tête.
Heureusement en 60 – 61 et 62 les « rebelles » avaient peu de moyens.
Le plus à craindre, c'était que les hommes du FLN, aient pu récupérer des obus ou bombes non explosés lors d'un pilonnage de nos propres troupes et qu'ils aient réussi à trouver un astucieux système de mise à feu pour les faire péter au passage d'un véhicule . Comme je l'ai raconté c'est comme cela que le capitaine du 2ème escadron de mon régiment a perdu la vie.

(2) Quand la piste était en contrebas ou dans un secteur très boisé, les véhicules pouvaient à tout moment essuyer les tirs des hommes embusqués (embuscade tendue).
En cas de doute , il fallait stopper et envoyer une patrouille sur chaque flanc en surplomb, à moins qu'on dispose d'une escorte aérienne.
En cas « d'accrochage » la consigne était de sauter le plus vite possible hors du véhicule, de se plaquer au sol, de préférence derrière un obstacle. Ne pas tirer avant d'avoir localisé la provenance, la direction des adversaires....
Les camions auraient dû, tous, avoir un banc central, avec les gars assis dos à dos, au milieu, face à la piste,de façon à pouvoir être prêts à sauter, face à l'ennemi.

L'OUARSENIS :

Massif montagneux situé entre ALGER et ORAN, au sud de l'oued CHELIF.
Altitude maximum 1985m.
C'est de là qu'il fallait débusquer les ≪Fellouzes≫ pendant les opérations. Tout un programme.....
Les fourrés étaient très denses... les sangliers y vivaient ... dédaignés par les musulmans (halouf !) ; les chacals aussi. Il paraît qu'il restait quelques hyènes.
J'ai déjà raconté dans le chapitre ≪une opération≫comment les gens du FLN arrivaient à passer au travers du bouclage, avec la mésaventure arrivée au spahi en changeant ≪d'habits≫... ou en se terrant dans des caches etc ...

Pendant l'opération dans la montagne les villages étaient déserts et plus ou moins détruits car classés en ≪zone interdite≫, donc, aucune présence humaine ou animale n'était tolérée.
Au début de la guerre l'aviation avait d'ailleurs copieusement bombardé ces villages en faisant beaucoup de victimes. Mais sur les abords de la montagne, on ne pouvait pas raser tout ; donc pendant l'opération, pour épargner les populations civiles, on ne pouvait tirer sur les maisons ; même, si à notre approche, nous voyions des gens courir se réfugier chez eux ... Il fallait alors encercler le village, déjà placé sous surveillance, voir photo ci-après, et fouiller les maisons une à une en mettant les gens dehors ... opération à hauts risques, si un ou des individus armés étaient cachés dedans, ensuite il fallait rechercher les caches dans le sol des maisons, les reboucher, questionner les propriétaires etc ...
Profitant de ces fouilles, les soldats avaient tendance à se conduire comme des brutes, surtout s'il y avait eu,avant,des coups de feu à l'extérieur ; mais aussi, mis en présence de femmes sans défense ils risquaient d'être très tentés pour abuser de la situation et faire des attouchements et, ou, des viols.
Il faut reconnaître que ces pratiques ont parfois eu lieu dans certains secteurs d'Algérie; mais pas au 5ème RSA où, nous étions tous prévenus : si jamais il y avait un problème avec les femmes, c'était le tribunal militaire et une lourde condamnation...
Je n'ai jamais eu connaissance de tels faits durant mon séjour et, pour une fois, c'était tout à l'honneur du régiment.

Photo ci-dessus : PENDANT L'OPÉRATION

Surveillance d'un village et de ses abords.
Malgré le soleil, il fallait porter le casque.

Alerte et communication : se faisaient par radio. Chaque groupe en avait une. Elle ressemblait à une sorte de grosse boite parallélépipédique logée dans un sac kaki d'où dépassait une antenne.

A noter que pendant les mois d'hiver, les bouclages de grosses opérations, impossibles à faire avec des véhicules à cause du bourbier des pistes, étaient remis à plus tard, donc au beau temps.

Bilan des opérations :

Dans les débuts de la guerre, les accrochages avec les Katibas étaient fréquents et les résultats souvent flatteurs pour les Français à cause d'un armement supérieur, à cause aussi de l'influence de l'expérience Indochine de nos gradés et à cause de l'appui de l'aviation.

Mais à partir de 1960, les groupes FLN étaient plus petits, plus mobiles et plus insaisissables. Souvent le bilan était maigre, sauf près des frontières où des groupes infiltrés pouvaient être anéantis.

Cas des prisonniers : plusieurs cas

1. Les suspects ; allure de civils, pas d'arme mais pris en zone interdite ou dénoncés → plusieurs mois de prison ; à Z[illegible], ils faisaient les corvées, montaient des murs de protection etc...
2. Les hommes pris les armes à la main : si on était sûr d'avoir des types sans importance, ils étaient interrogés sur place, ramenés à l'escadron pour un interrogatoire plus poussé et souvent envoyés au PC du régiment où existait un bureau spécialisé pour les tortures.
3. Cas spécial : quand on était sûr d'être tombé sur un « gros poisson », chef de groupe ou pire, commissaire politique, découvert grâce au recoupement des renseignements obtenus des autres prisonniers, soit il partait au PC du régiment, voire plus haut dans la hiérarchie des armées. Enfin si on était sûr que c'était un « salopard » et qu'il refusait d'avouer ou de coopérer, il allait à « **la corvée de bois** ». Le capitaine et quelques hommes qui avaient soif de vengeance, l'emmenaient dans un coin isolé où il recevait une balle dans la nuque ; le cadavre était laissé sur place. Ça s'est produit quelquefois, quand j'étais à Z[illegible].
4. Les prisonniers qui dénonçaient et qui permettaient des coups réussis, ceux qui se ralliaient et juraient de servir la France, étaient versés dans les unités de HARKIS.

Le numéro **13** – c'est P

Il ne voulait porter que ce numéro là .... J'avais le 5.

Histoire et mort de mon copain

P la guerre,c'est ça aussi...

Né en 1935, troisième d'une famille de quatre enfants, il avait deux frères aînés entrés à 14 ans dans la vie active ; une circonstance imprévue allait décider de son sort, et, peut être de son destin..

Voilà : il fut reçu au « certif » 1er du canton. Son instituteur Mr charpentier, dit « le père Pinte », alla trouver ses parents et réussit à les persuader de le faire entrer au collège de St Gaultier, en classe de 5ème. A la même rentrée, j'étais en 6ème. C'est ainsi que je fis sa connaissance. Il rattrapa facilement son retard en Anglais et put passer en 4ème sans problème.

Bon sportif, spécialiste du demi-fond 800m et du 1000m, il fut plusieurs fois champion de l'Indre en cadet et junior.

Il passa ses deux « bacs » et , suite à sa demande, il devint instituteur suppléant, donc mon collègue.

Nous jouions dans la même équipe de basket,le CASG. Avec lui, j'ai été champion de l'Indre du 4 fois 100m.

Nous faisions aussi des « sorties », surtout les bals, avec tous les copains, tous les dimanches soir...

Et, nous n'étions pas très « frais», les lundis... c'est ainsi que passa notre jeunesse.... C'est dire que je le connaissais bien. Il avait résilié son sursis,à peu près en même temps que moi...

Sans sa place de 1er au certificat d'études, il ne serait pas devenu bachelier, et n'aurait ? pas été sollicité pour faire l'école des officiers... le nombre 13 .... Je n'y crois plus, à son influence , moins que jamais ... enfin, on peut toujours élucubrer.... Son destin fut tracé par cette circonstance fortuite, sans doute....

Ci-dessus, la photo du camion dans lequel P[illegible] était, lors de l'embuscade

J'avais des jours de permission, non utilisables en France, je m'en suis servi pour aller à ZENINA, à côté de DJELFA sur les « HAUTS PLATEAUX », aux portes du Sahara. Voir chapitre : « où j'ai passé mon temps » pour l'itinéraire. J'ai pris le train, puis des convois militaires. Je voulais savoir et témoigner.

Voici ce que les gens du poste m'ont raconté : Là aussi, tout s'est joué sur une circonstance fortuite et imprévue, je veux parler du brouillard. En effet, sur les hauts plateaux, il n'y a pas d'arbres, rien pour dissimuler les tireurs, la seule végétation est l'alfa, une sorte d'herbacée, un peu comme des petits joncs, mais ça ne fait guère que 30 à 40 cm de haut. Pour les fellagas, monter une embuscade et garantir sa retraite en terrain découvert, c'était impossible, car l'aviation aurait décimé les attaquants sans problème.

Malheureusement, entre le départ de la colonne partie porter les vivres à des miséreux au marché de Ben Yacoub et le retour, le brouillard s'est abattu sur la piste, on était le 28 décembre, cela rendait l'intervention de l'aviation inopérante ; c'est ce qui a sans doute poussé les membres du FLN à monter une embuscade – pas de chance – pas plus de nombre 13, que de porte-bonheur...

Il paraît que P[illegible] était monté dans le camion avec son capitaine qui conduisait, celui-ci avait été tué sur le coup, à voir l'impact des balles dans le pare-brise ; les tireurs étaient bons.

Les secours avaient trouvé P[illegible] à quelque distance du véhicule qui est en photo, il avait une balle dans la jambe, on supposait qu'il avait sauté du camion et cherché à se défendre ; c'est à ce moment là qu'on pouvait penser qu'il avait reçu une balle dans la tête ; puis, il avait dû être achevé car il avait un coup de couteau dans le cœur.

Les attaquants lui avaient, paraît-il, laissé sa montre, ses papiers ; il n'avait pas été mutilé ; les fells lui avaient pris son uniforme et l'avaient laissé en slip... Voilà la triste histoire...

P[illegible] était sous-lieutenant, il était ami avec son capitaine. N'aimant pas la guerre, il avait demandé à être affecté en SAS (Service Administratif Spécial) où il pouvait faire de l'humanitaire, en aidant les pauvres.

Alors, me direz-vous, pourquoi le FLN s'en prenait-il à des gens comme lui, qui ne faisaient que le bien ?

Parce-qu'ils faisaient rayonner l'influence française et que les commissaires politiques cherchaient à tout prix à éliminer cette influence. Ne pas oublier que c'est dans la toute première journée du début de la guerre, qu'un couple d'instituteurs fût tué dans les AURES. (Les MONERÒT.)

A titre d'instituteur exerçant à Z[illegible], je n'étais pas à l'abri non plus.

La Nlle République du 7 au 8 déc 1984.

THENAY

Hommage à l'instituteur disparu en Algérie

Un vibrant hommage a été rendu dimanche 5 décembre, au cimetière de Thenay, au sous-lieutenant Pi[illegible], disparu tragiquement en Algérie, il y a quarante-trois ans. La famille au complet, entourée des amis d'enfance, des personnalités : Jean-Paul Chanteguet, député ; Louis Simoulin, conseiller général ; les maires du canton et les associations d'anciens combattants, ont déposé une composition florale sur la tombe et observé la minute de silence.

Le maire, Raymond Vareillaud, a retracé la vie du jeune homme. Après ses études, il a été nommé instituteur à Méobecq puis Rosnay. Il a ensuite été appelé en Algérie pour y accomplir son service militaire. Promu officier, il était l'adjoint du capitaine commandant la SAS de Zenina, en Algérie. C'est au cours d'une opération de distribution de secours aux miséreux, le 28 décembre 1961, que le détachement est tombé dans une embuscade. Seuls le maire et un moghazenis échappèrent à la tuerie.

Pi[illegible] fut nommé à titre posthume, chevalier de la Légion d'honneur et titulaire de la Croix de valeur militaire avec palmes.

A l'issue de cet hommage, un poème écrit par René d'Helbingue et adressé à la famille le 31 décembre 1961, encadré pour l'occasion, a été lu. Une rue de Thenay porte le nom de Pi[illegible]



Le sous-lieutenant Pierre Delaveau a disparu tragiquement en Algérie, il y a quarante-trois ans.

NR 12 nov 87

St-Gaultier

Thenay

Inauguration de la rue Pi[illegible]. — Le conseil municipal et les anciens combattants vont inaugurer cette nouvelle rue au lotissement des « Cailloutis », le 11 novembre prochain, à la suite de la cérémonie au monument aux Morts.

Pi[illegible] cet enfant de thenay, né en 1935, instituteur à Rosnay, fut appelé en Algérie dans la région de Zenina, sous-lieutenant SAS. Il participait activement à venir en aide aux victimes de la rebellion. Le jeudi 28 décembre 1961, en compagnie du capitaine Nzuser et d'une escorte, lors du marché hebdomadaire de Ben Yacoub, ils distribuaient des secours aux villageois miséreux. Sur le chemin du retour, le détachement fut pris sous le feu des rebelles embusqués derrière des touffres d'Alfa. Seul survivant, le chauffeur du capitaine.

Décoré à titre posthume de la croix de la valeur militaire avec palme, nommé au grade de chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur, il est inhumé le 6 février 1962, au cimetière de Thenay.

Toute la population de Thenay, ses camarades de lycée, ses amis sont invités à se joindre à sa famille, au conseil municipal, aux anciens combattants, afin de se souvenir de cet homme d'exception, disparu prématurément.

Si P[illegible] n'a pas été mutilé, ce n'était pas toujours le cas pour nos autres morts.

On m'a raconté des choses atroces ; des mutilations sexuelles, surtout qui déclenchaient, en retour, des représailles de la part des Français, représailles qui n'étaient pas plus belles.

Cas d'égorgement : les animaux étaient égorgés, la tête tournée vers la MECQUE, faute de quoi la chair était déclarée impropre à la consommation. Pour les Islamistes en Algérie : égorger un homme, c'était l'empêcher d'aller au paradis. Les blessés français et les prisonniers du FLN ont payé un lourd tribut. L'égorgement consistait à couper le cou, sous le menton, d'une oreille à l'autre en ne laissant que la colonne vertébrale et la nuque. J'en ai vu, c'est cauchemardesque.
Le gars se vidait de son sang, il fallait souhaiter que le couteau coupe bien ...

Quelle horreur !

Voilà ce que la guerre est capable de produire

A propos de la torture : pendant que je suis lancé à décrire des horreurs, je vais vous parler de la torture ; je connais des histoires que je ne raconterai pas, mais qui étaient dignes de ce que faisait la GESTAPO entre 1940 et 45 ....

J 'ai posé la question à des responsables de ces actes en Algérie, voici la façon dont ils justifiaient aux yeux des autres et à leur propre conscience de tels faits : ≪On torture un type, on le bouzille même, il faut faire abstraction de toute sensibilité et penser que si on obtient des renseignements cela permettra de détruire quelque chose chez l'ennemi et surtout ça permettra peut-être de sauver des vies françaises, vies qui sont à nos yeux plus précieuses que tout et dont la protection est la raison de notre présence sur le sol algérien.≫

C'est pourtant une chose que je n'aurais pas pu faire.

P[illegible] (suite)

Le chauffeur du capitaine, qui par force, était monté, ailleurs, a été l'un des seuls survivants de l'attaque.

J'étais chez les [illegible], quand le maire de Thenay est venu [illegible] pour annoncer la nouvelle ; Là aussi, malheureuse circonstance . Étant en permission, j'étais allé voir la famille [illegible] pour avoir des nouvelles Fraîches et m'entretenir avec. Seule, la mère était présente, ainsi qu'une cousine de la famille, la nièce de Mme [illegible] Un homme est arrivé, c'était le maire, il avait l'air abattu, il a parlé, il est resté un peu, puis il est reparti, laissant la mère pétrifiée et [illegible] folle de douleur.

Ce sont des moments qu'on n 'oublie jamais, hélas !

Quant à moi, cela ne m'a pas fait de bien au moral, quand il a fallu repartir pour l'Afrique. Je crois cependant que j'étais moins stressé et inquiet que lors de mon 1er départ, car en Algérie, j'avais des repères, je savais où j'allais. Je pense que l'incertitude, ou la peur de l'inconnu est pire que tout, pour l'être humain.

Pendant presque deux ans, j'ai rêvé à Pierre, c'était toujours le même rêve. Il me disait: « on t'a dit que j'étais mort, ce n'est pas vrai, je vais revenir... »

Puis le rêve a disparu, mais ... pas les souvenirs que je garde de

mon ami.

Pour ne pas terminer le grand chapitre consacré à la vie du soldat

par ces pages tristes, j'ai gardé des images de fête ci-après.

Comme la moitié des soldats était des catholiques et l'autre moitié était composée de musulmans, nous récupérions à la fois les fêtes des uns et des autres. A Noël,les arabes avaient droit à un bon repas et nous, à la fin du ramadan les « Aïd », la fête du mouloud (mouton) etc...
Nous avions droit à du repos, une bonne ambiance et un bon repas.

ci-après : le concours du meilleur méchoui avec la préparation des moutons
et leur cuisson, c'était dur pour les cuistots, mais, quel régal !

VENT DE SABLE

Ceci est le début de la tempête, seulement.

Quand tout est desséché par le soleil, la poussière s'envole très facilement. Comme la végétation est rare ou grillée, le vent a un effet dévastateur.

Toujours est-il que j'ai vu des tempêtes avec vent venu du SAHARA. Il faut y avoir assisté pour le croire. Distance de visibilité 3 à 4 mètres, étouffant, le ciel est jaune sombre. C'est angoissant. On a une impression de « fin du monde ».

On se calfeutrait comme on pouvait, en sortant le moins possible. Le gars qui était en sueur revenait tout « bronzé » avec des rides. Malgré les précautions, les assiettes par exemple étaient devenues grises, on dessinait son nom dessus. Les particules de poussière étaient si fines que les poumons devaient s'en emplir. On crachait comme un gars qui chique.

Ça durait parfois trois jours.

les arbres : des eucalyptus

L'ALGÉRIE EN HIVER. L'OUED EN CRUE

En janvier, par exemple, il pleut tous les jours.

L'oued est devenu un torrent boueux, impossible à traverser. Il n'y a aucun pont.

La végétation qui a absorbé l'eau, redonne un aspect vert au paysage.

AUTRE ASPECT

Chose que l'on ne savait pas en métropole. La neige couvre parfois les sommets de l'OUASENIS.

L'oued est devenu un petit fleuve.

ENTRÉE DE LA CHAMBRÉE DU PHR

Le sol de la « chambre » est bétonné.

Imaginez ce que les entrées et sorties d'une trentaine d'hommes portant des chaussures à crampons, peuvent donner à l'intérieur...

Dehors, toute la poussière de l'été a été transformée en boue liquide.

Les parpaings sont gorgés d'eau comme des éponges. Comme il n'y a pas de gouttière, l'eau du toit s'écoule sur tout le rebord.

Dire que les conditions de vie et de salubrité du soldat sont mauvaises, c'est une évidence...

Au fond à gauche, on aperçoit l'arrière du Half-track ; véhicule blindé qui servait aux escortes.

Le champ vert est un champ de blé en cours de pousse.

LE CRIQUET – LES SAUTERELLES

Une calamité.

Au printemps 62, des nuées de sauterelles venues d'on ne sait où, ont envahi la campagne. En trois jours, plus de feuilles aux arbres, les cultures rasées.

Voici en photo l'énorme sauterelle, qui est appelée criquet.

Longueur environ 8 à 9 centimètres, on voit par rapport au couteau.

En saison normale, il y en avait toujours un peu, comme chez nous, des sauterelles. Par contre, le criquet algérien, ou plutôt africain, était capable de voler sur de longues distances, ce que ne font pas nos sauterelles. Bref, en Algérie, le criquet était présent en densité normale un peu partout, il faisait partie de l'écosystème, beaucoup d'animaux s'en nourrissaient. Mais par suite de la conjugaison de plusieurs facteurs favorables, avec un fréquence variable, il y avait prolifération, migration et invasion... Pour donner une idée de la densité, disons que sur une bande d'un mètre, on en comptait 10.

On entendait le bruit des mandibules, ça ressemblait à un crissement continu de sable qui roule.

Particularité, les pattes sauteuses étaient armées de piquants et si fortes qu'elles vous mettaient les doigts en sang si vous ne saisissiez pas la bête avec précaution.



UN TERRIER DE HYÈNES (parait-il)

Dans les falaises d'un oued, à plusieurs kilomètres du poste.

Il parait qu'il en reste quelques unes.

La parfaite confiance qui régnait entre mes élèves et moi a permis que je « visite » les alentours du poste les jours où il n'y avaitpas d'école.

Les gamins me disaient : « demain on vient vous chercher, on vous emmènera voir ceci ou cela. »

En route, je leur disais : « et là, on peut y aller ?

- Non, il ne vaut mieux pas.
- Et là ?
- Oui, pas de problème. »

En période de guerre et en Algérie, c'était comme ça, il était interdit à toute personne de circuler entre la tombée de la nuit et le lever du soleil ; c'était le « couvre-feu ».

Un individu ou un groupe repéré pouvait être au minimum arrêté après sommations ou recevoir une volée de balles sans préavis.

Je me souviens qu'un des enfants m'a dit plusieurs fois : « mon papa, il se promène la nuit, il part le soir et ne revient que le lendemain. »

Je n'ai jamais trahi, ni cherché à savoir ce que cachait cette activité nocturne... sans doute rien de bon.

Mais cela montre que, quelle que soit la contrée, les gosses sont tous les mêmes... Quand un adulte a leur confiance, ils peuvent tout dire, sans mesurer les conséquences...

UN CHACAL pris au piège sur le tas d'ordures du camp.

Le chacal ressemble à un petit loup, il a une grosseur comprise entre celle du renard et du loup.
Son poil est rêche, comme celui du loup.
Il se nourrit de tout ce qu'il trouve, des insectes, des fruits, des rongeurs, des charognes, des cadavres, même humains ; les corps des fellagas non retrouvés dans la montagne par exemple. Les chacals pillaient aussi les tombes des cimetières.

A Zeddine, le phare du mirador à souvent servi à éclairer les chacals qui traînaient de nuit.

Mais les chacals en groupe surtout, étaient parfaitement capables de tuer une chèvre ou un mouton. Nous avions une chèvre mascotte au PHR. Un matin, nous n'avons retrouvé que la tête...

Quelle est la sentinelle qui n'a pas eu le sang glacé dans les veines en entendant les hurlements des chacals en pleine nuit ?...
De longs gémissements qui ressemblaient à des sanglots d'enfants.
Ici le seul cri qui y ressemble un peu, c'est les clameurs plaintives que font deux matous qui se battent. Imaginez ces clameurs dans le contexte de guerre, qui se répondaient d'une colline à l'autre : *ça mettait de l'ambiance !*

UN HAMEAU DE MONTAGNE

Pour les toits, plus question de tuiles ou de tôles ; sur une armature de branchages, de la paille puis de la terre.

Extrême pauvreté. Les mechtas ont des murs en terre battue. En été, c'est assez frais, mais en hiver, c'est humide, d'autant plus qu'il n'y a pas de plancher, ni de carrelage, le sol dedans est en terre battue.

On voit aussi de petits enclos d'épineux pour soustraire les quelques chèvres et moutons à la dent des chacals.

Maigres cultures, quelques animaux.

Il est à noter qu'à l'approche des troupes, tout le monde a peur et est « terré ». Pas âme qui vive dehors.

UNE MAISON ET SON ÉTABLE DANS LA CAMPAGNE (UNE MECHTA)

Celui qui pouvait s'acheter de la tôle ondulée était un riche... Le toit de terre, isolant en été, était peu étanche l'hiver.

Les gens des campagnes autour du poste étaient pauvres, misérables.
Ils portaient les mêmes habits du 1er janvier au 31 décembre.
Pas de médicaments, pas d'opération possible, ni de soins dentaires... Une mortalité infantile terrible.

Le soldat regarde un four à cuire le pain sans levain, sorte de galette. nous en verrons un en gros plan après.
Voilà la vie du petit paysan algérien dans son pauvre logis.

LE FOUR À PAIN ET, SUR LE MUR, LA RÉSERVE DE COMBUSTIBLE

On dit du pain, en réalité,une sorte de galette sèche.

Beaucoup de mes élèves partaient de chez eux le matin et ne rentraient que le soir. Les plus chanceux mangeaient une sorte de galette sèche à la farine complète, grande comme leurs deux mains et quelques dattes. Les autres buvaient un peu d'eau.

Le four était chauffé avec des bouses de vaches séchées, plaquées au mur. Dans ce pays où les ressources en bois, en plaine, étaient limitées, les bouses étaient précieusement conservées.

Quand les parois de glaise étaient chaudes, on enfournait, puis on bouchait le gros trou.

Les plus courageux, ceux qui possédaient un âne, montaient s'approvisionner en bois, dans la montagne OUARSENIS, quand le secteur n'était pas classé « zone interdite ».

UN VILLAGE DE REGROUPÉS

J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer que les autorités françaises avaient été amenées à déplacer des populations entières dans les zones isolées, afin d'empêcher les combattants du FLN de s'approvisionner et de se cacher avec la complicité des habitants.

La zone artificiellement désertée était classée « zone interdite » avec couvre-feu permanent.

Pour reloger tous les regroupés, les Français avaient construit des villages avec les rues toutes au cordeau et surtout, toutes les infrastructures modernes à savoir : un dispensaire avec au moins un service infirmier (très prisé), une mairie, une école.

Les habitants étaient censés se prendre en main et se défendre contre le FLN.

Une sorte de caserne occupait le centre du village. Des supplétifs musulmans, armés par nos soins, y montaient la garde.

Le tout était cependant supervisé par l'armée française. Le village ci-après était à environ 400 m de la ferme de Z[illegible] tenue par le 5ème RSA.

VILLAGE DE REGROUPÉS (suite)

Le bâtiment de gauche dont on voit le pignon est l'école qui comprenait 2 classes. Le CP/CE1 tenu par un instituteur musulman et les « grands », niveau CE2/CM1, pour qui je fus l'instituteur.

Le terrain devant est la cour de récréation où l'on voit quelques élèves.

Le plus petit bâtiment, complètement à droite, ce sont les WC. Les élèves avaient la fâcheuse habitude de s'essuyer le derrière avec des pierres (adaptation parfaite, dans ce pays sans arbre) et ces WC étaient toujours plus ou moins bouchés.

Le grand bâtiment blanc, c'est le fort (bordj), caserne des supplétifs musulmans, les moghaznis.
Leur armement : fusils Lebel datant de la guerre de 14.

MES ÉLÈVES

J'en ai eu en moyenne, plus de 50, le record 53.

De temps en temps, quatre fillettes, la fille du Maire, celle du Garde Champêtre, celle du Chef des Moghaznis, et celle du Secrétaire de mairie. Les parents se sentaient « obligés »...

Enfants pas plus durs, ni plus difficiles à diriger que les élèves de France. Je dominais parfaitement la situation et je n'ai jamais eu de problèmes. Des groupes de gamins m'emmenaient en promenade, les jours de congé. J'en reparlerai.

Beaucoup étaient intelligents avec un bon esprit, surtout, comme ils n'avaient aucune autre source d'information sur le savoir et sur le monde, ils buvaient mes paroles et retenaient bien ce que je leur enseignais.

Pas de télévision, pas de livres chez eux. C'était le « maître » qui remplaçait tout. Cela donnait un contexte très favorable pour l'enseignement.

En tout cas, avec 53 élèves, le boulot ne manquait pas. Les horaires : les mêmes qu'en France.

Pour moi, le problème le plus embêtant, c'était la distance entre ma ferme « caserne » et l'école du village de regroupés, 4 à 500 m, à faire 4 fois par jour, la plupart du temps seul et sans escorte, armé de mon pistolet de ceinture. Je n'engageais jamais de balle dans le canon ; autrement dit, en cas d'attaque, j'étais foutu...

Il aurait suffi que le commissaire politique du FLN juge mon influence trop importante, comme je représentais la France, pour qu'on décide ma liquidation.

Fort heureusement, il n'en a rien été. Mais je n'oubliais pas que les premières victimes des premiers jours de la guerre, ont été un couple d'instituteurs.

DEUX ÉLÈVES

Celui de droite était un excellent élément.

Du 1er janvier au 31 décembre, les mêmes habits, pas trop sales.

Presque tous les enfants, même en hiver, n'avaient pas de chaussures et ne semblaient pas en avoir besoin. C'est dire l'extrême pauvreté de ces petits.





DES ENFANTS QUI AIMAIENT L'ÉCOLE ET QUI AVAIENT ENVIE D'APPRENDRE

Traverser l'oued en hiver, deux fois par jour, pour venir étudier, avec pour tout repas, un morceau de galette sèche et trois dattes, ce n'est pas une partie de plaisir.

Allez donc demander la même chose à un petit Français, même en 1961; ce n'était pas le même contexte.

GAMINS DE MA CLASSE, FOUILLANT UN TAS D'ORDURES DU CAMP

Les gens étaient si pauvres, que le moindre bout de pain était bon à prendre, soit pour nourrir les familles, soit pour les animaux.

Le tas d'ordures occupé par les gamins le jour, était visité de nuit par les chacals.

Les cuistots avaient pris l'habitude de sauvegarder proprement, s'ils le pouvaient, des restes de nourriture qu'ils déposaient ou donnaient aux pauvres gosses qui traînaient.

LE PETIT BERGER

Jour de congé pour un de mes élèves.

Il devenait berger et gardait les chèvres et les moutons de sa famille sur les berges de l'oued, lieu où il restait un peu de verdure, même en été.

Le soir, les animaux étaient soigneusement rentrés, à cause des chacals qui auraient fait un mauvais sort aux égarés.

Je me souviens que ce petit berger était un excellent élève. Bon esprit, intelligent et gentil.

Qu'est-il devenu ?...

LA CORVÉE D'EAU, EN ÉTÉ

Une source. Personne dans le bled n'a l'eau courante, même pas d'eau du tout.

Comme beaucoup de corvées, ce sont les femmes qui assurent.

UN CIMETIÈRE MUSULMAN À LA CAMPAGNE

La loi coranique impose d'enterrer les morts sous 24 heures. Vu le climat, c'est mieux.

Les tombes faisaient environ 40 cm de profondeur ; c'est dur de creuser quand on n'a pratiquement rien mangé, et qu'il fait 40° à l'ombre. Tombes, toutes orientées vers l'EST: (La MECQUE).

Le corps, enveloppé d'un simple linceul était descendu et recouvert de terre. On posait ensuite des grosses pierres, en coinçant, en dessous, des touffes d'épines. Pourquoi ?

Tout simplement pour empêcher les chacals de piller la tombe et de manger le cadavre.

C'était pourtant monnaie courante. Je passais tous les jours près du cimetière situé à mi-chemin entre le poste et l'école, et croyez moi, les trous ... étaient nombreux.

Une mortalité infantile énorme : souvent un de mes élèves manquait.

Je demandais « qu'est-ce qu'il a ?

- c'est l'enterrement de son petit frère (ou de sa petite sœur) ».

Un enfant sur trois mourait en bas âge.

C'était comme en France, au moyen âge.

PETIT VOCABULAIRE ARABE : mots d'un usage fréquent

Vous verrez que certains de ces mots sont passés dans notre langage courant.
(Orthographe incertaine, phonétique, ce n'est pas un problème)

LABESS : ça va. Mot utilisé aussi pour demander des nouvelles, avec un << ? >>
AROUA MÉNA : viens ici ; FISSA : vite.
BALEK : fous le camp.
CHOUF (très utilisé) : regarde... Un CHOUF : un guetteur.
CHOUF EL DJEBEL : regarde la montagne.
LE DOUAR : le hameau . UN OUED : une rivière ; LE SOUK : le marché par extension : le bazar
EL OULED : les enfants. LA FATMA : la femme.
MOULOUD : le mouton ; MOULOUDJI : l'agneau. EL DIB : le chacal .
LA BRÊLE : le mulet ou l'âne .
LES GLAOUIS : les couilles. Le SBOUB : le zizi
HALOUF : le cochon, le sanglier ; par extension, quelque chose de dégoûtant, d'impur.
CHOUÏA : peu ou un peu. BESEF : beaucoup
COMPTER : O, 1, 2, 3, 4, 5... : OUALOU, OUAADJ, ZOUJ, ARBA, ARMSA, SLÉTA...
OUALOU : c'est aussi : rien, comme zéro. MACACH OUALOU : rien du tout.
INCH ALLAH ! à la grâce de Dieu!.. MEKTOUB : peut-être, on verra.

Les INJURES : il faut savoir que l'ARABE ne va pas vous insulter directement, pas comme chez nous, où l'on dit : « t'es un con ! »
Non, là-bas, on s'en prend à ta famille, particulièrement à l'honneur des femmes. (ça donne de bons résultats : demandez à ZIDDANE !...) →
Voilà ce qui marche le mieux : NADINE AMOUK : la putain de ta mère, NADINE ARTAÏL : la putain de ta sœur (je crois), NADINE OUALDIK : la putain de ta race...

Et pour finir : BELLA FOUMOUK : ferme ta gueule !

ANIMAUX DU DÉSERT

Cette photo de mauvaise qualité, représente un scorpion blanc.

Les scorpions noirs étaient, paraît-il, plus venimeux.

Interdiction formelle, dans le désert de soulever une pierre ou de la retourner avec son pied nu.
Sous une pierre sur trois, se cachait un scorpion. Ils se nourrissaient surtout d'insectes mais servaient à leur tour de nourriture à d'autres animaux comme les fennecs.



PAUVRES « PIEDS NOIRS »

On appelait ainsi les Français de souche européenne vivant en Algérie.

Pauvres Pieds noir, ON (= divers dirigeants politiques français et non des moindres...). ON leur avait dit et redit : « l'Algérie, c'est la France. Vive l'Algérie Française. Vous êtes ici chez vous. On ne vous abandonnera jamais. Je vous ai compris. Etc... »

Et puis... en 1961 et 62 une menace sourde et terrible a déferlé comme une vague venue de partout :

« La valise ou le cercueil »

Pour sauver leur peau, sachant le départ de l'armée française inéluctable, ils ont tout laissé, leur maison, leur terre, leurs amis algériens, la tombe des parents...

Pourtant, certains se sont révoltés, ils ont dit : « on ne va pas se laisser faire, le FLN a gagné en utilisant le terrorisme, on va utiliser les mêmes méthodes ».

Il y aura une **O**rganisation, **A**rmée, **S**ecrète (l' « OAS »). Partout en Algérie, les murs, les monuments se sont couverts des trois lettres « **OAS** ».

Les hommes de l'OAS ont :

- Organisé des milices clandestines, plus ou moins en relation avec certains gradés de droite de l'armée
- Fait des attentats à l'explosif contre les musulmans
- Attaqué des convois civils (ce sont encore eux qui ont pris)
- Tué des dirigeants ou sympathisants du FLN
- Et, malheureusement aussi, mitraillé des convois de l'armée française :
  - pour venger leurs morts, après la fusillade de la rue d'ISLY à ALGER.
  - Pour faire pression sur les pouvoirs politiques.

BÂTIMENT APPARTENANT À DES MUSULMANS DÉTRUIT PAR L'OAS (ATTENTAT A LA BOMBE)

C'était au temps de la tentative de coup d'état militaire appelé « LE PUTSCH D'ALGER ».

Des généraux « félons » (dixit De Gaulle) ont tenté au printemps 61 de rallier les gradés de toute l'armée à la cause Pieds-noirs - OAS. (Ils s'appelaient CHALLE, JOUHAUD, ZELLER et SALAN). Le Général De Gaulle a aussitôt fait diffuser un message aux armées; grâce à nos postes à transistors, nous avons tous capté ce message, je m'en souviens encore : « j'interdis à tout militaire, d'obéir aux ordres des généraux félons ! », ce n'était pas tombé dans l'oreille de sourds, mais j'ai eu encore maille à partir avec les gradés. **C'est malheureux de voir qu'en plus des ennuis causés par les arabes du FLN, les appelés, comme moi ont eu à souffrir des hostilités des cadres militaires dissidents de droite de notre armée.** J'étais resté dans le bureau au PHR afin de profiter de la lumière électrique pour écrire. J'étais seul. Le Capitaine G.... fait irruption : « ça tombe bien, [redacted] tu sais taper à la machine ?

- Oui mon capitaine.
- Tu vas immédiatement me recopier ceci en trois exemplaires pour diffusion auprès des pelotons de l'escadron ».

Et il me tend la circulaire de CHALLE, JOUHAUD, ZELLER et SALAN qui appelait l'armée à la désobéissance à DE GAULLE en faveur des ordres de l'OAS.

« Mon Capitaine, je viens d'entendre les ordres du Général De Gaulle, concernant cette histoire, je regrette, je ne taperai pas la circulaire ».

Il s'est mis dans une colère noire et suait à grosses gouttes : « j'ai fait six ans de légion, c'est pas un petit gars comme toi qui va résister à mes ordres... Je vais aller chercher du renfort, et je te garantis que tu vas la taper la circulaire ! ... »

Pendant qu'il était parti, j'ai sauté par la fenêtre et il ne m'a pas revu... Mais je n'étais pas trop tranquille, en période troublée, un « accident » est si vite arrivé, surtout pour éliminer les opposants politiques.



UN CONVOI ATTAQUE PAR LES MAQUISARDS OAS

Véhicules incendiés.
Des attaques parfois aveugles, tant pis pour les pauvres diables pris pour cible.

UN MAQUIS OAS DANS LA REGION DE ZEDDINE

Prenant appui sur une tribu fidèle à la FRANCE, sous les ordres du PACHAGA BOUALEM, des pieds noirs qui bénéficiaient de la complicité des gradés du 5ème RSA, basés à la ferme de ZEDDINE, se sont installés dans les contreforts de l'OUARSENIS.
Au camp, les cuistots et les responsables des camions, se sont aperçu que des gradés sortaient toutes les nuits pour porter une partie de nos provisions de bouche et des munitions à ce maquis OAS en utilisant les véhicules de l'escadron ...
Les appelés ont été de plus en plus irrités et remontés contre ce genre de pratiques ... illégales de surcroit ; mais ils ne savaient pas trop comment faire pour limiter ou donner un avertissement contre cette conduite. Quand ils m'en ont parlé, bien sûr, je leur ai donné raison. Je leur ai dit « pour arrêter ça, c'est simple, si vous êtes d'accord, ce soir vous enlevez et vous cachez les fils de bougie des camions, pour les immobiliser.» Sitôt dit, sitôt fait. Je vous laisse à penser la colère du capitaine et de ses lieutenants ... Les chauffeurs et les cuistots ont été interrogés, le lendemain matin, au lieu de dire « nous étions tous d'accord pour arrêter vos actions ». Ils ont déclaré « C'est [redacted] qui nous a dit de faire ça », omettant de raconter qu'ils étaient venus me trouver. Bravo et merci !
C'est écoeurant, je me suis trouvé isolé, personne pour me défendre. Convoqué devant l'escadron réuni, je n'ai pas jugé utile, ni prudent, de les affronter de face, en leur disant ce que je pensais d'eux ... J'ai dit que... j'avais peur de l'OAS ... On m'a traité de « trouillard» et « d'intellectuel ». J'ai été prié de me faire oublier et de disparaître de leur vue (bien volontiers) ; mais il m'en est resté une grosse amertume à propos du mot : SOLIDARITE.

TRICHE AUX ÉLECTIONS

INFLUENCE de L'OAS sur L'ARMÉE et sur LE SCRUTIN de L'AUTODÉTERMINATION

Autre motif de mécontentement : « l'usage de la DÉMOCRATIE » au 5ème RSA.

Quand il a fallu voter pour le référendum décidant de l'autodétermination du territoire algérien, nos chers gradés qui, décidément ne laissaient rien au hasard, ont confisqué tous les bulletins « **OUI** » ; comme ça, ils espéraient qu'on voterait tous pour le « **NON** » puisque, seuls ces bulletins étaient disponibles... C'est une honte !... Nous avons été obligés de nous abstenir... La presse n'en a pas parlé de ça, et c'est bien dommage. Le « Canard enchaîné » aurait bien aimé...

Ce n'était pas un cas isolé, puisque mon beau-frère ..... a eu exactement le même cas de figure dans son régiment.

Quand les choses ont été clarifiées, les généraux félons arrêtés, et la tentative de putsch déjouée, il a bien fallu faire le compte des « pour » et des « contre ».

Mon régiment a été dissout, démantelé, les cadres mutés ou sanctionnés. C'est au moment de cette dissolution que j'ai séjourné à Z..... près d'ALGER dans une caserne bâtie par et pour la légion.

C'était un petit paradis : dans un grand parc ombragé, avec une piscine, des cuisines semi-enterrées, des bâtiments en dur, bien isolés thermiquement.

On avait l'impression d'être en vacances...

LA FNACA

Elle le fait depuis 1963, avec toujours plus de ferveur et de conviction, à la date anniversaire du "cessez-le-feu" officiel de la guerre d'Algérie, le 19 mars 1962, seule date légitime digne de commémoration.

Avec l'approbation de l'immense majorité des Français, celle de la majorité des Conseils Municipaux et de nombreux élus de toutes tendances, les délégués du 28e congrès national réaffirment solennellement leur attachement indéfectible à cette Journée du Souvenir et du recueillement.

Ils condamnent les pressions et les manœuvres de toutes sortes, qui tendent à justifier, 45 ans après la fin de la guerre d'Algérie, le comportement coupable de ceux qui s'opposèrent par les armes au cessez-le-feu et à la légalité républicaine d'alors.

voir à ce propos la page suivante

L'OAS contre l'Armée : Mort d'un Soldat de PRISSAC (36)

Après les émeutes des Pieds noirs d'ALGER et les fusillades qui en ont découlé, la tension entre les sympathisants de l'OAS et les appelés du contingent n'a cessé de monter; les appelés étaient en ligne de mire car ils représentaient l'opposition métropolitaine aux idées de l'OAS, cette organisation ne se sentait pas assez soutenue par l'armée et en rendait responsable les hommes du contingent. On était à deux doigts de la provocation et de l'incident grave ... On a fini par y arriver. Je cite, ci-après, un communiqué de l'UNCAFN trouvé dans le journal : La « VOIX de PRISSAC » de Noël 2008, donc je cite « : UNCAFN

Alger, place Desaix

Il est 10 heures ce matin du 23 mars 1962.

Deux camions de bérets noirs du C-I 160 de Benni-Messous, des appelés du train, dérapent dans une flaque d'huile.

Immédiatement, plusieurs dizaines de jeunes gens de Bab-el-Oued les entourent. Ils tendent les mains vers leurs armes. A quelques mètres, attentif, un commando Alpha les couvre. Mais à bord des camions, les jeunes soldats ne veulent rien savoir, pour livrer leurs mitraillettes.

Surpris par la réaction hostile, les jeunes pieds noirs hésitent.

Les Alphas arrivent à la rescousse. A bord d'un camion, un appelé musulman arme sa M-A-T-

Et c'est le drame.

Le commandant OAS ouvre le feu, le pare-brise vole en éclats. Le chauffeur est tué, sur le plateau du camion, les soldats n'ont pas eu le temps de tirer. Pris sous le feu croisé des armes, ils tombent l'un après l'autre.

Ce jour là notre ami d'enfance [redacted] est tué, avec six autres de ses camarades.

Il n'avait pas 20 ans. » fin de citation.

Voici, de mon côté, ce que j'avais appris au moment où l'histoire s'est passée.Beaucoup avaient compris que ça ressemblait à un coup monté, voire à une embuscade, un vrai guet apens .... De multiples questions sont restées posées. Beaucoup ont dit : qu'on ne nous fasse pas croire, que l'huile répandue sur la chaussée était le fruit du hasard... Sinon, pourquoi et comment expliquer alors la présence de ce groupe de jeunes pieds noirs justement à côté de la partie accidentogène de la chaussée ? Le pire est la question suivante : que faisait un commando OAS armé avec les jeunes Algérois à proximité de la tache d'huile ?

Pourquoi les jeunes pieds noirs voulaient ils arracher les armes des mains des soldats du contingent alors que nous étions le 23 mars 62 et que l'armistice était signé depuis le 19 mars 62 ? Compte tenu des sanctions très lourdes encourues par celui qui rentrait sans son arme, ce n'est pas surprenant que [redacted] et ses compagnons aient refusé de les donner, c'était leur devoir, il fallait être fou pour penser le contraire.

Il n'est pas interdit de penser non plus que les armes en question pouvaient être utilisées, en cas de vol, pour rompre le cessez le feu ...

Les deux camions des militaires venaient de la banlieue d'Alger, de Benni-Messous; c'est un lieu qui m'était bien connu, puisque j'y avais séjourné un mois, en stage de Secrétariat, pour apprendre à utiliser les machines à écrire. Les deux camions donc, se dirigeaient vers un hôpital d'Alger car les jeunes passagers devaient s'y rendre en consultation médicale.

Je connaissais bien [redacted], d'abord, il était le fils de « mon » facteur quand j' étais instituteur à PRISSAC qui a été mon premier poste d'enseignant. Ensuite, j'avais fait une traversée Marseille-Alger, au retour d'une permission, en compagnie de [redacted], nous avions sympathisé; c'était un gentil garçon.

Il a été une innocente victime de la folie des hommes, sa mort, comme celle de ses six compagnons, comme celle de tant d'autres, a été absurde, atroce et inutile, des familles ont été anéanties, désespérées, et le pays écoeuré, devant cet immense gâchis.

REFLEXIONS

P[redacted] a été fait, à titre posthume, Chevalier de la Légion d'Honneur, il a reçu la Croix de la Valeur Militaire avec palmes, c'est bien ... qu'en a-t-il été pour [redacted] ? D'accord il n'est pas mort au combat, mais, il n'a pas eu le choix... Quand on pense que ce sont des Français qui ont commis ce crime ; il y a de quoi en avoir honte, ça doit bien se sentir et ça arrange bien si on n'en parle pas trop.
De même, pour [redacted] (36) tué devant moi par accident, comme je le raconte dans le chapitre des armes à propos du PM MAT 49 (voir au début) ... Ce jeune a-t-il reçu les mêmes honneurs que les deux autres ? Egalité dans la mort ... oui, pas de doute, mais après ?

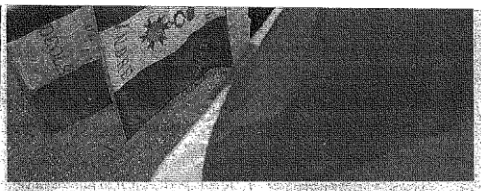
Bien sûr, on ne peut pas faire de statistiques en utilisant seulement les trois morts de mon département que je connaissais ; mais, un mort au combat, un mort pour des raisons politiques et un mort par accident ... (d'après l'auteur de l'article NR ci-dessous il y aurait eu 7917 morts par accident.)
On a tout mis dans le même recensement des 30 mille morts Français en Algérie ...
On peut toujours se poser des questions pour les 29997 autres ? Comment sont-ils morts ? Impossible de ne pas penser à un énorme gâchis et, pourtant, une vie, quand on a 20 ou 21 ans ... c'est une merveille!

J'ai parlé de ces trois morts parce que je les connaissais et que je savais comment s'était passée leur fin de vie.

Ce n'est pas une polémique que je veux ouvrir, ce ne sont que de simples réflexions tristes qui me reviennent à l'esprit, en terminant

ces souvenirs d'ALGERIE.

dans les départements algériens. Sur les 1,3 million de soldats envoyés ou renvoyés en Algérie (soldats de métier et les appelés des contingents français et algériens), beaucoup ne furent pas décorés par la nation, ne l'ayant sans doute point mérité aux yeux de leur hiérarchie, et c'est tant mieux car ils ne furent ni blessés, ni portés disparus, ni revenus dans des cercueils plombés.
« Pour ces bidasses lambda dont j'étais, les fédérations d'anciens d'AFN se rattrapent, et des cérémonies du souvenir fleurissent désormais comme les jonquilles dans toutes les communes vers le 19 mars, date anniversaire officielle de commémoration de l'accord scélérat de 1962.
« J'entends bien que c'était la fin tant espérée des hostilités, la joie et le retour prévisible de ces garçons qui n'avaient depuis leur venue au bled qu'un mot en bouche, la quille. Ce désintérêt général de la chose militaire par les appelés pouvant expliquer peut-être l'inexplicable... la quantité impressionnante de décès d'origine accidentelle, soit 7.917 morts par absence de formation, dangers inhérents au relief et imprudences de toutes natures.
Oubliée l'Indochine aux 105.000 combattants morts à 12.000 km de la France sans soulever beaucoup de compassion. Aujourd'hui, le vil et médiocre conflit algérien est de-



Commémoration du 19 mars 1962, cessez-le-feu en Algérie.
(Photo archives NR, Stéphane Gaillochon)

[illegible] hara et dans l'Ouarsenis. J'ai appris auprès des légionnaires, les vrais combattants engagés sans relâche, que j'ai côtoyés et admirés longuement, la juste valeur d'une décoration méritée.
« Cette comédie du médaillage à tout va qui occupe nos édiles... encore en 2009 n'a pour moi plus aucune signification si ce n'est de tenter de valoriser ce qui ne fut qu'une période honteuse de basses besognes. Pour les jeunes qui peuvent ignorer le bilan humain du conflit algérien, je rappelle qu'il a généré 24.644 soldats morts pour la France parmi 1,5 million de participants. »

de Châtellerault (Vienne)

vous le dites dans la nr

NR du 4 avril 2009

2) LES DÉSERTEURS

Une autre conséquence de cette fin de guerre.

L'annonce des pourparlers, l'approche d'un cessez-le-feu, puis l'armistice du 19 mars 1962, ont eu des répercussions imprévues, mais pas imprévisibles, surtout dans les régiments où étaient incorporés de nombreux FSNA (Français de Souche Nord Africaine) ; ils sont devenus d'un seul coup ASNA (Algériens de Souche Nord Africaine).

Sachant que les Français allaient quitter l'Algérie, ils ont retourné leur veste et sont devenus des patriotes algériens convaincus... On a connu ça en 1945. Le problème pour le 5ème Spahis et pas seulement pour mon régiment, fut que, pour prouver leur bonne foi et leur adhésion totale à la cause algérienne, mais sûrement aussi dans le but de sauver leur peau, quand des déserteurs partaient, ils emportaient armes et munitions. Ce qui pouvait avoir des conséquences très graves, tant que l'armistice n'était pas signé, et même après, s'il n'était pas respecté...

Rien qu'au peloton des hommes de réserve, nous avons perdu au moins cinq ou six hommes.

Les désertions avaient surtout lieu la nuit, par exemple le plus souvent, la sentinelle armée prenait la poudre d'escampette, mais parfois aussi, de jour, pendant que les hommes étaient occupés.

Conséquences immédiates : toutes les armes furent enchaînées sur des râteliers avec un filin d'acier qu'on passait dans les gâchettes et qui était cadenassé au bout.

Alors là, ça a été le feu d'artifice, une nuit sur trois en moyenne, au retour des hommes de garde, quelques abrutis oubliaient de sortir la balle engagée dans le canon, en passant le fil d'acier pour enchaîner l'arme, le coup partait. On avait le plaisir, vers trois heures du matin, d'être réveillé en sursaut par la détonation. Ca mettait de l'ambiance. Il fallait voir la toiture en tôle ondulée au dessus des râteliers d'armes ; elle ressemblait à une écumoire tant il y avait de trous...

Que sont devenus les déserteurs ? Le plus souvent, on n'en a plus entendu parler. Il n'y en a eu qu'un cas, dans les débuts de « l'épidémie ». On a soi-disant retrouvé l'homme égorgé par le FLN, dans une ferme voisine du camp. Vu le battage qui a été fait autour de « l'affaire » et la complaisance avec laquelle les gradés emmenaient voir

le cadavre, j'ai toujours supposé, sans en avoir la preuve, qu'il avait été rattrapé par un commando de chez nous, qui l'avait tué pour servir d'exemple, et couper ainsi à de futurs candidats, l'envie de déserter par la peur de l'accueil que pouvait réserver l'ennemi.

Quoiqu'il en soit, ça n'a eu aucun effet et les désertions ont continué de plus belle.

Ce que je raconte est peut être un épisode peu connu de cette guerre, mais c'est pourtant comme cela que ça s'est passé.



Trous de balles,
dans la toiture ----

L'ENTERREMENT DU PÈRE 100

Cent jours avant sa libération, chaque homme du prochain contingent libérable, avait droit à un jour de permission à passer sur place, pour fêter l'enterrement de

« Jean comte CENT »

Mon contingent 60 – 1 B n'a pas fait exception.

La « distraction » consistait surtout à prendre une « cuite » à la bière. Chacun devait passer commande au mess officier pour être opérationnel le jour « J ».

Photo ci-contre

Tout était prévu... par écrit.

J'ai relevé cette phrase hautement humoristique : « la bleusaille en tenue de sortie, assurera le transport des personnes incommodées par suite d'un bonheur trop intense... »

Après, on comptait les jours... jusqu'à « la QUILLE ! »



UNE DERNIÈRE VACHERIE...

Comme souvenir de mon service militaire, j'aurais pu mettre aussi, comme titre :
« quand on a besoin des gendarmes »...

Je me suis fait tout voler au DIM d'Alger.

Quand j'ai été démobilisé, 25 mois ½ après mon départ + 15 jours de permission libérable, donc 26 mois de service actif. Quand j'ai été démobilisé donc, j'ai été dirigé vers le DIM d'Alger. C'était un service chargé de l'accueil, de la ventilation vers les régiments, des départs par les bateaux en direction de Marseille pour mon rapatriement. J'y suis resté environ 24 heures.

Le matin, je me suis rendu au bar pour boire un café, laissant ma valise fermée à clé sur mon lit. Pendant mon absence, deux soldats d'un régiment d'artillerie sont arrivés, ils se sont mis à forcer les serrures de ma valise. Les voisins de lit ont demandé ce qui se passait. La réponse : « On nous a tout volé, alors on en fait autant pour se rembourser ». Alors, là aussi, il y a gros à dire, ils ont laissé faire...

Un quart d'heure après, à mon retour, j'ai constaté les dégâts. Plus de portefeuille avec carte d'identité, permis de conduire etc... plus de rasoir, même plus une brosse à dents, ni serviette, ni gant, plus d'appareil photo. C'était gai !

Comme je ne suis pas homme à me laisser faire, je suis vite allé au poste militaire du DIM pour raconter mes avatars et demander justice. Là, les gendarmes m'ont dit : « l'embarquement est dans 2 heures, pas le temps d'agir, mais sachant qu'il n'y a que deux artilleurs sur le bateau, on va télégraphier à Marseille pour les faire cueillir à l'arrivée ». Me voilà rassuré.

En arrivant à Marseille, je me précipite au poste de police après avoir interrogé les deux militaires qui surveillaient les sorties, là, on me dit : « c'est délicat d'arrêter des libérables, peut-être sont-ils déjà partis, mais vous savez, le mieux de tout, dès que vous serez arrivé, allez voir les gendarmes de votre ville (St Gaultier – 36) et portez plainte ».

Bon, dès mon arrivée, je vais à la gendarmerie de ST Gaultier : « Ah non ! c'est impossible d'enregistrer votre plainte, c'est trop tard, on ne peut rien faire... ». J'ai eu beau insister, il a fallu, en colère, repartir sans résultat.

Il m'a donc fallu faire refaire ma carte d'identité, mon permis de conduire et racheter tout ce qui me manquait...de ma poche... pas d'assurance.

Moralité, quand on a besoin des gendarmes, on ne peut pas compter sur eux... On ne les trouve que quand on en a pas besoin. Ça a été le cas plusieurs fois depuis...

Combien pour l'adversaire ?

J'ai terminé. Je vous ai raconté mes petites histoires, d'une **guerre**, que la France a longtemps voulu nier, en appelant ce qui se passait de l'autre côté de la MÉDITERRANÉE, du

« MAINTIEN DE L'ORDRE »

Quoiqu'il en soit, ce sont les petites histoires qui font les grandes histoires et qui témoignent pour

L'HISTOIRE.

EN GUISE DE CONCLUSION

Voilà, j'ai fini de vider mon sac, il y a longtemps que j'en avais envie et puis, à la faveur de ce que je raconte, j'espère avoir permis au lecteur de mieux connaître les valeurs auxquelles je suis attaché :

Amour de la liberté, amour des êtres humains, horreur de la guerre et de ses abus.

A ma libération je me suis dit :

- tant pis pour le temps perdu
- tant pis pour tout le reste

J'avais atteint mon objectif principal : ramener ma peau en bon état.

J'allais retrouver :

- ma liberté
- ma petite amie
- ma famille

J'allais me marier.

J'étais heureux et confiant dans l'avenir. C'est l'essentiel.

La vie s'ouvrait devant moi et j'avais l'intention d'en profiter, sans retenue.

D.
Déc. 2008

ANNEXE N° 7

Entretien avec Philippe

Corinne : *Il y a une première question, en fait, que j'ai envie de vous poser. J'ai repris la chronologie de votre travail, tout simplement. Vous commencez en disant que vous espérez pour le lecteur "une lecture apaisante" et j'aurais aimé que vous m'expliquiez ça et aussi que vous me disiez si vous, ça vous a apaisé de l'écrire, ce récit.*
Philippe : Alors on va commencer par moi. Incontestablement, je ne me prétends absolument pas écrivain, bien sûr mais je veux dire de se libérer de souvenirs difficiles, même d'autres souvenirs parce que j'ai écrit d'autres choses, c'est de toute façon, apaisant. Je pense que ça évite peut-être, à la limite, une psychanalyse. Donc c'est apaisant, pour parler de moi, immodestement, je dirais que, de ce côté-là, oui, c'est absolu. Je souhaite pour le lecteur une lecture apaisante. Eh bien oui, je pense que ceux qui ont, au niveau de l'Algérie, suivi un peu les événements, même si ce que je raconte n'est pas forcément drôle, bien sûr, loin de là, j'espère avoir quand même apporté une petite contribution à l'espoir qu'il n'y ait plus de guerres, à l'espoir que les gens s'entendent mieux, à l'espoir qu'ils comprennent mieux l'autre. Donc oui, une miette de contribution à la paix ou à la paix dans le cœur. J'ai relu ce matin un petit peu, je ne savais pas ce que vous alliez me demander, c'est très personnel, mais pourquoi pas, je suis divorcé, c'est ma seconde femme, et jusqu'ici je m'entendais très très bien avec mon ex-épouse et ça a été assez brutal, au bout de tant de temps de séparation, ça fait plus de vingt ans qu'on était séparés, vingt-cinq ans, plus même, jusqu'ici on échangeait, d'ailleurs c'est elle qui m'a mis sur la piste de l'APA, parce qu'elle écrit beaucoup aussi, elle était prof de Littérature, de Français et là, il y a eu une rupture, peu importe dans les détails, mais en me relisant ce matin, je me disais que je n'avais pas à lui vouer une haine. Bon, elle a été vraiment très très dure, c'est étonnant, quand même, surtout qu'on avait eu une vie commune quand même extrêmement chouette, mais, encore une fois, en me relisant, je me disais : "Est-ce que tu es capable d'appliquer ce que tu as marqué, cette envie que nous avons toujours de dire, l'autre m'a marqué, m'a donné un coup de poing, je vais le lui rendre, etc", voilà, excusez-moi (*émotion perceptible*).
C : *Non, non, je vous en prie, hum, hum, merci. Ca, c'est par rapport un peu aux frontières du récit. Il ne commence pas directement avec votre départ, il y a quelques pages avant. Comment vous avez, finalement, décidé de baliser ce récit, son point de départ et sa fin ? Ou est-ce que, peut-être vous ne l'avez pas décidé vraiment. Ça s'est fait comme ça tout seul.*
Ph : Je ne suis pas capable de baliser, je ne suis pas quelqu'un d'organisé. Je ne suis pas quelqu'un qui est capable de délimiter vraiment où il va. Je pense que je prends les choses un petit peu comme elles viennent et puis je les traite. Et sur le plan de l'écriture, ça a été un petit peu pareil, je ne savais pas du tout ce que j'allais faire. J'ai peur de trop m'étaler mais je n'ai pas fait d'études, je n'ai pas mon bac, il faut que vous le sachiez *(rire)* mais j'ai toujours aimé écrire. Je n'ai pas eu mon bac parce que j'étais mal orienté aussi, il y a eu quelque chose là. J'ai été orienté vers un bac où il y avait trop de Maths et ce n'est pas du tout ma sphère *(rire)* pas du tout du tout. Mais j'ai toujours aimé écrire et en Français j'ai été capable d'ailleurs de me présenter au bac et d'avoir 2 en Maths et 16 en Français, alors... Ça donne un peu la mesure.
C : (*Rire).*
Ph : Mais donc, j'aurais voulu faire des études supérieures. J'aurais aimé ça certainement, mais je n'en ai pas été capable. A partir de quoi, j'ai toujours aimé écrire, j'ai toujours eu de la correspondance et dans ce travail sur l'Algérie, on parle de cette correspondance que j'ai eue…
C : *Tout à fait.*
Ph : Et puis, ce travail sur l'Algérie, c'est mon deuxième travail. J'ai fait un premier travail sur mes grands-parents. J'aurai peut-être l'occasion de le communiquer, si ça vous intéresse, enfin pour l'instant vous avez d'autres chats à fouetter *(rire).*
C : *Hum, hum.*
Ph : Et, comment dire, pour mes grands-parents, je savais où j'allais, il y avait une chronologie relativement plus simple. Mais ça s'est bâti aussi au fur et à mesure. Et pour mes

grands-parents, un jour c'est un neveu qui m'a dit : "Ça fait des années que tu nous parles de ta grand-mère (il ne l'a pas connue, ma grand-mère), pourquoi tu n'écris pas?". Ça s'est fait comme ça, on était au restaurant ensemble un jour, on n'était pas là, on était à Grenoble et il m'a dit ça. Et ça a précipité les choses.
C : *Hum.*
Ph : Et pour l'Algérie, ça a été un peu pareil. Alors là, c'est mon fils, qui était encore là hier, qui m'a dit : "Mais tu as écrit sur ta grand-mère, c'est intéressant, tu devrais écrire ce que tu as vécu en Algérie". C'est ce fils que j'ai rejoint après, quand il était coopérant.
C : *D'accord, hum, hum.*
Ph : Voilà, je ne sais pas si je réponds à votre question, une fois de plus...
C : *Non mais ce n'est pas grave ! (Rire).*
Ph : Mais je n'ai pas de plan.
C : *Ce sont vos réponses qui m'intéressent, plus que mes questions. (Rire).*
Ph : Non mais vous avez parlé de balises. Je ne sais pas baliser un travail, j'ai essayé parce que finalement, j'ai fait quatre travaux successifs. Je crois que je m'améliore. Il n'y a pas d'âge pour ça, mais jusqu'ici je me suis laissé un peu porter par les événements. Ceci dit, j'ai publié, parce que là aussi la chance, c'est un peu la vie sociale, moi j'ai un excellent ami qui s'occupait ici du quartier pendant un certain temps, ça m'a donné l'occasion de rencontrer un gars qui s'occupe d'un autre quartier qui est aussi opérant à la FNACA, et un jour il m'a dit : "Mais, comment ça se fait, tu ne fais pas partie de la FNACA ?". A partir de quoi, ça a pu nourrir aussi ce travail, si vous voulez, c'est comme ça que ça s'est fait.
C : *D'accord.*
Ph : J'arrête *(rire)*.
C : *(Rire). Vous dites dès le début que votre récit est le condensé, je reprends les mots, d'"une souffrance, un repli". Est-ce que vous pouvez développer un petit peu ? Souffrance, repli, pourquoi vous avez choisi ces deux mots-là ? Qu'est-ce que ça a comme sens pour vous ?*
Ph : Alors, la souffrance, je crois que... je ne sais pas m'analyser, je crois que j'ai une certaine hypersensibilité qui fait que, par exemple, hier matin, je me suis passé un disque de Ferrat, parce que j'en avais fort envie et que après, j'étais presque au bord des larmes donc la souffrance, elle est facilement là chez moi. J'essaie de l'exorciser si vous voulez, en chantant, vous avez peut-être repéré qu'il y avait pas mal…, souvent il y avait des refrains.
C : *Oui, absolument, j'ai vu ça.*
Ph : C'est une façon d'exorciser un peu la souffrance, de cultiver la nostalgie aussi. Mais on ne sait jamais la limite entre le culte de la nostalgie qui a quand même pas mal joué quelque part, d'une façon permanente peut-être...
C : *Hum.*
Ph : …et puis la souffrance. Et vous disiez quoi encore ?
C : *Le repli. Le deuxième mot que vous employez dans la même phrase.*
Ph : Le repli, c'est toute cette affaire qui veut que je parlais volontiers de Madagascar, avec les amis, avec ma famille, et je parlais très peu de la guerre d'Algérie. Et c'était un repli sur soi, pourquoi ? Eh bien alors là, faudrait effectivement, ce que vous me demandez, développer.
C : (*Sourire).*
Ph : Pourquoi ? C'est exprimé par écrit, là. Il y a un tas de raisons. Bon, on rentre de la guerre, on a vingt ans, on a envie de vivre, on n'a pas envie de baigner dans cette souffrance précisément, qu'on a ramenée, au niveau des copains qui sont restés là-bas, au niveau de ce qu'on a vu comme atrocités, etc. C'est lié à la jeunesse, qui fait qu'on a eu la chance par rapport à d'autres qui sont tombés en pleine déprime, qui ont pu avoir des traitements psychiatriques, on a la chance d'échapper à ça et puis on dit: "Eh bien oui je veux vivre." Moi je n'avais pas aimé avant de partir au Régiment, bon, il est temps. Il y a un tas de choses à découvrir. Et complètement replier, puisqu'il s'agit de repli, replier la page concernant cet épisode.

C : *Hum, hum.*
Ph : Même si après, quand on la déplie, on découvre qu'il y avait des choses au niveau de l'amitié, qui se retrouvent maintenant et qui sont assez extraordinaires malgré l'âge.
C : *Hum, hum.*
Ph : Oui le repli se justifie beaucoup par ça.
C : *Hum, hum.*
Ph : Puis, vous l'avez vu aussi, une certaine innocence...
C : *Hum.*
Ph : Autant ceux qui sont restés plus longtemps, qui avaient déjà les récits de classes précédentes, savaient ce que c'était un commando de chasse, puisque votre mari en parlait [en off], autant nous, c'était du tout-neuf. Je me suis retrouvé sous le commandement de Bigeard, et on était ce petit groupe de sous-off, qui est dénoncé, là, dans l'ignorance véritable, à part les choses qu'on a touchées vraiment du doigt, on n'allait pas plus loin, alors je ne sais pas si on ne savait pas aller plus loin mais je pense qu'il y avait une certaine précipitation, il y a cet évènement du mois d'août 55, vous savez, ces atrocités commises autour de Philippeville…
C : *Hum.*
Ph : …et je pense dont on n'était pas vraiment au courant à ce moment-là, très très très peu, mais qui a précipité la France dans la guerre. C'est là où la France a été précipitée vraiment dans cette guerre en fait. Et donc, nous, on a suivi le mouvement, et en dehors du contexte de cette région qui était très difficile, on ne voyait pas ce qui se passait. Oui, les Aurès avaient leur réputation, quand on est allé dans les Aurès, on savait que ça allait être difficile mais, encore une fois, sans avoir une idée de ce que seraient les commandos de chasse, qui ont existé, ce que seraient les tortures […], etc. C'était suffisant, la gégène qui fonctionnait dans le camp, un soir de Noël ou un soir de Nouvel An, je ne sais plus, c'est suffisant. Le repli oui, je crois qu'il y a de ces deux polarités-là, il me semble.
C : *Vous dites aussi, toujours par rapport au fait que vous vous soyez décidé à écrire : "Une force est là, qui vous pousse à découvrir, vous découvrir vous-même." Donc ce récit que vous avez fait, est-ce que c'est aussi une quête de votre identité ?*
Ph : Oui, bien sûr.
C : *Une meilleure connaissance de vous ?*
Ph : Oui, par la force des choses. Je ne le savais pas au départ. C'est bien évident que ça pousse à scruter un petit peu l'intérieur, à réfléchir sur tout ce qu'on a dit à l'instant. Pourquoi ce repli ? Vous n'avez pas le sentiment que certaines questions que vous me posez, je m'excuse…
C : *Non, non, non...*
Ph : …les réponses ne sont pas suffisantes ? Vous ne pensez pas que je me suis déjà expliqué là-dessus, à certains égards ?
C : *Ce qu'on est en train de faire, pour moi c'est une deuxième étape, c'est-à-dire que, justement, moi j'ai cru comprendre certaines choses, j'ai seulement cru les comprendre et en vous posant la question, je viens m'assurer que j'ai bien compris, voyez. Donc ce n'est pas du tout parce que je ne l'ai pas vu mais c'est le souci d'être au plus près de ce que vous avez voulu dire qui fait que je vous donne peut-être l'impression de poser des questions qui sont des évidences, mais je veux surtout vraiment aller m'assurer que ce que j'ai compris, c'est juste, que ça correspond à ce que vous avez voulu dire, voyez. Ne soyez pas surpris. Je vais peut-être avoir l'air un peu bête à certains moments mais c'est ce souci d'être au plus près de ce que vous avez voulu dire, c'est le souci qu'on a quand on fait modestement comme moi un peu de recherche, c'est ce qu'on m'a appris en tout cas, donc j'essaie de le faire avec rigueur en tout cas. Mais voilà, c'est vraiment pour le vérifier. Et puis peut-être qu'aussi, il y a certaines questions que je vais vous poser, où là, du coup vous allez me dire : "Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire là, vous m'avez mal compris, ou maintenant je le dirais autrement" peut-être aussi. Voilà, il faut le prendre comme ça* (*rire).*

Ph : Alors là incontestablement, j'ai découvert, effectivement, un peu plus ce que j'étais, un peu plus je crois, oui, un peu plus. Et on en revient sur l'origine, sur vos questions initiales, à savoir qu'on se découvre d'autant mieux, on s'explore d'autant mieux, qu'en même temps on se libère. Et inversement d'ailleurs.
C : *Hum, hum.*
Ph : S'il y a eu quelque chose de *(rire)* c'est atroce de dire ça, s'il y a eu quelque chose de bénéfique dans cette guerre d'Algérie, enfin dans le vécu en tout cas, c'est peut-être ce niveau-là aussi. Mais je dis aussi quelque part que, c'est malheureux, mais d'avoir vécu la guerre, c'était un bien quelque part.
C : *Hum, hum.*
Ph : J'étais content. C'est peut-être la seule page que je ne refermais pas immédiatement.
C : *Hum, hum.*
Ph : Sans vouloir aller plus loin, à l'époque, après le retour d'Algérie, il y avait ça. Je me disais : "J'ai vécu la guerre, je l'ai vécue suffisamment pour savoir ce que c'est, je peux dire que c'est une atrocité" alors que, jusqu'ici, j'en avais entendu parler, par mon père, par mon grand-père, mais je n'avais aucune idée de ce que c'était d'avoir quelqu'un au bout d'un fusil.
C : *Hum, hum. Vous parlez aussi à la fois de la joie de la survie et des obscénités côtoyées. Donc la joie de la survie, je pense que je comprends bien. Les obscénités côtoyées euh, vous en parlez un peu plus tard, de certaines en tout cas. Est-ce que toutes les obscénités, vous les avez décrites ou est-ce que vous en avez gardé un peu ?*
Ph : Ah non, j'en n'ai pas gardé, non.
C : *Non ?*
Ph : Non, j'en n'ai pas gardé.
C : *Donc, tout est là ?*
Ph : Je me suis vidé complètement.
C : *Tout est là, d'accord. Si j'ai bien compris ce que vous dites page 26, vous dites que vous étiez dans une unité qui traînait les pieds (rire). C'était quoi le rapport, finalement, que vous aviez vous et vos camarades dans ce Régiment, dans cette Unité, enfin je ne connais pas forcément les termes tout à fait appropriés et qu'est-ce que ça donnait concrètement, comment ça se passait tout ça ?*
Ph : Alors j'ai essayé d'en faire l'historique, je vais le redire. Quand on fait un Peloton de Sous-officiers comme je l'ai fait à Madagascar, c'était vraiment un Peloton assez serré. On avait des Officiers instructeurs ou des Sous-officiers instructeurs et je pense qu'ils revenaient d'Indochine, c'étaient quand même des militaires de terrain, pas de problème. Quand on a été rappelés, maintenus sous les drapeaux, pardon, il y a une nuance, on s'est retrouvés avec un encadrement de parachutistes, vous le savez aussi ?
C : *Oui.*
Ph : Mais avec des copains qu'on avait connus, qui étaient vraiment des copains et, par contre, ces Officiers parachutistes voulaient, à juste titre, qu'on ne traverse pas la Méditerranée en traînant trop les pieds.
C : *Hum, hum.*
Ph : Donc notre mission à nous, Sous-off, c'était de les faire lever le matin, et je raconte ça aussi là, d'aller crapahuter au mois de novembre, quand il faisait frais, les faire lever le matin, et ça a duré trois semaines, c'est ça, ou je ne sais plus. Au camp, à côté de Rivesaltes, c'étaient des gens qui traînaient les pieds parce que c'étaient des copains, et ils n'avaient pas envie... ils avaient fait leur service militaire, ils n'en avaient rien à fiche.
C : *Hum, hum.*
Ph : Donc, bon gré mal gré, il y a eu un minimum d'éducation militaire pour arriver là-bas les mains dans les poches. Après, on a été précipité rapidement dans le Nord Constantinois, je crois que le danger, que ce soit la guerre, ou que ce soit sur l'autoroute, on ne l'estime jamais à sa juste mesure.
C : *Hum.*

Ph : Et surtout quand on est en bande, on est jeune, on a envie de rigoler, bien sûr, on sait qu'il y a eu des attentats, on sait qu'il y a des rebelles, on voit, je le raconte, je crois à un moment donné, je monte dans un camion à côté du chauffeur, il dit : "Eh bien, tu vois, une fois qu'on est passé dans le coin, il y a eu des balles qui ont percé le blindage, là."…
C : *Hum, hum.*
Ph : ... la carrosserie en tout cas. Donc le danger on l'évoque, mais on ne le connaît pas vraiment.
C : *Hum, hum.*
Ph : Et donc, à partir de quoi on traîne les pieds. On n'est pas dans une Unité combattante mais dans une Unité élevée, vraiment, dans le combat, comme l'étaient les parachutistes.
C : *Hum.*
Ph : Et donc, c'est une unité où les gars, en permanence... vous savez, c'est assez miraculeux, quand je parle de survie, c'est ça.
C : *Oui, la joie de la survie.*
Ph : La survie, je vous certifie qu'avec le recul, on en parle encore, notamment avec ce camarade à Dax, on est passé à travers je ne sais pas comment. C'est une chance inouïe qu'on a eue de rentrer parce qu'on n'était pas bien équipés, parce qu'aussi on traînait les pieds et on a été portés sur des zones de combat qui étaient extrêmement dangereuses. On s'en est sortis.
C : *Hum, hum. Dans le même temps, vous savez, vous le dites, qu'il y avait des manifestations dans tout le pays, et que ces manifestations étaient soutenues par des intellectuels. Est-ce que ça jouait un rôle dans le fait que vous n'ayez pas forcément envie de trop y aller non plus ? Quelles informations remontaient à votre niveau ?*
Ph : Je crois que c'est quand j'étais rentré en France, ça…
C : *D'accord !*
Ph : …qu'il y avait des manifestations.
C : *D'accord, d'accord. Pas quand vous étiez sur place ?*
Ph : Non, non, non. Si, il commençait à y en avoir, je parle d'un camarade que je revois facilement d'ailleurs, qui habite à Paris, rue de Charonne, qu'on est allé voir une paire de fois, c'est un gars qui a fait des études de Jésuite.
C : *Hum, hum.*
Ph : Il avait quatre ans de noviciat et puis finalement il a abandonné et c'est un type très bien. Il est apparenté à…comment s'appelle cette famille ? Attendez, je cherche son nom, excusez-moi, ça m'échappe, ce n'est pas grave, le directeur de *Y.*
C : *Ah oui, X !*
Ph : X !
C : *Y, chez nous en Basse-Normandie, c'est une institution. J'avais retrouvé effectivement son nom dans votre récit : Swan.*
Ph : Swan, c'est un type extraordinaire.
C : *Hum, hum.*
Ph : Extraordinaire. Et pourquoi je parle de ça, attendez...
C : *On parlait des manifestations.*
Ph : Voilà ! Swan était beaucoup plus mûr que la plupart d'entre nous. Stan, il avait commencé, quand il a été rappelé tout comme moi, il était à Madagascar aussi, il avait déjà protesté à Rennes. Il avait déjà protesté sur place.
C : *Hum, hum.*
Ph : Donc il avait une longueur d'avance, qu'il a gardée tout le temps parce qu'il était beaucoup plus mûr et il avait entraîné déjà des gens à protester. Et lui, c'était assez exceptionnel parce qu'il n'y avait que les communistes qui protestaient.
C : *Oui, oui.*
Ph : Mais en dehors de cela, il n'y avait pas encore grand monde de rappelé, ce n'était pas une classe abondante si vous voulez, c'est surtout après.
C : *C'est surtout au moment où les appelés...*

Ph : Les appelés, voilà. Donc les appelés, et là aussi, c'est historique, c'est à partir de mars 56, à partir du moment où on est rentrés…
C : *Hum, hum.*
Ph : …Max Lejeune, qui était secrétaire d'État à la Défense, a pris des mesures dans ce sens-là, sauf erreur de ma part.
C : *Hum, hum.*
Ph : Max Lejeune était député de la Somme...
C : *Hum, hum.*
Ph : *(Rire).* C'est un pays… *(Rire).* Donc oui, protestations il y a eu, il y avait ces petites protestations. Je raconte ça aussi parce que ça m'a paru, avec le recul, épouvantable, ce Général qui, à la sortie du camp, quand on a embarqué à Port-Vendres, à la sortie du camp était là pour nous : "Mes enfants, comportez-vous en bons Français, etc."
C : *Hum, hum.*
Ph : Et puis ces Alsaciens, qui étaient avec moi dans le camion : "Au revoir, Papa !" *(Rire).*
C : *(Rire).*
Ph : C'était inénarrable, inénarrable, incroyable, incroyable. Mais ça se limitait à ça...
C : *Oui ! C'étaient encore des soubresauts ?*
Ph : Voilà.
C : *Alors, il y a le voyage, qui semble extrêmement difficile. Vous parlez de cale puante, où avaient séjourné des moutons, vous parlez beaucoup de vomissures, vous parlez de fumier. Ça, c'est quelque chose que j'ai retrouvé dans plusieurs récits. Le récit du voyage est un récit, déjà, qui semble très traumatisant. Est-ce que vous me le confirmez ?*
Ph : Ca n'a pas été traumatisant pour moi, j'étais en seconde classe avec les Sous-off.
C : *D'accord, d'accord.*
Ph : On avait notre cabine, mais c'est après, les copains qui m'ont raconté que dans les cales, effectivement, le fait des vomissures, bon, c'est inhérent au mal de mer, j'avais connu ça d'ailleurs en tant que... je n'étais pas gradé du tout quand je suis allé à Madagascar. Quand je suis allé à Madagascar, on avait essuyé une tempête au large de Djibouti, c'était innommable, c'était effarant.
C : *Hum, hum.*
Ph : C'était dans un état, je vous passe les détails, c'était affreux, affreux, affreux. Les vomissures, passe encore, mais j'ai trouvé l'image *(rire)*, ça ne pouvait pas ne pas résonner l'image, on avait transporté des moutons et maintenant on transportait des troupiers, le même troupeau quoi, et on n'avait pas pris soin de nettoyer les cales ou quoi que ce soit. Alors, déjà le mal de mer parce que le Golfe du Lion était un peu dur mais les gars étaient d'autant plus malades qu'il y avait l'odeur du fumier de mouton.
C : *Hum.*
Ph : Alors, traumatisant ça ne l'était pas pour moi, non ça ne l'a pas été à ce niveau-là.
C : *D'accord. Vous arrivez à Alger et vous dites que vous êtes fasciné par la beauté de cette ville et en même temps vous dites : "On attend d'un homme en position de guerrier un minimum de virilité", c'est-à-dire comme si votre hypersensibilité à la beauté n'était pas compatible avec la mission qu'on était en train de vous confier.*
Ph : C'est absolument ça. Pour prendre mon terme d'hypersensibilité, je ne sais pas s'il est usurpé, mais certainement un défaut majeur chez moi *(rire).*
C : *Ou une très grande qualité, ça dépend comment on se place.*
Ph : Ce que je veux dire, c'est qu'il y avait quelque chose qui ne collait pas, moi j'étais extasié, c'est vrai qu'il n'y avait peut-être pas grand monde comme moi qui le ressentait de la même façon, mais ça, chacun le ressent de façon différente. Mais quand on est en troupe, c'est vrai aussi qu'on ne s'attarde pas trop, on n'est pas trop lyrique, pas trop poétique quelque part.
C : *(Rire)*

Ph : Moi j'étais fasciné, c'est vrai. Et effectivement, ce n'était pas compatible avec... il fallait aider à débarquer, à s'occuper de la mission que les officiers nous donnaient, etc. Puis on n'était pas là pour rigoler, on n'était pas là pour poétiser. La question ne se posait pas.
C : *Hum, hum.*
Ph : Mais que c'était beau, alors ça oui. *(Soupir.*)
C : *Vous faites aussi état du fait que les autorités ont caché à des générations d'enfants les massacres qui ont eu lieu en 1945, donc là vous revenez un petit peu en arrière sur l'Histoire. Où on peut dire, finalement, que quelque part c'est le début de la guerre d'Algérie?*
Ph : Très probablement !
C : *Très probablement.*
Ph : Encore que si vous prenez toute l'Histoire de l'Algérie, il y a tout le temps eu des rébellions, il y en a eu tout le temps.
C : *Oui, hum, hum. Ce qui n'est pas illogique, dans un pays colonisé.*
Ph : Non, non.
C : *Et là, on sent effectivement votre profond désaccord avec la manière dont la France a...*
Ph : Et pour cause oui !
C : *... a traité cette colonie et vous y revenez d'ailleurs plusieurs fois.*
Ph : Ça, c'est l'avantage de l'écrit, qui m'a obligé à travailler, si vous voulez, je n'ai pas votre... *(rire)* j'admire votre courage de vous mettre à un Doctorat.
C : *(Rire)*
Ph : Et je veux dire, de travailler comme je l'ai fait, non seulement sur ça, mais avant sur l'histoire de mes grands-parents, m'a obligé à fréquenter les Archives nationales, les Archives départementales, les Archives de Vincennes pour ce qui est du travail sur l'Algérie et je peux dire, là aussi je n'ai probablement pas lu autant que vous, enfin j'ai quand même une réserve de bouquins, où j'ai les erreurs de la République, alors que je reste persuadé qu'il y avait certainement autre chose à faire et cela aurait pu, bien sûr, se passer autrement. Des erreurs depuis le début, des erreurs invraisemblables. D'ailleurs, la colonisation n'est pas... ce que les Romains nous ont apporté autour de la Méditerranée, on ne sait pas le rejeter, alors qu'on rejette complètement ce travail qui avait été fait par la France en Algérie, cette colonisation en tout cas.
C : *Hum, hum.*
Ph : Donc effectivement on ne nous enseignait pas, on était dans ce camp de Rivesaltes, on aurait pu avoir, je ne sais pas moi, une heure tous les deux jours, pendant les deux semaines où on y était, on nous aurait instruits sur le passé de l'Algérie.
C : *Hum.*
Ph : C'était simple, Mais non. C'est l'armée, avec ses œillères, avec effectivement, quelque chose, encore une fois, qui n'était pas si mal, une instruction qui était relativement rigoureuse pour qu'on n'arrive pas, encore une fois, les mains dans les poches là-bas, mais en dehors de ça, on perdait, une fois de plus, l'occasion d'instruire le citoyen...
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : …le citoyen en uniforme en l'occurrence, de l'aspect, je veux dire, voilà comment ça s'est passé, on a fait des choses bien, on a fait beaucoup de choses mal, mais on a peut-être fait quelque chose de bien heureusement. C'est quoi la population d'Algérie ? Rien, rien, rien. On est arrivés là-bas, on ne savait pas ce que c'était !
C : *Hum, hum. Là on passe à autre chose. A un moment donné, vous commencez à évoquer un petit carnet quadrillé...*
Ph : Hum, hum.
C : *... recensant les hommes de la Section, que vous avez conservé, et je voulais vous demander si vous avez conservé d'autres choses que ce petit carnet. Y a-t-il d'autres objets, d'autres choses que vous avez rapportées et à quoi cela vous a servi de rapporter cela aussi ?*
Ph : Le fait de les rapporter ?

C : *De les ramener avec vous, de les conserver, de les avoir auprès de vous, qu'est-ce que ça...*
Ph : La maison est grande ici.
C : *Oui.*
Ph : Il y a un très grand grenier, alors j'entasse beaucoup de choses comme ça *(rire).*
C : *(Rire).*
Ph : J'ai du mal à éliminer et donc pourquoi j'avais conservé ? On peut se demander pourquoi j'avais conservé ce carnet alors que la guerre d'Algérie, je l'avais tue.
C : *Oui !*
Ph : Effectivement on peut se le demander. L'agenda, ce n'est pas étonnant. Je conservais tous mes agendas d'une année sur l'autre.
C : *Hum, hum.*
Ph : L'agenda, chez moi, c'est plutôt un acta qu'un agenda, un endroit où je note des choses que j'ai vécues. C'est aussi le rendez-vous, le coup de téléphone à passer, etc. mais l'agenda c'est souvent un mémoire. Alors ce n'est pas étonnant que je l'aie gardé. Le carnet quadrillé, que je peux vous montrer d'ailleurs, oui il était là, il m'attendait, tranquille, comme m'attendaient les correspondances. Les correspondances aussi je les garde, je ne sais pas jeter une lettre, moi.
C : *Hum.*
Ph : Je ne sais pas jeter une lettre, donc les lettres d'Algérie, elles étaient là, au même titre que les autres. Donc je n'avais plus qu'à les reprendre, je n'avais qu'à les trier. J'ai un petit-fils qui m'a aidé, je le dis aussi ça.
C : *Tout à fait.*
Ph : Le plus étonnant c'est peut-être effectivement ce carnet de Sous-off sur lequel j'ai pu travailler avec un copain aussi : "Ah ben oui, Untel, tu te souviens, toi tu faisais ça dans le groupe, etc. et puis on a changé d'officier, à telle date, à tel endroit, et puis on avait tel armement." Ça m'a beaucoup servi effectivement.
C : *Hum, hum.*
Ph : Ca m'a beaucoup servi. Mais vous me demandez si j'ai autre chose, non je n'ai rien d'autre. Tout ce que j'avais à ma portée, je l'ai utilisé.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Mais est-ce qu'on ne peut pas penser que ce petit carnet, que vous avez gardé, ce n'est pas justement parce que vous ne pouviez pas en parler ? Est-ce que ça ne faisait pas office..., enfin, est-ce que ça ne remplaçait pas la parole, cet objet-là, d'une certaine façon ? C'est une hypothèse, que je vous livre (rire).*
Ph : C'est possible, c'est possible. C'est possible, ce n'est pas certain parce que j'ai plutôt la manie de ne pas jeter les choses, c'est plutôt ça, je ne peux pas vous dire là...
C : *Hum, hum.*
Ph : Ce n'est pas certain.
C : *J'appelle ça les traces, dans mon travail (rire), les transpirations (rire).*
Ph : Oui, oui, oui.
C : *Et quelquefois ça sert à ça, effectivement. Mais peut-être pas dans votre cas?*
Ph : Non mais je vois par exemple que j'avais pris très très peu de photos. Les photos que j'ai utilisées, ce sont des photos qui m'ont été données. Des photos d'Algérie, il devait y en avoir quand même, j'ai dû en prendre, je ne sais pas, pourtant je ne me souviens pas que j'avais un appareil-photos. Enfin bref ce n'est pas mon truc.
C : *Non.*
Ph : Tandis que l'écrit, la correspondance ou ce que j'avais pu noter sur l'agenda, ça c'est mon truc.
C : *Hum, hum.*
Ph : Le petit carnet, on le mettra à part, parce qu'alors là c'est le monde administratif.
C : *Hum, hum.*

Ph : C'est de l'administratif, mais si son le regardait, vous verriez que... En embuscade, embuscade de jour s'entend, je faisais aussi bien une grille de mots croisés derrière *(rire)*, c'était pratique, il y avait des petits carreaux.
C : *Oui oui. Oui oui. (Rire). Vous dites aussi, page 34, que vous découvrez une responsabilité que vous n'aviez guère évaluée jusque-là, guère mesurée. C'était que vous veniez là pour protéger. Alors, qu'est-ce que cela fait à vingt ans de se dire qu'on est investi de cette responsabilité-là, de protéger ?*
Ph : Alors ça, c'est tout au départ. On arrive sur les zones de combat et on découvre. On ne l'a pas encore fait, on est encore... Tout mon récit d'Algérie est plein d'illusions probablement mais là, on est vraiment dans l'illusion totale. On se dit : "Oui, effectivement, je suis venu pour protéger." Qu'est-ce que ça fait ? Eh bien effectivement, on est au pied du mur. C'est un réflexe vraiment personnel parce que je ne sais pas si les copains ont eu ce même sentiment. Je crois que je parle de ça, on ne va pas chercher, quand on arrive à côté de Constantine et qu'on est pour la première fois en contact avec un peu de population indigène et à ce moment-là, on se dit : "Oui, l'armée débarque là, on sait qu'il y a des attentats et on sait qu'il y a des victimes civiles". On ne pense pas à l'époque encore tellement aux victimes pieds-noirs, on pense plutôt, effectivement, déjà, à des exactions qui sont commises par le FLN. Parce qu'on ne parle pas trop du FLN encore à l'époque, on parlait des *fellagha*. On se dit : "Oui, je suis là pour protéger." Mais qu'est-ce que ça fait ? Eh bien, on gonfle un peu la poitrine.
C : *(Rire).*
Ph : On n'est pas encore à l'époque de la Finul, au Liban, bon effectivement c'est maintenant une armée qui protège…
C : *Hum.*
Ph : ... qui est là pour essayer qu'il n'y ait pas de confrontations entre les différentes ethnies, les différentes religions. A l'époque, et pour quelqu'un qui est novice, et qui n'a encore une fois pas du tout d'éducation citoyenne, en fait, ça peut se résumer aussi à ça, on réalise d'un seul coup que le soldat, dans une guerre d'Algérie parce qu'on sait que ce n'est quand même pas la guerre 14, c'est autre chose, peut être là pour effectivement protéger. Alors on est un petit peu arrogant.
C : *(Rire).*
Ph : Je veux dire que ça donne, à tort ou à raison, une notion de mission qui est assez noble quelque part.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum ! Alors, ce que je n'ai vraiment pas compris du tout, c'est la fameuse scie égoïne qui pouvait faire des envieux !*
Ph : Oui, il y avait une scie égoïne pour un certain nombre d'hommes, et donc on avait tout à faire puisque on n'avait pas de matériel, y compris, vous avez vu, les bois de lit, et tout ça....
C : *Oui oui oui oui oui.*
Ph : ... donc il fallait bien une scie égoïne pour aller couper quelques troncs d'arbres, quelques arbrisseaux. Et il n'y avait qu'une scie pour une Section, je crois, donc pour près d'une cinquantaine, donc ça pouvait faire des envieux, effectivement, mais ça c'est la pénurie de matériel qu'on avait si vous voulez. Ce n'est pas une scie égoïne plus une serpe plus une scie ordinaire, c'est une scie égoïne. Point à la ligne !
C : *(Rire).*
Ph : C'est maigre vous savez !
C : *(Rire).*
Ph : Vous n'aviez pas compris ça ?
C : *(Rire) Je me disais : "Qu'est-ce qu'il y a derrière cette scie égoïne ?" Je ne savais pas trop. Alors, on revient un peu à ce sentiment de fierté dont vous venez de parler. Vous dites : "On gonflait la poitrine." Quand...*
Ph : Je. Je...
C : *Vous avez raison ! Il y a l'opération Eventail, donc, qui s'annonce, et là vous dites avoir éprouvé un sentiment de fierté aussi, à ce moment-là ?*

Ph : C'est dans la même lignée.
C : *Hum, hum.*
Ph : C'est dans la même lignée. Mais peut-être plus, vraiment, là, avec le sentiment qu'on pouvait protéger, qu'on avait à protéger, que c'était quelque part la mission. C'est l'exaltation imbécile du guerrier qui se trouve pris dans une machinerie, dans un contexte et on parlait de puissance tout à l'heure pour le politique [en off]…
C : *Hum.*
Ph : Eh bien voilà. Peut-être que le soldat, qui est pris aussi dans cette ambiance, avec ce que j'expose à la page que vous traitez, à savoir les tanks qui étaient là, des tanks légers, euh, des détonations, l'artillerie, quand vous ne connaissez pas ça, c'est toujours impressionnant, si vous voulez.
C : *Hum, hum.*
Ph : Et puis, vous avez l'impression que tout ça est architecturé d'une façon magnifique, même si vous êtes à plat ventre, vous ne savez pas du tout ce qui vous attend, ni rien, mais c'est le combattant qui se réveille, là, de façon dangereuse, je crois, d'ailleurs, parce que...
C : *Probablement.*
Ph : Oui, oui, oui. Mais c'est ça, c'est l'adjectif que j'emploie, je ne sais plus...
C : *Vous dites avoir éprouvé un sentiment de fierté.*
Ph : De fierté...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... je dirais plutôt maintenant exaltation, si vous voulez, reprendre un autre terme. L'exaltation, elle est là, et c'est là que ça devient ignoble quelque part, si vous voulez, parce que vous êtes prêts, à la limite, à tout massacrer devant vous. Je n'en sais rien, ça ne s'est pas présenté mais, encore une fois, cette machinerie, vous savez c'est un peu comme quand vous êtes dépassé par le feu d'artifice, le feu d'artifice, c'est quelque chose de magnifique, vous êtes subjugué. Là, un peu subjugué aussi !
C : *Hum, hum.*
Ph : Cette armée en marche, là, cette organisation. Il y avait des gens à droite, des gens à gauche, vous on vous a dit de vous mettre là parce que vous appartenez à tel groupe, telle Section, telle Compagnie, tel Régiment, tel corps d'armée, que sais-je ? Vous vous dites : "Quand même, je suis un pion sur l'échiquier et puis on m'a demandé d'avancer, je vais avancer parce que c'est trop beau" *(rire).*
C: *Hum, hum. Hum, hum. Oui, oui. Et, en même temps, vous évoquez tout de suite après "la peur, les larmes, la fatigue et la souffrance, la mort aussi". Là, je vous cite à partir du moment où je dis la peur. Et vous employez aussi, à un moment donné, "le mal contre le bien" et là j'ai un peu retrouvé ce que disait George Bush : "l'axe du mal et l'axe du bien". Vous étiez aussi quelque part fier d'être aux côtés de Bigeard ?*
Ph : Hum, hum.
C : *On a l'impression qu'il y a des sentiments très mélangés, à ce moment-là, qui vous animent…*
Ph : Ah, tout à fait !
C : *... c'est-à-dire à la fois cette fierté, à la fois l'impression d'être le bien contre le mal et à la fois la peur, les larmes, la fatigue, la souffrance, et puis cette impression, quand même, que vous évoquez avant, d'être dans un truc, quand même, qui n'est pas très beau. On sent un mélange de plein de choses, vous me le confirmez ça ?*
Ph : Ah tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps. Vous savez, Bigeard pour parler de lui, quand on ne parle que de lui, c'est un personnage très très contrasté aussi. Parce que c'est un militaire dans l'âme, il a eu un rôle en Algérie qui n'est pas très très beau, sans aucun doute, justement au niveau de la torture, notamment...
C : *Hum.*
Ph : … ceci étant, si vous lisez certains livres de Bigeard, en Indochine, par exemple, il a su préserver la vie des hommes d'une façon extraordinaire. Et puis, il était chargé d'une mission

en tant que militaire à Dien-Bien-Phu, et le seul qui ait eu le courage, il faut lire les récits de Claude Roy sur Dien-Bien-Phu, il n'y a que Bigeard qui avait... il en avait dans le pantalon.
C : *Hum, hum.*
Ph : Et savoir qu'on est sous le commandement de Bigeard, c'est aussi impressionnant, si vous voulez. Bon, alors, effectivement, on est toujours balancé entre l'horreur qu'on côtoie très vite, quand on arrive là sur le terrain, et le fait que l'on sache que Bigeard est à proximité. Je vous pourrais vous raconter quelque chose sans parler de... c'est un aparté !
C : *Hum.*
Ph : Tout est enregistré, alors je ne peux pas...
C : *(Rire).*
Ph : On parlait de Swan tout à l'heure et Swan, je l'ai retrouvé donc, et je vais le voir le premier coup à Paris, après que j'aie fait ce travail, je crois, je vais le voir chez lui et je lui donne ça, parce que moi les détails, je ne connaissais pas tout exactement, et puis il me dit : "Mais tu sais, j'ai écrit quelque chose sur la guerre d'Algérie." Il a écrit un bouquin, vous ne l'avez pas lu, non ?
C : *Vous y faites référence, il me semble, dans votre manuscrit, donc je dois avoir la référence.*
Ph : Ah bon, voilà. Alors j'y fais référence ? Il m'offre son bouquin et puis c'est tout, je quitte Paris, je rentre par le TGV. Et puis, dans le TGV j'ai tout dévoré le bouquin. Une fois de plus, l'écrit m'attire plus que les photos...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... donc je fais attention à tout l'écrit, à tout ce qu'il dit, avec ses convictions, qui sont profondes, et encore une fois, quelqu'un que je révère, je ne fais pas attention aux photos, et le lendemain matin, coup de fil dans la matinée : "Philippe, c'est Swan à l'appareil. Tu as regardé les photos là ?" Ben je dis non. "Tu l'as à portée de la main, le livre ?" Je dis oui, je vais le chercher, donc j'ai traversé la maison, je suis allé chercher le livre. Puis l'autre, devant le téléphone : "Tu prends à telle page". Il me dit : "Tu ne connais pas?" Et c'est moi qui suis photographié, par Swan d'ailleurs, mitraillette à bout de bras, sur le côté, et puis j'escorte une bande de pauvres malheureux qu'on a fait sortir de leur douar pour les identifier au centre d'identification. Il m'a photographié et je me reconnais, là. J'étais stupéfait de me reconnaître, et je n'avais pas vu. Le temps d'un TGV, je n'avais pas fait attention. Mais ce que je veux simplement dire c'est que très rapidement, tout de suite, on a fait ces opérations que je raconte, simplement, qui n'étaient pas des opérations de guerre proprement dites, qui étaient des opérations de garde-chiourme quelque part, où on escortait les gens et où je me retrouve sur cette photo. Et donc, vous me parlez de sentiments mêlés, oui, parce que, à certains moments, étant entendu que, vous l'avez probablement discerné, j'avais une éducation assez militaire quelque part, de droite incontestablement, il y a pu y avoir une exaltation. Voilà, les sentiments, l'exaltation dans le fait militaire lui-même et puis se dire : "Oui mais attention, protéger, faire le coup de feu, mais escorter ces pauvres gens qui n'en ont que faire, qui ont été maintenus dans la misère du fait de la France", là on commence à se poser des questions, si vous voulez.
C : *Hum, hum.*
Ph : Sans aller plus loin…
C : *Oui, oui, oui.*
Ph : ... il n'y a pas encore eu la torture, il n'y a pas encore eu la gégène.
C : *Hum, hum.*
Ph : Alors, les sentiments mêlés, oui, ils sont là. Bien sûr. C'est terrible votre confession *(rire)* j'adore ça, non, non, j'adore.
C : *Vous me dites si c'est trop dur, vous m'arrêtez, parce qu'au bout d'un moment, si c'est trop dur...*
Ph: Non, non. Non, non. On rentre dans la foi et l'intérieur. C'est assez dur, m'enfin ça va, c'est bien.

C : *(Rire). Ensuite, vous dites : "La cadence des guerres systématiques s'est enfin ralentie", ça, c'est page. 39. Et vous ajoutez : "Au moins sur notre sol" mais, au fond, est-ce que ce n'est pas ça le grand problème de l'Algérie, c'est que c'était loin et que ça ne se passait pas en France ? Il y avait eu l'Occupation, il y avait eu toute cette période 39-45 terrible où tous les gens avaient été, de gré ou de force, mêlés à la guerre, d'une façon ou d'une autre et là, ça se passait au-delà de la Méditerranée. Et finalement, est-ce que ce n'est pas pour ça qu'on a si peu parlé, qu'on s'est si peu intéressé à cette guerre d'Algérie, qui était tellement loin pour la majorité des Français ?*
Ph : Alors là, attendez, vous me mettez sur un plan dont je ne suis pas juge. Possible que ce soit ça. Moi ce que je peux dire simplement, c'est que nous, en tant qu'apprenti colonial, si vous voulez, incontestablement, on était dans l'ambiance de la colonie. Madagascar, c'était une colonie, je sais qu'à Madagascar, on n'avait pas du tout…, je parlais d'aspect citoyen et d'un mûrissement que je n'avais absolument pas, on aurait pu se poser une ou deux questions, j'aurais pu faire un rajout, d'ailleurs, sur le bouquin, *(rire)*, si je l'évoque quand même, à Madagascar je dis qu'on a fait le Peloton avec un gars qui était malgache...
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : Vous arrivez à tout assimiler de ce qu'on raconte ? C'est merveilleux !
C : *Eh bien, c'est assez frais, je l'ai bien travaillé, je pense. (Rire.)*
Ph : Et ce gars-là, il est Général, maintenant, dans l'armée...
C : *Oui. Hum, hum.*
Ph : Je l'ai dit ? Vous le savez ?
C : *Non, je ne crois pas.*
Ph : Eh bien, je le sais...
C : *Je ne crois pas.*
Ph : Je le sais depuis un an, il est Général, alors je ne sais pas s'il a participé, là, dernièrement, aux soubresauts qui ont eu lieu là-bas...
C : *Qui ont agité le pays, hum, hum, hum.*
Ph : ... c'est, ça, voilà, peut-être une des toutes premières questions que je me suis posée, étant à Madagascar, quand même, un gars qui était aussi doué, au plan physique et au plan intellectuel, maintenu par l'armée française au grade de Sous-off, il ne pouvait pas aller plus loin...
C : *Hum.*
Ph : …ça posait question, ça nous a posé tous question. On n'est pas allé plus loin, ça n'a pas donné lieu à discussion politique, si vous voulez, mais néanmoins, ça posait question ! Alors, pour rester dans le propos colonial, mais ça ne nous éloigne pas quand même de l'Algérie, à Swan, justement, que j'ai retrouvé après, dans des réunions d'anciens, je dis : "L'Algérie, la protestation te motivait, Madagascar, ça ne te posait pas de problème ?" Et là, il m'a beaucoup étonné parce qu'il me dit : "Non, ça ne m'en posait pas". Ça ne lui a jamais posé problème, Madagascar. Ce n'était pas la guerre, on ne réduisait pas les gens en esclavage mais il y avait quand même eu une guerre qui a fait 100 000 morts en 1947-48, et puis quand je pose la question à Swan, attention c'est un gars qui se consacre aux ONG, à des visites aux quatre coins du monde en permanence, bon, alors il doit avoir des actions dans *Ouest-France (rire)* qui lui permettent d'alimenter la machine...
C : *Sûrement !*
Ph : ... il est d'une générosité extraordinaire et quand il n'est pas au Vietnam, il est à Madagascar ou il est en Éthiopie, il est au Cameroun, bon et puis il voyage en plus de ça, il va au Spitzberg, il traverse l'Iran, enfin c'est un type extraordinaire...
C : *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : ... il a 3 ans de plus que moi. Donc je veux dire, on est arrivés, donc, en Algérie, c'était l'époque où, quand même, je le répète, notre ministre de l'Intérieur, François Mitterrand à l'époque, disait : "L'Algérie, c'est la France !"
C : *Oui, hum, hum.*

Ph : Et quand on n'est pas capable d'analyser, de prendre du recul, sur ce que disent les gouvernants, on boit ça comme du petit lait hein *(rire)* et on se dit : "Ben oui, effectivement, il y a trois départements". Alors, vous n'allez pas arriver, après, dans les *douars*, où on fait sortir les braves gens, les femmes on ne les faisait pas sortir quand même *(rire)*, au moins les gars qui n'étaient pas en odeur de sainteté parce qu'ils étaient susceptibles de prendre le maquis....
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : Là, effectivement, la notion de département français, elle est à revoir, si vous voulez, elle est un peu à revoir.
C : *Hum, hum.*
Ph : Mais bon, ce n'est pas la colonie, ce n'est pas vraiment la colonie, c'est quelque chose…, non ce n'est pas loin la Méditerranée, ce n'est pas loin.
C : *Je pensais plus aux gens qui étaient restés en métropole. Je me dis, vous avez eu un certain destin pendant la guerre d'Algérie, là-bas. Les gens qui étaient ici, à part vos proches, qui souffraient de la séparation...* [Arrêt de la première cassette.] *Oui, en fait, même si ce n'est pas loin la Méditerranée, c'était surtout qu'il n y avait pas dans la population qui était restée en métropole, sauf évidemment votre famille, à qui vous manquiez, il n' y avait pas de communauté de destin comme il y a eu pendant la guerre 39-45 où, même s'il y avait une zone libre et une zone occupée, tout le monde, quand même, était considéré comme étant sous le joug de l'Allemand, etc. Et donc, il y avait une espèce de communauté de destin, tout le monde pouvait parler de cette aventure, entre guillemets, de ce qu'ils avaient subi, des exodes, etc. Alors que vous, là-bas, par rapport à ceux qui étaient restés en métropole, vous ne partagiez pas, vous n'aviez pas la possibilité, réellement, mis à part avec votre famille, de partager ce que vous viviez, ça ne prenait pas sens pour ceux qui étaient restés en France. C'était dans ce sens-là que je disais que c'est une guerre particulière, comme la guerre d'Indochine, sauf qu'en plus, là, il y avait des appelés, alors que quand c'est une guerre qui est sur le sol même de son pays, tout le monde est concerné ! Voyez ce que je veux dire. Je me demande si ce n'est pas aussi cela qui fait que les gens, quand ils sont revenus, ils n'en ont pas parlé parce que de toute façon, les autres ne l'avaient pas vécue. Et il n'y avait pas cette possibilité de partage. Enfin, je ne sais pas, c'est une hypothèse que je fais.*
Ph : Oui mais il y a eu, quand même, une centaine de milliers de morts dans une guerre dont je ne sais plus combien d'appelés, mais il y en a eu pas mal, quand ça a pris des proportions, ça a pris quand même huit ans, même si effectivement, ça n'est pas sur le sol des Français eux-mêmes, quand même je pense que l'opinion était concernée. Si elle ne l'était pas, elle ne l'était guère, elle l'était déjà quand même. On retrouve ça dans les correspondances que je recevais. Elle ne l'était pas énormément quand nous sommes arrivés, en tout cas, et puis ça a commencé à prendre de plus en plus d'ampleur dans les quelques mois qui ont suivi. Mais, à la fin de la guerre, tout le monde était concerné, quand même, pas de la même façon bien sûr, pas de la même façon que pendant la guerre 40, bien entendu. Et puis il y avait ce terme, si vous voulez, et là je rentre un petit peu dans votre jeu si vous voulez, ce terme de maintien de l'ordre...
C : *Hum, hum.*
Ph : On envoyait des gens pour maintenir l'ordre. Je me souviens, je n'en parle pas parce que j'ai un souvenir assez peu précis. Il y avait un ami de ma famille qui était Capitaine d'active, qui est venu, mais encore une fois pour toutes ces raisons de repli, c'est peut-être pour ça d'ailleurs que je n'ai qu'un souvenir imprécis de la question, bref, il avait commandé une Unité en Algérie. Je me souviens, donc il est était venu à la maison, on va dire en 60 peut-être, oui, et il disait : "De toute façon", et ça ressort dans tous les bouquins qui parlent de la guerre d'Algérie...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... en 60, on avait quand même jugulé pas mal, la rébellion, si vous voulez, avec les barrages de Châles sur la Tunisie notamment, mais sur le Maroc également et les Unités

aéroportées, tout ça. Et je veux dire, là je ne sais pas s'il était dans une Unité combattante, mais je me rappelle qu'il était venu à la maison, il avait causé de l'Algérie comme de quelque chose qui, maintenait, était pacifié, où, effectivement, le politique, maintenant, pouvait se prononcer parce que c'était pacifié, voilà. Pacifié, au sens du maintien de l'ordre, dont j'avais été un acteur, quelque part. *(Rire.)* Donc, dans ce sens-là, l'opinion française, elle ne se sentait pas concernée de la même façon. Enfin, on n'envoie pas quand même 1 500 000 jeunes de l'autre côté de la Méditerranée sans que l'ensemble de la population avec tous les morts qu'il y avait, les embuscades, les choses quand même tragiques, c'est quand même assez effarant, sans qu'il y ait un ressenti, là.

C : *Hum, hum.*

Ph : Non, c'était à la fois loin et pas loin. C'est à la fois loin et pas loin.

C : *Hum, hum.*

Ph : Et puis, il y a tout ce que je dis au départ, au débarquement à Alger, dont vous parliez tout à l'heure, si, quand on a débarqué du…, comment il s'appelait ? Le président de Casalé, quand on a débarqué dans le port d'Alger, tous les copains n'étaient pas comme moi, éblouis par cette ville, je pense que, ça courait, je l'évoque, il y avait quand même ce mythe de l'Algérie pour un certain nombre de Français....

C : *Hum, hum.*

Ph : ... et je ne sais pas, dans l'opinion, si c'était terni par la guerre, je ne sais pas le dire.

C : *Hum, hum. C'est bien de vous entendre là-dessus parce que vous avez une opinion un peu différente de celle que, moi, je m'étais un peu forgée, c'est intéressant de croiser ça.*

Ph : La vôtre, c'était, pardon ?

C : *Eh bien, c'était justement que, comme il n'y avait pas de communauté de destin, véritablement, entre ceux qui étaient là-bas et ceux qui étaient sur le sol français, ça pouvait contribuer à faire qu'au retour on ne parlait pas parce qu'il ne pouvait pas y avoir d'écho. Quand on parlait de la guerre 39-45, tout le monde, petits et grands, soldats et pas soldats, de toute façon, avait été mêlé à cette affaire-là, quoi. Mais peut-être que je me trompe et c'est pour cela aussi que je viens vous voir et que je vais voir un certain nombre de gens.*

Ph : Vous n'avez pas travaillé sur la presse, à l'époque ?

C : *Non je n'ai pas fait ça pour l'instant, je ne sais pas si...*

Ph : La presse, quand même, elle se fait l'écho des embuscades, même si elle est censurée, même si on essaie d'arrondir les angles, je pense que...

C : *Oui, mais est-ce que les familles qui n'ont pas d'enfants ou de frère, là-bas, est-ce qu'elles s'en émeuvent plus que ça ? Moi je ne sais pas, je n'en sais rien, peut-être que si, peut-être que je me trompe, mais est-ce qu'on s'émeut beaucoup des soldats qui ont été tués en Afghanistan quand on n'est pas directement concerné ? Alors, ça concerne beaucoup moins de monde, ça concerne des militaires, des engagés, mais quand même, enfin, c'est une hypothèse. Après, j'irai vérifier, c'est pour cela que je vous la soumets. Alors, on reste un peu dans la même idée puisque vous parliez de maintien de l'ordre. Vous dites : "Il faudra beaucoup de temps pour que les politiques admettent l'expression même de guerre d'Algérie", (elle est très très récente, effectivement, historiquement) "voulant ainsi minimiser le conflit". Est-ce que quelque part, pour vous, ce n'est pas une sorte de second traumatisme que de se dire, pendant des années on n'a pas reconnu que j'avais fait la guerre ? On a simplement reconnu que j'étais allé assurer la pacification ou le maintien de l'ordre. Enfin, moi je me demande si ce n'est pas un traumatisme infligé par un État que de ne pas reconnaître qu'on a envoyé des jeunes à la guerre.*

Ph : Non, je ne me suis pas posé la question des mots, c'est une question de mots, bon ça devient aussi une question pour les anciens combattants, une question de reconnaissance, de possibilité de toucher une retraite d'ancien combattant, alors là, on dépasse les mots et ce n'est pas mon propos. Au niveau des mots, non je ne me suis pas posé la question de cette façon-là, non, non. Le résultat a été le même. J'avais des copains qui ont été tués, j'avais connu des atrocités, guerre ou pas guerre, non, ça ne m'a pas touché, le maintien de l'ordre ou la guerre,

non. Autant je trouve que c'est normal de l'admettre mais ça ne m'a pas traumatisé pour le coup, ce que vous dites.
C : *Hum, hum.*
Ph : Absolument pas.
C : *D'accord ! Vous parlez aussi, un peu plus loin, des fils de ceux qui ont vécu cette guerre, et qui culpabiliseront votre génération. Vous dites ça à un moment donné.*
Ph : Ah oui, je vais jusqu'à dire ça !
C : *Oui !(Silence). Aux alentours de la page 40.*
Ph : *(Rire)* Oui, on peut se poser la question. C'est une affirmation ? Ou c'est une**...**
C : *Alors, c'est page. 40, il faudrait que je retrouve l'endroit où vous dites ça... C'est tout en haut, là. "Les fils de ceux qui ont vécu ces malheurs de la mort culpabiliseront notre génération et parleront de la sale guerre."*
Ph : C'est une affirmation. C'est vrai qu'on parle bien de la sale guerre oui, je crois que mon fils aîné, qui est quelqu'un qui a beaucoup de sagesse, je crois que je l'ai entendu dire ça.
C : *Donc ce n'est pas seulement une phrase générale, c'est aussi quelque chose que vous avez vécu à travers vos propres enfants, est-ce que vos propres enfants vous ont un peu culpabilisé…*
Ph: Ah non, non, non !
C : *…par rapport à ça ?*
Ph : Non, ils ne m'ont pas culpabilisé, même s'ils sont beaucoup moins militaristes que j'ai pu l'être *(rire)* on va le dire comme ça.
C : *(Rire).*
Ph : Beaucoup moins que j'ai pu l'être, beaucoup plus responsables que j'ai pu l'être à leur âge.
C : *Hum, hum.*
Ph : Non, non ! Ils ne m'ont pas culpabilisé du tout. Je parle de ma fille, notamment, c'est la maman de la petite que vous avez vue... [En off]
C : *Hum, hum.*
Ph : ... qui, je parle de ça quelque part, qui, à l'école, a été toute saisie, un jour, de savoir que son père avait fait la guerre d'Algérie.
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : Je ne sais pas, je n'en ai jamais recausé avec elle. Elle est assez tranchante, elle est capable, si j'en discutais avec elle, peut-être d'avoir des avis tranchés. Mes fils, certainement moins, mon deuxième fils est en Australie *(rire)*.
C : *(Rire).*
Ph : Il est parti au mois de septembre dernier. Non, non, je pense.
C : *Non, vous ne l'avez pas vous-même vécu ?*
Ph : Non.
C : *Vous dites aussi : "Il s'agit bien d'éradiquer la guerre et non la manière dont elle est pratiquée". Quand j'ai lu cela, c'est toujours page 40, je me suis dit : "Mais est-ce qu'il n'y a quand même pas, malgré tout, des faits de guerre, des actes posés dans les guerres, qui sont inacceptables ?" J'essaie de retrouver le passage, c'est à peu près au milieu. "C'est bien la guerre elle-même qu'il s'agit d'éradiquer et non la manière dont elle est pratiquée. Quelque cause qu'elle prétende défendre, la guerre reste l'expression d'une démence."*
Ph : Oui, attendez, je cherche là, je ne sais pas si j'ai donné cet exemple quelque part, il est très présent dans mon esprit. Moi, j'ai toujours été assez étonné, j'avais découvert ça, je commençais à lire un peu ce qui se passait en Indochine, j'étais très étonné de découvrir les conventions de Genève.
C : *Hum.*
Ph : Je connais mal, enfin bref. Il y a des choses qui sont interdites dans les conventions de Genève.
C : *Oui, tout à fait, oui. Hum.*

Ph : Entre nous soit dit, ça n'empêche pas de les dépasser *(rire)***.**
C : *Très allègrement même, oui.*
Ph : Mais le fait qu'il puisse y avoir un règlement de la guerre...
C : *Oui.*
Ph : ... ça, ça m'a toujours épaté !
C : *Oui, oui. Oui, oui.*
Ph : C'est bien les conventions de Genève, et puis, ça émane aussi d'Henri Dunant, quelque part, c'est bien tout ça. Mais finalement, c'est dire : "Bon, il y a des règles du jeu. A la belote, on ne fait pas n'importe quoi." Ca m'a toujours…, surtout qu'en plus, ces règles, on triche avec et allègrement comme vous dites.
C : *Hum, hum.*
Ph : Alors à partir de là, c'est ce qui me permet de dénoncer un truc comme ça. Il faut éviter, éradiquer la guerre et il ne suffit pas de dire…, vous avez entendu parler des balles doum-doum, je ne sais pas si j'en parle des balles doum-doum, on les coupe en bout, de façon à ce que, quand elles pénètrent dans l'air, elles tournent sur elles-mêmes.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Et ça fait des déchirures. Bon, eh bien ça, c'est interdit par la convention de Genève. La balle ordinaire, non, ce n'est pas grave !
C : *Oui, oui. Oui, oui.*
Ph : Le napalm, je suppose qu'il est interdit. Ça ne nous a pas empêchés d'en user, d'en abuser.
C : *Oui. Oui, oui.*
Ph : J'ai posé la question à mon fils il y a deux jours, ce n'était pas en pensant, je l'avoue, à notre entretien, mais je lui disais : "Attends, quand même, le bombardement de Dresde, en février 45, c'est un crime de guerre !"
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : Et même avant, quand on sait qu'à Hambourg il y a eu à peu près comme 40 000 morts, avec des bombes au phosphore, les femmes tenant leur enfant dans les bras, l'enfant qui est arraché par les crimes de guerre, mais plus simplement cette histoire d'une convention de Genève, ça paraît invraisemblable.
C : *Oui, c'est une acceptation.*
Ph : L'acceptation de la guerre !
C : *Oui, oui.*
Ph : Donc il faut l'éradiquer. Alors c'est certainement irréaliste, ce que je dis, mais il me semble que...
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Voilà.
C : *Oui, je comprends. Vous dites aussi que "Le soldat n'est que le porteur d'un ordre impérieux, qui rend possibles les actes les plus insoutenables." Est-ce que ça, vous l'avez vous-même vérifié, vécu et qu'est-ce que ça a pu déclencher chez vous comme sentiment, quand vous avez assisté effectivement, à cette espèce de mécanisme qui fait que, à partir du moment où l'on vous assigne un ordre, on peut faire les choses les plus terribles ?*
Ph : Alors, il faut vous reporter, c'est page 40, ce que vous dites à l'instant, il faut vous reporter à la page 100, que j'ai lue ce matin. Je crois que cela doit être dans les pages 123-125, je ne sais pas, c'est dans ces coins-là, peu importe, où je dis que je suis passé au travers, pour répondre à votre question. Moi, j'ai eu la chance de passer au travers, je n'ai pas eu d'ordre qui me posait un cas de conscience. C'est dit en toutes lettres quelque part. Je n'ai pas eu, je n'ai pas eu ça. Je ne me suis pas trouvé devant ce fait, où on m'aurait dit : "Allez, c'est un ordre que je te donne, tu passes le gars, là, le suspect, à la gégène !" Je n'aurais pas pu avoir cet ordre-là !
C : *Oui, oui. Oui, oui.*

Ph : Je ne l'ai pas eu. Quel ordre j'aurais pu subir dans le même genre ? Je n'en vois pas là, dans l'horizon immédiat, enfin de toute façon je suis passé au travers, moi et les 3 ou 4 Sous-off. avec lesquels on avait des rapports très, très serrés, non, on n'a pas eu ça, et je veux dire, plus loin, là, dans les Aurès, vous avez essayé d'apporter quelque chose à ce pauvre malheureux, là, qui pourrissait de la gangrène, bon c'est vrai qu'on le faisait en cachette, mais je veux dire, on ne m'a pas dit, le chef d'Unité ne m'a pas dit : "C'est absolument interdit", on l'a fait en cachette, et puis on a réussi à faire, très peu de choses, mais on l'a fait. Donc, je n'ai pas été confronté à ça. Qu'est-ce que j'aurais fait ?...
C : *Ça, c'est une bonne question, oui.*
Ph : …Qu'est-ce que j'aurais fait ? Et ça, je ne le sais pas moi-même. Je ne le sais pas moi-même.
C : *Hum, hum. Hum, hum. Mais, est-ce que vous l'avez vu chez des collègues, des camarades ? Est-ce que vous avez vu des camarades à qui on a confié l'ordre de faire quelque chose que vous avez jugé absolument immoral, inacceptable et dont vous avez été le spectateur, même pas ?*
Ph : Non. Non, parce que, là aussi, j'en parle avec une certaine distance, parce que je ne sais pas grand-chose. Mais, par exemple, pour parler de la gégène, ça va la gégène, c'est un terme que vous connaissez ?
C : *Oui, oui. Tout à fait. Oui, oui, oui.*
Ph : Je veux dire, l'armée était suffisamment adroite pour recruter des tortionnaires parmi ceux qui étaient "aptes". Elle demandait des volontaires, si vous voulez, et il y avait toujours, il y a toujours des résurgences de méchanceté chez l'un ou chez l'autre et il y a des gens qui étaient très heureux de faire ça, apparemment. Donc, je n'ai pas connu, non, de gens qui avaient eu ce cas de conscience...
C : *Vous dites aussi un peu plus loin : "Les lois de la République ont fait de notre génération une génération de délinquants." Est-ce que vous avez, à un moment donné, ressenti de la honte ou de la culpabilité d'avoir fait partie de cette génération de délinquants ?*
Ph : Bien sûr, bien sûr. Ce n'est pas le terme, je ne pose pas le problème au niveau de la génération, je me pose le problème au niveau personnel en me disant : "Avoir fait ce que j'ai fait, c'était tellement lamentable, c'était tellement minable, c'était tellement inutile, que, là, effectivement, je suis un délinquant, délinquance au sens propre que d'accompagner, encore une fois, ces hommes qu'on arrachait de leurs *mechta* pour les conduire à l'identification". Mais oui, ce n'est peut-être pas une délinquance, mais c'est très triste, si vous voulez, et moi, je me le pose au plan personnel. C'est vrai que toute la génération doit le ressentir, je ne sais pas, là, je ne sais pas….
C : *Hum, hum.*
Ph : …comment les autres le relancent, enfin comment les autres le ressentent, je veux dire, pardon.
C : *Hum, hum.*
Ph : Mais je pense que, oui, finalement, pour globaliser, c'est quand même une délinquance que d'avoir été faire cette guerre, oui, pour ma génération !
C : *Alors, page 45, vous semblez avoir éprouvé des remords de vous présenter comme des protecteurs à un homme qui avait renseigné et qui, et ça c'est une citation "offrirait sa carotide au couteau du tueur de l'ALN." Alors, là aussi, on est quand même aussi quelque part, dans ce que vous venez d'évoquer de la délinquance, c'est-à-dire que vous savez, effectivement, pertinemment, que cet homme-là risque sa vie, risque de la perdre dans des conditions épouvantables, alors, là aussi, toujours la même question, qu'est-ce que vous ressentez à ce moment-là, qu'est-ce que vous ressentez aujourd'hui ?*
Ph : Si vous voulez, on le sait pertinemment mais on peut espérer que, finalement, les tueurs ne viendront pas cette nuit. Nous, on est dans notre campement, on est protégé, il y a des sentinelles tout autour du campement et là-haut, dans les *mechta*, ce qui se va se passer cette nuit, eh bien, oui, c'est malheureux mais on n'y peut rien parce qu'on ne peut pas aller garder

le *douar*. Alors, on le sait parce qu'on a déjà des renseignements, ça fait partie de notre travail et le gars nous donne volontiers, il nous dit, sans qu'on l'ait torturé. Non, non, ce dont je me souviens, la question n'est pas là, il a donné des renseignements et, de toute façon, comme les maquisards sont tout-puissants dans le coin, il y a beaucoup de chances pour que…, effectivement, c'est ce qui se produit.

C : *Hum. Vous témoignez aussi de la totale insécurité qui régnait, par exemple vous n'avez pas creusé de tinettes et vous escaladez la colline, ce qui est effectivement aberrant parce que vous vous exposez beaucoup ! Il y a les feux de bruyère aussi, que vous expliquez* (rire) *et, alors, est-ce qu'on peut dire que vous éprouviez, de l'effroi, de la peur, enfin, quelles qu'étaient les sensations qui vous agitaient ou qui ne vous agitaient pas, parce que vous parlez aussi d'innocence à certains moments, à certains égards, est-ce que vous vous rendiez compte, vraiment, à ce moment-là, que vous étiez dans l'insécurité ?*

Ph : C'est un peu ce que je vous disais tout à l'heure, on roule sur l'autoroute à 130, on ne peut pas imaginer qu'il va arriver un poids lourd, qui va franchir le terre-plein, donc on continue à rouler à 130, on fait attention. J'ai essayé de mettre un dialogue, à un moment donné, là, on dit : "X, tu prends la Section et puis tu vas en patrouille, tu vas en protection", ce qu'on appelait protection de route, et effectivement, les gars traînent les pieds, on revient là-dessus, parce qu'il n'y a pas encore eu de morts dans l'Unité, on n'a pas été confrontés, véritablement, avec la mort…

C : *Hum, hum.*

Ph : Donc, ça fatigue. On va aller au-dessus d'une route. Il va y avoir le convoi qui va passer pour amener un peu de ravitaillement. Même s'il n'y en a pas beaucoup, il y en a ! *(Rire).* Et on ne va rien faire, on va glander là pendant deux heures voire trois et les gars ne se rendent pas compte. Alors, le sentiment, quand même, là, c'est la responsabilité, oui, moi, j'avoue qu'avec ces deux ou trois Sergents, avec lesquels on parlait, on était quand même inquiets, si vous voulez, disons plus inquiets que le soldat lui même, un petit peu conscients de notre responsabilité et un peu plus réalistes, parce que, l'expérience l'a prouvé, que, de toute façon, on était à la merci de tueurs qui auraient des armes et nous alignaient avec une facilité, surtout si on allumait des feux de bruyère.

C : *(Rire).*

Ph : Oui, oui. Ça c'est assez hallucinant, quelque part. C'est assez hallucinant. Et on ne pouvait rien faire, je veux dire, en même temps, je ne crois pas qu'on pouvait faire grand-chose d'autre que d'essayer de freiner un petit peu l'indiscipline, de freiner un peu le laisser-aller, les pieds qui traînent, d'essayer de les faire marcher un petit peu plus vite, mais c'était vraiment décontracté.

C : *(Rire).*

Ph : Mais quand même, cette notion de responsabilité, évidemment, au plan de l'introspection, *(rire)*, cette responsabilité, elle donne un peu plus confiance dans le sentiment militariste si on l'épouse un peu.

C: *Hum, hum.*

Ph: Hein?

C: *Hum, hum. Hum, hum.*

Ph : Il faut comprendre ça aussi.

C : *Oui, oui. Oui, oui. Oui, oui. Je comprends. Hum, hum.*

Ph : C'est une responsabilité. C'est d'ailleurs pour ça *(rire)*, je vais parler encore un instant de lui, que Swan, qui avait fait des études, n'a jamais voulu faire le Peloton, parce qu'il savait que c'était le doigt dans l'engrenage, un petit peu, de l'esprit militariste. Il était beaucoup plus affûté, au niveau mûrissement.

C : *Oui, oui. Oui, oui. Oui, oui. Alors, à la même page, où vous parlez de cette insécurité, là, il y a des bérets rouges qui rentrent avec deux corps. Est-ce que vous vous souvenez de ce que ça vous fait, à ce moment-là ? De les voir revenir avec ces deux corps ?*

Ph : Bien sûr que je me souviens, bien sûr que je me souviens. Ça, c'est une image, mais c'est une image qui nous était un petit peu étrangère. Les paras, ils ne se baladaient pas avec une auréole sur la tête, mais presque. C'était une Unité de pointe, c'était une Unité combattante, ils ont été éduqués pour cela, ils sont volontaires pour aller dans ces Unités. Evidemment, ça remet un peu les choses à plat, on se dit : "Ils sont allés faire un tour, là, et puis ils ont enquêté sur un coin, ils reviennent, ils portent leurs morts", oui, il ne faut pas oublier qu'on est en pleine zone d'insécurité mais on cherche toujours à échapper, c'est comme sur l'autoroute.
C : *Il y a toujours cette espèce de fuite, ça arrive aux autres.*
Ph : Ça arrive aux autres, voilà. Vous savez, c'était la publicité de la Sécurité routière : "Ça n'arrive pas qu'aux autres !"
C : *Oui, oui, oui, oui. Oui, oui. Hum. C'est intéressant ce que vous dites là. Alors,* (rire)*, là, c'est peut-être moins traumatisant, encore que, vous évoquez assez furtivement le café du matin, qui n'a pas l'air excellent.*
Ph : Non !
C : *Et puis, vous évoquez aussi le froid, les bourrasques, enfin il y a tout un tas de choses autour, je dirais, des conditions de vie, en dehors de tout ce qui peut être combat, faire la sentinelle, etc. Alors, dans la guerre d'Algérie, quelle place cela prend les conditions de vie et dans le souvenir qu'on en garde, et dans, éventuellement, le traumatisme ou pas, qu'on en garde ? Est-ce que c'est négligeable, ou est-ce qu'au contraire, c'est très important, les conditions de vie ?*
Ph : Ah non, là c'est important, là. Là, c'est important. Et ça délimite une période de la guerre, encore une fois, que j'ai connue, comme les copains, mais qui n'a pas, fort heureusement, trop duré. C'était quand même un dénuement total, autant du point de vue de l'armement qu'au point de vue de la nourriture, qu'au point de vue du coucher, à tous égards ! Ah non, non, non c'était *(soupir)*, c'était quand même impressionnant, si vous voulez. Alors, je pense que oui, ça, si j'en parle, ce n'est pas simplement sur le thème de la privation, si vous voulez, c'était vraiment un dénuement impressionnant.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Impressionnant !
C : *Qui laisse des traces physiques aussi ? Enfin, est-ce que vous êtes revenu marqué ?*
Ph : J'ai un copain qui couchait dans la tente de Bigeard, justement, il était chargé de faire des photographies d'identification parce qu'il était photographe de métier.
C : *Hum.*
Ph : Et il a couché à même le sol, parce que Bigeard le faisait, alors lui il a été amené à le faire aussi.
C : *Hum, hum.*
Ph : Hein, il n'avait même pas eu à construire ce que je dis, là, avec des fils téléphoniques, il est revenu et l'humidité…, puisque c'était l'hiver 56 qui était très dur, il est revenu esquinté. Il porte des traces !
C : *Hum, hum. Alors, quelque chose qu'on a abordé au petit-déjeuner,*[en off], *tout à l'heure, vous parlez du massacre près de Philippeville. Et vous dites qu'à l'époque, on parle d'un nouvel Oradour-sur-Glane. Est-ce que les comparaisons, justement, avec ce qui s'était passé au temps du nazisme, étaient fréquentes ? D'ailleurs, un peu plus tard, il y a la référence à la Gestapo qui revient aussi. Parce que ça, je l'ai retrouvé dans plusieurs récits, le fait que, souvent, la référence, ce qui apparaissait comme le pire du pire, eh bien, finalement, la France était capable de la produire aussi. Est-ce que, vous l'avez vraiment, vous aussi, ressenti comme ça, et compris comme ça ?*
Ph : Oui et surtout à la fin. Surtout quand on était dans les Aurès.
C : *Hum, hum.*
Ph : Au départ, non, on a éludé un peu. Mais à la fin, oui. Parce que vous avez une analyse ?
C : (Rire). *Non, ce n'est pas grave, parce que des fois, je pose des questions parce que vous répondez déjà à des choses et c'est très bien, on gagnera un peu de temps.*

Ph : Mais dans les Aurès, la perte des camarades m'a beaucoup éprouvé mais la mort de ce pauvre malheureux pourrissant de gangrène, je crois que c'était quand même le summum ça.
C : *Hum.*
Ph : Les copains tués, c'est tragique à tous égards, y compris d'ailleurs dans le commandement qui les a envoyés se faire tuer sans poste de communication, etc., c'est dramatique, mais la conscience d'une guerre, comment dirais-je, oui, effroyable, participant des méthodes de la Gestapo, sans aucun égard pour l'humain, en fait c'est ça.
C : *Hum.*
Ph : La guerre n'a pas d'égard pour l'homme, bien sûr, m'enfin, être tué d'une balle, ça appartient à la guerre.
C : *Hum, hum.*
Ph : Laisser pourrir un homme comme ça, parce qu'il est prisonnier et qu'on échappe aux conventions de Genève, une fois de plus d'ailleurs, je crois, je n'ose pas affirmer mais je crois que, à ce moment-là, on se dit : "Oui, on n'est pas meilleurs que les méthodes de la Gestapo".
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Je pense. Et ceci avant les interrogations d'El Milia et tout ce qui s'ensuit, avant les livres de ..., comment, Alleg, et tout ça.
C : *Hum, hum.*
Ph : Ça va, j'ai répondu ? Ou...
C : *Oui, oui, tout à fait, tout à fait. Il y a quelque chose que vous dites qui revient un peu en arrière, mais vous dites qu'un sondage avait révélé, à l'époque où vous êtes en Algérie, que seule 5 % de la population s'intéressait à ce qui se passait en Algérie. Donc, quand même, je reviens un petit peu là-dessus, je...*
Ph : C'est tout au début, ça.
C : *Ah, c'est tout au début, oui, mais...*
Ph : C'est à l'époque, justement, des massacres de Philippeville.
C : *Oui, mais, est-ce que, finalement, après, il y en a eu beaucoup plus, à votre avis ?*
Ph : Je ne peux pas vous dire. A mon avis, plus, sans aucun doute plus, beaucoup, beaucoup plus, je ne sais pas.
C : *Je vais chercher, hein, dans les ouvrages de Stora, et autres mais...*
Ph : Mais moi je...
C : *Ça m'a surprise quand même, ce chiffre, quoi !*
Ph : Hum. Il y a aussi quelques pages consacrées à la correspondance. Les gens qui m'écrivent sont quand même au courant, ils en parlent.
C : *Oui, mais parce que vous êtes un proche, je reviens toujours là-dessus.*
Ph : D'accord, d'accord.
C : *Enfin, je ne sais pas...*
Ph : D'accord, oui, oui, oui, d'accord.
C : *... je me fais peut-être une fausse idée mais dans les familles qui ne sont pas touchées, est-ce qu'il y a cette même connaissance ? Voilà. Mais...*
Ph : Il y en a sûrement plus que 5 % puisque, encore une fois, à l'époque où ça apparaît dans le journal, il n'y a que les maintenus, donc ma classe, qui est là, alors qu'après il va en défiler, encore une fois, 1 500 000.
C : *Oui, oui, oui, oui. Tout à fait.*
Ph : Donc il y en a forcément plus.
C : *Hum, ça c'était un petit aparté. On revient à ce que vous évoquiez, ces choses effroyables que vous avez pu voir. Vous parlez des cauchemars que vous faites. Enfin, cauchemars, vous évoquez cela en disant que c'est quelque chose qui touche un certain nombre de gens. Est-ce que vous-même, vous avez des cauchemars, à cette époque, et plus tard, et éventuellement même toute votre vie, parce que je sais qu'il y a des gens qui font toujours des cauchemars aujourd'hui ?*

Ph : Non, Dieu merci, je n'en ai plus, quand j'ai des cauchemars, c'est tout éveillé. *(Rire).* Quand j'ai des cauchemars de ça, ce sont des cauchemars tout éveillé. Est-ce que j'en ai eu ? Je pense que c'est pour cela, si vous voulez, qu'il y avait ce repli dont on parlait tout à l'heure, c'est pour ne pas avoir de cauchemars. Je pense que pour échapper aux cauchemars, la seule façon c'était de ne pas en parler, de ne pas évoquer ça, de ne plus trop y penser.
C : *Et vous ne pensez pas qu'il y a quelque chose qui peut nous échapper complètement ? Parce qu'on dit bien que le cauchemar, c'est l'inconscient qui travaille...*
Ph : Hum, hum.
C : *... et ça, on ne le maîtrise pas. Donc, est-ce que, finalement, le fait de ne pas en parler pouvait peut-être occasionner davantage de cauchemars que le fait de pouvoir s'en libérer ? Vous avez peut-être cru, à l'époque, que le fait de mettre le couvercle dessus, ça allait vous aider, mais je me demande si, pour certains en tout cas, ça n'a pas fait l'effet inverse.*
Ph : Pour certains, ça a fait l'effet inverse, c'est incontestable. C'est absolument incontestable. J'espère que c'est la minorité, qui, quand même, dans notre génération, a souffert psychologiquement des suites de cette guerre mais je pense qu'à vingt ans, comment dirais-je, c'est une question d'équilibre psychique, là,...
C : *Hum.*
Ph : ... moi je considère, je n'ai pas fait d'études médicales et aucunement psychiatriques, bien sûr, mais je considère qu'on est toujours sur une lame de couteau et qu'on a très vite fait de basculer d'un côté, d'un autre, parce que notre sensibilité est là, les événements sont là, la vie est là et les neurones peuvent être fragilisés à un moment où on s'y attend le moins.
C : *Hum, hum. Tout à fait.*
Ph : Donc, malgré ce que l'on qualifiera de, d'hypersensibilité, je suis toujours arrivé à être du bon côté. Si j'ai glissé un peu par excès, c'est du bon côté...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... mais, bien sûr, on est fragile et il y a un tas de gars qui, après avoir vécu tout ce qu'on a vécu, ont glissé du mauvais côté de la lame, donc moi, je ne sais pas s'il faut remercier La Providence *(rire)* ou mes ascendants, mais j'ai eu la chance d'échapper à ça.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Et donc de pouvoir, peut-être, échapper aux cauchemars, pour répondre à votre question, simplement en profitant de ma jeunesse, en ayant d'autres perspectives dans la vie, en refermant le couvercle, ce que vous dites.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : En sachant, toutefois, que cette boîte de Pandore, elle risquait toujours de se rouvrir. La preuve, c'est qu'elle s'est rouverte un jour et que ça fait du bien, néanmoins, sans que ça ne m'ait trop nui, j'ai pu la rouvrir, et là, ça ne m'a pas nui, ça m'a libéré, c'est certain.
C: *Hum, hum. Hum, hum... Hum, hum.*
Ph: Vous savez, ce qui est épouvantable, c'est de répondre par "je", tout le temps. *(Rire).*
C : *(Rire.) Mais oui. Mais en même temps, c'est ce qui me passionne, moi, je ne fais pas un travail d'historienne, je fais un travail, justement, sur des récits de vie, sur des personnes dites uniques, donc chacun d'entre vous que je vais aller interroger va avoir une perception unique de ce qu'il a vécu et va transmettre un récit unique, et c'est le singulier qui m'intéresse, même si à un moment donné je vais peut-être croiser un peu. C'est vrai que c'est le singulier qui me passionne.*
Ph : Et après, votre thèse, c'est de collationner tout ça?
C : *Alors, en fait, il y a toute une partie qui parle de la guerre en général, des traumatismes qu'on a pu repérer d'une manière un peu universelle et intemporelle dans l'ensemble des guerres, des problèmes de transmission...*
Ph : Dans l'ensemble des guerres ?
C : *Dans l'ensemble des guerres. Des problèmes de transmission, de la difficulté à raconter, à ses enfants notamment, du fait que souvent, ça saute une génération, on le voit aussi dans votre récit, avec ce petit-fils qui vous aide à trier les lettres, des effets qui peuvent être assez*

néfastes, quand la transmission ne se fait pas, y compris sur les générations suivantes, il y a des traumatismes qui traversent un peu tout le monde.
Ph : Mais pas seulement au niveau de la guerre d'Algérie ?
C : *Non, ça, c'est une partie assez large, assez générique. Et puis après, je me focalise, effectivement, sur la guerre d'Algérie et là, je vais essayer de voir ce qu'elle a effectivement de spécifique mais ce qu'elle a aussi d'universel par rapport aux autres guerres. Et je me focalise sur celle-ci pour essayer de montrer peut-être qu'il y a des choses particulières qui se sont jouées sur cette guerre-là, en tout cas.*
Ph : Et quand est-ce que vous présentez tout ça ?
C : *Alors, je n'en suis qu'à la fin de ma première année. J'ai un minimum de trois ans à faire de toute façon et, comme je travaille à temps complet, je peux doubler les années par rapport à un jeune étudiant qui ne fait que ça, lui il faut qu'il la "boucle" en trois ans. Moi, je peux aller jusqu'à six. Mais je ne veux pas aller jusqu'à six parce que je pense que c'est trop long, que je saturerais. Je me donne quatre ans, quatre-cinq ans.*
Ph : Parce que là, vous faites un travail énorme.
C : *Oui (rire) oui, oui, je suis bien, je suis bien d'accord (rire) mais c'est tout à fait passionnant. Et puis, vous savez quelque part, je suis aussi en quête d'identité. On a parlé de l'identité tout à l'heure, on a dit que ça vous avait aidé à mieux vous connaître, mais, moi, mon père a fait la guerre d'Algérie, je suis née à son retour et ça fait partie aussi de mon histoire, donc je suis impliquée en même temps, donc j'apprends aussi des choses sur moi à travers ça. (Rire).*
Ph : Bien sûr.
C : *Vous me dites, si vous en avez assez...*
Ph : Non, non, non, c'est très bien.
C : *Si vous voulez qu'on arrête.*
Ph : Je reprends le terme que vous utilisez, c'est passionnant.
C : *(Rire).*
Ph : Ah non, non, je ne suis pas...
C : *Alors, on a parlé des cauchemars, maintenant on parle de la privation de votre famille, que vous évoquez. Vous dites que c'est très dur d'être séparé de sa famille. Et vous dites à ce moment-là : "Nous n'étions pas très sûrs de notre identité véritable." On est page 51.*
Ph : Hum, hum.
C : *Qu'est-ce que vous voulez dire quand vous dites : "Nous n'étions pas très sûrs de notre identité véritable." ?*
Ph : Ah, je vais reprendre la page 51.
C : *Il faut peut-être y revenir, parce que sorti du contexte, c'est peut-être un peu difficile...*
Ph : Voilà, c'est le contexte, c'est le contexte.
C : *Mais ça m'a frappée, cette expression.*
Ph : Ce qui est bien, c'est que je parle de nous parce que je pense qu'on partageait bien avec ces copains.
C : *Sans doute, oui. Alors, où est-ce que c'est ? Je ne retrouve pas, peut-être que je me suis trompée. Non, c'est tout en haut : "Noël 56 était arrivé bien vite, avec son imparable halo de nostalgie pour nous tous qui étions privés de nos familles, qui n'étions pas très sûrs de notre identité véritable, qui étions perdus dans nos pensées tout autant que dans nos treillis trop larges." Donc, il y a l'association, dans la même phrase, de cette privation de la famille et de la question de l'identité, alors je ne sais pas si c'est volontaire, de votre part, d'avoir relié les deux ou si ce sont des choses, simplement…*
Ph : Ah non, c'est indépendant, c'est à isoler du problème de la privation de la famille.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Non, notre identité véritable parce que quand on a..., il faut se retremper aussi, je crois vraiment, dans une génération qui n'était pas la génération actuelle, où on évoluait moins rapidement que maintenant à un tas de plans, si vous voulez, et notamment au plan politique,

ça c'est un grand mot en la circonstance, mais c'était ça aussi. Et donc, on n'était pas sûrs de notre identité, je crois que je voulais dire qu'on se découvrait là, face à cette guerre. On se découvrait dans un rôle, on découvrait aussi la vie quelque part. On ne s'attendait pas à ça finalement, quand j'essaie de me plonger..., je crois que la première image que vous citiez tout à l'heure, à savoir celle de la protection, c'est peut-être celle-là qui était prééminente, parce qu'on ne s'attendait absolument pas à ce que ce rôle de protection, entre guillemets, devienne un rôle de, comment j'ai dit, de garde-chiourme, tout à l'heure.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Donc, quand on arrive à Noël, on en est encore là. On en est à des opérations qui sont essentiellement des opérations d'identification de tous les gens qui sont dans cette presqu'île au moins dans notre coin. Donc, notre identité, on ne la connaît pas. On ne la connaît pas au niveau personnel parce qu'on n'a pas beaucoup de recul, parce qu'on est dans une génération qui n'a pas beaucoup de recul, qui n'a pas beaucoup, encore, le choix de mûrissement. Je dis "nous" mais particulièrement moi *(rire)*.
C : *(Rire).*
Ph : On est dans le cas de gens qui rentrent des colonies et qui ont eu la belle vie. Alors, on leur a dit : "Eh bien, il faut reprendre l'uniforme puis aller là-bas. Il y a quelques bandits, là, qui tendent des embuscades mais, de façon générale, il faut protéger la population." Oui, je crois que je reviens là-dessus parce que ça ne me semble pas, avec la distance, quand même, trop idéaliste. Et donc, ni au plan personnel, intrinsèque, ni au plan du rôle du soldat, on ne sait exactement ce que l'on est, on ne sait pas. On ne sait pas bien. On n'est pas vraiment des combattants, on ne sait pas. Alors, la privation de la famille qui arrive dans la même phrase, eh bien oui, parce que c'est Noël, il y a la nostalgie qui s'en mêle.
C : *Hum, hum.*
Ph : Et je raconte, je crois, je ne sais pas si c'est là ou ailleurs, peu importe, qu'il y a toute une nuit ou presque toute une nuit, où un gars de l'Active nous raconte la retraite de Kao Bang, je ne sais pas si ça vous dit quelque chose. Kao Bang, c'est le premier désastre militaire de la France coloniale, bien avant Dien-Bien-Phu, trois-quatre ans avant Dien-Bien-Phu, et il nous raconte ça, et, et ça m'a personnellement beaucoup, beaucoup, beaucoup impressionné, cet évènement. J'ai lu et relu, depuis ce temps-là, des histoires de l'Indochine sur la route coloniale. Voilà, je ne sais pas si j'ai répondu, je ne sais pas si j'ai bien répondu.
C : *Si, si. Enfin...*
Ph : Pas tout à fait.
C : *Ce que je comprends, c'est que, finalement, votre identité, elle n'était pas encore complètement installée. Vous étiez jeune, vous n'aviez pas forcément de recul sur les choses, vous découvriez la vie...*
Ph : J'avais échoué dans mes études, au plan personnel.
C : *Hum. Oui, oui. Oui, oui.*
Ph : J'avais échoué dans mes études. Je n'avais pas de vie professionnelle en plus.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Donc, là aussi, l'identité, effectivement, zéro. Ma seule identité, c'était peut-être d'être Sous-off, d'être apprécié, parce que je n'ai jamais eu de problème avec les gars que je commandais, encore une fois s'ils traînaient les pieds, ce n'était pas facile, c'étaient des copains. Je n'avais pas de difficultés au niveau sociabilité, j'en avais au niveau social parce que je n'étais pas intégré, je n'en avais pas au niveau sociabilité.
C : *Hum, hum. Alors que, dans ce que j'ai lu dans d'autres récits, dans d'autres guerres, ce qui est évoqué, c'est plutôt un éclatement de l'identité, c'est-à-dire des gens qui avaient une certaine identité, plutôt installée, plutôt construite, et dont, face à une situation de guerre, tous les idéaux, tout ce à quoi ils ont cru, s'effondre quoi ! Et c'était un peu dans ce sens-là que je vous posais la question mais vous, vous ne l'avez pas ressenti de la même façon puisque cette identité, elle n'était pas encore stabilisée, elle était en cours de construction, donc vous étiez plutôt en train de vous découvrir?*

Ph : Ah, l'idéal, il a filé quand même.
C : *(Rire).*
Ph : Je parle, dans les Aurès, je crois que je cite Péguy : *L'Honneur de la France*.
C : *Hum, hum.*
Ph : A ce moment-là, je n'avais pas lu Péguy.
C : *(Rire).*
Ph : C'est venu après. Mais je veux dire que, à ce moment-là, on sent quand même l'honneur, si, l'honneur file.
C : *Hum, hum.*
Ph : Alors là, il n'y a pas eu… parce que, vous comprenez, il y a une question de temps. Mitterrand disait : "Il faut laisser le temps au temps." Là, il n'y avait pas le recul, on a été trop peu de temps, si vous voulez, pour que tout éclate, pour reprendre ce que vous dites, mais quand même *(soupir)*, ça vous met un coup quand vous trouvez des choses comme ça.
C : *Hum, hum.*
Ph : Aller enterrer, de nuit, un pauvre gars, qui probablement, en plus, n'avait aucune culpabilité, c'est plus que probable…
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : *(Il parle dans un murmure).*
C : *Hum, hum. Oui.*
Ph : Il y a ce fait-là, dans la guerre d'Algérie, qui est certainement particulier à la guerre d'Algérie plutôt qu'à la guerre 14 dont Brassens dit : "C'est celle que je préfère."...
C : *(Rire).*
Ph : ... c'est quelque chose d'affreux la guerre 14 mais c'est toujours un travail de masse.
C : *Oui.*
Ph : Le Général, qu'il soit Allemand ou Français, il lance des masses à l'assaut.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Là, ici, moi en tout cas, j'ai senti les choses... Je n'ai pas eu l'occasion de faire de grandes opérations comme il y en a eu, et notamment dans les dernières années de la guerre d'Algérie, et près, justement, des barrages, où il y avait 50, 100, 200 *fell* qui passaient de Tunisie en Algérie, et il y avait l'encerclement, et là, c'était vraiment la guerre, nous, c'est resté plutôt au plan individuel, à la limite.
C : *Oui, oui.*
Ph : Et donc, c'est une analyse, une approche qui est autre. Qui est aussi, je n'ose pas dire qu'elle est aussi épouvantable parce que, quand même, la guerre de 14, ça reste quelque chose de tellement affreux aussi.
C : *Hum. Hum, hum. Non mais je comprends bien, c'est la guérilla, c'est la guerre au corps-à-corps. Oui. Alors, vous racontez cette nuit de Noël où vous entendez des hurlements provoqués par la gégène...*
Ph : Hum, hum.
C : *Qu'est-ce que vous en avez pensé à ce moment-là ? Et qu'est-ce que vous en pensez aujourd'hui ? J'en sais un petit peu, puisque vous dites que vous préfériez ignorer ça et que vous parlez même de cécité. Donc....*
Ph : *(Il parle dans un murmure).*
C : *(Rire). Je suis dure, je suis dure. Mais vous l'avez écrit ! Vous l'avez écrit !*
Ph : Oui, oui, oui. Non, non mais je m'en rappelle.
C : *(Rire).*
Ph : J'ai dit : vous êtes féroce, cruelle parce que c'est vraiment là, le couteau dans la plaie.
C : *Ah, oui.*
Ph : Et je veux dire, oui, *(soupir)*, j'ai l'impression d'avoir tout écrit là-dedans, alors c'est ça qui m'est difficile, si vous voulez, je parle d'un petit groupe de Sous-off qui s'entendait bien et qui, effectivement, préférait ignorer, il y avait une lâcheté. On a ressenti ça de façon... Si j'en

parle, c'est que, bon, là, en plus, c'est symbolique, c'est une nuit de Noël, il y a tout pour plaire là, si on veut.
C : *Oui.*
Ph : Mais, une fois de plus, c'est l'autre qui est en train de torturer.
C : *Oui, oui.*
Ph : Hein ?
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Ce n'est pas nous, ce n'est pas sous nos ordres, ça ne dépend pas de nous, c'est un service de renseignements, on ne sait même pas qui est-ce qui s'occupe de ce service de renseignements, c'est vrai, c'est plus ou moins anonyme, pour nous qui sommes plutôt des gens de terrain, en charge d'aller patrouiller, que sais-je. Alors, oui, on préférait la cécité, probablement, en se disant : "Oui, bon, c'est atroce, on ne peut pas approuver, mais c'est peut-être nécessaire." Finalement, c'était peut-être nécessaire, il y avait un peu de ça quelque part.
C : *Hum, hum.*
Ph : Une porte de sortie. C'est peut-être nécessaire. Je ne sais pas. Et puis alors, dans les copains qui étaient avec moi, il y en a deux qui sont morts, C. et M. sont morts. J'en ai retrouvé, dans cette Unité, il y en avait un dans la Gendarmerie, on n'a jamais retrouvé sa trace. Sans cela, sur un problème comme celui-là, j'aurais échangé, si vous voulez, je crois que j'aurais eu l'occasion d'échanger. Mais, malheureusement, de ce petit groupe de Sous-off, je suis le seul survivant.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Moi, personnellement, tout ce que j'ai dit est valable, si vous voulez, ma cécité, mon innocence, mon manque de maturité, mon manque d'excuse, aussi, quelque part, je ne sais. Oui ! *(Émotion perceptible.)*
C : *Alors, on passe à quelque chose de peut-être un peu plus anecdotique et peut-être un peu plus léger : l'anecdote des vaches.*
Ph : *(Rire).* Qui passent au-dessus de la tête, la nuit, oui.
C : *Voilà ! Qu'est-ce qu'on ressent à ce moment-là ?*
Ph : Ça, allez j'ai toujours aimé le camping, moi alors !
C: *(Rire).*
Ph: Si, si ! J'ai pratiqué avec ma première femme et mes enfants, j'ai fait du camping sauvage pendant des années, là c'était ma génération et non la vôtre, et on a fait du camping, j'adorais, j'adorais. Je veux dire, faire ce bivouac en pleine nature, en opération de bouclage, des vaches qui nous passent au-dessus de la tête, c'est une émotion, mais une émotion relative, là.
C : *Relative, oui.*
Ph : C'est une émotion relative. L'essentiel était que les gars qui étaient postés en sentinelles aux trois points d'appui de notre triangle, où était notre Section, ils n'aient pas tiré, ils auraient pu être affolés.
C : *Hum. Oui, oui, oui, oui, oui, tout à fait.*
Ph : Ils auraient pu tirer dans le noir, c'était très noir, je ne crois pas qu'il y avait beaucoup de lune, il y avait peut-être un peu de lune, mais très, très peu de toute façon.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Il y avait, une fois de plus, cette responsabilité. Il fallait se taire, ils auraient pu croire que c'étaient les *fellagha* qui montaient...
C : *Eh bien, oui.*
Ph : ... tirer, bon. Mais c'est toute l'Unité en éveil, là. On se faisait tirer dessus comme on s'est fait tirer dessus, d'ailleurs après. *(Rire).* Le *(rire)*, oui, c'est anecdotique, c'est anecdotique.
C : *Mais ça peut procurer de l'effroi. Moi je sais que mon père, dans son récit, raconte qu'il a eu une peur bleue à cause d'un coyote* [c'était en réalité un chacal], *il était en sentinelle et il a cru qu'arrivait un groupe de membres du FLN, et c'était un vulgaire coyote qui lui avait foutu la trouille, quoi (rire).* [Fin de la deuxième cassette].

Ph : En fait, le, le hasard veut qu'il y a une dame qui… vous avez compris comment fonctionnait l'APA ?
C : *Oui.*
Ph : Il y a des gens qui examinent les textes.
C : *Tout à fait.*
Ph : Et il y a une dame qui a examiné le dernier récit que j'ai envoyé, qui est un petit récit que j'ai fait sur la Picardie.
C : *Hum, hum.*
Ph : Nous avons fait un voyage avec mon épouse, je me suis obligé à faire quelque chose de rapide et de court.
C : *Hum, hum.*
Ph : *(Rire).* Et elle me parle là, et elle dit (c'est amusant parce que ça correspond à notre communication, à vous et à moi) : "J'ai un service à vous demander. Nous avons formé, à partir du groupe lecture de Paris I, un petit groupe qui prépare un cahier de l'APA consacré à tous les textes déposés concernant le Maghreb."
C : *Ah !*
Ph : "Un chapitre important de ce futur cahier traite de la guerre d'Algérie.", donc ça peut vous intéresser.
C : *Ah oui.*
Ph : "Et nous souhaiterions travailler sur votre texte *Il Ritmo*. Nous aurions besoin d'un exemplaire supplémentaire. Pourriez-vous nous l'envoyer?"
C : *Ah, très bien !*
Ph : A Véronique Leroux-Hugon...
C : *Hugon, oui, qui est souvent...*
Ph : Oui, qui est souvent...
C : *Qui est souvent citée dans le...*
Ph : Et qui est responsable du chapitre sur la guerre d'Algérie.
C : *D'accord !*
Ph : Et qui avait critiqué, enfin qui avait, comment vous dire ?, *Les sanglots longs des violons de l'automne*, qui est le premier texte que j'avais fait.
C : *Hum. Très bien ! Donc il y aura un "Faute à Rousseau" qui sortira là-dessus, sûrement, alors ?*
Ph : Il y a peut-être quelque chose à…
C : *Oui, tout à fait !*
Ph : Tout ça pour rechercher votre propre lettre, comment j'ai fait…, voilà ! Ah oui : "... à laquelle mon propre père a participé comme acteur entre 58 et 60, et sur laquelle il a écrit un récit." Je ne sais pas pourquoi j'avais pensé que votre père était mort.
C : *Eh non, il est en pleine forme (rire), heureusement.*
Ph : *(Rire).* Heureusement, heureusement.
C : *Alors vous abordez aussi, à un moment donné, le problème de l'alcool, de la consommation d'alcool.*
Ph : Oui, oui.
C : *Et je me demandais si cela servait à oublier un moment la peur, en tout cas, j'imaginais que cela pouvait être la raison, ou est-ce que c'était lié à l'ennui, à des longues attentes, enfin je ne sais pas ?*
Ph : C'est lié à l'ennui, aux longues attentes, oui, à la peur, pas vraiment, non.
C : *Hum, hum.*
Ph : Non, pas vraiment à la peur. Je l'ai dit aussi, à une tradition militaire...
C : *Oui.*
Ph : ... qui veut que les hommes, entre eux, ça fait bien de se saouler la gueule, pour parler comme il faut.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*

Ph : La peur n'a, à mon avis, autant qu'il m'en souvienne, rien à voir là-dedans.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Forcément, elle a une incidence, une incidence tout à fait secondaire, à mon avis.
C : *Hum, hum.*
Ph : En tout cas tel que je l'ai vécu.
C : *D'accord. Vous dites aussi que la mort ne vous atteignait pas, malgré votre admiration pour Montaigne. Et moi j'ajoute à côté : "Et pourtant, c'est bien l'interdit fondamental : tu ne tueras point". Alors, là aussi, c'est sorti du contexte, ça doit être aux alentours de la page 59, quelque chose comme ça. Vous devez dire quelque chose du genre : "La mort ne m'atteignait pas", peut-être parce que, à l'époque, vous ne l'aviez pas encore vécue directement. En revanche là, vous parlez de votre aide-cuistot très sympathique...*
Ph : *(Rire.)* Oui, oui.
C : *Ca doit être avant.*
Ph : J'ai un copain qui m'a dit qu'il l'avait retrouvé du côté de Colmar, et qu'il était plus ou moins souteneur, alors vous voyez *(rire)*.
C : *Ah oui ? Alors, c'est page 58, c'est avant. "Un homme de plus abattu. Lycéen, j'avais nourri une admiration, une admiration profonde pour la sagesse de Montaigne qui avait énoncé : "Il n'est pas une idée qui vaille qu'on tue un homme". Or, on supprimait quotidiennement des vies à côté de moi, mais je ne m'insurgeais pas, je trouvais cela normal, puisque les morts avaient été étiquetés hors-la-loi. A quoi donc servait de révérer Montaigne si cela n'incitait pas à réagir ?"*
Ph : Oui, oui.
C : *Alors j'ai un petit peu interprété à ma façon mais ça m'avait...*
Ph : Oui, oui, mais c'est tout le problème de la guerre. J'avais raison tout à l'heure, de parler de quelque chose de militaire : "Un f*ellagha* est tué", dans mon rapport du 19 janvier.
C : *Hum. Oui, oui, oui, oui.*
Ph : Mais ça c'est l'autre question, parce que le crime est permis pendant la guerre!
C : *Hum.*
Ph : Le crime est permis, il faut transposer aussi comme ça.
C : *Hum, hum.*
Ph : Le crime est permis, donc je ne m'insurge pas, c'était un hors-la-loi de toute façon, indéniablement, ça ne pouvait être que ça. Je ne me posais pas de questions. Donc je trouvais ça normal. Il était étiqueté hors-la-loi, eh bien là, effectivement, tout ce qu'on peut admirer dans la Littérature, c'est oublié à ce moment-là.
C : *Hum, hum.*
Ph : Je ne me pose plus de questions. Il y a de quoi, quand même, avoir mauvaise conscience.
C : *(Rire).*
Ph : Oui, oui ! Finalement, si vous voulez, on pourrait dire aussi que, peut-être, c'est une leçon que je n'avais pas essayé de tirer, mais peut-être qu'avoir vécu la guerre d'Algérie a aidé à un mûrissement.
C : *Hum, hum.*
Ph : La preuve. Je veux dire : "Attends, c'est bien gentil, tu t'es gavé de littérature, tu admirais Montaigne et les autres, et puis ça ne pose plus de problèmes".
C : *Hum, hum.*
Ph : Curieux, non ?
C: *Hum, hum. Hum, hum. Ça, c'est une réflexion que vous vous êtes faite au moment où vous avez écrit. A l'époque, Montaigne ne vous est pas venu ?*
Ph : Je ne crois pas, non. Je ne crois pas, non.
C : *Hum.*
Ph : Honnêtement, je ne crois pas. Montaigne ne m'est pas venu. Maintenant, l'interrogation, la résistance, si, j'ai certainement…, mais pas en me référant à Montaigne, non, je ne crois pas.

C: *Hum, hum. Hum, hum. C'est là aussi l'intérêt de faire ce genre de récit.*
Ph : Bien entendu.
C : *On parle du cuistot un peu plus tard. Vous dites que, là, on atteint les bas-fonds de l'âme humaine.*
Ph : Hum.
C : *Moi j'ai une question qui va peut-être vous paraître bizarre mais est-ce qu'on ressent seulement du dégoût pour cet homme-là, qui est vraiment effectivement un dégoûtant, au sens propre du terme, ou est-ce que d'appartenir à la même espèce que lui, finalement, on ne ressent pas un peu du dégoût pour soi ? Se dire qu'un humain peut être comme ça, est-ce que ça ne peut pas nous renvoyer à nous-même en nous disant, mais finalement, on est comme lui, on est un homme comme lui ? (Rire).*
Ph : Là je ne crois pas, non, *(rire)*, ah, c'est terrible vos questions. Ah, non, non, non, non. Mais du même coup, c'est intéressant. C'est terrible mais c'est intéressant. Non, non, je crois que je suis trop élitiste quelque part, trop orgueilleux certainement, peut-être raciste, pour ne pas me dire : "Non, je n'appartiens pas à la même race. Non, non, non." Non, non je pense…
C : *Hum, hum.*
Ph : Non, non, non je ne suis pas allé jusque-là, jusqu'à un dégoût personnel, même de l'humanité, non! Non, non, on peut le voir dans un autre sens, on peut le voir aussi, c'est une exception!
C : *Hum, hum.*
Ph : La plupart des autres ne sont pas comme ça, la preuve, c'est que je n'ai pas eu, sur 50 bonshommes, une Section, je n'ai pas vu de cas, vraiment, on dira délictueux, au sens général!
C : *Hum, hum.*
Ph : Non, un comportement de mouton de Panurge, oui je l'ai vu, mais c'est justement le paradoxe. L'individu, là, je prends cet exemple du cuistot, finalement c'est rassurant parce que pour aller dans le domaine de l'évaluation, de la statistique, finalement, j'ai vu un gars, deux gars, trois gars, sur une compagnie de 250 bonshommes, qui n'étaient pas dans ma Section, j'en ai vu, il est vrai, qui étaient vraiment des types, allez, on va dire dégueulasses, pas intéressants au plan humain. Il n'y avait rien à tirer, si vous voulez.
C : *Hum.*
Ph : Non, mais moi je pense, franchement, que dans l'humanité, si on n'arrive pas à tirer une impression de plus de la plupart de l'entourage, de la plupart de nos drames, de la plupart de l'heureuse partie de la vie que l'on vit, c'est suicidaire. Moi je me suicide, si vraiment on ne peut pas tirer…, je pense que les gens qui désespèrent c'est parce qu'ils se disent que l'humanité est foutue !
C : *Hum, hum.*
Ph : Alors là, je ne décalque pas ça sur l'ensemble de l'humanité, heureusement non, ce n'est pas possible, enfin je ne pourrais pas vivre.
C : *Mais on peut supposer que ça a pu arriver à un certain nombre parce que des suicides, il y en a eu après la guerre d'Algérie. En tout cas, de graves troubles psychiatriques.*
Ph : Oui, oui. Absolument ! Oui, oui, oui. Mais, précisément, de gens qui se sont dit : "Il n'y a rien à espérer de cette humanité." Oui, oui.
C : *Hum. Ca c'est plus léger aussi. Vous parlez de votre idole, Marina Vlady...*
Ph : *(Rire.)*
C : *... Vous parlez des revues qui vous ont accompagné tout au long de ces longs mois et qui vous ont aidé, finalement, à résister, à supporter. Alors il y a un terme aujourd'hui qu'on emploie pour dire ça, la capacité à supporter des conditions très pénibles, en Anglais ça se dit le "coping". Et ce qui est amusant, quand on va chercher le sens de ce mot-là, ça veut dire "chaperon" en français et un chaperon, c'est quelqu'un qui surveille, qui protège donc, c'est ce qui aide à se protéger de soi-même. Est-ce que vous avez eu l'impression, par rapport à d'autres, d'avoir plus de "coping", d'avoir plus de capacité à résister ? Et est-ce que chez certains, par contre, puisqu'on parlait tout à l'heure...*

Ph : A résister à quoi ?
C : *A résister à tout ce que vous avez vécu, à tout ce que vous avez supporté. Est-ce que chez certains, vous avez vu qu'il y avait des faiblesses beaucoup plus grandes et que vous vous êtes dit : "Peut-être celui-là ne s'en remettra jamais" ?*
Ph : Oui, incontestablement, il y avait certainement des gens qui étaient plus faibles mais j'ai l'impression, moi, que dans toute société humaine, il y a toujours des franc-maçonneries qui se créent pour se protéger. Dans la franc-maçonnerie, c'est d'abord une fraternité, une confraternité.
C : *Oui.*
Ph : Cette confraternité, on l'avait au niveau de ce petit groupe de Sous-officiers, si vous voulez.
C : *Hum, hum.*
Ph : On pouvait l'avoir avec quelques-unes des troupes dont nous... On avait très vite, avec la responsabilité, avec le temps, qui était compté, qui était rapide. On avait très vite fait de faire le tour de notre petite franc-maçonnerie. Et cette franc-maçonnerie, bien sûr, elle a le défaut, une fois de plus, comme toute confraternité, de ne pas ouvrir des yeux suffisants sur le reste.
C : *Hum, hum.*
Ph : Et, moi-même, si je me souviens de quelques individus plus faibles, pour répondre à votre question...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... je ne sais pas répondre, je ne sais pas répondre si moi j'étais plus fort, non, je pense que j'étais plus fort au milieu d'une petite confraternité de gens qui, peu ou prou, étaient comme moi, avaient certaine pureté d'âme, par idéalisme, il s'agissait peut-être de tradition familiale, une éducation, même si on n'était pas sur le même plan. L'un des camarades qui est décédé, qui était Sous-off avec moi, qui s'appelait R., il était de Toul, la patrie de Bigeard *(rire)* et il était fils d'un boucher, il était déjà boucher lui-même et il est mort. J'ai contacté sa veuve par correspondance quand j'ai fait ça. Et donc, je veux dire, on était d'essence différente, on était d'éducation, de culture différentes mais néanmoins on s'entendait très bien, et je n'ai vraiment pas l'impression de ne pas être vrai quand je dis que c'était un petit groupe de Sous-officiers qui étaient un petit peu au-dessus des contingences, qui essayaient de faire leur boulot proprement. Donc je ne déforme pas les choses, mais du même coup, c'est vrai que, pour répondre à votre question, c'était peut-être là-dedans qu'on puisait un peu plus d'énergie, ce n'est pas dans la photo de Marina Vlady, non !
C : *Hum. (Sourire).*
Ph : *(Rire.)*. Quoique, après tout...
C : *Ce n'est pas interdit (rire).*
Ph : Pourquoi pas ? Pourquoi pas ?
C : *Et il y avait l'écriture dont vous dites un peu plus loin que ça vous a aidé à tenir aussi.*
Ph : Ah oui. Ça, c'est une fidélité à moi-même, ça il n'y a pas de problème. J'avais écrit, je le dis, je crois que j'écrivais à ma mère et à un tas de correspondants, mais notamment à ma mère, de façon très régulière à Madagascar et j'avais continué en Algérie. Ma difficulté étant en Algérie qu'il y avait un choix, soit mentir constamment sur la difficulté du métier de soldat et des dangers encourus, soit lui dire la vérité. Or, moi j'avais résolu de dire la vérité, je ne sais pas si c'est bien, je ne sais pas si c'est mal, je sais que ma mère était angoissée au possible...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... Toutes les mères l'ont été, j'imagine.
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : Je ne sais pas si mentir…, je ne sais pas très bien mentir moi.
C : *Hum, hum.*

Ph : Je ne sais pas très très bien mentir. Je suis pas meilleur qu'un autre, ce n'est pas ça que je veux dire, surtout pas. Mais je ne sais pas très bien mentir, même par écrit. J'aurais peut-être pu me recouper un jour ou l'autre et j'avais peur de moi-même.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Je préférais dire comment ça se passait. Alors, effectivement, ce n'étaient pas des récits rassurants.
C : *Et ça vous faisait du bien, quand vous l'écriviez ?*
Ph : Ça ne me faisait pas spécialement du bien d'écrire ça, ça me faisait du bien d'écrire, d'une façon générale, si vous voulez. Ça me faisait du bien d'écrire, oui. Et oui, de relater ce qu'on faisait. C'est-à-dire que j'avais surtout l'impression, oui, encore une fois, de dire la vérité, mais en même temps de dire ce qui se passait exactement. Je savais bien que ma mère en était très éprouvée, bien sûr, encore que je le savais mais peut-être que je ne le réalisais pas vraiment entièrement. Mais de toute façon, je ne pouvais pas faire autrement !
C : *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : J'avais besoin d'écrire et vous me demandez si ça me faisait du bien, ça me faisait du bien d'écrire, oui, ce que je vivais. Si je voulais écrire la vérité, c'était simplement ce que je vivais.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Mais on a l'impression, chez vous, d'un souci du détail, de l'exactitude et de vouloir rendre compte vraiment de faits historiques précis. Je crois même qu'à la fin vous dites quelque chose autour de ça, que ce sont les petites histoires qui font la grande histoire ou quelque chose comme ça, enfin bon je ne sais plus quel terme vous employez exactement* [erreur de ma part]*, enfin on sent que vous avez ce souci aussi d'un travail vraiment d'historicité ou d'historisation, enfin vous voyez. (Rire). Enfin, c'est ce que je ressens, moi, dans votre travail.*
Ph : Ah oui, oui, oui. Non mais c'est vrai que ça m'a habité quand j'ai rédigé. Replacer le petit évènement, parce que c'est un petit évènement, il ne faut pas non plus charrier, le replacer dans le contexte, ah oui, si vous voulez, je n'ai pas la vanité de vouloir être édité mais je voudrais quand même que mon travail, vous en êtes l'exemple vivant..
C : *(Rire).*
Ph : ... puisse servir et donc, pour intéresser, je crois, le lecteur, il faut aussi dire, ce n'est pas X parce que X a vécu ça, mais voilà ce qui se passait autour, les réflexions que j'ai pu ou que je peux mener autour, les réflexions, comme vous l'avez vu, naviguent aussi bien sur le plan de l'amitié...
C : *Tout à fait.*
Ph : .... que sur le plan de la politique, sur le plan de la douleur que j'ai éprouvée à différentes occasions, mais les replacer dans un contexte effectivement historique, oui, oui, oui, mais là vous avez totalement raison. Vous mettez le doigt sur quelque chose qui est vrai. Il faut y voir aussi une compensation au fait que je n'ai pas fait d'études supérieures *(rire)*…
C : *Hum.*
Ph : ... voyez, il y a ça aussi hein. Tout ça aussi, c'est...
C : *Oui, ça vous travaille. On sent bien ça. Oui, oui. Oui, oui. Tout à fait. C'est légitime. Alors un petit peu plus tard, de votre foi vous dites qu'elle n'est plus tout à fait la même. Je vous cite : "Elle est plus prudente, moins ostensible" et vous parlez aussi d'un cataclysme consternant que vous êtes en train de vivre, et là je reviens à une question que je me posais tout à l'heure sur l'effondrement de vos repères, de vos croyances, de vos idéaux. On a l'impression à ce moment-là, quand vous abordez ça page 63, qu'il y a quand même quelque chose qui est fragilisé au moins même si ça ne s'effondre pas. On sent qu'il se passe un truc. Vous êtes croyant, vous restez croyant, mais il y a une sorte de réserve là. Est-ce que vous acceptez d'en parler un petit peu ? (Rire.)*
Ph : Oui, bien sûr, de quoi ne parlerais-je pas avec vous ! Le problème il est que c'est un paradoxe que vous soulevez, je ne m'en étais même peut-être pas aperçu. C'est le fait qu'il y a ce repli sur soi qui veut qu'on ne parle pas de l'Algérie, qu'*a priori* ça n'a pas changé grand-

chose parce que la jeunesse, j'y reviens, m'aide à balayer tout ça, au moins pour un certain temps…
C : *Hum, hum.*
Ph : …et que par contre, effectivement, il y a une déflagration au niveau de l'idéalisme bien heureusement, il serait peut-être temps qu'il nous quitte cet idéalisme, je n'en sais rien.
C : *(Rire.)*
Ph : Ca ne veut pas dire que j'aie quitté la croyance, ce n'est pas ça que je veux dire maintenant, mais, effectivement, je crois qu'il y a une phrase-clé là, voilà je tombe dessus, excusez-moi, "la foi religieuse traditionnelle craint par-dessus tout la faille, le croyant est persuadé que la moindre fêlure, le moindre doute risque de s'élargir et de saper dangereusement l'édifice de foi qu'il a édifié" et c'est tout à fait mon cas. C'est ça si vous voulez, *(rire)*. Brassens l'a aussi dit, il faudrait avoir la foi de mon charbonnier, qui est heureux comme un roi et con comme un balai. Tant qu'on ne se pose pas de questions, on adhère, on adhère incroyablement. Moi j'ai des choses qui…, il y a des choses qui m'effraient, si vous voulez, dans la façon dont j'ai adhéré à la foi. Pas dans la foi elle-même, enfin je veux dire pas dans la croyance elle-même, parce que, oui, j'adhère à une croyance, incontestablement, et j'ai continué à être pratiquant un bon moment et avec ma première épouse, qui maintenant a rejeté tout ça loin, néanmoins, pendant les premières années de notre mariage, quand on était à A., puisqu'on est venus ici, je l'ai dit, en 69, on faisait partie d'une équipe qui réfléchissait sur le problème de la foi, et ça été extrêmement intéressant, en effet, on était les contestataires au sein d'un groupe de six couples on était contestataires *(rire)* mais, bon, croyants néanmoins. Il faut contester, c'est indispensable, je veux dire que cette contestation je ne l'ai connue qu'à la lueur de la guerre d'Algérie. Ça, c'est indéniable. Mais je trouve que c'est assez drôle, je n'avais pas observé, je n'y avais pas réfléchi depuis que je l'ai écrit...
C : *Hum, hum, hum, hum.*
Ph : Voilà. Et je dis quand même que je parle à votre place là *(rire)*.
C : *Non, mais je vous en prie.*
Ph : Je dis que l'on retombe sur ce problème de la vilenie de l'individu, enfin de l'individu, par extrapolation de la communauté qui est composée d'individus. Mais soit nous acceptons que Dieu se taise et nous laisse juge de notre propre attitude, soit nous choisissons d'écouter les démons intérieurs et cette vilenie du cœur, trop facilement prête à exploser. Ah oui, et c'est là la phrase, la voilà la fameuse phrase : "Saurions-nous (là je suis gentil, c'était saurais-je) au nom de principes moraux, enfreindre les ordres si cela se révélait être la voie de la justice ?", être la voie de la justice, pourquoi, là, je ne comprends pas, "et alors que nous n'avions pas eu la plus élémentaire instruction politique sur notre mission pacificatrice". Est-ce que nous saurions enfreindre les ordres, essentiellement ?
C : *Hum, hum, c'est ça ! Hum, hum.*
Ph : "Et à ce niveau, la religion ne pouvait être seule en cause, qu'on le veuille ou non. La morale est aussi affaire de culture et de civilisation." Oui ! C'est vrai ! C'est vrai que "pouf" ça bouillonne ! Ça bouillonne à un moment donné, ça bouillonne encore, ça bouillonne, ça bouillonne toujours, là.
C : *Hum, hum.*
Ph : Vous n'êtes pas croyante ?
C : *Non.*
Ph : Vous ne l'avez jamais été ?
C : *Hum. Mon père est Breton, donc la Bretagne est une terre très, très pieuse ...*
Ph : Oui.
C : *... mais c'est un pur produit de l'école publique. Et je vais le dire comme c'est la vérité, c'est un "bouffeur de curé", mon père...*
Ph : *(Rire).*

C : *... c'est-à-dire que c'est un hussard de la République. Il est devenu instituteur, il a essayé de pousser les gamins dans des familles où l'on ne faisait pas d'études, à pouvoir entrer au collège etc., il a vraiment œuvré là-dedans et j'ai été vraiment élevée avec cette éducation très très laïque mais avec une éducation par contre où, quand vous dites la religion n'est pas seule en cause, la morale on la trouve ailleurs aussi...*
Ph : Bien sûr !
C : *... donc, il y avait des valeurs très très profondes, très républicaines, très "jules ferryste", etc. Moi j'ai vraiment grandi là-dedans mais j'ai beaucoup de respect et de tolérance pour les croyants à partir du moment où ils mettent effectivement en application, et c'est là que le bât blesse parfois (rire), les préceptes de l'Église quoi ! Mais bon.*
Ph : Et pour cause.
C : *Hé oui ! Alors, vous dites un petit peu plus loin : "écrire est un moyen de survivre et donc de contourner la mort" et vous dites aussi : "la parole révèle de suite mais ne filtre pas, et transmet sans trace, sans risque".*
Ph : Oui, ça ne vous paraît pas évident?
C : *Alors...*
Ph : Elle est hypocrite un peu l'écriture, parce que, tout à l'heure, vous m'avez dit : vous n'avez pas pensé à Montaigne à un instant donné, donc j'ai transformé un petit peu, j'ai mis un peu de sucre dans la transposition de ma pensée à l'époque, en apportant Montaigne. Si vous m'aviez interrogé à l'instant précis, bien sûr, j'aurais été beaucoup plus spontané, probablement beaucoup plus vrai aussi, donc oui, la parole est beaucoup plus vraie parce qu'elle est plus spontanée, oui. C'est ça que j'ai voulu dire, je ne sais pas si je réponds vraiment...
C : *Si si, si si ! Moi je suis complètement convaincue, effectivement, de cela et en même temps* je *me dis : c'est quoi la vérité?*
Ph : Ah ! Qu'est-ce que la vérité?
C : *Parce que...*
Ph : Je n'ai pas appris ça ! *(Rire).* Qu'est-ce que la vérité?
C : *Qu'est-ce que la vérité ? Finalement, moi ce qui m'intéresse dans votre travail, c'est justement que c'est un livre, de réécriture de l'Histoire nécessairement, c'est-à-dire que ce n'est jamais exactement, même si je le disais tout à l'heure vous avez le souci du détail, etc., il y a toujours une transformation, et pour moi transformation ce n'est pas trahison. Et ça a autant de valeur, sinon plus, que la parole spontanée parce que c'est une façon de donner du sens, de donner de la continuité à sa vie, de laisser des traces, et là c'est pour ça que je suis d'accord avec vous quand vous dites que dans la parole il y a moins de traces, il peut y en avoir quand même des traces quelquefois qui font mal, des blessures, il y a des mots qui blessent, mais, moi ce qui m'intéresse dans l'écriture, c'est qu'on n'écrit pas : on réécrit, voyez ce que je veux dire?*
Ph: Hum hum hum hum.
C : *Et je ne trouve pas que ce soit de la trahison ou que cela ait à voir avec la vérité ou le mensonge, je ne pense pas.*
Ph : D'accord !
C : *Enfin...*
Ph : Hum. Non non non, mais je...
C : *... pour avoir un peu travaillé sur la question...*
Ph : ... Oui oui. Un peu beaucoup même, je crois.
C : *(Rire).*
Ph : Beaucoup ! Mais, oui c'est intéressant.
C : *Voilà, je voulais avoir un petit peu votre explication par rapport à ça, et sur le fait de contourner la mort, et c'est bien ça, c'est-à-dire effectivement, ça permet, comme vous dites, en rajoutant un petit peu de sucre, en transformant un peu les choses, de ne pas être dans la brutalité quoi ! La brutalité sèche de l'évènement!*

Ph : Hum, hum, hum, hum.
C : *Je pense...*
Ph : Ah oui oui oui ! Si si, si c'est ça ! Contourner la mort dans l'instant, dans ce que j'ai dit, c'était aussi le fait que, pour moi, c'était une occupation de l'esprit, si vous voulez, qui me permettait de ne pas penser au danger.
C : *Hum, hum.*
Ph : Maintenant, oui, à y réfléchir. *(Rire).* A 75 ans bientôt, c'est peut-être ça aussi, quand j'écris *(rire),* c'est encore contourner la mort aussi.
C : *Oui, oui, oui je pense !*
Ph : D'une certaine façon ! Parce qu'il arrive un âge où, bon, la mort nous guette, elle est forcément présente.
C : *Hum.*
Ph : Et bon, l'écriture est un moyen d'exorciser un peu ça quelque part. Je veux dire, je peux encore créer...
C : *Hum.*
Ph : … je crois que c'est ça.
C : *Hum.*
Ph : Il y a des choses que je n'ai jamais dites, même à mon confesseur.
C : *(Rire).*
Ph : *(Rire).*
C : *Et ça touche aussi au fait que, quand on laisse un manuscrit ou plusieurs comme vous l'avez fait, on laisse quelque chose de soi après et d'une certaine façon, on ne meurt pas tout à fait !*
Ph : Bien sûr.
C : *Il y a ça aussi, je pense, dans l'écriture. Et surtout, à l'âge effectivement auquel vous, mon père, arrivez tous les deux,...*
Ph : Si vous n'étiez pas aussi occupée mais...
C : *(Rire).*
Ph : ... je vous livrerais mon dernier, le dernier, comment ils disent à l'APA, tapuscrit...
C : *Tapuscrit (rire).*
Ph : ... tapuscrit que j'ai fait et qui parle de cette maison ...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... que je vais devoir quitter un jour parce que j'ai du mal à assumer, si vous voulez, donc on a des projets mon épouse et moi. Mais je veux dire, c'est pour aussi laisser quelque chose. Alors mes enfants ne veulent pas de cette maison, pour des raisons qui leur sont propres, peu importe, et on y a tout mis, et puis on voudrait laisser quelque chose. Alors on laisse quelque chose quand même, même si c'est vendu, c'est le projet en tout cas, laisser quelque chose, oui. C'est un peu ça, leur laisser quelque chose du point de vue patrimonial parce que c'est symbolique de l'architecture ardéchoise, ici, voilà.
C : *Hum, hum.*
Ph : Se survivre.
C : *Voilà !*
Ph : Eh oui ! On ne se survit pas absolument par ses enfants, je ne crois pas ça c'est une prétention aussi, qu'on se survive par ses enfants. Vous n'avez pas d'enfants ?
C : *Si, j'en ai deux.*
Ph : Deux ! Ah bon, très bien.
C : *Si, j'ai deux enfants, de 25 et 22 ans. Et j'espère être grand-mère dans quelques années ! J'attends ça avec impatience (rire). Oui, oui.*
Ph : Ils sont étudiants ?
C : *Non, ma fille est professeur de musique dans un collège, donc elle gagne sa vie comme une grande et mon fils, lui, est encore en études. Il voudrait intégrer une école de journalisme*

après avoir fait un master de Biologie, voilà (rire). J'ai beaucoup de chance avec mes deux petits loups ! (Rire).
Ph : C'est bien quand on peut se dire ça...
C : *Ils sont supers.*
Ph : ... J'ai aussi beaucoup de chance. J'ai aussi beaucoup de chance.
C : *C'est important.*
Ph : Hier, je disais à ma femme, j'ai reconduit mon fils qui s'en allait rejoindre son épouse du côté de Marseille, j'ai dit à ma femme en rentrant : "Tu vois", mon fils a 40 ans...
C : *(Rire).*
Ph : Il est de 61.
C : *Il est à peu près de mon âge. Moi, je suis de 62.*
Ph : Alors je ne sais pas s'il faut mettre ça sur le compte simplement du sentiment du père ou du père trop sensible je ne sais pas, mais j'ai dit: "Tu vois, c'est un morceau de moi, là, il s'en va, je ne sais pas quand est-ce que je vais le revoir parce qu'Angoulême, ce n'est pas la porte à côté", ça fait une drôle d'impression.
C : *Oui. Oui oui, oui oui. Hum.*
Ph : Alors je dis "j'ai beaucoup de chance" parce que ça veut dire qu'il y a quand même une communication, il était là, il a une sagesse, bon, on n'est pas là pour ça !
C : *(Rire). Bon ça revient un petit peu au même donc on ne va peut-être pas s'étendre là-dessus. Vous dites un petit peu plus loin : "se confier, pouvoir décharger ainsi le trop-plein des fatigues, des tensions, des ras-le-bol, a sûrement contribué à ce que je sorte à peu près indemne psychologiquement de mes tribulations", je pense qu'on a déjà...*
Ph : Oui, c'est la réponse à votre question précédente que ça me faisait du bien, ça me faisait du bien quand même, quelque part, aussi, de me soulager, non seulement d'écrire mais de me soulager des tribulations.
C : *Oui oui. Oui oui. Tout à fait. Alors a contrario, je lie les deux questions qui au départ n'étaient pas liées, mais je les lie, vous dites que relire les lettres qui ont été adressées par votre mère, ça a été une "douleur à retardement, un poids terrible". Est-ce que vous pouvez expliquer ça un petit peu ?*
Ph : Oh oui.
C : *Des courriers qui datent d'un demi-siècle, dites-vous, quand vous les retrouvez.*
Ph : Oui oui, oui oui. Ça je ne les avais jamais relus, si vous voulez, avant d'écrire et du même coup j'avais oublié la souffrance de ma mère. C'est que je me demande : " Est-ce que j'ai bien fait de lui livrer tout ce que je vivais ou est-ce que j'aurais dû en sceller au moins une partie, est-ce que j'aurais dû minimiser le danger qu'on courait dans les opérations qu'on faisait, etc. ?"
C : *Hum, hum.*
Ph : Oui, de voir l'angoisse d'une mère, c'est terrible oui, je n'avais pas mesuré à l'époque que je recevais ses lettres c'étaient des lettres angoissées bien sûr, mais oui peut-être qu'il y avait de l'inconscience de ma part.
C : *Je pense aussi qu'entre-temps vous étiez devenu vous-même père, vous aviez vous-même des enfants et vous pouviez d'autant mieux comprendre, à la lecture de ces lettres, ce qu'elle pouvait ressentir, ce que vous ne pouviez pas faire à vingt ans parce que vous n'étiez pas encore dans cette stature de père.*
Ph : Vous avez tout à fait raison et, tout à l'heure, quand vous parliez de la douleur de votre père, perdant son enfant de huit mois et demi, pardon [en off], je me disais une chose que je me suis dite très très longtemps, ça m'a poursuivi très très longtemps après la naissance de mes trois enfants, je me dis que la plus terrible douleur, ce serait de perdre un enfant.
C : *Hum.*
Ph : Et je me suis souvenu de cette réflexion que je me faisais : "Ah, perdre un enfant !"
C : *Hum.*

Ph : Et donc, oui bien sûr vous avez raison de transposer, effectivement, à partir du moment où soi-même on est un père, ou une mère, bien entendu, on est plus conscient de cette souffrance qu'on peut avoir, qu'ont pu éprouver nos propres parents.
C : *Hum.*
Ph : Ah oui, quand j'ai retrouvé ça, ouf.
C : *(Rire).*
Ph : Oui, oui. C'était très très dur c'est vrai.
C : *Hum.*
Ph : Hum, hum.
C : *Alors on arrive dans les Aurès, là maintenant.*
Ph : Ah !
C : *Et il y a un Officier qui vous dit cette phrase terrible : "Les habitants ? On en a bousillé la moitié, à vous de faire le reste."*
Ph : Oui ! Ce n'était pas moi qui avais gardé le souvenir de ça mais on m'a certifié qu'elle était exacte.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Malheureusement, elle est à peine étonnante. Elle est à peine étonnante, d'une façon générale, elle est étonnante dans la bouche d'un Officier qui était commis, quand même, aux Affaires indigènes, qui n'était pas une Unité de terrain, qui était là pour être près des Algériens!
C : *Hum.*
Ph : Elle est surtout terrible à ce niveau-là. Autrement, parmi la troupe, bon, c'étaient des choses qu'on entendait.
C : *Hum, hum.*
Ph : Ah, vous avez sauté tout le reste, la partie Alger, la partie de la vallée de la Soummam ? Non ce n'est pas votre problème.
C : *Eh bien, écoutez, j'ai dû sans doute, par rapport à ce que je cherche...*
Ph : Voilà c'est ça oui...
C : *... être moins, non pas que je ne l'aie pas lu, j'ai tout lu, être moins directement intéressée, et j'avoue même que j'ai oublié du coup, c'est de la page…*
Ph : C'est de la page 69 jusqu'aux Aurès.
C : *Alors ?*
Ph : Ah oui, c'est très long cette partie-là.
C : *Ce que vous appelez Furioso.*
Ph : Voilà ! Oui, de 69 à 77 parce qu'il y avait des choses aussi impressionnantes. Il y a toute cette partie Alger, effectivement, qui vous intéressait moins, mais...
C : *On est plus dans le domaine, je dirais, politique, là.*
Ph : Exact, exact, exact. Exact.
C : *En fait si, effectivement, maintenant je me rappelle, si je ne l'ai pas forcément retenu pour la question d'aujourd'hui, même s'il y a des choses intéressantes que j'apprends et que je réutiliserai probablement pour expliquer un petit peu ce qui s'est passé dans cette guerre, je trouvais que vous étiez moins impliqué directement. Même si vous dites : "Nous étions aux premières loges", des choses comme ça, vous parlez des journalistes, vous parlez de Guy Mollet etc. On est plus dans le champ du politique et tout à l'heure on était...*
Ph : Mais là, on fait deux opérations vers deux ou trois heures du matin et je pensais, je ne sais pas, ça m'avait beaucoup frappé aussi ça : "Le soir, rentré, prenant un peu de repos, je pense aux runes d'argile ocre", ces urnes qu'on trouve chez les Berbères là...
C : *Oui, oui. Oui.*
Ph : Et "que nous avons fracassées sur ordre de nos officiers". "Était-ce du grain qui s'en écoulait sur le sol ou le sang même des villageois ?" En fait, elles étaient censées abriter éventuellement des armes au fond des urnes.
C : *Hum, hum, hum.*

Ph : Là on atteint un petit peu l'ordre qui pose question quand même, vous voyez ?
C: *Hum, hum, hum hum. Oui c'est vrai que ça m'a peut-être moins choquée parce que c'était, des urnes mais en même temps, c'était effectivement des jarres qui étaient importantes pour eux, vous avez raison.*
Ph : Oui.
C : *Ça a moins attiré mon attention mais vous avez raison de me le faire remarquer au passage, oui. Hum. Hum, hum.*
Ph : Moi je me souviens que, oui, effectivement, en rentrant au cantonnement ça m'a *(soupir)*, finalement on a affaire à un mec, là, qui est *(rire)* qui a une évolution très lente, qui a une réflexion très lente.
C : (Rire). *Très lente, pas si lente que ça quand même ! Quelques mois seulement.*
Ph : Oui, oui, mais quand même, sur quelques mois de toute façon il y a un crescendo, il y a une série d'incidents où, à chaque fois, quand même, la réflexion, elle est peut-être longue à venir mais elle vient, si vous voulez.
C: *Hum hum, hum hum, hum hum. Oui oui, vous avez raison d'attirer mon attention là-dessus parce qu'effectivement je n'y avais pas peut-être accordé assez d'importance.*
Ph : Quant à la partie politique, je ne veux pas présager de ce que vous allez me demander mais elle annonce aussi la discussion à la fin sur le peuple pied-noir, si vous voulez.
C : *Oui, hum, hum, hum.*
Ph : Ce peuple que Camus définit comme quelque chose d'absolument incroyable, parce que réagissant très vite...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... et qui m'a aussi beaucoup beaucoup impressionné, vous l'avez compris.
C : *Hum, hum.*
Ph : Excusez-moi.
C : *Mais non, mais non. Il n'y a pas de souci. Alors on arrive au chapitre que vous avez sous-titré "La honte", à propos de ce prisonnier qui a mis trois jours à mourir. Là aussi, j'ai l'impression qu'il y a un mélange de honte mais aussi de fierté parce que vous avez été aussi humain quand même...*
Ph : Ah, ah !
C : *... puisque vous êtes allé en cachette le nourrir, l'hydrater un petit peu, enfin je ne sais pas, je l'ai ressenti comme ça.*
Ph : Oui oui oui, oui oui oui *(voix très basse)*. On a essayé de faire quelque chose, on a essayé de faire quelque chose.
C : *Oui oui. Et ça, ça peut peut-être aussi contribuer au fait qu'on s'en sort un peu mieux que les autres, j'imagine.*
Ph : Ouais, oui oui, oui oui. Tout à fait, tout à fait, bien sûr, en se disant : "On a pu faire quelque chose", une toute petite lueur d'humanité, là, qui surgit, au milieu de la bassesse environnante, oui.
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : Oui, c'est vrai qu'on en est fier. C'est peu de chose, hein ?
C : *Non non, ce n'est pas peu de chose, justement, je trouve. Ce n'est pas peu de chose du tout, c'est important. C'est important pour lui, c'est important pour vous.*
Ph : Et ce qui est surtout intéressant et important, je l'ai partagé avec d'autres !
C : *Oui, en plus, vous étiez plusieurs, oui. Hum, hum.*
Ph : Ça, c'est intéressant.
C : *Hum, hum. Hum. Et il y a une phrase qui est terrible, vous dites, comme si vous vous adressiez à lui : "Tes plaintes s'étaient muées en râles, constantes, entêtantes. Je savais qu'elles résonneraient en moi à vie."*
Ph : Oui vous me demandiez si j'ai eu des cauchemars, je ne me souviens pas que j'aie eu des cauchemars mais il y a des choses qu'on ne peut pas oublier. Vous savez, on se souvient de la réflexion d'un enfant, tout jeune, c'est quelque chose qui reste.

C : *Hum, hum.*
Ph : Mais inversement, on se souvient de cette nuit de Noël où il y a eu des cris du gars qui était passé à la gégène et on se souvient de ce râle de ce gars. Oui, bien sûr, on s'en souvient.
C : *Est-ce qu'on a envie de s'en souvenir, c'est-à-dire est-ce qu'il n'y a pas des choses dont on se dit : "Ça, il faut que j'oublie" et des choses dont on se dit : "Ça, il ne faut pas que j'oublie." ?*
Ph : Ah pas chez moi non !
C : *Non, il n'y a pas ça ?*
Ph : Pas chez moi. Peut-être encore une fois, c'est ce que je vous disais tout à l'heure, parce qu'il y a une certaine forme de masochisme qui m'habite quelquefois, et cette douleur, je voudrais bien savoir expliquer les choses quand je vous dis *(rire)*, je regrette de ne pas avoir fait des études supérieures, il y a peut-être des choses sur lesquelles j'aurais trouvé une explication, je me demande, là, s'il n'y a pas une culture de la sensibilité, si vous voulez, un culte de la nostalgie, voire de la souffrance.
C : *Hum, hum. Non mais cela pourrait être simplement ce qu'on appelle parfois le devoir de mémoire, c'est-à-dire se dire : "Je dois m'imposer de ne pas oublier cet évènement-là parce que ça a été un évènement effroyable, parce qu'il faut que je puisse dire que des choses comme ça se sont passées". Voyez, c'était dans ce sens-là que je vous posais la question, dans le sens plutôt du devoir de mémoire.*
Ph : Alors le devoir de mémoire, pour moi, c'est l'écrit**.**
C : *Hum, hum.*
Ph : Mais, au niveau simplement de cette phrase-là, les râles, ce n'est pas un devoir, non c'est inscrit, c'est imprimé.
C : *Cela s'impose à vous, de toute façon vous ne pouvez pas...*
Ph : Je ne peux pas l'éloigner.
C : *Oui oui. Oui oui.*
Ph : Je ne peux pas l'éloigner. Je n'ai pas besoin de m'imposer un devoir de mémoire, vraiment pas.
C : *Oui oui. Oui oui. Hum, hum, hum hum. (Long silence). Ah oui, alors après quelque chose de très important aussi, quand vous dites, finalement, qu'il y a peut-être pire que sa mort, à cet homme, mais la manière dont on a traité son cadavre. Vous dites : "Son cadavre n'était digne que des déjections de ceux qu'il avait fait périr" puisqu'on le met dans un trou qui servait de toilettes, si j'ai bien compris...*
Ph : Tout à fait !
C : *Et du coup, cela m'a évoqué un peu le Rwanda aussi où, non seulement il y a eu des massacres, mais en plus les familles n'ont pas pu donner une sépulture décente à leurs morts qui, pour la plupart, n'ont pas été retrouvés.*
Ph : Mais ils n'ont pas pu ! Tandis que nous, on l'a fait volontairement !
C : *Oui, en plus, là, volontairement. Et ça, ça m'a intéressée parce que là on est au-delà de la mort, on est dans le traitement des cadavres et on a l'impression que, pour vous, c'est encore...*
Ph : Ah, c'est l'abjection suprême !
C : *... encore pire, quoi.*
Ph : L'irrespect du, l'irrespect des morts, c'est, c'est *(voix basse)*. Je ne sais pas si j'en parle, si je le dis quelque part, à Madagascar on procède au retournement des morts, à Madagascar on a vécu ça, et un camarade avait photographié, avait suivi beaucoup plus que je ne l'ai fait, avait suivi étroitement cette cérémonie, mais c'est un culte des morts qui est extraordinaire, extraordinaire ! On déterre le mort un an plus tard et à l'anniversaire, on tue le…, je ne dis pas le veau gras parce qu'il n'y a pas de veau gras là-bas, mais on tue le zébu, on dépense des fortunes pour faire la fête, parce que les morts, les ancêtres sont toujours là. Evidemment, il y a toute cette imprégnation religieuse, quelque part, de l'âme des morts qui nous suit, etc…
C : *Bien sûr, bien sûr.*

Ph : ... enfin, quoi qu'il en soit, comment dire, notre enveloppe charnelle, doit être respectée !
C: *Hum, hum, hum hum, hum hum, hum.*
Ph : Et là on est aux antipodes de ça.
C : *Hum.*
Ph : Je crois qu'effectivement, s'il y avait peut-être un summum dans ce petit vécu, c'est vrai que c'est cette partie-là, en dépit, encore une fois, de la mort de mes camarades.
C: *Hum, hum, hum hum, hum hum. Et vous finissez d'ailleurs en disant : "N'aurait-il pas fallu que nous osions hurler, que nous sachions dénoncer cette déchéance ?"*
Ph : Oui, oui.
C : *Là, à nouveau, vous vous interrogez sur le fait de ne pas vous être insurgé contre ça.*
Ph : Quand je reverrai notre ami Swan, là, décidément je parle beaucoup de lui...
C : *(Rire).*
Ph : ... je lui demanderai, parce qu'il n'a pas hésité à s'opposer, parce que tout le monde avait peur de lui, enfin les gradés avaient peur de lui, il appartenait à une famille importante, il n'était pas prêtre mais il avait été reçu quand même au moins au séminaire, il était instruit et puis on savait qu'il pouvait témoigner auprès de son père, c'était son père, à l'époque, qui était directeur du journal, donc les gradés avaient peur de lui. Je l'interrogerai sur ce problème spécial de cette mort-là, on n'en a pas parlé, on n'a pas eu l'occasion d'échanger là-dessus, je lui demanderai s'il était intervenu auprès des officiers ou pas, s'il avait fait quelque chose, je lui demanderai tiens, oui.
C : ***(****Rire). Donc après, on arrive à la mort, effectivement, de vos copains et vous dites : "Nous sommes là sans bien comprendre pourquoi nous n'avons pas été sacrifiés à la place de nos camarades."*
Ph : Eh bien oui.
C : *Et là, je me demande moi est-ce que ce n'est pas ce qu'on appelle la culpabilité du survivant ?*
Ph : Ouf !
C : *(Rire).*
Ph : On va manger !
C : *(Rire).*
Ph : On va aller manger.
C : *(Rire).* [Interruption puis reprise de l'entretien après le déjeuner]
C : *Donc, on en était à la fameuse question, qui vous a tant troublé tout à l'heure.*
Ph : C'est-à-dire ?
C : *La culpabilité du survivant quand vous avez perdu...*
Ph : Ah, la culpabilité ...
C : *... vos camarades, voilà.*
Ph : Je ne sais pas, le terme culpabilité...
C : *(Rire).*
Ph : … ne me semble pas approprié. Ca posait question, effectivement je l'ai écrit, ça pose question. C'est un moment, effectivement, on se dit pourquoi, pourquoi l'autre, pourquoi pas moi ? Mais culpabilité, non, je ne me sens pas coupable, je me sens…, je me sens miraculé, ça c'est certain. On se sent miraculé dans un pareil cas.
C : *Est-ce qu'on ne se dit pas, est-ce que j'ai mérité, moi, de survivre, par rapport à Untel qui, peut-être, était mieux que moi ? Enfin je ne sais pas, là je délire (rire).*
Ph : Non.
C : *Non ?*
Ph : Non, je ne me suis pas dit ça. Non non non non, quand même pas non. Non non, ça, effectivement, ce serait une certaine forme de culpabilité. Non non non, ce n'est pas ça, c'est la brutalité du sort, l'injustice de la guerre, c'est cette espèce de tirage au sort, là, qui...
C : *Hum.*

Ph : ... est effroyable, si vous voulez. Mais bon! Comme on me pose la question à l'instant et qu'il s'est écoulé quand même 55 ans depuis, je veux dire maintenant, là aussi, la mort frappe, ou la maladie frappe d'une façon que c'est toujours injuste aussi, alors on se dit oui, frappé en pleine jeunesse bien sûr *(il s'interrompt pour s'adresser à sa petite-fille qui appelle)*. Excusez-moi...
C : *Pas de problème ! Non non, ce sera un bon souvenir quand je réécouterai çà (rire).*
Ph : Oui oui. Vous savez, là aussi, on a perdu un ami, je vous en ai vaguement parlé, il connaissait Carignon parce qu'il était maire de son pays, il faisait partie de l'administration du grand Grenoble, c'était un type époustouflant, qui nous a pris en amitié, je n'ai pas compris très bien pourquoi parce qu'il nous dépassait largement. Enfin, il se trouve que sa femme était juge des Tutelles, et comme ma femme travaille à Grenoble et s'occupe de dossiers de tutelle, c'est comme ça qu'on s'est liés avec cette famille. Mais je veux dire, il est mort, attendez, il y avait quatre ans qu'il était malade, gravement et puis on pouvait se demander…, oui, sa femme n'a pas été étonnée de sa mort, nous on a été étonnés, on le voyait à peu près tous les mois, on allait à Grenoble, à côté donc, le voir. Un type d'une convivialité, une intelligence, je n'aime pas beaucoup le terme intelligence mais je l'emploierai là, vraiment, j'ai du mal à me remettre de sa mort, aussi injuste je veux dire, on se pose aussi la question. Alors pourquoi pas moi ? Il est du même âge que moi, je crois qu'on avait un an d'écart, il devait être d'un an plus jeune que moi. Même s'il était frappé par la maladie et qu'on devait s'y attendre, il avait tellement de présence qu'on n'imaginait pas et...
C : *Hum, hum.*
Ph : La maladie est-elle plus juste que la guerre ?
C : *Hum, hum.*
Ph : La guerre est-elle plus injuste que la maladie ? Le, l'accident est-il plus juste que la maladie, etc.
C: *Hum. Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Vous avez le temps de vous poser la question mais *(rire)* la mort, c'est toujours quelque chose qui frappe au moment où on ne l'attend pas trop et dans des conditions qui sont…, alors on dit bien "Je préfèrerais mourir dans un accident que de souffrir sur un grabat pendant des mois" mais ça nous éloigne, excusez-moi.
C: *Non non ! Non non ! Ça a à voir parce que justement vous dites de votre ami : "on est même étonnés d'avoir eu son amitié parce qu'il nous dépassait, il avait tellement de présence" donc on sent quand même que quelque part, vous vous dites en filigrane, presque, qu'il méritait peut-être de vivre davantage que d'autres personnes, qui étaient moins intéressantes...*
Ph : Ah oui !
C : *…moins brillantes, moins généreuses, voyez !*
Ph : Ah oui !
C : *Il y a un petit quelque chose quand même.*
Ph : Ah oui !
C : *J'interprète (rire) mais...*
Ph : Mais non, non !
C : *Je me permets de vous le dire et vous avez le droit de dire : "Mais non, ce n'est pas ce que j'ai dit."*
Ph : Si si, il y a quelque chose dans… *[Fin de la troisième cassette.]*
C : *Vous parlez du chargeur d'un camarade qui lui a sauvé la vie, je ne sais pas si vous vous souvenez de ce...*
Ph : Oui, bien sûr, oui oui oui, il y a une balle qui...
C : *Voilà. Et donc, il l'a gardé en souvenir ce chargeur...*
Ph : Oui !
C : *... et je voulais vous demander ce que vous pensez justement…, ça rejoint la question sur le carnet, de ces souvenirs qu'on rapporte avec soi et qu'on conserve tout au long de sa vie.*

Finalement à quoi ou à qui sont-elles destinées ce que j'appelle ces traces, ces souvenirs, ces objets ?
Ph : On s'imagine que les autres y accorderont le même prix qu'on y accorde soi-même mais c'est une illusion ça.
C : *Hum.*
Ph : Effectivement, je pense que, dans une majorité de cas, quand on est un peu bavard et peut-être un peu matamore, je ne sais pas...
C : *(Rire).*
Ph : ... on exhibe ça, et ça donne l'occasion de raconter en l'occurrence le fait d'armes, je ne sais pas, oui. *(Silence).* Moi je ne suis pas très très bavard, si vous voulez, d'une façon générale, je ne sais pas raconter des histoires. Non non, je ne sais pas, c'est comme ça. Je m'exprime plus volontiers par écrit. Je fréquente un gars, là, je vais au café, pas régulièrement, enfin j'ai mes habitudes sporadiques, on va dire comme ça, intermittentes. *(Il s'interrompt pour parler à sa petite-fille).* C'est un gars qui est un peu plus âgé, je crois qu'il est opéré aujourd'hui d'un polype dans la vessie, il a 79 ans, il y a très peu de temps que je le connais, ça fait environ trois ans. Je le connaissais de nom mais je ne l'avais jamais fréquenté. Il était menuisier de son état, il a un fils qui est luthier, en Italie précisément. C'est un artisan, trois enfants, il a pas mal d'ennuis, sa femme est dans la déprime, il a toujours été actif, il travaillait dans le social, enfin bref, il raconte des histoires mais c'est prodigieux ! Il a beaucoup de mémoire et c'est toujours raconté avec beaucoup de…, il n'y a pas de faconde comme à Marseille mais il y a un savoir-faire. Moi je ne sais pas faire ça, donc je n'irai pas m'appuyer, je ne sais pas, vous me verriez là, en tant qu'amie, au milieu du repas : "Ah, oui, oui, j'étais en Algérie, regardez, je vais sortir mon képi. Là, regardez, c'est mon képi, là !"
C : *Hum, hum.*
Ph : Il est beau, le képi de La Coloniale ! *(Rire).* "Voilà ce que j'ai fait notamment etc.". J'ai un copain, alors là, un vrai ami, c'est une personne que j'ai connue en débarquant à X, qui est plombier de son état, qui a une tchatche incroyable...
C : *(Rire).*
Ph : ... incroyable, il n'arrête pas, il est même fatigant, il faut le dire, mais pour répondre à votre question, l'objet-fétiche là, pourquoi on le converse, pourquoi je conserve ce truc, j'en parle d'ailleurs de ce képi, je crois. Vous savez, pour être admis sous-officier, il fallait uriner dedans, je dis ça quelque part, vous ne vous rappelez pas de ça ?
C : *Ah je ne me rappelle pas de...*
Ph : Enfin bref !
C : *(Rire).*
Ph : Et je veux dire, pourquoi on le conserve ? Eh bien il faut des traces du passé, moi je suis très attaché au passé, c'est vrai, mais dans quel but, dans quel espoir, pour quelle motivation, vous savez, vous en avez là autour de vous, il y a un certain nombre de tableaux, c'est vrai que j'ai bien aimé aménager mais ce qu'il y a de plus précieux pour moi, ce sont ces deux canevas...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... celui-là est de ma grand-mère, celui-là est de mon arrière-grand-mère.
C : *Hum, hum.*
Ph : C'est extrêmement précieux. Qu'est-ce qu'en feront mes enfants ? Est-ce qu'ils conserveront ça ? Je n'en sais rien mais dans la mesure où c'est, une fois de plus, se survivre, c'est ce que vous disiez tout à l'heure, dans la mesure où ces deux canevas, par exemple, s'appuient sur un écrit puisque j'avais fait encore une fois, avant de faire ça, la généalogie et l'histoire de ma famille, enfin une partie on va dire, là je pense que ce sera prolongé au niveau patrimonial. C'est tout, voilà !
C : *Donc je reviens, à vos camarades où, page 93, vous criez le sentiment d'injustice que vous éprouvez par rapport, à cette mort prématurée. Et vous dites aussi que vous ressentirez*

toujours en vous l'angoisse de ces heures en écoutant vibrer les cordes, alors je le prononce peut-être mal, d'Aranjuez.
Ph : C'est bien, je crois, je n'ai pas appris l'Espagnol mais je crois que c'est ça.
C : *Je n'ai pas appris l'Espagnol non plus, moi j'apprenais l'Allemand, donc. En revanche, vous considérez comme inutile le langage pathétique du commandant ce jour-là.*
Ph : Oui!
C : *Voilà! J'aurais voulu que vous me parliez un petit peu à la fois de ce que vous avez ressenti et que vous ressentirez toujours, suite à cette mort, et enfin, c'est quoi un souvenir inutile en l'occurrence, par rapport à un souvenir utile?*
Ph : J'ai voulu dire simplement que le discours du Capitaine, là, c'était un éloge funèbre banal, si vous voulez rapport à l'impression que nous éprouvions de cette disparition. C'était banal, c'était d'une platitude et bien sûr, je n'en ai retenu aucun mot. On n'avait peut-être pas affaire à un orateur mais ce discours, de toute façon, il a été certainement été préparé un minimum, j'aurais pu en retenir quelques mots qui m'auraient impressionné. Là, ce n'est pas le cas. En revanche, j'ai beaucoup de souvenirs qui sont attachés à de la musique, oui. La musique, ça illustre facilement un évènement de la vie. C'est quelque chose qui…, je n'ai aucune connaissance musicale mais j'envie votre fille qui enseigne là-dedans.
C : *(Rire).*
Ph : Non non, mais je pense que, quand on connaît un petit peu, avec toute la modestie possible, je n'ai aucune prétention littéraire mais enfin je suis capable un peu plus de goûter la Littérature que je ne suis capable d'analyser un morceau de musique, j'écoute France Musique, on me dit "un morceau en sol majeur", ça ne me dit rien du tout.
C : *Hum, hum, ça s'apprend. Il n'y a pas de mystère.*
Ph : Par contre, la sensibilisation à la musique, oui beaucoup. Pourquoi ça, je n'en sais rien mais c'est vrai que c'est ça et je ne peux pas écouter cette musique sans que cela évoque ce moment douloureux *(silence)* beaucoup plus, encore une fois qu'une espèce d'homélie.
C : *Hum, hum.*
Ph : *(Silence).*
C : *Vous dites aussi que vous avez peur encore aujourd'hui, et là je vous cite, des "photos trop complaisantes fixant cet instant". Il y a eu apparemment des photos qui ont dû être prises à cette occasion et vous avez peur encore aujourd'hui de ces photos trop complaisantes.*
Ph : Vous ne les avez pas photocopiées, les dernières pages ?
C : *Vous parlez des photos ! Non, je ne les ai pas photocopiées les photos. Non, non.*
Ph : Voilà, j'ai repris des légendes dans le texte.
C : *D'accord.*
Ph : Donc voilà, les corps sont transportés. J'ai travaillé pas mal avec un ami, qui habite à X, qui avait un certain nombre de photos, dont celle-là, moi je ne l'avais pas mais celle-là, il l'avait, à différents stades de ces moments funèbres, il y en avait une demi-douzaine, si vous voulez, j'en ai retenu une. J'en ai retenu une parce que ça fait partie de mon récit mais je considérais que c'était un petit peu, j'allais dire indécent, non, c'était très difficile pour moi de les regarder. Une, je l'ai fait mais je n'en aurais pas mis plusieurs, non vraiment pas ! Lui, il avait la photo d'Untel, de l'autre, etc. Donc, c'est un peu complaisant, pour moi c'est un peu complaisant !
C : *Qu'est-ce qui vous fait plus peur dans la photo que dans l'écrit ? Que dans le récit ? Pourquoi ça vous met plus mal à l'aise ?*
Ph : Ah !
C : *(Rire).*
Ph : Ah la la la la !
C : *(Rire). Analyse en accéléré, comme je l'ai fait tout à l'heure. Vous avez le droit d'être plus mal à l'aise, la question n'est pas là ! Mais c'est pour que je comprenne, parce qu'effectivement, vous avez fait le choix de mettre relativement peu de photos, et avec*

difficulté, je vous disais que je vais rencontrer quelqu'un vendredi qui a fait l'inverse, c'est-à-dire qu'il n'a mis presque que des photos et peu de texte.
Ph : Oui mais je suis toujours un peu révolté, j'aborde les techniques modernes, les moyens de communication modernes avec beaucoup de componction, moi. Donc je ne me précipite pas sur la photo, je trouve qu'on en est inondé, donc j'ai cessé personnellement, pas tout à fait, d'en faire, j'en ai fait de ma petite-fille quand on est monté justement à Paris mais il y avait un moment que je n'avais pas touché à l'appareil. D'autant plus que je suis complètement paresseux donc il faut aussi faire les albums après et tout *(rire)*. Bref, j'en fais peu et je trouve que ce monde est un monde, effectivement, de l'image, la télé, ça a été le cinéma, c'est la télé, c'est maintenant l'appareil portable, le téléphone portable, où on peut aussi faire défiler l'Internet, etc. Ah non, je n'aurais pas voulu faire un album photos, ça ne m'intéressait absolument pas parce que mon expression, elle est la lecture ! Comment vous dire ? C'est un sentiment élitiste, une fois de plus, je sais très bien qu'il n'y a qu'une proportion mineure de gens qui lisent, finalement. Les librairies sont encombrées de publications, on se demande d'ailleurs comment on arrive à éditer tant de choses pour finalement assez peu de lecteurs, parce que vous prenez le métro le matin à Paris et il n'y en a pas énormément qui lisent, il y en a qui lisent le journal et peu qui lisent un livre. Donc, je sais très bien que mon propos écrit, il ne va pas être lu énormément. Mais les photos, c'est finalement pareil. Quand vous allez avoir un certain nombre de photos sur, par exemple, ce sujet précis de la guerre d'Algérie, et sur ce que j'ai vécu, est-ce qu'on est plus mobilisé par des photos, surtout d'événements qu'on n'a pas connus ou de gens qu'on n'a pas connus ? Je pense aux photos de famille, est-ce qu'on est plus mobilisé que par un récit ? *A priori*, on touchera davantage de gens mais vous parliez de qualitatif [en off], eh bien peut-être que je préfère le qualitatif au quantitatif!
C : *(Rire).*
Ph : Je retombe bien sur mes pieds hein!
C : *Oui ! (Rire).*
Ph : Non mais c'est ça ! Non non, je n'avais pas envie de faire un…, non, non, prendre quelques photos pour illustrer ce qu'on dit, oui…
C : *Mais c'était cette notion de complaisance que...*
Ph : ... alors la complaisance, je répète, c'est essentiellement pour le décès des copains !
C : *Oui. Oui oui, oui oui.*
Ph : Je vous dis, ce camarade m'en avait envoyé une demi-douzaine, alors il y avait la photo de X, il y avait la photo d'Y, tous comme ça sur les épaules, et peut-être *a contrario* de ce que je viens de dire, peut-être qu'à ce moment-là, l'image de la mort est trop percutante et que là je n'en veux plus. Une ça va, en plus j'ai raconté, j'ai baigné dedans, Dieu sait si ma femme m'a dit plusieurs fois : "Mais arrête de baigner toujours là dedans, de ressasser", simplement au niveau de l'écrit, pour essayer de mettre en forme, alors la photo en plus, ça va, le reste me paraît indécent, comment j'ai dit, non pas indécent, j'ai dit...
C : *Complaisant!*
Ph : Complaisant oui, une complaisance.
C : *Hum, hum. Je vois bien ce que vous voulez dire.*
Ph : Ah, si vous voyez bien ce que je veux dire, vous avez beaucoup de chance !
C : *(Rire.) Non non mais...*
Ph : Vous avez beaucoup de chance *(rire).*
C : *Là aussi, vous êtes en colère contre ces cercueils implacablement plombés. On revient un peu à la question du cadavre de tout à l'heure ...*
Ph : Oui.
C : *"qui interdiront, dites-vous, jusqu'à revoir les traits de l'être perdu".*
Ph : Oui.
C : *Là encore, vous pointez bien du doigt cette ignominie qui va jusque dans l'après-mort, c'est-à-dire qu'on plombe les cercueils, on ne permet pas aux familles de revoir le visage des*

personnes qu'elles ont aimées et ça vous choque énormément, ça vous met très en colère aussi!
Ph : Je ne sais pas si c'est une colère sainte mais...
C : *(Rire).*
Ph : ... mais c'est ça, peu importe !
C : *C'est page 94 !*
Ph : Voilà c'est ça *(il lit)*. Vous dites "en colère".
C : *Enfin moi, je l'ai lu comme étant une colère, peut-être que ce n'est pas ça.*
Ph : Non ce n'est pas une colère, ça ajoute un désastre au désastre de la mort elle-même. Vous avez raison de faire un parallèle avec la mort de l'Algérien là. C'est l'après-mort, oui c'est un désastre supplémentaire, on n'avait pas besoin de ça, on ne pourra même pas voir le visage de notre fils qui a été tué, c'est abominable ça. Non, en colère, non, je ne suis pas en colère...
C : *(Rire).*
Ph : Je ne suis pas en colère, c'est un constat de désastre, de catastrophe totale, si vous voulez. *(Silence).*
C : *Dans le chapitre suivant, vous parlez des lettres de votre mère qui ont été retournées à l'envoyeur parce que vous étiez déjà rapatrié.*
Ph : Oui.
C : *Vous dites donc que vous ne les avez ouvertes que le 28 décembre 2003.*
Ph : *(Rire).*
C : *Alors évidemment, la question qui vient c'est : pourquoi les ouvrir le 28 décembre 2003? (Et là on va arriver dans des choses autour des questions de transmission, bien entendu) et pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps ?*
Ph : La réponse me semble claire quand même. Je suis revenu d'Algérie avec ces correspondances, je vous ai dit que je suis assez conservateur, j'ai dû glisser ces enveloppes qui ont été retournées à la maison, j'habitais encore chez mes parents donc elles ont été glissées là, je retrouvais ma mère, elle était tellement heureuse de me retrouver, ce n'est pas volontaire là, ce n'est pas pour fermer la porte…, ça s'est trouvé comme ça et ça ne m'intéressait plus d'en parler, si vous voulez. Et puis, oui, j'aurais pu les ouvrir dans un esprit méthodique mais bon, je ne suis pas trop méthodique, voilà, c'est passé à l'as *(rire)*. Non, je ne crois pas, non il n'y a pas de volonté, il y avait certes une volonté de balayer un peu tout ça mais en la circonstance, pour ces deux lettres, je ne les ai pas ouvertes, ça s'est retrouvé comme ça dans les papiers et puis au moment de trier tout ça, eh bien oui, je les ai retrouvées.
C : *Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ce 28 décembre 2003 pour que, justement, vous vous mettiez à rechercher, à trier, à retrouver tout ça ?*
Ph : Là, vous allez me demander, je vais prendre...
C : *(Rire).*
Ph : ... non non, je vais prendre mes agendas, si vous voulez. Ça, je l'ai édité en 2005, la page je ne sais plus, ça doit être marqué là, derrière. J'ai bien mis deux ans pour faire ça, voilà, 2005 ! Donc j'ai dû commencer en 2003, encore une fois, je vous l'ai dit, j'étais allé voir mon fils à Angoulême, toujours le même fils *(rire)* et c'est lui qui m'a dit, je m'en souviens très bien, il me reconduisait à la gare d'Angoulême et il m'a dit : "Mais pourquoi tu n'écris pas sur l'Algérie ?" Alors, à quelle époque ? J'imagine que j'étais chez lui, on va le dire comme ça, mais je pourrais le trouver sur un agenda, si vous voulez vraiment creuser la question, je vous répondrais plus précisément. J'imagine que j'y étais durant l'été, durant ses vacances scolaires à lui, effectivement. Ah! Pas sûr parce que j'y suis peut-être allé un week-end, je ne sais pas, enfin, ça doit être sur mon agenda, et voilà, ça a fait tilt, j'ai commencé à me dire : " Oui, j'ai des choses à dire" et peut-être que je me suis dit aussi : "Ça me fera du bien !" Et j'ai commencé à trier, alors le 20, combien vous m'avez dit, le 29 ?
C : *Le 28 décembre.*

Ph : Le 28 décembre, mon petit-fils, c'est le petit-fils de Geneviève en fait, Fabien, il a 15 ans maintenant, il m'a aidé, c'est quelqu'un qui se plaît bien dans cette maison, et il m'a aidé à trier différentes choses et voilà, ça doit être ça, un 28 décembre, on était dans le grenier là-haut…
C : *Oui, oui mais peu importe.*
Ph : Mais le 28 j'ai dû ouvrir ça quand même.
C : *Est-ce qu'on peut dire que votre fils a joué un peu le rôle de passeur, c'est-à-dire qu'en vous disant cela, vous dites "ça a fait tilt", est-ce qu'on peut dire qu'il a été le passeur de la mémoire c'est-à-dire qu'il vous a incité à écrire et donc qu'il a joué ce rôle, un peu, de tiers, de média et votre petit-fils, quelque part, en vous aidant ?*
Ph : Ah, que mon fils aîné m'ait incité, ça c'est incontestable, qu'il ait été le passeur de mémoire, là je vous rejoins difficilement.
C : *Hum, hum.*
Ph : Je ne sais pas. Il aurait fallu le lui demander. J'aurais voulu qu'il soit là aujourd'hui *(rire)*, je n'ai pas pu, non non. J'aurais aimé. Je veux dire que, oui, comme il était quand même, assez intéressé aussi à l'histoire, puisque lui, il est allé deux ans en coopération en Algérie...
C : *Oui, c'est celui que vous avez rejoint là-bas.*
Ph : Voilà, donc il était intéressé à une relation, lors de ce voyage, où il m'a incité à faire quelque chose. Lors du séjour que j'ai fait chez lui, on avait dû probablement parler un petit peu d'Algérie et c'est comme ça qu'en me reconduisant à la gare, encore une fois, il m'a poussé un peu dans ce sens. Mais il l'a fait d'autant plus normalement qu'il était intéressé, il me connaît suffisamment pour penser que je pouvais, il avait vu comment j'avais travaillé, enfin il avait lu en tout cas la façon dont j'avais travaillé le premier tapuscrit. Il a dû se dire : "ça ne serait pas mauvais, au niveau écriture, mais au niveau recherche, qu'il travaille aussi sur l'Algérie, ce serait bien" et puis encore une fois : "il a des choses à dire, ne serait-ce qu'à partir du moment où nous avons vécu l'Algérie un tout petit peu ensemble.
C : *Hum, hum.*
Ph : Hein.
C : *Il a fallu combien d'années pour que vous parliez à vos enfants de l'Algérie ?*
Ph : Ah, mais je n'en ai jamais parlé avant!
C : *Vous n'en avez jamais parlé, c'est bien ce qui me semblait (rire).*
Ph : Non non non non, je n'en ai jamais parlé avant!
C : *Oui oui, oui oui, oui oui***.**
Ph : Non, je l'ai dit, ma fille revenant de l'école, disant à sa mère : "On nous a parlé de la guerre d'Algérie" et mon ancienne femme disant : "Mais tu sais que ton papa a fait la guerre d'Algérie ?" A elle non plus, je n'ai jamais fait de récits, je ne pense pas, pas que je m'en souvienne, ça n'a pas été l'occasion d'un récit, on a dû en reparler peut-être à table quelques secondes : "Je suis resté tant de temps", c'est tout ! Je ne crois pas que ça ait lancé ou relancé une discussion, même avec son frère aîné, non non non non non non, non non !
C : *Hum, hum. Et vous expliquez ça comment ? Parce que, autant on peut comprendre, vous rentrez, vous êtes jeune, vous avez envie de rencontrer la femme de votre vie, vous avez envie de faire plein de choses, vous avez envie de chercher du travail, etc., de vivre votre jeunesse, mais là, vous êtes posé, vous êtes marié, vous êtes père de famille, qu'est-ce qui fait que vous n'en parlez pas, à votre avis, à ce moment là ? Même quand il y a des occasions qui se présentent comme celle qui s'était présentée quand votre fille est rentrée de l'école.*
Ph : Même en parler avec mon ex-femme, au moment où il y a eu le putsch, par exemple, au moment où de Gaulle avait quitté l'Algérie, je ne me souviens pas d'avoir échangé avec elle sur le sujet, avoir évoqué en tout cas ce que j'avais vécu, ou de façon très très sommaire, sans aucun doute. Qu'est-ce qui explique ça ? Alors on a parlé de repli, on a parlé de jeunesse, on a parlé, on a parlé de culpabilité, de honte éventuelle *(silence)*. Qu'est-ce qui peut expliquer ça ? Je ne sais pas là, je reste, je reste sans voix parce que *(silence)*, il y a peut-être aussi la douleur, je n'avais pas envie de faire resurgir la douleur, l'épopée vécue, en soi, comme je ne me raconte pas forcément. Maintenant, il y a cette douleur, il y en a au moins deux avec le

décès des copains et le décès de cet Algérien, il y a au moins deux moments très importants. Je n'ai pas trop envie bon d'en reparler *(silence)* de faire resurgir ça, dans la mesure où c'était vraiment, ça reste d'ailleurs, une blessure. Donc, maso oui mais pas à ce point-là !

C : *Hum, hum (rire). Alors vous dites aussi, page 97 : "Nous tournions la page sur un échec". Alors, la question que j'avais envie de vous poser par rapport à l'échec, finalement, de l'État français par rapport à cette histoire d'Algérie, c'est : est-ce que pour vous, de votre point de vue singulier, c'est là encore une blessure supplémentaire que de n'avoir pas pu résoudre cette affaire algérienne de...*

Ph : Que la France n'ait pas pu résoudre ?

C : *Oui oui.*

Ph : Oui, ça c'est incontestable. C'est ce que j'ai essayé, avec mes minces moyens, de doper après, toute cette thèse d'Albert Camus, qui a cru à l'émergence possible d'un homme méditerranéen, un homme qui serait pétri de culture musulmane et qui aurait aussi cette espèce de…, comment dirais-je, qui pouvait apporter cette espèce de courage, qui venait de ces villes, qui venait de Malte, qui venait de la France aussi, bien sûr, moi j'ai trouvé ça…, et ça c'est l'écrit qui m'a permis de plonger là-dedans, j'ai trouvé ça splendide et j'adhère totalement, encore une fois sans avoir *(rire)* le millième de la capacité d'Albert Camus. De développer çà, ça reste aussi une blessure et c'est une blessure que je ne comprends pas. Je comprends ma propre blessure à la vue de cet Algérien pourrissant sous une tente, je comprends ma blessure à la disparition de camarades frappés en pleine jeunesse, c'est une absurdité, c'est navrant à tous égards. Je ne comprends pas, alors là, si vous pouviez m'éclairer...

C : *(Rire).*

Ph : Je ne comprends pas ma propre blessure, je le dis d'ailleurs concernant Alger, et le fait qu'il y ait pour moi un décalage à l'arrière. Il n'est pas question de nier l'énormité de l'esprit colonial qui a administré l'Algérie, c'est bien sûr un fait, mais ce que je sais aussi de cette espèce de nationalisme exaspéré du FLN fait penser qu'il y avait d'autres solutions. Il était trop tard, d'un côté, pour réparer toutes les horreurs de la République, bien sûr, oui apparemment il était trop tard et puis il y avait une puissance de l'argent qui était là, derrière les grands colons, mais d'un autre sens, il y a quelque chose qui a permis l'émergence d'un nationalisme qui n'est pas à l'honneur non plus de la religion musulmane parce qu'on arrive dans un intégrisme qui est toujours menaçant, là, en Algérie. On est toujours à la merci d'un intégrisme musulman et puis tout ce qu'a fait le FLN n'a malheureusement rien à envier à ce qu'ont fait les Français, ils ont massacré des *harki*, on a vu des exactions en France au moment de la Libération...

C : *Tout à fait ! L'épuration.*

Ph : …l'épuration. Mais voilà, alors ça peut être une interrogation mais je ne suis pas historien, je ne suis pas philosophe non plus. Est-ce que c'est sans fin, est-ce que, vraiment, les leçons du passé ne sont jamais apprises, et encore une fois il y avait là 130 ans de présence française, mais surtout de Pieds-noirs qui avaient exploité la Mitidja, en confisquant les terres *(rires)* mais l'habitant, quand même, il en avait fait quelque chose et il avait créé une espèce de langage, des recettes de cuisine, une culture, une musique même, et tout ça balayé sans qu'on puisse dire aujourd'hui grand-chose d'une culture proprement algérienne. Ce n'est pas mon impression. J'espère me tromper, mais autant au Maroc on a l'impression de quelque chose, malgré un régime, bon, monarchique, mais ça c'est autre chose, c'est politique, il y a quand même une culture de l'artisanat, il y a un nationalisme qui n'est pas outrancier, l'Algérie, on ne sait pas bien comment ça va tourner encore...

C: *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*

Ph : ... alors qu'il y avait des fondements d'autre chose, il me semble, et tout ce que Camus dit de ça, Dieu sait s'il aimait ce pays où il était né, tout ce que dit Camus, c'est tellement pétri d'amour de ce pays, c'est tellement basé sur une connaissance, il a tellement circulé en Algérie, il a tellement dénoncé la misère des gens et néanmoins, en janvier 56, il espérait

encore que cela puisse se résoudre parce qu'il y avait aussi, malgré l'exploitation des Européens, beaucoup d'amitié à pas mal de niveaux entre le peuple arabe, ce qui était injuste, c'est la façon dont il était exploité, mais il y avait une amitié, c'est indéniable, et encore je n'ai pas vécu, moi, comme certains appelés l'ont vécu ensuite, dans des fermes. Ils ont approché les colons de près, ce n'était pas le meilleur endroit, je crois que le meilleur endroit pour observer le peuple pied-noir, c'était plutôt Bab-el-Oued, néanmoins, moi en tout cas, je n'ai pas connu grand-chose et je reste frappé par ce vide qui est arrivé. J'ai beau avoir beaucoup d'admiration pour de Gaulle, la raison d'État, là, elle a évidemment réussi sur un plan mondial, la France risquait d'être bafouée après avoir perdu la guerre d'Indochine comme elle l'a perdue, au niveau international, cela pesait, donc on comprend la raison d'État, elle est difficile à admettre mais on peut essayer de la comprendre, mais alors à quel prix ? Un million de pieds-noirs qui reviennent en France, des *harki*, vous savez dans quelles conditions...
C : *Oui, je sais. Oui.*
Ph : ... ils ont été massacrés là-bas. Pour arriver à quoi ? On en est à combien ? 60 ans, maintenant. Non, pas tout à fait, 50 ans *(soupir)* oui je me répète parce qu'il y a le point de vue historien que je n'ai pas le droit de traiter parce que je ne suis presque rien, encore une fois, mais il y a le point de vue simplement de… Mais là, c'est strictement incroyable de ma part, je ne comprends pas très bien, mais voilà, j'ai aimé ce pays et j'ai trouvé que c'était un désastre de ne pas pouvoir maintenir quelque chose même avec l'indépendance, bien entendu, de ce pays *(silence)*. Je ne sais pas.., si dans l'Histoire, il y a probablement eu des drames de cette importance. Je ne sais pas. Oui, on a connu ça au Québec aussi, sous Louis XV.
C : *Hum.*
Ph : D'ailleurs, oui, j'ai retrouvé ça quelque part puisque je parle de ça quand les Québécois partent. A la nouvelle-Orléans, c'est pareil, c'est le grand déménagement, j'ai dû lire ça quelque part, c'est un peu pareil en pire, parce que, là, 1 million de personnes, c'est le grand déménagement.
C : *Hum, hum.*
Ph : Enfin il y a quelques bouquins que j'ai lus, là, notamment, écrits par des femmes, des femmes pieds-noirs qui ont écrit là-dessus *(silence)*. C'est dur.
C : *Et ça fait encore des dégâts aujourd'hui. Ce n'est pas réglé dans les générations qui ont suivi. Je viens de lire un bouquin de Régis Pierret qui s'appelle Les filles et fils de harkis. C'est très très intéressant ce qu'il explique. On est loin d'avoir réglé le problème. Je dirais que la guerre d'Algérie n'est pas finie, en fait. On pourrait dire les choses comme ça (rire.) Pour faire court.*
Ph : Moi je n'ai pas lu de bouquins concernant les *harki*. Je sais peu de choses, finalement, mais j'ai lu plutôt du côté des Pieds-noirs.
C : *Oui. Oui oui. Hum hum (silence). Oui, encore une réflexion que vous faites à la page 100 à propos de ce traumatisme qui ne finira jamais, vous dites : "122 jours", pour parler de...*
Ph : Ah oui, la durée.
C : *…"122 jours qui me poursuivraient la vie durant". Etes-vous toujours poursuivi aujourd'hui ? C'est la question que j'avais envie de vous poser. Et est-ce que votre récit vous a permis de reprendre un peu cette impression de contrôle sur votre vie, parce que, quand on est poursuivi, on ne contrôle pas, on est poursuivi, on a peur, on se retourne, on est inquiet. Est-ce que vous avez l'impression que d'avoir écrit cela vous a permis de reprendre le contrôle sur votre vie d'une certaine façon ?*
Ph : Je n'ai jamais perdu le contrôle sur ma vie.
C : *(Rire).*
Ph : Non non non non, mais poursuivi intérieurement parce que ce sont des images qu'on n'oublie pas. J'ai dit qu'on était libéré quand on avait écrit un tel récit…
C : *Hum.*
Ph : …on est libéré et puis en même temps, c'est gravé, c'est gravé puisque c'est écrit, donc poursuivi oui, poursuivi par des faits majeurs ! Vous avez parlé d'anecdotes, à un moment

donné, c'est anecdotique effectivement. C'est pour illustrer ce qu'on a vécu. Mais par contre, les points culminants, il y en a deux au niveau des décès, il y en a un troisième, je me répète, au niveau de la façon dont s'est terminée cette aventure algérienne, oui, c'est toujours là, ça ne peut pas abandonner, non.
C : *Hum, hum, hum. C'est marrant ce que vous venez de dire, "ça ne peut pas abandonner".*
Ph : *(Rire).*
C : *C'est-à-dire que, là, on voit bien que c'est quelque chose…, ce n'est pas : "Je ne peux pas m'en départir", c'est : "Ça ne peut pas abandonner", donc le "ça" c'est bien quelque chose d'extérieur à vous-même. C'est pour cela que je parlais, de contrôle et, de maîtrise. Là, il y a "ça" que vous ne maîtrisez pas totalement.*
Ph : Exact. Exact.
C : *(Rire).*
Ph : D'accord, d'accord, d'accord. D'accord.
C : *Alors ensuite, c'est quelque chose qu'on a déjà un petit peu abordé, vous dites que vous avez eu de la chance de ne pas avoir eu à obéir à des ordres transgressant le respect de l'homme et que vous vous demandez comment vous auriez réagi dans de telles circonstances.*
Ph : Voilà ! Oui, je la repose à nouveau, celle-là.
C : *Oui, vous la reposez page 101. Alors je me demande, vous allez voir, je suis un petit peu perverse quand même (rire), ma question d'après c'était : Est-ce que ce n'est pas une autre blessure ou un autre traumatisme que de ne pas connaître la réponse à cette fameuse question, c'est-à-dire comment j'aurais réagi si on m'avait donné un ordre qui transgressait effectivement le respect de l'homme ? Est-ce que ce n'est pas aussi une blessure de ne pas être sûr d'avoir la réponse en soi ?*
Ph : Je voudrais trouver un autre mot que blessure. Je ne sais pas si c'est une blessure à proprement parler mais c'est quelque chose, effectivement, qui reste en travers. Oui oui, c'est quelque chose qui est en travers! Oui oui oui! *(Silence.)* Oui oui oui. Oui, ne pas savoir, effectivement. Alors, évidemment, là, le temps a passé, je ne vais pas recommencer mon service militaire maintenant, de toute façon, il n'en est plus question.
C : *(Rire).*
Ph : D'abord, ça n'existe plus. Chirac nous a délivrés de ça, il a fait au moins ça.
C : *Tout à fait !*
Ph : Mais de toute façon le temps a passé, et d'une façon telle que, c'est toujours cette question de mûrissement, ce que je n'aurais pas su faire à l'époque, parce que j'étais trop imbu d'esprit militaire, aujourd'hui, est-ce que je serais davantage contestataire ? C'est vrai que je suis plutôt du côté de l'ordre, je suis plutôt *(rire)* du côté de l'ordre. Ça c'est net et vous me faites dire des choses affreuses encore là...
C : *(Rire).*
Ph : Non non non non mais parce que, si vous voulez, à la lueur de ça, mais à la lueur aussi, encore une fois, de ce que j'ai écrit précédemment, ce sont mes grands-parents, c'est l'évacuation, c'est ma vie pendant la guerre, bon essentiellement la Libération, le décès de ma grand-mère, mais je partais pour Madagascar, mon grand-père que j'ai connu plus longtemps, c'est ça mon récit ! Plus bien sûr, un certain travail sur mes grands-parents. Et j'explique que, pendant la guerre, mon père étant prisonnier là-bas en Saxe, lui comme ma mère était pétainiste. Donc je n'ai été élevé pas dans la Collaboration mais dans le pétainisme, oui !
C : *Hum.*
Ph : Pas dans la collaboration, non non ! Mais néanmoins, vous vous demandez, à un moment donné, notamment à la guerre d'Algérie, vous dites, j'aurais eu 20 ans en 1940 ou 41 quand Darlan a formé la Milice, est-ce que, avec un peu d'esprit militariste, avec l'adhésion totale de ma mère au vieux Maréchal, puisque c'était le vieux Maréchal de la guerre 14, est-ce que je ne me serais pas engagé, poussé un petit peu, dans la Milice ? Mais c'est épouvantable ! Alors là, la culpabilisation, vous pouvez y aller là...
C : *(Rire).*

Ph : ... parce que ça reste, c'est une question qu'on se pose ! Voilà, j'espère de tout mon cœur que non, mais je ne peux pas répondre bien entendu ! Et la question est là ! *(Silence).* Et la question est là parce que, parce que, heureusement d'un côté, et malheureusement d'un autre, nous sommes pétris de notre caractère mais pour partie de notre éducation...
C : *Bien sûr !*
Ph : ... indépendamment des événements.
C : *Hum, hum.*
Ph : Et chez moi ce n'était pas tellement Jaurès, c'était plutôt…
C : *(Rire).*
Ph : Non non, mais c'est...
C : *Mais oui bien sûr.*
Ph : Alors, on revient à la guerre d'Algérie. Je ne sais absolument pas répondre *(silence)*, ce que je vous ai dit ce matin de Swan, par exemple, il était le seul, mais c'est vrai qu'il s'appuyait sur un certain pouvoir personnel, qui était celui du journal, etc.
C : *Oui oui, c'est vrai.*
Ph : Et en plus, il avait l'éducation, il avait quelques années de plus. Ce n'est pas pour diminuer son mérite, en rien, c'est un gars extrêmement généreux, extraordinaire et il avait une perception beaucoup plus fine des événements politiques, d'une part, et deuxièmement, encore une fois, il s'appuyait…, et les gradés le respectaient !
C : *Hum, hum.*
Ph : Et donc il pouvait se permettre de dire leur fait aux gens et de refuser un ordre.
C : *Hum.*
Ph : Le refus d'un ordre, à l'armée *(interruption par un coup de téléphone)*.
C : *A un moment donné, vous parlez d'un ami qui souffre de dépression, après la guerre, et vous évoquez aussi plusieurs suicides. Est-ce que vous pouvez me dire combien de personnes dans votre entourage vous pouvez avoir identifiées comme ayant vraiment des troubles psychiatriques importants ?*
Ph : Non, il n'y en a pas, non, je n'ai pas de cas à citer, non non non.
C : *Non ?*
Ph : Non. Ce gars qui a subi une déprime, qui a été un ami, je ne l'ai pas revu, je n'en sais pas plus. Je sais qu'il a été très très très mal mais je ne l'ai pas revu !
C : *Hum, hum. Parce que moi, je peux vous dire que, dans le village où j'ai grandi, il y a eu deux suicides et, dans un village voisin, un homme a tué sa femme devant ses enfants et s'est suicidé après. Et je parle de tous petits villages, de villages de 200 à 300 personnes. Donc c'est énorme. C'est vraiment une surreprésentation, et les trois étaient effectivement rentrés de la guerre d'Algérie, étaient des voisins, des parents d'élèves de mes parents. C'est énorme, hein.*
Ph : C'est énorme, effectivement. *(Dans un souffle)*
C : *Ah oui, ah oui.*
Ph : Je vais aller boire un verre d'eau.
C : *Mais je vous en prie.*
Ph : Vous en voulez peut-être un ?
C : *Ça va, moi. Très bien. (Interruption)*
C : *J'ai remarqué qu'à un moment donné, vous employez le terme "travail de mémoire".*
Ph : Excusez-moi, avant de passer à ça…
C : *Oui ?*
Ph : …je voudrais revenir sur...
C : *Oui, sur la question précédente ?*
Ph : Oui.
C : *Oui !*
Ph : Parce que, sans parler de culpabilité, il y a quand même là quelque chose qui me semble important qui me revient.

C : *Oui !*
Ph : Je vous ai dit et je confirme que je n'ai pas connu de suicides autour de moi, et encore une fois, ce camarade qui était éprouvé, je ne l'ai pas retrouvé. Par contre, il y a des excuses que je fournis sur le sujet, là, quelque part, *(il cherche)*. Voilà, oui, ça me paraît important que vous puissiez un petit peu sonder mon irresponsabilité, mon...
C : *(Sourire.)*
Ph : …oui oui, ouis oui, ah oui : "Quand mon correspondant et ami Michel rentra d'Afrique du Nord dépressif, psychiquement atteint de façon indélébile", je le savais par ma mère notamment, non non, je ne sais plus comment je l'ai su, "j'étais loin de me douter de ce qu'il avait pu vivre", je n'ai pas su d'ailleurs, mais ça me paraît majeur pour me situer : "J'attribuai sa dépression à une faiblesse de caractère".
C : *Hum.*
Ph : "Les opérations de maintien de l'ordre étant physiquement et mentalement exigeantes", ça oui, je peux en parler. "Pour encaisser ce que nous avons supporté, il fallait une sérieuse dose d'entraînement qu'il n'avait pas". Et effectivement, le souvenir que j'en ai, ce n'est pas un garçon, très très très costaud, ni mentalement, ni physiquement. Donc c'est, *(silence)*, c'est grave, l'accusation que je formule vis-à-vis de moi-même, là, parce que j'avais résumé ça, tranquille, par il n'était pas assez costaud. Moi ce que j'ai vécu, ce n'était certainement pas facile, mais enfin, on pouvait résister, il fallait vraiment qu'il soit un peu faiblard pour arriver à une déprime! Je trouve avec le recul que c'est grave de ma part. Voilà. Jusqu'ici je ne m'étais pas trop étalé sur ma culpabilité mais là je pense que *(silence)*. Voilà ! Je voulais ajouter ça, excusez-moi !
C : *Non non, c'est important !*
Ph : Ah, ça me semble important, l'erreur magistrale et ce voile *(silence)* qui m'a obscurci à ce niveau *(silence)*, c'est très dur *(soupir)*.
C : *Oui, je vous disais tout à l'heure, et c'est marrant parce qu'il y a peu de temps, j'ai entendu le même terme dans la bouche d'un historien, Jean-Pierre Azéma, qui dit qu'il n'aime pas l'expression "devoir de mémoire" mais qu'il emploie l'expression "travail de mémoire" et c'est ce que vous employez aussi. Alors, est-ce que c'est volontaire ? Si oui, qu'est-ce que vous faites comme différence entre les deux et pourquoi avez-vous choisi plutôt d'employer travail de mémoire que devoir de mémoire ?*
Ph : Je n'ai pas eu le choix parce que je ne connaissais pas celle-là. Excusez-moi, mais est-ce que vous pouvez me rappeler ce que vous m'avez dit au tout début de l'entretien ce matin [en off], la différence entre le...
C : *... le récit de vie et l'histoire de vie.*
Ph : Voilà !
C : *Voilà ! Donc, le récit de vie c'est ce que vous avez fait.*
Ph : Oui.
C : *L'histoire de vie, c'est une méthode de recherche, de travail, entre quelqu'un qui a des choses à raconter et quelqu'un qui l'aide à compléter, à analyser, à donner un petit peu plus de sens à son récit. Dans le travail en histoire de vie il y a un tiers qui intervient...*
Ph : Il y a un échange.
C : *Il y a un échange, un dialogue qui intervient entre l'auteur du récit et son récit lui-même, un regard extérieur, une autre lecture, qui fait que cela peut, en tout cas j'espère (rire), c'est le but, cela peut apporter un plus au récit lui-même!*
Ph : C'est ça !
C : *Mais je pense que, si vous me le permettez, je vous recontacterai, d'ici quelques mois peut-être, pour vous demander si vous vous êtes rendu compte, ou pas, de l'intérêt qu'avait eu notre rencontre, si cela apportait effectivement quelque chose de plus à votre récit.*
Ph : D'accord !
C : *Et j'espère que vous serez franc et que vous saurez me dire si cela n'a rien apporté (rire.) Je compte sur vous.*

Ph : D'accord. D'accord.
C : *Voilà, je ne sais pas, peut-être que ce n'est pas une bonne question "travail de mémoire, devoir de mémoire", mais devoir de mémoire est beaucoup employé, c'est pour cela que je me posais cette question en vous lisant.*
Ph : La subtilité, enfin je veux dire la différence entre les termes que je perçois aujourd'hui, je ne m'en suis pas posé la question, je ne pense pas, il n'empêche que la notion de devoir m'a habité. J'espère à mon niveau transmettre quelque chose et j'ai un devoir, là, de transmettre, et de transmettre un vécu pour, quelque part, apporter un milliardième d'amélioration, dans l'avènement, de la société quelque part. Il y a un devoir, oui. Moi j'ai écrit ça, un travail *(silence)*. Je cherche…., quand cette démarche de mon fils m'a poussé à écrire, indépendamment de ce que j'ai pu employer comme expression, est-ce que je me suis senti habité par un devoir ou le désir de faire un travail, c'est les deux, parce que...
C : *Hum, hum.*
Ph : … *(Silence).* Oui, le devoir est quelque chose d'altruiste, finalement, le travail est plutôt égoïste quelque part, le travail c'est une façon de se cultiver, le devoir, c'est la nécessité, le besoin, comme on veut, de transmettre aux autres *(silence)*. Je crois qu'il y a les deux, là.
C : *Hum, hum.*
Ph : Hum, hum. *(Silence).*
C : *Alors oui, page 102, il y a un moment assez fort aussi, lorsque vous découvrez la photo de cette jeune fille nue, qui a été violée par deux bidasses. Et...*
Ph : Par deux, non, apparemment par une Compagnie.
C : *Ah bon, je ne sais pas, enfin elle est encadrée par deux bidasses, alors moi j'en ai déduit que c'était les deux bidasses qui l'avaient violée, c'est pire que ça! Et vous vous surprenez vous-même, un peu plus loin, dans cette même page, à dire : "Mais comment ai-je pu être aussi aveugle finalement jusqu'en 2003-2004, où j'ai commencé à faire des recherches concernant les agissements de l'armée française". Est-ce que cela veut dire que, jusqu'à 2003-2004, il y avait un tabou qui était trop fort, c'est-à-dire que vous ne pouviez pas imaginer que l'armée française pouvait en arriver là, c'était intolérable pour vous, compte tenu de ce que vous m'avez dit sur votre éducation, sur vos parents, sur votre sentiment un peu militariste, même si, à certains égards, de temps en temps, vous contestiez un peu ? Est-ce que c'était tout cela qui a fait que vous n'avez pas voulu voir jusqu'à ce que vous vous mettiez à creuser et là, que vous découvriez des choses effectivement, assez dérangeantes ?*
Ph : Vous êtes très forte, franchement. *(Rire).* Vous êtes très très forte parce que… *(rire),* vous êtes très très forte.
C: *(Rire).*
Ph: Si, si ! [Fin de la quatrième cassette]. Je vais pouvoir répondre que, non, ce n'était pas que je ne voulais pas, c'est que je n'étais pas instruit, je n'étais pas intéressé au sujet, cela faisait partie du repli sur moi-même et, quelque part c'était quand même un tabou, c'est vrai, à faire le silence et ne plus parler de tout ça. Et puis un jour, on décide de s'en occuper et ce jour-là, on découvre des choses qui, encore une fois avec ma naïveté, mais splendide...
C : *(Rire).*
Ph : Si, si ! ... vous paraissent vraiment incroyables ! C'est vrai que, je vous jure, je me vois à l'Hôtel de Sully devant cette photo, je me suis dit : "C'est encore pire que ce que j'imaginais". J'ai vu cet Algérien mourir de façon abominable, c'est encore pire parce qu'on a laissé mourir cet Algérien, mais c'était, à la limite, le commandement qui était responsable, on est bien d'accord. C'était de la passivité, à la limite, il était là en tant que suspect, on l'avait ligoté, entravé, de façon lamentable, épouvantable, inexcusable, je l'ai raconté. Mais aller violer une femme en présence de toute l'Unité, c'est un sentiment parce que c'est…, en réalité je ne sais pas, ce n'est pas possible autrement. La photo était officielle, quasiment officielle et en plus ce n'est pas une rebelle ! Elle était soupçonnée d'avoir couché avec un FLN, on n'en savait rien, personne n'a vérifié, bien sûr. C'est encore pire que tout le reste !
C : *Hum, hum, hum.*

Ph : Oserais-je dire que c'est pire que la torture des gens à El Milia ? Les gens à El Milia, ils avaient une culpabilité quelque part, cette fille elle n'avait aucune culpabilité !
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : C'est vrai qu'il y a une gradation dans la découverte des horreurs si vous voulez, voilà. Je pensais, après avoir vécu ce que j'ai vécu, avoir lu le bouquin d'Alleg, je l'ai peut-être lu après, je n'en sais rien…. Pour ça !
C : *Hum, hum.*
Ph : *(Silence.)* Oui, il y a une démesure, là *(silence)*. Je ne sais pas s'il y a des gens de cette Unité en question, je ne sais pas laquelle d'ailleurs, qui se sont suicidés, mais à la limite, à la limite, j'espère. Vous comprenez ce que je veux dire ?
C : *Oui oui. Oui oui. Oui oui. Je comprends. Hum, hum.*
Ph : *(Silence très long.)* L'acte lui-même déjà est effarant, la façon dont ça s'est fait, ça m'effare, c'est effarant. Mais je suis effaré aussi par ma naïveté, si vous voulez, parce que j'ai l'impression, quand même, plus ou moins…, et mentalement, tous ces pauvres gars qui se sont suicidés ou qui sont revenus déprimés, ont vécu des choses beaucoup plus effroyables que ce que j'ai vécu, moi. Encore beaucoup plus effroyables !
C : *Hum, hum.*
Ph : *(Silence).* Non, j'admire chez vous non seulement la façon de m'interroger, la façon de vous plonger dans le sujet mais vous arrivez à être extérieure ou vous vous sentez, comment dirais-je ? Concernée, émue par tout ça, par ces violences, par ces atrocités ?
C : *Vous savez, mon premier métier, c'est assistante sociale...*
Ph : Hum, hum !
C : *Je pense que vous savez ce que veut dire l'empathie ?*
Ph : Oui.
C : *Cette capacité à se mettre à la place de l'autre, qui raconte ses difficultés, ses souffrances, etc. Et donc je suis dans cette attitude empathique avec vous, c'est-à-dire que j'essaie du mieux que je peux, parce qu'on ne peut jamais se mettre à la place de l'autre, à travers les mots que vous me dites, les expressions de votre visage etc., de comprendre ce que vous ressentez. Voilà ! Donc forcément, je suis à certains moments émue par ce que je sens que vous êtes, et en même temps, il faut que je garde une distance suffisante pour pouvoir travailler, poursuivre, mais oui, je suis obligée d'être dans cette attitude-là, sinon alors je serais une machine (rire). Ce serait très inquiétant (rire). Donc, il y a des choses qu'on a déjà abordées que l'on peut passer. Quand même, même si on a un peu parlé de ça, il y a un mot, qui m'a amusée page 122, parce que vous dites, page 122...*
Ph : C'est loin page 122, on va loin, là.
C : *Oui parce que dans le reste, il y a des choses qu'on a déjà abordées...*
Ph : D'accord, d'accord !
C : *... autour de votre séjour en Algérie, de vos sentiments mêlés par rapport au fait qu'on n'ait pas réussi à garder, comme vous dites, des patries amies, etc.*
Ph : Hum, hum.
C : *Tout cela, on a déjà travaillé. L'arrivée de votre fille de l'école aussi ! Et page 122, à propos de l'exhumation de la malle du grenier, vous dites "incroyablement", vous employez ce terme, cet adverbe-là, pour dire que vous découvrez incroyablement, que vous exhumez incroyablement cette vieille malle avec les toiles d'araignée. C'est l'"incroyablement" qui m'a fait sourire parce que moi, je ne crois pas qu'il y ait du hasard, de l'incroyable, du miraculeux. Il y a forcément quelque chose qui vous a poussé, ce jour-là, à le faire. C'est en cela que ça m'amuse.*
Ph : De toute façon, la décision était prise. Ce n'est pas incroyablement, ce n'est pas par hasard.
C : *Oui oui, oui oui, oui oui.*
Ph : C'est préparé, mais ça reste quand même incroyable, parce qu'on sait à peu près où ces vieilles archives sont rangées, moi je le sais à peu près. Mais comme on n'y a pas touché

depuis des années et des années, ça paraît incroyable de pouvoir retrouver tout ça, se plonger dedans, de faire ressusciter le passé comme ça, ah oui incroyablement *(rire).*
C : *(Rire). Là je vous titille.*
Ph : C'est incroyablement, si ce n'était pas dramatique, ce serait merveilleusement !
C: *Hum, hum.*
Ph: Hein?
C: *Hum, hum, hum, hum.*
Ph : On ne peut pas employer le terme merveilleux quand il s'agit d'une série de drames, même si au travers de tout cela, je parle aussi de l'amitié, etc., l'ensemble est quand même dramatique. Et donc, ce n'est pas merveilleusement, c'est incroyablement, oui, bon *(rire).*
C : *(Rire).*
Ph : Non non, je ne renie pas le terme.
C : *(Rire). Non mais j'aime bien le merveilleusement, du coup ça m'éclaire.*
Ph: Hum, hum !
C: *Hum. (Silence.) Ah oui, page 123, vous dites que vous éprouvez de la terreur quand vous voyez les chasseurs et leur tenue.*
Ph : Oui !
C : *Et, je me demandais si ce n'était pas une sorte de réminiscence, de reviviscence, effectivement, parce que la tenue elle s'apparente effectivement...*
Ph : Bien sûr.
C : *...il y a le fusil, etc. Je me demandais s'il y en avait eu d'autres, d'autres choses que vous avez vues, entendues, etc. On parlait au déjeuner des pétards à corbeaux de la plaine de Caen qui réveillaient mon père la nuit, parce qu'il croyait qu'il était attaqué. Est-ce qu'il y a eu d'autres choses que ces chasseurs, leur fusil, leur tenue, qui à certains moments, tout d'un coup, ont réactivé chez vous un souvenir, une peur, une menace, un danger ?*
Ph : Non, je ne pense pas d'abord que j'aie été traumatisé comme votre papa ou par la mort d'un enfant, on va dire concurremment à ce problème algérien donc je réponds non. Par contre, si vous voulez, quand je suis retourné en Algérie, j'en parle... Ah, un petit problème avec ma petite-fille !
C : *C'est normal, ça arrive à quatre ans.*
Ph : Ah oui, mais chez elle, ça prend des proportions.
C : *Si vous voulez y aller...*
Ph : Non non, il vaut mieux la laisser.
C : *(Rire).*
Ph : Non, le pire c'est quand la maman est là. Ma fille, elle ne serre pas assez les boulons...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... et ça… et puis elle est fatiguée en ce moment, ma fille. Je la trouve très très fatiguée ! Elle est enseignante en maternelle.
C : *Oui.*
Ph : Et j'ai remarqué souvent que les enseignants ont du mal à élever leurs propres enfants *(rire).*
C : *(Rire) Attention, parce que moi je suis d'une famille où mes grands-parents étaient instituteurs, mes parents étaient instituteurs, mon mari, mon frère, ma fille, sont professeurs (rire), il n'y a que moi qui ne sois pas vraiment enseignante, quoique, depuis que j'ai quitté la profession d'assistante sociale, je forme les futures assistantes sociales, donc je le suis un petit peu quand même. (Rire.)*
Ph : Non, je peux partir sur un tout petit peu...
C : *Oui, vous disiez : "Quand je suis retourné en Algérie", et là vous vous êtes interrompu.*
Ph : Oui, quand on est allés en Algérie, je le raconte quelque part, dans les Aurès, on n'a pas été "attaqués", il y a une bande de gamins qui est venue, comme une bande de moustiques, nous assaillir, à avoir peur, ça je l'ai raconté mais ça n'a pas grand-chose à voir. Par contre, j'ai peut-être eu peur beaucoup plus, l'épisode du moment où je suis allé en Algérie, c'était

juste entre le divorce d'avec ma première femme, et avant que je ne connaisse la deuxième Geneviève, puisque ce sont deux Geneviève...
C : *(Rire).*
Ph : … j'y suis allé avec une amie à l'époque, je suis allé à Alger et on a été attaqués. Elle a été attaquée une première fois parce qu'on a voulu lui prendre un petit pendentif qu'elle avait, c'était au Tunnel des facultés à Alger, c'est très précis. Et puis après, on s'est baladés de façon un peu imprudente, dans la *casbah*...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... et j'avais un petit sac à main que je portais comme ça, je ne sais pas comment, en bandoulière, et la dragonne n'était pas autour de mon poignet, et donc on a été attaqués et j'ai roulé par terre avec le gars, un gars de 18-20 ans, et j'ai dû le poursuivre un instant, il était arrivé à faucher mon truc, j'ai dû le poursuivre, le rattraper, je n'étais pas encore trop sénile n'est-ce pas...
C : *(Rire).*
Ph : ... et on a roulé par terre et je n'arrivais pas à récupérer mon sac où il y avait tous mes papiers, l'argent c'est une chose, mais en plus il y avait tous mes papiers et tout, et j'ai sauvé mon truc, puis il y a des gosses qui sont venus, c'était extraordinaire, il y a des gosses qui sont venus de la *casbah* et qui m'ont expliqué en Français que j'avais eu de la chance. La chance, c'était que le gars n'avait pas un couteau sur lui.
C : *Hum.*
Ph : On a roulé par terre, je m'étais même fait un peu mal à la hanche parce que c'était…, enfin bon j'avais récupéré mon truc ! Alors, c'est un peu loin de ce que vous évoquez, c'est peut-être pour vous dire, non c'est peut-être pour justifier que je n'ai pas été traumatisé, j'ai été très marqué, si vous voulez, mais pas traumatisé par les événements d'Algérie, pas au point d'avoir des cauchemars, pas au point effectivement des pétards à corbeaux. Je parle de quelque chose, les chasseurs, je vais vous expliquer quand même *(rire)*. Mon père était un chasseur invétéré. Il m'avait emmené même comme porte-carnier, à plusieurs reprises, quand j'étais plus jeune et je n'ai jamais pu sentir la chasse parce que tuer un animal, c'est quelque chose d'assez affreux pour moi...
C : *Hum.*
Ph : …donc quand j'écris ça, j'ai certainement une pensée seconde aussi, je ne me suis jamais beaucoup entendu avec mon père...
C : *(Rire).*
Ph : Quand je suis venu ici, si vous voulez, c'était en bonne partie pour échapper à la présence de mon père à Amiens, donc en 69 je suis allé à son enterrement, presque 20 ans plus tard et je ne l'avais pas revu...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... je ne l'avais jamais revu. Donc, comme il était chasseur, je pense que…, là aussi, quelque part, une fois de plus vous m'obligez à sortir mes tripes…
C : *(Rire). Oui.*
Ph : ... mais c'est ça, si vous voulez, il y a de ça certainement. Mais finalement, ça ne révèle pas quelque chose qui m'empêchait de dormir. J'ai trouvé ça très triste, et notamment parce qu'ils étaient en tenue de parachutiste, presque, si vous voulez, et que, à partir du moment où on tient un fusil pour tuer un animal, je ne vois pas pourquoi on ne le tiendrait pas pour tuer un homme. J'étais assureur, moi, je vous l'ai peut-être dit, je ne sais pas…
C : *Oui.*
Ph : ... je suis en retraite depuis 95, j'étais inspecteur, j'ai d'abord été agent d'assurances puis j'ai été inspecteur et j'avais dans les agents que je visitais quelqu'un que j'estimais énormément, qui était conseiller général de son canton, qui aimait bien Carignon, tiens... [Référence à un off]
C : *(Rire).*

Ph : *(Rire).* J'aimais beaucoup ce gars. C'était un administrateur, à mon avis, d'une acuité valable mais il était passionné de chasse et quand on partait voir un client ensemble, il me racontait ses histoires de chasse, il allait en Alsace notamment, il avait une participation dans une chasse et alors il me racontait, et ça je ne comprenais pas, on n'est plus dans le récit, mais on est dans le récit quand même...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... hein, et il me racontait : "A un moment donné, on était là, postés, et il y a une biche qui a traversé le chemin là", et je ne comprenais pas, il y a des chamois qui sont venus une fois ou deux dans la propriété puisqu'on est contigus de la forêt de 5 hectares, mais alors tuer une biche, ça ça me dépasse ! Et il convenait que l'animal était attendrissant, mais il n'avait pas eu de cas de conscience. Alors, c'est tout ça, si vous voulez, la chasse, pour moi, c'est quelque chose…, et puis on a eu depuis ce temps-là des développements, notamment en Ardèche, vous savez le passage des pigeons, ce qu'on connaît aussi en Gironde avec les filets...
C : *Oui oui oui.*
Ph : ... donc ça participe du même refus de la mort, aujourd'hui on parle d'écologie, on parle de disparition d'espèces effroyables là, j'avoue que je ne comprends pas, probablement y a-t-il des choses qu'on ne comprend pas de la vie, je ne sais pas, il faut l'admettre, enfin bon je l'ai dénoncé !
C : *Hum, hum. On arrive à la fin, dernière page !*
Ph : Vous avez raison parce que je m'écarte souvent du sujet.
C : *Non non, non non, pas du tout. Page 124 vous dites : "Il n'y aura pas de guérison irréversible, les stigmates suintent", vous dites aussi que vous êtes hanté par le passé et, dans le même temps, vous vous demandez finalement si ce n'est pas salutaire de ne pas oublier. C'est comme ça en tout cas, que je l'ai compris page 124.*
Ph : *(Silence).* "Si ce n'est pas salutaire de ne pas..."
C : *Enfin c'est comme ça en, tout cas, moi, que je l'ai compris.*
Ph : C'est possible, c'est possible.
C : *Où est-ce que c'est ? Donc "le cœur se serre", c'est tout en haut, vous parlez de la blessure qui s'éternise, etc.*
Ph : D'accord. Ah oui ! "On se demande aussi s'il serait sain qu'aucune amertume ne puisse remonter depuis le tréfonds, s'il serait honnête", ah oui oui oui.
C : *J'ai bien aimé cette phrase. Moi je l'ai comprise comme ça, c'est-à-dire qu' à la fois il y a des stigmates, à la fois ça suinte et, en même temps, est-ce que ce serait bon qu'il n'y ait rien qui suinte?*
Ph : Hum, hum hum.
C : *Je ne sais pas si…*
Ph : Oui oui oui oui, on souhaiterait que la blessure se cicatrise et puis en même temps, ce n'est pas sain de refermer une plaie, enfin il faut la refermer mais qu'il y ait encore un drain qui permette de tout… Tout n'est pas évacué, l'oubli ne peut pas se faire comme ça, ce n'est pas pensable !
C : *Hum, hum.*
Ph : Ce serait retourner au *statu quo ante*, la surface de l'étang tranquille, oui c'est ça que j'ai voulu dire. Mais il y a une telle boue au fond de cet étang, qu'il faut aussi savoir qu'elle existe, il ne faut peut-être pas la remuer jusqu'à ce que…. Je vais prendre *(rire)* mon cas personnel, puisqu'on est là pour ça, me retrouver affaibli psychiquement, demain, pour une raison ou pour une autre, et remuer cette boue jusqu'à ce que ça me mène à la déprime, ce n'est peut-être pas ça que l'on chercherait, probablement pas ! Maintenant, remuer la boue d'une façon telle que l'on puisse la léguer à l'Histoire pour qu'elle en tienne compte, pour qu'elle en tire une leçon, oui ça oui. Ça ne serait pas sain de refermer tout ça, prends ta valise, c'est terminé, les Algériens se débrouillent comme ils peuvent, ce n'est plus notre truc, on l'a vécu, n'en parlons plus. *(Silence).*

C : *Hum, hum. Là, on rejoint, je pense, ce qu'on a dit tout à l'heure sur le devoir de mémoire.*
Ph : Oui, voilà, on est dans le devoir, effectivement.
C : *Oui, pour en tirer les leçons. Alors après, il y a un passage où vous recherchez vos amis, vous recherchez des gens avec lesquels vous avez partagé cette expérience. Qu'est-ce que ça procure comme plaisir par rapport au récit ? Quelle est la différence entre faire le récit et partir à la recherche de ses camarades ? Est-ce que c'est différent, est-ce que c'est autre chose ?*
Ph : Ah oui, c'est autre chose ! C'est lié mais c'est tout à fait autre chose. J'aurais pu, effectivement, en rester là. D'abord, non, je n'aurais pas pu, Enfin si, je pouvais en rester là mais je n'aurais pas obtenu la collaboration que j'ai obtenue de deux ou trois camarades, notamment Michel, celui qui habite à Antibes, il avait noté pas mal de choses et il m'a apporté beaucoup. Les archives de Vincennes ne suffisaient pas, il fallait encore des choses très personnelles. Si mon récit peut paraître intéressant, s'il peut paraître vivant c'est parce qu'il y a mes propres souvenirs, les notes que j'avais prises, comment j'ai pu illustrer ce récit...
C : *Hum.*
Ph : ... mais aussi le fait que j'ai obtenu la coopération de trois copains, c'est très important. Donc ça c'est une chose. Par ailleurs, il y a, et je crois que j'en parle quelque part, il y a ce terme que je n'ose pas trop employer parce qu'il paraît militariste aussi, le terme "fraternité d'armes".
C : *Hum, hum.*
Ph : Malheureusement ça existe. On a côtoyé la mort ensemble, on a côtoyé le risque ensemble, on a vécu des choses douloureuses mais certaines, heureusement, où on a ri. C'est quelque chose qui est *(silence)* oui, dans un certain nombre de cas, c'est indéfectible, si vous voulez.
C : *Hum.*
Ph : Donc oui, c'est une grande satisfaction ! Pour moi, c'est une satisfaction extrêmement importante et *(silence)* d'abord ça a débouché sur un certain nombre, quand je dis d'activités, ce n'est pas le mot, enfin en dehors même du fait que je retrouve Swan de temps en temps, je vais manger *(rire)* avec ma femme dans un petit resto en face de chez lui et on mange le couscous *(rire).*
C : *Hum, hum.*
Ph : Ça prouve qu'il a un attachement à l'Algérie. Il n'a pas besoin de ça pour prouver l'attachement parce qu'il a gardé des liens avec les familles où il a enseigné quand on était à E. Il a enseigné aux enfants et il a suivi, après, la famille qui venait en France et il y en a un à Grenoble, je crois, d'après ce qu'il nous a dit. J'ai gardé, donc, des liens avec Swan. J'ai gardé des liens avec Emile, que j'ai déjà revu au moins à deux reprises et que je vais certainement aller voir quand on va monter à Bréhat puisqu'il habite à S. Ça vous dit quelque chose ?
C : *Hum, hum ?*
Ph : E !
C : *E, oui. Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Et j'ai gardé des liens avec ce camarade, avec Benoît, qui est à côté de Dax, Michel, que j'ai de temps en temps au bout du fil, et encore un autre qui habite à côté de Marseille. Et un autre encore qui habite dans la Meuse, en Ardennes. Donc je veux dire qu'au niveau de l'amitié, et c'est pour cela que je me suis étendu aussi sur l'amitié, c'est assez fabuleux, surtout que se retrouver, à nos âges, si vous permettez, on a éliminé l'espèce d'intolérance qu'on a quand on est plus jeune, où on n'admet pas l'autre.
C : *Hum, hum.*
Ph : Là, l'autre, il est devenu plus vieux, quelquefois il n'est pas facile non plus *(rire)*…
C : *(Rire).*
Ph : ... parce que ça a exagéré les défauts quelque part mais on est plus tolérants et on sait qu'on a vécu quelque chose, qu'on n'évoque pas, qu'on n'évoque guère, mais qui a été

important pour nous. On ne l'évoque pas parce qu'il se trouve, vous l'avez compris, qu'on avait tous été à Madagascar.
C : *Oui, ça j'ai compris oui.*
Ph : Donc on a des réunions d'anciens de Madagascar et on parle de Madagascar. On parle très très peu de l'Algérie. On n'en parle pas.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Ça, c'est intéressant aussi à démontrer, si vous voulez. Cette année je n'y suis pas allé mais j'y suis allé deux fois de suite dont une fois en Bretagne. L'année dernière c'était dans le Cantal. Cette année, je n'y suis pas allé parce que c'était à nouveau en Bretagne et puis c'était un peu cher. C'était justement à côté de Dinan, de Dinard, pardon. Donc c'était un peu cher et puis il fallait traverser la France, je n'y suis pas allé. Mais j'étais content d'y participer les deux autres fois, et ce que je veux dire, et je veux insister là-dessus, c'est que les anciens de Madagascar, comme par hasard, ils se sont tous retrouvés en Algérie, les mêmes...
C: *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : ... peu ou prou, peut-être qu'il y en a quelques-uns qui n'appartenaient pas aux mêmes Unités mais il y en a beaucoup qui étaient dans la même Unité, qui pourraient parler, quand on se retrouve à table ou dans le car, quand on va faire des excursions, on pourrait parler de l'Algérie, on en parle guère. Il y en a un ou deux qui ont échangé avec moi parce que je leur avais envoyé mon travail, je ne sais plus à qui je l'avais proposé, je ne sais plus comment ça s'est fait, bon, j'en ai diffusé quand même pas mal, si vous voulez, alors on a discuté un peu, mais très très peu, très très peu...
C : *Hum, hum.*
Ph : ... très très peu. Donc je veux dire, le silence continue à régner quand même quelque part.
C : *Oui oui. Ous oui. Hum, hum.*
Ph : *(Silence).* Alors, éventuellement, avec Swan, oui on parle un peu plus de l'Algérie mais avec lui ça va très vite sur autre chose parce que, la guerre en elle-même, quelque part il l'efface aussi, il parle très peu. *(Silence.)*
C : *Et est-ce que le fait que vous ayez commencé ce travail, cette documentation, et la recherche de vos camarades dans cette période-là, l'âge à quelque chose à y voir ? Le fait peut-être que vous ayez plus de temps, parce qu'à la retraite, mais aussi le fait de se dire : "Je n'ai plus tant de temps que ça devant moi finalement ?"*
Ph : *(Rire).*
C : *Je suis un peu dure en vous disant ça, je vous renvoie à des choses pas faciles ! (Rire).*
Ph : Ce n'est pas facile surtout pour vous de poser la question !
C : *(Rire). Est-ce que vous pensez que ça joue ça ? Est-ce qu'il n'y a pas une espèce d'urgence à dire, d'urgence à raconter, à retrouver les gens ?*
Ph : Bien sûr, bien sûr que ça existe, évidemment. Mais je dirais, là comme ailleurs, quand j'ai écrit sur mes grands-parents, c'était l'urgence de transmettre quelque chose qui pourra être complété par d'autres membres de ma famille.
C : *Hum, hum.*
Ph : Quand je dis ça ne sera pas complété mais ça restera, ça restera et ça peut être exploité, la preuve c'est exploité...
C : *(Rire).*
Ph : J'ai quelque chose sur la maison, ça a demandé pas mal de travail aussi.
C : *Hum.*
Ph : C'est l'urgence parce que quitter cette maison, s'il n'y avait pas la crise monétaire ça serait peut-être en vente, je n'en sais rien, mais c'est l'urgence effectivement du programme à venir, qui est d'autant plus étroit que la mort me guette un peu plus, un peu plus vite, oui c'est vrai, ça existe, bien sûr, bien sûr.
C : *Comme pour moi, il y a l'urgence aussi que je termine ce travail avant que mon papa ne soit plus là, pour que je puisse lui montrer le résultat. Je la vis aussi, cette notion là, même si pour moi il n'y a pas d'urgence concernant ma propre mort, en principe mais je pense que j'ai*

quelque chose de l'ordre de la dette, sans doute, vis-à-vis de mon papa et j'ai envie de lui faire ce don là, ce cadeau là, je pense qu'il y a quelque chose aussi comme ça de mon côté. Donc je vous rassure (rire), c'est partagé.
Ph : Oui mais pas avec une...
C : *Mais voilà ! Alors page 128, vous faites ce qui pourrait apparaître comme une digression sur le carnaval de Venise mais finalement ce n'en est pas vraiment une, parce que moi je vois dans ce que vous dites sur le Carnaval et sur les masques, le fait qu'on est tous un peu troubles au fond, qu'on a tous un peu des masques, je me suis demandé si vous avez quelque part toujours un petit peu peur de ce qu'il y a au fond de chacun de nous. Finalement, en chacun de nous, il y a un peu de l'humain mais un peu du monstre. Est-ce que ce n'est pas un peu ce que vous voulez dire dans ce chapitre-là sur le carnaval de Venise ? Moi c'est comme ça que je l'ai interprété mais peut-être que ce n'est pas juste.*
Ph : Non, enfin, du monstre je ne sais pas.
C : *Monstre, c'est peut-être excessif, mais vous voyez ce que je veux dire.*
Ph : Oui, mais il y a toujours…
C : *On est amené à faire le grand écart...*
Ph : Oui oui oui, Mister Hyde...
C : *Voilà, voilà.*
Ph : Oui, bien sûr, et le tout derrière un masque, oui. *(Silence).* Oui oui, probablement. *(Silence).*
C : *Mais peut-être que ce n'est pas tout à fait ça que vous vouliez dire dans le passage.*
Ph : *(Silence).* Là je suis surtout parti d'une comparaison entre le fameux masque nasal dont nous avions été pourvus *(rire)* et le masque de carnaval. *(Silence).* Et puis celui de militant de l'Intifada asphyxié sous les gaz lacrymogènes. Non, pour dire vrai, je n'ai pas vu cette image-là. J'ai vu pas mal de choses: "Est-ce qu'il n'est pas plutôt un masque funèbre, qui exorcise les heures d'agonie du résistant algérien, j'y reviens, ou bien le masque chirurgical penché au-dessus de la poitrine du fantassin "pour retomber sur ce fait "que le sang pulsé par la haine ne peut pas coaguler", oui, il en reste toujours quelque chose, ça continue à gicler. Mais quand on voit tout ce qu'on évoque d'Auschwitz, on sait que c'est loin d'être terminé, ça reste quand même quelque chose qui entachera l'humanité longtemps, pas seulement en fonction d'un personnage qui s'appelait Hitler, mais en fonction de tous ceux qui se sont tus, que ce soit Pie XII, ou que ce soit...
C : *Hum, hum, hum.*
Ph : *(silence)* ... que ce soit le peuple Allemand lui-même qui ne pouvait pas ne pas savoir, donc je veux dire, *(silence)* c'est toute cette interrogation sur l'humanité finalement. Moi j'ai vu ça à petite échelle si vous voulez mais *(silence)* on ne peut pas éteindre, on ne peut pas éponger le sang, qu'il soit à Solferino, qu'il soit à Auschwitz ou qu'il soit dans les caches d'X. , Il ne faut pas. Alors, je ne suis pas anti-sarkozyste *(rire)* mais effectivement il faut de la repentance. C'est trop facile de dire : "Nous ne portons pas la culpabilité de ce qu'on a fait dans les colonies". C'est trop facile de dire : "Nous ne portons pas la responsabilité d'Auschwitz", quelque part, on en porte la responsabilité parce quand on a appliqué la Milice, c'était déjà les préliminaires de…, donc oui, on voudrait bien que nos enfants ne portent pas cette culpabilité mais en même temps on voudrait qu'ils sachent, et qu'ils sachent bien et ma petite réflexion est destinée…, elle remplace peut-être la leçon de civisme qu'on avait dans nos écoles primaires, que votre père a connue...
C : *Oh oui !*
Ph : …hein…
C : *Qu'il m'a fait faire aussi (rire).*
Ph : … et qui a disparu. Dont on regrette qu'elle ait disparu. On cherche à la réhabiliter mais finalement, la morale était là. Moi, j'avais un instituteur, dans la campagne où j'ai vécu pendant la guerre, c'était vraiment un village, il y avait 300 habitants, j'ai fait quand même deux années d'école primaire là, et mon instituteur était un communiste militant, on était

obligés de s'écraser, c'était la guerre, on était vraiment à la limite de la zone qui était interdite, juste au-dessus de la Somme, on était à 30 km du fleuve et il ne bouffait pas du curé, il s'entendait bien avec le curé, d'autant plus qu'il était un Résistant, enfin il a fini ses jours, on parle de lui dans un bouquin que j'ai là-haut, ce n'est pas à Buchenwald, c'est un autre camp de concentration. Mais j'ai été aussi élevé au milieu de tout ça et quand on jette un regard sur cette période et sur cette génération, la mienne, qui a vécu la guerre de 40, encore une fois l'exode, après la France qui ne savait plus où elle était, qui a connu la Libération, etc., et puis qui a vécu, après, la guerre d'Algérie…. Ma première image de l'Occupation en 40, c'est quand on a pu rentrer chez nous à Amiens, qui avait été dévastée. Ma première image de l'Occupation, c'est en Bretagne, c'est une grande croix gammée sur une flamme comme ça à la Kommandantur de Lamballe.

C : *Hum, hum.*

Ph : C'est gravé ça. Ce n'est pas hors sujet tout à fait.

C: *Non non, non non. Non non.*

Ph : Et quand je dis "On n'a pas connu la guerre sur notre territoire", oui, depuis un certain temps", alors on est allé la porter en Algérie, quoi.

C : *Hum, hum.*

Ph : On venait de dire : "En Europe, il n'y aura plus de guerre parce que c'est fini, on a compris, il y a eu assez de massacres", et puis on a encore fait la guerre en Bosnie, c'est incroyable ça non ?

C : *Oui oui.*

Ph : Mais est-ce que ça ne commence pas par nous, encore une fois, par le jugement qu'on a vis-à-vis d'autrui, cette difficulté que l'on a d'admettre le point de vue de l'autre ?

C : *Hum, hum, hum. Hum. Alors je vais terminer sur la fin de votre récit, sur une question que vous posez : "J'ai masqué la guerre et les implorations d'un Algérien agonisant me poursuivront-elles à vie ?" et, au fond, votre question n'est-elle pas : "Est-ce que faire l'effort de connaître et de comprendre ce qui s'est passé avec sincérité ne permettrait pas de retrouver un sens à ce qui est, finalement, jusque-là, demeuré insensé". Et là, on attaque un petit peu le nœud de mon travail, c'est-à-dire les effets de l'écriture, c'est-à-dire que, dans la mesure où vous avez fait ce travail-là...*

Ph : Oui.

C : *... est-ce que vous pouvez me dire aujourd'hui que ce travail-là vous a apporté une meilleure connaissance de ce qui s'est passé, une meilleure compréhension, une meilleure analyse, et que c'est ça aussi qui aujourd'hui peut vous permettre de dire que vous êtes libéré quand même d'un certain fardeau ? Est-ce qu'on peut le dire comme ça ?*

Ph : Ah oui, on peut le dire comme ça !

C : *Hum.*

Ph : Ça m'a obligé à travailler le sujet, à ne pas rester simplement sur le souvenir et un souvenir qui tendait à s'effacer en plus, à retracer les péripéties, c'est une chose, mais à m'obliger à une réflexion, m'obliger encore une fois à resituer ça aussi dans l'Histoire. Moi je suis, comment dirais-je, reconnaissant à l'obligation créée par les circonstances, l'obligation que j'ai eue de travailler et de chercher, effectivement, à comprendre, de chercher à m'instruire, on va le dire comme ça aussi, simplement, à m'instruire un peu plus sur le passé de l'Algérie, depuis l'époque des Numides et la guerre à Constantine, à m'instruire sur ce qu'étaient les Pieds-noirs parce que finalement, même si ça m'avait impressionné, l'exode des Pieds-noirs, je ne savais pas ce que c'était. Même quand je suis allé rejoindre mon fils, j'ai eu cette impression dont je me fais l'écho là, je n'avais pas cherché à analyser. J'ai lu des bouquins, j'ai même un camarade pied-noir, là, ici. Donc je veux dire, c'est grâce à tout ça, c'est une construction, ce n'est pas une reconstruction de moi-même, il ne faut pas charrier *(rire)*…

C : *(Rire).*

Ph : …mais c'est une construction dans laquelle il y avait des pierres que je suis allé chercher de droite et de gauche et cette construction est rudement utile pour l'édification, c'est peut-être un pléonasme, l'édification, la construction, je ne sais pas *(rire)*, l'édification de soi-même. Ah non, moi j'y suis arrivé, la preuve c'est que maintenant ce démon de l'écriture m'habite plus que jamais et que *(rire)* j'ai déjà des choses en projet oui oui. Bienheureusement, parce que cela me gênerait quelque part. J'avais commencé avant l'Algérie, ça me gênerait autrement, je l'ai dit tout à l'heure, ça me gênerait que la guerre d'Algérie ait été une occasion pour moi de découvrir l'écriture quelque part, il aurait fallu une pareille souffrance pour que je m'exprime, ce serait quand même dommageable. Bon, là, c'est quand même le deuxième tapuscrit, le premier il avait été apprécié, on m'avait dit : "Vous connaissez tout le monde, maintenant, dans cette APA" *(Rire).* Non, ils l'avaient apprécié. Vous savez, c'est mon premier travail, sur mes grands-parents, encore une fois, dont je suis assez fier, finalement. Ca m'avait ouvert les yeux sur ma langue vernaculaire, sur le Picard, j'ai renoué avec la Picardie avec un plaisir immense ! Je suis allé pendant plus de trois ans, j'ai été interrompu par des grèves SNCF, j'étais bien parti pour faire une quatrième année à l'université du troisième âge à Amiens suivre des cours de Picard. Parce que j'ai noué une amitié avec le rédacteur d'un journal qui est entièrement rédigé en Picard, qui est beaucoup plus jeune que moi, qui est un érudit du Picard. J'ai noué une amitié qui est extraordinaire, on a des correspondances mais plutôt Internet maintenant, formidables, en Picard. Je suis émerveillé de la vie parce qu'à tout âge il y a des possibilités de travailler, il ne faut pas avoir trop peur de soi-même, il ne faut pas avoir trop peur du travail, il ne faut pas avoir peur de se lancer un petit peu à l'aventure, et ça c'est grâce au travail sur mes grands-parents, je me suis relancé dans le Picard, je ne connais pas le Picard entièrement mais j'écris, je collabore à ce journal, j'envoie chaque trimestre un truc et ça me demande du travail parce que le langage de mes grands-parents, je l'avais perdu. Mon grand-père parlait sur les chantiers, il parlait beaucoup Picard et ma grand-mère, il y avait une ascension sociale, ils étaient entrepreneurs, elle chantait Picard aux communions solennelles, si vous voulez, mais elle ne parlait pas Picard, j'ai découvert ça dans ses écritures, si vous voulez.

C : *Hum, hum.*

Ph : Et là je me suis fait un copain qui est Picard d'origine, il habite à 30 km d'ici, juste à côté de Privat et il envoyait aussi des textes à ce journal et là j'ai appris à le connaître. Et puis, je suis obligé de parler religion, il est Protestant, il a renoué avec la religion au bout de 30 ans, et on parle religion aussi, donc moi j'ai beau, comment dirais-je, traîner derrière moi quelque chose de lourd dont je vais essayer de me libérer, dont je me suis libéré, on peut dire aussi comme ça, en même temps que je suis très optimiste. Je pense que si je n'étais pas optimiste, je répète, si on n'est pas optimiste, si on n'a pas de raison de croire en quelque chose, vous vous avez votre passion pour votre préparation de doctorat...

C : *Hum.*

Ph : Si on n'a pas quelque chose à la base, il n'y a plus qu'à se flinguer !

C : *Hum, hum.*

Ph : Hein, je ne sais pas ? *(Rire).*

C : *Oui oui ! Je vous écoute et il y a juste quelque chose sur lequel je voudrais revenir, c'est quand vous avez dit : "Ça me gênerait que la guerre d'Algérie ait été mon premier écrit et que cela ait été une telle souffrance que cela m'ait amené à écrire", en quoi cela aurait-il été gênant, en fin de compte ? Quel aurait été le problème en imaginant que vous n'ayez rien écrit avant, et que vous, que ce soit votre premier écrit?*

Ph : Ah !

C : *(Rire).*

Ph : Quelle indiscrétion ! Ah ça n'est pas possible ! *(Rire.)*

C : *Je rebondis (Rire). C'est tout. Je rebondis sur quelque chose que vous avez dit (rire).*

Ph : Oui oui, vous avez raison. Et je maintiens. Oui, j'aurais eu honte que le prétexte à écrire soit la mort de mes camarades, si vous voulez. Bien sûr, c'est un évènement essentiel dans ma

vie et je revendique moi aussi d'avoir parlé de leur mort comme de quelque chose d'affreux, d'injuste, etc., mais de là à dire, j'ai découvert, alors on va le mettre entre guillemets, ma vocation d'écrivain grâce à ce drame me paraîtrait un peu indécent si vous voulez.
C : *C'est dans ce sens-là, d'accord !*
Ph: Hein.
C: *Hum, hum. Mais ce qui n'est pas indécent, c'est d'avoir vous-même souffert et d'avoir envie d'en parler. Par contre, ça ce n'est pas indécent!*
Ph : Dans le bouquin qui s'appelle donc *Les sanglots longs des violons,* il y a bien sûr des passages douloureux. Vous savez, quand on a cinq ans et *(silence)* qu'on retrouve sa maison en ruine, c'est éprouvant. Ca c'est très triste et puis, mon grand-père, qui était complètement accablé, qu'il a fallu, non pas porter dans les bras mais presque, c'est une image…, ça avait pris une dimension chez lui, épouvantable, cette catastrophe de l'exode, donc je raconte des choses pas très drôles à ce niveau-là. C'est surtout à ce moment-là que c'est triste, je veux dire, oui c'est ça ce passage douloureux, il y en a peut-être un ou deux encore, ce n'est pas comparable à l'Algérie et puis c'est un passé récent peut-être, mais c'est surtout le fait que ce soit quelque chose qui couvre d'abord une période plus importante et qui est traumatisant parce que je dis aussi dans ce livre : le 19 mai de chaque année, je ne peux pas, de la même façon que le mois de mars, décès de mes camarades.
C : *Hum.*
Ph : Le 19 mai, c'est le 19 mai 1940, c'est le bombardement d'Amiens, nous avons évacué sous les bombes, on a eu à vivre une épopée très très douloureuse et très traumatisante, mais *(silence)* oui, c'était parler d'abord de ma grand-mère, alors ça c'est quelque chose de valorisant, si vous voulez.
C : *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : *(Silence),* c'est parler de mon enfance quelque part, c'est parler de la guerre malheureusement, *(silence)* mais je suis content d'avoir *(rire)* je suis content d'avoir commencé par là parce que, encore une fois, il y a peut-être une autre honte, si vous voulez, et c'est avouer aussi qu'il y a quand même *(silence)* cet ingrédient militariste qui m'a animé pour m'engager dans les troupes coloniales puisque j'ai devancé l'appel, ça m'a permis d'aller à Madagascar. C'était merveilleux mais voilà, c'est ça ! Ouf, je me suis trouvé !
C : *(Rire).*
Ph : J'ai trouvé ! Non non, je crois que c'est vrai. Oui oui, au fond, ça doit être ça ! Alors que parler de mes grands-parents et parler de la guerre, avec tout ce que j'ai vécu, avec un certain nombre de drames aussi, je n'ai rien à me reprocher, j'étais enfant, j'ai vécu, ça peut poser des interrogations, je les ai posées tout à l'heure, mais c'est totalement différent. Tandis que là peut-être qu'il y a cet engagement, qui n'était pas gravissime en soi, mais où il y avait quand même un condiment militariste, quelque part, qui forcément m'a fait aborder cette guerre d'Algérie avec un œil que j'ai heureusement dû réformer.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Vous allez dire que je suis têtue...*
Ph : Non.
C : *Quand vous dites : "J'aurais eu honte que le prétexte à écrire soit la mort de mes camarades, ça me paraîtrait indécent"…*
Ph : Oui *(rire).*
C : *…moi je reste persuadé qu'il y a bien quelque chose de l'ordre de la culpabilité du survivant, dans ce que vous venez de dire là. Parce que si vous avez honte d'utiliser entre guillemets ce prétexte, pour moi ce n'en est pas un, c'est un des événements qui s'est déroulé durant les mois que vous avez passés en Algérie mais, voilà, vous en parlez comme d'autres événements, vous ne faites pas du pathos autour de ça...*
Ph : D'accord !
C : *Moi je ne trouve pas. Si vous dites ça, c'est bien parce que quelque part vous ressentez sans doute au fond de vous quelque chose de l'ordre de : "Mais pourquoi ils sont morts ?*

Pourquoi pas moi et pourquoi j'utiliserais leur mort pour écrire et devenir un écrivain", ou un écrivant, parce que c'est à la mode maintenant de dire un écrivant…
Ph : Ah bon ?
C : *... quand on ne publie pas, on dit qu'on est un écrivant, quand on publie, on dit qu'on est un écrivain, c'est...*
Ph : Je suis un écrivant.
C : *Ça fait partie des subtilités mais bon (rire).*
Ph : Il y a des néologismes quelquefois…, il y a quelques années, pour parler de tout autre chose, j'essaierai en même temps de réfléchir à ce que je vous dis, j'ai été au tribunal administratif pour un dossier que je défendais, avec… *(rire).*
C : *Le fameux Chaput !* [Référence à un off].
Ph : *(Rire)…* au tribunal administratif à Lyon, et je ne suis pas président de l'association mais c'était quand même moi qui connaissais le mieux le dossier, incontestablement, et le tribunal administratif, c'est quelque chose de très très sérieux, ils ont une exigence du rituel...
C : *Hum, hum.*
Ph : C'est terrible. Il ne faut pas se louper parce qu'effectivement, c'est très cérémonial. Ils ont construit un palais de justice à Lyon, en plein milieu de Lyon, avec des salles d'audience qui sont très bien décorées, modernes et tout, je vous certifie que ça ressemble à une église.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
Ph : Il y a des bancs comme dans une église et il y a l'estrade où siègent les juges, etc. Et derrière il n'y a quand même pas une abside mais il y a une tenture, il y a un grand dessin, enfin il y a tout un apparat qui vous oblige, non vous n'êtes pas obligé, vous vous faites vider assez vite si vous ne respectez pas le temps de parole qui vous a été accordé, etc.
C : *Hum, hum.*
Ph : Et alors, bref, pour en revenir aux néologismes, j'étais le sachant.
C : *(Rire).*
Ph : Le sachant. Je n'étais pas l'avocat, on avait un avocat quand même, j'étais le sachant. J'avais trouvé ça assez *(rire)* étonnant. Le sachant ! C'est un terme officiel.
C : (*Rire) Oui oui oui. D'accord. Oui oui oui. C'est marrant.*
Ph : Alors vous restez persuadée de çà ?
C : *Un petit peu quand même parce que ne pas utiliser leur mort pour écrire, quelque part, c'est quand même un petit peu culpabiliser d'être rentré et pas eux. Enfin moi je le vois comme ça mais... bon ! Je suis un peu pugnace (rire).*
Ph : Ah çà vous l'êtes, oui il n'y a pas de doute.
C : *(Rire). Je suis à demi bretonne ! Mais bon, on peut laisser la question en suspens, ce n'est pas un problème (silence.) Voilà ! Je ne sais pas si vous avez quelque chose à ajouter.*
Ph : Ah non, je n'ai rien à ajouter.
C : *(Rire). Ça n'a pas été trop pénible ce que je vous ai infligé là ?*
Ph : Non non ! Pénible, je ne sais pas ce que c'est. Non.

ANNEXE N° 8

Entretien avec Paul

Corinne : *J'ai suivi l'ordre chronologique donc il y a des questions qui arrivent au fur et à mesure…*
Paul : Oui oui oui.
C : *… parfois il va peut-être y avoir de petites redites. Alors, première question, c'est quelque chose dont tu parles à la page 8, tu dis que, lorsque tu pars tenter le concours des EOR, tu es encore à Granville, à ce moment-là, tu vois dans la micheline qui t'emmène passer le concours la tête des voyageurs en vous voyant avec votre barda et tout cela….*
P : Le fusil dans la micheline, ce n'est pas fréquent.
C : *Tout à fait! Et tu dis que certains devaient se croire revenus 15 ans en arrière quand les soldats allemands en armes fouillaient les wagons et surveillaient les gares.*
P : Exact.
C : *Et moi, ce que j'ai remarqué dans plusieurs récits, y compris le tien, c'est qu'il semble que la proximité de la guerre 39-45 vous ait conduits, ceux qui ont écrit leur récit, à faire souvent des parallèles, des comparaisons avec les deux guerres en fin de compte. Est-ce que tu confirmes cette impression-là et est-ce que tu penses que cela a eu un impact, cette Seconde Guerre mondiale, sur la manière dont vous avez vécu les événements en Algérie ?*
P : Nous, les appelés ou bien les... ?
C : *Vous, les appelés. Parce que là, tu l'as remarqué dans l'œil des civils mais toi est-ce que... ?*
P : Nous les appelés, oui, parce qu'il y avait un rapprochement qui était souvent fait en Algérie entre les *harki* et les miliciens. C'est-à-dire que certains disaient : "Oui les harkis, c'est comme les miliciens, en France pendant la guerre, ils se sont mis avec l'ennemi ; or, nous sommes l'ennemi", pour certains, "et donc ils peuvent être considérés comme des miliciens". Et moi je disais non, parce que la différence, c'est que les miliciens étaient français, les Allemands étaient allemands, tandis que tout le monde était français en Algérie. Voilà, c'étaient des Français qui avaient choisi de ne plus rester français mais ce n'est pas pareil, ces gens-là ne comprenaient pas puisque leur père avait fait la guerre, d'autres avaient fait l'Indochine, parce qu'avec moi il y avait des Algériens qui revenaient d'Indo, il faut quand même ne pas oublier que l'Indochine se terminait quand la guerre d'Algérie commençait, pratiquement. Donc on ne peut pas comparer. Mais dans l'esprit de beaucoup de gens, les *harki* sont des miliciens. Ce n'était pas vrai.
C : *Hum.*
P : Ce n'était pas vrai. Ils avaient choisi d'être français. Ils étaient français, ils considéraient que leur père était français, leur grand-père avait été français donc ils étaient français. Voilà. Et c'est sûr. C'est le rapprochement que certains ont fait, quoi.
C : *Hâtivement.*
P : Hâtivement oui.
C : *Hum hum.*
P : Oui.
C : *Et tu dis à la page 10 : "Nous allions partir pour la guerre en Algérie, pour défendre qui, pour sauver quoi ? Le mieux c'est qu'on ne le savait pas." Et j'avais envie de te demander : est-ce que, justement, ça n'en fait pas une guerre pire que les autres, quand on ne sait pas pourquoi on part, pourquoi on nous envoie là-bas ?*
P : Non on ne savait pas pourquoi. C'est-à-dire si, en France on nous disait que c'était presque des bandits qui s'étaient révoltés donc il fallait maintenir l'ordre, parce que la grande majorité des Algériens n'y était pas favorable. Et donc on allait pour maintenir l'ordre, soi-disant, et tous les Français y croyaient d'ailleurs, ils ne pensaient pas qu'il y avait une guerre en Algérie. On ne parlait pas de guerre. Donc aller faire quoi ? Si, quand on mettait des militaires dans une exploitation de grands colons, c'était bien pour protéger les colons des attentats, parce qu'il y avait des attentats, il y avait des tas de fermes qui ont brûlé, il y a eu des colons tués, ça c'est sûr. Bon, certains allaient pour protéger les colons mais nous, on faisait déjà une grave erreur parce que pour nous, les colons, c'étaient des gens riches. Ceux qu'on allait protéger,

c'étaient des possédants, ceux qui possédaient les meilleures terres de la Mitidja, ceux-là étaient protégés. Mais les trois-quarts des petits colons, c'étaient des gens qui travaillaient à droite à gauche, un petit peu comme en France, tous les Pieds-noirs n'étaient pas des riches colons, c'est cela aussi qu'on a découvert après ! Mais on ne savait pas pourquoi on faisait la guerre. Après on s'est rendu compte quand même, déjà, à Cherchell on nous avait ouvert l'œil, en nous disant : "Attention, ce ne sont pas quelques petites bandes de brigands à droite à gauche, c'est organisé! C'est organisé en *katiba"*, ils avaient découpé en *wilaya*, avec tout un organigramme bien établi. Alors là on disait…, après il y a même eu des gouvernements provisoires algériens, au Caire, tout ça. On s'est dit : "Eh là, ce n'est pas du tout la même chose, ce ne sont pas des brigands qui attaquent les gens sur la route, ils le faisaient aussi, bien sûr mais *(rire)* ce n'était pas ça, c'était une organisation militaire. Et là, on a vu que c'était vraiment la guerre, quoi. Pour nous, c'était la guerre. D'ailleurs, ce n'est pas par hasard qu'à un moment donné, il y avait presque 500 000 soldats français en Algérie.

C : *Hum hum.*

P : Tu réalises ce que c'est que 500 000 hommes quand tu vois en Afghanistan ce qu'on met aujourd'hui, tu te dis que c'était sérieux quoi !

C : *Hum hum.*

P : Mais quand on partait on ne savait pas trop ce qu'on allait faire !

C : *Hum hum. Et tu dis aussi d'ailleurs, un peu plus loin, que la plupart des Français ne se sentaient pas vraiment concernés par cette guerre qui se passait loin de chez eux.*

P : Non, absolument pas !

C : *Tu avais l'impression en passant, je crois que c'était aux alentours de Marseille, pour aller prendre le bateau, que les gens vous regardaient avec une certaine indifférence.*

P : Ah sûr ! Ils étaient tellement habitués à voir des camions pleins qui partaient du camp de Sainte-Marthe, je crois que c'est Sainte-Marthe, un camp de transit où l'on embarquait les gens : " Allez tel bateau part à telle heure", on envoyait une fournée quoi, ils ne levaient même pas la tête non, non non. Les quelques personnes que j'ai remarquées, ce sont des gens qui allaient au bout des jetées, en quittant Marseille, pour dire au revoir, ceux qui avaient un fiancé, un frère, des gens du coin sans doute parce qu'ils allaient dire au revoir, mais autrement c'était dans l'indifférence générale.

C : *Hum hum.*

P : Ouis oui.

C : *Et ça, est-ce que c'est pénible, de constater dans les yeux des passants, cette indifférence, est-ce que cela rajoute à la tristesse de partir, est-ce que cela t'a fait quelque chose ou pas ?*

P : Ecoute, quand on part comme ça, on est plus ou moins comme les moutons qu'on charge, ils ne savent pas qu'ils vont à l'abattoir. Nous on savait qu'on allait à la guerre mais on ne se rendait pas compte non plus ce que c'était la guerre en Algérie. On ne se rendait pas compte. On nous avait préparés, forcément, un petit peu, en quatre mois de, de classes intensives à Granville. C'était pour nous dire : "Faites attention parce que les grenades que l'on vous jette aujourd'hui ce sont des grenades à plâtre mais en Algérie ce sera des vraies". On était quand même préparés mais on suivait le courant quoi *(rire)*, on était embarqués, débarqués et puis voilà ! C'est ça ! Cela fait penser aux bêtes qu'on charge dans les camions qui ne savent pas où elles vont, nous on ne savait pas trop où on allait atterrir non plus.

C : *Hum hum.*

P : Voilà !

C : *Par contre, tu dis que tu n'as aucun souvenir de ton voyage jusqu'à Marseille…*

P : Ah non !

C : *… ton premier voyage. Comment tu expliques que tu aies des souvenirs si précis parfois, enfin il y a vraiment beaucoup de détails dans certaines aventures que tu racontes, et pourquoi, par exemple, ce voyage-là, tu ne t'en souviens pas ? Qu'est-ce qui fait que des souvenirs, selon toi, reviennent très fortement et d'autres pas du tout, comment tu expliques cela ?*

P : *(Soupir).* Je ne sais pas. Mon voyage, je pense, de Granville à Marseille, je crois que j'ai dû partir de Granville, je e sais même plus si je suis parti de Granville ou si je suis parti de Caen, j'avais un ordre de, de route et puis c'est tout mais je ne me rappelle pas, ça ne m'a pas marqué. J'étais seul de toute façon, j'étais seul. Ça aussi, le fait que j'étais vraiment isolé…, certains partaient en groupe, mais moi j'étais seul, quand je suis parti, par exemple, pour Cherchell, j'étais seul, tout seul. J'étais tellement seul qu'à Marseille on m'a mis à fond de cale alors que je ne devais pas y aller, je devais aller avec les autres. "A fond de cale, allez !" Non, là, je ne sais pas, c'est comme si j'avais dormi durant tout le trajet. Je ne me rappelle pas, je ne me rappelle pas. Du tout.
C : *Est-ce que c'est inconsciemment une envie d'oublier ou...*
P : Eh bien, je ne devais pas être très très joyeux de partir ça c'est sûr. Surtout que c'était mon premier voyage en Algérie, je partais pour Cherchell mais c'était l'inconnu total. Qu'est-ce que c'était que Cherchell, qu'est-ce que c'était que les EOR, on ne nous avait pas préparés à cela. Et puis, c'était un mois juste après mon mariage. Ce n'était pas la joie de partir comme ça. Mais, là, je ne partais pas à la guerre. Pour moi, je ne partais pas à la guerre, j'allais dans une école militaire. Mais non, le voyage, je ne sais pas. Je me rappelle simplement le fameux camp de Sainte-Marthe, où on nous avait dit : "Surtout, faites attention à vos affaires, il y a du vol", il fallait faire attention à tout quoi, tu avais intérêt, *(rire)* presque à dormir avec tout sur toi. Et puis, je te dis, la traversée de Marseille au petit matin en camion, il y avait des GMC remplis de bidasses qui partaient, les gens passaient sur le trottoir, personne ne faisait un signe, rien, rien. Et nous étions presque tous à moitié comme endormis, on se demande même si on ne nous avait pas donné *(rire)*, si on ne nous avait pas mis quelque chose pour nous rendre…, il n'y avait aucune manifestation, tu vois. On aurait pu râler, tout ça. Personne. Depuis je me demande : "Mais est-ce qu'on ne nous a pas fait boire, dans le vin qu'ils nous donnaient ou autre chose, quelque chose pour…". Non, non non. On était dociles. Pas de problème. On partait comme ça.
C : *A ce moment-là aussi, tu parles des mots qu'employait le gouvernement français, tu en parlais déjà un peu tout à l'heure, "maintien de l'ordre contre des terroristes".*
P : Oui, des terroristes.
C : *Tu parles aussi de chiffres qui sont probablement faux, qui sont des broutilles par rapport à la réalité des morts, des attentats, etc.*
P : En France on entendait rarement, rarement…. Moi je t'avoue que…, la guerre a commencé en 53 ?
C : *Oui à peu près, fin 53, quelque chose comme ça.* [Elle commence en réalité fin 54].
P : La guerre a commencé en 53, c'était l'époque où j'étais encore au lycée […]. J'ai passé mon deuxième bac en 55, je suis rentré à l'Ecole normale la même année mais presque personne ne parlait, à l'Ecole normale, de la guerre d'Algérie. Tant qu'il n'y avait personne dans la famille, j'ai l'impression que cela passait inaperçu complètement ! Tu te rends compte que je suis parti, c'était quand même en 58, en plein milieu de la guerre d'Algérie parce que, maintenant, on peut dire que c'était le milieu. Non, avec les copains de "Norm", en cours, c'était rare que la conversation vienne sur : "Est-ce qu'on ira en Algérie,". Si, à la fin quand même, on s'est dit : " On a 20 ans, 21 ans, ouh la la, on va nous appeler", ce qui est arrivé. Mais c'est tout ! Les autres, pouf !
C : *Et tu en penses quoi, toi, de la manière dont le gouvernement français de l'époque a parlé de cette guerre-là en la cachant, en la minimisant ?*
P : En la cachant déjà puisqu'il n'y avait pas de guerre. Le mot guerre est venu bien après la guerre d'Algérie, il n'y avait pas de guerre. Les informations étaient archi nulles. Ici, maintenant, ça me fait bondir : "Un soldat français est blessé en Afghanistan", dans la journée on le sait qu'un soldat français est blessé en Afghanistan. En Algérie, il y en avait combien par jour ? Il a fallu la grave embuscade, la première où on a vraiment parlé c'est dans les gorges de Palestro, où toute une Section, avec son Lieutenant, ils étaient 22 morts ou quelque chose comme ça. C'était un peu gros pour que, quand même... Alors là, les gens...

C : *Les familles ont dû en parler...*
P : Ah oui, tu as vu quand il y a eu quelques Français tués à Machin [en Afghanistan], des familles portent plainte *(rire)*, "Elle a été mal préparée", tu parles que les gens savaient comment on préparait les opérations en Algérie.
C : *Hum, hum.*
P : Pouf ! Personne n'a jamais cherché des noises à un Capitaine ou n'importe quoi, en disant "Il n'aurait pas dû faire ça ", jamais. On ne savait pas, c'était comme ça, et le gouvernement cachait tout. La France, la France... Et combien d'années il aura fallu, après la guerre d'Algérie pour que, vraiment, on commence à montrer, à raconter tout ça…
C : *Hum.*
P : Alors que les Américains, dès qu'ils sont revenus du Vietnam, même avant il y avait déjà des films et tout ! Les populations, elles savaient. Là, en Afghanistan, ils en entendent parler tous les jours, dès qu'un Américain est mort, ils savent !
C : *Hum.*
P : Et là, tu as l'impression que les 20 000 soldats français tués là-bas, 20 000 en huit ans, là ils ne sont même pas à 3 000 en huit ans, parce que maintenant ça fait huit ans, mais c'est incroyable quoi. Non non, il y avait un black-out. Pierrette, qui pourtant, quand j'y étais, écoutait plus la radio et tout, les trucs comme ça, elle disait : "J'entendais rarement en parler", l'Algérie, il ne s'y passait pas grand-chose quoi. Seulement, tous les jours, il y avait des gars qui allaient à l'hôpital, transportés en hélico, d'autres qui mouraient, d'autres qui étaient blessés gravement, ils sautaient sur des mines *(rire jaune)*, non non ! Le peuple français faisait son petit train-train, son petit travail habituel. Sauf quand ils avaient un fils, un mari, un fiancé, là ils faisaient attention mais voilà, mais c'est tout. C'est tout !
C : *Hum.*
P : Mais ça c'est regrettable, parce que les gens n'ont découvert la guerre d'Algérie que tard, et en plus, ceux qui sont revenus d'Algérie, souvent, n'ont même pas raconté ce qu'ils faisaient. Donc ils ont découvert cela tardivement quoi.
C : *Tu as une hypothèse sur le fait, justement, que les gars qui sont rentrés n'ont pas parlé ? Tu as sans doute une hypothèse te concernant* (rire) *déjà, mais est-ce que tu as aussi une hypothèse concernant l'ensemble ?*
P : Déjà, l'impression que ça n'intéressait personne puisqu'on en avait si peu parlé. On était à la guerre, tout le monde sait ce que c'est que d'être à la guerre, on revient, c'est bien, oui il y avait ça un peu. Et puis, ce n'était pas pour cacher des choses, je ne pense pas, il y en a certains qui n'ont pas parlé pour cacher des choses parce qu'ils ont certainement pris conscience qu'ils ont fait des choses qu'ils n'auraient pas dû faire, ça c'est vrai! Moi, ce n'est pas mon cas, moi j'ai fait que ce que j'ai dû faire, aller chercher des gars, fouiller le *djebel*, rechercher les bandes qui s'y cachaient, je n'appelle pas ça des bandes, des *katiba*, c'est-à-dire des Compagnies…
C : *Hum.*
P : … participer, si besoin était, à une opération militaire, et puis c'est tout! Autrement, pas d'exactions, on n'a jamais mis le feu dans une *mechta* qui était vide d'ailleurs, nous étions, heureusement, en zone interdite, donc la population, nous avons guère eu affaire à elle. On a très peu fait d'opérations en milieu habité. Des fois, sur les bords, sur les pourtours, parce qu'on savait très bien que sur les pourtours c'était là que les *fellagha* venaient se ravitailler, venaient toucher leur écot, parce qu'il fallait verser... Donc si on voulait les voir, les attraper, il fallait qu'on soit là. Les grosses opérations, c'était dans le *djebel*. Et là, dans le *djebel*, c'est une opération militaire, on observe, on cherche, on trouve, on se défend si on est attaqué, ou alors on participe à l'opération mais, pour moi, c'était une opération normale. Avec des militaires, dont j'étais responsable, ma Section, j'essayais de faire… pour qu'il n'y ait pas de pépin quoi ! Voilà, c'est tout. Moi j'ai rien…, il y en a qui doivent avoir des remords ou qui ont la conscience qui les travaille, ça c'est sûr.
P : *Hum hum.*

P : C'est sûr et certain. Oui. Alors ceux-là ont préféré ne rien dire. Mais après, aussi, on a exagéré. A moment donné, on ne parlait que de torture donc tous les militaires qui avaient été en Algérie, forcément, avaient torturé bon bref. Et ça, c'est faux, ça c'est faux. Il y a des tas de gens qui n'ont jamais…, non non.
C : *A l'appareillage du Kairouan qui est le premier bateau que tu avais pris pour aller à Cherchell, il y a un gars qui crie à une jeune femme, qui agite son mouchoir….*
P : *(Rire).*
C : *"Dis-lui adieu, tu ne le reverras plus qu'habillé en sapin". Alors, qu'est-ce que ça fait quand on entend ça, est-ce que tu l'avais toi-même pensé, sans oser le dire ?*
P : Non mais…
C : *Est-ce qu'au contraire, on se voile la face ?*
P : Non mais tu penses, quand on a un bateau comme ça dans lequel on a chargé, je ne sais pas moi, je ne peux pas dire combien on pouvait mettre de militaires, 1000, 2000 puisqu'on chargeait à fond de cale, que forcément, dans le nombre il y en aura quelques-uns qui reviendront, comme disait l'autre, habillés en sapin. Ça c'est vrai! Mais on dit toujours : ce ne sera pas moi. Tu penses ça, tu es obligé ! Tu dis…, et c'est vrai, ce n'était pas très malin de sa part *(rire)* de dire ça, peut-être aussi qu'il y pensait pour lui, "tu ne le reverras pas", mais je crois que c'est obligatoire qu'on y pense. Et encore, certains ne savaient pas où on les amenait. Certains, ils étaient partis pour la Kabylie, ils partaient pour les Aurès, pour les Nementchas, des endroits, pouf! Tu parles ! Oui il y en a beaucoup qui sont revenus, malheureusement, comme disait le gars, machin [il veut dire mort]. Mais on pense que ce ne sera pas soi, ce sont toujours les autres, et heureusement d'ailleurs, parce qu'autrement, on se jetterait à l'eau. Mais j'avais trouvé ça un peu déplacé, ce n'était pas très *(rire)*, ça a fait rire tout le monde, tous ceux qui étaient sur le pont, regroupés, là, au départ, mais tous ont pensé, oui : " Ce ne sera pas moi", voilà. C'est tout.
C : *Tu parles aussi des inégalités entre les gradés et les sans-grades, des inégalités qui commencent dès le chargement dans le bateau puisque tu dis bien que tout le monde n'est pas logé à la même enseigne et que toi tu t'es trouvé d'ailleurs pas au bon endroit…*
P : Hum hum.
C : *…ces inégalités-là, qui existent dans l'Armée, et qui sont peut-être plus remarquées encore en temps de guerre, est-ce que ça aussi c'est quelque chose qui rajoute à la blessure d'être séparé des siens, à la blessure d'être envoyé loin, etc ? Est-ce que c'est difficile à supporter ou est-ce qu'on l'accepte parce que ça fait partie des règles du jeu à l'Armée, on le sait, on a fait ses classes, on l'a compris déjà ?*
P : Oui, on sait déjà, dès que tu arrives à l'Armée, de toute façon, les premiers jours, on t'apprend que le chef c'est le chef, tu as le respect du chef quel qu'il soit, un petit Caporal de rien du tout, qui n'est même pas un gradé, qui est un soldat gradé comme on dit, il n'est même pas Sous-officier…, d'ailleurs on te sanctionne plus encore si tu manques de respect à un Caporal, peut-être, qu'à un Lieutenant. Tu vois ? Tu apprends ça, première chose. Tu as intérêt à t'écraser. Le Caporal, c'est lui qui est capable de t'envoyer faire une promenade sentimentale, [sanction] parce qu'il faut que... Voilà ! Donc, ça, les gens, ils comprennent bien qu'il y a un chef et puis, l'ordre c'est un ordre, il n'y a pas de problème, on dit toujours ça à l'Armée, l'ordre c'est un ordre, on exécute d'abord et on réfléchit après, *(rire)*, ça, c'est ce qu'on te dit à l'armée *(rire)*... Mais, non, ça c'est normal. On peut penser aussi que les gars comprenaient quand même bien que j'aurais très bien vu les officiers accompagner leur Section à fond de cale, pourquoi pas? Sur le terrain, tu es bien avec eux, tu fais tout comme eux, il n'y avait pas de faveurs, moi, où j'étais, il n'y avait aucune faveur. Je n'allais pas dire aux gars : "Bon, les tentes sont interdites mais moi je monte la mienne" *(Rire).* Ce n'était pas possible. Mais non, là, je ne pense pas! J'ai été content quand même de faire un voyage comme un bidasse, d'avoir un simple transat pour lit, de bouffer il fallait voir comment, servi avec des gars qui étaient malades au fond de cale, ça sentait mauvais, pouf, la chaleur, les vomissures, bouh, bon, c'était comme ça! Mais après, quand je suis revenu, quand même, en

cabine, restaurant, fumoir et tout sur les bateaux, moi je n'allais pas fumer mais enfin *(sourire)*, on allait dans les fauteuils ! Non tu te dis…. Mais on avait gagné ses galons aussi remarque ! C'était une récompense ! Les galons, on ne les a pas donnés les galons ! Non, moi je n'ai pas trouvé ça anormal parce que bon... La première fois, je te dis que quand je suis monté dans le train et que j'avais la première classe alors que j'étais habitué gamin à aller toujours en troisième classe sur les banquettes en bois *(rires)* je me disais : "Eh bien quand même, là, je suis monté dans l'échelle sociale", c'est vrai, ce sont des trucs comme ça, ça m'est revenu ça, oui oui.
C : *D'accord ! Tu viens de parler des relents de vomi et de sueur, par contre, tu le signales mais tu n'en dis pas plus, moi j'ai vu dans d'autres récits plus de détails.*
P : A quel propos ?
C : Eh *bien, pendant le voyage, tu dis juste page 12 : " relents de vomi et de sueur" mais tu ne détailles pas.*
P : Non mais ça, tu sais, tu imagines quand même d'être à fond de cale, pratiquement sans air, un air tiède, fétide, le bateau qui roule, qui tangue, et puis tu vois des gens qui sont complètement avachis, ils ne peuvent même pas se lever pour vomir tellement ils sont malades. Il faut avoir l'estomac bien noué ! Mais ça dure 24 heures quoi, ce n'était pas trop long encore. Ceux qui allaient en Indochine, je pensais à ça, entre Marseille et puis Saigon *(rire)*, ouh la la, ça devait être quelque chose !
C : *Tu n'as pas eu de tempête ?*
P : Pratiquement pas. J'ai eu une violente tempête mais c'était à un retour à Noël là, quand je suis revenu de Cherchell. Alors là oui, le bateau avait pris des heures et des heures de retard. Il avait dû changer de route. Oui, oui, c'était terrible mais j'étais en cabine.
C : *Mais tu étais mieux logé.*
P : J'étais en cabine. Une cabine à deux personnes.
C : *Hum.*
P : Bon.
C : *Oui oui.*
P : Donc couchettes. Ce n'est quand même pas pareil. Ce n'est pas la même chose. Et puis, qu'est-ce que j'allais dire ?, j'avais quand même la chance, moi, d'avoir un peu le pied marin.
C : *Oui.*
P : Mais quand tu vois les gens malades, ce n'est pas la mer qui te fait mal au cœur, ce sont les coursives, quand tu glisses sur le vomi *(rire)*, je ne te dis pas, tu fais du patinage artistique, oui oui, c'était comme ça, le retour de décembre de Cherchell, oh aïe aïe aïe, la tempête, on nous avait d'ailleurs interdit de monter sur les ponts, personne n'avait le droit de sortir, on avait fermé les panneaux parce que les vagues roulaient, ah oui ouais oui, oui. Là, je les plaignais, tiens, parce que j'avais été à fond de cale, oui, oui *(soupir)*.
C : *Là, tu arrives donc à Alger, et puis tu dis à moment donné page 13 : "On est presque fier de constater tous les bienfaits que notre civilisation a pu apporter en 130 ans de colonisation à des indigènes ingrats". Alors, la question que j'avais envie de te poser…*
P : Oui, ça donne l'impression quand tu arrives à Alger…
C : *Oui.*
P : …que tu arrives à Marseille…
C : *Oui.*
P : … tu vois une ville blanche, tu vois des immeubles, tu vois le grand port, tu vois le train devant le port, tout ! Tu te dis : "Eh bien, quand même, on a fait tout ça, on leur a fait le port d'Alger, c'est impressionnant, c'est un grand port, la gare maritime, la gare SNCF et puis, tout de suite, les voies qui montent vers le centre d'Alger, la *casbah* tu l'aperçois sur la colline, tu l'aperçois de loin, ça c'est vraiment le vrai Alger indigène mais tu te crois en France ! Et après, quand j'ai eu l'occasion de rouler sur certaines routes, j'ai vu qu'on avait tracé des routes reliant Alger à Oran, à Blida, tu te dis, oui, c'est quand même... je comprends que pour des

gens qui habitent Alger, il n'y ait pas beaucoup de différence que s'ils étaient à Marseille, tu vois.
C : *Et du coup, pour un jeune gars qui arrive…*
P : Oui ! Il ne comprend pas trop !
C : *Est-ce qu'il n'y a pas des sentiments mêlés, à la fois, même pour quelqu'un d'un peu politisé, de se dire : "Quand même, pourquoi on fait cette guerre ?" et en même temps : "Eh bien, finalement, on a quand même…*
P : Oui, bien sûr !
C : *... fait aussi des choses là-bas".*
P : Bien sûr ! Il y a des hôpitaux, il y a des universités, il y a des lycées, il y a tout ça. Bon, bien sûr tu ne sais pas trop, à ce moment-là, quel est le pourcentage d'Européens qui vont au lycée et combien est le pourcentage de…. Quoiqu'en ville, je pense qu'il y avait une scolarisation normale à mon avis. Les gens pouvaient mettre leurs enfants…, ils avaient des écoles. C'est une devanture quand tu arrives. Les grandes villes, l'Algérie sur le front de mer, c'est une devanture. A Oran, ça doit être pareil, tu vois une belle ville européenne, à moitié espagnole, à moitié française, c'est vrai. Mais alors, quand tu t'enfonces…, tu n'as pas besoin d'aller très très loin, alors là tu trouves des *gourbi*, tu trouves des *mechta*, tu trouves des gens dont certains, avant la guerre, peut-être, n'avaient jamais vu des Européens passer dans leur coin, à part ceux qui exploitaient quelque chose. Autrement, c'était le Moyen Age.
C : *Hum.*
P : D'ailleurs j'en parle après, c'est le Moyen Age. Mais il y a la façade ! Oui, tu comprends, Alger, c'est Marseille pratiquement quoi. Hum ! Oui !
C : *D'accord ! Alors tu évoques beaucoup, dans l'ensemble de ton manuscrit, mais dès le départ, la faim, la fatigue, les courbatures ressenties après le trajet dans les camions etc. Est-ce que, dans une situation de guerre comme celle que tu as connue, les conditions de vie sont des éléments qui sont déterminants dans les souvenirs ? Est-ce que c'est quelque chose de très important dans les souvenirs un peu traumatisants de la guerre.*
P : Bien sûr ! Ca c'est sûr ! C'est sûr ! En Algérie, c'est incroyable quand tu dis aux gens que tu as souffert du froid. Les gens, ils ont peine à te croire. Tu leur dis aussi que tu as souffert de la chaleur parce que quand tu arrives au mois d'août, comme j'étais à Cherchell au mois d'août, pouf, c'était très très pénible pour moi, en plus venant de Normandie-Bretagne, avec un climat pareil, mais après, l'hiver, très très dur. Et comme, surtout, avec ma Compagnie nomade, puisqu'on faisait partie des Compagnies nomades algériennes *(soupir),* je garde le souvenir de douleurs physiques, ça c'est sûr, cuisantes, cuisantes, cuisantes, ah oui, ça c'est sûr. Mais c'est le pays qui veut ça, c'était la montagne, ça c'est normal oui, c'est normal ! Très dur ! Et alors, ce dont je parle le plus en Algérie, ce qui est très dur à supporter, c'est l'insécurité permanente, la sensation, n'importe où que tu sois, que tu peux, à tout moment, te faire descendre, voilà ! Un petit déplacement de rien du tout peut être très dangereux. Ça, ce sont des sensations ! Quand je suis revenu en France, j'anticipe un peu, je n'arrivais pas à me mettre dans l'idée que je pouvais sortir les mains dans les poches à onze heures du soir si j'avais voulu, et faire le tour de F. comme ça. Je me disais : "C'est incroyable, ici les gens sont tranquilles". Et là, attention, il ne fallait pas aller loin parce que tu as vu que des gens se sont fait tuer presque à la porte de notre truc…
C : *Hum.*
P : A quelques centaines de mètres en plein jour, cinq-six heures du soir, je ne me rappelle plus l'heure exacte six-sept heures. Lorsque j'ai appris à conduire, on ne sortait pratiquement pas du *bjord*, on faisait un peu de marche avant, un peu de marche arrière, au début on apprenait même les vitesses sur un 4 x 4 sans roues, monté sur agglos, parce que cela aurait été trop bête d'aller faire 500 m sur la route avec une jeep toute seule tu vois.
C : *Hum hum.*
P : Les gens ne réalisent pas, c'est stressant *(voix forte).* Quand les gens disent le stress, je comprends que des gens aient été stressés ! Et donc, monter dans les véhicules de tête par

exemple quand on partait en opération, tu ne peux pas imaginer comme c'est stressant de te dire que tu es là, tu vois une route, devant toi il y a un lacet, dans l'axe, tu penses : "Si j'avais une mitrailleuse à placer, je l'aurais mise là, dans l'axe, et je prenais de plein fouet le chauffeur et chef de bord", tac, à tous les coups. Bon, tu passes le virage, tu te dis : "Ce n'est pas encore pour ce coup-là, mais peut-être plus loin", ou alors, ils ne faisaient pas comme en Afghanistan où ils mettent des véhicules sur le bord d'une route, tu vois, et puis ils sont bourrés d'explosifs, là il n'y avait pas de circulation mais par contre, les explosifs étaient planqués dans la nature, au ras de la route, quelquefois c'était un simple fil de nylon qui était déclencheur. Le premier véhicule, tu vois. Mais combien ont sauté avec des obus ? Ils ont récupéré des obus, des fois, qui n'avaient pas explosé, quand on faisait des tirs, et ces obus qui n'avaient pas explosé, ils les mettaient en pièges après, avec un détonateur, ou autre chose. Baouw ! Donc il y a eu plein de gens tués comme ça ! Et donc ça, c'est stressant, ah là, le stress, il est presque permanent, oui. Je comprends que certains aient quelquefois perdu les pédales.

C : *Oui.*

P : Des fois je raconte, quand je suis arrivé dans des petits postes, on appelle ça des postes, c'étaient quelques *mechta* dans lesquelles on avait mis des sacs de sable, deux ou trois rangs de barbelés et on avait mis une section de 30 mecs là-dedans. Presque tous les soirs, les *fellagha* s'amusaient à venir leur tirer dessus, les gars attendaient que ça se passe *(rires)* et puis, ils osaient à peine sortir ! Et des mois comme ça !

C : *Hum hum.*

P : Tu peux devenir dingue! Tu peux devenir dingue. Oui, oui. Nous on avait de la chance encore. Moi, j'ai trouvé que nous, on était avantagés parce que, quand on était dans notre camp, quand même, on se sentait à peu près en sécurité. On était quand même plus de 100 soldats, plus de 120. Ils ne sont jamais venus essayer de nous attaquer, ils ont tiré sur nous de loin, du harcèlement. Alors, on disait : " Laissons passer, ils se montrent, ils sont là, ils font ça aussi pour la population qui est dans les environs pour dire : Vous voyez, nous, on existe, on attaque le machin", ils attaquaient à 1 km, pas 1 km mais peut-être à 500 m, bon, on laissait passer ! Mais ce n'était pas pareil. Je les plaignais, quand on les quittait, on disait : "Les pauvres gars, ouf", oui !

C : *Hum.*

P : Oui ! Oui ! Un jour, on est arrivés, le gars nous dit : "Eh bien il y a deux jours, il y a deux gars, ils se sont amusés à faire de la lutte...

C : *Ah oui !*

P : ... ils s'amusaient à faire de la lutte devant, là tu vois, entre les barbelés et les sacs de sable, et puis, de la colline qui est là en face, ils se sont fait descendre". Alors moi j'ai dit : "Ils viennent souvent ?" "ils viennent presque tous….", il me dit :"Vous voulez qu'on aille dormir sur la colline ce soir ?", "Ben si vous voulez", "Au moins on va dormir tranquilles", tu vois *(Rire).* Oui oui, tandis que là ils ne dormaient pas tranquilles. Non non. *(Silence).* C'était une drôle de guerre. Ces guerres-là, c'est usant, psychiquement, les guerres de guérilla. Et en plus, ce sont des guerres interminables, on ne peut pas les gagner, et j'ai dit depuis le début que tout ce qu'on fait en Afghanistan, ce sera peine perdue. D'ailleurs, tu n'as qu'à regarder aujourd'hui, les Talibans qu'on avait crus complètement écrasés, ils reprennent du poil de la bête. Les Américains ont perdu 310 hommes dans l'année. C'est la première fois qu'ils en ont perdu tant et c'est plus qu'ils n'en avaient perdu en trois ans.

C : *Hum.*

P : Et pourtant, on envoie de plus en plus de machins, on envoie des drones, on envoie du matériel, les Américains croient qu'avec du matos…, ce n'est pas vrai, une guerre ne se gagne pas comme cela, c'est sur le terrain que ça se gagne et sur le terrain, on ne peut pas les avoir on en a mais ! *(Soupir)*. Comme disait la chanson, *Le chant des partisans*, "ami, quand tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place" et là, pendant qu'on en tuait il y en avait 10 qui venaient, des jeunes et tout, qui jusque-là n'avaient pas bougé tellement, c'était ça le truc. Oui, c'était ça, on ne peut pas gagner ces guerres-là ! Parce que, militairement, c'est sûr que l'armée

française avait gagné la guerre, pouf ! Ils étaient exsangues si tu veux, ils avaient tellement laissé de plumes, mais il y en avait encore assez pour que ça perdure, ça perdure, ça perdure. Avec l'idée, de toute façon, que plus il y a de machins, plus on trouverait de gens qui passeraient dans le truc, un petit peu comme la Résistance s'est des fois nourrie, justement, des exactions allemandes.
C : *Hum.*
P : Hein ?
C : *Bien sûr.*
P : Voilà. Et tu verras, en Afghanistan, tu verras si j'ai tort ou si j'ai raison mais j'ai dit : "Ils ne gagneront pas cette guerre !". Tous se sont cassé les dents dans des guerres comme ça. Les Américains ont pris une bonne leçon au Vietnam mais ils n'ont pas compris. Il y a autre chose à faire.
C : *Hum hum.*
P : Tu verras.
C : *Oui.*
P : Voilà.
C : *Hum hum. Tu racontes, c'est page 17, le Colonel vous fait un discours. Par rapport au discours qu'il tient, tu te demandes, à ce moment-là, si tu vas tenir et tout de suite après, tu te raccroches à l'espoir d'obtenir un poste en France. Et je me disais : "Qu'est-ce qui fait justement, qu'on tient, qu'est-ce qui fait, qu'on se raccroche, qu'on lutte, et comment on peut basculer d'un côté et de l'autre comme ça tout le temps, de moments de désespoir à des moments d'espoir ?"*
P : Hum hum.
C : *Qu'est-ce qui se passe, là ?*
P : Oui. Tu parles du Colonel de Cherchell, peut-être, non ?
C : *Oui, je pense. Ça doit être à l'arrivée.*
P : C'est l'école militaire ?
C : *Oui, c'est ça. C'est l'arrivée à l'école puisque après, tu parles de l'organisation.*
P : Le fameux Colonel X qui, d'ailleurs, l'année d'après mon départ, a quitté la direction de l'école. On lui avait tapé sur les doigts parce qu'il y avait trop de déchets à l'école. Tu vois, sur une bande de 300, on n'était peut-être plus que 270 classés, il y en avait 30 qui n'avaient pas tenu, qui avaient été à l'hôpital, qui s'étaient pété des trucs. Il était trop dur, enfin trop dur oui ! La formation était trop dure et il est parti et il s'est fait tuer quelques mois après, dis donc. Quelques mois après, il a été tué. C'était un petit bonhomme, j'avais appris qu'il avait été enseignant et dans la Résistance, il était monté en grade et il était peut-être sorti de la Résistance Capitaine. Et quand Leclerc est arrivé, ces mecs-là sont passés dans l'Armée de Leclerc avec leur grade de Capitaine. Donc ils sont rapidement devenus commandants, il était Colonel et il dirigeait l'école militaire interarmes de Cherchell. Et c'était un gars qui avait raison sur un truc quand même. Il disait : "Le physique, vous allez être des Officiers, vous allez aller dans un pays pas facile, climat, relief, vous allez commander des gars et il faudra que vous marchiez, il ne faut pas que les gars vous traînent, vous devez être physiquement irréprochables". Donc il nous testait physiquement. Tous ceux qui ne pouvaient pas…, il y en avait une trentaine qui sautait comme ça à chaque fois. Voilà. Et il avait raison de ce côté-là. Il avait raison parce que c'est vrai, je m'en suis rendu compte des fois en disant : " Oui, si je ne pouvais pas suivre les gars, j'aurais l'air malin." Non seulement j'aurais l'air malin mais je serais obligé de ralentir tout le monde, non là il avait absolument raison, c'était dur mais il avait raison. Et puis en plus, c'est vrai, il faut rester lucide.
C : *Hum hum.*
P : Si tu as un mec qui ne peut plus arquer, qui ne peut rien faire, qui n'a aucune lucidité, il faut être lucide toi-même, quand tu fais des trucs comme ça. Donc, de ce côté-là, je trouvais que…. Un jour, c'était marrant parce que *(rire)* je n'ai pas raconté ça dans mon livre, je ne crois pas, un jour on m'avait mis de garde, à la sortie du camp, une entrée qui donnait sur la

vieille ville et où il y avait un grand portail qui était presque toujours fermé et on m'avait dit de me mettre de garde. Et puis il me vient à l'idée: "C'est con, les sentinelles que l'on voit, comme ça, parce que les sentinelles sont toujours à des endroits où on sait qu'elles sont, des fois même elles font les 100 pas comme des cons". Quand les Résistants voulaient tuer une sentinelle, ils savaient où la trouver.
C : *Hum hum.*
P : J'ai dit : "C'est complètement c..." Et il y avait des arbres avec des feuillages. Et puis je me suis dit : "Une sentinelle ne doit pas être vue". Alors, je suis monté dans l'arbre. Putain, j'étais dans mon arbre, calé contre un truc, tout d'un coup, je vois le grand portail qui s'ouvre, et puis qui est-ce que je vois arriver ?
C : *(Rire).*
P : Le Colonel. Qui marche. Et puis, il regardait autour de lui, l'air de dire : "J'avais pourtant donné des ordres pour que toutes les entrées soient surveillées, il n'y a personne !".Et moi dans l'arbre, je me dis : "Qu'est-ce que je fais moi ? Qu'est-ce que je fais ?"
C : *(Rire).*
P : Alors, il passe en dessous de moi quoi *(Rire).* Et quand il a fait une vingtaine de mètres, je saute devant l'arbre et je dis : "Halte ! Qui va là ?". Je savais bien qui c'était…. *(Rire).* Et je fais : "Qui va là, halte ou je tire à la deuxième sommation".
C : *Hum hum.*
P : Le Colonel se retourne, il me dit : "Mais où vous étiez ?" *(Rire).* "J'étais dans l'arbre". Je croyais que j'allais me faire engueuler, une sentinelle dans l'arbre. Alors il me dit : "Ah mais, ah mais". Je lui dis : "Ecoutez, une sentinelle ne doit pas être vue, un soldat vu est un soldat foutu". Ah, il me dit : "vous avez raison! Ah, vous avez raison". Oui, il aurait dû me foutre une mention, là, mais il n'a rien dit. J'ai dit : "Oh putain, qu'est-ce que je vais me faire engueuler !" Mais si je ne m'étais pas montré, peut-être que mon Lieutenant se serait fait engueuler. Il aurait dit : "Vous deviez mettre quelqu'un, vous n'avez mis personne !" Il aurait dit : "Mais si j'ai mis quelqu'un !"
C : *(Rire).*
P : Donc, je n'ai pas raconté ça dans le… Là, j'avais été gonflé encore, je fais des trucs des fois moi, ça m'étonne, mais là, c'est vrai, l'histoire de la sentinelle, je l'ai toujours dit. D'ailleurs nous, quand on était en opération, on n'avait jamais une sentinelle debout en train de machiner comme ça. Si on mettait des gars en planque, c'étaient des gars qui étaient à plat ventre et on ne les voyait pas. Et c'est vrai, c'est complètement idiot ! Et donc, une autre fois, j'avais été appelé par le Colonel. Oh putain, on m'appelle, le mec me dit : "Le Colonel vous demande". Enfin, mon lieutenant me dit : "Allez au bureau du Colonel", oh putain, sans me dire pourquoi. Ça doit être grave. Il s'est peut-être passé quelque chose dans la famille. Je vais là-bas et puis, le Colonel était réglementaire. Il me dit : "Approchez, là, je vous ai fait venir parce que votre Section à l'école de Cherchell, vous êtes sortis hier soir ? […] c'était une ancienne ferme sur une pointe au bord de la plage, il y avait des vignobles autour…
C : *Hum.*
P : … il y avait forcément des militaires. Il me dit : " Le Lieutenant (mon Lieutenant) m'a dit que vous étiez l'observateur de la Section". Première nouvelle! Il a dû demander : "Vous m'envoyez quelqu'un" et l'autre a dit : "X, vous, le Colonel vous demande", mais je ne savais pas… Alors il me dit : "Vous allez me raconter exactement ce qui s'est passé". Bon moi j'ai raconté ce qui s'est passé. Je lui dis : "Quand on est arrivé, il n'y avait plus rien, le temps qu'on monte dans les camions, il n'y avait plus rien". Les gars étaient un peu affolés parce qu'on leur avait tiré dessus. C'était du harcèlement à mon avis, ce n'était pas grave, ils ont tiré de très loin et tout. "Ah, il me dit, on a beau dire mais les intellectuels *(rire)* ils sont quand même...", comment il m'a dit ? Oh, il a trouvé une formule, l'air de dire : " Ce sont des gens ordinaires." Si tu veux, ici, à l'école, "tous ceux que vous êtes là, vous êtes quand même des intellectuels", tous ceux qui sont venus faire l'école de Cherchell ce sont des gars…, certains avaient des bons niveaux, et donc il me dit : "Bien sûr, c'est bien ce que j'ai pensé, ils ont

perdu la boule parce qu'on leur a tiré dessus à 500 m !" Eh bien je dis : "A mon avis c'est vrai parce qu'il n'y avait personne qui avait été touché, il n'y avait même pas un carreau cassé rien du tout. Ils ont tiré de loin". " Ah bon très bien, il m'a dit, vous savez, ça confirme ce que je pensais" mais il dit : "Vous voyez, hein, les intellectuels sont quand même des gens plus réfléchis" bon c'est tout. C'était la deuxième fois que je voyais le Colonel de près. Je l'ai vu deux fois de près *(Rire).*

C : *Hum hum.*

P : Très près. Très très près.

C : *Hum.*

P : Hum. Mais, la fois de l'arbre, il a été surpris.

C : *Hum.*

P : Il a eu un moment d'hésitation *(sourire)*. Se demandant ce qu'il allait...

C : *... faire.*

P : ... ce qu'il devait faire. Et quand je lui ai dit : "Vous savez, mon Colonel, une sentinelle vue peut être une sentinelle foutue.", il m'a dit : "Oui, ce n'est pas bête, ça. C'est bien. C'est bien". Mais, comme il était un peu vexé de ne m'avoir pas vu…, mais c'est tout.

C : *Oui.*

P : Oh la vache ! Des fois, je me suis dit : "Là, t'es un peu con quoi, enfin pas con mais tu avais osé le faire !".

C : *Alors après tu expliques dans ton manuscrit l'organisation du FLN en donnant précisément les noms de chaque élément de l'organisation…*

P : Oui.

C : *Les chiffres, etc.*

P : Oui oui.

C : *Je voulais te demander si tu étais retourné te documenter pour écrire ces informations-là ou si tu as puisé simplement dans tes souvenirs ?*

P : Non, là, je me suis aidé du livre de Courrière.

C : *D'accord !*

P : Lui, il avait des chiffres précis, l'organisation, donc, plutôt que de dire à peu près, je préférais regarder quand même, puisque je pense que Courrière est un historien, donc tout ça, c'est exact quand il dit : "Voilà comment s'était organisé, chaque, chaque secteur, etc., avec à la tête tel gradé, tel gradé, tel gradé", voilà. Oui, oui oui, non non, là j'ai…

C : *D'accord.*

P : Non non, ce n'est pas... On nous l'avait dit à Cherchell, on l'avait mis sur des tableaux pour que, là, on prenne conscience vraiment…, c'est là qu'on a pris conscience que *(soupir)* ce n'est pas des bandes de brigands, c'est une armée organisée, avec des camps d'entraînement au Maroc, en Tunisie, tout ça. Et donc on a pris les choses au sérieux quoi. Bien sûr, on nous a expliqué aussi que c'était, comment… *(Il tape du poing sur la table pour réfléchir)*, ça partait de Russie et que les Russes voulaient étendre leur empire si tu veux, sur l'Afrique du Nord et tout ça. C'étaient forcément les Rouges, c'étaient toujours les Rouges, c'était en plus, quand même...

C : *C'était en période de Guerre froide.*

P : Voilà ! C'était la période de la Guerre froide et donc, évidemment, on nous disait qu'on combattait pour, également, protéger la France et les territoires contre la mainmise des pays de l'Est, en particulier de la Russie quoi. Voilà. C'est ce qu'on nous disait aussi.

C : *Hum. Et pourquoi tu as éprouvé le besoin, donc, de faire un récit finalement, "pédagogique" parce, quand tu vas rechercher comme ça des informations, quand tu vas te documenter…*

P : C'est parce que je racontais ça pour les gamins. John et tout ça! Et les trois-quarts des Français ignorent comment était organisé le FLN. Je me suis dit : "Je vais leur dire que *(soupir)* vraiment, qu'on n'avait pas affaire à des petites bandes avec un chef qui faisait ce qu'il voulait et puis une autre bande un peu plus loin qui faisait autre chose", tout ça

dépendait…, il y avait une pyramide, oui oui oui. Moi je pense que cela ouvre les yeux à beaucoup de gens quand tu lis ce truc-là. Tu dis : "Ah, on ne pensait pas que c'était si bien organisé !". Ils avaient copié le truc de la Résistance française avec des surnoms, on avait beaucoup de mal à remonter, enfin ceux qui s'occupaient de ça, les services de renseignement, les fameux services qui…, ils avaient beaucoup de mal parce que les gars, souvent, ils connaissaient juste un supérieur mais ils ne savaient rien au-dessus. La Résistance française a servi de modèle au FLN. Oui. Et la guérilla, la guerre d'Indochine, a servi de modèle aussi aux chefs militaires qui étaient presque tous des anciens d'Indochine. Certains n'étaient qu'Adjudants ou des trucs comme ça, ils sont devenus chefs de guérilla et puis comme c'étaient de bons militaires…

C : *Bien sûr.*

P : Ah oui, il y avait des chefs militaires qui étaient forts mais ils avaient l'expérience de la... D'ailleurs, après la guerre, beaucoup de militaires français sont allés dans des armées étrangères pour leur apprendre, justement, comment lutter, la contre-guérilla.

C : *Hum. En Amérique du Sud notamment.*

P : En Amérique du Sud ! Et même dans des pays comme le Laos et tout ça, ils sont repartis instructeurs.

C : *Oui.*

P : Oui. Parce qu'on avait vécu ça. Tu sais, là, on pourrait leur apprendre aux Américains, à faire la guerre. S'ils faisaient comme nous, s'ils faisaient des commandos de chasse là-bas, qu'ils vivent dans la montagne comme les autres, ils les trouveraient les bandes de trucs, ils les verraient. Mais ce n'est pas en passant comme ça, de loin, avec un avion à *(soupir)* non, non, non non.

C : *Hum.*

P : C'est dur pour ceux qui font ça. C'est dur parce que la vie n'est pas facile. Hum.

C : *Après tu racontes ce que tu apprends donc à Cherchell et tu parles du parcours du combattant…*

P : Hum hum hum.

C : *Et tu parles à moment donné de ce gars qui ne parvient pas à franchir un obstacle que tu appelles la fenêtre…*

P : Ah oui.

C : *… qui s'y entraîne tout seul tous les dimanches.*

P : Il y va tout seul le pauvre, pour réussir.

C : *Oui.*

P : Il ne veut pas avoir zéro au parcours du combattant.

C : *Tout à fait. C'est un petit peu la même chose pour toi lorsque tu dois vaincre la peur du vide parce que...*

P : Ah oui.

C : *Tu as beaucoup beaucoup le vertige. C'est vraiment une grosse trouille. Alors j'avais deux questions là-dessus.*

P : Hum hum.

C : *Est-ce que la situation, finalement, ne peut pas transcender un homme ? Parce qu'on a l'impression que lui comme toi vous êtes allés au-delà de vos possibilités ou de ce que vous pensiez être vos possibilités…*

P : Ah oui, exact.

C : *Et qu'est-ce que cela fait, finalement, de le raconter ? Est-ce qu'on en éprouve une certaine fierté d'avoir réussi à se dépasser ?*

P : C'est vrai que la fierté, comme tu dis…, plutôt de l'étonnement…

C : *Oui.*

P : De l'étonnement, en se disant : "Ce n'est pas possible ! Comment je suis parti sur cette corde-là, du deuxième étage, pour aller dans le pin parasol qui est…, pas très loin", il était peut-être à 20 m ou à 30 m mais il fallait partir, et sans protection, des fois, tu vois des gars

ont des cordes, ils ont une roulette et des trucs comme ça. X [le Colonel], justement, peut-être qu'on lui a reproché ça aussi, c'est que là il aurait pu avoir je ne sais pas combien de pertes. On disait à l'Armée : "On a le droit à 10 % de pertes", non je crois que c'était une formule, je n'y crois pas trop, mais ils disaient ça. Et là, tu te dis : "Je ne vais pas y aller! Ce n'est pas possible!" Tu t'approches de la fenêtre, déjà tu ne veux pas y aller. Et puis tu y vas et tu pars, et puis tu arrives à l'autre bout et puis tu descends et puis tu arrives en bas, tu te dis : "Putain, je l'ai fait mais je ne sais pas comment j'ai fait mon compte", quoi. Et même quand je parle de la descente de la fameuse échelle de Jacob…
C : *Oui.*
P : … c'est marrant parce que, comment dirais-je, sur l'ordinateur, il y a un truc sur Cherchell et il y a des gars qui ont raconté leur truc, et c'est marrant parce que tu trouves à peu près ce que je t'ai dit : les échelles de Jacob, ça revient, l'histoire de descendre dans les réservoirs de vin, dans les…
C : *Dans les cuves.*
P : …dans les cuves, les grandes cuves à vin. Il en parle aussi le gars. Et moi je n'ai pas copié sur lui parce que je n'avais pas d'ordinateur quand j'ai écrit cela. On ne peut pas dire : "Oui tu as copié sur quelqu'un", non! Je dis : "C'est marrant, voilà un gars qui se rappelle…, qui a fait comme moi, il s'en souvient". Et je pense que les échelles de Jacob, il parlait de cette falaise, de cette colline, là, cette bosse, qui doit faire 180 m de haut et donc, les gens qui habitaient là-haut, il y avait un *oued* qui passait en bas, ils avaient tracé dans la falaise une espèce de, pouf, de passage large comme ça en zigzag comme ça, putain au début, je me disais : "Je ne vais jamais, je ne peux pas." Eh bien si, je suis descendu! Je suis descendu ! J'aurais préféré monter mais je l'ai descendue *(Rire).* Si j'avais pu rentrer dans la falaise, je serais rentré dans la falaise *(rire)* parce que je voulais à tout prix bien me classer à Cherchell avec l'espoir de venir en France quelques mois, eh bien oui, j'ai réussi. Ça a été ma grande satisfaction. Et j'ai eu du mérite parce que *(grand soupir)*, il a fallu que je me surpasse…
C : *Hum hum.*
P : … pour certaines choses, il a fallu que je me surpasse. L'histoire du vertige et tout ça. Et le pauvre copain, là, qui se foutait la barre dans le ventre à chaque fois et qui n'y arrivait pas. Il fallait plonger entre deux barres pour faire une roulade, à chaque fois paf, il se mettait le ventre dedans, il s'en prenait *(rire)* et il a réussi à passer mais vraiment, pour lui, c'était quelque chose, quand il voyait cette barre et qu'il fallait courir et plonger entre les deux, il bloquait et à tous les coups il allait dans la barre et il se faisait mal. Oh la vache mais oui oui.
C : *Il était tenace.*
P : Hum hum.
C : *Après tu parles du rallye de l'homme de troupe…*
P : Oui.
C : *… en disant que des différents rallyes que tu as pu faire c'était celui qui a été le plus long, le plus pénible.*
P : Le plus physique. Oui, c'est ça, c'était fait pour ça, ça c'était le rallye qui montrait qu'on avait le physique pour faire. Et après, c'était plus technique.
C : *Hum hum.*
P : Après c'était plus technique, c'était plus réagir sur le terrain, des déplacements pour aller par exemple d'un objectif à un autre, tout ça, c'était technique. Il y avait trois rallyes, le premier c'était le plus éprouvant. D'abord parce qu'il était, je crois, en plein mois d'août, en plein mois d'août *(soupir)* il y a des gars qui ont été déshydratés complètement, qu'on a récupérés à la nuit en les cherchant sur les pistes. Les gars des fois coupent, moi j'ai souvent coupé, je lâchais les pistes exprès pour essayer de gagner du temps, pour essayer des trucs, j'aurais eu un malaise là, eh bien on aurait eu du mal à me trouver ah oui.
C : *Et tu dis que, c'est celui qui est le mieux gravé dans ta mémoire : est-ce que cela veut dire que ce sont les souvenirs les plus durs qu'on garde le mieux…*
P : Oui.

C : …*à ton avis ?*
P : Oui. Oui. A mon avis, ce sont ceux-là, les plus durs ou ceux aussi où tu es passé le plus près de la catastrophe [arrêt de la première cassette].
C : *Tu disais* [en off] *que les choses qui se passaient dans l'action comme ça, sans prévenir…*
P : Oui, tu n'as pas…
C : *Tu n'as pas le temps d'avoir peur.*
P : Tu n'as pas le temps d'avoir peur. J'ai vu *(soupir)* des fois, on aurait pu, on aurait même dû être tués, eh bien, tu n'as pas peur. Tu n'as pas peur parce que tu vois des balles *(il mime le bruit)* qui font gicler la terre auprès d'un gars qui était là, tu parles avec lui et entre les deux, tu vois *(il mime le bruit)* la poussière des balles sur le truc. Tu ne paniques pas, tu n'as pas le temps de paniquer et voilà. Et là, c'était un petit peu à droite, un petit peu à gauche, c'est de la chance ! Une fois, il y a un gars de ma Section qui vient, je me rappelle, je ne sais pas si je l'ai noté dans mon livre [interruption par la sonnette]. Je te racontais qu'une fois, par exemple, on a échappé à la mort, mon Capitaine et moi. On était sur un joli petit piton et puis les hommes étaient disposés en cercle un petit peu sur les pentes et puis il y a un Sergent de ma Section qui arrive. Il avait sa mitraillette, *(il se recule et montre)* il tenait sa mitraillette comme ça, le canon en l'air. Il arrive, il vient me dire : "Mon Capitaine, mon Lieutenant, on a entendu du bruit en-dessous de nous, il y a des gars qui passent". Au même moment, sans qu'il ne touche à rien, son chargeur, sa mitraillette, 32 balles en trois secondes *(il mime le bruit)* il l'a tenue bien ferme comme ça en l'air. S'il avait eu son truc comme ça…
C : *Hum.*
P : En nous parlant ! Nous, on est restés comme ça, on n'a pas bougé. *(Rire).* Lui, tout bête. Ça arrivait avec ces armes-là. Combien y a-t-il eu de soldats français tués aussi comme ça ? Ces mitraillettes françaises étaient, des fois, sujettes à caution. Eh bien là, on est passé tout près, on est resté bêtes comme tout mais on n'a pas eu peur. On n'a pas eu le temps d'avoir peur ! Trois secondes ça va vite. *(Il mime le bruit).*
C : *Hum hum.*
P : On aurait pu être tués tous les deux là comme ça.
C : *Hum hum. Et a posteriori, quelque temps après, qu'est-ce que...*
P : J'y repense, tu vois, la preuve c'est que je t'en parle. Ce sont des choses dont tu te dis : on a échappé à la mort des fois, comme ça, mais sans avoir peur, on n'a pas eu le temps d'avoir peur. On n'a pas eu le temps d'avoir peur. J'ai eu plus peur quand c'étaient les balles traçantes la nuit qui...
C : *Hum.*
P : ... qui venaient droit sur toi, tu as l'impression…, alors là, tu te dis : "C'est sur nous" quoi, c'est passé un peu au-dessus heureusement mais, alors là oui, ça dure et puis pouf, là tu as la trouille quand même parce que tu dis : "Il suffit qu'il baisse un peu son fusil ou sa mitraillette", oui. C'est comme ça, oui, il faut avoir de la chance.
C : *Quelque part, oui, sûrement.*
P : Quand un soldat revient de guerre, chantait Francis Lemarque, il a de la chance, tout simplement il a de la chance et puis voilà. Oui, il faut avoir de la chance. Il y a de pauvres mecs qui n'ont pas eu de chance. *(Silence).* Mais on y repense, ce sont des moments de ta vie que tu ne peux pas oublier quoi. Tu as un chargeur de mitraillette qui vide devant toi, si le gars avait baissé… Si le gars nous avait tués, on aurait dit qu'il l'avait fait exprès…
C : *Hum hum.*
P : … c'était un Musulman.
C : *Hum hum.*
P : Un Sergent musulman. On aurait dit : "Tiens, il ...
C : *C'était un traître.*
P : ... il a tué le Capitaine et le Lieutenant qui étaient en train de discuter comme ça". Le Capitaine était avec moi à ce moment-là, on était en haut et effectivement ils avaient entendu passer des mecs qui avaient dû passer dans les broussailles mais en contrebas du piton. Parce

que les *fellagha*, à la fin, ils avaient compris qu'il ne fallait jamais passer sur la ligne de crête. On avait l'habitude, nous, de les occuper, donc ils disaient : " Il faudrait passer à flanc" et c'est ce qu'ils faisaient. Ah oui, ah oui. Normal.
C : *Oui oui. Alors, toujours à Cherchell, tu expliques à maintes reprises que ce qui te galvanise, c'est d'essayer de revenir en France pour retrouver ton épouse…*
P : Parce que j'étais fraîchement marié, que j'avais envie de...
C : *Est-ce que tu penses que ceux qui n'avaient pas la même motivation que toi, du coup, ils pouvaient plus facilement finalement se laisser aller, se relâcher ou éventuellement perdre un peu les pédales ?*
P : Oh certainement.
C : *Hum hum.*
P : Certainement, certainement. Moi je le répète sans arrêt, je voulais revenir en France pour retrouver Pierrette et puis quand je dis que j'ai tout fait pour Pierrette je l'ai fait pour Pierrette ça c'est vrai.
C : *Hum hum.*
P : Si j'étais parti directement de la "Norm" comme R. est parti, par exemple, je ne crois pas que je me serais défoncé pareillement, non non.
C : *Et tu as remarqué cela parmi les gars qu'étaient avec toi, qu'il y avait une différence suivant qu'ils étaient mariés ou pas mariés ?*
P : Il n'y avait pas beaucoup de mariés finalement.
C : *Vous étiez jeunes aussi !*
P : Oui. Il n'y avait pas beaucoup de mariés puisque dans la chambre on devait être huit, ben je n'ai pas entendu les autres parler de leur…, je me demande si je n'étais pas le seul marié.
C : *Hum hum.*
P : Oui. Oui oui.
C : *Hum hum.*
P : Maintenant, on ne sait pas trop non plus s'ils étaient... Parce que des fois aussi, on ne peut pas faire plus que ce que l'on fait non plus, hein. Il y a des gens qui ont fait ce qu'ils ont pu mais, physiquement, il y en avait qui ne pouvaient pas faire plus. Mais peut-être aussi que certains ne se défonçaient pas comme ça. Mais bon, moi je sais que si je n'avais pas été marié, si je n'avais pas eu Pierrette, je n'aurais pas fait ça. D'ailleurs, je n'aurais pas été aux EOR, je ne crois pas.
C : *Oui oui. Je pense que c'est une motivation supplémentaire, oui.*
P : Hum hum. Oui, c'est une sacrée motivation.
C : *Hum hum. Oui. Et puis tu parles aussi de la concurrence qu'il y a entre vous forcément puisqu'il y a un classement, donc la concurrence elle peut à la fois vous faire vous dépasser comme on l'a vu tout à l'heure mais tu racontes une anecdote avec ce petit para, là…*
P : Ah ouais. Un Béret rouge.
C : *… un peu con, là, qui est humilié à moment donné par un Lieutenant parce qu'il ne parvient pas à grimper sur les remparts.*
P : Sur les murailles de Cherchell oui.
C : *Et la question que j'avais envie de te poser c'est est-ce que ces humiliations-là, ce sont des choses aussi qui sont difficiles, qui restent, qui…*
P : Mais tu vois, le Lieutenant qu'on avait là, c'était un Lieutenant très bien, il a fait ça mais ce n'était pas son genre. Mais là, il a voulu un peu le vexer, le piquer parce que ce petit para, c'était un journaliste je crois…
C : *Hum hum.*
P : …de la Région parisienne.
C : *Oui.*
P : … un peu titi. Dans la chambre, c'était marrant, il était bath, c'était quand même un marrant. Mais à moment donné, par exemple, quand il arrivait avec son béret rouge, il ne voulait pas lâcher son béret rouge, il voulait montrer que lui il était para, il venait de Pau, il

avait été... Et on lui a dit : "Ici, mon petit gars, on a tous la même chose, on a le truc de l'école qui était bleu ciel, tout le monde". Ah, il voulait montrer qu'il était para. Le Lieutenant s'en est rappelé.
C : *Hum hum.*
P : Et là *(rire)*, il lui a dit : "C'est bien joli de descendre mais il faut savoir remonter", ah oui il s'est foutu de lui un petit peu.
C : *Oui oui.*
P : Voilà mais ce n'était pas son genre non. C'était un gars posé, il était bien, très bien, très très bien.
C : *Et tu n'as pas vécu le même genre de situation toi ?*
P : Moi non !
C : *Non ? Ça ne t'est pas arrivé de te trouver…*
P : No!
C : … *en difficulté ?*
P : Non.
C : *Où tu as eu le sentiment d'être un peu humilié ?*
P : Je ne me rappelle pas, non, non non, non non, j'avais de la chance physiquement de faire tout ce qu'il fallait faire, donc c'était bon. J'ai eu peur de pas pouvoir le faire mais je l'ai bien fait, oui. Non, j'ai eu de très bonnes notes aux épreuves physiques, très très bonnes notes. Mais après, j'ai appris des choses, j'ai appris que dans les élèves officiers de réserve, il y avait deux catégories, je ne savais pas ça. J'ai appris ça plus tard, il y avait des gens qui étaient dans les grandes écoles…
C : *Hum hum.*
P : … et qui avaient fait des préparations militaires supérieures. Et quand ils avaient fait leur préparation militaire supérieure, ils rentraient directement d'où ils étaient dans l'école militaire, c'est-à-dire sans aucune préparation physique.
C : *Oui oui.*
P : Parce que les mecs ils étaient peut-être à l'ENA ou à une école supérieure comme ça, il y en avait. Et donc, ils arrivaient là et d'autres venaient des Régiments.
C : *Hum hum.*
P : Moi je venais de quatre mois de Régiment à Granville, les autres venaient, de Pau celui-là et tout ça. Donc, des gars entraînés, déjà, à quatre mois d'entraînement. Donc, quand on se trouvait au pied du mur, quand ils se trouvaient dans des trucs comme ça, le mec, quand il fallait grimper des fois à mains…, ils ne pouvaient pas grimper, ils n'arrivaient pas…
C : *Oui.*
P : Donc, ceux-là étaient intellectuellement soi-disant supérieurs, peut-être même supérieurs, mais où ils ont perdu énormément de points, c'est dans des épreuves physiques comme ça… Parce que M. venait de telle école, il avait 25 ans alors que nous on n'en avait que 21 ou 22, tu vois il avait 25 ou des fois 26 ans. Mais là, au pied du mur, le truc du combattant là, il y en a certains qui ont complètement craqué parce que physiquement, ils ne pouvaient pas le faire. Oui, voilà. Donc, des fois, je dis : "Merci Granville !"
C : *Hum hum.*
P : Merci Granville, parce que Granville nous a fait crapahuter, hein. Ah là, oui, Granville, les chasseurs à pied, ça nous a fait marcher. Et d'autres qui venaient d'autres régiments, on voyait bien qu'ils étaient moins bien formés, quoi. On voyait que c'était plus dur pour eux. Voilà. Bon, maintenant, on ne peut pas savoir quelle est la part de l'individu…
C : *Oui.*
P : … et quelle est la part du truc !
C : *De la formation.*
P : Mais on comprend très bien que quelqu'un qui arrive à Cherchell comme ça : "Vous êtes incorporé sous les drapeaux. Ah, vous avez votre brevet de préparation militaire eh bien vous allez directement à Cherchell", le pauvre mec il arrivait à Cherchell *(rire)* on lui faisait

d'emblée faire les trucs comme ça, alors que nous on avait quatre mois dans les pattes, tu vois un peu. Ça change tout.
C : *Bien sûr. Donc, suite à cette petite anecdote, tu dis : "D'habitude, ceux qui ont eu peur ou qui ont vécu des choses pas faciles à raconter préfèrent ne pas en parler de crainte d'être l'objet de risées ou de perdre la considération des autres". Est-ce que tu penses que, justement, ça peut être un frein à la parole, le fait de n'avoir pas toujours été à la hauteur ? Et en revanche, quand on vieillit et qu'on a pris du recul, est-ce que du coup…*
P : Oui oui.
C : *On peut plus facilement en parler parce qu'on a acquis une certaine sagesse quoi ?*
P : Oui. Ce n'est pas ridicule. Ce n'est pas ridicule d'avoir peur, le ridicule ne tue pas mais c'est possible que certains, des fois, ont des choses dont ils ne sont peut-être pas très fiers, surtout d'avoir fait, ou de ne pas avoir fait…
C : *Hum.*
P : … les deux, ça dépend. Moi, personnellement non. Moi, je raconte que la plus grande peur que j'aie eue en Algérie, c'était quand j'étais tout seul de nuit et que les chacals sont arrivés autour de moi en faisant craquer les trucs et tout. Tu te sens seul, tu es perdu, tu es là dans le noir, alors là tu as les chocottes ! C'était ridicule puisque je ne risquais rien mais j'ai eu la trouille de ma vie *(rire)* tu entends venir, ça bouge, ça craque, ça se rapproche et puis tu te dis : "Merde, mais ils sont nombreux ! Et tout. Je suis cuit quoi. Je n'ai aucune chance de m'en tirer". Oui. Et puis après bon…, mais là j'ai eu la trouille. Il ne faut pas avoir peur de dire que tu as eu la trouille, qui n'a pas eu la trouille ? Tout le monde a eu la trouille. Des fois, tiens, où je n'étais pas très à l'aise, où j'étais tendu, c'était par exemple quand tu étais en embuscade, tu étais en bord d'une piste, tu avais mis tes gars, et puis quand les autres, qui étaient loin, te disaient : "Attention, il y a des gus qui arrivent là, ils approchent" parce que toi tu ne les vois pas des fois, tu es placé comme ça mais tu ne les vois pas, les gens croient qu'en embuscade…, des fois tu as juste une petite vision devant toi...
C : *Hum hum.*
P : Tu es dans des broussailles, les broussailles t'empêchent de voir par là. Il y a le relief du terrain qui t'empêche de…, je me rappelle une fois, et là tu te dis : "Putain, comment ça va se passer ?", une embuscade, tu ne sais jamais comment ça va se passer. Il vaut mieux être celui qui *(rire)* attend les autres que celui qui ne sait pas, mais s'ils sont nombreux, les autres, les premiers sont des fois pris sous le feu et puis les autres, ils te débordent par derrière et tout. Alors là, c'est tendu, alors là, tu trouves le temps long. Là, je ne te dis pas que des fois, on était les nerfs à…et là, ça paraît très long, ils arrivent, ils s'approchent, on ne les voit pas. Et puis quand on les voit, ils passent à 2-3 m de toi, mais tu en vois un, tu ne sais pas l'écart qu'il y a entre le premier et le deuxième et le troisième, tu ne sais pas. Là, je reconnais que j'étais tendu quand même parce que j'ai fait des embuscades dans de mauvaises positions puis bon, ce n'est pas bon. Tant mieux pour les gars qui passent dans l'embuscade mais là, je me rappelle, tu as les nerfs tendus. Ah oui, ah oui. Oui. *(Silence)*. Quand tu as un effet de surprise, ce n'est pas pareil !
C : *Hum hum.*
P : Mais quand tu attends.
C : *Oui, ce n'est pas la même position.*
P : Les autres te disent par radio…, le Capitaine qui était bien placé en hauteur, il te disait : "Ils arrivent ! Ils ont un convoi, ils ont des mules ou des ânes, ils approchent, ils s'approchent de vous, là où vous êtes...", moi j'étais très mal placé, j'étais dans un trou, je me dis : "Moi je ne vois rien là où je suis, je ne vois rien du tout". Je ne les ai vus que lorsqu'ils sont arrivés devant nous. Là, j'avais mis mes gars, comme ça, étalés, en me disant : "On en laissera passer deux ou trois pour être sûr que les autres, ils seront…" mais, pouf, tu te dis : "s'ils sont 50, on est à trois-quatre pris dans l'embuscade et les 40 autres ils vont nous prendre par derrière ou autre chose". Là, tu es anxieux quand même parce que en plus tu es responsable quoi. Oui, la responsabilité du chef, c'est quelque chose dont les gens ne se rendent pas compte. Tu es

responsable des mecs, quand tu envoies les…, tu te dis : "Si j'ai fait une connerie, pourquoi je les ai foutus là, je n'aurais pas dû les mettre là", ils sont…, pouf, bon. J'ai eu peur des fois que ça soit mal fait mais, heureusement, il n'y a pas eu grand dégât.
C : *Hum hum.*
P : Hum.
C : *justement, après, on arrive à l'épisode où tu étais "sonnette" et où tu as entendu les chacals approcher…*
P : Ah !
C : *Alors, j'avais deux questions. La première, c'est : qu'est-ce que l'on ressent sur le moment, même si tu l'as un peu expliqué quand même dans ton...*
P : Oui.
C : *…et quand tu l'as écrit, 40 ans plus tard ? Comment as-tu revécu…*
P : Ah, j'ai revécu ça presque…, c'est quelque chose qui est gravé dans les tripes, ça tu vois.
C : *Hum hum.*
P : Gravé dans les tripes. Je ressentais presque, en l'écrivant, *(rire)* physiquement, l'angoisse que j'avais vécue. Ah oui. Ça me paraissait…, ah là j'ai dit : "C'est mon dernier jour, là, ils sont nombreux", parce que ça craquait mon vieux *(il imite le bruit)*. "Ils approchent". Tu es là tout seul dans le noir. Tu dis : "Merde, il y a 200 m ou 300 à faire, je n'aurais jamais le temps d'arriver là-bas. Si je me lève, je ne vais pas faire 10 m" quoi. Et tout ça. Ah oui, là tu te fais un cinéma. Et le film, il se passe comme un film…
C : *Hum.*
P : …comme si j'avais pris ça en super huit, j'ai le film dans la tête, mais alors gravé, c'est incroyable. Ah, je n'ai pas eu de mal à raconter, le retour dans la grange où tous les autres dormaient et tout, je me vois, j'avais l'impression d'être tombé dans le paradis, là tout d'un coup. C'est complètement con, mais c'est comme ça. Oh la la la la. Ah oui. Ah non, là, tu n'as pas à réfléchir, c'est inscrit, c'est un film, je vois le film. Et souvent, ce que j'ai raconté, c'est un film.
C : *Hum hum.*
P : C'est un film. Comme s'il y avait une bobine qui avait tourné tu vois.
C : *Quand tu l'as raconté, tu dis bien comment tu as revécu la scène, exactement.*
P : Ah exactement.
C : *Mais du coup, tu la revis dans un moment où tu es protégé, où il ne peut plus rien t'arriver puisque tu es chez toi…*
P : Oui oui.
C : *…à la retraite, tranquille, etc. Et est-ce que du coup, le fait de l'écrire ça fait du bien, ça libère, ça soulage, ça apaise ? En sachant qu'il ne peut plus rien t'arriver, là.*
P : Non non, non non, mais quand j'y repense, je revis le truc, je revis le moment. Je revis le moment pareil ! J'y repense de temps en temps, j'ai des trucs, là, souvent beaucoup de choses comme ça, j'y repense. Et ça je suis sûr que je ne l'oublierai jamais parce que je te dis c'est inscrit presque dans le corps quoi.
C : *Hum hum.*
P : C'est drôle hein ?
C : *Ça veut dire que le déposer sur un papier, finalement, ça ne change rien, ça n'apaise pas, ça ne soulage pas ?*
P : Non, je voulais le faire savoir aux autres, c'est tout.
C : *Oui.*
P : Le faire savoir aux autres : "Voilà un truc, vous allez peut-être rigoler, ça va peut-être vous faire rire mais moi, c'est un truc, je n'ai pas ri".
C : *Oui oui.*
P : Je n'ai pas ri. Et quand je suis arrivé dans la piaule, les autres dormaient et tout, mais même le lendemain je ne leur ai pas raconté tout ça, j'ai dit : "J'ai eu la trouille et j'ai vu des chacals". Point barre. Et la trouille, je n'ai pas développé.

C : *Oui oui.*
P : J'ai eu la trouille. Ils auraient pu rigoler *(il mime leurs rires)*. Je n'ai rien dit aux autres.
C : *Quand je disais tout à l'heure qu'il y a des choses qu'on ne raconte pas sur le coup parce qu'on n'est pas trop fier de soi…*
P : Non non.
C : *…c'est un peu vrai quand même pour cette histoire-là.*
P : Ah, pour cette histoire-là oui mais je crois que si d'autres avaient été à ma place...
C : *Ah mais je ne dis pas !*
P : … je pense qu'ils auraient peut-être même tiré des coups de fusil, je ne sais pas ce qu'ils auraient fait, parce que là il faut, il faut y être, il faut le vivre. Il faut voir, c'était hostile, dans un lieu éloigné de tout, on logeait dans une vieille ferme incendiée aux trois quarts, il y avait des vignobles autour puisqu'il y avait des cuves. C'est dans cette ferme-là, d'ailleurs, qu'on était descendu dans la cuve, […]. Non non non, il pouvait y avoir des *fellagha*, ce n'était pas une utopie. Cela aurait pu être des *fellagha* qui, sachant qu'il y avait des élèves de Cherchell qui étaient en nomadisation dans le coin, viennent faire un coup. Ça c'était très possible. D'ailleurs, si on nous avait fait mettre des sentinelles et tout ça, c'est que, quand même, on nous disait à Cherchell: "Attention, ici on n'est pas à G. ou on n'est pas à Machin. Les *fellagha*, même si vous n'en voyez pas souvent, ils sont dans les parages", la preuve c'est qu'ils avaient attaqué, je te disais, là, […].
C : *Hum.*
P : […]. Enfin, attaqué. Les autres ils disaient "attaqué" moi je pense c'était "harcelé", on tire, pour montrer qu'on est par là et puis pour leur faire un peu peur et puis c'est tout quoi. C'était un harcèlement. Mais nous, quand même, on nous disait : "Attention ! On n'est pas en sécurité, en totale sécurité !" Et quand on faisait des rallyes, il y avait des Français installés sur les pitons un peu partout, qui avaient ordre, bien sûr, de ne pas se montrer ni de nous aider. Il ne fallait pas leur dire : "Je suis paumé, où faut-il que j'aille ?" Les mecs, ils avaient ordre, ils ne disaient rien, il ne fallait pas compter sur eux, ils étaient en protection, on avait des protections ! On aurait fait ça ici, il n'y aurait pas eu de protection. Non, on nous lâche dans la nature, on se démerdait. Mais ici, il y a des pancartes, *(rire)* il y a des rues, il y a des routes, là-bas que dalle, tu te démerdes, il n'y a rien, rien, rien. Il n'y a que le relief, avec la carte tu peux faire des rapprochements : "Tiens, là il y a un piton et puis un peu plus haut, l'autre est un peu plus bas à côté. Celui-là c'est la cote 1200 machin, bon alors je suis ici". Tu vois, tu dois trouver un petit *oued* : "Eh bien, le voilà, ah ça y est je suis là". Il ne faut demander ta route à personne. Et c'est dur. Ah ouais. C'est pour cela que je trouvais que les aviateurs, ils sont vachement forts. Je t'assure, quand il fallait leur donner une position, par exemple les hélicoptères pour le ravitaillement, eh bien, tu peux y aller, ils y arrivaient, ils trouvaient *(il mime leur bruit)*, les mecs, ils se posaient là. Ah oui.
C : *Hum hum.*
P : Ah ça, je leur ai tiré mon chapeau. [Pause-déjeuner].
C : *La question suivante, c'est quand tu repars vers Marseille pour ton deuxième séjour, entre guillemets, en Algérie. Tu dis que tu es très seul, que tu n'as personne à qui parler et cette solitude, en fait, tu l'évoques à plusieurs reprises en disant que, compte tenu de ta position de gradé et de responsable des hommes, même s'il y a des moments de solidarité entre vous, tu es quand même plus seul que les soldats de base.*
P : Ah évidemment parce que eux, ils vivaient groupés, ils vivaient dans un bâtiment.
C : *Hum.*
P : Donc ils dormaient côte à côte, je ne sais pas comment ils mangeaient d'ailleurs. Des fois je me dis : "Mais ce n'est pas croyable ! Comment j'ai fait ?", je suis incapable de dire comment ils se nourrissaient au camp. Je n'ai jamais été leur demander : "Mais comment vous faites pour manger ? Vous achetez votre nourriture ? On vous sert ?", je ne sais pas. C'est drôle, je suis passé à côté de ça et ce n'est pas normal. J'ai été quand même plus de 10 mois avec eux, je ne sais pas.

C : *Hum hum.*
P : Alors, je me repliais dans mon coin, les autres avaient, pour certains, leur épouse…
C : *Hum.*
P : … mes collègues officiers, sauf le Capitaine qui était célibataire. Il y avait B. qui avait sa femme et ses deux petites filles dans le camp. L'Adjudant C. avec sa femme et je crois qu'il avait des enfants aussi. Et donc, ces gens-là rentraient chez eux, ils ne mangeaient même pas au mess. Moi le mess c'était un petit machin, je parlais un peu avec les Sous-officiers qui mangeaient là et puis c'est tout.
C : *Hum hum.*
P : Et donc je me retrouvais seul. Donc je n'avais même pas la fraternité si tu veux, la confraternité qu'il y a chez les hommes de troupe, même si des fois il y a des bisbilles. Mais au moins, ils ont des souvenirs de rigolade, il y a toujours des marrants dans un groupe *(rire)*, tu te rappelles, à l'Armée il y a toujours le gros déconneur qui a des histoires bon. Moi, personne. Et c'était un peu…, j'étais vraiment solitaire, quoi.
C : *Hum hum.*
P : Je n'étais avec les gars pratiquement que lorsqu'on était en opération. Donc tu vois, c'était très limité. On n'était pas des scouts qui se réunissaient en cercle avec un feu de camp, au contraire il fallait toujours qu'on se planque. Donc, c'était réduit à ce que j'appelais mes mousquetaires, j'avais deux ou trois gars qui ne me quittaient jamais. C'était limité, quoi. Donc à part à Cherchell et Granville quand même, il faut reconnaître qu'à Granville, dans la chambre, il y avait des paysans normands qui partageaient leur colis…
C : *Hum. Hum, hum.*
P : … c'était sympa. A Cherchell, c'était de moins en moins sympa au fur et à mesure qu'on approchait de la fin parce que là c'était : "De source sûre. On m'a dit que..." Il y avait toujours des mecs qui savaient tout *(sourire)*. Presque tout. Il y avait des gars qui avaient toujours des sources et qui coupaient le moral à tout le monde. Et on se voyait des fois un peu en chiens de faïence. Mais moi, où j'ai le plus souffert de solitude c'est à Molière.
C : *Hum.*
P : Voilà. A Molière. Je ne pouvais pas dire aux gars : " Attendez, je vais aller…", je ne pouvais pas aller passer l'après-midi dans leur chambrée.
C : *Hum.*
P : Non, ça ne se faisait pas. Et puis, ils n'auraient pas été à l'aise.
C : *Oui.*
P : Ils n'auraient pas aimé non plus avoir l'Officier, même s'il n'y avait rien à voir avec un comportement d'Officier dans un commando de chasse et puis dans une caserne à Clermont-Ferrand. Tout à fait différent. Tout à fait différent. Mais bon, j'étais seul, j'étais seul.
C : *Oui, ça se sent beaucoup.*
P : Oui. J'écrivais, j'écoutais la radio quand je pouvais me reposer un peu, mais on était quand même souvent partis.
C : *Hum hum.*
P : Hum.
C : *Un peu plus tard, c'est page 60, tu dis que tu as "la certitude d'avoir gagné la partie car tu es là, intégral, sans blessure au corps ni à l'esprit, à narrer tes interminables péripéties", je te cite…*
P : Hum.
C : *Et je me demandais si tu étais vraiment complètement intégral, c'est-à-dire est-ce qu'il n'y a pas des blessures secrètes en fait, des blessures invisibles qui restent ?*
P : Hum.
C : *Est-ce que tu es sûr d'être complètement...*
P : Oui, je crois que j'ai récupéré assez rapidement. J'ai récupéré parce que c'est vrai que les premiers mois après le retour au pays, il y a un temps d'adaptation, de réadaptation.
C : *Hum.*

P : Mais en reprenant le cours du travail, la vie familiale, oui. Non, moi je n'ai pas été trop…, je crois que je suis quand même assez équilibré et je me suis... Bon, Pierrette dit que j'étais moins marrant, j'étais moins drôle, je rigolais moins, je parlais moins mais ça c'était en arrivant. Après, on a bien rigolé comme tout le monde, non je ne pense pas, franchement, que j'aie beaucoup changé après ça. On a mûri vite !
C : *Hum.*
P : Ça, on a mûri très vite. Tu te rends compte que j'avais l'âge de John, là.
C : *Hum.*
P : Oui, l'âge de John. Tu imagines, tu réalises. Mais bon, des blessures, pfff, non je ne pense pas. Je pense que, d'un autre côté, ça m'a donné *(soupir)* à relativiser plus les choses. Tu vois ?
C : *Hum hum hum.*
P : En me disant : "C'est important, ce n'est pas important", des choses comme ça. Mais non, de là à dire que j'aie fait de la déprime ou autre chose, jamais. Je peux dire, je pense, que je suis bien équilibré parce que je n'ai jamais fait de déprime ni rien, même en Algérie.
C : *Hum.*
P : Avoir des fois un peu le moral dans les chaussettes ça ça arrive ! Ça arrive, le moral dans les chaussettes, quand tu comptes les jours et tu dis : " Je ne suis pas encore près de rentrer et des trucs comme ça, et puis d'ici là qu'est-ce qui va se passer ?" A chaque fois qu'on part en opération, on se dit : *(rire)* "elle sera la bonne ou elle sera la mauvaise ?" Ça peut arriver, on ne sait pas. On ne sait pas! Alors, tu ne peux pas être exubérant. En plus, quand tu es seul, et que tu ne peux pas parler, beaucoup discuter avec les autres. *(Silence).* En plus, je t'ai fait remarquer, et ça tu l'as bien compris, que je n'étais pas tout à fait de la bande.
C : *Hum.*
P : Quand tu es avec des professionnels et que tu es vraiment l'amateur, même dans une équipe de foot, *(rire)* si, parmi les professionnels, il y a un seul amateur, je suppose qu'il sera un petit peu mis à part. C'est vrai !
C : *Tout à fait.*
P : Tout à fait. C'étaient des gars qui parlaient d'Indochine, qui parlaient de tout ça. Bon, moi, je n'allais pas leur parler d'école, tu vois.
C : *Hum hum. Vous n'aviez pas les mêmes choses à partager.*
P : Non.
C : *Hum hum.*
P : Non non. Ceci dit, ceci dit, je ne me plains pas trop. A part le Capitaine, souvent on a ressenti ça et en particulier, j'étais un peu navré pour mes gars parce que, eux aussi, ils savaient que souvent, on nous demandait de faire des trucs, mais pas aux autres. Alors ça, c'était emmerdant. C'était emmerdant pour moi mais c'était aussi emmerdant pour les autres. Je me disais, ils disaient : "On n'a pas de chance, c'est toujours nous, on doit aller plus loin, on doit se mettre en embuscade, les autres sont en train de dormir sur le piton là-haut, pffff, ils sont à 60, nous on est 30 ans en bas", tu vois.
C : *Hum hum.*
P : Bon, ça c'est un petit peu un truc qui m'est resté en travers de la gorge, tu vois. Voilà.
C : *Hum hum.*
P : Pourquoi ? Eh bien parce qu'ils préféraient rester entre eux.
C : *Oui. Hum.*
P : Le Capitaine avait plus de sujets de conversation avec B. qui avait fait Dien-Bien-Phu, avec les autres qui avaient fait aussi l'Indo, qu'avec moi qui étais instit à P…
C : *Hum.*
P : … *(Rire)* à l'époque. Donc, c'était un peu normal. Mais j'en souffrais plus pour les mecs parce que je me disais : "C'est à cause de moi qu'ils sont encore là". Voilà. "On est encore là, on est dans le trou, au bord de la piste toute la nuit à dormir d'une oreille à peine, avec des gars en train de regarder s'il n'y avait personne qui allait passer sur la piste." Et puis les autres, on savait qu'ils se sentaient en sécurité là-haut, tu vois…

C : *Hum.*
P : … au-dessus de nous. Voilà, ça c'était un peu gênant.
C : *Hum hum.*
P : La solitude, oui.
C : *Hum hum.*
P : Ah oui, la solitude. J'enviais un peu quand même les gars qui faisaient une bande, un groupe de copains, moi je ne pouvais pas être trop copain avec mes gars, ils étaient sympa... Mais, en plus, il y avait beaucoup de Musulmans.
C : *Hum.*
P : Donc on n'avait pas les mêmes sujets. Voilà.
C : *Hum hum.*
P : C'était ça. Je me sentais isolé. Isolé.
C : *Hum hum.*
P : Et un petit peu marginal, si tu veux, par rapport aux autres.
C : *Oui, par rapport aux mecs de métier.*
P : Hum.
C : *Alors, tu dis aussi lorsque tu te trouves dans un camion vers ton affectation à Molière...*
P : Hum hum.
C : *... avec d'autres gars...*
P : Oui oui, avec…
C : *... que tu avais peur de n'être jamais un des leurs. Et aussi, en même temps, à ce moment-là, tu as pris conscience de la responsabilité. Tu en parlais tout à l'heure un petit peu…*
P : Oui.
C : *…du fait d'être responsable.*
P : Hum.
C : *Est-ce que tu avais la peur de ne pas être à la hauteur vis-à-vis des gars que tu allais avoir ?*
P : Ah oui, oui oui oui oui oui ! Bien sûr, tu as peur de ne pas être à la hauteur. Là, c'était différent, c'était la première fois que j'allais être responsable, à la guerre, des Sections de combat. En plus, c'était quand même un Régiment qui était commando ! Et les gars, ils m'attendaient au virage aussi. Ce n'est pas du tout pareil, par exemple, qu'un gars qui va dans une classe, stagiaire avec un prof, et puis l'année d'après on lui dit : "Ah, maintenant, c'est terminé, tu n'auras plus…, tu vas là !" Donc, tout d'un coup, tu dis : "Est-ce que ça va le faire ?"
C :*Hum, hum.*
P : Oui, j'avais un peu la trouille de ne pas être à la hauteur. Je me disais : "Qu'est-ce qui va se passer quand je vais tomber…, les premiers trucs avec les *fell* et tout, je ne sais pas comment je vais réagir, comment je vais faire pour commander les gars et tout." C'est sûr, tu te poses des questions. En plus, les gars, ce jour-là, ils revenaient d'une longue opération, j'avais vraiment eu de la chance, je suis arrivé […] dis donc, coup de bol, ils rentraient d'opération. On me dit : "Eh bien tiens, la Compagnie…, vous allez monter dans un camion". Je suis monté avec les gars derrière.
C : *Hum hum.*
P : Tout Lieutenant que j'étais, j'ai laissé le chef de bord garder…. Il avait sa place de chef de bord, d'ailleurs moi je n'étais rien pour l'instant. Je n'étais pas nommé encore.... Je voyais ces gars-là, ils avaient l'air de baroudeurs, tu sais, ils avaient la barbe de huit jours, ils avaient l'air crevés d'ailleurs et je me disais : "Putain", ils avaient des gueules de … *(Rire).*
C : *Un peu patibulaires.*
P : … un peu patibulaires. Je dis : "Il va falloir, c'est vrai, que je les commande, que je leur dise : Tu fais ça, tu vas là, toi tu vas ici" et tout le bordel. Est-ce que ça va le faire, est-ce qu'ils vont l'accepter ?".
C : *Hum.*

P : Oui. "Ils vont l'accepter ?". J'étais jeune, tu imagines John qui arrive dans un commando, là, comme ça, *(sourire)*…
C : *Hum.*
P : Et puis, 23 ans, il y a des mecs qui ont 30 ans, 35 ans, des gars qui avaient fait l'Indo et tout. Et puis qui voient John leur dire : "Ah mais, tu vas là-bas, tu fais ci", est-ce qu'ils vont... exactement ça ! Tu es obligé de te poser des questions. Et encore, je ne savais pas trop exactement ce qu'on allait faire. Je savais que j'allais là-haut, en commando, et après c'était tout.
C : *Hum.*
P : Donc, un peu d'appréhension. C'est normal, je crois que tout le monde aurait eu un peu d'appréhension. A moins d'être complètement…
C : *Inconscient.*
P : Inconscient. En disant : " Là, on ne va plus jouer à la petite guerre".
C : *Hum hum.*
P : On ne va plus jouer à la petite guerre. Ca ne sera plus de la rigolade. Je te dis, quand j'ai vu l'état des gars, quand ils rentraient, qui me disaient que cela faisait huit jours qu'ils n'étaient pas rentrés au camp. La vache ! Huit jours dans le *djebel* comme ça, ils avaient l'air crevés. Mais ils avaient l'air calmes, ils avaient l'air tranquilles, ils n'ont pas l'air trop de paniquer, ça a l'air d'être des…, c'est vrai déjà ça rassure.
C : *Hum.*
P : C'étaient des gars dont on voyait qu'ils étaient aguerris.
C : *Hum hum.*
P : Voilà. Parce que moi, tu sais, c'est tout ce que je voulais moi c'est essayer de... J'ai dit que j'ai eu la chance, finalement, de tomber dans un Régiment comme ça, une Compagnie comme ça. Parce qu'il y a eu des Compagnies qu'on appelait les Compagnies bordels.
C : *Hum.*
P : C'était tellement bordélique *(rire)* que, que les gars, ils se faisaient tuer l'arme à l'épaule au lieu de…. Je n'ai jamais vu ça chez nous. Les gars avaient toujours l'arme à la main. Je n'ai jamais vu mes petits gars mettre l'arme à l'épaule. Donc déjà tu te dis : "Ce sont des gars qui sont sur le qui-vive, c'est sérieux, avec eux on est tranquilles ". En plus, j'ai vu que j'avais beaucoup de Musulmans. C'est toujours un peu inquiétant au départ parce qu'on se dit: "Si, parmi la bande, il y a quelques traîtres".
C : *Hum.*
P : C'est…
C : *Ça s'est produit, oui.*
P : Ca s'est produit hein ? Ah oui. Ça s'est produit, il y en a eu. Et tu te dis : "Après tout", ensuite, souvent, j'ai réfléchi à ça, j'ai dit : "Oh la la la la, s'ils avaient voulu partir, me couper le cou et partir, ils auraient pu le faire".
C : *Bien sûr.*
P : En plein *djebel*, pfff, les gars ils connaissaient le coin et tout. Tac, ils te coupent le cou et puis ils partent dans la nuit et puis voilà, ça s'est passé comme ça. J'ai eu confiance, moi. J'ai eu confiance en eux tout de suite. Oui, je n'ai pas eu de problème, aucun problème avec les hommes, jamais !
C : *Hum hum.*
P : Je n'ai pas appliqué le truc qui disait : "Les Arabes, avec eux, il faut être dur". Il y a des gars qui disaient ça : "Il faut être dur, sinon ils n'estiment pas les gens qui sont ne pas durs avec eux", tu vois, des trucs comme ça.
C : *C'étaient des représentations.*
P : C'est ce qu'on disait, les gars disaient ça: "Ah oui mais ça, on est obligé. Si on n'est pas dur avec eux, ils ne te respectent pas !" Je n'ai jamais été dur avec eux moi. Et chaque fois que j'ai demandé, ils l'ont toujours fait.
C : *Hum hum.*

P : Ça a très bien marché. Non, c'est de la connerie. Mais ça, c'étaient encore des trucs que les colons disaient.
C : *Oui.*
P : Les colons disaient ça: "Ah mais, les ouvriers, pour qu'ils travaillent, et tout ça, il faut être sévère avec eux, sinon ils ne foutront rien, ceci cela". Tu vois, ça c'était...
C : *Comme si c'étaient des gamins, quoi.*
P : Voilà ! C'était ancré dans leur truc, ils ne travaillent que s'ils sont souqués.
C : *Hum.*
P : Bon. Je n'ai pas tenu ce raisonnement-là et je n'ai jamais eu de problème.
C : *Hum hum.*
P : Jamais eu de problème. Non non. Non non.
C : *Tu parles aussi, justement, à propos du déplacement en camion que tu fais, de l'insécurité des déplacements en véhicule. Tu parlais beaucoup d'insécurité tout à l'heure et particulièrement dans les déplacements…*
P : C'est là qu'on est le plus, comment dirais-je, en insécurité.
C : *Hum.*
P : Il n'y a rien de plus simple que d'attaquer un convoi qui roule sur la route, en montagne.
C : *Hum.*
P : Tu imagines une route en lacets, 100 m de ligne droite, les mecs surplombant la route. Ils te prennent en embuscade, ils arrêtent le premier camion, les autres sont au-dessus, balancent des grenades, et hop on se barre. Et puis le temps de réagir, combien ont été tués comme ça ? Moi, j'étais content quand on mettait pied à terre, maintenant on est sur le sol, première alerte, hop on plonge, on a un trou. Mais là, sur un camion, tu es vulnérable, tu es vulnérable !
C : *Hum.*
P : Sur nos camions, par exemple, j'ai signalé qu'il n'y avait jamais de bâches sur les camions.
C : *Oui, pour pouvoir sauter.*
P : Oui, et les bancs n'étaient pas comme ça. Les bancs étaient au milieu du camion, face à la route, de façon à pouvoir gicler sur les côtés tout de suite, tu vois, ou réagir même du camion s'il le fallait. Tout était prévu pour pouvoir…mais c'était l'endroit où on était le plus vulnérables, voilà ! Ce n'est pas la plaine de Caen ! Il faut imaginer les paysages qui sont propices à des embuscades. Tous les endroits étaient propices à des embuscades, pratiquement. Et leur tactique était souvent de bloquer le premier camion, ou alors le contraire, de laisser passer le premier camion et de s'en prendre au dernier.
C : *Hum.*
P : Le temps que les autres réagissent, prendre le dernier n'était pas toujours très bon. Mais s'il y avait une mine sur la route, c'était pour le premier.
C : *Oui.*
P : Ça c'est sûr, donc : "X, vous prendrez le camion de tête", j'ai entendu ça plusieurs fois, j'ai dit "Merde, c'est encore moi devant, avec le chauffeur" et puis voilà. Ça s'est bien passé. Mais une fois, on a su qu'il y avait une embuscade FLN qui nous a reconnus et qui nous a laissés passer. On avait fait un prisonnier et le gars nous a dit : "Ah mais, tel jour...
C : *Hum hum.*
P : …vous êtes rentrés de nuit à …" J'ai dit : "Oui, c'est vrai". " Vous montiez d'Orléansville vers B. ". "Oui, c'est vrai". " Nous étions en embuscade sur le bord de la route et notre chef nous a dit : "Ne faites pas les cons, ne tirez pas sur le commando, ils seront encore capables de nous baiser *(rire)*, laissez-les passer". Il a eu la trouille de notre réaction. Il a dit : "Si ça avait été le Régiment d'infanterie de B., le 70e RI, on l'attaquait, mais on vous a reconnus". Et il nous a laissés passer, par peur ! Par peur de se faire avoir. Putain, c'est vrai, on a dit : "On a risqué gros". C'est parce que le gars a dit : "Ah non, le commando, je n'aime mieux pas !" C'est un peu comme les paras, il craignait un peu plus.
C : *Hum hum.*

P : Par contre, le Régiment d'infanterie qui montait là, le fusil *(rire)* même pas chargé si ça se trouve, ils ont dit : "Bon, ceux-là, on attaque". C'était tellement vrai, ces renseignements, qu'on a dit : "Il ne peut pas l'avoir inventé, on est passé ce jour-là, à tel endroit." Et on a dit : "Bon, on a échappé à l'embuscade". Voilà.
ùC : *Hum hum. Parmi ce qui te permet de tenir, tu parles de la radio que, très vite, tu achètes, et que tu parviens à capter, y compris radio Bretagne.*
P : Oui.
C : *Est-ce que tu veux un petit peu développer l'importance de ce petit transistor pour toi ?*
P : Oui oui, c'était vraiment un contact, un rapprochement terrible *(la voix tremble)*. Quand tu es là-bas, au pied du S., là-bas, qui était en haut du... Et puis, tout d'un coup, tu entends, je parlais du disque des auditeurs, le matin, il y avait ça à l'époque : "Alors, de la part de Louisette pour son chéri à tel endroit", et tout ça, c'est étonnant, des endroits que tu connais, tu te dis… Ah oui, tu as l'impression que tu te rapproches, tu n'es pas coupé du monde. Autrement, tu es coupé du monde, tu es coupé du monde. Il n'y avait pas d'électricité, il n'y avait plus rien. Tous les poteaux avaient été sciés depuis longtemps, dans la montagne, au bord des routes, il n'y avait plus un poteau qui tenait, tout était foutu en l'air. Donc, ça rapprochait, ça faisait un lien. Ça fait drôle d'entendre parler, je ne sais pas moi, d'entendre parler par exemple à Locquirec, *(rire)* là-bas quoi ! C'est vachement marrant, j'écoutais mon transistor et puis j'écoutais aussi beaucoup les infos parce que, évidemment, il y avait toujours des espoirs de négociations, secrètes souvent, parce que tu sais bien que ça devait y aller.
C : *Oui.*
P : Oui. Le gouvernement provisoire et tout ça, il y avait des contacts avec le gouvernement de de Gaulle et tout, et on disait un beau jour on va apprendre quand même qu'ils acceptent, la France accepte de donner l'autonomie, on ne parlait pas d'indépendance, on pensait à l'autonomie, hein, parce que les plus modérés du FLN se seraient contentés de l'autonomie, comme Ferhat Abbas par exemple, il n'y avait que les ultra qui ne voulaient pas en entendre parler ! Donc on se disait : "Ils vont bien couper la poire en deux". Penses-tu, les mois passaient et puis il a fallu attendre 62 pour que finalement on dise : "On laisse tomber tout" quoi. Voilà. Mais tu espères, tu espères, tu écoutes.
C : *Hum, hum.*
P : Un jour il y aura bien une bonne nouvelle, oui. Enfin. La radio a été pour moi importante, d'autant plus que j'étais seul ! *(Silence).* Donc quand j'étais dans ma chambrette, là, tout seul, une espèce de truc, un demi tonneau qui était un logement qui avait été fait peut-être après, comment dirais-je, le tremblement de terre d'Orléansville où il y avait eu beaucoup de morts, on avait dû faire des logements comme ça, tu vois, sur un socle, antisismiques plus ou moins, donc il y avait en principe deux ou trois pièces là-dedans, ils ont coupé là-dedans, tout était vide, tu vois un peu, quand tu rentrais là-dedans c'était bien triste bon. Mais j'avais un lit, j'étais bien. Voilà. J'étais mieux que sur le sol, là, dans la montagne. Donc j'étais quand même content de passer deux ou trois jours d'affilée des fois, sans partir, ça c'était le bonheur, oui ! Et la radio ! Et la radio marchait *(rire)* oui oui, mon petit transistor, il m'a rendu beaucoup service, oui.
C : *Alors ça, on en a déjà un peu parlé, tu évoques le fait que de tous les officiers, tu es le seul appelé et que cela va te desservir…*
P : Hum.
C : *Tu disais que tu étais un peu marginal, finalement, par rapport aux gars qui étaient de métier, mais est-ce que, à certains moments, tu as même vécu cela presque comme des punitions, le fait qu'on vous envoie presque systématiquement en tête, dans les endroits les plus dangereux ? Est-ce que tu as vécu ça comme une punition liée au fait de ne pas être des leurs quelque part ou tu penses que ce n'était pas vraiment fait dans cette intention-là ?*
P : Punition, je ne sais pas, je n'étais pas puni, on ne me punissait pas, mais le Capitaine, qui était un militaire de carrière, je comprends un peu son truc, il préférait, quand il décidait de s'arrêter quelque part, prendre avec lui, soit B. soit M., qui étaient militaires de carrière, ils

parlaient carrière, ils parlaient de tout ce qu'ils voulaient, ils parlaient plus qu'avec moi si tu veux.
C : *Hum hum.*
P : Donc il avait des préférences, il avait peut-être aussi plus confiance *(rire)* peut-être avec juste raison, plus confiance dans les valeurs militaires de ces gars-là, que de moi ! Bon, je crois que c'était ça surtout, je crois que c'était ça. Il ne me punissait pas, pourquoi il m'aurait puni ? Je n'ai jamais fait de conneries, je n'ai jamais refusé quoi que ce soit, je n'ai jamais manqué une opération, je n'ai jamais été malade une fois, rien ! J'étais toujours prêt à partir. Non, il ne me punissait pas ! Mais je pense que c'était humain pour lui de s'entourer de ses potes en quelque sorte. C'étaient ses potes.
C : *Hum.*
P : Il les connaissait avant que j'arrive. Les autres étaient déjà là, il les connaissait mieux que moi. Bon, je pense que c'est ça. Mais c'est vrai que ça devenait quand même…, on trouvait que c'était trop souvent nous quoi. Quand il nous disait : "Bon, voilà", on avait un ordre de marcher la nuit, "Bon, Carmin, nous avons décroché, nous nous mettons en position avec la 1 ou la 2, et vous allez poursuivre jusqu'à tel endroit, vous vous mettrez en embuscade pour la nuit", putain ce n'est pas du repos une embuscade pour la nuit et puis tout seuls ! Si on tombait sur une *katiba*, on était mal parce qu'on était tout seuls et les autres, le temps qu'ils viennent, et tout ça, non. Oui, c'est l'insécurité déjà, de savoir qu'on va mal dormir, savoir que tout peut arriver, c'est toujours pareil, donc angoisse supplémentaire, fatigue supplémentaire et sentiment d'injustice voilà. Tout mêlé, cela fait que j'entendais les gars ronchonner.
C : *Hum hum.*
P : Et des fois je ne comprenais pas, en Arabe, je me faisais traduire par mon brave M'.: "Hé M', qu'est-ce qu'ils racontent ?". "Ben, ils rouspètent mon Lieutenant, eux pas contents, eux pas contents". Ah je dis : "Oui, je comprends, eux pas contents", "Ils disent toujours Carmin, c'est toujours Carmin", "Ah oui c'est Carmin", je dis, "mais je n'y peux rien, ce n'est pas moi qui commande, tu leur dis que je ne suis pas *(rire)* le Capitaine", alors bon, ils le savaient bien d'ailleurs les gars mais ce n'était pas à moi qu'ils en voulaient mais ils disaient : " Si on avait eu *(rire)* un autre Lieutenant peut-être que cela aurait été différent", voilà.
C : *Hum hum.*
P : Tu te sens quand même un peu emmerdé, même si tu n'y es pour rien, c'est comme ça.
C : *Ca c'est pareil, c'est quelque chose dont tu as un petit peu parlé par anticipation, page 73, tu as ton baptême du feu.*
P : Oui. Première sortie.
C : *Et tu dis que tu n'as pas le temps d'avoir peur.*
P : Non.
C : *C'est un peu ce que tu disais tout à l'heure déjà.*
P : Pas le temps, tu n'as pas le temps d'avoir peur, tu réalises que, tout d'un coup bon, le baptême du feu, ça n'a pas duré très longtemps mais c'était la première sortie et puis ça te dit, c'est sûr, que dans le coin il faudra se méfier, ce n'est pas un coin tranquille. Les gars me l'avaient dit avant, j'avais passé une nuit avec eux, ils m'avaient dit : "Tu montes à Molière, dans l'Ouarsenis, eh bien dis donc, c'est un sale coin", des trucs comme ça quoi. Et puis bon, là, première sortie, on tombe sur des machins, mais les *fellagha* ont décampé assez vite. Donc ça a été un baptême du feu qui n'a duré qu'une minute ou deux minutes mais c'est un baptême du feu, ça tirait, ça tiraillait, c'est surtout nous qui tiraillions parce que la réplique a été tellement rapide que *(bruit de mitraillettes)* les *fellagha* ils ont préféré prendre la tangente et descendre de l'autre côté, ils sont partis, voilà, voilà.
C : *Hum. Et quand tu rentres dans ta chambre, après, dans ta piaule, rétrospectivement, est-ce que c'est là que tu te mets à avoir les jetons, à trembler ? Ou pas ? Ou est-ce que ça se passe comme ça ?*
P : Forcément, on se dit, dans ces cas-là, la première fois: "Si, à chaque sortie comme ça on est attendus, on est accueillis à coups de mitraillettes ou à coups de fusil, eh bien dis donc, je

suis mal barré". Tu cogites un peu mais oui, ça passe, il faut bien, il faut bien. Par contre, quelquefois, quand le Capitaine nous convoquait comme ça, en disant : "Bon, écoutez les gars, je viens d'avoir un appel radio du commandement, on doit se rendre cette nuit…, on part à telle heure ", il disait où, tu te rappelais les endroits ou tu avais déjà été arrosé comme ça, accueilli, alors là, tu te dis : "Oh, je n'aime pas ce coin-là, je n'aime pas ce coin-là", tu vois...
C : *Hum.*
P : Et tu as plus peur, tu es plus inquiet quand tu repasses dans des coins où on t'a tiré dessus, tu sais que par là, ce n'est pas bon, quoi. Et après tu te dis, de toute façon, ce n'est bon…
C : *C'est bon nulle part.*
P : … nulle part, quoi. Mais c'est vrai que tu te dis : "Ah merde, ah là, je n'aime pas là", on t'a dit qu'on va dans les D., un endroit qui s'appelait comme ça, la dernière fois on nous a tiré à la mitrailleuse dessus, la mitrailleuse allemande, ils nous avaient tiré dessus parce que les gars m'avaient dit : "Oh ça, c'est une mitrailleuse allemande", "Comment vous savez que c'est une mitrailleuse allemande ?", il me dit : "Si, à la vitesse du tir". C'est une mitrailleuse qui tire à une cadence assez lente *(il mime le bruit)* alors que *(il mime un autre bruit)*, et çà, c'est une mitrailleuse allemande. J'avais appris quelque chose *(rire)*. C'est comme ça, quoi. Et il m'a dit : "Ils tirent de loin, ne t'inquiète pas, ils tirent de loin". Et c'est vrai, ils tiraient de loin. Mais bon, on sortait d'un village, on avait traversé le village. C'était habité ce coin-là, la zone interdite commençait derrière, un peu plus loin. On traverse le village, on fait 200 m et on nous tire dessus d'une colline là-bas *(il mime le bruit)* et puis on entend derrière nous les femmes qui étaient sorties des *mechta* et qui poussaient des youyous de joie *(il mime le bruit)*. Si cela avait été la Légion ou autre chose, ils auraient fait demi-tour, ils auraient foutu le feu aux trucs mais nous, on n'a pas fait comme ça, on a dit bon, ils étaient jobards qu'on se fasse tirer dessus, tu vois, ils étaient jobards. C'étaient des gens qui voyaient des *fellagha* régulièrement. Ils étaient en limite de zone, ils venaient se ravitailler, ils avaient peut-être de la famille là-dedans. Et donc c'est la seule fois où j'ai entendu les femmes arabes pousser des youyous, on n'en a pas fait de cas. Et ce jour-là, on avait avec nous deux aviateurs parce que les aviateurs travaillaient des fois avec nous mais eux en l'air, bien sûr, et puis nous au sol quoi. Alors, on se parlait par radio, on indiquait des trucs et puis ils agissaient. Si on leur disait d'arroser un endroit parce qu'on nous avait tiré dessus depuis un endroit... Mais on ne les voyait pas. Et puis un jour, des fois ils nous engueulaient aussi, les aviateurs, parce qu'ils étaient en avion, ils passaient au-dessus des *djebel*. Bon, tu as une colline ici, il faut descendre un machin, il faut remonter de l'autre côté. Mais eux en avion *(il mime le bruit)*, ils gueulaient parce qu'ils nous signalaient des *fell* : "Mais où vous êtes ? Qu'est-ce que vous foutez ? Vous n'avancez pas!" Alors le Capitaine a dit : "Ils nous engueulent parce qu'on n'avance pas, on va demander à l'Etat-major à Orléansville s'il ne peut pas nous envoyer de temps en temps, en stagiaires, des pilotes pour qu'ils viennent voir avec nous. Oh putain, il nous en envoie deux. Ah les gars, là, ils ont compris. Ils ont compris qu'effectivement 1 km sur la carte *(rire)* quand tu es sur un point haut et que tu descends et que tu remontes, il n'y a bien qu'1 km seulement, le temps que tu mets, et ce jour-là ils étaient avec nous, oh putain, ils étaient à plat ventre par terre mon vieux quand la mitrailleuse tirait, ouh, si tu avais vu, ils se faisaient petits et là ils ont compris. Là ils ont dit : "Oui, on ne se rend pas compte en avion, on trouve que vous n'avancez pas, on vous signale des *fellagha*, une demi-heure après vous n'êtes pas encore là." Alors je dis : "Voilà pourquoi. Vous avez compris maintenant ?" Ils ont dit : "Oui, on a compris" et ça c'était une bonne chose. Ah oui, c'est con de se faire engueuler alors que tu fais ce que tu peux, tu es ici, tu dois aller sur la colline là-bas, ce n'est pas comme si tu dois aller…, il faut déjà la monter la colline. C'est rien ces collines-là à coté de ce qu'on avait. Et on se faisait engueuler des fois mais bon, le Capitaine avait eu une bonne idée de demander à l'Etat-major : "Vous ne pourriez pas nous envoyer quelques pilotes avec nous pour qu'ils prennent conscience de pourquoi on a l'air de ne pas avancer et comment ça se passe sur le terrain ?" Ils ont vu les choses autrement après. Oui, ça c'était une bonne idée.

C : *On a parlé de la solitude tout à l'heure, enfin en tout cas de l'isolement dans lequel tu te trouvais. Tu parles aussi un peu plus tard, quand même, des rapports qui lient les Officiers et les hommes de troupe, comme des moments, malgré tout, de partage des dangers, des misères, des peurs, des souffrances.*
P : Oui oui.
C : *C'est toi qui emploies ces termes-là.*
P : Exactement.
C : *Est-ce que cette solidarité, quand même, que vous avez ressentie plusieurs fois dans les opérations, est-ce qu'elle t'a aidée sur le moment ? Et puis, quand tu l'as décrite aussi, est-ce qu'en l'écrivant dans ton récit ça t'a fait du bien de penser à ces liens qui t'unissaient avec tes hommes ?*
P : Oui, oui, oui, oui. Oui, oui. C'est vrai et puis je suis content que ça se soit passé comme ça, c'est vrai que si quelqu'un avait encore un petit peu d'eau dans le bidon, il était prêt à te donner à boire et des choses comme ça, porter un sac. Moi il m'est arrivé de porter le sac d'un soldat musulman qui était HS complètement, pourtant on dit qu'ils sont solides comme des chèvres et tout ça mais ils sont comme les autres. Le jour où ils ne sont pas en forme...
C : *Ils peuvent être malades.*
P : … ou malades. Bon eh bien j'ai porté le sac, bon je pense que les gars, si moi ça avait été le cas, ils auraient fait pareil. Mais j'ai porté le sac du gars, je lui ai dit : "Donne-moi ton sac !" parce que je voyais qu'il était mort quoi, il n'arrivait plus à suivre pratiquement, bon c'est bien. Non, moi je n'ai jamais eu d'histoire avec mes soldats, je n'ai jamais eu d'histoire. Ah, non. Je crois qu'ils ne pourront pas dire que…, ils pourront peut-être critiquer des fois : "Oui, au lieu de nous mettre dans un bon coin en embuscade, il a dit allez les gars, on laisse la piste, là, et puis on va dormir un peu plus haut", des trucs comme ça. Mais c'était pour eux que je le faisais, pour qu'ils ne soient pas non plus toute la nuit sur le qui-vive. Bon, je ne pense pas qu'ils m'en aient voulu. Il y avait un sale con qui était avec moi qui avait dit au Capitaine un jour qu'on avait fait ça et ce n'était pas un Musulman, c'était un Sous-officier français qu'on m'avait collé, un vrai lèche-bottes tu sais.
C : *Hum.*
P : Parce qu'à l'Armée, on parle de fayot, de fayotage. Ça vient de l'Armée. On fayote avec les supérieurs. Et ce mec-là avait été dire au Capitaine que tel jour, alors qu'on devait être au bord d'une piste, le Lieutenant nous avait fait monter 100 m, en disant : "Il y en a marre, les autres dorment, nous on va dormir aussi" et tout ça. Le Capitaine m'avait dit un jour: "Alors, vous avez bien dormi Machin". Ah *(rire)* c'était l'autre con qui avait été...
C : *Hum.*
P : … mais ce ne sont pas les soldats. Les soldats, au contraire, ils me remerciaient. Je n'avais pas besoin de leur dire : "Vous ne direz rien au Capitaine", il n'y avait pas besoin. Ils me remerciaient en me disant : "Oui, il y en a marre, c'est toujours Carmin, mon Capitaine" mais l'autre...
C : *Hum. Pour se faire bien voir...*
P : Il y a des fayots, c'est terrible ça le fayotage, ah oui, les mecs qui sont fayots. Ça dit bien ce que ça veut dire, j'ai vu des fayots comme ça mais c'est la seule fois. Oh putain, s'il m'avait dit quelque chose, je lui aurais dit : "Écoutez, j'ai pris la décision parce que les gars étaient morts, moi aussi ; et on a le droit de faire comme vous, vous vous mettez sur un point haut, 60 types, là, et vous au milieu et puis on dort peinard et puis nous" ah non, j'ai dit non, les gars, ils n'en pouvaient plus. Non non, j'aurais dit ça, je crois que j'avais bien fait. Je faisais bien, j'avais bien fait. Non, non et puis… [Arrêt de la deuxième cassette].
C : *Tu dis page. 69 je te cite : "Ma modestie dût-elle en souffrir, il me faut admettre que je me suis bien débrouillé" et la question que j'avais envie de te poser, comme tu t'adresses à tes petits-enfants, est-ce que, quand on est grand-père et qu'on s'adresse à ses petits-enfants dans un manuscrit comme celui-là, on a quand même aussi un petit peu envie, et je trouve ça*

légitime, ce n'est pas du tout une critique, de donner une certaine image de soi, une certaine bonne image de soi, enfin qu'on a envie de transmettre quelque chose…
P : Non je n'ai pas dit cela en pensant à ça.
C : *Non, tu n'as pas…*
P : Non non, j'ai pensé que pour moi, bien débrouillé, c'est que, pendant les 10 mois que j'y étais, on n'a pas eu de casse et qu'on a fait notre boulot consciencieusement mais sans zèle.
C : *Hum.*
P : Je n'allais pas faire de zèle, d'ailleurs on n'était pas motivés, ce n'était pas la guerre : la patrie est en danger, il faut défendre le territoire, ce n'était pas du tout ça. Sans zèle, ne pas se faire tuer, c'est la première chose, ne pas faire tuer ses gars, c'est la première chose à laquelle il faut penser. Ça c'est sûr. Donc on s'est bien débrouillés. On a fait notre truc, les *fellagha* ne nous ont pas fait beaucoup de tort. La seule chose, je te l'ai dit, il y a un pauvre gars qui a perdu un œil, qui ne devait pas être avec moi, d'ailleurs, ce jour-là. Ca n'est pas de chance pour lui et en 10 mois, il ne faut pas se plaindre. Quand on compte le nombre de *fellagha* qui ont été "mis au tapis" comme on disait là-bas. J'ai su après que mon Sergent, B., un de mes Sergents, parce que, dans ma Section, j'avais un Sergent-chef et deux Sergents, eh bien il a été tué après. S'il avait été tué avec moi en opération, je pense que ça m'aurait fait quelque chose *(la voix tremble et les yeux s'emplissent de larmes)*.
C : *Hum.*
P : *(Silence).* Sûr ! Donc pour moi, je me suis bien débrouillé. Ceux que j'ai trouvés à mon arrivée, je les ai laissés au départ, sains et saufs. Pour moi c'était tout, la première mission c'était ça : partir et revenir! Voilà. Si on trouve pas les *fellagha*, moi je disais, à un moment donné: "Je suis comme un chasseur un peu bizarre, heureux de ne pas avoir trouvé de gibier" en disant : " Je n'ai pas tué de gibier, je n'en ai pas vu". Un chasseur, il gueule parce qu'il n'a rien tiré, il n'a rien vu. Pour moi, une bonne opération, c'était pratiquement celle où on n'avait rien vu, où on n'avait pas été tiré, où on n'a tiré sur personne. On est rentrés et puis c'est bon. Voilà. C'est tout. Ma mission principale, c'était ça. Évidemment, du point de vue militaire, ce n'est peut-être pas ce que penserait un militaire en disant : "Non, ma mission, c'est de tuer du *fell*, il faut les tuer". D'abord, il fallait les trouver, parce que c'était... Mais c'est comme cela, moi, j'étais content lorsqu'on n'avait vu personne.
C : *Tu parles aussi du journal de marche qu'on t'avait confié, soi-disant en ta qualité d'instituteur.*
P : Oui.
C : *C'était peut-être un prétexte qu'on avait trouvé pour te le confier ou...*
P : C'est vrai que ceux qui avait fait l'Indo, ils n'étaient pas forcément qualifiés. Ils étaient partis en Indochine, certains ont gagné leurs galons là-bas. Ils n'ont même pas été dans des écoles militaires, ni rien. Ce sont des gars qui ont eu ça par leur action en Indo, leur ancienneté, et tout cela, ils montent. C'est vrai que le Capitaine a refusé que des Officiers qui étaient là… Il aurait pu faire, lui aussi, c'est sûr, mais ce n'était pas le Capitaine qui allait le faire. Il aurait pu, il aurait pu. Eh bien, il s'est dit : "Ça tombe très bien, j'ai un instit qui arrive, eh bien, on va lui confier ça !" Voilà. Donc j'ai noirci, pendant 10 mois, les pages du journal de marche de la Compagnie.
C : *Tu dis que tu serais curieux de le relire aujourd'hui, et je me demandais parce que…, dans les gens que j'ai interrogés, il y en a qui l'ont fait, pourquoi tu n'es pas allé au Fort de Vincennes pour essayer de le lire parce que c'est là qu'on peut faire des recherches ?*
P : C'est ce que disait Daniel, Daniel me disait ça aussi.
C : *Tu n'as jamais eu cette idée-là ? Tu n'as jamais eu cette envie ?*
P : Non, non, parce que j'aurais eu une faute d'orthographe à corriger, alors je n'aime mieux pas parce que, pour moi, j'écrivais mon truc comme ça, et je n'étais pas à une faute d'orthographe près, sans doute. Mais bon, c'est vrai que j'en aurais fait plus, mais... Non, quand même, j'aurais dit "Oh ! Putain, comment tu as écrit ce mot-là !", par exemple. Mais ce serait intéressant quand même de voir, jour après jour, ce qu'on a fait, quoi. C'était précis,

mais il aurait fallu, à ce moment-là, que je regarde la carte. Mais ça ne donnerait pas grand-chose parce, quand tu détermines des points par des coordonnées, si tu n'as pas les coordonnées sous les yeux, ça ne donne pas grand-chose, parce que là-bas tu n'as pas beaucoup de lieux-dits ! Il y a eu des fois, tu as un truc, un marabout qui est perché sur un truc, ça s'appelle C. par exemple. Autrement, ce sont des cotes qu'on donne. Voilà. Donc, quand même on aurait pu compter les jours d'opération, on aurait vu qu'on était sortis souvent.
C : *Tu parles des faits les plus marquants, "car mémorables et indélébiles"...*
P : Oui.
C : *Cela veut dire, s'ils sont indélébiles, qu'ils ne s'effaceront jamais, c'est la définition.*
P : Non, non. Ils sont rentrés dans la mémoire et ils y restent ! Voilà.
C : *Ça veut dire que tu ne peux pas les effacer ?*
P : Non, non.
C : *Ou même, parfois, que tu ne veux pas les effacer ? Est-ce que tu as envie de te dire : "Il faut que je garde ça en mémoire, c'est important de le garder, c'est important de pas oublier". Est-ce que ça t'est arrivé de te dire : "Il ne faut pas que j'oublie pour que je puisse transmettre ou pour que je puisse….*
P : Non, mais maintenant que je l'ai dit, si ma mémoire flanche, je sais que c'est écrit noir sur blanc. Ma mémoire peut flancher, elle peut flancher comme beaucoup de mémoires de vieux ; mais non, non. Je suis tranq... Je suis content de l'avoir dit, parce que c'est écrit. Les écrits restent. Les paroles s'envolent mais les écrits restent. Donc, non, je ne les ai pas gardés parce qu'il fallait garder. C'est drôle la mémoire, c'est sélectif. Pourquoi on garde des choses, et pourquoi d'autres... ? Tu me disais tout à l'heure : "Ton premier voyage, tu es parti de Granville et tu n'es même pas capable de dire comment tu as fait pour aller à Marseille". Bon je suis parti, je suis arrivé. Point barre. C'est tout ce que je sais, tu vois. Ce n'est pas mémorable. Je sais que je suis parti, mais si on m'avait pas dit que j'étais monté dans tel bateau, tel jour, à telle heure, parce que c'est écrit en toutes lettres, bon j'aurais dit : " J'ai pris un bateau à Marseille, point". Voilà. Non, je crois que ce n'est pas... Mais il y a des choses, que tu te rappelles, enfin tu les vois, tu parlais tout à l'heure des films, je visualise les choses. Voilà. Quand je te disais que je vois la mitraillette en tenant le canon levé comme ça pour que les balles nous passent un peu au-dessus de la tête. Si le canon est comme cela, il est décapité. Ça je le vois, je le vois encore le Sergent, je vois son nom, j'ai gardé son nom. C'est le sergent C. C'était C., il était là, le pauvre, il a monté son machin presque à la verticale, mais nous on est restés comme pétrifiés... On est pétrifiés, on ne pouvait même pas penser à se coucher ni rien. Brrrrrrr! Tu t'imagines ! Voilà. Je n'ai pas envie de garder ce souvenir-là, mais il est gardé, il est indélébile. Quand je dis indélébile, je ne peux pas l'effacer. Je ne cherche pas à le garder mais ça vient tout de suite, tu vois, des trucs comme ça ! Eh bien oui, tu as risqué la mort ! J'ai risqué la mort. Je me rappelle de ça, par exemple. C'est impossible d'oublier. Ou encore quand je te parlais des balles qui traçaient des lignes sur le sol desséché, poudreux. Trrrrrrrr... Tu sais comment ça fait, on voit des fois dans les films. Tiens, C. ! C'est à lui que je parlais, justement. Je lui donnais des ordres pour installer ses fusils-mitrailleurs. Je lui disais : Mets tes fusils-mitrailleurs là". Il commandait, il avait les fusils-mitrailleurs. J'ai dit : "Mets-les là, au-dessus, barre le col" et, à ce même moment, trrrrrrrr, qu'est-ce tu veux faire ? Tu te fais tuer, crac. Tu as une balle en plein front, tu as une balle dans le bide. Tu es mort comme ça. C'est vraiment du bol ! C'est incroyable! Incroyable! Oui, oui. Ça tu te rappelles. Dire que tu as eu peur, non. Après, peut-être. Tu te dis : "Pfff, la vache ! Tu as eu du bol, on a eu du pot." Mais c'est tout !
C : *Mais du coup es-tu quand même content de l'avoir mis sur le papier en te disant : " Peut-être qu'un jour je vais avoir un problème de santé, le vieillissement qui va faire que j'aurai oublié...*
P : Oui, la mémoire qui flanche. Oui c'est sûr, mais là je me rappelais encore bien de tout, très très bien de tout. Mais ce n'est pas pour dire : " Je vais me mettre en valeur devant mes petits-enfants, non. Quand je dis : "Je suis content de moi", parce que je t'ai expliqué qu'on m'a

donné une Section, 10 mois après, j'ai rendu la Section. On a fait les opérations, on a fait notre boulot et on n'a jamais eu un seul blessé. Si un. Mais c'est un éclat de grenade qu'il a reçu dans l'œil. On n'y pouvait rien voilà. Donc je suis moi très satisfait de ça et je pense que c'est ce qui me satisfait le plus !
C : *Après, il y a l'aventure, entre guillemets, Si Ali, et tu engueules les gars parce qu'ils te le ramènent avec des coups de pieds aux fesses…*
P : Ah oui ça, je n'ai pas aimé...
C : *C'est un petit détail mais en tout cas, si tu l'as écrit, c'est parce que tu tenais à transmettre aussi des valeurs…*
P : Des valeurs, des valeurs...
C : *... le respect, quand même, de la dignité de l'homme...*
P : Voilà.
C : *... même si c'est un ennemi.*
P : Les mecs lui foutaient des pieds au cul, pour être poli et ils se sont fait engueuler. Ils n'ont pas fait grand-chose, d'ailleurs. Il n'a pas été tabassé ni rien du tout. Moi j'ai vu des gars donner des coups de boule avec des casques : un jour, il y a une opération, je voyais un pauvre gars, ils le remettaient debout et puis un coup de casque lourd, boum et puis il retombait sur le cul et puis tout le monde rigolait. Moi j'étais loin, en plus, ce n'était pas mon truc. J'étais loin, c'étaient des gars qui étaient en opération avec nous et qu'on ne connaissait pas. J'ai dit : "Ce n'est pas possible qu'un officier ou autre chose, ne dise pas à ses gars : Ça, c'est terminé, vous ne touchez pas les gars !" Alors, ça, ça je n'aurais... Et je trouve anormal, parce que ces mecs-là avaient un chef, il n'aurait jamais dû…Le gars, on l'a vu recevoir des coups de boule, il reculait de deux ou trois mètres, il tombait sur le dos, ils le remettaient debout, paf, ils l'envoyaient…. Écoute, quand tu vois des trucs comme cela! Ça aussi, je me le rappelle mais je n'y'étais pour rien. J'étais loin. Je ne voyais pas. Si j'avais été à côté, j'aurais dit : "Mais ça ne se fait pas !" Et là, Si Ali, un petit coup de pied ou deux dans le cul pour le faire avancer, quoi. Ils venaient de le sortir du bois, ils le ramenaient sur le coupe-feu. Je me rappelle très bien : un grand coupe-feu…On aurait dit un énorme toboggan, là, sur la montagne. Il y avait des arbres qui montaient de chaque coté, comme ça, puis ils avaient fait un coupe-feu avant la guerre pour empêcher justement, qu'en cas d'incendie, le feu passe d'un coté à l'autre. Tu vois ? Et donc je le vois sortir, encore, et puis ils me le ramenaient. Ils trouvaient qu'il ne devait pas aller assez vite alors ils lui foutaient des coups de pieds au cul. Il faut arrêter, là. Comme une fois où je les avais encore engueulés. Je raconte ça quelque part! Je ne sais pas si tu te rappelles : on avait tué un *fellagha* qui devait être, comment on appelle ces gars qui portaient les messages ? Tu vois ? D'une *katibha* à l'autre ? Et donc ils le tuent, ils le laissent venir, et puis quand ils le voient arriver à 10 ou 20 m bon, là, pan, ils le descendent. Je n'ai même pas eu le temps de leur dire qu'on ne le descendait pas parce que, finalement, on se fait dénoncer en tirant quoi ! Il y a des fois où on se cachait, on se planquait. Tu tires, les *fells* entendent dans la montagne, il y a des souffles et tout. Ça se répercute vite hein ! On dit le téléphone arabe, mais ça marche. D'un sommet à l'autre, tu entends les voix. On a entendu ça, des fois : un mec qui gueule derrière nous et on entend au loin un autre qui gueule. Tu te dis : "Ca y est, le téléphone, on est vu, les gars. On est bons, ils savent qu'on est là". Donc, je n'avais même pas dit feu, rien du tout, je n'avais pas dit de tirer. Les gars ont tiré. Bon. Difficile... Ils se précipitent dessus. Le gars était mort. Il avait une montre. Aussitôt, ils ont pris la montre. Un autre voit qu'il avait une paire de godasses, en très bon état, des pataugas toutes neuves. Je leur ai dit : "Écoutez, on n'est pas des brigands! Je ne savais pas que vous étiez des brigands, on n'est pas des bandits de grand chemin. Vous êtes des soldats, vous n'êtes pas..." " Mais, mon Lieutenant, il est mort, il ne fera rien avec!" La logique : qu'est-ce que ça peut lui faire qu'on lui prenne sa montre puisqu'il est mort. J'ai dit : "Oui, mais ça ne se fait pas. On ne détrousse pas un... Ça ne se fait pas". Bon, ce n'était pas logique. Il ne va rien faire avec. Il avait une belle montre. Le mec n'avait peut-être pas de montre, mais…. Il a une

montre. Il est mort. Il ne fera plus rien avec. Bon. J'ai dit : "Oui, d'accord". Mais ce n'est pas un truc à faire. Tu vois, des trucs comme ça, quoi !
C : *Ça, c'était une question que j'allais te poser plus tard parce qu'en fait, dans plusieurs récits d'appelés, que j'ai rencontrés, ça revient…*
P : Ah oui !
C : *C'est-à-dire les gars que j'interviewe me disent : "On ne supportait pas la manière dont on traitait les cadavres. Non seulement dont on traitait certaines personnes mais, même une fois morts, c'était quelque chose qu'on avait du mal à accepter. Qu'on les laisse sans sépulture, comme tu le décris, qu'on leur pique leur...*
P : ... leur fric...
C : *... leur montre, qu'on ouvre la bouche pour voir…*
P : … les photos...
C : *... les plombages. Oui, ça permettait de savoir le niveau du...*
P : Voilà. Il y avait des chefs. Il y a des *fellagha* qui étaient des *fellagha* lambda. Mais il y avait des chefs. Donc les chefs, attention, les types se baladaient. Attention, les chefs, des fois, faisaient la route. Un secteur, c'était grand. Donc ils envoyaient, bien sûr, des estafettes envoyer leurs messages, mais eux aussi, des fois, se baladaient. Une petite troupe, ils n'étaient pas nombreux : cinq-six. Quand on tuait un des gars comme ça, on voulait savoir si, par hasard, il n'était pas déjà fiché. Or, souvent les Etats-majors avaient déjà des photos des mecs. On recherche…, il y en a avait un qui s'appelait Krim-bel-Qassem. Il y avait des gars comme ça. Et on a su qu'ils avaient été tués, justement parce qu'ils avaient été photographiés. Chez Krim-bel-Qassem, il y a des signes distinctifs. Par exemple, il a des plombages, il a une dent en or. Donc c'était pour savoir : grosse perte ou petite perte. Là, tu peux être sûre que, si un jour, parmi les Taliban, on tue...
C : *Le mollah Omar...*
P : … ou bien, comment il s'appelle le chef d'Al-Qaïda, depuis le temps qu'on le cherche, tu peux être sûre qu'ils savent comment le reconnaître, donc il y aura forcément un photographe qui prendra une photo et là tu verras : "On a tué..." Voilà. Donc c'est pour cela... Ce n'est pas… Bon je savais que ce n'est pas joli de prendre des photos. Là, c'était mon Sergent B. qui était chargé de cela, celui qui est mort. Il devait faire des photos comme ça. Bon, on se disait : "Il est mort". Eh bien, tu sais, tu t'habitues vite : le gars, il est mort, eh bien il est mort. Qu'est ce qu'on en fait ? On le laisse là. On ne va pas le traîner, on ne peut pas traîner un gars comme ça. Nous, on n'a rien. On a nos sacs, nos machins et tout. On ne peut pas le traîner, on ne peut pas faire un trou. Nous, on n'avait pas de pelles ni rien du tout. Tu sais, des fois, tu vois des soldats qui ont des pelles pliantes, nous on n'avait rien, on était légers. Il fallait qu'on soit assez mobiles. Pour être mobiles, il fallait être légers. On ne montait pas de tentes, rien. Donc on était obligé de les laisser là. On se disait : "Si les *fellagha* ont entendu, peut être qu'ils passeront voir ou autre chose. Ils enterreront leurs morts". C'est ce qu'on se disait, quoi.
C : *Hum hum.*
P : Et puis je reconnais que ce n'était pas notre souci. Un *fellagha* mort, ce n'était pas notre souci, à la fin! Bon, il est mort, il est mort. Ce n'est pas un gars qui... Des fois, quand je voyais ça, je disais quand même : "Putain, c'est con. La Palisse : 30 secondes avant sa mort, il était encore vivant !" Quand tu vois à quelle vitesse ils meurent ! Le mec marchait, là, il descendait, on voyait qu'il marchait, pas très sûr de lui comme s'il avait flairé un... Il n'avait vu personne mais il y avait quelque chose qui l'inquiétait, c'était visible : il avançait, il s'arrêtait, il tendait l'oreille, comme ça. Et puis quand il est arrivé à 20-30 m, il y en a un où deux qui, pah-pah, ont vidé le chargeur sur... Bon. Voilà, j'ai dit : "Voilà. Ça y est, il est mort". Quelques secondes... Tac tac. Voilà. Tu es vivant, tu es mort. C'est comme cela. C'est un peu comme les toubibs, tu t'endurcis, tu ne vas pas pleurer à chaque fois. Tu te mets à chialer parce que... Voilà. Tu ne peux pas, tu fais la déprime. T'aurais pu le faire, remarque, on m'aurait envoyé à l'hôpital d'Alger, pour le coup, ou bien, comme le mari de Brigitte Bardot, on m'aurait envoyé à l'hôpital à Paris, parce qu'il ne pouvait pas faire...

C : *Tu parles de Jacques Charrier...*
P : Jacques Charrier. Il ne pouvait pas faire.., il ne pouvait pas faire son service. C'était impossible. Donc c'est comme ça. Je sais bien que ce n'est pas l'habitude de laisser les cadavres mais là on ne pouvait pas. Qu'est-ce qu'on aurait fait ? On n'allait pas faire porter un cadavre à deux gars, à se relayer pour porter. Ils avaient déjà leurs armes, leur sac, leurs trucs. Ce n'était pas possible. On n'allait pas faire venir l'hélicoptère non plus pour prendre un cadavre. Si, on va prévenir l'hélicoptère en cas de mort chez nous ! Un mort chez nous, un blessé grave chez nous. On fait venir, après, une "évasan", une évacuation sanitaire. Mais autrement non. Non, non, non, non. On ne pouvait pas. Ce n'était pas pensable. Je n'ai pas de remords là-dessus parce que je n'aurais pas pu dire on va le traîner avec nous jusqu'à... On ne savait même pas combien de jours on allait le traîner sur le... Non, on ne pouvait pas. Donc voilà, je réponds à ta question. Non, les morts on les laissait sur place !
C : *Tu en parles quand même. Donc c'est que, malgré tout, tu y as été un peu sensible, tu n'as pas été indifférent...*
P : Oui, bien sûr.
C : *Ça ne t'a pas laissé indifférent.*
P : Bien sûr que ça ne laisse pas indifférent mais la situation faisait que l'on ne pouvait pas faire... Non, non. Non, non. On n'avait pas les véhicules, on n'avait rien.
C : *Tu dis aussi, à un moment donné, qu'être sale n'était pas un problème parce, quand vous partiez en opération, au bout d'un moment, vous n'étiez plus très frais. C'est ce que tu expliques. Alors ça m'a un peu surprise quand même...*
P : Comment tu as dit ?
C : *Etre sale n'est pas un problème.*
P : Non : être sale n'est pas un problème.
C : *Et ça m'a un peu surprise, parce que, dans ce que j'ai lu jusqu'à présent, j'ai plutôt entendu le contraire, c'est-à-dire des gens dire : "Mais si on fait l'effort de rester propre, on reste quand même humain alors que, si on se laisse trop aller à la saleté, on perd un peu de notre humanité". Alors tu n'as pas ressenti les choses même façon ?*
P : Non, non, pas comme ça parce que ces gars qui ont fait ça, je ne sais pas s'ils ont vécu comme nous. Nous, on a vécu des fois, pendant 24 ou 48 heures…, on n'avait pas une goutte d'eau. Tu vas te nettoyer avec quoi ? Tu avais un bidon d'un litre ! Tu peux faire ta toilette avec un bidon d'un litre et boire en même temps, ne sachant pas quand tu trouveras de l'eau parce qu'on peut rester immobiles. On est des fois resté immobiles pendant 24-48 heures sur place parce qu'on nous disait de ne pas bouger, que, dans le secteur, il y avait des *fellagha,* on ne les avait pas vus mais il ne fallait pas qu'on bouge, parce qu'ils étaient certainement dans le coin et qu'on finirait par les voir. Tu peux dire aux gars : "Attendez je vais prendre mon rasoir, je vais me raser, je vais me laver les dents "? Non, non.
C : *Une question prioritaire...*
P : Prioritaire. La priorité, c'était l'eau, pour nous, c'était quelque chose de vital. Bon, je ne te dis pas que, lorsqu'on arrivait dans un *oued*, la première chose qu'on faisait souvent, c'était prendre de l'eau et puis comme ça… On n'avait même pas de savon avec nous. Moi je n'ai jamais mis un savon dans mon sac parce que je ne sais pas si je m'en serais servi. Personne n'avait ni gant de toilette ni savon. Tu sais, à la place d'un savon, il valait mieux mettre une petite boîte de conserve, mettre un tube de lait, Pierrette m'envoyait du lait...
C : ... *concentré ?*
P : ... concentré Nestlé. Tu vois ? Tu prends un peu de lait. On vivait comme eux sur le terrain et nous on n'avait pas de base. Peut-être qu'eux, ils avaient des caches avec des vivres et tout cela. Mais nous, non, c'était notre sac et quand on n'avait plus rien dans le sac, plus rien dans le bidon, on attendait.
C : *Hum, hum.*
P : Alors moi, la toilette… Les autres, je n'ai jamais entendu... Par contre, c'est vrai que, quand on arrivait à traverser un petit *oued,* il y avait de l'eau : d'abord les bidons, d'abord

boire, d'abord s'arroser, tout cela, quand il faisait chaud et puis un petit peu les mains et tout ça. Ce n'était pas un problème. D'ailleurs, on arrivait presque à être camouflés. C'était du camouflage, un peu comme les gars qui se mettent du noir et tout. Il n'y en avait pas besoin, nous, on était au bout de trois quatre jours, la barbe, la poussière...
C : *Hum, hum.*
P : Ce n'est pas grave. Non, non, franchement. Enfin, il ne faut pas être délicat. Mais on n'était pas délicats. Moi, je n'ai jamais été délicat. Non, non non. Ça, c'est une chance. Je plains ceux qui étaient délicats, mais je crois que, quand tu n'as pas le choix, la délicatesse, tu la laisses à la corbeille. Non, non, non. Mais ça doit être plus dur pour eux.
C : *Hum.*
P : Mais les Arabes, c'étaient aussi des gars habitués à...
C : *... à une vie à la dure...*
P : …à une vie à la dure... L'hygiène...
C : *... le confort...*
P : Au camp, ils se lavaient, ils se mettaient torse nu et ils se lavaient. On n'avait pas de douches au camp. Ils prenaient un seau d'eau et puis ils se lavaient à fond et tout cela. Ils faisaient un peu de toilette parce qu'il fallait laver leur linge un petit peu et tout cela quand même. Mais non, non, non. Il y en a qui souffraient de ça ?
C : *Eh bien, il y a un gars notamment qui a été interné dans une sorte de prison en Algérie parce qu'il avait été considéré…, enfin, il avait fait des conneries, quoi. Il avait dû s'attaquer ou essayer de taper sur un des gradés ou je ne sais quoi. Il a été interné dans un camp et il faisait 50°, on leur faisait casser des cailloux pendant toute la journée...*
P : Hum hum, oui, oui.
C : *… et donc ils étaient pleins de poussière...*
P : Comme à Tataouine, quoi.
C : *... pleins de sueur etc. Enfin, c'était vraiment horrible. Il a beaucoup souffert pendant cette période-là et il dit qu'on le forçait à se laver. Ses potes, pour qu'il tienne le coup, lui disaient : "Lave-toi, parce que sinon tu seras plus un homme". Mais bon, ce n'était pas la même situation.*
P : Ce n'était pas la même. Voilà.
C : *C'est moins grave.*
P : C'est ce que je t'ai dit. Nous, ce n'était pas pareil. On était confrontés à un genre de vie qui faisait qu'on ne pouvait pas faire autrement et amener une trousse de toilette dans le *djebel*, c'était pratiquement impensable pour nous. Non, non. La place dans le sac était déjà limitée...
C : *Ce n'était pas la même...*
P : Il fallait qu'on ait beaucoup de munitions.
C : *Bien sûr.*
P : Nous, on prenait beaucoup plus de munitions que les autres parce qu'on ne savait pas. On était livrés à nous-mêmes. S'il avait fallu tenir le coup un jour ou deux jours, trois jours eh bien, il valait mieux avoir des munitions.
C : *Ça, c'est vrai.*
P : Donc les gars avaient plus de munitions, les sacs étaient lourds. Non, non, je n'ai jamais vu personne se laver les dents. D'abord, il aurait fallu qu'ils aient de l'eau et souvent on n'en avait pas.
C : *OK. Alors, quand tu parles effectivement de la tâche macabre, qui consiste à prendre en photo l'ennemi, tu dis, à cet endroit-là, que tu crains de choquer ton lecteur...*
P : Oui.
C : *... en parlant de cela avec tant de détachement.*
P : Oui.
C : *Et tu dis : de toute façon on avait besoin de cacher notre émotion, de se donner l'illusion d'être insensibles à la mort d'un ennemi. Alors est-ce que cette peur, éventuellement, de choquer les lecteurs, c'est quelque chose qui t'a empêché d'écrire plus vite que tu ne l'as fait,*

puisque tu as bouclé ton manuscrit en l'an 2000 ? Est-ce que cela peut être un obstacle pour quelqu'un qui a peur, effectivement, de choquer sa famille, son entourage, tes petits-enfants ?
P : Je me dis que cela peut choquer les gens, de dire qu'on va ouvrir la bouche des gens, que l'autre prend une photo. C'est ça qu'il faut expliquer, pourquoi on faisait ça. Cela peut être choquant. Mais, d'un autre côté, il faut comprendre que, finalement, on arrivait quand même, par des prisonniers qui connaissaient le nom de leur chef… il y en avait qui étaient connus. Il fallait voir si, par hasard, on n'avait pas tué un des chefs de secteurs ou un des chefs de *wilaya*, tu comprends ? Souvent, cela n'étaient que des rebelles lambda. Bon, on les prenait en photo quand même et là, partir de certains signes, on arrivait à déterminer des fois : "Ah, tiens, tel chef a été tué, tel jour, dans tel..." C'est comme cela que l'Armée savait. Voilà. Ben Laden, on cherchait son nom tout à l'heure, tu peux être sure que, si un jour quelqu'un tue Ben Laden, on va le photographier sous tous les angles pour voir si c'est bien lui et puis s'il a des caractéristiques, souvent, c'est par les dents, parce que... Et puis nous aussi, on voyait quand même. Tu sais, un *fellagha* dans le *djebel*, là-bas, qui avait une dent en or ou des dents soignées on disait : Ça, ce n'est pas un *fellah* du coin, parce que le *fellah* du coin, avec sa pauvre *mechta* en terre cuite, son petit âne et puis quelques... Ce n'est pas lui qui va se faire soigner les dents à Orléansville,. Si ça se trouve, il n'avait jamais été de sa vie à Orléansville, le gars qui était là. Jamais, jamais. Donc c'est déjà quelqu'un qui vient de la ville, qui a peut-être une instruction ou autre chose et qui est donc... Ce n'est pas un sous-fifre. Il doit avoir un rôle, tu vois ? Un rôle important. Important, ça dépend du degré, mais on... On voulait savoir, l'Armée voulait savoir. Voilà. L'image est là. J'ai dit : certains ont pu dire : "Ah ! Et les autres, ils étaient morts et il allait lui ouvrir la bouche pour photographier ses dents et tout cela !" Eh bien oui, oui. Il faut le dire. C'est comme cela. On le faisait. Ce n'est pas moi qui le faisais, mais c'était... Dans toutes les Sections, il y avait un appareil-photo et un gars qui était désigné. Voilà.
C : *Et tu as eu quand même ce souci d'expliquer pour ne pas, justement, que tes proches, en te lisant...*
P : ... pensent que c'est moi qui avais dit au mec…, que c'était une lubie...
C : *... que tu puisses avoir, toi...*
P : Voilà. Une lubie, comme cela, on va lui ouvrir la bouche et on va le photographier. Non. C'était un ordre. Il est donné et il fallait le faire.
C : *Hum, hum.*
P : A chaque fois qu'il y avait un mec tué, comme cela, dans le *djebel*, on le photographiait.
C: *Hum, hum. Hum, hum. Ah oui, page 96, tu parles de la citation qui t'a été remise après une opération, je ne sais plus laquelle...*
P : Oui, dans le *djebel* T…
C : *Oui, toi tu vas bien te rappeler. Et tu dis, après ce passage de la citation...*
P : …je me rappelle bien.
C : *... que l'Algérie et sa sale guerre auront servi à ce que tu te connaisses un peu mieux…*
P : Oui, oui. Oui.
C : *Et ma question c'est : est-ce que ce récit-là, quand tu l'as écrit, et puis éventuellement quand tu l'as relu, est-ce qu'il t'a aussi appris à te connaître mieux 40 ans plus tard ? Je comprends que l'événement vécu t'ait appris des choses sur toi, ça, c'est indéniable. Est-ce que les écrits, 40 ans plus tard, t'ont appris des choses nouvelles ou réappris ? Est-ce que tu t'es redécouvert à cette occasion-là ?*
P : Eh bien, je ne pense pas. Je pense qu'en écrivant, si je le disais déjà, c'est que j'avais découvert que je m'étais mieux connu sur, quand même, des choses que je n'aurais pas cru pouvoir faire. J'ai trouvé que, quelquefois, j'aurais pu penser que j'aurais eu plus peur ou que je me serais moins bien débrouillé ou que je n'aurais pas eu la volonté de faire des choses. J'ai réussi à les faire et là, j'ai dit : "Mais tu es quand même parti à la guerre d'Algérie, tu étais un petit marrant qui rigolait, à P., avec les copines, les copains, tu es comme tous les mecs, tu rigolais, et puis là, tout d'un coup, paf, dans des …" C'est plus sérieux, quand même, c'est plus

que du sérieux, parce que c'est la mort, c'est la mort de tes…, ta mort à toi qui peut surgir n'importe quand, la mort des autres que tu vois, tout ça. Eh bien, je ne sais pas, je réagis comme cela. Je n'ai pas trop paniqué quand il le fallait, je suis resté lucide quand il le fallait alors que j'aurais... Et puis j'ai fait avec sérieux ce que j'ai fait, alors que j'étais plutôt un petit rigolo, tu vois, qui aimait bien rigoler, ça c'est vrai, Pierrette dit : "On rigolait bien" et tout cela**.** Et puis, je ne me serais pas cru capable, si tu veux, de faire comme ça : commander des hommes sans gros problèmes. Tu te dis : "Eh bien moi je ne me voyais pas comme ça". J'aurais pensé à 20 ans, par exemple, que je n'aurais pas été capable de faire ça. Et puis de réagir comme j'ai réagi, sans sombrer dans… pfffff. Il y a des gens qui ont perdu la boule ou qui sont devenus méchants, n'importe quoi, mauvais. Moi, ce n'est pas parce que j'ai vu des morts en Algérie que je suis prêt à descendre n'importe qui comme cela. Non, je ne pourrais pas. Maltraiter quelqu'un, je ne pourrais pas. Je n'ai pas laissé les gars maltraiter qui que ce soit. Non, finalement, eh bien oui, on se connaît mieux après. C'est obligé : tu te connais mieux dans des trucs comme cela.

C: *Hum, hum. Hum, hum. Mais pour toi, c'est uniquement l'expérience qui t'a permis de mieux te connaître ? En écrivant, l'écriture ne t'a-t-elle pas aussi permis de mieux te connaître, ne t'a-t-elle rien apporté de plus ?*

P : Si parce que là, quand même, en le disant, en l'écrivant, c'est quelque chose que j'ai remarqué.

C : *Hum, hum.*

P : Quelque chose que j'ai bien remarqué. Donc voilà. Si je ne l'avais pas remarqué, je ne l'aurais même pas noté. Tu mets des choses que tu as remarquées. Là, je me suis mieux connu. J'ai trouvé que j'ai réagi d'une manière que je n'aurais pas crue par exemple. Oui c'est cela. Oui, oui.

C : *Hum, hum. Hum, hum. Oui, oui. D'accord. Alors là, on approche du moment où tu espères bientôt avoir la quille...*

P : Oui ?

C : *... et tu dis : "Plus le temps passe et me rapproche de ma libération et plus j'ai peur du malheur." Qu'est-ce qui permet d'expliquer ça parce que tu n'es pas superstitieux pour deux sous ?*

P : Je ne sais pas mais je crois que beaucoup de gens voyaient ça comme ça en disant : "Ah, on se rapproche de la sortie". On avait l'impression qu'il y avait encore une fatalité qui pouvait arriver, tu vois ? Ça me fait penser, moi, quand une équipe joue les arrêts de jeu. Ils se sont décarcassés, ils ont tenu un 0 à 0 et on joue la 94e minute et paf. Eh bien voilà, ils ont fait ça pour rien et...

C : *Comme si on se relâchait vers la fin et qu'on était moins vigilant ?*

P : Oui, ou que le sort pouvait encore te jouer un mauvais tour. Incroyable! Je ne suis pas crédule mais tu te disais : "Tant que tu ne seras pas arrivé, que tu n'auras pas traversé la Méditerranée et que tu seras arrivé en France, il peut encore t'arriver quelque chose. Il ne faut pas crier victoire". C'est ça. Tu avais cette angoisse, justement, "Je suis trop près de la sortie, pourvu qu'il ne m'arrive rien". Tu vois ? C'est cela. Et je suis sûr que, si tu demandais à plein de gens qui étaient, comme moi, dans des zones dangereuses, des zones, quand même, où chaque sortie était dangereuse, eh bien je crois qu'ils te diraient ça. Ils n'ont soufflé que lorsqu'ils étaient déjà embarqués sur le bateau, pratiquement. Tu vois ? Oui. Moi, j'avais peur, j'ai dit : "Ce n'est pas possible. On est passés à travers. Ce n'est pas possible, il va m'arriver…, pour une fois". C'est drôle. La vache ! Tu sens l'angoisse de la dernière opération. Le gars qui part et qui me dit : "C'est peut-être la dernière.". Quand il voyait que j'allais bientôt y arriver, le Capitaine était assez salaud pour... Au lieu de me dire : "Bon, écoutez, L., vous restez, on attend l'ordre de votre départ, vous allez rester là." Eh bien non, il me faisait partir en opération, par exemple, la veille de recevoir mon ordre de départ. Et encore, l'ordre de départ, tu te disais : "Quand je serai à Orléansville, ce sera déjà mieux, parce qu'il faut déjà y arriver, tellement la route était peu sûre". Mais là, j'angoissais à la fin en disant : "Attention, là, ce

serait trop con, mais ça pourrait arriver". Claude me racontait qu'il a des camarades qui sont morts le jour de leur libération sur le chemin de la gare, de leur poste à l'endroit où ils allaient prendre le train. Ils descendaient sur un *half-track* qui a sauté sur une mine. Ils partaient, libérés. Quand tu sais des trucs comme cela, tu te dis : "Je n'y suis pas encore arrivé !" Voilà.
C : *Eh bien le gars que j'ai interviewé à côté de chez J., un ami était dans un camion, il arrivait au port de Marseille et c'est l'OAS qui les a attaqués. Deux gars sont morts dans le camion.*
P : Oui. Port de Marseille ou d'Alger ?
C : *Pardon. C'est le port d'Alger.*
P : D'Alger. Tu vois !
C : *Et en plus par l'OAS.*
P : L'OAS, oui. Tu vois. Tu te rends compte !
C : *Ce qui est encore pire et après mars 62, quelques semaines après...*
P : Tu te rends compte !
C : *... alors qu'officiellement les hostilités étaient finies. Ca c'est terrible !*
P : Mais c'est vrai et je pense qu'il y en a beaucoup comme moi qui, quand ils voyaient la fin approcher, avaient encore plus peur d'aller en opération que lorsque c'était... Tu as plus peur. Tu te dis : "Putain, pourvu que ce ne soit pas celle-là la bonne. Pourvu qu'il n'arrive pas…" Voilà. Et bon, tu arrives au bout, tu es content, quoi.
C : *Hum, hum.*
P : Tant que tu n'es pas arrivé, moi, c'était mon principe.
C : *Oui, oui.*
P : Je disais : "Je ne suis pas arrivé donc tout est encore possible". Oui. Parce que je suis parti donc, de Molière, on m'a descendu à Orléansville par cette fameuse route là. A Orléansville, j'ai pris le train jusqu'à A. mais là, au lieu de me laisser aller tout droit à Alger, on m'a repris dans un camion pour revenir […] où était le commandement de notre Compagnie. Il y avait encore du champ pour des embuscades, pour sauter sur des trucs tu vois. Et après, il a fallu me reconduire à A. pour prendre le train, pour aller jusqu'à Alger. Ça allait déjà mieux une fois arrivé à Alger mais tu as vu les gars qui sont morts à Alger par l'OAS ! Il aurait pu y avoir un attentat FLN aussi dans Alger ! Donc tant que tu n'es pas arrivé, tu n'es pas arrivé. Mais c'est drôle, plus on approchait de la sortie plus on avait peur d'un sale coup. Voilà voilà.
C : *Ah oui, tu racontes l'histoire du Musulman que vous trouvez quasiment en coma éthylique un jour. Alors, évidemment, tu avais trois-quarts de Musulmans dans ta Section donc, normalement, ils étaient peu enclins à boire puisqu'ils n'en avaient théoriquement pas le droit. Est-ce que tu as observé ou entendu parler, toi, quand tu étais en Algérie, d'alcoolisation excessive. Parce qu'on en parle beaucoup : on dit que l'armée est un endroit où on boit beaucoup et puis, en particulier en temps de guerre parce que ça permet d'oublier, ça permet d'être euphorique, etc., ça désinhibe. Est-ce que ça c'est quelque chose que tu as observé ou dont tu as entendu parler ?*
P : Non. Je mentirais en disant que j'ai vu. Non, non. Parce que les Européens que j'avais, ils étaient très minoritaires, ils étaient dans des chambrées où il y avait des Musulmans. Je n'ai jamais entendu non plus qu'il y avait des disputes entre eux, des bagarres ou autre chose, jamais. Ou alors, ils l'ont bien caché mais je l'aurais su. Je pense que je l'aurais su. Les Sous-officiers m'auraient dit : "Mais celui-là, il avait pris une biture. J'ai été obligé de le foutre au trou". C'est le seul et c'est à cause de lui que le petit Martin, là, je me rappelle de son nom, ce n'était pas un gars de ma Section, le petit Martin a été nommé pour le remplacer et il a perdu son œil. [Il va jusqu'aux toilettes.] Non, mais c'était un peu spécial notre truc à nous. Tu vois, ça ne ressemblait pas, par exemple, au soldat qu'on a vu dans le film qu'on avait été voir, là, *L'Ennemi intime*, où ils étaient dans un tout petit poste, fermé...
C : *... confinés.*
P : ... confinés sur eux-mêmes. C'était quand même différent. Et le fait qu'il y avait beaucoup de Musulmans, peut-être aussi qu'ils s'alcoolisaient moins. Je ne dis pas qu'il n'y a pas des

Musulmans qui buvaient un verre de…, les Sous-officiers buvaient un verre de vin rouge ou n'importe quoi. Il ne faut pas croire que tous les Musulmans sont...
C : *Non, non, mais...*
P : Il y a une chose que j'ai remarquée quand même, j'étais en train de constater ça l'autre jour. J'ai dit : Mais je n'ai jamais vu, en opération, un seul gars faire sa prière". Tu sais qu'un bon Musulman fait cinq fois sa prière par jour. Je n'en ai jamais vu un. Jamais vu un ! M', qui dormait à côté de moi, le matin il essayait de me chauffer un peu de Nescafé s'il pouvait, s'il avait un peu d'eau. Mais je n'ai jamais vu M' faire une prière. On vivait à 30, on n'était pas loin les uns des autres... Je n'en ai jamais vu ! Jamais vu. Alors que pour nous, on était en train de voir tout le temps les Musulmans à genoux en train de se... Eh bien ceux-là, je ne sais pas si c'étaient des mauvais Musulmans ou pas mais en tout cas ça ne m'a pas frappé. Je n'en ai pas vu un. Bon, ils n'allaient pas à la mosquée, puisqu'ils n'avaient pas de mosquée. Est-ce que, dans leurs chambrées, je ne sais pas mais je n'ai pas demandé. L'autre jour, j'ai dit : "C'est curieux quand même, j'ai vécu avec eux pendant 10 mois et je n'en ai jamais vu un faire sa prière !"
C : *Hum, hum.*
P : C'est drôle, hein !
C : *Ce n'étaient pas des grands pratiquants.*
P : Non je ne crois pas. Mais je me demande si ceux du ceux du *djebel* sont pratiquants, ils n'ont pas de mosquée ni rien du tout, mais ils pourraient faire leur prière chez eux. Le matin, tournés vers l'est. Peut-être qu'ils le font mais je n'ai pas vu... Je n'en ai pas vu un. Voilà.
C : *Hum, hum. C'est peut-être une représentation culturelle, aussi, que l'on a...*
P : Oui.
C : *Alors tu parlais de morts stupides, tout à l'heure, de Régiment bordels, etc…*
P : Oui.
C : *... et tu as parlé de ces fameux gars qui ont eu la mauvaise idée de faire une lutte ensemble...*
P : Oui, une lutte...
C : *... dont un...*
P : Voilà, un soir, tranquilles, comme cela, ils rigolaient, plus tôt avant qu'on n'arrive. On est partis de chez eux. Ils nous ont dit : " Il y a un jour ou il y a deux jours, on a perdu deux hommes. Ils étaient partis s'amuser à lutter, devant, là et puis, ils se sont fait descendre". Peut-être un tireur d'élite, tu sais, avec un fusil à lunette ou autre chose, oui. C'est stupide mais bon, ils ne pensaient pas être... Mais c'est vrai que ce n'est pas sérieux...
C : *Est-ce que c'est encore plus révoltant, quelque part, ce genre de mort, que de mourir au combat dans un affrontement où l'on s'attend...*
P : Mais oui, c'est bête, c'est vraiment bête. C'est sûr que c'est bête. Mais combien sont morts comme ça aussi ?
C : *Hum, hum.*
P : Et puis en Algérie, il y eu souvent des méprises : on prenait des Français pour des ennemis.
C : *C'est arrivé.*
P : Moi, d'ailleurs, ma Section est tombée dans un piège, tendu par des amis. On a failli... Il a fallu qu'on se défende. Et ça, ça arrivait. Des erreurs, aussi, du commandement...
C : *Oui, tu en parles aussi...*
P : C'était une erreur de commandement. Ce n'était pas possible de nous faire nous croiser, moi je venais par là, il venait par là. Ils m'ont fait me porter plus loin qu'eux. Automatiquement, je suis passé... Voilà, c'est une erreur de commandement. Des choses qui sont arrivées. Bon, ça fait partie des... Dans toutes les guerres, il y en a. Combien, durant la guerre 14 ont pris des obus français qui étaient trop courts qui tombaient sur leurs tranchées au lieu de tomber sur les autres ! Bon ça, ça arrivait. Moi, j'ai la trouille avec les avions qui m'ont piqué dessus ! Là, c'est impressionnant ! Deux chasseurs qui passent les uns après les

autres *(il fait le bruit)*. Putain, tu vois les roquettes sous ailes, la mitrailleuse dans l'aile, dans le nez. Ouuh ! Tu as intérêt à leur montrer que tu n'es pas... Ils te trouvent comme ça dans un... Mais il pourrait y avoir des *fells*, au moins ils ont eu l'intelligence de faire un premier passage. J'ai dit à mes gars : "Sortez les foulards." On avait des foulards, c'était prévu. "Sortez les foulards, sortez les foulards". En général, on mettait les foulards sur le dessus du sac. On avait bien fait. Ça n'a pas fait de pli : ils ont fait un grand virage, ils sont montés et, aussitôt, hop, tous les mecs avaient les foulards au-dessus de la tête, tu vois, comme cela, et puis, ils se sont dit : "Bon, ce sont des Français, ça" ; ils nous mettent le foulard, ils se couvrent. Bon, allez, les gars et puis ils ont fait ça avec leurs ailes. Hop. Ça veut dire : "C'est bon". Mais autrement, eh bien, les gars ils nous massacraient dans le truc où on était coincés, ils nous massacraient. Ça fout les jetons, ça…

C : *Hum, hum.*

P : … ouuuh ! Ça aurait été eux... La première fois, ils nous ont surpris parce qu'il y avait une montagne, si tu veux, et nous on était en train de descendre de l'autre côté. Ils sont montés comme cela et ils ont plongé. Ils sont arrivés presque sans qu'on les entende. Quand on les a entendus, ils étaient déjà au-dessus de notre tête. C'étaient des chasseurs à hélices mais qui faisaient quand même 400 à l'heure. Quand ça passe à 400 à l'heure à 50 m au-dessus de ta tête, ça... Dis donc, heureusement que le mec n'a pas eu la gâchette facile! Tu ne vois pas, le gars se dit : Oh, les *fell !* Tacatacatacata... La vache. Il y a eu des trucs comme cela. Ça aurait pu être une méprise, d'autant plus que je venais de voir des *fellagha* derrière nous. Les *fellagha* derrière nous, ils les ont laissés passer et ils sont remontés vers la ligne de crête, certainement. Et heureusement qu'ils ne les ont pas vus, ceux-là, parce qu'ils nous auraient pris également pour le reste des *fellagha* ! Tu réfléchis : on a eu du bol. Et là, ce jour-là, on était perdus.

C : *Hum.*

P : Tu vois : tout me reste. Je n'ai pas besoin de livre.

C : *Oui, oui. Hum, hum.*

P : Tu me sors un truc, je te dis : oui. Et là, c'est exactement ça. On était perdus. Alors là, je ne crânais pas. Parce que c'était un sale coin et que je ne savais pas du tout où étaient les autres. C'est-à-dire s'ils étaient loin, s'ils étaient près. Et puis je dis : "Si on est attaqué là, je ne peux pas prévenir les autres donc il faut qu'on se débrouille". Eh bien tu te sens tout petit, là, et faible, quand même. 30 types, ça paraît beaucoup mais ce n'est pas grand-chose, c'est... Surtout qu'on avait vu les *fellagha* et les *fell*, ils savaient qu'on était là puisqu'ils nous ont laissés passer. Encore une chance qu'ils commençaient à avoir les chocottes. Ils étaient quand même, tu vois, cela aurait été au début de la guerre, si ça avait été en 54 ou 55, ils nous auraient tiré dessus parce qu'ils étaient plus nombreux et ils avaient vachement maigri. Leur effectif avait maigri et ils avaient des consignes de ne pas trop se faire tirer... Tu comprends ? Parce que d'abord, ils étaient souvent perdants et puis, en plus, il valait mieux pour le FLN, si tu veux, qu'ils ne nous agressent qu'à coup sûr. Voilà. Car il ne voulait plus perdre d'hommes, il en avait tellement perdu que... Mais je me dis : "S'il y en a d'autres dans le coin, aller leur dire : les Français sont là, ils se défendent, on les a vus, ils sont en bas" et on a vu la nuit tomber, il fallait se mettre en place comme on peut et on va cherche une place. Mais je dis : "S'ils arrivent là, s'ils savent qu'on est là, on est mal, on est très mal". Là j'avais eu l'angoisse du chef de Section, je peux te le dire.

C : *Oui.*

P : Ah oui. Tu dis : "Est-ce que j'ai bien choisi mon coin ? Est-ce que je n'aurais pas dû aller ailleurs ? J'aurais dû continuer à marcher peut-être plus loin mais si je tombe sur les Français, sur les autres". Tu as la trouille parce que la nuit tous les chats sont gris. Tu ne vois pas, je serais tombé sur ma Compagnie un peu plus loin qui,… je ne pouvais pas communiquer avec elle alors là j'étais mal. Oh, j'y repense, des fois. La nuit, je me réveille et je repense à des trucs comme ça. Je dis : "Oh, qu'est-ce que j'étais mal, ce jour-là !" Quand j'ai vu le jour se lever, j'ai dit : "Bon, maintenant il va falloir qu'on sorte d'ici et puis qu'on arrive à faire la

liaison avec les autres". Et là on a décidé de grimper le plus haut possible de l'autre côté et là, j'avais peur. Là, je ne crânais pas parce que j'ai dit... D'autant plus qu'ils nous avaient vus. On les a vus partir derrière. Ça pouvait être un petit groupe, qui pouvait alerter, sachant qu'il y en avait d'autres, dans le coin, leur dire : "Là il y a une Section qui est passée, elle est descendue". Il y avait une maison de garde forestier avant la guerre. Il y avait quelques maisons comme ça parce que, quand même, ils exploitaient un peu les forêts. Depuis longtemps, il n'y avait plus de garde forestier…
C : *Hum, hum.*
P : … mais on savait que, dans ce coin-là, cette maison-là servait un petit peu de repaire aussi pour eux et c'est ce jour-là qu'on a trouvé, justement, un dépôt de chaussures, de...
C : *d'espadrilles.*
P : ... d'espadrilles. Pas loin d'où j'avais passé la nuit, à 200 m et des écuries de feuillage pour cacher les mules et tout cela. Tu ne vois pas qu'il serait arrivé un convoi de machins, là, en pleine nuit ! Putain, on était bon. Alors qu'est-ce que j'aurais fait ? Attaquer ? Ou s'écraser et essayer de ne pas se montrer ? Je ne sais pas trop parce que je ne pouvais pas compter sur les autres. Là, tu angoisses. Je mentirais en disant qu'on a dormi tranquilles. Il n'y en a pas beaucoup qui ont dormi. Tu peux être sûre que les gars ils étaient éveillés. Oui. Enfin, on s'en est bien tirés mais on a eu de la chance. Voilà. Encore. Le mot chance revient assez souvent. Tu vois, quand tu parles de chance, eh bien je dis qu'à la guerre, il faut avoir de la chance. Tu peux te faire tuer dès la première sortie. Bon eh bien, à chaque fois, un peu de chance. Bon, souvent, la chance on la force un peu aussi. Il est évident que, quand les *fellagha* voient qui est devant eux, ils savent bien si c'est une Section bordel ou si c'est une Section de mecs... Ils savent bien que ce n'est pas pareil. Oui, ils ne sont pas fous. Non, non. Et après, ils avaient des ordres, justement, pour ne s'en prendre qu'à ces Compagnies-là. Parce qu'il y a plein de bidasses qui se sont fait tuer bêtement. Arrivés à 20 m de leur camion, les mains dans les poches, tout. Tu vois ? Opération finie, tout le monde les mains dans les poches, clope aux lèvres et tout, en bordel, quatre par quatre, des fois, tu sais, en train de discuter. Alors les *fellagha*, ils savaient qu'en fin d'opération, souvent, les mecs se relâchent, dans des Sections où il n'y a pas de rigueur, des Compagnies où il n'y a pas de rigueur. Nous, quand on disait 10 m, 5 m, il y avait les 10 m, il y avait les 5 m. Et les gars le voient. Ce n'est pas facile de tirer là-dessus parce qu'on ne peut pas tirer sur tout, de toute façon, ils sont trop... Donc, quand tu vois des mecs en paquets, des fois dans des films je dis : "Ce n'est pas possible !" C'est con. Mais ça, ce n'est pas de la chance, ça c'est parce qu'il y avait de la rigueur. Voilà.
C : *Donc on en arrive à l'histoire du fameux Martin qui avait remplacé ton ivrogne…*
P : Oui.
C : *... et l'angoisse t'envahit lorsque tu crois qu'il est mort, dans un premier temps…*
P : Ah oui, je ne voyais plus sa tête...
C : *... et puis après, il y a le soulagement lorsque tu vois qu'il ne va que perdre un œil...*
P : Oui, enfin, c'est ce qu'on est...
C : *... hein, enfin, en tout cas, c'est ce que tu...*
P : …quand j'ai vu que ce n'est que l'œil, on s'est dit...
C : *... espères... Il était énucléé.*
P : Oui ; après il est parti, un hélicoptère est venu le prendre. Il est parti sur Orléansville puis sur Alger, je crois. Mais bon.
C : *Est-ce que tu penses que, s'il était mort, tu aurais raconté l'histoire quand même ?*
P : Oh oui.
C : *Oui ? Tu l'aurais écrite de la même façon ?*
P : Je l'aurais écrite, montré qu'à un moment, tu sais ce que c'est que la malchance. Parce que ce pauvre gars-là n'aurait pas dû être là. C'était son jour de repos parce qu'il était dans la Section de repos. Et, à cause d'un con qui avait pris une biture, qu'on ne pouvait pas amener avec nous, il n'y avait rien faire, comme c'était un tireur au lance-patates (on appelait les lance-patates les grenades qu'on mettait au bout du fusil), il fallait aussi que j'aie un tireur au

lance-patates avec moi. Donc quelqu'un m'a dit, ce n'est pas moi : “Eh bien Martin remplace”, je ne me rappelle plus du nom de l'Arabe, là, du Musulman, il a dû être puni quand même sévèrement. Moi, puisqu'il était bourré, j'avais dit à deux gars : “Vous me le mettez là.” Il y avait une pièce qui servait soi-disant de prison et donc, on est partis en opération aussitôt après avec Martin. Et là le petit Martin, je dis le petit Martin parce que c'était un petit bonhomme, il n'était pas grand, est-ce qu'il était volontaire ? Moi je crois qu'il a été choisi, désigné. Parce que tu sais, à l'armée, c'est ça : volontaire d'office. Tiens, Martin, tu va sortir avec la trois. Pauvre Martin, il a perdu son œil. Il a dû finir son service militaire, je pense.
C : *Oui. Oui, oui. Est-ce que si, effectivement, ça s'était mal terminé pour lui, ça t'aurait libré d'un peu du poids que tu avais sur les épaules de pouvoir parler de cela ?*
P : Oh oui, je l'aurais dit, oui. Parce que ça m'aurait soulagé, je ne sais pas. Je ne me sens pas responsable de ça, tu vois. Je ne peux pas être responsable. Ce n'est pas de ma faute ce qui est arrivé à Martin. Ce n'était pas moi qui l'ai choisi. Et s'il a eu un éclat de grenade dans l'œil, c'est pareil, les *fellagha* étaient arrivés assez près pour lancer des grenades et quand ils lancent des grenades, ce n'est pas à cent mètres...
C : *Non, bien sûr. Hum hum.*
P : C'est à quelques mètres. On a réussi à les repousser, ils n'ont pas été jusqu'en haut mais la grenade est arrivée en haut, elle a explosé et puis Martin., manque de pot, et puis voilà. Tu sais, on n'est pas responsable, pffff. On n'est pas responsable parce que les *fellagha* ne sont pas montés jusqu'en haut. On les a fait vite redescendre. Je suis même parti en courant derrière eux avec des gars. On a dit : "Laissez les sacs !" Je me rappelle très bien et puis, on a foncé comme des cons. Parce qu'en courant après les mecs, on ne savait pas s'il n'y en avait pas d'autres qui... Il y avait des branchages, il y avait des feuilles. On n'a pas pu les rattraper. Si, il y en a eu un de tué, on n'a pas trouvé d'arme sur lui. Parce que les *fellagha*, ils ramassaient tout de suite les armes. Hop, le gars, il prenait l'arme, on le couvrait et il ramassait les armes. On ne pourrait pas dire qu'on a vengé Martin parce que c'est ridicule, c'est idiot, mais on a fait ce qu'il fallait faire, ne pas les laisser monter jusqu'en haut parce que là, s'ils avaient pris le piton où on était, il n'y aurait pas eu un blessé, il y en aurait certainement eu d'autres et cela aurait été autre chose. Et le Capitaine était avec moi, ce jour-là. Il était avec moi là-haut. Il courait, hagard, il avait juste un pistolet automatique. Il courait, il courait comme ça, tu vois. Il paraît qu'il était “en boule” après moi parce que je l'avais laissé en haut, comme j'avais pris des gars pour courir après les *fell*, je l'avais laissé là-haut. Avec d'autres, bien sûr. Il paraît qu'il était en boule parce qu'il avait la trouille. Il a eu la trouille. J'ai bien vu qu'il avait la trouille. Il dit : “Mais qu'est-ce qui vous a pris de partir ? Pourquoi vous n'êtes pas restés là ?” Je dis : “Ecoutez, la meilleure façon de défendre...
C : *C'est l'attaque.*
P : ... c'est l'attaque. Vous savez, ils ne sont pas montés”. "Non, mais vous m'avez laissé là." Il était comme un... avec son pistolet à la main. Il avait les chocottes, j'ai vu qu'il avait les chocottes. Plus que moi, parce que nous, on a été pris dans l'action. On les a vus, on est partis tout de suite derrière. J'ai dit : "Les gars, les sacs! Par terre." Et hop. Ils ont laissé leur sac et puis on est partis derrière eux. La meilleure méthode, j'ai dit, c'est qu'ils sont partis et on ne les a pas revus. Voilà.
C : *Hum hum.*
P : Mais bon, des fois, tu te dis aussi : "Qu'est-ce que qui t'a pris de courir comme un con derrière ?" Ça a été en remontant que j'ai vu, à ce moment-là, qu'il y avait Martin par terre allongé et on voyait à peine l'infirmier qui était avec nous. L'infirmier qui était aussi infirmier que moi je suis, je ne sais pas moi, évêque... Mais, bon, il avait appris deux ou trois trucs : mettre un pansement, il lui avait fait une tête de momie, tu vois. Martin, il n'était pas mort parce qu'il appelait sa mère.
C : *Hum hum.*
P : Il appelait sa mère. C'était un petit Pied-noir. Il appelait sa maman. C'est con, c'est vraiment con. Mais c'était le seul blessé que j'aie eu à déplorer dans tout... Ce n'était pas une

erreur de notre part. Peut-être que l'erreur a été que mes sentinelles, enfin mes gars n'ont pas vu les gars si près d'eux. Dommage qu'ils n'aient pas pu les voir plus bas. Quand ils les ont vus, ils n'étaient plus qu'à quelques mètres, capables de lancer une grenade.
C : *Hum, hum.*
P : Tu sais, on ne peut pas tout voir non plus. Tu penses bien que les gars montaient prudemment et ils devaient se planquer et puis un piton, c'est quand même assez... Il y en a un là et un là. Bon, c'est comme ça. C'est malheureux mais c'est comme ça. Et puis Martin, tu vois, je pense à lui de temps en temps.
C : *Là, tu reçois un petit éclat de grenade dans l'omoplate gauche.*
P : Oui, mon Capitaine a eu une blessure de guerre ce jour-là. Il s'est fait extraire, soi-disant...
C : *Ah oui ?*
P : ... un petit éclat dans la fesse.
C : *D'accord.*
P : Ce n'était pas très glorieux parce que, quand tu as un éclat dans la fesse, c'est que l'ennemi est derrière toi. Et il l'a eue! Et il m'a dit : " Ca va me donner des points pour ma Légion d'honneur". Il l'a eue sa Légion d'honneur.
C : *Oui, oui ?*
P : Il a même payé un repas.
C : *Oui, oui ?*
P : Il a même payé un repas. Mais pour lui, ça comptait.
C : *Oui, oui. Apparemment...* [Je tourne la cassette]
P : Tu te rends compte !
C : *Oui.*
P : Il a eu sa Légion d'honneur ! Il était tout content. Blessure de guerre, oui. Pffff.
C : *Il y avait quelque chose d'enregistré, cela n'a pas d'importance.* [La cassette est déjà enregistrée].
P : Je croyais que c'était un bateau qui rentrait au port.
C : *Oui, au début, je me suis dit : "Tiens, on entend un bateau, mais je pense que ça doit être de la trompette.*
P : Ah oui. Marianne qui joue du saxo ?
C : *Je ne sais pas, je ne l'ai pas enregistrée pourtant...*
P : Pas du saxo, du trombone ?
C : *Du trombone. Je préfère assurer avec deux enregistrements, au cas où. Comme je n'ai pas pris de notes. Je n'ai pas été très ordonnée dans mes cassettes, aujourd'hui.*
P : Tu sais lesquelles sont enregistrées...
C : *Eh bien, normalement, je n'en ai plus beaucoup de disponibles. Ca doit être la dernière, je pense.*
P : Et celui-là, il est long ?
C : *Celui-là, c'est 14 heures, alors il y a le temps !*
P : Oh, la vache !
C : *Mais bon, j'assure avec mon double.*
P : Ça, c'est 1 h 40, déjà. 1 h 40 et il reste 12 heures et quelques.
C : *Oui, mais 1 h 40 depuis qu'on a repris.*
P : Oui, oui, depuis qu'on a repris.
C : *Oui, parce que ce matin, il y en avait déjà eu. Alors oui, je voulais te parler de ton éclat de grenade à toi. Pourquoi l'as-tu toujours gardé, en fait ?*
P : Oh, je n'ai pas envie de me faire charcuter pour un petit truc comme ça. En plus, ça fait un petit souvenir.
C : *Voilà ; c'était pour cela ma question. Elle n'était pas innocente, évidemment. Est-ce qu il n'y avait pas, aussi, ce souhait de garder une petite trace ?*
P : Du moment que ce n'est pas dangereux. Je ne l'ai apparemment pas dans l'œil, ce n'est pas douloureux. Je dis : " Il est bien là, il ne me gêne pas, et puis c'est tout".

C : *Pourquoi a-t-on envie de garder un petit souvenir ? Cela peut être garder un vêtement, garder des photos, garder, je ne sais pas, moi, un objet qu'on a rapporté de là-bas ? Pourquoi garde-t-on cela, à ton avis ?*
P : C'est un petit souvenir. C'est comme quelqu'un qui se fait un petit *piercing*. C'est un peu la même chose. Sauf que celui-là, je n'ai pas voulu le mettre, il est venu tout seul, mais c'est tout. Bon, ça ne me dérange pas. Et puis non, des fois, Henri, Paul : "Qu'est-ce que tu as là ? " Je dis : "Ce n'est rien, c'est un tout petit éclat de grenade".
C : *Est-ce que c'est l'occasion d'en parler, que les gens posent la question ? Est-ce que...*
P : Ah non, je n'ai pas pensé à ça.
C : *Non ? Tu n'as pas pensé à ça ? Tu ne t'es pas dit : "Tiens, les gens, peut-être, m'en parleront et me donneront l'occasion d'en parler ?" Non ?*
P : Non non, je n'ai pas pensé à ça du tout. Non, non. Il est arrivé, comme ça, des fois, le toubib, des fois, il dit : "Tiens, qu'est-ce que vous avez là ?" Je dis : "Ce n'est rien, c'est un petit souvenir de la guerre d'Algérie". "Ah bon". Comment il s'appelle, celui de T., il m'avait posé la question une fois : "Ah bon", il me dit. C'est tout. Il n'a pas insisté. C'est tout. Voilà.
C : *Et tu avais un calot aussi, que tu avais rapporté, si je ne m'abuse...*
P : Oui, oui.
C : *Même question : pourquoi a-tus gardé ça ? Est-ce que tu t'en es servi après ? Parce que tu aurais pu vouloir tout foutre à la poubelle…*
P : Non, je l'avais ramené parce que je l'avais acheté, on avait été obligés de le faire faire, j'avais été obligé de me faire faire un képi en sortant de Cherchell. Il fallait qu'on ait le képi aux couleurs de Cherchell: bleu ciel. Mais on avait été obligés de le faire faire pour la cérémonie de remise de galons. C'est complètement con. On avait fait ça. Donc, tu me vois avec un képi, que j'ai dû mettre une fois ou deux ? Je me rappelle : je m'étais fait saluer par des soldats américains à la gare Saint-Lazare. J'avais le képi et puis, les Américains, vachement militaires, des GI, tu sais, je ne sais pas s'ils avaient reconnu le grade ou quoi, ils connaissaient peut-être l'armée française. Salué par des GI parce que j'avais le képi et que j'avais la tenue. Je rentrais en militaire. Donc j'avais ça. Et puis après, on avait aussi le calot de Cherchell. On ne fait plus de calots, maintenant. C'est un calot aussi bleu foncé-bleu ciel, il y avait écrit Cherchell dessus, je crois. Je l'avais ramené à la maison parce que c'était à moi mais, tu vois, je ne les ai même pas gardés en souvenir.
C : *Hum, hum.*
P : Ils ont pourri dans la petite cabane derrière l'école, là...
C : *Il y en avait un, quand même, qui était...*
P : La casquette.
C : *Ah, tu avais une casquette.*
P : La casquette du commando.
C : *Oui, c'est cela, qui était vert-marron un peu...*
P : Camouflé, léopard, un peu comme la Casquette Bigeard, qu'on appelait ça.
C : *Hum, hum.*
P : Les parachutistes de Bigeard avaient la même casquette. C'est pour ça aussi qu'ils nous reconnaissaient : quand ils voyaient la casquette Bigeard et les tenues camouflées, pfuiiit, pfuiiit.
C : *Hum, hum.*
P : Souvent on a su qu'ils s'écrasaient, ils laissaient passer. C'était marrant parce qu'ils savaient qu'on les recherchait, à la fin, ils n'étaient plus de taille à affronter en direct comme cela. Vraiment, quand on les affrontait, c'est qu'on leur était tombés dessus et qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Mais tu vois, là, quand les avions nous sont passés au-dessus de la tête, les gars nous avaient laissés passer, c'est sûr. Parce qu'on venait de l'endroit où je les ai vus, cinq minutes avant j'y étais. Donc ils nous ont laissés descendre dans un enchevêtrement d'arbres, d'éboulis. J'ai vu ça à la télé l'autre jour quand ils ont montré, tu sais, la fameuse tempête qu'il y avait eu en 80 et quelques...

C : 1999 ?
P : Oui. Ils ont montré des coins de bois. J'ai dit à Pierrette : "Tiens, les arbres les uns par-dessus les autres, c'est exactement dans un fouillis comme ça que j'ai été pris dans la descente, là." Ils devaient être planqués là-dedans ; on ne les a pas vus. On avait du mal à progresser. Il fallait des fois passer dessous, des fois passer dessous, des branches mortes, tu sais, oh putain! On était bien là Et c'est à ce moment-là que les avions nous voient et eux, on les aperçoit derrière notre dos. "*Chouf* mon Lieutenant, *chouf* mon Lieutenant", me dit encore un de mes gars qui avait tourné la tête et qui venait de les voir. Une dizaine de gars, moi j'en ai compté une dizaine. Mais bon, ils étaient peut-être plus nombreux, je n'ai pas vu tout le monde, je ne sais pas. Dix gars. Eh bien tu vois, ils ne nous ont pas tiré dessus, ils nous ont laissés passer. Ils ont fait les morts parce qu'on avait la casquette Bigeard, on avait le treillis Bigeard. Ils disaient : "Ça, ce n'est pas le RI, ce n'est pas le Régiment d'Infanterie, ça". Alors, pas cons, ils préféraient ne pas nous affronter mais, pour moi, c'était au poil. J'aurais bien aimé qu'ils me fassent cela à chaque fois. J'aimais bien. Je ne vais pas pleurer parce qu'on ne les a pas vus. C'est ça. J'avais gardé la casquette. Bon.
C : *Oui, oui. Non, je me demandais : "Est-ce que c'est un trophée ? Est-ce que c'est un souvenir ? Pourquoi conserver en fait ?"*
P : Ce n'était pas un trophée. C'était ma casquette que j'avais gardée et puis je la mettais pour aller la chasse. Quand j'allais à l'affût des pigeons dans le pré Verrier, la casquette comme cela, ce n'était pas pour dire : "Moi j'ai la casquette Bigeard !" Non. N'importe qui pouvait acheter des casquettes Bigeard après, des jeunes, derrière moi, achetaient des casquettes Bigeard et les chasseurs. Non, non, ce n'était pas ma casquette Bigeard. Je l'avais gardée, elle était complètement délavée. Je ne sais pas si tu te rappelles, elle n'avait presque plus de couleurs, elle avait eu tellement de "saucées". Non, elle a disparu mais ce n'est pas grave. Non, non.
C : *Tu ne tenais pas à la garder toute ta vie ?*
P : Non, non, je ne l'avais pas ramenée en me disant : "Celle-là, je vais la porter sur ma tête". Mais bon, il y avait des trucs derrière, tu sais, sur la nuque. Ça te permettait de couvrir ta nuque quand tu montais le soleil dans le dos. Ca n'était pas mal fait. En plus, quand on était sur le sol, les gars ne nous voyaient pratiquement pas. C'est vachement "faux-mec", comme on disait à l'Armée. Ils te confondaient avec un truc... Ah oui, c'était bien.
C : *Alors on arrive à la deuxième version de ton manuscrit, puisque tu en avais fait une première et puis tu as souhaité, en fait, en faire une autre, dans laquelle tu as rajouté deux épisodes. Alors ma question, elle va te paraître évidente : "Pourquoi tu n'as pas écrit ces deux épisodes-là, dont tu tenais à parler après, d'emblée, dans ta première version ? Qu'est-ce qui t'a retenu au départ ? Et qu'est-ce qui a fait que, tout d'un coup, tu t'es décidé à la rajouter ?*
P : Qu'est-ce que j'ai rajouté dans cette version ?
C : *Eh bien l'épisode de la corvée de bois et puis de ce prisonnier qui, soi-disant, allait très bien au début et puis, au fur et à mesure de la journée, allait de moins en moins bien et dont tu as voulu connaître le secret de sa mort.*
P : Le secret de sa mort mystérieuse.
C : *Voilà. Tu as rajouté ces deux choses-là après coup. Pourquoi ?*
P : Parce que je me suis dit, pourquoi je ne les ai pas dites avant, je ne sais pas trop, peut-être que je n'avais plus le courage d'aller plus loin, j'avais déjà rempli pas mal de cahiers et puis je me disais peut-être... mais quand même, je voulais signaler que, jusqu'à présent, je n'avais parlé de ma Compagnie, une Compagnie qui est strictement militaire, qui faisait un travail militaire, la mission qu'elle avait : recherche de l'ennemi, recherche de renseignements et puis éventuellement participation, des fois, à des opérations plus importantes, avec d'autres trucs, le fameux bouclage par ratissage. Et puis plus souvent quand même c'était seul. Tu as vu, on est souvent seul. Je ne te parle pas beaucoup des opérations conjointes avec d'autres. On en a fait quelques-unes. Moi je trouvais que c'étaient des opérations banales, pas plus intéressantes

que ça et donc je me suis dit, bon, il faut quand même montrer que, dans ma Compagnie, tout n'est pas aussi parfait. Quand elle fait son travail en zone interdite, c'était un peu un rôle, si tu veux, quand on envoie des gendarmes et des policiers pour voir s'il n'y a pas de voleurs, s'il n'y a pas de vols, s'il n'y a pas de trucs comme cela, ils font leur boulot. Nous, on allait en zone interdite. Personne ne devait y être. Normalement, on n'aurait dû tirer sur personne parce que les gens ne devaient pas y aller, il ne devaient plus y aller alors que c'était une mission militaire mais on savait quand même que c'était un peu le sanctuaire des *fellagha*.

C : *Hum, hum.*

P : Ce sont des grandes zones mais si tu étais dedans, tant pis pour toi. On pouvait tirer sur eux sans leur demander, sans leur dire quoi que ce soit, pas de sommations, rien. Donc moi j'ai découvert l'histoire de la corvée de bois. Je suis tombé des nues parce que, franchement, on me pose encore la question aujourd'hui : "Mais où est-ce qu'il avait été planqué ce gars-là dans le camp ? Il devait bien y avoir un endroit où on cachait les..." Parce que je n'ai jamais soupçonné sa présence dans le camp, jamais soupçonné. Et puis un beau jour, je raconte que je vois une petite troupe qui, la nuit tombée, se prépare à partir avec un gars, les mains derrière le dos et tout ça. J'ai dit : "C'est une corvée de bois, c'est un gars qui va faire son dernier voyage, il va faire sa dernière promenade." Ce n'est pas une promenade sentimentale, mais c'est la corvée de bois. Et ça, j'ai dit : "Je vais quand même le dire". Je n'y suis pour rien encore, parce que je ne peux pas me sentir coupable et je ne le savais même pas. Je ne connaissais même pas l'existence du gars,. Peut-être y en a-t-il eu d'autres.

C : *Oui, oui.*

P : Qu'est-ce que qu'il avait fait celui-là ? Je n'ai jamais entendu parler qu'on détenait un…, voilà, qui partait, et donc j'ai dit : "Je vais la raconter". Quant à l'histoire de l'autre, vraiment je n'y comprenais rien du tout. Ces séquences radio, de temps en temps, un gars : "Oh, on a fait un prisonnier. il est légèrement blessé. Ce n'est pas grave". "On pourra l'amener avec nous ? " "Oui, oui, pas de problème, il marche". "Il n'y a pas de problème. Bon." C'est vrai que s'il n'avait pas marché, on ne l'aurait pas traîné, légèrement blessé, on peut le ramener. Ça peut être intéressant. Un prisonnier, c'est plus intéressant qu'un mort. Moi je l'ai toujours dit. Si on avait ramené les gars vivants plutôt que de les ramener morts, d'abord, eux, ils auraient peut-être eu la vie sauve et souvent ils l'ont eue. Il ne faut pas croire qu'on les a fusillés et tués comme cela. Les gars qui ont été tués comme ça, ce sont des gars qui avaient fait des massacres dans les villages. Il y avait des salopards aussi, des gars qui avaient refusé de leur payer ce qu'ils leur demandaient, ils coupaient le nez des mecs ou on trouvait des gens massacrés à la hache, des fois, dans un village. Évidemment, quand les gens disaient : "C'est lui qui a tué dans…, c'est lui qui est venu", bon. On disait : "c'est un assassin, ce n'est pas un soldat, c'est un assassin". Et puis, au fur et à mesure des trucs, le gars il allait moins bien, un peu plus tard. "Non, son état empire". "Putain, je dis, mais c'est marrant". Et puis, après, dernier coup de machin : "Ah, ben, il vient de mourir, là". C'est marrant, ça, c'est curieux. Moi, je ne faisais juste que suivre les conversations parce que, quand même, quand un d'une Section appelait le Capitaine, on était sur la même fréquence, sur la même longueur d'onde. On se disait : "Tiens, la 2 qui appelle 31 jaune", parce qu'on s'appelait 31 jaune. Nous, c'était Kimono 31 mais, au lieu de dire Kimono 31, entre nous on disait 31. Jaune c'était un Capitaine, bleu c'était Untel, carmin, c'était moi. Tu vois ? Bon. C'étaient des trucs. Et puis je me disais : "C'est curieux ça, c'est bizarre. Pas normal. Ils me cachent quelque chose." Et un jour, j'ai eu le récit par un gars de la Section, qui était seul avec moi au mess, un jour on mangeait à la même table et il m'a raconté tout. Il m'a dit : "Voilà ce qui s'est passé", et il me dit : "C'est un code. Le Capitaine ne voulait pas traîner ce gars-là". Donc demandant régulièrement à l'autre : "Comment va le prisonnier ? ", l'autre n'allait pas dire : "Bon, je vais l'exécuter." Il n'avait pas le droit de le dire parce qu'il faut reconnaître, quand même, que le haut Etat-major ne voulait pas de ces trucs-là.

C : *Hum hum.*

P : Il avait compris que les exactions, ce n'était pas bon.

C : *Non.*
P : Ce n'était pas bon.
C : *Ça fait l'effet inverse.*
P : C'était un peu tard, on en avait fait tellement ! Mais il ne voulait pas. Il avait encore l'espoir qu'une majorité d'Algériens étaient pro-français, se sentaient Français. Certains, c'est vrai, ils étaient Français. Il ne voulait pas non plus qu'on brûle les *mechta,* des trucs comme ça. Mais il y en a qui l'ont fait, il y a eu des répressions terribles dans certains cas. Donc le Capitaine, c'était un code. Moi, je n'ai jamais été au courant de ça, je n'ai jamais signalé d'abord que j'avais un blessé parce que je n'en avais pas. Mais je n'aurais pas compris. Mais entre eux, les militaires de carrière, ils avaient rodé, mis ça au point. "Et je vous demande toues les deux heures, il faut dire qu'il va de plus en plus mal et bon ça se termine, on ne le traîne pas, on ne l'emmène pas avec nous". Je dis : " Ca, c'est quand même une chose à relater". Je l'ai relatée.
C : *Hum, hum. C'est par souci de vérité que tu as eu envie de...*
P : Un souci de vérité, oui, et puis de dire : Bon, voilà, finalement, la Compagnie n'est pas aussi exemplaire que j'ai l'air de le dire,". Parce que je dis souvent : "J'ai eu de la chance d'être dans une Compagnie où on se sentait en sécurité quand même parce qu'on avait affaire à des militaires sérieux..
C : *Hum, hum.*
P : ... et ils faisaient bien leur travail" et c'était vrai. Mais bon, tu vois, la corvée de bois, je ne savais pas.
C : *Hum, hum. Hum, hum.*
P : On pourra me dire : "Mais vous étiez à Molière? A Molière, on en a exécuté pas mal". Moi, je dirais : "Pas mal, je ne sais pas mais un, je sais", et puis le prisonnier qu'on a laissé sur place aussi mais...
C : *Hum, hum. Combien, tu ne sais pas ?*
P : Mais, comme disait Machin : "On ne nous dit pas tout". On ne nous disait pas tout.
C : *Non...*
P : Tu vois, il y avait une certaine méfiance...
C : *Hum hum. Hum hum.*
P : ... quand même. Ils disaient : "Ce n'est pas la peine, L., on ne sait pas ce qu'il en pense". Non, on me laissait à l'écart. C'est déjà bien.
C : *Oui, oui...*
P : C'est déjà bien. J'aurais refusé si on m'avait...
C : *On ne t'obligeait pas à partager leur...*
P : Si on m'avait dit : "Vous désignez dix hommes et avec un Sergent vous allez envoyer ce gars-là à la corvée de bois", j'aurais dit : "Non, faites-le faire par un autre. Moi, je fais mon service militaire et c'est tout. Ce n'est pas une mission". Et c'est vrai. Ça, j'ai vu, c'est vrai, ça je peux dire. C'est vrai.
C : *Justement, à ce propos-là, tu dis : "Le fait d'appartenir à un groupe met mal à l'aise quand on découvre qu'il commet des actes contraires aux règles de la guerre."*
P : Exact.
C : *Est-ce que tu veux dire que le fait que des gens aient pu faire ça, quelque part, ça t'a éclaboussé un peu ? C'est-à-dire que le fait que des gens se prêtent à ce genre de chose, ça a un peu éclaboussé tous les appelés d'Algérie, d'une certaine manière ? C'est une espèce de génération maudite, un peu une génération sadique...*
P : Ah oui, ah oui. Ça c'est vrai. On me dira : "Mais vous étiez à Molière ? Mais il y a eu pas mal de..." Je ne sais pas, pas mal... Je ne peux pas dire, mais je peux dire que j'en ai vu un mais en cachette.
C : *Hum hum.*
P : Parce que je n'avais même pas dit aux autres que j'avais…. Je n'ai rien dit. Pour eux, je n'ai rien vu, je ne sais rien. Point barre. C'est tout. Mais moi je sais et je vais le dire. Ce n'est pas

que ça me soulage parce que je ne suis pas responsable, mais tu imagines que, dans certains corps, où les Capitaines ou autre chose étaient Front National, genre Le Pen et compagnie, ça devait y aller. Et le pire, c'est qu'ils trouvaient des jeunes pour…
C : *... volontaires.*
P : ... volontaires des fois, les pires. Ceux-là, d'ailleurs, il y en a certains qui ont certainement du mal à supporter ça. D'autres ont peut-être très bien supporté. Regarde Mesrine, il a fait la guerre d'Algérie.
C : *Oui.*
P : Après, il est devenu...
C : *Il s'est engagé.*
P : Il s'était même engagé et après, tu sais, il est devenu, un sacré... Tuer et tout cela, ce n'était pas un problème, ce n'était pas un problème...
C : *Non.*
P : Souvent...
C : *Ça pouvait satisfaire ses pulsions, finalement. La guerre a été une occasion...*
P : Souvent, je me suis dit cela, après la guerre il y en a beaucoup dont je me demande ce qu'ils sont devenus. Parce que c'est vrai que c'était permis et c'était bien vu. On disait ça, c'est énorme, ça. Eh bien moi j'ai raconté ces deux-là parce que je pensais que c'était pour la vérité et qu'il fallait tout dire, quoi mais je n'ai pas autre chose à dire. C'est tout.
C : *Tu parles, d'ailleurs, un peu plus loin, tu emploies le mot de bourreau, parce qu'il faut...*
P : Oui, il faut...
C : *... dire que, dans ce cas-là, des bourreaux...*
P : Ah, eh bien je ne me rappelais plus que j'avais...
C : *Si, si, tu as employé le terme. Page 105, exactement : "et je me demandais si, à la guerre, il n'était pas quelque part plus difficile de faire partie du clan des bourreaux que de celui des victimes, au fond. Parce qu'il y a, en plus de la souffrance, en plus des horreurs de la guerre, l'opprobre de la population, des gens qui apprennent les exactions" alors que si tu es victime, tu as une certaine aura de la victime que tu n'as plus quand tu passes dans le mauvais côté, dans le côté obscur de la force. C'est un peu la particularité de la guerre d'Algérie par rapport à d'autres guerres où on a quand même mis beaucoup, et des fois peut-être trop, l'accent sur la torture. Ce sont des choses qu'on a montées en épingle ?*
P : Non, on a fait croire que ça a été généralisé.
C : *Généralisé. Oui, oui.*
P : Ce qui n'est pas vrai. Non, non, ce n'est pas vrai. Il y a des corps, mais maintenant, je ne mettrais pas ma main au feu, c'étaient des Régiments qui n'ont absolument rien à se reprocher. Moi je me mets même à la place du Capitaine. Le Capitaine, moi je dis qu'il devrait avoir des remords dans sa vie, il devrait avoir des fantômes qui devraient venir le hanter un petit peu. C'est quand même lui qui a désigné, qui a dit : "Ce gars-là, il nous emmerde, on ne va pas continuer à le garder. Allez. Il ne mérite pas qu'on le laisse". Moi je l'aurais transmis à…, il y avait des camps de rétention, il y avait des camps où il y a eu pas mal de prisonniers. Je crois qu'à la fin de la guerre, on en a relâché plus de 10 000 ou je ne sais pas combien. Ils n'ont pas été tués, il y en a qui ont été certainement, sérieusement dérouillés mais il y en a qui sont ressortis et qui sont... Oui. Non, parce que ce n'était pas systématique, on lui a fait croire : "On est pris, on est foutu". Ce n'est pas vrai. Non, dans l'Armée française, ce n'était pas vrai. Il y avait des camps et je suis sûr qu'à la fin de la guerre, et c'est écrit d'ailleurs, il y en a beaucoup qui ont été relâchés. Bon, je leur aurai transmis par la voie hiérarchique, comme un dossier, tu vois, on les envoie à Orléansville. Si à Orléansville, on peut transmettre à Alger ou autre chose, en disant : "C'est un personnage qui en sait beaucoup plus qu'il n'a l'air de nous dire ou autre chose", bon voilà. J'aurais fait ça. Mais je n'aurais pas fait... Le Capitaine, c'est lui qui a décidé : "Il nous emmerde, toc, allez, prenez-moi dix hommes, ou cinq hommes et allez un peu plus loin là-bas et demain matin on dira que les *fellagha* ont coupé le cou à un type".
C : *Oui, oui.*

P : Voilà.
C : *Alors, à ton propos, là, tu utilises le mot lâcheté. Est-ce que ça a été un mot qui a été dur à écrire ? Le fait que tu découvres ça (c'était pour la corvée de bois, ça) et que, finalement, tu gardes ça pour toi ? A un moment donné, page 107, tu parles de ta lâcheté. C'est toi qui l'emploies, je ne l'ai pas inventé. Est-ce que ce mot-là a été dur à écrire pour toi, ou est-ce que le fait d'en faire l'aveu, ça t'a fait du bien ?*
P : Oui... Qu'est-ce que j'aurais dû faire, tu crois ?
C : *Non, non, mais ce n'est pas ça, je suis uniquement...*
P : Moi, je me sens...
C : *...repartie de ton mot.*
P : ... la lâcheté de n'avoir rien dit aux responsables. Il aurait fallu que dise au Capitaine : "Je sais que vous avez envoyé des gars à la corvée de bois, ce n'est pas bien, vous n'avez pas le droit de faire ça" ou des trucs comme ça ? Oui. Qu'est-ce qu'il aurait fait, tu crois ? Est-ce qu'il aurait choisi de... Est-ce que tu crois qu'il aurait... Certains l'auraient peut-être dit. Moi je suis peut-être un peu trop calculateur : je me suis peut-être dit que ce n'était pas la peine, que cela ne changerait rien et que je pourrais en subir les conséquences parce que, la prochaine fois, il pourrait peut-être me désigner, du coup, de corvée. C'est tout ce que j'aurais gagné. Alors là, ça aurait été pire.
C : *Je vais te citer le passage: "Conscient que ces hommes ne faisaient qu'obéir à une autorité supérieure mais aussi par lâcheté pour m'éviter des ennuis, je ...*
P : Exactement.
C : *... c'est pour te montrer que ce n'était pas moi qui parlais, là. C'est toi.*
P : C'est ce que je viens de te dire. Qu'est-ce que je viens de te dire ? Exactement la même chose. Oui. Un peu de lâcheté mais je pensais que j'aurais peut-être eu des conséquences négatives et puis je me suis dit : "Il vaut peut-être mieux que tu te taises, ça ne changera rien, ce n'est pas toi qui décideras, de toute façon, tu ne décideras rien. Tu n'es pas capable de décider. C'est le Capitaine. Il est le seul maître à bord ici" Mais... Je ne sais pas...
C : *Hum hum.*
P : J'aurais pu lui en parler, simplement lui expliquer en lui disant : "Mais est-ce qu'ils savent à T. ou c'est T. qui vous dit de supprimer les machins?" Parce que si c'est le Colonel à T., peut-être que lui aussi…? C'est quand même des gens au-dessus. Il aurait pu me dire ça le Capitaine. Je n'en sais rien. Et peut-être qu'il ne m'aurait pas donné d'explication. Il m'aurait dit tout simplement : "Ça ne vous regarde pas, c'est moi qui décide." Et je me serais fait encore un peu plus mal voir. Je ne gagnais rien, à mon avis, là-dedans. Donc j'ai pensé à ça plutôt : "Je ne vais rien y gagner, rien ne va changer, personne."
C : *Tu as tout à y perdre et rien à y gagner, quoi ?*
P : Voilà. C'est tout. Mais bon, certains n'auraient peut-être pas pu s'empêcher de le dire mais moi j'ai peut-être un peu trop calculé là-dessus en disant : "Je vais m'attirer des emmerdes, ce n'est pas la peine". Voilà.
C : *Hum hum. Alors il y a une deuxième chose où tu peux aussi, éventuellement, réfléchir : "Est-ce que j'aurais dû le faire ? Ne pas le faire ?" C'est quand on te demande, en quelque sorte, de trafiquer le journal de marche, à propos du prisonnier, justement, pour lequel régulièrement la radio donnait des informations de plus en plus mauvaises. On te demande de ne pas raconter exactement ce qui s'est passé ce jour-là et tu le fais. Alors, est-ce que tu avais, là aussi, la possibilité de dire : "Je ne peux pas raconter autre chose que ce qui s'est réellement passé" ou est-ce que, là aussi, tu t'es dit...*
P : Mais j'étais censé ne pas le savoir à ce moment-là...
C : *Oui.*
P : Quand j'ai écrit je ne le savais pas, Corinne. Je l'ai su plus tard, ça.
C : *Ouais, mais tu savais qu'on te demandait quand même de ne pas tout à fait dire ce qui s'était passé. Pas exactement. Je ne sais plus comment tu as dit ça, mais on te fait venir pour prendre l'apéro et manger en déjeuner en tête-à-tête avec le Lieutenant, là, avec le...*

P : ... le Capitaine.
C : *... le Capitaine. Il y a un certain Ali qui fait très bien la cuisine etc.*
P : Ah oui. C'était son...
C : *Et on te demande si tu as rédigé le compte rendu de la dernière opération et tu dis : "Non, on est rentrés trop tard".*
P : Oui.
C : *Et là, on te demande de ne pas mentionner qu'ils avaient fait un prisonnier ce jour-là, de signaler juste qu'un homme qui a tenté de fuir a été abattu.*
P : Voilà.
C : *Donc on te demande, même si tu ne sais toujours pas pourquoi, tu ne sais pas ce qui s'est pasé, on te demande de ne pas dire la réalité de ce qui s'est passé dans l'opération.*
P : Voilà. Voilà.
C : *Et là, comment tu te sens à ce moment-là ?*
P : Là, moi-même j'ai un doute parce qu'il a été abattu alors qu'on n'a pas entendu un coup de feu.
C : *Oui.*
P : Or, ils n'étaient pas si loin que cela de moi. S'il y avait eu un coup de feu de tiré, c'est en montagne, on entend bien, il n'y a pas de bruits de camions, il n'y a pas de bruits de voiture, il n'y a rien.
C : *Oui.*
P : Ça résonne. S'il y avait eu un seul coup de feu de tiré, je l'aurais entendu. Et là je me dis : "Tiens, pourquoi me dit-on de dire que le prisonnier a été abattu en tentant de s'échapper ?" Alors je me suis douté de quelque chose. C'est bien pour ça, d'ailleurs, quand j'étais avec le Sergent de la fameuse Section qui a dû agir comme ça, c'est pour ça que je lui ai dit : "Mais, dis donc, comment ça se fait, le prisonnier vous l'avez aba..." Tu vois, je lui ai parlé de ça. Et il m'a raconté tout. Mais bon, je l'ai fait, mais c'était la première fois que le Capitaine me disait ce qu'il fallait y mettre. D'habitude, il passait voir, il lisait, bien sûr, après, mes comptes rendus de trucs. Je n'ai jamais eu d'observation, aucune observation. Des fois, il aurait pu dire : "Oh, vous avez été incomplet" ou "vous avez oublié quelque chose". Il ne disait rien. Non, non. Il ne m'a jamais fait de reproche. Ou bien : "Vous avez mentionné un truc, ça n'en valait peut-être pas la peine." Non, jamais. Mais là, il me dit : "Ah ben, si vous ne l'avez pas fait, surtout, ce n'est pas la peine …, le prisonnier il est mort comme ça, il a voulu s'échapper." Ça, c'était le truc. "Il a été abattu en tentant de s'enfuir." Ça, c'était assez classique. Il y a eu combien de prisonniers abattus en tentant de s'enfuir ?
C : *Oui, oui.*
P : Mais bon, j'avais raison : il y avait quelque chose d'anormal. Je me doutais qu'il y avait quelque chose d'anormal et j'en ai eu la certitude lorsque j'ai eu le récit du Sergent qui, ma foi, était aux premières loges et puis, c'est lui qui m'a raconté ça parce que, lui aussi, il en avait gros sur la patate.
C : *Il n'était pas bien du tout, oui. Hum !*
P : Non, non.
C : *Et donc, après qu'il te confie le secret et que tu le racontes là dans le contexte, tu dis, page 120, que tu décides de confier le secret que tu n'as jamais divulgué à personne,...*
P : Non.
C : *... ni en paroles, ni par écrit. Et tu dis, je te cite : "Bien que n'étant en rien coupable, je veux m'en libérer et ne plus y penser". C'est ce que tu as écrit.*
P : Oui. Ben oui, je ne l'avais dit à personne. C'est vrai. Et bon, je n'y pense pas souvent mais là tu me le rappelles. Quand tu m'as dit : "Le prisonnier qui, au fil des heures, était de plus en plus mal". Je trouvais que le Capitaine était plein de sollicitude pour ce prisonnier. Je me disais : "Putain, c'est rare qu'il s'intéresse d'un coup : Comment va le prisonnier ? Évidemment, c'est curieux ça, quand même il est sympa, il soigne sa santé". Tu parles !
C : *Et c'était tout l'inverse !*

P : Tu parles ! Et là j'ai appris un fait que j'ignorais, des combines qu'ils avaient mises entre eux…
C : *Oui, oui.*
P : ... entre eux. Alors avec, évidemment, les Officiers de carrière...
C : *Oui, pourquoi tu étais mis à l'écart, oui***…**
P : Donc, tu vois, c'est encore une épreuve.
C : *…à l'écart.*
P : On ne sait jamais. Il pourra raconter. Les autres ne diront rien, ils sont coupables parce qu'ils sont dans le coup, ils sont de mèche. Mais moi, je veux quand même rappeler qu'il ne m'a jamais fait faire de trucs comme ça. Il ne l'a pas fait. Il ne l'a pas fait.
C : *Il n'a pas essayé de t'embarquer là-dedans.*
P : Peut-être parce qu'il a eu peur, justement, et il avait raison, d'ailleurs, il ne se serait pas privé de dire : "On m'a forcé, on m'a contraint à aller faire faire une corvée de bois. Des trucs comme ça". Ça, je leur aurais dit. Mais ils ne l'ont pas fait. Et là, j'ai su par la bande, heureusement.
C : *Hum, hum. Par quelqu'un qui avait été témoin de...*
P : Oui. Et l'autre, c'est parce que j'ai vu les mecs préparer leurs armes, prêts à partir, un petit groupe, un Sergent, cinq-six gars. Oh ! Et puis, d'un coup, j'ai vu arriver un fantôme blanc, là, les mains derrière le dos et.après, j'ai dit : "Bon, voilà, je sais ce que c'est, c'est un..." Mais je suis tombé aussi de haut. J'ai dit : "Mais putain, je ne savais pas qu'il y avait un prisonnier dans le camp." On n'en parlait jamais. Il était là, depuis quand je ne sais pas.
C : *Et alors, tu as réussi à faire ce que tu écris, là, à la page 120 : " n'étant en rien coupable je veux m'en libérer et ne plus y penser." Tu as réussi à t'en libérer et à ne plus y penser ? Tu y es parvenu ?*
P : Ne plus y penser. Je n'y pense pas souvent, mais ce sont des choses que je n'oublierai pas, mais c'est vrai que je n'y pense pas souvent. Je pense plus souvent à des moments d'angoisse que j'ai eus en Algérie. Tiens, par exemple, le coup où on était paumés, des trucs comme cela et tu vois que tu étais dans un coin bourré de chaussures qui avaient été échangées. Il y avait au moins 100 mecs qui avaient changé d'espadrilles basses, tu sais, là, avec des semelles de paille. J'ai dit : "Putain, il est passé du monde là-dedans." Tu vois ? J'étais à quoi, 100 ou 200 m. On a trouvé ça après, en partant. "Venez voir, là". "Qu'est-ce qui se passe ?" " Regardez ! Et toi, tu as des chaussures qui sont usées qui étaient là". Et un peu plus loin, un autre : "Venez voir !" Des écuries, des abris sous arbres, en feuilles. J'ai dit : "Oh, putain, on était dans un coin de ralliement, là, dans un coin de passage", quoi. Et ça, c'étaient des caravanes qui venaient du Maroc. Ils passaient de nuit, ils ne marchaient que la nuit, après on a appris ça, ils ne marchaient que la nuit, avec des étapes comme ça. Ça, c'était une étape où ils planquaient les bêtes, ils planquaient tout et puis donc ils ravitaillaient une zone. Ils faisaient de la route ! Oh ! La vache ! Tu as des chefs, comme ça, qui ont traversé pratiquement toute l'Algérie à pied, escortés par un petit groupe et qui allaient comme ça. Ils ont traversé du Maroc pratiquement jusqu'à la Tunisie. Quand tu lis le bouquin à Courriège, là...
C : *Oui, à Courrière...*
P : Oui, à Courrière, et puis que tu apprends ça.
C : *Oui, oui.*
P : Et là, j'étais en plein dans un endroit, je le sentais mal, ce coin-là, je le sentais très très mal. J'ai dit : " Putain on dirait un mauvais coin." Eh oui. Et tu vois, j'avais raison, parce que, certains soirs, là, il a dû y avoir du monde. Oui.
C : *Oui, oui. Alors, après, tu parles d'un gars qui faisait le guet pour les fellagha, et tout d'un coup, tu réalises, dans ton écrit : "Maintenant que je puise au fond de ma mémoire, je constate avec effarement que nous avons laissé derrière nous plus de cadavres que je ne l'imaginais."*
P : Oui.

C : *"Ma mémoire les avait occultés et voilà qu'ils ressurgissent et me rappellent ces terribles moments." A ton avis, pourquoi, sur le moment, tu les avais un peu sous-estimés, ces cadavres ? Et qu'est-ce que cela t'a fait en l'écrivant, de prendre conscience que, finalement, il y en avait un certain nombre ?*
P : Oui, oui. Tu vois, un *chouf* avait été tué. On appelle ça un *chouf*...
C : *Oui.*
P : …ce sont les gars qui...
C : *... qui font le guet...*
P : ... qui font le guet sur des crêtes et puis ce sont ces fameux *chouf* qui, quand tu étais assez éloigné, eh bien tu entends des cris. Bon, il n'était même pas armé ce gars-là. Enfin, il avait un bâton.
C : *Hum, hum. Oui, un gourdin.*
P : Un gourdin, il avait un gourdin. Mais les gars qui sont tombés nez à nez avec lui, ils n'ont pas pris le temps de voir s'il était armé ou pas armé, si tu veux. Ils l'ont tué. Eh bien tu dis : "C'est encore un pauvre type", quoi. Ce n'était peut-être même pas un *fellagha*. C'étaient des machins qu'on contraignait à faire...
C : *Ils n'avaient pas le choix.*
P : Ils n'avaient pas le choix : "Toi, tu montes sur le machin et tu feras le guet de telle heure à telle heure ou de tel jour à tel jour !" Bon, c'était encore un pauvre type qui avait été tué pour rien, c'est sûr. Il n'était même pas dangereux, je veux dire. Des gars comme cela, tu les oublies parce que tu n'as pas été menacé, tu n'as pas risqué ta vie ce jour-là. Et puis, quand tu réfléchis, à partir de celui-là, tu dis : " Eh bien oui, et puis on a tué deux gars sur la piste l'autre jour, là. On a tué deux gars qui marchaient côte à côte. Ceux-là étaient armés. Et tout ça". Et puis tu te dis : "Eh bien, finalement, on en a laissé pas mal derrière nous comme ça."
C : *Hum hum.*
P : Le gars qui se baignait tout nu, pareil ! Il était dans la rivière tout nu. A ce moment-là, il n'était pas dangereux mais il a eu en honte de se montrer, je pense, aux sommations. Il a eu honte. Il n'a pas osé se montrer. Il s'est pris une balle dans le front. Boum. Avec S. Il ne l'a pas raté, je peux te dire. Paf, ici, un petit trou tout rond. Et puis bon, voilà, ça fait un de plus. Et un de plus et un de plus. Et tu comptes comme ça et tu te dis : "On en a laissé pas mal quand même derrière nous", c'est vrai. Sans compter les opérations où je n'étais pas parce que tu sais bien qu'il y avait un roulement. Si ça se trouve, le fameux prisonnier qui est parti, il a été pris un jour où je n'étais pas en opération. Parce que, chacun son tour, on restait au camp, ce qui était normal. Le camp devait être gardé. Et puis il y avait le repos. Mais on ne sait pas tout. On ne sait pas tout.
C : *Bien sûr. Un petit peu après, tu t'insurges à nouveau contre le gouvernement de ton pays qui "envoie des jeunes de vingt ans dans la cruauté et la misère", je te cite. Est-ce que justement, une guerre qui est orchestrée, finalement, par un gouvernement qui est censé protéger ses citoyens, est-ce qu'elle n'est pas encore pire à vivre qu'une guerre dans laquelle on est attaqué par un ennemi ?*
P : Oui, c'est sûr. C'est sûr. C'était une guerre civile. On peut la comparer à une guerre civile. C'étaient des Français contre des Français puisqu'on nous disait que l'Algérie était française, c'étaient des départements français, avec des représentants élus. Bon, bien sûr, longtemps il n'y avait eu qu'un seul collège, après, il y avait deux collèges, mais un collège avec un million de mecs et puis neuf millions d'autres… Ce n'était pas juste, si tu veux... jamais eu de justice. C'est plus des gouvernements parce que ça...
C : *... des gouvernements.*
P : ... c'est depuis la fin de la guerre. Des promesses qu'ils avaient faites aux Algériens en disant : "Quand la guerre sera finie, vous aurez les mêmes lois et les mêmes droits que les métropolitains". Ils sont rentrés chez eux et puis ils ont vu qu'il n'y avait rien de changé. C'était kif-kif bourricot : pas d'élections, pas de machin. Donc ça a commencé. La guerre d'Algérie n'a pas commencé en 1953...4.

C : *Non, elle a commencé, en fait, à la fin de la guerre...*
P : Elle a commencé presque tout de suite, là, 47, 47-48, 47, [c'est en réalité en 45] le *bjord* de Sétif et tout ça. Le massacre de Sétif. Et pourquoi il y a eu une révolte ? Parce qu'ils ont été grugés complètement. C'était encore pareil. Et, à chaque fois, c'était la faute à qui si les lois ne passaient pas ? Aux Pieds-noirs, parce que leurs représentants s'arrangeaient pour que toutes les lois, tous les gouvernements capotent.
C : *Oui, oui, hum.*
P : Tous ceux qui voulaient voter une certaine libéralisation, ils votaient contre et le gouvernement de la IVème République, il y a eu des gars vachement bien, qui avaient de bonnes idées et tout cela, Mendès-France et compagnie : sabotés, sabotés, sabotés. Eh bien, ils ont gagné : la valise ou le cercueil.
C : *Oui. Oui, oui. Hum, hum.*
P : Voilà. Voilà ce que c'est que de ne rien vouloir. Alors, ils ont dû se dire : "Qu'est-ce qu'on a pu être cons, quand même ! Parce que si on avait fait un truc, on aurait pu donner une autonomie". Une autonomie. Si ça se trouve ils auraient été... L'autonomie, certains étaient... Mais certains étaient contents d'être français, c'est sûr. Ah oui. D'ailleurs, tu n'as qu'à regarder même maintenant qu'on est partis, les Algériens ils regardent tout ce que la France fait, ils regardent encore vers la France,
C : *Oui, c'est vrai.*
P : Ils regardent vers la France oui, c'est sûr. On a beau dire, mais oui. Donc voilà ce que c'est : non à tout. Niet, niet niet niet. Eh bien un jour, ils n'ont plus eu le choix. Voilà : la valise ou cercueil. Oui.
C : *Il y a un épisode aussi, pas très facile page 133, quand vous découvrez, dans un oued...*
P : Oh, putain !
C : *... des corps en décomposition.*
P : Oh, putain !
C : *Tu parles de ton estomac révulsé...*
P : Quelle horreur !
C : *... et de ta répulsion qui demeure. Et tu dis en t'adressant à tes destinataires, à tes petits-enfants : "Je ne puis vous les décrire, je ne veux plus y penser ; je voudrais les effacer à jamais de ma mémoire. Peut-être qu'avoir écrit ces lignes, d'avoir confié ce pesant souvenir contribuera à gommer ces visions d'horreur." Alors est-ce que, là aussi, tu as réussi à atteindre ton objectif d'arriver à un peu...*
P : Oui, je n'y pense pas.
C : *Hum hum.*
P : J'essaye de ne pas y penser.
C : *Hum hum.*
P : Je n'y pense plus.
C : *Ça fait du bien de le déposer là ?*
P : Je n'y pense plus. Mais je peux te dire que ceux qui avaient bu de l'eau, en aval, dis donc, ils n'ont pas été longs à disons à avoir la nausée. Quand ils ont découvert qu'ils avaient bu de l'eau qui venait de passer sur ces cadavres, coincés dans des branches d'arbres, oh putain, les gars n'avaient plus soif. Moi, je me rappelle, je n'avais pas bu. Heureusement.
C : *Oui ?*
P : J'avais commencé me laver la f…, et puis à m'asperger les mains, j'étais mal. Ah oui, ça, ce sont des choses que je ne revois pas. Non, tu vois, ça pourrait me revenir en cauchemar mais non. Non, non. Je n'ai pas de cauchemars. Je ne fais pas beaucoup de cauchemars. Mais ça c'est un truc à faire des cauchemars.
C : *Hum hum hum.*
P : Cauchemardesque !
C : *Oui.*

P : Je n'ai pas employé le terme mais j'aurais pu le mettre. Ah oui oui. Ça fait drôle ! Ah, la vache ! On était assoiffés. On avait été presque deux jours sur place, je crois, sans bouger, en haut. On disait : "Quand on verra un *oued*, peut-être qu'on verra un *oued*." Putain, eh bien, oui, on l'a vu l'*oued* ! La vache ! On parle des morts en Algérie mais tous les disparus n'ont pas été retrouvés.
C : *Oui, hum.*
P : Si ça se trouve, les cadavres qu'on a laissés derrière nous n'ont jamais été retrouvés. Peut-être les bêtes sauvages s'en sont-elles chargées aussi ?
C : *Hum hum.*
P : Je ne sais pas. On ne sait pas. Mais, bon, pffff, ce ne sont pas des histoires amusantes. C'est comme ça.
C : *Hum hum. Un peu plus loin, page 138, tu parles d'un soldat qui a été tué mais qui n'était pas de ta Section, évidemment, tué bêtement par un de tes gars, d'après ce que j'ai compris...*
P : Oui.
C : *... à cause d'une erreur de commandement…*
P : Exact.
C : *... et qui part mort dans l'hélico qui vient le chercher. Et tu dis, à ce moment-là : "Chacun devait se dire qu'il aurait pu être du voyage." Alors moi je me demandais : est-ce que, à ce moment-là, on éprouve, sans vouloir le dire bien sûr, du soulagement à se dire : ce n'est pas moi, c'est lui qui est parti ? Ou est-ce que ça ne fait que renforcer la peur d'être le prochain ? Ou, éventuellement, peut-on avoir les deux sentiments en même temps ?*
P : Il y a les deux, oui.
C : *Qu'est-ce que l'on ressent ? Est-ce qu'on se sent, quelque part, un peu coupable d'être encore vivant ?*
P : Nous, on n'était pas coupables d'être encore vivants. On était en infériorité quand on a été attaqués puisqu'on sortait de la traversée d'un grand *oued* et que l'on attaquait une pente où ils étaient au-dessus de nous. Ils savaient que l'on arrivait mais, nous, on ne savait pas qu'ils étaient là. Donc on avait tout contre nous.
C : *Hum hum.*
P : On avait la surprise et il y avait surtout cette escalade. On avait tout contre nous.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
P : Et alors, on se dit que c'est miraculeux qu'on s'en soit tirés sans une égratignure mais que, malheureusement, celui qui était en haut et qui nous a attaqués sans savoir qui on était, bien sûr, parce qu'il croyait que c'étaient *les fellagha* et il avait raison : les *fellagha* étaient dans le coin, on l'a su le lendemain, le lendemain matin, on a su qu'ils étaient là, mais de l'autre côté de la rivière, d'où je venais, d'ailleurs. Je venais de l'autre côté, moi. J'aurais pu tomber dessus, tu vois. Et donc à ce moment-là, tu as un soulagement parce que tu te dis : "Putain, on aurait dû morfler...
C : *Hum.*
P : … on aurait dû morfler." Et puis tu es triste quand même, tu es malheureux quand tu apprends qu'on a tué quelqu'un d'en face. On est malheureux. Les hommes nous en voulaient un peu mais ils ne pouvaient pas trop nous en vouloir non plus. Mais ils croyaient que moi j'avais fait une erreur. Le chef de Section m'a dit : "Mais tu n'aurais jamais... Qu'est-ce tu es venu foutre là ! On m'a dit de venir ici. Tu devais être... " J'ai dit : "Ah, écoute, moi, mon ordre de mission…, je viens de là, je dois aller là. Donc moi je devais aller plus loin que toi, alors par là." Tu penses bien que, si on m'avait dit qu'il y avait des amis dans le coin, on aurait déjà fait plus attention. On se serait signalés d'une manière ou d'une autre. Maintenant, s'il y avait des *fellagha*, on ne pouvait pas dire : "Eh, on est là, on est là !" Il n'y avait pas intérêt. Ils étaient là, ils étaient de l'autre côté. Et donc, rapidement quand même, le Lieutenant, c'était un Lieutenant qui m'a dit qu'il était Gendarme, parce que ce sont des militaires, les Gendarmes, et il m'a dit : "Non ce n'est pas de ta faute mais bon, c'est con quand même qu'on

se soit tiré dessus". J'ai dit : "Oui, mais c'est un miracle qu'il n'y ait qu'un mort. Il aurait pu être blessé, tu me diras. Ce n'est pas de pot. Il a pris une balle dans l'artère fémorale...
C : *... oui, fémorale, donc...*
P : … il s'est vidé. Quand l'hélicoptère est arrivé, il était mort, surtout que c'était au petit matin. Il faisait à peine jour, l'hélicoptère ne vole pas la nuit. Il ne pouvait pas venir la nuit donc de toute façon c'était limite. On ne voyait presque rien et bon, il m'a dit : "Oui, mais tu vois... " Eh bien j'ai dit : "Écoute, ou toi tu es venu trop loin ou moi j'allais trop loin. Mais en tout cas, si on t'a dit de venir là…". Je n'ai pas discuté. Il y a eu une erreur quelque part. Et ça, c'était une erreur de commandement. Le mec nous a fait nous croiser en pleine nuit. Mais, là encore, qui avait-on envoyé loin devant la Compagnie ? Carmin. Où étaient les autres ? Ils étaient restés de l'autre côté, en amont de la rivière et moi j'avais descendu le long de l'*oued* pour traverser à un endroit où il y avait certainement un gué. Non, soulagé quand tu demandes à tous tes chefs d'équipe : "Il n'y a pas de casse ?" " Non, pas de casse". "Untel, il n'y a pas de casse ?" "Non, 'y a pas de casse. Pas de casse". Et puis, tu montes, tu arrives en haut, à 50 m au-dessus et puis là, tu vois un mec en train de se vider son sang. Tu dis : "Merde, ce n'est pas de chance". Mais nous, on n'avait rien à se reprocher.
C : *Hum.*
P : Rien. Là, maintenant, les gens auraient demandé une enquête : ils n'auraient rien... parce que c'est une connerie. Mais bon, c'est là que j'ai vu des balles traçantes de nuit. Ça fait drôle. Ah tu les vois arriver sur toi. Heureusement qu'elles n'étaient pas un peu plus hautes et qu'ils ne nous voyaient pas. Heureusement. *(Soupir).* On était soulagés.
C : *Hum.*
P : Coupables ? Non. On ne peut pas être coupables. On n'a fait que...
C : *On n'a pas un peu honte d'être soulagés en se disant : "Nous, on n'a pas de morts, mais en même temps..."*
P : Franchement, je n'ai pas pensé à ça.
C : *Je ne sais pas. C'est une question. C'est peut-être complètement envisageable...*
P : Je crois que j'étais soulagé. Je n'ai pas eu honte. J'étais soulagé de voir que tout le monde s'en était tiré. Il n'y avait pas un seul blessé, rien, là où, normalement, on aurait dû…, c'est nous qui étions en mauvaise posture, si je n'avais pas eu affaire à des gars qui se sont bien débrouillés, qui, au lieu de descendre se sont mis au contraire à monter le plus vite possible vers le haut, tout en arrosant devant eux, comme on dit, et puis moi avec. Comme j'avais prévu de mettre mes fusils-mitrailleurs plus à droite et ce sont eux qui les ont couchés par terre, ils les ont couchés au ras du sol tellement ils... Je m'en rappellerai toujours. Le Lieutenant de Gendarmerie me dit : "Viens voir, viens voir où j'étais. Je ne pouvais pas bouger." Alors il m'amène vers un coin. Il y avait un buisson, il avait été taillé par les balles du machin à cette hauteur-là...
C : *Oui, oui.*
P : ... et il me dit encore une fois : " Heureusement que je t'ai entendu parler Français et que j'ai compris que ce n'étaient pas les *fellagha"* parce que, moi, je me suis mis à crier en Français pour demander aux gars si quelqu'un… et donc il s'est dit : "Ça, ce ne sont pas des *fellagha*, ils donnerait des ordres en Arabe". Donc il a crié : "Halte au feu !" et moi aussi aussitôt j'ai crié : "Halte au feu, halte au feu !" Mais c'était trop tard. On voit d'ailleurs l'hélicoptère qui vient chercher le...
C : *Oui, oui. Sur la photo, oui.*
P : Sur la photo, oui.
C : *Hum hum hum. Tu as eu une nouvelle fois une cruelle surprise après avoir vécu les histoires des prisonniers. A un moment donné, tu vois qu'on balance quelque chose et tu penses que c'est du napalm. Et quelqu'un à côté de toi te le confirme, d'ailleurs. A nouveau, quelque part, une cruelle déception vis-à-vis de l'Armée française puisque c'est interdit...*
P : C'était interdit.
C : *Hum.*

P : C'était interdit. Et c'est sur ces *fellagha*-là que l'on croyait… on savait qu'ils étaient... on avait eu des renseignements. Mon Capitaine a été encore con parce qu'il n'aurait jamais dû m'envoyer tout seul, je veux dire qu'on aurait dû rester groupés, la Compagnie. Si on était tombés sur la *katiba*, ça aurait été mieux d'être groupés. Là, il m'avait envoyé tout seul, me faire traverser l'*oued*, en plus, ne sachant pas où étaient les *fell*. Ils étaient là, mais de l'autre côté. Il y en a qui ont eu de la chance parce que, ou ils ne m'ont pas vu traverser l'*oued* où ils n'étaient pas au bord de l'*oued*, à ce moment-là, mais le lendemain matin, les gars qui sont venus, qui descendaient vers l'ouest pour ratisser le terrain, leur sont tombés dessus et il y a eu des morts là. Alors là, l'armée est arrivée avec un gros transal, je me rappelle, un gros avion de transport et puis, tout d'un coup, je vois comme des bidons qui tournoyaient, tu sais, ils passent au-dessus des crêtes et puis, je vois aussitôt un nuage et une explosion. Un nuage noir, de la fumée. J'ai dit : "Merde, on dirait du. Mais on dirait du napalm !" Il y a un gars à côté de moi, qui avait fait l'Indochine, qui dit : "C'est du napalm, mon Lieutenant, c'est du napalm." Je dis : "Mais ça devrait être interdit !" Alors, c'est une preuve : à la guerre, il n'y a pas grand-chose d'interdit. Et là, je ne sais pas si ce napalm a fait de l'effet ou pas parce qu'on n'a pas…, je ne sais pas. Par contre, il y a eu des tués le lendemain matin côté Français. Nous, on était restés dans les parages, de l'autre côté du truc, en disant : "S'ils descendent, s'ils sont repoussés vers l'*oued*, eh bien on sera là pour les accueillir".

C : *Hum, hum.*

P : Une chance pour nous : ils ne sont pas redescendus. Quand ils ont vu qu'il y avait une faille dans le dispositif qui descendait vachement trop écarté, qu'ils ont vu qu'il y avait des trous terribles entre une Section et une autre, ils en ont laissé approcher une, ils l'ont laissée venir presque sur eux, sachant que les autres étaient trop loin et puis, ils en ont flingué je ne sais combien... Il y a eu un Capitaine tué, un Lieutenant blessé, je ne sais pas combien de soldats morts. Tout ça pour nos conneries. Parce que si on n'avait pas fait les cons, la nuit, à nous tirer dessus, certainement qu'ils auraient agi autrement. Ils auraient cru qu'il n'y avait personne du côté de l'*oued*, ils seraient descendus vers l'oued et ça aurait été autre chose.

C: *Hum hum. Hum hum.*

P : Voilà. Ça, ce sont des trucs qui ont dû se produire plusieurs fois en Algérie parmi les victimes, quand il y a des erreurs de commandement.

C : *Hum hum. A un moment donné, c'est page 140, tu vas être libéré et tu compares ta situation à celle d'un prisonnier. Tu fais le parallèle avec la Libération en disant que tu as été séparé de ton pays, de ta famille. Est-ce que tu peux un petit peu parler de ce traumatisme bien spécifique de la séparation ? Dans la guerre, il y a, entre autres, la séparation puis la peur aussi de ne pas retrouver tes proches exactement comme tu les as quittés. Et même, à un moment donné, tu emploie les termes d'"être rejeté" à propos de ton propre fils, que tu ne connais pas, qui ne te connaît pas...*

P : Oui.

C : *... et dont tu crains qu'il ne t'accepte pas.*

P : Oui. Ça a été un peu le cas, d'ailleurs. C'est un peu le cas. A 10 mois, il n'était pas habitué à..., il avait bien conscience qu'il ne me connaissait pas. Il ne connaissait que les visages des gens qui l'entourent. Les gamins font des risettes à ceux qu'ils connaissent et puis…. Non, c'est vrai. Mais oui, c'était une sorte de prison, finalement, parce qu'on n'avait pas de liberté étant donné qu'on était en zone classée dangereuse. Pas question d'aller faire une petite balade, pas question de sortir. Comment il chantait dans la chanson ? Tu sais des gars qui te disent : "A la caserne le soir, on avait souvent le cafard". J'ai dit à Pierrette : "Oui, il y a des militaires qui ont vécu comme ça en Algérie. Ils étaient quand même dans des casernes. Ils faisaient des opérations mais ils avaient des moments où ils sortaient en ville. Ils allaient des fois au cinéma, ils allaient des fois au bar ou autre chose. Mais dans notre petit machin de là-haut, rien, rien. C'était la prison. Les femmes qui sont venues là, j'ai dit à Pierrette : Tu sais, c'étaient des prisonnières".

C: *Hum hum. Hum hum.*

P : C'étaient des prisonnières. Elles allaient peut-être une fois par mois, quand il y avait un convoi, à leurs risques et périls, accompagnées d'half-track devant, d' half-track derrière, d'un avion au-dessus qui, jusqu'à un certain point, faisait des ronds jusqu'à ce que le convoi arrive dans un endroit comme la plaine où on pensait : "Bon, maintenant, ça peut aller". Elles allaient à Orléansville faire des gros achats pour leurs gamines et tout le bordel. Elles n'y allaient pas souvent et à leurs risques et périls. Convoi civil, militaire, civil incorporé, tu vois, dans un convoi. C'est vraiment la prison.
C : *Hum hum.*
P : Donc tu as le sentiment, oui, que tu es comme un prisonnier. Tu sens que tu es libéré. Sans avoir commis aucune faute, tu as été prisonnier.
C : *Hum hum.*
P : Voilà. Et puis tu te dis : "Comment je vais retrouver la vie civile ? Et puis comment ça va se passer ?" Bon, j'étais en bonne santé. Je pensais que, du point de vue physique, il n'y avait pas de problème. Il y en a qui sont rentrés malades. Roger, il est rentré malade, il avait des amibes. Il a eu des amibes et ça l'a emmerdé. Il y en a qui ont eu des amibes ou autre chose. D'autres, c'est le psychique qui a pris un coup.
C : *Hum hum. Hum hum.*
P : Le retour chez eux, après, ça a été mal, des fois, parce que s'ils avaient une fiancée quand ils sont partis, ils ne la retrouvaient plus à l'arrivée... Et puis la vie professionnelle, est-ce qu'on va se réadapter ? Est-ce que ça ne va pas être difficile de passer d'une Section d'adultes, de militaires, à des gamins de CE1-CE2 ?
C : *Hum.*
P : C'est vrai : il y a une adaptation.
C : *Hum hum.*
P : Il y a quand même une sacrée différence. Mais bon, globalement, ça s'est assez bien passé quand même. Je me suis assez vite remis dans ma peau. Mais te dire que j'étais comme avant, non. Non. J'avais vieilli de deux ans à l'état civil mais, en réalité, on mûrit beaucoup plus.
C : *Tu dis un peu plus loin que tu as vieilli prématurément.*
P : C'est ça. C'est-à-dire que quand tu reviens, tu vois les choses autrement. Après tout ce que tu as vu, que tu as fait et que tu as encouru, tu vois les choses non pas comme un gars de 25 ans... enfin, pour moi! Il y en a d'autres, peut-être, qui se sont rattrapés, en faisant la fête ou n'importe quoi.
C : *Il y en a sans doute qui n'avaient pas d'attaches...*
P : Oui, il y a les célibataires.
C : *…ils se sont remis à profiter peut-être de leurs journées de repos.*
P : Voilà. Content de retrouver la maison, de retrouver tout le monde et puis, j'ai eu du pot quand même parce que je suis arrivé fin juin, au mois de juin...
C : *... les vacances.*
P : En pleine période de vacances. Ça m'a laissé deux mois et demi de vacances. Quand je suis rentré, après les vacances, qu'on m'a donné une classe à S., je n'arrivais pas de la guerre. Il y avait eu déjà un peu de temps...
C : *Un petit sas de décompression.*
P : Voilà. Il y a eu un sas de décompression. Il y a eu les vacances à P. avec Rodolphe, avec tout ce que tu veux. On allait à la plage, ça reprenait, quoi. Les choses revenaient normalement. Mais bon, je suis sûr que, si je n'avais pas été à la guerre d'Algérie à 25 ans, je suis revenu en 60, à 24 ans, je n'aurais pas vu les choses pareil, quand même. Voilà. Là, tu te dis que tu n'es plus jeune homme. Voilà.
C : *Hum hum. D'ailleurs, tu te dis, à un moment donné, que ta vie va prendre un deuxième départ, son "vrai départ". Et moi, j'ai vu un peu de ce genre de termes-là, employés dans d'autres témoignages, et même entendu quelqu'un dire que la guerre avait été un évènement fondateur. Est-ce que tu irais jusque-là ?*

P : Pas fondateur, mais oui, un vrai départ, quand même, parce que, forcément, je ne peux pas considérer que, Pierrette et moi…, on n'avait pas vécu beaucoup avant. Le meilleur moment de tout le service militaire, ça a été la période de Clermont…
C : *Hum, hum.*
P : …quand même. On a encore eu de la chance. On a eu de la chance de tirer neuf mois à Clermont. Ça valait le coup de se décarcasser à Cherchell. Ca a payé quand même. Non, neuf mois, donc on avait plein de vacances à Clermont pour Pierrette. Moi, ce n'étaient pas des vacances parce que je continuais à faire les instructions et à recommencer les classes avec les jeunes. J'en ai fait, j'en ai... Mais c'est vrai que là, vraiment, c'était le vrai démarrage. Le vrai démarrage de la vie de couple tout ça, la vie d'adulte.
C : *Hum, hum.*
P : Après, c'est la vie d'adulte qui a démarré. Malheureusement, elle n'a pas bien démarré non plus.
C : *Hum, hum. Ça, c'était une question que je voulais te poser plus tard mais puisque tu l'abordes, on peut en parler maintenant et puis on reviendra en arrière. Pour ceux qui ont lu ton récit de la guerre d'Algérie, ça a été la surprise. C'est que tu ne t'arrêtes pas à ton retour. Tu aurais pu t'arrêter à ton retour mais que tu ailles jusqu'à ma naissance et que tu racontes un autre épisode traumatisant très cruel dans ta vie! Et ça a été d'autant plus une surprise que tu n'en parlais jamais, encore moins que de la guerre d'Algérie ? L'hypothèse que j'ai, et tu vas me dire si tu es d'accord avec cette hypothèse, : c'est que j'ai eu l'impression qu'en parlant de cette enfant après 40 ans de silence, tu lui as enfin redonné une certaine place dans ta vie, que tu l'as inscrite dans ta vie comme un évènement parmi d'autres événements, bien sûr beaucoup plus marquants que les autres et que tu as un petit peu fait un travail de deuil à cette occasion-là que tu n'avais pas pu faire avant ? Est-ce qu'il n'y a pas un récit dans le récit, finalement ? Tu vois ce que je veux dire ?*
P : Non, c'est vrai que je n'en parlais pas. Je n'en parlais pas beaucoup. On y pense quand même mais bon, c'est pour montrer qu'en Algérie on avait échappé au malheur et qu'à peine arrivé à faire un bon démarrage dans la vie, paf, il nous arrive encore ce malheur-là. Là, c'était encore très très dur. Mais comme on est, je le répète, bien équilibré, on surmonte. On arrive à surmonter. Je n'ai pas dit qu'on arrive à oublier. On n'oublie pas tous ces trucs-là. On n'oublie rien, on n'a rien oublié mais on surmonte. On se dit : "Il faut continuer, il faut aller de l'avant. Surtout à 20... 25 ans, 26 ans ? Là, je ne sais pas quel âge j'ai... C'était en quelle année, ça ?
C : *C'était en 61, 60-61.*
P : Moi j'avais 25 ans. A 25 ans, tu te dis, on a encore toute la vie devant soi et il faut aller de l'avant et puis voilà. C'est la première réaction. Et puis voilà, on a eu de la chance après : 62, tu es arrivée et puis voilà. Et puis, depuis ça baigne.
C : *Donc, en fait, si tu l'as mis là, c'était parce que, comme tu parlais d'un grand malheur, un autre grand malheur encore plus grand, bien sûr, tu faisais le lien entre les deux ?*
P : Hum, hum.
C : *C'est pour ça que tu as fait ce lien-là ?*
P : Voilà.
C : *Et en déposant cette chose-là, dont tu ne nous parlais jamais, ça t'a soulagé ?*
P : Je suis content de l'avoir dit, oui. D'avoir dit ce que j'ai dit. Soulagé ? Oui, maintenant, tu sais, c'est vieux, c'est de l'histoire ancienne. Heureusement qu'on n'est pas toute sa vie à... Il y a des cycles... Il faut savoir tourner la page.
C : *Il ne faut pas ressasser, oui...*
P : Il faut savoir tourner la page sinon on ne s'en sort pas.
C : *Mais en même temps, tu lui as donné, à cet enfant-là, une existence que tu ne lui avais pas donnée dans la parole jusqu'à présent.*
P : Non. Non.
C : *Donc tu inscrivais sa vie dans ton histoire.*

P : J'aime mieux ne pas en parler parce que ça ne fait jamais du bien à Pierrette, ce n'est pas la peine de les remettre en mémoire. Les mauvais moments, il vaut mieux ne pas en parler ...
C : *Ça dépend...*
P : Moi je pense cela puisqu'on peut.., je ne dis pas oublier, mais on peut ne pas y penser constamment, ne pas remettre sur le tapis des choses qui te sont tristes et qui te rendent malheureuse ou malheureux. Ça rend malheureuse, de reparler de la mort de la petite à la veille de Noël. C'est un truc très très dur.
C : *Bien sûr, c'est terrible...*
P : Bon. Après, il y a eu la grande joie de ta naissance et puis, moi je ne dis pas que l'un compense l'autre mais c'est encore de la chance. On prend encore le mot chance. Le mot chance revient souvent.
C : *Hum, hum.*
P : Le mot chance revient souvent. Il y a des gens qui n'ont même pas la chance, après avoir eu un malheur, d'avoir la chance d'un bonheur.
C : *Oui, bien sûr.*
P : Et nous, on a eu quand même, après un malheur, un grand bonheur et puis voilà. La vie est partie, elle est repartie sur les rails et puis il n'y a pas eu de déraille...
C : *... de déraillement.*
P : ... de déraillement. Il n'y a pas eu de déraillement. Donc pourquoi parler toujours des choses qui rendent triste ?
C : *Ne pas parler toujours mais en parler une fois, comme tu l'as fait là.*
P : Oui.
C : *C'était important.*
P : Oui, bien sûr.
C : *Tu dis : "J'ai été content de le faire."*
P : Oui, bien sûr. Mais bon *(soupir)*... On a eu la chance. Si, si, on a eu de la chance. On a eu de la chance. Même que la petite meure. On ne le dit pas, ça, qu'on a eu de la chance que la petite meure mais quand on réfléchit, on a eu de la chance.
C : *Tu le dis, à un moment.*
P : Vraiment. Quand on te dit : "Eh bien, vous savez, le cerveau est atteint", eh bien c'est une chance parce que, quand tu penses que des gens, des fois, ont eu des enfants qui restaient toute leur vie infirmes, c'est encore un malheur pire. Pire à mon avis, il faut bien le dire. Bon, on était jeunes et on est repartis bien dans la vie. On ne va pas se plaindre. Moi, je ne me plains plus. Pourtant ça commençait dur, là, ça commençait mal.
C : *Hum hum. Hum hum.*
P : Ce n'étaient pas les plus belles années de notre vie, mais bon...
C: *Hum hum. Hum hum.*
P : Voilà.
C : *Bien. Je reviens un petit peu en arrière. Il y a encore quelques questions et c'est bientôt fini. Alors tu dis que tu as détruit les lettres que tu échangeais avec ton épouse pendant ton séjour en Algérie, et que tu regrettes de l'avoir fait. Est-ce qu'elles auraient pu te servir à alimenter ton récit ?*
P : Oui oui, oui oui. C'est vrai. Il y avait des valises pleines de lettres. Des fois, je me dis : "C'est idiot, parce que j'aurais eu un ordre chronologique des choses", même si je ne racontais pas beaucoup de choses dans mes lettres...
C : *Oui, pour ne pas...*
P : …d'abord je me méfiais de la censure militaire.
C : *Oui, bien sûr.*
P : Souvent, on ouvrait les courriers. Et puis, quand tu écris des lettres à quelqu'un, tu ne peux pas lui raconter : "Ah, j'ai failli être tué hier", ou des trucs comme cela. Déjà, Pierrette, elle était assez anxieuse, je la comprends. Je n'allais pas lui raconter des trucs comme ça. "Si j'avais su tout cela, j'aurais été encore beaucoup plus anxieuse". Mais tu as un écrit, tu as des

lettres. Je me rappelle de toutes ces lettres et les lettres que Pierrette m'écrivait, entourées de bleu-blanc-rouge, tu sais, par avion...
C : *Oui.*
P : … ces enveloppes par avion...
C : *Oui, je me rappelle, oui.*
P : ... secteur postal je ne sais pas quoi, qui arrivait, j'ai oublié le numéro. Toutes ramenées d'Algérie. J'en ai un sacré paquet. Pierrette avait toutes les miennes. Tu parles de paquets! Il y avait de quoi remplir une malle. Mais bon, c'est vrai, on s'est dit : "On aurait pu piocher dedans". Je crois que Roger me disait que toutes les lettres qu'il avait écrites à Claudette, il les avait gardées. Il disait qu'un jour il piocherait dedans. Mais je vois que les jours passent et puis que...
C : *Il ne le fait pas.*
P : Il ne le fait pas. Il me dit : "Ah moi j'ai des lettres, je pourrais les..." Je dis : "Nous, on avait aussi mais elles ont disparu." Mais c'est vrai que des fois j'ai regretté parce que on aurait pu suivre...
C : *Oui.*
P : …voilà, quand j'étais à Granville, quand j'étais à Cherchell, quand j'étais à... Bon, à Cherchell, on pouvait dire plus de choses. Ce n'est pas pareil, ce n'étaient pas des secrets militaires mais quand tu es comme ça dans un truc opérationnel, tu te dis il ne faut pas...
C : *Hum.*
P : …la preuve, on ne dit même pas l'adresse. C'est le secteur postal numéro tant. C'est un code. A l'Armée, de temps en temps, ils ouvraient, pour voir si, déjà, on n'était pas en train de divulguer les secrets ou bien des trucs antimilitaristes et dire : "Oh, celui-là, c'est un Officier mais regarde ce qu'il dit dans ses lettres...
C : *Hum.*
P : ... des trucs", mais bon. C'est vrai. Oui, on aurait pu les garder mais c'était toujours pareil : les mettre où ? Que faire ? C'est pareil.
C : *Oui, et puis on y pense plus tard, en fait...*
P : On y pense plus tard. On n'y pense pas.
C : *Quand on a du temps, parfois...*
P : Des fois, on dit : "Oh, on aurait dû garder ça" eh bien oui.
C : *Oui.*
P : Si si, j'y ai pensé des fois.
C : *Hum hum. Alors, page 148 ou 142, enfin peu importe, à un moment donné, tu dis qu'il te coûte parfois de dévoiler dans ce récit ce que tu pensais toujours garder en ton jardin secret.*
P : Oui.
C : *Tu t'arrêtes un peu, sur l'écriture et tu dis cela. Et la question que je me pose, c'est : si cela t'a tant coûté, pourquoi tu l'as fait ? Dans la balance avantages-inconvénients, c'est qu'il y a plus d'avantages ou d'intérêt à dire qu'à ne pas dire ?*
P : Non, parce qu'il y a des choses qui étaient disons plus intimes. Moi je suis plutôt, je ne dis pas secret, mais pudique. Et puis comme je m'adressais à mes petits-enfants, et qu'ils connaissaient leur grand-mère, je parlais surtout de Pierrette, là…
C : *Hum.*
P :... c'est vrai qu'elle a beaucoup compté dans toutes les pages de ce récit-là, parce que toujours, il y avait : "Je vais écrire à Pierrette, j'attends une lettre de Pierrette, je vais avoir Pierrette...." Et c'était l'objectif, c'était le but, revenir à la maison et puis voilà. Une fois revenu à la maison, j'ai dit maintenant, ça y est, c'est le bonheur complet et puis paf, catastrophe ! Et puis après, ah, chance. Bon je montrais aussi que la vie est faite de ça. Il y a des bons moments, des mauvais moments. Mais si on avait été plus loin, on aurait eu beaucoup plus de bons moments que de mauvais moments.
C : *Hum.*
P : Ça s'arrête à 25 ans.

C : *Hum.*
P : 25 ans. Ça fait 50 ans.
C : *Hum, hum.*
P : Les bons moments, il y en a beaucoup plus. Ça, c'est une période, évidemment, une des plus mauvaises de l'existence.
C : *Hum, hum. Donc ça veut dire que tu as fait des efforts pour transmettre à tes petits-enfants un peu les choses de la vie, on va dire ça comme ça ?*
P : Oui, oui et leur montrer qu'il ne faut pas désespérer, que lorsqu'il y a des mauvais moments, il faut se dire qu'à la suite, il y aura des bons.
C : *Hum, hum.*
P : C'est tout. Il ne faut pas baisser les bras, mais ça aussi, ça dépend de la volonté de chacun.
C : *Hum, hum.*
P : Quand même, il y a une part de volonté. Il y a des gens qui ne se laissent pas facilement aller à la déprime. Il ne faut pas, les mauvais moments, ça se passe. Heureusement, ce sont les meilleurs souvenirs qui restent…
C : *Hum, hum.*
P : ... chez les gens, en général. Mais là, comme j'avais encore les mauvais souvenirs à l'esprit il valait mieux, quand même, les sortir.
C : *Hum, hum.*
P : Voilà. Des souvenirs comme ça, oui.
C : *A propos des gens qui n'ont pas eu la même résistance psychique que toi, je voulais te poser une question, parce que je l'ai posée à un des trois autres appelés que j'ai interviewés, qui disait que, en gros, celui qui avait fait une tentative de suicide, dans son Régiment, sa Compagnie, je ne sais pas, c'était quelqu'un qui était plus fragile, qui était plus faible. Et quand on a abordé ça, il a demandé un temps de pause, il est parti dans la pièce à côté, il est revenu en disant qu'il s'en voulait d'avoir écrit ça parce qu'il n'avait pas le droit de juger les autres, il ne savait pas ce que ce gars-là avait vu, avait vécu etc., et il ne savait pas ce qu'il était et qu'il regrettait, en fait, d'avoir parlé de lui comme de quelqu'un de faible.*
P : Oui.
C : *Et, finalement, tu viens un petit peu de dire la même chose que lui, tu penses qu'il y a des gens qui ont moins de volonté, qui sont plus fragiles, etc. Est-ce que c'est seulement ça ? Est-ce qu'il n'y a pas aussi des gens qui... Ce n'est pas forcément une histoire de volonté, ça peut être une...*
P : Une faiblesse ?
C : *... leur histoire, ça peut être...*
P : Faiblesse de caractère aussi, peut-être ?
C : *Oui, mais peut être aussi des conditions particulières qu'ils ont vécues, qui ne sont pas les mêmes que celui d'à côté. Est-ce que tu te ferais la même autocritique que lui s'est faite en disant : "Je n'ai pas à juger, à dire que celui-là a moins de volonté ou est plus faible. Je ne connais pas l'histoire de l'autre" ?*
P : Moi je ne juge personne d'autre que moi, je ne juge pas les autres. Moi je dis : "Voilà, pour moi, ça a été comme cela". Bon, j'ai cette chance-là, je pense que c'est dans mon caractère. Je ne suis pas quelqu'un à couler facilement. Je ne suis pas un bon nageur mais je surnage. Il y en a qui coulent tout de suite et c'est quand même je pense, c'est peut-être le caractère. Ils ne peuvent pas faire autrement, je ne sais pas. Il faudrait demander ça à des spécialistes. Mais bon, pourquoi des gens sont capables d'avoir des malheurs, et je ne dis pas de faire comme si rien n'était…, mais voilà, de dire : la vie continue et puis on fait tout comme s'il s'était rien passé. On parlait, l'autre jour, de Madame euh que tu as connue, toi tu connaissais ses petites-filles...
C : *Mme L ?*
P : Mme L. Cette femme-là, elle a une force de caractère ou autre chose, mais...
C : *Hum, hum.*

P : ... c'est dans son caractère sans doute parce qu'il y avait de quoi de péter les plombs, son fils, sa fille, ses petits-enfants et puis elle qui était toujours…. Bon. Tu te dis : "Il y a des gens, ce n'est pas possible pour eux, ils ne peuvent pas ça. C'est psychique." Est-ce que c'est inné ou est-ce que c'est quelque chose qu'on cultive et qu'on arrive à... ?
C : *Hum, hum.*
P : Je ne sais pas, je n'ai pas du tout analysé ça. Moi je ne peux parler que pour moi-même. Je sais que j'ai dit : "Bon, maintenant la page est tournée, allez, la vie est longue encore. On va y aller !" Et puis, bon, la vie, elle est très bien. Après, on a eu une belle vie, mais un départ difficile. Je voulais le leur montrer aux gamins, c'était pour leur dire : "Vous voyez, on peut commencer très très mal et puis ça ne veut pas dire que la vie est foutue. Il ne faut pas dire ça". Voilà.
C : *Hum, hum. Donc on parlait tout à l'heure du fait que tu disais que ces 27 mois t'avaient rendu meurtri et vieilli prématurément, plus le même non plus, plus taciturne. Tu parles aussi de tes réveils en sursaut lorsqu'il y a des…*
P : ... des pétards à corbeaux, oui.
C : *…des pétards à corbeaux, etc. Que tu avais des songes qui t'avaient souvent conduit dans le djebel où tu revivais tes peurs et tes souffrances avec une extrême netteté...*
P : Oui.
C : *…Est-ce que tu te souviens comme de temps ça a duré, ces rêves-là ? En gros, est-ce que tu te souviens ? Est-ce que tu te rappelles un peu ?*
P : Eh bien disons que cela m'arrive encore mais cela s'espace...
C : *Oui ?*
P : …beaucoup, beaucoup. Ça s'espace, ça s'espace. Mais oui, il m'arrive encore de voir des choses que j'ai relatées, dans les opérations et tout.
C : *Hum hum hum.*
P : Oui, des fois, j'y suis encore. J'y suis encore. J'ai vu, des fois même, me réveiller presque la sueur au front, tu vois, tellement je vivais l'action, je vivais le truc. Je reconnais que ça s'atténue, ça s'atténue.
C : *Hum, hum.*
P : Oui, oui mais je ne vais pas dire : "Ah non je n'y pense plus du tout". Non, c'est faux, ça. Non.
C : *Est-ce que, quand tu as écrit le manuscrit, tu as eu plus, à cette période-là, de rêves ?*
P : Oui parce que j'avais ressorti tout. J'avais eu le temps d'y penser vraiment. Le fait de l'écrire, c'est beaucoup plus long que le dire, de parler, c'est plus long que d'y penser. Quand tu écris, tu as des détails qui viennent alors que, quand tu parles, ils ne viennent pas. Là, tu te rappelles les détails. Oui, c'est vrai.
C : *Est-ce que cela aurait pu même te faire arrêter d'écrire, ou une fois que tu étais parti, tu étais sûr d'aller au bout ?*
P : Non, j'aurais été au bout. Non, non.
C : *Le fait que cela revienne davantage, ça ne t'inquiétait pas plus que ça ?*
P : Ça revenait, c'étaient des souvenirs et comme, finalement, personnellement je m'en suis bien tiré, je n'en reviens pas, comme certains, en fauteuil roulant, un pied en moins, tu reviens entier donc tu te dis, même si ce sont des fois des choses qui te font peur encore ou qui t'émotionnent, tu te dis : "Bon ce ne sont quand même que des souvenirs ; ce ne sont quand même que des rêves".
C : *Hum. Ca ne peut pas te tuer...*
P : Ça ne peut pas me tuer, non.
C : *Ça ne peut plus te tuer...*
P : Ça ne va pas me tuer. Non, non ça ne va pas me tuer. De toute façon, ça ne va pas me tuer. Non, non, non. Mais te dire que, que, ça y est, je n'y pense plus jamais, ah non, non, non. Ça arrive, et alors, d'une manière, des fois, vachement réaliste.
C : *Oui, avec beaucoup de netteté, de précision.*

P : Un réalisme de tout : tu as l'image, tu as le son et puis tu as le relief, tout.
C : *Des odeurs, aussi.*
P : C'est incroyable, incroyable. Quand tu te réveilles, tu te dis : " Dis donc, c'est marrant, j'ai encore revécu des trucs comme cela!". Mais c'est de moins en moins. De moins en moins.
C : *Oui.*
P : J'ai été longtemps, j'ai été longtemps, quand même... Ah oui...
C : *Et tu appelles ça des rêves ou des cauchemars ?*
P : Ce sont des rêves. Ce sont des cauchemars des fois, quand tu angoisses un peu. Tu fais ton cauchemar, des fois tu angoisses parce que tu te dis, dans les rêves, des fois la réalité est déformée aussi un peu.
C : *Hum, hum, hum.*
P : Mais ça se calme, ça se calme. Te dire : "Ca y est, c'est terminé, je n'y pense plus. A la guerre d'Algérie, je n'y pense plus". Non, c'est faux. Ce n'est pas vrai. D'ailleurs, des fois, je prends un bouquin pour relire un passage ou un truc comme cela, pour relire un passage.
C : *Hum, hum. Et on a l'impression que, depuis que tu as écrit, tu en parles beaucoup plus, tu as plus envie d'en parler, tu vas sur les sites Internet, te renseigner etc.. On a l'impression que cela a déclenché quelque chose de l'ordre d'une envie chez toi...*
P : Oui. De dire que j'ai vécu quand même quelque chose dont on parle...
C : *Hum.*
P : … quelque chose d'historique...
C : *Un évènement historique, oui.*
P : Un évènement historique, le truc dont on parle, et que j'ai ma propre histoire dans l'Histoire. Donc c'est marrant de penser : "Tu demanderais à cinquante gars de raconter leur service militaire en Afrique, ils auraient un autre récit et chacun a son truc".
C: *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
P : Ça, c'est le mien, c'est ce que j'ai vécu. Point barre. Voilà. C'est tout. Il n'y a aucune forfanterie là-dedans. C'est comme cela.
C : *Hum, hum. Hum, hum. Mais c'est quand même avoir sa place dans l'Histoire, malgré tout ?*
P : Mais c'est un petit morceau d'Histoire...
C : L'Histoire avec un grand H, quand même...
P : Un petit morceau d'Histoire, voilà. Il y avait un copain de Rodolphe, j'avais prêté mon livre à Rodolphe, et puis il était passé chez Rodolphe. Et il dit : "Qu'est-ce tu bouquines, là ?" "Tiens, c'est mon frère, il a fait la guerre d'Algérie et il a écrit son truc" et puis il dit : "Oh, j'aimerais bien le lire". Rodolphe lui dit : "C'est à mon frère ; il me l'a donné". "Ne le garde pas parce que je n'en ai qu'un, fais gaffe". Et puis et il me dit : "Mon frère, il était dans les commandos de chasse en Algérie. Ah, les commandos de chasse, j'en ai entendu parler. J'aimerais bien savoir ce que c'est que ça". Alors j'arrive chez Rodolphe un jour, et puis il me dit : "Ah, je voudrais te demander" parce que je le tutoie, c'est un ancien joueur de [footbal]. C'est un bon joueur […]. Et copain de Rodolphe depuis longtemps. […]. La première équipe […] tu sais, celle qui avait gagné la coupe...
C : *... gagné la coupe, oui...*
P : … Gambardella...
C : *…j'étais en 6ème.*
P : Voilà.
C : *… je me rappelle encore...*
P : Donc, tu vois. Et puis il me dit : "Est-ce que je peux te demander quelque chose. J'ai vu que Rodolphe lisait votre histoire, que vous avez écrite sur la guerre d'Algérie. Est-ce que je pourrais le lire ?" Je dis : "Oui, si tu me promets de le rendre à Rodolphe aussitôt, de ne pas le garder, quand même, et puis de ne pas me l'abîmer" parce que je n'en avais qu'un à l'époque. "Non, non, non, non, non non." Eh bien, le lendemain ou le surlendemain, il revient le dire à Rodolphe : il l'avait lu dans la foulée. Dans la foulée, en disant : "Oh, cela m'a intéressé". Tu

vois, il était comme ça. Mais j'étais un peu gêné parce que j'avais parlé de Mimi et tout le truc. Ben tant pis, c'est comme ça, ce n'est pas...
C : *Il n'y a rien du tout de...*
P : Il n'y a rien de truc, d'anormal.
C : *... d'extraordinaire.*
P : Mimi c'était mon égérie à l'époque. Il faut le dire. C'est grâce à elle que j'ai fait tout cela. Je n'aurais pas fait tout cela autrement.
C : *C'est pour elle ; c'est grâce à toi, mais pour elle. Ce n'est pas tout à fait pareil parce que c'est quand même toi qui t'es défoncé. Mais c'est pour elle que tu l'as fait.*
P : Oui, je reconnais qu'elle ne m'a pas forcé à le faire. Mais c'était avec l'idée, d'abord, d'aller à Cherchell pour pas faire la guerre, bien sortir de Cherchell pour essayer d'obtenir une place suffisante pour avoir encore un sursis de plus et de sursis en sursis... Manque de pot, le sursis n'a pas été long. Il n'a pas été long mais ça m'a fait quand même échapper...
C : *Hum, hum.*
P : ... échapper au conflit, quand même, à la guerre elle-même. Je ne sais pas si je serais... Ces mois-là, je ne sais pas comment ils se seraient passés si j'avais quitté Granville au bout de quatre mois de service, si je n'étais pas sorti de la guerre d'Algérie.
C : *Hum hum. Hum.*
P : J'aurais encore eu trois mois à faire en Kabylie, qui était un coin spécialement redouté. Les Kabyles, dans leurs montagnes de Kabylie, c'était quelque chose, hein. Et donc, finalement, grâce quand même, à mes efforts, je reconnais, je suis obligé de le dire, grâce à mes efforts, mes efforts ont été récompensés. J'aurais pu faire des efforts pour rien…
C : *Hum, hum.*
P : …mais non.
C : *Mais, au moins, tu ne t'en serais pas voulu parce que tu l'aurais fait quand même.*
P : Je ne m'en serais pas voulu, mais... Oui, oui. Voilà. C'est tout. Je te dis, mon livre avait déjà été lu à G., tu vois, par... Un autre a dit, le lendemain ou le surlendemain: "Oh, j'ai tout fini le bouquin de ton frère. Ça m'a intéressé parce que j'avais entendu parler des commandos de chasse". Il avait été en Algérie, lui aussi. Il conduisait des engins du Génie, il n'a pas fait la guerre et moi j'ai dit : "Écoute, si tu veux savoir ce que c'est que ces commandos de chasse, j'en parle" et il avait été intéressé de savoir ce qu'était qu'un commando de chasse, à quoi il servait et qu'elle était la mission, comment on vivait... C'était assez clair.
C : *Hum hum. Et, du coup, ça ne te donne pas l'envie de faire ce qu'ont fait deux des trois autres personnes que j'ai interviewées, d'envoyer ton manuscrit à l'Association pour l'autobiographie pour qu'il soit conservé, qu'il puisse être lu par des gens comme moi qui font des recherches ou des historiens? Parce que, justement, comme, tu le dis bien : c'est une histoire dans l'Histoire. Tu apportes des informations sur la réalité de la manière dont...*
P : Oui, voilà, voilà...
C : *vous viviez, effectivement dans un commando de chasse...*
P : Voilà, oui.
C : … *donc tu apportes des informations historiques…*
P : Oui.
C : … *très précises, très détaillées, très souvent...*
P : Voilà. Ce ne sont pas des faits, ce sont des actions...
C : … *très pointues...*
P : … des actions. Voilà. Telle opération, c'est comme ça que ça s'est passé ; telle autre, ça s'est passé comme ça. Mais ce ne sont pas des généralités.
C : *Non, non. Ça apporte un plus à ce que l'on sait déjà.*
P : Non, non. Des généralités...
C : *Ça pourrait être pas mal...*
P : Mais moi, j'ai voulu faire un bouquin pas uniquement sur la guerre d'Algérie, j'ai voulu faire un truc aux petits-enfants sur le service militaire, l'intégralité d'un service militaire en

temps de guerre, c'est-à-dire depuis les classes jusqu'à la libération. Il y a tout. Alors, évidemment, ce n'est pas uniquement la guerre d'Algérie... Est ce que tu crois que John, Graham ont une notion de ce qu'était le service militaire ? Ils n'en ont pas.
C : *Non, non, non. Ils ne peuvent avoir que des...*
P : Qu'est-ce qu'on faisait quand on arrivait la caserne ? Là, ils ont déjà des trucs. Et puis après, l'EOR de Cherchell, c'est pareil. Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Comment devient-on un Officier, par exemple ? Qu'est-ce qu'on leur fait ? Et puis comme ça, il y a la chronologie...
C : *Hum, hum.*
P : On fait ses classes, on va à Cherchell, on fait le service, on rentre à la maison et, malheureusement, on rentre à la maison, ce n'est pas toujours facile au démarrage, quand il arrive un pépin mais on repart et puis voilà et la vie reprend et c'est reparti pour 50 ans.
C : *Hum, hum.*
P : Voilà. C'est tout. Non, c'est plus complet. C'est cela que je voulais faire. J'ai dit : "Puisqu'ils sont exemptés, maintenant, de service militaire, au moins qu'on laisse des traces sur le service militaire, ce que c'était et puis voilà". Il y a des choses qui sont marrantes, des fois.
C : *Oui ; il y a de bons moments, quand même...*
P : Il y a des choses qui sont marrantes.
C : *…de l'amitié, de...*
P : De l'amitié, des trucs...l'instruction militaire avec des bidasses qui sont...
C : *Des brèles.*
P : … des brèles, comme on dit, la Section de brèles à Clermont. Des braves gars, ils étaient gentils, ils m'avaient payé...
C : *Un stylo.*
P : ... un stylobille, stylomine et tout ça dans un petit coffret, ils s'étaient fendus. Ils gagnaient, je ne sais pas quoi, presque rien, le prix d'un timbre-poste par jour, je crois que c'était...
C : *Hum, hum. Oui.*
P : ... un timbre poste à l'époque, c'était 30 centimes de franc. Cela ne faisait pas beaucoup à la fin du mois, ils s'étaient cotisés quand même pour m'offrir quelque chose. Tu vois, ils étaient gentils. Non, non non, c'est comme ça.
C : *Alors j'ai une dernière question : tu dédicaces ton récit à tes quatre petits-enfants...*
P : Oui.
C : *… tu soulignes dans ma dédicace qu'un de tes petits-fils, notamment, a joué un rôle...*
P : Oui.
C : *... et puis un petit peu moi aussi. Est-ce que, comme je l'ai lu dans des ouvrages qui parlent de la transmission, tu pourrais dire qu'on a été un petit peu des passeurs de mémoire, des déclencheurs de mémoire vis-à-vis de ton récit ?*
P : Bien sûr.
C : *... qui auraient...*
P : Tout à fait, tout à fait.
C : *Et qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce que tu pourrais décrire un petit peu ce qui t'a fait franchir le pas à un moment donné ? Qu'est-ce qui a fait que, tout d'un coup, tu t'es mis devant tes cahiers ?*
P : Il y a plusieurs choses, c'est parce qu'il y avait l'insistance de John, qui posait beaucoup de questions. Après quelqu'un m'a dit : "Mais tu devrais quand même écrire quelque chose", je ne sais pas si c'est Pierrette ou si c'est toi, je ne sais pas, vous deux. Et puis écrire quelque chose, dans mon esprit, ce n'était pas... Oui, parler un petit peu mais je ne pensais jamais que j'allais remplir douze cahiers. C'est que, lorsque j'ai commencé, comme j'ai commencé par le début...
C : *Hum, hum. Tu étais obligé...*

P : … j'étais obligé après, de développer. J'ai commencé : mon service militaire, mon admission à Cherchell, mon temps passé comme Officier-instructeur, et ensuite, mon temps passé comme Officier de Section de combat. Donc ça se déroulait normalement après.
C : *Hum, hum.*
P : Mais c'est parce que vous avez un petit peu…, on m'a un petit peu titillé. Et puis je ne pensais jamais moi-même que j'allais écrire si longuement. Voilà. J'allais laisser quelque chose, expliquer un petit peu mais tu ne peux pas expliquer...
C : *Non, à partir du moment où tu commences à expliquer, il faut que tu donnes les détails. Autrement les gens ne comprennent pas.*
P : Tu as bien vu : tu commences, tu arrives à Molière, tu rentres dans un commando. Comment je suis arrivé à Molière, le hasard a fait que : "Oh, j'ai une bonne chose pour vous". Tu as vu le truc. "Si j'étais jeune j'aimerais bien être à votre place! " Tu parles d'un mariol, le Colonel qui m'avait trouvé ça. Et puis tout s'enchaîne. Et comme ça, ça fait un service militaire concret.
C : *Hum, hum.*
P : Voilà. Ce que je voulais développer, moi, c'est un service militaire complet raconté à des enfants qui n'iront, eux, peut-être jamais au service militaire. Tu comprends ? Qu'est-ce que c'était, à la fin du XXe siècle, que le service militaire en France. Il faut voir aussi que le service militaire avait une durée légale et une durée au-delà de la durée légale qu'on pouvait allonger à volonté. Tu vois ?
C : *Oui oui, oui oui, oui oui.*
P : C'était cela qui était terrible quand même : tu partais, tu avais 18 mois de service militaire. Tu étais PDL : Pendant la Durée Légale, et dès que tu avais dépassé les 18 mois, tu étais ADL, Au-delà de la Durée Légale. Et, à partir de là, j'ai appris que les gars qui travaillaient touchaient leur salaire. Ça, je ne le savais pas. Je ne sais pas qui m'a dit ça l'autre jour. J'ai dit : "Ah bon, tu as touché ton salaire 18 mois ?" " Ben oui." J'ai dit : "Moi je ne savais pas ça" parce que moi je n'ai pas touché mon salaire d'instit, heureusement.
C : *Hum, hum.*
P : Ils m'ont donné mon salaire d'Officier parce que c'était trois fois le salaire d'un instit, à l'époque au moins. J'avais eu de la chance encore mais les pauvres gars qui ont fait 18 mois, au bout de 18 mois, ils n'avaient que le prix d'un timbre-poste par jour. Tu vois un peu ?
C : *Oui.*
P : C'est pour ça que j'ai dit : "Je vais laisser ça. Ça passera aux petits-enfants qui, peut-être un jour, à leurs enfants, diront : Tiens, mon grand-père il avait fait ça. Tu n'as qu'à lire... " Comme cela. C'est tout.
C : *Et pourquoi tu as sauté une génération en quelque sorte, parce que finalement tu en as très peu parlé ?*
P : Parce que vous n'avez rien demandé non plus.
C : *Enfin, je ne sais pas, objectivement, je ne sais plus très bien, mais tu as le sentiment qu'on ne t'a pas posé de questions ?*
P : Non, personne. Personne.
C : *Oui. Et tu crois que tu y aurais répondu, si on t'avait posé des questions ?*
P : Je ne sais pas parce que je vais dire une chose aussi : ça tombait quand même quand j'ai été mis à la retraite.
C : *Oui ?*
P : Pendant le travail, je ne sais pas si j'aurais eu le courage...
C : *Oui.*
P : … parce que j'avais déjà beaucoup d'écritures. Je ne sais pas si tu te rappelles...
C : *Oui, Oui.*
P : … les corrections de cahiers, le secrétariat de mairie. J'écrivais énormément. J'avais beaucoup de travail le soir. Je n'aurais pas eu le courage. Mais là, c'est vrai, je t'avoue que, lorsque j'ai pris un cahier, je croyais que j'allais prendre un cahier...

C : *Oui, oui.*
P : Et puis que j'allais m'arrêter, que j'allais faire un concentré, un raccourci.
C : *Hum, hum.*
P : … mais là j'ai développé. Avec plaisir, parce que ça ne m'a pas...
C : *On ne t'a pas posé de questions mais ça t'a bien arrangé, quand même qu'on ne t'en pose pas trop, parce que tu dis qu'à la retraite, tu avais plus de temps devant toi.*
P : Oui, je pense que je n'aurais pas eu le courage, peut-être, pas la volonté non plus, l'envie de vous le dire à ce moment-là. Mais écoute, quand John m'a posé la question, c'était déjà…
C : *Je ne sais pas quand il a commencé à t'en parler : vers huit ans, vers onze ans ? Ou plus tard ? C'est quand ?*
P : Plus tard. Plus tard que cela parce qu'un jour, il devait déjà être au collège, il m'a dit : "Ah, mon professeur a demandé : Est-ce qu'il y a quelqu'un, dans la classe, dont le grand-père, par exemple, a été à la guerre d'Algérie?
C : *D'accord.*
P : Et John a dit : "Moi, mon grand-père a été à la guerre d'Algérie". Et ils avaient parlé un petit peu.
C : *D'accord.*
P : Et ça l'avait branché. Il s'était rendu compte qu'il ne savait pas grand-chose de la guerre d'Algérie. Il n'en savait rien, John, et puis là, il s'est mis à me poser des questions.
C : *D'accord.*
P : Donc, tu vois, il était collégien. Oui oui, tu lui demanderas, tu verras.
C : *D'accord.*
P : Et donc je me suis dit : "Eh bien, maintenant, ils ont l'âge, ils peuvent comprendre tout ce que je vais écrire". D'abord, j'écris simplement, c'est très primaire. C'est comme ça, je suis un primaire, alors j'écris primaire, mais bon...
C : *Ça, c'est toi qui le dis ; je te laisse la responsabilité de...*
P : Si, si, c'est primaire, ce n'est pas une écriture d'universitaire. Je le reconnais. C'est très bien. Pour moi, c'est adapté. C'était adapté à l'âge de mes petits-enfants parce que, quand je l'ai donné aux copains, j'ai dit : "C'est vrai, je n'ai pas écrit ça pour les adultes, j'écris à mes petits-enfants. Donc je leur parle de leur grand-mère et tout ça, c'est normal. Ce sont mes petits-enfants. Et puis je parle comme on parle à un enfant, peut-être allez-vous trouver que..." Non, personne ne m'a critiqué ! Au contraire : ils ne m'ont pas critiqué. Il y avait comment elle s'appelle ? Claudette. J'en avais donné un à Claudette. Elle l'avait lu, elle avait pris son téléphone pour m'appeler. Elle me dit : "Oh, dis donc, je viens de lire ton livre. Oh la la !" Tu vois, j'étais content parce que ça l'avait émue. Elle m'avait dit : "Ah, eh bien dis donc... "Non je leur avais dit aux copains : "Si vous vous fendez la gueule, ce n'est pas la peine ! Si vous vous foutez de moi, ce n'est pas la peine". Mais non, ils ne se sont pas foutus de moi. Personne ne s'est foutu de moi.
C : *Non. Ça ne se peut pas.*
P : Mais ils auraient pu, quoi. C'est vrai que si tu veux chercher les critiques, ce n'est pas difficile. Mais moi, je n'ai pas la prétention d'être un écrivain. Je raconte simplement ce que j'ai fait, ce que j'ai vu, ce que j'ai souffert, ce que j'ai aimé, ce que je n'ai pas aimé. C'est tout. Et puis ce sont des faits réels, là-dedans, tout est vrai. Il n'y a pas de truc inventé. Je leur avais même dit : "Vous savez, par exemple, à un moment donné, je dis que j'ai reçu une citation. Eh bien cette citation, il n'y a pas un mot de moi. C'est lettre par lettre ce que...". J'ai dit : "Si vous ne voulez pas me croire", j'avais été cherché la citation, j'ai dit : "Tenez, la voilà. Vous voyez ?" Ils ont dit : "On n'a jamais douté". Mais j'ai dit : "Non, mais ce n'était pas difficile. J'aurais pu me mettre une citation à l'ordre de l'armée ou autre chose". Non, tu me connais. Ce n'est pas mon truc. Mais Claudette m'avait fait plaisir parce qu'elle avait téléphoné tout de suite en me disant : "Ah, tu sais, j'aime bien". Et puis alors, j'ai été surpris : "C'est facile à lire". Bon j'ai dit : "Tant mieux". Non, moi je n'ai pas de prétention. C'est comme ça. Et, en plus, c'est une première écriture. J'aurais pu reprendre, recorriger...

C : *Oui, oui. Oui, oui.*
P : Des fois, je me dis que j'aurais pu reprendre, recorriger, rajouter un truc, j'aurais pu barrer un truc, là c'est un peu lourd, mais tant pis. C'est mis comme ça. Parce que moi, j'écrivais pour les gamins.
C : *Oui, oui. Pédagogique, éducatif...*
P : Voilà. J'écrivais pour les gamins. Je constate que les adultes...
C : *Ce qui est bien fait pour un enfant est forcément bien fait pour un adulte aussi.*
P : … par exemple, à expliquer les rallyes, et tout cela. Ce sont des choses qu'ils n'imaginent pas. Ils n'imaginent pas que l'on faisait des rallyes. Le mec croit qu'on faisait un rallye automobile. Tu vois ? Non, ce n'est pas ça. Qu'est-ce que vous appelez vos rallyes ? Alors, là, tu l'écris et c'est des choses que je n'ai pas inventées. Je n'ai rien inventé. Rien, rien, rien, rien inventé.
C : *On parlait pendant le déjeuner des constats dans les récits que j'ai eus à lire et, à chaque fois, il y a ça : il y a ce souci de réalisme, ce souci de ne rapporter que des faits qui ont réellement été vus, observés, et puis vérifiés, recoupés...*
P : Oui.
C : *Ça, c'est vraiment quelque chose qui me frappe à chaque fois. C'est que chez tous ceux dont j'ai pu avoir les manuscrits, qui ont écrit un peu comme toi, pour l'entourage, la famille...*
P : Oui, bien sûr.
C : *… il y a ce souci d'exactitude, de...*
P : ... de vérité.
C : *... d'être au plus près des faits. Et je trouve ça...*
P : Voilà, et de faire comprendre le vécu du service. Mais c'est grâce à John et à toi, tout cela et à Pierrette qui m'a poussé aussi à le commencer. Elle dit : "Tu dis toujours que tu vas faire tes choses, tu ne fais rien! Mais écris-leur au moins quelque chose". Eh bien voilà, et c'est pour ça que cela a démarré et puis je suis content de l'avoir fait. Je suis content de l'avoir fait parce que ça restera dans la famille et puis si, un jour, on arrive à reparler encore du fait que l'Algérie était française, et qu'on a perdu, qu'on a fait la guerre, on pourra dire : "Ah, tiens, mon grand-père avait fait ça". Si mon grand-père avait écrit quelque chose à la guerre 14, j'aurais bien aimé le garder.
C : *Oui.*
P : Mais, malheureusement, il ne savait pas écrire. Voilà. Je te dis : même à G., j'ai déjà eu un lecteur.
C : *Eh bien oui. C'est important, je crois.*
P : En famille, en famille. Il avait demandé si je pouvais le prêter. Rodolphe a dit : "Eh bien écoute, je lui demanderai". Mais juste j'arrivais là, Rodolphe me dit que la guerre d'Algérie, ça l'intéresserait. J'ai dit : "Écoute, pas de problème, si tu me promets simplement de ne pas le garder parce que je n'en avais pas d'autre à l'époque, je n'avais que celui-là. C'était le premier.
C : *Oui, oui. Bon. Tu n'as rien à ajouter ?*
P : Ma foi, non, je n'ai plus rien à ajouter. On a fait un tour vraiment large. Oui, un tour vraiment large de tout ce qui est... J'ai rajouté un petit peu, dépassé le service militaire parce que, les premières années après le service, c'est vrai que ce n'était pas toujours le plus facile. Donc quand j'ai repris ma classe à S., là, ça changeait par rapport à une Section de... Oui. Ce que je n'ai pas aimé, moi, quand j'ai eu une inspection à S., après être parti pendant presque trois ans, l'inspecteur vient me voir, il devait bien voir que j'avais été parti à la guerre d'Algérie. Pendant trois ans, je n'avais eu aucune inspection, forcément. Il vient me voir. Moi, je pense que je faisais bien ma classe à S., le mec, tu vois, il n'avait même pas réalisé que, pendant trois ans, j'avais été complètement déconnecté. Il m'a maintenu la note que j'avais avant, tu vois. Bon, je n'avais pas une mauvaise note, à l'époque, j'étais jeune, j'avais eu 14 au CAP. Et c'était marqué : "Note valable comme première inspection", parce que souvent, on te foutait une note de CAP mais qui n'avait rien à voir avec la première inspection. Tu pouvais

avoir un 16 au CAP et puis tu commençais avec un 12 à la première inspection. Les inspecteurs qui m'avaient noté m'avaient mis 14 : c'était une très bonne note de CAP valable comme première inspection. Trois ans après, je reprends ma classe, il vient me voir un mois après. Je lui dis : "Ah, je viens de rentrer d'Algérie, ça fait quand même un bon moment que je n'ai pas fait classe. Bon, ça me change un peu. Ce n'est pas pareil". Il me faisait une petite critique, il avait tort, en plus, sur le mot *parallélipipède* et on peut dire aussi *parallélépipède*. Il me soutenait qu'il n'y avait qu'une façon de l'écrire. Tu peux prendre le dictionnaire et tu verras que tu peux dire *parallèlé* ou *paralléli*. Il me fait des petites observations à la con comme ça et puis il ne m'envoie pas la note, rien du tout. Il aurait pu dire : "Bon, il a été privé d'inspection. Pendant ce temps-là, ceux qui ont eu la chance de pas aller au service militaire ont eu l'inspecteur et leur note a monté". Il ne m'a pas monté de note. Je l'avais un peu mauvaise parce que ce n'est pas normal. Ce n'était pas normal de dire : "Il est parti trois ans, ce gars-là, pratiquement, personne ne l'a vu, donc sa note, elle a fait du surplace".
C : *Oui. Oui.*
P : Oui. Ce n'est pas juste, parce que les filles, par exemple, qui n'ont pas été au service militaire...
C : *... pendant ce temps-là, elles ont monté...*
P : … eh bien ils ont monté leur note et des trucs comme ça. Les notes, c'est intéressant. Tu le sais bien, pour le... Mais même, c'était pour le principe. Il m'aurait mis un demi-point de plus, en disant : "Bon, c'est vrai"... Mais non, non non. Et ça, je ne l'ai pas très bien digéré. J'avais dit : "Ce n'est pas normal parce qu'il pourrait tenir compte de ça. " En plus, franchement, je pensais… il m'a fait un bon rapport, d'ailleurs.
C : *Hum.*
P : Oui, oui. Et c'était l'inspecteur dont Pépère était devenu le conseiller pédagogique. C'était un prof de fac.
C : *Oui.*
P : Et Pépère l'avait remis les pieds sur terre au point de vue pédagogie. C'est des mecs, niveau fac, Pépère lui avait dit : "Eh là, eh là, eh, oh, on parle à des enfants de 6 ans, de 7 ans, de 8 ans. On ne parle pas à des étudiants de 25 ans !" Des trucs comme ça. Mais je me rappelle l'histoire de parallèlé et paralléli. Ça, c'est marrant...
C : *C'est vraiment...*
P : …c'était vraiment du pinaillage, d'autant plus qu'il n'avait pas raison parce qu'on peut dire les deux.
C : *Hum hum. Oui, oui.*
P : Alors j'ai pris le dictionnaire, après, et puis j'ai dit : "Mais les deux se disent. Il n'y a pas de problème". Voilà. C'était C. qu'il s'appelait.
C : *Tu t'en rappelles aussi de celui-là.*
P : Oui. Oui, oui. Mais tu vois, on voit quand un mec a été… qu'un inspecteur a été enseignant, instit et tout ça. On le voit. Et les mecs de fac, comme ça, ils n'ont pas la mesure de... Bon, eh bien...
C : *Merci beaucoup.*
P : J'espère que cela a été assez clair.
C : *Encore merci.*

ANNEXE N° 9

Entretien avec Jean

Corinne : *Pourquoi décider de "ne conserver que les souvenirs pouvant avoir une réelle signification historique ?"*
Jean : Ca c'est simple, hein, c'est qu'en fait, dans la mesure où je suis, avec plein de guillemets de chaque côté, un témoin de l'Histoire, j'ai pris la décision de ne garder que les souvenirs qui pouvaient avoir quelque chose d'intéressant pour les historiens. En fait, j'étais relié à Pierre Vidal-Naquet, puisqu'on a travaillé ensemble, enfin travaillé entre guillemets, il y a un certain nombre de choses que j'ai coupées. Parce que ça ne me semblait pas très intéressant de raconter tout, les embuscades, les tours de garde, enfin tous les trucs qui ne paraissaient pas très intéressants et puis qui avaient d'abord été écrits par plein d'autres gens. Vous n'avez pas lu la première partie, que j'ai supprimée, c'est-à-dire que mon bouquin, le vrai bouquin, je veux dire, il débute là.
C : *D'accord !*
J : C'est-à-dire que je voulais essayer d'expliquer d'un point de vue psychanalytique, quasiment, puisque c'est mon boulot, pourquoi je m'étais comporté de cette manière-là. Ce qui fait que, effectivement, j'ai été le petit témoin d'une histoire dramatique, c'est vrai.
C : *Hum, hum.*
J : Puisque bon, il y a eu des dizaines de milliers de morts de notre côté, au moins 450 000 du côté des Algériens, donc, c'est la réalité.
C : *D'accord. Vous dites aussi que vous n'avez pas eu de "bol" : vous étiez "du côté des Tuniques bleues".*
J : Ca, c'est relativement simple. Je suis né dans une famille très modeste, pauvre. Mes parents étaient de simples ouvriers, avec un père communiste, mais de la première génération. Donc, il faut le signaler. En 1921, au congrès de Tours. Il avait été élevé lui-même par un beau-père qui était anarcho-syndicaliste. Donc, j'ai été élevé dans une culture de la Résistance quelque part. Et dès mon adolescence effectivement, j'étais plutôt du côté des Indiens que du côté des Tuniques bleues et ça a été important parce qu'effectivement, c'est cela qui sous-tend que, à partir du moment où je prends connaissance vers 17-18 ans que (j'ai 15 ans quand la guerre d'Algérie commence) ...
C : *Oui.*
J : ... que je vais peut-être partir faire la guerre et que je n'ai pas du tout envie d'aller là-bas, avec déjà au départ tout de même cette ambivalence, c'est-à-dire j'y vais, j'y vais pas, et surtout pourquoi. Parce que je n'ai pas du tout envie d'aller me taper sur la gueule avec des Algériens qui ne m'ont rien fait, eux. Donc, je crois que c'est un peu mon éducation : une mère catholique, une éducation un peu "vieille France", j'ai envie de dire. C'est-à-dire être bien dans ses bottes, ne pas dépasser, mais en même temps tout de même quelqu'un, comment dire, d'un peu marginalisé tout de même.
C : *Hum.*
J : Nous étions en Normandie, Parisiens et réfugiés, moi je suis né à Paris. Je n'avais que quelques mois lorsque je suis arrivé dans la région, parce que, mon père ayant fait la guerre 14-18, ils avaient envoyé les anciens combattants par peur de représailles des nazis et donc, on était un peu marginalisés parce que mon père était un ancien mutilé de guerre à 112 %, (il y a donc des gens qui sont au-dessus de 100 %) et il était ouvrier. Il était communiste, donc il avait tous les défauts dans une ville comme A. *(rire)*. En gros, on n'était pas très bien vus et on a eu une enfance un peu, pas marginale mais enfin, on n'était pas tout à fait comme les autres petits garçons, petites filles, parce que j'ai une soeur aussi, une famille un peu à côté.
C : *Hum, d'accord. Vous dites aussi que ce sont les petites histoires qui font "la grande histoire". Est-ce là votre motivation ?*
J : C'est un peu plus compliqué que cela. En 1992, ou 93, j'apprends que mon ami Pierre Vidal-Naquet va écrire son autobiographie. Donc je vais le voir à Paris. Il est hospitalisé dans une clinique et je me doute bien qu'il va parler de moi, au départ je ne veux pas, je suis contre, parce que, justement, je suis un petit bonhomme qui a fait des trucs un peu extraordinaires, mais il arrive à me convaincre tout de même à un moment donné que ce que j'avais fait n'était

pas mal *(rire)* et au contraire, qu'il n'y avait pas à en avoir honte du tout. Et à ce moment-là, j'accepte qu'il me cite dans son livre, il y a quelques lignes où il parle de moi, en disant "les documents que j'ai eus grâce à M. Machin, grâce au patron de la police", etc, enfin il y a un certain nombre de hauts fonctionnaires, et moi, en particulier, qui vient après. Et donc, c'est à ce moment-là que j'ai eu un peu l'idée de commencer à écrire ce bouquin pour présenter en quelque sorte ma propre version des faits et puis j'ai souvent une phrase comme ça qui dit que sur les navires à vapeur, il y a le Capitaine qui est en haut sur la passerelle et il y a aussi les gens qui sont en dessous, les soutiers, ceux qui chargent la machine avec les pelletées de charbon...

C : *Hum, hum.*

J : ... et donc j'étais un de ceux-là, quelque part un simple bidasse et j'ai commencé à écrire ça, mais comme je bossais encore, je n'étais pas à la retraite, ça fait 5 ans que je suis à la retraite seulement après plus de quarante-quatre ans de labeur *(soupir)*, j'avançais très lentement, j'écris très lentement, et puis je voulais en rajouter, il y avait trop de détails dans tout cela. Mais en l'an 2000, j'ai eu un très grave accident de santé, on m'a ouvert le machin *(il montre son crâne)* pour retirer le truc qui était dans mon cerveau. Depuis ça va très bien, mais je n'étais pas bien, suite à l'opération. Et j'étais en maison de repos lorsque Pierre m'a téléphoné en me disant : "Est-ce que tu as lu *Le Monde* d'aujourd'hui ?" Et sur ce, je lui ai répondu en rigolant : "Pierre, écoute, tu es à Paris, *Le Monde* sort l'après-midi à Paris, mais je ne le lirai que demain matin". Et il me dit : "Il y a un article de Florence Beaugé qui interviewait une jeune algérienne et celle-ci raconte comment elle a été arrêtée, violée, torturée par les paras de Massu. Et puis, ça s'est enchaîné ! Donc, il m'a demandé de témoigner et sur ce, une autre amie, qui était aussi historienne, connue pour autre chose, parce qu'elle s'intéressait à d'autres problèmes, mais elle avait tout de même combattu aussi contre la torture en Algérie, ils ont, tous les deux, beaucoup insisté pour que j'intervienne dans une émission de France Culture. Et à ce moment-là, j'ai dit, je termine le bouquin. Je l'ai terminé en 2003, je crois.

C : *Hum, d'accord. Vous dites aussi que vous allez essayer d'être objectif et de ne pas vous censurer. Est-ce qu'un des effets de votre récit, ce n'est pas, justement, de se remettre en cohérence avec soi-même* ***?***

J : Ah oui, je pense qu'il y a eu un côté thérapeutique à l'écriture de ce bouquin. Ça, c'est évident. Bien que j'en aie parlé sur le divan, n'est-ce pas, puisque j'ai eu le courage, je pense que j'ai dû vous le faire remarquer, c'est très rare que les psychanalystes parlent de leur propre analyse, ils parlent en général *(rire)* de celles des autres, de leurs patients, mais très rarement de la leur. Et moi, j'ai voulu aller jusqu'au bout. Alors, tout de même, il y a des choses que j'ai un petit peu, pas censurées, non, justement, l'histoire du sergent Garcia, on peut lire entre les lignes que ce type était une ordure, une crapule. Il a fait des choses, il s'en vantait, des choses que j'ai dû couper. Ce qui est intéressant dans mon témoignage, tout de même, c'est que mon frère cadet, Michel qui était à l'Ecole Normale, m'écrivait régulièrement, toutes les semaines, et moi, je lui écrivais toutes les semaines. Et miracle, il a conservé les lettres. Et donc, j'ai pu recouper par rapport à ce que j'écrivais. Alors, il y a de petites différences parce que je dis : "Il y a eu 4 morts", il y en avait 9 en réalité. Je minimisais un peu les choses. Mais c'était très intéressant parce que, pour moi, il y a des faits vérifiables.

C : *D'accord. Vous parlez de la puanteur au fond de la cale, et aussi de l'extrême chaleur à Alger. Est-ce que les conditions de vie font partie, pour vous, des traumatismes de la guerre ?*

J : Oui effectivement, c'est certain. Oui je pense, être propre ou être sale, je pense que c'est très important. Quand vous restez quatre jours sans vous laver, qu'il fait 40°, 45°, à crapahuter 30 km tous les jours dans le *djebel*, quand vous arrivez au campement, votre pantalon, il tient tout seul, il tient debout, c'est problématique. Il y a aussi la nourriture, absolument infâme, à part un seul endroit, quand j'ai été muté au Q.G., et encore parce que j'ai failli castagner le Sergent qui était aux cuisines, je l'ai menacé physiquement, en disant : "Si tu ne nous sers pas, je vais te casser la gueule". Je lui ai fait suffisamment peur pour que, après, il nous serve bien.

Mais il y a aussi l'absence de femmes ! Et puis, l'absence d'informations aussi. Je veux dire qu'on était tout de même coupés du reste du monde. On arrivait tout de même à capter, je crois, *Europe n°1*, je n'en suis pas sûr, il me semble qu'on captait *Europe n°1*. On essayait aussi de capter les radios suisses. Et puis j'ai pu me procurer pendant quelque temps le journal qui s'appelait *France Observateur*, qui est l'ancêtre du *Nouvel Obs*, jusqu'au moment où on ne l'a plus distribué. Et puis je l'achetais à un vendeur à la criée, un *Chaouïa*, un Berbère, et à un moment donné, je pense que je le mettais en danger en achetant ce journal. Donc j'ai arrêté. Le bon côté tout de même, c'est qu'il y avait un seul bureau de tabac qui vendait des journaux et puis des bouquins. J'ai acheté beaucoup de bouquins, je suis quelqu'un qui lit beaucoup, j'ai toujours beaucoup lu. J'ai acheté des livres de Poche et ça m'a, entre autres choses, permis de tenir : bien des gus étaient étonnés lorsque des fois, de la poche de mon treillis, je sortais mon livre de Poche et je lisais. En fait, il y avait très peu de mecs de carrière, j'en ai rencontré quelques-uns mais en fait, c'étaient des appelés qui ont fait la guerre, pas les mecs de carrière.

C : *Hum, hum. Dès votre embarquement dans les wagons à bestiaux, vous pensez aux wagons des déportés. Cette référence au nazisme, je l'ai retrouvée dans d'autres récits. Est-ce qu'elle était présente, y compris dans les méthodes militaires employées ?*

J : Oui, oui, tout à fait. Ça a été très marquant, parce que je suis né en Normandie *(rire)* et donc, on a été délivrés, je ne sais pas si ce n'est pas le 18 août 44, il me semble. Ils ont mis deux mois et demi avant d'arriver chez nous. Moi, j'avais tout de même 5 à 6 ans à la fin de la guerre 39-45, donc c'était très présent chez moi. Mon père était certainement un Résistant, bien que ma mère ne veuille pas en parler, il y a de fortes chances qu'il faisait partie de l'OAS, *(lapsus) l'O.S.*, mais il m'en a plus ou moins parlé, justement, suite à la guerre d'Algérie, parce que c'était un ancien combattant et on a pu se dire des choses. Effectivement, je crois que c'était très présent chez moi, mais pas seulement chez moi. Je pense qu'effectivement, chez pas mal d'appelés, la référence à la Seconde Guerre mondiale était présente. Les horreurs, on savait ce que c'était que les camps, on savait ce que c'était que la torture, les exécutions sommaires, les camps de la mort et tout ça. Quand on nous a montés dans les wagons à bestiaux, on était serrés les uns contre les autres, peut-être qu'on a pu associer sur la déportation des Juifs, n'est-ce pas. Il ne faut pas exagérer tout de même, mais en même temps, on n'était pas dans de vrais wagons.

C : *Hum, hum.*

J : Ça a été très présent, du début à la fin, parce que, malgré ce que je raconte dans mon bouquin, et par rapport aux lettres de mon frère, je me suis aperçu que dans les lettres que je lui envoyais, dès les premières semaines, dans les deux premiers mois, j'ai découvert la réalité de la torture, je le savais déjà.

C : *Hum, hum.*

J : Très vite ! Donc, voilà, je me suis planté, à ce niveau-là, j'ai cru que c'était beaucoup plus tard, et surtout, j'ai fait mon DESS là-dessus, sur la torture, sur un truc très spécial, c'est-à-dire l'isolement et la privation sensorielle. Et au début, j'ai pensé que cela ne pouvait être que l'oeuvre de sadiques, de gens qui exprimaient là leur agressivité et leur violence. Et puis très rapidement, je me suis aperçu, un peu plus loin peut-être, quand j'ai commencé à rencontrer des tortionnaires, que, en fait, vu la quantité de gens à traiter, parce que c'était le terme qu'ils employaient, il y a un langage des militaires. Je dis ça à chaque fois aux historiens parce que sinon il y a des fois j'ai l'impression qu'ils passent à côté de trucs, donc il y a un langage très particulier des militaires, par exemple il faut neutraliser sur place, ça veut dire tuer. Ils emploient des périphrases, des euphémismes, des litotes. Donc, oui, je crois que l'histoire de la Guerre mondiale était très présente de notre côté. Il y avait aussi, je crois que c'était important, (vous allez peut-être me poser la question plus tard, mais peu importe, je continue), des milliers de guerriers, c'est-à-dire depuis plusieurs générations, depuis des siècles en fait, mon père, mon grand-père, etc., tout le monde avait combattu. Il y avait eu la guerre de 70, celle de 14-18, 39-45, sauf celle d'Indochine où personne n'y est allé, et puis moi qui étais en Algérie. Et ça semblait presque normal en quelque sorte.

C : *Hum, hum. Vous évoquez l'alcool comme un moyen d'oublier "l'effroyable de votre situation". Était-ce monnaie courante ?*
J : Énormément, énormément ! Et, moi je ne buvais pas du tout avant de partir à l'Armée, je ne dis pas que j'ai beaucoup bu là-bas. Pas tous mais une grande partie de mes compagnons, les appelés, picolaient vraiment à très, très fortes doses, de la bière surtout. Et aussi du vin du pays, vous savez, du Mascara et du Sidi-Brahim, qui sont des vins rouges à 15°d'alcool. Je veux dire, vous en buvez deux verres, vous êtes raides bourrés. Et moi, c'est des gens que j'ai retrouvés par la suite quand j'ai travaillé en hôpital psychiatrique. C'est-à-dire qu'il y avait des gens qui étaient très très très abîmés par l'alcool, qui avaient complètement sombré. C'était le moyen aussi, d'oublier où on était! Et ce qu'on avait à y faire ! C'est-à-dire, eh bien, qu'on était des soldats, qu'il y avait aussi des tortures. Et puis, toute l'atmosphère, il y avait une atmosphère très particulière, tout de même, les gens qui nous commandaient étaient des rempilés, d'anciens d'Indo alcoolos, des gens qui avaient fait la guerre d'Indochine, qui étaient des vrais alcooliques, scientifiquement. J'en ai sauvé quelques-uns par la suite. Des gens qui, effectivement, étaient complètement imbibés. Mais je pense que beaucoup d'appelés ont appris à picoler là bas. C'était une période aussi où on disait qu'en France on picolait pas mal. Je veux dire, c'était normal, si tu voulais être un homme, il y avait ce côté macho entre guillemets.
C : *Hum, hum. D'accord. Avez-vous éprouvé de la honte en voyant les "gosses sales, dépenaillés" pour votre pays et, par extension, pour vous-même ?*
J : Il faut dire tous les mensonges qu'on nous racontait alors. Je peux aussi préciser que moi, j'étais dans les Aurès. Je n'étais pas le long de la côte, qui était relativement européanisée. Le fin fond des Aurès, c'étaient les *Chaouïas*, qui sont les Berbères des Aurès. Quand je suis arrivé là-bas, ça a été une grande claque dans la gueule, parce que c'étaient des paysans, et quand je comparais aux paysans de chez moi, qui travaillaient une terre qui était grasse, qui rapportait, avec des vaches comme ça *(il fait le geste)*, moi j'étais très étonné par leur extrême pauvreté. Je crois que c'est, comment elle s'appelle, qui vient de mourir, une ethnologue qui disait qu'il y avait une espèce de clochardisation de ces paysans. Moi, j'ai vu, dans les Aurès, dans certains coins, des gens qui habitaient dans des espèces de huttes. Il n'y avait même pas de vraies maisons. Autre truc qu'on a appris sur le terrain, parce que moi j'ai essayé de comprendre tout de même, une fois arrivé là-bas, pourquoi ça se passait comme ça, pourquoi on avait colonisé ces gens. C'était un vrai choc culturel je vous dis ! On nous racontait dans les livres d'Histoire, je veux dire à l'école laïque, que c'était bien, qu'on apportait la culture, etc. Quand on est arrivés là-bas, les gens étaient intelligents, ils nous traitaient bien mais une extrême pauvreté, c'était affreux, affreux, affreux. Et les gosses, effectivement, étaient sales, dépenaillés. Ils marchaient pied-nus et les adultes n'étaient guère mieux. C'était de la survie. Il n'y avait rien. Alors effectivement, il y avait quelques Européens qui, eux, avaient des fermes, qui faisaient bosser d'ailleurs les indigènes, des *Chaouïas*, mais c'était horrible. Et puis, en même temps, d'un seul coup, je réalisais que mon pays m'avait fait "cocu" quelque part. C'est-à-dire, on m'avait *(rire)* bourré le crâne, à l'école laïque, on m'avait bourré le crâne après à l'Armée, parce que l'Armée, bien sûr, les Chrétiens contre ces salauds de communistes, parce que chacun sait, l'Algérie est communiste actuellement quoi ! Quand on voit les trucs que l'on nous racontait, j'ai eu un certain nombre de documents, (je fais aussi partie de 4acg, vous savez l'association dont je vous ai parlé), on a des documents, c'est à se rouler par terre de rire. Pour nous c'est d'une simplicité, c'est fou qu'on ait pu nous raconter ça, à des gens qui avaient vingt ans ! J'aime mon pays, je continue à l'aimer, mais j'avais une autre vision de lui, j'avais comme tout le monde cette idée qu'on nous avait raconté des bobards. Alors ce n'était peut-être pas vrai pour les gens qui étaient dans la zone côtière, là, c'était différent. Mais en Kabylie, parce que je connais plein de gens qui ont été en Kabylie, ils racontent la même chose que moi. La Kabylie et les Aurès, c'étaient les endroits les plus durs, les plus dangereux, et c'étaient aussi les endroits les plus pauvres.

C : *Vous croisez des quillards, en retrait, "le regard absent". Avez-vous connu personnellement des gars qui ont "pété les plombs" ?*
J : Alors là je peux difficilement…, il n'y a aucun chiffre ! Le Ministère des Armées, le ministère de la Santé, tout le monde se refuse à donner un chiffre. Alors avec quelqu'un, psy comme moi, il y a 6 ou 7 ans, quand c'est revenu sur le tapis, à partir de 2000-2001, j'ai participé à plein de colloques, de projections de films, etc., et un jour on s'est retrouvé face à face comme ça, à Lyon, à bouffer ensemble ! Et le type qui était en face de moi, il me dit "Qu'est-ce que tu fais ?" Je dis : "Je suis psychologue". "Ah ! Ca alors, moi aussi !" Il était psychiatre, moi psychologue. Et donc, on a discuté de ça. Et on a fait une comparaison, d'ailleurs ça a été repris plus ou moins dans *Le Monde*, en comparant la guerre d'Algérie et les États-Unis avec la guerre du Vietnam. Et aux États-Unis, dès le retour du Vietnam, ils ont mis en place ce qu'ils appelaient les *Veteran Centers*, je crois, un nom comme ça...
C : *Hum, hum.*
J : ... où, effectivement, les gens pouvaient aller, en famille d'ailleurs, parce qu'il n'y a pas que les gens qui morflent dans ces cas-là, il y a aussi la famille, les amis. Et donc, moi j'ai vu des gens qui ont pété les plombs. Il y en a un, d'ailleurs, qui d'un seul coup a pété les plombs complètement et qui voulait tuer toute la maison, etc., et j'en ai rencontré pas mal par la suite. En usine et à l'hôpital. C'est d'ailleurs comme cela que j'ai commencé une carrière de psy. Je n'étais pas du tout là-dedans au départ. J'ai trouvé ma voie... Mais on peut penser qu'il y a environ, à la louche, entre 250 000 et 350 000 hommes qui souffrent de problèmes psychiques les plus divers ! Et ils ne le savent même peut-être pas, c'est-à-dire que les mecs qui battent leur femme ou leurs enfants, qui s'alcoolisent, qui ont des conduites suicidaires, enfin je veux dire, des trucs très graves parce que moi, les premiers que j'ai emmenés à l'hôpital en fait c'étaient des mecs qui décompensaient complètement, qui partaient dans un truc, une grande psychose. Et on peut penser qu'effectivement, moi y compris, je me mets dans dans ce truc psycho-traumatique, j'ai eu des conduites, pas suicidaires, mais je pense à Georges Semprun, l'écrivain qui, lui, a connu, les camps nazis, qui racontait que, arrivé à un certain stade, lorsqu'on a frôlé la mort de très très près, on peut se croire presque éternel, et qu'on fait n'importe quoi, vivre dangereusement ou des trucs comme ça. Mais ça été très présent, et j'ai envie de dire *(soupir)* dès les premiers 15 jours que j'ai été là-bas. Et quand j'étais là-bas, au début, je n'étais pas réellement dans un truc de combat. On transportait des mecs, des paras, dans des GMC aux quatre coins des Aurès, et moi j'étais planqué, au départ, j'étais dans un bureau, j'aurais pu y rester si je n'avais pas fait le con. Mais c'était, il me semble, très très présent. Quel que soit le gouvernement, que ce soit un gouvernement de droite ou de gauche, ils ont toujours refoulé l'histoire de la guerre d'Algérie. J'ai envie de dire... à la sortie, qu'il y avait des gars abîmés... ce qui fait qu'on ne peut pas en parler. C'est vraiment difficile. Et à chaque fois, on nous met des bâtons dans les roues, en disant "Ce sont des vieilles histoires !" C'est vrai, mais c'est encore très présent. Donc effectivement, moi je me souviens très bien de cette scène, il y avait des trains mais il n'y avait qu'une seule voie, donc il fallait être sûr d'arriver dans une gare, un autre train arrivait à cette même gare et on se croisait à ce moment-là. Effectivement, il y avait des gens qui étaient, comment dire ? Un peu comme dans un état de stupeur, un petit peu comme, je ne sais pas si vous avez vu ou lu, comment il s'appelle, un psychanalyste qui écrit sur son séjour dans les camps. Il les appelait les Musulmans. Il y avait des gens qui étaient complètement comme ça, comme endormis. Il y en avait quelques-uns qui étaient complètement prostrés.
C : *La peur est évidemment omniprésente dans votre récit et vous dites en particulier que "personne ne se porte volontaire pour enterrer les copains" car cela vous renvoyait à votre propre mort. Du coup, il y avait un consensus pour employer des euphémismes comme la "viande froide". Pouvez-vous développer un peu ?*
J : Oui, je pense pour tenir à distance effectivement, il y avait certainement de ça. J'ai une photo de moi, en treillis, non, en tenue numéro un, pour partir à l'enterrement, donc, puisque je l'ai fait trois semaines de suite. C'était une punition, bien sûr, parce que je suis arrivé avec

une pancarte dans les Aurès, je sortais d'une section disciplinaire, donc j'avais déjà un an d'armée avec deux mois de prison, ou un truc comme ça, et quand je suis arrivé, on m'a dit : "Oh, mais vous, vous êtes marqué au crayon rouge", et on ne m'a rien dit quand on m'a donné cette mission, c'est vraiment pour accompagner un ancien, celui-ci m'a dit : "On va à la viande froide" ou un truc comme ça. Alors, effectivement, moi j'ai fait ça pendant trois semaines. *(Soupir).* C'était dur. J'ai des souvenirs très très pénibles de ça, parce que, un jour, dans une lettre à mon frère, j'ai dit que hier j'étais à l'enterrement d'un pilote d'hélicoptère, une autre fois, je crois que c'étaient... neuf morts d'un seul coup, un régiment de parachutistes, je crois. Pendant les trois semaines, il y a eu peut-être deux-trois journées, quatre, je ne sais pas, je ne me rappelle plus, où je n'ai pas été à l'enterrement et donc j'en ai fait quelques-uns. Je devais représenter les Régiments, les biffins, les paras, la Légion, la Sûreté et tout cela. Et en règle générale, il n'y en avait pas beaucoup chez les gradés, mais en même temps, ce type des chasseurs alpins, il me voit la première semaine, en tenue numéro un, rendant hommage aux morts, et puis il me voit trois semaines après, il me dit : "Qu'est-ce que vous foutez là ?". Alors, je lui explique : "Je dis, c'est moi, j'ai été désigné". Mais en fait, je crois qu'ils m'avaient oublié, tout simplement. C'est l'armée, *(rire).* Ce n'est pas du tout ce que l'on croit, que c'est un truc lisse. C'est un bordel pas possible et je conserve un très mauvais souvenir de cela. Parce que, quand on a vingt ans, aller tous les jours à l'enterrement des copains qui se font tuer, ce n'était pas très très drôle. Il y avait quelques mecs de carrière, il y avait quelques Pieds-noirs peut-être aussi, il y avait toute une délégation et c'est très curieux parce que je ne me souvenais que des premières notes de la trompette, de la *Sonnerie aux morts*, et je ne sais plus quand est-ce que j'ai eu l'occasion de réécouter celle-ci, j'avais complètement oublié ce qu'il y avait après, j'avais complètement oublié une partie de cette sonnerie. C'était très pénible parce que c'était le mois de juin 1960, je pense, et il faisait très très chaud et tout le monde était complètement en sueur. Oui, effectivement, on employait des méthodes, je crois que les gens avaient peur. Nous, les appelés, les tringlots donc, les jeunes appelés, c'était très dur, on a pris des morceaux de barbaque pour mettre dans le cercueil, quand je dis de la barbaque parce que c'était ça, c'est-à-dire c'étaient quasiment des morceaux sur le pare-brise, j'ai entendu dire "Il a perdu la tête"...

C : *Vous passez par plusieurs phases vis-à-vis de ces morts : la mise à distance, la compassion, l'identification. N'y a-t-il pas aussi un peu de la culpabilité du survivant ?*

J : Oui, c'est tout à fait *(rire)* exact. Je crois que j'intellectualise un peu en disant cela, c'est peut-être une manière de mettre à distance ces scènes pénibles pour l'homme. Parce que je veux dire, à cet âge-là, il y a effectivement la culpabilité, que j'ai ressentie, de se dire que, malgré mon parcours, qui est un parcours très, très atypique, pas du tout le lambda des appelés ordinaires, (chacun a vécu son expérience, je crois, il faut bien comprendre cela, il a vu l'Histoire par le petit bout de la lorgnette) mais effectivement, à un moment donné, effectivement, tu te dis "Mais est-ce qu'il y a un bout de moi dans ce cercueil ?" Et puis aussi la peur. Parce que, avant que j'aille au commando, il y avait le risque tout de même, parce que la ville de Batna, une toute petite ville, c'est minuscule, il y avait peut-être 10 000 habitants ou un truc comme ça, ça résonnait presque tous les jours, il y avait des attentats. C'est-à-dire que, même quand on descendait en ville, parce qu'on avait le droit de descendre, et de temps en temps d'aller boire un coup au bistrot du coin, il fallait le faire. On a une grenade qui a atterri à la table d'à côté *(rire)*. Donc c'était tout de même assez particulier parce que ça a duré trois semaines. Le fait que ça revienne comme ça, derrière cette décision des gradés, je pense qu'ils voulaient me faire comprendre quelque chose à travers ça, parce que...

C : *Hum, hum. Hum, hum.*

J : ... c'est un peu simplet tout de même *(rire).*

C : *Hum, hum.*

J : ... parce que, effectivement, le fait que des mecs meurent, moi ça ne m'apportait pas grand-chose. Je pense que, même pour de nombreux appelés, même si certains étaient quelque peu imbéciles et racistes, même si certains ont fait des saloperies, la plupart du temps, les gens

reconnaissaient tout de même que les gens qu'on avait en face de nous, les Kabyles, je n'emploie pas le terme de *fellagha*, quasiment jamais, c'étaient des combattants courageux et que leur cause était juste. Il y a 80 % des appelés qui pensaient ça. Le reste, c'étaient des racistes, on n'y peut rien, c'est comme ça.

C : *Vous dites alors sombrer dans "la dépression". Comment cela se manifestait-il, et est-ce que cette dépression vous a poursuivie après la guerre ?*

J : Ah *(rire)* bonne question ! Comment je vais vous répondre, le psy que je suis ? Oui, je n'étais pas dans une position schizophrénique parce que je ne suis pas schizo. Mais tout de même, quelque part, j'étais dans une position, le cul entre deux chaises, c'est-à-dire que, d'un coté, intellectuellement, j'étais du côté des Algériens, des populations, je comprenais leur combat et, deuxièmement, j'étais tout de même un soldat qui combattait contre eux.

C : *Hum.*

J : Quel que soit le poste, d'ailleurs, même si je n'étais pas au combat. Tous les nôtres étaient là, du type de l'armurerie qui donnait les fusils au type qui partait au combat, quelque part, ils participaient. Donc je crois que c'était très intolérable pour moi. Ça m'a poursuivi par la suite, oui c'est sûr. Je pense que, mais là c'est le psy qui va vous parler, le socle de la culpabilité, on a mis ça dans notre poche et ça a été terrible parce que, dans la plupart des familles, moi dans ma famille, à part mon père qui, lui, était un ancien à qui j'ai pu en parler, eh bien ma mère m'a dit : "N'en parle pas trop". Et pourtant, elle était assez sympa avec moi. Mais ma petite soeur, la seule chose qui l'intéressait, c'était de savoir si j'avais tué quelqu'un, vous voyez. C'était particulièrement dur, la population française, en fait, s'est comportée bizarrement, je pense, vis-à-vis des appelés, parce qu'elle avait peut-être quelque chose à se reprocher, je pense, en grande partie. Quand les enfants partaient là-bas et s'ils revenaient entiers, c'est-à-dire pas morts ou blessés, on était très content, on disait : "Hop, c'est fini, hop il faut ne plus en parler". Même encore maintenant, on découvre des suicides dans des familles, c'est arrivé ! Moi je connais plein de gens, puisque je participe tout de même à plein de colloques, il y a beaucoup de gens qui viennent me voir, des gens qui sont, des fois, du bord opposé, des gens qui sont proches de l'OAS, qui viennent me voir parce qu'ils savent que j'ai écrit, parce que mon nom a circulé un peu partout, qui des fois ont lu mon bouquin, et qui manifestent, moi j'ai vu des mecs de mon âge se mettre à pleurer. Ce qui montre bien que, cinquante ans après, ce n'est pas passé. Mais la dépression, ça se traduisait plus ou moins à l'époque, certainement par un repli sur moi-même. Autant mon frère était très expansif, autant moi j'étais plutôt renfermé, introverti, timide, très timide. Pierre Vidal-Naquet, dans sa préface, vous lirez la préface, il dit que pour cette expérience, (il parle de Platon et de Socrate, il fait une comparaison), que, en fait, la guerre d'Algérie m'avait accouché d'une certaine façon, d'une seconde naissance, c'est-à-dire que entre celui que j'étais avant et celui quand je suis revenu, il y avait un autre homme, d'ailleurs ma mère ne me reconnaissait pas. D'abord parce que j'étais devenu très agressif, très colérique, alors qu'avant j'étais quelqu'un d'un petit peu trouillard. Et avec un repli sur soi, sûrement, et puis, une grande tristesse, je ne sais pas si le terme est exact, mais quelque chose qui vous écrase, si vous voulez, en vous disant que ce n'est pas là votre place, que vous devriez être ailleurs. Sachant que, moi, si j'avais trouvé une combine pour partir à l'étranger, je serais parti. Moi je ne voulais pas y aller. La plupart du temps, les gens d'ailleurs vous disent ça. Presque tous les appelés disent : je ne voulais pas y aller. Moi je connais très bien une grande partie des déserteurs, des insoumis, il n'y en a pas tant que ça, il n'y en a que cent-cinquante pas plus, et je les connais, puisque même certains sont devenus des amis. Et pour presque tous, cela a été un choix individuel, il ne faut pas perdre ça de vue, c'est-à-dire que les gens qui ont déserté ou qui ont été insoumis en partant au Canada (pendant trois semaines, un copain est venu en vacances chez moi dans le midi, c'est un de mes anciens profs de psycho à la fac, eh bien il est parti au Canada, il a pris un bateau au Havre et il est resté jusqu'en 63-64, puis il est rentré en disant "Coucou je suis là, je n'ai pas fait mon service militaire"), je crois que ça aussi ça jouait dans ma dépression entre guillemets, je n'étais pas là à ma place, je n'aurais jamais dû y aller et de ne pas pouvoir faire autrement, je veux dire. Je

ne suis jamais rentré moi, je n'ai jamais eu de permission. J'ai passé 16 mois là-bas, sans permission. Toutes les permissions que j'ai posées m'ont été refusées. Au mois de mars 1961, ma cousine […] s'est mariée, elle a mon âge. C'est quasiment une sœur, elle me ressemble, et on m'a refusé une permission. Ils ont eu raison, parce que je ne serais pas rentré *(rire)*.

C : *Face à ce voisin de lit qui tente de se suicider, vous dites qu'il faut "mettre des mots sur cette souffrance". Est-ce que c'est aussi cela qui vous a poussé à écrire et est-ce que ça a pu apaiser votre propre souffrance ?*

J : Oui, en partie. En partie, oui sûrement, mais pas seulement. J'ai parlé de cela dans mon analyse. Mon analyste était une femme, ce n'était pas parce que c'était une femme mais je crois qu'elle a mis un peu de côté ce problème, on est revenu à des choses plus classiques. Ça en partie, mais il n'y a pas que cela. Il y a tout le travail que je fais depuis 2000. Depuis la fin de 2000, en novembre, je suis à Paris, à la télé, je suis à Paris dans les émissions de radio à *France Culture* plus d'autres émissions dans des radios régionales ou locales. Ça aussi, tous les colloques, tous les Historiens ou Historiennes qui m'ont interviewé, vous n'êtes pas la première. L'amitié que j'ai eue aussi avec Pierre Vidal-Naquet, ça date de trois ans, cette préface. Tout cela a fait que, effectivement, je crois qu'encore j'ai pris le parti que je mourrai avec ça, c'est un fardeau à porter, mais qu'on n'y peut pas grand-chose. C'est important. J'ai envie de comparer ça, parce que j'ai travaillé, quand j'étais à Paris, avec beaucoup de rescapés des camps de la mort. Et je me souviens, dans l'équipe où j'étais, on était une très très grosse équipe, il y avait plusieurs psychanalystes, des infirmiers psychiatriques en veux-tu en voilà, des psychologues, enfin c'était vraiment un truc très très fort, et donc on avait beaucoup de rescapés, et, quelque part, ça ressemble un peu à ça, c'est-à-dire que, en beaucoup moins fort, bien sûr, il ne faut pas exagérer, mais je me souviens de m'être accroché avec l'adjoint du chef de service, qui lui-même était juif, et qui lui-même voulait à tout prix charcuter, bien désinfecter la plaie. Et moi je lui ai dit non et non ! Je pense que c'est une connerie parce que moi quand je voyais des rescapés des camps, je leur disais : "Écoutez, vous n'êtes pas obligés d'en parler. Si vous avez envie d'en parler, vous en parlez. Moi je suis là, moi je vous tiens la main", je crois que ce n'est déjà pas mal.

C : *Hum.*

J : Moi j'ai vu en thérapie, un monsieur, qui était survivant puisqu'il avait perdu toute sa famille dans les camps. Il est parti en *Sonderkommando* il avait quatorze ans, et les *Sonderkommando* étaient donc des Juifs qui allaient chercher les morts dans les chambres à gaz, pour les emmener au four crématoire, et en règle générale, ils étaient assassinés tous les six mois. Et lui, il a eu de la chance, l'Armée rouge est arrivée presque aussitôt. Et donc il est resté vivant dans ce camp de concentration, il est décédé aujourd'hui. C'est un traumatisme ce n'est pas possible de passer là-dessus. Donc je crois qu'il en reste quelque chose, pour survivre, pas "pour vivre", mais j'ai vécu plein de choses par ailleurs *(rire)* heureusement. Mais c'est quelque chose qui restera, c'est inscrit quelque part, comme ça, et puis ça ressurgit. Ca ressurgit maintenant parce que tout de même beaucoup dans le combat, dans la mémoire, etc., donc je suis reconnu quelque part, il y a peut-être ça aussi, qui fait que… bon, par exemple, à Caen, ça vous dit quelque chose, un Historien de Caen...

C : *Non.*

J : Non ?

C : *Je ne suis pas Historienne ! Je suis en Sciences de l'Education.*

J : En Sciences de l'Education ?

C : *Oui, oui, je ne suis pas du tout Historienne.*

J : D'accord. Et donc, quand Pierre a été enterré, il y a eu un grand "Raout" républicain à la Bibliothèque nationale en hommage à sa mémoire. Donc j'étais invité, bien sûr, et à un moment donné, je rencontre des gens, parce que j'ai rencontrés plein de gens sur les plateaux. Et je vois Sylvie Thénault qui est une historienne, et donc je vais lui serrer la main en lui disant, je ne sais pas : "Est-ce que vous vous souvenez de moi, on était à la même table ronde à *France Culture* ?" "Oui, oui, je me rappelle bien". Et à ce moment-là, il y avait un jeune

homme qui s'approche de moi, il devait avoir dans les trente ans, pour moi c'était un jeune homme qui était Historien, doctorant "Je suis Jean, et vous ?" Alors il me dit : "Je suis Hamelin", et puis j'ajoute : "Vous ne devez sûrement pas me connaître !". Il dit : "Si si si, j'ai entendu parler de vous". "Oh !" C'est intéressant parce que ça veut dire que quelque part la transmission se fait...

C : *Oui.*

J : ... d'une génération à une autre. Ça fonctionne très très très bien partout. Parce que c'est effectivement pour lutter pour que ce genre de conneries ne se reproduise pas, malheureusement. Voilà, ce n'est pas sûr !

C : *Hum, hum.*

J : Il faut surtout dire que ça ne sert à rien.

C : *Hum, hum. Vous évoquez aussi un non-dit autour de ce copain interné. Là encore, c'est par refus de ces non-dits de l'armée que vous avez voulu raconter ?*

J : Ah oui, on n'en parlait pas. On n'en parlait pas ! Ce type, il est disparu, je ne sais pas ce qu'il est devenu. C'est-à-dire que, un jour, on l'a emmené à l'infirmerie, et puis après, il est parti certainement dans un hôpital psychiatrique militaire, et puis après, je ne sais pas. Effectivement, il y a plein de non-dits, malgré tout j'ai envie de dire, de temps en temps tout de même, il y a des choses, même avant qu'on ne se remette à en parler. Je songe à un infirmier psychiatrique que j'ai connu à l'hôpital psy qui, sachant qui j'étais, que moi j'avais été dans les commandos, il était lui dans les paras, c'était donc au début des années 70, 69-70-71, à peu près dans ces eaux-là, un jour il m'a dit des choses tout de même, assez rapidement comme ça, mais c'était peut-être aussi un signe de reconnaissance, quelque part, parce que, on sait à peu près quand les gens ont tel âge qu'il y a de fortes chances qu'ils y aient été, à part quelques petits chanceux qui y ont échappé, mais c'est l'exception quasiment. Mais, oui moi je crois qu'effectivement il y a du non-dit tout de même, extraordinaire j'ai envie de dire, parce que, du moment où, toute la classe politique, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, y compris le Parti communiste, tout le monde a trempé ses petons, ses pieds là-dedans, et personne ne veut en parler. C'est l'omerta, parce que les seuls qui ont fait réellement quelque chose au moment de la guerre d'Algérie, ça a été les anarchistes, les trotskistes qui, eux, effectivement, ont choisi, ont basculé de l'autre côté. C'est ce qu'on appelait les porteurs de valises*, etc. Mais, moi je suis parti tout de même sur les conseils d'un militant du Parti Communiste français. Ça paraît tout de même extraordinaire. Je ne dis pas que…, ils ont apporté des choses, effectivement, ils ont fait des manifestations, mais avec comme seul mot d'ordre "A bas la guerre d'Algérie ". Ils n'ont jamais été plus loin, ils n'ont jamais aidé des gens à partir à l'étranger, je pense que c'est tout ça qui a été très difficile pour notre génération. Moi je l'appelle la génération du silence quelque part parce que, effectivement, aussitôt qu'on ouvrait la bouche, on nous disait : "Tais-toi, tu racontes des conneries". C'est comme ça, voilà.

C : *Vous vous dites, au cours d'une attaque : "Jamais, au grand jamais, tu ne tireras sur un Algérien", promesse que vous vous étiez faite. Et si vous aviez dû le faire, par nécessité, cela aurait-il été la transgression suprême ? Est-ce que de pouvoir écrire cela, pour vous, ça a été une fierté ?*

J : Oui, ça s'est fait une fois.

C : *Oui.*

J : Ça s'est fait une fois et c'est très curieux parce qu'il y a un rapport avec mon père. Mon père, qui avait fait la guerre 14-18, racontait que, un jour, les Allemands et les Français étaient dans la même tranchée, il y avait des tranchées qui étaient comme ça, avec un angle, les Français étaient dans la tranchée de gauche et les Allemands étaient dans celle de droite et au milieu, il y avait des barbelés. Et il racontait que, un jour, régulièrement ils envoyaient quelqu'un en reconnaissance, pour voir ce qui se passait, et il s'est trouvé nez à nez avec un Allemand, qui a balancé une grenade sur mon paternel. Mon père était ambidextre et il a

réussi à attraper la grenade et il l'a relancée sur la gueule du type. Et moi, je me suis retrouvé dans une situation un peu analogue à eux. Moi, effectivement, je tirais en l'air...
C : *Hum.*
J : ... et un jour nez à nez, c'est le plus rapide qui fait que... J'espère, entre guillemets, que je n'ai pas tué ce pauvre type mais j'ai été plus rapide que lui, quoi.
C : *Hum.*
J : Il avait un fusil de chasse, moi j'avais une mitraillette, une MAT 49. C'est lui ou moi.
C : *Hum hum.*
J : Et je pense que, à partir de notre propre répulsion de tuer, il y a chez tout le monde un instinct de survie à l'oeuvre, qui fait qu'il s'agit là de l'origine de la guerre. Il me semble qu'effectivement on peut faire basculer les gens, je ne suis pas tout seul à avoir fait cela, j'en connais d'autres qui, effectivement, se mettaient derrière un gros rocher. Ça fait du bruit de tirer, donc ça vous protége aussi. Mais lorsque vous êtes, d'un seul coup, avec un type à quinze mètres de vous, qui sort de derrière un buisson, et que ça tire dans tous les sens, je veux dire, le réflexe fait que, moi, je tire. C'est un souvenir très dur en même temps parce que j'ai commandé la Section pendant une ou deux minutes, c'est-à-dire que le Sous-lieutenant qui était là, un appelé comme nous, (il y a eu très peu de mecs de carrière au combat), le chef qui, lui, était un mec de carrière dans les commandos, d'un seul coup, ils ont eu peur, je pense, et en fait la section, enfin le groupe qu'on était a été sauvé par le copain, celui que j'appelle Pierrot...
C : *Hum.*
J : ... que j'ai revu, il y a deux ans à Agen *(rire)*. C'était extraordinaire, parce que nous, on a cassé des cailloux ensemble, on a fait vraiment plein de choses. Et lui, ce jour-là, nous a sauvé la peau, je pense. Il est resté debout sur la piste, il avait le fusil-mitrailleur. C'est très long, un fusil-mitrailleur, ce n'est pas une mitraillette, c'est une grosse mitraillette, et il s'est mis à tirer à la hanche comme ça. Et moi, je balayais les gens qui étaient au-dessus, dans le maquis. Et là, je me suis mis à courir de poste en poste, après avoir tiré sur le type, en commandant la section. Je ne sais pas ce qui m'a pris mais je l'ai fait. L'instinct de survie, qui a fait que j'ai commandé les gus. Ça a duré très peu de temps, c'est un combat qui dure vraiment une ou deux minutes, en règle générale, deux ou trois minutes pas plus. Des types qui vous tirent dessus et puis ils se tirent. Mais voilà, je suis désolé, l'Algérien, *(rire)*, j'espère que… Bon, on a retrouvé du sang, à la place où il était, j'espère qu'il est en vie!
C : *Vous abordez un peu le machisme ambiant qui veut qu'un homme ne doit jamais avoir peur. Est-ce que faire ce récit, c'est aussi s'autoriser à dire qu'on en a le droit ?*
J : Oui, tout à fait. Je crois que on a été élevé dans cette presque religion, j'ai envie de dire. Moi, c'est très curieux d'ailleurs parce que je n'étais pas du tout quelqu'un de bagarreur avant de partir à l'Armée, j'étais quelqu'un de très timide, je ne participais jamais aux bagarres de village contre village. Vous savez, je ne sais pas si vous avez connu ça dans le Calvados, mais par chez moi, tous les jeunes d'H., il fallait qu'ils foutent sur la gueule de ceux de M. où j'habitais, et ceux de M. allaient foutre sur la gueule de ceux de F. qui étaient de l'autre côté. Et moi, je trouvais ça complètement con *(rire)*. Je trouvais que c'était vraiment un truc de débile et puis j'ai pensé que j'étais trouillard en fait, ce qui s'est révélé un peu faux par la suite. J'ai pu faire preuve de courage avec plein de guillemets, parce que le courage, je ne sais pas ce que ça veut dire, en fait. Mais il y avait ce côté, effectivement, macho : il fallait picoler, et puis, je crois que tout de même, là-bas, il en restait quelque chose, mais, j'ai envie de dire, ça ne durait pas toujours très longtemps. Parce qu'on savait les gens qui, au combat, étaient courageux, les vrais, et puis ceux qui.., moi je n'ai pas vu de types se chier dans le froc mais j'ai vu un type se pisser dessus dans son treillis, c'était un mec de carrière d'ailleurs. Je veux dire, tout est très relatif. Il me semble que tout le monde, quelque part, se dégageait à un moment donné, ce que j'appelle un *leader*. C'est-à-dire ce type dont je parle, qui est resté toute une nuit couché sous un camion pour réparer, ils n'étaient que deux ou trois. Ils étaient observés par des *fellagha*, par des *moudjahiddine*. Tous les appelés l'ont respecté. C'était un

Normand, d'ailleurs, ce garçon, et puis c'était un simple prolo, il était mécanicien dans le civil, mais il avait une carrure, je ne parle pas de physique, mais de quelque chose de posé, qui en imposait, et très rapidement. Alors moi, c'est un peu pareil, à un moment donné, je suis arrivé avec une pancarte, le mec qui a foutu sur la gueule d'un Capitaine. Je l'ai menacé, effectivement attrapé par le colback, je l'ai secoué un peu, en le traitant de divers noms d'oiseaux, je l'ai insulté, mais, d'ailleurs je le raconte dans mon livre, les gens m'ont cherché bagarre jusqu'au jour où il y a un des types qui avait été en prison avec moi à Toul qui a dit : "Arrête, si tu t'attaques à celui-là, tu vas t'en prendre plein la gueule" *(rire)* alors que ce n'était pas vrai, je ne suis pas du tout comme ça. Mais il y avait tout de même ce côté frimeur, un côté très très machiste, qu'on retrouvait beaucoup, effectivement, dans certains groupes, les paras par exemple. Alors, il y avait ceux qui roulaient les mécaniques et puis ceux comme ce mécanicien qui, lui, ne roulait pas des mécaniques, mais qui étaient vraiment des types costauds, j'ai envie de dire, physiquement et moralement, Et je veux dire, dans la tête, il faut être costaud des fois pour supporter.

C : *Dans la même page, suite à cette attaque venue de l'oued, vous êtes surpris par votre attitude, une sorte de dédoublement. Ne peut-on pas dire que vous étiez un peu en "pilotage automatique" ?*

J : Oui, je crois que c'est un petit peu ça, effectivement. Le terme est assez bien choisi. Je ne m'y attendais pas du tout, c'était mon baptême du feu. Et donc dans un endroit que j'avais tout de même repéré avant, parce que je dois dire bon que l'Armée m'a appris, quand même, que j'avais des neurones qui fonctionnaient un peu plus vite que la moyenne et donc j'avais repéré tout de même comment était placé ce cantonnement. J'en avais même parlé au Sergent qui nous commandait, qui était un appelé, lui aussi, en disant : "L'*oued*, il est tout de même à cinquante mètres" ou soixante-dix mètres, je ne sais plus. C'est très très proche. Et l'*oued* à sec, bien sûr, parce qu'il y a de l'herbe sèche, il n'y a pas d'eau dedans, et de la place à tenir facilement un homme. Et effectivement, debout. D'abord moi je n'y ai pas cru. On était de garde par roulement, moi j'étais en train de pioncer cette nuit-là, normalement j'étais de repos. Les types quand ils sont tous sortis, j'ai entendu des drôles de bruits, les murs étaient très épais, quand j'ai entendu contre les murs "shlak shlak", "tac tac tac", "slong", je me suis dit, à ce moment-là, "merde, cours vite vers ton poste de combat". Je me suis retrouvé avec un Normand, quelqu'un d'A., et donc effectivement, c'était moi sans être moi quelque part, c'est-à-dire que, par exemple, je n'ai pas du tout réalisé que j'avais un casque lourd sur la tête et que j'étais en slip. Et après le combat, il y en a qui m'ont dit : "Tu vas à la plage ou quoi ?" *(Rire).* "Pourquoi ?" "T'as vu comment tu es habillé ?". Et à ce moment-là, panique ! C'est très impressionnant la première fois, parce que tout le monde se met à tirer dans tous les sens, il y a des mecs qui n'arrêtent plus. Ils avaient prévu, certainement, de prendre le poste de garde, de nous tuer, de récupérer les armes. On a été sauvés par le chien, une femelle berger allemand qui nous a sauvés, et par ce type qui était toujours à l'armée alors qu'il avait trente-six mois d'armée, ou un truc comme ça parce qu'il avait fait, je ne sais pas si je le raconte...

C : *Le gitan ?*

J : ... le gitan, voilà. Donc, il avait fait monter des brebis dans son camion, il a été les vendre au marché, ce con *(rire).* N'importe quoi ! Donc, c'est très impressionnant parce que c'était la nuit, donc il ne faisait pas très chaud, ça tire dans tous les coins et il y a l'odeur de la poudre, des cartouches, il y a une odeur comme ça, ça pique les yeux. On s'efforce aussi de ne pas toucher le canon parce que le canon est chaud bouillant ! Le type qui tire en face, il a peur. Je dis d'ailleurs que je n'ai pas forcément eu peur ce jour-là. Effectivement, j'ai l'impression qu'il y avait quelqu'un, presque, qui agissait à ma place, en disant : "Surtout, tu fais ci, tu fais ça". Je me donnais 70 % de chances, ce n'est pas un dédoublement de la personnalité, je n'irai pas jusque là, mais effectivement, je pense que c'était un mécanisme que j'avais mis en place contre la peur, sûrement, et puis pour la survie aussi, quelque part. Et puis, très rapidement..., ça a duré tout de même relativement longtemps, j'ai dû croire que l'attaque avait duré pendant au moins trois-quatre minutes, peut-être, et on a supposé qu'ils étaient 7-8, 6-7-8, et il y en

avait d'autres avec, ils étaient 14 ou 15, et ceux qui étaient avec, lorsque le poste aurait été pris, ils auraient récupéré les armes à ce moment-là.
C : *Hum.*
J : Mais c'est la chienne qui rampait vers les barbelés, ils s'apprêtaient à couper les barbelés, heureusement le gitan a réussi à les repérer. Et puis après, bon, c'était...
C : *Hum hum.*
J : ... mais ce qu'il y a d'intéressant là-dedans aussi, d'après moi, c'est l'après combat, l'excitation des gens après, qui se rejouent le combat. "Moi je suis sûr que je l'ai eu", "j'avais bien visé", etc., pour rien du tout, je veux dire. Si, on a dû trouver du sang dans l'*oued* mais à part ça, je veux dire, on n'a pas trouvé de morts. Sachant qu'on a eu très peur tout de même parce que les renforts sont arrivés trois-quarts d'heure, une heure après. Les blindés sont arrivés, alors qu'ils étaient à trois ou quatre-cinq kilomètres, pas plus, ce n'est pas évident.
C : *Vous constatez par vous-même qu'en racontant, vous passez du passé au présent lorsque vous êtes dans le feu de l'action. Qu'est-ce que cette écriture "spontanée" en quelque sorte vous a apporté ?*
J : Je ne sais pas, mais c'est marrant parce que ça, on me l'a fait remarquer, mon épouse a lu mon bouquin, des amis, avant que je le fasse éditer, des Historiens, etc. Je pense que c'est venu spontanément sous ma plume et peut-être que j'écris un peu aussi comme ça, parce que je n'ai pas écrit que ce bouquin-là, je viens d'en terminer un autre, un roman. Et donc j'ai écrit aussi pour des trucs très scientifiques, sur les foules par exemple, etc. J'ai un peu cette tendance d'aller du passé au présent, parce que je pense qu'effectivement, quand on a échappé, je pense qu'on veut conserver cet instant, parce qu'il me semble que, à ce moment-là, c'est la trace d'une émotion quelque part, comme si ça se revivait, une espèce de réminiscence qui revient dans l'écriture. Et que ça me semblait intéressant, même du point de vue littéraire...
C : *Hum hum.*
J : ... parce que les gens me disent souvent que, quand on rentre dans le bouquin, d'ailleurs ça m'a beaucoup étonné quand on m'a dit ça, "ton bouquin est écrit un peu comme un polar", c'est-à-dire que les gens rentrent dedans, et puis même les Historiens, moi je me rappelle de Jean-Charles Jauffret, qui est un Historien de la guerre d'Algérie, qui m'a interviewé deux ou trois fois et après avoir lu ce premier manuscrit, non remanié, le lendemain, il m'a écrit. Il m'a dit : "Écoutez, ce que vous dites sort tellement de l'ordinaire", (parce qu'il en a lu plein d'autres bien sûr), "Ecoutez, je l'ai lu tard dans la nuit pour savoir la fin de l'histoire." Je crois que au départ, ce n'était pas un écrit littéraire, en fait c'était plutôt ce qui m'a échappé. C'est bien, je crois ! Parce que je crois qu'il y a un côté sain, un peu comme dans la psychanalyse, je veux dire. Quand on se met à faire des choses comme ça, ça veut dire que c'est une bonne chose.
C : *Vous évoquez le respect pour ceux qui avaient su s'opposer voire avaient fait de la taule et même pour ceux qui avaient refusé même un "modeste galon". Lorsque vous écrivez cela, vous en éprouvez aussi un sentiment de respect pour vous-même ?*
J : Oui, sûrement, oui *(rire)*. Je ne pense pas qu'il y ait des héros, du tout. Je ne crois pas aux héros, si ce n'est, peut-être, aux gens qui faisaient de la Résistance au cours de la Seconde Guerre mondiale. Je pense que ceux-là, ils étaient gonflés, effectivement. Mais ce que j'ai fait, c'étaient tout de même des petites choses. Une jeune Française d'origine algérienne, un jour, m'a dit quelque chose de très intéressant. Elle m'a dit comme ça : "En fait ce que vous avez fait, vous l'avez fait aussi pour vous-même". Et *(rire)* oui, finalement, effectivement, ça m'a complètement scotché, et je me dis que, quand je me regarde dans la glace le matin, je préfère me regarder moi, je ne suis pas quelqu'un qui a accepté de tourner la gégène, devenu un tortionnaire. Sachant que je ne condamne pas ces gens, j'en ai parlé dans mon livre, de ces tortionnaires. J'en rencontre régulièrement. Depuis huit ans, je rencontre pas mal d'appelés qui ont été taxés de tortionnaires. J'ai rencontré deux mecs de carrière qui sont aussi d'anciens tortionnaires, qui sont venus me voir pour la dédicace du bouquin, qui savaient qui j'étais. La plupart du temps, quand la conversation se tournait vers de quel côté je me situais, moi je

crois que cela aurait été intolérable pour moi si j'avais craqué, si je m'étais conduit comme un fieffé salaud, si j'avais torturé. J'avais peut-être une conception de moi-même, c'est une histoire d'image de soi, quelque part, comment on se représente. En tout cas, se regarder dans la glace le matin, en se rasant, je ne pense pas être Président de la République, mais, quand moi ça c'est fait vers cinquante ans, à peu près, quand on fait un retour sur soi-même, en se posant la question : "Qu'est-ce que tu as fait de ta vie mec ?", c'est tout de même le côté positif. J'ai fait des conneries, sûrement, par ailleurs, comme tout le monde. Mais moi je suis très fier d'avoir été psy, quelque part. C'est un métier qui m'a passionné et puis j'ai tout de même aidé beaucoup de gens. C'est du même tonneau, je pense, que mon attitude pendant la guerre d'Algérie. Je ne veux pas me présenter non plus comme celui qui aurait fait des choses extraordinaires mais je peux me dire ça va ! C'est ce que je dis aux gens : on était des appelés, on a fait ce qu'on a pu avec ce qu'on avait. Je veux dire que moi, j'ai eu de la chance d'avoir un père communiste. Avec mon père et ma mère, avec l'école laïque certainement, aussi mes lectures, tout ça faisait que j'avais une certaine conception de la vie et que je n'avais pas envie de basculer dans le camp des salauds, je veux dire.

C : *Vous expliquez que les Bleus changent vite et que leur haine se déchaîne sur les Arabes, et vous regrettez, vous aussi, d'avoir parfois utilisé le même vocabulaire. Avez-vous eu honte, l'avez-vous longtemps tu, et est-ce que cela vous a apaisé de faire ici votre mea culpa ?*

J : Non, pas réellement. Quand j'étais en retraite, j'ai voulu être très honnête dans ce bouquin. J'ai voulu être très honnête et donc j'ai dû, comme tout le monde, dire "sale bougnoule" mais ça ne m'a échappé que quelques fois parce que, et c'est très important dans mon expérience, j'ai découvert une autre culture, déjà un autre pays, d'autres gens, très différents de ce que je connaissais jusqu'à l'âge de vingt ans. Et au lieu de devenir raciste, moi je me suis intéressé. J'ai lu là-bas des bouquins sur quasiment l'Ethnologie. C'est le Colonel de la Légion qui m'en avait fait cadeau. Malheureusement, j'ai perdu ces bouquins, c'est très dommage. Parce que, un jour, (il me voyait toujours avec un bouquin à la main), il me dit alors : "Puisque vous essayez de comprendre ce qui se passe, je vais vous faire un cadeau". Il m'a donné ce bouquin qui était effectivement… est-ce que c'était Germaine Tillion, voilà, je cherchais le nom. Est-ce que c'était un bouquin de Germaine Tillion, je ne crois pas. C'était un bouquin qui racontait un peu les Arabes, les Berbères, les tribus, un certain nombre de choses. Je l'ai dit à mes copains algériens *(rire)*. D'ailleurs, j'ai rigolé parce que je fais partie d'une autre association, qui s'appelle France-El Djezaïr. C'est une association d'amitié franco-algérienne où il y a des Algériens. Il y a des Pieds-noirs, plutôt de gauche, et puis quelques appelés comme moi. Et un jour, on faisait une réunion et un copain, qui est *chaouïa* d'ailleurs, il me semble, il arrive dans mon dos comme ça, alors il me dit : "Ah, c'est ici la réunion des Arabes ?" et moi, en rigolant, je lui réponds "Non, ici c'est la réunion des Berbères !" Non, je crois que je me suis laissé emporter sûrement quelques fois mais je crois que ça n'a jamais vraiment dérapé. D'abord parce que je comprenais leurs problèmes. Contrairement à la plupart des gens qui n'avaient pas fait la démarche intellectuelle mais qui disaient "les responsables, c'est les Arabes, c'est les bougnoules, les melons, etc", moi je dis non. Mais les appelés employaient très souvent ces termes, très souvent, très souvent. Et certains les rendaient responsables de nos malheurs. Et je disais : "Nos malheurs, c'est la faute de la guerre, on n'aurait jamais dû la faire". Parce qu'on leur aurait donné l'indépendance en 1947, ils ne réclamaient qu'une seule chose, ils réclamaient "un homme, une voix " alors qu'avant il fallait dix Arabes pour faire une voix, voyez-vous. Un écart de 1 à 10, c'est tout ce qu'ils réclamaient au départ, et puis après, ça s'est enchaîné et ça a été une gigantesque suite de conneries, la guerre d'Algérie, qui fait que c'est lamentable de laisser mourir des centaines de milliers de gens pour rien.

C : *Vous parlez également de bagarres entre appelés et dites : "A l'époque, je ne pouvais pas comprendre que ces rixes étaient un exutoire face à une tension trop forte". Comment l'avez-vous compris ?*

J : Très longtemps après, oui. C'est quand j'ai commencé à faire psy, que je me suis rendu compte et en écrivant aussi le bouquin après. Parce que, tout de même, j'avais fait des études

entre temps. J'ai fait sept ans d'études universitaires, j'ai fait dix ans d'analyse, j'ai fait aussi beaucoup de pratiques de groupes, psychodrames, etc, après mai 68. J'ai une double formation, une formation centrée sur l'individu et une formation centrée sur le groupe. Je suis très intéressé par les groupes, petits ou grands. Oui, je crois que j'ai compris ça après. Sur le coup, je ne comprenais pas. Je trouvais ça con. En même temps, je comprenais parce qu'on avait les nerfs à vif, on était dans une situation difficile, stressante, très stressante, plus l'alcool, bien sûr, moi ça m'est arrivé quelquefois de m'alcooliser *(rire)*, mais il y en a d'autres qui, par contre, devenaient violents au point de se foutre sur la gueule. Oui, c'était très violent, toujours. Très, très violent. Moi aussi, je me suis bagarré. Il y a une scène où, effectivement, je me bagarre, alors là c'était un truc lié à la vie quelque part. Il a dû traiter ma mère de salope, "*nadim bouc*", je ne me rappelle plus très bien ce que ça veut dire, putain de ta mère ou un truc comme ça. Et moi j'avais juste vingt ans et le mot, voilà, quoi ! Mais je n'ai jamais participé quasiment, ah si, une autre fois, deux fois je me suis battu. Et deux fois très violemment. Très très violemment. Mais, effectivement, je crois que c'était un exutoire, une façon de décompresser. D'ailleurs, la plupart du temps, les autres appelés, en règle générale, (enfin moi ce que j'ai vécu), n'intervenaient pas, jusqu'au moment où ça devenait trop dangereux, ils intervenaient à ce moment-là pour séparer les protagonistes. Et souvent, ça se terminait au foyer du soldat. C'était fini. Mais c'était tout de même très fréquent. Les bagarres étaient très fréquentes.

C *: Vous vous laissez même aller à quasi étrangler Ahmed. Avez-vous ressenti, là encore, de la culpabilité, de la honte vis-à-vis de votre violence ? Quand avez-vous pu le raconter pour la première fois ? Et est-ce que ça vous a libéré ?*

J : A mon analyste. Sur le divan. Et c'est ce que je dis un peu dans le texte, d'ailleurs, le problème pour moi était de faire la séparation, la différenciation entre ma propre violence et celle de l'Armée. Tout individu peut être violent, bien sûr, depuis la naissance, depuis le sein de la mère, comme disait, comment elle s'appelle, notre consoeur allemande, dont j'ai oublié le nom. Ah Oui, Mélanie Klein ! Dès le sein de la mère, il y a quelque chose de l'ordre de la violence. Donc, pour moi, j'étais obligé à ce moment-là, effectivement, de faire la part des choses entre ce qui pouvait être violent dans mon histoire, etc., et aussi la violence instillée par l'armée, par le groupe totalitaire. Je m'en aperçois même encore maintenant, j'ai récupéré des choses bizarres qui ne me font pas toujours plaisir. Ça m'est arrivé il y a deux ans, je suis photographe, d'un certain niveau puisqu'on m'invite dans des festivals de jazz pour faire des photos. Donc, on est au premier rang, les spectateurs sont derrière nous. Il y a un mec à moment donné qui est venu devant nous et les gens de l'organisation n'arrivaient pas à le faire partir et tout ça. Et tout à fait violemment, je ne sais plus dans quelles conditions, (à ce moment là, les autres photographes n'ont pas bougé), moi j'ai foncé sur lui, je l'ai attrapé, je lui ai dit : "Tu te tires" et "Tu m'empêches de travailler". Je veux dire que c'est quelque chose que j'ai certainement appris à l'Armée parce que c'est moi mais pas tout à fait ! Mais en même temps, j'ai récupéré des choses comme ça. Par exemple, souvent, pendant des dizaines d'années, je me suis assis face aux entrées des bistrots ou des restaurants parce que, et c'est vraiment l'intuition inconsciente que j'ai eue, si l'ennemi arrive, il va rentrer par là et moi je vais sortir par là, par une issue de secours. C'est des trucs des mécanismes de défense, quelque part, qui se sont mis en place, et on s'en aperçoit comme ça vraiment, complètement. On se remet en cause : "C'est fini, il n'y a plus la guerre". Moi je vivais ça mal, je me dis mais pourquoi j'ai voulu étrangler ce mec parce qu'effectivement j'étais très très bon en *close combat*, j'avais appris un truc comme ça, derrière et devant et comme j'étais plus grand que lui, je l'avais soulevé. Et c'est Pierrot qui m'a arrêté, en me disant : "Arrête, putain, tu es en train de l'étrangler", heureusement ! Et c'est quelque chose qui m'a poursuivi jusqu'à mon analyse, où j'ai pu faire la part des choses effectivement, en disant : il y avait peut-être une violence de ma part mais l'Armée m'avait inculqué des trucs, vraiment ! Dans la mesure où vous deveniez violent là-bas, c'est certainement parce que, quand je suis arrivé à l'Armée, à vingt ans, je voulais que l'on nous respecte. Moi j'étais prêt à respecter, d'ailleurs, ça s'est

passé comme ça. Les mecs de carrière qui nous respectaient : pas de problème. On peut quand même demander aux mecs de carrière de respecter un mec de vingt ans mais c'est complètement illusoire. A l'époque, je n'étais pas assez mûr pour comprendre qu'effectivement, il y avait ça, je pense, aussi. Effectivement, la violence venait de là, j'étais dans une situation où je me disais sans cesse : "Là, tu n'aurais jamais dû partir" et le fait aussi de ne pas avoir eu du courage parce que j'ai envisagé de partir à l'étranger. Je ne connaissais aucune langue étrangère, je n'avais pas réellement un vrai boulot, j'étais arrivé à travailler comme gratte-papier à la Préfecture de l'Orne. Où est-ce que je vais aller ? Je ne vais pas aller en Allemagne, je ne vais pas aller… éventuellement la Belgique ou la Suisse, et puis, pas le courage, je crois, de passer à l'acte, parce que, moi j'ai des amis qui ont été insoumis ou déserteurs. J'ai un copain qui est en Suisse maintenant, qui est cinéaste en Suisse, qui était photographe avant de partir à l'armée. Il a déserté, il est passé en Suisse, il a été taper à l'évêché parce qu'il était proche de *Témoignage chrétien*, il a dit : "Coucou, je suis là". Alors bon, ils l'ont aidé, mais je veux dire, pendant huit ou dix ans, il était interdit de séjour en France, condamné par contumace, et tout ça. Je veux dire, c'est tout de même lourd de conséquences. Interdiction de rentrer dans la Fonction Publique, tous ceux qui ont déserté, ils savaient et ça m'a… [Fin de la première cassette].

C : *Vous osez avouer, mais un peu timidement, que vous aviez "un désir inconscient d'aller au combat". Cela vous en a-t-il coûté de le dire, vous qui, dans le même temps, vous targuiez d'être un rebelle ?*

J : Tout à fait. Oui, mais je crois que ça a été aussi au niveau inconscient. Je pense qu'effectivement, mon inconscient m'a joué des tours, dans la mesure où, comme je le dis, ma grand-mère paternelle disait que les filles étaient, dés la naissance, plus faites pour faire des enfants et que les garçons, c'était de la chair à canon. Et donc, c'est quelque chose de très fort, dans ma famille, parce que, effectivement, mon père, mes oncles, mes demi-frères, etc., disaient pis que pendre de l'Armée et de la guerre, mais tous y avaient été, voilà ! Et moi, j'étais tout de même, effectivement, planqué dans un bureau, quelque part, parce que j'avais refusé de faire l'Ecole des Officiers de Réserve, donc j'étais dans un créneau que l'Armée ne peut pas entendre. C'est-à-dire qu'ils ne savaient pas quoi faire de moi donc ils m'avaient envoyé faire ce stage de Mourmelon où j'ai appris à taper à la machine à écrire, des notions de comptabilité, et tout ça. Et puis, je pense qu'effectivement, ce n'est pas facile à dire. C'est pour ça, je l'ai écrit d'ailleurs, je n'ai pas joué avec les mots, ni tourné autour du pot, peut-être qu'à un moment donné, je m'emmerdais, c'est vrai, dans ces bureaux, vraiment, on était entouré par des gens qui n'allaient pas forcément au combat mais qui allaient sur les pistes, qui tombaient dans les embuscades, qui sautaient sur des mines, etc. Donc quelque part, ce n'étaient pas des paras ou des commandos, mais tout de même ils risquaient leur peau assez souvent. Et à un moment donné, c'est peut-être aussi le côté un peu macho que l'on peut avoir à une vingtaine d'années en se disant : "Et pourquoi pas moi ?". Et peut-être aussi, avec, la culpabilité, suite à ces trois semaines d'enterrements, de me dire : "Tout de même, il y en a d'autres, il y a des mecs de ton âge qui, eux, vont dans le *djebel* et se ramassent des bastos dans la tête". Alors je crois que je l'ai dit vraiment quand je l'ai écrit, c'est une intuition, bien sûr, effectivement, même sur le plan familial, "Tous les hommes y vont, pourquoi toi tu n'irais pas ?", et puis, le fait que je me trouvais sur place, à un moment donné, peut-être que ça m'est pas passé par la tête consciemment. Mais inconsciemment peut-être aussi que j'ai eu envie d'aller voir et j'avais eu déjà le baptême du feu, j'avais été étonné par ma réaction, parce que je n'avais pas eu réellement peur. J'ai eu peur d'autres fois mais ce coup-là, non. Je me rappelle que j'avais froid, que j'avais les yeux qui me piquaient, les départs des armes en face, nous qui tirions dans l'autre sens, mon copain qui tirait, moi qui tirais vers les étoiles. Voilà, c'est tout. Je crois que ce sont des choses qu'il faut accepter. Je veux dire ce n'est pas comme dans une pellicule de noir et blanc. Tout n'est pas noir et tout n'est pas blanc. Je veux dire, il y a du gris entre les deux donc il faut aussi accepter ça !

C : *Là, plus clairement, vous employez les mots " pas très fier", "culpabilité sourde" et honte à propos de votre comportement vis-à-vis du Lieutenant arabe. Encore une fois, est-ce que cela vous a soulagé de pouvoir exprimer vos regrets ?*
J : Oui, effectivement, parce qu'avec le recul du temps, je me suis comporté comme un jeune con, c'est vrai. Ce type, qui était effectivement dans l'armée française, je suis pas du tout sûr qu'il était algérien, il était peut-être marocain si ça se trouve, en tout cas il était manifestement arabe ou *chaouïa*, ou kabyle, ou quelque chose comme ça. Et puis, tout de même, ça s'est mal emmanché tout de même avec lui dés le début, parce que, effectivement, il avait été Adjudant et il venait d'être nommé Lieutenant deux barrettes, cela devait dater d'un mois ou un mois et demi auparavant. Et le fait que je l'aie appelé mon Adjudant, je me suis gouré de porte, pas de bol! Et puis, il avait été tout de même en butte aux railleries racistes, non seulement des appelés, mais aussi de ses collègues de carrière. Je me souviens très bien de lui, c'était un type très beau, très grand, baraqué, enfin quelque part un type qui joue le *Cheick* aux côtés de Jean Gabin dans je sais plus quel film, peut-être dans *La Bandera*. Un type qui avait une certaine prestance. Il était tout de même très très très bon. Ca s'est mal emmanché parce qu'il n'a pas été correct, il m'a dit : "Des petits cons comme vous, j'en ai dressé des centaines" *(rire).* A l'époque, j'avais la tête près du bonnet. C'est vrai que, quelque part, je l'ai dit, je me suis comporté comme un petit con, et que peut-être, c'est lui rendre hommage finalement, je lui dois le respect, malgré qu'il était cassant, malgré etc., et même on aurait pu éventuellement bien s'entendre, tout à fait. Bon, même s'il y a eu cet incident, qui m'a valu, effectivement, tout de même, d'aller au bagne par la suite, très dur pour moi, je n'ai jamais su comment il s'appelait, j'ai été jusqu'à rechercher à un moment donné pour savoir où il était. C'est quelqu'un qui est passé directement Colonel par la suite et je ne sais pas s'il n'est peut-être pas mort aujourd'hui parce que j'ai des papiers qui sont signés par lui mais je n'en suis pas sûr. A la limite, même encore maintenant, je crois que j'irais m'excuser, parce que je regrette de l'avoir insulté *(rire)* mais bon, je veux dire que ce n'était pas très intelligent ! (*Rire).*
C : *Vous décrivez votre agressivité mais aussi certains comportements comme rester propre pour éviter la déchéance, comme des moyens de résister, de supporter la souffrance. Pouvez-vous développer ?*
J : Là, vous parlez sûrement du moment où je casse des cailloux, où je suis au bagne...
C : *C'est page 166, je ne saurais pas vous dire exactement.*
J : ... si c'est ça, c'est le moment où je suis au bagne, et donc, un vrai faux bagne d'ailleurs …
C : *Oui.*
J : ... un bagne qui n'a jamais existé sur le papier, mais j'ai rencontré d'autres gus, de diverses régions, qui étaient dans les Aurès comme moi. Lors d'un débat public, à la fin, un mec est venu me trouver pour discuter et il m'a dit : "Mais ton bagne, là, il est à tel endroit", je lui ai répondu : "Oui, comment tu sais ça toi ?" Alors il m'a dit : "Parce que moi aussi j'y étais". Donc c'était un endroit effectivement secret. Mais sûrement la période la plus dure de ma vie. C'est-à-dire casser des cailloux par 47 à 50° à l'ombre, à la masse, à la pioche, à la pelle, j'avais les mains…je n'ai pas des mains de maçon, je n'ai rien contre les maçons *(rire)*, ça a été très très très très très dur ! Je pense qu'effectivement, le fait de vouloir rester propre était de l'ordre de la résistance quelque part. Ça, moi je ne le savais pas à l'époque, je n'avais rien lu, je n'avais pas assez lu sur les camps de concentration, enfin, j'avais lu des choses, mais pas des trucs aussi en détail. Et je pense qu'effectivement, se laver, d'abord parce que c'était nécessaire, on rentrait dans des états absolument épouvantables, je veux dire, nous étions aux mois de juin, juillet 1960, il faisait 45, entre 45 et 50°, à l'ombre, donc au soleil je ne sais pas combien, on avait très peu d'eau à boire, j'ai perdu huit kilos, moi, dans l'affaire, en seulement un mois. Et puis, bon le fait, tout de même, que physiquement c'était très dur pour moi. Mon copain, mon Pierrot, qui lui était maçon dans le civil, lui c'était un autre problème, parce qu'il était, en plus, champion de boxe, bon, moi ce n'était pas mon truc. Et ça a été très dur, je m'en suis voulu, à un moment donné même, je me suis dit : "Mais qu'est-ce que tu es con ! Tu n'avais qu'à courber l'échine comme tout le monde !". Et "Qu'est-ce que c'est que cette

histoire de vouloir à tout prix dire non quand d'autres te disent quelque chose" et donc, ça a été dur. Ce que je peux dire aussi, tout de même, c'est que j'étais très entouré avec les autres gus, je veux dire, les appelés, c'était très difficile de résister, Je veux dire que pour moi, dire non, j'en prenais plein la gueule, j'avais un palmarès, complet, deux mutations disciplinaires, deux mois de prison! Le bagne, c'est presque une expérience, encore maintenant très très douloureuse, enfin je crois. Je n'y pense pas en disant : "Je suis malheureux, etc., etc." mais en me disant : "C'est la période la plus noire de ma vie". Je crois que, là, je me suis même posé la question, mais ça c'est une autre question, je pense : "Comment les gens ont résisté dans les camps de concentration ? Comment les gens ont pu faire pour résister, pour survivre dans cet environnement?". Je me dis peut-être que le fait de la propreté était quelque chose de l'ordre de l'humanité, peut-être bien. Je pense que toute mon expérience de la guerre d'Algérie, c'est d'un côté l'humanité, de l'autre côté la barbarie. Et donc, le fait d'être propre, c'est comment je fais pour rester de ce côté-là, et au départ, ça s'appelait *Un honnête homme*. Il y a eu trois titres : le premier, c'était *Résister pour*, je ne sais plus...

C : *Moi, je l'ai trouvé sous le titre d'Un Honnête homme en Algérie*.

J : Ah oui. Eh bien, c'est le premier titre. Après, il y a eu un deuxième titre, et le troisième titre, je vais vous le donner tout à l'heure,[…]. C'est le texte définitif. Mais j'ai eu envie tout de même, à un moment donné, de baisser les bras, c'est vrai. Je pense que s'il n'y avait pas eu Pierrot à mon côté, et s'il n'y avait pas eu les appelés, quand on rentrait le soir, parce qu'on était très peu d'Européens, on était deux ou trois Européens à casser des cailloux, plus des Musulmans, des *Chaouïa*, qu'on avait raflés dans le *djebel*, dont on savait vaguement qu'ils avaient dix-huit-vingt ans, parce que souvent, les mecs de notre âge étaient gardés parce qu'ils les considéraient comme des déserteurs. Donc c'était une expérience très très très dure, physiquement et psychologiquement. Je veux dire vraiment, j'en veux à l'Armée, parce que ce bagne a réellement existé, puisque moi j'ai des témoignages, mais c'était clandestin, quand on voit mon livret militaire, j'étais du mois de mai 1960 jusqu'à fin août 1961 au GT 510 alors que j'ai eu quatre-cinq mutations puis, au bout de deux-trois mois, le mec en avait marre de moi, il me refilait, il filait la patate chaude à quelqu'un d'autre, et donc ça été très très dur, effectivement. Et la propreté, c'était un symptôme de rester debout!

C : *Vous dites à un moment donné que vous n'avez pas eu vraiment de séquelles physiques. Si cela avait été le cas, est-ce que ce rappel du traumatisme aurait pu constituer un autre traumatisme ?*

J : C'est faux, en plus, parce que j'ai un problème d'otite. J'ai un problème d'otite et en fait, dans l'attentat où il y a eu un tas de mort, c'est le 28 août 1960, à 9 h 15. C'est un monsieur qui est de Caen, dont j'ai oublié le nom, qui a écrit un bouquin qui s'appelle *Le Forgeron de Batna*. C'est un Pied-noir, (et donc lui a échappé à la guerre, parce qu'il y a eu très peu de Pieds-noirs qui ont fait la guerre, en général, tous ont réussi à se tirer et à aller en Allemagne), il rapporte cet attentat, voyez. Alors, il n'a pas les mêmes chiffres que moi, mais je pense que moi j'ai des chiffres différents parce qu'on a retrouvé des morts après, au moins trois, je crois. Mais non ce n'est pas vrai. Les dents, en fait, j'ai ouvert une bouteille de bière comme ça, avec mes dents, ridicule, c'était une connerie mais ça aurait pu être lié à un manque de vitamines, de quelque chose, de sels minéraux je ne sais pas quoi... non non non. Ah, si, tout de même si si ! Quand je suis rentré, effectivement, j'ai eu pendant deux ou trois mois, les dents qui se déchaussaient. J'avais un début de scorbut...

C : *Oui.*

J : ... mon père m'a dit : "Va, va vite trouver la Gendarmerie pour qu'ils constatent et pour avoir une pension". Et là, j'ai gueulé : "Je ne veux plus les voir ces cons !" *(Rire).* Et en fait, j'ai eu tort parce que, effectivement, j'ai eu un problème de dents, quarante ou cinquante ans après j'ai manifestement un problème d'otite, j'ai eu un tympan d'explosé au moment de l'explosion. J'ai été blessé réellement. Et là, c'est pareil, mon chef de section qui était un mec bien, le Sergent-chef Marcel, m'a poussé à aller à l'hôpital en disant : "I., il faut y aller !", j'étais inopérant, je tremblais comme un mec bourré et, manifestement, j'avais un problème

d'oreille interne qui aurait dû être examiné par un médecin, il me reste effectivement des cicatrices. Mais, bon, ça c'était à un moment donné, j'ai eu une telle haine contre la chose militaire, je ne voulais plus du tout entendre parler d'eux, du tout, des militaires. Maintenant ça s'est transformé en mépris condescendant *(rire)*.

C : *Vous abordez une question centrale dans toute guerre : rester humain. L'êtes-vous toujours resté ? Sinon, en avez-vous éprouvé de la honte ? En avez-vous, là encore, parlé à votre retour ?*

J : C'est difficile de répondre. Je pense en partie tout de même mais, à un moment donné, on peut basculer dans la barbarie ou dans l'inhumanité, je le disais. C'est-à-dire ne plus fonctionner d'une manière raisonnable, comment dire ceci ? Utiliser son cerveau, quelque part, tout ce qu'on a appris depuis l'enfance, ne pas sombrer complètement dans : "Je reçois un coup et je réponds", comme un félin qui attaque, quoi ! Et je pense tout de même que j'ai pu rester relativement, à part deux-trois exceptions sûrement, correct. Je pense qu'il y a plusieurs raisons à cela : d'abord, il y a mon frère, mon frère a été très très important. Mon frère m'a écrit régulièrement pendant toute la guerre, à peu près. Je n'ai pas conservé ses lettres, c'est bien dommage, mais je me souviens très bien de ce qu'il m'écrivait. Parce qu'il me parlait de ses aventures féminines, il me parlait des films qu'il avait vus au cinéma d'A., Le Normandy, il me parlait d'une émission qui devait passer à Europe n° 1, "Jazz dans la nuit", des trucs comme ça, qui me reliaient tout de même quelque part à la civilisation. Et puis, l'importance de la Littérature. Je lisais beaucoup, donc je n'en ai pas lu des centaines, mais tout de même, il y avait des livres de Poche, les livres de Poche étaient déjà inventés à l'époque, et donc on pouvait lire. J'ai beaucoup lu, la Littérature américaine notamment, Hemingway bien sûr, les personnages de *L'Adieu aux armes*, etc., Graham Green, qui est un Américain, non Anglais, etc. Et donc, je crois que ça m'a maintenu la tête hors de l'eau. Et puis, je pense aussi que, quelque part, parmi les appelés, j'avais une place, je pense. C'était aussi important parce qu'ils m'aidaient, je veux dire réellement. Ils me donnaient à bouffer le soir, je m'écroulais tellement j'étais fatigué. Les gus viennent me voir en prison, dans une cabane de jardin, avec de la tôle ondulée au-dessus. Tu ne dormais pas avant quatre heures du matin tellement il faisait chaud, il fait 60°, vraiment. Et donc, c'était une obsession, je pense, pour moi, un petit peu, de résister, quelque part, de l'ordre de l'obsession de rester propre, de ne pas faire de saloperies. Je crois que j'étais capable de me projeter dans l'avenir aussi, c'est-à-dire que, dans les lettres à mon frère, qu'il a conservées, j'écrivais, je racontais des trucs, je faisais des grandes pages sur la politique internationale, ça paraît fou maintenant *(rire)*. Et puis des choses sur la Littérature, ce que je voulais faire après. En lui disant par exemple : "Je voudrais bien reprendre des études pour faire une agrégation de Philosophie". Je ne suis pas tombé loin, en devenant psychologue. Mais, tout ça, imbriqués l'un dans l'autre… et puis tout de même, il y a toujours eu quelqu'un à côté de moi. Je crois quand même que la résistance, c'est très difficile tout seul. Je pense que deux individus, là c'est le psy qui parle, c'est déjà un sous-groupe, quelque part. Dès qu'on est deux, on se soutient. Je vois, avec Pierrot, j'étais un peu la tête, lui était les jambes ou plutôt les poings. Je veux dire, on s'était fait une place à l'intérieur du groupe des appelés, qui faisait que, je pense que les gus, ne nous admiraient pas, je ne dirais pas ça, mais ils nous respectaient. Parce qu'on savait qu'on avait fait beaucoup de prison, et cette histoire racontée, que j'avais cassé la gueule à un Capitaine, qui était fausse, j'avais beau dire : "Non non, ce n'est pas vrai, je l'ai simplement insulté et un peu secoué", heureusement d'ailleurs ! Il y a eu des moments, sûrement, vraiment, de relâchement, où j'en avais marre. Il y a tout de même ce moment où on joue à la roulette russe. Quand j'y pense maintenant, je l'ai viré, ce chapitre, de mon bouquin. Peut-être va-t-il y avoir un autre bouquin qui va sortir avec plusieurs témoignages d'appelés. Peut-être que là, je le mettrai, en mettant une introduction pour montrer que même les gens comme moi, à un moment donné, peuvent craquer. Et il y a eu des trucs qui ne sont pas du tout de l'ordre de la normalité, parce que je ne suis pas suicidaire, je ne l'ai jamais été, même si j'ai eu des conduites, en voiture, par exemple, qui étaient un peu limites, effectivement.

C : *Pour rester cet humain, et faire face, vous parlez de trois aspects : votre "petite flamme", dont on ne sait pas trop ce qu'elle est, la solidarité et enfin les lettres échangées avec votre frère. Qu'est-ce que ce type d'écrit vous a procuré et quelle est la différence avec votre récit rétrospectif ? Et comment se fait-il que vous ne vous souveniez pas de tout ce que vous lui aviez raconté ?*

J : Oui, oui, tout à fait. Ces lettres sont déposées, j'ai fait un dépôt aux Archives ici à A., dépôt que j'enrichis régulièrement. Ça va donner des trésors, d'ailleurs. En fait, les lettres à mon frère, c'est une écriture très différente. Moi, je suis étonné lorsque je les relis, d'abord ça m'a beaucoup émotionné, je veux dire, relire les lettres que j'ai écrites voilà quarante ans. C'est depuis mon bouquin J'en ai offert à ma famille, bien sûr, mon frère l'a lu et m'a dit : "Mais tu sais, j'ai conservé tes lettres." Je lui ai alors dit : "Mais donne-moi les, est-ce que tu les as toutes ?". Alors, je lui en ai fait une photocopie d'ailleurs, je lui ai dit : "Écoute, ça t'appartient, mais bon, d'un point de vue historique, c'est peut-être intéressant tout de même qu'on ait une trace de ça quelque part", je m'ouvrais tout de même un peu à lui de ce qui se passait, même si je lui ai parlé très rapidement de la torture, beaucoup plus vite que je ne l'aurais pensé d'ailleurs dans mon livre. C'est-à-dire que, un mois ou un mois et demi après, tout le monde était au courant, je veux dire : on ne participait pas mais on en avait entendu parler, on l'avait vu ou on connaissait le copain, etc. Et donc j'adoptais une écriture un peu intellectuelle par rapport à lui. C'était lié certainement au fait que, moi je n'avais pas fait d'études, j'avais arrêté en troisième, et lui avait continué jusqu'au bac, il était rentré à l'École normale. C'était le désir de ma mère, ma mère voulait que je sois instituteur, mais moi je vomissais l'Éducation nationale, je ne me suis éclaté que lorsque j'étais en fac. Là, effectivement, j'étais très heureux, le plus beau jour de ma vie, ça a été le jour où je suis allé m'inscrire à Jussieu, c'est certainement un des plus beaux jours de ma vie. Et puis, l'écriture, là aussi, me semble un peu trop universitaire par moments, je veux un peu trop démontrer. Après, on m'a fait remarquer cela : "En fait, tu n'as pas besoin de faire petit a et puis petit b, tu n'as pas à faire une thèse avec ça, à démontrer, à défendre ta position", je suis un peu trop dans la démonstration je pense. Je crois que c'est une écriture très différente effectivement, parce que, entre-temps, il y a eu l'expérience universitaire, il y a eu des colloques de psys, etc., il y a eu des lectures, il y a eu plein de choses, j'ai beaucoup lu après aussi, j'ai beaucoup lu. J'ai découvert Freud tardivement puisque j'ai dû commencer en psychiatrie, j'avais vingt-sept ans, vingt-sept-vingt-huit ans à peu près. Je connaissais un peu Freud comme ça mais sans plus. Je savais qui c'était tout de même. Ce serait intéressant que vous lisiez éventuellement le truc final parce que c'est un peu différent, j'ai beaucoup élagué, parce que c'était un peu pesant, je trouve, par moments. Mais ça a été très fort les lettres de mon frère, ça m'a surpris, c'est vrai, beaucoup. Et puis les lettres que, moi aussi, je lui renvoyais, parce que malgré tout, même si les journaux étaient censurés, on écoutait la radio, on n'était pas sans connaître un certain nombre de choses, quoi. Et moi je faisais des grands discours sur la politique *(rire.)* En tapant beaucoup, sûrement, tout de même, et c'est ce que je continue à penser d'ailleurs, effectivement, sur la génération d'avant nous. Je ne parle pas de mon père, parce que mon père était un homme très vieux, en 1959, il avait 63 ans déjà, quand je suis parti, d'ici, là, de cette gare en face. Et je parle de ma mère, un tout petit peu, tournant comme une folle, certainement pour évacuer son angoisse. En fait, j'ai toujours été attiré par l'écriture, depuis tout petit. Dès l'adolescence, mon premier pic d'écriture, ça a été vers quatorze ans, c'était un polar qui s'appelait *Du Raisiné dans la salade (rire)*, je me le suis fait piquer, quarante pages, je crois, je me suis fait voler le manuscrit et je n'ai jamais terminé. Oui, c'est aussi un exutoire, effectivement, quelque part, il y a une partie de nous-même qui part dans la page blanche.

C : *Vous racontez ce qui arrive à cette jeune Algérienne qui se pisse dessus. Que ressentez-vous à ce moment-là ? Et quand vous l'avez écrit ?*

J : Bouh ! La honte ! *(Rire)*. La honte parce que, moi je n'avais pas vu, je ne sais pas si c'est Pierrot ou quelqu'un d'autre qui s'en est aperçu. On était en cercle comme ça, autour de ces

gens. Il n'y avait là que des femmes, des enfants, quelques vieillards, c'est tout, puisque presque tous les hommes étaient au maquis. Oui, vraiment la honte, parce quelqu'un qui se pisse dessus, tellement elle a peur, je veux dire ! J'étais déjà dans les commandos, ils terrorisaient les gens, incroyable ! Pire que les paras, je veux dire. Les commandos noirs, il y avait les Bérets verts et puis après il y avait nous. Je veux dire, même les paras avaient peur de venir chez nous parce que, quand ils venaient chez nous, il fallait d'abord passer par le bagne! Tous les gens qui étaient là, c'était soit ce que les militaires de carrière appelaient les fortes têtes, comme moi, comme Pierrot, comme d'autres et puis des voyous. Il y avait une partie des gens qui avaient fait des conneries dans le civil. Donc ça dénote l'esprit du commando. Oui je crois que c'est l'ensemble du commando qui a été très choqué. Ce n'était pas dans l'habitude du commando, voilà. C'était tellement surprenant que quelqu'un l'ait aidée, avec des gestes presque doux, je veux dire. Bon, on n'était pas très fiers tout de même.

C : *Vous découvrez votre premier cadavre, un garde-champêtre, sur lequel on a pratiqué le "sourire kabyle" et le reste, et, là, vous semblez être révolté du fait qu'on ne lui ait même pas accordé le droit d'être tourné vers la Mecque. L'inhumanité peut-elle s'exprimer au-delà de la mort ?*

J : Alors là, c'est un truc assez bizarre, parce que moi j'ignorais d'ailleurs qu'on tournait les cadavres, je ne sais plus dans quel sens, on me l'a déjà expliqué vingt fois *(rire)*, mon copain algérien m'a expliqué, mais je ne me rappelle plus si c'est les pieds ou la tête qu'on tourne vers la Mecque, bon, mais on tourne les corps, effectivement, vers l'Est. Et donc, les *moudjahiddine*, c'était en hiver, non seulement il y avait le sourire, mais ils lui avaient ouvert le ventre...

C : *Oui, c'est ce que j'appelais le reste...*

J : ... et le reste, oui. C'était vraiment absolument horrible, on n'était plus dans l'humanité. Je veux dire, à l'époque, j'aurais pu comprendre qu'il soit tué. Quoique ce mec n'avait rien fait de spécial, si ce n'était qu'il était ancien combattant, je pense, peut-être de la première guerre, je n'en suis pas sûr mais ancien combattant donc, et qu'on lui avait donné le grade de garde-champêtre. Les autres ont dû, certainement, penser que c'était un mouchard. Il suffisait qu'il dise bonjour au Capitaine de la SAS, très rapidement. On m'a reproché d'ailleurs, parfois, dans des colloques ou dans des débats, que je parle de ça en premier. Mais je dis : "Je suis désolé, mais c'est venu sous ma plume parce que c'est le premier cadavre, c'est le premier que j'ai vu." Avant, j'en avais déjà vu des morts, parce que, à la campagne, à l'époque, il y avait tout un rituel. Moi j'ai vu mon premier mort j'avais sept-huit ans, qu'on allait veiller. Les enfants n'avaient pas le droit de rentrer dans la chambre, mais la curiosité aidant, je sais qu'on jetait toujours un coup d'œil. Mais là, ça a été un grand choc, d'abord parce que je ne savais pas, l'histoire de la Mecque, c'est le sergent Marcel qui me l'apprend, et puis je reste seul avec le cadavre. Je veux dire, tous les autres sont partis récupérer des gus et un linceul. Je reste en tête à tête avec lui et je mets un certain temps à comprendre. Je vois, bien sûr, le sourire kabyle mais le reste, je ne le vois pas au départ. Il m'a fallu presque une espèce de réflexion théorique, j'ai envie de dire, ou intellectuelle, je ne sais pas comment il faut dire : "Ah, ça n'est pas possible ce qu'ils lui ont fait". Là, on était complètement, effectivement, dans la barbarie. Alors, on me l'a reproché des fois, en me disant : "Oui mais tu comprends, à partir du moment où tu mets ça en premier, ça sous-entend que, de l'autre côté, nous on puisse faire la même chose." Souvent, dans des débats, on m'a, balancé ce genre d'arguments. Moi je réponds toujours : "Ce n'est pas parce que l'autre fait une saloperie que tu es obligé de faire la même chose. Tu peux rester du côté de l'humanité." Ça a été, ça reste un très mauvais souvenir...

C : *Hum, hum. Hum, hum.*

J : ... qui est moche. Mais bon je l'ai raconté parce que je me souviens assez bien, je ne sais plus dans quel sens c'était.

C : *Et après cette épreuve, vous dites que les mots sont trop faibles et "de peu de secours" pour décrire cette réalité. En êtes-vous toujours convaincu ? Est-ce là la limite du récit ?*

J : Oui, je pense parce que, c'est mon expérience personnelle, mais c'est mon contact avec les rescapés des camps de la mort qui me fait dire ça. C'est-à-dire que même les plus grands écrivains, je me souviens très bien de ceux-ci, je pense à Wiesel, je pense à Jorge Semprun, je pense à Lévi, à des journalistes, etc., qui ont écrit sur les camps de manière admirable. Et là je suis persuadé, parce que j'ai rencontré, dans mon travail, des gens qui avaient subi ça, et là, à toute petite échelle, je pense qu'il y a un moment donné, où, effectivement, on peut difficilement traduire ça en mots. Je parle de l'indicible, de l'inaudible, de quelque chose qui est en-dehors de la réalité, j'ai envie de dire. Je veux dire, avant 1940-45, qui aurait pu imaginer que les nazis mettent en place une industrie, parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, visant à détruire des millions d'hommes ? Je veux dire, là, c'est la même chose quelque part, en beaucoup plus petit naturellement. Comment, moi, j'aurais pu imaginer, à l'âge de dix-neuf-vingt ans, que des Français utilisent les mêmes méthodes que la Gestapo, quelque part la même chose. Et puis je crois que le récit, les émotions, les sentiments qui vous traversent à ce moment-là sont difficiles à écrire. Moi, je crois que c'est vraiment pour ça que j'ai écrit cela, indicible. A la limite peut-être, au cours d'une psychanalyse, par exemple, effectivement, parce que les survivants, d'un seul coup ça arrive comme ça, "paf", comme un énorme objet qui tombe du ciel, qui vous tomberait dessus, à ce moment-là ça sort. Mais dans l'écriture, c'est plus quelque chose de l'ordre de l'expression, de l'intellectualisation, du symbolique. Il y a quelque chose de l'ordre de la thérapie effectivement là dedans, mais ce n'est pas la même parole. Je crois que c'est très difficile, à mon avis, aux personnes, à transmettre, parce que, quand les gens n'ont pas vécu ça, c'est difficile d'imaginer une situation aussi horrible. Ça, c'est difficile pour moi, de transmettre dans quelle situation j'étais moi, parce que, d'abord, j'étais là-bas, je n'avais pas du tout envie d'y être, ça c'est un sentiment très fort. Parce qu'il y a quelque chose d'incommunicable, c'est sûr.

C : *Oui, oui.*

J : Alors, en même temps, il faut dire un certain nombre de choses, en espérant que les gens, dans leur tête, pourront imaginer des choses, pourront partir. Je continue à écrire, sur des choses très différentes, d'ailleurs, mais en même temps, en poursuivant le même principe d'écriture, en essayant de laisser un espace où le lecteur peut s'introduire. Et moi, souvent, je prenais une métaphore de la transmission, avec des parents d'adolescents ou de jeunes adultes que j'avais en thérapie et qui venaient me voir. Je leur disais : "Dans la transmission, c'est comme un camembert, vous avez à transmettre les trois-quarts et il faut laisser un bout à l'enfant, où il peut se situer, lui, en tant que sujet." Là, je crois que c'est un peu la même chose. Je crois qu'il faut transmettre, moi je suis toujours très attaché à ça, j'ai fait un séminaire jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans, où j'ai essayé de transmettre ce qu'on n'apprend pas sur les bancs de la faculté, ce qu'on n'apprend pas dans les bouquins, être psy, c'est comme un artisan, il y a un tour de main j'ai envie de dire. Ce que mon chef de service m'avait transmis, il y a près de quarante ans de cela, presque trente-cinq ans après, j'ai eu la motivation. Pour moi c'était nécessaire que je transmette à des jeunes thérapeutes tout ce savoir-faire.

C : *On voit bien comment votre récit vous a permis de prendre du recul et d'analyser les événements, notamment lorsque vous refusez une décoration. Pouvez-vous me le confirmer ?*

J : Je ne suis pas l'inventeur de ça. Je n'ai pas été le premier à refuser. Le mécanicien, dont je parlais tout à l'heure, qui était Normand, qui est resté, toute une nuit, avec deux mecs, pour le protéger, et qui a réparé le camion, le GMC qui était tombé en panne, lui avait déjà refusé. Et moi, ça a été très spontané. Ce qui me semble intéressant, c'est que, quand je refuse, par exemple, de torturer quelqu'un, si on m'avait posé la question, intellectuellement, deux minutes avant, je n'aurais pas été capable de choisir. Quand on m'a interviewé pour Arte, notamment pour cette émission, "Pourquoi vous avez fait ça ?", je lui ai dit au cinéaste en montrant mon ventre "que c'étaient mes tripes qui avaient réagi". Et là, en ce qui concerne cette histoire, je pense que j'ai refusé parce que accepter, c'était rentrer dans le système quelque part. C'est ça, "rester honnête vis-à-vis de soi même dans cette saloperie ambiante".

C'était la où je voulais en venir, même si c'était un peu spontané, il y avait quand même déjà une prise de distance. Enfin, c'est l'impression que ça me donnait. C'est dans la droite ligne de ma personnalité, je veux dire. C'est-à-dire que je ne pouvais pas, d'abord parce que ça m'avait semblé tellement normal ce que j'avais fait, les types nous avaient tiré dessus tout de même, ils s'étaient tirés après, mais s'ils étaient restés sur le toit, moi tout seul dans la rue avec la *Jeep*, je faisais une sacrée cible. D'ailleurs, j'étais assez futé, j'ai conduit quasiment couché sur le plancher, en actionnant les pédales avec les mains, puis de temps en temps je bondissais, je mettais le projecteur, et puis voilà. Mais moi, sur le coup, d'abord, ça m'a beaucoup étonné *(rire)*, complètement. Ça m'avait semblé normal que ce soit moi qui conduise la *Jeep*, d'abord parce que c'était moi le chauffeur et puis il ne m'a pas poussé le chef, je n'étais pas désigné comme volontaire d'office, il m'a dit : "Tu y vas, ou si tu n'y vas pas, c'est moi qui vais y aller". J'ai réfléchi deux-trois secondes, j'ai dit : "Non, j'y vais". Et puis, après, ça a été la surprise parce que je ne fonctionnais pas dans ce schéma-là. Pour moi, des gens qui avaient des décorations, vraiment ça voulait dire que les gens aiment ça. Vous savez, moi je vois, des anciens appelés, j'en connais plein, quand on leur remet une décoration, ils sont très émus souvent. Bon, c'est leur truc. Franchement, c'était rentrer dans le système, c'était accepter implicitement, tout de même, la guerre, quelque part. Et c'était spontané, mais en même temps j'étais déjà sur des rails, c'était dans ma personnalité qui faisait que : "Non, écoutez, d'abord : premièrement, ce que j'ai fait n'est pas extraordinaire, j'ai conduit pendant cinq cents mètres, avec un certain risque, d'accord", mais voilà, je trouvais que c'était un tout petit truc, ce n'était pas un si petit truc que ça, en fait, avec le recul du temps, on a retrouvé des balles sur le toit, un 7,65, on en a trouvé d'autres. C'était tellement extraordinaire, moi je n'ai rien entendu, quand j'ai vu les mecs sauter de la *Jeep*, je me dis : "Qu'est-ce qui se passe ?", je me suis retrouvé tout seul un moment et je crois bien que je n'avais pas compris : "Ah, tu es con, tu n'as pas entendu, on nous a tiré dessus !" "Ah bon, ben d'accord !" C'était un acte de refus quelque part. Et puis, j'étais un peu embêté par rapport à ce Sergent-chef, parce qu'il y en a deux ou trois en fait, il y a lui, il y a le Capitaine des chasseurs alpins et puis peut-être le Colonel de la Légion, à qui j'aurais pu serrer la main. Le Capitaine avait été tout à fait correct avec moi. Mais en même temps, je disais : "Mais non ! Pour moi, je n'ai rien fait là, pourquoi vous voulez me décorer ?". J'ai conduit pendant cinq cents mètres-quatre cents mètres, après on a arrêté parce que le commando était revenu, ils étaient à pied, ils étaient revenus face à nous. Et puis vraiment je ne voulais pas. On a voulu me décorer plusieurs fois, les Algériens ont voulu me décorer en 73 et là, j'y suis retourné il y a trois ans, bon maintenant ils ne veulent plus, ils savent qui je suis, alors ils sont très aimables avec moi. Non, ça ne m'intéresse pas *(rire)*.

C : *Pouvez-vous m'expliquer ce qui s'est passé à propos de l'écriture du premier attentat, que vous auriez écrit en premier, puis qui a attendu cinq ans dans un tiroir ? Et dans quelles circonstances il revient ?*

J : C'est très simple en fait, le premier attentat a été quelque chose de très très violent pour moi. C'est vraiment un très mauvais souvenir. Quand j'ai eu cette idée d'écrire ce livre, c'est la première chose qui m'est venue à l'esprit. C'est cette première scène où, effectivement, j'ai fait une analyse quinze ans après la fin de la guerre. Et puis sur quelque chose de très banal j'ai envie de dire, je crois qu'il s'agissait d'un problème de relation avec la hiérarchie de mon hôpital, et mon analyste (j'avais fait le choix d'une femme), d'un seul coup elle me sort un truc : "Comme nous l'avons déjà vu, c'est votre peur de la castration". Et là, vraiment, ça me tombe comme un bloc, je vais prendre la métaphore du rideau qui s'ouvre comme sur une scène de cinéma. D'un seul coup, tout apparaît, à la limite de l'hallucination. Je pense que j'emploie le terme d'hallucinose d'ailleurs, parce que l'hallucination on ne s'en rend pas compte alors que là, je sais très bien que, quand j'entends les bruits du marché, que je sens les odeurs des épices, que c'est quelque chose qui est faux, que ce n'est pas la réalité, alors je me mets à pleurer. Donc, quand j'ai commencé à écrire ce livre, je me suis dit : "De toute façon, ce sera le plus dur à écrire". Donc je l'ai écrit et je ne l'ai quasiment pas retouché. Je l'ai écrit

d'un seul jet, un soir sûrement, au crayon Bic, avant de passer à la machine à écrire. Et puis je l'ai mis dans un tiroir et j'ai mis cinq ans effectivement à écrire le bouquin, petit à petit, comme ça. Et effectivement, je l'ai réintégré après la fin de l'écriture du tapuscrit. Et c'est dur parce que, ce que je ne dis pas tout de même dans le bouquin, c'est que je pense, est-ce que c'est une reconstruction intellectuelle de ma part ? Je crois tout de même me rappeler, parce quand c'est revenu sur le tapis, tous mes souvenirs sont réapparus, je pense que ce mec m'a sauvé la vie...

C : *Hum, hum. Hum, hum.*

J : ... c'est lui qui a pris les éclats de la bombe dans le bidon à ma place. En fait, je ne suis pas le deuxième dans la patrouille, je pense que je suis en premier. Très souvent, on me disait : "I., voltigeur de pointe". Le voltigeur de pointe, en règle générale, c'est celui qui s'en prend plein la gueule. Je pense que c'était très très dur à écrire… Je me suis même posé la question de savoir si je devais le garder, à la fin en 2002-2003, je ne sais plus, parce que j'ai vu que j'ai enlevé des trucs. *Des oranges pour le lieutenant,* par exemple, je l'ai viré parce que je trouvais que c'était un peu dur tout de même et puis je me suis dit que ce qui me semblait important, c'était de témoigner, d'aller jusqu'au bout et de montrer que même quelqu'un comme moi, à un moment donné, peut craquer, parce que cette séance ça a été extraordinaire. J'en garde un souvenir. Je suis sorti dans la rue parisienne, il faisait froid. C'était très très très dur. Elle n'a pas compris *(rire),* elle me parle, elle me parle de castration, et moi, je ne sais pas si je le dis dans le bouquin, c'est que la castration, en tant que terme psychologique, c'est quelque chose de l'ordre du symbolique. Alors que là, on est dans une castration réelle. C'est pour ça que, d'un seul coup, ça m'a envahi tellement que je pleure. Le seul truc que j'aie dit, c'est que le divan me lie à ça, il ne bougeait pas. Je me raccroche à ça parce que tout tourne autour de moi, j'entends les sons, j'entends les gens qui parlent, même le sang séché, les odeurs, etc. et heureusement, lui, le divan ne bouge pas et mon analyste est derrière moi. Effrayant! Elle me propose d'ailleurs de rester dans la salle d'attente, mais moi, vaillant petit soldat, j'ai continué *(rire*), je suis sorti. Je sors dans la froidure de Paris, et je l'ai gardé parce que je pense que c'est un témoignage fort, en me disant tout de même que la psychanalyse, c'est ça. C'est difficile de dire que je n'ai même pas remanié. J'aurais pu remanier parce qu'effectivement, depuis j'ai retrouvé, je pense qu'effectivement, ce type était grand et que j'ai dû me mettre derrière lui. J'ai vu le gosse avancer la main avec la bombe et heureusement que c'était un gosse parce que sinon je ne serais plus là ! Et comme les Algériens, j'étais blessé. J'étais blessé mais j'ai mis très longtemps avant d'accepter que j'étais blessé, j'ai refusé. Je n'ai pas été à l'hôpital mais je sais quand même que lorsque j'ai une otite récurrente eh bien c'est ça. Du Doliprane et puis c'est tout.

C : *Vous expliquez que chacun raconte "son" attentat et qu'il y avait une fonction cathartique à cette parole de l'après-coup. Quelle est la différence entre cette parole immédiate et le récit rétrospectif ?*

J : Je crois que c'est très différent parce que, en fait il y a l'excitation après un combat. Peu après l'attentat, où on a frôlé la mort, c'est tout de même ça qu'est prégnant, quand tu as vécu ça, d'un seul coup tu es vivant, deux-trois secondes après, boum, tu es mort, il n'y a plus personne, et donc je crois qu'il y a un aspect très fort d'excitation, après, qui fait qu'on veut se rassurer les uns les autres, après. Peut-être aussi, certains, de dire : "Tu as vu comment j'ai fait, je l'ai eu ! Etc." Et pour ce qui est de beaucoup plus tard, ça me semble très différent tout de même, parce que, là, j'ai envie de dire, je me dédoublais tout de même quelque part. Je veux dire : il y avait l'ancien appelé, mais il y avait aussi le psy qui était assis à côté et qui, de temps en temps, essayait de comprendre un peu ce qui s'était passé. Sachant tout de même que j'en ai parlé un peu dans mon analyse mais pas tant que ça. J'en ai parlé très très peu. J'ai fait des années de psychodrame, je n'ai pas l'impression d'en avoir parlé. On avait tout de même l'impression qu'on nous empêchait de parler. Presque tous les gens, si vous interrogez plusieurs appelés, ce n'était pas une interdiction, mais quelque part sous-jacente, les parents : "Quitte ça, c'est fini ! Tu as tes deux bras, tu as tes deux jambes. Tu es content, tu es rentré en

entier. Ce sont de vieilles histoires". Je pense aussi que la société française a mauvaise conscience de cette Histoire. Il y a ça qui joue quelque part, au niveau collectif. Si on a mis tant de temps à en parler, c'est que, justement, tout le monde ne se sentait pas très propre. On était les petits merdeux, ce qui fait qu'on n'a pas pu en parler. Je crois que c'est très différent. Il y a l'immédiateté de l'action qui fait que… Ce n'est pas seulement que là, d'ailleurs, ça peut se retrouver dans un accident d'automobile, dans des choses traumatisantes, quoi ! Et donc, dans un premier temps, notre problème c'est qu'on n'a pas eu de lieu pour parler de ça par la suite. C'est ça qui est terrible. On a retrouvé des gens en hôpital psychiatrique. Je ne sais plus si je parle de ça, de ce type qui se suicide, je ne sais plus. Je parle d'un suicide ou pas ?

C : *Vous parlez beaucoup d'accompagnements que vous faites de personnes à l'hôpital, mais je n'ai pas souvenir de... je ne sais plus.*

J : Je me suis censuré là-dessus.

C : *Si ça apparaît, c'est plus tard, mais...*

J : Non, mais j'ai dû me censurer. Mais voilà. Effectivement, il y a un type qui était ici à A., qui s'est pendu, qui était un ancien d'Algérie. Et moi je me suis senti un tout petit peu responsable, il n'y a pas que moi d'ailleurs. Le type était alcoolique, on n'a pas été capables de déchiffrer que, derrière son alcoolisme, il y avait un traumatisme. C'était un ancien tortionnaire certainement, il nous a montré...

C : *Ah, c'est lui qui montrait ses photos...*

J : ... voilà, des photos oui.

C : *Oui, oui, vous parlez de lui, en disant que c'étaient des photos pornos...*

J : L'équipe a déconné aussi, je pense au médecin-chef, qui m'a dit à la fin : "On a déconné aussi". Parce que tout le monde m'a dit : "Puisque toi tu as fait la guerre d'Algérie, tu vas t'en occuper !". Mais je veux dire, c'était six ans après la fin de la guerre à peu près pour moi, c'était trop près, j'étais un jeune thérapeute, je n'étais pas encore assez mûr psychologiquement. Et on l'a foutu dehors, il est revenu un dimanche pour se faire hospitaliser. J'ai téléphoné à M-F, l'interne de service : "Fous-moi le dehors, j'en ai marre de lui", m'a-t-elle répondu ! Et puis il est sorti, il s'est pendu. Ça c'est un peu…, c'est le seul *(rire)* suicide où je me sente un peu concerné parce que j'ai eu la chance, en trente-sept ou quarante ans de vie de psy, de ne pas avoir de suicide comme ça, où je me sentais impliqué.

C : *Hum, hum. Vous abordez, non sans mal apparemment, la gégène et vous dites que dès que "la conversation vient à rouler sur la guerre d'Algérie", enfants, petits-enfants, frères, sœurs, etc., posent la fameuse question. Cela signifie-t-il que chez vous on parlait assez facilement de cette guerre ? Vous dites aussi que, bien qu'ayant refusé de tourner la gégène, vous portez la culpabilité de toute une génération.*

J : Non, non. On a pu très peu en parler, à part avec mon père, parce que, quand je suis rentré, j'ai dormi vingt-six heures d'affilée. Et mes parents, qui étaient de simples ouvriers au départ, à un moment donné, ont acheté un petit commerce. Et des amis ont prêté l'argent, donc ils se sont élevés un peu, socialement, et donc il y avait des clients, c'était l'été, c'était au mois d'août. Et j'ai été quasiment coincé, un peu comme un animal traqué, j'ai envie de dire, dans un coin de la salle à manger. On a débouché le champagne, il y avait une cantatrice qui était là qui a chanté, etc. Et ma mère trouvait que j'étais bien bronzé, elle ne savait pas ma mère, tout de même, que j'avais été au commando, elle l'a su très récemment. Je veux dire que j'avais caché tout ça. Elle trouvait que j'étais bronzé, que j'avais passé de bonnes vacances en Algérie. C'est comme ça! Et, à un moment donné, les gens m'ont posé des questions complètement saugrenues, du genre : "Est-ce que c'est vrai que les femmes, les *fatma*, n'ont pas de poils entre les cuisses ? Est-ce qu'on mange du boudin ?". Enfin, des trucs cons. Et, c'était insupportable pour moi, parce que je savais la vérité sur ce qu'il y avait là-bas, la réalité! Je me suis mis en colère, très très violemment. Et c'est très curieux, parce que j'ai un cousin qui avait quatorze ans à l'époque, donc qui est beaucoup plus jeune que moi, et un jour on a discuté de ça et il m'a dit : "Mais tu sais moi j'étais là !". C'est quelqu'un qui a une excellente mémoire, il se rappelait très très bien de cette scène et donc on a pu recouper nos

informations. Effectivement, j'ai cassé une chaise en sortant. Non, non, je crois qu'on m'a fait implicitement penser qu'il ne fallait plus en parler quoi ! Surtout ma mère. Ma soeur, qui était beaucoup plus jeune que moi, elle a trois ou quatre ans de moins que moi, elle a surtout voulu savoir si j'avais tué quelqu'un là-bas. Mon frère, il n'a pas été comme ça. Et puis tous les gens, qui étaient des gens lambda, qui étaient des clients qui venaient en vacances souvent, qui posaient des questions incongrues. Et puis, de fait, à partir de ce moment-là, je me suis dit : "Tu n'en parles plus". Je n'en n'ai plus parlé du tout. Pendant très longtemps, je n'ai pas fait partie d'associations d'anciens combattants. Je pensais : "Niet" ! J'ai dû adhérer à une association d'anciens combattants dans les années 80 et quelques, sachant que j'avais droit à une pension, pas une pension mais une retraite du combattant, que je reverse intégralement, bien sûr, que je ne garde pas pour moi. Non, je crois que j'en ai très peu parlé. De temps en temps, avec des gens qui, effectivement, avaient fait la guerre d'Algérie, ça arrivait. Ca restait toujours des échanges très courts. Tout de même, il y en a un, quand j'étais infirmier psychiatrique, […], qui m'a raconté une chose horrible, et il y a une ligne, parce que quand les gens m'ont poussé dans cette salle, j'ai commencé à leur dire : "Vous voulez que je vous raconte les tortures, hein, ça vous plaît ? Vous voulez que je vous raconte la petite fille dépucelée avec une canette de bière, hein ?". Bon, les gens : "Non non non, surtout pas !", parce que les gens pensaient que la guerre, c'était comme dans les films, pas du tout comme ça. Et, en fait, je crois que, j'ai un ami, un Historien italien qui m'a contacté, je crois que je lui ai raconté. Parce que, en règle générale, je ne raconte pas des choses que je n'arrive pas à recouper. Entre les flics, les Historiens et les psychanalystes, il y a quelque chose de commun, c'est qu'on recherche la vérité, quelquefois on doit recouper quand on n'est pas sûr. Et quand j'ai travaillé à A. pour l'hôpital psychiatrique, M., un jour, m'a dit qu'il avait assisté à ça.

C : *Hum, hum.*

J : Et moi, celui que j'appelle le sergent Garcia, c'est horrible, il a raconté ça devant moi, d'avoir fait ça. Je suis sorti d'ailleurs, mentalement j'étais dehors, écoeuré. Tout le monde disait : "C'est affreux !". Je leur ai répondu : "Mais vous êtes cons ! Ce mec est une ordure, vous n'entendez pas ce qu'il est en train de vous raconter ?". A la limite, je lui foutais mon poing sur la gueule. Et le mec, […], l'infirmier, il racontait la même chose, le même Régiment, la même Compagnie, quinze ans après. On peut penser que c'est une histoire vraie. Je n'ai pas pu développer, j'ai dit ça en une ligne parce que c'est tellement horrible, c'est fou !

C : *Vous avez aussi cette phrase : "J'avais mal à mon pays." Est-ce que le traumatisme est pire lorsqu'un État, censé protéger ses citoyens, les conduit à la mort et, pire encore, à la transgression suprême ?*

J : Oui, sûrement. J'avais mal à mon pays parce que j'avais une image de mon pays, de la révolution de 1789, des Droits de l'homme, de la Commune de Paris, de l'aide des Français aux républicains espagnols, enfin je veux dire tout ce qui faisait que moi j'étais très fier, parce que Pasteur, Hugo, etc. Bien que de famille très modeste, mon père disait qu'il avait lu tout Hugo, même les poèmes. Il y a une tradition dans la famille qui fait qu'on lit beaucoup, même si on n'est pas riches. J'allais à la bibliothèque municipale d'A. Donc moi, j'avais une vision idéalisée de la France, tout de même. Et j'arrive là-bas et je m'aperçois que la France, elle fait, peut-être pas pire que les nazis mais comme la Gestapo, quoi, même tabac ! Elle se comporte comme la Gestapo quelque part. Et donc, c'est quelque chose d'intolérable pour moi. Je veux dire, j'arrive à vingt ans, je suis un grand enfant, un jeune adulte, je ne sais pas comment dire, mais, d'un seul coup, tout ce qui fait les bases de mon passé s'écroule quelque part. C'est ça qui est important à comprendre. Alors après, bien plus tard, des années plus tard, à travers des exemples, par exemple l'exemple d'Israël, et Dieu sait s'ils ont souffert, qui, à leur tour, deviennent des tortionnaires quelque part, entre guillemets…. Je veux dire, ce n'est pas parce qu'on a été victime qu'on ne devient pas un bourreau. C'est ça qui est intéressant dans cette histoire. Réfléchir. J'ai beaucoup relativisé, bien sûr, depuis, parce que j'ai réfléchi sur les tenants et les aboutissants de cette guerre, sachant que j'étonne les Historiens, des fois ! J'ai cette chance d'avoir une forme d'intelligence qui fait que je n'ai pas un schéma, un *a priori*,

un rapport classique, je ne suis pas dans un schéma "boum boum comme ça". Si bien que j'arrive à penser par moments des trucs qui sont hors du cadre. Par exemple, pourquoi a-t-on arrêté la guerre d'Algérie ? Question politique, on avait les Russes contre nous, les Américains, tout le monde était contre nous. Question économique : Mendès-France disait que ça coûtait un million de Francs, je ne sais plus si c'est par mois ou par an. Et un jour, j'ai dit à un ami qui est Historien, qui fait partie des Droits de l'homme, auxquels j'appartiens par ailleurs, la LDH, qui a fait des trucs sur la colonisation et tout ça, je lui ai dit : "Ce que vous oubliez aussi, c'est qu'en fait ça s'est arrêté parce qu'il y avait ce qu'on a appelé des classes creuses. A partir de 1941, et 42, il y a eu une chute *(rire)* démographique en France, et moi, le rebelle, si je me suis retrouvé dans un bureau à la fin, c'est parce que les types qui étaient de 58, ils n'avaient personne pour les remplacer. C'est l'Armée qui a dit : "Merde, I., il a un diplôme de dactylo et de comptable, on va le mettre là". Je veux dire, moi j'étais très étonné, avec tout mon palmarès, me foutre dans un bureau vers la fin de mon service militaire. C'est-à-dire qu'à un moment donné, on a été obligé d'arrêter parce que sinon il fallait embaucher des mercenaires. Les mecs de carrière alcooliques, bon ça ne servait à rien, je veux dire moi je n'ai jamais été gaulliste mais je reconnais tout de même que c'est lui qui a arrêté. C'était suffisamment intelligent et c'était un homme d'une grande intelligence, je pense, qui a fait que, à un moment donné, il s'est dit : "Bon, il faut arrêter les conneries parce que on ne va pas faire la guerre de cent ans". Je veux dire, la France a été en guerre de 1939 à 1962, à part six mois d'interruption entre la guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie, c'est tout de même remarquable. Les gens oublient, souvent.

C : *Hum, hum. Tout à fait. Vous dites, à cette occasion, que vous avez essayé, à travers les mots, de retrouver la haine de vos vingt ans. Est-ce vraiment possible d'abord, et pourquoi ce besoin de retrouver ce climat-là ?*

J : Je crois que c'était un exutoire, quelque part, c'est-à-dire que j'ai fait l'effort, effectivement, de retrouver (je me souvenais bien tout de même), parce que j'étais très très remonté contre l'Armée française et puis ça s'est délité tout de même, au cours de la vie sûrement, mais aussi dans l'écriture de ce livre. C'est-à-dire que à un moment donné, je me suis dit : "Mais merde, attends, déjà que la plupart de ces gens ne t'arrivaient pas à la semelle de tes chaussures", sans être prétentieux. Et petit à petit, j'ai essayé de retrouver, je me souvenais tout de même très très bien...

C : *Hum.*

J : ... de ma haine, qui me faisait tenir, peut-être aussi du bien. Je crois que ma haine vis-à-vis de l'Armée n'a pas été quelque chose de destructeur. Ça a peut-être été destructeur dans le sens du refoulement que j'ai gardé pendant des décennies tout de même, jusqu'à maintenant. Quand j'ai témoigné à France Culture, j'étais tout de même au bord des larmes, dans le studio. Heureusement, il y avait Pierre Vidal-Naquet qui était à côté de moi, je savais qu'il y avait Madeleine qui était derrière, il y avait mon épouse qui était dans le studio aussi, et puis des gens que, que j'ai rencontrés là comme […] un Pied-noir qui a été torturé, je n'arrive pas à trouver son nom *(rire)*, un petit bonhomme haut comme ça *(rire)*, qui est très marrant, très sympa. Oui, je crois que j'ai essayé, je ne sais pas si j'y suis arrivé d'ailleurs, mais j'ai essayé tout de même de trouver les mots justes pour bien marquer ce qu'on nous avait fait subir. Parce que je veux dire, quand j'ai fait mes classes, qu'on me fait faire des pompes avec le fusil comme ça, sur des pierres coupantes, quand je me relève parce que j'ai failli prendre un coup de pied en pleine tête de la part du Sergent et qu'en retour, je suis à deux doigts de lui en coller une avec la crosse dans la gueule, eh bien j'ai essayé tout de même d'approcher ça. Ça a été un moment important, je pense, parce que, effectivement, c'était le moyen de dépasser ma colère. C'était presque une auto-analyse quelque part. Je crois qu'il y a un peu de ça tout de même et il y avait aussi le côté un peu ludique, de retrouver des choses, un peu de l'ordre de la violence ou des gros mots, il y a des choses comme ça. Mais ça veut dire aussi que moi je valais mieux que ces gens...

C : *Hum, hum.*

J : ... j'ai un beau-frère qui est militaire de carrière...
C : *Hum, hum.*
J : …quand je suis rentré de l'Armée, que j'ai vu ma sœur, de la voir amoureuse, j'ai été très surpris *(rire)*. Les premières rencontres ont été assez homériques ! Un jour, il y avait une réunion de famille, à Noël je pense. Son fils, donc, qui avait 20 ans, s'est trouvé à faire son service militaire et le papa, qui avait le bras long comme ça, s'était démerdé à lui trouver une planque dans un service de transmissions. Et le gamin ne supportait pas l'Armée. Il s'est accroché avec son père, ce devait être à peu près au moment où je devais écrire ce livre, et il a dit : "Mais de toute façon, ce sont tous des cons, ils n'arrivent pas à la semelle de mes chaussures !" *(Rire)*. Et là, quelque part, j'ai dû associer ça à mon propre parcours. Je me suis forcé tout de même, à retrouver les mots, parce que, peut-être aussi c'était la fierté, (ici, c'est le psy qui répond). Je n'avais pas du tout envie de tomber dans le syndrome de Stockholm, de m'identifier au bourreau. Je veux dire, c'était l'éducation de mon père, c'était très très important. Je veux dire, là aussi il intervient, le fait qu'il a failli mourir à Verdun, le fait que, pour moi, rien n'est jamais perdu. Quand on est enterré vivant à vingt ans, quand on arrive à s'en sortir, qu'on est dans un coma et qu'on arrive à se sortir de ça, il y a quelque chose qui joue, là aussi, ce que j'appelle la survie, l'instinct de conservation. L'écriture m'a permis aussi de tourner la page quelque part. Il y a beaucoup d'appelés qui ont écrit, il y a des centaines de livres sur la guerre d'Algérie. Alors, on dit que le mien est un des meilleurs, ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les journalistes *(rire)*.
C : *Lors de votre première visite à la salle de torture, vous dites ne vous souvenir de rien. Est-ce ce phénomène de clivage que les spécialistes des traumatismes ont décrit ? Avez-vous recherché à puiser dans vos souvenirs ?*
J : Oui, c'est vrai. Alors j'ai retrouvé depuis, d'ailleurs, parce qu'en fait, à un moment donné, j'explique qu'il y a un chef rebelle qui s'évade, et je l'ai rencontré ce type, je veux dire que je l'ai vu, douze ans après, en 1973, quand j'y suis retourné pour la première fois. Le mec, il s'est mis presque à chialer, moi aussi. Il m'a dit : "Tu m'as sauvé la vie", je lui ai dit : "Non j'étais là par hasard" *(Rire)*. Tout à fait ! Donc, la première fois, effectivement, j'ai complètement squeezé, je ne savais même plus si la salle de torture était au rez-de-chaussée ou si c'était dans une cave. En fait, c'était dans une cave, ça j'en suis sûr. Je revois comment c'était fait, je revois la corde, il y avait une poulie, la poulie, une grosse corde, comme une corde de charretier. Ils attachaient le prisonnier avec des manches à balai, plié comme ça, ils le soulevaient de terre jusqu'à deux-trois mètres, et puis "boum", ils le laissaient retomber. Ça s'appelait faire l'hélicoptère, ils appelaient ça ainsi. Et puis, il y avait la gégène, je ne me souviens pas de baignoire mais je suis presque sûr qu'ils utilisaient des seaux d'eau. Avec un entonnoir, ils mettaient de la mousse dedans, ils enfilaient, donc je me souviens bien. Mais par contre, je n'ai jamais assisté, on m'a proposé, j'ai dit non, enfin j'ai failli y aller et puis je suis sorti en courant dans la rue parce que c'était insupportable. Mais, effectivement, à travers d'autres épisodes, je me suis rappelé comment c'était. Je me rappelle très très bien. J'ai montré, d'ailleurs, cette maison à mon ex-femme (on est séparés depuis 1974, je l'ai revue l'année dernière, j'ai mangé au restaurant avec elle). Elle m'a dit : "Mais tu sais, je me rappelle très bien que tu nous as arrêtés en1973 à Batna et tu nous as dit : Regardez la petite maison aux volets bleus, c'est là que l'on torturait". Ça, c'était un des deux centres, il y avait un autre centre chez les DOP, ça les DOP, je n'y suis jamais entré, j'ai un texte, qui n'est pas là-dedans, intitulé "Merci Pierrot", je vous l'enverrai éventuellement. C'est dramatique parce que le Pierrot en question est devenu amnésique, carrément. Je lui dis : "On était ensemble ce jour là", il ne se rappelle de rien. Lui, il a complètement refoulé, il n'appartient à aucune association d'appelés, il n'a jamais demandé sa retraite de combattant, il a complètement squeezé l'ensemble de la guerre. C'est dramatique. Voilà, c'était quoi la question ?
C : *Non, vous m'avez répondu. Question n° 38 : pourquoi cette volonté insatiable de découvrir la "ligne de démarcation entre un honnête homme et un salaud" ? La recherchiez-vous en vous-même ? Cet écrit vous l'a-t-il apprise ?*

J : A l'époque, certainement pas. Non, non, non.
C : *Et dans le récit ?*
J : Dans le récit, oui sûrement, mais à l'époque non. Je pense qu'un honnête homme, c'était mon père. Il reste un honnête homme, un honnête homme entre guillemets. Ça veut bien dire ce que ça veut dire, on fait la guerre mais on ne se comporte pas comme des salauds. Moi, par contre par rapport à mes camarades, j'étais fasciné par une espèce d'ambivalence : "Putain, ces mecs, pourquoi ils font ça ?". En même temps, je n'avais pas les moyens intellectuels, enfin si, la mécanique intellectuelle était suffisamment en place, mais je n'avais pas toute la culture qui faisait que je pouvais expliquer, parce que maintenant je suis devenu quasiment un spécialiste de ces problèmes-là. J'explique très bien d'ailleurs, dans mon DESS, comment on passe de la torture artisanale à la torture industrielle. A un moment donné, dans un premier temps, on a un certain nombre d'individus violents qui sont des gens avec des pulsions sadiques, qui vont s'en charger, etc. A partir du moment où vous avez une grande quantité de gens à interroger, à ce moment-là, ça peut être le lambda. Ça paraît étonnant quand je raconte ça, il y a des pulsions de mort. J'ai essayé de comprendre pourquoi ils faisaient ça, pourquoi ils avaient accepté. Parce qu'on pouvait refuser ! La preuve, moi j'ai refusé, je ne suis pas tout seul, il y en a d'autres, d'ailleurs. Je veux dire qu'il y avait donc tout de même en même temps sûrement une espèce d'ambivalence : qu'est-ce que ça veut dire, peut-être de voir, même seulement d'assister à une séance de torture ? Il y a plein de gens qui y ont assisté, moi j'en connais pas mal, d'anciens appelés. Moi je ne voulais pas participer, Ca me semblait complètement, totalement éloigné de mon idée de la France. J'avais tout de même quelque chose de l'ordre de la civilisation, je m'accrochais *(rire)*, qui faisait que "tu es civilisé, ne fais pas de trucs, de choses comme ça", parce que, malheureusement, l'Allemagne pré-nazie était une nation très civilisée, *(rire)*, la musique classique, la Littérature et ça ne les a pas empêchés de sombrer. Je crois que j'ai dû y aller quatre-cinq-six fois, sept fois, avant que ce mec ne s'échappe, que le capitaine M, qui était une crapule, (je ne mets jamais le nom des gens, je mets toujours les initiales, à part Salan et Massu que je nomme maintenant parce qu'on a retrouvé des documents, et moi j'en parle dans mon bouquin, mais au départ je mettais S. et M. et tout le monde comprenait de toute façon) et donc, Marie-Dominique Robin a retrouvé au moins un document, le deuxième, je ne sais pas si je le retrouverai un jour, je n'ai pas eu le temps de le photographier celui-là, *(il fouille dans son dossier)*, tenez, regardez, c'est une partie seulement…
C : *Hum, hum.*
J : ... et donc je n'ai pas eu le temps de photographier parce que j'ai failli me faire prendre. Et c'est bien malheureux, à France Culture je me suis excusé auprès des Historiens parce que je ne les avais pas photographiés. Ce sont des copies, de toute façon, ce ne sont pas les originaux, c'est Pierre [Vidal-Naquet] qui les a. Enfin bon, sa veuve maintenant, parce que ...
C : *Hum, hum.*
J : … maintenant il est décédé. Et donc, je ne voulais vraiment que témoigner. Ca, c'était quelque chose de très important pour moi. Je crois qu'il y avait déjà une réflexion philosophique. Ce n'est pas étonnant que je sois devenu psychologue. Je crois qu'il y avait déjà un désir de comprendre : pourquoi vouloir y assister comme ça ? Mais j'y suis allé, quatre, cinq ou six fois, peut-être sept, pas plus, vraiment. J'étais devenu copain avec eux, enfin j'essayais. En plus, c'était tout de même important parce qu'en fait, moi j'avais été au commando CRA et cette équipe de tortionnaires faisait partie du commando CRA, sauf qu'eux, c'était en ville, et nous on était à la campagne, à trois ou quatre kilomètres du cantonnement de la ville, et puis après on nous a ramenés en ville. Moi j'ai été muté après, au commando j'étais à Batna. Le commando, après, s'est appelé autrement, groupe d'intervention, je ne sais plus, puis à un moment donné, ils ont essayé de camoufler un peu les choses, ils y sont parvenus bien sûr. Mais oui, j'essayais de comprendre ces gus. Sur les quatre que je cite, il y en avait tout de même deux qui étaient des paysans, des fils de paysans, un autre qui était syndicaliste de la CGT du livre, je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que

représentait le Syndicat du livre dans les années 50-60, c'était l'aristocratie, c'était des gens qui pensaient, qui avaient lu, etc. Et puis le dernier, un ami m'a dit que ce mec était un moinillon. Je pense souvent à lui, ... [fin de la deuxième cassette].
C : *Vous dites : "Dans ma vie, s'il y a un choix dont je suis fier, c'est bien de celui-là." Peut-on dire que votre récit a eu, entre autres, cet effet-là, de vous "réhabiliter" ?*
J : Oui, alors c'est très curieux, parce que, en fait, je ne suis pas connu pour ça. Je suis connu pour avoir volé des documents à l'armée. Mais je suis désolé, ce n'est pas de ça dont je suis le plus fier. Je suis le plus fier d'avoir eu le courage…, trente secondes avant je ne sais pas ce que j'allais faire ou dire. C'est-à-dire quand André, le cinéaste, m'a interviewé, je lui ai répondu : "Mais il y a des types qui ont réagi" parce que je pense que c'est une réaction, saine quelque part ! Si j'avais basculé…, moi je rencontre depuis huit ou neuf ans, régulièrement, d'anciens tortionnaires, en tout à peu près une dizaine, qui viennent me voir, qui savent qui je suis souvent, qui savent qui est I., ils connaissent mon bouquin et j'ai l'impression…, bien que le premier jour, j'étais très méfiant, parce que j'ai reçu des lettres d'injures, des coups de téléphone menaçants à mon égard. Mais il y a eu un effort, effectivement, de réhabilitation, et quand j'interviens dans un débat, je commence toujours par ça, je dis : "De toute façon, tous les soldats ont été gênés d'être du côté des tortionnaires, que ce soit des appelés ou que ce soit des officiers", et même je dirais que c'est une petite minorité. Et puis, ce Capitaine, quand j'ai dit ça, que j'étais fier de ce refus, parce que ce type me faisait peur physiquement et psychologiquement, il faisait 1 m 80 ou 90, il faisait 110 kilos, le bruit courait qu'il avait tué un prisonnier à coups de poings, en dehors de mon père, c'est le seul homme qui m'ait fait peur physiquement, la trouille quoi ! C'était une ordure, vraiment, un type absolument abominable, il inventait des trucs pour torturer les gens, qui allaient beaucoup plus loin, à mon avis, que son boulot d'officier de renseignements. Oui vraiment ! En-dehors de ça, je ne suis pas un héros, je ne suis pas tout seul à avoir refusé, il y en a d'autres. Où se situe la limite entre celui qui accepte et celui qui refuse ? La limite, elle est certainement très très mince, moi j'ai toute une théorie là-dessus, bien sûr. La pression du groupe, peut-être, j'ai écrit des trucs, des théories de psy à ce niveau-là, je suis un connaisseur de la soumission à l'autorité, etc., et l'expérience de Milgram, vous en avez quatre ou cinq peut-être, enfin je me suis intéressé à ces expériences, comment des gens acceptent, vous en avez entendu parler de ça ?
C : *Est-ce que c'est l'expérience qui consiste à pousser ou à tirer des manettes ? Des manettes qui envoient des décharges électriques ? Oui, je vois ce que c'est.*
J : Sauf que là, le type qui s'assoit dans la chaise électrique, c'est un comédien et qu'il n'y a pas d'électricité. C'est une expérience très très très très intéressante, qui a été faite aux USA, je ne sais jamais dans quelle université, dans les années 60, et qui a été refaite en France par des sociologues et des psys, et qui a été refaite en Italie, qui a été refaite en Australie, dans un certain nombre de pays et à chaque fois ça a donné, grosso modo, à peu près la même chose. Je veux dire que *(rire)*..., quand je rencontre des gens, "on a fait avec ce qu'on avait", c'est-à-dire, moi j'ai eu la chance d'avoir un père et une mère qui m'ont élevé dans le respect, j'avais une colonne vertébrale psychique qui faisait que, bon, voilà. Mais il y a plein de gens qui ont basculé dans la barbarie. Au bout d'un moment, je me suis aperçu, que moi qui suis un mécréant *(rire)*, j'avais un rôle de confesseur. Ma profession faisait que j'étais devenu un curé aussi quelque part, et que les gens venaient s'épancher un peu sur mon épaule, avec beaucoup d'émotion, toujours, à part les deux mecs de carrière, un qui disait : "Moi, je ne regrette rien, j'ai torturé des *fellagha*, j'ai torturé des mecs de l'OAS. Écoutez, Monsieur, c'était la guerre !". Mais ça a été fait aussi, sûrement, pour porter témoignage qu'il n'y avait pas que des tortionnaires. Alors, c'est vrai qu'il y a eu des criminels de guerre. Mais, moi, souvent on me disait : "Vous faites comment pour avoir des renseignements ?"
C : *En revanche, vous êtes moins fier de ne pas avoir tenu votre promesse à l'égard de Marco. Est-ce que cela vous a délivré de l'avoir avoué ?*
J : Oh, non ! Ça serait un grand mot. Non, c'est vrai que ce mec était une petite crapule, un maquereau, avec trois nanas casse-croûte, comme il disait, à Toulon. C'était une petite frappe,

un petit voyou, j'ai envie de dire, on s'est battus à mort avec lui aussi. Il était beaucoup plus baraqué que moi, mais moi, quand je me sens en danger, je décuple mes forces, ce qui fait qu'on nous avait séparés, et j'ai appris beaucoup plus tard, que dans le milieu, les maquereaux sont tout en bas de l'échelle, en haut il y a les braqueurs, et ceux-là sont considérés…, j'ai un copain qui était prof de psycho, il enseignait à Fresnes et il m'a dit :"Mais non, tu sais, ce n'est pas du tout ce que tu crois, les autres les considèrent comme moins que rien". Ce type, après notre bagarre, il était tout à fait devenu presque obséquieux avec moi. Il avait trouvé plus fort que lui, physiquement sûrement, et mentalement, ça c'est sûr, certain. Et physiquement, ça m'a surpris. C'était un peu dur parce que c'était un voyou, c'est vrai, et malgré tout, on ne meurt pas à vingt ans comme ça. Et là, c'est vrai que moi j'ai promis, je n'ai jamais fait, il m'a donné l'adresse de sa mère, je crois que c'est le chef Marcel qui s'est chargé d'envoyer la lettre, je pense que lui est allé la voir. Mais on ne culpabilise pas à mort pour ça..., bon, j'aurais dû le faire, c'est vrai. Je crois que, surtout, une fois rentré, j'ai voulu tourner la page et je ne m'en suis souvenu qu'en écrivant ce bouquin, c'est tout !

C : *Vous tenez à raconter un épisode où un militaire tire sur un autre militaire. Avez-vous pour motivation de compléter l'histoire officielle et qu'est-ce que vous éprouvez par rapport au fait de restituer cette vérité ?*

J : Mais ça, j'aimerais qu'on n'en parle pas.

C : *Bon, donc on n'en parle pas.*

J : Ça, c'est le Lieutenant qui prend des rafales dans le dos, c'est çà ?

C : *Euh, alors, c'est pages 210-211.*

J : Je pense que je l'ai enlevé du bouquin.

C : *Ah oui, d'accord.*

J : C'est *Des oranges pour le Lieutenant*.

C : *Ca doit être ça.*

J : Je n'ai pas envie d'en parler parce que ce n'est pas très glorieux !

C : *Mais, on va en rester là.*

J : Non, c'est sûrement ça, c'est sûr. Ce sont des histoires de balles perdues. Mais tout le monde, tous les gus qui ont combattu, ils parlent de ça, je ne suis pas tout seul. Il n'est pas mort le type, en l'occurrence.

C : *Ce n'est pas la peine que je regarde.*

J : C'est le gitan qui a tiré dessus.

C : *On sent l'importance de la lecture dans votre capacité à tenir. Est-ce que, finalement, lecture et écriture ne sont pas les deux facettes d'une seule et même chose ?*

J : Il y avait des articles là-dessus, justement, sur des écrivains, dans *Télérama*, qui racontaient qu'ils faisaient des ateliers d'écriture. Oui, je crois qu'un écrivain ne peut pas être quelqu'un qui n'a pas beaucoup lu, évidemment. Moi je suis un grand lecteur, si je me laissais aller j'écrirais comme Céline *(rire)*, je parle de l'écrivain, je ne parle pas de l'homme, l'homme c'est une crapule ignoble, il a dérapé, à un moment donné, il est passé de l'autre côté. Mais je crois que ce sont les deux faces de quelque chose, l'écriture et la lecture. Moi je crois que ça me permettait de m'évader, comme la musique, quelque part, ça avait la fonction, quelque part aussi, de m'échapper de la réalité traumatisante, et puis l'écriture, là en l'occurrence, c'est évident, la catharsis, là-dedans, c'est sûr ! Mais j'ai écrit d'autres choses, là je ne vais pas... Mais je crois que c'est lié, intimement je veux dire, je ne sais plus qui disait, je ne sais pas si ce n'est pas John Steinbeck, non, un autre écrivain, je ne sais plus lequel, un Américain, qui disait qu'il ne lisait pas mais en fait ce n'est pas vrai. Quand on lit…, peut-être Dos Passos, je ne sais plus, mais quelqu'un de très célèbre. Les gens qui ont fait des études de Lettres en fac, on retrouve tout à fait des références à des écrivains antérieurs dans ses propres écrits, parce que moi, c'est vrai qu'il faut que je me gendarme un petit peu. Là, j'ai fait exprès d'utiliser un langage très oral, c'est volontaire, d'ailleurs les éditeurs me reprochaient ça, je leur ai dit : "Attendez, vous n'avez pas compris que c'était fait exprès !" *(Rire)*. C'était très dur de trouver un éditeur, excessivement dur, alors que j'avais des lettres d'introduction, de Pierre Vidal-

Naquet, de Jean-Charles Jauffret, de Madeleine Rébérioux, vraiment c'était des spécialistes de la guerre d'Algérie, qui disaient : "Lui, il faut l'éditer". Je crois qu'ils ont eu peur...
C : *Hum, hum.*
J : ... parce qu'ils avaient peur d'avoir un procès. J'ai fini par trouver ce petit éditeur breton, les éditions Scripta. Mais ils ont eu peur parce que cet autre éditeur a pris comme argument qu'il n'y avait pas assez de sang dans mon livre. Donc, du coup, j'ai cherché ailleurs. C'est passé par le bouche-à-oreille, les gens en ont parlé, j'ai eu des articles dans les journaux, voilà. Même financièrement, ça marche. Dans un premier temps, ça m'a fait un peu mal parce qu'après ils ont compris que c'était un vrai bouquin. Il y a plein de gens qui disent que c'est un des meilleurs livres écrits sur la guerre d'Algérie, par un appelé, je ne parle pas des autres. Il y a pas mal de monde qui m'envoie des lettres de félicitations, j'ai eu un article long comme ça dans *L'Humanité*, on me compare à Darien et puis à Courteline *(rire)*. On ne réalise vraiment pas du tout, en disant à tout le monde que j'étais très heureux, et que ce sont des écrivains que j'admire par ailleurs, mais je ne suis pas un grand écrivain, ça se saurait. Mais, oui, sûrement, je crois que c'est lié !
C : *En racontant l'épisode de la roulette russe, que cherchez-vous à montrer ? Que tous vos idéaux s'étaient effondrés, comme vous le dites : "Tout ce que j'avais appris de mes parents et de l'école laïque avait sombré." ?*
J : Oui, tout à fait. C'était ça ! Ma personnalité s'était construite autour d'un certain nombre de valeurs et tout s'était effondré ! Et je crois que c'était un geste ultime de liberté aussi quelque part. C'est-à-dire, ce qui m'appartenait c'était mon corps, c'était moi. Je veux dire, quelque part, c'est un geste de défi aussi, un pied de nez, bien que non-croyant, quelque part tout de même, c'est un geste de défi par rapport à Dieu aussi, si on pense qu'il existe, en disant : "C'est moi qui commande". D'ailleurs je m'étais donné une chance, dans le manuscrit je pense que je raconte que le revolver, un truc à barillet qui n'avait que cinq trous, je pense que cela n'existe pas, il faudrait que je me renseigne mais je pense que tous les *Colt* sont à six trous. Alors c'était une arme épouvantable, ce n'était pas du tout une arme réglementaire de l'Armée française. Ce devait être le Colonel, qui était un ancien Légionnaire, qui nous commandait à ce moment-là, il avait récupéré ça je ne sais où, c'était une espèce d'engin. C'était un petit ce bonhomme, un truc comme ça qu'il portait comme ça et il y avait des balles qui étaient grosses comme ça, du 11.43, des balles américaines, ça fait un trou énorme quand un type prend une balle, vous avez un trou comme un doigt à l'entrée et à la sortie derrière vous avez un trou de la taille d'un poing ! C'est vraiment une arme terrifiante. Et je ne suis pas fier du tout, vraiment, je veux dire. Si, j'ai un regret de ne pas l'avoir mis dans le bouquin, cet aspect-là peut-être, si on refait un bouquin collectif peut-être que je le remettrai avec une explication en disant aussi pourquoi, que j'étais au bout du tunnel finalement quelque part. Au bout du bout ! J'étais suffisamment déprimé, il n'y avait plus de vie, le temps n'existait plus, tout ça c'était un phénomène nouveau, je n'arrivais plus du tout à me situer dans l'espace et dans le temps et, en fait, le dernier espace de liberté, en quelque sorte, c'était ça, c'était mon ultime choix ! Et puis ils commençaient à me gonfler, ces deux cons aussi, qui n'avaient jamais combattu et qui, pour se prouver qu'ils avaient des couilles, jouaient à la roulette russe, et avec un revolver qui ne leur appartenait pas puisqu'il appartenait au colonel. Et, en dernière analyse, donc, j'étais dans un bureau, on était huit-dix à peu près, tout le monde est allé les trouver, même le Sergent qui était un appelé comme nous, il leur a interdit de continuer, et puis à la fin, les gus se sont adressés à moi parce qu'ils pensaient, peut-être, que j'avais une autorité morale ou je ne sais quoi. Et effectivement, j'ai été les trouver et je les ai engueulés, j'étais à deux doigts de leur mettre ma main sur la gueule, en disant : "Vous allez arrêter vos conneries " et Marcel, cet imbécile, m'a tendu le revolver, j'étais choqué de ce geste, il m'a tendu le machin et je ne sais plus comment il m'a dit, et ça s'est fait comme ça très très vite. J'ai calculé, je me suis laissé une chance en pensant que le poids de la balle ferait descendre le barillet en bas. C'est ce qui s'est passé d'ailleurs. Et là, je suis mort, mais aussi vivant! Je fus mort pendant quelques secondes. Parce que vraiment, je veux dire, intellectuellement,

psychiquement, j'étais à la place du mort. Et j'ai entendu les deux types marcher vers moi, j'ai reposé bêtement le flingue, je leur ai dit de le ranger dans le tiroir mais je n'ai pas retiré la balle. Et, heureusement, ce crétin de Marcel s'est assis sur la chaise avant de tirer, il a fait le geste jusqu'à sa tempe, il a dû hésiter et puis, au dernier moment, il a tiré dans le plafond. Ça a été un merdier pas possible, je raconte ça dans le bouquin, mais on a eu un mal de chien à trouver une balle de 11.43 parce que ça n'existait pas dans l'Armée française. Alors on a été soudoyer des *harki* qui avaient des mitraillettes américaines avec la boîte à Camembert là, et c'était du 11.43. Donc on leur a filé un peu d'argent. Le Colonel se serait aperçu qu'il manquait une balle dans son revolver. Et on a été obligé d'expliquer pourquoi il y avait un trou dans le plafond. Et moi, sur le coup, j'ai cru qu'on était attaqués par des rebelles. Quand j'ai entendu le coup de feu, j'ai sauté sur mon pistolet ou ma mitraillette, je ne sais plus ce que j'avais à ce moment-là. J'ai couru, et puis quand j'ai vu l'alsako *(rire)* qui tremblait de frayeur rétrospective, je crois que vraiment…. Et là, je l'ai retiré, en fait, du bouquin parce que je pense que, à un moment donné, j'ai voulu élaguer, d'abord si je l'avais laissé, il aurait fait le double de ça. Je veux dire, 256 pages, 260, j'en aurais eu 460, je devais en virer 200. Et puis, je me suis dit aussi que ça faisait beaucoup, et que ce n'était pas très...

C : *Pas très glorieux ?*

J : ... pas très glorieux et puis dur à croire *(rire).*

C : *Vous souhaitez visiblement rendre à César ce qui appartient à César lorsque vous parlez du rôle des appelés dans l'échec du putsch ?*

J : Oui, tout à fait. Je suis très en colère contre les Historiens parce que, en fait, que je sache, personne jusqu'ici ne s'est intéressé à cette partie...

C : *Moi je l'ai découvert, en tout cas, dans votre récit.*

J : ... voilà. Personne ne s'est intéressé au point de vue des appelés. C'est toujours du côté des putschistes, bien sûr, qui eux, ont eu droit…, on a écrit des bouquins sur leur participation, c'était étalé dans les journaux et tout ça et c'est nous qui avons fait échouer ce putsch. Et là, en particulier, à Batna. Là, j'ai des documents, qui sont ici aux Archives départementales, prouvant qu'on a été la seule ville en Algérie qui n'ait pas basculé. Avec une scène comique, parce que le général parachutiste venant pour prendre le commandement, tout le monde le jette, enfin les appelés, *(rire),* il est remonté dans sa voiture trois heures après parce que les lignes téléphoniques étaient coupées, la machine à écrire avait disparu, il n'y avait plus de voitures etc. Les types du Q.G., les appelés, l'insultant quasiment, donc il y a quelque chose à faire. Moi, à chaque fois, je l'ai dit à tous les Historiens que j'ai vus : "Poussez vos étudiants à travailler là dessus" parce qu'on a soixante-dix-soixante-quinze ans ou plus, demain on ne sera plus là. Moi, à un moment, j'avais commencé à écrire un scénario de film, une fiction, et puis c'est trop dur. J'ai déjà fait du cinéma voilà trente ans mais trouver des comédiens, des techniciens, une caméra, il faut l'argent, etc. Non ! Un jour, je ne sais plus où j'ai vu ça, je crois que c'était dans un journal, je crois qu'il y a une photo où il y a trois appelés avec dans le fond une croix de Lorraine, et il y en a un qui porte le fusil qui est crosse en l'air, je veux dire une crosse, un fusil vers le bas, c'est un truc complètement fou, c'est un truc de rebelles. Il y a plein de gens, des gus me rappellent des trucs, moi j'ai des copains, je le raconte un peu dans mon manuscrit, un copain qui me raconte, lui était dans un régiment de chars, le Colonel était putschiste et le Commandant, qui était son second, il était gaulliste, donc pas d'accord entre eux. Donc il m'a dit que le lendemain matin, le Colon était couché dans son baraquement et un Officier, à l'aide d'un porte-voix, lui a demandé : "Mon Colonel, veuillez sortir les mains en l'air, sans armes". Le Colonel est sorti, seulement il avait déjà vu qu'il y avait deux chars qui pointaient les canons à zéro sur le baraquement, ils ont mis le Colonel en prison, et puis c'est le Commandant qui a pris le commandement du Régiment. Donc c'était un truc très *hard.* C'était la guéguerre, je veux dire, moi j'ai assisté à la scène, on a vu des Bérets rouges, nous, les Bérets rouges, on croyait que c'était des putschistes, on a eu du pot, ceux-là ils étaient de notre côté. Mais, moi je suis arrivé après que les chars ont tiré, les mecs tiraient à la mitrailleuse, à la 12.7, à hauteur d'homme. Il y a un mec qui est venu avec un drapeau blanc,

un Lieutenant : "Mais on est de votre côté" *(rire)*. C'était dramatique, je veux dire. Et c'est dommage, d'un point de vue historique, que personne, jusqu'ici, ne se soit intéressé à ça, parce qu'il y a plein de témoignages, il y a des documents, moi j'ai des documents, j'en ai fait cadeau aux Archives, prouvant que tel Général avait trahi complètement. Mais des documents, même, de révolte, des tracts que j'ai retrouvés par la suite. J'avais complètement oublié, je n'en parle pas dans mon bouquin. Mais un jour, ma sœur […], qui a une maison de campagne près d'A., elle habite à Paris, elle me dit : "Tu sais, moi j'ai une grande caisse en fer, là, avec plein de bordel de toi, dans mon grenier, j'ai envie de faire des chambres pour les petits (quand ils seront devenus grands, qu'ils ont eu vingt ans, ils ont fait des petits, donc ils voulaient faire des chambres) est-ce que tu peux nous en débarrasser ?", je réponds : "Oui, bien sûr". Sur le coup, je croyais carrément qu'il n'y avait que des conneries, enfin des bouquins, des choses comme ça, j'ai découvert plein de documents qui avaient un rapport avec la guerre d'Algérie, que je n'avais pas donnés à Pierre parce que je trouvais que c'était inintéressant sur le moment, mais je trouve, trente ans après, que ce sont des documents très intéressants. Par exemple, il y a des trucs que moi j'ai même rédigés, de résistance aux putschistes, en disant, moi forcément : "j'aurais pris le maquis", et j'avais préparé mon sac à dos. Je veux dire, j'étais dans une armée coloniale, ce n'était pas facile, mais dans une armée fasciste, non, jamais ! Je crois que ça reste à écrire, je ne sais pas si un jour quelqu'un s'y attellera.

C : *Vous décrivez aussi un peu votre solitude lorsque vous devenez secrétaire du Colonel. Cela fait-il partie de vos traumatismes de guerre ?*

J : Oh non, je ne pense pas que cela fasse partie des traumatismes. Moi je pense qu'il m'avait mis à part, pensant que je pouvais avoir une mauvaise influence sur mes petits camarades. J'étais devenu son secrétaire, le radio, le garde du corps, enfin si tant est qu'il avait besoin d'un garde du corps, mais je veux dire, il nous a respectés. J'ai continué à aller sur le terrain avec lui, il ne pouvait pas se passer de crapahuter une seule semaine. Je le respectais, même si je lui ai fait un enfant dans le dos en photographiant les documents. Mais c'était quelqu'un d'intéressant parce qu'il venait de la Légion, et il n'avait jamais commandé à des appelés, et il a été tout à fait correct avec moi. Mais c'est vrai que j'ai trouvé que ce n'était pas très drôle d'être tout seul le soir. Mais ce n'était que le soir que j'étais tout seul. C'était tout de même un peu emmerdant parce que j'étais une espèce de *leader* ou je ne sais quoi, enfin le mec qui, à la radio, commande à tous les autres, et donc je passais des fois des nuits à écouter les mecs qui étaient en embuscade ou en train de crapahuter. De temps en temps, j'étais obligé de ne pas dormir. Ca c'était un peu un peu emmerdant. Et puis c'est vrai que, à partir du couvre-feu, j'avais un passe mais je ne tenais pas à me balader dans les rues parce qu'une sentinelle, elle peut toujours vous envoyer un pruneau, une balle. C'est arrivé. Donc, je rentrais au baraquement certainement en avance. Le couvre-feu devait être de 8 h 00 ou de 10 h 00 à 6 h 00 du matin, je ne sais pas, donc j'étais obligé de rentrer et là j'étais seul. Donc, c'était un peu dur parce que, même si mes petits camarades n'étaient pas tous des flèches, il y en avait certains avec qui j'aimais bien discuter de jazz ou de Littérature, de choses comme ça ! C'était un moment où on pouvait parler de ça aussi. Mais ce qu'il faut dire, c'est que j'ai eu l'impression, à un moment donné, que s'est installée une certaine lassitude. Après le putsch, ça faisait 24 mois, donc deux ans que j'étais là, j'en avais ras la casquette, c'était un peu dur. Non, ça n'a pas été un grand traumatisme, le plus grand traumatisme, c'est l'attentat et puis quand j'étais au bagne.

C : *Toujours dans ce baraquement isolé, vous entendez des cris et découvrez qu'il s'agit de la gégène et là, vous parlez de cette lâcheté qui vous "gratte encore". Là encore, votre récit ne vous a-t-il pas permis de vous délivrer totalement ?*

J : Oui, peut-être quand j'ai écrit cette phrase. C'est peut-être un poil moins vrai maintenant, dans la mesure où c'est écrit de 1993 à 2001, je crois, je ne sais pas si c'est marqué...

C : *Là, vous mettez de 1993 à 1999.*

J : ... c'est ça, c'est exact. Donc, ça a été vrai, ça l'est moins maintenant. Mais, c'est vrai tout de même, ce souvenir me laisse une impression désagréable. J'avais changé de dortoir. Avant, j'étais à trois ou quatre cents mètres ou cinq cents mètres plus loin, effectivement, je m'étais rapproché de la petite maison bleue, à moins de cent mètres. Et puis, je le raconte, je ne comprends pas du tout ce qui se passe, je suis même à la limite de me faire flinguer parce qu'il faut donner le mot de passe et je ne l'ai pas. Moi, je suis contigu au QG d'à côté, mon baraquement est contigu à l'autre caserne, et donc je dis : "Qu'est-ce qui se passe ?", la sentinelle est un peu étonnée de découvrir qu'il y a un mec à côté et donc elle appelle le chef de poste, un Sergent qui, lui aussi, est très étonné, qui vient même me voir parce qu'il pensait ce baraquement vide la nuit. Et puis, il y a ce mec qui me dit : "Non, laisse tomber, tu n'as pas compris ?". C'est un type que j'avais connu pendant le putsch, qui faisait partie du collectif des appelés. Et donc je lui raconte ça. Et puis, je lui pose la question. "Mais tu n'as pas compris ?". Je veux dire, j'avais suffisamment de défenses *(rire)* qui font qu'à un moment donné, je n'ai pas voulu voir. Là, c'est comme pour le cadavre du garde-champêtre, il y a un moment où le cerveau décroche. Et là, il me dit : "Ce sont les gars de la gégène qui se donnent de l'exercice !". Je me souviens, après ils ont utilisé un électrophone et alors je ne sais plus ce que c'était, je ne sais pas si ce n'était pas *Bambino* ou *Fais-moi du couscous, Chérie*, je ne sais plus, enfin ce genre de conneries de chansons. Ils le mettaient à fond pour couvrir les cris des victimes. Le jour, on ne s'en rendait pas compte car il y avait les camions qui passaient, les bruits de la ville etc., mais je pense qu'ils torturaient surtout la nuit. Effectivement, il m'a fallu un moment avant de faire le joint. C'est ce Sergent qui m'a dit : "Mais tu es con !". Il m'a dit très peu de choses, il a dû me tenir le bras un instant, on s'est regardé dans les yeux et puis chacun est parti de son côté, certainement bouleversés.

C : *Vous dites en découvrant les documents officiels sur la torture : "J'étais dans le camp des bourreaux." Est-ce que, finalement, ce n'est pas plus difficile d'être dans le camp des bourreaux que dans celui des victimes ?*

J : N'exagérons rien tout de même parce que les victimes, ce sont des victimes, ce n'est pas le même enjeu. J'ai donné à la Sorbonne, il y a dix-quinze ans, une conférence là-dessus *(rire)*, je maîtrisais déjà le sujet. Non, je crois qu'il ne faut pas du tout... Mais je pense qu'effectivement, des gens qui ont été tortionnaires, quelque part, sont aussi des victimes, même s'il faut les condamner, ils auraient pu refuser. Quand on demandait des volontaires, ce n'est pas gentil ce que je vais dire, mais je crois qu'il y avait plus de volontaires qu'il n'y avait de places chez les appelés. En-dehors de ça, tous les appelés n'ont pas été des tortionnaires. C'était une petite minorité. Mais je crois que, oui, ce sont des victimes, je ne suis pas tout seul à le dire. Simone de la Bollardière qui est la veuve du Général de la Bollardière, qui a fait comme moi, moi un jour j'ai refusé, lui il était dans la même promotion que Massu à Saint Cyr, Massu lui a donné l'ordre, il a dit : "Non, non, je ne le fais pas, j'étais un Résistant, j'ai été torturé par la Gestapo, je ne vais pas refaire la même chose que la Gestapo m'a faite". Mais oui, quelque part, ces gens sont aussi des victimes, c'est évident. Je crois que c'était très difficile de dire non, vous savez dans l'expérience de Milgram le pourcentage de gens qui refusent est très très mince, vraiment très très mince. Et cette expérience, c'est ça aussi qui m'a fait connaître, j'ai donné une autre conférence à l'École normale supérieure, à la rue d'Ulm, il y a trois ou quatre ans à peu près, après la sortie du bouquin. Donc j'ai témoigné sur la guerre d'Algérie, c'était "Témoins de l'histoire" le titre de la conférence, donc il y avait quelqu'un, Annette Wiewiorkha, qui témoignait sur la Shoah, moi je témoignais sur la guerre d'Algérie et il y avait une femme qui a apporté un témoignage très intéressant sur Mai 68 vu par les femmes, et puis un quatrième, un jeune, qui a parlé. Et donc, moi j'ai mis en relation, donc, le problème de la torture à travers la guerre d'Algérie, le problème de l'expérience de Milgram et un livre qui a été écrit par un Historien américain sur la Shoah et qui a retrouvé le journal de marche d'un Régiment de la Wehrmacht, pas des S.S. Il y en a qui étaient policiers, instituteurs, boulangers, enfin bon qui étaient des soldats. Toute une Compagnie! Un jour, le Capitaine reçoit un ordre du Quartier Général. Et il rassemble tous ses hommes, 135, comme

une Compagnie française, comme une compagnie de l'ALN, autour de 130. Il dit : "Bon, j'ai reçu un ordre du quartier général, c'est un ordre qui ne me plaît pas, mais comme je suis un militaire de carrière, je vais tout de même obéir. Mais par contre, ceux qui ne veulent pas participer à cette action, vous pouvez sortir des rangs". Et il explique quelle est l'action : en fait, il faut rafler tous les Juifs et leur tirer une balle dans la nuque. Et, chose extraordinaire, le chiffre de ceux qui sortent des rangs correspond carrément, pile-poil, à l'expérience de Milgram. C'est intéressant ça, parce que si vous regardez les chiffres, je pense, c'est la même chose. Sachant qu'après la première action, le type qui a été éclaboussé par la cervelle et le sang, il y en a un certain nombre après qui se sont fait porter malades, qui ont essayé d'échapper, etc.

C : *Vous me dites si on arrête là ?*

J : On peut continuer un petit peu, oui. Une dernière question, allez !

C : *D'accord, alors je vais peut-être la choisir dans ce cas-là.*

J : Parce que là je commence à fatiguer.

C : *Oui, je comprends. Quelque chose qu'on n'a pas du tout abordé, ce sont les traces que l'on que l'on garde d'une guerre, les choses que l'on rapporte. Vous dites que vous êtes quelqu'un qui jette facilement mais vous avez quand même gardé un mandat que vous ont envoyé vos parents et la facture de l'appareil-photo que vous avez acheté. Pourquoi, eux, vous les avez gardés et est-ce que, d'un certain point de vue, ces traces que l'on ramène de la guerre, qui peuvent être un vêtement, qui peuvent être, je ne sais pas, n'importe quoi, un petit journal de bord, une lettre, etc., là une facture d'appareil-photo, est-ce que ça peut être, à un moment donné, quelque chose qui peut remplacer une parole qu'on n'arrive pas à dire ?*

J : Oui, peut-être en partie. Tous les soldats ramènent des prises de guerre, ce qu'on appelle les prises de guerre. Et moi, ce n'est pas ce mandat, en fait, qui est le plus important, j'ai traîné pendant des décennies, jusqu'à voilà deux ans, un poignard long comme ça, et qui est un poignard dit de *fellagha*, avec des marques dessus, des encoches comme ça, du nombre de gens qui ont été égorgés avec. Ce poignard m'a été donné par un légionnaire. J'accompagnais souvent le Colonel à son ancien Régiment à la Légion et je l'attendais, avec le chauffeur, au foyer dit du soldat, on allait boire un coup au foyer de la Légion, du soldat. Il y a un type qui était un peu bourré, il a voulu me faire ce cadeau, et comme j'étais, finalement, un peu trouillard tout de même, dans un premier temps j'ai dit : "Non, non non" et puis il a tellement insisté, il est devenu tellement agressif à mon égard que j'ai dit : "Bon, ben d'accord *(rire)*, d'accord mec, ne nous fâchons pas *(rire)*, je veux bien accepter ton cadeau" et donc il y avait quatre trucs, des encoches, donc quatre égorgements faits par des maquisards, et le Légionnaire a continué à marquer des trucs, lui il en avait égorgé trois avec, ce qui fait qu'il y avait sept encoches sur ce poignard et j'ai traîné ça pendant des décennies lors de mes déménagements, jusqu'au jour où j'ai découvert ça en faisant du rangement dans mon garage : "Merde, putain, mais pourquoi tu conserves cette saloperie ?". Et je me suis dit, parce que ça fait deux ou trois ans maintenant, au moins, que j'ai déposé mes archives aux Archives départementales. Je leur ai téléphoné, à monsieur X., il me connaît, c'est le patron des Archives : "Oui, ça nous intéresse, c'est vachement intéressant !". J'ai déposé mon appareil photo aussi. Et l'histoire du mandat, je ne sais pas, c'est un peu un grigri, je crois. C'est un peu un grigri, un peu une preuve, parce que j'ai souvent eu peur, quand je raconte des trucs, que les gens ne me croient pas. Je veux dire, jusqu'à Pierre Vidal-Naquet. Pendant très longtemps, Pierre, il croyait que j'avais volé les documents secrets pour me venger de ce Lieutenant, chef d'une *harka*. Je ne l'ai connu qu'un mois à peu près, on a été dans le même bureau, lui il était aux arrêts, ils l'avaient mis à la retraite d'office. Et voilà. Je n'ai absolument pas fait ça pour me venger de lui. Ça paraît étonnant que les gens aient du mal à comprendre ce que je me suis dit : "Si moi je ne le fais pas, dans cinquante ans ou dans un siècle, on dira que ce n'était pas vrai !" C'est pour cela que j'ai dérobé ces documents. Ça paraît très étonnant qu'un gamin à vingt ans soit capable de faire cette démarche intellectuelle. C'est vraiment la vérité! Bon, je pense qu'effectivement j'ai voulu garder des documents, des trucs qui ne représentaient pas

grand-chose mais moi je savais que c'était important. Bon, il y avait tout de même les documents secrets sur la torture, je veux dire, *La Raison d'État*, je ne sais pas si vous avez lu *La Raison d'État* de Pierre Vidal-Naquet, à 70 % c'est moi qui ai ramené ces documents confidentiels. Le Général de Gaulle avait dit en visitant des parachutistes: "J'aimerais bien que les téléphones ne servent qu'à téléphoner". Donc, voilà. Mais je crois qu'effectivement, c'est aussi quelque part la nostalgie de nos vingt ans gâchés. Moi, mes amis m'ont dit : si je n'avais pas eu ça, si je n'avais pas fait ces vingt-neuf mois d'armée, je ne sais pas ce que j'aurais fait après, bien sûr, mais il y a de fortes chances pour que j'essaye de passer des concours administratifs, à la Préfecture ou de travailler dans le privé pour m'élever socialement comme j'ai fait à mon retour …

C : *Alors une petite dernière pour la route parce que celle-là, elle me tient aussi à coeur...*

J : *(Rire).*

C : *Il faut que je la retrouve simplement.*

J : Vous en avez tout de même beaucoup !

C : *Je suis gourmande.*

J : Éventuellement, s'il y a des choses qui vous manquent, vous m'écrivez, je vous répondrai par écrit.

C : *C'est à propos en fait de votre filiation, de votre généalogie, même si ça paraît ne pas avoir de rapport direct, mais j'avais quand même une question par rapport à cela. Parce que c'est un neveu qui retrouve la trace, en fait, de ce grand-père ou cet arrière-grand-père, celui qui est à l'origine de votre nom. Vous en parlez, je ne sais plus où est la question, mais c'est très important parce qu'effectivement on a tous besoin de savoir d'où on vient, de connaître notre filiation, donc il y a quelqu'un qui joue un rôle là-dedans, c'est un neveu en l'occurrence qui a trouvé des traces qui ont permis d'apporter des éléments sur votre généalogie. Et la question que je me pose, c'est : est-ce que, dans le fait d'avoir écrit ce récit sur la guerre d'Algérie, il y a quelqu'un qui peut être issu de la deuxième ou la troisième génération après vous, qui a joué un rôle de passeur de mémoire ? On dit souvent qu'on a plus de facilité à raconter, par exemple, à ses petits-enfants qu'à ses propres enfants. Alors est-ce que c'est le cas aussi pour vous ?*

J : Oui, sûrement, parce que moi, c'est très très vieux ma généalogie. En fait, I. ça fait …etc [nom d'administration].

C : *(Rire).*

J : Depuis que je suis tout petit, on raconte ça. En fait, c'est Y à l'envers…

C : *L'anagramme, oui.*

J : … qui est dans le nord de la France, à Arras, et donc c'est un peu compliqué. C'est un châtelain qui fait un enfant à sa femme de chambre, c'est ce qu'on peut supposer, mais ni l'un ni l'autre ne veulent le reconnaître. Et la femme, certainement, encore que ce n'est pas sûr, parce que mon épouse a réussi, miracle, à retrouver le certificat d'abandon et il y a un descriptif très fin de la façon dont il est habillé cet enfant. C'est sûr que ce n'était pas le fils du mineur ou du paysan du coin. Il est habillé d'une façon très très belle, avec beaucoup de détails vestimentaires et tout ça. Et donc il a été abandonné dans ce qu'on appelle le tour, vous savez ce que c'est le tour ?

C : *Oui, je crois savoir ce que c'est, tout à fait.*

J : On met l'enfant et puis hop on sonne et puis l'enfant...

C : *On peut s'en aller très vite et quelqu'un peut venir le récupérer.*

J : … peut-être. Donc c'était un orphelinat laïc où il a été recueilli, c'était un mâle, un garçon et donc moi je suis la cinquième ou la sixième génération, je pense. Et c'est tout. Alors oui, je pense qu'effectivement, c'est mon neveu qui est féru de tout ce qui est culturel, l'histoire de mon père, il voulait faire l'école du Louvre. C'est mon frère qui l'a un peu poussé, qui lui a dit : "Non, ne t'inscris pas, fais plutôt des études de Droit", mais il est tout de même très branché culture. Et très branché aussi sur notre arbre généalogique. Et donc, moi je pense que quelque part ça joue aussi dans l'histoire personnelle, dans l'histoire des trois enfants

d'ailleurs, aussi bien ma soeur que mon frère. Et quelque part, on est issu, donc, d'un adultère, d'un adultère ou d'une histoire d'amour. Sachant qu'on connaît la famille, donc noble, qui existe toujours, que quelqu'un dans la famille a eu le culot de téléphoner à la branche noble (ce sont des comtes) et, miracle, il se transmet oralement, dans cette branche paternelle nobiliaire, qu'il y aurait eu un arrière-arrière-grand-père qui aurait fauté avec une femme de chambre et qui … Donc, comment je dirais ça, on est assez marginal quand même quelque part, voyez, on porte un nom qui est bizarre. Ça peut être lié aussi à l'espoir de vouloir s'inscrire dans quelque chose de solide. Sachant que ma femme, moi je ne suis pas fana de généalogie mais elle, elle est branchée complètement là-dessus et elle a fait mes deux arbres, du côté de ma mère et du côté de mon père. Et les deux descendent de bâtards. Et du côté de ma mère également, parce que là, en 1600 et quelques, ils reconnaissaient les bâtards...
C : *D'accord, hum, hum.*
J : Ils les baptisaient, il y a la grand-mère, qui est duchesse, tout le monde est là, la femme...
C : *(Rire.)*
J : ... et puis à l'école, etc. cette histoire, c'est très rigolo. Quand on prend les branches, on remonte au moins jusqu'à Hugues Capet ou Charlemagne. Ma femme est beaucoup plus branchée que moi, mais je pense que ça joue aussi peut-être au niveau pas très conscient, ce nom tellement bizarre dont combien de fois j'ai entendu que cela faisait un peu sigle, etc., je veux dire des gens faisant des jeux de mots sur mon nom. C'est important aussi, je ne l'ai pas noté, je le rajoute, c'est la bagarre que j'ai avec des petits paysans, à six ou sept ans. Où ils me traitent de fils de Rouge, cette scène que je raconte dans mon bouquin, je l'ai beaucoup resserrée, en disant que moi je ne savais pas ce que c'était comme insulte. Mon père, à ce moment-là, il m'explique, il me parle comme à un adulte, et il cite carrément la Déclaration des droits de l'homme.
C : *(Rire).*
J : Tous les hommes naissent libres et égaux etc., quelle que soit la race, la religion, ou la philosophie, des choses importantes. Voilà.
C : *Eh bien écoutez, je vous remercie beaucoup.*
J : Mais de rien. [Fin des quatre heures d'entretien].

ANNEXE N° 10

Entretien avec Denis

Corinne : *J'ai pris l'ordre chronologique. Vous avez commencé de façon assez virulente sur le colonialisme français dans votre récit…*
Denis : Oui, oui.
C : *… vous dites : "On ne négociait pas, on tirait dans le tas".*
D : Hum.
C : *Est-ce que justement, du fait que la guerre d'Algérie est une guerre coloniale, vous diriez que c'est une guerre pas comme les autres, pas comme la guerre 39-40 par exemple ?*
D : Oui, c'est vrai, ce n'est pas une guerre où les Français pensaient défendre leur liberté. C'est une guerre, moi j'avoue franchement, je n'ai pas trop compris pourquoi on avait envoyé le Contingent là-bas…
C : *Hum.*
D : … parce que, quand Mendès-France a parlé de négocier, on aurait pu éviter la casse qu'on a eue en Indochine, on n'a pas compris. C'est malheureux mais ça ne nous a pas servi de leçon.
C : *Hum, hum. Hum, hum. Tout à fait. (Silence).*
D : Parce que tous les copains des alentours, les conscrits de la "classe", on est tous allés là-bas, pour quoi ?
C : *Hum, hum. D'ailleurs, vous dites un petit peu plus loin : "Qu'est-ce que le petit Français de base avait à voir là-dedans ?"*
D : Exactement, exactement.
C : *Hum. Est-ce que, d'une certaine façon, vous en voulez, ou vous en vouliez à l'État français, de n'avoir pas protégé ses citoyens, parce que finalement l'État français, enfin n'importe quel État, a pour mission première de protéger ses citoyens. Or là, il les a envoyés au combat et à la mort.*
D : D'accord mais il voulait protéger aussi les Français d'Algérie qui, eux, en avaient gros sur la patate parce qu'on les avait envoyés là-bas pour coloniser, en leur disant c'est l'Eldorado, vous allez avoir de la terre gratos, de la main-d'œuvre pas chère…
C : *Hum, hum.*
D : … et alors ces gens-là, on leur a fait miroiter des trucs et puis après on leur a dit : "Je vous ai compris" et puis, au final, c'était la valise ou le cercueil !
C : *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
D : Il y a du gâchis de partout.
C : *Oui, oui, oui. C'est vrai. Hum, hum, hum (Silence).*
D : Et puis, d'après ce que les gradés m'ont raconté, en Indochine on a laissé des petits Vietnamiens qui avaient collaboré avec nous aux mains de la répression, et puis là-bas les *harki*, il y en a qui s'accrochaient après les ailes des avions, qui voulaient partir, mon beau-frère, il en a été le témoin, Michel, là, qui habite à côté. Ils ont retiré 99 cadavres de *harki* après l'armistice, de l'*oued* […] et puis ce n'était qu'une partie. Il y a eu des milliers de morts ! On leur a laissé croire qu'on allait les soutenir et puis on les a laissé tomber. Et ça, c'était dramatique parce que c'étaient des pauvres gens. Puis ils sont allés à la torture. C'est un énorme gâchis une guerre, de toute façon, pour moi. Enfin bon, tout le monde n'est pas obligé de partager mon point de vue : j'ai discuté une fois avec un Colonel en retraite, lui il a vu des tas de morts hauts comme ça, alors il justifie tout, "c'est normal", il a quelque chose qui ne va pas dans la tête. Ce n'est pas un être humain normal. Mais il y a beaucoup de choses dans la nature humaine…, il y a des individus (j'en ai parlé à propos des embuscades) il y a des individus qui ne sont pas nets et qui profitent de la guerre pour assouvir des instincts de férocité, des trucs comme ça. Mais c'est abominable, moi ça me fait peur !
C : *Hum, hum. Oui. (Silence).*
D : Et puis des gens dont on ne le croirait pas. Mais réveiller le sadique qui sommeille, il y a des fois où ce n'est pas triste.
C : *Hum, hum. C'est vrai. (Silence).*
D : L'autre jour encore, j'ai été recontacté par un ancien d'Algérie qui était avec moi dans l'Ouarsenis, eh bien je lui faisais voir des diapos que je n'ai pas publiées, il y avait une

casquette d'un commissaire politique du FLN, il a gardé ça en trophée parce que c'est lui qui l'a fait tuer. Eh bien moi, ça me gênerait franchement d'avoir ça à la maison.
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : Et lui, il est content de ça. Là, vraiment, il y a un fossé entre nous.
C : *Oui. Hum hum (Silence).*
D : De même, je n'ai pas aimé que, quand l'armistice était sur le point d'être signé ou signé, on m'ait interdit d'aller dire au revoir à mes élèves, j'ai été privé d'école d'un jour à l'autre comme ça, pfft, terminé. Parce qu'on faisait ça par propagande, pas pour rendre service à l'humanité mais par intérêt.
C : *Hum hum.*
D : Et à ce titre-là, c'était dégueulasse !
C : *Hum hum (Silence). Vous dites aussi, à un moment donné, "en tuant les hommes, peut-on supprimer une idée ?"*
D : Oui oui oui.
C : *Cette question-là, comment vous y répondriez aujourd'hui ?*
D : Bien j'y réponds, que ça marche, enfin ça marche, disons que ça a retardé la guerre, de 45 à 54, par là, mais on n'a pas supprimé le problème.
C: *Hum hum hum. Hum.*
D : C'est comme ça que les dictatures survivent pendant des années, et puis un beau jour ça finit par éclater, mais par contre, c'est grave pour les gens qui subissent.
C : *Hum. Hum, hum.*
D : Voilà mon point de vue là-dessus.
C : *Hum. (Silence). Alors, je ne sais pas si vous êtes croyant mais il y a en tout cas une hphrase extraite de La Bible que, croyant ou incroyant, tout le monde connaît, moi je ne suis pas croyante personnellement, c'est : "Tu ne tueras point."*
D : Oui.
C : *Et c'est un peu là, quand même, la transgression absolue...*
D : Oui, mais par contre, même sans être croyant, on peut adopter, moi j'ai été premier au "cathé" mais après, quand j'ai vu l'influence de l'Église dans l'histoire, et l'influence de l'Église, même à l'heure actuelle, c'est une secte qui a réussi, c'est tout. Et puis les souffrances que ma femme a endurées, alors qu'on avait beau prier, qu'il y a des gens qui ont fait le voyage à Lourdes pour moi, tout ça, c'est de la fumisterie. Eh bien, je suis complètement déchristianisé, ce n'est plus la peine…, même révolté, c'est pire.
C : *Hum, hum. Hum, hum. Hum, hum.*
D : Donc l'histoire de "Tu ne tueras point", ce n'est pas dans *La Bible* que je l'ai prise, c'est dans la tête.
C : *Oui, oui. On peut avoir de la morale sans cela je suis bien d'accord avec vous. Alors justement, le fait que, dans une guerre comme la guerre d'Algérie, finalement, on vous autorise à transgresser ça...*
D : Oui ?
C : *... qu'est-ce que ça fait à un jeune gars, puisque vous étiez un jeune gars, un jeune homme, de vous dire que ce tabou-là, qui est quand même le tabou suprême de l'humanité, quelque part, quand on vous permet de le transgresser et même qu'on vous ordonne de le transgresser ?*
D : Les premières fois où j'ai senti ce truc-là, c'est quand on nous faisait tirer, parce que, à l'entraînement, au lieu de tirer sur des cibles avec des numéros ronds comme ça, on nous faisait tirer sur des silhouettes humaines, et ça, déjà, ça m'a choqué énormément.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
D : Et par la suite, je n'ai pas eu besoin de tirer sur les machins parce quand c'était, au début, dans l'embuscade, c'était au hasard, et puis quand ils ont tiré sur le camp, les tuiles se cassaient, mais ça venait d'où ? Alors, on répliquait, il y avait des spécialistes, il y avait des obus de mortiers, des trucs qui explosaient pour garnir le plus de place possible, mais moi je n'ai pas eu à tirer personnellement.

C: *Hum, hum. Hum, hum. D'accord.*
D : Donc je n'ai pas eu besoin de transgresser le tabou, mais si j'avais été obligé, évidemment je l'aurais fait, parce que si ce n'était pas lui qui me tuait, c'était moi qui le tuais, donc là j'aurais forcément été obligé de le faire. Mais, dans la mesure du possible, j'ai évité de le faire, étant donné, par exemple, que les embuscades, il y en avait trop qui voulaient y aller, donc moi je ne voulais pas y aller.
C: *Hum, hum. Hum, hum.*
D : Voilà.
C: *Hum hum, hum hum. On en parlait tout à l'heure* [en off], *vous avez refusé de faire les EOR, ce qui vous a valu quelques brimades, vous le dites dans votre...*
D : Oui, ben...
C : *... dans votre récit, mais vous ne dites pas exactement lesquelles.*
D : Lesquelles, ce n'est pas difficile, c'est que j'étais pris en ligne de mire par les hommes de métier, ceux qui étaient instructeurs à Périgueux, quand les copains faisaient dix pompes, moi j'en faisais vingt. Quand ils attrapaient, je ne sais pas moi, des lignes à faire, ou des choses comme ça, moi ils ont été jusqu'à me coller mille lignes, alors j'ai été obligé d'aller trouver le Sous-lieutenant, qui était un appelé, et de lui expliquer : "Il est cinglé, il m'a collé mille lignes. Moi, même avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas les faire." Et puis : "On va envoyer un gars encore en corvée, M. par exemple." Voilà, c'était ça les brimades.
C : *Hum hum. Hum hum. Hum hum. D'accord.*
D : Parce que j'étais soi-disant communiste, parce que les instits sont tous des communistes, et puis je ne voulais pas voir la guerre d'Algérie, et puis il y avait des communistes qui avaient déserté, il y avait un précédent dans l'histoire, et puis les enseignants, on était fichés comme antimilitaristes de toute façon.
C : *Hum. Hum hum. Oui. Tout à fait.*
D : Alors, je ne sais pas, votre père, ce qu'il pense de ça mais...
C : *Eh bien.*
D : … étant donné qu'il a fait les EOR, il ne peut pas quand même avoir la même mentalité que moi, non ?
C : *En fait, il les a faits je vous l'ai dit* [en off], *parce que son beau-père lui a conseillé de les faire pour retarder son départ. Mais...*
D : Ah d'accord. Parce que moi j'étais sursitaire quand même, je ne me rappelle plus ce que j'avais trouvé comme prétexte, je suis parti à 23 ans.
C : *Mon père est parti aussi plus tard, il avait fait l'École normale.*
D : Oui, moi aussi.
C : *Il est parti en 58, il est de 36, il est parti à 22 ans.*
D : Je suis parti en 60, moi, je crois.
C : *Oui. Il est rentré en 60 lui, par contre.*
D : Oui ?
C : *Oui, oui oui. Donc il n'a pas fait du tout les EOR dans un esprit militariste, mais pour essayer, d'abord, de ralentir un peu le cours des choses, et puis de se dire que peut-être il aurait une moins mauvaise place.*
D : Ben oui.
C : *Ce n'est pas ce qui lui est arrivé...*
D : Tandis que moi, j'ai calculé autrement.
C : *... il a mal calculé. (Rire).*
D : Je me suis dit : "Il faut que je résilie mon sursis au mois de mai parce que, si j'attends le mois de septembre, il y aura tous les sursitaires, et puis les instits, qui seront incorporés en même temps que moi, et je risque, en partant au mois de mai, d'avoir une place dans un bureau". Et ça a marché.
C : *Ah oui, d'accord.*
D : J'avais fait mon calcul comme ça.
C : *Oui oui oui. Alors que mon père, effectivement, est parti à la fin de l'année scolaire.*

D : Comme tout le monde, alors que moi j'ai abandonné tout au mois de mai. Je suis parti en mai 60.
C : *Hum, hum. Hum, hum.*
D : Et de cette façon-là, j'ai trouvé une place dans un bureau effectivement.
C : *Oui oui. Oui oui. Oui oui.*
D : Et alors il y a l'histoire de P. C'était comme votre père, lui il est rentré là-dedans en espérant ralentir les choses et puis il était rentré dans une SAS et il s'occupait de faire le bien autour de lui, et puis il a été pris dans une embuscade et il a été tué. Voilà. Vous l'avez lue l'histoire ?
C : *Oui oui, j'ai des questions par rapport à ça si vous acceptez tout à l'heure d'y répondre.*
D : Oui oui.
C : *Ensuite, vous dites que vous êtes sentinelle, et donc vous êtes effectivement très exposé. Est-ce que vous avez ressenti la peur, est-ce qu'il vous est arrivé des choses particulières pendant que vous faisiez vos tours de garde comme ça ?*
D : Oui, oui, et puis surtout pendant les patrouilles. Les patrouilles de nuit au bord de la voie ferrée, quand il fait noir comme du boudin et puis qu'on peut se faire prendre comme cible par tout le monde et puis qu'on ne sait pas très bien où il y a les copains, et puis qu'on sait que si ça craque, les autres y vont, les Français aussi bien que les autres, ils vont tirer n'importe où, là c'était la catastrophe ! Là je n'étais pas rassuré ! Mais j'avais tellement vu de choses dans ma vie : j'ai été frappé par la foudre !
C : *Ah oui ?*
D : En touchant un objet, une bourriche métallique où il y a des poissons, qui trempait dans la rivière. J'ai été environné par une flamme bleue avec une déflagration formidable, ça m'a décollé de par terre, ça m'a suivi le bras et puis je suis resté comme tétanisé pendant dix minutes-un quart d'heure sans pouvoir bouger, et puis après je me rappelle, mes cheveux étaient tout debout sur ma tête.
C : *Ah oui ! Hum hum. Hum hum.*
D : Et puis je n'ai pas été tué. Et puis la fois où L. a été tué devant moi, la balle qui est partie, elle aurait pu être aussi bien pour moi. Mais je n'ai pas plus peur sur la route, finalement, que j'avais peur là-bas, je ne suis pas d'un tempérament très peureux.
C : *Oui oui. Oui oui. Oui oui.*
D : Oui. Il n'y a pas grand chose qui me fasse peur, si ce n'est vieillir, et encore.
C : *(Rire). Ça dépend comment on vieillit en plus.*
D : Il faut essayer de vivre bien mais il faut que la santé le permette.
C : *Oui.*
D : Mais ça, on peut le corriger un peu par l'alimentation et puis la façon de vivre.
C : *Hum ! Hum !*
D : Un peu, j'essaie de tracer mon destin, moi. Je n'arrive pas à le faire tout le temps mais je ne me laisse pas manipuler par le destin. Je suis quelqu'un qui calcule, c'est malheureux à dire mais...
C : *Vous essayez de contrôler la situation au maximum ?*
D : Le plus possible oui !
C : *Oui oui.*
D : Voilà.
C : *Oui.*
D : Voilà !
C : *Alors il y a les hurlements des chacals que vous évoquez aussi, puisqu'on parle de la peur, et je sais que mon père a eu une trouille terrible avec un coyote ou un chacal, ou un truc comme ça, une nuit où il était de garde comme ça…*
D : Oui ça fait comme des plaintes, c'est quelque chose d'horrible à entendre.
C : *Oui ?*
D : Oui.
C : *Ça fait comme des gémissements, ça...*

D : Oui. Vous avez entendu des chats qui se battent ?
C : *Oui.*
D : Des matous ? Ça fait un peu pareil que ça, en plus lamentable, en plus hurlant, en plus je ne sais pas quoi. Oui.
C : *Hum. Et ça glace un peu le sang ? (Rire).*
D : Ah oui. Surtout quand on est tout seul dans un poste, avec trois-quatre pierres pour vous protéger, et puis qu'on sait que ça peut venir, n'importe quoi, n'importe où.
C : *Hum hum.*
D : Mais le pire, c'étaient les patrouilles.
C : *Hum hum.*
D : Parce qu'en opération, il y avait les copains, et puis on se disait " Ce n'est pas obligé que ça soit moi qui prenne un pruneau, ça sera peut-être" *(rire),* on se sentait plus en sécurité quoi.
C : *Oui. Oui oui. Oui oui.*
D : Mais aussi, je n'étais pas rassuré quand j'allais du poste militaire au village de regroupement pour faire l'école, parce que j'avais cinq cents mètres à faire, et puis si on avait voulu m'attendre en route, là on pouvait, parce que comme j'étais censé représenter la France...
C : *Quand même oui.*
D : Ça aurait été un grand coup pour le FLN de descendre l'instit. comme ils ont descendu les Monnerot quand ils ont commencé la guerre, parce que c'était un coup de propagande pour dire :"On ne veut pas de l'influence française ni de la culture française"...
C : *Ni de l'éducation française.*
D : … voilà, exactement.
C : *Hum hum hum hum. Hum.*
D : Donc c'était un truc à risque, je le sais, et j'avais pris l'habitude de me retourner souvent. Ca m'est resté pendant un an ou deux.
C : *Ah oui ?*
D : Sitôt que j'étais tout seul, je commençais à regarder derrière.
C: *Hum hum. Hum hum. Ça vous a un peu poursuivi, ça, quand même !*
D : Ah oui ! J'ai mis du temps à m'en remettre complètement. J'ai bien mis plusieurs années. La dysenterie a persisté pendant un an ou deux, j'avais du mal à digérer et tout ça, j'ai eu des misères physiques.
C : *Hum hum. (Silence).*
D : Ça laisse des traumatismes. Mais j'aurais été mêlé à des histoires de cruauté, ça aurait été encore pire, puisqu'il y a des gus qui étaient dans les commandos, ils ont tellement fait de choses que ça les a complètement fusillés, ils sont revenus mabouls.
C : *Hum hum. Oui oui. Hum.*
D : Hum.
C : *Rien que dans mon village, il y a eu trois suicides.*
D : Ah oui, ça ne m'étonne pas !
C : *Alors que c'est un village de 300 habitants.*
D : C'est où ?
C : *C'est un petit village à une vingtaine de kilomètres de Caen.*
D : Ah oui.
C : *Hum.*
D : Ah dis donc, en effet !
C : *Donc oui !*
D : Ah non, mais c'est sûr.
C : *C'est impressionnant.*
D : Hum.
C : A*près, vous parlez de Z., je ne sais pas si je le prononce bien...*
D : C'est Z.
C : *Près d'Orléanville ?*

D : Oui c'est ça, oui.
C : *Vous dites que l'endroit était infesté de moustiques.*
D : Ah oui, ah oui, ah oui, alors là !
C : *Et j'avais envie de vous demander, est-ce qu'au-delà des traumatismes, créés par les patrouilles, par la peur, les conditions de vie en elles-mêmes, c'est aussi source de traumatisme ?*
D : C'était atroce, quand on pense qu'on était logés au bord de Y, on était dans une usine désaffectée, à Z., vous avez vu où on était logés, les chevaux étaient dans les bâtiments en dur de la ferme, et nous on était parpaings, en tôles ondulées et vitres en plastique, donc on buvait dix litres de flotte par jour, on crevait littéralement et l'hiver, c'était un bourbier infect. Et les conditions de transport, moi je suis sûr que les esclaves, qu'on avait peur de perdre, et qu'on n'aurait pas vendus en arrivant en Amérique, ils étaient mieux traités que nous. On avait une chaise longue et puis débrouille-toi avec. Alors le bateau, ça penchait partout, il y a des gars qui tombaient dans les W-C., dans leur vomi, c'était un spectacle insoutenable ! Moi, j'ai tiré au cœur pendant dix heures sans pouvoir me relever. Faire transporter des gens comme ça, c'est une honte.
C : *Hum hum.*
D : Hein ?
C : *Ouais, ça, j'ai déjà vu.*
D : Et on a fait, c'est ce que j'ai marqué là, toute une histoire, des pauvres malheureux qui sont morts en Afghanistan, les huit ou dix, mais nous, c'était tous les jours qu'il y en avait qui tombaient mais on n'en parlait pas, parce qu'il fallait que l'Opinion publique soit pffft *(il montre sa bouche),* voilà.
C : *Muselée. Tout à fait.*
D : Alors là, je commence à m'énerver mais j'en ai gros sur la patate.
C : *Oui. Oui oui. Oui oui. Mais vous avez raison. Hum hum (Silence). Alors, une nuit votre camp a été mitraillé.*
D : Oui.
C : *Et vous dites que vous n'avez plus fermé l'œil jusqu'au matin.*
D : Oui, ça fait un drôle d'effet !
C : *Qu'est-ce que vous...*
D : Je ne sais pas, je ne pouvais pas dormir, j'étais comme si j'avais bu trois ou quatre cafés, j'avais la tête en ébullition, quoi.
C : *Oui.*
D : Et puis, sitôt qu'il y avait une souris qui bougeait ou un truc comme ça, moi, ça me faisait sursauter, j'avais des frissons.
C : *Hum hum. (Silence).*
D : On est sur les nerfs.
C : *Hum, hum. (Silence).*
D : Ça m'énerve, je vais tomber la chemise *(rire)*.
C : *(Rire). Oui, il s'est remis à faire meilleur.*
D : Il fait chaud, oui.
C : *Et cette autre nuit où vous vous êtes assis sur la terrasse...*
D : Oh oui, oh la vache !
C : *…et où vous vous êtes endormi.*
D : Oh l'horreur !
C : *Qu'est-ce que vous avez ressenti à ce moment-là, et rétrospectivement (rire) ?*
D : Eh bien je dis que j'ai eu drôlement de la chance d'abord qu'il n'y ait pas de problème et puis qu'ensuite je sois tombé sur un bon gars parce que j'aurais fait de la taule, hein, s'endormir en temps de guerre.
C : *Oui. oui, oui oui, oui oui.*

D : *(Il siffle).* Dur dur. C'était un Arabe pourtant, il n'a pas porté le pet. J'ai eu honte un peu parce que je ne me suis pas aperçu, je me suis assis pour regarder les étoiles et puis j'ai commencé, et puis d'un seul coup, je ne sais pas ce qui s'est passé, il était là *(rire).*
C: *Hum hum, Hum hum. Oui.*
D : *(Rire).* Mon fusil posé à côté de moi, tout ça.
C : *(Rire).*
D : Oh la la la la la, enfin bon. Et garde du Colonel, en plus. Il était bien gardé le malheureux.
C : *(Rire.)*
D : Il y en avait sûrement d'autres à qui c'est arrivé mais ils ne s'en sont pas vantés.
C : *Oui. Sûrement. (Rire).*
D : Mais ça aurait été un gradé un peu chatouilleux ou un militariste convaincu, là j'y avais droit.
C : *Hum. Oui. Hum. (Silence). Ah oui, lorsque vous êtes affecté à Z., vous dites, entre autres choses, bien sûr, que si vous ne deviez garder qu'une image, c'est celle-ci, et notamment parce que vous êtes resté un an de suite sans voir ni votre famille, ni votre pays.*
D : Ben oui, ça marque.
C : *La séparation, c'est aussi un traumatisme ? Un traumatisme de plus ?*
D : Ah oui.
C : *Qu'est-ce que vous pourriez en dire aujourd'hui ?*
D : C'est dommage mais j'ai l'impression d'avoir vécu une vie dans une autre vie, dans ma vie.
C : *Oui.*
D : C'est une expérience, peut-être que, je ne sais pas, je l'ai trouvée amère. J'avais celle qui est devenue ma femme, qui était ma petite copine, on se parlait, on couchait ensemble et tout, bon ben, il a fallu tout abandonner, ce n'était pas marrant !
C : *Hum hum.*
D : Alors voilà.
C : *Oui, donc vous aviez déjà votre fiancée, si on peut dire les choses comme ça, à l'époque.*
D : Oui, oui. Et elle n'a pas aimé non plus.
C: *Ben non.*
D: Et puis il y avait le risque, d'abord, de la perdre et puis, ensuite, que je sois zigouillé ou savoir quoi, il n'y avait rien d'intéressant dans l'histoire. Moi j'ai toujours été élevé dans l'horreur de la guerre parce que, chez mes grands-parents, ils sont partis à trois en 14, il y en a un qui est revenu, les deux autres ont été tués. Alors, depuis tout le temps, on m'a dit : "Ah, la guerre, quelle horreur" et je suis né en 37, ma première enfance, les premières connaissances que j'ai eues du monde, c'était la guerre.
C : *Ben oui.*
D : Et voilà. J'ai entendu parler de ça tout le temps. Donc j'étais forcément anti-guerre déjà, d'office, j'ai tellement été élevé dans cette optique-là que j'en suis marqué à vie. On ne guérit pas de son enfance, vous le savez bien.
C : *Absolument. (Rire).*
D : Bon, voilà. Vous avez tout compris. *(Silence).*
C : *Alors on arrive au triste moment de la mort, effectivement, de M. L., à deux mètres de vous, transpercé par une balle, à cause de la maladresse et de l'inconscience de celui qui portait un PM, je suppose que cela veut dire pistolet-mitrailleur…*
D : Oui, oui.
C : *J'ai bien compris ?*
D : Exact.
C : *Est-ce que, au-delà du fait que vous avez été vous-même au voisinage de la mort à ce moment-là, le fait que cette mort soit stupide, est-ce que ça rend les choses encore plus inacceptables ? La bêtise, quoi.*
D : Oh bien sûr que oui. Et puis, il n'y a pas que ça, au moment des désertions, l'histoire des râteliers, il y avait un gars, il était en train de lire sur son lit, l'autre il a manœuvré sa culasse

sans diriger le canon, il a reçu une balle dans le matelas sous son dos. C'est courant, il y a eu en Algérie un tas de morts par accidents bêtes, parce qu'on ne donne pas une arme à un abruti et malheureusement, dans le Contingent, il y avait des gens qui étaient des propres à rien. Et qui n'étaient pas capables ni de manier un outil ni de manier, à plus forte raison, une arme. Alors ces gens-là, il aurait fallu qu'ils soient rayés de la liste mais ils étaient là, alors tant pis pour L., le pauvre malheureux, c'est tombé sur lui et puis voilà et puis ça aurait pu être sur un autre mais c'est encore plus stupide. C'est pour ça que moi je suis absolument contre le fait que les gens soient tous habilités à avoir des armes comme en Amérique. Ici, en France, on n'a pas ça...
C : *Heureusement.*
D : … et heureusement, heureusement. Ils ne peuvent plus s'en débarrasser.
C : *Hum.*
D : Sous couvert de la liberté. Ce n'est pas de la liberté, c'est de la connerie !
C : *Hum hum. C'est sûr. (Silence).*
D : J'ai des opinions, disons, qui sont très marquées, sur un tas de choses mais je me rends bien compte que je ne le ferais pas voir à tout le monde, d'ailleurs, parce qu'il y a des gens qui risquent de m'en vouloir parce que j'ai des opinions comme ça, mais je m'en fous, j'assume.
C : *Oui, bien sûr, vous avez raison. (Rire). Moi je les partage, en plus. Donc ça ne me gêne pas, bien au contraire. Je suis plutôt contente de...*
D : D'entendre ça ?
C : *…d'entendre ça. Absolument. Alors, vous teniez aussi un journal de bord, à cette époque-là, vous avez parlé du journal de bord de…*
D : En gros, c'était...
C : *Il y avait la copine Mimi.*
D : Voilà ! C'était à elle que j'envoyais les lettres et puis les lettres en question, ça pouvait servir d'archives mais je ne sais pas ce qu'elles sont devenues, je crois bien qu'elle les a brûlées.
C : *Et à l'époque, le fait d'écrire, qu'est-ce que ça vous faisait ? Est-ce que ça vous faisait du bien ?*
D : Ah oui, j'ai toujours aimé, à défaut de parler, parce que voilà, j'ai fait des voyages en Norvège plusieurs fois, elle en avait marre d'être dans les sapins et puis dans les rochers pendant que je pêchais le saumon, et puis avec les ours et les loups qui traînaient autour, donc elle a dit : "Je ne veux pas y aller, on a fait un marché, tu m'emmènes où je veux quand tu reviens et tu t'en vas là-bas."
C : *(Rire).*
D : Donc je m'en vais en Norvège. Si je n'avais pas le journal de bord, je suis sûr que les gens en bateau c'est pareil, livré à soi-même, à l'étranger, sans personne à qui parler, là je ressens la douleur, d'ailleurs, de me retrouver tout seul dans une maison, quand je rentre de ma journée, je n'ai personne à qui raconter mes histoires et c'est très pénible, et le papier m'aidait à ça.
C : *Oui. Oui oui. Hum.*
D : Je ne sais pas comment les gens font mais ça m'aide à assumer.
C: *Hum hum. Hum hum. Hum.*
D : D'ailleurs, l'histoire du journal de bord ça veut bien dire ce que ça veut dire parce que, finalement, ce sont les marins qui en ont le plus besoin.
C : *Oui. Hum. Oui, ce n'est pas étonnant si on appelle ça comme ça effectivement.*
D : Voilà, exactement.
C : *Mais alors, c'est quoi la différence d'avoir tenu un journal de bord, d'avoir écrit des lettres sur le moment même, ou d'avoir écrit très longtemps après ? Est-ce que cela produit les mêmes effets ou est-ce que cela produit des effets différents ?*
D : Ça doit produire des effets différents parce que le journal de bord, c'est pour se soulager...
C : *Hum.*
D : …et puis pour confier. Ce n'est pas parce que j'avais envie que ça passe à la postérité, je m'en foutais, finalement.

C : *Oui oui.*
D : Tandis que raconter après, c'est autre chose. On a eu le temps de digérer, de mûrir le truc, et là j'y vois beaucoup plus clair que j'y voyais à l'époque où je tenais un journal de bord. Un journal de bord, c'est travailler la terre le nez dessus, et puis le reste, c'est calculer comment on va faire l'assolement ou travailler un champ, voilà, c'est totalement différent, il y a plus de recul.
C : *Hum hum hum. (Silence). J'avais une question, justement, par rapport au moment où vous avez écrit ça, c'était en quelle année que vous avez commencé ?*
D : Oh, j'ai commencé l'an dernier, je crois bien.
C : *Ah oui, c'est tout récent !*
D : Ah, c'est tout récent, oui. J'ai tout écrit d'un seul bloc parce que voilà, ma femme était malade, et puis je m'en occupais toutes les nuits et puis je la faisais manger deux repas sur trois, donc je faisais la cuisine, j'en ai bavé. J'étais confiné là, donc ça m'a fait une échappatoire, ça m'a permis de m'occuper, comme la peinture, comme des choses que j'ai faites à la maison parce que j'étais enfermé et puis je ne pouvais pas sortir ça. J'étais enfermé donc ça m'a permis de voyager par la pensée, de m'évader un peu. C'est ça le fond du truc.
C : *Hum hum. Hum hum. Oui, donc, c'est vraiment très très...*
D : Ah, c'est récent, oui.
C : … *très très récent, oui. Oui oui. Hum hum.*
D : Il y a peut-être un an à tout casser.
C : *Hum hum.*
D : Et puis, comme je n'ai pas d'ordinateur et puis que j'en veux pas...
C : *(Rire).*
D : J'ai tout tapé, les copains, les copines, la famille, tout le monde m'en a passé un peu à l'ordinateur.
C : *Hum. (Silence). A un moment donné, vous expliquez aussi que, quelquefois, les chevaux rentrent seuls à la nuit, sans leur cavalier.*
D : Oui. Oui.
C : *Quelles émotions vous éprouvez à ces moments-là ?*
D : On a de la tristesse pour les copains, c'est vachement triste de voir un cheval sans…, rentrer tout seul.
C : *Hum hum. Hum hum. Et vous arriviez à partager cette tristesse-là avec les autres ?*
D : Oui.
C : *Ou vous restiez chacun un peu...*
D : Ca dépendait, il faut avoir des bons copains mais souvent c'était un truc de groupe.
C : *Hum hum. Hum hum.*
D : On était tous alignés à regarder les chevaux rentrer. Et puis on disait : "Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?"
C : *Ça créait un peu de cohésion entre vous ?*
D : Oui. Oui oui. Oui oui. Oui.
C : *Hum.*
D : En revanche, ce qui m'a surpris, c'est de voir que la Légion, par exemple, n'avait aucune cohésion avec les hommes de troupe. Ils étaient autonomes, ils faisaient leur feu, ils ne nous parlaient pas.
C : *Ah oui ?*
D : Ils avaient leur petit cercle à eux...
C : *D'accord ! Hum hum.*
D : …quand ils venaient en renfort dans les opé.
C : *Hum hum. Hum hum. Et en l'écrivant, parce que c'est encore autre chose, il y a l'émotion que vous ressentez en voyant les chevaux rentrer tout seuls, mais quand vous l'avez écrit, qu'est-ce que ça vous a fait à ce moment-là ?*
D : Ça m'est revenu mais en moins fort.
C : *Oui. C'était plus apaisé ?*

D : Oui oui oui. Oui. *(Silence).*
C : *Vous dites aussi, et vous laissez des points de suspension après votre phrase, que ce sont les civils qui paient le prix fort.*
D : Bien sûr. C'est comme pendant la guerre, quand les Allemands, sous la contrainte, exigeaient ceci de la population, et puis le gars qui aurait donné à manger à un Allemand qui avait faim, s'il y en a qui le savaient, après il était pris, "toc". Et puis je vois, par exemple, la nuit, les gars du FLN débarquaient dans un village, ils ordonnaient aux gens de les aider à faire à un sabotage, de creuser une tranchée, et puis le lendemain, les militaires revenaient : "Bande de salauds, c'est vous qui avez fait ça, allez hop, passez devant, on va vous mettre la flicaille dans le dos et puis vous rebouchez le trou et puis vite fait parce que ça va aller mal" et puis voilà. C'est tout le temps comme ça. On voit encore, à l'heure actuelle, la guerre qu'il y a en Irak, qu'est-ce qu'on fait ? On va bousiller cinquante ou soixante personnes, dont trente ou quarante gamins, pour des idées à la con, pour l'islamisme, pour des querelles de tribus ?
C : *Hum hum hum.*
D : C'est épouvantable des choses comme ça et ce sont encore des civils qui payent.
C : *Oui. Est-ce que ça génère, à l'époque, de la honte, de la culpabilité de votre côté ?*
D : Moi, de la culpabilité non mais il y avait des moments, il y avait de quoi avoir de la honte d'être Français, je vous le dis franchement, parce que, pour se conduire comme ça, dis donc. … *(Silence).* Ah, c'est vrai, il y a tellement de choses qui n'ont pas été dites sur cette guerre, qu'on n'appelait pas la guerre, c'était du maintien de l'ordre.
C : *Ah oui ! Ça ne fait pas longtemps, hein.*
D : Ah non, ça ne fait pas longtemps ! Et puis ça peinait à être assimilé.
C : *Oui. Oui oui. Tout à fait ! Vous parlez aussi des renseignements obtenus auprès de la population par infiltration, vous parlez aussi de la torture sur les prisonniers. Est-ce que vous en avez été le témoin ou avez-vous connu des faits qui vous ont été rapportés par rapport à ça ?*
D : Bien sûr que oui ! Parce que le gars qui a gardé la casquette, eh bien il était au bureau de renseignements. A l'Escadron, il y a un bureau de renseignements et ils interrogeaient les gars. Alors, des fois, il me racontait : "Bon, on commence par les foutre à poil et puis, quand ils sont bien conditionnés, qu'ils se trouvent nus devant nous, et puis que ça leur fout déjà la trouille" eh bien il me racontait les questions qu'ils posaient et puis des trucs comme ça. Lui il trouvait ça bien et moi pas du tout ! Et puis alors après, le gars, quand ils étaient sûrs que c'était un gros poisson, ils l'expédiaient au bureau de torture, comment ça s'appelle, du Régiment. Et là, il y avait un bureau, moi je n'ai pas été y voir mais enfin les gars me racontaient, ils les entendaient hurler et tout, avec l'électricité, ils leur foutaient un entonnoir dans la bouche de force, et puis ils leur faisaient boire dix litres d'eau jusqu'à ce que l'estomac éclate. Le supplice de la baignoire : ils trempaient la tête dans l'eau jusqu'à ce qu'il étouffe, on lui mettait un linge mouillé pour l'empêcher de respirer, enfin des trucs affreux, quoi. C'en est plein de trucs comme ça. Et puis, il y a des gars qui trouvaient le moyen de le justifier parce qu'ils disaient : "Oui, si on fait comme ça, on va sauver des vies de Français, donc tant pis pour le gars qu'on bousille, il faut qu'on obtienne des renseignements pour sauver les autres."
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : Voilà ! Mais vraiment, de toute façon, à chaque fois qu'il y a une guerre, on arrive à des choses comme ça, il ne faut pas se faire de bile ! Donc si on peut éviter la guerre, on évitera ça! Mais mais mais...
C : *Par contre, ce sont toujours des faits rapportés. Vous n'y avez pas assisté vous-même...*
D : Je n'aurais jamais voulu, ça m'aurait rendu malade. J'aurais déserté, je ne sais pas ce que j'aurais fait.
C : *Oui, vous n'auriez pas pu ?*
D : Ah non, non je ne peux pas supporter des choses comme ça.
C : *Hum hum. Hum hum. Hum hum.*
D : Non, jamais.
C : *Vous auriez préféré prendre un gros risque pour votre propre vie ?*

D : Ah oui oui oui ! J'ai bien sauté par la fenêtre quand l'autre abruti m'a demandé de taper une note...
C : *Ah oui, c'est vrai. (Rire).*
D : Donc moi ne je recule devant rien. L'histoire où ils sont venus me dire aussi : "Qu'est-ce qu'on fait pour les camions ?", et puis que j'ai fait mettre les camions en panne, et puis qu'après ça m'est tombé sur le dos, eh bien c'est pareil, je n'ai pas reculé. Et puis c'est désagréable d'avoir affaire à des gens comme ça.
C : *Oui.*
D : Et là, j'aurais refusé.
C : *Oui.*
D : Ah oui, ah oui. Tant pis pour le…, mais j'aurais refusé.
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : Ce n'est pas possible. Ce n'est pas dans mon tempérament. Ça aurait été un suicide moral de faire ça.
C : *Hum hum.*
D : Mais bon, il y a des gens qui ne sont pas comme ça.
C : *Oui.*
D : Et puis quand j'ai eu refusé de taper la note, il a été trouvé un autre secrétaire, et puis le gars s'est dégonflé, il a tapé la note. Mais il n'aurait eu affaire qu'à des gars comme moi, sa note elle n'aurait jamais été tapée.
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : Ça dépend des tempéraments.
C : *Oui.*
D : Et il y a des moments, à propos de ça, où je me suis dit : "S'il m'arrive malheur tant pis, ce sera un sacrifice pour mes idées " mais j'en serais peut-être arrivé à penser ça parce que c'était limite, en période de troubles comme ça, on va en patrouille, et puis il y a un gradé, là, dans un coin, il dit : "Celui-là, c'est un saligaud, il est acquis aux idées de gauche, on lui fout une balle et puis ça passera pour un accident".
C : *Hum hum.*
D : Et ça, je le sentais.
C : *Hum hum.*
D : Je l'ai senti deux fois, à propos des notes et puis à propos des camions en panne.
C : *Des camions, hum hum.*
D : Oui.
C : *Hum hum. Vous vous dites d'ailleurs écœuré qu'il y ait eu tant de volontaires pour les embuscades.*
D : Ah oui, ça oui !
C : *Et vous vous interrogez sur le fait que l'être humain ordinaire puisse être un tueur né, enfin vous employez l'expression.*
D : Oui, parce que, dans la nature, il y a donc des gens qui ont envie de tuer les autres ou quoi ? Pourquoi ?
C : *Hum hum. Hum hum.*
D : C'est vrai que moi je vais bien à la pêche et je tue des poissons mais ce n'est quand même pas la même chose.
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : Mais c'est possible que ça date de l'instinct, du temps des hommes préhistoriques, de la nature humaine, si on voulait manger, il fallait tuer le copain qui mangeait trop ? Je ne sais pas mais ça fait partie de l'instinct humain ça.
C : *Hum hum. Et est-ce que, quelquefois, il y a pu y avoir, aussi, une honte à se dire : "J'appartiens à la même espèce que ces gens-là, finalement ce sont des petits gars ordinaires comme moi."*
D : Bien oui.
C : *"Et je fais partie du même groupe animal", on va dire (rire).*

D : Oui je comprends mais moi je me suis dit : " C'est leur problème et puis moi je n'ai pas ce problème-là", donc j'étais détaché de ça, ça ne m'a pas fait trop de mal ça.
C : *D'accord. Hum hum. Hum hum. Hum hum. Hum hum.*
D : Donc ce n'était pas ça d'abord**.**
C : *Oui, vous pouviez vous protéger de ça en vous disant : "Ce n'est pas moi."*
D : Oui oui. Oui, ce n'est pas moi. Lui il fait ce qu'il veut mais moi je ne vais pas être volontaire. Peut-être qu'il en faut, puis dans le fond ça m'arrangeait bien, par lâcheté, parce que ça m'évitait d'y aller. *(Rire).*
C : (*Rire, silence. Hum. (Silence). Vous parlez aussi de l'attitude de certains vis-à-vis des cadavres.*
D : Oui.
C : *Et ça je l'ai retrouvé dans un autre récit, parce que j'ai interviewé quelqu'un comme vous, en début de semaine, que je suis allé voir en Ardèche. Et...*
D : Hum. Vous en faites du chemin.
C : *Oui oui. Et (rire) vous savez, on ne trouve pas tant que ça de gens qui ont écrit le récit de la guerre d'Algérie, donc il faut effectivement piocher un peu partout, et lui a la même réaction que vous vis-à-vis du traitement qu'on infligeait aux cadavres dans certains cas. Et je vais vous poser la même question que je lui ai posée : "Est-ce que pour vous il n'y a pas pire inhumanité, finalement, que, au-delà de la mort on ne puisse même pas respecter les cadavres ?*
D : Ah oui, ça c'est vrai que c'est dégueulasse. Ah oui, ce n'est pas normal, c'est pénible, c'est dégradant comme pensée, je ne peux pas souffrir ça, c'est insupportable !
C: *Hum hum. Hum hum. Même pas le respect de l'homme une fois qu'il est mort, quoi ?*
D : Ah oui.
C : *Hum hum. Hum hum. (Silence).*
D : Et moi quand je voyais un Arabe, un suspect, je me disais : "Peut-être qu'il fait ça parce qu'il a des idées mais il a une famille, il a des enfants. Si on le tue, ça va faire des malheureux à vie." Mais si on n'a pas cette pensée-là, on peut tirer dans le tas sans problème, moi je l'avais.
C: *Hum hum. Hum hum. (Silence). Un peu plus loin vous parlez des harki, dont on parlait déjà un petit peu tout à l'heure, et vous dites que c'étaient eux, le plus souvent, qui étaient envoyés dans les opérations difficiles...*
D : Oui.
C : *Et qu'après la guerre, ils ont été effectivement ou abandonnés par la France, ou, pour ceux qui ont pu regagner la France, ils ont été accueillis dans des conditions qui étaient absolument abominables. J'ai lu aussi des ouvrages là-dessus.*
D : Hum hum.
C : *Et vous ajoutez même : "on en parle toujours".*
D : Ben oui, on en parle toujours parce que...
C : *Ce n'est pas fini cette affaire-là, quoi.*
D : Ben oui, à la télé, par exemple, il y a des gens qui disent : "Moi je suis un enfant de *harki*, mes parents étaient mal reçus, malheureux, et puis moi maintenant je veux aller chercher du boulot, et puis on me refuse parce que je n'ai pas la même couleur que vous, et on a pourtant travaillé pour la France et c'est comme ça qu'on est remerciés." Voilà.
C : *Hum. C'est vrai.*
D : C'est ce que j'entends, on en parle encore.
C : *Oui, c'est vrai.*
D : Bon.
C : *Vous avez tout à fait raison. Je viens de lire un bouquin très intéressant qui vient de sortir là-dessus, qui montre bien qu'effectivement ils sont pénalisés deux fois, ils sont pénalisés parce qu'ils ont une tête d'Arabe…*
D : Oui.
C : *…et ils sont pénalisés parce que, pour les Arabes, ils ont trahi.*

D : Ce sont des traîtres ! Ils sont considérés comme nous par la Gestapo pendant la guerre.
C : *Absolument. Exactement. C'est affreux.*
D : Ce n'est vraiment pas drôle, je ne voudrais pas être dans leur peau.
C : *Hum hum. Hum. Oui oui. Vous abordez aussi un autre fait, malheureusement, qu'on retrouve pratiquement dans toutes les guerres, ce sont les viols...*
D : Ah oui !
C : *Même s'il n'y en a pas eu, vous dites, dans votre Régiment.*
D : Je n'en ai pas entendu parler.
C : *Hein ?*
D : Oui oui.
C : *Là encore, penser que des gars comme vous, qui auraient pu être vos copains, de votre génération, de votre âge, aient pu pratiquer cela...*
D : Ça ne m'étonne pas.
C : *Cela ne vous étonne pas, vu ce que vous avez vu ?*
D : Ça ne m'étonne pas. Il y en avait qui étaient parfaitement capables de le faire.
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : Et sans la présence de copains, qui auraient mouchardé, je suis sûr que ça se serait passé, et puis ça ne s'est peut-être pas su.
C : *Oui. Hum hum.*
D : Parce qu'il y a des Régiments où j'ai su que ça s'était fait.
C: *Hum hum. Hum hum. Oui oui.*
D : Ils fouillent les *mechta* et puis ils profitent, ils avaient des armes et puis des filles sous la main.
C: *Hum hum. Hum hum. Vous, vous étiez très lucide, toujours.*
D : Je ne sais pas.
C : *Par rapport au monsieur que j'ai interrogé en début de semaine, qui est parti plus jeune que vous, c'est vrai, et qui dit : "Moi, je n'étais pas formé politiquement du tout, j'étais un gamin et je ne me rendais pas compte de tout ça, j'ai compris beaucoup plus tard". J'ai l'impression que vous étiez déjà plus mûr.*
D : Oui parce que j'avais d'abord 23-24 ans, je suis revenu à 25 ans. Et puis, en plus, ma culture anti-guerre me permettait de faire la part des choses, à cause de l'éducation que j'ai reçue quand j'étais petit.
C : *Oui. Oui oui. Oui oui. Oui oui. Mais ça se sent, c'est intéressant d'ailleurs parce que justement vos deux récits ils sont très complémentaires, lui, il était au contraire d'une famille pétainiste…*
D : Ah oui, eh bien alors il y a un monde entre nous.
C : *... dans la Somme. Son père était chasseur, alors vous imaginez un peu son profil. Il l'a un peu "renié" d'ailleurs, plus tard, quand il a été adulte, il n'a pas supporté, mais à vingt ans, il n'avait pas compris tout ce que vous vous aviez pu...*
D : Et par exemple, moi, l'instinct de chasse, eh bien je l'ai dévié en devenant chasseur-photographe.
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : On n'en voit pas là parce que j'ai tellement de choses, j'ai des albums de photos, j'en ai épais comme ça.
C : *Hum hum.*
D : Et puis je fais des expos, j'ai des posters d'animaux sauvages et tout, mais comme ça, ça permet d'évacuer parce que le chasseur, c'est quelqu'un qui veut posséder l'animal finalement, eh bien je le possède par l'image, donc je fais la part des choses, c'est...
C : *Hum hum. Oui. Tout à fait. Oui, c'est une façon de contrôler une certaine forme d'agressivité...*
D : Les pulsions. Oui.
C : *... de pulsions que les hommes ont en eux. Je dis les hommes parce que je pense quand même qu'il y a une différence entre les hommes et les femmes malgré tout,, dans cette...*

D : Sûrement. Sûrement.
C : *Je pense, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas des femmes aussi qui peuvent être très dangereuses, enfin globalement, c'est plus masculin, ce genre de pulsions.*
D : C'est vrai.
C : *Et vous, vous avez réussi à la transformer en quelque chose.*
D : Eh bien oui.
C : *Hum hum. (Rire). On a parlé des harki ; on a parlé des viols. Au cours d'une permission, il vous arrive quelque chose de très difficile, vous êtes dans la famille de P., qui est votre ami, et le maire arrive.*
D : Et le maire qui vient. C'est une coïncidence affreuse et ça, je n'oublierai jamais.
C : *Ah oui, parce que moi, au début, j'ai pensé que vous étiez là au moment de sa mort mais quand j'ai lu et que j'ai vu que vous étiez dans sa famille au moment de l'annonce, je me suis dit : "Mais c'est peut-être plus terrible encore", parce que vous avez vu la douleur d'une mère, la douleur d'un père...*
D : Il en est mort, le père. Il allait tous les jours au cimetière, il se couchait sur la tombe, il pleurait. Et au bout de six mois, il est mort.
C : *Ouf. Oui.*
D : Et ça, ce sont des choses…, ça je ne l'ai pas dit, ce sont des choses qui méritent quand même…, vous vous rendez compte, la ruine que ça semait dans une famille.
C : *Ah oui, oh oui. C'est terrible et vous dites d'ailleurs : "Ce sont des moments qu'on n'oublie jamais, hélas".*
D : Oui, si je n'avais pas de cervelle, j'aurais oublié.
C : *Mais est-ce que quelque part, on a vraiment envie d'oublier ça, ou est-ce qu'on ne se dit pas : "Il faut garder ce souvenir-là, justement, pour dire les horreurs que représente la guerre", d'une certaine façon ?*
D : Oui, mais moi je me rends compte que dire les horreurs…, je suis un individu qui n'a pas d'audience, et puis finalement je ne la cherche pas, je m'en fous...
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : …parce que, militer pour quelque chose, cela équivaut à faire de la politique finalement et moi, je suis rangé des voitures donc je n'ai pas envie de le faire.
C: *Hum hum. Hum hum. Hum hum. Oui, quand vous dites que ça ne s'oublie pas, c'est simplement parce que c'est un souvenir qui s'impose à vous.*
D : Voilà.
C : *Vous n'en faites pas un devoir de mémoire en quelque sorte.*
D : Non, non, du tout.
C : *Hum hum.*
D : C'est parce que ça m'est resté, mais ce n'est pas un devoir.
C: *Hum hum. Hum hum. Hum.*
D : En revanche, c'est sûrement pour ça que j'ai voulu aller voir où et comment ça s'était passé. Parce qu'ils ont raconté à la mère qu'il n'avait pas souffert, qu'il avait pris une balle dans la tête et puis que c'était bien comme ça. Tiens, mon œil!
C : *Hum. (Silence).*
D : Mais c'étaient des combattants corrects, ils lui ont pris son uniforme parce qu'ils en avaient besoin, et ils lui ont laissé même sa montre, ils ne lui ont pas piqué sa montre et puis ils ont été corrects.
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : Et ce n'était pas tout le temps le cas.
C : *Oui, oui. Je sais bien.*
D : Hum.
C : *Et vous dites que vous avez rêvé de lui pendant deux ans.*
D : Ah oui, ça c'est vrai.
C : *C'était un rêve ou c'était un cauchemar ?*

D : Non, j'étais content, il revenait, il disait : "Je vais revenir" et puis je me réveillais, il ne revenait jamais.
C : *D'accord.*
D : Mais c'était un espoir, je ne sais pas ce que c'était.
C : *Hum hum. D'accord. Donc à chaque fois...*
D : Il disait toujours qu'il allait revenir.
C : *Et quand vous vous réveilliez, il y avait toujours cette déception...*
D : Eh bien oui, c'était décevant.
C : *… de se dire : " Il ne reviendra pas".*
D : C'est vrai. C'est vrai.
C: *Hum hum. Hum hum. (Silence). Dans les récits que j'ai lus jusqu'à maintenant, on parle plutôt de cauchemar mais vous...*
D : Non non, c'était positif.
C : *C'est plutôt un message d'espoir finalement, renouvelé toutes les nuits.*
D : Pas toutes les nuits, c'était une fois tous les huit jours ou tous les quinze jours, ça dépendait.
C : *Enfin, c'est déjà pas mal.*
D : Oui.
C : *Deux ans et ça s'est complètement effacé après ?*
D : Un beau jour, j'ai cessé de rêver à ça et puis ce n'est jamais revenu.
C : *Et vous ne savez pas pourquoi ? Il n'y a pas eu quelque chose qui s'est passé ?*
D : Je ne sais pas. Non je ne sais pas.
C : *Pas d'explication ?*
D : Je n'ai rien compris, ni pour ni contre.
C : *(Rire). Le cerveau est bizarre. On parlait de la torture tout à l'heure mais vous avez aussi parlé des exactions que le FLN commettait.*
D : Ah oui oui oui, ce n'était pas...
C : *Et que vous avez vous-même, là, pour le coup, observées, si j'ai bien compris ?*
D : Oui oui.
C : *Est-ce que ces scènes-là vous ont également poursuivi ? Est-ce que vous en avez aussi rêvé ou vous en avez eu des réminiscences ?*
D : Pas trop, parce que, dans le fond, comme je savais aussi qu'on s'était mal conduits, ça me servait de justificatif et ça comblait un trou en face moi. Je ne sais pas, j'explique ça comme ça.
C : *D'accord. Oui oui. Oui oui. Ça remettait les choses à égalité.*
D : Voilà.
C : *Hum hum. Hum hum. (Silence).*
D : *(La pendule sonne).* J'ai le temps, j'ai toute ma soirée.
C : *(Rire).*
D : Ça tourne au chaud et ça va faire orage.
C : *Ce n'est pas impossible parce que le temps change là. Alors, il y a la fameuse circulaire qu'on vous demande de recopier, la circulaire des généraux félons.*
D : Hum hum.
C : *Vous expliquez effectivement que vous ne le faites pas, que vous partez, mais, est-ce que vous avez eu la trouille quand même, quand vous avez décidé de désobéir à cet ordre-là ?*
D : Même pas, j'étais en colère, j'ai dit en moi-même : "Il me fait chier, c'est un con et puis je me barre et on verra bien."
C : *(Rire).*
D : J'ai plus de colère que de peur.
C : *Hum hum. Hum hum.*
D : Et puis j'osais espérer que tout le monde ferait comme moi mais j'ai été déçu. *(Rire).*
C : *Oui, je crois. (Rire). Je crois. Est-ce que vous en êtes fier ?*
D : Non !

C : *De ce que vous avez fait ?*
D : J'aurais préféré ne jamais vivre ça mais je n'en tire pas…, on m'a forcé à le faire mais je n'en suis pas fier, d'ailleurs il n'y a que dans le machin que je l'ai raconté, je ne m'en vante pas, je m'en fous...
C : *Hum hum.*
D : J'aurais mieux aimé ne jamais le vivre, on m'a forcé à me foutre dans un pétrin, il n'y a pas de quoi être fier. Comme une fois j'ai tiré un type à la chasse à courre. Le cerf était rentré dans un trou d'eau, il nageait, et puis il y a deux veneurs qui ont voulu, comment ça s'appelle, le tuer avec la dague.
C : *Oui.*
D : Et puis c'était un puits de mine. Avec leur barda, ils étaient en train de couler, alors c'était en plein hiver, je me suis accroché à une branche, j'ai vite posé la plupart de mes habits et puis je me suis jeté à l'eau pour les tirer de là. Et il y en a un, en se débattant, il m'a passé un coup de lame de sa dague entre deux doigts et j'ai failli avoir la main transpercée. Et puis après je me suis rhabillé et je me suis barré, on n'en a plus parlé.
C : *Hum.*
D : Je n'ai pas été crier ça sur les toits. C'est parce qu'on m'a forcé à faire ça, mais c'est pas…, je m'en fous du reste.
C: *Hum hum. Hum hum. Hum. Je comprends. Puis il y a les fils de bougies du camion, dont vous parlez ici, donc.*
D : Alors là, j'ai trouvé humiliant et blessant d'avoir été convoqué et puis traité de tous les noms pour me dévaloriser par rapport aux autres, alors que finalement c'étaient eux qui étaient des dégonflés, ce n'était pas moi. Ca m'est resté en travers.
C : *Hum hum.*
D : Surtout que les autres n'ont rien fait pour me défendre.
C : *Oui.*
D : Ça, c'est inadmissible. Surtout que c'était eux qu'étaient venus me trouver en plus.
C : *Hum hum. Hum hum.*
D : Alors là, il y a gros à dire hein, ah la vache !
C : *Vous avez toujours cette colère, là, aujourd'hui ?*
D : Ah oui oui oui oui.
C : *Hum hum.*
D : Ah oui, parce que je me rends compte que si j'étais dans la même situation, je trouverais des gars qui feraient la même chose.
C : *Hum hum.*
D : Et ça, c'est pénible.
C : *Hum hum.*
D : Je n'ai pas beaucoup d'amis mais les copains que j'ai, ce sont des gars sur qui je peux compter à la vie à la mort.
C : *Hum hum.*
D : Mais ce n'est pas évident.
C : *Hum hum. (Silence).*
D : C'est la même chose que vis-à-vis de la ligne de conduite qu'on a avec son épouse. Moi, je n'ai jamais trompé ma femme et pourtant j'ai eu des occasions mais ce qui est promis et juré est promis, il n'y a pas de problème, je me ferais tuer plutôt que de reculer.
C : *Hum hum. Hum hum.*
D : Ça, ça dépend des gens. Alors qu'il y en a qui passent leur vie à ça.
C : *Eh oui.*
D : *(Rire).*
C : *Je ne suis pas sûre qu'ils soient très heureux, d'ailleurs.*
D : Oui, ça c'est possible, parce que finalement...
C : *Je n'en suis pas convaincue. Ils cherchent toujours quelque chose qu'ils ne trouvent jamais, finalement.*

D : Exactement. Je suis...
C : *A mon avis.*
D : Absolument.
C : *(Rire).*
D : Absolument. Ils sont à côté de la plaque.
C : *(Rire).*
D : Ah oui.
C : *Vous êtes aussi complètement écœuré par la confiscation des bulletins "oui" pour le référendum sur l'autodétermination.*
D : Ah oui, ça c'est dégueulasse aussi, ça c'est pareil, parce que, supposons que le "non" l'ait emporté, on en serait où ?
C : *Oui. Hum.*
D : Alors là, c'est l'atteinte à la liberté, moi c'est un truc que je ne supporte pas.
C : *Hum hum. Hum. Ce que j'ai bien aimé aussi dans ce passage-là, c'est que vous dites que vous avez eu envie, en disant ça, de reconstituer finalement un pan méconnu de la guerre d'Algérie. Il semble, dans votre récit, que vous dites que, finalement, il y a peu de gens qui…, la presse n'en avait pas parlé.*
D : Oui, parce que de toute façon, les autres troufions, ils s'en foutaient, ils ne se rendaient pas compte qu'on jouait un sort très important.
C : *Ouais.*
D : Ils n'ont aucune conscience du truc. Aucune. J'ai essayé de leur en parler. Pfft. "Oh ben, on a voté oui et puis on a voté non parce qu'il n'y avait pas de oui", ça ne leur faisait rien.
C : *Ouais. Hum hum.*
D : Complètement...
C : *Oui, aucune conscience politique...*
D : Rien du tout. Non non. Rien du tout.
C : *Hum hum.*
D : D'ailleurs c'est ça qui est inquiétant parce que, si un jour il revient un Hitler, que ce soit ici ou en Irak ou ailleurs, avec des discours de propagande, on vous ferait une nation entière dans un truc atroce. Et ça c'est comme l'histoire de l'embuscade, ce sont des trucs qui m'affolent sur la nature humaine.
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : C'est inquiétant.
C : *Oui. Oui oui. Justement, par rapport à ce passage-là, mais vous m'avez peut-être déjà un peu répondu en me disant : "Comme je n'ai pas l'intention de publier, je n'ai pas d'audience, ça ne sert pas forcément à grand-chose", j'avais envie quand même de vous poser la question : est-ce que vous êtes quand même un peu content, malgré tout, de contribuer à l'écriture de l'Histoire, finalement, en apportant des informations qui ne sont pas forcément connues ?*
D : Je n'en sais rien, là je ne peux pas arriver à faire le point dans ma tête...
C : *Oui.*
D : Je n'en sais rien.
C : *Oui.*
D : Peut-être que ça se décantera, mais pour le moment…, je me dis que peut-être j'ai peur, avec la mort, de tomber dans l'oubli, que mes petits-enfants au moins aient ça...
C : *Hum hum.*
D : ... de moi, parce qu'il y a un truc qui m'a motivé, c'est que j'ai fait mon arbre généalogique.
C : *Oui.*
D : Et puis j'ai trouvé des petites lettres qui dataient de deux cents ans ou des choses comme ça, et j'aurais aimé connaître les gens. Et ils ne m'ont pas laissé de trace comme celle-là, si ça existe toujours, si ça ne s'est pas perdu ou détruit, un arrière-arrière-petit-fils sera capable de dire : "Non, non, mon aïeul il était comme ça, c'était un gars qui pensait ceci, qui pensait

cela". On peut reconstituer la personne avec ça. Alors que moi, j'ai manqué de ces trucs-là pour mes ancêtres.
C : *Hum hum. Hum hum. Hum hum. Hum hum.*
D : Je crois que c'est le but principal de mon truc.
C : *Hum hum.*
D : C'est pour ma lignée, ma génération, faire partie d'une lignée, d'un maillon, d'une chaîne, je ne sais pas.
C: *Hum hum. Hum hum. (Silence).*
D : Comme les peintures, c'est un peu pareil. Et puis ça m'a permis de me défouler quand j'étais enfermé, et puis c'est valorisant pour soi-même de partir d'un truc blanc et puis d'arriver à sortir un tableau. Je ne sais pas, c'est très difficile à expliquer. Peut-être.
C : *Hum hum. Non mais je comprends. Hum. C'est intéressant.*
D : Peut-être. Je ne sais pas.
C : *Si si (Rire). Vous parlez aussi de l'autre mort d'un proche, celle de R. qui a été tué par l'OAS.*
D : Oui oui.
C : *Et là, je me posais la question : est-ce que ce n'est pas pire encore de penser que ce sont des Français qui ont tué des Français ?*
D : Ah ben si ! Ah ben si ! Si ! Ah si ! Surtout pour des conneries, des histoires…, ils n'avaient pas les pieds sur terre les mecs, ils étaient complètement déboussolés les gens de l'OAS, mais à en arriver à des extrémités pareilles, où est-ce qu'on va ?
C : *Hum.*
D : Là, les deux parents en sont morts pas très longtemps après.
C : *Ah oui ?*
D : Ah ! Abattus un par un, de sang-froid, dans un camion, eh bien merde !
C: *Hum hum. Hum hum.*
D : Et surtout qu'en plus, il y a encore des gens, l'extrait du journal, de *La Voix de Prissac*, il était fait, je pense, par M. B., qui était un Lieutenant ou Sous-lieutenant, il avait rempilé dans l'armée active et je crois que c'était un volontaire ou un appelé, enfin il a publié l'histoire en disant : "Les mains se tendaient vers les armes ", mon œil ! Et en plus, il a essayé de justifier l'action de l'OAS, alors qu'en réalité, moi j'ai lu les journaux à l'époque, c'était prémédité. Ils avaient foutu de l'huile sur la route pour faire déraper les camions et il y avait tout pour une embuscade. Il ne faut pas venir nous raconter que c'est fortuitement. Moi je suis prêt à lui cracher à la figure au gars, enfin je ne veux pas lui faire voir le bouquin pour ne pas me disputer avec lui, mais sorti de ça, il y aurait des étincelles parce que je ne peux pas supporter des trucs comme ça. Parce que, pour qu'il ait écrit ce qu'il a écrit, à mon avis, il prend les gens pour des cons. *(Rire).*
C : *Hum.*
D : Et avec moi, ça ne marche pas.
C : *Eh bien oui ! Ça fait mal une deuxième fois !*
D : Ah oui oui ! Et puis là je suis remonté ! *(Rire).*
C : *Vous parlez aussi de l'inégalité de traitement dans les suites de la mort, puisque vous dites que P., qui est mort au combat, il a été décoré alors que, justement, M. R., mort dans un accident stupide et M. N., mort pour des raisons politiques, il n'y a pas eu les mêmes honneurs qui leur ont été faits.*
D : Ah oui. Ah oui. Parce que, on fait attention à des trucs mais, finalement, la mort de quelqu'un, c'est la mort de quelqu'un, que ce soit d'une façon ou d'une autre. Les pauvres gars, ça fait trois gâchis et puis ils ont autant souffert, leurs familles ont autant souffert que s'ils avaient été tués au combat. Ce n'est pas parce qu'on a été décoré d'une médaille militaire, c'est idiot d'ailleurs, on n'a pas fait le même truc pour tout le monde.
C : *Hum hum.*
D : Parce que c'est injuste et puis ce sont des choses qui n'auraient jamais dû se passer.
C : *Hum hum. (Silence).*

D : *(Il se lève et revient)*. Allez-y, continuez.
C : *Alors, on arrive à la phrase de fin, que je partage. "Ce sont les petites histoires qui font les grandes histoires et qui témoignent pour l'histoire."*
D : Eh bien oui.
C : *J'aimerais bien qu'on s'arrête un petit peu parce que c'est quand même beaucoup là-dessus que je vais faire porter mon travail, sur les effets qu'a produits ce récit, sur vous-même, sur votre entourage, et puis...*
D : Mon entourage, ça n'a pas été difficile. Les gamins, ils ont regardé les images, les deux fils ne l'ont pas lu, ou il y en a un qui l'a lu et puis ma bru ne l'a pas lu. Ça intéresse plus des gens comme Philippe [notre ami commun qui nous a fait nous rencontrer] et puis des copains, mon beau-frère et tout ça, la famille autour de moi, plus que la mienne. C'est bizarre.
C : *Plus que les descendants ?*
D : Oui oui. Mais ça viendra peut-être.
C : *Vous attribuez cela à quoi ?*
D : Je ne sais pas. Peut-être que ça dépend des tempéraments. Les gamins sont plus ou moins indifférents. Le décès de la grand-mère, pfft, c'était comme s'ils avaient été au spectacle, je ne sais pas, ils étaient figés. Ça dépend peut-être des tempéraments, je ne sais pas. Je ne veux pas porter de jugement là-dessus. Peut-être que ça changera. Je ne sais pas.
C : *Est-ce que vous pensez qu'ils peuvent avoir peur de ce qui est écrit dedans ?*
D : Peut-être, je ne sais pas.
C : *Peur de la souffrance, peur de...*
D : Et puis surtout peur que…, ce sont des gens qui sont toujours à l'ordinateur et qui n'ont pas…, lire pour eux, c'est une punition.
C : *Ah oui. Hum hum.*
D : Voilà. C'est ça le problème.
C : *Il y a un regret chez vous ? Qu'il n'y ait pas tant que cela de...*
D : Ça les regarde, on verra bien. Et puis, s'ils ne veulent pas le mettre à la poubelle quand je serai mort, ça restera peut-être pour d'autres que ça intéressera.
C : *Hum hum. Hum hum.*
D : Parce qu'il y a des trucs que moi je n'ai pas compris quand j'étais gamin et puis après j'ai dit : "Tiens".
C : *Hum.*
D : Donc voilà !
C : *Et vous disiez que vous n'en aviez pas parlé, de la guerre d'Algérie...*
D : Pas bien. Pas bien.
C : *... avant d'écrire ça. Est-ce que vous pouvez essayer d'expliquer pourquoi vous n'avez pas réussi à en parler comme il fallait. Qu'est-ce qui s'est passé ?*
D : C'est-à-dire que j'ai trouvé que c'était un épisode, disons, où on n'a pas…, ou ça n'a pas été glorieux, pour personne.
C : *Oui.*
D : Et puis qu'il y avait trop d'opinions qui se rachetaient, trop de trucs là-dedans, des histoires diversifiées, et puis des opinions qui n'étaient pas les miennes.
C : *Hum hum.*
D : Donc je préférais garder mes opinions pour moi et puis que les autres gardent les leurs, et comme ça tout le monde était dans son coin et puis ça ne faisait de bruit pour personne.
C : *Hum hum.*
D : Et puis, avec l'âge, je dis : "Peut-être que cela intéressera quelqu'un" et puis ça m'a permis de me défouler un peu, de raconter ce que j'avais gardé en moi et j'ai choisi, sur toutes les diapos que j'avais, j'en ai je ne sais pas combien, peut-être cinq cents…
C : *Hum hum.*
D : ... j'ai choisi celles qui étaient significatives, qui me permettaient d'apporter quelque chose à mon récit**.**
C : *Hum hum.*

D : Et toutes celles qui sont choisies, ce n'est pas le fait du hasard, c'est parce qu'elles sont représentatives de quelque chose.
C : *Hum hum. (Silence). Vous disiez quand même que les gamins, donc je suppose que ce sont vos petits-enfants, ont quand même regardé.*
D : Oui.
C : *Est-ce que vous avez l'impression que, du côté des petits-enfants, il y a plus d'intérêt ? Comme si cela avait sauté une génération un petit peu ?*
D : Peut-être que oui, je ne sais pas. Parce que, quand même, aussi bien ma femme et mes enfants eux-mêmes en ont eu des bribes, mais les petits-enfants, pas du tout.
C : *Hum hum.*
D : Donc ça a permis de sauter une génération pour leur en parler. Parce que, aussi bien que mes grands-parents me parlaient des horreurs de la guerre, moi j'ai bien le droit de parler des horreurs de la guerre à mes petits-enfants.
C : *Hum. Hum. (Silence). Et les bribes, que vous aviez laissées ici ou là, à votre femme et à vos enfants, c'était quel genre de bribes ? Enfin, comment ça se manifestait ? A quels moments vous en parliez ?*
D : Eh bien s'il y avait une circonstance qui me rappelait telle chose, je ne sais pas moi, je racontais, ou à l'occasion d'un film : "Tiens, là-bas j'ai fait comme ça ", c'était fortuit souvent, ce n'était pas organisé.
C : *Hum hum. C'est ça. Ce n'était pas pensé à l'avance...*
D : Non non non, du tout.
C : *... vous ne vous disiez pas : "Bon, il faut vraiment que j'en parle".*
D : Ah non non non, du tout.
C : *"Il faut que j'arrive à en parler".*
D : Du tout du tout. Absolument pas.
C : *Hum hum. (Silence). Et vos enfants ne vous ont pas encouragé en fait ? Ne vous ont pas dit : "Oh, Papa, tu devrais écrire, tu devrais raconter" ?*
D : Peut-être, peut-être, oui, je pense que le dernier, il est plus attentif que l'autre.
C : *Hum hum.*
D : Il a moins d'occupations, ils n'ont pas d'enfants, donc…
C : *Hum hum.*
D : L'autre, il a sa maison à faire tourner. Il a les deux gamins à surveiller. Et puis, il a un contexte qui est plus dur, qui est plus préoccupant, enfin préoccupant, ce n'est pas qu'il y a de mauvaises choses, mais enfin disons qu'il est plus occupé, il est plus dispersé dans ses pensées.
C : *Oui. (Silence). Vous disiez : "Ça m'a permis de me défouler."*
D : Oui.
C : *C'est le premier mot qui vous est venu quand vous avez dit les effets que cela a produits.*
D : Et puis ça m'a permis aussi de dire ce que je pensais de certaines choses…
C : *Oui.*
D : … que j'ai trop souvent passées sous silence, et ça ce n'est pas admissible non plus. C'est vrai, c'est une sorte de vengeance ou de je ne sais quoi, contre des choses que je n'admets pas.
C : *Hum hum. (Silence). Est-ce que vous avez l'impression que ça répare aussi un petit peu des blessures ?*
D : Je ne sais pas. *(Silence).* J'ai réussi à surmonter comme ça. C'est comme au décès de ma femme, là, ou même quand elle était malade, il y a une psychologue qui est venue me voir en disant : " Voulez-vous, je vous prends, vous venez tous les huit jours et puis je vous...". Eh bien je dis : "Écoutez, vous allez me confesser pendant un quart d'heure et puis après je suis livré à moi-même le reste du temps...
C : *(Rire).*
D : …Donc il faut que je trouve dans moi-même le mouvement pour arriver à me remettre en route et à m'en sortir. Ce n'est pas parce que vous allez faire comme ça, j'ai confiance dans ma force de caractère, je vais essayer de "m'arracher" comme ça" et ça a l'air de marcher.

C : *Hum hum. Eh bien écoutez, c'est bien. (Rire).*
D : Je ne sais pas si c'est bien mais j'aurais préféré me dispenser de ça.
C : *Oui oui oui, je me doute.*
D : Oui.
C : *C'est quand même important de garder…* [Fin de la première cassette]
C : *Je vais écrire tout de suite* [Denis me demande durant le changement de cassette de ne pas mentionner les noms qu'il a cités].
D : Et puis l'histoire de *La Voie de Prissac*, il faut faire gaffe à ça parce que c'est un type, il est assis dans le pays comme si c'était le roi du machin, et puis je le côtoie aux chasses à courre, ils m'ont invité à manger chez eux, enfin son point de vue personnel, je ne le souffre pas, parce que *(rire)...*
C : *Ce que je vais faire, c'est que je vais "anonymer" tous les noms qui sont cités. Ça n'a pas d'intérêt, de toute façon, de savoir si c'est X ou Y. Ca va être anonymé de toute manière. Ce qui est intéressant, ce sont vos idées, c'est votre point de vue, c'est le ressenti que vous avez.*
D : Eh bien, finalement, ce n'est pas désagréable ce truc-là, de discuter avec vous.
C : *(Rire). Vous aviez peur au début un petit peu.*
D : Oh non. Si j'avais eu peur et puis que ça se soit cassé, j'aurais grincé des dents.
C : *(Rire).*
D : Je n'ai pas peur.
C : *Non mais ça peut…, on se dit : "Elle va remuer des choses, elle va...*
D : J'ai compris votre démarche maintenant**.**
C : *Hum hum.*
D : Oui. Vous avez soif ?
C : *Eh bien écoutez, pourquoi pas ? Oui. Donc vous êtes d'accord pour que je puisse...*
D : Ce sera gentil de me donner les résultats de la...
C : *C'est la moindre des choses !*
D : Ce n'est pas toujours qu'il y a des retours. Je vois, par exemple, un jour, il y a la Fédération de Pêche qui a été contactée par une équipe de cinéastes et journalistes qui faisaient des films sur la pêche.
C : *Oui.*
D : Et ils ont dit : "Vous ne connaissez pas quelqu'un qui est capable de prendre du poisson par tous les temps ? Et puis n'importe où, n'importe comment ?" " Eh bien, allez demander à X, il voudra peut-être". Alors ils sont venus les journalistes, c'était France 3.
C : *Oui oui.*
D : Et ils ont fait un film. Ils ne m'ont même pas contacté après, heureusement que j'ai fait un enregistrement du film, ils avaient promis de m'en envoyer, ils ne m'ont rien envoyé, niet!
C : *Oui.*
D : Alors, une fois qu'on s'est servi de quelqu'un, à la poubelle ?
C : *Oui oui oui.*
D : Et ça, ça arrive trop souvent.
C : *Manque de déontologie.*
D : Voilà !
C : *Hum hum. De toute façon, toutes les personnes, dont j'ai eu l'occasion de lire le manuscrit et que j'ai rencontrées, je leur ai promis de leur envoyer un exemplaire de mon travail, c'est tout à fait normal. J'espère que je vais le mener au bout ! (Rire).*
D : Qu'est-ce qui vous en empêchera ?
C : *Eh bien, parce que c'est lourd, parce que c'est dur, parce que je fais ça tout en travaillant, il y a le délai, il y a les exigences universitaires, académiques, forcément. Mais bon, voilà, ça me passionne tellement…*
D : Et ce que vous faites, c'est quoi en ce moment, en dehors de ça ?
C : *Eh bien, je suis dans un centre de formation au travail social, de métier, je suis assistante sociale à la base et puis maintenant je travaille dans un centre qui forme les assistantes*

sociales et donc je travaille à temps complet, et je fais ce travail de thèse en plus, donc c'est samedis, dimanches et vacances. (Rire).
D : Oui, eh bien j'ai connu ça aussi. Disons quand je me suis mis à faire instituteur, si je me mets à peindre, ce n'est pas parce qu'il est trois heures du matin, si j'ai une couleur dans la tête et tout, je vais continuer, ça fait partie des passions.
C : *Voilà.*
D : Parce que les gens qui n'ont que leur boulot, eh bien je les plains.
C : *Hum hum. Oui oui. Oui oui.*
D : Oui oui.
C : *Mais pour moi c'est une vraie passion, et puis vous savez c'est un peu aussi mon identité, quelque part, parce que mon père a fait l'Algérie. Je ne serais pas née s'il n'était pas rentré! Je suis impliquée, je ne suis pas complètement neutre, même si j'essaie de prendre du recul par rapport à ce que je lis, par rapport à ce que j'entends, mais je suis impliquée aussi. C'est, un truc qui me touche aussi personnellement et puis j'ai envie aussi de terminer pour mon père, pour lui montrer aussi le travail que j'ai fait, parce que c'est quand même lui qui a été le déclic, forcément.*
D : Oui, bien sûr.
C : *Donc j'ai envie de lui faire ce cadeau-là et je me dis, c'est une génération qui a encore quelques années devant elle mais en même temps, on voit quand même qu'il y a un certain nombre de gens qui ont fait la guerre d'Algérie qui sont en train de disparaître donc il faut se dépêcher.*
D : En même temps, mon machin, il y a des choses qui m'auraient intéressé mais je n'ai pas l'envergure nécessaire. En lisant le récit des bêtises et des âneries qui ont été faites, si ça pouvait empêcher qu'on renouvelle…, mais à mon avis, il ne faut pas se faire d'illusions, la guerre d'Indochine n'a pas empêché celle d'Algérie, qui n'a pas empêché celle de ci, celle de là. Donc ce serait un souhait mais c'est irréalisable.
C : *Hum. Est-ce que vous avez entendu parler de l'Association pour l'autobiographie et pour le patrimoine autobiographique ?*
D : Non.
C : *C'est une association qui est dans l'Ain, à Ambérieu-en-Bugey, et donc, des gens comme vous, qui écrivent des récits, des souvenirs, des mémoires, peuvent envoyer leur manuscrit et il est conservé dans un magnifique endroit puisque j'y suis allée au mois de février et ça permet, si vous voulez, à des gens comme moi, ou à des Historiens, d'avoir accès, si vous voulez, à des archives en quelque sorte, des archives singulières, des archives personnelles, et ça pourrait être intéressant, si vous vous sentez prêt un jour, je peux vous donner l'adresse, vous en ferez ce que vous voudrez...*
D : Ça ira comme ça.
C : *(Rire).*
D : Je les garde à la maison.
C : *Parce qu'il y a votre famille mais ça peut aussi intéresser d'autres gens. Et je sais que, dans quelque temps, parce qu'ils publient un journal, ils vont publier un numéro sur la guerre d'Algérie, à partir des manuscrits qui ont été déposés. Mais il n'y en a pas beaucoup.*
D : Ah, il n'y en a pas beaucoup ?
C : *Il n'y en a pas beaucoup.*
D : Ça m'étonne alors !
C : *Eh bien oui mais...*
D : Parce que, sur le plan matériel, je n'ai pas envie de me retaper le tout, parce que je veux en garder un exemplaire, les photocopies et tout, ce n'est pas la peine d'y compter, parce que ça va me coûter : à trois euros la photo, il n'en est pas question.
C : *Oui, je sais bien, ça fait cher, oui oui. Hum. Hum. Ça c'est vrai que c'est le problème. Surtout vous qui avez des photos parce que quand il n'y a que de l'écrit, ça ne revient pas cher, tandis que là...*
D : Tandis que là moi, ça m'a occupé d'abord et puis j'aime l'image, j'aime les couleurs.

C : *Hum hum. Elles sont très très belles.*
D : Ah, je ne sais pas.
C : *Si, si si, elles sont vraiment très belles.*
D : Elles ont de la chance d'être très bien conservées en plus.
C : *Ah oui oui oui. Ah oui. Elles sont vraiment magnifiques.*
D : Voilà l'histoire.
C : *Hum hum. Eh bien, écoutez, c'est vraiment gentil d'avoir accepté, déjà de me le prêter, et puis de répondre à mes questions, qui sont un petit peu (rire) intrusives quand même.*
D : Non mais c'est intéressant, ça ne fait rien, c'est intéressant. Ça permet de faire le point un peu.
C : *Hum hum.*
D : Oui. J'en ai en bas, si ça vous intéresse, il y a peut-être quelque chose à apprendre dedans, j'ai entrepris de faire une…, parce que je fais de temps en temps des expos, je n'aime pas être enfermé, c'est ma passion, des fois je fais des expos de peinture ou expos de photos, or les gens ne savent pas qui je suis et j'ai fait un bouquin de présentation.
C : *Hum. Oui.*
D : Sur les conseils d'une copine que j'ai fréquentée un moment. Donc je peux vous le faire voir.
C : *Hum hum.*
D : Je mets ça à disposition du public.
C : *Ben oui, oui oui. Oui oui. Tout à fait.* [Arrêt de l'enregistrement].